

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU DEUXIÈME

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE

OFFRANT, EN FRANÇAIS ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLETE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA DEUXIÈME SÉRIE, CEUX :

DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE ET ANTI-CHRÉTIENNE, — DES PERSÉCUTIONS, — D'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE, — DE LITTÉRATURE *id.*, — DE BOTANIQUE *id.*, — DE STATISTIQUE *id.*, — D'ANECDOTES *id.*, — D'ARCHÉOLOGIE *id.*, — D'HÉRALDIQUE *id.*, — DE ZOOLOGIE, — DE MÉDECINE PRATIQUE, — DES CROISADES, — DES ERREURS SOCIALES, — DE PATROLOGIE, — DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, — DES DÉCRETS DES CONGRÉGATIONS ROMAINES, — DES INDULGENCES, — D'AGRI-SILVI-VITI-HORTICULTURE, — DE MUSIQUE *id.*, — D'ÉPIGRAPHIE *id.*, — DE NUMISMATIQUE *id.*, — DES CONVERSIONS AU CATHOLICISME, — D'ÉDUCATION, — DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES, — D'ETHNOGRAPHIE, — DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, — DES MANUSCRITS, — D'ANTHROPOLOGIE, — DES MYSTÈRES, — DES MERVEILLES, — D'ASCÉTISME, — DE PALÉOGRAPHIE, DE CRYPTOGRAPHIE, DE DACTYLOLOGIE, D'HIÉROGLYPHIE, DE STÉNOGRAPHIE ET DE TÉLÉGRAPHIE, — DE COSMOGONIE ET DE PALÉONTOLOGIE, — DE L'ART DE VÉRIFIER LES DATES, — DES CONFRÉRIES ET CORPORATIONS, — ET D'APOLOGÉTIQUE CATHOLIQUE.

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement, n'importe dans quelle situation de la vie.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL., POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies*, 7 FR., ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

53 VOLUMES, PRIX : 318 FRANCS.

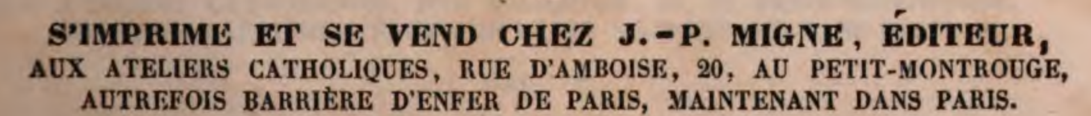
TOME SIXIÈME.



DICTIONNAIRE D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.



S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861

DICTIONNAIRE
D'ÉLOQUENCE
SACRÉE,

CONTENANT,

AVEC L'EXPOSITION DE QUELQUES PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES SUR L'ART DE BIEN DIRE ET SUR L'ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL,

LES PRÉCEPTES DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE,

ET LES RÈGLES SPÉCIALES QUE L'ON DOIT OBSERVER DANS LES DIVERS GENRES DE PRÉDICATION;

PAR M. L'ABBÉ NADAL,

Ancien professeur d'éloquence sacrée au grand séminaire de Romans;

SUIVI DE DEUX APPENDICES CONTENANT INTÉGRALEMENT :

1° LA RHÉTORIQUE DU PRÉDICATEUR,

Par AUGUSTIN VALÉRIO, évêque de Vérone et cardinal;

2° LE PRÉDICATEUR,

OU EXAMEN, D'APRÈS L'ÉCRITURE, LES CONCILES ET LES PÈRES, DE CE QU'IL DOIT ÊTRE ET DE CE QU'IL DOIT DIRE,

Par M. l'abbé MOREL, ancien théologal de Paris, ancien archiprêtre de Notre-Dame et ancien curé de Saint-Roch ;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE

PRIX : 7 FRANCS.



TOME UNIQUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on n'étudie que pour son instruction particulière, on ne s'effraye pas de la multitude des livres qu'il faut consulter; ce qu'on ne trouve pas dans le premier, le second nous l'indique, le troisième contient ce qui n'était pas dans les deux autres, et à force de lire et de réfléchir, on épuise les matières; mais lorsqu'il s'agit d'instruire les autres et surtout les jeunes gens, et de leur tracer, en quelque genre que ce soit, une méthode aisée, courte et sûre, on ne peut leur proposer la lecture d'un grand nombre d'auteurs, ni les obliger d'en extraire ce qu'il y a d'essentiel, d'analyser, de comparer, de réunir ce qu'ils jugeront de plus propre au but qu'on envisage : un pareil exercice leur serait utile, sans doute, mais ils ne pourraient l'entreprendre avec plaisir, ni l'exécuter avec succès. Il est donc du devoir d'un maître laborieux de leur aplanir les voies, en prenant sur lui tout le dégoût d'un travail qui n'est pas sans difficultés; c'est tout à la fois ménager son temps et assurer, en quelque sorte, l'utilité de ses leçons.

Déterminés par ces motifs et instruits par une longue expérience, Rollin et Fénelon voulaient qu'on enseignât la rhétorique aux jeunes gens en leur mettant sous les yeux les préceptes des grands rhéteurs, ou, comme dit Fénelon, *la fleur de la plus pure antiquité.* Ce conseil donné par des hommes d'une autorité si respectable a fait surgir au milieu de nous un grand nombre de *traités de rhétorique* parmi lesquels il en est d'excellents et dont on fait usage dans les collèges et les petits séminaires. Ces traités méthodiques renferment ordinairement des notions assez étendues sur l'art oratoire, mais ils seraient déplacés entre les mains des jeunes ecclésiastiques qui suivent les cours d'éloquence établis depuis quelque temps dans la plupart de nos grands séminaires. L'art de la prédication a ses règles particulières et il exige des études plus approfondies; de là la nécessité d'un livre spécialement destiné aux *cours d'éloquence,* d'un *traité de la prédication* écrit sur le même plan que les *traités de rhétorique,* c'est-à-dire, d'un ouvrage court, net, précis, qui expose les vrais principes de la prédication, qui joigne aux préceptes quelques exemples, et qui indique sur chaque genre et chaque matière les plus beaux endroits des auteurs ecclésiastiques qui ont le mieux connu la vraie manière de prêcher selon l'esprit de l'Evangile.

Ce livre, qu'on a de la peine à trouver parmi les nombreux ouvrages écrits sur ces matières, ne suffit pas encore. Le professeur doit l'expliquer, le développer, en y ajoutant, s'il est possible, tout ce qu'ont enseigné sur l'art de la prédication les écrivains dont l'autorité est le plus universellement reconnue; c'est alors, et alors seulement que les jeunes lévites suivent avec fruit le cours d'éloquence et qu'on prépare en leurs personnes de bons prédicateurs, de véritables ministres de la parole de Dieu. Appelé moi-même à ces graves fonctions par la confiance d'un prélat vénéré, j'ai mis entre les mains de mes élèves le *Traité de la prédication* publié en 1846 par un supérieur de séminaire; j'ai fait, en même temps, un choix des meilleurs ouvrages sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier, afin de réunir aux avantages d'un cours suivi et méthodique ceux que procure l'étude des auteurs les plus recommandables; j'ai lu à mes élèves sur les points les plus importants de l'art oratoire les passages qui, dans ces divers auteurs, me paraissaient les plus essentiels et qui avaient un rapport intime à la leçon de leur traité, et j'ai cru remarquer qu'ils en tiraient toujours une plus ample et plus solide instruction.

Cette expérience m'a convaincu qu'il serait utile de recueillir en un seul volume tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit de plus substantiel sur le ministère de la prédication; quoique les règles de cet art soient connues depuis longtemps, on trouve peu d'ouvrages complets sur cette matière; la plupart sont rares et dispendieux, quelques-uns portent encore toute la rouille de l'ancienne école, presque tous laissent beaucoup à désirer. Un répertoire tel que je l'ai conçu peut donc en tenir lieu : quand je ne serais que l'écho de ceux que la jeunesse ecclésiastique doit regarder comme ses maîtres et ses modèles, quand je n'aurais que le mérite d'avoir extrait ce qu'il y a de meilleur dans leurs ouvrages, le jugement qu'on portera de ce recueil me sera toujours assez favorable, si l'on convient qu'il peut être utile à mes frères dans le sacerdoce, car je n'ai pas d'autre but ni d'autre ambition.

Il est inutile d'exposer ici les motifs qui m'ont déterminé à suivre l'ordre alphabétique dans ce cours d'éloquence. Marmontel a dit avec raison que dans un ouvrage qui doit tirer sa force de la progression et de l'enchaînement des idées, l'ordre méthodique est indispensable, mais que dans un livre élémentaire où chaque article porte

avec soi le développement, le complément de son idée, et où il s'agit de définir plus que de raisonner, la méthode n'est pas aussi nécessaire. Il y a d'ailleurs des avantages incontestables dans l'ordre alphabétique ; l'un est de donner à une longue suite de préceptes l'attrait de la variété, l'autre est de présenter dans chacun des articles tout son objet sous divers rapports.

Quant à la manière de procéder pour la rédaction de ce *Dictionnaire*, j'ai suivi le conseil de l'abbé Sabatier de Castres. « Si l'on voulait donner à quelqu'un, dit-il, l'idée d'une machine un peu compliquée, on commencerait par démonter cette machine pour en faire voir distinctement et séparément toutes les pièces ; ensuite on expliquerait le rapport de chacune de ces pièces à ses voisines, et en procédant ainsi, on ferait entendre clairement le jeu de toute la machine, sans même être obligé de la remonter. Que doit donc faire l'auteur d'un dictionnaire de science ? C'est de dresser d'abord une table des principaux objets de la science dont il veut traiter, des différents termes qui y sont en usage, voilà la machine démontée : il prendra ensuite les parties principales dont il fera des articles étendus et distingués, et marquera avec soin par des renvois la liaison de ces articles avec ceux qui en dépendent ou dont ils dépendent ; il fera des articles abrégés avec un renvoi à l'article principal, sans craindre même de tomber dans des redites, lorsque ces redites seront peu considérables et qu'elles pourront épargner au lecteur la peine d'avoir recours à plusieurs articles sans nécessité. »

Tel est le plan que j'ai tâché de suivre dans ce répertoire. Bien des détails où je suis entré paraîtront inutiles à des lecteurs instruits ; je n'ai pas cru toutefois devoir les supprimer ; n'ayant en vue que l'utilité de mes jeunes confrères, j'ai pensé qu'ils seraient bien aises de retrouver ici quelques-uns de ces préceptes qu'on étudie quelquefois trop à la hâte durant la jeunesse et dont il ne reste souvent dans l'esprit que des réminiscences vagues et confuses ; c'est pourquoi j'ai parlé, en divers articles, de l'invention oratoire, qui comprend les arguments, les mœurs, les passions, des différentes qualités du style, soit générales, soit particulières, des figures de mots et de pensées, des règles à suivre pour l'exacte disposition du discours et de quelques autres principes élémentaires qui semblent appartenir exclusivement à un cours de rhétorique, mais dont il est bon de rafraîchir le souvenir dans la mémoire des jeunes prêtres qui commencent à s'exercer dans le ministère de la parole. Mais l'objet principal de ce recueil est l'éloquence sacrée ; on y trouvera sur cette vaste matière toutes les règles et les conseils dont la connaissance est indispensable au prédicateur.

J'ai ajouté à la fin de chaque article un certain nombre d'indications à l'usage de ceux qui voudraient recourir aux sources où j'ai puisé moi-même, et se livrer à des études plus étendues et plus approfondies. Afin d'abréger ces indications, je n'ai cité que les volumes et les pages qu'on devra consulter, me réservant de faire connaître ici, une fois pour toutes, les éditions que j'avais entre les mains.

Voici les ouvrages qui m'ont servi pour la rédaction de ce *Dictionnaire*. Je crois utile de les faire connaître en détail, pour en faciliter le choix aux ecclésiastiques qui voudraient se les procurer.

AUTEURS ANCIENS, PROFANES ET ECCLÉSIASTIQUES.

Cicéron. Les traités de Cicéron sur la rhétorique sont, suivant l'ordre que leur ont donné les éditeurs, 1° *Quatre livres de la Rhétorique à Herennius ;* 2° *deux livres de l'Invention ;* 3° *trois livres de l'Orateur* que l'auteur adresse à son frère Quintus ; 4° un dialogue intitulé *Brutus* sur les orateurs illustres ; 5° un *traité de l'Orateur*, adressé au même Brutus.

Tous ces ouvrages réunissent les agréments du style à la solidité des préceptes. Le fond en est tiré d'Aristote pour ce qui concerne l'invention, les passions, les mœurs, mais la doctrine du maître y est perfectionnée par tout ce qu'une vaste érudition, un génie étonnant et une longue expérience pouvaient y ajouter.

Le traité de l'*Orateur* m'a paru celui dont la lecture peut être le plus utile. Je me suis servi de la traduction française qu'en publia l'abbé Colin en 1737, 1 vol. in-12, Paris. Cette traduction joint au mérite de la fidélité celui d'être écrite d'un style pur et agréable ; la préface est elle-même, sinon une rhétorique complète, du moins une excellente introduction à la lecture de l'ouvrage de Cicéron. Les notes placées à la fin de chaque chapitre contiennent des explications, les unes grammaticales, les autres purement littéraires qui prouvent l'érudition et le goût du traducteur.

Quintilien. *De l'Institution de l'orateur.* — Les douze livres de cet ouvrage sont écrits avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie imaginables, et ils sont enrichis d'images et de comparaisons qui, en bannissant la sécheresse, cachent la méthode la plus exacte et la plus philosophique qu'on ait jamais suivie en matière d'éloquence. Cet ouvrage est si bien fait que Rollin ne craignait pas d'en porter ce jugement : *Ex omnibus antiquis scriptoribus, qui magis prodesse juventuti possit, neminem prorsus reperiri posse arbitror.* Je me suis servi de la traduction de l'abbé Gédoyn, revue, corrigée et augmentée par Capperonier, Lyon, 1812, 3 vol. in-12. Cette traduction ne vaut pas celle de l'abbé Colin, mais la préface est très-estimée.

Longin. *Traité du sublime.* — Cet ouvrage est un des plus propres à former un grand

orateur; il est admirable par la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité et la force du style. J'ai cité quelquefois la traduction que Boileau en a faite. Boileau dit que Longin, en traitant des beautés de l'élocution, a employé toutes les finesses de l'élocution, que souvent il fait la figure qu'il enseigne, et qu'en parlant du sublime il est lui-même très-sublime.

Il n'est pas inutile d'ajouter qu'on peut encore lire avec fruit la *Rhétorique* d'Aristote et les fragments qui nous restent de Denys d'Halicarnasse. Ceux-ci sont des morceaux précieux, dont l'étude peut être très-profitable à quiconque aspire à l'éloquence. Ce que dit Aristote des mœurs et des passions, des preuves, de l'élocution et de toute l'économie du discours, est aussi d'une sagesse remarquable.

Assurément un ecclésiastique aura beaucoup à laisser de côté dans les ouvrages des anciens rhéteurs; il y trouvera bien des choses étrangères à son ministère; mais on ne peut révoquer en doute les avantages que lui procurera l'étude de ces grands maîtres. Quelques auteurs, entre autres l'abbé du Jarry, ont prétendu que les orateurs chrétiens ne doivent pas s'attacher aux règles d'éloquence que les orateurs profanes nous ont laissées. Saint Augustin n'est pas de cet avis: il dit, au contraire, qu'en suivant ces règles, le prédicateur fera plus de fruit; et la raison en est toute naturelle, c'est que ces règles ne nous apprennent autre chose, sinon que l'orateur doit instruire, plaire et toucher; or c'est ce que l'on attend de tout prédicateur: ce sont là pour lui des devoirs qu'il doit remplir. S'il n'était question que de voir les vérités de la religion et de la morale expliquées avec dignité, avec force, avec pompe même, en un mot, avec éloquence, il n'y a pas de doute, c'est dans l'Ecriture sainte, dans les Pères de l'Eglise et les auteurs ecclésiastiques, et non dans Cicéron, qu'on les trouve; mais s'il s'agit de voir les règles de l'éloquence bien enseignées, bien exécutées; de les voir réduites en art, et d'en apprendre les vrais principes et les fondements solides, il faut avoir recours aux livres des païens et à leurs traités de rhétorique. C'est dans ces sources que saint Augustin les a puisées; c'est de là qu'il les a empruntées pour former le style du ministre et du disciple de Jésus-Christ, en montrant que les règles qu'on pourrait se faire soi-même en lisant les auteurs sacrés, si elles sont vraies et justes, ne sont elles-mêmes que celles que les païens nous ont laissées, et qui ne sont point autrement pratiquées dans leurs ouvrages que dans ceux des chrétiens.

Saint Augustin. *De Doctrina christiana*, libri quatuor. — Cet illustre docteur a traité à fond la manière de prêcher, dans le IVe livre de cet ouvrage. Il sera utile d'en donner ici un résumé succinct.

Saint Augustin pose d'abord pour principe qu'il convient à un prédicateur de se servir de la rhétorique; « car cet art, dit-il, pouvant être employé à persuader la vérité et le mensonge, serait-il juste que le mensonge s'en servant pour combattre la vérité, celle-ci ne s'en servît pas pour se défendre contre le mensonge? »

Il décrit les devoirs d'un orateur chrétien, et il marque, en peu de mots, « qu'il doit faire tout ce que les rhéteurs enseignent qu'il faut faire pour persuader ceux à qui l'on parle. »

Il reconnaît « qu'il y en a qui peuvent parler sagement, mais qui n'ont pas le talent de parler éloquemment. » — Il conseille à ces personnes de se servir beaucoup des paroles de l'Ecriture.

Après avoir distingué ces deux sortes de prédicateurs, il dit que « celui qui peut parler et sagement et éloquemment est préférable à l'autre, et profite davantage à ses auditeurs. » — Il montre ensuite que l'éloquence n'a pas manqué aux auteurs canoniques, mais qu'ils en ont une qui leur est propre: il en rapporte plusieurs exemples. Après avoir parlé de l'éloquence des prophètes, il en vient aux prédicateurs, et il leur applique les plus importantes observations des maîtres de l'art oratoire. Il insiste sur le soin qu'on doit avoir de la clarté du style, qualité si essentielle qu'elle doit faire quelquefois négliger la beauté, et même la pureté du langage. Il dit qu'il y en a qui prêchent ce qu'ils ont préparé et appris par cœur, et d'autres qui n'apprennent pas de mémoire: il énumère les avantages que les seconds ont sur les premiers. Il explique les trois principaux devoirs de l'orateur: enseigner, plaire, toucher, et s'appuie sur l'autorité de Cicéron: *Dixit quidam eloquens, et verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* C'est ce qu'il explique en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter, libenter, obedienter;* c'est-à-dire qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, et qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader.

Il va au-devant d'une objection qui est qu'on ne doit pas se mettre en peine d'enseigner aux prédicateurs ce qu'ils doivent dire et de quelle manière ils le doivent dire; car c'est le Saint-Esprit qui les doit enseigner: il la résout en disant que, si cette conséquence était rigoureuse, on pourrait prétendre aussi que nous n'avons pas besoin de rien demander à Dieu dans nos prières, puisque Jésus-Christ nous enseigne dans l'Evangile que Dieu connaît nos besoins avant que nous les lui manifestions.

Il approuve et développe un passage de Cicéron qui dit que, pour être éloquent, il faut dire les petites choses d'un style simple, les médiocres d'un style relevé, et les grandes d'un style grand et sublime: *Parva submisse, modica temperate, magna granditer dicere.* Ce que saint Augustin dit pouvoir se rapporter à ces autres paroles: *Docere, movere, flectere*: « d'autant plus, ajoute-t-il,

qu'il n'y a rien de petit dans les choses dont un prédicateur doit parler. Il ne doit pas toujours néanmoins parler des grandes choses d'un style sublime, mais d'un style simple, quand il enseigne; d'un style médiocre, quand il loue ou qu'il blâme; au lieu que, quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui en ont de l'éloignement, il faut se servir du style grand et sublime, et y employer des paroles qui les enlèvent. »

Le saint docteur explique ensuite ce que c'est que prêcher sagement et éloquemment : « C'est, dit-il, employer dans le style simple des paroles qui soient propres à faire comprendre ce que l'on veut enseigner; et en employer de brillantes dans le style médiocre, et de fortes et véhémentes dans le style sublime; ne se servir de tout cela que pour faire entrer la vérité dans l'esprit de ceux à qui l'on parle. »

Il donne d'excellents préceptes touchant la nécessité de varier le style : « que l'on souffre plutôt la longueur dans le style simple que dans le sublime, et que, dans les pièces qui sont, de leur nature, du genre sublime, tout ne doit pas y être sublime; qu'on ne doit pas croire qu'un discours soit du genre sublime parce que l'auditeur y fait des acclamations, l'agréable et le fin du style simple et les ornements du style médiocre pouvant avoir cet effet : au lieu que le sublime saisit tellement, qu'ôtant l'usage de la voix, il ne laisse que le pouvoir de pleurer. » C'est ce que le saint docteur dit lui être arrivé dans un sermon qu'il prêchait à Césarée de Mauritanie.

Il résume les trois fins de la prédication : que la vérité soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir, qu'elle touche. *Pateat, placeat, moveat.*

Enfin il termine en disant que la bonne vie du prédicateur donne plus de poids à ses discours que la plus grande éloquence; mais que ceux qui vivent mal ne laissent pas d'être utiles à leurs auditeurs quand ils prêchent sagement et éloquemment, quoiqu'ils se nuisent à eux-mêmes. Saint Augustin a écrit encore un autre ouvrage que doivent lire tous les prédicateurs : c'est un opuscule intitulé : *De catechizandis rudibus*. « Ce livre, ainsi que le précédent, sont des mines inépuisables, dit M. Hamon; plus on les étudie, plus on y découvre de choses. »

Saint JEAN CHRYSOSTOME. *De sacerdotio*, lib. IV et V. — Cet ouvrage est moins pratique que ceux de saint Augustin, mais cependant on peut le lire avec fruit.

Saint GRÉGOIRE LE GRAND. *De cura pastorali.* — La troisième et la quatrième partie de ce livre admirable, digne d'être le manuel de tous les pasteurs, dit encore M. Hamon, contiennent les règles les plus sages sur la prédication, et les deux premières parties ont encore quelques chapitres précieux, relatifs à cette matière. On lira encore très-utilement l'homélie 17e du même saint docteur sur les Evangiles, et ses commentaires sur le chapitre XXXIIIe d'Ezéchiel.

AUTEURS MODERNES, ECCLÉSIASTIQUES ET PROFANES.

GERSON. *Tractatus de pueris ad Christum trahendis.* — Cet opuscule est un petit chef-d'œuvre de pieuse sensibilité et de foi vive.

AUGUSTIN VALÉRIO, évêque de Vérone. *Rhétorique du prédicateur.* Cet ouvrage, imprimé en latin, pour la première fois, en 1574, a été traduit en français par l'abbé Dinouart. Je me suis servi de l'édition imprimée à Paris en 1750.

Valério a suivi la doctrine d'Aristote, de Cicéron et de saint Augustin. Il traite fort solidement, dans son premier livre, la matière des prédications, et fait connaître les abus dans lesquels on peut tomber en traitant les plus grands sujets. Il ne veut pas qu'on loue trop les vivants, ni qu'on suive sans réserve ce que les païens ont prescrit touchant l'amplification. Il explique la dialectique par des exemples tirés de l'Ecriture et des Pères. Il ne veut, comme Aristote, que l'enthymême et l'exemple dans les preuves qu'emploie l'orateur. Il traite au long des mouvements et des passions dans son second livre. Il demande que le prédicateur soit intérieurement touché, et, pour cela, qu'il soit bien plein de son sujet; qu'il lise les discours forts et pathétiques, tels que sont les livres des prophètes, et qu'il invoque le Saint-Esprit, sans lequel on ne peut rien. Dans le IIIe livre, il s'agit de l'élocution. Il en montre d'abord l'importance, ensuite les défauts. Il demande la pureté du langage, et plus encore la clarté, un usage raisonnable des métaphores et des autres figures, sans trop s'assujettir au nombre du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage et renvoie à ceux qui en ont parlé; il en fournit cependant des exemples, qu'il tire de l'Ecriture et des Pères. Il traite en maître de tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, et il en traite toujours d'une manière convenable au ministère de l'Evangile. Gibert, dans ses *Jugements sur les savants*, va jusqu'à dire que ce n'est pas sans raison qu'on a présenté la Rhétorique de Valério comme un ouvrage du caractère de ceux de Thucydide, c'est-à-dire comme un ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots. L'auteur l'entreprit à la sollicitation de saint Charles Borromée, son ami, qu'il allait souvent visiter à Milan.

Saint CHARLES. *Acta Ecclesiæ Mediolanensis, ubi de prædicatione.*

Saint FRANÇOIS DE SALES. *Lettre à l'archevêque de Bourges.*

Saint IGNACE. *Règles de la Société de Jésus pour la prédication.*

Saint FRANÇOIS XAVIER. *Lettres au P. Barzée.*

Saint FRANÇOIS DE BORGIA. *De ratione concionandi.*

Le P. AQUAVIVA. *Instructio pro concionatoribus.*

BENOIT XIV. *Institutio*, 9ª, 10ª, 72ª.

Tous ces écrits sont des monuments de sagesse et de piété. On les trouve réunis dans un volume publié par M. l'abbé de Baudry, intitulé : *Le guide de ceux qui annoncent la parole de Dieu*, Lyon, 1829. On ne saurait trop conseiller aux jeunes ecclésiastiques la lecture de cet ouvrage. Celui qui est chargé d'annoncer l'Evangile ne peut être mieux guidé que par les hommes de Dieu; c'est en marchant sur leurs traces, c'est en suivant fidèlement leurs instructions qu'il pourra, comme eux, produire de grands fruits dans son pénible ministère. C'est pourquoi il serait bon que chaque prédicateur eût entre les mains l'ouvrage de M. l'abbé de Baudry, qui offre la doctrine la plus sûre et la mieux autorisée par l'expérience qu'en ont faite les hommes vraiment apostoliques. L'auteur s'est attaché à ceux qui sont les plus voisins de notre siècle, parce que leurs avis lui ont paru, avec raison, mieux adaptés aux circonstances des temps et des lieux où nous vivons.

Le P. LOUIS DE GRENADE. *Rhétorique ecclésiastique*, traduite par Binet, nouvelle édition, revue et augmentée par M. l'abbé de Baudry; Lyon, 1837, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de l'auteur; selon Binet, Grenade n'en a point fait qui soit plus instructif en son genre, ni mieux écrit; il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses, eu égard à son étendue, qui donne tant de préceptes pour l'éloquence chrétienne, ni qui soit plus capable de servir, non-seulement de règle, mais encore de modèle. Tout y est éclairci et expliqué par des exemples pris de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, si bien choisis, si pleins de pensées justes et solides, qu'ils sont infiniment estimables en eux-mêmes, indépendamment du bel ordre dans lequel ils sont placés. C'est, en un mot, une rhétorique entière et vraiment chrétienne, également bien conçue et bien exécutée, où les mystères de l'art sont non-seulement découverts, mais exposés dans le plus beau jour. Voilà une partie des louanges que le traducteur de Grenade donne à son auteur, et il est certain qu'il exagère peu.

Grenade se propose de traiter de l'invention, de la disposition, de l'élocution et enfin de la prononciation du sermon. Parlant de l'invention, il renvoie l'explication des lieux à la dialectique, mais il veut qu'avant de se livrer à la prédication on ait fait une étude particulière de l'Ecriture, entendu les meilleurs prédicateurs, fait de bonnes collections. Il donne de fort bonnes règles pour l'action et la diction, de même que pour l'usage des passions; et il tire ces règles des auteurs profanes, parce qu'il n'y a point d'autre rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Mais ses exemples, il les prend la plupart dans les prophètes et dans les Pères. Il en rapporte un grand nombre, parce qu'il écrivait pour des lecteurs raisonnables et que son sentiment était qu'une personne qui a déjà quelque âge s'instruit mieux par l'étude et l'imitation des discours éloquents que par des préceptes. En traitant de la preuve dans le second livre, il dit beaucoup de choses qui regardent les expressions et les ornements. Il s'étend beaucoup, dans le quatrième livre, sur la narration, les sens figurés de l'Ecriture et les diverses espèces de sermons. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles, et sur cela il suit les principes de saint Augustin, qui avait lui-même suivi Cicéron. Sa doctrine sur les passions est presque en tout conforme à celle d'Aristote qu'il regarde comme le premier maître, tant sur le témoignage de Cicéron que sur la lecture qu'il avait faite lui-même de ce philosophe.

Les deux points sur lesquels Grenade s'étend davantage sont les figures et la prononciation. Il marque l'importance de l'action et pose pour principe que la prononciation doit être exacte, claire, ornée; et que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté et de la douceur de la voix. Il parle ensuite du geste, dont il montre les défauts aussi bien que ceux de l'action.

Le P. RAPIN. *Réflexions sur l'éloquence de ce temps.* — La troisième partie de cet opuscule traite de l'éloquence de la chaire; le style est net, poli, élégant, on y trouve plusieurs avis remplis de sagesse; mais il y a tant d'autres défauts, que la lecture de cet écrit ne peut être que d'une médiocre utilité. On remarquera cependant que tout ce que dit le P. Rapin sur le style des saintes Ecritures, sur la nécessité et la manière de l'imiter, est solide et judicieux. L'édition que j'ai citée est celle de Paris, 1681, 1 vol. in-18.

MARC-ANTOINE DE FOIX. *L'art de prêcher la parole de Dieu, contenant les règles de l'éloquence chrétienne.* — Cet ouvrage a été écrit par un homme d'un esprit supérieur et fort distingué dans la compagnie de Jésus; il est plus solide et plus approfondi que celui du P. Rapin, et on n'a à lui reprocher que de fréquentes redites et surtout trop de digressions. On en trouvera une analyse fort exacte dans la *Bibliothèque française* de Gouget, tom. II, p. 80-94.

LAURENT JUILLARD DU JARRY. *Ministère évangélique, ou réflexions sur l'éloquence de la chaire*, Paris, 1726. — Cet ouvrage a été sévèrement critiqué par Gibert et Gouget, qui lui reprochent une foule d'idées singulières et en opposition avec l'enseignement des grands maîtres. Tous les critiques ne l'ont pas jugé avec tant de rigueur. On loue principalement la dissertation de l'abbé du Jarry sur les oraisons funèbres. Fléchier, qui l'avait lue, disait qu'elle est remplie de pieux enseignements et de réflexions judi-

cieuses qui ramènent cette espèce d'éloquence à son véritable point, c'est-à-dire, à la religion et à la raison, dont elle sortait quelquefois. « Vous avez fort bien raison, ajoutait le célèbre évêque de Nîmes, écrivant à l'abbé du Jarry, sur les règles qu'il faut observer et sur les qualités qu'il faut avoir pour se soutenir dans ces éloges singuliers où l'on veut honorer les morts, édifier les vivants et rendre à Dieu comme un tribut des louanges et des fragilités humaines. »

On trouvera cette dissertation presque entière à l'article : ORAISONS FUNÈBRES.

BRETTEVILLE. *Traité de l'éloquence de la chaire et du barreau.* — Tout ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage paraît avoir été puisé dans la Rhétorique du P. Grenade, que l'auteur avait bien lue. On en juge encore par ce qu'il dit sur l'étude qu'un prédicateur doit faire de l'Ecriture, des conciles et de la théologie. On trouve donc d'excellentes choses sur ces différents points dans le traité de l'abbé de Bretteville ; mais il y a aussi beaucoup d'endroits qui manquent de justesse et quelques-uns même de vérité.

ARNAUD. *Réflexions sur l'éloquence.* — Cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait faits sur l'éloquence des prédicateurs, et peut-être absolument le meilleur. L'auteur le composa pour réfuter l'académicien Dubois, qui, dans la préface de sa traduction des Sermons de saint Augustin, avait prétendu prouver que les prédicateurs doivent renoncer à l'éloquence. Dubois voulait qu'ils se bornassent à des discours simples, croyant que c'est faire injure à une si haute profession que d'employer les tours et les adresses de l'éloquence humaine pour faire entrer dans les cœurs la science du salut. Il disait encore que l'éloquence nuit beaucoup aux auditeurs, parce qu'elle excite leur imagination : ce qui les rend, selon lui, plus incapables de bien connaître ce qu'on doit leur prêcher. L'auteur, qui regardait sa préface comme un chef-d'œuvre, crut devoir l'adresser à Arnaud. Celui-ci la lut avec empressement ; mais y ayant découvert beaucoup d'idées singulières et de maximes fausses, il en entreprit la réfutation et écrivit l'ouvrage dont nous venons de parler. L'abbé d'Olivet en porte le jugement que voici : « Dans la réponse qu'Arnaud fit à Dubois, le nouveau système de celui-ci est foudroyé : il fut assez heureux pour ne la point voir, car la mort prévint la douleur qu'il aurait eue de se voir contredit ou plutôt anéanti par son maître. »

GISBERT. *L'éloquence chrétienne dans l'idée et la pratique.* — Cet ouvrage parut d'abord en 1702 sous le titre suivant : *Le bon goût dans l'éloquence chrétienne;* mais, en 1715, ce titre fut remplacé par le premier. C'est sans doute ce qui a donné lieu à l'erreur de M. Hamon, qui attribue au P. Gisbert deux ouvrages sur la même matière.

Berthe, docteur de Sorbonne, dans l'approbation qu'il a donnée à ce livre, prétend que l'auteur a non-seulement approfondi son sujet, mais encore qu'il y peint tout ce qu'il dit, d'après la religion et la raison, avec délicatesse, qu'il va toujours droit au but, que ses règles sont sûres, que les modèles qu'il en donne sont d'un choix exquis, que tout ce qu'il dit est puisé dans le bon sens, etc. Les auteurs des Mémoires de Trévoux nous donnent aussi le P. Gisbert comme un grand maître dont ils se font gloire de suivre les idées et les principes. Cependant Gibert, dans ses Jugements sur les savants, trouve de nombreux défauts dans cet ouvrage. L'abbé Gouget, dans sa Bibliothèque française, en signale plusieurs ; mais il termine en disant qu'on a parlé avec trop de mépris du livre du P. Gisbert. « On y trouve certainement, dit-il, un assez grand nombre de préceptes fort justes et des réflexions excellentes, et il n'y a aucun des 23 chapitres dont il est composé qu'on ne puisse lire avec utilité. »

Le célèbre écrivain protestant Jacques Lenfant avait la même idée de cet ouvrage, qu'il fit réimprimer à Amsterdam en 1728. Voici le jugement qu'il en porte dans une lettre adressée à un de ses amis :

Monsieur,

Vous me demandez des nouvelles littéraires. Je n'en sache pas qui vaillent la lecture que je viens de faire du livre du P. Gisbert, *De l'éloquence chrétienne.* Oh ! Monsieur, l'admirable et le terrible livre ! Il est également propre à perfectionner et à encourager les bons prédicateurs, et à persuader aux mauvais, s'ils se connaissent bien, de changer de métier. On peut dire de cet auteur, pour le moins avec autant de raison que Despréaux l'a dit de Longin, qu'en parlant du sublime il est lui-même très-sublime. Cependant il se déclare pour la popularité ; c'est son mot, mais c'est une belle popularité que la sienne. Il faudrait, Monsieur, vous copier son livre, pour vous en marquer les beaux endroits : il n'y a presque pas de choix à faire. L'ouvrage n'est pourtant pas sans défauts ; je trouve, par exemple, que son ordre est trop imperceptible, il me semble même que quelquefois il manque d'ordre. Il est quelquefois diffus et trop brillant. . . J'ai trouvé aussi que ses modèles de saint Chrysostome sont trop longs, encore l'auteur a-t-il soin d'en faire un long éloge et de les appliquer aux règles qu'il a données ; mais dans un ouvrage aussi complet et aussi accompli sur cette matière, *non ego paucis offendar maculis.*

On trouvera dans plusieurs articles de ce *Dictionnaire* des chapitres reproduits presque intégralement de l'ouvrage du P. Gisbert. Je n'en ai retranché que les longues citations de saint Jean Chrysostome. L'édition que j'ai citée est celle de 1728, Amsterdam.

Le P. GAICHIEZ. *Maximes sur le ministère de la chaire.* — Voici un ouvrage au-dessus de tout éloge. On en trouve une analyse fort étendue dans le IIIe volume des *Jugements sur les savants* par Gibert, dans le IIe volume de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du XVIIIe siècle*, pour servir de continuation à celle de Dupin.

Selon Gibert, les maximes sur le ministère de la chaire sont l'ouvrage d'un homme apostolique qui a vieilli dans l'emploi sur lequel il donne des règles, et qui s'est rendu

aussi respectable par sa vertu et son bon esprit que par ses manières, soit dans son livre, soit dans le commerce de la vie. Les maximes qui composent le corps de cet ouvrage sont belles, judicieuses, pleines de lumières et d'un sens exquis. C'est encore le jugement qu'en porte l'approbateur, qui ajoute que si le sujet en est important et auguste, la manière de le traiter est vive et concise ; que l'expression est naturelle et le tour délicat ; qu'on y donne presque autant de sentences que de paroles.

Il serait difficile, dit un autre critique, de rassembler en moins de mots et avec autant de goût et de discernement, tout ce qui sert à bien connaître l'art de prêcher. L'auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importants sur cette matière ; et quoique chaque maxime paraisse isolée, elles ne laissent pas de former un tissu délicat et ingénieux. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées et à les avoir exprimées avec un laconisme dont l'énergie ne nuit point à la clarté ; et l'on peut dire sans flatterie qu'un ouvrage aussi bien digéré, et dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la connaissance parfaite des vraies beautés de l'éloquence, et l'attention la plus sérieuse aux principes et aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique, le style est toujours plein d'agrément et de noblesse.

Le célèbre Duguet, qui avait un discernement sûr, et qui savait si bien ce qui pouvait faire l'excellence d'un ouvrage, estimait aussi singulièrement celui-ci : « Quand l'auteur des Maximes du ministère de la chaire, dit-il, aurait pris encore plus de soin de se cacher, j'aurais toujours reconnu dans cet écrit la finesse de son bon goût, l'élévation de son esprit, la justesse de ses réflexions et la noblesse de ses expressions.... Il y a mille endroits sur lesquels il faudrait se récrier, car tout l'ouvrage se soutient, et on ne peut l'accuser d'aucun autre défaut que d'être trop beau. »

L'édition citée dans ce *Dictionnaire* est celle de Paris, 1743.

Fénelon. *Dialogues sur l'éloquence.* — Le cardinal de Beausset affirme que cet ouvrage est de la jeunesse de Fénelon ; « Si cela est vrai, ajoute Mgr Dupanloup, c'est un ouvrage prodigieux. Sur cette matière si difficile, les hommes du plus grand génie n'ont jamais été plus loin à la fin de leur carrière ; mais les Dialogues sur l'éloquence paraissent, au contraire, l'ouvrage d'un âge mûr, d'une longue méditation, d'une profonde expérience. »

Dans les deux premiers Dialogues, Fénelon ne dit que peu de choses de l'éloquence de la chaire ; mais celle-ci fait la matière de tout le troisième Dialogue, qui est le dernier. Quelques critiques du XVIIIe siècle y ont trouvé de faux raisonnements et des principes erronés en fait d'éloquence : M. de Féletz avoue lui-même qu'on peut lui reprocher quelques paradoxes. Voici ce qu'en dit ce sage et trop modeste littérateur :

« L'ouvrage de Fénelon, jugé bien différemment par deux des hommes qui ont le plus honoré l'ancienne Université, devint l'objet d'une discussion très-animée entre ces deux habiles professeurs, dont l'un indiquait les *Dialogues* comme un excellent ouvrage, très-propre à former le goût des jeunes gens, et à leur prescrire les véritables règles de l'éloquence, tandis que l'autre soutenait, au contraire, que c'était le guide le moins sûr, le plus capable d'égarer de jeunes élèves, à qui il ne proposait que de faux principes, de faux préceptes, de fausses autorités. C'étaient Rollin et Gibert qui, sur un même ouvrage, avaient des opinions si diamétralement opposées ; et un pareil dissentiment sur des matières de littérature et de goût, entre deux hommes si pleins de goût, et deux littérateurs si éclairés, prouve combien sont difficiles les jugements sur les productions de l'esprit et du génie.... L'auteur du *Traité des études* avait raison, et son adversaire était évidemment prévenu. » « Nous n'avons point, dit Maury, de meilleur livre de didactique pour les prédicateurs que les Dialogues de Fénelon sur l'éloquence de la chaire. Toutes les règles de l'art y sont fondées sur le bon sens et sur la nature. »

L'édition citée dans ce *Dictionnaire* est celle que publia Mgr Dupanloup en 1841, sous ce titre : *Eléments de rhétorique sacrée*, ou *Préceptes et modèles de la véritable éloquence chrétienne, recueillis des œuvres de Fénelon*, 1 vol. in-12. On y trouve, outre ses *Dialogues*, tout ce que Fénelon a écrit sur l'éloquence en général et sur le ministère de la prédication en particulier.

Le P. Albert, de Paris, capucin. *De la véritable manière de prêcher selon l'esprit de l'Evangile.* — C'est un des auteurs les plus sages et les plus pratiques sur la prédication ; on regrette seulement que son style soit si pâle et si peu soigné. Du reste, le P. Albert dit dans sa préface que « son livre n'a été écrit qu'afin de proposer une méthode pour prêcher utilement, qui apprenne à ne pas tant aimer ce qui attire les louanges au prédicateur que ce qui peut convertir les auditeurs. »

L'édition consultée pour ce *Dictionnaire* est celle de Lyon, 1700, 1 vol. in-12.

Pastoral de Limoges, 3 vol. in-8° ; Lyon, 1841. — Le IIe volume de cet ouvrage est consacré tout entier à la prédication ; il est composé selon l'ancienne méthode scolastique, et renferme une infinité de divisions et de subdivisions, beaucoup de propositions générales et trop peu de détails ; « mais il n'en est pas moins précieux, dit M. Hamon, par un fond de doctrine, de sagesse et de piété qui en fait le traité peut-être le plus complet que nous ayons sur la prédication. Son seul défaut est de ne pas

vouloir que le prédicateur s'applique à plaire. » Encore peut-être faut-il entendre cette proposition dans ce sens qu'un orateur évangélique ne doit pas rejeter tout à fait les ornements du discours, mais qu'il doit les employer avec discernement.

ANTOINE ALBERT. *Nouvelles observations sur les différentes méthodes de prêcher.* — Cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec celui du P. Albert, renferme d'utiles préceptes et d'excellentes recommandations. Il est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur rapporte toutes les diverses méthodes de prêcher qu'on a suivies depuis le commencement du XVIIe siècle : il les compare les unes avec les autres et il prouve que celle qu'on suivait de son temps est beaucoup plus parfaite et plus digne de la majesté de la chaire. Il ne prétend pas cependant que tous les prédicateurs du XVIIIe siècle soient exempts de défauts dans la composition de leurs discours ; il croit qu'il y en a quelques-uns qui ne les travaillent pas assez, et d'autres qui s'appliquent trop à les orner des beautés de l'éloquence, deux vices qu'il censure également. Dans la seconde partie, il traite des différents genres de discours, homélies, prônes, conférences, sermons de morale, sermons sur les mystères, discours pour les vêtures et professions religieuses, panégyriques et oraisons funèbres. On y trouve recueilli tout ce que les meilleurs auteurs ont dit de plus particulier sur ces matières. Dans la troisième partie il parle des principales règles de l'éloquence chrétienne, qu'il réduit au nombre de cinq d'après Lafitau, évêque de Sisteron : 1° l'ordre et l'arrangement du discours ; 2° la solidité des preuves ; 3° la clarté des idées ; 4° le naturel et la simplicité des caractères ; 5° le talent de ménager les mouvements selon que la matière l'exige. On voit d'après ce court exposé que la lecture de cet ouvrage ne peut qu'être très-utile aux jeunes prédicateurs. Je me suis servi de l'édition imprimée à Lyon, sans nom d'auteur, en 1757, 1 vol. in-12.

BESPLAS. *Essai sur l'éloquence de la chaire.* — Cet ouvrage, production de la jeunesse de l'auteur, fut considérablement amélioré dans une nouvelle édition qu'il publia en 1768. On y trouve de sages réflexions sur le choix des sujets, sur la méthode, sur la composition, sur le style, sur la mémoire et sur le débit. On doit cependant le lire avec précaution. Besplas s'abandonne quelquefois à une ardeur qui signale beaucoup de confiance en ses lumières et un oubli affecté des méthodes consacrées par l'expérience.

MAURY. *Essai sur l'éloquence de la chaire.* — Voici un traité d'éloquence rédigé par un homme d'une grande réputation, et dans lequel tout ce que la rhétorique a de plus usé se rajeunit et s'ennoblit sous une plume qui a fourni des modèles avant de tracer des leçons. M. Dussault et une grand nombre de critiques lui donnent une place honorable à côté des ouvrages les plus célèbres et les plus autorisés du même genre. « On reconnaît facilement, dit M. Dussault, que cet ouvrage est d'une main très-habile et qu'il est le fruit des méditations d'un esprit très-éclairé et très-étendu. Les principes généraux de la rhétorique sont, sans doute, très-aisés à établir, toute la difficulté consiste dans l'art de les marquer, pour ainsi dire, à son propre coin. C'est ce que Maury paraît avoir fait très-heureusement. Son livre se distingue par des applications neuves des vieux principes, par des conséquences déduites avec sagacité, par des aperçus ingénieux et instructifs, par des exemples choisis avec goût, par des rapprochements établis avec justesse, etc. » Le même critique lui reproche toutefois « des paradoxes plus ou moins vrais, des observations qui heurtent les préjugés, des admirations exprimées trop vivement, un style qui n'est pas toujours correct, toujours pur, qui parfois peut sembler pénible, embarrassé, et même un peu ténébreux ; où l'on remarque souvent trop d'élans oratoires, et, par intervalles, trop peu de noblesse. »

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces assertions, il n'est pas inutile d'ajouter ici que les jeunes prédicateurs feraient bien de ne lire cet ouvrage qu'après s'être formé une juste idée de l'éloquence de la chaire, en étudiant avec soin ce qu'en ont écrit les hommes vraiment apostoliques. M. Hamon ne leur conseille pas la lecture de Maury, *parce que*, dit-il, *son livre manque de netteté et de précision dans l'énoncé des principes.* M. Vêtu va plus loin encore : « Cet ouvrage, dit-il, est loin de satisfaire les vœux du clergé ; on peut dire qu'il n'est pas assez ecclésiastique ; l'auteur y parle un peu trop souvent à l'orateur chrétien de sa gloire et de sa renommée. Nous ne connaissons pas de livre, sur cette matière, qui puisse faire plus de mal à un jeune prêtre, parce que les maximes académiques, que l'auteur goûtait un peu trop, s'y trouvent mêlées aux bons préceptes. »

L'édition citée dans ce *Dictionnaire* est celle de Paris, 1828, 1 vol. in-8°.

VÊTU. *Les vrais principes sur la prédication*; 3 vol. in-8°, Paris, 1841. — M. Vêtu s'est proposé de réunir dans cet ouvrage les préceptes des maîtres de l'art oratoire et de les coordonner de manière à en faire un corps de doctrine. Ce travail n'est cependant pas une simple compilation. Aux extraits des auteurs, M. l'abbé Vêtu a ajouté des réflexions empreintes d'un grand esprit de foi et d'une pensée éminemment chrétienne et sacerdotale. Usant du droit commun à tous les écrivains, il a modifié, abrégé ou étendu ses emprunts selon qu'il convenait à son but, il a adapté aux circonstances actuelles ce qui ne s'y rapportait pas ; aux préceptes il joint de nombreux exemples pris dans les meilleurs modèles ; aux principes généraux qu'on trouve assez communément dans tous les auteurs, il a eu soin d'ajouter des détails qui aident à en faire l'application.

L'évêque de Dijon a approuvé cet ouvrage et l'a vivement recommandé au clergé de son diocèse.

Audisio. *Leçons d'éloquence sacrée;* 2 vol. in-8°, 1844. — Cet ouvrage, traduit de l'italien par M. l'abbé Martigny, a été approuvé dans sa langue originale par le cardinal archevêque de Ferrare et par le R. P. Péronne. Il a été loué par Mgr Rey, évêque d'Annecy, et recommandé spécialement par Mgr Devie, évêque de Belley. M. Audisio, président de l'académie de Soperga et professeur d'éloquence sacrée, a livré au public le fruit de ses leçons. Dans les deux parties de son ouvrage, il traite successivement tout ce qui regarde l'éloquence chrétienne. Il expose sa nature et ses sources, indique le choix des sujets, passe en revue l'exorde, la proposition, la confirmation, l'exposition des preuves, la disposition et l'amplification oratoire, la réfutation, la péroraison, l'observation des convenances et l'action. Venant ensuite au détail, il trace la méthode pour bien faire le catéchisme; pour réussir dans les instructions adressées soit aux jeunes gens, soit aux jeunes personnes, soit aux religieuses; pour exhorter les pécheurs au saint tribunal et les malades au moment de la mort; pour composer des homélies, des mandements, des lettres pastorales; pour donner avec fruit les exercices spirituels, les missions et les retraites; pour éviter dans les sermons les défauts introduits par la corruption du goût de notre siècle; pour écrire enfin avec succès les panégyriques et les oraisons funèbres. On voit que rien ne manque dans le plan de l'auteur, et ce plan est rempli avec solidité, sagesse et élégance. Ce livre sera lu avec fruit par tout prêtre qui veut réussir dans le ministère de la parole, pourvu toutefois qu'il sache discerner ce qui ne convient point au caractère et au génie de la nation française dans l'exposition de quelques préceptes écrits pour la chaire italienne. Les notes et additions du traducteur ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage; mais on ne saurait être de son avis quand il recommande comme modèles aux jeunes prédicateurs quelques poëtes modernes, et entre autres Victor Hugo. « Ces lectures, dit avec raison M. l'abbé des Billiers, peuvent être sans inconvénient comme sans avantage pour un homme mûr dont le style est formé, mais elles seront nuisibles, malgré quelques beautés et précisément à cause de ces beautés, à de jeunes imaginations qui suivent presque toujours les égarements d'un génie sans règle plutôt que les lueurs de talent qui brillent parfois à travers les ténèbres. » La même observation paraît applicable à l'éloge démesuré que le traducteur fait des *Martyrs* de Chateaubriand.

Morel. *Le prédicateur*, ou *Examen, d'après l'Ecriture, les conciles et les SS. Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire.*—On ne saurait trop lire et méditer cet excellent ouvrage. La *Bibliographie catholique*, t. Ier, p. 386, en a rendu compte dans les termes les plus élogieux. Toutes les plus graves questions sur l'excellence de la parole sainte et la manière de l'annoncer s'y trouvent traitées avec énergie et élégance. La facilité du style, la force des raisons s'y joignent à l'autorité des témoignages. On voudrait cependant en voir disparaître la plupart des notes, parce qu'elles sont presque toutes étrangères au sujet, et principalement à cause du ton causeur et trop familier dans lequel elles sont écrites.

Hamon. *Traité de la prédication, à l'usage des séminaires;* 1 vol. in-8°, 1846. — Ce traité, rédigé spécialement pour les jeunes ecclésiastiques qui suivent un cours d'éloquence, est aussi complet que possible, et tout ce qu'on y lit est fondé sur des principes de la plus grande sagesse. On ne saurait trop le recommander à tous les prêtres chargés du ministère de la parole; ils ne trouveront pas, sur cette matière, de livre écrit avec plus de piété et qui soit mieux en harmonie avec les besoins de l'époque où nous vivons. Nous sommes heureux de pouvoir offrir ici à M. Hamon l'hommage de notre gratitude, pour la bienveillance avec laquelle il nous a permis d'imprimer dans notre Dictionnaire quelques extraits de son précieux ouvrage.

Il existe encore quelques livres dont l'éloquence de la chaire n'est pas l'objet spécial, mais où l'on trouve néanmoins d'utiles conseils sur cette matière. On lira surtout avec fruit les suivants :

Miroir du clergé, IIe vol.

Méthode de Besançon, IIe vol.

Devoirs des pasteurs, par Collet.

Manuel du missionnaire, par le R. P. Nampon.

Le bon curé au XIXe *siècle*, par M. Dieulin, 2 vol. in-8°.

Ces cinq ouvrages sont précieux par des observations pratiques de la plus haute importance; le cinquième surtout contient un avis d'un intérêt tout particulier. L'auteur, dont la mort récente a causé tant de regrets, était un des hommes les plus capables de donner des règles de conduite appropriées aux circonstances actuelles. Son livre devrait être entre les mains de tous les pasteurs. On en trouvera quelques fragments dans ce *Dictionnaire*.

Enfin, il reste à indiquer les divers cours d'éloquence ou de littérature, les traités de rhétorique et autres ouvrages élémentaires qui n'ont aucun rapport particulier à la prédication, mais dont l'étude cependant peut être utile et même quelquefois indispensable aux jeunes prédicateurs. Je me bornerai à donner le titre de ceux qui paraissent les meilleurs et à faire connaître l'édition de ceux qui m'ont servi pour la rédaction du *Dictionnaire :*

Le P. Buffier. *Traité philosophique et pratique de l'éloquence.*

Mallet. *Principes pour la lecture des orateurs*, 3 vol.; Paris, 1753.

ROLLIN. *Traité des études*, III° vol.; Paris, 1775.

SABATIER DE CASTRES. *Dictionnaire de littérature*, 3 vol.; Paris, 1770.

LA HARPE. *Cours de littérature*, 16 vol. in-18; Paris, 1820.

MARMONTEL. *Eléments de littérature*, 8 vol. in-12; Paris, 1822. — Parmi quelques principes faux il se trouve d'excellentes choses dans cet ouvrage; il est reproduit intégralement dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, 30 vol. in-8°; Paris, 1827.

BLAIR. *Cours de rhétorique*, traduit de l'anglais par Prévost, 2 vol. in-8°; Paris, 1821. — Ouvrage remarquable par la sagesse des principes et la clarté de l'élocution.

AMAR. *Cours complet de rhétorique*, 1 vol. in-8°; Paris, 1822.

ANDRIEUX. *Préceptes d'éloquence*, 1 vol. in-8°; Paris, 1838.

PAPON. *Art du poëte et de l'orateur*, 1 vol. in-8°; Paris, 1812.

CRÉVIER. *Rhétorique française*, 2 vol. in-12; Paris, 1819.

GIRARD. *Préceptes de rhétorique*, 1 vol. in-12; Rodez, 1816.

DRIOUX. *Cours théorique et pratique de littérature;* Paris, 1848.

LE CLERC. *Nouvelle rhétorique*, 9° édition; Paris, 1846.

ARNAUD. *Cours de rhétorique sacrée*, 1 vol. in-12; Montpellier, 1831.

MAYNARD. *Etudes sur la littérature contemporaine*, 1 vol. in-18; Paris, 1842.

MADENIS. *Principes de littérature théorique et pratique;* Lyon, 1849.

GÉRUZEZ. *Cours de littérature*, 6° édition, 1 vol. in-8°; Paris, 1846.

Sur l'action oratoire ou le débit, on peut consulter les ouvrages suivants :

RENÉ BARRY. *Méthode pour bien prononcer un discours et pour le bien animer*, 1 vol. in-12; Leyde, 1768. — On ne peut porter l'exactitude plus loin qu'elle ne l'est dans cet ouvrage; mais un prédicateur qui en observerait scrupuleusement tous les préceptes tomberait bientôt dans l'affectation.

MICHEL LE CHAUFFEUR. *De l'action de l'orateur* ou *de la prononciation et du geste.* — Il n'est peut-être pas de livre où cette matière soit mieux traitée; il mérite d'être lu avec attention; il instruit beaucoup parce que les principes en sont solides et clairement exposés sans digressions inutiles comme sans prolixité; il ne plaît pas moins à cause des exemples que l'auteur rapporte pour appuyer ses règles et les rendre plus sensibles. Le style n'est pas élégant, mais il est pur et correct.

DE GRIMAREST. *Traité du récitatif, dans la lecture, dans l'action publique et dans la déclamation*, 1 vol. in-12, 1707.

LOUIS RICCOBONI. *Pensées sur la déclamation.*

DINOUART. *Eloquence du corps.* 1 vol. in-12; Paris, 1754. — Ouvrage mal écrit, mais dont la lecture peut cependant être utile.

ROOSMALEN. *L'Orateur*, ou *Cours de débit et d'action oratoires*, 3° édition; Paris, 1842, 1 vol. in-4° avec figures.

SANLECQUE. *Poëme sur les mauvais gestes.* — On en trouvera un long fragment dans ce *Dictionnaire* à l'article GESTES.

DUBROCARD. *L'Art de lire à haute voix.* — Ce livre est celui où les règles d'une parfaite prononciation sont le mieux présentées.

Diu nonnisi optimus quisque et qui credentem sibi minime fallat, legendus est. QUINTILIANUS, lib. X, cap. 1.

DICTIONNAIRE
D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

A

ACCENT, ACCENTUATION. — Le mot *accent* a plusieurs significations : tantôt il exprime les différentes modifications de la voix pour prononcer les mots d'une langue, tantôt l'inflexion particulière de la voix sur une syllabe, tantôt enfin le signe qui indique la nature de cette inflexion. L'*accentuation* est, en terme de grammaire, l'art de placer les accents d'une manière convenable ; considérée par rapport au langage, c'est l'art de donner à chaque mot, à l'aide seul de la voix et sans s'écarter des règles de la prosodie, une valeur relative à la place qu'il occupe dans la phrase, en suivant le sentiment général de l'action.

On distingue plusieurs sortes d'*accents :* 1° l'accent *national* ou *provincial;* c'est celui que la nature et l'habitude donnent aux différentes nations et aux originaires de certaines provinces d'un même royaume. Chaque province, chaque ville même, chaque peuple diffère d'un autre dans le langage, non-seulement parce qu'on se sert de mots différents, mais encore par la manière d'articuler et de prononcer les mots ; c'est ainsi qu'en France il y a des contrées dont les habitants ont un accent qui leur est propre ; ils élèvent la voix où selon l'usage on la baisse, ils abrégent des syllabes qui devraient être allongées, ils prononcent sèchement la plupart des voyelles nasales, telles que *an, en, in, on,...* Ces accents divers, tous plus ou moins vicieux, sont un grand obstacle à la bonne prononciation. Les jeunes gens doivent s'en préserver soigneusement ou travailler sans relâche à s'en défaire.

Pour bien parler une langue vivante il faut avoir le même accent, la même inflexion de voix que les personnes qui ont vécu dans le grand monde. Ainsi quand on dit que *pour bien parler français, il ne faut point avoir d'accent,* on veut dire qu'il ne faut avoir ni l'accent italien ou anglais, ni l'accent picard, provençal ou gascon, etc., qui ferait connaître de quel pays est la personne qui parle, mais seulement, dit Dumarsais, « celui de la bonne compagnie de la capitale. » Cependant tous les critiques n'entendent pas de la même manière la vieille maxime que, pour bien parler, il faut parler sans accent. L'abbé d'Olivet croit qu'on a voulu dire par là que la langue française a moins d'accents que les autres langues, ou plutôt qu'elle en a de moins sensibles, car toutes les langues varient beaucoup sur ce point. Les unes en admettent plusieurs, les autres un petit nombre, celles-ci en ont de plus marqués, celles-là de plus timides, et la langue française en a peu, du moins n'en a-t-elle point de si bien caractérisé que l'accent oratoire dont nous parlerons bientôt. Quoi qu'il en soit, nous ferons observer avec M. Andrieux que l'accent de la bonne société de la capitale est extrêmement naturel et qu'il bannit l'affectation que lui communiquent souvent les provinciaux qui veulent se l'approprier.

2° L'accent *grammatical* est celui par lequel on désigne l'inflexion particulière de la voix sur une syllabe ; on le met sur les voyelles pour en faire connaître la prononciation. Selon le mécanisme des organes de la parole, les inflexions de voix doivent varier suivant la nature des syllabes ; dans toutes les langues, il y a des syllabes sur lesquelles il faut élever le ton, d'autres sur lesquelles il faut l'abaisser, et d'autres enfin sur lesquelles il faut l'élever d'abord et l'abaisser immédiatement. De là la distinction des accents aigus, graves et circonflexes, qui étant du ressort de la grammaire ne peuvent être ici l'objet de nos observations. Nous dirons seulement que dans le débit oratoire il faut s'appliquer à prendre les tons syllabiques établis par l'usage : on ne peut tolérer dans un prédicateur l'oubli de ces principes.

3° L'accent *prosodique* exprime une émission de voix plus longue ou plus brève sur telle ou telle syllabe. Outre la variété dans le ton qui est ou grave ou aigu ou circonflexe, il y a encore à observer le temps qu'il faut mettre à prononcer chaque syllabe du mot suivant sa valeur: or la valeur d'un mot a deux propriétés bien distinctes, l'*accent* et la *quantité;* l'accent, pour marquer la différence des sons, et la quantité pour donner à ces sons plus ou moins de longueur, plus ou moins de brièveté. Ainsi pour l'accent dans cette phrase : *son âme est à Dieu,* on entendra facilement en écoutant celui qui parle que les deux *a, âme, à,* n'ont pas le même son. Pour la quantité on comprendra que *âme, est, Dieu,* doivent avoir plus d'importance que *son, à.* Le fond de la prosodie française et même de la diction est dans cette

remarque, c'est ce qui constitue l'exactitude et la mélodie de la prononciation et sert à éviter des contresens et des *quiproquo* ridicules Nous avons, en effet, plusieurs mots qui ont des significations tout à fait différentes, selon que l'une de leurs voyelles est longue ou brève : celui qui prononcerait ces voyelles au hasard et sans discernement, ferait entendre autre chose que ce qu'il aurait voulu dire et tomberait dans de fréquentes méprises. Par exemple, une *tâche* à remplir n'est pas une *tache* qui souille ; il y a une grande différence entre *mâle* et *malle*, *mâtin* et *matin*, *pêcher* et *pécher*. Si l'on ne met pas dans la prononciation de ces mots la différence qu'exige leur quantité respective, ce désordre dans la prononciation entraînera nécessairement le désordre et la confusion dans l'expression des idées. Qu'on lise l'excellent traité de l'abbé d'Olivet sur la prosodie française. Les règles générales qu'il donne ont été analysées par Giraut-Duvivier dans la *Grammaire des grammaires*, tom. Ier, p. 79. M. Roosmalen, dans son livre intitulé l'*Orateur*, a aussi exposé les mêmes principes avec beaucoup d'art et de lucidité. Nous dirons volontiers avec lui : « Le besoin d'une étude sérieuse de la prosodie est vivement senti depuis longtemps. Toutefois, malgré les ouvrages publiés sur cette matière, on semble révoquer en doute la possibilité de s'arrêter à des règles ;.. comme si une langue à l'aide de laquelle tant d'écrivains ont créé des chefs-d'œuvre, méritait cet abandon... L'orateur ne peut renoncer à des études qui lui offrent tant de moyens pour ajouter à sa parole une expression grammaticale. Cette expression, loin de donner de la froideur ou de la sécheresse à son discours, augmentera la variété de ses intonations, colorera ses mots suivant leur valeur réelle, et deviendra une preuve de science, de goût et de nationalité. » Il est évident, en effet, que puisque la prosodie nous enseigne la juste mesure des syllabes, elle est utile, elle est indispensable à quiconque veut bien parler. Mais ce serait parler très-mal que d'en observer les règles avec une exactitude qui laisserait apercevoir de la contrainte et de l'affectation ; le naturel seul nous plaît, nous intéresse et nous captive.

4° L'accent *rationnel* ou *logique*, que plusieurs confondent mal à propos avec l'accent *grammatical*, est celui qui indique la connexion que les propositions et les idées ont entre elles, la ponctuation en fait souvent l'office.

5° L'accent *oratoire* ou *pathétique* a beaucoup d'analogie avec celui qu'on appelle accent *naturel*. L'accent *naturel* est celui par lequel l'homme élève, force, abaisse, tempère ou affaiblit sa voix selon la nature du sentiment qu'il éprouve. L'accent *oratoire*, à l'imitation de l'accent *naturel*, veut que l'on cherche à peindre et à inspirer aux autres les sentiments dont on est soi-même animé. Quelques auteurs distinguent le second du premier, sous prétexte que celui-là est moins dans la nature que celui-ci et qu'il jouit de toutes les richesses de l'art, qu'il a une variété infinie de tons, qu'il réunit toutes les inflexions possibles Il semble, au contraire, que l'art est loin de perfectionner cet accent et que plus il est naturel, plus il est parfait. Quoi qu'il en soit, nous répétons que l'accent *oratoire* exprime l'élévation ou l'abaissement de la voix, selon que l'exige le sentiment dont l'âme est affectée. Il est destiné à indiquer plus précisément le sens du discours et à exprimer plus fortement l'idée principale. On voit quelle est la différence de cet accent avec l'intonation : celle-ci est l'élévation du ton général de la prononciation nécessaire pour que l'orateur soit entendu ; l'accent oratoire est une modulation du ton de l'orateur, motivée par l'émotion de son âme ; c'est un puissant moyen que l'action fournit à l'élocution pour toucher l'auditeur ; on peut même le regarder comme un des principaux instruments de l'éloquence. « L'accent oratoire, dit M. Andrieux, est aussi varié que les sensations. Il y a une voix pour la colère, une pour la compassion, une pour la crainte, pour la souffrance et pour le plaisir. »

En effet, les passions ne se ressemblent point ; elles donnent toutes à l'âme des secousses différentes, et produisent chacune un accent qui leur est propre. L'admiration exige une voix harmonieuse et grave ; l'étonnement s'exprime par un éclat de voix ; le désir est vif, pressant ; l'indignation veut une prononciation animée, une voix forte ; les intonations de l'amour sont tendres, vives, affectueuses ; celles de la tristesse sont gémissantes, traînantes, suspendues par des repos fréquents ; dans la joie la voix est pleine, vive, légère ; dans la douleur elle est touchante, entrecoupée, mêlée de gémissements ; dans la colère elle est perçante, concise, rapide ; dans le combat elle est fière et hardie ; elle est faible, expirante dans la crainte ; tendre, touchante, plaintive dans la compassion et la pitié ; interrompue dans la plainte. Veut-on faire des reproches, elle est véhémente ; veut-on prier, supplier, elle est douce et timide ; veut-on conseiller, consoler, promettre, elle est grave et contenue. L'orateur qui a pris dans la société l'habitude d'observer les hommes, trouvera aisément les intonations des passions diverses. Son talent consiste à donner à chacune le vrai ton de la nature. Il ne réussira à communiquer aux autres les émotions qu'il éprouve, qu'autant qu'il les exprimera de manière à les convaincre qu'il les éprouve véritablement.

Le moyen de donner à la prononciation cette conformité avec les sentiments qu'on exprime, c'est d'être bien pénétré de son sujet : sentir ce que l'on dit est le grand principe de la déclamation oratoire sous tous les rapports ; le cœur est le siége de l'éloquence : *Pectus est quod disertos facit et vis mentis* (Quint.). L'accent de l'homme ému retentit au cœur de ses semblables ; l'émotion produit l'émotion. Telle est la sympathie.

Mais faut-il, dans le discours public, co-

pier exactement les tons de la nature? Est-ce un défaut égal de les outrer, ou de rester au-dessous? Il semble que, dans tous les mouvements doux, il n'y a rien de mieux à faire qu'à emprunter les tons naturels qui les rendent trait pour trait : quant aux affections véhémentes, telles que la haine, la colère, etc., il est de la décence de les adoucir. L'orateur doit renforcer la voix sur les syllabes auxquelles son émotion correspond davantage.

Ce vers de Racine :

Màlheureuse! quèl mot èst sortì de ta bouche!

peut se déclamer de façon que la voix, élevée sur les syllabes marquées d'un accent grave, s'abaisse sur les autres. Quelquefois le même sentiment est susceptible de différentes inflexions. On peut déclamer le vers précédent dans une modulation contraire, en abaissant les syllabes que nous venons d'élever et en en élevant d'autres :

Malheureùse! quel mòt est sòrti de ta bouche!

Chaque émotion place ses inflexions à sa manière. Par exemple : la voix appuie sur la première syllabe du mot *cruel*, dans l'accent du reproche tendre : *cruel, que t'ai-je fait?* et sur la dernière dans l'accent de l'effroi : *cruel, que dites-vous?*

On peut donner plusieurs significations diverses à la même pensée, en appuyant sur tel ou tel mot. Voyez sous combien de points de vue divers s'offre cette pensée, en appuyant sur un mot ou sur un autre : *Judas*, dit le Seigneur, *vous trahissez le fils de l'homme par un baiser!*

Trahissez, fait tomber le reproche sur l'infamie de la trahison; *le fils de l'homme*, indique que Judas méconnaît le caractère divin du Sauveur; *par un baiser*, montre l'odieux emploi que fait Judas du symbole de l'amitié. « Eadem verba, mutata pronuntiatione, indicant, affirmant, exprobrant, negant, mirantur, indignantur, interrogant, irrident, elevant. » (Quint.)

Dans la phrase oratoire, il y a toujours des mots frappants où la force du sens réside; c'est sur ces mots qu'on doit appuyer. Mais il ne faut pas chercher à faire tout valoir; la déclamation deviendrait maniérée et monotone. La règle essentielle, la seule qu'on puisse prescrire pour apprendre à renforcer la voix à propos, c'est de se faire une juste idée de la nature et de la force du sentiment qu'on veut exprimer.

6° L'accent *tonique* consiste dans un appui, une espèce de chant ou d'élévation dans la voix qui fait saillir une syllabe dans un mot de manière à rendre les autres moins sensibles. Chaque mot qui a plus d'une syllabe reçoit un accent dans la prononciation, même quand on le prononce seul et hors de sa liaison avec d'autres. L'effet de cet accent est de détacher ce mot de ceux qui le précèdent ou le suivent, et d'en faire un tout qui ait un commencement et une fin, une élévation et un abaissement : c'est l'usage seul qui le détermine dans chaque langue et il serait difficile de rendre raison de sa détermination. En anglais, on trouve plusieurs mots accentués sur la quatrième et même sur la cinquième syllabe en remontant depuis la dernière comme *convéniency*, *ámbulatory*. En italien l'accent tonique est aussi très-variable; mais dans la langue française il ne varie jamais : dans les mots de plusieurs syllabes qui finissent par un *e* muet, la voix s'élève sur l'antépénultième; dans ceux qui finissent par une terminaison masculine, elle s'élève sur la dernière. « Ces inflexions, dit M. Andrieux, sont déterminées par le jeu même de l'organe et ont lieu involontairement.»

Que les jeunes prédicateurs ne regardent pas comme des minuties les observations qu'on vient de lire sur la nature et l'usage des accents. S'ils ont vraiment à cœur le succès de leur parole, ils doivent étudier ces préceptes, tout élémentaires qu'ils sont, et y conformer exactement leur langage. C'est un moyen assuré de donner à leur débit le caractère d'intérêt qu'exigent, surtout de nos jours, les oreilles délicates, et qui flatte les oreilles les plus grossières.

Voy. Andrieux, p. 553; Audisio, tom. I[er], p. 439; Blair, tom. I[er], p. 200; Marmontel, tom. I[er], p. 123; tom. IV, p. 306.

ACTION ORATOIRE. Parmi les définitions modernes de l'action oratoire on cite celle qu'en a donnée Louis Riccoboni dans son livre intitulé : *Pensées sur la déclamation* : « L'action, dit-il, est l'art de joindre à une prononciation variée l'expression du geste pour mieux faire sentir l'expression d'une pensée. »

Cette définition est incomplète; elle ne paraît convenir qu'aux détails divers et spéciaux du discours et non au ton général du débit, qui se prend dans la nature même du sujet, se répand sur l'ensemble et se reflète dans la moindre partie du discours. Une prononciation variée suffit-elle pour cela? Non, sans doute, il faut que les inflexions suivent tout à la fois et la gradation du sujet et le ton propre à chaque partie. Cicéron définit mieux l'action oratoire par ces seuls mots : « Elle est, dit-il, comme le discours du corps par lequel on va plus droit à l'esprit. » Il la définit aussi par ce qu'elle est : « Une sorte d'éloquence du corps qui se compose de la voix et des mouvements de l'orateur. *Est actio quasi quædam corporis eloquentia, cum constet motu et voce.* » Le mot *éloquence* employé dans cette définition la complète à lui seul. Cette éloquence, qui résulte de l'emploi de la voix et du mouvement, est ici, comme ailleurs, le talent d'émouvoir et de persuader. En même temps que le discours s'adresse à l'esprit, il frappe par l'*action* le sens de l'ouïe et celui de la vue; les inflexions de la voix vont exciter l'oreille, les mouvements du corps et le jeu de la physionomie vont captiver les yeux : ces organes sont comme deux portes favorables pour péné-

trer dans l'âme des auditeurs. Par ses rapports intimes avec le discours parlé, l'action en est comme la reproduction animée ; elle le matérialise en quelque sorte, lui donnant un corps, une voix, un mouvement, une physionomie vivante; elle le produit au dehors avec avantage, elle le complète ; vivement sentie et habilement exprimée par l'orateur, elle se révèle avec toutes ses ressources et met en jeu tous ses puissants effets. « L'action c'est l'éloquence extérieure, dit M. Radiguel » (*Encyclop. cathol.*, art. *Action oratoire*).

L'abbé Dinouart en a fait le sujet d'un livre intitulé : *L'éloquence du corps*. Cet ouvrage renferme des leçons élémentaires sur l'attitude et les mouvements du prédicateur. Mais avant d'exposer ces règles, ou, si l'on veut, cette théorie didactique, nous devons examiner les questions suivantes : 1° Quelle est l'importance de l'action oratoire ? 2° Quelles sont ses qualités? 3° Quels sont les moyens qui la facilitent ? 4° Quel est le principe qui l'inspire ? 5° Quels sont les obstacles qui la gênent ou la vicient ?

§ 1er. *Importance de l'action oratoire.*

L'importance de l'action oratoire est une vérité tellement fondée sur la nature que tous les siècles et les peuples se sont accordés à la proclamer. Les orateurs que Rome et Athènes admirèrent dans l'état florissant de leurs républiques conviennent de ce principe. Nous pouvons juger de l'excellence des préceptes qu'ils en donnaient dans leurs écoles par ceux que nous ont laissés Cicéron et Quintilien, qui en ont parlé d'après leur expérience et d'après celle des grands hommes dont ils étaient les émules dans le barreau. Les jeunes gens qui se consacraient à la profession d'avocat fréquentaient assidûment ce sanctuaire de l'éloquence, et les modèles qu'ils avaient sous les yeux dans la personne de ces illustres orateurs les formaient plus efficacement que toutes les règles qu'ils méditaient en particulier.

La Grèce était la terre classique de l'éloquence ; les orateurs y naissaient, pour ainsi dire, tout formés; c'est la perfection de leurs talents qui a produit la perfection des préceptes que ces excellents maîtres ont transmis à la postérité. L'art étudia en eux la nature, il posa les principes et les règles qui font tout le mérite de l'action oratoire.

Les Romains, moins vifs et moins cultivés que les Grecs, avaient aussi moins de dispositions pour l'éloquence du corps, mais ils comprirent la nécessité d'y exercer la jeunesse dès l'âge même le plus tendre. Plusieurs en proposèrent les règles. Plotius, Nigidius, Cicéron, Pline second, Quintilien, traitèrent cette partie de l'éloquence : ils choisirent même d'excellents comédiens pour s'instruire dans cet art. Les plus grands hommes les consultaient, et les écoutaient volontiers pour se modeler sur leur déclamation. Cicéron prenait conseil du fameux comédien Roscius ; Démosthènes avait Satyrus pour maître ; Geminus conduisait Marc-Antonin ; Eschine s'instruisait également au théâtre. Les comédiens de ces temps heureux avaient donc une déclamation mâle, forte et majestueuse; ils ignoraient l'air mou et efféminé, les tons doucereux et languissants, les manières comiques, peu propres à servir de règle au barreau, dont l'action doit être différente de celle que le théâtre exige de ses acteurs.

Les Anciens, attentifs à composer l'extérieur, avaient des académies où ils enseignaient à régler avec bienséance la contenance et les mouvements du corps. Dans le siècle de Platon, la république entretenait des chironomistes, maîtres de mains ou de gestes, dans l'école de la chironomie ou de l'éloquence manuelle. L'exercice de la danse était regardé comme important à ce sujet. On conduisait les jeunes Grecs et Romains dans les assemblées de parents et d'amis, comme sur un théâtre domestique. A table, quand les convives étaient au dessert, ils récitaient les *Dialogues* de Platon, pour apprendre à prononcer avec un goût exact les ouvrages qu'ils seraient en état de produire dans un âge plus avancé. Dans le cours de leurs études, ils suivaient les plus habiles orateurs. Aussi Cicéron fut-il l'auditeur de Molon de Rhodes, Auguste d'Apollodore, etc. Souvent même parcouraient-ils la Grèce et l'Asie pour profiter des lumières de ces hommes illustres qui en faisaient la gloire. Ils avaient des jours pour s'exercer dans la déclamation, en présence d'un habile rhéteur; et ce n'était qu'après avoir passé plusieurs années dans cet exercice, qu'ils paraissaient en public pour donner des preuves de leur capacité. L'empereur Sévère déclama dans le barreau à l'âge de 18 ans. C'était une sorte de combat entre les jeunes disciples à qui obtiendrait le prix de l'action. Cicéron n'omit jamais un seul jour cet exercice, dont les plus grands hommes étaient religieux observateurs. Dans la guerre de Pharsale, au milieu du danger le plus éminent, Brutus y fut fidèle. Des hommes si jaloux de la gloire de bien dire, si attentifs à s'instruire de l'art de l'action, ne devaient-ils pas posséder dans une perfection éminente l'éloquence du corps ? Malheur à ceux qui ne pouvaient ou ne savaient pas atteindre ce degré de perfection ; ils étaient privés de la gloire d'être reconnus pour orateurs. Isocrate, dès sa jeunesse, fut regardé comme un prodige ; mais la faiblesse de sa voix, le défaut d'action, lui ravirent en partie le mérite de passer pour le premier panégyriste de son temps. Démosthènes sifflé par ses auditeurs, parce qu'il avait l'action indécente et peu réglée, aurait renoncé à l'éloquence, si le comédien Satyrus ne l'eût animé par ses conseils à se procurer par l'exercice ces talents extérieurs que la nature lui avait refusés : *Alterum Demosthenem mater, alterum enixa est industria.* Il en comprit si bien la nécessité, qu'il la conseilla comme

la qualité la plus nécessaire à l'orateur. Antoine, émule de Lucius Crassus, l'emporta sur ce dernier par son action, quoiqu'il parlât sa langue peu correctement. Publius Lentulus avait l'imagination peu féconde, mais les agréments de sa voix et la noblesse de son action faisaient oublier ces défauts. *Adeo verum est*, dit Crassus, *actionem in dicendo unam dominari.*

Les Anciens regardaient la connaissance de la musique comme nécessaire à l'orateur. Ils la joignaient à l'étude de la grammaire, persuadés qu'on peut en tirer de grands avantages, soit pour la voix, soit pour les mouvements du corps. Gracchus dans ses discours publics avait derrière lui un musicien qui, par le son d'une flûte, lui donnait ou le remettait dans le ton qu'il devait prendre.

Mais les Anciens n'ont pas seulement témoigné par leur conduite l'importance qu'ils attachaient à l'action oratoire ; ils l'ont encore hautement signalée dans leurs écrits. Voici d'abord ce qu'en dit Quintilien dans le onzième livre de l'*Institution de l'orateur :* « L'action est d'une force merveilleuse dans le discours ; car il n'importe pas tant que ce que nous avons écrit ou médité soit bien, qu'il importe de le bien prononcer, parce qu'il ne fait impression sur l'esprit de l'auditeur que selon qu'il entend. C'est pourquoi de toutes les preuves que l'orateur tire de son propre fonds, il n'y en a pas une, si forte qu'elle soit, qui ne paraisse faible, si elle n'est soutenue d'un certain ton affirmatif ; et c'est une nécessité que les sentiments et les passions languissent, si la voix, le visage et tout l'extérieur de celui qui parle ne les embrasent pour ainsi dire.

« Que la prononciation ait des charmes si puissants, nous en avons une preuve, même dans les comédiens, qui ajoutent tant de grâces aux pièces les plus belles, que nous aimons mieux entendre réciter ces pièces que d'en faire nous-mêmes la lecture, et qui savent attirer de l'attention à des riens ; en sorte que telle pièce à qui nous ne daignerions pas donner une place dans nos bibliothèques, souvent ne laisse pas de réussir vue au théâtre. Que si, en des sujets que nous regardons comme de pures fictions, l'action peut nous intéresser au point de nous causer du trouble et de l'inquiétude, de nous tirer des larmes des yeux, ou de nous enflammer de passion, que ne doit-elle point faire en des choses qui non-seulement sont réelles et vraies, mais auxquelles nous ajoutons foi ?

« Pour moi, je ne fais pas difficulté d'avancer qu'un discours médiocre, qui sera soutenu de toutes les forces, de tous les agréments de l'action, fera plus d'effet que le plus beau discours qui en sera dénué.

« C'est pourquoi Cicéron dit avec beaucoup de raison et confirme par les témoignages de Démosthènes et d'Eschine son rival, que l'action est ce qu'il y a de plus important dans l'éloquence. Dans son dialogue de l'*Orateur*, après avoir éloquemment expliqué les plus belles qualités de l'éloquence, il parle de celle-ci à la fin de tout l'ouvrage en ces termes : « Mais tous ces avantages c'est « l'action qui les fait valoir. L'action domine « dans l'art de la parole : sans elle le meil- « leur orateur n'obtiendra aucun succès ; « avec elle un orateur médiocre l'emporte « souvent sur les plus habiles. On demandait « à Démosthènes quelle était la principale « qualité de l'orateur, il répondit : *L'action ;* « quelle était la seconde puis la troisième, « et il répondit toujours l'*action.* C'est ce « qui fait mieux sentir la justesse de ce mot « d'Eschine. Après la condamnation désho- « norante qui le fit sortir d'Athènes, il s'é- « tait retiré à Rhodes. Les Rhodiens le priè- « rent de leur lire la belle harangue qu'il « avait prononcée contre Ctésiphon, et dans « laquelle il attaquait Démosthènes ; il y « consentit. Le lendemain on le pria de lire « aussi la réponse de Démosthènes en faveur « de Ctésiphon : il la lut avec un ton de voix « plein de force et de grâce, et comme tout « le monde se récriait d'admiration : *Que « serait-ce*, dit Eschine, *si vous l'eussiez en- « tendu lui-même ?* Il montrait assez par là « quelle puissance il attribuait à l'action, lui « qui croyait que le même discours pouvait « sembler tout autre dans une autre bouche « D'où venait cette célébrité que Gracchus « avait dans mon enfance, et dont vous vous « souvenez mieux que moi, Catulus ? Lors- « qu'il s'écria : *Misérable ! où irai-je ? Quel « asile me reste-t-il ? Le Capitole ? il est « inondé du sang de mon frère ; ma maison ? « j'y verrais ma malheureuse mère fondre en « larmes et mourir de douleur ;* son regard, sa « voix, son geste, furent, dit-on, si touchants, « que ses ennemis eux-mêmes en versèrent « des pleurs. »

Quintilien dit encore, d'après Cicéron, que c'est par la prononciation et le débit qu'Antoine et Crassus eurent de si grands succès dans leurs discours, et surtout Hortensius. « Et ce qui me le persuade à l'égard de celui-ci, ajoute Quintilien, c'est que ses écrits ne répondent pas tout à fait à sa haute réputation, bien qu'on l'ait regardé longtemps comme le premier orateur de son siècle, qu'ensuite il ait été le rival de Cicéron, et que, sur la fin de ses jours, il ait du moins occupé le second rang. Ainsi il faut bien qu'il y ait eu, dans sa manière de prononcer, des charmes que nous ne trouvons point dans la lecture de ses ouvrages. Supposé, en effet, comme on ne peut en douter, que les mots aient une force considérable par eux-mêmes, que la voix ait aussi une vertu particulière qu'elle communique aux choses, et qu'il y ait pareillement dans le geste et dans les mouvements du corps une certaine expression, ne faut-il pas convenir que quand tout cela conspire ensemble, il doit s'en former quelque chose d'admirable et de parfait ?

« Cependant vous voyez des gens qui s'imaginent qu'une action où il n'entre point d'art, et telle que l'impétuosité naturelle d'un

orateur peut la produire, est plus forte, plus mâle, et la seule qui convienne à un homme; mais ces gens sont d'ordinaire ceux-là mêmes qui voudraient bannir de l'éloquence tout soin, tout art, toute élégance, enfin tout ce qui s'acquiert par l'application et par l'étude, traitant tout cela d'affectation: ou c'en sont d'autres qui, par une manière de parler barbare et par une prononciation encore plus grossière, affectent de ressembler aux Anciens, comme faisait L. Costa, au rapport de Cicéron. Qu'ils jouissent, à la bonne heure, des avantages d'un sentiment si commode, eux qui croient qu'il ne faut qu'être né homme pour être orateur, et qu'ils excusent la peine que nous prenons ici, nous autres, qui ne croyons pas qu'on puisse rien faire d'excellent, qu'autant que l'on cultive les dispositions naturelles. »

Ce qu'ont pensé les grands hommes de l'antiquité, les modernes l'ont admis et enseigné après eux : nous serions infini si nous voulions les citer ; qu'on lise Grenade, Hugues Blair, Maury, saint François de Sales, Crevier, Hamon, Audisio, etc., etc. « Que faut-il pour émouvoir et entraîner la multitude, dit Buffon ; que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader ? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. » La Bruyère avait dit la même chose en d'autres termes : « Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons. » Ces dédains exprimés par des hommes qui écrivaient merveilleusement et ne savaient qu'écrire attestent l'importance de l'action oratoire. C'est qu'en effet l'action oratoire a sur les âmes un empire prodigieux. Qui n'a pas éprouvé les émotions que fait naître une action vive, animée, naturelle? L'âme de l'orateur semble passer dans la nôtre et lui fait partager tous ses sentiments ; son action en dit autant que ses paroles : témoin le fameux Roscius, qui défiait Cicéron de rendre ses pensées avec le langage ordinaire mieux et plus vite que lui avec le seul secours du geste. Et d'où vient qu'Hortensius a pu être le rival de Cicéron, quoique ses écrits fussent si inférieurs à ceux de l'orateur romain? C'est, dit Quintilien dont nous avons déjà cité les paroles, uniquement par la perfection de son débit et les charmes de sa prononciation ? D'où vient que de tant de discours admirés en chaire, il en est si peu qui supportent l'impression ? La raison en est toujours la même ; c'est que l'action communique à tout ce qu'on dit un mérite qu'on n'y sent plus quand on le lit ; elle est l'âme du discours, elle vous séduit, vous entraîne, et cache même les défauts de la composition jusqu'à faire trouver admirable un discours qui ne soutiendrait pas l'examen d'une lecture réfléchie. D'où vient enfin que les acteurs du théâtre intéressent à un si haut point et font passer dans l'âme des spectateurs les sentiments des diverses passions qu'ils expriment? La perfection du débit en est la cause unique : or, si avec des sujets profanes ou purement imaginaires, si en jouant des personnages feints qui demandent le sentiment d'une passion qu'on ne partage pas, on peut, par l'action, produire de tels effets, que ne pourrait pas l'action bien dirigée du prédicateur, qui a dans les sujets sublimes qu'il traite, dans la qualité d'ambassadeur de Dieu, tant de puissants moyens d'émouvoir, d'exciter la tendresse et les pleurs, les craintes, l'espérance et l'amour, d'intéresser tous les sentiments, de remuer toutes les fibres du cœur? Cette puissance de l'action est, du reste, un fait dont la raison est facile à concevoir. Les sens étant la voie par laquelle la vérité arrive à l'esprit et passe de là au cœur, ou plutôt étant comme l'introducteur qui la présente, si cet introducteur plaît et charme, il assure bon accueil à la vérité : l'action bien dirigée fait seule un préjugé favorable; on croit facilement un homme qui a l'air et les manières spirituels; mais si cet introducteur déplaît, sa disgrâce retombe sur la vérité même qu'il présente et qui déjà, par sa nature, contrarie nos inclinations : observation d'autant plus vraie que le commun des auditeurs ne connaît guère le fort ou le faible d'un discours ; mais il discerne très-bien si le prédicateur parle comme un homme persuadé, si son action est naturelle, énergique ; et c'est par là qu'on le juge : si cela manque, tout est manqué. En vain vous aurez un excellent sermon; si vous ne savez pas y accommoder l'action, le peuple qui apprécie les choses par les sens plus que par l'esprit, par la forme plus que par le fond, prononcera qu'il ne vaut rien et n'en profitera pas : si, au contraire, votre action va au cœur, si vous savez donner à ce que vous dites l'air et le ton qui conviennent, vous êtes sûr de toucher, quand même on ne vous entendrait pas : une action vraiment oratoire charme l'oreille, éblouit les yeux, porte l'admiration dans l'esprit, la séduction dans le cœur; le plaisir ouvre l'âme, et la persuasion naît : *Splendore vocis et dignitate motus fit speciosum et illustre quod dicitur*, dit Cicéron.

On conçoit maintenant la vérité de ces paroles d'Hugues Blair : « Le débit est d'une telle importance qu'il n'y a rien, dans l'art oratoire, qui puisse en avoir davantage. » Des observateurs superficiels, ajoute cet habile maître, peuvent penser que l'art de diriger le geste et la voix, dans un discours public, n'a rapport qu'à la décoration et doit être rangé parmi les artifices subordonnés qu'on emploie quelquefois pour surprendre le jugement des auditeurs; mais c'est une grande erreur. Cet art est intimement lié avec la fin que se propose ou que doit se proposer l'orateur, je veux dire la persuasion : il doit donc être un objet d'étude pour les orateurs les plus graves, comme pour ceux qui n'ont eu vue que de plaire. Remarquons, en effet, que toutes les fois qu'il s'agit d'adresser aux autres la parole, nous avons incontestablement dessein de

faire quelque impression sur eux ; nous voulons leur communiquer nos idées et nos sentiments. Or le ton de la voix, le geste, le regard, ne sont pas moins que les mots, les interprètes de nos émotions et de nos pensées. Souvent même ils font une impression plus forte. Il n'est pas rare de voir un regard expressif, un cri passionné, exciter, sans le secours des mots, des idées plus claires, des passions plus vives, que n'aurait pu faire le discours le plus éloquent. L'expression de nos sentiments par le ton et le geste a sur la simple parole cet avantage qu'elle est le langage même de la nature. C'est celui qu'elle dicte à tous et que tous entendent : au lieu que les mots, n'étant que des signes arbitraires et de convention, doivent faire une impression plus faible. Cela est si vrai que, pour que les mots aient leur pleine expression, le secours de la prononciation et du débit leur est presque toujours nécessaire. Si quelqu'un, en parlant, se contentait d'énoncer les mots sans leur donner le ton et l'accent de la pensée, il ne ferait sur nous qu'une impression faible et confuse. Souvent même nous resterions dans le doute sur le sens de ses expressions. Telle est enfin la liaison entre certains sentiments et la manière de les énoncer, que celui qui les énonce autrement que ne le prescrit la nature, ne peut réussir à nous persuader qu'il croit ou qu'il sent ce qu'il dit : son débit le dément. Marcus Callidius accusait quelqu'un d'avoir attenté à sa vie par le poison ; mais il soutenait son accusation d'une manière si molle et si languissante, avec si peu de chaleur dans le débit, que Cicéron, défenseur de l'accusé, en tira un argument contre son accusateur : ***An tu, Callidi, nisi fingeres, sic ageres ?***

De là nous pouvons conclure que c'est un devoir pour le prédicateur de bien posséder les principes de l'action oratoire et de s'y exercer jusqu'à ce qu'il y soit parfaitement formé. La conscience, en effet, lui dit qu'il ne peut pas négliger une chose d'où dépend le succès de son ministère ; et que si, pour perdre les âmes, les acteurs du théâtre s'efforcent avec tant de sollicitude d'arriver à la perfection de l'action, lui, pour les sauver, doit travailler, avec un zèle au moins égal, à se rendre habile en cette partie de son art. Quoi ! les ministres de Dieu énerveraient, par le vice de leur action, la force de tout ce qu'ils disent, tandis que les ministres de Satan, par la perfection de cette même action, relèvent la vanité de leurs discours et font pénétrer les passions dans les âmes ! Ce serait une honte au clergé, et un outrage à la parole de Dieu.

Si l'on objecte que l'art est ici inutile, que la nature seule apprend tout, nous répondrons avec Quintilien : ***Nihil licet esse perfectum, nisi ubi natura cura juvatur.*** Tous les talents sont bruts et informes, si l'art des préceptes ne les fait éclore et ne leur donne ce poli qui en fait le prix. Démosthènes avait reçu de la nature peu de dispositions pour parler en public. Il était né avec une prononciation mauvaise et embarrassée ; il ne pouvait articuler la lettre *r*, il triompha de ce premier défaut en se mettant des cailloux dans la bouche ; il avait la respiration courte, il s'exerça à prononcer de suite plusieurs vers, et il le fit sans reprendre haleine, en marchant et en gravissant les collines escarpées. Pour s'accoutumer à vaincre les frémissements tumultueux des assemblées populaires, il allait déclamer sur le bord de la mer, et combattait, par l'effort de sa voix, contre le bruit des vagues qui venaient se briser au rivage. Il avait la mauvaise habitude de hausser les épaules involontairement et sans y penser ; pour se corriger de ce défaut qui a quelque chose de choquant aux yeux, en déclamant chez lui il suspendait au plancher une lance, la pointe en bas et tout près de ses épaules nues, afin que, si dans la chaleur de la prononciation il se laissait aller à son vice habituel, la pointe de la lance l'en avertît sur-le-champ. Enfin, pour s'assurer par lui-même du succès de ses efforts et de l'effet que produisaient tous les mouvements de sa personne, il déclamait devant un grand miroir où il se voyait de la tête aux pieds, et qui lui présentait son attitude, tous ses gestes et tous les mouvements des yeux et du visage. Si on objecte encore que les apôtres n'ont pas appris les règles de l'action, nous répondrons qu'ils avaient reçu le don des miracles, bien capable de suppléer à l'éloquence humaine, et de plus les dons du Saint-Esprit qui leur enseignait à annoncer dignement l'Evangile ; qu'inspirés par cet Esprit divin, ils savaient être éloquents en action comme en paroles, et que saint Paul, au milieu de l'Aréopage, n'eût point été écouté si, par une action extérieure jointe au sublime du langage, il n'eût su captiver l'attention de ce peuple orateur.

Saint Bernard dut à cette action la réputation dont il jouissait. Il prononçait ses sermons dans la langue latine, qui n'était plus d'un usage ordinaire parmi le peuple. La plupart des auditeurs ne comprenaient rien à ses paroles ; ils sortaient cependant de l'église pénétrés, convertis, pleins de respect pour la religion, versant des larmes de componction et de repentir. Son air pénitent, sa voix pleine d'onction, son extérieur de prophète parlaient en sa faveur, et persuadaient peut-être plus efficacement que n'aurait pu faire l'éloquence de ses discours, s'il les eût débités dans la langue du peuple. Quelle action pathétique et populaire dans saint Chrysostome ! Interrompu par les applaudissements de ses auditeurs, il savait profiter de ce succès pour leur avantage. Il rendait la religion victorieuse de la corruption des mœurs et des sophismes de l'incrédulité. Ainsi la piété s'accorde-t-elle avec le bon sens, à garder les bienséances et les règles de la chaire. Saint Augustin nous apprend que celui qui prêche sagement et avec éloquence est préférable et profite plus aux auditeurs que celui qui ne parle que sagement, c'est-à-dire qui ne dit rien que de vrai et de bon, mais

sans éloquence : *Qui non solum sapienter, verum etiam eloquenter potest dicere, procul dubio plus proderit.*

§ 2. *Moyens propres à faciliter l'action oratoire.*

Nous savons que le beau débit est un don de la nature et que le travail ne donnera jamais ce talent à celui qui ne l'a pas naturellement. C'est en vain qu'on demanderait à l'art oratoire des organes dont la nature a privé. Quiconque n'a pas même les dispositions physiques requises pour se faire entendre par la parole n'est point appelé au ministère de la chaire. Les règles ne regardent que ceux qui sont en état d'en profiter. Elles peuvent les préserver des défauts qui nuisent au succès dans l'action, et servir à les en corriger s'ils les avaient contractés. Comme les jeunes orateurs n'ont pas toujours des moniteurs qui les avertissent quand ils manquent, et que plusieurs, il faut le dire, n'ont pas assez de docilité et d'humilité pour les écouter, c'est leur rendre service que de leur présenter des observations qui peuvent porter leur attention sur des défauts qu'ils ne remarquent pas assez en eux-mêmes. On en parle autour d'eux dans toutes les occasions, et ils sont les seuls à qui l'on n'en dit rien, parce qu'ils ont le malheur d'avoir trop de susceptibilité. Un livre peut se faire entendre sans blesser l'amour-propre, et chacun peut profiter des leçons qui s'y trouvent sans s'en offenser.

Il ne faut pas que ceux qui ont peu de facilité pour l'action et le débit se découragent. Ils doivent se contenter de la part que la Providence leur a faite, et entrer dans ses desseins. Elle distribue ses dons comme elle le juge à propos. Chacun a ce qui convient à sa destination. Le souverain distributeur des talents ne réunit pas ordinairement tous ses dons dans le même individu. Tel qui compose bien n'a pas le talent du débit, et tel qui débite bien, souvent compose mal. Il faut que l'homme paraisse toujours par quelque endroit. Assez souvent des défauts notables sont joints aux grands talents. Les faiblesses servent de contrepoids aux qualités qui ont de l'éclat, et préservent de l'orgueil ceux qui en sont favorisés.

Le P. Rapin, après avoir exposé tout ce que l'action oratoire doit réunir pour être parfaite, continue ainsi : « L'assemblage de ces qualités extérieures est si rare, qu'il n'y a eu presque qu'un seul prédicateur en ce siècle qui ait eu, ce me semble, ce naturel achevé pour la prédication. Outre la vivacité d'imagination et la netteté d'esprit, qu'il avait en un souverain degré, et qui lui donnaient une grande facilité à s'expliquer, il avait encore un talent, pour la prononciation, le plus accompli qui fût jamais. Car on peut dire qu'il était orateur du visage, de la voix, du geste, et de tout son extérieur : il faisait de ses yeux ce qu'il voulait, il donnait l'inflexion à sa voix, l'air à son visage, le tour à son geste et l'agrément à son discours, tel qu'il lui plaisait. Jamais peut-être orateur n'eut un talent si merveilleux pour se faire écouter, et comme personne ne fut jamais plus maître de ce qu'il disait, ni même de la manière dont il le disait, il donnait à l'esprit de ses auditeurs les impressions qu'il voulait. Les plus grands lieux où il prêchait étaient trop petits pour suffire au concours de ceux qui le suivaient. L'on dressait, dans les grandes églises de Paris, des machines pour se placer et des théâtres pour l'entendre. Quoique la trop grande facilité qu'il avait de s'expliquer lui ôtât d'ordinaire le soin de se préparer, il soutenait toutefois si fort de son action ce qu'il y avait de plus négligé dans son discours, qu'il le faisait passer, par sa manière de le dire. Les choses les plus communes, dans sa bouche, étaient écoutées avec le même applaudissement que ce que les plus habiles prédicateurs disaient de plus extraordinaire. Il eût été lui-même le prédicateur le plus accompli qui fût jamais, si son jugement et sa capacité eussent répondu à ses autres tatents, et s'il n'eût été si excessif dans son action, qui exprimait trop et qui n'avait pas toute la gravité que demande la sainteté de la chaire. »

La Providence dédommage toujours par quelque côté ceux qu'elle prive des grands talents. D'ailleurs, elle peut se servir pour ses œuvres des plus faibles instruments. Elle le fait même ordinairement, afin qu'on n'attribue pas à l'homme ce qui n'est pas son ouvrage. On aperçoit toujours le doigt de Dieu dans les opérations extérieures de sa puissance. Les dons éclatants sont dangereux à ceux qui n'ont pas une grande vertu pour les porter. Loin de les désirer, nous devons au contraire nous réjouir de n'avoir que des qualités médiocres avec lesquelles nous pouvons plus sûrement nous sauver en faisant le bien. Que ceux qui n'ont pas un débit facile ne s'affligent pas de cette privation. Ils feront du fruit à la mesure que Dieu voudra permettre. Pourvu qu'ils ne négligent rien de ce qui est en leur pouvoir, ce fruit sera souvent au delà de ce qu'ils pouvaient attendre. Saint François de Sales n'avait pas un beau débit, ses gestes et sa prononciation avaient quelque chose de lent et de pesant, cependant il convertit un grand nombre d'âmes. Le cardinal Borromée, successeur de saint Charles, manquait de facilité, et néanmoins, selon le rapport du saint évêque de Genève, il faisait des merveilles. Quelle que soit donc la mesure de dispositions que nous ayons reçue de la nature, il faut la cultiver. Nous devons étudier les règles qui regardent le débit, surtout pour corriger ce que nous pourrions avoir de défectueux dans la prononciation et dans le geste, et nous efforcer de faire valoir le talent que Dieu nous a confié.

Les études les plus instructives en ce genre, dit Maury, consistent à contracter de bonne heure l'habitude de bien lire à haute voix, surtout en société (genre de mérite assez rare), d'abord des livres historiques qui n'ont besoin d'aucune déclamation, en-

suite de bons ouvrages dans le genre épistolaire, qui se rapprochent beaucoup plus de la conversation, c'est-à-dire du ton, de la variété et des inflexions naturelles qu'on devrait, ce semble, retrouver sans le moindre effort, et reproduire le plus qu'il est possible, mais avec beaucoup plus de noblesse et d'éclat, quand on parle en public.

Cet exercice habituel apprend à bien lire les ouvrages de tout genre, quand on commence par les fables de La Fontaine, que je regarde comme l'ouvrage le mieux assorti à ce dessein, parce qu'il réunit au plus haut degré les nuances les plus variées, pour avertir et pour diriger à chaque ligne le goût du lecteur, par la simplicité et le naturel des récits, le mélange des tons, la rapidité des traits, la pompe de certaines descriptions, l'intérêt d'un dialogue coupé, vif et serré, qui s'élève quelquefois à la plus haute poésie et à la plus sublime éloquence. C'est après ces derniers essais qu'on peut lire à haute voix, avec autant de confiance que de profit, les poëtes et les orateurs, en se bornant à bien articuler ce qui ne doit être que parlé; en déclamant devant les juges éclairés et sévères, tantôt debout, tantôt assis, quelquefois même, comme le demandait sagement Rollin, pour s'assurer une contenance décente dans les exercices littéraires, en s'appuyant, quand on parle de mémoire, sur une chaise ou sur un bureau qui deviennent une espèce de tribune aux harangues. C'est ainsi qu'il faut étudier la tactique du barreau et de la chaire, je dirai même de chaque chaire en particulier, en y essayant la portée de sa voix, et en y cherchant les points les plus sonores, pour se mettre d'avance en scène avec les auditeurs sur lesquels on doit exercer la puissance de la parole. Toute autre méthode pour apprendre à déclamer un discours ne serait guère que l'art mécanique et froid de copier servilement un maître, et de dénaturer son propre talent, sans acquérir celui qu'on chercherait à imiter. Les bons modèles et l'exercice sont plus instructifs en ce genre que les leçons et les livres.

§ 3. *Des qualités de l'action.*

L'action oratoire doit être naturelle, variée, expressive et bienséante.

I. Elle doit être naturelle.—Rien n'est plus beau que la nature, elle a des grâces que la science ne peut donner; l'art est pour elle ce que le soleil est pour la terre qui renferme dans son sein la vertu productrice de toutes les plantes, mais il suppose en elle le principe de cette fécondité; l'art développe le goût que la nature n'a fait qu'ébaucher : celle-ci lui fournit la matière à laquelle il donne la forme; il imagine, il travaille, il perfectionne, mais c'est la nature qui lui fournit les premières idées : l'art, en un mot, n'est parfait qu'autant qu'il sait, par une agréable illusion, séduire nos sens et se faire prendre pour celle qu'il imite. Toute la fin des règles de l'action consiste donc à s'énoncer d'une manière naturelle; tous les mouvements simples, médiocres, sublimes, sont également dans la nature; il suffit de l'étudier et de la suivre, sans la contraindre ni la forcer.

L'art des bons auteurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait quand elle n'est point retenue. Ne faites point comme ces mauvais orateurs qui veulent toujours déclamer et ne jamais parler à leurs auditeurs. Il faut au contraire que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier...

N'espérez pas peindre les passions par le seul effort de la voix. Beaucoup de gens en criant, en s'agitant, ne font qu'étourdir. Remarquez ce que font les mains, les yeux, la voix d'un homme quand il est pénétré de douleur, ou surpris à la vue d'un objet étonnant : voilà la nature qui se montre à vous; vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien par l'imitation, qu'on le prenne pour celle qu'il copie. Mais à dire vrai, l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la passion véritable.

Ces paroles de Fénelon nous rappellent un trait que Grenade raconte en ces termes :

« Pour vous marquer plus évidemment ce que je pense sur ce sujet, et quel est mon véritable sentiment, je vous rapporterai ce qui m'est arrivé relativement à un prédicateur encore tout neuf qui commençait à prêcher. Ce jeune homme vint me prier d'aller l'entendre, et de lui faire connaître ensuite les défauts que j'aurais remarqués en sa manière de prêcher, afin qu'il pût s'en corriger avec plus de facilité, en étant averti. J'y allai; mais il prononça tout son sermon, qu'il avait appris mot à mot, avec une ennuyeuse et continuelle monotonie, sans varier le ton de sa voix; et, lorsqu'après le sermon fini, je m'en retournais au couvent, je vis dans la rue deux femmes qui se querellaient fortement; et comme elles parlaient toutes deux selon les véritables mouvements de leur cœur, elles fléchissaient et diversifiaient leur voix selon les différents mouvements dont elles étaient animées; et cette diversité de tons produisait en elles une prononciation variée, qui est l'agrément de l'action. Je ne pus m'empêcher de dire alors au religieux qui m'accompagnait : Si ce prédicateur que nous venons d'entendre avait vu ces femmes se disputer, et qu'il eût imité leur manière de prononcer, il ne lui manquerait rien pour l'agrément de l'action, dont il est entièrement dépourvu. »

Ainsi, toute action oratoire qui est pur effet de l'art ne vaut jamais celle que commande la nature. Un homme pénétré de douleur ou saisi par la surprise fait des gestes sans y penser; ils sont parfaits; c'est la nature qui meut ses mains et sa voix, ses yeux et tout son corps; on ne peut mieux faire. La nature est belle jusque dans son immobilité, pleine de majesté et de force : c'est le repos d'une puissance qui vous maîtrise. Bourdaloue prêchait les yeux fermés, les mains jointes

collées sur la chaire, et il ravissait; c'est qu'il était naturel. Au contraire, tout ce qui sort de la nature déplaît; rien n'a plus mauvaise grâce que de vouloir, en chaire, cesser d'être soi-même, renoncer à sa voix accoutumée et prendre un ton déclamatoire, une manière de dire artificielle et affectée. Il y a là de quoi faire perdre tout le fruit du meilleur sermon. A ce ton prétentieux, à ce genre affecté si peu en rapport avec la majesté sévère de l'éloquence sacrée, l'auditeur reconnaît un homme là où il cherchait l'envoyé de Dieu, et ne peut se persuader que des passions si occupées d'elles-mêmes soient réelles. C'est donc une condition de succès rigoureuse de s'appliquer uniquement à être naturel, c'est-à-dire à ne laisser paraître ni gêne, ni art, et à imiter ce que fait la nature quand elle est parfaitement libre, de sorte que toute l'action semble produite spontanément et comme inspirée par le sentiment dont on est plein. Par conséquent, il faut parler à son auditoire, et non pas déclamer; il faut garder sa voix telle que Dieu nous l'a donnée, sans vouloir la faire paraître ou plus douce et plus délicate, ou plus forte et plus pleine qu'elle ne l'est par elle-même, sans grasseyer à dessein ou prendre le ton emphatique, sans affecter, surtout avec une voix faible et un caractère connu d'extrême douceur, le ton fier, menaçant et terrible; il faut enfin se borner, en demeurant dans la nature, à corriger ce qu'elle a de défectueux et à perfectionner ce qu'elle a de bon.

Massillon avait une action de sentiment qui lui était si propre, qu'on peut assurer que, comme il n'eut point de modèle à suivre, il n'a point formé d'élève qui l'ait imité. On le voyait arriver en chaire comme un homme qui vient de méditer profondément son sujet; dès qu'il paraissait, son air recueilli et pénétré annonçait déjà la grandeur et l'importance des vérités qu'il allait annoncer. Il n'avait point ouvert la bouche, et l'auditeur était saisi : il parlait enfin..., ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il était plein. Un feu intérieur le dévorait : il fallait qu'il le laissât éclater au dehors. Ainsi tout parlait en lui, tout persuadait, tout portait dans l'âme la conviction et le sentiment. C'était un talent naturel qui lui faisait exprimer et dire les choses avec force et vivacité, parce qu'il les sentait de même. Il faisait consister tout le mérite de l'action à paraître bien pénétré lui-même des vérités dont il voulait convaincre ses auditeurs. L'acteur le plus parfait qu'ait eu le théâtre français voulut l'entendre : il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : « Mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens. » Tels ont été les Lingende, les Bourdaloue, les Cheminais, les Bossuet, ces orateurs qui surent faire aimer et respecter la religion.

Terminons ce que nous avions à dire sur la première qualité de l'action oratoire par quelques observations essentielles :

1° Quand on dit qu'il faut, dans l'action, suivre la nature et imiter ce qu'on voit dans la société, ceci ne doit pas être pris trop à la lettre. Il y a pour la chaire une certaine gravité qui s'éloigne, d'un côté, de la familiarité des entretiens particuliers, et, de l'autre, de l'affectation du théâtre. Ce serait donc mal interpréter la règle que nous avons donnée, que de transporter dans la chaire les libertés qu'on se permet dans les relations ordinaires. Il faut imiter la nature dans son beau, comme les peintres, et laisser tout ce qui est ridicule et trivial.

2° Ce n'est pas dans le théâtre que les jeunes orateurs doivent chercher les vrais modèles d'une action naturelle, ce genre-là est encore plus inconvenant que tout autre pour la chaire. « Je défendrais, dit Maury, avec la plus juste sévérité aux jeunes orateurs, de regarder jamais ni le théâtre comme une bonne école de gestes, ni les acteurs comme les vrais modèles de la déclamation oratoire. L'optique de la scène et les contrastes du dialogue exigent, ou du moins comportent, une familiarité, une exaltation, et des mouvements que le monologue et l'espace de la tribune sacrée ne sauraient admettre. La différence d'action et de genre est ici très-marquée. Rien n'est donc de plus mauvais goût et plus contraire au ton de la chaire qu'une manière théâtrale. On en est averti sur-le-champ, quand on a le sentiment et l'habitude du saint ministère; et ce n'est jamais à l'avantage du déclamateur qui s'abaisse à ces indécentes imitations.

« Je me souviens d'avoir entendu Lekain lire d'une manière déplorable l'oraison funèbre du grand Condé, en présence d'une société choisie qui s'était promis un très-grand plaisir de son premier essai en ce genre. Il défigurait totalement Bossuet, dont les morceaux les plus sublimes, exagérés avec emphase, étonnaient plus qu'ils ne plaisaient dans sa bouche. Lekain s'en aperçut bientôt, et il ne tarda pas à comprendre que l'action oratoire d'un prédicateur devait être moins turbulente, sans être moins animée, que la déclamation dramatique. Il voulut qu'un homme du métier lût devant lui quelques pages de ce chef-d'œuvre, qu'il était si loin de faire valoir; et reprenant ensuite la lecture mieux raisonnée du même discours, il y fit entrevoir quelques lueurs de son talent. La vérité ne me permet de le louer qu'avec cette mesure. Malgré la prévention très-favorable avec laquelle on l'écoutait, il parut à une distance infinie de l'enthousiasme qu'il inspirait dans ses rôles, et il reconnut qu'un orateur ne devait pas, dit-il, jouer comme un comédien. »

3° Il faut bien se garder de forcer son genre pour imiter un autre prédicateur qui plaît : on se rendrait ridicule. Conservez ce que vous avez reçu de la nature, et ne profitez de ce que vous voyez dans les autres que pour corriger les défauts que vous reconnaissez en vous. M. Camus, évêque de Belley, voulut un jour imiter saint François de Sales, et son essai fut pour lui une bonne

leçon. Elle pourra servir à d'autres. Ecoutons-le raconter lui-même le fait : « J'avais le saint en si haute estime, dit-il, que toutes ses façons de faire me ravissaient. Il me vint en esprit de l'imiter dans sa manière de prêcher. Ne vous imaginez pas, néanmoins, que je voulusse l'imiter en la hauteur de ses pensées, en la profondeur de sa doctrine, en la force de ses raisonnements, en la bonté de son jugement, en la douceur de ses paroles, en l'ordre et la liaison si juste de ses discours et en cette douceur incomparable qui arrachait les rochers de leur place. Tout cela était hors de ma portée. Je fis comme ces mouches qui, ne pouvant se prendre au poli de la glace d'un miroir, s'arrêtent sur la bordure. Je m'amusai, et, comme vous allez entendre, je m'abusai en me voulant conformer à son action extérieure, à ses gestes, à sa prononciation; tout cela en lui était lent et posé, pour ne pas dire pesant, à cause de sa constitution corporelle, qui le nécessitait à cette façon de faire. La mienne était tout autre; je fis une métamorphose si étrange, que je n'étais plus reconnaissable; ce n'était plus moi, et au lieu de cette vivacité et promptitude qu'on avait vue auparavant en moi, je semblais devenu tout de glace. J'avais gâté mon propre original, pour faire une fort mauvaise copie de celui que je voulais imiter.

« Notre saint fut averti de tout ce mystère, et voulut appliquer le remède à ce mal; c'est pourquoi il me dit un jour, après avoir bien tournoyé autour de la perdrix, pour la coucher en joue : A propos de sermons, mais il y a bien des nouvelles; on m'a dit qu'il vous a pris envie de contrefaire l'évêque de Genève en prêchant. Je repoussai cet assaut en lui disant : Hé bien! est-ce un si mauvais modèle, à votre avis? ne prêche-t-il pas mieux que moi? Ah! certes, répliqua-t-il, voilà une attaque de réputation; mais le pis est que l'on m'a dit que vous l'imitez si mal, que l'on n'y connaît rien, sinon un essai si imparfait, qu'en gâtant l'évêque de Belley, vous ne représentez nullement celui de Genève; de sorte qu'il serait nécessaire d'imiter ce mauvais peintre qui écrivait le nom de ce qu'il voulait peindre sur les figures qu'il barbouillait. Laissez-le faire, repris-je, et vous verrez que petit à petit, d'apprenti il deviendra maître, et que ses copies à la fin passeront pour des originaux. « Badinage à part, reprit-il, vous vous gâtez, et vous démolissez un beau bâtiment, pour en faire un contre toutes les règles de la nature et de l'art; et puis, à l'âge où vous êtes, quand vous aurez, comme le camelot, pris un mauvais pli, il ne sera pas aisé de le changer. J'ai de la peine à trouver mes mots, plus encore à les prononcer. Je suis plus lourd qu'une souche; je ne puis ni m'émouvoir ni émouvoir les autres; je sue beaucoup et n'avance guère; vous allez à pleines voiles, et moi à la rame; vous volez, et je rampe ou je me traîne comme une tortue; et maintenant on dit que vous pesez vos mots, que vous comptez vos périodes, que vous traînez l'aile, que vous languissez et faites languir vos auditeurs.

« Je vous dirai, ajoute M. de Belley en terminant ce récit, que cette médecine fut si efficace, qu'elle me purgea de cette douce erreur, et me fit reprendre mon premier train. Dieu veuille que ce soit pour sa gloire! »

Ajoutons encore ici quelques sages observations de l'abbé Dinouart, sur la manière d'imiter l'action des bons orateurs.

La plupart de ceux qui commencent à se disposer à la prédication, se font un devoir principal de suivre les prédicateurs qui ont de la vogue. Mais comme la voix de la multitude n'est pas toujours une preuve certaine du mérite, et que les prédicateurs les plus suivis ne sont pas toujours ceux dont l'action est la plus éloquente, il est à propos de se conduire par des principes certains. Souvent même, faute de discernement, ou ne profite pas des plus excellents modèles, ou on copie leurs défauts. Les jeunes gens naturellement vifs, et dont le jugement n'est point encore formé, admirent quelquefois ce qui est vicieux, et méprisent ce qui est selon les règles; ils choisissent mal ce qu'ils doivent imiter. et s'approprient ce qui se rapporte à leur manière de penser et non à leurs talents naturels. Ils aiment cette action impétueuse, ces gestes colériques, ces cris de voix, défauts ordinaires à ces hommes qui sont plus apôtres par tempérament que par zèle. Examinez avec soin qui sont ceux qu'on peut imiter, et ce qui mérite en eux d'être imité. Les plus beaux esprits, comme le soleil le plus haut, ont toujours leur ombre. C'est une conduite également condamnable, selon Cicéron, de rejeter entièrement tout ce que fait un homme, à cause de quelques défauts, et de s'attacher à un autre jusqu'à copier toutes ses imperfections. Plusieurs prononcent avec précipitation, ou affectent un même ton, ne s'élèvent jamais, quoique leur voix soit flexible, qu'ils puissent s'énoncer avec majesté, parce que tel prédicateur suivi parle ainsi. D'autres, dont l'action serait naturellement modeste et coulante, copieront les fougues et les emportements d'un orateur de réputation. Un prédicateur a un son de voix agréable et varié; mais son geste est ridicule; discernez l'un et l'autre. Imitez, si vous le pouvez, les sons et les variations de sa voix, qui vous manquent, et laissez son geste, qui gâterait le vôtre.

Consultez non-seulement les règles de l'art dans l'imitation, mais encore vos dispositions naturelles et votre caractère. Votre tempérament est flegmatique, vous avez la prononciation lente; mettez donc dans votre action un peu de cette activité, de ces mouvements pathétiques de ce prédicateur célèbre; mais que rien ne paraisse forcé dans vos manières : prenez garde que la nature ne vous trahisse, qu'elle ne montre en vous une machine qui joue par artifice; elle vous décélerait si vous unissiez une action trop ardente à une composition froide et languis-

sante. Répandez, avant tout, un peu de feu dans vos expressions, de pathétique dans votre style. Votre action paraissant faite alors pour votre discours, et votre discours pour votre action, il résultera de cette union un tout parfait qui charmera votre auditeur. Quand on traite son sujet dans le style qu'il demande, l'action qui lui est propre naît d'elle-même, on n'a pas besoin de la chercher; la disposition de la matière la produit et vous la présente : le cœur, pénétré de ce que l'esprit a conçu, fournit le geste et la voix; le sentiment intérieur donne le ton et les couleurs extérieures à l'action de l'orateur. Il s'agit de cultiver ce que la nature a mis de bon en nous, y ajouter ce qui lui manque, corriger certaines qualités ou en changer d'autres. Dans quelque genre que ce soit, il faut étudier ses talents, le suivre et travailler de génie. S'attacher servilement à copier l'action d'un autre, quelque parfaite qu'elle soit, à moins qu'elle ne soit assortie aux dispositions que la nature a mises en nous, c'est s'exposer à faire mal, c'est forcer ses talents et perdre les dispositions les plus favorables.

II. L'action doit être variée. — Cette seconde qualité de l'action oratoire est une conséquence nécessaire de la première : rien de moins uniforme que le débit naturel. La nature a établi, entre les passions de l'âme et les modulations de la voix, des relations telles, qu'elle a pour chaque passion, et même pour chaque degré de passion, un ton de voix correspondant; et ces tons sont innombrables, aussi bien que les états ou les sentiments de l'âme; c'est ce qu'enseigne l'orateur romain par ces belles paroles : La vérité l'emporte en toutes choses sur l'imitation. Chaque mouvement de l'âme demande un ton de voix et un geste particulier, chacun d'eux varie de plus l'expression du visage. Le corps humain est composé de fibres et de nerfs qui éprouvent un ébranlement conforme à ses sensations; ainsi l'organe de la voix, semblable aux cordes d'un instrument, produit des sons aigus, graves, vifs et lents, hauts et bas, et même des demi-tons entre ces diverses nuances. De là naît l'accent doux ou aigre, impétueux ou prolongé, entrecoupé ou pathétique, affaibli ou plein. L'art enseigne à choisir parmi ces tons différents celui qui convient le mieux, et l'orateur varie les inflexions de sa voix comme un peintre les couleurs de son tableau. Ainsi l'action doit croître avec le progrès des passions qui l'animent, s'échauffer selon la grandeur des obstacles qu'il s'agit de renverser, puis se calmer, mais toutefois se peindre jusque dans son repos, et reprendre par intervalles une nouvelle ardeur. Dire tout sur le même ton et avec le même geste, ce serait être semblable à un écolier qui récite plutôt qu'à un orateur qui parle, et attirer sur soi le ridicule de ce mauvais joueur de harpe qui ne toucherait jamais que la même corde.

. . . . Ut citharœdus
Ridetur, chorda qui semper oberrat eadem !

Ce serait prouver qu'on ne parle pas de conviction, et souvent même rendre sa phrase inintelligible, puisqu'un même mot a un sens tout différent, selon le ton grave avec lequel on le prononce. Ce serait enfin parler contre nature et faire un contre-sens continuel, puisque la voix étant l'interprète du cœur doit prendre autant de tons qu'il y a d'affections dans l'âme, d'idées ou de sentiments dans le discours; c'est-à-dire qu'elle doit varier presque continuellement : car chaque mot présente une idée nouvelle ou modifie l'idée déjà présentée, ou la lie avec une autre. Or rien ne déplaît tant aux auditeurs que le désaccord entre la parole et la pensée : ce défaut d'harmonie détruit l'intérêt et gâte tout le mérite du discours. Que le débit, au contraire, soit accompagné de cette variété de gestes et de tons qui forme ce qu'on appelle l'accent oratoire, dès lors tout le discours prend vie; il a une marche libre, franche et naturelle; l'auditeur s'intéresse, se captive, s'unit à celui qui parle, entre dans ses pensées et ses sentiments, parce qu'il les trouve nettement dessinés, fortement caractérisés dans les mouvements, le visage, les yeux, les mains, la voix de l'orateur, qui se modifient constamment selon le sens et l'arrangement des paroles, selon le tour des périodes et les cadences du style, tantôt graves et lentes, tantôt légères et rapides, tantôt douces et modérées. Il en est ici comme de la musique, où toute la beauté consiste dans la variété des tons accommodés aux choses qu'ils expriment.

L'art de la musique se borne à cette seule et savante variété de sept notes dont le retour, répété sans cesse et toujours nouveau, paraît être ce que la nature offre de plus merveilleux dans l'emploi diversifié d'une quantité si restreinte d'éléments primitifs; après toutefois les combinaisons infinies d'un premier idiome donné à l'homme par son créateur, et formé de si peu de lettres de l'alphabet, avec lesquelles l'esprit humain, réduit à ce petit nombre de sons qu'il a saisis dans l'organe de la voix, a su créer ensuite toutes les langues et composer tous les livres. Ce même art de varier les inflexions de la voix est aussi le grand secret de la déclamation oratoire : c'est cette continuité ou cette diversité d'accents, de mesures, de tons et de demi-tons, qui soutiennent et font ressortir les mouvements, les figures et les couleurs du discours.

Dans les endroits où l'on ne fait qu'instruire, raconter et s'insinuer, l'action doit être simple et modeste; là où il faut appuyer, elle doit avoir quelque chose de ferme et de prononcé, et là où le discours s'anime et s'échauffe, elle doit se montrer vive, impétueuse et pathétique. En ménageant ainsi la véhémence, on rend la surprise et l'émotion des auditeurs bien plus saisissantes lorsque l'action s'élève en enthousiasme soudain; au lieu que, lorsqu'on ne sait pas se réserver, souvent on l'épuise sur des choses communes, et l'on est ensuite réduit

à dire faiblement celles qui demanderaient une action véhémente; ce qui emporte le double ridicule de débiter d'une manière animée des choses peu importantes ou écrites sans chaleur, et de réciter d'une manière languissante des paroles pleines de verve et de sentiment.

C'est sur cet article, principalement, qu'un grand nombre de prédicateurs sont en défaut. On dirait qu'ils ne sentent pas l'importance des tons dans le discours : il faut ou que la monotonie de leur action endorme les auditeurs, ou que sa précipitation les fatigue; combien, en effet, qui n'ont pour toutes les phrases que les mêmes inflexions de voix et le même geste! ils les jettent toutes, pour ainsi dire, dans le même moule. Il y en a d'autres qui prononcent leurs discours *recto tono*, comme s'ils faisaient une lecture, ou qui les récitent comme des écoliers qui répètent une leçon. Il s'en trouve qui parlent comme par élans ou qui ont toujours un ton interrogatif, dur, hautain, suffisant et quelquefois presque insolent. D'autres appuient avec affectation sur certains mots qu'ils veulent faire remarquer, ou s'arrêtent après certains morceaux comme s'ils attendaient des applaudissements. Il y en a enfin qui ont dans leur prononciation un ton criard, pleureur ou larmoyant, ou une espèce de cadence, comme s'ils voulaient chanter, et d'autres dont la voix est tremblante, sautillante, saccadée, brusque et discordante comme les choses qu'ils disent. Ils passent subitement, et au moment qu'on s'y attend le moins, du ton modéré aux cris et aux éclats, et des éclats à un ton si bas qu'on ne les entend plus. Ils crient souvent où les choses ne le demandent pas, et disent quelquefois d'un ton paisible ce qui demande de la véhémence. Ces défauts et beaucoup d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, ôtent au discours toute sa grâce et l'empêchent de produire son effet.

III. L'action doit être expressive. — C'est-à-dire qu'elle doit peindre les pensées et les sentiments, toutes les passions répandues dans le discours, toutes les figures dont il est orné et les interrogations et les réponses, et les exclamations et les apostrophes; et elle doit être dans ses peintures si vraie, si nette, si caractérisée, qu'il n'y ait personne qui ne la comprenne, et que même quelquefois elle supplée à ce qu'on ne peut pas exprimer. Elle est mauvaise si elle est obscure ou équivoque; chaque mouvement doit avoir une signification claire, comme dans le langage chaque mot doit avoir un sens; et même ces mouvements doivent être, aussi bien que les différentes parties du discours, liés entre eux par des transitions heureuses qui ménagent le passage de l'un à l'autre, sans y laisser aucun vide. Quand l'action a ce caractère, la richesse de l'élocution en tire une nouvelle grâce, la pensée plus de vivacité, le sentiment plus d'onction et de force, et l'auditeur touché livre son âme aux prestiges de l'éloquent débit. Si, au contraire, l'action manque d'expression, elle paralyse tout l'effet du discours : un air de visage, un coup d'œil, un son de voix, un geste, qui ne sont pas en rapport avec ce qu'on dit, suffisent pour trahir le prédicateur non pénétré. Rien ne serait plus ridicule que de mettre de la discordance entre les choses qu'on dit et le ton avec lequel on les dit : par exemple, de dire agréablement des choses tristes, ou d'exposer des choses agréables avec un ton lamentable. Le prédicateur qui dit froidement ce qui demande de l'action ne choque pas moins. « Ce qu'on dit de touchant sans être touché, dit le P. Rapin, n'est d'ordinaire pris que pour une grimace dont on se moque. J'ai entendu autrefois un docteur de Sorbonne qui prêchait les vérités de l'Evangile avec des paroles fort choisies. Tout ce qu'il disait était bon; mais il le disait froidement, sans action et sans cette chaleur qui est nécessaire pour toucher : ce qui donnait lieu aux plaisants de dire qu'il ne pouvait être si tranquille sans être en quelque façon résigné à la réprobation de ses auditeurs, puisqu'il paraissait prendre si peu d'intérêt à ce qu'il disait. Et en vérité, cette manière froide de dire et d'être languissant sur les grands sujets de l'Evangile, est un grand obstacle à la parole de Dieu; laquelle, à moins que d'être prêchée avec quelque sorte de zèle et d'ardeur, ne fait pas le fruit qu'elle doit faire.

« Combien peu de prédicateurs y a-t-il aujourd'hui, dit encore le P. Rapin, qui puissent se vanter d'avoir ému le moindre de leurs auditeurs sur l'horreur du péché et sur la grandeur des peines qui lui sont destinées? Nous apprenions qu'un Jérôme Savonarolle dans Florence, un Louis de Grenade dans Séville, un De Lingendes dans Paris, faisaient autrefois trembler leurs auditoires dès qu'ils ouvraient la bouche sur des matières d'elles-mêmes si terribles. Le prophète Jonas épouvante Ninive et la convertit, dès la première prédication qu'il fait sur la pénitence; il fait prendre le cilice au voluptueux Sardanapale et à toute sa cour; et nos prédicateurs, pendant tout un carême, ne convertissent quelquefois pas un seul pécheur. Ceci ne vient que de ce qu'on prêche languissamment. On parle d'un capucin nommé Philippe de Narny, qui, sous le pontificat de Grégoire XV, prêchait à Rome avec tant de force, tant d'action et tant de zèle, que le peuple, en sortant de son sermon, criait miséricorde dans les rues. On dit même qu'ayant un jour prêché devant le pape sur la *résidence*, il épouvanta si fort, par la véhémence de son discours, trente évêques qui l'entendirent, qu'ils s'enfuirent dès le lendemain dans leurs diocèses.

« Ces grands effets ne viennent quelquefois que d'un talent extraordinaire pour la prononciation, à laquelle l'éloquence doit souvent les miracles qu'elle fait, surtout à l'égard du peuple. Car l'esprit du peuple est en général moins touché par l'éloquence en elle-même que par ce qu'elle a de sensible, c'est-à-dire par une déclamation ardente et

pathétique. On étudie toutefois peu cette déclamation, parce qu'elle demande un soin et une application dont fort peu de gens sont capables, et la plupart des prédicateurs n'y pensent même pas. On s'occupe de tout autre chose ; on étudie les Pères, on étudie la rhétorique, on étudie la langue, et l'on n'étudie point cet art de l'action qui seul a le pouvoir d'animer ce qu'on dit, et de lui donner l'agrément nécessaire pour attirer l'attention de l'auditeur. La négligence de cette partie est capable elle seule de rendre toutes les autres inutiles.

« Ce n'est pas après tout, continue le même auteur, qu'il n'y ait en cela, comme dans les autres choses, des extrémités à craindre. Car ces prédicateurs qui font les passionnés sur tout, et qui s'avisent quelquefois de foudroyer dès l'exorde, pour n'y pas manquer, se gâtent en donnant trop à leur humeur. Il est bon de leur faire comprendre qu'on n'est plus capable de toucher quand il faut, lorsqu'on s'est mis dans la tête de vouloir toujours toucher. On a vu, il y a quelque temps, prêcher à Paris un prédicateur qui était de cette humeur, quoiqu'il prêchât avec bien du succès. En effet, il avait un talent rare et des traits dans son discours qui frappaient les esprits : sa diction était forte et tout son air véhément ; mais il perdait ces avantages par une trop grande passion qu'il avait de toucher et de faire souvent du bruit à contretemps. Ainsi sa déclamation était devenue trop emportée, ses gestes trop expressifs, son visage trop comédien. Enfin sa manière s'était si fort gâtée par les grimaces et les agitations violentes et forcées de tout son corps, qu'on défendait aux femmes enceintes d'aller à ses sermons, parce que ses mouvements étaient devenus de véritables convulsions. Il faut éviter ces excès. »

IV. L'action doit être bienséante.— L'action oratoire a ses bienséances, dont la connaissance et l'observation sont absolument nécessaires à l'orateur. Si la pratique en est difficile, elle récompense bien des attentions qu'on y apporte, par les avantages qu'elle procure.

La bienséance de l'action est sa convenance avec tout ce qui peut y avoir rapport. Ce terme dit une attention à conformer notre action, notre air, nos gestes, nos mouvements à l'exigence du temps, des lieux, des circonstances, des auditeurs, des matières que l'on traite, à la place que nous occupons, etc. On appelle messéant tout ce qui est opposé à cette idée. Il est des choses, dit Quintilien, qui se disent mieux aux uns qu'aux autres. Il en est aussi qu'il convient de faire devant les uns, et nullement devant les autres. Les mêmes tons de voix, les mêmes mouvements ne siéront pas également devant les magistrats ou le peuple, dans un éloge et dans un simple sujet.

1° Bienséance de l'action par rapport à l'extérieur et aux mœurs du prédicateur.

La bienséance de l'extérieur consiste à n'offrir rien de léger, d'indécent ou de négligé, mais à montrer un extérieur grave, modeste, pénétré de la sainteté du ministère et de la vérité de ses maximes. Un zèle sage et réglé doit le conduire en tout. Il peut même suppléer quelquefois à ce qui manque du côté de la richesse de la diction. Il donne à l'orateur cet air évangélique qui rend ses paroles respectables à l'auditeur ; on a vu des hommes sans action, sans mouvement, parler avec un succès inconnu aux plus habiles. Ils avaient un extérieur qui édifiait et qui parlait au cœur, un extérieur pieux pour suppléer au défaut d'action et même d'éloquence. C'est par cet extérieur de prophète, que Dieu frappe souvent et trouble l'insensibilité du pécheur. De tels hommes paraissent plutôt faits pour le commun des fidèles que pour les grands génies et les puissants du siècle. La grâce, qui se transforme de mille manières, s'accommode, pour ainsi dire, à l'homme pour s'en faire aimer. Les goûts et les esprits sont différents dans les hommes, selon les différents états où la Providence les a placés. Elle donne conséquemment à ses ministres des talents proportionnés aux desseins qu'elle a sur eux. Il est des prédicateurs pour le peuple, il en est pour les grands, pour la campagne et pour la ville, les savants et les ignorants, pour les dévots et les impies; il y en a même pour les auditeurs de mauvais goût. Les uns ont l'éloquence plus ou moins spirituelle, grande et pathétique, les autres ont la diction comme l'action également simple et populaire; plusieurs ont l'air, les manières élégantes, délicates et polies. Beaucoup crient de toute leur force, ils s'agitent de tout leur corps, touchent, sont écoutés, parce qu'ils sont faits pour le peuple dont ils ont l'air et les manières : mais tous doivent représenter dans leur extérieur la majesté et la puissance du souverain Maître qui les envoie; et la bénédiction que la Providence donne à l'action simple de certains hommes apostoliques ne doit pas donner envie d'imiter leur négligé. L'extérieur le plus avantageux n'est pas toujours le plus régulier selon le monde, mais le plus propre à convertir; il porte le caractère de son état ; il fait voir un visage humilié et presque gémissant sous le poids du ministère ; il vous montre un Jonas, un Jean-Baptiste, un prophète dans le prédicateur ; la loi paraît comme exprimée sur son front. Ajoutez la réputation d'une vie sainte, qui n'est autre chose que l'Evangile pratiqué. Que cette éloquence du corps est sublime ! Qu'elle est forte jusque dans le silence du prédicateur ! Qu'elle est avantageuse pour le pécheur, dont elle facilite le retour, parce qu'elle le dispose aux impressions que la grâce doit faire sur lui par la parole !

S'il n'est rien qui donne plus de force aux vérités évangéliques que la manière chrétienne avec laquelle on les présente, dès lors il faut exclure toute affectation, tout mouvement étudié. L'extérieur d'un ministre ne connaît ni les fadeurs, ni les manières précieuses du petit-maître. Un homme de robe qui prend l'air et le ton galant d'un cour-

tisan, choque les bienséances. L'extérieur du prédicateur a une politesse évangélique, grave et modeste; une action qui se diversifie, sans changer de modestie et de gravité. Celle qui tient trop des manières du monde, quelque régulière qu'elle soit, est toujours défectueuse. Je désirerais plutôt avoir un extérieur médiocre, dont l'action fût libre et naturelle, que certains avantages trop brillants. On ne prêche pas précisément pour plaire; et l'extérieur qui conserve le plus les bienséances dues à la religion est toujours le plus parfait. Méditez bien la sainteté et l'importance de vos fonctions. Quand votre esprit et votre cœur en seront bien pénétrés, elles sanctifieront vos manières et répandront sur tout votre extérieur une onction chrétienne.

La parure des orateurs, comme celle des honnêtes gens, doit être propre, mais toujours dans les ornements de la simplicité évangélique. Il y aurait autant d'indécence à négliger ses cheveux et son habillement, qu'à se piquer de les avoir dans le goût et la mode des enfants du siècle. Je ne dirai point au prédicateur de ne porter ni manchettes, ni diamant au doigt, et de ne point se bichonner : ridicule personnage que celui d'un ministre qui apporte en chaire la toilette d'une femme, qui en prend l'air indolent, les manières, et ce ton de volupté qui ne convient qu'aux actrices !

Les mondains mêmes se révoltent avec raison contre ces prédicateurs dont l'air efféminé nous offre une figure de mode et de toilette : c'est manquer de respect à la religion.

Je voudrais que certains prédicateurs ne traitassent jamais certains sujets qui perdent tout succès dans leur bouche. Un ministre a le corps chargé d'embonpoint, un visage fleuri, une physionomie née pour le plaisir : annonce-t-il le jeûne et la pénitence? son extérieur contraste trop avec son sujet, pour qu'il persuade son auditeur : on est tenté de croire, en le voyant si gras et si vermeil, qu'il n'en fait guère usage, parce qu'on ne voit pas que la sévérité de sa morale diminue rien de sa vigueur. On est, pour ainsi dire, choqué de lui voir faire le sévère avec un visage qui n'a rien que de réjouissant. Il peut être très-mortifié, très-pénitent; mais on ne veut point l'en croire sur sa parole. Un extérieur avantageux, mais déplacé, peut aussi nous déplaire, parce qu'il blesse la bienséance. Un jeune prédicateur dont la gravité extérieure ne modère pas l'air léger et puéril d'une première jeunesse, ne doit pas se charger de certains sujets sur la morale et la doctrine, qu'il n'appartient qu'aux maîtres d'Israël d'exposer. On ne pardonne pas volontiers à un jeune homme ce ton de maître, que ces matières exigent, dans la composition comme dans le débit. Nous aimons qu'on nous instruise, qu'on nous corrige; mais nous recevons avec moins de peine les instructions et les réprimandes d'un prédicateur, quand il a cet âge ou cette gravité extérieure qui paraît nécessaire pour donner des leçons. Quand je condamne ici un extérieur mondain dans le prédicateur, je ne prétends pas autoriser l'extérieur malpropre et indécent de plusieurs, qui croient qu'il suffit pour toucher d'avoir une physionomie sépulcrale, un visage gothique, des cheveux rampants et sans ordre. Cicéron se moquerait encore de ces Rullus du siècle présent. Un tel extérieur suppose souvent un défaut d'éducation, et toujours une dévotion mal entendue. On doit respecter ses auditeurs; et un homme, pour être le ministre de la religion, n'est pas moins obligé d'observer dans son extérieur les bienséances qu'exige de lui la société polie.

La propreté ne fut jamais incompatible avec le sacerdoce. Je ne crois pas qu'une belle âme puisse loger dans un corps vil et crasseux. Plusieurs Pères ont cru que la négligence de l'extérieur était un soupçon de l'intérieur négligé. Il n'est guère que des ignorants ou des Pharisiens qui puissent affecter cet extérieur sordide qui les fait mépriser. Je ne conçois pas comment on tolère dans un homme public certaines impolitesses qu'on ne souffrirait point même dans un monde bourgeois. Il est contre la politesse chrétienne de jeter des regards hardis de tous les côtés de l'auditoire avant de commencer, d'ajuster avec inquiétude son surplis, d'égaler avec méthode son rabat; se moucher fréquemment, soulever sa perruque pour s'essuyer plus facilement, tousser, cracher d'un air élégant et étudié, affecter une toux de commande, faire des aspersions de salive sur son auditoire, ce sont des défauts que la délicatesse du Français ne peut pardonner. On rit encore aujourd'hui de cet Olivier Maillard qui, dans un sermon fait à Bruges en 1500, marquait les parties de son discours où il voulait tousser, en mettant à la marge trois hem ! hem ! hem ! qu'on lit dans l'imprimé. L'action doit convenir aux mœurs, tellement que le prédicateur dans ses discours doit faire attention à l'âge où il est, à son propre caractère, au rang qu'il occupe dans le ministère, à la profession dans laquelle il est engagé, et à sa manière de vivre ; parce que tout cela change les mœurs. Une même action ne convient point à tous les ministres. Les jeunes gens doivent parler et prononcer avec un extérieur différent de celui des personnes respectables par leur âge ou par leur autorité. Il doit y en avoir aussi dans les inférieurs et les supérieurs, parce qu'il y a un certain air permis à ceux-ci qui ne l'est point aux autres. Un prélat, un vieillard, un prédicateur célèbre peuvent répandre sur leur extérieur un peu de cet air d'autorité que le rang, l'âge ou la réputation leur donnent, et qui ne siérait point à une première jeunesse. On tolère un ton de maître dans ceux qui sont les chefs et les pasteurs d'Israël. Ce sont des pères qui parlent à des enfants qui leur sont soumis; mais cette conduite serait déplacée dans un ministre qui n'a d'autre mission que celle de son évêque : elle rend même ridicules ces hommes qui, sortant de leur solitude, apportent

dans le public un air de supériorité et d'amour-propre, qui s'accorde peu avec l'humilité que leur habit doit inspirer.

Evitez les manières présomptueuses, les yeux hardis et le visage soldatesque de certains dervis : c'est trahir son orgueil et montrer la petitesse de son génie ; vous indisposeriez votre auditoire, et vous vous égareriez; on rirait de votre chute. Parlez avec confiance, et même avec autorité si vous le voulez; mais que cette autorité se fasse précisément connaître par la sainteté de vos maximes, par la grandeur des vérités que vous annoncez, et ne l'exprimez jamais dans vos manières. L'esprit de l'homme souffre avec peine qu'on lui parle en maître ; il a une joie maligne à humilier celui qui lui commande avec empire. Un orateur qui parle sans crainte n'est point hardi, mais impudent, dit Cicéron. Il y a une timidité respectable qui nous fait estimer, et qui relève le mérite des grands hommes. On ne souffre de hardiesse que celle que le zèle, éclairé par la science et produit à propos, peut inspirer. En un mot, évitez l'air fier et méprisant, l'air léger et volage; mais exprimez dans tout votre extérieur la modestie, la douceur, la tendresse, le zèle, vrai caractère des ministres que l'Esprit-Saint échauffe par la charité et éclaire par la grâce.

2° Bienséance de l'action par rapport au sujet que l'on traite et aux différents styles que l'on emploie.

Nous bornons la bienséance de l'action, par rapport au sujet, aux trois qualités qu'on exige pour la composition : ***Is est eloquens, qui magna graviter, humilia subtiliter, et mediocria temperate potest dicere.*** L'action convient au sujet quand on prononce d'une manière simple et aisée les matières qui sont dans le style simple; les grands sujets avec une action noble, forte et pathétique ; et qu'on tient le milieu dans les discours du style tempéré.

L'action simple n'a rien de bas ni de trivial. On l'admet dans les sujets qui ne servent qu'à instruire : si elle y montrait un air trop grave ou trop fleuri elle serait ennuyeuse. Elle doit peindre les interrogations, les exclamations, les réponses, les apostrophes, les prosopopées et les autres figures par lesquelles les passions s'expriment. Un sujet bien médité leur fournit les mouvements qui leur sont propres. On se possède, on ménage, on produit à propos le sentiment du cœur; on ne se rend point ridicule par un pathétique déplacé ou trop continué. Le mouvement de la passion dont l'âme est pénétrée donne le jeu à l'action de l'orateur. Il s'y abandonne quelquefois: il lui échappe, pour ainsi dire, des transitions d'action, des gestes coupés et suspendus qui marquent le trouble et plaisent même par leur irrégularité. Le feu de la passion donnait ainsi à Démosthènes cet extérieur, ces gestes et ces mots extraordinaires qu'Eschine appelait monstrueux, mais que Longin justifie comme n'étant que les caractères de la passion.

L'action qui est vraie possède les qualités de l'élocution. Pure ; ses mouvements sont propres, significatifs, n'ont rien d'indécent, de négligé, d'étranger, de bas, de rampant, qui blesse la délicatesse de l'auditeur. Claire; elle répond au sens des paroles; ni équivoque, ni trop fréquente, elle supplée même quelquefois à ce qu'on ne peut ou ce qu'on ne veut point exprimer, et n'a rien de trop ni de trop peu. Ornée; elle peint les figures, les passions répandues dans les discours, et le sublime des paroles qui le composent : elle a de l'ordre, de l'abondance, des mouvements agréables, et quelquefois même figurés, quand le sujet l'exige. Alors le corps de l'orateur paraît orné de cette action qui n'a rien de léger et d'efféminé dans son brillant; mais elle n'est pas constamment éclatante et pleine d'agréments. Il en est de l'action comme de la composition : est-elle trop étudiée, elle dégoûte par trop d'esprit. On la veut solide, majestueuse, agréable, simple, selon les différents sujets et les diverses parties d'un même sujet ; mais on l'aime toujours naïve, variée, et peut-être, dans certaines circonstances, un peu négligée. S'il est vrai que les paroles ne sont rien sans les choses, il n'est pas moins vrai que les choses et les paroles dépendent tellement de l'action, que souvent la même idée est reçue ou rejetée selon la manière dont on l'énonce. Il faut donc savoir en toute occasion jusqu'où on peut aller : le trop choque toujours plus que le trop peu. Loin de vous toute action enflée et qui n'a rien de solide ; toute action puérile ou qui sent le collége. Fuyez ces mouvements hyperboliques qui sont les fougues d'un tempérament qui s'abandonne à sa vivacité. Il est un phébus dans l'action qu'on ne saurait trop éviter. Que penser d'un prédicateur qui ne prononce aucun sujet d'un air tranquille ; qui ne met ni douceur, ni variété dans son action; qui, sans avoir préparé les esprits, commence par mettre le feu à son sujet; qui crie depuis le commencement jusqu'à l'éternité; qui, par un enthousiasme furieux, par des agitations convulsives de tout le corps, ressemble à un énergumène que l'on exorcise ? ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un fou, qui serait placé au milieu d'une assemblée de sages, ou comme un homme ivre parmi des gens sobres et de sens froid?

La vue d'une grande assemblée et l'importance du sujet doivent sans doute animer beaucoup plus un homme que s'il était dans une simple conversation ; mais en public comme en particulier, il faut qu'il agisse toujours naturellement. Rien n'est si choquant, dit Fénelon, que de voir un homme qui se tourmente pour me dire des choses froides : pendant qu'il sue, il me glace le sang. Il y a quelque temps que je m'endormis à un sermon; je m'éveillai, et bientôt j'entendis le prédicateur qui s'agitait extraor-

dinairement. Je crus que c'était le fort de sa morale : c'est qu'il avertissait ses auditeurs que le dimanche prochain il prêcherait sur la pénitence. Cet avertissement fait avec tant de violence me surprit, et m'aurait fait rire si le respect du lieu ne m'eût retenu.

Que servirait-il d'avoir une action noble et brillante si elle ne convient point aux choses que vous énoncez? si vous prononcez les petites choses avec une action grande et sublime, et les grandes d'une manière simple et uniforme? si vous narrez d'un air violent, ou si vous représentez le vice avec un air doux, galant et capable de le faire aimer? Une même action ne convient point au genre démonstratif. Il faut qu'il y ait dans l'action comme dans le discours certains mouvements qui en soient comme les lumières; qu'il y ait des endroits plus délicats, et d'autres plus négligés; elle ne doit être ni tout à fait liée ni tout à fait coupée, et parmi ces inégalités, on doit reconnaître toujours l'orateur qui conserve son caractère dans les différents discours qu'il prononce.

Le sublime de l'action est réservé pour les discours d'apparat, les sujets pathétiques et les mystères. On y soutient la pompe de la diction par la grandeur et la force des mouvements. L'action exprime dans l'extérieur les sentiments du cœur; elle marche avec poids et avec un air de majesté qui la fait respecter. On croit voir ce sublime dans celle de Cicéron, quand il introduit Appius l'aveugle, mort depuis longtemps, parlant avec Clodia, sa petite-fille, et lui reprochant l'infamie de sa conduite; elle soutient son ardeur, quand il arme sa patrie contre Catilina. C'est avec ce sublime qu'un prédicateur menace, qu'il s'écrie, comme le Seigneur : *J'enivrerai mes flèches du sang des hommes, et mon épée se rassasiera de leur chair. Ma fureur s'est allumée comme une flamme impétueuse; elle pénétrera jusqu'au fond des enfers, elle embrasera les montagnes jusque dans leurs fondements.* On l'admire également dans ce discours que saint Cyprien prononce en évêque qui se consacre à la gloire du martyre : « Que ferai-je, mes très-chers frères? que dirai-je? J'ai plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux. Je m'afflige avec vous, et je ne me consolerai point sur ce que je suis demeuré moi-même sain et entier; il me semble que je suis vaincu avec ceux que l'ennemi a terrassés.» Quelle action tendre et pathétique doit accompagner un discours plein du feu d'une charité si apostolique!

Les mystères demandent une action noble, soutenue, et cependant variée. Les uns exposent une sorte de triomphe, et approchent plus du panégyrique que de la morale : comme l'Ascension, la Pentecôte, la Résurrection; d'autres se renferment plus dans l'instruction, comme la Trinité, les Sacrements, etc., etc., et demandent une action plus populaire, naturelle, insinuante, et qui est d'un usage plus ordinaire. Dans les mystères les plus respectables de la religion, on est charmé quand un orateur profond et judicieux nous lève le voile qui les couvre, qu'il nous montre ce que le christianisme renferme de plus grand, et qu'à travers la divine obscurité de leurs ombres mystérieuses, il nous en découvre la vérité dans tout son jour, en soutenant par la noblesse de son action la majesté de son sujet.

Exposez-vous la mort d'un Dieu pour le salut des hommes? que votre action soit triste, lente, interrompue; qu'elle exprime les gémissements et le repentir, et l'horreur du péché qui en est la cause. Un certain désordre dans la déclamation comme dans le style frappe, attendrit; il paraît être l'effet de la douleur et de l'amour dont vous êtes pénétré. Ce n'est pas au théâtre seul que, pour soutenir l'action, on s'aide d'objets sensibles, qui réalisent le récit de la matière dont nous parlons. Les orateurs évangéliques prennent en main le bois sacré, cet instrument du salut qui rappelle l'excès de la charité du Rédempteur et notre reconnaissance; à cet aspect on a vu souvent tout l'auditoire fondre en pleurs. Avouons néanmoins que de telles images sont périlleuses, et que pour les hasarder, il faut en quelque sorte être sûr du succès : l'orateur l'a-t-il manqué? il se rend méprisable.

Est-ce un panégyrique, un éloge qui vous appelle dans le public? que votre action soit brillante, légère et fleurie. Comme vous n'avez d'autre but que celui de plaire, flattez l'oreille par une prononciation harmonieuse et cadencée; qu'elle soit délicate et spirituelle. Loin de déclamer avec cette véhémence ordinaire aux esprits trop ardents, donnez à votre déclamation tempérée le brillant et les grâces de votre diction; qu'elle soit élégante, polie, moins riche cependant et moins pompeuse que dans le style sublime; relevez par l'élégance du geste la délicatesse et les charmes de la voix. Dans les oraisons funèbres, qu'elle inspire la douleur, le regret et la vénération pour celui qui en est l'objet.

Blâmez-vous? invectivez-vous contre la corruption des mœurs? Tantôt l'action sera vive, pressée, insinuante, tantôt tendre, pleine de douleur et de compassion. Que votre action se sente de la sévérité et de la sainteté de vos maximes. Annoncez-vous les fins dernières de l'homme, la mort, le jugement et l'enfer? Il s'agit alors de toucher et de persuader; votre action aura de la force et de la véhémence. Prenez l'air et la voix d'un prophète; que vos yeux, vos mains, que tout en vous inspire la crainte des uns et l'horreur des autres : élevez votre voix comme la trompette; annoncez hardiment à Jérusalem les maux dont elle est menacée : frappez, tonnez contre le libertin; exprimez dans vos mouvements la majesté redoutable d'un Dieu vengeur : ouvrez aux yeux du pécheur ces abîmes, ces gouffres de

feu : conduisez-le vivant dans l'enfer, pour lui faire éviter le malheur d'y descendre après sa mort. Il serait messéant de débiter au prône une instruction familière avec toute l'emphase et le sublime dont la déclamation est susceptible. Ce sont les exhortations d'un père à ses enfants, qui leur parle d'une manière aisée, tranquille, tendre, prévenante, qui annonce cependant l'autorité sans la faire sentir. L'action simple paraît dans ses instructions comme dans ses catéchismes, dont les expressions sont dans le style du langage ordinaire; elle y est libre sans être vague, familière sans être basse : elle coule sans affectation comme sans crainte. Un prédicateur qui dans ses sujets ordinaires donnerait à son action la véhémence d'un sermon de morale, la noblesse du mystère ou le brillant du panégyrique, serait condamné avec raison. Un discours simple et raisonné exprime souvent mieux une chose que toute la pompe et l'ornement; de même une action simple fait mieux sentir la bonté d'une preuve, la force d'un raisonnement. Réunissez tous ces principes. Avez-vous l'éloquence attique? Ecrivez-vous dans un style pur, serré, élégant ou sublime, selon la qualité des sujets? que votre action y réponde, qu'elle ait un goût d'atticisme; qu'elle soit coulante, arrondie, douce, régulière; donnez-lui des nerfs et de l'aiguillon, un tour périodique, selon que la matière est susceptible de ces diverses qualités; assortissez-la à la nature de votre sujet. En un mot, qu'elle soit simple dans les petites choses, tempérée dans les médiocres, sublime et majestueuse dans les grandes, vraie et naturelle dans toutes les occasions.

3° *Bienséance de l'action par rapport à la qualité des auditeurs et aux lieux où l'on parle.*

Si les règles de la bonne éloquence exigent de l'orateur qu'il considère les personnes qu'il a pour auditeurs, qu'il règle sa diction sur leur état, leur caractère, leur capacité, l'action doit suivre également cette bienséance du discours. Il n'est pas permis de faire rougir les pécheurs, de s'élever contre eux d'une manière qui les rende la fable de ceux qui nous écoutent. Il est des égards que la religion autorise. Tous les prédicateurs ne reçoivent pas leur mission immédiatement de Dieu, comme les Jérémie et les Nathan, pour annoncer ouvertement aux princes d'Israël leurs désordres et leurs crimes. Il faut de la prudence pour expliquer la loi à ceux qui en sont les dépositaires, comme aux monarques, ces images vivantes du Tout-Puissant, qui sont les ministres de ses vengeances et les dispensateurs de son autorité. Si la gloire de la religion demande de nous en certaines occasions une hardiesse de prophète, la voix, le geste, tout notre extérieur doit adoucir l'amertume de nos paroles et marquer le respect que nous conservons pour ces illustres coupables. Une réputation de sainteté, un rang éminent, ne sont pas toujours des ressources propres à nous défendre des disgrâces que la liberté du ministère peut procurer au prédicateur.

Il faut d'autres bienséances parmi les grands que chez le commun du peuple. On peut crier à la ville, mais il faut parler à la cour. Voulez-vous qu'on vous y respecte? Paraissez-y respecter votre auditoire.

> Tu dois des auditeurs consulter le génie :
> Les grands veulent qu'on parle, et le peuple [qu'on crie.
> Il faut selon leur goût les servir tour à tour,
> Crier à Saint-Eustache, et parler à la cour.

Il est un art de ménager la délicatesse des grands, de leur présenter la vérité sans trahir son ministère ; il faut les exhorter, et non pas vouloir leur commander. Ils ont de l'esprit et des sentiments, deux grandes ressources pour persuader quand on connaît bien le cœur humain. Ayez devant eux une action noble, polie, une voix douce, agréable, un geste grave et tranquille, des mouvements sages, discrets et un extérieur toujours respectueux. C'est plutôt l'orateur qu'ils cherchent en vous que le ministre. Cachez la sévérité de l'un sous les agréments de l'autre. L'exemple des grands hommes qui ont parlé avant vous vous en dira plus que tous les préceptes.

La ville exige de vous une politesse égale, de l'esprit et de l'élégance dans votre action ; mais un air d'autorité, ménagé à propos, n'y déplaît pas toujours. Comme vous êtes alors redevable à des auditeurs d'un génie et d'une capacité différente, on vous permet d'avoir quelque chose de populaire dans les mouvements comme dans la diction. Pour instruire, il faut plaire : cette maxime est pour tous les hommes et pour tous les temps.

A la campagne comme parmi le commun du peuple, paraissez véhément, terrible dans vos discours et dans votre action ; j'y consens, pourvu que vous ne tombiez pas dans la fureur ou dans le comique. Ce sont des machines dont il faut remuer prudemment les ressorts. On les frappe, on les persuade plus par les sens, par une voix forte et puissante, par des gestes impétueux, que par la force du raisonnement ou par la beauté de la diction. L'homme le plus éloquent, le plus poli, fera moins de fruit avec eux que certains missionnaires ardents et fougueux qui crient de toute leur force et paraissent toujours en colère dans leur action. Telles sont les qualités d'une bonne action oratoire. Le public les connaît par instinct ; il est juge suprême en cette matière ; on ne peut ni l'égarer, ni le surprendre. Si les auditeurs s'agitent d'impatience sur leurs siéges ; s'ils promènent sur l'assemblée des regards inattentifs et distraits, si les paroles les plus touchantes les laissent froids et indifférents, on peut être sûr que le débit est mauvais ; mais si le prédicateur captive leur attention, s'il les saisit et les émeut, s'il les voit immobiles à leur place, le regard fixe sur lui, partageant

toutes ses pensées et tous ses sentiments, son action a été certainement bonne ; elle a rempli sa fin.

§ 4. *Du principe qui doit inspirer l'action.*

Une action vraiment oratoire, dit M. Hamon, ne peut être le produit de l'art et de l'industrie ; le sentiment d'une âme pleine de son sujet et fortement pénétrée peut seul l'inspirer et la former. C'est le sentiment qui a fait les règles ; c'est le sentiment qui seul peut donner à chaque chose l'action qui lui est propre. Voyez un homme dans la passion, quel ton et quelles inflexions ! quelle variété dans la voix ! quelle vivacité dans les yeux ! quels mouvements animés dans tout le corps ! comme son extérieur fixe notre attention et nous intéresse ! Cependant il n'étudie point son action, il se livre au sentiment qui le domine, et il l'exprime dans la perfection ; tout parle en lui, tout porte l'impression de la passion dont il est possédé. C'est donc du cœur que doit partir l'action. Sentir ce que l'on dit, voilà le vrai principe d'une déclamation parfaite ; voilà ce qui, sans même qu'on y pense, donne à la voix le ton qu'il faut, au corps le maintien, aux mains le geste, aux yeux le mouvement, au visage l'expression, à la tête la position qui convient, et ici, comme dans l'art d'écrire, il est vrai de dire : *Pectus est quod disertos facit.* Un geste, un regard, une inflexion juste, inspirés par le sentiment, animent l'auditeur, le saisissent et le persuadent : le sentiment supplée même au défaut d'esprit, mais ne peut être suppléé par rien.

Le grand art est donc de savoir se passionner avec réflexion et donner au sentiment le degré d'action qu'il exige sans l'outrer ni l'affaiblir ; c'est de se bien pénétrer de la nature, de la force de chaque pensée, et d'avoir vivement à cœur d'en pénétrer ses auditeurs : en cela est tout le secret et le succès de l'action. Si tant de prédicateurs de mérite ne font pas d'impressions vives sur leurs auditeurs, c'est qu'ils ne sont pas touchés, et alors leur action est dépourvue du feu sacré ; elle n'a pas ce sublime de sentiment qui frappe les sens et force le cœur à se rendre. Jamais le prédicateur qui ne sait pas sentir ne prononcera bien un discours ; il sera incertain et faux dans son action, tranquille quand il invectivera, indifférent quand il pressera, en colère quand il exhortera.

§ 5. *Obstacles qui peuvent gêner ou vicier l'action.*

Il y en a cinq principaux : le premier, c'est de ne savoir qu'imparfaitement son discours ; car alors, préoccupé par la crainte de s'arrêter en chemin autant que par la recherche inquiète de ce qu'on doit dire, on perd toute la liberté de son action, et le sentiment, étouffé sous les sollicitudes de la mémoire, ne l'anime plus. La parole n'a plus ni ce degré de vivacité, ni ces nuances et ces inflexions que requièrent les diverses parties du discours, ni ces transitions de voix heureuses et naturelles qui conduisent d'une pensée à une autre, d'une narration à une preuve, d'une preuve à un sentiment ; enfin on est hors d'état de régler sa prononciation. Le second obstacle c'est la TIMIDITÉ (*Voy.* ce mot). Le troisième, c'est l'amour-propre, qui craint l'humiliation et ambitionne la louange. La crainte de l'humiliation jette le prédicateur dans le trouble et le met à la torture ; il y a embarras dans toute son action, parce qu'il y a inquiétude dans son esprit, et il ne laisse échapper que des sons de voix faux, des gestes restreints. D'un autre côté, l'ambition des louanges lui inspire une envie excessive de plaire, qui le fait tomber dans l'affectation et la recherche ; tous ses gestes sont étudiés, outrés, ou peu naturels. Le moyen de lever cet obstacle se trouve d'abord dans une humilité franche et sincère ; puis dans l'habitude d'une conversation toujours noble et naturelle, toujours pleine de grâce et de décence, mais éloignée de toute affectation. Une fois qu'on s'est accoutumé à un langage toujours digne, on ne craint plus tant de déplaire, on ne pense plus tant à plaire, et par cela même on plaît davantage sans efforts.

Le quatrième obstacle, c'est le défaut de sensibilité ou naturelle ou acquise par la méditation. Si on est froid, peu touché de ce qu'on prêche, il est impossible d'avoir une bonne action oratoire ; ce qu'on a de mieux à faire alors, c'est de se borner à peu de gestes ; les gestes forcés que le sentiment n'inspire pas nuisent plus à l'effet qu'ils ne servent.

Enfin, le cinquième obstacle, c'est dans le prédicateur une idée imparfaite de la grandeur de sa mission. Une foi vive de l'excellence d'un si haut ministère donnerait à tous ses mouvements ce caractère de noblesse qui va si bien dans la chaire sacrée, lui inspirerait une élévation de sentiments et une dignité de manières convenables à l'envoyé de Dieu, et remplirait son âme de ce saint enthousiasme qui dicte les plus beaux gestes ; mais s'il juge son ministère d'une manière trop humaine, s'il n'en sent pas la grandeur, dès lors sa parole est sans noblesse, son geste sans dignité, et rien, dans son action, expression fidèle de son âme, n'est à la hauteur de la parole de Dieu.

Voy. Dinouart, tout son ouvrage intitulé : *De l'Eloquence du corps ;* Hamon, 334-347 ; Grenade, t. II, p. 296-311 ; Andrieux, 545 ; Girard, 429 ; Gibert, p. 36, 590 ; Gaichiez, 43 ; Maury, 328 ; Audisio, t. I, p. 434 ; Vêtu, t. III, p. 604 ; Marmontel, t. II, p. 330 ; Fénelon, 39 ; Blair, t. II, p. 204 ; t. I, p. 120 ; Besplas, 282 ; Du Jarry, 199 ; Dieulin, t. II, p. 232 ; Géruzez, p. 130 ; Leclerc, 306 ; Drioux, 175 ; *Pastoral de Limoges*, 258 ; Albert, 277 ; Mallet, t. III, p. 307 ; Roosmalen, *passim.*

AFFECTATION. — L'affectation est une manière de parler ou d'agir qui n'a rien de naturel. C'est une propension vicieuse à se singulariser dans les pensées, les sentiments, les goûts et le langage

Quand on a l'idée de l'affectation dans la contenance, dans la démarche, dans la parure, on a l'idée de l'affectation dans le style. Ce défaut, blâmable dans tout écrivain, déprime tous les ouvrages où il se trouve, mais il est souverainement odieux dans un sermon. Commençons d'abord par le bien caractériser.

« L'affectation, dit Marmontel, est un Protée dont les métamorphoses varient à l'infini. » Parmi les écrivains qui ont ce défaut, les uns, comme Voiture, emploient des tours recherchés, des jeux de mots étudiés, des rapports singuliers et faux entre les idées et les images; les autres, comme Balzac, recherchent un style constamment périodique et soutenu avec dignité; ils ne savent rien dire simplement, ni descendre de leur hauteur. Ceux-ci, comme l'avocat Le Maître, vont chercher, le plus loin qu'ils peuvent de leur sujet, des figures et des exemples; ceux-là, comme Marivaux, s'épuisent dans des efforts continuels pour faire saisir des traits fugitifs ou des singularités imperceptibles, et dans une attention curieuse à donner aux termes les plus communs une place nouvelle et un sens imprévu, souvent aussi, dans une continuité de métaphores familières où tout est dénaturé par un abus excessif de la finesse et de la sagacité de l'esprit; enfin il en est d'autres, comme Fontenelle, dont l'affectation consiste à donner à la pensée un air de fausseté, afin qu'elle ait plus de finesse; ils aiment à aiguiser leurs pensées et à brillanter leurs discours, en ménageant, pour la fin des périodes, un trait saillant et inattendu. Marmontel a cité, dans son Cours de littérature, de nombreux exemples de ces divers genres d'affectation.

Cette espèce de contagion, ordinaire dans les siècles où le génie est rare, semble infecter aujourd'hui la plupart des écrivains qui, voulant se distinguer à tout prix, n'offrent, dans un langage brillant, que des pensées recherchées, des pointes, des jeux de mots, des figures prodiguées sans mesure. Mais, ce qui est plus déplorable encore, c'est que plusieurs prédicateurs ne rougissent pas de porter dans la chaire ce langage maniéré qui leur donne un air ridicule et tout profane. S'imaginent-ils, s'ils ne sont point en état de présenter d'une manière naturelle et intéressante les vérités de la religion, qu'ils réussiront à cacher leur impuissance sous ces frivoles ornements? Ils devraient savoir que le vrai bel esprit consiste à présenter la nature de la manière la plus avantageuse; mais cet esprit est si rare que, dans tous les temps, on a trouvé plus ou moins de beaux parleurs qui sont tombés dans l'affectation. Il serait trop long de citer les sermonnaires entachés de ce vice. Mascaron lui-même, qui est admirable sous bien d'autres rapports, n'a pas su toujours s'en préserver. On reconnaît, en le lisant, qu'il était voisin du siècle des pointes; en voici une remarquable. L'orateur parle des maux que souffraient à Alger les esclaves chrétiens: « Mais il me semble, dit-il, qu'on me répond: attendez que l'invincible Louis prenne lui-même entre ses mains les rênes de l'empire. *Ce soleil levant fera disparaître ce croissant funeste.* »

L'abbé Poule, parlant de l'amour-propre, dans un sermon pour une profession religieuse, dit: « Barach triomphe en vain de l'armée des Chananéens, la victoire est imparfaite; Sisara, leur chef, s'est sauvé du carnage... Ainsi, l'on croit *avoir laissé l'amour-propre sur le bûcher* avec les autres victimes, et on le retrouve dans sa cellule. Comme à Sisara, un peu de lait lui suffit pour toute nourriture. » Abus d'esprit. Quel rapport de l'amour-propre à Sisara? et qu'est-ce que l'amour-propre sur le bûcher et un peu de lait pour sa nourriture? Tous ces ornements ambitieux sont de vraies puérilités.

Le même orateur, parlant de l'entrevue de l'enfant prodigue et de son père, dit encore: « A l'aspect de cet objet pitoyable, ses entrailles sont émues de compassion, *la nature, jusqu'alors assoupie, se réveille comme d'un sommeil profond; elle se déclare avec toutes ses flammes; elle emporte le père vers cette partie de lui-même qui vient se rejoindre à son principe, il croit acquérir une nouvelle existence.* »

Tout est également faux, également froid, dans les dernières lignes de ce passage qui promettait plus et mieux. A quoi donc pensait l'auteur avec sa *nature assoupie* qui se *réveille?* Eh! c'est parce qu'elle a toujours veillé dans le cœur du père; c'est parce qu'elle a été si longtemps *assoupie* dans celui du fils, que l'impression de ce moment est si puissante sur tous les deux. Quelle méprise! Comme l'esprit gâte tout quand il se met à la place du cœur! Quelle nature que celle qui *se déclare avec toutes ses flammes*, et *cette partie qui vient se rejoindre à son principe!* Je ne saurais dire, s'écrie Laharpe, combien il y a de glace dans ces *flammes.*

Le style affecté ne convient nulle part; mais il est souverainement déplacé dans la chaire évangélique: au lieu d'embellir le sermon, il le défigure et l'obscurcit; il justifie cette cruelle observation de La Bruyère: « Un beau sermon est un discours oratoire paré de tous les ornements de la rhétorique; ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait; ce n'est une énigme que pour le peuple. »

Un prédicateur peut-il oublier qu'il ne suffit pas d'être compris par quelques-uns, qu'il faut encore l'être par tous? Peut-il oublier que l'expression la plus vraie, la plus juste, est en même temps la plus simple, la plus naturelle, celle qui est la plus facile à trouver? Faut-il donc rougir de parler comme les autres? « Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne dites-vous: il fait froid. Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle? »

Un jour, M. de la Mothe, évêque d'Amiens, rencontra un auteur qui lui lut une de ses productions, écrite en style énigmatique. Il l'écouta attentivement, lui fit ensuite diffé-

rentes questions sur ce qu'il entendait par diverses façons extraordinaires de s'exprimer. « Par ceci, répondit l'auteur, je veux dire telle chose, et par cela telle autre. » — Vraiment, reprit le prélat, vous voulez dire de très-bonnes choses, Monsieur, que ne les dites-vous donc ? »

Ce travers ridicule est surtout celui des prédicateurs romantiques. Il semble qu'ils prennent à tâche de rejeter toutes les expressions dont on a coutume de se servir pour désigner les choses, quoique ces expressions soient parfaitement convenables. On dirait qu'ils ont pour principe de dédaigner certains mots, précisément parce qu'ils sont consacrés par l'usage, et que c'est là tout le secret de leurs singulières compositions. Ainsi ils diront : le *fait divin*, pour éviter le mot usité de *révélation*, qui n'est cependant pas indigne de la chaire ; la *raison catholique*, pour dire la *foi;* la *trans lumière*, pour dire la *grâce*, etc., etc. Il faut avouer que c'est une bien pauvre ressource pour donner à ses discours un air de nouveauté, que de confondre ainsi le langage.

Nous ne saurions trop le redire : toute expression qui paraît peu faite pour être entendue par le plus grand nombre doit être prise pour une expression recherchée ou affectée. Employer des mots ou des figures de ce genre est aussi contraire au bon goût qu'à la véritable éloquence; « car, dit Quintilien, je tiens qu'un discours est vain et inutile lorsque, pour le comprendre, l'auditeur n'a pas assez de son esprit. »

« Soyez simple, écrivait Fénelon à un prédicateur, soyez naturel, et ne prenez point d'autre modèle que le P. Bourdaloue, dont la beauté ne consiste pas dans des mots, et le P. Soanen, qui me plaît d'autant mieux qu'il prêche comme chacun croirait pouvoir prêcher. »

Personne, plus que Fénelon, n'a blâmé dans la chaire chrétienne la vaine ostentation des paroles : il méprisait comme indignes du ministère sacerdotal les discours qui éblouissent les auditeurs et font beaucoup parler de celui qui les a faits. Il condamnait tous les ornements profanes, les traits d'esprit, les textes ingénieux, les manières froides et puériles, les affectations vaines de plaire à son auditoire, les pensées vagues et nébuleuses, revêtues de phrases retentissantes, les périodes nombreuses dont chacune finit régulièrement par quelque trait surprenant, les antithèses brillantes et tous ces riens pompeux, toutes ces frivoles délicatesses de langage, toutes ces façons académiques, si déplacées dans la bouche d'un prédicateur de la foi. « Faut-il donc, s'écriait-il, que des hommes, chargés de parler en apôtres, recueillent avec tant d'affectation les fleurs que les païens ont foulées aux pieds ? »

Voy. les *Dialogues sur l'éloquence*, notamment le chap. 1er et le chap. 5. Laharpe, *Cours de littérat.*, t. XIII ; Papon, 254 ; Andrieux, 313-495 ; Girard, 241 ; Vêtu, t. II, p. 329 ; Marmontel, t. Ier, p. 170 ; Fénelon, p. 1, 75, 81... ; Crevier, t. II, p. 29 ; Blair t. II, p. 85 ; Du Jarry, p. 141 ; Albert, p. 104..., etc...

AFFECTIONS. — Tous ceux qui ont traité de l'art oratoire ont reconnu qu'il ne suffit pas d'éclairer l'esprit des auditeurs, mais qu'il faut encore exciter dans leurs cœurs des sentiments conformes au sujet du discours ; s'il est nécessaire d'en user de la sorte pour assurer le succès de l'éloquence profane, à combien plus forte raison les ministres de la parole sainte ne pourront-ils se dispenser d'un devoir aussi rigoureux ?

Nous aurons occasion de développer longuement ce sujet en parlant des mouvements pathétiques, des passions, de l'onction, de la nécessité d'émouvoir, de toucher, etc. Disons seulement ici ce qu'on doit entendre par affections chrétiennes, et comment on doit les exciter.

Les mouvements que les orateurs profanes excitent dans leurs harangues, dit le sage auteur du Pastoral de Limoges, ne sont autres que les passions humaines, telles que l'amour et la haine, la tristesse ou la joie, l'espérance ou le désespoir, etc. Ces passions sont des mouvements naturels de l'appétit sensitif, qui s'élèvent par l'imagination des biens ou des maux sensibles; mais une affection chrétienne est un mouvement qui s'excite dans la volonté par la considération des biens ou des maux que la foi nous découvre, et c'est ce qui la rend chrétienne; de sorte qu'il y a plusieurs différences entre les passions que l'orateur profane prétend émouvoir et les affections que le prédicateur désire exciter. La première est que les passions sont des mouvements purement naturels; mais les affections chrétiennes sont des mouvements surnaturels qui viennent du Saint-Esprit, ainsi que le dit le saint concile de Trente en parlant de l'attrition. Ce qui nous fait voir qu'encore que les prédicateurs remplis de l'esprit de Dieu puissent servir d'instrument au Saint-Esprit pour toucher les cœurs, néanmoins ce ne sont point eux, mais Dieu même qui est le principe de ces saintes affections.

Elles sont encore surnaturelles du côté du motif sur lequel elles sont fondées. C'est ce qui fait la seconde différence qui se rencontre entre les passions purement humaines et les affections chrétiennes, puisque les passions ne s'émeuvent que par l'imagination des biens et des maux sensibles, et que les affections chrétiennes sont appuyées sur la vue des biens et des maux que la foi nous découvre : c'est ainsi que la contrition nous fait haïr et détester souverainement le péché, parce qu'il offense la bonté infinie de Dieu que la foi nous apprend être digne de tout amour.

La troisième différence consiste en ce que les passions font leur résidence dans l'appétit sensitif, et que les affections chrétiennes ont leur siége dans la volonté qui est une puissance spirituelle, si bien que les passions se rencontrent en quelque manière dans les bêtes aussi bien que dans les hommes, puisque les bêtes sont capables d'amour, de dé-

sir, de tristesse, de crainte et de colère; au lieu que les saintes affections ne se trouvent que dans les créatures intellectuelles et qui agissent par le mouvement de la grâce.

La quatrième différence est que les passions ne sont qu'accessoires dans les harangues et les plaidoyers, et qu'elles n'en font pas le sujet principal; au lieu que les affections chrétiennes sont essentielles à la prédication qui tend de sa nature à les produire dans le cœur des fidèles, et qu'il arrive même souvent que les prédicateurs traitent uniquement de ces saintes affections, comme de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. C'est pourquoi il est très-important que ceux qui instruisent les peuples sachent de quelle manière il faut traiter ces affections, soit pour en faire des sermons entiers, soit pour les répandre en divers endroits de leurs discours, suivant que le sujet le demande.

Ce serait ici le lieu d'exposer en détail les diverses sortes d'affections chrétiennes que le prédicateur doit exciter. Le *Pastoral de Limoges* les divise en deux classes: la première suivant l'ordre des passions, et la seconde suivant les trois degrés de la vie spirituelle; savoir, la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. Nous croyons superflu d'insister sur une espèce de théorie qui pourrait être regardée comme arbitraire. Un orateur instruit et pieux saura démêler aisément la nature des affections qu'il devra s'efforcer de produire dans ses auditeurs, suivant les circonstances et les divers sujets qu'il traitera.

Voy. le *Pastoral de Limoges*, t. II, p. 184.

ALLÉGORIE. — L'allégorie n'est qu'une métaphore continuée dans une suite plus ou moins longue de traits figurés; mais cette suite de traits doit commencer avec la phrase pour ne finir qu'avec elle. Cette figure consiste à dire une chose pour en faire entendre une autre que les idées accessoires dévoilent facilement. C'est un tableau à double face qui, par la représentation d'objets connus, nous mène agréablement à la connaissance d'autres objets cachés sous des emblèmes. Elle plaît d'autant plus, qu'elle offre plus vivement à l'esprit deux idées différentes, celle de l'objet qu'on veut peindre et celle de l'objet dont on se sert pour représenter le premier.

Bossuet veut parler d'une jeune princesse qui, prévenue des grâces du ciel, ne fut pas longtemps sans pratiquer de vertus; il dit, au moyen d'une allégorie: « Cette jeune *plante*, ainsi *arrosée des eaux* du ciel, ne fut pas longtemps sans *porter des fruits.* » Fléchier abonde en figures de ce genre. « Souvenez-vous, dit-il, du commencement et des suites de la guerre qui, n'étant d'abord qu'une *étincelle*, *embrase* aujourd'hui toute l'Europe. »

Cette figure, dit Quintilien, est d'une grande beauté dans le discours, mais il faut prendre garde qu'elle ne soit ni obscure, ni embarrassée, et se souvenir que, poussée trop loin, elle dégénère en énigme, ce qui est un vice. Pour éviter cet inconvénient, on doit, quand on emploie l'allégorie, demeurer toujours dans la même similitude et ne pas passer brusquement d'une image à une autre, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie; on doit surtout présenter une image connue pour être intelligible. Ainsi l'horreur de l'enfer sous la figure des embrasements du Vésuve ne se ferait bien entendre qu'aux peuples voisins de cette affreuse montagne.

Au reste, quoique l'allégorie semble être une façon de s'exprimer artificielle et recherchée, elle n'en est pas moins usitée chez tous les peuples et dans toutes les langues. Rien de plus naturel, en effet, que d'emprunter ainsi les couleurs des choses sensibles, pour exprimer par analogie des idées qui, sans cela, seraient vagues, faibles et confuses; ce qui ne se peint pas à l'imagination échappe facilement à l'esprit. Les livres saints offrent les plus beaux exemples de la figure dont nous parlons. Telle est, dans Isaïe, l'allégorie de la vigne plantée par le Seigneur; on la retrouve dans le psaume LXXIX revêtue d'une beauté et d'une correction parfaites.

Personne n'ignore que tout l'Ancien Testament est une allégorie du Nouveau.

Blair, t. Ier, p. 357; Girard, 268; Gaichiez, ch. *des figures;* Marmontel, t. Ier, p. 201; Rollin, t. II, p. 203; Crevier, t. II, p. 84; Du Jarry, p. 188.

AMPLIFICATION. — Quelques modernes, donnant à ce mot un sens exclusif, ont prétendu n'y voir qu'une *superfétation oiseuse de pensées et d'expressions.* Ils entendent par *amplification*, une *pensée principale tournée et retournée de toute manière, battue et rebattue, présentée sous plusieurs faces insignifiantes*, un *déluge*, un *fracas de mots qui se heurtent, s'entrechoquent et ne laissent briller aucune étincelle d'imagination.* Ainsi *amplifier*, disent-ils, *c'est s'emparer d'une idée, la suivre dans toutes ses conséquences naturelles ou forcées, ajouter toutes les idées accessoires qui se présentent sur sa route, disserter, divaguer sur chaque mot, produire enfin de rien quelque chose.* (J. de Marlès, *Encyclop. cathol.*, verbo AMPLIFICATION.)

Assurément, si telle est la signification de ce mot dans les ouvrages des plus habiles maîtres de l'art, on ne saurait assez blâmer l'importance qu'ils y attachent; rien, en effet, de plus vicieux et de plus ridicule tout à la fois qu'une pensée tiraillée dans tous les sens, qu'une phrase où les mots sont entassés sans discernement, que ce qu'on appelle enfin une *amplification de collége.* Restreinte de la sorte à sa signification la plus naturelle et prise en mauvaise part, l'amplification, loin d'offrir un modèle à suivre, n'offre qu'un défaut à éviter; mais l'usage, qui, en matière de langage, est le meilleur juge, a donné un autre sens à ce mot, et ce sens est consacré par l'autorité de tous les anciens rhéteurs. Certes, quand le célèbre Longin disait: « Entre tous les moyens qui contribuent le plus au sublime, il faut placer ce qu'on appelle amplification; »

quand Cicéron ajoutait : « Le grand mérite de l'éloquence est d'amplifier ; » quand Quintilien affirmait que «toute la force du discours consiste dans l'art d'augmenter ou de diminuer; » lorsqu'enfin le judicieux Gaichiez prononçait ces remarquables paroles : « L'amplification opère sur une proposition comme la séve sur un germe, elle la développe, elle la grossit et rend sensibles des parties imperceptibles : à l'aide de l'amplification, l'orateur étend sa matière, il l'orne, il la relève par des tours et des expressions qui en montrent les diverses faces; d'un corps décharné il fait un corps nourri et qui a de l'embonpoint; » quand, dis-je, tous ces illustres maîtres de l'art oratoire tenaient un pareil langage, ils ne croyaient pas que le mot *amplification* dût exclusivement s'entendre dans le sens que lui attribue M. de Marlès.

Il faut donc distinguer deux sortes d'*amplifications :* l'une déclamatoire, exagérée, vicieuse, qui ne convient à aucun genre de discours, encore moins à ceux de la chaire; l'autre, sage, retenue, bien ménagée, qui a des règles invariables et que Jouvency regardait comme le *triomphe de l'éloquence.* Nous aurons souvent occasion de flétrir la première dans le cours de cet ouvrage, la seconde fera l'objet de cet article dans lequel nous traiterons 1° de la nature de l'amplification; 2° de ses sources et de ses règles; 3° de ses défauts.

§ 1. *Nature de l'amplification oratoire.*

« L'amplification, dit Isocrate, est une manière de s'exprimer qui agrandit les objets ou qui les diminue. » Cicéron, Quintilien et Aristote la définissent dans les mêmes termes. Son but est de faire ressortir toute la force d'une pensée en l'environnant de tous les détails qui peuvent la rendre, pour ainsi dire, palpable. C'est pourquoi tantôt elle s'attache à une preuve qui n'avait été qu'indiquée et la met en lumière afin qu'elle produise une vive impression sur l'âme des auditeurs; tantôt elle saisit une idée, la présente sous tous les aspects et en la développant elle prend soin de l'agrandir afin qu'elle apparaisse dans toute son étendue. Mais il faut observer qu'*agrandir* n'est pas synonyme d'*exagérer*. Le développement d'une idée par une agrégation d'idées incidentes, par une comparaison qui la fortifie, par un contraste qui la rend plus saillante, par une gradation qui l'élève; tout cela, dis-je, l'agrandit sans en exagérer l'objet. Entendue dans ce sens, l'amplification ne consiste pas à donner aux choses une grandeur fictive, mais toute leur grandeur réelle, ou à les réduire au-dessous de ce qu'elles sont; mais à leur juste valeur. Ainsi, *amplifier*, c'est exposer amplement une vérité soit pour frapper vivement les esprits d'une impression favorable à l'orateur, soit pour affaiblir ou effacer en eux une impression qui lui est contraire. D'où il suit que l'amplification a une double tendance : elle peut se proposer de présenter les objets sous des proportions plus grandes et d'ajouter ainsi à la réalité par une accumulation d'idées secondaires, par des expressions d'une énergie hyperbolique, ou bien elle s'efforce d'affaiblir une pensée qui est contraire à son but, et elle a recours à l'emploi des mêmes moyens, mais elle les tourne en sens opposé.

Ce double caractère de l'amplification, dit M. l'abbé Drioux, paraît faire de ce moyen oratoire un instrument de mensonge en obligeant, pour ainsi dire, l'orateur d'être toujours au-dessus ou au-dessous de la vérité. Mais ce défaut d'exactitude rigoureuse n'est pas plus répréhensible dans cette circonstance que quand il s'agit de la simple hyperbole. L'auditeur est prévenu à l'avance de cette exagération et il sait au juste à quoi il doit s'en tenir. Tout ce qu'on peut exiger avec raison de celui qui fait une amplification, c'est que le fait ou l'idée qui lui sert de fondement soit vrai; car l'amplification qui porte à faux n'est qu'une déclamation puérile indigne d'un homme de bien.

§ 2. *Sources et règles de l'amplification.*

Les sources où l'orateur aura puisé ses preuves lui fourniront aussi les moyens de les amplifier; il méditera, il approfondira son sujet, les détails qui lui sont propres, les circonstances qui lui appartiennent, soit qu'elles l'accompagnent, qu'elles le précèdent ou qu'elles le suivent. Il se pénétrera bien de l'objet dont il s'agit, il considérera ses propriétés, son origine, ses parties, ses effets, ses rapports, l'utilité qu'on peut en tirer, l'estime qu'on en fait communément dans le monde, etc., etc. Voyez l'application de ces règles dans la *Rhétorique ecclésiastique* de Grenade, t. I, p. 240-287, et dans l'ouvrage de Gibert intitulé : *Rhétorique* ou *Règles de l'éloquence*, p. 108 et suiv.

Quand l'orateur aura ainsi étudié la nature et l'importance de son sujet, il le relèvera ou le fortifiera par des rapprochements, des oppositions, des contrastes, des comparaisons, des suppositions, des inductions, des périphrases, etc., sans jamais, comme nous l'avons déjà dit, perdre de vue les exigences du vrai, du goût et du bon sens. L'amplification n'étant qu'un beau développement d'idées se reproduit dans le langage sous une infinité de tours et de formes oratoires. Nous pourrions en donner beaucoup d'exemples; bornons-nous à quelques-uns où l'amplification sera sensible et facile à saisir.

1° Amplification par définition.

Lorsque Maury veut rendre sensibles les avantages de la religion, il emprunte à la définition d'heureux détails :

« Qu'est-ce que la religion? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature et explique l'énigme du cœur humain, le plus puissant mobile pour l'homme de bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la Divinité et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience qui

commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Etre suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action : le plus beau de tous les codes de morale et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel. »

2° Par énumération des parties.

Massillon, parlant de l'immortalité de l'âme, veut la prouver par le développement de cette vérité, que *tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur où il ne peut pas atteindre sur la terre.* Il a recours, pour l'amplification, principalement à ce que les rhéteurs appellent *énumération des parties.* On va voir combien ce tour est fécond sous sa plume.

« Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? D'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer?

« Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux à leur manière dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser qu'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre; tout est heureux pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature; l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par ses craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son idée puisse se fixer. D'où vient cela? O homme! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé, que vous êtes fait pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde, que toute la terre n'est pas votre patrie, que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? »

3° Par images.

Il est difficile d'être humble et victorieux tout ensemble.

Cette pensée, sous la plume de Fléchier, se revêt des formes et des images les plus nobles et les plus élégantes.

« Qu'il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant qui l'occupe et la remplit tout entière. On s'attribue une autorité de puissance et de force : on se couronne de ses propres mains, lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples les drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis; qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur les autels! »

4° Par suppositions.

Il est terrible pour l'homme d'être réduit à n'avoir dans le monde d'autres ressources que lui-même.

« Si je me trouvais seul et sans guide dans une solitude affreuse, exposé à tous les risques d'un égarement sans retour, je serais dans des frayeurs mortelles; si, dans une pressante maladie, je me voyais abandonné, n'ayant que moi-même pour veiller sur moi, je n'oserais plus compter sur ma guérison; si, dans une affaire capitale, où il s'agirait pour moi non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, tout autre conseil que le mien me manquait, je me croirais perdu sans espérance : comment donc au milieu du monde, de tant d'écueils et de piéges qui m'environnent, de tant de périls qui me menacent, de tant d'ennemis qui me poursuivent, de tant d'occasions où je puis périr sans autre secours que moi-même, pourrais-je vivre en paix et n'être pas dans de continuelles alarmes? »

5° Par effets.

Voici comment Massillon parle de l'ambition des grands :

« Au grand rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune. Tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux, il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir qui le précèdent. Ce n'est pas tout ; de l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même du succès glorieux de l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique · les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être in-

sensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler, en s'efforçant de les obscurir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin cette injuste passion tourne tout en amertume, et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par le bien qui arrive aux autres. »

6° Par comparaisons et similitudes.

Dans le passage qui suit du même auteur, sur l'instabilité et l'inconstance de la fortune, on voit une amplification par comparaisons et similitudes :

« Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne sans cesse de nouvelles alarmes ? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements ?

« Semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer, et sans cesse obligés de s'en défendre, croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course ; lassés de leur agitation, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui adoucisse le chagrin des événements, etc. »

On trouvera dans les orateurs un grand nombre d'autres amplifications admirables ; elles sont peut-être trop fréquentes, dit Marmontel, mais il s'agit de faire un bon choix. Celles de Bourdaloue consistent presqu'exclusivement à donner au raisonnement de l'ampleur, de la force et de la dignité ; celles de Massillon tiennent beaucoup plus à l'imagination et à la sensibilité : le plus souvent, ce sont des effusions de sentiment qui remuent et embrasent l'âme des auditeurs ; les unes et les autres sont des modèles. C'est surtout dans l'oraison funèbre que l'amplification a le plus de luxe et de pompe. Dans Fléchier, l'exorde de Turenne, dans Bossuet, les révolutions de la fortune d'Henriette, l'éloge de Condé et cent autres morceaux sont des chefs-d'œuvre de ce genre. De tous nos orateurs Bossuet est celui qui a le mieux connu l'art d'agrandir : c'était le sceau de son génie.

On observera facilement dans les exemples que nous ont laissés les grands maîtres qu'il ne s'en trouve aucun qui soit *amplification* de mots : tous y comprennent aussi la pensée, sans cela, ce ne serait que de l'enflure. Ils se sont tous conformés au précepte de Cicéron qui l'appelait un *genre de discours plus véhément dans lequel, par la force des paroles et l'énumération des circonstances, on démontre ou la dignité et la grandeur d'une action ou son indignité et son atrocité,* et qui ajoutait qu'en *amplifiant il faut éviter les petits détails et surtout les paroles vides.* On peut conclure de là quelles sont les règles d'une bonne amplification.

La première sera que le sujet en soit digne. « Il n'y a point de figure plus excellente, nous dit Longin, que celle qui est tout à fait cachée et lorsqu'on ne connaît point que c'est une figure. » Tel est le naturel de l'amplification, lorsque le sujet la soutient. Si elle est déplacée, elle est froide ; si elle est démesurée, elle est ridicule ou choquante. C'est, comme disait Sophocle, ouvrir une grande bouche pour souffler dans un chalumeau.

La seconde règle, c'est que le fait ou le fond de l'idée soit solidement établi ; car l'amplification qui porte à faux n'est qu'une déclamation vaine : il y en a beaucoup de ce nombre. La troisième règle est que l'amplification se lie à la preuve et y ajoute ; l'art d'embellir un discours sérieux est le même que l'art d'orner un édifice. C'est de rendre l'utile et le nécessaire agréables, et de faire servir la décoration à la solidité ; les colonnes soutiennent les temples et les portiques, et cependant elles n'ont pas moins de dignité que d'utilité. Ce beau faîte du Capitole ainsi que d'autres édifices, ce n'est pas la magnificence qui l'a construit, c'est la nécessité. (*De Orat.* l. III.)

Quant aux défauts qu'on observera dans le genre de composition de la part de jeunes élèves, les principaux seront la stérilité, la futilité, la timidité, la surabondance et l'audace. La stérilité est affligeante ; mais il n'en faut pas désespérer : la culture et l'étude peuvent en être le remède. On prend trop souvent pour un manque d'esprit, ce qui n'est qu'un manque d'idées. La futilité est bien pire ; car celui qui attache de l'importance à des minuties, qui amplifie des bagatelles, qui veut faire valoir des riens a rarement le sens droit, l'esprit juste et le talent de l'éloquence. La timidité n'est souvent dans un jeune homme heureusement doué que le sentiment trop vif de sa faiblesse ou des difficultés de l'art : il faut estimer en lui cette défiance modeste, l'en louer et l'en corriger. La surabondance est un excès qu'Antoine aimait dans ses disciples. *Volo se efferat in adolescente fecunditas.* Mais il voulait aussi qu'on modérât cette première végétation, comme celle des blés naissants, lorsque l'herbe en est trop épaisse. *In summa ubertate inest luxuries quædam, quæ stylo depellenda est.*

Il faut aussi, dans un jeune homme, réprimer l'emportement de l'expression comme celui de la pensée ; et, soit avec une imagination trop fougueuse, soit avec un esprit trop craintif ou trop lent, imiter Isocrate, qui employait, disait-il, selon le génie de ses élèves, ou la bride ou les éperons. *Alterum enim exsultantem verborum audacia reprimebat : alterum cunctantem et quasi verecundantem excitabat.*

Le genre d'éloquence auquel l'amplifica-

contraires sous un rapport commun; tantôt elle présente la même chose sous deux rapports différents. En voici quelques exemples : « M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'Etat, dit Mascaron, ne causa jamais à la France une joie si universelle que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi. »

« Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars; Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ. »

« Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons. » (La Rochefoucault.)

« Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde; sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer; nous fléchissons le genou avec la multitude devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.» (Massillon, *Oraison funèbre du prince de Conti*.)

Cette antithèse de Massillon est pleine d'élévation et de force; les suivantes peuvent lui être comparées.

« O hommes ! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ! la nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point ; vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu ; vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, et vous voudriez approfondir ce qui est fort au-dessus de vous ; l'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez, et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières ! O égarement !.... » (Massillon.)

Bossuet, parlant de Charles Ier, roi d'Angleterre, emploie aussi une antithèse très-noble et qui porte sur un fond vrai et solide. « Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. »

Bossuet dit ailleurs, en parlant des mystères de la rédemption : « Un seul est frappé et tous sont délivrés ; Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. »

Toutes ces pensées sont fort belles et fort solides par elles-mêmes, dit Rollin ; mais il faut avouer que le tour et la manière dont elles sont exprimées y ajoute beaucoup de grâce; pour le mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple et commune.

En effet, l'antithèse plaît par le contraste qu'elle établit entre deux pensées ; ces pensées différentes se font valoir réciproquement, à mesure qu'elles se rapprochent ; le contraste qu'on y aperçoit rend le style tantôt plus clair, tantôt plus vif et presque toujours plus agréable. Ces oppositions, qu'on n'aurait pas aperçues de soi-même, frappent l'imagination et causent à l'esprit un étonnement qui lui plaît. La chaire surtout peut en tirer un grand avantage par les contrastes qu'elles offrent à l'auditeur, en lui montrant la contradiction entre les préceptes et sa conduite, alors elles deviennent un reproche véhément très-convenable à un si haut ministère.

Mais pour que l'antithèse produise le résultat, il faut qu'elle soit vraie, qu'elle soit exempte d'affectation, et enfin qu'elle naisse du sujet ; car, dès qu'elle est fausse, dès que l'art ou la recherche s'y font sentir, elle nous déplaît. Nous n'aimons pas d'entendre un orateur occupé du soin minutieux d'opposer les mots aux mots, et les pensées aux pensées. Cette affectation, outre qu'elle n'annonce pas un esprit élevé, amortit le feu de l'imagination et ralentit les grands mouvements de l'éloquence. Voilà pourquoi vous ne trouverez presque jamais cette figure dans les endroits pathétiques, à moins que les choses qu'on dit ne soient naturellement opposées les unes aux autres. « Alors seulement, dit Fénelon, ces antithèses sont naturelles et font une beauté solide ; alors c'est la manière la plus courte et la plus simple d'exprimer les choses ; mais chercher un détour pour trouver une batterie de mots, cela est puéril. D'abord les gens de mauvais goût en sont éblouis, mais dans la suite ces affectations fatiguent l'auditeur. » *Dialogue sur l'éloquence*, ch. 3.

Ecoutons le P. Albert sur le même sujet : « L'antithèse est belle, dit-il, mais il faut craindre le reproche qu'on faisait à un illustre de notre siècle, qu'il ne pouvait faire marcher un lion sans un mouton, le noir sans le blanc, le jour sans la nuit, le ciel sans la terre, et Dieu sans le diable. L'on a toujours trouvé que le poëte raillait fort à propos un avocat qui jouait avec des antithèses, dans une cause où il s'agissait de la vie de son client, *crimina rasis librat in antithetis*. L'on se moquerait bien d'un homme qui étudierait un discours plein de jeux d'esprit, pour annoncer à une dame de qualité la mort de son mari ou de son fils ; je trouve un prédicateur trop fleuri encore plus insupportable que ceux-là. »

Besplas fait aussi sur cette figure de bonnes observations. «L'antithèse, dit-il, est la figure chérie des orateurs. Infiniment attrayante par son éclat et l'opposition de ses membres, elle séduit les hommes les plus sévères et les rend indulgents. Il faut en éviter la profusion et même en limiter beaucoup l'usage

ordinaire ; car elle éblouit à force de lumière et offre dans le discours le même défaut que le pinceau sur la toile, lorsque les objets trop éclairés empêchent l'œil de s'y reposer. On ne voit pas dans Horace, dit un auteur, de ces antithèses *pressées et poussées l'une sur l'autre*. Un orateur doit être plus grave et plus sérieux qu'un poëte, surtout un orateur chrétien. Il ne peut, sans blesser sa profession, se permettre le luxe des ornements. Fléchier ne pouvait s'en défendre. Son style avec son élégante parure déplaît quelquefois, par une certaine uniformité de beauté que ne connaît pas la nature : l'antithèse y occasionne une sorte de bruit qui fait heurter ensemble toutes ses périodes, et fatigue l'oreille de l'auditeur. Fontenelle a été un nouveau maître de ce mauvais goût ; et ses ouvrages le plus justement applaudis ne sont que trop infectés de ce vice. Les grands modèles, plus graves, plus sévères, dédaignent la recherche de cet ornement, où le cœur n'a pas assez de part. Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, Cheminais, Corneille, Boileau, Pascal, Racine, Jouvenci, Cossart, Hersaut, Rollin, etc., dédaignaient cette parure.

« Ce défaut est familier au P. de Neuville; accablé sous le poids de ses richesses, il n'a pu les verser avec assez de mesure pour éviter la profusion d'ornements, et en particulier l'emploi trop fréquent de cette séduisante figure. Il faut bien qu'elle soit dangereuse, puisque Quintilien nous fait entendre que c'est par là que commença la décadence du goût chez les Romains. C'était le défaut d'Isocrate et de Cicéron dans sa jeunesse ; ce dernier s'en ressentit toute sa vie. Extrêmement soigneux de l'arrangement des mots et des membres de phrases, dans lequel consiste la beauté de cette figure, il sacrifiait ses propres principes aux charmes de cet ornement : mais au moins, remarque le même Quintilien, faisait-il oublier ce défaut par la beauté des sens cachés sous cette figure. Loin de finir brusquement ses périodes par un trait raccourci ; loin de les couper, d'y substituer des silences déplacés, des suspensions, des réticences ; il conserve partout, et jusqu'à la fin, la cadence et le nombre convenable à sa période. »

Voy. Andrieux, p. 440 ; Girard, 290 ; Vêtu, t. II, p. 395 ; Marmontel, t. I, p. 300 ; Fénelon, 55 ; Blair, t. Ier, 403 ; Besplas, 181 ; Leclerc, 287 ; Albert, p. 257.

APOSTROPHE. — L'apostrophe est une figure ou un mouvement oratoire qui consiste à détourner tout à coup sa parole et à l'adresser, non plus à l'auditoire, mais aux absents, aux morts, aux êtres invisibles ou inanimés, et le plus souvent à quelqu'un ou à quelques-uns des assistants.

C'est la plus vive et la plus efficace de toutes les figures ; elle excite les passions, elle remue, elle maîtrise les âmes, *mire movet*, dit Quintilien.

La Bible est pleine de magnifiques apostrophes. David déplore l'oppression des justes sous le joug de leurs persécuteurs : ***Dixerunt: Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. Intelligite, insipientes in populo et stulti, aliquando sapite. Qui plantavit aurem non audiet?***

La pensée est sublime, mais l'apostrophe y joint une force de sentiment, une véhémence d'indignation qui émeut et qui transporte.

Qui ne connaît aussi la sublime apostrophe de David pleurant la mort de Saül et de Jonathas. ***Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos...***

Epée, épée, s'écrie le prophète Ezéchiel, ***sors du fourreau pour verser le sang !*** Cette apostrophe a été imitée par Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche :* « Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de frapper ! »

O cieux ! frémissez d'étonnement ; portes du ciel, soyez inconsolables. Jérémie.

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !

Les livres des prophètes offrent une infinité d'apostrophes de ce genre, mais ce style tout de mouvement et d'images était propre au génie de leur langue et s'harmonisait à merveille avec les habitudes des peuples qu'ils étaient chargés d'instruire. Il y a en particulier un chapitre dans Isaïe qui contient plus d'idées sublimes, plus de figures hardies et éclatantes qu'on n'en trouve rassemblées en aucun autre. C'est le chapitre XIV, où il décrit la chute de l'empire d'Assyrie. Le prophète met en scène une multitude de personnages variés. On entend les Hébreux, les sapins, les cèdres du Liban, les ombres des rois défunts, le roi de Babylone lui-même, ceux qui voient son corps. Tous parlent successivement et par ordre, et chacun remplit sans confusion le rôle qui lui convient et qui lui a été assigné. Tout est animé, dit Hugues Blair, ce passage entier est sublime.

Aujourd'hui cette figure doit être employée avec réserve, elle est en éloquence ce que le merveilleux est en poésie. Elle convient cependant au discours d'un genre élevé. Il y a, en effet, des occasions où l'orateur peut très-bien s'adresser à la religion, à la vertu, à la patrie, à une ville, à un monument ; la vivacité et l'ardeur du génie français sont plus assorties à ces formes de l'art oratoire que le génie d'un grand nombre d'autres peuples. Aussi Bossuet et Fléchier, dans leurs sermons et leurs oraisons funèbres, offrent-ils de beaux exemples de cette figure, leurs ouvrages méritent éminemment d'être étudiés sous ce point de vue, comme pour tout ce qui a rapport aux ornements du style. Fléchier, dans l'oraison funèbre de Turenne, donne à son langage une dignité, une noblesse surprenante par les apostrophes accumulées que voici : « Tantôt il défait ses ennemis, ou les dissipe par des combats réitérés ; tantôt il les repousse au delà de

leurs rivières et les arrête par des coups hardis quand il faut rétablir la réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

« Villes que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire : provinces qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons ; vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées et qu'ils avaient dessein de démolir ; et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine. »

Fléchier dit ailleurs : « Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités que vous ne l'étiez de cacher votre misère. »

Toutes les Oraisons funèbres de Bossuet renferment aussi des discours adressés à des objets personnifiés où règne une dignité, une chaleur admirable. Ainsi dans celle d'Anne d'Autriche, l'orateur, présageant le succès des armes de Louis XIV, apostrophe la ville d'Alger.

« Avant lui la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers. Maintenant on les voit couvertes, depuis le levant jusqu'au couchant, de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, tu tomberas sous ce vainqueur, Alger ! riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare, Je tiens la mer sous ma loi et les nations sont ma proie, la légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance ; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant, qu'on irait chercher parmi les rochers, et dans son nid, où il partage ses butins à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves, Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets. »

Dans un autre passage, il apostrophe l'île des Faisans, devenue fameuse par les conférences à la suite desquelles fut conclu le traité des Pyrénées entre la France et l'Espagne, ainsi que le mariage d'Anne d'Autriche et du roi de France.

Dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, Bossuet, après avoir dit que, malheureuse, persécutée, fugitive, elle mit au monde une princesse, se livre aux mouvements de son âme en s'écriant :

« Princesse dont la destinée est si grande, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ! ô Éternel, veillez sur elle, anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. »

On peut conclure de ces nombreux exemples combien l'apostrophe donne de l'éclat au discours, de la rapidité aux mouvements et de la force au pathétique ; mais plus l'effet en est puissant, plus il doit être ménagé avec art. Les jeunes orateurs dont l'imagination est ardente et qui se laissent vivement impressionner sont portés à se servir fréquemment de cette figure, sans penser que ce sont là des mouvements extraordinaires auxquels on doit disposer l'auditeur par des mouvements plus doux. Pour oublier en quelque sorte l'auditeur, il faut que l'orateur soit comme emporté hors de lui-même par la violence de quelque passion. Si ce mouvement est mal amené, ou s'il se reproduit trop fréquemment, l'orateur devient ridicule et l'auditoire ne le regarde plus que comme un déclamateur.

Voy. Grenade, t. II, p. 338 ; Andrieux, 461 ; Blair, t. I, p. 385 ; Girard, p. 297 ; Marmontel, t. I, p. 307 ; Rollin, t. II, p. 219 ; Vêtu, t. II, p. 253 ; Longin, Besplas, 177 ; Géruzez, 151.

ARGUMENT, ARGUMENTATION. — On entend quelquefois par *argument* les raisons dont l'orateur appuie la vérité qu'il veut démontrer. Pris dans cette acception, ce mot est synonyme de *preuve ;* nous en parlerons en son lieu.

Les rhéteurs distinguent ordinairement les preuves proprement dites et la manière de les exposer. Ils appellent arguments diverses formules où l'on combine les propositions pour en tirer des conséquences. (*Voy.* Logique, Syllogisme, Enthymème, etc.) L'argumentation se dit du procédé par lequel on réunit plusieurs arguments ou par lequel on développe un argument dans ses diverses parties, soit pour démontrer la vérité qu'on soutient, soit pour réfuter l'erreur qu'on combat. L'orateur doit être familier avec ces formes de l'école qui rectifient le jugement et empêchent l'imagination de s'égarer, afin que lorsqu'il se livre devant un auditoire à l'argumentation, il n'y fasse entrer aucun raisonnement qui ne puisse être soumis à l'épreuve d'une analyse logique ; mais il ne doit pas argumenter avec les formes scolastiques, si ce n'est peut-être dans les sujets exactement simples, où la vérité peut être prouvée en quelque sorte mathématiquement.

Dans le discours où il veut prouver qu'il n'y a pas de probité sans religion, Bourdaloue fait un raisonnement purement didactique.

« La religion, dit saint Thomas, dans la propriété même du terme, n'est autre chose qu'un lien qui nous tient attachés et sujets à Dieu comme au premier être ; or, dans Dieu, ajoute ce saint docteur, sont réunis comme dans leur centre tous les devoirs et toutes les obligations qui lient les hommes entre eux par le commerce d'une étroite société ; il est donc impossible d'être lié à Dieu par un culte de religion, sans avoir en même temps avec le prochain toutes les autres liaisons de charité et de justice, qui font, même selon l'idée du monde, ce qui s'appelle l'homme d'honneur. »

Mais s'il est bon quelquefois de dépouiller son argumentation de tout prestige pour montrer aux auditeurs qu'on ne cherche point à les surprendre, on conçoit que cette méthode n'est pas la méthode oratoire. Si un discours n'offrait qu'une série de syllogismes arides, tel que celui que nous venons de citer, il serait d'une monotonie fastidieuse et n'aurait pas d'autre effet que d'accabler l'auditoire par un mortel ennui. « L'éloquence, dit Quintilien, aime la richesse et la pompe : elle veut charmer par les grâces, et ramener par le sentiment ; elle ne pourrait y parvenir si elle employait un discours morcelé où l'on ne trouverait que des propositions courtes, toujours présentées sous la même forme et aboutissant à une chute constamment uniforme, la simplicité d'un tel discours le ferait mépriser : la servitude à laquelle il serait astreint le rendrait désagréable, et il deviendrait par ses répétitions fatigant et ennuyeux.

« L'éloquence doit se donner plus libre carrière. Qu'elle marche, non par des sentiers, mais par des routes magnifiques ; qu'elle ne ressemble pas à une liqueur qui, renfermée dans des tuyaux, sort goutte à goutte par une ouverture étroite ; mais qu'elle coule comme un grand fleuve, librement et avec majesté. » Cependant, tout en secouant le joug de la forme syllogistique, l'éloquence ne doit point s'écarter des règles sévères de la logique ; il faut qu'elle féconde les principes généraux qui servent de base à l'argumentation, et qu'elle les développe sans jamais sortir du sujet. »

Il est certain, dit M. Vêtu, qu'on doit employer le raisonnement et même le syllogisme dans la prédication, mais ils ne doivent pas y être mis en usage comme dans l'école. Le raisonnement doit être le fondement du discours, mais il faut, comme dans les édifices, que ce fondement ne paraisse pas. Il doit être caché par les formes. Le prédicateur doit penser en philosophe et en théologien et parler en orateur. Un discours où les raisonnements paraissent trop ressemble à un homme nerveux, à la vérité, mais pâle et maigre, qui n'a aucune des grâces du corps. Quand les raisonnements sont dans toute leur nudité, on peut dire qu'ils représentent un squelette où l'on ne voit que les os et les nerfs qui les lient. « Je pourrais, dit le P. Albert, les comparer à un arbre qui, dépouillé de ses feuilles, paraît, pendant l'hiver, avec toute la grossièreté de ses branches et de ses écorces. Les corps les plus majestueux sont ceux où les muscles paraissent le moins, comme les plus beaux arbres sont ceux dont on voit le moins les branches. La raison est le tronc du discours ; l'orateur doit s'y tenir fortement attaché ; mais c'est à l'art oratoire d'y faire circuler la séve, de la distribuer du tronc aux branches. Le discours paraît alors avec ses ornements, comme l'arbre, dans la belle saison, avec ses feuilles et ses fleurs, et surtout avec ses fruits. L'arbre de l'été est le même que celui de l'hiver ; mais quelle différence ! Il a le même tronc, les mêmes branches ; mais ce tronc et ces branches, qui en font la solidité, ne paraissent plus, ou du moins ce qui en paraît n'est point difforme.

« Ainsi, dit encore le P. Albert, les mêmes raisonnements que l'on ferait en philosophie, on les peut faire en orateur, en y ajoutant les agréments qui peuvent rendre un discours agréable, sans qu'il cesse d'être persuasif. Le raisonnement soutient l'artifice, et l'artifice fait entrer le raisonnement. Ce n'est donc pas être prédicateur que de prouver un point de théologie avec tout l'appareil de collége, dans tous les termes et les figures de syllogisme, de pousser une raison après une autre, de former une objection et ensuite y répondre : je ne puis blâmer cela, parce que c'est la manière d'enseigner en docteur ; mais je dis que, pour être prédicateur, il faut ôter à la science deux qualités qu'elle a dans l'école, la barbarie des termes et la brièveté des propositions. Il ne faut point se servir des mots consacrés à la classe, et il faut donner aux propositions l'étendue de la rhétorique ; avec cela un bon théologien devient un excellent prédicateur. »

Audisio, t. Ier, p. 293 ; Géruzez, p. 81 ; Albert, 119 ; Vêtu, t. II, p. 312 ; Drioux, p. 14.

AUDITOIRE. — Tous les maîtres de l'art de bien dire ont proclamé la nécessité d'adapter le discours à l'auditoire. Quintilien, dans ses Institutions, a consacré un livre entier au développement de cette importante matière, qu'il estime la plus essentielle de toutes. De là dépend, en effet, tout le sujet du discours, et on peut affirmer qu'une des principales causes du peu de fruit que produisent tant de prédications, c'est l'oubli de cette règle

Nous analyserons ici succinctement un des chapitres les plus importants du *cours d'éloquence sacrée*, par M. Hamon, auquel nous ferons subir toutefois quelques changements dans la disposition des matières qui le composent. Voyons d'abord quelle est l'obligation d'adapter son discours *à la portée* des auditeurs.

On ne se représente point assez, en écrivant ses discours, comment sont composés presque tous nos auditoires, même dans les grandes villes ; on oublie que les hommes instruits étant partout en minorité, que nos églises étant d'ailleurs fréquentées par les petits et les pauvres beaucoup plus que par les grands et les riches ; les personnes capables de comprendre les choses difficiles y sont presque toujours en moindre nombre, de sorte que la masse de l'auditoire se compose de gens simples et sans lettres qui n'entendent rien aux expressions relevées, aux longues périodes, aux pensées subtiles et abstraites. De là l'ignorance des peuples et leur dépravation. Pour prévenir ce malheur, un prédicateur doit bien se pénétrer de cette vérité : Prêcher sans se mettre à la por-

tée de ses auditeurs, c'est 1° abuser de la parole ; 2° c'est s'écarter des règles de la véritable éloquence ; 3° c'est oublier les exemples de Jésus-Christ et des saints ; 4° c'est prévariquer contre son ministère ; 5° c'est la même faute que si on ne prêchait pas ; 6° c'est, sous certains rapports, une faute plus grande encore ; 7° c'est une faute sans excuse. M. Hamon, reprenant une à une chacune de ces assertions, les développe longuement ; nous y renvoyons le lecteur qui pourra consulter encore sur la même matière le P. Eudes, *Prédicateur apostolique*, saint Liguori, *Véritable manière de prêcher à l'apostolique*, lettre à un religieux de ses amis ; Muratori, *De l'éloquence populaire*, dans la *Méthode générale du catéchisme*, par Mgr Dupanloup, t. II, p. 5 et suiv. Les jeunes prêtres qui méditeront ces ouvrages apprendront qu'ils ne doivent pas composer dans leur cabinet des discours vagues destinés à tous les auditoires possibles où ils seront appelés à porter la parole, sans songer à approprier leur langage à la portée d'aucun auditoire particulier.

Mais il ne suffit pas de proportionner son discours à la portée des auditeurs, il faut, en second lieu, l'adapter à ses besoins, comme un médecin est tenu d'adapter ses remèdes aux besoins de ses malades. La prédication appropriée à l'état moral de l'auditoire, le force de rentrer en lui-même, de se faire l'application de ce qu'il entend, de voir clairement ce qu'il est et ce qu'il doit être. Or, un discours peut n'être point adapté aux besoins des auditeurs en trois manières : ou parce que la matière n'est pas en rapport avec ces mêmes besoins, ou parce qu'on néglige d'en faire l'application aux auditeurs, ou enfin parce qu'on leur en fait l'application d'une manière fausse et à contre sens. Dans le premier cas, le discours est déraisonnable ; car quoi de plus déraisonnable, par exemple, que de prêcher contre le luxe et le mauvais usage des richesses là où tout le monde est pauvre, contre l'ambition ou l'orgueil de César et d'Alexandre devant des femmes du peuple, contre les philosophes devant les simples et pieux habitants d'un village ? etc.

Dans le second cas, le prédicateur ne fait point de fruit. Les fidèles ne savent pas rentrer en eux-mêmes, ils craignent de se voir tels qu'ils sont ; c'est au prédicateur à leur appliquer ce qu'ils entendent, c'est là un des points essentiels de toute instruction. Nous aurons souvent occasion d'insister sur ce grave devoir.

Dans le troisième cas, l'application n'étant pas juste, la parole du prédicateur devient funeste ; si, par exemple, quand on parle du péché mortel, on ne cite que des désordres énormes et par conséquent rares, on porte ses coups en l'air et on ne combat que des chimères, ainsi on contribue à tranquilliser les pécheurs, on les rassure dans leurs désordres. Sous ce rapport, Massillon n'est pas toujours irréprochable.

Enfin le prédicateur doit encore adapter son discours aux dispositions des auditeurs. Cicéron tient pour une des premières qualités de l'orateur, cette finesse naturelle et perfectionnée par l'exercice qui sait discerner les pensées, les sentiments de son auditoire pour y approprier son langage. C'est qu'en effet tout le succès du discours dépend de là. Si on présente aux auditeurs la vérité d'une manière qui leur convienne, si par certains tours adroits on ménage leurs dispositions, on sera sûr d'être goûté, si on leur déplaît, on ne fera que les aigrir. Jamais on ne choque impunément un auditeur délicat et sensible. Le point capital est d'observer ce qui convient. Ce principe embrasse toutes les parties de la rhétorique, et cependant la nature nous incline à suivre une marche toute contraire, car quand les hommes ne font pas à notre gré ou qu'ils nous mécontentent, nous sommes portés à consulter notre humeur plutôt que leurs dispositions ; d'ailleurs les ménagements nécessaires sont doublement difficiles, difficiles à discerner et à observer : pour l'un, il faut beaucoup de réflexion ; pour l'autre, beaucoup de mesure.

Nous devons maintenant dire quelques mots de la manière d'adapter son discours à la portée, aux besoins et aux dispositions des auditeurs.

I. On se fait rarement une idée juste de ce que doit être un sermon pour être à la portée du peuple. Nous nous imaginons que les autres comprennent ce que nous comprenons nous-mêmes ou ce que comprendraient des gens instruits. Nous croyons aussi quelquefois que se mettre à la portée du peuple c'est parler un langage trivial, bas et négligé. Enfin, quelques-uns pensent que la bonne manière de lui parler c'est de dire les choses comme elles se présentent à l'esprit, sans préparation. Pour remédier aux suites funestes de ces erreurs, on doit se bien convaincre qu'un discours n'est à la portée du peuple que lorsque le prédicateur : 1° choisit un genre et un sujet proportionnés à ses auditeurs ; 2° dispose le tout avec ordre ; 3° l'énonce avec clarté.

Si les auditeurs sont pour la plupart peu versés dans la connaissance de la religion et dans la culture des lettres, l'instruction familière et catéchistique est le genre qui convient ; si, au contraire, ils connaissent déjà les vérités de la foi et ont reçu une certaine éducation, c'est le sermon, ou un cours de religion développé ; si enfin il y a mélange de ces deux classes d'auditeurs, il faut prendre un genre moyen, propre tout à la fois à se faire comprendre des ignorants et intéresser les savants. Quant au sujet ou au fond du discours, il ne faut choisir, pour les auditoires ordinaires, que des sujets simples, n'employer que des preuves accessibles à toutes les intelligences, des comparaisons familières, des traits d'histoire, etc. (*Voy.* Choix du sujet.)

Il faut disposer le tout avec ordre, que

tout soit à sa place.... (*Voy.* ÉCONOMIE, UNITÉ DU DISCOURS.)

Enfin, il faut s'énoncer avec clarté. (*Voy.* CLARTÉ.)

II. Pour bien adapter son discours aux besoins des auditeurs, il faut bien connaître le peuple à qui l'on parle, embrasser dans son discours les besoins des différentes classes d'auditeurs auxquels on s'adresse, s'attacher surtout à combattre les passions dominantes, les abus principaux qui règnent dans la paroisse.

Rien, en effet, de plus essentiel que la connaissance du peuple que l'on est chargé d'évangéliser. Si on est étranger, on s'informe près du pasteur du lieu, et, si on est soi-même pasteur, on tâche, par tous les moyens possibles, d'étudier son troupeau, en se servant des observations qu'on aura lieu de faire soi-même dans les rapports nécessaires avec le monde, des renseignements qu'on recueillera dans les conversations ou qu'on demandera adroitement aux uns et aux autres, de l'étude de son propre cœur, le meilleur livre où l'on puisse apprendre à connaître les hommes ; enfin de l'exercice même du saint tribunal, pourvu que ce soit avec une discrétion parfaite.

Il est aussi très-important de savoir embrasser, dans la prédication, les besoins des différentes classes d'auditeurs auxquels on s'adresse ; autrement, le discours serait sans intérêt comme sans utilité pour toute la partie de l'auditoire dont on ne parle pas. Mais comment pourvoir à tant de besoins divers dans un seul discours? Avant tout, il faut poser en principe qu'il y a dans presque tous les auditoires, 1° trois classes de pécheurs : ceux qui pèchent par faiblesse ou ignorance, ceux qui pèchent par habitude, mais qui n'ont pas encore étouffé les remords, et les pécheurs endurcis ; 2° trois classes de justes : ceux qui commencent à se donner à Dieu, ceux qui ont déjà fait quelques progrès, et ceux qui sont fort avancés ; 3° des personnes de différents états. Souvenez-vous, en composant un discours ou en le prêchant, des besoins de ces différentes personnes, et tout votre auditoire en retirera du profit. Ceci doit s'entendre principalement des prônes et des instructions familières.

Enfin, il faut s'attacher à combattre les passions dominantes et les principaux désordres du lieu où l'on prêche, car, par cela même que les vices dominent en ce lieu, ce sont les plus grands obstacles au salut ; ce sont les maladies auxquelles il est plus urgent de porter remède, et si on ne les déracine, ce seront celles qui feront le plus de victimes. Toutefois, en attaquant ces désordres il ne faut point prendre le ton acerbe de l'invective, il ne faut pas non plus présenter ces désordres comme plus graves ou plus communs qu'ils ne sont ; enfin on doit porter dans la peinture qu'on en fait une réserve extrême, pour ne souiller en rien l'imagination des auditeurs. Ajoutons qu'en peignant les désordres et en les déplorant, il faut toujours en indiquer les remèdes, soit généraux, soit particuliers.

III. Pour ce qui est de la manière d'adapter son discours aux dispositions des auditeurs, il faut distinguer deux hypothèses ; l'une lorsqu'après avoir étudié soigneusement son auditoire, on ne découvre aucun danger particulier de le blesser ; l'autre lorsqu'on reconnaît la nécessité de garder des ménagements. Dans le premier cas, il suffit d'observer les bienséances oratoires ; dans le second, il faut faire usage de ce qu'on appelle précautions oratoires. (*Voy.* BIENSÉANCES, PRÉCAUTIONS.)

Voy. Hamon, 78 ; Grenade, t. I, p. 96, 374 ; Audisio, t. I, p. 420 ; Vêtu, t. I, p. 162 ; *Pastoral de Limoges*, p. 694.

B

BIENFAITS DE DIEU. — Il est très-utile de prêcher souvent sur les bienfaits de Dieu, et de faire ressortir la reconnaissance à laquelle ces bienfaits nous obligent. « Je vous engage, écrivait saint Liguori à un missionnaire, à parler souvent de l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans l'institution du Saint-Sacrement, et de celui qu'à notre tour nous devons ressentir pour notre aimable Rédempteur. Tout ce qui se fait par la crainte du châtiment et non par amour, a peu de durée. »....

Il y a ici, dit M. Hamon, deux manières de traiter son sujet, l'une et l'autre également utiles.

La première est de montrer, dans un premier point, la grandeur du bienfait, et, dans le second, les obligations qui en résultent, c'est-à-dire la reconnaissance qu'on en doit avoir et les fruits qu'il en faut recueillir. Pour relever la grandeur du bienfait, on considère trois chefs de preuve : le bienfait en lui-même, celui qui le donne et celui qui le reçoit : 1° le bienfait en lui-même : on en démontre le prix en faisant voir combien il est excellent en soi, combien il nous est utile, peut-être même nécessaire, et, s'il y a lieu, combien il est multiplié et souvent réitéré ; 2° celui qui le donne : ici on fait ressortir, d'un côté, la dignité infinie du bienfaiteur qui veut bien abaisser ses bienfaits jusqu'à nous ; de l'autre, ce que lui coûte ce bienfait et l'affection plus que paternelle avec laquelle il nous le donne ; 3° celui qui le reçoit : et ici on démontre que c'est une personne vile qui n'a mérité en rien cette faveur, qui, au contraire, s'en est rendue horriblement indigne, et par les outrages faits à son bienfaiteur, et par l'insensibilité prévue pour le bienfait. Ces trois considérations peuvent se développer à l'aide du vers si connu :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Quis? Plus le bienfaiteur est élevé, plus le bienfait est appréciable : le don d'un Roi à un sujet est plus appréciable qu'un don d'égal à égal. *Quid?* quel est le bienfait en lui-même et ses conséquences ou ses avantages? *Ubi?* où a été déposé ce bienfait, c'est-à-dire à qui a-t-il été donné? à un néant rebelle et ingrat, connu d'avance comme tel. *Quibus auxiliis?* Les moyens employés pour conférer ce bienfait ne supposent-t-ils pas une bonté ineffable? *Cur?* Par pur amour, et loin d'avoir intérêt à conférer ce bienfait à l'homme, tout devait en détourner le bienfaiteur. *Quando?* Le temps où nous recevons ce bienfait en est une nouvelle preuve. Pour dire ensuite à quoi oblige le bienfait, on fait voir : 1° qu'il faut aimer le bienfaiteur et le remercier souvent, craindre de l'offenser, chercher, au contraire, à lui plaire en tout, et désirer, si on le pouvait, de lui rendre la pareille, de faire pour lui autant qu'il a fait pour nous ; 2° qu'il faut conserver précieusement le bienfait, en faire toute l'estime qu'il mérite, et surtout l'usage pour lequel il nous a été donné.

La deuxième manière de traiter les bienfaits de Dieu, est d'insérer la moralité dans les propositions mêmes de la division. Par exemple, si je veux prêcher sur la création, je dirai : Par la Création, Dieu est l'auteur de mon être, je lui dois obéir, premier point; il m'a fait pour lui, je dois tendre à lui, second point; il m'a fait à sa ressemblance, je dois l'imiter, troisième point.

Ou encore : Dieu, par la Création, est mon maître, je dois le servir, premier point; il est mon père, je dois l'aimer et l'honorer, second point.

Telle est la méthode qu'on peut suivre pour traiter les bienfaits de Dieu, comme la Providence, l'Incarnation, la Rédemption, la Grâce, l'Eucharistie, la Confession, etc. Le prédicateur, en s'attachant à ces règles, est sûr de donner toujours une instruction utile.

Voy. Hamon, p. 383 ; Grenade, t. I, p. 349.

BIENSÉANCES ORATOIRES.—On entend par *Bienséances* en général le rapport des paroles et des actions avec ce qui est dû aux personnes, à l'âge, au sexe, à la condition, aux époques, aux lieux, aux usages reçus et aux mœurs publiques. C'est dans ce sens que Cicéron les définit l'art de placer à propos ce que l'on dit et ce que l'on fait. *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur suo loco collocandarum.*

Considérées plus spécialement par rapport à l'art oratoire, les bienséances expriment un accord parfait des idées, des sentiments, du langage, de l'action, du silence même de l'orateur, avec les sujets, les circonstances, l'auditoire et ses qualités personnelles, en un mot, l'harmonie de l'ensemble du discours avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus important que cet art, comme il n'est peut-être aussi rien de plus difficile. Peu s'en faut, en effet, que ce que disait le comédien Roscius ne trouve ici son application, c'est-à-dire que le point capital de son art était de garder les bienséances, mais que ce point était aussi le seul que l'art ne pût enseigner. *Caput esse artis decere, quod tamen unum id esse quod tradi arte non possit.* (Cicéron, *de Orat.*, lib. I, cap. 29.) De l'aveu de Cicéron lui-même, rien n'est plus difficile à saisir et surtout à bien mettre en pratique : *Ut in omni vita sic in oratione nihil est difficilius quam quid deceat videre.* (*Ibid.*, n° 70.) Il n'est donc guère possible de soumettre cette matière à des règles fixes et invariables, parce que les devoirs de l'orateur changent avec les circonstances : ce qui a produit dans un temps, dans un lieu, devant une assemblée particulière le meilleur effet, ne pourrait souvent que fatiguer et déplaire dans un autre temps, un autre lieu, devant un autre auditoire, et cela uniquement parce que dans le premier cas le discours avait de l'à-propos tandis qu'il en manquait dans le second. C'est le bon sens qui doit surtout guider l'orateur. Cependant nous croyons utile de faire connaître ici les préceptes généraux donnés par les maîtres de l'art, parce qu'ils peuvent ouvrir l'intelligence des jeunes gens et diriger convenablement leur attention.

Un prédicateur, dit Maury, ne saurait respecter avec trop de scrupule les bienséances de la chaire afin que tout convienne également dans sa bouche. C'était l'avis que donnait Quintilien aux orateurs profanes dans le chapitre 1er du livre XI de ses *Institutions*, chapitre qui est un des plus beaux de l'ouvrage et que les ministres de la parole ne sauraient assez méditer.

Tous les préceptes sur les bienséances peuvent se réduire à trois chefs principaux : 1° la personne de l'orateur et celle des auditeurs; 2° le temps et le lieu où l'on parle ; 3° les choses et les personnes dont on parle.

1° Les bienséances oratoires par rapport au prédicateur lui prescrivent de ne rien dire ou se permettre qui ne convienne à son âge, à sa dignité ou à sa réputation. Les jeunes gens doivent parler autrement que des personnes vénérables par leurs années et leur expérience ; les simples prêtres autrement que les évêques ; et même jusqu'à un certain point, les vicaires autrement que les curés, parce qu'il est, dit avec raison le P. Grenade, des expressions qui sont bien placées dans la bouche des uns et qui ne le seraient pas dans celle des autres. Lysias ayant composé un discours pour la défense de Socrate voulut, avant de le prononcer, le lire devant ce philosophe. Celui-ci, après l'avoir entendu, lui dit : Le discours est très-beau, sans doute, il est très-élégant, mais il ne convient pas à Socrate. Lysias lui demanda alors pourquoi, le trouvant bon et bien fait, il le rejetait néanmoins comme ne lui convenant pas. N'est-il pas étrange, lui répondit Socrate, qu'une chaussure qui

est belle, ne soit pas propre à chausser les pieds de chacun?

En outre, le prédicateur doit éviter de parler de soi et se faire oublier le plus possible pour ne laisser penser qu'à la vérité qu'il prêche. Il est difficile de garder un ton convenable et on a presque toujours mauvaise grâce lorsqu'on se met en scène et qu'on occupe les auditeurs de sa personne; le *moi est odieux*, dit Pascal; il n'appartient qu'aux Massillon de parler des inspirations de leur cœur, aux Bourdaloue de leur expérience, aux Bossuet de leurs cheveux blancs; mais le pardonnerait-on à tout autre qui n'aurait pas la même autorité? Lisez la magnifique péroraison de l'oraison funèbre du prince de Condé. Vous admirerez Bossuet se mettant à la suite de tous les grands hommes de son siècle pour rendre hommage à la mémoire de son héros, et terminant le cortége qu'il a convié autour de sa dépouille mortelle. La gloire du nom de l'orateur rehausse l'éclat de cette pompe, il y a quelque chose de grand de voir ainsi le premier prélat de l'église de France suivre, pour ainsi dire, en cheveux blancs les funérailles du siècle dont il a été une des plus éclatantes lumières; mais à la place de Bossuet, mettez un homme ordinaire, vous ne verrez plus dans cette prétention que la satisfaction d'un amour-propre déplacé, et ce qui vous paraissait si beau deviendra ridicule à vos yeux. C'est ainsi que celui qui jouit d'une haute réputation peut se permettre bien des choses qui seraient impardonnables dans un orateur obscur ou inconnu. Est-on obligé de parler de soi? réduit à faire en quelque sorte son apologie? le ton qui convient est celui de l'honnête homme qui ne montre ni orgueil ni affectation.

Enfin il est de la bienséance pour toute sorte d'orateurs de ne jamais rien dire dont l'auditoire ait lieu de s'offenser, c'est-à dire de ne jamais parler fièrement, ni avec arrogance, avec audace, avec mépris, jamais d'une manière bouffonne ou triviale, mais de faire en sorte que tout le discours, comme le portrait de l'orateur, par un certain caractère de sentiments et d'expressions, représente une grande modestie, un cœur sensible, une douceur et une bonté naturelle pour tout le monde, et qu'on paraisse animé du feu de la charité, du zèle pour le salut de tous et d'une fervente piété.

C'est ce que saint Cyprien, ajoute Grenade, a particulièrement fait paraître dans tous ses discours, où l'on ne voit pas un seul mot qui puisse être attribué à la moindre pensée d'ostentation. L'air et le style de son dicours sont tels qu'on s'aperçoit partout que celui qui parle est un évêque vraiment chrétien et destiné à la gloire du martyre. Son cœur est tout enflammé d'une charité tout évangélique surtout dans son traité *De Lapsis*, lorsqu'il dit à son peuple: « Que ferai-je ici, mes très-chers frères? j'en suis extrêmement en peine. Que dirai-je et de quelle manière parlerai-je? certes, il est plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux; car qui serait si dur et si impitoyable que de demeurer les yeux secs au milieu d'une si grande désolation, et de voir ses frères tombés d'une chute mortelle sans faire retentir le ciel de ses cris? Je m'afflige avec vous, mes frères, je m'afflige avec vous; et je ne me console point sur ce que je suis demeuré moi-même sain et entier, puisqu'un véritable pasteur ressent plus vivement les plaies de son troupeau que son troupeau lui-même. J'entre dans tous les sentiments de votre cœur et je partage avec vous le poids de votre tristesse. Je gémis avec ceux qui gémissent, je pleure avec ceux qui pleurent et il me semble que je suis couché par terre avec ceux que l'ennemi a terrassés. »

Qui ne reconnaîtrait dans ces paroles et dans ces expressions, un zèle vraiment apostolique, un cœur tout rempli d'une ardente charité et d'une tendresse plus que paternelle? C'est cet esprit et ce courage, c'est cette douleur et ce vif sentiment de la perte de tant d'âmes que les prédicateurs doivent s'efforcer de faire paraître dans tous leurs discours, autant que possible.

Mais ne nous attachons pas autant ici à faire voir notre zèle qu'à éviter ses excès, car l'un approche fort de la vaine ostentation quand il y a le moindre excès, mais il ne peut y en avoir en l'autre. Or, entre tous les vices qu'on doit fuir, Quintilien marque principalement celui de l'ostentation d'un orateur qui parle de ses talents ou de ses vertus.

Les bienséances relatives aux auditeurs consistent à observer envers eux toutes les convenances, à adapter son discours à leur sexe, leur âge, leur caractère, leur esprit et leur position. On doit, dit M. Hamon, parler un langage différent selon qu'on s'adresse à un auditoire d'hommes ou à un auditoire de femmes, à des personnes âgées ou à des jeunes gens. « Ne reprenez pas un vieillard avec sévérité, dit saint Paul, mais usez d'humilité, de douceur et de prières comme envers un père; avertissez les jeunes gens comme vos frères, les femmes avancées en âge comme vos mères, les filles comme vos sœurs, en gardant toujours une parfaite chasteté. » (I Tim. v.) Et si l'auditoire est composé d'enfants, on sent qu'il faut encore un autre langage, éminent en simplicité et en clarté.

Il est aussi une manière de parler différente selon le caractère des auditeurs. Il y a des auditoires susceptibles qui veulent être traités avec délicatesse; il leur faut le langage de la douceur et de la condescendance; il en est d'autres où il est plus utile de parler avec vigueur et sans détour, il leur faut le langage de la fermeté et de l'autorité. Saint Paul prêche la douceur à Timothée parce que celui-ci était d'une humeur ardente, avait à gouverner les Ephésiens, peuple sensible qu'il fallait ménager, tandis qu'il prêche la fermeté à Tite, parce que celui-ci,

d'un naturel doux, avait à gouverner les Crétois, peuple farouche et grossier qui avait besoin d'être repris sévèrement. Enfin il faut avoir égard à l'esprit et à la position des auditeurs, parlant un langage plus simple avec les simples, un langage plus élevé avec les esprits cultivés, un langage d'insinuation avec les esprits hautains ou prévenus, un langage plus réservé devant les grands et les riches du monde, surtout si on veut leur expliquer leurs devoirs, leur reprocher leurs vices, leur luxe, leur ambition. Plus ils sont élevés, plus ils sont faciles à froisser. (*Voy.* AUDITOIRE.)

Le passage suivant de Bourdaloue donnera une idée de la manière dont on doit observer les bienséances à l'égard des auditeurs. Il s'agit de l'impossibilité qu'on prétexte quelquefois de pouvoir rompre certains attachements criminels. L'orateur en démontre ainsi la fausseté :

« Je ne le puis, dites-vous ; vous ne le pouvez ? et moi je prétends, souffrez cette expression, oui, je prétends qu'en parlant de la sorte, vous mentez au Saint-Esprit, et vous faites outrage à sa grâce. Voulez-vous que je vous en convainque, mais d'une manière sensible et à laquelle vous avouerez que le libertinage n'a rien à opposer ? ce ne sera pas pour vous confondre, mais pour vous instruire comme mes frères et comme des hommes dont le salut doit m'être plus cher que ma vie même : *Non ut confundam vos.* La disposition où je vous vois m'est favorable pour cela ; et Dieu m'a inspiré d'en profiter. Elle me fournit une démonstration vive, pressante, à quoi vous ne vous attendez pas et qui s'offrira pour votre condamnation, si vous n'en faites le motif de votre conversion. Ecoutez-moi et jugez-vous.

« Il y en a parmi vous, et Dieu veuille que ce ne soit pas le plus grand nombre ! qui se trouvent, au moment que je parle, dans des engagements de péché, si étroits, à les en croire, et si forts qu'ils désespèrent de pouvoir jamais briser leurs liens. Leur demander que pour le salut de leur âme, ils s'éloignent de telle personne, c'est, disent-ils, leur demander l'impossible. Mais cette séparation sera-t-elle impossible dès qu'il faudra marcher pour le service du prince, à qui nous faisons toute gloire d'obéir ! je m'en tiens à leur témoignage, y en a-t-il un d'eux qui, pour donner des preuves de sa fidélité et de son zèle, ne soit disposé à partir et à quitter ce qu'il aime ? Au premier bruit de la guerre qui commence à se répandre, chacun s'engage, chacun pense à se mettre en route : point de liaison qui le retienne, point d'absence qui lui coûte et dont il ne soit résolu de supporter tout l'ennui. Si j'en doutais pour vous, je vous offenserais, et quand je le suppose comme indubitable, vous recevez ce que je dis comme un éloge et vous m'en savez gré. Je ne compare point ce qu'exige de vous la loi du monde et ce que la loi de Dieu vous commande. Je sais qu'en obéissant à la loi du monde, vous conserverez toujours la même passion dans le cœur, et qu'il y faut renoncer pour Dieu. Et, certes, il est bien juste qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre et que j'en fasse plus pour le Dieu du ciel que pour les puissances de la terre. Mais je veux seulement conclure de là que vous imposez donc à Dieu, quand vous prétendez qu'il n'est pas en votre pouvoir de ne plus rechercher le sujet criminel de votre désordre et de vous tenir, au moins pour quelque temps et pour vous éprouver vous-mêmes, loin de ses yeux et de sa présence ; car, encore une fois, vous retiendra-t-il quand l'honneur vous appellera ? Avec quelle promptitude vous verra-t-on courir et voler au premier ordre que vous recevrez et que vous vous estimerez heureux de recevoir ? Quiconque aurait un moment balancé serait-il digne de vivre ? Oserait-il paraître dans le monde? N'en deviendrait-il pas la fable et le jouet ? »

Avec quel art ce grand orateur n'observe-t-il pas ici les égards qu'il doit et à son ministère et à son auditoire : il corrige ce que ses premières expressions paraissent avoir de choquant, il ne veut qu'instruire et ne peut confondre, il les rend eux-mêmes leurs propres juges. Quel tour ingénieux pour les intéresser en réveillant leur ardeur pour la gloire et leur amour pour leur souverain ! Toutes ses expressions sont mesurées, ses peintures naturelles, ses sentiments honorables ; mais ces ménagements et ces bienséances sont sans préjudice de la sévérité de la morale et de la solidité du raisonnement.

2° *Bienséances relatives au temps et au lieu.* — Les bienséances relatives au temps consistent dans le rapport du sermon avec la circonstance dans laquelle on le prononce ; par exemple, avec le mystère qu'on solennise ce jour-là, avec les cérémonies qu'on y fait, etc., etc. Or ce temps est tantôt triste, comme celui de la pénitence quadragésimale, tantôt joyeux, comme celui de Pâques ; le ton du discours doit y répondre ; il est tantôt libre et tantôt limité, et le discours peut, en conséquence, s'étendre ou se resserrer. Quelquefois les fidèles se réunissent pour entendre un discours solennel, dans une circonstance importante, telle qu'une grande solennité, une station de carême ou d'avent : les bienséances vous font alors un devoir d'orner votre discours, de le proportionner à la pompe de la solennité, à la qualité de vos auditeurs, parmi lesquels se trouvent peut-être bien des personnes venues par curiosité et qui resteront prises au divin appât de votre parole ; mais s'il ne s'agit que d'un exercice commandé par l'usage, tel que le prône, où vous n'avez pour auditeurs que de pieux fidèles qui ne demandent qu'à être édifiés, il est bien moins nécessaire de les attirer par les charmes du discours que de les toucher. Les plus vulgaires bienséances vous obligent alors à leur parler avec simplicité.

Fléchier nous donne un bel exemple de la manière dont un prédicateur doit observer les bienséances par rapport au temps, dans le début de son *Oraison funèbre de Le Tellier*.

« A quel dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'excite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserais-je à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde? »

Le lieu où l'on parle mérite également une attention toute spéciale. On tient un langage différent selon que ce lieu est public ou particulier, fréquenté ou solitaire, selon que l'on se trouve dans une ville ou dans une paroisse étrangères, dans un pensionnat de demoiselles, un collége de jeunes gens, une communauté de religieuses... Il est inutile d'insister sur ce point.

3° ***Bienséances relatives au sujet ou aux personnes dont on parle.*** — Les bienséances relatives au sujet consistent dans le rapport du style, du geste et du débit avec le sujet qu'on traite, rapport qui doit varier selon les circonstances, mais qui toujours doit être l'expression de sentiments analogues aux choses que l'on dit. Nous parlerons ailleurs du choix des sujets; disons seulement ici quelles sont les bienséances qu'il faut observer dans la manière de les exposer.

On a dit sagement que les objets ont différentes faces : il appartient donc à l'orateur de saisir celle qui convient le mieux à son but. Ainsi, dit le docteur Audisio, la pénitence chrétienne, considérée grossièrement, comme on le fait dans le monde, dans sa partie matérielle et extérieure, est tout hérissée de cilices, de jeûnes et de privations de tout genre; au contraire, considérée d'une manière plus intime et sous le rapport des consolations intérieures qu'elle tire de la grâce et de la croix de Jésus-Christ, elle est le plus pur, le plus exquis aliment des âmes, qui regardent comme le plus grand des bonheurs de souffrir quelque chose pour ce divin maître et de lui ressembler dans ses souffrances, afin d'avoir part un jour à sa gloire. Cela posé, si l'orateur me représente la pénitence sous sa face extérieure, au lieu de me sentir porté à l'aimer, je n'éprouverai pour elle que de l'éloignement; que si, au contraire, il me fait goûter l'onction intérieure dont elle enivre les âmes, je ne penserai plus à l'amertume de son calice, mais je l'épuiserai avec joie jusqu'à la lie avec mon Dieu. C'est la même pénitence qui est prêchée, et cependant, de ces deux manières de l'exposer, l'une la fait aimer et l'autre la ferait pour ainsi dire détester.

Il ne suffit pas de savoir sous quelle face on doit présenter son sujet, il faut encore connaître les limites dans lesquelles on doit le restreindre. En poussant trop loin certaines vérités, on désespère ses auditeurs; il faut les présenter sans rien exagérer, comme aussi sans rien diminuer. Un prédicateur sage ne les présentera qu'à mesure que le besoin s'en fera sentir, et jusqu'au point que semble exiger l'utilité spirituelle de ceux à qui il s'adresse. Et il est en toutes choses un point hors lequel il n'y a plus ni vérité ni exactitude. *Voy.* EXAGÉRATION.

Entre les bienséances relatives aux choses, on doit placer la manière de les colorer; et les couleurs du discours sont les paroles. Le prédicateur imitera en cela l'art des peintres, qui, au moyen d'une sage combinaison et d'une prudente distribution des couleurs, savent mettre, pour ainsi dire, les objets en relief et imprimer sur les visages humains un tel rayon de vie, que nous croyons voir les paroles sur le point de s'échapper de leurs lèvres. C'est ainsi que l'orateur donnera la vie à tout ce qu'il entreprendra de traiter; il fera parler convenablement un saint et un damné, un mondain dont le cœur est vide et mécontent au milieu des faux plaisirs et un juste qui se sent comblé de la félicité des bienheureux au sein des privations de toute sorte. Dans toutes les peintures il s'appliquera à mettre en vue la vérité simple et naturelle, telle qu'un goût délicat la suit et la décrit par un instinct secret et comme par inspiration.

Nous ne parlons pas des précautions que l'on doit prendre pour voiler certains sujets toujours extrêmement difficiles à traiter. Le prédicateur prudent qui déclamera avec zèle contre des vices honteux aura soin de couvrir ses pensées d'une manière habile, sans leur rien faire perdre de leur force. Nous en trouvons un bel exemple dans le sermon de Massillon sur l'enfant prodigue. Cet orateur jette sur les choses une espèce de gaze qui, en laissant apercevoir ce qu'elles ont d'odieux, en cache toute l'indécence.

Voy. Audisio, t. I, p. 411; Hamon, p. 114; Grenade, t. II, p. 182; Maury, p. 187; Vêtu, t. I, p. 247, 264; Marmontel, t. II, p. 81; Andrieux, p. 107; Papon, p. 194; Girard, p. 46; Gibert, p. 489; Sabatier, t. I, p. 124; Gisbert, p. 313; Collet, p. 244; Drioux, p. 56; Colin, p. 111; d'Aguesseau, t. I, p. 35.

BIENVEILLANCE. — Parmi les vertus nécessaires à l'orateur, la bienveillance est une des plus propres à assurer le succès de ses efforts; nous sommes naturellement portés à croire aux discours de ceux qui nous aiment. Si celui qui nous parle paraît nous vouloir du bien et chérir nos intérêts, il nous plaira et nous serons de son avis; mais s'il faut qu'on remarque de la sorte dans l'orateur profane un grand désir d'être utile, s'il faut qu'il paraisse bien disposé à l'égard de ses auditeurs et animé du zèle le plus pur, s'il doit avoir le cœur bon et aimer sincèrement les hommes, à combien plus forte

raison ces précieuses qualités doivent-elles se trouver dans l'orateur chrétien, dans le ministre de la parole sainte ! Oui, le prêtre doit user envers ses auditeurs d'un langage qui soit la fidèle et sincère expression du plus pur et du plus tendre amour ; mais le seul moyen de manifester dans son langage cette tendresse, cette effusion de charité qui émeut et nous gagne les cœurs, c'est de l'avoir effectivement en nous. Tâchons donc de l'exciter dans notre âme. Aimons, comme saint Paul, jusqu'à nous sentir disposés à donner notre vie pour le salut de nos auditeurs. Ecoutons l'Apôtre : *O Corinthiens ! ma bouche s'ouvre et mon cœur se dilate par l'affection que je vous porte; rendez-moi donc amour pour amour, je vous parle comme à mes enfants, dilatez aussi pour moi votre cœur...*; et aux Romains : *Dieu... m'est témoin que je me souviens sans cesse de vous. Je suis saisi d'une tristesse profonde, mon cœur est pressé d'une douleur violente. J'ai désiré devenir moi-même anathème pour mes frères ;* et aux Galates : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement !* et aux Philippiens : *Je vous ai dans le cœur... Dieu sait avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Mais quand même il devrait se faire une aspersion et une effusion de mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, j'en aurais de la joie en moi-même, et je m'en réjouirais avec vous tous.*

Est-il possible de ne pas aimer un cœur qui aime tant ? Est-il possible de résister à sa demande ? Nos auditeurs seront à moitié convaincus quand nous saurons leur adresser ce langage d'amour sanctifié par le plus pur et le plus vif accent de la religion.

C'est ainsi que la bienveillance se transforme en dévouement dans le ministre de la parole de Dieu. C'est ainsi que les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Évangile ont opéré la conversion de l'univers. Marchant, en effet, sur les traces de saint Paul, les saints docteurs et les Pères dominèrent avec le même empire les cités et les peuples confiés à leur sollicitude. Aussi quelle admiration, quel amour s'attachait à leur auguste ministère ! Avez-vous jamais trouvé dans l'histoire de l'éloquence antique un enthousiasme pareil à celui que soulevaient les patriarches d'Alexandrie et de Constantinople ? Athènes salua-t-elle le retour de son Démosthènes avec les transports qui accueillaient Athanase ou Chrysostome au retour de leurs fréquents exils ? La foule empressée répandit-elle jamais sur les pas des orateurs de l'antiquité des mots comme ceux-ci : *Mieux vaudrait que le soleil perdît ses rayons que Bouche-d'Or ses paroles?*

Il nous serait facile de montrer par l'histoire de ces grands hommes que cet enthousiasme avait son origine dans ces rapports intimes qu'ils savaient établir entre eux et leur auditoire.

« Je me suis étendu, disait saint Chrysostome, jusqu'à une sorte de diffusion et jusqu'à une prolixité sans mesure, peut-être sans exemple. Je n'étais plus maître de l'ardeur qui dévorait mon âme et dont les transports redoublaient avec mes paroles elles-mêmes. Mais c'est vous qu'il faut en accuser ; ce sont vos applaudissements et vos acclamations extraordinaires qui m'entraînaient dans ces écarts. Ainsi la flamme, dont la fournaise s'allume, n'est point, à ses commencements, vive, éclatante, mais bientôt, se faisant jour à travers les corps étrangers qui l'environnent, on la voit qui s'élève, s'échappe et s'emporte ; de même, croissant avec l'affluence et l'ardeur progressive de mes auditeurs, mon zèle a franchi toutes les bornes ; et cédant au plaisir que vous goûtiez à m'entendre, je me suis abandonné, malgré moi-même, à toute la fécondité du sujet que j'avais entrepris. »

Et si vous voulez savoir le ressort qui agissait avec une si puissante énergie sur des esprits et des sentiments si divers, écoutez ce magnifique transport de charité :

« Vous me tenez lieu de père, de mère, de frères, d'enfants ; vous êtes tout pour moi, et je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible, en comparaison de ce qui vous touche. Je n'aurais pas à répondre de vos âmes, que je n'en resterais pas moins inconsolable si vous veniez à vous perdre, de même qu'un père ne se console point de la perte d'un fils, quoiqu'il ait fait tout ce qui fût en son pouvoir pour le sauver. Que je sois un jour trouvé coupable, que je sois justifié au redoutable tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de mes sollicitudes et de mes craintes, mais que vous soyez sauvés tous sans nulle exception, tous à jamais heureux ; voilà ce qui suffit et ce qui est nécessaire à mon propre bonheur... Eh ! qu'importe encore par qui vous soyez sauvés, pourvu que vous le soyez ? Si quelqu'un s'étonne de m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il ignore ce que c'est qu'être père. »

Quelquefois tel était l'enthousiasme, qu'il était interrompu par des applaudissements dont s'effrayait sa vertu :

« L'église n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter pour le seul amusement. Que je remporte de ce temple l'assurance que mes efforts seront secondés par les vôtres, voilà ce que je veux. C'est là quelque chose de plus désirable, de plus précieux que tous vos applaudissements. Quel avantage me revient-il, à moi, de ces bruyantes acclamations et de ces louanges tumultueuses ? La seule louange à quoi j'aspire, c'est que vos œuvres fassent reconnaître la vérité que je vous prêche. »

C'est par les mêmes liens que saint Ambroise enchaînait le peuple de Milan dans la basilique Portia :

« J'aperçois dans cette assemblée une agitation soudaine et extraordinaire ; vous vous empressez autour de moi avec inquiétude. Quelle en peut être la cause ? Avez-vous donc craint que je n'abandonnasse l'Eglise et que je ne vous quittasse pour me sauver ?

Mais vous avez pu connaître la réponse que j'ai faite... que si l'on m'arrachait par la violence, on pouvait en arracher mon corps et non pas mon esprit... De quoi donc êtes-vous troublés ? Je ne vous abandonnerai jamais volontairement... Ni les soldats qui nous environnent, ni le bruit de leurs armes, ne peuvent rien contre ma foi. Seulement je tremble que, dans ce moment où vous me retenez, on ne prenne quelque résolution funeste à votre salut ; car je ne sais plus craindre et trembler que pour vous. »

Et cet élan si passionné de l'amour d'Augustin pour les hommes qui le fuyaient, qui le persécutaient :

« Vous êtes nos frères. — Ils ont beau nous dire : « pourquoi nous cherchez-vous? Répondons-leur : vous êtes nos frères. — Qu'ils nous disent : retirez-vous de nous; nous n'avons rien de commun avec vous. — Mais pour nous, nous avons bien des choses communes avec vous. Ne confessons-nous pas un même Jésus-Christ, ne tenons-nous pas à un même corps sous un même chef ? — Mais pourquoi donc me cherchez-vous, si, comme vous le prétendez, je suis déjà perdu ? — O folie, extravagance ! Eh ! pourquoi vous cherché-je, sinon parce que vous êtes perdu. — Vous insistez ? Si je suis déjà perdu, comment suis-je encore votre frère ? — C'est afin qu'on dise de vous : votre frère était mort, il est ressuscité ; il était perdu, et votre frère est retrouvé. »

Les vieux évêques du moyen âge domptèrent de même nos barbares ancêtres. Les apôtres du XVII[e] siècle civilisèrent ainsi les sauvages de l'Amérique, et enfantèrent les merveilles du Paraguay. Les missionnaires des derniers temps, par cette éloquence populaire et sympathique, surent prendre un pouvoir absolu sur les masses qui se pressaient autour d'eux. Partout, en un mot, les triomphes de l'éloquence découlent de cette sympathie qui circule de l'orateur à l'auditoire.

Voy. Girard, pag. 38 ; Audisio, tom. I, p. 424 ; Maynard, p. 251.

C

CANEVAS. — Nous dirons, à l'article ECRIRE, que, pour que la préparation d'un sermon soit suffisante, il ne faut pas se borner à un simple canevas, c'est-à-dire se contenter d'écrire ses divisions, ses sous-divisions et chefs de preuves. Ce conseil est de M. Hamon, et nous y souscrivons sans peine; mais si l'on veut donner au mot *canevas* un sens plus étendu, nous pensons qu'en plusieurs circonstances il suffirait.

« J'approuve, dit saint François de Borgia, la méthode de ceux qui renferment dans une seule page, d'une manière juste et abrégée, le sujet sur lequel ils doivent prêcher, qui même y ajoutent les paroles les plus propres à rendre leurs pensées et qui disposent le tout avec ordre. »

Tout le monde connaît les canevas de Fénelon. Cet illustre prédicateur déterminait en lui-même le plan de son discours et l'ordre qu'il voulait y suivre; ces traits principaux, il les écrivait avec une telle rapidité, qu'une foule de mots n'étaient écrits qu'en abrégé, et qu'une phrase très-courte indiquait souvent une partie considérable du discours. Mgr Dupanloup recommande d'étudier à fond ces canevas ; indépendamment, dit-il, du réel avantage qui se trouve à saisir d'un coup d'œil la forte conception d'un plan et tout l'ensemble d'un discours, à en suivre les mouvements et la marche logique, à observer la fécondité et la justesse de l'*invention*, la sagesse et l'habileté de la *disposition* des diverses parties, il y a aussi un certain plaisir à voir de près la méthode de travail particulière à un génie si élevé.

Un saint prêtre de Marseille, M. l'abbé Allemant, directeur de l'*OEuvre de la jeunesse* de cette ville, suivait la même méthode. « Il n'écrivait pas ses sermons, dit l'auteur d'une Notice publiée récemment dans l'*Ami de la Religion*, mais cela n'empêchait pas qu'il ne se préparât toujours fort solidement. Quelque grande que fût sa facilité, il aurait cru tenter Dieu, s'il était monté en chaire sans savoir le fond de ce qu'il avait à dire. Il faisait ordinairement des canevas fort courts, dont on a conservé un très-grand nombre.

« L'indication du sujet, la division toujours claire et naturelle, quelques textes, l'énoncé des pensées principales et de quelques détails de mœurs, c'est tout ce que contiennent ces canevas, qu'il écrivait très-souvent à genoux.

« Je trouve dans mes papiers le plan d'un des sermons de cet homme de Dieu, que j'avais pris dans le temps. Le voici : C'est un sermon sur l'amour que nous devons avoir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Cet « amour doit être, 1° dominant ; 2° crucifiant; « 3° zélé.

« 1° *Amour dominant.* — *Qui amat patrem aut* « *matrem plus quam me, non est me dignus.* « Exemple de saint Erménégilde, martyr. « Application aux amitiés dangereuses. Un « jeune homme fréquente un mauvais ami ; « on l'avertit de rompre avec lui ; il persiste. « Ce jeune homme n'a pas l'amour dominant « de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il préfère « un triste ami à Jésus-Christ. *Non hunc,* « *sed Barabbam.*

« 2° *Amour crucifiant.* — *Qui non accipit* « *crucem suam... Amor meus crucifixus est et* « *ego vivo ?* Détails de diverses croix. Bon- « heur de ceux qui renoncent à tout pour ne « plus connaître et aimer que la croix de « Jésus-Christ.

« 3° *Amour zélé.* — *Qui non zelat, non* « *amat.* Le zèle s'exerce surtout par la prière « et par la parole. *Nos vero orationi et mini-* « *sterio verbi instantes erimus.* Le ministère « de la parole n'appartient qu'aux prêtres ; « mais un jeune homme, qui a l'amour zélé, « prêchera par son exemple qui est une pa-

« role muette ; il prêchera aussi par ses dis- « cours dans les conversations particulières. « Un petit enfantin de dix ans peut prêcher « en donnant de bons conseils à ses petits « amis, selon son âge. »

L'auteur de la Notice sur M. Allemant continue en ces termes : « La prédication sur simple canevas a d'incomparables avantages, entre autres celui-ci qu'on ne saurait trop remarquer, et qui est peut-être le plus grand de tous : dans cette manière de prédication, la préparation prochaine étant très-facile, on peut prêcher infiniment plus souvent : on est pour ainsi dire toujours prêt à annoncer la parole de Dieu, et, chose souverainement précieuse, on peut toujours approprier son sujet aux besoins de l'auditoire et prêcher précisément le sermon qui va. Au lieu que celui qui est obligé d'écrire et d'apprendre tout par cœur, ne peut, le plus souvent, donner que les sermons qu'il a. Tel ce prédicateur qui, le jour de la Pentecôte, prêcha, dans une grande paroisse de Paris, sur la médisance. L'orateur eut beau faire voir que ce sujet se rattachait très-bien à la fête du jour, parce que les apôtres, en sortant du cénacle avaient été en butte à la malignité des langues, il demeura évident qu'il n'avait pas choisi ce sujet-là parce qu'il allait, mais parce qu'il l'avait. »

Ceux-là feront quelque chose de singulièrement utile, qui essayeront de remplir eux-mêmes quelques-uns des canevas de Fénelon. Ce serait travailler sur le génie d'un grand homme. Mgr Dupanloup croit que cet exercice aurait un extrême intérêt, élèverait la pensée, donnerait une grande émulation et un mouvement singulier à l'esprit, et révèlerait peut-être en plusieurs le secret du talent caché.

Mais il serait nécessaire d'avoir fait précéder cet exercice par la méditation approfondie du plan, et bon peut-être aussi de se soutenir, dans le travail de la composition, par la lecture d'un des plus beaux discours *écrits* de Fénelon.

CANTIQUES. — Des cantiques simples, pleins de doctrine, chantés sur un air facile et par tout un peuple, sont incontestablement un moyen très-puissant d'instruction, d'édification, d'entraînement. Ils rendent gloire à Dieu, gravent dans la mémoire les vérités du dogme et de la morale, attirent à l'église les indifférents, font oublier les chants profanes, et souvent ils ont suffi à remuer et à toucher les cœurs.

« Le P. Maunoir avait composé des cantiques spirituels sur les principales vérités de la religion ; il les avait écrits à genoux devant une image de la sainte Vierge, priant cette divine épouse du Saint-Esprit de lui procurer ses lumières et son onction, afin de rendre ses cantiques instructifs et touchants. »

Ainsi s'exprime l'auteur de sa Vie. Plus loin il ajoute : « Ces cantiques, que tout le monde savait et que tout le monde chantait, faisaient plus d'effet que les sermons et les catéchismes. »

Ce saint missionnaire avait trouvé le moyen de faire non-seulement du chant des cantiques dans l'église, mais de leur préparation dans tout autre lieu, un exercice très-utile. Ecoutons encore l'historien de sa Vie.

« Après le sermon du matin, l'ecclésiastique qui faisait l'office de chantre, conduisait le peuple hors de l'église et le menait ou dans quelque chapelle voisine, s'il y en avait quelqu'une, ou dans le cimetière, et là il apprenait à chanter les cantiques en les chantant lui-même. Mais de peur que le chant n'ennuyât à la longue, on l'entremêlait de quelques instructions. Ce chant était pour le peuple une espèce de relâche propre à entretenir la dévotion en délassant l'esprit. Il durait jusqu'au second sermon qui se faisait à dix heures. »

Cette réunion pour la préparation des cantiques doit être présidée par un missionnaire grave..... Elle commence et se termine par une courte prière. Les sexes doivent être séparés autant que possible, et tellement disposés qu'il n'y ait point d'abus à craindre. L'heure et le lieu dépendent trop des localités et des saisons pour être fixés d'une manière précise. L'illustre évêque de Langres, la gloire d'une Eglise si féconde en évêques distingués, dans une *Instruction pastorale* qu'il vient d'adresser à son diocèse sur le chant de l'église, donne les avis suivants sur le chant des cantiques :

« Le chant des cantiques doit être simple, afin d'être plus facilement pieux et populaire. Des cantiques dont l'exécution exige de la science et des efforts, et qui pour cela même ne peuvent être chantés par la foule, n'atteignent aucunement leur but, et de plus ils offrent souvent des inconvénients nombreux.

« Les mêmes cantiques doivent souvent être répétés, toujours pour ce même motif qu'ils doivent être populaires. Il est des paroisses où les personnes chargées de diriger le chant des cantiques s'étudient à trouver de nouveaux airs et quelquefois de nouvelles paroles pour chaque dimanche. Il arrive de là que les paroissiens n'en connaissent aucun, et que l'édification qui devrait en résulter en souffre notablement. Il importe de supprimer cet abus, et, de plus, il est à propos que le plus grand nombre des cantiques aient des refrains qui soient répétés par tout le monde, et surtout par ceux qui ne pourraient pas retenir les strophes entières.

« Le chant des cantiques ne doit être ni léger ni mondain. On doit éviter d'y appliquer des airs qui rappelleraient des souvenirs dangereux ou profanes ; on doit adopter de préférence ceux qui se rapprochent davantage du plain-chant. On peut faire accompagner les cantiques par les accords de l'orgue ; mais ici encore nous défendons l'usage de tout autre instrument, particulièrement celui du piano qui, par la nature même de ses sons, et du jeu qu'il exige, ne convient nullement au calme de la prière.

« On aura soin de conserver l'usage de certains anciens cantiques qui, avec leurs anciens airs, restent le type le plus pur de ce genre religieux et naïf : sans parler de ce

qu'il y a de foi dans les paroles, le chant lui-même de ces pieuses vieilleries est ordinairement très-bon ; et, puisque l'occasion s'en présente, nous ferons remarquer, avec le cardinal Bona, que jamais un peuple n'a changé le caractère de sa musique primitive, sans que ce changement n'ait été un malheur pour la musique elle-même et pour les mœurs publiques.

« Quand on a fait choix de cantiques convenables, ce qu'il faut tâcher d'obtenir, c'est que la masse du peuple les chante dans l'église.— Pour arriver à ce résultat, il faut former au chant le plus de monde possible; placer le chœur des jeunes gens qu'on a formés, de manière à ce qu'il dirige et entraîne la masse des hommes, et le chœur des jeunes personnes de manière à entraîner la masse des femmes. Il faut éviter aussi les chants difficiles, préférer ceux qui sont populaires ou qui le deviendront facilement; faire accompagner le chant par l'orgue, s'il est possible.

« Si pendant la messe, dite de mission, on ne fait point la méditation ou l'explication des cérémonies, on peut chanter des cantiques depuis l'introït jusqu'au *Sanctus*, et depuis la communion jusqu'à la fin. A l'élévation on chante un motet en l'honneur du saint sacrement. Après la bénédiction du prêtre, cantique d'invocation au Saint-Esprit, puis sermon ou catéchisme.

« Le soir, à l'heure désignée, chant d'un cantique analogue au sujet qu'on doit traiter, à moins qu'on ne veuille surprendre son auditoire par un sujet inattendu; suit la glose, après laquelle chant d'invocation au Saint-Esprit; à la place de l'*Ave Maria*, invocation à la sainte Vierge. Si l'orateur trouve cette méthode avantageuse pour son auditoire et pour lui, il peut faire chanter un couplet en harmonie avec son sujet, après sa première partie. Dans ce cas, il convient qu'un des chœurs soit prévenu d'avance.

« Le sermon fini, chant du *Parce*, qu'on peut alterner avec quelque couplet d'un de nos meilleurs cantiques : *Mon Dieu ! mon cœur touché;* puis *Tantum ergo* avec le verset et l'oraison du saint sacrement ; ensuite motet ; le peuple aime à chanter *Mon doux Jésus*, dont l'air est onctueux. Après le salut ou les avis, cantiques du départ, ou, pour varier, autre cantique bien connu, analogue aux vérités traitées dans la soirée.

« S'il se trouve dans la localité une société philharmonique, une musique militaire, des ressources, enfin, pour composer un orchestre, le missionnaire ne négligera pas ce puissant moyen que lui offre la Providence d'augmenter le concours, d'embellir les cérémonies, de remuer et d'attendrir les cœurs. Si tous les jours il peut faire accompagner le chant des cantiques par quelques instruments ou par l'orgue, il veillera à ce que cet accompagnement n'étouffe pas les voix et laisse au chant ce qu'il doit avoir d'intelligible, de simple et de populaire ; mais il réservera pour les cérémonies l'action puissante de son grand orchestre. Le discours sur les morts interrompu par une musique funèbre, la publication de la loi, la consécration au Sacré-Cœur, relevées par d'éclatantes fanfares, la plantation de la croix précédée d'une marche triomphale, voilà ce qui souvent a électrisé tout un peuple; mais pour que l'orchestre charme les oreilles, sans distraire les yeux, le missionnaire aura toujours soin de le placer dans l'église de manière à ce qu'il soit entendu sans être vu ; par exemple, derrière le maître-autel, dans une tribune ou dans une chapelle enfoncée. En outre, qu'on n'exécute rien qui ne soit su parfaitement et qui ne s'harmonise très-bien avec le sujet traité par l'orateur. »

Voy. Nampon, *Manuel du Missionnaire*, pag. 94.

CATÉCHISME. — Il est aisé de voir que le catéchisme n'est pas étranger à l'éloquence de la chaire, puisque, comme tout autre orateur sacré, le catéchiste cherche à faire pénétrer la parole divine dans les esprits et dans les cœurs de ceux qui l'écoutent, pour y porter la lumière et la persuasion. Cet emploi, l'un des plus importants du ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé ni assez respecté ; c'est le vrai et peut-être le seul moyen pour un pasteur qui entre dans une paroisse ignorante, d'y répandre la lumière. Ses prônes, ses instructions et tout son ministère seront à peu près sans fruit, s'il ne s'applique d'abord à faire de bons catéchismes, à bien graver dans l'esprit et le cœur des enfants et des ignorants les premiers éléments de la religion, à leur en inspirer l'estime et à faire naître en eux le désir de la connaître. Un curé, qui a la consolation d'être chargé d'une paroisse bien instruite, trouvera dans les catéchismes les moyens les plus efficaces pour entretenir et augmenter la science de Dieu. Pour peu qu'il l'y néglige, la jeunesse tombera bientôt dans l'ignorance et de là dans les écarts où la fougue des passions n'entraîne que trop souvent ceux mêmes qui sont formés avec soin; les désordes se multiplieront et peu à peu ce champ fertile ne produira plus que des ronces et des épines.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'Eglise ait toujours fait de cette fonction une obligation extrêmement grave et que le concile de Trente, en particulier, ordonne aux évêques d'employer même les censures ecclésiastiques, s'il est nécessaire, pour obliger les curés de faire le catéchisme dans leurs paroisses, au moins les dimanches et les jours de fête. Dans quelques diocèses, il est défendu, sous peine de suspense, de rester plus de quinze jours sans faire le catéchisme, sauf pendant le temps de Pâques et pendant les trois mois que durent les grands travaux de la campagne.

On se plaint quelquefois que cette fonction est ennuyeuse et sans éclat. Sans doute il est pénible de répéter sans cesse les mêmes choses à des enfants volages, incapables, en quelque sorte, d'application, et qui se refusent aux soins que l'on prend d'eux; mais quelle était la règle du grand Apôtre ? d'être faible avec les faibles, de se faire tout à tous

pour les gagner tous à Jésus-Christ, de donner le lait aux enfants, comme la nourriture solide aux parfaits, d'être au milieu de ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ, comme une nourrice au milieu de ses enfants. « Si nous trouvons fastidieux, dit saint Augustin, de répéter souvent aux enfants des choses communes et à leur portée, devenons, par amour, leurs frères, leurs pères, leurs mères, et quand nous leur serons unis de la sorte, nous trouverons nous-mêmes dans ce que nous leur enseignerons une certaine nouveauté. » Quant au peu d'éclat de cette fonction, nous dirons que ce n'est point par là qu'il faut juger de sa véritable grandeur, mais par le bien qu'elle peut opérer; et pour peu qu'on y réfléchisse on sera convaincu que c'est une des parties les plus importantes et les plus difficiles du ministère pastoral. Les plus grands personnages de l'Eglise n'ont pas cru que ce fût rabaisser leur génie et leurs talents que de les employer à enseigner aux enfants les éléments de la foi. Tout le monde sait que ce fut dans cet emploi que le fameux chancelier Gerson voulut passer les dernières années de sa vie. L'illustre cardinal Bellarmin, ayant été nommé archevêque de Capoue, ne se contenta pas de recommander instamment aux pasteurs des paroisses l'important ministère du catéchisme et de leur en tracer la règle; lui-même rassemblait les enfants dans sa cathédrale, leur y donnait, comme une bonne mère, le lait de la doctrine chrétienne, descendait jusqu'aux explications les plus simples du catéchisme et distribuait de temps en temps de petites récompenses à ceux qui avaient le mieux répondu. On rapporte la même chose de saint François de Sales. Enfin Bossuet et Fénelon, n'étant encore que simples prêtres, furent employés à diverses missions dans les campagnes, et, parvenus aux premières dignités de l'Eglise, ils parcoururent les villages de leurs diocèses en catéchisant les enfants et les pauvres.

Nous ne nous étendrons pas ici sur la manière de bien faire le catéchisme, sur les moyens et les industries qui peuvent en faciliter le succès. Ces détails seraient longs, et on les trouve dans une foule d'excellents ouvrages qu'il est aisé de consulter. Quiconque est chargé de cet emploi doit lire avec une attention particulière l'admirable traité de saint Augustin *De catechizandis rudibus*, et celui de l'*Education des filles*, par Fénelon, où ces deux grands hommes, après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière, ne dédaignent pas de proposer un modèle de la manière dont ils croient qu'il faut enseigner les principes de la religion. Peut-être serait-il difficile de trouver rien de plus complet et de plus pratique sur cette fonction que ce qu'en dit le *Miroir du clergé*. Les auteurs de cet ouvrage, s'appuyant sur l'autorité de Bossuet, Fénelon, Fleury, Rollin, recommandent instamment la méthode historique dans l'enseignement des vérités religieuses. Sans doute il faut, avant tout, se conformer à la méthode indiquée dans le catéchisme diocésain; il y aurait témérité et péril à vouloir innover de sa propre autorité dans une matière aussi grave; mais il n'en est pas moins vrai que le moyen le plus facile, le plus efficace de faire comprendre et retenir les vérités de la religion, surtout aux enfants, c'est de les enseigner par l'exposition des faits auxquels elles sont liées.

On peut consulter là-dessus Fénelon, Audisio, Dupanloup, la *Méthode de Saint-Sulpice dans la direction du catéchisme*, 1 vol. in-12, les ouvrages de MM. Devie, Hamon, Dieulin, etc.

CHAIRE. — Comme il appartenait excellemment aux successeurs des apôtres d'annoncer et d'expliquer l'Evangile aux peuples, et que dans les premiers siècles les évêques vaquaient seuls à la prédication, l'ambon, ou lieu éminent sur lequel se place l'orateur, a pris le nom de chaire. C'est sur le même ambon que l'on lisait l'Epître et l'Evangile. Les anciens Pères lui donnent par honneur le nom de tribunal. Quand les ambons eurent été supprimés, il fallait bien nécessairement établir des tribunes de prédication dans la partie la plus commode de l'église. Telle est l'origine des chaires monumentales qu'on élève depuis quelques siècles. Quelle est la place la plus convenable pour une chaire? Si l'on se porte à l'ancien usage de chanter l'Evangile en ayant la face tournée vers le nord, on jugera que, pour les églises dirigées de l'ouest à l'est, la véritable place de la chaire est du côté de l'épître. C'est en effet là que la chaire est placée dans beaucoup d'églises, où l'on a su conserver les anciennes traditions. Néanmoins aucune règle liturgique n'en détermine rigoureusement la place. Sous le rapport de l'harmonie qui doit régner dans l'ornement et l'ameublement d'une église, on conviendra que la chaire appliquée à une paroi latérale ne lui est guère favorable; c'est un hors-d'œuvre qui ne peut trouver son analogue. C'est ce qui a fait créer, notamment à Paris, ces bancs d'œuvre qui sont placés en face de la chaire, et dont le plus grand nombre encombrent et déparent nos églises. Outre les chaires fixes, on voit assez ordinairement dans les grandes églises des chaires roulantes ou mobiles, pour les catéchismes et autres exercices accompagnés d'instruction; nous reconnaissons à celles-ci une haute antiquité. Dans les grandes basiliques de Rome, il n'existe que des chaires de cette nature, qui sont placées facultativement dans diverses parties du temple, et même dans les carrefours et les places publiques. Nous terminerons en disant que le nom de chaire, *cathedra*, accuse très-manifestement son origine, qui n'est autre que l'ambon du haut duquel l'évêque instruisait le peuple. (Pascal, *Dictionnaire de liturgie*, art. CHAIRE.)

CHAIRE D'ÉLOQUENCE. — Depuis quelques années il s'est établi, dans la plupart des séminaires, un cours spécial pour former les jeunes ecclésiastiques au ministère de la prédication. L'institution d'une chaire d'éloquence dans ces pieux asiles est un progrès

auquel tout le monde doit applaudir : c'est une lacune dans l'éducation cléricale heureusement comblée.

Les jeunes prêtres qui n'ont pas suivi ce cours savent combien ils étaient novices, en débutant dans les paroisses, combien il leur en a coûté pour éviter les défauts qui se contractent ordinairement lorsqu'on est abandonné à soi-même, dans l'isolement des campagnes. Le talent de la chaire ne s'acquiert pas en un seul jour; on ne saurait trop le cultiver de bonne heure. D'ailleurs, le temps n'est plus où, pressés par les besoins impérieux des fidèles, les premiers pasteurs devaient hâter l'éducation des jeunes clercs; quand les églises étaient à peine organisées, quand les enfants demandaient du pain, et qu'il n'y avait personne pour le leur rompre, il fallait avant tout pourvoir aux nécessités du moment, et n'exiger d'un petit nombre de pasteurs que les qualités absolument essentielles; mais de nos jours, grâce à Dieu, il n'est plus de vide dans la presque totalité des diocèses : toutes les paroisses sont desservies, tous les troupeaux ont leur pasteur, et l'on peut enfin donner à l'éducation des séminaires le développement qu'exigent les sublimes fonctions du sacerdoce. Ne craignons pas même d'ajouter, avec M. Hamon, que « nous vivons dans un siècle où les vues de la foi ne suffisent plus pour concilier au prêtre l'estime et la vénération dont son ministère a besoin d'être entouré pour être utile. Il faut qu'il force par son mérite le respect des peuples; et ce mérite quel est-il? Nous n'hésitons pas à le dire, c'est en première ligne le talent de la chaire. Si un pasteur des âmes fait des instructions claires et solides, si l'onction de ses discours en égale la pureté et la grâce, si sa parole vive, pénétrante, captive et entraîne tout son auditoire, l'estime publique lui est assurée; mais s'il fait mal son prône, si ses discours, sans clarté comme sans chaleur, sans solidité comme sans onction, ennuient ses auditeurs, il sera déconsidéré dans sa paroisse autant que peu utile. Quelques esprits trop faciles à prévenir ont pris pour thermomètre de la considération réservée au prêtre, son plus ou moins d'habileté dans les sciences modernes que l'engouement de la nouveauté a mises à la mode; c'est une erreur. Quelque belles et intéressantes que puissent être ces sciences par elles-mêmes, quel que soit l'éclat glorieux à la religion qu'elles réfléchissent sur le prêtre de mérite qui s'y applique, il n'en est pas moins certain que si celui-là même qui les ignore remplit dignement le grand ministère de la prédication, aucun homme de sens ne songera à lui demander compte de ce qu'il ne sait pas et de ce qu'il n'est pas tenu de savoir, pas plus qu'on n'exige d'un médecin habile dans son art, qu'il soit bon astronome, ou d'un avocat savant dans la science des lois, qu'il soit bon chimiste. Si au contraire il prêche mal, possédât-il d'ailleurs toutes les sciences du jour, il pourra siéger avec honneur dans une académie, mais comme pasteur il ne sera pas estimé : les peuples comprennent très-bien que, si ce n'est pas une honte au prêtre d'ignorer les choses étrangères à son état, c'en est une de n'être pas habile dans la fonction principale de son ministère, qui est la prédication. »

C'est donc une belle et heureuse institution que l'établissement d'une chaire d'éloquence dans les grands séminaires, mais cette œuvre ne pourra obtenir un plein succès qu'autant qu'elle sera organisée d'une manière convenable. Il est vrai qu'à cet égard on doit s'en rapporter au zèle et aux lumières de ceux que l'Esprit-Saint a constitués nos maîtres, et qui veillent avec tant de sollicitude sur les établissements où se forme le jeune clergé qui est l'espoir de leurs diocèses. Toutefois nous oserons dire ici notre avis sur ce point important, et nous le ferons avec d'autant plus de simplicité, qu'on nous le pardonnera sans doute, en considération du motif qui nous y détermine.

Nous dirons d'abord comment il nous semble qu'un cours d'éloquence sacrée doit être organisé, et quels sont les travaux auxquels on doit appliquer les élèves. Mgr Dupanloup, dans la belle préface qu'il a mise à la tête des *Dialogues de Fénelon sur l'éloquence*, déplore l'usage qu'on a fait jusqu'ici, même dans les écoles où la religion préside, « de ces vaines rhétoriques, enseignement d'un langage prétentieux et guindé, phrases creuses et sonores, sans vérité ni sans fond, sujets faux et stériles, bons tout au plus à faire des déclamateurs plus ou moins enflés, plus ou moins ridicules. » Il voudrait qu'on fît quelque chose de sérieux, dans la plus belle des classes littéraires, dans celle où les jeunes gens ont plus d'aptitude à un travail profitable; il ajoute enfin qu'une classe d'éloquence sacrée *dans un petit séminaire* répondrait à cette exigeance du bon sens et de la raison.

Nous ignorons si Mgr Dupanloup lui-même est parvenu à introduire cette réforme dans le petit séminaire de Paris, dont il était autrefois supérieur. Sans doute il est aisé de comprendre combien serait avantageux pour les vocations ecclésiastiques un enseignement préparatoire, tel que le voudrait cet habile maître, tel que l'ont conçu des observateurs graves et expérimentés. M. Foisset et Mgr Parisis, évêque de Langres, ont écrit sur ce sujet des pages que tout le monde a lues; mais a-t-on mis la main à l'œuvre? a-t-on réussi dans les tentatives qu'on a osé faire? Il est permis d'en douter; du moins est-il à présumer que l'enseignement des petits séminaires se traînera longtemps encore dans les ornières d'où l'on s'efforce de le faire sortir.

Au reste, quand on parviendrait à modifier ainsi l'éducation des enfants qui se destinent à l'état ecclésiastique, un cours d'éloquence sacrée conviendrait-il à leur âge? produirait-il tous les fruits qu'on aurait lieu d'en attendre? Nous ne le pensons pas, car un cours de cette importance suppose une maturité de jugement, qu'il est rare de trouver dans de jeunes élèves à peine initiés aux

éléments de la littérature. On pourrait, peut-être, il est vrai, le proportionner à leur intelligence, l'adopter à la portée de leur esprit, mais un cours réduit de la sorte ne répondrait pas à la fin pour laquelle il serait établi. De quoi s'agit-il, en effet? de préparer les jeunes lévites au ministère de la prédication, de développer leurs talents naturels en les appliquant à des études sérieuses, à la méditation des sublimes vérités de la foi, de les familiariser avec le genre grave, sévère, pathétique, apostolique, qui convient à la parole de Dieu, avec toutes les diverses formes de style et de discours en usage dans la chaire chrétienne, depuis le simple catéchisme jusqu'au sermon le plus solennel. Si un cours d'éloquence ne s'étend pas jusque-là, il est, à notre avis, trop restreint; il est insuffisant, il ne laissera dans l'esprit des élèves que des souvenirs qui s'effaceront bientôt. C'est pourquoi nous croyons qu'une chaire d'éloquence proprement dite ne convient pas aux petits séminaires : qu'on y prépare les jeunes gens par de bonnes études, que les classes d'humanité et de rhétorique surtout y soient faites avec un soin tout particulier, qu'on y tente d'utiles réformes pour arrêter l'envahissement d'une déplorable littérature, on ne saurait trop le désirer; mais nous ne verrons là qu'une préparation éloignée aux graves exercices d'un cours d'éloquence auquel nous n'appellerons les jeunes élèves qu'au terme de leurs études théologiques. Nous croyons, en effet, que ce cours ne doit être établi que dans les grands séminaires, parce qu'il nous semble que là seulement il peut produire des résultats avantageux.

Mais le moyen de concilier une pareille institution avec d'autres exercices déjà peut-être trop multipliés? A cet égard on est encore loin de s'entendre. Dans quelques diocèses, on a cru pouvoir ajouter aux cours ordinaires de théologie le cours d'éloquence sacrée, en le rendant obligatoire pour tous les élèves depuis leur entrée au séminaire jusqu'à l'époque de leur sortie. Cette méthode, conseillée par M. Vêtu, nous paraît défectueuse pour plusieurs raisons; la première c'est qu'elle peut affaiblir les cours de théologie, en partageant l'attention des séminaristes sur une foule d'objets divers, dont un seul l'exigerait tout entière; la seconde, c'est qu'elle ne donne au cours d'éloquence sacrée qu'une importance tout à fait secondaire, et l'expose à devenir inutile pour la plupart de ceux qui le suivront; car quels fruits pourraient-ils retirer d'études sans cesse interrompues, d'exercices toujours incomplets, *de ces essais de composition* ou *de débit oratoire que l'on se bornerait à faire*, comme le veut M. Vêtu, *une ou deux fois seulement par semaine?* Evidemment un cours organisé de la sorte ne saurait former de bons prédicateurs. Nous préférons la méthode adoptée dans les séminaires, où le cours d'éloquence est exclusivement destiné aux élèves qui sont à la veille d'entrer dans le saint ministère, et qui ont terminé leurs études théologiques. Dans ces maisons, les trois premières années sont consacrées aux traités de dogme et de morale distribués de manière à pouvoir être appris dans cet espace de temps. L'année suivante, les élèves sont confiés au professeur d'éloquence, et suivent une classe particulière qui n'a d'autre objet que la prédication, sauf quelques instants donnés chaque jour à l'étude de certaines matières non moins importantes, comme nous le dirons ci-après. Voici, du reste, le plan qu'il nous semble qu'on peut adopter dans ce cours, lorsqu'on y consacre une année tout entière : 1° étude des préceptes; 2° étude et analyse des modèles; 3° composition et débit oratoire.

1° Il est évident que l'étude des préceptes doit être l'objet principal d'un cours d'éloquence sacrée. Il ne suffit plus ici de ceux que les élèves ont puisés dans la rhétorique de Girard, ou dans tout autre traité de ce genre. Quelque recommandables que soient les divers recueils destinés aux petits séminaires, ils ne conviennent plus aux ecclésiastiques que l'on veut former au ministère de la prédication : ils sont trop abrégés, trop minutieux; ils embrassent trop de genres à la fois. Ces livres élémentaires ont pu, dans le temps, être utiles à de jeunes rhétoriciens, leur donner une idée de l'art oratoire, développer peut-être leur goût et leur jugement; mais il faut à l'orateur chrétien des préceptes d'une autre nature. On peut connaître l'art de bien dire et ignorer celui de bien prêcher; on peut raisonner avec sagesse, revêtir ses pensées de formes élégantes, et s'abuser complétement sur la manière de composer un sermon, un panégyrique, un prône, de faire même un catéchisme.

Il importe donc beaucoup au succès d'un cours d'éloquence de bien discerner les préceptes qu'on doit livrer à la méditation des élèves. Il suffit, pour s'en convaincre, d'envisager un instant le but que l'on se propose; mais il n'est pas si facile de dire comment il faut procéder à l'enseignement de ces préceptes. Quelques professeurs ont cru devoir les recueillir eux-mêmes, et les rédiger en forme de résumé, qu'ils développent ensuite, ou qu'ils dictent à leurs élèves : cette méthode a de grands avantages et de nombreux inconvénients. D'une part, elle facilite le choix des meilleurs principes, des règles les plus importantes, des exemples les mieux appropriés; elle donne lieu à des recherches, à des observations nombreuses; elle intéresse les élèves en piquant leur curiosité et en fixant leur attention d'une manière plus précise sur tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art de la prédication, sur ce que Fénelon appelait *la fleur des préceptes*. De l'autre, elle impose une tâche pénible aux professeurs, obligés de travailler sans cesse, de parler longuement et de consumer un temps précieux, soit à développer leurs idées, soit à dicter le résumé de leurs recherches. Se bornent-ils à un enseignement oral, il est à craindre que leurs jeunes auditeurs n'oublient bientôt ce qui n'aura fait qu'effleurer leurs oreilles; croient-ils plus convenable de

dicter leurs cahiers mot à mot, l'expérience ne tardera pas à leur apprendre qu'un pareil exercice offre peu d'utilité, d'abord parce qu'il fatigue et rebute même quelquefois les élèves, ensuite parce qu'il ne laisse que quelques heures aux autres travaux du cours d'éloquence, tels que la composition, les analyses et les essais de débit oratoire.

Frappés de ces graves inconvénients, quelques professeurs ont cru pouvoir y remédier en mettant entre les mains des séminaristes un ouvrage élémentaire, un *Traité de la prédication*, où tous les préceptes de cet art fussent exposés d'une manière claire, simple, méthodique et intéressante. « Aidé de ce livre, dit M. Hamon, l'élève étudie les bonnes règles à loisir, en saisit l'esprit et la portée, en enrichit sa mémoire et son goût, en rend compte en classe et en confère avec son professeur, dont la tâche alors est aussi facile que profitable. Placé plus tard dans le ministère, le jeune prêtre n'est point réduit à des réminiscences vagues et confuses, il reprend en main son traité de la prédication, rafraîchit dans sa mémoire le souvenir des vrais principes, et s'attache ensuite à mettre d'accord, dans ses compositions, la pratique et la théorie. »

Nous avouons que cette méthode nous paraît la meilleure, et nous savons qu'elle a produit dans plusieurs séminaires des résultats satisfaisants. Il faut donc un livre spécial, un ouvrage composé tout exprès pour un cours d'éloquence, qui résume tous les principes de l'art considéré par rapport à la chaire chrétienne, qui traite de tous les genres de prédication, qui ne soit ni trop diffus ni trop abrégé, dont le style et la forme ne soient ni trop didactiques ni trop oratoires; un ouvrage, en un mot, qui puisse, à lui seul, tenir lieu de tous ceux qui ont été écrits sur cette matière.

Telle est l'idée que nous nous sommes faite d'un livre vraiment utile pour un cours d'éloquence sacrée. Ce livre existe-t-il? Nous l'ignorons encore, malgré d'actives recherches. Ce n'est pas qu'on manque de bons ouvrages sur la prédication, nous en avons d'anciens et de modernes. Les anciens ne répondent pas aux besoins de notre époque, nous en parlerons ailleurs. Parmi les modernes, nous citerons, entre un grand nombre d'autres, ceux du cardinal Maury, de M. Vêtu et de M. Hamon. Le premier de ces ouvrages, quoique cité fréquemment, est loin de nous satisfaire; nous en avons déjà dit les motifs. Le second, quoique inspiré par une pensée plus chrétienne, plus sacerdotale que le précédent, n'offre qu'un corps de doctrine sans unité, sans ordre, sans harmonie. Le troisième est beaucoup plus méthodique, mais il est trop diffus, du moins en certaines parties, et conviendrait mieux aux prédicateurs qui exercent déjà le ministère de la parole, qu'aux jeunes lévites qui s'y préparent. Nous ne parlons pas de quelques autres ouvrages, tels que les *Leçons d'éloquence sacrée*, par le docteur Audisio; le *Guide de ceux qui annoncent la parole de Dieu*; la *Rhétorique sacrée* de M. Arnaud; le *Cours de rhétorique sacrée* que Mgr Dupanloup a extrait des œuvres de Fénelon, etc., etc.; tous ces livres renferment d'excellents préceptes; il ne s'agit que de discerner celui qui répond le mieux à l'idée que l'on doit se former d'un cours d'éloquence.

Pour nous, après un mûr examen, notre choix s'est fixé provisoirement sur le *Traité de la prédication*, par M. Hamon. Chaque jour les élèves en lisent quelques pages, qu'ils méditent avec soin, et dont ils rendent compte en classe, en y ajoutant leurs propres réflexions; car ce n'est point ici un simple exercice de mémoire, une leçon apprise et récitée machinalement : ce genre écolier serait tout à fait déplacé dans un cours d'éloquence; c'est plutôt une conversation familière, dont l'objet, prévu d'avance et préparé soigneusement, se prête à tous les détails, se combine avec toutes les observations qui peuvent y avoir quelque rapport. Ce ne sont pas les expressions de l'auteur qu'il faut reproduire, ce ne sont pas des phrases et des formules que l'on doit apprendre par cœur; c'est le sens, la nature des préceptes, que l'on doit s'appliquer à bien concevoir; c'est l'importance des règles qu'il faut approfondir; en un mot, l'exercice dont nous parlons est une opération du jugement plutôt qu'un travail de mémoire, et l'expérience nous a appris qu'il est le seul vraiment utile, le seul dont on puisse retirer de précieux avantages.

2° A l'étude des préceptes on doit ajouter l'étude et l'analyse des modèles, en parcourant successivement et par ordre les plus beaux monuments de l'éloquence religieuse, tels que la Bible, les Pères et les prédicateurs français. Un choix fait avec intelligence est ici absolument nécessaire. On peut se borner à quelques passages des livres saints, par exemple, aux discours de Moïse, de Job, de saint Pierre et de saint Paul; à divers extraits d'Isaïe et de Jérémie, et à un petit nombre de psaumes. Il serait à désirer que les élèves les apprissent mot à mot, afin de se familiariser avec le genre des écrivains sacrés : l'étude de cette sublime éloquence excite l'imagination des jeunes gens, empreint de riches couleurs leur style et leur langage, et leur apprend à discerner les beautés oratoires renfermées dans le livre qu'ils devront avoir sans cesse entre les mains.

Après la Bible, leur attention doit se fixer sur les Pères. Il est sans doute impossible de parcourir en détail ces belles époques de l'éloquence : on peut les résumer dans une esquisse générale, en s'arrêtant néanmoins sur les principaux orateurs des premiers siècles, tels que saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostome, auxquels on devrait ajouter saint Bernard; mais il faut prendre garde de ne pas insister tellement sur les chefs-d'œuvre des Pères, que l'on ne puisse, en troisième lieu, consacrer un temps convenable à l'étude des orateurs français. C'est ici, en effet, un des points les plus essentiels d'un cours d'éloquence; c'est une mine que les jeunes prêtres ne sauraient

exploiter avec trop d'application. Il est inutile de faire observer que Bourdaloue et Massillon sont les premiers modèles qu'il faut mettre sous leurs yeux ; après eux, Bossuet, Fénelon, puis M. de Maccarthy, et enfin quelques prédicateurs moins relevés, tels que le P. la Colombière, si remarquable par l'onction de ses discours, Billot, Chevassus, Lambert, etc., etc.

Pour procéder avec ordre dans l'étude dont nous parlons, il faut, ce nous semble, commencer par faire connaître aux élèves la biographie du prédicateur dont on doit s'occuper ; leur mettre ensuite sous les yeux un court résumé de ses œuvres oratoires, sans entrer dans le détail de chaque sermon, puis les entretenir des divers jugements que les meilleurs critiques ont portés sur le caractère de son éloquence; comparer ces jugements les uns avec les autres, les apprécier à leur juste valeur et justifier ses propres observations à cet égard par la lecture de quelques passages du prédicateur dont il s'agit. Cet exercice est très-intéressant, il développe le goût des élèves et fixe leurs idées sur la plupart des auteurs dont ils seront toujours bien aises de savoir les qualités ou les défauts. Quand on leur a fait connaître de la sorte un prédicateur, ses ouvrages et son mérite, on leur fait analyser un de ses discours; cette analyse doit être suffisamment détaillée, semblable à celles que le P. Bretonneau a faites des sermons de Bourdaloue. Il serait utile que les élèves y ajoutassent quelques réflexions analogues aux études préparatoires dont nous venons de parler. (*Voy.* Analyse.) Ce travail serait ensuite lu en classe, ou du moins communiqué au professeur.

Mais, quelque avantageuse que soit l'étude des préceptes et des modèles, elle ne suffit point encore pour assurer le succès d'un cours d'éloquence; ces premiers exercices doivent être accompagnés d'un autre non moins essentiel : nous voulons parler des essais de composition. L'art oratoire, en effet, est au nombre de ceux que l'on ne peut bien apprendre que par l'application des principes ; il faut donc l'enseigner pratiquement aux élèves, en leur faisant composer des instructions, des prônes, des discours, selon les règles qu'ils étudient et les modèles qu'on a mis sous leurs yeux. Au début et durant quelques jours seulement, on pourrait se borner à leur faire lire avec attention une ou deux pages d'un sermon bien écrit, qu'ils méditeraient à loisir, dont ils s'efforceraient de retenir toutes les pensées principales ; puis, mettant le livre de côté, on les inviterait à reproduire par écrit ce qu'ils ont lu ; on comparerait leur travail avec celui du modèle, et on leur ferait discerner les défauts de leur composition. Cet exercice, quoique très-simple, est cependant très-utile aux élèves dans les commencements ; quand il leur sera devenu familier, on pourra le remplacer par un autre un peu plus compliqué. Supposons qu'ils aient fait par écrit l'analyse d'un prône ou d'un discours quelconque, qu'ils en aient bien compris le plan, qu'après l'avoir lu en classe le professeur leur ait fait remarquer comment l'orateur a fait une juste application de toutes les règles prescrites pour ce genre d'instruction; tandis qu'ils ont encore l'esprit plein du sujet, que leur génie est encore échauffé par l'étude qu'ils viennent d'en faire, ils essaieront de le recomposer en suivant pas à pas leur analyse, s'efforçant de reproduire, avec le fonds des idées, les figures et les mouvements de l'orateur, le caractère de son style, sa précision, son énergie, etc. Quelque temps après, un simple canevas, dicté ou développé par le professeur, devra leur suffire : la lecture et la méditation leur fourniront les détails nécessaires pour le remplir. Enfin, on pourra les affranchir de toute contrainte en leur laissant le choix du sujet, et en les abandonnant à leurs propres inspirations pour le plan, le style et tout l'ensemble du discours.

Au reste, l'expérience nous a appris qu'à cet égard il est bon de donner aux élèves beaucoup de latitude; aussi croyons-nous qu'il ne convient pas de leur imposer la composition d'un prône, par exemple, ou d'une homélie, comme une tâche qu'ils auront à remplir dans un espace de temps déterminé, de ne pas les astreindre avec rigueur à suivre tel ou tel plan, à traiter tel sujet plutôt que tel autre ; les élèves d'un cours d'éloquence ne sont pas des écoliers ; ils méritent la confiance du professeur et n'en abusent pas. Pourquoi créer à leur esprit des entraves et compromettre ainsi le succès de leurs efforts ? Lorsque l'un d'entre eux a fait choix d'un sujet, quand il a recueilli les pensées principales qui s'y rattachent et les a disposées dans un ordre convenable, il ne reste plus qu'à l'encourager en conversant avec lui sur la nature et l'importance de la matière qu'il veut traiter, en développant l'idée qu'il en a conçue, en lui suggérant des idées analogues, en excitant son imagination et surtout en éveillant dans son cœur les sentiments sous l'empire desquels il doit écrire, s'il veut faire un bon discours.

Il est avantageux de lire en classe tous les divers essais de composition, afin que les élèves puissent en faire la critique de concert avec le professeur. Cet exercice est un des plus intéressants du cours d'éloquence; il donne lieu à des observations très-utiles, et favorise singulièrement les progrès dans l'étude des bonnes règles. Le discours, après avoir subi l'épreuve de cette critique, doit être revu soigneusement par celui qui l'a composé, la forme en sera modifiée, s'il est nécessaire, le plan sera peut-être changé, les idées se combineront dans un ordre plus naturel ; on retranchera, on ajoutera, on transposera ; en un mot, tous les défauts qui ont été signalés disparaîtront, et ce nouveau travail sera soumis au professeur une dernière fois.

On dira peut-être qu'une pareille méthode est impraticable, parce qu'elle exige beau-

coup plus de temps et de liberté que n'en peuvent avoir d'ordinaire des séminaristes assujettis à une règle minutieuse et obligés de vaquer à d'autres exercices non moins importants que l'étude de l'art oratoire; mais on doit se souvenir de ce que nous disions tout à l'heure. Les élèves qui suivent le cours d'éloquence ayant terminé celui de théologie n'assistent plus aux classes de dogme et de morale; ils ont donc la libre disposition de la plus grande partie de leur temps, sauf la récitation du bréviaire, les exercices de piété et quelques instants donnés à l'Ecriture sainte, aux rubriques et à la diaconale; tout le reste de la journée peut être employé à la composition, à l'étude des préceptes, à la lecture ou à l'analyse des modèles. C'est au professeur d'éloquence à régler ces divers exercices; il ne doit pas se contenter de réunir auprès de lui ses élèves durant une heure de classe, il doit les visiter fréquemment dans leurs chambres, les voir chacun en particulier, les interroger, examiner leur travail, répondre à leurs questions, résoudre leurs difficultés, encourager leurs efforts, leur témoigner la confiance d'un ami, le dévouement, la sollicitude d'un père. Ces démonstrations d'intérêt souvent réitérées établissent entre eux et lui les rapports les plus aimables; elles excitent l'émulation, soutiennent la bonne volonté, facilitent l'accomplissement de tous les devoirs, et assurent en quelque sorte le succès de tous les efforts.

3° Mais nous n'avons pas dit encore tout ce que doit comprendre, à notre avis, le plan d'études destiné aux élèves d'un cours d'éloquence. Il est un exercice essentiel, absolument indispensable, qui exige toute leur attention et réclame une bonne partie de leur temps : nous voulons parler du Débit ou de l'Action oratoire. (*Voy.* ces mots.) Il ne suffit pas d'étudier les règles de l'action dans un auteur quelconque; il faut les appliquer, il faut s'exercer au maintien, aux gestes, au ton qui conviennent à la chaire; c'est l'unique moyen de se former à cet art difficile. Vainement lirait-on des volumes sur l'éloquence du corps, si l'on n'ajoute la pratique à la théorie, on ne deviendra jamais parfait orateur; c'est pourquoi nous désirons que les jeunes ecclésiastiques s'occupent soigneusement de cette partie essentielle de l'art. Il convient d'établir au moins deux exercices de déclamation par semaine, l'un en présence seulement des élèves qui suivent le cours d'éloquence, l'autre devant toute la communauté réunie. Dans le premier, on pourra se borner à débiter cinq ou six pages d'un bon sermon exactement apprises par cœur. Celui qui aura été désigné pour occuper la chaire en ce moment s'y préparera avec soin, se pénétrant bien de son sujet, se produisant devant ses condisciples avec une entière confiance, et regardant l'action qu'il va faire comme un exercice sérieux, utile, indispensable. On doit éviter de l'interrompre durant le cours du débit; mais quand il aura terminé, ses condisciples et le professeur lui adresseront les observations nécessaires sur le geste, sur le maintien, sur la prononciation, etc. Dans le second exercice, les élèves du cours d'éloquence prêcheront tour à tour un sermon de leur composition. Ce sermon, préparé, corrigé et appris soigneusement, subira une dernière critique aussitôt après qu'il aura été prononcé. Tout l'auditoire sera invité à le juger, séance tenante, et les observations auront encore pour objet le geste, le ton, l'attitude du prédicateur, tout l'ensemble du discours.

Mais ici on ne manquera pas de nous signaler un inconvénient; on nous dira qu'en s'exerçant de la sorte devant un auditoire supposé, les élèves ne peuvent avoir un débit naturel; que, ne sentant pas ce qu'ils disent, et ne prêchant que pour la forme, ils contracteront des habitudes vicieuses; ils se familiariseront avec un genre déclamatoire, faux, affecté. Cet inconvénient est réel, nous l'avons toujours compris; il serait possible cependant d'y remédier, en faisant envisager l'exercice non comme un rôle joué, mais comme un acte grave, de véritable religion, comme l'apprentissage d'un ministère dont on devra rendre compte à Dieu. On pourrait encore ne donner à traiter que des sujets convenables à la position et aux devoirs des séminaristes, qui deviendraient ainsi des auditeurs réels, et recommander à ceux-ci de profiter de ce qu'ils entendent, et de se l'appliquer sérieusement comme étant la parole de Dieu. C'est l'avis qu'un vénérable prélat donnait au professeur d'éloquence de son grand séminaire.

Enfin nous ajouterons, en finissant, qu'il serait utile d'habituer, ou plutôt d'exercer quelquefois les élèves à l'improvisation. (*Voy.* ce mot). Alors quelques notes, ou un simple canevas leur tiendraient lieu de discours écrit dans tous ses détails et rigoureusement appris par cœur. Les essais de cette nature ne pourraient cependant convenir qu'à un petit nombre, encore les exposeraient-ils à contracter de bonne heure une habitude contre laquelle on ne saurait trop les prémunir. Les jeunes prêtres doivent, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, écrire leurs sermons, et se tenir en garde contre une *abondance* qui est stérilité et paresse plutôt que facilité, onction et talent.

CHOIX DU SUJET. — Le premier objet de la sollicitude d'un prédicateur doit être de bien choisir le sujet de ses discours. Si le choix est bien fait, l'instruction plaît aux auditeurs et leur est utile, sinon elle est pour eux sans intérêt et sans fruit. Le sujet est le fondement du discours; or, quand un édifice manque par sa base, sa ruine est assurée.

Nous avons dit, en parlant des bienséances, qu'il fallait, avant tout, connaître l'auditoire devant lequel on doit parler, afin d'adapter le discours à ses besoins, à ses lumières et à ses dispositions. Ce point essentiel une fois établi, nous dirons que pour déterminer d'une manière convenable les sujets qu'il se propose de traiter, l'orateur doit avoir égard, 1° à son âge, 2° à son au-

torité, 3° à son genre de talent, 4° à la fin qu'il veut atteindre dans la prédication.

1° Il doit avoir égard à son âge. Un jeune prêtre, à son début, et encore sans expérience, doit s'interdire tout sujet délicat, tel que le mariage, l'impureté et autres vices relatifs à cette matière. Les fidèles seraient étonnés de l'entendre discourir avec assurance sur des matières que les hommes les plus expérimentés osent à peine traiter, et les libertins diraient peut-être de lui ce que l'un d'entre eux dit un jour d'un jeune vicaire qui prêchait trop naïvement sur le danger des fréquentations : « On n'est pas si savant sur cette matière sans être un peu coupable. »

Il ne convient pas non plus d'entreprendre, en commençant, de grands sermons, ni de traiter des sujets difficiles qui demandent un talent exercé et supposent de longues études; on doit débuter par des prônes, des homélies, des instructions simples et courtes sur des sujets faciles et pratiques, et peu à peu, si Dieu en donne les moyens, on s'élèvera à des compositions plus hautes.

2° Dans le choix des sujets, le prédicateur doit avoir égard à l'autorité que lui donne sa position ou sa réputation. Il est, en effet, certaines matières qui doivent être traitées avec force, avec une sainte hardiesse, qui exigent une action ferme et assurée, qui même n'excluent pas un ton d'empire et de commandement; mais il est manifeste que la personne de l'orateur ajoute beaucoup à l'effet que produisent de tels discours. Qu'un humble vicaire, par exemple, s'avise de prendre cet air inspiré, qu'un prêtre sans renom affecte de choisir ces sujets graves, réservés aux Ravignan et aux Lacordaire, on rira de l'importance qu'ils se donnent, et tous leurs efforts ne manqueront pas d'échouer. Ne prenons donc jamais conseil de l'amour-propre, ami exclusif des sujets qui prêtent le plus aux grands ornements et au triomphe de l'éloquence : fixer son choix d'après un si mauvais conseiller ce serait abuser de la parole de Dieu, et chercher à se faire valoir, au lieu de chercher à sauver des âmes.

3° Le prédicateur doit choisir des sujets qui soient, autant que possible, en rapport avec son genre de talent et ses dispositions personnelles. Rien n'est plus nuisible au succès de la prédication que de vouloir s'élever au-dessus de sa sphère, sortir de son genre et quitter le naturel. Le poëte a dit avec justesse :

> *Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam*
> *Viribus, et versate diu quid ferre recusent,*
> *Quid valeant humeri.*

Chacun a un caractère particulier qui le distingue, un genre d'esprit qui lui est propre; chacun a sa manière de concevoir, de sentir et de rendre ses pensées et ses émotions; tant qu'on s'en tient là on parle d'une manière raisonnable; si le discours n'est pas brillant, il est bon, et s'il n'annonce pas un homme de génie, il annonce un homme de goût et de bon sens.

Les grands hommes n'ont atteint la perfection qu'en suivant le genre qui leur était propre, et en cultivant la spécialité pour laquelle la nature les avait faits. Remplissez toute l'étendue de votre mérite, disait le cardinal de Retz; développez, autant qu'il est susceptible de l'être, le talent qui vous est propre, restez ce que vous êtes, ou plutôt devenez tout ce que vous devez être. Tel réussit à traiter un sujet doux et calme, qui échouera dans un autre d'un genre véhément; tel raisonne et prouve très-bien, qui ne sait pas l'art de toucher; tel fera de bons prônes, d'utiles catéchismes, qui écrira de mauvais sermons. Que chacun étudie donc avec attention le caractère dominant de son génie, et après avoir essayé les facultés sur divers sujets de raisonnement, d'imagination, de sentiments; qu'il suive avec constance le genre auquel il est le plus propre, alors il ne traitera que des sujets qui viendront se présenter naturellement à son esprit, et solliciter, pour ainsi dire, la préférence, par l'attrait et l'inspiration du goût.

Ainsi, la première étude à laquelle les jeunes orateurs doivent s'appliquer est celle de leur aptitude naturelle; ils régleront, d'après cette connaissance, le choix de leurs sujets et du genre d'éloquence qu'il leur convient d'adopter. De ce choix résulteront deux grands avantages : la *facilité* et l'*originalité*. Le docteur Audisio les expose en ces termes:

Premièrement, la *facilité*. En effet, comme alors, dit-il, les forces seront employées selon leur nature, et que l'on n'exprimera au dehors que les inspirations que l'âme trouve en elle-même, l'orateur n'aura pas besoin de se mettre à la torture pour la création de son travail, il n'aura qu'à bien diriger ses forces et à les seconder par les moyens les plus naturels; c'est ce que voulait dire Horace par ces vers :

> *. . . . . Cui lecta potenter erit res,*
> *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo ;*

c'est-à-dire qu'il verra alors les pensées venir se ranger, comme d'elles-mêmes, dans le discours, et avec des pensées, des expressions, des images, des figures dignes d'elles, et, pour complément, un geste et un ton de voix convenables. De là résultera pour l'orateur cette jouissance qui accompagne toujours l'exercice naturel de nos propres forces, et chez les auditeurs, ce sentiment de sincère approbation que l'on ne refuse jamais à qui atteint avec force et facilité le but qu'il s'était proposé. Au contraire, si l'orateur sort de la voie pour laquelle semble l'avoir fait la nature aussi bien que la grâce, il ne tardera pas à en être puni, en trouvant, à son grand détriment, sa nature même récalcitrante et indocile : dès lors, plus d'ordre dans ses pensées et dans ses discours, plus de lucidité et de précision dans ses expressions ; le travail, l'obscurité, la confusion, tourmenteront son âme, et se répandront, comme un voile ténébreux, sur tout ce qu'il dira.

Développons et particularisons encore davantage ce principe. La religion possède des genres d'éloquence très-divers, à commencer par l'humble catéchisme de ses en-

fants jusqu'aux pompeux éloges de ses héros. Il n'est qu'un nombre fort restreint d'âmes privilégiées de Dieu qui puissent se trouver également à l'aise dans tous ces genres. Donc quiconque aspire, et chacun le doit, à procurer solidement la gloire de Dieu et le bien des âmes, établira prudemment, après s'être étudié soi-même, quelle est l'espèce de prédication à laquelle la Providence le prédestine. S'il a une manière de parler unie et exacte, et que la nature lui ait refusé la sublimité des pensées, la vivacité des images, la grâce du style, la magnificence des figures, la chaleur et la véhémence du discours, qu'il se fixe ou au genre familier du catéchisme, ou au genre tempéré des instructions : telle est sa mission, et telle sera sa gloire et son talent. Catéchiste clair et exact, il obtiendra une réputation moins retentissante dans le monde, mais il aura un mérite non moins rare et non moins glorieux aux yeux des personnes vraiment pieuses et éclairées ; et, ce qui est bien plus important encore, il obtiendra de Dieu une couronne non moins grande, ou plutôt incomparablement plus précieuse : une couronne d'âmes. Tentera-t-il de remporter dans une autre carrière des lauriers, non pas plus solides, mais, selon lui, plus brillants ? il se fatiguera sans gloire devant Dieu et devant les hommes, et il verra se flétrir entre ses mains la couronne qu'il aura tant ambitionnée, et dont il ne restera plus qu'une vile cendre que le vent emportera. Méditons cette grande vérité, et hâtons-nous d'entrer dans la voie pour laquelle le Seigneur nous a faits.

Le second avantage que recueillera celui qui aura choisi un genre d'éloquence proportionné à ses forces, c'est d'imprimer à ses compositions un des plus glorieux caractères : celui de l'*originalité*. Ce caractère brille surtout dans ces grandes âmes qui, ayant la conscience de leur force, et sachant en mesurer la nature, s'élancent vers un but peu commun, et s'efforcent de l'atteindre d'une manière qui leur est entièrement propre ; d'où il arrive que les âmes variant comme les visages, leurs pas, ou plutôt leur vol prend une allure spéciale qui les distingue de tous les autres. Si ces esprits débutent par l'imitation, qui est la voie ordinaire, et comme le premier pas qui mène à la célébrité, ils choisissent des modèles tellement conformes à leur caractère, et s'identifient si intimement avec eux, que les deux esprits se confondent, et l'imitation se change en nature. Mais la flamme divine qui les anime ne tarde pas à prendre toute son activité; ils ne tardent pas à parcourir sans appui une voie où nul n'a laissé l'empreinte de son pied; ce qui veut dire qu'ils impriment bientôt à leurs discours le caractère éminent de l'originalité. Il n'en est pas ainsi de ces esprits timides qui, mesurant et compassant tous leurs pas sur les traces d'autrui, sont toujours, soit qu'ils pensent ou qu'ils écrivent, comme des enfants faibles, craintifs, vacillants, et jamais libres et sans entraves, c'est-à-dire jamais originaux. Pourquoi a-t-on dit d'Homère qu'il est plus difficile de lui prendre un vers, qu'à la main d'Hercule sa terrible massue? Parce que Homère est original. Nous en pouvons dire autant des prédicateurs classiques ; c'est-à-dire que nous ne saurions transporter dans nos discours leurs plus exquises beautés, sans que notre propre voix ne nous accuse de larcin, et que, bien plus encore, nous ne distinguions, à une certaine saveur propre et originale, chacune de leurs pensées, chacune de leurs périodes ; et pourquoi ? parce qu'ils pensent par eux-mêmes ; et comme leur esprit et leur cœur ne sont l'esprit ou le cœur d'aucun autre mortel, ainsi leurs conceptions et leurs pensées. Il est donc démontré qu'un choix convenable de la matière donne pour résultat à l'orateur la facilité et l'originalité.

4° Enfin, dans le choix de leur sujet, les prédicateurs ne doivent jamais perdre de vue la fin qu'ils se proposent. Cette fin importante, essentielle, c'est le salut de l'auditoire; c'est donc aussi vers ce but que doit tendre le discours. Or, pour l'atteindre efficacement, le discours ne doit avoir pour objet que des vérités *chrétiennes* et *pratiques* : voilà les seuls sujets entre lesquels doit se fixer le choix de l'orateur évangélique.

D'abord, il ne doit traiter que des vérités *chrétiennes*. Si notre ministère est le même que celui de Jésus-Christ, si notre parole est la sienne, il suit de là que nous devons tirer du sein même du christianisme les sujets que nous prêchons aux fidèles, et les leur présenter avec cet appareil de majesté redoutable que leur donne la religion. Cette conclusion est si manifeste, elle a une telle connexion avec la nature de l'éloquence chrétienne, qu'il faudrait pour la récuser avoir entièrement perdu l'intelligence ; et cependant il s'est introduit de nos jours un genre de prédication qui semble rougir de l'Évangile. Combien de prédicateurs affectent de ne traiter que des sujets philosophiques, métaphysiques, quelquefois même politiques. (*Voy.* ROMANTISME.) Il n'y a rien que de profane dans ces sortes de discours; on n'y trouve aucune vérité simple tirée du fond de la doctrine évangélique; on les dirait sortis de la bouche de quelque sage païen. Le docteur Audisio, en flétrissant cette méthode, qu'il appelle une plaie pour la religion, dit qu'il faut l'attribuer à deux vices, malheureusement peut-être trop communs de nos jours : le premier est un manque de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, le second est un amour démesuré de soi-même. Nous aurons lieu de développer ailleurs ces questions importantes.

Mais il ne suffit pas que les sujets de la prédication soient chrétiens, ils doivent encore être *pratiques*. Selon saint Thomas, les vérités que la religion nous propose sont de deux espèces : les unes regardent la croyance, les autres concernent les œuvres ; les unes humilient l'intellect, les autres domptent la volonté. Or la volonté est, bien plus que l'intellect, liée aux sens, enchaînée

aux objets matériels de ce monde ; la faute originelle a fait à la volonté une plaie plus profonde qu'à l'intellect ; aussi éprouvons-nous plus de répugnance à agir qu'à croire. En conséquence, comme c'est un devoir de notre ministère de porter un remède plus prompt et plus abondant là où le mal est plus grand, il est évident que notre prédication doit rouler plus fréquemment sur les vérités pratiques que sur les vérités spéculatives. Ah ! c'est le cœur de l'homme qu'il faut subjuguer, le cœur qui naît mortellement atteint par la souillure originelle, et où cette souillure, selon l'expression de saint Augustin, *est une seconde nature ;* ce cœur que tant et de si tyranniques passions entourent de leurs chaînes irrésistibles, ce pauvre cœur que tant d'amours terrestres viennent distraire misérablement du saint et éternel amour. C'est là qu'il faut constamment diriger nos efforts. Voilà la citadelle à laquelle il faut faire brèche avec toutes les armes que la religion met entre nos mains. Or comment arriverons-nous à ce but? en prêchant assidûment des vérités pratiques, des vérités propres non-seulement à instruire l'intelligence, mais à toucher, à sanctifier le cœur. Je dirai plus encore, nous devons assaisonner les vérités même spéculatives par des observations pratiques accommodées à la qualité des auditeurs; nous devons saisir les moindres occasions que nous offre notre ministère d'extirper un vice ou de planter une vertu. Tel est l'unique moyen de bien cultiver la vigne de Jésus-Christ; et ce divin Maître ne se contente pas de voir sa vigne ornée de fleurs stériles, il veut qu'elle soit enrichie de fruits substantiels qui produisent la vie éternelle. Telle fut la pratique constante de tous les grands orateurs.

« Il est, dit M. Dieulin, des prêtres qui, n'envisageant le ministère de la parole que comme une tâche à remplir d'une manière telle quelle, prêchent pour prêcher, et se déterminent, en quelque sorte, au hasard, dans le choix des matières.

« Plusieurs, dans le but peu évangélique de se conformer au goût du siècle, exposent une morale philosophique ou purement humaine, et s'attachent à discourir exclusivement sur les devoirs de la vie civile et les vertus naturelles et sociales, semblables à des rhéteurs qui se borneraient à ne faire de leurs auditeurs que d'honnêtes païens. Combien de curés catholiques prêchent des sermons dont la religion ne forme que l'accessoire et qui, communs à tous les cultes pourraient, selon la piquante observation de Maury, être débités au portique et au licée, dans les mosquées de Mahomet ou les pagodes de l'Inde. Les sujets à traiter en chaire doivent être vraiment religieux et embrasser tous les grands intérêts de l'homme chrétien. Louis XIV, ayant ouï parler des succès du P. Le Tourneux, qui faisait grand bruit dans la capitale par ses prédications, demanda à Boileau la raison des étonnantes conversions qu'opérait ce respectable religieux : « C'est, répondit le malin poëte, un homme pieux qui prêche l'Evangile, et Votre Majesté sait combien Paris aime la nouveauté. »

« J'ai connu, ajoute M. Dieulin, un curé qui, pendant le cours de sa vie pastorale d'un demi-siècle, ne prêcha jamais que contre le vol, les anticipations sur les propriétés d'autrui, les disputes, haines ou voies de fait, le cabaret, l'ivrognerie et les procès. Un autre, plus homme du monde que vrai prêtre, n'adoptait pour sujet de ses prônes que l'ordre, la propreté, la tempérance et la frugalité, l'honneur et la réputation, la bienfaisance et l'amitié, avec quelques conseils sur l'économie domestique et rurale, ou même sur l'inoculation du vaccin. Assurément nous ne prétendons pas jeter ici un blâme absolu sur les ecclésiastiques qui croiraient devoir par fois aborder ces sortes de matières ni leur interdire d'adresser de tels avis à leurs paroissiens ; car tout ce qui intéresse le bien-être, même matériel, des peuples ne saurait rester étranger à notre mission de pasteurs. Mais ne sommes-nous pas apôtres avant tout, évangélistes plutôt qu'économistes ou agronomes, et ne serait-on pas de l'accessoire le principal en s'adonnant à ce genre insolite de prédication extra-chrétienne ? »

C'est ici surtout que le prédicateur doit consulter les besoins de son auditoire. Les désordres dont la ville est le théâtre se rencontrent rarement dans les campagnes ; les vices des hauts rangs de la société ne sont pas ceux de la classe populaire. La libéralité, l'aumône, le détachement des biens du monde, la tempérance, la nécessité de la pénitence et de la mortification, voilà les vertus à recommander du haut de la chaire aux heureux du siècle. Les égarements contre lesquels on doit tonner devant une assistance composée d'opulents, c'est l'abus de la fortune et des plaisirs, l'excès des jouissances matérielles, le faste, la sensualité et la bonne chère ; tels sont les sujets qu'il est à propos de traiter au sein des localités riches et en présence d'hommes d'une classe supérieure. Dans des paroisses licencieuses et dépravées, on prêchera la pureté et les précautions conservatrices des mœurs, le renoncement aux satisfactions coupables, source de tant de chagrins et de misères domestiques et sociales. Aux ouvriers, aux indigents, qui n'ont que du pain et des haillons, c'est la résignation, la patience, la soumission à la divine Providence, qu'il faut surtout suggérer ; on les console admirablement, ces infortunés, en leur proposant les espérances de la vie à venir comme dédommagement aux maux de la vie présente, et comme moyen de sanctification dans leur déplorable état : voilà le texte qui convient spécialement à ces innombrables artisans et malheureux, dont le visage amaigri porte la triste empreinte de la souffrance et du besoin.

Certains curés se sont quelquefois montrés bien dépourvus de discernement dans le choix de leurs sujets de prédication et dans la manière de les traiter. J'en ai con-

nu qui s'escrimaient avec un zèle extraordinaire contre le faste, la mollesse, l'amour de la bonne chère, dans des paroisses dont tous les habitants étaient couverts de bure et n'avaient pas même pour nourriture cette viande grossière qui alimente partout le menu peuple. Ils ne manquaient pas, à l'ouverture du carême, de prêcher fort sérieusement la nécessité du jeûne à des ouvriers de fabriques et à de pauvres bûcherons privés de chaussure et de vêtements, pour qui même l'usage du pain était une sorte de luxe. Un homme de qualité vint un jour se plaindre auprès de moi d'un sermon où il prétendait avoir remarqué une personnalité offensante à l'égard de sa femme. Ce discours contenait de virulentes sorties contre les parures, les joyaux et les diamants; or il n'y avait dans la paroisse que la riche châtelaine qui portât sur elle de si précieux objets. Cependant le bon curé n'avait pas eu la moindre intention de faire aucune allusion, même indirecte; son seul tort était un manque de discernement : il avait bonnement copié son prône dans un sermonnaire de cour.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de faire observer que, dans les campagnes, la censure du luxe est le thème favori d'un trop grand nombre de prédicateurs, dont les discours, empreints d'une incroyable exagération, aboutissent plutôt, en surexcitant le dépit de ses partisans, à lui lâcher la bride qu'à lui opposer un frein salutaire. Il est, dans le monde, convenons-en, trop de femmes et de filles qui, cédant à cette passion de la vanité en quelque sorte inoculée à leur sexe, se montrent plus enivrées de frivolités et de bagatelles que soucieuses des qualités solides et sérieuses : pour elles, la couleur et la forme d'une robe, d'un bonnet, d'une chaussure ou d'un chapeau, sont affaire de la plus haute importance. Sans doute, loin de favoriser ces goûts ruineux et ces dangereuses inclinations, un pasteur s'efforcera de les prévenir et de les arrêter; et pour mieux réussir, il fera comprendre à son auditoire féminin qu'une exquise simplicité donne plus de grâce et de charmes à une jeune personne que tous les atours imaginables. Mais il y aurait de sa part une maladresse féconde en inconvénients de plus d'un genre si, après avoir fulminé du haut de la chaire contre les colifichets et les cheveux tressés ou bouclés, il prétendait encore procéder à la répression de la coquetterie par des refus obstinés d'absolution et de communion. Doit-il s'exposer à bouleverser toute une paroisse pour des causes aussi insignifiantes? Qu'on ne le voie donc jamais, s'érigeant dans la tribune sacrée en inspecteur des toilettes, mesurer ridiculement à ses paroissiennes la largeur des dentelles, la longueur ou l'éclat des rubans destinés à leur parure. Le luxe effréné, l'indécence, l'immodestie, voilà à cet égard ce qu'il lui faut combattre sans relâche, dans l'intérêt des mœurs et de la bourse même des fidèles : hors de là, qu'il laisse généralement à chacun toute latitude de se vêtir à son goût et à sa guise. Toujours capricieuses et variables, les modes ne se transforment-elles pas selon la diversité des lieux et des temps, et n'est-on pas obligé, malgré soi, de les subir, au moins à la longue? Tel sermonnaire qui criait, sous Louis XIV, contre les manches étroites et les robes à paniers, eût déployé sa verve, il y a quelques années, contre les manches larges, et anathématiserait aujourd'hui les coupes *à la Jeanne d'Arc*. Ce qu'il importe, c'est d'obtenir, par des avis pleins de mesure et adroitement ménagés, que personne ne franchisse, en ce point, les limites naturelles de sa fortune ou de son rang social, ni, par-dessus tout, celles d'une sévère décence : en visant plus haut, on dépasserait le but au lieu de l'atteindre, et l'on s'exposerait à de nombreux échecs.

Grenade, t. I, p. 307; t. II, 388; Maury, 47; Audisio, t. I, p. 63, 412; Vêtu, t. III, p. 462; Besplas, p. 49; Gaichiez, p. 63; Dieulin, t. II, p. 164; Hamon, p. 90.

CIEL. — Cette matière est difficile à traiter et a été l'écueil de plusieurs grands prédicateurs, parce que l'homme, dans cette vallée de larmes, connaît si peu le bonheur, qu'on manque de points de comparaison pour faire entendre la félicité dont Dieu enivre ses saints. Il n'existe guère que deux manières de traiter ce sujet : la première est de décrire, dans un premier point, le *bonheur du ciel* et de montrer dans le second les *moyens d'y arriver*, ou les fruits que doit produire en nous cette considération. La seconde manière est d'insérer la moralité dans le dogme et de dire, par exemple : *La foi du paradis doit détacher notre cœur de tous les biens de ce monde*, premier point; *nous enflammer de ferveur dans le service de Dieu*, second point; *nous remplir de patience et de courage au milieu des épreuves de la vie*, troisième point.

CIRCONSTANCES. — Les *circonstances* sont les accessoires d'un fait et peuvent être considérées sous trois rapports : ou elles précèdent l'acte, ou elles l'accompagnent, ou elles le suivent; c'est pourquoi on les appelle antécédentes, concomitantes et subséquentes.

Il n'est point de sujet oratoire dans lequel elles ne se rencontrent toutes ou presque toutes, fournissant à l'orateur qui les médite de quoi amplifier son discours. D'ordinaire elles sont traitées ensemble, parce qu'elles se prêtent un mutuel appui, mais rien n'empêche de les traiter séparément. Ainsi on amplifie sur les circonstances *antécédentes*, lorsque, non content d'avoir exposé le fait, on entre encore dans le détail de ce qui l'a précédé ou préparé. Cette manière d'amplifier, dit Grenade, peut servir principalement dans les choses que nous connaissons, par leur nature, avoir été précédées de plusieurs autres; car les causes, soit naturelles, soit morales, précèdent toujours leurs effets, et c'est par elles que nous parvenons à les expliquer. Ainsi nous pouvons nous en servir à traiter et à étendre ce passage de l'Evangile : *Il avait été révélé à Siméon, par le Saint-Esprit, qu'il ne mourrait point qu'il n'eût*

vu auparavant le Christ du Seigneur ; car on doit penser que cette divine révélation avait été précédée par plusieurs autres choses. Premièrement, ce saint homme, qui brûlait d'un ardent désir du salut des âmes et de la gloire de Dieu, était sans doute sensiblement affligé de voir que presque tout le monde était accablé et comme enseveli dans les ténèbres de l'infidélité ; que la justice était presque éteinte, même dans le petit pays de la Judée, et que la superstition et l'hypocrisie y régnaient presque seules, au lieu de la vraie religion. Il savait aussi qu'on ne devait attendre l'unique et souverain remède de tant de maux, que du seul avénement du Sauveur qui devait apporter au monde la lumière pour éclairer les nations. Ainsi il demandait sans cesse ce saint avénement par ses prières et par ses cris et les gémissements ineffables qu'excitait en lui l'esprit de Dieu dont il était rempli, sachant très-bien qu'il est écrit : *Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point et ne demeurez point en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermisse Jérusalem et qu'il la rende l'objet des louanges de toute la terre.* C'est pourquoi le Seigneur, toujours plein de miséricorde et de bonté, qui regarde la prière des humbles et ne méprise point leur demande, répond aux ardentes prières, aux cris, aux gémissements et aux larmes continuelles de ce bienheureux vieillard, par cette révélation si consolante et si agréable, qu'*il ne mourrait point qu'il n'eût vu l'oint du Seigneur.*

C'est encore ainsi qu'on peut fort bien s'étendre sur le dessein charitable pour lequel saint Dominique a formé, dans l'Eglise, l'établissement du saint institut de l'ordre des Frères Prêcheurs, étant certain que ce saint fondateur n'en aurait pas formé le dessein, qui est si grand et si relevé, s'il n'avait eu un zèle ardent pour le salut des âmes et une extrême compassion pour les pécheurs qui se perdaient, et s'il n'avait demandé longtemps à Dieu, par de ferventes prières, par des jeûnes et par des larmes continuelles, de répandre sur les hommes l'abondance des grâces célestes.

Amplifier par les circonstances qui accompagnent ou qui suivent la chose, c'est faire en détail le dénombrement de tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais, de commode ou de fâcheux qui accompagne toujours ou très-souvent la chose, ou qui en est une suite nécessaire ou très-fréquente ; comme si l'on voulait accuser quelqu'un d'avoir été l'auteur d'une guerre, on amplifierait sa témérité en cette manière. Sur qui rejettera-t-on la cause de l'épuisement entier des deniers de l'épargne employés pour tant de troupes étrangères, de la perte d'une si nombreuse et si brave jeunesse qui a péri dans les travaux et dans les combats ; des dégâts de nos champs, de l'enlèvement de nos bestiaux, du saccagement de tant de bourgs et de villages brûlés, de tant de villes et de forteresses ruinées, de tant de maisons pillées, de tant d'églises profanées, de la misère de tant de vieillards demeurés seuls, de tant d'enfants orphelins, de tant de mères devenues veuves, de tant de morts, de tant de deuil et de tant de larmes ? A qui, dis-je, imputera-t-on, outre ces maux, le dépérissement et la destruction des arts, le mépris des lois, l'avilissement et l'oubli de la religion, la corruption des mœurs ? Qui devons-nous, encore une fois, dis-je, plus justement accuser de cette foule de misères et de malheurs qui naissent de cette guerre, que vous seul qui en êtes l'auteur ?

Les rhéteurs ont compris toutes les circonstances concomitantes dans ce vers technique qu'il est bon de retenir :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando ;

ce qui exprime la personne, la nature de la chose, le lieu, les moyens d'exécution, les motifs, la manière et le temps.

Ce vers est encore ainsi conçu :

Quis, quid, ubi, qua vi, quoties, cur, quomodo, quando ;

ce qui ajoute une circonstance importante, celle du nombre de fois que l'acte a été commis.

Les circonstances servent à prouver qu'une chose est ou n'est pas, qu'elle est possible ou impossible, louable ou blamable..... Elles facilitent l'intelligence et l'exposition du sujet. Longin les regardait même comme une source du sublime. « Comme naturellement, dit-il, rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au grand, si nous savons faire à propos le choix des plus considérables, et si, en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps, car d'un côté ce choix et de l'autre cette réunion attachent fortement l'esprit. » (*Traité du sublime*, trad. par Boileau, ch. 8.) Le lieu, qu'on appelle des accompagnements et des conséquents, ajoute Grenade, est d'une merveilleuse utilité, soit pour relever et amplifier l'excellence des vertus par les choses qui leur conviennent, soit pour exposer la laideur et la turpitude des vices, par le dénombrement des maux et des funestes effets qui en naissent ; et cette manière d'amplifier est aussi très-nécessaire au prédicateur, lors principalement qu'il veut exhorter à l'amour et à la pratique de quelque vertu, ou à la fuite et à la haine de quelque vice que ce soit.

C'est ainsi que saint Cyprien, prêchant contre le pernicieux venin de l'envie et de la jalousie, l'amplifie élégamment par ces paroles : « Que personne ne s'imagine que ce vice se renferme en des limites fort étroites ; il s'étend extrêmement loin, et il n'est pas moins fécond que pernicieux. C'est la racine de tous les maux, la source de toutes sortes de calamités, la pépinière des crimes, et la matière de tous les péchés. De là naissent la haine et l'animosité ; de là vient l'avarice, lorsqu'on ne saurait souffrir qu'un autre soit plus riche que nous ; de là l'ambition, tandis que, pour s'élever plus haut que les autres, on méprise la crainte de Dieu, on néglige les enseignements de Jésus-Christ,

on ne prévoit point le jour du jugement; on est orgueilleux, cruel, perfide, impatient, colère, querelleur, sans qu'on puisse jamais se retenir depuis qu'on a une fois lâché la bride à cette passion. C'est l'envie qui est cause qu'on rompt le lien de la paix, qu'on viole la charité fraternelle, que l'on corrompt la vérité, qu'on déchire l'amitié pour former des schismes et des hérésies, par la douleur qu'on a de n'avoir pas été ordonné par l'évêque, ou parce qu'on ne veut pas obéir à celui qui nous a été préféré. »

Les plus célèbres orateurs nous offrent de nombreux exemples de l'heureux emploi que l'on peut faire des circonstances. Tel est le discours de Cicéron *Pro Milone*. Cet admirable chef-d'œuvre n'est que le développement des circonstances qui ont précédé l'action, qui l'ont accompagnée et qui l'ont suivie ; mais elles sont présentées avec tant d'art que chacune d'elles est un argument favorable à Clodius.

Les prédicateurs pourraient tirer un parti avantageux des mêmes considérations en parlant du jugement dernier et de l'établissement de l'Eglise, du sacrilége, etc. Nous nous bornerons à citer, en finissant, un passage de l'*Oraison funèbre de Turenne*, où Fléchier accumule les circonstances avec un art infini pour exciter davantage les regrets de la nation.

« Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues ; les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort ; l'armée en deuil est occupée à lui rendre les honneurs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort. Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans les campagnes ! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte ; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Tous entreprennent son éloge, et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique. »

Voy. Grenade, t. I, p. 247 ; Crévier, t. I, p. 66 ; Gibert, p. 132 ; Girard, p. 27 ; Arnaud, p. 320 ; Longin, p. 22 ; Drioux, p. 31.

CITATIONS. — Les citations sont une sorte d'autorités qui ne font pas toujours preuve par leur propre force, mais qui appuient les raisonnements de l'orateur. Dans le temps où l'érudition avait parmi nous le mérite de la nouveauté, tous ceux dont la profession était de parler en public faisaient usage de ce secours sans aucune mesure, et prodiguaient les textes de toute sorte. Nos anciens prédicateurs, entre autres, ne se contentaient pas de l'Ecriture sainte et des Pères, ils se flattaient d'être fort éloquents lorsqu'ils avaient rassemblé, dans une compilation barbare, qu'ils appelaient un sermon, divers lambeaux des poëtes, des historiens et des philosophes de l'antiquité. Le P. Gaichiez compare ingénieusement ces discours mélangés des principes de la religion et des axiomes du paganisme au *temple de Jérusalem bâti en partie avec les marbres et les cèdres du roi Hiram.*

Nous sommes bien revenus de cette manie ; nous nous croyons obligés de cacher l'érudition au lieu de l'étaler avec complaisance ; nous craignons les citations comme un écueil. Il y aurait peut-être un milieu entre l'ancienne ostentation et notre timide délicatesse : citer à propos et pour l'utilité réelle des auditeurs serait une pratique bien entendue, et nous ne croyons pas que l'on doive aisément y renoncer. Voici les règles que l'on doit suivre à cet égard.

Ire Règle. — Lorsqu'on cite l'Ecriture sainte ou les Pères, il ne faut pas toujours ajouter le texte latin ; il convient cependant de le faire quelquefois.

M. Hamon semble condamner l'usage des citations latines ; il en faut très-peu, dit-il, et même il n'en faut point, quand on parle à des auditeurs qui ne les comprennent pas. Saint Liguori les condamnait aussi comme inutiles, pour le même motif. Mais le docteur Audisio enseigne, ce nous semble avec plus de raison, qu'il ne suffit pas de recueillir dans un discours le suc ou la substance des Ecritures, mais qu'il faut encore les citer formellement dans la langue même de l'Eglise. « Des hommes de mérite, dit-il, voyant l'encombrement qui résultait des nombreuses citations accumulées par des orateurs peu judicieux, se jetèrent dans l'excès opposé, se contentant de former leur style sur les Ecritures, sans jamais citer textuellement les paroles de Jésus-Christ et des prophètes. Je m'associe volontiers à leur sentiment, en tant qu'ils réprouvent la fatigue et la torture que l'on fait subir à l'auditeur par des citations trop fréquentes, par la dissonance et l'interruption des sons qui résultent ordinairement du continuel retour des textes latins ; mais je cesse de marcher avec eux du moment où ils rejettent toute citation, surtout latine ; et je base mon opinion sur deux raisons principales : la première, c'est que dès l'origine du christianisme jusqu'à nos jours les oreilles des fidèles ont été accoutumées à de telles citations par les Pères et par tous les orateurs classiques ; la seconde, c'est qu'elles donnent à nos discours plus d'autorité et leur concilient le respect. Le premier motif est assez clair ; car ce serait une nouveauté nuisible que de ne plus faire entendre au milieu de la majesté de nos divins mystères, dans la langue même

de l'Eglise, les principales sentences que le constant usage des siècles a rendues familières aux croyants ; le second, comme chacun peut le voir, est d'un plus grand poids encore et digne des plus attentives considérations ; car, il faut l'avouer, ce qui émeut le cœur de l'homme, c'est bien moins la force intrinsèque des raisons que l'autorité extrinsèque d'où elles découlent, et cette autorité n'est jamais plus forte et plus imposante que lorsqu'on annonce les oracles de la religion avec les paroles mêmes de la religion. Essayez, par exemple, de dire en langue vulgaire la sentence exprimée par ces paroles : ***Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris;*** croyez-vous que cette phrase : ***Souviens-toi, ô homme! que tu es poussière,*** se présente avec cet air solennel et auguste que porte avec lui le ***memento*** et le ***pulvis es?*** et ce cri qu'une âme désolée exhale aux pieds de son redempteur : ***Miserere mei, Deus,*** et ce ***De profundis,*** et tant d'autres passages que les petits enfants apprennent de leur mère ou de leur pasteur, trouveront-ils dans la langue vulgaire des expressions qui en reproduisent toute la valeur ? Et pourquoi donc nous ôter ces formules que l'usage a entourées d'une vénération si légitime par la seule raison qu'elles sont latines? N'est-ce pas une grande gloire pour un cœur catholique de penser que la religion les prononce avec le même accent par les lèvres de tous nos frères et dans toutes les parties du monde ?.....»

On dira peut-être que le docteur Audisio exagère ici l'heureuse impression que la citation des textes sacrés produit ordinairement sur le cœur des fidèles. Pour nous, nous pensons comme lui, si l'on suppose que le discours s'adresse à un auditoire éclairé, tel par exemple, qu'une assemblée de prêtres ou de personnes d'élite, familiarisés avec la langue latine et avec l'étude de la religion; mais s'il ne s'agit que d'un auditoire ordinaire, tel que celui des campagnes ou de nos petites villes de province, nous croyons que les textes des livres saints ou des Pères, tout vénérables qu'ils sont, ajoutent assez peu à l'intérêt du discours. Nous en exceptons un petit nombre que les fidèles ont entendus fréquemment, ou que la nature et l'importance du sujet amènent avec beaucoup d'à-propos sur les lèvres du prédicateur. Ainsi il nous semble que le plus souvent on peut se dispenser des citations latines; le sens d'un texte une fois bien connu, on s'en rapporte à celui qui s'en sert et qui l'a vérifié. Quelquefois néanmoins il est bon de rapporter les propres paroles de l'Ecriture pour fixer l'attention sur certains points d'une haute importance et frapper d'une manière plus vive et plus sûre l'esprit des auditeurs. Faut-il ajouter qu'il ne convient pas de jeter un texte au bout d'une période pour la terminer de meilleure grâce ?

IIe Règle. — Les textes que le prédicateur juge à propos de citer doivent être bien choisis, traduits, ménagés avec intelligence et suffisamment developpés.

1° Ils doivent être bien choisis. Quoique chaque parcelle de l'Ecriture soit la parole de Dieu, toutefois, il est certaines sentences qui, par leur brièveté, leur clarté, leur énergie, produisent aisément dans la mémoire une impression durable, et sont, pour ainsi dire, d'utiles résumés des points essentiels de la religion. De ce nombre sont celles qui sont sorties de la bouche de Jésus-Christ. On en trouve une infinité d'autres dans tous les livres de l'Ecriture sainte ; on peut les considérer comme des textes féconds, pleins de vertu et d'efficacité, aussi propres à fortifier l'enseignement des prédicateurs qu'à édifier la foi dans l'âme des auditeurs. Choisissons-les donc avec soin ; écrivons-les afin de les fixer plus aisément dans notre esprit ; méditons-les afin qu'ils échauffent notre cœur et qu'au moindre appel ils arrivent sur nos lèvres, selon la nature des sujets que nous aurons à traiter ; car il est manifeste que les citations doivent être appropriées à l'objet du discours, si l'on veut qu'elles intéressent par leur à-propos. Des textes choisis de la sorte offriront toujours quelque chose de saillant : loin d'intervenir dans un discours pour ne dire que des vérités communes, ou ne prouver que des maximes évidentes ils ne s'y trouveront que pour les embellir, leur communiquer une autorité et une force que ne sauraient produire tous les raisonnements humains, et répandre sur nos discours une majesté touchante qui inspire la vertu, qui commande le respect et la soumission.

2° Les textes doivent être traduits dans la langue des auditeurs. Nous parlons pour être compris, et s'il faut que les textes que nous citons soient des sentences utiles et grandes, il n'est pas moins nécessaire d'en rendre l'intelligence facile aux fidèles. On doit donc les expliquer, et en aplanir le sens jusqu'au niveau des esprits les moins cultivés. Ségneri pèche fréquemment contre cette règle. Dans son sermon sur le purgatoire, il fait parler ainsi les âmes d'elles-mêmes : « Les unes doivent dire : ***Incurvatus sum multum vinculo ferreo, ut non possim attollere caput meum*** ; ce sont les paroles de Manassès. Les autres doivent dire avec Job : ***Ad Deum stillat oculus meus.*** D'autres avec Jérémie : ***Defecerunt præ lacrymis oculi mei.*** D'autres avec David : ***Oculi mei languerunt præ inopia.*** » Voilà quatre textes sans un seul mot de traduction, et partant de nul effet pour la plupart des auditeurs; ils leur sont au contraire nuisibles, parce que celui qui ne les comprend pas s'indigne contre l'orateur qui paraît l'oublier.

La traduction doit tantôt précéder, tantôt suivre le texte latin, selon que cela paraîtra convenable ; communément cependant il vaut mieux le faire précéder, surtout devant les auditoires distingués, afin d'éviter le reproche de pédantisme que nous pourrions encourir en traduisant aux auditeurs le texte mot à mot comme à des écoliers.

3° Les textes doivent être ménagés avec art, ce serait un défaut choquant que de les amonceler avec profusion, car ce n'est pas le

nombre des citations qui porte la conviction dans les esprits, mais bien l'intelligence exacte qu'en acquièrent les auditeurs. Dans un sermon de Ségneri, on trouve un passage très-court dont l'objet est de prouver deux vérités très-simples, et il y a dix textes qui se pressent et se confondent sans que l'orateur s'arrête sur aucun. N'eût-il pas mieux valu n'en citer qu'un seul qui, bien développé, eût profondément gravé dans les esprits la divine sentence?

4° Enfin les textes doivent être amplement développés. Toutes les Ecritures, mais particulièrement les prophètes, ont une si admirable vertu pour exprimer en peu de mots des pensées profondes et vastes, qu'il est très-difficile de les saisir si l'on n'est doué d'une grande pénétration d'esprit ou bien si l'on n'a un maître qui nous en ouvre et nous en aplanisse le sens. Or, comme on ne peut supposer dans tous les fidèles une pénétration qui est très-rare, le devoir de l'orateur chrétien est d'interpréter les passages des livres saints, de les développer, de les éclaircir : mission que nul n'exerce dignement sans avoir fait une étude longue et approfondie des divines Ecritures; mission que ne remplissent pas toujours bien les orateurs classiques eux-mêmes.

III° Règle.— On ne doit jamais traduire un texte infidèlement, ni en forcer le sens, soit dans l'explication qu'on en donne, soit dans l'application qu'on en fait.

« Il faut avoir soin, dit Grenade, dans l'interprétation des sentences que nous rapportons de l'Ecriture ou des Pères, non-seulement d'en conserver le sens fidèlement et avec sincérité, mais de l'exprimer encore si bien avec toute la grâce et la propriété de notre langue, qu'elles semblent en être nées plutôt que traduites du latin. Il y en a beaucoup qui pèchent contre cette règle ; quelques-uns traduisent le latin de telle sorte qu'ils en conservent le tour et la phrase en leur langue même, et ôtent ainsi toute la grâce et la beauté des sentences et des meilleures pensées; car chaque langue ayant ses propriétés, c'est-à-dire ses tours, ses expressions et ses manières de parler, il faut qu'un traducteur ou un interprète habile qui traduit le latin, en change la propriété en celle de l'autre langue en laquelle il le traduit, en sorte qu'il ne rende pas seulement sens pour sens, mais que la grâce et la beauté de l'expression ne soient pas moins grandes dans la version que dans le latin même. Il y en a d'autres qui, pour éviter ce vice, font les rhétoriciens mal à propos, et qui, pour trop s'étendre en paroles, ne conservent ni la force, ni le poids, ni même le vrai sens des passages et des sentences qu'ils rapportent; ils l'altèrent et le falsifient en y donnant de violentes contorsions.»

Pour ne pas forcer le sens, il faut avoir soin de prendre celui qui se présente de lui-même à l'esprit lorsqu'on s'applique à lire avec une soigneuse attention le texte dans sa source, et en examinant bien ce qui le précède et ce qui le suit, ainsi que les circonstances et les occasions où il a été exprimé. Il faut, en cas de doute, suivre l'interprétation la plus commune dans l'Eglise et parmi les Pères et les docteurs.

M. de Belley, après avoir parlé du respect de saint François de Sales pour l'Ecriture sainte, ajoute : « Notre saint ne voulait pas qu'un prédicateur se jetât d'abord dans le sens mystique, sans avoir auparavant expliqué le sens littéral : autrement, disait-il, c'est bâtir le toit d'une maison avant le fondement. L'Ecriture sainte doit être traitée avec plus de solidité et de vénération : ce n'est pas une étoffe qu'on puisse tailler à son gré pour s'en faire des parements à sa mode. Quand on avait expliqué le vrai sens de la lettre, alors il permettait d'en tirer des morales et d'en faire des applications ; encore voulait-il que ce fût avec beaucoup de jugement, sans tirer les figures par les cheveux ; autrement il les appelait *des figures défigurées*, et des morales semblables au carillon des cloches, à qui l'on fait dire tout ce qu'on veut.

« Voici, sur ce sujet, un exemple de sa ponctualité. Prêchant un jour devant lui, il m'arriva d'appliquer à la contagion des mauvaises compagnies ce mot du prophète royal : *Vous serez bon avec les bons, et méchant avec les méchants;* ce qui se dit assez communément. Je m'aperçus sur-le-champ qu'il n'était pas content, et ensuite, étant seul avec lui, il me demanda pourquoi j'avais donné une telle entorse à ce passage, sachant bien que ce n'était pas là le sens littéral. Je lui dis que c'était par allusion. Je l'entends bien ainsi, reprit-il, mais du moins deviez-vous dire que ce n'était pas là le sens littéral, puisque, selon la lettre, il s'entend de Dieu, qui est bon, c'est-à-dire miséricordieux envers ceux qui sont bons, et mauvais, c'est-à-dire sévère envers ceux qui sont mauvais, punissant du mal de peine ceux qui commettent le mal de coulpe. Jugez de là combien il était exact quand il traitait la divine parole, puisqu'il l'était si fort envers les autres, lui qui était incomparablement plus indulgent aux autres qu'à lui-même. »

Toutes les règles qu'on vient de lire sur l'art des citations, peuvent s'appliquer indifféremment à l'Ecriture sainte et aux Pères ; nous ajouterons toutefois, par rapport à ceux-ci, 1° que leurs textes doivent être moins nombreux dans chaque sermon que ceux des livres saints, surtout si le prédicateur est jeune encore, car on le soupçonnerait aisément de vouloir faire parade de son érudition ; 2° qu'ils doivent être choisis avec prudence, car il est bien des choses que les Pères auraient dites autrement s'ils avaient écrit de nos jours. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de l'étude de leurs ouvrages. Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur les citations profanes.

Outre les citations de l'Ecriture sainte et des Pères, qui sont, dit Maury, non-seulement de droit, mais de devoir dans l'exercice du ministère évangélique, il est encore permis de reproduire quelquefois en chaire

les idées et le témoignage des écrivains profanes, pourvu que ces citations ne soient ni longues, ni fréquentes, ni accompagnées de détails historiques étrangers à la religion. Saint Basile a composé un traité pour prouver combien sont utiles et légitimes la lecture et l'emploi des livres païens. Nos grands maîtres les citent, mais avec beaucoup de retenue, dans les sermons de morale; Bossuet en tirait des pensées sublimes qu'il adaptait aux sujets les plus religieux; mais il en use beaucoup plus fréquemment dans ses oraisons funèbres. Mascaron est celui de nos orateurs sacrés qui en est le plus surchargé; Bourdaloue ne s'en faisait point un scrupule, mais Massillon s'est montré si sobre en cet endroit que son exemple a presque entièrement banni de la chaire les citations profanes.

Il est donc permis de se prévaloir quelquefois du témoignage d'un auteur païen, mais il ne faut pas abuser de cette licence. On ne nous blâmera jamais de n'avoir pas fondé nos preuves sur de telles autorités. Que si nous croyons pouvoir le faire dans quelques rares circonstances, observons, 1° que ces citations doivent être peu nombreuses, car en les prodiguant nous ôterions au discours sacré sa couleur propre, sa teinte évangélique; 2° qu'il ne faut pas présenter comme estimable ce qui n'est que le fait de l'orgueil, de la vanité ou de quelque autre sentiment peu conforme à l'esprit de la religion; 3° qu'il n'est pas permis de parler en chaire des personnages de la fable, ni de proposer pour modèles les exemples des vertus païennes que la foi n'a pas sanctifiées.

Résumons cet article par les maximes de Gaichiez sur les citations.

I. L'érudition a fait longtemps une vaine parade de citations; la science de l'orateur était prodiguée, et l'esprit de l'auditeur distrait et fatigué : les Cospéan et les Le Maître étaient dans ce goût. On cite sans besoin, quand on veut seulement montrer qu'on a lu. Cette dépense fait peu d'honneur; les recueils d'autrui et les tables des livres la fournissent.

II. Souvent les citations énervent le discours, le dessèchent, coupent le fil du raisonnement. Il ne faut citer que par nécessité, très-peu, avec choix, et pour appuyer quelque vérité contestée. Le bel usage des citations est de rendre l'application des traits qu'on rapporte, plus ingénieux que les traits mêmes.

III. Les citations ne font pas la beauté de l'éloquence, mais elles peuvent en être la force. Il faut citer pour prouver. La religion est fondée sur des faits; en citant on les autorise.

IV. Les citations décisives sont celles de l'Ecriture, quand elles conviennent au sujet. Les termes qu'elle emploie sont consacrés et donnent à ce qu'on avance une autorité et une onction divine.

V. En rapportant l'Ecriture, on ne doit pas la paraphraser jusqu'à en altérer le sens en faveur de l'harmonie du discours. Cependant on peut ne pas s'attacher servilement à la lettre, surtout si la traduction était dure, ou blessait la bienséance par des naïvetés que les langues vivantes ne comportent point.

VI. On rapporte le texte tel qu'il est lorsqu'on ne peut en conserver l'énergie dans la traduction; ou du moins on cite les mots les plus essentiels, et qui, par le sens qu'ils renferment, frappent davantage.

VII. On n'est pas tenu de traduire avec une fidélité scrupuleuse. Les termes de la traduction peuvent embellir le sens du texte : on ne les rend pas au compte, mais au poids; à moins que l'Eglise n'y ait attaché son dogme.

VIII. La traduction ou la paraphrase du passage doit ordinairement précéder la citation.

IX. Dans les sujets contestés, on appuie son sentiment par plusieurs passages parallèles : il ne faut pas les entasser sans choix; on les arrange, on les met en œuvre avec art. Ce ne sont pas ici les marchandises d'un magasin; ce sont les meubles d'un appartement propre et orné avec goût.

X. La voix unanime des Pères, qui forme la tradition, va de pair en autorité avec l'Ecriture; on ne peut l'abandonner sans s'égarer. C'est par eux qu'on explique le dogme et la morale des livres saints.

XI. La doctrine des mœurs a été pure tant qu'elle a coulé de ces sources; elle s'est altérée lorsque la raison humaine en a osé interrompre le cours. Dieu semble avoir puni cette témérité par les relâchements monstrueux où la morale est tombée. Laissons l'esprit de vérité enseigner toute vérité.

XII. On s'attache, en lisant les Pères, à ce qu'ils ont de plus pieux et de plus solide. On néglige les endroits brillants, les jeux de mots, les allusions aux nombres et aux opinions philosophiques, où les engageait le goût de leur siècle.

XIII. Si l'on veut faire justice aux Pères sur le caractère de leurs discours, il ne faut pas les comparer à Démosthènes et à Cicéron, qui ont vécu plusieurs siècles avant eux; mais aux orateurs qui ont excellé de leurs temps : saint Basile à Libanius, saint Ambroise à Symmaque; saint Basile est solide et naturel; Libanius vain, affecté, puéril.

XIV. Ce que le prédicateur adopte des Pères doit être placé si à propos, qu'on dirait qu'il n'ont parlé que pour lui. Il s'attache à ceux qui ont plus de force et de grandeur; il donne à ce qu'il rapporte un tour nouveau et qui peint nos mœurs.

XV. Il en est qui citent en maîtres, jusqu'à faire le précis d'un traité, et qui découvrent le sentiment d'un Père par la totalité et par l'ordre de ses ouvrages : ce sont moins les paroles des Pères que leurs doctrines et leurs raisons.

XVI. C'est faire peu d'honneur aux saints Pères, que de les citer pour autoriser une pensée triviale, peu juste, fausse, ou un raisonnement forcé.

XVII. Il faut passer aux premiers Pères quelques expressions peu exactes. Quoiqu'ils aient dignement parlé de la religion, diverses

difficultés n'étaient pas encore nées, et chacun d'eux n'avait pas recueilli la plénitude de la science apostolique.

XVIII. Quand la censure d'un désordre peut regarder quelque auditeur, il est bon de la trouver dans le texte de quelque Père : alors personne ne pourra se plaindre qu'on ait voulu le désigner. Le Père avait en vue des pécheurs qui ne sont plus.

XIX. On ne cite plus en chaire d'autre langue morte ou étrangère que la latine, encore ne la cite-t-on que rarement. La version authentique de l'Ecriture est équivalente au texte original. Ce n'est pas citer les paroles d'un Père que de rapporter son grec en latin.

XX. Une autorité tirée de loin, et forcée dans son application, n'est pas une autorité. Non-seulement elle ne décide pas, mais elle fait perdre créance à celui qui l'emploie.

XXI. On laisse aux avocats à citer et titre et paragraphes. On cite cependant le chapitre de l'Ecriture, ou le livre d'un Père, si le dogme est contesté. On le cite encore quand on renvoie l'auditeur au livre sur ce qui serait trop long à citer.

XXII. Il y a des livres d'un grand usage qu'on cite d'une manière qui leur est propre : on ne peut s'y méprendre sans paraître ignorant et sans perdre créance. Tels sont le Droit canon, le Droit civil, la Somme de saint Thomas, etc.

XXIII. La lecture peut tenir lieu de génie : tous les esprits ne sont pas capables de créer; et c'est une fausse délicatesse de n'oser rien dire d'après les modernes. De quelque date que soit un ouvrage, sitôt qu'il est donné au public, il lui appartient; on a droit d'y puiser, pourvu que ce soit avec adresse. Un tel plagiat n'est pas criminel.

XXIV. Autrefois, on se faisait honneur en chaire des beaux endroits des profanes. Ce n'est plus le temps de bâtir le temple du marbre et des cèdres du roi Hiram; les prédicateurs laissent aux grammairiens ce genre d'érudition, et n'apportent au lieu saint que l'oblation des fidèles; cependant il n'est pas inutile de penser et de s'exprimer comme les anciens.

XXV. L'opposition des vices de certains chrétiens et de leurs maximes aux maximes et à la conduite de plusieurs païens, ferait un constraste humiliant et capable de confondre. Il en faut user sobrement : on n'expose pas dans les églises les portraits d'Aristide et de Caton. »

Gaichiez, p. 122. Vêtu, t. III, p. 599. Audisio, t. I, p. 132. Maury, 310. Crevier, t. I, p. 72. Andrieux, 257. Besplas, 26. Du Jarry, 162. Dieulin, 220. Drioux, 35, etc.

CLARTÉ. — La clarté est une qualité du style qui fait qu'on saisit sur-le-champ et sans effort la pensée exprimée par la parole.

On ne croirait pas qu'il fût nécessaire d'avertir ceux qui parlent, que la clarté doit être le premier mérite de leur élocution ; il semble que tous devraient en être convaincus, puisqu'on ne parle que pour se faire entendre ; toutefois, malgré ce principe si évident, si simple pour tout le monde, il y a des orateurs qui sont obscurs, et les ministres de la parole sainte eux-mêmes n'évitent pas toujours ce défaut.

Cette grave question méritant d'être traitée avec une étendue convenable, nous prouverons, dans un premier article, que la clarté du discours est d'une nécessité absolue, et dans un second article, nous indiquerons les règles qu'il faut suivre pour donner au discours toute la clarté qu'il doit avoir.

Article Ier. *La clarté du discours est d'une indispensable nécessité.*

Quiconque entreprend de parler ou d'écrire, se propose de communiquer à quelqu'un ses pensées ou ses sentiments ; mais s'il écrit ou parle de manière à ne pouvoir être compris, il manque son but et pèche évidemment contre l'institution du langage ; il est donc manifeste que la clarté est une qualité fondamentale du style dans tous les genres de composition. C'est pourquoi les mêmes mots chez les Grecs signifiaient ***luire*** et ***parler***, ***parole*** et ***lumière***. Ce peuple, qui savait tout peindre avec autant de vérité que de grâce, pensait avec raison que, comme on ne parle que pour se faire entendre, la parole doit produire la lumière avec autant de facilité et de promptitude que la cause et l'effet semblent se confondre et n'être qu'une seule et même chose. Telle doit être, en effet, la clarté du discours. « Non-seulement, dit Quintilien, il faut que l'on comprenne ce que nous disons, mais il faut encore qu'on ne puisse pas ne pas nous comprendre. Nous devons parler clairement pour ceux mêmes qui écoutent avec négligence, et le sens de nos paroles doit s'offrir à l'esprit de l'auditeur comme la lumière du soleil frappe les yeux sans qu'on le fixe. » (Lib. VIII, ch. 2). Et il ajoute un peu plus bas : « C'est un indice de mauvais goût, dans certains orateurs, que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre ; ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète est un très-mauvais discours. » (*Ibid.*)

Ce grand maître était si convaincu de cette vérité, qu'il ne craignait pas de dire que la clarté est la première vertu du langage. ***Nobis prima sit virtus, perspicuitas.*** Cicéron, Horace, et tous les plus illustres rhéteurs, sont unanimes sur ce point ; tous enseignent qu'on ne saurait trop y attacher d'importance ; les autres qualités du style, en effet, peuvent quelquefois être portées jusqu'à l'excès, et alors elles deviennent des vices : la force peut se changer en dureté, l'ornement en parure affectée, la pureté en servitude et en contrainte ; mais la clarté ne connaît point d'excès; jamais le discours ne peut devenir trop intelligible. Au reste, c'est ici le privilége spécial et comme la gloire particulière de la langue française. Rivale des langues anciennes presque dans tout le reste, elle l'emporte ici de beaucoup sur elles : toute espèce d'obscurité la dénature, et l'on peut dire qu'elle cesse d'être elle-même dès

qu'elle cesse d'être claire, ce qui ne signifie pas cependant qu'elle soit plus favorable qu'une autre à l'orateur. La clarté est l'apanage de notre langue, en ce sens qu'elle demande beaucoup de précautions minutieuses pour être entendue, et qu'un écrivain ou un orateur ne doit jamais perdre de vue la clarté de son érudition, comme étant prête à lui échapper à tout instant.

Mais s'il est vrai que tel doit être le mérite essentiel de tous les genres de composition, à plus forte raison ce mérite sera-t-il indispensable dans les discours d'un orateur évangélique. *Oratio*, dit saint Ambroise, *sit pura, simplex, dilucida atque manifesta.* En effet, le prédicateur se propose pour fin d'enseigner à ses auditeurs des vérités qu'il faut connaître et croire de toute nécessité pour le salut, des devoirs dont l'omission entraîne à sa suite les plus graves inconvénients, des malheurs irréparables ; or comment atteindra-t-il ce but, s'il n'explique nettement ce qu'il enseigne ? Comment remplira-t-il sa sublime mission, si les fidèles qu'il est tenu d'instruire ne comprennent pas ce qu'il dit? C'est pourquoi saint Augustin a eu raison d'enjoindre aux pasteurs des peuples d'éviter tout langage inintelligible : *Qui docet, vitabit omnia verba quæ non docent, cum loquendi omnino nulla sit causa, si quod loquimur non intelligunt propter quos ut intelligant loquimur.* Tous les saints qui ont parlé des devoirs du ministère ont insisté sur les mêmes recommandations. *Ne obscure loquatur*, dit saint Charles, *ut dictum facile percipi non queat. — Tam apertus sermo debet esse*, dit saint Prosper, *ut ab intelligentia sui nullos, quamvis imperitos, excludat.* Ainsi, nous ne craindrons pas d'ajouter avec Hugues Blair : « La première qualité qu'exige le style de la chaire, c'est la plus parfaite clarté. Comme les discours qu'on prononce sont destinés à l'instruction de toutes les classes d'auditeurs, il doit y régner beaucoup de simplicité. » (*Voy.* SIMPLICITÉ.) Avec Rollin : « Comme le prédicateur est redevable à tous, aux ignorants et aux pauvres, autant et peut-être encore plus qu'aux savants et aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, et dans les discours, s'attacher pricipalement à la clarté; il faut que tout y contribue : l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.... La souveraine perfection du style d'un prédicateur serait que, plein de grâces pour les savants, plein de clarté pour les ignorants, il plût également aux uns et aux autres ; mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, saint Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, et qu'on néglige l'ornement et quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire, pour se faire entendre. » Nous n'en finirions pas si nous voulions confirmer cette importante vérité par de nouveaux témoignages ; c'est ainsi que Maury ne balance pas à dire : « Le style de l'éloquence sacrée doit être net, et en quelque sorte transparent. La rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un sermon toute la clarté du langage le plus familier.

ARTICLE II. ***Règles qu'il faut suivre pour atteindre la parfaite clarté du discours.***

Ces règles peuvent se diviser en deux catégories : les unes sont générales et comprennent divers moyens dont le prédicateur doit s'aider avant, pendant et après la composition. Les secondes, plus particulières, concernent l'emploi des mots, la tournure des phrases et la marche générale du discours.

Ier Point. ***Règles générales.***

1° Avant d'écrire ou de parler, il faut se rendre exactement et à soi-même raison de son sujet, et l'étudier jusqu'à ce qu'on le possède pleinement, qu'on en ait une idée nette, précise et lumineuse. Le défaut de netteté dans la pensée est la cause la plus fréquente de l'obscurité dans l'expression : c'est parce qu'on ne sait pas bien positivement ce qu'on veut dire, et qu'on n'en a qu'une idée confuse, qu'on ne sait pas le dire clairement. De là ce mot de Quintilien : « Plus un écrivain est médiocre, plus il est obscur; plus, au contraire, il a d'instruction et de génie, plus il est clair et facile à comprendre. » De là aussi ces vers si connus de Boileau :

> Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
> Selon que votre idée est plus ou moins obscure,
> L'expression la suit ou moins nette ou plus pure ;
> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Il faut donc être profondément instruit de la matière qu'on veut traiter avant d'en faire le sujet d'un discours, afin de pouvoir y coordonner clairement ses pensées. Le chancelier d'Aguesseau consacra ce principe de goût par une critique très-fine, lorsqu'en lisant dans sa société, à la campagne, l'*Histoire de Louis XI*, par Duclos, il désapprouva, par un sourire de pitié, l'historien qui rendait compte de la pragmatique-sanction, sans avoir étudié cette matière : « Ah ! mon ami, s'écria-t-il en laissant échapper le livre de ses mains, on voit bien que tu ne sais cela que d'hier ! » En effet, l'écrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il compose, hésite et vacille ordinairement dans une élocution sans fermeté comme sans appui. Celui, au contraire, qui a laissé longtemps mûrir ses connaissances dans son esprit, où elles ont contracté une alliance intime avec ses idées, est assez maître de sa composition pour pouvoir écarter de son style le verbiage et la déclamation, qui exposent à l'équivoque et à l'amphibologie.

Que ces sages observations du cardinal Maury servent de leçons aux jeunes prédicateurs qui, se confiant trop en eux-mêmes, trop empressés à se produire, osent prendre pour sujets de leurs sermons des vérités réservées à la maturité de l'âge et du talent ; mais nous aurons lieu de revenir sur cette matière en parlant de l'ÉTUDE et de la MÉDITATION. (*Voy.* ces mots.)

2° En composant son discours, il faut se

considérer comme un père plein de tendresse, pressant ses enfants bien-aimés de se soustraire à quelques grands malheurs, et leur parlant en conséquence avec un ardent désir d'être bien compris; ou comme un ami qui, voulant éclairer des personnes chères sur les périls qui les menacent, cherche de toutes les manières à s'en faire entendre, sans perdre de vue un seul instant que ces personnes n'ayant pas fait d'étude, leur esprit inculte ne peut comprendre que les choses les plus simples.

3° Quand on a écrit son discours, il faut le lire lentement, le méditer attentivement, et dans cet exercice, 1° se demander à soi-même ce qu'on a voulu dire, et si on l'a dit d'une manière nette et claire; 2° discuter jusqu'aux moindres détails de sa composition, comme si c'était l'ouvrage d'un étranger qu'on eût à cœur de critiquer sévèrement; 3° se mettre à la place des auditeurs et examiner, devant Dieu, s'ils comprendront telle expression, telle phrase, telle figure; toutes choses peut-être éminemment claires pour les esprits cultivés, mais non moins obscures pour les gens simples et sans lettres, qui composent la majorité de l'auditoire.

Observons toutefois, avec l'abbé Girard, qu'il peut y avoir excès dans les soins qu'un orateur met à la recherche de la clarté, s'ils ne sont pas dirigés par le goût. Le désir d'être clair conduit à des corrections; elles sont quelquefois minutieuses; on devient lâche, faible, traînant, on refroidit ses compositions. Cet inconvénient est très-grave, et l'on ne saurait trop prendre de précautions pour l'éviter.

2° Point. *Règles particulières.*

1° Règles concernant l'emploi des mots.

I. Pour être clair, le prédicateur doit éviter tous les mots dont le peuple ne comprend pas la signification; tels sont : 1° les termes de l'école : ***essence, substance, accident, personnalité, suppôt, cause matérielle, formelle, efficace, finale***, etc. Ainsi, en parlant au peuple, ne dites pas avec M. Combalot : « Il n'y a point en Dieu de ***puissance passive***, il n'y a point de ***substance latente*** dans le fond de sa nature. » 2° La plupart des expressions tirées du langage mystique, comme l'***homme animal***, le ***vieil homme***, le ***nouvel homme***, la ***régénération***, et autres paroles de l'Ecriture sainte, allégoriques ou métaphoriques, qui font allusion à des faits anciens peu connus des auditeurs, et dont on se sert souvent pour orner son discours et faire voir qu'on est versé dans la science des livres saints. 3° Les mots abstraits ou généraux, comme le ***sensualisme***, le ***scepticisme***, le ***spiritualisme***, le ***mysticisme***, etc. Ainsi, ne dites pas avec M. Combalot, en parlant devant un auditoire de campagne : « C'est parce que l'incrédulité de ce temps n'admet qu'un vaste ***naturalisme*** au lieu de l'***œuvre divine***, qu'elle en fait sortir ce ***panthéisme*** superbe. » 4° Les mots techniques et scientifiques tirés des arts, des sciences, du grec ou d'une autre langue, que les personnes éclairées peuvent seules comprendre. 5° Les mots surannés ou tombés en désuétude, comme ***voire même, souventefois, icelle, susdit***, etc. 6° Les mots nouveaux ou qui ne sont connus que dans la haute classe de la société, tels que l'***étroitesse*** du cœur, la ***translumière***, le ***transnaturel***, le ***fait divin***, le ***plan divin***, l'***œuvre divine***, la ***raison catholique***, l'***élément divin***, le ***ferment divin***, l'***élément purificateur***, etc. (*Voy.* Néologisme.) 7° Les mots qui manquent de naturel, qui sont prétentieux, guindés, boursoufflés : « Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid? que ne dites-vous : il fait froid? Est-ce donc un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? » dit La Bruyère. (*Voy.* Affectation.) Ne dites donc pas avec Le Maître : « Le soleil de la Providence s'est levé sur elle, et ses rayons, qui sont comme les mains de Dieu, l'ont conduite; » avec M. Bonnevie, pour exprimer l'empressement de l'Eglise à prier en faveur des âmes du purgatoire : « La piété envahit le monde invisible pour racheter le malheur; » pour peindre un père mourant qui parle du ciel à sa famille : « Il lui donne rendez-vous dans les divins pavillons; » pour rappeler la brièveté du temps : « Est-ce qu'on jette l'ancre au fleuve de la vie? Déjà peut-être l'arbre qui renferme vos dépouilles est coupé. » Ne dites pas, avec M. Combalot, que « Jésus-Christ ***a pris la robe de notre chair***, » pour dire qu'il s'est incarné; « que Dieu, acte pur, vivant, infini, est souverainement imparticipable, éternellement infractionnable. »

Terminons ce que nous avions à dire sur cette règle, par ces paroles d'Hugues Blair : « Il doit régner beaucoup de simplicité dans le langage de la chaire. Les mots inusités, pompeux, qui sentent l'enflure, doivent y être évités, en particulier ceux qui sont tout à fait poétiques ou philosophiques. Les jeunes prédicateurs se laissent prendre à ce vain éclat, et chez eux cette erreur est excusable; mais il faut qu'ils sachent que c'est une erreur, et qu'elle vient uniquement de ce que leur goût n'est pas encore épuré. La chaire exige, sans contredit, beaucoup de dignité dans l'expression; rien de bas et de rampant, aucune phrase, aucun mot ignoble ou vulgaire ne peuvent à aucun prix y être tolérés; mais cette dignité est très-compatible avec la simplicité. Tous les mots qu'on emploie peuvent être des mots simples, faciles à comprendre, d'un usage commun, et le style néanmoins avoir à la fois de la dignité et de la vivacité.

II. Quand, pour rendre certaines pensées, il ne se présente d'expressions propres que certains mots qu'on suppose n'être pas bien compris des auditeurs, il faut les expliquer avec une parfaite netteté, et ne rien laisser passer d'obscur sans l'éclaircir. On doit éviter toutefois, autant que possible, de mettre dans son discours trop de mots à expliquer ou d'expliquer trop longuement ceux qui en ont besoin; ce serait rendre le discours languissant, en interrompre la marche et en ôter la vie.

III. Quand les termes usités dans le vulgaire

font mieux comprendre ce qu'on veut dire, il ne faut pas rougir de les employer, quoiqu'ils ne soient pas conformes à la langue; l'essentiel, dans une instruction familière, est de se faire comprendre, et non d'avoir l'approbation des grammairiens. C'était une maxime passée en proverbe chez les Grecs : ***Quantumvis rudius dicito, modo clarius.*** « Parmi les vrais docteurs, dit saint Augustin, il y a, ou du moins il doit y avoir, une si grande application à instruire, qu'ils préfèrent toujours un terme clair, intelligible et familier, dont le vulgaire ignorant a coutume de se servir, à une expression plus savante qui ne peut être employée sans obscurité et sans équivoque. Pourquoi un docteur chrétien fera-t-il difficulté, en parlant à des ignorants, de dire ***ossum*** pour ***os***, de crainte que cette syllabe ne soit comprise comme venant d'***ora*** et non pas d'***ossa?*** » Cet exemple, ajoute M. Hamon, nous apprend que là où le commun du peuple entend très-peu le français, il faut l'instruire dans son langage vulgaire, qu'on appelle ***patois;*** autrement les fidèles croupiraient dans l'ignorance et dans tous les vices qui en sont la suite. On doit se garder toutefois des manières de parler basses ou ridicules. Il y a dans le patois, comme dans toute espèce de langues, une manière de s'énoncer qui ne prête point à rire, qui a même sa dignité et sa noblesse. C'est ainsi que savent le parler les missionnaires de Provence, et monseigneur de Marseille lui-même, lorsqu'ils ont à évangéliser les pauvres habitants des campagnes, qui n'entendent que l'idiôme provençal. C'est ici qu'il faut dire avec saint Augustin : « De quoi sert une clef d'or, si elle ne peut ouvrir l'endroit où l'on veut aller ? et qu'importe qu'elle soit de bois, si elle l'ouvre ? »

IV. Pour donner au discours le mérite essentiel de la clarté dans les mots et les membres de phrases, l'orateur doit écrire ou parler de telle sorte que son style ne laisse rien à désirer sous le rapport de la ***pureté***, de la ***propriété*** et de la ***précision***. Nous traiterons ailleurs de ces trois qualités du style (*Voy.* ces mots); il nous suffira donc de dire ici en passant, 1° que la ***pureté*** consiste à faire usage des mots et des constructions qui appartiennent à la langue que l'on parle, par opposition aux termes et aux tours usités dans d'autres langues ou tombés en désuétude, ou de nouvelle invention ; 2° que la ***propriété*** consiste dans le choix des mots que l'usage le meilleur et le mieux établi a exclusivement adaptés aux idées que l'on veut exprimer ; 3° que la ***précision*** consiste à retrancher toutes les superfluités, à élaguer, l'expression en sorte qu'elle ne présente que l'exacte copie de l'idée que l'on doit énoncer.

2° Règles concernant la tournure des phrases.

I. Il faut éviter les périodes trop longues, dont le sens demeure trop longtemps suspendu. Outre qu'elles ne s'accordent pas avec la facilité du débit, elles fatiguent l'oreille et lassent l'attention des auditeurs, qui ne peuvent saisir la liaison des membres dont elles se composent et concevoir le sens unique de l'ensemble. « Il faut se garder des ***quanquam***, dit saint François de Sales, et des longues périodes des personnes de classe ; tout cela est la peste de la prédication. » Il vaut donc mieux couper les phrases trop longues ou les abréger en élaguant ce qu'elles ont d'inutile ; toutefois il faut prendre garde de tomber dans un excès contraire, en faisant des phrases trop courtes : le sens est alors trop divisé, la liaison des idées est affaiblie ; il en résulte un style haché, sautillant et sans dignité. C'est peut-être aujourd'hui le défaut le plus commun parmi nous. Autrefois on a reproché le contraire à de célèbres écrivains, qui avaient d'ailleurs toutes les grandes vertus de l'éloquence. Leurs périodes, composées de plusieurs membres et tenant trop longtemps en suspens l'esprit de leurs lecteurs, ont passé en proverbe. Nous nous sommes bien corrigés. Aux fatigantes périodes de nos devanciers nous avons substitué de petites phrases courtes, qui font de notre style, dit Crévier, un ciment sans chaux. La perfection est entre ces deux vices.

II. Evitez les circonlocutions, les phrases incidentes, les épithètes superflues. Un auditoire, quel qu'il soit, ne comprend qu'avec peine des constructions de phrases traversées de la sorte par des idées accessoires ou différentes : ce sont là des superfétations qui rendent le style lâche et obscur. Ou la pensée que vous voulez ajouter est nécessaire, ou elle est inutile : dans le dernier cas, n'en faites point usage ; dans le premier, tâchez de la fondre dans la période même ou de l'y joindre avec art par une nouvelle phrase, plutôt que d'interrompre la chaîne des idées principales au préjudice de la clarté ; ***jungatur quo maxime congruit***, dit Quintilien. Voulez-vous donc parler sans ambiguité, retranchez tous les mots inutiles ; c'est une maxime générale que tout ce qui n'ajoute rien au sens est nuisible ; ***obstat quidquid non adjuvat***, dit encore Quintilien. Lorsque les mots se multiplient sans multiplier les idées, l'attention se relâche et l'esprit rebuté tombe dans l'inaction.

III. Evitez les arrangements de mots qui ne sont pas naturels, les tournures de phrases embarrassées, et les équivoques qui résultent souvent de l'emploi des pronoms.

1° Le défaut de clarté ne résulte pas seulement du mauvais choix des expressions, il peut encore provenir de leur arrangement vicieux. La première chose à faire à cet égard, c'est d'observer exactement les règles de la grammaire ; mais il peut y avoir plusieurs manières de placer les mots qui engendrent l'ambiguité, sans que pour cela les règles de la grammaire soient violées. Les relations des mots entre eux sont déterminées par la place qu'ils occupent ; de là cette règle fondamentale de placer les mots et les membres de phrases qui

ont entre eux la relation la plus intime, aussi près les uns des autres qu'il est possible de le faire, afin que leur rapport soit clairement indiqué. Ainsi les adverbes *seulement*, *uniquement*, *entièrement*, *au moins* et autres pareils, ne doivent pas être jetés négligemment dans le cours d'une période, mais il faut les lier avec les mots qu'ils qualifient, de manière que le sens ne puisse jamais offrir d'incertitude.

2° Il est des phrases embarrassées qui, sans violer les règles de la grammaire, n'offrent pas, de prime abord, un sens net et bien déterminé; c'est ce qui arrive souvent lorsqu'au milieu d'une période on insère une circonstance accessoire. Hugues Blair cite pour exemple la phrase suivante : *Est-ce de tels desseins qu'un homme né anglais, en quelque situation que ce soit, doit craindre de manifester !* « On ne voit pas, dit-il, à quoi se rapportent ces mots : en quelque situation que ce soit; s'il s'agit d'un homme né en Angleterre dans une situation quelconque, ou s'il est question de craindre d'avouer en quelque situation qu'on se trouve. » L'embarras des périodes résulte aussi du changement trop fréquent de personnes et de sujets. Il y a ordinairement un nom qui gouverne toute la phrase; il faut tâcher, autant qu'on le peut, que du commencement à la fin, ce soit toujours le même. Si je m'exprimais ainsi : « Quand nous eûmes jeté l'ancre, ils me conduisirent sur le rivage où je fus reçu par mes amis qui me témoignèrent leur affection. » Quoique dans cette phrase tous les objets soient bien liés, la manière dont ils sont présentés avec tous ces changements de personnes, *nous*, *ils*, *je*, *qui*, les fait paraître désunis et donne aux idées un air d'incohérence. Il en est de même encore lorsqu'on accumule dans une même phase des choses qui n'ont entre elles aucune analogie et que l'auditeur a de la peine à réunir sous un seul point de vue. Les orateurs qui aiment les longues périodes tombent souvent dans ce défaut.

3° Enfin, le plus souvent l'ambiguité du langage résulte de l'emploi vicieux des pronoms et de toutes les particules qui expriment la liaison des parties du discours. Comme tout le raisonnement dépend de cette liaison, on ne saurait y apporter trop de soin; la moindre erreur à cet égard peut obscurcir le sens de la phrase tout entière; et lors même qu'elle ne deviendrait pas inintelligible, il s'ensuivrait toujours quelque chose de gauche et de décousu. Un auteur recommande aux jeunes ecclésiastiques d'écrire leur sermon distinctement : « Plusieurs, dit-il, suivent une méthode si contraire, que par suite de l'usage d'économiser le temps et le papier qu'ils ont pris au collége, ils écrivent si fin qu'ils peuvent à peine se lire. » L'auteur veut-il dire qu'ils ont pris au collége le temps et le papier? Les phrases suivantes sont encore plus équivoques : « Les mages qui cherchaient Jésus-Christ en présence d'Hérode, montraient bien qu'ils ne craignaient pas *sa* colère; ils disaient hardiment qu'ils avaient vu *son* étoile. » — Le casque de Goliath qui fut tué par David faisait la charge de son écuyer; *il* marchait devant *lui* et *il* croyait *l'*effrayer par *ses* menaces. »

Voilà qui est écrit avec une parfaite négligence. Lorsque dans l'exercice de la composition nous voyons ainsi ces pronoms personnels s'entasser malgré nous, nous n'avons d'autre parti à prendre que de refondre la phrase en entier et de lui donner une autre forme, qui épargne cette multitude de rapports dont nous nous sentons surchargés.

Nous pourrions multiplier ici les exemples, mais nous croyons en avoir cité un nombre suffisant pour donner l'intelligence de la règle, et faire sentir que, dans la composition d'une phrase complète, une des premières choses à observer, c'est que les mots soient rangés de manière à marquer clairement la relation qu'ont entre elles les diverses parties dont la phrase est formée; que les adverbes soient aussi près qu'il est possible des mots qu'ils modifient; qu'une circonstance insérée dans la phrase n'y soit pas jetée au hasard, mais mise à la place que déterminent ses rapports avec tel ou tel membre en particulier; que chaque relatif qu'on emploie indique par sa place l'antécédent auquel il se rapporte, de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur; ces fautes sont celles qui engendrent le plus souvent l'obscurité dans la composition de la phrase.

3° Règles par rapport à la marche générale du discours.

1° Pour qu'un discours soit parfaitement et constamment intelligible, l'orateur doit exprimer ses idées dans l'ordre le plus naturel et faire ressortir ses divisions, ses raisonnements, ses pensées principales et les résolutions qu'il veut inculquer à ceux qui l'écoutent. Rien ne contribue plus à la clarté que la liaison des idées et leur exposition naturelle; c'est là, dit Condillac, ce qui fait toute la netteté du langage, et il le prouve en ces termes : « Quoique plusieurs idées se présentent en même temps à vous lorsque vous jugez, que vous raisonnez, que vous faites un système, vous remarquez qu'elles s'arrangent dans un certain ordre; il y a une subordination qui les lie les unes aux autres. Or plus cette liaison est grande, plus elle est sensible, plus aussi vous concevez avec netteté et avec étendue. Détruisez cet ordre, la lumière se dissipe, vous n'apercevez plus que quelques faibles lueurs.

Puisque cette liaison vous est si nécessaire pour concevoir vos propres idées, vous comprenez combien il est nécessaire de la conserver dans les discours. La langue doit donc exprimer sensiblement cet ordre, cette subordination, cette liaison. Par conséquent, le principe que vous devez vous faire en écrivant est de vous conformer toujours à la plus grande liaison des idées. »

Ainsi le discours sera clair lorsque les idées seront présentées de façon que l'une naisse de l'autre, lorsque la cause précède l'effet; le principe, la conséquence; et ainsi de tout le reste qu'il est impossible et peu nécessaire de marquer dans le détail. Voyez *Disposition oratoire.* Mais encore une fois, il ne suffit pas toujours d'avoir écrit son discours avec cet ordre rigoureux, il est souvent nécessaire de le faire ressortir, de le signaler à l'attention de l'auditoire. Si on ne parlait qu'à des gens instruits, capables de décomposer un discours, d'en remarquer les parties essentielles, cette règle serait sans application; mais l'expérience démontre, au contraire, que la plupart des auditeurs ne s'attachent souvent qu'à des pensées incidentes à des choses accessoires, et négligent l'essentiel.

2° Quand il s'agit de choses difficiles à comprendre ou dont il importe de pénétrer les auditeurs, il faut représenter la même pensée sous diverses expressions, la tourner en plusieurs manières et quelquefois même la redire dans les mêmes termes. Cela est nécessaire pour suppléer au peu d'intelligence ou au défaut d'attention de l'auditoire.

3° Le prédicateur, en débitant son discours, doit lire dans les yeux et dans la contenance des auditeurs s'il est compris, et lorsqu'il s'aperçoit qu'on ne le comprend pas, il doit revenir sur ce qu'il a dit et donner à sa pensée différents tours, jusqu'à ce qu'il reconnaisse qu'on le comprend. Il est vrai que cette règle est impraticable pour ceux qui apprennent leur sermon mot à mot et le récitent comme un écolier dit sa leçon, servilement attachés à leur mémoire; mais nous verrons plus tard la manière d'affranchir de cette marche timide des commençants. *Voy.* IMPROVISATION.

Voy. Grenade, t. II, p. 11; Maury, 175; Hamon, p. 91; Blair, t. I, p. 207, t. II, p. 82; Girard, p. 237; Gibert, p. 461; Andrieux; p. 252, 305; Papon, p. 300; Rollin, t. II, p. 461; Crevier, t. II, p. 32; Gaichiez, 150; Leclerc, 158; Colin, 97; Géruzez, 125.

COMPARAISON.— Il est peu de figures qui soient d'un usage plus fréquent, surtout dans le langage familier de la chaire, que la comparaison. C'est un ornement qui convient à tous les genres et qui ajoute beaucoup à la beauté du style, ainsi qu'à l'intérêt du discours lorsqu'on sait l'employer à propos. Nous parlerons d'abord de la nature et de l'utilité des comparaisons, ensuite des sources où l'on doit les puiser et enfin des règles qu'il faut suivre pour en faire un usage convenable.

ART. Ier. *Nature et utilité des comparaisons.*

La comparaison est une figure par laquelle on rapproche deux objets qui ont entre eux quelque analogie. Elle a beaucoup de rapport avec la métaphore, mais elle en diffère cependant en ce que celle-ci est une comparaison implicite et non développée; tandis que la comparaison proprement dite a lieu lorsque la ressemblance que l'on observe entre deux objets est en général plus suivie et plus détaillée que ne le permet la nature de la métaphore. Si l'on dit, par exemple, en parlant d'un grand ministre, qu'il est la *colonne de l'Etat*, on fait une métaphore; mais si l'on dit *qu'il soutient l'Etat comme une colonne soutient le poids d'un édifice*, la figure devient une comparaison. Dans le premier cas, le rapprochement du ministre et de la colonne se fait dans l'esprit, mais les mots ne l'annoncent point; dans le second, elle est formellement exprimée.

Toutes les comparaisons peuvent se ranger sous deux chefs : les unes servent d'*ornement* au discours, les autres sont *explicatives* et sont destinées à éclaircir les pensées ou à fortifier les preuves. *Similitudines sunt aliæ quæ probationis gratia inter argumenta ponuntur, aliæ ad exprimendam rerum imaginem compositæ.* (Quintilien, liv. VIII, ch. 3.) Quand aux premières, elles varient à l'infini, les secondes se présentent ordinairement sous trois formes; elles servent à la démonstration, en concluant du plus au moins, du moins au plus et d'égal à égal.

1° Du *plus au moins*, lorsque la chose apportée en comparaison est supérieure à celle avec laquelle on compare et qu'il est bien plus nécessaire de reconnaître dans l'inférieure ce qu'on avoue dans la supérieure. C'est ainsi que saint Paul anime notre confiance en Dieu par la vue de la grandeur du don qu'il nous a fait de son Fils. *Si Dieu*, dit-il, *n'a pas épargné son propre Fils, et s'il l'a livré à la mort pour nous tous, que ne nous donnerait-il point après nous l'avoir donné?* (*Rom.*) Jésus-Christ dit à ses disciples : *Vous m'appelez maître et Seigneur, et vous faites bien, car je le suis. Si donc moi, étant votre Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres* (*Joan.* XIII).

2° Du *moins au plus*, comme lorsque Jésus-Christ lui-même nous fournit ce puissant motif de confiance : *Si, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison, votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent?* Ailleurs Jésus-Christ dit : *Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit; ne valez-vous pas beaucoup mieux qu'eux? et sur le vêtement, pourquoi vous en inquiétez-vous? Voyez les lis de la campagne, comme ils croissent; ils ne travaillent point, ils ne filent point pour se vêtir, et néanmoins je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a point été si bien paré que l'un de ces lis. Or, si Dieu habille de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qu'on jette demain dans le four pour le chauffer, combien plus fera-t-il pour vous?*

3° La comparaison du *semblable au semblable*, ou autrement appelée de *parité*, a lieu lorsque, les deux choses comparées étant pareilles, on fait remarquer dans l'une

ce qu'on avoue dans l'autre. Cette espèce de comparaison a ordinairement pour but d'éclaircir une vérité. Clément Alexandrin montre le danger des richesses par cette comparaison: » Les richesses sont comme un serpent habile qu'on peut prendre par la queue sans être mordu ; mais qui se replie et blesse mortellement celui qui ignore l'art de le charmer. » Quelquefois la comparaison de parité sert à prouver, et cela a lieu lorsqu'on conclut dans l'un des termes de la comparaison ce qu'on avoue dans l'autre, par exemple : « Comme les bergers prennent soin de leurs brebis, les rois de leurs sujets, les médecins de leurs malades ; ainsi les pasteurs doivent prendre soin des âmes qui leur sont confiées. » Enfin d'autres fois on affecte de comparer ensemble deux choses entièrement opposées, afin que l'auditeur, connaissant clairement leur différence, se forme de l'une d'elles des idées plus justes et plus précises que celles qu'il en avait conçues. Ainsi un enfant, accoutumé qu'il est à entendre parler de son âme, suppose confusément son existence, sans se former l'idée distincte de ses facultés. Voulez-vous lui faire comprendre que l'âme pense, qu'elle connaît, qu'elle aime ? comparez-la à des choses matérielles auxquelles il ne s'avise pas d'attribuer la pensée, la connaissance et l'amour. Dites-lui par exemple : « Voyez-vous cette table ? vous la connaissez donc ? vous voyez qu'elle n'est pas faite comme cette chaise ; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée, qui est de pierre ? Mais cette table vous connaît-elle ? Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? La fenêtre est-elle bien sage ? Non, pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? Non, elle n'en a pas. Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connaissez et elle ne vous connaît point?

« L'âme de la fenêtre, où est-elle à présent ? » Vous verrez, conclut Fénelon, que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre qu'elle n'a point d'âme.

Pour lui faire connaître la spiritualité de l'âme et l'existence des choses que les yeux ne peuvent apercevoir, on lui demandera s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand il aura répondu oui, ajoutez encore, dit Fénelon : « Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue? De quelle couleur est-elle ? l'avez-vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? l'avez-vous touchée? est-elle froide ou chaude ?»

L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paraîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pouvez lui faire remarquer qu'il connaît donc des choses très-véritables qu'on ne peut voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles.

Ce qu'on vient de lire suffirait à lui seul pour faire comprendre l'utilité des comparaisons. Cette figure est fréquemment employée dans le discours, non pas seulement comme agrément de style, mais aussi comme un moyen rationnel de faire bien connaître l'essence d'une chose, la signification d'une idée, l'expression d'une physionomie, le caractère d'un homme, la valeur d'un argument. En effet, il est souvent des choses qu'il est difficile et presque impossible de présenter exactement à la pensée quand elles sont trop éloignées de nous par le temps ou l'espace, et surtout lorsqu'elles nous sont totalement inconnues. On procède alors par comparaisons, c'est-à-dire, qu'on peint tel ou tel objet en exprimant avec soin les analogies ou les différences qui le rapprochent ou qui l'éloignent d'autres objets parfaitement connus. Du reste, le goût que nous avons pour les comparaisons, est fondé sur la nature. Aussi l'expérience de tous les jours a-t-elle appris à tous ceux qui sont appelés à instruire les peuples des campagnes et les enfants, qu'il n'est pas de moyens plus efficaces pour se faire écouter et comprendre. Personne n'ignore que telle était la méthode ordinaire de Jésus-Christ, et que lorsque ce divin maître évangélisait les pauvres, il ne disait presque rien sans s'expliquer par quelque comparaison familière.

Article II. *Sources où l'on doit puiser les comparaisons.*

On peut indiquer trois sources de comparaisons : les choses naturelles ou artificielles, l'Ecriture sainte et la lecture d'ouvrages choisis. Il n'est rien dans la nature qui ne puisse fournir des sujets de comparaisons ; les animaux, les plantes, les fleurs, les tempêtes, les rivières, la neige, le soleil, les étoiles, tout, en un mot, dans le ciel et sur la terre, offre des formes et des ressemblances qui produisent des rapprochements neufs, expressifs et pleins d'intérêt. Il suffit d'ouvrir les livres saints pour voir comment les prophètes, les évangélistes, les apôtres et Notre-Seigneur lui-même, savaient relever et embellir leur langage par l'emploi de ces sortes de comparaisons. *Considerate lilia agri.... Justus ut palma florebit.... Si oblivisci potest mulier infantem suum.... Fluet ut ros eloquium meum.... Sicut gallina...*, etc. Nos plus célèbres orateurs s'en sont servis pour exprimer des idées abstraites que l'esprit, sans cet artifice, aurait eu de la peine à saisir. Ainsi Fléchier dit, en s'adressant à Dieu : « Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez le châtiment sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. »

Les objets artificiels, les diverses professions, les monuments, les œuvres de tout genre peuvent servir à la même fin. Qui ne connaît cette belle comparaison de Bossuet : « Comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsque, après en

avoir porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute. » Je ne connais pas même dans Homère, dit le cardinal Maury, de comparaison plus magnifique. Mais, pour un orateur sacré, l'Ecriture sainte est la source la plus féconde des riches comparaisons. Celles qui sont tirées de l'histoire et du culte de l'Ancien Testament, ont une grâce particulière. Massillon les emploie très-souvent et toujours avec bonheur; vers la fin de son sermon ***sur la parole de Dieu***, il dit aux censeurs qui l'écoutent : « On peut appliquer à la plupart de mes auditeurs ce que Joseph disait par feinte à ses frères : ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici; c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de la contrée : ***Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ venistis.*** Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole que vous venez nous écouter, c'est pour trouver où placer quelques vaines censures. »

Et plus bas, quelle comparaison non moins ingénieuse entre le prédicateur et les Israélites aiguisant leurs instruments de labour chez les Philistins! Qui n'admirerait encore cette belle comparaison du faux dévot : « Vous ressemblez à cet autel des tabernacles dont il est parlé dans l'Ecriture : il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants, mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu : ***Non erat solidum, sed intus vacuum.*** En vain vous immolez dessus des victimes étrangères, dont le Seigneur n'a pas besoin; vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu; il n'y voit que de vaines apparences et le dedans est toujours vide de foi et de piété : ***intus vacuum.*** » Et un peu plus loin : « Vous êtes semblables à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Juda, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques des marques d'idolâtrie, et on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion, ils avaient porté les abominations des infidèles. » Voyez encore cette magnifique comparaison du juste : « Avec le feu sacré, caché en terre et comme dans la boue, jusqu'à ce que le soleil, vainqueur des nuages, eût lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière : ainsi quand Jésus-Christ, soleil de l'éternité, laissera tomber sur ce juste, qu'on regarde comme une boue propre à être foulée aux pieds, les traits de sa lumière et de sa majesté, il brillera d'un éclat immortel. »

Bossuet excelle aussi dans les comparaisons empruntées à l'Ecriture sainte : tantôt il montre dans les Israélites, traversant le désert pour aller à la terre promise, l'image du chrétien allant au ciel, sa patrie; tantôt il compare la vie à un chemin qui aboutit à l'éternité; d'autres fois, il tire pour l'âme chrétienne de sublimes leçons de l'exemple même d'un coursier indompté. Voici, du reste, une règle excellente donnée par saint François de Sales pour découvrir dans la sainte Écriture d'heureuses comparaisons. « Il faut considérer les mots, dit-il, pour voir s'ils ne sont point métaphoriques; car, quand ils le sont, tout aussitôt il y a une comparaison pour qui sait bien la découvrir. Par exemple, dans ces paroles : ***Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum,*** il faut considérer les mots ***dilatasti*** et ***cucurri;*** car tous les deux sont une seule métaphore : or maintenant il faut voir les choses qui vont le plus vite par dilatation, et vous en trouverez quelques-unes, comme les navires quand le vent étend leurs voiles. Les navires donc qui chôment au port, sitôt que les vents propices les saisissent aux voiles et qu'ils les remplissent et les font enfler, avancent rapidement : ainsi, lorsque le vent favorable du Saint-Esprit entre dans notre cœur, notre âme court à pleines voiles dans la mer des commandements.

« David, parlant des mondains, dit : ***Periit memoria eorum cum sonitu.*** Je tire deux comparaisons des choses qui se perdent avec le bruit. Quand on casse le verre, il périt en sonnant : ainsi les méchants périssent avec un peu de bruit; on parle d'eux à la mort. Mais comme le verre cassé demeure inutile, ainsi ces misérables, sans espoir de salut, demeurent à jamais perdus. L'autre : Quand un grand ou un riche meurt, on sonne les cloches, on lui fait de grandes funérailles; mais passé le son de la cloche, qui le bénit? qui parle de lui? personne. « Et certes, celui qui observe tout ceci, ajoute le saint évêque, fera fructueusement beaucoup de belles comparaisons; mais il faut observer la décence et ne rien dire de vil, de sale et d'abject. »

Cependant, comme il n'est pas donné à chacun d'inventer des comparaisons justes et claires, il est à propos que ceux qui ont un esprit moins pénétrant, se servent de celles qui s'offriront à eux en grand nombre dans la plupart des ouvrages qu'ils ont entre les mains. Nous avons déjà parlé des comparaisons qui se trouvent dans les saints livres, elles conviennent beaucoup à la prédication, non-seulement parce qu'elles sont consacrées par l'autorité du Saint-Esprit et par la piété, mais encore parce que, tirées des objets les plus riches de la nature, elles réunissent une hardiesse et une simplicité merveilleuse. Toutefois, il en est quelques-unes qui étaient conformes au génie et aux mœurs du peuple Juif, et qui produiraient un mauvais effet dans les temps où nous vivons. Le prédicateur qui a du tact et de la prudence évitera de s'en servir. On pourra puiser encore dans les ouvrages des Pères dont la plupart offrent de véritables modèles en ce genre, tels que saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, et surtout saint Jean Chrysostome. Parmi les modernes, il suffit de citer Grenade et saint François de Sales. Tous les écrits du saint évêque de Genève sont un trésor d'ingénieuses et agréables comparaisons. Enfin, il existe plusieurs recueils qui en contiennent un grand nombre; tel est, entre autres, l'ouvrage intitulé : ***La jeunesse instruite par la méthode de Fénelon.***

Article III. ***Règles à suivre pour faire un usage convenable des comparaisons.***

La ressemblance, comme nous l'avons dit ci-dessus, est le fondement de cette figure, mais on ne doit pas prendre ici le mot dans un sens trop littéral comme s'il s'agissait d'une conformité parfaitement exacte et réelle ; deux objets peuvent fournir une comparaison très-heureuse, quoique, à proprement parler, ils ne se ressemblent guère. La ressemblance est dans l'effet qu'ils produisent sur notre esprit, elle consiste à exciter des idées analogues et qui soient bien d'accord, tellement que le souvenir de l'une fortifie, sans qu'on l'éveille, l'impression faite par l'autre : par exemple, pour définir la nature d'une musique douce et mélancolique, un poëte a dit quelle était comme le souvenir des plaisirs passés, agréable et triste tout à la fois. Cette comparaison est heureuse et pleine de délicatesse, cependant aucune espèce de musique n'a la moindre ressemblance avec les sentiments de l'âme ni, par conséquent, avec le souvenir des plaisirs passés ; la similitude n'est fondée que sur les effets.

En général, dit Hugues Blair, soit qu'une comparaison ait pour base la ressemblance des deux objets comparés, ou l'analogie et la conformité qu'ils offrent dans leurs effets, la condition qui est la plus essentiellement requise est qu'elle serve à éclairer l'objet auquel on l'applique et à le faire mieux concevoir. L'imagination peut se permettre quelques légères excursions dans le cours des similitudes, mais elle ne devrait jamais s'éloigner de l'objet principal. S'il est grand et noble, il faut que toutes les circonstances de la comparaison concourent à en soutenir la dignité ; si son caractère est la beauté, il faut qu'elles tendent à l'embellir ; et si l'effet est effrayant, qu'elles soient de nature à redoubler la terreur. Mais, pour entrer dans quelques détails, nous remarquerons que les règles relatives à la comparaison se rapportent à deux chefs : la convenance de cette figure dans la place où on l'introduit, et la nature des objets qu'elle emploie. 1° La convenance de cette figure dans la place où on l'introduit. La comparaison n'est pas le langage d'une passion forte, elle est plutôt celui de l'imagination, d'une imagination vive et échauffée, mais qui n'est pas troublée par une émotion violente. Une passion forte est trop sévère pour se prêter à ce jeu d'imagination, elle n'a pas le loisir de chercher des objets qui ressemblent à celui dont elle est occupée ; celui-ci l'absorbe tout entière. C'est donc une grande faute que d'introduire une comparaison à l'instant où la passion est fortement émue. Une telle situation peut permettre une expression métaphorique, pourvu qu'on ne la pousse pas trop loin ; mais la tournure pompeuse d'une comparaison formellement énoncée ne peut absolument s'accorder avec le ton de la passion. Elle l'abaisse à l'instant, elle relâche les ressorts de l'âme et nous laisse voir un orateur calme et tranquille qui joue un rôle passionné.

Mais, si la comparaison n'est pas du style d'une passion forte, elle n'est pas non plus le langage d'une âme exempte de toute émotion, lorsqu'elle n'est destinée qu'à l'ornement. C'est une figure qui a par elle-même de la dignité, et qui en suppose toujours dans le sujet. La place qui lui convient est une sorte de région moyenne entre le genre pathétique le plus élevé, et le style qui a le moins de hauteur. C'est un champ très-étendu et qui laisse à cette figure beaucoup d'emploi. Mais il faut, même dans ces limites, se garder d'en abuser, car tout ce qui brille, éblouit et fatigue quand on le voit trop souvent.

Venons-en maintenant aux règles relatives aux objets d'où les comparaisons doivent être tirées, en supposant d'ailleurs qu'elles soient convenablement placées.

Premièrement, elles ne doivent pas être tirées d'objets qui aient une ressemblance trop manifeste avec celui auquel on les compare. Le plaisir que l'on trouve à comparer, consiste surtout à découvrir des rapports entre des choses d'espèces différentes, qui, au premier coup d'œil, paraissent tout à fait dissemblables. Il y a peu d'art dans une comparaison qui n'offre de ressemblance qu'entre deux objets voisins et presque de même nature. Une telle ressemblance méritait peu d'être indiquée, puisque tout le monde pouvait aisément l'apercevoir.

Mais, en second lieu, si les comparaisons ne doivent pas être établies sur des ressemblances trop manifestes, il faut encore plus éviter de les établir sur des rapports trop faibles ou trop éloignés ; car, au lieu d'aider l'imagination, de telles comparaisons la fatiguent et n'éclairent point le sujet. Il faut encore observer qu'une comparaison dont les principales circonstances présentent une ressemblance suffisante, peut devenir obscure et peu naturelle lorsqu'on la pousse trop loin. Rien n'est plus contraire au but de cette figure que de multiplier les coïncidences et tous les petits rapports qu'on peut saisir entre deux objets.

En troisième lieu, l'objet dont on tire une comparaison ne doit jamais être une chose inconnue, ou dont peu de personnes aient une idée claire ; car, dit avec raison Quintilien, une chose qui n'est employée que pour en éclaircir une autre, doit être plus claire que celle-ci. Ainsi des comparaisons fondées sur quelques découvertes philosophiques ou sur des objets qui ne sont familiers qu'à ceux qui exercent une certaine profession, ne peuvent point remplir le but de cette figure. Il convient de les tirer de choses très-connues, que la plupart des auditeurs aient vues et dont ils puissent concevoir nettement l'image. Enfin, dans les compositions d'un genre sérieux et élevé, comme celui qui convient à la chaire, on ne doit jamais employer dans les comparaisons des objets bas et ignobles. Ils dégraderaient le sujet au lieu de le relever et de l'embellir.

Nous ne devons pas omettre de faire, en

finissant, une observation importante : c'est de prendre garde que dans une instruction les comparaisons n'aient toutes une même forme, comme si elles avaient été jetées dans un même moule. On évitera cette uniformité, en leur donnant divers tours et en les commençant de différentes manières ; tantôt par ces particules : *Comme, de même que, ainsi que;* d'autre fois par ces façons de parler : *Figurez-vous. Représentez-vous. Imaginez-vous. Voyez. Considérez. C'est aussi ce que nous voyons dans... Il n'est rien de plus sensible....* Ou bien encore, par manière d'interrogation : *Qui ne sait? Qui ne voit? N'est-ce pas ce que la nature nous montre tous les jours dans le cours des astres?... dans la conduite des animaux?* etc.

Voy. Maury, p. 154 ; Grenade, t. II, p. 11 ; Blair, t. I, p. 392; t. II, p. 82; Crevier, t. II, p. 32; Andrieux, p. 252, 305 ; Arnaud, p. 199; Girard, p. 237 ; Gibert, p. 461 ; Papon, p. 300; Gaichiez, p. 150 ; Rollin, p. 461, t. II. *Méthode de Saint-Sulpice*, p. 244 ; Hamon, p. 318; Vêtu, t. II, p. 105; Marmontel, t. II, p. 247 ; Besplas, 162, 172 ; Leclerc, 291 ; Drioux, 28; Dieulin, 131 ; Fénelon, *Education des filles.*

COMPLIMENTS. — Il arrive parfois qu'à la fin de l'exorde ou de la péroraison, on ménage un compliment pour les auditeurs ou pour quelqu'un d'entre eux, tel qu'un prélat ou un personnage éminent. C'est un moyen de se concilier la bienveillance, mais qu'il n'est pas toujours facile d'employer avec succès. « Complimenter c'est louer. Or c'est un grand art de savoir bien louer, a dit un écrivain de beaucoup d'esprit, le P. Bouhours, et, à mon avis, nul genre ne demande des pensées plus fines ni des tours plus délicats que celui-là. » Aussi a-t-il été l'écueil des plus grands orateurs, chez les anciens comme chez les modernes. Il faut donc conseiller aux jeunes gens de prendre pour principe de louer peu, et peut-être de ne pas louer du tout.

A aucune époque les compliments ne furent plus dans les usages de la chaire qu'à celle de Louis XIV. Cependant de graves observateurs ne tardèrent pas d'en condamner l'abus, et quelques-uns même osèrent témoigner le désir de les supprimer entièrement. Le P. Gaichiez, dans un de ses discours à l'académie de Soissons, dont il était membre, traita cette question avec une adresse et un talent remarquables. Nous croyons devoir donner ici une analyse succincte de ce discours. L'orateur commence par convenir que l'usage de faire des compliments en chaire est si universellement établi, qu'il y aurait de la témérité à le traiter d'abus. Il penche cependant beaucoup à le condamner : 1° parce que les louanges des prédicateurs conviennent mal à l'action où elles sont placées, un sermon étant un discours fait en public pour reprendre le vice, pour exhorter à la vertu, pour développer les mystères et les maximes de la religion, pour publier le mérite et la gloire des saints; 2° parce que la probité devant être dans le prédicateur la base d'une éloquence sacrée dans sa matière, sainte dans ses expressions, et devant donner de lui cette idée à l'auditeur, il est à craindre qu'il ne s'efface par les compliments, parce que les louanges qui en forment le tissu passent ordinairement pour des flatteries, et ceux qui les donnent pour des adulateurs, caractère bas et méprisable, indigne de la chaire et de l'orateur chrétien ; 3° parce que c'est dresser des piéges à la modestie ; 4° parce qu'on ne peut aisément pardonner à un prédicateur que, pendant qu'il paraît adresser ses vœux à Dieu pour le grand dont il étale les titres et les vertus, *il fasse véritablement des vœux à ce même grand pour son panégyriste*, qu'il en brigue le crédit et la protection par des louanges si mal placées, et que, par une éloquence profanée, il trafique d'un ministère si désintéressé; 5° parce qu'on ne voit pas que les saints Pères, modèles du prédicateur, se soient abaissés jusqu'à faire des compliments durant la prédication ; 6° parce que ces compliments irritent souvent l'auditeur qui les entend et qu'ils ne regardent pas. Justice ou religion, dépit ou jalousie, il efface les endroits qui lui déplaisent, qui le choquent, qu'il trouve mal placés, et souvent il passe l'éponge sur le panégyrique entier; 7° parce que le sentiment des auditeurs à condamner les compliments étant presque unanime, ce doit être aussi une raison de les supprimer ; 8° parce que l'Eglise est un lieu où l'on ne doit rendre hommage qu'à l'Être suprême, où lui seul doit être loué...

Après ces raisons et plusieurs autres que l'auteur développe avec autant de délicatesse que de solidité, et qu'il appuie par des réflexions fort judicieuses, il conclut que si l'on peut être persuadé par des raisons plus fortes, qu'il vaut mieux employer quelquefois les compliments avec sagesse que de les retrancher avec trop d'austérité ; il consent qu'on en fasse dans quelques occasions rares, pourvu que ces sortes d'hommages soient des exhortations ingénieuses, qui animent ceux qu'on loue à remplir leurs devoirs, et qui leur fassent rapporter leurs avantages à l'auteur de tous ces dons.

Ainsi l'on voit que, quelque désireux qu'il fût de supprimer l'usage des compliments dans la chaire chrétienne, le P. Gaichiez croit qu'il est des circonstances où l'on peut encore les tolérer. Crevier, Maury, Audisio pensent de même ; Girard dit que s'en abstenir, dans quelques occasions, serait un manque d'égards, et ressemblerait même quelquefois à une injure. Il est donc nécessaire de donner ici quelques principes généraux sur l'art de louer dans les discours chrétiens. Ces principes nous seront dictés par le docteur Audisio.

RÈGLE Ire. — Le compliment doit naître naturellement d'un fait vrai et grand, de telle sorte qu'il paraisse non-seulement suggéré, mais commandé par ce fait. Bossuet, dans l'*Oraison funèbre du grand Condé*, après avoir dit comment l'illustre moribond fut averti d'assurer dans les formes légales ses dernières dispositions, continue : « Quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos dou-

leurs et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas les paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait, qu'il n'y avait, pour formalités, qu'à vous dire ses intentions; que vous iriez encore au delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas : c'est un sentiment que la nature inspire; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquille sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter, et, malgré tout votre mérite, Votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange. » Les premières et dernières paroles montrent avec une grande habileté la répugnance de l'orateur à louer le duc : ce qu'il était bien plus périlleux de faire sur la tombe de son père. Tout l'éloge est basé sur un fait évident, et si profondément incarné avec le sujet, que l'auditeur est conduit à l'écouter sans presque le savoir, et par conséquent sans que le plus léger soupçon d'adulation vienne effleurer son esprit. Et l'orateur fait en cela preuve d'un art infini.

Règle II. — Lorsque le compliment ne peut sortir d'un fait aussi évident, il doit être au moins tiré de quelque façon et avec facilité des entrailles du sujet. Dans son sermon sur le jugement universel, Bossuet, après avoir décrit l'ignominie des pécheurs, conclut : « Oh ! combien chercheront en vain leurs anciens titres, et seront confondus par le souvenir de leur gloire passée ! Plaise à Dieu, que nous adorons, que tant de personnages distingués qui m'entendent ne voient pas éclipsé l'éclat de leur grandeur au jour du Seigneur. » Puis, tourné vers le roi : « Oh ! que cet auguste monarque ne voie jamais tomber de son front sa couronne ! Ah ! puisse-t-il paraître au côté de saint Louis, qui lui tend les bras et lui assigne un siége dans sa gloire ! Hélas ! mon Dieu, que le siége ne reste pas vide ! que celui-là soit en haine à Dieu et aux hommes, qui ne désire pas ardemment sa gloire, même en cette vie, et ne s'applique pas à la procurer par ses fidèles services ; et Dieu sait à cet égard les vœux de mon cœur. Mais, Sire, je trahirais Votre Majesté et je lui serais infidèle, si je restreignais mes souhaits à la félicité de cette vie fragile. Vivez donc joyeux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples ; mais vivez toujours bon et toujours juste ; vivez toujours humble et toujours pieux, et toujours prêt à rendre compte au Seigneur de cette illustre partie du genre humain qu'il vous a confiée. De cette manière, nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné et sur la terre et dans le ciel ; et cette félicité, je la souhaite à Votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.* » Sans parler de la franchise et de la candeur qui respirent dans chaque mot de ce compliment, qualités sans lesquelles toute parole de politesse serait fade et ennuyeuse, j'observerai seulement qu'il ne fait qu'un corps avec le sermon ; car de l'ignominie qui confondra les pécheurs au jour du jugement, le discours passe par transition naturelle à détourner par des vœux un tel malheur de la tête du roi.

Règle III. — Le compliment sortant de la bouche d'un ambassadeur céleste, il ne pourra être que prudent, moral, religieux. Bossuet donne un exemple signalé de prudence à la profession religieuse de la duchesse de la Vallière, à laquelle assistait la reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV. L'auditoire, se souvenant des chagrins qu'avait occasionnés à la reine cette illustre convertie, attendait avec anxiété sous quelles couleurs l'orateur peindrait à cette princesse la victime qui se mettait volontairement à ses pieds pour expier ses torts. Mais Bossuet, se tournant vers Marie-Thérèse, ne lui adressa que ces paroles, pleines de sagesse : « Il est juste, Madame, que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser. » Il détourna ainsi la pensée de la reine et celle des auditeurs de souvenirs fâcheux pour la reporter tout entière sur l'acte de religion qui se passait sous leurs yeux. Au contraire, Massillon commet une grave imprudence dans son discours sur l'Assomption, prononcé en présence de l'épouse de Jacques II, roi d'Angleterre, où il trace le plus hideux portrait du successeur de ce monarque. Bien que le fait soit vrai, historiquement parlant, l'exposition qu'en fait l'orateur ne convient nullement à un ministère de charité ; et l'épouse du roi expulsé ne pouvait elle-même en éprouver aucune satisfaction : car, cette narration n'étant nullement demandée par le sujet, sent trop l'adulation, et elle était moins faite pour édifier la piété de la reine que pour exciter en elle la haine la plus violente contre l'usurpateur.

La moralité doit être la compagne de la prudence. Les compliments de Bourdaloue sont moraux et d'une moralité lumineuse, et entièrement analogues au sujet et aux personnes. Maury me semble ici tout à fait injuste : « Bourdaloue, dit-il, ne s'est jamais distingué dans cette partie ; tous ses compliments sont pleins de sagesse, mais communs. » Sa moralité n'est certainement pas commune, soit par l'utilité des pensées, soit parce qu'elle se lie intimement au plan du discours et aux personnes à qui elle s'adresse. Je m'abstiendrai d'en apporter des exemples, à cause de leur longueur ; je ne ferai que citer les compliments qui terminent les sermons pour la *Fête des saints*, pour la *Nativité de Notre-Seigneur*, et pour la *Résurrection*, où sont exposées, avec la plus grande franchise, les actions personnelles du roi, jointes aux plus grandes leçons qui puissent convenir à un monarque, et à un monarque tel que Louis XIV, leçons qui justifient, en tout ou en

partie, Bourdaloue du reproche d'adulation.

Mais la prudence et la morale reçoivent de la religion le dernier sceau de grandeur : aussi tous les grands orateurs se sont-ils appliqués à sanctifier leurs compliments par des pensées ou des textes de l'Ecriture. Massillon, prêchant à la cour le jour de la Toussaint, cite le texte de saint Matthieu : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*, et il commence : « Sire, si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage. Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre ; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix plus glorieuse ; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire ! Heureux le prince, qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir du fruit de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède ! Ainsi parlerait le monde ; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde : Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le royaume du ciel est à lui. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même, parce qu'il sera éternellement consolé. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu, parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice, parce qu'il sera rassasié. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux, parce qu'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux, et l'Evangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence. Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois ? C'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne saurait faire le bonheur de l'homme ; tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu ! n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique de vrais plaisirs. » Jamais ministre de l'Evangile ne parla avec plus de sagesse à un roi. La voix du monde qui retentissait avec tant de force aux oreilles de Louis, en contradiction avec celle de Jésus-Christ ; les titres si pompeux de gloire qui ravissaient au plus haut point d'admiration sa cour et toute l'Europe, s'éclipsent et s'évanouissent entièrement devant la splendeur des béatitudes de l'Evangile. Les sentiments les plus délicats de l'orateur, joints à la plus religieuse, à la plus vénérable liberté de l'apôtre, tout cela frappa, dit-on, d'admiration la cour de Versailles. Souvenons-nous donc que les textes de l'Ecriture donnent une vertu divine à cette partie du discours comme à toutes les autres.

Règle IV et dernière. — Le compliment doit être revêtu d'un style vif et gracieux, mais sans ombre de recherche ou d'affectation ; contenir des idées nobles et pas trop nombreuses, afin qu'elles s'impriment facilement dans la mémoire, et que personne ne puisse contredire ; il ne sera pas commun, mais spécial à la personne dont il doit toucher le vrai et distinctif caractère ; il laissera à penser plus qu'il ne dit, il écartera du ministère apostolique jusqu'au soupçon d'une vile et mercenaire adulation ; enfin il ne sera pas trop fréquent, mais justifié le plus souvent par des circonstances extraordinaires. La vérité de ce précepte est manifeste. Le dernier avis trouve dans le discours de Bourdaloue sur la Conception de la Vierge une excellente application. L'illustre orateur prêchait à Versailles deux jours après le mariage du duc de Bourgogne, fils du grand dauphin, avec Adélaïde de Savoie : la circonstance semblait demander un compliment à l'auguste couple, et Bourdaloue le sut faire avec toute la grâce qui convient à un prédicateur de cour, et avec toute la gravité qui ne doit jamais abandonner un ministre de Dieu. Maury qui en parle aurait dû, s'il eût été constamment juste et impartial, en faire un plus grand éloge. Si vous cédez au désir de le lire, ce que je vous conseille, vous y trouverez depuis le

commencement jusqu'à la fin la plus solide raison ; et à côté de l'éloge du roi, du duc et de la princesse, vous vous étonnerez de voir la franchise apostolique avec laquelle il expose les préceptes qui, en découvrant les écueils dont la piété est menacée dans les cours, devaient prémunir fortement l'âme innocente de la princesse. Le temps et l'occasion le demandaient : aussi est-il pour l'orateur l'occasion du plus beau succès.

Voy. Audisio, t. I, p. 428 ; Girard, p. 98 ; Gaichiez, p. 88, 197 ; Maury, p. 118 ; Crevier, t. I. p. 97 ; Vêtu, t. I, p. 253.

COMPOSITION. — La composition est un exercice par lequel, après avoir rassemblé plusieurs idées, on les présente dans l'ordre et le style qui leur conviennent. Il est d'usage, dans les colléges et les petits séminaires, de donner aux jeunes gens les matières sur lesquelles ils doivent s'exercer, et même de leur en tracer le plan ou le canevas. Ces premiers essais de composition peuvent être utiles ; mais ils ne préparent que d'une manière très-éloignée au ministère de la parole. Tous les jeunes prêtres savent que ce qui les embarrasse ordinairement le plus au début de la carrière apostolique, c'est de composer et d'écrire leurs discours. Nous allons donc essayer de les aider en leur indiquant d'après nos maîtres, la marche à suivre pour réussir. Disons d'abord combien est utile et même nécessaire l'exercice de la composition.

« Ecrire, dit Quintilien, est ce qui coûte le plus de peine, mais c'est aussi ce qu'il y a de plus utile, et Cicéron dit avec raison que le style (1) est le véritable artisan, le grand maître de l'éloquence ; paroles qu'il met dans la bouche de L. Crassus pour appuyer son jugement de l'autorité de ce grand homme.

« Il faut donc écrire avec tout le soin possible, et beaucoup écrire ; car, de même que la terre profondément creusée devient plus fertile, plus propre à pousser et à nourrir les plantes qui germent dans son sein, de même notre esprit, si nous ne nous contentons pas de lui donner une légère culture, répandra ses fruits avec bien plus d'abondance, et les conservera mieux. A dire le vrai, si notre propre conscience ne nous répond de cette précaution, la facilité même de parler sur-le-champ ne produira qu'une vaine loquacité, et, s'il faut ainsi dire, des mots qui ne passeront pas le bout des lèvres. C'est donc par ce soin que nos études jettent de profondes racines ; voilà ce qui en est le fondement solide, et ce que j'appelle amasser des richesses pour s'en servir au besoin dans les occasions imprévues. »

Sans doute des réflexions sérieuses et la lecture attentive des bons modèles peuvent enrichir l'esprit et disposer heureusement au ministère de la parole ; mais combien de personnes qui pensent mieux qu'elles ne parlent ; combien de maîtres fort instruits qui n'ont pas le talent d'enseigner ! C'est l'exercice assidu de la composition qui facilite l'élocution, qui forme le style des écrivains et le langage des orateurs, qui excite l'imagination, familiarise avec les mots et les tours, donne enfin de l'aisance aux œuvres de l'esprit comme l'exercice du corps donne l'agilité aux mouvements. « J'ai donné bien des règles sur le style, dit Hugues Blair, mais sans l'habitude et l'exercice de la composition, les règles ne répondront pas au but. Cet exercice est d'une indispensable nécessité. »

On peut s'exercer de plusieurs manières dans l'art d'écrire. En ceci comme en toute autre chose, il faut aller pas à pas. La composition est un art qui a ses commencements et ses progrès. Il faut arriver à un résultat satisfaisant par une suite d'opérations faciles dont l'une prépare l'autre. Comme, pour parvenir à une certaine élévation, on ne franchit point tout l'espace d'un seul pas, mais qu'on y monte peu à peu par des marches placées successivement l'une sur l'autre, et qui ne passent point la portée du pied ; de même on ne parvient à la composition parfaite d'un discours et d'un ouvrage quelconque que par des degrés successifs et rapprochés qui, étant pris chacun en particulier, n'ont rien de trop difficile, et qui conduisent presque sans qu'on s'en aperçoive au point où l'on veut arriver. De sorte que ce qui, dans le principe, effrayait quand on considérait l'élévation relativement au point d'où l'on partait, s'abaisse peu à peu à mesure qu'on avance, comme ces routes, dans les pays montagneux, qui de loin paraissent si rapides à l'œil et qui s'abaissent peu à peu devant le voyageur qui arrive au sommet sans presque s'être aperçu qu'il montait.

1° Après qu'on a décomposé par l'analyse et étudié à fond un discours, il serait très-utile d'essayer de le recomposer pendant qu'on a encore le génie échauffé par cette étude, et de comparer ensuite son travail avec celui de l'auteur. Rien n'est plus propre que cet exercice à ouvrir l'esprit, à perfectionner le goût, à faire comprendre l'application des règles et à les graver dans la mémoire.

2° Un autre essai de composition plus simple, mais non moins utile, c'est de lire attentivement une ou deux pages parfaitement écrites, de manière à en retenir les principales pensées ; puis, mettant le livre de côté, de rendre ces pensées par écrit le mieux qu'on peut, s'efforçant de reproduire les figures, les mouvements et les tours de l'auteur, de saisir ses formes et son caractère, sa grâce, sa précision, son énergie. On reprend ensuite le livre, et l'on compare son style avec celui du modèle.

3° Il serait très-utile de s'exercer à rendre en français moderne les plus remarquables de nos vieux prédicateurs, comme le **P. Lejeune**, le **P. Binet**, le **P. Lingendes**.

4° Les maîtres de l'art recommandent encore, comme un exercice très-important, d'essayer de traduire et de faire passer dans notre langue les beautés soit des principaux

(1) Le mot *style* est ici pris dans le sens propre, et signifie cette aiguille dont les anciens se servaient pour écrire sur des tablettes enduites de cire.

livres de l'Ecriture sainte, soit des saints Pères. Les efforts qu'il faut faire pour rendre exactement l'original, lui conserver sa grâce, sa couleur, sa manière, obligent l'esprit à se pénétrer de ses beautés, à penser et parler comme lui, à s'approprier son style, à lutter enfin avec son modèle. Cicéron, Fénelon et Jean-Jacques Rousseau ont usé de ce moyen.

5° Après ces premiers essais, il est temps de se livrer à son propre génie, de crainte qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'un modèle ou d'un livre, on ne sache ou l'on ne puisse plus s'en passer. Or, pour y réussir, ne craignons pas de rappeler ici les préceptes les plus élémentaires sur l'art de se former à un bon style. Nul auteur, que nous sachions, n'a mieux traité ce sujet que Quintilien, dans le chapitre 3 du x° livre de l'*Institution de l'orateur*. Voici quelques-unes des recommandations qu'il fait aux jeunes gens qui se destinent au barreau. Elles conviennent à quiconque veut se préparer convenablement au dangereux ministère de la parole; et, quelque simples qu'elles soient, elles peuvent être d'une grande utilité aux jeunes ecclésiastiques qui veulent se familiariser avec l'exercice de la composition. Nous les ferons suivre de quelques règles spéciales sur la rédaction des discours destinés à la chaire.

« Dans les commencements, dit Quintilien, il est bon que notre composition soit pénible, qu'elle soit même lente, pourvu qu'elle soit exacte. Cherchons toujours ce qu'il y a de meilleur, et ne saisissons pas d'abord ce qui se présente à nous. Pesons ce que nous avons inventé, arrangeons ce que nous avons approuvé : car il faut choisir non-seulement les choses, mais aussi les mots, et mûrement examiner le poids des uns et des autres. Ensuite, on songera à l'arrangement des mots, on les tournera de toutes les manières pour mieux juger de leur harmonie, et pour ne les pas placer au hasard, et comme ils viennent. Pour mieux exécuter tout cela, il faudra relire souvent les dernières lignes que nous aurons écrites; car, outre que par là ce qui précède se lie mieux avec ce qui suit, notre esprit, qui était échauffé et qui, par le temps que nous mettons à écrire nos pensées, se refroidit, recouvre une nouvelle chaleur et reprend de l'impétuosité en se repliant, pour ainsi dire, sur lui-même.

« C'est ainsi que, dans les combats du saut, les combattants prennent leur secousse de loin, et se portent tout d'une course vers l'espace qu'ils veulent franchir : c'est ainsi que pour lancer un javelot, nous ramenons les bras à nous, et que, pour décocher un trait, nous tirons la corde de l'arc en arrière. Quelquefois pourtant, si nous avons le vent en poupe, nous pouvons forcer de voiles pourvu que cette fougue ne nous induise pas en erreur : car toutes nos pensées nous plaisent dans le moment de leur production, autrement nous ne les mettrions pas sur le papier. Il faut donc revenir à l'examen et remanier ces choses dont la facilité nous doit être suspecte. On sait que c'est de la sorte qu'écrivait Salluste, et la peine qu'il s'est donnée se fait assez sentir au lecteur. Varrus nous apprend aussi que Virgile ne faisait que fort peu de vers par jour; mais je n'exige aussi cette lenteur, cette anxiété, que dans les commencements; car nous devons d'abord nous imposer cette loi, et la suivre inviolablement, d'écrire le mieux qu'il nous est possible; avec l'habitude, nous acquerrons la vitesse; peu à peu les choses se découvriront à nous plus aisément; les mots répondront aux choses, l'arrangement suivra de lui-même; toutes les puissances de notre âme seront dociles; tout nous obéira comme dans une famille bien réglée. En un mot, on ne parvient point à composer bien en composant vite, et l'on parvient à composer vite en composant bien.

« Mais c'est particulièrement lorsque nous aurons acquis cette facilité, cette vitesse, qu'il faut faire halte, afin de prévoir le danger, et de réprimer, comme par un frein, cette impétuosité qui, semblable à un cheval fougueux, pourrait nous emporter. Cette vigilance, loin de nous retarder, nous donnera même de nouvelles forces; mais, du moment que notre style sera venu à un certain point de maturité, je ne prétends pas qu'on soit encore dans la nécessité de chicaner sans cesse contre soi-même. Et comment pourrions-nous suffire aux devoirs de la société civile, si nous étions obligés de consumer tant de temps sur toutes les parties d'un plaidoyer.

« Cependant vous voyez des gens qui ne peuvent jamais se contenter, qui veulent toujours tout changer, tout dire autrement qu'il ne leur est venu à l'esprit; gens injustes, que rien ne peut faire revenir de la mauvaise opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et qui prennent pour exactitude le tourment qu'ils se font. Pour moi, je ne sais lesquels sont le plus à plaindre, de ceux qui trouvent bien tout ce qu'ils font, ou de ceux qui trouvent tout mal; car il arrive souvent que des jeunes gens qui ont même de l'esprit, sèchent inutilement sur leur travail et se condamnent à un silence honteux pour vouloir faire trop bien. Cela me fait souvenir de ce que me conta un jour Julius Secundus, qui a été mon contemporain et mon ami particulier, comme on sait; homme qui a porté fort loin le talent de la parole, quoiqu'exact jusqu'au scrupule. Il avait pour oncle Julius Florus, qui a tenu l'empire de l'éloquence dans les Gaules, où il s'était établi : du reste, comparable aux orateurs les plus diserts, et très-digne d'une telle parenté. Dans le temps que Secundus était encore aux écoles, son oncle, l'ayant rencontré par hasard et le voyant tout mélancolique, lui demanda d'où venait cette tristesse. Le jeune homme ne lui dissimula point que, depuis trois jours, il se tourmentait pour trouver un exorde au discours qu'on lui avait donné à composer, sans en pouvoir venir à bout, ce qui non-seulement l'affligeait pour le présent, mais le désespérait pour l'avenir. Alors Florus lui souriant : Hé quoi ! mon fils, lui dit-il, vou-

lez-vous faire mieux que vous ne pouvez? Voilà aussi ce que j'avais à recommander : il faut tâcher d'écrire le mieux qu'on peut, mais écrire pourtant comme on peut; car c'est l'étude qui fait que l'on avance, non le dépit et la colère.

« Mais ce n'est pas seulement par l'exercice que l'on acquiert la facilité de bien écrire, c'est aussi par l'ordre et la méthode que l'on y apporte. Je veux dire si, au lieu de nous tenir dans une posture nonchalante, d'égarer les yeux çà et là, d'exciter nos pensées par une espèce de bourdonnement, comme gens qui attendent que le hasard leur fasse naître quelque idée, nous examinons d'abord quelle est l'affaire dont il s'agit, et ce qu'elle demande; quelles sont les personnes qui y ont intérêt, et les bienséances qu'elles exigent; quelle est la circonstance du temps et la disposition des juges, et qu'ensuite nous nous mettions à écrire dans une assiette d'esprit tranquille et ordinaire; de cette sorte la nature nous suggérera d'elle-même et le commencement et la suite de notre discours; car la plupart des choses que nous devons dire sont fixées et déterminées, et nous frappent les yeux, si nous ne les fermons. C'est pourquoi les personnes les plus ignorantes, les paysans mêmes, ne sont pas longtemps en peine pour entrer en matière. Il serait bien honteux que la science nous causât de la difficulté. Ne croyons donc pas que les choses les plus cachées soient toujours les meilleures. Si rien de ce que nous avons imaginé n'est bon à dire, il ne nous reste qu'un parti à prendre, qui est celui de nous taire.

« Ceux-là tombent dans une autre extrémité, qui font à la hâte ce que nous appelons un canevas, traitent légèrement une matière d'un bout à l'autre, et, ne suivant que les saillies d'une imagination échauffée, écrivent sur-le-champ tout ce qui leur vient à l'esprit (ce qu'ils appellent *sylva*), puis reprennent ce qu'ils ont ainsi jeté sur le papier, afin de le perfectionner, de le polir. Mais ils corrigent les mots, ils arrondissent les périodes; pour les choses, elles demeurent aussi frivoles, aussi superficielles que cette précipitation les avait fait naître. Il vaut donc mieux travailler d'abord ce que l'on fait, et dès le commencement conduire son ouvrage de manière qu'il ne faille plus, pour ainsi dire, que le ciseler, et qu'on ne soit pas obligé de le refondre de nouveau. Cependant on pourra quelquefois s'abandonner à un sentiment, parce que d'ordinaire, pour le pousser avec succès, il faut plus de chaleur et de feu que de soin et d'exactitude.

« Si je blâme ceux qui écrivent avec tant de négligence, on peut juger que je blâme encore plus ceux qui ne prennent pas même la peine d'écrire, et qui dictent; car les premiers du moins, quelque hâtés qu'ils soient, donnent un moment à la réflexion, parce que leur main ne va pas si vite que leur pensée. Il n'en est pas de même quand on dicte; celui qui écrit nos paroles nous presse continuellement. Cependant nous avons honte d'hésiter, de demeurer court, ou de nous reprendre. Nous craignons que le secrétaire s'aperçoive de notre incapacité, d'où il arrive que, n'étant occupés que de lier un sens avec un autre, nous laissons échapper beaucoup de choses qui sont non-seulement toutes brutes, mais impropres; telles enfin que l'inattention peut les produire, et où l'on ne remarque ni le travail d'un homme qui écrit à loisir, ni le beau feu de celui qui parle comme par inspiration et sur-le-champ.

« Si le scribe est trop lent à notre fantaisie, ou qu'en relisant il estropie ce que nous lui avons dicté, notre esprit est tout à coup arrêté dans sa course, et son attention distraite par ce retardement, quelquefois même par un mouvement de colère qui est assez naturel dans ces occasions : joint que le transport et la chaleur de la composition sont pour l'ordinaire accompagnés de certaines démonstrations qui donnent à connaître ce qui se passe en nous, et qui même nous excitent, comme de gesticuler, de faire des mines, de se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et plusieurs autres que Perse a fort bien remarquées en parlant d'un style négligé; lesquelles démonstrations sont visibles, à moins que nous ne soyons seuls. Mais pour finir par une raison qui est la meilleure de toutes, on ne peut douter que la solitude, que le silence, que le secret, enfin, qui est incompatible avec cette sujétion, ne conviennent particulièrement aux personnes qui composent.

« Toutefois, il ne s'ensuit pas qu'il faille aussitôt écouter ceux qui nous conseillent les bois et les forêts, sous prétexte que la beauté de ces lieux et leur aimable liberté sont plus propres à nous élever l'âme et à nous inspirer d'heureuses idées. Pour moi, j'estime que ces retraites sont plus agréables qu'utiles pour l'étude; car les mêmes choses qui nous font plaisir nous retirent nécessairement de notre application. Il n'est pas possible que notre esprit se livre tout entier à plusieurs choses, et sitôt qu'il tourne ses pensées d'un autre côté, il perd bientôt de vue son principal objet.

« Ce riant aspect des bois, cet agréable murmure des ruisseaux, ce doux zéphyr qui ne souffle que pour nous rafraîchir, ce gazouillement des oiseaux, cette liberté de promener nos regards au loin; tout cela nous attire à soi : de sorte que ces charmants objets me semblent plutôt faits pour relâcher notre esprit que pour l'appliquer. Démosthène faisait mieux : il s'enfermait dans un lieu solitaire d'où il ne pouvait rien entendre, rien voir, qui pût lui donner des distractions. C'est pour cela que les veilles sont si utiles; lorsque le silence de la nuit, une chambre fermée à tout le monde, et une seule lumière, tiennent notre esprit comme ramassé sur son sujet. Mais cette manière d'étudier, encore plus que les autres, demande beaucoup de santé, et ce qui y contribue le plus, beaucoup de frugalité; sans quoi il ne faut pas compter

de s'acharner au travail durant un temps que la nature elle-même a destiné au repos et à la réparation de nos forces, encore même ne faut-il jamais trop prendre sur son sommeil, mais seulement ce qui est au delà du nécessaire : car un travail accablant et immodéré est même très-opposé à la diligence, et la journée est plus que suffisante pour quiconque est maître de son temps. C'est la multitude d'affaires qui nous oblige à prendre sur la nuit : du reste, il n'y a point de meilleure solitude que celle-là, quand on est capable de la soutenir; mais comme le silence, la retraite et la liberté d'esprit sont fort à désirer, aussi ne sont-ils pas toujours en notre pouvoir; il ne faut donc pas au moindre bruit, au moindre embarras, abandonner son ouvrage, et déplorer le temps comme s'il était perdu ; au contraire, il faut lutter contre les incommodités, et se faire une habitude de vaincre tous les obstacles par une forte application. En effet, si, portant nos pensées droit à notre objet, nous les saisissons fortement, rien de ce qui frappera nos yeux et nos oreilles n'ira jusqu'à notre âme. Le hasard ne fait-il pas souvent qu'en rêvant profondément à une chose, nous ne voyons pas les gens qui sont devant nous, et que nous prenons un chemin pour l'autre ? A plus forte raison, parviendrons-nous à cette sorte de méditation, quand nous nous y étudierons.

« Ne cherchons point de prétexte à notre paresse; car, si nous pensons ne devoir vaquer à l'étude que dans le temps où nous avons le corps bien reposé et bien sain, l'esprit gai et libre de tout embarras, nous ne manquerons jamais de raisons pour nous flatter. Mais, au milieu du monde, et en marchant, et à table, il faut que, rentrés en nous-mêmes et occupés de nos propres pensées, nous sachions nous faire une espèce de solitude. Autrement, que sera-ce lorsqu'en plein barreau, malgré le tumulte des affaires, malgré les querelles qu'elles engendrent, malgré même les clameurs qui arrivent par des accidents inopinés, il nous faudra plaider à l'improviste et sur-le-champ ? Que sera-ce, dis-je, alors si, pour reprendre la suite des idées que nous avons mises sur le papier, il nous faut de la solitude et du silence? C'est pour cela que ce même orateur, qui était si amoureux du calme et de la retraite, allait pourtant méditer sur le bord de la mer, afin que le bruit des vagues qui venaient se briser contre le rivage l'accoutumât à ne se point effrayer des frémissements de tout un peuple assemblé.

« Rien n'est à négliger de ce qui regarde les études. Je ne dois donc pas omettre quelques autres réflexions, quoique moins importantes : par exemple, en écrivant, il faut laisser du vide, afin de pouvoir librement ajouter tout ce que l'on veut ; car assez souvent le défaut d'espace nous rend paresseux de corriger, ou bien il arrive qu'en insérant de nouvelles lignes au-dessus des premières, il se fait une telle confusion qu'on ne peut plus lire ni les unes ni les autres. Je porterai même l'exactitude jusqu'à ne vouloir pas que l'on se serve de tablettes ou de cahiers d'un trop grand volume, ayant connu un jeune homme qui faisait toujours des discours trop longs, parce qu'il en mesurait la longueur par le nombre des lignes; et ce défaut, dont ses amis, par des remontrances réitérées, n'avaient pu le désaccoutumer, cessa du moment qu'il eût changé la forme de ses cahiers.— Il est à propos aussi de laisser de grandes marges où l'on puisse marquer les choses qui se présentent hors de leur rang, je veux dire, qui ne conviennent pas aux endroits que nous travaillons actuellement : car il nous vient quelquefois d'excellentes pensées, comme à la traverse; d'un côté, nous ne pouvons pas les placer à l'instant, et de l'autre, il n'y a pas de sûreté à les différer, parce que souvent elles nous échappent, ou si nous nous y attachons, elles sont un obstacle à d'autres idées. C'est pourquoi il vaut mieux les mettre en dépôt. »

Appliquons maintenant ces principes généraux à la composition du sermon, ou plutôt rappelons aux jeunes prédicateurs les règles qu'ils doivent suivre dans ce pénible travail. En écrivant un sermon, dit M. Vêtu, que nous suivrons ici pas à pas, il faut toujours avoir son but présent et ne jamais le perdre de vue. Ce sera le moyen de ne pas s'égarer dans des développements étrangers à son sujet ou qui n'y tiennent que de loin. Ces écarts détruisent l'unité du discours et lui ôtent sa force, ou du moins la diminuent. Tout ce qui est hors-d'œuvre, quelque bon qu'il soit, nuit à l'ensemble et empêche l'effet. Ecoutons le P. Albert sur cet article. « Après avoir formé et entrepris de prouver une proposition (l'idée générale), il faut, dit-il, la poursuivre dans toute sa formalité, c'est-à-dire dans le sens le plus exact et le plus formel, selon qu'on se l'est proposé, et prendre garde de ne s'en écarter jamais, soit dans l'exorde, soit dans la division, soit dans les preuves, soit dans la péroraison ; mais que l'on voie partout que l'orateur demeure dans le même genre de discours et qu'il n'a qu'un seul but. Il arrive souvent que l'on s'attache à une partie de la proposition, qui n'est pas celle dont il est question, et l'on prouve quelquefois le sujet lorsqu'il faudrait prouver l'attribut. Par exemple, dans le genre moral, ces propositions sont fort différentes : *Il faut faire pénitence, il ne faut pas différer la pénitence, il faut que la pénitence soit rigoureuse.* Si l'on n'y prend garde, on les confondra. Dans la première proposition, il ne s'agit uniquement que de *la nécessité*, et non pas de la pénitence en général; dans la seconde, il s'agit de *la promptitude*, et dans la troisième de *la rigueur*. De sorte que, si l'on parle de la rigueur lorsqu'on doit parler de la nécessité, la preuve n'est pas droite. Si alors on fait quelque impression, ce n'est que par hasard, et comme on dit en logique, *vi materiæ*.

« Je ne dis pas qu'il faille scrupuleusement s'abstenir de tout ce qui approcherait

de la preuve d'une autre proposition, car il se peut faire qu'il soit aussi fort utile à la vôtre ; mais je dis que votre choix doit être si droit, que vous n'admettiez rien que ce qui vient directement à votre sujet, et que vous évitiez avec soin la manière de quelques jeunes prédicateurs, qui, épouvantés par les difficultés, et par la défiance qu'ils ont de leurs propres forces, amassent tout ce qu'ils peuvent recueillir à peu près conforme au sujet de leur proposition, et qui arrangent tout sans prendre garde qu'ils ont entrepris de n'en traiter qu'une seule modification. Comme dans les propositions précédentes, on entasse tout ce qu'on a sur la pénitence en général, ou sur toutes les parties de la pénitence indifféremment, sans s'apercevoir que l'on a seulement dessein d'en persuader la promptitude ou la rigueur ; et c'est beaucoup affaiblir son discours que d'y mettre tant de choses qui ne viennent pas si à propos. C'est encore plus mal fait de prendre le change dans la proposition tout entière, comme de prouver la nécessité du salut, lorsqu'on a promis la promptitude de la pénitence. On sait bien qu'on ne demande une prompte conversion que pour faire son *salut* : mais, quoique l'un soit la cause de l'autre, l'un n'est pas l'autre ; et, quoique la pénitence fasse faire le salut, on le peut encore, absolument parlant, faire par une autre voie, qui est l'innocence ; et ainsi la preuve n'est pas droite, puisqu'en parlant de la pénitence, vous ne devez songer qu'aux pécheurs comme tels. Mais le salut regarde tous les hommes entre lesquels plusieurs persévèrent dans l'innocence qu'ils ont reçue au baptême.

« De même, quand on traite d'une vertu, il faut bien distinguer ce qui est de précepte et ce qui est de perfection ; ce qui est d'obligation et ce qui est de conseil. Car, lorsqu'on confond tout cela, on ne prouve rien du tout, parce qu'on se met en danger de prouver trop. Par exemple, on ne peut jamais prêcher utilement de l'humilité, si l'on veut obliger tout le monde à la perfection de cette vertu. Il faut la distinguer, et dire comment chaque état la doit pratiquer. »

Il est rare qu'en écrivant sur une matière, il ne se présente pas à l'esprit une foule d'idées qui n'y viennent qu'indirectement. Si ce sont de ces idées ordinaires et communes qui reviennent facilement à la mémoire, il faut les laisser et continuer son chemin en droite ligne. S'il se présente des idées lumineuses, des aperçus frappants ou des tournures qui donnent de l'énergie et de la force à des idées communes, il est bon de les écrire, quoiqu'elles soient étrangères au sujet ou qu'elles n'y aient qu'un rapport éloigné ; mais il faut que cette rédaction se fasse sur un cahier de grandes notes, et non sur celui dont on se sert pour le brouillon du discours. De cette manière, on ne perd rien de ce que le travail de la composition fait éclore de bon. On fait de même s'il vient des idées sur le sujet, mais qui conviennent à une autre partie du discours qu'à celle dont on s'occupe actuellement. Après avoir soûlagé sa mémoire en rédigeant à part ce qui s'est présenté, ou du moins en prenant des notes pour ne pas oublier ce qui peut être utile, on continue sa marche en fixant toujours les yeux sur son dessein principal, comme nous l'avons recommandé.

Il faut, pendant la composition, une certaine liberté qui nous permette de suivre le genre qui nous convient le mieux. Sans cela nous ne ferons rien de bon. Je ne veux pas dire qu'il faut oublier les règles et s'en écarter ; mais, sans les oublier on peut les suivre, pour ainsi dire à son insu, et naturellement de la même manière que l'on écrit, sans faire réflexion de quelles lettres ou de quelles syllabes on se sert, ou que l'on parle sans penser aux règles de la prononciation. On a appris la grammaire, on s'est exercé à tracer des caractères sur le papier ; mais, une fois qu'on a pris l'habitude de parler et d'écrire, on ne pense plus aux règles, et cependant on les observe. Il faut qu'il en soit de même pour la composition. On a fait sa rhétorique, on a étudié sa matière , on s'est tracé un plan ; il faut, quand on tient la plume et qu'on rédige, que tout cela s'oublie en quelque sorte, et que cependant on suive les règles du bon goût et qu'on aille droit à son but sans s'en écarter. Sans cela notre composition sentira le travail, et elle perdra ce naturel qui doit en faire l'agrément.

Il y a pendant la composition deux situations bien différentes. Les grands écrivains eux-mêmes s'y sont trouvés. « Tous assurent, dit M. Pérennès, qu'il est pour eux certains moments de verve et d'heureuse rencontre, où la plume ne peut suivre la rapidité de l'esprit, et où l'on écrit sans interruption, comme sous la dictée d'un être supérieur. On fait alors bien et facilement ; on ne produit pas, on reçoit. Il y en a d'autres, au contraire, où tout semble tari et desséché dans l'intelligence. Pas une idée, pas un mot qu'il ne faille arracher avec peine. Voyez une fontaine : à certains jours, l'eau en est basse et bourbeuse ; mais attendez les rosées du ciel, vous verrez la source couler à pleins bords, et elle vous offrira une onde aussi transparente que l'air. » Voilà l'image des deux situations où se trouvent quelquefois ceux qui composent. L'art est ici impuissant. On peut bien préparer son esprit, remplir sa mémoire de connaissances, et essayer d'échauffer son imagination, et malgré cela rester froid et stérile. La verve oratoire, pas plus que la verve poétique, n'est point l'effet de l'art qui ne sert qu'à la favoriser, à l'entretenir et à la diriger. Elle vient de plus haut, elle vient d'une lumière soudaine qui, toute surnaturelle qu'elle est dans sa source, paraît au dehors avec tous les caractères particuliers de l'individu qui lui sert de canal. Elle vient, dans l'envoyé de Dieu, d'un feu divin qui embrase son cœur, d'une foi vive, d'une ardente charité qu'il puise dans l'oraison, au pied des autels ou du crucifix.

Nous savons qu'on peut être dans la sécheresse malgré la prière et la sainteté. L'es-

prit de Dieu souffle où il veut et quand il veut. Il ne faut pas dans ces moments se décourager, mais remettre son travail à un autre temps. Il est bon, quand on a fait quelques efforts et que la sécheresse persiste, de se dissiper un peu et de faire diversion à ses idées. S'obstiner alors, ce serait se fatiguer à pure perte, et ce qu'on ferait ne vaudrait rien, ou du moins se sentirait des efforts avec lesquels on l'aurait produit. On ne perdra rien en interrompant. L'esprit travaille même la nuit à ce qu'on a à cœur, et ce qui ne vient pas dans un moment sort quelquefois avec impétuosité et abondance dans un autre.

Il y a une sécheresse qui n'est qu'un engourdissement et un sommeil de l'esprit ; il faut alors le stimuler et l'exciter. On écoute trop une certaine paresse qui vient du sentiment des difficultés. L'esprit est dans les ténèbres, ou du moins les choses qu'on a lues y sont dans la confusion. On ne sait par quel point commencer. Si l'on prend quelquefois la plume, on la rejette bientôt parce que les choses ne viennent pas comme on voudrait. L'esprit est pour ainsi dire dans les travaux de l'enfantement. Ayez le courage de ne pas vous rebuter si promptement. Surmontez les premiers dégoûts et restez au bureau malgré l'ennui qui vous porte à tout laisser là. Si, en vous y prenant d'une manière, les choses ne viennent pas, ou si les mots que vous écrivez n'expriment pas bien votre pensée, laissez la phrase commencée et écrivez-en une autre. A force de chercher le passage pour pénétrer dans la matière, vous le trouverez, et à force de chercher la bonne manière d'exprimer ce que vous pensez, elle se présentera à vous. Alors, votre esprit étant échauffé, vous verrez avec étonnement les choses couler comme de source, et vous n'aurez plus que l'embarras du choix.

Il faut s'interroger soi-même et se demander ce qu'on veut dire. Cette interrogation intérieure fait quelquefois trouver ce qu'on cherche en forçant l'esprit de préciser ses idées. « Pourquoi, dit Maury, ne découvre-t-on rien dans certains moments ? Parce qu'on ne sait réellement ni où l'on veut aller, ni ce qu'on cherche. » C'est ici une poétique d'expérience qu'on apprend tous les jours dans l'art et l'habitude d'écrire. On se croit dans une léthargie de stérilité : on est seulement au milieu d'un désert et d'un nuage. Vous vous plaignez d'éprouver, à chaque membre de vos périodes, une nouvelle difficulté, pour rendre exactement votre pensée ? Quand votre plume s'arrête, ne poursuivez plus l'expression qui la fuit : remontez plutôt à votre première intention oratoire : demandez vous-même à votre esprit ce qu'il se propose de devolepper, et son hésitation vous apprendra qu'il ne le sait pas bien. Les mots, dit Horace, viennent se présenter d'eux-mêmes à l'écrivain qui a bien médité son sujet.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Boileau, son imitateur, a dit :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Il y a des prédicateurs qui ne peuvent composer que lorsqu'ils sont pressés par le temps, d'autres qui ne trouvent les choses que dans l'action même. On cite le P. de Mac-Carthy pour ce dernier cas. Un attrait naturel l'entraînait vers le ministère de la parole : mais le travail de la composition était pour lui une des plus rudes épreuves et un véritable supplice. Voici comment il s'en explique lui-même à la comtesse de Mac-Carthy, sa mère.

« Bordeaux, le 8 juillet 1821.

« Ma chère mère,

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu la consolation de vous écrire. Vous vous en plaignez peut-être, et moi j'en gémis. Mais vous savez si je suis le maître de faire ce qui me serait agréable, et si je dois me dévouer aux saintes obligations qui me sont imposées. Je ne veux pas vous contrister en vous disant que mon travail n'a presque rien produit jusqu'à présent, et que je ressemble à un esclave attaché à une meule qu'il tâche de tourner par de grands efforts, mais qu'il ne remue pas. Il y a quelque chose de singulier en moi, que j'ai remarqué toute ma vie, que je ne comprends point, et qui est sans doute une disposition de la Providence pour m'humilier : c'est qu'il m'est à peu près impossible de rien faire à l'avance; il faut que le moment de prononcer un discours approche, pour que je sois en état de le faire. Jusque-là je n'ai ni force, ni chaleur, ni faculté de m'appliquer à mon sujet. Je me fatigue et me tourmente en vain pour tâcher de saisir mes idées qui s'échappent et voltigent autour de moi, sans que je puisse les atteindre ni les rassembler : elles ne se livrent et ne sont à moi que lorsqu'enfin il me reste à peine assez de temps pour leur donner un corps et les revêtir à la hâte de quelques couleurs. Je n'avance pas dans mes discours, et je n'ose m'occuper d'autre chose, de peur d'avoir des distractions à me reprocher. Ainsi, le temps se perd, et si je gagne quelque chose à ce stérile travail, c'est qu'il est au moins une bonne pénitence. C'est pour essayer de tirer mon esprit de cette langueur, que j'ai quelquefois prêché depuis mon séjour ici ; mais ce moyen ne m'a pas mieux réussi que les autres. S'agit-il de parler sans avoir écrit, aussitôt je m'enflamme, la veine s'ouvre, et il me semble que voilà la fécondité revenue. Faut-il ensuite reprendre la plume, tout s'éteint, se dessèche, et ma stérilité se trouve la même qu'auparavant. C'est dans cet état que j'ai passé l'année, dernière, cinq mois à L*** : il est probable qu'il m'en arrivera autant cette année ; mais après tout, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse, tout est bien.... »

« Dans cet état de sécheresse et comme d'anéantissement d'esprit, sa ressource ordinaire était de s'humilier en présence de Dieu. Il se jetait à genoux devant son crucifix, il priait quelque temps les bras étendus en croix ; ou bien il se prosternait la face contre terre. « Jamais, disait-il lui-même, je ne me suis relevé sans me sentir rempli d'une force toute nouvelle. » Dieu ne laissait point son humilité sans récompense. Souvent même il lui arriva d'être soudainement saisi d'une vive et puissante émotion, et si fortement pénétré au fond du cœur des vérités de la religion, que les larmes coulaient de ses yeux en abondance. Aussi assurait-il

que ces sortes d'épreuves étaient pour lui un gage infaillible de succès, et que jamais le ciel ne bénissait sa prédication si elle n'avait été précédée de quelque humiliation de ce genre. » L'auteur de la *Notice historique* d'où nous tirons ces détails, rapporte un fait que nous ne voulons pas passer sous silence. Un jour qu'il devait prêcher aux Tuileries, il se trouva surpris par ses sécheresses accoutumées. L'heure fixée pour le sermon approchait, et aucune idée ne se présentait à son esprit. Le supérieur, auquel il exposait son embarras, lui ordonna d'aller prendre du repos sur son lit et de ne plus s'occuper de son discours. Il obéit. Il ne se leva que pour monter en voiture, et parut en chaire sans aucune préparation. « C'est la fois, disait-il ensuite, c'est la fois que j'ai le moins mal prêché. »

Ce succès fut la récompense de son obéissance. Ceux qui, abusant de cet exemple, attendraient toujours à la dernière extrémité pour se mettre au travail, ou qui monteraient en chaire sans avoir écrit, ne pourraient être excusés de témérité. Les supérieurs du P. de Mac-Carthy, qui connaissaient son talent pour l'improvisation, purent l'envoyer aux Tuileries avec la confiance fondée qu'il réussirait. L'événement a justifié leur confiance. C'est une chose indubitable (l'expérience l'a démontré plus d'une fois), que plus on est habile à improviser, plus on a de difficulté pour la composition calme du cabinet. Comment cela se fait-il? Il n'est pas aisé de l'expliquer.

Il serait téméraire de compter sur le succès en se hasardant sans avoir le talent et les vertus du P. de Mac-Carthy, et sans se trouver comme lui dans la nécessité d'obéir. Ceux qui comptent sur leur facilité et sur quelque succès qu'ils ont eu, pour se négliger dans la préparation, ont grand tort. Puisqu'ils ont de la facilité pour composer lorsqu'ils veulent s'en donner la peine, pourquoi attendre au dernier moment pour écrire, pourquoi s'aventurer si souvent sans préparation? Cette témérité est punie tôt ou tard. Comme on n'est pas toujours bien disposé, il arrive des moments de stérilité où l'on échoue. A la vérité on ne reste pas court, mais on ne se tire d'affaire que par des lieux communs qui ennuient les auditeurs et les empêchent de tirer profit des instructions. Il vaut donc mieux prendre la peine de se préparer toujours que d'échouer une seule fois.

Quand on se trouve dans la sécheresse et que le devoir ou les circonstances obligent de prêcher sans qu'on puisse remettre par défaut de temps, ni se faire remplacer, il faut alors faire de son mieux et compter sur l'assistance du ciel. Comme il n'y a pas de sa faute, ce n'est pas tenter Dieu que d'espérer son secours dans ce cas. Mais dans cette nécessité même il faut prendre une précaution qui est toujours possible et sans laquelle il serait téméraire de parler en public. Il faut rassembler les principales idées qui se présentent sur le sujet, soit qu'on les écrive ou non, et les mettre en ordre en y joignant les accessoires convenables, de manière à se former une sorte de plan qui empêche de divaguer. Un orateur qui a les connaissances ordinaires et une facilité médiocre peut toujours s'en tirer passablement. Il faut, dans ce cas, dire peu et bon. Il arrive quelquefois qu'on se trouve en veine au moment du débit. On peut alors laisser son plan et suivre l'heureuse inspiration qui survient en veillant sur soi-même pour ne pas trop s'écarter de l'idée principale qui fait le fond du sujet. Nous sommes persuadés que le P. de Mac-Carthy ne négligeait point cette mesure, que la prudence conseille et que la stérilité la plus grande ne rend jamais impossible. On peut, pour plus grande précaution, s'essayer mentalement à l'avance selon la mesure du temps qui reste. Si la sécheresse persiste lorsqu'on est en chaire, il faut s'en tenir à son canevas et développer le mieux qu'on pourra les idées principales qu'il contient. On en dira toujours assez pour l'édification des auditeurs et pour l'accomplissement de son devoir. Il faudrait être bien dépourvu de moyens et de connaissances pour ne pas pouvoir parler passablement pendant quelques minutes.

Si, dans les cas de nécessité, on peut monter en chaire avec un simple plan, il ne faut pas s'en faire une habitude, parce qu'il en résulterait un inconvénient grave dont nous avons déjà parlé plus haut. On s'accoutumerait à ne donner à ses auditeurs que des lieux communs. On tournerait nécessairement dans le même cercle d'idées, et on finirait par *s'user*, parce que les connaissances d'un homme, quelles qu'elles soient, étant bornées, il en trouve le terme à un temps donné. On manquerait le but de la prédication, qu'on ne peut atteindre qu'en donnant quelque chose de spécial et de propre aux auditeurs, ce qui ne peut se faire *quand on parle pour parler*, comme font malheureusement un trop grand nombre qui perdent, dans des visites ou des occupations oiseuses, un temps qu'ils devraient employer à préparer leurs instructions. Est-il étonnant que leurs paroissiens se dégoûtent de la parole de Dieu quand elle leur est annoncée avec si peu de soin?

Quand on ne se trouve pas dans les cas de nécessité dont nous venons de parler, il faut écrire entièrement son discours. Cette méthode est la plus sûre et la plus avantageuse. La rédaction du discours étant achevée d'après le plan qu'on s'est tracé et avec le secours des notes, il faut, si l'on veut faire quelque chose de bon, procéder à une *seconde composition*. La première a eu pour but spécial ce qui doit faire le fond du sermon. Une fois que ce fond est trouvé, il faut s'occuper de la forme, c'est-à-dire du style. On ne l'a pas sans doute négligé en écrivant la première fois, car il n'est guère possible qu'en jetant ses pensées sur le papier, on ne se soit occupé en même temps de les bien exprimer. Ceci se fait même sans

y réfléchir. Néanmoins, comme l'attention principale a été pour les choses qu'il s'agissait surtout de trouver, il est bon de repasser ce qu'on a composé pour examiner d'une manière toute particulière ce qui regarde les images, les mouvements, les tournures et les locutions.

Cette seconde composition a plus d'importance qu'on ne pense. La forme fait beaucoup dans les discours. On trouve assez communément le fond des sujets dans les orateurs, mais peu savent leur donner la forme convenable. C'est surtout par la forme que les prédicateurs diffèrent. L'invention de la forme est ce qu'il y a de plus difficile dans la composition. Elle coûte plus à trouver que le fond. « Il faut moins de génie dans l'éloquence pour inventer les choses, dit le P. Rapin, que pour les arranger. Le tour qu'il faut leur donner pour les mettre dans la place où elles doivent être, coûte bien plus que la peine qu'on se donne de les penser. Car tout esprit raisonnable peut penser raisonnablement, mais il n'est pas aisé de donner à ce qu'on pense cette grâce qui rend les choses agréables et qui les fait admirer (et cette force, cette énergie, qui font tant d'impression sur les esprits et sur les cœurs). C'est en quoi consiste l'éloquence, non pas cette éloquence des paroles que l'on ne sait d'ordinaire que trop, mais l'éloquence des choses qu'on ne sait presque point du tout, qu'on apprend rarement et qu'on ne peut espérer que d'un naturel heureux. L'on peut connaître le prix de cet art par la grande différence qu'on trouve dans les mêmes choses tournées diversement. C'est le tour qu'on donne à ce qu'on dit qui en fait d'ordinaire la beauté; et, quoique ce soit le naturel qui donne cet air, il y a toutefois des moyens pour l'acquérir quand on ne l'a pas (ou plutôt pour cultiver ce qu'on a reçu de la nature; car, sans des dispositions naturelles à l'éloquence, les règles de l'art seraient impuissantes). Ces moyens sont un fréquent usage de la composition sous un bon maître ou avec un ami intelligent et le commerce avec les auteurs anciens. C'est d'eux qu'on peut apprendre cette justesse (le bon goût) qui donne à l'esprit ce tour agréable, et que l'esprit donne ensuite à tout ce qu'il pense et à tout ce qu'il imagine, quand il a du génie pour cela. »

La seconde composition étant terminée, on repasse le discours pour corriger ce qui pourrait encore être défectueux, soit sous le rapport des choses, soit sous celui de la manière de les exprimer, c'est-à-dire pour ajouter ce qui manquerait, retrancher ce qui serait de trop, modifier ce qui aurait besoin de l'être, ou transporter ce qui ne serait pas à sa place. Quand les changements ou additions sont considérables, on les fait comme nous avons dit précédemment, par le moyen des renvois et des notes dans un autre cahier. S'il y a des transpositions, on les opère en se servant des parenthèses marginales, qui servent à isoler les articles transposés. On met un signe devant la parenthèse qui ouvre, et on place un renvoi à l'endroit où doit être placé l'article. Ce renvoi doit répéter le signe exactement. Avec ces précautions on peut faire dans son brouillon les changements les plus compliqués sans danger de confusion, et sans s'exposer à perdre le fil du discours quand on le transcrira au net.

C'est cette transcription qui est la dernière opération de la composition. Qu'on nous permette ici de petits détails qui peuvent être utiles. Il est bon de mettre sur la première page de la copie, et après le titre, le plan du discours, afin d'en voir l'ensemble d'un seul coup d'œil. Le revers de cette page peut être destiné à marquer les lieux et les époques des prononciations. On peut distinguer les parties par un titre au milieu de la page, et les subdivisions, ainsi que les principales preuves et les morceaux notables, par des titres et des numéros sur les marges, qu'on aura soin de réserver à cet effet. Il doit y avoir, à des distances convenables, des alinéa ou repos. Ces alinéa doivent se former de masses d'idées qui soient unes et compactes, et non d'un ramas de pensées isolées et incohérentes qui ne sont que du remplissage et un embarras pour la mémoire. Il faut, dans le moment de la correction, retrancher impitoyablement toutes ces idées coupées qui ne forment pas corps avec les autres.

On laissera à la fin du discours quelques pages en blanc pour les variantes, telles que sont, par exemple, les exordes indirects, les péroraisons spéciales et propres dont on pourra se servir, ou dont on se sera servi, selon les temps, les fêtes, les lieux et les circonstances, ainsi que pour d'autres parties qu'on peut ajouter au discours selon les occurrences, comme sont, par exemple, des traits historiques, des comparaisons, des tournures propres à exposer certains détails et autres choses dont on fera usage selon les auditoires, selon les besoins et la capacité de ceux à qui l'on doit annoncer la parole sainte. Cette précaution est nécessaire pour ne pas ressembler aux médecins, dont nous avons parlé ailleurs, qui n'ont que les mêmes remèdes pour tous leurs malades. Je sens bien que, malgré ces prévoyances, il se trouvera toujours des choses imprévues; un orateur intelligent et capable saura les apercevoir à temps et les saisir, soit sur les lieux, soit même dans le moment de l'action. Ses *réserves* ne lui seront pas pour cela inutiles, elles l'aideront au contraire à mieux appliquer les remèdes aux plaies, parce qu'il n'aura que quelques modifications à faire à ses spécifiques moraux. Pour les rendre encore plus utiles, il faut qu'il ait soin, après l'application des remèdes, de prendre des notes. Par là il profitera de l'expérience qu'il acquiert en voyant les résultats de ses industries oratoires, et se rendra capable d'obtenir dans la suite de plus grands succès.

Il y a des moyens de perfectionner ses

discours qu'il ne faut pas négliger. Le premier que nous conseillons à ceux qui commencent est de soumettre leurs compositions à la censure d'un confrère, d'un ami, dont le bon goût et l'expérience leur sont connus. Ce moyen leur fera découvrir les défauts qu'ils n'apercevaient point, et portera leur attention sur des choses auxquelles ils ne pensaient pas. Leur déférence aux lumières d'autrui et leur docilité à écouter les observations raisonnables qui leur seront faites, les empêcheront de prendre un mauvais genre, formeront leur goût, et, en dirigeant leur talent, leur assureront le succès. Un second moyen de perfectionnement est la prononciation. Elle fait mieux sentir les défauts du discours, que toutes les réflexions qu'on peut faire dans le cabinet. Pourvu qu'on sache, dit Maury, observer l'impression du discours sur l'auditoire, il est aisé à l'orateur de remarquer les morceaux faibles ou languissants, trop peu développés ou trop prolixes, qui réclament un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de la tribune sacrée, et qu'il prenne des notes, comme nous l'avons déjà conseillé, pour retoucher son discours. C'est en le débitant et en le corrigeant immédiatement, qu'on en juge très-bien l'effet et l'ensemble, qu'on en fortifie les mouvements, qu'on en élague les longueurs, qu'on en multiplie et perfectionne les beautés. Tout ce qui a laissé l'auditoire distrait, inattentif, et l'a séparé de l'orateur, doit être réformé sans ménagement et sans regret : au contraire, tout ce qui a été écouté avec un profond silence est encore plus consacré que les morceaux les plus sensiblement applaudis. Ce n'est donc qu'en chaire qu'on apprend à bien apprécier un sermon, et à y mettre la dernière main. L'orateur chrétien ne négligera pas un troisième moyen, qui est de profiter des avis qui lui seraient donnés par ses supérieurs, ou des observations justes qui lui viendraient d'ailleurs. Il faut aimer la vérité et la prendre avec joie, même quand elle vient de nos ennemis qui nous rendent quelquefois de grands services en ne nous dissimulant pas ce que des amis faibles ou retenus par notre susceptibilité craindraient de nous dire.

Nous terminerons ce chapitre en prévenant contre un excès qui, pour n'être pas commun, ne doit pas moins être évité. Il consiste à ne pas savoir se contenter, ni s'arrêter dans le perfectionnement de ses discours. Il est certain qu'après les avoir bien corrigés et bien travaillés, on découvrira toujours de nouvelles corrections à y faire et de nouveaux perfectionnements à y ajouter. On sent non-seulement qu'on est au-dessous de la perfection que le discours peut avoir, mais au-dessous même de son propre talent. Les meilleurs maîtres trouvent toujours qu'il manque quelque chose à leurs ouvrages le mieux soignés. On sait que Virgile voulait jeter au feu, comme imparfaite, son *Enéide;* Bossuet travailla jusqu'à la fin de sa vie son *Discours sur l'Histoire universelle*; Fénelon retoucha souvent son *Télémaque;* Massillon fit de même pour ses *Sermons*, qui sont beaucoup mieux qu'il ne les prononça. Cette insatiabilité de perfection vient, comme nous l'avons dit, de ce que l'*homme voit toujours plus loin qu'il ne peut faire*. Il faut donc savoir s'arrêter dans le perfectionnement de ses compositions. Quand les discours sont suffisamment travaillés pour ne rien présenter de notablement défectueux, quand ils sont comme il convient pour obtenir l'effet ordinaire qu'on doit attendre de la prédication, relativement au bien des âmes, il faut les laisser et n'y plus rien changer. Tout ce qui peut être mieux n'est pas toujours à propos. Les besoins spirituels du prochain sont si nombreux et si pressants; nos fonctions sont si multipliées et la vie est si courte, qu'il faut se borner au nécessaire. Il vaut mieux avoir un bon nombre de discours passables et solides sur les principales matières, que d'en avoir de plus polis, mais en nombre trop restreint pour pouvoir suffire à tous les besoins. L'orateur chrétien doit se souvenir qu'il ne travaille point pour sa gloire, mais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Voy. Vêtu, t. III, p. 606 et suiv.; Blair, t. Ier, p. 462; Hamon, p. 285; Lefranc, *Style et composition*, p. 230; Quintilien, t. III, p. 168; Andrieux, 582; Girard, 410; Blair, t. Ier, p. 5, 101; t. II, p. 246; Besplas, 79, 120; Dieulin, t. II, p. 183; Rollin, t. Ier, p. 13; Colin, p. 55.

CONCISION. — Une des premières distinctions et des plus frappantes que l'on puisse faire entre les différentes espèces de style, est celle qui tient à la manière plus ou moins étendue dont l'auteur expose ses pensées.

C'est ce qui constitue ces deux espèces qu'on peut nommer *style concis* et *style développé*. Un écrivain concis renferme ses pensées dans un nombre de mots aussi petit qu'il peut le faire; il choisit les plus expressifs, il retranche, comme superflue, toute expression qui n'ajoute pas au sens quelque chose d'essentiel. Quant aux ornements, il ne les rejette pas, il peut écrire avec feu et faire usage des figures; mais les ornements qu'il emploie sont plus propres à donner de la force que de la grâce au discours. Il ne présente jamais deux fois la même idée : il la met dans le jour qui lui paraît le plus frappant; mais si vous ne la saisissez pas bien sous cet aspect, vous ne devez pas vous attendre à la voir reparaître sous un autre. Ses phrases et ses périodes sont serrées, et leur arrangement est celui qui peut leur donner de la force plutôt que de la cadence et de l'harmonie. Elles sont surtout travaillées dans le but d'obtenir la précision la plus rigoureuse; et paraissent presque toujours destinées à suggérer à l'imagination du lecteur plus d'idées qu'elles n'en expriment.

Un écrivain, dont le style est développé, explique pleinement sa pensée : il la présente sous différents jours, et fournit au lecteur

les moyens qui peuvent l'aider à l'entendre complétement; il n'est pas toujours fort attentif à l'exposer d'abord avec toute la force dont elle est susceptible, parce qu'il a dessein d'accroître cette première impression en la répétant, et de suppléer par l'abondance à cette espèce de faiblesse. En général, les écrivains de cette classe aiment la magnificence et l'amplification, il arrive naturellement que leurs périodes s'étendent et offrent de la place pour les ornements de tout genre qui y sont admis en conséquence avec pleine liberté.

Ces deux manières ont chacune leur avantage, et, poussées à l'excès, elles deviennent également défectueuses : l'extrême concision devient brusque et obscure; elle conduit aussi quelquefois à donner au style une tournure recherchée et voisine du genre épigrammatique. Le développement, poussé à l'extrême, produit la faiblesse et le style languissant qui cause l'ennui. Toutefois, un auteur peut pencher vers l'une où l'autre manière, selon que son génie l'y porte, et, en adoptant le caractère général de la concision ou celui du développement, il peut répandre dans ses écrits des beautés sans nombre. Je ne puis mieux faire, ajoute Blair, que nous suivons ici, pour éclaircir ce que je viens de dire, que d'indiquer les auteurs dont le style a l'un de ces caractères généraux. Des passages détachés, comme ceux que je cite en d'autres occasions, ne peuvent guère servir, à faire juger la manière d'un écrivain : il faut plutôt étudier la forme et le cours ordinaire de son style. Les deux exemples les plus remarquables que je connaisse de la concision du style, portée aussi loin qu'on peut raisonnablement se le permettre, quelquefois peut-être au delà, sont l'historien Tacite et le président Montesquieu, dans son *Esprit des lois*. Aristote est aussi distingué parmi les écrivains didactiques, par sa sobriété. Jamais peut-être aucun écrivain n'a été si sobre de paroles; mais cette épargne de mots obscurcit souvent sa pensée. Cicéron est, sans contredit, l'exemple le plus brillant que l'on puisse citer d'un auteur dont le style se développe avec pompe et magnificence.

Lorsqu'il s'agit de juger vers lequel de ces deux styles il convient d'incliner, il faut avoir égard à la nature de la composition. Les discours faits pour être prononcés demandent un style plus abondant que des ouvrages faits pour être lus. Lorsqu'il faut que l'auditeur saisisse au passage le sens de l'orateur, sans pouvoir, comme à la lecture, s'arrêter à son gré pour revoir ce qu'il trouve obscur, une grande concision n'est pas convenable. Il ne faut jamais trop présumer de la promptitude avec laquelle se déploie l'intelligence de ceux qui nous écoutent, et nous devons faire en sorte que la généralité des auditeurs puissent nous suivre sans efforts. Ainsi tous ceux qui parlent en public doivent avoir un style abondant, en évitant toutefois d'être développé au point de devenir languissants et ennuyeux, comme cela ne manquera pas d'arriver, s'ils répètent trop la même pensée et la présentent sous un trop grand nombre de faces.

Le P. Gaichiez a traité le même sujet, avec son talent ordinaire, dans un discours prononcé devant l'académie de Soissons, et envoyé à l'académie française en 1720. L'objet de ce discours est de ***prouver que le style concis n'est pas celui des orateurs***

Deux sortes de brièvetés, dit-il, peuvent régner dans le style : l'une est dans le sens et l'autre dans la phrase. Le sens est concis quand il est renfermé tout entier en peu de mots, et que la suite amène un sens tout nouveau ; la phrase est concise quand le sens qu'elle renferme en peu de mots est parfait, bien qu'il revienne dans celle qui la suit. Je confonds ici deux sortes de brièvetés, et je les condamne également dans les discours oratoires, parce que l'une et l'autre s'éloignent de la fin de l'éloquence. Elle consiste, les maîtres l'ont dit cent fois, à instruire, à plaire et à émouvoir; on n'y réussira jamais qu'imparfaitement par des discours où régnera partout une brièveté affectée; et quand, par des phrases coupées, on atteindrait séparément à quelqu'une de ces fins, par elles jamais on ne parviendra à les réunir toutes en effet.

Rien n'est moins propre à l'exposition d'un fait, à l'établissement d'une vérité, d'un principe, qu'une manière de s'exprimer qui, loin de pouvoir être saisie dans la rapidité de la prononciation, aurait de la peine à être entendue avec toute la réflexion que permet la lecture. Or, on ne peut disconvenir qu'une telle obscurité ne soit ordinairement attachée au style serré, et qu'on puisse l'éviter autrement que par des tours suffisamment étendus.

La précision dégénère presque toujours en pointes. A force de serrer le style et de l'épuiser, le corps de l'ouvrage devient un tissu de pensées brillantes, qui ne font qu'éblouir ; chaque phrase y fait un sens séparé, où nul ne dépend de l'autre, et où chacun en particulier peut passer pour digression. L'orateur qui s'applique à instruire ne se pique pas de montrer tant d'esprit; toute sa dépense est en bon sens; il explique son sujet, il propose le fondement de ses preuves et les développe; si le surprenant se présente, il l'écarte, persuadé qu'il détournerait son auditeur, et qu'on ferait moins d'attention à ses raisons qu'aux tours ingénieux dont il les embellirait. Ce n'est pas qu'il soit défendu de penser dans un discours oratoire ; au contraire ; ce n'est qu'après avoir beaucoup pensé qu'on peut instruire ; mais il faut penser solidement et relativement au sujet que l'on traite, il faut penser non pas tant pour l'ornement du discours que pour l'éclaircissement de la matière. Celui qui s'occupe à développer sa preuve et qui porte une vérité à l'évidence, intéresse l'attention de l'auditeur tout autrement que celui qui s'amuse à semer des traits vifs et brillants; et entasser ainsi pensée sur pensée sans en étendre aucune, n'est penser que superfi-

ciellement. Rarement ces pensées ingénieuses ont-elles une liaison nécessaire avec la matière dont il s'agit : on les supprimerait sans que le discours en souffrît ; leur variété, leur multitude, forment des idées confuses qui se chassent l'une l'autre, et ne concourent pas à donner aux raisons une clarté convaincante; au lieu que deux ou trois raisons ou preuves solides bien approfondies et mises dans un beau jour, fixent l'esprit et l'éclairent.

Si l'on dépouillait ces discours subtilisés de quelques beautés étrangères au sujet d'un mot hasardé, d'une heureuse épithète, d'une allusion fine, il n'y resterait qu'un vide pauvre et méprisable. Mais ce que l'on développe avec une noble et sage prolixité, montre le vrai, le solide, et laisse l'auditeur content de la preuve qui ne saurait plus lui échapper. Car enfin, c'est l'auditeur que l'on doit considérer en ceci : son instruction étant le principal objet de celui qui parle, il doit tout sacrifier à la clarté, qui est le moyen le plus sûr d'y parvenir. Aussi n'est-ce que par rapport aux discours que l'on prononce que nous nous déclarons contre un style qui peut avoir ailleurs son mérite et son agrément.

Je dis *son agrément*, parce que si nous pouvons lui passer l'avantage d'être instructif, nous ne pouvons lui refuser l'honneur de réjouir et de plaire par la surprise qu'il cause aux esprits assez appliqués pour le suivre et assez pénétrants pour le comprendre ; mais comme le nombre de tels auditeurs n'est pas le plus grand ; que, au contraire, il en est qui sont peu capables d'une attention suivie, il est nécessaire que celui qui veut être entendu étende les choses, qu'il les montre sous différentes faces, que par ses tours variés, il répète une même vérité pour la mettre dans tout son jour et à portée de tout le monde; celui qui a conçu et pour ainsi dire créé la pensée, qui a choisi son expression, peut s'entendre lui-même dans son énergie. Ce qu'il dit recueille en lui toute l'idée de ce qu'il a voulu dire ; mais il n'en est pas de même de celui qui l'écoute : il n'est pas entré dans l'esprit de l'orateur, il ne l'a pas suivi dans ses réflexions, il n'a pas démêlé ce qu'il emploie de ce qu'il rebute, et ne saurait suppléer à tout ce qu'il veut dire, s'il ne le dit qu'à demi. Pour donner donc à la pensée le jour qu'elle doit avoir, il faut que la phrase suffise, et qu'il ne soit pas besoin d'y suppléer. Le savant, le spirituel, peut penser qu'on dit trop pour lui ; mais il voit qu'on ne dit pas assez pour les autres. L'éloquence inspirée a consacré ce développement, et l'on peut remarquer dans les livres saints que très-souvent la seconde partie de la période n'est que la répétition de la première.

On pourrait m'objecter que Sénèque, que je reconnais pour le père du style bref et concis, n'a pas laissé de réussir ; qu'il a mis dans un beau jour ses moralités et ses maximes, et que dans le même goût ses discours publics avaient sans doute le même succès, soit qu'il attaquât, soit qu'il défendît. Mais c'est de quoi Quintilien ne convient pas : il lui reproche, au contraire, que, s'il dit de bonnes choses, il les laisse presque à deviner. L'empereur Caïus, bien élevé dans sa jeunesse, qui avait sucé le goût de l'ancienne éloquence, et qui en donna des preuves glorieuses dans l'oraison funèbre de Livie, se moquait du style haché de cet orateur philosophe : il l'appelait un monceau de sable sans ciment, un tas dont les parties ne font point de corps et s'approchent sans se lier. Aulu-Gelle, qui voyait avec dédain ce philosophe perdre sa gravité et sauter d'antithèse en antithèse, appelait ses courtes périodes une subtilité frivole, incapable de faire une impression profonde et permanente ; et un de nos modernes a dit que si les phrases coupées de Sénèque avaient l'air de sentences, elles n'en avaient pas la solidité.

Ce n'est pas assez que, dans un discours oratoire, les choses s'unissent par un sens voisin : l'auditeur veut qu'on les lui amène par les termes qui servent à passer d'une pensée à l'autre avec les grâces de l'art. Mais c'est de quoi l'orateur concis ne s'embarrasse point : il s'étudie à retrancher la transition que la bonne éloquence emploie, et il entasse les réflexions sans les lier. Cependant il en est de la suppression des liaisons dans le style comme des abréviations dans la manière d'écrire ; elles diminuent le volume, mais elles augmentent la peine et l'embarras du lecteur qui n'y est pas accoutumé.

Le style étendu n'est pas moins nécessaire pour plaire que pour instruire. La brièveté peut donner quelque plaisir par la surprise, mais c'est un plaisir passager qui s'évapore comme une essence, et qui ne gagnerait pas à l'examen. Très-souvent le puéril resserré y paraît grand ; il frappe, il éblouit, il attire l'admiration ; mais après la réflexion, le vrai ne s'y trouvant point, on a honte d'avoir admiré, quand même les beautés y seraient solides, dès qu'elles y seraient entassées. Elles donnent trop d'exercice à l'esprit pour plaire ; s'il aime à entendre de belles choses, il veut les comprendre aisément ; les redoublements d'application le fatiguent, il s'attend à un plaisir qui s'insinue sans travail, et ce plaisir naît d'un sens développé et mis dans un beau jour. C'est ce qui se trouve dans le tour périodique, dans le style étendu. Si l'orateur romain donne tant d'avantage à la prononciation, qu'à son sens elle peut tenir lieu de tous les autres ornements de l'éloquence, cet avantage se tire surtout du plaisir qu'elle donne à l'auditeur par le nombre et par la cadence. Les poëtes l'ont bien compris, puisque, pour atteindre à leur but principal, qui est de plaire, ils ont cru nécessaire de joindre l'harmonie à la fiction et au style figuré : où peut-on allier cette harmonie avec la brièveté du style ? Des phrases coupées sont sans cadence et ne sont pas susceptibles de la majesté de la

prononciation. Un torrent qui se précipite surprend le voyageur, il l'alarme, loin de le charmer, au lieu qu'assis au bord du fleuve, il sent un doux plaisir à lui voir rouler majestueusement ses eaux. Enfin, de tous les effets de l'éloquence, l'émotion est celui que le style concis produit le moins ; l'émotion du cœur suit la persuasion de l'esprit, et l'une et l'autre déterminent à prendre le parti que l'orateur a voulu persuader. C'est à quoi le style coupé ne saurait arriver : il peut plaire quelquefois, surprendre agréablement ; mais il n'a pas la force de remuer les passions et d'en exciter les mouvements; ces grands effets sont réservés aux raisons suffisamment développées, aux sentiments soutenus et aux figures qui ont une juste étendue. Veut-on resserrer pour en devenir plus tranchant, il en arrive deux inconvénients également contraires à la fin qu'on se propose : D'un côté, le style resserré refroidit le génie de l'orateur, tout occupé à clouer, pour ainsi dire, une pensée à chaque phrase ; il contraint son imagination, son feu se ralentit; de l'autre, l'auditeur, frappé d'une pensée vive et délicatement énoncée, s'applique à la comprendre, s'arrête à la goûter; cependant le temps s'écoule et l'émotion se calme, l'esprit est amusé, mais le cœur ne se trouve point touché.

Gaichiez, 5[e] discours academ. Blair, t. I, p. 425. Leclerc, 197.

CONFÉRENCES. — Un pasteur, dit Fénelon, doit, à l'exemple de l'apôtre, diversifier sa voix, imiter la grâce, qui prend différentes formes, et se faire tout à tous pour arrêter le torrent de l'erreur.

L'amour de la vérité, le zèle du salut des peuples, firent employer, dès la naissance de l'Eglise, l'art des dialogues familiers pour défendre le dépôt de la foi. Pourquoi craindrions-nous d'imiter, dans cette excellente méthode, les plus saints pasteurs et les plus savants défenseurs de la saine doctrine ? Ils semblent avoir trouvé le même avantage que Socrate trouvait en son temps dans les dialogues rapportés par Platon. C'est celui de mener doucement les hommes à la vérité, en leur faisant trouver au fond d'eux-mêmes, par de simples interrogations, ce qu'on ne peut leur enseigner par des leçons directes sans révolter leur amour-propre. Toute l'antiquité la plus éclairée a cultivé heureusement ce genre d'écrire si insinuant. Les anciens voyaient par expérience qu'une longue et uniforme discussion des dogmes subtils et abstraits est sèche et fatigante. On y languit, rien n'y délasse : un raisonnement en demande un autre ; un auteur parle sans cesse tout seul; le lecteur, rebuté de ne faire qu'écouter sans parler à son tour, lui échappe ou ne le suit qu'à demi. Au contraire, faites parler tour à tour plusieurs hommes avec des caractères bien gardés, le lecteur s'imagine faire une véritable conversation, et non pas une étude ; tout l'intéresse, tout réveille sa curiosité, tout le tient en suspens. Tantôt il a la joie de prévenir une réponse et de la trouver dans son propre fond, tantôt il goûte le plaisir de la surprise par une réponse décisive qu'il n'attendait pas. Ce que l'un dit le presse d'entendre ce que l'autre va dire ; il veut voir la fin, pour découvrir celui qui répond à tout et auquel l'autre ne peut donner une dernière réponse. Ce spectacle est une espèce de combat dont il se trouve le spectateur et le juge. Nous avons dans tous les siècles des exemples qui nous autorisent à donner cette forme à nos instructions. Le Saint-Esprit même n'a pas dédaigné de nous enseigner par des dialogues la patience dans le livre de Job, et le parfait amour de Dieu dans le Cantique des cantiques.

Saint Justin, martyr, nous ouvre ce chemin dans sa controverse contre les juifs, et Minutius Félix le suit dans la sienne, contre les idolâtres. C'est ainsi qu'Origène a cru ne pouvoir mieux réfuter l'erreur de Marcion. Le grand saint Athanase n'a cru rien diminuer de la majesté des mystères de la foi, en la soutenant par la familiarité des dialogues. Saint Basile a choisi ce genre d'écrire comme le plus propre pour nous donner ces règles, qui ont éclairé tout l'Orient. L'art du dialogue a été mis en œuvre par saint Grégoire de Nazianze et par son frère Césaire, pour les plus hautes vérités. Sulpice Sévère n'a pas craint de publier, par des espèces de conversations, les merveilles de la solitude. Un volume de saint Cyrille d'Alexandrie est presque tout rempli de dialogues, où il explique les vérités les plus dogmatiques de l'incarnation... Tous les siècles sont pleins de semblables exemples.

Pourquoi ne tâcherions-nous donc pas de réveiller l'attention et la curiosité des fidèles par une méthode si proportionnée à leur besoin et si autorisée par la plus pure antiquité? Pourrons-nous craindre de donner à nos instructions une forme nouvelle et irrégulière, en suivant pas à pas cette foule de Pères de l'Eglise et de saints pasteurs ?

Et qu'on ne dise pas que les conférences étant moins en vogue aujourd'hui, ce genre d'instructions est tombé en désuétude et ne pourrait plus offrir les mêmes avantages qu'autrefois. Il est certain que le peuple aime toujours cette manière d'enseigner ; il y accourt d'ordinaire avec plaisir, l'écoute avec charme et en profite avec d'autant plus de facilité, que les demandes qui entrecoupent l'instruction réveillent son intérêt et soutiennent son attention. Les conférences donnent lieu d'expliquer la doctrine d'une manière familière et à la portée de tout le monde, de développer les vérités pratiques et de descendre à des détails qui n'iraient que difficilement dans un autre genre d'instruction; d'ouvrir les yeux aux pécheurs sur les vices de leurs confessions, sur les obligations de restituer ou de se réconcilier, qu'ils se dissimulaient à eux-mêmes, et d'instruire tous les fidèles sur des points importants auxquels ils n'avaient jamais pensé ; elles ont encore un autre avantage : elles servent même à toucher les pécheurs et à les convertir, parce qu'on y fait venir à son gré

l'occasion de parler avec force et chaleur des grandes vérités de la religion et des fins dernières. Enfin elles sont utiles pour varier le mode d'instructions et ôter le dégoût de ce qui est toujours le même.

Les conférences ont leur règle comme tous les autres genres de prédications ; si on n'y était pas fidèle, elles tourneraient au déshonneur de la parole de Dieu, au détriment de la religion et à la perte des âmes.

Voici comment M. Hamon expose ces règles :

I. Il faut s'y interdire la plaisanterie, les expressions puériles, basses, ou qui portent à rire. Le caractère de la chaire doit toujours être grave et sérieux; la plaisanterie doit en être bannie ; elle ôterait au prédicateur l'autorité et l'onction, à l'auditeur le recueillement et la piété. Ce n'est pas qu'on ne puisse rabattre quelque chose de la gravité du sermon, à raison des détails où il est bon d'entrer; mais ces détails doivent toujours être accompagnés de réserve et tendre à l'édification.

II. Il ne faut pas y proposer certaines objections contre la religion qu'il serait dangereux de développer au peuple, soit parce qu'il ne serait pas en état d'en saisir la réfutation, soit parce que, attentif à l'objection, il pourrait être distrait à la réponse et ne remporter de la conférence qu'une arme contre la religion, une tentation pour sa foi. Les matières les plus propres aux conférences sont les prétextes que la cupidité oppose au devoir, tout le détail du Décalogue et spécialement les matières de justice, de restitution et de contrats, toutes les parties du sacrement de pénitence, les actions ordinaires de la journée, enfin les questions morales ou cas de conscience.

III. Le prédicateur qui ouvre la conférence doit commencer par un texte de l'Ecriture sainte, relatif aux questions qu'il veut traiter, le développer comme dans les exordes ordinaires, de manière à amener le sujet, à moins que la conférence ne fît suite à d'autres conférences antérieures, dans lequel cas il se bornerait à reprendre, en peu de mots, ce qui aurait été dit, pour lier l'instruction dernière avec la présente. Il propose ensuite son sujet, en fait sentir l'utilité et l'importance, afin d'exciter l'attention, et le divise en deux ou trois questions principales ; par exemple : s'il traite la confession générale, il annonce qu'il examinera : 1° si elle est utile à tout le monde; 2° si elle est nécessaire à plusieurs ; 3° si elle n'est impossible à personne. Après cet exorde, il dit quelques mots pour entrer en matière, puis fait connaître que, pour mieux éclaircir la chose, il prie son interlocuteur de lui adresser en toute liberté des questions sur ce sujet. Alors commence le dialogue, et voici les devoirs de l'interlocuteur : 1° il ne doit proposer que les demandes convenues auparavant. En agir autrement, ce serait exposer la vérité à être mal défendue ; 2° il ne doit point se borner à des demandes courtes et sèches, mais résumer, en l'approuvant, ce qu'a dit le prédicateur dans l'exorde ou la réponse, et mettre ensuite la demande dans tout son jour, pour qu'on puisse mieux saisir la réponse ; 3° il doit proposer ses demandes, autant que possible, par forme de cas de conscience ou de la manière que les auditeurs les proposeraient en sa place, de sorte que, contents de voir faire ces questions, ils en attendent la solution avec avidité ; 4° il doit manifester et reproduire souvent le désir de s'instruire, de connaître la vérité et de la mettre en pratique, et, après une réponse, dire qu'il l'a bien comprise, la répéter brièvement, s'avouer vaincu en louant l'érudition du prédicateur, sa clarté dans l'exposé, sa solidité dans les preuves; le remercier de sa patience pour l'instruire et exprimer les bons sentiments et les résolutions que lui a inspirés l'instruction, selon qu'il présume que les auditeurs seront affectés ; 5° il ne doit faire ses questions qu'à propos, selon qu'elles sont amenées par le sujet et les lier entre elles, de sorte que l'une conduise à l'autre , et qu'ensemble elles fassent un tout ou un sermon bien suivi ; 6° il lui est permis d'assaisonner ses demandes de quelques traits d'esprit, afin de réveiller l'attention des assistants, qui s'attendent à trouver dans le rôle de l'interlocuteur de quoi piquer leur curiosité.

Maintenant voici les devoirs du prédicateur conférencier : 1° il doit répéter exactement la question proposée et l'expliquer aux auditeurs, s'il présume qu'ils ne l'aient pas bien comprise ; il donne ensuite la réponse, mais une réponse toujours claire, victorieuse, péremptoire. Il vaudrait mille fois mieux ne pas se faire proposer une question que de la résoudre imparfaitement. Il explique cette réponse avec beaucoup de netteté et de précision, la prouve par l'Ecriture ou par les Pères, la raison, les similitudes et les exemples ; il y joint de saintes affections et de pieux mouvements, mais des mouvements vifs et conçus en peu de paroles : une courte morale présentée avec solidité et force fait souvent plus d'impression que les plus beaux sermons ; 2° la réponse terminée, il demande à son interlocuteur s'il a bien compris, loue son intelligence, et l'encourage à faire de nouvelles questions ; 3° il répond toujours dans un style soutenu, moins familier que le catéchisme, moins élevé que le sermon, jamais négligé ; 4° pour conclusion de la conférence, il recueille des questions traitées, quelques pratiques chrétiennes, en démontre l'obligation aux fidèles, les invite à rentrer en eux-mêmes pour voir comment ils s'en sont acquittés, les exhorte à mieux faire désormais et leur inspire le ferme propos dans une péroraison vive et animée. Il ne faut pas faire un usage habituel des conférences trop fréquentes, elles n'exciteraient plus l'intérêt; il faut les réserver pour certains temps, comme le jubilé, une mission, une retraite, le carême.

Il est inutile aussi d'ajouter que l'interlocuteur doit toujours être un ecclésiastique

Les meilleures conférences imprimées sont celles du P. Daniel et de Chevassu.

Voy. Hamon, p. 482; *Pastoral de Limoges*, 417; Vêtu, t. I, p. 387; Gaichiez, p. 68; Fénelon, 117; Collet, 259; Dieulin, t. II, p. 214.

CONFÉRENCES AVEC LES SECTAIRES. — Il y a des conférences sur lesquelles il est bon de faire quelques observations. Ces conférences sont celles que les sectaires désirent quelquefois avoir avec les prêtres catholiques. S'il s'agit de conférences publiques, on ne doit jamais permettre qu'elles se fassent dans le lieu saint, où la vérité seule doit retentir. Il ne faut pas souffrir qu'une bouche impie vienne vomir le mensonge et le blasphème en présence du Saint des saints et du Dieu de vérité. La chaire catholique est réservée aux seuls ministres légitimes. Eux seuls ont mission pour porter officiellement la parole devant le peuple chrétien. Ce n'est pas d'ailleurs l'usage de l'Eglise de disputer (*I Cor.*, II, XVI). Le ministère sacré est trop sublime par son origine céleste, pour s'abaisser à des contestations comme celles qui ont lieu entre les philosophes; il est trop fort par son autorité divine et par la possession assurée de la vérité et de l'infaillibilité, pour craindre les vains discours des hommes. L'Evangile du Dieu de paix doit être annoncé paisiblement. Jésus-Christ est venu plein de douceur et de mansuétude (*Matth.* XXI, 5). Il n'a point contesté, il n'a point crié, on n'a pas entendu sa voix dans les places publiques (*Ib.* XII, 19). Il a prêché avec calme et simplicité sa doctrine céleste. Imitons sa conduite.

Les conférences particulières peuvent sans doute avoir lieu avec les sectaires, dans l'intérêt du salut des âmes égarées de bonne foi; mais il ne faut pas que ce soit dans l'église, ni en présence des fidèles. Cela tournerait, comme l'observe saint Paul, à la *subversion des auditeurs* (*II Tim.* II, 14), par la grande raison que la multitude saisit toujours mieux les objections que les réponses, surtout quand le cœur est intéressé au triomphe de l'erreur. Et dans quel temps la corruption, fille du mensonge, fut-elle plus grande que dans notre malheureux siècle? C'est donc une prudence animée par le vrai zèle, et une sagesse que l'expérience confirme, qui empêchent d'accorder des conférences publiques aux sectaires.

Assez de triomphes ont marqué les pas de l'Église dans son passage à travers les siècles, pour n'avoir pas à craindre le reproche de faiblesse dans le refus que font les premiers pasteurs de permettre les conférences publiques sur la religion, surtout en présence des fidèles. Il ne convient pas que la mère des chrétiens s'abaisse à disputer avec des enfants rebelles. Ceux qui sont dans l'erreur de bonne foi ne manquent pas de moyens pour s'éclairer, et ils sont assez raisonnables pour sentir les inconvénients graves des disputes publiques. Outre qu'elles blesseraient la dignité de l'Église, elles exposeraient la cause de la vérité à être compromise aux yeux de la multitude, qui manque des lumières nécessaires pour saisir certaines vérités trop relevées pour sa capacité. De plus, ces conférences, loin de convertir, ne feraient qu'animer et indisposer de plus en plus les esprits. La passion s'en mêlerait, et, au lieu de produire de bons effets, elles auraient pour tous les plus fâcheux résultats. Je dis pour tous, parce que les uns n'arriveraient point à la vérité, et que les autres risqueraient de blesser la reine des vertus, qui est la charité. L'expérience ne l'a fait voir que trop souvent. Il faut donc se contenter des conférences particulières, soit dans des entretiens, soit dans des réunions choisies, faites ailleurs que dans le lieu saint.

Il faut avoir soin de nommer, pour diriger les discussions et empêcher le désordre et les abus, des arbitres sages et exempts de passions. On choisit pour cela des hommes qui ont le suffrage de l'opinion dans les deux parties. Quand tout est bien réglé d'avance, les conférences peuvent avoir lieu sans inconvénient; mais il faut toujours que ce soit hors de l'Église.

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.— Outre les conférences dont nous venons de parler, il en est un autre genre qui est très-utile dans les retraites et les synodes : ce sont les *conférences ecclésiastiques*. Nous appelons ainsi, non pas ces réunions dont l'étude est le seul objet, mais ces entretiens familiers où l'on s'occupe aussi de l'accomplissement de ses devoirs et de son avancement spirituel. C'est dans ces conférences que les supérieurs ecclésiastiques, ou ceux qui parlent en leur place, traitent d'une multitude de choses pratiques concernant les fonctions du saint ministère, qui ne pourraient devenir la matière de discours réguliers, parce qu'on y entre dans des détails qui font déroger du ton ordinaire de la chaire. Ces sortes d'instructions intimes sont infiniment profitables quand elles se font avec ordre et que toutes les convenances y sont observées. Il faut prendre garde qu'elles ne dégénèrent en disputes, parce que le fruit des retraites serait perdu. C'est alors plus que jamais, qu'on doit se rappeler la maxime de saint Augustin, que nous avons déjà citée : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

CONFÉRENCES RELIGIEUSES.— Les *conférences religieuses* sont celles qui ont lieu dans les communautés. Elles ont pour but d'instruire à fond des devoirs particuliers. Nous n'avons rien de mieux sur cet article que ce qui a été recueilli des conférences de saint Vincent de Paul à ses prêtres et à ses dignes filles, les sœurs de la Charité. Il serait à souhaiter qu'elles fussent plus connues. Elles pourraient servir de modèles et produiraient un grand bien dans les âmes. Il faut espérer qu'on se décidera à les laisser circuler dans le public.

CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES MODERNES. — M. l'abbé Marcel nous donnera, dans l'article suivant, une idée du genre des conférences modernes.

Dans les siècles de paix et de soumission religieuse, dit-il, la prédication suit un cours régulier : elle ne s'occupe qu'à tirer les conséquences morales du dogme et à faire la guerre aux passions pour assurer la pratique de la loi. De même que le domaine de l'orateur sacré est entièrement libre et qu'il peut, suivant l'occurrence, en exploiter à son gré toutes les parties ; de même aussi son attention n'est distraite par aucune préoccupation : il n'a pas besoin de sonder à chaque pas le terrain sur lequel il s'avance, d'éprouver l'arme dont il se sert, de défendre son point de départ, de débarrasser sa route de difficultés qu'on ne songe pas à lui opposer. Il s'appuie avec sécurité sur les bases de la foi, il pose avec confiance les principes de la morale, il invoque sans inquiétude les motifs de la sanction. La conviction a préparé les voies à la persuasion ; on croit, et il demande qu'on pratique ; si donc il expose le dogme, ce n'est que pour établir la morale. Ce temps est celui des prédicateurs.

Qu'une hérésie survienne, qu'un dogme soit nié ou altéré, aussitôt toute l'attention et tous les efforts se portent de ce côté. On continue les exhortations morales, puisque la pratique des vertus et les passions qui les contrarient sont de tous les temps ; mais en maintenant l'intérieur de la place dans l'obéissance, on s'occupe activement de la préserver contre les attaques extérieures. Ainsi on travaille à fortifier les points menacés, on y entasse les arguments et les expositions de doctrine ; si l'ennemi a fait une brèche, là se concentrent toutes les forces : on y plante le pavillon catholique, où brille d'un si vif éclat l'alliance de tous les dogmes ; on tend la chaîne ininterrompue de la tradition ; on fait retentir les oracles de l'Ecriture, on écrase l'assaillant sous les horribles conséquences de la nouvelle erreur, on lance incessamment sur les têtes rebelles de brûlants anathèmes ; en un mot, on fait face à l'ennemi de tous les côtés, on lui défend l'entrée par tous les moyens, et l'on ne traite pas une question dogmatique ou morale sans en prendre occasion de rétablir la vérité attaquée, de décocher en passant quelques traits contre l'ennemi du jour. C'est le temps des controversistes.

Mais avec le siècle dernier a commencé une époque qui, bien qu'elle soit arrivée sur la pente du retour, est loin cependant encore d'approcher de son terme. Les beaux temps de la foi ne sont plus ; on peut même, en quelque sorte, regretter les siècles d'hérésie. Depuis longtemps les attaques ne sont plus des combats partiels ; c'est une bataille décisive qu'on a engagée ; ce n'est pas un bastion ou un fort que l'ennemi a voulu occuper : c'est contre le corps entier de la place qu'il a marché à la sape ; c'est contre les fondements qu'il s'est acharné, qu'il a dirigé ses batteries et conduit ses mines. En deux mots, on est arrivé à une de ces époques critiques où l'on remet tout en question, et la religion tout entière a été frappée d'une seule négation. Il a donc fallu reprendre la défense en sous-œuvre pour répondre à l'attaque, et s'appliquer à fortifier et à couvrir les bases mêmes du christianisme, comme à son premier établissement. Ainsi le temps des apologistes est revenu.

Depuis la levée de boucliers des nouvelles écoles philosophiques contre la vérité chrétienne, on a vu paraître, pour soutenir la lutte, une foule de profonds et savants apologistes, dignes, sous plusieurs rapports, d'être comparés aux grands génies suscités par la Providence pour défendre le berceau ou protéger la jeunesse du christianisme. Nulle part ils n'ont été plus nombreux, plus solides et plus brillants qu'en France, et pourtant ils n'ont pu suffire à enchaîner le torrent de l'impiété et à conserver florissante la foi de la nation. Plusieurs causes pourraient expliquer je ne dirai pas néanmoins la stérilité, mais l'insuffisant résultat de leurs travaux. Une des principales est qu'on n'a ni assez, ni convenablement employé, qu'on a même laissé se rouiller les armes excellentes qu'ils avaient fourbies. Il eût fallu, traduisant leurs arguments dans un langage assorti à l'intelligence et au goût de chaque classe et par la parole et par les écrits, les répéter sur tous les points, à tous les instants et sous toutes les formes. On ne l'a point fait ou on l'a mal fait, pendant la durée du siècle dernier, et les objections, qu'on croyait mortes parce qu'elles avaient été foudroyées par la science, sortant de mille repaires à la fois, se sont mises à courir effrontément les rues : bientôt, recommandées par la mode, fêtées par les passions, accueillies par l'ignorance, elles ont composé un nouveau corps de doctrines à l'usage du vulgaire, tandis que les réponses nettes, solides et savantes qu'on leur avait opposées, dormaient profondément, inconnues de la foule, rangées en in-quarto sur les rayons poudreux de nos vieilles bibliothèques. Ainsi l'indifférence, introduite par l'ignorance, est venue s'asseoir au foyer du grand peuple, et lui a jeté sur les épaules son froid et lourd manteau de plomb.

Il faut aux nouvelles générations pour les préserver, aux anciennes pour les ramener, une instruction religieuse suivie, profonde, coordonnée ; il faut, qu'on le remarque bien, une diffusion de lumières plus large et plus intense que dans les siècles précédents, afin de dissiper la masse de ténèbres que depuis longtemps le génie de l'erreur épaissit à merveille autour des intelligences, et l'on ne parviendra pas à rétablir le règne de la vérité, à débrouiller le chaos d'idées fausses dans lequel les esprits sont égarés, sans un ensemble de conférences sur les matières fondamentales, dans lesquelles on dispense cette instruction vaste et profonde qui doit porter la lumière sur toutes les parties du système religieux, jusqu'aux premières bases de la foi.

Pour se dispenser de cette entreprise, qu'on n'allègue pas l'indifférence de la multitude ; elle montre bien tous les jours qu'elle est loin de cette indifférence. Dès

qu'elle apprend qu'un habile orateur a mis le pied dans le champ des matières philosophiques et religieuses, on la voit accourir avec empressement ; elle est curieuse de le voir faire usage de toute la souplesse de son esprit, de toute la force de son raisonnement, de toute l'étendue de son savoir, de toutes les ressources de son éloquence ; elle se passionne pour ce spectacle à la fois sérieux et dramatique, non-seulement parce qu'il est en lui-même intéressant, mais parce que la discussion, la lutte, la contradiction, vont parfaitement au caractère national ; parce qu'ensuite ces sortes de sujets soulèvent une foule de questions graves sur lesquelles l'homme isolé, distrait par les plaisirs ou par les affaires, peut s'endormir et fermer les yeux, mais qui l'occupent, l'agitent, le remuent profondément, dès qu'on a secoué sa torpeur en les jetant devant lui dans l'arène, brûlantes et saisissantes.

Pour produire cet effet, il faut un homme éloquent ; qui en doute ? Mais ces hommes, on les aura quand on voudra. Il peut y avoir ailleurs des terres pauvres ; la nôtre, fertile en héros, ne l'est pas moins en orateurs. Les hommes capables et dévoués ne lui manqueront jamais, pourvu qu'on sache les choisir, les encourager et les employer, chacun dans la spécialité qui convient à leur goût et à leur talent. Qu'on discerne ces hommes, qu'on fasse seulement un appel à leur vocation, qu'on leur donne ensuite le temps de se former par l'étude et par l'exercice, et l'on aura dans peu d'années un corps d'élite d'orateurs apologistes brisés sur toutes les questions à l'ordre du jour, façonnés aux habiles manœuvres de la polémique, habitués à manier toutes les armes de la dialectique et de l'éloquence. Mais il faut des hommes distingués, car, nous l'allons voir, la tâche est difficile.

Je caractériserai le genre par un seul trait différentiel, en disant que, dans la conférence, à l'inverse du sermon, la conviction est le but et la persuasion un moyen : en effet, le sermon est une exhortation qui porte à la pratique des bonnes œuvres ; la conférence est une instruction qui conduit à la foi. Il s'ensuit que la force intrinsèque des preuves, l'enchaînement de la méthode suivant laquelle on les dispose, la clarté avec laquelle on les présente, la vigueur à les faire valoir, sont les premières conditions d'un solide succès, puisqu'il s'agit avant tout d'éclairer les esprits et de les convaincre. Mais ces conditions ne sont pas les seules. L'éloquence est l'indispensable véhicule de la pensée, dès qu'elle se produit en public ; or, les purs éléments de la raison ne lui apportent pas une nourriture suffisante : à défaut des passions, elle appelle du moins des émotions tranquilles, des mouvements mesurés, ce qu'en termes didactiques nous appelons les mœurs, et la thèse doit être préparée de manière à leur en ménager librement l'entrée, à leur offrir la place d'un développement facile et progressif, s'il est possible.

Dans le choix des preuves, l'orateur donnera donc l'exclusion à ces arguments arides qui ne peuvent revêtir qu'une forme en quelque sorte algébrique : ces abstractions transcendantales exigent le silence de la solitude et le travail de la réflexion ; elles ne sont pas accessibles à la foule ; elles ne peuvent prendre un corps ; elles restent insaisissables pour une assemblée. S'il accorde l'admission à quelque preuve métaphysique d'une portée supérieure, il en ménagera l'introduction en déblayant le terrain de toutes les difficultés qui la masqueraient ; il en préparera le succès en concentrant toute l'attention sur le point où elle doit se montrer par l'annonce d'une vérité de premier ordre ; lorsqu'elle fera son apparition, il la fera briller d'une vive et subite clarté, non en la chargeant de développements qui ne feraient que l'obscurcir, mais, au contraire, en l'incarnant simplement dans une expression transparente ; cependant il réservera toutes ses prédilections et les préférences de sa faveur pour les preuves qui se lient à la conduite des choses humaines, qui trouvent un point d'appui dans notre monde visible et palpable, qui rencontrent dans le cœur de l'homme un écho qui leur réponde ; car ces preuves sont les seules qui nourrissent l'éloquence, qui lui donnent de la couleur, qui lui apportent de la chaleur et de la vie ; ce sont les seules qui préparent des triomphes à l'orateur. Qu'il pèse les preuves au lieu de les compter ; qu'il mette sans regret à l'écart, et qu'il emprisonne pour jamais dans ses feuilles de notes, cette innombrable et lilliputienne armée de petits arguments dont la disposition ne ferait que le gêner, dont l'interminable sequelle encombrerait le champ de bataille sans augmenter ses forces ; qu'il s'en débarrasse en la reléguant tout au plus dans le cadre d'une rapide énumération ; qu'il déploie dans l'étendue de la plaine ses gros et solides bataillons, en leur donnant un développement proportionné à leur profondeur, mais qu'il emploie surtout ses pièces d'artillerie : c'est avec l'artillerie qu'on décide le gain d'une bataille.

Si l'exposition de l'orateur a été lucide, forte et complète, il n'aura qu'à appeler les objections pour les foudroyer ; elles seront toutes d'avance frappées de mort, et il n'aura plus à ferrailler pour les abattre. C'est un dangereux combat que cette lutte corps à corps ; on ne triomphe pas sans emporter de graves blessures : c'est pourquoi les conférences à deux voix, si l'on ne joue pas un misérable jeu avec un compère dressé à s'incliner devant toutes les réponses, font toujours des brèches à la démonstration et laissent, même après une victoire réelle, planer le doute sur quelques parties de la matière. Mieux vaut cent fois supprimer le drame de cette discussion, et procéder synthétiquement par une exposition large, suivie, approfondie, dans laquelle on détruit par anticipation les difficultés, de telle manière que, lorsqu'on vient ensuite les passer en revue, pour montrer qu'on joue cartes sur table,

iteur souvent prévienne la réponse et
urs se rappelle le principe qui la ren-
e.
r la même raison, on se gardera bien
quer les mille et une objections que,
haque sujet, les esprits faux et vétilleux
a le triste mérite d'enfanter : si juste
tisfaisante que fût la réponse, comme
rait obligé de la resserrer dans l'étroit
s d'une extrême concision, elle pour-
échapper souvent à l'attention de l'au-
r, et il se retirerait avec un reste de
. D'ailleurs, cette nuée de moucherons
lerait l'orateur, et il se fatiguerait inu-
ent à frapper l'air de ses poings. Qu'il
de discrétion autant que de force, et
réserve toute sa vigueur pour attaquer
ifficultés qui ont une gravité réelle, ou
par le cours qu'elles ont obtenu, peu-
être considérées comme importantes.
les attaque, celles-là, avec toutes les
urces de sa science et de sa dialectique,
s'acharne à les détruire et à les pulvé-
; et qu'ensuite, par un glorieux regard
l'ensemble de sa démonstration, il fasse
utir le triomphe de la vérité : sa tâche
parfaitement accomplie. Toutes les ob-
ons sont des vues incomplètes, des
pas tronqués de quelques aspects isolés,
grand art est de rétablir la liaison des
ets, de montrer l'ensemble. Cet ensem-
le système catholique écrase la mau-
foi avec toutes ses subtilités ; il faut,
qu'on en ait, qu'on tombe à genoux de-
ce divin ouvrage, dont chaque partie a
ce tellement marquée, y devient telle-
nécessaire, qu'on ne peut nier un point
nier la ligne, sans nier la sphère. Que
teur donc se place toujours au centre,
u'il montre incessamment à ses audi-
la corrélation de toutes ces parties :
ouvant tout nier, ils accepteront tout.
reste, pour juger de l'étendue des dé-
ppements à donner à l'exposition des
ves et à la réponse aux objections, il
être dans la chaire, posséder son sujet,
captivé son auditoire ; quand cette in-
issable sympathie existera, l'orateur,
espèce de courant électrique qui l'unira
semblée, sera instantanément averti de
tuation ; il sentira mieux qu'il ne verra
st à propos d'insister davantage ou s'il
ient de s'arrêter.
ant à la méthode, on conçoit facilement
différences qui séparent, sous ce rapport,
enre didactique du genre pathétique.
celui-ci, toute la disposition est tra-
ée de manière à faciliter le jeu des pas-
s, la succession progressive et continue
mouvements oratoires, au triomphe des-
s tout se rapporte dans le discours, en
qu'il est modelé sur la marche d'un
ne où l'intérêt va toujours croissant, où
raînement des passions devient à cha-
pas plus rapide, plus impétueux. Dans
enre didactique, au contraire, on se
ccupe, avant tout, du succès de la vé-
et l'on s'applique à trouver la combi-
on la plus propre à favoriser le dévelop-
pement des preuves, à les appuyer par leur rapprochement, à les graduer suivant leur force et l'effet qu'on en espère, à les faire paraître dans la place où elles trouveront un plus grand jour, au moment où elles doivent conquérir un assentiment plus facile. C'est là le premier soin, et, bien loin d'exclure, il suppose au contraire celui de travailler à découvrir l'arrangement le plus favorable à la variété et à l'intérêt, sans lesquels l'attention se lasse et s'endort, la perception s'émousse, tout l'auditoire se détache des chaînes qui sortent de la bouche de l'orateur.

Cet indispensable charme de l'éloquence se fonde sur la disposition, mais s'opère surtout par le style, qui ne consiste pas tant dans le choix et l'agencement des termes que dans l'expression naturelle et spontanée de la situation de l'âme ; car le style, c'est tout l'homme. C'est à l'aide de ce délicat instrument qu'il magnétisera, en quelque sorte, l'auditeur à son insu, et le mettra en rapport avec lui par l'invincible sympathie que produiront les doux et continuels épanchements d'une belle âme, d'un esprit ami du vrai, d'un cœur qui s'ouvre de lui-même à ce qui est noble et généreux ; les simples et irrécusables témoignages d'une entière franchise, d'une inaltérable bonne foi, d'une véritable candeur, de la modération de ses opinions, de l'indulgence de ses jugements, de son aimable modestie, du liant et du moelleux de son caractère. C'est par la douce chaleur de son âme, et quelquefois par les élans embrasés de sa charité, qu'il exercera sur toute l'assemblée un pouvoir d'attraction dont elle ne songera pas à se défendre. Elle ira à lui sans effort, elle lui ouvrira tous les accès de son intelligence, elle recevra sans défiance la vérité qui sort d'une telle bouche, qui vient d'une telle âme ; il lui deviendra facile de faire des conquêtes à la foi. L'aimable science d'insinuation de saint François de Sales, a plus contribué que sa puissance d'argumentation à la conversion des milliers d'hérétiques qu'il a fait rentrer dans l'Eglise.

Si efficace que soit cette expression de l'âme, on se tromperait étrangement si l'on croyait pouvoir y consacrer de longs développements ; elle doit se fondre dans le style, de peur d'être trop aperçue, d'attirer l'attention, de faire soupçonner de l'art et d'inspirer aussitôt la défiance. C'est un accessoire important, un accessoire obligé, mais ce n'est qu'un accessoire ; lui ôter ce caractère, ce serait dénaturer le genre et le corrompre. En général, la conférence ouvre aux passions une entrée fort étroite ; elle ne les reçoit qu'avec beaucoup de discrétion, et presque toujours à la condition qu'elles passeront déguisées sous le manteau des mœurs, tandis qu'elle va au-devant des preuves et qu'elle leur livre le terrain au large et avec confiance, pourvu qu'elles soient susceptibles de recevoir les ornements du discours. De même, elle répugne à une action trop solennelle ; elle bannit les

gestes tragiques, la prononciation trop accentuée. Dans le sermon, le prédicateur a le droit de parler avec empire, parce que, placé près de Dieu à une grande hauteur, il jouit d'une grande autorité ; mais l'orateur de la conférence a les deux pieds sur la terre, la foi lui refuse ses arrêts ; il en est réduit à invoquer la raison, à discuter, à persuader. Cette modeste mission lui interdit souvent la liberté des grands mouvements, l'emploi du pathétique, le langage du grand style, elle le borne habituellement aux couleurs tempérées, aux ressources ordinaires ; elle l'enferme dans les limites d'une sévère dignité, et lui en fait une inviolable loi, sans néanmoins lui défendre de varier son style, son ton et ses manières, sous la réserve qu'il ne s'écartera pas des bienséances imposées par les usages de la bonne société, par les insignes qu'il porte, par le sanctuaire dans lequel il parle. Cette variété et cette aisance supposent une grande facilité d'élocution et ne vont guère sans l'improvisation.

On aurait donc tort de conclure que, pour réussir dans ce genre, il faille moins d'éloquence qu'au prédicateur ; il est seulement juste de dire que l'éloquence y est plus à l'étroit, et de là qu'elle est plus gênée dans ses mouvements ; elle a besoin d'employer plus d'art, d'avoir des allures plus faciles, de varier davantage ses ressources, d'exécuter ses manœuvres avec une précaution et une précision qui exigent à la fois beaucoup de talent, beaucoup d'exercice, un jugement sûr, un goût pur, un tact parfait, une intarissable et noble fécondité. En un mot, ce genre est difficile, et nous sommes obligés de demander à l'orateur une réunion de qualités naturelles et acquises, qu'il est rare de rencontrer dans un seul homme.

L'orateur de la conférence doit se distinguer par une science profonde et variée. Il faut qu'il domine par son regard tout le système religieux, qu'il en embrasse tous les détails, qu'il en saisisse tous les rapports, toutes les affinités, toutes les dépendances, qu'il en ait exploré et analysé avec soin chaque partie, afin d'avoir sur chaque dogme le terme juste, une expression exactement mesurée, un langage convenable et vrai ; de ne jamais s'exposer à compromettre l'intégrité d'une vérité aux dépens d'une autre, ou d'en exagérer la portée et l'étendue ; de pouvoir traverser majestueusement et d'un pied ferme le domaine de la doctrine catholique, sans s'égarer ni s'embarrasser ; d'être en état de montrer l'accord, la solidité et la puissance de ce magnifique ensemble, et les innombrables points de contact qu'il a avec le monde extérieur. Il faut qu'il connaisse suffisamment la doctrine de diverses écoles philosophiques, surtout des écoles modernes, pour les invoquer ou les combattre au besoin ; pour savoir démêler ce qu'elles ont emprunté au christianisme, de ce qu'elles ont découvert ou inventé, ce qu'elles renferment de vrai, de ce qui est entaché d'erreur ; pour être capable de juger leurs principes et de pressentir les conséquences qu'on en peut déduire. Il faut qu'il ait, en quelque sorte, qu'on nous passe cette image, ruminé et digéré la substance des ouvrages des apologistes, depuis les Pères jusqu'à nous, pour se nourrir de leurs pensées et les assimiler aux siennes. Ces ouvrages sont un vaste arsenal qui renferme une foule d'armes offensives et défensives, dont il n'y a souvent qu'à changer la forme et à renouveler l'éclat pour s'en servir suivant les règles de la tactique moderne. Il faut qu'il ait au moins fait une promenade scientifique à travers toutes les connaissances humaines, afin non-seulement d'inspirer de la confiance en ses lumières et de fixer sur sa personne l'attention des hommes instruits, mais aussi afin de pouvoir emprunter aux sciences et aux arts des couleurs, des images et des comparaisons pour varier et orner son style ; afin surtout d'être à même de parer les coups des faux savants, et d'être apte à célébrer la puissance et l'universalité de la religion qui soutient tout, qui inspire tout, qui ennoblit tout. Il faut qu'il ait fait une étude sérieuse de la morale sociale, qui a son point de départ dans les principes chrétiens, et qui, sous dix mille formes différentes, multiplie ses applications à chaque face de la société ; qu'il soit au courant de l'esprit de son siècle, de sa tendance, de ses besoins, de ses passions, de ses efforts, afin d'éviter de blesser les partis, de se faire un point d'appui de ce qui est juste et vrai dans l'opinion dominante, de sympathiser avec son auditoire dans tout ce qu'il aime de grand, de noble et de beau, de s'acquérir ainsi le droit de toucher à ses idées pour les épurer, les modifier ou les combattre. Or, pour accomplir cette tâche préparatoire, que ne faut-il pas déjà supposer au futur orateur de courage et de pertinacité dans l'étude, d'étendue et de compréhension, de pénétration et de perspicacité dans l'esprit ! Quelle sûreté de logique ! quelle sagesse ! quel jugement ! quelle délicatesse ! quelles vues ! quelles pensées !

Et nous n'avons pas encore parlé des qualités qui doivent spécialement le recommander à la confiance et à l'affection de ses auditeurs ; de cette noblesse de caractère qui doit le signaler à l'estime, de cette chaleur d'âme qui lui conciliera les suffrages de la jeunesse à laquelle il s'adresse de préférence ; de cette réputation de bon citoyen, qui le met au-dessus de toutes les suspicions, de préjugés de caste, ou d'intérêts d'état ; de cette bonté de cœur et de cette aménité qui viennent désarmer l'erreur au moment où il la combat ; de ce zèle et de cet esprit de foi qui mettent dans toutes ses paroles, et jusque dans les inflexions de sa voix, l'empreinte de la conviction ; de cette douceur et de cette charité qui distillent le miel sur ses lèvres, et répandent dans son regard et dans tous ses traits l'ineffable expression de bonté à laquelle on ne résiste pas ; de cet extérieur qui impose et prévient favorablement ; de ces nobles et belles manières, qui communiquent de la grâce et

ajoutent du mérite à tout ce que l'on dit. Mais laissons là notre énumération incomplète ; craignons de décourager en traçant le portrait du parfait orateur, et hâtons-nous d'ajouter que, sans posséder l'admirable réunion de toutes ces qualités, on peut faire beaucoup de bien, on peut même se proposer d'acquérir beaucoup de gloire..... si l'on croit à la gloire.

Voy. Marcel, *Chefs-d'œuvre d'éloquence*, Chaire, p. 458.

CONTROVERSES.—Les controverses tiennent plus de la dissertation que du sermon. Ce genre d'instruction convient peu à un jeune ecclésiastique ; il suppose beaucoup d'études, d'érudition et de jugement ; il exige un talent exercé. Toutefois un ministre de la religion doit savoir en faire l'apologie, il est tenu de la défendre contre les blasphèmes de l'incrédulité et les sophismes de l'hérésie. Ce serait trahir le premier de ses devoirs que de négliger cette fonction difficile, mais essentielle du ministère évangélique. Quelques conseils sur l'usage et la méthode des controverses ne seront pas ici déplacés ; nous les empruntons à M. Vêtu, qui a recueilli en quelques pages tout ce qu'il y a de plus important sur ce sujet.

La fonction d'instruire les ignorants, dit-il, n'est pas celle qui est la plus difficile. Il en est une qui présente plus d'obstacles à l'orateur sacré, c'est celle d'éclairer et de détromper ceux qui ont le malheur d'être dans l'erreur ou les préjugés, surtout s'ils y ont été élevés. Sur cet article un grand nombre de prédicateurs s'écartent des vrais principes. On se trompe beaucoup si l'on croit qu'il faut toujours attaquer de front l'erreur ou l'incrédulité, et qu'il n'y a pas d'inconvénient pour les auditeurs à suivre la méthode ordinaire de discuter. Ce n'est pas ainsi que procédaient les François de Sales, les Fénelon, et tous ces hommes apostoliques qui ont ramené à la vérité un si grand nombre d'âmes.

Le jugement de saint François de Sales sur cette matière a d'autant plus de poids, que Dieu s'est servi de lui pour convertir un grand nombre d'hérétiques. Son avis était qu'il ne fallait pas, dans les sermons, traiter les matières de controverse *directement et par forme de dispute.* Cette méthode, disait-il, ne m'a jamais réussi, et j'ai remarqué la même chose de ceux qui m'étaient associés pour la conversion du Chablais. Les sermons où l'on attaque de front la doctrine de nos frères séparés les effarouchent au lieu de les apprivoiser ; quand ils voient qu'on les attaque, ils se mettent en garde ; et quand on leur porte la lampe trop près des yeux, ils se rendent rebelles à la lumière ; ils se défient de ces discours où celui qui fait l'objection fait aussi la réponse, et où le prédicateur dit ce qu'il veut sans que personne lui tienne tête. Pour moi, je pense que c'est ce que saint Paul appelle combattre en l'air (*I Cor.* IX, 26) ; il me semble que la chaire évangélique est faite pour édifier l'édifice du salut, en persuadant les bonnes mœurs, et non en disputant et en contestant.

Mais, dira-t-on, c'est pour affermir les catholiques dans leur croyance que l'on détruit devant eux les objections de leurs adversaires. Spécieuse raison, mais que l'expérience fait connaître peu efficace ; parce qu'outre les épines de tant de difficultés qui se rencontrent en ces fâcheuses contestations, l'esprit humain, par la corruption de la nature, a tant de penchant vers le mal, qu'il s'arrête plutôt à l'objection qu'à la solution, et ainsi prend le serpent pour le pain.

La méthode du saint évêque de Genève était, soit dans ses sermons, soit dans ses conférences particulières avec les protestants, d'expliquer, avec cette clarté et cette facilité qui lui étaient naturelles, les simples et nues vérités de la foi, disant que la vérité, en sa simplicité toute naïve, avait des grâces et des attraits capables de se faire aimer par les âmes les plus rebelles. Ce procédé lui réussissait si admirablement que, pourvu qu'il pût obtenir d'un protestant une audience tranquille et paisible, non-seulement il lui faisait tomber les armes des mains et lui enlevait ses objections avant qu'il les eût faites, mais, s'il ne le gagnait pas sur-le-champ, il le blessait du moins si avant, que bientôt l'hérétique revenait pour chercher le remède et la guérison en la main qui l'avait si heureusement blessé.

Il aimait beaucoup avoir avec eux ces conférences paisibles et amicales. C'est par ce moyen qu'il a ramené un si grand nombre d'âmes dans le sein de l'Eglise. Voici la conduite qu'il tenait ordinairement dans ses conversations avec les hérétiques. Il les laissait parler de leur religion avec beaucoup de patience, sans témoigner aucun ennui ni mépris des choses sottes et ridicules qui souvent sortaient de leur bouche ; par là il les disposait à lui donner à son tour quelque petite audience. Quand on lui avait donné le loisir de parler, il se gardait bien de perdre ce temps, dont les moindres moments lui étaient précieux, à réfuter leurs objections ; mais, s'attachant au sujet qui avait été traité par l'hérétique, ou à quelque autre article de notre foi qu'il estimait plus important, il exposait brièvement, nettement et fort simplement ce qu'enseignait l'Eglise catholique, sans aucun mot qui sentît la controverse, et de la même manière que l'on traite des articles de foi dans les catéchismes. Il souffrait avec une patience incroyable les huées, les moqueries, les mépris, les interruptions que faisaient ces pauvres gens ; et, sans s'émouvoir, il continuait son discours quand on lui en donnait le loisir.

Vous ne sauriez croire, disait-il à M. de Belley, combien les vérités de notre sainte foi sont belles quand on les considère en esprit de tranquillité ; nous les suffoquons à force de les revêtir, et nous les cachons pour vouloir les rendre trop visibles ; les proposer simplement, c'est un excellent moyen pour les persuader, pourvu que les auditeurs

ne résistent pas au Saint-Esprit; toutes les preuves extérieures sont faibles, si le Saint-Esprit ne fait luire aux yeux de l'âme sa lumière surnaturelle; et on suffoque l'action intérieure du Saint-Esprit en entassant des arguments appuyés sur la raison.

L'un de leurs plus grands maux, c'est que leurs ministres leur déguisent notre croyance et la leur représentent tout autre qu'elle n'est. Ils disent, par exemple, que nous ne faisons aucun cas de l'Ecriture sainte, que nous adorons les images, que nous privons le peuple de la participation au sang de Jésus-Christ, et mille semblables calomnies qui rendent notre religion odieuse à ces peuples mal informés. Aussitôt que nous leur faisons connaître la droiture de notre croyance sur tous ces articles, les écailles leur tombent des yeux, et ils voient que leurs prédicateurs leur ont caché la vérité et ont substitué les ténèbres à la place de la lumière.

Ils commencent ordinairement par branler la tête et se moquer de nous, parce qu'ils sont habitués à mépriser nos dogmes, et quelquefois aussi parce qu'ils se persuadent que nous voulons leur déguiser notre véritable croyance; mais, quand ils se sont retirés et qu'ils ont eu le temps de réfléchir sur ce que nous leur avons dit, ils sont tourmentés par le désir d'éclaircir les choses et de s'instruire plus à fond; ils reviennent nous demander de nouveaux éclaircissements, et ils finissent par être convaincus de la vérité. Peu à peu les uns tombent à droite, les autres à gauche; et le Saint-Esprit les amène ainsi à la véritable Eglise.

Le saint alléguait une infinité d'exemples de conversions arrivées ainsi, entre ses mains, pendant les cinq ans qu'il fut employé à la conversion du Chablais. Il disait qu'au contraire les disputes en matière de religion n'opéraient pas de conversions, et n'avaient d'autre effet que de faire paraître la science ou l'adresse des disputants. Si l'on commence, disait-il, par le dessein de soutenir la religion, on entre, dès le troisième argument, dans le désir de maintenir sa réputation; on veut, à quelque prix que ce soit, soutenir son opinion et lui faire remporter l'avantage sur celle de son adversaire; ce n'est plus Dieu que l'on cherche, mais soi-même; car, de garder la modération dans la dispute, c'est une chose plus à désirer qu'à espérer. L'esprit de tempête et d'orage, tel qu'est celui de la contestation, n'est pas propre à conduire au port de la vérité. Dieu habite dans la paix, et il veut que nous agissions les uns avec les autres en esprit de paix et de tranquillité.

Ce n'est pas qu'il ne faille soutenir les vérités catholiques et réfuter les erreurs; car les armes de la milice spirituelle et de la parole de Dieu sont puissantes pour détruire la fausseté qui s'élève contre la vérité, et pour vaincre la désobéissance (*II Cor.* x, 4); mais il faut bien prendre garde de ne pas s'en servir comme les guerriers qui, le sabre à la main, frappent indistinctement à droite et à gauche; il faut, au contraire, les manier avec une grande dextérité, comme les chirurgiens, qui usent de leurs lancettes et de leurs autres instruments avec toute l'adresse possible, pour faire souffrir leurs malades le moins qu'ils peuvent.

De quel secret faut-il donc user pour manier adroitement les matières controversées, soit en prêchant, soit en conversant familièrement avec les protestants? En voici un qui renferme plusieurs avantages: 1° Il cache la lancette dans le coton, et, tandis que l'on fait semblant de frotter l'abcès avec de l'huile, il n'y a qu'à presser et appuyer dessus, et on le crève. 2° Il ôte l'ennui et l'importunité qui accompagnent ordinairement les discours épineux des contestations. 3° Il surprend heureusement ceux qui l'écoutent, et leur fait recevoir la vérité, non seulement sans peine, mais avec délectation. Il est simple, et néanmoins, en sa simplicité, il contient une merveilleuse énergie, changeant les armes offensives en défensives, et tirant des preuves, pour la défense, de la vérité, des objections mêmes que font les hérétiques.

Il se pratique de cette sorte. Les réponses que les catholiques font aux objections que les protestants tirent des Ecritures, étant conformes aux vérités que l'Eglise enseigne, il n'y a qu'à faire marcher la solution la première, laquelle étant bien expliquée par manière de raisonnement, sans faire paraître que ce soit une réponse à une objection, le passage objecté vient ensuite faire la preuve de la vérité qui est avancée. Voici un exemple qui mettra la chose en évidence:

Les protestants objectent communément contre la présence réelle ce passage: *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien* (*Joan.* vi, 64); à quoi nous apportons deux réponses, l'une de saint Chrysostome, l'autre de saint Augustin: la première, que la chair seule sans l'esprit, c'est-à-dire sans la divinité, ne profiterait pas; l'autre, que l'intelligence charnelle, grossière et telle que l'avaient les Capharnaïtes, qui croyaient que Jésus-Christ couperait sa chair en morceaux pour la donner à manger, ne sert de rien pour comprendre les intentions du Sauveur. Pour mettre cette industrie en pratique, il ne faut que représenter la faiblesse de la chair seule, sans son onction, c'est-à-dire sans l'union avec la divinité, et montrer que c'est la divinité qui donne à l'humanité le pouvoir qu'elle a d'influer sur ses membres, qui sont les fidèles, et de répandre en eux la grâce qui lui est communiquée en qualité de chef; et ainsi, que c'est cet esprit de la divinité qui vivifie et la chair sacrée de Jésus-Christ, et les âmes qui, par la communion, en sont rendues participantes.

Selon le second sens, il ne faut que représenter combien était grossier et indigne de la majesté de ce mystère le sentiment des Capharnaïtes, et combien la croyance catholique est éloignée de ce sentiment. Après avoir bien exposé la doctrine catholique sur

ces deux points, on prouve que cette doctrine est véritable, et on allègue en preuve la parole du Sauveur : *La chair ne sert de rien.* Il se trouve ainsi que cette parole, au lieu d'être une objection contre la doctrine catholique, en est la confirmation, et qu'on a amené doucement les protestants à entendre cette parole dans son véritable sens, au lieu du sens faux que lui veulent donner les ministres pour en faire une arme contre l'Eglise romaine.

Saint François de Sales m'a dit, ajoute l'évêque de Belley, qui rapporte tout ceci, qu'il s'était fort longtemps servi de cette méthode, et qu'elle déguisait tellement les controverses, qu'encore que l'on ne prêchât autre chose, il était malaisé que les auditeurs, quand ils n'en sont pas avertis, s'en aperçoivent. Il prêcha un avent et un carême à Grenoble, où il y a quantité de protestants, lesquels se rendaient plus assidus à ses prédications qu'à celles de leurs ministres, parce que, disaient-ils, il n'avait pas l'esprit de contestation qui résidait sans cesse sur la langue de leurs prédicateurs; et cependant il employait toujours la première partie de ses sermons à représenter les vérités de la doctrine catholique, mais en la manière que je viens de dire, donnant la seconde partie à la morale et à la piété : et les protestants, ne s'apercevant pas de son adresse et de sa méthode, étaient dans un étonnement continuel de voir qu'il prouvât les articles de la croyance de l'Eglise romaine par les mêmes passages de l'Ecriture dont leurs ministres prétendaient se servir pour faire leurs principales objections.

On fait monter à soixante et dix mille le nombre des hérétiques que saint François de Sales a fait rentrer, pendant sa vie, dans le sein de l'Eglise. C'est un fait inséré dans la bulle de sa canonisation. On a attribué la cause de cette multitude de conversions à sa grande douceur, et il est vrai qu'elle y a beaucoup contribué. Aussi le fameux cardinal du Perron disait-il qu'il se chargeait de convaincre les hérétiques, mais que c'était à saint François de Sales de les toucher et de les convertir. Il est nécessaire cependant d'ajouter que la douceur de notre saint n'a eu ces merveilleux effets que parce qu'elle était accompagnée de la science. La douceur dispose et ouvre les cœurs, mais il faut la science pour éclairer les esprits. La douceur de saint François de Sales le faisait aimer; on sentait qu'elle était en lui l'épanchement d'un cœur plein de charité et de zèle. Dans ses discours publics et dans ses conversations particulières, il cherchait à persuader les hérétiques, sans leur causer ni honte ni confusion ; il ménageait un certain orgueil secret qui nous prévient contre les vérités que les autres nous découvrent ; il veillait à ce que les discussions de controverse ne dégénérassent pas en dispute, parce qu'alors il arrive d'ordinaire que les esprits échauffés s'opiniâtrent dans leurs sentiments.

Il ne se montrait point comme un guerrier qui veut remporter la victoire, mais comme un bon père vivement touché de l'égarement de ses enfants; il plaignait leur malheur d'avoir sucé de fausses doctrines avec le lait, et montrait pour eux une affection si vive, un amour si tendre, qu'il aurait fallu avoir des entrailles de bronze pour ne pas en être touché, d'autant plus qu'il n'y avait en cela rien d'affecté. Formé à l'école de Jésus-Christ, il était pénétré d'amour pour le prochain et de zèle pour le salut des âmes ; les sentiments de son cœur se peignaient sur son visage, dans sa voix, dans ses gestes, dans toute sa conduite ; il obtenait par là de se faire écouter favorablement, et sa science achevait alors le triomphe que sa douceur avait commencé. Il prouvait la vérité d'une manière si claire et si intelligible, que tous les sophismes de l'erreur se dissipaient comme la fumée.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que souvent il convertissait les hérétiques sans traiter des sujets de controverse. En voici un exemple. Une calviniste orgueilleuse, qui joignait l'obstination de l'hérésie à la présomption d'une fausse science, étant venue à un de ses sermons, le premier dimanche de l'avent, il y fit une peinture si vive du jugement dernier et des tourments d'une éternité malheureuse, il jeta tellement dans son cœur un trouble salutaire, qu'elle en tomba malade. Alors elle demanda avec empressement celui dont elle ne parlait auparavant qu'avec dédain, elle écouta avec docilité les vérités de la foi ; la tranquillité qu'elle recouvra avec la santé de l'âme lui rendit bientôt la santé du corps ; elle n'en fit usage que pour se rendre l'apôtre de l'Eglise catholique dont elle avait été si longtemps l'ennemie.

Cette conversion fit beaucoup de plaisir à saint François de Sales ; et il en parle dans une de ses lettres, mais avec cette humilité profonde qui lui faisait taire toutes les circonstances qui pouvaient tourner à sa gloire. « Etant à Paris, dit-il, et prêchant en la chapelle de la reine le jour du jugement, il se trouva une dame nommée madame de Perdreauville, qui était venue par curiosité ; elle demeura dans les filets, et sur ce sermon prit résolution de s'instruire, et trois semaines après m'amena toute sa famille à confesse, et je fus leur parrain de tous en la confirmation. Voyez-vous : ce sermon-là, qui ne fut point fait contre l'hérésie, respirait cependant une vérité catholique dont Dieu se servit contre l'hérésie ; car Dieu me donna en ce moment de parler ainsi en faveur de ces âmes. Depuis lors j'ai toujours dit que qui prêche avec amour, prêche assez contre les hérétiques, quoi qu'il ne dise pas un seul mot de dispute contre eux. »

« Les sermons de morale accompagnés et animés de mouvements de dévotion me paraissent, dit le même saint, bien plus propres à la conversion, non-seulement des pécheurs, mais encore des hérétiques, que toutes les pointes et les aigreurs de la contro-

verse : le vinaigre chasse les mouches, que le miel et le sucre attirent en quantité. Certes, depuis trente-trois ans que Dieu m'a appelé à la fonction sacrée de rompre le pain de sa parole au peuple, j'ai remarqué que les sermons de morale, traités avec piété et zèle, sont autant de charbons ardents que l'on jette au visage des protestants, quand ils y assistent, qu'ils les prennent en fort bonne part, en demeurent édifiés, et en deviennent plus dociles et traitables, quand on vient à éclaircir en conférence les points sur lesquels ils diffèrent avec nous. Ce n'est pas mon sentiment seul, mais celui des plus célèbres prédicateurs que j'ai connus ; et ils conviennent que la chaire n'est point le champ de bataille de la controverse, et que l'on y démolit plus que l'on n'y édifie, si on y veut traiter les disputes de religion autrement qu'en passant. »

Saint Vincent de Paul avait sur les controverses les mêmes sentiments que saint François de Sales. Il pensait que les contentions et les disputes en matière de religion, et particulièrement celles qui se font avec esprit d'aigreur et avec des paroles piquantes, n'étaient en aucune façon propres pour convertir les hérétiques ; c'est pourquoi il recommandait aux siens de les éviter absolument, surtout les invectives et les reproches, parce qu'il y entre toujours beaucoup d'orgueil. Il disait à ce propos que les gens doctes ne pouvaient rien gagner avec le diable par la superbe, d'autant qu'il en était plus rempli qu'eux ; mais, au contraire, qu'il serait aisément vaincu par l'humilité, parce que c'était une arme dont il ne pouvait se servir. Il ajoutait, sur ce même sujet, qu'il n'avait jamais vu ni entendu qu'aucun hérétique eût été converti par la subtilité d'un argument, mais bien par la douceur et par l'humilité.

Quoique saint Vincent de Paul ne fût pas d'avis que ses missionnaires s'engageassent aux contentions et disputes contre les hérétiques, il leur recommandait pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui appartient à la théologie polémique et aux controverses, pour être toujours prêts, selon la maxime du prince des apôtres, à rendre raison de leur foi, à en soutenir la vérité, et à convaincre de fausseté les erreurs contraires; conférant à l'amiable avec les hérétiques, et répondant doucement à leurs objections, plutôt pour les convertir que pour les confondre ; et de tout temps il les a obligés de faire des conférences et une étude particulière sur ce sujet. Voici ce qu'il écrivait, dès l'année 1628, de la ville de Beauvais où il était alors, à celui auquel il avait laissé, en son absence, la conduite du collége des Bons-Enfants, à Paris.

« Comment se porte la compagnie? lui dit-il; chacun est-il en bonne disposition et bien content? les petits règlements s'observent-ils? étudie-t-on et s'exerce-t-on sur les controverses ? y observez-vous l'ordre prescrit? Je vous supplie, Monsieur, qu'on travaille soigneusement à cela; qu'on tâche de bien posséder le petit Bécan, il ne se peut dire combien ce petit livret est utile à cette fin. Il a plu à Dieu de se servir de ce misérable (c'est de lui qu'il parle) pour la conversion de trois personnes, depuis que je suis parti de Paris ; mais il faut que j'avoue que la douceur, l'humilité et la patience, en traitant avec ces pauvres dévoyés, est comme l'âme de ce bien. Il m'a fallu employer deux jours pour en convertir un, les deux autres ne m'ont pas tant coûté de temps. J'ai bien voulu vous dire cela à ma confusion, afin que la compagnie voie que, s'il a plu à Dieu de se servir du plus ignorant et du plus misérable de la troupe, il se servira encore plus efficacement de chacun des autres. »

C'était donc sa maxime de joindre à la doctrine et à l'étude des controverses une bonne provision d'humilité, de douceur, de patience, pour s'en servir lorsqu'il serait question de converser ou de conférer avec les hérétiques ; il voulait même qu'on leur témoignât quelque sorte de respect et d'affection, non pour les flatter dans leurs erreurs, mais pour gagner plus facilement et plus efficacement leurs esprits; surtout il estimait que la vie vertueuse et exemplaire des catholiques, et particulièrement des ecclésiastiques et des missionnaires, aurait plus de force qu'aucune autre chose pour les retirer de l'erreur et leur faire embrasser la véritable religion; c'est ce qu'il a souvent inculqué dans ses lettres, comme on le voit, entre autres, dans celle qu'il écrivait au supérieur de la maison de Sedan.

« Lorsque le roi vous envoya à Sedan, lui dit-il, ce fut à condition de ne jamais disputer contre les hérétiques, ni en chaire ni en particulier ; sachant que cela sert de peu, et que bien souvent on fait plus de bruit que de fruit. La bonne vie et la bonne odeur des vertus chrétiennes mises en pratique attire les dévoyés au droit chemin, et y confirme les catholiques; c'est ainsi que la compagnie doit profiter à la ville de Sedan, en ajoutant aux bons exemples les exercices de nos fonctions, comme d'instruire le peuple selon notre façon ordinaire, de prêcher contre le vice et les mauvaises mœurs, d'établir et persuader les vertus, montrant leur nécessité, leur beauté, leur usage et les moyens de les acquérir; c'est à quoi principalement vous devez travailler. Que si vous désirez parler de quelques points de controverse, ne le faites point si l'évangile du jour ne vous y porte, et alors vous pourrez soutenir et prouver les vérités que les hérétiques combattent, et même répondre à leurs raisons, sans néanmoins les nommer ni parler d'eux. »

L'un des frères de la congrégation de la Mission, qui était fort habile en chirurgie, ayant eu mouvement d'aller contribuer, par les bienfaits de son art et de sa charité, à l'établissement de la foi dans l'île de Madagascar, saint Vincent l'envoya pour s'embarquer à La Rochelle, au mois de décembre de

l'année 1659, avec quelques prêtres de sa compagnie. Ce bon frère ayant remarqué que plusieurs huguenots devaient faire le même voyage et s'embarquer dans le même navire qui devait les mener en cette île, en conçut un grand déplaisir, qu'il fit connaître à son supérieur par une de ses lettres. Le saint lui fit la réponse suivante :

« Je suis fort affligé, lui dit-il, de savoir que vous aurez des hérétiques dans votre vaisseau, et par conséquent beaucoup à souffrir de leur part. Mais enfin Dieu est le maître, et il l'a ainsi permis pour des raisons que nous ne savons pas; peut-être pour vous obliger d'être plus retenu en leur présence, plus humble et plus dévot envers Dieu, et plus charitable envers le prochain, afin qu'ils voient la beauté et la sainteté de notre religion, et qu'ils soient par ce moyen excités d'y revenir. Il faudra soigneusement éviter toutes sortes de disputes et d'invectives avec eux, vous montrer patient et débonnaire en leur endroit, lors même qu'ils s'échapperont contre vous ou contre notre créance et nos pratiques. La vertu est si belle et si aimable, qu'ils seront contraints de l'aimer en vous, si vous la pratiquez bien. Il est à souhaiter que, dans les services que vous rendrez à Dieu sur le vaisseau, vous ne fassiez point acception de personne, et ne mettiez pas de différence qui paraisse entre les catholiques et les huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu. J'espère que vos bons exemples profiteront aux uns et aux autres. »

« Il faut, dit saint François de Borgia, dans son ouvrage sur la manière de bien prêcher, traiter avec beaucoup de prudence les questions de controverse; car, si on rapporte les objections des hérétiques pour les réfuter, les gens peu instruits n'en tireront aucun profit; et, quand même les auditeurs auraient assez de lumière pour pouvoir suivre ces discussions, il ne conviendrait pas encore de s'y arrêter. L'expérience nous a appris que la malice et l'astuce du démon surpassent de beaucoup la vigilance et la prudence des hommes.

« Il sera donc du devoir d'un ecclésiastique prudent de présenter avec force les preuves qui établissent la foi catholique, et *de réfuter les erreurs qui y sont opposées, sans avoir l'air de répondre à des objections.* Par exemple, il établira l'obéissance due à l'Eglise romaine; il prouvera, par l'Ecriture et par de fortes raisons, l'excellence de la virginité, la nécessité du célibat des prêtres; il exposera les avantages de la vie religieuse et les importants services que rendent les religieux. Il expliquera quel est le mérite des bonnes œuvres et de la pénitence; il exhortera à l'obéissance envers les supérieurs ecclésiastiques et séculiers; il parlera du fruit que l'on retire des indulgences, soit pour les vivants, soit pour les morts; de l'utilité que nous apporte l'intercession des saints, et il recommandera aux fidèles de les invoquer; il les excitera aussi à la dévotion pour les reliques des saints et pour les autels qui leur sont consacrés. Un ecclésiastique prudent, animé d'un saint zèle, parlera sur tout cela de telle manière que celui qui connaît les erreurs opposées puisse comprendre par quels raisonnements on les réfute, et que celui qui n'en aurait aucune idée, conserve sa simplicité, qu'il continue à ignorer les objections des hérétiques, qu'il ait cependant en main de quoi se défendre, si par hasard quelques tentations contre la foi venaient à l'attaquer intérieurement ou extérieurement. »

Lorsque le P. Eudes parlait devant les calvinistes, ou qu'il traitait des matières controversées entre eux et nous, il prenait à tâche d'établir solidement les vérités que l'Eglise nous enseigne. Tout occupé à bien instruire, il donnait alors ses plus grands soins à se mettre à la portée des plus simples, sans néanmoins négliger de répondre aux difficultés que pouvaient faire les plus habiles. Il ne se permettait jamais ces invectives qu'inspire un faux zèle, et qui ne servent très-souvent qu'à aliéner les esprits. Ce que la bonté et la charité la plus compatissante donnent de talent pour l'insinuation paraissait lui être naturel.

Ce fut à Fresnes que commença à se faire remarquer plus particulièrement le talent que Dieu lui avait donné pour la conversion des protestants. Dans le petit nombre de ceux que la curiosité avait attirés aux exercices de la mission, il y en eut douze ou treize qui furent si touchés de ses discours, qu'après quelques instructions particulières, ils firent publiquement abjuration, et furent réconciliés à l'Eglise. Ce ne fut là que l'essai, pour ainsi dire, des victoires qu'il remporta dans la suite sur l'hérésie. Quelque soin qu'on eût de prévenir contre lui les calvinistes, dans les lieux où il devait annoncer les vérités du salut, il suffisait qu'il pût les engager à assister à ses discours, pour les disposer bientôt à se rendre. Sa douceur, sa simplicité, ses manières insinuantes, une conduite édifiante et toujours égale, lui gagnaient les cœurs les plus rebelles, et son habileté dans les matières de controverse, cette éloquence aisée et naturelle avec laquelle il s'expliquait sur les points les plus difficiles, achevaient toujours de soumettre les esprits.

Son but en général était de faire goûter à la raison les vérités orthodoxes, et, sans prétendre pénétrer la sublimité de nos mystères, toujours fort au-dessus de ce que l'homme le plus éclairé peut comprendre, il s'attachait à faire sentir combien l'obéissance que la foi exige est juste et raisonnable. Le P. Eudes ne pouvait guère suivre une meilleure méthode; c'est en effet la plus courte, la plus aisée, l'unique qui soit à la portée du commun des hommes, même de ceux d'entre eux qui sont savants dans les sciences humaines, mais qui n'ont pas fait de la religion une étude particulière. Il est certain qu'elle débarrasse la contro-

verse d'une infinité de discussions épineuses sur lesquelles il est inutile de perdre son temps à disputer, dès que l'on ne peut les décider sans réplique, si l'on n'a pas recours à l'autorité, c'est-à-dire si l'on n'en vient pas à la résolution de ces trois questions également simples et faciles, auxquelles se réduit toute la méthode dont il s'agit. Y a-t-il une Eglise à laquelle on soit obligé de croire? où est cette Eglise? que dit cette Eglise? Ce fut en développant ces principes si raisonnables de notre foi que le P. Eudes ramena un grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Eglise catholique.

Quand on est forcé par les circonstances de combattre ouvertement l'erreur, il faut alors se borner aux plus fortes preuves et les bien présenter. Des preuves faibles ou mal présentées feraient un très-mauvais effet. Non-seulement on ne détruirait pas l'erreur dans l'esprit des impies ou des sectaires, mais on ébranlerait la foi des fidèles, ou du moins on les jetterait dans le doute ou dans le trouble. Alors, au lieu de travailler au bien de la religion, on la compromettrait. C'est pourquoi il faut être bien assuré de la victoire avant de livrer le combat, et bien mesurer ses forces avant de s'engager dans les controverses. « Les jeunes orateurs, dit Maury, ne doivent point débuter par de pareils sujets, réservés à la plénitude de l'instruction et à la maturité du talent. Si les sermons ne portaient pas la lumière et la conviction dans tous les esprits, ils pourraient y affaiblir les fondements de la foi. On ne doit jamais se permettre aucun raisonnement faible, aucune solution vacillante des difficultés qu'on se propose à soi-même, de peur que l'auditeur ne retienne beaucoup mieux l'objection que la réponse. Bannissez aussi de ces discussions publiques la sécheresse de l'argumentation, pour y substituer l'éloquence du raisonnement. Ne mésalliez jamais votre ministère apostolique avec l'étalage d'une érudition aussi ambitieuse que facile à compiler, et avec ces abstractions métaphysiques inaccessibles à l'intelligence commune, et même à la perspicacité des auditeurs les plus instruits, durant le cours rapide du débit oratoire. C'est surtout avec les armes de la charité que vous devez défendre la vérité dans nos temples, en vous interdisant sévèrement les diatribes et les injures contre les adversaires qu'on n'a jamais besoin d'outrager, quand on sait les combattre.

« La manière la plus triomphante de défendre la religion en chaire consiste surtout à bien attaquer l'incrédulité, en l'environnant sans cesse des contradictions, des inconséquences, des absurdités, de l'immoralité, des désordres publics et personnels inséparables de ses vains systèmes. Cependant, quand les réfutations sont courtes et frappantes, elles donnent beaucoup de relief aux victoires accumulées du discours. Je vais en présenter un bel exemple, qui produirait un très-grand effet dans la bouche d'un orateur sacré; je le tire de l'admirable explication du troisième chapitre d'Isaïe, par le pieux et savant P. Berthier, qui, en commentant ce prophète et les psaumes de David, s'est montré le premier écrivain ascétique du dernier siècle :

« L'histoire nous apprend que des nations entières ont péri par ces abus; et peut-être n'y a-t-il aucun des anciens empires qui n'ait dû sa chute à tous ces principes destructeurs. On faisait illusion au peuple juif; on lui disait que les nations idolâtres étaient florissantes, et qu'il pouvait jouir des mêmes avantages en abandonnant le culte du vrai Dieu. N'est-ce pas encore là le langage qu'on tient tous les jours et qu'on ose appuyer de sophismes dans des livres insidieux? On n'entreprend point de rappeler les absurdités de l'idolâtrie; mais on tâche de persuader aux peuples que la religion a causé des maux sans nombre; que les ministres des autels ont toujours abusé de leur ministère; qu'il n'y a point de moyen plus sûr, pour conserver la paix des Etats, que de ramener les hommes à l'étude de la philosophie; qu'il n'est jamais arrivé que les athées ou les déistes aient troublé l'ordre public; que le culte de la divinité, et surtout la doctrine de l'Evangile, énerve les esprits et détruit les ressorts des passions, sans lesquelles les hommes n'entreprennent et n'exécutent rien de grand. En un mot, on prétend ouvrir aux peuples la route du bonheur en leur enlevant la foi d'une vie future, la crainte d'un Dieu vengeur, le respect pour la religion que nous ont transmis nos pères.

« O hommes! puis-je m'écrier avec le prophète, *on vous trompe*, on vous séduit par ces discours aussi artificieux que frivoles; il ne s'agit pas ici de montrer le vice de ces raisonnements; on les a réfutés cent fois. Je me contente de dire qu'il n'y a jamais eu de république d'athées, parce que la raison a toujours démontré aux hommes la nécessité de reconnaître un Etre suprême; que, s'il pouvait exister une pareille république, elle serait bientôt corrompue par les principes qu'on y admettrait, et par l'insuffisance des lois qu'on prétendrait y établir; qu'il y a eu peut-être quelques hommes sans religion, que le tempérament, la vanité, la crainte, la nécessité, ont retenus dans les bornes d'une sorte de sagesse purement humaine; encore aurait-il fallu examiner de près les détails de leur vie pour bien juger de cette prétendue sagesse; mais, en portant même de ce petit nombre le jugement le plus avantageux, on ne pourrait espérer la même modération de tout le genre humain qu'on supposerait tombé dans l'athéisme; puisque les passions livrées à elles-mêmes, le cri de l'amour-propre non réprimé par la conscience, la soif de l'intérêt toujours renaissante et dégagée de toute crainte intérieure, l'emporteraient en mille occasions sur les principes spéculatifs de la philosophie. Il serait aisé, d'ailleurs, de faire voir que les crimes qu'on impute à la

religion ne sont nullement son ouvrage ; je n'aurais qu'à consulter ses livres, ses enseignements, ses décisions authentiques. Tous ces monuments portent à la paix, à la charité, à la patience, à l'obéissance, au pardon des injures, à tous les devoirs envers la patrie et au zèle le plus ardent pour la servir. Je dirais que la foi d'une vie future rend les hommes humbles dans la prospérité, tranquilles dans les revers, toujours prêts à sacrifier leurs intérêts pour maintenir l'ordre public. J'opposerais aux censures calomnieuses des incrédules la multitude innombrable de bienfaits que l'esprit de piété a répandus sur le genre humain, l'histoire des actions héroïques d'une infinité de chrétiens dans tous les siècles, la sagesse admirable qui règne dans toute la législation évangélique. J'observerais qu'une loi qui commande au cœur doit l'emporter, au jugement de tous les sages, sur toutes les institutions humaines qui ne peuvent régler que la conduite extérieure des hommes ; que l'Evangile seul, avec ses promesses, peut consoler les malheureux, dont le nombre est toujours le plus grand parmi les habitants de la terre ; et qu'enfin il est absurde et pernicieux d'ôter aux hommes un moyen de devenir foncièrement et radicalement meilleurs qu'ils ne sont ; moyen, d'ailleurs, qui appuie les lois extérieures et en recommande l'observation. Quand même ces lois pourraient absolument et dans tous les cas suffire pour maintenir la probité et la sûreté dans le monde, ce qui est faux dans la généralité, il faudrait encore recevoir la loi évangélique, parce que, dans un si grand intérêt, il vaut mieux avoir deux principes réprimants, deux freins qui concourent ensemble au même but, que de n'en établir qu'un seul. La vérité de cette assertion se présente d'elle-même... »

Voy. Vêtu, t. II, p. 21-55 ; Gaichiez, p. 92 ; Audisio, t. I, p. 72.

CORPS DU DISCOURS. — Quand le sujet et la division du discours ont été énoncés, l'orateur commence par une introduction consistant en quelques phrases préparatoires qui amènent les subdivisions, s'il juge à propos de les signaler. Il entre ainsi dans ce qu'on appelle le *corps* du discours. Cette partie du discours est la plus importante de toutes, puisque l'exorde qui la précède et la péroraison qui la suit ne sont que des parties accessoires. L'ordre qu'on y doit suivre varie selon les circonstances. Néanmoins le plus ordinaire est celui ci :

Corps du discours.

1er Point.

1° Introduction générale

2° 1re subdivision. — 3 ou 4 idées principales. — 1re preuve.

3° Conclusion particulière. Sentiments et transition.

4° 2e subdivision. } Même méthode.
5° 3e subdivison. }

6° Conclusion du premier point.—Mouvements.

7° Transition au second point.

2e Point.

La marche est la même que pour le premier point.

L'introduction générale par laquelle on entre dans le corps du discours doit avoir deux qualités : 1° elle doit être courte, soit pour ne pas allonger le sermon, soit pour ne pas rebuter l'auditeur, qui s'ennuie d'entendre un homme qui n'en vient point au fait. — 2° Elle doit amener si naturellement la subdivision, que l'auditeur puisse penser que le prédicateur n'a subdivisé que par nécessité, pour expliquer plus clairement ou telle raison qui avait plusieurs membres, ou tel passage de l'Ecriture ou des Pères, qui ne pouvait s'éclaircir autrement. *Voy.* SUBDIVISIONS.

Les propositions de la subdivision une fois énoncées, on les prouve et ensuite on conclut, et l'on en vient aux applications de la vérité aux auditeurs, aux sentiments et aux mouvements oratoires. Puis on ménage le passage à la subdivision suivante par une transition naturelle. *Voy.* TRANSITIONS. Il ne faut pas affecter de cacher la marche de son discours. Il est même beau d'en faire sentir la méthode et l'analyse, en montrant à mesure qu'on avance les rapports et la marche progressive des différentes parties, pour conduire par cette clarté à la conviction. On suit la même méthode pour la seconde et la troisième subdivision ; puis on conclut la première partie, en réunissant et groupant ensemble toutes les subdivisions pour frapper l'auditeur de tout le poids de ses forces réunies. C'est le lieu de quelque beau mouvement oratoire, qu'on termine par une transition à la seconde partie. La seconde partie suit la même marche et arrive par une transition à la péroraison. *Voy.* PÉRORAISON. — *Voy.* Hamon, p. 495.

CORRECTION.— Ce terme désigne souvent une des qualités du style. Elle consiste à ne se servir que de mots de la langue, à les employer dans leur véritable sens et à observer les règles grammaticales dans la construction des phrases. Elle fait la pureté de la diction.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre et le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

BOILEAU.

Soit qu'on parle, soit qu'on écrive, le moins qu'on doive aux auditeurs ou aux lecteurs, c'est de leur parler leur langue.

Les fautes de correction sont celles qui sont le plus aisément remarquées des censeurs et qui leur fournissent le plus d'occasions de s'égayer aux dépens de l'écrivain ou de l'orateur. L'homme qui parle mal nous semble toujours ridicule; les meilleures choses nous choquent pour peu qu'elles soient mal rendues.

Toutefois un orateur intelligent ne pousse pas toujours le scrupule jusqu'à sacrifier la vivacité du style, l'énergie de l'expression, le feu du pathétique, aux procédés de la syntaxe. Mais il ne fait jamais ce sacrifice sans un besoin urgent, sans être sûr d'avoir plus à gagner qu'à perdre, et même alors il s'écarte le moins possible de la rigueur des règles et leur rend encore cet hommage en les transgressant.

Pour écrire et parler correctement, il faut, aux connaissances grammaticales, joindre la lecture et l'usage : la lecture de nos meilleurs écrivains, l'usage qui s'acquiert par le commerce avec ceux qui parlent bien. L'attention à bien prononcer est encore, suivant Cicéron, une partie essentielle du mérite de bien parler.

Correction, figure de rhétorique, qui consiste à rétracter ou à expliquer une pensée qu'on vient de proposer et que les auditeurs pourraient avoir mal prise. Cette figure est très-propre à réveiller et à fixer leur attention. Bossuet en fait usage dans cet endroit de l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans :* « Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement. Tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de notre vanité !... Mais dis-je la vérité ? L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il qu'une ombre ? ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en terre; ce qu'il a cru pouvoir sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ? Reconnaissons notre erreur... il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie est un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. »

Il y a une autre sorte de correction par laquelle, loin de rétracter une pensée, on la rappelle de nouveau pour la confirmer davantage, la présenter avec plus de force et de véhémence, comme si on n'en avait pas d'abord assez dit. Telles sont ces paroles de Jésus-Christ touchant son précurseur : *Qui êtes-vous donc allé voir ? un prophète ? Oui, certes, je vous le dis, et plus qu'un prophète ?*

Ces sortes de figures embellissent le discours, mais il faut en user sobrement; car elles le rendent fastidieux et insupportable quand elles sont trop multipliées.

COURS suivi d'instructions sur la doctrine chrétienne.— On entend par ce cours une suite méthodique d'instructions coordonnées et enchaînées ensemble, dans lesquelles on développerait aux fidèles, 1° l'historique de la religion depuis sa première ébauche dans le paradis terrestre jusqu'à sa dernière perfection par Jésus-Christ; 2° ce que nous devons croire (le symbole); 3° ce que nous devons pratiquer (les commandements de Dieu et de l'Eglise); 4° ce que nous devons éviter (les péchés capitaux); 5° ce que nous devons recevoir (les sacrements); 6° ce que nous devons demander (l'Oraison dominicale); et, en parcourant ce plan, on trouverait facilement l'occasion de traiter le saint sacrifice de la messe, les principales cérémonies de l'Eglise, les pratiques de piété les plus utiles, et tout ce qu'il est convenable d'enseigner aux fidèles.

Cette notion ainsi précisée, nous traiterons, 1° de l'importance d'un pareil cours; 2° de la manière de le faire.

Article Ier. *De l'importance de ce cours.*

De tous les genres de prédication ce cours est sans contredit le plus utile, le plus nécessaire et le plus intéressant. 1° Le plus utile : c'était l'avis de M. de la Motte, évêque d'Amiens; l'expérience le lui avait appris. Pendant plusieurs années, lorsqu'il était théologal de Carpentras, il avait suivi dans sa prédication la marche que nous venons d'indiquer, et en avait recueilli des fruits si abondants, que lorsqu'il fut évêque, il conseillait à tous ses curés de suivre cette méthode comme la meilleure qu'il connût. Le célèbre M. Joly, évêque d'Agen, recommandait la même pratique à tous les pasteurs de son diocèse; Fleury en démontre au long les avantages dans la préface de son catéchisme historique; et Fénelon exprime avec chaleur le vœu qu'elle soit adoptée partout. « Il n'y a, dit-il, ni art ni science dans le monde que les maîtres n'enseignent d'une manière suivie par principes et avec méthode : il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles : on leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, qu'ils apprennent par cœur sans en comprendre le sens, après quoi ils n'ont plus pour instruction que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers éléments de la religion, et qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères. » Et en effet, le cours suivi d'instructions aurait l'avantage de faire connaître aux fidèles avec un ordre parfait le magnifique ensemble de la religion, sa morale, ses dogmes, son histoire, et par là de les mettre en état de comprendre toutes les instructions, de se rendre compte des motifs et de l'objet de leur croyance, d'expliquer et de défendre leur foi; par là encore on retrancherait une des plus grandes difficultés du saint tribunal, qui est le peu d'instruction des pénitents, et l'on ferait facilement entrer dans toutes les âmes de vifs sentiments d'admiration et d'amour pour une religion dont

toutes les vérités forment un corps de doctrine si parfait, un ensemble si bien lié, si bien coordonné, qu'on ne peut le contempler sans être ravi.

2° Ce cours est le genre de prédication le plus nécessaire. C'est là, en effet, le seul moyen d'enseigner la religion comme il faut, et de former un peuple véritablement et solidement instruit. Car ce n'est pas savoir la religion que d'en connaître seulement des lambeaux décousus et sans ordre : il faut en posséder l'ensemble, discerner les rapports qu'ont entre elles ses différentes parties, et connaître la liaison qui en fait un tout parfaitement coordonné; autrement on n'entendra pas le corps de la doctrine chrétienne et la suite des desseins de Dieu sur nous. Or, jamais on n'arrivera à ce but par des prédications sur des sujets détachés et sans suite. Que dirait-on d'un professeur qui, voulant enseigner à ses élèves la théologie dogmatique et morale, leur ferait des disssertations savantes aujourd'hui sur l'incarnation, demain sur la restitution, une autre fois sur l'orgueil, puis sur la grâce, un autre jour sur la Trinité, puis sur les contrats ou les sacrements? Evidemment ce maître étrange n'apprendrait jamais la théologie à ses élèves, parce que la religion, comme toutes les sciences, ne peut bien s'enseigner qu'en mettant de l'ordre dans les leçons qu'on en donne, qu'en disposant chaque question à sa place, et s'attachant à suivre le fil et la génération des idées. Il en est de même du pasteur qui, au lieu de suivre un cours d'instructions, traite chaque dimanche des questions isolées : on l'entendrait pendant vingt ans qu'on ne saurait pas la religion comme on doit la savoir. Car, indépendamment du défaut de suite dans son enseignement, il est impossible que, prenant les sujets sans ordre et comme ils se présentent, il n'oublie pas de traiter, quelquefois pendant de longues années, plusieurs vérités importantes, les unes de nécessité de précepte, les autres de nécessité de moyen. L'expérience ne le prouve que trop : Combien de paroisses où l'on a laissé écouler dix, vingt ans, sans expliquer une seule fois au peuple les mystères de la sainte Trinité et de l'incarnation, les sacrements d'extrême-onction et de mariage, les actes de foi, d'espérance et de charité, l'Oraison dominicale, et autres sujets non moins essentiels, dont le pasteur doit l'explication fréquente à son peuple, sous peine de péché mortel. On se borne à prendre un texte de l'Evangile du jour et à dire à ce propos tout ce qui vient dans l'esprit, excepté les explications de la doctrine chrétienne, dans lesquelles on trouve qu'on n'a pas le temps de descendre ou qu'on juge peu compatibles avec le langage élevé de l'éloquence. De là vient que tant de fidèles, même les plus assidus aux instructions de chaque dimanche, ignorent encore les premiers éléments du christianisme et l'essentiel de la religion. S'ils ne savent pas d'ailleurs le catéchisme, impossible que les instructions telles qu'elles se font habituellement le leur apprennent. De là vient que tant de sermons et de prônes sont sans fruit, parce qu'ils présupposent dans les auditeurs des connaissances qui leur manquent, faute du cours suivi dont nous parlons; de là enfin le dégoût de la parole sainte, parce que l'absence de ces connaissances leur rend inintelligible, et par conséquent ennuyeuse, une grande partie des instructions.

3° Le cours suivi n'est pas seulement le plus nécessaire, il est encore le plus intéressant de tous les genres de prédication. Dans un temps où l'instruction religieuse est si rare, soit parmi le peuple, soit parmi les hommes du monde de la classe élevée, parmi même les fidèles assidus à l'église, ce genre d'instructions est de nature à charmer infailliblement les auditeurs comme il aura dans leur esprit le mérite de la nouveauté; il excitera vivement la curiosité, et provoquera toute leur attention; puis l'ensemble de la religion leur apparaissant pour la première fois, et le récit des faits si beaux sur lesquels notre croyance est fondée ou dont elle se compose, se déroulant devant eux dans un ordre parfait, formeront des tableaux d'un tout autre intérêt que des prônes détachés, où le plus souvent il n'y a de saillant que les reproches désagréables qu'on adresse à l'auditoire. Enfin, toutes les instructions se faisant suite, l'une fera désirer l'autre, et on viendra avec plaisir entendre la continuation de ce qui aura si souvent intéressé.

Article II. *De la manière de faire un cours suivi d'instructions sur la doctrine chrétienne.*

1° Le prédicateur a sur la plupart des points qui composent ce cours son travail presque tout fait dans les instructions familières de Bonnardel, de Guillet et de Lambert, et il trouvera, pour y ajouter les développements qu'il croira utiles, les secours les plus abondants dans le Catéchisme du concile de Trente, dans ceux de Couturier et de M. de Lantages, de Bourges, de Montpellier et de Constance, et même dans l'*Histoire de la religion et la Doctrine chrétienne* de Lhomond, dont chaque leçon fournit une matière si intéressante d'instruction. Avec de pareilles ressources, rien de plus facile que la composition de ce cours : il ne faut qu'un peu d'étude, un esprit droit et du zèle.

2° L'ordre et la clarté sont les deux caractères dominants de ce genre d'instruction : il faut de l'ordre pour disposer chaque question à sa place, enchaîner les matières les unes avec les autres, procéder toujours méthodiquement et dans le fond et dans la forme, et montrer aux fidèles la suite merveilleuse de nos mystères, l'ensemble de toutes les vérités dont la religion se compose. Il faut de la clarté pour se mettre à la portée de son auditoire, et se faire parfaitement comprendre à tous. Si l'on est bien compris, si l'on éclaircit tout ce qu'on dit par une grande netteté d'expressions, une parfaite lucidité de pensées, et, au besoin, par des comparaisons et

des exemples, on est sûr d'intéresser au plus haut point et d'être très-utile.

3° Le seul exorde que demande ce genre de prédication est de rappeler ce qu'on a dit dans les instructions précédentes, pour en montrer la connexion avec ce qu'on va dire, et faire ainsi saisir l'ensemble. Dans le cours de l'instruction, il faut entremêler, toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, des réflexions propres à nourrir la piété, à réveiller la foi, à réformer les mœurs, mais brièvement et sans trop les étendre, pour ne pas rompre le fil du discours; et à la fin, on termine par une péroraison animée et pathétique, contenant les résolutions d'une vie nouvelle, analogues au sujet traité.

4° Il est louable d'interrompre ce cours d'instructions : 1° dans les grandes solennités pour faire un sermon sur la fête ou le mystère ; 2° dans les temps d'avent et de carême pour traiter avec force les principales vérités de la religion, et frapper les grands coups qui touchent et convertissent. Des grâces particulières sont attachées à ces jours de salut. Ce doit être pour les peuples comme un temps de mission ou de retraite; et un curé zélé sait en profiter pour remuer sa paroisse. L'interruption aura même ce grand avantage qu'on ne se blasera pas avec le cours, et que la reprise fera chaque année un plaisir nouveau.

Hamon, p. 467 ; Collet, p. 216 ; Vêtu, t. II, p. 80.



DÉBIT ORATOIRE. — On entend ordinairement par débit la manière plus ou moins facile de parler, de s'exprimer ou de lire. Le *débit* oratoire s'entend principalement de la prononciation du discours, comme le mot *action* est employé dans quelques rhéteurs pour signifier le *geste*. Cependant le *débit* et l'*action* se confondent le plus souvent dans le langage ordinaire.

Les deux grands objets qu'un orateur doit se proposer relativement au débit, dit Blair, sont premièrement de parler de manière à être entendu pleinement et facilement de tous ceux qui l'écoutent; et, secondement, de parler avec grâce et avec force, de manière à plaire à ses auditeurs et à les émouvoir. Considérons ce qu'il y a de plus important à observer sur chacun de ces objets.

Pour être pleinement et facilement entendu, il y a quatre conditions requises : l'intensité de la voix portée au degré convenable, la parole distincte, la lenteur nécessaire, enfin la bonne prononciation.

L'orateur doit sans doute faire attention, avant tout, à parler assez haut pour être entendu de tous ceux à qui il s'adresse. Il faut que sa voix remplisse tout l'espace occupé par son auditoire. (*Voy.* VOIX.) En second lieu, pour être clairement compris, une articulation distincte est encore plus nécessaire peut-être qu'une forte voix. La quantité ou la force du son, nécessaire pour remplir un vaste espace, est moins grande qu'on ne l'imagine. Avec une articulation distincte, une voix faible pénètre plus loin et se fait mieux entendre qu'une voix forte, mais confuse. C'est donc un point essentiel et auquel l'orateur doit donner toute son attention; il doit faire en sorte que chaque son ait sa juste durée ; que chaque syllabe, que chaque lettre soit distinctement entendue, sans prononciation vicieuse, sans affaiblir ou supprimer aucune des articulations qu'il faut faire sentir.

En troisième lieu, pour articuler distinctement, il faut, dans la prononciation, un certain degré de lenteur. Lorsqu'on précipite la parole, on confond les articulations et le sens. Il est à peine nécessaire d'observer qu'il faut aussi éviter l'excès contraire. Une prononciation traînante et inanimée, qui permet aux auditeurs de précéder toujours celui qui parle, ne peut manquer de les lasser et de rendre un discours insipide. Mais la trop grande rapidité est un défaut bien plus commun, et contre lequel il faut d'autant plus se tenir en garde, qu'il y en a peu de plus difficiles à corriger, quand une fois il a passé en habitude. Prononcer avec la lenteur requise et avec une articulation pleine et claire, c'est le premier objet d'étude que doivent se prescrire ceux qui commencent à parler en public : on ne saurait trop le leur recommander. Une telle prononciation donne au discours du poids et de la dignité : elle aide beaucoup la voix, en facilitant les repos ; et permet à l'orateur, en formant des sons plus nourris, d'en faire mieux sentir la force et l'harmonie. Elle l'aide à conserver sur lui-même l'empire qu'il ne doit jamais perdre, tandis qu'un débit rapide et précipité tend à jeter l'âme dans le trouble, disposition très-défavorable à l'auditoire.

Après avoir donné ses premiers soins au ton et à la conduite de sa voix, à l'articulation distincte, au juste degré de lenteur dans le débit, l'orateur doit, en quatrième lieu, étudier la bonne prononciation. (*Voy.* PRONONCIATION.)

Parlons maintenant des qualités supérieures du débit, de celles dont l'objet n'est pas seulement de rendre le discours intelligible, mais de lui donner de la force et de la grâce : elles se rapportent à trois chefs : l'appui de la voix, les repos et les tons.

1° *L'appui de la voix.* On entend par là un son de voix plus plein et plus fort, qui tend à faire remarquer la syllabe accentuée de quelque mot auquel nous attachons une importance particulière, et qui indique en même temps son rapport au reste de la phrase. (*Voy.* ACCENT.)

Pour apprendre à bien placer l'appui, la grande règle et, à vrai dire, la seule qu'il soit possible de prescrire, est que l'orateur tâche d'avoir une idée juste des sentiments

ou des pensées qu'il exprime, de manière à en bien saisir la force et le sens, car le talent de mettre l'appui sur le mot où il doit être n'est qu'un continuel exercice de bon sens et d'attention : il n'est pas pour cela de moindre valeur ; c'est un de ceux qui font le mieux connaître la justesse du goût. Il faut une sensibilité délicate et un jugement sûr, pour marquer ainsi par le ton tout ce qui doit frapper les auditeurs. En lisant un chapitre de la Bible ou tout autre morceau de prose, si l'on fait sentir l'appui avec goût et intelligence, on produit un effet bien différent de celui qui a lieu lorsqu'on le néglige, à peu près comme la même pièce de musique bien ou mal exécutée affecte différemment l'oreille.

Toutes les fois que l'on doit faire un discours préparé, il serait utile de le lire ou de le répéter avant de le débiter en public, dans le but particulier d'étudier l'appui de la voix, de marquer même avec la plume les mots où il doit être placé, du moins dans les parties les plus touchantes du discours, et de les graver dans sa mémoire. Si l'on en usait ainsi, si l'on étudiait avec soin cette partie du débit et qu'on ne s'en fiât pas, comme on fait, à l'impulsion du moment, les orateurs seraient abondamment dédommagés de ce léger travail par l'effet qu'ils ne manqueraient pas de produire. Je dois faire observer en même temps, ajoute Blair, qu'il ne faut pas attacher l'appui de la voix à un trop grand nombre de mots. Ce n'est qu'en usant, à cet égard, d'une sage retenue, que ces mots acquièrent du poids. S'ils reviennent trop souvent, si l'orateur prétend donner une égale importance à tout ce qu'il dit, en plaçant l'appui presque sur tous les mots, on apprend bientôt à n'y faire aucune attention.

2° Après l'appui de la voix, les *repos* appellent l'attention de l'orateur. Il y en a de deux sortes : les repos expressifs et ceux qui servent à la distinction du sens. Le repos expressif se place à la suite de quelque pensée fort importante, sur laquelle on veut fixer l'attention de l'auditeur. Quelquefois aussi on pratique ce repos avant d'exprimer une telle pensée. Ces repos ont l'effet d'un fort appui de la voix et sont assujettis aux mêmes règles, en particulier à celle qui prescrit de ne pas trop les répéter. Mais l'usage le plus fréquent et le plus considérable du repos est d'indiquer les divisions du sens, et en même temps de permettre à l'orateur de reprendre haleine. L'art de bien placer les repos de cette espèce est une des parties délicates et difficiles du débit. Dans tous les discours que l'on prononce en public, il faut gouverner sa respiration de manière à ne pas séparer des mots unis par le sens. Souvent, par de telles coupures, une phrase est mutilée et perd toute sa force. On évitera ce défaut en ayant soin d'amasser, à l'entrée de chaque membre de phrases, autant de souffle qu'il en faut pour le débiter. C'est une grande erreur de croire qu'on ne doit reprendre haleine qu'à la fin de la période, en laissant tomber sa voix. Il est aisé de respirer dans le cours de la période.., profitant des plus légères suspensions ; et par ce moyen, on pourra prononcer les plus longues phrases sans gêne et sans aucune interruption déplacée.

Si, en parlant en public, on a contracté l'habitude d'une sorte de chant qui exige de lui-même certains repos indépendants du sens, on doit se dire que rien ne peut nuire plus essentiellement au débit ; c'est au sens seul qu'il appartient de régler les repos de la voix. Les repos, dans un discours, doivent être placés comme on a coutume de faire dans la conversation, et non d'une manière qui suit l'art : il faut parler comme la nature nous enseigne à le faire, quand nous discutons réellement nos plus chers intérêts

3° Passons maintenant au *ton* du débit qui est distinct de l'appui de la voix et des repos. Il consiste dans les diverses modulations de la voix, dans les variantes de sons que l'on emploie en parlant en public. Pour sentir combien le ton a d'influence sur la force et la beauté du discours, il suffit de se rappeler qu'il n'y a aucun sentiment, surtout aucune émotion forte à laquelle la nature n'ait attaché une inflexion de voix qui lui est propre : tellement que si quelqu'un se disait en colère ou affligé d'un ton de voix qui ne fût pas d'accord avec ces émotions, au lieu de persuader, il ferait rire. La juste expression des tons doit donc être étudiée avec soin par tous ceux qui veulent remplir dignement les fonctions d'orateur.

Le meilleur précepte qu'on puisse donner là-dessus est de former les tons du discours public sur ceux d'une conversation sensée et animée. On peut observer que tout homme, dans la conversation commune, lorsqu'il parle sur quelque objet qui le touche et qui lui tient fort au cœur, a naturellement un ton et une manière persuasifs. Pourquoi donc sommes-nous si froids et si peu persuasifs dans le discours soutenu, si ce n'est parce que nous quittons le ton naturel et que nous y substituons une manière de parler affectée et artificielle ? Rien ne peut être plus absurde que d'imaginer qu'en montant en chaire on doive renoncer à sa voix ordinaire, pour prendre un ton étudié et des cadences toutes nouvelles. Cette erreur a essentiellement nui au débit chez les modernes ; elle a introduit une espèce de chant et une fatigante monotonie dans tous les genres de discours, surtout dans ceux de la chaire. On s'est éloigné de la nature, on a cru donner au discours de la force et de la beauté en substituant une mélodie recherchée à l'expression simple du sentiment : que tout orateur se tienne en garde contre cette séduction ; à quelque assemblée qu'il s'adresse, qu'il se souvienne qu'il *parle ;* qu'il suive donc la nature et elle lui apprendra comment on doit exprimer les sentiments qu'on a dans le cœur. Imaginez qu'un débat s'élève en conversation entre des hommes graves et instruits, et supposez que vous y prenez part ; représentez-

vous les tons, les inflexions de voix que vous prendriez, lorsque vous auriez fort à cœur de vous faire écouter et de captiver les suffrages. Portez ces tons en chaire, faites-en la base de votre débit, et vous aurez trouvé le vrai moyen de le rendre agréable et persuasif.

J'ai dit qu'il fallait faire de ces tons de conversation la base du débit dans le discours soutenu, parce que, lorsqu'on parle en public, il faut quelquefois que ces tons soient un peu exaltés. Dans un discours travaillé, l'élévation du style et l'harmonie des périodes forcent presque inévitablement la voix à des intonations et à des modulations plus musicales et plus arrondies que celles de la simple conversation. C'est ce qu'on appelle *déclamer;* mais, quoique cette manière de débiter s'éloigne fort du ton ordinaire, elle doit toujours être fondée sur le ton d'un entretien noble et sérieux. La perfection du débit consiste dans la réunion de ces deux mérites : parler avec aisance et vivacité, déclamer avec noblesse et dignité, en faisant de ces deux manières l'emploi convenable à chacune des parties du discours. Cette perfection est rarement atteinte. *Voy.* ACTION ORATOIRE, DÉCLAMATION, etc.

Voy. Blair, t. II, p. 184-204.

DÉCLAMATION. — Ce mot se prend souvent en mauvaise part pour exprimer une fausse éloquence. Chez les Grecs, c'était l'art des sophistes. Il consistait surtout dans une dialectique captieuse et s'exerçait à faire que le faux parût vrai, que le vrai parût faux, que le bien parût mal et *vice versâ.* C'était la charlatanerie de la logique et de la morale. Chez les Romains, la déclamation n'était pas sophistique, mais pathétique, et au lieu de séduire l'esprit et la raison, c'était l'âme qu'elle essayait d'intéresser et d'émouvoir; tel était l'apprentissage des orateurs. D'abord rien de plus utile ; mais quand le goût se corrompit, la déclamation décrédita l'éloquence, en ce que l'orateur, exercé à des mouvements extraordinaires, les employait à tout propos pour user de ses avantages. Dès lors le peuple accoutumé à ce jeu n'y vit plus rien de sincère, et n'écouta plus les orateurs que comme des comédiens habiles à lui en imposer. Tels sont encore à peu près de nos jours les rhéteurs et les orateurs dont le langage *sent la déclamation*, c'est-à-dire qu'il est plein d'expressions pompeuses et recherchées, mais vides de sens.

Nos avocats ont longtemps imité les déclamateurs, et peut-être en trouverait-on encore quelques-uns dans le barreau. Le langage des prédicateurs eux-mêmes n'est-il pas quelquefois infecté de ce vice? Comment un goût aussi dépravé peut-il dénaturer encore l'éloquence apostolique? Un ministre de la parole sainte ne doit jamais chercher à émouvoir par des moyens violents ou par un pathétique qui n'est point à sa place. Quand le sujet, le temps, le lieu, ou autre circonstance, ne s'y prêtent pas, vouloir exciter de grands mouvements dans l'auditoire, c'est forcer la nature. N'ayons jamais rien de recherché, rien d'exagéré, rien de forcément amené dans nos pensées, dans nos peintures, dans l'expression de nos sentiments, dans les mouvements de notre éloquence, en un mot, et il n'y aura plus de *déclamation.*

Toutefois, l'art de la déclamation proprement dite est d'une haute importance. « Chaque mouvement de l'âme, dit Cicéron, a son expression naturelle dans les traits du visage, dans le geste et dans la voix. »

Ces signes nous sont communs avec les animaux ; ils ont même été le seul langage de l'homme avant qu'il eût attaché ses idées à des sons articulés, et il y revient encore dès que la parole lui manque ou ne peut lui suffire, comme on le voit dans les muets, dans les enfants, dans ceux qui parlent difficilement une langue, ou dans l'imagination vive : l'impatiente sensibilité répugne à la lenteur des tours et à la faiblesse des termes. De ces signes naturels réduits en règles on a composé l'art de la *déclamation. Voy.* ACTION ORATOIRE, GESTES, DÉBIT, VOIX, PRONONCIATION.

Marmontel, tom. III, pag. 1 et suiv.; *Grammaire des grammaires*, t. I, p. 85 ; Sabatier, t. I, p. 370.

DÉFINITION. — La définition est en elle-même une explication courte et claire de la nature d'une chose, ou du sens affecté à un mot. Dans toute discussion il faut avant tout s'entendre, et pour cela il est nécessaire de définir les choses que l'on traite et les termes dont on se sert.

Les définitions de l'orateur diffèrent beaucoup de celles du dialecticien. Le dernier explique strictement et sèchement chaque chose par son genre et sa différence ; il définit l'homme un *animal raisonnable;* l'orateur se donne plus de liberté; il développe d'une manière étendue et ornée la chose qu'il veut définir ; il la considère, soit du côté de la cause, soit du côté des effets, rassemble les traits caractéristiques et les plus saillants, et il en forme un ensemble qui fixe les idées et le jugement de son auditoire. Il dira, par exemple, l'homme est un des plus beaux ouvrages du Créateur qui l'a formé à son image, lui a donné la raison et l'a destiné à l'immortalité. La définition oratoire est une sorte de description.

Quintilien cite, pour exemple de définition oratoire, le passage suivant où Cicéron dit ce qu'il faut entendre par violence : « Non, magistrats, ne croyez pas qu'il n'y ait de violence que celle qu'on exerce sur nos corps et qui va jusqu'à nous ôter la vie. Il en est une encore plus grande, sans doute, celle qui, par l'image effrayante d'une mort prochaine dont elle nous menace, porte le trouble et l'épouvante dans notre âme, la fait sortir de son assiette et la jette comme hors d'elle-même. » Ce n'est pas qu'une définition précise ne puisse être un moyen tranchant ; mais il faut pour cela qu'elle soit juste et inattaquable dans tous ses points.

Il y a différentes sortes de définitions: les unes se font par l'énumération des parties d'une chose, les autres par ses effets. Celle-ci est comme un amas de diverses notions pour en donner une plus magnifique de la chose dont on parle, celle-là consiste d'abord à dire ce qu'une chose n'est pas pour faire ensuite mieux concevoir ce qu'elle est.

Nous donnerons ici quelques exemples de définitions telles qu'elles sont en usage dans le style oratoire. Voici comme Fléchier définit la valeur véritable : « N'entendez pas ce mot de valeur une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis, qui, dans le péril même, pourvoit à tout, prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces, qui entreprend les choses difficiles et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la prudence ; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur en accomplissant ses devoirs. » Ailleurs l'orateur définit ainsi une armée : « Qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de sa patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un général, dont ils ne connaissent pas les intentions : c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celles des rois et des conquérants : c'est un assemblage enfin de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance. »

Voy. Grenade, t. I, p. 95, t. II, p, 109; Andrieux, p. 91 ; Marmontel, t. III, p. 53; Crevier, t. I, p. 37.

DÉGOUT.— Le ministère de la prédication est sublime sans doute, et procure souvent à l'orateur évangélique de douces et précieuses consolations ; mais que de travaux, que de peines il faut subir ! que d'obstacles il faut vaincre pour s'acquitter dignement d'un aussi grave devoir ! que de dégoûts il faut surmonter pour demeurer fidèle à une aussi difficile vocation !

« L'éloquence de la chaire, dit La Bruyère, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes, et d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit et ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matières sont grandes, mais usées; les principes sûrs, mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue. Il y entre des sujets qui sont sublimes ; mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matière aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images. Le prédicateur doit tirer son discours d'une source commune, et où tout le monde puise ; et, s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare et qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner. »

Ce qu'il y a de plus décourageant dans l'exercice du ministère de la parole, ajoute le cardinal Maury, ce n'est ni la fatigue qu'exige la préparation du discours, ni la difficulté d'atteindre le vrai point de la perfection ; c'est l'irréligion dominante de nos jours, où nous pouvons gémir, avec bien plus de raison que Bourdaloue, de ce que l'*incrédulité est devenue la véritable hérésie de notre temps;* c'est surtout l'indifférence générale de notre siècle pour la religion, indifférence de laquelle il résulte qu'on assiste à une instruction chrétienne comme à un spectacle profane; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier, et les vérités les plus importantes, et l'éloquence la plus impétueuse, à je ne sais quels sujets frivoles, ou à quelques fleurs de rhétorique ; enfin, qu'il semble que nous devrions nous dégrader également, et comme apôtres et comme orateurs, pour plaire à la multitude.

Ces dégoûts sont amers sans doute : il faut cependant les surmonter. Quand même nous ne parviendrions, dans cette pénible carrière, qu'à procurer du soulagement à une seule famille abandonnée, à ramener un seul homme pervers dans les sentiers de la vertu, à éteindre la fureur de la vengeance dans les profondeurs d'un cœur ulcéré, à préserver un seul malheureux du désespoir, à épargner un seul crime à la terre, à arracher enfin une seule victime à l'enfer, que faudrait-il de plus pour ranimer notre ardeur? Quelle âme honnête et chrétienne ne serait enflammée par une si encourageante perspective? Nous aurions rempli notre vocation, en nous rendant utiles à nos semblables. Nous serions dédommagés de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices par leurs progrès dans le bien, autant que par la certitude de leur bonheur qui, après Dieu, serait notre ouvrage. Le doux souvenir des travaux de notre jeunesse viendrait nous consoler lorsque les années et les infirmités nous empêcheront de nous rendre utiles au prochain, autrement que par nos prières et nos vœux ; et quand la mort s'avancerait ensuite pour fermer nos paupières, nous pourrions dire avec confiance au Juge suprême, dont nous aurions publié les lois : « Grand Dieu ! j'ai semé ta parole sainte sur

un champ stérile, où la rosée du ciel est venue lui prodiguer les plus heureux accroissements. Tu m'avais donné tes enfants à instruire : je te bénis de m'avoir choisi pour les rendre meilleurs. Souviens-toi de toutes les grâces que tu as répandues sur ton peuple, par le canal de mon ministère. Les larmes que j'ai essuyées ou que j'ai fait couler en ton nom sollicitent en ce moment grâce à ton tribunal pour celui qui, en te prêtant sa voix, y mêla si souvent les siennes propres. Heureusement pour le genre humain, ce tribunal si redoutable est une croix, c'est-à-dire une source inépuisable de charité, un autel d'expiation, un trône d'amour, un signe sacré de salut, un trésor public d'espérances. O mon Dieu! ô mon père! j'ai été l'organe et l'instrument de ta clémence : ne me réduis donc pas moi-même à ta seule justice, et n'écoute plus, en me jugeant, que ton infinie miséricorde.»

Si c'est le sentiment de sa faiblesse sous le rapport du talent qui décourage l'orateur sacré, nous lui dirons que ce n'est point de lui-même qu'il tire sa force, mais de Dieu dont il est le ministre, et des choses mêmes qu'il annonce de sa part. Quand il remplit légitimement son ministère, il n'est qu'un interprète des volontés divines. Il suffit à la rigueur que les déclarations et les ordres de son maître soient transmis fidèlement, et avec respect et dignité, pour que son devoir soit rempli. Moins il y mettra du sien, plus il sera parfait. Pourquoi chercher à revêtir d'ornements profanes des sujets dont l'importance, la grandeur et la dignité sont telles, qu'il suffit de les exposer pour intéresser? Il n'est donc pas nécessaire que tous les prêtres soient orateurs, dans toute l'étendue du terme, pour annoncer la parole de Dieu. Quelque médiocres que soient les talents naturels de quelques-uns, pourvu qu'ils ne soient pas entièrement dépourvus de ce qu'on pourrait appeler le *matériel* de la prédication, ils trouveront dans une lecture assidue des livres saints, dans un cœur profondément pénétré des grandes vérités qu'ils sont chargés d'enseigner aux autres, dans un grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, plus de moyens efficaces de captiver l'attention, de plaire et de persuader, de convertir les pécheurs, que ces orateurs académiques, dont l'ambition, quoiqu'ils se la dissimulent, est plus de conquérir le suffrage des hommes d'esprit et de faire admirer la fécondité de leurs talents, que d'inspirer de saints mouvements à leur auditoire.

Ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'*il n'y a rien de plus facile que de bien prêcher, et rien de si difficile que de mal prêcher, comme font quelques-uns avec beaucoup de talent*. Celui-là prêche bien qui convertit et qui fait en sorte que ses auditeurs l'oublient pour ne penser qu'à eux-mêmes et à leur salut. S'il ne fallait que des orateurs pleins de talent dans les paroisses, Dieu n'aurait pas pourvu suffisamment au bien de son Eglise et au salut des peuples. Des moyens médiocres suffisent, avec les études ordinaires, pour remplir avec fruit le ministère de la chaire. Que chacun s'efforce de faire son devoir *selon le don et le talent qu'il a reçu du Seigneur, et il recevra la récompense de son travail* (*I Cor.* III, 8).

Ce ne sont pas les prédicateurs à talent qui ont sauvé le plus d'âmes, mais des hommes d'un talent médiocre, animés d'un grand zèle. Ce sont ces derniers qui sont les plus utiles à l'Eglise et qui forment la grande majorité de ses ministres. Il en a été ainsi dans tous les siècles. Il est certain que le nombre des orateurs de la chaire, dont les ouvrages ont été transmis à la postérité, et qui font partie des richesses de l'Eglise, n'est point du tout comparable à celui de tant d'autres hommes apostoliques qui ont gagné à Jésus-Christ des villes, des provinces, des royaumes entiers. Ces grands semeurs d'éternité, *satores æternitatis*, comme les appelle saint Hilaire, ont porté au maître de la moisson d'innombrables et magnifiques gerbes de salut; et, tandis qu'ils jouissent dans le ciel d'une gloire immense, fruit de leurs abondantes récoltes, leurs noms sont à peine connus ici-bas. Une certaine célébrité acquise par de rares talents, cultivés avec soin, est le plus souvent funeste aux ministres de la parole, et rend leurs efforts infructueux, parce qu'elle est rarement jointe avec ces vertus solides de l'homme intérieur, qui seules peuvent les rendre capables de toucher les cœurs, et dignes de coopérer efficacement à la sanctification des âmes.

Voici deux faits qui prouvent ce que nous avançons. Le P. Eudes parlait un jour dans un sermon des châtiments dont Dieu punit le péché. Après avoir représenté vivement les peines que les damnés souffrent, il montre tout à coup à ses auditeurs l'enfer ouvert sous leurs pieds; dans ces cachots ténébreux, une multitude de réprouvés, victimes de la souveraine justice, et moins coupables qu'ils ne le sont eux-mêmes; leur place déjà marquée dans ce lieu d'horreur; le Tout-Puissant irrité, que le ciel et la terre, indignés de leurs attentats, sollicitent de hâter sa vengeance; toute la colère d'un Dieu prête à éclater sur leurs têtes criminelles : « Malheureux pécheur, s'écrie-t-il alors, qui te mettra à couvert contre l'indignation de l'Eternel? Un moment, un seul moment, ce moment qui s'échappe, va décider de ton sort pour l'éternité, et tu es tranquille!..... J'en frémis..... Le bras du Seigneur est levé, la foudre part. O Dieu! sur lesquels des pécheurs qui m'écoutent va tomber le trait inévitable? Miséricorde, Seigneur! miséricorde! C'est du plus profond de nos cœurs que nous la réclamons, cette miséricorde infinie.... Que nos cris, que nos soupirs se fassent entendre jusqu'au pied de votre trône! Je le dis pour tous ceux qui sont ici présents, ils le disent tous avec moi : miséricorde, ô mon Dieu! miséricorde! »

Tous les auditeurs, saisis d'effroi, étaient prosternés, et il n'y avait pas un seul qui ne fondît en larmes, qui n'éclatât en soupirs.

On eût dit autant de criminels qui n'attendaient que le coup de la mort. A ces mots : *Miséricorde, ô mon Dieu! miséricorde!* l'espérance sembla renaître, mais sans bannir encore la terreur. Un cri général s'élève de toutes parts; mille voix qui se confondent répètent ces paroles : *Miséricorde, ô mon Dieu! miséricorde!* Le prédicateur est obligé de s'arrêter et de donner à ce transport le temps de se calmer. Il reprend aussitôt : « Oui, mes frères, c'est cette miséricorde infinie qui peut seule ranimer votre espérance; c'est à elle seule que vous êtes redevables de n'être pas encore livrés à la justice de votre Dieu. Ne l'oubliez jamais, répétez-le sans cesse; c'est votre miséricorde, Seigneur, qui me met en état d'apaiser votre justice et de me dérober à ces feux vengeurs : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (*Jérém.* III, 22). » S'étendant ensuite sur la gratuité, sur l'immensité de cette miséricorde, sur la crainte que doit avoir le pécheur qu'elle ne se lasse enfin de supporter ses désordres, il en conclut que la reconnaissance dont le pécheur doit être pénétré au souvenir des bontés et de la patience de son Dieu le doit rendre capable de tout entreprendre désormais pour faire oublier au Seigneur son ingratitude; que ce n'est plus que par un retour de fidélité, d'amour, et de l'amour le plus généreux, qu'il doit honorer cette miséricorde qui doit être la source de son bonheur. Après avoir paraphrasé ce verset du psaume 88 : *Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur*, en suggérant à ses auditeurs les sentiments et les affections dont une âme vraiment pénitente est facilement pénétrée, il les laissa résolus de s'abandonner à toutes les impressions que la grâce faisait si sensiblement dans leur cœur.

Le sermon ne fut pas plutôt fini, qu'on s'entretint dans toute la ville des effets extraordinaires qu'il avait produits; on était dans l'admiration de voir, à la parole d'un homme, un auditoire entier saisi de cet enthousiasme dont les plus froids et les plus insensibles avouaient eux-mêmes n'avoir pu se défendre. On en parla au célèbre M. Camus, ancien évêque de Belley, un des plus fameux prédicateurs de son temps, et qui demeurait alors à Caen, dans la maison de l'Oratoire; il donna au missionnaire de sincères éloges, en montrant cependant que des traits pareils n'avaient rien qui le surprît, qu'au moins ils ne lui paraissaient pas inimitables. Il fit plus, il lui prit envie d'en faire lui-même l'essai, et il se promettait bien de réussir. Il se mit donc à composer un sermon dans le goût qu'il imagina le plus propre à causer de ces mouvements extraordinaires; il y fit entrer tout ce qu'il crut propre à inspirer la crainte des jugements de Dieu, et dans l'endroit du discours où les peintures étaient les plus vives et les plus animées, il ne manqua pas de se proposer de crier aussi *miséricorde*, et d'engager son auditoire à le faire après lui.

Le jour où il devait prêcher étant arrivé, l'estime qu'on avait pour le prélat lui attira une foule d'auditeurs choisis. Il monte en chaire, il commence son sermon, et dans l'endroit où il croit son auditoire bien préparé, il élève tout à coup la voix, et s'écrie : *Miséricorde, ô mon Dieu! miséricorde!* Il s'arrête après cet éclat, sans que personne s'empresse de le seconder. Plus animé qu'auparavant, il présente, avec un nouveau feu, tout ce qu'une imagination montée lui peut fournir de frappant : il va jusqu'à ordonner à ses auditeurs de crier avec lui *miséricorde*. L'on se regarde les uns les autres, on est surpris d'un pareil ordre; mais l'on ne se met point encore en devoir de l'exécuter. Le prédicateur, surpris et mortifié de voir manquer l'effet qu'il attendait, invective contre la dureté de cœur et l'insensibilité de ceux qui l'écoutent; il presse, il sollicite, il croit voir enfin sur les visages étonnés qu'il peut risquer un dernier effort; il s'écrie pour la troisième fois : *Miséricorde, ô mon Dieu! miséricorde!* Chacun baisse les yeux et convient tacitement de l'insensibilité qu'on lui reproche; mais pas un n'ose rompre le silence, et tous sortent muets ou insensibles.

Les ressources de l'art ne doivent pas être négligées, car elles sont d'un grand secours au prédicateur. Mais qu'importe, après tout, que les hommes admirent les talents oratoires d'un envoyé de Dieu, pourvu qu'il remplisse véritablement l'unique objet de sa mission; que, marchant sur les traces de son auguste chef, il puisse se dire avec vérité : *Veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant*, et ajouter avec l'apôtre saint Paul : *non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi;* qu'il s'assure, de cette manière, non une vaine réputation qui ne dure qu'un moment, mais des couronnes brillantes pendant toute l'éternité? « Ce sera pour lui, même ici-bas, une bien grande consolation, dit saint Jean Chrysostome (et c'est en effet la plus grande qu'il puisse avoir), s'il peut se rendre ce témoignage, qu'en ne négligeant point les vrais moyens de rendre ses discours instructifs et éloquents, il n'a cherché uniquement qu'à plaire à Dieu. »

Voy. Vêtu, t. I, p. 184; Maury, 338.

DESCRIPTIONS. — La description est une figure de rhétorique qui consiste dans la peinture ou des temps, ou des lieux, ou des personnes, ou de quelque autre objet qu'on désigne et qu'on caractérise par des traits extérieurs, et c'est en cela qu'elle diffère de la définition, qui fait connaître l'essence et la nature de la chose qui en est l'objet. Rien n'est plus propre à faire impression sur l'esprit des auditeurs qu'une éloquente description. Il n'est guère possible, en effet, qu'ayant pour ainsi dire les choses sous les yeux, ils n'en soient pas frappés. La vive peinture des choses est comme l'âme de l'éloquence. C'est par elle que l'orateur triomphe. « Sans elle, dit Fénelon, tout est sec, languissant et ennuyeux. Depuis le péché originel, l'homme est tout enfoncé dans des choses sensibles; c'est là son grand mal : il ne peut

être longtemps attentif à ce qui est abstrait. Il faut donner du corps à toutes les instructions qu'on veut insinuer dans son esprit : il faut des images qui l'arrêtent. De là vient que, sitôt après la chute du genre humain, la poésie et l'idolâtrie, toujours jointes ensemble, firent toute la religion des anciens. »

Peindre, dit le même auteur, c'est non-seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir. Par exemple, un froid historien qui raconterait la mort de Didon, et se contenterait de dire: elle fut si accablée de douleur après le départ d'Énée, qu'elle ne put supporter la vie : elle monta au haut de son palais, elle se mit sur un bûcher, et se tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas.... Écoutez Virgile ; il le mettra devant vos yeux. N'est-il pas vrai que, quand il ramasse toutes les circonstances de ce désespoir ; qu'il vous montre Didon furieuse, avec un visage où la mort est déjà peinte ; qu'il la fait parler à la vue de ce portrait et de cette épée, votre imagination vous transporte à Carthage : vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, et la reine que rien n'est capable de consoler : vous entrez dans tous les sentiments qu'eurent alors les véritables spectateurs. Ce n'est plus Virgile que vous écoutez : vous êtes trop attentif aux dernières paroles de la malheureuse Didon pour penser à lui. Le poëte disparaît; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation et de la peinture. De là vient qu'un peintre et un poëte ont tant de rapport ; l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles : l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. Je vous ai cité un exemple tiré d'un poëte, pour vous faire mieux entendre la chose ; car la peinture est encore plus vive et plus forte dans les poëtes que dans les orateurs. La poésie ne diffère de la simple éloquence qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme et par des traits plus hardis. La prose a ses peintures, quoique plus modérées ; sans ces peintures, on ne peut échauffer l'imagination de l'auditeur, ni exciter ses passions. Un récit simple ne peut émouvoir : il faut non-seulement instruire les auditeurs des faits, mais les leur rendre sensibles, et frapper leurs sens par une représentation parfaite de la manière touchante dont ils sont arrivés.

Quand on fait une description ou un tableau, il faut, d'une part, ne pas négliger les circonstances qui peuvent le mieux représenter les choses, et, de l'autre, ne pas vouloir les mettre toutes sous les yeux. Il y a des orateurs qui n'osent rien dire qui ne leur paraisse relevé ; ils sont toujours guindés et croiraient trop s'abaisser en nommant les choses par leur nom. « Tout entre, dit Fénelon, dans les sujets que l'éloquence doit traiter. La poésie même, qui est le genre le plus sublime, ne réussit qu'en peignant les choses avec toutes leurs circonstances. Voyez Virgile représentant les navires troyens qui quittent le rivage d'Afrique ou qui arrivent sur la côte d'Italie : tout le détail y est peint. Les Grecs poussaient encore plus loin le détail et suivaient plus sensiblement la nature. A cause de ce grand détail, bien des gens, s'ils l'osaient, trouveraient Homère trop simple. Par cette simplicité si originale, et dont nous avons tant perdu le goût, ce poëte a beaucoup de rapport avec l'Écriture ; mais l'Écriture le surpasse autant qu'il a surpassé tout le reste de l'antiquité pour peindre naïvement les choses. »

« En faisant un détail, dit encore Fénelon, il ne faut rien présenter à l'esprit de l'auditeur qui ne mérite son attention et qui ne contribue à l'idée qu'on veut lui donner. Ainsi il faut être judicieux pour le choix des circonstances ; mais il ne faut point craindre de dire tout ce qui sert ; et c'est une politesse mal entendue que de supprimer certains endroits utiles, parce qu'on ne les trouve pas susceptibles d'ornements. Homère nous apprend assez, par son exemple, qu'on peut embellir en leur manière tous les sujets. » Le prédicateur ne peindra pas comme le poëte. Ses tableaux doivent être plus graves, et par conséquent moins ornés ; mais il ne négligera rien de ce qui peut frapper les esprits et laisser des impressions profondes. Qu'il se garde cependant de descendre dans des détails inconvenants et peu dignes de la chaire. Il est un point auquel il doit s'arrêter pour ne pas être bas et trivial : la lecture des bons modèles lui apprendra à le distinguer.

Citons des exemples, afin de montrer comment les grands maîtres ont mis ces règles en pratique. Bossuet fait voir ainsi l'ardeur de Condé dans le combat :

« Pour combien fallait-il compter un jeune prince qui portait la victoire dans ses yeux? Le voyez-vous, comme il vole ou à la victoire ou à la mort ! Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le voit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. » Ne croit-on pas voir un combat, Condé enfoncer des bataillons et la victoire voler sur ses pas ?

On ne peut, en lisant les morceaux qui suivent, s'empêcher de sentir au fond de son âme des impressions tristes et lugubres comme les choses qui y sont décrites. Dans l'exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Bossuet met ainsi en raccourci sous les yeux le tableau qu'il va présenter :

« Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples si redoutables qui étalent aux yeux

du monde sa vanité tout entière; vous verrez, dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes aussi bien que les misères... Des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion, longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence, les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. »

Voici une image de cette reine fugitive et persécutée :

« Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. »

Le même orateur raconte ainsi les derniers moments de la duchesse d'Orléans :

« Elle demanda le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour recueillir les impressions de confiance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue de cet objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques; une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : O mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas toujours mis mon espérance en vous?... Madame appelle plutôt les prêtres que les médecins; elle demande elle-même les sacrements de l'Eglise : la pénitence avec componction, l'eucharistie avec crainte et puis avec confiance, la sainte onction des mourants avec un saint empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance; elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes... On lui voit présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus-Christ qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Avec quelle tranquillité d'esprit a-t-elle satisfait à ses derniers devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur; quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère production d'une âme qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité! Vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes; mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince... Nous ne voyons en elle ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était solide, tout était tranquille, tout partait d'une âme soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit... Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres le bienheureux signe de notre rédemption. »

Peut-on lire sans s'attendrir la scène suivante tirée de l'oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé :

« Quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter, et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils : d'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles; tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, et maintenant défaillantes; tantôt se jetant entre ces bras, et dans ce sein paternel, il semble par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent, il tombe à ses pieds. Ce prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits; puis appelant la duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible, il leur donna ses derniers ordres, où tout respirait la piété; il les finit en bénissant, avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en particulier; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. »

On voit dans ces morceaux une simplicité touchante et cette négligence noble qui convient si bien à la douleur ennemie de la contrainte.

Les *peintures morales* ont un grand effet dans la prédication. Voici les avis que saint François-Xavier donnait à ce sujet au P. Barsée : « Employez, lui dit-il, la plus grande partie de votre sermon à faire une peinture vive de l'état intérieur et du trouble des âmes pécheresses; faites que chacun reconnaisse dans vos paroles et voie comme dans un miroir l'inquiétude de ses projets, la frivolité de ses pensées, le néant de ses vaines espérances, les fourberies artificieuses, les fraudes adroitement déguisées qu'il médite dans son esprit. Vous y ajouterez les funestes suites de leurs coupables desseins, vous répondrez aux sophismes captieux que

leur suggère l'ennemi de tout bien, vous leur enseignerez le moyen de se dépêtrer de ses filets, et vous insisterez sur les châtiments dont le ciel frappera ceux qui seront sourds à la voix de leur conscience.

« Ces sortes d'instructions sont très-utiles, parce que les hommes n'écoutent rien avec plus d'attention que les choses dont le témoignage intime de leur conscience leur fait sentir la vérité. De sublimes spéculations, des questions épineuses, des discussions théologiques, surpassent l'intelligence des hommes vulgaires, et ils n'en font aucun cas; c'est un vain son qui frappe l'air, ce sont des paroles stériles qui ne produisent aucun fruit. Si donc vous voulez qu'ils vous écoutent avec attention, faites-leur un portrait fidèle de ce qui se passe en eux-mêmes; mais, pour peindre ainsi ce qui se passe dans leur cœur, il est nécessaire de les bien connaître; et la seule manière de les bien connaître est d'être beaucoup avec eux, d'examiner, d'observer, d'approfondir. Etudiez donc avec soin ces livres vivants; vous y puiserez de quoi enseigner d'une manière efficace, et vous acquerrez un grand empire sur les pécheurs pour les attirer à vous, leur faire goûter la vérité, les détourner de leur mauvaise voie, et leur persuader tout ce qui sera nécessaire au salut de leur âme. »

Parmi les nombreux exemples de peintures morales que nous pourrions citer, nous nous bornons aux deux suivants. Le premier est tiré de Massillon. Est-il possible de décrire d'une manière plus frappante qu'il le fait la triste situation du pécheur mourant?

« Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans le désordre, toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne : en vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Eglise, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte à recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme des remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée et de détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines; et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant; et cet objet si consolant, et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces.

« Cependant la mort approche; le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. ***Partez, âme chrétienne,*** lui dit-il, ***Proficiscere, anima christiana.*** Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment, on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui doit lui demeurer éternellement. ***Proficiscere, anima christiana :*** « Partez, âme chrétienne. » Hélas! elle avait vécu comme si le corps eût été tout son être : elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre, et que c'est tout son être immortel, c'est-à-dire cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. ***Partez, âme chrétienne :*** vous aviez regardé la terre comme votre patrie; et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir : l'Eglise croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre; et elle ne vous annonce, hélas! qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. « Partez donc, âme chrétienne : » ***Proficiscere, anima christiana,*** âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées. ***Partez, âme chrétienne;*** allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : ***Proficiscere, anima christiana.***

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant

plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même : il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge : il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable. »

Le second exemple est tiré de saint Augustin. Voici comment il peint le triste état où l'a jeté la perte de sa mère:

« Mon cœur est obscurci par la douleur ; tout ce que je vois me retrace l'image de la mort. La maison paternelle me rappelle sans cesse ma douleur et mon malheur. Tout ce qui m'était doux, quand je pouvais le partager avec celle que j'aimais, me devient un supplice depuis que je l'ai perdue. Mes yeux la cherchent partout et ne la trouvent nulle part. Tout ce que je vois m'est en horreur parce que je ne la vois point. Quand elle vivait, quelque part que je fusse sans elle, tout me disait : Vous l'allez voir ; rien ne me le dit plus. Je ne trouve de douceur que dans mes larmes; elles me tiennent lieu de ce qu'elle m'était, lorsqu'elle vivait. Je suis malheureux, et on l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent; on est déchiré quand on vient à les perdre; et c'est alors qu'on sent tout son malheur. J'étais loin de m'en former l'idée avant de l'avoir éprouvé. Je ne puis soutenir le poids de mon cœur déchiré et ensanglanté, et je ne sais où le reposer ! »

Voy. Fénelon, *passim;* Sabatier, t. I, p. 411; Vêtu, t. II, p. 115; Grenade, t. I, p. 288; Blair, t. I, p. 377; Audisio, t. I, p. 451; Rollin, t. II, p. 287.

DÉTAILS PRATIQUES. — « Il est du devoir du prédicateur, dit le P. Grenade, après avoir prouvé et établi quelque sentence ou maxime de morale, de descendre aux actions de vertu ou aux vices auxquels elle se rapporte, afin de porter les auditeurs aux unes et de les détourner des autres ; car la morale ne se borne pas à une simple spéculation : elle a pour fin l'action qui regarde les œuvres particulières. C'est pourquoi quiconque veut traiter utilement la doctrine évangélique doit, après avoir prouvé quelque vérité, appliquer aussitôt aux actions particulières tout ce qu'il a dit en général.

« Aussi voyons-nous dans Isaïe que le Seigneur ayant fortement reproché aux juifs leur corruption et leur impiété, ajoute, immédiatement après, ce qu'ils doivent faire pour apaiser sa colère justement irritée contre eux : « Lavez-vous, leur dit-il, purifiez-« vous, ôtez de devant mes yeux la mali-« gnité de vos pensées : cessez de faire le « mal, apprenez à faire le bien; examinez « tout avant de juger, assistez l'opprimé, faites « justice à l'orphelin, défendez la veuve, et, « après cela, venez et soutenez votre cause « contre moi. » *Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis, quiescite agere perverse, discite benefacere, quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam; et venite, et arguite me, dicit Dominus* (*Isai.*, I, 16). Jésus-Christ notre divin maître en use aussi de même dans l'Evangile, où, après avoir prédit beaucoup de choses touchant le jour terrible du dernier jugement, il en tire des instructions salutaires qu'il nous donne en même temps par ces paroles : « Prenez donc garde à vous, de « peur que vos cœurs ne s'appesantissent « par l'excès des viandes et du vin, et par « les inquiétudes de cette vie, et que ce « jour ne vienne tout d'un coup vous sur-« prendre ; car il enveloppera comme un « filet tous ceux qui habitent sur la surface « de la terre. Veillez donc en priant tou-« jours, afin que vous soyez rendus dignes « d'éviter tous ces maux qui arriveront, et « de comparaître avec confiance devant le « Fils de l'homme. » *Attendite autem vobis ne forte graventur corda vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ, et superveniat in vos repentina dies illa : tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ. Vigilate itaque omni tempore orantes ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt, et stare ante Filium hominis* (*Luc*, XXI, 34). Le prophète royal fait encore la même chose, lorsque, après avoir exposé la puissance et la justice souveraine de Jésus-Christ, qui devait réduire toute la terre sous son empire, il fait aussitôt de cette vérité une instruction pour le règlement de la vie, en disant : « Et « vous maintenant, ô rois, ouvrez votre « cœur à l'intelligence ; recevez les instruc-« tions de la vérité, vous qui jugez la terre, « Servez le Seigneur dans la crainte, et ré-« jouissez-vous en lui avec tremblement.

« Embrassez la pureté de la discipline, de « peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en « colère, et que vous ne périssiez hors de « la voie de la justice. » *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa* (*Ps.* II, 10).

Sur ces paroles de saint Jean : *Hoc autem dicebat (Jesus) tentans eum (Philippum)* : Jésus disait ceci pour tenter Philippe (*Joan.* VI, 6), Grenade, après avoir montré (dans un sermon pour le 4ᵉ dimanche de carême) que Dieu permet les tentations pour plusieurs raisons, et surtout afin que les hommes connaissent par ces épreuves quelle est la force, la fermeté de leur vertu, ou plutôt quelle est leur faiblesse et leur infirmité, passe au détail pratique et conclut en cette sorte : « La parfaite et véritable vertu est donc celle qui, étant exposée à l'épreuve de la tentation, ne se laisse point abattre ; qui, étant assaillie de tous côtés, demeure invariable contre toutes sortes d'attaques ; qui ne sait ce que c'est, ni de s'élever dans la prospérité la plus riante, ni de se décourager dans la plus pressante adversité, et qui enfin a jeté de si fortes et de si profondes racines dans l'âme, que, comme le feu qui est agité d'un vent impétueux, bien loin de s'éteindre, en devient plus ardent et plus enflammé ; ainsi, quelque diversement battue et agitée qu'elle soit, bien loin d'être vaincue et de succomber, les plus rudes coups, comme dit élégamment un sage, ne font que renouveler et affermir de plus en plus sa vigueur. De là il est aisé de conjecturer quelle est la vraie et la fausse vertu, la vertu solide et consommée, ou la vertu apparente et imparfaite.

« Ainsi une femme, à qui personne n'a jamais rien demandé contre l'honneur de la chasteté, n'est pas parfaitement chaste pour l'avoir gardée ; mais c'est celle qui, ayant été tentée, pressée et sollicitée en diverses manières, l'a conservée entière et inviolable contre tous les attraits et les efforts de la tentation. L'homme parfaitement doux n'est pas celui qui ne se met point en colère, quand personne ne l'offense, mais celui qui, étant insulté par des outrages ou des injures, ne répond rien de dur ni de fâcheux. Ce n'est pas celui qui ne désire point les honneurs qui est parfaitement humble, mais c'est celui à qui on les ravit, et qui les perd sans en concevoir de l'indignation contre personne. Celui qui a une parfaite patience n'est pas celui qui ne se plaint de rien, quand tout lui réussit à souhait ; mais c'est celui qui, au milieu des afflictions, et dans le fort de ses souffrances, peut dire avec le saint prophète : *Vous avez mis mon cœur à l'épreuve, et vous l'avez visité durant la nuit ; vous m'avez examiné en m'éprouvant par le feu des afflictions, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi*, etc. (*Ps.* XVI, 4). On n'est pas parfaitement obéissant pour ne pas pécher contre l'obéissance ; mais on l'est sans doute quand on suit en toutes choses la volonté et le jugement d'autrui, malgré toute la répugnance de sa propre volonté et de son propre jugement. » On connaît évidemment, par cet exemple, combien il est avantageux de descendre dans ce détail particulier, pour rendre plus claires et plus utiles à chacun les vérités que l'on prêche ; car, par ce moyen, ceux qui les entendent savent sonder le fond de leur cœur et juger quels sentiments ils doivent avoir d'eux-mêmes. « Il faut encore avertir ici le prédicateur, continue Grenade, qu'il descende ainsi dans le détail des choses, non-seulement lorsqu'il a rapporté ses preuves et achevé son raisonnement, mais souvent aussi dans les autres endroits de son discours, et dans toutes les occasions qui se présentent d'en tirer des instructions particulières ; car quiconque veut travailler sincèrement et du fond du cœur à se rendre utile aux autres par la prédication, doit suivre principalement cette manière d'enseigner les vérités du salut. »

C'est donc un défaut, lorsqu'on prêche sur la morale, de s'arrêter trop longtemps sur la théorie. Après avoir exposé ce qui suffit pour l'instruction, il faut en venir à la pratique ; elle est le but principal du discours, qui doit toujours tendre à ce qui est le plus utile au salut du prochain. Ce doit être le désir habituel du prédicateur que de sauver les âmes. « Ce désir de profiter pour le salut de ses auditeurs, dit le P. Albert, doit être répandu dans tout le discours comme une couleur vive et animée qui se voit dans tout un corps, non par le secours d'une surface extérieure, mais comme un effet du sang qui, se répandant partout, fait un coloris bien différent de celui qui pourrait être appliqué par artifice. Ainsi, cet esprit de moralité, qui est intérieur et qui amène insensiblement toutes ses preuves, vaut incomparablement mieux que toutes ces morales postiches que l'on applique à la fin de chaque point ou de tout le sermon, afin que l'on puisse dire qu'il y en a un peu. Il est vrai que l'on peut appeler *discours moral* tout ce qui parle des mœurs ; c'est ce qui trompe plusieurs prédicateurs qui ne savent pourquoi on se plaint que leurs sermons ne sont point moraux, vu qu'ils ne disent rien qui n'ait des rapports avec les mœurs ; mais c'est la différente manière d'en traiter qui fait que l'on n'est pas moral comme le doit être un homme apostolique, quoiqu'on ne parle que des actions humaines, en quoi consiste toute la morale. Les anciens rhéteurs faisaient voir la beauté de la vertu et la laideur du vice ; les philosophes en ont expliqué la nature, les causes, les propriétés, les effets ; les satiriques, en piquant le vicieux, rendent le vice ridicule ; tout cela est moral et bon en soi ; mais un prédicateur qui n'aurait que ces manières ne serait point moral, parce qu'il ne le serait pas de la manière qui convient à son ministère. Si l'on fait de beaux éloges de la vertu, et de fortes invectives contre les désordres en général, Cicéron et Sénèque en

faisaient très-bien. Ils entraient dans le cœur humain, ils en connaissaient tous les ressorts; mais ils ne prêchaient pas l'Evangile de Jésus-Christ, non plus que ceux qui voudraient débiter leur morale dans la chaire. Si l'on explique les passions et tous leurs effets, ce sera la morale d'Aristote, une morale toute métaphysique, et, pour ainsi dire, en l'air, faisant abstraction de tout sujet. C'est le défaut de quelques prédicateurs qui chantent continuellement la cupidité, la corruption de la nature, l'opinion, la prévention, le monde, les idoles du cœur, la résistance à la grâce, etc. Tout cela est beau et véritable; mais toutes ces déclamations générales n'aboutissent à rien, et ne sont que des morales métaphysiques. Si l'on veut, d'un style aigre et mordant, faire des portraits satiriques de tous les défauts de la vie, et dépeindre les actions les plus ordinaires avec des traits de censure et de raillerie, ce sera une morale de Juvénal, qui rendra les gens ridicules, mais fort éloignée de celle de saint Paul, c'est-à-dire de la morale qui doit les convertir.

« Je ne blâme pas absolument ces manières, et un homme d'esprit en peut tirer de grandes utilités; mais je dis qu'elles ne sont pas suffisantes pour faire une morale chrétienne. Voici ce que je conçois devoir y être ajouté, et ce que je dis devoir animer toutes les preuves d'un sermon; c'est un certain air de persuasion, d'exhortation, de promesse, de menace, d'instruction, d'insinuation, d'amour de Dieu; en un mot, certain zèle dans le prédicateur, qui souhaite qu'on fasse ce qu'il dit, qui prend tous les moyens pour y encourager, et pour aider ses auditeurs en donnant les conseils, les remèdes, les motifs nécessaires pour faire prendre de bonnes résolutions; c'est enfin tout ce qui fait voir que c'est le cœur qui parle. C'est là précisément la raison pourquoi de très-habiles prédicateurs, savants, éloquents, comblés de louanges et suivis d'un grand monde, font pourtant fort peu de fruit, parce qu'ils n'ont qu'une morale trop spéculative; au lieu qu'au contraire, des gens de médiocre capacité, mais qui ont cette ardeur de convertir, qui indiquent les moyens de salut, qui mènent, pour ainsi dire, les auditeurs par la main pour leur insinuer des actes de vertu, des pratiques de dévotion, qui les font rentrer dans les sentiments de contrition, d'amour de Dieu, de compassion, etc.; ceux-là ne passent pas pour être si éloquents, mais ils ont bien plus amplement la fin de la prédication, qui est la conversion des cœurs. C'est cet esprit et ce désir de persuader que je dis devoir être répandu dans tout le discours comme le sang dans les veines; c'est-à-dire que, sans paraître, il anime et il soutient tout ce qu'on dit. »

Le même auteur donne encore sur cette matière les avis suivants : « Il faut, dit-il, que je dise avec Grenade que, quand je devrais passer pour incommode, ce sujet est trop important pour ne pas continuer d'en parler encore. C'est une chose pitoyable de voir que des prédicateurs oublient si fort les obligations de leur ministère, et peut-être même la fin qu'ils avaient en vue en commençant de composer leur sermon, qu'ils y mettent une infinité de choses inutiles, et qu'ils omettent celle qui est essentielle à la prédication, de faire voir au peuple ses péchés par un détail qui est le véritable appareil capable de guérir toutes les maladies spirituelles. Ceux qui croient acquérir de la réputation en disant des choses curieuses, et qui craignent de paraître simples ou ignorants en descendant dans le particulier, se trompent étrangement; car il n'y a rien où le peuple coure avec plus d'avidité, et que les savants mêmes approuvent plus universellement, que cette connaissance générale qui fait voir qu'un prédicateur sait tout ce qui se passe dans tous les états, et qu'il n'ignore pas même les pensées de tous les particuliers, dont il fait une fidèle peinture. Il faut dire aussi la vérité, que cette manière est beaucoup plus difficile que celle où l'on parle toujours en prouvant. On ne trouve pas cela dans les livres, et il faut de grandes réflexions pour faire bien pénétrer le secret des cœurs. Il me semble que la lecture des casuistes et l'exercice du confessionnal y donnent de grandes ouvertures. Ce qui rend cette pratique difficile, c'est la médiocrité qu'il faut garder pour ne pas faire un détail trop élevé, et, par conséquent, inutile, et pour ne pas tomber dans des bassesses qui le rendent ridicule. Les plus beaux esprits croient donner un beau détail en faisant des portraits, qui ne ressemblent à personne parce qu'on veut qu'ils ressemblent à tout le monde. Ils décrivent les passions, les intrigues, les pensées et les actions dont tout le genre humain est capable, d'une manière si agréable, que chacun y connaît son prochain et ne s'y reconnaît pas soi-même; on laisse passer par-dessus la tête ces beaux foudres dont on n'aime que les éclairs, et qui semblent ne tonner que comme des canons que l'on tire aux entrées des grands seigneurs dans les villes armées pour leur faire honneur. On n'aurait garde de les braquer contre des têtes si précieuses, et on met bon ordre que le boulet, s'il y en a, ne les puisse toucher; mais on prétend seulement les régaler d'un grand bruit. Il n'arrive aussi que trop souvent qu'un prédicateur dit des choses fort morales, et même dans un assez beau détail, mais qu'il tire en l'air, parce qu'il y ajoute certains petits adoucissements, ou qu'il n'y met pas de certains mots qui en font toute l'application. Tout le monde est réjoui du bruit, et personne n'est blessé du coup.

« L'autre danger est lorsqu'on veut trop familiariser; car, à moins que l'on ne se souvienne de soutenir la majesté de la chaire, on dit des puérilités, comme font ceux qui, parlant contre le luxe, s'attachent à dépeindre tous les rubans des femmes et à nommer toutes les modes par leur nom; ou bien l'on donne dans le comique, si, par

exemple, on voulait rapporter toutes les paroles et représenter les postures de deux personnes qui se querellent ; ou, enfin, on dit des choses indécentes, ce qui arriverait en dépeignant toutes les manières et toutes les suites de l'ivrognerie, comme il est en effet arrivé quelquefois à ceux qui ont voulu donner un détail trop exact au sujet de l'impureté. Il ne faut pas s'étonner de ce que je recommande si fort cette médiocrité que le poëte appelle toute d'or, parce que c'est elle qui fait la véritable richesse du discours. »

Il faut s'attacher à l'essentiel dans les instructions. « Ce m'est une peine insupportable, dit Grenade, que de voir quelquefois des prédicateurs qui ne font rien moins que ce qu'ils sont plus particulièrement obligés de faire. En effet, au lieu que le but, la fin principale du prédicateur est de faire en sorte que tout ce qu'il dit se rapporte et tende à procurer le salut des âmes, à corriger les mœurs corrompues des hommes, à leur enseigner les règles et les préceptes de la vertu, à les détourner du vice, à leur inspirer le mépris du monde, l'amour et la crainte de Dieu, et les autres semblables sentiments de piété, il y en a, au contraire, qui ne cherchent dans tous leurs discours qu'à s'étendre sur des choses non nécessaires, ou plutôt vaines et entièrement inutiles ; en sorte que les pauvres auditeurs qui croyaient en tirer quelque instruction salutaire pour la nourriture de leur âme, se trouvent, après les avoir entendues, aussi vides et affamés qu'ils l'étaient auparavant. Ces prédicateurs ne sont-ils pas aussi coupables qu'un médecin qui, s'étant chargé du soin d'un malade qu'on lui aurait recommandé, négligerait de s'acquitter de ce devoir, et ferait toute autre chose ?

« Quiconque veut donc bien prêcher, et remplir dignement le devoir de ce saint emploi, doit, comme un habile tireur, qui ne perd pas de vue le but où il vise, envisager toujours de même la fin de son ministère, pour y ajuster la force de ses discours ; et comme un architecte ne pose aucune pierre dans un bâtiment sans y appliquer la règle et le cordeau, pour connaître si elle est taillée et placée justement selon son dessein, ainsi un fidèle et prudent dispensateur de la parole de Dieu doit examiner de même si tout ce qu'il se propose de faire entrer dans son discours se rapporte à cette fin. Lors donc qu'il a trouvé quelques pensées ou inventé quelque chose à dire sur un sujet, qu'il se fasse à lui-même cette demande : *Quel effet peut avoir ceci pour le salut des âmes, pour le règlement des mœurs, et pour la conduite de la vie des hommes?* Et si la chose ne tend pas à cela, quelque subtile et délicate, et quelque pleine de traits d'esprit qu'elle lui paraisse, s'il est vraiment sage, et qu'il ne cherche point à s'attirer les regards du peuple dans l'exercice de son ministère, il la rejettera comme inutile et entièrement éloignée de la fin unique où doit tendre tout son travail et toute son application. »

Il faut recommander souvent les pratiques pieuses, à l'exemple de saint Liguori. « Je vous engage surtout, écrivait-il à un prédicateur, à insinuer à vos auditeurs la nécessité des pratiques pieuses qui donnent le moyen de se maintenir en état de grâce, comme d'avoir grand soin de ne point arrêter ses regards sur des objets dangereux ; de fuir les occasions qu'on ne trouve que trop en conversant avec les personnes d'un autre sexe, ou en fréquentant de mauvaises compagnies; de fréquenter les sacrements ; d'entendre la messe chaque jour (quand on le peut facilement) ; d'entrer dans quelque congrégation, de faire l'oraison mentale et de lire avec fruit des livres spirituels ; de visiter le Saint-Sacrement et la Vierge Marie. Recommandez la soumission à la volonté de Dieu dans l'adversité; car c'est dans cette soumission qu'est tout notre salut. Exhortez vos auditeurs à recourir chaque jour à Jésus et à Marie pour obtenir la persévérance, surtout quand ils éprouvent des tentations; et, surtout, faites goûter au peuple la prière, ce grand moyen de salut dont on néglige presque entièrement de parler, quoiqu'on sache bien que c'est par la prière que nous obtenons tous les biens.

« Je sais que les prédicateurs de haut rang n'aiment pas à parler de toutes ces choses, parce qu'ils les regardent comme *communes et triviales*, et qu'en parlant d'elles ils ne peuvent faire montre de leurs belles phrases. Mais ainsi prêcha saint François de Sales, qui convertit tant d'âmes. Toutes les fois qu'il le pouvait, il insinuait quelque pratique de la vie chrétienne ; tellement que, dans une contrée où il se trouvait, les habitants lui demandèrent par écrit les règles de pratique qu'il leur avait indiquées de la chaire, afin qu'il leur fût plus aisé de les suivre. Si tous les orateurs sacrés suivaient ce bel exemple, s'ils prêchaient avec le seul désir de plaire à Dieu ; s'ils parlaient des vérités éternelles et des maximes de l'Evangile toutes nues et sans apprêt; s'ils recommandaient les pratiques religieuses comme remèdes contre le péché et moyen de persévérance, le monde changerait bientôt de face, et Dieu ne serait pas aussi offensé que nous le voyons. Nous observons que si, dans un pays, il se trouve un prêtre plein de ferveur, qui prêche véritablement Jésus-Christ crucifié, ce pays devient saint ; si, dans une église, on fait un sermon simple, mais nerveux, vous voyez l'auditoire tout plein de componction, et si tous ne se convertissent pas, ou si la conversion n'est pas entière, du moins elle est commencée chez beaucoup d'individus. Or, si partout on prêchait ainsi, quel immense avantage pour les âmes !

A la fin de sa lettre, il engage le prédicateur, qui était un saint religieux qui l'avait consulté sur la vraie manière d'annoncer la

parole de Dieu avec fruit, à faire avec lui la prière suivante à Jésus-Christ :

« O Sauveur du monde, que le monde connaît peu, souvent par la faute de vos ministres; vous qui, pour sauver les âmes, avez donné votre vie, ah ! par les mérites de votre Passion, daignez éclairer et fortifier tant de prêtres qui pourraient convertir tant de pécheurs et sanctifier la terre s'ils prêchaient votre parole sans vanité, mais avec simplicité comme vous l'avez fait vous-même, et comme l'ont fait vos disciples; mais ils se prêchent eux-mêmes et ne vous prêchent pas, de sorte que le monde est rempli de prédicateurs et que l'enfer se remplit d'âmes. Seigneur, empêchez la ruine de votre Eglise, si mal servie par les prédicateurs; humiliez, s'il le faut, pour l'exemple des autres, et par quelque signe visible, quelqu'un de ces prêtres vaniteux qui se permettent d'altérer votre sainte parole, afin qu'ils s'amendent et que l'avantage du peuple ne soit plus retardé. Je l'espère ainsi. Ainsi soit-il. »

(*Voy.* Vêtu, tom. II, p. 6; Grenade, tom. I, p. 197; Albert, 195.)

DICTION. — La diction s'entend spécialement du choix et de l'arrangement des mots sous le rapport de la correction grammaticale; il ne faut pas la confondre avec le style. Les mots peuvent être justes, les phrases correctes, lors même que le style est vicieux, faible et affecté. En outre, la diction ne participe pas du génie de l'écrivain, tandis que le style porte l'empreinte de sa manière de voir et de sentir. Qu'on prenne au hasard une phrase de Bossuet; qu'on l'examine attentivement; que l'on considère chaque mot, pris d'abord séparément, et ensuite dans ses rapports avec ceux qui le précèdent et qui le suivent. Chaque mot, pris en particulier, est-il bon en soi? est-il reçu dans l'usage de la langue? est-il bien assorti avec les autres? sont-ils faits pour être ensemble, ou quelque rapport autorise-t-il leur union? sont-ils bien construits selon les règles et l'usage commun? Tout cela regarde la diction. Mais ce que le peuple concevrait et dirait d'une façon, Bossuet le conçoit et le dit d'une autre manière. Le peuple le concevrait et le dirait sans image, sans énergie, sans antithèse, d'une manière toute simple et peut-être désagréable; Bossuet ne fait pas de même : il retranche ce qui pourrait déplaire; il ajoute ce qui peut adoucir, fortifier, agrandir, embellir son discours et le rendre agréable. Ainsi la diction ne comprend que les mots et les phrases, la manière de les employer ou de les placer, selon que l'usage le demande; voilà pourquoi elle est du ressort de la grammaire. Nous ajouterons ici cependant qu'un orateur chrétien, qui a vivement à cœur le succès de son ministère, ne doit rien négliger pour acquérir une connaissance parfaite de sa langue; qu'il lise les auteurs qui ont le mieux enseigné les règles de la grammaire, et ceux qui ont publié de judicieuses observations sur les bonnes et les mauvaises manières de parler; qu'il ajoute à cette étude la lecture d'ouvrages bien écrits et le commerce des personnes qui parlent bien.

Voy. Choix des mots, Elocution, Langue. *Voy.* aussi Gibert, p. 433.

DISCOURS. — Cicéron considère le discours comme une espèce d'édifice, bâti, pour ainsi dire, de pensées et de paroles. C'est le sens de ce passage : ***Orationis ipsa exædificatio constat ex rebus et verbis***; or, nous savons que lorsqu'on veut bâtir un bel édifice, après avoir ramassé les matériaux nécessaires, on ne les place pas au hasard, sans ordre et sans règle d'architecture; mais qu'en se conduisant par principes, on leur donne un arrangement qui contribue tout à la fois à la beauté de l'édifice, à sa solidité, au plaisir et à la commodité de ceux qui doivent y demeurer. Il en est de même du discours.

Le discours est donc, en rhétorique, un assemblage de phrases et de raisonnements réunis suivant les règles de l'art, préparé pour des occasions publiques et solennelles. *Voy.* Sermon, Composition, etc.

DISPOSITION. — La disposition consiste à mettre dans un ordre convenable toutes les idées dont le discours se compose. L'invention nous a appris le secret de nous procurer des matériaux; maintenant il s'agit d'employer utilement toutes ces richesses. Il faut faire naître la lumière au milieu de ce chaos et donner les règles qui doivent présider à la construction de l'édifice.

« Après l'invention, dit Grenade, le premier soin est de travailler à la disposition des matières qu'on a recueillies; c'est-à-dire qu'après qu'on a choisi et tiré de cet amas, et comme d'une forêt de bonnes choses, les plus justes et les plus propres au sujet, il faut les ranger en ordre et les placer chacune en son lieu : ce qui doit se faire de telle sorte qu'il n'y ait rien dans les pensées et les sentences, ni dans les preuves et les témoignages des saintes Ecritures, qui soit outré, qui soit forcé, ou, comme l'on dit, tiré par les cheveux; mais que toutes ces choses y tiennent leur place avec tant de justesse, qu'elles paraissent moins recherchées que prises de la nature même. »

Les notes qu'on a prises contiennent les matériaux qui doivent entrer dans la construction de l'édifice oratoire qu'on veut élever. On ne construit pas un édifice en jetant les matériaux pêle-mêle les uns sur les autres; ils doivent être rangés chacun à la place qui leur convient, pour concourir tous ensemble à former un monument qui soit remarquable par sa solidité et sa beauté majestueuse.

Une comparaison qui convient mieux pour diriger le prédicateur au vrai but qu'il doit se proposer, et par conséquent pour lui indiquer les meilleurs moyens d'être tout à la fois solide et éloquent, est celle d'une armée. Les pensées ou preuves représentées par les notes, sont les soldats et les armes que l'orateur, qui est le général, doit employer pour défaire les ennemis et s'empa-

rer d'un poste ou d'une place. Ce n'est pas en marchant dans la confusion que les soldats d'une armée peuvent espérer de remporter la victoire ; c'est au contraire en s'avançant en ordre et en gardant une exacte discipline. L'orateur sacré a à combattre les erreurs et les vices ; c'est à cela qu'il doit principalement s'attacher. Il faut donc qu'il dispose tellement ses armes, c'est-à-dire ses preuves et ses moyens oratoires, qu'il renverse l'ennemi et qu'il le force de se rendre à discrétion. Or il ne parviendra à ce but que par une sage ordonnance. Comme c'est le bon ordre qui donne la force à une armée, c'est aussi le bon ordre qui donne la force au discours ; plus il y aura d'ordre, plus le discours sera fort et l'orateur puissant.

On peut donc dire que c'est là tout ce qui fait le principal mérite du discours oratoire. Les choses qu'on a trouvées et amassées dans son esprit, et qui brillent chacune de sa propre beauté, acquièrent, par la bonne distribution qu'on en sait faire, un nouvel éclat ; elles se prêtent un mutuel appui, au moyen duquel elles se soutiennent, elles se fortifient réciproquement et deviennent plus propres à opérer la persuasion.

Tous les grands maîtres ont attaché la même importance à cet art de la disposition, qui consiste à mettre de l'ensemble dans le tout et de la proportion dans les parties. D'après Cicéron, rien ne contribue plus efficacement au triomphe de l'éloquence. Aussi tous les rhéteurs ont-ils mis un grand soin à recueillir les règles capables de guider l'orateur dans cette partie de son travail ; mais comme chaque discours exige un ordre particulier, en raison des circonstances au milieu desquelles il doit être prononcé, ils ont été obligés de s'en tenir à des observations générales. Pour le genre oratoire, la nature a d'ailleurs déterminé elle-même la marche que l'on doit suivre. C'est elle qui nous enseigne que, dans tout discours, il faut préparer l'esprit des auditeurs, fixer leur attention et gagner leur bienveillance ; qu'après ce prélude, on doit exposer son sujet, le diviser, s'il y a lieu ; raconter le fait, s'il s'agit d'un événement particulier que l'on a besoin de faire connaître ; établir ensuite ses preuves et réfuter les arguments qu'on pourrait opposer à la thèse que l'on soutient, et enfin conclure, de manière à faire partager son sentiment par tous ceux qu'on voulait entraîner ou émouvoir. Ces différentes parties prennent le nom d'***Exorde***, de ***Proposition***, de ***Division***, de ***Narration***, de ***Confirmation***, de ***Réfutation*** et de ***Péroraison*** (*Voy.* ces mots).

Dans tout discours, il n'est pas nécessaire qu'il y ait ces sept parties : il peut se faire que la division ne soit pas nécessaire, et qu'il n'y ait pas de fait à raconter ; mais, dans les discours les plus simples et les moins étendus, on retrouvera toujours un exorde, une proposition, une confirmation et une péroraison ; et pour peu que la chose demandée souffre quelque difficulté, on y joindra une réfutation.

L'ordonnance du discours, telle que nous venons de l'indiquer, s'appelle ***naturelle***, parce qu'elle est fondée sur la nature, comme dit Cicéron. Il en est une autre qu'on appelle ***artificielle***. Elle a pour objet de disposer et de combiner entre eux les moyens de l'éloquence, prouver, plaire et toucher ; elle dépend de la prudence et de la sagacité de l'orateur. C'est pourquoi il n'est pas possible de donner sur cette distribution du discours des préceptes positifs qui s'appliquent à tous les cas. En chaque sujet il y a, dans l'emploi des moyens oratoires, un choix et un ordre plus propres à produire l'effet qu'on se propose. Le point important, c'est qu'il y ait de l'unité dans le discours, c'est-à-dire que l'orateur se propose un but unique et ne s'en écarte pas. C'est vers ce but que tout doit tendre, que tout doit être ramené. Ayez donc toujours devant les yeux, en composant, ce but général, dirigez-y clairement toutes vos pensées, et qu'il n'y en ait aucune de laquelle on ne puisse dire avec vérité qu'elle concourt avec toutes les autres à faire un tout qui mette au plus grand jour la proposition principale. Ce but est tantôt une vérité dont on veut convaincre, ou une erreur dont on veut détromper ; tantôt un devoir qu'on veut porter à remplir, ou un défaut dont on veut détourner. Parmi ces choses, ce sont toujours celles qui sont nécessaires au salut qu'il faut préférer, parce que le salut est le but principal de la prédication.

Tout le discours doit être réduit à une proposition unique qui le renferme. Pour la trouver et la rendre solide ainsi que le discours, et en même temps pour trouver les développements et leur disposition, il faut se faire les trois questions suivantes :

1re Q. *Quem fructum?* C'est-à-dire, quel est le fruit que je veux produire dans les auditeurs ? Quels sont leurs besoins moraux ? A quoi faut-il que je les porte pour leur salut ? etc.

2e Q. *Quibus argumentis?* Par quelles preuves, par quels arguments y parviendrai-je le mieux ? Quelles sont les raisons les plus capables de les convaincre, et les motifs les plus propres à les toucher ?

3e Q. *Quo ordine?* Dans quel ordre convient-il mieux de les présenter pour produire l'effet que j'en attends ?

Les réponses à ces trois questions dirigeront sûrement.

Ces avis sont ceux des maîtres de l'art. « Comme l'ordre et la netteté du discours, dit Grenade, dépendent de la manière de le diviser, et que les fautes que plusieurs commettent dans la division y causent souvent de la confusion, nous marquerons, en peu de paroles, ce que le prédicateur doit principalement considérer en cette partie. Qu'il ait soin surtout de se bien mettre devant les yeux l'effet qu'il veut produire, c'est-à-dire le but qu'il se propose dans tout son discours ; qu'il observe ensuite les raisons par lesquelles il prétend y atteindre, et qu'il les range dans un ordre convenable avec pru-

dence et adresse ; et ainsi il pourra en recueillir les parties de la division qui renferment tout le fond principal du sujet de son discours. »

M. de Belley rapporte qu'ayant prêché aux religieuses de la Visitation un sermon qui avait déplu à saint François de Sales, ce saint évêque lui donna, à cette occasion, des avis très-importants. Après avoir parlé du premier avis qui avait rapport à des éloges qu'il n'approuvait pas, il ajoute : « Ce sermon aux religieuses de la Visitation m'attira encore de lui un autre reproche, ou, pour parler plus juste, un autre avis charitable ; car le zèle ardent qu'il avait pour mon bien spirituel faisait qu'il ne me pardonnait rien. Il me demanda donc quel avait été le but de ma prédication. Je me trouvai un peu surpris. Enfin je lui dis que j'avais eu l'intention de porter ces bonnes filles à être fidèles et exactes à l'observance de leur institut, et que j'avais pensé qu'un bon moyen pour cela, c'était de leur faire un grand éloge de cet institut. Or, non-seulement il blâma ce moyen, mais il me fit remarquer que je n'avais point ramené tout mon discours à ce but ; que je semblais, au contraire, n'avoir eu pour objet que de ramasser des fleurs et de brûler de l'encens.

« Plusieurs autres fois, après m'avoir entendu, il m'a demandé également quel avait été mon but particulier dans mon sermon, et il me disait ensuite franchement si je l'avais atteint, ou si je l'avais manqué..... Il me recommandait souvent de ne pas me borner au dessein général de convertir les pécheurs et de sanctifier les justes, mais d'avoir toujours en montant en chaire un but particulier ; par exemple, de faire connaître quelque mystère, d'éclaircir quelque point de foi, de combattre un vice, d'enseigner une vertu, de porter à l'exercice d'une bonne œuvre.

« Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point cet avis est important, et combien de sermons bien travaillés et bien étudiés sont inutiles, faute de tendre à un but particulier. Il y a des prédicateurs dont les sermons sont pleins de bons et salutaires enseignements ; mais ils n'appuient pas assez sur chacun, et les vérités qu'ils annoncent s'étouffent les unes les autres par leur multitude et leur variété, semblables au grain qui profite peu lorsqu'on le sème trop épais. Mais quand on n'a qu'un but, et que toutes les raisons et tous les mouvements frappent là, l'impression est bien plus puissante, et elle est de nature à amollir les cœurs les plus durs. Les bourdons qui voltigent sur toutes les fleurs n'en tirent point de miel : mais l'abeille ne fait pas ainsi, elle s'arrête sur chacune autant de temps qu'il faut pour en tirer le suc. Si vous suivez cette maxime, vous rendrez vos prédications bien fructueuses, et vous serez du nombre des fidèles dispensateurs de la parole de vie. »

« On doit tenir pour certain, dit le P. Albert, qu'on ne fera jamais un bon sermon, si l'on ne se dit à soi-même avant de le commencer : *Il faut que je persuade une telle vérité. Il faut*, par exemple, *que je convainque mes auditeurs que c'est une obligation de pardonner les injures, que c'est une nécessité de restituer le bien d'autrui, que la pénitence est indispensable pour être sauvé*, etc. Cette intention de persuader est comme un cordeau qui conduit les preuves en ligne droite, et qui empêche que l'on ne s'égare à dire des choses inutiles. »

« En fait d'éloquence chrétienne, ajoute-t-il ailleurs, c'est une heure de temps très-mal employée, lorsque l'auditeur sort sans pouvoir emporter une conclusion qui lui serve pour son salut ; et de quelque beauté dont une pièce puisse être remplie, elle ne vaut rien, si elle n'est propre à établir l'Evangile. Cette proposition générale n'est difficile ni à trouver ni à prouver, parce qu'elle résulte naturellement de la connaissance que l'on a de son sujet. On ne peut pas se la former dans l'esprit, à moins que l'on n'ait eu quelques raisons confuses qui l'ont fait énoncer, et ces raisons expliquées et développées feront ce qu'on appelle les preuves. »

Le second moyen de mettre de l'ordre dans le discours est de *faire toujours dominer l'idée principale* et de ne pas donner trop d'étendue à celles qui ne sont qu'accessoires.

« Montrez d'abord, comme dans la peinture, dit Besplas, le sujet principal ; qu'il éclaire le tout avec sa lumière : trop d'objets secondaires sont comme la multitude de figures dans un tableau ; ils produisent la confusion, la distraction, un certain bruit de pensées qui nuit extrêmement à l'effet du discours. Peu d'orateurs ont bien pesé cette observation ; et l'on peut reprocher au célèbre P. de Neuville, en particulier, de l'avoir négligée. Le sujet principal perd sa dignité, quand l'orateur relève trop les parties accessoires. Une grandeur trop divisée n'est plus une grandeur. Que l'idée principale domine donc continuellement ; que, dès l'entrée, on sente qu'elle va tout éclairer ; que, par la force de cette première vérité, les objets encore dans les ténèbres se montrent comme un soleil levant qui, avec des teintes différentes, frappe déjà de sa tremblante lumière tout le ciel, et qui, jusqu'au fond des sombres cavernes, fait sentir qu'il est sur l'horizon. Rien n'est plus important que le choix de cette idée principale. Car la première phrase, la première période, pousse, pour ainsi dire, toutes les autres jusqu'à la fin. »

Il y a un troisième moyen pour trouver sûrement l'ordre d'un discours. Ce moyen consiste à *le réduire à un syllogisme*. « Tout sermon, dit l'auteur que nous venons de citer, est un syllogisme dont la *majeure* est dans l'exorde, la *mineure* dans les divisions, les *preuves* dans le corps du discours, la *conséquence* dans la péroraison. Ainsi un moyen infaillible pour juger de la bonté d'un discours, c'est de le réduire en syllogisme ; s'il ne peut subir cette épreuve, il est défectueux. La majeure, qui est dans l'exorde, ne doit pas avoir besoin de preuve, autrement le

discours n'aurait pas de base, ou au moins la structure en deviendrait très-embarrassée. Mais la preuve doit toute porter sur la mineure, à laquelle il faut consacrer le corps du discours : sans cela il n'y a pas de logique, et le sermon n'est qu'un paralogisme ou faux raisonnement. Combien d'orateurs ignorent cette règle si simple, ou ne l'ont pas sous les yeux en composant!

« Pour bien faire sentir ce principe si essentiel, choisissons un exemple. Supposons qu'on veuille parler du bonheur des justes ; resserrez d'abord votre matière ; un sujet trop vaste ne fixe pas l'auditeur, et il jette dans des preuves trop générales qui manquent d'application : ainsi considérez, comme Massillon, les justes affligés. Sentez-vous déjà l'intérêt qui va naître dans l'âme de ceux qui écoutent ? Que le texte annonce que c'est votre but. Etablissez ensuite votre proposition fondamentale ou majeure : *Ceux-là seulement sont heureux qui sont consolés dans leurs peines ;* sujet de l'exorde. *Or les seuls justes sont consolés dans leurs peines.* (Ce que vous prouverez avec Massillon dans le corps du discours.) *Donc les justes sont les seuls heureux.* Ce sera avec lui votre péroraison et votre conséquence. *Ah! mes chers auditeurs*, s'écrie-t-il, *l'innocence est donc la source des vrais plaisirs.* C'est-à-dire, *donc les justes sont les seuls heureux.*

« Quoique cette marche soit la plus ordinaire, le syllogisme prend dans la chaire un caractère de liberté qu'on ne connaît pas dans l'école ; là on le réduit plus souvent en enthymème, appelé par cette raison *le syllogisme des orateurs ;* argument pressant qui, par l'accumulation des preuves, laisse peu de relâche à l'auditeur. Quelquefois aussi la mineure est tout entière dans la première partie, et la conséquence dans la seconde, où son importance mérite ce développement. Quelquefois tout l'argument est dans l'exorde, et les deux parties sont consacrées à l'énumération : quelquefois enfin tout le discours est employé à la conséquence. Ces différentes méthodes sont bonnes, il suffit qu'elles arrivent au but. Mais la règle essentielle, et qui ne doit jamais être violée, c'est que le syllogisme et l'enthymème, quelque part qu'ils se trouvent, dans l'exorde ou dans le corps du discours, soient concluants. Le discours est une chaîne; pourvu que les anneaux tiennent ensemble, il n'importe comment ils sont attachés.

« Le plus juste reproche que méritent quelques prédicateurs; la preuve certaine qu'ils composent sans logique et sans méthode, c'est de pouvoir déranger l'ordre de leurs sermons, sans que l'intérêt croisse ou qu'il diminue. Ils n'ont pas de règle ; comme Montaigne, marchant au hasard, ils vont à la rencontre des objets qui frappent leur vue. Qu'on ne s'abuse donc pas ; pour réussir dans la chaire, il faut être bon logicien. Tout homme qui n'en possède pas le talent s'expose à mille fautes, et ne connaît pas le secret de son art. »

Voy. Grenade, t. II, p. 403; Andrieux, 223 ; Girard, 93 ; Gibert, 337, 417 ; Gaichiez, 103; Audisio, t. I, p. 253 ; Vêtu, t. III, p. 560; Longin, p. 3 ; Crévier, t. I, p. 269; Besplas, p. 80; Colin, p. 60; Le Clerc, 71; Drioux, p. 86; Géruzez, p. 92.

DIVISION. — On appelle *division* le partage du sujet en plusieurs points qui doivent être traités, les uns après les autres, dans l'ordre marqué par l'orateur.

L'importance de cet article nous fait un devoir de le traiter avec une certaine étendue. Nous parlerons donc d'abord de la nécessité et de l'usage des divisions; en second lieu, des qualités qu'elles doivent avoir; enfin des sources où l'on peut les puiser.

§ 1. *De la nécessité et de l'usage des divisions.*

Plusieurs auteurs d'un mérite incontestable se sont déclarés ouvertement contre les divisions comme nuisibles à l'éloquence. Entre autres autorités, on cite, en faveur de cette opinion, le pieux et éloquent Seigneri parmi les Italiens, Fénelon, Gisbert, Voltaire et La Bruyère, parmi les Français. La première raison sur laquelle ils s'appuient, c'est que l'usage de diviser les sermons en deux ou trois points est une invention moderne et qui ne date que de l'époque où la métaphysique s'est introduite dans les écoles. En effet, les Pères de l'Eglise ont rarement divisé leurs discours ; ils se contentent de développer, de commenter le texte des saintes Ecritures, d'en tirer des instructions en rapport avec les dispositions et les besoins de leurs auditeurs. S'ils traitent en particulier un point de dogme ou de morale, ils mettent de l'ordre dans leurs pensées, sans s'astreindre à partager ce qu'ils ont à dire en plusieurs catégories distinctes; mais au moyen âge, quand la scholastique était la seule méthode de l'enseignement, l'éloquence fut tellement surchargée de divisions et de subdivisions, qu'elle en devint fatigante et obscure. Cet abus fut surtout sensible aux XIVe et XVe siècles. La renaissance remit en honneur les règles du bon goût ; mais les prédicateurs n'en continuèrent pas moins à diviser leurs discours en deux ou trois parties, comme pour obéir à une indispensable nécessité.

Depuis trente ans, disait La Bruyère, on prête l'oreille aux *énumérateurs*...; ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, cette autre encore dans la troisième; ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point ; d'une autre vérité, et c'est leur second point ; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point; de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion ; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis, pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour re-

prendre et abréger cette division et former un plan... Encore! dites-vous; et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! Plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. »

« Il me semble qu'un prédicateur devrait faire choix, dans chaque discours, d'une vérité unique, mais capitale; la manier à fond et l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si différenciées.... »

Le second motif pour lequel on blâme l'usage des divisions, c'est qu'elles rompent l'unité du discours et ralentissent le mouvement oratoire; d'où il résulte qu'elles sont contraires à la nature de l'éloquence, qui doit marcher sans entraves et avec un intérêt toujours croissant. Il semble, en effet, qu'un discours dont le plan et la division ne sont pas annoncés a un attrait de plus, parce que les objets qu'il présente à l'esprit de l'auditeur sont nouveaux pour lui et ont un intérêt d'autant plus grand qu'ils ne paraissent pas avoir été préparés. Ajoutons que quelquefois l'auditoire se défie de l'orateur, lorsqu'il connaît son dessein marqué par la division, et se trouve choqué lorsqu'il contient quelque proposition dure qui, pour ce motif, ne devrait être annoncée et développée que dans le moment où ceux qui écoutent, échauffés par le feu de celui qui parle, n'ont guère le temps de s'apercevoir de ce qui pourrait les blesser, et se laissent entraîner sans trop réfléchir : d'ailleurs le génie peut-il prendre un libre essor, quand il est une fois assujetti à une marche dont il ne lui est pas permis de s'écarter?

« Il est donc contre la nature, ajoute le P. Gisbert, de se faire une loi inviolable de la division d'un discours. C'est se connaître très-mal en bonne éloquence; et je ne fais pas difficulté de dire qu'il n'est rien de si opposé au bon goût que cette sorte de divisions toujours fixes et réglées.

« Peut-on douter que la bonne éloquence ne doive être naturelle? Or n'est-il pas visible que ces divisions sentent trop l'étude, et qu'elles répandent dans tout le discours un air d'affectation qui saute aux yeux? Ne sont-elles pas l'ouvrage d'un esprit qui cherche trop à raffiner, et qui, pour réduire son sujet au point qu'il a imaginé, se met à la gêne et à la torture? Ne consistent-elles pas, presque toujours, en un jeu de mots et en des oppositions quelquefois brillantes, toujours peu solides, qui pourraient peut-être se souffrir dans un sophiste de profession, mais qui sont insupportables dans un orateur chrétien.

« Que devient la liberté de l'éloquence, avec les divisions? Peut-elle se conserver parmi tant de contrainte? L'orateur s'étant lié et enchaîné lui-même dès l'entrée de son discours, quel essor peut-il se donner? Il ne peut aller au delà des bornes qu'il s'est prescrites. Il faut qu'il tienne partout ces chaînes qu'il a forgées et qu'il gémisse souvent sous le joug qu'il s'est imposé lui-même.

« Que devient l'unité? cette unité, dis-je, qui doit se trouver dans tout discours fait selon les règles et qui consiste en un certain point de vérité morale, où tout ce qui se dit dans le discours doit aboutir directement et comme à son centre? Ces divisions ne la détruisent-elles pas? Il me serait aisé de le faire voir par l'analyse des sermons, où on les voit étalées en tant de manières; car, au lieu d'un discours, j'en trouverais deux, j'en trouverais trois; chaque partie de la division fait son discours à part; chacune a son exorde, chacune sa proposition; la division même n'y manque pas; la confirmation, la péroraison, n'y sont pas oubliées. Je sais bien que le prédicateur, par des détours et par des réflexions tirées de loin, s'efforce de ramener à un même but tout ce qu'il a dit dans les différentes parties du discours, et qu'il prétend par là sauver l'unité; mais il a beau faire, ce n'est pas la sauver, c'est vouloir la faire paraître où elle n'est pas.

« Mais, à la faveur de ces divisions, comment le prédicateur traite-t-il son sujet? Le montre-t-il par toutes ses faces? L'épuise-t-il? point du tout. Il l'étrangle, il l'estropie : je veux dire qu'il ne le traite qu'imparfaitement, qu'à demi, parce que ne pouvant réduire qu'à deux ou trois points déterminés tout ce qu'il y a dans le sujet, il se voit contraint de l'abandonner, et souvent ce qu'il abandonne est le meilleur. Voilà l'effet presque inévitable de toutes ces belles divisions. »

Toutes ces raisons devraient, ce semble, faire proscrire la coutume où l'on est de partager un discours en deux ou trois points; mais examinons si ces raisons sont bien convaincantes. Quant à la première, nous ferons d'abord observer avec Blair, que quelque nouvelle que soit la méthode adoptée de nos jours, on doit la maintenir; la coutume l'a tellement consacrée, que lors même qu'on n'aurait rien autre chose à dire en sa faveur, un prédicateur devrait craindre de s'en écarter. Il faut se conformer à la pratique reçue, dit M. Hamon; l'usage constant en cette matière doit faire loi; s'en écarter, ce serait une singularité de mauvais goût, ce serait frustrer l'attente des auditeurs et les mécontenter. Est-il bien vrai, du reste, que cette méthode a été inconnue des anciens? Quand le sujet du discours est une proposition composée, ou, ce qui revient au même, quand l'orateur doit établir plusieurs propositions, comme cela se fait dans la plupart des sermons, tous les orateurs anciens et modernes, sacrés et profanes, énoncent les divisions, malgré leur usage habituel de les supprimer, comme on le voit dans les discours de Cicéron, *Pro Milone*, *Pro Archia*

poeta, *Pro lege Manilia*, *Pro Murena*, dans la harangue de Démosthènes contre Aristocrate, dans plusieurs discours de saint Jean-Chrysostome, de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze ; d'où il suit combien est fausse l'assertion de quelques auteurs modernes, qui prétendent que la méthode des divisions a été inconnue aux anciens, et n'est qu'une invention de la scholastique. Celle-ci, à la vérité, les a rendues plus communes, mais elles existaient auparavant.

Au reste, quand même cet usage serait né de la scholastique, la conséquence qu'on voudrait en tirer n'est pas légitime. Il faut distinguer deux choses dans la scholastique : l'esprit et la forme. « L'esprit, dit le docteur Audisio, fut de rappeler à leurs principes les choses de la religion ; d'en établir la métaphysique, qui n'est pas, comme on le croit vulgairement, la science des vaines abstractions, mais la science des principes ou des bases ; et la religion a aussi les siennes ; de séparer les éléments d'une proposition pour les considérer séparément et les réunir ensuite, afin de bien connaître les relations qu'ils ont entre eux et avec le tout ; de dégager les preuves des difficultés pour en examiner la force et éviter ainsi toute illusion ; enfin de tracer des lois qui empêchent l'intelligence d'errer sans frein, et la dirigent sans jamais atténuer sa vigueur, dans la recherche de la vérité. Tel est l'esprit de la scholastique, qui a régénéré la science de la religion, jeté les premiers fondements de la philosophie moderne, et élevé des boulevarts invincibles contre toutes les hérésies. Et qui pourrait affirmer encore qu'il faut rejeter les divisions oratoires, par le seul motif qu'elles sont le fruit d'un si beau principe ? Je l'accorderais volontiers pour le cas où le discours ne serait qu'une exhortation pathétique à la piété ; mais comme souvent il a pour objet d'exposer et de développer une grande maxime de la religion, pourquoi ne serait-il pas permis de diviser cette maxime en deux ou trois parties, afin d'en considérer plus attentivement toutes les faces, de les examiner une à une et de les réunir ensuite, moyen assuré d'en connaître plus aisément et plus à fond la nature ? »

Venons à la seconde raison de nos adversaires : elle a été réfutée en peu de mots par un des plus sincères admirateurs de Fénelon. Voici les paroles du cardinal Maury :

« Laissons blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'éloquence, et adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ralentisse la rapidité des mouvements oratoires, en les dirigeant avec plus de régularité. Le génie a besoin d'être guidé dans sa route, ou de se guider lui-même, en nous disant d'où il vient et où il va ; et la règle, qui lui épargne des écarts, le contraint pour le mieux servir, quand elle lui donne de salutaires entraves, car le génie n'en est que plus ferme et plus grand, lorsqu'il marche avec ordre, éclairé par la raison et dirigé par le goût. L'auditeur qui ne sait où l'on veut le conduire est bientôt distrait, et le plan est tellement nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'auditeur doit l'indiquer... ? »

« Quant au reproche qu'on fait à cette méthode de rompre l'unité du discours, ajoute Hugues Blair, il m'est impossible de voir comment on pourrait faire valoir cet argument. Si l'unité est rompue, on ne doit l'imputer qu'à la nature des chefs ou points que traite l'orateur, et non à l'énoncé formel qu'il en fait. Tout au contraire, si ces chefs sont bien choisis, en les indiquant d'une manière distincte, loin de nuire à l'unité du tout, on la rendra plus complète et plus sensible, parce qu'on fera voir plus nettement comment toutes les parties sont liées par une mutuelle dépendance et convergent toutes vers un seul point. »

Il est juste d'ajouter qu'on a peut-être mal compris les principes de Fénelon relativement à la division des discours. Un juge aussi compétent en éloquence n'a pu soulever la controverse qui nous occupe que parce qu'on n'a pas saisi sa véritable pensée. On a prétendu, en effet, dit Mgr Dupanloup, qu'en suivant ses préceptes on ne mettrait plus aucun ordre dans les sermons, parce qu'on en bannirait les divisions ; mais Fénelon était si loin de bannir du discours l'ordre et même les divisions, qu'il a donné, au contraire, les préceptes les plus sages et les plus propres à introduire dans les sermons, avec des divisions simples et naturelles, un ordre lumineux, tout-puissant, irrésistible même. Ecoutons ce grand homme, et nous verrons qu'il a pensé à tout ; il est descendu même, à cet égard, dans les plus humbles détails : non-seulement il veut de l'ordre dans l'ensemble d'un discours, mais il en exige dans les plus simples parties, et un ordre naturel en même temps qu'habile. « Souvent une chose qui, dite d'abord, n'aurait paru rien, devient décisive lorsqu'elle est réservée pour un autre endroit où l'auditeur sera préparé par d'autres choses à en sentir toute la force. Souvent un mot qui a trouvé heureusement sa place, y met la vérité dans tout son jour.

« Il doit y avoir partout un enchaînement de preuves ; il faut que la première prépare à la seconde et que la seconde soutienne la première. On doit d'abord montrer en gros tout son sujet et prévenir favorablement l'auditeur par un début modeste et insinuant, par un air de probité et de candeur. Ensuite *on établit les principes*, puis *on pose les faits* d'une manière simple, claire et sensible, *appuyant sur les circonstances* dont on devra se servir bientôt après. Des *principes*, *des faits*, *on tire les conséquences*, et il faut disposer le raisonnement de manière que toutes les preuves s'entr'aident pour être facilement retenues.

« On doit faire en sorte que le discours aille toujours croissant et que l'auditeur sente de plus en plus le poids de la vérité. Alors il faut déployer les images vives et les

mouvements propres à exciter les passions, il faut terminer le discours par celles qui peuvent produire un plus grand effet. Il est souvent à propos de faire à la fin la récapitulation qui recueille en peu de mots toute la force. »

Peut-on voir des conseils plus sages et d'un plus admirable détail? Un discours fait d'après ces principes ne serait-il pas merveilleusement divisé et d'une grande force?

Ainsi Fénelon voulait de l'ordre et beaucoup d'ordre dans les sermons; mais de plus, on le voit, il voulait de l'ordre *par les divisions*, qu'il était fort loin de rejeter: seulement il blâmait les divisions antithétiques, maniérées, prétentieuses, dont nos grands maîtres, Massillon et Bourdaloue, ne se sont pas toujours assez gardés.

Quand on divise, dit-il, *il faut diviser simplement, naturellement : il faut que ce soit une division qui se trouve toute faite dans le sujet même; une division qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne aisément et qui aide à retenir tout le reste; enfin une division qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties.*

Au reste, si Fénelon avait véritablement condamné l'usage des divisions dans le discours, il serait facile de le réfuter par son propre exemple. En effet, ne divise-t-il pas tous ses sermons? Ne le voyons-nous pas diviser en trois points celui qu'il prononça le jour de l'Epiphanie? Et par le goût exquis qui y règne, par la simplicité de pensées, par les couleurs d'une brillante et prophétique imagination, par les mouvements les plus pathétiques et les plus véhéments, ce discours n'est-il pas l'un des plus beaux monuments de l'éloquence chrétienne?

Ainsi rien n'autorise à condamner l'usage des divisions; au contraire, cette méthode procure de précieux avantages soit à l'orateur, soit aux auditeurs. Elle est utile au prédicateur pour aider sa mémoire et surtout pour le diriger dans la composition. Sans doute, s'il a du talent et du goût, il ne se mettra point à la gêne par une multiplicité de divisions qui feraient de son discours un squelette; il envisagera son plan en grand et laissera toujours assez d'espace pour faire jouer les plus puissants ressorts de l'éloquence. Voyez si Bourdaloue et Massillon ont moins de force, de rapidité et de chaleur pour s'être conformés à l'usage? Croit-on que leurs sermons seraient plus éloquents s'ils n'étaient pas divisés? que Massillon, par exemple, aurait mis plus de pathétique, plus de traits sublimes dans le *Petit Carême* ou dans le sermon sur le petit nombre des élus? On n'oserait le soutenir; il ne faut s'en prendre qu'au peu de talent de l'orateur, et non pas aux divisions, s'il ne touche pas. D'ailleurs, on a beau faire, il faut de l'ordre et de la suite dans les idées, de la régularité dans le plan, et l'on ne passe à un second objet que par une liaison naturelle et lorsque le premier a été développé, car les écarts déréglés sont un défaut. Ainsi l'on sera toujours assujetti à un certain plan tracé par la raison, et l'on marquera dans sa tête les principaux intervalles: tout ce qu'on évite, en proscrivant les divisions, c'est d'annoncer ces intervalles; cela vaut-il la peine qu'on s'écarte d'une méthode qui a d'ailleurs tant d'avantages?

En outre, la division n'est pas moins utile à l'auditeur. Elle répand, dit Quintilien, une grande clarté sur tout le corps du discours, elle sert à démêler les questions principales d'avec les questions incidentes qui peuvent les obscurcir, et à faire ressortir les idées mères auxquelles se rattachent tous les détails; elle délasse l'esprit par les repos auxquels elle donne lieu et qui disposent à un renouvellement d'attention. Elle excite l'intérêt par le désir qu'elle inspire de voir comment le plan annoncé sera rempli : enfin, dit saint Charles, c'est un fait d'expérience, que tous conçoivent et retiennent plus aisément un sermon dont les parties sont bien distinctes; sachant où on veut les conduire, ils suivent le discours avec plus de plaisir et en retirent un plus grand fruit.

On voit maintenant sur quels motifs est fondé l'usage des divisions; il reste à savoir si l'on doit les énoncer d'une manière formelle au début du sermon. C'est en quoi Fénelon s'éloigne de l'opinion commune. « Il faut un ordre, dit-il, mais un ordre qui ne soit point promis et découvert dès le commencement. » Malgré l'autorité de ce grand homme, on n'est pas généralement de son avis. « Si les divisions formellement énoncées, dit Blair, donnent au sermon l'air un peu moins oratoire, elle le rendent aussi plus clair, plus facile à comprendre, et, par là même, plus instructif pour la masse des auditeurs, objet principal qu'on ne doit jamais perdre de vue. »

« Il faut, dit saint François de Sales, tenir méthode sur toutes choses. Il n'y a rien qui aide plus le prédicateur, qui rende sa prédication plus utile et qui agrée tant à l'auditeur. J'approuve que la méthode soit claire et manifeste et *nullement cachée*, comme font plusieurs qui pensent que ce soit un grand coup de maître de faire que nul ne connaisse leur méthode. De quoi, je vous prie, sert la méthode, si on ne la voit pas et que l'auditeur ne la connaisse pas? »

Cette opinion est celle d'un grand nombre: elle est fondée en raison, il faut la suivre. L'ordre, pour être annoncé, n'en est pas moins efficace. La méthode moderne, dit M. Vêtu, est plus parfaite que celle d'autrefois; pourvu qu'on suive les règles tracées par les grands maîtres pour faire des divisions naturelles, il n'y a point d'inconvénient de les annoncer. Si l'art doit être caché, il le sera suffisamment dans les détails secondaires, mais il faut toujours annoncer son dessein général.

Enfin, ajoutons que la méthode suivie par les Pères et les anciens orateurs qui propo-

saient leur sujet et le conduisaient jusqu'au bout sans en distinguer les parties, peut et doit même quelquefois être adoptée; par exemple, dans les cas suivants : 1° quand un seul point doit suffire pour tout le sermon, car il est ridicule d'annoncer plusieurs points en se réservant de dire qu'on n'a pas le temps de les traiter. A quoi bon promettre à l'auditeur ce qu'on ne veut pas lui donner? 2° quand la liaison des matières conduit assez l'esprit sans qu'on soit obligé d'annoncer en termes formels le partage du discours; il est même quelquefois utile d'en cacher l'ordre et l'harmonie, comme dans une homélie ou une exhortation; 3° quand le discours doit être très-court, comme un compliment, une allocution, une petite harangue. L'énoncé de la division en ces circonstances nuirait à l'effet, prouverait un esprit minutieux, un cœur froid; mais hors de ces cas, il faut se conformer à la pratique reçue.

§ 2. *Qualités de la division.*

La division doit être simple et naturelle, large et abondante, juste et distincte, courte et progressive, pratique. Développons ces différentes qualités.

1° La division doit être d'abord simple et naturelle. Plusieurs prédicateurs voulant, par un goût désordonné, éviter ce qui est ordinaire et commun, s'efforcent de chercher des plans nouveaux et extraordinaires. Rien n'est plus contraire aux principes de la droite raison. Ils hésitent, marchent sans guide et s'égarent ou ne sont pas entendus. Ne craignons pas de le dire, rien ne doit être plus commun que le plan; on ne saurait trop suivre la route battue; il faut que, dès l'entrée, l'orateur élargisse la voie. Celui qui cherche un plan extraordinaire, au lieu d'un plan naturel et simple, ressemble à un voyageur qui, abandonnant la route publique, prend des sentiers escarpés, de sombres forêts, où, s'épuisant lui-même en pure perte, il fatigue encore ceux qu'il conduit après lui. Mais, dit-on, faire autrement, c'est se confondre avec la foule. Sans doute; et pourquoi la raison est-elle appelée le sens commun ou universel, sinon parce que tous les hommes participent à ce bienfait inestimable? Le plus habile artiste ne travaille-t-il pas sur le même canevas que le plus faible artisan? Les fondements ne se ressemblent-ils pas dans les palais et dans les édifices les plus ordinaires? L'orateur qui s'écarte des routes communes veut couvrir sa faiblesse; qu'il se mette à la portée de tous les regards, et l'on jugera s'il plane au-dessus des autres. Ce n'est pas des idées, c'est de la manière dont il les reçoit que le génie tire sa grandeur. Les mêmes sucs nourrissent le cèdre superbe et l'humble hysope qui croît à ses pieds. La nature n'a qu'une seule loi très-simple; ses prodiges en sont-ils moins étonnants? D'ailleurs, tous ces plans si recherchés rentrent toujours, à l'économie près, dans les plans ordinaires, dont ils ne s'écartent que pour obscurcir le sujet; ainsi la division doit être simple en elle-même, c'est-à-dire qu'il ne faut pas rechercher les plans extraordinaires : les plus communs étant les plus naturels, sont les meilleurs. C'est plus dans la manière de remplir un plan que dans le plan lui-même que se montrent le talent et le génie.

Ajoutons qu'il ne suffit pas que la division d'un discours soit simple en elle-même, mais qu'elle doit l'être surtout dans son énoncé, afin qu'elle fixe bien l'esprit de l'auditeur sur le sujet à traiter, sans l'en distraire par un vain jeu de paroles ou une affectation puérile de langage.

« On doit laisser, dit l'abbé du Jarri, les divisions ou trop brillantes ou trop savantes, car rien n'est plus vicieux dans les discours chrétiens que l'affectation de l'esprit et de la doctrine. Ce n'est pas qu'on puisse faire de beaux sermons sans l'un et sans l'autre, mais on ne saurait trop éviter ce qui peut laisser voir qu'on en veut faire paraître Je me souviens d'avoir autrefois admiré dans ma jeunesse cette division si connue d'un prédicateur célèbre, sur la conversion de la Madeleine : *Elle s'aima, elle aima, elle se fit aimer*. La manière dont l'orateur la traita, donna lieu à un sonnet dont ce vers m'est demeuré :

On n'est point si savant sans être un peu coupable.

« Mon goût est bien changé depuis, et rien ne blesse plus mon oreille qu'une division trop fleurie, surtout dans un sujet où l'austérité du discours doit écarter les images de la vanité en les rappelant, et consacrer tout ce qui est profane.

« Les divisions trop théologiques, et qui marquent une ostentation de science, ne me déplaisent pas moins. J'ai peine à souffrir un prédicateur qui marque un désir de passer pour docte au delà de ce qu'il faut pour traiter solidement son sujet, et qui, dans une division, ne laisse attendre qu'une sécheresse d'école et des raisonnements abstraits à son auditoire. »

Les plans tirés du texte sont rarement naturels. Ils sont la plupart forcés. « Massillon, dit Maury, a calqué la division de son sermon sur la confession, dans lequel on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Evangile; il prend pour texte ce verset de saint Jean : « *Erat multitudo cæcorum, claudorum, et aridorum :* Il y avait « un grand nombre d'aveugles, de boiteux, « et de ceux qui avaient les membres desséchés. » Massillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence aux malades qui étaient rassemblés sur les bords de la piscine de Jérusalem, et il montre l'analogie de ces infirmités corporelles avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. Il y avait des aveugles : défaut de lumière dans l'examen. Il y avait des boiteux : défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes. Il y avait des malades dont les membres étaient desséchés : défaut de douleur dans le repentir.

Cette application est très-ingenieuse sans doute; mais elle est aussi très-recherchée, et le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage, *Consummatum est*, dans son sermon sur la passion, est plus heureux. »

Après un exorde plein de pureté et d'élégance, digne, en un mot, du goût exquis de Massillon; après avoir dit que telles étaient les paroles que recueillirent de la bouche du Sauveur mourant les pieuses femmes et les disciples, qui, à l'obscurcissement du ciel, à l'ébranlement des montagnes, à l'aspect des tombes entr'ouvertes, pouvaient prendre tous ces signes pour l'annonce de la ruine universelle du monde prédite par le Sauveur; après avoir invité les auditeurs à chercher ailleurs le sens de ces mystérieuses paroles, puisqu'il est certain que lorsqu'arrivera la dernière consommation, le Fils de l'homme ne paraîtra plus accablé des opprobres de la croix, mais assis sur une nuée lumineuse, environné de ses anges et précédé par la terreur de sa majesté, il ajoute: 1° que la justice du Père, suspendue par les hosties anciennes, est maintenant pleinement satisfaite par le sang de son Fils; 2° que Jérusalem, en trempant ses mains dans un sang divin, comble la mesure de ses crimes; 3° que Jésus-Christ, en quittant volontairement la vie, consomme l'œuvre de son ardente charité. Par conséquent, ce *consummatum est* renferme trois consommations: de justice dans le Père, de crime dans les hommes, d'amour dans Jésus-Christ. Jamais division ne fut plus conforme au texte et ne résuma mieux l'exorde. Jamais division plus facile, plus élégante, plus ingénieuse.

Rien de plus vain que les divisions symétriques et en trois points, dont chacune se termine en rime et en cadence. Elles étaient en grande vogue du temps de La Bruyère, qui n'a pas peu contribué à les faire abandonner en les tournant en ridicule. (*Voy.* chap. 11, n° 5.) « J'ai entendu quelquefois des gens, dit l'abbé du Jarry, s'applaudir en secret et se complaire dans leur éloquence puérile, en faisant sonner ces riches divisions, répétées en trois ou quatre manières différentes, qui signifiaient la même chose. Quelques auditeurs de mauvais goût, surtout dans les provinces, font consister en cela toute la beauté d'un discours. »

« Loin d'un orateur chrétien, dit Maury, ces plans éblouissants par une singularité sophistique, ou par une antithèse stérile, ou par un paradoxe subtil! Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importants pour mériter d'être remplis, et qui ne présentent qu'une vaine abstraction sans intérêt! Loin surtout ces sous-divisions correspondantes et symétriques entre les deux parties d'un discours, où elles forment une opposition puérile, également indigne et d'un art si noble, et d'un ministère si auguste! Evitez ces défauts brillants, présentez-moi un plan simple et raisonnable. »

Le P. Rapin cite l'exemple d'un prédicateur qui, pour prêcher sur les souffrances, pensait avoir bien rencontré, de montrer dans les deux parties de son discours les souffrances dans les plaisirs, et les plaisirs dans les souffrances. Puis il ajoute. « L'affectation de ces sortes de discours sent si fort la déclamation, qu'on doit l'éviter: cela fait pitié dès qu'on a un peu de bon sens. Ces jeux de paroles ne sont d'ordinaire que de fausses lueurs d'esprit, qui donnent trop à l'imagination, et ne conviennent nullement à la chaire. Dans ces oppositions si recherchées, il y a rarement du solide quoiqu'il y ait du brillant; les parties mêmes se trouvent souvent comprises les unes dans les autres, quand on en fait une exacte discussion. Ce n'est quelquefois qu'une même chose en effet, quoiqu'il y en ait deux en apparence. On affaiblit son sujet par le soin qu'on a de lui donner un tour agréable. Ce n'est pas la manière de saint Chrysostome ni des grands orateurs qui trouvent que les distributions les plus communes, étant les plus naturelles, sont toujours les meilleures. On se méprend fort dès que la réputation de bel esprit entre dans l'usage de l'éloquence qui ne peut réussir que par le naturel tout pur, par la simplicité et par le bon sens.

2° La division doit être large et abondante. « Le plan, dit Maury, doit ouvrir un champ vaste et fécond à l'éloquence. S'il est trop circonscrit, il vous met hors de votre matière, au lieu de vous fixer au centre du sujet. C'est ainsi que Cheminais, séduit par le cliquetis d'une antithèse brillante, se borne, dans son sermon sur l'ambition, à présenter l'ambitieux esclave et l'ambitieux tyran; sans s'apercevoir combien il s'apauvrit en se renfermant dans ces deux coins trop resserrés, où il ne peut plus peindre les sacrifices, les bassesses, les injustices d'un autre genre, que coûte cette malheureuse passion, et tous les étranges mécomptes auxquels ses mauvais calculs livrent ordinairement ses victimes. Il ne faut qu'une erreur pareille dans le plan, erreur qui est l'équivalent d'un mauvais choix de sujet, pour ôter à un discours toute espèce d'intérêt.

« Plus on creuse son plan, plus on étend son sujet. Des rapports qui paraissaient d'abord assez vastes pour présenter la matière du discours dans toute son étendue, forment à peine une sous-division assez riche, quand on sait généraliser et développer ses idées. Il faut éviter ces plans fondés, ou sur des épithètes sans fécondité, qui n'ouvrent aucune route à l'éloquence, ou sur des aperçus sans étendue, plus propres à servir d'épisode que de partage à une solide instruction. Je regarde comme le modèle d'un plan fécond et heureux d'un sermon, et qui ouvre une belle et vaste carrière à la logique, à l'imagination, à l'éloquence de l'orateur, cette division admirable du discours du P. Le Chapelain, pour la profession religieuse de madame la comtesse d'Egmont: « Dans ce « monde distingué qui m'écoute, il est un « monde qui vous condamne, il est un monde

« qui vous plaint, et il est un monde qui vous « regrette. Il est un monde qui vous con- « damne : et c'est un monde injuste que je « dois confondre. Il est un monde qui vous « plaint : et c'est un monde aveugle que je « dois éclairer. Il est un monde qui vous « regrette : et c'est un monde ami de la ver- « tu que je dois consoler. Voilà ce qu'on at- « tend de moi, et ce que vous devez en at- « tendre vous-même. En trois mots, justifier « la sagesse de votre sacrifice aux yeux du « monde injuste qui vous condamne : ce sera « la première partie. Eclairer sur le bonheur « de votre sacrifice le monde aveugle qui vous « plaint : ce sera la seconde partie. Consoler « enfin, autant qu'il est en moi, de l'éternité « de votre sacrifice, le monde raisonnable « et chrétien qui vous regrette : ce sera la « troisième partie. C'est à vous, divin Esprit, « que j'ai recours. Vous êtes l'esprit de force, « l'esprit de lumière, l'esprit de consolation : « j'ai besoin de tous ces dons pour confondre « le monde, pour éclairer le monde, pour « consoler le monde. » Le discours est, pour ainsi dire, fait dès qu'un plan si riche est trouvé. L'orateur qui ne saurait pas le remplir serait incapable de le concevoir. »

En choisissant une division large et féconde, il faut prendre garde de tomber dans un excès qui consiste à embrasser tant de matières qu'on ne fait plus ensuite que de les effleurer pour ne pas passer les bornes qu'on s'est prescrites. Ceci arrive ordinairement à ceux qui prêchent sur de simples analyses ou canevas. La crainte de manquer de matière leur fait embrasser trop d'objets. Ils n'exposent sur chacun que des idées générales et communes, et n'approfondissent rien ; ils ne font, pour ainsi dire, qu'indiquer les matières et donner des aperçus. Sous une apparente abondance sur laquelle ils trouvent moyen de s'excuser, pour ne pas entrer dans le détail, ils ne font que tracer une sorte de croquis ou d'esquisse qui ne produit aucun fruit. Pour éviter cet inconvénient, il faut, après avoir choisi un sujet vaste et une division abondante, examiner les rapports les plus solides et leur donner les développements convenables, laissant les autres sur lesquels on ne doit faire que passer. De cette manière on intéressera les auditeurs et on leur sera utile.

3° La division doit être juste et distincte ; c'est-à-dire qu'elle doit embrasser toute l'étendue du sujet, ni plus ni moins, qu'un point ne doit pas rentrer dans l'autre, que les diverses parties doivent se rapporter à un tout, de manière à former cette unité qui fait goûter la proportion des parties. Lorsque le prédicateur est obligé de retoucher dans une seconde partie ce qu'il a dit dans la première, l'attention se perd, le pathétique rebattu devient froid et sans force. Ce défaut met la confusion dans le discours et expose le prédicateur à s'égarer dans sa marche en retombant dans les mêmes idées. Pour l'éviter, il faut prendre garde d'adopter des partitions qui, au lieu d'être bien tranchées, ne sont que des synonymes, ou qui, par trop de généralité, peuvent se comprendre. Si l'on demande quel est l'auteur qui peut offrir les plus parfaits modèles de divisions par rapport à cette règle, il faut nommer Bourdaloue. Après une longue méditation de son sujet, Bourdaloue en fait une division si juste, que, dans ses deux ou trois points, il vous est impossible de distinguer autant de vérités séparées ; vous êtes forcé, au contraire, d'avouer que chacun d'eux est la dérivation la plus naturelle d'une même pensée vraie, lumineuse, sublime. Ouvrez au hasard l'un de ses volumes, et vous vous convaincrez de la vérité de cette assertion : tout le monde connaît la belle division du sermon sur la récompense des saints.

On peut aussi proposer pour modèle de bonnes divisions celles des sermons de l'abbé Richard. « Les jeunes orateurs y apprendront à bien tracer le plan d'un discours et à en coordonner sagement toutes les parties ; de sorte que non-seulement les divisions soient simples, faciles à retenir, et naissent comme naturellement du sujet, mais encore que les preuves des unes ne rentrent pas dans celles des autres ; qu'elles soient toutes réfléchies et approfondies, rangées dans l'ordre qui leur convient pour produire plus d'effet, s'appuyant et se fortifiant mutuellement par une correspondance qui n'échappe pas à l'auditoire et captive de plus en plus son attention. On voit que l'abbé Richard a longtemps médité un sujet avant de le développer, comme il doit l'être dans un bon sermon. Il ne cherche pas, dans ses divisions générales, à faire montre de profondeur ou de sagacité : elles sont presque toutes simples et communes. Il est encore plus éloigné de multiplier les subdivisions, dont le grand nombre fatigue l'auditeur, embrouille ou dessèche le discours. Il ne s'applique pas à dire des choses nouvelles ou curieuses, qui récréent ou plutôt distraient l'esprit, et affament, pour ainsi dire, le cœur ; mais à faire valoir d'une manière toute nouvelle les richesses que fournit le sujet, à élaguer tout ce qui est inutile, à former d'une suite de vérités bien exposées, bien prouvées, bien liées les unes avec les autres, un ensemble régulier qui produit la conviction. »

4° La division doit être courte et progressive. On ne doit mettre ordinairement que deux parties dans le discours, rarement trois, jamais quatre. Quand on divise trop, les parties n'ont pas assez d'étendue et on ne fait qu'effleurer les matières, ou, si on les traite plus amplement, on est trop long et on fatigue l'auditoire. Il ne faut pas se laisser séduire par l'usage de rapporter certains sujets à trois points ordinaires, comme la foi, l'espérance et la charité, ou d'autres divisions semblables qui paraissent naturelles et qui entraînent ordinairement au delà des bornes. Il est facile de trouver une division en deux membres principaux auxquels toutes les preuves peuvent se rapporter.

5° La division doit être progressive. « Il importe beaucoup, dit Maury, d'observer

dans la distribution du plan une gradation marquée, pour assurer, ou plutôt pour augmenter toujours l'intérêt des faits, la progression des preuves, la force du raisonnement et la véhémence des mouvements oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un sermon égales en beauté, parce qu'elles n'offrent presque jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'orateur. Mais la seconde, si le sujet s'y prête, doit l'emporter sur la première : c'est la méthode de nos grands maîtres. »

Il est manifeste que l'éloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever ; c'est donc au second membre de la division, habilement combiné pour distribuer avec art l'intérêt progressif du sujet, qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes et les sentiments les plus pathétiques. La marche de Cicéron, dont les plans sont très-nets et très-oratoires dans toutes ses harangues, quoiqu'il les énonce rarement dans l'exorde, sa marche, dis-je, est très-favorable à l'accroissement de ses preuves, et l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux efforts, à mesure qu'il avance dans les difficultés de sa matière. Ouvrez ses plaidoyers : il nie d'abord le fait qu'on lui oppose, et ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourrait rien conclure contre son client. J'avoue qu'il est très-rare de pouvoir suivre cette marche didactique dans nos chaires, où les discussions morales ne sont jamais problématiques, et où la conscience, qui ne ment jamais, ne saurait contester la vérité à ses remords. Bourdaloue cependant oppose souvent cette logique pressante aux excuses ou aux prétextes de la faiblesse et de la mauvaise foi. Plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

Fénelon la recommande comme une règle essentielle. Pour toucher, il veut qu'on mette chaque vérité dans sa place, et qu'on les enchaîne tellement, que les premières préparent aux secondes, que les secondes soutiennent les premières, et que le discours aille toujours en croissant, jusqu'à ce que l'auditeur sente le poids et la force de la vérité.

Il doit y avoir du progrès, non-seulement dans l'intérêt des objets, mais aussi dans la lumière qui les montre à l'intelligence. Faisons sentir cette vérité en rappelant une comparaison que nous avons déjà employée. Le soleil qui doit nous éclairer, ainsi que les objets qui nous environnent, ne se montre pas d'abord à nos yeux. Il est annoncé par l'aurore avant de paraître sur l'horizon. Il se fait pressentir avant de se rendre visible. Il se lève enfin et lance ses rayons au loin comme des traits de feu. La nuit s'enfuit et les différents objets de la nature sortent des ténèbres. L'astre du jour monte enfin peu à peu, répandant par degrés la lumière et la chaleur, jusqu'à ce qu'il domine entièrement et qu'il fasse sentir sa présence dans les plus sombres réduits. De même, il faut que l'orateur, dès l'exorde, présente d'abord l'idée principale, qu'on sente qu'elle va tout éclairer, quoiqu'elle ne soit pas encore toute développée. Il faut qu'à mesure qu'il entre en matière, tout s'explique, tout s'éclaircisse, et que la lumière de la vérité aussi bien que la chaleur des passions honnêtes et vertueuses aillent toujours en croissant comme l'astre du jour, avec cette différence qu'il ne faut pas décliner lorsqu'on est arrivé au midi.

Ainsi l'ordre des membres de la division sera progressif de deux manières : 1° si chaque point fait marcher graduellement le développement de la pensée mère du discours, découvre à l'auditeur un horizon de plus en plus vaste, l'introduit peu à peu dans les entrailles les plus internes de la matière et le mène insensiblement vers le terme. 2° De même que l'ordre des points doit être progressif dans la sphère des connaissances, il doit l'être aussi dans celle des passions : de telle sorte que chaque point fournisse les moyens d'exciter des émotions plus vives que celui qui l'a précédé. Comme exemple de la première manière nous pouvons citer le sermon de Bourdaloue pour le 3ᵉ dimanche après Pâques. Ce discours roule sur les divertissements du monde, il a pour texte ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous le dis en vérité, vous pleurerez, vous serez dans l'affliction, et le monde se réjouira* (*Joan.* XVI), et le dessein est tout entier renfermé dans la division suivante. La plupart des divertissements du monde doivent être condamnés, 1° parce qu'ils sont presque tous ou impurs ou illicites dans leur nature ; 2° parce qu'ils sont excessifs dans leur étendue ; 3° parce qu'ils sont scandaleux dans leurs effets. On voit par cette division que la marche du discours est celle même de la raison, chaque point nous introduisant graduellement dans le sujet et nous rapprochant peu à peu du but. Le même orateur nous offre un exemple de la seconde manière dans la division déjà citée, où il dit que la récompense réservée aux élus est *sûre*, *pleine*, *éternelle*. De tels caractères ayant sur le cœur de l'homme une force graduelle et progressive, fournissent à l'orateur le moyen d'échauffer par degrés l'âme de ses auditeurs, afin de les gagner tout à fait.

6° La division doit, autant que possible, être pratique. Elle intéresse toujours plus que celle qui se borne à la théorie. La pratique est l'essentiel, et c'est toujours à elle qu'il en faut venir quand l'on veut être solide. Si, par exemple, on parle du salut, il ne faut pas se borner à en montrer l'importance et la nécessité, il faut indiquer aussi comment on doit y travailler. De même, quand on traite d'une vertu, il faut, dans la première partie, exposer les motifs de la pratiquer, et dans la seconde, montrer comment elle doit l'être et en indiquer les divers degrés.

§ 3. *Sources des divisions.*

La division peut se tirer de cinq sources : 1° *Du fond du sujet.* « Si nous considérons la mort en elle-même, nous remarquerons

qu'elle est inévitable, toujours présente et sans espérance de retour. Elle est inévitable, il faut donc s'y disposer nécessairement : elle est présente, il faut donc s'y disposer au plus tôt : elle est sans espérance de retour, il faut donc s'y disposer avec tout le soin possible. » — 2° *Des effets.* « La mauvaise conscience a deux effets bien remarquables : elle empêche de jouir des biens de cette vie et fait souffrir d'avance tous les maux de l'autre. » — 3° *Des causes.* « Nos prières sont infructueuses, ou parce que nous ne demandons pas ce qu'il faut, ou parce que nous ne demandons pas comme il faut. » — 4° *Des circonstances.* « Dans le grand jour du jugement dernier le pécheur se connaîtra et il sera connu, le pécheur montré à lui-même, le pécheur montré à toutes les créatures. » — 5° *Des propriétés du sujet.* « La sainte Eucharistie est un pain de vie et de force : un pain de vie pour nous nourrir, un pain de force pour nous fortifier. »

Au reste, nous terminerons par un avis important sur la vraie manière de trouver la division qui convient le mieux à un sujet. C'est ici le secret de l'art.

La division n'est pas la chose à laquelle on doive penser d'abord, quand on veut composer un discours. Il ne faut s'en occuper qu'après avoir étudié sa matière et l'avoir considérée dans toute son étendue. Alors la division se présente d'elle-même, et elle est toujours naturelle. Les grands maîtres non-seulement étudiaient leur sujet avant de le diviser, mais ils jetaient sur le papier leurs pensées, ou du moins ils prenaient des notes. Ils ne s'occupaient du plan qu'après ces opérations préliminaires. Cette marche est dans l'ordre. C'était la méthode de Bourdaloue. Il ne faut pas faire sortir les matières du plan, mais tirer le plan des matières qu'on a sous les yeux.

Voy. *Pastoral de Limoges*, p. 505 ; Grenade, t. I, p. 389, 405 ; Papon, p. 120 ; Andrieux, p. 92, 240 ; Arnaud, 317 ; Girard, 118 ; Gibert, 625 ; Gaichiez, 100 ; Maury, 592 ; Audisio, t. I, p. 114 ; Vêtu, t. I, p. 447 ; t. III, p. 572 ; Marmontel, t. III, p. 190 ; Dupanloup, XL ; Fénelon, 5, 53 ; Crevier, t. I, p. 277, 325 ; Blair, t. II, p. 145 ; Besplas, 69 ; du Jarry, p. 267 ; Albert, 72 ; Colin, 72 ; Géruzez, 97 ; Leclerc, 90 ; Drioux, 105 ; Gisbert, 84 ; Hamon, 454.

DOGME. — On peut rapporter les différents objets de la prédication à deux principaux, qui sont le dogme et la morale, ou, en d'autres termes, les vérités et les devoirs de la religion. Les autres objets y sont renfermés ; les sacrements, par exemple, comprennent des vérités à enseigner et des obligations à faire connaître. Il en est de même du texte de l'Ecriture sainte qu'on explique. Il se rapporte au dogme ou à la morale. Les articles de discipline ecclésiastique y sont aussi compris, et toute la tradition. Les panégyriques et les oraisons funèbres sont des modèles qu'on met sous les yeux, ou de grandes leçons de morale qu'on donne.

Faut-il traiter le dogme dans la prédication ? Cette question surprendrait s'il n'était pas ordinaire d'entendre aujourd'hui grand nombre de gens nous dire hardiment qu'il faut laisser le *dogme* aux écoles, et s'appliquer surtout à prêcher la *morale :* maxime dangereuse, dans un temps surtout où l'on ne place la morale avant tout que pour laisser la religion de côté ; maxime dont il est trop facile d'abuser, et qui n'est propre qu'à énerver la sainte vigueur et la majesté vénérable du ministère évangélique. Les prédicateurs qui la mettent en pratique prêchent la morale ; mais ce n'est point la morale de l'Evangile. C'est une morale tout humaine, une morale qui, détachée des mystères dont elle tient sa sanction et sa consécration, n'est plus qu'une triste philanthropie sans vie comme sans autorité, plus propre à attiédir le cœur qu'à l'épurer et à le nourrir. Or, comment être riche en beautés et en grands mouvements avec des sujets si pauvres ? Ce n'est point ainsi qu'on peut étendre l'empire de la parole et le domaine de l'élocution ; ce n'est point ainsi que pensaient les illustres fondateurs de la chaire française ; ce n'est point ainsi que pensait Bossuet, quand il disait : « On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. » Ils prêchaient donc la morale, mais il se gardaient bien de s'y borner, et de croire qu'ils pouvaient laisser le dogme, qu'on ne doit point confondre avec les discussions dogmatiques, et moins encore avec les subtilités de l'école. Ils croyaient sans doute que, si l'orateur qui s'attacherait seulement au dogme manquerait son but, celui qui s'astreindrait uniquement à la morale ne le manquerait pas moins ; que c'est, pour ainsi dire, sur ces deux pivots que doit rouler tout l'enseignement chrétien ; que dans cet heureux mélange réside tout son secret, parce qu'en même temps que la morale peut dépouiller le dogme d'une certaine sécheresse qui semble lui appartenir, le dogme communique à la morale ce nerf qu'elle n'a point par elle-même, et je ne sais quelle majesté qui la rend plus auguste, plus imposante et plus sainte.

Aussi, est-ce dans la région sublime des mystères que l'on a vu planer les aigles de la chaire. C'est dans ces vastes réservoirs qu'ils ont puisé les eaux abondantes de l'éloquence sacrée ; c'est en entrant, comme le grand prêtre, dans le saint des saints, qu'ils en rapportaient des oracles qui, sortis de ce sanctuaire, n'en paraissaient que plus vénérables. Jamais Bourdaloue et Massillon n'ont brillé davantage que dans ce genre de sermons ; et, si l'un n'a rien fait de mieux que sa *Passion* si renommée, l'autre n'a rien produit de plus éloquent que son sermon *sur la Divinité de Jésus-Christ.* Bossuet n'est jamais plus admirable, même comme orateur, que quand il s'enfonce dans les profondeurs dogmatiques. Partout il ramène les vérités morales aux vérités mystérieuses, et il sait

les enchaîner de telle sorte, qu'elles se fortifient réciproquement et se font ressortir les unes par les autres. On admire jusque dans ses *Oraisons funèbres* ce noble accord de la doctrine et de l'éloquence. On voit qu'il veut *entrer dans les puissances du Seigneur* (*Ps.* LXX, 15), tant il était porté au grand ! tant son génie, qui avait besoin de l'infini, aimait à se perdre dans l'immensité, et se trouvait trop resserré dans les limites de la morale humaine ! tant il est vrai que le champ dogmatique, où les orateurs médiocres croient ne rencontrer que des épines et des ronces, produit néanmoins, pour ceux qui savent le défricher, des fruits abondants dont s'alimente le génie !

C'est donc pour avoir abandonné la partie doctrinale et mystérieuse, et s'être trop attachés à la partie morale et humaine, que quelques prédicateurs modernes n'ont pas moins trahi leurs propres intérêts que ceux de leurs auditeurs. Ils ont payé une espèce de tribut au genre de leur siècle, en substituant aux magnificences de la révélation les *pompons* de leur rhétorique : par là ils ont manqué le vrai but de l'instruction chrétienne, celui d'enrichir la morale par le dogme, et le dogme par la morale ; et, se privant ainsi de la force de leurs sujets, ils ont perdu ou affaibli celle de leurs talents.

Et voilà d'où vient, pour le dire en passant, l'incontestable supériorité des prédicateurs catholiques sur les prédicateurs protestants. C'est que ceux-ci puisent presque tous leurs discours dans une raison toute nue, qui semble s'effaroucher de tout ce qui est dogme, et repousser tout ce qui est mystère. Les sujets qu'ils traitent ordinairement, ne différant guère des traités de Sénèque et de Cicéron, paraissent plus faits pour des littérateurs que pour des prédicateurs. L'autorité des saints Pères, qu'ils affectent de mépriser, parce qu'ils ont intérêt de la méconnaître, n'est rien pour eux ; et, rougissant de citer ces grands maîtres d'éloquence comme de vertu, ils se privent ainsi de cette manne, véritablement nourricière, qui renferme, dit Bossuet, *la première séve du christianisme*. En dédaignant de creuser cette mine féconde, où les prédicateurs catholiques puisent de si grandes ressources pour leurs talents, ils se trouvent réduits à leur propre force, et sont ainsi beaucoup moins éloquents, parce qu'ils emploient moins les matières propres à allumer le feu de l'éloquence et à donner, pour ainsi dire, une plus grande ampleur au génie de la parole. De là cette froideur continue, cette absence de toute onction et de tout pathétique, sans lesquels il n'y a point d'orateur : témoin Saurin, à qui, pour être un prédicateur du premier ordre, il n'a manqué que d'être catholique, et d'avoir été élevé à l'école de Bossuet et de Bourdaloue.

Il ne faut jamais avancer des propositions douteuses et sur lesquelles les théologiens sont partagés. Ce qu'on expose au public doit être clair et certain. Les prédicateurs doivent donc bannir de leurs sermons tout ce qui n'est qu'opinion. « Souvent, dit Besplas, pour faire parade de science, par un zèle indiscret, enfin par erreur, ils confondent ce qu'il est libre de croire avec le dogme même ; ou au moins ils les avoisinent si fort, que l'auditeur le plus éclairé en voit à peine la différence. C'est nuire aux intérêts les plus chers de la religion, s'écarter de son esprit, priver de ses fonctions sacrées la raison dont les droits découlent de la sagesse, ou la raison éternelle de Dieu. *Que votre foi soit raisonnable*, dit saint Paul. Ainsi on ne doit jamais traiter en chaire des points trop délicats ; le sort et la nature des peines des enfants morts sans baptême, les droits des souverains dans les matières mixtes, la manière dont Jésus-Christ, réellement présent sur nos autels, existe dans l'Eucharistie, les jugements impénétrables de Dieu sur les infidèles, etc. Laissez ces vérités formidables dans l'abîme où Dieu les a ensevelies. Il est vrai que rien n'est plus embarrassant, pour l'homme éclairé, que de bien séparer le point de foi de la croyance même ; le certain, du probable ; le dogme précis, de ce qui est seulement révélé ; enfin les différentes sortes de traditions. Mais c'est justement ici que le prédicateur fera paraître plus de sagesse. »

Nous rappellerons ici aux prédicateurs qu'ils doivent, dans les choses nécessaires, c'est-à-dire dans les articles de foi, n'avoir qu'une même manière de voir, laisser à chacun sa liberté pour les simples opinions, et être animés envers tous des mêmes sentiments de charité. C'est ce qui est exprimé dans cette belle maxime de saint Augustin, que les orateurs chrétiens, aussi bien que les théologiens, devraient sans cesse avoir devant les yeux : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

L'enseignement du dogme précède nécessairement celui de la morale ; ne faut-il pas creuser et asseoir ses fondations avant d'élever l'édifice destiné à reposer sur elles ? Le dogme engendre la morale, ou du moins lui fournit sa base. C'est particulièrement quand une paroisse est infidèle et irréligieuse qu'il convient d'insister sur ces points fondamentaux, tels que l'immortalité de l'âme, l'existence de l'enfer, la divinité de la confession, etc. L'impiété populaire s'acharnant à combattre ces grandes vérités, c'est pour tous les pasteurs un puissant motif de les enraciner profondément dans les âmes. Il en sera de même des articles révélés dont la connaissance explicite est nécessaire de nécessité de moyen. Si, au contraire, la masse est croyante, il vaut mieux prêcher les devoirs et les vertus que dogmatiser et controverser, parce qu'alors la foi se trouve plutôt attaquée par la corruption des mœurs que par le libertinage de l'esprit.

Voyons maintenant quelles sont les règles qu'il faut suivre dans l'exposé dogmatique des vérités chrétiennes.

1re Règle. — Le prédicateur, dit M. Hamon, en établissant ces vérités dans les au-

ditoires catholiques ordinaires, ne doit pas paraître soupçonner qu'il y ait, parmi ceux auxquels il parle, des esprits capables de douter de la vérité qu'il propose. La raison en est, 1° que ceux qui ne croient pas ne viennent guère à l'église, et ainsi le reproche n'irait point à son adresse. 2° Il est dans presque tous les auditoires beaucoup d'âmes simples, qui pensent que tout le monde croit comme elles, qu'aucun homme sensé ne peut douter de la religion ; et cette pensée est dans leur esprit comme la preuve fondamentale de leur foi, ou plutôt elle en est le charme. Si vous leur dites qu'il y a des gens qui ne croient pas, vous leur ôtez ce charme pieux, vous les scandalisez, vous leur proposez un exemple de doute qu'ils croyaient impossible, vous ébranlez leur foi.

2ᵉ Règle. — Il ne faut point dire ouvertement à ses auditeurs qu'on entreprend de leur prouver telle vérité ; mais il faut dissimuler son dessein sous une forme de langage qui donne lieu cependant de présenter toutes les preuves. En effet, ou les auditeurs auxquels on s'adresse sont des âmes simples, dont la foi pleine de candeur ne soupçonne pas même la possibilité du doute en matière de dogme, ou ce sont des personnes qui ne croient pas. Dans le premier cas, celui qui leur dirait : Je viens vous prouver telle chose, ferait naître dans leur esprit ce soupçon : *Mais cette vérité est donc matière à controverse ? il est donc possible d'en douter ou de ne pas la croire ?* et ce soupçon serait un scandale pour plusieurs. Dans le second cas, ces attaques de front portées à l'erreur effaroucheraient les esprits, les mettraient en garde et comme en défiance contre le prédicateur, en faisant redouter à leur amour-propre l'humiliation d'être vaincu dans le combat ; et alors ils n'écouteraient plus que dans un esprit de contestation, avec le désir bien prononcé de trouver en défaut l'agresseur de leurs doctrines. Aussi saint François de Sales, dont le jugement en cette matière a tant de poids, puisque cet apôtre de la douceur a converti tant d'hérétiques, assure que jamais ces attaques directes ne lui ont réussi : sa méthode était d'exposer simplement et clairement les vérités de la foi dans leur majestueuse beauté, sans aucun mot qui sentît la controverse ; et c'est ainsi que nous devons faire nous-mêmes. Je suppose donc que je veuille prouver l'existence de Dieu, je ne dirai pas : Je viens vous prouver qu'il y a un Dieu ; mais je dirai, par exemple : « Comment pouvons-nous vivre dans un si grand oubli de Dieu, et penser si rarement à lui ? Tout nous en parle dans la nature : si je considère les cieux, etc... ; si je considère la terre, etc... ; si je me considère moi-même, etc... L'enfant qui voit une maison se dit qu'il y a une intelligence qui a présidé à sa construction, une main qui a élevé ses pierres ; et nous, nous voyons l'univers, etc... ; et nous ne pensons pas, etc... ; et nous n'admirons pas, etc.. » Si encore je veux prouver la présence réelle, je ne dirai pas : Je viens vous prouver que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie ; mais je dirai : « Jésus-Christ, mes frères, nous a témoigné un amour infini dans l'institution de ce sacrement ; car on juge de l'amour d'une personne par la grandeur et l'excellence du don qu'elle fait à la personne aimée : or, Jésus-Christ nous fait dans ce sacrement le don le plus excellent et le plus magnifique ; car ce n'est pas une figure, un mémorial de sa personne qu'il nous y donne, c'est sa personne adorable tout entière, comme le prouvent ces paroles : *Ceci est mon corps*, etc... » Et ainsi l'auditeur, me croyant tout occupé à faire ressortir l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, lorsque, par le fait, je serai occupé à lui prouver la présence réelle, sentira tout à la fois et son cœur touché et son esprit convaincu.

3ᵉ Règle. — Il faut présenter les preuves par forme de développement et d'exposition de la vérité qu'on veut établir, en y évitant tout ce qui ressemble à l'argumentation et à la controverse. Cette règle est fondée sur la même raison que la précédente, et l'exemple déjà cité servira à l'éclaircir : ainsi, au lieu d'argumenter sur le sens à donner à ces paroles, *ceci est mon corps*, au lieu de dire que ce sens est encore confirmé par les Pères, je développerai ma preuve comme si je ne voulais que faire ressortir l'amour de Jésus pour nous. « Voyez, dirai-je, avec quelle clarté son amour s'exprime, etc... » Aussi les Pères, commentant ces paroles, sont-ils dans l'admiration d'un tel excès d'amour. « O miracle ! ô amour ! s'écrie saint Chrysostome, celui qui est assis à la droite du Père est en même temps entre les mains des prêtres, etc... » Et après cela je conclurai non pas : Donc Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, mais : Donc il nous témoigne dans ce sacrement un amour infini. Cette méthode a l'avantage de parler à la fois à l'esprit et au cœur ; et quand le cœur est touché, l'esprit ne songe pas à disputer.

4ᵉ Règle. — Il faut être très-sévère dans le choix de ses preuves, très-clair et très-logique dans leur exposé. Nous renvoyons, pour l'explication de cette règle, à ce que nous dirons à l'article Preuves.

5ᵉ Règle. — Il ne faut point se proposer les objections, ni paraître supposer qu'il y en ait à faire contre la vérité qu'on traite ; mais il faut donner des explications qui les résolvent en les prévenant, et si l'objection se tire d'un texte de l'Ecriture ou des Pères, apporter le texte lui-même en preuve de la vérité qu'on établit. La raison de cette règle, c'est qu'il est presque toujours dangereux de proposer des objections, soit pour le motif indiqué dans les règles précédentes, soit parce que l'auditeur, fort attentif à l'objection, est souvent distrait à la réponse, soit enfin parce que l'objection produit dans l'esprit une prévention défavorable qui cherche à trouver la réponse en défaut ; et, d'un autre côté, la méthode que nous indiquons a cet avantage, qu'elle détruit l'objection

dans ceux qui la connaissent, et met en état d'y répondre ceux qui ne la connaissent pas, tout en les laissant dans l'heureuse simplicité de leur ignorance. Si donc je veux réfuter l'objection que les protestants tirent contre la présence réelle de ce passage de l'Evangile : *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam*, je ne présenterai pas ce texte comme formant une difficulté ; mais je dirai, en continuant l'exposé de la doctrine catholique : « L'esprit de la divinité vivifie la chair sacrée du Sauveur, qui, par elle seule et sans son union avec le Verbe, ne pourrait répandre la grâce dans les âmes. » Ou bien encore, en suivant l'interprétation de saint Augustin : « Oh ! combien était grossier et indigne de la majesté de ce mystère le sentiment des Capharnaïtes, qui croyaient que Jésus-Christ couperait sa chair en morceaux sanglants pour la donner à manger ! Que la croyance catholique est plus belle, plus digne de Dieu et de l'homme ! C'est la seule que Notre-Seigneur approuve, puisqu'il dit que le sens grossier et charnel des Capharnaïtes ne sert de rien : *Caro non prodest quidquam.* » On voit que par là cette parole, qui était une objection, devient une preuve ; et ainsi on déguise la controverse tout en la traitant. Telle était la méthode de saint François de Sales ; et la conversion de tant de milliers d'hérétiques, qui en a été l'heureux effet, en démontre l'excellence ; telle était aussi la doctrine de Fénelon : « Je voudrais, dit-il dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'un prédicateur, en montrant l'origine et l'établissement de la religion, détruisît les objections des libertins, sans entreprendre ouvertement de les attaquer, de peur de scandaliser les simples fidèles. »

6ᵉ Règle. — Il faut ajouter aux preuves toutes les considérations propres à faire ressortir là beauté, la majesté et la sainteté de la doctrine chrétienne sur le point en question, et montrer combien le dogme catholique est convenable à la bonté de Dieu, à sa miséricorde, à sa sagesse et à tous ses attributs. Des preuves sèches trouveraient souvent l'esprit prévenu contre des dogmes difficiles à croire, ou qui ont pour conséquences des préceptes pénibles ; mais si ces dogmes lui apparaissent dignes d'admiration et d'amour, il éprouve pour eux, au contraire, des préventions favorables qui lui en font accueillir les preuves avec joie et bonheur. Ainsi, par exemple, si, ayant à démontrer l'institution divine de la confession, je me borne à donner sèchement mes preuves, l'orgueil, contristé de l'humiliation qu'on lui impose, cherchera des prétextes, des objections et des difficultés pour ne pas se rendre ; mais si je lui montre dans cette institution la miséricorde infinie de Dieu, qui ne demande au coupable que l'aveu de ses fautes pour les lui pardonner, quelque nombreuses, quelque énormes qu'elles soient ; si je lui fais voir dans ce sacrement un chef-d'œuvre de la sagesse divine, frein des passions, garantie de la morale, source des sages conseils, moyen de prévenir ou de réparer tous les torts, repos et bonheur des consciences ; dès lors il est gagné, il trouve que Dieu a bien fait, et croit déjà à moitié au dogme si beau, si consolant, avant même que je lui en aie donné les preuves ; il m'écoute avec désir de croire, et bientôt il croit. Aussi les controversistes qui ont ramené le plus d'hérétiques au giron de l'Eglise ont-ils tous suivi cette marche ; et telle était encore la méthode de saint Thomas d'Aquin, lequel s'attache, dans presque tous les sujets qu'il traite, à faire voir combien la vérité qu'il établit est digne de Dieu et des hommes. Les prédicateurs ne sauraient mieux faire ; qu'ils commencent toujours par faire admirer et aimer d'avance à l'auditeur la vérité qu'ils veulent lui démontrer ; cette disposition le rendra plus propre à servir et à goûter les preuves.

7ᵉ Règle. — Si l'on croit, d'après les circonstances, devoir parler de ceux qui ne partagent pas notre croyance sur le point en question, il faut toujours en parler avec charité et douceur, sans se permettre la moindre parole qui puisse les offenser. Les apostrophes insultantes, les invectives et les reproches, les paroles piquantes, les défis de répondre portés aux adversaires, ne peuvent être bénis de Dieu, parce qu'il y entre toujours beaucoup d'orgueil et point de charité. Ajoutez à cela que nos adversaires ne peuvent être que révoltés et aigris par ce genre ; cela seul serait un obstacle à leur retour, s'ils en avaient la pensée. « Jamais, disait saint Vincent de Paul, je n'ai ni vu, ni entendu dire qu'aucun hérétique eût été converti autrement que par la douceur et l'humilité. » Et le retour de tous les incrédules, comme de tous les pécheurs, est aux mêmes conditions. Pour les ramener, il faut chercher à les gagner et non à les confondre, se montrer à eux, non comme un adversaire qui veut remporter la victoire, mais comme un père qui les aime, et ne cherche à les éclairer que parce qu'il les aime. Il faut se souvenir qu'il est au fond de toutes les âmes un orgueil secret qui prévient contre la vérité que les autres nous découvrent, que cet orgueil demande d'être ménagé ; et, en conséquence, il ne suffit pas de leur présenter la vérité catholique avec cette clarté qui dissipe, comme la fumée, tous les sophismes de l'erreur ; il faut encore accompagner cet enseignement de l'esprit de charité et de douceur.

8ᵉ Règle. — Après avoir exposé les preuves, il faut toujours déduire des affections pieuses, et tirer quelques conséquences pratiques propres à rendre les auditeurs meilleurs. Ces affections servent merveilleusement à la persuasion, et gravent la vérité non-seulement dans l'esprit, mais dans le cœur, siége de la foi qui justifie : *Corde creditur ad justitiam.* D'ailleurs, toute vérité religieuse ayant pour conséquence des obligations à remplir, le prédicateur s'arrêterait en chemin s'il ne menait ses auditeurs jusque-là. Eclairer l'entendement n'est qu'un

moyen pour déterminer la volonté à mieux vivre ; et c'est perdre, au moins en grande partie, le fruit de son discours, que de ne pas conclure par une exhortation pressante à la réforme des mœurs, à la pratique des vertus.

Voy. Hamon, 374 ; *Pastoral de Limoges*, 355 ; Vêtu, t. I, p. 98 ; t. III, p. 496.

DOUCEUR. — Il y a une certaine douceur, une suavité de style que l'orateur chrétien doit répandre dans toutes les parties de son discours. Avez-vous à instruire, instruisez avec douceur. Avez-vous à reprendre, à invectiver, reprenez et invectivez avec douceur. Dans les endroits de votre discours où vous serez le plus véhément, le plus emporté, le plus foudroyant, le plus tonnant, ne laissez pas d'être doux ; la force, la véhémence, l'emportement, les foudres même de l'éloquence, n'ont rien d'incompatible avec la douceur. C'est même du sein de la douceur qu'elle doit tenir sa principale force.

Mais quelle est cette douceur que saint Augustin appelle une douceur favorable et salutaire à l'éloquence ? Consiste-t-elle précisément à plaire à l'esprit, ou à former autour des oreilles de l'auditeur une espèce de doux concert, par un harmonieux arrangement de paroles et par une molle délicatesse d'expressions et de pensées ? Loin de vos discours cette espèce de douceur, qui n'est bonne qu'à chatouiller l'oreille, qu'à flatter l'esprit. Elle est toujours pernicieuse, toujours fatale à l'éloquence, puisqu'elle est un obstacle à persuader, à toucher et à convertir. Quelle est donc cette douceur de discours persuasive, touchante et victorieuse ? Ce n'est, à vrai dire, autre chose que le tissu même du discours, dont toutes les pensées, tous les sentiments, tous les tours, toutes les expressions, tous les termes partent d'un cœur plein de zèle, de charité et de tendresse pour l'auditeur, dont il veut sincèrement la conversion et le salut. Quand un prédicateur, habile d'ailleurs et éclairé, compose ses sermons, et qu'il a le cœur touché et pénétré de la sorte, il ne manque jamais de leur donner ce caractère de douceur qui s'insinue jusqu'au fond de l'âme, et que le cœur de l'auditeur à son tour sait sentir et goûter parfaitement bien ; car là toute rudesse, toute aigreur, toute amertume de style en est bannie : défauts qui viennent à la vérité quelquefois d'un esprit grossier et féroce, mais plus souvent encore d'un cœur sec, dur et insensible.

Deux fameux orateurs de l'antiquité se sont distingués par une grande douceur de style, mais d'un caractère différent. La douceur de l'un avait quelque chose de tendre, de mou, de délicat : c'était une douceur qui flattait l'esprit, et se répandait sur les sens bien plus qu'elle ne pénétrait dans la substance de l'âme : l'orateur plaisait plus qu'il n'enflammait ; et lorsque vous l'aviez entendu, il ne vous en restait autre chose que le souvenir d'une éloquence polie et agréable. La douceur de l'autre était mâle, vive et piquante, et avec le plaisir et l'agrément que vous aviez eu à l'entendre, il vous laissait dans l'âme je ne sais quels aiguillons qui vous poussaient où il avait dessein de vous conduire. Athènes fut charmée du premier, mais Athènes encore jeune et presque naissante, et elle admira le second. Il n'est pas malaisé de juger de ces deux espèces de douceur laquelle convient le mieux au style de l'orateur chrétien.

Cette douceur si favorable et si salutaire à l'éloquence, ne la sent-on pas, et ne la goûte-t-on pas dans saint Chrysostome, pour si peu de goût et de sentiment qu'on ait dans l'âme ? « Vous me demandez, mes frères (il veut porter ses auditeurs à l'union et à la paix), vous me demandez qui serait assez malheureux pour refuser d'avoir Jésus-Christ au milieu de soi ? Je vous réponds que c'est vous-mêmes, puisque nous le chassons du milieu de nous par nos disputes et nos querelles. Où sont ces querelles ? répliquez-vous. Nous voici tous paisiblement dans cette église ; nous vous écoutons dans un grand silence, nous applaudissons d'un commun consentement à notre pasteur qui nous parle, et vous dites que nous nous faisons la guerre. Il est vrai, je vous vois tous paisibles dans cette église et sous un même pasteur ; mais ce qui m'afflige, c'est qu'ayant tant de choses qui devraient nous unir ensemble, nous sommes néanmoins si divisés. Pendant que vous êtes ici, tout est en paix ; mais aussitôt que vous sortirez de cette église, on verra l'un accuser son frère, l'autre lui faire violence ; l'un sécher d'envie, l'autre possédé par l'avarice ; l'un transporté d'un amour impur, l'autre attentif à inventer mille artifices : si l'on pouvait pour un moment voir ce qui se passe dans nos âmes, vous reconnaîtriez que, malgré cette paix qui paraît ici, ce que je dis n'est que trop vrai. Quel remède à cela ? direz-vous. Cet homme à qui j'ai affaire est d'une humeur fâcheuse et bizarre, j'ai peine à vivre avec lui. Est-ce dans l'Ecriture que vous apprenez à raisonner de la sorte ? Ne nous recommande-t-elle pas avec soin de nous supporter les uns les autres ? Si vous ne pouvez vivre avec votre frère, comment vivrez-vous avec un païen ? Si un de vos propres membres vous est insupportable, que sera-ce d'un membre étranger ? Que ferai-je donc, et que dirai-je ? Si j'étais facile à verser des larmes, j'en répandrais des torrents, selon l'expression du prophète, en voyant les guerres qui se découvrent dans cette assemblée, et qui sont plus cruelles que celles que pleurait ce prophète. Jérémie prévoit l'irruption d'une guerre barbare, et il s'écrie qu'il sent un déchirement d'entrailles ; et moi, que dois-je dire en voyant des personnes assemblées sous un même chef, tourner tout à coup leurs armes l'une contre l'autre, et déchirer leurs propres membres ? Que dois-je dire, en voyant ici des morts plus funestes que celles qu'on voit dans les guerres les plus sanglantes ? Ne dois-je pas avouer que tout me manque pour plaindre ce dés-

ordre autant qu'il le mérite? Mais quel moyen d'étouffer pour jamais cette guerre contre nos frères? Ce sera de vous souvenir que, lorsque vous dites quelque chose d'offensant, c'est un membre de Jésus-Christ même que vous déshonorez; que c'est votre propre chair que vous déchirez. Souvenez-vous que ces flèches ne percent pas tant votre frère que vous-mêmes, qui les lancez. Mais il m'a offensé, dites-vous. Gémissez pour lui. Il m'a fait grand tort. Pleurez-le, non pour le tort qu'il vous a fait, mais pour le tort qu'il s'est fait lui-même. Jésus-Christ a pleuré Judas, non parce qu'il le vendait, mais parce qu'il se perdait. Votre frère vous a outragé, priez donc Dieu promptement qu'il le lui pardonne. C'est un de vos membres; il a reçu la naissance avec vous, et dans le sein de la même mère. Il a été invité à la même table. C'est cela, dites-vous, qui me rend ses insultes insupportables. Mais c'est aussi ce qui rendra votre récompense plus grande. Que ces raisons calment votre esprit. Lorsque le démon frappe votre frère à mort, en l'aigrissant contre vous, n'ajoutez pas de nouvelles plaies, et ne vous joignez pas au démon, pour achever de le perdre. Votre patience peut encore le sauver; au lieu qu'en lui rendant le mal pour le mal, vous le perdez et vous vous perdez vous-même. Et qui pourra vous guérir alors? Sera-ce cet homme qui est blessé, étant près de mourir aussi bien que vous? Sera-ce vous, qui êtes tombé avec lui? Comment pourriez-vous lui donner le secours que vous devez, vous qui n'avez pu vous soutenir? Gardez donc une douceur invincible. Sauvez-vous, sauvez votre frère: la colère l'a percé de son aiguillon. Au lieu d'augmenter la plaie, arrachez promptement cette flèche mortelle de son cœur. Il vaut bien mieux souffrir un outrage que de le faire, quand cet outrage irait jusqu'à nous faire mourir. Caïn tue son frère: ce frère meurtri est couronné de Dieu, et ce meurtrier en est puni. Abel est tué injustement, et son innocence crie, même après sa mort, contre l'injustice qu'on lui a faite; et Caïn, réduit au silence, est confus du peu de succès qu'il voit de son crime. Il avait tué son frère, parce qu'il le voyait plus chéri de Dieu; il espérait, par cette mort sanglante, rompre cette amitié qui lui était odieuse; et ce fut au contraire cette mort qui l'augmenta, et qui força le Seigneur à lui demander avec empressement: *Où est votre frère Abel?* Comme s'il lui eût dit: Ne prétendez pas avoir éteint par votre haine l'amour que je lui portais. Ce meurtre injuste le rendra plus aimable et plus précieux à mes yeux; la tendresse que j'avais pour lui a pris comme un nouvel accroissement dans votre violence; je vous l'avais assujetti pendant sa vie; mais je l'élève au-dessus de vous après sa mort. Jugez donc, mes frères, qui des deux est le plus malheureux, celui qui fait le mal, ou celui qui le souffre; celui qui reçoit de Dieu un si grand honneur, ou celui qu'il condamne à un tel supplice. Vous n'aviez aucune crainte d'Abel pendant sa vie, dit le Seigneur à ce parricide; vous le craindrez maintenant après sa mort: la peur ne vous retenait point, lorsque vous étiez près d'ensanglanter vos mains de son sang; maintenant que vous avez commis ce crime, vous serez saisi d'une peur qui ne finira jamais. Vous ne pouviez souffrir un frère qui vous était si soumis, lorsqu'il vivait, et le Seigneur, qui venge sa mort, va vous devenir un Dieu terrible. »

Quelle impression un discours de ce caractère, joint aux grâces de la prononciation, ne fait-il point, non pas sur l'esprit par un vain plaisir, dont il le repaît; non pas sur l'oreille, par une amusante harmonie dont il la flatte, mais sur le cœur, sur la substance même de l'âme, par je ne sais quel goût intérieur qu'elle trouve à sentir tout ce que dit le prédicateur, à s'en occuper et à s'en nourrir? C'est là ce plaisir qui ne la porte point à se répandre au dehors pour se récrier, pour admirer, pour s'évaporer en magnifiques éloges de celui qui lui parle, et de son discours; mais qui la fait rentrer en elle-même, pour ne s'occuper que des sentiments que le prédicateur y fait naître: sentiments qui la captivent, et lui ôtent en quelque façon la liberté de penser à autre chose; sentiments qui l'agitent et qui la remuent d'une manière également salutaire et agréable; jusque-là qu'elle trouve du plaisir à se voir effrayée, humiliée, soumise, confondue, terrassée, vaincue. Mais d'où vient à ce discours de saint Chrysostome cette douceur qui triomphe de l'âme et de toutes ses puissances? N'est-ce pas uniquement parce que toutes les pensées, toutes les expressions, toutes les figures, tous les termes, tout, jusqu'aux syllabes, ne reconnaît d'autre cause de son origine qu'un cœur touché, ému, attendri, embrasé de charité, brûlant de zèle, tel enfin qu'était le cœur de ce premier maître de l'éloquence chrétienne? Il y a une sympathie secrète et en même temps nécessaire entre le cœur de l'auditeur et celui du prédicateur. L'un ne goûte et ne sent que ce que l'autre a goûté et senti. (Gisbert, p. 118-124.)

DUBITATION. — La dubitation est une figure par laquelle l'orateur, feignant l'irrésolution, paraît ne savoir ce qu'il doit dire ou ce qu'il doit taire, ni par où il doit commencer ou finir. Dans un sermon de Bourdaloue sur la *Nativité* on trouve une dubitation frappante.

« J'annonce un Sauveur humble et pauvre; mais je l'annonce aux grands et aux riches du monde... Que leur dirai-je donc, Seigneur, et de quels termes me servirai-je pour leur proposer le mystère de votre humilité et de votre pauvreté? Leur dirai-je: Ne craignez point? Dans l'état où je les suppose, ce serait les tromper. Leur dirai-je: Affligez-vous pendant que tout le monde chrétien est dans la joie? Leur dirai-je: Consolez-vous, pendant qu'à la vue du Sauveur qui condamne toutes leurs maximes,

ils ont tant de raisons de s'affliger ? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un et l'autre, et par là je satisferai au devoir que vous m'imposez ; je leur dirai : Affligez-vous, consolez-vous, car je vous annonce une nouvelle qui est tout à la fois un sujet de crainte et de joie. »

La dubitation produit un excellent effet dans un sermon, lorsque l'orateur, entraîné par son sujet, est obligé de faire des reproches à ses auditeurs. Comme il importe de leur témoigner qu'en général on présume bien d'eux, on ne doit attaquer leurs défauts que par des doutes. C'est surtout devant des personnes éclairées, à l'aspect d'un lieu saint, que le prédicateur pourra tirer grand parti de cette figure.

Voy. Vêtu, t. II, p. 378 ; Girard, 286 ; Arnaud, 36.

DURÉE DE LA PRÉDICATION. — Il faut prêcher brièvement. C'était la méthode des saints Pères. Nous le voyons dans leurs homélies qui sont très-courtes. « Le saint évêque de Genève, dit M. de Belley dans ses Mémoires, approuvait extrêmement la brièveté dans les sermons, et disait que la longueur était le défaut le plus général des prédicateurs de son temps. Appelez-vous cela, lui disais-je, un défaut, et donnez-vous à l'abondance le nom de disette ? Quand la vigne, répliqua-t-il, produit beaucoup de bois, c'est alors qu'elle porte moins de fruit. La multitude des paroles n'engendre pas de grands effets. Le bon saint François ordonne dans sa règle aux prédicateurs de son ordre d'être courts. Croyez-moi, c'est par expérience, et une longue expérience, que je vous dis ceci : Plus vous direz, et moins l'on retiendra. Moins vous direz, plus on profitera : à force de charger la mémoire des auditeurs, on la démolit, comme on éteint les lampes quand on y met trop d'huile, et on suffoque les plantes en les arrosant démesurément. Quand un discours est trop long, la fin fait oublier le milieu, et le milieu le commencement. Les médiocres prédicateurs sont recevables, pourvu qu'ils soient courts, et les excellents sont à charge quand ils sont trop longs. Sa maxime était qu'il faut dire peu et bon. Ainsi il ne voulait pas seulement que l'on dît peu de choses, mais utiles et bien choisies. Pour cela, il recommandait de prendre garde aux homélies des anciens, brièves en paroles, et remplies de peu d'enseignements, mais très-importantes. »

« Les prédicateurs, dit Grenade, doivent éviter très-soigneusement d'être trop longs dans leurs discours, de peur qu'en se rendant ennuyeux par cette longueur, ils ne perdent le fruit de ce qu'ils disent de plus solide et de plus digne d'être écouté avec attention ; car ceux qui nous entendent, commençant une fois à s'en lasser, ne font plus d'attention à ce que nous leur disons, et perdent encore le goût et le souvenir des choses mêmes qu'ils ont auparavant écoutées avec plaisir. »

« Je voudrais, dit Fénelon, que le prédicateur fît ses sermons de manière qu'ils ne lui fussent point fort pénibles, et qu'ainsi il pût prêcher souvent. Il faudrait que tous ses sermons fussent courts, et qu'il pût, sans s'incommoder et sans lasser le peuple, prêcher tous les dimanches après l'Évangile. Apparemment les anciens évêques, qui étaient fort âgés, et chargés de tant de travaux, ne faisaient pas autant de cérémonie que nos prédicateurs pour parler au peuple, au milieu de la messe, qu'ils disaient eux-mêmes solennellement tous les dimanches. Maintenant, afin qu'un prédicateur ait bien fait, il faut qu'en sortant de chaire il soit tout en eau, hors d'haleine et incapable d'agir le reste du jour. La chasuble, qui n'était point alors échancrée à l'endroit des épaules comme à présent, et qui pendait en rond également de tous les côtés, les empêchait apparemment de remuer autant les bras que nos prédicateurs les remuent. Ainsi, leurs sermons étaient courts, et leur action grave et modérée. Cette ancienne forme des sermons était la plus parfaite. C'étaient de grands hommes, des hommes non-seulement fort saints, mais très-éclairés sur le fond de la religion, et sur la manière de persuader les hommes, qui s'étaient appliqués à régler toutes ces circonstances. Il y a une sagesse merveilleuse cachée sous cet air de simplicité. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ait pu, dans la suite, trouver rien de meilleur. »

Voici, pour les principaux genres de discours, les règles qui paraissent les plus convenables. Elles sont presque généralement suivies aujourd'hui. Les prônes doivent durer environ vingt à vingt-cinq minutes, et ne jamais passer la demi-heure. Trois quarts d'heure suffisent pour les sermons ordinaires. On peut aller jusqu'à l'heure dans les missions et les retraites. Ceux qui sont plus longs fatiguent ordinairement. Ainsi, dans l'intérêt des âmes, il faut s'en tenir à ces règles, qu'on ferait bien de suivre même pour les retraites et les missions. Il n'est pas de vérités qu'on ne puisse inculquer et de sentiments qu'on ne puisse inspirer, dans l'espace de temps que nous prescrivons d'après l'expérience. « Les grands sentiments, dit Besplas, s'évanouissent, quand on leur donne trop d'étendue : les auditeurs sont assez instruits, il ne leur manque qu'une volonté plus sincère et plus ferme : on parvient plutôt à la leur inspirer par un discours vif et serré, que par un sermon dont la longueur laisse errer l'esprit, refroidir le cœur, reposer la conscience. Les homélies des saints Pères ne duraient jamais trois quarts d'heure. On citerait inutilement Bourdaloue et Massillon ; les temps sont changés... Il faut laisser plutôt le désir de la parole sainte, que de s'exposer à en produire la satiété. Il est plus facile pour l'auditeur de suppléer à ce que la discrétion du prédicateur a passé sous silence, que de choisir dans trop de paroles ce qui lui convient. Les sermons de Bourdaloue sont autant de traités, dont plusieurs, considérés comme instructions, pourraient avoir moins

d'étendue. Si les discours de Massillon étaient plus courts, les idées en seraient plus pressées, plus fortes, moins répétées ; et l'on trouverait encore assez d'agrément et d'abondance dans son style. »

On reproche quelquefois aux prédicateurs, dit M. l'abbé Dieulin, d'être trop longs dans leurs sermons : ne pourrait-on pas, avec autant de justice et de raison, se plaindre que l'attention des auditeurs est trop courte ? Quoi qu'il en soit de cette critique réciproque, plus ou moins fondée de part et d'autre, les discours qui dépassent la durée ordinaire, l'expérience le constate, rebutent par leur fatigante longueur, et c'est là une des causes principales du dégoût des peuples pour la parole de Dieu.

Ce défaut provient, le plus souvent, du manque absolu ou de l'insuffisance de préparation : alors le pauvre orateur aux abois s'égare en mille détours pour ressaisir le fil de ses pensées éparses ; il multiplie les phrases creuses et sonores, et revient continuellement sur ses pas, répétant à satiété ce qu'il a déjà dit. Vous croyez qu'il va quitter la chaire, quand tout à coup vous l'entendez, avec stupeur, énoncer seulement son sujet et le partager en deux ou trois points, se recommandant, selon la formule d'usage, à la favorable attention des assistants déjà épuisée. La suite du sermon répond au début, et lorsqu'on a l'indicible satisfaction de le voir enfin terminé, on se promet bien de n'y plus revenir. Pour éviter de faire ainsi la chasse aux idées dans le désert d'une élocution stérile, il faut se rappeler ce que nous avons dit de la préparation nécessaire au prédicateur et du danger de l'improvisation. Un homme d'esprit, avant de clore une lettre fort étendue, demandait grâce à son ami par ce post-scriptum : « Excusez mes longueurs, je n'ai pas le temps d'être court. » Bien méditée, cette spirituelle et judicieuse réflexion vaut tout un livre.

L'excès en ce point vient encore de l'impatience à communiquer aux fidèles tout le fruit de ses études et de ses méditations. Pleins de bons désirs, et convaincus d'avance que tout cédera à l'onction de leur langage et à la vigueur de leurs raisonnements, les jeunes prêtres se laissent facilement entraîner par leur zèle ; ils passent en revue le dogme, la morale, les sacrements, les vices, les vertus, parlent *de omni re scibili et quibusdam aliis*, tant et si bien que le peuple, n'en pouvant plus, ne prête l'oreille qu'au timbre de l'horloge, adversaire implacable de l'exubérant orateur, avocat indulgent de l'auditoire fatigué.

Pour être écoutée avec une constante bienveillance, l'instruction a besoin de n'être pas prolongée outre mesure : aux estomacs faibles et mal disposés, il ne faut pas donner plus de nourriture qu'ils n'en peuvent supporter. Des femmes chargées de ménage et d'enfants, des serviteurs dont tous les moments sont comptés, la plupart des villageois enfin, sont dans l'impuissance d'écouter longtemps avec profit, et ne remporteraient, d'un incommensurable discours, que le ferme propos de n'en plus subir de pareils. Or, les laboureurs, les ouvriers, les domestiques et les mères de famille ne forment-ils pas, presque partout, le gros de l'assistance ? Ont-ils le loisir d'entendre des sermons d'une heure ? L'auraient-ils, leur attention ne pourrait guère se soutenir, habitués qu'ils sont à agir plutôt qu'à penser et à méditer. Une excessive longueur en chaire ne fatigue pas moins l'esprit qu'une trop forte alimentation ne surcharge l'organe digestif. Si l'on court de préférence aux messes basses, n'est-ce point d'ordinaire pour se soustraire à l'ennui d'un prône interminable ? Les plaintes et les fréquents murmures du public à ce sujet commandent aux curés de ne pas excéder de convenables limites. « L'auditoire, nous a dit souvent un homme d'expérience, sait communément autant de gré au prédicateur de ce qu'il ne dit pas que de ce qu'il dit. »

Une instruction briève et substantielle fait plaisir, et laisse après elle le désir d'en entendre une autre ; tandis que la satiété produite par de longs sermons inspire, pour le pain de la parole, un dégoût semblable à celui des Juifs pour la manne du désert. L'auditeur n'a qu'une certaine dose de patience qu'il faut se garder de pousser à bout : le cœur de l'homme est comme les vases de la veuve de Sarepta ; dès qu'il est plein, tout ce qu'on y verse en plus est perdu. Aussi, les assistants n'oublient-ils rien d'une courte homélie, tandis qu'il ne leur reste dans l'esprit aucun souvenir précis d'une traînante et fastidieuse amplification.

E

ECONOMIE GÉNÉRALE DU DISCOURS. — La distribution d'un discours en ses principales parties n'a rien de difficile, dit Crevier ; c'est une marche prescrite qui n'est guère sujette à variation, et qui par conséquent laisse peu à faire au choix et au discernement de l'orateur. L'ordre qu'il faut mettre dans les preuves entre elles a plus de difficultés, et demande plus d'art et d'attention. Mais ce qui en exige le plus sans comparaison, c'est l'arrangement des moindres parties qui entrent dans la composition du discours, c'est-à-dire des mots et des pensées. Nous remettons à parler de l'arrangement des mots, quand nous en serons à ce qui regarde l'élocution. Ici nous donnerons quelques observations sur l'ordre et la liaison des pensées : matière importante et néanmoins peu traitée dans les rhétoriques, parce qu'elle n'est guère susceptible de préceptes, et qu'elle dépend principalement de l'esprit et du jugement de l'orateur.

Inconvénient que doivent éviter les jeunes orateurs.

Je crois d'abord devoir avertir les commençants de se précautionner contre un inconvénient qui naît de la fécondité même et de la vivacité de leur esprit. Lorsqu'un jeune homme étudie un sujet pour le traiter, il se présente à lui une foule d'idées. Sa vivacité le porte à vouloir dire tout à la fois. De là il arrive que les phrases sont chargées, prolixes, et par conséquent obscures et embarrassées. C'est encore le moindre vice. Mais si le jeune orateur ne se donne pas le temps de démêler ses idées, de les comparer, d'observer quelle est la principale, dont les autres ne sont que l'accessoire, quelle est la pensée qui est comme la racine d'une autre, quelle est celle qui n'est qu'une branche, et qui doit sortir de la tige, tout le discours sera confus, et d'un grand nombre de pensées très-bonnes se formera un mauvais résultat. Après cet avis préliminaire, je vais tâcher d'expliquer en détail les règles et les exemples qui doivent guider l'orateur dans l'arrangement des pensées entre elles : et pour cela, je reprends l'idée générale de la disposition.

Règle et exemple de l'ordre que doivent garder ensemble les pensées du discours.

Chaque chose doit être mise à sa place dans le discours, comme les différents corps de troupes et de soldats dans une armée. La division d'un sermon annonce les deux ou trois principaux points sur lesquels il doit rouler ; et chacun de ces points se subdivise en ses branches. Cette méthode qui nous est restée des anciens temps, où les sermons n'étaient guère que des leçons scholastiques, est pratiquée exactement par nos prédicateurs. Les orateurs des autres genres ne s'assujettissent pas toujours à prononcer leur division d'une manière si expresse ; mais il est nécessaire qu'ils l'aient dans l'esprit, et que sans avertir toujours leur auditoire ils règlent par elle tous leurs pas. Comme elle est plus sensible dans nos discours chrétiens, c'est un sermon du P. Massillon que je prendrai pour exemple.

L'objet du sermon pour le jour de Pâques, dans son *Petit Carême*, est le triomphe de la religion : il consiste en ce que par elle seule les chrétiens obtiennent la gloire des grands triomphes de leurs ennemis, de leurs passions et de la mort même ; et cela, à l'imitation de Jésus-Christ, qui, par sa résurrection, triompha de ses ennemis, du péché et de la mort. Voilà les trois principales parties du discours, qui toutes ont un double regard, l'un au triomphe de Jésus-Christ, l'autre au triomphe de la religion dans les grands. L'ordre de ces trois parties entre elles est fixé par la nature des choses. Il serait ridicule de commencer par la mort ; et l'idée du triomphe sur les ennemis comme plus simple, doit précéder celle du triomphe sur le péché et sur les passions.

Tout de même, l'ordre naturel des branches de chacun des trois points est nécessaire. Le modèle doit passer avant ce qui n'est que l'imitation. D'ailleurs, le mystère de la résurrection est le mystère propre du jour, et doit par conséquent être montré le premier. Mais le triomphe de la religion est le sujet propre du sermon, et par conséquent il demande à être traité avec plus d'étendue. Et c'est précisément ce qu'a pratiqué l'orateur. Pour s'en convaincre, il faut lire le discours tout entier.

Ce que j'en ai dit jusqu'ici ne se rapporte qu'aux parties principales du discours, et à leurs premières subdivisions. Mais l'ordre n'est pas moins essentiel dans les pensées qui servent au développement de chacune des idées plus générales. Entre ces pensées, l'une doit être la première, l'autre la seconde, une autre la troisième, et ainsi de suite ; et il est besoin d'une grande habileté et d'une grande attention pour les placer dans l'ordre qui convient à chacune. C'est sur quoi il n'est pas possible d'établir des préceptes généraux. Je ne puis qu'en présenter un exemple, en analysant la première partie du discours que j'ai choisi pour modèle.

Après avoir rappelé sa division générale, qu'il étend un peu pour la rendre plus claire et plus nette, l'orateur commence à traiter l'article du triomphe sur les ennemis, dont il marque deux espèces : l'envie des hommes, et les disgrâces de la fortune.

Il offre d'abord aux yeux le grand modèle, Jésus-Christ triomphant par sa résurrection de l'envie qui l'avait persécuté toute sa vie, et des douleurs de la croix, sous lesquelles avait paru succomber son innocence.

Il applique ensuite l'exemple à son sujet, et prouve le triomphe des grands par la force de la religion, d'abord sur l'envie.

Quelle est la marche naturelle pour parvenir à prouver ce triomphe ? C'est sans doute de faire voir que l'envie, toujours attachée aux grands, ne peut être vaincue par la gloire purement humaine, et qu'elle cède à celle d'une vertu fondée sur la religion. C'est ce que fait l'orateur, et il fortifie sa preuve de raisonnements par l'exemple de saint Louis, que les rois voisins, loin d'être jaloux de sa gloire, prenaient pour arbitre de leurs querelles. Mettez l'exemple avant la preuve de raisonnements ; mettez le triomphe de la piété sur l'envie avant l'impuissance de la gloire humaine pour la vaincre, vous renversez l'ordre, et vous gâtez entièrement le discours.

Suit le triomphe de la vertu chrétienne sur les disgrâces. L'orateur commence par observer que les adversités sont l'apanage inévitable de la condition humaine, et que la royauté même n'en affranchit pas : ce qu'il prouve par l'exemple de Louis XIV, bisaïeul et prédécesseur du roi devant qui il parlait. Son règne, le plus long et le plus glorieux de la monarchie, a fini par des revers et par des disgrâces ; et l'orateur, plaçant ici un éloge qui entre tout à fait dans son sujet, observe que ce grand prince sut, par sa piété,

élever sur les débris de la gloire humaine une autre gloire plus solide et plus vraiment immortelle.

Cet exemple n'est traité qu'incidemment. La preuve directe de la proposition consiste en une comparaison de la religion et de la philosophie, l'une puissante pour vaincre les adversités, l'autre inutile et trompeuse. « La plaie qui blesse le cœur, dit l'orateur chrétien, ne peut trouver son remède que dans le cœur même. Or, la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même. La foi nous laisse sensibles ; mais elle nous rend soumis ; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission. Notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines ; mais elle nous rend supérieurs à la douleur. » Pour éviter la longueur, je ne transcris pas le reste du morceau, qui est pourtant fort beau, et qui se termine par cette pensée tout à fait noble, et puisée dans le sujet : « Le monde se vante de faire des heureux ; mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes. »

Dans l'analyse que je viens de faire, on a senti que tout marche et se suit ; tout est lié, une pensée amène l'autre : et voilà la perfection, et en même temps la grande difficulté de l'art de parler et d'écrire. Despréaux disait de la Bruyère, dont les *Caractères*, comme l'on sait, sont tracés par pensées détachées, que cet écrivain, en se dispensant des transitions, s'était affranchi de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art. Il n'est point permis à l'orateur de se donner une pareille liberté. Des pensées détachées peuvent faire un livre ; elles ne feront jamais un discours. « Il ne suffit pas, dit Quintilien (l. VII, c. 10), que les pensées soient mises en leur place ; il faut qu'elles se lient ensemble, et qu'elles soient si bien jointes, que la couture ne paraisse point. Le discours doit faire corps, et non pas des membres séparés les uns des autres. Ce serait un grand vice si vos pensées mal assorties venaient comme de différents endroits se rencontrer, pour ainsi dire, sans se connaître, et se heurter les unes les autres. Il faut au contraire que chacune d'elles tienne par des liens naturels avec celle qui précède et celle qui doit suivre. De là il arrivera que le discours n'aura pas seulement le mérite de l'ordre, mais celui de faire un tout continu, sans hachures et sans interruptions. » La transition produit cet effet ; nous en parlerons dans l'article des TRANSITIONS.

Voy. Crevier, t. I, p. 357 ; Andrieux, 287 ; Maury, 16 ; Audisio, t. I, p. 240.

ECRIRE. — On connaît le proverbe trivial qui dit que *c'est en forgeant qu'on devient forgeron*. Ce proverbe peut être attribué avec vérité à l'art d'écrire. C'est en écrivant que l'on apprend à écrire et que l'on trouve ce à quoi l'on n'aurait pas pensé en se contentant de réfléchir et de lire. A mesure que l'on fixe ses pensées sur le papier, d'autres se présentent, et celles-ci en font éclore de nouvelles. Ce qui ne vient point en méditant, vient en écrivant. Nous considérerons d'abord cet exercice comme moyen d'invention, et nous examinerons ensuite s'il faut toujours écrire tous ses discours.

Lorsqu'on se propose de traiter un sujet, quel qu'il soit, on commence par le méditer soigneusement, et on lit quelques-uns des auteurs qui l'ont traité de la manière la plus convenable. Ce travail préparatoire est souvent très-utile ; il est même quelquefois indispensable, surtout aux jeunes prédicateurs ; mais pour qu'il produise ce résultat avantageux, on doit écrire et prendre des notes à mesure qu'on étudie son sujet. Cet exercice n'est pas encore la rédaction du discours : il a pour but de rendre utiles la lecture et la méditation. Si, en lisant les auteurs, on se contentait d'observer et de réfléchir, on ne retirerait pas un grand profit de sa lecture. Tout serait bientôt évanoui. Il faut, à mesure qu'on pénètre dans sa matière, fixer ses idées en prenant des notes. Voici comment on procède. Lorsqu'on lit un auteur et qu'on remarque quelque chose, dans le fond ou dans la forme, qui peut convenir au but qu'on se propose, il faut le noter sur une feuille, en forme de tableau et par colonnes, pour mieux distinguer les matières. Il faut mettre en tête de chaque colonne un titre général, afin d'inscrire chaque idée en son rang avec les indications nécessaires pour retrouver et relire les passages notés. Cette méthode suffit pour les compositions peu étendues. S'il s'agissait d'un ouvrage ou de la composition de plusieurs discours sur une même matière, mais sous différents rapports, il faudrait prendre ses notes sur des cartes ou sur de petites feuilles détachées. En donnant, par ce moyen, un corps mobile aux pensées, on en disposera ensuite, pour sa composition, comme un architecte dispose de ses matériaux pour la construction d'un édifice. On doit avoir soin de mettre en tête de chaque note le titre général de la classe à laquelle elle appartient, et sur la marge (ou entre deux parenthèses) le titre particulier qui la spécifie clairement. Si c'est un extrait à faire, on met les premiers et les derniers mots du passage ; ensuite on indique l'auteur, le volume et la page avec une grande exactitude, pour pouvoir facilement les trouver au besoin. S'il s'agit d'un passage dont on ne doit prendre que la substance, ou s'il y a quelque changement ou addition à y faire, on ajoute une courte observation pour rappeler ce qu'on pourrait oublier. Ces notes sont d'un grand secours au moment de la composition définitive dont nous parlerons plus bas. C'est à l'aide de cette méthode qu'on vient à bout de mettre beaucoup d'ordre dans les compositions les plus étendues.

Pour bien faire le choix des choses à noter dans les auteurs, il faut un goût sûr et beaucoup de tact. Chacun est ici laissé à soi-même

pour juger en arbitre de ce qui convient ou non. *Les livres tiennent à tous les lecteurs le même langage, mais tous les lecteurs ne s'y instruisent pas également.* (Imit.) Il y a tant de manières de voir et tant de goûts différents, qu'il est difficile qu'on se rencontre toujours au même point. Chacun a son don, et les talents diffèrent comme les visages. Il y a d'ailleurs en ceci quelque chose que l'art et les leçons ne peuvent donner. Nous nous contenterons donc d'observer en général que, pour bien faire ce choix, il faut en lisant ne pas perdre de vue le but qu'on se propose et qu'on doit se proposer, qui est la persuasion des auditeurs, leur conversion et leur salut. Si en lisant on a un autre but; si, par exemple, au lieu de chercher *le succès selon Dieu*, on cherche *le succès selon le monde*, on fera ses notes d'une manière bien différente. Il faut donc de la conscience et de la crainte de Dieu pour ne pas dévier en se laissant aller à la tentation de la vanité et aux impulsions de l'amour-propre. C'est *la pureté d'intention* qui doit ici servir de guide. Elle doit être en tout temps la boussole de l'orateur sacré.

Ce n'est pas assez de prendre des notes d'auteurs, il faut aussi en faire sur ses propres pensées. Dans le temps que nous lisons ou dans d'autres moments, il se présente à notre esprit de bonnes réflexions qui ont rapport à notre sujet, ou de bonnes tournures qui y conviennent ; il ne faut pas les laisser échapper, mais les recueillir, soit par note, si l'on prévoit que cela suffira pour nous rappeler les pensées ou les figures, soit en les écrivant entièrement dans un cahier, si cela est nécessaire. Il est d'heureux moments d'inspiration dont il faut savoir profiter avec d'autant plus de soin que ce qui vient alors est ordinairement ce qu'on a de meilleur dans ses compositions. Ne négligeons donc pas de prendre la plume quand notre esprit, étant échauffé et rempli, nous sollicite de le soulager par la rédaction.

Voici ce que l'Apôtre des Indes et du Japon écrivait au P. Barzée sur le sujet qui nous occupe : « J'insiste, dit-il, sur un avis très-important ; c'est de mettre par écrit les connaissances que Dieu vous donnera ; car ce bon maître a coutume d'éclairer ceux qui recourent à lui, et qui cherchent avec soin à connaître ce qui lui est agréable. Rappelez-vous que ce que l'on confie au papier s'imprime plus avant dans l'esprit, parce que le soin de l'écrire et le temps qu'on y met concourent à le graver plus profondément dans la mémoire; d'ailleurs, il arrive d'ordinaire que le souvenir des idées mêmes qui nous ont le plus frappé s'altère et s'efface peu à peu ; c'est pourquoi il importe, pendant que ces idées sont toutes fraîches dans notre esprit, de les écrire dans des cahiers où nous puissions les retrouver dans la suite, comme les gens du monde conservent dans leurs archives les titres dont ils peuvent avoir besoin. Le profit qu'on tire ensuite en relisant ces cahiers est semblable à celui des mineurs qui retrouvent une veine de métal qu'ils avaient perdue ; car, en creusant plus profondément cette veine de métal, ils en tirent d'abondantes richesses. Je puis encore le comparer à celui des architectes qui, trouvant des fondements solides déjà bâtis, s'en servent heureusement pour construire un bel édifice. C'est ainsi qu'a coutume d'agir à notre égard la sagesse de Dieu qui se plaît à se communiquer de son propre mouvement et par sa seule miséricorde ; car, lorsque nous sommes soigneux de recourir à elle et dociles à sa voix, elle aime à nous conduire de lumière en lumière ; et, de même que la faible lueur du crépuscule est suivie d'une plus abondante lumière qui va toujours en croissant jusqu'à ce que le soleil ait atteint l'éclat brillant de son midi, de même la sagesse de Dieu favorise de lumières toujours plus vives ceux qui sont soigneux de bien profiter des premières lumières qu'elle leur accorde : et cette faveur est spécialement accordée à ceux qui, par une méditation profonde, s'appliquent à pénétrer dans l'abîme de leur bassesse, de leur misère et de leur néant. »

Outre les recueils dont nous parlerons à l'article Recueils, on doit avoir un *cahier courant de composition* pour les choses dont on s'occupe actuellement. C'est là qu'en lisant les auteurs et en méditant son sujet on écrit les observations et les pensées qui sont trop étendues pour être mises sur une carte ou sur une feuille. Souvent ce que dit un auteur est bon, mais incomplet, ou bien il s'est mal exprimé. Alors une simple note ne suffit pas pour l'addition à faire. C'est dans cette occasion qu'on se sert du cahier pour écrire tout au long et développer ce que l'auteur n'a pas dit, et l'exprimer soi-même comme on sent qu'il doit l'être pour faire plus d'impression. Il arrive aussi que les pensées de l'auteur font éclore les nôtres et nous en suggèrent de nouvelles qu'il est bon de recueillir; c'est encore dans ce cahier qu'on les rédige comme nous l'avons dit. Une brève inscription sur des feuilles, ou une courte observation à la fin des notes d'auteur, aurait dans ce cas l'inconvénient de faire oublier bien des choses, ou du moins on ne se rappellerait les pensées que confusément. Il est donc à propos d'écrire sur-le-champ ses réflexions pendant que l'impression est encore fraîche et qu'on est en veine. Si l'on donne à l'imagination le temps de se refroidir, on ne retrouvera peut-être plus un moment si favorable. Il ne faut se contenter de mettre des observations à la fin des notes que pour les choses qui sont peu importantes ou dont le simple souvenir suffira pour le dessein qu'on a.

Le cahier dont nous parlons n'est pas celui où sera rédigé le discours ou l'ouvrage. Il n'a pour but que de servir à décharger notre esprit de ses pensées pendant l'étude du sujet. Ce cahier doit être fait avec ordre, c'est-à-dire qu'il faut numéroter chaque article et mettre des titres sur les marges. Les renvois aux auteurs doivent être

faits, comme ceux des notes, avec la plus grande exactitude.

Quand l'étude du sujet sera terminée, on inscrira chaque article du cahier par son titre et son numéro, soit sur une feuille en forme de tableau, si la composition est courte, soit sur des cartes ou des billets, si la composition est étendue. Dans ce dernier cas on mettra le titre général et le titre particulier de l'article. Lorsque toutes les inscriptions seront faites, on joindra ces *secondes notes* aux premières et on rangera les billets selon leurs titres, faisant de chaque matière spéciale autant de petits paquets qu'on liera ensemble pour les disposer ensuite selon son plan, de la même manière qu'on dispose les cartes qui contiennent les titres des livres d'une bibliothèque pour en former le catalogue.

Ceux qui traiteraient de minuties tous ces *détails* ignorent sans doute que, dans tous les arts, ce sont les détails sur les procédés qui sont les notions les plus utiles. C'est là que se trouvent ordinairement ce qu'on appelle *les secrets des métiers*, et ce que les ouvriers jaloux cachent le plus à ceux qu'ils craignent d'avoir pour rivaux. Comme la partie que nous traitons est celle qui embarrasse ordinairement le plus, on ne saurait trop développer ce qui s'y rapporte.

Nous avons maintenant à examiner une question importante, à savoir, si un prêtre, qui a vivement à cœur le succès de son ministère, est obligé d'écrire mot à mot tous ses sermons. Nous prendrons ici pour guide le sage et pieux auteur du *Traité de la Prédication*, qui a traité ce sujet avec toute l'autorité de son expérience.

1° Il faut, dit-il, écrire ses sermons en entier, jusqu'à ce qu'on ait traité la plupart des vérités de la religion, meublé son esprit d'un fonds solide de doctrine, et acquis, par l'exercice, le talent de s'énoncer en public avec aisance; 2° alors il est mieux de se borner à les écrire sommairement; 3° rarement on peut se contenter d'un simple canevas.

1re *Proposition*. — Il faut écrire ses instructions en entier, pendant un temps plus ou moins long, selon la mesure de son talent et de ses connaissances.

Cette méthode a deux grands avantages: le premier, de ménager à l'orateur, pour le reste de sa vie, des matériaux précieux qu'il sera heureux de retrouver plus tard; tandis que celui qui n'écrit pas perd tout le fruit de ses recherches et de ses études, et chaque fois qu'il faut prêcher, c'est un travail toujours nouveau à recommencer. Le second avantage, c'est de perfectionner et de mûrir le talent du prédicateur. En s'astreignant à écrire ses idées et à les bien rendre, on contraint l'esprit à y réfléchir davantage, à mieux les préciser et les coordonner, à serrer ses raisonnements, à presser sa marche, à avoir toujours le style pur, la pensée nette, l'expression convenable; enfin, à étudier plus à fond son sujet, à le traiter plus parfaitement; et de là il arrive que l'usage, pénible d'abord, de parler toujours comme il faut, se convertit en habitude, et on le fait ensuite sans effort et comme naturellement.

La méthode opposée, au contraire, a d'immenses inconvénients. 1° Il est très-peu de personnes qui aient assez de talent pour traiter convenablement la parole de Dieu sans l'avoir écrite. La plupart de ceux qui s'y hasardent parlent sans exactitude et précision, sans ordre et souvent sans plan; ou s'ils en ont un, ils s'en écartent par des digressions fréquentes. Tantôt c'est une prolixité excessive qui fatigue et rebute les auditeurs, tantôt c'est, pour trouver les pensées ou les expressions, un embarras qui ne laisse pas au débit le ton convenable, et, ainsi le discours, médiocre au moins, tant pour le fond que pour la forme, est peu profitable aux auditeurs et déshonore la parole de Dieu. 2° Quelque facilité qu'on ait, on parlera toujours moins bien que si on avait écrit et préparé avec soin sa matière. L'esprit ne peut pas trouver dans l'improvisation autant de pensées et de raisons, ou du moins d'aussi bonnes, qu'il en eût trouvé en réfléchissant mûrement et fixant ses idées sur le papier. Et certes, si quelqu'un était capable de bien parler après une préparation non écrite, c'était sans doute Fénelon; or, on rapporte que quelquefois il était faible en chaire, et au-dessous de ce qu'on avait droit d'attendre de sa réputation comme de sa dignité. Il faut donc écrire autant que possible.

Si l'on objecte qu'on n'en a pas le temps, nous répondons, 1° que ce prétexte ne peut justifier ni ceux qui savent trouver du temps pour les visites et conversations inutiles, pour la lecture des journaux, des brochures politiques ou littéraires et autres livres profanes, ni ceux qui n'ont point d'ordre dans l'emploi de leurs journées; le défaut d'ordre dépense le temps, l'ordre le multiplie. Nous répondons, 2° que quand nous faisons au prédicateur une loi d'écrire, nous ne lui demandons pas de donner un temps considérable à châtier et polir ses compositions comme ferait un académicien qui n'a pas autre chose à faire. Nous avons déjà condamné ailleurs comme indigne de la chaire cette recherche de style, cette élégance où tout est compassé. Nous répondons, 3° que si réellement on n'a pas le temps d'écrire un prône pour tous les dimanches, il faut en écrire un pour tous les quinze jours ou pour tous les mois: l'intérêt qu'exciteront au moins ces instructions soignées, couvrira et fera pardonner le défaut des instructions improvisées; de plus, on exercera sa mémoire en les apprenant, et on se créera pour l'avenir une provision d'instructions qui ira toujours croissant; tandis que si on n'écrit rien, on s'habituera à parler mal et on perdra la mémoire.

2° *Proposition*. — Quand on a écrit pendant un certain temps, qu'on a acquis une

connaissance approfondie de la religion et la facilité de parler en public, il est mieux de n'écrire ses instructions que sommairement dans le sens expliqué plus haut.

En effet, quand on parle de la sorte, on met dans le discours plus de cet abandon qui prouve à l'auditeur qu'on lui parle de conviction, plus de ce langage du cœur qui va droit au cœur; le style et le débit ont un naturel qui gagne la confiance, qui, détournant l'attention de la forme, la porte tout entière sur le fond des choses, et dispose les esprits à mieux profiter de l'instruction. Alors on est libre et fort dans son action, parce qu'on se possède; on pousse les mouvements oratoires et on en suit l'impétuosité; toutes les paroles coulent de source, sont vives, pleines de mouvements, et la chaleur dont on est animé inspire des expressions et des figures que l'étude du cabinet n'eût jamais trouvées : alors on proportionne son discours à l'effet qu'on voit qu'il produit, on étend ce qui fait impression, on reprend d'une autre manière ce qui n'a pas été saisi, et on le revêt d'images et de comparaisons plus sensibles. La diction, il est vrai, aura bien quelques défauts que la préparation écrite mot à mot eût prévenus, mais ces défauts seront plus que compensés par tous les avantages dont nous venons de parler; l'auditeur touché n'y fera pas même attention; ou, s'il les aperçoit, il saura gré à l'orateur de s'oublier lui-même pour ne penser qu'au bien de ceux qu'il évangélise. C'est donc un mot bien juste que celui du P. d'Orléans dans sa *Vie du P. Cotton*, lorsqu'il dit, en parlant des prédicateurs contemporains de ce célèbre jésuite, qui n'apprenaient pas leurs sermons mot à mot : ***Peut-être parlons-nous mieux qu'eux, mais vraisemblablement ils prêchaient mieux que nous.***

Cette méthode a encore un autre avantage, c'est qu'elle demande moins de temps et de peine. Quand on s'est habitué à ne rien dire qu'on n'ait écrit, on est obligé d'employer à la composition une partie notable de son temps, et par suite de laisser en souffrance tous les autres devoirs du ministère. Encore n'est-ce pas tout : si après avoir écrit on n'a pas le loisir d'apprendre par cœur, on est réduit à ne pouvoir rien dire; or, quoi de plus triste que de voir un pasteur qui ne sait pas parler de Dieu à son peuple, si auparavant il n'a rangé toutes ses paroles et appris en écolier sa leçon par cœur? Il n'en est pas ainsi de celui qui suit la méthode dont nous parlons; il lui faut beaucoup moins de temps pour préparer et pour apprendre, et il peut ainsi faire marcher de front toutes ses obligations sans en négliger aucune. Aussi cette méthode est-elle celle que conseille Fénelon, et qu'ont suivie le P. Brydayne, le P. Eudes, le cardinal Bellarmin et la plupart des hommes apostoliques.

Nous observerons cependant, 1° que, quelque habitude qu'on ait de la parole, il est certains sujets importants, certaines prédications solennelles qu'il faut écrire en entier. Fénelon lui-même écrivit le discours pour le sacre de l'électeur de Cologne et pour la fête de l'Epiphanie.

Nous observerons, 2° que même dans les discours moins importants, il est certaines parties plus délicates ou plus difficiles qu'il faut écrire, telles qu'on doit les prononcer, ne laissant à l'improvisation que les développements faciles.

3° ***Proposition.***—Il est rare qu'on puisse se borner à écrire un simple canevas, contenant seulement l'indication des divisions, sous-divisions et chefs de preuves.

En effet, un prêtre ne doit pas, lorsqu'il peut faire autrement, s'exposer à traiter la divine parole d'une manière peu digne d'elle et peu utile au salut des âmes; or, c'est là à quoi s'expose celui qui se contente du simple canevas dont nous venons de parler. Il est très-peu de prédicateurs qui puissent se répondre qu'avec une préparation aussi courte ils sauront parler solidement, clairement, et donner à leurs discours l'ordre, l'intérêt et la force que demandent la dignité de la parole de Dieu et le salut des âmes. On peut même dire que tous, sans exception, s'exposent à éprouver une stérilité d'idées, une sécheresse de sentiments, une absence de mouvements qui nuira à tout l'effet de leur discours; d'où il suit qu'on ne peut se permettre un tel mode de préparation, que quand il est impossible de faire autrement.

Voy. Hamon, p. 294; *Pastoral de Limoges*, t. III, p. 346; Blair, t. II, p. 85; Vêtu, t. III, p. 516, 525.

ECRITURE SAINTE. — L'Ecriture sainte est le fonds sur lequel doit travailler tout prédicateur, et sa parole ne doit être que comme le développement de ce livre divin; car qu'est-ce que la prédication, sinon la parole de Dieu expliquée! *Prædica verbum*, disait l'Apotre à Timothée. Ambassadeur de Dieu vers les hommes, le prédicateur doit recevoir de Dieu même la parole qu'il est chargé de leur porter; envoyé du ciel, il doit en parler le langage. Or, cette parole de Dieu, ce langage du ciel, ne se puisent que dans l'Ecriture sainte, et ce n'est qu'autant qu'on tire de cette source sacrée tout le fonds de sa prédication qu'on a droit de dire comme saint Paul : *In me loquitur Christus... Posuit in nobis verbum reconciliationis... Deo exhortante per nos.*

Il y a une grâce spéciale attachée à toutes les expressions de la sainte Ecriture. Les paroles de l'homme sont des paroles mortes; mais la parole de Dieu, pleine de vie, porte en elle une vertu qui touche et persuade. C'est, pour parler avec l'Esprit saint, un feu qui échauffe les plus froids, un marteau qui brise les cœurs durs comme la pierre, un glaive qui atteint jusqu'aux parties de l'âme les plus intimes, et l'expérience démontre que les vérités liées à quelques passages des livres saints, dont le prédicateur a

approfondi le sens ou fait sentir l'énergie, sont ce qui fait le plus d'impression et ce qu'on retient le mieux.

Mais si la sainte Ecriture, fondue dans le discours, est si utile à l'auditeur, elle est encore plus précieuse au prédicateur ; car, au témoignage de l'Apôtre, elle peut servir à toutes les fins de la prédication, soit à enseigner le dogme ou expliquer les mystères, soit à développer la morale et attaquer les vices (*II Timoth.* III, 16, 17), et saint Augustin assure que le prédicateur excelle plus ou moins dans le ministère de la parole, selon qu'il est plus ou moins habile dans la science des Ecritures. C'est qu'en effet la parole de Dieu communique au discours de l'orateur évangélique une autorité et une force que ne sauraient lui donner tous les raisonnements humains. Comme l'homme porte naturellement dans son cœur, avec l'idée de la Divinité, un fond de vénération pour elle, le style consacré des saints livres répand sur le discours une majesté touchante, qui inspire la vertu, qui commande la soumission et le respect. A cette autorité, sa parole sainte ajoute un charme de piété qui fait aimer la vérité qu'on prêche; l'action de l'Esprit-Saint, dont elle est pleine, embaume le discours, et l'amour de Dieu, le dévouement à son service, la charité envers le prochain, l'oubli de soi-même, tous les sentiments tendres et généreux s'en exhalent comme un doux parfum. Ajoutez à tous ces avantages les beautés oratoires des livres saints. Quand on ne considérerait l'Ecriture sainte que sous ce dernier rapport, elle serait au-dessus de tous ces auteurs profanes les plus renommés. « Elle les surpasse tous infiniment, dit Fénelon, en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes. Par exemple celui qui commence ainsi : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre*, surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère, ni aucun autre poëte, n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum voyant de loin en esprit tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination. Il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse comparer à cet endroit-là. Au reste, tout se tient dans l'Ecriture sainte; tout y garde le caractère qu'il doit avoir : l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale. Enfin, il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine. »

Le style du Nouveau Testament est simple. « Cette simplicité, dit encore Fénelon, est tout à fait du goût antique. Elle est conforme et à Moïse et aux prophètes dont Jésus-Christ prend assez souvent les expressions. Mais quoique simple et familier, il est sublime et figuré en bien des endroits. Il serait aisé de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de prédicateur en notre siècle qui ait été aussi figuré, dans ses sermons les plus préparés, que Jésus-Christ l'a été dans ses prédications populaires. Je ne parle point de ses discours rapportés par saint Jean, où presque tout est sensiblement divin; je parle de ses discours les plus familiers, écrits par les autres évangélistes. Les apôtres ont écrit de même, avec cette différence, que Jésus-Christ, maître de sa doctrine, la distribue tranquillement. Il dit ce qui lui plaît, et le dit sans aucun effort. Il parle du royaume et de la gloire célestes comme de la maison de son Père. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent lui sont naturelles; il y est né, et il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'assure lui-même. Au contraire, les apôtres succombent sous le poids des vérités qui leur sont révélées; ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent : les paroles leur manquent. De là viennent ces transpositions, ces expressions confuses, ces liaisons de discours qui ne peuvent finir. Toute cette irrégularité de style marque, dans saint Paul et dans tous les autres apôtres, que l'esprit de Dieu entraînait le leur. Mais, nonobstant ces petits désordres pour la diction, tout y est noble, vif et touchant. Pour l'Apocalypse, on trouve la même magnificence et le même enthousiasme que dans les prophètes. Les expressions sont souvent les mêmes; et quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. L'éloquence n'appartient donc pas seulement aux livres de l'Ancien Testament, elle se trouve aussi dans le Nouveau. »

C'est donc en lisant et en relisant l'Ecriture sainte, dit Maury, qu'on apprend à parler cette belle langue de la piété, du zèle et de l'onction, qui répand tour à tour sur le style des images touchantes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on ne s'empa-

rera jamais ni de l'imagination ni du cœur de l'homme. Ah! ne regardons point comme une contrainte importune l'heureuse nécessité de mêler sans cesse le texte sacré à nos compositions. Les prodiges de l'histoire sainte nous offrent tout le merveilleux que l'imagination presque poétique d'un orateur peut employer en chaire. On trouve dans les livres saints des pensées si sublimes, des expressions si hardies et si énergiques, des tableaux si pittoresques, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des images si éclatantes et si variées, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point rechercher par principe et par devoir.

Tous ces bienfaits qu'offre à la chaire une lecture assidue des livres sacrés, ont été développés avec autant de vérité que d'attrait, par le P. Lamy, dans la préface de son *Introduction à l'Ecriture sainte.* « Les prédicateurs, dit-il, sont d'autant plus inexcusables de négliger l'Ecriture, qu'il n'y a point pour eux de fonds plus riche et plus inépuisable. Tout ce qui soutient l'éloquence, les actions extraordinaires, les mots éclatants, les exemples, les comparaisons, les paraboles, s'y trouvent avec abondance. Non-seulement on y puise la véritable doctrine, on y découvre encore tous les ornements qui donnent de la force au discours. Quelle manière d'enseigner plus claire et plus briève que l'Evangile? Quel orateur peut égaler l'élévation et la véhémence des prophètes? Qui sait mieux tourner l'esprit et toucher le cœur que saint Paul? Quoi de plus propre à donner au discours l'éclat et la magnificence de la poésie que les psaumes de David? Enfin, quelle foule admirable de sentences et de maximes dans les livres de Salomon? »

Nous offrons ici à nos lecteurs un discours sur l'éloquence de l'Ecriture sainte, qu'ils liront avec plaisir et avec fruit. Il est extrait d'un ouvrage publié à Lyon, en 1838, par un professeur de rhétorique, et intitulé: *Etudes littéraires sur l'Ecriture sainte.* On pourra lire encore l'explication du cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge, que Rollin a examiné, d'après Hersan, dans son *Traité des Etudes*, suivant toutes les règles de l'éloquence. L'abbé Batteux, dans le troisième volume de ses *Principes de littérature*, chap. 9, analyse et développe également avec beaucoup d'esprit et de goût le psaume CIII, sur la création du monde. Toutes les beautés de ce chef-d'œuvre s'y trouvent parfaitement divisées et présentées en neuf tableaux de la plus grande magnificence.

ÉLOQUENCE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Messieurs,

L'éloquence a toujours été envisagée comme une puissance dominatrice, à laquelle rien ne résiste. Ses effets, souvent favorables, quelquefois contraires au bien de la société, ont, malgré ces résultats contradictoires, réuni dans tous les temps, autour d'elle, le respect, l'obéissance et l'admiration. Aussi, les noms de Démosthène, de Cicéron, rappellent aujourd'hui encore des idées de force, de noblesse, de grandeur. L'un a réveillé dans les Athéniens l'enthousiasme de la liberté; il a vaincu Philippe autant qu'il était en lui, par la seule arme qui fût en son pouvoir, la parole. L'autre a foudroyé les conspirateurs, défendu l'innocence victime de l'oppression, dévoilé les turpitudes d'un tyran, les vexations odieuses d'un proconsul. Ce sont là les titres de leur gloire.

Si nous avançons dans les siècles plus rapprochés de nous, nous verrons les orateurs chrétiens annonçant aux hommes les vérités éternelles, tantôt s'emparer des vanités humaines pour les étaler sur un cercueil, tantôt jeter des flots de lumière, tantôt enfin pénétrer dans le fond des cœurs, sonder cet abîme immense, n'en sortir que pour en montrer les misères et la corruption, et appliquer des remèdes d'une douceur céleste à des plaies invétérées et à des blessures profondes. La majesté de saint Jean Chrysostome nous élève, la sublimité de Bossuet nous ravit, la logique de Bourdaloue nous presse, la chaleur de Massillon nous brûle et sa force nous entraîne. Au bruit de leur puissante parole, nous nous sentons tour à tour emportés et immobiles, baignés de pleurs ou saisis par des transports qui nous enlèvent à nous-mêmes, entourés d'une lumière éclatante ou attérés par la foudre qui gronde sur nos têtes, par les cris d'une conscience qui se réveille tout à coup, par les accents terribles d'une voix qui déjà prononce les anathèmes.

Ces effets merveilleux n'ont rien de surprenant pour quiconque est capable de connaître jusqu'où peut s'étendre l'empire de l'homme animé de grandes et généreuses inspirations. Cet empire a des limites bien plus reculées, lorsqu'on envisage l'éloquence dégagée des entraves qui la gênent, et se montrant telle qu'elle part du cœur, quelque forme qu'elle revête. Car alors elle n'exerce pas seulement cet empire à la tribune, au barreau, dans les chaires chrétiennes; elle s'empare de tout ce qui tient au don de la parole, et en fait son domaine particulier. Ainsi la poésie ne sera vivante que par elle, l'histoire s'échauffera de son feu, la philosophie même sera puissante de sa force; elle régnera partout où l'homme aura déposé les émotions de son cœur. Alors encore il nous sera permis d'aller la chercher à sa vraie source, dans les écrivains où elle brille de tout son éclat, dans ces productions que j'appellerais divines, si je ne me souvenais que je les dois considérer, non comme venant du ciel, mais comme attachées par des liens étroits au domaine de la plus haute éloquence.

Oui, Messieurs, on pourrait dire des auteurs sacrés ce que disaient du Sauveur les émissaires des pharisiens: *Nul homme ne parla jamais comme cet homme.* Il est facile

de voir, en lisant, que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres et qu'il a élevé leurs génies jusqu'à lui. On ne devra donc pas être étonné qu'après avoir prouvé déjà mon admiration pour eux, je vienne encore aujourd'hui leur offrir le tribut de mes hommages. Je ne crains pas d'aborder un sujet dont les richesses sont inépuisables, et qui, traité cent fois, n'en offre pas moins des aperçus toujours nouveaux, des beautés toujours plus admirables, à proportion qu'on y fixe plus longtemps les yeux.

Caractère de l'éloquence.

On restreint l'éloquence dans un cercle bien resserré, lorsqu'on prétend ne la découvrir que sous l'enveloppe des formes oratoires, formes qu'indique la nature, et que l'art a perfectionnées, mais qui ne lui sont pas tellement essentielles qu'on ne puisse l'apercevoir, elle et ses effets, ailleurs que dans les travaux réguliers de l'orateur. Son caractère propre, c'est l'empire qu'elle exerce sur toutes les facultés morales de l'homme : sur son esprit, en lui rendant la vérité sensible ; sur son cœur, en le pénétrant de sa chaleur brûlante, en produisant des impressions tantôt fortes, tantôt douces, agréables, des émotions vives qui lui font aimer ou détester l'objet qu'on lui présente. Elle sera donc plus ou moins grande, plus ou moins admirable, suivant que l'orateur connaîtra plus ou moins la vérité, pour la faire comprendre ; l'esprit des hommes auxquels il s'adresse, pour choisir les moyens de la mettre dans son plus beau jour ; leurs inclinations diverses, pour les diriger à propos ; j'ajouterai, leurs besoins, pour les satisfaire. Or qui mieux que les auteurs sacrés connut la vérité, l'esprit de l'homme, son cœur, ses besoins? Ces connaissances, ils ne les avaient pas seulement puisées dans la contemplation des œuvres du Créateur, dans les méditations silencieuses et profondes ; ministres de Dieu, ils en avaient reçu l'intelligence, et ils ont dû à leurs communications avec le ciel les trésors prodigieux qu'ils nous ont légués pour héritage.

Remarquons, en outre, avec un grand homme, que « tout, dans leurs ouvrages, y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, les détails des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale: » en veut-on la preuve, qu'on les parcoure en détail ; et, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, on trouvera des monuments capables de forcer la conviction des plus incrédules.

Eléments constitutifs de l'éloquence.

Renfermé dans les bornes étroites d'un discours, je dois me contenter de vous faire voir dans les livres saints les deux éléments constitutifs de l'éloquence, la lumière qui éclaire, le feu qui échauffe.

Un coup d'œil rapide jeté sur le livre divin nous rendra intelligibles ces belles paroles d'un des plus grands génies dont notre terre se glorifie : « Je tremble et je me sens saisi de frayeur à la seule vue de ces adorables caractères ; mais c'est une frayeur de respect et un tremblement d'amour. » Nous verrons nos esprits s'agrandir par l'élévation des idées, par l'imposant appareil des images que nous offrent les auteurs sacrés, par le vif éclat des rayons qui s'en échappent. Nos cœurs leur devront d'être émus par la force, la véhémence, la rapidité entraînante des sentiments ; et, convaincus de leur incontestable supériorité, nous l'avouerons sans peine, je dirai même avec plaisir.

Eloquence où brille la lumière.

Sans parler du témoignage qu'ont porté en leur faveur nos littérateurs les plus distingués, qu'on les examine les uns après les autres, et l'on apercevra aisément que leurs productions sont hors de la ligne de tout ce qui porte l'empreinte d'une origine humaine. Quelle majesté imposante ! quelle incompréhensible profondeur ! et, cependant, quelle simplicité ! Ils semblent jeter le sublime à profusion. Tantôt c'est Dieu qui commande à la lumière d'éclairer le monde qu'a réalisé sa parole, et la lumière apparaît soudain. Deux mots suffisent pour exprimer l'ordre puissant et ses merveilleux résultats : *Fiat lux, et facta est lux.* Tantôt c'est la volonté créatrice qui parsème le ciel de globes lumineux. L'historien qui raconte le prodige le fait sans effort, comme il a été produit.

Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand, pour présider au jour, et l'autre moindre, pour présider à la nuit.

« Il n'appartient qu'à Dieu, dit Rollin (*Traité des Etudes*), de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il ait orné l'univers. » Le voulez-vous revêtu de toute sa magnificence? écoutez un prophète :

Dieu envoie la lumière, et elle part aussitôt ; il l'appelle, et elle lui obéit avec tremblement. Les étoiles ont répandu leur étincelante clarté, chacune à sa place, et elles ont été dans la joie. Il les a appelées, et elles ont dit : nous voici. Elles ont pris plaisir à briller, pour marquer leur obéissance à leur créateur.

Voyez comment le soleil est décrit dans l'*Ecclésiastique :*

C'est l'ouvrage admirable du Très-Haut. Il brûle la terre en son midi; et qui peut supporter ses vives ardeurs? Il conserve une fournaise de feu toujours agissante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme ; il souffle des rayons de feu, et la vivacité de sa lumière éblouit tous les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand, et sa parole lui fait hâter sa course.

Harangue.

Les littérateurs habitués à consulter les monuments oratoires de la Grèce et de Rome, à louer, presque sans réserve, les harangues mises par les historiens dans la bouche des généraux au moment du combat, à commenter ces discours auxquels on a attribué l'enthousiasme du soldat, le gain de tant de batailles, ces littérateurs ont ignoré peut-être

que l'Ecriture sainte nous fournit, en ce genre, des modèles aussi admirables en eux-mêmes, qu'étonnants par l'époque où ils ont paru. Le Deutéronome en contient un grand nombre, qui suffiraient seuls pour prouver que l'éloquence, inconnue encore aux autres peuples, avait, chez les Hébreux, une perfection dont on n'a jamais approché depuis. Citons; c'est le meilleur éloge. Moïse annonce aux Israélites qu'ils vont passer le Jourdain, que Dieu leur assujettira les nations puissantes qui occupent la Terre promise; mais il leur déclare en même temps que leurs mérites ne sont pour rien dans cette marque de la bonté de Dieu; et pour montrer qu'ils en sont indignes, il expose leurs murmures et leurs infidélités passés. La justesse, la grandeur des idées, égalent ici l'énergie des reproches :

« Ecoute, Israël : tu passeras aujourd'hui le Jourdain, pour posséder des nations plus nombreuses et plus puissantes que toi ; de grandes villes dont les murailles s'élèvent jusqu'au ciel ; un peuple, d'une taille haute et surprenante ; ces enfants d'Enac que tu as entendus, et à qui aucun homme ne peut résister. Tu sauras donc aujourd'hui que le Seigneur passera devant toi comme un feu dévorant et consumant, qui les réduira en poudre, et les détruira, et les exterminera devant ta face, ainsi qu'il a promis..... Israélites, ce n'est pas à cause de votre justice et de l'équité de votre cœur que vous entrerez dans leur terre pour la posséder ; mais elles seront détruites à votre entrée, parce qu'elles ont fait le mal, et que le Seigneur voulait accomplir ce qu'il a juré à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob..... Souvenez-vous et n'oubliez pas comment vous avez provoqué la colère du Seigneur votre Dieu, dans le désert. Depuis le jour que vous êtes sortis de l'Egypte jusqu'à celui-ci, vous avez toujours murmuré contre le Seigneur : car vous l'avez provoqué à Horeb; et irrité, il voulut vous perdre dès lors....»

Suit l'énumération de leurs infidélités et de ce qu'ils doivent faire pour se conserver la faveur du Dieu qui leur a manifesté sa puissance, sa sagesse, sa miséricorde.

Eloquence vive, brillante et forte.

Les Juifs venaient de remporter une victoire signalée sur Jabin, roi de Chanaan ; le courage d'une femme (Jahel) avait abattu le général ennemi (Sisara), et Debora entonne le cantique d'actions de grâce :

« Jéhovah a fait éclater sa vengeance, le peuple a couru de lui-même au combat : bénissez le Seigneur. Rois, écoutez ; Princes, prêtez l'oreille : moi, moi, je chanterai le Seigneur, je célébrerai le Seigneur, le Dieu d'Israël. O Dieu ! quand tu sortais de Seïr, et que tu passais par la terre de l'Idumée, la terre s'émut, et les cieux et les nuées versèrent leurs eaux. Les monts s'écroulèrent devant la face du Seigneur, le Dieu d'Israël.....»

Quel est-il donc, Messieurs, cet être formidable devant qui tout se prosterne ? C'est celui qui est : *Ego sum qui sum*. Son nom est l'Eternel, le monde entier son ouvrage. Le ciel est son trône, et la terre son marchepied : *Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum*. Toutes les nations sont à ses yeux comme une goutte d'eau, et la terre qu'elles habitent, comme un grain de poussière. L'univers est devant lui comme n'étant point; sa puissance et sa sagesse le conduisent et en règlent le mouvement avec la même facilité qu'une main soutient un léger poids, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. Il dispose des royaumes en maître souverain, et les donne à qui il lui plaît : mais son empire et son pouvoir sont sans bornes. Son regard pénètre l'avenir; ou plutôt les siècles tous ensemble, présents à sa pensée, se dévoilent à l'infinité de sa science ; et cette vive lumière, il la communique aux hommes qu'il a choisis pour les dépositaires de ses conseils. C'est lui qui, par la bouche de son prophète, annonce la ruine de Babylone, de la cité de corruption, et qui fait entendre ces paroles dont la sublimité repousse toute louange humaine :

« Je vois venir du côté du désert, d'une terre redoutable, une tempête semblable aux tourbillons du midi. Vision effrayante ! L'impie, à qui plaisent les ravages, agit toujours en impie et continue de détruire. Viens, Elam; guerrier de Médie, forme le siége : je ne donnerai pas à Babylone le temps de gémir. Mes entrailles ont été saisies de douleur; les angoisses se sont emparées de moi comme d'une femme dans l'enfantement ; ce que j'entends me trouble, ce que je vois m'épouvante. Mon cœur s'est flétri; les ténèbres m'ont rempli d'effroi : l'aurore ne m'annonce plus qu'un jour sombre. On prépare des tables, on se livre à la joie d'un festin. Gardes, veillez sur la ville; princes, levez-vous, saisissez vos boucliers. Voici ce que le Seigneur m'a dit: Va, et place une sentinelle; et elle te dira ce qu'elle aura vu. Et elle vit un char conduit par deux cavaliers; l'un monté sur un âne, l'autre sur un chameau ; et elle resta longtemps attentive et dans le silence. Et elle cria : Je veille ici pendant le jour, par l'ordre du Seigneur; et la nuit, je veille encore. Et voilà que le char s'approche, et une voix a dit : Ruine, ruine de Babylone ! ses idoles ont été brisées. Vous serez foulés aux pieds, comme la moisson dans l'aire. Telles sont les paroles du Seigneur des armées, du Dieu d'Israël ; et je vous les ai annoncées. »

Effets de cette éloquence.

Quand on entend un langage si nouveau pour l'oreille de l'homme, on croit voir les écrivains sacrés, s'élevant jusqu'au sein de Dieu, y puiser cette élévation de pensées, cette sublimité d'images, cette pompe d'expressions, ce je ne sais quoi qui n'a point de nom, qui enlève, qui ravit, qui transporte l'âme au delà des régions terrestres, la fait vivre un instant de la vie du ciel, la laisse ensuite retomber jusqu'à terre, accablée sous le poids de tant de merveilles ! c'est ainsi, du moins, que je me figure les effets de cette

éloquence divine qui n'a ni modèle, ni copie, ni rien qui lui ressemble. Elle m'apparaît comme ces astres brillants dont la voûte des cieux est embellie, et qui, placés dans le lointain, fixent l'attention des contemplateurs de la nature, les plongent, tantôt dans une rêverie silencieuse, tantôt dans une extase de délices, tantôt enfin font palpiter leurs cœurs de surprise et d'admiration. D'autres fois, l'impression qu'elle produit est celle de ces rares phénomènes qu'on fixe d'un œil stupéfait, en se demandant d'où ils viennent et ce qu'ils signifient. Pour le prouver, Messieurs, une seule chose me paraît difficile, la difficulté du choix. J'entr'ouvre l'Ecriture, les exemples se pressent en foule, et, contraint de m'arrêter à quelques fragments, je les saisis à l'aveugle, persuadé que leur magnificence tiendra toujours d'en haut.

David, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint la manière dont Dieu, caché jusque-là dans les secrets impénétrables de son être, s'est manifesté tout d'un coup par des merveilles sans nombre. Ecoutez-le et vous jugerez :

« Le Seigneur a régné : il s'est revêtu de gloire; ceint de force, il est sorti de son repos. Il a affermi la terre, et elle ne sera point ébranlée. Ton trône, ô Jéhovah! est fondé avant tous les temps; tu es dès l'éternité. O Dieu! la mer a élevé sa voix, la mer a soulevé ses eaux et leurs vastes mugissements. Admirables sont les élancements de la mer : plus admirable est le Seigneur dans la hauteur des cieux. O Dieu! tes oracles sont immuables; ta demeure est la sainteté, dans toute la durée des jours. »

Le même prophète nous représente ailleurs la gloire, la puissance de Dieu, sa bonté, sa miséricorde, avec des traits si brillants d'une part, avec des images si douces, si consolantes d'une autre, que vous me saurez gré, Messieurs, de vous avoir offert une partie de ce magnifique tableau :

«....... Seigneur, dieu des armées, qui est semblable à vous? Vous êtes puissant, Seigneur, et votre vérité vous entoure. Vous dominez l'orgueil de la mer; ses flots se soulèvent, vous les apaisez. Vous avez abattu les Egyptiens comme un homme blessé à mort; le bras de votre puissance a dispersé vos ennemis. Les cieux sont à vous, et la terre et l'univers; vous avez fondé tout ce qu'ils renferment; vous avez créé le septentrion et le midi. L'Hermon et le Thabor tressaillent à votre nom : la force réside en votre bras. Votre main sera inébranlable, votre droite sera exaltée. La justice et le jugement sont l'appui de votre trône. La miséricorde et la vérité marchent devant votre face. Heureux le peuple qui connaît votre joie! il marchera, Seigneur, à la lumière de votre visage; il chantera votre nom durant tout le jour, il s'élèvera dans votre justice. »

L'éloquence peut se trouver sous la forme poétique comme sous la forme oratoire.

Si ce n'est pas l'éloquence avec tout son cortége de grandeur, il n'y en eut jamais nulle part, et je ne sais plus où arrêter mon attention pour en découvrir la nature. On ne m'objectera pas que c'est là de la poésie et non de l'éloquence; car une poésie sans éloquence est comparable à ces statues qui, ornées de traits réguliers, frappent les regards par leurs belles formes, mais n'ont point cette vie intérieure qui en serait l'âme et la perfection. L'éloquence serait-elle donc un puéril jeu de mots? N'est-elle pas l'expression vive et énergique des grandes pensées, aussi bien que des sentiments? Pourquoi donc lui refuser l'entrée dans la poésie, pour lui conférer l'âme et le mouvement, et en recevoir en échange la sublimité du langage? La poésie, il est vrai, ne revêt pas les formes oratoires; mais ces formes ne sont pas essentiellement liées à l'éloquence. Serait-il donc nécessaire de faire un exorde, une division, une confirmation, une péroraison, pour être éloquent? Ne l'était-il pas éloquent ce capitaine, qui, voyant fuir ses soldats, s'écria : « Où courez-vous? ce n'est pas là que sont les ennemis. On vous a dit que le calife est tué : eh! qu'importe qu'il soit au nombre des vivants ou des morts? Dieu est vivant et vous regarde; marchez. » Et néanmoins se soumet-il à ces formes auxquelles on voudrait donner l'empire sur tout? Parce que Isaïe n'en a pas été l'esclave, refusera-t-on d'admirer cette accablante apostrophe au roi de Babylone?

«.... A ton approche, l'enfer s'est troublé; il a poussé vers toi les princes de l'abîme; les rois de la terre, les chefs des nations, se sont levés de leurs trônes; et tous se sont écriés : Tu es donc blessé comme nous? tu es donc semblable à nous? Ton orgueil est tombé dans l'enfer, ton cadavre est couché sur la terre, et les vers sont tes vêtements. Comment es-tu tombé du ciel, astre du jour, qui brillais au matin comme l'aurore? comment es-tu renversé sur la terre, toi qui écrasais les nations, toi qui disais dans ton cœur : je monterai jusqu'aux cieux; j'établirai mon trône par-dessus les astres de Dieu; je m'assiérai sur la montagne du Testament, à côté de l'aquilon; je m'élèverai par-dessus les nuées; je serai semblable au Très-Haut? Et cependant tu es traîné dans l'enfer, au fond des abîmes....»

Eloquence revêtue de la forme oratoire.

Qu'on donne à ce tableau le nom de poésie ou d'éloquence, peu importe : pourvu que l'âme y trouve des idées qui l'élèvent, des sentiments qui la remuent, une puissance qui domine ses facultés, j'aperçois ce que je cherchais, et je l'appelle éloquence, dans l'acception la plus générale de ce mot. Cette acception, veut-on que je la restreigne et que j'indique un fragment où la forme oratoire se manifeste avec plus de netteté? Je me rends à ce désir, et, pour le satisfaire, je saisis le discours où Moïse décrit les faveurs dont Dieu a comblé les Hébreux, et les engage à lui demeurer fidèles, par reconnaissance pour ses bienfaits.

« Le Seigneur votre Dieu est un Dieu miséricordieux, il ne vous abandonnera point et ne vous détruira pas entièrement, et il n'oubliera pas l'alliance qu'il a jurée à vos pères. Interrogez les jours qui ont été avant vous, depuis le jour que Dieu a créé l'homme sur la terre, et depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, s'il s'est fait une chose semblable, ou si jamais on a ouï qu'un peuple ait entendu la voix du Seigneur parlant du milieu du feu, comme vous l'avez entendue, et vous n'êtes pas morts; s'il est arrivé que Dieu ait fait entrer et sortir pour lui une nation du milieu des nations, par des épreuves, des signes et des miracles, par des combats, par sa main puissante et par son bras étendu, par de grandes terreurs, comme le Seigneur votre Dieu a fait pour vous en Egypte, devant vos yeux, afin que vous sachiez que le Seigneur est Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui..... Sachez donc aujourd'hui, et pensez en votre cœur que le Seigneur est Dieu et dans les hauteurs du ciel et dans les profondeurs de la terre, et qu'il n'en est point d'autre. Gardez ses ordonnances et tous ses commandements que je vous prescris, pour être heureux, vous, et vos enfants après vous, et afin que vous prolongiez vos jours sur la terre que le Seigneur votre Dieu doit vous donner. »

Le Nouveau Testament nous offre aussi l'éloquence qui éclaire.

Mais laissons de côté, pour un moment, le génie prophétique, toujours noble, toujours ravissant. Allons visiter l'Evangile du disciple bien-aimé; et au premier mot, à la première phrase, transportés au delà de tous les temps, contemplateurs du Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse, nous pousserons, avec Bossuet, un cri soudain d'enthousiasme : « Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? Tais-toi, ma raison, et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : Au commencement, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, était celui qui est et qui subsiste toujours : Le Verbe, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu. » Parcourons-le ensuite en détail, et après avoir été tantôt ravis jusqu'aux cieux, tantôt mouillés de douces larmes, nous lirons vers la fin, en gros caractères ! *Voilà l'homme!* « A ces mots, dit un philosophe célèbre, mes regards se fixent sur cet homme; ses mains sont chargées de liens, son sceptre est un roseau, sa couronne un tissu d'épines; un manteau de pourpre cache des plaies douloureuses. Voilà l'homme et tous les hommes; voilà l'humanité. Maître de l'univers, l'homme n'est pas maître de lui-même; roi de la nature, sa royauté a la fragilité du roseau et la piqûre déchirante de l'épine, l'extérieur imposant de la dignité humaine ne cache que les honteuses faiblesses de l'humanité, ou l'infirmité de la nature. Oui.... voilà l'homme! »

Au milieu de cette foule de prodiges nous n'oublierons pas de contempler un moment le livre mystérieux que la voix d'en haut ordonna à saint Jean d'envoyer aux sept Eglises d'Asie : à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatère, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. Le prophète est élevé jusqu'au séjour des saints : là, il voit briller à ses yeux tout ce que la nouvelle Jérusalem renferme de splendeur; il entend la céleste harmonie des anges, les concerts des élus; il goûte les délices dont ils sont enivrés, et, redescendu sur la terre, il communique aux hommes les mystères qu'il a découverts, les prodiges dont il a été témoin, la voie qui conduit à l'éternelle Sion, les paroles qu'il a entendues, et la terre répète avec les cieux : « Benédiction, honneur et gloire à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau : *Sedenti in throno et Agno, benedictio et honor, et gloria.* »

Nous n'aurions garde de vous passer sous silence, ô vous que, comme catholiques, nous appelons vase d'élection, et que, comme littérateurs, nous nommerons le plus éloquent des hommes. Quels rayons de lumière vous avez laissé échapper de cet esprit qui avait vu ce que l'homme n'a jamais vu! dans quelles profondeurs vous nous entraînez! à quelle hauteur vous nous élevez tour à tour! Ne semble-t-il pas que vous nous dégagiez du limon de cette terre pour nous associer à vos sublimes contemplations, et que, nous prenant par la main, vous vouliez nous emporter avec vous jusqu'au sein de l'immuable sagesse, de l'éternelle beauté? recevez aujourd'hui la palme que nous vous décernons, le juste tribut d'hommages que nous aimons à vous offrir, et pleins de reconnaissance, nous irons éclairer notre raison au flambeau dont la clarté vient des cieux.

Un homme parut autrefois dans les rues d'Athènes, annonçant au peuple une doctrine bien opposée aux enseignements voluptueux du paganisme. Sa parole, d'une simplicité magnifique, attira t les savants comme les ignorants. Les dogmes, la morale qu'il prêchait semblèrent si nouveaux, excitèrent tant de curiosité chez les uns, tant d'aigreur chez les autres, qu'après s'être saisi de lui, on le traîna devant l'aréopage, pour lui demander ce que signifiaient ses discours, et pour le faire juger, au besoin, selon toute la rigueur des lois. Cet homme était saint Paul. Sa défense fut courte, mais telle que vous allez l'entendre :

« Athéniens, en traversant vos murs j'ai remarqué un autel sur lequel se lisait cette inscription : *Au Dieu inconnu.* Eh bien! ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce; c'est celui qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. Maître absolu des cieux et de la terre, il n'habite point les temples que la main de l'homme a élevés; et celui qui dispense la

vie et la lumière à tout ce qui respire, n'a pas besoin des sacrifices de l'homme. Il a fait naître d'un seul tous les hommes répandus sur la surface de la terre, il a marqué la durée de leur vie et les limites de leur demeure. Il a voulu qu'ils cherchassent Dieu, et qu'ils s'efforçassent de le trouver comme avec la main et en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas éloigné de chacun de nous. Car nous existons en lui, nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui. Quelques-uns de vos poëtes en ont parlé de la même manière, quand ils ont dit : Nous aussi nous sommes la race de Dieu même. Et puisque nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas assimiler la divinité à l'or, à l'argent ou à la pierre, dont l'art et l'industrie des hommes ont fait des figures. Mais Dieu, voulant mettre fin à ces temps d'ignorance, fait annoncer partout aux hommes qu'ils aient à faire pénitence, parce qu'il a arrêté un jour où il doit juger le monde dans sa justice, par celui qu'il a établi juge, et dont il a rendu témoignage en le ressuscitant d'entre les morts. »

Avouons-le, Messieurs, nos écrivains sacrés remplissent bien dignement la première fonction de l'éloquence, qui est d'éclairer l'esprit, de lui présenter des images grandes, des tableaux imposants, des pensées capables de nous frapper. Ils ne s'arrêtent pas là, ils pénètrent le cœur par le feu dont ils brûlent.

Eloquence où domine le sentiment.

Que puis-je dire, faible orateur, qui soit ici en proportion avec l'énergie, la véhémence, la chaleur des sentiments ; avec la tendresse, la douceur des affections qu'on remarque dans mille endroits de la Bible ? Ebloui moi-même à la vue de tant de merveilles, je reste muet de surprise et d'admiration. Une seule chose m'encourage, c'est que le dénûment dans lequel je me trouve a sa cause dans l'éclat des richesses qui m'environnent, richesses qui, étalées en petite partie devant un auditoire éclairé, conservent encore assez d'empire pour se revendiquer la gloire qui leur est due ; combien elles seraient plus brillantes, s'il m'était possible de les exposer toutes à vos regards ! leur seul aspect en dirait plus que tous nos vains discours.

M'est-il permis de citer encore des exemples ? qu'on lise le chant prophétique où Moïse prend la défense de Dieu contre les Isaélites, et leur explique les motifs des jugements divins. Quel exorde majestueux ! quelle étonnante variété dans les idées principales ! C'est tour à tour la véracité et la justice de Dieu, son amour paternel, ses bontés infinies pour le peuple qu'il s'est choisi, l'ingratitude, la révolte de ce peuple ; c'est le feu de l'indignation divine, les menaces terribles du Seigneur retracées par une prosopopée dont la magnificence surpasse tout ce que la poésie contient de plus précieux dans ses trésors : cependant la douceur et la miséricorde viennent par intervalles tempérer l'ardeur de ce redoutable courroux, qui semble enfin s'éteindre et se perdre dans les consolations et les promesses. Quelques traits en donneront une idée.

« Cieux, entendez ma voix ; terre, écoutez les paroles de ma bouche. Que mes paroles se pressent comme la pluie ; que ma parole descende comme la rosée, comme la pluie sur l'herbe, comme les gouttes d'eau sur le gazon ; car j'invoquerai le nom du Seigneur : rendez gloire à notre Dieu. Les œuvres de Dieu sont parfaites, et toutes ses voies sont justes. Dieu est fidèle et sans tache ; il est juste et droit. Ils ont péché contre lui ; ils n'étaient pas ses fils au milieu de leurs souillures : race dépravée et perverse. C'est donc là ce que tu rends au Seigneur, peuple insensé et stupide ? N'est-ce pas lui qui est ton père, qui t'a possédé, qui t'a fait, qui t'a créé ? Souviens-toi des jours anciens, considère toutes les générations ; interroge ton père, et il t'annoncera ; tes ancêtres, et ils te diront : Quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Mais la part du Seigneur fut son peuple, Jacob fut son héritage... comme l'aigle qui provoque ses petits à voler, et voltige autour d'eux, il a étendu ses ailes, et il l'a pris, et il l'a porté sur ses épaules... Il l'a établi dans une terre élevée... le peuple chéri s'engraissa et se révolta : appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son créateur, et s'est retiré du Dieu son salut..... Le Seigneur a vu, et son courroux s'est ému, parce que ses fils et ses filles l'ont provoqué. Et il a dit :... Un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer ; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes !..... »

Eloquence qui subjugue.

On a beaucoup parlé de la massue de Démosthènes : les rhéteurs ont poussé des cris réitérés d'enthousiasme sur la facilité merveilleuse avec laquelle l'orateur athénien pulvérisait des accusations soutenues de toute la force d'un immense talent ; sur la vigueur qu'il employait dans ses réponses, et dont on n'a su comparer les effets qu'à ceux de la foudre qui éclate. Disons nous-mêmes sans détour que cet enthousiasme avait une cause légitime, et qu'il mérite d'être partagé ; mais croira-t-on pour cela que le livre divin n'a rien à mettre en parallèle avec cette puissance qui subjugue, avec cet entraînement auquel rien ne résiste ? Non, messieurs ; et, pour vous le prouver, je n'aurais qu'à vous montrer Isaïe reprochant à Israël ses nombreux forfaits, et lui annonçant les peines diverses qui doivent en être le juste châtiment. Citons un exemple auquel je ne sache pas qu'Athènes et Rome puissent rien opposer.

Job n'avait pas craint de proposer des doutes au Seigneur. Dieu lui répond en lui proposant à son tour des mystères :

« .... Prépare-toi ; je t'interrogerai, tu me

répondras. Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre? Dis-le moi, si tu le sais. Sais-tu qui en a posé les limites? sais-tu qui en a tracé le plan? Qu'étais-tu lorsque les astres du matin vinrent pour la première fois me louer de concert, et que tous les enfants de Dieu publièrent leur joie? Sais-tu qui a emprisonné la mer dans ses rivages, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère; lorsque pour vêtements je lui donnais des nuées, et que je l'enveloppais d'obscurités comme des langes de l'enfance? C'est moi qui ai marqué ses bornes et qui lui ai imposé des barrières; et je lui ai dit: Tu viendras jusque là, et tu n'iras pas plus loin; là tu briseras tes flots orgueilleux. Est-ce toi qui, depuis ta naissance, as commandé à l'étoile du matin, et as montré à l'aurore le lieu de son lever? Est-ce toi qui tiens dans tes mains les deux bouts de la terre? Est-ce toi qui les secoues et en fais tomber les impies? es-tu entré dans les gouffres de la mer? as-tu porté tes pas dans les confins de l'abîme? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi? ton œil a-t il percé ses ténébreuses demeures?..... Réponds enfin: celui qui dispute contre Dieu est-il réduit si facilement à se taire? celui qui reprend Dieu ne doit-il pas pouvoir lui répondre? »

J'ignore, Messieurs, ce que nous devons le plus admirer ici, des interrogations pressantes, de la rapidité du langage, de la magnificence du tableau, de l'énergie d'une apostrophe qui accable, de l'ironie dédaigneuse qui la termine, et qui, en contraignant l'homme à baisser les yeux, fait sentir à sa raison tout le ridicule dont elle se couvre, l'écrase sous le poids de sa faiblesse, et l'humilie par l'exposé trop véridique de son ignorance.

L'éloquence avec ses formes est peut-être plus ancienne qu'on ne le pense communément.

Quand on cherche l'origine de l'éloquence revêtue des formes oratoires, on s'arrête toujours à la formation des petits Etats qui divisèrent la Grèce. A-t-on raison? Cette époque est-elle la limite infranchissable, ou bien devrait-on remonter plus haut, interroger des temps plus reculés? c'est là une question intéressante pour les rhéteurs, et que je ne me permettrai pas de décider. J'oserai seulement proposer un doute. En lisant les livres historiques de la Bible, j'ai rencontré souvent des allocutions où se trouvent réunies toutes les parties du discours proprement dit. Or les écrivains de la Bible sont bien antérieurs à ceux qu'on désigne communément comme les premiers orateurs, par la date des temps. Dira-t-on: si l'on n'est pas allé jusqu'à eux, c'est que la religion faisait le sujet de tous leurs discours, et que la politique n'y entrait pour rien? Cette raison, ce me semble, n'en est pas une. Et d'abord, peu importe le sujet, pourvu que nous apercevions les formes de l'éloquence; ensuite, faire pratiquer la religion était, il est vrai, le but constant des orateurs sacrés; mais il est vrai de dire aussi qu'ils discutaient les intérêts du peuple hébreu, qu'ils lui indiquaient ce qui pouvait contribuer à son bonheur ou à sa ruine, et qu'ils lui traçaient la ligne de conduite à suivre pour obtenir l'un et éviter l'autre. Les moyens de persuasion employés par eux étaient souvent tirés de la prospérité temporelle attachée à l'observance de la loi divine, comme les calamités devaient être la conséquence de la violation des préceptes émanés d'en haut. Ces considérations leur fournissaient des divisions naturelles, des tableaux brillants et pleins de force, des preuves aussi solides que proportionnées à l'intelligence et aux dispositions de leurs auditeurs. Témoin le fameux discours où Moïse expose aux Israélites ce qu'ils ont à espérer s'ils sont fidèles à la loi, et à redouter s'ils deviennent prévaricateurs. Je le citerai en grande partie, persuadé que vous en serez satisfaits: il serait d'ailleurs impossible d'en juger par un simple fragment.

« Si tu écoutes la voix du Seigneur ton Dieu, et si tu gardes les commandements que je te prescris aujourd'hui de sa part, il t'élèvera au-dessus de toutes les nations qui habitent la terre,.... tu seras béni dans la ville et béni dans les champs.... Le Seigneur fera que les ennemis qui s'élèvent contre toi tomberont en ta présence; ils étaient venus à toi par un seul chemin, et ils s'enfuiront par sept autres devant ta face..... Si tu observes constamment ses préceptes, le Seigneur fera de toi un peuple saint, ainsi qu'il te l'a juré. Et tous les peuples de la terre verront que le nom du Seigneur est invoqué sur toi, et ils te craindront. Dieu te donnera en abondance tous les biens; il multipliera ta famille, tes troupeaux, le fruit de la terre qu'il a juré à tes pères de te donner. Il ouvrira pour toi ses trésors, le ciel, pour répandre sur la terre les pluies en son temps; il bénira toutes les œuvres de tes mains; tu prêteras à un grand nombre de peuples, et tu n'emprunteras d'aucun. Il t'établira à la tête des peuples, et non après eux; et tu seras toujours au-dessus, et non au-dessous.

« Si tu n'écoutes pas la voix de ton Dieu... tu seras maudit dans la ville, et maudit dans les champs. Le Seigneur enverra sur toi la détresse et la famine, et il répandra sa malédiction sur toutes tes œuvres, jusqu'à ce qu'il t'abatte et t'extermine soudain, à cause des abominations par lesquelles tu l'as abandonné. Il y joindra la peste... Le ciel qui est au-dessus de toi sera d'airain, et la terre sur laquelle tu marches sera de fer. Le Seigneur répandra sur la terre de la poussière au lieu de pluie, et la cendre tombera du ciel sur toi jusqu'à ce que tu sois desséché. Il te livrera chancelant à tes ennemis; tu sortiras contre eux par une seule voie, et tu fuiras par sept, et tu seras dispersé dans tous les royaumes de la terre. Ton corps servira de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre, et nul ne les chassera. Il te frappera de l'esprit de vertige, d'aveu-

glement et de fureur; et tu marcheras à tâtons en plein midi comme l'aveugle au milieu des ténèbres, et tu ne prospéreras pas en tes voies : tu porteras en tout temps le poids des outrages, et, opprimé par la violence, tu n'auras personne pour te délivrer... Tes fils et tes filles seront livrés à un peuple étranger, tes yeux le verront et se dessécheront à l'aspect de leur misère, et tu n'auras ni la force ni le courage de les défendre. Un peuple que tu ignores dévorera les fruits de ta terre et tous tes travaux..... Le Seigneur t'emmènera, toi et le roi que tu te seras fait, au milieu d'un peuple que tu as ignoré, toi et tes pères; et tu adoreras là des dieux étrangers, vains simulacres de bois et de pierre.

« Comme le Seigneur, ô Israélites! s'est réjoui en vous comblant de biens et en vous multipliant, de même il se réjouira en vous perdant et en vous détruisant, et en vous exterminant de la terre où vous allez entrer pour la posséder. Vous serez dispersés parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre à l'autre..... Au milieu d'eux vous ne vous reposerez pas, et vous ne trouverez pas seulement où poser la plante de vos pieds, car le Seigneur vous donnera un cœur tremblant et des yeux languissants, et une âme dévorée de douleur. Votre vie sera comme en suspens devant vous; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez pas à votre vie. Vous direz le matin : Qui me donnera de voir le soir? Et le soir : Qui me donnera de voir le matin?..... Le Seigneur vous ramènera sur des vaisseaux en Egypte, par la voie que, selon ce qu'il vous avait dit, vous ne deviez jamais revoir. Là, vous serez vendus à vos ennemis comme esclaves, et vos femmes comme servantes; et nul ne se présentera pour vous racheter. »

« Nous ne connaissons, dit un auteur moderne, dans aucun orateur grec ou romain, français ou étranger, rien de comparable à ce beau discours pour la force et la véhémence, sans parler ici de son mérite principal, celui de renfermer une prophétie terrible, dont l'accomplissement non moins effrayant frappe journellement nos yeux. Qui pourrait s'empêcher de reconnaître, à ce style entraînant, à cette impétuosité irrésistible, l'enthousiasme vrai de l'inspiration et la chaleur d'un sentiment bien supérieur à nos affections ordinaires? »

Eloquence douce et touchante.

Si l'Ecriture nous apparaissait toujours avec cet éclat qui éblouit, avec cette force qui ébranle et renverse, elle aurait sans doute de quoi nous étonner, mais elle n'aurait pas de quoi satisfaire tout l'homme; elle manquerait de ce baume consolateur qui, en adoucissant ses misères, lui fait oublier pour quelques instants qu'il est sur une terre de pèlerinage, dans l'attente d'une nouvelle patrie. Aussi nos auteurs sacrés descendent-ils de temps en temps des hauteurs où ils sont montés et viennent-ils prêter une main secourable au malheur et à l'infortune. Tout ce qu'il y a de doux, tout ce qu'il y a de tendre, ne le cherchez pas ailleurs. Ici c'est Rachel pleurant ses enfants sur la montagne, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Là, c'est l'épouse céleste du vrai Salomon, qui soupire ses ineffables amours :

« Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui; il repose entre les lis, jusqu'à ce que l'aurore se lève et que les ombres déclinent..... Filles de Sion, sortez et voyez le roi Salomon, le front ceint du diadème dont sa mère le couronna au jour de ses fiançailles et au jour de la joie de son cœur. »

Tantôt c'est Joseph se dévoilant à ses frères et leur demandant, les yeux baignés de larmes, si son père vit encore. Tantôt c'est Jonas qui succombe à sa tristesse et qui appelle la mort comme un bienfait : il se plaint à Dieu des maux dont il est poursuivi, lui dit qu'il a raison de se fâcher jusqu'à souhaiter la fin de ses jours, puisque la seule chose qui puisse le garantir des ardeurs du soleil lui est enlevée.

« Tu te fâches, répond le Seigneur, pour la perte d'un lierre qui ne t'a rien coûté, qui a crû sans toi, qu'une nuit a vu naître, qu'une nuit a vu mourir; et moi je ne ferais pas grâce à Ninive, où se trouvent plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche! »

Il connaissait la tendresse de Dieu, celui qui laisse échapper d'un cœur plein de confiance cette prière si vive, si animée :

« Seigneur, vous êtes notre père..... C'est vous qui nous avez formés, et nous sommes l'ouvrage de vos mains..... Jetez, Seigneur, les yeux sur nous, et considérez que nous sommes tous votre peuple. La ville de notre saint a été changée en une solitude : Sion est déserte, Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification et de votre gloire, où nos pères ont chanté vos bienfaits, a été réduit en cendres, et tous nos édifices les plus somptueux ne sont plus que ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence et nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité? »

Eloquence insinuante.

Ceux qui ont lu Homère et Cicéron, ont tous admiré l'adresse insinuante qui les distingue. Le vieux Priam aux genoux d'Achille, lui redemandant les restes d'Hector auquel la main du fils de Pélée a ravi le jour; l'orateur romain appelant sur un ami malheureux la clémence d'un vainqueur irrité; l'un et l'autre employant toutes les armes de la persuasion, toutes les formes de l'éloquence pour fléchir des cœurs en proie au courroux d'une haine inflexible : c'est un spectacle digne d'attention, un spectacle auquel les siècles ont applaudi, et que les âges futurs honoreront encore de leurs suffrages. Cependant, Messieurs, l'éloquence profane ne doit pas jouir seule de ce genre de triomphe; les livres saints y ont un droit que rien ne saurait leur enlever. Judith, la

belle, la courageuse Judith, désarme Holopherne autant par le charme de sa parole que par la beauté de ses traits; et si l'ennemi farouche prépare, sans le savoir, sa mort, la défaite de son armée, la victoire des enfants de Béthulie, c'est qu'une voix douce comme le miel a pénétré jusqu'à son cœur, c'est que l'éloquence a fini ce qu'avait commencé un profane amour.

Il me serait facile de multiplier les citations; un discours que je lis dans le premier livre des Rois, prouvera suffisamment ce que j'ai avancé. Nabal a refusé à David les vivres que celui-ci lui a demandés; les paroles outrageantes dont il a accompagné ce refus irritent ce prince, qui marche à la tête d'une armée pour accabler l'insolent et l'exterminer, lui et tout ce qui lui appartient. Abigaïl, avertie du désastre qui menace sa maison, se porte au-devant de David, et, prosternée à ses pieds, elle lui adresse la parole en ces termes:

« Mon seigneur, que cette iniquité retombe sur moi; que votre servante, je vous prie, parle à votre oreille et que ses paroles soient écoutées. Que le cœur du roi, mon seigneur, ne s'irrite pas contre l'injustice de Nabal, parce qu'il est insensé selon son nom, et sa folie est avec lui: car moi, votre servante, je n'ai point vu, mon seigneur, les serviteurs que vous avez envoyés. Maintenant, vive le Seigneur et votre âme, le Seigneur qui vous a empêché de répandre le sang et qui a préservé votre main! et que vos ennemis qui méditent votre ruine deviennent comme Nabal! C'est pourquoi recevez ces présents que votre servante vous a apportés, mon seigneur, et donnez-les aux serviteurs qui vous suivent. Remettez l'iniquité de votre servante; car le Seigneur édifiera votre maison, parce que vous combattez pour lui: que le mal ne soit donc pas trouvé en vous durant tous les jours de votre vie. Car, s'il s'élève un jour un homme qui vous persécute et qui recherche votre âme, l'âme de mon seigneur sera conservée parmi les âmes des vivants, auprès du Seigneur votre Dieu; et l'âme de vos ennemis sera agitée comme une pierre lancée au loin par la fronde. Lorsque le Seigneur vous aura fait tous les biens qu'il vous a promis et qu'il vous aura établi roi d'Israël, vous n'aurez pas le remords d'avoir répandu le sang innocent, ou de vous être vengé vous-même; et quand le Seigneur vous aura comblé de biens, vous vous souviendrez de votre servante. »

Ames sensibles qui aimez à pleurer avec ceux qui pleurent, suivez-moi, et je vous offrirai des douleurs à partager. Nous irons ensemble nous asseoir avec Jérémie sur les bords du Jourdain: là, nous mêlerons nos soupirs à ceux que lui arrachent les malheurs de Jérusalem, nos cœurs unis et confondus n'auront qu'un même sentiment, qu'un même cri d'affliction; nous verserons des larmes sur la cité jadis la reine des cités; nos regards tournés vers le ciel demanderont à Dieu la cessation des maux qui l'affligent, et nous ne nous lèverons que pour aller sur les rives de l'Euphrate consoler les captifs, alléger leurs fers, soulager leurs peines, adoucir l'amertume du pain qui est leur nourriture, de l'eau qui leur sert de boisson. Nous n'entendrons pas leurs pieux cantiques, mais nous serons témoins des vœux qu'ils forment, des serments qui les attachent à leur patrie, des sanglots qu'excitent en eux le triste souvenir du passé, la vue des infortunes présentes, la pensée d'un avenir qui ne semble promettre que misères. Nous n'abandonnerons ces lieux que pour aller interroger les prophètes sur l'époque où les pleurs doivent tarir, le bonheur commencer à renaître. L'un d'eux s'adressera à Jérusalem, lui fera part de la nouvelle consolante; il s'écriera:

« Dépouille-toi, Jérusalem, de tes vêtements de deuil et de captivité; pare-toi de l'éclat, de la splendeur de cette gloire qui te vient de Dieu. Le Seigneur te revêtira de justice comme d'un double vêtement, et il te mettra sur la tête un diadème d'une immortelle beauté..... Lève-toi donc, regarde vers l'Orient et considère tes fils heureux qui viennent tous ensemble à la parole du Dieu saint, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, pleins de joie dans le souvenir des bienfaits du Seigneur. »

Caractères de l'éloquence du Nouveau Testament: douceur et tendresse.

C'est ainsi que, sous la figure du retour des Juifs dans leur patrie, nous apercevons dans le lointain cette autre époque où le Verbe se fait chair, où l'Eglise s'élève et grandit, où l'on voit apparaître un nouveau phénomène d'éloquence; car, a dit un homme naguère entouré d'hommages, « Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent pas, et auquel toute leur âme aspire: ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde, ils s'élancent dans les cieux pour l'y chercher; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut; et, lorsqu'on a cessé de les voir, on entend encore, au milieu des tonnerres qui roulent au pied du trône de l'Eternel, leur voix qui invoque son Fils. Dans l'Evangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait. »

N'en soyons pas surpris, le héros se fait annoncer non point comme un conquérant qui doit ravager la terre, l'étonner au bruit de ses exploits, mais comme un roi débonnaire qui vient, plein de mansuétude, annoncer le salut à Israël, et par lui à tout l'univers. Aussi, comme il remplit bien cette mission de douceur!

Hommes qui gémissez sous le fardeau des afflictions, prêtez l'oreille à la voix qui vous invite:

Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui êtes dans l'oppression, et je vous ranimerai. Prenez mon joug et apprenez de moi que je

suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est aimable et mon fardeau léger.

Vous vous plaignez des ténèbres qui obscurcissent votre intelligence : allez au puits de la Samaritaine, et une lumière céleste les dissipera ; montez au haut de la colline, et vous apprendrez la route qui conduit au véritable bonheur.

Peut-être vos cœurs, pressés par les remords, redoutent la justice, n'osent plus invoquer la miséricorde : ayez confiance ; l'enfant prodigue vient se jeter aux pieds de son père, et son père court au-devant de lui, l'embrasse, l'arrose de ses larmes, et le fait revêtir des vêtements de la liberté.

Vous avez besoin d'émotions : suivez le cortége funèbre qui part de Naïm, et une joie pure, délicieuse, inondera vos âmes, quand le fils de la veuve sera rendu à sa mère désolée. Transportez vos pas jusqu'au tombeau de Lazare, et là, témoins des pleurs que l'amitié arrache au divin maître, vous ne partagerez un moment son affliction que pour entendre bientôt après sa voix puissante rappeler un ami du sein de la mort.

Et toi, Jérusalem, qui mets à mort les prophètes que Dieu t'envoie, combien de fois le Fils de l'homme a voulu t'offrir, dans sa miséricorde, le refuge que la poule donne à ses petits sous ses ailes ! Tu as dédaigné les efforts de sa clémence ; et aujourd'hui, le regard tristement fixé sur toi, il te prédit la catastrophe qui te menace, il gémit sur tes cruelles destinées, et, oubliant qu'il sera bientôt lui-même victime de ton aveugle fureur, il n'a de larmes que pour tes infortunes, de paroles que pour plaindre ton sort malheureux.

Que dirai-je, Messieurs, du discours admirable que tint le Sauveur à ses apôtres, après les avoir comme identifiés à sa divine nature, au moment où la nation ingrate et perfide allait mettre le sceau à sa réprobation par le déicide qui pèse encore sur elle de tout le poids des célestes vengeances? Je me tairai : un pareil langage est au-dessus de mes éloges ; l'amour y a trop de sentiment, la charité trop de feu, le cœur trop d'effusions, trop d'épanchements, pour qu'il me soit donné d'en exprimer les douceurs. J'aime mieux laisser à vos âmes d'en goûter les ineffables délices, les charmes toujours renaissants.

Je ne finirai pas sans appeler votre attention sur le chef-d'œuvre que nous offre l'Epître de saint Paul à Philémon. Quelle adresse insinuante ! que de tours ingénieux ! quelle tendresse inexprimable ! Elle réalise bien cet adage des anciens : C'est le cœur qui fait l'homme éloquent, *pectus est quod disertos facit.* Tout ce que l'amitié a de plus gracieux, tout ce que la compassion peut fournir de touchant, tout ce que l'autorité même a de force, tout est employé avec un abandon indicible en faveur d'un esclave criminel et malheureux.

Ce charme des émotions qui remuent, qui attendrissent, je l'aperçois à un degré éminent dans les adieux de l'apôtre des nations aux habitants de Milet. Les larmes y sont touchantes, et les paroles qui les arrachent n'ont pas perdu encore la puissance de faire couler les pleurs de tout homme sensible. Malheur à qui resterait dans le calme de l'indifférence en voyant les soupirs, les sanglots s'échapper si vrais, si naturels ! La haine a desséché son âme, ou il est inaccessible à la jouissance des plaisirs les plus purs, des sentiments les plus doux. Mais, hâtons-nous de le dire, il en est peu que l'expression de la douleur laisse froids, et auxquels les adieux de saint Paul ne fassent pas partager les ennuis qu'il éprouve, le chagrin dont l'annonce de son départ accable ses disciples. Jugez-en par vous-mêmes :

« Vous savez de quelle manière je me suis conduit avec vous, depuis mon arrivée dans l'Asie. J'ai constamment servi le Seigneur dans l'humilité, dans les larmes, et au milieu des persécutions que ne cesse de susciter la haine des Juifs. Vous savez si j'ai rien épargné, rien négligé pour vous prodiguer l'instruction publique et particulière, pour prouver à ces mêmes Juifs et aux gentils la nécessité du retour à Dieu et de la foi en Jésus-Christ..... Je pars pour Jérusalem. J'ignore quel y sera mon sort ; la seule chose dont je suis sûr, c'est que les fers et les tribulations m'y attendent. Mais je les crains peu, et je saurai sacrifier ma vie pour arriver au but glorieux qui m'est proposé, pour remplir jusqu'à la fin le ministère sacré de la parole divine. Adieu, vous ne me reverrez plus !..... Je vous afflige, je le vois, en vous tenant ce langage, parce que vous connaissez mon cœur ; vous savez qu'il est pur du sang qui a été versé, et que les pusillanimes considérations du danger ne m'ont jamais empêché de vous dire la vérité. Recevez, avec mes adieux, mes dernières exhortations. Veillez sur vous et sur le troupeau confié à vos soins. A peine vous aurai-je quittés, que des loups ravissants se glisseront parmi vous. Au milieu de vous s'élèveront de ces faux esprits, qui, mettant une doctrine subtile et erronée à la place des vérités de sentiment, s'efforceront d'entraîner sur leurs pas les disciples de l'Evangile. Veillez donc, je vous le répète, et rappelez-vous sans cesse les avis que je vous ai donnés ces trois derniers jours, en confondant mes larmes avec les vôtres. Je vous recommande à Dieu et à la parole de sagesse de celui qui peut seul bénir vos travaux et vous en donner le prix, en vous réservant une portion de l'héritage promis à ses saints. »

Et voilà, Messieurs, l'éloquence de ces livres que des mains sacriléges ont essayé de flétrir. S'ils se présentent à nous sous un aspect si radieux, si attendrissant, alors qu'ils sont comme morcelés, que serait-ce s'ils vous étaient exposés dans leur ensemble, avec tout ce qu'ils ont de profondeur, de dignité, de justesse dans les pensées, d'énergie et de chaleur dans les sentiments?

Je ne m'arrêterai pas à détruire le repro-

che qu'on leur a fait de blesser quelquefois la délicatesse par des expressions basses et triviales, par des images qui semblent n'avoir pas de proportion avec le sujet. Leur ennemi le plus acharné, Voltaire, a répondu avant moi, « qu'il ne faut pas juger les mœurs des Orientaux par les nôtres, ni la simplicité des premiers siècles par la corruption raffinée de nos temps modernes; que nos petites vanités, nos petites bienséances hypocrites n'étaient pas connues à Jérusalem, et qu'on y pensait et qu'on s'y exprimait autrement que dans la rue Saint-André-des-Arts....... »

La lecture de ce discours nous démontre l'importance des livres saints pour un prédicateur. Il est donc vrai que les auteurs inspirés laissent au-dessous d'eux, à une distance incommensurable, les orateurs et les poëtes profanes, et sont pour le ministre de la parole sainte un trésor inépuisable de beautés littéraires, à l'aide desquelles il peut facilement donner à ses discours vie et chaleur, mouvement et force.

Aussi voyons-nous que les saints Pères ont tous regardé l'Ecriture sainte comme la source principale où le prédicateur doit puiser, et eux-mêmes en ont fait le sujet habituel et presque unique de leurs études. Il ne se passait pas de semaine, dit M. Hamon, que saint Chrysostome ne lût les quatorze Epîtres de saint Paul, et saint Bernard était si plein de toute l'Ecriture, qu'il n'a presque pas une phrase où il ne s'en trouve quelque passage. Ce divin livre était le fonds où ces grands hommes prenaient toutes leurs instructions; ils en développaient les histoires, ils en tiraient des sens pieux, ils en expliquaient les difficultés, ils en appliquaient à la vie chrétienne les sublimes enseignements, et s'ils voulaient parler d'un vice ou d'une vertu, c'était là qu'ils puisaient les motifs d'éviter l'un et de pratiquer l'autre. Là aussi ont puisé nos grands orateurs: Bossuet ses comparaisons, ses exemples, ses images, ses traits sublimes; Massillon en tire également des beautés merveilleuses. Vous verrez à chaque page, dans les discours du premier, combien ce grand homme, qu'aucun prédicateur n'égale dans la connaissance approfondie de l'Écriture sainte, y avait fait d'heureuses découvertes qui viennent orner à souhait ses compositions. Ce sublime orateur embellit même singulièrement la Vulgate toutes les fois que son talent ne se trouve pas entièrement satisfait de cette version latine qu'il refait souvent sur les originaux écrits en langue grecque ou hébraïque. Eh! que dis-je ? il ne se contente même pas d'en reproduire à sa manière le texte primitif dont nous n'avons dans le latin qu'une traduction affaiblie: il le rend beaucoup plus beau, il l'enrichit du plus éloquent commentaire ou des mouvements les plus oratoires que l'écrivain sacré puisse attendre de son génie. On peut en voir de beaux exemples dans l'*Essai sur l'éloquence* du cardinal Maury.

Massillon excelle dans l'art de tirer de la Bible des comparaisons historiques, les plus riches en genre d'éloquence sacrée et les mieux adaptées au style de la chaire. Ces heureuses analogies semblent s'offrir à lui d'elles-mêmes; on trouve dans tous ses discours tantôt des similitudes d'un trait concis qui viennent rehausser ou embellir sa pensée, tantôt des comparaisons plus développées, qui font mieux ressortir ses peintures de mœurs. Maury en cite plusieurs exemples extraits des sermons sur les *afflictions*, sur le *délai de la conversion*, sur le *véritable culte*.

Avec la seule éloquence de son zèle, le grand missionnaire Brydayne excitait une émotion extraordinaire, et frappait tout son auditoire d'un sombre saisissement par la simple citation d'un passage de l'Evangile, très-naturellement amené dans son sermon sur le *zèle sacerdotal*. Voici le trait mémorable que fournissait à son inculte véhémence la traduction littérale de deux versets de saint Luc, pour enflammer l'émulation des ministres du sanctuaire, lorsqu'il donnait une retraite particulière au clergé durant ses missions : « Mes vénérables frères, disait-il, si l'exemple des apôtres qui ont converti le monde intimide votre ministère au lieu de l'encourager, je vais m'accommoder aujourd'hui à votre faiblesse. Je veux proposer,par condescendance, à l'ardeur de vos sollicitudes en faveur des pécheurs, un nouveau modèle que vous n'osiez pas trouver trop saint, et encore moins trop inimitable dans l'œuvre de leur conversion. Ecoutez donc avec confusion et avec envie le singulier émule de zèle que j'ai à vous présenter. Ce n'est plus parmi les apôtres, ce n'est plus au milieu des Pères de l'Eglise, ce n'est plus même entre les grands évêques et les saints ministres de l'Evangile: c'est uniquement parmi les réprouvés, c'est dans l'enfer que je vais chercher en ce moment un exemple de la compassion charitable que vous me permettrez bien, sans doute, d'attendre ici de votre sacerdoce, pour écarter vos frères de l'abîme éternel où le pauvre misérable, qui va comparaître à l'instant devant vous, se trouve déjà précipité lui-même! Voici comment le mauvais riche parle dans l'Evangile, après sa réprobation: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne tombent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas* (*Luc*. ch. XVI, 27, 28). Tel est le zèle d'un réprouvé pour empêcher d'autres pécheurs comme lui d'être bientôt entraînés à sa suite au fond de l'enfer. C'est un damné, c'est un suppôt de Satan qui, ne pouvant les instruire lui-même de son malheureux sort, veut du moins leur envoyer un charitable missionnaire! Et un prêtre de Jésus-Christ verrait avec indifférence s'enfoncer dans ce gouffre, toujours ouvert, de la justice divine, des âmes rachetées du sang d'un Dieu qui l'en rendra responsable au dernier jugement! O

dale ! ô ineffaçable opprobre du sanc-
e! » On est frappé, en admirant un si
ureux mouvement d'éloquence, des res-
ces fécondes et inépuisables qu'offrent
ivres saints au talent d'un orateur ca-
e d'en discerner et d'en reproduire les
ırs.

orateur sacré qui ne fait point usage de
iture sainte se prive ainsi de ce qui est
us capable de donner de la force et de
orité à son ministère. Malheur à lui s'il
issait de l'Evangile au moment où il
once, et s'il s'abaissait à l'impie et ab-
condescendance de n'oser plus nom-
Jésus-Christ dans la chaire même où
nt occuper sa place et proclamer ses
es !

ur tirer de l'Ecriture sainte les fruits
eux dont nous venons de parler, il est
règles qui apprennent à s'en servir.
allons les exposer.

Il faut, au jugement de saint Augustin,
e prédicateur ait lu et connaisse l'Ecri-
tout entière, parce que le livre qu'on
t cru le moins utile au sujet que l'on
contient quelquefois les plus riches
us sur la matière ; et il faut de plus
la relise continuellement, parce qu'elle
omme ces mines inépuisables dans les-
es on trouve toujours de nouvelles ri-
es, à mesure qu'on creuse. Revenez
chaque jour, dit Maury, à l'Ecriture
avec cette application prévoyante qui
un orateur en est la véritable étude,
u'elle seule en découvre tous les rap-
avec la chaire. Un tact prompt et exercé
it d'abord les combinaisons et les résul-
dont le ministère sacré saura faire en-
un magnifique usage. Il faut prendre
en lisant la Bible, la plume à la main,
ıs les passages frappants qui peuvent
de cadres heureux au développement
morale ou des faits instructifs, et sur-
aux tableaux historiques. C'est ainsi
e verset du psaume CI : *Prospexit de
o sancto suo*, cinq fois répété, et ame-
chaque fois un portrait affreux, mais
ne, de la corruption et des désastres de
patrie, suffit à Massillon quand il veut
re avec véhémence l'état de la France
la fin du règne de Louis XIV, dans la
ère partie de son admirable discours
es *motifs de conversion*.

doit donc acquérir une connaissance
ipée de ces traits mémorables, et se la
e assez familière pour que chaque su-
rappelle, en indique, ou en inspire
au besoin, l'application oratoire.
docteur Audisio a consacré trois le-
spéciales, dans son cours d'éloquence,
ude de l'Ecriture sainte. Dans la pre-
il conseille de commencer l'étude des
res par les livres les plus faciles à en-
e et qui répandent de la lumière sur
les autres : tel est le Nouveau Testa-
. Il divise en trois genres les livres
Ancien, moraux, historiques, prophéti-
Il fait connaître les livres moraux et
l'utilité des livres historiques, il divise en-
core ces derniers en trois classes dont les
deux premières renferment l'histoire de la
nation ; la troisième, l'histoire des person-
nages illustres. Il indique la matière de
tous et l'usage que l'on doit en faire. Dans
la seconde leçon, il parle de l'étude des
psaumes qu'il range en trois catégories dis-
tinctes, historiques, prophétiques, moraux ;
il signale les causes de leur obscurité, et dé-
montre que le Psautier est un cantique de
foi, d'espérance et de charité. Il fait ensuite
ressortir l'utilité des psaumes dans tous les
états et dans toutes les conditions de la vie ;
il ajoute qu'ils sont une source inépuisable
d'affections les plus pures, et il enseigne la ma-
nière pratique de les étudier et d'en profiter.

Dans la troisième leçon, il donne quelques
notions générales sur les prophètes et sur
les causes qui les ont rendus éloquents, il
montre Isaïe historien, prédicateur, prophète.
Il exalte sa valeur comme prédicateur et
comme prophète. Il expose quelques-unes de
ses prophéties auxquelles il ajoute quelques
passages de Jérémie et des autres prophètes.
Il prouve que ces hommes inspirés surpas-
sent de beaucoup en grandeur les profanes,
et qu'il est utile de les expliquer ; il indique
avec quelle précaution il faut le faire. Enfin
il termine en disant que l'on doit imiter l'é-
loquence, mais surtout la sainteté des pro-
phètes.

Nous conseillons aux jeunes prédicateurs
la lecture de ces trois leçons, ils y trouveront
des conseils très-sages et des encouragements
précieux.

2° Il ne suffit pas de lire l'Ecriture sainte
comme un livre ordinaire, mais il faut la lire
avec un sentiment profond de religion, comme
une lettre envoyée du ciel, écrite par l'Esprit-
Saint lui-même, digne, par conséquent, d'ê-
tre étudiée avec une vivacité de foi et d'a-
mour qui en grave si fortement les passages
dans l'esprit, qu'ils se représentent d'eux-
mêmes à la pensée toutes les fois qu'on en
aura besoin. Il faut s'en rendre le langage
familier, en employer souvent les expres-
sions, mais surtout la méditer en priant Dieu
de nous en donner l'intelligence. Sans l'es-
prit d'oraison, on n'en retire que peu de fruit
pour soi et pour les autres ; on y puise des
lumières qui brillent, mais sans échauffer,
qui font admirer le talent, mais sans conver-
tir les cœurs.

3° Il faut interpréter l'Ecriture selon la
doctrine de l'Eglise et des Pères ; ce sont les
autorités qui en fixent le véritable sens.
Interpréter, c'est attacher aux paroles d'un
auteur le sens qu'il avait en vue en les
écrivant. En conséquence, interpréter l'E-
criture, c'est attacher à ses paroles le
sens qu'avaient en vue les écrivains sa-
crés, ou le sens que l'Esprit-Saint voulait
faire entendre quand il dirigeait leur plume ;
mais comme le sens se tire tantôt des seules
paroles, tantôt des paroles et en même temps
des choses contenues sous l'écorce des pa-
roles, on distingue en premier lieu deux
sens dans les Ecritures : le sens littéral et le

sens mystique. Le sens littéral est celui que donnent les paroles prises dans leur signification propre ou métaphorique, et il se subdivise en sens littéral propre et en sens littéral métaphorique.

Le sens que fournissent d'un commun accord les paroles et les choses, et les choses plus que les paroles, s'appelle mystique ou spirituel. Il se subdivise en trois : l'allégorique, le tropologique, l'anagogique.

Enfin le sens accommodatif n'est point celui que Dieu a eu en vue, mais il reçoit son application de la piété du prédicateur ou des fidèles. C'est ainsi que les éloges que Salomon fait de la sagesse dans le sens littéral, ont été appliqués à la Mère de Dieu dans le sens accommodatif.

Nous nous bornons à ces courtes notions sur les divers sens de l'Ecriture. Elles doivent être familières à quiconque veut lire la Bible avec fruit.

L'orateur préférera à tous les autres le sens littéral, tant propre que métaphorique, comme le plus capable de produire la persuasion. En effet, l'autorité des saintes Ecritures a sur notre esprit une force de conviction d'autant plus grande que nous sommes plus persuadés que le sens allégué est celui que l'Esprit-Saint a eu en vue. Or le sens littéral est de tous celui qui présente le plus de certitude sous ce rapport, parce que les expressions d'où il découle ont une force plus déterminée pour exprimer, et présentent plus de facilité à être entendues que les choses d'où dérive le sens mystique ou spirituel. J'ai dit *tant propre que métaphorique*, parce que la métaphore, étant une translation manifeste d'une signification à une autre, ne laisse aucun doute que tel ne soit le sens légitime de l'auteur. Ainsi quand Jésus-Christ dit: *Je suis la vigne, vous êtes les pampres*, il est évident pour tous qu'il s'agit ici d'une communication de vertu spirituelle qui, découlant de lui en nous, maintient en nous la vie de l'âme, et nous fait, pour ainsi dire, vivre de la vie de Jésus-Christ. Dans l'un et l'autre de ces deux sens (propre et métaphorique) nous avons la certitude de saisir l'intention de l'écrivain inspiré, et c'est pour nous un grand élément de persuasion.

Le sens mystique a pour persuader le degré d'efficacité que lui donnent, soit les écrivains inspirés, soit l'analogie des choses. Quand les apôtres ou Notre-Seigneur ont fait l'application de quelques passages de l'Ancien Testament, le sens mystique de ces passages revêt la même force que le sens littéral. Pour ce qui est de l'analogie, elle doit être véritable et non pas forcée et arbitraire.

Le sens accommodatif ne pouvant être tiré des mots, comme le littéral; ni des choses, comme le mystique, et, par conséquent, ne pouvant fournir aucune preuve qu'il ait été dans l'intention du Saint-Esprit, n'a que peu ou point de force de persuasion : il sert d'embellissement au discours quand il contient des pensées édifiantes ou lumineuses, qui sortent du texte sans trop d'effort.

4° Il ne faut pas citer un grand nombre de textes ou des textes trop longs. (*Voy.* CITATIONS.)

Il faut très-peu ou point de citations latines (*Ibid.*); il faut rarement citer le livre, le chapitre, le verset.

5° « On ne fait pas assez d'honneur à la sainte Ecriture, dit le P. Albert, en la citant indignement, faute de réflexion sur la sainteté des paroles divines. On vous jette un passage de l'Evangile et même une parole de Notre-Seigneur au bout d'une période, seulement pour la terminer de meilleure grâce par une sentence, avec aussi peu de révérence que si c'était un vers de Virgile ou d'Horace. Il me semble très-important de faire apercevoir l'autorité et la majesté de celui qui parle, mais non pas, sans doute, avec affectation, à l'exemple de ceux qui disent que c'est Dieu qui parle d'une telle manière, comme s'ils voulaient s'excuser de ce qu'ils rapportent une chose aussi simple que l'est une parabole ou une comparaison de l'Ecriture, et que pour eux ils n'auraient garde de s'exprimer aussi bassement. »

Terminons cet article important par les paroles suivantes du cardinal Maury :

« Un orateur sacré peut et doit même s'emparer à discrétion des sentiments, des pensées ou des mouvements sublimes qu'il découvre dans les livres divins. C'est là que le plagiat lui est permis et même ordonné. Plus il y recueille de trésors, plus ses auditeurs lui savent gré de ses conquêtes. Les citations des auteurs inspirés deviennent pour un orateur chrétien des autorités qui rendent son langage plus touchant et plus auguste, des témoignages imposants qu'il peut, avec autant de droit que de facilité, aller chercher dans la plus haute antiquité, dans le ciel même et jusqu'au fond de l'enfer, pour instruire et confondre la terre. Malheur! malheur à lui s'il rougissait de l'Evangile au moment où il l'annonce, et s'il s'abaissait à l'impie et abjecte condescendance de n'oser plus nommer Jésus-Christ dans la chaire même où il vient occuper sa place et proclamer ses oracles! Eh! ne reste-t-il donc pas assez de beautés inconnues dans la sainte Ecriture pour exciter la studieuse émulation d'un prédicateur? Quelque pensée qu'il veuille exprimer ou sanctifier, il en trouvera le germe ou du moins quelque chose d'approchant et quelques rapports d'analogie dans les livres sacrés, si son zèle lui impose la loi de les méditer tous les jours, et si cet exercice habituel aiguise assez la sagacité de son esprit pour démêler de loin toutes les allusions heureuses qu'ils doivent lui suggérer. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvrira une foule d'autres qu'il saura mettre en réserve pour les sujets auxquels ils pourront s'allier avec le plus d'éloquence et de fruit. »

Voy. Hamon, 250; Maury, 294; Audisio, t. I, p. 126, 171; Vêtu, t. I, p 103, 308; t. III, p. 597; Grenade, t. I, p. 129, 350; Baudri, p. 32, 78. 247; Gibert, 631; Rollin, t. II, p. 528; Blair, t. II, p. 83; Marmontel, t. I, p. 321;

t. II, p. 101, 285; Fénelon, 20, 29; du Jarry, 65, 139; Dieulin, 214, t. II; Drioux, 242; Collin, 42; d'Aguesseau, t. II, p. 17; *Pastoral de Limoges*, 435; *Répertoire de littérature*, t. IV, p. 16, 366; Laharpe, t. II, p. 194, 232.

ELÉGANCE.—L'élégance du style suppose la correction, la justesse, la pureté de la diction, c'est-à-dire, la fidélité la plus sévère aux règles de la langue, aux sens de la pensée, aux lois de l'usage et du goût; mais tout cela contribue à l'élégance et n'y suffit pas. Elle exige encore une liberté noble, un air facile et naturel, qui, sans nuire à la correction, déguise l'étude et la gêne. L'élégance, dit l'auteur des *synonymes français*, consiste dans un tour de pensée noble et poli, rendu par des expressions châtiées, coulantes et gracieuses à l'oreille. Disons mieux : c'est la réunion de toutes les grâces du style.

La langueur et la mollesse sont les ecueils voisins de l'élégance; et, parmi ceux qui la recherchent, il en est peu qui les évitent : pour donner de l'aisance à l'expression, ils la rendent faible et diffuse; leur style est poli, mais efféminé. La première cause de cette faiblesse est dans la manière de concevoir et de sentir.

Le point essentiel et difficile est de concilier l'élégance avec le naturel. L'élégance suppose le choix de l'expression. Or, le moyen de choisir quand l'expression naturelle est unique ? Le moyen d'accorder cette vérité, ce naturel avec toutes les convenances des mœurs, de l'usage et du goût? c'est là sans doute une des plus grandes difficultés de l'art, et peu d'écrivains ont su la vaincre. Toutefois il y en a deux moyens : le choix des idées et des choses et le talent de placer les mots. Dire comme tout le monde ce que tout le monde a pensé, ce n'est pas la peine de parler ou d'écrire; vouloir dire des choses communes d'une façon nouvelle et qui n'appartienne qu'à nous, c'est courir le risque d'être précieux, affecté, peu naturel; dire des choses que nous avons tous confusément dans l'âme, mais que personne n'a pris soin encore de démêler, d'exprimer, de placer à propos, le dire dans les termes les plus simples et en apparence les moins recherchés, c'est le moyen d'être à la fois naturel et ingénieux.

L'art de placer, d'assortir les mots, de les relever l'un par l'autre, de ménager à celui qui manque de clarté, de couleur, de noblesse, le reflet d'un terme plus noble, plus lumineux, plus coloré; cet art, dis-je, ne peut se prescrire; c'est l'étude et l'exercice qui le donnent, secondés du talent sans lequel l'exemple est infructueux et le travail même inutile.

Mais, si le sujet présente inévitablement des objets rebutants ou ingrats à décrire, quelle sera, pour être élégant, la ressource de l'écrivain? Fléchier va nous l'apprendre dans la description qu'il fait d'un hôpital. « Voyez la reine, dit-il, dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques : dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidents de la vie humaine; où les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'âme d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissants porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance; où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens. » (*Oraison funèbre de la reine.*)

Dans ce tableau, chaque trait présente une image affligeante, un sentiment pénible; et rien n'y est rebutant; et tout y est ennobli par le choix de l'expression.

Il est aisé de conclure de là combien est important un heureux choix de mots; mais, comme nous l'avons déjà fait observer bien des fois, il y a un excès à éviter : il ne faut pas, dit Quintilien, ne penser uniquement qu'aux mots, leur donner un soin minutieux, pour rendre le style plus élégant et plus beau. L'élégance est une qualité charmante quand elle est naturelle, mais non pas quand elle est affectée. L'éloquence demande un esprit mâle; et lorsqu'elle est vigoureuse et claire, il ne lui faut pas tant de frisure ni de façon.

Souvent même il arrive que cet extrême soin nuit au discours par la raison que les termes qui plaisent le plus aux esprits droits et sensés ne sont nullement recherchés, mais simples comme est le langage de la vérité. Ces mots, qui montrent la peine qu'on a eu à les trouver et où l'on veut avoir la gloire de l'invention, n'ont pas toujours la gloire qu'ils affectent et ne laissent rien de solide à l'esprit, parce qu'ils offusquent les pensées, semblables à ces mauvaises herbes qui étouffent le bon grain.

En effet, plus amoureux des mots que des choses, nous enveloppons dans un grand circuit de paroles ce qui pourrait se dire tout simplement, nous redisons ce qu'il suffirait d'avoir dit une fois, nous chargeons de plusieurs termes ce qu'un seul ferait suffisamment entendre et nous croyons qu'il vaut mieux signifier la plupart des choses que de les dire. Bien plus, un mot qui n'est que propre déplaît aujourd'hui, rien ne nous paraissant beau de ce qu'un autre eût dit comme nous. Les écrivains les moins naturels, les plus guindés, sont ceux de qui nous empruntons des métaphores et des figures, et nous croyons avoir mis beaucoup d'esprit dans nos pensées quand il en faut beaucoup pour nous entendre.

C'est cet abus déplorable qui sans doute a fait donner au mot *élégance* un sens odieux; bien des personnes, en effet, le prennent pour l'équivalent d'afféterie, de politesse recherchée, indigne de la gravité d'un homme qui se respecte et surtout d'un orateur chrétien. Si nous l'entendons dans ce sens-là, rien de plus méprisable, de plus ridicule; tous les saints, tous les hommes apostoliques l'ont rejetée de leurs discours, comme un obstacle qui empêche l'efficacité

de la prédication. Ils ont unanimement exhorté les orateurs chrétiens à dédaigner ces vains ornements, et à imiter saint Paul, qui disait aux Corinthiens. ***Je ne suis point venu au milieu de vous avec des discours élevés... En vous parlant et en vous prêchant, je n'ai pas employé le langage persuasif de la sagesse humaine.***

Arrêtons-nous un instant sur un sujet aussi grave et voyons avec M. Vêtu ce qu'on pourrait dire pour justifier les prédicateurs *élégants*.

Un orateur célèbre a essayé de justifier l'usage de l'élégance dans le discours chrétien, en disant que : « Si nos campagnes réclament des missionnaires, nos cités ont besoin d'orateurs proprement dits pour parler aux grands et dans les occasions solennelles... Qu'il entre dans les vues de Dieu qu'on orne les discours comme il veut qu'on pare les autels... Que rien n'est trop beau quand on le fait parler ; qu'un grand talent ajoute à l'éclat des solennités, relève la dignité du ministère et l'idée que l'on a du ministre ; qu'il donne un nouveau prix comme un nouvel attrait à l'instruction ; qu'il rend la parole de Dieu plus auguste et plus vénérable ; qu'il sert à lui concilier une oreille plus attentive ; qu'il subjugue plus aisément tant d'esprits difficiles et faussement superbes, qui ne goûteraient point certaines vérités, si on les leur offrait dans leur austère simplicité ; qu'il agit même bien plus qu'on ne pense sur les hommes grossiers ; ce qui a fait dire à un rhéteur célèbre que ***l'éloquence est la raison de la multitude :*** qu'il répare, en quelque sorte, les torts de cette foule d'orateurs médiocres qui laissent avilir dans leur bouche la majesté des oracles sacrés ; que Bourdaloue disait qu'il écrivait avec soin ses sermons et n'osait jamais parler d'abondance, ***par respect pour la parole de Dieu ;*** que les prédicateurs devaient se servir de l'éloquence pour le triomphe de la vérité et de la vertu, comme les écrivains profanes ou impies s'en servaient pour faire triompher le mensonge et le vice ; que saint Paul, qui dédaignait les discours sublimes et les vains ornements de l'éloquence humaine avec les simples fidèles, savait être éloquent et ne dédaignait pas les formes oratoires, quand il parlait devant l'aréopage ; qu'il fallait, à son exemple, accommoder son langage à la disposition naturelle des esprits qu'on avait à convaincre ou à persuader ; que les orateurs sacrés ont à parler devant des hommes non moins difficiles dans leur goût et aussi hautains dans leurs pensées que les sénateurs et les philosophes d'Athènes ; qu'ils ont à parler devant les rois, devant les princes et les grands, devant les courtisans, qui ne veulent pas plus de la vérité pour eux que pour leurs maîtres ; que la majesté de la parole doit répondre à la majesté de l'auditoire, et la dignité des leçons à l'importance des devoirs ; qu'il importe de faire respecter la parole de Dieu, en sachant réunir toutes les ressources de l'art à tout le zèle de l'apostolat ; qu'on admire tous les jours les nobles et touchantes leçons que Bossuet, Bourdaloue et Massillon donnaient à Louis XIV, etc. »

Nous ne voyons, dans tout ce qui vient d'être exposé en faveur des partisans de l'élégance, rien qu'on puisse regarder comme solide. Et 1° nous ne sommes pas peu surpris de voir l'auteur que nous citons renvoyer les ***missionnaires aux campagnes***, après avoir si bien prouvé leur nécessité pour tous dans une autre occasion. Nous soutenons qu'ils sont bons pour les villes comme pour les campagnes, et que le genre apostolique qu'ils ont adopté est plus capable d'y faire du fruit que toutes les belles phrases des orateurs polis.

2° Nous soutenons aussi que l'éloquence proprement dite suffit pour les occasions solennelles aussi bien que pour les occasions ordinaires ; que l'élégance n'ajoute rien à la dignité du ministère, et que c'est lui faire trop d'honneur que de croire qu'***elle donne un nouveau prix à l'instruction, et qu'elle rend la parole de Dieu plus auguste et plus vénérable.*** La parole de Dieu est assez précieuse et assez vénérable par elle-même pour n'avoir pas besoin du patronage de l'élégance.

3° L'exemple de Bourdaloue, dont on cite le propos, est mal choisi. Cet illustre prédicateur ne s'est jamais appliqué à la recherche de l'élégance. On trouve dans ses sermons de l'éloquence, mais point de phrases. Il s'occupe plus des choses que des mots.

4° On veut que les orateurs chrétiens se servent de l'***art de l'éloquence*** pour le triomphe de la vérité et de la vertu, comme les écrivains profanes et impies s'en servent pour celui du mensonge et du vice. Nous sommes parfaitement de cet avis. Nous ne condamnerons jamais l'***art de l'éloquence*** dans les prédicateurs évangéliques, mais seulement l'art de polir avec trop de soin leurs expressions dans les discours publics. Si les enfants du siècle s'y appliquent avec ardeur, c'est que leurs œuvres n'ayant pas de fond, ils sont obligés de déguiser le vide des choses par les apparences trompeuses des formes oratoires.

5° Ce qu'on dit de saint Paul n'est pas exact. Le grand apôtre était aussi éloquent devant les simples fidèles que devant l'Aréopage. Ce serait lui faire injure que de croire qu'après avoir déclaré si clairement qu'il dédaignait les discours sublimes (élégants) et les vains ornements de l'éloquence humaine, ***de peur que la foi ne parût établie sur la sagesse des hommes plutôt que sur la sagesse de Dieu*** (*I Cor.* II, 5), il ne les eût plus dédaignés en parlant aux Athéniens, c'est-à-dire aux hommes qui, dans ce temps-là, faisaient le plus de cas de ces ornements, et que, par conséquent, il importait le plus de détromper sur cet article. Le motif que l'Apôtre allègue était une raison pour se servir à Athènes, moins qu'ailleurs, des ornements de l'éloquence. S'il avait tenu la

conduite qu'on lui prête, il se serait contredit précisément dans l'occasion où il importait le plus de pratiquer ce qu'il écrivait aux Corinthiens. Non, saint Paul n'eut jamais deux manières de prêcher. Loin de pouvoir s'autoriser de son exemple, les partisans de l'élégance trouvent au contraire leur condamnation dans ses paroles et dans sa conduite.

Ainsi donc, orateurs chrétiens, quand vous aurez à parler devant les grands, imitez l'Apôtre; soyez éloquents comme lui, mais aussi, comme lui, dédaignez les discours sublimes et les vains ornements de l'éloquence mondaine. Si vos discours sont pleins de choses solides et frappantes par elles-mêmes, si surtout ils sont nourris de passages bien choisis de l'Ecriture sainte, ne craignez point de paraître même *devant les rois et les courtisans;* votre parole *répondra toujours à la dignité de l'auditoire*, vous ferez respecter et la religion et votre ministère, sans vous occuper de *l'idée qu'on aura du ministre* dont l'oubli est salutaire, non-seulement au prédicateur, mais aux auditeurs eux-mêmes. Faites penser, non à vous, mais à ce que vous dites. Pourvu que vous ne montiez en chaire qu'après une préparation convenable pour trouver vos preuves et les disposer, et que vous évitiez les défauts notables qui peuvent nuire au succès du discours, mettez-vous peu en peine du reste. Méprisez les vains propos des littérateurs profanes et les critiques injustes de ceux qui n'ont pas d'autorité pour vous juger. Prêchez avec autant de force que de simplicité. Ne rougissez pas de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ayez foi dans la vertu secrète de la parole de Dieu, et surtout dans la sublime mission que vous avez reçue par ces paroles : *Allez, enseignez*, et vous réussirez; l'éloquence suivra vos pas à votre insu. La nature des choses que vous traiterez vous l'inspirera: Vous aurez même cette élégance naturelle, cette simplicité noble qui convient à la gravité de la chaire. Le meilleur moyen de la trouver est de ne point la chercher.

Vous me direz que vous n'avez pas, comme les apôtres, les miracles à votre disposition pour appuyer vos paroles. A cela je vous réponds que les miracles de l'Evangile sont les vôtres. Ils ont été faits pour appuyer l'enseignement que vous faites au nom de l'Eglise et de Jésus-Christ. Le témoignage qui les transmet est inébranlable. Ils parlent encore à tous les peuples, comme s'ils arrivaient aujourd'hui. Ayez donc confiance. S'il y a des incrédules et des pécheurs qui sont sourds à vos exhortations, s'il y a des orgueilleux qui les méprisent, il y en a eu également du temps de Jésus-Christ; mais aussi il y a eu des âmes droites qui se sont montrées dociles à la vérité. Il s'en trouvera de même aujourd'hui qui vous écouteront et qui viendront tôt ou tard se rendre à vos invitations. C'est Jésus-Christ même qui vous l'annonce : « S'ils ont gardé ma parole, dit-il en parlant du monde à ses apôtres, ils garderont aussi la vôtre. *Si sermonem meum servaverunt, et vestrum servabunt* » (*Joan.* xv, 20). Vous avez des peines et des tribulations; Jésus-Christ et ses apôtres n'en ont pas manqué. Vous n'avez pas encore été traités comme eux. C'est au milieu des contradictions et des obstacles que le royaume de Dieu fait des progrès. Ayez donc courage, et Dieu vous soutiendra : c'est sa cause que vous défendez. Il vous a promis son assistance, comptez sur sa parole, et vous ne serez point confondus.

Cet article est trop important pour nous borner aux considérations que nous venons de présenter. Nous allons donc en ajouter d'autres qui ne sont pas moins solides; aux réflexions nous joindrons des autorités respectables qu'on ne peut mépriser sans témérité. Nous avons déjà répondu à quelques prétextes. On trouvera dans nos observations la réponse à ceux dont nous n'avons pas parlé. Ce que nous dirons suffira pour prémunir contre ceux qu'on pourrait encore alléguer.

C'est en vain que les prédicateurs qui s'appliquent à polir leurs sermons disent pour se justifier qu'ils ne se conforment au goût du siècle que pour faire mieux goûter la religion aux gens du monde. Nous l'avons déjà dit, c'est précisément ce soin qui leur fait manquer le but qu'ils prétendent avoir. Qu'ils croient ici, non à mes paroles, mais à celles des hommes de Dieu et à leur expérience. On a vu ce que saint Paul pensait à ce sujet. Voici d'autres témoignages :

« Il faut bien se persuader, dit saint Liguori, que lorsque la parole de Dieu se trouve altérée par la recherche des expressions, elle reste énervée et sans force, de manière à n'être utile ni aux savants ni aux ignorants. » Ce saint ne fait qu'exprimer ici le sentiment des saints Pères sur cet article. Après avoir rapporté plusieurs passages de leurs ouvrages qui montrent ce qu'ils ont pensé à cet égard, il cite les paroles que saint Thomas de Villeneuve adresse à l'auditeur qui cherche dans les discours des prédicateurs le style fleuri, tandis que son âme est en proie au feu des passions : *O stulte! ardet domus tua, et tu exspectas compositam orationem!* « O insensé! ta maison est en feu, et tu cherches un discours fleuri! » Il continue ainsi : « Ce reproche, dit-il, peut bien mieux se faire à ces prédicateurs qui, en parlant au peuple, au milieu duquel se trouvent probablement plusieurs personnes en état de péché, cherchent des phrases polies et des périodes sonores, quand il faudrait à ces âmes des coups de tonnerre pour les réveiller... Si le feu prend à une maison, ajoute-t-il, quelle folie ne serait-ce pas de vouloir l'éteindre avec un peu d'eau de rose...... Quand j'entends qu'on loue un prédicateur pour son beau style, et qu'on ajoute qu'il a produit beaucoup de bien, je ne puis m'empêcher d'en rire, et je dis que cela n'est pas possible. Pourquoi? direz-vous; parce que Dieu ne

concourt pas à l'œuvre de ces prédicateurs. »

Dans un autre endroit, le même saint dit que les discours fleuris et ornés, où l'orateur ne fait que piquer la curiosité et exciter l'admiration, peuvent plaire aux littérateurs, mais qu'ils leur sont nuisibles. Il cite ensuite le célèbre Muratori qui exprime la même pensée.

« Je sais des gens, dit le P. Albert, à qui il est souvent arrivé qu'en écoutant ces beaux discours qui passent pour des chefs-d'œuvre d'éloquence, la réflexion qu'ils étaient forcés de donner à l'élégance, leur faisait perdre la pensée qui avait commencé à leur plaire lorsqu'ils l'avaient entrevue, mais qui n'avait produit aucun effet sur eux, parce qu'ils étaient occupés par la beauté de la phrase. »

Le P. Aquaviva, général de la compagnie de Jésus, parlant du prédicateur qui s'applique à la recherche du style élégant, s'exprime ainsi : « Que dire d'un prédicateur qui entasse épithètes sur épithètes, dont les phrases sont poétiques et les tours pleins d'élégance, qui emploie des métaphores trop fréquentes et trop audacieuses, qui se sert de longues paraphrases pour éviter d'appeler les choses par leur nom simple et naturel, qui se plaît à faire des énumérations sans fin et à répéter d'une manière ce qu'il a déjà dit de l'autre; qui hérisse son style, tantôt de vieux mots qu'il veut rajeunir, tantôt de mots nouvellement inventés par des poëtes ou d'autres écrivains modernes? Que dire de ce prédicateur, sinon qu'il s'écarte entièrement, non-seulement de ce qui convient à un orateur chrétien, mais même des règles qui nous ont été tracées par les maîtres de l'éloquence profane? »

« Ce mauvais goût, dit le même auteur, vient souvent de la lecture de certains sermonaires, pleins de pensées vaines et futiles, qui ont quelque chose de brillant, une apparence d'éclat, mais qui, dans le fond, n'ont rien de solide.... Il se trouve quelquefois de jeunes prédicateurs qui se laissent tellement éblouir par le faux éclat, qu'ils croient employer leur temps plus utilement à lire ces sermons qu'à lire les ouvrages des saints Pères, parce que, disent-ils, ils ne trouvent point dans ces derniers de semblables pensées, et ils ont du moins raison de reconnaître que les Pères sont bien éloignés d'écrire de ce style; le style des Pères (en général) est plein de choses sagement pensées; leurs preuves sont claires et frappantes; l'onction du Saint-Esprit se fait sentir dans leurs écrits; ils ne cherchent pas à étonner leurs auditeurs par la singularité des pensées, mais à les entraîner par la force de la vérité; et, comme leurs discours vont au cœur, ils ont le don de plaire parce qu'ils ont celui de persuader. »

Nous observerons ici combien il est dangereux de louer, devant des jeunes gens qui se destinent au ministère, des prédicateurs et des sermonaires comme ceux dont nous venons de parler, ou de leur laisser lire des journaux, même religieux, où ils sont prônés. Ce serait encore pis, si ces louanges venaient de leurs maîtres ou de quelques prédicateurs qu'ils respectent. Alors faut-il s'étonner si leur goût se fausse et s'ils s'appliquent à un genre qu'ils voient estimé par ceux qui devraient les détromper et les former à un genre tout différent? Ceci fait voir qu'il importe infiniment de bien choisir les maîtres à qui l'on confie les jeunes gens des séminaires, qui sont l'espérance de l'Eglise.

Les hommes apostoliques ont négligé les frivoles agréments du style, non par impuissance de parler élégamment, mais à dessein. C'est ce que saint Augustin dit en particulier de saint Cyprien. « Ce grand homme, dit-il, a fait voir dans sa lettre à Donat qu'il pouvait user des vains ornements de l'éloquence. Si depuis il n'en a plus fait usage, c'est qu'il ne l'a pas voulu (*Doct. chrét.*). » Comme c'était un vrai zèle qui animait ces hommes remplis de l'esprit de Dieu, ils préféraient les instructions familières, parce qu'ils savaient par expérience qu'elles produisent plus de fruits. Ils ne renonçaient pas pour cela à l'éloquence, qui est dans le fond plutôt que dans les formes; mais ils retranchaient volontiers quelque chose dans l'élocution pour être mieux compris de la multitude, qu'il est du devoir de l'orateur chrétien de ne jamais perdre de vue. Ils préférèrent parler d'une manière moins polie, pour mieux éclairer les esprits et pour toucher plus sûrement les cœurs. Il est certain qu'un prédicateur qui est plus occupé des choses que des mots, ayant plus de liberté, a aussi plus d'action et touche davantage. Dieu, d'ailleurs, bénit ordinairement les discours sans prétention de celui qui a assez de vertu pour s'oublier et ne chercher que l'intérêt des âmes.

Ceux qui ont vraiment leur salut et leur sanctification à cœur préfèrent encore le genre familier, parce qu'ils y trouvent plus d'avantages pour leur éternité. En effet, comme ils ne sont pas si exposés à la satisfaction de l'amour-propre, ils se conservent plus facilement dans l'humilité et s'assurent ainsi avec plus de certitude les récompenses éternelles dues à leurs travaux. Nous avons déjà cité beaucoup de passages et d'exemples qui font voir que ces principes ont été ceux des saints et des hommes que l'Eglise révère, et nous aurons encore occasion d'en citer plusieurs dans la suite.

Ne pouvant rien répondre de solide aux raisons que nous apportons, on nous accuse d'être les ennemis de l'éloquence. Non, nous ne sommes point les ennemis de l'éloquence. Nous savons tout ce que peut une parole forte de choses, pleine de traits frappants et de mouvements pathétiques; mais nous n'aimons point les discours à prétention, plus riches en élocution qu'en pensées solides. Autant nous sommes rebutés par les mauvais orateurs qui déshonorent la chaire, autant nous admirons et nous chérissons les

vrais ministres de Jesus-Christ qui savent parler des grands objets de la religion d'une manière convenable, et qui font d'autant plus de fruits dans les âmes qu'ils pensent moins à se faire admirer. Ils évitent avec soin les abus contre lesquels nous nous élevons. Leur éloquence est grave et modeste. Ils ne rejettent point les ornements quand ils se présentent naturellement et qu'ils sont amenés par la force des choses, mais ils ne courent point après. Ils savent s'élever sans ostentation et s'abaisser sans bassesse.

Ce que nous blâmons, ce n'est donc point l'application à parler avec éloquence, mais le trop grand soin qu'on prend de ce qui regarde l'élégance et les agréments du style. Ce que nous blâmons, c'est l'abus qu'il y a de faire de l'accessoire le principal, de se proposer pour but ce qui n'est qu'un moyen; d'attacher plus d'importance à la forme qu'au fond; d'employer plus de temps à polir ses phrases qu'à fortifier ses preuves. Ce que nous blâmons, c'est l'application à faire de l'esprit, à courir après les pensées brillantes et les choses ingénieuses; c'est la vanité qu'il y a de vouloir donner une grande idée de sa capacité en se livrant à des considérations trop relevées pour la foule. Ce que nous blâmons enfin, c'est le crime de prévarication et d'infidélité qu'on commet en pensant plus à soi et à sa réputation d'orateur qu'au salut des âmes, et en comptant plus sur les moyens humains que sur la grâce et la vertu de la parole de Dieu.

On croit nous fermer la bouche en nous opposant l'exemple de certains prédicateurs renommés, dont les sermons sont regardés comme des modèles de l'éloquence de la chaire. On nous cite avec un air de triomphe les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, les Boulogne, les Mac-Carthy, etc. Nous avons déjà parlé de Bourdaloue. Quant à Bossuet, on sait que ce grand homme, à part ses oraisons funèbres et quelques autres discours en petit nombre qu'il a plus travaillés, ne soignait pas son style. On ne peut surtout lui reprocher de s'être appliqué à faire des phrases. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses sermons, qu'il écrivait le plus souvent *d'un seul jet*, et qu'il ne se donnait pas toujours la peine de tirer au net. Il est simple sans bassesse, et grand par la force de son génie, et surtout par l'usage assidu de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Marchez sur ses traces, nous applaudirons. Pour Massillon, on n'ignore pas que cet illustre orateur quitta le genre solennel quand il fut évêque. Il avouait que ce genre lui coûtait infiniment et qu'il ne pouvait plus s'y astreindre.

M. de Boulogne avait ordinairement son cahier à ses côtés quand il prêchait. Il s'attachait tellement à ce qu'il avait écrit, qu'il n'y changeait pas un mot. Si quelquefois son expression lui manquait par défaut de mémoire, il regardait aussitôt son manuscrit. Cette servitude n'est-elle pas extrêmement gênante pour un orateur? Pourquoi ne pas imiter les saints Pères, qui n'apprenaient point mot pour mot leurs discours, mais seulement en substance?

On dit qu'il est des circonstances où il faut nécessairement des discours soignés. ne serait-il pas possible d'allier une sainte liberté avec un soin modéré? Serait-ce un mal d'affranchir les orateurs sacrés d'une partie du travail de la composition, et surtout de la servitude de la mémoire? On sait tout ce qu'il en coûtait, non-seulement à Massillon, mais aussi à Bourdaloue, pour ce ce qui regarde cette dernière. La composition a de bien plus grandes difficultés, et demande beaucoup plus de temps quand on s'applique à polir son style. Les prédicateurs, en se mettant plus à l'aise, gagneraient du côté du solide et du principal, et ce n'est que dans l'accessoire qu'ils perdraient quelque chose. Cette perte même n'aurait pas toujours lieu, ou du moins serait fort légère. On aurait donc de grands avantages à changer de méthode. Ces principes étaient ceux du P. de Mac-Carthy, dont nous allons parler.

Cet orateur s'était préparé au ministère évangélique par une profonde humilité. Voici une des résolutions qu'il écrivait pendant la retraite qui précéda son ordination :

« Si je suis jamais appelé à parler en public, je tâcherai de le faire avec simplicité, sans emphase, sans recherche de style, sans beaucoup m'inquiéter de ce qu'on dira de l'orateur, pourvu qu'on se convertisse. Tout ce que j'aurai occasion d'écrire, je le composerai de même sans prétention; je serai bien aise qu'on me dise les défauts de ma composition ou de mes discours; je ne me permettrai jamais de repasser avec complaisance dans mon esprit ce que je croirai avoir bien dit ou bien fait; j'éviterai cependant toute négligence qui pourrait nuire au succès, et je ferai de mon mieux; mais je ne disputerai pas contre ceux qui me critiqueront; je serai plutôt disposé à croire qu'ils ont raison, et je ne me préférerai jamais à personne. La connaissance de mon peu de talent ne me découragera pas, car mon incapacité ne saurait empêcher que Dieu, à qui tout instrument est bon, ne fasse par moi le bien qu'il voudra, et je ne dois pas désirer d'en faire plus qu'il ne veut. Il n'a pas besoin de mes services. Si Dieu permet qu'en essayant d'exercer un ministère public, je m'attire des mépris et des risées, ce sera encore une faveur dont je devrai le bénir, car peut-être voit-il que je ne puis parvenir à l'humilité que par cette voie; or, il faut nécessairement que je sois humble; sans quoi point de salut pour moi. »

Peu de prédicateurs ont eu plus de zèle, et un zèle animé de plus nobles motifs. Sa pensée habituelle et comme dominante était de sauver les âmes et d'être utile à l'Eglise. On peut dire qu'il ne vivait que pour la religion, que pour la faire régner dans les esprits et dans les cœurs. Il regardait la composition de ses discours, non comme une

œuvre littéraire, mais comme un exercice religieux et une occupation toute divine. Ses sermons étaient le fruit de ses méditations et de ses prières, et c'est à cette habitude d'union avec Dieu qu'il faut rapporter ce caractère d'onction et de piété qui le distingue. Il craignait sur toute chose d'écrire ou de parler pour sa propre gloire et sous l'influence de l'amour-propre : « Avant la révolution, disait-il quelquefois, on distinguait les *predicateurs* et les *convertisseurs*. J'aimerais mieux être de ces derniers. » — « La fonction qui m'est habituellement imposée, écrivait-il dans une de ses retraites, est celle de prédicateur. Si je m'y propose pour fin ma gloire propre ou ma réputation, qu'arrivera-t-il? Premièrement, en supposant que je prêche bien et utilement pour les autres, je perdrai, par mon orgueil et par le déréglement de ma volonté, tout le fruit et la récompense de mon travail. — Secondement, je me préparerai pour mes discours comme un orateur profane, je donnerai trop d'attention au tour de la phrase, au choix de l'expression, à l'ordre, à l'harmonie, etc. ; ma composition en sera moins animée, et se sentira moins de l'esprit de Dieu; elle me prendra un temps considérable, et, par conséquent, m'en laissera moins pour la lecture, la méditation, la prière, qui sont les sources où se puisent l'onction, la force, la lumière, et les mouvements impétueux du zèle qui sont les véritables mouvements oratoires de la chaire ; il résultera encore de là que, faisant mes sermons avec trop d'étude, je n'en pourrai faire qu'un petit nombre, et il m'en manquera beaucoup sur des sujets très-importants. — Troisièmement, je craindrai de monter en chaire, quand je serai peu ou mal préparé. Je n'oserai parler en apôtre, de peur que la réputation de l'orateur n'en souffre, ou, si je suis forcé de me hasarder quelquefois, ce sera, non avec la confiance d'un homme qui parle de la part de Dieu, et qui méprise tout ce qu'on appelle succès, mais avec la timidité d'un acteur qui paraît en tremblant sur un théâtre où il ne s'attend pas à être applaudi. » On peut assurer que ces saintes réflexions lui ont servi constamment de règle dans l'exercice de la prédication. (*Notice hist.*)

Nous n'avons qu'une partie de ses discours. Il en a prononcé un grand nombre qui ne sont pas imprimés. Il ne les a pas même tous écrits. Ces derniers, dont les sténographes ont recueilli quelques-uns, quoique moins travaillés, n'en sont pas moins dignes de lui. S'il eût suivi son goût, il n'en eût pas fait d'autres. Il se plaisait à reconnaître que ces discours moins soignés avaient produit des fruits de grâce plus abondants que ceux qu'il avait composés pour les occasions solennelles.

Lorsqu'on ne prêche qu'après avoir composé avec soin et avoir appris entièrement ses discours, on a bientôt terminé sa carrière évangélique. A un certain âge, on n'a plus autant d'activité pour l'étude et le travail, et la mémoire s'affaiblit. On ne peut donc se livrer à la composition comme auparavant. On ne voudrait pas cependant se contenter de répéter ses sermons. Il en coûterait encore plus à l'amour-propre de changer de genre, parce qu'on craindrait d'être au-dessous de sa réputation. Alors on cesse d'annoncer la parole de Dieu, au grand détriment du salut des âmes. Pour avoir trop bien prêché, on ne prêche plus. Au lieu de se rendre ainsi inutile à l'Eglise, et d'enfouir un talent dont il sera demandé un compte rigoureux, ne vaudrait-il pas mieux changer de méthode et fouler aux pieds les considérations de l'amour-propre pour le bien de la religion et pour son salut? Ceci fait voir combien il est avantageux de prendre, dès son début dans la carrière de la prédication, un genre auquel on doit nécessairement revenir si l'on veut s'épargner bien des peines et servir plus longtemps l'Eglise.

Si l'on avait commencé de suivre le genre contre lequel nous nous élevons avec tout ce qu'il y a de plus recommandable dans l'Eglise, il ne faudrait pas craindre de revenir sur ses pas, à l'exemple de plusieurs prédicateurs qui ont eu le courage de le faire pour mettre leur conscience en repos. On peut citer celui du P. Geoffroy, mort à Semur en Auxois le 20 septembre 1782. Dans sa jeunesse, il recherchait, comme beaucoup d'autres, les ornements et l'éclat du style dans ses discours. Dans un âge plus avancé, la réflexion lui fit mettre autant de soin à retrancher les traits ingénieux qui lui échappaient encore, qu'il en avait mis autrefois à les multiplier. Les manuscrits de ses sermons attestent ce changement dans sa manière de composer. « Nous avons remarqué dans plusieurs, disent les éditeurs, une attention sévère à effacer tout ce qui aurait pu paraître trop saillant. C'est pourquoi quelques-uns sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt; tandis que d'autres sont remarquables par les mouvements oratoires, les tours hardis, la profusion des images, les contrastes de mots et de pensées, et toutes les richesses de l'esprit et de l'imagination. »

Le P. Albert rapporte de saint François de Sales, qu'ayant bien travaillé, limé, poli et étudié un sermon, il changea tout d'un coup de style, il quitta ce qu'il avait préparé, et parla d'une manière simple, parce qu'il aperçut en débitant que ses auditeurs entraient dans cette joie que donne l'admiration, et qu'ils se disposaient à lui faire de grandes acclamations. « Il ne faut pas dire, ajoute le même auteur, que cela était faisable dans ce temps-là, et non en celui-ci; car je suis persuadé que ce saint le ferait encore s'il vivait dans notre temps. Je doute fort si plusieurs prédicateurs, qui se flattent aujourd'hui de ne pas aimer les applaudissements qu'ils recherchent, en auraient fait autant que ce grand homme, si Dieu les avait fait naître dans un autre siècle. C'est faire tort à la parole de Dieu, qui est si puissante par elle-même, que de la trop bien revêtir. Dieu est trop jaloux de son autorité pour permettre

que le cœur de l'homme soit partagé entre la parole divine et la parole humaine, et que nous devions notre conversion autant au talent du prédicateur qu'au fond de la vérité divine : tout ce que nous pouvons faire, c'est de ne point nuire à l'efficacité de cette parole par la mauvaise grace et par notre imprudence. Les créatures sont bien capables de gâter les ouvrages de Dieu, mais elles sont incapables de les avancer ; et sur ces principes, j'oserai dire que, pour établir la preuve d'une même vérité divine, il est autant, et peut-être plus dangereux de parler trop bien que de parler trop mal ; car lorsqu'on parle grossièrement on ne déplait qu'aux délicats, qui ne viennent pas là pour se convertir, et on obtient tout ce qu'on veut du peuple, qui ne prend pas garde à la beauté du langage ; au lieu que si l'on parle trop finement, le peuple n'y entend rien, et les habiles ne s'appliquent qu'aux mots, sans faire aucune réflexion sur ce qui peut les édifier. Ainsi personne n'en profite, d'autant plus qu'il est impossible que le discours ne soit énervé par l'excès de la délicatesse, de même qu'une colonne est toujours affaiblie à mesure qu'on la taille pour y ajouter des ornements. C'est donc une tentation digne de pitié, lorsque des prédicateurs se rendent esclaves d'un petit nombre de curieux qui ne cherchent qu'à se divertir..... Cette délicatesse est la marque d'un petit esprit, d'une fort médiocre capacité, et d'un très-grand orgueil, de préférer le clinquant à l'or massif, et ressembler aux enfants, qui estiment bien davantage une boutique pleine de bagatelles qui leur plaisent, qu'un riche magasin qui leur paraît une prison, parce qu'ils ne savent pas le prix de ce qu'il contient.... Je ne nie pas qu'un discours bien orné ne soit beau, mais je dis que cette beauté est dangereuse. » Elle est très-préjudiciable aux auditeurs, aussi bien qu'aux prédicateurs eux-mêmes.

A l'exemple de saint François de Sales ajoutons celui de Taulère, qui vivait dans le XIVe siècle. M. de Villecourt, maintenant évêque de La Rochelle, se plaisait à raconter, dans les retraites ecclésiastiques qu'il donnait, l'histoire de ce célèbre prédicateur. Il en faisait la matière d'un discours, et il savait si bien intéresser qu'on l'écoutait avec le plus grand plaisir.

Taulère était un dominicain qui résidait à Cologne, dans une des maisons de son ordre. Employé à la prédication, il s'en acquittait avec éclat et attirait la foule à ses sermons. Quoiqu'il fût un bon religieux, il avait cédé un peu trop, comme beaucoup d'autres prédicateurs, au désir de plaire à ses auditeurs par une composition soignée. Son siècle n'était pas, à la vérité, celui de l'élocution ; mais enfin son genre, aussi poli qu'il pouvait l'être pour le temps où il vivait, excitait l'admiration et attirait la foule. On ne parlait que des prédications de Taulère, et ses confrères se félicitaient d'avoir parmi eux un sujet qui donnait tant de relief à l'ordre par l'éclat de son talent.

Le bruit de sa célébrité parvint aux oreilles d'un saint ermite qui vivait dans les environs. C'était un de ces esprits solides qui ne jugent pas des choses selon les apparences ou selon le goût dominant. Sous les dehors les plus simples, il cachait une âme élevée, et, quoique étranger au monde, il ne laissait pas de se rendre utile à son prochain, quand l'occasion se présentait. Comme il connaissait la piété de Taulère, il s'étonnait qu'il se fût laissé aller à l'entraînement commun. Il regrettait qu'un homme dont il avait des idées si avantageuses eût cédé à une illusion funeste, au grand détriment de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il ne pouvait concevoir l'aveuglement de ses supérieurs qui, loin de le blâmer, l'encourageaient au contraire à poursuivre une carrière brillante qui, aux yeux des gens éclairés, n'était qu'un exemple dangereux présenté aux jeunes orateurs. Pressé par le désir et par l'espérance d'éclairer un homme à qui il croyait assez de vertu pour céder à la vérité aussitôt qu'elle lui serait présentée, il quitte sa solitude et se rend à Cologne. Il se présente devant Taulère.

Après l'avoir loué sur son talent, il lui fait les représentations les plus vives sur l'abus qu'il en fait. Taulère parle de ses succès et de la foule qui vient l'entendre, et lui dit que tout le monde applaudit, et que ses supérieurs eux-mêmes ne cessent de le féliciter. Le saint solitaire répond que tout cela n'est qu'une vaine fumée ; que les vrais succès ne sont pas dans les applaudissements des auditeurs, mais dans leur conversion ; que les félicitations et les éloges ne font que l'égarer et l'éloigner du vrai but que doit se proposer un prédicateur évangélique ; qu'il est dans l'illusion et que, s'il continue de prêcher comme il l'a fait jusqu'ici, il se prépare les plus vifs regrets à la mort, et un compte terrible devant Dieu. Taulère, qui n'était pas accoutumé à ce langage, fit de sérieuses réflexions. Il eut encore plusieurs entrevues avec l'ermite, qui le détermina enfin à quitter son genre pour en adopter un autre plus simple, dans l'intérêt des âmes et de son propre salut.

Le public et ses supérieurs eux-mêmes ignoraient son changement, lorsqu'il fut désigné pour faire un sermon solennel dans une des principales églises de la ville. Au jour et à l'heure indiqués, la foule se rend dans le temple. On distinguait dans l'auditoire les personnages du premier rang, et tout ce qu'il y avait de littérateurs et d'hommes savants à Cologne. Le prédicateur paraît. Aussitôt tous les regards se fixent sur lui. Il avait l'air abattu et consterné. Il était visible qu'il s'était opéré en lui quelque chose d'extraordinaire. Après avoir fait le signe de la croix, selon l'usage, il fit, dans un exorde inspiré par sa situation, une sorte d'amende honorable solennelle d'avoir prêché jusque-là d'une manière si peu évangélique, et d'avoir par là empêché les opérations de la grâce de Dieu dans les âmes. Puis, reprenant toute l'autorité d'un apôtre, il s'adressa à

toutes les classes de la société, et, énumérant les fautes que pouvait avoir à se reprocher chaque condition, il s'écriait à chaque énumération particulière : *Que celui qui est sans péché me jette la première pierre !* Il termina en exhortant chacun à faire pénitence pour fléchir la justice divine.

Ce qu'il dit fit le plus grand effet. Le ton pénétré et pathétique avec lequel il s'exprima toucha les cœurs, ou plutôt Dieu bénit les paroles de son serviteur, en considération du généreux sacrifice qu'il avait fait pour lui plaire. On n'entendit dans tout l'auditoire que des gémissements et des sanglots. L'humilité du prédicateur, son zèle et le nouveau genre de prêcher qu'il venait de mettre en usage, opérèrent dans toute la ville un changement général. Ses autres discours achevèrent ce que le premier avait si heureusement commencé. Il se fit des conversions éclatantes, et pendant longtemps les tribunaux de la pénitence furent assiégés par une foule de personnes de tous les rangs, qui venaient y chercher le remède à leurs plaies et le repos de la conscience.

Nous n'avons pas besoin de dire que Taulère s'empressa d'informer de ces heureux effets le pieux solitaire qui avait eu la charité de lui donner des avis. Il le remercia de nouveau et lui promit de persévérer dans une méthode qu'il regretta toujours de n'avoir pas mise en pratique plus tôt.

Il serait à désirer que certains prédicateurs modernes eussent la docilité et l'humilité de Taulère. Les avis, qui ne leur manquent pas, leur feraient changer le genre mondain qu'ils suivent en annonçant la parole de Dieu. On verrait alors, ce que l'expérience a toujours démontré, combien les discours simples et familiers sont préférables aux sermons d'apparat, en ce qu'ils atteignent mieux le but de la prédication, qui est le changement des auditeurs. Dieu semble avoir frappé de stérilité tous ces discours polis qu'on admire, sans pour cela devenir meilleur; tandis qu'au contraire il donne sa bénédiction aux discours apostoliques inspirés par un vrai zèle.

Quelle pitié de voir des hommes investis d'un si grand ministère que celui d'annoncer l'Evangile, s'occuper frivolement du plaisir de l'oreille et de la grâce de l'expression, quand il faudrait faire entendre des foudres épouvantables, et déchirer les cœurs pour les arracher au plaisir et les porter à la pénitence ! Pauvre talent que celui qui consiste dans des comparaisons recherchées, des descriptions oiseuses, et de jolies phrases propres seulement à faire briller l'esprit de celui qui parle, et à flatter, sans autre fruit, l'imagination de l'auditeur, si tant est que celui-ci ne s'ennuie pas étrangement, et ne soit même fort choqué (quand il a des idées saines sur la dignité de notre ministère) par une prétention aussi déplacée et qui est vraiment scandaleuse ! car n'est-ce pas une abomination que d'oser ainsi préférer à la gloire de Dieu et au salut des âmes les misérables intérêts de sa vanité ?

« Si le démon, disait saint Liguori, ne peut empêcher la prédication de l'Evangile, il se sert de ces indignes prédicateurs pour en empêcher la réussite. *Ce sont des ennemis de Jésus-Christ, des traîtres à la parole de Dieu qu'ils profanent. Leur conduite est un forfait contre le saint ministère dont ils sont chargés.* » Il voulait que l'ont fût simple et naturel; que l'on évitât, avec une vaine montre d'érudition et d'esprit, tout ce qui peut révéler uniquement le mérite de l'homme ; que le langage, sans être bas, fût cependant populaire, et également éloigné d'une recherche emphatique et d'une trivialité avilissante, et que le débit, quelquefois véhément, mais toujours modeste, se ressentît de la simplicité de la diction. Il exigeait que le prédicateur ne dédaignât pas de descendre, s'il le fallait, jusqu'au ton le plus familier, pour être compris du peuple, qui en tous les lieux compose ordinairement la masse de l'auditoire. « Si le bas peuple, disait-il, ne doit pas comprendre, pourquoi l'appeler dans l'église ? Dès lors la parole de Dieu lui devient inutile, et toute la peine que l'on se donne en chaire est tout à fait perdue pour la presque totalité des auditeurs. » Il ajoutait encore : « Je n'aurai pas à rendre compte à Dieu de mes sermons ; car j'ai toujours prêché de manière à me faire entendre de la bonne femme la plus simple et la plus grossière. » Il tenait beaucoup à ce que ces sages principes fussent fortement inculqués aux jeunes gens qui étudiaient dans les maisons de sa société.

Il venait à ses sermons des gens de toutes les classes : les personnes du savoir le plus étendu et du goût le plus délicat, aussi bien que le simple peuple, y trouvaient un égal intérêt. Un grand littérateur, fameux satirique, ne manquait jamais de s'y rendre : Alphonse, l'ayant un jour rencontré, lui dit plaisamment : « Votre assiduité à mes sermons m'annonce quelque intention hostile ; prépareriez-vous par hasard quelque satire contre moi ? — Non, certes, répondit l'autre ; vous êtes sans prétention, et on n'attend pas de vous de belles phrases : on ne saurait vous attaquer, quand on vous voit ainsi vous oublier vous-même et rejeter tous les ornements de l'homme pour ne prêcher que la parole de Dieu. Cela désarmerait la critique elle-même. » En effet, son éloquence était vive et touchante, mais simple et naturelle ; elle était soutenue par un grand fonds de doctrine, autant que par la beauté et l'énergie des sentiments ; son geste était aisé et expressif, mais modeste ; sa voix flexible et pénétrante, mais sans aucune affectation, et c'était le sentiment seul qui la dirigeait ; il fuyait avec soin toute espèce de recherche, ne prêchant que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Aussi les cœurs les plus endurcis cédaient admirablement à la puissance toute divine de son ministère ; tous les jours étaient marqués par des conversions aussi éclatantes que durables.

C'en est assez pour montrer aux jeunes prédicateurs combien est condamnable l'abus

des ornements oratoires. Nous sommes loin, toutefois, d'avoir tout dit à cet égard : on peut consulter encore les mots AFFECTATION, ORNEMENTS ORATOIRES, POPULARITÉ, PLAIRE, SIMPLICITÉ.

Voy. Gaichiez, p. 158 ; Vêtu, t. II, p. 274, 360 ; Marmontel, t. III, p. 251 ; Crevier, t. II, p. 15 ; *Pastoral de Limoges*, 368 ; Papon, 309 ; Leclerc, 199 ; Hamon, p. 147.

ELOCUTION. — L'élocution, dans l'acception propre du mot, est l'*énonciation de la pensée par la parole.*

Enoncer sa pensée signifie, dans le sens grammatical, exprimer d'une manière nue, sèche, négligée, ce que l'on conçoit, comme s'exprime celui qui ne cherche qu'à se faire entendre. Dans le sens oratoire, cette énonciation consiste à éviter en parlant ce qui peut déplaire et à choisir ce qui peut adoucir, fortifier, agrandir, embellir le discours et le rendre agréable. C'est cette façon de dire qui constitue l'élocution oratoire.

On emploie aussi les mots *diction* et *style* pour signifier la manière de s'exprimer ; mais c'est sous des rapports différents : il ne serait pas exact de les employer indistinctement l'un pour l'autre. La *diction* s'entend spécialement du *choix* et de l'*arrangement des mots, sous le rapport de la correction grammaticale.* Le *style* se prend pour la *manière d'écrire.*

L'élocution est la partie essentielle de l'art oratoire, celle dont le mérite caractérise l'orateur : *In quo oratoris vis illa divina virtusque cernitur.* (Cic., *de Orat.*, l. II.) Cicéron dit, dans un autre endroit, qu'un homme sensé peut trouver les choses et les arranger, mais que savoir les exprimer n'appartient qu'à l'orateur. L'élocution, en effet, est à l'art que nous traitons ce que le coloris est à la peinture. Le fond et ce qui constitue, pour ainsi dire, l'essence du tableau, est la figure qui doit être bien dessinée, en sorte que chaque partie soit à sa place et qu'il en résulte un tout bien proportionné. Voilà la base et la substance de l'ouvrage ; mais la couleur lui est nécessaire pour l'orner, le parer, lui donner de l'éclat et rendre l'expression parfaite. De même en éloquence les choses et les pensées fondent l'essence du discours ; l'ordre et la distribution en forment le dessin et le contour ; l'élocution achève l'ouvrage et lui donne l'âme et la vie, la grâce et la force.

Cette partie est celle qui a l'éclat le plus brillant et qui fait ressortir toutes les autres. Pour connaître et apprécier le mérite des pensées et des choses, pour observer une belle ordonnance qui embrasse toute la matière et qui en développe avec une juste proportion toutes les parties, il faut des auditeurs instruits et éclairés : une belle élocution frappe et saisit même le vulgaire. Il n'est personne, s'il n'est stupide et insensible, sur qui ne fassent une impression vive et subite un tour de phrase élégant, une cadence harmonieuse, des images bien colorées, gracieuses ou touchantes. En un mot, l'invention et la disposition ont un mérite qui satisfait l'esprit ; l'élocution a des charmes qui agissent sur l'imagination et sur les sens.

C'est aussi la partie la plus difficile, celle dont l'excellence est plus rare. *Elocutio pars operis, ut inter omnes oratores convenit, difficillima.* (Quint., liv. VIII, *Proœm.*)

Cette difficulté se conçoit lorsque l'on considère de combien d'éléments le discours se compose, et de quel jugement, de quelle imagination, de quelle sensibilité il faut être doué pour avoir à son commandement les mots, les tours, les mouvements les plus propres à exprimer, à prouver, à peindre ce qu'on veut dire, à commmuniquer les sentiments qu'on éprouve, à soulever les passions ou à les calmer.

De cette haute importante de l'élocution, il ne s'ensuit pas qu'en écrivant ou en parlant il faille penser uniquement aux mots, s'étudier à arranger des paroles sans se mettre en peine des choses. On ne doit jamais perdre de vue, dit Quintilien, le principe que les mots sont pour les choses ; que les choses sont le corps, et les mots le vêtement ; que par conséquent la première attention est due à la pensée, et la seconde seulement à l'expression.

Au reste, les meilleures expressions tiennent aux choses mêmes et se découvrent à nous par leur propre lumière ; en sorte que, quand nous aurons dans l'esprit une idée nette, juste et précise, le mot pour la rendre s'offrira à nous de lui-même, et suivra la pensée comme l'ombre suit le corps.

Concluons de là que pour bien parler ou bien écrire, il faut avant tout se faire des idées justes et claires sur le sujet qu'on veut traiter. Les bonnes expressions sont celles qu'inspire un sujet bien conçu et bien médité ; ce sont aussi celles qui coûtent le moins à trouver.

Voy. *Dictionnaire de littérature*, par Sabatier de Castres, art. ELOCUTION ; Crevier, t. II, p. 1 et suiv. ; Andrieux, p. 289 ; Grenade, t. II, p. 3 ; Gibert, p. 427 ; Girard, p. 208 ; *Pastoral de Limoges*, 341-364 ; d'Alembert, Buffon, Fénelon, *passim* ; Besplas, 206 ; P. Albert, 208 ; Rollin, t. II, p. 173 ; Colin, 93 ; Laharpe, t. II, p. 321 ; Leclerc, 150 ; Drioux, 149 ; Géruzez, 120.

ELOQUENCE. — Il n'entre pas dans le plan de ce *Dictionnaire* de traiter de l'éloquence en général ; uniquement destiné aux ministres de la parole sainte, et surtout aux jeunes ecclésiastiques, il ne doit comprendre que des maximes et des règles propres à leur faciliter l'exercice de la prédication ; toutefois quelques détails sur la nature, l'utilité et l'ancienne division de l'éloquence ne sauraient être ici déplacés.

On a donné plusieurs définitions de l'éloquence ; la plus commune et la plus courte est celle-ci :

L'éloquence est l'art de persuader.

Mais cette définition a paru vicieuse : 1° Parce que, dit-on, l'éloquence n'est point un art, elle est plutôt un don de la nature ; 2° parce que c'est trop restreindre l'éloquence que de la borner *à la persuasion*, résultat accidentel que d'autres causes peuvent pro-

duire, et qui n'est pas l'effet unique et essentiel de la puissance oratoire, puisqu'on peut être éloquent sans persuader et persuader sans être éloquent. D'où l'on a conclu que cette définition n'est ni exacte ni complète.

Quintilien a dit que l'éloquence est l'*art de bien dire ou de bien parler sur quelque sujet que ce soit*, et il explique ce qu'il entend par bien parler; c'est, dit-il, exprimer et communiquer aux auditeurs tout ce qu'on a dans l'esprit et dans l'âme. (Liv. VIII, *in Proœmio.*)

Cicéron donne au mot *éloquence* le même sens et la même étendue. « Si l'on veut, dit-il, renfermer dans une définition complète tout ce qui appartient à l'orateur, je pense que ce nom respectable convient à celui qui, sur quelque sujet qui se présente, peut parler avec connaissance, avec ordre, avec élégance et de mémoire, en y ajoutant le talent de l'action. (*De Orat.*, l. I, n. 64.)

Les modernes ont proposé des définitions moins longues. Les uns ont dit : *L'éloquence est le talent d'instruire, de plaire et d'émouvoir.* On instruit par la solidité des raisons, on plaît par les graces du style, on émeut par les passions.

D'autres : *L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force dans l'âme des autres le sentiment profond dont on est pénétré.*

Ceux-ci : *L'éloquence est la faculté d'agir sur les esprits et sur les âmes par le moyen de la parole :* sur les esprits, c'est le talent d'instruire ; sur les âmes, c'est le talent d'intéresser et d'émouvoir, et de ces deux talents résulte au plus haut point le talent de persuader.

Ceux-là : *L'éloquence est la faculté d'agir sur les esprits, sur les cœurs et sur les volontés par la parole.*

Enfin, pour bien préciser le but et l'objet de l'éloquence, M. Drioux propose de dire que *c'est la faculté d'être ému et de transmettre aux autres ses émotions.*

Cette définition, dit-il, a le mérite de caractériser l'éloquence en indiquant le cœur comme la source où elle doit aller puiser ses pensées.

La variété de toutes ces définitions vient de ce qu'on a confondu deux choses qu'il aurait fallu distinguer. L'éloquence, en effet, comme dit M. Villemain, est un don et un art ; comme don, c'est la faculté d'être ému : elle suppose une âme capable de grandes pensées et un cœur susceptible de sentiments vifs et profonds. On sait que ces deux qualités peuvent être perfectionnées par l'éducation et le travail, mais que nous les devons avant tout à la nature. Celui qui n'aurait pas reçu de Dieu une intelligence vive et élevée, et surtout un cœur facile à émouvoir, celui-là lirait vainement tous les préceptes des rhéteurs anciens et modernes, sa parole n'aurait jamais la puissance d'agir sur les esprits et de les dominer à son gré. Comme art, l'éloquence est la faculté de disposer et d'exprimer ses idées et ses sentiments de manière à communiquer l'émotion.

Ainsi, dit M. Géruzez, *l'éloquence est essentiellement le don d'être ému et l'art de transmettre l'émotion.* L'homme éloquent est donc celui dont la pensée vient du cœur avant d'être exprimée par la voix. *Pectus est quod disertos facit.* Cette sentence est une définition. La force du raisonnement, l'habile disposition des parties, la convenance du langage ne caractérisent pas l'éloquence ; mais l'élément qui la caractérise, c'est l'émotion qui vient du cœur et qui pénètre le cœur.

Voulez-vous savoir si un orateur a été réellement éloquent, c'est en vous-même que vous en trouverez l'indice le plus sûr. Si vous êtes demeuré froid en l'écoutant; si vous vous êtes trouvé assez calme pour vous occuper de son élocution et de son geste ; si, après l'avoir entendu, vous n'éprouvez en vous que le plaisir que laisse une musique agréable, tenez pour certain que cet orateur n'avait pas le génie de l'éloquence, et qu'il manquait de la partie essentielle de son art. Mais si, pendant qu'il parlait, vous vous êtes senti profondément remué ; si, uniquement frappé des choses qu'il exprimait, vous n'avez pas eu le loisir de songer à sa diction ; s'il vous a entraîné, tout palpitant, dans sa course ; si, à mesure qu'il parlait, la lumière de la vérité a brillé à vos yeux ; si votre imagination s'est enflammée, si votre cœur s'est attendri, si votre poitrine oppressée a laissé échapper des soupirs et des sanglots, si des larmes involontaires ont humecté vos yeux, oh ! soyez-en sûr, cet homme avait reçu de la nature cette puissance secrète qui subjugue les esprits et les cœurs.

On peut résumer tout ce qui vient d'être dit sur la nature de l'éloquence par ces paroles de Fénelon : « Comment les anciens entendaient-ils l'éloquence ? Selon eux, cet art consiste dans les moyens que la réflexion et l'expérience ont fait trouver pour rendre un discours propre à persuader la vérité et à en exciter l'amour dans le cœur des hommes. On veut de l'ordre, de la méthode pour instruire, de la solidité de raisonnements et des mouvements pathétiques, c'est-à-dire, qui touchent et qui remuent les cœurs. L'éloquence n'est pas autre chose. Appelez-la comme vous voudrez. »

Les productions oratoires d'un homme dont l'esprit est cultivé ne sont pas seulement le résultat d'une inspiration soudaine et d'une émotion subite, mais aussi le fruit d'une longue méditation. La pensée naît d'abord dans l'esprit par l'étude et la reflexion. Elle s'élabore par degré dans l'intelligence, les facultés s'échauffent et s'animent. Bientôt les idées et les sentiments se produisent au dehors. Les expressions sont encore incomplètes et confuses ; mais peu à peu elles se perfectionnent, les mots se choisissent et s'arrangent, et les phrases se mesurent avec art. On ne marche plus au hasard, on se propose un but, on calcule les moyens les

plus sûrs d'y atteindre ; on se trace d'avance un plan où sont habilement coordonnées toutes les parties du sujet qu'on veut traiter. On profite de l'expérience de ceux qui ont précédé pour éviter leurs défauts et reproduire leurs beautés. Alors les ouvrages de l'esprit portent ce caractère de simplicité et ce naturel qui appartiennent au premier âge des peuples, et l'éloquence devient un art qui a, comme tous les autres, sa théorie et ses règles. (*Voy.* Règles.)

Quand l'éloquence est portée à sa perfection et qu'on sait profiter des circonstances, elle produit des effets merveilleux. C'est ce que l'histoire nous atteste. Chez les Grecs, Périclès ose entreprendre de gouverner le peuple athénien, ce peuple impatient de tout joug, et que des armées n'avaient pu conquérir ; sans autre force que l'éloquence, il soumet au frein la nation la plus remuante et la plus jalouse de ses droits qui fût jamais ; et, malgré les envieux, malgré l'ombrageuse susceptibilité de ses concitoyens, il règne plus de trente ans dans Athènes, et ne résigne qu'en mourant la souveraine puissance.

Plus tard, le roi de Macédoine, l'ambitieux Philippe, veut envahir la Grèce divisée par des dissensions intestines. La Grèce était à lui sans résistance, s'il ne s'était rencontré dans Athènes un homme qui déconcerta ses projets. Cet homme c'est Démosthènes. Les Athéniens sont endormis au sein des plaisirs; Démosthènes les réveille avec sa voix forte et tonnante. Il les réveille au bruit des chaînes que leur prépare Philippe, dont il dévoile les ruses et l'ambition démesurée. Evoquant les souvenirs glorieux de leurs ancêtres, il appelle aux armes tous les citoyens qui accourent à sa voix, et, tout émus encore de ses paroles, vont mourir pour la patrie dans les plaines de Chéronée.

A Rome, l'éloquence n'obtient pas de moins beaux triomphes. César, devenu, par le combat de Pharsale, maître suprême de l'empire, tient entre ses mains le sort d'un grand nombre de citoyens. On vient lui dénoncer Ligarius comme ayant porté les armes contre lui et comme ayant été un de ses ennemis les plus acharnés. César a prêté l'oreille à la délation. Il a condamné Ligarius ; la sentence est écrite, elle est irrévocable. Cependant Cicéron se présente pour défendre l'accusé. César consent à écouter l'orateur ; mais il se promet de ne lui rien céder; il se tient en garde contre ses artifices, bien décidé à leur opposer l'arrêt immuable d'une inflexible volonté. Cicéron prend la parole, et César, séduit par le charme de sa diction harmonieuse, s'abandonne au plaisir de l'entendre et de l'admirer. Bientôt l'émotion pénètre jusqu'à l'âme. Cicéron a fait l'éloge de la clémence, il a peint le plaisir de pardonner. César se sent troublé à ces accents ; son noble cœur s'attendrit; une larme vient humecter ses paupières ; sa sévérité est désarmée ; la sentence lui tombe des mains ; c'en est fait, Ligarius est absous. L'éloquence l'a sauvé, l'éloquence a triomphé du maître du monde.

Sous le règne de Théodose, les habitants d'Antioche, accablés d'impôts exorbitants, se soulèvent, et, dans leur colère, brisent les statues de l'empereur et de son épouse. Théodose, en apprenant cet attentat, s'irrite et prépare un terrible châtiment. Les habitants d'Antioche sont consternés et saisis de crainte. Flavien, leur évêque, instruit par saint Jean Chrysostome, veut essayer de fléchir le courroux de l'empereur. Malgré sa vieillesse avancée, ses infirmités et ses souffrances, il part pour Constantinople au milieu de l'hiver. Il se rend au palais de Théodose; et là, triste, les yeux en pleurs, la tête voilée comme un coupable, il attend l'arrivée du prince. L'empereur paraît, et le vieillard alors, faisant parler ses gémissements et ses larmes, peint la terreur et le repentir de la ville. Il propose au prince l'exemple d'un Dieu qui prie pour ses bourreaux. Théodose est attendri ; il pleure avec le vénérable pontife, et accorde la grâce des coupables.

Lorsque Massillon prêcha pour la première fois son sermon du *petit nombre des élus*, au moment où, interrogeant ses auditeurs sur l'état présent de leur conscience, il montra le ciel ouvert sur leurs têtes et Jésus-Christ descendant au milieu de sa gloire pour juger les hommes, un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Voilà les magnifiques triomphes qu'obtient l'éloquence. Est-il étonnant, après cela, qu'elle ait excité l'admiration des hommes et qu'on lui ait attribué des prodiges ? »

C'est ce talent qui fait réussir les plus grandes affaires et les plus difficiles entreprises : c'est ce talent par lequel un général inspire à ses soldats l'ardeur et le courage dont il est animé ; c'est ce talent qui attire à un avocat la confiance du public; qui fait qu'un prédicateur, humainement parlant, a plus de succès dans la chaire qu'un autre; qu'un magistrat devient comme l'oracle de sa compagnie; qu'un ministre d'Etat domine dans les conseils ; qu'un ambassadeur soutient mieux les intérêts de son prince : en un mot, c'est ce talent qui rend un homme le protecteur de la justice et de la vérité, le défenseur des biens, de l'honneur et de la vie de ses concitoyens.

L'éloquence ne se borne pas aux discours publics : elle est encore d'usage dans les conversations, dans les lettres et dans les négociations particulières. Faut-il instruire, consoler, louer, blâmer, reprendre, dissiper les tristesses ou la crainte, calmer la colère, réprimer l'orgueil, exciter la compassion? L'homme véritablement éloquent remplit avec succès tous ces différents devoirs, et l'expérience nous apprend que tout autre que lui s'en acquitte mal.

Qu'il est beau ce talent ! qu'il est précieux et digne de notre estime ! « Non, s'écriait Cicéron, je ne connais rien de plus grand, de plus magnifique, de plus royal, de plus admirable ! Aussi, *seul*, a-t-il toujours fleuri et dominé chez les peuples libres et surtout dans les Etats paisibles, » et ceux qui l'ont cultivé avec quelque succès ont ordinairement tenu le premier rang parmi leurs concitoyens. C'est pour cette raison qu'un poëte grec célèbre appelait l'éloquence la *souveraine des âmes*.

On peut dire, en effet, qu'elle élève au-dessus de tous les autres hommes celui qu'elle a enrichi de ses dons. Il exerce sur eux une puissance d'autant plus admirable qu'elle est plus personnelle ; une puissance vraiment auguste, qui ne souffre sur la terre ni égalité ni comparaison, celle de conduire à son gré les volontés en éclairant les esprits et en touchant les cœurs. Maîtriser ses semblables par la conviction et par la persuasion, est, en effet, le trait caractéristique de la véritable éloquence : il donne l'idée la plus juste de sa force invincible, en même temps qu'il semble reculer à l'infini les bornes de son empire. Tout ce qui est bon et honnête, tout ce qui tient à la vérité et à la vertu, tout ce qui intéresse le bonheur et la gloire de la religion, des sciences, des lettres, des arts, des sociétés, etc. ; en un mot tout ce qui peut être de quelque utilité publique ou particulière lui appartient, et elle se l'approprie comme l'objet naturel de ses nobles travaux. Quel vaste domaine ! quelle moisson de lauriers à cueillir au jeune orateur !

Toute prodigieuse qu'elle est, cette variété de sujets a été réduite par les anciens à trois classes, qu'ils ont appelées *genres de causes* ; le *démonstratif*, le *délibératif* et le *judiciaire*. C'est-à-dire, qu'ils ont enseigné unanimement que tous les discours oratoires, quels qu'ils soient, ne peuvent avoir d'autre but que de louer ou de blâmer, c'est le *genre démonstratif* ; de conseiller ou de dissuader, c'est le *genre délibératif* ; d'accuser ou de défendre, c'est le *genre judiciaire*. Ainsi, le genre *démonstratif* est consacré au blâme ou à la louange. De ce genre sont les invectives contre les vices en général, et même contre les personnes en particulier ; les panégyriques des saints, les oraisons funèbres, les éloges, les compliments, etc.

Le genre *délibératif* s'occupe de ce qui est utile ou nuisible. L'orateur s'y propose de détourner son auditeur d'un mal ou de le porter à un bien. On assigne à ce genre la plupart des sermons des prédicateurs, beaucoup de harangues ou des discours sur les affaires publiques, sur la paix, sur la guerre, sur les intérêts politiques des gouvernements ou des corps qui les composent, sur les points généraux de législation, etc.

Le genre *judiciaire* appartient au barreau. Il s'occupe du juste et de l'injuste, et a pour objet toutes les questions de fait ou de droit portées devant les tribunaux. Milon a-t-il tué Clodius ? voilà une question de fait. A-t-il eu raison de le tuer ? voilà une question de droit. Tous les mémoires ou plaidoyers des avocats sont donc dans le genre judiciaire, ainsi que tous les discours par lesquels on accuse ou l'on défend, dans la vue d'obtenir un jugement qui absolve ou qui condamne.

Les trois genres de causes ne sont pas tellement séparés qu'ils ne se réunissent jamais : il est même difficile de trouver un discours qui soit uniquement dans un genre. Dans toute sorte de matières, on a fréquemment l'occasion de louer ou de blâmer, de conseiller ou de dissuader, etc. Cicéron prétend qu'il faut choisir un général contre Mithridate, et que ce choix doit tomber sur Pompée : c'est le *démonstratif* uni au *délibératif*. Il soutient que le poëte Archias doit être mis au nombre des citoyens romains, parce qu'il a un génie qui fera honneur à l'empire : c'est le *démonstratif* uni au *judiciaire*. Enfin, il défend Milon, et exhorte ses juges à le conserver, à cause de son innocence, de son courage, et de l'utilité qui en reviendra à la patrie : c'est tout à la fois le *délibératif* et le *démonstratif* unis au *judiciaire*. On donne au discours le nom du genre qui y domine et qui en fait le principal objet.

La division des sujets qui appartiennent à l'éloquence en trois genres de causes est juste et aussi ancienne que l'art même ; on doit la retenir. Il en est cependant une autre que les modernes ont proposée, et qui repose uniquement sur le lieu où parle l'orateur. C'est ainsi qu'ils distinguent l'éloquence de la tribune, ou l'éloquence politique ; l'éloquence du barreau, ou l'éloquence judiciaire ; l'éloquence de la chaire, ou l'éloquence religieuse ; l'éloquence académique et l'éloquence militaire. Assurément, cette division est beaucoup moins profonde et moins complète que celle d'Aristote : elle est moins profonde, parce qu'elle ne porte que sur une circonstance extérieure, au lieu de s'appuyer sur la nature de l'éloquence elle-même ; elle est moins complète, parce qu'elle ne comprend que les discours débités de vive voix, et n'indique pas même l'éloquence des compositions écrites ; néanmoins, en pratique, cette division est plus convenable que celle des anciens, parce que les objets qu'elle détermine sont plus distincts.

Voy. Blair, t. 1, p. 569 ; Marmontel, t. III, p. 280 ; Grenade, t. I, p. 22, 30, 94 ; Andrieux, p. 1 ; Girard, p. 11 ; Drioux, Géruzez, etc., etc.

ELOQUENCE DE LA CHAIRE. — Il n'y a presque rien de commun, dit M. de Cormenin, entre l'éloquence sacrée et l'éloquence profane. On peut même dire que tout diffère, la personne, le lieu, le sujet, l'auditoire.

L'orateur tient sa mission de son talent, le prédicateur de son caractère.

L'un, aux yeux des partis, est souvent moins qu'un homme ; l'autre, aux yeux de tous les fidèles, est plus qu'un homme.

L'un parle quand il peut, il est député ; l'autre quand il veut, il est prêtre. Ou

ne s'enquiert pas si le prédicateur est jeune ou vieux, s'il a les cheveux longs ou bouclés, s'il est droit ou contrefait, s'il a le geste noble ou vulgaire, ni même si sa voix sonore et accentuée remplit agréablement l'oreille. Ces observations mondaines, l'auditeur de la chaire ne les fait pas. Il est à d'autres pensées.

Le prédicateur parle au nom de Dieu, l'orateur en son propre nom. Aussi, tandis que le prédicateur s'efface et s'abrite respectueusement sous la redoutable majesté du sanctuaire, l'orateur s'étale à la tribune, se déploie et se dresse dans toute la hauteur du moi humain.

Le prédicateur plie le genou, et s'affaisse sous la main de Dieu ; l'orateur relève la tête, s'assure dans sa propre force et brave ses adversaires du geste et du regard.

Le prédicateur se compare au plus humble de ses auditeurs, à moins que cela, à la poussière du chemin, au brin d'herbe, au vermisseau ; il se frappe la poitrine avec componction; il s'accuse de ses fautes, il les confesse tout haut, il s'en repent.

L'orateur se glorifie de la constance de ses opinions et de l'austérité de sa vie ; il ne se juge que pour s'absoudre ; il ne se gonfle que pour s'exalter ; il n'allume l'encens du triomphe que pour le respirer seul et sans rivaux, et il ne descend des régions de son apothéose que pour courir au-devant des poignées de mains et des embrassements de ses amis.

Le prédicateur parle dans le silence, l'orateur dans le bruit. L'un, avec un organe faible ou voilé, se fait entendre dans l'immense vaisseau de l'église, depuis le calvaire jusqu'aux extrémités du porche ; l'autre, dans une salle étouffée et pleine jusqu'aux bords, frappe en vain de son gosier un air absorbant et vicié qui ne rend plus de son. Alors il crie ou s'enroue : on ne l'entend plus ou on l'entend trop.

Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, remuaient, presque sans voix, un auditoire de courtisans et de peuple, qui, rassemblé dans la vaste nef de nos cathédrales, le cou penché, l'oreille tendue, respirait à peine et priait intérieurement du cœur et des lèvres.

Démosthènes, Cicéron, Mirabeau, O'Connell, Berryer, Guizot ne domineraient pas nos assemblées tumultueuses, si, à la sensibilité, à la science, à la véhémence oratoire et aux dons du génie, ils ne joignaient de vastes poumons et les éclats d'une voix puissante.

Le prédicateur ne rencontre que des cœurs bienveillants, l'orateur que des oppositions sourdes et entêtées.

Le prédicateur a pour lui tout son auditoire, l'orateur en froisse toujours la moitié, le tiers ou le quart au moins.

Le prédicateur pousse doucement tous vers chacun, chacun vers tous, et il ne réussit qu'en conciliant, en rapprochant les cœurs ; l'orateur mène au combat, à un combat à mort, une partie de l'assemblée contre l'autre partie, et il ne réussit qu'en divisant, qu'en écrasant ses adversaires.

Le prédicateur, que le silence accompagne, suit paisiblement le fil de ses idées, semblable à un fleuve majestueux qui se déploie dans sa course limpide et tranquille. L'orateur roule ses eaux retentissantes à travers les rochers de son lit barré et les digues de ses rivages.

Un cercle de femmes enluminées, parées, toquées, et d'étrangers pailletés, dorés, décorés, resplendissants, du haut des tribunes dirigent sur lui leurs lorgnettes. Il faut qu'il prenne garde à tout, à sa déclamation, à son action, à ses regards, à sa pose ; si les cordons de ses souliers ne sont pas dénoués ; si les bouts de sa cravate ne sont pas inégaux ; si sa chevelure n'est pas hérissée ; si les plis de sa toge ne retombent pas avec grâce ; s'il ne dandine pas sur ses jambes ; s'il ne se jette pas trop en avant, ou s'il ne se rejette pas trop en arrière ; si ses gestes ne sont pas trop multipliés comme ceux d'un baladin, ou trop rares comme ceux d'un philosophe ; s'il prend le ton aigu du fausset, ou si sa voix se perd dans les sons rauques et caverneux de la basse-taille.

Derrière lui, le président agite sa sonnette, à l'instant qu'il arrondissait les membres d'une période, ou il arrête notre orateur lorsqu'il se lançait sur les confins d'un beau désordre, qui était un effet de l'art. A ses côtés, l'huissier crie : Silence, Messieurs ! Devant lui, ses adversaires des centres, de droite ou de gauche, frappent sur leur pupitre avec les couteaux de buis, trépignent sous les tables, causent, sifflent, grognent, murmurent, s'exclament et l'interrompent. On crayonne, à bout portant, sa silhouette grotesque dont on lui laisse entrevoir malignement le profil. On contrefait son organe traînard ou flûté. On répète, en ricanant, ses mots les plus saillants, dont on détourne le sens. On l'interpelle, pour le démonter au milieu d'un syllogisme. On se roidit contre ses démonstrations, son éloquence et ses chiffres, prédéterminé qu'on est à ne se laisser par lui ni toucher, ni vaincre. On le menace du poing, on lui riposte par des injures, s'il dit une bonne vérité, et ses amis eux-mêmes ne le déconcertent pas moins, en l'applaudissant tout juste au moment où il vient de lâcher une sottise.

L'auditoire de la chaire diffère de l'auditoire de tribune, aussi bien que la personne et le lieu.

Cet auditoire est composé de quelques hommes fervents et de beaucoup de femmes pieuses et résignées, simples d'esprit et de cœur, qui n'osent lever les yeux ; qui, dans le prédicateur, ne voient pas un homme, mais un ministre de la divinité ; qui plient humblement sous sa doctrine ; qui se laissent aller à tous les mouvements qu'il leur imprime ; qui s'indignent s'il s'indigne ; qui aiment ce qu'il leur dit d'aimer ; qui haïssent ce qu'il veut qu'ils haïssent ; qui croient ce qu'il leur ordonne de croire ; qui s'atta-

chent à sa parole avec les étreintes vives de la foi ; qui écartent, comme une tentation mauvaise, les sollicitations du doute et les troubles de leur pensée ; qui tendent leur esprit avec effort pour le comprendre, et qui se lancent à la suite de ses pas, soit qu'il se plonge dans la nuit des morts, soit qu'il remonte aux sources du jour.

A sa terrible voix, la conscience s'épouvante, le frisson court de veine en veine, le crime s'agenouille, le remords s'éveille. Le prédicateur alors, se penchant du haut de la chaire, prend toutes ses âmes entre ses mains. Il les effraye et il les rassure ; il les précipite et il les ramène ; il les entraîne tour à tour de la crainte à l'espérance et de la vie au néant, et, après les avoir rassemblées et confondues, il les suspend toutes, comme des anneaux mystérieux, à cette chaîne d'or qui unit le ciel à la terre.

Les sujets d'éloquence manquent à l'orateur de tribune. La presse les déflore et ne lui jette le plus souvent que des thèses épuisées.

Au contraire, mille sermons sur un sujet moral ou religieux laissent encore à désirer, tant la destination de l'homme est grande ! tant les horizons de la Providence sont infinis ! tant l'âme humaine couvre d'espaces ! tant le cœur a de détours ! Au lieu que, quel est le sujet de paix ou de guerre, de dynastie, de ministère, de liberté, d'impôt ou de presse, qui ne soit pas épuisé après deux discours, et souvent après un seul ?

Le prédicateur parle tout seul, sans collègues et sans rivaux. L'orateur parle avant et après d'autres orateurs ; il faut qu'il lutte contre la monotonie des attaques personnelles, et la lassitude de l'auditoire, et la répétition des arguments, et les piéges de l'insinuation, et les révoltes de la contradiction. Il faut qu'il improvise sur toutes les matières que l'entraînement du débat apporte à la surface de la question, qu'il s'explique sur les interpellations incidentes, et qu'il duplique à la réplique de son discours.

Quelquefois, il n'a pas encore ouvert la bouche, que l'assemblée impatiente se met à bâiller. S'il veut creuser son sujet, on dit qu'il est trop long et l'on crie : Assez ! assez ! S'il marche librement dans son exorde, on dit : Au fait ! — S'il s'arrête et se dérobe, on dit : Concluez ! concluez donc ! — S'il est coloré : Ce n'est qu'un poëte ! — S'il argumente : Qu'il est sec ! — S'il expose : Raisonnez ! — S'il parle le langage technique, on se demande : Le comprenez-vous ? — S'il parle le langage vulgaire : Qu'il a peu de science ! — S'il est véhément : Quelle fausse chaleur ! — S'il est naturel : C'est bien commun ! — S'il est élevé : Quel pathos !

D'ailleurs, chaque député, dans l'orgueil de son oligarchie parlementaire, se croit un petit souverain, et il a la prétention habituelle des souverains, qui est principalement d'être traité en roi, de tout vouloir, de tout savoir et de tout pouvoir, de commander et de ne pas obéir, d'exiger et de ne rien rendre, de contredire les autres et de n'être contredit par personne. Aussi, les assemblées ne sont guère endurantes. Il faut qu'on fasse la roue autour d'elles, et qu'on les flatte de la voix et du regard, avant de leur mettre la tête sous l'aile. Il faut qu'on leur passe agréablement la main sur le cou, avant de glisser le fer sous leur épiderme.

Le prédicateur choisit son sujet. Il le prépare, le dispose, le nourrit, le fleurit, le suspend, le prolonge ou le finit où et comme il veut. Il suit, sans frein et sans responsabilité, les fantaisies de son génie. Il ne va qu'à son pas, bref ou allongé : s'il est logicien, il démontre ; s'il est narrateur, il expose ; s'il est poëte, il chante ; il ne met qu'une corde à la lyre de David, et son archet ne rend qu'un son.

L'orateur ne choisit pas son sujet. Il faut qu'il se tienne prêt sur tout, prêt à tout moment, à la fin, au milieu, au commencement d'une discussion. Si l'auditoire veut être instruit avant que d'être ému, il faut que l'orateur commence par lui parler le langage des affaires, qu'il pose les faits, qu'il dise la question, qu'il indique la solution, qu'il revienne sur ses pas, qu'il éclaircisse ce qui est encore nuageux, qu'il lève les doutes, qu'il complète l'incomplet, qu'il remplisse les lacunes, qu'il précise les dates, et qu'il laisse les esprits se pénétrer de ses enseignements et se diriger d'eux-mêmes vers le but qu'il leur a marqué. Si l'auditoire est las d'attention, il faut, au contraire, que l'orateur aborde vivement la thèse, qu'il résume en peu de mots, qu'il ne donne que la raison péremptoire et qu'il coupe court. Mille périls hérissent sa route, mille ennemis se pressent sur ses pas, et pour les combattre, il lui faut, à chaque moment, changer d'armes et de tactique.

Lorsque Bourdaloue, allumé d'une sainte colère, s'échauffe, s'indigne, tonne, éclate contre les vices des rois, des grands et du peuple, les rois, les grands et le peuple baissent la tête et s'humilient sous la verge de sa parole. Mais si l'orateur s'emportait à de trop vives objurgations, les députés inculpés se dresseraient debout sur leurs bancs. On crierait : A l'ordre ! à l'ordre ! et l'on jetterait à la tête du malencontreux orateur, pêle-mêle, les couteaux de buis et les encriers de plomb. La tribune se verrait prise d'assaut comme une forteresse, et l'assemblée ne serait plus qu'une arène.

Mais aussi ce qui fait l'embarras et les tribulations de l'orateur fait sa puissance. Son éloquence féconde la stérilité de son sujet. Les exercices de la contradiction fortifient son tempérament oratoire. Cette vigilante attention sur sa personne, sur ses gestes, sa pose, sa voix, son regard, son argumentation, ses mouvements, ses stratagèmes, ses adversaires, ses amis, ses rivaux, exaltent et développent toutes les facultés de l'intelligence. Ainsi Démosthènes lutte contre les oppresseurs de sa chère patrie, et il défend pied à pied le terrain de la liberté mourante, miné

par l'or de Philippe. Cicéron, dans une république corrompue qui penche vers le despotisme, plaide la vieille cause des mœurs contre les souteneurs effrontés de Verrès et de Catilina. Mirabeau frappe des éclats de sa voix tonnante les révoltes de l'aristocratie, et Berryer, avec une admirable souplesse, passe à travers les drapeaux des camps ennemis et tourne leurs positions, en suivant les évolutions de leurs propres troupes. Partout, à Athènes, à Rome, à Londres, à Madrid, à Washington, à Paris, le triomphe parlementaire est le prix de la difficulté vaincue.

Le prédicateur est maître de son sujet, et ce sujet est magnifique comme la création, sublime comme Dieu, vaste comme l'espace, infini comme le temps. Il n'est borné ni par les montagnes ni par les mers. Il descend dans les profondeurs de l'Océan pour y interroger la végétation obscure du plus petit coquillage. Il monte au-dessus des nuées dans les palais du ciel, tout resplendissants de lumière et tout peuplés de séraphins harmonieux. Il foule à ses pieds la poussière des siècles et des mondes, et, de sa verge prophétique, il chasse devant lui les générations qui n'ont pas encore vu le jour. Une fleur des champs que le vent arrache de sa tige dans un vallon solitaire, un volcan qui retombe en laves de flamme sur les toits d'une cité, un enfant qui meurt, un trône qui s'écroule, rien n'est étranger à l'éloquence sacrée.

Mais ce qui, pour le prédicateur, est plus inépuisable que la nature, ce sont les mystères de la religion et les secrets plus incompréhensibles encore peut-être du cœur humain. Quels trésors ! quelles misères ! quelles petitesses ! quelles grandeurs ! quels sujets ! Soit qu'armé de la parole de Dieu, il commande aux orgueilleux l'humilité, aux haineux le pardon des injures, aux égoïstes l'amour de leurs frères; soit qu'il traîne les âmes épouvantées au bord des abîmes sans rivage et sans fond de l'éternité, qu'il les y suspende et qu'il les y plonge ; soit qu'il les ramène de la nuit des tombeaux, qu'il les ravisse sur les ailes de son éloquence et qu'il leur ouvre les portes éclatantes du firmament ; soit qu'il torture les consciences mauvaises et qu'il les pique avec la pointe du remords ; soit qu'il dise aux malheureux : Espérez ! et aux petits enfants : Aimez-vous les uns les autres !

Cependant l'immensité du sujet lui-même accable la plupart des prédicateurs. Leur langue n'a pas assez de mots, leur poitrine assez d'élans, leur éloquence assez de figures, pour suffire à cette tâche. Il n'appartient qu'à l'aigle de Meaux de planer au haut des airs, et de regarder fixement le soleil, lorsqu'il lance ses torrents de feu dans l'enfoncement des mondes étoilés. Mais ces mots seuls, Dieu, néant, immortalité, jetés au hasard, sans suite, sans autre parole, sur les dalles de l'église, s'en vont roulant du porche au sanctuaire, comme un merveilleux écho, et retentissent profondément dans les âmes. Dieu ! c'est tout dire, et la mort aussi ! et l'éternité aussi ! et, après cela, qu'y a-t-il à ajouter ? Quelle voix d'autrui vaudra pour nous la voix intime de notre conscience ? Qui pourrait jamais atteindre, par le geste et par l'expression, à la sublimité de la pensée humaine ? Qui nous parlera, mieux que nous, de nous-mêmes ?

L'orateur de la tribune déchire l'outre des passions, pour en faire sortir les vents et les orages; tantôt il étalera devant le peuple et les soldats la tunique ensanglantée de César ; tantôt il évoquera l'ombre de Napoléon ; tantôt il poussera les peuples contre les peuples ; tantôt il découvrira le sein nu de la patrie et il sondera ses plaies palpitantes, et ce sera son triomphe si des bras tendus se lèvent, si des cris de guerre l'interrompent, si les visages s'enflamment d'une subite rougeur, si les glaives brillent et sortent de leurs fourreaux, et si, quand il crie vengeance, un écho de voix éclatant, immense, indéfinissable, roule dans l'espace et répète : Vengeance ! vengeance !

L'orateur chrétien embrasse dans son amour tout le genre humain. Il se baisse pour laver les pieds des pauvres, pour relever les suppliants, pour toucher les plaies hideuses des pestiférés. Il réchauffe à son foyer les proscrits poussés par la tempête des révolutions sur le rivage. Il se dépouille de sa robe pour les couvrir. Il se jette entre les hommes de guerre, il a horreur du sang. Il ne se préoccupe pas des intérêts, des alliances, des langues, des climats, des couleurs de l'étendard, des nuances de la peau, ni même de ce que la vanité appelle la gloire. Il ne voit dans tous les malheureux que des frères, dans les étrangers comme dans ses concitoyens, que des enfants également chers à Dieu, et dans le ciel que la patrie commune de tous les hommes. Et tandis que l'enthousiasme et les acclamations du peuple décernent les palmes à l'orateur de la tribune, pour avoir peut-être provoqué l'incendie des villes, l'explosion des vaisseaux et des citadelles, le massacre des femmes, des vieillards et des enfants, le pillage des caisses publiques, le renversement des institutions et des lois, les contributions de guerre, les ruptures de douanes, les confiscations directes ou déguisées, l'orateur chrétien, ce pacifique apôtre, descend de sa chaire et se dérobe, laissant à ses auditeurs, pour dernière exhortation, ces mots : Aimez-vous, faites le bien pour le mal, et priez le Père céleste !

L'éloquence sacrée a ses parleurs vulgaires, comme l'éloquence profane.

Les uns sont plâtrés de pâleur, les autres sont gonflés d'embonpoint. Les uns sont fardés d'une élégance mondaine, les autres sont négligés jusqu'à l'indécence. Les uns hurlent toujours avec l'enfer, les autres sourient toujours avec le paradis. Les uns lancent à toute volée le branle de leur improvisation; les autres balbutient et renouent

péniblement dans leur mémoire les feuillets décousus de leur homélie ; ils trébuchent à chaque pas entre un adjectif et un verbe. Les uns ont une intempérance furieuse de gestes et de langage ; ils ébranlent les vitraux du portique : on croirait entendre les anges du jugement dernier, qui soufflent des quatre vents pour ressusciter les morts ; l'écume leur sort par la bouche, le sang va jaillir de leurs narines ; ils font une tempête effroyable dans la chaire de paix. Les autres, timides et précautionneux, louvoient dans les basses eaux de la logomachie.

Les défauts particuliers des prédicateurs sont : la monotonie, l'enflure des métaphores ou la grossièreté des expressions, l'analogie forcée des citations bibliques, le ton déclamatoire, les lieux communs.

Les prédicateurs sont plus forts par l'explication des mystères, l'enseignement du dogme, la moralité des exemples, l'enchaînement des preuves historiques, la sublimité des images et les insinuations de la charité, que par la vigueur de l'argumentation logique. Car, qu'est-ce qu'une argumentation sans argumentateurs ? qu'est-ce qu'un triomphe sans combats ? La polémique, qui est la parole animée, la parole vivante, leur manque.

Le goût du siècle a gâté les plus célèbres orateurs de la chaire. L'amour des louanges et de la vaine gloire s'est glissé, comme un serpent, autour de leurs cœurs. Ils ne cachent plus leur vie et leur figure dans l'ombre du sanctuaire.

On les lithographie avec des culs-de-lampe et des vignettes. On les tourne et on les façonne en carton peint. On les coule en plâtre. On les expose aux vitres des boutiques, pêle-mêle avec les chanteuses et les comédiennes. Le sténographe vient s'asseoir au pied de la chaire pour reproduire leurs discours, comme si le génie des temps antiques les inspirait. Scribe de la parole, éloigne-toi ! tes pâles copies ne trouveraient plus de lecteurs : les temps des Massillon et des Bourdaloue sont passés. (*Voy.* Prédication.) Cormenin, t. I, p. 140.

EMOUVOIR. — L'orateur vraiment éloquent n'est pas celui qui se borne à *instruire* et à *plaire*, il faut de plus, pour atteindre la perfection, émouvoir les cœurs, remuer les passions, et déterminer les volontés les plus rebelles. (*Voy.* Toucher, Onction, Passions, Sensibilité.) C'est là sans doute un triomphe difficile à obtenir ; mais il n'en est pas moins vrai que l'orateur, et surtout l'orateur chrétien, doit y tendre de toutes ses forces. Nous exposerons en son lieu la méthode qu'il faut suivre pour émouvoir les cœurs, apprenons d'abord du P. Gisbert combien le défaut d'onction et de mouvement est nuisible aux succès de la prédication.

Il manque de l'onction et du mouvement à la plupart de nos prédicateurs ; s'ils en ont, ce n'est que dans la manière de prononcer. Leur discours n'en a presque point ; il est froid et sec. Le cœur n'y a point de part ; c'est l'esprit seul qui agit et qui parle. Il faut animer la pure lumière de la raison, joindre l'ardeur à l'éclat.

Ce n'est pas assez que d'éclairer, il faut émouvoir. Sans cela, nous avons beau faire, nous ne gagnons rien sur l'auditeur déréglé. Il voit son devoir, mais il n'en est pas plus porté à le pratiquer. Ces prédicateurs qui ne parlent qu'à la raison ne convertissent jamais.

L'homme innocent allait au bien dès là qu'il le connaissait. L'homme corrompu ne se conduit pas de la sorte : il voit le bien d'une vue froide et tranquille ; il voit le mal, et il sait l'aimer avec une pleine connaissance qu'il l'aime. Que faut-il donc faire, quand on veut l'éloigner du mal qu'il aime, et le porter au bien qu'il abhorre ? Suffit-il de lui dire : Voilà la médisance, je vous la montre. Considérez-la telle qu'elle est avec toutes ses couleurs ; je vous les mets devant les yeux ? Non. Il faut de plus toucher le cœur par rapport à cet objet ; y faire naître certains sentiments, certains mouvements intérieurs qui éloignent de la médisance. Il faut, avec l'idée claire qu'on en donne, en inspirer le dégoût. Cela ne se fait pas précisément en faisant connaître l'objet, il faut encore savoir l'art d'incliner la volonté directement et de la faire pencher.

A qui pensent parler nos prédicateurs ? Croient-ils prêcher dans le paradis terrestre à des Adam et à des Eve avant leur péché ? Qu'ils se souviennent qu'ils ont affaire à des hommes déchus et corrompus. Adam et Eve n'avaient point de concupiscence, leurs enfants en ont. La pure lumière nous redresserait, si nous en étions exempts. Mais aujourd'hui que nous avons en nous-mêmes un poids qui nous fait pencher malgré nous vers tout ce qui nous perd, et qui nous éloigne avec une égale force de tout ce qui est salutaire, il faut, si l'on veut nous faire gens de bien, opposer quelque force salutaire à cette force fatale qui nous entraîne au mal. Cette force n'est pas la seule lumière, il est nécessaire qu'elle soit accompagnée de sentiment.

La grâce de pure lumière est la grâce du Créateur. Elle suffisait à l'homme innocent ; mais la grâce du Rédempteur, la grâce médicinale renferme encore la délectation : l'homme pécheur en a besoin. Si Dieu n'employait que la grâce d'illumination, comment triompherait-il des cœurs ? Mais le prédicateur, comment en triomphera-t-il, si tout son discours n'est que lumière ?

On vous montre fort bien ce que vous devez faire ; mais aussi on vous laisse fort bien en liberté de le faire ou de ne le pas faire. Voilà la salle du festin, vous dit-on, voilà le chemin du ciel : entrez-y, si vous voulez. Mais on ne vous force pas d'y entrer. On va jusqu'au cœur exclusivement.

Rien de mieux exposé que tout ce qu'ils vous disent. L'esprit acquiesce sans peine et convient de tout ; mais le cœur, comment se trouve-t-il en ce moment ? Il ne sent rien : pas un seul petit mouvement ne s'y élève.

Tandis que l'esprit est satifait jusqu'à l'admiration, le cœur demeure à sec. D'où vient cela? C'est de ce que le prédicateur ne lui dit mot; il ne parle qu'à la raison. Il est tout à éclairer, à exposer, à faire bien comprendre, à tourner en différents sens le même objet, à le montrer par toutes les faces. Tout cela est bon et nécessaire; mais enfin le cœur est oublié. Faut-il s'étonner qu'il soit sans mouvement?

Qu'il se meuve s'il veut, dira quelqu'un. La volonté n'est-elle pas libre pour se porter par elle-même où il lui plaît? On l'environne, on la pénètre de lumière. C'est sa faute si elle demeure sans action: car que peut-on faire davantage pour la faire agir? Ce n'est pas par impulsion qu'on porte vers le bien le cœur de l'homme. C'est uniquement par voie d'instruction qu'on le détermine. Eclairer, instruire, détromper, raisonner, exposer, représenter, peindre, c'est donc là tout ce qu'un prédicateur peut faire. Qu'on ne lui en demande pas davantage, si l'on ne veut pas qu'on se serve de la machine.

Nous n'avons que faire de la machine dans un sermon, mais nous voudrions bien y voir du touchant, du pathétique; et je ne sais pourquoi quelques-uns de nos prédicateurs l'ont banni de la chaire chrétienne. Par quelle nouvelle règle d'une éloquence inconnue jusqu'ici, voudrait-on défendre le mouvement à l'orateur chrétien, et l'obliger à faire tout à force de lumière? Qui l'empêche de donner du mouvement à son discours? Le discours n'est-il pas une expression des sentiments, aussi bien que des pensées? Les pensées exprimées par le discours passent de l'esprit de l'orateur dans celui de l'auditeur. Les sentiments qui se trouvent dans le cœur du prédicateur ne passeront-ils pas de même dans celui qui l'écoute? Le prédicateur ne connaît pas tout son pouvoir: il en ignore la meilleure partie, quand il croit ne pouvoir qu'instruire et éclairer. Il peut encore imprimer dans le cœur les sentiments qu'il veut; il le peut, et il le doit.

Ce n'est pas l'entendement qui nous fait gens de bien. Toutes les opérations de l'esprit, quelque parfaites qu'elles soient, ne vous rendront jamais dignes de l'amitié de Dieu. C'est dans le cœur que la sainteté réside; c'est le mouvement libre de la volonté vers le bien connu, qui nous sanctifie et qui nous sauve.

Quand votre discours aurait de l'éclat, je dis du vrai, de cet éclat pur et propre de la vérité, votre discours ne serait encore qu'une belle, mais froide glace. Il faut qu'on y voie une lumière accompagnée de chaleur, d'activité et de force. Il faut que ce soit une de ces glaces où l'on se voit tel qu'on est, tandis qu'on y aperçoit de plus se former une flamme capable de consumer et de purifier.

Il n'y a rien de si choquant que de grands mouvements où il n'en faut pas, et où l'on ne dit rien qui doive naturellement en produire. Un prédicateur qui se récrie, qui se lamente, qui s'emporte, qui tonne quand il faut parler simplement et sans figure, fait pitié. S'échauffer avec excès, lorsque le sujet ne permet que de s'enflammer médiocrement, c'est une espèce de fureur hors de saison. On devient infailliblement odieux et insupportable quand on s'emporte et qu'on se débat mal à propos devant des gens qui ne sont point émus, et qui n'aperçoivent dans le prédicateur aucune raison de l'être. Il y a des matières où il ne faut qu'instruire, par conséquent ne parler que tout uniment et tranquillement, mais il y en a aussi grand nombre qu'on ne peut traiter son émotion, parce qu'elles sont grandes, terribles, touchantes; en un mot, telles qu'elles doivent produire en nous un grand mouvement, toutes les fois qu'on en a l'idée vive et présente.

C'est donc faire tort aux vérités chrétiennes que de les exposer froidement; c'est montrer qu'elles ne font pas sur le prédicateur l'impression qu'elles devraient y faire; c'est donner à connaître que le prédicateur ne sait ni concevoir les choses, ni les exprimer selon l'ordre de la nature, qui veut que les grands objets agissent fortement quand ils agissent; c'est enfin frustrer l'auditeur de sa juste et pieuse attente. Votre discours, par sa seule lumière, avait fait naître un commencement de je ne sais quelle secrète émotion dans mon cœur; je me sentais tout disposé à me laisser enflammer. Vous n'aviez qu'à me parler en cet endroit avec un peu plus d'ardeur et d'affection, et j'étais converti; j'allais me jeter aux pieds d'un prêtre; je courais embrasser mon ennemi. Je m'attendais à ce mouvement de votre part, je le souhaitais; vous passez outre: vous me laissez peu satisfait de votre éloquence, et, ce qui est pis, tout aussi peu disposé à faire la bonne œuvre que si je n'avais jamais ouï de sermon. Convaincu de vos raisons, je me suis vu sur le point de faire de dignes fruits de pénitence: je n'ai pourtant rien produit; pourquoi? parce que vous ne m'avez pas assez aidé. Saint Paul n'en usait pas ainsi: il n'abandonnait point ses disciples, qu'il ne les eût enfantés à Jésus-Christ, et formé Jésus-Christ en eux: *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (*Gal.* IV.)

Disons du discours chrétien ce que saint Bernard disait de la bonne vie: briller, luire, éclairer, s'il n'y a que cela, ce n'est rien; brûler seulement par l'ardeur d'un zèle peu éclairé et par une piété sans lumière, c'est peu; joignez le feu à la clarté, la persuasion de la raison à celle du cœur. Convainquez et touchez, c'est tout.

Il ne s'agit pas dans la chaire chrétienne des affaires d'une ville, du gouvernement d'une république, de la guerre ou de la paix, des biens, de la réputation, de la vie d'un homme. On y traite d'autres intérêts bien plus importants: on y parle d'un Dieu et de toutes ses infinies perfections, d'un feu éternel à éviter, d'une récompense immortelle à acquérir, etc. Quels mouvements des objets de cette nature ne doivent-ils pas exciter, et

dans celui qui parle, et dans celui qui écoute. Peut-on, sans une incongruité qui choque toutes les règles du discours, toutes les lumières de la raison et toutes les dispositions que le zèle et la piété inspirent, discourir de sang-froid sur de tels sujets, et s'en tenir à la seule proposition de ces vérités, sans en venir jusqu'aux mouvements et aux transports?

De quoi était-il question dans le sénat d'Athènes ou celui de Rome? De savoir si Milon était innocent ou coupable; s'il fallait déclarer la guerre à Philippe, etc. Et cependant on y était ému, on y pâlissait, on y tremblait, on y pleurait. Quel dommage que Démosthènes et Cicéron n'aient pas eu en main nos vérités éternelles! Quels mouvements n'auraient-ils pas excités! Que de larmes n'auraient-ils pas fait répandre!

Tout est grand dans la religion chrétienne, et tout, même ce qui paraît le plus petit, peut être traité d'une manière noble, vive et propre à toucher. C'est peu de chose qu'un verre d'eau froide; cependant, parlant au peuple sur ce sujet, dit saint Augustin, n'est-il pas arrivé que de cette eau froide il en est sorti une flamme qui a embrasé les cœurs les plus froids, et les a animés aux œuvres de miséricorde, par l'espérance d'une récompense éternelle?

Ce n'est pas qu'il faille dire d'un style touchant et pathétique tout ce qu'on dit: ce serait s'entendre très-mal en l'art de persuader et de toucher, et connaître bien peu la nature de l'esprit et du cœur de l'homme. L'esprit s'ennuie et se dégoûte bientôt de se voir harangué toujours sur le même ton, surtout quand c'est sur un ton haut et véhément qu'on le harangue; et le cœur fatigué et indigné se révolte contre des mouvements violents trop longtemps soutenus. Au lieu de s'amollir, il s'endurcit; et au lieu de se laisser embraser, il se refroidit et il se glace. Il y a plusieurs choses dans le discours qui doivent se dire d'un style humble, modéré, tranquille, toujours néanmoins en vue du touchant et du pathétique: car il faut que tout ce que vous direz dispose et prépare peu à peu et de loin le cœur de l'auditeur à être touché et emporté. On ne va pas tout à coup à l'assaut contre une place dont la conquête est aussi difficile que celle d'un cœur qui résiste, et qui a de la peine à se rendre. On doit avec adresse le conduire par des degrés presque insensibles à un certain point de situation où il lui soit impossible de n'être pas entraîné par la force de la vérité, dont il se sentira éclairé et pénétré de toutes parts. C'est alors que tout le feu du touchant et du pathétique doit éclater et faire son effet.

Il faut, dira-t-on, ménager les faibles; si l'on remue trop les consciences, on ne fait que les troubler. Le pécheur endurci ne viendra pas entendre, s'il craint que vous le pressiez trop sur sa conversion: il ne veut pas être inquiété dans ses plaisirs. Passe encore si vous n'attaquiez que la raison: tandis que vous ne lui porterez point d'autres coups, peut-être ne fuira-t-il pas; il s'appliquera à considérer la manière spirituelle et délicate dont on lui présente la vérité, sans s'arrêter à la vérité même, parce que la vérité qui le condamne lui est odieuse, et la manière de la représenter, agréable: et par cet artifice de son amour-propre, il sera toujours tranquille. Il vous écoutera avec plaisir; mais entreprenez de l'émouvoir, vous le fatiguerez, il se rebutera. C'est bien assez qu'il souffre le grand jour d'une vérité qui l'incommode; la lumière déplaît à tout homme qui fait le mal: cependant la pure lumière laisse dans l'indifférence, et ne détermine pas par elle-même. Quelle haine et quelle aversion n'aura donc pas le méchant pour le mouvement qu'on imprime dans son cœur! Car ce mouvement détermine par lui-même; il pousse vers l'objet proposé; il y transporte le pécheur presque malgré lui. Voilà qui est violent pour un cœur qui tient fortement à quelque chose, et qui ne veut nullement aller où l'on veut qu'il aille

Parlez avec véhémence, avec onction aux grands du monde; efforcez-vous de faire naître dans leurs cœurs des sentiments pieux, des mouvements tendres, des joi s saintes, des craintes salutaires, etc.: ils vous traiteront de crieur, de missionnaire, de zélé indiscret; et, sur ce pied-là, ils ne voudront plus de vous et vous abandonneront.

Laissez-les aller, ils vous font honneur par leur fuite; car cela veut dire que le vice ne peut tenir devant vous. Quel éloge pour un prédicateur de dire qu'on n'ose le venir entendre de peur de se convertir! Qu'il lui est glorieux d'être abandonné par cette raison-là! Sa solitude, en ce cas, lui fait plus d'honneur que la foule la plus nombreuse et la plus choisie n'en fait à ces prédicateurs du grand monde qui craignent si fort de remuer les consciences et de prêcher touchamment.

Ne le faites pas pleurer; la lamentation a toujours quelque chose de faible, de dégoûtant et de bas; elle sied mal au caractère d'un ambassadeur de Jésus-Christ. Laissez-la à ces prédicateurs qui ont plus de piété que d'éducation, que de science du monde; plus de zèle que de vraie éloquence; qui veulent suppléer par des airs touchants et pitoyables à ce qui manque au génie. Mais aussi n'ayez pas scrupule de paraître en chaire homme de bien; cela vous siérait encore plus mal.

Un prédicateur qui touche, qui fait impression, selon les règles de la bonne éloquence, si les méchants le fuient, les gens de bien le suivront. Qu'il se console par cet endroit. Mais je lui prédis que les méchants même viendront; il entraînera tout. La bonne éloquence tôt ou tard gagne les esprits, captive les cœurs. Tout le monde dira: Le prédicateur fait son devoir; c'est à nous à faire le nôtre.

Quelle est donc cette politique que l'on introduit jusque dans le ministère de la parole? Ni les apôtres, ni les prophètes, ni les saints Pères ne l'ont jamais connue. Quelle véhémence dans les discours d'un Isaïe, d'un Ezéchiel! Quoi de plus animé et de plus pressant que les homélies de saint Chrysos-

tome ! Saint Paul ordonne d'en venir jusqu'à supplier, à conjurer le pécheur, etc. Il ne s'amusait pas à une vaine rhétorique ; mais à l'entendre, il était aisé de juger qu'il était tout plein et tout pénétré de l'esprit de Dieu ; et c'est ce qui donnait à son discours une force qui emportait les cœurs et triomphait de toute leur corruption. « Je vous conjure, dit-il aux Ephésiens (*Cap.* IV), moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état où vous avez été appelés ; pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience ; vous supportant les uns les autres avec charité, et travaillant à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Mais vous, dit le même apôtre dans son Epître aux Romains (*Cap.* II), ô homme, qui que vous soyez, qui condamnez les autres, vous vous rendez inexcusable ; car en les condamnant, vous vous condamnez vous-même, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. Or, nous savons que Dieu condamne selon sa vérité ceux qui commettent ces actions criminelles. Vous donc qui condamnez ceux qui les commettent, et qui les commettez aussi bien qu'eux, pensez-vous pouvoir éviter la condamnation de Dieu ? Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de sa bonté et de sa longue patience, sans considérer que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Mais vous, au contraire, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu. »

« Malheur à ceux qui font des lois injustes, s'écrie le prophète Isaïe (*Cap.* X), et dont les écritures ne sont que des écritures d'iniquité ! Vous prétendez opprimer le pauvre, accabler l'innocence du faible par la violence, dévorer la veuve comme votre proie, et mettre au pillage le bien des pupilles. Que ferez-vous au jour où Dieu vous visitera, au jour de l'affliction qui viendra de loin fondre sur vous ? A qui aurez-vous recours, et à qui laisserez-vous vos richesses, qui sont pour vous un sujet d'orgueil ? A des héritiers, ou ingrats, ou avares, ou prodignes. Triste consolation ! Vous ne l'aurez pas même, cette espèce de consolation, toute triste qu'elle est ; car les Assyriens vont venir : ils ravageront vos terres et enlèveront tous vos biens, » etc.

Saint Chrysostome veut représenter à ses auditeurs combien la colère de Dieu est à craindre ; comment s'y prend-il ? « Souvenons-nous, dit-il (*Homil.* 25 *in Epist. ad Rom.*), de ce tribunal devant lequel nous paraîtrons ; de ce fleuve de feu où seront précipités les pécheurs ; de ces chaînes éternelles où ils seront liés, et de ces ténèbres profondes où ils seront condamnés. Souvenons-nous de ce grincement de dents que leur désespoir leur causera, et de ce ver immortel qui les rongera sans relâche. Mais Dieu est si bon ! dites-vous ; il est vrai, je ne le nie pas : mais aussi tout ce que je viens de dire, sont-ce des fables ? N'est-ce qu'un conte que la punition du riche qui méprisait Lazare, et le malheur de ces vierges qui furent rejetées de la chambre de leur époux ? Ne sont-ce que des menaces en l'air que celles qu'on fait à ceux qui n'auront pas nourri Jésus-Christ ? Ne sont-ce que de vains discours ce qu'on dit de cet homme qui entra dans la salle du festin sans la robe nuptiale ? ou la condamnation de ce serviteur ingrat qui demanda avec dureté une légère dette à un autre serviteur ? N'est-ce qu'un songe, ce qu'on dit des personnes qui tombent dans l'impureté, que le ver qui les ronge ne mourra point, et que le feu qui les brûle de s'éteindra point ? Vous direz peut-être que Dieu se contente de nous faire ces menaces, et qu'il s'en tiendra là. Osez-vous prononcer un blasphème si horrible ? Pour moi, je vous prouve le contraire, par ce que Jésus-Christ a dit et par ce qu'il a fait. Si l'avenir ne peut vous porter à croire, que le passé vous y porte. Direz-vous aussi que ce qui a paru jusqu'ici des jugements de Dieu, et que tant de terribles effusions de sa colère sur les hommes ne sont que des menaces ? Qui a envoyé le déluge sur la terre ? Qui a inondé le monde entier dans les eaux ? Qui a fait périr presque toute la race des hommes ? Qui a fait pleuvoir le feu sur Sodome ? Qui a lancé des foudres contre ces villes criminelles ? Qui a noyé toute l'armée de l'Egypte dans la mer ? Qui a fait périr dans le désert six cent mille Israélites ? Qui a réduit en cendre la faction d'Abiron ? Qui a ouvert la terre sous les pieds de Coré et de Dathan ? Qui a frappé de peste soixante-dix mille hommes pour le péché de David ? Parlerai-je ici des punitions particulières que Dieu a exercées sur différentes personnes ? De Caïn, qui fut puni pour avoir tué son frère ? D'Achan, qui fut lapidé pour avoir enlevé les dépouilles de Jéricho ? De ces quarante enfants, qui furent dévorés par les bêtes, et que la faiblesse de leur âge n'excusa pas du mépris qu'ils avaient fait d'un prophète ? Si vous passez à ce que le Seigeur a fait dans le temps même de la grâce, voyez de quelle manière les Juifs ont été traités, et comment les extrémités où ils ont été réduits ont passé tout ce qui avait paru jusque-là de plus funeste dans le monde. Et afin que vous ne doutiez pas que c'est Jésus-Christ lui-même qui leur a fait souffrir tous ces maux, voyez ce qu'il dit dans l'Evangile : ***Pour ce qui est de ceux qui n'ont pas voulu m'avoir pour leur roi, amenez-les ici, et tuez-les devant moi :*** ce qu'il marque assez clairement dans la parabole des vignerons. Mais il parle sans voile et sans énigme, lorsqu'il menace les Juifs de les faire passer tous au fil de l'épée ; de les faire enlever de leurs propres terres, pour être dispersés parmi les autres peuples ; et enfin, de réduire toute leur ville dans un si effroyable malheur, que les hommes déjà accablés de leurs maux présents sécheraient de peur, dans l'appréhension de ceux qu'ils auraient encore à souffrir. Mais, sans parler de ces événements d'autrefois, n'en voit-on pas de semblables tous les jours ?

N'en voyons-nous pas à nos yeux qui meurent de faim et de misère ; d'autres qui traînent une misérable vie dans des maladies honteuses et incurables ? Si ces personnes ne souffrent rien que de juste, si elles portent visiblement la peine de leurs péchés, espérez-vous de n'être point punis des vôtres ? Si Dieu est juste, comme il l'est, ne faut-il pas que sa justice se satisfasse sur vous aussi bien que sur ces malheureux ? S'il vous épargne, parce qu'il est bon, ne devrait-il pas de même épargner tant de personnes qu'il frappe si rudement ? C'est donc pour confondre cette fausse espérance des pécheurs que Dieu punit ici-bas tant de monde. Il veut que si nous sommes durs à ses menaces, parce que ce ne sont que des paroles, nous ne le soyons pas aux supplices réels, dont il nous rend les spectateurs et les témoins : comme tant de jugements redoutables qu'il a exercés autrefois ne nous touchent plus, parce qu'ils sont trop anciens, il les renouvelle de siècle en siècle, afin de réveiller les lâches et les présomptueux.

« Pourquoi donc Dieu ne punit-il pas tout le monde ? C'est afin que la peine des uns serve à corriger les autres. Pourquoi en punit-il quelques-uns ? C'est afin qu'on ne doute point de sa providence. De deux voleurs l'un est pris et envoyé au supplice ; l'autre passe sa vie sans tomber entre les mains de la justice, et vous vous écriez : Où est la bonté de Dieu ? Pourquoi ne sauve-t-il pas l'un comme il sauve l'autre ? Pourquoi ceux qui sont les plus coupables demeurent-ils impunis ? Jésus-Christ dans l'Evangile arrête toutes ces pensées, lorsqu'on lui parlait de ceux qu'une tour avait écrasés. *Croyez-vous*, répondit-il, *que ces personnes fussent les plus grands pécheurs du monde ? Non, je vous en assure ; mais je vous déclare que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Pouvait-il mieux détruire cette malheureuse confiance qui nous fait espérer que Dieu nous épargnera, parce qu'en punissant les autres il nous laisse en repos, quoique nous l'ayons offensé ? Voyez les menaces qu'il fait aux Juifs : s'est il trouvé dans la suite qu'elles aient été vaines ? Il a dit qu'il ne démeurerait pas pierre sur pierre ; il a prédit que leur affliction serait sans pareille ; cela s'est-il trouvé faux ? Qu'on lise l'histoire, le seul récit de ces maux nous fait frémir. Je ne dis point ceci pour vous affliger inutilement, mais pour vous rendre plus sages et plus vigilants. J'aurais tort si je vous trompais, et si, en vous séduisant par de vains discours, je vous laissais tomber dans l'enfer ; car ne mériteriez-vous pas d'y tomber, si vous péchiez ? Jésus-Christ vous a prédit que cela serait ; il vous en a menacé ; il compte même ces menaces au rang des choses qu'il a faites pour votre salut ; il vous a accordé la grâce du saint baptême, pour y trouver une nouvelle naissance et pour y effacer vos péchés. Après ce premier secours, il a encore établi celui de la pénitence ; il vous a offert une infinité de moyens faciles pour obtenir le pardon de vos offenses ; il vous a dit : *Si vous pardonnez à votre frère, je vous pardonnerai aussi.* Quelle peine y a-t-il à le faire ? *Prenez en main*, dit-il ailleurs, *la cause de la veuve et de l'orphelin ; quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige.* Qu'y a-t-il de plus facile ? *Confessez vos péchés*, dit-il encore, *afin de devenir juste.* Cela est-il pénible ? *Rachetez vos péchés par vos aumônes.* Cela n'est-il pas aisé ? Le publicain ne fit que dire dans le temple : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*, et il s'en retourna justifié. Quelle peine y a-t-il à l'imiter ? Votre mal est peut-être qu'après tant de preuves vous ne croyez pas encore que Dieu punisse le crime, et qu'il y ait des feux dans l'enfer. Vous ne croyez donc pas que le démon même soit puni ; car Jésus-Christ a dit : *Allez au feu éternel, qui est préparé au démon.* S'il n'y a point de feu, le démon ne souffre donc rien : que s'il souffre ces flammes éternelles, nous les souffrirons aussi, puisque nous avons été désobéissants comme lui. Ne craignez-vous pas que Dieu punisse cette audace avec laquelle vous parlez ? Quand vous dites : Dieu ne punira point les pécheurs parce qu'il est bon, ne portez-vous pas les hommes à dire que, s'il les punit, il est sans clémence ? Voyez où le démon vous engage. De plus, s'il n'y avait point de châtiment, ne dirait-on pas aussi qu'il n'y a point de récompense ? L'un ne suit-il pas de l'autre ? Que deviendraient donc nos solitaires, qui s'exercent dans leur retraite et sur leurs montagnes à de si hautes vertus ? Il y a de la bienséance, dites-vous, que Dieu couronne le bien et qu'il ne punisse point le mal ; qu'il fasse un paradis, mais qu'il ne fasse point d'enfer. Serait-il juste, en vérité, qu'un impudique et un adultère fussent traités de même que ceux qui ont passé leur vie dans la sainteté et dans l'innocence ? Serait-il juste qu'un Néron fût avec saint Paul, ou plutôt que le démon même fût auprès de cet apôtre ? Car s'il n'y a point d'enfer, les méchants ne recevraient-ils pas les mêmes avantages que les bons ? Ignorez-vous qui est l'auteur de toutes ces opinions détestables ? Celui qui trompa autrefois le premier homme, et qui lui fit perdre un bien présent par l'espérance d'un bien imaginaire, inspire encore aujourd'hui ces sentiments aux hommes, et il leur met à la bouche ces paroles sacriléges. Il leur ôte la croyance d'un enfer, afin de les précipiter dans cet abîme de malheurs ; et Dieu, au contraire, nous en menace, afin que la crainte nous empêche d'y tomber. Considérez ceci, mes frères, et que ceux qui sont dans ces maximes détestables cessent de se tromper eux-mêmes ; qu'ils sachent qu'ils rendront compte à Dieu de ces paroles qui éloignent des esprits la frayeur des jugements de Dieu. S'ils laissaient les hommes dans les sentiments de crainte où ils se trouvent d'abord, ils auraient plus de soin de s'avancer dans la vertu. Qu'ils reconnaissent donc, à leur confusion, qu'ils n'imitent pas même

ce que des barbares firent autrefois, quoiqu'ils fussent dans une profonde ignorance de Dieu et de ses jugements. La seule menace qu'on leur fit, que Ninive serait détruite, les saisit de crainte ; et bien loin d'être incrédules aux paroles de Jonas, ils pleurèrent et gémirent ; ils se revêtirent de sacs et de cilices, et ils ne cessèrent point de faire pénitence qu'ils n'eussent apaisé la colère du Seigneur. Et vous, après tant de preuves et tant d'exemples, vous méprisez encore tout ce qu'on vous dit. Faut-il s'étonner s'il vous arrive le contraire de ce qui arriva aux Ninivites ? Ils évitèrent par une humble foi un supplice qui sans cela leur était inévitable, et vous, par votre incrédulité, vous tomberez dans des maux qui seront sans fin. Ce que nous vous disons passe peut-être dans vos esprits pour une fable ; mais vous aurez d'autres pensées, lorsque l'expérience vous fera avouer, bon gré mal gré, quelque jour, que nos avis étaient véritables. Considérez Jésus-Christ sur la croix : de deux voleurs qui expirent à ses côtés, il en prend un pour son royaume et envoie l'autre dans l'enfer. Mais pourquoi parler d'un voleur ? Il n'épargna pas même son apôtre, quand il devint perfide ; quoiqu'il vît où son désespoir l'emportait, il le laissa à lui-même, et ne s'opposa point au supplice qu'il tira lui-même de son crime, afin qu'une vengeance présente nous rendît l'avenir plus assuré. Ne vous séduisez pas vous-mêmes. S'il n'y a ni juge, ni maître qui ne récompense les bons, et qui ne punisse les méchants, pourquoi voulez-vous que Dieu traite également le juste et l'injuste ? Si cela était, quand les hommes s'éloigneraient-ils du mal ? Si, lorsqu'ils sont continuellement dans l'attente des supplices, et qu'ils vivent dans le souvenir et dans la crainte de leur juge, ils ont tant de peine à renoncer au péché ; que sera-ce lorsqu'ils n'auront plus ce secours, et qu'ils n'auront plus le frein de la crainte ? Que sera-ce lorsque, bien loin de craindre l'enfer, ils espéreront même trouver un royaume pour récompense de leur crime ? Serait-ce un effet de la bonté de Dieu de nourrir ainsi le crime, et de proposer un prix à l'impiété ; de préparer une même couronne pour le fidèle et pour l'infidèle, pour un saint Paul et pour le démon ? Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête à réfuter des folies. Je vous exhorte, mes frères, d'y renoncer promptement. Rendez-vous enfin à vous-mêmes ; imprimez la crainte et le tremblement au fond de vos cœurs, afin que vous évitiez l'enfer, parce que vous l'aurez craint. »

Il est bien difficile de ne pas se rendre à un discours de ce caractère. On se sent entraîné insensiblement par je ne sais quelle douce violence qu'il fait au cœur, et à l'esprit. On y voit des mouvements se succéder les uns aux autres ; des mouvements non aveugles et témérairement conçus, mais qu'une raison éclairée conduit et ménage comme par degrés, et qui font cette véhémence du discours sage et raisonnable, à laquelle il n'est pas possible de résister. Saint Chrysostome ne s'attache à éclairer l'esprit qu'autant qu'il le faut pour parvenir à faire impression sur le cœur et à le toucher. Tout ce qui ne va pas là en est retranché. Raisonnements froids et languissants, pensées trop recherchées, expressions brillantes, tout cela chez lui n'est compté pour rien. Bien loin de craindre de toucher, de remuer, d'alarmer les consciences, il en fait le capital de son ministère, et il emploie à cela toute la force et la beauté de son génie, toute la vivacité de son imagination, toute l'étendue de sa mémoire, en un mot, toutes les puissances de son âme.

ENFER. — Bien des prédicateurs tombent ici en plusieurs défauts. Le premier est de consulter, dans la description qu'ils font de l'enfer, plutôt leur imagination que la parole de Dieu ou l'enseignement de l'Eglise, et d'avancer beaucoup de choses sans preuves, ou du moins sans preuves solides. Ce défaut, grave dans tous les temps, l'est beaucoup plus dans ce siècle d'incrédulité ; l'auditeur mal disposé en conclut que toutes les frayeurs qu'on veut lui faire de l'enfer ne sont qu'imaginaires, et s'endurcit dans le péché. Il est donc essentiel d'appuyer tout ce que l'on dit de preuves solides, de raisonnements exacts, et de prévenir même, autant qu'on le peut, les objections qui peuvent naître dans l'esprit des auditeurs contre la bonté de Dieu, contre sa justice et sa sagesse.

Le second défaut est de décrire les souffrances des damnés d'un certain ton qui annonce qu'on n'en craint rien pour soi, et qu'on est fort peu touché du malheur de ceux qui les subissent : on dirait, en entendant certains prédicateurs, qu'ils prennent plaisir dans ces peintures hideuses du supplice de leurs semblables. Il n'en est pas ainsi de l'homme de Dieu : il souffre à la seule pensée des souffrances de ses frères ; il n'en parle qu'avec l'accent de la compassion, et, se confondant avec l'assemblée des fidèles dans une crainte commune, il tremble d'éprouver lui-même un jour les maux qu'il dénonce aux autres.

Le troisième défaut est de ne pas tirer, d'un si grand sujet, des conséquences pratiques pour porter ses auditeurs à une conversion prompte, à une pénitence sévère, à la vigilance, à la prière, au zèle du salut.

Il n'est pas toujours à propos de décrire en détails les tourments de l'enfer. La foi de certains auditoires est trop faible pour supporter ce tableau, et pourrait en être ébranlée. On pourrait alors se contenter des généralités et dire, par exemple : *Il y a une autre vie, où tout péché mortel, non expié ici-bas, sera puni*, premier point ; *ces châtiments seront éternels*, second point ; *c'est une folie à l'homme de s'y exposer*, troisième point. Dans les auditoires plus chrétiens on décrira les quatre tourments de l'enfer, *un feu dévorant*, *un Dieu perdu*, *un ver rongeur* ; tout cela pour *l'éternité* ; mais il faudra tou-

jours ajouter les moyens d'éviter l'enfer ou les fruits à tirer de l'instruction. — D'autres fois, au lieu de traiter l'enfer même, on pourra prêcher très-utilement sur la pensée de l'enfer, et montrer combien cette pensée est propre à inspirer : 1° un grand courage pour vaincre toutes les difficultés qui s'opposent au salut; 2° une vigilance continuelle; 3° une humilité profonde, etc...

Voy. Hamon, p. 391.

ENFLURE. — L'enflure est un défaut de style qui vient de ce que l'écrivain présente des pensées simples et communes sous des expressions pompeuses, ou de ce qu'il veut faire paraître grandes des choses qui n'ont rien de grand par elles-mêmes; il naît ordinairement du trop grand désir de briller ou de l'excès d'une imagination déréglée. Un Espagnol disait, au sujet de la pompe funèbre de Charles-Quint : « Mettez pour tombeau, le monde; pour chapelle ardente, le ciel; pour torches, les étoiles; pour larmes, les mers. »

Il nous semble, suivant l'expression de Sophocle, voir ouvrir une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. La plus belle pensée rendue en termes semblables déplaît nécessairement : fuyez cet excès, ce fanatisme de langage. Quintilien regarde ce vice de style comme la ressource des petits esprits. Selon lui, « moins on a d'esprit, plus on fait d'efforts pour se guinder et pour s'étendre, comme ces petits hommes qui se dressent sur le bout des pieds pour paraître plus grands. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que l'enflure, le faux brillant, la délicatesse affectée et tous les défauts qui semblent approcher de quelque vertu, marquent la faiblesse d'esprit et non pas la force; de même que les visages bouffis sont un indice de mauvaise santé et non d'embonpoint. (Liv. II, ch. 3.)

Cependant, en matière d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure, surtout pour les commençants. « Comme en toutes choses nous cherchons le grand, dit Longin, et que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse et de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice. Il est pourtant certain que l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse, mais au dedans elle est creuse et vide, et produit quelquefois un effet tout contraire au grand. » (Chap. 2.)

L'enflure ne gâte pas moins l'éloquence dans l'expression des sentiments que dans celle des pensées. On n'est guère porté à se laisser impressionner par le langage d'une personne qui est moins touchée de ce qu'elle dit que du soin de nous charmer par ses belles paroles.

> Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
> Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
> Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa [bouche
> Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
> *Art poétique*, ch. III.

Voy. AMPOULÉ (*Style*), EXAGÉRATION, AFFECTATION, etc.

Andrieux, 490; Longin, 8-12, avec l'Addition de Despréaux; Papon, 246; Besplas, 130; Leclerc, 219; Pérennès, 128.

ENTHYMÈME. — L'enthymème est un syllogisme dont une des prémisses est supprimée comme trop claire et trop connue, comme étant facilement suppléée par ceux à qui l'on parle. Il est très-bien assorti à la nature et au goût de l'éloquence : aussi l'appelle-t-on le syllogisme de l'orateur. La raison en est que son laconisme prête à tout ce que nous disons de la vivacité, de la noblesse, et même une certaine fierté qui fixe l'attention et l'intéresse davantage.

La suppression d'une proposition flatte la vanité de ceux à qui l'on parle, en se remettant de quelque chose à leur intelligence; et en abrégeant le discours, elle le rend plus fort et plus vif.

Bourdaloue est plein de ces enthymèmes dont la nudité peut déplaire quelquefois; aussi lui a-t-on reproché de n'avoir pas assez sacrifié au tour et à l'élocution oratoire. Le retour fréquent d'une conclusion tirée en forme, qui vient frapper sur un antécédent ordinairement très-concis, a quelque chose de fatigant et de dur.

Il prouve, par trois enthymèmes rapprochés, que le pécheur, dans la pénitence, doit être son propre juge et prononcer lui-même son arrêt : « L'homme, dans la pénitence, fait l'office de Dieu en se jugeant lui-même; il doit donc se juger dans la rigueur,... etc. » (*Sermon sur la pénitence.*)

Cependant on trouve dans d'autres enthymèmes du même prédicateur les développements oratoires qu'on a droit d'attendre de lui :

« Qu'un particulier dans un Etat entreprît de corrompre la fidélité des peuples par ses sollicitations, il n'y a pas de supplice dont il ne fût digne, et l'on ne trouverait pas étrange qu'il fût sacrifié à toute la rigueur des lois. Il est donc juste, ô mon Dieu! que vous preniez, vous-même, votre cause en main; et si le monde veut attenter à vos droits, que vous les vengiez en faisant sentir aux coupables les plus rudes coups de votre justice. » (*Sermon sur le respect humain.*)

EPITHÈTES.—Les épithètes sont des adjectifs que l'on ajoute aux substantifs pour les qualifier. En éloquence, le mot qu'on qualifie de ce nom n'est pas précisément nécessaire pour exprimer l'idée principale, mais il lui donne ou plus de force, ou plus de noblesse, ou plus d'élévation, ou quelque chose de plus fin, de plus délicat, de plus touchant, ou quelque singularité piquante, ou une couleur plus tranchée, plus sensible aux yeux de l'esprit.

Un adjectif sans lequel l'idée serait confuse, incomplète, ou vague, et qui ne fait que l'éclaircir, la décider, la circonscrire, n'est donc pas ce qu'on entend par une épithète. Ainsi, lorsqu'on dit, par exemple : *L'homme juste est en paix avec lui-même et avec les autres; l'homme sage est libre dans les*

fers : juste et sage sont des adjectifs, mais ne sont pas des épithètes. Celles-ci sont dans le langage oratoire comme sont, dans l'usage de la vie, les biens surabondants dont un poëte a dit.

Le superflu, chose très-nécessaire.

Mais ce luxe d'expressions a ses bornes tout comme l'autre, et une épithète, qui dans le style ne contribue à donner à la pensée ni plus de beauté ni plus de force ou de grâce, est un mot parasite : ***Obstat quidquid non adjuvat.*** C'est un principe universel qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'usage des épithètes. Laissons parler ici l'auteur de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire.*

L'adjectif, dit-il, qui, selon son acception étymologique et littérale, doit nécessairement ajouter une idée nouvelle à la signification incomplète d'un mot pour exprimer toute une pensée, ne devient donc que le compagnon inutile, et dès lors l'ennemi du substantif, toutes les fois qu'il ne sert point à le caractériser ou à le graduer. Toute épithète qui n'est pas nécessaire, ou du moins officieusement appelée pour la clarté, l'énergie, la couleur ou l'harmonie, et qui ne figure point sensiblement dans une période, ne doit jamais y trouver place. Proscrivez-la comme un pléonasme, quand elle n'est pas commandée par ces divers besoins. La règle est facile et sûre, et c'est elle seule que doit consulter votre goût, quand vous relisez, la plume à la main, chaque page de votre composition, pour l'émonder, comme d'autant de bourgeons superflus, de toutes ces épithètes oiseuses qui affaiblissent toujours l'idée, quand elles ne contribuent à la fortifier.

La méthode des grands maîtres en toute espèce de style consiste à laisser le plus souvent aux lecteurs ou aux auditeurs le soin de mettre eux-mêmes l'épithète à côté du mot qui l'appelle et l'attend. C'est une jouissance de plus pour leur sagacité et un nouveau triomphe pour le talent. Les adjectifs et les adverbes, qui semblent donner plus d'éclat et de vigueur à la pensée, l'atténuent souvent au contraire ou énervent le style. Plus on veut dire, plus on croit dire et moins on dit.

On a remarqué très-judicieusement que, dans l'analyse philosophique des langues, le substantif n'est jamais rien en lui-même, excepté dans l'ordre purement physique, puisque tout substantif moral est un mot abstrait et n'existe que dans la pensée, comme ***puissance, science, vertu***, et tous les objets purement intellectuels ou moraux; au lieu que l'adjectif qui en dérive est tout, philosophiquement parlant, parce qu'il devient aussitôt individuel et sensible en s'attachant à un être ***puissant, savant*** ou ***vertueux.*** Cette théorie est très-vraie en métaphysique : c'est peut-être tant pis pour elle, au jugement des lecteurs moins idéologues qui n'aiment pas à laisser divaguer leur esprit dans les abstractions. Il n'en est nullement ainsi dans l'éloquence, où le substantif est tout, quoiqu'il ne représente que des idées simples et primitives, et où l'adjectif au contraire n'est rien en soi, si ce n'est pour exprimer que des idées complexes ou accessoires, souvent même moins que rien, quand il ne se transforme pas en épithète auxiliaire ou plutôt nécessaire : c'est un étranger, c'est un intrus qui vient se glisser au milieu des phrases où il n'est pas appelé d'office : il n'y apporte que redondance dans le style, et il va fatiguer inutilement la période en renchérissant sur le sens qu'elle présenterait assez à l'esprit, indépendamment de toutes ces languissantes répétitions. Les épithètes sans fonctions rendent l'élocution lâche et traînante. Horace, si brillant dans le choix et la grâce de ses épithètes, a prononcé le plus irrévocable anathème contre toute espèce de superfluité dans le style.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Il est des discours étincelants de traits ingénieux, et qui paraissent néanmoins vides ou dépourvus d'idées, uniquement parce qu'on pourrait en retrancher des lignes entières, sans rien couper dans le vif et sans y laisser la moindre obscurité.

Mais si les épithètes vagues donnent au style de la diffusion et de la langueur, les épithètes à prétention peuvent le rendre bizarre et burlesque, par le ridicule d'une fausse énergie.

En voici un exemple que je vais tirer d'un orateur et d'un discours vantés dans toutes les rhétoriques. En prêchant l'oraison funèbre de madame la Dauphine, le 13 juin 1690, Fléchier voulut lui faire un mérite de sa résignation durant le cours d'une maladie longue et incurable. Il crut qu'il était plus héroïque de conserver cette fermeté dans une mort lente, que de la déployer contre une mort brusque et imprévue, « dont on peut, dit l'orateur, triompher plus aisément, parce que l'âme, n'étant pas alors affaiblie par de longues souffrances, reste entière pour lui apporter une constance *ramassée.* » Je ne connais dans les ouvrages de Fléchier aucun autre exemple de prétention à la création et à la vigueur des épithètes. L'essai ne lui a point réussi. Cette énergie ne lui est nullement familière : mais que dis-je ? est-ce bien là de l'énergie ?

Il crut peut-être imiter Bossuet en employant une expression si sauvage; mais dans cette supposition il s'est étrangement trompé.

Vingt ans auparavant, le 22 août 1670, dans l'oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, Bossuet avait fait un usage très-juste du mot ***ramasser***, appliqué au récit de cette mort soudaine et pour ainsi dire tragique, dont Fléchier jugeait l'assaut plus propre à inspirer du courage aux mourants. Nous venons d'entendre le disciple ou le copiste. Voici comment le maître avait parlé avant lui :

« Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï?.... Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés près d'elle pour l'exciter elle-même... Tout était simple, tout était solide, tout était tranquille : Dieu s'est hâté. En neuf heures l'ouvrage s'est accompli ! Voyez combien sa mort a été terrible ! Pouvait-elle venir plus prompte ou plus cruelle ? C'est *ramasser* toutes ses forces; c'est unir ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle a fait, aux plus vives douleurs, l'attaque la plus imprévue. »

C'est ici le langage de la vérité et de l'éloquence. On ramasse tout ce qui se forme de différentes parties, tout ce qu'on assemble, tout ce qu'on réunit, tout ce qui est épars ou dispersé. On ramasse donc ses forces, parce qu'on les tire des secours de la religion, de sa foi, de ses espérances, de sa situation, de son repentir, de sa raison, de son caractère : voilà ce qui peut consoler et fortifier les mourants. La mort aussi ramasse toutes ses forces pour accabler sa victime, la promptitude de la maladie, la multitude et la violence des maux, les crises et les déchirements de la douleur; et Bossuet a parfaitement signalé le cortége de la mort, en indiquant ses plus cruelles rigueurs envers l'infortunée Henriette d'Angleterre ; mais qu'est-ce donc qu'une constance *ramassée?* La constance ne saurait être éparpillée. Elle rallie toujours les éléments dont elle se compose, la force, le courage, la fermeté, la résignation. Enfin elle ramasse tous ses appuis, et ne peut jamais être ramassée. On voit la différence des deux manières de Bossuet et de Fléchier ; elle marque ici celle du bon et du mauvais goût.

Bossuet est original et admirable dans le choix de ses épithètes, dont l'emploi est toujours une invention de son génie. Elles lui fournissent des rapports nouveaux et sublimes, comme, par exemple, le contraste étonnant que son imagination découvre entre le néant et la magnificence des décorations funèbres, dans la représentation du mausolée du grand Condé, lorsqu'il dit dans sa péroraison : « Jetez les yeux de toute part : voilà donc tout ce qu'a pu faire la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus : des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le *magnifique* témoignage de notre *néant*. »

Bourdaloue est très-sobre en épithètes, et elles sont toujours justes, simples et nécessaires. Massillon en fait un usage très-modéré et très-ingénieux pour augmenter l'éclat de la pensée, la beauté de ses images et l'harmonie de son style. Neuville en est surchargé. Cette loquacité rend son élocution plus qu'assoupissante. C'est pour cela que ses discours paraissent un vain bruit de paroles, quoiqu'ils soient quelquefois assez solidement prouvés, et qu'on y trouve même de la profondeur. Il en est plusieurs dont on pourrait retrancher impunément la moitié des mots, sans nuire à la clarté : on donnerait même ainsi plus de nerf à sa diction.

Voy. Maury, 132; Vêtu, t. II, p. 364; Marmontel, t. IV, p. 79; Rollin, t. II, 224; Leclerc, 234; Laharpe, t. IV, p. 236.

EUPHONIE. — L'euphonie dépend de la manière dont les syllabes sont assorties entre elles pour former les mots, les mots unis entre eux pour former les phrases, et les phrases liées entre elles pour former le discours.

Celui qui veut bien parler et bien écrire doit éviter avec soin, dans le choix et dans l'arrangement des mots, le concours des sons durs et choquants ; lier ses phrases les unes avec les autres, de telle sorte que le discours produise une mélodie continue que rien n'altère ni ne trouble.

Comme la qualité des mots ne dépend point de l'orateur et qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés, son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre que leur assemblage rende le discours doux, coulant, agréable. Il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paraissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes et les plus irrégulières trouvent leur place.

Toutefois, ce soin d'arranger les mots doit être sans affectation. Il est vrai qu'une oreille délicate serait choquée, si les sons rudes étaient en trop grand nombre dans le discours ; mais il serait encore peut-être plus ridicule de vouloir les éviter tout à fait. Ce serait souvent le moyen d'énerver le style, de lui faire perdre sa vivacité, sa précision et sa facilité. Avec un peu d'oreille de la part de l'écrivain, les sons de ce genre ne seront ni nombreux ni choquants. Quintilien dit que comme il y a de la négligence à se permettre ces sortes de fautes, il y a aussi de la petitesse à s'en garder avec trop de soin. (Liv. IX, c. 4.) *Voy.* Mots, Phrases.

Andrieux, p. 317.

EXAGÉRATION. — Si quelqu'un parle, dit saint Paul, que Dieu paraisse parler par sa bouche. La doctrine pure de Jésus-Christ et la vérité seule doivent avoir accès dans la chaire évangélique. Retrancher quelque chose de l'enseignement céleste ou y ajouter soit des détails arbitraires et incertains, soit des opinions tout à fait personnelles, c'est se rendre prévaricateur. La règle générale est de ne proclamer que les articles de foi et les préceptes de morale ou de discipline ecclésiastique, et de ne condamner que ce qui est hétérodoxe ou dangereux.

Il ne faut donc rien ajouter au code evangélique. Il ne faut pas assimiler aux vérités de dogme des opinions librement controversées. Quand on traite certains sujets contradictoires en apparence, il convient, il est même nécessaire de les circonscrire dans des

tes claires et précises : par exemple, en
int de l'excellence des dispositions re-
es pour la digne réception de l'eucha-
e, il ne faut pas pousser involontaire-
t les fidèles à déserter le banquet sacré,
n recommandant la communion fré-
ite, il ne faut pas diminuer le respect
cet auguste sacrement. Ainsi des ser-
s sur la grande affaire du salut : selon
ins rien de plus facile, selon les autres
de plus difficile et de plus rare; nous
isons autant de l'accord de la raison et
foi. Or ces antilogies ne sont que le
ltat de l'exagération du prédicateur dans
et l'autre sujet. Il faut avoir assez de
ères et de modération pour choisir le
milieu où la discrétion s'embrasse avec
rité.
s prédicateurs passent, en général, pour
grands amplificateurs, que leurs exa-
tions en sont devenues proverbiales.
uré fait-il le panégyrique d'un patron,
, à l'entendre, le prototype de la per-
on, le premier des saints du paradis;
-t-il d'une vertu ou d'un devoir, tou-
s cette vertu est la plus sublime et ce
ir le plus important de la religion;
t-il à tonner contre un vice, aucun, se-
lui, n'est plus énorme, plus flétrissant,
damnable; en un mot, le superlatif est
lui constamment l'expression favorite.
ngage hyperbolique n'aboutirait, on le
rend, qu'à jeter l'incertitude dans les
ligences, la méfiance dans les cœurs, et
bstituer peut-être, en définitive, à la
rité de la foi les pénibles fluctuations
cepticisme.
is nulle part, peut-être, l'exagération
plus dangereuse que dans l'exposition
ertaines vérités qui sont déjà assez ter-
s par elles-mêmes; c'est surtout lors-
n prêche sur la *justice divine*, sur la *re-
dans le péché*, sur le *délai de la con-
on*, sur l'*impénitence finale*, qu'il faut
dre garde de ne pas jeter les pécheurs
le désespoir. On doit dire les choses
me elles sont, et ne pas augmenter les
cultés de la conversion, soit pendant la
soit surtout dans les derniers moments,
isant des suppositions de cas qui n'exis-
pas toujours. Il y a sans doute alors de
ses conversions qui ont toutes les appa-
es de celles qui sont sincères; mais,
prétexte de déterminer les pécheurs à
onvertir de suite et sans délai, il ne faut
s'ôter à soi-même les moyens de les ra-
er, en cas qu'ils aient le malheur de dif-
leur retour jusqu'à la mort. Si vous
faites croire que presque tous ceux qui
onvertissent dans les derniers instants
ont que de fausses conversions, comme
d'Antiochus; si vous leur dites que,
gré les démonstrations extérieures qu'ils
nent, malgré les paroles rassurantes que
adressent les ministres qui les assistent,
gré même les larmes que ces pécheurs
ndent, ils peuvent être réprouvés, et
le grand nombre de ceux qui se trou-
dans ce cas de délai meurent impéni-
tents, quoiqu'ils se soient confessés et qu'ils aient reçu les sacrements, qu'irez-vous faire au chevet du lit du pécheur mourant qui vous aura entendu parler de la sorte? Il se souviendra de vos paroles et ne vous écoutera plus. Il se considérera comme étant dans la situation que vous avez si bien dépeinte, et tout ce que vous lui direz ne fera point d'impression sur lui. Il croira que, malgré ce que vous dites, vous ne comptez guère sur son salut, et que vous n'agissez que pour faire jusqu'à la fin ce que votre ministère demande, quoique vous n'ayiez pas grande confiance dans l'efficacité de vos soins pour lui.

Ce que nous disons ici n'est pas une supposition chimérique. On rapporte qu'un homme qui avait mené une vie déréglée, étant allé entendre un missionnaire qui prêchait sur le délai de la conversion en tombant dans les exagérations dont nous venons de parler, retint malheureusement trop bien les passages qui les contenaient. Il avait de la foi, mais le courage lui manquait pour mettre de suite la main à l'œuvre de sa conversion. Il tombe malade. On fait venir un prêtre, il refuse de se confesser, en disant qu'il est trop tard. On appelle d'autres ecclésiastiques : même réponse. On prie le missionnaire d'y aller lui-même, afin d'essayer de faire renaître en lui la confiance. Il s'y rend en toute hâte. Il lui parle de la bonté de Dieu et de son infinie miséricorde. Le malade reste insensible. Pressé enfin par les instances réitérées du ministre sacré, il répond qu'il n'y a plus de miséricorde pour lui. Le missionnaire insiste en lui disant que, tant qu'un homme respire, il peut toujours espérer son salut, et qu'il vaut mieux se convertir tard que jamais, que son salut est encore possible. Il le presse de revenir à Dieu et de se confesser. Alors le malade lui fait cette déclaration : « Mon Père, j'ai assisté à votre discours *sur le délai de la conversion*. Vous avez si bien démontré que la conversion de ceux qui attendent à la mort est impossible, que je ne puis croire que ce que je pourrais faire fût utile pour mon salut. Je me trouve dans la position que vous avez décrite. *Il est trop tard! oui, il est trop tard!* » Le missionnaire eut beau essayer de ramener ce malheureux à l'espérance, il ne put réussir. Quelques heures après cette dernière scène le malade n'était plus. Ce fait ouvrit les yeux au prédicateur imprudent qui avait été la cause du désespoir de cet homme, et il ne cessa toute sa vie de se reprocher sa faute.

Une vérité que l'expérience a prouvée mille fois, et que les ministres sacrés doivent bien retenir, c'est qu'il y a plus d'hommes qui persévèrent dans le péché par découragement que par présomption, c'est-à-dire par l'espérance de se convertir un jour. Au lieu d'éteindre le lumignon qui fume encore et d'achever de rompre le roseau déjà brisé (*Matth.* XII, 20), n'est-il pas plus à propos d'entretenir ce qui peut rallumer le flambeau de l'espérance, et de ne pas

rompre entièrement ce qui peut aider à rétablir le lien de la grâce qui unit l'homme à son Dieu ? En exagérant les rigueurs de la justice divine, les difficultés des conversions tardives ; en outrant les principes de la morale et les obligations que nous impose la religion ; en parlant sans modération des difficultés du salut, du petit nombre des élus, de la prédestination, de l'incertitude de l'état de grâce, du don de la persévérance, de l'empire des mauvaises habitudes, de la suite des rechutes dans le péché, on perd plus d'âmes qu'on n'en sauve. Les pécheurs, qui ne sentent déjà que trop les difficultés de la religion, se découragent et se désespèrent ; les justes se troublent et perdent cette paix intérieure, cette liberté de cœur qui est si essentielle pour avancer dans la pratique des vertus chrétiennes et pour s'y soutenir. On fait donc un grand tort à la religion par un genre de prêcher si peu conforme aux règles de la sagesse. Rendons, comme saint François de Sales, la pratique de la religion facile.

Le saint évêque de Genève ne craignait point, dans ses instructions, d'effrayer les pécheurs sur leur état criminel ; mais, en même temps, il leur en montrait le remède dans le sang du Sauveur ; il ne les rassurait point contre les justes alarmes de leur conscience ; au contraire, par les vérités les plus terribles, il répandait dans les cœurs cette consternation qui prépare à la pénitence ; mais son zèle, armé de terreur contre le crime, prenait bientôt le langage de la bonté et de la tendresse pour gagner le criminel.

Saint Liguori ne séparait jamais, dans ses sermons, la miséricorde de Dieu de sa justice, persuadé que c'est là le vrai moyen de porter les âmes à la pénitence sans les décourager. A l'exemple de ces deux saints si expérimentés dans la conduite des âmes, on ne prendra point pour sujet unique d'un discours, les vérités terribles ; on y ajoutera toujours les vérités consolantes, qu'on ne doit point en séparer. Il convient de terminer par les motifs qui sont propres à exciter la confiance : ainsi, on parlera de la miséricorde de Dieu après avoir traité de sa justice ; ce serait manquer le but que l'on doit se proposer, et bien peu connaître le cœur humain que de finir par les motifs de crainte.

Vêtu, t. I, p. 296-304 ; Dieulin, t. II, p. 140 ; Le Fée, p. 120.

EXCLAMATION.—L'exclamation est l'expression de tout sentiment vif et subit qui saisit l'âme ; elle éclate ordinairement en interjections, telles que *ah! oh! hélas!* etc., qui ne peuvent convenir qu'à une forte émotion, comme la surprise, l'admiration, la colère, la joie, la douleur et autres passions du même genre.

Bossuet, en prononçant l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, enlevée à la fleur de son âge, fut obligé de s'arrêter après cette exclamation : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! » L'auditoire s'émut à ce cri, et la voix de l'orateur fut interrompue par les pleurs et les sanglots.

C'est dans le même sens que Bossuet s'écrie dans un autre endroit : « O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! »

Massillon emploie avec succès cette figure pour exprimer la douleur d'un grand roi qui voit éteindre presque toute sa postérité.

« Que vois-je ici ! et quel spectacle attendrissant pour nos neveux quand ils liront l'histoire ! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes sont frappées ! que d'appuis du trône renversés !.....

« Que les temps où nous sommes sont malheureux ! Quels ravages font partout l'impiété et la licence ! O France ! ô ma patrie !..... Grand Dieu ! que d'âmes périssent ! »

L'exclamation, comme toutes les figures passionnées, agit sur nous par sympathie. La sympathie est un principe de notre nature très-puissant et très-étendu, qui nous dispose à partager les sentiments et les passions dont nous sommes témoins. Qu'en entrant dans un cercle, une personne ait l'air d'être agitée par une joie vive ou par un chagrin cuisant, dans l'instant on verra ce sentiment se peindre sur la figure de tous ceux qui composent la compagnie. C'est la même cause qui, dans une multitude assemblée, allume les passions avec tant de facilité et fait qu'elles se répandent si rapidement par la contagion irrésistible des regards, des cris et du geste ; mais les exclamations sont, comme nous l'avons dit, les indices naturels d'une âme émue et agitée ; elles doivent donc toujours, quand elles sont placées à propos, nous disposer à sympathiser avec ceux qui les emploient et à partager leurs sentiments.

Il suit de là que la grande règle, relativement à l'emploi de cette figure, est d'étudier la manière dont la nature exprime l'émotion et la passion, afin de parler le même langage, surtout de ne point affecter celui d'une passion qu'on n'éprouve pas. En général, il faut user de l'exclamation avec beaucoup de réserve. Rien ne produit un plus mauvais effet lorsqu'elle est trop fréquente ou déplacée. De jeunes prédicateurs s'imaginent qu'en prodiguant cette figure, ils donnent à leurs discours du feu et de l'âme ; c'est précisément le contraire ; il en résulte une extrême froideur. Lorsque quelqu'un interpelle sans cesse nos passions sans avoir rien dit qui puisse les émouvoir, il nous inspire de l'humeur et du dégoût ; il n'excite pas en nous des mouvements de sympathie, car il ne nous montre aucune passion qu'il éprouve et que nous puissions partager. Ce sont des mots et non des émotions qu'il étale ; il ne peut donc en éveiller aucune, si ce n'est

peut-être l'indignation. Un homme de goût disait que si, en jetant les yeux sur un livre, il y voyait des pages entières parsemées de points d'admiration, il mettait le livre de côté.

Voy. Blair, t. I, p. 406; Arnaud, p. 71; Girard, p. 299; Vêtu, t. I, p. 251; Papon, p. 394; Leclerc, p. 369.

EXEMPLE. — L'exemple, dit le P. Grenade, est le récit de quelque action ou la citation de quelque parole, avec le nom de celui à qui on l'attribue ou de l'auteur qui l'a rapportée. Il relève et embellit le discours, lorsqu'il n'est employé que pour lui donner plus de dignité; il lui donne de la clarté, lorsqu'il éclaircit ce qu'il y avait d'obscur; et il le rend plus croyable, lorsqu'il en augmente la vraisemblance. Il met comme devant les yeux ce que l'on veut faire entendre, lorsqu'il exprime tout si clairement qu'il semble qu'on touche du doigt la chose dont on parle.

Les exemples anciens et illustres de la patrie, de la maison ou de la famille d'où l'on est, touchent d'ordinaire plus vivement et font plus d'impression sur les esprits; il en est de même des exemples de vigueur et de fermeté qui se tirent de la vie des personnes faibles, comme d'une femme, d'un enfant, d'un serviteur, d'une personne sans secours et sans appui. Les exemples sont tirés de choses ou semblables, ou différentes, ou contraires, et encore de choses ou plus grandes, ou moindres, ou égales. La différence ou l'inégalité est dans les circonstances du genre, du mode, du temps, du lieu, etc.

C'est peut-être le genre de raisonnement qu'on emploie le plus souvent avec succès; car l'exemple n'étant au fond que l'exposition d'un fait semblable à celui que l'on veut prouver ou persuader, on conçoit qu'il est très-propre à établir la vérité que l'orateur enseigne, et surtout à réfuter les objections qu'on pourrait lui opposer. C'est ainsi que Massillon combat ceux qui croient trouver dans la délicatesse de leur tempérament et dans les bienséances du rang des raisons de se dispenser du jeûne.

« Je pourrais vous demander encore si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance plutôt que des besoins réels et effectifs... David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez, dans ses divins cantiques, l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence; et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne, et se dérober aux jouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et le cilice, et rien ne put adoucir la douleur de sa perte que la sainte rigueur de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines descendues des maîtres du monde, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants? Ah! l'on n'avait pas encore compris, dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissait d'une loi qui les regardait tous. »

Ce beau passage de Massillon prouve combien s'abusent ceux qui, par une fausse délicatesse, veulent bannir absolument les exemples et les histoires de la prédication, s'imaginant qu'ils ne doivent trouver place que dans les catéchismes ou les instructions familières. Plusieurs motifs doivent faire rejeter cette opinion.

Le premier est que le prédicateur ne saurait mieux faire que d'imiter la conduite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des apôtres et des Pères de l'Eglise, et il est constant que le Sauveur du monde, ses disciples et les saints docteurs se sont servis d'exemples dans leurs prédications.

Notre-Seigneur n'apporte-t-il pas l'exemple des Ninivites pour exhorter les Juifs à la pénitence, et celui du mauvais riche pour inspirer le détachement des biens temporels? Saint Jacques n'emploie-t-il pas l'exemple de Job pour animer les fidèles à la patience? Et l'apôtre saint Jude, voulant détourner les hommes d'une vie déréglée, ne produit-il pas l'exemple des anges apostats qui ont été précipités dans l'abîme; et celui de Sodome, que Dieu a consumée par le feu, en punition de ses désordres? Saint Pierre nous propose Sara, femme d'Abraham, comme un modèle de respect et de l'obéissance que les femmes doivent à leurs maris; et saint Paul rapporte, dans un seul chapitre, l'exemple de plusieurs hommes illustres de l'Ancien Testament, pour servir de modèles d'une foi parfaite et pour nous porter à les imiter.

Les Pères de l'Eglise ne se sont-ils pas aussi servis d'exemples pour confirmer ce qu'ils ont avancé dans leurs ouvrages? Qu'on lise les Pères latins, aussi bien que les grecs, et surtout saint Chrysostome, et l'on y verra cette vérité.

La seconde raison pour laquelle on peut utilement se servir d'histoires dans les sermons, c'est que la manière de persuader par cette voie est beaucoup plus courte, plus efficace et plus insinuante que les autres; ce qui fait dire à saint François de Sales que les exemples ont une force merveilleuse et donnent un grand goût au sermon. En effet, on voit que lorsque les exemples sont joints à l'autorité des divines Ecritures, ils achèvent entièrement de convaincre les esprits les plus rebelles.

C'est ce que nous apprend saint Augustin, lorsqu'il dit de lui-même que la sainte parole avait pénétré son intérieur, et que les exemples des serviteurs de Dieu, qui avaient passé de l'état de péché à celui de la grâce, avaient dissipé sa tiédeur et l'avaient enflammé puissamment.

Saint François de Sales nous explique pourquoi les exemples des saints ont tant d'efficace : car, après avoir dit qu'il n'est rien de si utile et de si beau, il ajoute : « Mais aussi qu'est-ce autre chose que la vie des saints, que l'Evangile mis en œuvre? Il n'y a pas plus de différence entre l'Evangile écrit et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée. »

Ajoutons, pour une troisième raison, que l'intention du Saint-Esprit, en donnant au monde des hommes illustres en sainteté, a été principalement de laisser à la postérité des exemples de vertus que ces saints ont pratiquées : c'est ce qui nous est marqué au sujet de l'aveuglement de Tobie. Dieu permit, dit le texte sacré, que cette affliction lui arrivât, afin qu'il fût un modèle de patience pour ceux qui viendraient après lui, ainsi qu'avait fait le saint homme Job. C'est aussi pour ce sujet que Dieu a voulu que tous les livres sacrés fussent ou historiques ou remplis d'histoires, afin d'instruire les hommes encore plus par des exemples que par des préceptes.

Ce serait donc frustrer les intentions de l'esprit de Dieu, et rendre la plupart des livres sacrés inutiles, que de ne vouloir pas se servir d'exemples dans les sermons. Ce ne serait pas moins agir contre l'esprit de l'Eglise, puisqu'elle n'a fait recueillir avec tant de soin les actions les plus notables des saints que pour nous aider à la pratique de la vertu par la sainteté de leurs exemples.

Enfin tous les maîtres de l'éloquence profane ont mis les exemples au rang des arguments dont on peut se servir dans toute sorte de discours; et Aristote a dit que les harangues remplies d'exemples n'ont pas moins de force pour persuader que celles où il y a plus de raisonnements.

Examinons maintenant quels sont les exemples qu'il est à propos d'employer dans les prédications.

Saint Charles Borromée défend d'en rapporter jamais aucun tiré des auteurs apocryphes, c'est-à-dire qui ne soit très-authentique; et ce serait faire tort aux vérités de la foi que de vouloir les appuyer sur des histoires douteuses. Saint François de Sales veut que les exemples dont on se sert soient propres au sujet que l'on traite.

Mais les histoires les plus convenables à la prédication sont celles qui sont contenues dans les divines Ecritures, après lesquelles viennent les exemples tirés des auteurs ecclésiastiques.

Pour ce qui regarde la manière de donner une juste étendue à un exemple, les saints observent trois choses : 1° l'entrée; 2° l'explication du corps de l'exemple; 3° l'application. — Dans l'entrée, on montre la liaison de l'exemple avec le sujet, puis on propose sommairement l'exemple et l'on marque l'utilité qu'on en peut recueillir. Dans l'explication du corps de l'exemple, on relève toutes les circonstances ; mais il faut prendre garde de ne pas faire des descriptions vaines, c'est-à-dire qu'on ne doit faire remarquer que les circonstances qui peuvent contribuer à tirer plus de fruit de l'histoire. Dans l'application, on montre que notre obligation étant ou égale, ou plus grande, eu égard à toutes les circonstances, nous devons imiter la vertu de ceux qu'on nous propose : ce qui doit se faire d'une manière vive et pénétrante, suivant l'avis de saint François de Sales : « Il faut, dit-il, proposer les histoires clairement et distinctement, mais il les faut appliquer vivement. »

Saint Chrysostome nous donne un beau modèle de la manière de mettre au jour un exemple dans une de ses homélies : il veut montrer, par l'exemple des Ninivites que, si ceux d'Antioche changent de vie, ils éviteront le péril imminent où ils sont de la ruine de leur ville : « Je me fonde, dit-il, sur la clémence dont Dieu a usé à l'endroit de plusieurs villes et de plusieurs nations de la terre. Dieu menace Ninive de la détruire dans quarante jours; quelle destruction a suivi cette menace? cette ville n'est-elle pas encore ferme sur ses fondements? et tant de siècles qui se sont écoulés n'ont-ils pas plutôt augmenté sa gloire qu'ils ne l'ont diminuée? N'est-elle pas comme un port et un asile contre le désespoir où s'abîmeront les pécheurs qui sont pressés par le souvenir de leurs crimes? »

Tout ceci n'est que l'entrée qui marque la liaison avec les choses précédentes, comme aussi la proposition sommaire de l'histoire et l'utilité qu'on en peut recevoir, ou l'application au sujet; après quoi le saint orateur explique le corps de l'histoire par les circonstances : « Dieu, dit-il, pardonne à cette ville au préjudice même de sa parole, quoiqu'on puisse dire qu'il ne l'a pas violée véritablement. Si les Ninivites eussent persévéré opiniâtrément dans leurs abominations, on pourrait dire que Dieu ne se serait pas souvenu de ses menaces; mais comme ils rentrèrent dans leurs devoirs, ils désarmèrent aussitôt la colère de Dieu... Sa clémence s'opposa au châtiment de Ninive... La voix du prophète Jonas les jeta aussi bien que nous dans une grande consternation; mais cette frayeur leur fut salutaire, et, par une nouveauté bien étrange, l'arrêt de leur mort leur sauva la vie... Les Ninivites étaient perdus, si Dieu ne les eût avertis des châtiments qu'il leur préparait. Aussi, bien loin d'abandonner leur ville, comme nous avons fait la nôtre, ils la raffermirent par le repentir et ils en firent une forteresse. Elle devait être comme un filet pour les envelopper, et ils la changèrent en un lieu de sûreté; c'était un précipice et un abîme, ils la convertirent en un port de salut; Dieu voulait détruire leurs maisons, ils ne les quittèrent pas toutefois, mais ils quittèrent leurs péchés; ils changèrent de vie, mais non pas de demeure. »

Enfin, le saint fait une conclusion admirable de cet exemple. « Est-il possible, dit-il, que nous ne rougissions pas d'être surmontés en vertus par ces infidèles? Dieu est

ère contre nous, et, au lieu de cher-
es moyens de l'apaiser, nous ne cher-
qu'un lieu de sûreté pour nos biens
ır nos personnes ; mais il n'y a point
plus assuré que la vertu... Vous ne
z vous proposer un plus bel exemple
elui des Ninivites : ils firent pénitence
l'incertitude du pardon ; car enfin la
ıce qui leur fut prononcée ne les assu-
s de l'impunité, en cas qu'ils se con-
sent. Dans le doute si Dieu userait
; eux de miséricorde, ils embrassent
ıitence ; ils crient au Seigneur sans
s'ils seront exaucés ; ils n'ont pas
ıple d'autres Ninivites, qui leur donne
rage de recourir à Dieu ; ils n'ont nulle
issance ni des patriarches, ni des pro-
; ils n'ont point de prédicateurs qui
romettent leur grâce s'ils réforment
nœurs. Pour vous, quelle raison pou-
ıus alléguer de votre paresse ? Vous
-vous de la bonté de Dieu, après tant
riences ? La voix des prophètes et des
s ne frappe-t-elle pas encore vos
s ? D'où vient donc que votre vertu se
vaincre par celle des infidèles ? »

. *Pastoral de Limoges*, 313 ; Grenade,
. 147 ; Papon, 143 ; Andrieux, 73 ; Cre-
. I, p. 77 ; Gaichiez, 154.

ERCICE. — Parmi les divers moyens
s à développer le talent de la prédi-
, un jeune prêtre ne doit pas man-
le mettre en œuvre celui de l'exercice,
in de se familiariser avec le pénible
de la composition, soit afin de con-
l'habitude d'un débit convenable.

t Liguori attachait la plus grande impor-
ces sortes d'exercices : il faisait écrire
eunes religieux de petites instructions
me de catéchisme raisonné, et remplir
ans de sermons ; ensuite, à mesure
urs progrès les mettaient en état d'é-
par eux-mêmes, il voulait encore re-
t corriger leur travail ; il s'occupait
de la déclamation ; enfin, il soignait
n très-vif intérêt tout ce qui pouvait
mer au ministère des missions. Quand
évêque, il établit dans ses séminaires
nférences en règle sur l'éloquence de
ire, et des exercices fréquents pour
les jeunes clercs au ministère de
ıle. Il ne manquait jamais d'y prési-
n personne, au milieu d'un nombre
érable de prêtres de la ville, qui ve-
encourager les essais d'une jeunesse
use, et peut-être aussi profiter pour
êmes des observations et de la longue
ence du saint évêque. C'était pour lui
écieuse occasion d'animer un zèle nais-
et d'en seconder tous les mouvements,
préparer à l'Eglise des hommes apos-
es capables de lui donner toutes les
lations qu'elle a droit d'attendre des
s de Jésus-Christ.

tablit plusieurs associations de prêtres,
se réunissaient une fois la semaine,
se former au genre de prédication
le et apostolique, tel qu'il est usité dans les missions bien faites ; genre dont une expérience journalière a démontré, depuis les apôtres, la vertu convertissante, et que l'on est souvent dans le cas de désirer à une foule de prédicateurs, esclaves un peu trop fiers de leurs phrases académiques. Le saint ne voulait pas de ces prédicateurs, même pour prêcher le carême ; il les remplaçait ordinairement par les prêtres des associations dont nous venons de parler. Ceux-ci, après s'être suffisamment exercés dans leurs réunions particulières, étaient attachés, en qualité d'auxiliaires, aux missionnaires du Très-Saint-Rédempteur ; et l'expérience qu'ils faisaient, sous ces Pères, de ce genre de ministère, les mettait bientôt à même de rendre d'importants services au diocèse, dans les diverses stations qu'ils avaient à remplir. Le saint se servait d'eux en une infinité de circonstances, et ils étaient continuellement disposés à se porter aussitôt partout où les appelait la volonté de leur évêque.

Comme il n'est pas toujours facile de former des associations de prêtres pour la prédication, à cause du besoin des paroisses et du petit nombre de sujets, et que d'ailleurs il ne faut pas attendre qu'on soit dans le ministère pour s'exercer, c'est, selon le sentiment et la conduite de saint Liguori, dans le temps de leur séminaire que les jeunes gens doivent s'appliquer d'abord à acquérir la facilité de s'exprimer, et cette aisance qui contribue si puissamment au succès du ministère évangélique. C'est là, c'est au séminaire qu'on doit apprendre à aimer de bonne heure la simplicité du langage qui convient à un prédicateur de l'Evangile, et à se livrer, en annonçant la parole de Dieu, à cet esprit d'abandon, toujours si heureux pour produire le bien parmi les peuples, lorsqu'ils voient un homme s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des intérêts de leurs âmes. Quand un jeune prêtre, qui a été formé de la sorte, est envoyé dans une paroisse, il explique toujours l'Evangile avec fruit. Instruit et exercé, il peut parler de l'abondance du cœur et tirer avec plus de liberté du trésor de son esprit, non-seulement ce que lui rappelle sa mémoire, mais encore une foule de pensées neuves et soudaines que lui inspirent les circonstances. *Profert de thesauro suo nova et vetera.* On ne le prend jamais au dépourvu, et quelques heures de préparation lui suffisent. L'estime que son peuple conçoit alors de ses talents et de ses vertus le rend attentif à ce qu'il dit, et lui fait oublier la manière avec laquelle il le dit. La simplicité du style et les incorrections légères ne lui paraissent pas des défauts Le pasteur, plein de son ministère, répand sur ses ouailles la plénitude de la science évangélique, et les sentiments de la charité, qui animent son cœur, se peignent sur tout son extérieur, et donnent à ses paroles et à son action ce ton et cet air que la vérité prend pour persuader.

Les jeunes candidats de la chaire doivent, avant de composer des discours en règle,

commencer d'abord par faire des catéchismes et de simples conférences. C'est par là que débuta le célèbre Brydayne. Chargé par ses supérieurs, pendant son séminaire, de faire successivement le catéchisme dans les églises de Saint-Pierre, de Saint-Didier et des Pénitents-Bleus d'Avignon, il rendit à cette fonction obscure, si injustement méprisée, si digne de tout le zèle des saints ministres, son vrai mérite : il la mit en honneur ; il prouva qu'elle est, comme elle le sera toujours, de tous les travaux du sacerdoce, la partie la plus utile aux fidèles. Ses catéchismes étaient autant d'explications solides de nos vérités saintes, autant d'instructions détaillées, autant d'exhortations touchantes, autant d'examens approfondis, où il ravissait par le choix, par le récit des plus beaux traits de l'histoire sainte ou des annales de l'Eglise. On y accourait en foule ; les enfants faisaient retentir les voûtes du temple de leurs cris, de leurs sanglots ; tous les fidèles y montraient un vif attendrissement. Les pasteurs, les prêtres et les lévites, en volant aux discours du jeune catéchiste, partageaient l'édification commune, et sortaient pénétrés d'admiration. Lorsqu'il fut diacre, on l'envoya successivement évangéliser plusieurs paroisses. En suivant sa méthode, il eut tant de succès qu'il excita dans tous les cœurs les sentiments de la plus vive piété.

Son évêque l'ayant envoyé à la mission de Saint-Quentin, il commence par un simple catéchisme. Les auditeurs fondent en larmes. Dans une extrême surprise, à la vue d'un succès si nouveau, l'abbé de Suarès, chef de la mission, et ses dignes coopérateurs écoutent le jeune missionnaire, et leur surprise redouble, en considérant cette grâce naturelle, cette manière noble et majestueuse de développer les vérités de la religion ; cet esprit intérieur qui lui faisait trouver du sentiment dans les objets les plus importants ; ce tact rare qui lui faisait saisir le vrai sens des choses saintes ; cet art de s'insinuer dans l'esprit de tous ceux qui l'entendent, d'inspirer de l'ardeur pour la plus dure pénitence : de porter, dans l'explication des mystères, les esprits et les cœurs à la plus haute élévation ; enfin, ce talent si rare d'enchaîner impérieusement l'attention des enfants, de pénétrer si profondément dans leur âme et de leur donner des regrets si solides de leurs fautes, qu'ils fondaient en larmes après l'avoir entendu. Ils regardèrent dès lors le jeune diacre comme un prodige, et résolurent d'assister tous à ses instructions, où ils trouvaient tout à gagner pour eux-mêmes, et de lui confier les parties les plus éclatantes de leurs exercices.

Après cette première instruction, pendant laquelle les enfants avaient montré une excessive douleur, ils étaient le long des rues, gémissant, voulant se redire mutuellement ce qu'ils venaient d'entendre : rendus dans leurs familles, ils essayaient d'en faire le récit ; et, à tout moment, ils étaient interrompus par leurs sanglots ; en un mot, ils se montraient inconsolables d'avoir offensé Dieu ; et ce spectacle inspirait les mêmes sentiments à tous ceux qui les écoutaient, surtout à leurs parents. Nous venons d'entendre un ange, répétaient-ils avec une ingénuité charmante ; il a lu dans nos cœurs : quoiqu'il nous ait tous fait pleurer, jamais on ne se lasse de l'entendre ; il nous a fait promettre de nous convertir, nous lui tiendrons parole ; il nous a bien recommandé de presser nos pères et mères d'assister assidûment avec nous aux exercices de la mission.

Ce premier succès en prépara bien d'autres : le lendemain du jour où Brydayne avait paru pour la première fois, dès le matin l'église était pleine de personnes qui s'attendaient à le voir paraître l'après-dîner, à l'heure annoncée pour le catéchisme : jamais tous les fidèles qui accouraient par les diverses portes du temple ne purent avoir place à l'instruction du jeune oracle de la mission. Au troisième entretien familier, non-seulement tous les habitants de Saint-Quentin, non-seulement les familles protestantes y vinrent en foule, mais les peuples des villages voisins y volèrent avec une ardeur incroyable : alors les saints prédicateurs près desquels on l'avait envoyé, et qui ne cherchaient que la gloire de Dieu, persuadés qu'aucun d'eux ne pouvait la procurer comme Brydayne, convertirent en exercices principaux ses instructions, au prix desquelles les leurs n'étaient rien : ils l'abandonnèrent à la fécondité de ses idées, à la sainte impétuosité de son zèle, ou plutôt à l'Esprit-Saint qui parlait en lui ; et leur attente fut encore surpassée : ils sont aussi inouïs qu'admirables, les fruits que produisirent ses prédications. Montait-il en chaire un cantique à la main, à l'instant tous les yeux se tournaient avidement sur lui : je ne sais quel charme inconnu attaché au son de sa voix, à ses paroles, fondait les cœurs les plus endurcis, enflammait de l'amour de la vertu, remplissait d'horreur pour le vice, pénétrait d'une componction sans bornes. Que de conversions éclatantes honorèrent ses premiers pas dans l'apostolat ! Les pécheurs ne pouvaient se contenir à sa vue : plusieurs demandaient par leurs cris le pardon de leurs crimes, prêts à en faire un aveu solennel. Les uns poursuivaient Brydayne dans les rues, pour recueillir une seule de ses paroles ; les autres, au bas de la chaire, venaient se prosterner à ses pieds, lui déclarant qu'il avait lu dans leurs âmes : tous désolés de ne pouvoir recevoir de lui le sacrement de la réconciliation, voulaient au moins ses avis, lui dévoilaient l'état de leur conscience, lui faisaient confidence de leurs péchés les plus honteux, le consultaient sur les points les plus embarrassants ; et tout ce qu'il disait, tout ce qu'il conseillait, tout ce qu'il décidait était reçu, suivi comme un oracle. Les discours du saint jeune homme convertirent des protestants, réconcilièrent des ennemis qui,

'avoir entendu, s'embrassaient publi-
nt ; procurèrent d'abondantes resti-
, et firent la plus étonnante révo-
dans tous les cœurs. Saint-Quentin
plus ce village insensible aux dons de
on ne vit plus dans son peuple, ainsi
ns les villages circonvoisins, que les
d'une vie sainte. Les campagnes
entissaient que du chant des sacrés
les; les familles ne parlaient que de
que des moyens de le servir, que de
édifiantes : en un mot, tout rappelait
ntes et innocentes assemblées des
rs fidèles.
ẽque d'Uzès, après cette mission, fit
eune diacre l'accueil qu'il méritait.
'oyant à ses pieds, il reste un moment
nce, songe à tout ce que Brydayne a
grand aux yeux de Dieu, à tout ce
once de plus grand encore pour la
aurore d'une si belle vie : il lui met
n sur la tête et lui dit, ne pouvant
ses larmes : « Je vois bien, mon fils,
tre zèle ardent vous ravira bientôt
diocèse, et qu'il ne vous faudra pas
nps des limites si étroites. Allez, sui-
trait que Dieu vous inspirera désor-
j'y consens d'avance : l'Eglise de
st étendue, la moisson est abondante,
uvriers sont rares; elle est bien di-
tous vos soins : ne mettez point de
à votre zèle, et préparez-vous au
ce dès qu'il en sera temps. » Ces pa-
urent reçues comme la voix du ciel,
permettait d'entreprendre, quelque
ne ce fût, les travaux du ministère,
l'autorité légitime l'y appellerait. On
ec quel succès Brydayne remplit, pen-
a vie, la sainte mission qu'il avait

est pas donné à tous les prédicateurs
un talent comme celui de Brydayne;
i ceux qui ont des moyens ordinaires
t été formés comme lui, dès le temps
s études ecclésiastiques, ils auraient
iement rempli avec plus de perfection
int ministère. Les premiers pas dans
rière de la chaire sont d'autant plus
ants que c'est alors, qu'aidé par les
ses supérieurs, de ses condisciples,
ses confrères, on peut se corriger de
est vicieux et se former un bon genre.
recteurs de séminaires et tous les
seurs rendraient donc un éminent
à la jeunesse ecclésiastique, s'ils
ent contribuer, chacun selon sa spé-
, à diriger vers ce but ceux qui leur
onfiés. Voici la marche que conseille
teur Audisio pour les former spéciale-
u débit et à l'action oratoire : d'abord,
n sorte que tout élève, tandis qu'il a les
res encore flexibles, prenne ce main-
gagé, noble et digne, qu'il doit un jour
dans la chaire et qu'il aura soin d'ob-
dès ses jeunes années dans toutes
ions tant privées que publiques.
maintien habituel on pourrait ajouter
ercice plus spécial : leur faire lire à
voix, avec sentiment, avec les in-
flexions et les pauses convenables, avec toutes les règles d'une exacte prononciation, des compositions de tout genre; d'abord de simples lectures ou narrations, ensuite des instructions d'un style facile et uni, puis des sermons, puis des panégyriques; les contraignant à répéter chaque passage mal prononcé, reprenant en eux les tons chantants et les fausses cadences, les accoutumant à bien distinguer et à saisir les tons et les variétés qui conviennent à chaque genre de composition et à chaque idée; leur interdire tout geste jusqu'à ce qu'ils aient rendu leur voix flexible aux diverses intonations qu'exigent les sens du discours, afin que toute leur attention soit concentrée sur ce seul point. Quand leur voix aura atteint le degré de culture dont elle est susceptible, on commencera à leur permettre quelques gestes dans les passages les plus empreints de sentiment, mais des gestes bien formés, naturels, expressifs, et l'on augmentera graduellement, jusqu'à perfection relative. Ceux qui, par le vice de leur organisation, n'arriveront point à une action parfaite, seront du moins prémunis contre les défauts qui déparent la personne de l'orateur; la langue des plus vifs sera modérée, et tous, par le moyen d'une sage discipline, presque sans aucune fatigue, seront dressés, éclairés, formés.

Audisio, t. I, p. 455; Vètu, t. I, p. 149-158; Blair, t. II, p. 223.

EXORDE. — L'exorde est la partie du discours qui prépare les auditeurs à recevoir favorablement ce qu'on se propose de leur dire. Les anciens y apportaient tant de soins qu'ils l'écrivaient et le savaient de mémoire, tandis qu'ils improvisaient le reste de leurs harangues; on pense même qu'ils en faisaient provision, pour choisir, sous l'impression de l'assemblée, celui qui leur paraîtrait le plus convenable. Les œuvres de Démosthènes, qui contiennent un certain nombre d'exordes détachés, légitiment cette conjecture.

Il est donc de notre devoir de traiter cet article important avec toute l'étendue qu'il mérite. Nous le diviserons en cinq paragraphes : 1° des fins de l'exorde; 2° de ses différentes espèces; 3° de ses parties; 4° de ses défauts; 5° de ses règles.

§ 1er. *Fins de l'exorde.*

L'exorde devant préparer l'auditoire à écouter favorablement la suite du discours, atteindra ce but si l'orateur sait se concilier la bienveillance, captiver l'attention et obtenir la docilité des auditeurs. Ainsi la première fin de l'exorde est de concilier à l'orateur la bienveillance de l'auditoire. On entend par bienveillance, dit le docteur Audisio, cet état, cette condition de l'esprit, qui disposent une personne à s'intéresser à celui qui lui parle. La raison même nous apprend que tel est le premier but auquel doit tendre quiconque veut assurer à sa parole quelque succès. Il est d'expérience que le langage d'une personne que l'on

n'aime pas ne fait aucune impression sur ceux qui l'écoutent. Que l'orateur cherche donc, dès le commencement de son discours, à se concilier l'intérêt de son auditoire. Pour cela deux choses sont nécessaires : se rabaisser soi-même et relever l'auditeur. Telle est notre nature que nous résistons de toutes nos forces aux orgueilleux; quiconque s'élève sera abaissé. Au contraire, par une loi, qui ne nous est pas moins naturelle, nous éprouvons de la bienveillance pour ceux qui, ayant d'eux-mêmes une humble opinion, confessent et signalent le bien qu'ils trouvent dans les autres. Quiconque s'humilie sera élevé. Jeunes orateurs, gardez-vous de l'arrogance et de la présomption; montrez au contraire de l'humilité, de la modestie, de la candeur. Ces vertus composent un auréole de bénédiction qui répand la lumière, la beauté et la force sur la personne et jusque sur le talent de l'orateur; mais que votre modestie ne dégénère pas en timidité, que votre humilité ne soit pas vile, mais digne, mais forte, et telle qu'elle convient à la sublimité de votre mission. Voyez l'exorde du sermon ***Sur le devoir de l'aumône***, par le P. de Mac-Carthy, et celui du ***Panégyrique de saint François de Sales***, par le même orateur.

L'orateur se conciliera l'attention qui est la seconde fin de l'exorde, en faisant sentir vivement la grandeur de son sujet : et pour cela il faut qu'il le présente sous son plus beau point de vue, qu'il examine les rapports les plus lumineux qu'il peut avoir, soit avec les auditeurs, soit avec ce qui les touche. Pour nous former une idée de cet art infiniment subtil qui sait, dès le principe, fixer et pour ainsi dire, enchaîner l'attention encore flottante de l'auditoire, nous ne saurions mieux faire que de demander un modèle au grand apôtre. Voulant prêcher Jésus-Christ à Athènes où quiconque osait introduire un Dieu nouveau était puni de mort, saint Paul commence ainsi : « O Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès. Car ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit : ***Au Dieu inconnu!*** C'est donc ce Dieu que vous adorez sans le connaître que je viens vous annoncer. » (*Act.* XVII.) C'est ainsi que saint Paul échappa à la peine de mort, en annonçant à ce peuple qu'il allait lui parler d'un Dieu auquel il avait déjà dédié un autel; et en même temps il excita dans les Athéniens le plus ardent désir de savoir quel était ce Dieu inconnu que ni leurs pères ni leurs sages n'avaient su nommer. Bossuet nous fournit aussi un bel exemple en ce genre dans l'exorde de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, où il dit : « Je veux, dans un seul malheur, déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. » Voilà comment le sublime orateur agrandissait son sujet, en montrant dans le cercueil d'une femme, non pas les restes d'une seule vie, mais l'épouvantable abîme qui dévore l'univers.

Lorsque l'orateur aura gagné pour lui la bienveillance de ses auditeurs et pour ses paroles leur attention, il cherchera à plier leur esprit à ses vues et à obtenir d'eux la docilité dont il a besoin : troisième fin de l'exorde. Pour y arriver, il faut surtout témoigner un vif intérêt à ceux qui nous écoutent; mais ici, plus que jamais, évitons l'affectation, les protestations exagérées, auxquelles personne ne croit; usons d'une franche cordialité. Il est encore très-utile de présenter avec une grande clarté le sujet du discours, de le mettre comme en relief, afin de disposer les intelligences à nous suivre sans aucune difficulté dans le développement que nous avons à faire.

Voyez l'exorde du sermon de M. de Mac-Carthy en faveur des séminaires. Il n'est pas toujours nécessaire que l'exorde atteigne en même temps les trois fins dont nous venons de parler. Les dispositions de l'auditoire, les difficultés et le genre du sujet doivent en cela servir de règle. Ainsi les anciens Pères, qui, le plus souvent, parlaient à des fidèles fervents et bien disposés, ne faisaient que peu ou point d'exorde; mais à mesure que la ferveur diminue, nous voyons les orateurs chrétiens travailler toujours davantage cette partie de leurs discours, afin de vaincre les obstacles qui leur ferment le chemin des cœurs.

§ II. *Différentes espèces d'exordes.*

L'exorde doit varier selon la nature du sujet, les dispositions de l'auditoire et les autres circonstances de temps, de lieu, etc.; mais toutes ces nuances ont été ramenées à quatre grandes catégories que l'on a caractérisées par les dénominations d'exorde ***simple, insinuant, pompeux et véhément.***

1° *Exorde simple.* — Il consiste à exposer brièvement, clairement et sans art, le sujet que l'on a l'intention de traiter. On emploie cet exorde toutes les fois que l'on n'a pas un sujet très-important à discuter, ou quand on sait que l'on n'a pas de préventions à combattre dans son auditoire, ou enfin quand on s'adresse à des auditeurs déjà préparés. C'est l'exorde qui convient dans la plupart des sermons, dans les prônes et les instructions ordinaires. Il est inutile de faire observer que cet exorde, quoique simple, ne doit rien avoir de bas, de trivial, ni même de trop familier.

2° *Exorde insinuant.* — On l'emploie quand on craint de trouver dans l'auditoire des dispositions défavorables et que l'on veut chercher à le gagner graduellement; lorsqu'il s'agit, par exemple, de détruire une erreur, d'attaquer un préjugé, de combattre un sentiment reçu, etc. Dans toutes les circonstances on a besoin de beaucoup d'art, de finesse et de dextérité pour s'insinuer dans les esprits et les amener à son but. Si on se mettait à les heurter de front, on courrait risque d'échouer. L'orateur n'aborde donc pas son sujet brusquement, mais

peu à peu et en usant de sages detours : il soulève insensiblement le voile qui le couvre et avec tant de précaution que l'auditeur n'en soit pas rebuté, mais qu'il s'accoutume à le voir, et enfin à l'aimer. On en trouve un excellent modèle dans le discours de Cicéron contre la fameuse loi agraire, et dans le sermon de Segneri *Sur le délai de la pénitence*. L'abbé Girard rapporte aussi à cette espèce d'exorde celui du premier sermon prêché par le célèbre P. Brydayne dans l'église de Saint-Sulpice, en 1751, et il dit que jamais aucun orateur ne sut mieux prendre l'ascendant qu'il doit avoir sur son auditoire, ni mieux préparer les cœurs aux grandes vérités qu'il se proposait de leur annoncer. Comme nous sommes loin de souscrire à ce jugement, nous examinerons en détail ce fameux exorde à la fin de cet article.

3° *Exorde pompeux*. — Il consiste à déployer dès le début du discours tout ce que la langue humaine a de plus magnifique et de plus élevé. Il convient surtout aux grandes solennités où tout le monde est réuni pour entendre traiter un sujet brillant; ainsi les éloges des saints, les oraisons funèbres, sont des sujets où l'orateur peut, dès le commencement, étaler toutes les richesses et toute la pompe de son éloquence. L'auditeur apporte alors de lui-même toutes les dispositions désirables, il s'intéresse au sujet, il admire et respecte celui dont il vient entendre les louanges; loin d'être en garde contre l'orateur, il le favorise d'avance, et tout l'embarras de celui qui parle est de remplir l'attente de ceux qui l'écoutent. Un des plus beaux modèles en ce genre est l'exorde de Bossuet, dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre : *Celui qui règne dans les cieux*, etc..... On peut rapprocher de cet exorde celui de l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier, où se montre avec le plus grand éclat toute l'élévation des pensées, toute la richesse et la variété des expressions et des tours. Il est impossible aussi de parler de l'exorde pompeux sans se rappeler le début de celui de Massillon dans l'oraison funèbre de Louis XIV : *Dieu seul est grand, mes frères*... Eu égard aux circonstances, jamais orateur n'a débuté d'une manière plus sublime.

4° *Exorde véhément* ou *ex abrupto*. — Il consiste à entrer brusquement dans le sujet en prenant de suite un ton et un langage conformes aux dispositions de son auditoire; on l'emploie quand il s'agit d'une chose très-grave, très-importante, qui excite par elle-même des sentiments violents d'indignation, de crainte, de douleur; alors on peut commencer avec éclat, il n'y a point de précaution à prendre, puisqu'il n'y a point de prévention à détruire. On citera éternellement comme le plus beau modèle en ce genre, l'exorde du premier discours de Cicéron contre Catilina : *Quousque tandem*..... On est frappé, étonné, consterné en lisant cet exorde.

Il faut cependant observer que l'exorde *ex abrupto* suppose, de la part de l'orateur, de l'ascendant sur son auditoire. Tout le monde ne réussirait pas comme Massillon, à commencer ainsi un sermon sur l'impénitence finale. « Si vous n'avez pas frémi en entendant prononcer les paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos Ecritures : *Je m'en vais; vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché* : je ne vois plus dans la religion de vérité capables de vous toucher. »

C'est au bon sens et au discernement à guider l'orateur, et à déterminer quel genre d'exorde convient le mieux au discours qu'il doit prononcer. Nous ne pouvons que l'engager à y songer sérieusement, parce que le sujet du discours dépend beaucoup du ton que l'on a pris au commencement : *Dimidium facti qui cœpit habet*, dit Horace.

§ III. *Des parties de l'exorde.*

L'exorde a différentes parties qui sont le texte, l'introduction générale, l'annonce du sujet et de ses parties principales, l'invitation et l'invocation.

« Les textes, dit Fénelon, viennent de ce que les pasteurs ne parlaient jamais autrefois au peuple de leur propre fonds : ils ne faisaient qu'expliquer les paroles du texte de l'Ecriture; insensiblement on a pris la coutume de ne plus suivre les paroles de l'Evangile; on n'en explique plus qu'un seul endroit, qu'on nomme le texte du sermon. » Souvent même on ne fait plus le sermon d'après le texte, mais on cherche le texte après avoir fait le sermon. C'est une très-bonne méthode, pourvu qu'on traite un sujet solide et que le texte y vienne naturellement.

Le texte ne doit jamais être pris dans un sens forcé. « Les textes forcés, dit encore Fénelon, m'ont toujours déplu. N'avez-vous pas remarqué qu'un prédicateur tire d'un texte tous les sermons qu'il lui plaît? Il détourne insensiblement la matière pour ajuster son texte avec le sermon qu'il a besoin de débiter; cela se fait surtout dans le carême. Je ne puis l'approuver. » Il aurait pu ajouter que cela se fait presque habituellement dans les prônes. C'est un abus.

Il faut, autant que possible, que le texte *renferme l'idée principale et dominante du discours*, de sorte qu'après l'avoir entendu, on puisse déjà prévoir, jusqu'à un certain point, quel sera le sujet que l'orateur traitera. Fénelon blâme avec raison le texte suivant, qu'un prédicateur avait pris pour un discours qu'il devait prononcer le jour des Cendres : *Cinerem tanquam panem manducabam*; je mangeais la cendre comme mon pain (*Psal.* CI). « Quand le prédicateur à choisi ce texte, dit-il, devait-il se contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte et la cérémonie du jour? Ne devait-il pas commencer par entendre le vrai sens de son texte avant que de l'appliquer au sujet? N'était-il pas juste d'examiner si l'interprétation dont il s'agissait était contraire au sens véritable, avant que de la donner au peuple comme la parole de Dieu? Le Psalmiste parle de ses malheurs en cet endroit.

Il dit que ses ennemis lui insultaient cruellement, le voyant dans la poussière, abattu à leurs pieds, réduit (c'est ici une expression poétique) à se nourrir d'un pain de cendre et d'une eau mêlée de larmes. Quel rapport des plaintes de David, renversé de son trône, et persécuté par son fils Absalon, avec l'humiliation d'un chrétien qui met des cendres sur son front pour penser à la mort et pour se détacher des plaisirs du monde?

« N'y avait-il point d'autre texte à prendre dans l'Ecriture? Jésus-Christ, les apôtres, les prophètes, n'ont-ils jamais parlé de la mort et de la cendre du tombeau à laquelle Dieu réduit notre vanité? Les Ecritures ne sont-elles pas pleines de mille figures touchantes sur cette vérité? Les paroles mêmes de la Genèse, si propres, si naturelles à cette cérémonie, et choisies par l'Eglise même, ne seront-elles donc pas dignes du choix d'un prédicateur? Appréhendera-t-il, par une fausse délicatesse, de redire souvent un texte que le Saint-Esprit et l'Eglise ont voulu répéter sans cesse tous les ans? Pourquoi donc laisser cet endroit et tant d'autres de l'Ecriture qui conviennent, pour en chercher un qui ne convient pas? C'est un goût dépravé, une passion aveugle, de dire quelque chose de nouveau. »

C'est à l'introduction générale proprement dite qu'on doit appliquer spécialement ce que nous dirons plus bas des qualités de l'exorde. Cette partie est celle qui demande le plus de soin. Elle varie à l'infini. C'est à la sagesse et à la prudence de l'orateur qu'il appartient de distinguer ce qui convient le mieux dans les circonstances où il se trouve.

« C'est une faute très-grande, dit Albert, de prononcer un mot de l'Ecriture et de parler jusqu'à ce que l'on dise l'*Ave Maria*, sans que l'auditeur puisse concevoir sur quelle matière on parlera dans la suite. Cela arrive, ou parce qu'on ne sait pas à quoi ce préambule est destiné, ou parce qu'à force d'y vouloir mettre de jolies choses, on oublie celles qui sont nécessaires, ou parce qu'on veut donner à l'auditeur le plaisir de les deviner, et qu'à force de les vouloir dire finement, on les dit si imperceptiblement, qu'on n'y entend rien du tout. Ce n'est donc pas une bassesse, mais une nécessité de dire : *Voilà mon idée; voilà à quoi je réduis tout ce que je veux montrer; voilà ce qui me fait monter en chaire.* C'est un grand abus de vouloir tout dire avec délicatesse. Le plaisir que l'on fait à son auditeur de lui proposer clairement le sujet du discours le satisfait plus que toutes les gentillesses imaginables. Je me suis souvent étonné de la différence surprenante d'un discours où l'on a dit d'abord de quoi il était question, d'avec un autre où l'on ne va que par détours; et j'ai remarqué que celui qui s'explique d'abord a dès là beaucoup avancé, en ce que l'auditeur sait quelle sera la conclusion sans avoir la peine de la chercher, ce qui lui est une distraction. Vous croyez faire plaisir à ceux qui vous écoutent, de leur donner des phrases qui enveloppent votre pensée, et vous les embarrassez. Vous vous imaginez que votre dessein leur sera facile et familier, parce que vous y avez beaucoup rêvé. Mais ces gens qui n'y ont jamais pensé le trouveront obscur, et vous ne leur donnez pas autant de temps que vous en avez pris pour l'étudier. Cette proposition que vous méprisez toute nue est ce qu'on estime le plus, et ce sera peut-être la seule chose que l'on emportera de votre sermon. Ne faites donc point de difficulté de la dire simplement. » Après l'annonce du sujet vient celle de la division dont nous avons parlé suffisamment. Il faut la faire sans façon et éviter les mêmes défauts dont Albert vient de parler.

On invite ensuite les auditeurs à l'*attention*, en leur montrant l'importance de la matière qu'on va traiter, ce qui se fait sans développement. On vient après cela à l'*invocation*. « C'est une coutume digne du christianisme, dit l'auteur que nous venons de citer, de commencer tous les discours, non-seulement par le signe de la croix, qui nous fait souvenir que tout ce que nous espérons de grâces ne nous est accordé que par les mérites de Jésus-Christ crucifié, mais encore par une reconnaissance du pouvoir et de la piété de sa sainte Mère, dont nous interposons les mérites pour obtenir les lumières qui sont nécessaires au prédicateur pour parler, et aux auditeurs pour croire. Si les historiens et les poëtes commencent ordinairement leurs ouvrages par une invocation de la divinité, à combien plus forte raison un envoyé de Dieu est obligé de demander un secours sans lequel tout son travail serait inutile! C'est pourquoi on engage tous les assistants à y joindre leurs suffrages, afin que, la prière étant commune, elle soit plus efficace, et que l'humilité des plus simples obtienne ce qui ne serait peut-être pas donné aux âmes plus élevées. De toutes les prières, l'Église a choisi depuis un temps immémorial la *Salutation angélique*, comme plus propre à ce dessein, pour plusieurs raisons. C'est Notre-Dame qui a écrasé la tête du serpent, et l'on ne peut mieux faire que de lui demander son assistance lorsqu'on entreprend de détruire le péché et de terrasser le démon. De plus, l'Église donne à cette Vierge incomparable la gloire d'avoir éteint toutes les hérésies, et il semble que ce soit par ses intercessions que Dieu nous accorde l'éclaircissement des plus importants mystères. En troisième lieu, un regard qu'on jette sur les vertus de la Mère de Dieu nous découvre un modèle de tout ce que l'on peut prêcher de perfection, et son exemple fortifie l'espérance de lui devenir semblable. Enfin, on se sert de ces paroles qu'un ange apporta du ciel, parce qu'elles furent le commencement de notre salut, et que tout ce que nous croyons, ce que nous faisons, et ce que nous espérons de surnaturel, n'est qu'une suite de cette divine salutation, et l'accomplissement des promesses qui nous furent faites en la personne de la sainte Vierge. Voilà pourquoi tous les prédicateurs véritable-

ment évangéliques ont établi et fortifié cette louable coutume, à mesure qu'ils ont recommandé la dévotion et le culte de la très-digne Mère du Sauveur. » Il faut venir à l'*Ave Maria* simplement et sans faire de l'esprit. Dans le temps pascal, on le remplace par le *Regina cœli*, qu'on chante. Quand on prêche sur la Croix ou sur la Passion, on lui substitue la strophe *O crux, ave,* qu'on chante aussi.

Le style de l'invocation exige beaucoup d'élévation et de chaleur, sans exclure cependant la précision et la simplicité, afin qu'elle puisse élever les esprits et émouvoir doucement les cœurs. Il n'est peut-être aucune partie du discours où se révèlent davantage le génie et l'âme de l'orateur.

Bossuet est le plus merveilleux de tous en ce genre, surtout dans ses *Elévations sur les mystères;* et ce qui lui donne cette supériorité, c'est l'étonnante facilité de son génie à s'élever des choses terrestres aux choses célestes, et à enlever avec lui le cœur de ceux qui le lisent ou qui l'écoutent. Bourdaloue qui, en général, recherche plutôt la profondeur que l'élévation, trouve pourtant le secret d'être sublime, quoique toujours mesuré et exact, dans ses invocations qu'il sanctifie par les plus chrétiennes pensées. Le cœur affectueux de Massillon s'y prête aussi admirablement. On peut citer pour exemples les invocations par lesquelles il termine l'exorde du sermon sur les vérités de la religion, et celui du sermon sur la vérité d'un avenir.

Mais rien de plus touchant en ce genre que celles de Fénelon, dans le petit nombre de discours qu'il nous a laissés; les prières de cette âme si douce, si affectueuse, peuvent servir de modèles à tout le monde.

§ IV. *Défauts de l'exorde.*

Il faut prendre garde, dit le P. Albert, à quatre défauts qui rendent l'exorde désagréable. Le premier c'est lorsqu'il est trop vague, et qu'on peut l'appliquer à toutes sortes de matières; car alors il est faible, et il ne conduit pas l'esprit où il doit aller. Le deuxième est la trop grande affectation de mots choisis et de pensées délicates; car alors l'esprit de l'auditeur se contente trop tôt, il se distrait, et il se rend, par le plaisir qu'il prend à ces agréments, incapable de goûter les raisons solides, lorsqu'il n'y trouve plus ce qui le divertissait. Le troisième défaut est la longueur. Lorsqu'on tire un exorde de si loin, et qu'on suppose des principes si élevés, qu'il faut bien des discours pour en faire la liaison avec ce que l'on doit dire, cela est ennuyeux, et cette grande abondance, qui accable avant le temps, fait croire que tout est dit, et on ne songe plus à ce qui vient après. Mais le quatrième et principal défaut, c'est lorsqu'un exorde n'est pas pris du fond même du sujet que l'on traite; car, alors, il est toujours languissant, vulgaire et inutile.

Dans tout discours, quel qu'il soit, il est possible, en composant l'exorde, de tomber dans l'un ou l'autre de ces défauts, et on ne peut trop recommander aux jeunes gens de se tenir en garde contre ces divers écueils. Ils sont naturellement portés aux longueurs, aux inutilités, aux hors-d'œuvre, et aux idées vulgaires; ils ne peuvent trop prendre de précautions pour éviter ces défauts. Du reste, ils comprendront encore mieux l'importance de cette recommandation en méditant sur les règles qu'il faut suivre pour composer un bon exorde.

§ V. *Règles de l'exorde.*

On peut réduire ces règles à trois principales : la première regarde la matière de l'exorde; la seconde la manière de l'exposer; la troisième, la personne de l'orateur.

Règle 1re. La matière de l'exorde doit, 1° avoir avec le discours une liaison intime; 2° ne point anticiper sur le corps du discours.

La matière de l'exorde doit avoir une intime relation avec le corps du discours, duquel, selon l'élégante expression de Cicéron, il doit sortir comme une fleur de sa tige. Il faut, pour remplir cette condition, avoir auparavant bien médité et compris l'ensemble de son sujet. En effet, ce n'est que quand l'âme est échauffée par le feu de la méditation, et comme éclairée par la vive lumière des idées qui en jaillissent, qu'elle peut juger du genre d'introduction qui lui convient le mieux : de même que l'architecte ne peut déterminer la nature et l'ordre du péristyle qu'après avoir arrêté la nature et l'ordre de l'édifice. Cicéron puisa cette règle dans son génie et dans son expérience, et il disait que l'exorde était la dernière chose dont il s'occupait. Il en donnait pour raison que s'il voulait d'abord composer son exorde, il lui arrivait ou de ne pas le trouver, ou de le trouver sans force, sans gravité, sans connexion avec la substance du discours.

Ceci ne veut pas dire, comme quelques-uns l'ont cru, qu'il ne faut composer l'exorde que quand le discours est entièrement achevé, mais qu'il est important de bien méditer d'abord sa matière (*omnibus rebus consideratis*), et qu'alors les idées qui doivent entrer dans sa composition viendront se présenter d'elles-mêmes.

Mais l'exorde ne doit pas anticiper sur le discours, ni contenir aucune de ses parties substantielles. Etaler dès le début les preuves du discours, c'est leur ôter leur force et leur nouveauté; car elles n'ont une efficacité complète que quand elles arrivent en leur temps, réunissant toutes leurs parties et toutes leurs circonstances.

Règle 2e. Les qualités de l'exorde, quant à la forme, sont la simplicité, la correction, un ton calme et la brièveté. 1° La simplicité, afin d'inspirer plus de confiance, afin que le discours, comme toutes les productions de la nature, puisse croître graduellement en lumière et en beauté; simplicité, toutefois

ingénieuse et élégante, qui brille de sa lumière naturelle et sans le secours d'ornements empruntés. Ne répandez dans l'exorde que les fleurs qui semblent y naître d'elles-mêmes, et avec une sage parcimonie, et toujours selon le genre du sujet. 2° Correction dans le style et dans les expressions; car l'attention de l'auditeur étant encore toute fraîche, la moindre faute serait remarquée, et donnerait une idée défavorable de l'orateur. 3° Un ton calme, beaucoup de modération dans l'usage des figures: l'exorde n'est pas le lieu des mouvements véhéments. Ces grands moyens ne doivent arriver que graduellement, et quand on a déjà obtenu la conviction de l'esprit. On pourrait excepter de cette règle le cas où l'on aurait à traiter un sujet tellement en dehors de la ligne ordinaire, agréable ou triste, qu'il suffit à lui seul pour enflammer l'âme de ses auditeurs. Dans tous les autres cas, il suffit de savoir dès le principe toucher le ton dominant sur lequel roulera tout le discours. 4° Enfin, la dernière qualité de l'exorde, quant à la forme, c'est la brièveté. Cette qualité l'empêchera d'outre-passer la juste proportion qu'il doit avoir avec le reste du discours, dont il n'est qu'une faible portion. Préciser exactement la mesure qu'il faut lui donner dans la distribution du discours entier, c'est ce qui n'est pas possible. Si l'on veut une règle approximative, que l'on se figure que l'exorde est au discours ce que le vestibule est à l'édifice : or, de même qu'un vaste vestibule dans une petite maison exciterait le rire et le mépris, un exorde diffus et pompeux ne peut convenir à un discours bref et exigu dans ses proportions.

Ajoutons à ces sages conseils du docteur Audisio ceux du cardinal Maury sur la même matière. On ne peut trop insister à l'égard d'un sujet aussi fondamental.

« Le début d'un discours, dit l'auteur de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, doit être simple, pour concilier au prédicateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale, qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire*, ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans occuper trop d'espace, et que les germes du plan se hâtent de paraître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet; qu'une logique de raison, plutôt que de raisonnement, règle le choix des rapports auxquels le ministre de la parole préfère de se borner, en mettant à l'écart tous ceux qui seraient arbitraires, vagues, abstraits ou stériles, et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision; et qu'enfin des principes lumineux annoncent, par d'importants résultats, les méditations profondes d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son ministère, pour captiver l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un si grand intérêt.

« Tout ce qui ne prépare point aux principaux faits d'un discours est inutile dans un exorde. Ecartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores ambitieuses; *car il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots que dans leur sens le plus usité, de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop d'apprêt.* Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'est que l'avenue du sujet, *aditus ad causam*. N'imitons point ces prolixes rhéteurs qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connaît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. »

Le P. Albert développe les mêmes principes d'une manière moins élégante, mais aussi solide. Ecoutons-le : « Il semble que certains jeunes prédicateurs soient persuadés que l'exorde n'est qu'un discours perdu en attendant la division, et qu'on ne le met que comme un prélude sur un instrument de musique, lequel n'est pas nécessairement attaché à la pièce qui suit après. Ceux-là perdent bien du temps et des paroles. Pour qu'un exorde soit bon, il faut ne jamais perdre de vue son principal dessein, et y aller si droit que tous les mots en avançant toujours servent à l'éclaircir de plus en plus, et que l'esprit de l'auditeur ne trouve rien qui l'arrête, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à comprendre de quoi on veut lui parler, et qu'il se sente disposé à l'écouter favorablement. La beauté d'un exorde ne consiste pas à entasser de belles pensées, à bien choisir les mots nouveaux, et à ranger des antithèses finement imaginées, mais à faire qu'un discours judicieux conduise bien aux preuves, et à disposer les auditeurs à se rendre fort attentifs à des vérités très-importantes qu'on va leur apprendre par le zèle que l'on a de leur salut. Car il n'y a rien qui attire tant l'attention que lorsqu'on voit un homme de bien qui nous aime, et qui promet de nous donner des avis très-nécessaires. Je ne prétends pas bannir tous les agréments d'un exorde; mais je dis qu'il n'en faut mettre qu'avec discrétion, et se souvenir que si la conclusion (le résultat) d'un sermon doit toujours être très-sérieuse et très-importante, on y prépare mal les esprits avec des bagatelles, et que le vrai moyen pour se faire écouter, c'est de parler avec gravité. »

Règle 3°. La dernière règle dont nous avons à parler regarde la personne de l'orateur. Elle se résume en ces deux mots : que l'orateur porte, dès le premier instant, un air de modestie et de sainteté. La modestie exige qu'il montre dans tout son extérieur une humilité sincère; car en public, plus encore qu'en particulier, on supporte avec peine

les arrogants. Elle veut aussi que nous ne promettions pas trop en commençant, afin que l'attente de l'auditoire soit plutôt surpassée que peu satisfaite ; elle veut enfin que nous ne parlions pas de nous dans l'exorde, pas même *pour demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dénué de talents.* Il est rare que les auditeurs croient à la sincérité de cette espèce d'humilité. La seconde qualité qui doit briller dans la personne de l'orateur, c'est la sainteté. S'il est assez heureux pour la posséder, l'auditoire le vénérera avant même qu'il ait ouvert la bouche, et ses paroles seront accueillies avec le plus grand empressement, avec un religieux respect.

Voilà ce que nous avions à dire sur la première partie du discours ; on voit qu'elle est d'une haute importance : aussi les plus grands orateurs y ont-ils toujours apporté un soin particulier. Bossuet faisait ordinairement un commentaire de son texte, commentaire presque toujours très-éloquent, ou bien il commençait par un de ces traits qui ravissent d'abord toutes les puissances de l'âme. Bourdaloue s'élançait dans sa matière comme un athlète dans l'arène. Massillon préparait doucement la voie aux passions qu'il voulait exciter dans le cours de son sermon : c'est en cela surtout qu'il déployait un merveilleux talent. Fléchier visait particulièrement à l'harmonie et à l'élégance du style. Enfin tous prouvent par leur exemple qu'une des plus hautes qualités de l'orateur, c'est de savoir bien commencer.

En terminant cet article, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs un parallèle entre deux exordes sur un même sujet, l'un de Bossuet, l'autre attribué au P. Brydayne. Ce travail est dû à M. l'abbé de Baudry, dernier éditeur de la rhétorique ecclésiastique de Grenade ; on le lira avec plaisir et avec fruit.

Parallèle entre deux exordes sur un même sujet.

Grenade, dans le chapitre 8 du IIe livre, explique l'avantage qu'un orateur sacré doit tirer des circonstances où se trouvent les personnes à qui il adresse la parole ; mais comme il passe légèrement sur les exemples, nous allons y suppléer en montrant quel parti Bossuet et, à ce qu'on assure, Brydayne ont tiré d'une circonstance bien capable d'intimider un orateur vulgaire. L'un et l'autre avaient à prêcher devant un auditoire composé de ce que le monde a de plus distingué et de plus brillant. Une partie des auditeurs s'étaient rendus au sermon dans l'intention de juger de l'éloquence du prédicateur. Il était naturel que l'orateur sacré s'attachât dans son exorde à montrer qu'un prédicateur de l'Evangile n'est pas intimidé par la présence des riches et des grands, que c'est à lui, au contraire, à faire trembler les pécheurs, quels qu'ils soient, par les terribles menaces qu'il est chargé de leur faire entendre de la part du Dieu des vengeances. Nous allons voir comment Bossuet exprime cette vérité, avec le ton noble et majestueux qui convient à un évêque, et avec tous les égards dus à son auguste auditoire. Nous rapporterons ensuite l'exorde attribué à Brydayne, où l'on trouve le style vif et plein de feu d'un missionnaire, mais accompagné de reproches bien violents, et nous examinerons si ce fameux prédicateur aurait pu prêcher de la sorte, sans manquer aux bienséances oratoires, et sans s'exposer à indisposer ses auditeurs.

§ 1. *Exorde du sermon prêché à Paris par Bossuet, en* 1680.

Bossuet était alors évêque de Condom ; il avait cinquante-trois ans. Onze ans s'étaient écoulés depuis que, pour s'occuper assidûment à l'éducation du dauphin, dont il était précepteur, il avait renoncé à paraître dans les chaires de Paris ; mais Louis XIV voulut l'entendre encore une fois. Ce fut le jour de Pâques de l'an 1680 qu'il fut appelé à prêcher devant le roi. Tout ce qu'il y avait de plus grand à la cour formait son auditoire. Qu'on se représente Bossuet en chaire, avec cet air de grandeur et d'élévation qu'il portait sur son visage, avec cette majesté épiscopale qui reluisait sur son front, apparaissant de nouveau comme un prophète et un envoyé de Dieu, et adressant au roi et aux seigneurs de sa cour ces paroles pleines de noblesse et de dignité :

« Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Eglise, devant le plus grand de tous les rois et la cour la plus auguste de l'univers, reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis, mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il le faudrait, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force, et qui, plus soigneux de son plaisir que de son salut, veut, lors même qu'il s'agit de sa guérison, qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné : ce serait une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avait à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole.

« Mais ici ce qui fait craindre soutient : cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même ; et l'on ne peut l'affaiblir, lorsque toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche, on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ et de ses apôtres. Alors il ne reste plus qu'une crainte vraiment juste, vraiment raisonnable, mais qui est commune à ceux qui écoutent et à celui qui parle ; c'est de ne profiter pas de cette parole qui maintenant nous instruit

et un jour doit nous juger, c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la grâce qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors, qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui.

« Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de faible et de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés des consciences, que de miracles nouveaux nous verrons paraître ! que de morts sortiront du tombeau ! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu, qu'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles ! »

Il est aisé de remarquer dans cet exorde avec quel art Bossuet ménage l'esprit de ses auditeurs. Il se borne à un reproche dont ne se choque pas ordinairement un homme du monde, c'est de chercher, même dans les sermons, plus son plaisir que son salut ; et encore ce reproche, il ne le fait qu'avec beaucoup de précautions : ***Permettez-moi de le dire, on ne songe pas, autant qu'il le faudrait, à se convertir......***

Si ensuite il parle de la crainte que les vérités du salut doivent inspirer aux auditeurs, il s'associe à eux, il observe que cette crainte doit être commune et à ceux qui écoutent, et à celui qui leur parle.

Si enfin il veut représenter ses auditeurs comme des morts ensevelis dans le tombeau de leurs vices, c'est à demi-mot, en leur annonçant la résurrection spirituelle que doit opérer en eux la parole divine.

Tel doit être le style de l'exorde ; car, comme le remarque Grenade, liv. IV, chap. 1er, on doit s'appliquer, dans cette partie du discours, à inspirer aux auditeurs de la docilité pour les vérités qu'on va leur enseigner. Pour cela il faut s'insinuer dans leur cœur et les amener à des sentiments de bienveillance pour l'orateur, autant qu'il se peut. Ce serait donc un grand défaut, directement contraire à la qualité essentielle de l'exorde, si l'on y disait quelque chose qui pût indisposer les auditeurs et les blesser.

Les sages ménagements de Bossuet ne furent pas sans fruit. Un des principaux, et dont il se félicitait encore vingt ans après, dans une conversation particulière avec son secrétaire Ledieu, c'était d'avoir fait goûter à Louis XIV l'avis important, que dans la suite de ce discours il lui donna, de n'élever jamais à l'épiscopat que des prêtres qui eussent acquis l'art et l'expérience nécessaires au gouvernement. Dès lors ce prince choisit toujours les évêques parmi les grands vicaires des différents diocèses de son royaume (1).

§ 2. *Exorde qu'on dit être celui du sermon prêché à Paris par Brydayne.*

Lorsque Brydayne ouvrit la mission de 1753 à l'église de Saint-Sulpice à Paris, les classes les plus distinguées de la société eurent la curiosité d'entendre cet homme, qui, depuis trente ans, opérait en France des conversions innombrables. Maury raconte (*Ess. sur l'éloq.*, art. 20.) qu'en arrivant à la chaire, Brydayne aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, un grand nombre de personnes décorées et une foule innombrable d'ecclésiastiques. Qu'on se figure donc ce missionnaire, âgé de cinquante-deux ans, d'une taille haute, d'une contenance noble et majestueuse, portant dans ses yeux et sur tout son visage le feu d'un Elie embrasé de l'amour divin, et le zèle d'un Moïse descendant de la montagne sainte pour reprendre les pécheurs. Il promène ses regards sur ce brillant auditoire qui était accouru pour le voir et l'entendre ; et voilà qu'aussitôt il improvise avec une vigueur apostolique l'exorde suivant, si l'on en croit Maury, exorde qui, dans son genre, dit toujours Maury, ne paraîtra peut-être pas indigne de Bossuet ou de Démosthènes.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talents que vous exigez, quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent ; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si je venais ici me prêcher moi-même. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car qui que vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement de Dieu, que des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés, dont la plupart manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion.

« Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ! j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû éclairer et consoler ! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis ; ah ! c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui doit tous vous juger. Je tiens déjà, dans ce moment, votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! L'abus ingrat de toutes les espèces de grâces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour

(1) *Histoire de Bossuet*, par M. le cardinal de Beausset, liv. II, § 8.

vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et, par-dessus tout, l'éternité!.... l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

« Eh! qu'ai-je besoin de vos suffrages qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans quelques instants, va remuer le fond de vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité, en versant des larmes de componction et de repentance; et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

Laharpe (*Cours de litt.*, p. 3, liv. II, ch. 1) remarque que cet exorde est trop bien tourné pour qu'on puisse l'attribuer à Brydayne, qui n'écrivait pas aussi bien. D'ailleurs il y a, outre le style qui fait honneur, comme dit Laharpe, au talent de Maury, il y a, dis-je, d'autres preuves qui démontrent évidemment que Brydayne n'est pas l'auteur de l'exorde qu'on lui attribue. Ce missionnaire expérimenté connaissait trop bien le cœur humain, pour commencer son discours par des reproches amers qui ne pouvaient que lui aliéner les esprits.

Maury a bien senti l'invraisemblance du rôle qu'il faisait jouer en ceci à Brydayne: c'est pour y remédier qu'il met dans la bouche du missionnaire les regrets exprimés par ces mots: *Qu'ai-je fait, malheureux!* etc. « Par ce zèle courageux, dit Maury, Brydayne se mettait à sa véritable place, il préparait ainsi tous les cœurs aux terribles vérités qu'il se proposait d'annoncer; ce ton mâle et fier avec mesure lui donnait le droit de tout dire. »

Mais comment Maury n'a-t-il pas vu qu'il ne faisait par cette supposition qu'ajouter une seconde invraisemblance à la première? Il est certain en effet que le zélé missionnaire continua toute sa vie à prêcher avec la même vigueur et la même force qu'auparavant. Sa voix foudroyante a toujours porté le trouble et la terreur dans l'âme de ses auditeurs, sans aucune distinction de ceux de la campagne ou de la ville. Il savait que, pour faire une impression profonde sur l'esprit des pécheurs il importait, à la campagne encore plus peut-être qu'à la ville, d'élever sa voix comme une trompette, et de faire retentir à leurs oreilles l'affreuse énormité de leurs crimes et les épouvantables vengeances que le ciel réserve aux impénitents: *Quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum* (*Isai.* LVIII, 1).

Etaient-ce les meilleurs amis de son Dieu que Brydayne avait contristés, comme on le lui fait dire dans cet exorde? étaient-ce des âmes simples et fidèles dans lesquelles il avait porté l'épouvante et la douleur? Non, assurément: si c'étaient des pauvres, c'étaient aussi des pécheurs, dont plusieurs croupissaient depuis longtemps dans l'iniquité; des Lazares en proie à une dégoûtante corruption, que la voix puissante de l'homme de Dieu avait tirés du tombeau. Et l'on veut que Brydayne, dans un sermon public, se soit accusé avec douleur de la conduite qu'il avait tenue à leur égard! Ah! jamais l'expression d'un tel regret n'est sortie de sa bouche!

Encore moins a-t-il prononcé celles qui suivent immédiatement: *Ici mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, sur des pécheurs audacieux et endurcis.* L'admirable moyen, en effet, de gagner la confiance de ses auditeurs, que de les accabler d'invectives, surtout quand on parle aux grands, dont le cœur est si sensible aux moindres reproches! Joignez à cela que ces reproches sont évidemment exagérés; ce qui aurait suffi seul pour énerver toute leur force. Quoi! tous les grands, tous les riches, qui se trouvaient dans cet auditoire étaient des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs scandaleux et endurcis! C'est sur ce ton que parlaient nos prétendus philosophes, quand ils voulaient animer les pauvres contre les riches et soulever les passions du peuple (1). Et l'on veut que Bry-

(1) On peut en juger par le morceau suivant extrait des *Eléments de littérature* de Marmontel, imprimés en 1787. Cet auteur, qui était alors un des plus fameux soutiens de l'incrédulité, y donne sur l'éloquence de la chaire des conseils assortis à ses vues insidieuses (Tom. II, article ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, p. 48):

« Si le caractère de l'orateur est la force et la véhémence, il livrera la guerre aux vices de la prospérité, aux passions des âmes superbes, à l'orgueil, à l'ambition, aux fiers ressentiments de la vanité offensée, à la cupidité qui boit le sang des peuples, au luxe avide et insatiable qui s'abreuve de leurs sueurs, à cette dureté des riches que la vue des malheureux importune et n'amollit jamais, à cet amour-propre exclusif et impitoyable qui change autour de lui la dépendance en servitude, à cet esprit de tyrannie et d'oppression qui n'estime dans la fortune que le moyen d'acheter des esclaves, et dans l'autorité que le droit odieux de faire trembler ou gémir.

« C'est à l'orateur susceptible d'une sainte indignation, et capable des grands efforts de l'éloquence pathétique, à prendre l'homme ainsi dénaturé, comme Hercule embrassait Antée, à faire perdre terre à ce colosse, à le tenir suspendu sur l'abîme du tombeau et de l'avenir, et à l'étouffer de remords.

« Qui nous donnera le modèle de ce genre? Ah! Brydayne nous l'eût donné, si on l'avait mis à sa place! Mais il nous reste de ce Brydayne (au moins s'il en faut croire Maury, et c'est au moins ce qu'on peut appeler de la part de Maury un heureux effort de mémoire), il nous reste un morceau à côté duquel tout paraît faible en éloquence. »

Marmontel rapporte ensuite l'exorde attribué à Brydayne, et il conclut en ces termes: « Quel ton! quelle simplicité! quelle autorité imposante! Voilà, ce me semble, le vrai modèle de l'éloquence apostolique. »

Si quelqu'un ne saisissait pas ce qu'il y a de dangereux dans ces conseils de Marmontel, je lui ferais observer que l'éloquence apostolique a toujours pour but de gagner les pécheurs; que si elle parle avec force contre les vices, c'est contre ceux des petits

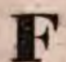
dayne ait servi d'écho à ces déclamations virulentes ! et l'on prétend qu'il apostrophait avec tant d'aigreur, dans une vaste église, en présence de tout un peuple, non-seulement des personnes décorées, mais plusieurs évêques et une foule innombrable d'ecclésiastiques ! car Maury nous dit expressément que c'étaient les principaux auditeurs du missionnaire. Quoi ! ce pieux et vénérable Brydayne, qui fut toujours si plein d'égards pour la dignité épiscopale, toujours si soigneux à faire respecter le sacerdoce par les peuples, on a osé mettre dans sa bouche le langage des ennemis du clergé, et on l'a représenté foulant aux pieds toutes les règles de la bienséance et de la subordination sacerdotales, et adressant à des prêtres et à des évêques, au milieu d'un grand peuple, des injures dignes de Luther et de Calvin ! Mais le mensonge ne prévaudra pas contre la vérité. La supposition et l'imposture percent ici de toutes parts : Maury a su si mal colorer les fruits de son imagination, qu'il fait avancer par Brydayne des mensonges palpables, et tels qu'il aurait été impossible que l'auditoire du missionnaire n'éclatât de rire en les lui entendant prononcer gravement. Qu'on jette en effet les yeux sur la *Vie de Brydayne* par l'abbé Caron, on y verra que l'homme apostolique prêchait habituellement, non-seulement dans les campagnes, mais dans les villes et dans les plus grandes villes ; on l'y verra donner des missions à Marseille en 1730, à Avignon en 1734, à Béziers en 1738, à Lyon, à Valence et à Grenoble, les trois années suivantes, à Montpellier en 1742, au Puy en 1743, à Tulle en 1744, à Chaillot près de Paris, la même année, en présence des évêques de Bordeaux, de Mirepoix et de Chartres, à Châlons en 1745, à Sens, à Clermont, à Rodez en 1746, 1747 et 48, à Aix en 1750, à Auch, à Acqs, à Chartres en 1751.

Et voilà l'homme, dans la bouche duquel Maury imagine de placer un exorde appuyé principalement sur l'assertion, que jusqu'alors il n'avait prêché les vérités du salut qu'aux bons habitants de la campagne ! Il y a sans doute un style pur et élégant dans ces paroles : *Jusqu'ici j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume....*; mais la vérité où est-elle ? On me dispensera sans doute de démontrer plus au long que cet exorde est une pièce apocryphe.

§ 3. *Conclusion.*

Maintenant il nous sera aisé de faire le parallèle entre les deux exordes. Celui qu'on attribue à Brydayne, et que Maury ne juge pas indigne de Bossuet ou de Démosthènes, aurait été sans doute rejeté avec dédain par ces habiles maîtres de l'éloquence, comme dépourvu de ce qui fait le vrai mérite de l'orateur ; car, quand on le considère de près, on n'y trouve point ce qui constitue l'éloquence. En effet, elle ne consiste pas principalement dans des tours vifs et pleins de feu, dans des figures hardies et saillantes, ni même dans des pensées grandes et nobles. Tout cela concourt sans doute au mérite de l'éloquence, mais rien de tout cela n'en fait le caractère distinctif. L'éloquence est proprement l'art de persuader. L'homme le plus éloquent est celui qui sait le mieux conduire les auditeurs au but qu'il se propose. Or, nous avons assez montré combien le discours attribué à Brydayne aurait été peu propre à lui concilier l'esprit de ses auditeurs, et à les amener par là à une sincère conversion. Avoir donc assez mauvais goût pour lui donner la préférence sur l'exorde de Bossuet, ce serait préférer le clinquant du Tasse à l'or de Virgile.

Voy. Grenade, t. I, p. 374, 403 ; t. II, p. 396 ; Vêtu, t. I, p. 451 ; Marmontel, t. IV, p. 130 ; Crevier, t. I, p. 273 ; Blair, t. II, p. 131 ; Girard, p. 96 ; Audisio, t. II, p. 93 ; Drioux, p. 89 ; Gaichiez, p. 95 ; *Pastoral de Limoges*, 331 ; Hamon ; Maury, p. 14 ; Gibert, p. 344 ; Andrieux, p. 227 ; Albert, p. 67 ; Besplas, p. 17, 68, 88 ; du Jarry, p. 255 ; Lamy, p. 354 ; Rollin, t. II, p. 77 ; Colin, p. 60 ; Géruzez, p. 94 ; Leclerc, p. 74.



FERMETÉ. — Le prédicateur doit s'armer d'un saint zèle et d'une apostolique fermeté pour accomplir son ministère d'une manière irréprochable, selon le divin programme que l'Apôtre trace en ces trois mots : *Argue, obsecra, increpa.* Il est, dit M. Dieulin, des maladies dont la guérison ne peut s'obtenir que par l'amertume des remèdes et la sévérité du régime : un bon médecin emploie quelquefois le feu et le scalpel pour brûler ou trancher ; comme lui, l'orateur chrétien devra tailler à propos dans le vif, et appliquer même le fer rouge sur le cancer des passions, ne sacrifiant jamais la santé du malade à sa délicatesse. Convient-il, selon la pensée du grand évêque de Genève, de donner du lait à ceux qui ont besoin d'absinthe ? En maintes circonstances, il est nécessaire de se livrer à une vertueuse indignation et de frapper un coup d'autorité, au risque de perdre sa popularité ou son repos ; le silence alors serait un crime, et les ménagements une lâcheté. Si, par une fausse maxime de prudence humaine, on adoptait le parti de toujours céder et se taire, jamais la vérité n'eût compté de martyrs. L'Apôtre des nations n'a-t-il pas traité rudement les Galates, et recommandé

aussi bien que contre ceux des grands ; qu'elle évite avec soin de rien dire qui puisse paraître une satire, et encore plus qui puisse fomenter les murmures contre la classe la plus élevée de la société ; qu'elle prêche continuellement à tous l'amour de l'ordre et de la subordination, qu'elle apprend aux hommes à supporter les défauts les uns des autres, et à respecter ceux que la Providence a mis au-dessus d'eux, et qu'elle ne s'expose point à ébranler les liens de la société par des déclamations intempestives.

à Tite, son disciple, de gourmander sévèrement les Crétois? *Increpa illos dure*, leur dit-il: n'a-t-il pas même excommunié l'incestueux de Corinthe? Lorsque le vice marche éhonté et la tête haute, il faut avoir le courage de l'attaquer en face: *Argue cum imperio;* et, selon l'expression du Prophète, montrer un front plus dur que le front des pécheurs. Oui, signaler et flétrir avec énergie le cynisme de certains êtres dépravés, serait, en beaucoup de cas, un acte plutôt digne d'éloge que de blâme. La mollesse n'est pas une inspiration de la charité, c'est une coupable négligence, une cruauté même envers ces nombreux infortunés qui courent à leur perte éternelle sans en être avertis. On rencontrera sans doute plus d'une résistance, notamment de la part de ces hommes orgueilleux et superbes, que Rodriguez compare judicieusement aux hérissons, qui, lorsqu'on les touche, dressent aussitôt leurs dards aigus pour se défendre; mais, répétérons-nous ici avec saint Cyprien, le patient, tout en accusant de ses douleurs le chirurgien qui l'opère, ne l'en remercie pas moins après sa guérison. Que le ministre de Jésus-Christ s'abstienne donc de mollir dans l'accomplissement de son devoir, malgré les murmures, les récriminations ou les menaces des mauvais chrétiens.

Nous ajouterons, avec M. Vêtu: Ils manquent donc gravement à leur ministère ces prédicateurs pusillanimes, qui n'osent prêcher sur les grandes vérités et les devoirs essentiels du christianisme. On craint, dit-on, de produire de trop fortes impressions sur certains esprits. On demande aujourd'hui des prédicateurs modérés, qui sachent garder le silence sur les sujets qu'on trouve trop terribles, ou du moins les voiler tellement qu'on ne les aperçoive qu'à peine. On veut une morale douce, qui ne trouble point les consciences. Parlons clairement: on veut ménager l'erreur et favoriser l'indifférence, en faisant taire la vérité; on veut allier les maximes du siècle et celles de l'Evangile, ou plutôt anéantir celles-ci, ou les faire oublier.

Et qui sont donc ceux qui demandent ces précautions, ces ménagements de la part des prédicateurs? Ce sont, le croirait-on, les mêmes personnes qui ne trouvent plus dans les scènes tragiques assez de détails atroces, ou, dans les romans, d'histoires assez terribles pour les frapper.

Et cependant dans quel temps l'imagination s'est-elle mise en si grands frais pour satisfaire un goût aussi déplacé? A-t-on jamais vu rien de si affreux que ce qu'elle enfante aujourd'hui pour satisfaire des âmes qui ne veulent que de fortes émotions? Grand Dieu! dans quel siècle vivons-nous! Quoi! lorsqu'on n'a pas craint de prêcher sur la mort et l'enfer, dans ces temps heureux où la foi était en vigueur, dans ces temps où les chrétiens étaient vivement frappés de ces grands objets, il faudrait aujourd'hui se taire et parler de tout autre chose! Se taire, aujourd'hui que l'incrédulité et l'indifférence nous envahissent; se taire, lorsque la foi s'affaiblit dans les chrétiens, et que les grandes obligations qu'impose la religion sont méconnues! Non, non, ministres du Seigneur, vous ne vous tairez point. C'est au contraire aujourd'hui, plus que jamais, qu'il faut élever la voix et crier, crier sans cesse, pour annoncer aux hommes égarés et séduits le grand jour du Seigneur; c'est aujourd'hui plus que jamais, qu'il faut leur faire connaître la grandeur de leurs crimes et la nécessité de faire pénitence, s'ils ne veulent pas périr au jour de la vengeance.

Ce n'est point par le silence, ou en parlant faiblement, qu'on tirera de leur funeste sommeil ceux qui sont endormis sur le bord de l'abîme; ce n'est point par des paroles mielleuses et cadencées, dit le P. d'Avila, qu'on guérira les grandes plaies de l'âme. Malheur au ministre sacré qui, en dissimulant les grandes vérités, ou en gardant le silence sur les prévarications dont il est témoin, perd les âmes en les laissant dans une fausse sécurité! Si quelqu'un ne se convertit pas, faute d'avoir entendu la vérité, les pasteurs et les prédicateurs en rendront compte à Dieu. C'est ce que lui-même a déclaré par la bouche d'Ézéchiel, en ces termes: *Si, lorsque je dis à l'impie qu'il mourra, vous ne le lui annoncez pas, et qu'il meure dans son iniquité, je vous demanderai compte de son sang*. (Ezech. III, 18.)

Voici ce que dit M. de Boulogne de la modération qu'on recommande tant aujourd'hui aux orateurs et aux écrivains:

« C'est de la corruption publique qui ne connaît plus de bornes, que nous est née, dit-il, cette hypocrite modération, tant préconisée de nos jours, dont on voudrait faire honneur à la douceur de nos mœurs et au progrès de nos lumières, et qui ne tient au fond qu'à la mollesse de nos habitudes et à la nullité de nos principes. C'est le masque de l'indifférence qui rougit encore de son nom, et le dernier degré de la perversité humaine; c'est une nouvelle maladie de ce siècle, lequel, après s'être enivré de liqueurs fortes, ne veut pour tout régime (qu'on nous passe cette expression) que se mettre à l'eau tiède. La révolution avait proscrit la modération, et tout le monde se rappelle le sort que promettaient aux *modérés* les amis énergiques du peuple. La modération était alors proscrite par les partisans forcenés de la démagogie; la modération d'aujourd'hui est préconisée par les intéressés, par les tièdes, les lâches et les dévots de la philosophie. On ne voulait point alors d'une modération qui aurait mis obstacle aux emportements des chefs, et opposé une digue au torrent révolutionnaire: on en veut une aujourd'hui qui consolide tout, qui légitime tout, et qui consomme l'iniquité.

« Il n'y a donc opposition entre ces deux combinaisons morales que dans le but et les moyens; mais l'esprit est le même, avec une différence pourtant: c'est que, si dans l'une il y a plus d'audace, dans l'autre il y a plus de lâcheté; et que, si d'un côté la perversité

est plus franche, de l'autre elle est plus raffinée. Dès là, n'attendez plus ces foudres qui font les orateurs, ni cette indignation généreuse qui fait les vers, ni cette verve qui transportait le Juvénal français, ni ce nerf polémique qui tient autant à la force de l'âme qu'à celle de l'esprit, ni cette haine vigoureuse pour le crime, sans laquelle il n'y a pas de véritable vertu. Et voilà ce qui nous explique en partie la faiblesse de nos modernes écrivains, qui, neutralisés par ce honteux *modérantisme*, mettent toute leur gloire à louvoyer avec adresse entre le vice et la vertu, quand il faudrait défendre avec courage la vertu contre le vice; et qui, transigeant ainsi avec leur conscience comme avec leur talent, manquent également, pour bien écrire, de dignité dans l'âme et d'indépendance dans l'esprit : patelinage indigne, qui ne peut qu'énerver le génie en tuant la morale, et corrompre à la fois les sentiments et les idées; honteuse transaction, qui, en confondant toutes les notions du juste et de l'injuste, et défendant d'appeler les choses par leur nom, ou nommant tout en sens inverse, dénature tellement notre langue, que bientôt l'honneur, la vérité, la justice, l'amour de l'ordre, et toutes les vertus généreuses, ne trouveront plus d'expressions propres qui puissent les caractériser. Ainsi, cette modération si désirable, qui, dans son acception propre, est le plus bel ornement de la vertu, et que tous les moralistes regardent comme son caractère distinctif et sa pierre de touche, devient, par le plus étrange abus du mot et de la chose, le principe même de notre dégénération morale et littéraire, et un système doublement corrupteur, où les vices ont tout à gagner et les talents tout à perdre.

« C'est de cette hypocrite modération, qui doit rétrécir l'esprit en affadissant le cœur, que nous sont nées les *idées libérales* plus hypocrites encore. Conçues dans la fange de la révolution, elles participent de son venin, et, sans en justifier peut-être tous les excès, elles n'en conservent pas moins l'esprit et les principes : idées vraiment nouvelles, que nos grands maîtres et nos grands modèles ne connurent jamais; idées magiques, pour lesquelles on se passionne d'autant plus qu'on les entend moins, ou plutôt qu'on ne les entend que trop, et que chacun peut les définir au gré de sa passion ou de son caprice; idées véritablement immorales, dont le génie propre est de tout confondre pour tout absoudre, et de tout excuser pour se permettre tout. Or, quoi de plus opposé à la véritable éloquence que ces idées sans idée propre et sans acception déterminée ? Comment écrire clairement avec des idées vagues, arbitraires et indéfinies, et qui n'ont pas même de place dans notre dictionnaire? Comment écrire fortement avec ce froid délayement de toutes les pensées fortes, de toutes les vertus mâles et courageuses? Et à quelles grandes choses s'élèverait donc le génie, sous l'influence de ces formes mixtes et neutralisées, de ces idées aventureuses qui vont toujours au hasard, incompatibles avec cette noble et fière énergie sans laquelle il n'y a pas plus de talents que de vertus, et qui, laissant aux passions toute la latitude qu'elles veulent prendre, n'ont été jusqu'ici libérales qu'en fléaux, et généreuses que du bien d'autrui?

« Mais il est une autre modération, non moins défavorable aux succès littéraires et non moins funeste aux talents : c'est notre indifférence pour la vérité, inévitable conséquence de notre indifférence pour la vertu. *Rien n'est plus beau que ce qui est vrai, on ne dit bien que ce qui est vrai ;* c'est un principe aussi ancien que la vérité même. L'accent du mensonge est une vraie dissonance dans l'harmonie littéraire et oratoire. Non-seulement la vérité est le premier devoir d'un écrivain, c'est encore son premier intérêt. L'éloquence peut bien orner la vérité, mais il n'y a que la vérité qui puisse donner de la force à l'éloquence, et le génie ne consiste, à proprement parler, que dans sa découverte. Elle est la vie des lettres comme celle des États. Vainement embellirions-nous nos discours de sons harmonieux et de peintures brillantes, si le fond ne portait sur elle. C'est sa force intrinsèque, c'est sa beauté entraînante qui peut ajouter à la puissance du talent; et, où il n'y a point de vérité dans la pensée, il n'y en a point dans le sentiment, ni même dans l'image. Le génie est ce qui invente, mais on n'invente que ce qui est, comme on ne peut trouver que ce qui existe. Or, qu'est-ce que l'erreur, sinon un fantôme sans réalité, une pure ignorance des choses. Et qui peut, si ce n'est Dieu, bâtir sur le néant? Il n'y a donc de réel que la vérité, qui est Dieu même; et tout ce qui n'est point établi sur ce fondement ne porte sur rien, et par conséquent n'instruit pas, mais égare; n'éclaire pas, mais aveugle; ne dure pas, mais s'évanouit au moindre souffle. Ce n'est qu'une cymbale retentissante, et rien de plus.

« D'après ces principes, où seront, de nos jours, les hommes éloquents? Qu'attendre de ceux qui comptent la vérité pour rien, qui n'en font que ce qu'ils veulent, ou ne veulent pas même savoir ce qu'elle est; et qui, s'il leur arrive de demander, comme autrefois Pilate au Sauveur du monde : *Qu'est-ce que la vérité?* comme lui disparaissent soudain, sans se soucier de la réponse? Qu'attendre de ces hommes versatiles, qui défendent indifféremment le pour et le contre, et dont la dialectique *ambidextre* combat également et pour le *oui* et pour le *non ;* de ces hommes de circonstance qui ne connaissent de vérité que l'opinion publique, et ses caprices fugitifs, et ses bizarres fantaisies, et sa marche oblique et chancelante? Qu'attendre de cette foule de demi-savants, doutant de tout et ne doutant de rien; tâtonnant sur tout et contredisant tout, et toujours prêts à nous instruire de tout ce que nous pouvons ignorer, pour n'avoir rien à dire sur ce que nous devons apprendre? Quelle vigueur et quelle élévation peut-on avoir dans l'esprit, lorsqu'on n'a rien d'arrêté dans les principes,

lorsqu'on cherche tout, même ce qui est trouvé, et qu'on discute tout, même ce qui est reçu ; lorsqu'on essaye tout, et sa morale et sa religion, et sa politique et son gouvernement, et que l'on tourne à droite ou à gauche, selon que le vent de l'opinion nous pousse? Comment marcher d'un pas ferme sur un terrain aussi mouvant, et chercher à convaincre les autres quand on n'est convaincu de rien? Et que peut-il sortir d'un pareil scepticisme, qu'une éloquence vacillante comme les principes, vague comme le sentiment, et nébuleuse comme la pensée?

« Non-seulement on ne peut être réellement éloquent qu'avec la vérité et par la vérité, mais on ne peut l'être encore qu'en la disant avec cette force et ce courage que demande sa dignité et qu'exige son importance. La vérité, dit Tertullien, est une vierge dont la pudeur est d'être découverte, et dont la gloire est dans la nudité : mais aujourd'hui c'est sa nudité même qu'on redoute, et sa virginale pudeur que l'on craint d'exposer. Soit que l'on appréhende de déplaire, soit qu'on dédaigne d'éclairer, soit qu'une vague inquiétude se répande sur tous les objets, sans s'arrêter à aucun ; soit enfin qu'on ne prenne pas assez d'intérêt, ni aux hommes, ni à la vérité, pour la découvrir tout entière et l'exposer sans détour, au risque de se compromettre, on veut tout au plus soulever un coin du voile qui la couvre, et ne la montrer, pour ainsi dire, que de profil ; on cherche plus encore à la faire entendre qu'à la dire, et à passer à côté d'elle qu'à l'aborder franchement. On disait autrefois : Cela est bien fort, mais cela est vrai ; et on se gardait bien de confondre la force et l'exagération. On dit aujourd'hui : Cela est vrai, mais cela est trop fort, et par conséquent outré ; sans se douter qu'on ne frappe jamais trop fort quand on frappe juste, et que rien n'est exagéré quand il est fondé sur la vérité, quelque dure qu'elle puisse être. Il semble qu'un prophète avait prévu cet état de choses, quand il disait : Ils n'aiment que ceux qui voilent leurs paroles et n'achèvent pas leurs pensées; ils ont en horreur celui qui corrige sans dissimulation, et qui parle sans fard (*Amos*, v, 10). C'est la peinture parfaite de l'esprit presque général de nos écrivains modernes. De là tant de précautions oratoires, tant de pénibles circonlocutions, tant de détours plus ou moins prolongés, et ces réticences factices, et ces préambules multipliés, et ces subtiles restrictions, dont se servent ces écrivains qui ne vont jamais droit au but, et qui aiment encore mieux se laisser deviner que de se faire entièrement comprendre. Point de discours vraiment beau avec ce manége et ces incertitudes, avec ces énigmes de morale, et toutes ces modifications tortueuses, et toute cette fausse prudence d'expressions, qui ne peuvent qu'énerver la pensée et refroidir le sentiment. Et certes notre langue est déjà assez timide dans ses tournures, elle est déjà assez pauvre et embarrassée dans sa marche, sans chercher à l'affaiblir encore par ces tours d'adresse et par ces artifices de style, si opposés à la marche du génie, à l'entraînement de la véritable éloquence, et à cette fierté de pinceau qui fait les grands écrivains.

« Ainsi donc il est vrai de dire que, dans le ton général du siècle, il faut être aussi tolérant pour les erreurs que pour les vices: tolérance d'autant plus triste, qu'on peut la regarder comme une persécution de la vérité, et d'autant plus à déplorer, pour l'honneur même des talents, qu'elle gagne jusqu'aux écrivains les plus estimables, qui, sous prétexte de mieux servir la vérité, font à ses ennemis des concessions qu'ils appellent ménagements, et dont ils sont encore plus les dupes que les complices ; concessions qui n'en tournent pas moins au profit des mauvaises doctrines qu'au détriment de l'art, en partageant les forces du génie, en lui ôtant tout ce qui pourrait le rendre original, et en nous faisant oublier qu'il n'y a que les demi-talents qui aiment les demi-vérités ; qu'un écrivain qui ne complète pas toute sa pensée restera toujours au-dessous de lui-même; et que, partout où la vérité est mutilée, le génie est manqué.

« Ce n'est point avec cette mollesse que combattaient contre leurs adversaires les plus illustres écrivains du XVIIe siècle. Ils allaient à l'ennemi par le plus court chemin : ils maniaient leurs armes avec cette noble franchise qui est le nerf de la pensée, et avec cette bonne foi qui est inséparable du vrai talent. Ils eussent regardé comme indignes d'eux ces complaisances de style, si communes aujourd'hui, ces traits faibles et tronqués, ces *traits sans blessures*, ainsi que s'exprime un ancien, moins faits, ce semble, pour défendre la vérité que pour ménager le mensonge. Jamais ils ne connurent ces restrictions subtiles et ces frivoles sous-entendus, qui sont bien plus de la faiblesse que de la prudence, de la timidité que de la retenue. *Leurs flèches aiguës*, ainsi que celles dont parle un prophète (*Psal.* XLIV, 6), lancées d'une main ferme, pénètrent jusqu'au fond du cœur et y restent. Vrais soldats de la vérité, ils ne composaient pas plus avec elle qu'avec le bon goût ; ils ne savaient pas plus fléchir que feindre. Chevaliers sans peur comme sans reproche de la parole, ils ne songeaient qu'à la victoire, jamais à la capitulation ; et c'est ainsi que le courage, réuni à la sincérité, leur laissait tout leur génie. »

Dieulin, t. II, p. 133 ; Vêtu, t. I, p. 281 ; de Boulogne, t. I, p. 48, *Discours sur l'éloquence*.

FIGURES. — L'étude des *figures* ne manque ni d'intérêt ni d'utilité; elle habitue à se rendre compte des procédés du langage ; elle arrête l'attention sur les artifices que les maîtres ont employés ; elle développe la sagacité de l'esprit et ajoute un charme de plus aux beautés du langage. D'ailleurs il serait honteux de les ignorer, et il ne faut pas qu'un jeune ecclésiastique, par un dédain mal entendu, ait à redouter pour lui-même une fâcheuse allusion, lorsqu'il lira dans Boileau :

. . . . La métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.

Les *figures* se définissent communément des façons de parler qui s'éloignent de la manière naturelle et ordinaire. Définition trop vague, qui ne présente point d'idée ou qui en présente une fausse. M. Dumarsais, l'un des écrivains les plus instruits et les plus judicieux que l'on puisse consulter sur cette matière, dit : Les figures sont si peu éloignées de la manière naturelle de parler et de penser, que c'est la nature elle-même qui nous les inspire, et qu'elles ne sont belles et louables dans le discours qu'autant qu'elles sont naturelles. En effet, quoiqu'elles contribuent infiniment aux grâces du langage, n'imaginons pas que les grands orateurs qui les emploient fréquemment aient voulu, de dessein prémédité, placer ici une *hyperbole*, là une *exclamation*, dans un autre endroit une *métaphore*, une *antithèse*, etc. ; c'est le fond même de leur sujet qui les a fait naître. La vivacité de l'imagination les leur a fournies dans ce feu de la composition que rien ne ralentirait davantage que le désir de mettre, d'espace en espace, et dans certaines parties du discours, des beautés de commande. Les circonstances, les passions, ont suffi pour enseigner aux hommes à revêtir leurs pensées d'un tour d'expression propre à peindre, à toucher ou à plaire. Par la pratique sont venues les réflexions, qui ont formé les règles de l'art, moins pour composer des figures que pour les faire discerner dans les ouvrages où la nature et le génie les ont fait éclore.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel à un homme opprimé, que de peindre vivement l'injustice ou l'outrage qu'il a soufferts, que d'en détailler toutes les circonstances ; de peindre non-seulement les actions, mais de rendre les paroles des personnages intéressés ; de remarquer les temps, les lieux, s'ils sont à l'avantage de sa cause ; de se récrier sur l'inhumanité de ses ennemis ; d'implorer l'assistance des auditeurs ? Plus le tableau sera vif et ressemblant, plus il fera d'impression. Voilà des figures, l'*hypotypose*, l'*énumération*, la *description*, l'*apostrophe*, etc. Or, ce que la nature a inspiré à cet homme, l'art doit le suggérer à l'orateur, s'il est chargé de défendre l'innocence opprimée ; et comme cet art ne peut plaire qu'autant qu'il copie fidèlement la nature, et par conséquent qu'il est caché, dans ces occurrences, la nature seule administrera le fond de ces figures ; l'art en réglera l'usage, l'ordre, la distribution.

Il en est de même d'une action noble, généreuse, héroïque : elle excite, dans ceux qui en sont témoins ou qui en écoutent le récit, des sentiments d'admiration ; on est porté à la comparer à d'autres de même espèce, à la mettre en opposition avec des actions basses ou lâches. De là l'*admiration*, la *comparaison*, l'*antithèse*, et d'autres figures qui servent à répandre un plus grand jour sur une matière intéressante, ou à donner du relief à celles qui ne le sont pas assez. Le crime porte avec soi un caractère de noirceur qui révolte les âmes bien nées. Ce sentiment suffit pour dicter une invective ; et l'orateur, que nous supposons vertueux, n'a pas besoin d'autre maître que son cœur pour tonner contre les scélérats. Un faux raisonnement, une contradiction entre les paroles et la conduite d'un adversaire, inspireront d'abord *l'ironie*. L'intérêt qu'on a d'exagérer les choses fait naître l'*hyperbole* ; et la justesse, et souvent le défaut d'expressions propres pour peindre les idées accessoires, nécessairement liées aux principales, rendant l'esprit moins timide, lui feront franchir les bornes du langage ordinaire, employer les *métaphores* et les *allégories*.

Une passion vivement émue transporte l'esprit hors de sa sphère ; alors les expressions usitées, les tours ordinaires, deviennent des couleurs trop faibles pour exprimer tout ce qu'il éprouve. Son langage doit emprunter toutes les nuances fortes de ses sentiments ; à son gré, tous les lieux, tous les temps, tout ce qui existe dans la nature, même ce qui n'existe plus, semble devoir prendre intérêt à ce qui le touche. Le mouvement impétueux de l'âme, le trouble des sens et l'enthousiasme de l'imagination, influent sur les signes qui doivent représenter leurs effets. De là la *prosopopée*, qui évoque les morts, qui ouvre les tombeaux, qui prête même la vie, le sentiment et la raison aux êtres inanimés.

Ainsi les figures ne sortent pas des habitudes du langage, elles découlent naturellement des besoins de la pensée et de la vivacité de l'imagination. « Je suis persuadé, dit Dumarsais, qu'il se fait plus de figures dans un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. » M. de Bretteville va plus loin : « J'ai pris souvent plaisir à entendre les paysans s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avais honte d'avoir si longtemps étudié l'éloquence, voyant en eux une certaine rhétorique de nature, beaucoup plus persuasive et plus éloquente que toutes nos rhétoriques artificielles.

Il sera maintenant plus aisé de comprendre ce qu'on entend par figures. En général ce sont certaines formes de langage qui traduisent d'une manière frappante le mouvement de la pensée et les vues de l'esprit. Ce sont des manières de parler distinguées, par leur tour, des façons ordinaires de s'exprimer, et propres à donner ou de la force et de la noblesse aux pensées, ou de l'énergie et de la grâce au discours. Ces tours particuliers sont conformes à la nature de l'intelligence ; mais ils se font remarquer parce qu'ils ajoutent quelque chose à la pensée, qui subsisterait néanmoins sous d'autres formes.

Les figures se divisent en deux espèces générales, savoir : en *figures de mots* et *figures de pensées*. Les figures de mots sont celles qui consistent dans un certain arrangement qu'on donne aux mots et qui en dépendent tellement que, si l'on vient à changer la disposition des termes, les figures disparaissent. Les figures de pensées résidant

essentiellement dans l'idée ou dans le sentiment qu'elles expriment, subsistent malgré le changement des mots, pourvu que le même sens se conserve.

Les rhéteurs admettent un nombre presque infini de ces figures; nous parlerons de quelques-unes dans le cours de ce *Dictionnaire;* ici nous nous contenterons d'indiquer les principales, que nous divisons en trois classes relatives au but que doit se proposer l'orateur.

1re Classe. *Des figures plus convenables à la preuve du discours.* Lorsqu'on entreprend de prouver une chose, il est naturel de la développer, d'écarter ce qui peut nous être défavorable, de proposer certaines raisons avec plus de ménagements que d'autres, d'employer, en quelques occasions, des correctifs; d'accorder en apparence quelque chose à l'adversaire, pour en tirer ensuite avantage contre lui, d'affecter la modération, de s'en rapporter à son sentiment; de prévenir les objections et de les résoudre; quelquefois enfin de s'interroger soi-même et de se répondre: Or de là naissent les figures qu'on nomme *distribution*, *prétermission*, *licence*, *correction*, *concession*, *communication*, *occupation*, *subjection*. (*Voy.* tous ces mots.)

2e Classe. *Des figures propres aux passions.* Les passions sont des mouvements de l'âme qui la transportent comme hors d'elle-même. Leur langage doit donc être vif, impétueux, et s'affranchir des règles ordinaires. L'âme, une fois agitée, envisage les objets avec plus de force, d'intérêt, et doit les prendre avec plus de vivacité. Le bonheur ou l'infortune l'affectent diversement, mais toujours d'une manière très-active; tantôt elle s'adresse par des discours directs à tout ce qu'elle peut intéresser en faveur de ce qui l'occupe; tantôt elle se livre à l'admiration. Ici elle balance, elle délibère avec elle-même; là, entraînée par des impressions plus fortes, elle presse, poursuit, entraîne ceux qui mettent obstacle à ses désirs; enfin, lorsque la violence de ses transports est à son comble, les expressions lui manquent, ou si elle parle, ce n'est plus que pour s'élever au-dessus de la nature, en évoquant les morts, en attribuant sa vie et ses sentiments aux êtres mêmes à qui la nature les a refusés.

Ces divers mouvements ont attaché aux différentes pensées des modifications particulières, et de là sont nées l'*apostrophe*, l'*exclamation*, l'*interrogation*, la *réticence*, la *prosopopée*, etc... (*Voy.* ces mots.)

3e Classe. *Des figures de pur ornement.* Plaire est un devoir de l'orateur. Il peut y parvenir en donnant à la vérité un air aimable, en l'ornant de figures brillantes. Or, on lui prête ces charmes innocents, tantôt en opposant et faisant contraster ensemble diverses pensées, tantôt en éclaircissant les moins connues par d'autres plus familières, soit par des peintures variées des temps, des lieux, des personnes, soit enfin en donnant de la noblesse au style, qui n'aurait pas la dignité convenable si la chose était exprimée simplement. Ainsi Fléchier, dans l'oraison funèbre de madame la duchesse d'Aiguillon, emploie ce tour remarquable: « Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords et s'épandit sur tant de terres arides. » L'orateur fait sentir lui-même la différence entre ce langage figuré et l'expression simple. « Parlons sans figure, ajoute-t-il tout de suite: Ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avait sollicitées et recueillies, il fit couler dans les provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. » Cette dernière phrase a beaucoup moins d'éclat, quoiqu'elle n'ait rien de trop humble; mais la première brille par le tour figuré.

Les principales figures qui servent à embellir le discours sont l'*antithèse*, la *comparaison*, la *description*, l'*ironie*, etc., etc. (*Voy.* ces mots.)

Il nous reste maintenant à faire connaître les règles que l'on doit suivre pour faire un emploi convenable des figures dans le style oratoire.

L'éloquence doit aux figures des traits frappants. Elles donnent de la vivacité, de la chaleur, de la grâce, de la force, de l'onction au discours; mais, pour en obtenir un effet sûr, il ne faut pas les prodiguer ni courir après elles; il faut plutôt en être économe et les laisser venir d'elles-mêmes. Lorsqu'on est bien pénétré de son sujet, les idées abondent, et les figures se présentent en foule; mais, dans ce cas même, il faut encore se défier de sa fécondité; savoir choisir dans cette abondance d'idées et d'expressions celles qui conviennent, et sacrifier celles qui seraient inconvenantes, qui nuiraient à la précision et ne formeraient qu'une vaine parure.

Comme ceci est important, exposons avec plus de développement les bonnes règles sur cet article, et ne craignons pas de répéter ici des avis qui ont déjà été donnés ailleurs, Ce n'est qu'à force de les réitérer qu'on les fera bien retenir.

Pour que les figures produisent un bon effet, il faut d'abord les employer avec mesure et discrétion. Elles sont comme les yeux du discours, dit Quintilien; mais les yeux ne doivent pas être répandus par tout le corps. Les figures trop multipliées masquent les pensées au lieu de les embellir. Selon Aristote, elles font du discours une énigme. Une prairie toute couverte de fleurs pourrait surprendre d'abord, mais l'œil en serait bientôt fatigué. En effet, ce n'est point la nature; elle est moins prodigue de ses beautés. La satiété naît presque toujours de l'abondance; et les plus belles choses doivent se montrer rarement, pour ne point cesser de paraître belles.

Secondement, les figures doivent être soutenues par le fond des choses. Il n'y a point, dit Longin, de figure plus excellente que celle qui est cachée. Or, il n'y a rien qui puisse mieux l'empêcher de paraître que la

beauté des pensées. Ces deux choses doivent s'aider mutuellement : la figure doit relever la pensée, et la pensée ôter à la figure ce qu'elle paraît avoir naturellement d'artificieux et de trompeur. Cicéron s'exprime à peu près de même. Le discours le plus magnifiquement orné, dit-il, est ridicule, s'il ne porte sur des pensées solides et vraies. En effet, qu'y a-t-il de plus insensé qu'un vain bruit de mots éclatants et pompeux, qui ne dit rien et n'apprend rien ?

Fénelon traite de vain déclamateur et de charlatan celui qui ne cherche, en parlant, que des phrases brillantes et des tours ingénieux. Selon lui, *le seul homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.* On doit donc le mépris le plus profond à ces parleurs de métier, comme les appelle encore l'archevêque de Cambrai, qui ne pensent qu'à éblouir les yeux par des figures brillantes, et nullement à contenter l'esprit par des pensées solides.

« Il n'est que trop vrai, dit le P. Albert, qu'on abuse des figures en les rendant trop fréquentes ou trop puériles, sous prétexte de délecter ; que cet abus ôte beaucoup du poids que doit avoir un discours important, et qu'il empêche qu'on ne lui donne toute la créance qu'il mérite.

« L'abus des figures, ajoute-t-il, peut rendre un orateur sujet à la raillerie que Tertullien en fait si agréablement dans la personne d'un soldat bien armé, et en présence de ses ennemis, qui fait le beau et qui s'applique plus à faire admirer sa bonne mine qu'à frapper ceux qui l'attaquent. »

Troisièmement, il faut placer les figures à propos. Les unes sont destinées à instruire, les autres à toucher ; le plus grand nombre a pour but, comme nous l'avons déjà dit, de donner à l'orateur la facilité de varier son style et d'exprimer plus adroitement et plus fortement ses pensées. La règle que nous donnons ici regarde plus spécialement les figures à mouvement. Il faut qu'elles naissent du fond même du sujet. Il y en a qui pensent avoir fait merveille et mériter les plus grands éloges, quand ils ont éclaté par une apostrophe, une exclamation, une prosopopée, etc. Ils se trompent grossièrement, et font preuve du plus mauvais goût. Les cris perçants de la douleur siéent mal à celui qui ne souffre pas, et l'on y est insensible. Mais, quand ils sont naturels et qu'ils partent d'un cœur vraiment pénétré, on n'y résiste pas, ils touchent, ils ébranlent, ils déchirent. Ainsi les plus belles figures sont froides et languissantes, si elles ne peignent des sentiments inspirés par la chose même dont il s'agit.

Quatrièmement, il faut que les figures, qui sont le vêtement des pensées, répondent au genre et au ton du discours. Elles doivent être en harmonie avec le fond, et ne pas s'écarter de ce qui lui convient. De même qu'il doit y avoir une sorte de convenance entre le vêtement et le rang de celui qui le porte, de même aussi, entre les figures et les pensées, il doit régner un parfait accord. Alors la composition est si naturelle, que les figures deviennent presque insensibles, c'est-à-dire qu'on n'y songe pas. C'est le comble de l'art, suivant Longin, et la preuve du plus grand talent.

Cinquièmement, il faut que les figures qu'on destine à produire un grand effet soient préparées et amenées avec art. Voyez la nature : elle prépare toujours de loin ce qui doit nous plaire ou nous frapper le plus. Les fleurs ne naissent pas subitement et toutes formées ; leur tige, faible d'abord, se développe par des accroissements insensibles. Le crépuscule précède l'aurore, l'aurore le soleil, et c'est encore par degrés que celui-ci arrive à son midi. Un ouragan ne se déclare point sans être annoncé par des signes qui se font prévoir. Imitez donc la nature, préparez vos principales figures, dans quelque genre qu'elles puissent être.

Girard, 283 ; Marmontel, t. IV, p. 253 ; Crevier, t. II, p. 65 ; Blair, t. I, p 306, 416 ; Grenade, *passim ;* Rollin, t. II, p. 244 ; Géruzez, 144 ; Sabatier de Castres, t. II, p. 206 ; Quintilien, livre VIII, ch. 6 ; liv. IX, ch. 1er et suiv. ; Cicéron, ch. 16 ; Vêtu, t. II, p. 426 ; *Pastoral de Limoges*, 376 ; Papon, 350 ; Andrieux, 402, 423 ; Fontanier, 37 ; Arnaud, p. 105 ; Gibert, 440 ; Gaichiez, 147 ; Longin, 27, 45 ; du Jarry, p. 234 ; Lamy, 85-144 ; Besplas, 157 ; Leclerc, 237 ; LaHarpe, t. II, p. 299-305.

FINS DE LA PRÉDICATION. — En exposant, dans l'article PRÉDICATION, la nature et l'objet de ce sublime ministère, nous ferons connaître la fin que doit se proposer un prédicateur véritablement animé de l'esprit de son état ; mais comme nous ne traiterons alors ce sujet qu'en passant, nous croyons utile et même nécessaire d'en parler ici avec plus de détails, en reproduisant deux chapitres remarquables de l'ouvrage du P. Gisbert sur l'*éloquence chrétienne*. Ce savant jésuite commence par flétrir les vues étrangères et vicieuses de la plupart des prédicateurs qui se prêchent eux-mêmes, plutôt que Jésus-Christ, et il expose ensuite quelle est l'unique fin que doit se proposer un pieux prédicateur. On remarquera avec quelle vigueur il parle en quelques endroits, peut-être même le trouvera-t-on un peu sévère ; mais qu'on réfléchisse sérieusement, et l'on conviendra de l'importance et de la sagesse de ses recommandations. Voici comment il traite cet important sujet.

§ 1er. — *Fins étrangères au ministère de la parole.*

N'allons pas fouiller trop avant dans le cœur de tous ceux qui font le métier de la chaire, de peur d'en trouver quelqu'un qui ne prêche que soi-même, quand il semble ne prêcher que Jésus-Christ. Mais que le prédicateur sonde lui-même son cœur ; qu'il réfléchisse, sans se flatter, sur les motifs qui le font monter en chaire, et sur toutes les

fins qu'il se propose dans l'exercice de son ministère; peut-être trouvera-t-il que l'esprit qui l'anime n'est pas le seul zèle chrétien.

Disons les choses comme elles sont. Il y en a qui prêchent sans autre intention que celle de prêcher; ils prêchent, parce que c'est une manière d'occupation. Il faut s'occuper de quelque chose, prêchons. Ils prêchent pour prêcher. Demandez-leur s'ils veulent détruire les erreurs, corriger les vices, porter les pécheurs à la pénitence? Ils vous répondront, s'ils parlent sincèrement, qu'ils ne s'embarrassent pas de tout cela; qu'ils prêchent, et que c'est là tout ce qu'ils prétendent faire : du reste, que chacun en profite selon qu'il le jugera à propos. Que peut-on attendre d'un homme qui compose un sermon, et qui le débite avec cette froide indolence? Il parle aujourd'hui de l'avarice : croyez-vous qu'il s'intéresse au salut des avares à qui il prêche? Nullement : il veut parler de l'avarice, c'est là tout son dessein. Aussi l'avare qui l'écoute, s'en retourne-t-il chez lui aussi avare qu'il est venu.

Ce sont des gens qui n'ont ni bonne, ni mauvaise intention. S'ils trouvent quelque petite louange sur leurs pas, ils la recueillent avec plaisir; mais ils n'en sont pas trop avides. Ils parlent, ils battent l'air : ce ne sont que des voix qui crient. Ils sont sans zèle, mais aussi sans ambition. Ils ne travaillent ni pour la gloire de ce monde, ni pour celle de l'autre; ils se contentent de faire nombre.

On en voit d'autres qui embrassent le métier de la chaire par des vues toutes profanes. On veut se produire aux yeux du monde, se faire un nom, se distinguer. La chaire chrétienne paraît un théâtre propre pour cela. Combien de gens prêchent pour parvenir! combien pour se faire des patrons! combien pour s'attirer l'estime et la confiance des dames! combien par un esprit de cupidité et d'avarice! combien pour faire dire au public : Voilà un habile homme, un homme poli, un acteur agréable, etc.?

Toutes ces vues étrangères gâtent le métier, et jettent dans de fort méchants goûts d'éloquence. Votre première intention est de paraître savant, profond dans les sciences. Qu'arrive-t-il? C'est que vos sermons ne sont qu'un tissu de citations inutiles, entassées les unes sur les autres. Ce ne sont que raisonnements à perte de vue, où personne ne s'intéresse. Vous voulez vous faire la réputation de bel esprit, d'homme qui sait son monde : vous donnerez dans mille faux brillants; vos expressions seront affectées, votre style trop mesuré, etc.

J'ose le dire, retranchez toutes les fins étrangères à votre métier, et vous voilà presque aussitôt dans la bonne voie. On est bien près du bon goût lorsqu'on s'est éloigné de tous les mauvais; dès lors vous ne penserez qu'au solide. Si vous ornez la vérité, ce ne sera qu'autant qu'il le faut, pour la faire entrer sans peine dans l'esprit de vos auditeurs. Ces ornements seront utiles, simples, naturels; et, bien loin d'affaiblir la vérité, ils lui donneront une nouvelle force, et ne serviront qu'à la faire paraître dans tout son jour. Tout ce qui ne sert qu'à faire dire que le prédicateur a de l'esprit, de la politesse, du savoir, etc., tout cela sera sacrifié sans miséricorde.

Il en coûte à un prédicateur de faire de toutes ses pensées les plus brillantes un généreux sacrifice au salut de ses auditeurs. Nous sommes naturellement amoureux de nos pensées brillantes, et plus amoureux de nos pensées que de toutes les autres. Aux yeux de notre vanité, ce sont nos plus beaux enfants. Encore une fois, ce sacrifice est dur à l'amour-propre : on a du penchant pour ce qui brille. Si l'on n'y prend garde, on s'y laisse entraîner dans les premiers feux de la jeunesse, et l'on ne conçoit même pas qu'on puisse bien écrire, et ne pas briller. On ne commence à se défaire de ce mauvais goût, que lorsqu'on en est venu à goûter la bonne éloquence, et à ne se proposer que l'unique et véritable fin, que tout orateur chrétien doit se proposer, qui est de porter au bien, d'éloigner du mal, de faire impression sur les cœurs, de convertir. Il s'élève de temps en temps dans notre esprit, lorsque nous composons nos sermons, certains tours, certaines expressions, certaines pensées qui charment d'abord, et imposent par leur éclat; mais il faut résister à leurs charmes séducteurs, se faire violence, s'accoutumer peu à peu à les rejeter comme autant de mauvaises pensées; et, suivant l'avis du Prophète, *écraser impitoyablement tous ces petits contre la solidité de la pierre* (*Psal.* CXXXVI).

Par quel endroit pensez-vous que Démosthènes ait remporté, au jugement de tous les siècles, le prix de la bonne éloquence, que tant de concurrents lui disputaient dans le sénat d'Athènes? Avait-il plus d'esprit qu'eux, plus de génie? Peut-être que non. Qu'avait-il donc plus qu'eux? Une fin plus noble. Démosthènes, lorsqu'il haranguait, n'avait en vue que le bien de sa patrie : c'est ce qui le faisait parler, c'était là le premier mobile qui le remuait. C'est aussi ce qui a fait que tout est en lui solidité, force, raison; qu'il emporte, qu'il entraîne tout. C'est enfin ce qui l'a rendu le plus fameux orateur de toute la Grèce, tandis que les autres, qui ne pensaient qu'à plaire aux Athéniens, qu'à les flatter, qu'à chatouiller leurs oreilles, qu'à s'attirer de vaines louanges et de vains applaudissements, n'ont pu atteindre qu'au mérite et à la réputation de déclamateurs et de sophistes.

Puissiez-vous avec toute vérité vous rendre ce témoignage, que Platon se rendait à lui-même : « Ce n'est pas pour plaire que je fais mes discours : je cherche à dire, non ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le meilleur. »

Si certains prédicateurs n'avaient en vue que de convertir, ils feraient des discours tout autres que ceux qui les font admirer; ils n'y répandraient pas tant de fleurs. On les

louerait, on les admirerait moins, mais ils prêcheraient mieux.

Ce qui fait dans un sermon qu'on admire, qu'on applaudit, qu'on se récrie, n'est pas toujours le meilleur. Il ne s'ensuit pas qu'une chose soit bonne, parce qu'on l'admire. La raison est que l'admiration ne suppose pas que l'objet est bon ; elle suppose seulement qu'il est nouveau ou qu'il paraît l'être : de sorte que nous pouvons dire, ce qui paraît une espèce de paradoxe, que les auditeurs ont raison d'admirer certains endroits dans le discours, quoique ces endroits soient très-opposés au bon sens et à la raison ; et c'est aussi pour cela qu'il arrive assez souvent qu'on condamne bientôt après ce que l'on avait admiré d'abord.

Les applaudissements, les acclamations ne sont pas des preuves certaines d'une grande et sublime éloquence ; les ornements du genre médiocre suffisent pour exciter ces murmures flatteurs dans un auditoire, tandis que le genre sublime, par sa grandeur et par son poids, étouffant en quelque façon la voix de l'auditeur, lui imprime je ne sais quel silence qui le suspend et le rend immobile.

Une espèce de guerre civile régnait depuis longtemps dans une ville d'Afrique. Les citoyens, partagés comme en deux corps d'armée, se battaient à coups de pierres, à certains jours de l'année, qu'on regardait comme des jours solennels : ce combat était toujours sanglant, et ne manquait jamais d'être fatal à quelqu'un des combattants. Saint Augustin entreprend d'abolir une coutume si brutale : il monte en chaire, il prêche, il déploie tout l'art de sa rhétorique. On est charmé de l'entendre si bien parler ; ce ne sont qu'acclamations, qu'applaudissements. Tout cela néanmoins l'afflige, et ne sert qu'à lui faire comprendre qu'il est encore bien loin du grand et du sublime de l'éloquence chrétienne. Et ce ne fut qu'après que les applaudissements commencèrent à cesser, et qu'il vit à leur place succéder les sanglots et les larmes, qu'il crut y être parvenu.

La Province a eu cet avantage, durant quelques années, d'avoir devant les yeux un vrai modèle de cette éloquence sublime, touchante et pathétique, en la personne d'un de nos plus fameux prédicateurs (le P. La Rue). Et en effet, où voit-on une imagination plus vive et plus sage tout ensemble, plus féconde et plus heureusement hardie, un génie plus élevé, une plus noble facilité à concevoir et à exprimer ? Mais où tend et où aboutit tout cet assemblage d'éminentes qualités ? Au sublime, au touchant, au pathétique. On oublie et le prédicateur et tous ses rares talents, pour ne s'occuper que des impressions qu'il fait sur le cœur ; et au lieu de s'amuser à se récrier, on ne pense qu'à suivre, ou plutôt on suit sans y penser ce rapide torrent d'impressions et de mouvements, qui vous entraîne au bien presque malgré vous.

Il y a un applaudissement qui vient des actions, et non des paroles : c'est cet applaudissement que saint Chrysostome souhaitait de ses auditeurs. « A quoi servent ces cris que j'entends, leur disait-il, et ces marques de votre approbation ? Ce sont vos œuvres que je cherche, et non vos louanges. C'est là l'avantage que je souhaiterais retirer de mes discours ; je mettrais là toute ma gloire, et je préférerais votre conversion à une couronne. » L'applaudissement des actions est une preuve presque infaillible de la bonne éloquence ; l'applaudissement des paroles en est une très-équivoque.

Lorsque je parle, disait l'Orateur romain, j'aime qu'on se récrie ; j'aime à entendre dire : *Cela est beau ; il ne se peut rien de mieux ; mais je n'aime pas qu'on le dise trop souvent.* L'auditeur ne doit pas être toujours dans l'admiration et dans l'applaudissement ; il ne faut pas même qu'il y soit longtemps ; il s'ennuierait bientôt d'y être. Il est de la sagesse et de l'habileté de l'orateur de lui ménager des endroits où il n'ait pas à se récrier, ni à admirer ; des intervalles où il puisse revenir à lui, demeurer tranquille et se reposer. Après une grande lumière qui vous a ébloui, on veut de l'ombre, on cherche de l'obscurité. Des plus grands plaisirs au dégoût il n'y a pas loin. Les plaisirs médiocres se soutiennent plus longtemps, et n'inspirent pas sitôt le dégoût. Les grandes beautés de l'éloquence sont à cet égard comme les grands plaisirs : si elles ne sont ménagées à propos, dispensées sobrement et avec mesure, elles dégoûtent. J'aimerais mieux entendre un discours médiocrement bon, qu'un discours sans aucune interruption également beau et merveilleux, depuis le commencement jusqu'à la fin. D'où vient cela ? C'est que tout ce qui plaît jusqu'au transport fait sur l'âme une impression forte et violente : or toute impression de cette nature, quelque agréable qu'elle soit, si elle n'est courte et passagère, la fatigue bientôt et l'ennuie.

Vous faites donc un crime à l'orateur chrétien, me dira quelqu'un, des éloges qu'on lui donne ? et il semble, selon vous, que ce soit une conséquence que le prédicateur prêche mal, parce que l'auditeur le loue, qu'il lui applaudit ? Je réponds à cela que je n'ai garde de faire un crime au prédicateur des éloges qu'on lui donne, pourvu qu'il se les attire par de bons endroits. Je réponds encore que, si ce n'est pas une conséquence que le prédicateur prêche mal, parce qu'on le loue, ce n'en est pas une aussi qu'il prêche bien, parce qu'on lui applaudit.

Il est du bon, de l'excellent prédicateur, de faire en sorte, lorsque actuellement il prêche, que l'auditeur ne s'occupe nullement de lui : je veux dire, qu'il ne pense pas si le prédicateur parle bien, s'il a de l'esprit, de la politesse, du savoir, de la majesté, de la bonne grâce à dire, etc. ; mais qu'il soit tout entier aux choses que le prédicateur dit,

t entier aux impressions que ces choses
ur son esprit et sur son cœur. Que s'il
à penser au prédicateur et à le louer,
t qu'il ne le fasse que par réflexion.
is, dira-t-il, réfléchissant sur lui-même,
et homme m'a persuadé, m'a convaincu,
ouché : c'est donc là un habile homme,
and prédicateur : la conséquence est
ien tirée. Ces éloges de réflexion ne
pas indignes de l'orateur chrétien : au
aire, ils sont comme une espèce de
juste et légitime, que tout auditeur
nable ne manque jamais de payer,
ainsi dire, à la bonne éloquence.
it, dans un discours chrétien, doit être
l'auditeur, rien pour le prédicateur :
n monte en chaire pour prêcher, non
se prêcher. A chaque mot que le pré-
ur met sur le papier, il doit se deman-
Ceci fera-t-il que l'auditeur pense à
qu'il tourne son attention sur moi?
retranchons-le donc. Si sur ce pied-là
éformait les sermons, combien de ser-
admirés et applaudis seraient réduits
à!
sermon est une espèce de banquet.
ce qu'on y sert doit être pour l'audi-
Cet ordre est renversé : le prédicateur
epaît lui-même abondamment et déli-
ement, tandis que l'auditeur y meurt
m. On fait plus : car l'auditeur qui ne
it y assister que pour s'y nourrir et s'y
isser du pain de la divine parole, ne
rouve bien souvent que pour fournir,
on admiration et ses louanges, une
ble, mais dangereuse pâture à la va-
du prédicateur.
mme le prédicateur n'a pensé qu'à soi-
e et à sa propre gloire, lorsqu'il a com-
son sermon, l'auditeur, de son côté, ne
e aussi qu'au prédicateur, lorsqu'il le
tend prononcer. Ce ne sont que retours
nuels qu'on fait sur le prédicateur : Oh!
et homme parle bien! Oh! qu'il pense
ent! Oh! qu'il s'exprime noblement, etc.!
n prédicateur fait que l'auditeur rentre
ui-même; le mauvais fait qu'il en sort.

-De la fin essentielle à l'orateur chrétien.

renversement, ce désordre, que nous
ons appeler la peste de l'éloquence
tienne, ne vient que du défaut de la fin
ue que le prédicateur doit se proposer.
voulez-vous que l'auditeur, lorsqu'il
entendra, ne pense nullement à vous,
uniquement à lui-même? ne pensez
l'auditeur, et nullement à vous, lorsque
composez vos discours; ne pensez qu'à
orter au bien, qu'à l'éloigner du mal;
ensez qu'à le toucher, qu'à le convertir;
ensez qu'à lui procurer son salut éter-
Vous le prêcherez, et vous ne vous prê-
ez pas; tout ce que vous direz sera
lui, et vous ne direz rien qui soit
vous.
t-ce qu'il ne faut pas que le prédicateur,
qu'il compose ses sermons, pense à bien
r, à s'exprimer vivement, noblement,
ent; à trouver des tours pour dire les
choses d'une manière qui s'insinue, qui plaise? Il serait à souhaiter qu'il n'y pensât pas. On s'épuise à chercher des termes, à ranger des mots, à aligner des phrases : il ne reste plus aucune force pour les choses. Si une fois le prédicateur était bien pénétré de la fin de son ministère, tout cela viendrait sans y penser.

Quand on est épris d'un zèle ardent pour le salut de son prochain, qu'on veut sincèrement le toucher, le convertir, les tours, les termes, les expressions viennent en foule, elles se présentent d'elles-mêmes. Le cœur en fournit plus qu'il n'en faut, et de plus belles, de plus vives, de plus élégantes que toute l'étude et toute l'application possible n'en saurait fournir. Mais je consens que vous pensiez à bien parler, à vous exprimer noblement, à donner à chaque chose le tour qui lui convient : car quelque chrétien et quelque apostolique que soit un prédicateur, je veux qu'il parle bien, qu'il s'exprime noblement, qu'il donne à tout ce qu'il dit un tour vif et élégant; et je serais bien fâché que vous donnassiez dans cette erreur populaire, qui fait qu'on s'imagine que prêcher en apôtre c'est penser grossièrement, s'exprimer rustiquement, parler sans art, sans méthode, sans tour, sans figure, sans ornement, souvent sans raison et contre le bon sens. Saint Paul, qui prêchait en apôtre, s'exprimait noblement, et mettait en usage les tours et les figures. Saint Chrysostome prêchait en apôtre : cependant quelle beauté de style, quelle variété de tours, quelle élégance de figures.

Appliquez-vous à trouver dans votre sujet les choses que vous avez à dire, avant que de vous embarrasser de la manière de les dire. C'est aux pensées à faire naître les paroles, et non aux paroles à faire naître les pensées. Un orateur qui parle avant que d'avoir pensé, c'est un peintre qui fait un tableau sans avoir préparé ni couleurs, ni toile; un philosophe qui veut introduire une forme où il n'y a point de matière.

Il vous est donc permis, lorsque vous composez vos sermons, de vous étudier à bien parler, pourvu que de bien parler vous ne fassiez pas votre fin. Vous ne devez vous étudier à bien parler que parce que, pour convertir, il est nécessaire de bien parler, et vous ne devez bien parler qu'autant qu'il le faut pour convertir. Ayez toujours devant les yeux cette grande maxime, cette règle essentielle et fondamentale à l'éloquence chrétienne.

Ce n'est pas tant l'ornement des paroles que la force des mouvements qui distingue la grande et sublime éloquence; elle est comme emportée par sa propre impétuosité, et si dans sa course rapide elle trouve des beautés, elle les entraîne avec elle, plutôt par la force des choses qu'elle dit, que par le soin qu'elle a de se parer. Ce n'est pas à un choix curieux et recherché qu'elle doit ses expressions, elle ne les doit qu'à l'ardeur et au feu qui la transporte. Tel qu'un général d'armée, à qui le hasard a mis en main

des armes enrichies d'or et de pierreries : il combat à la vérité avec ces armes, et il triomphe, non parce qu'elles sont précieuses, mais parce que ce sont des armes.

Saint Paul, tout éloquent qu'il est, n'a jamais pensé à l'être . car si, selon saint Augustin, on ne doit pas dire que la sagesse et le zèle de ce grand apôtre se soient assujettis aux lois de l'éloquence, on ne doit pas nier non plus que l'éloquence elle-même ne se soit accommodée à son zèle et à sa sagesse.

Plusieurs prétendent que nos auteurs sacrés n'ont point parlé selon les règles de l'art. J'entre volontiers dans ce sentiment, répond saint Ambroise ; mais je dis que, s'ils n'ont point parlé selon l'art, ils ont parlé selon la grâce, qui est au-dessus de tout art ; et cette grâce selon laquelle ils ont parlé, c'est l'esprit qui les animait et leur mettait à la bouche ce qu'ils avaient à dire. Or, cet esprit qui doit animer le prédicateur, qu'est-ce autre chose, que le zèle pur et ardent du salut des âmes, que l'Esprit-Saint inspire ? Car, ajoute ce Père, quoique nos divins écrivains ne se soient pas embarrassés du soin de parler selon les règles de l'art, les plus grands maîtres en éloquence n'ont pourtant pas laissé de trouver dans leurs écrits l'art de bien parler.

Prenez garde, dit saint Augustin, que ce que vous avez à dire ne vous échappe, tandis que vous êtes tout occupé du soin de le dire avec art. Suivez la méthode de nos plus éloquents orateurs : ils savent parfaitement bien mettre en œuvre les préceptes de l'art, auxquels pourtant, dans le feu de la composition, ils ne pensent pas plus que s'ils ne les avaient jamais appris. Ils observent les règles de l'éloquence, parce qu'ils sont éloquents, mais ils ne s'en servent pas pour être éloquents.

Je ne saurais trop vous l'inculquer : le grand désordre et l'écueil fatal à la plupart des prédicateurs, c'est de substituer la fin au moyen : le moyen, c'est de bien parler ; la fin, de convertir. Comment se fait dans l'esprit d'un prédicateur cette malheureuse substitution ? Le voici : Faisons de beaux discours, dit-il en lui-même, des discours qui plaisent, qui brillent, qui me fassent un nom, qui m'attirent l'estime et l'admiration du public : se convertira ensuite qui voudra. Je veux bien croire que cela ne se dit pas formellement, expressément ; mais cela se dit tacitement, équivalemment ; cela ne se dit pas de bouche, mais d'action ; cela ne se dit pas, mais cela se fait. Notre amour-propre nous séduit : l'amour de notre propre gloire nous fait prendre le change. Nous tournons nos yeux sur nous-mêmes, et nous perdons de vue l'auditeur ; nous oublions ses intérêts, pour ne penser qu'aux nôtres. Qu'il se convertisse ou qu'il ne se convertisse pas, cela ne nous touche guère ; que nous soyons estimés, ou que nous ne le soyons pas, c'est à quoi nous ne sommes pas insensibles.

Un prédicateur prend la plume pour faire un discours. Quelle est sa première et principale vue ? Qu'est-ce qui l'occupe tout entier, mémoire, entendement, imagination ? Il cherche dans sa mémoire quelques passages, quelques traits d'histoire, quelques endroits de l'Ecriture, dont l'application paraisse ingénieuse et nouvelle ; dans son entendement, quelque raison, souvent plus spécieuse qu'elle n'est solide ; dans son imagination, quelques images vives, agréables, brillantes. Il est tout occupé du soin de chercher des termes, d'inventer des expressions, de les lier ensemble, de donner à des périodes une cadence harmonieuse, qui fasse une espèce de concert à l'oreille, de faire un choc, une opposition de mots qui surprenne, des portraits dont les couleurs donnent dans les yeux et dont les traits fassent admirer la délicatesse du pinceau qui les a tracés, etc. Mais tout cela est-il bon à convertir ? Cela est beau, cela est bien pensé, cela plaira, cela charmera, cela fera dire que le prédicateur a de l'esprit, de la politesse. Voilà ce qu'il cherche, voilà ce qu'il aime. La conversion de ses auditeurs est chez lui au rang des objets les plus indifférents.

Mais où est le prédicateur, dira quelqu'un, si peu chrétien, si peu raisonnable, qui ne veuille faire du bien, qui ne veuille convertir lorsqu'il prêche ? Je pourrais vous en montrer plus d'un. Lorsque je lis certains sermons, je dis presque à chaque phrase que je lis : On a voulu me plaire, on a voulu me charmer ; l'un a voulu me faire admirer la beauté de son esprit, l'autre la justesse de son style, l'élégance de ses expressions, et ils y ont réussi. Mais je ne dis jamais : On a voulu me convertir ; si on l'avait voulu, on n'aurait jamais pensé comme on a pensé, ni parlé comme on a parlé,

On veut convertir quand on prêche, je le veux ; mais comment le veut-on ? On le veut *précisivement*, si j'ose me servir de ce terme. Lorsque vous vous disposez à faire un sermon, vous ne dites pas : Je ne veux pas convertir mon auditeur ; vous ne dites pas non plus, je veux le convertir. Que dites-vous donc ? Rien. Vous usez de précision. Cela veut dire que votre cœur est là-dessus d'une parfaite indifférence. Que votre auditeur change de vie, ou qu'il persévère dans ses mauvaises habitudes, c'est pour vous une même chose.

On veut convertir, mais on le veut moins principalement et moins efficacement. Car si vous voulez bien vous examiner, vous trouverez que votre première et principale volonté n'est pas de convertir. La première chose que vous voulez principalement et préférablement à tout, c'est de faire un discours qui plaise, qui vous fasse estimer ; la volonté de convertir ne vient qu'après. C'est une volonté dépendante et subordonnée : aussi n'agit-elle qu'autant que la volonté première et principale, qui est en vous la dominante, veut bien le lui permettre. Il se présente à votre esprit deux pensées, dont l'une a plus de brillant, l'autre plus de solide. L'une plaira davantage, l'autre touchera

. Dans cette concurrence, n'est-il pas que la volonté de plaire l'emporte sur de convertir? Vous laissez là la pensée le et touchante, et vous prenez l'agréa- t la brillante,

quoi vous plaignez-vous, de quoi vous stez-vous dans votre ministère ? Est-ce oir que vous prêchez, et que vous ne ertissez pas? Non, c'est de voir que prêchez, et qu'on ne vous estime pas. 'est-ce pas là une conviction parfaite vous avez en vue l'estime et l'approba- des hommes bien plus que leur con- ion ?

veut convertir, mais on le veut d'une nté abstraite et confuse ; on le veut e volonté faible et inefficace ; on le veut ectement et par réflexion ; on le veut l'intention et non pas dans l'exécution, la spéculation, non dans la pratique. fait en vous cette volonté, que vous di- voir, de convertir votre prochain ? Elle mêlée et confondue avec mille autres ntés qui l'empêchent de se faire sentir, i l'étouffent. Le désir de plaire, le désir riller, le désir de se faire estimer, ce là les volontés sensibles et distinctes ; surnagent, pour ainsi dire, sur votre ; tandis que la volonté de convertir est ne jetée à l'écart dans quelque réduit re et obscur, où l'on a bien de la peine démêler. Elle est là comme si elle n'y pas. Jamais volonté ne fut plus stérile. que produit-elle? règle-t-elle votre es- remue-t-elle votre cœur ? conduit-elle plume? influe-t-elle sur vos pensées, vos expressions, sur votre style ? Rien ut cela. Vous voulez convertir, et vous ncez aux moyens nécessaires pour con- r. Toute volonté de la fin, si elle est sin- et efficace, renferme celle des moyens. le volonté de la fin est donc la vôtre, exclut les moyens d'y parvenir ? Après parlé durant une heure, sans rien dire orte directement et par soi-même à la ersion, vous finissez votre discours, en it froidement à vos auditeurs : Fuyez ce , pratiquez cette vertu, convertissez- . Vous voulez donc leur conversion ? la voulez, mais c'est après coup ; la voulez, mais du bout des lèvres ; la voulez, mais vous ne faites rien la procurer. Vos auditeurs ne pour- t-ils pas vous dire : Si vous voulez sin- nent notre conversion, dites-nous donc i peut nous convertir.

ant que de mettre la main à l'œuvre faire un discours chrétien, je veux sur s choses que vous sondiez votre cœur, vous vous demandiez : Qu'est-ce que je ropose ? quelles sont mes vues ? veux-je rement convertir le pécheur, et ne -je autre chose ? Si vous ne vous sentez ans cette disposition, si vous vous pro- z quelque autre vue, outre que vous prévaricateur devant Dieu et devant hommes, je vous déclare que vous ne jamais bon prédicateur. Vous ferez -être de beaux discours, mais vous fe- rez de très-mauvais sermons. Dès qu'on s'é- loigne de la fin propre et essentielle à son emploi, on ne peut que s'en acquitter très- mal, on s'égare dans des routes écartées. Vous avez de l'esprit, de la science, de l'é- lévation, de la grandeur d'âme : vous avez lu les Pères, les conciles, l'Ecriture : cela est bon, cela est nécessaire pour bien prê- cher. Mais si vous n'animez tout cela de la bonne fin, que vous devez vous proposer uniquement, tout cet amas de belles qualités s'en ira en fumée. Combien de gens à qui rien n'a manqué, pour être d'excellents pré- dicateurs, que d'avoir eu en vue la fin propre de l'orateur chrétien.

Que cette fin soit donc incessamment pré- sente à votre esprit : fixez sur elle vos re- gards, que rien ne soit capable de vous en dérober la vue. Amour-propre, faux préju- gés, mauvais exemples, gloire du monde, sacrifiez tout à la grandeur de cette fin. Toute autre fin est indigne des soins qu'il faut se donner dans le métier de la chaire. Rien de plus grand, rien de plus divin que le mi- nistère de la parole, s'il est animé de cette fin ; mais rien de plus vil, rien de plus mé- prisable, si toute autre fin en est le motif et le principe.

Quelle vue pensez-vous qu'un des plus fa- meux philosophes de toute l'antiquité païenne veut que l'orateur se propose dans le péni- ble métier de l'éloquence ? Est-ce de plaire aux hommes, de s'attirer leur estime, de se faire une brillante réputation ? Non, c'est de plaire aux dieux. Voici comme il s'en expli- que : « L'homme sage, dit-il (car selon lui la sagesse et la vertu sont deux qualités essen- tielles à l'orateur), n'aura garde de travail- ler, de se fatiguer, de se tourmenter à bien faire et à bien dire pour le plaisir et la gloire de parler à des hommes, mais uniquement pour le plaisir et la gloire de faire et de dire des choses qui soient agréables aux dieux immortels. » Les dieux sont nos maîtres, les hommes sont leurs esclaves. Quelle indigne bassesse ne serait-ce pas de se donner tant de peine pour plaire à l'esclave, et de ne s'embarrasser nullement de plaire au maître !

Je travaille jour et nuit, je mets mon esprit à la gêne, j'épuise mes forces : pourquoi ? pour faire dire : Voilà qui est bien dit. Quelle indignité, quelle bassesse ! J'épuise mes for- ces, je mets mon esprit à la gêne, je travaille jour et nuit : pourquoi ? pour changer les cœurs, pour détruire le vice, pour faire ré- gner la vertu, pour sauver les âmes, pour les conduire à leur souveraine félicité. Quoi de plus beau, quoi de plus noble ?

Que cette fin soit en vous agissante ; ré glez sur elle toute votre composition, con- sultez-la sans cesse, jugez par elle du prix et du mérite de toutes vos pensées, de tous vos raisonnements, de tous vos tours, de toutes vos figures, de toutes vos expres- sions. Autant que vous leur trouverez de rapport et de proportion à cette fin, estimez- les autant, et chérissez-les. Je ne puis assez vous le redire : que cette fin soit votre uni- que et souverain oracle : tout ce qu'elle ap-

prouvera, retenez-le, tout ce qu'elle condamnera, rejetez-le, quelque beau d'ailleurs qu'il vous paraisse.

Quel changement, quel renversement d'idées ne se ferait-il pas dans l'esprit de la plupart de nos prédicateurs, si cette fin s'était une fois bien emparée de leur cœur ! Ils donneraient un tout autre tour à leurs pensées, ils parleraient tout autrement. Ce ne serait plus le même style, ils changeraient de goût; un nouveau jour les éclairerait; ce qui fait leur occupation la plus sérieuse leur paraîtrait des amusements d'enfants, et de quelques méchants petits sentiers d'une éloquence gâtée et corrompue où ils se sont jetés, ils se trouveraient tout à coup transportés dans la grande et magnifique voie de la bonne éloquence.

Gisbert, p. 35-58; Dieulin, t. II, p. 160; Albert, 27; Drioux, 239.

FINS DERNIÈRES. — Personne n'ignore qu'il est souverainement important de prêcher souvent sur les fins dernières. On ne saurait trop rappeler à l'homme qu'il ne meurt pas tout entier comme la brute; qu'au sortir de la vie l'attendent d'ineffables jouissances ou d'épouvantables supplices, selon qu'il aura bien ou mal vécu ; et nul doute qu'une des causes principales du dépérissement des mœurs parmi les fidèles, c'est qu'on ne prêche pas assez ou qu'on prêche mal sur ces graves sujets.

Pour les traiter utilement, il faut commencer par nous en bien pénétrer en nous les appliquant à nous-mêmes, afin d'en porter en chaire une foi si vive que toutes nos paroles, tous nos gestes, les traits de notre visage, l'accent de notre voix, persuadent aux auditeurs que nous éprouvons les premiers, pour nous-mêmes, les sentiments que nous voulons leur inspirer. C'est ôter à ces vérités tout leur effet que d'en parler avec froideur, comme on parle de choses indifférentes ; c'est même une sorte de scandale que de laisser paraître avant, pendant ou après le sermon, un certain air libre, content de soi, qui décèle une âme étrangère ou insensible à la vérité prêchée. Il faut, en second lieu, se proposer un but pratique auquel on ramène tout le discours ; car porter l'effroi dans les âmes n'est pas un but digne d'un ministre de l'Evangile. Si la parole est terrible, ce ne doit être que pour rendre les hommes meilleurs. Massillon a quelquefois manqué à cette règle ; il effraye son auditeur et le laisse là. Bourdaloue, au contraire, s'empare de l'auditeur effrayé, et lui montre la manière d'échapper au danger qui l'épouvante. Ainsi doit faire tout bon prédicateur.

Sous le nom de fins dernières, on comprend ordinairement le *salut*, la *mort*, le *jugement*, l'*enfer* et le *ciel*. (*Voy.* ces mots.)

Hamon, p. 385.

FLATTERIE. — Quand les circonstances où il est d'usage de faire des compliments se présentent, l'orateur sacré doit se souvenir de sa dignité et n'avoir jamais la bassesse de jouer le rôle d'un flatteur. Il doit se respecter lui-même dans ces compliments d'étiquette, car la religion ne permet ces louanges qu'en épargnant à la vérité l'humiliation d'en rougir ou de les désavouer. Qu'on reconnaisse donc toujours en lui un apôtre ennemi du mensonge jusque dans ces hommages commandés par la bienséance ; et n'avilissons point un ministère si auguste par des éloges exagérés qui ne sauraient tromper jamais ni ceux qui les reçoivent, ni l'orateur qui les prodigue, ni l'auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation outrée déplaît à tout le monde, et sert même très-mal la vanité qui la souffre. Louer quelqu'un des vertus qu'il n'a pas, c'est se moquer de lui, c'est lui dire des injures d'autant plus griéves qu'on a l'air de parler par ironie. On compromet du moins son amour-propre, en oubliant ainsi les égards qui lui sont dus en public. Eusèbe nous raconte, dans la *Vie de Constantin*, que cet empereur eut le bon sens d'imposer silence à un prédicateur qui, en sa présence, avait la bassesse d'imiter dans un sermon la fiction de Virgile pour l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constantin qu'après sa mort il serait associé au fils de Dieu pour gouverner l'univers.

Saint Grégoire a très-bien dit que, quand on loue un homme sage en sa présence, on afflige ses oreilles et on blesse son cœur : *Sapiens dum laudatur in ore, flagellatur in aure, cruciatur in mente.* Saint François de Sales était ainsi. Celui qui embrassait si amoureusement ceux qui lui disaient des injures, aurait volontiers dit des injures à ceux qui lui donnaient la moindre louange. « Un jour, prêchant devant lui à Annecy, dit M. de Belley, il m'échappa de faire une petite allusion à son nom, et de dire qu'il était le sel (*Sal es*) dont toute la masse de ce peuple était assaisonnée (*Matth.* v, 13); il fut tellement peiné de cet éloge, qu'au retour il m'entreprit avec un ton et un accent qui eût été de rigueur, s'il eût été capable de parler ainsi.

« Vous alliez si droit, me dit-il, vous couriez si bien, qu'est-ce qui vous a fait faire cette incartade ? Savez-vous bien que vous avez tout gâté, et que ce seul mot peut faire perdre le crédit à tout votre sermon ? N'est-ce pas altérer l'or pur de la parole de Dieu, et falsifier la bonne monnaie, que d'y introduire la parole des hommes ? Et n'est-ce pas la parole des hommes, que la louange des vivants ? N'est-il pas écrit : *Ne louez aucun homme avant sa mort* (*Eccli.* xi, 30). Je suis un beau sel, un sel affadi et gâté, qui n'est bon qu'à être jeté à la rue et foulé aux pieds des passants (*Matth.* v, 13). Je plains tant de bonne semence suffoquée avec une poignée d'ivraie. Certes, si vous avez dit cela pour me couvrir de confusion, vous avez trouvé le vrai secret ; une autre fois, épargnez vos amis (1). Je lui dis, pour m'ex-

(1) Un ecclésiastique, doué du talent de la parole, et même prédicateur distingué, s'étant fort mal tiré

cuser, que le mot que lui avait dit une fois l'évêque de Saluces m'était revenu à la mémoire, et que cela m'était échappé sans dessein. Il ne faut pas, reprit-il, qu'il vous échappe de telles choses en chaire. Je vois bien que cela vous est échappé ; mais il ne faut pas faire de telles échappées (1).

« Un jour, poursuit M. Camus, je prêchai à la Visitation à Annecy, et, sachant que notre saint y serait présent avec un grand concours de monde, à dire le vrai, j'avais un peu pensé à moi, et je m'étais préparé tout de bon. Mon texte était un passage du Cantique des Cantiques, que j'appliquai aux religieuses de la Visitation ; j'en pris occasion de faire un grand éloge de la piété et dévotion de ce saint institut, dont les vertus embaument le jardin de l'époux céleste. Mes auditeurs, qui étaient de bons Savoyards, trouvèrent mon discours excellent ; mais il n'en fut pas de même du saint prélat. Quand nous fûmes retirés chez lui, et qu'il se vit seul avec moi, il me dit : Eh bien ! vous avez donné grande satisfaction à nos gens aujourd'hui ; ils s'en allaient disant *mirabilia* de votre beau et bien peigné panégyrique. Je n'en ai rencontré qu'un seul qui n'était pas content. Qu'aurais-je avancé, lui dis-je, qui eût pu choquer cet esprit-là ? Je ne demande pas quel il est, car je ne suis point piqué du désir de savoir son nom. Mais moi, reprit-il, j'ai grande envie de vous le nommer. Qui est-il donc, répliquai-je, afin que je m'efforce de le contenter ? Si je n'avais pas beaucoup de confiance en vous, répondit-il, je ne vous le nommerais pas ; mais je vous connais trop pour ne pas savoir que vous avez assez de cœur pour souffrir ce coup de lancette ou de rasoir. Le voyez-vous là ? Je regardai autour de moi, je ne vis que lui. C'est donc vous ? lui dis-je. Moi-même, reprit-il. Certes, repartis-je, voilà un merveilleux rabat-joie pour mon triomphe ; j'eusse mieux aimé votre approbation seule que celle de toute l'assemblée. Dieu soit loué ! Je suis tombé en une main qui ne blesse que pour guérir. Encore, qu'avez-vous trouvé à dire ? car je sais que, par amour pour moi, vous ne me pardonnez rien.

« Je vous aime trop, dit-il, pour vous flatter ; et si vous eussiez aimé de cette sorte nos sœurs, vous ne vous fussiez pas amusé à enfler leurs esprits au lieu de les édifier, ni à louer leur condition, dont elles ont déjà une assez haute opinion et une assez bonne estime ; mais vous leur eussiez annoncé quelque doctrine plus salutaire, et elle eût été plus salutaire si elle eût été plus humiliante. C'est le défaut des personnes de communauté, de mettre toujours leur institut au-dessus des nues, et de relever leur condition en rabaissant celle des autres ; ce qui ressemble à la parole du pharisien qui disait qu'il n'était pas comme les autres hommes. Dieu les préserve de cette enflure, à laquelle je crains que vous n'ayiez donné entrée par votre beau panégyrique ! Souvenez-vous que l'huile de celui qui nous applaudit nous gâte (*Psal.* CXL, 5). Il en est des nourritures de l'esprit comme de celles du corps ; les flatteuses sont venteuses, et les venteuses sont creuses, à la façon des légumes. Il faut, en prêchant, présenter, non une nourriture qui passe et dont la mémoire périsse avec le son, mais une nourriture qui demeure à la vie éternelle (*Joan.* VI, 27).

« Il faut bien se garder d'entrer jamais en chaire sans avoir un dessein particulier d'édifier quelque coin des murailles de Jérusalem, en enseignant la pratique de quelque vertu ou la fuite de quelque vice ; car tout le fruit de la prédication est d'arracher le péché et de ramener la justice. O Seigneur, disait David, j'enseignerai vos voies aux injustes, et les impies se convertiront à vous ; *docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur* (*Psal.* L, 15). Quelle conversion, lui dis-je, eussé-je prêchée à des âmes hab tuées à vaincre leurs ennemis, le démon et la chair, et qui servent Dieu dans la sainteté ? Il leur fallait apprendre, reprit-il, à prendre garde de ne pas tomber, puisqu'elles sont debout ; à opérer leur salut selon le conseil du Saint-Esprit, avec crainte et tremblement, et à n'être point sans crainte même pour les péchés remis. Vous nous les avez peintes comme des saintes ; cela ne vous coûte guère de canoniser des personnes vivantes. Il ne faut pas, comme cela, mettre des oreillers sous les coudes, ni donner du lait à ceux qui ont besoin de chicotin ou d'absinthe.

« Je l'ai fait, lui dis je, pour les encourager et les fortifier en leur sainte entreprise, parce que la louange nous sert d'aiguillon pour nous faire avancer dans le bien. Cette maxime, me répliqua-t-il, est tout humaine et ne convient point à la morale chrétienne, qui nous détache de l'amour de notre propre gloire et nous fait chercher uniquement la gloire de Dieu. Il faut donner le courage, sans exposer la personne au péril de la présomption et de la vanité. Il est toujours plus sûr d'humilier l'auditeur, que de parler de sa condition en termes pompeux propres à lui donner une haute idée de son état. Oh ! je sais bien qu'une autre fois vous prendrez garde à cela, et que vous pratiquerez ce que dit le psalmiste : Le juste me reprendra par miséricorde, *In misericordia justus increpabit me* (*Psal.* CXV, 5). Vous serez fidèle, selon l'exemple du prophète, à élever votre voix comme une trompette : pour quoi faire ? pour

d'un compliment qu'il était chargé de faire à M. de la Motte, évêque d'Amiens, on en paraissait étonné. *Et pourquoi s'étonner*, dit le prélat, *qu'une langue accoutumée à la vérité se refuse au mensonge ?*

(1) Peut-être le lecteur désire-t-il savoir quel était ce mot de l'évêque de Saluces ; le voici : Un jour saint François de Sales, allant en Piémont et faisant le pèlerinage de N.-D. de Montdery, passa par Saluces, dont l'évêque le reçut avec beaucoup d'honneur, et le pria de prêcher dans sa cathédrale. Après le sermon, l'évêque lui dit : Vraiment, Monseigneur, *tu sal es*, faisant allusion au nom de *Sales* ; et il ajouta : *Ego neque sal, neque lux* (par allusion au nom de *Saluces*).

reprendre la maison de Jacob de ses fautes. De même qu'il y a des taches dans la lune, de même il y a aussi toujours à corriger dans les sociétés les plus parfaites.

« Le lendemain du jour où j'avais prêché aux religieuses de la Visitation, le saint me fit prêcher aux religieuses de Sainte-Claire, qui sont des sœurs d'une vie fort exemplaire et d'une merveilleuse austérité. Il se trouva au sermon, et l'assemblée n'y fut pas moindre que le jour précédent. Je me donnai bien de garde de donner dans l'écueil qu'il m'avait montré : je fis mon discours avec une grande simplicité de langage et de pensées, ne visant purement qu'à l'édification. Je procédai avec grand ordre et pressai fort mon sujet. Au retour, notre saint vint me visiter à ma chambre, qui était la sienne (car, quand je le visitais, il me mettait toujours à sa place), et, m'embrassant tendrement : Vraiment, dit-il, je vous aimais bien hier, mais je vous aime davantage aujourd'hui. Vous êtes selon mon cœur ; et, si je ne me trompe, vous êtes encore selon le cœur de Dieu, et je pense qu'il a eu votre sacrifice pour agréable. Je ne vous pensais pas si souple et si condescendant. Certes, *l'homme obéissant racontera des victoires* (*Prov.* xxi, 28) : vous vous êtes surmonté vous-même aujourd'hui. Savez-vous que la plupart de vos auditeurs disaient : *Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas ;* et qu'ils n'étaient pas si contents qu'hier ; et que celui qui n'était pas satisfait hier, l'est extraordinairement aujourd'hui ?

« Je vous apporte ici un Jubilé général pour toutes vos fautes passées. Vous avez fait aujourd'hui tout à fait selon mon gré ; et, si vous continuez, vous rendrez beaucoup de services au maître de la vigne. *Ne vous embarrassez pas des jugements des hommes ; presque tous n'y entendent rien ; c'est une prudence des enfants du siècle qui les fait parler ; les enfants de lumière doivent suivre d'autres maximes.* Il ne faut pas que la prédication s'appuie sur des paroles et des pensées de la sagesse humaine. Suivez cette marche avec fidélité, et Dieu rendra vos travaux honorables et accomplis ; vous serez prudent en la parole mystique et posséderez la science des saints, la science qui fait les saints. Et que voulons-nous savoir, sinon Jésus et Jésus crucifié ? » Qu'il serait à souhaiter que ces derniers avis du saint évêque de Genève ne s'effaçassent jamais de la mémoire des prédicateurs !

Vêtu, t. I, p. 255 ; *Pastoral de Limoges*, 357, 703.

G

GENIE. — Rien de plus fréquent, dans le langage des rhéteurs, que les mots de *génie*, de *goût*, de *talent* et autres expressions de ce genre, que les esprits inexacts confondent aisément. Néanmoins ces mots expriment des choses toutes différentes. Il est facile d'indiquer ce qui les distingue et très-important de ne pas l'oublier. Nous dirons en son lieu ce que c'est que le goût, parlons ici du génie.

Le génie est de nécessité dans tous les arts, mais il doit dominer dans l'éloquence ; c'est lui qui distingue l'orateur du déclamateur, car il faut mettre une grande différence entre le mécanisme d'un discours et l'éloquence elle-même ; il ne suffit pas, pour être orateur, de savoir les préceptes de la rhétorique, si l'on ne joint à cette théorie le talent d'appliquer les règles au sujet que l'on traite, si l'on n'a, en un mot, le génie de l'éloquence. Mais qu'est-ce que le génie ? C'est la disposition, la facilité que la nature a accordée à certains hommes d'imaginer hardiment et de peindre vivement les objets par le secours des expressions ; ou, pour parler encore plus précisément, c'est un jugement exquis, soutenu d'une imagination vive et brillante, commune à tout ce qu'on appelle *beaux-arts*. Ainsi le génie emporte avec lui l'idée d'invention ou de création. Il ne consiste pas dans le seul sentiment des beautés qui lui sont offertes, il doit en créer de nouvelles et les présenter sous une forme propre à faire impression sur d'autres esprits.

On demande souvent, dit Marmontel, en quoi le génie diffère du talent. Le voici : le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose ; à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner aux sujets que l'on traite et aux idées qu'on exprime une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait ; l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grâce même, sont le partage du talent. Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère, et son attribut est le don de créer. La production du talent consiste à donner la forme, et la création du génie à donner l'être : le mérite de l'une est dans l'industrie, le mérite de l'autre est dans l'invention. L'homme de talent pense et dit les choses qu'une foule d'hommes aurait pensées et dites, mais il les présente avec plus d'avantage, il les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse ou de grâce : l'homme de génie, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui ; s'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, etc., tout cela est une espèce de création. Dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui ; il pénètre plus avant dans notre cœur que nous n'y pénétrerions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés ; il nous fait découvrir en nous et hors de nous comme de nouveaux phéno-

mènes. S'il veut agir sur la pensée et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion à laquelle rien ne résiste; s'il veut agir sur l'âme, il l'attaque, il l'ébranle, il l'agite en tout sens avec tant de vigueur et de violence, il la tourmente si impérieusement, qu'il vient à bout de la dompter; s'il peint les passions, il donne à leur ressort une force qui nous étonne, il les excite à leur plus haut point, mais jamais au delà; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant.

Il y a donc en première classe le génie de l'invention, de la composition en grand. L'*Iliade* est un ouvrage de génie. Il y a de plus, dans les compositions mêmes que le génie n'a pas inventées, des détails qui ne sont qu'à lui. Ce sont des caractères créés, des descriptions d'une beauté inouïe, des scènes sublimes dans leur genre, enfin des traits de lumière et de force qui ressemblent à des inspirations et qui étonnent, qui subjuguent. Mais, dans tout cela, le style est pour fort peu de chose : c'est la conception qui nous frappe, c'est la pensée qui nous reste. On se souvient de tous les grands traits d'éloquence de Démosthènes, de Cicéron, de Bossuet. Ces peintures, ces mouvements, ces ressources inespérées, ces heureuses témérités qui ressemblent à celles d'un grand capitaine au moment critique d'une bataille, tout cela, dis-je, nous est présent; mais les paroles sont oubliées. L'impression profonde qui nous reste est l'impression des choses et non celle des mots. Voilà le *génie* de la pensée. Presque tous les traits en sont à la fois rares et simples, naturels et inattendus.

Mais il y a aussi l'expression de *génie*, c'est-à-dire l'expression que l'on paraît avoir créée pour rendre avec une force ou une grâce inouïe la pensée ou le sentiment; et celui qui a lu Tacite, Montaigne, Pascal, Bossuet, La Fontaine, sait mieux que je ne puis le dire ce que c'est que cette espèce de création.

Tout le monde convient que c'est la nature qui produit, dans les ouvrages d'esprit, ce beau, ce vrai qui plaît, qui frappe, qui saisit; toutefois, la nature seule ne saurait causer cet effet, il faut qu'elle soit perfectionnée par le secours de l'art; mais il n'est pas moins constant que, sans le secours du génie, l'art demeurerait absolument inutile.

> S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
> Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
> Dans son génie étroit il est toujours captif;
> Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif
>
> BOILEAU.

Aussi rien n'est plus facile à démêler que les étincelles de cet heureux naturel. Elles percent, elles se font jour dans une première composition, quoique avec un air de négligence et quelquefois même de rudesse; au lieu que les affectations de l'art ne couvrent, quand on les approfondit, que de la faiblesse ou de la stérilité. En vain donc s'efforcerait-on d'acquérir ce génie par une étude non moins inutile que pénible, si l'on n'en porte en soi le germe et les premières semences, qu'il faut, dès qu'on les possède, développer par le secours de la lecture et de la réflexion.

Voy. Blair, t. I, p. 43; Marmontel, t. IV, p. 272; Sabatier, t. II, p. 245.

GESTES. — Ce n'est pas assez pour être orateur de parler aux oreilles par la prononciation, il faut aussi parler aux yeux par le maintien et par le geste. Les mouvements du corps doivent représenter, autant qu'il convient à la chaire, les sentiments de l'âme. Il faut que l'orateur exprime, par une action vive et naturelle, ce que ses paroles n'exprimeraient que d'une manière imparfaite, ou, si l'on veut, n'exprimeraient qu'à demi. Ainsi l'action du corps doit être une sorte de peinture qui représente à sa manière ce que la voix exprime. La prononciation n'aurait que la moitié de sa force, si l'extérieur de l'orateur n'y répondait pas. Le geste doit suivre la voix et obéir à l'âme conjointement avec elle.

Le geste est l'expression des pensées par le mouvement du corps. Si l'on se borne à le considérer dans l'orateur, le geste est l'accompagnement naturel de la voix, et comprend l'attitude et tous les mouvements du corps propres à mieux faire sentir la force d'une pensée.

« Pour voir de quelle importance est le geste, dit Quintilien, il ne faut que considérer combien de choses il exprime, même indépendamment de la parole; car non-seulement les mains, mais les moindres signes de tête suffisent pour déclarer notre volonté, et tiennent même dans les muets lieu de langage. Souvent un simple salut se fait entendre, et nous touche sans qu'il soit accompagné d'un seul mot; à la manière dont on voit entrer une personne, à l'air de son visage, on connaît ce qu'elle a dans l'âme; et les animaux, tout animaux qu'ils sont, nous flattent, nous caressent ou nous menacent, en un mot, nous marquent de la joie, de la tristesse ou de la colère par le langage des yeux et par d'autres mouvements du corps. Et, en vérité, il n'est pas étonnant que ces signes, qui, après tout, sont animés, fassent tant d'impression sur nous, puisque la peinture, ouvrage muet et qui ne varie point, excite de tels sentiments en nous, qu'elle semble avoir quelquefois plus de force et d'expression que la parole même. »

La force de ces signes extérieurs est telle que si le geste et le visage, ajoute Quintilien, démentent le discours; si, par exemple, nous parlons d'une chose triste avec gaieté; si nous disons *oui* de l'air dont on dit *non*, nous faisons perdre à nos paroles non-seulement toute autorité, mais même toute croyance.

L'attitude de l'orateur doit être naturelle et libre, mais sans abandon et sans familiarité, composée et grave, et néanmoins sans apprêt comme sans gêne. Elle dépend beaucoup, dit Maury, surtout en chaire, de la po-

sition des pieds. Sans cette précaution de bien poser les pieds, un orateur ne peut plus avoir ni assurance, ni aplomb, ni noblesse, ni maintien, ni grâce, ni fermeté dans la manière de se mettre en scène avec son auditoire. Les jeunes prédicateurs sont loin de soupçonner que les pieds concourent presque autant que les mains à cet ensemble des gestes qui ne constitue point, mais qui relève singulièrement l'action oratoire, et que toute la souplesse du corps dépend de cette position qui en détermine l'attitude et en règle la mobilité.

Les principaux instruments du geste sont la tête, les bras et les mains.

« Comme la tête, dit Quintilien, tient le premier rang entre les parties du corps, aussi le tient-elle dans l'action, contribuant plus qu'aucune autre aux agréments de la prononciation. Ce qu'il faut donc observer, pour ce qui la concerne, c'est, en premier lieu, de la tenir toujours droite et dans une situation naturelle ; c'est, en second lieu, de conformer ses mouvements à la prononciation même, afin qu'elle s'accorde avec le geste, avec la main, avec toute l'action de l'orateur ; car elle doit toujours se trouver du côté du geste, excepté dans les choses qui expriment l'horreur. Alors, en même temps que nous repoussons de la main, nous détournons la tête, pour marque d'aversion.

« Un signe de tête peut faire entendre bien des choses ; car, outre que c'est par son moyen qu'on peut faire acquiescer ou refuser, affirmer ou nier, c'est aussi par là qu'on peut exprimer l'incertitude, l'admiration, l'indignation, et cette manière est commune à tous les hommes. Cependant le geste de la tête a toujours été regardé comme un défaut dans l'orateur, quand il y a de l'affectation et de l'habitude. Tout branlement de tête est vicieux quand il est trop fréquent. La jeter en l'air n'est pas d'un homme sage, mais d'un fanatique et d'un furieux. »

La tête ne doit être ni trop relevée et comme rejetée en arrière, ni nonchalamment avancée hors de la ligne du corps, ni négligemment penchée d'un côté ou d'un autre, mais droite et modestement tournée vers l'auditoire. Ses divers mouvements, accompagnés de ceux des mains, concourent merveilleusement à exprimer les différentes passions, pourvu toutefois qu'ils ne soient point trop multipliés et ne dégénèrent pas en une agitation continuelle. Elevée, elle admire ; tournée vers la gauche, elle craint ou s'indigne ; vers la droite, et accompagnée d'un geste de la main gauche portée dans un sens contraire, elle refuse, rejette ou méprise ; médiocrement inclinée, elle compatit, elle prie, elle conjure, elle sollicite ; ferme et immobile, elle affirme, elle exhorte, elle confond.

« Mais ce qui domine principalement dans cette partie, continue Quintilien, c'est le *visage*. Il n'y a sorte de mouvement et de passion qu'il n'exprime ; il menace, il supplie, il est triste, il est gai ; il fait entendre une infinité de choses, et souvent il en dit plus que ne pourrait en dire le discours le plus éloquent. »

L'air du visage ne dépend pas entièrement de nous : il ne serait pas possible de prescrire des règles sur les mouvements subtils que l'âme commande et qui s'exécutent si rapidement. On ne peut donc, en général, s'attacher qu'à éviter les mouvements irréguliers, choquants ou désagréables, et se rendre attentif au langage intérieur de l'âme pour régler d'après elle les mouvements du visage. On doit le composer, surtout quand il s'agit de commencer un discours. Les hommes veulent être flattés : rien ne les révolte davantage que l'air impérieux, comme rien n'est plus propre à captiver leur bienveillance qu'un début simple et une contenance modeste également éloignée de la confiance fastueuse et de l'imbécile timidité. C'est aux jeunes gens surtout à montrer cette modestie décente et qui sied si bien à leur âge. Il n'appartient qu'aux orateurs accrédités et consommés de s'annoncer à leur auditoire par un air majestueux et d'autorité.

« Mais le visage a lui-même, dit encore Quintilien, une partie dominante, qui sont les *yeux*. C'est par eux surtout que notre âme se manifeste, au point que, sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, et la tristesse les couvre comme d'un nuage. De plus, la nature elle-même leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de nos sentiments, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, et coulent doucement dans la joie. Que si les yeux ont tant de pouvoir lors même qu'ils sont immobiles, on peut juger qu'ils en ont bien davantage quand ils sont en mouvement ; c'est alors que vous les voyez tantôt animés, tantôt froids, tantôt doux, tantôt rudes. L'orateur prendra toutes ces formes suivant le besoin et l'occasion, et cela naturellement, sans même y penser. »

« Il est de mauvaise grâce, dit le P. Albert, de laisser aller ses regards vagabonds en prêchant, comme si l'on ne pensait point, ou si l'on se souciait peu de ce qu'on dit. Il ne faut pas aussi avoir les yeux fixes et immobiles, soit en les attachant à quelque pilier, ce qui arrive lorsque la mémoire travaille trop, soit en les ouvrant d'une manière inanimée, en regardant sans rien voir, ce qui se fait par excès de timidité et donne à l'orateur un air stupide. La chose qui frappe davantage les auditeurs qui sont déjà ébranlés, c'est lorsqu'un prédicateur a le regard assuré, pénétrant, pieux, suivant les paroles, et entrant dans la pensée des assistants ; ce n'est pas un des moindres dons pour toucher les âmes. »

« Pour les mains, dit Quintilien, il est clair que sans leur secours l'action serait comme invalide et tronquée. Mais il n'est pas aisé de dire toutes les sortes de mou-

vements dont les mains sont susceptibles, parce qu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient jalouses d'exprimer. En effet, les autres parties du corps contribuent de quelque chose à l'action de parler : celles-ci font plus, elles parlent, ou peu s'en faut. Eh ! que ne disent-elles point ? Demander, promettre, appeler, congédier, menacer, supplier, détester, interroger, avouer, nier, marquer de la crainte, de la tristesse, de la joie, de la pudeur, de l'incertitude, du repentir, prier, approuver, imiter, admirer, déclarer le temps, le nombre, la quantité, la manière, tout cela leur est familier. Faut-il indiquer les personnes et les lieux, je ne sais s'il y a adverbe ou pronom qui le fasse mieux. En sorte qu'au milieu de cette prodigieuse diversité de langues répandues entre tant de peuples et de nations, le langage des mains est comme une langue universelle, communiquée par la nature à tous les hommes. »

Voici les défauts principaux que l'orateur doit éviter dans le geste et le maintien :

1° Les mains ne doivent jamais se porter plus haut que les épaules ou que les yeux, ni descendre plus bas que la ceinture, quand on parle debout.

2° Il ne faut jamais étendre les bras avec trop de contention, comme si l'on voulait porter un coup d'épée. Il faut rarement faire agir les deux mains ensemble, comme si l'on nageait, et encore plus rarement déclamer de la gauche seule. Mais, lorsqu'une main est en action, il faut que l'autre soit appuyée sur la chaire et non sur la poitrine. On peut tenir son bonnet carré de la main gauche pendant l'exorde et la péroraison. On doit éviter d'avoir une main pendante ou dans une situation inconvenante. C'est ordinairement la main droite qui fait le geste. Rien ne serait plus ridicule que de gesticuler successivement de chaque main. Les deux mains peuvent agir ensemble quand les choses le demandent. La nature l'indique assez sans qu'il soit besoin d'entrer dans le détail.

3° On ne doit point frapper des mains, soit l'une contre l'autre, soit sur la chaire, soit sur sa cuisse. Il ne faut pas non plus compter ses doigts, ni les tenir trop crochus ou trop écartés.

4° Il est inconvenant de fermer les poings et de les présenter à son auditoire ; il ne l'est pas moins de montrer quelque personne ou quelque chose du doigt.

5° Il ne faut pas étendre ses bras en croix, ni les croiser sur la poitrine.

6° Il n'est pas nécessaire de remuer sans cesse les bras en parlant. Cela n'est pas naturel. Il faut remuer les bras, parce qu'on est animé ; mais il ne faudrait pas les remuer pour paraître animé. Il y a des choses qu'il faut dire tranquillement et sans se remuer.

7° Ceux qui élèvent et baissent continuellement la main droite, afin de se donner du mouvement, sans s'embarrasser si les choses le demandent ou non, ne sont pas moins hors de la nature. Ils ont l'air de ces figures qu'un ressort secret fait toujours mouvoir de la même manière.

8° Il est de la plus grande inconvenance qu'un orateur, et surtout un orateur sacré, frappe du pied. Il ne doit jamais se permettre cette indécence.

9° On ne doit pas jeter son corps tantôt à droite, tantôt à gauche de la chaire, ni se pencher en avant et étendre les bras comme si l'on voulait plonger ou ramasser quelque chose. Il ne faut pas non plus lancer son corps et ses bras comme quelqu'un qui voudrait retenir quelque chose qui s'élève dans les airs.

10° Jamais on ne doit se permettre de hausser les épaules ou de faire d'autres signes de mépris, qui seraient incompatibles avec notre caractère et l'esprit qui doit nous animer

11° Il ne faut pas continuellement se lever et s'asseoir sans sujet, ou se lever aussitôt qu'on est assis, *et vice versa.*

12° Il faut se tenir le plus souvent debout et droit. Cette posture est de rigueur pendant l'exorde et la péroraison, et en général, dans tous les mouvements

13° Il faut se placer dans la chaire de manière à avoir devant soi le gros de l'auditoire. Souvent, par la difficulté des lieux ou par le placement incommode de la chaire, le gros de l'auditoire ne se trouve pas vis-à-vis le milieu de la tribune. Il faut alors se tourner du côté où est la masse la plus considérable. Il y a des chaires tellement mal placées que l'auditoire se trouve à droite et à gauche, tandis qu'il n'y a presque personne au milieu. Ceci se rencontre surtout dans les églises de campagne qui sont longues et étroites. Il y a des curés qui trouvent plus commode de parler de la balustrade ; mais comme la voix vient de trop bas, elle ne peut s'étendre, dans la plupart de ces églises, jusqu'à l'autre extrémité. Ceux qui se trouvent auprès de la porte principale perdent beaucoup. Le mieux dans ce cas est de placer la chaire près du chœur, de manière à avoir presque tous les auditeurs devant soi. Quand même elle serait dans le même éloignement que la balustrade, il est certain que la voix partant de plus haut porte plus loin.

Nous entrons dans ces détails, parce que le placement de la chaire dans une église est une chose qui, à nos yeux, est très-importante. Il faut donc que les pasteurs y fassent une grande attention. Si, pour différentes raisons on ne dérange pas une chaire qui est mal placée, on peut en faire dresser une provisoire, soit fixe, soit mobile et portative, pour s'en servir au besoin.

14° Quand vous avez pris dans la chaire la position convenable, ne la changez point pour vous tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Parlez habituellement devant vous. Si vous vous dirigiez trop vers un côté, on ne vous entendrait plus de l'autre ; au lieu qu'en vous orientant vers le point central de votre assemblée, tout le monde vous entendra.

Rien n'est plus inconvenant que de représenter en chaire les choses dont on parle, ou de contrefaire les personnes. On a l'air d'un comédien et d'un bouffon. Entrons dans quelques détails. « La mine a quelquefois des gestes, dit Quintilien, qui font entendre les choses en les imitant, comme, par exemple, si l'on voulait marquer qu'une personne est malade, en contrefaisant le médecin qui tâte le pouls; qu'un autre sait jouer de la lyre, en posant les mains et les doigts comme il convient pour jouer de cet instrument. Ces derniers sont vicieux et doivent être bannis de la prononciation; car un orateur doit fuir tout ce qui sent le bouffon, et rapporter par conséquent son geste au sens plutôt qu'aux mots.

« Il n'est pas à propos, dit encore Quintilien, d'imiter toute sorte de postures et de représenter par son action généralement tout ce qu'on dit. Et ce n'est pas seulement à l'égard des mains que cela doit s'observer, mais à l'égard de tout le geste et du ton de la voix. Il ne faut point, par exemple, en racontant qu'un citoyen romain était fouetté par la main du bourreau, sur la place publique, qu'on représente la posture et le mouvement de bras du bourreau, ni les gémissements et les cris que la douleur arrache à un patient. »

« Si Quintilien, dit Grenade, après avoir cité ces passages, trouve que cette manière d'imiter et de contrefaire est indécente dans un orateur qui ne traite que des choses qui regardent l'usage de cette vie, combien plus l'aurait-il condamnée dans un prédicateur de l'Evangile, qui ne parle que de celles qui regardent le bonheur et le malheur éternels de l'autre? Pour moi, ajoute Grenade, je ne suis point surpris de voir que les auditeurs applaudissent souvent à cette sorte d'imitation, sachant qu'ils n'estiment et qu'ils n'aiment que ce qui les divertit et les fait rire, comme on estime et on loue un baladin qui sait contrefaire au naturel la voix, l'action et les divers caractères des hommes. C'est néanmoins ce que blâment toutes les personnes savantes et éclairées, et les plus considérées par leur piété, dont nous devons bien plutôt suivre les sentiments que de rechercher les applaudissements du peuple. Ils n'estiment rien de si indigne de la gravité d'un docteur de l'Eglise et d'un prédicateur de l'Evangile, que de faire, comme les bouffons, toutes sortes de postures, et de contrefaire ainsi les gestes et les manières d'agir et de parler des autres. »

L'action doit être naturelle, sans être trop basse ni trop recherchée. On peut lui appliquer ce que nous avons dit du ton. L'orateur sacré doit avoir une action noble et grave qui s'éloigne d'un côté de ce qui est trop familier, et de l'autre de ce qui est trop étudié. Rien n'est plus propre à donner de justes idées sur cet article que l'extrait suivant des *Dialogues sur l'éloquence* par Fénelon :

« Je conçois, dit un des interlocuteurs, que la vue d'une grande assemblée et l'importance des sujets qu'on traite doivent animer beaucoup plus un homme que s'il était dans une simple conversation : mais en public, comme en particulier, il faut qu'il agisse toujours naturellement; il faut que son corps ait du mouvement quand ses paroles en ont, et que son corps demeure tranquille quand ses paroles n'ont rien que de doux et de simple. Rien ne me semble si choquant et si absurde que de voir un homme qui se tourmente pour me dire des choses froides. Pendant qu'il sue, il me glace le sang. Il y a quelque temps je m'endormis à un sermon. Vous savez que le sommeil surprend aux sermons de l'après-midi : aussi ne prêchait-on anciennement que le matin à la messe, après l'Evangile. Je m'éveillai bientôt, et j'entendis le prédicateur qui s'agitait extraordinairement; je crus que c'était le fort de sa morale.

B. Eh bi n! qu'était-ce donc?

A. C'est qu'il avertissait ses auditeurs que le dimanche suivant il prêcherait sur la pénitence. Cet avertissement, fait avec tant de violence, me surprit, et m'aurait fait rire, si le respect du lieu et de l'action ne m'eût retenu. La plupart de ces déclamateurs sont pour le geste comme pour la voix : leur voix a une monotonie perpétuelle, et leur geste une uniformité qui n'est ni moins ennuyeuse ni moins éloignée de la nature, ni moins contraire au fruit qu'on pourrait attendre de l'action.

A. Vous dites qu'ils n'en ont pas assez quelquefois.

B. Faut-il s'en étonner? Ils ne discernent point les choses où il faut s'animer; ils s'épuisent sur des choses communes, et sont réduits à dire faiblement celles qui demanderaient une action véhémente. Il faut avouer même que notre nation n'est guère capable de cette véhémence : on est trop léger, et on ne conçoit pas assez fortement les choses. Les Romains, et encore plus les Grecs, étaient admirables en ce genre; les Orientaux y ont excellé, particulièrement les Hébreux. Rien n'égale la vivacité et la force, non-seulement des figures qu'ils employaient dans leurs discours, mais encore des actions qu'ils faisaient pour exprimer leurs sentiments, comme de mettre de la cendre sur leur tête, de déchirer leurs habits, et de se couvrir de sacs dans la douleur. Je ne parle point des choses que les prophètes faisaient pour figurer plus vivement les choses qu'ils voulaient prédire, à cause qu'elles étaient inspirées de Dieu. Mais, les inspirations divines à part, nous voyons que ces gens-là s'entendaient bien autrement que nous à exprimer leur douleur, leur crainte et leurs autres passions. De là venaient sans doute ces grands effets de l'éloquence que nous ne voyons plus.

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix et dans le geste?

A. C'est là ce qui rend l'action si puissante, et qui la faisait mettre par Démosthènes au-dessus de tout. Plus l'action et la voix paraissent simples et familières dans les en-

droits où l'on ne fait qu'instruire, que raconter, que s'insinuer, plus préparent-elles de surprise et d'émotion pour les endroits où elles s'élèveront à un enthousiasme soudain. C'est une espèce de musique : toute la beauté consiste dans la variété des tons qui haussent ou qui baissent, selon les choses qu'ils doivent exprimer.

B. Mais, si l'on vous en croit, nos principaux orateurs même sont bien éloignés du véritable art. Le prédicateur que nous entendîmes ensemble, il y a quinze jours, ne suit pas cette règle ; il ne paraît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premières paroles, il dit tout d'un même ton ; et toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer, et ceux où il ne le veut pas, c'est que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, Monsieur, sa voix a deux tons ; mais ils ne sont guère proportionnés à ses paroles. Vous avez raison de dire qu'il ne s'attache point à ces règles ; je crois qu'il n'en a pas même senti le besoin. Sa voix est naturellement mélodieuse ; quoique très-mal ménagée, elle ne laisse pas de plaire ; mais vous voyez bien qu'elle ne fait dans l'âme aucune des impressions touchantes qu'elle ferait, si elle avait toutes les inflexions qui expriment les sentiments. Ce sont de belles cloches dont le son est clair, plein, doux et agréable ; mais, après tout, des cloches qui ne signifient rien, qui n'ont point de variété, ni par conséquent d'harmonie et d'éloquence.

B. Mais cette rapidité de discours a pourtant beaucoup de grâce.

A. Elle en a sans doute ; et je conviens que, dans certains endroits vifs, il faut parler plus vite ; mais parler avec précipitation et ne pouvoir se retenir, est un grand défaut. Il y a des choses sur lesquelles il faut appuyer. Il en est de l'action et de la voix comme des vers ; il faut quelquefois une mesure lente et grave, qui peigne les choses de ce caractère, comme il faut quelquefois une mesure courte et impétueuse, pour signifier ce qui est vif et ardent. Se servir toujours de la même action et de la même mesure de voix, c'est imiter celui qui donnerait le même remède à toutes sortes de malades.

Mais il faut pardonner à ce prédicateur l'uniformité de voix et d'action ; car, outre qu'il a d'ailleurs des qualités très-estimables, de plus, ce défaut lui est nécessaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toujours les paroles ? Son style est tout uni ; il n'a aucune variété ; d'un côté, rien de familier, d'insinuant et de populaire ; de l'autre, rien de vif, de figuré et de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres ; ce sont des déductions exactes, des raisonnements bien suivis et concluants, des portraits fidèles ; en un mot, c'est un homme qui parle en termes propres, et qui dit des choses très-sensées. Il faut même reconnaître que la chaire lui a de grandes obligations ; il l'a tirée de la servitude des déclamateurs, et l'a remplie de beaucoup de force et de dignité. Il est très-capable de convaincre ; mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'est pas même fort instruit (dans l'art oratoire) ; car, outre qu'il n'a aucune manière insinuante et familière, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, il n'a rien d'affectueux et de sensible. Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit. Il ne reste presque rien de tout ce qu'il a dit dans la tête de ceux qui l'ont écouté : c'est un torrent qui a passé tout d'un coup, et qui laisse son lit à sec. Pour faire une impression durable, il faut aider les esprits, en touchant les passions : les instructions sèches ne peuvent guère réussir. Mais ce que je trouve le moins naturel en ce prédicateur, est qu'il donne à ses bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a ni mouvement ni figure dans ses paroles. A un tel style il faudrait une action commune de conversation ; ou bien il faudrait à cette action impétueuse un style plein de saillies et de véhémence ; encore faudrait-il, comme nous l'avons déjà dit, ménager mieux cette véhémence, et la rendre moins uniforme. Je conclus que c'est un grand homme qui n'est point orateur. Un missionnaire de village, qui sait effrayer et faire couler les larmes, frappe bien plus au but de l'éloquence.

B. Mais quel moyen de connaître en détail les gestes et les inflexions de voix conformes à la nature ?

A. Je vous l'ai déjà dit : tout l'art des bons orateurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait quand elle n'est point retenue. Ne faites point comme ces mauvais orateurs qui veulent toujours déclamer et ne jamais parler à leurs auditeurs : il faut au contraire que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi servent les tons naturels, familiers et insinuants. Il faut, à la vérité, qu'ils soient toujours graves et modestes ; il faut même qu'ils deviennent puissants et pathétiques dans les endroits où le discours s'élève et s'échauffe. N'espérez pas exprimer les passions par le seul effort de la voix ; beaucoup de gens, en criant et en s'agitant, ne font qu'étourdir. Pour réussir à peindre les passions, il faut étudier les mouvements qu'elles inspirent. Par exemple, remarquer ce que font les yeux, ce que font les mains, ce que fait tout le corps, et quelle est sa posture ; ce que fait la voix d'un homme quand il est pénétré de douleur ou surpris à la vue d'un objet étonnant. Voilà la nature qui se montre à vous ; vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même. Mais, à dire vrai, il en est des orateurs comme des poëtes qui font des élégies, ou d'autres vers passionnés. Il faut sentir la passion pour la bien peindre ; l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la passion

véritable. Ainsi vous serez toujours un orateur très-imparfait, si vous n'êtes point pénétré des sentiments que vous voulez peindre et inspirer aux autres; ce n'est point par spiritualité que je dis ceci, je ne parle qu'en orateur.

B. Je comprends cela; mais vous nous avez parlé des yeux : ont-ils leur éloquence?

A. N'en doutez pas; Cicéron et tous les autres anciens l'assurent. Rien ne parle tant que le visage; il exprime tout : mais dans le visage, les yeux font le principal effet; un seul regard, jeté bien à propos, pénètre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites souvenir que le prédicateur dont nous parlions a d'ordinaire les yeux fermés : quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'est qu'on sent qu'il lui manque une des choses qui devraient animer son discours.

B Mais pourquoi le fait-il?

A. Il se hâte de prononcer, et il ferme les yeux, parce que sa mémoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle est fort chargée : quelquefois même il reprend plusieurs mots pour retrouver le fil du discours; ces reprises sont désagréables, et sentent l'écolier qui sait mal sa leçon; elles feraient tort à un moindre prédicateur.

A. Ce n'est pas la faute du prédicateur, c'est la faute de la méthode qu'il a suivie après tant d'autres. Tant qu'on prêchera par cœur, on tombera dans cet embarras. »

Le geste, quelque varié et de quelque espèce qu'il soit, doit, comme le dit Fénelon, toujours accompagner la voix et la pensée pour ainsi dire pas à pas, c'est-à-dire commencer, se soutenir et finir avec elles, sans les précéder ni demeurer en arrière. Le geste doit être d'accord avec la voix, et la voix avec le geste, de manière que non-seulement ils soient simultanés, mais encore analogues, et que l'un n'ait rien de contraire à l'autre. C'est pour avoir manqué à cette règle que Polémon, qui présidait à la distribution des prix d'éloquence aux jeux olympiques, exclut du nombre de ceux qui pouvaient y prétendre un acteur de tragédie, en disant qu'il avait fait *un solécisme de la main*, parce qu'il avait invoqué Jupiter, en montrant la terre, et la terre en montrant le ciel.

Si c'est un défaut de n'avoir point de geste, c'en est un aussi d'en faire trop. On est froid lorsqu'on n'a pas d'action, mais on est incommode lorsqu'on en a trop. « Que dirai-je, dit Grenade, de ceux qui, par de fréquents mouvements de pieds, de bras et de tout le corps, semblent plutôt se débattre que prononcer un discours? Tantôt ils se plient le corps tout entier, tantôt ils s'abaissent jusqu'au fond de la chaire, tantôt ils en sortent comme tout d'un coup en s'élevant en l'air. Autant une action languissante touche peu, autant celle qui est trop emportée et pleine de gestes est difforme. Il y a une certaine mesure à garder en toute chose; tout ce qui va au-dessus ou au-dessous s'écarte de ce qui est juste, et choque les auditeurs. »

« Si nous voulons imiter la nature, qui doit être toujours le type et la règle de l'art, nous verrons, dit Maury, qu'on se recueille au lieu de s'agiter en parlant, quand on expose les raisons, pour les faire écouter; et si nous savons observer la société, il nous sera facile de nous convaincre qu'on y gesticule encore moins qu'on y déclame. Nous en concluons que tout ce qui n'est qu'exposition, preuve ou récit, ne comporte aucune déclamation, et que la multiplicité des gestes n'est jamais noble. »

« Naturellement on ne fait pas beaucoup de gestes, dit Fénelon, quand on dit des choses simples où aucune action n'est mêlée. Il faudrait donc n'en point faire en ces occasions dans les discours publics, ou en faire très-peu; car il faut que tout y suive la nature. Bien plus : il y a des choses où l'on exprimerait mieux ses pensées par une cessation de tout mouvement. Un homme plein d'un grand sentiment demeure un moment immobile ; cette espèce de saisissement tient en suspens l'âme de tous les auditeurs. » Ceci ne doit se faire que lorsque la nature y porte, et non par un calcul prémédité, parce qu'on aurait l'air de jouer un rôle, ce qui ne convient nullement au genre sérieux de la chaire.

Nous terminerons cet article par quelques avis sur les moyens de se former à une bonne gesticulation.

Sentir ce que l'on dit, c'est le grand principe d'où il faut partir pour donner au geste une beauté convenable et naturelle. Pénétrons-nous de notre sujet, et livrons-nous ensuite à notre ardeur et à notre enthousiasme. Ne croyons pas cependant que la nature puisse tout faire chez nous, l'art doit lui venir en aide.

Un premier moyen de se former au geste serait de prendre quelques leçons d'un maître habile dans l'art de déclamer; mais ce serait une grande erreur que de regarder les acteurs comme les vrais modèles de la déclamation oratoire. Rien n'est de plus mauvais goût, rien n'est plus contraire au ton de la chaire, qu'une manière théâtrale.

Il en est qui conseillent de s'exercer devant un miroir; mais, outre que cette étude est peu convenable au ministère apostolique, et ne produit ordinairement qu'un air affecté, il pourrait arriver, comme le remarque Hugues Blair, qu'on se vît longtemps au miroir sans apercevoir ses véritables défauts : il ne reste donc que deux moyens à prendre.

Le premier, c'est d'assister, quand on le peut, aux stations d'un grand orateur : c'est la meilleure école de déclamation qu'on puisse fréquenter. « Etudions, pour les imiter, dit M. Dieulin, ces personnes privilégiées, qui semblent destinées à servir de modèles aux autres. De toutes les branches de l'art oratoire la bonne gesti-

culation est une de celles qui s'apprennent beaucoup plus par la vue des bons modèles que par des leçons purement théoriques ; aussi, n'eût-il d'autre motif, le jeune ecclésiastique regardera comme très-heureux pour lui toute occasion de voir et d'entendre nos grands prédicateurs. »

Le second moyen, conseillé par Rollin, est de s'exercer au débit devant quelques censeurs éclairés et sincères, de poser devant eux, tantôt debout et tantôt assis, en s'appuyant sur un fauteuil ou un bureau, simulacre d'une chaire ; cet exercice est avantageux, mais il faut mettre de côté tout amour-propre et s'appliquer à corriger tous les vices qu'on aura signalés.

Ce sont là les moyens les plus efficaces pour extirper les défauts de l'action oratoire ; mais en attendant cette réforme, un jeune prédicateur, qui ne s'est pas encore rendu maître de son débit par l'exercice et la sûreté de la mémoire, fera bien, conformément aux conseils de Maury, de ne hasarder d'abord aucun geste, d'appuyer les mains sur les bords de la chaire, de les soulever de temps en temps durant toute l'étendue d'une période, de les soutenir l'une et l'autre à la hauteur de la poitrine, dans une direction horizontale, et de les balancer lentement dans les endroits les plus animés de son discours. Rien n'est moins périlleux et plus noble que ce maintien grave et sans agitation.

Enfin rappelons, en finissant, que des gestes faux, outrés, à contre-sens, sont un supplice pour les assistants, un sujet d'amère critique contre l'orateur, et pour ses discours mêmes une cause presque inévitable de stérilité. A l'exemple de plusieurs grands orateurs, entre autres de Bossuet, il faut être sobre de gestes, et mieux vaudrait, s'il était possible, rester immobile que de gesticuler d'une façon monotone, exagérée, disgracieuse ou ridicule.

POÈME *sur les mauvais gestes des prédicateurs.*

Quoique ce petit poëme de Sanlecque soit aujourd'hui presque oublié, il tient tellement à notre sujet que nous croyons devoir le reproduire. D'ailleurs il n'est pas tout à fait sans mérite ; il y a quelques bons vers, et il faut se rappeler qu'à l'époque où écrivait Sanlecque, il n'existait pas dans le genre didactique beaucoup de modèles reconnus. Boileau venait de publier son *Art poétique* (en 1674), et notre auteur en a imité assez heureusement le début et quelques autres vers.

Louis de Sanlecque, poëte satirique, est né à Paris en 1652, de Jacques Sanlecque, habile graveur en caractères d'imprimerie ; il entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, devint prieur de Garnay, près de Dreux, et mourut dans ce prieuré, le 14 juillet 1714. Ses poésies sont peu nombreuses ; elles ont été imprimées à Lyon en 1726, sous le nom de Harlem, in-12, et réimprimées par les soins de Montchesnay à la suite du *Bolæana*, Amsterdam, 1742, in-12, en 72 pages.

C'est en vain qu'un docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrétiennement l'agréable et l'utile.
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout son dehors il ne sait se régler,
Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle :
Dès l'exorde j'aspire à la gloire éternelle ;
Et dormant quelquefois sans interruption,
Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre chaire ?
Voulez-vous enchérir les chaises et les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens ?
Que votre œil avec vous me convainque et me touche ;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y parlent tour à tour.
Il est des damoiseaux dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse ;
Qu'un air pareil jamais n'efféminе vos yeux.
J'aimerais mieux encor ces prêcheurs furieux,
Qui, portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les saints comme on chasse les diables ;
Et qui, voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs arguments par des yeux en courroux.
Surtout gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'orateur entrepris
Relire dans la voûte un sermon mal appris !

Vos yeux vous rendent sots de plus d'une manière :
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupière ?
Tel jadis l'Andabate, armé de son poignard,
Combattait à l'aveugle et vainquait par hasard.

Mais vous qui blâmez tant la paupière cousue,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.
Quel acteur êtes-vous ? lorsque vous me parlez,
Votre gosier s'enflamme et vos yeux sont gelés.
C'est ainsi qu'autrefois on voyait des idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer,
Au cercle de Benoît il faudra vous placer.

Jadis un charlatan, docteur en médecine,
Devina (car chez eux vous savez qu'on devine)
Que l'œil pouvait avoir lui seul plus de cent maux.
Mais moi qui de cet œil dois compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupière agile
Se mouvoir par article, et joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi du Marché-Neuf le Maure ingénieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un, poussant dans les airs ses regards pleins de zèle,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle ;
L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras,

En voyant du côte qu'il ne regarde pas
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumiere,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa pau-
[pière.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hasard.
Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes;
Qu'une faible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paraître gai; que les jeux et les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur; que ses vives prunelles
D'une comète en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié;
Que la langueur l'abatte, et le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux; dans la haine, sé-
[vère.
Il est trouble, s'il craint; il est clair, s'il espère;
Dans un étonnement il ne se peut mouvoir;
Dans une rêverie il regarde sans voir.
L'œil sait toujours du cœur les premières nou-
[velles.
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos si le cœur n'est en
[paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le dé-
[sire,
Mais que jamais le front n'ose leur contredire.
Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit
[au front.

Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,
Et si l'œil ne subit la loi tout le premier.
Un docteur sans cela déclame en écolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce missionnaire,
Qui, n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de co-
[lère,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que votre bouche aussi s'ouvre et se ferme
[bien;
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici, cet orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive;
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, et rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil
[farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et, craignant que sa voix n'avorte entre ses
[dents,
Lance de ses poumons des mots toujours ton-
[nants;
L'autre, pour éviter ces manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées,
Et, comme un instrument qui ne rend que des
[sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burlesques,
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques;
Et souvent tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc, de qui la bouche est digne de cen-
[sure,
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez point pour attraper du vent.

N'allez pas publier la loi de l'Evangile
De l'air impétueux dont parlait la sibylle.
On soutient un mensonge avec emportement,
Mais une vérité doit se dire aisément.

Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie;

Mais quoique de la voix il faille s'efforcer
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme,
Que son œil et son front reçoivent la réforme;
Sa bouche doit encore, en se réglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux,
Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croyons pas pourtant un visage parfait,
Sitôt que dans l'acteur ce bel accord s'est fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourrait d'un ange même enlaidir le visage.
En effet, quand vos yeux, remplis de majesté,
Des célestes esprits répandraient la clarté;
Quand Dieu sur votre front graverait la figure
De ce *tau* glorieux dont parle l'Ecriture;
Quand votre bouche enfin, faisant sortir sa voix,
D'un ton de précurseur ferait trembler les rois;
(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole),
Si l'on voyait toujours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talents qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu ferait un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa divinité,
Tout cela n'aurait plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi, gravités espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a tout l'air d'un fat quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur
[menton
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture :
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartufe eût fait comme eux, s'il eût jamais
[prêché.
Mais vous, de qui les mains et la tête bran-
[lante
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous devez autrefois avoir été choisis,
Pour faire les trembleurs à l'opéra d'*Isis*.

Nous voyons des prêcheurs, coiffés à la mou-
[tonne,
Se faire les yeux grands, et la bouche mi
[gnonne,
Se radoucir la voix; et pour tout geste enfin
Aux dames d'alentour faire la belle main.
Est-ce là nous tracer le chemin de la gloire?
Non, c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,
Un maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songeons à ce docteur, dont la voix pédan
[tesque
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ses poings fermés morguer son auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un syllogisme,
Qu'il appelle en duel tout le christianisme;
Ou que, de sa fureur nous prenant pour té-
[moins,
Il veuille défier le diable à coups de poings.
Mais l'âme des chrétiens devient un champ sté-
Quand de tels insensés y sèment l'Evangile. [rile,
Car il n'est point de fou qui prêche utilement,
Et la sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain missionnaire,
Après mille raisons ne sachant plus que faire
Pour convertir un Suisse instruit par Mélanchton,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, si pour une fois le zèle apostolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t-on d'abord qu'un docteur furibond
Doit, à grands coups de poings, prouver qu'il a
[raison?
Non, non. Un orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur et sans effronterie.
Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité;
Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,
Modeste sans froideur, hardi sans insolence.
Joignez vos agréments aux règles de notre art;
Quiconque plaît sans lui ne plaît que par ha- [sard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de satire.
Et si cet orateur que tout Paris admire,
Néglige avec succès l'art qu'il sait mieux que [moi,
C'est qu'il est comme un prince au-dessus de [la loi.

Je connais parmi nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent [gestes.
J'en sais d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent [mots.
Mais du geste et du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil qu'elle charme l'o- [reille.
Si le geste et le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Surtout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au [parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la [mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres apprentis l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, et qu'on peint en par- [lant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée;
L'autre à ses doigts crochus paraît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus;
Celui-là fait semblant de compter ses écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie;
Là, ces doigts écartés font une patte d'oie.
Souvent charmé du sens dont mes discours sont [pleins,
Je m'applaudis moi-même, et fais claquer mes [mains.
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet qui tenait déjà bien.
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Je fais le timbalier sur les bords de ma chaire.
. . . . *Cætera desiderantur.*

Voy. Maury, p. 328, Blair, II, p. 204; Grenade, t. II, p. 304, 327; Vêtu, t. III, p. 741; Dieulin, t. II, p. 232; Girard, p. 435; Gaichiez, p. 51; Audisio, t. I, p. 450; Fénelon, p. 43; Sabatier de Castres, p. 262; Crevier, t. II, p. 313; *Pastoral de Limoges*, t. II, p. 262; Andrieux, 566; Marmontel, t. III, p. 33; du Jarry, p. 201; Albert, 289; Dinouart, p. 261; Drioux, p. 182.

GLOSES. — On appelle *gloses* les instructions qui ont pour objet d'expliquer un texte ou une formule, d'éclairer les fidèles sur certains sujets pratiques. Elles sont en usage dans les missions, les retraites, les jubilés. Voici ce qu'en dit le P. Nampon, dans le *Manuel des missionnaires :*

La glose est une exposition simple et détaillée de certains sujets pratiques réclamés par la marche, le progrès, les incidents divers de la mission; tels que moyens de profiter des exercices, examen de conscience sur les commandements, pour faciliter la confession, manière de se confesser, choix des lectures, moyens de persévérance, etc.

Si l'auditoire du soir était tout différent de celui du matin, la glose pourrait résumer le soir, brièvement, le discours du matin.

C'est surtout dans la glose qu'il faut suivre le précepte et l'exemple du bon Père *aveugle* (Lejeune) : « Depuis quarante ans, dit-il, partout où j'ai prêché l'avent et le carême, j'ai répété quasi tous les dimanches et fêtes, à la fin du sermon, les principaux mystères de la foi, qui sont : la sainte Trinité, l'Incarnation, la Passion, la Mort, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, et ce qui est essentiel aux sacrements de baptême, de pénitence et d'eucharistie, et on l'a toujours pris en bonne part, même dans les villes où il y a des parlements; si vous avez du zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, je crois que vous devez en faire autant..... »

Pendant la mission, il est bon de répéter cet exercice le matin et le soir, à la fin de chaque sermon, pour que ceux qui ne viennent qu'à l'un les apprennent à l'autre. Il faut aussi tous les jours bien inculquer la nécessité, la forme et la matière du baptême; que la confession ne sert de rien sans un vrai repentir, et qu'il faut le demander à Dieu bien instamment avant de se confesser. La glose précède ordinairement le sermon du soir. Elle ne doit guère dépasser un quart d'heure ou vingt minutes. Il est très-important de ne pas prendre dans la glose le ton solennel, de ne pas se jeter dans les mouvements oratoires, dans le pathétique, de ne pas courir après l'effet que doit produire le sermon : sans cette précaution, et celle d'être court, on fatiguera son auditoire, avec grand embarras pour celui qui doit parler après la glose.

Quelquefois, dans les campagnes surtout, afin de mettre de la variété dans les exercices et plus de recueillement dans l'auditoire, on fait suivre la glose d'une ou deux dizaines de chapelet, avec courte explication du mystère. C'est dans la glose qu'on rend raison au peuple des divers exercices et cérémonies de la mission; qu'on insiste sur quelque vérité annoncée la veille; qu'on explique une proposition mal comprise; qu'on résout une objection présentée; qu'on explique un cantique. Il est important de revenir souvent sur l'intégrité de la confession, en signalant les obstacles, en inculquant les motifs, poursuivant, encourageant la fausse honte, citant des traits capables d'émouvoir le cœur à la confiance ou à une crainte salutaire, sans préjudice du reste pour un ou deux discours soignés sur ce sujet.

La glose faite en forme d'examen de conscience devient aussi intéressante qu'utile, quand on sait y mêler à propos quelques petits traits d'histoire, et quand on a le talent d'y faire entrer un fonds de détails relatifs aux conditions et habitudes diverses des

habitants de la paroisse. (Nampon, p. 85.)

GOUT. — L'objet et la nature de ce *Dictionnaire* nous obligent à dire quelques mots sur le goût, parce que, dans toutes les discussions relatives à l'éloquence et au mérite des discours, c'est à cette faculté qu'on en appelle. Rien de plus important, d'ailleurs, pour un jeune prédicateur, que de se bien former le goût; sans cela il court risque de prendre dans les auteurs ce qu'il y a de moins bon, et d'imiter leurs défauts : il admirera ce qui est à reprendre, et il critiquera ce qui est à louer.

De tous les dons naturels, le goût est celui qui se sent le mieux et qui s'explique le moins; aussi y a-t-il peu de sujets sur lesquels on parle d'une manière plus vague, et qu'il soit plus difficile de traiter avec précision. Hugues Blair, Sabatier de Castres et M. Pérennès sont les auteurs qui nous paraissent en avoir parlé avec le plus de clarté. Nous les prendrons pour guides dans cet article, où nous exposerons : 1° la nature du goût en général, et par rapport à la littérature en particulier; 2° les moyens par lesquels il se perfectionne; 3° les causes de sa dépravation.

§ 1er. *De la nature du goût.*

Qu'est-ce que le goût? C'est, répond Poncet de la Rivière, une qualité qu'un génie médiocre regarde comme la sienne; qu'un esprit critique croit n'être celle de personne; dont tout le monde parle, que peu d'hommes connaissent, et qui, à force d'être définie, est devenue presque indéfinissable. Ce terme, continue le même auteur, ne présente à l'esprit qu'une facilité à voir d'un coup d'œil et à saisir dans l'instant le point de beauté propre à chaque sujet que l'on traite. Mais qu'est-ce que la beauté dans les ouvrages? Force et vivacité de génie, liaison exacte de toutes les parties, rapport immédiat des unes avec les autres, justesse dans ces rapports et même dans les contrastes, degré de nuance, ton de couleur, assortiment et assemblage de tout ce qui enlève d'abord le suffrage et fixe l'admiration. Par exemple, dans les pensées, rien de beau sans le noble et le vrai; le faux et le rampant doivent en être bannis. Dans les sentiments, rien de beau sans l'élévation et le touchant; le décent et le pathétique font leur mérite. Dans les expressions, rien de beau sans le naturel et le gracieux; l'obscur et l'affecté sont leur défaut essentiel. La hardiesse, mais sans écart, dans les idées; les ornements, mais sans parure, dans le style; la variété, mais sans bigarrure, dans les tours; une richesse, mais sobre et sans faste; une sagesse, mais égayée sans indiscrétion; une abondance, mais mesurée, sans profusion; une facilité, qui ne soit point négligence; une méthode qui soit sans contrainte; l'art, enfin, mais déguisé, qui semble n'avoir étudié tout que pour tout dire sans étude, et ne travailler que pour dissimuler les efforts du travail, telles sont les qualités avantageuses qui nous saisissent d'abord dans les ouvrages d'esprit, et voilà aussi sur quoi doit s'exercer le goût.

Le goût, considéré dans le cœur, ne se définit pas, parce qu'il est sentiment, il ne s'acquiert pas, parce qu'il est qualité : la nature le donne. Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage, il faut la sentir, il faut en être touché; il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du discernement, et c'est là une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel; car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs. L'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces* :

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût!

Il sentira un dégoût involontaire en lisant le vers suivant :

> Ou qu'un beau désespoir du moins le secourût.

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants, trop recherchés, ainsi le mauvais goût, dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes : c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des objets qui révoltent l'esprit bien fait; de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit.

Ainsi, on peut définir le goût littéraire : *la faculté de sentir, de discerner et d'apprécier les beautés et les défauts d'un ouvrage*, ou, avec d'Alembert, *le talent de démêler, dans les ouvrages de l'art, ce qui doit plaire aux âmes sensibles et ce qui doit les blesser.*

Le goût, en général, est *le sentiment du beau et du vrai.*

§ 2. *Moyens par lesquels le goût se perfectionne.*

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison quand il n'est question que du goût physique ou sensuel, c'est-à-dire, de la répugnance que l'on a pour certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre; on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne et un mauvais qui les ignore, et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers.

Le goût est, en effet, une faculté éminemment perfectible. Cette vérité si propre à animer notre zèle, sera aisément admise par ceux qui viendront à réfléchir sur la supériorité immense qu'ont, en fait de goût, les peuples civilisés sur les nations barbares;

et, parmi les premiers, les hommes instruits sur les ignorants, ceux qui ont reçu une éducation soignée et libérale, sur les hommes grossiers et sans culture. La raison de cette différence est toute dans la culture et l'éducation. Voyons donc les moyens par lesquels, sous l'influence de cette cause, le goût se perfectionne d'une manière si remarquable.

Et d'abord, c'est une loi de notre nature que l'exercice fortifie toutes nos facultés. Cela est vrai des facultés du corps comme de celles de l'âme; nos sens mêmes, quoiqu'on s'occupe moins de leur culture, sont soumis à cette loi. Il en est de même du goût. C'est ainsi qu'il se perfectionne dans tout ce qui a rapport aux discours et aux écrits; c'est en ayant sous les yeux les modèles, en étudiant les auteurs les plus estimés, en comparant les beautés de même genre, et cherchant à les apprécier, que l'esprit apprend à en bien juger. Lorsqu'on n'est pas encore familiarisé avec l'étude des chefs-d'œuvre, on n'éprouve, en les lisant, qu'un sentiment confus dont on ne peut bien se rendre compte; on est incapable de remarquer les morceaux les plus dignes d'être admirés, ou les taches qui les défigurent; on ne sait où s'arrêter pour porter un jugement sûr; tout ce qu'on peut discerner en soi, c'est ce sentiment général qui nous fait dire qu'une chose nous plaît ou nous déplaît; mais lorsqu'on a acquis de l'expérience en ce genre, le goût s'éclaire et devient plus sûr : il discerne non-seulement le caractère général de l'ouvrage, mais les beautés et les défauts de chaque partie; il voit des qualités distinctes, il connaît ce qui est digne de blâme et ce qui doit être loué : l'obscurité s'est dissipée, on prononce avec assurance. C'est ainsi que le goût, envisagé simplement comme un sens, se perfectionne par l'exercice.

Mais quoique, en dernière analyse, le goût se fonde sur la sensibilité, on ne peut le réduire à cette sensibilité seule. La raison et le bon sens ont tant d'influence sur les opérations et les jugements du goût, qu'on est obligé de convenir que dans son état de perfection il se compose de sensibilité et d'intelligence, d'une sensibilité qui nous est naturelle, et d'une intelligence perfectionnée par la culture. Le sentiment naturel du beau est la première cause de l'impression agréable que nous recevons; la raison nous fait voir pourquoi ce sentiment nous affecte; de là un second moyen de perfectionnement pour le goût.

Ce moyen consiste dans l'application de la raison et du bon sens aux productions du génie. Des beautés fausses, telles que des caractères hors de nature, des sentiments forcés, un style affecté, peuvent séduire un instant, mais c'est uniquement parce que l'on n'a pas observé l'opposition qui règne entre ces prétendues beautés et la nature ou le bon sens. Que l'on nous montre comment la nature pouvait être véritablement imitée, comment, sans blesser les convenances, l'auteur aurait pu tirer parti de son sujet, l'illusion sera aussitôt dissipée, et tous ces faux brillants cesseront de nous éblouir

Telles sont les deux sources des progrès du goût, l'exercice fréquent de cette faculté, et l'application de la raison aux objets du goût. Dans son état le plus parfait, le goût est le produit de la nature et de l'art. Il faut que le sentiment naturel de la beauté soit perfectionné par l'attention donnée à des objets véritablement beaux, et dirigé par les lumières de l'intelligence.

Les caractères du goût perfectionné peuvent se réduire à deux principaux, la délicatesse et la pureté. La délicatesse du goût consiste principalement dans la perfection de cette espèce de sensibilité naturelle qui est le premier fondement du goût; elle suppose cette finesse d'organes qui fait discerner des beautés que n'aperçoit pas le vulgaire. Les personnes d'un goût délicat, non-seulement sentent vivement, mais saisissent les moindres nuances; les beautés les moins apparentes ne leur échappent pas non plus que les plus légères taches. La pureté du goût dépend principalement de la liaison de cette faculté avec la raison et l'entendement. Un homme d'un goût pur est celui qui ne se laisse jamais tromper par des beautés fausses, qui ne perd jamais de vue les règles dictées par le bon sens, et les applique à tous les objets de ses jugements. Il estime avec justesse et compare avec équité les beautés de divers genres qui se font remarquer dans les productions du génie; il rapporte chacune d'elles à sa classe et à son rang; il distingue, autant qu'on peut le faire, pourquoi elles ont la faculté de plaire, et il en reçoit lui-même une impression exactement proportionnée à leur mérite.

Il est bien vrai que ces deux qualités du goût, la délicatesse et la pureté, se supposent mutuellement. Le goût ne peut être d'une délicatesse exquise s'il n'est pur, ni parfaitement pur s'il n'est délicat. Mais dans le mélange de ces deux qualités, on remarque souvent que l'une ou l'autre domine. La délicatesse se fait surtout remarquer en discernant le vrai mérite d'un ouvrage; la pureté, en rejetant les prétentions fausses.

§ 3. *Causes de la dépravation du goût.*

Le goût, qui a ses époques de développement et de perfection chez un peuple comme dans les individus, a aussi ses âges de dépérissement et de décadence.

Différentes causes peuvent contribuer à cet obscurcissement intellectuel. La première se trouve dans la nature des choses humaines, qui ne peuvent rester longtemps au même point, et dans le mouvement incessant des esprits qui veulent avancer toujours dans les routes ouvertes. Une longue culture amène nécessairement une sorte de raffinement qui est le commencement de la décadence.

Peu à peu on se dégoûte de ce qui est sim-

ple; on recherche ce qui est ingénieux et piquant. Les grands traits de chaque matière ayant été saisis par les premiers venus, on se jette sur des détails moins heureux. Comme on est obligé souvent de dire des choses déjà exprimées, on songe à les dire d'une manière neuve et originale. Le style devient plus travaillé, plus recherché, et la littérature perd cette première fleur de naturel et de simplicité qui en faisaient le mérite.

« Le goût, dit Voltaire, peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont suivie ; il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux de nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte bientôt, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire : ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers; le goût se perd; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent alors loin de la foule. »

Une cause de décadence littéraire, dont Voltaire ne parle pas, c'est l'esprit philosophique, ou plutôt, l'abus de cet esprit. Lorsqu'on veut tout soumettre au calcul et à la froide raison, le génie languit et l'imagination perd ses ailes. Lorsqu'un froid scepticisme et un sensualisme grossier occupent toutes les âmes, lorsqu'on ne croit plus à la vie future et à l'invisible; quand, sous l'influence d'un matérialisme abject, la vie perd ses mystères, la mort ses profondeurs, et l'homme ses divins pressentiments d'immortalité, alors la poésie se dessèche et se glace ; adieu les grandes pensées et les nobles mouvements de l'âme! adieu l'inspiration et l'enthousiasme ! L'artiste reste enchaîné dans la matière, et le souffle de Pygmalion ne peut plus animer ses œuvres.

Une autre cause qui peut aussi devenir funeste aux arts, c'est la satiété qui naît de la multiplicité même des jouissances intellectuelles. Un exercice continuel de notre sensibilité sur des objets du même genre aiguise d'abord nos goûts, mais bientôt il les use, et finit par les émousser. L'âme se lasse de ses plaisirs, comme elle s'endort sur ses peines; et lorque les arts sont parvenus à leur plus haut degré de charme, les jouissances qu'ils donnent, si elles sont trop communes, s'attiédissent et n'ont plus aucun attrait. Dans la Grèce, où la tragédie était réservée pour les grandes fêtes, le goût d'une belle simplicité pouvait se conserver toujours ; mais, dans un pays où depuis deux cents ans le même genre de spectacle se reproduit sans cesse, où une habitude journalière en a rendu tous les moyens familiers, tous les tableaux présents, est-il possible que le goût conserve encore quelque vivacité, à moins qu'il ne varie, et que l'art ne change avec lui ! Or, cette variation continuelle, quand on a trouvé le beau, ne peut que précipiter la décadence.

Parmi les causes de la corruption du goût, il faut encore mettre au premier rang l'incrédulité dont nous avons déjà dit quelque chose, et la dépravation des mœurs. Les époques où les sociétés, dominées par un esprit de vertige et de désordre, se soulèvent contre toutes les autorités, et brisent le frein des bienséances, des mœurs et des lois, sont toujours des temps de décadence intellectuelle. Quand les vérités religieuses sont méconnues, il est difficile que les vérités littéraires soient respectées, et le goût du beau survit rarement à l'amour du bien. On voit alors de jeunes et audacieux écrivains, enveloppant dans le même mépris l'exemple des anciens, l'autorité des règles et le jugement des bons esprits, se livrer sans scrupule à tous les caprices d'une imagination déréglée, et se consoler, par les applaudissements de la foule, des reproches sévères que leur adresse une critique impartiale. Aveugles, qui ne voient pas que, dans les temps de désordre surtout, le grand nombre n'a pas toujours raison en matière de goût. Il est sans doute certaines beautés que la foule sentira vivement; mais les convenances et les finesses de l'art lui échapperont, et elle pourra donner son approbation à de mauvais ouvrages. Toutes les voix qui applaudissent ne doivent pas être comptées, et un auteur en garde contre l'orgueil trouverait de quoi s'humilier dans ses plus grands succès. Les uns ne louent un bon ouvrage que pour ce qu'il a de moins estimable, et même pour ses défauts ; d'autres ne sont que des échos, et plusieurs, enfin, ne louent que pour se faire honneur et se donner un air d'intelligence et de capacité. D'ailleurs, n'est-on pas toujours sûr d'obtenir les suffrages de la multitude, en flattant ses sentiments et ses préjugés, comme le font quelques écrivains? A ce rôle honteux qui avilit l'art, à ces lâches complaisances, à ces adulations sans pudeur, prodiguées aux plus ignobles passions, opposez la noble constance, la ferme intégrité de ces écrivains consciencieux qui ne failliront pas à la mission du génie, qui est de devancer et d'éclairer la multitude, et non de la suivre et de ramper sur ses traces.

M. de Boulogne fait les mêmes réflexions dans son *Discours sur la décadence de l'Eloquence en France*. Ce que nous apprennent l'expérience de tous les temps et l'histoire de tous les peuples, c'est, dit-il, que les talents et l'art d'écrire sont soumis nécessairement au caractère national, à l'esprit dominant du siècle, à l'influence des doctrines et des mœurs régnantes; c'est que la perfection de la littérature a toujours suivi la perfection de l'ordre social, et que, quand celui-ci déchoit et dégénère, l'autre également se dégrade et se détériore ; c'est que, partout où le luxe corrompt les mœurs, les mœurs aussi à leur tour corrompent les discours, et que la même cause qui avilit les sentiments affaiblit aussi le langage; c'est que, quand la

religion est attaquée, le génie lui-même est attaqué dans sa source et dans son principe, et que, partout où elle a été méprisée, les peuples en ont été punis par la barbarie; c'est que l'art de bien écrire tient radicalement à l'art de bien penser, et que, partout où il n'y a plus de bases sûres dans les croyances et dans les opinions, il n'y en a plus dans le style ni dans le langage; c'est enfin que, plus un siècle penche vers la philosophie, vers l'esprit raisonneur et l'amour des systèmes, plus le génie baisse et plus le talent s'appauvrit. Ainsi, avec les beaux jours de leur gloire et de leurs vertus, Athènes et Rome perdirent leurs grands poëtes et leurs grands orateurs. L'esprit raisonneur enfanta les sophistes, et après les sophistes suivirent les rhéteurs et les déclamateurs. Ainsi l'a voulu la nature, ou plutôt la Providence; et rien sans doute n'est plus digne d'elle, que de mettre une telle harmonie et une telle connexion entre les lumières de l'esprit et les affections de l'âme, que celles-ci ne puissent se dérégler, sans que les autres ne pâlissent et ne finissent par s'obscurcir; et c'est ainsi qu'elle punit la corruption et l'impiété d'un siècle par la perte des lettres, et la mort des vertus par celle des talents.

Nous pouvons maintenant expliquer la décadence fatale de notre gloire littéraire. Qu'est devenu, entre nos mains, cet héritage magnifique que nous a légué le grand siècle, et quel fruit en avons-nous retiré? Quel vent brûlant a desséché le sol de notre littérature et l'a frappé de stérilité? Et à quoi donc attribuer cette honteuse médiocrité à laquelle notre siècle, tout superbe qu'il est, se trouve condamné? Ce ne sont plus les lumières qui lui manquent; car, s'il faut en croire ses vanteries, jamais notre horizon n'a été plus resplendissant de clartés. Ce n'est point son asservissement aux préjugés vulgaires qui paralyse ses efforts et l'arrête dans ses élans; jamais il ne s'en est plus affranchi, et il n'a plus secoué ce qu'il appelait ses chaînes. Ce n'est pas défaut d'indépendance et de liberté dans les opinions; jamais les écrivains n'ont éprouvé moins d'entraves, et jamais il ne leur a été permis de s'émanciper davantage. Ce qui nous manque, ce sont les maximes fixes et invariables de la religion. Il n'y a plus de règle dans les ouvrages, parce qu'il n'y en a plus dans les principes. La philosophie a corrompu les maximes, les maximes ont corrompu les mœurs, les mœurs ont corrompu les discours. Voilà la triste gradation par laquelle nous avons passé, et qui nous a conduits à cette fausse position littéraire, politique et morale où nous sommes aujourd'hui placés; de sorte qu'à travers cette triple anarchie, et ces déviations de tout genre, et cette confusion de toutes les idées, et ce déplacement de toutes les bornes, lancés dans ce chaos de règles sans application et dans ce labyrinthe de routes sans issue, tous les esprits vont au hasard, incertains de leur but comme de leurs moyens, et les talents eux-mêmes ne peuvent plus se retrouver et ne savent plus se reconnaître.

L'éloquence ne soutint sa gloire parmi nous que jusqu'à la mort du grand roi. A cette époque la corruption publique commença la dégradation littéraire. L'esprit philosophique et académique la continuèrent. Elle fut consommée par l'esprit révolutionnaire.

Ce fut surtout vers le milieu du dix-huitième siècle que, le mal empirant d'une manière bien sensible, l'éclipse du goût devint presque totale, et que sonna, pour ainsi dire, l'*heure de la puissance des ténèbres*. C'est de cette époque que date, à proprement parler, l'ère philosophique, ou, comme l'appellent certains écrivains de nos jours, l'*ère des idées*, c'est-à-dire le règne de cet esprit systématique et raisonneur, qui prend le doute pour l'autorité, le calcul pour la sagesse, l'exaltation pour le talent; et qui, après avoir anatomisé la pensée, voulait encore anatomiser le langage. C'est alors que le siècle commença *à marcher*, c'est-à-dire à s'éloigner du grand chemin, à prendre les routes écartées (dût-il s'y égarer et nous y perdre avec lui), et à courir après la nouveauté, idole de ces esprits vains et superbes, qui se croient éclairés, parce qu'ils sont inquiets, et forts, parce qu'ils sont ardents, passionnés, et enthousiastes.

C'est à peu près à cette époque que l'Académie française, dégénérant de l'esprit de sa première institution, devint un tribunal philosophique qui entreprit de commander à l'opinion, de maîtriser la direction des esprits, et de dispenser souverainement les renommées et les talents, les faveurs mêmes de la fortune. O heureux temps pour les philosophes, où seuls ils possédaient la clef du temple de la gloire, et où, enfants gâtés des rois assez bons ou assez aveugles pour engraisser des factieux et des ingrats, ils étaient sûrs d'être fêtés et enrichis pendant leur vie, et célébrés encore après leur mort!

Le premier arrêt de ce tribunal dominateur, et même tyrannique, fut d'émanciper le talent, de l'affranchir des règles ordinaires, et de proscrire l'imitation comme une servitude. L'école du XVIIe siècle fut décriée, nos plus beaux chefs-d'œuvre dépréciés; Racine fut sacrifié à Voltaire; Bossuet ne fut plus qu'un déclamateur, Boileau un poëte sans verve, le grand Rousseau un mince versificateur. Les dieux du jour effacèrent tout; et ces fiers législateurs, craignant d'être copistes, abandonnèrent tous nos anciens modèles, dans la folle persuasion qu'ils devaient être neufs en langage comme ils l'étaient en politique et en morale, et qu'en s'éloignant des opinions reçues ils devaient aussi se frayer de nouvelles routes pour bien écrire et bien parler.

En vain le bons sens leur disait-il qu'*imiter n'est pas copier*, et que bien commun serait l'esprit qui ne voudrait avoir rien de commun avec les autres; en vain le législa-

teur du Parnasse leur disait-il qu'il n'y a plus de nouvelles découvertes à faire en littérature ; en vain la raison leur avait-elle dit, avant lui, que les arts ont leurs limites naturelles qu'on ne saurait franchir sans tout confondre ; qu'autant l'esprit d'invention est utile dans les sciences, autant il est fatal aux lettres ; qu'on peut faire des découvertes en chimie, en astronomie et en géométrie, mais qu'on n'en fait point dans l'éloquence, dont tous les secrets sont connus, et qu'il n'y en a point d'autres que celui d'étudier nos grands maîtres, dont tout l'art est de cacher celui qu'ils emploient, et de suivre en tout la belle nature. En vain leur montrait-on que, s'il est possible d'être plus éloquent que Bossuet et Fénelon, ce sera toujours en les imitant comme ils ont eux-mêmes imité les anciens ; que même leur grande gloire est qu'on ne puisse les surpasser qu'en les imitant, et en ne devant ainsi qu'à eux-mêmes l'honneur insigne de faire mieux qu'eux. Tous les arrêts de la raison disparurent devant ceux des nouveaux maîtres de la littérature, et les écrivains à leurs ordres n'hésitèrent pas à croire que l'on pouvait mieux faire encore que la nature, le propre du génie étant d'inventer, et non d'imiter. Ils se persuadèrent, à force de penser, que si le cœur ne change point, et s'il est toujours mû par les mêmes passions, ils pouvaient aller à lui par de nouveaux chemins ; que ce n'était point au siècle des lumières à recevoir la loi, mais à la faire. Ils firent donc la loi : de nouvelles poétiques parurent, et la même révolution qui se faisait dans les idées se fit aussi dans la manière de les rendre.

L'amour des innovations et la manie des réformes produisirent le *néologisme*, genre de locution que les bons écrivains dédaignèrent toujours. Les mots changèrent de signification, et furent en perpétuelle dissonance avec les choses. Avec l'esprit analytique et raisonneur se perdit l'art d'intéresser par les grâces ou de toucher le cœur par le sentiment. La fausse profondeur prit la place de la netteté et de ce naturel qui est la première qualité du style. Je ne sais quel ton d'oracle, digne du langage des sibylles, ne fit plus de la raison et de la vérité qu'une science occulte, et des maximes les plus communes que des énigmes et des hiéroglyphes aussi pénibles à écrire que difficiles à comprendre. La finesse ne fut plus que de l'artifice. On prit le boursouflé pour le sublime, le bizarre pour l'original. Alors s'accréditèrent à la fois et le ton dogmatique, et la morgue doctrinale, et le langage sentencieux, et les déclamations hyperboliques, et les locutions ambitieuses, pour chercher avant tout, non le sens, mais l'effet ; et ces grands mots pour peindre de petites choses, et ce dégoût pour tout ce qui est simple, signe le plus certain de la décadence du goût, et ce mépris du sens commun, preuve la plus incontestable de l'appauvrissement de l'esprit.

Voy. Hugues Blair, t. I, p. 15 et suiv. ; Sabatier de Castres, t. II, p. 288; Vêtu, t. I, p. 20 ; Marmontel, t. I, p. 1 ; Mallet, *Discours préliminaire*, p. 40 ; Pérennès, p. 92-116.

GRADATION. — La gradation est une figure de rhétorique qui ne consiste pas seulement à placer des mots dont le second soit plus fort que le premier, et ainsi de suite, comme *miserum est... miserius... calamitosum est... calamitosius...* et d'autres semblables retours que l'auditeur prévient avant que l'orateur les ait prononcés ; mais elle consiste bien davantage à élever le discours, comme par degrés, par des idées plus énergiques, à le graduer d'images et de sentiments qui enchérissent les uns sur les autres. Tel est cet endroit de Cicéron : « C'est un crime que de mettre aux fers un citoyen romain, c'est une scélératesse que de le faire battre de verges ; c'est presque un parricide que de le mettre à mort ; que dirai-je donc de l'avoir fait mettre en croix ?... » Un moyen de donner à la phrase toute la force dont elle est susceptible est d'en disposer les membres de telle manière qu'ils s'élèvent les uns par-dessus les autres et croissent en importance à mesure que le sens entier se développe. Cet ordre a toujours été considéré, dans les compositions, comme une beauté. Il est aisé de concevoir pourquoi il nous plaît : en toutes choses nous aimons mieux monter à des beautés supérieures que suivre à cet égard une marche rétrograde. Après avoir fixé nos regards sur un objet important, nous éprouvons du regret de le quitter pour nous occuper de quelque circonstance accessoire. *Cavendum est*, dit Quintilien, *ne decrescat oratio et fortiori subjungatur aliquid infirmius ; sicut, sacrilego, fur ; aut latroni, petulans. Augeri enim debent sententiæ et insurgere.* La pompe du style de Cicéron le portait à faire une étude de ce genre de beauté ; et d'ordinaire, pour rendre la gradation plus parfaite, il fait en sorte que le sens et le son s'élèvent en même temps jusqu'à la fin de la période, pour laquelle il réserve les mots les plus harmonieux. On en trouve aussi de nombreux exemples dans l'Ecriture sainte et dans nos grands orateurs. *Ceux que Dieu a prédestinés*, dit saint Paul, *il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.*

« Hélas ! s'écrie Massillon, que sont les hommes sur la terre ? des personnages de théâtre : tout y roule sur le faux : ce n'est partout que représentations, et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle ? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre, tout y reste, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent ;

ainsi la figure du monde change sans cesse ; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement : rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. »

On conçoit qu'il y a deux sortes de gradations, l'une *ascendante*, quand les idées ou les images vont en augmentant, et l'autre *descendante*, quand elles vont en diminuant. Les derniers mots de l'exemple précédent sont une gradation descendante. En voici un autre tiré encore de Massillon :

« Si vous différez votre conversion à la mort..., alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ, parce que, ou le temps vous manquera, ou, le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas ; ou, enfin, vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles que vous ne serez plus en état de surmonter. »

Observons néanmoins qu'on ne peut pas toujours réussir à présenter une gradation pleine et oratoire, qu'il ne faut pas même toujours y prétendre. Elles ne conviennent qu'à certains genres de compositions, et, dans des sujets qui ne prêtent point à la pompe du style, cette recherche paraîtrait affectée et désagréable, parce qu'on y verrait l'art et l'étude. En conséquence, quoiqu'elles trouvent place dans les discours oratoires, elles ne sont pas le langage de la passion, dont la marche est bien rarement aussi régulière. Elles sont même moins propres à opérer la persuasion qu'un arrangement de circonstances moins recherché ; car lorsque l'art est trop visible, il nous avertit de nous défier des prestiges de l'éloquence ; mais lorsqu'un orateur a déjà solidement raisonné, et que par la force de ses arguments il a bien établi la vérité de sa proposition principale, il peut profiter de la disposition favorable de ceux qui l'écoutent, et employer ces figures artificielles pour les confirmer dans la conviction qu'il a fait naître, et pour exciter en eux de plus vives émotions.

Voy. Blair, t. I, p. 265, 413 ; Grenade, t. II, p. 75 ; Sabatier, t. II, p. 279 ; Crevier, t. II, p. 177.

H

HARMONIE. — L'harmonie comprend le choix et le mélange des sons, leurs intonations, leur durée, le discernement et l'emploi du nombre, la texture des périodes, leur coupe, leur enchaînement, enfin toute l'économie du discours relativement à l'oreille, et l'art de disposer les mots de la manière la plus convenable au caractère des idées, des images, des sentiments que l'on veut exprimer.

L'harmonie est une qualité du style fort importante, et sur laquelle les anciens rhéteurs se sont beaucoup étendus. C'est un art séducteur au moyen duquel l'orateur gagne habilement l'oreille de ceux qui l'écoutent, pour verser le plaisir dans leur âme et y introduire en même temps la vérité. En second lieu, le plus ou moins d'harmonie est ce qui distingue le plus réellement les différentes espèces de style. Entrons dans quelques détails sur cette qualité de l'élocution.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être que, nous proposant ici pour unique but de recueillir les préceptes relatifs à la prédication, nous paraissions l'oublier pour nous arrêter à des objets qui semblent n'avoir qu'une importance secondaire, ou qui du moins intéressent plus les orateurs profanes que les prédicateurs apostoliques. Nous osons toutefois espérer que leur étonnement cessera quand ils seront bien convaincus qu'un ministre de la parole de Dieu ne doit point négliger les innocents artifices par lesquels tout homme qui parle en public s'efforce d'assurer le succès de son éloquence. Sans doute, un pieux pasteur doit compter avant tout sur l'action de la grâce, et l'appeler par ses prières sur le troupeau qu'il instruit ; mais la grâce n'exclut pas les moyens naturels, elle seconde plutôt les efforts du prédicateur lorsque son zèle est éclairé et qu'il ne néglige, dans l'accomplissement de ses devoirs, aucune des industries consacrées par l'expérience. Parlez avec simplicité, soyez clair, onctueux, pathétique ; mais ne négligez pas les ornements du langage. L'auditeur le plus vulgaire a l'oreille sensible, il vous écoutera plus favorablement quand votre style lui plaira ; il se laissera toucher plus facilement quand vos sentiments seront exprimés d'une manière gracieuse, intéressante et sans affectation. D'ailleurs, ce n'est pas toujours devant un auditoire simple et ignorant qu'un prédicateur doit se produire. Il est appelé, comme l'Apôtre, à prêcher *aux Grecs et aux Barbares ;* son ministère le conduira peut-être au milieu des cités les plus populeuses ; il montera dans des chaires autour desquelles se presseront des flots d'auditeurs accoutumés à toutes les délicatesses du langage. Faut-il qu'il s'expose à les rebuter par une élocution triviale, sous prétexte qu'un orateur chrétien doit parler d'une manière apostolique ? Non, sans doute : sachons nous abaisser avec noblesse et nous élever sans affectation ; sachons instruire et intéresser les pauvres, les simples, les ignorants, par un langage proportionné à leur intelligence, et sachons aussi captiver l'attention, la bienveillance et la docilité des riches, des savants, des grands, par des formes et des discours qui soient en harmonie avec leurs besoins et leurs dispositions. (*Voy.* Ornements.) Nous n'insisterons pas davantage sur un sujet que nous aurons occasion de traiter ailleurs avec plus d'étendue ; il nous suffit d'avoir montré comment on peut justifier à nos

yeux l'emploi que font les prédicateurs des moyens artificiels qu'on voudrait exclure de la chaire évangélique, malgré l'autorité des plus grands maîtres et l'exemple des orateurs les plus renommés, qui n'ont pas dédaigné de faire concourir les agréments de l'art au succès de leur ministère.

Parmi ces divers moyens, nous mettons en première ligne celui qui consiste dans un heureux choix d'expressions, dans l'arrangement convenable des périodes, et dans l'analogie des sons et des nombres avec les mouvements de l'âme et les idées qu'on exprime : c'est ce qu'on appelle harmonie du discours.

On distingue deux sortes d'harmonie, l'une *mécanique* et l'autre *imitative*. La première est ainsi appelée, parce qu'elle consiste dans les mots matériellement pris, et seulement considérés comme sons; la seconde consiste dans le rapport des nombres et des sons avec les objets qu'ils expriment. Il y a donc deux principales différences entre l'harmonie mécanique et l'harmonie imitative : d'abord l'harmonie mécanique naît des mots artistement combinés pour le plaisir de l'oreille, sans aucun égard au sens qu'ils présentent à l'esprit; au lieu que l'harmonie imitative n'est telle que par les rapports qui se trouvent entre les sons des mots, les nombres et les idées qu'ils représentent. La seconde différence se tire de la première : l'harmonie mécanique rejette toutes les combinaisons, tous les arrangements qui ne flattent pas l'oreille; mais l'harmonie imitative se plaît à rassembler indifféremment les mots les plus pesants ou les plus légers, les plus durs ou les plus doux, les plus lents ou les plus rapides, ce qui dépend de l'objet qu'elle se propose de peindre. L'harmonie mécanique doit régner habituellement dans le discours; l'harmonie imitative n'y trouve place que par accident et lorsque le sujet s'y prête.

1° *De l'harmonie mécanique.*

L'harmonie ou la beauté de la construction d'une phrase dépend manifestement de deux choses, du choix des mots et de leur arrangement.

Commençons par le choix des mots, sur lequel il n'y a pas beaucoup à dire, à moins de descendre dans de frivoles et fastidieux détails sur le pouvoir des différentes lettres ou des sons simples dont le langage est composé. Il est évident que les mots les plus agréables à l'oreille sont ceux qui sont formés de sons doux et coulants; où les consonnes et les voyelles sont heureusement entremêlées; où deux consonnes rudes ne se heurtent point; où l'on ne trouve pas trop de voyelles consécutives qui forment un hiatus. On peut encore poser en principe que tous les sons qui sont difficiles à prononcer deviennent, dans la même proportion, durs et disgracieux à l'oreille. Les voyelles donnent aux mots de la douceur, les consonnes leur donnent de la force. Les longs mots sont en général plus agréables à l'oreille que les monosyllabes : ils plaisent en présentant une composition de sons qui se succèdent avec aisance; aussi abondent-ils dans les langues harmonieuses.

> Il est un heureux choix de mots harmonieux;
> Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
>
> . . . . La plus noble pensée
> Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Que l'on traduise ainsi le début des *Paradoxes* de Cicéron : « Brutus, j'ai souvent remar*qué que quand* Caton *ton* oncle opinait dans le sénat; » vous aurez une traduction choquante et risible, dont la cacophonie rappellera les mots adressés au cardinal de Retz par un frondeur, impatient de tendre les chaînes le jour des barricades : *Monseigneur, qu'attend-on donc tant, et que ne les tend-on?*

C'est donc surtout dans l'assemblage des mots qu'il faut éviter les sons déplaisants. En effet, quelque sonores que soient les mots, quelque attention que l'on donne au choix qu'on en fait, si leur arrangement est vicieux, l'harmonie est détruite. On sait qu'à cet égard Cicéron l'emporte sur tous les orateurs anciens et modernes.

La délicatesse des oreilles est extrême; un enchaînement de sons pesants et rudes, trop légers ou trop sautillants, les choque infailliblement. Elles sont blessées de ces vers faits exprès par Boileau, en style de Chapelain, pour tourner en ridicule la dureté de ce poëte.

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et dure verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
> Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
> A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Quelle roideur dans ce langage! quelle âpreté de sons! Voulez-vous de l'harmonie, lisez les vers suivants de Racine :

> L'Eternel est son nom; le monde est son ouvrage.
> Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
> Juge tous les mortels avec d'égales lois,
> Et du haut de son trône interroge les rois.

Chez tous les peuples savants et polis, on aime toujours une prononciation douce. Les Français en font leurs délices : de là ce précepte de Boileau :

> Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

C'est ce qu'on appelle *hiatus*; il se trouve dans le style toutes les fois qu'une voyelle finissant un mot rencontre une autre voyelle qui commence le mot suivant, comme dans cette phrase : *Il alla à Alexandrie, où il s'appliqua à apprendre la musique*. Cette rencontre de voyelles doit être évitée quand elle est sensiblement désagréable.

L'orateur distinguera donc les mots doux et sonores de ceux qui sont rudes et lourds, et les termes dont la liaison est harmonieuse et facile, de ceux dont l'union est dure et raboteuse; mais ici, comme partout ailleurs, il évitera l'affectation et la contrainte. Cicéron condamne avec raison Théopompe, pour avoir porté jusqu'à l'excès le soin minutieux d'éviter le concours des voyelles. L'harmonie qui ne va qu'à flatter l'oreille n'est qu'un amusement de gens faibles et oisifs, dit Fé-

nelon; elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles, et que les paroles inspirent des idées justes et des sentiments vertueux.

Mais il est dans l'harmonie mécanique une condition non moins nécessaire que le choix et la succession des mots, et qui demande une oreille plus délicate et plus exercée : il s'agit d'étudier la texture, la coupe et l'enchaînement des phrases et des périodes.

La période est une pensée composée de plusieurs autres pensées dont le sens est suspendu jusqu'à un dernier repos qui est commun à toutes, ou bien encore c'est une juste étendue de discours, dont les membres, liés entre eux, ont un rapport raisonnable et procurent un repos suffisant à l'oreille, à l'esprit et à la respiration, et dont le tout a un sens complet et un parfait repos. (*Voy.* PÉRIODES.)

La composition des périodes étant susceptible d'une grande mélodie, il faut examiner comment on peut l'obtenir, sur quels principes elle se fonde, et quelles sont les lois dont elle dépend.

Quoiqu'il paraisse impossible de réduire en système cet arrangement mélodieux de la période, nous sommes loin de croire qu'il faille le négliger; nous pensons au contraire, avec le docteur Blair, qu'il est d'un très-grand effet, et que ceux surtout qui veulent parler en public, doivent y faire beaucoup d'attention ; mais l'oreille exercée par l'observation et par la pratique, est le meilleur guide en ce genre. Les règles que l'on peut donner sont toutes fort générales. Il y en a cependant quelques-unes qui peuvent n'être pas inutiles pour former l'oreille à cette espèce d'harmonie qui est propre au discours. Voici les plus essentielles.

L'harmonie d'une période dépend principalement de deux choses : de l'heureuse disposition de ses membres et de la conclusion ou de la cadence de la phrase entière.

Nous disons d'abord qu'il faut faire beaucoup d'attention à la distribution des membres d'une période. Il est important d'observer que tout ce qui est facile et agréable pour l'organe de la parole est toujours agréable à l'oreille. Durant le cours de la période, la terminaison de chacun de ses membres forme une pause ou un repos. Ces repos doivent être distribués de manière à ne point gêner le cours ordinaire de la respiration, et à des distances qui aient entre elles une sorte de proportion musicale.

Ceci s'entendra mieux au moyen d'un exemple : Nous citerons celui que l'abbé Batteux a choisi dans Bourdaloue. On y découvre un goût très-fin et très-délicat dans la combinaison des membres de chaque période. Il est tiré de son magnifique sermon pour le jour de Pâques.

« *Surrexit, non est hic :* Il est ressuscité, il n'est plus ici.

« Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur le tombeau des hommes. Quelque puissants qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? à cette inscription : *Hic jacet.* Ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous la pierre, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puissent tirer. Il en est bien autrement à l'égard de Jésus-Christ : à peine est-il renfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort dès le troisième jour, victorieux et triomphant. Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme : c'est, pour ainsi parler, dans le centre de la faiblesse qu'il fait éclater toute sa force, et jusque entre les bras de la mort qu'il reprend, par sa propre vertu, une vie bienheureuse et immortelle. »

Remarquez l'aisance qui règne dans ces périodes : tout y est facile pour la respiration. Cette espèce de mesure coulante, cette division régulière et bien proportionnée des membres de chaque période, c'est ce qui rend le style harmonieux. Nous devons observer néanmoins qu'une période où il y a trop de repos, et où ces repos sont placés à des intervalles trop mesurés et trop réguliers, peut aisément être accusée d'affectation.

En résumé, l'harmonie d'une période, par rapport à l'arrangement de ses membres, consiste à ne pas laisser trop d'inégalité entre eux, et surtout à ne pas faire les derniers trop courts relativement aux premiers ; à éviter également les périodes trop longues et les phrases trop courtes, le style qui fait perdre haleine et celui qui oblige à chaque instant de s'arrêter ; à savoir enfin entremêler les phrases arrondies et soutenues avec d'autres qui le soient moins et qui servent comme de repos à l'oreille.

La seconde chose à laquelle il faut faire attention, c'est la conclusion ou la cadence de la phrase entière, parce que c'est cette partie de la période qui frappe le plus l'oreille. Quintilien dit à ce propos :

« Qu'il n'y ait rien de dur et de brusque à la conclusion de la période, sur laquelle l'esprit se délasse et s'arrête. C'est le repos de la parole. L'auditeur attend cette chute. » La seule règle qu'on puisse proposer à cet égard, c'est que si l'on veut donner à la phrase de l'élévation et de la dignité, les sons doivent aller en croissant : Ainsi les membres de phrase les plus longs, et les mots les plus pleins et les plus sonores doivent être réservés pour la conclusion. On ne saurait croire, en effet, dit Leclerc, combien un mot plus ou moins long à la fin d'une phrase, une chute masculine ou féminine, et quelquefois une syllabe de plus ou de moins, produit de différence dans l'harmonie.

Fléchier termine ainsi la première période de son *Oraison funèbre de Turenne :* « Pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. » S'il eût dit : « Pour louer la vie du vaillant et sage Machabée, et pour déplorer sa mort. » L'harmonie était détruite.

Bossuet commence par ces mots l'*Oraison*

funèbre de la reine d'Angleterre : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, etc. » S'il eût placé l'*indépendance* avant *la gloire* et la *majesté*, que devenait l'harmonie ?

Ajoutons ici une réflexion du cardinal Maury. « Il me semble, dit-il, que le style devient sensiblement harmonieux, lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines. Massillon s'est conformé si fidèlement dans tous ses discours à la cadence et à la variété dont nous parlons, qu'il nous paraît presque impossible que le hasard l'ait toujours si bien conseillé à l'insu de son esprit. Nous n'en citerons qu'un exemple, c'est le tableau du juste mourant, dans son sermon *sur la mort du pécheur*.

« Il me semble, dit-il, que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau. Avant d'expirer, il tourne la tête du haut de ce lieu sacré, jetant les yeux sur cette étendue de royaumes qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui : il y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé ; les combats de tant de nations vaincues ; les fatigues du désert ; les embûches de Madian ; les murmures et les calomnies de ses frères ; les rochers brisés ; la difficulté des chemins surmontée ; les dangers de l'Egypte évités ; les eaux de la mer rouge franchies, et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course. »

Il est bien difficile de croire que Massillon écrive ainsi sans une intention constante de flatter l'oreille par la mélodie et la variété des terminaisons masculines et féminines.

Observons encore une fois que, bien qu'on ne doive pas négliger l'harmonie de la période, il faut cependant contenir dans de justes bornes cette espèce d'étude et le soin qu'on y donne. Toutes les fois qu'on paraît affecter l'harmonie, on produit une impression pénible, surtout si l'on pousse cette ambition jusqu'à sacrifier au son la clarté, la précision, ou la force de la pensée. Tout mot insignifiant introduit dans la période pour lui donner une forme plus arrondie ou plus mélodieuse, est une tache dans un discours. Ce sont des ornements puérils, qui font plus perdre à la phrase du côté du sens, qu'ils ne lui ajoutent du côté de l'harmonie. Après un long travail sur l'art de régler la marche et la mesure de la prose, Quintilien conclut avec son bon sens ordinaire : « Tout considéré, j'aimerais mieux que le style d'une composition parût dur à l'oreille, que faible et énervé, comme celui de plusieurs écrivains ou orateurs. Il faut même détruire exprès quelques constructions étudiées, de peur qu'elles ne sentent trop le travail, et jamais, pour adoucir une période, il ne faut sacrifier le mot propre. » Et cependant on ne saurait trop inculquer aux jeunes gens l'importance de cette qualité du style. On sait le cas que Cicéron en faisait ; selon lui, l'harmonie produit des effets si surprenants, qu'il ne comprenait pas qu'on pût être homme et n'en pas sentir le pouvoir. Les grands orateurs ont presque tous excellé en ce genre, c'est le mérite éminent des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, des Fléchier et de tous ceux dont notre éloquence s'honore. Otez-leur l'harmonie, vous leur ôterez non-seulement la force, mais encore la *dignité*, la grâce et tout ce qui attache le lecteur à leurs discours immortels.

2° *De l'harmonie imitative.*

L'harmonie imitative consiste dans le rapport des membres et des sons avec les objets qu'ils expriment. On peut par les sons des mots représenter des objets principalement de trois sortes : 1° d'autres sons ; 2° des mouvements ; 3° les émotions et les passions de l'âme. La première espèce d'harmonie imitative convient spécialement au poëte, nous n'en parlerons pas. La seconde et la troisième concourent à l'agrément du style oratoire, dans toute sorte de sujet.

Il y a longtemps, dit Andrieux, qu'on a remarqué qu'il existe dans toutes les langues cultivées un accord secret, mais sensible, entre certains sons et certaines idées, certains sentiments ; que les pensées sérieuses, les affections tristes amènent des sons graves, sourds, lents et mélancoliques ; qu'au contraire, la joie vive et pétulante s'exprime par des sons légers, rapides et brillants. Comme le musicien a soin de choisir le mode, le ton et le mouvement qui conviennent au caractère du morceau qu'il veut composer, de même l'orateur est obligé de se pénétrer tellement de son sujet, qu'il trouve naturellement et sans peine comme le mode et le ton dans lesquels il doit le traiter ou l'écrire, et le mouvement qu'il doit lui donner.

Selon les idées ou les sentiments qu'il voudra exprimer, l'harmonie de ses phrases sera grave et majestueuse, légère et vive, simple et juste. Elle sera variée comme les choses elles-mêmes. Cette variété est l'effet des syllabes longues ou brèves, sourdes ou sonores, douces ou dures, des nombres développés ou rompus, des cadences moëlleuses ou âpres, qu'on sait employer à propos. Lorsque l'harmonie du style convient aux choses, le discours est plus significatif, plus énergique, plus agréable.

Fléchier, dans l'*Oraison funèbre de Turenne*, ayant à traiter le sujet le plus touchant et le plus élevé, emploie une harmonie majestueuse et sombre. Après avoir tracé dans l'exorde le portrait de Machabée, il annonce sa mort en ces termes : « Ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçoit le coup mortel et demeure comme enseveli dans son triomphe. »

Cette courte incise, *reçoit le coup mortel*, peint la mort imprévue du guerrier. La ra-

pidité de cette chute, *comme enseveli*, et la lenteur de cette image, *dans son triomphe*, où deux nasales lourdes retentissent lugubrement, rendent palpable l'analogie des nombres avec les idées.

Elle n'est pas moins sensible dans la peinture suivante : « Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants : ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. » Avec quel soin l'orateur a coupé ces mots, comme par des soupirs : *saisis, muets, immobiles!* « Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leur cœur la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ! » Comme les deux premiers mots expriment bien l'impétuosité de la douleur, et les deux qui suivent, l'effort qu'elle fait pour éclater ! Comme la lenteur et la résonnance des sons rendent bien l'image de ce *long et morne silence!* Ceux qui ne peuvent concevoir le secret de l'harmonie peuvent le voir à découvert dans cette période, qui semble sortir avec effort, se traîner, tomber, se relever, enfin arriver avec peine jusqu'à l'exclamation qui la termine, et que l'auditeur attend après une si longue suspension.

Après cette exclamation de douleur, l'orateur peut s'abandonner sans retenue au sentiment qui a éclaté. Toutes ses idées, toutes ses expressions, peuvent prendre le ton de l'enthousiasme qui le possède, et l'harmonie obéit à sa pensée. « A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! » Le mouvement des sons, dans les premières phrases, est analogue à l'action que les mots expriment. L'harmonie imitative est frappante dans ces mots : *Le Jourdain se troubla, et ses rivages...*

Si Fléchier veut peindre un objet d'horreur, il multiplie les sons rudes : « Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques ; triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces...» Dans presque tous les mots de cette demi-phrase entre la lettre *r*, et ces mots sont chargés de consonnes.

Quand un morceau demande de la vivacité, il emploie des nombres plus courts ; il se sert du style coupé, dont les parties sont indépendantes et sans liaison réciproque : « Il passe le Rhin ; il observe les mouvements de l'ennemi ; il relève le courage des alliés ; il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins ; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire. »

Bossuet n'a pas donné une attention si sérieuse à l'harmonie ; la sienne est plutôt dans la coupe des périodes brisées ou suspendues à propos que dans la lenteur ou la rapidité des syllabes ; mais ce qu'il n'a presque jamais négligé dans les peintures majestueuses, c'est de donner des appuis à la voix sur des syllabes sonores et sur des nombres imposants. « Il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. » S'il eût dit seulement : *d'une manière digne de lui*, ou bien *d'une manière absolue et digne de lui*, l'expression perdait sa gravité. C'est le son déployé sur la pénultième de *souveraine* qui en fait toute la pompe.

« Si elle eut la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir *immense* qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. » Retranchez *immense*, ou bien substituez-y *extrême*, ou tel autre mot qui n'aura pas cette nasale volumineuse, l'expression ne peindra plus rien.

Bossuet ne néglige pourtant pas l'harmonie qui résulte de l'emploi des syllabes brèves pour exprimer la rapidité du mouvement, ou des syllabes longues pour en exprimer la lenteur. En voici de beaux exemples : « Le voyez-vous, s'écrie-t-il en parlant du prince de Condé, le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. » Ne semble-t-il pas que le style se précipite avec Condé ?

Tout à coup l'orateur change de mouvement en changeant d'objet, et à une rapidité entraînante il fait succéder une pesanteur immobile : « Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute. »

Examinons encore le tableau qui termine cette oraison funèbre :

« Nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui vous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'aux cieux le magnifique témoignage de notre néant. » Quel exemple du style harmonieux ! *Obscurcies et couvertes de votre douleur* n'aurait peint qu'à l'imagination ; *comme d'un nuage* rend le tableau sensible à l'oreille. Bossuet pouvait dire : *les déplorables restes d'une si auguste naissance*; mais, pour exprimer son idée, il ne lui fallait pas de grands sons, il a préféré *le peu qui reste*, et a réservé la pompe de l'harmonie pour la *naissance*, *la grandeur*

et la gloire, qu'il a fait contraster avec ces faibles sons. La même opposition se fait sentir dans ces mots, *vaines marques de ce qui n'est plus*. Quoi de plus expressif à l'oreille que *ces figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau!* C'est la lenteur d'une pompe funèbre.

Et qu'on ne dise pas que le hasard produit ces effets : on découvre partout, dans les bons écrivains, les traces du sentiment ou de la réflexion : si ce n'est point l'art, c'est le génie ; car le génie est l'instinct des grands hommes. »

On ne peut donner sur l'harmonie dont nous venons de parler que quelques règles très-générales. Les principes en sont dans la nature. Chaque pensée a son étendue, chaque image son caractère, chaque mouvement de l'âme son degré de force et de rapidité. Les phrases qui les expriment doivent être, en conséquence, coupées ou étendues, unies ou pompeuses, douces ou rudes, lentes ou rapides, selon le besoin. Du reste, il serait impossible de rendre l'harmonie imitative continue dans la prose. Nos bons écrivains ne se sont attachés à peindre la pensée que dans les mots dont l'esprit et l'oreille doivent être vivement frappés.

L'exercice et une oreille délicate sont, à l'égard de l'harmonie, les guides les plus sûrs. Si l'orateur possède bien sa langue, s'il a formé son organe au sentiment du beau, son style peint sans qu'il s'en aperçoive, et l'expression y vient d'elle-même s'accorder avec la pensée. Qu'on ne s'imagine pas en effet que Fléchier, Massillon, Bossuet, se soient beaucoup occupés de cette puérile recherche de syllabes longues ou brèves, de mots sonores ou brillants, et des autres caractères de l'harmonie. Tous les grands orateurs avaient de leur langue une connaissance approfondie et raisonnée; ils n'écrivaient que sous l'inspiration du génie ; et les morceaux qu'on admire le plus dans leurs discours sont peut-être ceux qui leur ont coûté le moins.

Voy. Amar, p. 56 ; Andrieux, p. 321 ; Maury, p. 170 ; Marmontel, t. IV, p. 291 ; Blair, t. I, p. 277 ; Crevier, t. II, p. 4, 11, 51 ; Girard, p. 217 ; Gibert, p. 564 ; Arnaud, p. 147 ; Rollin, t. II, p. 225 ; Gérusez, p. 139 ; Leclerc, p. 172 ; du Jarry, p. 181.

HISTOIRE. — Un prédicateur doit connaître l'histoire, et l'employer à l'instruction des peuples qu'il est chargé d'évangéliser. Le docteur Audisio n'a pas craint de la comprendre au nombre des sources de la confirmation, parce que, dit-il, 1° l'histoire est la fidèle représentation de tout l'homme ; 2° parce que nous vivons, en grande partie, d'imitation ; 3° parce que nous voyons dans les autres toute la difformité du péché, que nous n'apercevons pas en nous-mêmes. En effet, voulez-vous connaître, ajoute-t-il, ce que c'est que l'homme, ce que valent ses lumières et ses forces, quelles sont ses vertus et quels sont ses vices ? Parcourez l'histoire. Et comme il n'est personne à qui la connaissance de l'histoire soit plus nécessaire qu'à l'orateur, qui doit éclairer toutes les consciences, diriger tous les états, guérir toutes les infirmités, prévenir tous les vices, faire croître toutes les vertus ; à personne plus qu'à lui n'est nécessaire l'étude de l'histoire, vénérée des anciens comme la maîtresse et la lumière de la vie. De plus, l'amour et l'estime de la vertu que Dieu a mis dans notre cœur ne se réveillent jamais plus vifs en nous que lorsque nous la voyons représentée et recommandée dans la pratique des autres. Quel cœur assez dépravé pour ne se point sentir touché en entendant le récit des vertus des saints ! Enfin l'amour-propre jette un voile sur les yeux de notre âme, quand nous voulons examiner nos propres fautes ; mais si nous les considérons dans autrui, nous les voyons avec toute leur opposition à notre raison, et en conséquence avec la raison éternelle de Dieu. Il est donc bon d'emprunter à l'histoire des exemples de vices propres à inspirer une profonde horreur aux auditeurs. La parabole de Nathan sera célèbre dans tous les siècles, et si elle ne fut pas une histoire véritable, elle avait du moins toutes les couleurs de la vérité ; et le cœur si droit de David, qui n'avait pas craint de ravir à un fidèle serviteur l'objet le plus cher et le plus sacré, se révolta à l'idée seule du rapt d'une brebis, et ce *Tu es ille vir* montrera toujours quelle lumière l'histoire répand dans les ténèbres de notre conscience.

Il y a trois sortes d'histoire : l'histoire sainte, l'histoire ecclésiastique et l'histoire profane. Nous devons puiser à pleines mains dans l'Histoire sainte : y a-t-il rien de plus propre à satisfaire l'attention que les faits et les exemples qu'elle renferme ? Ces faits, d'une authenticité indubitable, et nous étant proposés par la bouche de Dieu même, réveillent tous nos esprits, s'impriment profondément dans le cœur, et y opèrent, sans effort de raisonnement, la conviction et la persuasion. Quant aux faits de l'histoire ecclésiastique, ils peuvent aussi être cités aux fidèles, mais il faut les puiser à une source certaine : la chaire évangélique est éminemment l'organe de la vérité. Ceux de l'histoire profane ne peuvent convenir à la prédication que lorsqu'on en attend un grand fruit ; encore doit-on en user très-modérément. (*Voy.* Exemples.)

Que le prédicateur s'applique surtout à l'étude de l'histoire sainte et de l'histoire ecclésiastique ; c'est là qu'il doit apprendre à connaître les fondements de la religion, les faits dogmatiques, la discipline de l'Eglise dans les différents siècles, et toute la tradition nécessaire à un docteur chrétien pour défendre la foi. Quelle ressource pour un prédicateur qu'une connaissance approfondie de l'histoire de la religion ! Avec quelle facilité il instruira la multitude ! Les faits sont des preuves sensibles ; ils plaisent, ils éclairent, ils frappent vivement ; c'est surtout par ce moyen que Dieu instruisait son peuple. Les prophètes inspirés par l'Esprit saint en ont fait un grand usage, et l'on voit dans l'Evangile que Jésus-Christ n'avait pas d'autre méthode.

« Cette méthode, dit Fénelon, convient surtout à ceux qui prêchent la religion ; car tout y est tradition, tout y est histoire, tout y est antiquité. La plupart des prédicateurs n'instruisent pas assez, et ne prouvent que faiblement, faute de remonter à ces sources. » Voici ce que dit encore Fénelon, dans un autre endroit de ses *Dialogues sur l'éloquence*. Il pense que la véritable manière de prouver la vérité de la religion est de la bien expliquer. « Elle se prouve elle-même, dit-il, quand on en donne la vraie idée. Toutes les autres preuves qui ne sont pas tirées du fond et des circonstances de la religion même lui sont comme étrangères. Par exemple, la meilleure preuve de la création du monde, du déluge et des miracles de Moïse, c'est la nature de ces miracles, et la manière dont l'histoire en est écrite. Il ne faut, à un homme sage et sans passion, que les lire pour en sentir la vérité.

« Je voudrais qu'un prédicateur expliquât toute la religion; qu'il la développât d'une manière sensible; qu'il montrât l'institution des choses; qu'il en marquât la suite et la tradition; qu'en montrant ainsi l'origine et l'établissement de la religion, il détruisît les objections des libertins, *sans entreprendre ouvertement de les attaquer*, de peur de scandaliser les simples fidèles.

« Je voudrais encore qu'un prédicateur expliquât assidûment et de suite au peuple, outre tout le détail de l'Evangile et des mystères, l'origine et l'institution des sacrements, les traditions, les disciplines, l'office et les cérémonies de l'Eglise. Par là on prémunirait les fidèles contre les objections des hérétiques ; on les mettrait en état de rendre raison de leur foi, et de toucher même ceux d'entre les hérétiques qui ne sont point opiniâtres. Toutes ces instructions affermiraient la foi, donneraient une haute idée de la religion, et feraient que le peuple profiterait, pour son édification, de tout ce qu'il voit dans l'église : au lieu qu'avec l'instruction superficielle qu'on lui donne, il ne comprend presque rien de tout ce qu'il voit, et il n'a même qu'une idée très-confuse de ce qu'il entend dire au prédicateur. C'est principalement à cause de cette suite d'instruction que je voudrais que des gens fixes, comme les pasteurs, prêchassent dans chaque paroisse. J'ai souvent remarqué qu'il n'y a ni art, ni science dans le monde, que les maîtres n'enseignent de suite par principes et avec méthode. Il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, et qu'ils apprennent par cœur, sans en comprendre le sens ; après quoi ils n'ont plus pour instruction que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers éléments de leur religion, et qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères.

« C'est ce que l'on faisait autrefois. On commençait par les catéchiser, après quoi les pasteurs enseignaient de suite l'Evangile par des homélies. Cela faisait des chrétiens très-instruits de toute la parole de Dieu. On connaît le livre de saint Augustin, *de Catechizandis rudibus*, et le *Pédagogue* de saint Clément, qui est un ouvrage fait pour faire connaître aux païens qui se convertissaient les mœurs de la philosophie chrétienne. C'étaient les plus grands hommes qui étaient employés à ces instructions : aussi produisaient-elles des fruits merveilleux et qui nous paraissent maintenant presque incroyables.

« On parle tous les jours au peuple de l'Ecriture, de l'Eglise, des deux lois, des sacrifices, de Moïse, d'Aaron, de Melchisédech, des prophètes, des apôtres ; et on ne se met point en peine de lui apprendre ce que signifient toutes ces choses, et ce qu'ont fait ces personnes-là. On suivrait vingt ans bien des prédicateurs sans apprendre la religion comme on doit la savoir. »

Un grand nombre d'auditeurs ignorent ces premiers fondements de la religion, que les prédicateurs supposent qu'on sait, parce qu'on a coutume de les apprendre aux enfants qu'on prépare à leur première communion. Mais la plupart ne les ont pas compris suffisamment alors, ou ne les ont pas retenus. Leur instruction n'ayant été que superficielle, il n'en est presque rien resté dans leur esprit. Comme ils n'ont pas pris le temps de repasser ces premiers enseignements, les prédications ordinaires sont pour eux, en bien des points, des énigmes. On peut donc, sans paraître leur faire le catéchisme, leur rappeler les histoires qui font connaître l'origine et l'institution des choses saintes. Bien loin que cette recherche de l'origine des choses fût basse, elle donnerait à la plupart des discours une force et une beauté qui leur manquent. « L'auditoire, dit Fénelon, dont nous venons d'analyser les pensées, n'est ni instruit, ni persuadé, si on ne remonte à la source. Comment, par exemple, ferez-vous entendre au peuple ce que l'Eglise dit souvent, après saint Paul, que *Jésus-Christ est notre Pâque*, si vous ne lui expliquez quelle était la pâque des Juifs, instituée pour être un monument éternel de la délivrance d'Egypte, et pour figurer une délivrance bien plus importante qui était réservée au Sauveur ? Presque tout est historique dans la religion. »

Les faits font mieux sentir les choses que les meilleurs raisonnements. Ils abrègent singulièrement les discussions. Il suffit, par exemple, de raconter simplement l'histoire des hérésies pour les réfuter complétement. Quoi de plus propre aussi, pour ramener les incrédules, que de les conduire par l'histoire au lit de leurs confrères mourants ? Leur repentir et leurs aveux sont la meilleure réfutation qu'on puisse faire de leurs ouvrages.

Il ne faut pas trop multiplier les exemples dans les sermons. Un petit nombre bien choisis et cités à propos font plus d'effet qu'un grand nombre, qui fatiguent l'auditoire et

détournent trop longtemps son attention du sujet principal. Cet excès fut porté à un tel point dans le XVIe siècle, que, du temps du P. Albert, qui vécut dans le siècle suivant, les prédicateurs n'osaient plus en citer. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son ouvrage sur la prédication : « Les histoires sont maintenant tellement décriées parmi les prédicateurs qui se piquent d'avoir le bon goût, qu'elles semblent absolument proscrites et bannies de la prédication. Si l'on entendait dans Paris un homme qui ferait quelque récit un peu long et peu pathétique, on le traiterait de prêcheur de village et de conteur d'histoires. Cependant l'expérience fait voir que les exemples ont un pouvoir surprenant, et contribuent en plusieurs manières à l'artifice de l'orateur ; car on a pour les affaires d'autrui une certaine curiosité naturelle qui réveille l'attention ; et, comme Cicéron dit très-bien, que l'on a encore plus besoin de se concilier la bienveillance de l'auditeur dans la suite et à la fin du discours qu'au commencement, où les esprits sont encore tout frais, un récit aide beaucoup à les délasser et à les remettre. De plus, l'histoire est une espèce de peinture que le peuple regarde, et c'est un grand charme lorsqu'il semble, selon l'expression de saint Augustin, que la chose se passe devant nous, et que nos yeux y ont plus de part que nos oreilles. J'ajouterai qu'il n'est rien de si commode et de si efficace pour insinuer certaines vérités délicates, pour instruire des gens que l'on n'ose reprendre, pour toucher et pour persuader tout ce qu'on veut, parce que l'artifice est extrêmement caché ; et, sous prétexte de ne blâmer qu'un certain particulier, tous les autres peuvent voir ce qu'ils doivent penser et faire dans de semblables occasions. Enfin, comme on est naturellement ému des aventures du prochain, et que l'on entre facilement dans ses intérêts, si peu que l'orateur ajoute d'exhortation, de menace, de promesse, d'instruction, il trouve la porte du cœur déjà ouverte, sans que l'auditeur s'en soit aperçu. Il est vrai que, comme cette adresse gagne sensiblement le peuple, plusieurs prédicateurs en ont abusé, ou par le récit d'histoires apocryphes, ou par l'exagération des véritables, ou par le trop fréquent usage de ces récits dont les sermons étaient remplis ; les véritables savants ont été offensés de ce qui n'était pas conforme à la vérité, les curieux ont été rebutés de cette apparente simplicité, et les libertins ont pris le parti des uns et des autres, pour éloigner ce qui les faisait rentrer en eux-mêmes et ce qui leur faisait voir ce qu'ils auraient bien voulu se dissimuler toujours ; de sorte que l'on regarde maintenant une histoire comme une grande tache dans un beau sermon ; jusque-là qu'un prédicateur trop prudent disait une fois, par une parenthèse par trop scrupuleuse, *à Dieu ne plaise que je dise une histoire en chaire !* Mais, à dire la vérité, si les uns ont trop de complaisance pour le peuple, les autres ont trop de respect pour les esprits délicats ; et, s'il faut éviter avec grand soin les extrémités vicieuses, c'est principalement lorsqu'il y a de grands biens à espérer de la médiocrité. Il est vrai qu'elle est difficile à garder dans cette occasion, mais elle n'est pas impossible ; et la sainte Bible est tellement remplie de toutes sortes d'histoires, qu'il semble que l'Esprit de Dieu se plaise à en user, et qu'il nous commande de nous servir de cette manière de nous exprimer.

Non-seulement il faut citer peu de faits, mais il faut en général les citer brièvement, en se contentant de rapporter ce qu'il y a de principal. Il vaut mieux employer le temps à faire l'application de ce qu'on cite aux auditeurs, que de le perdre dans des narrations de détails qui ne sont pas nécessaires. Saint François de Sales, dans son vieux langage, donne à ce sujet d'excellents avis : « Les exemples, dit-il, ont une merveilleuse force et donnent un grand goût au sermon. Il faut seulement qu'ils soient propres, bien proposés et mieux appliqués. Il faut choisir de belles histoires et éclatantes, les proposer clairement et distinctement, et les appliquer vivement, et comme font les Pères, proposant l'exemple d'Abraham qui immole son fils, pour montrer que nous ne devons rien épargner pour faire la volonté de Dieu ; car ils remarquent tout ce qui peut rendre recommandable l'obéissance d'Abraham. Abraham, disent-ils, le vieil Abraham qui n'avait que ce fils si beau, si sage, si vertueux et si aimable ; néanmoins, sans répliquer, sans murmurer et hésiter, il le mène sur la montagne et veut lui-même de ses propres mains l'immoler. Certes ils font l'application encore plus vive ; et toi, chrétien, tu es si peu résolu à immoler, je ne dis pas ton fils, ta fille, tous tes biens, ni une grande partie, mais un seul écu pour l'amour de Dieu, à secourir les pauvres, une seule heure de tes passe-temps à servir Dieu, une seule petite affection, etc.

« Mais il faut prendre garde à ne pas faire des descriptions vaines et flasques, comme font plusieurs écoliers qui, au lieu de proposer l'histoire naïvement et pour les mœurs, se mettront à décrire les beautés d'Isaac, l'épée tranchante d'Abraham, l'enceinte du lieu du sacrifice, et semblables choses impertinentes. Il ne faut être ni si court que l'exemple ne pénètre pas, ni si long qu'il ennuie.

« Il faut aussi, dit le même saint, se garder de faire des introductions de colloques entre les personnes de l'histoire, sinon qu'elles soient tirées des paroles de l'Ecriture ou très-probables : comme en cette histoire qui introduit Isaac se lamentant sur l'autel, implorant la compassion paternelle pour s'échapper de la mort ; ou bien Abraham disputant en soi-même et se plaignant ; il fait mal et tort à la valeur et résolution de l'un et de l'autre. Ainsi, ceux qui par méditation ont rencontré des colloques, doivent observer deux règles en la prédication : l'une, de voir s'ils sont solidement fondés sur une apparente probabilité ; l'autre, de ne point les

proposer fort longs ; car cela refroidit et le prédicateur et l'auditeur. »

Voici un exemple tiré de saint Grégoire de Nazianze. Comme il est un peu long, nous observerons qu'il se trouve dans une oraison funèbre, où les faits qui forment le fond du discours doivent nécessairement avoir plus d'étendue que dans les sermons. Saint Grégoire fait l'éloge de saint Basile son ami. Il loue particulièrement sa constance et la fermeté admirable avec laquelle il soutint la foi de l'Eglise contre un des premiers officiers de l'empereur Valens, arien.

« Quel est l'homme, dit-il, qui n'ait entendu parler de ce gouverneur de province, dont la férocité naturelle s'enflammait du fanatisme de l'erreur (il avait reçu le baptême de la main des ariens), et dont le servile dévouement à l'empereur lui valut la longue possession de son office? Cet homme, dont les emportements approchaient de la fureur du lion, et qu'on n'abordait pas sans frayeur, mande à son palais Basile, qui entre, non pas comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il fût venu à un festin. . . — Quelle raison avez-vous, lui dit-il (en l'appelant par *son nom* et sans daigner le qualifier du titre d'évêque) ; quelle est votre prétention de vous opposer à notre puissant empereur et d'oser tout seul lui résister avec tant d'opiniâtreté et d'insolence? — Pourquoi me parlez-vous de la sorte ; car je ne vois pas sur quoi vous pouvez fonder un semblable reproche? — C'est que vous ne voulez pas embrasser la religion de l'empereur, après que tous les autres ont été obligés de s'y soumettre. — Non, mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi, l'ouvrage de Dieu, appelé à faire partie de sa divine substance. — Mais nous, pour qui donc nous prenez-vous? Est-ce que vous nous comptez pour rien ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas pour vous-même de l'honneur à gagner en vous rangeant de notre parti, en pensant comme nous? — Vous êtes gouverneur, j'en conviens, et au premier rang ; mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu. J'avoue qu'il m'est honorable de vous être égal ; et comment ne serions-nous pas égaux, puisque nous sommes, vous et moi, créatures du même Dieu? Mais je trouve le même honneur à être égal au dernier de ceux qui vous sont soumis ; car ce n'est pas la dignité des personnes, c'est leur foi qui honore le christianisme.

« Ces paroles transportèrent le préfet d'une nouvelle fureur ; il se lève de son siége, et d'un ton plus véhément : Quoi donc! ne craignez-vous pas ma puissance? — Eh ! pourquoi? Que peut-il m'arriver? Quel mal me ferez-vous? — J'ai mille moyens de vous nuire ; un seul me suffirait. — Quels sont donc ces moyens? De grâce, apprenez-les-moi. — La confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Imaginez-en d'autres ; car rien de tout cela ne peut m'atteindre. — Comment l'entendez-vous? — Qui n'a rien, n'a rien à perdre ; sinon peut-être ces misérables vêtements délabrés qui me couvrent, et quelques livres, voilà toute ma richesse. Quant à l'exil, je n'en connais pas, je ne suis attaché à aucun lieu ; celui que j'habite n'est point à moi ; ma patrie sera partout où l'on me jettera ; ou plutôt je sais que toute la terre appartient à Dieu, et que partout j'y suis étranger et voyageur. Les tortures! mais quelle prise auraient-elles sur un homme qui n'a plus de corps, qui pourrait à peine recevoir un premier coup, et ce coup est le seul qui soit en votre pouvoir? La mort ne peut être pour moi qu'un bienfait : j'irai plus tôt me réunir au Dieu pour qui je vis, pour qui j'agis, pour qui je suis plus qu'à demi éteint, et vers qui je soupire depuis longtemps.

« Le préfet, étourdi de ces paroles : Jamais, poursuivit-il en se nommant lui-même, personne ne m'a parlé avec un tel langage, ni avec une telle liberté. — C'est peut-être, répondit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. Il n'en est pas un qui n'en dît autant s'il avait la même cause à défendre. Sur tout le reste, faciles, pleins de condescendance, humbles jusqu'à l'abaissement ; par soumission pour notre loi, on ne nous voit point affecter aucune indépendance à l'égard des maîtres de la terre, pas même à l'égard du dernier des hommes. Mais du moment qu'il s'agit de Dieu et de ses intérêts, nous n'envisageons plus que lui seul et nous méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes féroces, les ongles de fer, nous causent plus de plaisir que de terreur. Après cela, accablez-nous d'outrages, menacez, faites tout ce qu'il vous plaira, usez de votre puissance, rapportez à l'empereur tout ce que je vous ai dit ; vous n'y gagnerez rien, et vous n'obtiendrez pas de nous de souscrire à l'impiété quand vous auriez encore de plus cruelles menaces à nous faire.

« Le préfet, voyant la fermeté inébranlable de Basile, le fit retirer et le congédia, non plus avec menaces, mais avec respect et quelque sorte de soumission. Peu après il alla trouver l'empereur pour lui rendre compte de sa commission, et en l'abordant : Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus. L'évêque de cette ville a trop de caractère pour céder à des menaces ; il est trop ferme dans ses principes pour se laisser ébranler par nos raisonnements ou séduire par des caresses : il faut s'adresser à quelque autre moins intrépide. L'empereur se sentit frappé d'admiration. Il défendit qu'on fît au saint évêque aucune violence. »

Voy. Vêtu, t. II, p. 60 ; Audisio, t. I, p. 229 ; Fénelon, p. 89 ; Baudry, p. 33 ; Crevier, t. I, p. 11.

HOMÉLIE. — L'homélie est une explication simple et pieuse, une sorte de paraphrase de l'évangile ou de l'épître d'où l'on tire des réflexions morales pour l'édification des auditeurs. Cette méthode d'instruire, qui est la plus simple, est aussi la plus ancienne dans l'Eglise. Dans les premiers siècles, le lecteur lisait d'abord pendant un certain temps les divines Ecritures ; l'évêque

ensuite prenait la parole, commentait la lecture qu'on venait de faire, puis en déduisait des instructions pratiques, accompagnées de détails de mœurs pleins d'intérêt et de sorties éloquentes contre les vices du temps. Tantôt un seul verset lui suffisait, tantôt il en prenait davantage, plus ou moins, selon que les vérités qui y sont contenues lui semblaient demander plus ou moins de développement; et pour mettre de la suite dans ses instructions, il reprenait toujours, la fois suivante, là où il en était resté, et ne quittait point un livre de l'Ecriture sainte qu'il ne l'eût entièrement expliqué.

Telle était la méthode des anciens, et ils la préféraient à tout autre genre. En effet, elle demande moins de travail; et la composition de sermons tels qu'ils sont en usage aujourd'hui, eût été incompatible avec le laborieux ministère des évêques des temps anciens; puis l'homélie, se prêtant facilement à la variété des réflexions, permet d'embrasser dans une seule instruction les différents besoins des auditeurs, bien mieux que le sermon essentiellement restreint dans une ou deux vérités, souvent sans intérêt, sans application pour plusieurs; et d'ailleurs, ces leçons sacrées, immédiatement appuyées sur la parole de Dieu qu'on suit pas à pas, ont une toute autre force que les raisonnements du prédicateur qui dominent dans les autres genres d'instruction. Ajoutez à cela que l'homélie souffre des détails pratiques que ne comporte guère le genre élevé du sermon, et que, comme elle se compose souvent de vérités indépendantes les unes des autres, les distractions inévitables à la faiblesse humaine, qui surviennent pendant l'instruction, n'empêchent pas de profiter des morceaux isolés qu'on entend; tandis que dans le sermon, une distraction fait souvent perdre le fil, l'intérêt et le fruit de tout le discours. Aussi voyons-nous que les auditeurs goûtent plus en général une bonne homélie qu'un sermon : ils suivent avec intérêt celui qui leur explique bien l'Evangile, qui leur en fait remarquer les endroits saillants, qui en tire des réflexions et des applications utiles; et ils aiment à apprendre ainsi à la fois leur religion, leurs devoirs et les plus beaux endroits de l'Ecriture sainte; ils sont même très-faciles à contenter dans ce genre : dès qu'on leur explique passablement l'Evangile, ils sont satisfaits. On peut donc très-utilement adopter le mode de l'homélie, lorsqu'on voit la paroisse bien instruite par le cours suivi dont nous avons démontré l'importance. (*Voy.* Cours suivi d'instructions.)

Quoiqu'il faille moins de préparation pour l'homélie que pour le discours relevé, cependant il en faut toujours, sous peine de ne faire que des homélies froides et insipides, languissantes et infructueuses; et voici quelle doit être cette préparation : Il faut commencer par étudier avec soin le texte qu'on doit expliquer, le bien méditer, s'en pénétrer et choisir avec discernement les endroits sur lesquels il faudra passer légèrement et ceux sur lesquels il faudra insister; car on ne doit pas s'arrêter à toutes les circonstances, ni prétendre épuiser son sujet; l'homélie deviendrait d'une longueur ennuyeuse. Dans cette étude, il faut observer quatre choses : le sens littéral, le sens moral et spirituel, les applications pratiques et les exhortations analogues. 1° Pour l'explication du sens littéral, il faut indiquer le temps, l'occasion et les autres circonstances des faits ou des maximes contenues dans le texte, expliquer les paroles qui ne sont pas claires par elles-mêmes, et, s'il y a lieu, les usages de l'ancienne loi, dont la connaissance serait nécessaire à l'intelligence du passage, enfin ne rien laisser d'obscur sans l'éclaircir. Si c'est une parabole, on n'en doit développer la lettre que pour en faire entendre l'esprit; et il faut s'attacher moins aux circonstances historiques qu'au dessein de la parabole. Si le texte y prête, on peut joindre des réflexions dogmatiques, rarement des considérations physiques, jamais des discussions critiques, à moins qu'elles ne naissent du sujet et ne soient utiles aux auditeurs. 2° Pour l'explication des sens moral et spirituel, il faut choisir les considérations les plus simples et les plus naturelles, les plus pieuses et les plus adaptées aux besoins de la paroisse, et éviter les interprétations forcées, les allégories poussées trop loin, comme on en trouve dans saint Grégoire, pape, et dans saint Augustin; c'était le goût du siècle de ces grands hommes; vivant de nos jours, ils parleraient autrement. 3° Pour les applications pratiques, il faut se conformer à ce que nous avons dit à ce sujet dans l'article Détails. 4° Quant aux exhortations analogues au sujet, elles doivent être vives, pressantes, pathétiques, accompagnées d'affections et de pieux mouvements.

Mais en quelles formes convient-il de présenter ces homélies? On peut distinguer ici quatre manières : la première serait de réduire tout l'évangile du jour à un seul sujet et à une division régulière, lorsqu'on le peut sans forcer le sens. Ainsi, dans l'évangile de l'enfant prodigue, on pourrait montrer, 1° le malheur du pécheur qui a abandonné Dieu; 2° les sentiments dans lesquels il faut revenir à Dieu; 3° la bonté de Dieu envers le pécheur qui se convertit. On peut de même considérer dans l'évangile de la Madeleine, son péché, sa pénitence, sa parfaite réconciliation avec Dieu; dans la Cananée, les motifs de prier, les qualités de la prière, les fruits de la prière; dans la Samaritaine, ce que fait Jésus pour elle, ce qu'elle fait pour Jésus; dans le mauvais riche, ses péchés, qui consistent à être vain, fastueux, sensuel, et son châtiment; dans l'évangile du pharisien et du publicain, les effets de l'orgueil et de l'humilité; dans la parabole de la semence, la nécessité et l'utilité de la parole de Dieu, les obstacles qui en empêchent le fruit, et ce qu'il faut faire pour en profiter.

La seconde manière est de prendre deux

ou trois traits de l'évangile relatifs à une vertu ou à un vice, de les traiter l'un après l'autre, quoique disparates et incapables de former entre eux une division juste, et de les développer selon ce que nous dirons en parlant des vertus et des vices.

La troisième manière est d'expliquer, dans un premier point, l'évangile tout entier, et d'en déduire, dans un second point, les conséquences morales et pratiques : c'est la méthode de saint Jean Chrysostome.

La quatrième manière, c'est d'expliquer toutes les phrases de l'évangile, et de tirer de chacune d'elles, à mesure qu'on l'explique, les affections et les moralités qui en découlent; changeant ainsi de matière presque à chaque verset, on a lieu d'attaquer plusieurs vices, d'enseigner plusieurs vertus, de recommander plusieurs pratiques utiles, et par cette variété, chacun trouve dans l'instruction un secours à ses besoins, un remède à ses faiblesses. D'un autre côté, cependant, cette méthode a son inconvénient, c'est qu'en voulant tout expliquer, il est difficile de rien approfondir, de remuer et de toucher les cœurs : on n'a guère que le temps d'effleurer les matières.

Si, à raison de la longueur des offices ou de quelque autre obstacle, on ne peut pas faire, certains dimanches, une longue instruction, on pourrait exposer brièvement l'évangile, et en tirer, pendant cinq à six minutes, une ou deux réflexions intéressantes. Si elles étaient proposées d'une manière claire et touchante, les auditeurs les écouteraient sans en rien perdre, et en profiteraient plus quelquefois que d'un long discours.

Les modèles les plus parfaits d'homélies sont, parmi les Pères latins, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand; parmi les Pères grecs, saint Chrysostome sur saint Matthieu. Dans ce dernier, l'homélie a toute la force, toute la grandeur, tout le sublime d'un discours chrétien : on y trouve des tours d'éloquence qui saisissent, des portraits du cœur humain frappants de vérité, des peintures du vice, des mœurs et des scandales de son siècle, qui montrent tout le zèle d'un homme apostolique; enfin, un style noble, élevé, brillant, ingénieux, véhément, qui ravit et entraîne le lecteur. Parmi les modernes, mais à une distance immense, on distingue l'abbé de Montmorel, Godeau, évêque, le P. Maimbourg, Lambert et La Chétardie.

Un pasteur se composerait facilement à lui-même d'excellentes homélies, en notant, à mesure que les pensées se présentent dans ses lectures ou ses réflexions, ce que les évangiles des dimanches et fêtes offrent de plus remarquable, de plus curieux et de plus utile.

Hamon, p. 472; le P. Albert, p. 84-98; Grenade, t. I, p. 433, 444; Gaichiez, p. 67; Audisio, t. II, p. 195; Vêtu, t. I, p. 380; Collet, p. 209; *Pastoral de Limoges*, t. II, p. 405; Dieulin, t. II, p. 114; Drioux, p. 256; Antoine Albert, p. 63.

HUMILITÉ. — Le vain désir de l'honneur et de la gloire, dit M. Dieulin, est, pour l'homme qui remplit un rôle public, la plus séduisante de toutes les passions; aussi, ne visant qu'à conquérir la palme de l'éloquence, les orateurs de Rome et d'Athènes s'enivrèrent-ils des applaudissements qu'on leur prodiguait. Mais excusables sous l'empire du paganisme qui avait divinisé l'orgueil, ces jouissances, si flatteuses pour le cœur humain, deviendraient périlleuses et souvent criminelles sous une religion fondée par son adorable auteur, sur l'abnégation de soi-même. Doit-il céder aux inspirations de l'amour-propre, et viser, dans l'exercice de son ministère, à la réputation et aux dignités, celui dont la mission est d'enseigner, non moins d'exemple que de parole, l'humilité et le détachement des choses terrestres ?

Malheur aux prêtres qui, au lieu de prêcher Jésus-Christ, se prêcheraient eux-mêmes, et qui, plus jaloux de conquérir une brillante renommée que d'enrôler des âmes sous l'étendard de la croix, profaneraient la sainteté de la chaire, en faisant du trône auguste de l'Evangile le siége de leur vanité, le piédestal de leur ambition ! Le prédicateur n'est point là pour s'occuper de sa personne ou pour en occuper les autres, ni pour mendier les suffrages de l'auditoire; et, qu'il y songe, en osant substituer sa satisfaction personnelle au grand but assigné à ses efforts, il joue son propre salut : *Prædicator qui plausum quærit, et non conversionem populi, hic damnabitur*, dit le docte Cornélius *a Lapide*. Il ne faut pas que jamais on puisse dire du héraut de la parole sainte, qu'il travaille *ad amorem laudis propriæ*.

Prêcher pour éclairer l'intelligence et non pour la fasciner, pour émouvoir le cœur et non pour éblouir l'esprit, pour obtenir la conversion des pécheurs plutôt que leur admiration, voilà le devoir de l'orateur chrétien. Que vos plus beaux triomphes, s'écrie saint Jérôme dans son épître à Népotien, soient les larmes et les remords de vos auditeurs : *Lacrymæ audientium plausus sint tui*. L'émotion intérieure et les sanglots des assistants, a dit un saint prêtre, honorent plus un prédicateur que les yeux fixes qui le contemplent, que les bouches qui exhalent sa louange, que les mille compliments qui lui servent de cortége.

Voit-on jamais un bon prêtre s'idolâtrer dans la chaire, au lieu d'y faire connaître, aimer et adorer le Dieu de vérité qu'il représente ? Non; tout accent qui n'offrirait que le prestige des grâces oratoires, sans enfanter le salut, n'est pour lui qu'une cymbale retentissante, dont le bruit, agréable à l'oreille, ne pénètre pas au fond de l'âme. Loin de se mirer avec une coupable complaisance dans l'auréole de ses talents ou de son génie, il courbe humblement le front sous le poids de son propre néant; loin de savourer avec un avide égoïsme le parfum des éloges prodigués à sa parole, il le fait monter, comme un encens d'agréable odeur, vers l'auteur de tout don parfait, et lui ren-

voie sans partage l'honneur du succès, n'attribuant qu'à la bonté divine les heureux fruits de sa prédication. A ses yeux, simple instrument de la grâce, il s'efforce d'en seconder l'action dans les cœurs : c'est là sa pensée constante, son unique préoccupation. Aussi aime-t-il cent fois mieux exciter la componction de ses auditeurs que leurs vains applaudissements, et les voir frapper leur poitrine dans les élans du repentir, que battre des mains aux éclats de son éloquence ; en un mot, immolant sans cesse à la gloire de Dieu la sienne propre, il s'efface complétement pour ne laisser apercevoir que Jésus-Christ dans son ministre, le prêtre dans l'homme, l'apôtre dans le prédicateur. Tel est, tel doit être l'orateur catholique.

Qu'ils sont donc coupables ceux qui ne prêchent que pour leur propre gloire, et qui cherchent plutôt la réputation d'orateurs que celle d'apôtres ! Si le roi, dit le P. d'Avila dans une de ses lettres, envoyait un de ses vassaux pour traiter d'un mariage pour lui, et que l'ambassadeur traitât pour lui-même, ne serait-il pas un traître ? Il en est de même du prédicateur dont l'intention n'est pas pure ; Dieu l'envoie pour traiter de la conversion des pécheurs, et il ne recherche que sa propre gloire, rendant ainsi sans effet la parole divine dont il abuse. C'est, dit saint Chrysostome, un misérable qui trahit son ministère : *Miser et infelix proditor.* (Hom. 33.)

Rien n'est plus capable d'arrêter les grâces de Dieu et de rendre les discours stériles pour le salut des auditeurs, que de se rechercher soi-même dans la prédication. Voici ce qu'écrivait à ce sujet saint François-Xavier à un des Pères de la compagnie de Jésus, qui avait des reproches à se faire sous ce rapport. Ce Père, se sentant coupable, n'avait point écrit à son supérieur comme il le devait, pour lui rendre compte de ses travaux. Le saint, après lui en avoir témoigné sa peine, lui dit : « J'aurais voulu apprendre de vous-même le fruit que Dieu produirait, si vous étiez entre ses mains un instrument fidèle, mais qu'il est forcé d'omettre, à cause que vos fautes et vos défauts mettent obstacle à ses désirs. Oui, voilà ce qui empêche que Dieu ne se manifeste par vous. Ah ! vous devriez vous faire un continuel reproche à vous-même de ce que vous mettez un obstacle volontaire aux desseins miséricordieux du Seigneur ; vous devriez être couvert de confusion et abîmé dans la douleur, en voyant que, par votre faute, Dieu ne trouve pas en vous un instrument propre aux grandes et excellentes choses qu'il voudrait faire par votre entremise. Quel sujet de douleur pour vous que le dommage immense qui en résulte, dommage imputable à vous seul ! C'est vous qui êtes cause que Dieu est privé d'une partie de sa gloire ; c'est vous qui êtes cause que les âmes, dont le soin vous a été confié, ne reçoivent qu'une faible partie des fruits abondants que vous étiez appelé à leur procurer : oh ! combien de dons et de biens célestes qui étaient sur le point de couler sur elles, et que vous avez arrêtés, par cela seul que vous n'êtes pas tel que vous pouvez et devez être. C'est pourquoi je vous avertis de réfléchir sur le compte terrible qu'au jugement de Dieu vous aurez à rendre de tant de bien que Dieu voulait faire, qu'il était prêt à faire, et que vous l'empêchez d'accomplir.

« Ayez soin d'éviter la singularité, de ne pas faire ostentation de votre science, et de ne pas rechercher la faveur du peuple ; au contraire, montrez que vous avez en horreur toute ambition de célébrité et de réputation populaire. Une vaine jactance et la prétention à la prééminence ont nui beaucoup à plusieurs de notre compagnie. Depuis que je suis revenu du Japon, j'en ai renvoyé un certain nombre de la société, parce qu'entre autres choses je les ai trouvés infectés de ce vice. Une semblable conduite de votre part m'obligerait à vous traiter avec la même sévérité. »

Si c'est un crime dans un prédicateur de manquer de pureté d'intention en remplissant son ministère, quand même il parlerait d'une manière convenable, combien plus sont coupables ceux qui cherchent à plaire par un style mondain, qui ne prêchent que pour donner une haute idée de leur talent et de leur capacité, et qui s'appliquent plus à faire briller leur esprit qu'à convertir les âmes (1). C'est en vain qu'ils prétendent ne chercher que Dieu et qu'ils font parade d'une modestie qu'ils n'ont pas ; leur genre les trahit, et leur vanité perce malgré les voiles dont ils cherchent à l'envelopper.

« Ils sont bien indignes du ministère évangélique, dit le cardinal de La Luzerne, ceux qui y cherchent, non la gloire de Dieu, mais la leur propre ; qui travaillent, non au salut du prochain, mais à leur réputation personnelle. Il ne s'agit pas de plaire ; il faut convertir. Ce n'est pas aux hommes, c'est à Dieu qu'il faut se rendre agréable. Si les apôtres ont réussi à soumettre le monde à la foi, ils nous en disent la raison : c'est qu'ils prêchaient, non pas eux-mêmes, mais Jésus-Christ. Le vrai succès d'un prédicateur de l'Evangile, le seul qui soit digne de lui, le seul qu'il lui soit permis d'ambitionner, c'est de produire des fruits de salut ; c'est de confirmer les justes dans le bien ; c'est d'y amener les pécheurs. A-t-il obtenu cet objet de ses vœux, sachant que ce n'est pas à lui qu'en appartient la gloire, il la rapporte tout entière à celui qui a daigné donner l'accroissement aux plantes qu'il a arrosées. Sentant que ce n'est pas l'outil, mais l'ouvrier, qui est digne de louange, il se borne à rendre

(1) « C'est avoir de l'esprit, dit La Bruyère, que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillants et de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile ; il prêche simplement, fortement, chrétiennement. »

grâces à l'auteur de tout bien d'avoir fait de lui l'instrument de sa bienfaisance.

« Quant à ceux qui, dans leurs prédications, recherchent les éloges humains, ils ne méritent point, et ils n'obtiendront point l'honneur de conquérir des âmes à Dieu. Leurs discours recherchés, fleuris, éloquents peut-être, ne seront qu'un airain résonnant, des cymbales retentissantes, dont le bruit, s'il est harmonieux, pourra flatter les oreilles, mais ne pénétrera jamais au cœur. Cette frivole gloire du monde qu'ils auront ambitionnée, Dieu la leur accordera peut-être; mais ce sera pour leur ruine. L'orgueil qui inspira leur prédication s'enflera encore des éloges qu'ils en recueilleront, et leur perte se consommera de ce qui aurait dû faire leur salut. »

Voy. Dieulin, t. II, p. 147; Vêtu, t. II, p. 179; Fénelon, p. 74; Bauldri, p. 151, 311 et suiv.

HYPERBOLE. — L'hyperbole est une figure qui consiste à grossir les objets au delà de leurs limites naturelles. Cette façon de parler a son fondement dans la nature, car dans toutes les langues, et même dans la conversation ordinaire, on emploie fréquemment des expressions hyperboliques; telles que : *léger comme le vent, blanc comme la neige.* Nos formules de compliment les plus communes sont presque toutes d'extravagantes hyperboles. Si une chose nous paraît d'une bonté ou d'une grandeur remarquable, nous sommes à l'instant disposés à l'accompagner d'une épithète exagérée et à la représenter comme la chose la meilleure et la plus grande que nous ayons jamais vue. L'imagination se plaît à grossir les objets; selon que cette faculté est plus ou moins vive, le langage est plus ou moins hyperbolique. Voilà pourquoi les jeunes gens font grand usage de cette figure. Elle est aussi très-familière aux Orientaux. L'Écriture sainte abonde en figures de ce genre; par exemple : *Je vous donnerai une terre où coulent le lait et le miel... Je multiplierai tes enfants en aussi grand nombre que les grains de poussière de la terre. . Si l'on racontait en détail les actions et les miracles de Jésus-Christ, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on écrirait.*

Dans les expressions exagérées dont on fait habituellement usage, l'hyperbole devient presque insensible. Nous n'avons pas besoin de réflexion pour les réduire à leur juste valeur. Mais lorsqu'une expression hyperbolique a dans sa forme quelque chose de frappant et d'extraordinaire, elle prend alors l'apparence d'une figure du discours et fixe notre attention. Ici il faut observer que, si l'imagination de l'auditeur n'est point disposée à s'élever au ton de l'hyperbole, elle en est toujours blessée, elle sent qu'on lui fait violence qu'on exige d'elle un effort qui lui est désagréable et pénible. L'hyperbole est donc d'un emploi difficile, il ne faut pas la prodiguer, ni s'y arrêter trop longtemps. Il y a sans doute des occasions où il est permis d'en faire usage; mais quand elle est trop fréquente ou placée mal à propos, elle refroidit le style et détruit toute espèce d'intérêt. C'est la ressource d'un homme dont l'imagination est faible, et qui décrit des objets dépourvus de dignité ou dont il est incapable de faire sentir la dignité, en leur conservant leurs justes proportions; ce qui fait qu'il les exagère et prend un style ampoulé.

Il y a deux espèces d'hyperboles : celles qu'on emploie dans la description et celles que la passion suggère. Ces dernières sont les meilleures, car si l'imagination est disposée à grossir les objets au delà de leurs proportions naturelles, la tendance des passions à produire cet effet est incomparablement plus forte et peut servir d'excuse aux figures les plus hardies.

Jusqu'où une hyperbole, en la supposant bien placée, peut-elle être poussée sans qu'il y ait excès? Quelle est la mesure, quelles sont les justes mesures de cette figure? Ce sont là des questions qu'on ne peut résoudre par aucune règle précise : c'est au bon sens et au bon goût à déterminer le point au délà duquel la figure devient absurde et choquante.

Les jeunes gens ne doivent pas chercher des modèles en ce genre dans les ouvrages de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Augustin et autres Pères qui en étaient grands amateurs : ils en trouveront de plus parfaits dans les orateurs du grand siècle : tels que Fléchier, Bossuet, etc.

Fléchier, racontant la mort de Turenne, dit que des *ruisseaux de larmes coulaient des yeux de tous les habitants.* On trouve la même figure dans Molinier, présentée d'une manière frappante. « Tremblez, vous de qui on dit : c'est un homme riche ; interrogez-vous vous-même; demandez aux anciens du peuple, écoutez la voix publique, fouillez dans vos titres, creusez dans les fondements de votre maison, pressez votre or et votre argent, pressez vos vêtements précieux, vos équipages magnifiques, vos ameublements superbes, pour voir si le sang du peuple, si le sang du malheureux et du pupille n'en dégouttera pas; et s'il n'en sortira, en effet, que vos sueurs et celles de vos pères. »

Maximes de Gaichiez sur l'hyperbole.

I. Les hyperboles sont des mensonges innocents qui ne trompent personne; ce qu'on y voit de faux est un faux établi, qui a l'air de vérité. L'auditeur en rabat assez et réduit la pensée à sa juste valeur. Ces expressions plus grandes que la chose qu'elles expriment conduisent à la vérité par une apparence de mensonge.

II. Si l'hyperbole est trop forte, il faut y préparer ou l'adoucir; sans quoi l'auditeur rit ou se révolte. Il n'y a pas loin du grand à l'énorme, de l'extraordinaire à l'extravagant. Il faut s'arrêter aux limites.

III. Si l'usage n'a pas donné cours à une expression hyperbolique, il ne la faut jamais hasarder sans précaution; cette précaution

lui sert de passeport, elle rectifie la pensée et la réduit au sens raisonnable.

IV. Les mystères sont si grands, la religion est si auguste, Dieu si élévé au-dessus de nous, qu'on ne risque jamais d'excéder en parlant avec grandeur de ces grands sujets. Les figures les plus magnifiques n'atteignent point à la réalité.

Voy. Gaichiez, p. 153; Blair, t. I, p. 361; Grenade, t. II, p. 358; Vêtu, t. II, p. 394; Arnaud, p. 52; Sabatier, t. II, p. 333.

I

IMAGES. — L'image est une espèce de métaphore qui rend plus sensible une pensée abstraite ou peu sensible. Dans cette phrase : « Nous n'avons vu que le temps qui démolissait en silence ; » l'idée abstraite du temps est rendue sensible aux yeux par la personnification.

Comme tout ce qui tombe sous nos sens nous émeut plus vivement, c'est une jouissance pour l'esprit que de rencontrer une belle pensée sous des traits qui la font mieux apercevoir ; mais c'est une jouissance bien plus grande pour le cœur, si la pensée et l'image peuvent, comme le dit M. de Bonald, se confondre dans un sentiment. Qu'un moraliste énonce cette maxime : « L'homme conserve jusqu'au dernier moment des espérances qui ne se réalisent jamais ; » il énonce une pensée commune en termes qui ne la rajeunissent pas. Que Bossuet s'en empare, il la revêtira d'une image sublime, et lui donnera le pathétique d'un sentiment profond et douloureux : « L'homme, dira-t-il, marche vers le tombeau, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées. »

Quoique toute métaphore ne soit pas une image, par exemple : la *clef d'une voûte*, le *pied d'une montagne*, toute image est une métaphore ; elle en aura donc les qualités : elle sera juste, claire, naturelle et locale.

Juste. Il y a des images qui, sans être précisément mal ressemblantes, n'ont pas cette précision de traits qui nous saisit au premier coup d'œil. On se représente difficilement le jour des funérailles de Germanicus, comme un *jour vaste par le silence* (*per silentium vastus*). [Tacite.] La Fontaine a rendu cette image plus juste, et par là plus frappante dans le vers suivant :

Craignez le fond des bois et leur vaste silence.

A ces mots, l'imagination se transporte dans une solitude où le silence règne au loin et y reçoit une vive impression de crainte.

Claire. Les meilleures images laissent si bien rayonner la pensée, qu'on les aperçoit à peine ; par exemple :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.

La clarté s'allie quelquefois avec le vague et l'indéfini. Il est même certaines images dont ils font toute la beauté. *Omnia pontus erant*, tout n'était qu'un océan, dit Ovide en parlant du déluge. *Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*, dit Bossuet en parlant des siècles de l'idolâtrie.

Pour que l'image soit d'une clarté sensible, il faut d'abord se demander : Que ferai-je de mon idée ? une colonne, un fleuve, une plante, etc. ? Et puis, ne rien représenter qui ne convienne à la plante, à la colonne, au fleuve.

Naturelle. L'image sera naturelle quand on verra qu'elle a dû se présenter d'elle-même.

Souvent la facilité d'apercevoir une idée sous une image est un effet de l'habitude. De là vient qu'une image ne peut pas toujours se transporter d'une langue dans une autre : les mots analogues ne manquent pas, mais on n'est point exercé à voir la liaison de deux idées dont l'une sert d'image à l'autre. Ces idiotismes caractérisent profondément le génie plus ou moins hardi, plus ou moins délicat des langues perfectionnées.

Locale. Il arrive que chez un peuple l'opinion attache du ridicule ou de la bassesse à des images qui chez un autre peuple seraient fort bien accueillies. Il faut tenir compte de ces différences, fondées pour la plupart sur les habitudes, les mœurs et les climats. L'école moderne recherche cette qualité, et dès qu'elle voudra ne pas l'outrer, elle méritera l'approbation des hommes de goût.

Les images rendent le style pittoresque quand elles sont neuves et fréquentes ; précieux, quand on affecte de leur donner une forme trop gracieuse ; recherché, quand l'esprit les doit au travail pénible ; forcé, quand elles sont peu naturelles ; guindé, quand elles relèvent trop les objets ; éblouissant, quand leur abondance se change en profusion. Le galimatias résulte souvent des images fausses. En général, rien n'est plus fatigant qu'un style trop chargé d'images. Nous souffrons autant qu'en parcourant avec vitesse une nombreuse galerie d'objets curieux. On évitera cette faute, si l'on se fait un devoir de ne jamais colorer une idée que pour l'embellir, et de ne jamais embellir que ce qui mérite de l'être. On ne saurait trop méditer les chefs-d'œuvre classiques pour apprendre à régler son imagination sans l'asservir.

Rollin, p. 291, t. II ; Longin, 32 ; Besplas, 158 ; du Jarry, p. 178, 343 ; Sabatier, art. *Images ;* Drioux, Gérard, etc.

IMAGINATION. — Ce n'est pas assez pour l'orateur que de sentir vivement toutes les impressions qui peuvent exciter la joie, la tristesse, l'amitié et toutes les autres passions : il faut encore qu'il sache communiquer aux autres ces impressions telles qu'il les éprouve lui-même, et c'est là le rôle de l'imagination. Cette faculté a l'heureux

privilége de rendre les objets présents à la pensée : elle ne s'attache pas seulement aux choses qui frappent les sens, mais elle a encore le mérite de revêtir d'images vives et saisissantes tous les objets les plus abstraits.

Le docteur Audisio place l'imagination parmi les plus nobles éléments du critérium nécessaire à l'orateur. « Le premier devoir de l'imagination, dit-il, cette gracieuse fille de la pensée humaine, c'est de présenter les vérités de l'intellect sous le voile des images, avec des formes sensibles : d'où l'on peut voir quelle utilité en résulte pour l'orateur chrétien, dont le premier devoir est de rendre très-claires, d'environner d'une lumière vive et palpable les vérités du ressort de son ministère apostolique. Parlons donc, du haut de la tribune évangélique, un langage vrai, enchaîné et profond ; employons ces pensées vastes et lumineuses, qui jaillissent ouvertement de la source du grand et du sublime ; mais faisons comme un corps à ces pensées trop subtiles par elles-mêmes ; abaissons-les au niveau de la capacité de nos sens ; faisons-leur prendre une forme qui soit pour ainsi dire visible aux yeux humains, enfin rendons palpable la fugitive subtilité des pensées par l'usage opportun des images. Et là ne s'arrête pas l'officieux vasselage de l'imagination ; sur ses traces marchent les grâces comme d'inséparables compagnes; et par l'éclat de leurs fleurs, par l'odeur exquise de leurs parfums, elles rendent aimable et délicieuse la voie de la vérité. Je conviens, et même je soutiens que les ornements de l'imagination que prodiguent immodérément quelques orateurs de notre âge, font un fâcheux contraste avec la nudité de la croix et avec la véritable majesté de la parole divine ; je dis cependant qu'un orateur qui voudrait ne se nourrir, lui et son auditoire, que de pensées graves, exactes, sérieuses, sans jamais y mêler les vives couleurs de l'imagination, parviendrait peut-être à éclairer l'intellect d'une vraie lumière, mais laisserait dans une froide inaction toutes les autres puissances de l'homme. »

« La nature de l'esprit humain, dit à ce propos d'Aguesseau, veut que la raison elle-même lui parle le langage de l'imagination. Car la nue et simple vérité trouve peu d'adorateurs, et les hommes, pour la plupart, ou la méconnaissent dans sa simplicité, ou la tiennent pour vile à cause de ses formes incultes. Leur esprit se consume en vain à suivre les linéaments purs et sans ornements de la vérité, parce que si l'imagination n'y répand pas ses couleurs, l'œuvre de l'intellect n'est le plus souvent qu'une figure morte et un cadavre. Au contraire, par l'imagination elle vit et respire ; ou bien la pensée toute nue, quoique lucide, lasse l'attention ; l'imagination fortifie l'esprit, et, en communiquant aux objets des qualités sensibles, elle le fait s'arrêter et se reposer en eux d'une manière suave... Oh ! combien il est vrai que l'imagination crée l'empire de l'éloquence, en lui assujettissant tous les esprits ! Par elle l'orateur approche de notre âme l'image de tous les objets ; par elle il substitue pour ainsi dire les choses aux paroles. Ce n'est plus l'orateur, c'est la nature qui parle ; l'imitation devient si parfaite qu'elle se cache totalement, et, par une sorte d'enchantement, vous ne voyez plus une ingénieuse description, mais un objet réel que l'auditeur croit avoir sous les yeux et toucher de ses mains. »

Je conclus donc que la pensée vraie et profonde, séparée d'une imagination vive et châtiée, pourra concevoir les premiers linéaments de l'eloquence, mais jamais la produire forte et animée.

Parmi nos orateurs, Massillon se distingue par l'éclat et la richesse de son imagination. Nous citerons de lui le tableau énergique qu'il fait du pécheur mourant :

« Alors le pécheur mourant ne trouve plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui passe à ses yeux que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent. Ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge. Il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits se changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit, et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. »

Audisio, t. I, p. 248, 405; Vêtu, t. II, p. 145; Blair, t. I, p. 307, 316 ; Girard, 65 ; Arnaud, 344 ; d'Aguesseau, t. I, p. 33 ; Drioux, 73.

IMITATION. — Ce mot, en littérature, s'emploie pour désigner l'emprunt des images, des pensées, des sentiments, du style, qu'on puise dans les écrits de quelque auteur, et dont on fait usage, mais en déguisant, en embellissant, s'il est possible, ce qu'on a emprunté de l'original.

Elle forme mieux que tous les préceptes. Elle échauffe l'imagination, inspire le goût, étend le génie et perfectionne les talents. On peut dire que c'est dans l'art de l'imitation que se trouvent tous les secrets de la composition oratoire. C'est du moins par elle qu'on apprend à mettre en pratique les règles du bon goût et qu'on réussit à développer et à perfectionner ses dispositions naturelles, en profitant habilement du travail, des lumières, de l'expérience et du succès des autres.

« Rien n'est plus permis, dit Laveaux, que d'user des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde. C'est dans les bons écrits qu'il faut prendre l'abondance et la richesse des termes, la variété des figures et la manière de composer. Ensuite on doit s'attacher fortement à imiter les perfections que l'on y voit; car on ne doit pas douter qu'une bonne partie de l'art ne consiste dans l'imitation adroitement déguisée. Virgile imite tantôt Homère, tantôt Théocrite, tantôt Hésiode et tantôt les poëtes de son temps; et c'est pour avoir eu tant de modèles qu'il est devenu un modèle admirable à son tour. » Cicéron a marché sur les traces de Démosthènes, Horace sur celles de Pindare et d'Anacréon; Boileau a imité le satyrique latin; Sophocle et Euripide ont enfanté Corneille et Racine; c'est aux caractères de Théophraste que nous devons ceux de La Bruyère.

De tous les grands écrivains que nous connaissons, on peut douter qu'il en soit un seul qui ne doive qu'à lui-même tout ce qu'il a produit. Ils avaient devant les yeux des modèles dont ils ont profité, sans cesser pour cela d'être originaux. En empruntant les pensées, ils les ont transformées en leur propre substance, comme l'abeille, qui, recueillant le suc des fleurs, en compose un miel qui lui appartient. Molière a imité Plaute; La Fontaine a pris pour modèle Esope et Phèdre; et cependant qui oserait refuser à ces deux grands écrivains le génie et l'originalité? Si l'invention est le caractère distinctif du génie, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne se fasse sentir jusque dans l'expression et le style. Selon La Bruyère, c'est la manière de rendre les pensées, plus encore que les pensées elles-mêmes, qui sépare les grands écrivains des auteurs médiocres. Il n'y a peut-être pas une seule pensée de Pascal qui ne se trouve dans les œuvres d'Arnaud et de Nicole; mais leur style diffère essentiellement, et l'on accorde au premier le génie que l'on refuse aux autres. On ne peut lire les ouvrages consacrés par une admiration universelle, sans reconnaître qu'une grande partie du charme qu'on y trouve tient aux images, aux comparaisons, et à certaines expressions vives, lumineuses et originales, qui mettent la pensée en relief et semblent d'heureuses créations.

« Ne craignez pas d'imiter, dit Besplas: quand le vrai talent préside à l'imitation, c'est une création nouvelle. Toutes les pierres d'un édifice ne sortent pas du sein de la terre; on en taille au milieu des ruines qui présentent un aspect très-majestueux. Trop molles quelquefois, en sortant de la carrière, elles reçoivent du temps une dureté qui les rend plus précieuses. Il en est de même des premiers éléments de la composition. Telles images ont dans leur nouveauté une rudesse qu'elles perdent par l'usage. Sauvages sous le pinceau du génie créateur, elles offrent des couleurs plus douces sous celui d'un esprit plus flexible et plus délicat. »

Le P. de Ligny disait souvent à M. de Boulogne qu'il ne fallait faire aucune difficulté de se servir de ce qu'on trouvait de plus beau dans les grands orateurs : la vérité, ajoutait-il, appartient à tout le monde, et le secret est de savoir se l'approprier. Persuadé de cette vérité, M. de Boulogne s'éleva avec force contre les nouveaux philosophes du XVIIIe siècle, qui prétendaient émanciper le talent en l'affranchissant des règles ordinaires et en proscrivant l'imitation comme une servitude pour le génie. Ce que dit M. de Boulogne sur cette époque de la littérature peut s'appliquer à notre temps. Les romantiques blâment aussi l'imitation, et sous les mêmes prétextes. Ce blâme est d'autant plus ridicule de leur part qu'ils sont eux-mêmes des imitateurs comme nos auteurs classiques, avec cette différence que ceux-ci ont choisi de bons modèles, tandis que les premiers en ont préféré de mauvais.

Le choix des modèles est d'autant plus important qu'il peut avoir des conséquences bien différentes, selon qu'il est fait avec ou sans jugement. Pour ne pas se tromper, les jeunes gens qui se destinent à la chaire doivent prendre conseil, non auprès des laïques ou des prêtres qui aiment et prônent le genre nouveau, mais auprès des anciens du sanctuaire qui ont conservé les bonnes traditions et le feu sacré du bon goût.

« On ne saurait choisir des modèles trop purs et trop parfaits, dit d'Aguesseau, quand on veut arriver soi-même à la perfection. On doit y tendre quand même on n'aurait en vue que des succès ordinaires. L'expérience prouve qu'on demeure presque toujours en deçà du but qu'on se propose, si on ne fait des efforts pour atteindre au delà. Telle est la faiblesse humaine. Nos plus belles théories sont toujours plus ou moins défectueuses dans la pratique, et nos résolutions les plus généreuses manquent rarement de tromper nos vœux en nous laissant dans l'exécution fort au-dessous de nos expériences. Allez donc d'un pas ferme sur les traces des écrivains et des orateurs les plus parfaits, sans jamais permettre que vous soyez vaincu par le désespoir de les égaler. »

Il faut donc choisir les modèles qui excellent en chaque genre et s'efforcer de les imiter. Ce sont des guides habiles toujours prêts à nous conduire. La grande distance que nous voyons entre eux et nous ne doit

pas nous effrayer. La carrière dans laquelle ils ont couru si glorieusement est encore ouverte, nous pouvons les atteindre en les prenant pour modèles et pour rivaux dans nos imitations. Si nous ne les atteignons pas, du moins nous pouvons en approcher ; et, après ces grands hommes, il est encore des places honorables.

Il y a dans le choix des modèles deux excès à éviter. Le premier est de se passionner exclusivement pour un auteur. « C'est un manque de jugement, dit l'abbé Girard, qui n'est pas rare, surtout dans les jeunes gens, sujets à se prévenir pour un auteur qui leur a plu quelquefois par ses défauts mêmes. Cette prévention a presque toujours des suites fâcheuses. On ferme les yeux sur les vices de ceux qu'on admire ; on va même jusqu'à les prendre pour des vertus, et on les imite : imitation funeste, seule capable de corrompre le goût, et qui, au jugement de Quintilien, perdait la jeunesse de son temps, égarée sur les pas de Sénèque, dont elle avait eu le malheur de faire son idole. La raison veut qu'on recherche indistinctement tous les bons modèles, et qu'on s'approprie avec intelligence et avec goût ce qu'ils ont de plus parfait. L'abeille ne s'attache pas à une seule fleur, mais elle compose son miel de toutes celles dont le parfum est le plus agréable et le plus exquis. »

C'est une folie de s'attacher si aveuglément à un auteur, qu'on en étudie jusqu'aux défauts et qu'on en préconise toutes les imperfections. On en a vu se forcer pour parler avec précipitation, quoiqu'ils eussent de très-bonnes dispositions pour prononcer avec majesté ; affecter toujours un même ton, quoiqu'ils eussent la voix fort flexible ; s'abstenir de tout pathétique, quoique leur génie y fût très-porté, uniquement à cause qu'un prédicateur fort estimé (Bourdaloue) a toutes ces manières, et que tout le monde admire cette rapidité, cette égalité de voix, et ce raisonnement continuel, qui n'est point interrompu par des affections tendres, comme si c'était volontairement que ce grand homme n'a pas toutes les perfections imaginables, ou comme si ce qui est véritablement défaut devenait une vertu par la société de plusieurs belles qualités.

Ce qui fait bien du tort à ceux qui veulent imiter, c'est qu'ils entendent louer les grands prédicateurs, et que leurs partisans, ou ceux qui se piquent de bien juger, les élèvent jusqu'au souverain degré de l'éloquence, quoiqu'en effet ils aient toujours quelque défaut mêlé, et celui qui ne discerne pas le bon d'avec le mauvais imitera bien plutôt le mauvais qui frappe les yeux, que le bon, qui n'est pas si sensible. Un homme admirable dans son expression sera sujet à de faux raisonnements, on ne songera pas à l'expression et on raisonnera comme lui. Un autre aura une belle inflexion de voix et un méchant geste ; si l'on ne sait discerner, on prendra le geste désagréable, sans pouvoir obtenir la voix. C'est en cela qu'un judicieux discernement est d'un grand secours.

« Souvent on imite, dit Gaichiez, ce qu'il faudrait éviter. Le faux, l'irrégulier est ce qui frappe davantage. Le peintre attrappe plus aisément les défauts d'un visage que la juste proportion des traits. »

Le second excès est de trop multiplier ses modèles. Il faut savoir se borner à un petit nombre bien choisi parmi les meilleurs. C'est le moyen de se les rendre plus utiles. Il serait très-à-propos de faire des extraits de ce qu'il y a de mieux dans les grands maîtres et dans les bons auteurs du second ordre pour son usage. Nous avons à la vérité des recueils de ce genre, mais ils ne sont pas faits spécialement pour les jeunes clercs.

Un avis essentiel à donner sur le choix des modèles, est celui de préférer, parmi les bons auteurs, ceux qui sont plus analogues à notre genre et à notre talent. On pourra ainsi perfectionner ce qu'on a reçu de la nature, qu'il ne faut jamais forcer, si l'on a envie de réussir.

« Il arrive souvent, dit le P. Albert, que par ce déréglement d'esprit qui fait que l'on estime tout ce qu'on n'a pas, et que l'on méprise ce qu'on a, on regarde avec admiration et on recherche avec empressement des talents pour lesquels on n'a aucune disposition. Un homme capable de profonds raisonnements ne voudra lire et entendre que des sermons fleuris et délicats, et quittera la force et la solidité de ses raisons. Un esprit vif se fera violence pour dogmatiser, et mettra toute la perfection dans une gravité affectée. Celui qui a grande facilité pour parler naturellement bien, s'attachera à étudier des mots nouveaux, et détruira son talent par la gêne qu'il voudra donner à sa mémoire. Ainsi toutes les études des uns et des autres deviennent inutiles, et fort souvent préjudiciables.

« Il faut se proposer des modèles qui puissent perfectionner notre talent, sans rechercher ceux qui ne nous conviennent pas. On en voit quelquefois à qui l'on pourrait fort justement appliquer la fable du corbeau, lequel, flatté de l'espérance de devenir un oiseau accompli, s'il pouvait un peu chanter, laissa tomber ce qu'il tenait dans son bec, et qui était fort à son usage, pour essayer d'avoir une perfection imaginaire. Le grand secret est de se connaître soi-même et de bien cultiver ses propres dispositions, sans mépriser les talents d'autrui, qui ne sont pour nous que des ornements étrangers, auxquels il ne faut pas s'attacher uniquement.

« C'est bien fait de vouloir imiter ce que les autres ont de bon ; mais il ne faut pas s'aveugler jusqu'à renoncer à tout ce que l'on peut avoir de raisonnable en soi-même. On a vu des gens naturellement modérés, et qui pouvaient exceller dans une éloquence paisible et coulante, n'aimer à entendre que les prédicateurs fervents et n'estimer que les emportements du zèle, où ils

homme en qui l'on remarque quelque défaut. Un passage aura déplu, c'en est assez pour juger que la pièce ne vaut rien, et pour la décrier, quand même elle serait bonne à la prendre dans son ensemble. Juger ainsi, c'est juger avec passion, ou faire voir qu'on a la vue intellectuelle trop courte pour pouvoir considérer un ouvrage dans son tout. Dans l'un et l'autre cas on n'est pas bon connaisseur.

L'imitation des auteurs se fait de plusieurs manières. Tantôt on prend une belle forme pour l'appliquer à un autre fond, mais qui est analogue à celui du modèle; tantôt on prend le fond pour lui donner une nouvelle forme, ou une forme meilleure. Ce talent vaut celui de l'invention. « Toute conception intellectuelle ou morale, dit Maury, appartient de plein droit à l'écrivain qui réussit le mieux à l'exprimer. Tel est le droit consacré par l'intérêt public, qui ne veut rien perdre des beautés que peut ajouter le goût à la clarté, à l'élégance, à la pureté, à la précision, à l'énergie, à la propriété, à l'éclat et à l'harmonie du style. On est donc convenu, comme d'un axiome de jurisprudence littéraire, qu'il est permis de voler à un auteur toute idée mal écrite, *pourvu qu'on le tue aussitôt*, a-t-on très-bien dit, *au jugement du goût*, en rendant la pensée dont on s'empare beaucoup plus riche et plus frappante que n'avait fait l'inventeur. »

L'imitation, comme nous l'avons déjà observé, doit être libre, c'est-à-dire qu'en imitant les auteurs, il faut conserver son génie et son caractère particulier. Nous insistons sur cet avis, parce qu'on ne l'oublie que trop souvent. Répétons-le avec Gaichiez : « L'imitation est souvent dangereuse; on perd ce qu'on a de génie en voulant prendre celui d'un autre. Il faut étudier son talent, le bien connaître et le suivre. » Tout l'art de l'imitation consiste à faire plier le génie des bons auteurs au nôtre, sans que jamais le nôtre plie au leur. Il faut transformer en sa propre substance les choses qu'on emprunte. Si les auteurs sont les inventeurs d'un bon fond qu'ils ont mal exprimé, ou dont l'expression est déjà vieille, il faut l'exprimer mieux qu'eux et rajeunir leur forme. S'ils ont trouvé une forme énergique, frappante pour un fond qui est commun et ordinaire, il faut s'en emparer et l'appliquer à une autre matière dans un même genre. C'est là tout le secret de l'imitation.

Il est facile de remarquer dans les auteurs modernes la pratique de ces principes dans l'imitation qu'ils ont faite des anciens. Malherbe, par exemple, montre comment on peut enrichir la pensée d'un autre par l'image sous laquelle il représente ce vers si connu d'Horace :

> *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas*
> *Regumque turres.*
> Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
> Est sujet à ses lois;
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas nos rois.

Despréaux, qui disait en badinant qu'il n'était qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace, s'est si fort enrichi de ses dépouilles, qu'il s'en est fait un trésor qui lui appartient justement; *en imitant toujours, il est toujours original.* Il n'a pas traduit le poëte latin, mais il a joûté contre lui, parce que dans ce genre de combat on peut être vaincu sans honte.

Ce qu'on dit de Boileau peut s'appliquer à Racine, à Fénelon, à Molière, à La Fontaine. Ce dernier rend compte lui-même de sa manière d'emprunter :

> Mon imitation n'est pas un esclavage :
> Je ne prends que l'idée et les tours et les loix
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois;
> Si d'ailleurs quelqu'endroit plein chez eux d'excel-[lence
> Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
> Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
> Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Plein de ses modèles, s'identifiant avec eux, et se jouant, pour ainsi dire, avec leurs pensées, il les modifiait à son gré, ajoutant à leur naïveté, à leur grâce, et souvent à leur dignité et à leur force, de manière que ce qu'il produisait de la sorte était à lui, sans cesser d'être à ses maîtres. Quoi de plus permis et de plus légitime que les emprunts qu'il a faits? C'est ainsi qu'ont procédé tous les grands écrivains de la même époque. Ils étaient bien éloignés de cette imitation servile, qui consiste à se traîner lourdement sur les pas de son modèle.

D'après ce que nous venons d'exposer, on voit que l'imitation est une invention continuelle. Elle a lieu non-seulement pour les formes particulières données aux pensées, mais aussi pour les formes des pièces et des ouvrages entiers et leur ensemble. Deux auteurs peuvent avoir le même fond et la même solidité, mais le dernier venu peut trouver une méthode beaucoup plus avantageuse que son devancier. Il peut faire un choix plus judicieux des matières, les coordonner mieux qu'on ne l'a fait, et suppléer ce qui manquait. Sous ce rapport il est inventeur, quoique le fond principal ait été trouvé par un autre. Il y a des ouvrages qui sont faits à l'imitation d'autres semblables qui ont paru précédemment. Le genre est le même, mais c'est un autre sujet. Il y a aussi des ouvrages d'un genre auquel on applique heureusement la méthode qui a été suivie dans un autre genre. Ces imitations sont très-légitimes. C'est une sorte d'invention qui a son mérite. L'application pouvait n'être pas difficile à faire, mais personne n'y pensait, ou du moins personne ne l'entreprenait. C'est rendre service au public que de s'en occuper pour l'utilité commune.

L'imitation est d'un grand secours pour la composition; mais il faut prendre garde d'en contracter tellement l'habitude qu'on

ne puisse plus composer sans cela. « Il est certain, dit l'abbé Girard, qu'un trop fréquent usage de ce moyen d'invention nuit aux talents de l'imitateur. Son génie peut s'affaiblir et même s'éteindre, à mesure qu'il s'obstine à prendre celui d'un autre. Il s'accoutume à ne rien produire de son fond. Il perd insensiblement sa tournure originale. Il vit d'emprunt à côté de ses propres richesses qui dépérissent. Il en vient à ne plus pouvoir marcher sans guide, et, quand les modèles lui manquent, il se trouve absolument sans ressources. » Il faut donc dans ses compositions se priver quelquefois du secours des modèles, et ne les consulter qu'après avoir travaillé pour mieux remarquer ses défauts, et se bien garder de corriger ce qu'on a de bon, parce qu'on trouverait qu'il n'est pas conforme au genre de son modèle.

« On se gêne trop, dit le P. Albert, pour imiter ou pour dire ce que les autres ont dit, et l'on ne donne pas assez d'essor à son propre esprit pour produire ce qui serait très-utile : on se rend esclave des matières qui ont eu l'approbation du public, et on s'interdit à soi-même la plus belle partie, qui est l'invention. Il faut se retirer de cette servitude. »

Grenade, t. I, p. 93; Andrieux, 583; Arnaud, 424; Bauldri, 88; Girard, 154; Vêtu, t. I, p. 34; t. III, p. 525; Longin, 29; Blair, t. II, p. 81, 221; t. I, p. 103; Besplas, 124; du Jarry, p. 155; P. Albert, p. 306; Collin, p. 52; Sabatier, art. *Imitation;* Boulogne, *Discours sur l'éloquence*, t. I, p. 18; Laveaux, Pérennès, etc.

IMPROVISATION. — On entend par improvisation la faculté de parler en termes non préparés sur un sujet suffisamment conçu et médité.

C'est à la mémoire, selon Quintilien, que nous sommes principalement redevables du talent de parler sur-le-champ. L'esprit, par une agilité étonnante, occupé en même temps des preuves, des pensées, des expressions, de l'arrangement, du geste, de la prononciation, et allant toujours en avant au delà de ce qui se dit actuellement, prépare de quoi fournir sans cesse et sans interruption à la parole, et remet le tout comme en dépôt à la mémoire qui, d'une main fidèle, le rend à l'orateur à point nommé, sans prévenir ni retarder ses ordres d'un moment.

Cette partie de l'éloquence semble échapper aux règles de l'art; cependant Quintilien nous indique quelques moyens propres à nous guider lorsque nous sommes obligés de traiter des questions imprévues.

Il n'admet pas la possibilité d'un discours qu'aucune préparation n'aurait précédé. Il suppose que l'orateur connaît déjà le fond du sujet sur lequel il est obligé de parler; qu'il l'a médité et envisagé sous toutes ses faces, puisqu'on ne peut traiter une matière que l'on ne connaît pas.

Le travail de l'improvisation consiste à suppléer sur-le-champ à ce qui nous avait échappé dans la méditation préalable du sujet, à résoudre les difficultés, les objections, les incidents imprévus qui naîtraient soudainement au milieu du discours.

L'habile maître que nous avons cité conseille à l'orateur, comme un moyen puissant de faciliter l'improvisation, 1° d'arrêter de tête, dans le moment, et de fixer dans sa mémoire un plan qu'il puisse suivre en parlant; car il marcherait en aveugle, s'il ne savait où il doit aller et par où; 2° de marquer dans ce plan la place qui convient le mieux à chacune des idées principales; souvent leur liaison naturelle est le meilleur guide; 3° de les développer chacune en particulier sans les confondre, évitant d'appuyer l'une par des raisons qui ne conviennent qu'à un autre; 4° enfin, de se renfermer dans de justes bornes.

Ces réflexions, dit M. Andrieux, sont très-judicieuses : car la logique est la base de toute improvisation, le bon sens en est l'âme. Le plus grand reproche qu'on puisse adresser à celui qui parle est qu'il ne sait ce qu'il dit.

Par la capacité de parler il ne faut pas entendre celle de coudre des mots les uns aux autres et d'abonder en paroles, mais celle de bien dire; ce qui, dans l'improvisation, comme dans le discours préparé, doit principalement s'entendre de la méthode, de la clarté et de la force.

La première question qu'on doit se faire est donc celle-ci : *Que dirai-je?* La seconde : *Comment le dirai-je?* La connaissance qu'on a déjà acquise de ce qui fait le fond du sujet mettra sur la voie pour trouver les les choses. Ainsi rassuré sur le fond, ne vous inquiétez pas des termes, ne cherchez pas des tournures élégantes; rendez-vos idées, parlez naturellement comme vous serez affecté. Il faut être vrai avant d'être beau; et si tout à coup vous vous sentez animé par un mouvement qui imprime à vos paroles plus de chaleur et de rapidité, suivez l'inspiration; mais ne perdez pas de vue votre sujet, autrement ce serait divaguer. Les plus belles choses ne valent rien quand elles sont déplacées.

Au reste, M. Bautain, dans sa *Psychologie expérimentale*, nous paraît avoir parfaitement tracé la méthode à suivre pour improviser. « La question étant posée, dit-il, après avoir achevé toutes les recherches qui s'y rapportent, envisagez-la attentivement et longtemps dans son ensemble, dans l'unité de son idée ou de sa pensée principale, toujours comprise dans l'énoncé. Prenez à part les termes de cet énoncé, et après les avoir examinés séparément, rapprochez-les par la comparaison, frottez-les pour ainsi dire l'un contre l'autre par une considération fréquente, afin que les rapports en jaillissent et que les différences s'en dégagent; la division de la question se montrera bientôt d'elle-même. Les principales parties apparaîtront d'abord ébauchées, sans liaison visible, comme nageant dans le vague; puis, si le travail de la

pensée persiste, elles se détermineront davantage, se rattacheront l'une à l'autre et s'organiseront en un tout vivant et complet. Alors prenez la plume, il en est temps; tracez sur le papier l'esquisse de votre pensée développée; fixez-y le squelette de votre discours, mais seulement le squelette avec toutes ses articulations et ses jointures, et que pas une ne manque, afin qu'il puisse marcher et se mouvoir par tous ses membres, quand le souffle de la parole animera ses os desséchés et les revêtira de chair. Surtout que dans ce sommaire il n'y ait rien d'inutile, que tout mot y soit signe d'une pensée, qu'il soit juste à sa place dans le plan écrit, comme la pensée qu'il représente dans votre conception, afin que d'un coup d'œil vous puissiez embrasser tous les rapports et les suivre sens arrêt et sans lacune dans leur enchaînement. Ecrivez le plan plusieurs fois pour que la liaison s'en fixe mieux dans votre esprit et que les anneaux en soient plus solides. Puis, avant de prendre la parole, repassez-le de mémoire avec un vif effort d'attention, et ne lâchez point que vous n'en saisissiez l'ensemble et la suite d'un coup d'œil et comme en une seule vue. Allez alors avec confiance, si votre conscience n'est point mauvaise, et que vous ayez par-dessus tout le désir sincère de faire connaître la vérité, la vérité ne vous manquera point; elle répandra la lumière, la vie et la grâce dans votre discours. »

Il n'est pas nécessaire de recommander à l'orateur d'être précis dans l'improvisation. La nature le veut ainsi et l'opère naturellement. Dans cette lutte urgente, les idées se pressent, on craint de les perdre de vue et on ne s'occupe pas à les étendre; on ne voit d'ailleurs que ce qu'il y a de capital, on n'a pas le loisir de rechercher et d'approfondir les détails de développement et d'idées accessoires, comme dans la méditation du cabinet.

Quintilien, après avoir dit que le talent de parler sur-le-champ dépend beaucoup de l'habitude, enseigne la manière de s'y exercer. Il conseille de traiter des sujets en présence de personnes dont on soit jaloux de mériter le suffrage, ou bien de les méditer dans le silence et de les traiter mentalement, comme si l'on parlait à soi-même. Il reconnaît aussi que la lecture des bons modèles et la composition contribuent merveilleusement à faciliter l'élocution improvisée.

Examinons maintenant si cette méthode convient aux prédicateurs de la parole de Dieu, à quelles conditions et dans quelles circonstances elle peut leur être permise. Nous suivrons ici M. l'abbé Dieulin.

« On ne saurait, dit-il, accomplir l'important devoir de la prédication par des instructions non préparées; autant vaudrait ne pas instruire un peuple que lui parler sans se faire écouter, et, à plus forte raison, lui causer du dégoût. Peut-être même y aurait-il un moindre inconvénient à le voir croupir dans l'ignorance, qu'à provoquer en lui de l'aversion pour la parole sainte. Un curé se livrerait donc à une grossière illusion en se rassurant, sous le vain prétexte qu'il prêche chaque dimanche : encore une fois, on ne satisfait pas au précepte par un enseignement mal digéré. L'insuccès de la prédication, surtout dans les campagnes, tient à la déplorable habitude de monter en chaire sans préparation; abus dont les fâcheuses conséquences ressortiront des réflexions suivantes.

L'improvisation pourrait être permise à ces prêtres distingués, qui, à des talents supérieurs, joignent un grand fonds d'érudition ecclésiastique, pourvu d'ailleurs que, doués d'une élocution facile, ils soient familiarisés avec la chaire. Mais vingt ans d'études et d'application ne seraient-ils pas préalablement nécessaires pour s'aventurer à pérorer en public? Quelle rare facilité, quelle vaste science, quelle justesse d'expression, quelle assurance, pour discourir avec intérêt et sur-le-champ! Encore ne faut-il pas que le théâtre soit trop élevé, ni la circonstance solennelle. Peu de bouches savent parler d'abondance de cœur : pour y réussir, il faut avoir acquis un immense trésor de science dans l'Écriture, les Pères, les conciles, l'histoire de l'Eglise, graves objets de méditations dont nous montrerons la nécessité pour tout prédicateur. Fussions-nous richement dotés d'esprit et de talents, nous ne serions point, pour cela, dispensés de travail. Le moindre défaut d'un discours préparé, c'est, selon la remarque de Cicéron, d'être maigre et affamé. — Mais improviser au sortir du séminaire, après des études souvent imparfaites et tronquées, lorsqu'on sait à peine s'exprimer correctement, qu'on n'a ni goût, ni expérience, ni habitude de la parole, qu'on manque de connaissances littéraires, scientifiques et surtout ecclésiastiques; prêcher enfin *ex abrupto*, même dans une église de village, quand on ne dépasse point le niveau de la médiocrité, c'est fouler aux pieds les règles de la plus vulgaire sagesse, c'est le comble de l'imprudence et de l'audace; c'est tenter Dieu et l'obliger en quelque sorte à renouveler, comme aux temps apostoliques, le miracle du don des langues. Rare et difficile talent que celui de bien pérorer à l'improviste! Au labeur seul, à la vertu ou à la nécessité sont promis et le succès et les bénédictions; jamais à la présomption et à la négligence.

Aussi, que produisent ces téméraires improvisations? Langage insipide, trivial, rampant, phrases incorrectes ou inachevées, pensées décousues et noyées dans un déluge de mots, redites fatigantes, obscurités, lieux communs, digressions étrangères au sujet, inexactitudes, erreurs même graves en fait de dogme ou de morale; enfin, prônes, sinon ridicules, du moins superficiels, incohérents, dépourvus à la fois d'ordre, de logique, de chaleur et d'onction; tels sont les inévitables résultats de ces prédications *ex abrupto*, qu'on ferait bien mieux de qualifier d'*ex absurdo*. Et ne serait-ce pas un phéno-

mène qu'un prédicateur fût orthodoxe, net, concis et intéressant tout ensemble, sans un travail au moins préparatoire? Aussi l'auditoire rend-il justice à l'orateur en n'accueillant ses fades paroles qu'avec dégoût en se dérobant par la fuite à l'ennui qu'elles inspirent. *Le prône qui n'a rien coûté à faire*, selon Collet, *coûte beaucoup à entendre*. Quand on pense laborieusement à ce qu'on va dire, on ne pense pas à ce qu'on dit : on hésite, on chancelle, on rabâche, on fatigue les assistants, dont l'attention ne s'obtient que par le constant intérêt du discours. Elle est donc bien fondée cette observation d'un auteur : celui qui monte en chaire sans préparation, en descend aussi sans bénédictions. De là l'opinion qu'un prône implique l'idée de répulsion, de gêne et de contrainte; de là encore la désertion de nos temples et des offices religieux : si tant de gens ne fréquentent plus, ne connaissent plus même le chemin de l'église, n'est-ce pas pour se soustraire au pénible devoir d'entendre d'insignifiantes instructions? Une des principales causes de l'abandon du culte, surtout de la part des hommes, c'est, l'expérience le prouve, la décadence de la chaire, et l'avilissement où est tombé, en tant de paroisses, le noble ministère de la prédication, un des plus beaux attributs de l'état pastoral. De là enfin ces rires moqueurs, ces nombreuses anecdotes exploitées par la malignité publique à propos des maladresses d'un curé, auquel échappent immanquablement, dans la chaleur du débit, tantôt un trait original, une comparaison déplacée, une image inconvenante, tantôt une réflexion bouffonne, des expressions burlesques et risibles, qui gâtent tout le fruit d'un sermon, non d'ailleurs sans quelque mérite : de pareilles excentricités, en livrant un prédicateur aux risées et aux sarcasmes des gens du monde, ont plus d'une fois suffi pour l'immortaliser dans les fastes du ridicule.

Tel est, dans le ministère de la parole, l'effet ordinaire de l'improvisation dont les rares succès s'effacent et s'oublient vite, mais dont les écarts demeurent stéréotypés dans le souvenir, et passent même aux générations futures. Ne cite-t-on pas encore, à chaque instant, les inconvenances, les bizarreries, les bévues attribuées à certains moines ou curés d'autrefois, qu'on ne rappelle dérisoirement aujourd'hui que pour nous obliger, peut-être, à nous tenir en garde contre un abus qui, de tout temps, à fait irruption dans la chaire, et l'a même, en plus d'une circonstance, avilie et dégradée? Une convenable préparation des instructions pastorales est le moyen le plus sûr de faire reprendre la route de l'église à beaucoup de chrétiens qui l'ont oubliée. Lorsqu'un prêtre soigne bien son prône dominical, il y attire presque toujours une foule de paroissiens désireux de l'entendre; il excite l'intérêt et mérite l'attention des auditeurs qu'il tient dans une attitude méditative et recueillie, suspendus, en quelque façon, aux paroles qui sortent de sa bouche. Le jeune débutant, au contraire, assez présomptueux pour prêcher d'abondance et se confier imprudemment à une trompeuse facilité, va le plus souvent échouer au fatal écueil que nous signalons. On voit, il est vrai, peu de pasteurs s'abandonner ici entièrement à la Providence et ne compter, pour réussir, que sur le souffle inspirateur de la grâce; mais on ne peut se dissimuler qu'un grand nombre d'entre eux, s'occupant de la composition de leur prône la veille seulement ou l'avant-veille du dimanche, montent en chaire après une insuffisante préparation. Aussi, loin de répondre aux désirs de leurs auditeurs, les mécontentent-ils le plus souvent.

Jadis la chaire intéressant presque seule la pieuse attention des peuples, ils ne manquaient pas de l'entourer, quelle que fut la médiocrité du prédicateur : ils regardaient d'ailleurs comme émanées du ciel les doctrines de l'orateur chrétien, qui leur apparaissait comme un envoyé de Dieu. Aujourd'hui mille tribunes excitent la curiosité publique : la presse, les journaux, les chaires d'académie et le collége préoccupent et absorbent l'ardente jeunesse, plus que jamais avide d'enseignement.

Enfin, la ruine de la foi, spécialement imputable aux progrès de l'impiété moderne, a fait perdre au prêtre son caractère sacré dans l'opinion des masses, disposées à ne plus voir en lui que le mérite purement personnel. Il faut donc à tout prix qu'il se distingue et attire à ses sermons la multitude qui, si elle n'est pas satisfaite, ne reconnaîtra bientôt plus ni fêtes ni dimanches, et vivra ainsi en dehors de toute instruction morale et religieuse : le dégoût du prône ayant le plus contribué à l'éloigner de l'église, l'intérêt seul de la prédication pourra l'y ramener.

Les partisans de l'improvisation quand même se retranchent, nous le savons bien, derrière le sentiment de Fénelon, qui, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, semble condamner, en thèse générale, la méthode de prêcher par cœur, comme étant trop compassées de sa nature, et, partant, peu propre à toucher un auditoire. Mais ils oublient les conditions préalablement requises par l'illustre archevêque, dans l'orateur chrétien : ils sauraient, en effet, s'ils se donnaient la peine d'approfondir sa théorie, qu'en parallèle d'un homme composant exactement son discours et l'apprenant de mémoire jusqu'à la moindre syllable, il suppose un homme savant, qui se remplit de son sujet, qui a beaucoup de facilité de parler (car vous ne voulez pas, ajoute-t-il, que les gens sans talent s'en mêlent); un homme enfin qui médite tous les principes du sujet qu'il doit traiter, et dans toute leur étendue; qui s'en fait un ordre dans l'esprit, qui prépare les plus fortes expressions par lesquelles il veut rendre son sujet sensible, qui range toutes ses preuves, etc. Fénelon exige en outre qu'il se soit beaucoup exercé à écrire, comme le demande Cicéron, qu'il ait lu les bons

modèles, et qu'à des moyens naturels ou acquis il joigne une large provision de science et d'érudition, avec une étude sérieuse des règles de l'art oratoire, une connaissance étendue des mœurs, et une force toute spéciale de raisonnement et d'action; qu'en un mot, son naturel soit riche pour l'éloquence. Cet habile maître insiste d'autant plus sur la solidité d'esprit et la facilité d'élocution indispensable à l'improvisateur, que, de son propre aveu, la plupart n'ont pas assez de fond de doctrine pour se fier à eux-mêmes.

Or, avec de telles conditions, ne voit-on pas combien doit être restreint le nombre des prédicateurs capables de pérorer d'abondance? Parler bien et sans préparation, a dit Philostrate, est un talent en quelque sorte au-dessus de la nature. On rapporte, il est vrai, d'Origène, qu'à l'aide de l'étude et de l'exercice, il avait acquis une si prodigieuse spontanéité de langage, qu'à l'âge de soixante ans il permit à des sténographes d'écrire ses homélies improvisées. Comme lui, saint Cyrille de Jérusalem, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Bernard, Bellarmin, Bossuet, prêchaient souvent *ex abrupto*. Mais quel curé de nos jours oserait se placer au niveau de ces grands orateurs, et se croirait doté d'assez de connaissances littéraires, oratoires et surtout sacrées, pour affronter un auditoire même vulgaire, sans avoir au moins profondément médité la matière qu'il se propose de traiter? L'exemple suivant prouvera jusqu'à l'évidence la nécessité préalable d'une profonde méditation, pour tous ceux qui remplissent le ministère de la parole. M. de Cheverus ne paraissait jamais en chaire sans s'être préparé, au moins autant qu'il l'avait pu; il avoue même que cette préparation lui coûtait beaucoup. Quand il n'avait pas le temps de composer et d'apprendre de mémoire tout son discours, il en écrivait au moins le plan avec l'indication des divisions, des chefs de preuves et des preuves principales. Après avoir tracé cette esquisse, son esprit était en travail jusqu'au moment de la prédication, pour mûrir le fond sur lequel il devait parler, et en faire jaillir ces sermons pleins d'intérêt qu'on écoutait toujours avec tant de plaisir. « On se trompe bien sur mon compte, s'écriait-il quelquefois, quand on s'imagine que la prédication ne me coûte rien : rien au contraire ne m'est plus pénible au monde; jamais je ne monte en chaire sans éprouver auparavant comme une fermentation inquiète qui me travaille la tête, et, au moment même, une émotion générale qui me fatigue incroyablement. » Il fallait un tel aveu de la bouche de cet illustre prélat, pour faire croire aux difficultés et aux inquiétudes que la nécessité de pérorer à l'improviste occasionne aux prédicateurs même du plus grand mérite, qui sembleraient devoir être affranchis de toute crainte à cet égard.

Cependant, M. de Cheverus réunissait toutes les qualités nécessaires à l'orateur qui veut aborder la tribune chrétienne avec une entière assurance : il était nourri de l'antiquité sacrée et profane; il connaissait à fond le cœur humain, la société, les mœurs publiques; ayant fait un long apprentissage de la prédication, il était familiarisé avec elle; un accent plein d'âme et d'onction donnait à ses paroles la plus grande autorité; sa voix était claire et sonore, ses gestes naturels et pleins de noblesse; il était doué d'une rare mémoire, d'un jugement droit et pénétrant, d'une gracieuse et brillante imagination, d'un goût pur et d'un tact si exquis des convenances oratoires, qu'il assura, sur la fin de sa vie, que Dieu lui avait fait la grâce de ne jamais rien dire en public, même en improvisant, dont il eût eu à se repentir dans la suite. Oserait-on bien, après une telle déclaration, se fier habituellement à sa propre faconde, lors même qu'on ne serait pas dépourvu de talent et de capacité. (*Voy.* MÉMOIRE.)

Dieulin, t. II, p. 96; Drioux, p. 258, 261; Andrieux, 540; Audisio, t. I, p. 414.

INDUCTION. — L'induction amène l'auditeur de la conviction d'une ou de plusieurs vérités à la conviction d'une autre, et cela par l'analogie et la ressemblance qu'on établit entre elles, en sorte qu'après avoir cédé d'une part, il ne puisse plus raisonnablement résister de l'autre. Bourdaloue en fournit un bel exemple dans le morceau suivant :

« Si je me trouvais seul et sans guide dans une solitude affreuse, exposé à tous les risques d'un égarement sans retour, je serais dans des frayeurs mortelles. Si, dans une pressante maladie, je me voyais abandonné, n'ayant que moi-même pour veiller sur moi, je n'oserais plus compter sur ma guérison. Si, dans une affaire capitale, où il s'agirait pour moi non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, tout autre conseil que le mien me manquait, je me croirais perdu et sans espérance; comment donc, au milieu du monde, de tant d'écueils et de piéges qui m'environnent, de tant de périls qui me menacent, de tant d'ennemis qui me poursuivent, de tant d'occasions où je puis périr sans autre secours que moi-même, pourrais-je vivre en paix et n'être pas dans de continuelles alarmes? » Serait-il possible de mieux prouver qu'il est terrible pour l'homme d'être réduit à n'avoir dans le monde d'autre ressource que lui-même?

On distingue deux espèces d'induction : La première est une conséquence tirée de plusieurs raisons ou de plusieurs faits que l'on avance comme analogues à celui que la conclusion énonce. Cette espèce d'induction n'est bonne qu'autant que les raisons, les faits ou les exemples qu'on produit, ont quelque rapport avec ce que l'on veut conclure. Plus ces rapports seront sensibles, plus ils seront nombreux, plus aussi l'induction sera puissante. Par sa latitude et sa fécondité, ce genre de raisonnement est favorable à l'éloquence, lorsqu'il s'agit de rendre sensible une vérité morale déjà vaguement aperçue:

La seconde espèce d'induction consiste à tirer une conséquence générale d'un dénom-

brement de beaucoup de cas particuliers et semblables. Exemple : Si je veux prouver que tout n'est que vanité sur la terre, je dirai :

La santé n'est que vanité ;
La vie n'est que vanité ;
La gloire n'est que vanité ;
Les grâces ne sont que vanité ;
Les plaisirs ne sont que vanité ;
Donc tout n'est que vanité.

Ici l'énumération des vérités partielles qui concourent à former la conclusion générale s'est faite d'une manière stricte et sèche, telle que l'exige le précepte. Voyons comment Bossuet a su l'embellir et la couvrir de fleurs, sans en altérer la force : « Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes. » (*Orais. fun. de la duc. d'Orl.*)

Cette sorte d'induction sert, comme nous l'avons dit, à prouver une proposition générale par l'énumération des parties. On exige en philosophie que l'énumération soit exacte et entière; en matière d'éloquence, on n'y regarde pas de si près.

Andrieux, 67; Arnaud, 99; Marmontel, t. VII, p. 80; Geruzez, p. 86; Leclerc, p. 21.

INSTRUIRE. — C'est une grande faute de certains prédicateurs et un grave oubli de leurs devoirs, dit M. Hamon, de s'occuper plus à embellir leurs discours qu'à les remplir de vérités utiles ; à plaire par les grâces du style et de la déclamation, qu'à éclairer par une instruction solide. Diseurs de rien ou de peu en beaucoup de paroles, ils ne portent ni lumières ni conviction dans l'esprit de leurs auditeurs, et leur prédication n'est qu'un verbiage vide de raisonnements et de choses. Pour prévenir ce grave abus, nous traiterons dans un premier paragraphe, de la nécessité de rendre la prédication instructive ; et dans un second, de la manière de le faire.

§ 1er. *De la nécessité de rendre la prédication instructive.*

Soit qu'on envisage la prédication sous le rapport oratoire, soit qu'on la considère sous le rapport de la foi, on voit également la nécessité de la rendre instructive.

I. A ne l'envisager que sous le rapport oratoire, il est essentiel de la rendre instructive : car un discours bien nourri de doctrines, fort de preuves et de raisons, est presque infailliblement un bon discours. Les pensées solides, les grandes vérités dont l'orateur est plein, entraînent après elles des expressions qui y répondent.

Verbaque provisam rem non invita sequuntur.

Le secret de l'éloquence, au jugement d'Horace, c'est d'être bien instruit de son sujet, de connaître à fond toute la doctrine qui s'y rapporte; et bien penser sert merveilleusement à bien dire.

Scribendi recte, sapere est et principium et fons.

A cette première considération s'en joint une autre, tirée de Cicéron : *una res*, dit-il, *præ nobis est ferenda, ut nihil aliud nisi docere velle videamur*. L'orateur ne doit paraître se proposer que d'instruire à fond ses auditeurs du sujet qu'il traite; et, dans la chaire sacrée, il doit, en effet, se le proposer toujours en premier lieu, puisque là son ministère est de mener les hommes à la vertu par la vérité. L'instruction doit être comme le corps, la substance du discours, et les autres parties de l'éloquence, qui consistent à plaire et à émouvoir, ne doivent s'y trouver que comme le sang dans les veines, fondues et circulant en quelque sorte dans le corps de l'instruction : *Sicuti sanguis in corporibus, sic illæ in orationibus fusæ esse debebunt*, ou, comme le dit Quintilien, elles n'ont droit de s'y montrer que pour venir au secours de l'instruction et la faire valoir. S'il est donc important de plaire et de toucher, il l'est bien plus d'instruire; et même on peut dire qu'on ne réussira à plaire et à toucher qu'autant qu'on instruira. Si les mouvements oratoires ne sont amenés et préparés par l'instruction, c'est-à-dire par un exposé clair du sujet et par des preuves solides, ils ne seront qu'une déclamation vaine, un jeu de l'imagination sans objet, une fureur hors de saison, comme dit Longin, des actes d'un homme ivre parmi des auditeurs à jeun ; selon Cicéron : *vinolentus inter sobrios*. Ces produits de l'éloquence peuvent être comparés à un bel habit ; mais, sans l'instruction, il n'y a point de corps pour le porter ; c'est une belle décoration, mais il n'y a rien pour la recevoir. Aussi, voyons-nous chez les grands orateurs de l'antiquité, chaque mouvement amené par les preuves, engendré, si je puis ainsi dire, par les raisons et les faits ; ce n'est qu'après les arguments les plus décisifs, que ces grands hommes ébranlent et entraînent l'auditeur par la vivacité des mouvements oratoires : ainsi procèdent Démosthènes, dans ses Philippiques, dans son immortel chef-d'œuvre *pro Corona*, et Cicéron, dans ses discours contre Catilina, contre Verrès, etc... Donc, même à ne considérer la prédication que sous le rapport oratoire, elle doit renfermer une instruction solide.

II. Si on l'envisage sous le rapport de la foi, elle le doit bien plus encore; et pour nous en convaincre, il suffit d'examiner : 1° le précepte de la prédication ; 2° les besoins des peuples ; 3° les avantages qui leur reviennent d'une instruction solide ; 4° les exemples que nous ont donnés sur ce point les grands maîtres de la chaire.

1° Si on examine le précepte de la prédication, on verra que l'obligation de donner une instruction solide est identique avec l'obligation de prêcher. Quand Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Docete omnes gentes... Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis* ; et quand saint Paul, son fidèle

interprète, disait à Timothée : *Doce et exhortare... Attende lectioni et doctrinæ*, c'était une instruction solide que l'un et l'autre demandaient. Car tel est le sens du verbe *docere ;* et prêcher sans instruire, c'est éluder l'obligation, ce n'est pas la remplir. L'instruction fait le fond de la prédication ; tout le reste n'est qu'un accessoire, un moyen de la faire recevoir, goûter et pratiquer. L'instruction peut suppléer les talents oratoires, mais ne peut être suppléée par rien : sans elle, on peut faire du bruit, mais pas de fruit; se faire admirer, mais non être utile : *Qui tantum verba sectatur*, *nihil habebit*, dit l'Esprit-Saint. C'est donc en vain qu'on chercherait à plaire et à toucher si on n'instruit pas ; et saint Augustin a raison de dire: *Docere necessitatis est... populi prius docendi quam movendi*.

2° Mais si le précepte de la prédication commande à l'orateur sacré une instruction solide, les besoins des peuples ne l'exigent pas moins. En effet, l'instruction consiste à expliquer clairement la doctrine chrétienne et à la prouver solidement ; or, les peuples ont un besoin immense de l'un et de l'autre. D'abord ils ont besoin qu'on leur explique clairement la doctrine ; car la plupart n'ayant d'autre moyen d'apprendre que les instructions de leur pasteur, ne la connaîtront jamais, si on ne la leur explique en chaire; ils n'auront que des notions confuses, inexactes ou fausses sur la religion, ses dogmes, ses préceptes, la pratique des vertus, la vraie et solide piété ; et, ici, nous pouvons citer en preuve une trop malheureuse expérience. Combien de personnes ont suivi pendant de longues années les prédications de leur paroisse, qui n'en sont pas plus instruites sur la religion et sur tous leurs devoirs, qui n'en croupissent pas moins dans l'ignorance et les vices qu'elle traîne à sa suite ! Tous les sermons qu'on leur a adressés ont été sans fruit, ou parce qu'on n'y expliquait pas assez la doctrine, ou parce qu'on y supposait un fond d'instruction qu'ils n'avaient pas. De là, point de religion, ou une religion mal entendue ; point de piété, ou une fausse vertu ; de là les superstitions, l'alliance des pratiques religieuses et quelquefois même des sacrements avec le désordre. On n'explique pas clairement la religion en chaire, voilà la source de tous les maux. Si donc, on veut être vraiment utile, il faut nourrir de doctrine toutes ses prédications, expliquer toujours en chacune d'elles quelques pages de théologie ou de catéchisme sur les mystères, les sacrements, les commandements de Dieu ou de l'Eglise. En second lieu, il n'est pas moins nécessaire de prouver solidement la doctrine chrétienne. Sans doute il est des vérités si claires, si généralement admises, qu'il serait inutile et même dangereux d'insister à les prouver ; mais, hors cette classe de vérités premières, il faut appuyer de preuves solides tout ce que l'on dit. Les auditeurs ne tiennent ni le prédicateur pour inspiré, ni sa parole pour infaillible : souvent même ils écoutent avec prévention et ne se rendent qu'à la force des preuves, si même encore ils s'y rendent; car souvent la passion, appréhendant les sacrifices qu'on lui demande, cherche tous les subterfuges pour empêcher la conviction. Il faut donc que, si l'auditeur résiste encore dans son cœur, *in corde suo*, il soit au moins confondu dans son esprit, et réduit, ou à se taire, ou à se débattre en vain contre des raisonnements inattaquables. Qui ne sait d'ailleurs que la conviction est la seule chose qui demeure ? Les émotions sont passagères, les résolutions inconstantes, les impressions faciles à s'effacer ; tout cela, si une conviction profonde ne le soutient ou ne le remplace, ne sera qu'un édifice bâti sur le sable, qui tombera aux premiers vents des tentations, au premier souffle du respect humain, au premier entraînement de la passion, ou par le seul effet du dégoût naturel. De plus, l'homme étant un être raisonnable, veut être conduit par la raison, comprendre les choses et la raison des choses ; autrement, ou il ne les adopte pas, ou ne les croyant que faiblement, il se laisse facilement aller à ce qu'on lui a défendu, ou enfin sa foi, ne reposant pas sur des fondements solides, sera en péril continuel d'être ébranlée, peut-être même tout à fait renversée, et par les mauvais discours qu'il sera exposé à entendre, et par les livres irréligieux qui tomberont sous ses yeux, et enfin par les tentations que le démon ou son propre esprit lui suggérera.

3° Lors même que les besoins des fidèles ne l'exigeraient pas, les grands avantages que les peuples retirent des instructions solides devraient suffire pour engager tous les prédicateurs à adopter ce genre. Qu'on compare, en effet, deux paroisses, l'une où il se fait habituellement de beaux discours, pleins de feu, d'une certaine éloquence même, si vous voulez, mais vides de doctrine ; l'autre où le pasteur instruit simplement, mais avec clarté et solidité ; dans la première de ces paroisses, on verra la prédication sans fruit, la religion peu connue et encore moins pratiquée; dans l'autre au contraire, on trouvera une piété éclairée, une vertu véritable et bien entendue, les sacrements fréquentés ; et il ne faut pas en être surpris : le prédicateur ne fît-il qu'exposer les vérités chrétiennes, la religion est si belle par elle-même qu'on ne peut la connaître sans l'aimer : il suffit de la montrer telle qu'elle est, pour déterminer la conversion, quand on parle à des âmes droites, qui ne sont hors de la voie que par ignorance. Bossuet a obtenu plus de conversions par son *Exposition de la doctrine catholique* que par tous ses livres de controverse ; et les saints Pères, comme l'observe le concile de Trente, ont souvent converti les infidèles, ramené les hérétiques, et confirmé les catholiques dans la vraie foi, par un simple exposé des vérités de la religion. Les esprits égarés eussent peut-être résisté à tous les mouvements oratoires et se fussent tenus en garde contre les prestiges de l'éloquence; mais un

exposé de la religion, simple, clair, méthodique et plein de calme, les gagnait; l'amour du beau, du juste, du grand et du sublime, dont l'âme humaine ne peut se dépouiller, ne leur permettait pas de résister à cet ensemble de vérités chrétiennes; que doit-ce être lorsqu'on y joint des preuves solides de tout ce qu'on avance ? C'est alors qu'une conviction profonde s'associant à une intelligence parfaite de la religion, le fidèle devient inébranlable dans la foi, capable de rendre raison de sa croyance et de défendre ses pratiques religieuses contre quiconque oserait les attaquer; c'est alors que la volonté embrasse généreusement le parti de la vertu, et ses résolutions sont durables, parce qu'elles reposent sur la pierre ferme de la conviction.

Et que l'on ne croie pas que les preuves ne soient faites que pour les esprits cultivés : les gens les plus simples ont du sens, se montrent intelligents sur ce qui les intéresse, et sont capables de saisir, sinon des raisonnements profonds et subtils, au moins des preuves claires et simples, telles qu'en offre la religion. Quiconque se rapprochera de leur manière de concevoir et de raisonner leur apprendra facilement à motiver leur croyance et leurs actes, rendra leur foi raisonnable, leur piété éclairée, et assurera ainsi leur fidélité aux devoirs du christianisme.

4° Aussi voyons-nous que les grands maîtres de la chaire se sont appliqués à nourrir leurs discours d'une instruction solide. Bourdaloue ne songe, pour ainsi dire, qu'à instruire, prouver et convaincre: s'il émeut et gagne ses auditeurs, ce n'est qu'à force de les presser par le nombre et le poids des raisons; il est, sous le rapport de l'instruction, le roi des prédicateurs. Massillon lui est bien inférieur en ce genre; mais cependant on trouve une instruction très-solide dans plusieurs de ses discours, par exemple dans les sermons *sur la Divinité de Jésus-Christ*, pour le jour de la Circoncision; *sur la vérité d'un avenir*, pour le premier lundi du Carême; *sur la vérité de la religion*, pour le jeudi suivant; *sur les doutes en matière de religion*, pour le quatrième mardi du Carême. On regrette seulement que, dans beaucoup d'autres discours, il ait supposé l'instruction sans la donner, ou ait outré la morale en fondant sur cette exagération des mouvements pathétiques, comme dans les sermons *sur le petit nombre des élus, sur la tiédeur, sur le jeûne*. Bossuet, comme les grands orateurs de l'antiquité, ne fait venir les mouvements oratoires qu'à l'appui des preuves; il instruit, il raisonne et démontre; il porte un regard d'aigle sur la religion, sur les mystères, et découvre à l'auditeur étonné des aperçus neufs, vastes et sublimes. Seulement ses raisonnements ont parfois le défaut, ou d'être trop profonds pour être saisis par les intelligences ordinaires, ce qui peut venir de ce que son esprit nourri des plus hautes conceptions, était moins propre à abaisser la discussion à la portée du vulgaire, ou d'être d'une subtilité qui fatigue l'esprit plus qu'elle ne le convainc, ce qui peut venir encore de ce qu'il a composé ses sermons à un âge où son goût n'était pas mûri par l'expérience, ou de ce qu'il les a peu travaillés et ne les a jamais retouchés ensuite, n'en faisant aucun cas dans la dernière moitié de sa vie, comme on le peut voir dans son *Histoire* par le cardinal de Bausset.

§ 2. *De la manière d'instruire.*

Pour faire un discours vraiment instructif, il ne faut pas commencer par consulter son imagination, rêver des mouvements oratoires et des figures : ce serait vouloir faire l'habit avant de connaître la taille et les formes du corps auquel il est destiné; mais il faut commencer par étudier sa matière, voir ce qu'enseignent là-dessus la théologie et les bons auteurs spirituels, et se faire de son sujet des idées nettes et précises, en observer les divers rapports et embrasser l'ensemble. Après l'avoir étudié pour soi, il faut l'étudier pour les autres : car autre chose est de savoir pour soi, autre chose de savoir pour enseigner : l'homme qui possède le mieux une matière quelconque a besoin d'y réfléchir beaucoup encore pour être en état de l'exposer avec clarté, méthode et d'une manière qui convienne au genre d'esprit de ses auditeurs. Dans cette étude de son sujet, il doit, comme nous l'avons dit, se proposer deux choses, la première de bien expliquer la doctrine chrétienne; la seconde de la prouver solidement : nous dirons ailleurs comment il faut prouver, ici nous ne parlerons que de la manière d'expliquer la doctrine chrétienne.

Pour bien expliquer les vérités chrétiennes, il est plusieurs règles à observer. 1° Il faut supposer peu de choses comme sues d'avance, laisser peu à deviner, et éclaircir tout ce qu'on soupçonne n'être pas parfaitement clair dans l'esprit des auditeurs. Il y a deux raisons de cette règle : la première, c'est qu'il y a moins d'inconvénients à risquer à en dire trop pour les gens d'esprit qu'à risquer de n'en pas dire assez pour le vulgaire ; la seconde, c'est que tout dans la religion est énigme pour le peuple, si on ne le lui explique. Plongé dans les sens et les intérêts matériels, il ne voit les choses spirituelles que d'une manière tout à fait confuse, comme nous voyons les objets placés à une grande distance de notre vue : il faut donc les rapprocher de son intelligence, et les lui montrer dans tout leur jour.

2° Dans ces explications, il faut se faire un devoir de conscience d'être exact, de bien discerner les préceptes d'avec les conseils, les dispositions essentielles d'avec ce qui est de perfection, et surtout s'attacher plus à la pratique qu'à la spéculation, à ce qui peut bien faire recevoir les sacrements qu'à ce qui peut en donner de l'admiration. Les raisons de cette règle sont évidentes.

3° Pour que l'explication soit claire, il faut suivre les règles données à l'article AUDITOIRE, sur la manière d'adapter son discours à la portée des auditeurs, et la plupart de

celles que nous exposons à l'article CATÉCHISME; mais surtout il faut s'attacher à bien définir, bien diviser et éclaircir sa matière par des comparaisons et des exemples : une définition exacte dont on explique tous les termes, ou à laquelle on amène comme par degrés l'intelligence de l'auditeur, en procédant *a magis noto ad minus notum*, fait connaître la nature de la chose dont on parle : une bonne division en fait discerner les différentes parties ou ramifications, empêche la confusion des idées et précise le sens des mots. Enfin, des comparaisons *a simili vel dissimili, ab æquali vel majori, vel minori*, ou des exemples, rendent la chose sensible et la font pour ainsi dire toucher au doigt.

4° Après avoir expliqué la vérité considérée elle-même, il faut déduire les conséquences pratiques qui en découlent, en faire l'application aux besoins des auditeurs avec beaucoup de prudence et de discernement, leur préciser d'une manière claire les résolutions qu'ils doivent prendre, c'est-à-dire telle chose à faire en telle circonstance et de telle manière, ou telle chose à éviter en telle occasion et par tel moyen; puis enfin leur faire comprendre que, pour être fidèles à ces résolutions, il faut en demander la grâce à Dieu par des prières ferventes, et prendre les moyens de s'en souvenir : par exemple, en se les rappelant tous les jours après la prière du matin et du soir.

5° Ces explications de la doctrine chrétienne demandent un style simple et le langage calme de la raison ; tout autre genre y serait déplacé : le style élevé, les grandes figures, les mouvements oratoires, doivent être réservés pour les autres parties du discours.

Hamon, 125; *Pastoral de Limoges*, 79; Andrieux, 20; Audisio, t. II, p. 24; Vêtu, t. I, p. 218; t. II, p. 1 et suiv.; Rollin, 461 ; saint Augustin, *de Doctr. Christ.*, p. 397 ; Fénelon, p. 19 ; Dieulin, *passim*.

INTENTION (PURETÉ D'). — Une des principales difficultés que l'on rencontre dans le ministère de la parole de Dieu, c'est d'acquérir et de conserver la droiture et la pureté d'intention, c'est-à-dire qu'un prédicateur doit tellement oublier et son honneur et ses intérêts propres et lui-même, que toute l'occupation de son esprit ne tende qu'à la seule gloire du Seigneur et au salut des âmes ; que ce soit là l'unique objet de ses pensées et de ses désirs, qu'il l'ait toujours en vue et qu'il n'en détourne jamais les yeux de son esprit pour les porter sur lui-même. Car, dit le P. Grenade, qu'y a-t-il de plus indigne d'un prédicateur de l'Evangile, lorsqu'il s'agit de la gloire du souverain Créateur, et de la vie ou de la mort éternelle des âmes, que de négliger des choses si importantes, en ne cherchant qu'à s'attirer les regards et la vaine estime du monde, et d'être moins touché de la gloire de Dieu et du salut des âmes que de la crainte de perdre l'estime populaire, en ne parlant pas au gré de ceux qui l'entendent? Lorsque le prophète Elisée (*IV Reg.*, IV, 28) envoya son serviteur à l'enfant mort de la Sunamite, avec son bâton pour le ressusciter en le lui mettant sur le visage, et qu'il lui ordonna d'aller très-vite, sans s'arrêter avec qui que ce fût, sans saluer personne, et sans répondre même à ceux qui le salueraient, que voulait-il nous faire entendre par là, sinon que ceux à qui Dieu confie le soin de retirer les âmes de la mort du péché et de les ramener dans la voie de la justice, en leur mettant devant les yeux son bâton, c'est-à-dire la sévérité de ses jugements, doivent s'appliquer avec ardeur à cet emploi si important et si relevé, jusqu'à perdre pour cela le souvenir de toutes les autres choses, en sorte qu'ils n'aient dans le cœur et dans l'esprit que cette unique affaire, qu'ils s'en occupent uniquement le jour et la nuit, sans s'arrêter à rien qui puisse les détourner d'un si saint devoir, et que le soin, le travail et la diligence du ministre répondent à la grandeur et à l'importance du ministère ?

Si un bon père, voyant sa fille en péril de la vie, courait lui-même chercher un médecin pour la secourir, pourrait-il alors raisonnablement s'arrêter à voir des jeux de bateleur, et d'autres semblables choses qui amusent le peuple, et y trouver du plaisir?

Si donc il est de notre devoir, non de délivrer les corps des hommes qui sont en péril, mais d'arracher pour ainsi dire leurs âmes, rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, des dents de la mort éternelle, et de les ramener à la vie immortelle, que peut-il y avoir de plus déréglé et de plus détestable que de tourner les yeux et les pensées de son esprit vers la fumée de sa propre gloire, qui n'est qu'une pure vanité, en exerçant un ministère si grand, si saint et si important pour le salut du monde ? Mais quelque blâmable que soit ce vice, dont l'indignité peut à peine s'exprimer par des paroles, il est très-difficile de n'y point tomber. Car nous avons au dedans de nous-mêmes un très-puissant ennemi qui s'oppose à cette pureté d'intention que le ministère de la prédication demande dans ceux qui l'exercent ; je veux dire la passion de l'honneur et de la propre gloire, qui est si forte et si violente en la plupart des hommes, que l'amour que nous avons naturellement pour la vie, et la concupiscence même de la chair, que les théologiens appellent les affections dominantes de la nature corrompue, et les autres cupidités qui les suivent, cèdent toutes à ce vain désir de l'honneur et de la gloire. En effet, combien s'en trouve-t-il tous les jours qui se jettent dans des périls évidents où ils exposent leur vie, qui est de toutes les choses du monde la plus chère à l'homme, et d'autres encore qui s'abandonnent à une mort précipitée, plutôt que de souffrir aucune perte de leur honneur ! Combien qui conservent inviolablement leurs corps chastes par la crainte de quelque déshonneur ou de quelque mépris humain, plutôt que par un sentiment véritable de crainte ou d'amour de Dieu ! Il ne faut point chercher de grands raisonne-

ts, ni de longs discours pour faire com-
ndre aux hommes la violence et la ty-
nie de cette passion; il suffit de leur
tre devant les yeux et de leur faire seu-
ent considérer avec quelque attention les
ons mémorables de tous les temps, les
ges et les révolutions qui se sont faits
 tout le monde, les guerres que les
xandre, les César et les autres rois et
ereurs des Romains et des autres na-
s ont portées partout dans l'univers, et
es les guerres, les querelles même et
inimitiés particulières qui arrivent tous
jours parmi les hommes, et l'on recon-
ra facilement que toutes ces flammes ont
et sont encore d'ordinaire allumées par
u de cette vaine ambition de la gloire
aine. Et si l'on ne veut pas s'en rap-
er entièrement à ces témoignages exté-
rs, que chacun porte sa vue au dedans
ui-même, qu'il sonde les affections de
cœur, et il découvrira sans peine com-
 cette maladie est forte et violente, et
bien elle corrompt et souille cette pureté
tention que nous avons dit que demande
aint emploi de la prédication, pour être
cé avec intégrité.

 effet, ce désir ambitieux est d'autant
 véhément, que la gloire où il tend est
de et relevée. Or, la gloire d'un excel-
prédicateur ne demeure pas bornée dans
einte de la ville où il demeure; elle se
nd partout et jusque dans les nations et
oyaumes étrangers. Ainsi, quand il y a
 une ville éloignée quelque prédicateur
 mérite extraordinaire, qui excelle beau-
 sur les autres, le bruit en vient jusqu'à
; et il n'en est pas en cela comme d'une
tation d'un grand courage et d'une grande
 de corps, en quoi nous sommes sur-
és par beaucoup de bêtes mêmes, ni
me de l'éclat des richesses ou de la beauté,
 est très-passagère et très-fragile; il
t d'une réputation d'esprit, de doctrine
éloquence, qui flatte infiniment plus les
mes de mérite.

ais que dirons-nous encore de cette
nte de la honte et de la confusion, qui
t d'abord tellement l'esprit de quelques-
au commencement de leurs discours,
s en ont tout le corps comme trem-
t lorsqu'ils doivent parler devant le peu-
sans qu'ils puissent s'en défendre en
ne manière? D'où leur vient, je vous
, ce trouble et cette émotion si vio-
, sinon de la crainte de s'attirer quel-
disgrâce ou quelque confusion, dans le
ger où ils sont alors de manquer en quel-
chose? Et qui leur cause cette folle
te, sinon ce désir immodéré d'honneur
 vaine gloire? Or, l'esprit de l'homme
 ainsi possédé et tout rempli de ces
 passions, quel moyen lui reste-t-il de
oir s'attacher uniquement à la gloire
ieu et au salut des âmes, avec un mé-
et un oubli entier de toutes les autres
es? On voit donc aisément par ces rai-
combien il est difficile d'avoir et de con-
r cette pureté de cœur et d'intention
dans les fonctions de ce saint ministère, si le prédicateur ne travaille fortement et avec soin à l'obtenir de Dieu par beaucoup de larmes et de prières, par les soupirs et les gémissements du cœur, et par les mérites des vertus, comme un don de sa bonté très-rare et tout singulier; et lors même qu'il en usera de cette sorte avec toute la ferveur possible, qu'il ne se croie pas pour cela tout à fait exempt de cette tache de vaine gloire et de vaine complaisance. Il doit toujours se défier en cela de lui-même; car, comme dit très-sagement le grand saint Grégoire: « Souvent dans ces rencontres l'esprit de l'homme se déguise à lui-même: il s'imagine aimer dans une bonne œuvre ce qu'il n'y aime point en effet, et ne pas aimer dans les choses glorieuses selon le monde ce qu'il y aime véritablement. » Et ce même saint pape, expliquant ces paroles de Job: *Quand même je serais simple et juste, je ne le saurais pas moi-même*, nous marque encore excellemment ce même péril, en ces termes: « Il y a des choses dont il est très-difficile que nous ayons la connaissance, lors même que nous les faisons. Souvent nous nous employons aux fonctions de la prédication pour le bien et le salut de nos frères; mais comme nous sommes persuadés que si nous ne leur disons des choses qui leur plaisent, ils ne recevront point agréablement nos paroles, nous nous étudions à leur plaire par un bon motif; mais en même temps nous tombons misérablement dans la joie des louanges qu'on nous donne, et pendant que nous nous efforçons de délivrer les autres de l'esclavage du vice, nous commençons nous-mêmes à nous y assujettir par une lâche complaisance. Le désir des louanges est comme un voleur caché sous l'habit d'un voyageur, qui, se joignant à nous dans le droit chemin où nous marchons, tire tout d'un coup un poignard dont il nous perce le cœur en traître, et nous assassine. Quand l'intention qui nous faisait agir pour notre prochain dégénère en amour-propre et en un désir de vaine gloire, il arrive, par un malheureux effet de la corruption de notre cœur, que l'action que la vertu avait commencée se termine par le péché; et souvent aussi la fin où nous tendons par nos actions est toute différente de celle que nous nous proposons d'abord dans notre pensée. »

La plupart des prédicateurs, et principalement les jeunes, ne connaissent presque pas ce péril, bien loin de se tenir soigneusement sur leur garde pour l'éviter; car, comme il y a certains pays où le vice de l'ivrognerie, qui est si horrible, ne passe pas même pour un défaut, ni pour un sujet de déshonneur, parce qu'il y est si commun que la mauvaise coutume en efface la honte; ainsi ce vice de la vaine gloire est si ordinaire et si naturel à la plupart des prédicateurs, qu'ils en sont coupables sans qu'ils s'en aperçoivent, ni qu'ils le prennent pour un péché. Mais pour ceux qui, étant poussés et conduits par la crainte de Dieu, s'examinent eux-mêmes avec soin, et sondent di-

ligemment tout le fond de leur cœur avec une exacte circonspection, ils se tiennent toujours sur leur garde contre cet ennemi.

Un prédicateur habile et homme de piété, ajoute le P. Grenade, avec qui j'avais lié une étroite amitié, me racontait un jour que lorsqu'il était entré dans l'emploi de la prédication, il avait d'abord, comme les autres, fait peu d'attention au danger de la vanité; mais que ses yeux s'étant un peu plus ouverts avec le temps, et ayant considéré en lui-même ce péril, il en fut si effrayé, qu'il résolut de quitter entièrement l'emploi de la prédication, et qu'en effet il l'avait abandonné pendant assez longtemps; mais qu'ayant depuis été obligé d'y rentrer par obéissance, il s'était appliqué, avec tout le soin possible, à se fortifier par plusieurs considérations, et surtout par beaucoup de prières, contre cet ennemi commun des ministres de la parole de Dieu. Ce sujet aurait mérité sans doute un discours plus étendu; mais je l'ai traité en peu de paroles, afin seulement de précautionner les prédicateurs contre ce péril si caché. C'est la chose la plus nécessaire pour s'acquitter heureusement du saint ministère; car, comme la perfection des choses dépend de la fin à laquelle on les rapporte, c'est une suite comme nécessaire, lorsque la fin est vaine, que tout le reste tombe et demeure sans ordre, sans raison et sans mérite.

Grenade, t. I, p. 43, 72; Bauldri, 252; Vêtu, t. I, p. 178; Fénelon, p. 8, 12; Hamon, 216.

INTERROGATION. — L'interrogation, figure de rhétorique, n'est point celle par laquelle nous demandons à être instruits de ce que nous ignorons : *Quelle heure est-il? Que nous dites-vous de nouveau?* Ce sont là des expressions simples et unies sans aucune sorte d'ornement. Nous parlons de l'interrogation qui anime le discours, qui exprime l'indignation, la douleur, la crainte et tous les autres mouvements de l'âme.

Le début de Massillon sur le mauvais riche est un amas d'interrogations qui semblent être des questions faites simplement pour instruire, mais qui, par le feu et la vivacité qu'elles contiennent, annoncent l'intérêt et l'importance de l'objet. Les paroles du texte sont : *Je suis tourmenté dans cette flamme*; et l'orateur commence son discours de cette manière : « Quels sont donc les crimes affreux, mes frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? A-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? A-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? Est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité? » Ces interrogations accumulées expriment l'émotion de l'orateur, et la font passer dans le cœur de ceux qui l'écoutent.

Quelquefois celui qui parle s'interroge lui-même, ou par le mouvement de l'émotion dont il est saisi, ou bien pour réveiller l'attention des auditeurs et pour les appliquer à la réponse qui suit l'interrogation. Bourdaloue use fréquemment de ce tour : « De tout ceci, quelle conclusion? » se demande-t-il à lui-même. Voici la réponse : Ah! chrétiens, ne disons donc plus, dans l'état de notre péché, que nous sommes faibles et que notre faiblesse est un obstacle insurmontable à notre conversion. » Et un peu plus bas, dans le même sermon : « Les pécheurs convertis sont ceux, entre tous les autres, qui doivent être plus touchés de cet important devoir. Pourquoi? » Cette interrogation ne permet pas à l'auditeur de laisser passer légèrement la proposition, et l'avertit de se rendre attentif à la réponse; « parce qu'ils y sont obligés et par titre de reconnaissance, et par titre de justice, et par charité pour le prochain, et par intérêt pour eux-mêmes. »

De toutes les figures oratoires, dit Maury, la plus dominante et la plus rapide, c'est l'interrogation; mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable et une espèce de déclamation et de vague qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse du sujet et des devoirs de l'homme, que les droits et les détails de la morale, animés par ce mouvement entraînant, mettent en scène, et en quelque sorte aux prises, l'orateur et l'assemblée, imposent silence à tous les prétextes de la mauvaise foi et aux vaines excuses de la faiblesse, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience, ou plutôt la conscience contre elle-même. C'est par des interrogations pressantes et réitérées que l'orateur, comme le poëte tragique, démontre et attaque, excuse et répond, affirme et prouve, en employant les formules du doute, émeut et instruit, éclaire et confond, et porte le flambeau effrayant de la vérité jusqu'au fond d'une âme désabusée, à laquelle il ne reste plus ni erreurs, ni illusions, ni paroles, ni d'autre langue que les larmes. Y a-t-il en éloquence une voix plus sûre pour remuer le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche personnel, au moment même où on l'attaque directement, et où le ministre du ciel le devine sans le connaître, en l'environnant de tous les côtés du souvenir ou du tableau de ses vices? Connaissez-vous une éloquence plus poignante et plus intime? Eh! comment donnerait-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger une conscience d'autant plus éloquente contre elle-même, qu'elle reste muette pour l'assemblée dans le monologue du remords? Comment le malheureux accusé peut-il échapper à un orateur qui le choisit pour juge, et pour juge unique et suprême, et pour juge secret, dans le fond le plus caché de son pro-

pre cœur? Qu'opposera-t-il, si les questions générales, dont il fait lui seul autant d'accusations individuelles, se précipitent, se rapprochent, s'enchaînent, se fortifient, et si à ces inculpations accablantes succède tout à coup une grande et touchante explosion d'intérêt et de pitié, qui, à la suite de tant de tortures, vient calmer ou plutôt agiter dans un autre sens son imagination, en lui faisant éprouver par des paroles de paix et d'amour la plus attendrissante émotion du cœur, et retentit au fond de ses entrailles comme un cri de grâce, comme un jugement solennel de pardon et de miséricorde que la religion se hâte d'annoncer au coupable, après l'avoir ainsi confondu? Telle est cette fameuse et sublime apostrophe que Massillon adresse à l'Eternel dans son sermon *sur le petit nombre des prédestinés*: « O Dieu! où sont vos élus? » Ces paroles si simples, mais si terribles, répandent une épouvante glaciale et muette comme le désespoir. Chaque pécheur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait; il n'ose plus répondre à l'orateur, qui lui demande et redemande s'il est du nombre des justes qui ont conservé leur innocence, ou des pénitents qui l'ont recouvrée aux yeux de la justice divine, et dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie; et, rentrant avec effroi dans son cœur, qui s'explique, pour lui du moins, par sa foi et par ses remords, le pécheur consterné croit entendre d'avance l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

Le peintre le plus vrai et le plus éloquent du cœur humain, Racine, qui en connaissait si bien tous les secrets et tous les leviers, Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées: et cette figure donne aussitôt la plus vive rapidité à son style, anime, abrége et échauffe tous ses raisonnements, qui ne sont jamais ni froids, ni languissants, ni abstraits. Quels coups de tonnerre que ces interrogations si courtes, si promptes et si terrassantes d'Hermione à Oreste, qu'elle écrase par son désaveu, au moment même où il s'attend à être récompensé du meurtre qu'elle lui a commandé, en lui promettant sa main à ce prix.

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre? Qui te l'a dit? . . . .

Eh! pourquoi, dirai-je ici, pourquoi donc l'éloquence sacrée ne serait-elle pas susceptible de la même véhémence dans les sujets et dans les situations pathétiques? Le succès de ce mouvement oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé: c'est le langage naturel d'une âme profondément émue; et si l'on veut en admirer un autre exemple consacré par l'autorité d'un grand maître, il en est un fameux qui doit se présenter ici à l'esprit de tous les lecteurs. On connaît ce beau début de Cicéron qui, ne pouvant contenir la vive indignation de son zèle patriotique, s'élance brusquement sur Catilina, et le renverse aussitôt par l'impétuosité de ses interrogations: « Jusques à quand abuseras-tu, Catilina, de notre patience? Combien de temps serons-nous encore l'objet de ta fureur? Jusqu'où prétends-tu pousser ton audace criminelle? Ne reconnais-tu pas, à la garde qu'on fait continuellement dans la ville, à la frayeur du peuple, au visage irrité des sénateurs, que tes pernicieux desseins sont découverts? Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé la nuit dernière? N'as-tu pas distribué les emplois, et partagé toute l'Italie avec tes complices? » Voilà l'éloquence! voilà la nature! C'est en parlant ainsi son langage que l'orateur perce de ses traits, dans toute sa profondeur, un cœur assiégé de remords. Quand on lit ces foudroyantes Catilinaires, on applique sans cesse à Cicéron ce qu'il a dit de Démosthènes, ce que je me plais à répéter ici pour lui en faire hommage à lui-même, en gravant, avec tout l'enthousiasme qu'inspirent leurs chefs-d'œuvre, les noms immortels des deux orateurs d'Athènes et de Rome sur la dernière borne de l'art oratoire. « Il remplit, dit-il, l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint ce beau idéal, ce haut degré de perfection que j'imagine, mais dont je n'ai jamais trouvé d'autre exemple. »

Grenade, t. I, p. 360; t. II, p. 350...; Andrieux, 456; Arnaud, 38, 59; Girard, 295; Gaichiez, p. 132; Maury, 37; Longin, 43; Blair, t. I, p. 406; Besplas, p. 292.

INTONATION. — On appelle *intonation*, dans l'action oratoire, le degré d'élévation de la voix dans la prononciation du discours.

La voix, chez tous les hommes, a trois tons différents: le *haut*, le *bas* et le *moyen*. Le haut sert à parler à quelqu'un placé à une certaine distance; le bas sert à causer de très-près; le moyen est celui de la conversation ordinaire: c'est aussi celui qui convient le mieux dans les discours prononcés en public: *Mediis utendum sonis*, dit Quintilien: en effet, trop haut, la voix est aigre; trop bas, elle est sourde. D'ailleurs c'est en tenant le *medium*, qui est le degré le plus agréable et le plus sonore de la voix, qu'on se ménage le moyen de changer de ton sans effort, sans disparate, selon le besoin du discours, qui veut ces changements pour l'expression de certains sentiments.

Il faut éviter de forcer la voix, ce serait la gâter. En la forçant dans le haut ou dans le bas, on la dénaturerait, l'orateur se fatiguerait lui-même et fatiguerait son auditoire.

Deux qualités font la beauté de l'intonation: l'*égalité* et la *variété*. Par la première, l'orateur soutient sa voix et en règle l'élévation et l'abaissement sur des lois fixes qui l'empêchent d'aller haut et bas au hasard. Par la seconde, il diversifie les inflexions de sa voix, ce qui est le grand secret de la déclamation oratoire; car c'est cette diversité d'accents, de mesures, de tons et de demi-tons, qui soutient et fait ressortir les mouvements, les figures et les couleurs du discours.

La *variété* prévient la monotonie, c'est-à-

dire, la prononciation continue sur le même ton, source d'ennui et de dégoût, qui tue l'attention en détruisant tout l'intérêt du discours.

L'*égalité* remédie à un défaut non moins considérable, qui est de chanter en prononçant. Ce chant consiste dans un prolongement de son placé sur des paroles qui n'ont point d'accent ; ou dans la répétition périodique de certaines intonations qui ressemblent à une psalmodie.

Résumons : Les intonations fausses, forcées ou disparates, les ascensions de voix brusques, les éclats déplacés, mal ménagés ou continuels, ôtent à la prononciation toute convenance, à l'action toute gravité, et produisent ces déclamations bizarres et risibles, capables de faire perdre aux meilleures choses tout leur effet.

Andrieux, p. 549.

INVENTION. — On doit définir diversement l'invention, selon qu'on la considère par rapport à la rhétorique ou par rapport à l'orateur. Par rapport à la rhétorique, c'est la partie de cet art qui donne des préceptes pour aider à trouver les choses ou les pensées qui doivent composer le discours. Par rapport à l'orateur, c'est le talent ou la faculté qu'il a de trouver ces choses ou ces pensées, soit que ce talent lui vienne de la nature ou du génie, ou que ce soit un effet de l'art et des préceptes, ou bien de l'usage et de l'expérience, ou enfin de tous les trois ensemble.

Dans l'un et l'autre cas, l'invention se rapporte à trois objets, les preuves, les mœurs et les passions. Le but de l'orateur étant d'instruire, de plaire et de toucher, il instruit en montrant la vérité de ce qu'il avance, ce qui est l'objet des preuves ; il plaît en gagnant la confiance et l'estime de ses auditeurs, et il touche en leur inspirant les sentiments qu'il éprouve lui-même.

L'invention oratoire consiste donc à trouver, dans un sujet donné, les moyens d'atteindre au but qu'on se propose. Elle doit découvrir toutes les ressources du sujet, elle n'est pas seulement l'art de trouver des pensées, elle doit choisir entre les pensées qui se présentent les plus convenables à la matière qu'on veut traiter, les plus solides et les plus nobles ; elle doit retrancher celles qui sont fausses, frivoles ou triviales. Elle doit considérer le temps, le lieu où l'on parle, le sujet que l'on traite, ce qu'on se doit à soi-même et à ses auditeurs.

Il est évident que l'invention ne peut arriver à ce but que par une étude approfondie. On demandait à Newton comment il était parvenu à découvrir la loi de l'attraction, il répondit : ***En y pensant.*** Les grands orateurs feraient la même réponse si on leur demandait le secret de leurs chefs-d'œuvre. La méditation assidue est une si grande puissance, que Buffon l'a prise pour le génie lui-même, lorsqu'il a dit : « Le génie est une longue patience. » Horace et Boileau ont mis au même prix le succès dans l'art d'écrire.

La rhétorique ne donne ni la force ni le courage de penser avec maturité : elle indique quelques méthodes destinées à rendre plus faciles les opérations de l'esprit, elle signale les qualités propres à captiver la bienveillance, elle énumère les passions qu'il faut émouvoir ; mais elle ne peut suppléer ni la raison, ni la vertu, ni la sensibilité ; elle n'a pas, dit M. Géruzez, des recettes qui tiennent lieu de ces avantages ; aucun art ne peut donner dispense de talent et de travail.

Pour que l'orateur reconnaisse toutes les ressources de son sujet, il ne suffit pas qu'il ait étudié la matière qu'il doit traiter : Cicéron et Quintilien veulent que l'orateur ne soit étranger à aucune espèce de connaissances. Des connaissances variées donnent à l'esprit plus de force et d'étendue. Elles fournissent des comparaisons imprévues et des arguments qui, pour être tirés de matières étrangères, n'en ont pas moins de puissance. Fénelon a montré dans le passage suivant les avantages de cette riche culture de l'intelligence : « Il n'est pas temps de se préparer trois mois avant que de faire un discours public : ces préparations particulières, quelque pénibles qu'elles soient, sont nécessairement très-imparfaites, et un habile homme en remarque bientôt le faible ; il faut avoir passé plusieurs années à faire un fonds abondant. Après cette préparation générale, les préparations particulières coûtent peu ; au lieu que quand on ne s'applique qu'à des actions détachées, on est réduit à payer de phrases et d'antithèses ; on ne traite que des lieux communs ; on ne dit rien que de vague ; on coud des lambeaux qui ne sont point faits les uns pour les autres ; on ne montre point les vrais principes des choses ; on se borne à des raisons superficielles et souvent fausses ; on n'est pas capable de montrer l'étendue des vérités, parce que toutes les vérités générales ont un enchaînement nécessaire, et qu'il les faut connaître presque toutes pour en traiter solidement une en particulier. »

Ajoutons à ces sages observations quelques mots du P. Grenade sur la manière dont il faut se conduire quand on étudie un sujet.

« Un des principaux effets de l'invention, dit-il, est le bon choix, que plusieurs ont estimé de si grande importance qu'ils l'ont séparé de l'invention elle-même. Il est de la bonté du choix de ne pas se contenter de ce que l'on trouve communément, mais de prendre toujours ce qui est le plus propre et le plus convenable pour les choses qu'on veut persuader ; car il y a certains esprits bas qui, négligeant les choses les plus relevées, ou n'en concevant pas la force, s'attachent à tout ce qu'il y a de plus commun et de plus rebattu. Or, c'est principalement en cela qu'on a besoin de force et de pénétration d'esprit, afin que, comme d'habiles ouvriers en or et en argent, nous examinions avec prudence l'excellence et la valeur des métaux et que nous séparions toujours l'or

l'avec des matières moins précieuses.
y en a plusieurs qui, par une illusion
ordinaire aux hommes, aiment plus
ne faut les productions de leur esprit,
que basses et grossières qu'elles puissent
comme les mères qui trouvent leurs
its beaux et dignes de leur tendresse,
que pleins de défauts et de difformités.
onque est exempt de cette maladie com-
e du genre humain peut toujours juger
coup plus exactement de ses propres
itions. Il y en a néanmoins aussi quel-
-uns qui sont si éloignés de cet attache-
aux productions de leur esprit, que
ne leur plaît de tout ce qui vient de leur
e fonds. Or, aimer tout ce qui vient de
u n'en rien aimer du tout, sont deux
mités également vicieuses; et je ne sais,
Quintilien, lesquels je dois condamner
t, ou ceux qui sont amoureux de tout
i vient d'eux, ou ceux qui n'en aiment

Les inventions nobles et ingénieuses et
entiments relevés ont aussi cela de pro-
u'ils animent par leur éclat et leur di-
l'esprit de l'orateur, qui, en étant ainsi
tré et rempli, trouve et choisit facile-
les termes, les expressions et les figures
us convenables pour énoncer élégam-
et avec justesse ce qu'il a une fois
conçu dans son esprit. Ce mouvement
il est alors animé ne contribue pas
ment à ce talent et à cette facilité de
ncer avec bienséance, mais encore à la
et à la vivacité de l'action, pour im-
er dans les esprits des auditeurs les
ments dont on est soi-même touché.

nade, t. I, p. 93; t. II, p. 390, 402;
ieux, p. 14; Arnaud, 310; Girard, 17;
t, 47; Longin, 3; Crevier, t. I, p. 24;
, 306; Géruzez, 75; Drioux, p. 11.

VOCATION. — Après la proposition
le ou divisée du discours, on a coutume
acer l'invocation, qui n'est autre chose
ne courte prière pour invoquer l'assis-
du Saint-Esprit et la protection de la
ainte Vierge et du saint dont on va
le panégyrique. L'invocation est usitée
ut dans les discours qui roulent sur
ujets pathétiques ou élevés; elle en
dit l'effet par l'intervention de la Divi-
qui guide la langue de l'orateur, ou
re l'esprit et échauffe le cœur des audi-
; elle doit être enfin tirée de la matière
e du discours et lui servir de prépara-
naturelle. Le style de l'invocation, dit
cteur Audisio, exige beaucoup d'éléva-
et de chaleur, sans exclure cependant
récision et la simplicité, afin qu'elle
se élever les esprits et émouvoir douce-
t les cœurs. Il n'est peut-être aucune
e du discours où se révèle davantage
nie et l'âme de l'orateur. Bossuet est
lus merveilleux de tous en ce genre,
ut dans ses *Elévations sur les mystères;*
qui lui donne cette supériorité, c'est
nnante facilité de son génie à s'élever
choses terrestres aux choses célestes, et
à enlever avec lui dans les régions divines, par cette sublime simplicité et cette poésie de l'âme qu'il possède à un si haut degré, le cœur de son lecteur ou de son auditeur. Bourdaloue, qui en général recherche plutôt la profondeur que l'élévation, trouve pourtant le secret d'être sublime, quoique toujours mesuré et exact dans ses invocations, qu'il sanctifie par les plus chrétiennes pensées, puisées dans les entrailles de son sujet. Le cœur affectueux de Massillon s'y prête aussi admirablement. J'en citerai deux exemples : « O mon Sauveur! dit-il dans son sermon *sur les vérités de la religion*, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix, qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui, par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance; et détruisez, par ces lumières vives qui éclairent les cœurs plus efficacement que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. » Nous remarquons ici deux traits dignes d'un tel maître : le premier consiste à prier Dieu lui-même de prendre en main la défense de sa propre cause; le second, c'est de l'engager non-seulement à triompher (ce qu'il a fait dans tous les siècles), mais à poursuivre le cours de son triomphe : l'un et l'autre dénotent la grande confiance de l'orateur dans la divinité de son sujet, et ils inspirent à l'auditoire la même confiance. Plus oratoire encore me semble son invocation sur la vérité d'un avenir : « O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire : regardez seulement et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus est capable. Reconnaissez dans les égarements monstrueux de l'esprit humain toute la sévérité de votre justice lorsqu'elle l'abandonne, afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde. »

L'orateur ne pouvait trouver un moyen plus ingénieux d'excuser l'impie, soit à ses propres yeux, afin de gagner sa confiance et de lui faire comprendre dans quel abîme il est tombé, soit aux yeux de Dieu, afin d'attirer sur lui les trésors de sa miséricorde. Combien sont éloignés d'une telle maxime ces prédicateurs qui, au lieu d'ouvrir aux égarés des entrailles de miséricorde, commencent aussitôt par invectiver contre eux, et se ferment ainsi l'accès de leur cœur!

Mais en parlant d'invocation, pourrions-nous oublier l'âme si douce et si poétique de Fénelon? Non, sans doute. Nous allons transcrire de suite celles qui se trouvent dans le petit nombre de discours qu'il nous a laissés, afin qu'elles servent de modèle aux commençants. Le jour de l'Epiphanie, parlant de la propagation de la foi, il dit : « Esprit promis par la vérité même à tous

ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole ! que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut ! O Esprit-Saint ! soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumière. » Pour la fête d'un martyr : « O Sauveur qui l'avez formé, ce martyr, qui du haut du ciel avez regardé son combat avec complaisance, qui êtes descendu dans la lice pour combattre et pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné, donnez-moi une bouche enflammée et digne de louer celle du témoin qui vous a si glorieusement confessé. Marie, mère du chef de tous les martyrs, intercédez pour nous. » Pour le jour de saint Bernard : « O Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre, donnez-moi d'en parler ! Que ces torrents de lumières et de grâce, qui coulèrent de sa bouche pour inonder les villes et les provinces, passent encore de ma bouche, quoique pécheur, jusqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, selon la mesure de notre foi ; donnez pour la gloire de votre nom et pour la nourriture de vos enfants. Marie, qu'il a invoquée avec une si grande confiance, nous vous invoquons avec lui. » Pour la fête de sainte Thérèse : « O Sauveur qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, et nous serons instruits comme elle ! Envoyez le feu de votre esprit, et tout sera créé encore une fois, et vous renouvellerez la face de la terre ! Que de mes entrailles la céleste flamme s'épanche sur ma langue, et de ma langue jusqu'au fond du cœur ! Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons ; intercédez pour nous. » Enfin, pour une profession religieuse : « O esprit, ô flamme céleste, qui allez embraser la victime, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de flèches ardentes, percent et enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur ; c'est ici la louange de votre grâce. Marie, mère des vierges, priez pour nous. »

Les exemples que nous venons de citer nous montrent la vivacité et la simplicité qui doivent caractériser les invocations ; nous y voyons qu'elles veulent être tirées des entrailles du sujet, elles nous apprennent comment elles peuvent élever les esprits et préparer les cœurs.

Audisio, t. I, p. 123 ; Vêtu, t. I, p. 462 ; Albert, p. 65.

IRONIE. — L'ironie cache un sens opposé au sens propre et littéral des paroles ; elle dit précisément le contraire de ce qu'on pense et de ce qu'on veut faire penser aux autres.

Il y a deux sortes d'ironie : l'une enjouée, légère, qui plaisan[illegible] re aigre, mordant[illegible] et le fiel.

Rousseau raille finement les déistes et les prétendus esprits forts dans son épître à Racine le fils :

Tous ces objets de la crédulité,
Dont s'infatue un mystique entêté,
Pouvaient jadis abuser des Cyrilles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles ;
Mais, quant à vous, grands hommes, grands esprits,
C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Épouvantails d'enfants et de grand'mères.

Pradon et Pelletier étaient de mauvais écrivains, et Cotin un très-médiocre prédicateur, selon Boileau ; ce poëte, en parlant d'eux, dit par ironie :

Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru ;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

L'ironie est une arme qui doit être maniée avec beaucoup de prudence par l'orateur chrétien. Il ne lui est jamais permis de l'employer pour blesser qui que ce soit. Elle porte des coups terribles, et les plaies qu'elle fait sont souvent incurables. Il ne faut la diriger que contre les doctrines, ou, en général, de manière à ne jamais attaquer les individus. Si nous avons cité Boileau, ce n'est point pour le proposer comme un modèle aux prédicateurs : ce satirique auteur n'a pas toujours été juste dans ses censures, surtout envers l'abbé Cotin, qui ne doit pas être jugé d'après ce qu'il en dit.

Massillon, disant par ironie que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers, s'exprime de la manière suivante :

« Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si les saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes. Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre. Ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la règle générale est de se perdre : c'est qu'une âme fidèle, au milieu du grand nombre, est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples ; mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles ? Est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas être saint ? Est-ce que le ciel doit coûter beaucoup à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? Est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints ? Eh ! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissez-vous des exemples si dangereux et si inutiles ? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et

plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire du salut éternel! Rassurez-vous, après cela, sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous? Mais que sont tous les hommes devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge, de faire descendre le feu du ciel sur ces cinq villes infâmes, d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux, de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert?

« Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible ou dangereuse; mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement, Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune. »

Arnaud, p. 49; Girard, p. 291; Gaichiez, p. 136; Vêtu, t. II, p. 392; Crevier, t. II, p. 100; Besplas, p. 179.

L

LANGUE. — Quiconque veut parler en public doit bien posséder la langue dont il doit se servir, et s'exprimer correctement. Rien ne nuirait plus au succès d'un discours, surtout dans le temps où nous sommes, que de faire, en le débitant, des fautes de langue, soit en se servant d'expressions impropres ou barbares, soit en péchant contre la grammaire ou la prononciation. Nous sommes témoins chaque jour de l'embarras plaisant où se trouvent les enfants, qui n'ont pas eu le temps encore d'apprendre assez bien leur langue naturelle pour s'exprimer avec quelque facilité. Ils ont recours aux circonlocutions les plus bizarres, et toujours aux termes les plus impropres, pour suppléer aux termes et aux locutions usitées qu'ils ignorent. Il est à peu près le même et devient quelquefois plus plaisant encore, l'embarras d'un orateur qui parle sans savoir sa langue; il se trompe lui-même et trompe ses auditeurs à chaque instant; il défigure toutes ses idées et les rend presque méconnaissables. C'est un peintre qui connaît mal les couleurs et qui les applique à contre-sens.

Ceci arrive surtout aux étrangers qui prêchent en une autre langue que leur langue naturelle. Souvent ils se servent d'expressions ridicules qui excitent l'hilarité dans l'auditoire qu'ils divertissent au lieu de l'édifier. Je me rappelle avoir lu dans les relations des missions d'Amérique, où l'on est obligé de prêcher dans toutes les langues de l'Europe, le trait d'un prédicateur qui non-seulement avait diverti son auditoire, mais qui l'avait même scandalisé, en laissant échapper un mot tout à fait inconvenant dont il ne savait pas le sens populaire. C'était cependant un prédicateur pieux, mais il ne connaissait pas assez la langue dans laquelle il prêchait. Il fallait toute sa vertu bien connue pour faire revenir des fâcheuses impressions qu'il avait produites. Quand c'est en sa langue naturelle que le prédicateur s'échappe ainsi, il est difficile qu'il détruise le mauvais effet qu'il cause, et qu'il efface l'idée défavorable qu'il donne de lui-même. On conclut que les mots avec lesquels il s'est exprimé par inadvertance lui sont familiers, et qu'il ne les a prononcés que parce qu'il en a l'habitude, qu'il n'a pas d'éducation et qu'il ne vit qu'avec des gens mal élevés.

On doit étudier avec d'autant plus de soin notre langue qu'elle est plus difficile qu'aucune autre, et qu'il y a peu de personnes qui la sachent parfaitement. « Notre langue, dit Maury, est à la fois la plus dédaigneuse dans son style noble, la plus dépendante du talent qui l'emploie, la plus rebelle, la plus difficile, et peut-être la plus incomplète de toutes celles qui ont une littérature. Plus on l'approfondit, plus on la cultive, plus on a de goût, de justesse d'esprit, de talent; plus aussi l'on éprouve de difficultés pour lui faire exprimer ce qu'on veut dire, de la manière dont on prétend le dire. Elle parvient à se distinguer par sa clarté, précisément parce qu'elle est sans cesse exposée pour ses pronoms à l'amphibologie; elle a de la précision, parce qu'elle ne permet à la mélodie elle-même aucun mot explétif qui ne soit absolument nécessaire au sens de la phrase : sa richesse et son harmonie sont des présents qu'elle reçoit de l'imagination et du goût de l'écrivain. Elle est, par la multitude et l'embarras de ses règles, comparativement aux autres langues, ce que serait le rhythme de la poésie, rapproché des mouvements libres de la prose. Quand on a bien étudié sa métaphysique et sa grammaire, on est également effrayé de tout ce qu'elle exige, de tout ce qu'elle refuse, de tout ce qu'elle défend, de tout ce qu'elle rejette et de tout ce qui lui manque.

« Cependant, si l'on songe ensuite aux chefs-d'œuvre immortels qu'elle a produits, on se prosterne d'admiration devant tant de gloire, et l'on est tenté, dans un accès d'enthousiasme, de la proclamer la première des langues, sinon par ses éléments, sa richesse originelle, les familles complètes de son vocabulaire, du moins par le mérite éminent de ses grands écrivains qui ont su l'orner en tout genre, excepté dans l'Epopée, de monuments du premier ordre, la doter de tous les dons du génie, l'enrichir enfin d'une littérature si variée, si vaste et tellement

prédominante, qu'on ne pourrait lui opposer dans son ensemble les trésors littéraires d'aucune autre nation. »

Nous ne manquons pas de bons ouvrages pour les principes, et de bons auteurs pour servir de modèles. C'est par l'usage et la lecture qu'on l'apprendra suffisamment pour bien s'acquitter de son ministère. Nous ne donnerons ici qu'un seul avis, qui sera très-utile, si l'on a soin de le suivre fidèlement. C'est de *ne jamais laisser passer une difficulté dans ses lectures et dans ses compositions sans l'éclaircir*. Par ce moyen on diminuera peu à peu les obstacles qui empêchent de s'y perfectionner, et on acquerra une grande facilité, soit pour écrire, soit pour parler en public.

Voy. Vêtu, t. I, p. 140.

LECTURE. — Nous diviserons cet article en trois points : nous parlerons d'abord, en général, de la lecture qui fait partie de la déclamation, puis de la lecture qui fait partie de l'étude, et enfin des lectures publiques.

I. *De la lecture à haute voix.*

La méthode de lire un sermon en chaire, méthode en usage chez nos voisins d'outre-Manche, n'a aucune force persuasive, et, pour tout dire en un mot, elle est en aversion au peuple. Si jamais les ministres de l'Evangile voulaient se contenter de prononcer ainsi leurs discours, ils n'attireraient plus dans nos temples, dit Maury, une aussi grande affluence d'auditeurs, et leur mission produirait beaucoup moins de fruits. Un débit de mémoire se rapproche quelquefois d'une inspiration soudaine, au lieu que la froide lecture d'un manuscrit ne saurait jamais dominer une assemblée nombreuse avec autant d'empire. Toutefois, il est des circonstances où les pasteurs ne montent dans la chaire que pour y faire une simple lecture : tantôt c'est un mandement de l'évêque diocésain dont il faut donner connaissance aux fidèles, tantôt ce sont de pieuses considérations pour chaque jour du mois de Marie, ou bien pour les exercices de l'Avent et du Carême. Ces lectures, faites avec goût et sentiment, offrent souvent beaucoup d'intérêt ; nous en parlerons un peu plus tard ; contentons-nous de faire observer ici que la lecture à haute voix est un art aussi difficile qu'il est peu connu. Il est étonnant, en effet, que parmi les personnes qui ont reçu de l'éducation et qui réunissent d'ailleurs des qualités estimables, il s'en trouve si peu qui sachent lire d'une manière intéressante. Est-ce inattention de la part des maîtres dans les premières années de leurs élèves ? Est-ce inapplication et légèreté de la part de ceux-ci ? De quelque cause que ce mal provienne, il est certain et commun, mais non pas incurable.

Quelque chose qu'on lise, il faut à l'articulation nette et précise des mots joindre les inflexions et les variations de voix nécessaires pour éviter la monotonie, à côté de laquelle marche toujours l'ennui. La prononciation ne doit être ni rapide, ni traînante, mais modérée. Il est également essentiel de proportionner sa voix aux lieux où se fait la lecture. Ce qu'on lit en plein air à une grande assemblée veut une action de poumons plus véhémente que ce qu'on lirait dans un lieu fermé et à un moindre nombre de personnes. Une église, par exemple, qui est vaste, demande une voix plus pleine, plus sonore et des tons plus appuyés qu'une enceinte plus resserrée. La diversité des sujets suggérera la variété des tons qui, selon les occasions, deviennent graves ou légers, tristes ou gais, soutenus ou coupés, animés ou tempérés. La ponctuation exactement observée sert non-seulement à offrir des repos à l'oreille et à marquer les endroits où la voix doit tomber et se relever, mais encore à la soutenir ou à la fortifier.

Depuis le commencement de la période jusqu'au milieu, dit l'abbé Sabatier, il faut que la voix s'élève par degrés, et qu'elle baisse, dans la même proportion, depuis le milieu jusqu'à la fin. Les points d'admiration, d'interrogation, les interjections qui désignent un sentiment, exigent un ton plus aigu et plus élevé. Les aspirations, les accents, la liaison des consonnes avec les voyelles, les élisions de l'*e* muet devant les autres voyelles, l'articulation des liquides, des lettres nasales, l'observation des brèves et des longues, la prononciation nette des finales, sont encore autant de parties qui concourent à rendre la lecture agréable et sonore. On peut voir le développement de toutes ces règles dans l'ouvrage de Dubrocard, intitulé : *L'art de lire à haute voix*. *Voy.* Prononciation.

II. *De la lecture privée.*

On a toujours regardé la lecture comme un des principaux moyens de se former à l'art d'écrire et de développer les talents qu'on a reçus de la nature. La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. Les maîtres peuvent nous donner les règles du style, c'est dans les auteurs qu'il faut en chercher la pratique. Les préceptes, d'ailleurs si utiles, si nécessaires, ne peuvent même être bien compris qu'autant qu'on en voit l'application dans les bons modèles. Voilà ce qui en fait connaître l'esprit, en révèle le sens, et ce qui forme le goût. Ajoutons que la lecture est surtout un excellent moyen de se préparer au ministère évangélique, et de développer les talents que l'on a reçus pour la prédication. Nous parlons d'une lecture sérieuse, telle que l'entendait un célèbre critique, lorsqu'il disait : « Appliquez-vous, en lisant, à saisir le plan, la conduite, l'ensemble de l'ouvrage ou du discours que vous lisez ; à découvrir l'enchaînement, la suite et la progression des pensées et des sentiments ; à en démêler la vérité, la justesse, le naturel, la force, la solidité, etc. Ainsi vous verrez l'accord des choses avec les mots et les phrases, avec les figures et les tours et avec tous les ornements du discours.

s en apprendrez plus par cette étude que toutes les leçons des rhéteurs. »
faut donc, pour tirer de ses lectures le fruit qu'elles peuvent produire, ober plusieurs règles importantes.
Règle. On doit se borner longtemps, et u'à ce qu'on ait le goût formé, à un nombre d'excellents ouvrages. La raide cette règle c'est qu'en lisant des oues médiocres on s'expose à se laisser ire par un éclat trompeur de style ou pensée, à prendre la fausse éloquence la véritable, et à se gâter le goût peutpour toute la vie. C'est, en second lieu, n méditant à fond un petit nombre d'oues vraiment modèles, on se pénètre de esprit, de leur genre, de leur manière; e les approprie, et c'est ainsi qu'on se ectionne. « De deux hommes également risés de la nature, dit M. de Bonald, i-là réussira le mieux dans l'art d'écrire, ossédera surtout la manière la plus orile, qui aura lu le plus souvent et avec us de fruit un petit nombre d'excellents ages, et moins d'ouvrages médiocres. Il en effet, bien du danger dans la lecture crète d'un grand nombre de livres. La art, plus brillants que solides, n'apprenpoint à devenir éloquent, ni à bien e. Plusieurs gâtent le goût, et ce sont quefois les plus attrayants. » *Timeo hom unius libri*, disait, d'après un ancien, cteur angélique saint Thomas. En effet, a toujours plus de vraie science dans qui n'a lu qu'un bon livre, mais qui ien lu, que dans celui qui en a lu plus sans se donner le temps de les méet de les approfondir. Les grands lecs sont ordinairement des hommes supers et rarement de vrais savants.
Règle. Dans le choix de ses livres de lec, il faut se défier de son propre juget, consulter des hommes d'un goût sûr, admettre que des ouvrages consacrés par igement des siècles ou placés au prerang par une opinion publique, certaine variable. M. Hamon désigne, parmi les urs profanes, Démosthènes et Cicéron, saint Charles et le P. Segneri lisaient ent comme les grands modèles de l'art ien dire; parmi les Pères, saint Chrysos- et saint Augustin; parmi les prédiurs du grand siècle, Bourdaloue pour nd des choses et Massillon pour le style. s engageons les jeunes gens, ajoute-t-il, en tenir pendant longtemps à ces deux urs pour la langue française; ils auen eux tout ce qui fait l'excellent licateur. Ils ne liraient pas sans danger, I. de Boulogne, qui gâte trop souvent beau talent par un style recherché, ni ry, dont la phrase ambitieuse, manquant ent de précision, est plus riche en mots n pensées; ni la plupart de nos auteurs ernes, chez lesquels on trouve si rarel le goût pur, la justesse et le naturel; ême Bossuet, qui, par cela même qu'en ins endroits il vous ravit, vous transe, vous terrasse d'admiration, dispose les esprits peu formés, tantôt à vouloir imiter ce qui est inimitable, tantôt à tout admirer en lui, même les endroits défectueux, et par là à se dépraver le goût. A plus forte raison doivent-ils s'interdire tous les livres nouveaux écrits dans le genre romantique, qui ne sont propres qu'à pervertir l'esprit, souiller le cœur, et dégoûter de tout ce qui est grave et sérieux.

Mais nous croyons devoir ajouter ici avec le cardinal Maury : « Il n'est guère plus temps de lire les sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à la lecture trop souvent réitérée de tous ces discours justement consacrés par l'estime publique, outre les plus belles productions de la morale et de la littérature, une foule d'autres ouvrages non moins précieux à l'éloquence et beaucoup plus fructueux pour un prédicateur; par exemple : les *Lettres de Fénelon*, où ce profond moraliste dévoile et explique tous les caractères particuliers par la seule étude qu'il a faite du cœur humain; les excellents écrits de l'abbé Fleury, qui intéresse par son insinuante candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en exaltant la religion, parce qu'on sent que l'auteur parle de ce qu'il aime; quelques productions très-estimables de Port-Royal, spécialement de Nicole et de l'abbé Duguet; *La Guide des pécheurs*, où le pathétique Grenade effraye l'imagination des hommes endurcis; l'*Imitation de Jésus-Christ*, chef-d'œuvre de simplicité, de naïveté et d'onction. Enfin les écrits de saint François de Sales, qui respirent la piété la plus tendre. »

3e *Règle*. Il faut lire peu à la fois et réfléchir beaucoup. *Multum legendum, non multa*, dit Pline. Lire trop à la fois, c'est ordinairement se fatiguer sans fruit. L'esprit s'affaisse sous le poids dont on le charge. « Il est comme les fleurs et les plantes, a dit ingénieusement un de nos meilleurs critiques, qui se nourrissent mieux quand on les arrose modérément; mais quand on leur donne trop d'eau, on les suffoque et on les noie. »

L'essentiel est donc de réfléchir beaucoup, c'est-à-dire de saisir clairement l'objet et le plan du discours, de suivre la liaison de ses parties, de se rendre compte à soi-même des raisonnements et des preuves, en les dépouillant de tout l'éclat extérieur qui les environne, de se mettre dans l'esprit toute l'économie du travail de l'auteur, de manière à pouvoir se dire : Ici il veut prouver telle chose, et il la prouve par telles et telles raisons; là il explique telle vérité, et il en fait l'application à son auditoire. Puis on examinera comment l'auteur a agrandi et embelli ces idées premières, revêtu ce squelette de si magnifiques couleurs; par quelles figures ou tournures oratoires il a relevé telle preuve, avec quel art il a appliqué telle règle, etc; et par là on parviendra peut-être à surprendre le secret de l'auteur sur l'art d'écrire. *Vide*, dit le P. Jouvency, *cum eloquentem locum legis, audisve, quid te moveat, quemadmodum moveat, cur moveat, ut se insi-*

nuet orator, ut reluctantem animum nunc frangat vi, nunc astu capiat, ut spe, odio, timore, accendat. Rollin donne aussi sur le même sujet les plus sages conseils, dans son *Traité des Etudes*, liv. III, chap. 3, art. 2.

4° *Règle.* En lisant les auteurs, il faut avoir l'esprit assez élevé et assez étendu pour apprécier toute espèce de beauté qui s'y trouve. Beaucoup, dans ces lectures, se laissent aveugler par la prévention : aussi, tel qui aime le sentiment et la grâce du style ne peut souffrir Bourdaloue et tout ce qui ressemble à la dissertation ; tel qui a le goût du solide ne peut souffrir Massillon et tout ce qui n'est pas raisonnement ; tel qui recherche les belles applications de l'Ecriture sainte prend en dégoût toute lecture où il n'en trouve pas, et rejette le livre en disant : Il n'y a rien dans cet ouvrage, parce qu'il n'y trouve pas l'idée fixe qu'il recherche.

Mais la lecture n'est pas seulement utile et même indispensable pour se former à l'art d'écrire et développer ses talents naturels, elle peut encore servir d'une manière très-efficace à la préparation prochaine des discours que l'on veut composer. C'est pourquoi les maîtres de l'art n'ont pas hésité à la compter au nombre des principaux moyens d'invention. Si l'on devait traiter un sujet de circonstance tellement propre aux auditeurs qu'il ne convînt qu'à eux, on serait sans doute obligé, pour l'étudier, de se contenter du seul moyen de la réflexion ; mais la plupart des sujets, étant des sujets communs, ont déjà été traités avant nous par d'habiles maîtres ; il sera donc très-à-propos de les consulter par la lecture. Ils fourniront le fonds commun auquel il sera facile d'ajouter ce que demandent les besoins particuliers des auditeurs. Par la lecture, on se rafraîchit la mémoire de ce qu'on sait, et on s'instruit au besoin de ce qu'on ignore ; car qui peut se flatter de tout savoir ? Quand même on n'apprendrait rien pour le fonds, on verra du moins pour la forme une variété qui pourra être d'un grand secours pour aider à trouver la meilleure manière de présenter son sujet et de disposer ses preuves pour la circonstance où l'on est et pour le but qu'on veut atteindre ; les formes du discours sont dans le rang des choses variables et susceptibles de progrès et de décadence, comme le prouve l'histoire de la prédication. Chaque auteur a une manière qui lui est propre, et il n'y a pas deux orateurs qui suivent absolument la même marche. La lecture aidera puissamment la réflexion, et à son tour la réflexion fera profiter de la lecture. Les auteurs sont les vrais lieux communs. « Une méditation vague, dit Besplas, n'enfante que des idées faibles, et tout le discours se ressent de ce premier jet ; sollicitez donc votre esprit par la lecture, et pénétrez ensuite dans le secret de la composition. La lecture réveille les idées analogues qui sont en vous, et produit des conceptions pleines de vie. Rubens aimait à être attaché par une lecture, tandis qu'il composait ses tableaux, disant que les plus belles imaginations ont besoin d'être allumées. »

Parmi les auteurs qui ont traité spécialement la matière qu'on veut traiter soi-même, il faut choisir ceux qui ont excellé. On y trouve tout ce qui est dans les autres, et les choses y sont mieux présentées. On y apprend, non-seulement ce qu'il faut dire, mais aussi les bonnes méthodes pour le dire. Ce serait perdre son temps que de s'arrêter aux médiocres. Allons puiser aux fleuves au lieu de nous amuser aux ruisseaux. *Les ouvrages des grands maîtres*, disait Longin, *sont autant de sources sacrées où s'allument les esprits les moins échauffés.*

Pour rendre la lecture des bons auteurs profitable, il faut lire *avec intention.* Expliquons-nous. On distingue dans les auteurs *le fond* et *la forme.* L'attention ne peut se porter sur ces deux choses à la fois sans se fatiguer et sans se distraire. Il faut donc faire une première lecture avec la seule intention de remarquer les choses ; puis une seconde pour observer les formes.

Parmi les auteurs, les uns sont bons à consulter pour le fond seulement, qu'ils fournissent abondamment, quoiqu'ils n'aient pas la forme oratoire ; les autres, comme saint Jean Chrysostome (qu'on doit préférer parmi les saints Pères), peuvent être consultés pour l'un et pour l'autre. Outre ces deux vues générales, il y en a qui sont plus particulières et qui diffèrent selon les diverses parties du discours, ou le genre qu'on veut embrasser, ou qui convient aux circonstances. Il faut donc choisir les auteurs qui sont les plus propres à nos vues. « Les uns, dit Gaichiez, réveillent l'imagination et la fertilisent, les autres élèvent l'esprit ou fortifient le raisonnement. Il en est qui forment le goût et qui apprennent à peindre les mœurs. On trouve, dans les auteurs pathétiques, le secret de remuer. Mais les plus utiles sont ceux qui excitent le zèle et qui communiquent l'onction. » Choisissez donc ceux que l'expérience vous désignera comme les plus conformes à vos besoins et à votre génie ; et quand vous voudrez composer, allez, pour ainsi dire, vous électriser à leur lecture. « Quand Bossuet devait composer un discours, dit Besplas, il lisait un chapitre d'Isaïe et un sermon de saint Grégoire de Nazianze. Son génie s'enflammait avec le premier ; son cœur puisait dans le second des sentiments pathétiques. »

Il faut dire la vérité, dit le P. Albert ; pour l'ordinaire on ne s'attache pas assez à considérer la manière des bons prédicateurs, et on ne se donne pas la peine de se façonner sur leurs exemples. On ne cherche que des pensées, des passages, des applications, et ce qu'on appelle des choses, sans faire réflexion que ces choses ne sont belles que par le tour et par l'air que leur donne l'auteur. De sorte que, si l'on prend la substance de la chose, sans faire aucune ré-

on sur cet air qui la fait valoir, on ne rien; et c'est pour cela que des gens de fort mauvais sermons avec de très-les choses qu'ils ont dérobées dans les s, parce qu'ils y ont laissé les nerfs et ce qui en faisait la force et l'agrément. ent même on tronçonnera une pensée, e qu'il y en a une partie qui est déjà ue du prédicateur, et il ne prend que oitié qu'il ne savait pas; ou bien, parce veut entasser beaucoup de matières, t obligé de les diminuer. Cela a fort aise grâce, et c'est un hasard si les au-rs y conçoivent quelque chose.

e que l'on doit donc principalement étu-lans un sermon, ce n'est pas (seulement) nsée en elle-même, ni de savoir qu'on ppliquée à tel sujet, qu'on s'est servi exemple) de la figure de la manne et rche pour montrer la dignité de l'eu-stie; mais c'est la manière d'y faire er ces pensées, les dispositions que a apportées pour y préparer l'esprit, ression dont on s'est servi, la liaison 'on fait de cela avec ce qui précède et ui suit, les transitions pour y entrer, en sortir et pour unir sa pensée avec te du sujet. C'est là ce qu'on appelle *l'ar-de l'orateur*, qui doit à la vérité être im-eptible pour être bon, mais qui doit être observé par ceux qui prétendent à cette té. C'est pourtant à quoi l'on ne pense , ou parce qu'on ne fait pas une étude ante de rhétorique, ou parce qu'on ndonne à cette avidité mal réglée et ble de mettre quantité de bonnes cho-ui cessent pourtant d'être bonnes dès es n'ont pas toute leur étendue, ou t parce qu'étant mutilées on ne les re-ait point. »

ui qui veut être éloquent doit donc, sant les auteurs, observer, non-seule-le fond des preuves, mais aussi leur nance et la manière dont elles sont ntées: car, comme nous l'avons dit, suffit pas, pour être orateur, de dire la é simplement comme les théologiens scolastiques, il faut lui donner une e capable de frapper et de toucher les eurs. C'est en observant la méthode de qui ont réussi à produire cet effet n viendra à bout de le produire soi-e.

y. Grenade, t. I, 94, 127; Andrieux, Arnaud, 414; Baudry, 69, 247, 256; d, 402; Maury, 312; Vêtu, t. I, p. 145; p. 283, 451; t. III, p. 509; Rollin, t. II, , 142; Fénelon, 37, 74; Besplas, 128; rt, 311; Mallet, *Discours prélim.*; Colin, 8; d'Aguesseau, t. II, p. 263; Ha-278.

III. *Lectures publiques.*

s lectures publiques sont un moyen truire et d'exhorter très-précieux, qui it trois grands avantages. 1° Elles peu-suppléer à la prédication dans bien des ions où les travaux et la sollicitude du stère, le détail du gouvernement et les soins mêmes que demande le prône de chaque dimanche, ne laissent pas le temps de préparer une instruction ou une exhortation convenables; par exemple, aux prières du soir pendant l'avent et le carême. 2° Elles mettent de la variété dans l'instruction, préviennent le dégoût qu'engendre l'habitude d'entendre toujours la même personne, et sont un remède à cette sorte d'insensibilité que trouve trop souvent en nous une voix avec laquelle nous sommes familiarisés. 3° Elles ont plus d'autorité que les discours sur les gens du peuple; quand un pasteur leur fait envisager que ce n'est pas lui qui condamne tel abus, que c'est le livre même, et un livre composé par des hommes d'esprit et de mérite, un livre approuvé par les évêques, cette considération frappe singulièrement ces esprits grossiers, et ils ne voient rien à répliquer.

1° Il faut choisir des lectures claires, simples, adaptées aux besoins des auditeurs et proportionnées à leur intelligence. Pour cela, il faut préparer d'avance ce qu'on doit lire, et omettre, sans le laisser apercevoir, ce qui ne convient pas, par exemple, certains raisonnements trop subtils, certains détails trop diffus, certaines expressions obscures ou un peu libres, certains développements bons pour des riches et des gens du grand monde, mais qui de s'appliquent pas à des gens de la campagne, à des ouvriers, des pauvres et autres personnes du peuple.

2° Il faut faire ces lectures d'un ton de voix naturel, en articulant bien distinctement, en prononçant posément, gravement et avec l'intérêt d'un homme qui sent ce qu'il lit. Une lecture faite froidement et avec un certain air d'insouciance, ne peut pas intéresser; le cœur n'entend que le langage du cœur. Il y aurait le même inconvénient à prendre un ton pénétré dès l'ouverture du livre ou dans les choses qui n'ont rien de touchant; la sensibilité simulée refroidit autant ou plus que l'insensibilité même.

3° Il faut faire ressortir ce qu'il y a de plus utile ou de plus saillant dans les lectures, par des réflexions courtes, mais bien présentées, et par des applications pratiques aux auditeurs. Ces applications et réflexions doivent avoir été prévues; car si l'on ne disait que des choses vagues et faiblement présentées, on ferait plus de mal que de bien, on énerverait l'effet de la lecture au lieu de le corroborer.

4° Il faut éviter les lectures trop longues, qui fatigueraient les auditeurs, et faire en sorte qu'elles finissent toujours par quelque pensée frappante, quelque trait qui aille au cœur. Quand on rencontre de ces morceaux heureux, il faut terminer là la lecture, dût-elle être beaucoup moins longue; mieux vaut s'arrêter que d'affaiblir, en continuant, une salutaire impression produite.

Les meilleurs livres à lire sont l'*Instruction des pauvres*, par le P. Huby; le *Trésor des pauvres*, par madame Le Prince de Beaumont; le *Catéchisme de Couturier*, disposé en forme de lectures, par Mgr Morlot, ar-

chevêque de Tours ; les *Quatre années pastorales*, par Badoire ; les *Pensées* de Humbert; la *Doctrine chrétienne* de Lhomond ; l'*Instruction de la jeunesse*, etc., etc

Hamon, 488.

LIEUX COMMUNS. — Parmi les moyens propres à aider la réflexion et à la diriger, les rhéteurs proposent entre autres ce qu'on appelle les *lieux communs*. On entend par là certaines indications ou méthodes générales qui conviennent à plusieurs sujets. Ces méthodes peuvent être utiles dans le moment de la composition, pour aider la mémoire et diriger l'attention. Tous les écrivains en font naturellement usage, quoiqu'ils n'y pensent pas toujours. Ce sont des généralités qui ne peuvent servir que par l'application spéciale que l'esprit en fait actuellement aux objets particuliers qui l'occupent. Elles aident à suivre le fil des idées, en montrant les rapports naturels des choses entre elles. Nous avons besoin de méthode pour ne pas nous égarer dans la recherche de la vérité. Notre intelligence, étant bornée, ne peut voir qu'à une certaine distance. Elle ne peut considérer beaucoup d'objets à la fois. Pour les voir à fond, elle doit, après une vue générale selon sa portée, descendre dans le détail et marcher, pour ainsi dire, pas à pas, comme un voyageur qui, pour connaître un pays, est obligé de parcourir successivement les différentes localités pour considérer l'un après l'autre les divers objets qui s'y trouvent. Il n'est donné qu'à Dieu de voir tout d'un seul regard, parce que son intelligence, étant infinie, peut tout embrasser. Pour nous, qui sommes des créatures, nous ne pouvons voir qu'à un certain point et d'une manière successive. Les méthodes nous sont donc d'un grand secours. Elles nous empêchent de nous perdre dans le labyrinthe que nous parcourons. Elles abrégent considérablement notre travail, et nous aident à perfectionner nos compositions.

Ce n'est pas que nous attachions une grande importance aux lieux communs tels que les rhéteurs nous les présentent. Nous pensons que la lecture réfléchie des bons auteurs suffit pour fournir abondamment les preuves essentielles sur tous les sujets. La raison et le bon sens, guidés par leur expérience, inspirent mieux les écrivains que tous les moyens artificiels qu'ils peuvent mettre en usage. Ce n'est pas avec le secours des nomenclatures ontologiques qu'on viendra à bout de faire un bon discours, si l'on n'a pas d'autres ressources. Cependant, comme c'est l'usage de parler des lieux communs quand on traite de la composition, nous ne voulons pas les passer entièrement sous silence.

Un ouvrage qui serait vraiment utile à ceux qui composent, serait un *Dictionnaire de méthode*. On mettrait, à chaque mot qui serait susceptible d'y entrer, les indications générales des rapports naturels ou arbitraires, consacrés par l'usage, qui se lieraient à ce mot. En le faisant spécialement pour les prédicateurs, on y ferait entrer toutes les généralités qui se rapportent plus particulièrement aux matières de la prédication. En cherchant les mots propres des sujets ou des principales preuves, ils verraient ceux qui s'y lient par un ordre naturel ou d'usage, ceux même qui présenteraient les contraires, en un mot, tout ce qui y tient par quelque côté, et ils choisiraient, pour développer leurs pensées, les rapports qui leur paraîtraient les plus convenables à leurs desseins. On mettrait à la tête de ce dictionnaire un *Traité de méthode* qui contiendrait les principes généraux présentés d'une manière plus attrayante que ne l'ont fait les scolastiques dans leurs cours de philosophie. Cet ouvrage, exécuté comme je le conçois, faciliterait singulièrement le travail de la composition. On y trouverait, au titre particulier des divers sujets qu'on peut traiter dans la chaire, le tableau complet de ces sujets par les termes généraux rangés dans l'ordre le plus naturel. Il serait facile ensuite de pénétrer dans l'intérieur de chaque matière, en cherchant les méthodes et les divisions qui se rattachent à ces termes. Il faudrait réunir dans cet ouvrage ce que les autres ont de mieux sous le rapport de la méthode. Avec un tel secours, on viendrait à bout de perfectionner les moyens d'étude et d'enseignement, et, par conséquent, de hâter les progrès de ceux qui s'instruisent, et de soulager considérablement ceux qui enseignent les autres, soit par écrit, soit de vive voix. Tout est dans les méthodes. C'est là que se trouvent les secrets des maîtres et de ceux qui excellent dans tous les genres.

A défaut d'indications générales plus analogues au but de ce *Dictionnaire*, nous exposerons ici succinctement les diverses sortes de lieux communs, renvoyant pour les détails aux auteurs élémentaires que tous les ecclésiastiques ont encore entre les mains.

Quelques rhéteurs, en énumérant les lieux communs, en portent le nombre jusqu'à seize. On peut, avec Crevier, les réduire à sept, qui sont : La *définition*, l'*énumération des parties*, le *genre* et l'*espèce*, la *cause* et l'*effet*, la *comparaison*, les *contraires*, les *circonstances*, sous lesquelles on comprend ce qui précède, ce qui accompagne et ce qui suit.

Nous ne parlerons pas ici de la définition, de la comparaison et des circonstances ; chacun de ces lieux étant traité dans un article spécial.

L'énumération des parties consiste à expliquer, à parcourir les diverses parties qui composent un objet, pour donner du tout une idée plus complète. Cette méthode n'est pas pour le corps seulement du discours ; elle peut s'appliquer à chaque membre, à chaque proposition que l'on veut prouver. Prenons pour exemple le 1er chœur d'Athalie.

Racine débute ainsi :

> Tout l'univers est plein de sa magnificence,
> Chantons, publions ses bienfaits.

ilà l'idée totale, les bienfaits de Dieu : oici le dénombrement :

lonne aux fleurs leur aimable peinture,
l fait naître et mûrir les fruits ;
l leur dispense avec mesure
chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
amp qui les reçut, les rend avec usure.
mande au soleil d'animer la nature,
la lumière est un don de ses mains,
lais sa loi sainte, sa loi pure
plus riche don qu'il ait fait aux humains.

tte énumération détaillée des bienfaits bonté divine fait mieux sentir com- nous sommes obligés de les chanter reconnaissance.

nre et espèce. Le genre contient plusieurs ces. L'espèce est une des divisions du e. Ainsi, la vertu est genre par rapport rudence, à la justice, à la force, à la érance ; et la prudence, la justice, sont ses espèces de la vertu. Ce qui convient nre convient à l'espèce.

is ce qui convient à une espèce ne con- pas toujours au genre ; il faut y pren- garde. L'orateur peut recourir utilement topique. Quelquefois, pour avoir gain ause, il ramène l'espèce particulière traite au genre. Par exemple, un prédi- r qui parle contre la vaine gloire, peut ment appliquer à ce vice, qui est une spèces de l'orgueil, ce que la sainte Ecri- ou les Pères ont de plus frappant contre eil en général. D'autres fois, c'est le qu'il ramène à l'espèce, en tirant de s les espèces réunies une induction gé- e. Ainsi, de ce que ni les biens de la ne, ni les biens du corps, ni les biens els de l'esprit, ne peuvent rendre me heureux ici-bas, on en conclut très- que le bonheur des mondains est une ère.

ffet se montre par la cause, et la cause effet. C'est ainsi qu'on prouve l'exis- et les attributs de Dieu par les mer- s de la création, et la certitude des vé- de foi, par la véracité divine.

ntraires. L'usage de ce *lieu* consiste à ressortir un objet, en le rapprochant de t contraire. Cette méthode est très-fa- re à tous ceux qui traitent quelque su- morale. Pour faire mieux comprendre ntir tous les charmes de la vertu, ils ent à côté d'elle le vice hideux et dé- nt. En cela ils imitent les anciens iates, qui, voulant inspirer à leurs en- une vive horreur pour la passion du irent un jour paraître en public un es- plongé dans l'ivresse.

ls sont les divers moyens que l'orateur employer pour l'invention des preuves. il faut avouer que la méthode la plus la plus directe, la plus indispensable, trouver les matériaux d'un discours, l'étude approfondie de son sujet.

ibendi recte, sapere est principium et fons.

entend aussi quelquefois par lieux nuns certains détails vagues qui s'adaptent indifféremment à tous les sermons, et qui dès lors n'appartiennent à aucun.

Entrez dans une église au milieu d'un sermon ; si dans peu de minutes vous ne distinguez point l'objet du discours ; si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour deviner le sujet que traite le prédicateur, affirmez hardiment qu'il s'égare de sa matière ; qu'il se perd dans un labyrinthe de lieux communs ; qu'il n'a point écrit de verve dans un moment d'inspiration, et qu'il s'est tourmenté pour suppléer par l'abondance des mots à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité ? Des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symétriser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connaissait tous les détails avant de les avoir entendus.

Andrieux, 21 ; Girard, 39 ; Gibert, 299 ; Maury, 182 ; Vêtu, t. III, p. 493 ; Crevier, t. I, p. 29, 147 ; Blair, t. II, p. 159 ; Lamy, 308 ; Leclerc, 24 ; Géruzez, 78 ; Laharpe, t. II, p. 382.

LITURGIE. — « Ce serait, dit Gaichiez, une pratique utile et agréable aux fidèles de leur expliquer ce qu'ils ont le plus ordinairement à la bouche pour louer Dieu : l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres, certains psaumes. Les réflexions qu'on en tirerait se présenteraient quand ils les récitent. »

Ce serait aussi une chose bien avantageuse pour le peuple que d'être instruit sur les cérémonies qui ont lieu, soit dans les offices, soit dans l'administration des sacrements. Les fidèles profiteraient beaucoup mieux de ce qu'ils voient dans l'église, et trouveraient plus de goût à en être témoins.

Le docteur Audisio range parmi les sources de la confirmation l'esprit de l'Eglise dans ses prières ; il consacre deux leçons à cet important sujet. Dans la première, après avoir dit que l'esprit de l'Eglise est surtout contenu dans la messe, l'office, le Rituel et le Pontifical romain, il démontre, par l'analyse et le commentaire du sermon de Bossuet pour le premier dimanche de l'avent, combien les sentences que l'Eglise a rassemblées dans sa liturgie avec une admirable sagesse, sont propres à féconder le génie de l'orateur. Dans la seconde, il démontre, par les dimanches de l'avent et du temps de la Nativité, que la liturgie de chaque solennité contient une vérité religieuse, souverainement en rapport avec elle, et propre à inspirer une piété tendre et éclairée, qui dispose efficacement les esprits et les cœurs à la célébration du mystère. Il fait voir qu'il existe entre ces vérités une affinité et une progression de lumières et d'affections qui les lient en un corps bien constitué, et que l'âme, en passant de l'une à l'autre, sent croître toujours en elle la force et la sainteté. Enfin il

enseigne la manière pratique de développer ces vérités de façon à construire sur chacune d'elles un discours utile et approprié à la circonstance. La lecture de ces deux leçons intéressera vivement les jeunes prédicateurs. Tom. I, p. 207 ; t. II, p. 195.

LOGIQUE. — Le prédicateur doit posséder parfaitement cette partie de la philosophie, qui apprend à discerner le vrai du faux, le certain de l'incertain, l'évident du probable ; à se faire des idées nettes des choses, à les exposer avec clarté et méthode, à raisonner juste, pousser ses raisonnements jusqu'au bout, et tirer ensuite ses conclusions. Il n'y a de bon orateur, dit l'abbé d'Olivet, que celui qui est logicien ; avoir de la rhétorique, c'est quelquefois un titre au blâme et à la raillerie ; avoir de la logique, c'est toujours un sujet d'éloges. « Il est du devoir d'un ministre de l'Evangile, dit le P. Gisbert, de réunir en sa personne toute la subtilité et la justesse d'un dialecticien exact, avec toute la solidité et la profondeur d'un théologien habile. Sans le concours de ces deux qualités, il ne sera jamais qu'un faible et stérile déclamateur. »

On demandera, ajoute le P. Gisbert, quelle est cette dialectique convenable et nécessaire à l'orateur sacré. Certainement, ce n'est pas celle dont parle Quintilien, qui se plaît à raffiner et à chicaner sur tout (*cavillatrix*), qui s'exhale en vaines subtilités ; qui s'efforce à trouver le vrai là où il n'est pas ; qui abandonne la réalité des choses pour courir après des ombres et des figures ; qui étale des sophismes spécieux, à la place des raisonnements plausibles et populaires ; qui déchire l'objet où elle s'attache, et le met en pièces plutôt qu'elle ne le divise. Loin de la chaire chrétienne une dialectique de cette nature, que Quintilien lui-même bannit du barreau. Nous voulons à la vérité, en l'orateur chrétien, une dialectique subtile, c'est-à-dire vive et pénétrante, qui démêle sûrement le vrai du faux ; qui distingue avec une exacte précision ce qui est du sujet de tout ce qui lui est étranger ; qui y reconnaisse toutes les parties qui le composent ; qui sache les distribuer et les arranger, selon la liaison et la dépendance qu'elles ont entre elles ; qui ait l'adresse de diviser sa matière, sans la réduire en parties si subtiles qu'elles échappent aux yeux les plus attentifs ; qui va toujours au but proposé, et court à sa fin, sans tous ces détours et ces amusements qui font perdre de vue l'objet principal, et qui ennuient ; qui donne à l'esprit de la justesse, sans le gêner et le contraindre ; qui ôte aux expressions et aux pensées toute obscurité et toute équivoque ; qui détermine le véritable sens de chaque chose par une idée claire et distincte ; qui dispose toutes les propositions du discours dans un ordre si naturel, que l'une naît de l'autre, comme de sa source ; qui remonte aux premiers principes et en tire des conséquences nécessaires et évidentes ; qui n'admet jamais de preuve qui ne soit concluante et invincible ; qui réunit comme dans un seul point toute la force du discours, pour faire plus d'impression sur l'esprit, qui d'un coup d'œil l'aperçoit et la sent. Telle est la dialectique qui, selon sa véritable définition, n'est autre chose que l'art de penser toujours vrai, de s'exprimer et de raisonner toujours juste : telle est, dis-je, la dialectique que la chaire chrétienne ne rejette pas, qu'elle approuve même et qu'elle consacre, en la faisant servir à un des plus saints et des plus augustes ministères de la religion.

Cicéron prétend qu'on doit regarder comme un premier principe, hors de toute contestation, que sans la science des philosophes il est impossible d'être orateur, moins encore de parvenir jamais à former cet homme éloquent qu'il cherche, et qu'il a bien de la peine à trouver ailleurs que dans son idée. « Car sans cette science, dit-il, comment connaître le genre et l'espèce de chaque chose ? Comment l'expliquer et la définir ? Comment la distribuer en ses parties ? Comment juger de ce qui est vrai et de ce qui est faux ? Comment voir les conséquences, prévoir les contradictions, se précautionner contre les équivoques, ôter toutes les ambiguïtés ? Comment parler des devoirs de la vie civile, de la vertu, des mœurs ? etc. » N'est-il pas plus clair que le jour que c'est là précisément la dialectique dont nous parlons, ou du moins qu'elle entre comme partie essentielle dans cette science philosophique, indispensablement nécessaire à l'orateur ?

Disons-le donc, et ne faisons pas difficulté de le dire, c'est le peu de cas que la plupart de ceux qui se disposent à haranguer le public font de cette science, qui fait la rareté des bons orateurs : « car, ajoute ce grand maître, il y a deux arts, entre autres, qui doivent concourir à les former : le premier est l'art de comprendre, le second l'art de s'exprimer ; les uns s'attachent à l'intelligence des choses, les autres à la science des paroles ; d'où il arrive que nul ne parvient à la vraie et parfaite éloquence. » Si vous prétendez y parvenir, du moins en approcher, appliquez-vous également à l'une et à l'autre, sans cela nous risquons de voir toujours ce qu'on a vu de tout temps, beaucoup de gens diserts, c'est-à-dire beaucoup d'agréables et beaux parleurs, mais peu ou presque point d'hommes véritablement éloquents.

Démosthènes fut longtemps auditeur assidu de Platon. Cicéron lui-même, avant que d'entrer dans la brillante carrière de l'éloquence, étudia sous les plus fameux philosophes ; et n'avoue-t-il pas que, s'il est parvenu à être orateur, si pourtant il y est parvenu, il en est redevable aux académies des philosophes bien plus qu'aux écoles des rhéteurs.

Il paraît évident, par ce que nous venons de dire, qu'un ministre de l'Evangile ne saurait être bon prédicateur, s'il n'est en même temps bon dialecticien. Car supposons que

...rt lui soit inconnu, ou, s'il le connaît, le néglige, quels discours fera-t-il au ...le? Des discours sans règle, sans ordre, principes, sans lumière, sans force. Le ...même bien souvent ne s'y trouvera pas. ...quel fruit des discours de ce caractère ...ent-ils produire?

...ut discours chrétien qui n'est pas un de raisonnements justes, exacts, vrais, ...eux, forts, véhéments, allant tous avec ...ité vers le même but, et qui, se succé-...les uns aux autres, se trouvent tous liés ...mble par une chaîne presque invisible, ...n mauvais sermon: mais, sans le se-... de la dialectique, un prédicateur au-...l la main assez habile pour former cet ...rable tissu, qui fait toute la force du ...urs, et d'où tous les nerfs de l'éloquence ...ent leur origine?

...ulez-vous donc vous assurer de la bonté ...tre discours, ayez soin vous-même d'en ...une analyse exacte, examinez-en toutes ...rties, voyez la liaison et la dépendance ...les ont entre elles, séparez les choses ...aroles qui les enveloppent, et considé-...s dépouillées de tous leurs ornements. ...rès cette séparation, vous n'y décou-...pas cette suite de raisonnements dont ...venons de parler, n'attendez pas le ju-...nt du public, jugez-vous vous-même, ...ononcez que c'est là un mauvais dis-... L'analyse est une espèce de creuset ...n'y a que le bon or qui se soutienne; ...ce qu'il y a d'étranger et d'impur s'éva-...ou se réduit en poudre.

...'on mettait à cette épreuve la plupart ...iscours que nous entendons, pensez-...qu'il s'en trouvât beaucoup qui fussent ...at de soutenir tout le feu de cette ana-...exacte et rigoureuse? Combien s'en ...t en fumée! combien d'où il ne reste-...u'un amas de cendres froides et insi-...! Et voilà la véritable raison pourquoi ...le discours admirés et applaudis dans ...nonciation sont méprisés et rebutés ...l'impression: c'est que le lecteur a le ... de faire cette analyse, et que l'audi-...ne l'a pas.

...s si le prédicateur doit être bon dialec-..., doit-il le paraître? Je dis que non: ...ntraire, il doit le cacher si bien, lors-...parle, qu'on s'imagine ne voir et n'en-...e que l'orateur. Il est bon de penser ...e le dialecticien, mais vous feriez mal ...rler comme lui; son langage ne con-... pas au caractère de l'orateur que vous ...sentez: l'un, content des choses qu'il ...embarrasse peu de la manière de les ...l'autre est attentif et aux choses et à la ...re; l'un parle avec sécheresse, l'autre ...abondance; l'un s'explique uniment, ...ement, l'autre sème dans son discours ...urs, des figures, des images; l'un se ... représenter la vérité nue, sans orne-...et sans parure, l'autre aime à l'orner et ...parer. D'où vient cette différence de ...ge? De la différente fin que l'un et l'au-... proposent. Le dialecticien n'a en vue que d'instruire, que d'éclairer l'esprit, que de démontrer la vérité; et, pourvu qu'il instruise, qu'il démontre, qu'il éclaire, il est parvenu à sa fin totale et unique. L'orateur, à la vérité, veut instruire, éclairer, démontrer; mais il veut de plus persuader, toucher, agir sur le cœur, entraîner la volonté; et c'est pour parvenir à cette fin, qu'à la subtilité et à la justesse du dialecticien il ajoute la force, l'ardeur, le feu des mouvements, la sublimité des pensées, la beauté des expressions, l'abondance et le torrent des paroles.

Voici donc mon sentiment, c'est l'orateur romain qui décide: Je ne pense pas que nul homme puisse être parfaitement éloquent, si à la faculté qui lui est propre il n'ajoute encore la science des dialecticiens; car quoiqu'il semble qu'il y ait de la différence entre le discours et la dispute, et qu'autre chose soit de parler, autre de dire, l'un et l'autre pourtant se trouvent réunis dans le discours. Le caractère du dialecticien est de parler et de disputer; le caractère de l'orateur est de dire et d'orner ce qu'il dit.

Il importe si fort à tous ceux qui se destinent au métier de la chaire d'être convaincus que sans le secours de la dialectique ils ne seront jamais, je ne dis pas excellents, mais même prédicateurs médiocres, qu'on ne saurait trop les en convaincre. Il ne sera donc pas inutile de joindre encore ici au sentiment de Cicéron, qui cependant en cette matière doit passer pour une décision infaillible, le sentiment d'un des plus grands maîtres de toute l'antiquité en l'art de bien dire. C'est Platon, que Cicéron lui-même ne peut assez admirer; car, quelle éloquence, dit-il, fut jamais plus abondante et plus divine que celle de Platon? On ne peut se former de l'éloquence une plus haute et plus sublime idée que celle que cet admirable philosophe nous en a tracée dans ses Dialogues; mais il ne manque jamais d'y faire entrer la dialectique comme une partie des plus essentielles à l'orateur: nous nous contenterons d'un seul endroit pris du Dialogue tant vanté, où il examine les sources du beau dans le discours. C'est là où il prouve la nécessité de la dialectique pour parvenir à la vraie et parfaite éloquence; et la raison qu'il en donne, c'est que sans la dialectique un orateur ne sera jamais en état de bien connaître ni de bien expliquer la nature des choses sur lesquelles il a à parler. Comment donc en parlera-t-il? D'où il conclut que tous les grands arts ont besoin de l'usage de la dialectique, aussi bien que de la contemplation des choses sublimes, qui appartiennent à la connaissance de la nature, parce que c'est de là, comme d'une source féconde, que vient à l'âme cette élévation, cette sublimité, cette étendue, cette force qui fait les grands orateurs: aussi ne balance-t-il pas à décider, et Cicéron après lui, que c'est cet art merveilleux que Périclès avait appris du philosophe Anaxagore, qui le rendit le plus parfait de tous les orateurs de la Grèce.

Que diront à cela ces jeunes prédicateurs

si fleuris et si polis, qui n'ont que du mépris et du dégoût pour l'étude de la dialectique, qui compteraient parmi leurs heures perdues le temps qu'ils seraient obligés de donner à une pareille étude, qui se figurent que c'est un art absolument inutile à l'éloquence, qu'on doit abandonner tout entier aux chicanes et aux disputes de l'école? Je les conjure, par l'intérêt de leur propre gloire, de réformer leurs idées sur ce point, et de regarder désormais la dialectique avec d'autres yeux : qu'ils en reconnaissent l'absolue nécessité pour pouvoir remplir dignement leur ministère ; qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à en apprendre l'usage; qu'ils en croient à l'orateur romain, qui prononce que c'est le plus grand de tous les arts, et qu'elle est comme une lumière qui doit les conduire et les éclairer dans les routes difficiles de l'éloquence, sans quoi ils marcheraient dans les ténèbres, s'égareraient inévitablement, et feraient presque autant de chutes que de pas.

Les premiers prédicateurs de l'Evangile, dira peut-être quelqu'un, les apôtres, les saints Pères, se sont bien passés de la dialectique; pourquoi les prédicateurs des derniers siècles ne s'en passeraient-ils pas? C'est se défier de la force de la divine parole, que de prétendre qu'elle ait besoin pour faire impression de tous ces secours étrangers: et n'est-ce pas vouloir prendre le contre-pied de saint Paul, qui déclare aux Corinthiens qu'il n'a point employé, en leur parlant et en leur prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu, afin que leur foi ne fût pas établie sur la sagesse des hommes? A cette objection, dont on se laisse quelquefois éblouir,

Je réponds, 1° que les apôtres pouvaient se passer de dialectique ; le pouvoir de faire des miracles, que le Seigneur leur avait communiqué, suppléait avantageusement au défaut de l'art. Ayez le don des langues comme eux, faites marcher les boiteux, éclairez les aveugles, ressuscitez les morts, et nous vous dispenserons de vous conformer aux règles de la dialectique: mais jusque-là servez-vous-en comme d'un moyen pour parvenir à votre fin, autrement ce serait tenter le Seigneur, qui veut qu'on emploie les moyens humains, lorsque les divins nous manquent.

Je réponds, 2° que les apôtres mêmes n'ont pas laissé de parler selon les règles de la dialectique : comme ils étaient éloquents sans penser à l'être, au sentiment de saint Augustin, ils étaient de même dialecticiens: témoin leurs discours et leurs épîtres, témoin ces endroits de saint Paul dont saint Augustin fait l'analyse dans son excellent ouvrage de la Doctrine chrétienne. L'Esprit-Saint, qui conduisait leur langue et leur plume, les faisait parler et écrire d'une manière propre à persuader et à convaincre ceux pour qui ils écrivaient et à qui ils parlaient, et, par une suite nécessaire, les faisait parler et écrire selon les règles de la plus parfaite dialectique.

Je réponds, 3° que cet art n'a pas été inconnu aux saints Pères, ces grands modèles de l'éloquence chrétienne : plusieurs d'entre eux, un Chrysostome, un Basile, etc., l'avaient étudiée dès leur jeunesse, dans les plus fameuses académies. Mais ils ne se sont pas contentés d'en être instruits, ils l'ont mise en usage dans leurs discours ; on n'a qu'à les lire avec quelque réflexion, et on en conviendra sans peine. Ces habiles maîtres étaient trop éclairés, et connaissaient trop bien les devoirs du ministère de la parole, pour ne sentir pas le besoin d'une dialectique maniée, si j'ose parler ainsi, avec artifice par les mains de l'éloquence, afin d'en remplir dignement toutes les fonctions. Saint Chrysostome en prouve la nécessité dans son quatrième livre du Sacerdoce.

Je réponds, 4° que l'usage de la dialectique n'empêche pas que tout bon prédicateur ne puisse dire avec saint Paul, que ce ne sont pas les discours d'une sagesse humaine qu'il emploie en prêchant, mais des discours fondés sur la sagesse et la force de Dieu, puisqu'il n'emploie dans ses sermons que la divine parole et les vérités qui nous y sont révélées ; car c'est là l'unique matière sur laquelle le bon prédicateur exerce toute la justesse et toute la subtilité de la dialectique : et la raison essentielle pourquoi il le fait, pourquoi même il est obligé de le faire, c'est que le Seigneur a voulu convertir les hommes par les hommes, qu'il a jugé à propos de les associer à cet important ouvrage, comme des instruments de sa souveraine puissance, et que, pour remplir ce dessein, il a ordonné que sa divine parole fût annoncée aux hommes, non pas indifféremment par tous les hommes, mais par un certain nombre d'hommes choisis, envoyés de sa part et revêtus de son autorité : et comment annoncée? D'une manière conforme à la nature de l'homme, par conséquent d'une manière sage et raisonnable. Mais comment un prédicateur l'annoncera-t-il de la sorte, si, par des raisonnements justes, solides, convaincants, il ne fait sentir à ses auditeurs la force des vérités éternelles contenues dans les divines Ecritures? Or, savoir raisonner d'une manière juste, solide, convaincante, sur les grands objets de la foi chrétienne, n'est-ce pas exceller dans l'art de la dialectique?

Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, dit saint Paul ; *mais c'est le Seigneur qui donne l'accroissement.* Cependant, si vous ne plantiez pas, si vous n'arrosiez pas, que recueilleriez-vous? Disons de même : le prédicateur, quelque forts, quelque éloquents, quelque touchants que puissent être les discours qu'il prononce, ne convertit pas ; c'est le Seigneur qui opère ce difficile changement par la vertu de sa grâce. Cependant, sans ces discours pleins d'éloquence, de force, de véhémence et d'onction, combien de pécheurs qui ne se convertiraient jamais!

Gisbert, 167 ; Crevier, t. I, p. 5; Albert, 55 ; Besplas, 89.

M

NS.— De même que les branches font
re et l'ornement de l'arbre, ainsi les
dans l'orateur, sont l'ornement du
et leurs mouvements forment la prin-
partie de la gesticulation. Ce fut une
hez les anciens, dit le docteur Audisio,
point mouvoir la gauche seulement,
que la droite reste en repos; mais
règle paraît trop absolue. Bornons-
n'employer que rarement la gauche
Par exemple, on ne pourra condamner
ratique dans le cas où le prédicateur,
'autel à sa droite, et voulant marquer
pris des plaisirs et des vanités du
, élèverait la gauche en l'étendant
porte de l'église, comme pour rejeter
e lui quelque chose et en tournant
la face à droite. Les règles princi-
qui doivent présider aux mouvements
ains sont les suivantes : On exprime
pensées ou des sentiments; on parle
ses regardant ou l'orateur ou les au-
, ou des vertus que Dieu commande,
vices en honneur dans le monde. Si
arle de pensées ou d'une opération
nque de l'esprit, on élèvera la main
front, où, selon l'opinion commune,
ect réside. Si l'on parle de sentiments,
ortera sur le cœur, auquel sont at-
s d'ordinaire les œuvres de la volonté.
l'orateur parle de lui-même, il diri-
es mains vers lui-même, et vers les
rs s'il s'adresse à eux directement ou
'eux. Si le discours roule sur Dieu ou
choses de Dieu, sa main se dirigera
spect vers l'autel ou vers le crucifix ;
pour objet le monde et ses injustices,
se portera, par un geste de mépris,
porte de l'église, qui est opposée à
comme le vice l'est à la vertu, comme
nde l'est à Dieu. Pour exprimer les
ns ardentes et les véhémentes pas-
les deux mains s'agiteront simultané-
Mais quel que soit l'usage qu'il faille
es mains, une règle essentielle, c'est
us leurs mouvements soient libres,
nobles, gracieux. Les mouvements
tendus ou trop restreints manquent
conditions par deux défauts opposés :
miers, c'est-à-dire ceux qui consis-
étendre les mains sans mesure, tant
ntalement qu'en bas et en haut, sont
s à la juste idée de la décence, et
t une âme totalement dépourvue de
et de noblesse; au contraire, les
c'est-à-dire ceux qui se font les
cloués au corps et avec une complète
ilité de la partie supérieure du bras,
nt une petitesse absolue et ressemblent
uvements d'un mannequin plutôt qu'à
l'un homme. Les mouvements des
seront donc accompagnés de ceux
des et des épaules; on ne fera point
s sauter les épaules en haut et en
is on aura soin de les tenir décem-
ment horizontales. On rejettera également les mouvements verticaux qui se font en élevant et abaissant perpendiculairement la main : ce qui s'appelle vulgairement saluer l'air. La raison en est que, ordinairement, de tels mouvements n'ont aucune signification. Il y a en général beaucoup plus de grâce dans les mouvements obliques et un peu circulaires ; mais c'est en vain que nous chercherions à les décrire par des paroles. Enfin le jeu des mains ne doit pas être trop rapide, ce qui répugne à la décence et à la gravité. On sera sûr de ne pas pécher en ce point toutes les fois que l'on tâchera de ne pas laisser terminer le geste avant que la pensée qu'il doit représenter n'ait reçu toute son expression. Il ne sera pas non plus trop fréquent, car alors il perdrait toute sa force : enfin il ne doit pas être théâtral. (*Voy.* GESTES.)

Grenade, t. II, p. 308, 317; Andrieux, 570; Audisio, t. I, p. 451; Dinouart, *passim*.

MÉDITATION. — Lorsque le choix du sujet que l'on doit traiter est bien déterminé, il faut s'appliquer à l'étudier, à l'approfondir ; c'est la seconde opération de la composition. Cette étude est nécessaire. Comment pourrait-on, en effet, parler convenablement sur ce qu'on ignorerait ? Sans doute qu'on a sur les matières de la prédication les connaissances communes qui sont le fruit des études ordinaires ; mais cette préparation générale et éloignée ne suffit pas pour monter dans la chaire évangélique sans autre disposition. Il faut une préparation prochaine, une étude spéciale des objets sur lesquels on doit parler : autrement on ne traiterait les choses que superficiellement et d'une manière tout à fait incomplète. On manquerait totalement son but.

Les auditeurs supposent (et cela doit être) que le prédicateur connaît mieux qu'eux la matière qu'il traite. S'ils s'aperçoivent qu'il leur est inférieur sous ce rapport, il ne produira en eux aucun fruit. C'est donc par une étude approfondie de son sujet qu'il se mettra, dans leur opinion, à la place qu'il doit y occuper. Plus il l'aura étudié à fond, plus il s'assurera d'avantages sur eux et de confiance en lui-même pour prendre l'ascendant dont il a besoin pour les conduire à ses fins.

C'est très-souvent parce qu'il ne connaît pas assez son sujet, que l'orateur manque de clarté ou d'ordre dans son discours. S'il est lui-même dans les ténèbres, comment peut-il éclairer les autres ? S'il marche au hasard, comme un voyageur qui ne connaît pas le pays où il est, comment peut-il conduire sûrement ceux qui viennent pour l'écouter et pour apprendre de lui le vrai chemin du ciel ? « Il faut, dit Maury, être « profondément instruit de la matière qu'on « veut traiter, avant d'en faire le sujet d'un « discours, et pour pouvoir y coordonner

« clairement ses pensées. » Il n'est pas facile de bien présenter un sujet qu'on ne connaît qu'en partie. Il faut, selon Fénelon, l'avoir considéré dans toute son étendue pour pouvoir le traiter avec ordre et méthode.

Il y a quatre principaux moyens d'étude ou d'invention, qui sont la méditation du sujet ou la réflexion, la lecture des auteurs, l'écriture ou la composition même, et l'imitation. Parlons ici de *la méditation du sujet.* Méditer un sujet, ce n'est pas lui donner un coup d'œil rapide ; c'est l'envisager attentivement de tous ses côtés ; c'est en examiner tous les détails ; c'est se rendre présentes à l'esprit toutes ses circonstances ; c'est enfin y penser si sérieusement, qu'on puisse en approfondir le fort et le faible, le partager en plusieurs parties, connaître bien celles-ci les unes après les autres, les comparer ensemble, voir leurs rapports, bien fixer dans son esprit les principes et ce qui leur sert de fondement ; considérer attentivement leurs diverses applications aux cas particuliers, et aller, par le raisonnement, des conséquences les plus immédiates à celles qui sont les plus éloignées. Ceci, nous en convenons, n'est pas facile, surtout lorsqu'on est abandonné à ses propres ressources, c'est-à-dire lorsqu'on n'a que le seul moyen de la réflexion. La vérité, qui paraît si facile à trouver lorsqu'on la connaît, n'est cependant aperçue que difficilement par ceux qui l'ignorent.

Pour aider ceux qui commencent, montrons par un exemple la manière de s'y prendre. Que les forts nous excusent en faveur des faibles. Je suppose, dit M. Vêtu, que j'aie choisi pour sujet *le salut.* Je veux me faire un premier tableau pour guider mes réflexions et soulager ma mémoire. J'inscris les premières idées qui se présentent à mon esprit sur cet article :

I. Le salut.
II. Son importance
III. Sa nécessité.
IV. Ses conditions.

Ce premier tableau commence d'abord à me fixer sur quelque chose. J'entrevois déjà les principales parties du sujet. C'est un premier aperçu ; mais, comme il est trop vague, je vais lui donner un premier développement en prenant chaque article à part, et en creusant dans le sujet par le moyen de l'analyse. Pour mieux me diriger, je m'interroge moi-même, et je tâche de répondre à mes propres questions. Qu'est-ce que le salut ? *Salut ;* ce mot me fait entendre la préservation de quelque mal, et un état de sécurité dans ce qui lui est contraire. Quel est ce *mal* dont le salut nous préserve ? C'est la damnation, c'est le malheur des réprouvés. Qu'est-ce qui lui est contraire ? C'est l'état de sécurité dans l'assurance du bonheur des élus. Je prends ensuite le second terme du tableau, *l'importance du salut.* Je procède également par questions, parce que c'est la méthode la plus naturelle.

En quoi le salut est-il important ? Il est important en ce qu'il s'agit de nous-mêmes personnellement, et non de ce qui nous est étranger, ou de ce qui ne tient à nous qu'accessoirement, comme nos biens ou notre charge. En quoi est-il encore important ? En ce qu'il s'agit de tout nous-mêmes, c'est-à-dire de notre âme et de notre corps ; et surtout en ce qu'il s'agit de tout nous-mêmes, non pour quelque temps, mais pour toujours, *pour une éternité !* Je passe au troisième terme, *la nécessité du salut.* En quoi le salut est-il nécessaire ? Il est nécessaire en ce que nous ne pouvons pas nous dispenser d'y travailler, et d'y travailler personnellement. Pourquoi ne pouvons-nous pas nous dispenser d'y travailler ? Parce qu'étant créés immortels, et notre sort éternel devant nécessairement être fixé pour le ciel ou pour l'enfer, selon notre conduite ici-bas, nous sommes dans l'alternative inévitable de travailler à notre salut ou d'être réprouvés. Il n'y a donc pas moyen de rester neutres ou indifférents ? Non. Et pourquoi ? Parce que la neutralité ou l'indifférence conduit à la réprobation, en faisant négliger ce qui assure le salut. Que signifie ce mot, qu'il faut travailler au salut *personnellement* ? Il signifie qu'on ne peut y travailler par d'autres, mais qu'il faut y travailler par soi-même et payer de sa personne. Je viens enfin au quatrième terme, celui des *conditions du salut.* Quelles sont ces conditions ? Il y en a deux principales pour les adultes baptisés. Ces conditions sont *la foi* et *l'état de grâce.* Qu'entend-on par la *foi ?* On entend la croyance de toutes les vérités que l'Eglise enseigne de la part de Dieu. Et par *l'état de grâce ?* L'état de justice qui vient de la pratique des œuvres et de l'accomplissement de tous ses devoirs envers Dieu et envers son Eglise, envers le prochain et envers soi-même.

En réfléchissant sur tout ce qui vient d'être exposé dans cette espèce de méditation ou d'entretien avec moi-même, sur les objets indiqués dans la première ébauche du *tableau du sujet* qui m'occupe, je ne puis m'empêcher d'être profondément affligé en voyant *la conduite de la plupart des hommes dans une affaire aussi capitale que celle du salut.* Je les interroge comme s'ils étaient en ma présence ; j'entends leurs raisons ou plutôt *leurs prétextes ;* et, plein d'indignation, je leur en fais voir la frivolité ; ou plutôt, plein de compassion, je cherche à les tirer de leurs illusions ; puis, découvrant *les véritables causes qui leur font si généralement négliger leur salut*, je m'efforce de les prémunir contre des difficultés dont ils se font des monstres, et je leur indique les *moyens de les surmonter*. Ces réflexions me font voir qu'il manque à mon premier tableau des articles importants. Je m'empresse de les y inscrire pour le compléter. Ainsi, aux quatre premiers termes j'ajoute les suivants :

V. Conduite insensée de la plupart des hommes à l'égard du salut.

VI. Leurs prétextes et les réponses.

VII. Les véritables causes de l'oubli et de la négligence du salut.
VIII. Les moyens d'y travailler efficacement.

J'opère sur ces nouveaux articles comme sur les premiers, en me faisant des questions et en y répondant. Pour ne pas ennuyer, nous ne ferons qu'indiquer sommairement les choses, sans entrer dans le détail comme précédemment. Voici les questions principales : Comment se conduisent la plupart des hommes relativement au salut ? (Diverses classes sous ce rapport : *les indifférents et les incrédules, les hommes distraits et les pécheurs.*) Quels sont leurs prétextes ? Les uns disent que l'avenir que la religion annonce n'est pas certain ; les autres objectent la multitude de leurs affaires et de leurs occupations ; il y en a qui s'excusent sur leur faiblesse, et qui prétendent que l'accomplissement des conditions du salut leur est impossible. Quelles sont les causes véritables de leur conduite ? Il est évident que c'est le défaut de foi, la mauvaise volonté, ou une volonté faible, une volonté inconstante. Quels sont les moyens de travailler efficacement à son salut ? D'après ce que nous venons de dire, il est facile de les indiquer. En effet, par la connaissance des causes d'un mal on arrive aisément à celle des remèdes. Ainsi, c'est en s'affermissant dans la foi et en s'éclairant, c'est en ayant une bonne volonté, une volonté sincère, forte et persévérante, qu'on travaillera efficacement à son salut.

Je termine cette première opération en dressant le tableau suivant, qui résume mes réflexions et qui me fait voir le sujet sous un point de vue plus étendu.

I. Le Salut.
C'est : 1° L'exemption de la damnation.
2° La possession du ciel pour toujours.
II. Son importance.
1° Il s'agit de nous-mêmes.
2° — de tout nous-mêmes.
3° — de tout nous-mêmes pour toujours.
III. Sa nécessité.
1° Alternative où nous sommes.
2° Il faut travailler au salut personnellement.
IV. Ses conditions.
1° La foi.
2° L'état de grâce.
V. Conduite insensée de la plupart des hommes relativement au salut.
1° Les indifférents et les incrédules.
2° Les hommes distraits.
3° Les pécheurs.
VI. Leurs prétextes et les réponses.
1° L'incertitude de l'avenir.
2° Les affaires.
3° Les passions.
VII. Les véritables causes de l'oubli et de la négligence du salut.
1° Le défaut de foi.
2° Une mauvaise volonté.
3° Une volonté faible.
4° — inconstante.
VIII. Moyens de travailler efficacement à son salut.
1° L'affermissement de la foi.
2° Une volonté sincère.
3° — forte.
4° — constante.

C'est ainsi que l'on doit étudier un sujet, que l'on se dispose à la prédication par la méditation prochaine de la matière que l'on a à traiter. Cet exercice, qui précède immédiatement ou qui accompagne la composition, est nécessaire pour y mettre la chaleur, qui ne pourra jamais se trouver dans une âme froide et dissipée. Tout écrivain qui prend la plume sans avoir échauffé son âme par la méditation, est comme un peintre qui prendrait le pinceau avant d'avoir broyé ses couleurs.

Ajoutons encore que quand l'orateur sera sur le point d'exposer son discours, alors le temps sera venu de concentrer sur le sujet toutes les forces de son âme, à l'aide de la plus ardente méditation. Alors il devra se rappeler toute l'importance et la sainteté de son sublime ministère ; il devra se renfermer tout entier dans une intime union avec Dieu, puiser ses inspirations aux pieds de Jésus-Christ, et lui dire du fond du cœur, avec saint François de Sales : *Da animas, cætera tolle.* Mon Dieu, pas d'applaudissements, mais des âmes ; pas de signes d'approbation, mais des cœurs contrits. De cette méditation du sujet, du soin qu'aura le prédicateur de répandre son âme devant Dieu, avant de débiter son discours, dépendra en grande partie le fruit de sa prédication. Mais pour que la méditation prochaine du sujet produise cet heureux résultat, il faut que le ministre de la parole de Dieu se familiarise avec l'exercice habituel de l'oraison ; la méditation éloignée disposera habituellement son cœur à savoir produire en lui d'abord, pour les communiquer aux autres, les effusions d'une piété tendre et sincère. (*Voy.* ORAISON.)

Grenade, t. Ier, p. 78 ; Baudry, 184 ; Girard, 26 ; Audisio, t. Ier, p. 369 ; Vêtu, t. III, p. 492, 503 ; Blair, t. II, p. 77.

MÉLODIE ORATOIRE. — La mélodie oratoire consiste dans la manière dont les sons simples et composés sont assortis et liés entre eux pour former des syllabes ; dans la manière dont les syllabes sont arrangées entre elles pour former un mot ; dans la manière dont les mots sont placés pour former un membre de période ; dans la manière dont les membres d'une période sont distribués pour former une période entière, etc. ; c'est de cet arrangement que dépend la mélodie du discours. Nous nous sommes assez étendus sur cette matière pour nous dispenser d'en traiter encore ici. (*Voy.* HARMONIE, PÉRIODE, etc.)

MÉMOIRE. — Le sermon composé et corrigé, il ne reste plus qu'une dernière opération avant de monter en chaire : c'est de bien l'apprendre. Un sermon bien appris, ne fût-il que médiocre, paraît bon, et s'il est bon, il paraît excellent. Mieux on le possède, plus on est en état de l'animer et de lui donner le séduisant de l'improvisation en dissimulant l'art, en le débitant avec naturel, parce qu'on est sans préoccupation, avec feu, parce qu'on est sans contrainte. On demandait un jour à Massillon quel était son meilleur sermon, c'est, répondit-il, celui que

je sais le mieux. Parole d'une parfaite justesse.

C'est ici le lieu d'examiner une question importante, et sur laquelle néanmoins les avis sont loin de s'accorder : Est-il bon d'apprendre et de débiter ses discours mot à mot? Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, se prononce, sans hésiter, pour la négative. « Considérez, dit-il, tous les avantages d'un homme qui n'apprend point par cœur : il se possède, il parle naturellement, il ne parle point en déclamateur ; les choses coulent de source, ses expressions (si son naturel est riche pour l'éloquence) sont vives et pleines de mouvements; la chaleur même qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'aurait pu préparer dans son étude. L'action ajoute une nouvelle vivacité à la parole; ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action est autrement sensible et naturel, il a un air négligé et ne sent point l'art. Ajoutez qu'un orateur habile et expérimenté proportionne les choses à l'impression qu'il voit qu'elles font sur l'auditeur; car il voit fort bien ce qui entre et ce qui n'entre pas dans l'esprit, ce qui attire l'attention, ce qui touche le cœur, ce qui ne fait point ces effets. Il reprend les choses d'une autre manière; il les revêt d'images et de comparaisons plus sensibles; ou bien il remonte aux principes d'où dépendent les vérités qu'il veut persuader; ou bien il tâche de guérir les passions qui empêchent les vérités de faire impression. Voilà le véritable art d'instruire et de persuader; sans ce moyen on ne fait que des déclamations vagues et infructueuses. Voyez comme l'orateur qui ne parle que par cœur est loin de ce but! Représentez-vous un homme qui n'oserait dire que sa leçon : tout est nécessairement compassé dans son style. On peut dire de lui ce qu'on disait d'Isocrate : Sa composition est meilleure à être lue qu'à être prononcée. D'ailleurs, quoi qu'il fasse, ses inflexions de voix sont uniformes, et toujours un peu forcées; ce n'est point un homme qui parle, c'est un orateur qui récite ou déclame : son action est contrainte ; ses yeux, trop arrêtés, marquent que sa mémoire travaille, et il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. L'auditeur, voyant l'art si à découvert, bien loin d'être saisi et transporté hors de lui-même, observe froidement tout l'artifice du discours. »

Cette manière de penser n'appartient point exclusivement à Fénelon. Il ramène lui-même, à cette occasion, un passage de saint Augustin qui dit que « les prédicateurs doivent parler d'une manière encore plus claire et plus sensible que les autres, parce que la coutume et la bienséance ne permettant pas de les interroger, ils doivent craindre de ne se proportionner pas assez à leurs auditeurs. C'est pourquoi, ajoute saint Augustin, ceux qui apprennent leurs sermons mot à mot, et qui ne peuvent répéter et éclaircir une vérité jusqu'à ce qu'ils remarquent qu'on l'a comprise, se privent d'un grand fruit. » On doit voir par là, observe Fénelon, que saint Augustin se contentait de préparer les choses dans son esprit, sans se mettre en peine des paroles.

Le P. de la Rue assure qu'on peut en dire autant des autres Pères, et qu'il est difficile de prouver qu'aucun d'eux ait avili le ministère sacré de la prédication jusqu'à rendre son succès dépendant de la mémoire. Cet illustre prédicateur exprimait, à la fin de sa carrière évangélique, un vif regret de s'être restreint si longtemps à cette méthode si gênante et si peu fructueuse. Il la combat avec force dans la préface qu'il a mise à la tête de ses sermons, et qu'il termine par ces paroles : « Voilà un sermon que je mets à la tête de tous les autres, et que j'aurais dû me faire à moi-même lorsque j'étais encore en âge d'en profiter. Au moins il est encore temps de reconnaître ma faute, et d'encourager ceux qui me suivent à tâcher de l'éviter. »

Le P. Albert, examinant la question qui nous occupe, exprime ainsi son opinion : « Il est impossible qu'un homme qui songe à ses mots s'abandonne à une grande ferveur, et j'ai souvent remarqué que ces discours où l'on parle de mémoire plaisent toujours, mais qu'ils n'enlèvent pas. Un homme à qui la lecture et la composition ont donné un style naturel, et qui se hasarde à parler comme il pense, est beaucoup plus animé, et fait infiniment plus d'impression qu'un autre qui parlerait par pure mémoire. »

Saint François de Borgia, le P. Aquaviva, saint Liguori et plusieurs autres, se prononcent également contre les prédicateurs qui débitent leurs sermons mot à mot. Saint Liguory fait à leur sujet une observation digne de remarque : « De tels prédicateurs, dit-il, portent leurs discours dans la mémoire ; et qu'ils parlent à des gens instruits, ou à des hommes tout à fait ignorants, ils n'y changent jamais un mot. »

La méthode opposée ne manque, de son côté, ni de bonnes raisons, ni de zélés partisans. Parmi eux on peut compter l'historien même de Fénelon, le cardinal de Bausset. Après avoir exposé les idées de l'illustre archevêque sur cette matière, il montre assez qu'il ne les partage point, du moins entièrement, lorsqu'il ajoute qu'on peut élever des objections très-raisonnables sur les difficultés que présente cette méthode si simple, si facile en apparence; que la plus forte de ces objections sera toujours la réunion si rare de talents, de facilité, de connaissances et de vertus qu'exigerait cette disposition habituelle à manier la parole sur toutes sortes de sujets avec assez de force, d'attraits et d'onction, pour prouver, peindre et toucher; car tel doit être le but de l'orateur, selon Fénelon lui-même. »

Gaichiez, dans son excellent livre des *Maximes sur l'éloquence de la chaire*, est tout

d'avis qu'on apprenne par cœur. Selon
l y a plusieurs inconvénients à compter
sa facilité. On court risque de languir
'à ce que l'imagination soit échauffée;
épend de son humeur, de sa santé, du
s; si toutes ces choses ne concourent,
e peut se contenter soi-même, encore
s contenter les autres. Au contraire,
prenant par cœur, on est toujours ré-
r et uniforme ; cette peine même tourne
rofit du discours, parce qu'on lui donne
que perfection nouvelle chaque fois
le répète. La mémoire se remplit d'ex-
sions, de tours, de pensées développées
se présentent sans peine quand on est
la nécessité de parler sur-le-champ. On
t de dire, ajoute cet auteur, que cette
ion ralentit le zèle : mieux on possède
atière, plus on est en état de l'animer;
st plus concis, plus juste, plus pressant.
rononciation d'un discours bien appris
nsinuante; elle cache mieux l'art, et fait
e la composition plus naturelle. L'étude
re les expressions propres qui se ren-
rent rarement dans la chaleur de l'ac-
. D'ailleurs, on n'a pas le temps de voir
ible de ce qu'on hasarde sur-le-champ,
s'en dégoûter.

P. Rapin, jésuite, aurait été contraire
pinion de Fénelon, s'il l'eût connu; et
xprimé son sentiment avec précision et
sse : « Autant, dit-il, les choses médi-
surpassent celles qu'on lit sans médita-
, autant les choses écrites surpassent
s qui ne sont pas méditées. »

peut fortifier ces divers témoignages
'autorité du P. Segaud, célèbre prédica-
jésuite du dernier siècle. On lui de-
lait un jour ce qu'il pensait sur la ques-
: s'il faut écrire et apprendre par cœur,
'il ne vaut pas mieux parler sur-le-champ
affranchir de l'esclavage de la mémoire?
hésita point à répondre qu'il fallait
e, et même en faire un précepte géné-
sans exception de prédicateur, et qu'il
ouffrait d'autres exceptions que celles
emps, du lieu, de l'occasion, des audi-
; et, pour confirmer son sentiment, il
ua l'exemple de Fénelon lui-même, qu'il
entendu plus d'une fois prêcher par
ovisation.

tout ce qui a été dit, on peut conclure
chacune des deux méthodes a ses in-
énients et ses avantages : il s'agirait de
ir de quel côté les avantages sont plus
ds et les inconvénients moindres. Nous
s, avec un judicieux orateur (Dugay),
la question dépend beaucoup des qua-
de chaque prédicateur, et des circons-
es différentes dans lesquelles il se
re.

is en exceptant les cas extraordinaires
nous avons parlé, et en supposant des
icateurs doués des qualités requises,
s les raisons de Fénelon et de ceux
partagent son opinion, paraissent in-
estables, surtout si on réduit la ques-
aux instructions que les pasteurs sont
obligés de faire aux fidèles. Tout ce que di-
sent ces auteurs du peu de fruits que le
peuple, et même les fidèles d'une classe plus
élevée, retirent des sermons préparés avec
trop d'art et d'étude, leurs plaintes et leurs
regrets sur l'ignorance où ces sermons lais-
sent les peuples sur l'histoire de la religion,
l'objet de ses mystères, l'institution des sa-
crements, les rapports du dogme avec la mo-
rale chrétienne, sont malheureusement jus-
tifiés par l'expérience et l'observation. C'est
à un si grand mal que, selon Fénelon, les
pasteurs et tous les prédicateurs doivent s'at-
tacher à apporter un remède convenable, et
l'on ne peut contester que la méthode qu'il
propose ne soit plus appropriée au vérita-
ble objet de l'instruction chrétienne, que
des sermons préparés dont les avantages et
les effets ne sont pas toujours en propor-
tion avec les soins qu'ils exigent et avec le
temps qu'ils consument.

En résumé, il faut écrire ses discours et
les apprendre par cœur, 1° pendant les pre-
mières années du ministère, et jusqu'à ce
qu'on ait acquis assez de science et d'usage
de la parole pour employer l'autre méthode
avec succès; 2° dans certaines circonstances
relatives au temps, aux auditeurs, au sujet
qu'on traite, circonstances où l'on ne pour-
rait faire autrement sans nuire, ou bien sans
violer les bienséances. A part ces excep-
tions, la méthode indiquée par Fénelon
semble devoir être préférée. C'est la seule
qui convienne au véritable orateur; c'est
celle qui a été pratiquée et recommandée
par les saints et les prédicateurs les plus
zélés; c'est celle, enfin, qui produit le plus
de fruit lorsqu'on l'emploie avec les condi-
tions voulues.

Il est une troisième manière de prêcher,
qu'on peut appeler déplorable, et qui
n'est malheureusement pas assez rare : elle
consiste à prêcher d'abondance, c'est-à-dire
sans préparation, ou avec une préparation
tout à fait superficielle. Ce serait faire in-
jure à Fénelon que de croire qu'il ait voulu
défendre et propager un tel abus. Le pieux
archevêque se plaint, au contraire, que la
plupart des gens qui n'apprennent point
par cœur ne se préparent pas assez; il fait
au prédicateur un devoir rigoureux d'étu-
dier son sujet par une *profonde méditation*,
*de préparer tous les mouvements qui peuvent
toucher*, et de donner à tout cela un ordre
qui serve à mettre les choses dans leur vrai
point de vue.

En effet, celui qui parle sur-le-champ est
ordinairement languissant, sujet aux redi-
tes, se perd en digressions, dit de chaque
chose tout ce qu'il en sait, sans ordre et sans
rapport au sujet. Ses discours sont vides de
choses, sans fond et sans consistance; point
d'exactitude dans le dogme, point de détail
de mœurs; ce n'est quelquefois qu'une suite
d'invectives et de reproches auxquels l'ora-
teur a recours pour trouver le feu qui lui
manque, bien moins au profit qu'au scandale
de son auditoire. Une telle manière de prê-

cher, d'après saint Liguori, produit plus de mal que de bien. (*Voy.* IMPROVISATION.)

Méditer son sujet, l'écrire même, au moins sommairement, en plaçant où il faut les preuves et les mouvements; étudier tout cela le plus fidèlement possible, surtout l'exorde, les transitions, les détails de mœurs et les principales figures, parler ensuite comme si l'on n'avait point étudié, s'abandonner au torrent du discours comme si l'on parlait de l'abondance du cœur, voilà ce que Fénelon voulait que les prédicateurs fissent, et ce qu'il faisait lui-même avec un grand succès.

Parlons maintenant de la manière dont on doit apprendre un discours, et des moyens par lesquels on peut perfectionner sa mémoire.

Plusieurs ont écrit des recettes pour faire venir la mémoire quand on en manque; mais c'est, en fait d'éloquence, chercher la pierre philosophale. On donnait autrefois des remèdes physiques et moraux, spirituels et artificiels; la médecine, la philosophie, l'industrie et la religion présentent différents moyens à l'orateur; ceux de la religion auront toujours leur mérite : elle vous présente l'exercice pour la former, et la prière doit s'y joindre pour l'obtenir : mais, si la nature vous a refusé entièrement ce talent, il est à craindre que le ciel ne fasse pas, pour vous le donner, la dépense d'un prodige. Il ne faut ordinairement que du jugement pour retenir un discours fait selon les règles et dans les formes d'une bonne logique; cet avantage est préférable à ces mémoires sensitives qui répètent ce qu'elles ont entendu lire une seule fois, ou qui vous débitent des morceaux détachés sans principes et sans liaisons. Composez avec méthode, allez de raisons en raisons; l'esprit oubliera difficilement les choses qu'il aura une fois conçues.

Les prédicateurs, selon saint Augustin, doivent parler d'une manière plus sensible et plus claire que les autres orateurs. La coutume et le respect dû à leur ministère ne permettent pas de les interroger, ils ne sauraient trop se proportionner à leurs auditeurs; c'est pourquoi, continue ce saint docteur, ceux qui apprendront mot à mot se privent d'un grand fruit. Un prédicateur qui n'est point esclave de sa mémoire, qui apprend avec jugement et qui prononce avec facilité, est en état d'être attentif sur l'impression que font ses paroles et son action; de répéter, d'éclaircir une vérité; de donner plus de force et de lumière aux preuves qu'il avance, et, par conséquent, de parler d'une manière plus efficace pour persuader.

La mémoire locale, qui rapporte chaque partie principale du discours à certains points fixes de l'auditoire, est une belle invention; je l'admire, et n'en suis point jaloux : elle ne vaut guère la peine qu'elle donne. C'est un labyrinthe qui demande une présence d'esprit bien rare pour ne pas s'y égarer. On ne dispute point des goûts : ceux qui l'aiment peuvent s'en servir; mais je ne la conseillerai jamais. Quoi de plus contraint que d'étudier tous les endroits où l'on parle; d'y afficher, pour ainsi dire, les différentes parties d'un discours; de mettre la première subdivision à une croisée, la seconde à tel pilier ou à différents morceaux d'architecture; de parcourir ainsi la voûte, les statues, les tableaux, les autels où l'on a attaché quelques idées !

Ecoutons ici le grand maître de l'éloquence, Quintilien, et profitons de ses conseils. Avez-vous un discours un peu long à apprendre? il sera bon de l'apprendre par parties, cela soulage la mémoire, pourvu que ces parties ne soient pas d'une petitesse excessive; autrement il y en aurait trop, et leur nombre, partageant la mémoire, l'embarrasserait et la fatiguerait. Il faut entremêler quelque repos, afin de se bien imprimer la suite des mots, qui est ce qui coûte le plus à retenir, et qu'à force de passer d'une partie à une autre, ces divers points s'enchaînent tous dans notre esprit, par l'ordre même et la liaison qu'ils ont entre eux. Il est des endroits plus diffus, ou plus abstraits, et par conséquent plus difficiles à retenir, on pourrait y faire à côté sur le papier quelques marques, qui, venant à frapper notre imagination durant le récit, nous avertissent et réveillent notre souvenir. Il est rare d'avoir la mémoire assez ingrate pour oublier qu'on a fait une marque, et à quel dessein on l'a faite.

Mais rien ne facilitera tant la mémoire que d'apprendre sur le même papier sur lequel on a écrit : lorsqu'on vient ensuite à réciter, on suit comme à la trace les choses qu'on a apprises. On s'imagine lire son papier et parcourir des yeux, non-seulement les pages, mais même les lignes. Que s'il survient quelque chose de changé ou d'ajouté, il y a certaines marques qui nous guident et nous empêchent de nous méprendre.

Un autre moyen plus efficace et plus facile que la mémoire artificielle, c'est d'apprendre tacitement, et il serait fort bon, sans un inconvénient, qui est qu'en apprenant de la sorte, notre esprit se trouve comme oisif, et par là sujet à beaucoup de distractions. Il vaut mieux le tenir attentif par le secours de la voix, afin que la mémoire soit excitée par une double impression, celle de la parole et celle de l'ouïe; mais il faut que le ton de la voix soit modéré, ou plutôt ce ne doit être qu'un murmure. Il en est qui apprennent par cœur, à mesure qu'un autre lit. J'y trouve un mal d'un côté, et de l'autre un avantage : un mal, en ce que la vue est un sens bien plus vif et plus subtil que l'ouïe; un avantage, en ce qu'après avoir entendu les choses une fois ou deux, on peut aussitôt éprouver sa mémoire, et défier en quelque façon celui qui lit. En effet, il est bon de s'essayer de temps en temps, et de voir si l'on retient les choses; parce que, en ne faisant que lire, celles que nous savons le moins passent comme celles que nous savons le mieux. En s'éprouvant ainsi, outre que l'esprit s'applique davantage, il n'y a point de

s perdu; au lieu que l'on en perd en ant continuellement toute une pièce: de la manière dont je l'entends, on re- seulement les endroits qui nous avaient ppé, afin qu'à force d'y revenir ils s'im- ent plus profondément dans la mémoire: ive ordinairement que ce sont ceux que retenons le mieux, par la raison qu'ils avaient échappé. J'ajoute que pour le il d'apprendre par cœur, comme celui de oser, il est besoin d'une forte santé, tête saine qui ne soit pas troublée par mées de la digestion, et enfin d'un es- ibre de tout autre soin.

ur apprendre aisément ce que nous écrit, et pour bien retenir ce que nous seulement médité, je ne sais rien de eur que la division et qu'une composi- exacte, après une grande habitude, qui n moyen encore plus sûr. Quiconque bien diviser son discours ne pourra s se tromper dans l'ordre des choses; y a une certaine suite, non-seulement l'arrangement des questions, mais même la manière de les traiter, qui consiste cer chaque partie dans un ordre lié et . Toutes les parties qui composent un urs méthodique ont une telle union elles que vous ne pouvez rien ôter ni er, sans que vous vous en aperceviez tôt. Une composition exacte peut donc oup: car les choses qui sont bien écri- ident la mémoire par leur enchaîne- ; une prose bien liée, bien coulante, rend plus facilement que celle qui est sue et négligée.

grand art pour la mémoire, et l'unique t, c'est le travail et l'exercice: beaucoup ndre, beaucoup méditer tous les jours; cice l'augmente et la fortifie, comme la gence l'affaiblit et la perd. Quelque ue vous ayez, si vous voulez cultiver mémoire, il faut vous résoudre à dé- le dégoût et la peine de repasser sans ce que vous avez lu, ce que vous avez . Il en est comme des viandes, qu'il faut er et remâcher pour en rendre la diges- plus aisée.

ur rendre ce travail plus léger, il faut, mmençant, se proposer une tâche mé- e, et choisir ce qui plaît davantage à rit, l'augmenter chaque jour de quelques s pour se dérober le sentiment de la par un progrès imperceptible. L'habi- nous rendra capables de plus grands ts. On commencera par des poésies, on ra ensuite à quelques endroits tirés de rateurs; on s'essayera enfin sur d'autres ont moins liés, moins nombreux, et par us éloignés du style oratoire. Plus les es qui servent à nous exercer sont diffi- , plus celles en vue desquelles nous exerçons deviennent aisées. L'expé- e nous montre que pour les personnes 'ont pas l'esprit extrêmement vif, les les plus fraîches ne sont pas celles qui tiennent le mieux. Il est étonnant com- une nuit d'intervalle affermit ces idées; soit que la mémoire se repose pendant ce temps-là, soit qu'elle acquière un degré de maturité et de perfection qui lui manquait, soit enfin qu'elle consiste, pour la plus grande partie, dans la réminiscence; ces idées, qui nous échappaient d'abord, se trouvent arran- gées et se présentent d'elles-mêmes le len- demain.

Ceux qui ont l'esprit fort vif apprennent aisément et oublient ordinairement de même. Vous diriez que leur mémoire, contente de les avoir servis sur-le-champ, se tient quitte envers eux; et comme si elle ne leur devait rien davantage, elle prend congé d'eux et les abandonne. Il n'est pas surprenant que ce qui nous a coûté beaucoup à apprendre et qui n'est entré qu'à force dans notre esprit, s'y imprime aussi plus avant et y demeure plus longtemps.

On peut demander, à l'occasion de cette diversité d'esprit, si un orateur qui doit par- ler en public, doit apprendre mot pour mot ce qu'il a écrit, où s'il suffit qu'il possède la substance et l'ordre des choses. On peut dé- cider cette question par une réponse générale: car, si j'ai la mémoire assez bonne pour cela, et que le temps ne me manque pas, je veux que rien ne m'échappe de ce que j'aurai écrit, pas même une syllabe; autrement il serait inutile d'écrire; il faut même, dès nos pre- mières années, assujettir notre mémoire, par le moyen de l'exercice, à ne point fuir la peine, à éviter par là d'écouter une certaine paresse, qui fait qu'on se contente de savoir les choses à demi.

Je ne puis souffrir qu'on ait besoin de souffleur, et que l'on regarde dans son pa- pier en récitant. Cette mauvaise coutume au- torise la négligence: on s'imagine savoir suffisamment son discours, quand on compte pour rien de manquer. Comme on ne le pos- sède pas parfaitement, l'action en souffre; on n'a point ce feu, cette rapidité que l'au- diteur attend; on hésite, on cherche, on pa- raît étudier sa pièce et la réciter. Ainsi, les choses les mieux écrites perdent leurs grâces, par cette raison-là même qu'en les cherchant on donne trop à connaître qu'elles sont écri- tes. Une mémoire qui ne chancelle point passe pour vivacité, présence d'esprit. Il sem- ble qu'un orateur parle sur-le-champ, quand il est bien maître de ce qu'il dit; et son dis- cours, quelque médité qu'il soit, acquiert un air de facilité qui est infiniment avantageux pour l'auditeur, comme pour lui. Un audi- teur qui peut croire qu'un discours n'est nullement étudié, loin d'être fait pour le surprendre, l'admire davantage et s'en méfie moins. Cela est si vrai qu'une des princi- pales attentions que l'orateur doit avoir, c'est de prononcer de manière que son discours ne paraisse pas avoir rien de médité; de s'é- noncer même en certains endroits, comme si les choses qu'il dit n'avaient point de liai- son, quoiqu'en effet elles en aient, et de paraître chercher quelquefois ce qu'il sait le mieux, ce qu'il a le plus présent à l'esprit. Il n'y a donc personne qui ne voie qu'il est

mieux d'apprendre par cœur mot pour mot ce que l'on doit réciter.

Mais si la mémoire se refuse absolument, ou que le temps nous manque, il est inutile de se rendre esclave des mots, dont le moindre qui viendrait à nous échapper, nous ferait, ou hésiter désagréablement, ou demeurer court. Il sera beaucoup plus sûr de bien méditer son sujet, de s'en remplir l'esprit, et de se réserver la liberté de s'énoncer comme on pourra. Car on ne perd point sans peine le mot dont on avait fait choix; et il n'est pas aisé d'en mettre un autre à la place, pendant qu'on ne songe qu'à trouver celui qu'on a écrit. Ce remède même n'est pas fort bon pour les personnes qui ont peu de mémoire, à moins qu'elles n'aient quelque habitude de parler sur-le-champ. Si un orateur n'a pas plus de ressource d'un côté que de l'autre, le meilleur conseil que je lui puisse donner, c'est de renoncer à parler en public; et s'il a quelque talent pour les lettres, de l'employer plutôt à écrire.

Dans les sages réflexions de Quintilien que vous venez de lire, vous voyez que la connaissance des choses que l'on traite, la méthode dans la composition et dans l'arrangement des parties, l'écriture qui confie le discours au papier, et l'exercice, sont les quatre principaux secours de la mémoire. Un sermon dont l'ordre et la méthode lient les parties, qui est dans les règles de la bonne logique et de la saine éloquence, dont le style n'est point trop concis, les phrases trp coupées, s'apprendra toujours plus facilement. Il faut s'assujettir à écrire ce que l'on doit prononcer quand la mémoire se prête avec peine, faire de temps en temps des alinéa sur le papier, mais ne pas trop les multiplier, pour fixer et soulager la mémoire. L'œil voit avec réflexion ce que la main écrit : le discours entre par ces deux sens dans l'esprit, et il paraît moins nouveau. Du premier membre appris, il faut passer au second, et successivement aux autres, et recommencer par le premier pour mieux retenir le tout, joignant toujours les parties qui précèdent à celles qui suivent. Une mémoire servile est toujours ingrate : la crainte de se perdre occupe l'orateur; il prononce son discours du même air que ces aveugles qui, demandant l'aumône, débitent leurs oraisons.

La mémoire vous manque-t-elle tout à coup? ne vous amusez point à tousser ou à cracher pour gagner quelques moments; cette toux décélerait cette éclipse de mémoire. Possédez-vous; ajoutez quelques réflexions à ce que vous venez de finir; composez sur-le-champ, si vous êtes maître de vous-même, jusqu'à ce que vous retrouviez votre boussole, ou qu'en passant une partie vous entriez dans une autre par une transition insensible et faite à propos. Si la crainte vous ôte la présence d'esprit, gardez plutôt le silence, réfléchissez un moment sans vous troubler; rappelez vos idées, voyez ce que vous venez de dire, ce qui doit suivre. On excusera ce silence, et on vous le pardonnera plutôt que ces répétitions ennuyeuses ou des yeux égarés qui cherchent dans la voûte ou dans l'auditoire leur mémoire qui vient de leur échapper. Si le trouble vous saisit, si la présence d'esprit vous manque jusqu'au point de ne plus trouver la parole dans votre bouche, levez l'ancre, descendez, et profitez de cet événement pour vous humilier devant le Dieu des lumières et vous rendre plus attentif.

Quand on a fait une bonne provision d'éloquence, de termes et de mots propres, on explique toujours sa pensée avec clarté et avec précision. Si les paroles sont les signes de différentes affections de l'âme, celui qui en est le plus abondamment pourvu, et qui les a toujours en main par une lecture et un exercice continuels, expliquera toujours les sentiments de son cœur avec plus d'aisance, d'une manière plus propre, et répandra plus de grâces et d'ornements dans ses discours, soit qu'il parle de vive voix ou par écrit. Il tirera cet avantage de ce fonds de sciences acquises, qu'il ne craindra pas ce trouble, ce défaut de mémoire qui met si souvent en désordre l'esprit, et l'œil qui doit prévoir ce que la langue doit prononcer; il la prévient, et ne doit pas en être prévenu. Un prédicateur dont l'esprit est étourdi par la crainte ne voit pas les choses qu'il doit dire; il s'égare. Cette crainte empêche les grâces et la force de la prononciation. Un orateur libre, qui se possède, est attentif à ce qu'il dit et à la manière de varier et de fléchir sa voix. Celui qui a bien appris son sujet, qui possède ce fonds de connaissances et de mots propres dont nous venons de parler, est toujours maître de lui-même, quelque accident imprévu qui lui arrive. Serait-ce une période imprudemment commencée, il en sortirait sans hésiter, sans s'égarer, sans confusion. Un tel secours, si nécessaire pour parler avec méthode et avec grâce, si capable de suppléer aux absences de l'esprit, aux inégalités de la mémoire, n'est point à négliger.

Tout homme qui se destine au ministère, qui demande la fonction de la parole, devrait dès le séminaire apprendre chaque jour quelques passages choisis des Pères les plus éloquents, ou quelques morceaux des prédicateurs les plus célèbres, ou de bons livres de morale : il fortifierait par là sa mémoire, et acquerrait ce fonds de connaissances si nécessaire. Il devrait se rendre esclave, dans le commencement, de tout ce qu'il apprend, et se retirer ensuite peu à peu de cette servitude, s'accoutumer enfin, en récitant dans le particulier, à substituer sur-le-champ une expression, un tour de phrase équivalent à celui qui lui échappe.

Pour ce qui est du temps le plus propre à apprendre, on ne peut absolument le fixer. Les uns apprennent plus facilement le matin, les autres dans les ténèbres et le silence de la nuit. Il faut consulter ses dispositions, et ne point oublier le soin de sa santé. Chez les hommes de cabinet, les savants séden-

taires, le corps n'est que trop souvent la dupe de l'esprit. N'oublions jamais que Dieu est le dispensateur suprême de tous les talents; qu'il faut les lui demander, et la grâce d'en faire un saint usage. Souvent la grâce accorde à nos prières ce que la nature nous refuse. Ne négligeons rien pour obtenir ce don précieux dont nous parlons ici.

La mémoire donne l'âme et la vie à toutes les parties de l'éloquence : les arts en dépendent. Sans elle toutes les sciences, toutes nos recherches nous échappent; elle conserve les lois, les exemples et les préceptes. Nous l'interrogeons, et elle nous répond à propos ; elle démêle, au milieu de cette multitude de connaissances, les idées dont le souvenir nous est si nécessaire ; elle les conserve sans confusion, elle les présente même à notre esprit dans le sommeil et lorsque nous y pensons le moins. Fidèle dépositaire, exacte à nous obéir, elle nous rend dans un ordre admirable les mots et les choses que nous lui avons confiés. Par elle, l'éloquence brille et l'orateur parle sur-le-champ; par elle nous remontons aux premiers temps de notre vie, nous nous trouvons dans les lieux où nous avons été autrefois, avec les personnes que nous avons vues et fréquentées : nous les reconnaissons, nous nous ressouvenons de ce que nous y avons fait, des pensées qui nous occupaient alors, et des mouvements même les plus secrets de notre cœur. Par elle nous nous transportons dans les siècles les plus éloignés, dans les pays les plus distants de notre habitation; nous conférons avec les plus grands héros, les plus savants hommes de l'antiquité. Heureux l'orateur qui sait apprécier tous ces avantages, et qui les nourrit et les conserve par l'exercice !

Pastoral de Limoges, p. 529; Grenade, t. I, p. 93; Andrieux, p. 533; Arnaud, p. 412; Baudri, p. 86, 255; Girard, p. 440; Gibert, p. 589; Gaichiez, p. 37; Maury, p. 326; Audisio, t. I, p. 454; Vêtu, t. III, p. 636-694; Blair, t. II, p. 85; Besplas, p. 271; Lamy, p. 252; P. Albert, p. 294; Drioux, p. 172; Dinouart, p. 284; Hamon, p. 329; Antoine Albert, p. 318.

MÉTAPHORE. — Ce mot, qui est grec, signifie *translation :* or les tropes sont des noms que l'on transporte de la chose dont ils sont le nom propre, pour les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'indirectement; donc tous les tropes sont, à proprement parler, autant de métaphores.

Cependant on donne le nom de *métaphore* seulement à une espèce de trope par lequel, au lieu du nom propre, on admet un nom étranger que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. Ainsi un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre et en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot et ce qu'on lui compare. Par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*, en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre et primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes ; il signifie les dehors, les apparences ; et cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs* et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connaître les objets sensibles, elles en font voir les dehors et les apparences. Un homme qui ment imite quelquefois si bien la contenance et les discours de celui qui ne ment pas, que, lui trouvant les mêmes dehors, et, pour ainsi dire, les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité. Ainsi, comme nous jugeons qu'un objet qui nous paraît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente, et dans le temps qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit la *lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car comme la lumière, dans le sens propre, nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de connaître et d'apercevoir éclaire l'esprit et le met en état de porter des jugements sains.

Il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font comprendre que l'on compare une chose à une autre. Par exemple, si l'on dit d'un homme en colère qu'*il est comme un lion*, c'est une comparaison ; mais quand on dit simplement : *C'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit et non pas dans les termes; c'est une métaphore.

La métaphore est, sans contredit, une des plus belles, des plus riches et des plus brillantes figures de mots. Elle frappe l'âme par des images sensibles; elle met la vérité sous les yeux ; elle caractérise par des traits vifs et marqués les choses qu'on aurait de la peine à exprimer par des mots propres ; elle donne de l'âme aux objets même inanimés et du corps aux pensées. Quelles beautés dans les vers suivants ! et ne viennent-elles pas des métaphores ?

> Celui qui *met un frein* à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.
> (RACINE.)

> Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages
> Soutiendra ce *roseau plié par les orages*.
> (VOLTAIRE.)

Mettre un frein à la fureur des flots, pour dire calmer les flots ; un *roseau plié par les orages*, pour dire une personne malheureuse; il y a là certainement beaucoup d'énergie. Les exemples suivants ne sont pas moins beaux :

> Ne vous *enivrez* point des éloges flatteurs
> Que vous donne un amas de vains admirateurs.
> (BOILEAU.)

> La raison dans mes vers *conduit* l'homme à la foi.
> C'est elle qui *portant son flambeau* devant moi,
> M'encourage à chercher mon *appui* véritable,
> M'apprend à le connaître et me le rend aimable.
> (RACINE fils.)

Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles,
Sont les *degrés sanglants* dont Auguste a fait choix
Pour *monter* sur le trône et nous donner des lois.
(CORNEILLE.)

La métaphore donne un grand empire à l'imagination sur nos sentiments. C'est par elle que l'orateur réveille les passions, qu'il va les chercher au fond des cœurs et les peint à nos yeux. C'est la figure principale des poëtes. Les orateurs l'emploient avec plus de réserve. Il faut qu'elle se présente pour ainsi dire à leur insu. Trop recherchée, elle offusque au lieu d'embellir. Les preuves, les raisonnements exigent de la réflexion et beaucoup d'ordre; mais les ornements veulent une sorte d'abandon. On sent que les figures sont naturelles dans Bossuet et dans Massillon, et qu'elles coûtent davantage à Fléchier.

La métaphore, assujettie aux lois que la raison et l'usage de la langue lui prescrivent, est non-seulement le plus beau et le plus usité des tropes, c'est aussi le plus utile. Il rend le discours plus abondant, par la facilité des changements et des emprunts, et il prévient la plus grande de toutes les difficultés en désignant chaque chose par une dénomination caractéristique. Ajoutez à cela que le propre des métaphores est d'agiter l'esprit, de le transporter tout d'un coup d'un objet à un autre; de le presser, de comparer soudainement deux idées qu'elles présentent, et de lui causer, par ces vives et promptes émotions, un plaisir inexprimable.

Mais, pour que les métaphores produisent ces effets, il faut qu'elles soient justes et naturelles.

Voici les règles les plus essentielles qui les concernent :

1° Les métaphores sont défectueuses quand elles sont tirées de sujets bas. Il ne faut pas imiter cet auteur (Tertullien) qui dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature*, ni celui qui dit que *le gourmand fait de son ventre un égoût incommode d'aliments et de breuvages;* que *l'esprit est un champ qui languit, s'il n'est fumé*, etc.

2° Elles sont aussi défectueuses quand elles sont forcées, prises de loin, et que le rapport n'est point assez naturel, comme quand Théophile a dit : *Je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux :* et dans un autre endroit : *La charrue écorche la plaine.* On peut rapporter à la même espèce les métaphores tirées de sujets peu connus.

3° Il faut, en faisant des métaphores, avoir égard aux convenances des différents styles. Il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, qui seraient déplacées dans le style oratoire. Boileau a dit :

Accourez, troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Les arbres sont réjouis.

On ne dirait pas en prose qu'*une lyre enfante des sons.*

4° Il convient quelquefois d'adoucir une métaphore en la changeant en comparaison, ou bien en y mettant un correctif ; par exemple, en disant : *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi*, etc. *L'art doit être, pour ainsi dire, enté sur la nature. La nature soutient l'art et lui sert de base, et l'art embellit et perfectionne la nature.*

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paraît hasardée, il s'en excuse quelquefois ; mais aussitôt il renchérit sur cette première image, qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie, au gré de son imagination. « Vous parlerai-je, dit-il dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, vous parlerai-je de la mort de ses enfants ? Représentons-nous ce jeune prince que *les grâces elles-mêmes semblaient avoir formé de leurs mains.* Pardonnez-moi ces expressions, il me semble que je vois encore *tomber cette fleur.* »

5° On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres ; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que Massillon dit dans son sermon du *Petit nombre des Elus :* « Vous auriez vu les élus aussi rares que ces grappes de raisin qui ont échappé à la vigilance du vendangeur, aussi rares que ces épis qui restent encore sur la terre, et que la faulx du moissonneur a épargnés. Je vous aurais parlé des deux voies dont l'une, étroite et rude, est la voie du petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, qui est comme la voie publique de tous les hommes, etc. » Aucune de ces images, qui sont tirées de l'Ecriture, ne nuit à l'autre ; au contraire, elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand écrivain non-seulement aux figures qu'il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

6° Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, comme on vient de le voir dans un des exemples précédents (celui de la 4° règle). *Enté* est pris de la culture des arbres ; *soutien, base*, sont pris de l'architecture. Mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets opposés, ni que les termes métaphoriques, dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, comme si l'on disait d'un orateur, *c'est un torrent qui s'allume*, au lieu de dire : *c'est un torrent qui entraîne.*

On reproche à Malherbe d'avoir dit :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion ;

il fallait dire : *comme Jupiter.*

7° Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues. Par exemple, les Latins disaient d'une armée : *Dextrum et sinistrum cornu*, et nous disons : *l'aile droite et l'aile gauche.* Ces métaphores, consacrées par l'usage, deviennent souvent ridicules quand

change quelque chose, ou qu'on les
uit trop servilement ou sans connaître
z l'acception des mots. Un étranger, écri-
à son protecteur, lui disait : *Monsei-
ır, vous avez pour moi des boyaux de*
; il voulait dire *des entrailles*. On dit
re la lumière sous le boisseau, pour dire
ier ses talents, les rendre inutiles ; l'au-
du poëme de la *Magdeleine* ne devait
pas dire, *mettre le flambeau sous le
ı*.

On ne se sert des métaphores que quand
ıanque de termes propres, ou quand on
présenter une idée avec plus d'énergie
vec plus de décence. Cette dernière rè-
loit être observée par les prédicateurs
re plus strictement que par les orateurs
s écrivains profanes.

ıtu, t. II, p. 367; Grenade, t. II, p. 28;
ıarsais, p. 42; Arnaud, p. 4; Girard,
5; Gibert, p. 450, 555; Gaichiez, p. 133;
ry, p. 151; Rollin, p. 200; Longin, p. 73;
ier, t. II, p. 75; Blair, t. I, p. 333; Bes-
p. 159; Géruzez, p. 161; Leclerc, p. 239;
ıier, art. *Métaphore;* Laharpe, t. II,
12.

IRACLES. — Le sentiment de plusieurs,
e P. Grenade, est que les miracles des
s ne sont pas des sujets de prédication,
que le récit qu'on en fait sert plus à
connaître leur sainteté qu'à régler les
rs et la vie de ceux qui les entendent.
moi, je pense que c'est principalement
la prédication des miracles qu'on peut
éclater avantageusement la bonté infi-
le notre Dieu, la grandeur ineffable de
amour envers ceux qui sont véritable-
à lui, la fidélité de ses promesses et
oins paternels de sa souveraine provi-
e, qui s'étend d'une manière particu-
sur ses serviteurs, en ce qu'il les ho-
, si j'ose le dire, avec excès, en les éle-
au-dessus de tout, jusqu'à assujettir
seulement à l'autorité de leurs paroles,
encore à leurs cendres, aux linges qui
ouché leurs corps, et enfin à la pous-
de leurs tombeaux, les malins esprits,
ıaladies et toutes les lois de la nature
e auxquelles les rois, les empereurs et
les souverains sont assujettis.
rsque la bonté du Seigneur se manifeste
ces preuves si claires et si convaincan-
'est une chose incroyable combien elle
mme les cœurs des hommes du feu de
ımour et d'un très-ardent désir de ser-
n si bon maître, dont ils ont tout à es-
s'ils le servent avec une constante et
e fidélité. Voilà ce que j'ai cru devoir
remarquer en peu de mots touchant le
des miracles des saints, dont le prédi-
ır peut se servir avantageusement pour
er ses auditeurs à l'amour de la souve-
bonté de Dieu.
s miracles de l'Ancien Testament et du
eau, réunis à ceux de tous les saints
tous les siècles, et dont la certitude et
ıractère surnaturel sont parfaitement
tatés, fournissent une ample matière au
prédicateur, soit pour affermir la foi, soit
pour édifier la piété, conformément à la rè-
gle sagement établie par le concile de Trente :
On n'en proclamera aucun qui ne soit avéré
et authentique. En cette matière si délicate,
le faux ferait douter même du vrai. Assuré-
ment, le bras de Dieu n'est pas raccourci ;
et quoique les prodiges ne soient plus né-
cessaires à la consolidation de son Église, il
serait téméraire et impie de lui dénier main-
tenant un pouvoir dont il a toujours usé
pour glorifier les justes, convertir les pé-
cheurs et soulager les infortunes humaines.
Mais il faut savoir distinguer avec évidence
un fait résultant de l'intervention divine
d'un fait uniquement produit par la nature
ou par l'art. On comprend de quelle impor-
tance il est de ne point ébranler, par des
publications prématurées et imprudentes, la
foi même aux miracles fondamentaux de la
religion.

Voy. Dieulin, t. II, p. 143; Grenade, t. I,
p. 427; Collet, p. 225.

MISSION LÉGITIME. — I. La mission
légitime des prédicateurs est fondée sur la
subordination hiérarchique. Elle vient de
Dieu par Jésus-Christ, et descend jusqu'à
nous par la succession de ses ministres :
Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.

II. Les talents mettent la mission en
œuvre, mais ils ne la donnent pas. Elle a
même, indépendamment d'eux, son autorité,
sa force, son onction. Ce n'est pas assez que
la lampe soit allumée, il faut que le maître
la tire de dessous le boisseau. L'esprit de
Dieu ne repose que sur ceux que Dieu
envoie.

III. Il n'est plus de mission immédiate.
Dieu se fait entendre par l'organe de ceux
qu'il a revêtus de son autorité. De leur part,
la mission ne doit pas être une condescen-
dance, mais un choix. On ne l'extorque pas,
on la reçoit.

IV. Les campagnes déjà blanches appellent
le moissonneur, mais ne lui donnent pas
droit de couper ; l'ouvrier ne part que quand
le maître l'envoie. Dieu a ses moments, il
faut les attendre.

V. Le soin de se préparer dans la retraite
par l'étude, par la prière et la mortification,
est le meilleur garant et de la mission et de la
pureté du zèle.

VI. Il faudrait une impression bien forte
de l'esprit intérieur, et des lèvres purifiées
par le feu de l'autel, pour oser dire : *Me voici.*
Le pouvoir de prêcher est une légation ; qui-
conque l'usurpe est désavoué.

VII. L'ardeur d'une conversion naissante
fait naître l'envie de prêcher. Parce qu'on
est converti, on se croit appelé à convertir
les autres. Affermissez auparavant votre con-
version : le bassin ne regorge que de pléni-
tude.

VIII. Certains esprits vains et téméraires
osent se faire une occupation, ou même un
amusement de prêcher. Qu'ils ne comptent
point sur les grâces du ministère. Dieu les
tolère, il ne les envoie pas.

IX. D'autres, légitimement envoyés, conservent le pouvoir du ministère, mais ils en perdent la grâce : ils se livrent eux-mêmes aux passions qu'ils combattent. En eux le sceau de la mission ne présente plus que des caractères effacés.

X. Quand on ne prêche que par obéissance, cette obéissance est devant Dieu un mérite pour obtenir l'intelligence des vérités, et le don de les persuader. Dieu donne ce qu'il veut qu'on dispense.

XI. Le désir de la perfection et l'amour du silence cachent de grands sujets dans l'obscurité du cloître. Que les supérieurs les produisent et les animent à mériter la récompense promise aux travaux apostoliques. Les Athanase arrachent les Draconce de leur désert.

XII. On doit porter l'Evangile où Dieu envoie par l'organe des supérieurs, sans prévenir leurs choix par des empressements que l'amour-propre inspire, et sans s'excuser par des défiances que cause la pusillanimité.

XIII. Tel veut exercer son zèle, non pas où il serait mieux appliqué, mais où il doit éclater davantage, où il doit plus lui rapporter. Celui-là reçoit la mission de sa vanité, de son avarice.

XIV. L'Eglise fut scandalisée autrefois de la conduite de deux évêques, qui, jaloux de la réputation de saint Chrysostome, et fiers de leur éloquence, quittèrent leur troupeau, pour aller à la cour prêcher l'humilité par ambition, et le détachement par avarice.

XV. On peut souhaiter des auditeurs, et même s'en procurer, quand on les recherche par une sollicitude de zèle, et non par un empressement de vanité. Ils sont nécessaires à l'œuvre du ministère : il n'est exercé que pour eux.

XVI. La jalousie impose quelquefois silence à d'excellents ouvriers, et les empêche d'employer leur don : soyons bien aises que tous prophétisent.

XVII. Les ouvriers auxiliaires doivent travailler avec dépendance de ceux que la hiérarchie a placés en chef, et leur renvoyer les lépreux guéris.

Gaichiez, ch. 1er, p. 1. *Voy.* aussi Baudri, p. 23; Le Fée, p. 70.

MISSIONS. — Bien que l'envoi et le ministère d'un évêque dans un diocèse, d'un curé ou d'un vicaire dans une paroisse, soit une vraie mission et que le titre d'*envoyé* ou de *missionnaire* convienne aussi bien aux pasteurs ordinaires qu'aux premiers disciples ou aux apôtres, néanmoins l'usage a prévalu de réserver le nom de *mission* à la mission extraordinaire, et de nommer *missionnaires* les ouvriers apostoliques appelés à travailler d'une manière transitoire au bien des âmes dans diverses contrées de l'Eglise. Nous parlons donc ici des missions qui ont lieu au sein des populations catholiques en sus des soins ordinaires qu'elles reçoivent de leurs pasteurs.

Ces saints exercices sont d'une immense utilité. On en jugera par le témoignage de saint Liguori, dans la lettre qu'il écrivait sur ce sujet à un prélat nouvellement consacré, et que nous croyons devoir reproduire ici dans toute son étendue.

Lettre de saint Liguori à un évêque sur l'utilité des missions.

« Monseigneur,

« J'apprends avec une joie bien vive par la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire, que votre zèle vous porte à faire donner des missions dans toutes les paroisses de votre diocèse, au moment où vous en prenez le gouvernement. Mais un de vos curés vous a fait, me dites-vous, beaucoup d'objections contre un projet si louable ; cette nouvelle m'afflige, et puisque vous me demandez mon sentiment à cet égard, je vais vous exposer avec détail tout ce que je pense, soit de votre pieuse entreprise, soit des difficultés qu'on lui oppose.

« Un principe certain d'où il faut partir c'est que Dieu lui-même ne peut rien faire de plus grand, de plus précieux en faveur des pécheurs que de les convertir. Le don de la grâce sanctifiante qu'il leur accorde, leur vaut, nous dit la théologie, la béatitude et la gloire. Or le but des missions est précisément la conversion de ces pauvres âmes privées de la grâce, dépouillées de leurs droits au ciel, réservées par leur faute à l'éternelle damnation. Tous les discours, toutes les instructions, toutes les cérémonies, tous les exercices des missions tendent à cette fin : éclairer les esprits aveuglés, purifier les cœurs corrompus, faire comprendre et sentir l'énormité du péché, l'importance du salut, la bonté infinie de Dieu, la nécessité de tendre et d'arriver à lui en suivant pour voie Jésus-Christ, le Dieu fait homme pour ramener les hommes pécheurs à Dieu.

« Dans l'ancienne loi, comme dans la nouvelle, le monde a été converti et sauvé par les missions. Point de salut sans la foi, nous dit l'Apôtre, point de foi sans prédication, et point de prédication sans une *mission* du Ciel. *Quomodo credent ei quem non audierunt? Quomodo autem audient sine prædicante? Quomodo vero prædicabunt nisi mittantur?* (*Rom.* x, 14.) Mission des prophètes d'abord, puis mission du Fils de Dieu, enfin mission des apôtres et des hommes apostoliques. Jamais, dit saint Grégoire, le Seigneur n'a cessé d'envoyer à son peuple des ambassadeurs, et des ouvriers à sa vigne. *Ad erudiendam ergo Dominus plebem suam, quasi ad excolendam vineam, nullo tempore destitit operarios mittere.* (*Hom.* 19, *in Evang.*)

« Les apôtres furent envoyés évangéliser toute créature, et ce fut depuis la mission qu'ils donnèrent au monde que l'Evangile commença à fructifier dans tout l'univers, ainsi que l'atteste saint Paul, *in universo mundo est, et fructificat, et crescit* (*Coloss.* I, 6). Les apôtres, à leur tour, envoyèrent leurs disciples annoncer la foi dans les pays où ils n'avaient pu parvenir encore. De même dans la suite des temps, les pontifes de Rome, et d'autres saints évêques firent porter le

le Jésus-Christ aux royaumes qui ne
ent point entendu, ou qui l'avaient ou-
par des hommes apostoliques dont
oire ecclésiastique a conservé les noms.
• siècle saint Irénée est envoyé en
e; au v°, saint Pallade en Écosse, et
Patrice en Irlande; au vi°, saint Au-
ı, de l'ordre de Saint-Benoît, en An-
re; au vii°, saint Eloi en Flandre, saint
ı en Franconie, saint Suidbert et saint
id en Hollande. Dans le viii° siècle saint
oire a envoyé saint Boniface en Alle-
e, saint Villebrod dans la Frise, saint
rt dans le Brabant. Dans le ix° siècle
Meinard évangélise la Livonie, saint
ı la Poméranie. Dans le xii° les religieux
aint-Dominique et de Saint-François
envoyés, et toujours par les souverains
fes, en Grèce, en Arménie, en Éthiopie,
rtarie, en Norwége, etc.
une époque plus rapprochée de nous,
e conversions et de merveilles n'ont
opérées saint François Xavier dans les
et le Japon, saint Louis Bertrand dans les
occidentales? Oublierons-nous de men-
er l'apôtre du Chablais, saint François
les, qui ramène à l'Eglise par sa dou-
soixante-douze mille hérétiques; saint
ent de Paul instituteur et modèle des
es de *la mission*, destinés, comme leur
l'indique, à donner des missions dans
les lieux où ils seraient appelés. Mais
insister davantage sur ce point, il est
démontré, je crois, que dans toutes les
es du monde, la foi n'a été établie, les
rs n'ont été réformées que par le moyen
missions. Tous les fléaux que Dieu en-
dans sa justice, les tremblements de
, les guerres, les pestes, les famines;
s les lois portées par les princes de ce
le contre l'homicide, le vol, l'adultère,
sphème, tous les moyens employés par
el et par la terre pour convertir les pé-
rs ont été le plus souvent inefficaces, et
upart des missions ont réussi à obtenir
fin sublime. Aussi le P. Contenson, de
re des Frères prêcheurs, a-t-il écrit que
es seules missions, le ciel s'ouvrait aux
: *Per solam missionem, impletur prædes-
io quæ est transmissio creaturæ in vitam
nam:* et voilà pourquoi, lorsqu'une mis-
doit se donner dans une paroisse, on
avec évidence les puissances infernales
pour l'empêcher des efforts inouïs, une
de personnes perdues de mœurs cons-
contre elle dans la crainte qu'elle ne
e leurs desseins pervers, et plût à Dieu
n ne vît pas faire cause commune avec
er contre la mission, tantôt un curé né-
ant ses devoirs, tantôt quelque autre
siastique craignant que ses désordres
ets ne soient découverts et arrêtés! Dans
ernier cas, il appartient à l'évêque d'ap-
er le remède au mal et d'ordonner que
ission se fasse précisément là où elle est le
redoutée par le pasteur.

Les missions sont très-utiles dans les
s; mais très-nécessaires dans les cam-
es, soit qu'on les envisage comme cours
d'instructions plus populaires et plus fré-
quentes ou comme occasions de confessions
extraordinaires. Considérons-les d'abord sous
le premier aspect. Je conviens qu'on prêche le
carême dans presque toutes les paroisses;
mais ces sermons de carême, que sont-ils le
plus souvent? Des sermons appris par cœur,
écrits dans un genre fleuri et élevé au-dessus
de la capacité des auditeurs, auxquels on ne
sait rien changer, quelque changement qui
survienne dans l'auditoire. Quelle que soit
la maladie, *voilà ma recette*, nous disent ces
docteurs. Il n'y a qu'à leur répondre avec le
cardinal Pignatelli : *Je plains fort vos ma-
lades.* »

« Aussi nos bonnes gens de la campagne,
si l'on vient à leur demander compte de ces
beaux discours, nous répondent naïvement
qu'ils n'y ont rien compris, que le prédica-
teur a parlé latin. C'est qu'en effet ils n'en-
tendent pas davantage à ce style prétentieux
qu'au latin et au grec. Après une heure et
plus d'efforts pour comprendre, ils sortent
dégoûtés de ce que nous appelons la parole
de Dieu, ayant ajouté ce dégoût qui les rend
presque incurables à tous leurs autres dé-
fauts ou vices, et devenus réellement pires
qu'auparavant. De là vient qu'après le ca-
rême on voit subsister les mêmes criminelles
habitudes, les mêmes inimitiés; qu'on entend
les mêmes obscénités et les mêmes blas-
phèmes, et qu'on voit diminuer seulement
l'empressement des peuples à se rendre aux
instructions de l'Eglise. C'est le malheur de
ces petits endroits que personne ne vient y
rompre, comme il conviendrait, le pain de
la divine parole. Aussi, dit le P. Contenson,
les évêques qui négligent d'y faire donner
la mission, dont les instructions sont pour
l'ordinaire plus à la portée des peuples et
plus profitables que les sermons de carême,
auront un grand compte à rendre à Dieu.
*Tot parvuli in oppidulis petunt panem et non
est qui frangat eis. Væ, væ prælatis dormien-
tibus! Væ presbyteris otiosis!* (*Dissert.* 6.)

« Mais les curés ne prêchent-ils pas tous
les dimanches? Je conviens qu'ils le font; mais
tous le font-ils comme le demande le saint
concile de Trente? *Ut plebes sibi commissas
pro earum capacitate pascant salutaribus ver-
bis, docendo necessaria ad salutem; annun-
tiandoque cum brevitate et facilitate sermonis,
vitia quæ eos declinare, et virtutes quas sectari
oporteat.* (*Sess.* 5, *c.* 2 *de Ref.*) N'en est-il
point qui, au lieu de se borner à cette *briè-
veté* intelligente demandée par ce concile,
fatiguent par d'interminables longueurs; qui,
loin d'avoir ce style *facile* et clair qu'il con-
seille, se rendent inintelligibles à force de
vouloir être sublimes et profonds? N'en est-
il point qui, au lieu de poursuivre les vices,
défendent leurs propres intérêts, et se plai-
gnent en chaire des torts que leur ont faits
leurs paroissiens; et n'est-il point avéré
qu'il y a de nos jours beaucoup d'hommes
qui s'éloignent de l'église et de ses offices
pour ne point avoir à soutenir l'assaut de
ces invectives et de ces plaintes? Enfin les
pasteurs qui prêchent le mieux ont souvent

le malheur signalé par Jésus-Christ lui-même, d'être prophètes dans leur pays : *Nemo propheta acceptus est in patria sua* (*Luc.* IV, 24), et qu'ils soient dans leur pays ou ailleurs, toujours est-il que les fidèles sont accoutumés à entendre leur voix et qu'elle ne peut plus faire l'impression favorable que produit si facilement la nouveauté.

« Ces inconvénients n'ont pas lieu dans les missions. Les sermons des missionnaires qui ont quelque expérience et quelque succès sont sagement composés, mis à la portée des simples et capables de satisfaire les gens instruits; dans les instructions, les gloses, les catéchismes ils reviennent sans cesse sur les mystères de la foi, l'explication des commandements, la manière de recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, les moyens de se conserver dans la grâce, et d'assurer son salut par la pratique des bonnes œuvres. Ces accents simples et populaires sont rendus par des voix nouvelles, au milieu d'un appareil nouveau. Les dogmes de la religion les plus propres à éclairer les esprits et à toucher les cœurs : la fin de l'homme, le péché, la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité sont présentés avec suite, avec gradation, et de manière à former un ensemble de vérités auquel rien ne résiste. Puis la vue des pécheurs qui se réveillent de leur long sommeil, qui viennent confesser leurs péchés, réparer leurs scandales, se réconcilier avec leurs ennemis, recevoir à la table sainte le gage de leur réconciliation avec Dieu, tout cela, mieux encore que la suite et l'ordre des sermons, ébranle et entraîne les pécheurs qui résistent encore.

« Considérées comme cours d'instructions plus populaires, plus fréquentes, mieux enchaînées, joignant à l'attrait de la nouveauté, l'entraînement produit par un édifiant concours, les missions produisent donc de grands fruits. Voyons le bien qu'elles opèrent sous un autre rapport, je veux dire, comme occasions de confessions extraordinaires. Dès l'abord, votre curé m'arrête, et m'observe qu'après dix ou quinze jours de mission, nos confesseurs absolvent les pécheurs récidifs qui auraient besoin pour être remis en grâce d'une épreuve de plusieurs mois. Je réponds par ce principe de morale incontestable : c'est que la longueur de l'épreuve n'est pas l'indispensable moyen d'obtenir et de constater l'amendement. Une connaissance plus parfaite de ses devoirs ; la componction du cœur produite par le réveil de la foi et le souvenir des fins dernières ; de bonnes résolutions formées, et commençant à faire prendre des moyens efficaces pour éloigner le péché : voilà, ce me semble, des indices de conversion plus sûrs que l'épreuve de quelques semaines ou de quelques mois. Saint Cyprien enseigne que la charité se perfectionne moins par la longueur du temps que par l'intensité de la grâce reçue d'en haut. Saint Thomas n'est pas moins formel. Le Seigneur, dit-il, donne quelquefois au cœur de l'homme une telle commotion que subitement il est élevé à la perfection et à la sainteté : *Quandoque tanta commotione convertit cor hominis ut subito perfecte consequatur sanctitatem spiritualem.* (Part. III, q. 8, art. 5, ad. 1.) Aussi dans un synode d'évêques assemblés à Bruxelles, la règle suivante fut donnée aux confesseurs : *Confessarius a quibusvis peccatoribus gravioribus etiam recidivis stata lege non exigat, ut per notabile tempus prævie exercuerint opera pœnitentiæ; sed cum sanctis patribus expendat, Deum in conversione peccatoris non tam considerare mensuram temporis quam doloris.* A ce principe s'en adjoint un autre, c'est que le confesseur, bien qu'il ait besoin pour absoudre, d'être certain que son pénitent est disposé, doit nécessairement se contenter d'avoir sur ce point tout intérieur, tout spirituel, une certitude morale; certitude que l'*Instruction pour les nouveaux confesseurs* définit : un jugement prudent, fondé sur un motif grave qui rend probable le fait à constater et exclut le doute prudent du contraire. D'ailleurs il suffit d'être au fait des missions pour reconnaître que les confessions qui se font dans ce temps sont et plus entières et animées d'une contrition plus vive que celle des temps ordinaires. A mon avis, les absolutions données, même après un mois d'épreuve, aux fidèles qui viennent nous trouver à Pâques sont bien moins sûres que les absolutions accordées après quelques jours de mission à la plupart des pénitents. Enfin un peu d'expérience dans ce ministère apprend à discerner assez bien les pécheurs qui reviennent au bon Dieu de bonne foi d'avec ceux qu'amèneraient la contrainte et l'hypocrisie.

« Les confessions que nous recevons pendant les missions sont plus entières, je vous le disais tout à l'heure, Monseigneur, et ce seul avantage que l'on ne saurait contester suffirait à démontrer leur utilité. Combien d'hommes, combien de femmes surtout dissimulent leurs péchés, rendus muets par la honte, par l'intérêt ou par la crainte d'être renvoyés sans absolution ! Dans les petites localités où les confesseurs sont en moindre nombre, où ils sont de la famille, de la société ou du moins de la connaissance de leurs pénitents, ce fléau de la fausse honte fait des ravages incroyables et multiplie sans nombre les confessions sacriléges. Elles se renouvellent pendant des années et des années, et ne se réparent pas même à la mort. Les missions sont le meilleur remède préparé par la divine miséricorde à cette maladie si grave et si commune : les confesseurs sont étrangers, ils ne connaissent point leurs pénitents, bientôt ils partiront pour ne plus revenir ; les prédicateurs font entendre des vérités effrayantes qui déterminent à fouler aux pieds la crainte, la fausse honte ; l'exemple des pécheurs qui ont déjà trouvé la paix dans un aveu sincère, encourage ; l'accueil que l'on reçoit au saint tribunal détermine ; on fait une accusation complète, et une infinité de sacriléges sont réparés dans le passé et prévenus pour l'avenir.

i les évêques doivent prendre des
pour que les missions ne finissent
que tous les gens du lieu aient pu
ser aux missionnaires. S'il en est
t, si plusieurs n'ont pas le temps
sser aux Pères, qu'arrivera-t-il? Les
auront fait naître en eux des
des remords, leurs consciences
ouleversées ; mais le sacrement qui
paix n'aura pas éclairé leur âme
tail de ses devoirs. Ils ne sauront
s'y prendre pour se guérir de leurs
, réparer leurs injustices, se ré-
avec leurs ennemis. L'œuvre res-
rfaite. La confession aurait tout
tout pacifié; sans elle le pécheur
que jamais dans le trouble, et quel-
ans le désespoir. S'il a fait, par le
s confessions sacriléges, il conti-
aire ses fautes, et la chaîne de ses
ons loin d'être brisée ira se prolon-
jours. Plusieurs qui étaient dans la
, éclairés par les instructions sur
voirs, mais non déterminés par la
n à les remplir, pécheront à l'a-
mauvaise foi et deviendront plus
. La mission sera devenue pour
funeste qu'utile.
ttre se prolongerait à l'infini si j'es-
prouver l'efficacité des missions
xemples. Je me borne à un petit
le faits recueillis au hasard. Le cé-
ratori, parlant des missions du P.
s'exprime ainsi : « Partout où il
t, les peuplades entières quittaient
r aller l'entendre ; on voyait peintes
s les visages la componction du
l'horreur du péché ; les pécheurs
endurcis, foulant aux pieds le
humain, accouraient au tribunal
énitence, et y retenaient les con-
s, non-seulement tout le jour mais
tie de la nuit. Après la mission, la
paraissait toute renouvelée : on n'y
plus ni scandales, ni désordres,
geance, on n'y entendait plus ni
mes, ni imprécations, ni obscéni-
n raconte les mêmes merveilles du
de Carabantes, de l'ordre de Saint-
dont les prédications renouvelèrent
des villes le spectacle de Ninive
t pleurant sous le cilice et la cen-
la Vie de saint François de Paule,
d'une compagnie de missionnaires,
un jeune homme qui, sous le cou-
sicaire avait perdu un bras, ren-
ur la place de la ville son assassin,
ses pieds, le supplia de lui pardon-
ne qu'il avait eue jusque-là contre
se releva que pour l'embrasser
effusion de cœur dont tous les as-
urent émus. A son exemple, plu-
réconcilièrent avec leurs ennemis,
res deux veuves qui pardonnèrent
rier de leurs maris. Le bienheureux
de Port-Maurice, Franciscain ré-
éra dans la Corse des réconciliations
nple et sans nombre. Il arrivait dans
isses divisées en plusieurs partis

acharnés les uns contre les autres, perpétuant au sein des familles des haines héréditaires que le sang versé rendait plus implacables encore. Plus d'une fois ces partis appelés à la mission y accoururent en armes comme à un champ de bataille, et la charité du P. Léonard leur faisait tomber les armes des mains. Quand un parti désarmé par son éloquence était venu abjurer ses haines à ses pieds, l'autre, vaincu par ce spectacle, aurait cru forfaire à l'honneur que de rester implacable. Ailleurs, dès qu'il paraissait, on voyait, au milieu des folies du carnaval, les bals, les comédies, les travestissements cesser tout à coup et les théâtres se fermer faute de spectateurs ; mais il n'y a rien en tout ceci d'extraordinaire, et c'est bien là ce que nous voyons journellement dans nos missions. Ainsi bornons-nous à ces quelques détails, et revenons aux objections que l'adversaire des missions vous a présentées.

« Feu de paille, dit-il, que le fruit des missions. Elles passent, et l'on se trouve au même état qu'auparavant si ce n'est dans un état plus mauvais encore. A cette objection très-commune, voici ma réponse. Il serait sans doute à désirer que tous ceux qui se convertissent persévérassent dans la grâce de Dieu jusqu'à la mort ; mais est-ce bien possible ? La faiblesse humaine est si grande ! Les meilleures résolutions viennent échouer si vite contre les restes d'anciennes habitudes, contre les occasions renaissantes, contre l'influence toujours funeste du monde et du respect humain ! Quoi qu'il en soit, la mission a réparé bien des confessions sacriléges, elle a opéré des restitutions et des réconciliations sincères, elle a fait pour tout le passé amende honorable à Dieu et aux hommes. Pendant tout le temps de sa durée, elle a fait cesser les scandales et taire les blasphèmes. Elle a plus gravé profondément dans l'esprit et le cœur de tous, la connaissance de Dieu et la pensée du salut. Quand elle ne sera plus, il arrivera que plusieurs persévéreront jusqu'à la mort, que beaucoup d'autres retomberont, mais pour se relever aux approches du temps pascal ; que ceux qui viendront à mourir dans l'année, après avoir participé aux exercices et aux indulgences de la mission, seront presque infailliblement sauvés ; telle est ma conviction. L'impression salutaire produite par la mission durera pour le moins un an ou deux, et si le fruit n'en est pas plus durable, à qui la faute ? La faute en est, il faut bien le dire, aux prêtres du lieu qui n'ont pas soin de l'entretenir par de fréquentes instructions, par l'assiduité au tribunal de la pénitence, par l'encouragement donné aux saintes pratiques de la piété. Aussi quel compte n'auront-ils pas à rendre à Dieu ! *Væ prælatis dormitantibus ! Væ presbyteris otiosis !* Au bout de trois ou quatre ans, quand on voit la piété des fidèles se refroidir, il convient de la ranimer par une nouvelle mission.

« Mais le curé qui vous écrit, Monseigneur, ne craint pas de répéter, après les libertins et les impies, que les prédications des mis-

sionnaires troublent et alarment les consciences. Il vaut donc mieux les laisser dormir sur le bord de l'abîme infernal que de les réveiller en sursaut par une secousse charitable? Il faut donc regarder comme la paix de Dieu, cette fausse paix du pécheur, qui est comme le sceau de sa réprobation? A Dieu ne plaise! ce serait donner tête baissée dans les piéges de Satan, et se mettre sur les yeux le bandeau d'une fatale illusion. Je n'insiste pas. Il est trop évident que le pasteur est obligé à réveiller ceux qui dorment dans sa paroisse, à soigner ceux qui sont malades, et à ramener ceux qui s'égarent. La mission est, pour opérer ces résultats, le moyen le plus efficace.

« Les évêques devraient donc faire en sorte que la mission fût donnée jusque dans les moindres localités de leur diocèse. Il y a des missionnaires qui, venant travailler dans un pays parsemé de villages peu distants les uns des autres, prennent un de ces villages pour centre de leurs opérations et se contentent de prêcher là, attendant que les bourgs environnants viennent d'eux-mêmes profiter de leur parole. Mais il arrive alors que les plus grands pécheurs, les hommes les plus indifférents, les plus obstinés dans leurs mauvaises habitudes, ou ne viennent pas du tout aux exercices, ou ne s'y rendent que rarement. Leur excuse est que le chef-lieu est trop éloigné, que le sermon finit trop tard, qu'il fait mauvais temps, etc., etc. La mission passe, sans les atteindre. Je puis en parler savamment, j'ai vu cela plus d'une fois. En bien des endroits on nous disait que la mission avait eu lieu, mais elle avait été donnée d'après la méthode que je viens d'indiquer, ou bien elle n'avait pas duré assez longtemps; bref, tout était à recommencer comme si jamais il n'y avait eu de mission. Pour obvier à cet inconvénient, quand nous exerçons notre ministère dans quelque diocèse, il n'y a point de village un peu important où nous ne nous arrêtions huit jours au moins, et si la population est plus considérable, nous y passons quinze, vingt et jusqu'à trente jours, s'il le faut, pour entendre les confessions de tous les habitants.

« Monsieur le curé me fait encore une observation. Il m'objecte que dans les missions, les sermons finissent presque toujours de nuit, et que cela donne lieu à bien des scandales. Je le loue de son empressement à prévenir les scandales; mais je nie que les sermons du soir en soient une source si abondante. Les fidèles qui viennent de les entendre en sortent ordinairement pénétrés, effrayés, hors d'état de porter les autres au mal et capables de repousser eux-mêmes toute proposition criminelle. Mais supposons que réellement ces réunions du soir soient l'occasion de quelques désordres, faudra-t-il les supprimer malgré leurs immenses avantages, pour quelques inconvénients qui en résultent? Le repos des dimanches, les réjouissances des jours de fête, les processions, les pèlerinages, la confession, la communion, la messe, les exercices les plus saints ne sont-ils pas tous les jours l'occasion de profanations et de sacriléges? Faut-il pour cela les abolir? L'Église en agit-elle ainsi? Non, non-seulement elle les permet, mais elle les autorise, elle les commande. Et puis ces péchés qui se commettent, dites-vous, pendant ces sermons du soir ne se seraient-ils pas commis si la mission n'eût pas eu lieu? Supposons qu'il n'est pas question de mission dans votre paroisse, les commerces criminels, les scandales, les inimitiés, les blasphèmes poursuivent tranquillement leur cours. Que la mission survienne, cette masse d'iniquités est réduite des trois quarts. Mais vous insistez; vous dites: Pourquoi prêcher la nuit? Ma réponse est bien simple: quand les fidèles peuvent être réunis le jour aussi bien que la nuit, qu'on leur parle de préférence pendant le jour, j'y consens volontiers. Mais quand on ne peut les rassembler pendant le jour, comment voulez-vous qu'on fasse? Il est certain que, dans la campagne, si vous n'avez pas les laboureurs, les agriculteurs, les vignerons, les ouvriers, les gens de peine, enfin, si vous vous bornez à réunir le seigneur du lieu et les habitués de son château, vous n'avez rien fait, votre mission est manquée, votre voyage parfaitement inutile. Or essayez donc de réunir au milieu du jour ceux et celles qui pour vivre ont besoin du travail ou du salaire de leur journée. Recommandez aux maîtres de maison, aux intendants, aux fermiers, de faire suspendre ou même d'abréger le travail de leurs ouvriers, en renonçant pour l'amour de Dieu à une partie de leurs profits, et vous verrez comment vous serez écouté. Vous aurez beau dire et beau faire, vous ne réunirez jamais les gens de la campagne que vers la fin du jour, et si vous ne parvenez pas à les réunir, vous aurez perdu votre temps et votre peine.

« Voici venir une dernière difficulté, et je m'étonne encore qu'elle vienne d'un homme d'église, et qu'un curé l'emprunte aux hommes sans mœurs qui la font sonner bien haut. Certains missionnaires, dit-il, font allusion dans leurs sermons aux péchés qu'ils ont entendus au confessionnal. Je vous demande: d'où le savez-vous? Ignorez-vous que les missionnaires, dès leur arrivée, commencent par s'informer auprès des personnes les plus respectables des vices qui sont les plus répandus dans la contrée? S'ils les attaquent ensuite dans leurs instructions, n'usent-ils pas de leurs droits, ne remplissent-ils pas leur devoir? Et de quoi voulez-vous qu'ils parlent, s'il vous plaît? D'extases, de visions, de révélations, de ravissements? Ils invectivent contre les vices et les péchés qui malheureusement se commettent partout dans le monde, les impudicités, les blasphèmes, les haines, les vols; mais d'allusions aux aveux reçus en confession, ils ne pourraient en faire sans crime, je dirai plus, sans folio, car tous leurs efforts tendant à faire affluer les pénitents autour de leurs tribunaux, ils prendraient alors pour les

er le moyen le plus propre à les éloigner
it jamais.
Il pourrait se faire qu'un curé fût em-
é de demander la mission par cette
ée : en invoquant un secours étranger,
ais l'air d'avouer que je néglige mes
irs ou que ma charge est supérieure à
forces. Cette excuse, à mon avis, est
e par l'amour-propre : et moi, dans l'in-
de sa vanité même, je lui conseillerais
ontraire d'appeler les missionnaires, car
peu qu'il ait l'air de les craindre ou
s repousser, on dira qu'il craint et qu'il
usse d'utiles auxiliaires par insouciance
ar jalousie, ou bien qu'il est intéressé
ur cause à ne pas avoir de témoins de
nduite.
In pasteur plus zélé me dira : Voilà trois
que ma paroisse a reçu le bienfait de la
ion ; quand cette grâce revient trop sou-
on l'apprécie peu et l'oreille s'y accou-
. Je suis d'avis comme lui qu'on ne
pas employer trop fréquemment ces
ens extraordinaires ; mais un intervalle
ois ans me paraît bien suffire pour que
revienne à la charge. Au bout de trois
es discours entendus sont généralement
iés, plusieurs sont retombés dans la tié-
et dans le péché, il est temps de les
eler à la grâce et à la ferveur ; il est faux
este que les missions répétées à de
s intervalles produisent peu de fruit.
e voit pas, il est vrai, la seconde mis-
produire les mêmes démonstrations de
tence que la première ; mais s'il y a
s d'entraînement il en résulte pourtant
ands avantages. Les rechutes sont pré-
tes, le zèle rallumé, les bons raffermis.
motifs engagent les missionnaires de no-
ongrégation à revenir au bout de quel-
mois faire une courte station aux lieux
s ont donné la mission, pour y renou-
la ferveur, et l'expérience a démontré
cet usage produit d'excellents effets.
En finissant, je prie Votre Grandeur de
e l'impulsion de son zèle, en faisant
er tous les trois ans des missions sur
les points de son diocèse ; je la supplie
fuser d'entendre les conseils de ceux
faute d'expérience, faute de sollicitude,
our des motifs personnels moins nobles
re, repoussent ce bienfait du ciel. Je la
ure enfin de veiller, après la mission,
es pasteurs et autres prêtres qui doivent
onserver les fruits et employer dans ce
es instructions familières, les réunions
glise pour l'oraison en commun, pour
site du saint sacrement, pour le rosaire
mblables exercices. Car la négligence
e point fait périr tous les jours la plus
de partie des fruits recueillis pendant la
ion.
Je me recommande à vos saints sacrifices
onnes prières, et suis avec un profond
ect ; « Monseigneur,
« De Votre Grandeur,
très-humble et très-obéissant serviteur,
« Alphonse-Marie, évêque de
Sainte-Agathe. »

Nampon, *Manuel du missionnaire* ; *Pastoral de Limoges*, p. 701 ; Audisio, t. II, p. 297 ; Vêtu, t. Ier, p. 398 ; t. II, p. 407 ; Collet, 215 ; Hamon, 490.

MODÉRATION.—Il faut beaucoup de fermeté dans la prédication, mais on doit la concilier avec une sage modération, sans laquelle le zèle, dégénérant en passion, entraînerait plus d'âmes à leur ruine qu'il n'en sauverait. Qu'est-ce que prêcher, sinon annoncer aux hommes l'Evangile de paix et d'amour, afin de perpétuer parmi eux la généreuse mission du Dieu de la charité et de la miséricorde ? Pour avoir des chances de succès, dit M. Dieulin, l'organe de la parole sainte, à l'imitation de son divin modèle, ne doit généralement recourir qu'aux moyens de mansuétude et de persuasion, les seuls qui aient, de nos jours, l'accès des cœurs. Une certaine véhémence est à la vérité quelquefois indispensable pour stygmatiser le vice et en inspirer une profonde horreur ; mais on peut remuer fortement un auditoire sans sortir des bornes de la réserve.

C'est dans le ton, d'abord, que se manifestera la modération. Déclamer avec violence, déployer sans raison une voix foudroyante, affecter à tout propos des airs grondeurs ou menaçants, avoir enfin sans cesse à la bouche le reproche et l'invective, n'est-ce pas aigrir au lieu de charmer ; courroucer au lieu d'attendrir, démolir au lieu d'édifier ? N'est-ce point agir en énergumène plutôt qu'en apôtre ? Le zèle véritable ne consiste pas à ébranler les voûtes du temple par d'impétueux et frénétiques accents. Loin d'inoculer la foi dans les âmes qui la repoussent, l'âpreté, la virulence des paroles la compromet et la discrédite ; et le cœur, bien souvent, n'est pas moins offensé que l'oreille : *Offendit aurem vox fortior*, dit saint Ambroise. Au lieu donc de commander ou de reprendre avec un ton magistral et dominateur, l'interprète de l'Evangile empruntera tour à tour le langage d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un ami. Sénèque fait remarquer qu'on se regimbe contre le commandement, tandis qu'on se laisse mener par l'insinuation. N'apprivoise-t-on pas plus aisément les animaux par la douceur des caresses que par la terreur du fouet ou du bâton ?

Le fond même du discours devra répondre à la modération de la forme. Si, en quelques occasions, une conscience justement alarmée force le prédicateur d'attaquer de front les abus, du moins alors, en invectivant contre le péché, se gardera-t-il, avec le plus grand soin, d'invectiver contre les pécheurs : ce ne sont point des paroles acrimonieuses ou mortifiantes qui les ramèneront à Dieu. Rien au monde ne nuit plus aux succès de la chaire que l'épigramme, le sarcasme, le persiflage ou l'insulte ; et l'orateur assez aveugle ou téméraire pour oser employer ces armes à double tranchant ne tarde pas à comprendre, en voyant rejaillir

contre lui-même le courroux de ses auditeurs indignés, qu'en les blessant au vif il s'est le premier blessé mortellement. Se trouve-t-il dans la douloureuse obligation d'adresser un blâme ou des réprimandes, qu'il s'efforce, pour ne les point rendre inefficaces, d'en atténuer le plus possible l'expression. Il faut savoir distiller goutte à goutte les vérités dures, et dissimuler sous des tournures adroites et polies les choses les plus sévères. Il n'y aurait pas moins d'injustice que d'inhabileté à formuler des critiques ou des plaintes trop générales et trop absolues; car, d'un côté, les ouailles les plus assidues aux instructions du pasteur formant d'ordinaire la meilleure portion du troupeau, ce serait déverser les reproches sur ceux qui les méritent le moins; et, d'un autre côté, les vrais coupables fussent-ils présents, on risquerait fort de les exaspérer au lieu de les convertir : en faisant, au contraire, une large part aux exceptions, on se ménagera le retour de ces derniers, qui, naturellement portés à s'y ranger, se persuaderont volontiers qu'on a eu la charitable intention d'épargner leur amour-propre.

Un langage insinuant, affectueux, modéré, exercera beaucoup plus d'empire sur les cœurs obstinés et endurcis que la morgue, l'irritation, la rudesse ou la brusquerie; car, ainsi que le fait sagement observer le docte et saint évêque de Carthage, on ne réussit à gagner ou à ramener les peuples à la foi, qu'en prêchant ***plus affectione quam potestate.—Instruite in spiritu lenitatis***, avait dit avant lui le grand maître de la prédication évangélique;—***Plus erga corrigendos agit benevolentia quam austeritas***, ajoutent, en les commentant l'un et l'autre, les vénérables Pères du concile de Trente. Conviendrait-il au ministre d'un Dieu dont la clémence et la bonté sont l'attribut par excellence, de ne paraître obéir, dans ses prônes, ses homélies ou ses sermons, qu'aux aigres impulsions de l'humeur ou de la colère? En se montrant aux regards des fidèles dans un état de continuelle exaspération, ne leur semblera-t-il pas plutôt un démon qu'un ange, un déclamateur furibond qu'un digne et calme interprète de la vérité?

S'il ne faut pas que l'indulgence dégénère en mollesse, jamais non plus la fermeté ne doit se transformer en rigueur; car, nous ne saurions trop le redire, les suites de l'extrême sévérité ne sont pas moins redoutables que celles de l'extrême complaisance. Autant la douceur est captivante et persuasive, autant sont repoussantes la violence et la dureté. De nos lèvres donc, que n'imprégnera jamais la corrosive amertume du fiel mondain, découlera toujours le doux miel de l'Evangile, et nous ne cesserons de nous rappeler que, frères du Sauveur dont la tendre commisération les abritait miséricordieusement, les pécheurs sont, eux aussi, les enfants de notre céleste et commun père.

En principe général, un curé, dans les temps actuels, ne saurait trop adoucir et tempérer les formes de son langage en face de ses paroissiens. Le pasteur assez circonspect, assez maître de lui-même pour mesurer avec sagesse la portée de ses paroles dans la chaire chrétienne, a, sur celui qui ne sait point y réfréner l'intempérance de sa langue ou l'impétuosité de son caractère, un immense avantage : c'est de ne dire que ce qu'il faut, de le dire comme il faut, quand et devant qui il faut.

Résumons en peu de mots cette importante matière.

Pour obtenir des succès dans le ministère de la prédication évangélique, il est nécessaire de s'en acquitter avec une noble fermeté, toujours accompagnée de prudence et de modération. Or, cette indispensable modération consiste : 1° à garder, dans l'ardeur même du zèle le plus légitime, un calme et un aplomb imperturbables, en sorte qu'on puisse dire du prédicateur comme de saint Etienne : ***Lingua clamat, cor amat***; de là l'obligation de réprimer dans son cœur, sa voix ou son geste, toute espèce d'emportement; 2° à savoir, tout en censurant les vices, les distinguer des hommes vicieux, sans cesser d'aimer ceux-ci alors même qu'on flétrit ceux-là; 3° à s'interdire absolument les personnalités, et à ne jamais entourer la peinture des désordres, de descriptions tellement circonstanciées qu'elles en signalent les auteurs à l'animadversion publique; 4° à ne rien dire de triste ou de terrible, sans y ajouter une parole de paix, de consolation et d'encouragement; c'est-à-dire à verser quelques gouttes de miel dans le vase d'absinthe; 5° enfin à ne point adresser aux innocents les reproches qu'ont seuls mérités les coupables, et à user envers ces derniers de tous les ménagements capables de les rappeler de la voie large dans la voie étroite, du chemin du crime dans le sentier de la vertu.

Voilà, s'écriera-t-on, bien des précautions et des difficultés! A cela nous ne faisons qu'une réponse; elle est courte, mais péremptoire : la gloire de Dieu et le salut des âmes sont à ce prix.

Dieulin, t. II, p. 142; Vêtu, t. I, p. 282.

MODESTIE.—Il n'est rien de plus propre, dit le P. Gisbert, à rendre le prédicateur aimable aux yeux de ses auditeurs, qu'un air de pudeur et de modestie répandu dans toute sa personne, surtout lorsqu'à travers ce voile de pudeur et de modestie, un grand mérite se fait jour et se laisse entrevoir. Il en est alors d'un orateur chrétien comme d'une beauté : plus elle est modeste, plus elle plaît, plus elle charme.

Tout ce qui rend le prédicateur aimable, le rend persuasif; la raison est que, quand une fois on est maître du cœur, il est aisé de se rendre maître de l'esprit : c'est par le cœur que l'esprit se laisse entraîner.

L'orgueil, la fierté, l'arrogance déplaît, révolte, indispose. On hait naturellement l'orgueil et l'orgueilleux, et on n'est guère

ısé à se laisser persuader par une per-
e qu'on n'aime pas.
›rateur chrétien doit être toujours grave,
urs majestueux, toujours grand; mal-
ela, toujours modeste. La majesté et la
leur ne sont pas des qualités inalliables
la modestie. L'auguste caractère d'am-
ıdeur de Dieu, dont il a l'honneur d'être
u, doit lui inspirer de la confiance, ja-
de la présomption, jamais de l'orgueil.

y a une modestie d'action. Votre action
modeste, si, sur votre visage, dans vos
s, dans tous vos mouvements, il n'y
t rien de dérangé, rien de déconcerté.
éréglement du corps, si j'ose m'expri-
de la sorte, est un fâcheux préjugé pour
nodestie de l'âme.

y a une modestie de voix. Vous serez
ste par cet endroit, si vous évitez de
er à votre voix un certain air de brus-
ie, de domination et d'enflure, qui porte
ı'à l'esprit de l'auditeur le désagrément
lequel elle a frappé son oreille. Une
douce et forte, égale et variée, impé-
e et modeste, est d'un secours merveil-
pour la persuasion. L'esprit a de la
à se rendre à des raisons qui lui vien-
par un canal aussi désagréable que
d'une voix brusque, fière, violente et
ortée.

y a une modestie d'expression et de
ge. Elle consiste, en premier lieu, à ne
rvir jamais d'aucune expression outrée
op hardie; en second lieu, à savoir
cir les expressions, qui d'elles-mêmes
quelque chose de trop rude, à l'exem-
de saint Chrysostome, lorsqu'il dit :
espectez, mes frères, respectez cette
sainte, à laquelle nous avons tous part;
blons à la vue de cet Agneau égorgé
on nous sert ici la chair innocente. Les
urs mêmes, pardonnez cette comparai-
à ma douleur, les voleurs, dis-je, qui
gent ensemble, cessent d'être voleurs
ns à l'égard des autres, dès qu'ils ont
part à la même table. Cette union les
sforme en quelque sorte, et de cruels
s étaient auparavant comme des tigres,
leviennent doux comme des agneaux.
ous, qui mangeons le même pain et la
e chair, à la même table, etc. » En troi-
e lieu, à ne rien dire jamais, qui blesse
soit peu la pudeur, et qui puisse faire
peine à des oreilles chastes. Nous de-
imiter, au sentiment de saint Chry-
ome, la sagesse de saint Paul, qui, ayant
rler des abominables désordres où les
sages du paganisme s'abandonnèrent,
allier deux choses qui paraissent con-
es; l'une, de conserver toujours la gra-
et la bienséance dans ses paroles, et
re, de frapper néanmoins l'esprit du
ur, en lui représentant vivement l'abo-
ation de ces sages. Quand on veut épar-
la pudeur, on risque de ne toucher pas
z l'esprit. Et quand on veut toucher vi-
ent l'esprit, on est en danger de bles-
la pudeur. Mais saint Paul fait heureu-
sement l'un et l'autre, et le terme dont il se sert est comme un voile qui couvre les crimes monstrueux dont il parle.

La modestie doit se faire remarquer dans tout ce que vous direz; ne parlez jamais de vous : un prédicateur qui parle de soi presque toujours parle très-mal. Ne vous louez jamais, je ne dis pas directement, les louanges directes sont trop fades, trop puériles; il est rare de voir un orateur se donner de cette espèce d'encens : je dis même indirectement. J'entends par là que vous ne devez jamais rien dire précisément pour votre propre gloire; rien précisément pour vous attirer l'estime et les louanges de vos auditeurs. J'exige encore bien plus de vous, ou plutôt c'est la modestie elle-même qui l'exige : car elle veut que vous ne vous aperceviez pas, du moins qu'on ne puisse pas remarquer que vous vous apercevez des belles choses que vous direz. Fuyez l'affectation vaine de certains prédicateurs, qui font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on remarque qu'ils sont les premiers à sentir le bon et le beau de leurs discours, qui s'applaudissent eux-mêmes, et qui semblent mendier par un sourire d'approbation les applaudissements de ceux qui veulent bien avoir la complaisance de leur en donner. Tout cela répand autour du prédicateur un air de vanité qui gâte les meilleures choses et met un obstacle à la persuasion.

On ne saurait dire le bon effet que produit sur l'esprit des auditeurs un prédicateur modeste, qui, disant les plus belles choses du monde, les dit comme si effectivement il était le seul à ne connaître pas qu'elles sont belles.

Saint Paul, dira-t-on, ne se loue-t-il pas? Il se loue, il est vrai; mais son exemple, en ce point, doit-il être tiré à conséquence? Donnez-nous un saint Paul, un vaisseau d'élection, destiné à porter le nom de Jésus-Christ devant les rois et devant toutes les nations de la terre, un homme ravi jusqu'au troisième ciel, et nous lui permettons de se louer. Saint Paul se loue, mais avec quels ménagements, avec quels correctifs ne le fait-il pas! Il ne se loue que lorsque la cause de l'Evangile le demande, et la gloire de son ministère, que certains faux apôtres tâchaient de diminuer. Il ne se loue qu'après avoir bien fait sentir que c'est à regret, malgré lui, par nécessité et par contrainte. Il ne se loue qu'en avouant ingénument qu'il est imprudent, qu'il est peu sage de le faire. Lorsqu'il s'agit de la grandeur de ses révélations, c'est un homme en Jésus-Christ qui en est favorisé; mais lorsqu'il s'agit de ses faiblesses, c'est Paul lui-même, qui ressent dans sa propre chair l'aiguillon de l'ange de Satan qui le persécute. Je ne puis me lasser de lire les xe, xie et xiie chapitres de sa seconde Epître aux Corinthiens. Plus je les lis, plus j'y admire le zèle qui anime ce grand apôtre, qui fait prendre à son esprit toutes sortes de figures, et qui lui inspire mille tours, dont l'éloquence la plus vive et la plus naturelle se ferait honneur.

Ce n'est pas assez qu'un prédicateur ne se loue jamais, saint Chrysostome veut encore qu'il porte la modestie jusqu'à n'aimer pas à être loué. Il veut que, par la grandeur de son âme et par le caractère de son emploi, il s'élève au-dessus des applaudissements populaires, de peur que l'amour des louanges ne le jette à l'écart et ne lui fasse perdre de vue la fin de son ministère. Il y a lieu en effet de craindre que, pouvant par son éloquence rendre ses auditeurs gens de bien, il n'aime mieux en faire ses panégyristes, et qu'il ne prenne le malheureux parti de préférer leurs applaudissements à leur conversion. C'est pour cela que ce grand homme fait tant de cas du mépris des louanges dans le prédicateur, qu'il compte ce mépris au rang des qualités qui lui sont les plus essentielles, et qu'il veut que ses premiers soins soient de s'y affermir de bonne heure, et de s'y enraciner si profondément, que nul vent de la vaine gloire ne puisse jamais l'ébranler.

Nous ne voyons que trop souvent régner une espèce de commerce entre l'auditeur et le prédicateur. Le prédicateur paye les louanges que l'auditeur lui prodigue, par le plaisir qu'il lui donne, et l'auditeur paye le plaisir que le prédicateur lui donne, par les louanges qu'il lui prodigue : aussi le Seigneur dira-t-il un jour à l'un et l'autre : *Vous avez reçu votre récompense.*

Comment un prédicateur peut-il aimer les louanges et s'en entêter, convaincu par l'expérience de tous les jours combien elles sont une preuve équivoque du véritable mérite ? Que de choses n'entendons-nous pas louer dans les prédicateurs, qui mériteraient d'être blâmées ! Et combien qu'on blâme en eux, ou qu'on laisse tomber, qui mériteraient d'être relevées et applaudies ! Ici le prédicateur charme et enlève, là il fait pitié : ici on le court, là on l'abandonne. Tantôt c'est envie, tantôt prévention, tantôt ignorance, etc. Pour un auditeur intelligent et habile, il y en a mille qui ne le sont pas. D'où il s'ensuit inévitablement, selon la sage réflexion de saint Chrysostome, que celui qui parle le plus éloquemment n'est pas toujours celui à qui on applaudit le plus.

Ce n'est pas à dire que vous deviez négliger l'estime et l'approbation du public ; vous devez au contraire ne rien négliger pour la mériter, et cela uniquement par cette importante raison, qu'elle vous est d'une nécessité absolue pour parvenir à votre fin : car un prédicateur que le public n'estime pas est un instrument bien peu propre à convertir.

Selon ce principe, au sentiment de saint Augustin, il faut que le public voie et soit persuadé que « le prédicateur exige toujours bien moins de respect qu'on ne lui en veut rendre ; en sorte néanmoins que, s'il ne reçoit pas entièrement tout ce qu'on lui en rendrait, il ne le rejette pas aussi entièrement ; mais qu'il s'en conserve seulement autant qu'il est nécessaire, pour ceux mêmes qui le lui rendent, à qui il ne pourrait être utile s'il n'était dans quelque sorte d'estime et de réputation auprès d'eux, et qu'il n'en prenne rien pour lui-même, ne regardant que Dieu seul, et méprisant au fond de son cœur tous les jugements et toutes les louanges des hommes. »

Réglez-vous encore sur la sage maxime de saint Chrysostome. Faites de votre côté tout ce qu'il faut pour mériter les louanges du public. Après cela vous loue-t-on, ne rejetez pas les louanges qu'on vous donne : l'affectation à les rejeter vient presque toujours d'un orgueil secret. Ne vous loue-t-on pas, ne soupirez pas vainement après les louanges qu'on vous refuse, et ne vous en attristez point. Cherchez en vous-même de quoi vous consoler et vous soutenir contre le jugement ou, si vous voulez, la bizarrerie des hommes ; vous y trouverez un grand fonds de consolation et de force, si votre conscience vous rend ce témoignage que, dans la manière d'éloquence que vous avez choisie, vous n'avez eu d'autre dessein que de glorifier Dieu et de sanctifier le prochain.

Gisbert, 295-302 ; Girard, 36 ; Gibert, 533 ; Maury, p. 200 ; Rollin, p. 6 ; Crevier, t. Ier, p. 288 ; du Jarry, 205 ; d'Aguesseau, t. Ier, p. 37 ; Drioux, 47.

MŒURS ORATOIRES. — L'orateur n'est pas seulement tenu d'instruire, mais il doit encore plaire. Il ne peut remplir ce second devoir que par ce qu'on appelle en rhétorique *mœurs*, en grec, ἦθος. En morale, on entend par mœurs les habitudes bonnes ou mauvaises qu'on a pu contracter ; ces mœurs, qu'on peut appeler *mœurs réelles*, puisqu'elles sont l'expression exacte de la conduite, servent de fondement aux *mœurs oratoires*, parce qu'elles les déterminent. Cependant le sens qu'on attache à ces dernières est beaucoup plus étendu. Il ne s'agit pas seulement, pour l'orateur, d'être homme de bien, d'avoir des intentions droites, il faut encore qu'il sache se rendre aimable en faisant paraître en lui les qualités qui concilient tous les cœurs, en respectant dans les autres leur goût, leur caractère et même leurs inclinations, et en présentant toutes ses pensées avec la modération et les égards nécessaires.

Cette partie de l'éloquence, dit M. l'abbé Drioux, est extrêmement importante, parce qu'elle est d'un grand secours pour opérer la persuasion. L'homme est disposé de telle manière qu'il est toujours prêt à suivre les conseils de celui qui a son affection et son estime, tandis qu'il n'a que de l'éloignement pour celui qui lui déplaît. Ses raisonnements ont beau être pressants et vigoureux, il s'en défie comme d'une séduction, et il croit toujours voir sous les plus belles paroles un piége perfide. Pour traiter complétement ce sujet, il faut dire ce que doivent être les mœurs oratoires considérées, 1° dans la personne de l'orateur, 2° dans celle des auditeurs, 3° dans le discours lui-même.

Des mœurs considérées dans la personne orateur. — Les vertus que doit avoir eur se réduisent, d'après Aristote, à qualités essentielles : la prudence, la té et la bienveillance. Car, dit-il, ceux ous trompent le font, parce qu'ils man- t ou de ces trois qualités ou de l'une s. Faute de prudence, ils ne voient le vrai et pèchent par igorance ; sans té, ils voient la vérité, mais ils la dis- lent ; enfin, s'ils manquent d'affection nous, quoiqu'ils soient prudents et eux, ils ne se croient pas obligés de dire ce qui nous est le plus convena- Bien qu'à la rigueur ces trois vertus ssent renfermer toutes les autres, il y ajouter la modestie, qui en est le lément indispensable, parce qu'elle a itage de prévenir beaucoup en faveur lui qui parle. Un prédicateur de la pa- sainte doit avoir de plus une vraie et piété ; car quelle confiance peut pren- le peuple en un prédicateur dont les es démentiraient les paroles ? On peut le détail de ces qualités diverses dans articles respectifs.

Des mœurs considérées dans la personne uditeurs. — Une des choses les plus tielles pour l'orateur, c'est de bien ître les dispositions de son auditoire. ispositions peuvent être de deux sor- les unes *générales*, et les autres *particu-*. Les dispositions particulières regar- l'état présent des esprits, et les dispo- s générales résultent de la différence iges, des fortunes, des nations, des ernements, des mœurs et des caractè- Chacune de ces dispositions doit être t d'une étude spéciale. (*Voy.* AUDI-, CHOIX DU SUJET.)

Des mœurs considérées dans le discours ème. — Quand l'orateur est ce qu'il être lui-même, quand il a bien étudié spositions de son auditoire, on peut ûr que ses discours seront toujours priés aux circonstances, et que natu- nent il ne dira que ce qu'il faut, et le toujours d'une manière convenable. ndant, comme il est très-rare de pos- toutes ces qualités et ces connaissan- l'une manière assez éminente pour toujours sûr de son jugement, nous ons ajouter ici quelques observations guider le goût des jeunes gens, et donner ce tact et ce discernement qui deront du moins à éviter les fautes les grossières. Mais ce que nous avons à ur ce sujet se trouve amplement déve- aux articles BIENSÉANCES et PRÉCAU- ORATOIRES.

y. Drioux, 43 ; Andrieux, 93 ; Arnaud, Girard, 30 ; Gibert, 52 ; Gaichiez, 29 ; er, t. I, p. 151 ; Leclerc, 38 ; Géru- 88.

NOTONIE. — Le premier et le plus aire des vices de la déclamation est ertaine uniformité ou égalité de voix appelle *monotonie*, et qui a lieu lors- que celui qui parle poursuit et prononce tout son discours d'un même ton, comme font d'ordinaire ceux qui récitent une leçon qu'ils ont apprise par cœur. C'est le vice où tombent souvent ceux qui sont pour ainsi dire tout neufs dans le ministère de la pré- dication, parce que, n'étant pas encore ac- coutumés à parler en public, au milieu d'un grand nombre de personnes qui ont les yeux attentifs et fixés sur eux, ils se trou- vent alors comme saisis d'une crainte qui fait qu'ils ne pensent presque à autre chose qu'à empêcher que ce qu'ils ont à dire ne leur échappe de la mémoire. Or, jamais per- sonne ne parlera avec justesse s'il n'a l'es- prit libre de toute appréhension et toujours présent pour prendre garde à ce qu'il dit et à la manière dont il le dit. Rien n'est plus ennuyeux que la monotonie, quand un pré- dicateur commence et continue d'un ton élevé et comme s'il parlait aux anges, dit l'abbé Dinouart, ou à des gens qui seraient suspendus au haut de la voûte. C'est être bien incivil que de faire assembler tant d'auditeurs et de ne leur pas dire un mot. La monotonie ôte une partie du succès que vous pouvez vous promettre. Ce défaut ôte la force au raisonnement, fait disparaître l'éclat et l'énergie des figures et de la dic- tion. Ce qui doit toucher ne touche plus. Parler toujours avec les mêmes inflexions de voix, c'est faire vibrer la même corde d'un instrument : où il n'y a point d'accord, il n'y a point d'harmonie. Pour se corriger de ce vice, il faut introduire beaucoup de variété dans son débit, et faire prendre à sa voix toutes les modifications propres à la nature du sujet que l'on prêche. (*Voy.* ACTION ORATOIRE, DÉBIT, VOIX, etc.)

Pour introduire de la variété dans le dé- bit, il faut calquer les tons du discours public sur ceux d'une conversation sérieuse et animée. Tout homme parlant d'un objet qui lui tient à cœur n'est-il pas presque tou- jours fort persuasif ? En portant dans la chaire ce naturel aisé d'un entretien sou- tenu, on s'assurera d'infaillibles succès, tandis qu'on sera froid, guindé, ennuyeux, si l'on adopte une manière artificielle et af- fectée. On ne renoncera donc pas à sa voix ordinaire pour prendre un ton étudié, qui ne vaut jamais celui de la nature, la meil- leure maîtresse à consulter et à suivre. Ainsi les inflexions de voix et les modula- tions variées d'une conversation familière, mais noble, formeront la base du débit. C'est le vrai moyen de se rendre agréable et touchant. Le prédicateur qui s'astreint à cette règle n'est point exposé à devenir mo- notone.

Voy. Grenade, t. II, p. 292, 311, 413 ; Blair, t. I, p. 293 ; Albert, p. 286 ; Di- nouart, 159 ; Dieulin, t. II, p. 240.

MORALE. — La morale renferme nos de- voirs envers Dieu, la foi, l'espérance, la charité, l'adoration, etc. ; nos devoirs envers le prochain, la justice, la subordination, l'amour, etc. ; nos devoirs envers nous-mê-

mes, la tempérance, la chasteté, l'humilité ; en général, toutes les vertus à pratiquer et tous les vices à éviter, l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse ; tous les devoirs d'obligation et les conseils ; et enfin les devoirs particuliers de chaque état.

Le prédicateur doit bien connaître les principes de la morale pour éviter de tomber dans deux excès également condamnables, qui sont la trop grande sévérité ou le relâchement. Il faut qu'il sache distinguer ce qui est de précepte et ce qui n'est que de conseil ; qu'il puisse faire une juste application des principes généraux aux cas particuliers, et diriger avec une sécurité bien fondée les consciences, soit dans la chaire, soit au saint tribunal. Sans une étude approfondie de la morale, le prédicateur outrera les principes ou portera des décisions téméraires qui mettront le trouble parmi les fidèles, et l'exposeront lui-même à un compte terrible devant Dieu.

Pour exciter à l'étude de la morale les jeunes candidats de la chaire, on peut leur proposer ici pour modèle l'exemple de saint François de Sales. On sait assez qu'il avait un talent particulier pour diriger les âmes dans les voies du salut ; mais peu de personnes savent par quel travail assidu il avait coopéré à la grâce de sa vocation, et acquis cette connaissance étendue de la morale et cette rare prudence qu'on admire dans ses écrits. Il devait en grande partie l'exactitude de ses principes et la justesse de ses raisonnements à l'application infatigable avec laquelle il avait lu, médité, approfondi la doctrine de saint Thomas, qu'il vénérait comme *le plus grand des docteurs et le plus profond des théologiens*. Il s'en était rendu les principes si familiers, qu'il en faisait facilement l'application dans toutes les circonstances.

C'est ce qu'on peut aisément remarquer dans tous ses ouvrages. Il y trace avec une sagesse admirable des règles fixes et précises, qui tiennent le juste milieu entre une sévérité outrée et un dangereux relâchement. Partout il distingue avec netteté ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, ce qu'on peut tolérer et ce qu'on doit interdire. Il s'applique principalement à réfuter l'erreur de ceux qui font consister la vertu dans des exercices extraordinaires, ou qui proposent des pratiques peu convenables à la condition des personnes qu'on dirige et à leur état. Il sait faire trouver à chacun, dans la position où la Providence l'a placé, et dans une vie qui ne présente au dehors rien d'extraordinaire, la plus haute et la plus éminente sainteté.

Par un juste tempérament de douceur et de zèle, il proportionne avec tant de sagesse la dévotion avec les bienséances, et même avec les agréments innocents de chaque état, qu'on se sent attiré à la pratique d'une vertu si aimable. Il recommande souvent une sage condescendance, une douce complaisance, pourvu qu'elle ne soit point aux dépens de la religion et du devoir. Il veut que, toujours charitable, toujours obligeant, toujours prêt à venir au secours du prochain, on cherche toujours à lui rendre service. Il condamne la bizarrerie, l'humeur, le caprice, qui font mépriser et quelquefois haïr la piété dans certaines personnes qui pensent être dévotes sans travailler à dompter leur caractère. Il conseille une liberté sainte qui ne s'écarte jamais des règles de la vertu, une gaieté chrétienne qui sache s'unir aux devoirs les plus austères de l'Evangile, une douceur sans faiblesse qui s'allie avec l'héroïsme de la sainteté.

Voilà la doctrine qu'on trouve à chaque page dans ses ouvrages. Heureux le ministre du Seigneur qui se sera bien rempli, bien pénétré des règles sages qui y sont contenues ! C'est là qu'il apprendra à conduire les âmes, sans les faire sortir de la voie où la divine Providence les a appelées, et sans rendre pesant le joug que le Seigneur a voulu être doux et léger. C'est là qu'il puisera avec confiance des principes sûrs et une morale exacte ; car, avant de canoniser saint François de Sales, le saint-siége fit examiner tous ses écrits ; et on les trouva si remplis de l'esprit de Dieu, si propres à produire des fruits de salut, qu'on en déclara la doctrine aussi salutaire que celle des Pères de l'Eglise.

L'enseignement des devoirs du christianisme ne demande pas moins de science et de prudence dans l'orateur sacré que l'enseignement du dogme. Les fausses doctrines en fait de morale peuvent avoir les conséquences les plus funestes pour le salut des âmes. Pour bien instruire sur les devoirs, il faut être vrai et dans les principes généraux et dans leurs conséquences pour l'application aux cas particuliers. Pour être vrai, il faut éviter deux excès également condamnables, qui sont le relâchement et la trop grande sévérité. Par le premier, on endort les pécheurs dans leurs péchés, et on leur donne une sécurité qui est funeste à leur salut. Par le second, on décourage les âmes en leur faisant regarder comme impossible l'accomplissement de leurs devoirs, ou bien on les jette dans le fâcheux état du scrupule. Le chemin du ciel est déjà assez étroit sans le rétrécir encore.

Pour éviter ces deux excès, il faut se mettre bien au fait des principes et en faire une juste application. C'est ordinairement l'ignorance et le défaut d'expérience qui jettent dans les deux extrêmes. On remarque que les jeunes prêtres sont généralement plus sévères que les anciens. Ils ont étudié les principes au séminaire ; mais il est une science, celle de l'application aux cas particuliers, qui ne s'acquiert pas dans les livres ni dans les classes de théologie, mais dans l'exercice du saint ministère. Pour ne pas s'exposer à outrer la morale, ils doivent avoir la prudence de consulter ceux qui ont de l'expérience, surtout pendant les premières années de leur ministère.

a des jeunes gens qui cherchent
incipes dans les sermonnaires. Cette
n'est propre qu'à les égarer, en leur
prendre comme décisions sûres cer-
exagérations qui sont ordinairement
rées par des correctifs qu'ils n'aperçoi-
as toujours. Il s'en trouve même dans
aloue, qui est cependant un des plus
pour la doctrine. Il y en a bien da-
ge dans Massillon, qui n'était pas si
id théologien q:e le célèbre jésuite.
t en se nourrissant de la doctrine de
François de Sales et de saint Liguori
rendront la piété aisée, et qu'ils éviteront
nvénient de donner pour précepte ce
'est que de conseil, ou de faire regar-
mme mortel ce qui n'est que véniel.
nconvénient est plus grave qu'on ne
. Il fausse la conscience des auditeurs.
r fait commettre une foule de péchés
ls et leur en ôte l'horreur. Le péché
ns la volonté et dans l'intention. Lors-
fait des choses qu'on croit graves, on
gravement, quoique, dans la réalité,
ait souvent que des fautes vénielles.
e faut pas que la vogue où sont quel-
is les prédicateurs sévères fasse illu-
C'est la nouveauté de leur doctrine qui
à leurs sermons. Cette nouveauté est
rque de la fausseté de leurs principes.
aie doctrine religieuse n'est pas nou-
et locale, elle est aussi ancienne que
igion. Pour être vrai, il faut prêcher
i a toujours été prêché et ce qui est
é dans toutes les parties de l'Eglise
lique. Quiconque prêche autre chose
n novateur qui est nécessairement dans
ur. Il n'est pas donné aux hommes de
des découvertes en religion comme en
sophie et en physique. Les ministres
s sont chargés de transmettre fidèle-
le dépôt de l'enseignement religieux,
y rien ajouter de leur invention. La
ine révélée est un dépôt qui ne peut
augmenté que par une nouvelle révéla-
accompagnée de ses preuves. Les pré-
eurs qui prêchent du nouveau en fait
gme ou de morale ne sont donc pas
ninistres fidèles. Leur parole est la pa-
le l'homme et non celle de Dieu. « La
e des réformateurs outrés a, dit le P.
rt, le même sort que celle des médecins
riques qui font bruit un an ou deux,
quoi tout le monde revient à la véri-
doctrine. »

P. Rapin, parlant de ceux de son temps,
rime ainsi : « Il se trouve des prédica-
assez extravagants pour ne débiter en
e que leur chagrin et leur tempérament
pur pour toute morale, qu'ils accompa-
de ridicules visions, dont ils sont
être déjà préoccupés, et que l'esprit de
uveauté leur inspire. N'a-t-on pas vu,
is quelque temps, prêcher à Paris un
siastique qui, dans une profonde igno-
des choses que doit savoir un prédi-
r, se mêlait de décider de tout dans la
ère rigueur? Et, parce qu'il débitait
une assurance de prophète et une har-
diesse de bachelier les plus grandes absur-
dités du monde, et qu'en matière de morale
il n'y avait point de fantaisie qu'il ne hasar-
dât, dès que la fumée de son zèle lui mon-
tait au cerveau, on le courait plus que les
autres prédicateurs. Car c'est assez la ma-
nière de notre nation, surtout à Paris, où
(comme autrefois à Athènes) l'on court
après tout ce qui est nouveau et qui a quel-
que air de singularité. Mais quand on a pé-
nétré le fond de ces prédicateurs qui font
profession d'embellir leurs discours d'une
affectation de sévérité, on trouve qu'ils ne
sont pas tout à fait si durs à eux-mêmes
qu'ils le sont aux autres. Tel fut ce docteur
qui, prêchant il y a quelque temps dans une
des célèbres paroisses de Paris, commença
son carême par promettre, d'un ton de ré-
formateur, qu'il ne prêcherait que la morale
sévère et la rigueur toute pure du véritable
christianisme, pour l'opposer à la morale
relâchée des nouveaux casuistes. Mais,
comme on est fort peu charitable à Paris, on
parla de la morale du prédicateur qui avait
parlé de celle des autres, et son histoire
fut mêlée dans les discours dont la raillerie
prend plaisir à réjouir les compagnies.
Quand on veut prêcher la sévérité, il faut le
faire comme Jésus-Christ l'a fait, c'est-à-
dire la prêcher par son exemple. Le carac-
tère de la sévérité chrétienne est d'être doux
aux autres et dur à soi-même. C'est faire
l'imposteur et le comédien, et non pas le
prédicateur, que d'en user autrement.

« On a vu, dans le siècle passé, de faux
zélés qui faisaient profession de prêcher une
morale plus rigide que les autres, pendant
qu'ils levaient des mains impures vers le
ciel et qu'ils fomentaient l'erreur sur la
terre. Enfin, tous ces prédicateurs qui ne sont
excessifs que parce qu'ils sont ignorants,
qui de pures bagatelles font des énormités et
des abominations, qui damnent une femme
de leur autorité pour avoir porté un ruban
de couleur ou pour avoir été à la prome-
nade un jour de fête ; ces prédicateurs, dis-
je, déshonorent leur ministère par l'excès
de leurs sottes exagérations. Ils découragent
les fidèles en leur faisant de fausses images
du crime, et autorisent le libertinage des
impies par les terribles idées qu'ils leur
donnent de la vertu ; car il la font sans
comparaison plus affreuse et plus sauvage
qu'elle ne l'est en effet. »

Il faut que, dans le discours de morale,
le prédicateur ne se contente pas de traiter
son sujet d'une manière vague, mais qu'après
avoir suffisamment appuyé sur les principes,
il entre dans les détails propres à faire con-
naître la nature et l'étendue des obligations
du chrétien, et les fautes qu'on commet con-
tre ces obligations. Quel fruit produira la
prédication, si l'on se contente de présenter
la vérité d'une manière générale ; si l'on
n'explique pas en quoi consistent les vertus
chrétiennes, ce qu'il faut faire pour les pra-
tiquer ; si l'on ne porte pas l'attention des
auditeurs sur les fautes dans lesquelles ils
tombent, souvent sans s'en faire aucun re-

proche et sans le savoir? Ils entendront, toute leur vie, prêcher sur l'humilité, sur la mortification; on leur recommandera de prier avec attention et persévérance; on tonnera contre les passions et les désordres qui règnent dans le monde; et ils ne sauront jamais ce que c'est que l'humilité, la mortification, l'attention dans la prière; en quoi consistent les désordres contre lesquels le prédicateur s'élève, les différentes manières dont on y tombe. En conséquence, ou l'instruction ne leur laissera aucune idée, ou elle ne leur laissera que des idées superficielles. Certains prédicateurs craignent de paraître trop simples en descendant ainsi dans le détail des mœurs; ils se trompent : il n'y a rien qui soit plus goûté du peuple et même des gens instruits, que cette connaissance générale par laquelle un prédicateur montre qu'il sait tout ce qui se passe dans les divers états dont il fait une si fidèle peinture. Il est vrai cependant qu'il faut éviter un autre excès, qui serait de se jeter dans des détails trop bas et trop difficiles à ennoblir. On risque de se briser contre cet écueil, quand on veut descendre aux désordres particuliers de chaque condition, au lieu d'attaquer les vices communs à tous les hommes. Dès qu'un prédicateur cesse de généraliser la morale, il ne peut plus parler à ses auditeurs un langage qui les intéresse tous. Une partie de l'assemblée rit de se voir spectatrice du combat, tandis que l'autre est accablée de reproches ou livrée à la honte du ridicule. Tout est noble dans la peinture des passions qui agitent le cœur humain; tout devient bas dans le tableau des excès réservés aux différents états qui partagent la société.

Disons maintenant quelques mots sur le choix des sujets de morale. Il en est un si grand nombre, qu'on ne peut craindre d'en manquer pour prêcher utilement. Le P. Houdry, dans sa *Bibliothèque des prédicateurs*, en a traité jusqu'à cent vingt différents. On pourrait y en ajouter plusieurs autres, qui serviraient également ou à instruire, ou à reprendre, ou à exhorter, ou à consoler, ce qui, au jugement du grand apôtre, est l'objet de la prédication.

Mais il faut se rappeler ici ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'on ne saurait apporter trop de discernement dans le choix des sujets, et que le sujet auquel on doit donner la préférence n'est pas toujours celui qu'on juge le plus facile, ou le plus agréable, ou le plus susceptible de beautés oratoires, mais celui qui, eu égard au temps et au lieu, aux personnes à qui le discours doit s'adresser et au propre talent de l'orateur, paraît le plus capable de faire impression sur les auditeurs et de leur inspirer des résolutions salutaires. En général, il faut préférer les grandes vérités de la religion, comme l'énormité du péché, la nécessité de la pénitence, etc., à toutes les autres matières qu'on pourrait traiter; elles conviennent à tout le monde, et tout le monde y est intéressé. Il ne faut pas se mettre en peine si ces sujets sont communs, et si d'autres prédicateurs en ont déjà parlé, puisqu'on ne saurait les rappeler trop souvent, ni les imprimer trop profondément dans l'esprit. D'ailleurs, quelque commun que soit un sujet, on peut le rendre en quelque sorte nouveau, en lui donnant une nouvelle forme. *Non nova, sed nove.*

Voy. Grenade, t. I, p. 126, 196; Gaichiez, 71,; Audisio, t. II, p. 40; Vêtu, t. I, p. 99, 348; t. II, p. 55; t. III, p. 497; Crevier, t. I, p. 7; Besplas, 50; Dieulin, t. II, p. 129; Mallet, t. I, p. 254.

MORT. — Il y a dans les prédications sur cette matière trois défauts très-communs : le premier est de prouver par l'Ecriture sainte la tradition, l'expérience et la raison, la certitude de la mort et l'incertitude du moment de la mort, choses assurément admises de tout le monde. Il est bon, sans aucun doute, de faire considérer au pécheur qu'il doit mourir et qu'il n'en sait pas le moment; mais il est ridicule d'entreprendre de le lui prouver, comme on prouverait une proposition sujette à controverse. Le second défaut est de peindre les angoisses, les remords, le désespoir du pécheur mourant. Cette peinture était vraie et utile dans les siècles de foi; aujourd'hui elle porterait complétement à faux. L'expérience démontre que les plus grands pécheurs meurent fort tranquilles; et les exhortations les plus véhémentes du zèle ne peuvent réveiller en eux la moindre inquiétude. Le troisième défaut est de démontrer l'impossibilité de bien mourir quand on a mal vécu : c'est le défaut où est tombé le P. Brydayne, dans son sermon *sur la mort des pécheurs*, où il traite cette proposition unique : *Telle vie, telle mort :* Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché. Cela a l'inconvénient : 1° de mettre des bornes à la miséricorde de Dieu, ce qui ne doit jamais se faire; 2° d'exposer le pécheur mourant à désespérer de son salut, et le ministre appelé pour l'assister, à contredire ce qui a été dit en chaire.

Il y a quatre manières principales de présenter ce sujet, suivant le but qu'on se propose : 1° Si l'on veut engager les fidèles à se préparer à la mort, on peut diviser ainsi son sermon : *Il faut se préparer à la mort*, premier point; *Comment s'y préparer*, second point. Le premier point se prouve : 1° par le malheur de mourir sans préparation, malheur immense, irréparable; 2° par le danger évident d'encourir ce malheur, si l'on vit sans y penser; 3° par la difficulté de se préparer, quand on attend au dernier moment. Pour le second point, on montre qu'il faut : 1° mettre dans sa conscience et ses affaires, dès ce moment même, l'ordre qu'on voudrait y avoir mis à l'heure de la mort; 2° faire chacune de ses actions comme si l'on devait mourir aussitôt après; 3° ne jamais demeurer dans un état où l'on ne voudrait pas mourir.

2° Si l'on veut détacher les cœurs de la terre pour les porter à la sainteté, on peut

: La certitude de la mort doit nous dé-
r de toutes les choses de ce monde,
ier point ; l'incertitude du moment de
rt doit nous inspirer une vigilance con-
lle qui nous conserve toujours prêts à
tre devant Dieu, second point.
Si l'on veut porter ses auditeurs à la
que des vertus chrétiennes, on peut leur
nter la pensée de la mort comme motif
milité, comme règle infaillible de pru-
chrétienne, comme moyen efficace de
ur. Ces trois points donneront lieu aux
utiles développements ; le premier a
dmirablement traité par Bossuet.
Si on veut détruire dans ses auditeurs
crainte excessive de la mort si indigne
âme chrétienne, on peut leur dire que,
la mort du vrai chrétien, tout est con-
ion et jouissance, le passé, le présent
venir. Le passé : car le vrai chrétien
e sans regret ce qu'il a possédé sans
he, il se voit avec bonheur affranchi
misères de cette vie et surtout du dan-
e pécher. Le présent : c'est le voyageur
rrive au terme, le nautonnier qui entre
le port. L'avenir : il voit le ciel qui
re, il va jouir enfin du bonheur éternel
lequel il est fait. On peut consulter sur
matière le P. Pallu, dans son *Traité*
uatre fins de l'homme ; les *Essais de mo-*
de Nicole, sur les fins de l'homme ; la
ite du P. Nouet, pour se préparer à la
; Bellarmin, dans ses opuscules; Bossuet,
daloue, Massillon, les sermons nou-
x, et parmi les saints Pères, saint Am-
e, *De bono mortis* ; saint Augustin, dans
re *Speculum peccatoris*, etc.
y. Hamon, p. 388.
OTS. — Dans la composition d'un dis-
s, les premiers soins doivent être pour
nsée ; mais ce n'est pas à dire qu'on
négliger l'expression. Les hommes
corps et âme, dit Crevier : ceux qui
écoutent ont une raison, mais ils ont
des sens, et ce n'est même qu'en par-
à leurs sens que nous pouvons éclairer
raison. Les sens sont donc, pour ainsi
nos introducteurs, et il faut que nous
fassions notre cour, si nous voulons
admis. L'oreille est comme le vestibule
âme ; si vous blessez l'oreille par un son
gréable, l'âme sera mal disposée à rece-
ce que vous lui présentez. Il en est de
e de tous les autres vices d'expression :
ngage embarrassé et embrouillé, bas et
t, altère le prix et le mérite de la chose,
qui est mal dit passe aisément pour mal
é. La beauté de l'expression doit donc
mpagner la beauté de la pensée pour
er un discours parfait. Bien dire, c'est
loyer les meilleures pensées et les ex-
sions les plus convenables.
us croyons utile de faire ici quelques
rvations générales sur le choix des mots
r leur arrangement.

§ 1er. *Du choix des mots.*

llin a fait deux articles sur ce sujet
son *Traité des Etudes*. Il sera bon de
les consulter ; mais cet habile maître tra-
vaillait surtout pour les jeunes étudiants, et
cite beaucoup d'exemples latins.

1° Dans le choix des mots, le premier soin doit être d'éviter tout ce qui est contraire soit à la pureté du langage, soit à la clarté du style. (*Voy.* Clarté, Pureté, Propriété.) 2° Il faut considérer le mérite de l'harmonie, une des qualités les plus indispensables du style oratoire. (*Voy.* Harmonie.) 3° Il faut choisir les mots propres au sujet que l'on traite, propres à la nature de l'ouvrage que l'on a entre les mains, nobles dans le style soutenu, gracieux dans les sujets riants, simples dans les matières communes et peu relevées ; toujours justes, quelquefois énergiques ; en un mot, tout ce que nous avons dit sur l'élocution influe dans le choix des mots. Qu'on prenne un bon discours, et l'on y trouvera mille beautés de ce genre. On peut même dire qu'un discours n'est éloquent que par là, ou que du moins c'est par cet endroit que brille surtout le talent. Il suffit de parcourir un chef-d'œuvre oratoire, et de se demander à chaque phrase comment un homme du commun aurait énoncé ce que dit l'orateur : on sentira partout le mérite du choix des mots.

Un orateur laborieux, dit Maury, qui veut mettre la dernière main à ses productions, est toujours récompensé de son travail. Si l'application ne lui fournit jamais les masses d'un discours, elle l'avertit du moins de ces locutions ou de ces images inconvenantes qui peuvent se glisser quelquefois dans le jet rapide de la composition ; et c'est un avantage précieux sans doute, dans un genre où l'on prétend, avec assez de vérité, qu'un mot toujours facile à saisir fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont le très-grand nombre des auditeurs ne peut s'apercevoir ; elle lui indique des expressions heureuses, qui rendent ses idées plus saillantes et sa diction plus pittoresque. De même, dit Cicéron, que les habits, inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornements pour le corps humain, les mots créés par la nécessité servent aussi de parure et donnent de la grâce à la pensée. Le mérite des expressions placées est si éminent dans l'art oratoire, que l'éloquence d'un trait dépend ordinairement d'un seul mot.

Massillon connaissait cet ingénieux secret de l'art, et souvent, dans ses discours, un mot qui semble énoncer un paradoxe exprime au contraire un nouveau sens et une idée très-piquante et très-vraie.

§ 2. *De l'arrangement des mots.*

Nous ne considérons point ici l'arrangement des mots par rapport au plaisir de l'oreille, c'est une matière déjà traitée : nous voulons parler premièrement du pouvoir d'un mot mis à sa place, et en second lieu des heureuses combinaisons de mots qui donnent au style un air de nouveauté et de hardiesse.

Dans notre langue, les mots suivent com-

munément l'ordre naturel des idées : le substantif passe avant l'adjectif, le nominatif avant son verbe, et ainsi du reste. Cet ordre est avantageux pour la clarté ; mais uniformément observé, il rendrait le style languissant. On remédie à cet inconvénient par les inversions, qui sont très-familières dans le style oratoire, et qui, produisant une légère suspension, donnent de la vivacité au discours. Dans l'*Oraison funèbre du grand Condé*, Bossuet, après avoir employé la comparaison de l'aigle qu'on voit porter de tous côtés ses regards perçants et tomber si sûrement sur sa proie, qu'elle ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux, fait ainsi l'application de sa comparaison à son sujet : « Aussi vifs étaient les regards, aussi vive et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. » Le tour de cette phrase est très-vif : il languirait si les mots, au lieu de l'arrangement que l'orateur lui a donné, marchaient dans l'ordre grammatical : *Les regards du prince de Condé étaient aussi vifs, son attaque etait aussi impétueuse*..., etc. »

Il est pareillement avantageux de produire une suspension d'un moment, par le renversement de l'ordre que devraient suivre naturellement deux membres de phrase. Le même orateur, parlant des grands dont la bonté n'est pas le partage, observe qu'il leur arrivera en conséquence d'être privés des douceurs de la société, qui sont le plus grand bien de la vie humaine. Il est clair que le dernier membre de cette phrase est amené par celui qui précède, et qu'ainsi l'ordre naturel de ces deux membres est celui dans lequel on vient de les lire. Combien le discours devient-il plus vif par l'arrangement suivant lequel Bossuet les fait marcher? « Ils demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. »

Il est quelquefois des mots qui ont une force particulière, et qui, par cette raison, ne doivent point être confondus dans la phrase. Il faut les tirer de rang et les placer ou à la fin de la phrase, ou dans quelque autre poste remarquable, qui attire sur eux l'attention, et qui les mette dans le cas de frapper leur coup. Bossuet nous fournira encore un exemple de cet utile arrangement. Il loue la noble fierté avec laquelle le prince, proscrit et fugitif, sut néanmoins soutenir l'honneur de son nom et de sa naissance. Etant en Flandre, sur les terres d'Autriche, il exigea que les princes de cette maison lui cédassent la préséance, « et la maison de France, dit l'orateur, garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. » Ce trait, *jusque dans Bruxelles*, achève de relever la fierté du courage du prince, qui se fait rendre ce qui lui est dû par les princes d'Autriche, jusque dans la ville capitale des Pays-Bas autrichiens. Placé comme il est, ce mot ne peut manquer de faire son effet ; transporté de là en tout autre endroit de la phrase, il frappera beaucoup moins.

C'est ainsi que le pouvoir est grand d'un mot mis à sa place. Mais l'arrangement qui combine les mots ensemble pour en faire de nouvelles et heureuses alliances est encore un plus brillant ornement du discours. Il marque un génie riche et fécond, et plaît par une noble hardiesse. Il ne peut partir que d'un esprit qui, pensant avec force ou avec grâce, crée des expressions qui répondent à son idée ; il enrichit la langue en la seule manière qui nous soit permise : car l'orateur ne crée point les mots, il les prend tels qu'ils sont dans l'usage commun des hommes ; mais il les façonne comme une cire molle, et par d'ingénieuses et adroites combinaisons, il donne une forme nouvelle à ce qui est connu et manié de tous.

Racine le fils a excellemment traité cette matière dans ses *Réflexions sur la poésie* ; il dit que les poëtes n'ont pas seuls ce privilége, et que les orateurs, emportés par le feu de l'éloquence, usent quelquefois de la même hardiesse. Bossuet, qu'il appelle avec raison le Démosthènes de la France, lui en fournit la preuve et l'exemple. Il cite de lui cette belle expression : « Sortez du temps et du changement, et aspirez à l'éternité. » Expression toute neuve et aussi heureuse que hardie. Jamais personne avant Bossuet n'avait dit : *Sortez du temps*, pour dire : *Renoncez aux choses temporelles*. Le temps ne paraît pas même une chose dont on puisse sortir autrement que par la mort. On sort d'un lieu, d'une ville, d'une maison. Mais l'idée de *sortir* et celle de *temps* ne semblaient pas devoir s'unir. Il n'appartenait qu'à Bossuet de les faire aller ensemble.

Ce grand et sublime orateur est plein de semblables hardiesses : il appelle l'arbre de vie un *arbre d'immortalité*. Parlant de la vie humaine abrégée dans les temps qui ont suivi le déluge, et de la marche de la mort devenue plus prompte et plus hâtive, et menaçant les hommes de plus près : « Comme ils s'enfonçaient, dit-il, tous les jours de plus en plus dans le crime, il fallait qu'ils fussent, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice. » Cette façon de parler, *enfoncés dans leur supplice*, étonne par sa nouveauté, mais elle plaît par sa hardiesse, qui est néanmoins accompagnée des correctifs nécessaires.

Du même goût sont toutes ces autres expressions hasardées avec énergie, sans cesser d'être claires et naturelles : Les *cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir*, c'est-à-dire les chairs des animaux dont nous faisons notre nourriture ; l'*Egypte envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles sa politesse et ses lois* ; un *empire d'esprit* opposé à celui qu'on établit par les armes ; des rois qui, privés de l'honneur d'être inhumés dans les tombeaux qu'ils s'étaient préparés, *n'ont pas joui de leurs sépulcres*. Ces expressions réunissent des mots qu'il n'est pas ordinaire de joindre ensemble, et de pareils assemblages, peu usités, affranchis des règles communes du langage, frappent en même temps et charment le lecteur ou l'auditeur.

Crevier, t. II, p. 50, 66; Grenade, t. II, p. 203 *et alibi;* Papon, p. 130; Andrieux, 956; Girard, 230; Gibert, 438, 445; Gaichiez, p. 152; Maury, 149, 157; Vêtu, t. II, p. 356; Rollin, 173; Fénelon, p. 84; Longin, 57, 206; Blair, t. I, p. 210 et suiv.; du Jarry, 174, 178; Dieulin, t. II, p. 130; Lamy, 35, 40, 174; P. Albert, 213-229; Leclerc, 228.

MOUVEMENTS ORATOIRES. — L'article de ce *Dictionnaire*, qui a pour objet les mouvements oratoires ou pathétiques, étant un des plus importants que nous ayons à traiter, nous l'empruntons presque tout entier au savant ouvrage de M. Vêtu sur les *Vrais principes de la prédication;* on y trouvera un résumé fidèle de tout ce que les maîtres de l'art ont enseigné de plus sage et de plus pratique sur cette partie essentielle de l'éloquence.

Les moyens dont nous allons parler, dit M. Vêtu, sont des moyens humains qui supposent toujours les moyens surnaturels et l'opération de la grâce. Dieu est le maître des cœurs comme des esprits. Ses ministres doivent remplir la mission qu'il leur a confiée, et laisser le succès à ses soins. C'est ce qu'il s'est réservé. Les prédicateurs doivent employer tous les moyens que leur zèle leur suggérera pour accomplir son œuvre, et compter plus sur son secours que sur leurs talents et leurs efforts. Dieu veut qu'ils agissent extérieurement comme si tout dépendait d'eux, et qu'en attendant son secours ils ne négligent aucun des moyens que sa providence a mis à leur disposition. C'est donc pour eux un devoir de s'instruire de ce que l'expérience des siècles a montré être utile pour rendre leur ministère plus efficace et plus fructueux.

Nous observerons aussi que les moyens de frapper les esprits sont aussi des moyens propres à toucher les cœurs. Il y a entre l'intelligence et la volonté une telle correspondance, que l'une ne peut être frappée sans que l'autre soit émue. Le trait de lumière qui éclaire l'esprit donne en même temps au cœur une impulsion qui est plus ou moins forte, selon que l'intelligence est plus ou moins vivement frappée.

Pour aider l'action de l'intelligence sur le cœur, le prédicateur doit avoir recours aux *mouvements oratoires*, c'est-à-dire à l'expression vive des sentiments qu'il éprouve et qu'il veut faire passer dans l'âme de ceux qui l'écoutent.

Pour qu'il y ait *mouvement*, il ne suffit pas qu'on exprime son sentiment comme si l'on racontait une histoire, ou comme si l'on faisait simplement connaître ce qu'on pense. Il faut qu'il y ait de la vivacité et de la véhémence dans les paroles. Pour faire comprendre ceci, citons un exemple. Cicéron rapporte que les ennemis mêmes de Gracchus ne purent s'empêcher de pleurer lorsqu'il prononça ces paroles : *Misérable! où irai-je? Quel asile me reste-t-il? Le Capitole? Il est inondé du sang de mon frère. Ma maison? J'y verrais une malheureuse mère fondre en larmes et mourir de douleur.* Voilà des mouvements.

Si au lieu de s'exprimer ainsi, Gracchus avait dit simplement : *Je ne sais où aller dans mon malheur; il ne me reste aucun asile. Le Capitole est le lieu où l'on a répandu le sang de mon frère; ma maison est un lieu où je verrais ma mère pleurer de douleur*, il aurait exprimé les mêmes pensées, mais il n'y aurait pas eu de mouvement, et ses paroles n'auraient probablement pas produit le même effet. C'est cependant la même chose pour le fond. Mais qu'est devenue, dans la seconde manière, cette vivacité qu'on trouve dans la première? Où sont ces paroles coupées qui marquent si bien la nature dans les transports de la douleur? La manière de dire les choses fait voir la manière dont on les sent, et c'est ce qui touche davantage l'auditeur. Dans ces endroits-là, non-seulement il ne faut point de pensées exprimées tranquillement et avec art et méthode, mais on doit en retrancher l'ordre et les liaisons. Sans cela la passion n'est plus vraisemblable, et rien n'est si choquant qu'une passion exprimée avec pompe et par des périodes réglées.

L'orateur ne réussit qu'autant qu'il parle à tout l'homme. Ce n'est donc pas assez de parler à son esprit et à son imagination, il faut aussi s'adresser à son cœur pour l'émouvoir et le toucher. Il faut déterminer sa volonté en lui inspirant les sentiments convenables. C'est par des mouvements pathétiques qu'on obtiendra cet effet.

« Il est bien vrai, dit le P. Albert, que l'esprit humain est toujours avide de connaissances nouvelles, et qu'il est bien aise lorsqu'on lui apprend quelque chose qu'il ne savait pas; mais ce n'est pas là le but de la prédication, laquelle n'est pas établie pour enseigner des sciences nouvelles ou des pensées sublimes, mais pour faire pratiquer les vérités que l'on sait depuis longtemps. En effet, ceux qui viennent au sermon ne se plaignent pas, lorsqu'on leur remet devant les yeux les vérités qu'ils savaient déjà, pourvu qu'on leur inspire un bon sentiment qu'ils n'avaient pas. Dieu ne commande pas à ses prophètes de débiter au peuple des pensées agréables et des discours bien recherchés, mais de lui annoncer ses propres péchés, qu'il savait fort bien, et de lui reprocher des crimes qui n'étaient que trop bien imprimés dans sa conscience. Il faut instruire les esprits des mystères de la foi, des pratiques et des exemples de vertu, de la manière de bien recevoir les sacrements, des sentiments que nous devons avoir des jugements, des grâces et des miséricordes de Dieu; mais, après cela, l'ouvrage d'un orateur chrétien est d'exciter la volonté à faire le bien qu'elle sait et qu'elle ne veut pas.

« Il est certain que toutes les vérités spéculatives sont souvent fort communes, et que les réflexions qu'on y fait sont toujours nouvelles. Il y a longtemps que l'on sait qu'il faut mourir et qu'il y a un enfer; mais une réflexion sur ces matières frappe quelquefois

de telle sorte qu'elle fait tout d'un coup changer de vie ; comme au contraire, tandis que l'on ajoute dans l'entendement des lumières qui lui sont superflues, puisqu'il en sait assez pour bien faire, la volonté demeure toujours en même état et se maintient sans scrupule dans ses anciennes inclinations. Il ne faut donc pas qu'un prédicateur s'imagine avoir bien réussi, lorsqu'il a fait dire à son auditeur : Voilà de belles pensées; mais il a tout gagné, quoiqu'il n'ait dit que des choses fort communes, si cet auditeur commence à vouloir et à aimer ce qu'il connaissait déjà. »

Nous avons dit que l'éloquence était *la faculté d'agir sur l'esprit et sur le cœur par la parole.* « Lorsque l'esprit et le cœur de ceux auxquels on s'adresse, dit M. Pérennès, sont disposés à recevoir les impressions que veut leur communiquer celui qui parle, rien de plus facile alors que de leur faire partager ses idées et ses sentiments. Mais très-souvent l'éloquence rencontre dans l'esprit et dans le cœur des obstacles à ses desseins ; et c'est alors qu'elle déploie une prodigieuse puissance, et qu'elle obtient des triomphes d'autant plus beaux qu'ils ont été plus disputés. »

« L'éloquence trouve quelquefois, dans l'esprit auquel elle s'adresse, l'ignorance ou le doute. C'est la plus faible des résistances ; et, pour la rompre, il suffit de la vérité simple, présentée avec lucidité. Mais à l'ignorance peut se joindre le préjugé, l'erreur, le faux savoir, une forte présomption, une opinion établie et affermie par l'habitude ; il faut alors toute la vigueur du raisonnement pour vaincre ces obstacles. D'un autre côté, l'âme peut se trouver dans un état de langueur, d'inertie, d'indolence, qui se refuse à l'attention qu'on lui demande ; ou bien elle peut être dominée par une répugnance de vanité qui rejette les leçons et dédaigne de se laisser conduire par les lumières d'autrui ; dès lors la vérité simplement énoncée ne suffit pas ; il faut l'animer, l'embellir, la rendre, pour ainsi dire, douce et séduisante. Supposez encore l'âme de celui qu'on veut persuader dominée par des intérêts et des affections contraires à la vérité qu'on veut lui faire goûter ; supposez-lui des inclinations, des passions violentes opposées à l'effet que l'orateur veut produire ; quelle force ne faudra-t-il pas à l'éloquence pour triompher de ces puissants obstacles ? Et que sera-ce donc si toutes ces espèces diverses de résistances se trouvent réunies ? Et s'il faut à la fois éclairer l'esprit, dissiper ses doutes, vaincre ses préjugés, réfuter ses erreurs, stimuler l'indolence de son âme, ménager sa vanité, combattre ses affections, triompher de son égoïsme, et changer les passions qui le dominent en des passions contraires ? Voilà la grande lice de l'éloquence, celle où elle trouve rassemblés tous ses ennemis à la fois, et où elle a besoin, pour triompher, de toutes ses forces, de toutes ses ressources, de tous ses artifices.

« Des hommes médiocres peuvent exposer la vérité, la développer clairement aux regards, la faire admettre par l'esprit, et c'est autant la fonction de la philosophie que celle de l'éloquence. Mais, émouvoir la sensibilité par de secrets ressorts ; s'emparer du cœur, ou par de brusques attaques, ou par d'adroits artifices ; jeter le trouble dans l'âme, savoir commander aux hommes l'attention, la bienveillance, la docilité ; les émouvoir, les attendrir, leur arracher des larmes, étouffer les passions qui les dominent et leur en communiquer d'autres ; les frapper, les saisir, les entraîner à son gré ; leur ôter, pour ainsi dire, la liberté de leur volonté, pour leur inspirer des émotions violentes qui les maîtrisent ; savoir les irriter, les fléchir, les pousser et les ramener à son gré : voilà ce que fait l'éloquence et ce qui n'appartient qu'à elle.

« Remarquons que l'éloquence ne brille jamais plus que lorsqu'elle trouve des résistances ; comme le torrent dont la force impétueuse se montre surtout aux obstacles qu'il rencontre et qui font jaillir ses flots. Il faut à l'éloquence des combats et de puissants adversaires. Une opinion sans influence, un préjugé sans passion, n'est pas un ennemi digne d'elle ; en passant elle le terrasse. C'est aux affections humaines qu'elle réserve ses plus grands efforts. Plus elles semblent indomptables, plus elle s'applaudit d'avoir à les dompter ; semblable, suivant la comparaison d'un critique, au chien d'Alexandre, qui demeurait tranquillement couché sur l'arène tant qu'on ne lui opposait que des animaux ordinaires, et qui se levait et s'animait dès qu'il voyait paraître un lion. Ainsi, ce qui la distingue le plus spécialement, c'est le pouvoir d'agir sur le cœur et de remuer les passions. »

Le sentiment est donc l'âme de l'éloquence. Il n'y a que les mouvements qui lui donnent de la chaleur et de l'action, et qui lui assurent l'empire des cœurs. Un discours où l'orateur ne fait qu'instruire, raisonner et étaler son esprit, ne touche pas, et par conséquent n'est pas éloquent. Cette observation suffit pour faire juger combien le genre d'Isocrate, de Sénèque, de Pline, et de tous les modernes qui les ont imités, s'éloigne de la véritable éloquence.

Ecoutons Fénelon sur cet article. « Tout discours, dit-il, qui vous laissera froid, qui ne fera qu'amuser votre esprit, et qui ne remuera point vos entrailles, votre cœur, quelque beau qu'il paraisse, ne sera point éloquent. Toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les ressorts cachés que la nature a mis dans le cœur des hommes. Ainsi consultez-vous vous-même, pour savoir si les orateurs que vous écoutez font bien. S'ils font une vive impression en vous, s'ils rendent votre âme attentive et sensible aux choses qu'ils disent, s'ils vous échauffent et vous enlèvent au-dessus de vous-même, croyez hardiment qu'ils ont atteint le but de l'éloquence. Si, au lieu de vous attendrir ou de vous inspirer de fortes passions, ils ne font

vous plaire, et vous faire admirer l'éclat justesse de leurs pensées et de leurs essions, dites que ce sont de faux ora-. » Pour être éloquent, il ne faut donc e contenter de dire la vérité, et même embellir par des images et des figures ; it animer ce qu'on dit par des mouve-s. Autrement on ne touche pas.

cependant il faut toucher pour conver-Ce n'est presque jamais un raisonne-, mais un mouvement exprimé à propos ouche l'homme et le porte à changer de L'expérience a démontré que la plupart pécheurs qui reviennent à Dieu doivent conversion plutôt à leur cœur qu'à leur t. Ceux que le défaut de lumière a éga-ont en moins grand nombre que ceux n'ont quitté les pratiques de la religion par faiblesse de cœur et par l'entraîne-des passions. Ainsi l'on ne doit donc 'étonner qu'il y ait plus d'hommes ra-és par le cœur que par l'esprit. La plu-des mauvais chrétiens ne manquent pas mières et de foi. L'orateur qui ne s'a-e qu'à leur esprit connaît donc bien peu situation. C'est moins dans l'intelligence se trouve le siége du mal, pour le grand ore, que dans la volonté. C'est par le qu'ils se sont égarés, et c'est par le qu'il faut les ramener.

La principale fonction du prédicateur de ngile, dit Grenade, est plutôt de tou-les cœurs et de remuer les affections des teurs, que d'éclairer leurs esprits, parce les hommes pèchent bien plus par la uption du cœur que par l'ignorance de rité. »

évêque de Belley (M. Camus) nous fait aître ainsi les sentiments de saint Fran-de Sales sur cette matière : « Il me re-mandait, dit-il, de m'attacher principale-t à persuader et à toucher. Car, de même les maîtres de la vie spirituelle ensei-t que dans l'oraison il ne faut pas s'ap-er trop longtemps aux raisonnements esprit, mais s'adonner principalement affections du cœur ; de même, dans la ication, il faut plus viser à remuer le qu'à éclairer l'esprit. Ce n'est pas sans e qu'il faille négliger l'instruction qui ne des principales parties de la prédi-n; mais le prédicateur doit plutôt tendre dre ses auditeurs bons que savants, et it imiter le soleil qui produit plus d'ef-par sa chaleur que par sa lumière. »

est aussi la doctrine des jésuites, comme le voyons dans leurs règles. Ils recom-dent aux prédicateurs de leur société de pas s'appliquer seulement à instruire, de diriger leurs principaux efforts à uader et à toucher le cœur. (*Regul. con-*, n° 19.) Le P. Rapin s'exprime ainsi ses ***Réflexions sur l'Eloquence*** : « Tout considéré, dit-il, on n'est éloquent tant qu'on connaît le cœur de l'homme, qu'on sait en démêler tous les détours, les exposer au peuple... C'est un de jeune homme, dit-il ailleurs, que de vouloir briller dans tout ce qu'on dit. La véritable éloquence ne recherche point ce vain éclat, qui n'est propre qu'à éblouir l'esprit. On veut aller au cœur, dès qu'on a quelque rayon de bon sens, parce qu'on ne persuade bien l'esprit que par ce qui touche le cœur. — On veut quelquefois trop plaire, ajoute-t-il, sans se mettre en peine de tou-cher. C'est un défaut qu'on doit éviter; car la chaire ne doit pas être comme le théâtre, où l'on ne va que pour le plaisir. Il faut que le prédicateur pense à dire des choses utiles. Mais, pour y réussir, il faut commencer par toucher, pour plaire. On ne va au sermon que pour être touché, quand on y va comme l'on doit y aller. »

On rapporte du P. Eudes que, lorsqu'il prêchait, il ne s'arrêtait à l'exposition et à la preuve qu'autant qu'il était nécessaire pour rappeler à ses auditeurs la matière qu'il trai-tait. Dès qu'il avait fixé l'attention sur son objet, et qu'il se croyait maître de l'esprit de son auditeur, il ne songeait plus qu'à le re-muer, en lui présentant les peintures les plus vives et les plus capables de frapper l'imagination. Tout ce qu'un cœur pénétré des sentiments de respect, de crainte, de douleur, d'admiration, de reconnaissance, d'amour, de tendresse pour son Dieu, peut fournir de ressources à un orateur plein de son sujet, il le mettait en œuvre. Au défaut des traits extraordinaires, une courte prière, une simple aspiration, un coup d'œil vers le ciel, un geste, un soupir, suffisaient pour donner aux réflexions les plus communes une force capable de toucher jusqu'aux larmes.

Il était rare en effet que, dans ces occa-sions, les sentiments qu'il exprimait ne pas-sassent pas de son cœur dans les cœurs de ceux qui l'écoutaient : aussi rien ne lui ré-sistait alors; on était si frappé de la force des vérités qu'il mettait sous les yeux, qu'on per-dait de vue le ministre de la parole, et que l'attention était exclusivement occupée de ces grands objets. Chacun paraissait pénétré de l'esprit de Dieu dont l'orateur était lui-même animé, et, dans ces mouvements pathétiques, quelque chose qu'il proposât à son auditoire, il semblait qu'il n'eût qu'à lui laisser la li-berté de respirer, pour recevoir les marques les plus expressives de la résolution où l'on était de tout exécuter. Souvent même il arri-vait que les auditeurs, comme éperdus, in-terrompaient le prédicateur, et témoignaient par les plus vifs transports que la parole de Dieu, dans la bouche de son ministre, avait une puissance à laquelle ni les passions ni les considérations humaines ne pouvaient résister.

Comme tous les désordres de la vie, dit le P. Albert, n'ont point d'autre source que les mouvements déréglés du cœur humain, tout l'office d'un prédicateur consiste à détruire ces émotions criminelles; ce qui ne peut se faire, comme dit très-bien Grenade, que par d'autres mouvements contraires ; de même qu'on chasse un clou avec un autre. Tous les

anciens maîtres de l'art ont toujours constamment enseigné que c'est là tout l'ouvrage, et que ce doit être tout le soin de l'orateur; sans quoi tous ses discours sont secs, stériles, infirmes et ingrats; de sorte qu'il semble que ce soit là l'âme de l'oraison. Que si des avocats, qui n'ont point d'autre but que de faire concevoir à un juge que ceux pour qui ils plaident sont bien fondés dans leurs prétentions temporelles, prennent tant de peine à exciter dans son esprit tant de mouvements différents, un prédicateur évangélique doit bien davantage s'appliquer à cet endroit, puisque toutes ses intentions doivent être d'émouvoir ses auditeurs et de les exciter à la crainte de Dieu, à la haine du péché, au mépris des choses du monde, à l'amour du ciel, et à tous les autres bons sentiments, qui sont des choses d'une bien plus haute importance. Il ne peut le faire que par des mouvements dont son discours doit être animé. Cependant c'est là ce qui me paraît maintenant le plus négligé et le plus inconnu. On croit avoir fait un bon sermon, lorsqu'on a donné une division et quantité de pensées pour preuves. Le prédicateur est content de lui-même, lorsqu'il a parlé une heure; mais l'auditeur ne l'est qu'autant qu'il s'est senti ému : et le sermon n'est bon qu'autant qu'il est capable de remuer le cœur et de lui faire prendre de bonnes résolutions. »

Saint Liguori ne pensait pas autrement sur cet objet. Selon lui, le soin d'ébranler la volonté des auditeurs est ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire dans la prédication. « L'utilité qu'en retirent les auditeurs ne consiste pas tant, dit-il, à se persuader de la vérité des dogmes chrétiens, qu'à se résoudre à changer de vie et à se donner à Dieu. »

Le pathétique facilite le succès de l'orateur. Un discours de composition médiocre, mais où il y a du pathétique, de la force et de la véhémence, aura plus d'effet qu'un autre qui serait mieux composé, mais qui serait froid. Le pathétique cache les défauts du discours, comme le chant et la musique cachent les défauts qui se trouvent dans les compositions du poëte. S'il en est ainsi pour un discours médiocre où il y a de la chaleur, que sera-ce donc d'un discours composé en tout selon les règles et débité avec un puissant organe?

« Nous avons vu, dit le P. Albert, un prédicateur qui s'est rendu le plus fameux de son siècle par ce seul endroit. Son langage était non-seulement négligé, mais très-mauvais. Il ne mettait dans ses sermons qu'autant de matière qu'il en fallait pour établir ses propositions; il avait fort peu d'applications et de beaux tours de l'Ecriture sainte, et cependant on n'a jamais vu à Paris et dans toute la France tant de conversions, de restitutions, de réconciliations qui ne lui échappaient jamais, parce qu'il avait ses mouvements tellement en ma
rendait maître de son auditoir

sait faire tout ce qu'il avait rés
est vrai qu'à la faveur des mou
peut tout, quand même on ma
plusieurs autres qualités, et q
tout le reste ne sert de rien, que
rir au prédicateur la louange de
mais non de véritable éloquent.
s'y appliquer avec plus d'étude
reste; au lieu que fort souvent c'
néglige le plus. »

Il n'y a rien qui relève davan
cours que les mouvements pathé
nés à propos. Un petit nombre
de ce genre, comme nous l'avo
fait oublier les défauts que le di
avoir d'ailleurs, et en assure le s
donc avec raison qu'on regarde le
comme la principale qualité d'un
qu'on le préfère à tous les autre
oratoires.

C'est ce qui fait donner la p
Massillon sur Bourdaloue qui s'ap
à convaincre qu'à persuader et
« Le pathétique, dit Maury, était
habituel de Massillon. Il ne mon
jamais en chaire pour y traiter u
sentiment, sans faire verser des l
auditoire. Je ne connais rien de
reux et en même temps de plus to
la morale chrétienne, que le subli
de la disette de 1709, dont il enr
de la première partie de son serm
mône. J'ai plusieurs fois entend
contemporains de l'évêque de Cle
jamais aucune tragédie n'avait ni
plus de pleurs, ni excité de plus
plus douloureux gémissements,
bleau présenté par la religion à la
ration publique, en présence d
exténué par la faim. Ce furent sur
terrogations rapides, mêlées à de
si justes et à des menaces si fou
qui mirent le comble au triom
éloquence, en élevant la pitié à so
période, par le grand ressort de la
tion généralement répandue dans

« La famine, qu'on éprouvait a
Massillon sut retracer à l'imagin
tant de véhémence, de vérité et
renforça tellement de tout l'in
circonstance l'ascendant naturel
lent, que non-seulement on fondi
autour de lui, mais encore que les
temple retentirent de sanglots. C
dans l'église Notre-Dame, avec la
hémente qu'on va lire, les accent
de la détresse et de l'épuisemen
sombre explosion formait, de lo
un cri étouffé d'horreur et d'indig
tre tous les cœurs insensibles à u
désastre public.

« Et certes, dites-moi, tandis qu
« et les campagnes sont frappées
« tés; que des hommes créés à l
« Dieu, et rachetés de tout son sa
« tent l'herbe comme des animaux
« leur nécessité extrême, vont
« travers les champs une nourri

« terre n'a pas faite pour l'homme, et qui « devient pour eux une nourriture de mort; « auriez-vous la force d'y être le seul heu- « reux? Tandis que la face de tout le royaume « est changée, et que tout retentit de cris et « de gémissements autour de votre demeure « superbe, pourriez-vous conserver au de- « dans le même air de joie, de pompe, de « sérénité, d'opulence? et où serait l'huma- « nité, la raison, la religion? Dans une ré- « publique païenne, on vous regarderait « comme un mauvais citoyen; dans une so- « ciété de sages et de mondains, comme une « âme vile, sordide, sans noblesse, sans gé- « nérosité, sans élévation; et, dans l'Eglise « de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous « qu'on vous regarde? Eh! comme un mons- « tre indigne du nom de chrétien que vous « portez, de la foi dont vous vous glorifiez, « des sacrements dont vous approchez, de « l'entrée même de nos temples où vous ve- « nez, puisque ce sont là les symboles sa- « crés de l'union qui doit régner parmi les « fidèles. Cependant la main du Seigneur est « étendue sur nos peuples. Vous le savez, et « vous vous en plaignez : le ciel est d'airain « pour ce royaume affligé; la misère, la pau- « vreté, la désolation, la mort, marchent « partout devant vous. Or, vous échappe-t-il « de ces excès de charité, devenus mainte- « nant une loi commune de justice? Prenez- « vous sur vous-mêmes une partie des cala- « mités de vos frères? Vous voit-on seule- « ment toucher à vos profusions et à vos « voluptés, criminelles en tout autre temps, « mais barbares et punissables même par les « lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? « ne mettez-vous pas peut-être à profit les « misères publiques?....... N'achevez-vous « pas peut-être de dépouiller les malheureux, « en affectant de leur tendre une main se- « courable? et ne savez-vous pas l'art inhu- « main d'évaluer les larmes et les nécessités « de vos frères? *Entrailles cruelles*, dit l'Es- « prit de Dieu, *quand vous serez rassasié*, « *vous vous sentirez déchiré: votre félicité* « *deviendra elle-même votre supplice, et le* « *Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et* « *sa guerre.* »

Bourdaloue n'a pas, comme Massillon, de ces mouvements qui entraînent et émeuvent puissamment les auditeurs. Il est froid, parce qu'il ne s'adresse qu'à la raison. Pour remuer l'homme et ébranler sa volonté, il faut parler à son cœur qui est la plus noble partie de lui-même. La nature nous indique ce moyen oratoire, et l'expérience en a toujours montré l'efficacité. Aux faits que nous avons déjà cités pour faire voir les avantages du pathétique, ajoutons les suivants :

Saint Augustin en rapporte deux qui sont touchants. Voici le premier. Il n'était encore que prêtre. Le saint évêque Valère le laisait parler, pour corriger le peuple d'Hippone de l'abus des festins trop libres dans les solennités. Il prit en main le livre des Ecritures. Il y lut les reproches les plus véhéments. Il conjura ses auditeurs par les opprobres, par les douleurs de Jésus-Christ, par sa croix, par son sang, de ne point se perdre eux-mêmes, d'avoir pitié de celui qui leur parlait avec tant d'affection, et de se souvenir du vénérable vieillard Valère, qui l'avait chargé, par tendresse pour eux, de leur annoncer la vérité. « Ce ne fut point, dit-il, en pleurant sur eux que je les fis pleurer; mais pendant que je parlais, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à espérer leur correction. » Dans la suite, il abandonna le discours qu'il avait préparé, parce qu'il ne lui paraissait plus convenable à la disposition des esprits. Il eut la consolation de voir ce peuple docile et corrigé de ce jour-là.

Dans une autre circonstance, il s'agissait de s'élever contre l'usage de quelques combats meurtriers. Voici les paroles de saint Augustin : « Il faut bien se garder, dit-il, de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande et sublime quand on lui a donné de fréquentes acclamations et de grands applaudissements; les jeux d'esprit du plus bas genre et les ornements du genre tempéré attirent de tels succès. Mais le genre sublime (le pathétique) accable souvent par son poids et ôte même la parole; il réduit aux larmes. Pendant que je tâchais de persuader au peuple de Césarée, en Mauritanie, qu'il devait abolir un combat de citoyens..... où les parents, les frères, les pères et les enfants, divisés en deux partis, combattaient en public pendant plusieurs jours de suite en un certain temps de l'année, et où chacun s'efforçait de tuer celui qu'il attaquait, je me servis, selon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expressions pour déraciner des cœurs et des mœurs de ce peuple une coutume si cruelle et si invétérée. Je ne crus néanmoins avoir rien gagné pendant que je n'entendis que leurs acclamations; mais j'espérai quand je les vis pleurer. Les acclamations montraient que je les avais instruits, et que mon discours leur faisait plaisir; mais leurs larmes marquèrent qu'ils étaient changés. Quand je les vis couler, je crus que cette horrible coutume, qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, et qui les tyrannisait depuis si long-temps, serait abolie... Il y a déjà environ huit ans, et même plus, que ce peuple, par la grâce de Jésus-Christ, n'a entrepris rien de semblable. »

Si saint Augustin eût affaibli son discours par les ornements affectés du genre fleuri, ou s'il se fût borné à des raisonnements, il ne serait jamais parvenu à corriger les peuples d'Hippone et de Césarée. C'est en leur parlant avec simplicité et en leur rappelant *les douleurs de Jésus-Christ, sa croix et son sang*; en leur disant *d'avoir pitié de celui qui leur parlait, et de se souvenir du vénérable vieillard Valère, qui l'avait chargé par tendresse pour eux de leur annoncer la vérité*; en un mot, c'est en les prenant *par le sentiment* et en leur parlant *avec affection* qu'il les changea entièrement.

On cite, comme très-pathétique, une

exhortation de l'abbé Poulle en faveur des prisonniers. C'est, dit le marquis de Sainte-Croix, un des discours les plus éloquents que notre siècle ait produits. Quel véhémence ! quelle rapidité ! quels mouvements! quelles figures ! Son imagination s'y montre partout inépuisable ; mais jamais elle ne paraît l'avoir mieux servi que dans cette admirable péroraison :

« Il me semble en ce moment, dit-il, entendre la voix de Dieu qui me dit, comme « autrefois au prophète : Prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous ? — Seigneur, je « vois, et je vois avec consolation, un nombre prodigieux de grands, de riches émus, « touchés pour la première fois du sort des « misérables. — Passez à un autre spectacle : « percez ces murs, percez ces voûtes. Que « voyez-vous ? — Une foule d'infortunés « plus malheureux peut-être que coupables. « Ah ! j'entends leurs murmures confus, ces « plaintes de la misère délaissée, ces gémissements de l'innocence méconnue, ces « hurlements du désespoir. Qu'ils sont perçants ! mon âme en est déchirée ! — Descendez : que trouvez-vous ? — Une clarté funèbre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au-dessous, une nourriture qui sert « autant à prolonger les tourments que la « vie, un peu de paille éparse çà et là, quelques haillons, des cheveux hérissés, des « regards farouches, des voix sépulcrales « qui, semblables à la voix de la Pythonisse, « s'exhalent en sanglots comme de dessous « terre ; les contorsions de la rage, des fantômes hideux se débattant dans des chaînes ;... des hommes,... l'effroi des hommes ! — Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur immolation. Que découvrez-vous ? — Au milieu d'un peuple « immense, la mort sur un échafaud armée « de tous les instruments de la douleur et de « l'infamie. Elle frappe : quelle consternation de toutes parts ! quelle terreur ! Un « seul cri, le cri de l'humanité entière, et « point de larmes ! »

« Ce n'est qu'avec une vive émotion que nous transcrivons ce morceau frappant. Quel frémissement ne causait-il pas lorsqu'on entendait l'orateur prononcer, avec un geste expressif et l'accent de la passion, cet endroit, *percez ces murs...* ? Il redoublait encore à ces mots, si heureusement placés, *des hommes... l'effroi des hommes !* Nous avons souvent pris plaisir à lui faire répéter cette exhortation ; et, malgré les glaces de la vieillesse, il nous paraissait toujours mettre plus de pathétique dans son récit. Aussi jamais ne l'avait-il débitée, dans la salle du grand Châtelet, sans qu'on en eût ressenti les effets. La première fois, ils furent prodigieux ; les auditeurs émus descendirent en foule dans les cachots et y répandirent d'abondantes aumônes. »

Après avoir prêché avec distinction, soit à Paris, soit à la cour, l'abbé Poulle voulut se retirer dans sa famille. Avant de partir, il prononça son discours *sur la vigilance chrétienne*, où il fit à son auditoire les adieux les plus touchants. Profondément affligé des progrès de l'impiété, il en annonça la terrible conséquence. « La religion, disait-il, est encore sur les autels, elle n'est plus dans les mœurs ; et jamais on ne vit tant de chrétiens et si peu de christianisme. Hélas ! mes très-chers frères, depuis trente-cinq ans que nous exerçons le ministère de la parole dans cette capitale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous ces malheurs, et de vous en montrer le principe. Sentinelles vigilantes, du haut de la montagne où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme à la première découverte de l'ennemi. Au moment que la Babylone maudite, après avoir longtemps préparé son poison, vous offrit en souriant la coupe de l'impiété, et que vous y portâtes avidement les mains, nous vous criâmes : Arrêtez ! Qu'allez-vous faire? Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée... vous buvez la mort ! Tout est perdu, religion, mœurs, Etat ! ! ! Vous ne regardiez alors nos prophéties que comme l'exagération d'un zèle outré. Nous-même, nous ne comptions pas qu'elles fussent sitôt accomplies ; mais un abîme attire un autre abîme. A mesure que l'irréligion s'est répandue, l'iniquité, plus hardie, s'est hâtée dans sa course ; elle a devancé nos prédictions ; elle n'aura désormais d'autres bornes que son impuissance. Que nous reste-t-il donc à vous prédire en descendant de la montagne? Nous le disons en gémissant : *les vengeances du ciel ! !...* Quel héritage vous laissons-nous, mes très-chers frères ? Puissions-nous le détourner par nos vœux et par nos prières ! »

« A ces dernières paroles, dit Feller, tout son auditoire parut si consterné, qu'il y fut sensible lui-même. »

Le pathétique ne doit pas être répandu dans tout le discours, parce qu'il fatiguerait les auditeurs et le prédicateur lui-même, et qu'il ne produirait aucun effet. Il doit être ménagé avec soin dans certains endroits et amené à propos. On n'en met pas ordinairement dans l'exorde, à moins que ce ne soit un exorde *ex abrupto*, comme celui de Cicéron dans son discours contre Catilina commençant par ces mots : *Jusqu'à quand, Catilina, abuserez-vous de notre patience*, etc.; ou lorsqu'on le termine par une *invocation* ou un *souhait*. On en met à la fin des parties et même des subdivisions.

Massillon a une facilité extrême pour en mettre où il veut. C'est ordinairement à la suite de quelques réflexions, comme dans le passage suivant de son sermon *sur le bonheur des justes*. Il parle du malheur du pécheur.

« Toute sa félicité, dit-il, est comme renfermée dans le moment présent : et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener, comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents, et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répan-

dans le monde : que trop de raison
in triste avantage ; que les réflexions
it tous les plaisirs de la vie ; et que,
être heureux, il faut peu penser. *O*
ne ! était-ce donc pour ton malheur que le
'avait donné la raison qui t'éclaire, ou
t'aider à chercher la vérité, qui seule
te rendre heureux ? Cette lumière divine,
mbellit ton être, serait-elle donc une pu-
n plutôt qu'un don du Créateur? Et ne
istinguerait-elle si glorieusement de la
que pour te rendre de pire condition
le? »

ssillon sait placer un mouvement jus-
dans une transition. En voici un exem-
lans ce qui suit le passage que nous
ns de citer. Il dit d'abord : « Oui, mes
s, telle est la destinée d'une âme infi-
Ce n'est que l'ivresse, l'emportement,
nction de toute raison, qui la rendent
euse ; et, comme cette situation n'est que
instant, dès que l'esprit se calme et re-
à lui, le charme cesse, le bonheur
uit, et l'homme se trouve seul avec sa
cience et ses crimes. » Puis il passe à la
idération du bonheur d'une âme fidèle
ce mouvement si à propos et si conve-
e : *Mais que le sort d'une âme qui marche*
vos voies est différent, ô mon Dieu ! et
le monde qui ne vous connaît pas est à
ndre ! En effet, etc. »

is la place principale du pathétique est
la péroraison. C'est là que l'orateur
s'animer et déployer tout son zèle pour
her ses auditeurs. « Pour y réussir, dit le
lbert, il faut reprendre, en peu de mots,
u'on avait dit auparavant, et n'en répé-
éanmoins que ce qui est nécessaire pour
re présent tout ce qui avait convaincu
rit, afin d'en tirer des conséquences, et
resser l'auditeur, qui ne peut plus se
ndre, ni nier ses conclusions, parce
se souvient d'en avoir intérieurement
rdé les prémisses. C'est là qu'en le
ssant vivement, on obtient les bonnes
lutions, les cris, les larmes, et tout ce
peut espérer un prédicateur qui cher-
la conversion. Pour cela, il ne faut pas
languisse lui-même ; il doit s'être ré-
é de la force, de la voix et du feu pour
en cet instant. Il faut bien se garder
s de citer les Pères et l'histoire ; on peut
au plus se servir d'un passage terrible
'Ecriture sainte, ou d'un mot détaché
e histoire dont on ait parlé auparavant,
ui soit si connue qu'elle n'ait pas be-
de narration. Il faut que l'attaque soit
ive et si générale, que l'auditeur soit
é de se rendre et qu'il n'ait pas le loisir
ésister. »

s mouvements oratoires doivent être
rels. Ils ne le sont pas s'ils ne sont
pparents et seulement dans le bruit et
tation extérieure. Ils ne le sont pas non
si l'art s'y fait remarquer. « Le peuple,
La Bruyère, appelle *éloquence* le faible
quelques-uns ont de parler seuls et
temps, joint à l'emportement du geste,
à l'éclat de la voix et à la force des poumons.
Les pédants ne l'admettent aussi que dans
le discours oratoire, et ne la distinguent pas
de l'entassement des figures, de l'usage des
grands mots et de la rondeur des périodes. »
Quand on se contente de faire du bruit ou
des phrases, on n'est pas éloquent. L'élo-
quence, comme nous l'avons déjà observé,
est plus dans les choses que dans les mots
et dans la voix. Elle est surtout dans l'ex-
pression naturelle des passions. « Gardez-
vous, dit Maury, de cette sensibilité super-
ficielle qui s'arrête aux accents de la voix,
sans pénétrer jusqu'au fond de l'âme : tout
ce qui ne vient point du cœur, tout ce qui
ne part que du gosier de celui qui parle en
public, va expirer dans l'oreille de l'audi-
teur. Madame de Sévigné, encore tout étour-
die, à l'issue d'un sermon, de ce fracas d'une
voix tonnante, s'excusait de l'ennui forcé
auquel on lui reprochait de n'avoir pas eu
l'esprit de se soustraire par d'autres idées,
en disant qu'elle *n'aurait pas mieux de-
mandé, mais qu'il n'y avait malheureusement
pas moyen d'en perdre un seul mot*. Un vain
éclat de paroles se dissipe dans les airs
comme un cri lointain, toutes les fois que
cette fumée, où l'on n'aperçoit point de flam-
mes, ne s'exhale point de la chaleur inté-
rieure d'une composition oratoire. *Ce n'est
point*, dit Cicéron, *une douleur feinte ou ar-
tificielle que je demande, mais une affliction
réelle, des sanglots vrais et animés, qui par-
tent du fond du cœur*. Rien aussi de plus
opposé aux émotions pathétiques de la chaire,
que le jargon, le bel esprit dans la compo-
sition, et le ton pleureur dans le débit. Au-
cune espèce d'affectation n'a jamais fait ver-
ser des larmes. »

Les passions, quelles qu'elles soient,
doivent avoir un caractère commun, la sim-
plicité, le naturel de l'expression. Ce serait
un contre-sens que de prêter à un person-
nage vivement ému des phrases recherchées
et des jeux de mots. On a cité avec une
juste admiration le passage dans lequel saint
Matthieu, rappelant les paroles de Jérémie
(XXXI, 15), peint la douleur maternelle de
Rachel : *Vox in Rama audita est, ploratus et
ululatus multus : Rachel plorans filios suos,
et noluit consolari, quia non sunt* (Matth. II,
18). « Une voix a été entendue sur la mon-
tagne, avec des pleurs et beaucoup de gé-
missements : c'est Rachel pleurant ses fils,
et elle n'a pas voulu être consolée, parce
qu'ils ne sont plus. » Rien de plus touchant
que ce dernier trait, qui peint si bien le
cœur d'une mère, et rien de plus simple et
de plus naturel. Lorsque Horace gémit sur la
mort de Quintilius, il nous attendrit, parce
que l'accent de sa douleur est vrai, tandis
que nous demeurons insensibles aux lamen-
tations trop ingénieuses d'Ovide.

Il faut éviter de se livrer à des mouve-
ments oratoires à contre-temps, parce qu'on
risque alors d'avoir la confusion de s'é-
chauffer tout seul. Rien n'est plus ridicule.
L'orateur, dit Cicéron, est, dans ce cas,
semblable à un homme ivre au milieu d'une

assemblée à jeun, *ebrius inter sobrios*. On tombe dans ce défaut, non-seulement en faisant du pathétique hors de saison, mais encore en s'emportant avec excès quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. « On voit très-souvent, dit Longin, des orateurs qui, comme s'ils étaient ivres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent pas à leur sujet, mais qui leur sont propres et qu'ils ont apportées de l'école. Comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent insupportables. »

Il convient d'instruire et de convaincre, c'est-à-dire de parler à l'esprit par l'exposition de la vérité et par le raisonnement, avant d'entreprendre de toucher. Telle est la marche de la nature. L'instruction et la conviction ne sont pas moins nécessaires que les sentiments. « En prêchant, dit Gaichiez, il ne suffit pas d'émouvoir, il faut convaincre. Au barreau le pathétique peut triompher : le juge ému prononce, et la cause est finie ; mais la chaire doit tendre autant à convaincre qu'à émouvoir. Si le sentiment est sans lumière, quand il est passé, le pécheur est encore le même : au lieu que la conviction demeure quand l'émotion est calmée. » Elle est beaucoup plus durable que le sentiment qui souvent n'est que passager.

L'instruction suffit quelquefois pour déterminer la volonté. C'est ce qui a lieu quand on parle à des âmes droites qui ne s'éloignaient de la vérité et de la vertu que par pure ignorance. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Pour l'ordinaire nous parlons à des hommes qui en savent plus qu'ils n'en font. Il faut donc donner moins à l'instruction qu'au reste, sans cependant la trop négliger, parce que la vérité qui n'est point rappelée s'efface de l'esprit. Quand on a rappelé en peu de mots ce qu'on a besoin de ne pas oublier, et qu'on a remis sous les yeux les motifs principaux de conviction, il faut se hâter d'en venir à ce qui regarde la détermination de la volonté. C'est là ce qu'il y a de plus difficile pour l'orateur, parce que c'est là où se trouvent ordinairement tous les obstacles qui s'opposent à l'effet du discours.

Pour réussir plus sûrement à ébranler le cœur, il faut en approcher certaines grandes vérités sur lesquelles la conscience, la foi et l'intérêt éternel parlent déjà, et profiter de l'effet qu'elles y produisent pour le subjuguer. Voilà le grand argument qui l'emporte sur tous les autres et qui assure le triomphe des orateurs qui savent le mettre en œuvre. C'est surtout après avoir parlé à la mémoire et à l'imagination, par des faits, des comparaisons, des tableaux ou des images, qu'il convient de s'adresser au cœur par des mouvements qui y sont déjà commencés par la seule impression de ce qu'on a exposé. On n'a plus alors qu'à les favoriser; ce qui est facile à un orateur qui connaît le cœur humain.

Il ne faut pas brusquer les mouvements, mais les amener par degrés. « Le trait soudain, dit Maury, n'est le plus souvent qu'une saillie brusque. S'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime. Une similitude tirée des diverses impressions que produit sur nous la variété d'un météore assez fréquent dans la nature, va rendre ma pensée plus claire et plus sensible.

« Vous vous promenez seul à la campagne, un jour d'été, en vous abandonnant tour à tour aux sentiments divers que vous inspire l'aspect des champs et le silence de la nature. Tandis que votre imagination se livre à ces douces rêveries, vous entendez tout à coup le tonnerre qui gronde sourdement dans le lointain. Ce bruit imprévu peut vous étonner d'abord : cependant le ciel est serein, l'air calme, tout paraît tranquille autour de vous ; et cette première impression de surprise s'efface aussitôt de votre esprit. Mais que l'horizon se rétrécisse peu à peu et se cache enfin sous des nuages sombres ; que le soleil disparaisse, que l'ouragan roule des tourbillons de poussière, que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, et qu'ensuite la foudre éclate en déchirant deux nuées qui s'ouvrent sur votre tête : vous serez consterné ; et votre âme, préparée par des émotions graduées à l'explosion du tonnerre, sentira plus vivement alors les secousses de ses longs ébranlements. » Il en est de même dans l'éloquence : il faut, par une foule d'idées préalables et accessoires, disposer les esprits à partager tous les transports d'effroi ou de confiance, de piété ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impressions de la grâce. Nous allons voir en action la doctrine indiquée dans cette allégorie.

Personne ne l'a mieux mise en pratique que Massillon. Qu'on lise son sermon *sur le petit nombre des élus*, et qu'on remarque la célèbre supposition qui en fait un des plus beaux ornements ; c'est, dit l'auteur que nous venons de citer, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Après avoir exposé les différentes causes de la perte du grand nombre des hommes, il continue ainsi :

« Voilà, dit-il, des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : *Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je*

rs *dans cette voie.* Or, quoi de plus pro-
à effrayer une âme à qui il reste encore
que soin de son salut? Cependant c'est
multitude qui ne tremble point; il n'est
n petit nombre de justes, qui opèrent
cart leur salut avec crainte; tout le
est calme : on sait en général que l
d nombre se damne; mais on se flatte
près avoir vécu avec la multitude, on
era discerné à la mort; chacun se met
le cas d'une exception chimérique;
un augure favorablement pour soi.
c'est pour cela que je m'arrête à vous,
frères, qui êtes ici assemblés, etc. »
Le trait sublime qui fait brèche et porte
quence à son comble, frappe, dit Maury,
toute sa force à ces derniers mots : *O
, où sont vos élus? et que reste-t-il pour
partage?* C'est là que la mine fait son
osion; mais elle avait été chargée plus
. Isolez cette phrase, ou placez l'excla-
on à la fin d'un tableau moins effrayant,
en détruisez tout l'effet; elle étonnera
au plus, si elle est jetée sans préparation
ans art; mais elle ne pourra ni entraî-
ni transporter l'auditoire. Remettez en
n ce même mouvement à la place où
illon a su lui assurer tant de vigueur, et
mposez-en tous les éléments oratoires.
ez cette force, cette énergie, cette vé-
ence, qui vont toujours en croissant dans
hénomène d'éloquence, ainsi que dans
le discours, depuis le commencement de
rde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez
peintures affreuses qui s'engendrent, se
èdent rapidement, et ne s'offrent qu'un
nt à votre imagination pour l'enflammer
bouleverser, par cette supposition de
mort et de la fin du monde. Voyez ces
ouverts, cette apparition soudaine de
-Christ au milieu de l'assemblée, ce
acle du dernier jugement qui va fixer
éternité, en vous environnant d'avance
us ces témoignages d'une expérience
erselle, qui vous annoncent qu'au terme
vie votre conscience se retrouvera
le même état où elle est au moment
on vous parle. Voyez l'effroi du prédi-
r qui se met en scène avec son auditoire
en partager les frayeurs, comme il
ge, avec chacun des pécheurs qui l'écou-
la plus invincible ignorance sur sa
e destinée. Voyez l'explosion du déses-
que préparent ces conjectures et ces
tats évidents, qui restreignent à une
nentable minorité le petit nombre des
stinés que Massillon n'ose pas étendre
ment à dix justes, vainement cherchés
fois par le Seigneur dans cinq villes
res. Voyez l'effet soudain de tous ces
nnements péremptoires dont on vous
le soin de tirer les conséquences;
énumération des quatre classes de
eurs qui composent l'assemblée, et
i lesquels il ne se trouve aucun audi-
qui ne soit forcé de se reconnaître et
ranger, quand il entend sa propre sen-
dans la conclusion d'un tel dénom-
ent dont l'infinité lui rend si terribles
ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation : *Voilà le parti des réprouvés!* Cette apostrophe si désespérante, après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient-elle pas votre arrêt? *Paraissez maintenant, justes! où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre âme glacée d'effroi, quand, dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place que parmi les réprouvés? *O Dieu! où sont vos élus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva, par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-mêmes la commotion excitée par le même trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour. »

« Quand vous sentez, dit Besplas, que l'âme de l'auditeur est pénétrée, qu'elle s'est identifiée avec la vôtre, alors déployez tous les sentiments propres à votre sujet. Evitez cette expression mesurée qui annonce la timidité; qu'il parte au contraire de votre âme de ces traits véhéments qui ne laissent rien au fond des cœurs qu'ils n'agitent et qu'ils n'ébranlent. Un auditoire est comme une vaste mer à laquelle il vous est donné de commander. Un vent léger ne peut soulever les vagues. Il faut une forte tempête pour pénétrer dans l'intérieur des flots et produire une agitation universelle. » Mais il faut prendre garde de passer les bornes. « Le pathétique outré, dit Gaichiez, tombe « dans le froid, dans l'ennuyeux. Le cœur « veut se donner, il n'aime pas qu'on le « force. Une exclamation, une interrogation, « une apostrophe, un ton insinuant, font « plus d'impression que des mouvements « convulsifs. »

« Il ne faut, dit le même auteur, ni exciter des mouvements trop fréquents, ni les soutenir trop longtemps. On s'accoutume à ce qui dure, et on cesse d'en être frappé. Le corps s'endurcit aux coups réitérés et l'âme aux mouvements continués. » Tous les maîtres de l'éloquence ont donné cet avis. On manquerait son but en voulant trop multiplier ou trop étendre les morceaux touchants. *La commisération doit être de peu de durée,* dit Cicéron; *car rien ne sèche plus*

promptement que les larmes. Quintilien dit la même chose. L'intérêt se refroidit dès qu'on retient trop longtemps l'auditeur dans la même situation, sans donner aucun relâche à la sensibilité et aucun repos à l'éloquence. Le sentiment doit être soigneusement ménagé. Ici la profusion s'oppose au succès de l'orateur, dont elle affadit extrêmement le langage. La raison en est sensible. Comme le sentiment touche la partie la plus délicate de l'âme, il la fatigue, quand il l'agite trop. On supporterait plus volontiers l'abondance d'imagination et d'esprit. L'admiration est un sentiment contemplatif qui pèse moins ; mais la douleur ou la joie est un sentiment d'action. Par celui-ci on s'identifie avec l'orateur, et tout ce qu'il sent de trop, on l'éprouve soi-même.

« Les mouvements, dit l'abbé Girard, ne doivent régner que par intervalle. Un discours où ils seraient soutenus d'un bout à l'autre ressemblerait à un orage pendant lequel les éclats de la foudre se succéderaient sans interruption. La foudre éclate et gronde; puis elle se repose au sein de la nue, pour éclater encore : voilà la nature. Rien de ce qui est violent ne peut, ni ne doit être durable. Si l'orateur a les poumons assez forts pour tonner pendant tout un discours, le cœur des auditeurs est trop faible pour tenir à cet excès d'agitation. »

L'abbé du Jarry, en exposant les mêmes principes, y ajoute d'excellentes réflexions. « L'excès des meilleures choses, dit-il, est toujours mauvais ; et ce mot ancien, *rien de trop*, est d'un usage continuel dans l'éloquence comme dans la morale. Aussi, quoique l'on doive choisir les sujets qui sont conformes au talent que l'on a et les traiter d'une manière qui nous est propre, il faut néanmoins toujours garder la juste mesure des choses, et prendre garde de ne pas outrer son caractère. Le défaut ordinaire des plus grands hommes est de s'abandonner trop à leur génie ; l'un remplit ses discours d'affections et de mouvements, l'autre de raisonnements et de preuves ; celui-là de citations et d'autorités ; celui-ci de portraits du cœur, et de satires du siècle. Toutes ces choses sont excellentes en elles-mêmes ; mais il est certain qu'elles perdent souvent une partie de leur vertu, pour être en trop grand nombre. Cela est surtout vrai du pathétique. Souvent un prédicateur devient ennuyeux pour vouloir être trop touchant. Ces affections tendres et sensibles qui, semées à propos et avec mesure dans le discours, lui donnent de l'onction, le rendent froid et languissant quand elles sont trop fréquentes. Il faut savoir quand le cœur doit être touché, et en demeurer là. Quelquefois une réflexion courte, une apostrophe bien placée, une exclamation faite à propos, un ton de voix bien pris, touchent davantage que de longues plaintes et de fortes invectives. Le cœur veut toujours se donner de lui-même. Dieu heurte à la porte du cœur, et veut bien le demander plutôt avec tendresse à l'homme, que l'exiger avec autorité. Ce cœur, si difficile à ménager, se révolte contre ceux qui semblent vouloir l'emporter de force. Les nouveaux mouvements que l'on y veut exciter quand il est déjà ému (au point convenable qui n'est pas susceptible d'augmentation quand l'émotion est complète et achevée) le fatiguent et le lassent. C'est assez de l'ébranler et de le faire pencher doucement du côté où l'on veut, afin qu'il y tombe de lui-même. Ces bons sentiments qu'on lui inspire sont comme de faibles étincelles de flamme que l'on éteint par un souffle trop violent, ou que l'on accable par trop de matière. Le prédicateur qui parle avec chaleur, et que l'action emporte, doit penser que les auditeurs l'écoutent de sang-froid, et qu'ils ne sentent rien de toute l'agitation qu'il se donne. Quelquefois même l'attention, fatiguée et épuisée par un pathétique outré, fait naître un certain dégoût dans le cœur qui le glace. Ainsi, parmi les qualités dont un prédicateur a besoin, il n'en est point qui soit plus nécessaire qu'un grand sens, pour lui faire toujours garder ce juste milieu duquel on passe si facilement aux vicieuses extrémités qui l'environnent. Il en est du zèle dans l'éloquence comme du zèle dans la religion, dont l'ardeur doit toujours être accompagnée de discrétion pour le conduire.»

En évitant de trop prolonger les mouvements, il faut prendre garde de tomber dans l'excès contraire, qui est de les finir trop tôt. « On voit des orateurs, dit l'abbé Girard, trouver assez heureusement les avenues du cœur, y arriver, et commencer même à l'émouvoir. Mais, comme s'ils craignaient eux-mêmes l'incendie qu'ils vont allumer, ils laissent tout d'un coup leur feu s'éteindre, et l'auditeur surpris court en vain après une émotion qui lui échappe, regrette d'avoir été trompé, et retombe tristement dans une sorte d'apathie qu'il déteste. Laisser ainsi l'œuvre de l'éloquence imparfaite, c'est manquer de tact et de goût, et n'avoir aucune connaissance du cœur humain. Nous n'aimons que les orateurs qui nous remuent. Ce n'est que par là qu'ils règnent, parce que ce n'est que par là qu'ils nous plaisent. Ne vous contentez donc pas des premiers apprêts du combat. Votre auditeur vous attend ; gardez-vous de reculer. Vous avez sonné la charge ; avancez, frappez et renversez votre ennemi. »

Tout ce qui est incompatible avec un mouvement, dit le même auteur, tout ce qui en lui n'est même qu'étranger ou peu convenable, lui donne un air faux qui le rend froid et ridicule. Vous prétendez inspirer la joie : gardez-vous d'interrompre votre discours par un sujet de tristesse. L'âme ne saurait se partager entre des mouvements contraires et opposés. La passion n'a plus d'effet, quand elle n'a plus d'unité. L'esprit de l'auditeur se détend, le cœur se refroidit et vos efforts deviennent inutiles. C'est un défaut qu'on reproche à Bourdaloue. Cet orateur, d'ailleurs si admirable, ne possédait pas au suprême degré l'art de toucher

ɛurs. A-t-il quelquefois ouvert la source
rmes? On le voit, non sans étonnement,
mer tout d'un coup par cette phrase si
de propos, si propre à glacer son au-
'e : *Appliquez-vous ; renouvelez votre*
ion. Demander de l'attention, au mi-
d'un mouvement vif et rapide, où le
nent doit tout entraîner! Quand on a
ɛur pénétré, échauffé, brûlant, on ne
le pas ses mouvements ; on s'y aban-
e sans penser à d'autre objet qu'à celui
passion qui les excite. C'est là qu'il est
ue impossible d'être distrait.

ɛst nécessaire de connaître les ressorts
ɛsquels la sensibilité humaine est mise
u; c'est à l'aide de cette connaissance,
I. Pérennès dont nous emprunterons
ɛnt les paroles sur cet important article,
orateur habile parvient à émouvoir
uditeurs. Il existe au fond de nos cœurs
sentiments inhérents à notre nature,
ont de tous les temps et de tous les
, et desquels émanent les diverses af-
ons morales dont nous sommes sus-
bles. Ces sentiments universels sont
le des touches au moyen desquelles on
faire vibrer toutes les cordes de la sen-
té dans les âmes.

premier et le plus intime de ces sen-
nts c'est *l'amour de nous-mêmes*, qui
ue nous désirons et que nous aimons
i sert à la conservation de notre vie,
éveloppement de nos jouissances et à
bien-être présent et futur, et que nous
issons avec effroi tout ce qui semble
menacer de destruction ou de souf-
e. Nous nous réjouissons à la vue d'une
agne fertile et riante, d'un jardin semé
ɛurs, d'une prairie dont l'herbe épaisse
oulée par des troupeux. Mais, en géné-
'homme est plus ému de la vue des objets
roduisent la douleur, que de ceux qui
propres à lui donner des jouissances,
que le sentiment de sa conservation y
plus vivement intéressé. La vue d'un
ument de supplice, d'une bête féroce,
tombeau, d'un amas d'ossements hu-
s, cause souvent une impression pro-
. Il y a des personnes qui ne peuvent,
pâlir, entendre parler de la mort, et
la vue d'un squelette fait trouver mal.
ɛnt combien cette source de pathétique
bondante. Il n'est pas de plus puissant
n d'agir sur l'âme, que de décrire des
s terribles, et de représenter des scènes
ouffrance et de mort. L'imagination
fait alors ressentir une impression
gue à celle que causeraient les objets,
étaient réels.

ut-on considérer l'abîme effrayant que
ort vient ouvrir sans frissonner invo-
irement ? La sollicitude du sort futur
e tous les hommes. C'est aussi à ce
ment que Massillon s'adressait, lors-
faisait circuler la terreur dans son au-
re en peignant, avec les plus vives cou-
, la fin des temps et le dernier avé-
ɛnt du Christ. A en juger par nous-mê-
mes, le plus puissant moyen de déterminer les hommes est donc de les prendre par leur intérêt. C'est là le grand mobile qui les fait agir. Une fois qu'on est parvenu à les convaincre que leur intérêt se trouve dans une chose, on n'a pas de peine à les déterminer à rechercher ce qui les en approche, et à fuir ce qui les en éloigne. Un instinct naturel les y porte. C'est pourquoi l'orateur sacré doit s'appliquer à détruire les erreurs et les préjugés qui empêchent d'apercevoir cet intérêt important, et indiquer les moyens qu'il faut employer pour vaincre les passions qui empêchent de suivre ses lumières et sa conscience.

« Un des plus importants secrets pour faire entrer l'auditeur dans les passions que nous voulons lui inspirer, c'est, dit le P. Albert, d'étudier ses intérêts, et de savoir ses inclinations. Dites les plus belles choses du monde, si elles ne me touchent pas, je laissserai tout passer sans émotion et sans changer de résolution ; mais aussitôt que j'aperçois quelque chose qui me regarde, je prends feu et je tâche, ou de prévenir le mal qui me menace, ou de me procurer le bien qu'on me fait espérer. C'est pourquoi Cicéron disait si bien qu'il s'appliquait uniquement à connaître les inclinations de ses auditeurs, afin d'entrer dans leurs sentiments, estimant beaucoup plus aisé de pousser des gens qui courent, et de les faire aller plus vite du côté qu'ils vont d'eux-mêmes, que de leur imprimer un mouvement nouveau, ou de leur en faire prendre un contraire. Vous voulez, par exemple, exciter un mouvement de compassion en faveur des pauvres, tâchez de si bien représenter leur misère, que l'auditeur soit obligé de rentrer en lui-même, et de lui faire naître les mêmes désirs de soulager son prochain, qu'il voudrait qu'on eût pour lui, s'il était dans un semblable malheur. Vous voulez qu'on entre dans le désir de réparer les torts qu'on a faits par la médisance, représentez bien les plaintes que nous formons contre ceux qui nous ont décriés, et les réparations que nous exigeons de ceux qui nous ont ruinés par leurs calomnies. C'est pourquoi il est très-bon de connaître la disposition du cœur humain, et de bien savoir ce que naturellement tous les hommes craignent, aiment, espèrent, haïssent, pour bien composer son discours. Il vaut encore mieux s'appliquer en particulier à bien voir les inclinations secrètes de ceux à qui l'on doit parler. Mais la perfection est, qu'après avoir préparé l'esprit par de bonnes preuves, on ait encore l'adresse de remarquer dans l'action même les impressions que l'on fait, et de pousser certains endroits auxquels on voit que les auditeurs ont été sensibles ; car un médecin ordonne bien plus sûrement et plus utilement, lorsqu'il est témoin de tous les symptômes et de tous les accidents de la maladie, que lorsqu'étant consulté, il fait une ordonnance dans son cabinet selon la science et dans toute la rigueur des aphorismes. » Le médecin qui n'aurait que les

mêmes recettes pour tous ses malades, et qui, étant témoin des symptômes de leurs maladies, serait incapable de modifier les remèdes qu'il a préparés, avant de les appliquer dans cette occasion à leur situation présente, serait loin de la perfection dont parle notre auteur.

Un second sentiment inhérent à notre nature, c'est *la sympathie universelle* qui nous unit à nos semblables, et qui fait que nous ne pouvons voir souffrir un être humain sans éprouver nous-mêmes un sentiment pénible. La pensée de Térence : *Homo sum, nihil humani a me alienum puto*, est la devise de l'humanité. La voix d'un malheureux touche même les enfants. Sa voix nous émeut, ses gémissements nous déchirent, ses larmes font couler les nôtres. Depuis le commencement du monde, les hommes gémissent sur leur destinée. Il y a eu sur la terre une succession non interrompue de souffrances et de sanglots. Lorsque nous entendons aujourd'hui les accents plaintifs de Job, ou les lamentations de Jérémie, nous éprouvons un frémissement de douleur. Il semble qu'un gémissement s'élève au fond de notre âme à l'unisson de celui qui se lamentait dans un autre temps et dans une autre contrée.

Les occasions où le prédicateur excite le sentiment de la piété ou de la compassion sont ordinairement celles où il traite de la passion et de la mort de Jésus-Christ, des douleurs de la sainte Vierge, des tourments des saints martyrs, ou des souffrances des âmes du purgatoire. Il l'excite aussi quand il représente les misères du pauvre ou la peine de celui qui est dans l'affliction, pour porter à le secourir, ou enfin quand il dépeint le triste état où met le péché, pour engager à avoir du zèle pour la conversion des pécheurs, etc.

Il est encore d'autres sentiments qui appartiennent à tous les hommes et qui sont aussi des sources fécondes de pathétique. La tendresse paternelle, l'amour filial, l'affection fraternelle, l'amitié, doivent être comptés parmi les ressorts les plus puissants de la sensibilité humaine. A ces mots de père, de mère, de frère, d'ami, se trouvent attachées tant d'idées touchantes que, pour peu qu'on y associe quelque image douloureuse, on est sûr de nous émouvoir et de faire couler nos larmes. Qui n'a lu avec attendrissement l'idylle de Ruth, dans l'Ecriture? Nous ne connaissons dans les poëtes profanes aucune églogue aussi touchante.

L'amour de la patrie est encore un de ces sentiments universels qui ont le pouvoir de remuer l'âme. L'expression de ce sentiment, lorsqu'elle est unie à une situation douloureuse, devient pathétique et pénétrante. Lisez les plaintes que font entendre les Hébreux captifs sur les bords de l'Euphrate, en suspendant leurs lyres aux saules de Babylone, et vous serez ému jusqu'aux larmes. Où trouvera-t-on une expression plus simple et pus profonde à la fois de l'amour de la patrie que dans ce passage : « Ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient que nous chantassions des cantiques. Ils nous disaient : Chantez-nous des cantiques de Sion. — Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère ? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite s'oublie elle-même. Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi et si tu n'es pas le premier et le principal objet de ma joie.

Outre les affections naturelles dont nous avons parlé, et qui tiennent, en quelque sorte, à l'instinct et à l'organisation physique, il est des sentiments d'un ordre plus élevé, qui ont aussi un grand empire sur l'âme. Telle est *la conscience*, voix intérieure, qui nous fait connaître ce qui est bien ou mal, et qui est dans l'ordre moral ce que l'instinct de la conservation est dans l'ordre physique. De même que la douleur nous avertit du danger dont certains accidents menacent notre vie matérielle, le remords élève la voix lorsque la loi morale est violée. L'éloquence a souvent produit de grands effets, en faisant naître ce trouble de la conscience. C'était le secret de Massillon, qui excellait à exciter les remords dans ses sermons de morale. Il avait l'art de mettre la conscience de son côté, et l'appelait à son aide pour confondre le pécheur et le forcer à se rendre. Il préférait toujours porter aux sentiments qui rendent l'auditeur ennemi de lui-même. Il commençait d'abord par éclairer ou détromper la conscience aveugle ou erronée, en détruisant ses illusions et ses prétextes. Si elle n'était qu'endormie, il savait l'éveiller par des coups de maître. Quand il avait porté dans l'âme pécheresse un trouble salutaire, il en profitait habilement pour l'exciter aux sentiments qu'il avait eu dessein de lui inspirer. C'est en suivant cette méthode qu'on réussit. Un prédicateur qui saura la comprendre, et qui surtout saura la mettre en pratique, fera des merveilles.

A la conscience se rattache *l'amour de la justice*, qui nous fait désirer que chacun soit traité selon ses mérites. Si nous voyons le faible opprimé, l'innocent persécuté, le coupable triomphant, ce sentiment est froissé dans nos âmes et produit l'indignation. Un assassin est conduit au supplice, et nous demeurons indifférents à son sort, parce que nous reconnaissons qu'il l'a mérité. Mais si c'est un homme vertueux qui est condamné et livré au glaive, tout ce qu'il y a en nous de justice et d'humanité se soulève contre cet acte d'oppression. Vainement un pouvoir tyrannique cherche, par l'appareil des supplices, à faire taire cette voix intérieure. La conscience publique se fait jour; elle éclate dans l'attitude, dans le regard et jusque dans le morne silence de la multitude. Domitien comprenait bien ce muet reproche, lui qui, selon Tacite, épiait les regards et la pâleur de ceux qui assistaient aux exécutions qu'il ordonnait, et qui punissait comme un crime l'émotion qu'il remarquait sur le visage.

reusement il n'est pas au pouvoir des
mes d'anéantir ce juge incorruptible qui
u fond des cœurs, et dont la voix éclate
d'autant plus de force qu'elle a été plus
primée. Quelle que fût la puissance de
n, de Caligula et de tous ces oppresseurs
humanité, le jour de la justice ne s'est
fait attendre pour eux. Traînés tout san-
ts au tribunal de la postérité, ils sont
lamnés à être l'objet de l'exécration
erselle tant que l'homme conservera le
iment du juste, que Dieu même a gravé
son cœur. Que de scènes nobles et
hantes doivent leur intérêt et leur force
sentiment! Il suffit de parcourir les
urs anciens et modernes pour juger
bien il est fécond en développements
étiques.

est surtout le *sentiment religieux*, ou *la*
qui excite le pathétique. C'est à ce sen-
nt surnaturel, que Dieu met dans les
par sa grâce, que les prédicateurs
géliques doivent leurs plus beaux triom-
. Les sentiments que la foi produit sont
mbrables. Les considérations qui les
ent ne le sont pas moins. Nous n'entre-
drons pas de les exposer ici, parce qu'on
rouve abondamment dans les écrivains
s et dans les saints Pères, dans les ser-
naires et les livres de piété. Cet article
prend toute la religion.

Que le prédicateur, dit Grenade, s'appli-
surtout à exciter dans les âmes l'horreur
éché et la crainte de Dieu (qui est le com-
cement de la sagesse). Ce qui sert le plus
apper les esprits de cette crainte salu-
, c'est l'incertitude de la vie, l'inévitable
ssité de la mort, la profondeur impéné-
e des jugements de Dieu, la terrible
ée du compte qu'il faudra nécessaire-
t lui rendre de toute notre vie, la redou-
sévérité du dernier jugement, l'extrême
eur et tout ensemble l'éternité effroyable
supplices de l'enfer, et d'autres sem-
les considérations tirées de nos fins der-
s.

Ce sentiment de crainte est très-utile
ébranler et briser les cœurs même les
endurcis ; car les hommes s'aiment
rellement beaucoup eux-mêmes, encore
s soient sans amour pour Dieu. Cet
r-propre, dont ils ne sont que trop
lis, fait qu'ils ont toujours assez d'hor-
de tout ce qu'ils connaissent être plus
ble de les perdre. De là vient que, com-
ant d'ordinaire leur conversion par une
te servile qui leur fait détester le péché
se des châtiments dont ils sont mena-
ils ne laissent pas d'arriver peu à peu à
mour filial des vrais enfants, qui ren-
e toujours une crainte respectueuse
leur père.

C'est pourquoi le prédicateur, qui dé-
ardemment le salut des âmes, doit tra-
er souvent à inspirer avec force ces
ments aux hommes, et particulièrement
r exposer, autant qu'il lui est possible,
leur mettre comme devant les yeux, par
ses expressions, la rigueur épouvantable et
l'éternité des peines de l'enfer. Quelque
effort d'esprit et d'éloquence qu'il fasse pour
les amplifier, tout ce qu'il en dira sera tou-
jours beaucoup au-dessous de la réalité.
Toute la force de l'art, tous les tours et toute
l'adresse de l'éloquence sont incapables d'y
atteindre. Ainsi, bien loin de pouvoir, par
la force des paroles et des expressions, les
représenter plus grandes qu'elles ne sont en
effet, il n'approchera jamais en aucune ma-
nière de leur véritable grandeur. Mais, en-
core que ce qu'on en dit soit beaucoup
moindre que la réalité, cela ne laisse pas
d'avoir la force de toucher et d'émouvoir
même le cœur des hommes les plus durs et
les plus insensibles. »

On peut fortifier les mouvements en y
mêlant des passages analogues de l'Ecriture
qu'on paraphrase, ou des faits connus de
l'histoire sacrée qu'on cite à propos. C'est ce
qu'on peut remarquer dans le morceau sui-
vant du sermon de Massillon *sur le bonheur
des justes* :

« Une âme revenue à Dieu ne saurait rap-
peler toute la suite de ses égarements passés,
sans y découvrir toutes les démarches de la
miséricorde de Dieu sur elle; les voies sin-
gulières par où sa sagesse l'a conduite,
comme par degrés, au moment heureux de
sa conversion. Tant de circonstances ines-
pérées de faveur, de disgrâces, de pertes, de
mort, de perfidie, de préférence, d'affliction;
toutes ménagées par une Providence atten-
tive, pour lui faciliter les moyens de rompre
ses chaînes; ces attentions particulières que
Dieu avait sur elle, lors même qu'elle suivait
encore des routes injustes; ces dégoûts que
sa bonté lui ménageait au milieu même des
plaisirs; ces invitations secrètes qui la rap-
pelaient sans cesse au devoir et à la vertu;
cette voix intérieure qui la suivait partout
et qui ne cessait de lui dire, comme autrefois
à Augustin : *Insensé, jusqu'à quand cherche-
ras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre
heureux? Quand finiras-tu tes inquiétudes
avec tes crimes? Que faudrait-il encore pour
te détromper du monde, que l'expérience même
que tu fais de tes ennuis et de ton propre mal-
heur en le servant? Essaie s'il n'est pas plus
doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à
l'âme qui me possède?*

« Voilà ce qu'offre le passé à une âme
touchée : elle y voit encore les complices de
ses anciens plaisirs, livrés par la justice de
Dieu aux égarements du monde et des pas-
sions : et elle seule choisie, séparée, appelée
à la connaissance de la vérité. Que ce souve-
nir remplit une âme fidèle de paix et de
consolation! *Que vos miséricordes sont infi-
nies, ô mon Dieu!* s'écrie-t-elle avec le pro-
phète : *vous m'avez mise sous votre protection
dès le sein de ma mère : vous avez suivi de
près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus
que tant de pécheurs à qui vous ne daignez
pas ouvrir les yeux, et manifester la sévérité
de vos jugements et de votre justice? Dieu!
que vos œuvres sont admirables! et mon âme*

connaît bien ce qu'elle vous doit et ce que vous avez fait pour elle! (*Psal.* CXXXVIII, 14.) »

Dans ce morceau l'orateur frappe tout à la fois l'imagination par le souvenir d'un fait, et le cœur par l'expression touchante de certains sentiments qui rappellent aux auditeurs ceux qu'ils ont éprouvés eux-mêmes. On ne peut ranimer plus heureusement ces sentiments dont le souvenir est encore présent. Rien n'est plus capable d'émouvoir. Il semble que Massillon voit dans les cœurs ce qui s'y passe à mesure qu'il parle. Les sentiments qu'il exprime sont précisément ceux qu'éprouvent les auditeurs. Il paraît plutôt les suivre que les exciter. C'est en cela qu'il se montre un grand maître dans l'art oratoire. Avec quel à-propos il saisit dans le cœur les sentiments de la reconnaissance qu'il y a fait naître, et que la manière dont il les fait exprimer à l'âme pénitente est naturelle et touchante! Qu'on remarque aussi comment il sait l'associer au prophète et lui faire partager ses sentiments par ces paroles: *Que vos miséricordes sont infinies!* etc.

Le pathétique reçoit quelquefois une nouvelle force de certaines circonstances que nous devons remarquer. La première et la plus saillante est le *contraste*. Il se forme des oppositions. La nature en est remplie, et c'est une des sources des sentiments agréables qu'elle ne cesse de nous inspirer. Une forêt majestueuse plaît à côté d'une vaste prairie, un fleuve intéresse au milieu de celle-ci, et le vallon s'embellit du roc escarpé d'où tombe en cascade le ruisseau qui l'arrose. L'éloquence et la poésie ordonnent leurs compositions sur ce modèle. Une variété toujours renaissante en fait le charme. Elle est d'autant plus grande et cause un plaisir d'autant plus vif, que les oppositions ou les contrastes sont plus multipliés, mais aussi plus naturels et mieux préparés. Ils donnent lieu à des beautés du premier ordre et qui laissent dans l'esprit des impressions aussi délicieuses que profondes.

En effet, le propre du contraste est de faire ressortir les objets, en leur donnant plus d'éclat. Peignez le nain à côté du géant; le chêne près du roseau; rapprochez la force de la faiblesse, la laideur de la beauté; mettez en regard le riche et le pauvre, celui que la fortune comble de ses dons et celui qu'elle perce et accable de ses traits; tous ces objets deviendront plus frappants et paraîtront mieux ce qu'ils sont, que s'ils étaient isolés et présentés séparément. Leur présence respective, si cette expression est permise, les relève ou les rabaisse, et ils se renvoient comme un jour et une lumière mutuelle et réciproque, qui éclaire jusqu'au moindre des traits qui les caractérisent.

Les contrastes sont la source des sentiments les plus touchants. Un homme qui a passé de l'opulence à la misère nous inspire plus de compassion qu'un homme qui est né dans l'indigence. Le malheur devient plus touchant par l'opposition de la prospérité, et le crime paraît plus horrible à côté de l'innocence. Les scènes opposées qui se trouvent dans les histoires de Job, de Tobie et d'Esther, produisent en nous une vive émotion.

Les matières que nous avons à traiter dans la chaire fournissent les contrastes les plus frappants à l'orateur sacré. Nous pouvons indiquer entre autres celui du pauvre Lazare et du mauvais Riche, en ce monde et dans l'autre, celui des diverses situations de l'Enfant prodigue, la mort du pécheur et celle du juste, le bonheur des saints et le malheur des réprouvés, etc.

Le pathétique reçoit encore un nouveau degré de force, lorsqu'il se présente avec quelque chose d'inattendu, et lorsque, à l'émotion qu'il produit, se joint un certain sentiment de surprise. Le brusque passage du bonheur à l'infortune, et de la vie à la mort, ébranle profondément notre âme, et, en général, le malheur nous paraît d'autant plus terrible, qu'il est plus imprévu. Une mère et ses enfants sont réveillés en sursaut par un incendie qui dévore leur habitation; nous frémissons à l'idée du danger imprévu qui les menace. Un malheureux est conduit au supplice; au moment où il monte à l'échafaud, la nouvelle de sa grâce lui est apportée, et il passe en un instant du dernier degré de l'abattement au comble de la joie. Un père, justement irrité et longtemps inflexible, se laisse tout à coup attendrir et désarmer par un fils coupable et repentant: voilà de ces brusques changements de situation qui auront toujours le pouvoir d'ébranler le cœur humain.

Qui ne s'est senti ému jusqu'au fond de l'âme en lisant, dans la Genèse, cette histoire de Joseph, si simple et si touchante à la fois? Les enfants de Jacob, pressés par la famine qui se faisait sentir par toute la terre, étaient venus chercher du blé en Egypte, où le frère qu'ils avaient vendu jouissait d'un pouvoir sans bornes auprès du roi. Joseph les reconnut sans être connu d'eux, et il leur demanda avec inquiétude des nouvelles de Jacob. « Votre père, leur dit-il, ce vieillard dont vous parliez, vit-il encore? se porte-t-il bien? Ils lui répondirent: Notre père, votre serviteur, est encore en vie et il se porte bien; et, se baissant profondément, ils l'adorèrent. Joseph, levant les yeux, vit Benjamin, son frère, comme lui né de Rachel, et il leur dit: Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable; et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles étaient émues, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes; et passant dans un autre appartement, il pleura....

On connaît l'épreuve à laquelle Joseph voulut soumettre ses frères, pour s'assurer de leur bienveillance à l'égard de Benjamin, qui l'avait remplacé dans l'affection de Jacob. Cette épreuve ayant fait éclater leur tendresse pour leur jeune frère et le noble dévouement de Juda, Joseph ne peut plus résister à son

tion. Mais écoutons le récit de la Bible: Joseph ne pouvait plus se contenir de- la foule. Il ordonna donc à tout le monde ortir, afin qu'aucun étranger ne fût pré- lorsqu'il se ferait connaître de ses frères. s il éleva la voix en pleurant. Les Égyp- s l'entendirent, ainsi que toute la mai- de Pharaon, et il dit à ses frères : *Je suis ph: mon père vit-il encore?* Ses frères ne vaient répondre, tant ils étaient frappés de eur. Alors, prenant un ton plein de bonté: rochez, leur dit-il, de moi, et lorsqu'ils rent approchés, il ajouta : Je suis Joseph, e frère, que vous avez vendu à des mar- ds. Ne craignez rien... c'est pour votre t que Dieu m'a envoyé devant vous en pte... Hâtez-vous donc d'aller trouver père, et dites-lui que son fils Joseph le ande... Et, s'étant jeté au cou de Ben- n, il pleura, et Benjamin pleura aussi, tenant embrassé. Joseph embrassa aussi ses frères, et il pleura sur chacun d'eux.» admirables beautés de ce récit sont de re à être senties par tout le monde.

ous venons d'indiquer les principaux orts qui agissent sur le cœur de l'homme xcitent ses affections. Pour peu qu'on y chisse, on verra qu'il n'est pas un mou- ent de l'âme qui ne corresponde à quel- ne de ces dispositions fondamentales. t, comme nous l'avons observé, par l'é- approfondie des divers motifs qui font re les sentiments, soit naturels, soit sur- rels, qu'on les excitera dans les cœurs esoin, si toutefois l'orateur chrétien a de joindre aux moyens humains les pra- es que la foi et la piété lui indiquent. le prédicateur n'oublie pas que la prin- le source du pathétique est dans son pro- cœur. Pour exciter les autres à l'amour Dieu, à la piété, à la crainte du péché et autres sentiments religieux, il doit com- cer le premier à les sentir en lui-même, ne peut les sentir sans les avoir réelle- t. C'est dans un grand fonds de vertu et un grand zèle pour la gloire de Dieu et lut des âmes ; en un mot, c'est dans une de charité qu'il doit puiser tous ses mou- ents oratoires. C'est le cœur qui parle œur et qui rend éloquent: *Pectus est d disertos facit*(Quint.). Pour toucher, il être touché. Le faux ne saurait produire athétique, et les vrais sentiments de l'o- ur se montrent tels qu'ils sont. Il vous impossible de faire impression sur l'au- ur, s'il n'est persuadé que vous parlez conviction et du fond du cœur. Vous de- être ému pour émouvoir. On connaît le d'Horace, traduit par Boileau :

ur me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Si c'est une nécessité pour tout orateur, le P. Albert, de se revêtir des sentiments l veut inspirer, cela est infiniment plus ortant et plus essentiel à un prédicateur, est véritablement dans les mêmes inté- que ses auditeurs ; le paradis et l'enfer regardent tous également, et la modestie parable de son ministère ne permet pas à celui qui déclame contre les péchés, de se tirer du nombre des pécheurs. Il doit donc paraître le premier effrayé, affligé, surpris des vérités qu'il annonce ; et s'il a un autre visage que celui qu'il veut faire prendre, on ne croira point qu'il dise la vérité, il passera pour un imposteur, et on demeurera comme on était. Un pilote encouragerait peu au travail, s'il disait, en éclatant de rire, que le fond de calle est plein d'eau ; et un officier de guerre ne ferait pas prendre les armes aux habitants, s'il leur disait, une guitare à la main, que les ennemis sont aux portes et qu'ils escaladent la muraille. Ainsi un prédicateur qui est dans le même danger que ses auditeurs doit faire voir sur son visage, et par toute sa manière, que c'est ainsi qu'il s'en faut tirer au plus tôt; et c'est pour nous un avantage extrême, de ce que les auditeurs sont disposés à croire que nous ne les trompons point, et que nous ressentons, comme nous y sommes obligés, ce que nous tâchons d'exprimer. Nous n'avons pas besoin d'imiter les gens de théâtre ni de recourir à l'artifice d'un certain orateur dont parle Aulu-Gelle, qui, pour s'exciter à pleurer véritablement en déclamant, portait sur lui les cendres de son fils unique ; rentrons en nous-mêmes, et nous pleurerons. » Le P. Albert conclut en disant avec Grenade que ces sentiments venant du Saint-Esprit qui les donne pour porter à Dieu, il faut les lui demander, si l'on veut faire les fonctions d'apôtre et de prophète.

Vêtu, t. II, p. 155 - 250 ; Grenade, t. I, p. 136 ; Andrieux, p. 254, 398 ; Audisio, t. I, p. 68 ; Gaichiez, p. 279 ; Albert, 181, 195 ; Gibert, 626 ; Crevier, t. I, p. 305 ; Blair, t. IV, p. 151 ; Rollin, t. II, p. 401 ; Pérennès, 243 ; Rapin, p. 40 ; Fénelon, *passim* ; Besplas, 197 ; du Jarry, p. 158 ; Girard, 68 ; Hamon, 183 ; Mallet, t. II, p. 204, 370.

MYSTÈRES. — Nous entendons ici, par le nom de mystères, non-seulement les actions de Notre-Seigneur, qui ont un rapport immédiat à notre salut, comme sa Naissance, sa Circoncision, sa Passion, sa Résurrection et son Ascension, mais encore les merveilles que Dieu a opérées en la sainte Vierge, comme sa Conception immaculée, sa Nativité, son Annonciation, son Assomption, ou les actions qu'elle a faites par inspiration divine, comme sa Présentation, sa Visitation, sa Purification. Le prêtre doit avoir à cœur de faire connaître et aimer ces mystères : son talent y trouvera une ressource immense, un riche trésor des plus sublimes considérations et des plus beaux mouvements. Les Pères et les docteurs de l'Eglise, les orateurs ecclésiastiques modernes, et à leur tête Bossuet, Bourdaloue, Massillon, n'ont cessé de fouiller cette mine si féconde et ne l'ont pas épuisée ; elle ne le sera jamais, elle ne saurait l'être, parce que tous les mystères sont en Dieu un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, et que tout ce qui est de Dieu est infini. Négliger les mystères, ce serait donc négliger les richesses de son

art et ôter à son discours la couleur propre qui lui convient, pour lui donner une couleur mondaine qui, dans la chaire, est une couleur déplacée, un défaut réel et non un mérite.

Toutefois, ce n'est encore là que la moindre des considérations qui doivent porter le prédicateur à traiter ces beaux sujets. Les avantages spirituels qui en reviennent aux auditeurs lui en font un devoir bien plus pressant. Les mystères, en effet, sont l'aliment le plus solide et le plus utile de la piété chrétienne; ils forment le fond et comme la substance de toute la religion, et on ne la connaît bien qu'autant qu'on les connaît. Ils parlent au cœur, ils l'échauffent et l'embrasent; ils lui demandent des sacrifices, lui enseignent toutes les vertus, lui disent tous ses devoirs, et le cœur ne peut rien leur refuser. La morale que le prédicateur en déduit est toujours naturelle, parce que chacun sent que les mœurs doivent être conformes à la croyance; et elle est en même temps toujours pressante, parce que le mystère lui sert de preuve.

C'est donc manquer essentiellement à son devoir que de ne pas exposer aux fidèles la doctrine et l'esprit des mystères, et cette faute serait plus grave encore les jours où on les solennise; car le dessein manifeste de l'Eglise, en consacrant des fêtes particulières en leur honneur, a été que les fidèles entrassent, ces jours-là, dans l'esprit propre du mystère qu'on célèbre, et en attirassent sur eux les grâces et les vertus. Or, c'est un devoir pour le prédicateur de seconder cette vue de l'Eglise en expliquant aux peuples le mystère du jour, non par quelques mots dits en passant dans l'exorde ou ailleurs, mais par un discours destiné tout entier à ce développement, et où la morale n'intervienne qu'en second et comme accessoire. Les fidèles s'y attendent, et ils en ont le droit : si le prédicateur frustre cet espoir, il les mécontente, il leur porte un préjudice grave, en les laissant dans l'ignorance de la partie principale de la religion; et cette faute est moins excusable que jamais, aujourd'hui où la foi est si faible, le christianisme si peu connu, et son esprit si oublié.

Pour traiter dignement les mystères, il faut, 1° les faire connaître; 2° les faire honorer; 3° faire participer les fidèles aux grâces qui y sont renfermées; 4° diviser son instruction de manière à ce que ces trois objets soient remplis avec ordre et clarté. Tout ceci demande des développements que nous allons donner dans les articles suivants.

ARTICLE Ier. *De la manière de bien faire connaître les mystères.*

Saint François de Sales indique aux prédicateurs un moyen de bien faire connaître les mystères, qui est de considérer ces trois points : *Qui? Pourquoi? Comment?* Exemple : Qui est né? Le fils de Dieu fait homme. Pourquoi? Pour nous sauver. Comment? Pauvre, nu, froid, en une étable et petit enfant. — Qui est ressuscité? L'Homme-Dieu qui était mort pour nous. Pourquoi? Pour sa gloire et notre bien. Comment? Glorieux et immortel, etc. — M. Hamon propose une méthode beaucoup plus explicite.

Pour faire connaître à fond un mystère, il faut, 1° en bien expliquer l'extérieur et l'intérieur; 2° faire ressortir les perfections de Dieu, de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge qui y sont renfermées; 3° exposer les avantages qui en reviennent aux hommes.

1° Il faut en expliquer l'extérieur et l'intérieur : on entend par l'extérieur d'un mystère ce qui en est la partie visible, et par l'intérieur ce qui se passait d'admirable au moment du fait extérieur, dans l'âme de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge, soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes, soit par rapport à eux-mêmes. Le fait extérieur nous est raconté dans l'Evangile, ou quelquefois transmis par la tradition. Il faut l'exposer en détail aux fidèles, soit pour qu'ils ne sortent pas du sermon sans connaître le mystère qu'on honore, soit parce que c'est là le fondement solide des moralités qu'on se propose de tirer, soit enfin parce que chaque circonstance du mystère contient une instruction propre à en relever l'excellence et utile au salut. Ainsi, par exemple, dans le mystère de l'Epiphanie, l'apparition de l'étoile aux mages dans Jérusalem, leurs présents, leur retour par un autre chemin, tout est intéressant et instructif. L'intérieur des mystères n'est pas moins digne de fixer l'attention de la piété chrétienne, et se découvre sans peine à l'aide de la méditation, des principes de la foi ou des paroles mêmes de l'Evangile. Ainsi, par exemple, si, dans le mystère de l'Epiphanie dont nous venons de parler, on se demande alors quels étaient les sentiments de Jésus-Christ, on trouve par la méditation cette réponse entre plusieurs autres : Son amour pour les hommes le pressait si fort d'éclairer les gentils, que, peu de jours après sa naissance, il envoya l'étoile aux mages pour les appeler à sa crèche; ceux-ci n'étaient que les prémices, et en eux il voyait tous les gentils à venir. Il me voyait moi-même distinctement à travers les siècles, peut se dire chaque fidèle, et du fond de sa crèche il me réservait plus que l'apparition d'un météore : il me réservait la grâce de la foi, la grâce d'une éducation chrétienne, la grâce de tant de moyens de salut... Et de là l'esprit et le cœur concluent quel amour Jésus nous porte dans ce mystère. On sent combien cette manière d'envisager les mystères les rend intéressants, pieux, touchants, instructifs, et nous les fait mieux connaître.

2° Il faut faire ressortir les perfections de Dieu, de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge, qui sont renfermées dans le mystère. Comme Dieu, en se révélant au monde, s'est proposé en premier lieu sa gloire, celle de son Fils ou de la sainte Vierge, et que cette gloire consiste principalement dans la manifestation de leur perfection, on ne correspondrait pas à ses desseins si, en traitant les mystères, on ne faisait ressortir les perfec-

s ineffables qui y brillent avec tant
lat aux yeux de l'âme qui les médite ;
nanquerait à la religion en ne saisissant
une occasion si favorable d'en donner
haute idée aux hommes, et de lui con-
r leur estime, leur respect et leur admi-
on ; enfin on nuirait aux fidèles, en les
ant d'une instruction essentielle. Si
:, par exemple, j'ai à traiter le mystère
a croix, j'y ferai voir la justice de Dieu,
uel il a fallu une si grande expiation
· le péché ; sa miséricorde, qui a conci-
es droits de sa justice avec la grâce du
able ; sa grandeur, à laquelle un Dieu
me est immolé par un Dieu prêtre. Si
à traiter le mystère de l'Eucharistie, j'y
admirer à la fois la bonté de Dieu, sa
sance et sa sagesse, selon le mot de
t Augustin : *Cum sit ditissimus, plus
non habuit; cum sit potentissimus, plus
non potuit; cum sit sapientissimus, plus
nescivit.* Si j'ai à parler des mystères où
ent soit les grandeurs de Notre-Seigneur,
me la Résurrection et l'Ascension, soit
priviléges incomparables de la sainte
ge, comme l'immaculée Conception,
nonciation, l'Assomption, je m'appli-
ai à faire ressortir tout ce qui relève
s et Marie dans ces mystères, pour leur
ilier le respect et la vénération des peu-
. Si, au contraire, j'ai à parler des mys-
s où ils s'humilient, par exemple, de leur
cachée et laborieuse, des mystères du
aire, je célébrerai tout ce qu'il y a dans
humiliations de grandeur véritable, de
sse et d'amour pour les hommes. Enfin,
que soit le mystère, je ferai remarquer
bien il était digne de Dieu, digne de sa
sse, de sa bonté et de sa puissance.
Il faut exposer les avantages qui re-
nent de ce mystère aux hommes. Comme,
s sa propre gloire, après celle de son
ou de la sainte Vierge, Dieu, en opérant
mystères, s'est proposé le bien de
nme, le devoir du prédicateur est de
trer comment en chaque mystère Dieu
eint son but, que de maux ce mystère
gne de nous, que de biens il nous pro-
; comment, par exemple, l'Incarnation
evé l'homme tombé, sauvé le genre hu-
que le péché avait perdu, rehaussé
e nature jusqu'à la participation de la
re divine, et procuré à la terre un in-
e bienfaiteur, un docteur infaillible, un
èle incomparable ; ou, si on l'aime
ix, comment dans ce mystère Jésus-
st nous élève par ses abaissements,
enrichit en se faisant pauvre, nous
libres en prenant la forme d'esclave.
e manière de présenter les mystères est
nemment propre à faire aimer et respec-
a religion, à toucher le cœur de l'homme,
se voit ainsi l'objet et la fin de toutes les
res d'un Dieu.
els sont les différents points de vue sous
uels il faut envisager les mystères pour
les faire connaître. Saint Thomas, dans
· partie de sa *Somme*, et Suarez dans sa
logie, développent l'un et l'autre ces
points de vue d'une manière merveilleuse.
Bossuet a suivi la même marche dans ses sermons sur les mystères ; et c'est d'après cela que M. de Boulogne, qui lui a emprunté un grand nombre de ses idées, traitant le mystère de Noël, montre dans un premier point combien ce mystère fait ressortir la puissance, la grandeur, la sagesse, la justice, la miséricorde, la sainteté, la bonté de Dieu ; et dans un second point, combien ce mystère était convenable pour consoler l'homme malheureux, guérir l'homme malade et corrompu, relever l'homme dégradé. C'est ainsi encore que procède Bourdaloue dans l'instruction pour le temps de l'Avent, et que doivent procéder tous les prédicateurs : toujours ils doivent montrer dans les mystères Dieu grand et bon, l'homme ennobli, meilleur et plus heureux ; ou s'il s'agit de la sainte Vierge, présenter ses grandeurs comme unies à nos intérêts : si dans l'Annonciation elle devient mère de Dieu, c'est pour être la mère des hommes ; si dans l'Assomption elle est élevée en gloire, c'est pour être notre avocate et le refuge des pécheurs.

ARTICLE II. — *De la manière de faire honorer les mystères.*

En même temps qu'on éclaire l'esprit des auditeurs sur le fond du mystère, il faut parler à leur cœur et tâcher d'y faire naître les affections et les sentiments pieux que ce mystère est de nature à inspirer. Le prédicateur manquerait tout à fait son but, si, dissertateur froid et spéculatif, il ne parlait qu'à l'esprit. Toutes les considérations indiquées dans l'article précédent ne doivent être pour lui que des moyens d'arriver à remuer le cœur, à l'échauffer et le pénétrer des sentiments de la piété chrétienne. Ces sentiments varient selon le mystère ; mais cependant, presque toujours on y trouve matière aux sentiments suivants, savoir : 1° la reconnaissance pour les grâces que ce mystère nous apporte ; 2° l'amour pour la bonté qui y éclate ; 3° l'admiration et la louange pour la grandeur, la puissance, la sagesse qui y brillent ; 4° le respect et la vénération pour l'excellence du mystère en lui-même ; 5° le désir et le ferme propos d'une vie meilleure et plus parfaite, plus détachée et plus humble ; 6° la joie ou la compassion. C'est en développant ces sentiments divers que le prédicateur donne de l'onction à ses instructions, y répand comme un parfum de piété qui touche les cœurs : sans cela il est sec, il est froid, intéresse peu, et ses discours n'ont qu'une médiocre utilité.

ARTICLE III. *De la manière de faire participer les fidèles aux grâces renfermées dans les mystères.*

Jésus-Christ ayant opéré les mystères pour qu'ils fussent des sources abondantes de grâces dans son Eglise, et ces grâces se répandant principalement dans les jours où on les solennise, le prédicateur doit enseigner aux fidèles à y participer ; et pour cela il doit, 1° leur faire remarquer les leçons de

vertu et de perfection que renferme, soit l'extérieur, soit l'intérieur du mystère, et les inviter à mettre ces leçons en pratique, aidés du secours de Jésus-Christ et de l'assistance de Marie ; car la grâce qui aide à faire le bien découle de chaque mystère en même temps que la leçon qui montre ce qu'il faut faire. 2° Le prédicateur doit faire observer les voies par lesquelles Notre-Seigneur ou la sainte Vierge a consommé le mystère. Par exemple, qu'a fait Notre-Seigneur pour arriver à la gloire de sa résurrection ? Il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli : *Crucifixus, mortuus et sepultus resurrexit*. Donc, conclura le prédicateur, nous aussi, si nous voulons ressusciter avec Jésus-Christ, nous devons crucifier nos passions, mourir à nos péchés, ensevelir notre amour-propre. 3° Outre les grâces générales attachées aux mystères et dont nous venons de parler, chaque mystère a sa grâce propre. Il est important de bien la faire comprendre aux fidèles, et de les inviter à l'attirer en eux par leurs prières, leurs désirs et les actes des vertus analogues. Car c'est là le fruit principal qu'ils doivent recueillir de chaque solennité. Ainsi, le mystère de Noël a pour grâce spéciale l'enfance spirituelle, perfection sublime que le monde ne connaît pas, admirable composé d'innocence, de candeur et de simplicité, condition rigoureuse à laquelle Jésus-Christ a mis son paradis : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum*. Le mystère de l'Epiphanie a pour fruit la correspondance prompte, courageuse et persévérante à la grâce qui nous sert d'étoile pour aller à Jésus-Christ ; le mystère de la Passion, la résignation dans les souffrances et la mort à nos inclinations déréglées ; le mystère de la Résurrection, une vie nouvelle toute spirituelle et intérieure ; le mystère de l'Ascension, les désirs du ciel et l'union à Dieu. Ces quelques vues donnent une idée suffisante de la manière d'observer la grâce de chaque mystère.

Article IV. — *Comment diviser les instructions sur les mystères ?*

La première manière est de traiter dans un premier point la doctrine du mystère, et de montrer dans le second le fruit qu'on en doit tirer. Conformément à ce principe, on pourrait dire : *Excellence et grandeur du mystère*, premier point ; *Manière de l'honorer et d'y participer*, second point ; ou encore : *Ce que Dieu a fait pour nous dans ce mystère*, premier point ; *Ce que nous devons faire pour Dieu*, second point ; ou encore : *Desseins adorables de Dieu dans ce mystère*, premier point ; *Sentiments que ce mystère doit nous inspirer*, second point ; ou encore enfin : *Gloire qui revient à Dieu dans ce mystère*, premier point ; *Avantages qui en reviennent à l'homme*, second point.

La deuxième manière est de joindre ensemble la doctrine et les fruits du mystère sous un même énoncé. Conformément à ce principe, on pourrait dire : *Jésus dans la crèche est pour nous un bienfaiteur qu'il faut aimer*, premier point ; *un docteur qu'il faut écouter*, second point ; *un modèle qu'il faut imiter*, troisième point ; ou encore : *Marie, dans sa purification, nous apprend à obéir jusque dans les moindres circonstances de la loi*, premier point ; *lors même qu'il n'y a que conseil sans obligation rigoureuse*, second point ; *lors même qu'il faut sacrifier ce que nous avons de plus cher et de plus précieux*, troisième point.

Pour remplir tous ces canevas et autres semblables, on trouvera d'amples matériaux dans le P. Nouet, dans Grenade, dans nos auteurs ascétiques, nos sermonnaires, et surtout Bourdaloue et Bossuet, qui ont excellé en cette partie. Bourdaloue expose les mystères avec une clarté parfaite, et en déduit les plus importantes leçons pour la réforme des mœurs ; Bossuet en révèle toute la beauté et la grandeur avec une magnificence de vues qui étonne et ravit.

Hamon, p. 399 ; *Pastoral de Limoges*, p. 548-554 ; Gaichiez, p. 78 ; Audisio, t. I, p. 67 ; Besplas, p. 50 ; du Jarry, p. 257 ; Mallet, t. I, p. 240.

N

NARRATION ORATOIRE. — La narration est le récit d'un événement ou le tableau détaillé des circonstances d'un fait. Elle convient au genre judiciaire. Dans les sermons, il est rare qu'on soit obligé de faire une narration ; cette partie est remplacée par l'exposition du sujet ; celle-ci est du même ton, c'est-à-dire qu'elle doit être concise, claire et distincte.

Dans le genre démonstratif, c'est-à-dire quand il s'agit de louer ou de blâmer quelqu'un, le discours n'est qu'un tissu de narrations accompagnées de réflexions et de sentiments en rapport avec le but qu'on se propose. Mais ces narrations n'ont pas le caractère de la narration oratoire, telle que l'entendent les rhéteurs. Nous dirons de quelle manière elles doivent être traitées en parlant des oraisons funèbres et des panégyriques.

NATUREL DU STYLE. — Le naturel du style consiste à rendre ses pensées et ses sentiments avec aisance, sans effort et sans apprêt ; la moindre affectation le détruit ; dès qu'une expression recherchée, une image forcée, un sentiment exagéré se présente, le charme disparaît.

L'effet du naturel, quand il est porté à la perfection, est de faire croire que l'ouvrage a coulé de source ; qu'il n'a, pour ainsi dire, rien coûté à l'auteur. On se figurerait, à le lire, qu'on va soi-même en faire autant ;

is qu'on essaye, et l'on verra combien il difficile d'atteindre ce qu'on croyait si s de soi.

In lisant un livre écrit de cette sorte, il nous ible que nous causions dans l'intimité c un homme de mérite, et que nous reivions à chaque page ses manières aisées on vrai caractère. « Nous sommes éton-,ravis, enchantés, dit Pascal, lorsque nous ons un style naturel : c'est que nous s attendions à trouver un auteur, et nous ivons un homme. »

ans le naturel et la facilité, il est impose d'intéresser ni de plaire. L'air de crainte s un ouvrage semble nous faire partager peine qu'a dû éprouver l'auteur en le posant.

ne élocution pénible dans l'orateur nous ste désagréablement. Le plaisir du lec- ou de l'auditeur diminue à mesure que ène de la composition s'y fait sentir. Ce t pas qu'on ne puisse arriver et qu'on rive souvent au naturel par des efforts ; le travail ne doit point paraître :

Ludentis speciem dabit, et torquebitur. . . . .
(HORAT., lib. II, ep. 2.)

ne faut pas confondre le naturel avec la olicité. La simplicité exclut en général ornements, l'élévation; au lieu qu'un orné et même élevé ne doit jamais ces- d'être naturel. Corneille, quand il est est naturel ; Racine, Bossuet, le sont out.

défaut le plus ennemi du naturel est de vouloir montrer de l'esprit mal à os, de chercher des traits brillants où il udrait que de la justesse. Le faste ora-, la recherche du langage, détruisent la et la vérité de l'éloquence. (*Voy.* AF-ATION.) Cette affectation d'esprit était le du temps de Balzac et de Voiture. Ra- Boileau et les bons écrivains du siècle ouis XIV en corrigèrent les Français. ndant Voltaire se plaint que, de son s, on voyait des écrivains qui tombaient le même défaut. « Le déplacé, le faux, gantesque, dit-il, semblent vouloir do-r aujourd'hui ; c'est à qui enchérira e siècle passé. On appelle de tous côtés passants pour leur faire admirer des de force qu'on substitue à la démar-imple, aisée et naturelle des Fénelon, Bossuet, des Massillon. »

ntesquieu forme les mêmes plaintes et rime en ces termes : « Ce que je trouve uel dans quelques écrivains modernes, qu'ils ne veulent jamais être naturels. ur heureux leur paraît plat, parce qu'il pas l'air d'avoir coûté. Une idée mise ment, mais en habit simple, ne paraît iquante à ces messieurs ; ils veulent lui er des grâces de leur façon ; il la tour- ils la serrent, et enfin, après bien des , ils arrivent à en être entortillés pour voulu être délicats, et obscurs pour eu envie d'être vifs. » « Il y en a, comme rve Pascal, qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque ; point de Paris, mais une capitale du royaume. Il y a des endroits où il faut appeler Paris, Paris, et d'autres où il faut l'appeler capitale du royaume. » Rien n'est plus vrai ; mais la distinction n'est pas toujours aisée à faire. Essayons de donner quelques principes sur ce choix.

D'abord, il faut éviter d'employer les noms propres des choses qu'on ne peut nommer sans risquer de choquer la pudeur. En second lieu, il est des objets qui, sans être déshonnêtes, déplaisent et révoltent tellement ou les sens par le dégoût, ou l'âme par le mépris, que le discours n'en peut supporter le nom. L'orateur sait les pallier de manière que, sans les nommer, il les fait comprendre. Il se sert alors de la périphrase. Enfin, les mots d'un usage vulgaire, quoiqu'ils n'aient rien de bas, manquent d'une certaine dignité qui est nécessaire dans le style soutenu.

Hors les trois cas que nous venons de marquer, nous croyons pouvoir établir pour maxime que la propriété des termes est de précepte, par l'avantage qu'elle a de servir à la clarté. La manie de paraître ingénieux rend le style obscur, et peut conduire l'écrivain au ridicule.

Andrieux, p. 342.

NÉOLOGISME. — On appelle *néologisme* l'affectation de certaines personnes à se servir d'expressions nouvelles et de tours inusités.

Il ne faut point employer de mots nouveaux sans nécessité. « Pourquoi, dit Voltaire, éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose. Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire. On est obligé d'en créer en physique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? y a-t-il une autre grandeur que celle de Corneille et de Bossuet ? y a-t-il une autre morale que celle de Bourdaloue ? Il me semble que lorsqu'on a eu dans un siècle un nombre suffisant de bons auteurs devenus classiques, il n'est plus guère permis d'employer d'autres expressions que les leurs, et qu'il faut leur donner le même sens, ou bien dans peu de temps le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé. »

Nous avons dit que le néologisme ne consiste pas seulement à introduire dans le langage des mots nouveaux, qui y sont inutiles ; c'est le tour recherché des phrases, c'est la jonction téméraire des mots, c'est la bizarrerie des figures qui le caractérisent principalement ; c'est un défaut très-commun de nos jours, et même il forme le caractère distinctif de plusieurs écrivains de notre époque. On ne peut que difficilement se faire une idée des excès en ce genre, auxquels se portent certains auteurs. Telle est cette peinture d'un bon écrivain, par M. Victor Hugo : « *Ses idées* sont faites *de cette sub-*

stance particulière qui se prête, *souple et molle, à toutes les ciselures* de l'expression ; qui s'insinue, *bouillante et liquide*, dans tous *les recoins du moule* où l'écrivain la *verse*, et *se fige* ensuite, *lave* d'abord, *granit* après.» Ainsi la substance des idées, c'est de la cire, ou quelque autre graisse moins noble, et puis cette cire ou autre graisse, d'abord *lave*, devient ensuite du *granit*. Que d'idées charmantes et bien assorties ! Et l'on admire un pareil style !

Disons encore que ce langage bizarre est quelquefois celui de quelques prédicateurs modernes, surtout de ceux qu'on appelle *romantiques*. On ne saurait trop déplorer des excès de ce genre dans un ministre de la parole de Dieu.

Le seul moyen de se garantir de ce travers, c'est de n'admettre aucun mot qui ne soit consacré par l'usage, aucun tour qui ne soit fondé sur la raison et consacré par l'exemple des bons auteurs. « Fuyez, disait César, cité par Aulu-Gelle, fuyez comme un écueil toute expression qui ne serait pas marquée au coin de l'usage le plus constant. » Mais qu'on ne s'y trompe point : l'usage invoqué avec tant de raison, quand il s'agit de l'exactitude et de la pureté du langage, n'est pas l'usage du peuple, ni même celui de beaucoup de sociétés ; c'est celui des gens instruits, des gens de goût, des bons auteurs. « J'appelle usage dans les langues, dit Quintilien, celui qui est reçu par les gens intruits ; comme aussi, dans la conduite de la vie, j'appelle usage celui qui est reçu par les gens de bien. » Il serait difficile de parler et de s'exprimer plus sagement. Quintilien cependant ne sauva pas sa langue. Qui pourra préserver la nôtre du sort qui la menace ?

Andrieux, p. 504 ; Girard, 235 ; Vêtu, t. I, p. 36 ; Marmontel, t. VIII, p. 134 ; Crevier, t. II, p. 27.

NETTETÉ DU STYLE. — Comme on ne parle et qu'on n'écrit que pour se faire entendre, on doit tâcher sur toutes choses de s'exprimer clairement. La netteté et la clarté sont une même chose. Un discours est net lorsqu'il présente une peinture nette et claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement, il faut en représenter les propres traits, donnant pour cela les seuls coups de pinceau nécessaires ; ceux qui sont inutiles gâtent l'ouvrage. La netteté dépend, 1° de la propriété des termes ; le sens figuré n'y nuit point, pourvu qu'on soit à la portée de tout le monde ; 2° de l'arrangement des paroles : lorsqu'on s'attache à l'ordre naturel, on est clair ; ainsi, le renversement de cet ordre, ou la transposition des mots *trajectio verborum*, est un vice opposé à la netteté. Notre langue ne souffre de transpositions que rarement. Ce n'est pas parler français, dit Vaugelas, que de dire : *Il n'y en a point qui, plus que lui, se doive promettre la gloire* ; il faut dire : *Il n'y en a point qui, plus justement que lui, se doive promettre la gloire*. C'est une transposition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit suivre immédiatement, comme dans cet exemple : *Le plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire : *Selon le sentiment de celui de tous les Grecs, qui était le plus capable d'en juger*.

Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumière. C'est une espèce de transposition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper une phrase, lorsque la fin est trop écartée du commencement ; autrement, quand le lecteur est à la fin, il ne se souvient presque plus du commencement.

Le second vice contre la netteté est un embarras de paroles superflues. On ne conçoit jamais nettement une vérité qu'après avoir fait le discernement de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est pas ; c'est-à-dire, qu'après qu'on s'est formé une idée nette, qui se peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu'il est séparé de la paille ; aussi, retranchant les paroles qui ne servent de rien, le discours est court et net. Par exemple, ôtant de l'expression suivante les paroles inutiles qui l'embarrassent : *En cela plusieurs abusent, tous les jours, merveilleusement de leur loisir* ; d'embarrassée qu'était cette expression, vous la rendrez nette, la réduisant à ces termes : *En cela plusieurs abusent de leur loisir*. Il faut éviter de prendre de longs détours ; il faut aller droit à la vérité.

On doit être exact à observer les règles de la syntaxe ou de la construction ; ce n'est pas parler nettement que de dire : *Il ne se peut taire ni parler* ; car on ne dit pas *se parler* ; ainsi il faut dire : *Il ne peut se taire ni parler*. Il y a des termes dont la signification vague et étendue ne peut être déterminée que par leur rapport à quelque autre terme. Se servir de ces termes, et ne pas faire connaître où ils doivent se rapporter, c'est vouloir user d'équivoques. Par exemple, qui dirait : *Il a toujours aimé cette personne dans son adversité*, ferait une équivoque ; car le lecteur n'aperçoit pas où le pronom *son* doit se rapporter, si c'est à cette personne ou à celui qui a aimé. Cette faute est considérable.

Une des principales attentions de ceux qui écrivent doit être d'éviter les équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les rhéteurs, non-seulement celles qui jettent le lecteur dans l'incertitude du véritable sens d'une expression, mais celles même que la suite du discours éclaircit, et où personne ne peut être trompé. *Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum quæ incertum intellectum facit.*

Comme, dans le français, nous ne marquons point les rapports des noms par des genres et par des cas, nous ferions à tout moment des équivoques, si nous n'employions les articles qui servent à déterminer le sens du discours. Ce serait une équivoque de dire : *L'amour de la vertu et philosophie* ;

n ne marque point le rapport de ce mot *sophie*, s'il le faut joindre avec la vertu ec amour. Cette ambiguïté n'est point tin; quand on dit : *Amor virtutis et sophiæ*, on voit que *philosophiæ* étant nitif comme *virtutis*, il faut joindre ces choses ensemble. Pour ôter cette équi-e dans cette expression française, il faut e l'article et dire : *L'amour de la vertu et philosophie.* (Voy. CLARTÉ, PROPRIÉTÉ.)

y. Sabatier, art. *Netteté*.

BLESSE DU STYLE. — Rien, dit le nal Maury, n'est plus opposé à la di- du ministère que les mots bas, les ons indécentes, les amphibologies; les ces de termes équivoques, les tournu- les images irréfléchies qu'un esprit de ption peut expliquer ou travestir avec us perfide, la plus scandaleuse et la honteuse facilité. Cicéron descend à eintures dégoûtantes dans ses accusa- contre Verrès et dans les détails de npérance de Marc-Antoine. Massillon, le langage est ordinairement très-ré- , n'a peut-être pas assez respecté la déli- e de la chaire dans son *Panégyrique de Agnès.*

tyle le moins noble a pourtant sa noblesse,

ileau, et à plus forte raison le style re, le plus noble, et par là même, le lifficile de tous. Le moyen, en effet, soutenir, sans une extrême attention, ste hauteur de l'éloquence dans une e qui abonde en expressions équivo- en rencontres de syllabes qui, par leur n, offrent un nouveau et quelquefois uvais sens, en tournures familières obles, et dont le caractère a tellement du talent de l'écrivain, qu'on ne peut rire comme on la parle, sans trivia- i la parler comme on l'écrit, sans pé- ie.

oins notre langue, dit Quintilien, nous t de secours, plus nous devons redou- 'efforts pour y suppléer par l'inven- les idées. Tirons de notre sujet des s sublimes, qui puissent plaire par oblesse et leur variété. Animons nos rs de tous les grands mouvements de ence; embellissons-les par l'éclat des hores. Nous ne pouvons atteindre à la cité et à la délicatesse des Grecs, eh ayons plus de force et d'énergie. Ils rtent sur nous par la finesse et la té, donnons plus de poids et de ma- à nos paroles. Enfin la propriété des se trouvant sous leurs mains est-elle ux mieux déterminée, surpassons-les par la richesse et la pompe de notre ion. »

e doctrine de Quintilien s'adapte éga- à nos besoins et à nos ressources. langue, il faut l'avouer, est à la fois dédaigneuse dans son style noble, la épendante du talent qui l'emploie, belle, la plus difficile et peut-être la ncomplète de toutes celles qui ont ttérature. Plus on l'approfondit, plus on la cultive, plus on a de goût, de justesse d'esprit, de talent, plus aussi l'on éprouve de difficultés pour lui faire exprimer ce qu'on veut dire, de la manière dont on prétend le dire. Elle parvient à se distinguer par sa clarté, précisément parce qu'elle est sans cesse exposée par ses pronoms à l'amphibologie; elle a de la précision, parce qu'elle ne permet à la mélodie elle-même aucun mot explétif qui ne soit absolument nécessaire au sens de la phrase : sa richesse et son harmonie sont des présents qu'elle reçoit de l'imagination et du goût de l'écrivain. Elle est, par la multitude et l'embarras de ses règles, ce que serait le rhythme de la poésie rapproché des mouvements libres de la prose. Quand on a bien étudié sa métaphysique et sa grammaire, on est également effrayé de tout ce qu'elle exige, de tout ce qu'elle refuse, de tout ce qu'elle défend, de tout ce qu'elle rejette et de tout ce qui lui manque. Cependant, si l'on songe ensuite aux chefs-d'œuvre immortels qu'elle a produits, on se prosterne d'admiration devant tant de gloire, et l'on est tenté, dans un accès d'enthousiasme, de la proclamer la première des langues, sinon par ses éléments, sa richesse originelle, les familles complètes de son vocabulaire, du moins par le mérite éminent de ses grands écrivains, qui ont su l'orner en tout genre, excepté dans l'épopée, de monuments du premier ordre, la doter de tous les dons du génie, l'enrichir enfin d'une littérature si variée, si vaste et tellement prédominante, que non-seulement on ne pourrait lui opposer dans son ensemble les trésors littéraires d'aucune autre nation, mais encore qu'elle soutiendrait seule glorieusement un parallèle unique avec les littératures réunies de tous les peuples anciens et modernes.

Il est constant, en effet, que cette même langue française obéit très-heureusement au génie, et sait également s'abaisser et s'élever, quand on s'approprie toutes ses richesses, et qu'on a l'art de relever des expressions populaires, en les environnant de termes nobles, indépendamment même du talent d'y substituer des équivalents et des métaphores. Racine n'est-il point parvenu à peindre en très-beaux vers, dans le prologue d'*Esther*, la pieuse humilité de Louis XIV, qui baisait la terre toutes les fois qu'il sortait de l'église après avoir assisté à l'office divin?

> Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
> Humilier ce front de splendeur couronné,
> Et confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
> Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Ce mot *pavé*, si populaire et si effrayant pour un poëte, se trouve si heureusement enchâssé dans la contexture du vers de Racine, qu'on ne s'aperçoit point qu'il ait fallu du courage et du talent pour le transporter dans la langue poétique, où il cesse d'être ignoble, où il devient même une nouvelle beauté. On ne songe plus à

l'expression populaire de *pavé* dans une telle période : on est frappé d'un bien plus grand intérêt que de la noblesse du style. Il y a ici toute autre chose qu'un vers admirable pour le spectateur : c'est l'orgueil humain que le poëte a voulu faire descendre si bas pour mieux le confondre. Racine ne vous laisse plus voir que ce qu'un pareil hommage offre de majestueux à votre imagination, en absorbant vos pensées sur cet abaissement auguste d'un roi qui humilie son front couronné de splendeur et de gloire, en présence de Dieu, devant qui tout n'est rien, selon le langage de Bossuet, et aux yeux duquel toute grandeur se rend justice quand elle s'anéantit. Mais un goût éclairé ne manquera pas d'observer que de telles hardiesses d'expressions doivent toujours être habilement placées au milieu de la phrase, soit dans la prose, soit dans la poésie ; elles dépareraient étrangement l'élocution, au début ou à la fin d'une période, à l'hémistiche ou à la rime d'un vers, en appelant et en fixant trop périlleusement l'attention et la délicatesse du lecteur.

Racine n'aurait fait peut-être qu'un vers ridicule et burlesque en le commençant ou en le terminant par le mot *pavé ;* mais, en l'entourant de si près des paroles pompeuses de respect et de temple, il a voilé, pour ainsi dire, ce terme abject, et l'a couvert de tout l'éclat des expressions augustes qui l'environnent. On peut donc employer et ennoblir les mots les plus bas, pourvu qu'on les sache lier à des idées qui les relèvent ou cachent en quelque sorte ce qu'ils ont de choquant, et les placer avec art dans une période, de manière que ni l'esprit ni l'oreille ne puissent jamais se reposer sur ces termes roturiers, au milieu d'une si heureuse alliance de pensées et d'un alliage si adroit de paroles.

L'éloquence partage avec la poésie le privilége de revêtir d'expressions nobles des objets et des images qui, sans cet artifice, ne sauraient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent ou dans cette magie d'assortir les récits les plus populaires à la majesté de ses discours. Le songe de la princesse palatine eût embarrassé sans doute un autre orateur ; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère n'était pas aisée à ennoblir dans une oraison funèbre, où la narration d'un pareil songe ne semblait guère pouvoir être admise. « Ecoutez, s'écrie-t-il, et prenez garde surtout de n'écouter point avec mépris l'ordre des avertissements divins et la conduite de la grâce. Dieu, qui fait entendre ses vérités sous de telles figures qu'il lui plaît, continue à instruire la princesse, comme autrefois Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme une image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour de ses petits qu'elle conduisait. »

Voyez avec quel art admirable l'orateur rapproche toutes ces allégories d'une imagination riche et brillante, l'intervention de la Divinité, la préparation oratoire d'un sommeil mystérieux, le songe de Joseph, celui de Salomon, la parabole de l'Evangile. Il vous familiarise d'avance avec le merveilleux dont il vous rapproche, en vous environnant d'un horizon qui vous présente de tous les côtés de pareils prodiges ; et par ces ornements accessoires, il vous prépare, il vous amène ainsi à entendre sans surprise les détails d'un rêve où il n'est question que d'une poule, dont il semblait impossible ou, pour mieux dire, presque ridicule de parler. Rien ne prouve mieux que cet exemple qu'un grand talent parviendra toujours à adapter avec succès au style de l'éloquence tout ce qu'on pourrait se permettre dans les entretiens de la société.

Dans cette même oraison funèbre, Bossuet n'hésite point d'employer des locutions vulgaires qu'un orateur médiocre eût rejetées d'un pareil éloge, sur lequel néanmoins elles répandent le plus touchant intérêt ; il dédaigne toutes les faciles périphrases, capables d'altérer la simplicité naïve du trait qu'il veut faire admirer. Mais aussitôt il déploie l'autorité la plus imposante de son ministère, et il fait bien sentir que ce n'est nullement par défaut de goût qu'il descend à un langage si familier. Ecoutez-le bien : loin de s'en excuser, comme un bel esprit délicat n'y eût pas manqué, il s'en félicite, il s'en glorifie ; il subjugue votre admiration par la sienne propre ; et il s'afflige sérieusement dans l'enthousiasme de cette conquête oratoire de n'avoir plus devant lui d'écueil semblable à braver.

« On ne peut retenir ses larmes, dit-il, quand on voit cette princesse épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait. Otons vitement, disait-elle, cette bonne femme de l'étable où elle est, et mettons-la dans un de ces petits lits. Je me plais à répéter ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne plus parler que ce langage. Malheur à moi si, dans cette chaire, j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse. »

On a droit de tout dire quand on sait tout relever par un langage si majestueux. Il ne reste donc aucune excuse aux orateurs dont le style est abject et rampant dans des détails beaucoup moins bas et moins difficiles à ennoblir.

Voy. Maury, 158.

NOMBRE ORATOIRE. — Dans l'article Harmonie, nous avons dit que l'harmonie du style résulte de l'arrangement, de la distribution, de la proportion des mots, des phra-

des membres qui les composent. De
proportion, de cette distribution et de
rangement se forme immédiatement le
re oratoire, qui n'est lui-même autre
que l'harmonie. En effet, dans cette
ssion si familière aux rhéteurs, le mot
re a le sens du mot latin *numerus*, qui
ie souvent *mesure* ou *cadence ;* de sorte
discours nombreux, *numerosa oratio*,
lire un discours bien cadencé, qui flatte
blement l'oreille.

cadences, mesurées avec art, doivent
narquées, dit Cicéron, avec une préci-
plus ou moins grande, par des interval-
ntôt égaux et tantôt inégaux ; car,
-t-il, il n'y a point de *nombre* (par
quent point d'harmonie) dans la conti-
non interrompue des sons. Aussi, avec
ne rhéteur, définissons-nous le nom-
atoire : une *certaine étendue de discours,
en portions tantôt égales et tantôt iné-
mesurées et cadencées pour le plaisir de
le.*

voit par cette définition, dit l'abbé
, que le nombre oratoire n'est qu'un
isme, mais un mécanisme savant, dif-
et néanmoins si nécessaire, que l'élo-
e qui en est dépourvue demeure sans
ement et sans force. On ne peut l'ac-
que par une connaissance approfon-
s combinaisons infinies dont le dis-
est susceptible, pour le plaisir de l'o-
dans les mots, dans les phrases, etc.
'objet d'un travail curieux, intéressant,
de toute notre attention. On peut le
er, en effet, comme un travail, auquel
le la plus grande importance de se li-
e bonne heure. La science pratique du
e oratoire suppose qu'on a exercé
mps son oreille et sa plume. On ne
t la posséder à fond qu'après des
très-multipliés, et c'est dans la jeu-
qu'il faut les faire. Serait-il temps d'y
au moment de se produire aux re-
du public? Non sans doute, ce serait
in travail qui ne finirait pas, et qui
idrait aussi puéril que ridicule.

ne peut disconvenir que l'arrangement
ots ne contribue beaucoup à la beauté
lquefois même à la force du discours.
dans l'homme un goût naturel qui le
ensible au nombre et à sa cadence ; et
ntroduire dans les langues cette espèce
icert, cette harmonie, il n'a fallu que
lter la nature, qu'étudier le génie de
ngues, que sonder et interroger, pour
lire, les oreilles, appelées par Cicéron
e fier et dédaigneux. En effet, quelque
que soit une pensée en elle-même, si
ots qui l'expriment sont mal arrangés,
catesse de l'oreille en est choquée :
omposition dure et rude la blesse, au
u'elle est agréablement flattée de celle
douce et consolante ; si le nombre est
outenu, et que la chute en soit trop
pte, elle sent qu'il y manque quelque
et n'est pas satisfaite. Si, au contraire,
quelque chose de traînant et de su-
perflu, elle le rejette et ne peut le souffrir.
En un mot, il n'y a qu'un discours plein et
nombreux qui puisse la contenter.

Par la différente structure que l'orateur
donne à ses phrases, le discours marche avec
une gravité majestueuse, ou coule avec une
prompte et légère rapidité ; tantôt charme et
enlève l'auditeur par une douce harmonie,
tantôt le pénètre d'horreur et de saisisse-
ment, par une cadence dure et âpre. Mais
comme la qualité et la mesure des mots ne
dépendent point de l'orateur, et qu'il les
trouve, pour ainsi dire, tout taillés, son ha-
bileté consiste à les mettre dans un tel
ordre, que leur concours et leur union, sans
laisser aucun vide, ni causer aucune rudesse,
rendent le discours doux, coulant, agréable ;
et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils
paraissent, qui, placés à propos par une
main habile, ne puissent contribuer à l'har-
monie du discours, comme dans un bâti-
ment les pierres les plus brutes et les plus
irrégulières y trouvent leur place. Isocrate,
à proprement parler, fut le premier chez les
Grecs qui les rendit attentifs à cette grâce
du nombre et de la cadence ; et Cicéron
rendit le même service à la langue de son
pays.

Quoique le nombre doive être répandu
dans tout le corps et le tissu des périodes
dont un discours est composé, et que ce
soit de cette union et du concert de toutes
les parties que résulte l'harmonie, cepen-
dant on convient que c'est surtout à la fin
des périodes qu'il paraît et se fait sentir. Le
commencement des périodes ne demande
pas un soin moins particulier, parce que
l'oreille, y donnant une attention toute nou-
velle, en remarque aisément les défauts.

Il y a un arrangement plus marqué et
plus étudié, qui peut convenir aux discours
d'apparat et de cérémonie, tels que sont
ceux du genre démonstratif, où l'auditeur,
loin d'être choqué des cadences mesurées
et nombreuses, observées, pour ainsi dire,
avec scrupule, sait gré à l'orateur de lui pro-
curer par là un plaisir doux et innocent. Il
n'en est pas ainsi quand il s'agit des matiè-
res graves et sérieuses, où l'on ne cherche
qu'à instruire et qu'à toucher : la cadence
pour lors doit avoir quelque chose de grave
et de sérieux. Il faut que cette amorce du
plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit
comme cachée et enveloppée sous la solidité
des choses et sous la bonté des expressions,
dont ils soient tellement occupés, qu'ils
paraissent ne pas faire d'attention à l'har-
monie.

Ces principes, que nous tirons de M. Rol-
lin, qui les a lui-même puisés dans Cicéron
et Quintilien, sont applicables à toutes les
langues. On a longtemps cru que la nôtre
n'était pas susceptible d'harmonie, ou du
moins on l'avait totalement négligée jus-
qu'au dernier siècle. Balzac fut le premier
qui prescrivit des bornes à la période, et qui
lui donna un tour plein et nombreux. L'har-
monie de ce nouveau style enchanta tout

le monde; mais il n'était pas lui-même exempt de défauts; les bons auteurs, qui sont venus depuis, les ont connus et évités.

Le prédicateur aussi bien que l'orateur profane, dit le P. Gisbert, doit s'étudier à satisfaire l'oreille de ses auditeurs, en donnant à son discours un style nombreux et plein d'harmonie, qui la flatte agréablement et qui lui plaise. Mais pourquoi doit-il se donner ce soin? Par cette importante raison, que, pour persuader, il faut plaire, et que le plaisir prépare admirablement bien les voies à la persuasion. Nous ne communiquons pas immédiatement nos sentiments et nos pensées au cœur et à l'esprit de nos auditeurs; nous avons besoin de certains signes sensibles, ce sont les paroles : elles vont d'abord frapper leurs oreilles, et de là, comme par un milieu absolument nécessaire, portent ce que nous sentons et ce que nous pensons dans leurs esprits et dans leurs cœurs; mais s'il arrive que ces paroles fassent sur l'oreille de l'auditeur une sensation désagréable, elles ne manquent jamais de faire passer ce désagrément jusque dans son âme, et cette perception fâcheuse qui la choque la rend difficile à se laisser persuader.

Le Seigneur, en nous créant, a mis dans l'organe de l'oreille, ou pour mieux dire dans l'âme même, comme une mesure de toutes les paroles, dont l'union et le mélange, fait avec art, forme ce que nous appelons nombres et harmonie dans le discours. C'est à ce tribunal sévère et incorruptible que l'âme juge souverainement si cette harmonie et ces nombres sont dans la juste proportion où ils doivent être; s'ils sont, ou trop étendus, ou trop serrés; s'ils pèchent par excès ou par défaut; s'ils remplissent parfaitement l'oreille, ou s'ils y laissent quelque vide à remplir; si au delà elle n'a plus rien à attendre ni à souhaiter : car l'oreille est d'un goût bien plus difficile à contenter que n'est l'esprit; ce qui suffit pour contenter l'un ne suffit pas toujours pour contenter l'autre. Nous en avons une preuve bien authentique dans l'orateur romain; il admirait Démosthènes, il le mettait sans balancer au-dessus de tous les orateurs : cependant Démosthènes, disait-il, ne remplit pas toujours mes oreilles, tant elles sont avides, et ne cessent de soupirer après quelque chose d'immense et d'infini.

Heureux le prédicateur qui a reçu du ciel cette délicatesse et cette étendue presque infinie de goût et de sentiment : c'est une des dispositions les plus favorables à la parfaite éloquence. Heureux, encore une fois, celui qui peut dire avec la même vérité ce que Cicéron dit de lui-même : Mes oreilles prennent plaisir à être frappées d'un tour de paroles parfait et achevé; elles sentent ce qu'il y a de trop peu, et n'aiment pas ce qu'il y a de trop. Que dis-je, mes oreilles? Combien de fois n'ai-je pas vu des auditoires entiers se récrier à la chute harmonieuse d'une période!

On voit des gens insensibles à ces sortes de beautés; cette harmonie du discours est pour eux une énigme impénétrable. Qu'en dirons-nous? Nous dirons qu'ils n'ont point d'oreilles : je ne sais même si nous ne dirons point qu'ils ne sont pas hommes, ou qu'ils n'ont rien d'humain. Malheur aux oreilles du public, si jamais l'envie leur prend de monter en chaire!

Plusieurs s'imaginent que le nombre, la cadence et l'harmonie du style affaiblit le discours, et lui ôte de sa véhémence et de sa force; ils se trompent, ou ils se font une fausse idée du style harmonieux, tel que la vraie éloquence le demande. Qu'ils écoutent le grand maître en cet art : Tant s'en faut, dit-il, que le discours soit affaibli par l'arrangement des mots qui fait l'harmonie, que sans cet arrangement il ne saurait avoir ni véhémence, ni force. A la vérité, faire un discours plein d'harmonie et vide de sens et de pensées, c'est être fou; mais faire un discours plein de sens et de pensées, sans ordre, sans proportion et sans harmonie, c'est être enfant. La nature nous a donné un si grand penchant au style harmonieux, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui n'ait eu la volonté de donner de l'harmonie à son discours, ou qui, l'ayant pu, ne l'ait pas fait.

Mais d'où vient que le nombre et l'harmonie donnent de la force au discours? En premier lieu, parce que le plaisir est inséparable de l'harmonie. Or le plaisir, comme nous l'avons déjà remarqué, est un attrait merveilleux à la persuasion : c'est pour cela que l'art de plaire a fait de tout temps une partie essentielle de l'art de persuader, et que celui-ci serait bien faible, si l'autre ne lui fournissait les plus fortes armes dont il a besoin pour combattre et pour triompher. En second lieu, parce que ce nombre et cette harmonie consiste dans une certaine disposition et arrangement de mots et de paroles, qui donne aux sentiments et aux pensées de l'orateur la juste mesure et la proportion convenable qu'elles doivent avoir pour faire impression. Otez à ces sentiments et à ces pensées cet ordre et cet arrangement, toute leur force tombe aussitôt et s'évanouit avec cette éloquente harmonie qui les soutenait; les foudres même de Démosthènes frapperaient bien moins, si elles n'étaient lancées, pour ainsi dire, parmi les nombres et l'harmonie qui les suit partout.

Je n'ignore pas qu'il y a des nombres trop marqués et trop sensibles, une cadence trop mesurée, une harmonie trop uniforme : tout cela répand dans le discours un air de contrainte et d'affectation qui déplaît. Le dégoût suit bientôt, et le mépris ne tarde guère.

C'est cette harmonie, cette cadence, ces nombres trop compassés, qui, bien loin de donner de la force et de l'éclat aux foudres de l'éloquence, les anéantissent, ou du moins les changent en de faibles éclairs, qui n'ont d'autre effet que celui de briller vainement; et ce sont là aussi comme autant de chaînes dont il faut que le prédicateur se dégage et qu'il brise, s'il prétend parvenir au grand et au sublime de l'éloquence.

‹e le nombre ne paraisse jamais recher- mais qu'il soit conduit et amené si na- lement, qu'il semble à l'auditeur que de lui-même qu'il est venu se présen- et qu'il n'a fait que suivre les pensées et entiments de l'orateur : car il en est du bre dans le discours comme de la rime la poésie : ce n'est pas à la raison à ir après la rime, c'est à la rime à suivre son. Que l'harmonie du style ne se sou- e pas toujours sur le même ton. Rien lus dégoûtant ; il faut qu'une aimable té y règne, aussi bien que dans la que.

dans le feu de votre première jeunesse, avez succombé à la tentation du style cadencé et trop nombreux, tentation à elle les jeunes prédicateurs ont bien de ine à résister, imitez la sagesse d'Iso- , qui dit de lui-même qu'à mesure qu'il çait en âge il devenait moins esclave des bres et de la cadence du style : de ma- qu'il parvint non-seulement à corriger qui avaient passé devant lui, mais à se ger lui-même. Il y a des défauts dans uence, comme dans les mœurs, pres- nséparables de la jeunesse. Il faut se re des uns pour être parfaitement hon- homme ; il faut se défaire des autres devenir parfait orateur.

bert, 113-118; Andrieux, 316 ; Arnaud, Girard, 212 ; Gaichiez, 147 ; Maury , Marmontel, t. IV, p. 309 ; t. VI, p. 1 ; in, 49 ; Colin, 105.

UVEAUTÉ DANS LA PRÉDICATION. — ne nos yeux, dit le P. Gisbert, se plai- à voir ce qu'ils n'ont jamais vu et qu'ils nt frappés, il en est de même de notre . La nouveauté est pour lui une espèce arme, qui l'attire par le plaisir et l'ad- ion qu'elle produit.

is par quel endroit un prédicateur il donner de la nouveauté à ses dis- ? Ce n'est pas par la nouveauté des sur lesquels il a à parler : ces objets anciens, et aussi anciens que la reli- connus de tout le monde, et dont on a arler cent et cent fois : c'est le juge- c'est l'enfer, c'est le paradis, etc. La re d'un discours chrétien ne peut donc s être nouvelle, non pas même le pa- ; et c'est là sans doute un désavantage rédicateurs, de n'avoir jamais à travail- le sur des matières usées , familières à monde, et auxquelles l'oreille, l'esprit œur des auditeurs sont également accou- . Les orateurs du barreau l'emportent a sur ceux de la chaire ; il leur tombe ain de temps en temps des sujets tout , sur lesquels ils peuvent s'exercer e valoir leur talent.

ore moins est-il permis au prédicateur uloir paraître nouveau par une nou- é de doctrine. Toute nouveauté de nature doit être bannie de la chaire, iconque est assez hardi pour l'y faire re, mérite lui-même de n'y paraître s. Evitez en ce point jusqu'à l'ombre même de la nouveauté, et que jamais autre doctrine ne sorte de votre bouche que celle qui porte avec soi l'air toujours vénérable de la sacrée antiquité.

Mais sera-t-il permis de chercher à paraître nouveau, à force de paraître sévère ? Je réponds : Si votre sévérité ne va pas au delà des bornes de la vérité évangélique, paraissez nouveau tant qu'il vous plaira par votre sévérité ; mais si vous la portez au delà, c'est une nouveauté que l'Evangile condamne.

Le prédicateur ne pourra-t-il donc jamais par aucun endroit répandre sur ses discours un air de nouveauté ? Il le pourra.

En premier lieu, par la nouveauté du dessein. J'appelle dessein, la division, le partage, l'ordre et l'arrangement de la matière qu'on a à traiter. Il est bon de ne pas suivre toujours les chemins battus, et de se faire des routes nouvelles, pourvu qu'elles n'aboutissent pas à vous égarer. Quelle espèce de servitude et de bassesse n'est-ce pas de ne vouloir ou de ne savoir marcher que sur les traces d'autrui ! C'est un métier bien vil que celui de n'être que copiste. Qui ne peut que copier n'est pas fait pour un ministère aussi grand et aussi sublime que celui de l'orateur chrétien. Elevez votre âme, et ayez assez bonne opinion de vous-même pour croire que vous pouvez être inventeur et voir quelque chose de vos propres yeux, que les autres n'aient pas vu. En éloquence il faut de l'invention et de la hardiesse : tout consiste à faire en sorte qu'elle soit heureuse. Appliquez-vous à trouver dans le fond de votre sujet des divisions et des partages qui n'aient pas encore vu le jour ; donnez à votre matière un arrangement nouveau, et montrez-la à vos auditeurs sous de nouvelles faces. Mais tout cela doit se faire en conservant toujours inviolablement les droits de la nature, de la raison et du bon sens. J'ose même vous assurer que l'ordre et l'arrangement le plus naturel et le plus raisonnable paraîtra presque toujours le plus nouveau, parce que c'est celui qu'on donne le plus rarement au discours.

En second lieu, par la nouveauté des choses. Les matières de la religion sur lesquelles les prédicateurs travaillent sont inépuisables : elles participent de la nature de leur objet. Toutes nos connaissances, fussent-elles multipliées à l'infini, ne sauraient l'épuiser. Il n'y a donc pas lieu de craindre que votre matière vous manque, mais bien plutôt que vous ne manquiez à votre matière. Un prédicateur qui sait creuser et approfondir fait toujours de nouvelles découvertes. On trouve sa matière bien bornée et bientôt épuisée, quand on ne s'arrête qu'à la superficie et à l'écorce, et qu'on s'amuse à voltiger, pour ainsi dire, autour d'elle, au lieu de la pénétrer, de la rompre, et d'en faire comme une espèce d'anatomie

En troisième lieu, par la nouveauté des raisons. Il faut pourtant bien prendre garde qu'en voulant apporter de nouvelles raisons.

vous n'en apportiez de peu solides, de trop recherchées et éloignées du sens commun, ce qui vous écarterait visiblement de votre fin : car des raisons de ce caractère ne furent jamais des raisons propres pour la persuasion. Le solide et le populaire est toujours préférable au nouveau, et toute raison, quelque agrément qu'elle puisse avoir par le charme de la nouveauté, sans le populaire et le solide, doit passer, au jugement de tout bon orateur, pour une fort mauvaise raison. Le vrai moyen, cependant, et peut-être l'unique d'imaginer des raisons nouvelles où le solide et le populaire se trouvent joints, est d'aller chercher dans l'esprit et le cœur même de vos auditeurs les raisons de ce que vous avez dessein de leur persuader : ce sont là deux grandes sources de bonnes et nouvelles raisons tout ensemble : bonnes, parce que les raisons prises de là sont les meilleures pour persuader ; nouvelles, parce que ce n'est pas là où la plupart des prédicateurs s'avisent de puiser leurs raisons pour parvenir à leur fin.

En quatrième lieu, par la nouveauté des pensées. Il y a ici un écueil très-dangereux à éviter, c'est qu'il est à craindre que, pour vouloir avec trop d'ardeur rechercher la nouveauté dans les pensées, vous ne tombiez dans des affectations basses et puériles, vous ne vous abandonniez à des conceptions outrées, et vous ne donniez dans des transports d'imagination tout à fait hors de la sphère du sens commun. C'est bien là à la vérité un moyen sûr pour avoir des pensées nouvelles, mais c'en est aussi un infaillible pour en avoir d'extravagantes. Or, l'éloquence n'admet point de nouveauté qui ne soit sage, modeste et raisonnable : d'où il vous est aisé de conclure qu'en matière d'éloquence, avoir de nouvelles pensées, ce n'est pas penser tout autrement que le commun des hommes peut penser ; c'est, au contraire, avoir des pensées qui puissent tomber dans l'esprit de tout le monde, mais qui pour l'ordinaire n'y tombent pas ; que tout le monde puisse avoir, mais que peu de gens ont : de sorte qu'il est très-vrai de dire, quoique la chose semble tenir du paradoxe, que, comme dans l'éloquence il n'est rien qui ait tant coûté que ce qui paraît avoir coûté le moins, de même il n'est rien qui paraisse plus nouveau, quand on le dit, que ce qu'il semble d'abord que tout le monde aurait pu dire. C'est à cette règle que vous devez mesurer la nouveauté de vos pensées.

En cinquième lieu, par la nouveauté des expressions. Il n'y a peut-être rien, au sentiment d'un des plus grands maîtres de l'antiquité, d'où les orateurs qui s'étudient au sublime tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force et de vigueur pour leurs ouvrages, que de la beauté des expressions : elles donnent aux choses une espèce d'âme et de vie, et sont comme la lumière propre et naturelle de nos pensées. Mais parmi les belles expressions, celles qui sont nouvelles tiennent sans contredit le premier rang ; souvent même la nouveauté en fait toute la beauté et tout le mérite. Or, par expressions nouvelles, nous n'entendons pas ce qu'on appelle mots nouveaux, c'est-à-dire, mots qui ne sont pas encore reçus et autorisés par l'usage : ces sortes de mots ne sont pas faits pour le discours, puisqu'il n'y faut jamais employer que ceux qui sont communs et familiers à tout le monde ; mais les mots le plus en usage, et par là les moins nouveaux, peuvent être heureusement changés en expressions nouvelles, lorsque, par de nouvelles applications qu'on fait des termes les plus communs, vous leur attribuez un sens tout nouveau ; applications au reste qui doivent se faire, non par une étude qui sente la gêne et l'affectation, mais par je ne sais quelle impétuosité de génie, qui, pour représenter vivement et noblement ce qu'il pense, va arracher, si j'ose parler ainsi, du sein de leur signification naturelle et commune, certaines expressions pour y attacher des images toutes nouvelles, et leur donner par ce changement une signification qu'elles n'avaient pas. Il n'appartient qu'aux prédicateurs d'un esprit vif et élevé, qui tendent de toutes leurs forces au pathétique et au sublime, de réussir et bien rencontrer en expressions nouvelles. Un génie froid ou médiocre n'y parviendra jamais.

En sixième lieu, par la nouveauté des tours. Les tours d'éloquence que l'esprit peut fournir sont bornés et en petit nombre. Les orateurs qui ont passé devant nous les ont épuisés, et ils ne nous ont laissé guère autre chose après eux que quelques épis à ramasser. Bien loin donc d'être curieux d'embellir vos ouvrages de ces sortes de tours, vous devez les mettre à l'écart, autant qu'il vous sera possible. A force d'avoir paru et reparu, ils n'ont plus rien que d'usé et de flétri. Mais une source abondante et intarissable de nouveaux tours, c'est votre propre cœur et votre propre génie. Laissez-les faire, ou plutôt mettez-les en train, et vous imprimerez à vos pensées mille différents tours, qui frapperont et plairont d'autant mieux qu'ils paraîtront plus naturels, et en même temps plus nouveaux.

En septième lieu, par la nouveauté des sentiments. Le cœur ne tarit jamais, lorsqu'il s'agit de sentiments ; c'est de là qu'ils doivent passer au discours, si l'on prétend lui donner cet air touchant et persuasif, qui ne manque jamais de faire impression. Il faut juger de la nouveauté des sentiments comme de la nouveauté des pensées : elle ne consiste pas à sentir ce que le commun des hommes ne sent pas, ou à le sentir tout autrement qu'il le sent ; ce serait une nouveauté de sentiments bien étrange, elle tiendrait du monstrueux. Sentez au fond de votre cœur ce que chacun doit sentir par rapport à ce que vous dites, et imprimez à ce que vous dites tout ce que vous sentez, vous ne laisserez pas de paraître très-nouveau à tout votre auditoire, par la raison qu'il est assez rare qu'un prédicateur sente précisément ce qu'il faut sentir, et plus

ncore qu'il sache bien exprimer ce
ent.
ı, par la nouveauté des applications.
es endroits des Pères ou de l'Ecriture
uvent servir d'ornement ou de preuve
vérités chrétiennes n'ont pas encore
uisés. Que de pensées, que de senti-
que d'expressions, qu'on peut regar-
mme autant de diamants qui attendent
n qui doit les mettre en œuvre ! Les
es des saints Pères et de l'Ecriture res-
nt à de grands et vastes jardins où il
sente toujours quelque fleur nouvelle
lir. Lorsque vous les parcourez, pre-
rde qu'elles n'échappent à vos yeux
otre main. Autrefois les applications
n sens détourné et allégorique étaient
fort à la mode : elles faisaient un des plus beaux ornements de la chaire ; les prédicateurs se disputaient à qui en ferait davantage, et celui qui l'emportait était le plus admiré : aujourd'hui le goût a changé, il n'est presque plus permis d'appliquer l'Ecriture que dans le sens propre et naturel. Que si quelquefois l'on se donne la liberté d'égayer le discours par ces sortes d'applications où le brillant prévaut au solide, on ne saurait le faire avec trop de précaution et de réserve, de peur qu'en voulant donner des marques de votre bel esprit, vous n'en donniez de votre peu de sagesse, aussi bien que d'un désir immodéré de briller et de plaire.

Gisbert, pag. 103-110.

O

CURITÉ. — Vice du style opposé à la
Avant d'écrire, il faut se bien enten-
se proposer d'être bien entendu. On
t ces deux règles inutiles à prescrire,
est plus commun cependant que de
r négliger. On prend la plume avant
démêlé le fil de ses idées, et leur
ion se répand dans le style ; on laisse
ue et du louche dans la pensée, et
ssion s'en ressent.

termes vagues, qui ne présentent à
aucune idée nette et distincte, sont
s incompatibles de tous avec la clarté.
recours dans la stérilité, et alors le
st aussi vide qu'obscur ; c'est un vain
ui frappe l'oreille et qui ne fait pas-
ns l'âme ni lumière ni sentiment.
scurité vient de l'indécision ou de la
ion des termes, et c'est de tous les
u style le plus inexcusable, au moins
otre langue.
y a point de langue qui quelquefois
nque à la pensée ; mais si la nôtre n'a
e quoi tout exprimer avec la même
et la même grâce, il n'est rien, j'ose
, qu'elle ne rende avec clarté ; j'avoue
a des équivoques inévitables, et qui
hicaner, en trouve mille dans l'ouvrage
eux écrit. Mais, comme La Mothe l'a
ien observé, il n'y a que l'équivoque
ne foi qui soit sérieuse dans le style ;
les fois que la signification ou le juste
tdes termes est évidemment décidé par
s, il n'y a plus d'équivoque, et si nos
aisons ne sont pas assez variées par les
s pour indiquer des rapports éloignés,
ncilier avec la clarté les inversions
ngues anciennes, nous avons, pour y
ter, une construction naturelle et fa-
ui ne laissera jamais d'obscurité dans
s, pourvu qu'on ait soin d'éviter les
es relations et l'ambiguïté du régime.
doit donc pas s'inquiéter des criti-
aines et subtiles qui tombent sur nos
nymes et sur l'équivoque de nos pro-
Les beaux esprits veulent trouver
r ce qui ne l'est point, dit La Bruyère ;
es bons esprits trouvent clair ce qui
est clair, et pour eux il est aisé de lever l'équivoque des termes. Il n'y a pas dans Racine un seul vers dont l'intelligence coûte au lecteur un moment de réflexion.

Il n'est pas moins facile d'éviter dans la contexture du style les incidents compliqués qui jettent de la confusion dans les périodes et du trouble dans les esprits ; pour cela il suffit de répandre ses idées à mesure qu'elles naissent, tant que la source est pure et limpide, et de leur donner, si elle est trouble, le temps de s'éclaircir dans le repos de la méditation.

L'entassement confus des périodes est un vice de l'art, non de la nature ; il suffit de ne pas le chercher pour n'y tomber jamais. La preuve en est que, dans le langage familier, aucun de nous ne s'égare dans ce long circuit de paroles, et, en général, l'affectation nuit plus à la clarté que la négligence. Personne n'est assez insensé pour écrire à dessein de n'être pas entendu ; mais le soin de l'être est sacrifié au désir de paraître fin, délicat, mystérieux, profond. Pour ne pas tout dire, on ne dit pas assez, et de peur d'être trop simple, on s'étudie à être obscur.

Mais que devenir quand on ne parle que des choses communes à dire ? Se taire, c'est le parti le plus sage. Cependant, lorsque de belles choses tiennent à des choses communes, faut-il renoncer à exprimer celles-ci d'une façon nouvelle, ingénieuse et piquante ? Faut-il s'interdire les finesses, les délicatesses du style ? Non, il faut seulement les concilier avec la clarté ; ne pas vouloir briller à ses dépens, et ne rien soigner avant elle. Quant au moyen de s'assurer si l'on s'exprime clairement, c'est de se mettre à la place de ses lecteurs, et de lire soi-même son ouvrage comme si on le voyait pour la première fois.

Voy. Sabatier, art. *Obscurité ;* Rollin, t. II, p. 374.

OCCUPATION. — Cette figure de rhétorique, qu'on appelle aussi *prolepse*, consiste à prévenir une objection que l'on prévoit, en se la faisant à soi-même et en y répondant. On nomme ainsi cette figure du mot

occupare, occuper, s'emparer, parce qu'elle sert à s'emparer, pour ainsi dire, de l'esprit de l'auditeur. En voici un exemple tiré de Fléchier : « Quoi donc, n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? L'Ecriture, qui commande de se sanctifier, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est point incompatible avec les armes ?..... Je sais, Messieurs, que ce n'est point en vain que les princes portent l'épée; que la force peut agir quand elle se trouve avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se dérobe, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice. »

Ce tour adroit, par lequel on prévient une objection pour la réfuter d'avance, affaiblit, en les éludant, les raisons de l'adversaire, lui fait tomber les armes des mains avant qu'il en ait fait usage, et sert encore de transition aux nouveaux traits qu'on veut lui lancer. On sent quel est tout l'avantage de cette figure; car un coup prévu ne fait plus la même impression.

ONCTION.— « Il y a un genre de pathétique qu'on appelle onction. Ce genre n'est point violent et véhément : c'est le langage de la piété et de la vertu; c'est une éloquence douce et consolante qui, sans exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'âme, et y réveille les plus pieuses affections. C'est une suite de sentiments naturels et touchants qui s'épanchent avec abondance, et au moment où l'auditeur les éprouve, il oublie l'orateur qui les inspire, il croit converser avec lui-même, ou plutôt assister en quelque sorte comme témoin à un entretien secret entre son juge et sa conscience. L'impression qu'on reçoit d'une si tendre et si vive sensibilité se manifeste bientôt au dehors, et produit je ne sais quel puissant intérêt qui remue et fait palpiter tous les bons cœurs, par le besoin de laisser couler les larmes de la piété ou du repentir, qu'on ne verse jamais sans quelque soulagement.»

A ces belles paroles du cardinal Maury, ajoutons ce que le P. Albert dit sur le même sujet : « L'onction est une qualité toute spéciale au christianisme. J'entends par là un certain air de piété qu'il est bien plus aisé de sentir que de définir, lequel s'insinue d'une manière affective et toute pleine de Dieu. Il faut pour cela que le prédicateur en soit lui-même rempli pour s'en bien exprimer; car, comme ses paroles sont les portraits de ses pensées, il ne pourra jamais bien dépeindre des sentiments divins qui ne sont pas dans son âme; et, s'il a de l'esprit et de la capacité, il dira bien tout ce que les autres peuvent dire; mais, ne le disant pas d'une manière onctueuse, il fera comme ces peintres qui forment très-bien tous les traits du visage, mais qui ne peuvent rencontrer l'air de la personne, en quoi consiste toute la ressemblance. C'est ce langage spirituel que saint Paul dit être l'organe et la puissance de la parole de Dieu, qui ne consiste pas en des mots, mais dans la vertu de l'esprit qui en fait la force. Goliath aurait eu bien meilleur marché de David, si ce jeune prince n'avait eu que les armes dorées de Saül; mais ce fut la vertu intérieure de Dieu qui terrassa le géant. »

Il ne faut pas confondre l'onction avec cette éloquence molle et énervée qui ne fait qu'effleurer le cœur sans le pénétrer, qui ne lance que des traits sans force, que des traits qui ne frappent point, *tela sine ictu*. L'onction n'est pas sans force; elle échauffe doucement et fortement, *suaviter et fortiter*. Elle est l'action sensible de la grâce et de l'influence céleste qui pénètre les cœurs sans violence comme sans résistance. C'est une chaleur divine qui passe du cœur au cœur par la parole.

Voici ce que dit M. l'abbé Dieulin sur la nécessité de l'onction dans les discours de la chaire. On observera seulement qu'il donne à ce mot un sens un peu plus étendu qu'il ne l'a communément.

« Le sentiment ayant bien plus d'empire sur les hommes que le raisonnement, pour les attirer à la piété et à la vertu, l'orateur cherchera à toucher non moins qu'à convaincre. En effet, c'est au cœur que gît réellement la plaie; une fois qu'il est gagné, la place est prise; l'esprit ne songe plus à raisonner, la volonté se rend, et la vérité triomphe. Mais pour aller droit au cœur, le langage doit partir du cœur; les paroles qui n'en émanent pas vont expirer à l'oreille des assistants. Voilà pourquoi les orateurs qui prêchent avec plus d'âme que d'esprit et de talent l'emportent toujours sur les autres. Heureux donc le prédicateur qui, à l'avantage de produire la conviction, joint le don précieux d'ébranler et d'émouvoir! Un prêtre onctueux impressionne, amollit ceux qui l'écoutent, et brise la chaîne qui les tient liés à des habitudes perverses. En exhalant ces paroles de feu, ces sentiments profonds, ces soupirs enflammés que les morts entendent du fond de leurs tombeaux, il verse des larmes si vraies et si sincères, qu'il attendrit les pécheurs les plus endurcis et les plus désespérés, leur arrache des sanglots de douleur et de componction, et finit par fondre la glace de leur opiniâtre indifférence. Son style vif, animé, plein de chaleur et de pathétique, parle à la fois à l'intelligence, au cœur et à l'imagination. Profondément pénétré des vérités qu'il annonce, il fait partager à ses auditeurs les émotions qu'il ressent et les convictions qui l'animent; il éclaire, embrase, captive et entraîne. Rien n'émeut comme l'air d'un homme visiblement ému; si le raisonnement ébauche la conversion, c'est l'onction qui l'achève. Enseigner et émouvoir, donner de la lumière à l'entendement et de la chaleur à la volonté, telle est, dit saint François de Sales, toute la fin de la prédication. Selon

lon, un missionnaire qui sait effrayer re couler des larmes, frappe bien plus it de l'éloquence que l'homme disert et ant discoureur. Cette admirable faculté a force du cœur bien plus que de l'es- parce que le cœur seul parle au cœur, s que la langue ne parle qu'à l'oreille. it donc être touché et sentir soi-même de songer à émouvoir les autres, et rédicateurs froids ne sont propres qu'à dre dans les âmes l'heureuse flamme charité, quel que soit d'ailleurs le mé- ittéraire de leurs compositions. Aussi e faire injure à un orateur de le procla- seulement homme d'esprit.

'est-ce, après tout, que l'éloquence, si- 'art de persuader la vérité et la vertu, rfectionner les hommes en les rendant éclairés et meilleurs. Un prêtre rempli été et de foi, surtout lorsqu'il joint à ualités une science acquise par un tra- continuel, parle un langage qui ranime veur, et l'échauffe à tel point qu'il at- it et transporte son auditoire attentif; ie une vive et brillante lumière, son ite parole illumine et gagne irrésisti- ent les âmes en les pénétrant de tous ntiments qui débordent de la sienne e : *Pectus est quod disertos facit.*

ne suffit donc pas d'avoir de l'ordre, méthode, de la solidité dans le raison- nt, le tout accompagné d'une diction et agréable ; on doit, en outre, dé- r des mouvements onctueux qui char- , touchent, remuent les hommes, et llent en eux, avec l'amour de la vérité, sir de la vertu. Le pathétique est le le l'éloquence : il faut saisir, animer, ner l'imagination, exciter les passions s, effrayer les consciences coupables, iire en elles ces profondes impressions éterminent à agir, et surmontent cette d'inertie que l'assistance oppose habi- ment au prédicateur. Par là un sim- issionnaire s'élève au-dessus des plus es phrasiers; on voit qu'il tient à la re- i du fond de ses entrailles; la véhé- e rapidité de son discours ne laisse pas nps de respirer, et l'on est subjugué ascendant de cette foi qui transporte ontagnes.

Iais quel peut être le fruit d'une pré- ion ressemblant à une froide et sèche de théologie? Est-ce bien le moyen de er et de convertir? De même que la n'échauffe pas, et qu'une nuée sans n'arrose point, ainsi, un tiède et apa- e prédicateur est radicalement incapa- d'émouvoir. Comment dire quelque de touchant si l'on n'est touché soi- e? D'une âme aride il ne sort que des es mortes, privées de tout esprit de vie; ix n'est qu'un airain sonnant si le cœur nime. Rien de plus insipide qu'un ora- qui n'a ni vigueur ni sensibilité : c'est eau stagnante et sans fraîcheur; ses fa- ermons n'ont sur les auditeurs que la soporifique de l'opium. Pour produire de l'effet, il faut s'attendrir et se passionner; autrement, on écrit ou l'on parle sans verve et sans feu, n'articulant que des phrases vides, incolores, inanimées, et, partant, impuissantes.

« Certes, manquer à la fois d'énergie et de sentiment, ne pouvoir s'élever à l'enthousiasme, ne présenter que des abstractions métaphysiques d'une assoupissante sécheresse, des dissertations purement scolastiques, ne se montrer qu'un froid et plat moraliste, ce n'est pas être prédicateur. Vainement prêcherez-vous d'une manière exacte, en style poli, avec des arguments en bonne forme et un geste irréprochable, si votre parole est sans sève, si vos raisonnements sentent le géomètre, si votre action oratoire est languissante et monotone, vous produirez tout au plus la conviction de la philosophie, mais non celle de l'éloquence. Quiconque n'a rien de neuf, de saillant, de pieux ou de tendre, ne réussira jamais à remuer les grandes puissances de l'âme, l'imagination, la sensibilité, la conscience. Peut-être recueillera-t-il quelque applaudissement, de la part de certains puristes, pour avoir bien observé les règles de la syntaxe ou de la rhétorique, et s'être montré aussi incapable d'un solécisme que d'un trait de génie; mais qu'est-ce que ce genre de mérite, consistant à flatter agréablement les oreilles de tant d'hommes qui périssent faute de conversion? Des remords qui déchirent le cœur, des pleurs qui mouillent les paupières, des tressaillements de crainte, d'espérance et d'amour divin, voilà un noble objet d'ambition pour tout prêtre désireux de ne pas se réduire au triste rôle d'un déclamateur oiseux et stérile, ni de ressembler à une nuée sans foudre et sans pluie. Ce n'est pas le tout de plaire et de prouver, il faut peindre, saisir, entraîner par les accents de cette haute et mâle éloquence que Cicéron nomme véritablement tragique; il faut inspirer l'indignation contre l'ingratitude, l'horreur des vices bas et dégradants, tels que la débauche, l'impureté, l'inhumanité ; il faut exciter à la compassion pour la misère, à la pratique de la vertu, au goût de la piété et des choses de Dieu. Laisser les auditeurs froids et insensibles, c'est donc manquer le but de la prédication. D'arides instructions, qui n'allument point en eux les ardeurs de la charité, ressemblent à des traits émoussés, aussi impropres à l'attaque qu'à la défense. Le ministre de Jésus-Christ doit vivifier ses préceptes d'une chaleur céleste qui s'insinue dans les cœurs, les dilate, les féconde et leur fasse produire d'abondantes œuvres de sainteté. Aussi ne sont-ce pas les prédicateurs les plus illustres, au point de vue littéraire, qui opèrent le plus de conversions; et, relativement à la conquête des âmes, des prêtres obscurs, connus de Dieu seul, ont souvent la primauté sur eux.

« Mais, demandera-t-on comment devenir un orateur onctueux et pathétique? Nous l'avons déjà dit, le moyen de toucher les autres, c'est d'être touché soi-même. Pas plus

que le génie, l'onction n'est l'effet de l'étude. Ne voit-on pas chaque jour, chez les gens les plus grossiers et les plus incultes, des mouvements spontanés d'une vive et remarquable éloquence? Le mendiant lui-même, qui implore la pitié publique, pourrait quelquefois servir de modèle en ce genre. Quiconque a observé de près les mœurs populaires, et pris sur le fait certaines natures énergiques, a dû se persuader que l'homme est toujours éloquent lorsqu'il est fortement pénétré.

« Une foi ferme, une ardente charité, un tendre dévouement aux intérêts temporels et éternels du prochain, telle est la source d'où jaillira le pathétique qui convient à la chaire chrétienne. Le prêtre doit être comme saint Paul, qui s'animait à la vue de l'idolâtrie d'Athènes. N'en doutez pas, chaque fois qu'on en pourra dire autant de vous-même, eussiez-vous la parole difficile, *imperitus sermone*, vous remporterez toujours quelque victoire signalée. Méditez donc solidement et longuement les vérités que vous devez enseigner, en sorte que cette méditation embrase votre cœur d'un feu surnaturel : *In meditatione mea exardescet ignis*. Elevez-vous par l'oraison jusqu'au sommet du Sinaï, du Thabor ou du Calvaire, pour en redescendre au milieu du peuple, tout rayonnant des splendeurs divines, et parler comme parlaient les prophètes lorsqu'un ange du Seigneur les avaient touchés de ses ailes enflammées.»

Dieulin, t. II, p. 205; Besplas, p. 150; Maury, 129; Vêtu, t. II, p. 198; Marmontel, t. II, p. 157; Blair, t. II, p. 73; Drioux, p. 253, etc.

OPINIONS. — Comme le prédicateur est obligé de prêcher la parole de Dieu et la doctrine de l'Eglise, qui ne contient que des vérités constantes, il s'ensuit nécessairement qu'il ne doit nullement prêcher des opinions particulières, qui ne sont que des inventions des hommes, sujets à l'erreur.

C'est pour cela que le saint Apôtre veut que le pasteur des âmes soit attaché non aux opinions humaines, mais à la parole de vérité, afin qu'il soit capable d'exhorter dans la saine doctrine : *Amplectentem eum qui secundum doctrinam est fidelem sermonem, ut potens sit exhortari in doctrina sana.*

En effet, la prédication est instituée pour donner aux fidèles une nourriture solide, capable de les soutenir et de les fortifier; et c'est ce qu'opèrent en nous les vérités de la foi, par le moyen de la divine parole, suivant cette belle sentence du Fils de Dieu : « L'homme ne vit pas du seul pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* » L'apôtre saint Paul nous insinue ce même sentiment, lorsqu'il dit que Timothée avait été nourri des paroles de la foi et de la bonne doctrine : *Enutritus verbis fidei et bonæ doctrinæ.* Mais il n'en va pas de même des opinions particulières des hommes : car comme il n'y a que Dieu seul, qui est le souverain bien, qui puisse rassasier notre cœur, de même il n'y a que les vérités divines et éternelles qui puissent contenter et nourrir notre esprit.

En second lieu, le prédicateur est l'ambassadeur de Jésus-Christ, et il parle en son nom; de sorte qu'on peut dire que c'est Dieu qui parle et qui exhorte par la bouche de celui qui prêche : *Deo exhortante per nos.* Il faut donc que le prédicateur parle, non comme un homme, mais comme Dieu parlerait lui-même; qu'il fasse parler Dieu d'une manière digne de Dieu, et qu'il lui fasse prononcer autant d'oracles que de paroles. Et c'est ce qu'on ne peut nullement dire de celui qui n'avance que ses pensées et ses opinions particulières, et qui veut qu'on le croie sur sa parole, comme si c'était Dieu même qui eût parlé. C'est pour ce sujet que saint Bernard ne fait point de difficulté d'accuser de témérité ceux qui veulent faire recevoir leurs opinions comme si c'étaient des dogmes et des vérités incontestables : *Opinio, si habet assertionem, temeraria est.*

En troisième lieu, on s'éloignera entièrement de cette conduite, si l'on considère les mauvais effets qu'elle a coutume de produire. Car on ne peut douter que le prédicateur qui veut établir des opinions ne déshonore la parole de Dieu et le sacré ministère de la prédication, puisqu'il expose l'un et l'autre à un péril visible d'être méprisés. En effet, la parole de Dieu mérite d'être reçue avec une ferme créance, comme nous l'insinue le grand Apôtre, *Fidelis sermo, et omni acceptione dignus*, et celui qui l'annonce ne doit rien dire qui ne soit digne de foi, rien qui ne puisse passer pour règle de vérité, suivant cette sentence de saint Jérôme : *Omne quod loquitur, fide dignum existimetur, et verba ipsius sint regula veritatis.* Mais la sainte parole, aussi bien que le prédicateur, ne perdent-ils pas cette créance qu'on leur doit, lorsqu'au lieu des vérités éternelles on avance des opinions, puisque, en matière d'opinion, chaque parti croit avoir une liberté tout entière de condamner l'opinion contraire, et que personne n'est obligé de regarder les opinions que comme des propositions douteuses et incertaines?

De plus, les prédicateurs peuvent avoir des opinions différentes, qu'on peut suivre de part et d'autre sans donner atteinte à la foi. Si donc chacun de ces prédicateurs se donne la liberté d'avancer et d'appuyer son opinion particulière, le peuple, qui ne sait pas faire le discernement de ce qu'il y a de probable d'avec les dogmes de la foi catholique, entendant des propositions contradictoires, jugera sans doute ou que l'un des deux s'est trompé, ou qu'on ne doit ajouter foi ni à l'un ni à l'autre. Ainsi l'on se trouvera insensiblement porté à ne croire que ce qu'on voudra, ce qui est une des plus mauvaises dispositions où l'on puisse être pour profiter de la parole de Dieu.

On pourrait voir une infinité d'exemples

mauvais effets que cette conduite déré- a souvent produits, mais nous nous tenterons d'en rapporter un qui est vé dans une ville du diocèse de Limo- Deux prédicateurs, y prêchant le jour loël, traitèrent cette question, savoir *si ils de Dieu se fût incarné, supposé qu'A- n'eût pas péché.* Celui qui prêcha le nier soutint que l'amour de Dieu était rand envers les hommes, qu'il l'eût porté voyer son Fils au monde, bien que le pe divin n'eût pas pris en cette occasion chair passible et mortelle. Il tâcha d'ap- er son sentiment par quelques passages Ecriture et des saints Pères, et par des ons de convenance. Le second de ces icateurs, qui prêcha une heure après une autre église, dit que le Fils de Dieu tellement aimé les pécheurs, que c'é- uniquement pour eux qu'il s'était in- é, et qu'il ne se serait jamais revêtu de e nature si Adam ne lui en eût donné asion par son péché. Il ajouta que ce iment était plus conforme aux saintes tures et à la doctrine des saints, dont il rta plusieurs témoignages. Ceux qui ent entendu le premier prédicateur se rdent l'un l'autre ; les uns prennent le du premier, les autres du second, plupart sont scandalisés. Chacun de prédicateurs s'offense de ce que l'autre , et tâche de défendre son opinion. Les tes viennent jusqu'aux oreilles du pré- t de ses officiers, qui font perdre la e à l'un et à l'autre et les blâment tous de s'être entêtés de leurs opinions, et ir voulu faire passer leurs sentiments des dogmes incontestables.

ilà le fruit que l'on tire de ses prédi- ns, lorsqu'on veut établir en chaire des ions et une doctrine incertaine.

e si cette conduite cause des effets si icieux, lorsqu'on veut soutenir des pro- ions incertaines comme si elles étaient à fait assurées, que ne doit-on pas ap- ender, lorsque ces opinions sont tout singulières, et qu'elles ne sont capa- d'elles-mêmes que de causer des scru- et du scandale dans l'esprit des fai-

st pourquoi saint Charles Borromée dé- absolument aux prédicateurs d'avan- es opinions singulières dans leurs ser- , quoiqu'on en traite dans les écoles, ne veut pas qu'il sorte rien de la bou- lu prédicateur, qui ne soit conforme entiment des docteurs approuvés dans se : *Ne singulares opiniones, quanquam holis afferantur, ad concionem adhi- . Nihil quod cum probatis Ecclesiæ doc- us consentaneum non sit, proferat.* Mais a du danger d'avancer des opinions sin- res en quelque matière que ce soit, ce er est encore plus grand en matière de s, puisque ce qu'on propose doit ser- e règle pour la conduite. C'est pour raison que saint Thomas nous ensei- u'on ne peut déterminer sans péril les ions où l'on demande s'il y a péché mortel ou non, à moins qu'on n'en con- naisse expressément la vérité. *Omnis quæs- tio in qua de peccato mortali quæritur, nisi expresse veritas habeatur, periculose determi- natur.* Et comment est-ce que ceux qui avancent des opinions singulières qui sont contraires aux sentiments communs, peu- vent être assurés de la vérité, si ce n'est que l'attachement et l'opiniâtreté qu'ils ont à suivre leurs propres lumières, leur fas- sent passer pour certain dans leur esprit ce qui est ou faux ou tout à fait douteux ?

Il faut donc éviter avec un très-grand soin ces décisions téméraires, et ne suivre dans la prédication que la doctrine commune de l'Eglise. On doit aussi extrêmement prendre garde de ne pas proposer les conseils comme des préceptes, ni les préceptes comme des conseils ; et le prédicateur doit également s'abstenir d'enseigner ou une morale trop rigoureuse, ou une morale relâchée, puis- que l'une et l'autre de ces extrémités sont tout à fait vicieuses, et que la première im- pose des obligations nouvelles, que Dieu ni l'Eglise n'ont jamais imposées, et que la deuxième décharge sans raison des vérita- bles obligations du christianisme.

Collet, p. 211 ; *Pastoral de Limoges*, 164, 262.

ORAISONS FUNÈBRES. — Il ne faut pas croire que la coutume de louer les grands après la mort, dit l'abbé du Jarry, soit une invention de la vanité humaine. Elle est fondée sur la religion, et même autorisée par l'Ecriture, où nous voyons les éloges de tous les grands hommes d'Israël, avec un abrégé de tout ce qu'ils ont fait de plus re- marquable pendant leur vie. Les saints Pè- res ont fait des éloges funèbres des empe- reurs, des princesses et des dames illustres par leur rang et par leur piété.

En effet, comme les exemples des grands ont une force toute particulière pour en- traîner les esprits, ils ne sauraient être trop exposés aux yeux des hommes, afin que l'u- tilité s'en répande. Ainsi il est bon que leurs funérailles se fassent avec beaucoup d'éclat, afin que leur mort soit comme une leçon publique qui nous ramène tous à notre fin commune, et soit aussi utile pour mortifier l'orgueil dans le tombeau, qu'ils ont été pro- pres à nourrir la vanité pendant leur vie. Car les particuliers entrent aisément dans des réflexions humiliantes sur leur état, et méprisent sans peine ces petites élévations dont l'orgueil se repaît dans les conditions les plus médiocres, lorsqu'ils voient les grandeurs du premier rang si vaines et si méprisables, lors, dis-je, que l'on voit ces idoles éclatantes qui ont reçu pendant plu- sieurs années les hommages des hommes, brisées et réduites en poudre par la mort ; les aveugles adorateurs qui les encensaient ouvrent les yeux et reconnaissent l'illusion de ces fantômes de grandeur, que la vanité soutient et anime pendant quelque temps, jusqu'à ce que la mort les fasse disparaître. C'est à ces deux desseins que se réduisent

les éloges funèbres, à inspirer le mépris du monde par la mort des grands, et l'amour de la vertu par leurs exemples.

Cette sainte coutume d'honorer les morts a été en usage dès les premières années du monde. Nous lisons qu'Abraham ensevelit Sara avec pompe dans le sépulcre neuf qu'il avait acheté, et qu'il fit un grand deuil avec toute sa maison, sur son tombeau : Jacob éleva un monument à Rachel, et dressa une pierre sur sa sépulture, comme un titre et un mémorial éternel de son amour pour cette vertueuse épouse ; Joseph quitta pour un temps la cour de Pharaon, pour aller avec tous ses frères pleurer sur le tombeau de Jacob, et tous les Egyptiens entendirent les cris qu'ils jetèrent sur le corps de ce saint patriarche. L'Ecriture sainte nous apprend que les Juifs, en sortant d'Egypte, emportèrent avec eux les ossements de Jacob, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Joseph mourant, tant ils étaient religieux dans ce qui regarde la sépulture et les devoirs funèbres. Il est rapporté aux *Actes des apôtres* que plusieurs personnes timorées pleurèrent saint Etienne, et firent un grand deuil sur ce premier martyr de l'Eglise. La coutume d'honorer les morts était sans doute passée des Juifs aux Egyptiens, qui, dans le commerce qu'ils eurent avec le peuple de Dieu, en mêlèrent insensiblement les saintes cérémonies avec leurs superstitions criminelles. On sait que ce peuple s'est distingué de tous les autres par la magnificence des honneurs funèbres ; l'éclat et le faste y eurent beaucoup plus de part que la religion ; et comme l'orgueil humain corrompt aisément ce qu'il y a de plus sacré quand il s'y mêle, les sépultures honorables d'Israël donnèrent lieu aux superbes pyramides d'Egypte. Cependant l'origine de cette pompe funèbre est sainte et religieuse ; la religion judaïque qui en tout a été l'image de la chrétienne, nous a donné l'exemple des pompes et des éloges funèbres. Nous les prononçons après un terme de quarante jours. Le deuil des Israélites durait le même temps, et rien ne nous défend de croire qu'après ce terme expiré on louait publiquement ceux qu'on avait pleurés parmi eux, comme on le fait parmi nous. Les grands hommes d'Israël sont loués magnifiquement en plusieurs endroits des livres saints : on y célèbre leur naissance, leurs vertus, leurs actions et les plus beaux traits de leur vie, comme on peut le voir dans l'*Ecclésiastique*.

La plupart des épîtres de saint Cyprien, que sont-elles autre chose que des éloges des premiers martyrs et des oraisons funèbres prononcées sur le tombeau de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ, où ce saint orateur a déployé toutes les beautés d'une éloquence qui ne cède en rien, je ne crains pas de le dire, à l'éloquence des Cicéron et des Démosthènes?

Le texte est ce qui frappe le plus dans les oraisons funèbres ; il décide presque de leur prix, et c'est souvent la seule chose que l'on en retient ; mais il arrive rarement que toutes les choses nécessaires pour faire un beau texte d'oraison funèbre se trouvent réunies. Premièrement, il doit être comme un éloge raccourci du héros, et mettre d'abord toute sa vie et tout son caractère devant les yeux ; d'ailleurs, il ne suffit pas de détacher un passage de sa place, et d'en violenter le sens, pour en faire une application heureuse ; les habiles qui connaissent l'Ecriture ne peuvent souffrir qu'on leur en impose : ils veulent que ce qui précède et ce qui suit les paroles du texte se rapporte avec le sens qu'on lui donne : de là vient que la première chose que l'orateur doit faire, c'est de mettre, pour ainsi dire, l'auditeur en pays de connaissance, de lui apprendre à quelle occasion, par quelle personne, dans quel dessein la sentence sacrée qu'il applique à celui ou à celle qu'il loue a été dite, pour faire voir les rapports sur lesquels il en fonde l'application ; car, après une simple traduction du texte, se jeter sans autre préparation dans un éloge, c'est, ce me semble, s'égarer beaucoup de l'entrée du chemin. Ceux qui ont particulièrement excellé dans ces sortes de discours ont évité cette faute ; et si l'on examine avec soin leurs exordes, on n'y trouvera presque aucune parole qui ne tombe sur le texte ou sur le héros, qui ne fasse remarquer la convenance de l'un avec l'autre.

Il serait à souhaiter que le texte pût être mis dans la bouche du mort, de telle sorte qu'on pût se le représenter le prononçant lui-même. L'image d'une jeune princesse que la mort venait de ravir après une longue et douloureuse maladie se présente bien vivement à l'esprit dans ces tristes et touchantes paroles, qu'un homme célèbre lui a mises à la bouche : *Mes jours ont passé comme l'ombre et j'ai séché comme l'herbe.* S'il y avait : « Ses jours ont passé comme l'ombre, » l'idée serait moins vive et moins funèbre, parce qu'on ne saurait se la figurer parlant elle-même, et on la mettrait moins aisément à la place de l'orateur. Cependant quoiqu'il soit à désirer que cette beauté se trouve dans tous les textes des oraisons funèbres, elle n'y est pas absolument nécessaire, et il y en a de fort heureux à qui elle manque. Une des choses qui contribue davantage à la beauté de ces sortes de textes, c'est lorsqu'ils rappellent dans l'esprit l'idée de quelque héros célèbre dans les saintes Ecritures, et qu'ils donnent occasion à quelque noble parallèle. C'est en partie ce qui a donné une approbation si générale au texte qu'un grand maître prit pour faire l'éloge d'un fameux capitaine. *Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël?* Outre qu'il y a dans ces belles paroles une certaine harmonie funèbre et lugubre, qui s'accorde admirablement avec le caractère du discours qu'elles commencent, elles donnèrent lieu à l'ora-

remplir son exorde de ces grandes
nifiques expressions avec lesquelles
t-Esprit décrit la valeur et les com-
vertueux Machabée, la rapidité de
mphes, et la consternation que sa
ta dans les esprits; et en même
lles présentent à l'esprit, dans une
t vive image, l'histoire abrégée du
lont elles préparent l'éloge. C'est ce
ne tant de majesté et d'élévation à
e de cette belle oraison.
vision est une des plus belles, mais
s difficiles parties de l'oraison funè-
faut surtout prendre garde à ne pas
er le texte d'une manière trop unie,
laisse voir comme un chemin tracé
la division. L'exorde doit s'avancer
un fleuve qui, à la vérité, suit tou-
n lit, mais en serpentant et comme
n de la route qu'il doit prendre; qui
uelquefois remonter vers sa source,
l s'en éloigne imperceptiblement par
lis tortueux, et qui, roulant ses eaux
e lenteur majestueuse, semble s'ar-
r ses rivages, lorsqu'il coule sans
tion vers son embouchure. Tel doit
mouvement d'un exorde vers l'ou-
du dessein où il doit se rendre par
rés insensibles. Pour cela il est bon
trecouper de gémissements et de
sur la fragilité des grandeurs hu-
sur la courte durée des impies flo-
; de telle sorte que ces plaintes
attachées au sujet, sans y paraître
es, afin que l'orateur tienne les es-
ns une suspension noble, d'où il les
à peu, à mesure qu'il développe son
d'une manière délicate, qui à peine
percevoir qu'il prépare sa division,
lle néanmoins toutes ses paroles le
conduire : ces plaintes doivent être
, autant qu'il se peut, de touchantes
ions que le Saint-Esprit a semées
dans toutes les pages des livres sa-
r le néant des choses de la terre;
nt comme des voix lugubres qui pa-
sortir du creux du tombeau que l'on
nt les yeux; elles ramènent les es-
es réflexions morales qu'une triste
nie leur fait faire, aux pensées de
té; elles purifient les éloges des
d'un certain air de vanité et de
mondaine, qui, sans cette précau-
s rendrait peu convenables à être
cés dans le lieu saint. Elles donnent
une idée édifiante du ministre qui
t disposent ainsi l'auditeur à une
n chrétienne et respectueuse.
ne je me propose d'instruire princi-
nt le lecteur par des exemples, on
remarquer dans ceux qui suivent ce
e magnifique de réflexions chrétien-
xpressions de l'Ecriture, et de louan-
i préparent peu à peu, dans l'exorde,
ge à la division.
nez, pécheurs, quels que vous soyez,
suet, dans l'*Oraison funèbre de ma-
princesse Palatine*, en quelques ré-
écartées que la tempête de vos pas-

sions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Ecriture, et dans l'ombre de la mort; s'il vous reste quelque pitié de votre âme malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une princesse d'un si haut rang, dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice, et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine, épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses.... quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne s'y propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu, et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence vont vous être ôtées; ou la princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes; mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour, ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes, ***Onus verbi Domini super Israel;*** et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu..... »

« C'est ainsi que parlait autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand les jours défaillants et les infirmités mortelles l'approchaient du tombeau, en lui laissant encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

« Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève et qui s'affaiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs; tantôt comme l'ombre, vide et disparaissante figure; tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avaient fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé, et combien trouve-t-il partout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs, de nos grandeurs passagères ?

« Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ses créatures qui sont faites pour le louer, comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens entre la confusion et la confiance; il excite son humilité à la vue de son néant, il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu, il voit une vanité qui passe, et il dit : ***Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés;*** il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : ***Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, et vos années ne finissent point***, il tremble à la face de l'indignation et de la colère de Dieu, qui coupe le fil de ses jours,

et qui le brise après l'avoir élevé ; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères.

« Ne reconnaissez-vous pas, Messieurs, dans les sentiments de ce prince, ceux de la princesse que nous pleurons ? »

Ces suspensions majestueuses qui font attendre avec respect le dessein de l'orateur, font un effet admirable dans les exordes des oraisons funèbres, où il faut prendre garde, comme nous avons dit, de passer d'une manière trop unie à la division, parce que cela sent le sermon et le prône, et qu'il ne doit rien entrer dans ces sortes de discours, qui ne soit grand et magnifique.

La division d'une oraison funèbre ne doit pas être si marquée que celle d'un sermon ; il serait bon qu'elle fût renfermée dans quelque figure, ou dans le cours de quelque période, et que les propositions qui la contiennent la fissent remarquer sans que l'orateur en avertît ; à la vérité, elle doit être tirée du texte, mais il n'est pas nécessaire qu'elle y soit toute renfermée, ni que l'on puisse apercevoir les membres de l'une dans les parties de l'autre.

Il y a beaucoup de personnes qui admirent cette justesse et qui se récrient là-dessus ; mais ceux qui ont de l'élévation dans le discernement et dans le génie, n'aiment point cette liaison si exacte et si sensible : ce n'est pas que l'économie ne fasse un des principaux ornements de ces discours comme des autres ; mais il ne faut pas qu'elle paraisse trop : il en doit être à peu près comme de la symétrie dans les palais superbes, où elle est en quelque sorte cachée parmi la magnificence. Le grand et l'héroïque doivent frapper d'abord, et ce n'est que par une seconde réflexion qu'il faut remarquer l'ordre et la suite. Les grands hommes et les grands orateurs sont ennemis de la contrainte, ils observent les règles sans qu'ils semblent s'y assujettir ; tout ce qui est si visiblement compassé et concerté marque de l'affectation, et où il y a de l'affectation il y a toujours de la petitesse. Ainsi je n'aimerais pas une division contenue dans une antithèse, quelque juste et quelque heureuse qu'elle fût : cette figure n'a point assez de force ni de dignité pour soutenir le fondement d'un éloge funèbre ; elle en diminue même beaucoup le prix, quand elle y est trop fréquente. Car quelque belle et noble que soit la pensée que ces jeux de paroles renferment, ils l'affaiblissent toujours, et la force du sens est amollie et énervée par la délicatesse du tour. Il est difficile de joindre l'agrément avec la majesté, surtout quand elle est triste et lugubre ; le bijou le plus précieux aurait de la peine à trouver sa place parmi la pompe d'un mausolée. En un mot, toutes les expressions trop fines et trop délicates sont plus propres pour les ouvrages d'esprit que l'on lit dans les cabinets et dans les ruelles, que pour les discours que l'on prononce dans les temples, où il ne doit rien entrer que de sublime.

Cicéron a dit que les plus belles règles de l'éloquence ne sont que des remarques sur les ouvrages des grands orateurs. Celles que je marque ici sont de cette nature. Je n'ai garde de me croire assez habile pour en donner de moi-même ; mais en lisant avec soin les chefs-d'œuvre de nos maîtres, j'ai fait attention sur ce qui m'a le plus touché dans leurs discours. Voici quelques-unes de leurs divisions, où l'on pourra voir, comme dans de riches images, ce que je ne démêle qu'imparfaitement dans ces réflexions.

« La sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies ; elle s'est instruite elle-même pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant, et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune : dans l'une elle a été bienfaisante, dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible : tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même des vertus : tellement qu'elle a perdu, pour son propre bien, cette puissance royale qu'elle avait pour le bien des autres ; et si les sujets, ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a profité de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente, et très-puissante princesse Henriette-Marie de France. »

Cette division est pleine de grandeur et de majesté, autant que de justesse et d'ordre. On y reconnaît les deux parties qui la composent, sans qu'elles y paraissent trop marquées ; elle renferme de grandes choses, et elle en promet encore de plus grandes ; elle répond admirablement à tout le reste de ce discours, où ce célèbre orateur, dont le sublime religieux est le caractère, semble s'être élevé au-dessus de lui-même.

On reconnaît dans la division qui suit une préparation majestueuse qui conduit insensiblement l'auditeur aux deux membres qui la renferment :

« Si je venais déplorer ici, dit Fléchier dans l'*Oraison funèbre de madame la Dauphine*, la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurais qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances ; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux et s'évanouissent ; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent ; cette vicissitude de corruptions tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent ; cette suite de changements en nos corps par la défaillance de la

ıre, en nos âmes par l'instabilité de nos rs ; enfin ce dérangement universel et inuel des choses humaines, qui, tout rel et désordonné qu'il paraisse à nos x, est pourtant l'ouvage de la main toute sante de Dieu, et l'ordre de la Providce.

Mais grâce au Seigneur, je viens louer princesse plus grande par sa religion par sa naissance, et vous montrer, au de la fragilité de la nature, les effets tants de la grâce, des vertus évangélis pratiquees en esprit et en vérité, des ements reçus avec des sentiments de déon exemplaire, des prières attentives et évérantes, une volonté soumise et cone à la conduite de Dieu sur elle, des frances unies à celles de Jésus-Christ ifié, des consolations venues du sein Père des miséricordes, des espérances obiles fondées sur celui qui dit dans iture : *Je suis Dieu, je ne change point.* ieillons ce discours, et réduisons-le à faire voir une vie courte mais toute ie par la sagesse, une longue mort soue par la résignation. »

i ouï dire à une personne qui n'avait perdu de sa réputation ni de son esprit un âge fort avancé, je lui ai ouï dire fort ablement que les oraisons funèbres et les discours que l'on prononce dans les des occasions étaient comme ces belles s dont on découvre de loin les hautes s et les dômes superbes, et qui frappent eux par une confusion de grands objets, l'irrégularité se cache en quelque sorte la magnificence. Elle ajoutait que les es ouvrages d'esprit ressemblaient à ces ons de plaisance dont la situation est able et la structure polie et régulière, qui, après tout, ne sont que des bijoux ıpêtres qui plaisent aux yeux sans les ıir ni les surprendre.

est pour cela que le style de l'oraison bre demande surtout beaucoup d'élévaı ; il n'est pas permis de rien dire de nun et de médiocre dans ces rencontres. 'est pas précisément à cause que l'on ordinairement alors devant les puises de la terre que l'on doit s'élever, mais que le discours qu'on prononce est et la principale partie de la pompe ore. Comme l'orateur est dans cette ocn l'organe de la douleur publique, qu'il souvent sa voix à tout un peuple affllle doit être pleine de dignité et de . La singularité de l'action, la sainteté eu, la préparation des esprits, la grandu sujet, le choix de l'auditoire, tout demande du grand et du sublime. On le avec indignation un homme qui, au u des sacrés mystères interrompus, en nce de ce que le siècle a de plus grand ce que la religion a de plus auguste ; i cet éclatant et triste assemblage d'insons, de chiffres, de mausolées, de scepde couronnes, de flambeaux, de deuil larmes, glace les esprits par des morales froides, et les fatigue de citations importunes. Ceux qui s'intéressent à la gloire des grands et des illustres morts ne sauraient choisir avec trop de soin des orateurs propres à leur rendre dignement ces tristes devoirs. La pompe funèbre qu'on leur dresse, disparaît bientôt, mais l'éloge demeure ; il arrive souvent que la curiosité de lire un excellent discours rappelle le souvenir d'une belle vie, et que la réputation du héros se soutient par celle de l'orateur. Cependant, quoique notre siècle soit assez fécond en bons écrivains, il en est assurément fort peu dont le style ait assez de dignité pour répondre à ces grandes actions ; et parmi le grand nombre de discours prononcés dans ces rencontres, il ne s'en trouve guère où l'on remarque une certaine élévation consacrée et religieuse qui en est le principal caractère.

Ce sublime dans le discours, si difficile à définir, et qui se fait plutôt sentir que discerner au lecteur, ce sublime, dis-je, est l'âme de l'oraison funèbre : les ouvrages de ce genre qui manquent d'élévation tombent et languissent, quelque bien écrits qu'ils soient d'ailleurs ; des orateurs qui s'étaient acquis quelque réputation de nos jours, l'ont perdue dans ce genre d'écrire, surtout parce qu'ils manquent d'élévation. Le style de ces sortes de discours doit répondre à la cérémonie pour laquelle ils sont faits ; une majesté triste y doit être partout répandue avec une harmonie lugubre ; il faut que de magnifiques expressions, mêlées avec des images funèbres, s'accordent avec cette couleur de deuil rehaussée par de riches armoiries et des figures éclatantes. Le maître de l'éloquence a dit que le style de l'orateur devait fort approcher de celui de la poésie, parce qu'il doit être brillant, riche et élevé, mais principalement dans l'oraison funèbre. Je me souviens, à ce propos, d'une froide critique qui fut faite d'un de ces ouvrages où l'on croyait avoir remarqué un grand défaut dans un petit vers échappé à l'auteur :

Ce digne chef d'une famille illustre.

Il faut avoir bien peu de discernement pour s'arrêter à de semblables bagatelles, lorsque d'ailleurs tout est grand, noble et majestueux dans une pièce d'éloquence. Nos plus grands maîtres ne sont pas exempts de ces petites taches, s'il est vrai que c'en soit là une ; on a remarqué dans Voiture, le modèle de la politesse, ce vers héroïque :

Qui fasse à l'avenir trembler tous les ingrats ;

et il parle en quelque endroit d'une personne qui lui demandait des lettres de ce style qui semblait tout poésie. L'oraison funèbre de M. le duc de Montausier par un grand maître n'est pas gâtée par ce vers :

Il revenait chargé du poids de ces pensées.

Je sais qu'il y a un milieu à garder ; qu'un juste discernement ne confond pas l'enthousiasme du poëte avec celui de l'orateur, et que les licences de l'un ne sont pas accor-

dées à l'autre; mais enfin l'élévation et la richesse qui doivent également se trouver dans leur style n'y mettent guère de différence. J'ai remarqué même que les plus beaux endroits des poëtes qui ont écrit avec le plus de justesse, pourraient trouver place dans une prose sublime, si l'on renversait dans les paroles l'ordre qui fait la mesure et la rime.

Ce qui fait la perfection des ouvrages d'esprit, est un certain caractère de beauté qui leur convient; un discours de morale ne doit pas être un panégyrique; un panégyrique doit être différent d'un discours de morale, et une oraison funèbre ne doit ressembler ni à l'un ni à l'autre. Il serait bien difficile de marquer précisément en quoi consiste cette différence; ceux qui la trouvent la doivent plutôt à un talent particulier qu'ils ont pour ces sortes d'ouvrages, qu'à leur travail et à leurs réflexions, comme l'art ne saurait donner l'odeur aux fleurs, avec quelque perfection qu'il les imite. Ce caractère de l'oraison funèbre ne tombe point sous les règles, et c'est un de ces dons précieux dont la nature se réserve la dispensation. Il y entre de la politesse, de la religion, de la majesté, de la tristesse, ou plutôt c'est un certain mélange de tout cela répandu dans le style, dans les pensées et dans tout le corps de l'ouvrage, qui le caractérise. On ne le saurait faire remarquer à ceux qui ne sentent point, parce qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre la délicatesse du goût et l'excellence de l'ouvrage, afin que l'une pique l'autre. Il y a des gens qui avalent indifféremment les vins délicieux et médiocres; d'autres n'ont qu'à les flairer pour reconnaître tout ce qu'ils ont d'excellent ou de mauvais; ainsi plusieurs lisent les bons et les méchants discours sans en faire la différence; quelques-uns les distinguent à la première ligne. Aussi n'en est-il pas des oraisons funèbres comme des instructions que l'on fait au peuple: une prédication est toujours bonne quand elle touche; l'Esprit-Saint n'attache point la vertu de sa grâce aux règles de l'éloquence, il souffle où il lui plaît: chaque auditeur a droit de juger d'un sermon par les bons effets qu'il produit dans sa conscience; mais une oraison funèbre n'est point bonne quand elle n'est point du goût des habiles; on a beau ériger les ruelles en tribunaux où l'on décide et où l'on prononce sur ces ouvrages, ils ne sont point soumis à cette juridiction usurpée que la vanité s'attribue, et ils ne reconnaissent pour leurs vrais juges que les maîtres et quelques lecteurs éclairés qui ont une érudition polie et cultivée par l'usage du monde; le nombre de ces connaisseurs qui ont assez d'équité et de discernement pour juger de ces discours par eux-mêmes, qui ôtent de la balance le rang, la fortune, la réputation des auteurs, est plus petit qu'on ne le saurait croire. Combien y a-t-il de gens qui, dans les tableaux qu'ils voient, sont frappés d'un coloris éclatant ou d'une riche bordure, et qui n'aperçoivent point ces traits hardis et délicats qui font les peintures exquises! La beauté des portraits de l'esprit est encore plus difficile à remarquer que celle des autres, parce qu'elle est moins sensible.

Un orateur choisi pour faire une oraison funèbre doit être instruit de l'histoire de son siècle, connaître la vie et le caractère des grands dont son discours l'oblige à parler, pour les louer à leur goût et d'une manière qui leur convienne. Ce serait manquer à la bienséance, en faisant l'éloge d'un héros, d'oublier les principales personnes de sa famille; cet oubli serait une offense pour elles et une déclaration tacite que l'on n'a rien à dire à leur gloire; mais les louanges qu'on leur donne doivent être courtes, vives, semées parmi les mouvements et les figures, et liées au sujet avec beaucoup d'art, de peur qu'elles ne sentent l'affectation et la flatterie.

Il faut surtout savoir s'il n'y a point dans la vie de ces grands des fautes ou des faiblesses connues, pour n'en pas rappeler le souvenir par des louanges indiscrètes qui réveillent la censure. D'ailleurs, il y a certains incidents, desquels le soupçon s'est répandu dans le monde, dont il faut écarter l'idée avec beaucoup de soin; quelquefois un mot échappé par imprudence ou à dessein, sur ces endroits délicats, suffit pour soulever tout un auditoire, et le met hors d'état de goûter ce qu'il y a de bon dans le reste du discours; ce sont des écueils qu'il faut éviter avec un extrême soin dans ces ouvrages, ou en gardant un silence sage, quand on le peut, ou en passant légèrement par-dessus avec des expressions ménagées et adoucies.

Ainsi l'orateur doit connaître la cour et le monde: cependant il ne faut pas que son style ait rien de mondain; c'est en quoi consiste la principale difficulté de ces sortes d'ouvrages, de parler de guerre, de négociations, d'intrigues, de mariages, de fêtes, de passions et de plusieurs autres choses dont il faut traiter nécessairement dans les oraisons funèbres, et de mêler parmi tout cela un certain caractère de dignité et de religion qui consacre tout ce que l'on touche, de telle sorte que l'image du siècle se présente à l'esprit avec ses plus beaux traits, et néanmoins purifiée de tout ce qui scandalise. Je crois que l'on doit éviter certaines manières de parler qui ont cours de temps en temps dans le monde. Il y a aussi quelques expressions qui semblent affectées aux romans et aux ouvrages purement profanes, dont il ne faut se servir ni dans les prédications, ni dans les oraisons funèbres, quelque propres qu'elles paraissent à faire entendre ce que l'on veut dire. Je me souviens d'avoir ouï dire à un prédicateur qui a de la réputation, que l'homme était souvent la dupe de son cœur: cette manière de s'exprimer est agréable dans les réflexions d'un habile courtisan, mais elle ne s'accorde point avec la majesté de la chaire; non-seulement ceux qui aiment la religion sont choqués de ces tours galants, mais pour peu que l'on ait le goût de la bienséance, on ne les peut souffrir. Cependant

là-dessus que beaucoup de gens se ré-
ıt, et ce sont les endroits favoris de cer-
ı esprits grossiers, qui veulent être fins
élicats : ce qu'il y a de plus surprenant,
que ce ne sont pas toujours des fem-
ni des courtisans qui les admirent : ce
quelquefois un savant chagrin, un re-
ux mortifié, qui, trompés par une fausse
de politesse, croient la remarquer en
choses entièrement éloignées de leur ca-
ère. Ces gens qui traitent de fleurettes
discours solides, pleins d'une éloquence
e et chrétienne, parce que la doctrine y
rendue intelligible et dépouillée de la
eresse de l'école, ne considérant pas qu'il
être plus maître de la science pour la
rir avec art que pour l'étaler avec faste;
gens-là, dis-je, seront les premiers à
r dans un discours les endroits qui sont
ablement des fleurettes et tout à fait
raires à la simplicité et à la dignité de
quence évangélique dont ils sont les zé-
défenseurs.

ıy. du Jarry, *Dissertation sur les orai-
funèbres*, dans l'ouvrage de Vaumorière,
ulé : *Harangues, avec l'art de les compo-*
p. 365; Audisio, t. II, p. 557; Mar-
tel, t. VI, p. 120; Laharpe, t. II, p. 272;
II, p. 25...56; Papon, p. 165; Andrieux,
Gaichiez, 89 ; Marcel, t. II ; Vêtu, t. II,
77 ; Crevier, t. I, p. 92; Hamon, 439.

RAISON (Esprit d'). — L'esprit d'oraison,
t de cet article, est ce saint commerce
âme avec Dieu, par lequel on s'unit à
dans un pieux recueillement pour médi-
son sujet à la lumière divine et prier
prit-Saint, non-seulement de nous faire
naître ce qu'il faut dire, mais encore de
r toutes les paroles qu'il nous aura ins-
es. Telle est, dit M. Hamon, la source
ière où doit puiser tout prédicateur qui
être utile : c'est là une vérité que nous
ontrent l'Ecriture sainte, les docteurs
Eglise, l'autorité des saints prédicateurs
raison éclairée par la foi.

L'Ecriture sainte. Les anciens prophètes
arlaient au peuple qu'après avoir con-
Dieu sur ce qu'ils devaient dire : *Audies*
onem ex ore meo, dit Dieu à Ezéchiel,
nuntiabis eis ex me. Les apôtres, à leur
ple, joignaient ensemble la prière et la
ication comme choses inséparables, mais
ndant en donnant toujours la première
à la prière, comme à la source d'où
partir la prédication. *Nos vero orationi*
inisterio verbi instantes erimus. Et saint
ne se bornait pas à prier sans cesse,
me il le déclare en plusieurs endroits de
Epîtres, mais il conjurait les fidèles d'E-
e, de Colosses, de Thessalonique, de join-
leurs prières aux siennes pour que sa
ication fût bénie. *Vigilantes in omni obse-*
ione pro me, ut detur mihi sermo in aper-
oris mei cum fiducia notum facere mys-
m Evangelii....—Orantes pro nobis, dit-il
urs, *ut Deus aperiat nobis ostium sermo-*
d loquendum mysterium Christi... Fra-
dit-il encore, *orate pro nobis ut sermo*
Dei currat et clarificetur. Or, si un saint Paul,
un si grand apôtre, un homme instruit et ravi
au troisième ciel, a cru avoir tant besoin de
lumières pour prêcher avec fruit l'Evangile,
quel prédicateur ne comprendra qu'il lui faut
être un homme de prière s'il veut faire du
fruit ?

2° Les saints docteurs nous enseignent la
même vérité. La ferveur de la prière, dit
saint Augustin, est plus nécessaire au mi-
nistre de la parole que toutes les ressources
de l'art oratoire : *pietate magis orationum*
quam oratorum facultate indiget... et il ne
doit exercer auprès des peuples la fonction
de prédicateur, qu'après avoir rempli auprès
de Dieu celle de suppliant : *Sit orator ante-*
quam dictor. Ce grand maître de l'éloquence
chrétienne veut que le prédicateur redouble
encore de ferveur dans sa prière, à mesure
que le moment de parler approche : *Ipsa*
hora ut dicat accedens, priusquam exserat pro-
ferentem linguam, ad Deum levet animam
sitientem, afin, dit-il, que son discours ne
soit qu'un épanchement de saintes affections
conçues dans l'oraison : *Ut eructet quod bi-*
berit vel quod impleverit fundat ; et il ajoute
une raison frappante de ce précepte : *Quis*
novit, dit-il, *quid ad præsens tempus dicere*
expediat, nisi qui corda omnium vidit? Et
quis facit ut quod oportet dicatur a nobis,
nisi in cujus manu sunt et nos et sermones
nostri? La même doctrine se retrouve dans
un capitulaire d'Aix-la-Chapelle : *Hoc dicat*
sacerdos quod ex divina lectione didicerit,
quod illi Deus inspiraverit, non quod præ-
sumptione humani sensus invenerit, et surtout
dans cette belle parole de saint Thomas, qui
dit que toute bonne prédication découle de
la plénitude de l'oraison : *Ex plenitudine*
contemplationis derivatur prædicatio.

3° L'autorité des saints prédicateurs con-
firme encore cette vérité. « Le premier avis
que j'ai à vous donner pour bien prêcher,
dit le célèbre P. Lejeune, dans ses *Avis aux*
prédicateurs, c'est de bien prier ; le second,
c'est de bien prier; le troisième, le quatrième,
le cinquième, le dixième, c'est de bien prier »;
et tous les hommes de Dieu auxquels il a été
donné dans les différents siècles de faire de
grands fruits dans l'Eglise par leurs prédica-
tions, comme les François d'Assise, les Xa-
vier, les Régis, les François de Sales, ont
enseigné la même doctrine, proclamant d'une
voix unanime que la prière est le véritable
ressort de l'éloquence chrétienne ; que celle-
ci n'a de puissance que par le mouvement
que lui imprime le Saint-Esprit; qu'une demi-
heure de méditation avant de monter en
chaire est plus utile que quatre heures d'é-
tude, et qu'il vaut mieux s'exposer à ne pas
savoir exactement tous les mots de son cahier,
que de manquer à remplir son âme de la
grâce que donne la prière pour s'émouvoir
soi-même et émouvoir les autres. Et ce qu'en-
seignaient ces saints prédicateurs, ils le pra-
tiquaient fidèlement : ils puisaient toutes
leurs lumières aux pieds du crucifix; ils
priaient avant, pendant et après la prédica-
tion, y consacrant quelquefois les nuits en-

tières, et ajoutant à la prière, pour lui donner plus d'efficace, de rigoureuses mortifications. Saint Dominique ne montait jamais en chaire qu'après s'être prosterné humblement aux pieds de la sainte Vierge, pour lui recommander sa prédication et lui dire : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos*. Saint Vincent Ferrier ne prêchait qu'après deux heures d'oraison ; et un jour qu'ayant négligé cet exercice pour mieux préparer son sermon, il avait parlé d'une manière sèche et sans onction : « Hélas ! s'écria-t-il, en gémissant, Vincent a parlé aujourd'hui, tandis que les autres jours c'était Dieu qui parlait par sa bouche. »

4° La raison éclairée par la foi nous fait sentir également la nécessité de l'oraison pour la prédication. En effet, l'oraison est nécessaire, 1° pour bien composer ; 2° pour bien débiter ; 3° pour obtenir la conversion des auditeurs.

En premier lieu, pour bien composer. Quand le prédicateur parle à la terre, c'est comme l'envoyé du ciel : or, si un ambassadeur ne doit parler au nom de son prince que d'après les communications qu'il en a reçues, à plus forte raison le prêtre, avant de parler aux hommes, doit s'élever au ciel par la méditation, et prendre les ordres de Dieu sur ce qu'il doit leur dire de sa part : il est cet ange qui, à l'aide de l'échelle mystérieuse, monte du peuple à Dieu par l'oraison, et descend de Dieu au peuple par la prédication. Jésus-Christ, lui-même, comme envoyé de son Père, nous déclare que c'est ainsi qu'il a fait : *Quæ ego loquor vobis, a meipso non loquor. Sicut docuit me Pater, hæc loquor. Sicut dixit mihi Pater, sic loquor*. Mais le prêtre pût-il, sans l'oraison, trouver ce qu'il doit dire aux peuples, il ne saurait pas sans elle le leur dire comme il faut ; car, pour parler de manière à toucher les autres, il faut être touché soi-même ; pour bien rendre des sentiments, il faut les éprouver, et une composition faite par le cœur, ne doit être que l'écho du cœur. Or ce n'est que dans l'oraison que le cœur se pénètre des vérités de la foi, que l'Esprit-Saint le touche, l'émeut et y allume le feu sacré qui vivifie sa parole. Hors de là, on pourra faire une composition brillante d'esprit, riche d'imagination, mais il n'y aura ni l'onction qui va au cœur, ni la piété qui convertit. Cette onction qui va au cœur, cette piété ne découlent que du sentiment intérieur des choses de Dieu, et le cœur desséché ne produit que des paroles mortes, privées de l'esprit de vie. Eût-on dans ses recueils les plus beaux morceaux de l'Ecriture et des Pères, si l'oraison ne les met dans le cœur du prédicateur, ils seront pâles et sans effet dans sa composition : eût-on les plus rares talents, s'ils ne sont cultivés par la prière, ils ne produiront jamais un discours propre à convertir. Le prédicateur ne doit donc écrire, autant qu'il se peut, que dans ces heureux moments où, par une étude faite en esprit de prière, le cœur se remplit d'onction : alors la source des expressions est sanctifiée, et l'on écrit sous l'inspiration et comme sous la dictée de Dieu, une instruction propre à toucher les cœurs.

En second lieu, l'oraison est nécessaire pour bien débiter. Ce serait en vain que le prédicateur aurait été homme d'oraison en composant, s'il ne portait en chaire un cœur qu'ait profondément pénétré de son sujet une bonne méditation faite avant d'y monter : la voix que le cœur n'anime pas n'est qu'un airain sonnant ; les traits de l'homme qui n'est pas pénétré sont sans expression ; son geste faux ou théâtral manque de naturel ou d'énergie, et les meilleures choses, dès qu'elles sont dites sans sentiment, demeurent sans effet. Mais porte-t-il en chaire un cœur pénétré par l'oraison ? dès son arrivée dans la tribune sacrée, il frappe tous les regards, saisit toutes les âmes par cet air profondément recueilli qui annonce plutôt un ange qu'un homme : c'est un autre Moïse qui vient de s'entretenir avec Dieu sur la montagne, et il semble qu'on voit en lui un rejaillissement de la gloire du Dieu qui l'envoie : cet aspect seul est un magnifique exorde, et dispose tous les cœurs aux impressions de la grâce. Dans le cours du début, cet air pénétré ne l'abandonne point, un vif sentiment de foi anime et dirige sa voix, ses traits et son geste ; l'onction de ses paroles fait passer dans les âmes les impressions qu'il éprouve ; et la grâce qui les a fait naître dans le prédicateur continue de les animer dans l'auditeur ; puis, l'amour divin qui brûle au dedans lui inspire des mouvements oratoires, des expressions toutes de feu, auxquels il n'avait pas même pensé dans sa composition, mais qui vont droit au cœur ; et comme les gens passionnés trouvent sans étude une manière énergique de rendre leurs pensées, ainsi, dit saint François de Sales, le prédicateur qui sent vivement les choses divines parce qu'il les a méditées, a une certaine rhétorique du cœur qui dépasse de bien loin tout l'art oratoire. Ne dit-il d'ailleurs que les choses les plus communes, le feu et le sentiment avec lequel il les dit leur font produire une impression profonde.

Enfin, l'oraison est nécessaire pour obtenir la conversion des auditeurs. Car la foi nous enseigne que la conversion n'est point le fait de l'homme ; elle ne peut être produite que par la grâce de Dieu ; et ici plus qu'en tout autre sujet s'applique la parole de Notre-Seigneur : *Sine me nihil potestis facere*. En vain on plante, en vain on arrose, si l'Esprit-Saint ne donne l'accroissement ; en vain on frappe les oreilles d'un son de paroles plus ou moins bien arrangées, si la grâce n'agit sur les cœurs avec cette toute-puissance d'action qui lui est propre Il faut que le véritable maître parle au dedans pendant que nous prêchons au dehors. Or cette grâce ne s'obtient que par la prière et les gémissements du cœur.

De là il suit, 1° que la composition d'un sermon ne doit point être regardée comme une œuvre littéraire, mais comme un exer-

religieux, une occupation sainte à la-
le on se livre sous l'œil de Dieu, en le
ultant dans un pieux recueillement. Il
, 2° qu'avant de monter en chaire, il faut
rosterner devant Dieu, qui tient tous les
rs dans sa main, en le conjurant de bé-
a semence que nous y allons jeter pour
lle produise au centuple, et les saints
res aiment à appuyer cette prière tantôt
a vertu toute-puissante du saint sacrifice
t dans cette vue, tantôt par des visites
entes au saint sacrement, qui étaient la
de ressource de l'apôtre des Indes; puis
'adressent aux anges gardiens, les con-
nt de suppléer, par leurs inspirations
ès de chaque auditeur, à ce qui man-
a à leurs discours; ils réclament l'assis-
e des saints qui ont le plus excellé dans
rtu qui fait le sujet de l'instruction, et
out la protection de la très-sainte Vierge,
oquant comme le secours des chrétiens,
fuge des pécheurs, et mettant tout ce
s doivent dire sous le patronage de son
immaculé, par lequel tant de conver-
s se sont opérées en ce siècle. A mesure
le moment de monter en chaire appro-
, il faut redoubler ses prières; et lors-
n y est, prier encore par de fréquentes
ations de cœur, se souvenant des paroles
otre-Seigneur : *Non enim vos estis qui
imini, sed spiritus Patris vestri qui lo-
ur in vobis*; et de ces autres de Judith :
*ores estote Moysi servi Dei, qui Amalec
ferro pugnando, sed precibus sanctis
do dejecit.* Enfin, lorsqu'on est descendu
haire, il faut prier encore, n'attendant
uccès que de la grâce divine, sans comp-
n rien sur son éloquence et ses talents,
sa longue habitude et sa bonne réputa-

mon, 236; *Pastoral de Limoges*, 289;
ade, t. 1er, p. 78; Le Fée, 64.

ATEURS PROFANES. — Ce n'est pas
doute des orateurs profanes qu'il faut
endre les principales règles pour bien
une prédication et une instruction chré-
e. La fin de la prédication étant la sanc-
tion des âmes et l'établissement des ver-
du christianisme, l'éloquence humaine,
e peut parvenir à une fin si relevée, ne
aussi en donner les principes. Toute-
nous croyons que la lecture des ora-
s profanes peut être très-utile au prédi-
ur évangélique, et nous devons aux
idats de la chaire quelques conseils à ce
.

s discours des plus fameux orateurs de
iquité profane, les seuls dont nous par-
ici, n'ont, il est vrai, pour objet que des
tions qui nous intéressent peu aujour-
i, et qui, considérées en elles-mêmes,
bien au-dessous de celles que nous
mes appelés à traiter dans la chaire chré-
e; mais les préceptes d'après lesquels
discours ont été composés sont généraux
ppartiennent à cette raison universelle
crée en nous l'éloquence, dont, en défi-
e, l'objet est toujours le même, l'art de
persuader. Lorsque nous aurons lu un chef-d'œuvre de Démosthènes ou de Cicéron, et que nous aurons conçu une idée nette de leur éloquence, il nous sera plus facile, à l'aide des modifications que le génie de la religion nous suggérera, de nous faire une fidèle représentation de l'éloquence chrétienne. C'est pourquoi Rollin a dit : « Il est fort à souhaiter que ceux qui se destinent au ministère de la prédication, aient d'abord puisé l'éloquence dans ses sources mêmes, c'est-à-dire, dans les auteurs grecs et latins, que l'on a toujours regardés comme des maîtres dans l'art de bien dire. »

Tâchons donc de nous approprier ce secours puissant. Lisons les grands modèles des temps qui nous ont précédés, même ceux de l'antiquité profane. Observons comment notre orateur, dans son exorde, se concilie l'attention et la bienveillance des auditeurs; qu'elle clarté, quelle brièveté, quelle vraisemblance il met dans sa narration; quel dessein secret quelquefois et quelle adresse se cachent sous un air de simplicité; quel ordre et quelle justesse dans la division. Quelle précision et quelle force dans les raisonnements et les preuves; comment il est tantôt véhément et énergique, tantôt doux et insinuant; avec quelle ardeur il invective; avec quel agrément il plaisante; enfin, comment il remue les passions, comment il se rend maître des cœurs et tourne les esprits où il lui plaît. Dans ce qui regarde l'élocution, remarquons la propriété, l'élégance et la noblesse des expressions qu'emploie l'orateur; en quelle occasion l'amplification est louable, et quelle est la vertu contraire; la beauté des métaphores, le choix des tours et des figures, ce que c'est que l'harmonie douce et coulante d'une phrase bien arrondie, sans préjudice du nerf et de la couleur.

« Je pense, dit le docteur Audisio, qu'aucun auteur ne nous enseignera aussi bien que Démosthènes le langage franc et libre des assemblées populaires; et si nous laissons de côté les virulences et les invectives trop crues qu'il faut mettre sur le compte de son siècle peu avancé en urbanité, ainsi que certaines sécheresses et duretés de style, nous trouverons en lui le plus parfait modèle de cette sublime simplicité qui est le don le plus éminent et le plus difficile de l'orateur et de l'écrivain. En lisant Cicéron, nous apprendrons à revêtir notre pensée de toute la magnificence que comporte l'intelligence humaine. »

Le docteur Audisio recommande surtout la lecture des profanes pour se former à l'art d'exciter les passions. « Dans les profanes, dit-il, sans accorder trop d'attention aux mille subtilités grammaticales que de froids précepteurs nous ont fait scrupuleusement observer, méditons l'art merveilleux qu'ils ont d'exciter les passions. Serait-il possible que ces grands travaux du génie humain qui ont triomphé du temps, qui se font lire et admirer par les esprits les plus graves et les plus profonds, n'eussent d'autre titre à notre

estime qu'un certain arrangement extérieur de paroles et d'élégances superficielles? Non, cela n'est pas possible. L'harmonie des paroles ne suffit pas à elle seule pour résister à l'outrage des siècles; ce qui va chercher le cœur de l'homme et le saisit, voilà ce qui seul a droit à l'immortalité. Oh! si les maîtres avaient un cœur capable de sentir et de faire sentir aux jeunes gens les beautés cachées de ces auteurs qu' on leur met entre les mains; s'ils savaient les porter à les chercher, à les tirer, pour ainsi dire, de leurs retraites, à l'aide de la méditation, ces âmes tendres commenceraient de bonne heure à discerner et à aimer le langage du cœur, à distinguer les manières les plus propres à exciter les passions et à s'enrichir de cette éloquence animée, qui un jour saura, elle aussi, s'insinuer dans les cœurs et les ravir à son gré. »

Nous n'ignorons pas qu'on allègue en faveur de l'opinion contraire à celle que nous soutenons ici divers témoignages de saint Augustin, de saint Jérôme, de Grenade et de Fénelon. Mais il est évident, par les paroles mêmes de saint Jérôme et de Grenade, que ces auteurs ne blâment point la lecture des profanes, quand elle est faite avec les précautions convenables et dans la vue de l'utilité de la religion. Grenade désire qu'on n'applique les religieux à cette étude que quand ils sont affermis dans la piété, et saint Jérôme recommande qu'on retranche tout ce qui pourrait nuire à la vertu ou scandaliser les fidèles. En effet, quoique nous regardions comme une vérité généralement reconnue que la lecture des auteurs païens sert beaucoup à former le style et à faciliter les progrès dans la véritable éloquence, nous voulons encore qu'on use en ceci d'une grande prudence.

1° Il faut bien choisir les modèles que l'on veut étudier. Nous avons indiqué Cicéron et Démosthènes, le docteur Audisio y ajoute Homère et Virgile. Les premiers n'offrent aucun danger, assurément; quant aux seconds, n'est-il pas facile de discerner d'innombrables beautés parmi les morceaux qui peuvent faire quelques impressions dangereuses?

2° Il faut prendre garde, en lisant les auteurs païens, de n'imiter leur style qu'en l'adaptant et l'accommodant à la gravité de la chaire chrétienne; on ne doit jamais oublier que ce qu'on doit chercher dans la prédication, ce ne sont pas les fleurs, mais les fruits.

3° Il faut enfin qu'un prédicateur n'emploie que peu de temps à la lecture des profanes, car sa principale étude doit toujours être celle des auteurs chrétiens, et principalement de l'Ecriture sainte et des Pères. Grenade observe avec raison que saint Jérôme fut puni pour s'être attaché à l'étude de Cicéron jusqu'à négliger celle de l'Ecriture sainte.

Voy. *Pastoral de Limoges*, p. 11, 402; du Jarry, p. 198; Mallet, tout son *Discours prélim.*; Fénelon, 36; Audisio, t. I, p. 370.

ORNEMENTS DU DISCOURS. — Ces mots n'ont pas besoin d'explication: on entend assez ce qu'ils signifient, appliqués aux discours de la chaire, mais ils nous donnent lieu d'examiner une question importante, savoir: jusqu'à quel point il est permis au prédicateur d'orner et de polir ses discours. Il y a, à ce sujet, dans la prédication, deux défauts à éviter: l'un est de trop rechercher les ornements et les grâces du langage; l'autre est de trop les négliger. Nous dirons quelque chose de l'un et de l'autre de ces défauts.

1° Un prédicateur ne doit pas trop rechercher les ornements du discours. C'est une disposition bien condamnable dans un orateur chrétien, que de songer plus à plaire qu'à instruire, de plus s'occuper des mots que des choses, d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes; enfin d'altérer et de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornements.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il détestait la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone, qui, au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisait de sa part, et d'en être utilement effrayés, allaient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au prophète lui-même, si, par sa faute, il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flatter l'oreille de ses auditeurs par une douce harmonie et un vain son de paroles!

C'est la peinture naïve de ces sermons dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un païen se plaignait de ce que, de son temps, ces sortes de délices et d'aménités du style qui doivent être réservées pour des matières moins graves et moins sérieuses, avaient fait une espèce de violence au bon sens et à la droite raison, et s'étaient emparées, comme par force, des causes même où il s'agissait des biens et de la vie des hommes: *In ipso capitis aut fortunarum periculo derupit voluptas.*

Combien plus ce même abus serait-il condamnable dans les discours de religion, où l'on traite des matières les plus graves et les plus effrayantes, où l'on se propose d'intimider salutairement et d'abattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort, plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jésus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si longtemps profané, la colère d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, et l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir? Au milieu de si grandes vérités, un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage de locutions, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures? Que devient cependant cette douleur qui devrait ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? N'aurait-on

-u de s'indigner, s'il se mettait en peine
-ntrer de l'esprit, et s'il avait le loisir
-ger à faire le beau parleur dans un
où il ne faut que tonner, foudroyer et
-yer les mouvements les plus vifs et les
-nimés?

-erait facile de montrer que la doctrine
-ous exposons ici a été toujours celle
-ints et de tous les grands hommes
le sentiment peut faire autorité dans
matière.

-t Jérôme, dont le goût pour l'éloquence
-r les grâces du discours est si connu,
-uvait souffrir que l'orateur chrétien,
-eant de s'instruire lui-même et d'ins-
les autres du fond même de la reli-
s'occupât uniquement, comme un dé-
-teur, du soin de plaire; ni que l'au-
éloquence de la chaire dégénérât en
-aine pompe de paroles, capable d'exci-
-ut au plus quelques légers applaudis-
-ts. Saint Ambroise pensait comme lui,
-lait qu'on bannît absolument de la
-ation cette sorte de parure qui n'est
-e qu'à affaiblir les pensées: *Aufer mihi*
-nia fucumque verborum.

modernes se sont parfaitement accor-
-ur ce point avec les anciens Pères.
-ons saint François de Sales: « Il y a
-e discours, dit-il, une certaine délec-
qui, non-seulement peut exister sans
prenne soin d'enseigner et d'émou-
-mais qui même bien souvent empêche
ne réussisse à enseigner et à émou-
C'est un certain chatouillement d'o-
qui provient d'une élégance séculière,
-aine et profane, de l'arrangement des
-les, de l'harmonie des paroles; bref,
-épend entièrement de l'artifice: quant
-e délectation, je nie fort et ferme qu'un
-ateur y doive penser; il la faut laisser
-rateurs du monde, aux charlatans et
-sans qui s'y amusent. Ils ne prêchent
-ésus-Christ crucifié, mais ils se prê-
eux-mêmes. *Non sectemur lenocinia*
-rum, sed veritates piscatorum.

-suet, le plus éloquent de nos orateurs,
-t quelque part des prédicateurs qui
-sent à des antithèses et à de vains jeux
-ots, affirme que l'Esprit-Saint n'entre
-s par là. Il dit, dans un autre endroit,
les prédicateurs doivent rechercher,
-n brillant et un feu d'esprit qui égare,
-e harmonie qui délecte, ni des mouve-
-s qui chatouillent; mais des éclairs qui
-nt, un tonnerre qui émeuve, une fou-
-ui brise les cœurs. Ce n'est pas, ajou-
-l après saint Augustin, qu'un orateur
-ien néglige quelques ornements de l'é-
-nce lorsqu'il les rencontre en passant,
-'il les voit comme fleurir devant lui par
-ce des bonnes pensées qui les poussent;
il n'affecte pas de s'en trop parer, et
-appareil lui est bon, pourvu qu'il soit
-terprète fidèle qui n'altère, ni ne dé-
-e, ni n'affaiblisse la sainte parole. »
-nelon n'est pas moins énergique. Après
montré combien les plus grands ora-
teurs de l'antiquité profane étaient eux-mêmes éloignés d'affaiblir leurs discours par des ornements affectés du genre fleuri, il ajoute cette réflexion frappante: « Faut-il que les hommes chargés de parler en apôtres recueillent avec tant d'affectation les fleurs que Démosthènes, Manlius et Brutus ont foulées aux pieds, ou faut-il croire que les ministres évangéliques soient moins sérieusement touchés du salut éternel des peuples, que Démosthènes ne l'était de la liberté de sa patrie, que Manlius n'avait d'ambition pour séduire la multitude, que Brutus n'avait de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie due à un tyran! » Digne sujet de méditation pour certains prédicateurs.

2° Un prédicateur ne doit donc pas trop rechercher les ornements du discours. Mais un autre défaut, moins commun peut-être, au moins dans les villes, mais non moins pernicieux, c'est de trop négliger le talent de la parole; de ne point respecter assez son auditoire, de dire les choses comme elles se présentent, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse; et, par cette négligence affectée, d'inspirer à ses auditeurs du dégoût et du mépris pour la parole de Dieu.

Le but que se propose tout prédicateur en parlant aux fidèles est de les persuader, pour les porter à la vertu et les détourner du vice; mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, et ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader.

C'est ce qui fait la différence des bons et des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit saint Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement: *Obtuse, deformiter, frigide;* les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement, *Acute, ornate, vehementer.*

Le salut de beaucoup de chrétiens est attaché à la parole; mais cette parole doit être maniée avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits.

L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet; et la raison en est bien claire: il faut que l'auditeur, non-seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *Volumus non solum intelligenter, verum etiam libenter audire.* Or, comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'est attiré et gagné par l'amorce du plaisir? *Quis tenetur ut audiat, si non delectatur? — Quis oratorem velit audire, nisi auditorem nonnulla etiam suavitate detineat?* (Saint Augustin.) Cet ornement n'exclut point la simplicité du discours; car, il ne faut pas une simplicité rude et grossière qui rebute et qui fatigue: *Nolumus fastidiri etiam quod submisse dicimus.* (Saint Augustin.) Il y a un milieu entre un style recherché, fleuri, brillant, et un style bas, rampant, négligé; et ce milieu est l'éloquence qui convient à l'orateur sacré. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem ecclesiasticum nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.* (Saint Augustin.)

Les fidèles seraient tout autrement ins-

fruits, qu'ils ne le sont, s'ils assistaient régulièrement aux prônes de leurs paroisses; et il est hors de doute qu'ils y manqueraient plus rarement, si les prônes se faisaient comme il faut. Quelle douleur, quelle peine pour les pasteurs qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vide ou très-peu nombreux, et d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler, froide, languissante, ennuyeuse, qui rebute et écarte les auditeurs! Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état; ils trompent l'attente des peuples qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, et qui sont obligés de s'en retourner à jeun; ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, et ne la font plus regarder qu'avec mépris et dégoût; ils déshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, et dont ils sont les ambassadeurs, et ne font pas attention qu'un envoyé d'un prince qui en userait ainsi serait regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

Ce n'est point là le précepte ni l'exemple que nous ont donnés ces grands saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes et éloquentes prédications. Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles et les vaines délicatesses du discours, était bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvait avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit. « Je ne me suis réservé, dit-il, que l'éloquence; et je ne me repens point des fatigues que j'ai souffertes sur mer et sur terre pour l'acquérir. Je souhaiterais pour mes amis et pour moi que nous en possédassions toute la force..... C'est de tous mes biens le seul qui me soit resté; je l'offre, je le dévoue, je le consacre à mon Dieu. » Dans un autre endroit il déclare qu'il n'était pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui voulaient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation, qui couvraient leur ignorance ou leur paresse par un mépris dédaigneux de leurs adversaires, et qui prétendaient en cela imiter les apôtres, sans considérer que les miracles et les prodiges leur tenaient lieu d'éloquence.

Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids et de gravité, ajoute que, comme l'élégance ne doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avait enseigné. Saint Chrysostome est un des Pères qui ont le plus insisté sur la matière qui nous occupe. On peut voir, dans son beau ***Traité du Sacerdoce***, comment il établit que la principale partie du devoir d'un pasteur consiste dans l'instruction qui se donne par la parole, et qu'il doit par conséquent employer tous ses efforts pour acquérir ce talent, puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des âmes qui lui sont confiées.

Il paraît que, de son temps, quelques-uns de ceux qui remplissaient même ce devoir important aimaient à s'autoriser de l'exemple et des préceptes des apôtres, et surtout de saint Paul. Notre saint les réfute avec une grande force. Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi saint Paul ne s'est-il soucié d'acquérir ce talent? et pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant et peu instruit pour la parole, et cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisaient tant de cas de l'éloquence? « Cette parole, dit saint Chrysostome, dont on n'a point pénétré le sens ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, et a servi de prétexte et de voile à la paresse. Si saint Paul était ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracle? Comment a-t-il terrassé les Grecs, et pourquoi se retira-t-il à Tarse? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la parole, que, ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir? De quoi se servit-il pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçaient d'embrasser les cérémonies des juifs?.......

« Ce sénateur de l'Aréopage, qui demeurait dans la ville du monde la plus superstitieuse et la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir entendu seulement un de ses discours? Que fit cet apôtre à Corinthe, à Ephèse et à Rome même? Ne passa-t-il pas les jours et les nuits à expliquer les Ecritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il eut à soutenir contre les épicuriens et les stoïciens? De quel front ose-t-on encore, après cela, l'appeler ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde et dans ses disputes et dans ses discours, lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence? »

Concluons qu'un style trop négligé et désagréable ne convient pas plus à la chaire qu'un style trop poli et chargé de vains ornements. Une élégance affectée énerve le discours et rend les auditeurs plus attentifs aux fleurs dont l'orateur embellit ses pensées qu'aux pensées elles-mêmes. Au contraire, une manière de s'exprimer grossière et triviale fait mépriser le prédicateur, et inspire le dégoût de la parole divine. Le bon prédicateur doit marcher entre ces deux excès: il peut, il doit même orner ses discours, mais seulement autant qu'il le faut pour atteindre le but qu'il se propose, la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de ses auditeurs, en s'oubliant d'ailleurs lui-même entièrement. Il doit se souvenir de cette règle de saint Augustin: ***Sapientiam de domo sua, id est, de pectore sapientis, procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam.*** C'est-à-dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude, mais qu'elle doit venir comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle.

. *Pastoral de Limoges*, 225, 255; Gre-
t. II, p. 15, 130, 260; Baudri, 257;
ez, 142; Vêtu, t. I, p. 196; t. II, p. 314;
, 387; Fénelon, 56; Crevier, t. II, p. 44;
du Jarry, 36, 144; Collet, 232; Brulart de Sylleri, 142; Mallet, t. I, p. 121, 219; Drioux, 165, 252; d'Aguesseau, t. I, p. 28; Hamon, 147.

P

ÉGYRIQUES. — Les fidèles s'atten-
aux jours consacrés en l'honneur des
qu'on en fasse le panégyrique, du
dans les églises qui leur sont dédiées,
it ils sont les titulaires et les patrons.
ait frustrer l'attente des auditeurs que
stituer à ce discours un sermon de
e. Aussi n'est-il pas rare de voir sor-
rs la fin de l'exorde, une partie des
nts, lorsqu'on leur donne ainsi le
e. Il y a cependant des occasions où
e peut pas raisonnablement exiger un
yrique, par exemple, quand il s'agit
aint que la seule dévotion des peuples
u célèbre, et dont l'histoire est très-
nnue. Il vaut mieux alors suppléer
morale que d'avancer des faits faux,
ur le moins hasardés, et dès lors indi-
le la chaire de vérité.

panégyriques ont toujours été regar-
mme l'écueil des prédicateurs. Rare-
on y réussit. Tantôt c'est une narra-
rolixe de la vie du saint, qui approche
e l'histoire que du panégyrique. Tan-
st un éloge qui ne convient pas plus au
que l'on célèbre qu'à plusieurs autres
nt avec lui dans le ciel; on n'aurait
hanger le nom pour s'en servir aujour
r fête. Tantôt on élève un saint en dé-
nt les autres, et en ne les faisant en-
ans son tableau que comme des om-
comme si l'on pouvait facilement savoir
a été dans chacun d'eux la mesure de
charité qui fait tout le mérite de leurs
s. Ici c'est un orateur si attentif aux
s miraculeuses et à la gloire du saint
il fait l'éloge, que ses auditeurs ne rem-
nt du discours que le désespoir d'at-
e jamais à une perfection qui paraît
dmirable qu'imitable; là, c'est, au con-
, un prédicateur qui, uniquement oc-
de son auditoire, semble oublier le
dont il parle, et ne fait connaître que
mparfaitement ses actions et ses mé-

r réussir dans les panégyriques, il faut
faire attention à la fin qu'on doit s'y
ser, aux choses qu'on doit dire, à la
re de les arranger, aux ornements qui
nt y être employés.

Fin du panégyrique. — Le panégyriste
doit se proposer, outre la gloire du
dont on célèbre la mémoire, l'utilité de
qui l'écoutent. Il doit montrer dans le
e discours ce que celui-là fut, et ce que
ci doivent être, ou au moins ce qu'ils
ent être. Le panégyrique d'un saint est
bleau qu'on expose aux yeux des peu-
pour les porter à le révérer et à l'imiter.

Matière des panégyriques. — Il vaut
x, dit Gaichiez, insister sur les moyens
qui ont sanctifié les héros chrétiens, que sur les actions qui les ont rendus célèbres. En montrant les voies qu'ils ont tenues, on en ôte les épines, et on prouve qu'on peut y marcher après eux.

Le peuple ne connaît guère d'autre sainteté que la sainteté miraculeuse; il faut donc lui faire estimer la foi vive et sans prodiges, la piété uniforme et constante, sans éclat extérieur. Il faut bien le convaincre que le véritable merveilleux de la vertu est d'y marcher d'un pas égal, de pratiquer les petites choses comme les grandes, de se préparer aux grandes par la fidélité aux petites, et d'animer les unes et les autres par une grande charité.

3° *De la méthode à suivre dans les panégyriques.* — On a beaucoup écrit là-dessus; mais tout ce qu'on a dit ne vaut pas mieux que les courtes et sages observations de Fénelon, à la fin de son III[e] *Dialogue sur l'éloquence de la chaire.* Bien des gens donnaient comme un principe incontestable que, quand on fait l'éloge d'un saint, il faut peindre son caractère, et réduire toutes ses actions et toutes ses vertus à un point unique. Fénelon s'élève contre cette règle arbitraire, qui n'est propre, selon lui, qu'à montrer la subtilité de l'orateur, et qui lui paraît fausse pour la plupart des sujets. « C'est forcer les matières que de les vouloir toutes réduire à un seul point. Il y a un grand nombre d'actions dans la vie d'un homme qui viennent de divers principes et qui marquent des qualités très-différentes. C'est une subtilité scolastique et qui montre un orateur très-éloigné de bien connaître la nature, que de vouloir rapporter tout à une seule cause. Le vrai moyen de faire un portrait bien ressemblant est de peindre un homme tout entier; il faut le mettre devant les yeux des auditeurs parlant et agissant. En décrivant le cours de sa vie, il faut appuyer principalement sur les endroits où son naturel et la grâce paraissent davantage; mais il faut un peu laisser remarquer ces choses à l'auditeur: le meilleur moyen de louer le saint, c'est de raconter ses actions louables.

« Voilà ce qui donne du corps et de la force à un éloge; voilà ce qui instruit, voilà ce qui touche. Cela n'empêchera pas qu'on ne remarque son caractère; et on le fera même bien mieux remarquer par ses actions et par ses paroles, que par des pensées et par des dessins d'imagination.

« Et qu'on ne dise pas que ce serait faire l'histoire de la vie du saint, et non pas son panégyrique. Car je ne ferai point une narration simple; je me contenterai de faire un tissu des faits principaux; mais je voudrais que ce fût un récit concis pressé, vif, plein

de mouvement; je voudrais que chaque mot donnât une haute idée du saint, et fût une instruction pour l'auditeur. A cela j'ajouterais toutes les réflexions morales que je croirais les plus convenables. »

Quelque raisonnable que soit cette méthode, elle ne pourrait que difficilement être appliquée dans certains cas, dans celui surtout que nous avons supposé plus haut, où il s'agissait d'un saint dont la vie est ignorée ou à peine connue; et voilà sans doute ce qui a porté Gaichiez à distinguer deux sortes de panégyriques. « Le fond de l'un, dit-il, est historique, et la morale ne s'y place que par intervalle; le fond de l'autre est moral, et se justifie par les actions connues du saint. » C'est ce dernier genre que Bourdaloue avait adopté, moins par nécessité sans doute, que parce qu'il convenait mieux au caractère de son talent et à son attrait pour les développements de la morale. Après tout, on ne peut qu'approuver les prédicateurs qui savent si bien réunir dans le même discours les louanges du saint et les fruits qu'on en doit retirer, que l'auditeur est forcé en même temps d'admirer et de souhaiter les vertus qu'on célèbre, et de rougir de ses propres vices.

4° *Ornements oratoires dans les panégyriques.* — A l'égard des ornements qui doivent entrer dans les panégyriques, nous ne craindrons pas de dire qu'il faut, dans ces sortes de discours, plus de beauté que dans les autres, un style plus riche, plus vif, plus élevé. Il entre dans le dessein du panégyrique une espèce de pieuse ostentation. L'orateur doit donc le porter au plus haut degré. Mais si le ton familier des instructions ordinaires y est déplacé, il n'y faut point non plus des fleurs et des agréments de diction indignes de la majesté de la chaire. Les éloges des saints doivent être comme leur vie, sérieux, graves et édifiants.

Parmi les anciens Pères qui se sont signalés dans ce genre d'éloquence, il faut compter saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostome, saint Bernard, dans son livre intitulé : *De consideratione*, qu'il adresse au pape Eugène III. D'après Maury, le panégyrique est le domaine le moins riche de notre éloquence sacrée, bien qu'il ait été cultivé par tous nos grands orateurs. Les panégyriques de Fléchier, si vantés autrefois, sont étrangement déchus de leur gloire. Ceux de Massillon sont regardés universellement, et avec raison, comme les moindres productions de son talent. Bossuet a semé, dans quelques-uns des siens, des beautés incomparables. Bourdaloue serait, au jugement du même Maury, celui de nos prédicateurs qu'on doit le plus distinguer dans cette carrière; il y aurait remporté la palme, s'il eût su s'abstenir de ses digressions morales trop longues et trop fréquentes, et exercé plus heureusement la puissance de l'imagination que l'éloquence doit employer pour célébrer la gloire. Cependant, tous ne souscrivent pas à ce jugement : Mgr Dupanloup, assure que Fénelon, dans ses panégyriques de saint Bernard et de sainte Thérèse, a laissé bien loin derrière lui et Bourdaloue et tous les autres panégyristes français. Quoi qu'il en soit, nous analyserons ici comme un beau modèle le panégyrique que Bourdaloue a fait de saint Jean-Baptiste.

Division. Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ (1re partie); témoignage de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste (2e partie).

1re *Partie.* Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ. Ce divin précurseur a eu toutes les qualités d'un parfait témoin : 1° témoin fidèle et désintéressé; 2° témoin instruit et pleinement éclairé; 3° témoin sûr et irréprochable; 4° témoin zélé et ardent; 5° témoin constant et fervent.

1° *Témoin fidèle et désintéressé.* On voulut le reconnaître pour le Messie, mais il protesta qu'il ne l'était point. 2° *Témoin éclairé et pleinement instruit.* Tout ce que nous savons de Jésus-Christ et tout ce que nous en devons savoir, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différents témoignages qu'il a rendus à ce divin Sauveur. 3° *Témoin sûr et irréprochable.* C'était un saint, et il était réputé saint par les Juifs eux-mêmes; 4° *Témoin zélé et ardent.* Avec quel zèle parlait-il aux Juifs, leur reprochant leur incrédulité et les appelant tous des vipères? 5° *Témoin constant et fervent.* Depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministère. Mourir comme il est mort pour la justice, c'était mourir en témoin de Jésus-Christ.

Application pratique. Rendons nous-mêmes témoignage à Jésus-Christ par l'observation de sa loi, et soyons des témoins fidèles, zélés, irréprochables et constants.

2e *Partie.* Témoignage de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son précurseur a rendu témoignage : 1° à la grandeur de sa personne; 2° à la dignité de son ministère; 3° à l'excellence de sa prédication; 4° à l'efficace de son baptême; 5° à la sainteté de sa vie et à l'austérité de sa pénitence.

1° *A la grandeur de sa personne.* Je vous le dis en vérité, parmi les enfants des hommes il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. « Ce sont ses paroles. 2° *A la dignité de son ministère.* « Je vous déclare, dit-il encore, que Jean est plus que prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici mon ange que j'envoie devant vous pour vous préparer la voie. » 3° *A l'excellence de sa prédication.* Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer et à toucher; or, selon le témoignage de Jésus-Christ, Jean-Baptiste était un flambeau ardent et luisant. 4° *A l'efficace de son baptême.* Le Fils de Dieu voulut lui-même le recevoir. 5° *A la sainteté de sa vie et à l'austérité de sa pénitence.* « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau que le vent agite? un homme vêtu mollement? » Ainsi parlait le Sauveur du monde, pour faire connaître la constance de Jean et sa vie austère et mortifiée

pplication pratique*. Tâchons, par la sain-
de nos mœurs, de mériter que Jésus-
st nous reconnaisse un jour devant son
; et craignons au contraire qu'il ne
e témoignage contre nous, par l'oppo-
tion qui se rencontrera entre notre con-
e et celle de saint Jean.

y. Pastoral de Limoges, 580; Grenade,
p. 417; Papon, 168; Andrieux, 189;
ud, 213; Gaichiez, 82; Maury, 69; Au-
, t. II, p. 493; Vêtu, t. I, p. 366; Fé-
n, 55; Albert, 78; Mallet, t. I, p. 277,
Drioux, 263; Laharpe, t. II, p. 272;
I, p. 16; Gisbert, 275; Hamon, 427.

RABOLES.—Les *paraboles*, qu'on nom-
aussi *similitudes*, sont d'un grand se-
s dans l'enseignement de la religion.
e-Seigneur les employait très-fréquem-
pour mettre sa doctrine à la portée de
ltitude. On connaît celles de la *semence*,
ivraie, de l'*enfant prodigue*, etc. Il en
it aussi usage pour reprocher aux Juifs
ce voile l'indignité de leur conduite, et
leur en faire apercevoir les suites,
ne on le voit dans la *parabole des noces*
ns celle *des vignerons homicides*. La vé-
lorsqu'elle contrarie les passions et les
êts des hommes, leur est quelquefois
gréable. Il faut alors en adoucir l'austé-
t la proportionner à la faiblesse de leur
n. Tel est le but des paraboles. C'est
ngage à la portée des enfants et du
le, et qui souvent n'est pas inutile aux
ls et aux sages. On raconte qu'un jour,
in de l'Académie française, un simple
gue produisit plus d'effet que les meil-
raisonnements : un grand seigneur
iche, mais d'un esprit médiocre, se pro-
t pour remplir une place vacante dans
compagnie. Plusieurs suffrages s'é-
déjà déclarés en sa faveur, et Boileau
protesté inutilement contre l'admission
ndidat. Patru se lève et dit : « Un an-
Grec avait une lyre admirable, à la-
e se rompit une corde. Au lieu d'en
ttre une de boyau, il y ajusta un fil
ent. Qu'arriva-t-il? L'instrument fut
brillant, mais il perdit son harmonie. »
pologue décida la question et fit ex-
le nouveau Midas. On connaît la fiction
membres et de l'estomac dont se servit
nius Agrippa, pour ramener le peuple
in qui s'était retiré sur le Mont-Sacré.
avait pour but de lui faire sentir les
rs de la séparation et les avantages de
ncorde. Le fait qu'il racontait n'avait
ne réalité; et pourtant, que de vérité
le récit! Quels mots, quels discours, si
ents qu'on les suppose, pouvaient valoir
fable à la fois si simple et si ingénieuse.
ne conviendrait pas que le prédicateur
sât en chaire de semblables fictions;
sans aller jusqu'à faire des fables, il
imiter les paraboles du Sauveur, ou du
s rappeler celles qu'il a faites et les ex-
er au peuple. Rien n'instruit mieux
cette méthode. Le missionnaire Bry-
savait l'employer avec beaucoup de
s pour soutenir et ranimer l'attention
de son auditoire pendant ses instructions. Son imagination était inépuisable en ressources de ce genre, si propre à piquer la curiosité des auditeurs, et dans lequel il savait être familier avec éloquence. C'était par ce moyen puissant, que lui suggérait son zèle, qu'il enfonçait plus avant le glaive de la parole et qu'il retournait dans tous les sens le trait dont il frappait les consciences coupables pour les ébranler et produire la conversion.

Voy. Vêtu, t. II, p. 104; *Pastoral de Limoges*, 317, 479; Pérennès.

PARENTHÈSE.—On donne ce nom à une proposition isolée qui est insérée dans une autre dont elle interrompt la suite. La parenthèse qui est courte, vive, utile, et qui tient au fond de la matière, donne souvent de la grâce au discours. Telle est celle qu'on trouve dans un trait de l'*Oraison funèbre de Henri de Bourbon*, prince de Condé, par le P. Bourdaloue. « C'était, dit l'orateur, un homme solide, dont toutes les vues allaient au bien, qui ne se cherchait point lui-même, et qui se serait fait un crime d'envisager, dans les désordres de l'Etat, sa considération particulière (*maxime si ordinaire aux grands*), qui ne voulait entrer dans les affaires que pour les finir, etc. » Ce n'est que de cette manière qu'on doit se permettre les parenthèses. Il n'y a rien de plus désagréable ni qui fasse plus de peine que celles qui sont longues et fréquentes. Comme elles coupent le fil du discours, et qu'elles en suspendent le sens, elles sont très-contraires à la netteté du style : c'est un défaut auquel les anciens auteurs français étaient fort sujets; mais par bonheur les modernes en sont presque tout à fait exempts. Voici un exemple de ces parenthèses qui obscurcissent le discours : « Il y a de quoi confondre ceux qui le blâment, quand on leur aura fait voir que sa façon de chanter est excellente (*quoiqu'elle n'ait rien de commun avec celle de l'ancienne Grèce, qu'ils louent plutôt par le mépris des choses présentes, que par aucune connaissance qu'ils aient de l'une ni de l'autre*), et qu'il mérite une grande louange. » Cette période a deux défauts : premièrement, la grande parenthèse, et secondement l'équivoque que fait le dernier *que*, car on pourrait rapporter *qu'il mérite* à *quoique*, au lieu qu'il est régi par *on aura fait voir*. (*Voy.* NETTETÉ.)

Sabatier, art. *Parenthèse*. Blair, t. I, p. 248.

PAROLE DE DIEU.— Quel profond respect, quelle religieuse vénération l'orateur chrétien ne doit-il pas avoir pour la parole de Dieu, dont il est le dispensateur et le ministre? Comme il est de son devoir d'en connaître mieux que personne toute la majesté et toute la grandeur, il doit aussi plus que personne la respecter. *Le ciel et la terre font silence, les montagnes sont ébranlées.* « Je tremble, dit saint Augustin, et je me sens saisi de frayeur à la seule vue de ces adorables caractères; mais c'est une frayeur de respect, et un tremblement d'amour. »

Si vous respectez la divine parole, autant que vous le devez, efforcez-vous d'en soutenir par vos discours la majesté et la grandeur, sachez l'art de l'exposer aux yeux du peuple dans toute sa beauté et dans toute sa magnificence, afin qu'elle ne perde rien de son prix dans votre bouche : ne l'abaissez pas par votre style ; la parole de Dieu demande un style grand et sublime ; le bas ou le médiocre ne lui convient pas.

Je ne vois rien de plus propre, dit le P. Gisbert, à donner à votre style cette grandeur digne de la parole de Dieu, que la lecture des prophètes. L'on trouve chez ces divins orateurs, que l'Esprit-Saint anime et transporte, des tours, des figures, des expressions, où les orateurs profanes n'ont pu atteindre.

Peut-on les lire, et entendre ce qu'on lit, et ne pas s'écrier avec saint Augustin : « O éloquence d'autant plus terrible qu'elle est pure, et d'autant plus véhémente qu'elle est plus solide ! » Il faut du terrible et de l'effrayant dans l'orateur chrétien, par la raison que les matières dont il parle sont la plupart terribles et effrayantes, et qu'il est du devoir indispensable de l'orateur de proportionner son style aux sujets qu'il a à traiter. Or, pour répandre la terreur et l'effroi dans les esprits et dans les cœurs, le style sublime est absolument nécessaire.

Il est du respect que vous devez à la divine parole de ne la mêler jamais avec aucune parole étrangère. Ce mélange ne lui ferait pas honneur : il pourrait même lui attirer le mépris du peuple, car le peuple, qui ne distingue pas assez ce qui est pure parole de Dieu de ce qui ne l'est pas, envelopperait l'une et l'autre sous l'idée peu avantageuse qu'il en concevrait. Ajoutez à cela que ce mélange peu respectueux affaiblirait les impressions salutaires de la divine parole sur les esprits et sur les cœurs : car le Seigneur n'a attaché qu'à sa parole la grâce d'une persuasion salutaire : à elle seule appartient d'ébranler les déserts et de briser les cèdres du Liban : ce n'est pas à notre voix, quelque éclatante qu'elle puisse être ; ce n'est pas à nos raisonnements, quelque forts que nous les concevions ; ce n'est pas à nos expressions, quelque vives et animées qu'elles soient. Faibles instruments ! Si la grâce n'animait et ne soutenait tout cela, que ferions-nous ? que battre l'air par le son stérile de nos paroles.

Il y a deux choses à distinguer dans la divine parole que nous prêchons : la première, c'est la parole extérieure et sensible, qui, sortant de la bouche du prédicateur, va frapper l'oreille de ceux qui l'écoutent, et par le moyen de laquelle, comme par un canal, il fait passer jusque dans leurs esprits l'image des vérités chrétiennes : or cette parole, tout extérieure et sensible qu'elle est, ne laisse pas d'être divine, parce qu'elle est, ou composée des mêmes termes et des mêmes expressions dont le Seigneur s'est servi lorsqu'il a daigné nous parler, ou parce qu'elle ne nous représente que des vérités sorties de la bouche de Dieu même : mais ce n'est là, pour ainsi dire, que le corps de la divine parole. En second lieu, il y a une parole intérieure et secrète, qui en est l'âme, qui frappe l'esprit et le cœur à mesure que la parole extérieure frappe les sens, et c'est la grâce qui anime et soutient la parole extérieure et sensible.

Deux prédicateurs, dit saint Augustin, vous parlent en même temps, et agissent sur votre esprit et sur votre cœur : le prédicateur qui est hors de vous et que vous voyez ; le prédicateur qui est au dedans de vous-même et que vous ne voyez pas. Car il a plu au Seigneur, par une aimable et miséricordieuse providence, d'attacher à la prédication de sa parole la grâce que nous appelons actuelle, c'est-à-dire des illuminations salutaires dans l'entendement et de saintes inspirations dans la volonté. Il est important de bien comprendre ce point de doctrine, qui renferme tout le mystère de la prédication évangélique.

Lorsque la voix du prédicateur frappe votre oreille, elle fait naître dans votre esprit certaines pensées sur les vérités qu'il vous annonce, et certains mouvements dans votre cœur qui dépendent de l'impression que sa voix, son action, les expressions dont il se sert, les images qu'il vous présente, les preuves qu'il fait valoir, font sur vous, tandis que le Seigneur, de son côté, produit en vous d'autres pensées et d'autres mouvements, qui vous font connaître et sentir ces mêmes vérités, d'une manière de connaissance et de sentiment qui passe tout le pouvoir du prédicateur et celui de toutes les créatures ; et cette manière sublime et surnaturelle de vous éclairer et de vous toucher s'appelle la grâce actuelle. Ne pourrait-on pas dire, après cela, que la divine parole, annoncée par les légitimes ministres de l'Evangile, est une espèce de sacrement au milieu de l'Eglise de Jésus-Christ, puisqu'elle est un signe extérieur et sensible d'une grâce intérieure et invisible ?

Ce n'est pas qu'il y ait aucune liaison ni dépendance naturelle entre les pensées et les sentiments que la divine parole que nous prêchons peut exciter en vous, et les pensées et les sentiments que la grâce y excite peut-être en même temps. Nous n'avons garde de le dire ni de le penser ; nous reconnaissons que ces pensées et ces mouvements salutaires sont absolument indépendants de tous les efforts de l'éloquence humaine, et que si la grâce est presque toujours inséparable de la divine parole, c'est que le Seigneur l'a ainsi voulu, et que cette mystérieuse liaison est un pur ouvrage de sa volonté et de son bon plaisir : liaison qui ne donne aucune atteinte à l'indépendance absolue de la grâce : et voilà ce qui relève infiniment le mérite, l'excellence, la force et la majesté du ministère de la divine parole.

C'est aussi sur ce solide fondement que nous vous disons avec confiance : Soyez assidu à entendre la divine parole, et vous serez éclairé, vous serez touché, vous vous convertirez :

parce que la divine parole, sortant de la bouche des prédicateurs, sera pour vous une heureuse occasion à la grâce, qui vous éclairera, qui vous touchera, qui vous convertira : car c'est là où consiste cette force qui brise les cœurs les plus endurcis, cette onction mystérieuse qui en triomphe.

Si tel est l'ordre de la Providence, il importe donc peu, direz-vous, que les prédicateurs que nous entendons soient bons ou mauvais : bons ou mauvais, ils nous toucheront également et nous éclaireront, puisque c'est la grâce qui touche et qui éclaire indépendamment du prédicateur. Conséquence mal tirée : car, quoique la grâce qui soutient la divine parole et qui l'anime soit absolument indépendante du prédicateur, il ne s'ensuit pas qu'il doive vous être indifférent que le prédicateur que vous entendez soit bon ou mauvais; je dis même, à n'avoir égard qu'aux intérêts de votre salut, et la raison la voici : c'est que le mauvais prédicateur, ou ne prêchera pas la divine parole, ou la prêchera mal : s'il ne la prêche pas, il n'y a point pour vous de grâce à attendre par cet endroit, puisque ce n'est qu'à sa parole que le Seigneur l'a attachée, et non pas à la parole des hommes; s'il la prêche mal, bien loin d'ouvrir en vous, pour ainsi dire, le passage à la grâce, il lui en fermera les avenues; car, ou il dissipera votre esprit par l'inapplication, ou il l'amusera par un vain plaisir, ou il le distraira par des images étrangères, ou il l'accablera par l'ennui et par le dégoût : n'est-ce pas là autant d'obstacles à la grâce? Mais rien de semblable n'est à craindre de celui qui sait remplir sa fonction en digne ministre de l'Evangile : car il ne vous prêchera que la divine parole, et il vous la prêchera d'une manière à écarter loin de vous tous les empêchements à la grâce, et à vous inspirer mille pensées, mille bons sentiments, qui seront pour vous autant d'occasions de grâce et de salut. Heureux les peuples à qui le Seigneur daigne envoyer des prédicateurs de ce caractère !

Mais qu'appelons-nous parole de Dieu? En premier lieu, ce sont toutes les vérités contenues dans les divines Ecritures; en second lieu, ce sont les termes, les expressions, les figures, dont Dieu lui-même s'est servi pour nous les représenter; en troisième lieu, ce sont les conséquences nécessaires et indispensables qui suivent de ces vérités comme de leurs principes. Quand on fait des discours qui ne sont qu'un tissu, et un enchaînement de tout cela, on peut se glorifier dans le Seigneur de prêcher la pure parole de Dieu. Mais les prédicateurs, dit-on, y mêlent toujours quelque chose du leur. Qu'y mêlent-ils? S'ils y mêlent de leurs propres pensées, des raisonnements tout humains, des opinions sujettes à la contestation et à la dispute, ils font mal : car dès lors ils ne prêchent plus la divine parole avec pureté, puisque par ce mélange profane ils l'altèrent et la corrompent. Mais s'ils n'y mêlent que certains agréments qui viennent de l'ordre, de l'arrangement et de la juste proportion de toutes les parties de leurs discours, je ne sais quelle douceur de style sans affectation, je ne sais quelle harmonie qui plaît à l'oreille, sans trop la flatter, etc., et s'ils ont la sage précaution de n'y mêler de tout cela qu'autant qu'il en faut pour faire en sorte que les vérités qu'ils prêchent s'insinuent plus aisément dans l'esprit et dans le cœur, un tel mélange n'ôte rien à la divine parole de sa pureté et de sa sincérité, rien de sa majesté et de sa force; et, sans ce mélange judicieux, quelle serait la destinée des prédicateurs? qui s'aviserait de les venir entendre? La vérité, sortant de leur bouche dépouillée de tout ornement, ne nous rebuterait-elle pas? Il est besoin qu'ils la parent sans la farder, que pour nous attirer à Dieu ils cherchent à nous plaire : car si le démon met le plaisir en usage pour nous perdre, leur sera-t-il défendu de l'employer pour nous sauver? Et leur fera-t-on un crime, si, à l'exemple du prophète Ezéchiel, ils forment par leurs discours une espèce de concert à nos esprits et à nos oreilles, et plus encore à notre cœur?

Quelle est donc cette bizarrerie de goût dans la plupart de nos auditeurs? Si nous leur prêchons sans art et sans politesse, nous leur inspirons du dégoût : ils nous abandonnent et nous renvoient au village. Si nous leur prêchons d'une manière étudiée et polie, selon les règles de l'art de bien dire, ils se plaignent que nous ne prêchons pas la divine parole avec simplicité, que nous avons recours à l'artifice et aux beautés d'une éloquence humaine, etc. Qu'ils nous apprennent de quelle manière ils veulent que nous la prêchions, et nous consentirons volontiers à la leur prêcher de la sorte, pourvu qu'en la prêchant comme ils le jugeront à propos, nous les convertissions. Il y a un milieu, diront-ils; il est vrai, mais ce milieu est-il au-dessus de tous les efforts de l'esprit humain? Est-ce un point de perfection où l'on ne puisse atteindre? N'y parviendra-t-on jamais à leur gré?

Ce serait bien peu respecter la divine parole que de lui attribuer inconsidérément des sens qu'elle n'a pas. Il ne vous est pas permis de lui en donner d'autres, que ceux que le Saint-Esprit a prétendu lui donner. L'autorité de l'Eglise, le sentiment des Pères, voilà votre règle. Toute explication purement arbitraire, toute application où le prédicateur ne cherche qu'à faire briller son bel esprit est indigne de la majesté de la divine parole.

Mais est-ce la respecter, ou plutôt n'est-ce pas la profaner, la prostituer, que de la faire servir à la raillerie, à la médisance, au divertissement du peuple? Quand on s'amuse à divertir le public, on ne pense guère à le convertir.

Si jamais il convient d'être sérieux, c'est en chaire. Il n'y eut jamais de théâtre moins propre à divertir et à faire rire : car est-il rien qui demande d'être traité plus sérieusement que la morale chrétienne? Ce n'est

pas en divertissant, en faisant rire, qu'on convertit; c'est en touchant, en effrayant, en arrachant des larmes.

Gisbert, pag. 343-352.

PASSIONS.—La connaissance des passions est une partie des plus essentielles de l'éloquence. Le but de l'orateur n'est pas seulement d'éclairer l'esprit et de le soumettre par la force du raisonnement, mais encore d'ébranler le cœur et de l'intéresser aux vérités qu'on a prouvées; or il ne peut parvenir à son but qu'après une étude profonde du cœur humain et des diverses passions qui l'agitent tour à tour.

On a défini les passions, en tant quelles sont relatives à l'éloquence, des *sentiments de l'âme, accompagnés de douleur ou de plaisir, et qui apportent un tel changement dans l'esprit qu'il juge tout autrement des objets qu'il ne faisait auparavant.*

Il n'entre pas dans notre plan de donner ici ce qu'on appelle la théorie générale des passions. Les rhéteurs et les philosophes se sont fort exercés sur cette matière, que nous croyons d'une médiocre utilité pour le succès du prédicateur. Le moyen d'ailleurs de débrouiller la vérité au milieu des innombrables systèmes que l'on a enseignés depuis Aristote jusqu'à nos jours sur un point aussi difficile à éclaircir? Bornons-nous à l'analyse de celui que le docteur Audisio a développé dans ses *Leçons d'éloquence sacrée*. Selon lui, la génèse des passions embrasse six degrés, qui sont: connaissance directe, connaissance réfléchie ou consentie, appréhension vive de l'objet, jugement ou estime pratique, délectation ou douleur, amour pratique ou haine. De ces deux dernières souvent sortent toutes les passions. Le docteur fait remarquer distinctement tous ces degrés dans la conversion de saint Ignace. Il établit ensuite la nécessité de quelques règles à observer dans l'excitation et la direction des passions. 1re *Règle:* Ne rien présenter à l'esprit des auditeurs qui puisse facilement réveiller des passions qui ne seraient pas tout à fait honnêtes et saintes. 2e *Règle:* La connaissance réfléchie doit être une conception forte et adéquate de l'objet. 3e *Règle:* L'orateur qui aspire à exciter des passions véhémentes, après avoir concentré sur son sujet toutes les facultés de ses auditeurs, parlera à leur imagination et ébranlera fortement la partie sensitive de leur âme. 4e *Règle:* Estimer et faire estimer les objets en raison du bien réel qu'ils contiennent, et non pas d'après les apparences. 5e *Règle:* La délectation véritable, fille d'un jugement vrai, est constante, tranquille, sereine; au contraire, la délectation fausse, fille d'un jugement faux, est inconstante, superficielle, emportée. 6e *Règle:* L'orateur s'efforcera de tenir continuellement allumée en lui et dans ses auditeurs la flamme du saint amour; il ne donnera jamais, et exhortera les autres à ne donner aucun accès, même le plus léger, à l'amour illégitime. La meilleure école pour apprendre à connaître toutes les passions est la méditation de l'homme.

Le docteur Audisio, après cette théorie générale, donne la théorie des passions qui sont du domaine spécial de l'orateur chrétien.

Le concile de Trente, dit-il, dans les quatre degrés de la justification, a tracé aux prédicateurs la théorie des passions. Le premier degré, qui est le principal générateur des autres, est la foi, considérée non-seulement comme lumière de l'intellect, mais comme une chaleur spéciale qui enflamme les âmes chrétiennes. Le second est la crainte qui nous détourne du péché en nous inspirant l'horreur de la peine. Le troisième, par lequel se relève l'âme abattue par la crainte, en commençant à se tourner et à soupirer vers Dieu, est l'espérance, lumière, consolation, vie de cet exil. La couronne et le complément de tous, c'est l'amour: il est de deux espèces, il a pour objet Dieu et l'homme; son excellence; caractères pratiques de l'amour. »

Le docteur Audisio décrit à part chacune de ces passions, la manière et la mesure de les exciter. Enfin, dans une troisième leçon il indique les sources des passions; il démontre amplement que la lecture des Ecritures, en purifiant le cœur de l'orateur de toute volonté désordonnée, et l'ornant des plus belles vertus, le dispose à produire en lui, pour les exciter dans les autres, les plus douces et les plus véhémentes émotions; il démontre également la nécessité de la méditation, et que les plus merveilleux passages des auteurs sont ceux dont ils furent le plus profondément pénétrés et qu'ils avaient le plus médités; qu'il fait méditer les profanes; qu'il est d'une urgente nécessité de méditer les livres ascétiques; que la méditation de la Bible peut agrandir toute composition soit sacrée, soit profane, etc...

Tous ces divers points sont amplement développés dans les leçons XXII, XXIII, XXIV du savant ouvrage du docteur Audisio; on peut les lire avec fruit. Pour nous, nous nous contenterons d'ajouter ici quelques conseils du cardinal Maury, dont la sagesse est confirmée par l'expérience.

« Descendez souvent dans votre propre cœur, dit cet écrivain judicieux, parcourez-en tous les replis: c'est là que vous découvrirez et les prétextes des passions que vous voulez combattre, et l'origine des faiblesses et des contradictions que vous devez nous développer pour nous en guérir. Massillon avouait sans détour que c'était celui de ses livres qui l'avait le plus instruit.

« Il faut donc rentrer en soi-même pour être éloquent; aussi les premières productions d'un jeune orateur sont-elles ordinairement trop recherchées, parce que son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire d'exalter son imagination que de se recueillir profondément en soi-même et dans son sujet. Si vous avez médité les livres saints; si vous avez étudié les hommes; si

s avez bien lu les moralistes, qui ne sont r vous que des historiens; si vous vous êtes iliarisés avec la langue des orateurs, nez-nous ensuite vos propres combats, faiblesses, vos inclinations, vos inconiences : c'est le secret de la nature hune que vous allez nous révéler. Faites vous-même l'épreuve de l'éloquence. Deez, pour ainsi dire, l'auditeur de vos pro discours; et, en anticipant ainsi sur et qu'ils doivent produire, vous tracerez, les altérer jamais des caractères frap-s; vous nous subjuguerez par une suite es mouvements et de ces tableaux qui aînent l'auditoire, dont le silence atif et profond atteste que l'orateur est le vrai, et qu'il a saisi l'accent et la lan-de la nature.

Vous verrez que, malgré les nuances qui distinguent, tous les hommes se ressemt intérieurement, et que leurs vices sont ormes, parce qu'ils dérivent toujours ou a faiblesse, ou de l'intérêt, ou de l'or-l surtout; car la première et la plus doante de nos passions n'est pas l'intérêt onnel dans le sens qu'on attache vulgaient à ce mot, mais l'amour-propre, qui riomphe presque toujours. Enfin, vous nettrez rien de vague dans vos peintures; us vous aurez approfondi les sentiments otre propre cœur, mieux vous retrace-l'histoire du cœur humain. » (*Voy.* MOUENTS ORATOIRES.)

oy. *Pastoral de Limoges*, p. 271; Gre-, t. I, p. 343; Papon, 154; Andrieux, 146; Arnaud, 343; Girard, 60; Gibert, ; Gaichiez, 125; Audisio, t. I, 325; Rol-247; Fénelon, 37; Crevier, t. I, p. 167, Blair, t. I, 574; t. II, p. 175; Lamy, ; Géruzez, 89; Leclerc, 48; Drioux, 65.

ATHÉTIQUE. — Du sentiment réveillé l'imagination naissent deux effets trèsortants dans la chaire : le pathétique et ction. Il convient de dire ici quelques s du premier de ces deux moyens, nous s déjà parlé du second. On confond ent l'un avec l'autre, et pourtant leurs ctères et leurs résultats ne sont pas les ies.

pathétique renferme l'idée de véhéce. On sait qu'il vient du grec, et qu'il dire *passion*. « Le pathétique, dit Boi-, est cet enthousiasme et cette véhéce naturelle qui touche et qui émeut. » oute : « Le sublime et le pathétique, par violence et par leur impétuosité, ement et entraînent tout avec eux. » Voilà ns de ce mot bien déterminé. Ainsi l'or pathétique est celui qui remue fortet, qui terrasse, qui foudroie : tel est Bos-. Avec le pathétique on déchire la plaie en découvrir le mal. L'onction produit fet tout contraire; elle verse le baume, paisiblement et sans effort. Tels me issent, dit Besplas, Fénelon, Cheminais, illon. (*Voy.* ONCTION.) Ainsi la diffé-e de l'onction au pathétique est la même celle de ce qui est doux à ce qui est fort. s avoir senti cette différence, on demandera lequel des deux doit tenir la première place dans les sermons. Je répondrai, ajoute Besplas, que, suivant la nature du sujet et du lieu, suivant le caractère des auditeurs, on doit employer l'onction ou le pathétique, ou même tous deux à la fois. Cependant le pathétique est le plus noble, celui qui laisse un plus profond souvenir, celui qui est le plus conforme à la majesté et, en général, à la nature de l'éloquence.

Le pathétique doit dominer dans les discours, surtout dans ceux d'appareil, parce que la plupart des auditeurs, assez mal disposés, tièdes ou froids, distraits ou insensibles, ont besoin d'être remués par de grands mouvements. L'orateur doit se les représenter comme ces malades rangés autour de la piscine, où l'agitation de l'eau par la main de l'ange, opérant en eux un frémissement salutaire, annonçait la vertu de Dieu qui allait descendre. Cet ange, c'est l'orateur; ce trouble, c'est son éloquence, qui doit faire souvenir que *c'est la voix de Dieu qui brise les cèdres, la voix de Dieu qui ébranle les déserts.*

Un repos, un silence au milieu d'un grand mouvement, contribue beaucoup à relever le pathétique. Les pleurs qui s'y mêlent achèvent de le porter au plus haut degré. Pour obtenir le plus grand effet en ce genre d'éloquence, il faut réunir tous les sentiments capables de l'allumer dans une âme vivement émue, l'espoir, la crainte, le désir, le trouble, l'effroi.

Le triomphe du pathétique est surtout dans les péroraisons : c'est la partie la plus difficile. Plus l'orateur s'est montré fécond, plus il est embarrassé de la multitude de ses richesses; il ne sait comment s'élever audessus de lui-même. Quel conseil lui donner? celui de se placer en esprit au milieu de son auditoire. Nous lui dirons : A quel trait faudrait-il revenir pour vous toucher, pour donner cours à vos larmes? employez-le. Quel raisonnement, avec un degré plus fort, ferait tomber le bandeau de dessus vos yeux? Faites-le reparaître. Mais quelque parti que vous preniez, souvenez-vous que c'est ici surtout que, sacrifiant l'esprit, le style, vous vous devez tout entier au sujet et à la nature. (*Voy.* PÉRORAISONS.)

Besplas, p. 143; Andrieux, 149; Maury, 318; Audisio, t. I, p. 376; Marmontel, t. IV, p. 187, t. VI, p. 187; Longin, p. 13, 43, 57; Crevier, t. I, p. 211, 240; Blair, t. II, p. 168; Leclerc, 64; Drioux, 78; Pérennès, 243; Labarpe, t. II, p. 382.

PAUVRES. — Le zèle doit porter l'orateur sacré à prêcher aussi volontiers devant les gens simples et grossiers que devant un auditoire brillant et composé de personnages instruits et capables de juger d'un discours. Je ne dis point assez; il doit porter à préférer les pauvres et les ignorants aux riches et aux savants, parce qu'ils sont mieux disposés. Il y a plus de fruits à espérer parmi eux, et moins de danger pour le salut du prédicateur.

Saint Vincent de Paul disait à ses prêtres

sur l'article qui nous occupe : « Que ceux-là seront heureux, qui, à l'heure de leur mort, verront accomplies en eux ces belles paroles de Notre-Seigneur : *Evangelizare pauperibus misit me Dominus !* Voyez, mes frères, comme il semble que Notre-Seigneur nous veuille déclarer par ces paroles qu'un de ses principaux ouvrages était de travailler pour les pauvres ! Mais malheur à nous, si nous nous rendons lâches à servir et secourir les pauvres ; car, après avoir été appelés de Dieu, et nous être donnés à lui pour cela, il s'en repose en quelque façon sur nous. Souvenez-vous de ces paroles d'un saint Père : *Si non pavisti, occidisti*, qui s'entendent, à la vérité, de la réfection corporelle, mais qui se peuvent appliquer à la spirituelle avec autant de vérité, et même avec plus de raison. Jugez si nous n'avons pas sujet de trembler si nous venons à manquer en ce point, et si, à cause de l'âge, ou bien sous prétexte de quelque infirmité ou indisposition, nous venons à nous ralentir, et à dégénérer de notre première ferveur. Pour moi, nonobstant mon âge, je ne me tiens point excusé de l'obligation de travailler au service des pauvres ; car qui m'en pourrait empêcher? Si je ne puis prêcher tous les jours, je prêcherai deux fois la semaine, et si je n'ai pas assez de force pour me faire entendre dans les grandes chaires, je parlerai dans les petites, et si je n'avais pas encore assez de voix pour cela, qui est-ce qui m'empêcherait de parler simplement et familièrement à ces bonnes gens, comme je vous parle à présent, les faisant approcher et mettre autour de moi comme vous êtes ? (Notre-Seigneur n'a pas prêché autrement.) Je sais des vieillards qui, au jour du jugement, pourront s'élever contre nous, et entre autres un bon père jésuite, homme de sainte vie, lequel, après avoir prêché plusieurs années à la cour, ayant été atteint à l'âge de soixante ans d'une maladie qui le mena à deux doigts de la mort, Dieu lui fit connaître combien il y avait de vanité et d'inutilité en la plupart de ces discours étudiés et polis, desquels il se servait en ses prédications ; en sorte qu'il en ressentit plusieurs remords de conscience, ce qui fut cause qu'ayant recouvré sa santé, il demanda et obtint de ses supérieurs permission d'aller catéchiser et exhorter familièrement les pauvres de la campagne. Il employa vingt ans dans ces charitables travaux, et y persévéra jusqu'à la mort ; et, se voyant près d'expirer, il demanda une grâce, qui fut qu'on enterrât avec son corps une baguette dont il se servait en ses catéchismes, afin, disait-il, que cette baguette rendît témoignage comme il avait quitté les emplois de la cour pour servir Notre-Seigneur en la personne des pauvres de la campagne. » On sait que saint Vincent a établi une congrégation de prêtres destinés spécialement à instruire les gens simples des villages. On peut dire qu'en leur donnant cette destination, il a choisi la meilleure part.

Le P. Eudes était dans les mêmes sentiments que saint Vincent de Paul. Il prêchait beaucoup plus volontiers dans les campagnes que dans les villes. L'expérience lui avait appris que les vérités chrétiennes trouvent moins d'obstacles dans les cœurs simples, et que les conversions sont plus nombreuses parmi les pauvres que parmi les riches. C'étaient les motifs qu'il avait coutume de présenter pour justifier son attrait, et pour inspirer les mêmes sentiments aux ecclésiastiques qu'il s'était associés. Sans cesse il leur rappelait les passages de l'Evangile où il est parlé de l'empressement qu'avait le peuple pour entendre les discours du Fils de Dieu. « Et ne vous y trompez pas, ajoutait-il, c'était le peuple le plus simple et le plus grossier qui cherchait le Sauveur, qui l'accompagnait, qui l'admirait, qui le bénissait, parce que ce bon peuple était persuadé qu'il avait la vertu de le guérir de ses maux, et que véritablement cette vertu se faisait sentir aux pauvres qui avaient le bonheur de l'approcher. Pour les riches, et surtout les grands, ils le connaissaient à peine. Les pharisiens le lui ont reproché plus d'une fois : Il est vrai, disaient-ils, que la plus vile populace le suit partout ; mais a-t-on vu quelqu'un des princes du peuple ou des docteurs de la loi qui ait eu la simplicité de croire en lui ? Cependant une des preuves que Jésus-Christ devait donner de sa mission, c'est que les pauvres étaient instruits. C'était pour eux, ce semble, que le Sauveur était venu particulièrement ; c'étaient eux assurément qu'il aimait avec le plus de tendresse. Hélas! pour un riche que vous convertirez peut-être dans les villes, vous pouvez, dans les campagnes, assurer le salut d'un millier de pauvres. Cette pensée ne suffit-elle pas pour leur faire donner la préférence ? Prêchons donc, mes frères, mais prêchons surtout aux pauvres, et voilà des âmes sauvées, et Dieu sera glorifié. »

Quoique nous devions préférer les pauvres par les motifs que nous venons d'exposer, nous ne devons pas négliger les riches et les grands, lorsque notre position et notre charge nous imposent le devoir de leur annoncer la parole de Dieu. Leur salut ne doit pas nous être moins à cœur que celui des pauvres. Leur âme a été rachetée au prix du même sang. Mais, en remplissant notre ministère auprès d'eux, prenons garde de nous perdre nous-mêmes en imitant ces orateurs lâches et timides qui affaiblissent vis-à-vis des grands la sévérité des saintes règles. Aux pauvres, ils prêchent l'Evangile dans toute son exactitude ; mais, soit par une crainte basse, soit par un intérêt également vil, devant l'homme puissant ils adoucissent ce que la loi a de plus gênant pour lui. Plus occupés de flatter ses passions que de les combattre, ils travaillent à faire plier, non sa volonté aux immuables principes, mais les principes sacrés à ses désirs. Comme s'il y avait deux Evangiles, l'un pour les riches, l'autre pour les pauvres. Comme si la voie étroite du ciel devait s'élargir pour donner passage aux grands de la terre. Tel n'est pas le ministre fidèle.

Vêtu, t. II, p. 239.

PENSÉES. — Pour bien dire, deux parties sont nécessaires : la beauté de la pensée et celle de l'expression ; mais entre ces deux parties il n'y a nulle égalité : la première est incontestablement la plus importante, et même, à le bien prendre, la seule absolument nécessaire et vraiment essentielle. Celui qui pensera bien sur la matière qu'il traite, dit Crevier, qui aura saisi le vrai, qui mettra dans son raisonnement de la justesse et de la solidité, qui y joindra la douceur ou la force du sentiment, selon que le sujet l'exige, pourvu que son expression soit claire et se fasse entendre, quand même elle ne serait ni choisie, ni même tout à fait correcte, parviendra à persuader, ce qui est le but que se propose l'éloquence. Saint Paul, dit Fleury, est éloquent dans son grec demi-barbare. » Au contraire, les plus beaux mots et les plus beaux tours de phrases, si le sens y manque, s'ils sont vides de pensées, se réduisent à un vain bruit qui attire la dérision des gens sages, et qui ne peut que rendre méprisable le malhabile architecte qui bâtit un élégant édifice sans fondement; car la pensée est le fondement du discours. Bien penser, dit Horace, est la source et le principe de bien dire. Il faut commencer par avoir dans l'esprit une idée nette, juste et précise, et l'expression suivra d'elle-même.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Penser, c'est former dans son esprit l'idée, l'image de quelque chose. Ainsi les pensées sont la peinture ou l'image des choses. Les pensées ont d'abord des caractères communs, ensuite des caractères particuliers : ces caractères déterminent ceux du style.

Les caractères communs sont la *vérité*, la *justesse* et la *clarté*. Toute pensée doit être vraie, c'est-à-dire, représenter telle qu'elle est la chose dont elle est l'image. Une peinture n'est véritable qu'autant qu'elle est ressemblante ; de même une pensée n'est vraie que quand l'image qu'on se forme d'un objet le représente fidèlement avec ses propriétés. La justesse tient à la vérité, puisqu'une pensée vraie est juste. Cependant l'usage met quelque différence entre la vérité et la justesse de la pensée : la vérité signifie plus précisément la conformité de la pensée avec l'objet; la justesse marque plus expressément l'étendue. La pensée est donc vraie, quand elle représente l'objet, et elle est juste quand elle le représente dans toute son étendue. La clarté consiste dans la vue claire et distincte de l'objet qu'on se représente. Le voit-on sans nuage, sans obscurité, la pensée est nette; le voit-on séparé de tout ce qui l'environne, elle est distincte.

Pour donner à une pensée cette vérité, cette justesse et cette clarté que la raison exige, il faut que l'écrivain saisisse et marque avec précision le rapport ou la disconvenance des idées dont elle est composée. *La reconnaissance est une vertu* : voilà une pensée qui a tout à la fois la vérité, la justesse et la clarté ; car elle marque avec exactitude et de la manière la plus nette le rapport et la convenance qu'il y a entre l'idée de *reconnaissance* et l'idée de *vertu*.

Mais les pensées ont encore des caractères particuliers qui les distinguent : nous ferons connaître les principaux : c'est la naïveté, la finesse, la délicatesse, la grâce, la vivacité, la hardiesse, la force, la majesté, la sublimité, etc.

Une pensée est naïve, quand elle présente je ne sais quoi de simple et d'ingénu, mais de raisonnable et de spirituel, comme on le voit quelquefois dans un villageois de bon sens ou dans un enfant qui a de l'esprit. On peut citer en ce genre le dialogue d'Athalie et de Joas. C'est un petit chef-d'œuvre de naïveté.

Les pensées fines ne représentent les objets qu'à demi, laissant aisément deviner le reste.

Exemples.

« Si une éducation sainte, des inclinations généreuses, une piété tendre peuvent garantir un roi de tous les dangers qui environnent le trône ; nous voyons, Sire, en vous et autour de vous de quoi vous rassurer. Le jeune Joas dans le temple fut-il mieux élevé ou plus docile ? Mais c'est à Dieu qui vous a fait roi, à vous faire saint. »

« La religion vient de confirmer par une auguste cérémonie ce que la naissance a établi par un droit inviolable : nous osons dire cependant, que nous l'avions prévenue ; votre personne, Sire, était déjà sacrée par le respect et par l'amour ; c'est en elle que se renferment toutes nos espérances. »

Les pensées délicates semblent d'abord cacher en partie le sens qu'elles contiennent, afin qu'on le cherche et qu'on le devine, ou du moins elles le laissent seulement entrevoir pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait. Ce petit mystère est comme l'âme de la délicatesse des pensées.

Exemples .

« La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère. » (Bossuet, *Or. fun. d'Anne d'Autriche, reine de France.*)

Les pensées gracieuses renferment je ne sais quoi de doux et d'agréable. Tel est ce riant tableau de la mort du juste.

Ajoutons aux tableaux que ma muse rappelle. . . .
Cette religion, dont la main maternelle,
De l'homme encor naissant balança le berceau,
Se plaît à l'endormir aux portes du tombeau.
Approchez . . . ce chrétien touche à sa dernière [heure,
L'encens chéri du ciel parfume sa demeure.
Quel silence ! Il attend la visite d'un Dieu. . . .
Ange libérateur, le pontife du lieu
S'avance, conduisant la paix et l'espérance
Le fidèle, insensible à sa longue souffrance,

Reçoit avec amour le pain mystérieux.
L'aurore du bonheur qui l'attend dans les cieux
Rayonne à ses regards et pure et fortunée;
Sans crainte il entrevoit sa haute destinée.
Envoyé près de lui par l'Etre bienfaisant,
L'ange du dernier jour n'a rien de menaçant :
Ce délégué des cieux, voilé de ses deux ailes
Se montre en agitant des palmes immortelles.
Le juste l'aperçoit, sourit avec douceur;
Résigné, d'une épouse il calme la douleur,
Invite à la vertu sa famille attendrie,
Vante la paix du ciel, sa prochaine patrie.
Comme les fleurs, son âme, ouverte au doux [espoir,
Donne plus de parfum aux approches du soir.
Le sommeil des élus descend sur sa paupière;
Il meurt! . . . Guidez son vol au séjour de lu- [mière,
Séraphins du Seigneur; qu'il y règne avec vous,
Mais que son souvenir habite parmi nous.
(SOUMET, *Poëme de l'incrédulité.*)

Peut-on rendre avec des images plus fraîches et plus gracieuses ce verset du psaume XVIII : *In sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.*

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.
J.-B. ROUSSEAU.

Les pensées *vives*, telles qu'un éclair, nous frappent d'une lumière subite et imprévue.

Remarquez ce trait de vivacité dans l'exemple suivant : « Tout était Dieu, excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles. » (Bossuet.)

Même vivacité dans cette période : « Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. » (Bossuet.)

Les pensées qui ont de l'*éclat* nous rappellent ces fleurs fraîches écloses qui parent nos jardins de leurs vives couleurs. C'est la rose qui vient de s'épanouir aux premiers rayons du soleil :

Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
(CORNEILLE.)

Ces vers expriment les sentiments d'une âme chrétienne prête à quitter cette vie et qui en connaît le néant. La comparaison des honneurs de ce monde avec la fragilité du verre est ingénieuse et exactement vraie.

Les pensées *hardies* présentent des traits extraordinaires qui semblent sortir des règles. C'est ce que l'on voit dans un passage très-remarquable de l'*Histoire de Fénelon* par le cardinal de Beausset : « Lorsque les espérances qui ont rempli notre vie se sont évanouies avec tous les objets de notre ambition; lorsque, par une déplorable fatalité, nous sommes appelés à assister à ces grandes catastrophes qui changent la face des empires et le sort des nations, alors nous avons besoin de la main ferme et inflexible de Bossuet, pour nous soutenir au milieu des débris et des ruines que laissent ces terribles tempêtes des passions humaines. C'est alors qu'à la clarté sombre et majestueuse du flambeau qu'il offre à notre esprit, on ose marcher à sa suite, avec un effroi religieux, dans les profondeurs de cette Providence dont les coups de tonnerre font mourir les royaumes mêmes et tomber les trônes les uns sur les autres avec un fracas effroyable, pour nous faire sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes et que l'inconstance et l'agitation sont le propre partage des choses humaines. »

Les pensées *fortes* renferment un grand sens, ou peignent le mouvement et les effets d'une passion violente. L'*Ode à la Fortune* du grand poëte Rousseau est un tissu de pensées fortes.

La noblesse des pensées vient de la majesté des choses dont elles sont les images. Telle est la nature de celles qui passent pour grandes et illustres parmi les hommes, comme la puissance, le courage, les grands traits de vertu et de magnanimité qui caractérisent les héros. Bossuet dit de la reine d'Angleterre : « Son grand cœur a surpassé sa naissance, toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. » Ecoutons le même orateur : « Prêt à rendre avec sa grande âme le sacré dépôt de l'autorité si bien confié à ses soins, il a vu disparaître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir; tant il avait mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances. »

Les pensées *sublimes* sont celles qui sont pleines d'un grand sens exprimé en peu de paroles et d'une manière vive. Ces sortes de pensées entraînent comme par force notre jugement et remuent toute notre âme. Elles plaisent beaucoup, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit.

Exemple. Idée sublime des magistrats destinés à rendre la justice aux peuples : « A quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais de Dieu même!* Ouvrez les yeux, chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles, vous y verrez avec David *les dieux de la terre, qui meurent, à la vérité, comme des hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt, le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand roi d'un ton si sublime dans ce

n psaume : *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assem-des dieux, et au milieu il juge les dieux.* ges, quelle majesté de vos séances! quel ident de vos assemblées! mais aussi quel eur de vos jugements! » (Bossuet, *Orais. bre de M. le Tellier.*)

s jeunes gens doivent s'accoutumer de ie heure à bien saisir les caractères de pensées, surtout les caractères géné-dont nous avons parlé au commence-de cet article. Il n'est que trop ordi-de voir les idées renfermées dans un urs manquer des qualités les plus essen-s. On n'examine pas assez, dit Besplas, rincipes d'où elles découlent ni les con-ences où elles conduisent; on les laisse her au hasard : il ne faut pas s'étonner nt de pensées sont fausses et mal digé-; si un discours, d'ailleurs avec des tés estimables, n'attache pas, c'est qu'il à faux, qu'il manque par la vérité des . On peut tromper le cœur un moment, gination est encore plus facile à séduire; la vérité ne se trouvant pas dans les , l'illusion cesse et la vérité disparaît. rateur qui croit avoir triomphé manque ut, et l'auditeur se retire sans être per-é. Un prédicateur doit avoir continuel-nt dans l'esprit les principaux sujets de ligion, et ranger sous chacun les idées eur sont analogues : c'est un excellent n pour bien composer. Avec la vérité, t la clarté : le plus grand soin du pré-eur doit être de se faire entendre. On nt aisément sur un livre qu'on lit, mais sur des pensées qui s'envolent avec la e. Si une idée, par son obscurité, arrête l'attention, c'est au préjudice de celles suivent; alors naît l'embarras, bientôt goût, enfin la distraction. (*Voy.* CLARTÉ, LARITÉ.)

faut aussi la précision, et elle manque ent aux hommes les plus habiles. On rrasse une idée dans une autre, au lieu n détacher; on l'offusque par des objets ns et intermédiaires; on lui donne plu-s faces, au lieu de se borner aux traits la distinguent et la rendent propre au . S'il est une partie de la composition faille resserrer, c'est le tissu des idées. ra temps d'être magnifique dans les ements et dans les images.

splas, p. 153; Girard, 335; Gaichiez, 115; n, 161; Crevier, t. I, p. 355; Arnaud, Lamy, 5; Sabatier, art. *Pensées.*

RES (SAINTS) DE L'ÉGLISE. — Nous ne ns mieux pouvoir traiter cet article donnant ici le discours entier prononcé Mgr Guillon, à l'ouverture du *Cours uence sacrée.* L'orateur commence par r les caractères de l'éloquence sacrée, l parle de l'étude de l'Ecriture sainte, et avoir dit comment on doit se pénétrer n esprit et de son langage, il continue s termes :

ur bien connaître l'Ecriture, il faut er à son étude celle des saints Pères, n sont les véritables interprètes. Tel est l'ordre établi par tous les siècles chré-tiens : *Post Scripturas sacras, doctorum hominum tractatus lege*, a dit saint Jérôme. Par ce mot, *doctorum hominum*, nous en-tendons, avec ce pieux et savant écrivain, ces hommes puissants en œuvres et en paroles, que nous qualifions du titre privi-légié de Docteurs et de Pères de l'Eglise, grands par leurs talents, plus grands encore par leurs vertus, que Jésus-Christ, l'unique maître des hommes, daigna s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant par-ticulièrement de ses lumières. Ce Sauveur tout puissant et infaillible, qui a promis à son épouse d'être avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, les a donnés à son Eglise pour en être les con-seillers; au monde, pour qu'ils en fussent les oracles et la lumière. En les dispersant dans les différents siècles pour combattre les nouveaux abus et les nouvelles erreurs, il a voulu non-seulement qu'ils éclairassent les nations et leur siècle, mais que leur doctrine enseignée dans des écrits excellents, par-vînt aux races futures, et qu'ils fussent en-core après leur trépas les apôtres de tous les pays et de tous les temps. Nous les appelons *nos pères dans la foi*, parce que leurs écrits, pleins de la science du salut, se sont répan-dus, dit saint Augustin, comme une rosée abondante dans le champ de l'Eglise, pour y faire fructifier les germes de vie que Jésus-Christ et ses premiers disciples y avaient laissés, afin qu'ils nourrissent les âmes de la plus pure substance de la vraie doctrine. Ce sont eux qui ont apporté dans la construction de l'édifice sacré, le ciment et les riches décorations dont se fortifie et s'embellit cette Eglise bâtie par Jésus-Christ, qui en est la pierre angulaire, par les pro-phètes et les apôtres, qui en sont les immor-tels fondements. Telles sont les brillantes images que le saint évêque d'Hippone ac-cumule pour désigner leurs titres à la véné-ration. Unis à l'Ecriture, leurs ouvrages, consacrés par la sanction que l'Eglise leur a donnée, ajoutent à l'autorité de la parole divine immédiatement émanée de l'Esprit-Saint, le poids imposant d'une inspiration au moins indirecte qui les a produits, et l'efficacité d'une grâce toute particulière qui les distingue si éminemment de toutes les compositions humaines. Ils composent cette chaîne auguste de la tradition, dont la ma-jestueuse unité s'est soutenue inébranlable, à travers les chocs des révolutions, les at-taques du schisme et de l'hérésie, les ruines du temps, les ténèbres de l'ignorance et les ravages des mauvaises mœurs. Ils fondent les titres de notre croyance, nous montrent à chaque siècle d'illustres témoignages de la foi contemporaine, impriment à notre doc-trine le sceau de la vérité, et remontent ainsi jusqu'à la source même de l'infaillibi-lité divine.

Tel est, Messieurs, le double dépôt qui contient tout le fonds de notre enseignement. L'Ecriture est le testament par lequel Dieu a scellé l'alliance du ciel avec la terre, l'or-

gane primitif par lequel nous sont communiquées les volontés du souverain législateur. Les écrits des saints Pères nous en exposent le commentaire à la fois le plus solide et le plus éloquent, avoué par le testateur lui-même, en vertu du droit qu'il en a délégué à sa divine épouse. La doctrine du salut est, selon l'expression des prophètes, une source scellée, mais dont Jésus-Christ a rompu le sceau; et il a préposé à sa garde des anges qui en versent avec abondance les eaux à toute la maison de David et aux habitants de Jérusalem. Depuis ce temps elle est devenue une source publique, ouverte à tout le monde. Or, si le privilége comme le devoir des prêtres est d'en être les canaux qui les contiennent et les répandent; si nos lèvres doivent être les dépositaires de la science; si nous sommes appelés à l'honneur de nourrir les peuples de la science et de la doctrine, nous devons donc puiser à la source; nous devons acquérir la doctrine et la science, afin de les pouvoir transmettre. On ne donne point ce que l'on n'a pas. Un canal est bientôt à sec, ou ne se charge que d'un limon impur quand il n'est pas alimenté par le réservoir qui peut seul lui communiquer ses eaux. Ainsi, à moins de s'être enrichi par une longue étude et par de solides instructions, à la source même des vérités que nous sommes chargés de répandre, on reste nécessairement stérile et pauvre. Ou bien il faut se résoudre à ne donner qu'un enseignement sans substance et sans fruit, une doctrine étrangère dénuée de vie et de lumière, une morale vide et tout humaine. La connaissance de la religion n'est pas, Messieurs, l'affaire d'un jour. Quand nous la réduirions à celle du dogme, de la morale et de notre discipline, et ce sont là en effet les trois objets principaux de notre enseignement, n'en est-ce point assez pour occuper toutes les méditations du génie, et tous les efforts du travail le plus opiniâtre? Difficile dans tous les temps, cette seule étude l'est bien davantage de nos jours, où l'incrédulité et la corruption générale ont si fort agrandi la carrière où elles nous forcent de descendre pour les combattre. Je ne prétends pas qu'il faille porter en chaire toutes les objections et tous les sophismes que l'on nous oppose pour en faire une école de théologie. Non assurément. Mais il faut les connaître; il faut avoir étudié tous les moyens d'attaque et de défense, pour n'en être pas surpris; il faut être théologien, sans chercher jamais à le paraître. Devoir rigoureux, dont nous avons développé ailleurs l'importance, et que nous ne rappelons ici que pour vous amener à cette conséquence, qu'il entraîne avec soi des lectures profondes, des recherches étendues, une instruction solide et universelle. Nulle exagération dans les termes de cette sorte de manifeste, car je ne fais qu'emprunter ici les propres expressions de saint Augustin, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome, de Fénelon, de Duguet, de Rollin, pour ne citer que les noms les plus connus. Apprenez longtemps avant d'enseigner, écrivait saint Jérôme. Ce que les Pères recommandaient si fort, ils le pratiquaient. On s'étonne de la prodigieuse science qui se fait remarquer dans un saint Irénée, dans Origène, Tertullien, saint Bazile, saint Clément d'Alexandrie, dans tous. Il est bien tard de les commencer ces lectures et ces méditations, quand on est une fois engagé dans la lutte contre des passions armées de toutes pièces, et contre des vices renforcés par tout l'art du sophisme et tout l'échafaudage d'une fausse science. Malheur, malheur à l'athlète qui attend le jour du combat pour se montrer dans l'arène! David avait préludé à la défaite du philistin par les victoires qui avaient exercé sa laborieuse jeunesse. Avant de paraître à cette tribune sacrée dont il allait faire le sanctuaire même de l'éloquence, notre Démosthènes chrétien, saint Jean Chrysostome s'était tenu durant plusieurs années enseveli dans une caverne profonde. Là, seul avec les écrits des Pères qui l'avaient précédé, il préparait dans le silence les foudres dont il devait frapper les Julien de tous les temps. Il méditait ses admirables commentaires sur les épîtres de saint Paul et sur le Nouveau Testament. Il amassait tous ces riches trésors qui sont encore aujourd'hui le plus magnifique patrimoine de notre Eglise chrétienne. Quoi, Messieurs, toutes les autres professions s'obligent à de longs et pénibles apprentissages et la plus noble et la plus importante de toutes, celle, dirons-nous avec le chancelier Bacon, où il est le plus dangereux de faire des fautes, une profession qui embrasse les intérêts de l'éternité, une profession où nous sommes responsables non-seulement de l'ignorance des peuples, mais de cette demi-science plus dangereuse encore que l'ignorance elle-même, n'exigerait pas un tribut égal de veilles, de travaux et de sacrifices? Elle abrégerait à son gré le temps du noviciat, et se contenterait d'éléments superficiels, d'abrégés toujours maigres et décharnés, et d'arguments communiqués? Non, Messieurs, ce n'est pas ainsi que saint Paul l'entendait quand il prescrivait à son disciple de travailler à se rendre puissant à exhorter par la saine doctrine, et à convaincre ceux qui contredisent : *Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere.* Le prêtre, à bien plus forte raison le prédicateur, je cite un vertueux écrivain parlant lui-même d'après le prophète Malachie, le prédicateur doit être l'ange et l'interprète du Seigneur, à qui tout le monde puisse s'adresser comme à une source publique de doctrine et de lumière, qui suffise à tout le monde.

Or, Messieurs, point de meilleur guide pour nous introduire dans la science de la religion, que les écrits de ces hommes par la bouche desquels la religion elle-même semble s'être exprimée. Personne n'a pénétré plus avant dans l'intelligence des divines Ecritures qui en sont le fondement. L'application qu'ils en font en a déterminé le véritable sens; et leurs ouvrages ne sont en effet

que l'Evangile expliqué. Tel écrit des saints Pères nous fournira plus de cette première sève de christianisme que nous n'en trouvons dans beaucoup de volumes des interprètes modernes. Et pourquoi? « C'est, ajoute l'oracle de notre Eglise gallicane, le grave et pieux évêque de Meaux qui les connaissait si bien, c'est qu'après tout, ces grands hommes sont nourris de ce froment des élus, de cette pure substance de la religion; et que, pleins de cet esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près et avec plus d'abondance de la source même, souvent ce qui leur échappe et qui sort naturellement de leur plénitude, est plus nourrissant que ce qui a été médité ailleurs. »

Ce n'est point là, Messieurs, un langage de convention, et pour ainsi dire de famille. Parmi les communions protestantes, ceux mêmes de leurs écrivains qui ne recherchent dans les ouvrages des Pères que les monuments des croyances primitives, sans avoir égard au grand caractère d'éloquence qui nous les rend si recommandables, en ont parlé ici comme les catholiques.

Après que le ministre Jurieu se fut permis contre eux ces violentes agressions où la bienséance est aussi peu ménagée que la vérité, du sein même de son église s'élevèrent de courageuses réclamations; et Basnage de Beauval ne fut contredit par aucun des siens, quand il écrivit dans un journal accrédité : « L'Eglise réformée a toujours fait profession de révérer les anciens Pères; et c'est avec douleur que l'on a vu flétrir leur mémoire dans les Pastorales de M. Jurieu. » En effet, son éloquent réfutateur, Bossuet, lui oppose souvent les témoignages de ceux mêmes de sa communion. Leurs écrivains les plus distingués admirent avec franchise, souvent avec enthousiasme, leurs compositions diverses. Le célèbre abbé Mosheim, et les autres qui ont traité de l'histoire ecclésiastique, ne tarissent pas sur leur éloge. Guillaume Cave, dans son Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques, les apprécie avec justesse, et les loue avec une effusion qu'on ne retrouve pas toujours dans plusieurs de nos auteurs catholiques. Parmi leurs théologiens, nous pourrions alléguer Mélanchthon, qui reprochait si amèrement à ceux de son siècle d'avoir abandonné les monuments de l'antiquité pour une scolastique moderne et pointilleuse. Calvin lui-même, qui, dans la fameuse épître dédicatoire de son Institution, adressée à François Ier, fait montre de la plus haute vénération surtout pour les Pères des temps apostoliques, crie à la calomnie sur l'imputation de s'éloigner de leur doctrine, vante à la fois leur sagesse et leur éloquence, proteste les avoir toujours à la bouche et dans les mains. Il nous suffira d'indiquer le savant auteur du livre des Antiquités ecclésiastiques, Bingham, qui, malgré ses préventions contre notre Eglise, rend hommage à l'équité des jugements qu'elle porte sur les saints Pères, applaudit à leurs talents, vante en particulier saint Augustin et saint Jean Chrysostome comme les plus habiles prédicateurs qui furent jamais; et, à l'occasion du dernier, dont il qualifie l'éloquence toute divine, traduit dans un latin digne des plus beaux siècles, le long et magnifique éloge que Du Pin en avait fait dans sa Bibliothèque.

L'étude des livres saints devient non-seulement lumineuse, mais facile, quand on les lit avec leurs yeux. C'est alors que le prédicateur se déclare véritablement le disciple de cette Eglise qui, semblable à son divin auteur, est aujourd'hui ce qu'elle était hier, exposant la même foi, enseignant la même règle de mœurs. Il développe sans embarras cette science du mystère de Jésus-Christ, en quoi saint Paul faisait consister toute son érudition et toute sa gloire. Par elle, admis en quelque sorte dans les splendeurs des saints, il dissipe toutes les obscurités, il mesure avec une intelligence ferme et assurée, comme parle l'Apôtre, ces profondeurs du dogme, que l'ignorance n'ose aborder, et que les chrétiens d'aujourd'hui sont peu curieux de connaître, depuis que leurs guides fidèles ont dédaigné de s'en instruire pour en instruire les autres. Par elle, il donne à son enseignement une précision, une netteté qui répand sur les principes un jour dont l'éclat rejaillit jusque sur les conséquences les plus éloignées. Il abat sous le joug de l'obéissance toute hauteur qui s'élève contre la vérité; il captive sans effort l'esprit naturellement hautain et qui ne se rendrait pas à la simple parole d'un homme.

Cependant, Messieurs, notre ministère n'est pas borné à la prédication des dogmes du christianisme. A la révélation de ses mystères, le divin législateur a joint l'enseignement d'une morale dont nous sommes également les dispensateurs et les organes. On ne nous a pas encore contesté cet honorable privilége. Qu'un siècle dédaigneux essaie de dégrader l'excellence de notre mission, en nous confondant parmi ceux qu'il appelle des ministres, des officiers de morale; qu'il ne voie dans l'orateur évangélique que l'instrument utile à la politique pour empêcher la prescription du vice, et rappeler au peuple des devoirs trop oubliés par d'autres encore que par le peuple; nous, bien loin d'en rougir, tenons à gloire d'être les ministres de la morale, mais d'une morale où il n'y a en effet rien d'humain; d'une morale sortie tout entière avec l'Evangile du sein de son auteur, avec une perfection telle, qu'il ne sera jamais permis d'y rien ajouter, non plus que d'en rien retrancher, et que *le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul de ses commandements:* d'une morale toute de miséricorde et de bienfaisance, oui, sans doute, puisqu'elle fait descendre avec nous la charité dans la cabane du pauvre, la paix dans le cœur pénitent, et l'espérance sur le lit du mourant, place des consolations à côté de chaque infortune, donne aux privations les plus riches indemnités, aux pleurs des joies ineffables, à la souffrance des douceurs, à la mort elle-même des arrhes d'immortalité, et fait monter la bénédiction jusque sur les

échafauds; mais aussi, proclamons-le hautement, d'une morale toute fondée sur les dogmes de l'Evangile qui en est l'unique base; d'une morale toute pleine des arrêts sévère de la justice de Dieu; d'une morale qui entre avec empire dans les palais comme dans les chaumières, et pèse également sur la tête des grands comme sur celle du plus humble de leurs vassaux. On nous qualifie d'officiers de morale! oui, Messieurs, nous le sommes; car nous tenons notre office du Roi des rois. Eh bien! prêchons la morale, telle que notre maître nous l'a donnée, telle qu'il nous commande de l'enseigner, et qu'il nous en demandera à nous-même un compte rigoureux; non mutilée, arbitraire, imparfaite, mais une, absolue dans toutes ses parties, *simplicem et absolutam:* mais appuyée sur ces dogmes si nécessaires pour lui donner la sanction et l'autorité dont elle a besoin, afin de maintenir dans la société, et les vertus privées qui en sont le fondement et les vertus publiques qui la rendent florissante, seule capable d'en imposer aux passions, de diriger la vertu dans ses épreuves, la piété dans ses mouvements sublimes, la faiblesse dans ses écarts, et la conscience dans ses incertitudes; une morale enfin telle que nous la présentent les écrits des saints Pères, exposée, développée avec la précision la plus exacte et l'éloquence la mieux appropriée à toutes les conditions de la vie, comme à toutes les situations de notre ministère. Car, Messieurs, nous pouvons l'attester, sur la foi des dix-huit siècles de notre Eglise chrétienne, nulle part vous ne trouverez, avec plus de supériorité que dans leurs écrits, cette profonde intelligence de nos devoirs, qui nous sauve du danger de nos expériences personnelles, cet art de démasquer et de poursuivre les sophismes du cœur, bien plus subtils, bien plus dangereux que ceux de l'esprit, de remonter jusqu'à l'origine de nos vices, d'en indiquer les remèdes et les préservatifs, de pénétrer les plis et replis du cœur humain. Bourdaloue, Massillon, Cheminais, parmi les catholiques, Saurin, Blair, Monchon, parmi les protestants, et non-seulement nos prédicateurs, mais nos moralistes les plus justement célèbres n'ont rien inventé que les Pères n'aient dit avant eux.

Nos maîtres dans la science du dogme et de la morale, les saints Pères, le sont encore dans celle de la discipline, que saint Cyprien appelle le lien, le ciment de la foi, l'école des mœurs et des vertus. Ils sont les témoins vivants des temps qui ne sont plus. C'est dans leurs écrits que respire cette vénérable antiquité dont nous sommes éloignés par nos mœurs, plus peut-être que par le temps, et après laquelle ont soupiré saint Bernard, et tous les saints qui l'ont suivi. Ecoutons l'abbé Fleury : « L'étude de cette antiquité, dit-il dans son discours sur les six premiers siècles, doit être l'occupation de notre loisir, ou des intervalles de notre travail. Je sais, ajoute-il, ce qui en détourne ordinairement. On la croit infime, et on n'est pas assez persuadé qu'elle soit utile. On croit gagner du temps en lisant quelque auteur moderne qui ait recueilli en abrégé sur la lecture des anciens ce qui est le plus d'usage selon nos mœurs; mais, ne vous y trompez pas, aucun de ces modernes ne vous fera connaître l'antiquité comme elle est. Chacun même, sans y penser, y ajoute du sien, et y mêle les préjugés de son pays et de son temps; sans compter que plusieurs des modernes les plus estimés n'ont pas eux-mêmes assez connu l'antiquité. »

Une semblable déclaration, Messieurs, est décisive, surtout de la part de l'un des hommes qui aient fourni le plus de témoignages éclatants contre le reproche qu'il adresse aux modernes. Il la fortifie ailleurs par cette proposition qui ne peut trouver nulle part de contradicteurs : « On compte parmi les Pères plusieurs écrivains très-savants dans l'antiquité profane, et, par la même raison, d'une absolue nécessité pour acquérir la véritable érudition, soit littéraire, soit philosophique; » pour discerner avec exactitude les variations de la discipline, se bien pénétrer de l'esprit qui la commanda. Leurs écrits sont les archives des siècles où ils vécurent, non-seulement parce qu'ils ont fourni à l'histoire les plus précieux matériaux, mais parce qu'ils ont été pour la plupart les historiens des faits contemporains, et liés communément à leur propre histoire.

Mais si les ouvrages des saints Pères nous présentent un arsenal inépuisable où l'esprit saint lui même a ramassé toutes les armes nécessaires contre les ennemis du salut, nous y trouvons de plus une école excellente, où les leçons et les modèles appropriés à la diversité des talents et des circonstances s'offrent en foule à l'émulation, et constamment avec le caractère de perfection qui constitue la véritable éloquence. C'est là particulièrement, Messieurs, l'aspect sous lequel nous avons à vous les faire envisager. Point d'étude plus propre à enflammer l'enthousiasme de la vertu et du génie. Bourdaloue, Bossuet lui-même ne sont grands que par eux. L'antiquité profane, ni les temps modernes n'ont point de chefs-d'œuvre qui parlent avec plus de puissance au raisonnement, à l'imagination, au sentiment. Et pourtant, nous dit-on chaque jour, « un Père de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits, quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être, quelle scolastique! » Ecoutez, Messieurs, ce que répond à cela le célèbre auteur du livre des *Caractères*. Ecoutez ce qu'il répond en présence des trophées de gloire, que le génie des orateurs avait accumulés autour du trône de Louis XIV : « Mais quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait des Pères une idée si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus

relles, que l'on n'en remarque dans la art des livres de ce temps, qui sont lus goût, qui donnent du nom et de la va- à leurs auteurs ? » La divine providence est pas montrée moins libérale envers son e, qu'elle l'avait été à l'égard de la Sy- gue. Non, Messieurs nous ne pouvons croire que le Dieu qui autrefois avait parler les prophètes avec tant de ma- cence, n'ait pas imprimé à ses nouveaux prètes un caractère égal de grandeur majesté.

s saints Pères sont nos maîtres dans de l'éloquence. Ils doivent être nos èles. Ils sont pour nous ce que Cicéron, ce, Quintilien, tous les législateurs rai goût veulent qu'Homère et Démos- es soient pour les aspirants à la poésie l'éloquence. Jeunes orateurs, qui brû- le la noble passion de servir la cause de et de conquérir des âmes à Jésus- st, en consacrant à l'édification des , à la gloire de l'autre, les heureuses ltés que vous avez reçues pour le mi- re de la parole, nouveaux Pauls, appe- omme l'Apôtre à l'honneur non-seule- aptiser, mais de prêcher l'Evangile de rce et de la grâce : après l'Esprit-Saint, emier de nos maîtres, le seul vraiment ce, vos oracles, vos législateurs, vos es, ce sont les Pères. Et nous aussi vous dirons :

Et vos exemplaria græca
cturna versate manu, versate diurna.

ites de leurs écrits votre étude, votre mé- ion habituelle, l'entretien de vos rêve- solitaires, la substance, l'expression tex- e de vos discours. Que partout ils vous mpagnent. Bossuet, même dans ses ges, ne marchait qu'escorté de Tertul- et de saint Augustin. Seuls ils vous révè- nt tous les secrets de l'art de la parole ; ous ouvriront tous les trésors de la ce et du langage.

but essentiel de notre ministère, quel l ? ne nous lassons pas, moi, de le ré- r, vous, Messieurs, de l'entendre : n'est- as de convaincre, de persuader et de e ? Ces trois conditions sont indispen- es. Autrement il n'est point d'orateur, t d'écrivain. Voilà tout ensemble et le et et le chef-d'œuvre de notre art. Il con- à assurer le triomphe de la vérité par les moyens qui sont au pouvoir du age humain. On a dit si souvent, depuis tote jusqu'à nos jours, que la vérité ré- à ses seuls attraits n'était pas toujours de plaire, qu'elle a trop de risques à ir quand elle se montre avec une ru- e qui effarouche, avec une monotonie n'engendre que le dégoût, avec le pe- attirail d'une argumentation faite seu- nt pour l'école. Ce qui est vrai du dis- s en général, l'est plus particulièrement re du discours chrétien, à raison de la ité des intérêts et de la lutte des pas- s qu'il combat.

convainc en éclairant l'intelligence en se conciliant la raison, et la forçant de souscrire à l'évidence qui résulte de l'enchaînement des conséquences au principe. Succès flatteur, mais fugitif quand il n'a de garantie que le suffrage de l'esprit, il n'amène communément qu'une approbation froide, qu'un hommage aride et inanimé, quelquefois la tentation de se venger de l'ennui par le doute, et le dépit secret de se sentir partagé entre l'assentiment du vrai et les résistances de la volonté. On persuade en gagnant le cœur, en mettant les passions elles-mêmes dans les intérêts de sa doctrine, et par là se ménageant pour ainsi dire des intelligences dans le camp ennemi ; je dis plus encore avec l'orateur Romain, en l'emportant de vive force et l'entraînant avec un souverain empire, par l'impétueuse vigueur de ses mouvements. L'histoire de l'éloquence en offre la preuve dans tous les siècles. Or ce n'est que par les fécondes ressources de l'imagination et du sentiment, que l'on obtient ce triomphe, parce que c'est à eux seuls qu'il est donné d'attacher fortement l'auditeur, de rendre redoutable ce qu'il faut craindre, aimable ce que l'on doit aimer, pathétique tout ce qu'il faut sentir. Seuls ils mettent en action les maximes et les préceptes ; seuls, ils donnent aux objets le ton des circonstances, en les peignant des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent produire ; les décomposent, les divisent, les réunissent, et, par le mélange heureux des impressions douces ou terribles, forment ce précieux intérêt qui pénètre et qui saisit ; seuls enfin ils passent, si j'ose ainsi parler, à travers tous les sens qu'ils entraînent, portent leur empire au milieu de l'âme, l'excitent ou la calment, et, dans le silence qu'ils imposent aux passions, appellent à leur gré le frémissement ou le désir, le respect ou l'amour, le remords ou l'espérance. Si nous avions, comme les apôtres, le don des miracles (c'est la réflexion de saint Jean Chrysostome), nous pourrions peut-être nous passer de tous les discours de l'art de bien dire. Un aveugle à qui un prédicateur rendrait soudainement la vue, un mort qui ressusciterait au milieu de son auditoire, serait, je l'avoue, un assez magnifique exorde, et capable de suppléer à tous les mouvements de la rhétorique, bien que, même dans ce cas, ajoute l'éloquent patriarche, ce ne dût pas être encore là un motif suffisant de négliger les ressources de la parole, puisque le bienheureux Paul ne les dédaignait pas : témoin les hommages rendus par les peuples de Lycaonie à son éloquence, et non pas à ses miracles.

On plaît enfin, non-seulement par la régularité de la composition, par l'heureuse ordonnance des développements, le choix des pensées, mais par le charme nécessaire d'une élocution noble, animée, abondante, comme on plaît par la beauté et par les grâces. On cesse de plaire par l'affectation de pensées brillantes, de mots étudiés, ce que saint Ambroise appelle *lenocinia fucumque verborum;* ainsi que par le défaut de culture

et l'absence de légitimes ornements. Donc, avec la sorte d'inspiration qui crée les plans vastes et lumineux, conçoit les raisonnements et les preuves décisives, fait jaillir les images et les sentiments pathétiques, il faut le concours du plaisir entraînant que donne l'éloquence du style : *adjuncta etiam suavitate dictionis*, a dit saint Augustin dans son beau traité *de la Doctrine chrétienne*, que l'on peut appeler la *Rhétorique du prédicateur*. Gardez-vous bien de qualifier d'ouvrage éloquent tout discours, quelque travaillé qu'il soit d'ailleurs, quelque beau qu'il paraisse même, qui laisse l'auditeur aussi calme qu'il l'a trouvé, qui ne le remue ou ne l'agite point, qui ne va point jusqu'à le troubler et l'abattre, qui même, en luttant avec avantage contre les résistances de l'esprit et du cœur par la solidité de l'instruction, par la fermeté du raisonnement et par quelque chaleur de mouvement, s'est joué de la délicatesse du goût ou de la sévérité de l'oreille par la recherche ou par la négligence d'une parure adaptée à la dignité du sujet. S'il n'a pas assorti à la richesse du fonds la correction et la noblesse du langage; à l'éclat des pensées et à l'élégance soutenue dans les détails, la pompe et l'harmonie de la période, qui les combine et les entraîne avec une savante progression ; le trait s'émousse contre la superbe délicatesse de l'oreille : il n'ira pas jusqu'au cœur, ou s'en détachera aisément. Il aura chatouillé la blessure, il aura même, si vous voulez, déchiré la plaie ; ce n'est pas assez : il faut, de plus, faire aimer la main qui administre le remède : *Oportet delectari ut teneat*. Les impressions salutaires, les généreuses résolutions, les remords eux-mêmes échoueront bientôt contre les préventions qu'auront provoquées l'ambition du bel esprit ou la rusticité du langage. Cicéron, Quintilien et Despréaux l'ont hautement déclaré : le style, ou l'élocution, est la pierre de touche et le premier ressort de l'éloquence. Il faut bien en effet que cette partie soit essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom.

Ce mérite du style, qui ne se borne pas simplement à la correction grammaticale, mais qui s'étend soit à l'ordre et aux mouvements qu'on met dans les pensées (c'est la définition qu'en donne M. Buffon), soit à la représentation du mouvement de l'âme (opinion de M. Thomas), soit, comme le veut M. le cardinal Maury, à la manière d'exposer, d'exprimer, d'animer et de nuancer avec cet art toujours en action mais toujours caché, les faits, les pensées, les sentiments et les images qui composent le discours, ne craignons pas d'affirmer qu'il se rencontre, à peu d'exceptions près, dans les Pères de l'Église grecque et latine. Il se manifeste jusque dans la médiocrité des traductions, où ils sont encore plus défigurés que l'ont été jusqu'ici Démosthènes et Cicéron, en passant dans les langues étrangères. Il se diversifie avec l'empreinte distinctive que chacun d'eux reçoit de son propre génie, et de l'influence de son siècle. Dans tous, émané de cette plénitude de doctrine et d'onction puisée dans la longue étude de l'Ecriture, qui leur fournissait les vérités les plus précieuses rendues avec les traits les plus forts, il se signale, spécialement dans saint Jean Chrysostome par la magnificence, dans saint Cyprien par une vigueur mâle et qui respire la magnanimité, dans Tertullien par une verve toujours pittoresque, dans saint Grégoire de Nazianze par une véhémence impétueuse, dans saint Basile par une gravité imposante, dans saint Jérôme par une concision sévère et sentencieuse, dans Lactance par une élégance continue, dans saint Ambroise par une douceur insinuante, par la majesté dans les papes saint Léon, saint Grégoire le Grand, Innocent III; par tous les charmes de l'esprit et du pathétique dans ce grand évêque d'Hippone, que Bossuet lisait assidûment, et dans qui seul il retrouvait l'antiquité tout entière.

S'il est vrai que le plus bel éloge qui puisse être fait d'un écrivain, c'est de l'imiter; s'il n'est pas moins vrai que la gloire des élèves rejaillit immédiatement sur leurs maîtres, quelle magnifique escorte pour chacun de ces vénérables ancêtres de notre prédication chrétienne, que les noms des orateurs immortels des temps modernes, lesquels se sont fait un honneur et un devoir de les imiter, de marcher sur leurs traces, de les reproduire dans leurs éloquentes compositions, et ne sont, à proprement parler, que les traducteurs de ces grands hommes, dont vous les voyez emprunter à chaque page les plans et les divisions de leurs discours, les explications et développements qu'ils nous ont transmis, soit de l'Écriture, soit de la morale; les sublimes élévations sur les mystères de notre foi, les plus vigoureux raisonnements et démonstrations, tant sur le dogme que sur la morale et sur la discipline; les portraits de la vie civile et des passions, les sentences et les pathétiques mouvements, les sentiments affectueux, les définitions, images vives, oppositions et comparaisons frappantes, les mots éclatants. Concluons cet article par cette judicieuse remarque d'un homme bien fait pour être l'instituteur de tous les âges : « Quelque matière que le prédicateur ait à traiter, nous dit M. Rollin, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères grecs et latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière. Non-seulement les principes et leurs conséquences, les vérités et leurs preuves, les règles et leur application, mais encore les pensées et les tours : en sorte, ajoute cet excellent homme, qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui. » Il conclut par ces mots : « On ne peut donc trop inculquer aux jeunes gens la nécessité de prendre pour maîtres et pour guides les saints Pères, avant que d'entreprendre d'instruire les autres. »

Que si l'étude des Pères offre à la médiocrité elle-même de si utiles suppléments à

son indigence, à plus forte raison le talent y trouvera-t-il les plus abondantes richesses.

Pour apprécier mieux encore les avantages et les résultats de cette étude, comparons, Messieurs, deux prédicateurs, dont l'un, nourri de l'Ecriture et des Pères, sait les fondre habilement dans ses propres compositions, et l'autre, qui les a dédaignés ou ne les connaît que d'une manière vague et superficielle, est réduit à chercher dans les saillies de son imagination et les ressources de son esprit de quoi remplacer ces admirables modèles. Vous avez entre l'un et l'autre toute la différence qui sépare l'opulence épanchant ses trésors d'avec l'indigence privée même du nécessaire. Le premier vous attache par le choix de ses sujets, la sage économie de ses plans, toujours en rapport avec vos intérêts les plus essentiels ; il vous entraîne par le progressif enchaînement de son argumentation méthodique et populaire, fondée dans des principes que vous ne con[illegible] pas, dans votre expérience, dans votre propre langage ; il vous frappe par des traits im[illegible]us d'une compréhension vaste et pro[illegible] qui saisit tout d'un coup l'ensemble [illegible] détails de la vérité qu'il énonce, la met en harmonie avec vos propres sentiments, avec les secrets reproches de votre conscience, la fortifie par l'autorité des exemples empruntés aux sources les plus respectables, l'embellit par le charme des allusions que [illegible] fournissent sans efforts les expressions énergiques, les pensées sublimes et génératrices, les figures hardies, les images vives et touchantes, les comparaisons et similitudes dont abondent ces écrits éloquents; vous captive par un secret tout particulier d'en faire la substance de ses preuves et de ses tableaux, d'en adapter si bien le langage à l'explication de nos mystères, qu'il semble les dégager de leurs nuages, pour vous les faire en quelque sorte toucher du doigt et voir, pour ainsi dire, Dieu face à face. Exerçant sur votre âme un empire souverain, tour à tour il vous abat sous la terreur du jugement du Seigneur, et vous relève par les consolations des célestes espérances. Alors même qu'il a cessé de parler, vous croyez encore et le voir et l'entendre ; vous vous arrachez avec peine du pied de la tribune évangélique; et quand il vous faudra quitter enfin la maison de la prière, ému, transporté, mécontent de vous-même, heureux toutefois des généreuses résolutions que l'homme de Dieu vous a inspirées, heureux même des remords dont il a déchiré votre âme, et des pleurs dont vous sentez votre paupière se mouiller, vous vous êtes dit : Est-ce un homme, est-ce un ange de paix et de miséricorde ? Oh ! qu'il est bien, celui-là, le ministre du Dieu dont les entretiens faisaient dire aux disciples d'Emmaüs : N'est-il pas vrai que nos cœurs tressaillaient des plus vives ardeurs, durant qu'il nous parlait : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur?* Voilà, Messieurs, Bossuet, Bourdaloue, Massillon ; voilà tous les Pères. L'autre a flatté votre oreille par des phrases harmonieuses, par des pensées subtiles, par des ornements recherchés d'antithèses brillantes et d'expressions symétriquement cadencées ; il a laissé votre cœur froid et glacé. C'est bien la voix d'Esaü, pourquoi donc n'avez-vous eu de bénédiction que pour Jacob ? Pourquoi ? C'est qu'il n'est, celui là, qu'un déclamateur oiseux et stérile, une nuée sans foudres et sans pluies, qui n'amène autour d'elle que le silence et la sécheresse. N'attendez pas de lui de ces sujets vraiment dramatiques, lesquels, selon l'expression d'un illustre écrivain, placent l'orateur au milieu de la conscience de ses auditeurs ; et les environnant sans cesse de l'horizon de l'éternité, embrassent tous les intérêts de l'homme chrétien. N'attendez de sa part, ni ces élans passionnés, si familiers à nos Tertullien, à nos Chrysostome, à nos Augustin, qui vous arrachent à vous-mêmes, vous tiennent suspendus entre le ciel et les enfers ; ni ces éclairs brusques et impétueux qui dessillent les yeux couverts des ombres de l'ignorance ou de la prévention ; ni ces éclats de tonnerre qui portent les menaces du courroux vengeur jusqu'au fond de l'abîme d'où le coupable n'entend rien, ou méprise tout ce qu'il entend ; ni ces rosées douces et vivifiantes qui versent dans les âmes la componction et la miséricorde. Sans autorité, sans onction, dénué de séve et de vie, pauvre au sein de son apparente opulence, il s'est égaré le plus souvent sur des sujets intermédiaires qui circonscrivent l'orateur dans des limites étroites, sur les sujets philosophiques également morts pour la religion et pour l'éloquence. Malheur à lui, malheur à vous-même, s'il a pu exciter vos applaudissements du haut de cette tribune évangélique, ainsi transformée en une tribune humaine et toute profane ! Qu'il s'enivre de l'encens que lui prodigue un auditoire aussi peu chrétien que son orateur ; l'antiquité sainte lui crie tout entière par la bouche de Tertullien : « Mais qu'y a-t-il donc de commun entre Athènes et Jérusalem, l'Académie et l'Eglise ? Notre portique, à nous, c'est l'école qui a fait un Salomon et ceux qui parlent son langage. »

On a essayé d'ébranler la confiance due à ces principes, en faisant retentir bien haut diverses accusations dont la paresse et la frivolité ont eu grand soin de se prévaloir pour se soustraire aux laborieuses études qu'exige la connaissance des Pères.

On nous dit qu'ils sont trop éloquents, ou qu'ils ne le sont pas assez; tantôt qu'ils sont trop simples, tantôt qu'ils sont trop recherchés. Nous ne prêchons plus comme eux : à quoi bon se consumer sur des modèles surannés et que l'on ne peut plus imiter? L'étude des modernes est, dit-on, préférable, et l'on pourrait citer des prédicateurs renommés qui le sont devenus sans le secours des Pères.

Voilà le sommaire des objections auxquelles nous avons à répondre. Le premier de ces reproches ne nous arrêtera pas long-

temps. Il ne tombe pas seulement sur les Pères; il attaque l'éloquence elle-même, que l'on suppose peu compatible avec la gravité de la religion et la majesté terrible de nos mystères. Des ornements étudiés, des périodes cadencées et tout le pompeux étalage d'une éloquence académique, ne conviennent, nous dit-on, qu'à une école de déclamateurs et de sophistes. L'Evangile doit être annoncé comme il est écrit. N'y a-t-il pas une sorte de contradiction, ce que saint Paul appelle un *adultère spirituel*, à prêcher la pénitence avec des discours fleuris, et l'humilité chrétienne avec une éloquence pleine de faste ?

Oui, Messieurs, tout cela est vrai; car rien de tout cela n'est l'éloquence. La piété qui s'alarme pour la religion, plaide, sans s'en douter, la cause de l'éloquence et des Pères. S'ils n'avaient été éloquents qu'à ce prix, bien loin d'avoir été trop éloquents, il faudrait plutôt les accuser de ne l'avoir pas été.

Ils furent éloquents ; oui, sans doute, car ils le furent à la manière de nos saintes écritures, qu'il est impossible de lire avec quelque attention sans y admirer tous les caractères qui constituent la saine et véritable éloquence, portés au plus haut point de perfection que l'imagination humaine puisse concevoir ; une force impétueuse qui subjugue, une onction touchante qui attendrit, une douceur agréable qui console, une majesté pompeuse qui surprend, un sublime de pensées et d'expressions qui démontre bien la source divine d'où elles émanent; et tout cela mêlé à la plus ravissante simplicité, à une familiarité, j'ai presque dit à une naïveté noble, dont l'imitation est le dernier effort de l'esprit humain.

Ils furent éloquents, à la manière des prophètes. Comme eux, graves, sentencieux, rapides, entraînants, pleins d'images vives et grandes, de comparaisons et de similitudes pittoresques, de sentiments tendres et généreux, d'expressions hardies et pathétiques. Vous y remarquerez plus d'une fois ce beau, cet éloquent désordre que les irruptions impétueuses de l'Esprit divin causent dans les âmes qu'il échauffe : *spiritus ejus sicut torrens*, et toujours une chaleur, une variété de mouvements, qui, passant de leur cœur à leur langage, semblent communiquer à leurs discours les saints transports de l'enthousiasme qui faisait les Ezéchiel et les Isaïe.

Ils furent éloquents, à la manière de nos Evangiles et des apôtres, dont Fénelon, entre autres, a si bien prouvé combien la simplicité était éloquente ; à la manière de saint Paul, dont les Epîtres incomparables seront toujours regardées comme la source la plus pure et la plus profonde de la doctrine céleste, la plus précieuse portion des trésors de la science de Dieu, le plus sacré dépôt que Jésus-Christ ait laissé à son Eglise, après le testament de sa vie et de sa mort. Je vous le demande : le maître qui forma saint Jean Chrysostome et Bossuet, le prédicateur dont la lecture est encore aujourd'hui pour tous ceux qui le méditent ce que fut pour lui-même l'aspect de ce troisième ciel d'où il a rapporté ces étonnantes pensées et ces magnifiques expressions qui, comme des nuages lumineux, nous font voir les vérités éternelles au travers de la sainte obscurité qui les couvre, un tel maître, un tel prédicateur ne serait-il pas éloquent ?

Ils furent éloquents ; oui, sans doute, mais à la manière du divin modèle qu'ils s'étaient proposé, toutefois autant qu'il est donné à l'homme de ressembler à cette sagesse incréée, à ce Verbe de vie, à qui Dieu, son Père, avait tout donné sans mesure, et qui daigna communiquer de sa plénitude à ces hommes privilégiés dont nous vous parlons. Vous savez le témoignage que lui ont rendu les historiens des temps d'avant sa naissance ; ils ont dit de lui que la grâce était répandue sur ses lèvres. Images, sentiments, mœurs aimables; combien d'agréments divins dans tous ses discours ! On les allait entendre jusque dans les déserts. On s'y récriait que jamais mortel n'avait parlé de la sorte. En un mot, on était ravi d'admiration des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche : ***Mirabantur omnes in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius.***

Ils le furent enfin, Messieurs, à la manière du Seigneur lui-même. Quand il daigne expliquer ses oracles à la terre, comment ses prophètes nous parlent-ils des organes qu'il emprunte ? Ils nous disent que la voix du Seigneur est pleine de magnificence ; que sa pompe et sa vertu sont dans les nuées ; que cette voix brise les cèdres du Liban et qu'elle ébranle les déserts, pour marquer la grandeur, la majesté, la force et la véhémence dont la parole de Dieu doit être accompagnée, afin d'attirer la vénération des peuples et de conserver dans ses interprètes quelque image de ce qu'elle est dans son principe.

Est-ce là, Messieurs, être trop éloquent ? Est-ce là l'artifice du déclamateur et du sophiste ? Et si nous voulions joindre ici l'autorité de l'histoire et de l'expérience à l'autorité du raisonnement, quelle puissance nouvelle demanderions-nous, remplaçant dans l'Eglise les miracles de ses premiers disciples par les miracles de ses prédicateurs ? Les vérités chrétiennes ne changeaient pas de nature dans les homélies de saint Chrysostome, et par elles-mêmes elles n'étaient pas plus terribles dans sa bouche que dans celle d'un autre. Cependant peut-on disconvenir qu'elles n'empruntassent beaucoup de force de l'éloquence de ce grand homme, puisque, toutes dépouillées qu'elles sont de l'action qui les animait et de la vie que leur donnait la plus belle langue de l'univers, maniée par un orateur qui en connaissait si bien la pompe et l'harmonie, elles nous paraissent encore si touchantes dans ses écrits, lorsque ce maître des prédicateurs, décrivant les vices de Constan-

e, exerçait sur cette grande ville le
empire que Jonas sur Ninive infidèle;
l'il abattait sous le joug de la pénitence
uple tout entier d'Antioche, idolâtre
ses mœurs; lorsque, à l'occasion de la
ce d'Eutrope, il foudroyait les vanités
ines, arrachait à des soldats furieux, à
aultitude irritée, la victime dévouée à
vengeances, comme la voix du Tout-
ant calme les flots soulevés par la
te, et faisait respecter le précepte
miséricorde à des hommes qui n'a-
pas respecté l'asile des autels; lors-
armait son génie de toutes les res-
es de la dialectique et de l'érudi-
contre les restes du paganisme et
tement de la synagogue; qu'il décla-
avec un courage intrépide contre les
urs sacriléges décernés aux statues
princesse ambitieuse et vindicative;
portait les ordres du roi aux empereurs
terre avec une force digne de la gran-
et de la majesté du Dieu dont il était
yé; lorsque, s'abandonnant aux nobles
ports de l'enthousiasme qui animait les
ètes, tonnant contre les blasphèmes et
erments téméraires, il promenait de
n rang la tête de Jean-Baptiste sacrifié
romesse d'Hérode, et faisait sortir de
che sanglante du saint précurseur ces
s: « Ce n'est donc pas assez de m'avoir
is égorgé, sans égorger encore la vé-
ternelle, quand vous la prenez ainsi
ie par vos blasphèmes! » lorsque enfin
onçait les oracles du ciel avec cette
ificence de pensées, d'images et d'ex-
ons qui lui a fait donner éminemment
m de *Chrysostome;* toujours sublime
esser jamais d'être populaire, toujours
aire sans cesser d'être sublime, égale-
loin d'une fausse élévation qui s'em-
à perte de vue dans des sujets extra-
aires, des raisonnements subtils ou
rmes scientifiques, et d'une familiarité
nte qui déroge à l'auguste qualité
assadeur d'un Dieu; comme ces fleu-
ui paraissent tomber du ciel, tant la
e en est élevée au-dessus de nos têtes,
nnent, après avoir roulé avec fracas le
les montagnes, livrer leurs tranquilles
à l'habitant du vallon. J'en appelle,
eurs, à tous les cœurs sensibles, ne
it-il pas dans l'esprit des peuples et
ands qui l'écoutaient, une plus haute
le la sainteté de la religion et de la
eur de son ministère, que s'il eût prê-
oidement les mêmes vérités avec cette
ence et cette sécheresse que quelques
s chagrins semblent demander dans le
cateur, et qui n'est pas plus la simpli-
que la bouffissure n'est de l'embon-
?

nt Augustin ne se montre pas plus in-
nt que nos casuistes modernes en fa-
l'une éloquence recherchée et ambi-
d'ornements, lui qui ne pardonne pas
à saint Cyprien d'avoir une fois payé
au goût de son siècle par l'éclat des
s, dans sa lettre à Donat, pleine
d'ailleurs d'une philosophie si chrétienne, animée par des mouvements si vifs et des pensées si sublimes, c'est le mot de Fénelon, que saint Augustin lui-même en a emprunté un assez long fragment dans une de ses homélies, et que Bossuet n'a fait que la traduire tout entière dans un de ses sermons. Non, certes, Messieurs, le grave, l'éloquent évêque d'Hippone n'ignorait pas en quoi consiste la vraie éloquence et ce qui la distingue de ce qui n'en a que le masque, lui qui prononce si affirmativement que le discours, pour être persuasif, doit être simple, naturel, et que l'art y doit être caché, et que l'on doit plus encore que du mépris à l'homme qui dégrade la vérité par l'affectation des ornements; lui pourtant, nous dit-on bien haut, qui n'a pas toujours su se défendre de se jouer des paroles dans plusieurs de ses premiers ouvrages, et paraît se prodiguer avec quelque complaisance à un goût d'antithèses et d'allégories plus brillantes que solides; bien qu'il corrige ce jeu d'esprit, répond encore l'archevêque de Cambrai, par la vivacité et la force de ses mouvements, par l'abondance et le pathétique de ses affections. Enfin, Messieurs, voyez-le ramené aux véritables principes du goût par son génie supérieur et par des études plus approfondies, disons mieux, par le rayon surnaturel d'une grâce divine qui dirigea son esprit comme elle éclaira son cœur; avec quelle fermeté vous le voyez redescendre des principes les plus hauts aux conséquences les plus palpables; jamais au-dessus de son auditoire, jamais au-dessous de son ministère, portant la lumière dans les mystères de l'essence divine et les énigmes de notre nature: c'est Elie qui s'enlève sur le char de feu, mais sans se dérober aux regards de son disciple; c'est Elisée qui se rapetisse avec le fils de la veuve qu'il va ressusciter. Lisez, par exemple, ses homélies sur le mélange des bons et des méchants, sur le sermon de la montagne, sur la providence, sur la passion du Sauveur, sur l'enfer, sur l'injustice et l'endurcissement du pécheur, dans son explication du psaume XLIII; lisez ce qu'il rapporte lui-même d'un discours qu'il fit au peuple de Césarée de Mauritanie, pour faire abolir une coutume barbare; rappelez-vous ces énergiques interpellations aux donatistes, qui prétendaient que l'Eglise de Jésus-Christ était resserrée dans un petit coin de l'Afrique:

« Notre Père n'est pas mort sans faire un testament; il l'a fait: ouvrons donc ce testament. Je lis que Dieu, son Père, lui a donné toutes les nations pour héritage, et les extrémités du monde pour seules bornes à son empire. De quelque côté que vous vous tourniez, tout appartient donc à Jésus-Christ. — Mais vous voulez posséder une portion de l'héritage; vous dérobez donc tout le reste à Jésus-Christ..... Nous avons été les trouver quelquefois pour leur dire: Cherchons la vérité, trouvons-la ensemble; ils nous répondent: Gardez ce que vous avez; vous avez vos brebis et moi les miennes·

ne vous mêlez pas de mes brebis, puisque je ne me mêle pas des vôtres. — Dieu soit loué : J'ai mes brebis, il a les siennes. Mais Jésus-Christ, qu'est-ce donc qui lui appartient? qu'est-ce donc qu'il a acheté? Ces brebis sont-elles à vous? sont-elles à moi? Qu'elles soient donc à celui qui les a achetées, qui les a payées de son sang, qui les a marquées de son sceau. Pourquoi donc ai-je mes brebis et vous les vôtres? Si Jésus-Christ est parmi vous, que mes brebis y aillent puisqu'elles ne sont pas à moi; et s'il est parmi nous, que vos brebis y viennent, puisqu'elles ne sont pas à vous, » etc.

Et mille autres traits de cette force, qui vous font demander : Celui qui tient ce langage, est-ce Paul revenu de cette extase où il conversait avec les séraphins? N'est-ce pas plutôt encore le maître de Paul lui-même, ce dieu de charité, qui disait à ses apôtres : Qui vous écoute m'écoute, car c'est moi qui parle par votre bouche.

Suivez-le, Messieurs, sur les théâtres divers de son zèle ou plutôt de ses victoires. Cette éloquence, qui vous semble être un des prodiges de ce nouvel apôtre, à quoi faut-il en rapporter le merveilleux effet? à une délicatesse profane? à la mollesse d'un langage fleuri et efféminé? Augustin n'en fut jamais coupable. A une affectation puérile d'antithèse que l'on rencontre parfois dans ses ouvrages, comme on a pu remarquer des taches dans le soleil? Augustin peut perdre quelque chose sans cesser d'être un modèle admirable dans tout ce qu'il a de parfait; à quoi donc, enfin? à une éloquence en quelque sorte dramatique, animée de mouvements et de figures, mâle, libre, généreuse dans ses ornements, armée de ces flèches aiguës du Tout-Puissant, lesquelles percent les cœurs les plus rebelles, entrent avec empire dans les esprits et dans les âmes; à un pathétique sublime et populaire, par lequel le véritable orateur, se mettant en rapport avec son auditoire, révélant avec ceux qui l'écoutent et leurs propres affections et leurs premiers intérêts, arrache non-seulement des applaudissements, mais des larmes; non-seulement des remords, mais des conversions, mais des restitutions, mais des réconciliations éclatantes; *non plausus, sed lacrymas et suspiria.*

Bien loin donc de négliger l'éloquence, le prédicateur doit employer tous ses soins à l'acquérir, et pour cela, cultiver tous les talents que Dieu lui a confiés, par l'étude assidue des ouvrages de ces saints docteurs qui ont fixé pour tous les siècles les règles de la véritable éloquence.

Ce que nous venons de dire amène de soi-même la solution des autres difficultés. Il suffirait, ce semble, de les exposer pour les réfuter les unes par les autres. Toutefois, donnons-leur, Messieurs, quelque attention, à l'exemple de l'abbé Fleury, qui ne les a pas dédaignées. « Les Pères, nous dit-on, sont trop simples, sans art qui paraisse, sans division, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse, quelques-uns sans mouvements. »

Reprenons : « Ils manquent d'art qui paraisse. » — Que veut-on dire? que l'art, à force de délicatesse, disparaît pour ne laisser voir que la nature? c'est un éloge. Que l'art, à force d'être négligé, ne s'y laisse pas même entrevoir? c'est une calomnie.

« On n'y trouve pas nos divisions, nos formules de prédication moderne. » — Ni dans la Bible non plus : est-ce une raison de ne pas la lire? Les Pères ont ignoré l'art des divisions : je veux le croire. Des critiques, des juges respectables les ont félicités ou de ne pas les avoir connues, ou de ne s'y être pas asservis. En supposant, ce dont nous sommes en effet persuadés, que les modernes y aient beaucoup gagné, les anciens perdaient-ils beaucoup à les ignorer, ou à les méconnaître? Cette méthode arrête les écarts du génie; elle ne lui donne pas ses ailes. Cicéron, qui s'est imposé ce joug dans quelques-unes de ses harangues, s'en est affranchi le plus souvent; Démosthènes ne la respectait pas davantage. En ont-ils moins fait des chefs-d'œuvre? Quelques modernes, Massillon lui-même, l'ont bravée; et ces heureuses hardiesses n'ont été remarquées que pour être applaudies. Les harangues soit grecques, soit latines, conservées ou imaginées dans les histoires anciennes, n'offrent aucune trace de ces formes scolastiques; le génie s'y montre dans sa franchise naturelle et dans toute son indépendance; ce qui n'empêche pas que l'esprit d'analyse ne suive sans beaucoup d'efforts la chaîne du raisonnement. C'est qu'il y a dans ces discours ce qui brille également dans les ouvrages des Pères, cet ordre lumineux que veut Horace, et qui supplée si avantageusement à la marche contrainte et monotone de nos divisions; une série progressive d'idées et d'argumentations dont rien ne gêne l'essort, une logique naturelle, qui n'a pas besoin de l'équerre et du compas pour savoir renfermer ses matières dans un cercle rigoureux.

Tous les Pères, il est vrai, ne nous offrent pas ce caractère de perfection, et il ne s'y rencontre pas toujours à une égale hauteur dans les plus parfaits. Tous les bons esprits conviennent qu'il s'y trouve des preuves faibles, des longueurs et des redites, des ornements trop légers, des divagations, des allégories trop recherchées, quelquefois même, il faut bien en convenir avec Fénelon, des jeux de paroles. Les Latins sont à cet égard plus susceptibles de reproches que les Grecs, et pourquoi dissimulerions-nous que leur style, en général, s'éloigne de la pureté du siècle d'Auguste; que celui de Tertullien est de fer; que saint Cyprien tient quelquefois de l'enflure et de la dureté africaine; que saint Augustin et saint Ambroise paraissent trop avoir retenu de la profession qu'ils avaient faite de la rhétorique; qu'il y a dans Lactance une facilité qui dégénère en mollesse; que saint Léon

aint Grégoire pape ont trop souvent
fié aux défauts de leur siècle ; que saint
e Chrysologue mérite peu une qualifi-
n aussi honorable ; et que parmi les
s eux-mêmes, et à leur tête saint Chry-
me, admirable dans tout le reste, aime
pancher dans une abondance asiatique,
e rend parfois diffus et traînant ?
n est bien assez de ces aveux pour
preuve d'impartialité. Mais nous trahi-
notre conscience si nous en accordions
lus graves aux préventions de nos ad-
ires; et nous rougirions de prêter
plume ou notre voix aux allégations
se sont permises, je ne dis pas seule-
certains protestants, mais des catholi-
même, contre la doctrine et l'élo-
ce des Pères.
is aussi, après avoir mis la gloire des
au rabais, combien la part de l'éloge
orte sur celle de la critique ? Et ne suf-
pas, pour mériter d'être placé en pre-
ligne au rang des modèles, que les
tés surpassent les défauts, que ces dé-
aient été signalés pour n'être pas con-
ux, et que les beautés soient d'un
supérieur, pour justifier et féconder
lation qui les admire et les imite ? Or,
Messieurs, la conséquence à laquelle
t qu'on s'arrête : c'est que, tels qu'ils
les ouvrages des Pères nous présen-
les sources inépuisables de beautés de
les genres : c'est qu'ils n'ont pas été
sés, pas même égalés par les modernes,
eur doivent, d'ailleurs, tout ce qu'ils
'excellent; c'est que leurs imperfec-
tiennent plus à leur langue qui nous
ndifférente, qu'à leur éloquence qui est
pour nous ; et qu'enfin une expérience
x-huit siècles, une succession non in-
mpue des plus honorables suffrages en
faveur, nous donnent un argument
plausible pour avoir le droit de con-
que : qui veut servir de modèle à son
doit commencer par les imiter.
se plaint aujourd'hui, trop souvent
quelque amertume, non-seulement de
rilité de la prédication, mais de la fai-
e avec laquelle un si auguste ministère
xercé. Ce n'est pas à moi à prononcer
a vérité de cette accusation, mais si
eureusement elle était fondée, n'en
rait-on pas trouver la cause dans l'in-
ence presque générale où l'on est sur
le des saints Pères ? On sait qu'il exista
fois un saint Cyprien, un saint Augus-
in saint Jean Chrysostome ; on ignore
plétement leurs ouvrages. On vous en
, les uns, comme de monuments recu-
oin de nous par des espaces immenses,
l'on ne pourrait connaître qu'à grands
, et que d'ailleurs on n'a pas le loisir
isiter ; les autres, comme s'ils avaient
d'exister pour le siècle présent, ense-
sous la rouille des siècles qui les
remplacés par d'autres trésors. Quoi
, Messieurs, un tremblement de terre
englouti ces monuments immortels ?
ncendie a-t-il dévoré ces chefs-d'œuvre
du génie ? un nouvel Omar est-il venu les
condamner au silence, en étouffant dans
les mêmes flammes et ces écrits admirables,
et jusqu'à la mémoire des hommes ? Non,
rien de tout cela n'est encore arrivé. Ils
dorment dans la poussière des bibliothè-
ques, comme leurs auteurs au fond de leurs
sépulcres. Semblables à des voyageurs que
la curiosité appelle dans les catacombes,
après une visite rapide, nous laissons le flam-
beau sur le seuil de la porte, et l'on se hâte
d'aller oublier ces illustres morts dont on
connaît à peine les noms.

On nous répond que le ministère en effet
si important, si laborieux et si peu récom-
pensé des paroisses, ne permet pas de se
dévouer à d'aussi sérieuses études ; que la
plupart des jeunes prêtres eux-mêmes qui
se destinent à la prédication, manquent et
des moyens nécessaires pour se procurer les
nombreuses collections des Pères, et du
temps qu'il faudrait pour les bien lire. En-
chérissons sur la difficulté même. Ils l'au-
raient, nous aurons la franchise d'en conve-
nir, ce serait pour un très-grand nombre
d'entre eux un sacrifice à peu près perdu.
Le moyen de lire, de manière à en recueillir
du fruit, cette énorme quantité de volumes,
écrits dans des langues étrangères et sou-
vent altérées ? C'est un océan immense à
parcourir. Traduire, extraire, analyser ; la vie
entière n'y suffirait pas. On s'attacherait de
préférence à quelques-uns ; quel vaste champ
ouvert à l'érudition et à la critique ! Ira-t-on
s'y engager ? que de controverses embarras-
santes commandées alors par le besoin des
circonstances, mais qu'aujourd'hui l'on peut
négliger sans préjudice pour la science !
que de landes à traverser, de digressions à
franchir, de détails prolixes, minutieux, de
redites, peut-être d'inutilités réelles à dévo-
rer ! Que l'on recoure à des traductions, l'in-
convénient est plus grave encore. Il en est
si peu où l'on soit parvenu à rendre avec
l'exactitude nécessaire à toutes traductions,
et particulièrement à celles de cette impor-
tance, le caractère et le génie de tant d'écri-
vains divers.

Tantôt on s'est cru obligé de rendre ser-
vilement jusqu'au moindre mot, sans égard
pour la différence des temps et des idiomes ;
scrupuleuse timidité qui ne fait, selon la
pensée de saint Jérôme, qu'embarrasser le
sens et l'étouffer par la multitude des
paroles, comme les blés qui ne prennent
point assez de nourriture, et deviennent secs
et languissants quand la moisson est trop
abondante. Nous nous gardons bien de com-
prendre dans cette censure les versions la-
tines, qui ne sauraient être trop exactes,
parce qu'elles reçoivent à leur tour l'auto-
rité des originaux. A ce titre, les sages et
savants interprètes dont elles furent l'ou-
vrage, les Fronton du Duc, les Billy, les
Monfaucon ne peuvent être payés de trop de
reconnaissance. Mais toujours asservis à la
lettre, ils manquent aussi presque toujours
l'esprit de leurs auteurs ; et, comme l'a dit
un écrivain illustre par sa science, c'est peu

de lire, peu de recueillir les ouvrages; le mérite est de les choisir, de les bien ordonner, de leur conserver leur langage.

Tantôt, sous le nom de traduction des Pères, on a publié des abrégés informes, des extraits infidèles, de vicieuses mutilations qui les ont défigurés, ou des parodies plus coupables encore, qui, dérobant le caractère des pensées et du génie de ces écrivains, n'en faisaient voir que le squelette sans mouvement et sans vie.

N'y avait-il pas un milieu à tenir entre ces extrêmes ? Nous l'avons cru possible, et nous osons le tenter.

S'il est indispensable, pour former l'orateur chrétien, de se bien pénétrer des Pères, tout n'étant pas d'une égale importance dans leurs ouvrages, il y faut apporter un choix : mais la difficulté est de le faire, afin de ne pas rejeter ce que l'éloquence réclamerait, et de ne pas admettre ce qu'elle repousserait.

Après avoir aplani, autant que possible, les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de notre vénérable antiquité, il ne nous reste plus à combattre qu'une seule objection. Le résultat de ces laborieuses études quel sera-t-il? A la bonne heure, nous dit-on, pour ce que l'on appelle les prédicateurs de profession ; mais aujourd'hui est-il donc si nécessaire d'avoir pâli sur les Pères et les docteurs de l'Eglise pour bien savoir faire un prône ? Or l'instruction des villes et des campagnes n'en demande pas davantage.

Oui, Messieurs, c'en est assez : car c'est là tout le prédicateur, tout l'homme de la religion. Et c'est pour cela même que l'on ne saurait trop étudier les Pères ; car leurs plus éloquents discours, que sont-ils autre chose que des prônes? Absorbés tout entiers, et bien plus qe, nous par les fonctions religieuses, par d'immenses travaux sur les parties diverses de l'érudition sacrée, quelquefois par des administrations civiles, et par une correspondance qui s'étendait jusqu'aux extrémités de l'univers, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Ambroise, un saint Jean Chrysostome, un saint Augustin, prêchant plusieurs jours de suite et souvent sur des matières qui exigeaient la plus profonde connaissance de la théologie et des mœurs, en présence des païens, des juifs, des philosophes, des grands et des maîtres du monde, consumaient-ils les restes de leur temps à des compositions oratoires travaillées didactiquement ? Non, c'était dans le langage simple de l'homélie qu'ils expliquaient l'Ecriture, en développaient les sens cachés, pour les appliquer à la conduite des mœurs, livrant leur âme tout entière aux transports du saint enthousiasme qui fait penser et dire de grandes choses, et reportant sur tous les objets où s'attachaient leurs regards, la lumière qu'ils puisaient au centre unique de toutes les clartés. C'était dans le langage simple de l'homélie, qu'ils proclamaient les jugements du Seigneur devant les rois de la terre, sans être confondus ; qu'ils poursuivaient sans relâche les vices et les erreurs, à mesure qu'ils les voyaient se produire dans le champ du père de famille, C'était par le langage simple de l'homélie que leur voix, rapide comme l'éclair, impétueuse comme la foudre, retentissait dans les solitudes des consciences pour les ébranler, abattait les cèdres du Liban, rendait la vue aux aveugles et ressuscitait les cadavres ensevelis dans les tombeaux de l'antiquité. C'était par le langage simple de l'homélie qu'ils excitaient ces vives acclamations et ces brusques éclats d'une admiration si pénible à la modestie des Augustin et des Chrysostome, mais qui témoignaient assez, comme parle un rhéteur célèbre, quelles tempêtes se remuaient au fond des cœurs.

Non, non, Messieurs, il n'est pas plus défendu au prône d'être sublime, qu'au sermon d'être populaire. Pasteurs vénérables, et vous leurs dignes collègues, les fruits journaliers qui couronnent vos prédications et vous récompensent de votre dévouement, attestent bien mieux que ma faible opinion, l'excellence de votre méthode. C'est vous, vous surtout, les pères de vos paroisses, les pasteurs de vos enfants, qui connaissez vos brebis comme vos brebis vous connaissent. Ceux qui nous écoutent, nous les appelons nos frères ; vous, vous les appelez vos enfants. C'est vous qui soutenez éminemment à la prédication évangélique l'auguste caractère de la parole de Dieu ; ailleurs, elle est trop souvent peut-être la parole de l'homme. Non pas que je veuille méconnaître les talents et les succès des prédicateurs de profession ; qui suis-je pour oser juger mes maîtres et mes modèles? S'il en était ainsi, les pierres de ces temples, qui retentissent encore des pathétiques accents des Bourdaloue, des Massillon, des Beauvais, des Beauregard, des Lenfant, crieraient contre moi. Mais je ne parle ici que par comparaison. Nuées passagères que le vent emporte, nous passons comme des images vaines ; fleuves d'éloquence, si l'on veut, mais fleuves qui passons par-dessus les têtes de nos auditoires. C'est le pasteur éloquent, c'est le prôneur, quand il sait être sublime et populaire, qui, comme le prophète, abat et réédifie, qui déracine et qui plante. Or, voilà, Messieurs, les leçons que nous venons prendre à l'école des Pères. Tout l'objet de notre enseignement est d'en faciliter l'étude, de vous épargner des recherches laborieuses, d'offrir à vos méditations leurs beautés applicables à nos prédications, et des richesses que chacun de nous peut s'approprier sans craindre d'être plagiaire.

Voy. Grenade, t. I, p. 22, 132 ; Maury, 304; Audisio t. Ier, p. 181..; Vêtu, t. Ier, p. 116 ; Rollin, 434 ; Fénelon, 57, 87 ; Besplas, 46; du Jarry, p. 351, 363 ; Dieulin, t. II, p. 216 ; Albert, 155; Drioux, 244; Hamon, p. 258.

PÉRIODE. — Ce mot est originairement

grec, et signifie, en rhétorique, un assemblage, un enchaînement de paroles qui forment un sens complet, que l'esprit puisse apercevoir sans peine ; composé de parties distinguées, dépendantes les unes des autres et disposées avec harmonie dans une étendue facile à prononcer.

Les anciens distinguaient deux sortes de phrases : les unes libres et sans aucun tour, les autres périodiques. Les premières étaient en usage parmi les plus anciens prosateurs : c'est la manière d'Hérodote. Mais ces sortes de phrases, qui commencent avec le sens, et qui ne finissent qu'avec lui, sont désagréables, parce qu'on n'en aperçoit la fin que lorsqu'on y est arrivé : or l'esprit est bien aise d'entrevoir du moins le terme auquel on le conduit. La période, au contraire, est une phrase qui, par elle-même et indépendamment du sens, a un commencement et une fin : on en presse la longueur dès qu'elle commence, car elle procède avec un certain ordre. Toutes les conclusions des différentes périodes satisfont le lecteur ou l'auditeur, qui voit toujours quelque chose d'exposé ou de prouvé, à mesure qu'il avance, et elle est facile à retenir, à cause du nombre et de la cadence. La période doit se terminer avec le sens : si elle est rompue, elle y répand souvent de l'obscurité et de l'équivoque.

Les parties de la période se divisent en *membres* et en *incises* : on appelle *membres* celles qui forment un sens, à la vérité, mais imparfait et dépendant de ce qui précède ou de ce qui suit ; on entend par *incises*, celles qui, par elles-mêmes, n'ont point assez d'étendue pour former un sens, et qui sont comme les parties des membres. Des exemples les feront connaître.

Un de nos orateurs s'exprime ainsi au sujet des généraux d'armée : « S'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu (*premier membre où le sens est imparfait et suspendu*), c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes (*second membre, qui peut laisser encore quelque chose à désirer, sinon à l'esprit, du moins à l'oreille*), et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'admiration, d'amour ou de frayeur (*troisième membre, qui rend la pensée, la période et l'harmonie complètes*). » Il ajoute incontinent : « Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès, la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs (*toutes les parties de cette énumération, qui jusqu'à présent ne forment aucun sens complet, sont des incises*). » L'orateur l'achève ainsi : « attaquent l'âme par tant d'endroits, que, enlevée à tout ce qu'elle a de modération, elle ne reconnaît ni Dieu ni elle-même. »

La différence des membres et des incises consiste principalement dans l'étendue, qui est bien moindre dans celles-ci, et encore en ce que les incises ne renferment quelquefois point de verbes, au lieu que le membre en renferme nécessairement un au moins.

La période est ou simple ou composée. La période simple est celle qui n'a qu'un membre ; et en ce sens, toute proposition simple pourrait être appelée période ; mais cette idée n'est pas exacte. La période doit avoir une certaine étendue, une certaine harmonie, et présenter d'abord un sens imparfait, puis complet. Cette proposition simple : *Rien n'est insurmontable à la force*, n'est donc point une période ; mais Cicéron en a fait une en disant : *Il n'est rien de si puissant ni de si redoutable, dont le fer et la force ne puissent venir à bout* : c'est la même pensée, mais le tour et l'arrangement des mots lui donnent l'étendue d'une période.

Toute période, à proprement parler, est donc composée, et il y en a de deux, de trois, de quatre et même de cinq et six membres ; on en connaît peu au delà : elles seraient trop longues et trop difficiles à prononcer.

Exemple d'une période à deux membres. —En parlant de Turenne, Fléchier dit : 1er *membre :* Ce héros était aussi admirable, lorsque avec jugement et fierté il sauvait les restes des troupes battues à Mariendal ; 2e *membre*, que lorsque avec des troupes triomphantes, il battait lui-même les Impériaux et les Bavarois.

Il y a trois incises dans le premier membre de la période précitée : 1re Ce héros était aussi admirable ; 2e lorsque avec jugement et fierté ; 3e il sauvait les restes des troupes battues à Mariendal.

Il y a deux incises dans le second membre : 1re que lorsqu'avec des troupes triomphantes ; 2e il battait lui-même les Impériaux et les Bavarois.

Exemple d'une période à trois membres. — 1er S'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu ; 2e c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes ; 3e et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration et de frayeur. (Mascaron, *Or. fun. de Turenne.*)

Exemple d'une période à quatre membres. —1er Comme une colonne, dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux ; 2e lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre ; 3e ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat ; 4e lorsque, après avoir porté longtemps le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute. (Bossuet.)

La période à quatre membres égaux est la plus belle ; c'est celle que les rhéteurs

appellent *période carrée.* Elle doit se montrer rarement, de crainte que l'art ne se fasse trop sentir. L'enchaînement des périodes forme le style périodique, opposé au style coupé, qui est plus propre à la narration. Le premier est plus noble, plus soutenu, plus harmonieux ; le second est plus léger et plus vif. L'art de l'orateur consiste à les varier, à les soutenir l'un par l'autre, suivant le besoin. Un exemple suffira pour les deux espèces :

« Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre, s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines, si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Fabius et des Scipion. »

Voilà une période qui a quatre membres dont le sens est suspendu : *Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre,* etc. ; ce sens n'est pas achevé, parce que la conjonction *si* promet au moins un second membre ; ainsi le style est là périodique. Le veut-on coupé ? il suffit d'ôter la conjonction : « M. de Turenne a su autre chose que combattre et vaincre ; il s'est élevé au-dessus des vertus humaines ; sa valeur et sa prudence étaient animées d'un esprit de foi et de charité : il est bien au-dessus des Fabius et des Scipion. »

On voit, d'après cet exemple, que le style périodique a deux avantages sur le style coupé : le premier, qu'il est plus harmonieux ; le second, qu'il tient l'esprit en suspens.

La période commencée, l'esprit de l'auditeur s'engage et est obligé de suivre l'orateur jusqu'au *point,* sans quoi il perdrait le fruit de l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette suspension est très-agréable à l'auditeur, lorsqu'elle n'est pas poussée trop loin ; elle le tient toujours éveillé et en haleine, ce qui prouve que le style périodique est plus propre aux discours publics que le style coupé, quoique celui-ci n'en doive pas être exclu ; mais le premier doit y dominer.

Sabatier, t. III, p. 156 ; Andrieux, 149 ; Arnaud, 156 ; Gibert, 566 ; Gaichiez, 147 ; Vêtu, t. II, p. 427 ; Marmontel, t. IV, p. 214 ; Longin, 77 ; Crevier, t. II, p. 11 ; Blair, t. I, p. 227 ; Besplas, 216 ; Lamy, 199 ; Rollin, 190 ; Géruzez, 135 ; Leclerc, 175.

PERMISSION. — La *permission,* qui a du rapport avec la concession, s'emploie lorsque, ne pouvant faire changer à quelqu'un de résolution, malgré les excellentes raisons dont on s'est servi, on l'abandonne à lui-même ; lorsque, pour empêcher une action criminelle, on en décrit d'avance les circonstances affreuses et les suites funestes ; lorsque cette action est commise, et que, pour en faire sentir l'énormité, on semble inviter à en commettre de plus criminelles encore.

Les prédicateurs en font quelquefois usage pour faire voir aux pécheurs la suite de leur persévérance dans le mal. En voici un exemple :

« C'est donc en vain, malheureux pécheurs, que je vous aurai fait, de la part de Dieu, les plus tendres invitations. Vous résistez aux efforts de sa bonté, vous lassez sa patience. Allez donc, allez, aveugles que vous êtes ; je le veux : suivez votre voie, ajoutez iniquités à iniquités : comblez la mesure de vos crimes. Que prétendez-vous ? où voulez-vous en venir ? Ne voyez-vous pas le terme affreux où vous allez aboutir ? Un tribunal redoutable où vous allez comparaître ? un Dieu vengeur qui va vous juger ? un arrêt irrévocable qui va fixer votre malheureux sort ? une éternité de supplices ? Voilà ce qui vous attend, si vous endurcissez vos cœurs. Ah ! plutôt, etc. »

PÉRORAISON. — La dernière partie du discours est la *péroraison.* C'est la conclusion générale de tout ce qui a été dit. Elle a plusieurs parties, qui sont la récapitulation, le fruit ou la conséquence pratique, et l'exhortation. On y ajoute quelquefois une invocation. Elle se termine ordinairement par la *vie éternelle,* c'est-à-dire qu'on en vient à la conséquence finale de tous les discours, qui est le bonheur du ciel ou le salut. La péroraison n'a pas toujours toutes ses parties, et on n'y suit pas toujours la même marche. C'est la partie du discours qui demande le plus de tact dans l'orateur, et celle où il doit déployer toutes les ressources de l'éloquence.

La *récapitulation* doit se faire brièvement et presque sans que l'auditeur s'en aperçoive. On manquerait donc à cette règle en l'annonçant ; on y manquerait encore davantage, si on allait jusqu'à rappeler les principales preuves et à présenter une sorte d'analyse. Il faut se borner, en concluant la seconde partie, à rappeler, pour ainsi dire, à l'insu de ceux qui écoutent, l'idée générale de la première. Si l'on en disait trop, cette répétition rendrait le discours languissant, en ramenant l'esprit de l'auditeur vers des idées dont il ne peut plus être vivement frappé, quand il en a déjà éprouvé et, pour ainsi dire, épuisé l'intérêt. Cicéron compare un orateur qu'on voit revenir ainsi sur ses pas aux circuits d'un serpent qui achève ses circonvolutions en mordant sa queue. Cette maladresse de l'orateur préparerait fort mal l'auditoire aux mouvements pathétiques qui doivent terminer la péroraison.

Après avoir mis sous les yeux de l'auditeur, par quelques mots rapides, le gros du discours, on en vient au *fruit* qu'il doit en retirer pour sa conduite et pour son salut. C'est là le principal. Observons ici avec Maury que les résultats d'un discours vraiment oratoire ne se bornent point à de simples conséquences spéculatives. « Vous n'avez encore rien fait, dit-il, ou du moins rien gagné, quand vous avez établi vos preuves ; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au pécheur aucune excuse, et que la con-

viction excite en lui l'émotion qui doit amener le repentir. »

A la conclusion pratique doit donc succéder l'*exhortation*, pour déterminer l'auditeur à ce que demande son salut ou son intérêt éternel. Elle doit être pathétique et véhémente. L'orateur doit y mettre en jeu tous les ressorts de la sensibilité, et frapper les plus grands coups de l'éloquence. C'est pour cette raison qu'il faut réserver pour cette partie de la péroraison les plus vives émotions du sentiment. C'est ici ou jamais qu'il nous est permis d'ouvrir toutes les sources de l'éloquence, et de déployer toutes ses voiles.

La péroraison de l'oraison funèbre de Condé, par Bossuet, est une des plus frappantes que nous connaissions sous le rapport des sentiments. Il n'est pas possible de la lire sans être vivement ému, et l'on doit la regarder comme un des morceaux les plus sublimes, les plus magnifiques, les plus touchants, qui soient jamais sortis de la plume d'un orateur. Bossuet vient de raconter la mort de son héros, et il continue :

« Venez, peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre ; et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire : jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ! Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ; quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donnés en son nom plus que tous les autres ne feront jamais pour tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant !

« Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! Ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

« Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple ! ***Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*** La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice ; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! »

Il est bon de terminer quelquefois la péroraison par une *prière* touchante. « C'est, dit Maury, le plus puissant moyen d'éveiller le remords, ce ver rongeur du crime, qui réconcilie le pécheur avec Dieu, en armant sa conscience contre lui-même. Massillon, incomparable en ce genre, nous présente les plus beaux modèles de cette componction oratoire, ainsi que de la manière suppliante de parler pieusement à Dieu, quand il va terminer ses instructions. L'éloquence et la foi rendent alors le juge suprême présent à tous les esprits, et demandent grâce au tribunal de la Croix pour tous les coupables.

Dites à Dieu avec confiance, au nom du pécheur attendri, tout ce que pourra vous suggérer votre zèle : le pécheur est ému, il ne vous démentira point. Eh ! quel moyen de résister à l'orateur qui fait si bien partager ses sentiments et souscrire à toutes ses promesses ? »

Voici la péroraison par laquelle Massillon termine son sermon ***sur le petit nombre des élus.*** On y verra avec quel talent il met en pratique les règles que nous venons d'exposer. On y remarquera surtout une prière touchante qu'il tire des développements de ces paroles que lui fournit le prophète Jérémie : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer. ***Te oportet adorari, Domine.***

« Grand Dieu ! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu des saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : ***Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde?*** et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu ! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice ?

« Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que, pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, et ne pas ressembler à la foule.

« Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous, alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer. ***Te oportet adorari, Domine.***

« Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir les idoles d'or et d'argent devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines ; les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise ; ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : ***Te oportet adorari, Domine.*** Je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : ***Te oportet adorari, Domine.*** Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion. On traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : ***Te oportet adorari, Domine.*** Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David, vous délivrerez votre peuple, vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : ***Te oportet adorari, Domine.***

« Voilà le fruit que vous devez tirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

On peut prendre, pour faire le fond de l'invocation par laquelle on termine souvent un discours, un psaume, une hymne, une prière de l'Eglise, ou du moins quelques versets ou quelques strophes qu'on *paraphrase*. « Le psaume XXIII, ***Domini est terra,***

offrirait, dit Maury, le cadre le plus heureux aux derniers mouvements oratoires d'une instruction chrétienne sur l'amour des richesses, matière dans laquelle Bourdaloue déploie éminemment tout le courage de son zèle et toute la véhémence de son génie. Le psaume CXII, *Laudate, pueri, Dominum*, pourrait animer, en la rendant attendrissante et sublime, une péroraison qui remuerait profondément tous les cœurs dans l'un des sujets les plus favorables à l'éloquence de la chaire : je veux dire à la fin d'un discours d'appareil pour la solennité d'une première communion, où il serait si glorieux et si doux à notre ministère d'exalter au plus haut degré la piété filiale des enfants, en interprétant avec vérité, au nom de la religion, leur commune mère, la sainte joie et les déchirantes inquiétudes des auteurs de leurs jours. Le psaume CXV, *Credidi, propter quod locutus sum*, semble coupé à dessein pour exposer, avec beaucoup de propriété et d'intérêt, les sentiments les plus tendres et les plus héroïques de la ferveur chrétienne, à l'occasion d'une vêture ou d'une profession religieuse. Le psaume XXX, *In te, Domine, speravi*, et mieux encore, le psaume XC, *Qui habitat in adjutorio altissimi*, quoiqu'un peu trop long pour être paraphrasé en entier, offrirait un canevas admirable pour ranimer, avec la progression la plus intéressante de chaleur, d'élévation et d'éclat, la conclusion d'un discours sur la confiance en Dieu.

« Mais pour produire un grand effet de ces paraphrases oratoires d'un psaume ou d'une hymne adaptés à la matière qu'on traite, il faut que chaque verset ou strophe présente un nouvel intérêt, avec une heureuse diversité de couleurs et de mouvements ; il faut qu'une continuelle variété d'idées, de tours, d'images et de sentiments en écarte l'uniformité et la monotonie ; il faut enfin que la terreur et la piété, l'espérance et la crainte, la force et la douceur, l'onction et la magnificence, l'admiration et l'amour s'y succèdent tour à tour avec une véhémente rapidité. C'est un dialogue de l'âme avec Dieu : chaque auditeur doit y retrouver sa conscience, ses contradictions, sa faiblesse, ses misères les plus intimes, son langage le plus secret, et savoir gré au ministre de la parole de l'avoir peint avec autant de vérité que de charité, en servant à la fois d'interlocuteur éloquent et de fidèle interprète à tous les cœurs. »

Pour que les paraphrases ne déplaisent point, il faut éviter un défaut qui n'est que trop ordinaire. Ce défaut consiste à tomber dans des longueurs interminables. Il vaut mieux faire un choix des versets ou des strophes que de vouloir tout paraphraser. Il convient en général de se borner aux trois ou quatre passages les plus frappants de l'Ecriture ou des prières de l'Eglise, et de laisser le reste. Il faut éviter également de s'étendre trop en paraphrasant. Les mouvements seront plus soutenus, et l'on ne fatiguera point les auditeurs. Comme il y a de l'esprit et du tact à bien faire une paraphrase, les orateurs qui ne sont pas sur leurs gardes se laissent facilement aller à la tentation de faire voir leur talent. Il faut, dans l'intérêt des âmes, savoir s'oublier. Le résultat sera plus satisfaisant pour le bien du prochain, et aussi pour celui du prédicateur sous le rapport même de sa réputation.

Pour aider les jeunes candidats de la chaire, citons quelques exemples. Voici comment Massillon paraphrase le *De profundis* à la fin de son *Homélie sur Lazare :*

« Grand Dieu ! souffrez donc que, pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je suis lié m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que, malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurais presque plus faire d'efforts pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu ! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine* (*Psal.* CXXIX).

« La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

« Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème : rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu ! attire à ma prière une attention plus favorable : *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

« Je ne viens pas ici, grand Dieu ! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse : cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée ; le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître. Hélas ! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle ; si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse, comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examiniez avec cet œil de sévérité qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?*

« Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu

semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi : la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel ; la clémence est le premier caractère de votre être suprême ; et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

« Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous, dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge; après les égarements des premières années, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu ! qu'on espère encore en vous ; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes n'est encore que le premier degré de vos miséricordes : *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.*

« Mais aussi, grand Dieu ! si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdues; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore; si vous me tendez la main pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles : j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme : je rendrai gloire, tous les moments de ma vie, au Dieu qui m'aura délivré ; ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnaissance ; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son libérateur dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

L'abbé Poulle a imité Massillon en paraphrasant ainsi le psaume *Lætatus sum*, dans son sermon *sur le ciel :*

« Cité de Dieu, on m'a raconté de toi des choses ineffables, et mon cœur en a tressailli d'allégresse. Si le récit imparfait de tes merveilles me comble de tant de joie, combien le sentiment en sera-t-il délicieux ? Si l'idée grossière que je m'en forme me ravit et me transporte, quels effets ne produira pas sur moi la réalité? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi* (*Psal.* CXXI).

« Il est donc vrai que nous irons à la maison du Seigneur ? Il est donc vrai que nous ne serons pas toujours errants et étrangers? Nous campons à présent sous des tentes plus simples ou plus magnifiques : voilà l'unique distinction. Qu'importe ? ce ne sont après tout que des tentes qu'on dresse le soir et qu'on enlève le matin ; mais nous avons une demeure permanente, et cette demeure, c'est la maison du Seigneur ; et la maison du Seigneur, c'est le Seigneur lui-même : *In domum Domini ibimus.*

« Que les enfants du siècle se livrent à la fureur de leurs passions ; laissons aux morts le soin d'ensevelir les morts. Pour nous, enfants de lumière, hommes de désirs, nous demeurerons immobiles sur le seuil de la porte du temple de Jérusalem ; nous gémirons sur la longueur de notre captivité; nous soupirerons après la patrie ; nos désirs y voleront ; nous y enverrons nos œuvres avant nous ; nous n'aurons de conversation et de commerce que dans le ciel ; notre cœur sera tout entier là où est notre véritable trésor : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.*

« Jérusalem, que je ne puis me lasser de nommer, parce que ton souvenir est toujours présent à mon esprit, et que ton image est imprimée bien avant dans mon âme ; Jérusalem, qui s'élève comme une ville, oh ! que tu te formes lentement ! *Jerusalem, quæ ædificatur ut civitas.*

« Serons-nous encore longtemps exilés de ton séjour ! Quand est-ce que nous assisterons à tes pompeuses solennités ? Quand est-ce que nous nous réunirons à cette pierre angulaire, qui est le fondement, la force, le lieu et la beauté de ton édifice ? Quand est-ce que nous nous joindrons de plus près à notre divin chef, pour ne vivre que de lui ? *Cujus participatio ejus in idipsum.*

« Déjà une foule innombrable de justes, cette portion chérie d'Israël, a été introduite dans ton enceinte ; ils sont délivrés des tentations, des embarras et des misères de cette vie : *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, testimonium Israel.* Que leur sort est désirable ! Nous sommes au vestibule, et ils ont pénétré jusqu'au Saint des saints ; nous craignons, et ils sont dans l'assurance; nous combattons, et ils triomphent ; nous souffrons, et ils sont enivrés d'un torrent de voluptés pures ; nous croyons, et ils voient ; nous espérons, et ils possèdent; nous gémissons, et ils louent ; nous prions, et ils rendent grâces : *Ad confitendum nomini Domini.*

« Voilà la seule ambition qui nous soit permise. Tout ce qui n'est pas la céleste Jérusalem est indigne de nous : ne souhaitons, ne demandons que les biens et la paix qu'elle renferme : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem.* Ne songeons qu'au ciel, ne cherchons que le ciel, n'amassons que pour le ciel, ne vivons que dans le ciel : *Propter domum Domini Dei nostri, quæsivi bona tibi.*

« Encore quelques instants, et tout ce qui doit finir ne sera plus pour nous ; encore quelques efforts, et nous arriverons au terme ; encore quelques combats, et nous touchons à la couronne; encore quelques sacrifices, et nous sommes dans cette Jérusalem nouvelle, où l'on ne connaît d'autre sacrifice que celui des louanges. Puissions-nous y chanter tous ensemble ce cantique de joie que l'amour rend toujours nouveau ! C'est ce que je vous souhaite, etc. »

On trouve de belles paraphrases dans le P. de Mac-Carthy. Il en fait un fréquent usage. En voici une qui nous tombe sous les yeux en ouvrant le premier volume de ses sermons. Elle termine celui qui a pour sujet la *grandeur des saints.*

« Oh ! que j'aime à contempler cette longue chaîne, cette suite non interrompue de

saints qui ont honoré la vraie religion et pratiqué les plus sublimes vertus, depuis le juste Abel et les plus anciens patriarches, jusqu'à ce petit nombre d'âmes pures et ferventes que l'œil de Dieu discerne encore au milieu de la corruption de ce siècle! Voilà tout ce que les générations humaines ont produit de personnages véritablement grands. Eux seuls l'ont été par une élévation surnaturelle de vues et de pensées, par une hauteur de courage toute divine, par les œuvres merveilleuses et vraiment immortelles qu'ils ont faites. Mais surtout, mes frères, eux seuls paraîtront grands, lorsque, toute grandeur mortelle étant enfin détruite, la figure de ce monde ayant passé sans retour, la terre entière étant consumée par les flammes, le juste juge viendra reviser solennellement tous les jugements des hommes, rétablir la vérité et la justice dans tous leurs droits, rendre au vice et à la vertu, à l'irréligion et à la piété, ce qui leur est dû. Alors, dit l'Ecriture, les saints paraîtront avec une noble assurance : *Tunc stabunt justi in magna constantia* (*Sap*. v.)

« Elevés dans les airs, et assis sur des trônes pour juger avec Dieu même, ils prononceront les arrêts de ceux qui les ont persécutés et opprimés durant la vie : *Adversus eos qui se angustiaverunt* (*Ib*.). Leurs ennemis, autrefois si arrogants et si superbes, traînés maintenant comme des criminels à leurs pieds, ne pouvant soutenir ni le feu de leurs regards, ni l'éclat de leur gloire, seront saisis, continue le texte sacré, d'un trouble et d'un effroi plein d'horreur : *Videntes turbabuntur timore horribili* (*Ib*.). Comme ils n'ont jamais ajouté foi à ce qu'on leur disait du triomphe futur des justes, et du salut que Dieu leur préparait, leur surprise, à la vue d'un spectacle si inattendu, égalera leur douleur : *Mirabuntur in subitatione imperatæ salutis* (*Ib*.). Eh quoi ! s'écrieront-ils, en poussant de profonds soupirs, et se livrant à un affreux désespoir, sont-ce là ces hommes dont nous faisions l'objet de toutes nos dérisions, que nous ne regardions qu'avec dédain, dont nous ne parlions qu'avec outrage : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum* (*Ib*.) ? Ah ! insensés que nous étions! leur vie entière nous semblait une folie ; cette fuite du monde, cet éloignement de nos assemblées et de nos plaisirs, cette pudeur qu'un mot alarmait, ces humbles pratiques de la piété chrétienne, cette abstinence des viandes défendues, cette fréquentation des temples du Seigneur; tout cela n'était à nos yeux que petitesse d'esprit, vain scrupule, bizarrerie et délire : *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Ib*.). Les voyant méprisés et rebutés de ce monde brillant, dont les opinions étaient pour nous la suprême loi, nous ne doutions point qu'ils ne fussent voués pour toujours à l'oubli et à l'opprobre ; parce qu'ils étaient humbles, nous les croyions vils, et leur mort nous parut sans honneur, parce qu'elle fut sans bruit et sans pompe : *Et finem illorum sine honore* (*Ib*.). Et les voilà au rang des enfants de Dieu, en possession de l'héritage des saints, élevés au-dessus des astres du ciel, dont ils effacent l'éclat par leur gloire : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei* (*Ib*.)? Toutes nos pensées n'étaient donc qu'erreur; toutes nos maximes qu'illusion et mensonge : *Ergo erravimus* (*Ib*.)!

« O fatale et irrémédiable erreur, dont les suites seront éternelles ! Afin de n'y pas tomber nous-mêmes, mes frères, de n'être pas condamnés à voir un jour avec dépit et désespoir la grandeur et la félicité des saints, contemplons-la aujourd'hui avec joie et avec amour ; louons dans des transports d'admiration ces grandes âmes ; applaudissons avec l'Eglise au triomphe de ces véritables héros; imitons ces parfaits modèles de la vertu ; invoquons le secours de ces puissants intercesseurs, et n'ayons plus désormais d'autre ambition ni d'autre désir que de nous rendre dignes, par une vie vraiment chrétienne, d'être associés à leur gloire et à leur bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

On ne doit pas terminer le discours d'une manière brusque, ni le finir par des sentiments de crainte ou par des considérations qui attristent les âmes. Il faut que les auditeurs voient arriver la fin naturellement, et puissent même la prévoir, et que la dernière pensée qu'ils emportent soit une pensée de consolation et de paix, et non d'abattement et de découragement. « Il me semble, dit le P. Albert, plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ et à l'usage de l'Eglise, de tellement conduire l'auditeur, qu'on lui laisse toujours l'espérance, aussi bien que le souhait de la vie éternelle; tout ce que nous pouvons dire, soit en reprenant le vice, soit en exhortant à la vertu, se termine là ; et je trouve que c'est pécher par excès d'artifice, lorsque des prédicateurs pathétiques finissent d'une manière brusque et emportée, sans vouloir donner la bénédiction, et sans aucun désir de retirer de l'enfer ceux que leur discours y a supposés bien enfoncés; ordinairement les auditeurs sont plus surpris que touchés d'un tel procédé, à quoi ils ne s'attendaient point. Ils l'expliquent tout autrement qu'on ne pense, ils croient que le prédicateur ne fait qu'une feinte ; ils s'entre-regardent, et se mettent à rire et à demander si le sermon est fini. »

La *vie éternelle*, ou, ce qui est la même chose, le bonheur du ciel et le salut doivent donc terminer tous les discours sacrés, mais pas de la même manière. Ce serait un défaut que d'avoir toujours la même formule. Il faut savoir varier, et pour cela saisir ce qui est propre au sujet qu'on traite. On ne peut pas donner des règles précises à cet égard. L'expérience, et surtout la lecture des bons modèles, en apprendront plus à l'orateur sur cet article que tous les préceptes.

Voy. Vêtu, t. I, pag. 465 ; t. II p. 224 ; Grenade, t. I, p. 373, 394, 411 ; Papon, 162; Andrieux, 359, 264, Colin, 90 ; Arnaud, 393 ; Girard, 166 ; Gaichiez, 188 ; Maury, 320 ; Audisio, t. I, p. 381 ; Blair, t. II, p.

181; Lamy, 362. Albert, 204; Marmontel, t. VI, p. 229; Géruzez, 114; Leclerc, 140; Drioux, 137; Hamon, 461.

PERSONNALITÉS. — Celui-là s'éloignerait grandement du but qu'on doit se proposer dans la prédication, qui, à la vue des crimes que les hommes commettent, se laisserait emporter à l'ardeur d'un zèle imprudent. Il faut éviter tout ce qui ressent la colère. Les reproches que le prédicateur se propose de faire à son auditoire seront sans fruit, si une douceur modeste ne met un frein à la langue disposée à s'échapper en mots piquants et en paroles amères; c'est un chemin glissant où il ne faut point avancer sans avoir bien considéré en quel endroit on met le pied. Est-il quelqu'un qui soit devenu meilleur par la réprimande fougueuse d'un censeur irrité? Non, vous ne réussirez jamais à corriger les hommes qu'en les reprenant sans aigreur; ce sont des malades que vous ne guérirez point s'il règne dans vos paroles un trouble qui leur fasse juger que la colère vous domine. Tout au contraire, au lieu de remédier à leurs maux, vous les scandaliserez; car les gens du peuple attachent l'idée de vice à toute espèce de colère; ils ne sont point disposés à croire que le feu qui anime les ministres du Seigneur contre les pécheurs soit allumé par l'amour divin; et, quand ils voient des prédicateurs s'exhaler en reproches contre les pécheurs avec un ton irrité et un visage enflammé, ils en concluent que ces prédicateurs sont des hommes semblables à eux, et qui se laissent pousser et emporter par la vivacité de la passion comme des âmes vulgaires. Si pendant le discours il se faisait par hasard quelque bruit, que le prédicateur le supporte patiemment; qu'il ne se trouble point; qu'il ne fasse surtout apercevoir aucun sentiment de colère, de crainte qu'en exhortant les autres à la patience, il ne se réfute lui-même par l'exemple public qu'il donne du vice contraire. Qu'il se souvienne qu'en s'impatientant il mettrait un plus grand obstacle à la parole de Dieu que ceux même qui font du bruit; s'il est nécessaire d'un mot pour faire cesser le bruit, qu'il le dise, mais modestement, sans émotion, et qu'il sache concilier en même temps l'autorité et l'humilité qui conviennent à son ministère.

Il faut donc beaucoup de réserve quand on reprend; car, si les paroles qu'on emploie offensent les esprits, si l'on met de l'âpreté et de la rudesse dans ses corrections, loin d'être utiles et de corriger, elles seront au contraire très-préjudiciables. Un habile médecin sait dorer la pilule pour la faire avaler plus volontiers par un estomac débile, et, toute dorée qu'elle est, elle n'en opère pas moins son effet. La correction fraternelle doit se faire avec franchise et cordialité, afin qu'il paraisse clairement qu'elle part d'un cœur pieux, vraiment chrétien, qui est touché de compassion, qui ne cherche que le salut de celui qu'il reprend.

Que le prédicateur dise qu'il n'entend désigner personne, et qu'il ne croit pas qu'aucun de ses auditeurs soit coupable des péchés contre lesquels il s'élève, mais que son intention est de précautionner ses auditeurs contre les vices dont il parle. Qu'il règle tellement ses paroles que, si quelqu'un s'en trouvait offensé et ne le supportait qu'avec peine, il puisse lui dire véritablement que ce n'est pas en vue de lui qu'il a parlé. Il pourra tempérer cette correction fraternelle en citant quelques passages ou quelques exemples de l'Ecriture sainte ou des saints Pères dans lesquels on s'élève contre les mêmes vices. Car, comme alors ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit-Saint, vos auditeurs ne pourront se plaindre que vous ayez dit contre eux des choses offensantes. Au reste, que la réprimande respire la commisération et non l'indignation, qu'elle ne renferme rien qui ressente la haine ou l'acception des personnes. Il faut, comme l'ordonne saint Paul, parler aux vieillards comme à des pères, aux femmes âgées comme à des mères (*I Tim.* v, 1,2). Il est impossible de dire combien le démon s'efforce de faire substituer dans la correction l'amertume du fiel à la douceur du miel évangélique, pour détourner par là un grand nombre de personnes d'entendre la parole de Dieu, et pour exciter la haine et la jalousie contre les ecclésiastiques zélés. S'il se trouvait une circonstance telle qu'il fût nécessaire, pour le salut de celui que l'on veut corriger, de mettre la plaie à découvert et d'employer à sa guérison le fer et le feu, que le prédicateur se souvienne d'y ajouter l'huile de la douceur. C'est ainsi qu'autrefois Dieu en usa envers l'endurci Pharaon; il le frappait de plusieurs plaies, et ensuite il les faisait cesser pour qu'il pût tranquillement rentrer en lui-même et se corriger.

« Soyez bien certain, écrivait saint François-Xavier à un Père de sa compagnie, soyez bien certain que le fruit que vous produirez sans bruit et sans offenser personne, ne fût-il pas plus grand que la longueur d'une syllabe, me fera beaucoup plus de plaisir que si j'apprenais que vous eussiez opéré un fruit grand comme la longueur d'un vers tout entier, mais que ç'a été au milieu des murmures de plusieurs qui se sont tenus pour offensés, ou même avec la résistance d'un seul. Et parce que je sais indubitablement que c'est une chose de la plus grande importance, et d'où dépend tout l'espoir de procurer le bien des âmes pour la gloire de Dieu, je vous recommande de toutes mes forces de graver profondément dans votre esprit cet avertissement, et de le pratiquer toujours, remplissant toutes vos fonctions, et surtout celle du saint ministère, avec calme, avec de grands témoignages de douceur et d'amour à l'égard du prochain, sans aucune dispute et sans laisser échapper la plus légère émotion de colère. »

Le saint donne, dans la lettre dont nous avons extrait ce passage, un bon modèle à

re quand on a des reproches à faire.
Père à qui il écrivait avait besoin d'en
voir. Saint Xavier les lui fait avec une
lence et une adresse admirables. Quand
terminé, il adoucit ainsi ce que ces re-
hes pouvaient avoir d'amer : « Je vous
rit, lui dit-il, avec une grande liberté,
me à un homme d'une vertu et d'une
ection non communes, qui accueille les
tissements comme un service de bon
et qui aime mieux ceux qui lui font
reproches utiles que ceux qui lui adres-
de dangereuses flatteries, parce que la
lité de son jugement lui fait préférer ce
est amer, mais salutaire, à ce qui serait
, mais dangereux. J'aurais pris des
autions, et j'aurais assaisonné mes pa-
de tout ce qui pouvait en adoucir l'a-
tume, si j'avais cru avoir affaire à un
me dont il eût fallu ménager la fai-
se; mais, plein de confiance en la force
otre âme et en la solidité de votre es-
j'ai rejeté bien loin tout détour, et j'ai
devoir vous découvrir avec simplicité
le fond de mon cœur. Je vous engage
nercier le Seigneur de ce qu'il vous a
tel, que j'ai pu sans imprudence vous
enter la vérité toute crue et dénuée
saisonnement. C'est un effet de la haute
sse à laquelle vous êtes parvenu par de
inuels progrès, qui vous inspire du mé-
pour tout ce qui sent la flatterie, et qui
que vous aimez mieux être repris ou-
ement, que si, dans la crainte de vous
iser, on dorait la pilule, et que, par ména-
ents, on cachât sous les fleurs des louan-
les avis qu'on voudrait vous donner.
e marche insinuante est bonne à l'égard
enfants et des novices ; mais ce serait
injure à de vaillants soldats de la mi-
sainte, que de vouloir les nourrir du
des enfants, et de les traiter avec la
e indulgence des nourrices. Croyez-
, je n'ai pris la plume pour écrire ces
es avec tant de simplicité et de fran-
e, que lorsque, ayant imploré les lumiè-
de l'Esprit-Saint, je me suis senti poussé
er vous écrire du style qui convient aux
aits, à des hommes qui ont secoué et
faiblesses des commençants, et les déli-
sses de ceux qui sont encore peu avan-
dans les voies spirituelles. » C'est ainsi
l lui fait *avaler la pilule*, sans avoir l'air
penser. Il guérit la plaie que ses obser-
ons pouvaient avoir faite à l'amour-pro-
et ramène au devoir un confrère qui,
cette charitable industrie, eût peut-être
pris ses avis.

int François Xavier, écrivant au P. Bar-
lui disait encore : « Je ne saurais trop
recommander, lorsque vous reprenez
vices en chaire, de ne jamais nommer
ésigner les personnes, surtout les prin-
ux officiers et les magistrats. Si quelque
e vous a déplu dans leur conduite, et
vous jugiez à propos de les en avertir,
lez-leur une visite, afin de leur en parler
articulier et en secret ; mais qu'il ne
arrive, sous aucun prétexte, de les re-
prendre publiquement. » Cet avis est rempli de sagesse, on ne saurait trop s'en pénétrer avant de monter en chaire ; mais il est nécessaire d'insister encore sur un point aussi important, et nous aurons recours à M. l'abbé Dieulin pour apprendre de lui les défauts ordinaires dans lesquels tombent quelquefois les prédicateurs qui se permettent des personnalités dans leurs prônes ou leus sermons. Ces personnalités s'adressent tantôt aux fonctionnaires publics, tantôt aux particuliers, tantôt aux paroissiens en général, tantôt enfin aux incrédules et aux sectaires.

C'est surtout, dit M. Dieulin, dans ses rapports avec les fonctionnaires publics qu'un curé se trouve exposé quelquefois à la tentation de convertir la chaire en une sorte d'arène où, maître suprême de la lutte, il espère décider le triomphe en sa faveur. A-t-il à se plaindre des abus de pouvoir d'un maire, ou de certaines mesures administratives qu'il croirait dictées par un esprit d'injustice ou d'animosité, qu'il n'aille pas en instruire les habitants de son village dans le lieu saint : ce serait, en blessant cruellement l'autorité supérieure, risquer fort de ne jamais obtenir qu'elle fît droit aux plus légitimes réclamations. Son devoir, en de telles conjonctures, est d'en référer au premier pasteur, qui lui tracera la marche à suivre. Convient-il au ministre de l'Evangile de parler, dans une église, des conflits, des démêlés qui auraient pu surgir entre lui et les officiers municipaux, ou du retrait de quelque avantage communal, tel que supplément de traitement, etc. . . ? Evidemment non : c'est aux chefs de la hiérarchie civile qu'il faut s'adresser pour solliciter d'eux le redressement des excès de pouvoir et des abus d'autorité, après toutefois que l'évêque aura conseillé le recours. Le magistrat d'une commune se montre-t-il vicieux, ce ne serait pas là un motif de le signaler publiquement par des personnalités directes, ou même par de simples allusions ; il est mille fois préférable, dans l'intérêt du bien, de lui donner quelques avis à huis-clos, selon le conseil de l'Apôtre. Que de fois en perpétuant, au grand scandale de tous, les divisions entre les administrateurs spirituels et les administrateurs temporels, l'antagonisme des amours-propres froissés n'a-t-il pas provoqué la méfiance réciproque, le trouble, la désorganisation, au sein des paroisses où régnaient auparavant l'union, l'ordre et la paix. Ce qu'osaient dire saint Ambroise à Théodose, Bossuet et Massillon en présence du grand roi, ne saurait souvent, sans de graves inconvénients, se répéter aujourd'hui dans l'église du dernier hameau, devant des villageois ceints de l'écharpe municipale ou pourvus d'une carte d'électeurs. Quand Bourdaloue censurait les vices de la cour et gourmandait Louis XIV, ce superbe monarque, devenant plus grand que lui-même, répondait aux plaintes des courtisans : *Il a fait son devoir, c'est à nous de faire le nôtre.* Loin d'accueillir ainsi ces admonestations,

on épuiserait, de nos jours, tous les degrés de juridiction administrative ou judiciaire contre un curé qui voudrait, dans sa paroisse, remplir le rôle d'un Bourdaloue au petit pied, envers les moindres agents de l'autorité municipale.

2° Les relations du prêtre avec les particuliers ne devront pas davantage influer sur le caractère de ses prônes ou de ses sermons. Tout ecclésiastique réputé pour avoir sous la main des espions ou des *rapporteuses*, et agir en conséquence, est perdu dans l'estime de ses paroissiens. Quel spectacle, en effet, que celui d'un héraut de la parole sainte, prostituant ses fonctions augustes aux misérables manœuvres de l'intrigue et de la coterie. Quel rôle indigne que celui d'un curé se faisant, contre tels et tels, le complaisant écho de mille écrits plus ou moins exagérés, perfides ou absurdes ! Il est bon, sans doute, que le pasteur sache tout ce qui se passe d'important au milieu de son troupeau, mais sans paraître curieux, et sans avoir l'air d'épier ou d'être *aux écoutes*. Si son langage, dans la maison du Seigneur, trahissait l'exclusive influence de quelques familles ou de certaines dévotes dont il épouserait les antipathies et les préjugés, il verrait bientôt son ministère frappé de discrédit et d'impuissance. Certes, l'éloquence pastorale a un trop vaste champ à parcourir, pour en être jamais réduite à s'alimenter en dehors de sa sphère naturelle, à faire de la chaire sacrée un bureau ouvert à toutes les nouvelles, à tous les bruits, à tous les commérages d'une paroisse, ou une tribune de diatribes au service du curé contre ses adversaires. De tels abus seraient intolérables et scandaleux.

3° La religion souffrant presque toujours des imprudences, des travers ou des écarts de ses représentants, aux yeux du peuple, machinalement disposé à la confondre avec eux-mêmes, et à lui imputer dès lors leurs moindres torts ou maladresses, le prédicateur, attentif à ne se permettre dans ses discours aucun procédé indigne de sa haute mission, évitera par-dessus tout d'entamer inconsidérément ces questions brûlantes dont le malencontreux examen pourrait seul mettre les esprits en fermentation. Il ne respectera pas avec moins de scrupule les susceptibilités de ses paroissiens envisagés collectivement, et les égards qui leur sont dus. Ainsi, quelque grave désordre, venant à éclater au milieu d'eux, l'oblige-t-il à de sévères remontrances, il est opportun qu'il s'en abstienne en présence d'un public étranger ou pendant la grand'messe : autrement, piqués de ces intempestives sorties, ils s'imagineront que leur curé a saisi malignement et à dessein une circonstance aussi solennelle pour les humilier à leurs propres yeux et les décrier dans l'opinion des communes d'alentour. Or, qui n'entrevoit les conséquences d'une telle prévention une fois accréditée ? Mais si, au lieu de violer en ce point les règles de la plus vulgaire prudence, le pasteur a le tact de réprimander ses ouailles paternellement et en famille, par exemple, à un office privé, à la prière ou au salut du soir, elles lui sauront un gré tout particulier de sa délicate réserve et de ses ménagements. C'est surtout quand il leur arrive d'être victimes d'un fléau, d'un désastre ou d'une catastrophe, qu'on doit, pour épargner leur sensibilité déjà cruellement éprouvée, suspendre le blâme et l'ajourner à des temps meilleurs : est-il généreux d'écraser un homme à terre, et ne serait-ce pas un crime de lèse-humanité d'aggraver sans pitié le poids trop lourd de l'infortune ? Loin de céder à la mauvaise inspiration de lancer en chaire, devant des gens du dehors, un flot de reproches à la fois odieux et mortifiants, c'est le cas, pour un curé habile, de montrer publiquement qu'il a une très-bonne opinion de ses paroissiens, en les supposant exempts des abus ou des vices qu'il attaque, en les louant à propos et en disant d'eux tout ce qui peut les relever dans l'esprit du voisinage. Une façon d'agir contraire à celle-là décélerait un caractère aussi léger qu'imprudent. N'y aurait-il pas également, en notre siècle superbe, une inconcevable maladresse à fulminer l'anathème contre les pécheurs, à déclarer hautement qu'une paroisse est démoralisée, perdue, livrée à la réprobation ? Jamais on ne verra un prêtre, élevé à l'école des Ambroise, des Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul et des Liguori, donner dans de tels écarts.

4° En combattant avec énergie l'incrédulité, le prédicateur, s'il veut ne pas ameuter contre lui des esprits d'ordinaire prévenus, ne hasardera aucune sortie furibonde contre la personne des incrédules ; loin de là, il exprimera ses regrets que ces hommes dont il se voit forcé, dans l'intérêt commun de la société, de la morale et de la religion, de flétrir les funestes doctrines, n'aient pas consacré à la défense de la vérité les talents qu'ils ont si tristement prostitués au service de l'erreur et du mensonge. Il ira même jusqu'à leur prêter l'excuse de l'ignorance ou de la bonne foi, quand l'évidence ne démentira point cette charitable supposition : en captivant l'attention de leurs plus chauds adeptes, cette haute et délicate impartialité, dont des orateurs éminents ont souvent donné l'exemple, les ramènera insensiblement au respect, peut-être à la pratique du christianisme, pour peu qu'il reste en eux de franchise et de loyauté. Une tactique diamétralement opposée ne ferait que les plonger plus à fond dans l'impiété, et les éloigner à jamais de la chaire évangélique.

5° Les paroisses où le protestantisme a ses ministres, ses temples et ses disciples, n'exigent pas de moindres précautions. (*Voy.* CONTROVERSES.)

Dieulin, t. II, p. 223 ; Baudri, p. 304. Vêtu, t. I, p. 270.

PHILOSOPHIE. — L'éloquence sacrée ne rejette aucune des sciences humaines ; moins encore la philosophie que toute autre.

ses *Leçons d'éloquence*, le docteur Au- parlant des sources extrinsèques où uence sacrée doit aller puiser, assigne mier rang à la philosophie. Nous nous rons à donner l'analyse succincte de leçon.

philosophie dispose et dirige l'intelli- de l'orateur ; cette science s'acquiert s préceptes et par l'expérience. Conti- urs éloignés de la prédication évangé- nous sommes obligés de cultiver raison avec plus de soin. — L'exemple ères prouve que la philosophie doit à l'éloquence : l'époque présente ré- spécialement cette union. Saint Tho- st le modèle d'une raison philosophi- t théologique. Bourdaloue est le mo- l'une raison philosophique, théologi- t oratoire. Dans ce genre, Bourdaloue, et, n'a pas de rival. « Dans ses lon- néditations, qui embrassèrent à la fois me et la morale, ce profond génie s'ac- ma de longue main à ne point divaguer isée en pensée ; mais il en choisit une, jours des plus grandes et des plus ides que fournisse la religion ; il s'ap- à la traiter dans toutes ses parties, oumet une à une à la plus sévère cri- en considère toutes les faces et toutes ations, en tire toutes les conséquences, t toutes les applications ; enfin, il réu- nouveau toutes ces parties, qu'il n'a- parées d'abord que pour les examiner ssivement, et recompose le corps en- n retournant, par le cercle de l'analyse a synthèse, au point d'où il était parti : st la méthode d'après laquelle Bour- e dirigea ses études, qui furent lon- et multipliées ; telle est la méthode rvit de base à toute sa prédication. une lucide et heureuse exposition, cet ir vous montre la vérité qu'il se pro- le discuter ; il la divise, afin que vous scerniez plus nettement la nature in- que ; pour se mettre ensuite à la portée ntelligence humaine, si courte et si e, il vous en développe d'abord une , qui est toujours tellement choisie, aturellement elle vous conduise à la de, et celle-ci à la troisième. Vous z ainsi heureusement, avec l'orateur, me de votre voyage ; et, si de prime le chemin vous a semblé un peu long, vous assurez à la fin que vous n'avez it un pas inutile, et que la voie où ous a guidé, sans être un chemin de se étroit et difficile, est cependant la ourte, autant du moins que le peut une route merveilleusement belle et use comme celle que vous avez par- e. Voilà Bourdaloue, voilà le héros de son, voilà, enchérit encore Voltaire, *la raison éloquente !* La lecture de laloue, outre qu'elle vous fera toucher igt les fondements les plus augustes religion, donnera sans aucun doute à raison l'empreinte de cet ordre logi- ui distingue ce grand orateur. »

lisio, t. I, p. 18.

PLAGIAT. — On nomme plagiat l'action d'un écrivain qui dérobe le travail d'un autre et se l'attribue comme son propre travail. Rien n'est plus révoltant ni plus digne de mépris. « Un prédicateur médiocre, dit le P. Albert, qui pille de beaux morceaux dans les sermons d'un autre, se rend souvent ridicule. Il est semblable à ces paysans qui, ayant trouvé un ruban ou un bout de dentelle, l'appliquent sur leurs habits grossiers, ce qui les rend encore plus difformes. On ne peut être prédicateur, si l'on n'en sait assez pour s'approprier d'une manière honnête et légitime ce qu'on ne peut inventer. Ceux qui veulent se former sur les autres doivent imiter les peintres et les architectes. Lorsqu'ils considèrent les plus beaux ouvrages, ce n'est pas pour enlever les tableaux ou les pierres entièrement, ou par pièces, mais c'est pour concevoir l'artifice, et pour découvrir les moyens de pratiquer les règles qu'ils ont observées. »

« On se nourrit des anciens et des habiles modernes, dit La Bruyère ; on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. »

« Il y a des artisans ou des habiles, dit le même écrivain, dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent : ils lui rendent avec avantage, par le génie et par l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles, si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime : ils marchent seuls et sans compagnie : mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours sûrs, et confirmés par le succès, des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non-seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudraient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusqu'à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières ; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre.

« Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé ; et, comme *le choix des pensées est invention*, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original et qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris ; et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une

science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédant.

« Je conseille à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemples que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche et il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas et dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirais d'un homme qui voudrait sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage. »

« On distingue sans peine, dit Maury, le véritable savant, qui a fait des études approfondies, de tous ces érudits de dictionnaires ou d'abrégés, qui empruntent toujours, et ne tirent rien de leur propre fonds. Ces stériles compilateurs ont beau se surcharger de citations et de commentaires, ils plient sous le poids d'un trésor qui ne leur appartient pas : ils n'en sont que plus pauvres. On les voit, pour ainsi dire, copier au besoin des livres ouverts devant eux ; et ils ne forment que des centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée qu'à l'embellir. Au contraire, l'écrivain solidement instruit incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il sait, et ses connaissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées, qu'elles ont contracté une certaine alliance par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. »

Il n'y a point de plagiat dans les cas suivants : 1° Lorsqu'on fait connaître de quelque manière que ce soit qu'on n'est pas l'auteur de ce qu'on cite ; 2° lorsqu'on indique nommément ou en général l'écrivain ou l'ouvrage qu'on a consulté. Cette indication se fait avant ou après l'article cité, ou au moins dans la préface, quand c'est un ouvrage. Cette justice est due aux modernes, aux contemporains et surtout aux vivants. 3° Lorsqu'on ne fait usage d'une composition que du consentement de l'auteur. Saint Augustin ne veut pas qu'on blâme un prédicateur qui débite un sermon qui lui est fourni par un autre. « Il y a, dit-il, des gens qui ont, à la vérité, le talent de bien prononcer un discours, mais qui n'ont pas celui de le composer. Que si d'autres leur en donnent quelqu'un où il y ait de l'éloquence et de la sagesse, et qu'après l'avoir confié à leur mémoire, ils le disent ensuite au peuple, cette conduite n'est point à condamner. » On ne condamne pas non plus un pasteur qui, manquant ou de temps ou de facilité, préfère débiter à son peuple une homélie ou une instruction solide prise dans les saints Pères, ou dans quelque bon livre tombé dans le domaine public, plutôt que de négliger le devoir important qui l'oblige à lui annoncer la parole de Dieu.

Il faut cependant avouer que celui qui, par négligence, agirait ainsi habituellement, ferait tort à ses paroissiens : car il est reconnu que celui qui donne ce qu'il a composé, prêche avec beaucoup plus de fruit que celui qui ne débite que ce qu'il a puisé dans un livre. Il se ferait aussi grand tort à lui-même : car sa négligence l'empêcherait d'acquérir l'habitude de composer. Il ne dirait rien de propre à son auditoire, et risquerait de lui dire des choses qui ne lui conviendraient nullement. Et, si ses paroissiens découvraient la source où il puise, il passerait pour un ignorant, ce qui nuirait à son ministère. C'est pourquoi il serait bon, dans ce cas, de ne point puiser dans les livres qui sont communément entre les mains des fidèles. Il faudrait aussi ne pas se contenter d'étudier sur le livre, mais se donner la peine de transcrire, afin d'ôter ce qui ne convient pas et d'ajouter ce qui est propre aux temps, aux lieux, aux circonstances et aux personnes. « J'ai entendu parler, dit M. Vêtu, d'un curé qui avait prêché pendant plusieurs années avec fruit Bourdaloue et Massillon, qu'il accommodait ainsi aux besoins et à la capacité de son peuple. Je ne conseillerais pas de faire cela en ville, où ces ouvrages sont très-connus. »

4° Il n'y a point de plagiat, quand ce qu'on dit de soi-même se rencontre dans un autre, soit dans les mêmes termes, soit à peu près. Il serait bien étrange que, le fond de vérité étant le même dans tous les pays et dans tous les âges, on ne se rencontrât jamais avec quelque auteur. Ce serait au contraire une marque de fausseté, si cela n'arrivait pas. Car la vérité est une, et plusieurs peuvent la trouver. Il y a longtemps qu'on a dit qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil (*Eccle.* I, 10). Ainsi, de ce qu'un autre a dit ce que je dis, il ne s'en suit pas que je suis un plagiaire. Je suis homme, j'ai la raison, je puis voir ce que voit un autre homme et trouver ce qu'il trouve. C'est ce que La Bruyère fait sentir en peu de mots. « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. Je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? »

5° Il n'y a point non plus de plagiat quand on n'a fait qu'emprunter à un auteur, ou le fond auquel on a donné une autre forme, ou la forme à laquelle on a donné un autre fond, ou enfin quand on a enrichi le fond ou perfectionné la forme dont il est l'inventeur.

ıus terminerons cet article par quelques
s réflexions de M. l'abbé Dieulin : Une
tion se présente à résoudre, dit-il : faut-
er de son propre fonds ses discours
)tque de les emprunter intégralement aux
ionnaires qu'on a entre les mains ?
d'abord, tout prêtre absolument inca-
e de composer devra, de préférence, ap-
à son aide sa bibliothèque. Le point
al, c'est que Jésus-Christ soit annoncé
ement, n'importe par qui. Sur ce fonde-
t, dit saint Paul, chacun construit à sa
ière ; mais il vaut mieux s'en tenir à
et à l'argent d'autrui, qu'apporter soi-
e des pierres brutes, du foin ou de la
e. C'est aussi une nécessité de recourir
mprunt lorsqu'on n'est pas de force à
oviser, ou que le loisir manque pour la
position.
défaut de temps et de talent justifierait
ce plagiat, chez des prêtres animés d'un
zèle pour le salut des âmes. Plusieurs
s, notamment saint Augustin, n'im-
vent pas, en général, la méthode de
ter en chaire des discours dont on ne
t point l'auteur. Telle n'est pas toute-
l'opinion universelle. En agir de la sorte
, selon saint Chrysostome et quelques
es docteurs, dérober le bien d'autrui ;
vouloir voler à l'aide de plumes et d'ailes
ngères. N'y a-t-il pas, au surplus, dans
façon de procéder, risque presque cer-
pour un plagiaire d'être saisi comme un
n en flagrant délit ? Il semble peu géné-
et peu délicat de prendre le travail des
es tout fait sans y rien mettre du sien,
n'être qu'un simple écho de leur in-
gence à l'instar d'une machine à paro-
Comment, d'ailleurs, prêcher avec âme
iction des discours à la rédaction des-
s on n'aurait eu aucune part ? Un prône
iocre, mais à soi, vaut généralement
ıx ; il est plus naturel et fait plus de
s. Enfin, en se contentant de piller çà et
uand, par un labeur sérieux, on pou-
produire quelque chose, on se ravale au
de copiste, et l'on finit par endormir et
lyser ses moyens personnels. Toute fa-
é qui n'est pas exercée s'engourdit, se
lle et finalement s'anéantit. Ainsi, pour
endre à bien manier la parole, il faut
ailler de son propre fonds, lire beaucoup
maîtres dans l'éloquence sacrée, extraire
eurs œuvres ce qu'on y trouve de plus
ant et de mieux assorti à l'intelligence
es paroissiens, coordonner avec soin les
ériaux amassés de la sorte, et s'en com-
r un utile répertoire, auquel on puisse
urir pour suppléer à sa propre disette ;
est la meilleure méthode à suivre pour
des emprunts aux orateurs anciens et
ernes.
outefois, nos illustres sermonnaires
ant, le plus souvent, prêché qu'à la cour
lans les cités importantes, il y aurait
adresse à répéter textuellement leurs
ours dans une chaire de campagne, sans
voir d'avance appropriés aux besoins
ı auditoire populaire, en écartant tout ce
qui dépasserait le niveau de sa situation intellectuelle ou morale.

Il y a, généralement parlant, peu d'inconvénients à donner les sermons d'autrui dans une paroisse rurale, où d'ordinaire aucun des auditeurs n'est en état de découvrir le larcin. Pour un curé dépourvu de capacité, c'est même, nous l'avons dit, le meilleur parti à prendre, car les instructions qu'il ferait ne vaudraient certainement pas celles qu'il trouve toutes faites par de plus habiles que lui. Mais aller, en prédicateur ambulant, débiter partout comme siennes des productions dérobées, sans y avoir apporté d'autre travail personnel qu'un effort de mémoire ; savourer même le parfum des éloges qu'on reçoit pour l'esprit d'autrui, s'en prévaloir comme de son industrie propre, c'est le *nec plus ultra* de la sottise et de l'impertinence. Aussi le plagiaire doit-il s'attendre à être le point de mire des lazzis publics, dès que son grossier stratagème sera dévoilé par un laïque instruit, ou par quelque malin confrère. L'imprudence serait plus grande encore dans les villes, où les discours imprimés se trouvent entre les mains de tout le monde, et où plusieurs prêtres peuvent se rencontrer à la fois dans le même sujet et le même auteur. On a vu, à nos grandes solennités, le prédicateur du matin et celui du soir donner tous deux le même sermon. C'est apparemment dans un cas semblable que M. de la Mothe disait à l'officier d'église qui avait chassé un chien dont les aboiements troublaient l'orateur : *Que ne laissiez-vous continuer ce pauvre animal ? il criait au voleur !*

Peu de sujets ont plus exercé la verve satirique du public et des gens de lettres que le plagiat en matière de prédication. Les anecdotes et les bons mots ne manqueraient pas à l'appui de cette assertion ; mais il faut laisser au lecteur intelligent le soin de les recueillir ou de les rappeler à sa mémoire et d'en faire son profit. Ce n'est pas seulement à la ville, c'est aussi à la campagne qu'on peut trouver quelquefois des juges et des censeurs dont la présence cause une surprise d'autant plus pénible, qu'on s'y attendait moins. En voici un exemple : pendant le grand jubilé de 1826, un prêtre étant allé prêcher dans une chapelle d'annexe un sermon littéralement extrait de Bourdaloue, une simple paysanne de quatorze ans, assez lettrée, il est vrai, vint, à la sortie de l'église, lui faire compliment sur la fidélité de sa mémoire, en lui faisant observer, toutefois, qu'il n'avait donné que la moitié du sermon, et que, sans doute, le lendemain il gratifierait ses auditeurs de la seconde partie. Il serait difficile de peindre la stupéfaction de l'ecclésiastique : interdit et déconcerté, il ne put même balbutier un mot de réplique à la jeune et maligne villageoise.

Voy. Vêtu, t. III, p. 552 ; Andrieux, 587 ; Baudri, 258 ; Collet, 238 ; Dinouart, 89 ; Dieulin.

PLAIRE. — Nous voici arrivés à un point sur lequel non-seulement les rhéteurs com-

pilateurs, mais les maîtres eux-mêmes se sont le plus souvent trompés, dit M. Hamon. La plupart d'entre eux, ne voyant dans l'art de plaire que les jeux du faux bel-esprit, ont refusé de le reconnaître comme un des éléments essentiels de l'éloquence, malgré toute l'antiquité qui le proclamait tel, et, chose étonnante, Fénelon lui-même, qui a le plus excellé dans cet art, l'a renié dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, et a voulu y substituer un autre élément qu'il appelle l'art de peindre, lequel se trouve sans contredit dans l'éloquence, mais ne s'y trouve que sur un plan que l'on peut appeler secondaire.

Pour préciser les notions d'un point si mal éclairci, commençons par définir ce qu'est dans le prédicateur l'art de plaire. Ce n'est point seulement, comme quelques-uns l'ont pensé, l'art de cadencer des périodes, car on peut plaire sans cela, déplaire avec cela, et même précisément à cause de cela; mais c'est, en prenant ce mot dans le sens large et vrai, le secret de se faire écouter avec plaisir, intérêt et confiance. Or, pour obtenir un tel résultat, il faut que le prédicateur plaise par ses mœurs, par le fond des choses qu'il dit et par la manière de les dire.

Plaire par ses mœurs, c'est conquérir par sa vertu et son caractère aimable cette confiance, cette affection et cette estime qui font écouter volontiers un orateur et prédisposent les esprits à lui accorder créance. C'est plus spécialement donner à son discours et à son débit même l'empreinte, la couleur, si je puis ainsi dire, de la vertu qui convient dans la circonstance où l'on parle; et cette première partie de l'art de plaire est essentielle à toute bonne prédication. La vertu a un accent inimitable, auquel il est difficile de résister; elle prête ses charmes aux discours de l'homme vertueux, et les éclaire de sa vive et douce lumière. Puis la confiance qu'elle inspire fait seule la moitié de la persuasion, comme au contraire le défaut d'affection ou d'estime forme une prévention défavorable qui nuit aux meilleurs discours.

Plaire par le fond des choses que l'on dit, c'est adapter son discours au caractère, aux goûts, aux préjugés même et aux passions de ses auditeurs, de manière à ce qu'il ne s'y trouve rien qui les froisse ou leur déplaise, et qu'au contraire la vérité se montre à eux sous un jour si beau, qu'ils ne puissent lui refuser leur estime et leur amour: *Ita ut veritas placeat*, dit saint Augustin; c'est plus spécialement encore observer dans toutes ses paroles comme dans toutes ses manières les bienséances et précautions oratoires.

Enfin, plaire par la manière de dire les choses, c'est rendre ses pensées et ses sentiments avec l'éloquence ou la grâce qui leur convient devant l'auditoire auquel on s'adresse, et ici se trouve le vrai point de la controverse. Faut-il s'attacher aux grâces de l'éloquence, ou faut-il les mépriser comme indignes de la simplicité de l'Évangile et de la folie de la croix? Le pour et le contre en cette question sont soutenus par des hommes que recommandent également le mérite et la vertu. Pour nous, continuant à distinguer les différents sens qu'on peut attacher au mot *plaire*, nous croyons qu'on peut établir comme incontestables les trois assertions suivantes: 1° Le prédicateur ne doit point chercher à plaire par le bel-esprit et l'éloquence affectée; 2° il ne doit point chercher à plaire par le genre romantique; 3° il doit, en vue de convertir, embellir la parole de Dieu des charmes de la vraie et solide éloquence, de manière à ce qu'elle plaise aux auditeurs. (*Voy.* AFFECTATION, ROMANTISME, ORNEMENTS, POPULARITÉ.)

On peut lire encore, dans le *Traité de la prédication* par M. Hamon, le développement de ces trois assertions. Contentons-nous d'ajouter ici le témoignage de saint Augustin, dont les paroles doivent faire autorité en cette matière. Ce grave et saint docteur veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, et non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il sait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, et que, pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. (*De Doctr. Christ.*, lib. IV, n. 26, 61.) C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer et de ne chercher dans les mots que les choses mêmes et non les mots; mais il avoue en même temps que cette qualité est fort rare; que si la vérité est montrée nûment et simplement, elle touche peu de personnes; qu'il en est de la parole comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir; et que, par rapport à l'une et à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes et donner quelque chose à leur goût.

Le sage Rollin dit aussi: L'orateur sacré doit avoir appris à dispenser à propos les ornements du discours pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable, et pour les engager, par cette espèce d'appât innocent, à en goûter plus volontiers la saine douceur et à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons. Tout le monde sait que l'éloquence de saint Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin, encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. Ce grand évêque prêchait à son peuple la divine parole avec tant de grâces et de charmes, que tous les auditeurs, comme par une sainte ivresse, étaient ravis et enlevés hors d'eux-mêmes. Augustin ne cherchait dans ses prédications que les agréments du discours et non la solidité des choses; mais il n'était pas en son pouvoir de faire cette séparation: il croyait n'ouvrir son esprit et son cœur qu'à la beauté de la diction; mais la vérité y entrait en même temps, et elle s'y rendit bientôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons que le peuple, ravi d'admiration, se récriait et applaudissait fréquemment; il était bien éloigné de rechercher et d'aimer ces applaudissements; son humilité

re et profonde en était véritablement
ée, et lui faisait craindre la contagion
te et subtile de cette vapeur empoi-
ée.
is d'où peuvent venir de si fréquentes
nations, sinon de ce que la vérité, mise
en évidence, et placée dans tout son
par un homme solidement éloquent,
ne et enlève les esprits?
lira avec fruit sur cette matière un
traité d'Arnaud qui a pour titre : *Ré-
ons sur l'éloquence des prédicateurs.*
y. *Pastoral de Limoges*, p. 202, 151;
ieux, 93; Baudri, 38; Vêtu, t. I, p. 181;
n, 473; Fénelon, 6; Drioux, 43; d'A-
seau, t. II, p. 265; Hamon, 144.

AISANTERIES. — Il y a des prédica-
qui, pour attirer la foule, remplissent
discours de plaisanteries et d'histo-
s amusantes. Ils vont jusqu'à dire, et
être le pensent-ils, que cela est néces-
dans les instructions familières et les
hismes, pour plaire au peuple et le ren-
ttentif. « Pour moi, dit saint Liguori,
e je sais, c'est que les Pères, dans leurs
uctions, ne font point rire, mais qu'ils
pleurer. Quand saint François Régis prê-
ses sermons, les assistants ne faisaient
gémir du commencement à la fin. Qu'on
rmette quelque innocente plaisanterie
naît du sujet même, je le veux bien;
vouloir convertir l'instruction en scè-
le comédie, comme font quelques-uns
ont toujours disposés à raconter quel-
historiette, quelque conte amusant, ac-
pagnés de saillies et de gestes calculés
faire rire l'auditoire, je ne sais en vé-
comment cela peut convenir à la sain-
du lieu où l'on se trouve, ni à la dignité
chaire dans laquelle le prédicateur, fai-
l'office d'envoyé de Jésus-Christ, expli-
la parole divine. Les auditeurs riront,
conserveront même leur gaieté jusqu'à
; mais, quand ils auront ri, ils reste-
distraits, ou ils ne s'occuperont que de
rner dans leur mémoire le fait qu'on
aura raconté, au lieu de suivre le gra-
orateur dans les explications sur la
ilité de l'historiette ; car, pour ne pas
l'air d'un charlatan en chaire, il vou-
tirer à toute force de ce qu'il a dit des
uctions morales. Cela arrivera avec le
aire; car, s'il y avait dans l'auditoire
hommes de sens, cela leur donnerait des
ées. Les hommes aiment assez à voir
er; mais, si l'on voyait un individu s'en
dansant par les rues de la cité, n'exci-
t-il pas la pitié de ceux qui pourraient le
? On aime aussi à entendre les facéties,
on n'aime pas à les voir tomber du haut
chaire, lieu sacré d'où doit sortir seule
role de Dieu. C'est une erreur de croire
les auditeurs ne se présenteraient pas,
les sevrait de ces facéties. Je soutiens,
ontraire, qu'ils viendraient en plus grand
bre et qu'ils feraient plus d'attention,
u'ils seraient convaincus qu'ils ne doi-
pas donner à la dissipation le temps
destiné à l'instruction pour le salut de
l'âme. »

Vêtu, t. II, p. 303. *Voy.* Andrieux, 143; Girard, 186; Crevier, t. I, p. 258; Dieulin, t. II, p. 131.

PLAN DU DISCOURS. — Après que, par la méditation attentive de son sujet, on a recueilli des notions exactes, de bonnes pensées, de beaux mouvements, d'utiles pratiques, il faut songer à tout coordonner dans un plan régulier, c'est-à-dire à disposer les diverses parties selon le rapport et l'enchaînement qu'elles ont entre elles. Un bon plan est nécessaire pour tout bon discours. Les diverses parties d'une composition pourraient être parfaites, considérées isolément, et si on les joignait ensemble par un plan mal conçu, elles feraient un assemblage tout à fait défectueux. On peut même dire que, sans un bon plan, l'homme le plus spirituel se trouvera embarrassé dans sa composition. N'ayant ni comparé, ni subordonné entre elles le grand nombre d'idées qui s'offrent à son esprit, il ne verra point de raison de préférer les uns aux autres, et demeurera dans la perplexité sans savoir par où commencer; tandis que s'il coordonne dans un plan régulier les pensées essentielles à son sujet, et qu'il les mûrisse par la réflexion, il verra ses idées se succéder dans le plus bel ordre et se développer dans un style naturel et facile.

Pour que le plan soit satisfaisant, il doit réunir la justesse, la netteté, la simplicité, la fécondité, l'unité et la proportion.

1° Voulez-vous dessiner un plan qui ait de la justesse; embrassez votre sujet dans toute son étendue; circonscrivez-le dans ses véritables limites, sans retrancher à sa substance; dégagez-le de tout ce qu'il a d'étranger; sans trop multiplier ses rapports, rétablissez-y ceux que l'erreur y a détruits; ne vous arrêtez pas à une vue générale et superficielle; affermissez vos conceptions par des observations particulières, réitérées et profondes; rejetez les notions vulgaires, toujours trop vagues ou trop bornées; rejetez plus encore les notions favorites d'un tel parti, d'une telle secte; bâtissez, non pour le préjugé qui passe, mais pour la vérité qui demeure; remontez à des principes que l'opinion soit forcée d'admettre, et la passion, de respecter; ces principes, créez-les, s'ils manquent; rapprochez-les avec sagacité, enchaînez-les sans contrainte; formez-en un système qui paraisse une découverte plutôt qu'une invention; partez d'après le génie, mais ordonnez d'après la nature; ayez le coup d'œil de l'un et le secret de l'autre; transportez, en un mot, le plus que vous pourrez, dans les pensées l'ordre et l'analogie qui se trouvent dans les choses; ce sera là un plan qui aura de la justesse.

2° Il aura non-seulement de la justesse, mais encore de la netteté, si, par la force et la précision, il grave dans notre esprit une image abrégée et succincte de tout le sujet; s'il sépare les parties sans les isoler, et les groupe sans les confondre; si la place qu'il marque à chacune d'elles est bien fixe; le

but qu'il propose bien direct ; le fil par lequel il les réunit au sujet, bien tissu ; le chemin par où il les conduit l'une vers l'autre, bien aplani ; s'il ne franchit pas trop les idées intermédiaires ; s'il se sert des idées particulières comme d'autant de degrés pour monter aux idées générales ; s'il resserre ce qui est trop vaste, ralentit ce qui est trop rapide, comble ce qui est trop profond, rapproche ce qui est trop éloigné ; si, plaçant enfin les différentes parties et les différentes vues de manière qu'elles s'éclairent mutuellement, il tire de leurs clartés réunies une grande et forte lumière qui perce le sujet dans toute sa profondeur et l'illumine dans toute sa surface.

3° La netteté du plan dépend en partie de sa simplicité. Celle-ci consiste à réduire tout le sujet, quelque compliqué qu'il puisse être, à un petit nombre de pensées directes, précises, essentielles, qui naissent de son fond et qui s'y arrêtent ; à écarter celles qui seraient ou trop composées, ou trop détournées, ou trop étendues ; à subordonner la foule des vérités secondaires à deux ou trois vérités primitives ; à peindre, à animer les objets de ses traits uniques, et sans le mélange d'aucun trait emprunté ; à n'employer, pour la composition de l'ouvrage, qu'un même élément, si je peux parler ainsi ; pour sa forme, qu'une même couleur ; pour son jeu, qu'un même ressort ; à rendre le début modeste, la marche unie, l'ensemble bien dégagé, les divisions bien naturelles, les incidents bien nécessaires : tellement que, dans les uns et dans les autres, on ne voie jamais que le même sujet présenté sous une face nouvelle, et porté à un nouveau degré de développement.

4° Un plan simple n'est jamais plus satisfaisant que lorsqu'il est joint à un plan fécond. J'entends, par un plan fécond celui dont chaque idée renferme dans son sein le germe ébauché d'une foule d'idées similaires qui se pressent d'éclore, celui qui, riche dès sa source par les notions principales, et grossi dans son cours par les notions accessoires, traverse et fertilise un terrain sans bornes ; celui qui rassemble le plus d'objets dans le plus petit espace.

5° La justesse du plan est sa qualité la plus essentielle ; la netteté et la simplicité, ses qualités les plus agréables ; la fécondité, sa qualité la plus brillante ; l'unité et la proportion, ses qualités les plus étendues et les plus rares.

Que ne faut-il pas, en effet, pour réunir ces deux dernières ? Il faut que l'accord règne entre les différentes parties ; que, malgré leur diversité, elles appartiennent au même sujet ; que, malgré leur multiplicité, elles forment un seul tout ; qu'elles s'appellent, se reconnaissent, s'embrassent, en quelque sorte l'une l'autre ; qu'elles aient le même air, sans avoir les mêmes traits ; que celles qui précèdent ébauchent celles qui suivent ; que celles qui suivent complètent celles qui précèdent ; que toutes se tiennent, s'embellissent et se fortifient de concert. Il faut que le discours ait un mouvement soutenu ; que les divisions ne suspendent la marche que pour l'accélérer ; qu'elles deviennent, pour l'auteur, autant de points d'appui d'où il s'élance avec une impétuosité nouvelle. Il faut, de plus, que rien ne soit superflu, déplacé ; que tout se prépare de loin ; que tout se convienne de près ; que le commencement nous porte vers le milieu ; que le milieu nous entraîne vers la fin ; qu'il paraisse formé d'une pièce unique, frappé d'un seul coup de génie ; jeté aussitôt que conçu ; en un mot, créé plutôt que construit.

Quiconque réfléchira sur la difficulté de rassembler dans un plan des qualités si rares, se convaincra de plus en plus qu'un plan satisfaisant ne saurait être que le produit du génie.

En général, les sermons de nos grands prédicateurs peuvent être, sous ce rapport, considérés comme des modèles. Nous citerons ici le plan du sermon de Massillon ***sur la vérité de la religion***, qui est vraiment un chef-d'œuvre de régularité.

Exorde. Malgré les preuves solides et éclatantes qui établissent la vérité de la religion, il y a des hommes qui refusent de la reconnaître.

Proposition. Prouvons-leur que la vérité de la religion est incontestable.

Division. Cette vérité se fonde sur trois grands caractères qui distinguent éminemment la religion chrétienne : 1° elle est raisonnable ; 2° elle est glorieuse ; 3° elle est nécessaire.

Confirmation. ***Première partie.*** La religion chrétienne est raisonnable.

Subdivision. En ce qu'elle repose : 1° sur l'autorité la plus grande, la plus respectable et la mieux établie qu'il y ait sur la terre ; 2° sur les idées les seules dignes de Dieu et de l'homme, les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société et de la conscience ; 3° sur les motifs les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

1er ***Membre de la subdivision.*** La religion chrétienne a pour elle l'ancienneté, la perpétuité et l'uniformité, c'est-à-dire qu'aussi ancienne que le monde, elle s'est conservée jusqu'à nos jours sans altération ; or, de toutes les religions, c'est la seule qui possède cet avantage.

2e ***Membre.*** 1° La religion chrétienne donne les seules idées convenables de Dieu ; 2° elle met l'homme à sa véritable place, en lui faisant connaître sa nature et sa destination ; 3° elle règle mieux que toute autre doctrine ses devoirs à l'égard des autres hommes.

3e ***Membre.*** Les motifs de soumission et de crédibilité qu'elle nous présente sont appuyés : 1° sur des prophéties incontestables ; 2° sur des faits miraculeux, éclatants, publics ; 3° sur le témoignage et la foi de l'univers entier.

Conclusion de la 1re partie. Donc la religion chrétienne est raisonnable.

Deuxième partie. La religion chrétienne est glorieuse.

Subdivision. 1° Du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; 2° du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent; 3° du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

1er *Membre de la subdivision.* Développement de ces promesses qui apprennent à l'homme que son origine est divine et ses espérances éternelles. Son avenir est plein de gloire.

2° *Membre.* Peinture de la grandeur et de l'élévation du chrétien dans toutes les circonstances de la vie. Rien n'est plus glorieux que lui, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

3° *Membre.* Les hautes vertus de tous les grands hommes, de tous les héros chrétiens, depuis Abel jusqu'à nos jours, sont proposées à l'imitation du fidèle. Quelle plus glorieuse carrière peut être ouverte devant lui?

Conclusion de la 2° partie. Donc la religion chrétienne est glorieuse.

Troisième partie. La religion chrétienne est nécessaire.

Subdivision. 1° Parce que la raison de l'homme est faible et qu'il faut l'aider; 2° parce qu'elle est corrompue et qu'il faut la guérir; 3° parce qu'elle est changeante et qu'il faut la fixer.

1er *Membre de la subdivision.* Peinture de l'ignorance où l'homme est de lui-même et de tout ce qui est hors de lui. C'est la religion qui seule le guide et le soutient au milieu des ténèbres qui l'environnent.

2° *membre.* Peinture de la dépravation de la raison humaine, relativement à Dieu et à la morale. C'est la religion qui la guérit en redressant ses erreurs.

3° *membre.* Peinture des variations infinies de la raison humaine et de l'incroyable mobilité de ses opinions. C'est la religion qui la fixe, en lui donnant une règle infaillible, invariable, indépendante des lieux, des temps, des hommes, etc.

Conclusion de la 3° partie. Donc la religion chrétienne est nécessaire.

Conclusion *de tout le discours*, ou Péroraison : Donc la religion est vraie; donc il faut s'y attacher, vivre selon ses lois et rendre sa foi certaine par ses bonnes œuvres.

En assignant un ordre particulier à toutes les différentes parties du discours, nous avons été loin de croire cet ordre invariable. Pour la disposition, il n'est pas plus possible de donner des règles fixes et invariables que pour l'invention et l'élocution. Il est bon de connaître toutes les observations qui ont été faites par les maîtres de l'art; mais, dans la pratique, on doit méditer profondément sa cause ou son sujet, et prendre ainsi conseil des lumières du bon sens.

De tous les principes que nous avons émis, il n'y en a qu'un seul qui soit imprescriptible et invariable : c'est le principe de l'unité. Fénelon a fait à cet égard des réflexions qui nous semblent très-propres à compléter ce ce que nous en avons dit. « L'orateur, dit-il, remonte d'abord au premier principe, sur la matière qu'il veut débrouiller. Il met ce principe dans son vrai point de vue. Il le tourne et le retourne pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants. Il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout. Elle prépare, elle appuie une autre vérité qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions que l'on peut épargner au lecteur. Mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

« Il faut lui montrer souvent la conclusion dans le principe. De ce principe comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties de cet ouvrage : de même qu'un peintre place dans son tableau le jour, en sorte que d'un seul endroit il distribue à chaque objet son degré de lumière. Tout le discours est un ; il se réduit à une seule proposition, mise au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues et toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales et en symétrie. »

Mais, en pratique, la difficulté est d'appliquer cette méthode. *Hic opus, hic labor.* Si le sujet est vaste, il faut, dit Crevier, une grande étendue d'esprit pour le considérer tout entier à la fois, pour en découvrir d'un coup d'œil toutes les parties, les combiner et les comparer ensemble, observer leurs liaisons de dépendance, leurs rapports de convenance et de disconvenance, en sorte que l'on puisse profiter des uns, dissimuler les autres, et les forcer tous de rentrer dans l'unité dont ils semblent s'écarter. Celui qui n'a pas reçu de la nature une intelligence assez forte et assez élevée, pourra briller dans quelques détails, mais il ne produira jamais un discours qui forme un ensemble.

Voy. Andrieux, 242; Girard, 194; Maury, 7; Vêtu, t. I, p. 446; t. III, p. 572; Besplas, 59; Drioux, 143; Hamon, p. 310.

POPULARITÉ DE L'ÉLOQUENCE.— Oh! que le populaire, en fait d'éloquence, dit le P. Gisbert, à qui nous empruntons cet article, est peu connu de la plupart des prédicateurs! Je parle des plus distingués et des plus en réputation dans le monde : ils ont toutes les autres qualités de l'orateur, à la popularité près; ils disent des choses toujours raisonnables, toujours chrétiennes, et ils les disent d'une manière pure, élégante, noble, élevée. Que leur manque-t-il? De les dire populairement.

Entre le prédicateur et l'auditeur, il arrive souvent qu'il n'y a nulle communication, nul commerce; le prédicateur est élevé dans la région supérieure, tandis que l'auditeur est assis dans la basse région. Tout ce qu'il dit est beau, tout ce qu'il dit est chrétien, mais rien de ce qu'il dit n'est à la portée du peuple.

Que fait le peuple aux sermons de ces

prédicateurs ? Il écoute, il est frappé du son de la voix, de la beauté du geste, du feu de la prononciation ; quelquefois il va plus loin : car il admire, il applaudit. Mais qu'admire-t-il ? à quoi applaudit-il ? Il n'en sait rien.

On disait d'un fameux prédicateur que c'était un fleuve d'éloquence, mais un fleuve qui coulait toujours par-dessus la tête de ses auditeurs ; pas le moindre petit ruisseau ne descendait jusqu'à l'esprit, jusqu'au cœur de la multitude. Tout son auditoire l'admirait, peu le comprenaient.

Ce n'est pas au peuple à s'élever jusqu'au prédicateur, c'est au prédicateur à descendre jusqu'au peuple. Le prophète Elisée s'ajuste et se proportionne à l'enfant de la veuve qu'il veut ressusciter : faites de même, proportionnez-vous, ajustez-vous à l'intelligence du peuple que vous voulez convertir.

Pour être orateur, ce n'est pas assez de le paraître à la cour, il faut le paraître à la ville ; peu s'en faut que je ne dise au village.

La marque la plus sûre, la plus infaillible du grand orateur, c'est de le paraître à la multitude. Pourquoi ? Parce que la multitude elle-même est le juge le plus sûr et le plus infaillible de la parfaite éloquence : car la perfection de l'éloquence consiste dans un certain degré d'impression et de sentiment qu'elle fait sur l'esprit et sur le cœur. Lors donc que la multitude se sent touchée et émue jusqu'à ce point, il est évident que l'orateur a fait sur ses auditeurs tout ce que l'éloquence est capable d'y produire.

Instruire, plaire, émouvoir, c'est à quoi se réduisent tous les devoirs de l'éloquence. A la vérité, de savoir comment et par quelles voies tout cela se fait, cela n'appartient qu'aux maîtres de l'art ; mais de savoir si réellement tout cela se fait, c'est le public, c'est la multitude qui en décide, et sa décision là-dessus est un jugement souverain, dont il n'est pas permis d'appeler.

Un prédicateur parle devant un nombreux auditoire ; tout le monde est attentif à l'écouter ; un silence profond règne partout ; tout ce qu'il dit paraît vrai, on l'approuve, on y acquiesce, on se sent l'âme saisie de je ne sais quel plaisir, un charme secret vous tient suspendu comme par une chaîne invisible. On s'afflige, on s'attriste, on pleure, on se réjouit, on a de la honte, on se repent, on admire, on craint, on est touché, ébranlé, emporté. Que souhaitez-vous davantage ? et qu'attendez-vous à prononcer que c'est là un grand prédicateur ? Le sentiment peut-être des habiles gens ? Mais ne savez-vous pas que les habiles gens et la multitude ne se trouvèrent jamais partagés, dans leurs sentiments, sur le chapitre d'un grand orateur ?

C'est au son que rendent les cordes d'un instrument qu'on reconnaît l'habileté du maître qui les touche. On reconnaît de même, aux mouvements que le discours excite dans l'âme, le mérite du prédicateur ; il n'est pas même nécessaire pour cela de l'entendre, il suffit de voir d'un coup d'œil, et comme en passant de quelle manière on l'écoute.

Si tandis qu'à Rome Crassus et Antoine se disputaient le prix de l'éloquence, vous aviez demandé au peuple romain lequel des deux était le plus éloquent, ou il aurait balancé entre ces deux fameux orateurs, ou l'un aurait dit, c'est Crassus ; l'autre, c'est Antoine. Mais j'ose dire qu'il ne se serait trouvé personne qui leur eût préféré Philippe, cet orateur d'ailleurs si poli, si doux, si agréable. Qu'on demande à tout Paris si le P. Bourdaloue n'était pas un des plus grands prédicateurs du royaume, tout Paris répondra sans balancer qu'il l'était : tant il est vrai que c'est être grand prédicateur que de le paraître à la multitude.

Chantez pour moi et pour les muses, disait un habile maître à son disciple, qu'il voyait chanter froidement au peuple, et moi je vous dirais, mon cher Brutus, lorsque vous haranguez la multitude, comme vous avez accoutumé de le faire : *Parlez pour moi et pour le peuple :* pour le peuple, qui sentira les impressions que vous ferez sur lui ; pour moi, qui connaîtrai comment et pourquoi ces impressions se font et sur moi et sur le peuple.

Est-ce, dira-t-on, que vous ne faites nulle différence de l'auditeur intelligent à celui qui ne l'est pas ? Une très-grande. Je l'ai déjà marquée. L'auditeur savant et éclairé non-seulement se sent touché, ému, charmé, enlevé ; mais il connaît en même temps par quels secrets ressorts de l'éloquence l'orateur opère en lui tous ces différents mouvements ; tandis que, pour l'auditeur dépourvu de science et d'étude, tous ses ressorts sont des mystères : il sent, il est vrai, au fond de son âme les mêmes choses que sent l'auditeur habile, mais il ne saurait dire par quelles adresses de l'art tout cela se produit en lui. En un mot, l'auditeur intelligent juge du mérite et de l'excellence de l'orateur par sentiment et par idée ; l'ignorant par le sentiment seul : ils ne laissent pourtant pas de s'en former tous deux la même idée, et le jugement de l'un est aussi infaillible que celui de l'autre.

Quintilien fait la même différence de l'auditeur ignorant à l'habile. L'ignorant sent le plaisir que donne un discours composé selon les règles de l'art ; l'habile le sent aussi, et encore mieux, mais de plus il en connaît la raison et la source.

Concluons que vous ne parviendrez jamais à la réputation de grand prédicateur, tandis que vous ne le paraîtrez qu'aux habiles gens. C'est que les habiles gens ne font pas la multitude, et c'est à la multitude qu'il faut nécessairement le paraître, pour mériter, au jugement du public, le glorieux titre de grand orateur. Cicéron en était si persuadé, qu'il disait : *J'aime bien mieux l'approbation des savants, lorsqu'il s'agit des autres arts ; mais, en fait d'éloquence, je veux l'approbation du peuple.*

Un jour Antimachus, célèbre poëte, lisant un de ses ouvrages à un grand nombre de

gens assemblés autour de lui, vit bientôt tout ce monde disparaître : il ne resta que Platon. N'importe, dit-il, je lirai toujours; Platon lui seul me tiendra lieu d'un auditoire tout entier. J'approuve la conduite de ce poëte. Un poëme n'est pas un ouvrage qui soit à la portée de tout le monde : il passe l'intelligence commune, c'est assez d'un petit nombre d'approbateurs; mais pour un discours fait selon les règles de l'éloquence, pour un sermon, il doit être essentiellement populaire, c'est-à-dire proportionné aux idées et aux sentiments du peuple. Si Démosthènes s'était vu tout à coup réduit à une pareille solitude au milieu d'Athènes, et à n'avoir que Platon pour auditeur, croyez-moi, Démosthènes sur le moment aurait perdu la parole et cessé de haranguer. C'est la multitude qu'on harangue, c'est au peuple que l'on prêche : il faut donc que le discours soit tel qu'il puisse être entendu, goûté, approuvé, et même applaudi du peuple.

Sur ce principe, j'avance sans difficulté cette grande maxime, et je la soutiens, que : *Nul n'est orateur, s'il n'est populaire;* par la raison que l'orateur est un homme essentiellement fait pour parler au peuple; par la raison qu'il est de l'orateur de dire toujours des choses propres à persuader.

Si l'orateur n'était fait que pour parler à un petit nombre de gens choisis, d'une raison très-pure et très-raffinée, peut-être pourrait-il se dispenser d'être populaire; mais il est né pour le peuple. C'est ce que le prédicateur ne doit jamais perdre de vue dans la composition de ses discours; il doit se dire incessamment à soi-même : C'est au peuple que j'ai à parler.

Qui dit peuple, en matière d'éloquence, dit bien du monde; car il dit non-seulement tous ceux qui sont d'une naissance obscure et d'un emploi mécanique, mais encore tous ceux qui sont sans étude, sans science; tous ceux qui n'ont, ni beaucoup d'esprit, ni une fort grande pénétration, ni une raison fort épurée : tout cela est peuple. Que de peuple quelquefois dans les auditoires les plus nobles et les plus brillants !

Gardez-vous bien de vous faire des idées fausses de cette popularité sans laquelle il ne peut y avoir de bonne éloquence. Ne vous imaginez pas qu'être populaire, ce soit être bas et rampant; il y a une distance infinie de la popularité à la bassesse. Rien de bas, rien de rampant dans la chaire chrétienne; tout y doit être grand, noble, élevé; tout se ressentir de la majesté et de la grandeur du caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ et de ministre de l'Evangile.

Ce n'est pas non plus dire les choses grossièrement, sans aucun air de politesse : l'éloquente popularité est aussi ennemie de la grossièreté que de la bassesse; la politesse lui convient, elle aime ce qui est pensé finement, délicatement. Un prédicateur mal élevé se sert de termes pris de la lie du peuple, de façons de parler qui sentent la halle; il remplit ses discours de comparaisons, de similitudes tirées de certains objets, qui présentent à l'esprit des images basses et grossières; il s'exprime impoliment, rustiquement : direz-vous que ce prédicateur est populaire? Dites qu'il est bas, qu'il est grossier, qu'il est rustique, dites que c'est là un prédicateur, non du peuple, mais de la populace; et vous lui rendrez justice.

Qui pourrait souffrir l'idée que quelques prédicateurs se font de la popularité? Pourvu qu'ils se donnent certains airs de familiarité en chaire, je ne sais quels airs de conversation; pourvu qu'ils aillent de pair avec leurs auditeurs, qu'ils leur parlent de plain-pied, pour ainsi dire, ils appellent cela être populaires. Ils sont dans l'erreur, l'air familier, cet air si épanché, si communicatif, ne convient pas à l'air toujours grave, toujours majestueux de l'éloquence chrétienne.

La simplicité du discours et la popularité sont deux choses : on peut avoir l'une et manquer de l'autre, avec cette différence que le discours peut être simple sans être populaire, mais il ne saurait être populaire sans être simple.

Il en est de la simplicité du discours comme de la simplicité dans le commerce du monde. Nous appelons un homme simple dans ses mœurs et dans ses manières, un homme qui ne connaît ni duplicité, ni déguisement, ni fourberie; un homme qui n'a rien d'affecté, de fardé, de composé dans toute sa personne : si votre discours est de ce caractère, il aura tous les agréments d'une charmante simplicité.

Pour y réussir, il est nécessaire que plusieurs sortes de simplicité viennent au secours. Simplicité de dessein : que tout se rapporte à un même but, que tout y tende, que tout y aille. Il ne faut jamais dissiper la vue et l'attention de l'auditeur par des desseins multipliés; le grand art est de la réunir tout entière en un seul point, et en ce sens la simplicité du dessein n'est autre chose que l'unité du discours. Simplicité de style : quoi de plus simple que ce qui est une simplicité de style?

Qu'il n'y ait rien d'affecté, rien d'enflé. Le jour n'est pas plus opposé à la nuit que la simplicité l'est à l'affectation et à l'enflure : rien qui sente la gêne d'une composition trop mesurée. Simplicité d'ornements : cela demande qu'il n'y en ait pas trop; une beauté n'est plus une beauté simple dès qu'elle est trop parée, et s'il fallait pécher par quelque endroit, il vaudrait bien mieux pécher par un défaut d'ornements que par un excès; car c'est ici une de ces choses où le peu choque moins que le trop. Les ornements dans le discours sont comme des diamants sur un habit : l'habit en est plus riche, mais la personne n'en est pas toujours plus belle ni plus agréable. L'usage des ornements de l'éloquence doit être sobre et modeste : si vous les répandez dans vos discours avec profusion et sans mesure, bien loin d'en relever la beauté, ils en terniront tout l'éclat. Il faut encore que ce peu même, dont on

vous permet d'embellir votre discours, ne donne pas trop dans les yeux de vos auditeurs. Voyez les tableaux des plus excellents peintres, ce n'est pas des couleurs brillantes qui frappent; elles sont simples, et si elles ont de l'éclat, il ne va jamais au delà du naturel. Simplicité de preuves : voulez-vous que vos preuves soient simples, faites qu'elles ne soient pas recherchées, mais prises du fond de votre sujet; qu'il semble qu'elles naissent d'elles-mêmes entre vos mains. Ayez soin qu'elles soient nettement et distinctement exposées, sans confusion aucune et sans embarras; qu'elles aillent par le plus droit chemin au but où vous prétendez, sans circuit et sans détour; enfin, qu'elles soient dégagées de tout ce qui leur est étranger. Fuyez le mauvais goût de certains prédicateurs qui font un amas confus et indigeste de tout ce qui se trouve sur leurs pas, et qui croient que tout est bon pourvu qu'il serve à grossir le discours : le mélange des corps étrangers corrompt la pureté de l'eau et en altère la simplicité.

Où un prédicateur trouvera-t-il des modèles de cette aimable, et en même temps de cette noble et majestueuse simplicité? Et où peut-il en trouver de plus parfaits que dans les discours que Jésus-Christ nous a laissés dans son Evangile? A-t-on jamais dit de plus grandes choses, et les a-t-on jamais dites plus simplement? Les autres livres de l'Ecriture, tout divins qu'ils sont, n'en approchent pas. C'est à la vérité partout la parole du Seigneur, mais c'est une parole qui a passé par des organes étrangers, et qui se ressent en quelque chose de l'imperfection de ces organes, comme on voit une eau, quelque pure qu'elle soit dans sa source, contracter l'odeur des canaux souterrains par où elle coule. La parole qui sort immédiatement de la bouche du prince a toujours un air simple et majestueux, qu'elle n'a pas dans la bouche de ses ambassadeurs. C'est toujours le prince qui parle, il est vrai; mais tantôt c'est le prince qui parle par lui-même, et tantôt c'est le prince qui parle par autrui. Lorsque le Seigneur a voulu se servir d'un Isaïe, d'un Amos, par exemple, il n'a pas changé le caractère d'esprit qu'ils avaient reçu de l'éducation et de la naissance; il s'y est ajusté, les préservant par une assistance spéciale de toute erreur et de tout mensonge, mais non pas de tous les défauts du style et de l'élocution. Saint Paul n'avoue-t-il pas qu'il est grossier et peu instruit pour la parole, mais qu'il n'en est pas de même pour la science? Parce que Isaïe était né prince, il y a plus de politesse, plus d'élégance, plus de noblesse dans ses discours, et parce que Amos était berger, sa manière de s'exprimer a quelque chose de dur et d'un peu rustique. Il ne faut donc pas être surpris si dans les auteurs sacrés il se trouve des endroits obscurs, embarrassés et peu conformes aux règles du discours : tout y est vrai, mais tout n'y est pas parfait dans la manière de concevoir les choses et de les exprimer : l'écorce dont ils ont revêtu la divine parole est de temps en temps, si je l'ose dire, un peu raboteuse. Il n'en est pas de même de nos Evangiles : le Seigneur y a parlé en ces derniers temps par son propre Fils, rempli de tous les trésors de la science et de la sagesse, n'ignorant rien de tout ce qu'il faut dire, sachant comme il faut le dire, et le disant de la manière la plus proportionnée qu'il se puisse à la portée de nos esprits, malgré la sublimité et la profondeur des mystères qu'il y développe. Aussi n'y voit-on rien de défectueux, rien qui se ressente de la faiblesse et de l'imperfection de l'humanité. Jamais il ne s'ouvrit une bouche si éloquente, et tous ceux qui l'entendaient avaient raison de s'écrier que *jamais homme ne parla de la sorte*. C'est donc là où nous devons apprendre l'art d'unir, dans nos discours, la plus noble popularité avec la simplicité la plus majestueuse.

On remarque aisément tous les différents caractères de cette simplicité propre de l'éloquence, dans les sermons de quelques prédicateurs, qui ont déjà un grand nom dans le monde; je ne fais pourtant pas difficulté de dire, malgré tout cela, qu'ils n'auront jamais l'avantage d'être parfaitement populaires.

Qu'est-ce donc qu'être populaire? et où faisons-nous consister cette popularité noble, élevée, grave, majestueuse, simple, polie, sans laquelle un discours ne mérite pas de porter le nom d'éloquent? Elle consiste dans la proportion de tout ce que le prédicateur dit à la manière commune et ordinaire de penser et de sentir, qui se trouve généralement dans tous les hommes. Attrapez cette proportion, dites les choses comme on les sent et comme on les pense communément, et vous voilà dans la grande route de la popularité.

Certains prédicateurs s'imaginent dire des merveilles lorsqu'ils disent des choses que personne qu'eux n'aurait jamais pensées, et qu'ils les expriment d'une manière à laquelle on ne se serait jamais attendu. Alors l'enflure de l'orgueilleux Pharisien les saisit. Grâce au ciel, disent-ils, nous ne sommes pas comme les autres hommes, nous ne pensons pas comme eux, nous ne parlons pas comme eux. N'est-ce pas s'égarer, n'est-ce pas se perdre, n'est-ce pas extravaguer?

Pour vous, mettez tout votre soin, toute votre gloire, à penser, comme le reste des hommes pensent, à sentir comme ils sentent, à parler comme ils parlent. Que chacun puisse dire, lorsqu'il vous entendra : Il me semble que j'aurais pensé tout comme le prédicateur a pensé, que je me serais exprimé tout comme lui, etc. Si vous en venez à ce point, vous pourrez vous glorifier à bon titre d'avoir atteint à ce qu'il y a de plus difficile, et en même temps de plus beau dans l'éloquence.

Il y a dans l'esprit de tous les hommes certaines idées communes, il y a dans leur cœur certains sentiments communs sur chaque sujet. Appliquez-vous à découvrir ces idées, à démêler ces sentiments; demandez-vous : Que

penseraient tous les hommes sur ce sujet s'ils suivaient les pures lumières de leur raison? Que sentiraient-ils s'ils s'abandonnaient aux mouvements naturels de leur cœur? Ils penseraient, ils sentiraient une telle chose; pensons et sentons de même.

Une raison universelle d'où ces idées et ces sentiments communs prennent leur origine règne dans les esprits; elle est de tous les temps, de tous les lieux et dans tous les hommes; elle ne change jamais, elle est toujours la même, participant en quelque manière à l'immutabilité de la connaissance infinie de l'Etre suprême, dont elle est un rayon et un écoulement. Tout ce qui, dans nos discours, sera conforme à cette raison universelle, sera toujours bon et toujours beau, également bien goûté de toutes les nations et de tous les siècles. C'est cette raison supérieure et dominante que l'orateur doit toujours consulter et tirer de ce fonds immense tout ce qu'il y a à dire, et la manière de le dire.

Ce n'est pas le goût d'une nation, le goût d'un siècle, que vous devez prendre pour votre règle. Ces goûts particuliers, quelque vogue qu'ils puissent avoir, sont quelquefois très-mauvais : aussi les voit-on passer comme des torrents ou plutôt comme des modes qui se succèdent les unes aux autres. Aujourd'hui une mode de prêcher, demain une autre. On veut s'accommoder à ces différents goûts, rouler avec son siècle, et on s'égare, parce que ce sont des goûts particuliers; mais on ne s'égare jamais en suivant le goût universel : ce goût n'est point sujet à la variation, ce n'est point une mode de goût; c'est le goût essentiellement et nécessairement bon, parce qu'il est fondé sur une raison universelle, aussi sûre et infaillible qu'elle est invariable.

Que ce soit donc là l'étude principale de l'orateur chrétien. Toutes les fois qu'il entreprend de faire un discours, il doit commencer par fouiller dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs, pour y reconnaître au vrai ce que chacun pense, ce que chacun sent sur la matière qu'il a à traiter. Ces idées et ces sentiments sont dans l'auditeur sans qu'il s'en aperçoive, parce qu'ils y sont confusément, indistinctement. Mais à mesure que le prédicateur les développe, l'auditeur ouvre les yeux; il s'aperçoit de mille choses auxquelles il n'avait jamais fait réflexion. Je n'y pensais pas, dit-il en lui-même; cependant cela est.

Quel plaisir l'auditeur n'a-t-il pas de voir que le prédicateur le conduit par la main, qu'il le promène d'idée en idée, de sentiment en sentiment, et que tout ce qu'il dit, l'auditeur aussitôt le trouve en lui-même!

Le soleil ne fait pas les couleurs des objets qu'il éclaire, il ne fait que les rendre visibles aux yeux de tout le monde. Il en est de même de l'habile prédicateur : il ne produit pas de nouvelles idées dans ses auditeurs, ni de nouveaux sentiments : il ne fait que déterrer ceux qui y sont déjà, que les réveiller, que les rendre sensibles.

A mesure que le prédicateur dit une chose, l'auditeur l'avoue et la reconnaît pour sienne; il y souscrit avec plaisir, parce que son esprit et son cœur lui disent sans cesse : Cela est vrai.

Il est de la perfection de l'éloquence de ne suspendre et de n'interrompre jamais cet acquiescement intérieur, ce oui secret qui est le langage de la persuasion de l'esprit et de la conviction du cœur.

Tout persuade alors, tout convainc, rien ne porte à faux : l'auditeur ne peut résister à la force de la vérité qu'il sent, et ce n'est pas tant par ce que le prédicateur dit qu'il se laisse persuader, que par ce que son esprit et son cœur lui disent.

Alors tout entre, tout s'insinue dans l'esprit de l'auditeur, avec une facilité charmante; il entend tout, il comprend tout : rien n'échappe à son intelligence, parce que tout est plausible, tout est à sa portée.

Cet accord de l'auditeur avec le prédicateur, ce témoignage mutuel et réciproque qu'ils rendent tous deux à la vérité, l'un en la proposant, l'autre en y acquiesçant, c'est ce qui rend l'éloquence chrétienne toujours victorieuse.

Il n'y a, à dire le vrai, que les prédicateurs populaires qui fassent impression, qui convertissent, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient le secret de persuader efficacement.

Les anciens ont voulu que la déesse de la persuasion fût toujours sur les lèvres de l'orateur, qu'elle présidât à toutes ses pensées, à toutes ses paroles. Qu'ont-ils prétendu? Que l'orateur parlât toujours populairement. Il n'est point dans l'éloquence d'autre déesse de la persuasion que la popularité.

Vous prendrez plaisir sans doute à voir cette popularité, telle que je viens de la représenter, mise en œuvre par l'orateur le plus populaire peut-être qui fût jamais. Vous concevez d'abord que cet éloge ne peut tomber que sur saint Chrysostome : quoique tout ce qui sort d'une bouche aussi éloquente que la sienne soit populaire, j'ai pourtant choisi pour modèle de la popularité le discours qu'il a fait sur l'amour qu'on doit avoir pour les pauvres : car nous pouvons dire que c'est en cette matière principalement où ce grand homme triomphe et se surpasse toujours lui-même en popularité.

« Si un pauvre, dit-il, nous demande un morceau de pain, nous le repoussons, nous l'injurions, nous l'appelons un voleur; quand cela serait vrai, quand la faim qui le presse l'aurait porté à cette extrémité, n'en serait-il pas plus digne de compassion? Ne devriez-vous pas plaindre davantage la nécessité qui l'a contraint malgré lui à voler? Et les reproches que vous lui faites ne sont-ils pas plutôt le crime de votre cruauté que la malice du pauvre? Ces malheureux, ne pouvant fléchir votre dureté, ne pouvant avoir aucun accès auprès de vous, et trouvant vos oreil-

les et vos cœurs fermés à toutes leurs prières, ne sont-ils pas contraints malgré eux d'avoir recours à quelque artifice pour tromper votre inhumanité et pour arracher de votre dureté ce qu'ils ne peuvent obtenir de votre miséricorde ? Si ce pauvre, qui s'adresse à vous, vous demandait la bourse, s'il en voulait à votre or, vous auriez raison de le tenir pour suspect ; mais lorsqu'il ne vous demande qu'un peu de pain, qu'avez-vous à lui reprocher ? Pourquoi examinez-vous si cruellement les choses, pour trouver quelque moyen de l'accuser de paresse ? Hélas ! s'il faut accuser quelqu'un de paresse, accusons-nous-en nous-mêmes. Quand vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne vos péchés, c'est alors que ce péché de paresse vous conviendrait mieux qu'il ne convient à ce pauvre. Cependant, Dieu vous traite-t-il avec cette dureté ? Vous dit-il : Retirez-vous, vous m'importunez ; sortez de l'église, vous êtes toujours ici, vous y écoutez ma parole, et dès que vous en êtes dehors, vous préférez l'or à ma loi ? Vous paraissez ici devant moi avec un cœur humilié, vous baissez la tête, vous vous prosternez, et aussitôt que votre prière est achevée, on découvre partout des traces de votre cruauté et de votre barbarie : sortez de devant moi, n'entrez jamais dans mon église ? N'est-il pas vrai que nous mériterions ces reproches ? Dieu néanmoins ne nous dit rien de semblable; il est doux, il est patient, il nous donne plus même que nous ne lui demandons. Pensons à cela, mes frères, et soulageons les pauvres dans leur misère. Quand ils nous seraient importuns, ne leur parlons point durement; n'examinons point rigoureusement les choses : nous avons besoin que Dieu ne les examine point avec nous, et qu'il nous prévienne par sa douceur et par sa tendresse. S'il nous traitait à la rigueur, qui serait sauvé ? Ne le forçons donc pas à être rigoureux envers nous, par notre sévérité envers les autres, pardonnons aux autres, quand ils paraîtraient indignes de pardon, afin de porter le Seigneur à user envers nous de la même mesure, et de nous pardonner des fautes qui ne mériteraient point d'indulgence. Quelque compatissants et quelque charitables que nous puissions être, nous avons besoin que Dieu le soit encore plus à notre égard. Et ne serait-ce pas une extravagance, qu'ayant un si grand besoin de sa miséricorde, nous fussions si durs envers nos frères ? Cessons donc de parler contre nous-mêmes. Que le pauvre soit paresseux, si vous voulez, ce n'est point à nous à examiner cela ; ne laissons pas de lui donner. La plupart de nos maux, et je puis le dire hardiment, tous nos maux viennent de la paresse. Cependant Dieu ne nous punit pas, il nous donne le temps de revenir à lui et à nous-mêmes par la pénitence; il nous nourrit, il nous instruit, il nous corrige, il nous donne tout, afin que nous prenions exemple sur sa bonté, et que nous l'imitions comme notre modèle. Ne soyons donc plus cruels, et croyons que c'est nous-mêmes que nous obligeons plus que nous n'obligeons les autres. Nous leur donnons un peu d'argent, et nous nous acquérons par là une gloire, dont on ne comprend pas la grandeur. Lorsque nous reprendrons nos corps, devenus incorruptibles ; lorsque nous entrerons dans la gloire de Jésus-Christ, et que nous régnerons avec lui, si nous pouvions tracer ici-bas quelque léger crayon de cette gloire ineffable, on pourrait se représenter un homme également accablé de vieillesse et de misère, à qui on promettrait de le rendre tout d'un coup jeune et vigoureux, et maître de tout le monde. Qu'est-ce que cet homme ne ferait pas ou ne souffrirait pas, après une telle promesse ? Et que serait cette promesse néanmoins, en comparaison de celles que Jésus-Christ nous a faites ? Quelle proportion entre la vieillesse et la jeunesse, avec la mortalité et l'immortalité; entre la pauvreté et un royaume de la terre, avec la vie présente et la gloire de l'autre vie ? Comparer ces choses ensemble, n'est-ce pas comparer le songe avec la vérité, la guerre avec la paix, un excellent diamant avec un peu de boue ? Il n'y a rien sur la terre à quoi on puisse comparer la gloire future de nos corps ; le plus clair rayon du soleil n'est encore rien pour nous en représenter l'éclat: ne devons-nous donc pas prodiguer l'or et l'argent, et la vie même pour un si grand bien ? Nous nous croirions très-heureux si un grand prince nous honorait de ses regards, de ses entretiens et de sa table, et pour être auprès du Roi des rois, pour entrer dans les secrets de sa gloire, pour avoir un éclat pareil à celui des anges, nous avons peine à perdre quelque peu d'argent, lorsque nous devrions perdre la vie avec joie. On épuise ses coffres pour acheter une charge, qui souvent donne lieu à mille injustices ; et lorsque le ciel est à vendre, ce royaume glorieux, où l'on n'aura point de successeur, et que l'on possédera paisiblement tout entier et sans envie, on délibère et on donne son argent à regret. Ne pensez-vous point quelquefois, si ce que vous voyez du ciel est si beau, combien ce que vous n'en voyez pas doit l'être encore davantage ! Si vos yeux sont trop faibles pour aller jusque-là, allez-y d'esprit : élevez-vous au-dessus de ce ciel que nous voyons, montez jusqu'au ciel des cieux, jusqu'à cette lumière inaccessible et pleine d'une sainte horreur, jusqu'à ce peuple d'anges, à cette foule d'esprits bienheureux. Jetez de là les yeux sur les royaumes d'ici-bas ; voyez un prince dans le plus grand éclat de sa gloire, environné d'hommes, vêtus d'or, traînés dans des chars brillants de pierres précieuses, et paré lui-même avec tant de majesté, de tout ce qui peut éblouir les yeux, qu'on ne fait plus d'attention à ces autres magnificences qui l'accompagnent, tant elles sont effacées par celle qui paraît dans sa personne, dans sa pourpre, dans son diadème, dans toutes les marques de sa royauté, et surtout dans cet air noble qui le distingue de tous les autres. Remontez de là aussitôt à cette partie

du ciel la plus élevée, pour comparer ce que vous avez vu sur la terre, avec la gloire de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra juger le monde. Tout le ciel s'ouvrira, et le Fils unique du Dieu vivant en descendra avec tant de majesté, que les anges eux-mêmes en seront épouvantés : tout tremblera de crainte et d'effroi, la terre s'entr'ouvrira avec un grand bruit, tous les hommes sortiront de leurs tombeaux pour paraître devant leur juge : le soleil et la lune disparaîtront devant la lumière du Seigneur. Je ne puis ici retenir mes larmes, lorsque je vois quels biens nous perdrons par notre faute, et de quelle félicité nous nous priverons nous-mêmes, si nous ne nous efforçons de faire quelque action héroïque. Qu'on ne me parle plus de l'enfer, la perte de cette gloire est pire que mille enfers, et la privation de cette paix plus insupportable que tous les supplices. Cependant, toutes nos pensées, tous nos désirs, se portent au monde, et nous ne découvrons point l'artifice du démon qui nous trompe et nous donne peu, afin de nous ravir beaucoup ; qui nous offre un peu de boue, pour nous enlever de l'or ; qui nous promet la terre, afin de nous chasser du ciel ; qui nous repaît d'ombres, pour nous ôter la vérité ; qui nous amuse par les richesses, comme par des songes ; afin que, lorsque le jour sera venu et que nous nous réveillerons, nous comprenions quelle est notre pauvreté. Reconnaissons de bonne heure ses illusions, fuyons ses piéges et pensons au ciel. Car que pourrons-nous dire un jour à Dieu pour nous excuser ? Dirons-nous que nous ne connaissions pas la fragilité de cette vie, lorsque tout ce qui s'y passe tous les jours ne nous représente autre chose, et publie partout, comme une trompette retentissante, combien tout est méprisable sous le soleil, combien tout y est plein de piéges ? Comment nous excuserons-nous d'avoir recherché avec tant de passion ce qui en soi est si bas et si incertain, et d'avoir fui des biens si excellents et si sûrs ? Que répondrons-nous lorsqu'on nous reprochera notre amour de l'or, et cette attache honteuse qui nous a rendus les esclaves de ce tyran ? Car j'appelle ici tous ceux qui ont été délivrés de cette attache, et je leur demande si l'or et l'argent ne sont pas un tyran bien redoutable. Que si vous désirez, mes frères, de comprendre quelle est cette servitude et quelle liberté l'on goûte en n'aimant point l'or, rompez tous les liens de l'avarice, ne gardez point d'or chez vous, mais ce qui est sans comparaison plus cher et plus précieux que l'or, je veux dire la charité. La charité vous donne accès auprès de Dieu, l'or vous remplit de confusion devant ses yeux, et donne puissance au démon sur vous. Pourquoi armez-vous votre ennemi contre vous-même ? Que ne vous armez-vous au contraire contre lui ? Faites passer dans votre cœur ces ornements dont vous embellissez vos maisons ; et transformez les richesses de vos coffres en d'autres richesses pour votre âme. Que le ciel à l'avenir soit votre lieu de réserve et de sûreté : gardez-y votre or. Ne sommes-nous pas plus que nos maisons, et notre cœur n'est-il pas plus que notre argent ? Pourquoi nous négligeons-nous nous-mêmes, pour avoir soin de ces bassesses, que nous pouvons à peine conserver pendant cette vie, bien loin de pouvoir les emporter avec nous ? Quelle folie serait-ce de nous exposer à être pauvres, et en ce monde et en l'autre, lorsque nous pourrions être riches en tous les deux ? Faites donc passer ces biens au ciel par les mains des pauvres, et vous les ferez passer dans votre âme, la mort même alors ne pourra vous les ravir, et rien n'empêchera qu'en mourant vous ne vous trouviez comblé de richesses. C'est ce trésor qu'avait la sainte femme Tabithe : ce ne furent ni les magnifiques maisons, ni les meubles somptueux, ni les diamants de grand prix qu la rendirent célèbre, mais ce grand nombre de veuves qu'elle avait revêtues, ces larmes qu'elles répandirent, et cette résurrection miraculeuse qu'elles obtinrent par leurs prières. Préparons-nous un trésor semblable, bâtissons-nous ces sortes de maisons, et dans la structure de ces divins édifices, Dieu travaillera avec nous, et nous travaillerons avec Dieu. C'est sa sagesse infinie qui a ménagé en votre faveur qu'il y eût des pauvres dans le monde ; il a jeté alors comme les fondements de cet édifice spirituel dont nous parlons, et vous travaillez sur ce fondement, lorsque vous donnez l'aumône à ces pauvres, et que vous les soulagez dans leur misère ; vous bâtissez alors le temple de Dieu. Que si l'on recherche la gloire dans le monde, y a-t-il de plus grande gloire que d'être les coopérateurs de Dieu ? Que si vous ne comprenez pas encore quelle gloire c'est pour vous que d'avoir soin des pauvres, jugez-en par ce que je vais dire. Si Dieu vous donnait le pouvoir de soutenir le ciel, lorsqu'il serait près de tomber, ne croiriez-vous pas avoir reçu une grâce qui paraîtrait au-dessus de l'homme ? Cependant, il a fait plus en vous donnant moyen de soutenir ce qui lui est plus cher que le ciel. Entre toutes les créatures, il n'y en a point que Dieu estime plus que l'homme, pour qui il a fait le ciel et la terre, et en qui il prend plus de plaisir d'habiter que dans le ciel même. Ce qui est étrange est que nous savons ces vérités, et que néanmoins nous ne prenons aucun soin des temples vivants du Seigneur. Nous les laissons dans l'abandonnement, et nous ne pensons qu'à bâtir des maisons superbes : c'est ce qui nous rend plus pauvres que les pauvres mêmes, puisque nous bâtissons des édifices qui ne nous peuvent suivre, et que nous abandonnons ceux qui passeraient un jour au ciel avec nous. Car ces corps desséchés et hideux des pauvres que vous méprisez ressusciteront, Dieu les produira dans son jugement à la face de tous les hommes, et il louera publiquement ceux dont la compassion aura soutenu ces édifices prêts à tomber, et qui n'auront pas souffert que la faim, la nudité et le froid achevassent

de les ruiner : on vous propose ces louanges, et elles ne vous touchent point. Lorsque Jésus-Christ, en la personne du pauvre, n'a pas où reposer sa tête, et qu'il erre de toutes parts, comme un étranger, pressé de la soif et de la faim, vous vous occupez à bâtir des bains, des maisons de campagne, des appartements infinis, où vous passez de plain-pied de chambre en chambre, sans donner un petit coin à Jésus-Christ. Est-ce exagérer que d'appeler cela une extravagance, une folie? »

Vous comprendrez maintenant mieux que jamais à quel point errent dans leur idée ces personnes qui confondent la popularité de l'éloquence avec la grossièreté et la bassesse; je ne pense pas que dans tout le discours que vous venez d'entendre, aucun terme bas, aucune image grossière, aucune façon de parler et de s'exprimer ait blessé vos oreilles, quelque délicates qu'elles soient. Tout y est poli, noble, grand, élevé, digne enfin de la majesté du caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ; cependant rien en tout cela qui ne soit populaire, pourquoi? parce que tout y est proportionné aux idées et aux sentiments communs. Saint Chrysostome a le génie si heureux, qu'il pense et sent toujours sur chaque chose ce que chacun sent et pense naturellement. Il va fouiller dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs les idées et les sentiments qui y sont comme ensevelis, et auxquels les auditeurs eux-mêmes ne font aucune attention; il les tire, pour ainsi dire, de cette espèce de tombeau, il les réveille, il les ressuscite, et ajustant en même temps à ces sentiments et à ces idées les vérités de la religion chrétienne, il se sert des propres idées et des propres sentiments de ses auditeurs pour les porter, ou à pratiquer ce que le christianisme leur ordonne, ou à éviter ce qu'il leur défend. C'est là le grand art de saint Chrysostome, c'est ce qui le distinguera éternellement de tous les autres orateurs chrétiens; et voilà précisément en quoi consiste la vraie popularité de l'éloquence.

S'il y a une popularité de choses telle que je viens de la faire sentir, il y a encore une popularité de manière; car il ne suffit pas au bon prédicateur de dire toujours des choses populaires, il doit de plus les dire populairement, c'est-à-dire d'une manière proportionnée aux façons communes de penser, des entir et de s'exprimer.

Si vous prétendez exceller dans cette manière, ne vous servez jamais d'aucun terme qui ne soit commun, pris de l'usage et du commerce des hommes. Tout terme venu de loin, trop curieusement recherché, de trop nouvelle fabrique, et qui n'est pas marqué au coin de l'usage, ne doit point avoir cours dans l'empire de la bonne éloquence.

Ne vous réglez pas sur le mauvais goût de cet orateur romain qui s'étudiait à raffiner sur les mots, et qui croyait que c'est bien parler que de parler un langage inusité : souvenez-vous que l'usage a été et sera toujours le souverain maître des langues, auquel il faut aveuglément se soumettre.

Je ne dis pas que tout terme qui est commun puisse entrer dans votre discours; car il y en a de bas, de grossiers, qu'il en faut absolument bannir : je dis qu'aucun terme qui ne soit commun ne doit y entrer.

Bien plus, n'employez jamais aucune figure, aucun tour, qui ne soit comme un épanchement et une saillie de la nature; étudiez-vous pour cela à bien démêler de quels tours, de quelles figures se sert la nature elle-même dans les différentes situations où elle se trouve, et dans tous ces différents états exprimez-vous comme elle. Vos tours et vos figures ne peuvent manquer alors d'être populaires, parce qu'elles seront de fidèles copies des façons communes de sentir et de s'exprimer; car la nature est partout la même.

On entend des prédicateurs qui, par leurs façons de s'exprimer, dépopularisent, s'il est permis de parler ainsi, les choses du monde les plus populaires; à force de raffiner, de subtiliser, de vouloir dire les choses d'une manière extraordinaire, ils les dépaysent, ils les dénaturent si fort, que l'auditeur n'y comprend rien et n'y reconnaît plus aucune trace de la nature. Je ne vois rien de si opposé au métier de la chaire que ces esprits de raffinement et de quintessence.

Je les renvoie à saint Chrysostome, pour apprendre de lui le langage de cette éloquente popularité dont nous parlons. Jamais orateur peut-être ne l'a mieux connue et n'en a fait un meilleur usage : il ne s'amuse pas à des raisonnements de simple spéculation, à des raisonnements qui ne servent qu'à battre l'air ou à repaître l'esprit des auditeurs d'une science vaine et stérile. Il ne va pas chercher bien loin les raisons de tout ce qu'il a à dire; ce sont ses auditeurs eux-mêmes qui les lui fournissent, c'est du fond de leur esprit, du milieu de leur cœur qu'il va les prendre. Tout ce qu'il dit, il l'assaisonne au goût de ses auditeurs; il le proportionne à leurs idées, à leurs sentiments; les choses les plus communes sont celles qu'il recherche avec le plus d'empressement; mais elles prennent entre ses mains, par le tour simple et naturel qu'il sait leur donner, une certaine teinture d'éloquence qui plaît et qui touche tout ensemble. Les savants ne peuvent se défendre de l'admirer, et le peuple ne peut s'empêcher de le comprendre.

Les endroits de ses discours où ce grand homme se plaint des applaudissements qu'on lui donne, sont assurément les plus éloquents; mais ils ne sont les plus éloquents que parce qu'ils sont les plus populaires; c'est par sa popularité plutôt que par tout autre endroit qu'il a mérité le glorieux surnom de Chrysostome.

Gisbert, p. 196–223.

PORTRAITS. — Il n'y a pas encore un siècle, dit Gaichiez, que le prédicateur triomphait par la description des lieux, des évé-

nements, etc. Heureusement ce style romanesque est tombé : on y a substitué les portraits, on a peint vivement les mœurs sur le modèle des caractères des anciens; la satire grossissait l'auditoire. Il semble que ce goût soit sur son déclin, et que la charité soit parvenue à supprimer ces peintures critiques, ou du moins à les adoucir.

De tous les traits du discours, le portrait est le plus vif. Les autres proposent, expliquent, prouvent, réfutent, tirent des conséquences; le portrait peint, représente. Ces exemples réels et vivants désignent et font quelquefois rougir devant les hommes ceux qu'on ne doit humilier que devant Dieu.

Il n'est pas défendu de rendre le vice ridicule ; mais communément le péché doit moins exciter la risée que la détestation. Le ridicule ne passe que pour un mal léger; la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une passion ardente ; on la satisfait, et on est le premier à se railler.

Les portraits, qui sont les plus grands efforts de la réflexion, rarement valent ce qu'ils coûtent. Ils divertissent ceux qui ne s'y reconnaissent pas, ils irritent ceux qui s'y retrouvent, et personne n'en est converti.

Comme les portraits font plus d'impression que les raisons, qu'ils montrent au pécheur ce qu'il se cache à lui-même, ils pourraient être utiles, si la charité les traçait, s'il n'y entrait pas plus de passion que d'avertissement, et si les originaux étaient moins reconnaissables. Mais quel fruit peut produire ce qu'a peint la malignité ou l'humeur chagrine? Il y paraît quand l'orateur a eu ses personnages en vue. Les traits en sont bien mieux marqués. Comment se croit-on permis, dans un sermon, ce qu'on punit dans des libelles satiriques? Peignez le péché, donnez-en de l'horreur, montrez-en l'énormité, quelquefois même le ridicule; mais épargnez le pécheur. L'auditeur équitable prend du portrait ce qui lui convient, sans supposer qu'on ait voulu lui en faire l'application.

S'il ne convient pas de faire des portraits dans les sermons, on peut en faire dans les panégyriques et dans les oraisons funèbres, en observant cependant avec soin les règles de prudence que les circonstances peuvent demander. Les portraits demandent une grande précision. Il faut que chaque coup de pinceau forme un grand trait, et qu'on rassemble des idées frappantes dans un très-court espace.

Le portrait de Cromwell tracé par Bossuet, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, offre un beau modèle en ce genre. Le voici : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil ou par prévoyance ; mais, au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. »

Nous croyons utile de présenter quelques modèles d'un autre genre. Voici le portrait d'un saint tracé par un homme qui était loin de l'être. C'est le portrait de saint Louis, par Voltaire : « Voir d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort ; faire des choses admirables, et craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir; n'être touché que des maux de ses frères, et regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification ; être toujours en présence de son Dieu; n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir, ne mourir que pour lui : voilà saint Louis ! voilà le héros chrétien ! Toujours grand et toujours simple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ses peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits dans les siècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son Dieu. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a supporté la captivité sans affecter de la braver. Sa vie a coulé tout entière dans l'innocence et dans la pénitence ; il a vécu sous le cilice, il est mort sur la cendre. »

Celui qui a tracé ces lignes a eu d'heureux moments ; mais, hélas ! qu'ils ont été courts ! Il a donné un triste exemple de l'abus des grâces et des talents. Qu'il eût été à souhaiter pour la religion et pour la société qu'il en eût fait un autre usage ! Son nom serait passé avec honneur à la postérité, et les amis de la vertu ne rougiraient pas de le prononcer.

Maury trace ainsi le portrait de saint Vincent de Paul : « A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du ciel le don de l'élocution et la sensibilité la plus profonde ; éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours; doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails ; d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles et s'attacher aux établissements durables ; enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare d'embraser les cœurs du feu divin, dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les

provinces, il veille sans cesse pour la patrie, il est présent à toutes les calamités, il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance, il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics ; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne : et cet homme de la Providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume : *Venez à moi, ô vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai* » (*Matth.* XI, 28).

Terminons cet article par le portrait d'un grand évêque des temps modernes. Je veux parler de M. de Beaumont, archevêque de Paris. « Il n'est aucun Français, dit l'abbé Reyre, et surtout aucun vrai catholique, qui ne connaisse le zèle ardent et la fermeté inébranlable avec lesquels il a défendu la religion dans ces derniers temps ; et la mémoire de ses actions est encore si récente, qu'il serait inutile de les rappeler. » Mais, comme on se plaît ordinairement à voir le portrait des personnes qu'on a aimées et révérées, on verra sans doute avec plaisir celui qu'un habile écrivain nous a tracé de ce nouvel Athanase. Voici sous quels traits il l'a représenté :

« A la tête des évêques de France, et au-dessus de tous, paraissait celui de la capitale, homme à caractère héroïque, immuable dans les principes, inflexible dans les conséquences. Sans cesse en butte à toutes les factions, et dans le foyer même où elles s'agitaient avec le plus d'emportement, incapable de composer avec aucune, l'intrépide Beaumont combattait les jansénistes, combattait les sophistes-encyclopédistes avec les magistrats-sophistes, élevait une voix courageuse contre tous les genres de scandales, proclamait lui-même, en face des autels, l'innocence des jésuites condamnés au palais, et faisait défense aux magistrats, sous peine d'excommunication, de s'ingérer dans le domaine spirituel et la matière des sacrements. Estimé du roi, chéri du dauphin, révéré de toute la famille royale, ce grand prélat fuyait la cour, refusait une abbaye, et versait tous les ans cent mille écus dans le sein des pauvres. Exilé, vexé, dépouillé de son temporel, toujours lui-même, sans ostentation et sans rien rabattre aussi de sa fermeté apostolique, le vertueux archevêque, l'admiration des princes infidèles, l'édification des saints dans leur désert où il était relégué, de retour de ses exils, offrait de nouveau la vérité à ceux qui la repoussaient, ses vertus à son troupeau, et sa tête au parlement. »

Je n'ai garde, dit le P. Gisbert, de condamner la peinture des mœurs dans un discours chrétien, je sais que, bien loin d'être incompatible avec l'éloquence de la chaire, elle lui est essentielle : car tout discours chrétien doit être fait pour corriger les mœurs, pour modérer les passions, pour inspirer l'horreur du vice, l'amour des vertus chrétiennes. Un prédicateur doit faire voir l'opposition qu'il y a de la vie que la plupart des chrétiens mènent aux saintes maximes de l'Evangile qu'il leur prêche ; il est de son devoir de leur dire ce qu'ils sont, pour leur faire mieux sentir ce qu'ils doivent être : or, cela ne se peut sans portraits, sans peintures. Mais il y a peinture et peinture, portraits et portraits.

Je condamne ces portraits où ce qui se passe dans le monde et dans le cœur de l'homme est représenté d'une manière si fine et si délicate, si recherchée, que la plupart de ceux qui vous écoutent sont incapables de s'y reconnaître : il n'y a que ceux qui ont autant d'esprit que le prédicateur, et peut-être encore plus, qui puissent y atteindre. Pour le peuple, cela le passe ; il croit que ce sont des hommes d'une autre nature que lui et d'un autre monde, dont on lui parle, et il a raison.

Je condamne ces portraits où les passions humaines sont représentées par des endroits qui ne servent bien souvent qu'à flatter l'amour-propre : ces portraits qui rendent le vice aimable, bien loin d'en inspirer de l'horreur. La copie en est si belle, qu'on est tenté d'aimer l'original. Le prédicateur fait sentir qu'il faut tant d'esprit, tant d'habileté, tant d'adresse, tant d'élévation, tant de grandeur d'âme pour être ambitieux, par exemple, que ceux qui ne le sont pas ont envie de le devenir, ou du moins ont quelque regret de ne l'être pas. Un de mes amis me dit un jour : Je viens d'entendre un prédicateur que vous connaissez ; il a fait un si beau portrait de l'amour profane, que peu s'en est fallu qu'il ne me l'ait inspiré.

Je condamne ces portraits de longue haleine qui absorbent tout le discours et en font la plus grande et la plus remarquable partie ; ces portraits, qui ne sont dans le discours que comme les tableaux des plus excellents peintres dans le cabinet des curieux, pour le plaisir, pour l'ornement, pour le luxe et pour l'ostentation ; ces portraits, enfin, où il paraît visiblement que le prédicateur a voulu se distinguer, qu'il a regardé comme les chefs-d'œuvre de son art et de la fin principale de son ministère.

De tels portraits ne furent jamais du goût de l'antiquité ; les anciens orateurs sacrés et profanes les ont ignorés ; la bonne et sublime éloquence ne les a jamais reconnus : ils sont de la mauvaise et de la petite éloquence, tout au plus de l'éloquence du Bas-Empire.

Où sont donc les portraits que nous ne condamnons pas, que nous approuvons dans le discours chrétien ? De quel caractère doivent-ils être ? Ces portraits doivent être simples, sans aucune affectation de termes brillants, d'expressions recherchées, sans toutes ces oppositions, toutes ces antithèses, tous ces jeux de mots qui seraient passables dans un homme qui voudrait badiner, mais qui

fades et insipides dans l'orateur chré- à qui le grave et le sérieux convient lessus tout. Ils doivent être toujours els, toujours ressemblants. Il faut re- nter ce qui est, et non pas ce qui pour- tre ; peindre les gens tels qu'ils sont, n pas tels qu'on les imagine. Que vos aits soient sensibles, qu'ils soient po- res, à la portée de tout le monde; que -seulement on s'y reconnaisse, mais ne puisse pas même ne pas s'y recon- e. Que les yeux du peuple, tout peuple est, soient des yeux assez habiles et connaisseurs pour en apercevoir tous raits : car c'est au peuple que l'on ie.

ur donner à vos portraits cet air de po- ité, représentez les gens par les actions t que par certains sentiments du cœur chappent ou qui demandent des retours oi-même trop raffinés, trop délicats. par les actions que Théophraste a tout ce qu'il a peint ; saint Chrysos- l'a imité : les actions tombent sous les on ne s'y trompe jamais, nul ne peut néconnaître.

sus-Christ, le premier et le souverain re en l'art de bien dire, et par consé- t en l'art de peindre les passions des mes, comment les peint-il ? Par les ac- . A-t-il à peindre l'hypocrisie, *Malheur s ! dit-il, pharisiens hypocrites, qui fer- aux hommes le royaume du ciel ; car vous ntrez point vous-mêmes, et vous vous sez à ceux qui désirent d'y entrer ; qui, prétexte de vos longues prières, dévorez aisons des veuves ; qui courez la mer et la pour faire un seul prosélyte ; et, après l'est devenu, vous le rendez digne de r deux fois plus que vous ; qui payez la de la mente, de l'aneth et du cumin, ant que vous négligez ce qu'il y a de plus rtant dans la loi : qui avez grand soin sser ce que vous buvez, de peur d'avaler oucheron, et qui avalez un chameau ; qui yez le dehors de la coupe, pendant que dans de vos cœurs est plein de rapine et pureté ; semblables à des sépulcres blan- qui au dehors paraissent beaux, mais qui edans sont pleins d'ossements de morts et ute sorte de pourriture.* Comment peint- s riches et leur dureté envers les pau- ? Par les actions. *Il y avait un homme , qui était vêtu de pourpre et de lin, et se traitait magnifiquement tous les jours : ême temps il y avait un pauvre appelé La- , couché à sa porte, tout couvert d'ulcè- qui eût bien voulu se pouvoir rassasier miettes qui tombaient de la table du riche, rsonne ne lui en donnait ; mais les chiens ient lécher ses plaies.* Quel air de simpli- et de grandeur ne remarque-t-on pas s ces portraits !

ue vos portraits soient mêlés et confon- avec tout le discours, qu'ils n'en fassent t une partie séparée : à mesure que vous ésenterez à vos auditeurs ce qu'ils doi- être, dites-leur ce qu'ils sont, afin que e opposition les fasse rentrer en eux-mêmes, qu'elle serve à les humilier, à les confondre.

Ne vous piquez pas de vous mettre sur le pied de faiseur de portraits, ce serait jouer un fort mauvais personnage ; faites des portraits sans que vos auditeurs s'aperçoivent que vous vouliez en faire ; n'en faites jamais qu'autant qu'il est nécessaire, pour instruire, pour toucher, pour persuader ; servez-vous-en comme d'un moyen que l'éloquence vous fournit pour parvenir à votre fin, et non pas pour vous en écarter, en ne les faisant servir qu'à un vain amusement et à un stérile ornement de discours.

Mais surtout que vos portraits soient chrétiens. Souvenez-vous toujours du caractère que vous avez à soutenir ; qu'ils se ressentent de la majesté de la chaire chrétienne, et non pas du badinage du théâtre et de la comédie ; qu'ils portent avec eux l'horreur du vice et l'amour de la vertu, etc. Ne représentez jamais les désordres des passions humaines que par des endroits qui puissent les faire haïr et les faire craindre ; que la manière même de les peindre fasse ces impressions ; jetez un voile sur tout ce qui pourrait les faire paraître tant soit peu aimables ; qu'enfin ces portraits soient de telle sorte que l'auditeur juge, à les voir, qu'ils sont l'ouvrage, non pas tant d'une main savante et habile que d'un cœur que l'amour de la vertu et l'horreur du vice font parler. Ce sont là les portraits que le discours chrétien ne rejette pas, que la bonne éloquence avoue, et dont elle ne fait pas difficulté de se parer.

Voy. Gaichiez, p. 186 ; Maury, p. 112 ; Vêtu, t. II, p. 130 ; du Jarry, p. 210 ; Gisbert, p. 153.

PRATIQUE (Application). — Il faut prêcher d'une manière pratique si l'on veut parvenir à la fin de l'éloquence. Si vous y faites réflexion, dit le P. Gisbert, vous trouverez que les discours de la plupart de nos prédicateurs sont presque tous spéculatifs ; j'entends par discours spéculatifs, non-seulement ceux qui roulent sur des vérités de pure spéculation, où le prédicateur ne parle que pour parler, où tout ce qu'il dit est si vague et si abstrait, qu'on croit qu'il ne parle à personne ni pour personne ; on est revenu d'une si mauvaise manière. J'y comprends encore tous ces discours, faits à la vérité sur des matières qui sont pratiques en elles-mêmes, mais que l'on traite d'une manière tout à fait spéculative.

On tombe dans ce défaut lorsqu'on renferme une vérité pratique sous des propositions générales qui, ne s'adressant pas à l'auditeur, ne le portent pas directement ou à fuir ce qui est défendu, ou à pratiquer ce qui est commandé, car c'est à ces deux points que doit aboutir tout discours chrétien.

Il faut aimer Dieu ; il faut craindre l'enfer, etc. Ce sont là des vérités pratiques. Que fait le prédicateur ? Il les propose d'une manière spéculative : *Il faut craindre l'en-*

fer, dit-il, *parce que les peines qu'on y endure sont presque infinies dans leur grièveté; il faut les craindre, parce que les peines qu'on y endure sont infinies dans leur durée*. Il raisonne ensuite l'espace d'une heure sur la grandeur et sur l'éternité de ces peines. Après quoi, concluant son discours et s'adressant à ses auditeurs, il leur dit : *Evitez l'enfer, fuyez tout ce qui pourrait vous y faire tomber*, etc. Cela veut dire que la conclusion du sermon est pratique; tout le reste n'a été que spéculatif, ou du moins spéculativement énoncé.

Je voudrais qu'il dît : *Craignez l'enfer, parce que si vous y tombez, les peines que vous souffrirez seront presque infinies dans leur grièveté; craignez-le, parce que les peines que vous y souffrirez seront infinies dans leur durée*. Ce sont des propositions singulières, déterminées, tendant directement à la pratique : je voudrais qu'il continuât de même, et que, ne perdant jamais de vue ses auditeurs, il leur fît sentir la grandeur et l'éternité de ces peines par une application actuelle et personnelle.

Quelqu'un dira que je raffine un peu trop, qu'il ne voit pas quelle différence il y a entre cette proposition : *Il faut craindre l'enfer, parce que les peines qu'on y endure sont infinies dans leur durée*, et celle-ci : *Craignez l'enfer, parce que les peines que vous y endurerez seront infinies dans leur durée*; ou du moins, s'il y a de la différence, elle est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'y prendre garde.

A cela je réponds : Tant pis pour quiconque ne voit pas ou ne sent pas cette différence, car elle est très-considérable. La manière de s'exprimer par propositions générales et indéterminées est toujours froide et languissante, au lieu que les propositions déterminées et singulières rendent le discours vif et animé, et soutiennent l'attention de l'auditeur (1).

L'auditeur tombe bientôt dans la langueur et dans le dégoût, lorsque le prédicateur n'a pas l'adresse de l'intéresser et de lui faire prendre part à tout ce qu'il dit. Or, tandis que le prédicateur s'en tient au commun, quelle part, quel intérêt l'auditeur peut-il y prendre? Ce n'est pas le commun qui touche, qui intéresse, c'est le particulier : il ne s'imagine seulement pas que ce soit à lui que le prédicateur parle; il se demande souvent : A qui prétend parler le prédicateur? à qui en veut-il? Ce n'est pas à moi : pourquoi se fatiguer à le suivre? Laissons-le courir. L'auditeur va d'un côté, le prédicateur de l'autre.

Le plus grand secret, dans le métier de l'éloquence, pour empêcher que l'attention de l'auditeur ne se ralentisse et ne tombe jamais, c'est de faire en sorte qu'à chaque proposition il se dise à lui-même : C'est à moi que le prédicateur parle; c'est donc à moi à l'écouter.

Parler à quelqu'un n'est pas précisément prononcer des paroles dont le son aille frapper son oreille; il faut que ces paroles lui soient adressées : sans cette direction, je parle, mais je ne parle à personne. Or, cette direction ne se fait que par des propositions particulières et déterminées. Que font donc ces prédicateurs, roulant toujours sur l'universel? Ils parlent, mais à qui parlent-ils?

Veut-on encore une preuve sensible que les prédicateurs de ce caractère sont incapables de soutenir l'auditeur, qu'ils ne sont bons qu'à ennuyer? Qu'on vienne les entendre, je défie l'auditeur le mieux intentionné de les écouter l'espace d'un quart d'heure, et ne pas tomber dans l'ennui, et ne pas sentir peu à peu son attention se refroidir, se perdre, s'anéantir.

D'où vient cet ennui, ce refroidissement, cet anéantissement d'attention? C'est que le prédicateur qui parle en général ne parle à personne, et il est naturel de s'ennuyer bientôt d'entendre une voix qui n'est qu'une voix, d'entendre un homme qui parle et qui ne nous dit rien.

Il n'est rien que le prédicateur doive éviter avec plus de soin que d'ennuyer, parce qu'il n'est rien de plus contraire à la fin de son ministère que l'ennui : un prédicateur qui ennuie ne convertit jamais.

On demande pourquoi certains prédicateurs ont le don de n'ennuyer jamais, de tenir leurs auditeurs toujours attentifs. La véritable raison, c'est qu'ils parlent toujours à leurs auditeurs, et c'est par des propositions particulières, déterminées et pratiques, qu'ils leur parlent.

La fin du prédicateur n'est-elle pas de persuader efficacement, c'est-à-dire d'une manière qui porte à l'action? Mais comment parviendra-t-il à cette fin si, par son dis-

(1) Nous ferons observer ici, malgré notre respect pour le P. Gisbert, que si des propositions purement spéculatives ne sauraient être populaires, il est des propositions générales qui peuvent l'être, et par conséquent être susceptibles d'application, sans que le discours s'adresse directement à l'auditoire. Il y a même des occasions où de pareils discours, adressés directement à tout un auditoire, pourraient produire un très-mauvais effet, ou n'en produire aucun. S'il s'agit, par exemple, de certains péchés qui ne sont pas dominants dans un auditoire, quoiqu'il y en ait beaucoup qui y soient sujets, on réussira mieux en représentant en général, mais d'une manière bien vive et bien raisonnée, l'importance du devoir et l'énormité du péché dont il s'agit. Quand il est question de ces vices généraux dont personne n'est exempt, et dont cependant tout le monde se défend, comme l'*orgueil*, alors le *vous* pourra faire un très-bon effet. Par exemple, après avoir fait une peinture odieuse de l'orgueil, je pourrai dire : *La plupart d'entre vous se flattent peut-être que cette description ne les regarde pas. Illusion toute pure. L'orgueil est un vice qui s'empare du cœur d'une manière si imperceptible et si subtile, que je ne sais si les âmes les plus humbles d'entre vous, après s'être bien examinées, oseraient s'en dire exemptes*. D'où je conclus que, si de temps en temps le discours direct vient fort à propos dans le corps du sermon, le prédicateur le doit ménager avec beaucoup de prudence. Le P. Gisbert n'a pas assez bien distingué entre des propositions intéressantes, quoique générales, et des propositions spéculatives.

il n'imprime sans cesse un mouvement
diteur, qui l'éloigne du mal ou qui le
se vers le bien? Or, ce mouvement
rime-t-il par des propositions généra-
spéculatives? Nullement. Ces sortes
opositions sont de leur nature très-p u
antes; ce n'est qu'à force de proposi-
pratiques, de propositions qui portent
lles-mêmes à l'action, qu'on détermine
iteur à agir.

st connaître bien mal le cœur de l'hom-
ue de croire le remuer par d'aussi fai-
nachines que le sont des propositions
n'ont rien qui touche, rien qui inté-
. Saint Chrysostome le connaissait bien
x, lui qui ne se répand jamais en spé-
ion, qui est toujours dans la pratique,
e perd jamais de vue ses auditeurs, qui
rle jamais qu'à eux : aussi tout ce qu'il
ersuade, parce que tout ce qu'il dit in-
se.

i se sentit jamais poussé à faire une
e œuvre par ces discours de pure spé-
ion, qui ne servent qu'à fatiguer l'audi-
ou à l'amuser? On a tort d'appeler cela
iscours, ce sont de vaines déclamations
rhéteur, qui s'applaudit et qui triomphe
ui-même pourvu qu'il déclame. « En
tout ce que vous me dites me plaît, dit
Augustin, si tout ce que vous dites ne
orte pas à agir. »

spéculation est naturellement froide, il
l'animer. Comment s'y prend-on? On a
urs au feu artificiel d'une prononciation
mente; on s'agite, on élève la voix, on
se des cris qui frappent, qui ébranlent
ille, qui vont même quelquefois jusqu'à
yer, mais qui ne vont jamais jusqu'à
her le cœur. Que le feu de la pronon-
on convient mal, quand on n'a que des
es froides à prononcer!

n'est donc pas une chose indifférente
rateur chrétien de prêcher spéculative-
t ou de prêcher pratiquement; la spécu-
n et la fin de l'éloquence ne peuvent
patir.

coutumez-vous à donner un tour prati-
à tout ce que vous direz; que les pro-
tions mêmes qui partagent vos discours
nt toujours conçues de manière qu'elles
ent directement à faire agir l'auditeur;
est pas possible que le discours ne se
ente de la nature de ces propositions,
en sont comme la semence. Si elles
pratiques, tout votre discours le sera;
ette qualité leur manque, il est à crain-
qu'une stérile et ennuyante spéculation
règne depuis le commencement jusqu'à
n.

n n'est pas orateur chrétien précisément
r exposer les vérités chrétiennes; il faut
ir les représenter d'une manière qui
e et qui porte à l'action.

ans toutes nos vérités chrétiennes, il y
quoi émouvoir l'auditeur; il y a de
le porter au bien; cela est vrai, mais
à vous à faire en sorte qu'actuellement
le portent au bien.

Ne perdez jamais de vue la fin de votre ministère, et je vous garantis que vous prêcherez toujours très-pratiquement. Toute proposition qui ne portera pas votre auditeur à faire une démarche vers le bien ne vous paraîtra pas digne d'entrer dans votre discours. En effet, que doit être un discours chrétien? Rien autre chose qu'une suite de vérités que la religion nous fournit, proposées à l'auditeur comme autant de puissants motifs de bien faire; c'est à quoi l'éloquence doit s'attacher, c'est là le beau champ où elle doit triompher, et non pas à étaler de longs et froids raisonnements, à ajuster des périodes pompeuses et agréables à l'oreille, à orner, à embellir quelques petits portraits, etc.

Les portraits eux-mêmes que l'éloquence reconnaît pour siens doivent être pratiques, c'est-à-dire faits de manière qu'ils portent directement l'auditeur à fuir le vice ou à embrasser la vertu dont ils font les portraits.

Je parle d'un vice, et j'en fais voir la laideur; je parle d'une vertu, et j'en expose la beauté. Ne fais-je pas assez? Que l'auditeur fasse le reste : je veux dire qu'il s'en fasse l'application à lui-même; doit-il refuser de se donner ce soin à mon défaut? Si vous comptiez là-dessus, vous vous trompericz, l'auditeur n'en fera rien : il est attentif à ce que vous avez à lui dire, et non pas à ce qu'il pourrait se dire à lui-même; il est venu pour que vous lui parliez, et non pas pour se parler. D'ailleurs, quand il voudrait bien se donner ce soin, c'est tout autre chose que l'auditeur s'en fasse l'application, ou que le prédicateur la fasse. Quand c'est le prédicateur qui la fait, par la seule manière dont il prêche, l'application est bien plus touchante. Le feu, l'action, le mouvement, le ton de la voix, les différents tours qu'il emploie, tout cela touche, tout cela fait impression, tout cela persuade : un prédicateur qui abandonne à ses auditeurs le soin de s'appliquer ce qu'il leur dit leur laisse à faire le plus essentiel de son métier.

Démosthènes, dans ses harangues, n'a jamais parlé aux Athéniens que d'une manière pratique, parce qu'il était convaincu que c'est la seule manière propre à parvenir à la fin de l'éloquence, qui est la persuasion.

Mais que dirons-nous de saint Chrysostome? N'est-il pas aussi pratique dans tout ce qu'il dit qu'il est populaire? Vous l'aurez déjà remarqué, sans doute, dans tous les discours que j'ai rapportés de lui et que je vous ai proposés comme autant de modèles; mais je souhaite que vous le remarquiez plus particulièrement encore dans le discours suivant :

« Je sais, dit-il, que ce que je vous dis vous afflige, et que ce discours vous fait de la peine à entendre; mais que voulez-vous que je fasse? Plût à Dieu que vous fussiez tous si vertueux que je ne fusse point obligé de vous parler de l'enfer! Mais puisque nous sommes la plupart engagés dans le péché, je voudrais de tout mon cœur que mes

paroles entrassent dans l'esprit et y pussent imprimer les sentiments d'une douleur véritable ; je cesserais alors de vous représenter ces objets funestes ; mais jusqu'ici j'ai grand sujet de craindre que le mépris que vous faites de ce que je dis ne vous attire un plus grand supplice. Vous savez que lorsqu'un serviteur est assez insolent pour mépriser les menaces de son maître, ce mépris même est un nouveau crime, dont on le punit plus sévèrement. C'est pourquoi je vous prie, mes frères, d'entrer dans des sentiments de componction lorsque nous vous parlons de l'enfer. Il doit être doux d'en entendre parler, parce qu'il n'y a rien de plus triste ni de plus effroyable que d'y tomber. Vous me demanderez peut-être comment on peut trouver du plaisir à entendre parler de l'enfer. Il y en a sans doute, parce que l'enfer étant une chose si horrible, les entretiens qui servent à nous en retirer, quelque durs et insupportables qu'ils paraissent, doivent être doux. Quels avantages n'en retirons-nous pas ? Ils font rentrer notre âme en elle-même, ils la rendent plus innocente ; ils élèvent ses pensées au ciel, ils la détachent de la terre et de toutes ses passions ; ils lui servent enfin comme d'un excellent remède qui prévient les maux et qui l'empêche d'y tomber. Permettez-moi maintenant, mes frères, de vous représenter encore dans quelle honte se trouvent ceux qui alors seront rejetés de Dieu. Car, comme les Ninivites condamneront les Juifs, de même beaucoup de ceux qui paraissent vils et méprisables parmi nous s'élèveront alors contre nous pour nous condamner. Représentons-nous donc quelle sera cette confusion, afin que cette pensée nous jette dans quelque commencement de pénitence : je vous déclare encore une fois que je me dis cela à moi-même ; je m'exhorte le premier en vous exhortant : ainsi que personne ne se fâche contre moi, que nul ne croie que je le méprise et que je le condamne. Entrons, mes frères, dans la voie étroite de l'Evangile. Jusqu'à quand vivrons-nous dans la mollesse ? Jusqu'à quand languirons-nous dans les délices ? Notre paresse passée ne nous suffit-elle pas encore ? N'en aurons-nous jamais du dégoût ? Nous moquerons-nous toujours des choses qui regardent notre salut ? Différerons-nous toujours de nous convertir ? Ne changerons-nous jamais de vie ? Serons-nous toujours dans la même délicatesse, dans le même excès de viandes, dans les mêmes profusions ? A quoi se termineront enfin ces dépenses et ce luxe ? A la mort. A quoi se terminera cette magnificence ? A un peu de cendre et de poudre, aux vers et à la pourriture. Entrons donc enfin dans une vie toute nouvelle ; faisons de la terre un ciel ; apprenons aux païens, par notre conduite, combien est grand le bonheur dont ils sont privés. Lorsque nous vivrons d'une manière si chrétienne, ils verront en nous une image de ce qui se passe dans les cieux ; lorsqu'ils nous verront toujours dans la douceur et dans la modestie, exempts de colère, dégagés d'envie, éloignés de l'avarice, libres des passions et réglés en toutes choses, ils s'écrieront dans un transport d'admiration : Si les chrétiens sont des anges dès cette vie, que doivent-ils être après leur mort ? Si leur vie est si éclatante dans un lieu où ils se considèrent comme étrangers, quelle sera leur gloire dans leur véritable patrie ? C'est ainsi que nous édifierons les infidèles, que nous les porterons à la foi, et que le bruit de notre vertu se répandra aussi loin que la foi se répandait du temps des apôtres ; puisque douze hommes purent alors convertir des villes et des provinces entières, si nous les imitions aujourd'hui et si chacun de nous s'efforçait de rendre sa vie un modèle de piété, quels progrès la religion chrétienne ne ferait-elle pas ? Car un païen sera bien moins touché de la résurrection d'un mort que de la vie sainte d'un chrétien véritable. Il est surpris de l'un, mais il est touché et édifié de l'autre ; le premier passe et s'oublie, l'autre demeure et fait une impression profonde dans son esprit. Travaillons donc à notre salut, afin de travailler ensuite à celui des autres. Je ne vous ordonne rien de trop rude, je ne vous dis rien de trop austère : je ne vous défends point de vous marier, je ne vous commande point de vous retirer dans le désert et de renoncer à toutes les affaires du monde. Mais je vous exhorte à vivre dans le monde comme un chrétien y doit vivre ; je souhaiterais que, demeurant comme vous faites au milieu des villes, vous eussiez plus de piété que les solitaires qui habitent les montagnes. Et pourquoi désirerais-je cela de vous, sinon parce que l'Eglise en retirerait un grand avantage ? *Personne*, dit l'Evangile, *n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau*. Soyons donc de ces lampes brillantes et élevées sur le chandelier, afin que notre lumière éclate de toutes parts. Allumons et entretenons dans nous ce feu du ciel ; éclairons ceux qui sont assis dans les ténèbres, afin qu'ils sortent de leurs égarements et de leurs erreurs. Ne me dites point : Je suis engagé avec une femme, j'ai des enfants, je suis embarrassé dans de grands soins, et il m'est impossible de faire ce que vous dites. Quand vous n'auriez aucun de tous ces empêchements, demeurant toujours aussi paresseux que vous l'êtes, vous n'en seriez pas plus vertueux ; comme au contraire, si vous étiez dans des engagements encore plus grands, et que vous eussiez de l'ardeur et du zèle, vous vous élèveriez enfin au-dessus de tout. Dieu ne vous demande qu'une chose, une âme fervente et généreuse ; et alors, ni l'âge, ni la pauvreté, ni les richesses, ni quelque autre chose que ce puisse être ne vous empêchera d'être vertueux. »

Revenons maintenant sur toutes les propositions du discours que vous venez d'entendre ; j'ose dire que vous n'en trouverez aucune qui ne soit pratique. Saint Chrysostome parle toujours à ses auditeurs, il ne les abandonne jamais, il les intéresse dans

ce qu'il dit : ce sont les dispositions de esprit et de leur cœur qu'il consulte ours. Jamais de propositions vagues, es sont singulières, déterminées, agis-es : aussi s'en sert-il comme d'une es- de machine qui agit sans cesse sur le r de l'auditeur, et le pousse vers l'en- t où il a dessein de le conduire. Par tient toujours l'auditeur attentif ; on ne nuie jamais à l'entendre ; il anime, il ainc, il persuade ; il faut enfin se ren- malgré qu'on en ait : tant il est vrai que anière pratique de prêcher est la seule uasive, la seule efficace.

isbert, pag. 263-274.

RÉCAUTIONS ORATOIRES.—On appelle *autions oratoires*, dit Rollin, certains agements que l'orateur doit prendre pour as blesser la délicatesse de ceux devant ou de qui il parle, et ces tours étudiés, its et insinuants dont il se sert pour dire ines choses qui, sans cela, paraîtraient es et choquantes.

es précautions rentrent dans ce qu'on lle les bienséances ; car rien ne nous se que ce qui est contraire à nos mœurs ; moins on peut assigner entre elles une rence assez simple : c'est que les bien- ces regardent principalement la manière endre la pensée, et les précautions le même des choses.

i nous considérerons les précautions oires qui conviennent d'une manière e particulière au prédicateur ; car il est coup de cas où il doit prendre les plus ds ménagements pour ne pas blesser son toire. Voici comment M. Hamon a traité question importante :

Le prédicateur a une question prélimi- à se faire : y a-t-il lieu de penser que auditeurs, étant disposés comme ils , profiteront de telle vérité que je me ose de leur annoncer, de tels avis que udrais leur donner ? A quoi servira mon ours ? *Cui bono ?* Et, s'il ne peut pas emment espérer un heureux effet, il taire la chose, attendre pour la dire un ent favorable, selon cette parole du eur : *Habeo multa dicere vobis, sed non stis portare modo*, et se borner pour le ent à des instructions qu'on entende ntiers et qui disposeront à écouter plus des vérités sévères. En agir autrement, ire à contre-temps certaines vérités, ce it peine perdue, comme lorsque le mé- n prescrit des remèdes à un malade qui pas disposé à les prendre : ce serait pis re, on provoquerait le mécontentement murmure, on augmenterait le mal qu'on ait détruire. Le discours pourrait être llent en soi, et faire beaucoup de bien, t prononcé dans des circonstances favo- es ; mais adressé à un auditoire mal dis- , il ne produit qu'un effet fâcheux, me la même herbe qui nourrit quelques aux en fait mourir d'autres, ou comme ême remède qui guérit une maladie en uente une autre. Qu'un prêtre, par exemple, nouvellement arrivé dans une pa- roisse pour exercer le ministère pastoral ou prêcher une station, commence par invec- tiver contre les désordres et traiter des sujets terribles, les paroissiens, non disposés à ces sorties violentes, se préviendront et ne ver- ront plus en lui qu'un homme dur qui ne sait pas garder de ménagement ; tandis que s'il eût commencé par des sujets doux, at- trayants, et réservé les vérités fortes pour le temps où il aurait eu gagné la confiance, il eût parfaitement réussi. Qu'un autre atta- que de front les danses, les spectacles, les cabarets et autres désordres semblables, il ne fera, le plus souvent, que les multiplier ; mais qu'il attaque ces maux dans leurs sour- ces, qui sont l'ignorance de la religion, l'a- mour des plaisirs sensuels ; qu'il s'attache à faire renaître la pudeur dans ceux qui l'ont perdue, à la cultiver dans ceux qui la con- servent encore, et tous ces abus disparaîtront sans presque qu'il en parle.

C'est ainsi qu'en interrogeant les disposi- tions de ses auditeurs, le prédicateur discer- nera ce qu'il doit dire ou ce qu'il doit taire. Mais si, dans cet examen, il reconnaît la né- cessité et l'utilité d'aborder certains points délicats qui froissent des passions chéries, des préjugés enracinés ou des susceptibilités d'amour-propre, comment doit-il s'y pren- dre ? C'est là le nœud de la difficulté : c'est alors qu'il faut avoir recours à ces tours adroits et insinuants, à ces ménagements ingénieux que les rhéteurs désignent sous le nom de précautions oratoires, et que peu- vent seuls enseigner la connaissance du monde, de l'homme en général et de ses au- diteurs en particulier, le bons sens, le tact, le sentiment des convenances ; c'est alors qu'il faut étudier toutes les avenues du cœur les plus douces et les plus faciles, ***molles aditus, mollissima tempora fandi***, comme dit Virgile, y entrer avec adresse, et une fois qu'on s'y est introduit, en toucher les fibres les plus sensibles sans blesser. Voilà sans doute pourquoi Aristote remarque que la rhétorique tient à l'ensemble des sciences morales, et surtout à la politique, dont elle est, dit-il, comme un germe et un rejeton ; et il n'y a, en effet, qu'une science profonde du cœur humain, qu'un esprit politique fin et exercé, qui puisse révéler ces délicatesses et ces mystères de langage que n'enseignent point les préceptes de la rhétorique.

Dans l'impossibilité où nous sommes de préciser le mode qu'il faut suivre en chaque occasion, nous nous bornerons à exposer ici certaines règles qui pourront au moins ser- vir d'exemple ou d'indication au prédicateur pour se tirer de cette partie si difficile de son art.

1re *Règle.*— Il faut mettre dans tout son langage un grand fond de bon sens, accom- pagné d'estime et d'affection pour ses audi- teurs. Ce grand fond de bon sens que nous requérons ici, consiste à présenter la vérité qu'on prêche comme quelque chose de si juste, de si sage, de si conforme à la droite

raison, que les auditeurs ne puissent s'empêcher de l'approuver. Tel est le mérite éminent des *Conférences* de M. Frayssinous, et tel est aussi le caractère propre de l'*Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales. « Dans cet ouvrage, dit Bossuet, ce digne prélat ramène la dévotion au milieu du monde... Et en l'état où il la produit, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime. » Conformément à ces grands exemples, que le prédicateur montre toujours la religion et la vertu comme souverainement raisonnables, et ses paroles seront bien accueillies, parce qu'il est difficile à l'homme de se fâcher contre le bon sens, surtout quand on le lui présente avec calme et modération. A ce bon sens, toutefois, il est important de joindre des témoignages d'estime pour ses auditeurs, évitant de les supposer, au moins tous, coupables des excès qu'on censure, et semblant plutôt les prémunir contre un mal à craindre, que les corriger d'un mal existant. Le cœur flatté de l'estime qu'on lui témoigne écoute avec une prévention favorable, et supporte même volontiers la plaie qu'on lui fait, surtout s'il reconnaît dans l'orateur cet amour tendre et ces douces effusions de charité dont l'apôtre saint Paul a donné dans ses Epîtres de si beaux exemples aux prédicateurs de tous les siècles : *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii, cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis... Non ut confundam vos hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo... Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis... Testis est mihi Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Æmulor vos Dei æmulatione. Cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei sed etiam animas nostras, quoniam charissimi nobis facti estis.* Un cœur qui aime tant a droit de tout dire, et l'auditeur ne peut s'en offenser : il comprend que toutes les paroles qui sortent d'une bouche si amie ne sont inspirées que par l'amour qu'on lui porte, et par un vif désir de son plus grand bien. Fussent-elles sensibles à son cœur comme le vin sur la plaie, la charité, comme une huile douce, en tempère l'âcreté.

2e *Règle.* — Il faut se supposer au rang des auditeurs, et se demander à soi-même : Si j'étais à leur place, comment voudrais-je qu'on me parlât? Si j'étais imbu de telle prévention, dominé par telle passion ou tel esprit de parti, affecté de tel sentiment ou aveuglé par telle erreur, aurais-je plaisir à entendre ce langage? N'en serais-je pas, au contraire, blessé et révolté? Ce qui nous paraîtra alors propre à nous plaire dans l'hypothèse posée, plaira très-probablement aux autres, et ce qui nous semblera capable de nous blesser les blessera, parce que tous les hommes portent en eux le germe plus ou moins développé des mêmes affections. De là ce mot de l'Esprit-Saint : *Intellige qui sunt proximi tui ex te ipso*, que Fontenelle n'a fait presque que traduire, lorsqu'il a dit: C'est moi que j'étudie quand je veux connaître les autres.

3e *Règle.* — Il faut commencer par entrer dans l'esprit et les sentiments des auditeurs, et faire de leurs dispositions comme le point de départ pour les amener au but que l'on se propose. C'était là la tactique que suivait l'abbé de Polignac, depuis cardinal, dans ses conférences avec le souverain pontife Alexandre VIII. Vous commencez toujours par penser comme moi, lui disait le pape, et vous finissez par me faire penser comme vous. Beau modèle pour le prédicateur, lorsqu'il a à combattre des préventions ou à traiter certains sujets délicats. Par la même raison, s'il a à consoler des auditeurs affligés, il doit se garder de paraître gai et de les inviter à la joie dès le début de son discours; ce serait les offenser et leur déplaire, mais il doit se montrer triste comme eux, compatir à leur douleur, et les faire entrer peu à peu dans les sentiments de consolation qui sont le but de son discours.

4e *Règle.*—Si l'on a à parler de faits qui puissent blesser les susceptibilités de l'amour-propre, froisser les préjugés et l'esprit de parti, il faut saisir le côté honorable ou excusable de la chose et dissimuler l'autre, imitant l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Ainsi a fait admirablement Bossuet, dans l'*Oraison funèbre du grand Condé*, lorsqu'il parle des guerres civiles dans lesquelles ce prince avait pris part contre son roi.

« Puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat; et s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. Je puis bien répéter ici, devant ces autels, les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur; il disait, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes et qu'il en était sorti le plus coupable. Hélas! poursuivait-il, je ne respirais que le service du roi et la grandeur de l'Etat! On ressentait dans ces paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que, comme dans la gloire éternelle, les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus; ainsi, dans des fautes si sincèrement reconnues, et, dans la suite, si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit et la clémence du grand roi qui les oublia. »

Fléchier, dans l'*Oraison funèbre de Turenne*, nous offre un autre exemple de la même difficulté vaincue:

« Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble où l'esprit ténébreux de discorde confondait le droit avec la

on, le devoir avec l'intérêt, la bonne
avec la mauvaise, où les astres les plus
nts souffrirent presque tous quelque
se, et les plus fidèles sujets se virent
înés malgré eux par le torrent des par-
omme ces pilotes qui, se trouvant sur-
de l'orage en pleine mer, sont contraints
uitter la route qu'ils veulent tenir, et de
ndonner pour un temps au gré des vents
la tempête : telle est la justice de Dieu;
est l'infirmité naturelle des hommes.
le sage revient aisément à soi, et il y a,
la politique comme dans la religion,
espèce de pénitence plus glorieuse que
ocence même, qui répare avantageuse-
un peu de fragilité par des vertus extra-
aires et par une ferveur continuelle.
dirai-je donc? Dieu permit aux vents et
mer de gronder et de s'émouvoir, et la
ête s'éleva. Un air empoisonné de fac-
et de révolte gagna le cœur de l'Etat;
assions que nos péchés avaient allu-
rompirent les digues de la justice et
raison, et les plus sages mêmes, en-
és par le malheur des engagements et
conjonctures, contre leur propre incli-
n, se trouvèrent, sans y penser, hors
bornes de leur devoir. »

itateurs de ces magnifiques modèles,
e Boulogne, dans son *Oraison funèbre de
s XVI*, et M. Frayssinous, dans les
*sons funèbres du prince de Condé et de
s XVIII*, surent se concilier tous les
ages en parlant des guerres civiles de
évolution française devant des généraux
avaient combattu sous des drapeaux
sés.

Règle.— Si l'on a à traiter des vérités
les qui aient quelque chose de pénible
l'auditeur, ou à faire des reproches, à
er des avis délicats, il faut adoucir ce
n a à dire, non pas en altérant la vérité,
i serait un crime, mais en la proposant
une forme aimable qui lui ôte son amer-
. Il est pour cela divers moyens : tantôt
empère la leçon à la faveur d'un compli-
délicat, comme fait saint Paul dans son
rable discours à l'Aréopage, où, trou-
jusque dans l'idolâtrie des Athéniens
matière à éloge et une disposition à
ngile, il les loue de leur caractère reli-
x; et de là, par une transition aussi fine
naturelle, prend occasion de leur prêcher
s-Christ, le *Dieu inconnu* qu'ils adoraient;
ien l'on convertit le reproche dans un
e déguisé, comme fait Démosthènes lors-
reproche aux Athéniens de ne pas se
trer dignes d'eux-mêmes, dignes des
queurs de Salamine et de Marathon, et
u'il s'écrie : « Vous venez demander
les jours sur la place : Qu'y a-t-il de
veau? Et quoi de plus nouveau que de
un peuple tel que les Athéniens près
e envahi par Philippe? » Tantôt on se
du nombre de ceux qu'on veut corriger,
n s'applique la leçon à soi-même, comme
Massillon lorsque, voulant donner de-
les laïques une leçon aux prêtres sur le
ect dû au lieu saint, il s'écrie : « Par là
vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelle
doit être dans nos temples la sainte gravité
et le recueillement inviolable de vos minis-
tres; que c'est à nous à porter ici, gravée
sur notre front, la sainte terreur de vos mys-
tères et le sentiment vif et intime de votre
présence; que c'est à nous à inspirer ici le
respect au peuple qui nous environne, par
le seul spectacle de notre modestie, et à ne
pas paraître autour de l'autel lorsque nous
sommes occupés aux saints mystères, plus
inappliqués, plus précipités que la multi-
tude même qui y assiste. »

D'autres fois on mêle à de justes remon-
trances des excuses qui atténuent la faute.
C'est quelquefois un moyen de porter les
coupables à se condamner plus sévèrement,
et ce fut celui que saint Pierre employa pour
reprocher aux Juifs leur déicide, s'appliquant
à diminuer, à excuser leur faute le plus
possible, en même temps qu'il la leur re-
prochait. *Et nunc, fratres, scio quia per igno-
rantiam fecistis, sicut et principes vestri.* On
peut encore, sans adresser de reproche di-
rect aux coupables, se borner à gémir en
général sur tel ou tel désordre, laissant à
chacun à prendre la part qui lui revient dans
la censure du prédicateur. A ces manières
d'adoucir ce que la vérité a d'amer, on peut
joindre certaines formes de politesse, par
exemple : *Permettez-moi de le dire;* ou bien
encore : *Il m'en coûte, mes frères, de vous faire
entendre des vérités pénibles, mais mon devoir,
mais votre intérêt, m'obligent à parler*, etc....
Enfin, on peut avoir recours à des tours ou
des circonlocutions qui voilent ce qu'il se-
rait trop accablant de montrer à nu. Ainsi
Bossuet, pour dire que Charles I[er] est mort
sur l'échafaud, s'exprime en ces termes :
« Qui pourrait raconter ses justes douleurs
(de la reine d'Angleterre)? Non, Jérémie, lui-
même, qui seul semble capable d'égaler ses
lamentations aux calamités, ne suffirait pas
à de tels regrets; elle s'écrie avec ce pro-
phète : *Voyez, Seigneur, mon affliction; mon
ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus.
Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui
m'était le plus cher. La royauté a été profanée
et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-
moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez
pas de me consoler; l'épée a frappé au dehors,
mais je sens en moi-même une mort sembla-
ble.* »

Cette citation heureuse raconte l'horrible
événement d'une manière également noble
et touchante.

Nous terminerons ces règles par deux
exemples remarquables propres à en donner
l'intelligence : le premier se lit dans le vingt-
neuvième sermon du P. Ségneri, célèbre
prédicateur d'Italie, et nous offre un modèle
de modération et d'urbanité dans la censure
du vice. Après s'être élevé avec énergie
contre ceux qui, n'étant pas bons, empê-
chent les autres de l'être, il fait ainsi l'ap-
plication de son sujet à ses auditeurs :

« Je ne veux pas vous offenser, mes frères,
il me serait bien plus doux de vous louer
que de vous blâmer. Je sais qu'il en est plu-

sieurs parmi vous qui s'appliquent à déraciner le vice par le zèle, à faire germer les vertus par l'exemple; mais est-ce le grand nombre? J'en appelle à votre conscience; ne vous reproche-t-elle point d'avoir raillé quelquefois les jeunes gens qui, dédaignant vos réunions et fuyant vos jeux, mettaient leurs délices à s'entretenir avec Dieu dans nos églises? Répondez : êtes-vous sûrs de n'être pour personne un obstacle qui l'arrête dans les voies de la piété, qui le détourne d'assister au saint sacrifice, ou de participer aux sacrements aussi souvent que son cœur l'y porterait? Dieu m'est témoin, mes frères, que j'ai plaisir à penser de vous tout le bien possible; mais plaise au ciel que vous ne soyez pas de ces hommes dont parle la Sagesse, qui invitent leurs compagnons à partager de coupables amusements : *Venez*, leur disent-ils; *couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent ; ne songeons qu'à nous divertir, à nous enivrer de plaisirs.* Il se rencontre parfois dans le monde des personnes qui, voyant un David prêt à pardonner à Saül, l'animent à la vengeance; qui, trouvant un Assuérus transporté d'une injuste colère contre Vasthi, applaudissent à ses fureurs; qui, s'associant à un Amnon, dévoré d'un amour impur pour Thamar, approuvent cette passion frénétique et lui enseignent l'art de la satisfaire. Pourriez-vous assurer, mes frères, qu'il ne se trouve parmi vous aucun de ces hommes? qu'il n'y en ait pas un dans cette ville d'ailleurs si sainte, dans cet auditoire d'ailleurs si édifiant? Oh! plût à Dieu que vous pussiez m'en donner l'assurance! pour cela, je donnerais, oui je donnerais avec joie tout le sang de mes veines.»

Voilà sans doute des reproches graves; mais comme ils sont présentés avec délicatesse, grâce et force! Qui pouvait s'en offenser? Et comment ne pas aimer au contraire le prédicateur qui parlait un tel langage?

Le second exemple se trouve dans les dernières pages du sermon de Massillon sur la parole de Dieu. L'orateur, voulant condamner les censeurs de cette divine parole, ne leur dit pas: « Quel droit avez-vous sur nous?» ce serait de l'arrogance; mais, avec une modestie qui désarmerait la malignité même, il leur dit :

« S'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur annoncer l'Evangile, nous vous dirions : Mes frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires n'ont point d'autre objet que votre salut : eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? Le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? »

Il ne dit pas : « Nous méprisons vos critiques, » ce serait de l'amertume, mais : « Nous vous montrons le glaive du Seigneur suspendu sur votre tête, prêt à tomber sur vous; et, loin de frémir, vous vous amusez à examiner s'il brille, et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés de l'éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paraît méprisable et digne de risée quand on l'envisage dans votre lumière! »

Enfin, il ne dit pas : « Vos applaudissements, nous les méprisons, il nous faut des larmes; » mais, avec la plus touchante onction, il s'écrie : « Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? Que nous sert d'être éloquent, si vous êtes toujours pécheurs? Quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons pas d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel. »

Comme ces phrases, admirablement précises, sans être ni sèches, ni obscures, ni incomplètes, ménagent adroitement toutes les susceptibilités et toutes les délicatesses!

Andrieux, 212; Girard, 55; Maury, 197; Rollin, 237; Dieulin, t. II, p. 157; Leclerc, 80; Drioux, 48, 61; Hamon, 11.

PRÉCISION. — Examinons ce qu'on doit entendre par la précision. C'est de cette qualité que dépend principalement la clarté du langage, et, par cette raison, il convient de la considérer de plus près, d'autant plus qu'on en parle souvent sans en avoir une idée bien distincte. L'étymologie du mot précision indique le sens exact de cette expression : il vient du latin *præcidere*, qui signifie couper ou retrancher. La précision consiste à retrancher toutes les superfluités, à élaguer l'expression, en sorte qu'elle ne présente que l'exacte copie de l'idée qu'elle doit énoncer. On a dit qu'il est souvent difficile de séparer les qualités du style de celles de la pensée: c'est ce qui a lieu relativement à la qualité qui nous occupe. Pour écrire avec précision, quoique ce soit là proprement une qualité du style, il faut avoir des idées distinctes et bien définies.

Les termes dont on se sert pour exprimer ses idées, peuvent pécher à trois égards : il peut arriver qu'ils n'expriment pas exactement l'idée que l'auteur a en vue, mais bien quelque autre qui lui ressemble ou qui a avec elle quelque espèce d'affinité. Il se peut aussi qu'ils expriment son idée, mais d'une manière incomplète; ou bien enfin qu'en l'exprimant toute, ces termes y ajoutent quelque chose. La précision est opposée à ces trois vices du style, mais plus particulièrement au dernier. Lorsqu'un auteur écrit avec propriété, il est, pour cela seul, exempt des deux autres. Puisqu'il évite les mots impropres, ceux qu'il emploie ne peuvent manquer d'exprimer sa pensée et de l'exprimer pleinement. Mais, pour être précis, il faut de plus que ses mots n'expriment rien

delà. Il ne doit s'y trouver aucune idée
ıgère, aucun accessoire superflu ou dé-
, qui se mêle à l'objet principal et nous
êche de le voir distinctement. Pour cela,
indispensable que l'écrivain ait lui-
e une conception nette de l'objet qu'il
peindre; qu'il l'ait saisi fortement; que,
quelque aspect qu'il le place, il ne le
point sous une forme incertaine et vacil-
. Mais ce genre de mérite n'est pas très-
nun parmi ceux qui se mêlent d'écrire.
ıtilité de la précision tient à la nature de
rit humain. L'esprit ne peut voir clai-
nt et distinctement qu'un seul objet à
is : s'il veut en fixer deux ou trois, sur-
si ce sont des objets semblables ou liés
eux, il éprouve de l'embarras et de la
ısion; il n'aperçoit pas nettement en
ils sont conformes et en quoi ils diffè-
Si l'on me présentait un objet nouveau,
heval, par exemple, dont j'eusse à cœur
ien connaître la figure, je ferais ôter les
ments qui le masqueraient à mes yeux,
gerais qu'on me le montrât seul et sans
accessoire, afin que rien ne pût distraire
attention. Il en est de même des mots:
n m'expliquant votre pensée, vous me
plus que vous ne voulez; si vous joi-
à l'objet principal des circonstances qui
ont étrangères; si, en variant inutile-
l'expression, vous faites varier le point
ue, en sorte que l'objet paraisse et dis-
isse tour à tour, vous m'obligez à en
plusieurs à la fois, et le principal m'é-
pe. Vous chargez l'animal que vous me
entez de harnais, de colliers, d'orne-
ts divers; vous en faites paraître devant
plusieurs de la même espèce, qui se
emblent et qui diffèrent par quelques
ıces légères : je reste embarrassé et n'en
erne aucun d'une manière complète et dis-
e. C'est l'image de cette espèce de style
n nomme lâche, et qui est directement
sé au style précis. Il est en général pro-
par l'emploi de mots superflus. Les
ains faibles répandent les mots avec
usion, pour se faire mieux comprendre,
font que dérouter le lecteur. Ils sentent
s n'ont pas l'expression précise d'une
ée, qui, même de leur propre concep-
, est d'ordinaire peu précise; ils l'aident
me ils peuvent à se produire au dehors,
ıoyen de deux ou trois mots qu'ils croient
ir suppléer à celui qui leur manque, et
ocher entre tous de l'idée qu'ils veulent
imer; ils tournent sans cesse autour du
et ne l'atteignent jamais. L'image, telle
s vous la présentent, est toujours dou-
et une image double n'est jamais dis-
te.
résulte de ces observations que l'on peut,
ın certain sens, dire d'un auteur qu'il
clairement, quoiqu'il manque de préci-
. Il use de mots propres et d'arrange-
ts convenables; il présente son idée
i clairement qu'il la conçoit : en ce
, il est clair, mais ses idées manquent
larté; elles sont vaguement conçues; et,
onséquence, il est impossible qu'il les
exprime avec précision. Du reste, tous les sujets n'exigent pas la précision au même degré : il y a des occasions où il suffit de présenter sa pensée sous une forme générale. Le sujet est quelquefois si familier et si connu, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'on se méprenne sur le sens, lors même que l'auteur ne s'astreint pas toujours aux règles de la précision.

Blair, t. I, p. 210; Arnaud, p. 202; Girard, p. 239; Sabatier, art. *Précision*, etc., etc.

PRÉDICATEUR. — Ce mot, dans son acception propre, sert à désigner celui qui prêche la parole de Dieu dans l'assemblée des fidèles. Parmi les prédicateurs il y en a de bons et de mauvais. Le P. Gisbert met au nombre de ces derniers ceux qui affectent de paraître savants; ceux qui ne parlent qu'aux sens, à l'imagination ou à la raison; ceux qui manquent d'onction et de mouvement; ceux qui prêchent avec des vues étrangères, telles que la vanité, l'ambition, le désir de se faire valoir; ceux qui ne connaissent pas ou qui ne veulent pas atteindre la fin essentielle de la prédication, qui n'est autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous avons traité ces divers points dans plusieurs articles de ce *Dictionnaire*, disons ici seulement avec le P. Gisbert ce que doit être un bon prédicateur.

Les anciens ont dit : Nul orateur sans la vertu morale, on doit dire aujourd'hui : Nul prédicateur sans la vertu morale et évangélique.

J'avoue, dit le pieux auteur que nous suivons ici, que j'ai été quelque temps sans bien comprendre la vérité de cette importante maxime; je la mettais au rang des paradoxes, et je serais peut-être encore à la comprendre, si un peu d'usage de l'éloquence chrétienne ne m'en eût donné l'intelligence. J'ai compris, je l'ai même senti, qu'il fallait être véritablement homme de bien pour bien prêcher.

Entrer dans les vues que l'orateur chrétien doit se proposer, ne s'en écarter jamais, n'avoir jamais aucune vue étrangère à son ministère, se dépouiller de soi-même, renoncer à mille retours flatteurs, préférer le bien de l'auditeur à votre propre gloire, aimer mieux le toucher que le charmer, le convertir que de s'en faire admirer, aimer mieux lui arracher des larmes que des applaudissements, sacrifier à son salut toutes les plus agréables productions d'un esprit naturellement porté au beau, au charmant, à l'éblouissant : ferez-vous tout cela, si vous n'êtes homme de bien? Cependant, si vous ne le faites pas, vous ne prêcherez jamais bien.

Mille fois le jour vous entendrez la voix de votre amour-propre et de votre vanité qui, venant à se réveiller, vous dira : Que ne suis-tu ton penchant? Que ne t'abandonnes-tu à ton génie? Que ne fais-tu comme un tel et un tel? On les admire, on se récrie presque à la fin de chaque période où ils s'arrêtent, non pas tant pour respirer que pour recueillir les applaudissements d'un

grand et nombreux auditoire. Si vous n'êtes homme de bien, comment résisterez-vous à cette voix importune et séduisante? Comment résisterez-vous au torrent?

On ne parvient jamais à la fin de l'éloquence chrétienne qu'à force de pénétrer les auditeurs de la grandeur et de l'importance des vérités éternelles, qu'à force de les toucher, de les remuer, de les embraser, de faire sur eux des impressions vives et profondes: peut-on en disconvenir? Mais tout cela ne demande-t-il pas de vous que vous soyez homme de bien? Car, dites-moi, pénétrerez-vous vos auditeurs de nos vérités, les toucherez-vous, les remuerez-vous, les embraserez-vous, si vous n'êtes vous-même embrasé, touché, pénétré? Et pouvez-vous être tout cela et n'être pas homme de bien?

Si je ne le suis pas, direz-vous, je ferai semblant de l'être. Je me revêtirai de l'homme de bien; j'en prendrai l'air, les manières, les pensées, les sentiments, tout enfin, hors la réalité. Cela ne suffit-il pas? Vous prétendez donc toute votre vie imposer au public? Pour remplir votre ministère, vous avez recours à l'hypocrisie et à l'imposture; vous ne faites nulle différence du métier de prédicateur à celui de comédien; paraître en chaire ou paraître sur le théâtre, est-ce pour vous une même chose? Et vous confondez le plus saint de tous les emplois avec le plus profane de tous les arts? O Dieu! quelle disposition à annoncer l'Evangile, à être apôtre, à convertir!

Pensez-vous pouvoir soutenir longtemps ce personnage emprunté? Pensez-vous que le public doive être éternellement la dupe de votre hypocrisie? Croyez-moi, vous le connaissez mal; il a des yeux plus clairvoyants que vous ne vous imaginez. A travers l'homme de bien, à travers l'apôtre, on reconnaîtra le mondain, le voluptueux, le méchant. Tôt ou tard la peau de brebis tombera et le loup paraîtra à découvert. Il est bien difficile, quand on est exposé au grand jour, de ne paraître pas ce qu'on est.

Mais quand vous auriez assez d'habileté pour soutenir aux yeux du public une imposture si criminelle, auriez-vous assez de force pour la soutenir à vos propres yeux? Je ne vois rien de plus insoutenable que ce déguisement, à quiconque conserve quelque sentiment d'honneur et de religion.

L'agréable langage que votre conscience vous tiendra toutes les fois que vous monterez en chaire! Médecin, vous dira-t-elle, que ne commencez-vous par vous guérir vous-même. Jouerez-vous toujours un personnage si peu conforme à votre caractère? Ferez-vous un jeu éternel de la plus sérieuse de toutes les occupations? Votre cœur démentira-t-il toujours votre bouche, et ne serez-vous jamais ce que vous voulez que tous les autres soient?

Je déclame aujourd'hui contre un vice, j'en fais des peintures affreuses, je crie, je m'emporte, je tonne, je foudroie contre tous ceux qui s'y abandonnent, et à chaque mot que je dis, je sens que j'en suis esclave. Une voix secrète me dit ce que Nathan disait à David: *Tu es ille vir*. Demain j'entreprends d'inspirer une vertu: les portraits que j'en fais sont les plus beaux, les plus charmants du monde; je n'oublie rien pour porter tous ceux qui m'écoutent à l'aimer et à la pratiquer, tandis que je sens fort bien que je ne l'aime ni ne la pratique pas. Cette opposition de ce qu'on est à ce qu'on paraît, de ce qu'on dit qu'il faut faire à ce qu'on fait, n'est-elle pas insupportable? Ne répand elle pas le fiel et l'amertume sur le plaisir qu'il y a à se faire suivre et à se faire admirer? Et n'est-elle pas un contre-poids fâcheux à tous les éloges qu'on peut vous donner? Ces reproches intérieurs que vous avez sans cesse à vous faire, et auxquels votre métier ne permet pas que vous puissiez échapper presque un seul moment, peuvent-ils se soutenir? Si vous le pouvez, il faut que de tous ceux qui viennent vous entendre vous soyez le plus endurci.

Mais venons au point. Paraître homme de bien quoiqu'on ne le soit pas, paraître sentir quoiqu'on ne sente pas; remuer son cœur, échauffer son imagination sur le sujet qu'on a à traiter, cela suffit, dites-vous, cela supplée à la réalité, cela remplace l'homme de bien. Vous vous trompez; il y aura toujours une très-grande différence d'un homme qui parle sur un sujet, et qui le sent réellement et naturellement, d'un autre qui parle sur le même sujet, et qui ne le sent pas, ou qui ne le sent que par artifice et par machine.

Supposons dans ces deux hommes un même esprit, un même génie pour l'éloquence, une même étude, une même science, les talents naturels ou acquis les mêmes; à cela près que l'un est homme de bien et l'autre ne l'est pas. Je les engage à me faire un discours sur les jugements de Dieu, sur la mort, sur les peines de l'enfer, sur les joies du paradis, etc., chacun de son côté met la main à l'œuvre. Le prédicateur homme de bien, après avoir pénétré son sujet, l'avoir rangé et disposé dans son esprit, commence à tracer sur le papier ses sentiments et ses pensées. Comme il est pénétré de ces grandes vérités, qu'il les goûte, qu'il les sent, il n'a pour s'exprimer qu'à suivre les mouvements de son cœur; tout chez lui coule de source, et son cœur touché lui suggère tant d'expressions, tant de sentiments, qu'à peine sa plume et sa main suffisent-elles à les recueillir. L'autre, à qui rien ne manque que la qualité d'homme de bien, se dispose aussi en même temps au travail pénible de la composition. Il examine toutes les parties de son sujet, il les voit en détail, il les met en ordre; mais comme il reconnaît que pour bien écrire il faut sentir, et qu'il sent fort bien qu'il ne sent rien, la première chose à laquelle il pense est de sentir. Pour cet effet, il s'efforce d'échauffer son imagination par une profonde rêverie, il tâche d'ajouter quelques nouveaux degrés de mouvements aux esprits qui coulent dans ses veines, il se remue, il s'agite, il s'excite, il se bat les flancs; ses esprits, portés au cœur

avec le sang, y causent quelque émotion; une petite chaleur commence à s'y faire sentir, un petit feu à s'y allumer. Là-dessus le prédicateur se hâte de travailler et de tirer avantage de la situation où il s'est mis. Mais ces impressions forcées ne durent guères; le mouvement des esprits se ralentit, ce feu étranger, et allumé contre nature, s'éteint bientôt; le cœur retombe dans sa froideur, dans sa première indifférence; il faut, à nouveaux frais, revenir à le ranimer.

Qu'on examine les sermons de ces deux prédicateurs, qu'on les compare: quelle différence de style à style, d'expressions à expressions, de sentiments à sentiments! Dans l'un le style est aisé, naturel, varié, abondant, vif, animé, qui touche, qui embrase; dans l'autre, il est contraint, gêné, froid, sec, uniforme, languissant, incapable de faire impression. D'où vient cette différence; l'esprit dans tous les deux n'est-il pas le même? Cela est vrai; mais le cœur ne l'est pas: l'un sent ce qu'il dit, et le sent naturellement; l'autre dit ce qu'il ne sent pas, ou du moins ce qu'il ne sent qu'artificiellement. On parle presque sans savoir ce qu'on dit quand on parle et qu'on ne sent pas.

L'esprit n'a guère qu'un langage; le cœur parle toute sorte de langues. Quand on ne parle que d'esprit, on parle froidement, sèchement, uniformément; parlez de cœur et vous parlerez diversement, abondamment, vivement. L'esprit a une forme déterminée, le cœur les prend toutes: c'est un Prothée. Chacun, dit-on, est éloquent dans sa propre cause; pourquoi? parce que chacun dans sa propre cause parle par sentiment: les discours qu'on fait alors sont des ouvrages du cœur, non de l'esprit.

Un prédicateur doit agir et être poussé par l'esprit de Dieu; mais le sera-t-il si l'esprit de Dieu ne réside en lui? Il doit parler par inspiration bien plus que par art et par étude; mais parlera-t-il de la sorte s'il n'est homme de bien, s'il n'est saint? Lorsque le Seigneur a inspiré les prophètes, ou il les a trouvés saints, ou il les a faits saints. Il est bien rare de voir un Balaam que le Seigneur inspire.

C'est dans la retraite, loin du commerce du monde, aux pieds de Jésus-Christ crucifié, dans le feu d'une méditation assidue et profonde, où il doit puiser ces lumières plus pénétrantes qu'un glaive à deux tranchants; former ces mouvements, tantôt doux et tendres qui s'insinuent, tantôt impétueux et rapides qui entraînent; enfanter ces foudres et ces éclairs qui font trembler les pécheurs les plus intrépides, et abattent presque toujours les plus obstinés, etc. Qu'en pensez-vous? un prédicateur fera-t-il tout cela s'il n'est saint, ou le fera-t-il sans le devenir?

Je sais que les sources de l'éloquence sont ouvertes à tout le monde: tous les prédicateurs peuvent également lire et étudier les divins ouvrages; mais seront-ils tous également touchés et éclairés par cette lecture et par cette étude? Oh! que les yeux d'un prédicateur homme de bien sont bien plus clairvoyants que les yeux de celui qui ne l'est pas, et que son cœur est bien plus sensible! L'un y découvre et y sent mille choses utiles à toucher et à édifier que l'autre n'y voit pas, et qu'il y sent encore moins. La raison de cette différence, saint Bernard nous l'apprend, dans son admirable *Traité sur la vie solitaire*: « C'est, dit-il, que les divines Ecritures veulent être lues avec le même esprit qu'elles ont été faites, et ne peuvent être entendues que par ce même esprit. Vous n'entrerez jamais dans le sens de l'apôtre saint Paul, jusqu'à ce que, le lisant avec une intention pure et le méditant avec assiduité, vous vous soyez rempli de son esprit. Vous n'entendrez jamais bien le prophète David que vous ne soyez revêtu, pour ainsi dire, de tous les mouvements répandus dans ses psaumes, par le sentiment et l'expérience que vous en aurez. » Mais peut-on être rempli du même esprit qui animait le grand apôtre, peut-on sentir ce que le saint roi David sentait dans les transports de ses divins cantiques et n'être pas saint?

Lorsqu'en lisant l'Ecriture on n'a d'autre vue que de devenir savant, l'esprit, la pénétration, l'intelligence des langues, tout cela peut-être peut suffire pour s'y rendre habile; mais, dans l'obligation où nous sommes de l'étudier pour toucher et pour convertir, ce n'est pas assez de l'entendre, il faut de plus la goûter et la sentir. Or, vous ne sentirez et vous ne goûterez jamais cette manne céleste si vous n'êtes homme de bien.

Après avoir dévoré ces sacrés volumes par une lecture constante et une fervente méditation, il faut que vous éprouviez en vous-même ce qu'éprouva le prophète Ezéchiel, après avoir mangé, selon l'ordre du Seigneur, le livre mystérieux dont il est parlé au chapitre III de ses prophéties. *Je sentis*, dit-il, *dans ma bouche comme la douceur du miel*: douceur uniquement réservée aux gens de bien.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, exempt de toutes les profanes et criminelles passions qui le souillent et le corrompent, parce qu'ils verront Dieu, non-seulement dans le ciel face à face, mais encore durant cette vie mortelle dans ses divines Ecritures, comme dans un miroir où il s'est représenté lui-même. N'oublions jamais cet oracle de l'Esprit-Saint, que la *sagesse*, c'est-à-dire, le sentiment, ce goût savoureux des vérités éternelles, *ne sera jamais le partage d'une ame méchante, et n'habitera point dans un corps sujet au péché.*

« La vérité ne se montre pas aux âmes impures, dit saint Bernard, et la sagesse n'a garde de se fier à elles. Qui sont ces âmes impures? demande ce saint docteur: ce sont ceux qui recherchent ambitieusement les louanges des hommes, qui font un trafic honteux du ministère évangélique, qui n'évangélisent que pour manger, et, s'embarrassant peu du fruit que le public peut retirer de leurs discours, ne sont sensibles qu'au

profit qui leur en revient. Comment osent-ils rendre témoignage de ce qu'ils n'ont point vu, et parler de ce qu'ils ignorent? Pourquoi avant la lumière entreprennent-ils des ouvrages de lumière? Que ne commencent-ils par purifier leur esprit et leur cœur? car, alors, la vérité ne refusera pas de se laisser voir à eux, et de se laisser annoncer par eux; mais si, mettant la pureté du cœur et de l'esprit au rang des qualités les moins nécessaires à un ministre de l'Evangile, ils ont la témérité de parler avant que que de voir et de connaître, ou ils erreront grossièrement, ou ils tomberont dans le mépris du public, qui ne manquera pas de leur dire : C'est bien à vous de vous mêler d'instruire les autres, vous qui ne vous instruisez pas vous-mêmes! »

Soyez le sel de la terre par la sagese d'une vie sainte et édifiante, avant que d'aspirer à être la lumière du monde par l'éclat de votre éloquence. C'est l'ordre que Jésus-Christ lui-même a établi, selon la remarque de saint Chrysostome, disant à ses apôtres : ***Vous êtes le sel de la terre***, avant que de leur dire : ***Vous êtes la lumière du monde.*** Ainsi, dit ce Père, que le premier soin d'un prédicateur soit de bien vivre, le second de bien enseigner.

Prêchez tant quil vous plaira; dites même, si cela se peut sans être homme de bien, les choses du monde les plus propres à persuader. Que gagnerez-vous sans la bonne vie? rien. Pourquoi? parce qu'on vous méprisera. Car, dit saint Grégoire, c'est une suite naturelle de mépriser le discours de celui dont on méprise la vie.

« J'entends volontiers, disait le dévot saint Bernard, la voix de ce prédicateur qui cherche à exciter en moi les sentiments d'une componction salutaire, et non pas à s'attirer de vains applaudissements : mais s'il prétend y réussir, qu'il imite la tourterelle gémissante, je veux dire, qu'il commence par gémir lui-même sur ses propres péchés et sur les péchés du peuple; car c'est en gémissant, bien plutôt qu'en déclamant, qu'il me portera à gémir moi-même et à pleurer mes péchés. Si l'exemple est toujours plus efficace que la parole, il l'est surtout en ce point : c'est alors que vous donnerez à votre voix un caractère de force presque invincible, si la vie que vous menez est pour vous et pour vos auditeurs une pleine et entière conviction, que vous êtes bien persuadé de ce que vous vous efforcez de persuader aux autres. Que vos actions s'accordent avec vos paroles. Faites ce que vous voulez que je fasse, et vous me réformerez. Vous me ferez entrer dans les voies de la justice : que si, malgré tout cela, vous ne pouvez en venir à bout, ce ne sera plus votre faute, mais celle de mon cœur obstiné et endurci dans le mal. On persuade aisément ce qu'on dit, quand on montre en soi-même, aux yeux de ses auditeurs, un modèle sensible des vertus qu' on leur prêche et des vérités qui les frappent. »

On gémit sur la disette des bons prédicateurs, et l'on en demande la cause. Une des principales, n'est-ce pas le défaut de vertu et de sainteté? Saint Chrysostome s'écriait autrefois : ***Beaucoup de prêtres, et peu de prêtres.*** Ne pouvons-nous pas nous écrier de même : ***Beaucoup de prédicateurs, et peu de prédicateurs***, c'est-à-dire, de bons et d'excellents? Pourquoi? parce qu'il en est bien peu qui s'étudient à représenter en leur personne ce que la sainteté de leur fonction et la grandeur de leur ministère exigent d'eux; peu qui puissent dirent avec saint Paul : ***Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ;*** ou avec Gédéon : ***Faites ce que vous me verrez faire.***

Qu'on me permettre de faire encore ici la même supposition que j'ai déjà faite. Supposons que, dans un orateur, méchant homme, il se trouve, s'il est possible, le même degré d'esprit, d'étude et de doctrine, que dans un orateur homme de bien. Lequel des deux l'emportera en éloquence? Peut-être vous attendez-vous que, pour décider cette importante question, je fasse parler nos Oracles sacrés, et que j'emprunte la bouche d'un Chrysostome, d'un Augustin, d'un Ambroise. Non. Ce sera celle d'un orateur profane et païen. Voici comme il s'explique : « Je réponds, dit Quintilien, que le plus éloquent des deux sera l'homme de bien. »

La bonne vie rend éloquent; pourquoi? parce qu'elle met l'esprit et le cœur de l'orateur chrétien dans la situation où l'un et l'autre doivent être pour réussir à persuader et à convaincre. Quelle est cette heureuse situation absolument nécessaire à l'éloquence? C'est un certain degré de conviction dans l'esprit et de sentiment dans le cœur, où vous ne parviendrez jamais, sans la bonne vie.

Il n'appartient qu'à une âme dégagée de tout vice, qu'à un cœur libre de toute affection déréglée, de s'occuper comme il faut à une étude aussi noble et aussi parfaite que celle de l'éloquence : car un même esprit peut-il imaginer en même temps les meilleures choses et les plus mauvaises? Peut-on réunir dans un même cœur les sentiments les plus honnêtes et les plus élevés, avec les sentiments les plus bas et les plus honteux? Cela se peut, si le même homme peut être tout ensemble, et homme de bien, et méchant homme.

Quoi de plus sombre, quoi de plus orageux, quoi de plus partagé et de plus déchiré qu'une mauvaise conscience? Au milieu de tout cela, comment l'éloquence, pourrait-elle trouver place? l'éloquence, dis-je, qui demande un esprit pur et serein, un cœur calme et tranquille, un parfait concours de toutes les puissances de l'âme, que rien ne partage et ne dissipe. Ne serait-ce pas s'attendre qu'un champ tout hérissé de ronces et d'épines produisît les plus excellents fruits?

Déguisez-vous le mieux qu'il vous sera possible. Tâchez de vous donner par artifice des sentiments que vous n'avez pas par nature. La dissimulation se dément : on se trahit soi-même; on paraît ce qu'on est

quelque endroit, et de quelque talent
bien dire qu'on soit pourvu, il ne peut
se faire qu'on n'hésite et ne chancelle,
que l'esprit et le cœur ne sont pas d'ac-
avec la bouche. Or, il est de toute né-
ité qu'un orateur méchant homme pense
rle tout autrement qu'il ne sent.
ais pour l'orateur homme de bien, il n'a
que qu'à ouvrir la bouche pour parler
uemment. Ses paroles sont une expres-
de ses sentiments et de ses pensées, et
liscours qui porte le caractère d'un cœur
d'honneur, de probité et de vertu, est
ours éloquent.
s beautés qu'un esprit droit, qu'un cœur
ueux donne au discours, valent infini-
t mieux que toutes celles qui peuvent
r d'ailleurs : j'ose même dire que ce sont
s seules vraies et solides beautés de
quence.
prédicateur qui n'est pas homme de
s'appliquera-t-il constamment à méditer,
nétrer, à développer ce qu'il y a de plus
ble, et par conséquent de plus propre à
her et à convertir dans les vérités de la
ion ? je le dis, sans crainte de me trom-
qu'il n'aura garde de se donner ce soin,
ourquoi ? c'est que cette méditation as-
e réveillerait les remords de sa cons-
ce, l'inquiéterait, le troublerait. Que
t-il donc ? il prendra le parti de fermer
yeux à cette lumière importune ; il se
ra sur la peinture des mœurs. Les por-
s, les caractères, seront le grand objet
a prétendue éloquence ; il se répandra
mages pompeuses, il s'égayera en des-
tions magnifiques, il courra après les
ées ingénieuses et brillantes, il sera poli,
i, délicat, agréable, élégant, tout ce qu'il
plaira, mais non pas éloquent.
out cela se conçoit, se produit, se jette
le papier, s'imprime dans la mémoire,
que le prédicateur en soit touché ; tout
aussi se dira, se déclamera, et l'audi-
n'en sera pas non plus touché.
ien de plus contraire à l'éloquence, et
out à l'éloquence chrétienne, qu'une
vaise vie. Tranquille sur les jugements de
, comment en inspirerez-vous la crainte
os auditeurs ? Comment leur repré-
erez-vous les peines de l'enfer, vous qui
ez descendre dans ces affreux cachots, et
pour vous épargner de salutaires alar-
, évitez avec soin de nourrir les yeux de
e foi de la vue de ces feux dévorants ?
teur et adorateur du monde, le ferez-
s haïr et mépriser ? Enflé d'orgueil, com-
t prêcherez-vous l'humilité ? Esclave de
our profane, quels portraits en ferez-
s ? etc.
sais, dit saint Jérome, qu'un ravisseur
bien d'autrui peut déclamer contre l'in-
ice, un voluptueux contre les plaisirs
inels, un orgueilleux contre l'ambition
daine, etc. Il peut déclamer, j'en con-
s, mais non pas prêcher.
araissez à ceux que vous avez à haran-
r, tel que vous souhaiteriez d'être : c'est
e point capital, le plus essentiel en l'art
de bien dire. Mais pour en venir à ce point, c'est l'ouvrage d'un caractère de vie irréprochable, qui ne respire que probité, qu'honneur, que sagesse, que vertu, que grandeur d'âme, que noblesse de sentiments. Sans cela à quoi sert tout cet amas de préceptes sur lesquels on compte si fort ? apprenez-le : à former de vains et insipides déclamateurs, qui bornent toute la beauté et toute la perfection de leur art à plaire à la multitude, à la flatter, à l'amuser. Ainsi pensait autrefois et parlait à peu près le divin Platon dans ses admirables Dialogues, où souvent il s'est donné le plaisir de les peindre aussi ridicules qu'ils sont méprisables.

J'ajoute encore, et je dis à tout orateur, au sacré plus encore qu'au profane : Soyez tel que vous souhaiteriez de paraître à vos auditeurs. Pourquoi ? parce que, si en effet vous n'êtes pas tel que vous souhaitez de leur paraître, vous ne leur paraîtrez jamais tel que vous souhaitez.

Il n'y a que la bonne vie, qu'une conscience qui n'a rien à se reprocher, qui puisse inspirer cette liberté évangélique à exhorter, à corriger, à reprendre, à menacer, qui convient à l'auguste caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ, selon la règle que le grand Apôtre des nations nous a prescrite dans sa seconde Epître à Timothée : car quand on a le malheur de se sentir coupable des mêmes choses qu'on blâme dans les autres, ce sentiment intérieur, et qui ne meurt jamais, flétrit le cœur, abat et humilie l'âme, et lui imprime je ne sais quels mouvements de timidité et de défiance qui gênent et ralentissent l'action du prédicateur, parce que, tandis que le prédicateur déclame contre ses auditeurs, sa conscience, qui ne peut souffrir cette criminelle et honteuse opposition de sentiments et de paroles, se récrie contre lui, et lui tient en secret le même langage que le Seigneur, au psaume XLIX, fait retentir à l'oreille du pécheur : *Comment osez-vous parler de ma loi, et employer votre bouche à annoncer les promesses que j'ai faites à ceux qui l'observeraient ?*

On remarque que les discours de la plupart des prédicateurs manquent d'un certain feu et d'une certaine onction qui seule peut produire sur le cœur des impressions vives, douces et agréables, seule le persuader, l'entraîner, en triompher. Ils nous plaisent, dit-on, ils nous charment, mais ils ne nous touchent pas. Ce défaut, que j'appelle essentiel, puisqu'il est incompatible avec la fin de l'éloquence chrétienne, ne vient, dans les prédicateurs, que du défaut de sentiment. Ils ne sont pas touchés, comment toucheraient-ils ? Ils sont froids, comment échaufferaient-ils ? Ils ne sentent pas, feront-ils que les autres sentent ?

J'ai lu assez souvent de ces sermons, si beaux, si brillants, si applaudis, et je n'ai jamais rien senti en les lisant : pourquoi ? parce que le prédicateur lui-même n'a rien senti en les composant. Tout ce qu'ils ont produit en moi s'est toujours arrêté à la pointe de mon esprit, rien n'est descendu jusqu'à mon cœur.

Le plus mauvais éloge, à mon sens, que l'on puisse faire d'un discours chrétien, est de dire que c'est un ouvrage d'esprit. Tout ce qui part du cœur a un caractère de feu, de vivacité et de douceur, que tout l'esprit du monde ne saurait donner.

Voulez-vous répandre dans vos discours cette onction victorieuse qui ne consiste qu'en des mouvements doux, vifs, tendres, insinuants; sentez tout ce que vous aurez à dire, et ne dites jamais rien que vous ne sentiez. Qui ne sut bien sentir ne sut jamais bien prêcher. Le bon cœur me paraît plus essentiel à l'éloquence que le bon esprit. Le cœur peut suppléer aux défauts de l'esprit, l'esprit ne suppléera jamais aux défauts du cœur. Je dis plus : il n'y a, à proprement parler, que le cœur qui ait de l'esprit et qui en donne; et de là vient que les bons esprits en fait d'éloquence sont si rares, parce que les bons cœurs le sont.

J'aurais du regret à vous cacher ici un modèle de cette onction qui fait presque toute la force de l'éloquence; nous le trouvons dans la 15ᵉ homélie de saint Chrysostome sur l'Epître aux Romains, où il veut porter ses auditeurs à aimer les pauvres et à leur faire l'aumône.

« Dieu vous a donné son Fils, leur dit-il, et vous ne donnez pas un morceau de pain pour ce Fils qui a été livré pour vous. Dieu ne l'a pas épargné à cause de vous, quoiqu'il fût son Fils unique, et vous le méprisez lorsqu'il meurt de faim. Ce Dieu, qui est mort pour vous, se couvre sous la personne du pauvre; donnez-lui au moins une partie de son propre bien, afin de vous servir plus chrétiennement du reste. Refuser une chose si juste, n'est-ce pas être plus insensible que la pierre? Et être si dur envers Dieu, lorsque vous avez tant de sujet de l'aimer, n'est-ce pas approcher de la cruauté du démon? Jésus-Christ semble n'avoir pas été satisfait de mourir en croix, il veut encore être pauvre, nu, étranger et sans retraite. Il veut être dans les prisons et malade, afin de vous toucher par ces dernières inventions de sa charité. Si vous ne répondez pas, dit-il, à l'amour que je vous ai témoigné autrefois par ma mort, si vous ne me rendez pas grâce pour grâce, soyez au moins touché de ma pauvreté présente; si vous êtes insensible à ma pauvreté, ne le soyez pas à mes maux; que la prison que j'endure arrache votre compassion. Si cela ne peut rien gagner sur vous, pensez au moins au peu que je vous demande : je ne veux qu'un morceau de pain, qu'un coin de votre logis, qu'une parole de consolation. Si vous continuez d'être impitoyable, souvenez-vous que, pour ce peu que je vous demande je vous ai promis le ciel. Que si cela ne fait encore aucune impression sur vous, n'oubliez pas que ce pauvre, tout nu qu'il est, est un homme semblable à vous et de même nature que vous. En voyant sa nudité, souvenez-vous de celle où j'ai été sur la croix. J'ai été nu alors pour vous, je le suis encore maintenant aussi pour vous. Que l'une ou l'autre de ces nudités vous touche..... J'ai souffert la faim pour vous autrefois, c'est encore pour vous maintenant que je la souffre. J'ai eu soif à la croix, j'ai soif encore dans ce pauvre que vous voyez. Je souffre partout et dans tous, pour vous attirer à la miséricorde, et pour vous donner moyen de travailler à votre salut par votre humanité et votre tendresse. Quoique vous me deviez quelque chose en échange de tant de dons que je vous ai faits, je ne demande rien toutefois comme une dette. Je regarde ce que je reçois de vous comme une offrande toute gratuite, et je ne vous en promets pas une moindre récompense que le ciel. Je ne vous dis point non plus : Délivrez-moi entièrement de ma pauvreté, donnez-moi toutes vos richesses; je me contente d'un peu de pain, je ne vous demande qu'un peu de quoi me couvrir. Si je suis en prison, je ne demande point que vous rompiez mes chaînes, mais que vous me visitiez. Quoique j'aie brisé ces chaînes pesantes sous le poids desquelles vous gémissiez, il me suffit en échange que vous veniez me visiter en prison. Je pourrais sans ces bonnes œuvres vous donner la couronne que je vous prépare; mais j'aime à vous la devoir, afin que vous ne rougissiez pas vous-même d'avoir été couronné en lâche, et que vous ayez le plaisir d'avoir mérité votre couronne. C'est pour ce sujet aussi que, pouvant me nourrir sans peine, je vais néanmoins de porte en porte comme un mendiant, et que je vous tends la main. Je veux que ce soit vous qui me nourrissiez, parce que je vous aime; je veux être à votre table, comme c'est la coutume des plus grands amis; je prends plaisir à recevoir le peu de nourriture dont j'ai besoin, et je publierai sans rougir devant tous les hommes que c'est vous qui avez eu pitié de moi. C'est ainsi que Dieu reçoit nos aumônes: nous rougissons qu'un autre nous nourrisse à ses dépens, et nous cachons cela le plus qu'il nous est possible. Dieu, au contraire, nous aime d'une telle sorte, qu'encore que nous tenions secrète l'aumône que nous faisons, il la publie et la relève avec de grands éloges : il dit sans rougir qu'étant nu, nous l'avons vêtu. Considérez ces grandes vérités, mes frères, et ne vous contentez pas de les recevoir, comme vous faites, avec ces applaudissements. A quoi servent ces cris que j'entends, et ces marques de votre approbation? Ce sont vos œuvres que je cherche, et non vos louanges. C'est là l'avantage que je souhaiterais retirer de mes discours: je mettrais là toute ma gloire, et je préférerais votre conversion à une couronne. C'est à quoi je vous conjure de travailler. Mêlez vos mains avec les mains du pauvre, afin que tous ensemble nous passions ici une vie heureuse, et que nous recevions dans l'autre les biens éternels. »

Je ne suis pas surpris qu'un tel discours ait attiré les applaudissements publics. Le cœur se sent touché d'une manière si douce et si forte, qu'il faut enfin qu'il éclate et se répande au dehors. Tout ce que l'orateur y

rt du cœur. Ce ne sont que des expres- vives et fidèles des sentiments dont le est tout pénétré. Il ne pense nulle- , ni à plaire, ni à bien parler, ni à bril- l ne cherche qu'à faire impression, qu'à sentir aux autres ce qu'il sent lui-même, ne laisse pourtant pas de trouver les udissements qu'il ne cherche pas. d on sait se faire applaudir par d'aussi endroits, on a sujet d'être content du de son éloquence.

reviens à ma grande maxime : Soyez ne de bien, si vous voulez bien prêcher, que vous ne sentirez les vérités chré- es, qu'autant que vous serez homme en, et vous ne prêcherez bien qu'autant ous les sentirez.

en pensera ce qu'on voudra : pour moi, is que si j'étais plus homme de bien e ne le suis, je prêcherais bien mieux, la raison que je sentirais mieux les rtantes matières de la religion, et que ferais mieux sentir aux autres.

ites-vous donc de vòtre métier un mo- bien vivre, et comptez que vous croi- en bonne éloquence à proportion que croîtrez en vertu. Ainsi la bonne vie ous ménerez sera pour vous, au senti- de saint Augustin, comme la règle et esure de votre éloquence.

ibert, p. 59.

ÉDICATION. — La prédication est une ion sainte, qui consiste à enseigner aux nes les vérités chrétiennes et à les ex- r à y conformer leur conduite.

us l'appelons premièrement *une fonc- sainte*, parce que tout est saint en elle. me les sacrements, elle a pour fonda- l'auteur même de la sainteté, Jésus- t, qui a dit : *Prædicate Evangelium omni uræ;* comme eux, elle demande un mi- e saint, saint par son caractère, saint es vertus ; et Jésus-Christ lui-même en ministre invisible, qui prêche au fond onsciences ; le prêtre ne fait en quelque que lui prêter son organe pour ins- e et exhorter : *Deo exhortante per nos.* son langage est saint ; elle ne traite que role de Dieu ; elle en est ou l'exposé ou ommentaire. La fin où elle tend est e : détourner de tout ce qui est mal, er à tout ce qui est bien, faire des saints : son but. C'est donc à juste titre que l'appelons une fonction sainte.

ous disons en second lieu qu'*elle consiste eigner aux hommes les vérités chrétien- et à les exhorter à y conformer leur con-* ; et par là, 1° nous indiquons la ma- de la prédication : c'est le dogme et la ale, tels que Jésus-Christ nous les a en- nés par lui-même ou par son Eglise, et autre chose ; 2° nous faisons connaître ut de la prédication : c'est le salut des mes ; le prédicateur s'efforce de le pro- r en expliquant à ses auditeurs ce qu'ils ent croire et faire pour se sauver, et en xcitant à vivre conformément à ce qu'il enseigne ; 3° enfin nous n'entendons parler seulement de ce genre d'instruc- tion solennelle qu'on appelle le *Sermon*, mais de tout enseignement de la doctrine chrétienne au peuple, sous quelque forme de discours qu'on la lui présente, soit sous la forme de sermon, soit sous la forme de prône ou d'homélie, soit même sous la forme de catéchisme.

Pour se former de ce ministère une idée complète qui dispose à le remplir dignement, il faut bien comprendre, 1° l'excellence de la prédication ; autrement on ne porterait pas dans l'exercice de cette sublime fonction cette haute estime, cette élévation de vues, cette ferveur de zèle, qu'on y doit porter. Après le saint sacrifice de la messe, il n'est point, dans le ministère ecclésiastique, de fonction plus sublime que celle de la prédication : c'était l'occupation principale de Notre-Seigneur pendant les trois années de sa vie apostolique, et le but de la mission qu'il avait reçue de son Père. *Oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum*, et il laissait à ses disciples, comme moins importante, la charge de baptiser. *Quanquam Jesus non baptizaret, sed discipuli ejus.* Saint Paul faisait de même : *Je n'ai baptisé personne à Corinthe*, disait-il, *sinon Crispe et Caïus et la famille de Stephanas. Non enim misit me Christus baptizare, sed evangelizare.* Conformément à ces grands exemples, et pénétrés de l'excellence d'un ministère qui demande tant de science, de lumières et de grâce, les évêques des premiers siècles se réservaient souvent à eux seuls l'exercice de la prédication, quoiqu'ils en reconnussent dans les prêtres le pouvoir ordinaire. Sous l'ancienne loi même, cet office n'était envisagé qu'avec une vénération profonde : Moïse et Jérémie s'en proclament tout à la fois indignes et incapables ; Isaïe a besoin qu'un ange, pour l'y disposer, vienne purifier ses lèvres ; le Précurseur s'y prépare par la pénitence et la solitude la plus austère. Pleine du même esprit qui animait les saints de l'un et de l'autre Testament, sainte Thérèse ne pouvait assez admirer la grandeur de cet emploi, et elle portait envie aux prédicateurs, en considérant le service éminent qu'ils rendent à Dieu et aux hommes : « Je donnerais mille vies, disait-elle, pour le bonheur d'être chargée d'une si noble mission. » C'est qu'en effet, de quelque côté qu'on envisage ce ministère, on le trouve d'une excellence incomparable ; pour nous en convaincre, nous pourrions nous borner à considérer dans le prédicateur, 1° la sublimité de sa mission ; 2° la majesté de sa parole ; 3° la grandeur des sujets qu'il est chargé de traiter ; 4° la fin pour laquelle il parle ; 5° les effets de sa prédication, quand elle est à la hauteur de son ministère ; 6° les grands avantages qu'en retire la société ; 7° le bien qui lui en revient à lui-même. On peut lire ces considérations dans le traité de la prédication par M. Hamon, qui les a longuement développées : pour nous, nous ne faisons que les indiquer ici, croyant plus utile à nos lecteurs de les entretenir sur la nécessité de la prédication.

Le même M. Hamon, justement persuadé que cette matière intéresse au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes, établit, 1° l'obligation de prêcher imposée à tout pasteur des âmes; 2° l'étendue de cette obligation; 3° la futilité des prétextes qu'on allègue pour l'éluder; 4° enfin il examine jusqu'à quel point les prêtres qui n'ont pas charge d'âmes sont tenus de prêcher. Il procède avec autant de science que de lucidité dans l'examen de ces quatre questions; mais comme il est diffus en quelques endroits, nous croyons devoir nous borner à reproduire ici quelques pages de M. Dieulin sur le même sujet, qui nous ont paru résumer suffisamment tout ce qu'on a dit avant lui.

«Propagée dans le monde par la prédication, par elle seule aussi la foi peut s'y conserver. C'est pourquoi, placé à la tête de tous les devoirs du sacerdoce, *officium principalissimum*, dit saint Thomas, celui d'évangéliser les peuples est le point capital de notre mission, ayant la priorité sur l'office même de la charité, qui ne vient qu'en second lieu dans l'ordre des obligations pastorales. Aussi les apôtres, en confiant aux diacres, ministres subalternes, la distribution des aumônes, se réservèrent-ils à eux-mêmes le ministère de la parole. Un pasteur doit s'écrier avec saint Paul : *Malheur à moi, si je n'évangélise pas!* et s'appliquer ce commandement de Jésus-Christ : *Annoncez l'Evangile à toute créature;* ainsi que cet autre de saint Paul à Timothée : *Prêchez la parole.* La vie spirituelle de la foi ne se produit que par la parole, et le principe générateur en est aussi le moyen conservateur. C'est là loi universelle à laquelle Dieu a voulu subordonner le règne de la vérité et de la vertu dans toutes les parties du monde. L'enseignement de l'Eglise ne consiste pas uniquement dans la lettre de nos saintes Ecritures : il faut que cette lettre soit sans cesse rendue vivante par une tradition orale non interrompue, et dont les pasteurs sont les canaux; de leur bouche seulement les fidèles apprendront ce qu'il est indispensable de croire et de pratiquer. N'est-il pas constant que le niveau de la foi et des autres vertus théologales ou morales s'élève ou s'abaisse parmi les hommes, selon que l'importante et noble tâche de la prédication est plus ou moins fidèlement accomplie? Un peuple sans instruction est un peuple sans religion, et par conséquent sans mœurs. Gardien d'un troupeau confié à sa vigilance, un curé en devient donc le meurtrier s'il ne lui rompt le pain de vie pour l'en nourrir : *Non pavisti, occidisti.* C'est un père sans entrailles, insensible aux cris que poussent ses enfants affamés.

«Prêcher est éminemment la profession du prêtre, surtout lorsqu'il a charge d'âmes. La médiocrité des talents et le défaut d'aptitude pour la chaire ne sont pas même des motifs de légitime dispense. N'est-ce pas au pasteur à donner lui-même la pâture à ses ouailles? Dans le cas où il ne le pourrait, eh bien, qu'il se fasse suppléer par quelqu'un de ces ouvriers évangéliques capables de s'acquitter dignement de cette sublime fonction. Si sa position ne lui permet de la remplir, ni par lui-même, ni par autrui, il ne saurait alors garder un poste dont les obligations dépassent la portée de ses facultés intellectuelles; abdiquer est le seul parti que dicte une conscience droite à quiconque n'est pas à la hauteur de sa mission. Aussi, des pasteurs incapables de parler en public ne jouissent-ils pas généralement de plus d'estime que d'influence dans leurs paroisses? Les peuples même les plus corrompus semblent rougir d'avoir pour gardiens ceux que l'Ecriture nomme énergiquement des *chiens muets qui ne savent aboyer.* Toutefois, nous devons le reconnaître, les dons de Dieu ne sont pas égaux en tous les hommes. N'y a-t-il chez un curé qu'une dose médiocre de talents, nous lui dirons : *Quantum potes exhibe.* Un langage simple, mais digne et sans bassesse, lorsqu'il part du cœur pour aller au cœur, opère souvent plus de bien que les retentissants discours des orateurs illustres. En prêchant de la sorte après une préparation convenable, on satisfait aux exigences du devoir; mais un pasteur, qui monte rarement en chaire et laisse dépérir son troupeau faute d'instruction, manque de tendresse et d'humanité; c'est un mercenaire, un prévaricateur, qu'il faut contraindre à résigner ses fonctions, à défaut d'amendement. Ceux qui, en qualité de directeurs, toléreraient en lui une aussi grave omission, se rendraient complices de son iniquité!

«Nous venons de voir avec quelle force nos saints livres insistent sur la nécessité de la prédication : de son côté, l'Eglise, interprète des volontés divines, n'a jamais cessé d'intimer cet important précepte à ses ministres : elle enjoint aux évêques de suspendre, ou même de révoquer tout prêtre ayant charge d'âmes, qui, sans d'impérieuses raisons, ne distribuerait pas chaque dimanche au peuple la manne de la parole divine : sévérité bien légitime, puisque l'instruction est le plus puissant auxiliaire, ou, pour mieux dire, le véhicule de la foi et de la vertu, et qu'une paroisse livrée à l'ignorance croupit, par là même, dans la fange du vice, et quelquefois dans une vraie barbarie. Ce n'est que par la prédication qu'on engendre un peuple à la religion, ou qu'on le remet dans la voie du ciel, s'il l'avait désertée. Ne nous lassons pas de le répéter, l'instruction est la dette la plus sacrée des pasteurs envers leurs ouailles; la messe elle-même n'est point d'une plus absolue nécessité que le prône. Cette obligation va si loin que, s'il se rencontre quelque part un enfant, une femme, un berger ou un domestique assez ignare, par la faute du curé, pour n'être pas admissible aux sacrements, ce dernier en sera comptable au tribunal éternel. Malheur donc aux prêtres dont la criminelle incurie laisse végéter les peuples dans les ténèbres de l'ignorance! ils en répondront devant Dieu, âme pour âme, vie pour vie, sang pour sang.

«En conséquence, un curé ne négligera

truction d'aucune classe ni d'aucune onne, autant, du moins, qu'il pourra ver des dispositions à l'entendre. Il dra soin des enfants attachés aux usines ıx fabriques, de ceux qui sont chargés garde des troupeaux, et de tous autres es gens ou adultes placés dans des si- ons exceptionnelles. Ingénieux à dé- rir les moyens les plus favorables à leur uction, il se fera tout à tous, acceptant bienveillance leurs moments disponi- au risque de se gêner lui-même. Ce des agneaux du bercail, qui ne sauraient eurer étrangers à la sollicitude d'un bon ur.

es modèles de zèle pour annoncer la pa- divine remontent bien haut dans les s. Sans parler des apôtres, qui s'étaient vé ce partage, ne voit-on pas les doc- et les Pères de l'Eglise, tous les an- évêques des quatre premiers siècles de chrétienne, prêcher chaque dimanche lébrer les saints mystères, malgré leur leurs savantes études et leurs inces- s occupations administratives ou pasto- ? Saint Chrysostome à Antioche, saint stin à Hippone, sont les premiers exem- de prédications faites par les simples es, que nous présente l'histoire ecclé- ique. Les évêques étant depuis lors de- s plus rares, l'Eglise, modifiant sa dis- ne en ce point, a imposé à ses ministres econd ordre l'obligation qui auparavant it exclusivement sur les premiers pas- . Lieutenants du pontife qui les envoie, urés doivent donc, dans leurs paroisses ectives, instruire par la prédication ne il instruirait lui-même. Si l'ensei- nent pastoral fut nécessaire à toutes les ues, combien plus l'est-il de nos jours ! sait quels ravages a exercés dans les l'impiété du siècle dernier, secondée les révolutions sorties de ses propres illes. Des populations nombreuses ont longées dans l'abrutissement, et, quoi- les efforts louables et persévérants aient entés contre l'ignorance, les préjugés, ifférence et la haine, il reste encore im- sément à faire pour guérir et cicatriser de plaies sociales. »

us n'en dirons pas davantage sur ce sujet : c'est au véritable ministre de s-Christ de sentir, comme autrefois saint son cœur s'émouvoir et frémir à la vue lte de la matière, idolâtrie nouvelle qui emparée de la génération présente.

y. *Pastoral de Limoges*, 17, 25, 30, 96 ; ade, *passim;* Andrieux, 177; Arnaud, Gisbert, 594-608; Maury, 2; Vêtu, t. I, ; Du Jarry, 26; Le Fée, 1; Collet, 179; lin, t. II, p. 91 ; Hamon, 8.

ÉPARATION. — Quiconque se formera juste idée des caractères de la prédica- et des qualités du prédicateur compren- isément la grande préparation que de- le ce ministère; il conviendra que ce qu'après de longs efforts qu'on peut ndre cette mesure de sainteté et de science essentielle au prédicateur, et don- ner à sa prédication les caractères qu'elle doit avoir; mais si, descendant de ces con- sidérations générales aux détails particu- liers, on veut envisager le prédicateur se préparant dans le cabinet à monter en chaire, on verra encore mieux ce qu'il en coûte pour devenir un véritable dispensa- teur de la parole de Dieu. Nous distingue- rons ici avec M. Hamon deux sortes de pré- parations : 1° la préparation éloignée, 2° la préparation prochaine. La préparation éloi- gnée consiste en certains moyens de se for- mer à la prédication ; il y en a trois princi- paux, savoir : 1° les lectures ; 2° les re- cueils ; 3° les essais de compositions. Nous avons parlé de ces moyens en divers arti- cles de ce *Dictionnaire*.

Quant à la préparation prochaine, nous traiterons de sa nécessité et de ses différen- tes espèces. Etablissons d'abord l'obligation de préparer avec soin toutes ses instruc- tions. Nous convenons qu'il est des cas où le prêtre, tantôt pressé par la multitude des affaires, tantôt appelé à remplacer un pré- dicateur qui manque tout à coup, ou à por- ter la parole dans une circonstance impré- vue, est obligé de parler sans préparation : alors, excusé par la nécessité devant Dieu comme devant les hommes, il a droit aux grâces du ciel et à l'indulgence de ses audi- teurs ; mais, hors ces cas exceptionnels, nous posons en thèse que tout prêtre, avant de monter en chaire, est tenu de préparer ce qu'il doit dire : s'il ne le fait, il se rend coupable d'irrévérence envers la parole sainte, et compromet son ministère ; il man- que à Dieu et à son auditoire, il encourt une responsabilité terrible.

Je dis, 1° *qu'il se rend coupable d'irrévé- rence envers la parole sainte.* Car si cette di- vine parole, digne, selon saint Augustin, des mêmes respects que le corps même de Jésus-Christ, ne doit être présentée aux peuples que sous des formes propres à lui concilier la vénération, et si, d'un autre côté, un bon sermon est une chose si diffi- cile à faire, même avec un travail assidu, une œuvre qui demande tant de temps et de soins, de réflexions et de patience, que ceux- là même qui préparent le mieux ce qu'ils doivent dire ne réussissent pas toujours à parler aussi dignement qu'il le faudrait, combien est répréhensible celui qui n'y ap- porte aucune préparation ? L'expérience dé- montre qu'alors on parle sans ordre et sans solidité ; on tombe dans des redites, on se perd dans des digressions, on noie ses pen- sées dans un déluge de paroles, et on ne fait que languir jusqu'à ce que l'imagina- tion soit échauffée, c'est-à-dire quelquefois pendant tout le sermon. Or la parole de Dieu, ainsi traitée, perd toute sa majesté dans l'esprit des peuples ; ils ne la respec- tent plus, ils la critiquent et s'en dégoûtent. Lors même qu'à force de parler sans s'arrê- ter et de crier en gesticulant avec violence, on réussit à faire illusion à quelques esprits bornés, il se trouve toujours dans l'audi-

toire, même parmi le peuple, des gens sensés qui jugent, qui condamnent; et la parole de Dieu n'en demeure pas moins avilie, tant dans leur pensée que dans la pensée de ceux auxquels ils communiquent leurs impressions.

2° Celui qui ne se prépare pas compromet son ministère; car tous les improvisateurs courent les chances de mal dire et d'échouer d'une manière visible à tous : il est des moments de stérilité où l'esprit le plus facile ne trouve rien; il ne faut pour cela quelquefois qu'une variation dans la température, dans la santé, dans l'humeur; et hors même de ces moments malheureux, mille causes peuvent troubler et faire perdre le fil des idées : tantôt, par exemple, un auditeur inattendu, une circonstance imprévue; tantôt une imagination qui se présente, un contre-temps qui survient. Et pût-on d'ailleurs toujours remplir sa tâche, ce ne serait, au moins habituellement, qu'en tournant dans le même cercle d'idées, et, ce cercle épuisé, en se répétant soi-même. De là les auditeurs ennuyés, le prêtre déconsidéré, et le ministère compromis; de là enfin ce mot si connu : ***Un sermon qui coûte peu à faire coûte beaucoup à entendre***, et cet autre : ***Ce qui coûte peu vaut ce que cela coûte.***

3° Celui qui ne se prépare pas manque à Dieu, et cela en deux manières : car, 1° un ambassadeur qui ne représenterait pas dignement son prince, et n'apporterait pas tous ses soins au succès de la négociation dont il est chargé, serait regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur : n'est-ce pas là le crime du prêtre qui ne prépare pas ses instructions? Il est en chaire le représentant de la majesté suprême, et il la déshonore par sa négligence; il y traite une affaire qui intéresse au plus haut degré la gloire de Dieu et le salut des âmes, et il n'y apporte pas les soins que réclame son importance. On ne reconnaît point dans son langage la dignité d'un envoyé du ciel, et sa parole n'est pas à la hauteur d'une telle ambassade. 2° C'est manquer à Dieu que de le tenter dans la chose du monde la plus grave; et tel est le second crime de celui qui ne prépare pas ses instructions, au jugement du théologien Navarre, lequel en infère que cette non-préparation, au moins si elle est habituelle, est un péché mortel. N'est-ce pas, en effet, tenter Dieu que de lui demander de suppléer à notre paresse par un miracle, c'est-à-dire, d'instruire et de toucher les peuples par un discours qui n'a rien d'instructif et de touchant, qui manque à la fois de la clarté et de l'ordre, de la solidité et de l'onction propres à produire ces effets de grâce et de sainteté? Il est vrai que le succès de la prédication vient de Dieu, qui seul donne l'accroissement, et non du discours en lui-même; mais il n'est pas moins vrai que, dans le cours ordinaire de la Providence, Dieu, pour produire ces fruits, se sert, comme de causes secondaires, de discours solides, clairs et touchants, propres à faire sur les auditeurs de salutaires impressions.

4° Négliger de se préparer, c'est manquer à son auditoire. L'auditoire de la plus humble campagne, comme celui des plus grandes villes, a droit d'être respecté : ce sont, de part et d'autre, des âmes immortelles, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ et destinées à régner dans les cieux : il faut donc toujours leur parler d'une manière convenable. Saint Chrysostome explique cette vérité par une belle comparaison : « Si, dans la maison des riches, dit-il, de magnifiques flambeaux en illuminent tous les appartements, tandis que dans le réduit des pauvres il n'y a qu'une petite lampe pour en éclairer toutes les parties; si dans les grandes villes, de belles fontaines décorent toutes les rues, tandis que dans les bourgades il n'y a qu'une fontaine pour tous les habitants, c'est la gloire de l'Eglise, qui est la maison de Dieu, la cité sainte, d'être éclairée jusque dans ses moindres parties par une prédication qui brille comme un magnifique flambeau, et d'être arrosée en tout sens par des sources riches et pures de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle : les enfants de Dieu doivent partout être traités avec honneur. »

5° Négliger de préparer ses instructions, c'est encourir une responsabilité terrible : c'est, 1° attirer sur sa tête cet effroyable anathème : ***Maledictus qui facit opus Dei negligenter;*** car quelle action est plus l'œuvre de Dieu que la prédication? C'est, 2° charger sa conscience de la damnation des âmes qu'un discours mieux préparé eût sauvées; et si Quintilien flétrit des noms de perfide et de traître l'avocat qui ne prépare pas son plaidoyer autant qu'il le peut, parce que sa négligence compromet les intérêts de ses clients : ***In suscepta causa perfidi ac proditoris est pejus agere quam possit;*** de quels noms ne mérite pas d'être flétri le prédicateur qui ne prépare pas son instruction autant qu'il lui est possible? Car par cette négligence il compromet plus que la fortune, l'honneur ou la vie des particuliers : il compromet les intérêts infiniment supérieurs de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Chacun, dit l'Apôtre, recevra selon son travail : ***Unusquisque proprium mercedem accipiet, secundum suum laborem***, et comme le bon prêtre qui aura apporté le plus de préparation recevra la plus belle couronne, quand même il n'aurait eu aucun succès, celui qui ne se sera pas préparé sera puni en proportion de sa négligence.

Voilà, sans doute, solidement établie la thèse dont nous avions entrepris la preuve. Si toutefois tant de raisons ne suffisent pas pour arrêter la présomption et la paresse qui voudraient improviser la parole de Dieu, nous pourrions les confondre encore par les autorités les plus frappantes. Saint Augustin, ce maître si habile dans l'art de parler, préparait avec le plus grand soin ses instructions, même après avoir prêché peu

dant trente ans tous les dimanches, comme il nous l'apprend lui-même à la fin de son quatrième discours sur le psaume CIII : *Magno labore quæsita et inventa sunt*, dit-il, *magno labore nuntiata et disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis, et benedicet anima nostra Dominum.* Saint Chrysostome n'invitait personne à manger à sa table, afin d'avoir plus de temps pour préparer ses instructions, s'appliquant ces paroles des apôtres : *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei et ministrare mensis.* Dans des temps plus rapprochés, saint Charles Borromée, malgré la facilité acquise par de longues études et de fréquents exercices, ne crut jamais pouvoir négliger cette préparation, et Fénelon ne crut pas davantage pouvoir s'en dispenser, nonobstant l'esprit prodigieux et fécond dont il était doué. Enfin, saint Liguori, malgré son genre simple et missionnaire, ne permettait pas à ses prêtres de monter en chaire sans avoir auparavant écrit tout ce qu'ils devaient dire, à moins que leur talent ne fût assez éprouvé pour n'avoir pas besoin d'écrire ; et alors même il exigeait qu'ils eussent profondément médité leur sujet, et se fussent fait un canevas bien fourni. Si, après de tels exemples, il était utile d'en ajouter d'autres, nous pourrions citer les païens eux-mêmes. Périclès ne parlait jamais au peuple sans s'être fortement préparé et sans avoir prié les dieux, avant de sortir de sa maison, de ne pas permettre qu'il lui échappât une seule parole indigne de son auditoire. Cicéron, tout habile qu'il était, ne plaidait jamais sans y être disposé avec le plus grand soin. *Ad illam causarum operam, nunquam nisi paratus et meditatus accedo.* Or, si l'intérêt de la réputation, si le désir d'un succès éphémère a pu rendre des païens si laborieux, quel zèle pour se préparer ne doit pas inspirer au prédicateur la vue du salut éternel des âmes, qui est le but de tous ses discours ?

A ces considérations déjà si puissantes, ajoutons celles du P. Gisbert : Ces aventuriers dans le métier de la chaire, dit-il, qui, sans aucuns préparatifs, s'embarquent témérairement sur la vaste et dangereuse mer de l'éloquence chrétienne, ne manquent jamais d'y faire naufrage. L'auditeur, qui se croit méprisé, à son tour les méprise. Ces sortes de prédicateurs, qui comptent trop sur la facilité de leur génie, et qui montent en chaire avec la même indolence et le même sang-froid qu'ils vont à une promenade, conçoivent mal la grandeur de leur ministère, et ne savent pas ce que c'est que d'avoir le public à entretenir. La préparation la plus opiniâtre, soutenue du plus grand génie, est à peine suffisante.

Il y a deux sortes d'impudence, au sentiment d'un grand maître (Cicéron), qui sont également à craindre pour tout orateur : la première, c'est de paraître aux yeux du public avec un certain air de hardiesse et de présomption qui fait soupçonner d'abord que l'orateur méprise son auditoire, ou qu'il ne comprend pas assez la grandeur et la difficulté de son emploi ; la seconde, c'est d'y paraître et de n'avoir rien à dire qui soit digne du sujet qu'il a à traiter, digne de son caractère, digne de l'attention d'une foule d'honnêtes gens assemblés exprès pour recueillir ses paroles. Car ce n'est pas seulement en paraissant timide, en pâlissant, en rougissant, qu'on évite le blâme de l'impudence ; il faut encore s'en garantir en ne faisant pas ce qu'il est toujours très-messéant de faire : or rien ne sied plus mal à un prédicateur que de n'avoir rien à dire qui mérite qu'on l'écoute.

Et c'est à tort qu'ils prétendraient justifier, autoriser même leur témérité ou leur paresse, par cet endroit du chapitre X de l'Evangile de saint Matthieu, où Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Lorsqu'on vous livrera à vos persécuteurs, ne vous mettez pas en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz, parce que ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même : car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous.* Ou par cet autre de saint Luc, au chapitre XXI : *Mettez-vous bien dans l'esprit de ne point songer par avance comme vous devez répondre, parce que je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer.* Car, outre que nous ne sommes plus au temps où le Seigneur par lui-même inspirait les prophètes et les prédicateurs de son Evangile, Jésus-Christ n'a jamais prétendu par là nous défendre une préparation de ce que nous avons à dire, sage et raisonnable, mais seulement une préparation trop scrupuleuse et trop inquiète. Nous savons que l'esprit souffle quand il veut et où il veut, mais non pas quand nous voulons et où nous voulons. Il faut donc, selon saint Augustin, expliquant ces endroits de l'Evangile qui semblent interdire toute préparation aux ministres de la parole, que le prédicateur, avant de monter en chaire, prie, étudie, pense, réfléchisse, médite; mais lorsqu'une fois il y sera monté, qu'il se persuade que c'est à lui à qui ces paroles s'adressent : *Ne songez plus, ni à ce que vous direz, ni comment vous le direz ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous.* Ce qui se vérifie à la lettre, si tout ce que vous avez préparé, vous avez eu soin de le puiser dans le fonds même de la religion et dans les sources sacrées des divines Ecritures.

Consultez l'Esprit-Saint avant que de parler à vos auditeurs; apprenez de lui par la prière, par l'étude des saints livres, par la méditation profonde des vérités chrétiennes, ce que vous avez à leur dire ; mais n'attendez pas pour le consulter, que vous soyez sur le point de leur parler : vous risqueriez d'être abandonné à votre propre esprit, ou plutôt d'être abandonné également de votre esprit et de l'Esprit-Saint.

Quiconque attend à penser à ce qu'il faut

dire, à l'heure et au moment où il faut le dire, tente le Seigneur, s'expose à demeurer à sec, à haranguer très-mal le public et à en devenir la risée.

Le Sage nous a laissé, en parlant de lui-même, une idée de l'orateur chrétien bien autre que celle qu'en ont conçue ces hasardeux et téméraires ministres de la parole. *Le Seigneur*, dit-il, *m'a donné, en premier lieu, de prévoir et d'imaginer ce qui convient aux dons qu'il a mis en moi*, et surtout au don de la persuasion ; *car nous et nos discours sont entre ses mains, parce qu'il est le maître de la sagesse et le réformateur des sages ;* par conséquent le grand maître en l'art de persuader, qui est un des chefs-d'œuvre de la sagesse. En second lieu, le Seigneur m'a donné de dire à souhait ce que j'ai prévu et imaginé dans mon esprit, c'est-à-dire, de l'exprimer sous des termes, des images et des figures telles qu'on peut les souhaiter, pour parvenir à la persuasion. Ce n'est donc pas suivre les mouvements de l'Esprit-Saint que de monter en chaire sans préparation et sans prévoyance, soit des choses qu'il faut dire, soit de la manière dont il faut les dire, mais bien plutôt pécher en quelque façon contre le Saint-Esprit, qui, en la personne du Sage, a voulu nous apprendre nos indispensables devoirs touchant le difficile et important ministère de la parole. Que tout prédicateur, s'il prétend parvenir à sa fin, ait donc sans cesse cette excellente prière à la bouche : *Seigneur, donnez-moi d'avoir des pensées dignes de vous, et de les exprimer selon mes désirs.* Qu'il applique ensuite toutes les puissances de son âme à concevoir de ces nobles pensées et à les exprimer noblement.

Saint Chrysostome, comprenant toute l'importance et toute la grandeur du ministère évangélique, exige des prédicateurs un grand et assidu travail à préparer les discours qu'ils ont à débiter au peuple, parce que de ce travail dépend la conversion de plusieurs. Avec ce travail vous parviendrez à dire ce qu'il faut pour faire impression ; sans ce travail, vous n'y parviendrez jamais. Les auditeurs ne viennent pas à nos sermons comme des disciples dociles et soumis, prêts à recevoir avec respect et avec une déférence aveugle, tout ce qui sort de la bouche d'un maître, mais comme des spectateurs froids et tranquilles, ou comme des juges et des censeurs sévères, souvent plus disposés à blâmer qu'à approuver, à censurer qu'à applaudir. Il faut animer le froid et l'indolence des uns, imposer silence à la secrète malignité des autres. Qu'on m'apprenne comment cela se peut faire, sans les charmes victorieux et dominants d'un discours bien préparé et bien médité

La plupart des auditeurs courent à nous, entraînés par l'attrait du plaisir plutôt que par l'intérêt de leur propre salut. Ils préfèrent l'agréable à l'utile, et regardent à peu près la chaire des mêmes yeux que le théâtre. Ils veulent que les prédicateurs flattent leurs oreilles, réjouissent leur imagination, charment leurs esprits, plaisent à leurs yeux, et ils ne veulent guère autre chose. Faudra t-il que les prédicateurs, par une lâche prévarication, s'accommodent à un goût si dépravé et si corrompu ? A Dieu ne plaise! bien loin de se laisser entraîner au goût de la multitude, il faut qu'ils entraînent la multitude elle-même à leur goût, en la réduisant peu à peu, et presque malgré elle, à préférer ce qui édifie et ce qui touche à ce qui ne fait que plaire, que réjouir, que charmer. Mais quelle adresse, quelle insinuation, quelle force, quelle sublimité, quelle élévation dans le discours, un tel ouvrage ne demande-t-il pas ? Et en même temps quelle méditation profonde et quelle constante préparation dans les prédicateurs, qui prétendent dominer ainsi salutairement sur la multitude et la faire changer à leur gré d'idées et de sentiments.

Et ne vous flattez pas qu'il vous soit permis de vous dispenser du pénible travail de la composition, sous ce beau prétexte que le ciel vous a pourvu d'un génie heureux et facile ; car quelque génie que vous puissiez avoir, si le travail ne le soutient, vous risquez de n'aller jamais au-delà du médiocre, lorsque vous auriez pu voler jusqu'au sublime. Le sentiment de votre propre génie ne doit pas être en vous une raison d'oisiveté et de nonchalance, mais un puissant motif de travail et d'application. C'est un fonds qui produira le centuple si vous le cultivez. Quelle gloire n'en reviendra-t-il pas à Dieu, et quel profit à vos auditeurs! Ne vous exposez donc pas au regret d'entendre le Seigneur vous disant : *Serviteur paresseux, rendez compte du talent que je vous avais confié.* Mais si, manquant de génie, vous manquiez aussi de travail, quel personnage feriez-vous en chaire ?

Quelque génie qu'eût Démosthènes pour l'éloquence, il ne se dispensa jamais du travail de la composition. Un jour, un de ses amis trouvant mauvais, jusqu'à s'en moquer, qu'il se donnât tant de peine à préparer ses harangues et à les apprendre par cœur : « J'aurais honte, répondit-il, à paraître devant un si grand peuple sans préparation, et à n'avoir autre chose à lui dire que ce qui me viendrait alors dans l'esprit. »

De ces sages réflexions du P. Gisbert, nous pouvons conclure, 1° que le prêtre chargé d'instruire doit toujours s'y prendre à temps pour préparer ses instructions : s'il attend à la veille ou à l'avant-veille, il aura trop peu de loisir pour penser suffisamment à sa matière, pour trouver les meilleures choses à dire et la meilleure manière de les dire. Souvent même ce peu de loisir lui sera enlevé par des travaux inattendus et les fonctions imprévues de son ministère. Le seul moyen de prévenir tous ces inconvénients, c'est, dès qu'il a fini une instruction, de commencer aussitôt la préparation de l'instruction suivante.

Nous concluons, 2° que le prêtre chargé d'annoncer la parole de Dieu au peuple doit s'interdire tout passe-temps, toute visite

ıême toute étude, toute lecture de feuil-
publiques ou de livres curieux qui ne
:orderait que difficilement avec la pré-
tion soignée de ses prônes ou instruc-
s; et si, malgré cela, il ne peut se pré-
r autant qu'il le désirerait, il doit com-
ıer le défaut de préparation par une sur-
ıdance de prières.

ıant aux différentes manières de prépa-
ses instructions, M. Hamon en compte
principales, que nous ne ferons qu'in-
ıer ici, parce que nous les avons traitées
lifférents articles de ce *Dictionnaire*.
ı première est d'écrire en entier ses
ɔurs et de les débiter ensuite selon le
à mot du cahier. La seconde est de les
e aussi en entier, mais dans le dé-
le s'affranchir du mot à mot. La troi-
ıe est d'écrire sommairement tout le
de son discours, en indiquant toutes
dées qui doivent y entrer, l'ordre de
dées et les transitions de l'une à l'au-
les mouvements ou affections propres
ıque endroit du discours, les expres-
s principales et les figures les plus mar-
ıtes, mais sans s'attacher aux mots qui
ent rendre chaque idée. La quatrième
ière est de se borner à tracer le cane-
lu sermon, ses divisions, subdivisions,
ıefs de preuves. La cinquième, de ne
ècrire du tout et de réfléchir seulement
ques instants avant de parler. La
me, enfin, d'apprendre et de débiter
ermons d'autrui. (*Voy.* ECRIRE, IMPRO-
TION, CANEVAS.)

ıy. *Pastoral de Limoges*, p. 407; Baudri,
204, 267; Maury, 5, 184; Vêtu, t. I,
07; Dupanloup, préface des *Dialogues
l'éloquence*, XXIX-XLV; Fénelon, 14, 17,
83; Le Fée, p. 41; Dieulin, t. II,
ı7, 129; d'Aguesseau, t. I, p. 59; t. II,
ı5; Hamon, 278; Gisbert, 303.

ÉTERMISSION ou PRÉTÉRITION.—C'est
figure de rhétorique par laquelle on
de passer sous silence ou de ne tou-
que légèrement des choses essentielles,
esquelles on appuie réellement et avec
.

s orateurs français ont bien connu tous
ıvantages de cette figure heureusement
ıée. Fléchier, par exemple, dans l'*Orai-
unèbre de Turenne* : « N'attendez pas de
, Messieurs, que j'ouvre à vos yeux une
e tragique; que je vous montre ce
l homme étendu sur ses propres tro-
s; que je vous découvre ce corps pâle
nglant, auprès duquel fume encore la
re qui l'a frappé; que je fasse crier
sang comme celui d'Abel; que je ras-
le à vos yeux les tristes images de la
ion et de la patrie éplorées. Dans les
s médiocres, on surprend ainsi la
des auditeurs, mais on décrit sans art
mort qu'on déplore sans feinte. »
us ne pouvons nous résoudre à termi-
e qui regarde la prétermission, sans
l'exemple suivant que nous fournit
illon : « Vous vous figurez des amertu-
mes dans le parti de la vertu! Mais, sans
parler des divines consolations que Dieu
prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment,
sans parler de cette paix intérieure, fruit
de la bonne conscience qu'on peut appe-
ler en même temps et un avant-goût et le
gage de la félicité qui est réservée dans le
ciel aux âmes fidèles; sans vous dire, avec
l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur
la terre n'est pas digne d'être comparé avec
la récompense qui vous attend: si vous étiez
de bonne foi, et que vous voulussiez nous
exposer ici naïvement tous les désagréments
qui accompagnent la vie du siècle, que ne
diriez-vous pas, et que ne dit-on pas tous
les jours là-dessus dans le siècle? »

PREUVES ORATOIRES.—L'éloquence, dit
M. Dieulin, a pour but non-seulement d'é-
mouvoir, mais encore de convaincre. C'est peu
de toucher et d'attendrir, car le sentiment qui
n'est point fondé sur des convictions dispa-
raît dès que l'émotion est passée. Or, les
preuves servent de base aux convictions
et les rendent fortes ou faibles, selon
qu'elles sont décisives ou peu concluantes.
L'orateur est un athlète appelé à combattre
et à dompter les esprits les plus rebelles
aussi bien que les cœurs les plus endurcis.
Un discours dépourvu de preuves serait
donc un corps sans âme ou un édifice sans
fondements.

En toutes choses, il faut d'abord bien se
pénétrer du but auquel on veut atteindre.
Celui que se propose le prédicateur est tou-
jours ou religieux ou moral : c'est une
vérité à établir, un devoir à proclamer, un
préjugé à détruire, un vice à flétrir et ex-
tirper. Ici on a à lutter contre les répu-
gnances de la nature humaine, car, selon
la remarque de saint Augustin, l'homme
aime naturellement l'éclat de la vérité, mais
il en redoute la censure : *Amant homines ve-
ritatem lucentem, oderunt eam redarguentem.*
L'auditoire est comme l'ennemi qu'il s'agit
de vaincre et de forcer dans la citadelle où
il se met à l'abri des coups de l'éloquence
chrétienne. C'est en l'enveloppant à l'aide
de démonstrations péremptoires qu'on l'o-
bligera de se rendre; autrement, les traits
lancés contre lui n'auront ni force ni por-
tée : *Telum imbelle sine ictu.*

Il est inutile d'insister davantage sur l'in-
contestable nécessité des preuves dans le dis-
cours; de l'aveu de tout le monde, un ser-
mon, lorsqu'il ne repose point sur une sé-
rie de propositions bien coordonnées entre
elles, et conduisant à une conclusion logi-
que, n'est plus, fût-il d'ailleurs parfaite-
ment écrit et débité, qu'une masse de chairs
sans muscles et sans os, un ballon gonflé de
vent, un pathos ou fatras d'autant plus sonore
qu'il est plus vide, et d'autant moins profond
qu'il est plus creux.

Mais, si l'on ne peut se dispenser d'argu-
ments, il importe aussi de les bien choisir :
de là en dépend le succès. Il y en a de l'or-
dre religieux, de l'ordre rationnel, de l'or-
dre sentimental et de l'ordre historique :
quatre mines abondantes toujours exploitées

et toujours inépuisables. Ici le point capital est d'en apprécier d'avance la force, la convenance et l'effet probable sur l'auditoire. Dans l'enseignement de la religion, tout cède à l'autorité, parce que cet enseignement est révélé, et dès lors infaillible : humble servante de la foi, la raison n'a que le second rang. C'est donc dans l'Ecriture, parole sacrée et divine, qu'il faut généralement puiser les preuves qui établissent le dogme et la morale. Le fruit n'est jamais plus sain que sur l'arbre, ni l'eau plus pure qu'à sa source. Mais quand on évangélise une paroisse incroyante, la raison et l'expérience, alors seules reconnues comme éléments de certitude, doivent intervenir en premier ordre. Si, du reste, peu de paroisses sont totalement livrées à l'esprit d'irréligion, il en est malheureusement trop où, dans le mélange, prédomine la proportion des incrédules et des indifférents. De là, nécessité de varier les preuves selon les diverses classes d'auditeurs : ainsi se révèle le bon sens et le savoir-faire d'un homme habile. C'est surtout quand on se propose d'établir ou de défendre des vérités fondamentales, que, pour les imprimer fortement dans les cœurs, il faut présenter des raisonnements irréfutables et triomphants. Mais on ne discutera que bien rarement ces grandes vérités en présence des peuples : ils sont généralement convaincus qu'on n'en saurait douter, et cette conviction est chez eux cent fois plus énergique que celle qui résulterait des syllogismes les plus victorieux.

Qu'on ne craigne pas de trop multiplier les preuves à l'appui de ce qu'on veut démontrer : le laboureur sème plus de grains qu'il n'en faut, parce que le tout ne lève pas. La variété des esprits répondant à celle des figures, un sermon doit être comme un festin copieux où chacun puisse choisir le mets le plus propre à satisfaire son goût. Faibles, peu concluants et peu nombreux, les arguments soulèveraient peut-être des doutes sur la certitude de nos dogmes, au lieu de les affermir. Si le ministre de la parole n'est pas vainqueur, la vérité paraîtra vaincue, au grand détriment de ceux qui l'écoutent. Faisons, à cet égard, une longue étude de nos grands modèles dans l'éloquence de la chaire.

L'argumentation de Bourdaloue est pressante, serrée, impitoyable. Tout en couvrant la trame de son discours des fleurs d'une élocution enchanteresse, Massillon n'en est pas moins un modèle de raisonnement. Bossuet, dans ses sermons, est toujours exact, précis, nerveux, appuyé sur l'Ecriture et les Pères ; sa logique, ses pensées, sont d'une étonnante profondeur ; l'aigle de Meaux plane au-dessus de la région commune des esprits; mais au sein des nuages par delà lesquels il s'élance, on entend gronder les foudres de l'Evangile sur la tête des incrédules et des pécheurs.

Muni des armes que la religion lui met en main, le prêtre n'usera que sobrement des citations profanes, dans lesquelles, ayant soin de séparer *pretiosum a vili*, il prendra toujours les plus applicables et les plus frappantes : Plutarque, Pline et Sénèque le moraliste ne sont pas des autorités dans la chaire. Il faut puiser les faits dans l'Ecriture, l'histoire ecclésiastique et la vie des saints. Le langage de l'exemple est toujours le plus efficace, et une pieuse légende touchera plus l'auditoire que les brillantes périodes d'un discours magnifique. C'est là d'ordinaire le meilleur et le plus irrécusable des raisonnements. Les traits édifiants stimulent l'attention, raniment l'intérêt, se gravent au fond des esprits et des cœurs, où ils opèrent sans efforts la conviction et la persuasion : une bonne action vaut mieux que dix preuves. Mais on doit bannir de la tribune évangélique, trône auguste de la vérité, toute anecdote apocryphe et controuvée. Les faits faux et suspects font douter des véritables, qui seuls édifient. Que notre prédication ressemble à un or épuré sept fois par le creuset : *Purgatum septuplum.*

Après le choix des preuves vient l'ordre de leur classement respectif. Or, on les disposera de telle sorte qu'elles aillent toujours *crescendo*, et qu'on finisse par les plus fortes et les plus irrésistibles ; car c'est ce que l'orateur dit en dernier lieu qui reste le plus longtemps dans l'esprit ; puis on les enchaînera l'une à l'autre, selon les principes d'une bonne méthode, sans laquelle on ne composerait jamais un discours solide, concluant, persuasif, capable, en un mot, d'ébranler tous les auditeurs.

Enfin, que les preuves, dans leur exposé, soient claires, neuves et originales; point de syllogisme ni d'autre genre d'argumentation en forme vis-à-vis du vulgaire. Ce bagage de l'école serait déplacé dans la prédication, dont la qualité première est d'être mise à la portée de tous ceux qui viennent l'entendre. Les philosophes eux-mêmes prennent plaisir à voir un orateur bannir les formules scolastiques, et se faire comprendre des petits comme des grands. Entre les raisonnements on choisira donc les plus accessibles à l'esprit des masses; ceux-là sont pour elles mille fois préférables aux axiomes mêmes de la métaphysique. Les proverbes aussi ont beaucoup de valeur, lorsqu'on les applique avec sagacité et sans profusion ; adages du peuple, ils font plus d'effet sur lui que les autorités les plus décisives : ainsi encore des comparaisons.

En résumé, la manière de rendre les arguments saisissables, c'est de leur donner une forme intelligible, populaire et sentencieuse. Quelquefois aussi un trait de ridicule, lancé à propos, réussit mieux qu'une réfutation sérieuse ou de longues et savantes discussions; mais ce moyen étant de sa nature peu en harmonie avec la gravité de la chaire, on ne l'emploiera qu'avec une discrète réserve : ici l'usage touche de près l'abus.

Tels sont, en matière de prédication, les principes généraux concernant la nécessité, le choix, l'arrangement et l'exposition des

ves oratoires ; en s'y conformant on
ra, sans présomption, se promettre des
s ; car les hommes ne résistent pas
emps à celui qui leur apparaît toujours
de la parole divine, d'une raison ferme
ıne érudition bien nourrie. Si le nerf
ırgumentation et la puissance de la dia-
ue ne suffisent point seuls, toujours
qu'on ne saurait être orateur sans
condition *sine qua non*. Celui qui en
épourvu excitera bien de temps à au-
s applaudissements de la multitude
es phrases pompeuses et retentissan-
mais ce vain fracas de popularité du-
peu et sera tout à la fois, pour le pré-
ur, le berceau et le tombeau de sa
oire : *Periit memoria eorum cum so-*

y. *Pastoral de Limoges*, 296, 426 ; Gre-
t. I, p. 109, 373 ; Papon, 136 ; An-
x, 17, 31... 246 ; Girard, 18 ; Gisbert, 88,
Gaichiez, 116 ; Audisio, t. I, p. 402 ;
t. III, p. 498, 590 ; Marmontel, t. VII,
; Rollin, 118 ; Longin, 27 ; Crevier,
p. 26 ; Blair, t. I, p. 26 ; Du Jarry, p.
Albert, 98,-174 ; Géruzez, 77, 99 ; Le-
, 110 ; Drioux, 15, 118, 151 ; Hamon,
Dieulin, t. II, p. 169.

IÈRE. — Les prédicateurs remplissent
ırd'hui les fonctions que remplissaient
fois les prophètes. Ceux-ci ne parlaient
euple qu'après s'être entretenus avec
C'est Dieu qui leur disait ce qu'ils de-
t annoncer. Ils étaient tenus de le con-
r avant de rien dire. Ecoutons ce que
Seigneur au prophète Ezéchiel : *Fils
omme, je vous ai donné pour sentinelle
maison de Dieu ; vous écouterez la pa-
le ma bouche, et vous leur annoncerez
e vous aurez appris de moi* (*Ezech.* III,
Vous ne direz rien que vous ne l'ayez
ıdu. C'est pourquoi vous vous rendrez
tif à m'écouter, et fidèle à rapporter à
peuple ce que je vous aurai dit. (*Voy.*
SON, MÉDITATION.)

u, il est vrai, ne parle point aux mi-
es sacrés d'une manière sensible comme
prophètes ; mais, s'ils ont soin, en pré-
t leurs discours, de joindre l'oraison
ude, ils entendront sa voix. Car ce n'est
ssez de consulter les livres, ni même
fléchir sur ses lectures. *La voix des li-*
dit le pieux auteur de l'Imitation, *est
me pour tous, mais tous ne s'y instrui-
pas également*. C'est le Seigneur qui
e la science aux hommes (*Psal.* XCIII,
C'est lui qui donne aux humbles une
ligence plus claire que les hommes
peuvent communiquer (*Psal.* XVIII,
t 130). C'est lui qui élève celui qui
fie point trop à sa faible raison, au
t qu'il pénètre en un moment plus de
ts de la vie éternelle qu'un autre n'en
endrait en dix années d'étude. Il ins-
sans bruit de paroles, sans mélange d'o-
ns, sans faste d'honneur et sans agita-
d'arguments (*Imitation*, liv. III, chap.
Celui à qui Dieu parle profitera beau-
coup, tandis que celui qui ne le consulte pas restera dans son aridité et dans ses ténèbres. Où trouver la lumière que dans son centre qui est Dieu, le père des lumières (*Jac.* I, 17) ?

C'est surtout lorsqu'on lit l'Ecriture sainte, qu'on doit prier pour en avoir l'intelligence. S'il est incontestable, comme le déclarent en mille endroits les Pères de l'Eglise, que tout ce qu'on peut désirer de plus propre à former un orateur sacré, à élever son âme, à nourrir, à orner son esprit et à toucher son cœur, se trouve avec abondance dans les livres saints, il ne l'est pas moins que, sans l'esprit d'oraison, on n'en retire pour soi et pour les autres que peu ou point de profit. On puise dans l'Ecriture sainte tout ce qu'on peut désirer, pourvu qu'on l'étudie avec une vraie piété et une vraie dévotion (*Imitation*, liv. I, chap. 5) ; car il n'appartient qu'au vrai sage, dit saint Bonaventure, de sonder la profondeur de ces grands fleuves, où l'esprit de Dieu a caché tant de richesses, et de produire leur trésors au grand jour. De ce fonds si vaste et si riche, un orateur, bel esprit, pourra sans doute puiser des lumières qui brilleront, mais sans échauffer, et feront admirer son talent : l'homme d'oraison en recevra un feu divin qui embrasera son âme et celle de ses auditeurs, qui occupera ceux-ci beaucoup plus des grandes vérités qu'il leur annonce, que de la manière dont elles leur sont annoncées ; du Dieu qui invite, presse, menace, ou tonne par sa bouche, que du prédicateur. Son âme, selon l'expression de saint Augustin, n'est plus l'âme d'un homme qui semble anéanti, mais celle de Dieu même : *Perit in eis quodam modo humana mens, et fit divina*. Voilà comment les apôtres, et tant de saints évêques et prêtres du Seigneur, devenus, ajoute ce saint docteur, comme un bois allumé par le feu céleste, comme des flambeaux divins, ont éclairé toute la terre par la lumière de la vérité, et l'ont embrasée par le feu du divin amour. *Quasi ligna ardentia igne divino, totam silvam mundi succensam lumine veritatis et ardore charitatis impleverunt.*

C'est une très-bonne pratique que celle de s'appliquer à soi-même dans l'oraison ce qu'on se propose de dire aux autres. « Il n'arrive que trop, dit Gaichiez, que l'étude du prédicateur est sèche pour lui-même : il ne voit dans ses réflexions que les besoins d'autrui. C'est un vase qui ne retient rien de la liqueur qu'il épanche. Quel motif d'humiliation, de recommander des vertus qu'on ne pratique point soi-même, ou qu'on ne pratique que faiblement ; d'imposer des fardeaux où l'on ne touche pas du bout du doigt ! »

Grenade donne d'excellents avis sur cet article. « Pour ce qui est, dit-il, de la prudence que le prédicateur doit garder dans l'exercice de son ministère, c'est ce que le sage enseigne par ces paroles : *Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous en avez ; mais prenez garde de ne pas tomber dans l'abîme, en vous efforçant de l'en tirer ;*

car l'ordre de la charité veut qu'on rende service aux autres, sans se nuire à soi-même· qu'on travaille à leur salut, sans négliger le sien, et qu'on use tellement de libéralité et de bonté envers le prochain, qu'on ne soit pas cependant avare et cruel envers soi-même ; c'est ce que nous enseigne l'Apôtre, lorsqu'il dit à Timothée : ***Veillez sur vous et sur l'instruction des autres; car en agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent.*** Il recommande donc au prédicateur de veiller premièrement sur lui-même, et ensuite de s'appliquer à l'instruction du peuple. Il faut qu'il imite ceux qui tirent le miel des ruches, et qui ont soin, en les vidant, qu'il en reste toujours suffisamment pour nourrir les abeilles durant l'hiver ; qu'il imite aussi les bergers qui, en tirant le lait des brebis, ont particulièrement égard aux agneaux qu'elles nourrissent, afin qu'ils n'en souffrent pas. Il doit donc, en dispensant aux autres la nourriture spirituelle des vérités divines, avoir soin de s'en nourrir et de s'en fortifier aussi lui-même, par l'application intérieure de son cœur et de son esprit à Dieu ; car, s'il se néglige lui-même, pour ne penser qu'à nourrir les autres, il tombera infailliblement dans la langueur, et mourra de faim. »

Ecoutons encore sur cet objet l'avis que donnait saint Bernard au pape Eugène. Il lui applique ces paroles de la sainte Ecriture : ***Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine : que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandent vos eaux dans les rues.*** « Vous êtes, lui dit saint Bernard, une fontaine publique : les grands et les petits, les savants et les ignorants, vont puiser dans vous les eaux de la vérité; mais, lorsque vous les répandez sur tout le monde, ne vous les refusez pas à vous-même. Que vos ruisseaux coulent dans les rues, mais buvez-en lorsque vous en faites boire aux autres. »

« Il faut, dit saint François de Borgia, que le prédicateur se pénètre bien lui-même des sentiments qu'il veut faire passer dans l'âme de ceux qui l'écoutent, et c'est en vain qu'il cherchera à émouvoir les autres, s'il n'est pas lui-même ému, touché et, pour ainsi dire, tout en feu. C'est ce qui a fait dire à un ancien poëte : ***Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.*** Si vous voulez que je pleure, pleurez vous-même le premier. » Or, c'est dans la prière que le prédicateur se pénètre efficacement de son sujet. C'est là qu'à l'exemple du prophète royal, il allumera en lui-même le feu divin qu'il doit communiquer au dehors.

Quand le prédicateur, par le moyen de l'oraison, s'est nourri lui-même de la parole sainte qu'il doit annoncer, il est de son devoir de prier pour ses auditeurs, afin qu'ils *profitent pour leur salut des instructions qu'il va leur donner.* Il faut prier le Seigneur *de leur ouvrir le sens*, afin qu'ils *comprennent la vérité*, et de toucher leurs *cœurs, afin qu'ils se convertissent.* Ces choses dépendent de Dieu, et non de nous qui ne sommes que des instruments dont il veut bien se servir. Nous plantons, nous arrosons, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Il faut donc lui demander ce qui dépend de sa grâce. Il faut se prosterner devant celui qui est l'auteur et le dispensateur de la sagesse, de qui dépend tout le fruit de nos prédications, et qui rend éloquentes les bouches mêmes des petits enfants (*Sap.* x, 21), le priant humblement de vouloir bien conduire lui-même tout le cours de notre sermon, de le faire réussir à la gloire de son nom, et de nous donner par sa bonté, la pureté d'intention si nécessaire pour annoncer sa parole, et à nos auditeurs un désir ardent et sincère d'en profiter. C'est Dieu qui est le vrai médecin de nos âmes; le prédicateur doit donc le prier de donner à ses auditeurs le remède qui leur convient selon leurs besoins, qui lui sont parfaitement connus. Il doit le conjurer de vouloir bien multiplier le pain de la parole divine qu'il vient distribuer, de bénir cette semence de salut qu'il va jeter dans les âmes, pour qu'elle produise au centuple des fruits pour la vie éternelle.

C'est surtout au moment où il célèbre les saints mystères, que le prédicateur pieux se recommande à Dieu, ainsi que ceux qu'il doit évangéliser. Il se souvient alors de l'exemple de Jésus-Christ qui, pendant la Cène, a prié non-seulement pour lui-même et pour ses apôtres, mais encore pour ceux qui devaient entendre leur prédication et celles de leurs successeurs. Au moment où il instituait l'auguste sacrement de son amour, et sur le point de s'immoler sur l'arbre de la croix pour le salut du genre humain, ce divin Sauveur, levant les yeux au ciel, disait à son Père : ***Père saint, conservez mes disciples en votre nom, par votre puissance et pour votre gloire ; je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qui doivent croire en moi par leur prédication*** (*Joan.* XVII, 20). Ces paroles sont comme des lettres de recommandation que Jésus-Christ nous a laissées en retournant à son Père; servons-nous-en, rappelons-les au Père céleste, il ne peut certainement que les accueillir avec bonté : unissons-nous donc avec confiance à Jésus-Christ, priant pour ceux auxquels nous allons adresser la divine parole.

Adressons-nous au Sauveur lui-même, non-seulement pendant le saint sacrifice, mais encore quand nous le visitons dans ses temples. Conjurons-le par son cœur adorable de jeter des yeux de miséricorde sur les pécheurs qui doivent nous écouter, afin qu'ils sentent leur triste état et qu'ils s'efforcent d'en sortir par la pénitence.

Que le prédicateur implore aussi avec instance le secours des saints anges, qu'il demande aux séraphins leur amour, aux chérubins leur science et leur lumière; qu'il prie tous les autres chœurs de lui faire part des dons particuliers que Dieu leur a donnés, mais surtout qu'il demande aux anges gardiens de ses auditeurs la permission d'en-

er ceux qui sont confiés à leurs soins. rougisse en même temps d'oser ainsi gner des personnes à qui Dieu a donné ls maîtres et de tels gardiens. Ah! si ins de ces bons anges ont été sans fruit s d'eux, comment pouvez-vous espé- que les vôtres leur soient profitables, qui êtes sans expérience et un miséra- écheur. Priez-les donc de vouloir sup- par leurs saintes inspirations à ce qui uera à vos instructions par votre inca- é et par votre ignorance.

rsque vous voudrez recommander plus alement la pratique de quelque vertu, rez auparavant le secours particulier saint qui y aura excellé pendant le cours vie; ainsi, parlez-vous de la patience? mandez-vous au saint homme Job; z-vous de la pénitence? invoquez sainte leine; s'agit-il de la chasteté? recou- saint Joseph. Et si la charité est le su- votre discours, adressez-vous au dis- que Jésus aimait; car leurs mérites et intercession auprès de Dieu sont très- ces pour obtenir les vertus dont ils nous aissé de si grands exemples. Ayez donc rs à eux, pour que Dieu dans sa misé- de fasse que le peuple qui vous écoute, seulement entende la divine parole, la mette en pratique, dit *saint François orgia*, dans son *Traité sur la manière de ter*.

ez surtout recours à celle qui est le re- des pécheurs. Priez Marie et pour vous- e et pour ceux qui doivent vous écouter. une grande dévotion envers elle, et en- z vos auditeurs à se mettre sous sa pro- n et à recourir souvent à sa puissante cession, surtout dans les tentations. Imi- aint Liguori, qui invitait fréquemment écheurs à s'adresser à Marie pour obte- e pardon de leurs crimes. « Au pied de oix, disait-il, comme dans un doulou- enfantement, elle nous a adoptés pour nfants dans la personne de saint Jean. e glaive qui a percé son cœur, elle est nue pour nous une mère de miséricorde; lle soit donc notre refuge dans les pres- dangers de pauvres pécheurs comme . » C'est sous ce rapport surtout qu'il it à honorer la sainte Vierge. Il invo- t souvent dans ses sermons la *Mère des eurs*. Pour inspirer la même dévotion à qui l'écoutaient, il faisait placer, dans nissions, une statue de Notre-Dame des eurs à côté de la chaire. La foule allait cesse y prier, excitée par les paroles et mple du pieux missionnaire. Il donnait urs un sermon sur le patronage de la e Vierge. Avant lui, ce sermon n'avait ieu dans les missions; aujourd'hui c'est sage reçu en Italie comme en France: i en doit l'institution. Nous ne saurions tout l'effet qu'il produisait en prêchant a sainte Vierge. Il parlait avec une si de confiance et une si touchante dévo- de sa bonne Mère, que souvent des pé- rs, jusque-là endurcis et presque dé- érés, vaincus en quelque sorte par l'es- poir de la protection miséricordieuse de Marie, se sentaient comme renaître à des sentiments inconnus, et étonnés de se trouver ainsi changés, pleins de courage et de résolution, ils demandaient avec empressement d'être reçus à la pénitence.

La dévotion à la sainte Vierge est donc un des grands moyens que le prédicateur doit employer pour ramener les pécheurs et même les incrédules et les sectaires. L'expérience a fait voir mille fois que Dieu y a attaché une bénédiction particulière. On rapporte de saint Dominique qu'il ne commençait jamais ses instructions qu'après s'être prosterné humblement devant l'image de la mère de Dieu, pour lui adresser cette prière: *Dignare me laudare te, Virgo sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos*: « Permettez, Vierge sainte, que j'annonce vos louanges, et donnez-moi la force pour combattre vos ennemis et pour les vaincre. » Il eut la consolation de voir un certain nombre d'hérétiques rentrer dans le sein de l'Eglise; mais le succès était loin de répondre à l'ardeur de son zèle. Comme il s'en plaignait humblement à celle en qui il mettait toute sa confiance après Dieu, cette Mère des miséricordes lui apparut dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Pouille, l'an 1202, et lui ordonna de prêcher la dévotion du saint rosaire, lui promettant qu'il en obtiendrait les plus heureux effets pour la conversion de ce peuple obstiné. Le saint obéit; au lieu de s'adonner à la controverse, il se mit à prêcher la pratique de cette salutaire dévotion; il enseigna au peuple la méthode et l'esprit; il en expliqua les mystères, et il gagna plus d'âmes à Dieu par cette prière que par tout autre moyen. Les fruits en furent en effet prodigieux, au rapport de tous les historiens du temps. Plus de cent mille hérétiques convertis, un nombre incroyable de pécheurs revenus de leurs désordres, furent les premiers effets de cette dévotion naissante, qui se répandit bientôt dans toute l'Europe, où elle a produit des biens incalculables, et où elle en produit encore tous les jours dans les endroits où cet exercice édifiant s'est maintenu contre la dissipation et l'indifférence du siècle.

Le bienheureux Alain de la Roche rapporte qu'un évêque d'Espagne, ne pouvant réformer les mœurs dépravées de ses diocésains, malgré toutes les peines qu'il se donnait pour y parvenir, eut la pensée de prêcher la dévotion du saint rosaire, à l'exemple de saint Dominique, ayant soin d'en expliquer les mystères et d'apprendre à les méditer. Les fidèles embrassèrent cette dévotion avec empressement, et il se fit en peu de temps de nombreuses conversions. L'ignorance, l'impiété, le déréglement des mœurs et les autres vices furent remplacés par l'oraison, la pénitence, la fréquentation des sacrements et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ce zélé prélat ne pouvait assez louer Dieu du changement qui s'était fait dans sa ville épiscopale; il ordonna aux curés de son diocèse d'employer le même

moyen, qui fut suivi du même succès; en sorte qu'en peu de temps toute la face de son diocèse fut entièrement renouvelée.

Le même bienheureux Alain nous a conservé le témoignage d'un vertueux curé dont voici les paroles : « J'ai exercé l'office de pasteur et de prédicateur durant plusieurs années; j'ai prêché sur toutes sortes de matières, le mieux qu'il m'a été possible; je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvait instruire, toucher et convertir les âmes qui m'étaient confiées; mais, voyant que je travaillais en vain, et que le fruit de mes peines ne répondait pas à mon attente, je me déterminai à faire le sacrifice des discours étudiés que j'avais débités jusqu'alors, pour essayer si je réussirais mieux en prêchant simplement sur la dévotion du saint rosaire, en expliquant les prières qui le composent et les mystères qui en sont la base. J'avais négligé cette excellente pratique, malgré les remords de ma conscience et par respect humain, craignant que le monde ne me tournât en ridicule et ne regardât ce sujet comme indigne de la chaire. Mais je proteste qu'en moins d'un an il se fit plus de conversions dans ma paroisse, qu'il ne s'en était opéré pendant les trente années précédentes, où je ne prêchais que des discours de parade. »

Après ces exemples et une foule d'autres semblables, le bienheureux Alain conclut qu'il serait à souhaiter que les curés et les prédicateurs eussent grand soin d'exhorter les fidèles à embrasser ce pieux exercice, qui est à la portée de tout le monde, et qui est si propre à instruire sur les vérités les plus importantes de la religion, quand on médite attentivement sur les mystères qui en sont l'âme

Voy. Vêtu, t. I, p. 307-324; Le Fée, 66; Albert, p. 22.

PRIÈRE (INSTRUCTIONS SUR LA). — Nous entendons ici par la prière tous les devoirs et hommages qui constituent le culte intérieur dû à Dieu; la demande, sans doute, est un des principaux, mais ce n'est pas le seul. Or, il est peu de sujets sur lesquels il soit plus essentiel d'instruire les fidèles, parce que l'homme étant obligé de rendre à Dieu ses devoirs d'adoration et d'amour, et ayant, d'un autre côté, tant de grâces temporelles et spirituelles à demander, il a besoin de connaître à fond cet important sujet, afin de savoir adresser à son Créateur des hommages qui l'honorent et des supplications dignes d'être exaucées. Les instructions à faire sur cette matière sont de deux sortes : les unes regardent la prière en général, les autres ont pour objet les prières particulières : nous traiterons successivement des unes et des autres.

ART. Ier. *De l'instruction sur la prière en général.*

Trois sujets, dit M. Hamon, s'offrent ici à traiter, tous d'une égale importance : 1° les motifs qui nous doivent porter à prier; 2° ce qu'il faut demander dans la prière; 3° les conditions ou qualités de la bonne prière.

I. Les motifs de prier peuvent se réduire à trois : ce sont la nécessité, l'efficacité et les consolations de la prière : 1° On prouve la nécessité de la prière par quatre chefs de preuve : le premier est l'obligation naturelle imposée à tous d'adorer, de remercier, de louer Dieu, et de lui demander pardon; le second, c'est la loi positive que Jésus-Christ a faite de la prière; le troisième, c'est l'impuissance où nous sommes d'accomplir les préceptes, de vaincre les tentations, de faire quoi que ce soit de méritoire, de nous sauver, en un mot, sans la grâce, laquelle ne s'accorde ordinairement qu'à la prière; le quatrième, enfin, se déduit de tout ce que nous avons à demander à Dieu, soit pour notre vie temporelle, soit en faveur des personnes qui nous sont chères, de nos parents, de la société entière. 2° Quand même la prière ne serait pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est en effet, tant d'efficacité lui est promise, que cela seul devrait suffire pour nous exciter à prier. Si un roi avait promis d'accorder tout ce qu'on lui demanderait, en faudrait-il davantage pour exciter les sujets à lui adresser des requêtes? Or, c'est précisément tout ce que Dieu a promis à la prière : ces promesses sont réitérées en cent endroits de l'Ecriture; elles sont munies de l'autorité du serment : *Amen, amen dico vobis;* elles embrassent tout ce que nous pouvons chrétiennement vouloir: *Quodcunque volueritis petetis, et fiet vobis;* elles sont faites pour tous sans distinction de petits et de grands : *Principis aures paucis patent,* dit saint Chrysostome, *Dei vero omnibus volentibus.* Elles n'excluent pas même les plus grands pécheurs, témoin le publicain à la porte du temple; ce qui fait dire à l'Apôtre que Dieu est riche envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum.* Dieu y a donc engagé sa parole, il ne peut rien refuser à la prière, et elle lui fait violence, selon l'expression de saint Jean Climaque : *Oratio vim Deo infert.* Seulement il faut faire observer aux fidèles que Dieu ne manque pas à sa promesse quand il ne fait pas à l'instant même ce que nous lui demandons, soit parce que souvent nos prières n'ont pas les qualités voulues, soit parce que la faveur que nous sollicitons, tantôt n'est pas ce qui est le meilleur pour nous, tantôt nous sera accordée plus tard, de sorte que Dieu sert mieux nos intérêts, en ne faisant pas à l'instant ce que nous demandons; et c'est là nous exaucer dans un sens plus excellent; le délai même a souvent l'avantage d'exciter en nous le désir et l'estime des biens de Dieu, et de nous provoquer à prier avec plus de ferveur. 3° Les consolations de la prière sont un troisième motif de nous appliquer à ce saint exercice : l'expérience démontre que c'est dans la prière que l'âme affligée trouve sa consolation, l'âme fervente les plus purs plaisirs de la vie, toute âme chrétienne le calme des passions, le goût de la vertu et le bonheur attaché à l'innocence. Le prédicateur, en développant ces pensées, fera bien de recommander la pratique des orai-

jaculatoires, qui attirent tant de grâces
ue et l'unissent à Dieu.

Après avoir ainsi exposé les motifs de
, une autre question se présente : Que
ons-nous demander dans nos prières?
pouvons demander, 1° tout ce qui est
ssaire ou utile à notre âme; 2° la déli-
ce des maux temporels, en tant qu'il
xpédient pour notre salut que nous en
ns délivrés; 3° tout ce dont nous avons
in pour la vie du corps et pour la posi-
sociale que la Providence nous a faite;
utes ces mêmes grâces pour le prochain,
en de l'Eglise et de la société; enfin tout
ui intéresse la gloire de Dieu et la pro-
tion du royaume de Jésus-Christ. Toute
ande en dehors de ces indications ne
pas entrer dans nos prières et ne serait
exaucée.

. Les motifs et l'objet de la prière ainsi ex-
s, il ne reste plus qu'à en dire les qualités.
qualités sont : 1° le respect extérieur et
ieur pour la majesté de Dieu, et par
équent l'attention au sens des paroles
n prononce, ou du moins à quelque
ée pieuse propre à honorer Dieu; l'hu-
é inspirée par un sentiment profond de
misères et par une foi vive des gran-
s de celui à qui nous parlons; 2° la con-
e dans la miséricorde divine et dans les
nesses faites à ceux qui prient comme il
; 4° un grand désir d'être exaucé; 5° la
évérance dans la prière.

CLE II. *De l'instruction sur les prières particulières.*

plupart des fidèles ne comprennent
aux prières qu'ils font, par exemple, à
aison dominicale, à la Salutation angé-
, aux actes des vertus théologales, aux
es du matin et du soir, au signe de la
; et de là vient qu'ils récitent ces
es sans piété comme sans attention;
culte est tout machinal, tout dans le
vement des lèvres, ce n'est point le
en esprit et en vérité. Il est donc très-
rtant, pour prévenir ou corriger ce
de faire des instructions sur les prières
culières les plus ordinaires aux fidèles;
ici les règles à suivre en cette matière :
faut expliquer le sens de tous les mots
prière, de sorte qu'il n'en reste pas un
incompris pour les auditeurs; 2° il faut
ressortir l'excellence et la beauté de
prière; 3° il faut indiquer les senti-
ts pieux et les saintes affections qui en
ent accompagner la récitation; 4° il faut
ngager à repasser souvent dans leur
it les explications données, en redisant
ment cette même prière, et s'arrêtant
ûter ce que chaque mot bien compris
inspire de pieux et d'utile.

mon, 423.

OFESSION RELIGIEUSE. — On fait un
urs à la prise d'habit et à la profession
e religieuse. Ce discours s'adresse tan-
la personne qui est l'objet de la céré-
e, tantôt aux assistants. Le monde et la
ion en sont toujours les sujets.

1° A l'égard du monde, le prédicateur doit
le représenter avec ses erreurs, ses dangers,
ses écueils, ses peines, ses chagrins, ses
amertumes, afin d'en inspirer un généreux
mépris et d'en détacher entièrement les
cœurs. Tout cela fournit un vaste champ à
l'éloquence chrétienne; rien de plus vif,
rien de plus animé que ces expressions que
nous trouvons dans l'Ecriture, selon les-
quelles le monde n'est qu'une herbe qui se
dessèche, une fleur qui se flétrit, une va-
peur qui se dissipe, un songe qui s'éva-
nouit. Les saints Pères n'ont jamais été plus
éloquents que lorsqu'ils ont parlé contre le
monde.

2° Par rapport à la religion, le prédicateur
en fait voir les avantages, les douceurs, les
consolations; il les compare avec les faux
plaisirs du siècle, et montre qu'autant l'es-
prit est au-dessus de la chair, autant le bon-
heur d'une âme religieuse est au-dessus des
grossières jouissances des mondains. Il ne
dissimule pas cependant les peines qui se
trouvent dans le cloître; il ne cache pas le
glaive qui y doit immoler la victime, ces
abstinences rigoureuses, ces fonctions, ces
occupations par elles-mêmes si pénibles,
ces emplois humiliants, ces occasions où
toute la patience est exercée; mais il adou-
cit ces peines, soit par l'assurance de l'ac-
tion sainte de la grâce de cette vie, soit par
l'espérance de la gloire dont elles doivent
être récompensées en l'autre.

On s'étend sur les engagements de l'état
religieux, qui consistent à sacrifier à Dieu
ses biens par un dépouillement sans réserve,
ses sens par une pureté sans tache, et par
des mortifications non interrompues, son
cœur par une obéissance entière et cons-
tante; on exhorte à y être fidèle, à ne ja-
mais regarder derrière soi, à avancer de jour
en jour dans la voie de la perfection; on
enseigne les moyens pour faire cet admirable
progrès : tels sont le silence, l'exemple de
tant de personnes ferventes qu'on aura sous
ses yeux, les pieuses lectures, l'exercice
presque continuel de l'oraison, les confes-
sions et communions de chaque semaine,
les revues, les examens, etc.

Le prédicateur termine quelquefois le dis-
cours par une exhortation aux assistants,
où il leur fait admirer le courage de la per-
sonne qui se dévoue à Jésus-Christ, et le
prix de son sacrifice. Il les invite à bénir le
Seigneur, à lui demander qu'il couronne
son œuvre; il les conjure ensuite de profi-
ter de cet exemple pour renouveler les vœux
de leur baptême et y conformer leur vie.

On trouve dans presque tous les sermon-
naires des discours pour les vêtures ou les
professions religieuses; on lira surtout avec
fruit ceux de Bossuet, de Fénelon, de Mas-
sillon, de Bourdaloue et de M. de Mac-
Carthy.

Gaichiez, p. 84; Audisio, t. II, p. 131;
Hamon, 437.

PRONE. — Le mot *prône* vient du grec πρόναον (en avant du temple ou du sanctuaire).

et s'appliquait autrefois à l'instruction qu'on donnait, dans la nef de l'église, aux catéchumènes et aux chrétiens réunis. Aujourd'hui ce mot a différents sens : il signifie, 1° le *prône* qui se trouve imprimé dans tous les Rituels, et dont tous les évêques prescrivent la lecture à certains jours ; 2° il se prend souvent comme terme générique pour signifier toute espèce d'instruction qui se donne à la messe paroissiale ; 3° pris dans son sens propre et strict, il désigne une instruction courte et simple, qui se fait le dimanche pendant la messe de paroisse, sur un sujet de dogme ou de morale. Ainsi le *prône* diffère de l'homélie en ce qu'il ne s'attache jamais qu'à un sujet détaché, sans se proposer la paraphrase de l'Écriture sainte ; et il diffère du sermon en ce qu'il ne s'asservit pas aux règles que donne la rhétorique pour le discours oratoire : c'est le langage plus simple d'un père à ses enfants, d'un maître à ses disciples ; l'artifice de la rhétorique est la chose du monde à laquelle il pense le moins.

Le *prône*, ainsi entendu, est souvent plus utile que le sermon, en ce que son genre étant plus simple, il est plus à la portée des ouvriers, des pauvres, des esprits non cultivés, et plus propre à répandre l'instruction parmi le peuple ; souvent aussi il est plus utile que l'homélie, en ce que, ne partageant point l'attention sur plusieurs objets, il peut mieux mettre dans tout son jour le sujet détaché qu'il traite, en tirer des conséquences et en faire des applications pratiques, réfuter les objections et poursuivre les contradicteurs dans tous leurs retranchements. Le secret pour prendre une place est de réunir toutes ses forces sur un seul point plutôt que de les éparpiller de manière à attaquer faiblement sur plusieurs points à la fois.

Pour obtenir ces heureux résultats du prône, voici les règles qu'il y faut observer : 1° Il faut préparer son prône avec soin et plusieurs jours d'avance. C'est une grande illusion de croire qu'il suffit d'y penser la veille : la clarté de l'instruction, les détails de mœurs, l'onction de la piété, ne s'improvisent guère, et la prédication sans préparation n'acquitte pas la conscience du pasteur, parce que, comme nous l'avons développé ailleurs, au lieu d'avoir cet intérêt, cette force, cette clarté, propres à instruire et à toucher, elle n'a le plus souvent d'autre effet que de dégoûter de la parole de Dieu. 2° La matière des prônes embrasse tous les devoirs de la vie chrétienne, et il est important de les passer successivement en revue dans le cours de chaque année. Mais il faut s'attacher surtout à inculquer fortement et à rappeler souvent certains points plus essentiels. Les dogmes, objet principal de la foi, ne doivent point être exclus du prône ; il a cependant pour domaine ordinaire la morale, les pratiques religieuses, la fréquentation des sacrements, les vices généraux de la nature humaine, ou les abus spéciaux de chaque localité. Dans le prône comme dans l'homélie, un pasteur inspiré par le zèle et guidé par la sagesse, fait sentir aux pécheurs la honte et le poids de leurs chaînes ; il se livre à des peintures de mœurs qui, sans dégénérer en personnalités, font aimer le bien et haïr le mal. 3° Quant à la manière de faire le *prône*, on ne requiert ni texte, ni exorde, ni préambule ; on aborde tout simplement son sujet après la lecture de l'Evangile : les divisions peuvent y être tolérées, mais n'y sont point nécessaires. Les raisonnements élevés y seraient déplacés ; il ne faut que des preuves simples, mais cependant toujours solides, beaucoup de comparaisons et d'exemples ; les grands mouvements oratoires n'y sont pas de mise ; il faut, en leur place, des explications claires, des exhortations pressantes à se corriger, des détails de mœurs dans lesquels chacun se reconnaisse ; il ne faut ni un style négligé et trivial, ni un style recherché et magnifique, mais un style coulant, naturel, qui rende la vérité si clairement, que les plus ignorants ne puissent pas ne point la comprendre, et une éloquence tout à fait populaire, quoique toujours digne de la majesté de la chaire. On termine le prône en indiquant certaines pratiques de piété, certains actes de vertu pour la sanctification de la semaine, et en invitant les auditeurs à réfléchir souvent d'un dimanche à l'autre sur le sujet traité, et à s'en rendre compte en famille. Le prône est comme la nourriture distribuée au troupeau pour toute la semaine, afin que celui-ci la rumine et s'en alimente chaque jour. Le pasteur doit ensuite, dans les visites qu'il a occasion de faire, s'assurer par des interrogations discrètes si on l'a bien compris, et si on a été fidèle aux pratiques indiquées.

Pour savoir jusqu'à quel point un pasteur est obligé de faire le prône, il faut lire le concile de Trente. Il déclare expressément que les curés et tous ceux qui ont à gouverner des églises et ont charge d'âmes, sont obligés, du moins tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, de nourrir des paroles salutaires de la doctrine chrétienne les peuples qui leur sont confiés ; ils doivent remplir cette obligation par eux-mêmes, à moins qu'ils n'aient quelque empêchement légitime, et qu'en ce dernier cas ils doivent se faire remplacer par quelques personnes capables.

Les statuts de la plupart des diocèses déclarent également que, tous les dimanches, les pasteurs sont obligés de faire une instruction appelée prône, à la messe de paroisse, sur l'Evangile ou sur quelque sujet particulier, ou même sur le catéchisme, et qu'ils encourent la suspense, lorsqu'ils restent trois dimanches de suite sans remplir ce devoir. Il en est qui se dispensent quelquefois de cette importante fonction, sous prétexte que l'auditoire est peu nombreux, comme s'il fallait un grand nombre d'admirateurs à leur éloquence, ou que le salut d'une seule âme ne fût pas un assez digne objet de leurs soins et de leurs travaux.

On ne saurait déterminer au juste l'éten-

que doit avoir un prône ; cela dépend à la fois des talents du prédicateur, de portance et de l'intérêt du sujet, des s, des habitudes, du loisir et de la caté des auditeurs ; mais on peut dire, en e générale, qu'on ne sera jamais trop t, surtout à la campagne, en parlant pen quinze ou vingt minutes, et qu'on sera que toujours trop long, si l'on dépasse demi-heure.

rmi la multitude de prônes qui ont été rimés, les plus dignes peut-être de serde modèles sont ceux de Joly, évêque gen, auquel le P. la Rue donne de si x éloges dans la préface de ses sermons. ie sont cependant pas tels que ce célè- prédicateur les avait prononcés, étant de Saint-Nicolas-des-Champs, de Paris ; il n'en écrivait que l'exorde, le dessein s preuves, et s'abandonnait ensuite à imagination et aux mouvements de son r. On estime aussi les prônes de Billot, Girard, de Chevassu, etc. ; les *Médita- s ecclésiastiques* de ce dernier peuvent nir d'excellents sujets de prône, pourvu n sache tourner à l'usage et aux besoins peuple ce qui y est dit pour les ecclé- iques. L'onction n'est pas ce qui do- e dans cet auteur ; mais il est instruit, ossède bien l'Ecriture et les Pères.

oy. Baudri, 364 ; Vêtu, t. I, p. 315 ; Fé- n, 62 ; Mallet, t. I, p. 237 ; Dieulin, t. II, 15 ; Hamon, 476.

RONONCIATION.—Ce mot se prend sou- , dans les ouvrages des rhéteurs, pour *bit* d'un discours ou l'*action oratoire* en ral. Nous l'entendons ici spécialement a manière d'articuler les lettres et les bes dans les mots. Bien prononcer est partie essentielle du mérite de bien par- Cicéron, qui n'omet rien, a traité cet le dans le troisième livre de l'*Orateur*. ne veux point, dit-il, que l'on fasse ier toutes les lettres d'une manière af- e et pédantesque ; je ne veux point non que l'on en obscurcisse le son par une onciation négligée. Il ne faut point que nots soient si déliés et si grêles, qu'ils nt, pour ainsi dire, que l'âme ; il ne point non plus les enfler et les pronon- grosse voix. » Cicéron marque encore ques autres vices de prononciation que pouvons comprendre sous ce que nous lons accents. (*Voy.* ACCENTS.)

mbien de prédicateurs, dit l'abbé Di- irt, qui ont toute l'érudition et l'élo- ice nécessaires pour approfondir et trai- oute la piété et les vertus de leur état, l'on n'écoute cependant qu'avec peine, e qu'ils ennuient, parce qu'ils manquent dent de la prononciation !

ne se donne pas le temps de s'exer- la prononciation, dit à son tour le P. n; on n'étudie point assez cette partie iction qui seule a le pouvoir d'animer scours et de lui donner de l'agrément. négligence est capable seule de ren- nutiles toutes les autres parties de l'ac-

La prononciation a les mêmes qualités que l'élocution ; elle doit être régulière, claire, ornée, bienséante. Elle sera régulière si l'orateur parle d'une manière aisée, agréable, s'il a la voix saine et nette, c'est-à-dire qu'elle ne soit point discordante, trop aigre, trop sonore, grasse, embarrassée, faible ou efféminée ; s'il n'a point l'haleine courte et qu'il respire sans peine. Elle sera claire et distincte, s'il profère tous les mots et fait entendre jusqu'aux dernières syllabes, sans appuyer cependant séparément sur toutes. Ce qui contribue beaucoup à la clarté de la prononciation, ce sont certaines distinctions répandues de temps en temps dans le discours. Ces pauses sont tantôt plus courtes, tantôt plus longues. Il y a, en effet, de la différence entre finir une partie ou un membre du discours, et en finir le sens entier. Les périodes ont certaines pauses qui se font néanmoins sans reprendre haleine; elles ont plusieurs petits membres qui ont chacun son différent sens ; mais comme il n'y a qu'un seul tour de période, il faut éviter, en s'arrêtant un peu dans les petits intervalles de chaque membre pour en marquer distinctement les divers sens, de n'en pas interrompre la liaison par de trop longues pauses : il faut, entre ces légers intervalles, prendre haleine comme à la dérobée et d'une manière imperceptible, et que l'esprit ne paraisse pas se reposer avant le sens achevé. Ce talent de distinguer à propos dans la prononciation, la force et l'étendue du sens que renferme chaque partie, paraît peut-être de peu de conséquence; sans lui, cependant, les autres sont presque inutiles dans l'action. La prononciation doit être ornée. Cette qualité suppose une voix coulante, flexible, étendue, harmonieuse ; vous la possédez si votre voix s'insinue favorablement, si elle a tous les tons que l'on peut désirer, si elle sort d'un bon organe soutenu par la force des poumons et de la respiration. Il ne faut point ici de ton extrêmement grave ni trop aigu. Ce dernier, clair et délié, forçant le ton naturel, ne reçoit point d'inflexion, est incapable de se soutenir longtemps. La voix ressemble aux cordes d'un instrument : trop lâches, elles n'ont point de force ; trop tendues, elles ne sonnent plus, elles crient et se rompent. Garder un milieu, hausser et baisser les tons à propos, c'est être dans la règle. La prononciation doit enfin être bienséante, c'est-à-dire qu'elle doit convenir aux choses que l'on énonce. Elle se proportionne aux choses que l'on dit et à l'esprit dans lequel on les dit. Cet effet dépend particulièrement de l'âme, et c'est au sentiment à le produire. (*Voy.* VOIX.)

Disons maintenant quelques mots des mauvaises qualités qui rendent la prononciation défectueuse. On a déjà vu que Cicéron condamne toute prononciation affectée ou négligée, trop lente ou trop rapide. Ajoutons qu'elle doit bannir toute espèce d'embarras, tel que celui du bégaiement. Ce vice ne procède pas toujours d'un défaut de conformation dans l'organe ; il est quelquefois

le résultat d'une trop grande application, d'un soin trop scrupuleux de l'esprit qui travaille en parlant, qui étudie, pour ainsi dire, les modes et les tons qu'il veut donner à ses paroles. Il est ridicule de prononcer en l'air un discours ou de bégayer sur chaque syllabe.

Plusieurs parlent avec trop de gravité ; ils semblent compter les mots et peser les syllabes ; en vain croient-ils ainsi donner plus de poids à leurs paroles, l'auditeur se livre au sommeil pour se dérober à l'ennui qui le fatigue.

Il est une sage lenteur dans la prononciation, qui contribue beaucoup à donner plus de jour et de poids aux preuves, à ménager la force et l'éclat de la voix pour ces traits pathétiques qui la demandent tout entière; mais cette lenteur n'a rien de fade et de languissant; elle n'ôte rien des agréments du style et des charmes de la diction ; elle naît plutôt de la nature des choses, de la valeur des mots, du nombre des périodes répandu dans le discours, que de la pesanteur de la langue.

Il y a des endroits où une prononciation rapide convient mieux, et d'autres où une prononciation exacte est tout ce qu'il faut. La première est bonne quand il faut passer légèrement sur les choses, se hâter, marquer de l'abondance et de la fécondité. La seconde insiste, presse, inculque. Ne respirez pas si fréquemment que le sens du discours en soit coupé, ni si rarement que vous paraissiez essoufflé. Un esprit vif et impétueux parle quelquefois comme s'il était dans le délire ; il a de l'éclat sans avoir de solidité. Cette vivacité doit être réglée par le jugement. Le grand flux de bouche sent l'écolier qui veut se décharger de sa leçon. Un homme grave et prudent parle comme il marche, il laisse les laquais courir à perte d'haleine dans les rues.

Du reste, nous ferons observer ici, avec M. Vêtu, que la véhémence dans la prononciation est un grave danger pour la santé du prédicateur. Avec cette agitation excessive, un prêtre qui prêcherait souvent n'irait pas loin. La prédication, qui est déjà si fatigante par elle-même, a bientôt ruiné le tempérament le plus robuste, quand on ne sait pas se modérer. On a vu des prédicateurs mourir en chaire ou pendant leurs stations, par suite d'excès dans l'exercice de leur ministère. On cite, entre autres, le P. André Terrasson, dont les sermons ont été donnés au public. D'autres, par suite des mêmes excès, sont morts dans la fleur de l'âge. On en pourrait citer plusieurs exemples assez récents. Nous faisons cette observation dans l'intérêt des jeunes prédicateurs qui, en écoutant trop leur zèle, seraient victimes de leur inexpérience, s'ils n'étaient pas avertis et prévenus sur les suites fâcheuses que ce zèle excessif peut avoir. J'ai connu de saints prêtres qui, en ne se ménageant pas assez, se sont rendus incapables d'être utiles au prochain pour le reste de leurs jours. Ils avouaient qu'ils avaient passé les bornes de la modération en prêchant, ou trop souvent, ou trop longtemps, ou avec trop de véhémence. Il faut profiter de leur expérience pour servir plus longtemps l'Eglise. Il vaut beaucoup mieux aller modérément et toujours que de se ruiner le tempérament en écoutant trop son ardeur. Après la vertu et la science, la santé est la chose la plus nécessaire à l'orateur sacré.

On rapporte de saint Vincent de Paul qu'il veillait avec beaucoup de soin sur ses missionnaires, pour les empêcher de tomber dans les excès dont nous parlons. Il leur recommandait de ne pas se laisser emporter à une ferveur excessive dans leurs prédications, et de ne pas trop élever le ton de la voix ; mais de parler au peuple simplement et avec une voix médiocre, tant pour mieux profiter à leur auditoire, qui écoute plus volontiers et reçoit mieux ce qui lui est dit de la sorte, que pour ménager leur force et leur santé; car, ayant à prêcher souvent, et presque tous les jours, pendant une bonne partie de l'année, et même en quelques occasions deux fois le jour, ils se mettraient eux-mêmes dans l'impuissance de continuer, si, à force de crier, ils venaient à gâter leur voix et leur poitrine. Voici ce qu'il écrivit un jour à l'un de ses prêtres : « On m'a averti, lui dit-il, que vous faites de trop grands efforts en parlant au peuple, et que cela vous affaiblit beaucoup. Au nom de Dieu, Monsieur, ménagez votre santé et modérez votre parole et vos sentiments. Je vous ai dit autrefois que Notre-Seigneur bénit les discours qu'on fait en parlant d'un ton commun et familier, parce qu'il a lui-même enseigné et prêché de la sorte, et que cette manière de parler étant naturelle, elle est aussi plus aisée que l'autre, qui est forcée, et le peuple la goûte mieux et en profite davantage. »

Saint François de Sales et saint Vincent de Paul lui-même ne prêchaient point avec véhémence, et cependant ils faisaient beaucoup de fruit. C'est qu'ils suppléaient au pathétique par l'onction qui accompagne toujours la sainteté. Il faut l'un ou l'autre pour toucher.

Voy. Andrieux, 549; Girard, 430; Audisio, t. II, p. 437 ; Vêtu, t. III, p. 696, 737; Crevier, t. II, p. 24 ; Blair, t. II, p. 185; Albert, p. 277 ; Dinouart, 126-171.

PROPOSITION. — Personne n'ignore que l'orateur doit employer les moyens propres à fixer l'attention des auditeurs et à faciliter leur intelligence. Le premier moyen est d'annoncer ce que l'on se propose d'établir, c'est ce qui constitue la proposition.

La proposition est donc l'énoncé simple, clair et précis du sujet qu'on va traiter. On la place à la fin de l'exorde ou au commencement du corps du discours.

Voici la proposition du sermon de Massillon sur les exemples des grands : « Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre, ni se sauver tout seuls.

é capitale qui va faire le sujet de ce
urs. »
· a des propositions simples et des pro-
ons composées. On appelle propositions
es celles qui ne renferment qu'un seul
à prouver : telle est celle du sermon
ssillon que nous venons de rapporter,
appelle propositions composées celles
usieurs objets demandent chacun leur
re à part. Ces propositions offrent tou-
différents points à traiter. Les propo-
s simples étant souvent appuyées sur
ou trois preuves principales, présen-
ussi par là même plusieurs aspects
lesquels on peut les considérer : de
divisions. Plusieurs rhéteurs ont fait
division une partie du discours distincte
arée ; elle n'est que la proposition
ou son développement.

ites les fois que la proposition est com-
ou qu'étant simple on annonce qu'on
ouvera d'abord par tel moyen et ensuite
l autre, il y a une division.

OSOPOPÉE.— La prosopopée est une
par laquelle nous attribuons des sen-
ts et la parole même, non-seulement
êtres inanimés, mais encore à des ob-
qui n'ont point la vie, à des absents, à
orts, etc.

st une figure d'un usage très-étendu,
i a certainement son fondement dans
ture. Au premier coup d'œil, elle pa-
oisine de l'extravagance. Que peut-il,
fét, y avoir de moins raisonnable en
ence que de parler des pierres, des
ps et des rivières comme si c'étaient
réatures vivantes, de leur attribuer la
e et la sensation, nos affections et notre
ère d'agir ? On serait porté à croire
e ne peut être là qu'un jeu d'esprit
l ; il en est tout autrement quand la
popée est employée d'une manière
nable : elle paraît agréable et naturelle.
st pas même nécessaire, pour qu'elle
, que la passion soit fort exaltée ;
it humain a un penchant remarquable
ner toute la nature. Soit que cette dis-
ion tienne à un principe d'assimilation,
ésir de répandre autour de nous notre
e, ou à toute autre cause, il est certain
a moindre émotion qui nous agite suffit
jeter sur l'objet qui l'excite une idée
e momentanée. C'est pourquoi il arrive
la prosopopée est si fréquemment em-
le dans les compositions de tout genre,
que l'imagination ou la passion sont en
car très-souvent cette figure est leur vé-
le langage, et par cette raison aussi il
ient d'en faire un examen attentif. Il y
ns cette figure, dit Hugues Blair, trois
s qu'il importe de distinguer pour en
. déterminer l'emploi. Le premier con-
à attribuer à des objets inanimés les
tés des créatures vivantes ; le second,
résenter ces objets inanimés comme
ant, ainsi que ceux qui ont vie ; le
ème, à supposer qu'ils nous parlent ou
nous écoutent.

Le premier degré se rencontre dans les prosopopées lorsque, par un mot ou deux, ou simplement par l'addition d'une épithète, on attribue à des objets inanimés quelques qualités des créatures vivantes, comme une *tempête furieuse, une maladie cruelle, une terre altérée*, etc. Le style s'en ressent si peu que le moins élevé admet un tel ornement. On peut même douter que ce soit une vraie prosopopée.

Le second degré consiste à introduire dans le discours des objets inanimés qui agissent comme des êtres vivants. Ici l'on fait un pas de plus, et la prosopopée devient plus sensible. Selon la nature de l'action que nous attribuons à ces objets, et les circonstances que nous y ajoutons, la figure paraît plus ou moins forte. Lorsqu'elle est longtemps soutenue, elle ne peut convenir qu'aux harangues étudiées et aux discours d'une haute éloquence. Si au contraire on la présente rapidement, elle peut trouver place dans des sujets moins élevés. Cicéron, par exemple, en parlant des cas de défense légitime où un homme peut en tuer un autre impunément, emploie cette expression : « Quelquefois la loi elle-même nous met en mains le poignard. » L'expression est heureuse. Les lois sont personnifiées ; elle nous tendent une épée pour frapper celui qu'elles ont désigné. On trouve dans l'Ecriture beaucoup de figures de ce genre, qui sont d'une hardiesse extraordinaire : *Les fleuves frapperont des mains, et les montagnes tressailleront de joie à la présence du Seigneur. La vérité et la miséricorde se sont rencontrées... La justice et la paix se sont donné le baiser.*

Fléchier a dit : « A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla...»

Le troisième et le plus haut degré de la prosopopée donne la parole aux êtres inanimés. C'est la plus hardie de toutes les figures, elle ne convient qu'aux passions les plus exaltées, et ne doit, par conséquent, être employée que dans les cas où l'âme est fortement émue. Il ne faut pas la prolonger lorsque la passion s'attiédit. C'est un de ces hauts ornements qui ne peuvent convenir que dans les passages les plus animés d'un discours, et là même on ne doit les employer qu'avec beaucoup de discrétion.

En outre, il ne faut personnifier de cette manière que des objets qui ont par eux-mêmes une sorte de dignité, ou qui peuvent figurer convenablement à la hauteur où l'on veut les placer. Ainsi on peut adresser ses regrets au corps inanimé d'un ami que l'on vient de perdre ; mais les adresser à ses habits n'offrirait qu'une idée étroite et mesquine.

Fléchier, pour assurer ses auditeurs que l'adulation n'aura point de part dans son éloge du duc de Montausier, parle de cette manière : « Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossements se rejoindraient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, moi qui ne mentis jamais pour personne? Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne trou-

ble point ma paix par la flatterie que j'ai toujours haïe. »

Sabatier, art. *Prosopopée*; Vêtu, t. II, p. 260; Blair, t. I, p. 368; Besplas, 176; Laharpe, t. II, p. 137.

PURETÉ, PROPRIETÉ DU LANGAGE. — On emploie souvent ces termes de *pureté* et de *propriété* relativement au langage, comme signifiant la même chose, et il est certain qu'ils sont d'un sens fort voisin; il y a toutefois entre eux quelque différence, dit Hugues Blair. La *pureté* consiste à faire usage de mots, de constructions qui appartiennent à la langue que l'on parle, par opposition aux mots et aux tours usités dans d'autres langues, ou tombés en désuétude, ou de nouvelle fabrique, ou hasardés sur d'insuffisantes autorités. La *propriété* consiste dans le choix des mots de la langue que l'usage le meilleur et le mieux établi a exclusivement adapté aux idées que nous voulons exprimer. Elle suppose que ces mots sont appliqués d'une manière heureuse et correcte, conformément au bon usage, par opposition aux termes vulgaires ou aux expressions basses et aux mots ou aux constructions qui exprimeraient plus imparfaitement les idées que nous avons à communiquer. Le style peut être pur, c'est-à-dire qu'il peut être strictement français, exempt de tours anglais ou italiens, de toute irrégularité grammaticale, et cependant manquer de propriété. Les mots peuvent être mal choisis, n'être pas adaptés au sujet, ne pas exprimer pleinement la pensée de l'auteur ; il a bien pris ses mots et ses tours dans la masse générale de ceux qui constituent la langue française, mais dans cette masse de termes il a fait un choix malheureux. Au contraire, le style n'est jamais propre, s'il n'est pur. Lorsque la propriété et la pureté se trouvent réunies, elles donnent au style non-seulement de la clarté, mais de la grâce.

On ne peut indiquer pour la pureté et la propriété du syle, d'autre règle que l'autorité et l'exemple des meilleurs orateurs ou des meilleurs écrivains du pays.

R

RAISON. — La raison peut et doit être comprise parmi les sources où l'éloquence sacrée va puiser ses preuves.

Cette lumière innée qui éclaire nos intelligences, et qui, aidée de la réflexion et de l'expérience, s'appelle raison, parce que, marchant de connaissances en connaissances, elle nous découvre la nature des choses, leurs relations et les conséquences qui en dérivent, est une faible, mais véritable émanation de cette intelligence divine en qui de toute éternité résident, comme dans leur première et unique source, les types de toutes les natures qui furent créées dans le temps, et encore le type de cet ordre souverain qui assigne à chacune sa place et ses lois, et les lie toutes ensemble par la vertu de la haute et sublime intelligence qui tire de leur unité un concert harmonieux. Or, cette lumière de la raison qui est en nous, bien que sortant de la lumière suprême qui brille dans l'intelligence de Dieu, a été, par la destination de sa nature, enchaînée à cette frêle argile dont le voile épais en intercepte les rayons, en traçant tout à l'entour un étroit horizon, au delà duquel elle ne peut étendre sa vue. Et comme si cela ne suffisait pas, cette sphère même qu'elle était appelée à faire resplendir de ses rayons, a été en grande partie obscurcie par le péché. De là deux conséquences : la première, c'est que nous ne devons pas dédaigner la raison, puisqu'elle est d'origine divine ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas trop présumer de ses lumières, parce qu'elle est rétrécie par sa nature et dégradée par le péché. Appliquons à l'éloquence ces deux conséquences.

L'orateur chrétien peut-il se servir de la raison seule ? quand et comment le peut-il ? Je reponds qu'il peut en user, et spécialement dans deux cas : 1° pour démontrer la vérité des arguments de crédibilité sur lesquels se base la religion ; 2° pour persuader aux hommes, même par des raisons naturelles, de pratiquer les vertus pour lesquelles nous avons été créés.

Voyons le premier cas. De ce que Dieu veut par la lumière supérieure de la révélation, perfectionner et non éteindre la lumière innée de la raison, il suit que ces deux lumières doivent se prêter un mutuel appui, et que la proposition suivante doit être éminemment vraie : plus l'homme use de sa raison avec rectitude, plus il arrive facilement et sûrement aux bases de la révélation. En conséquence de ce principe, le ministre de la parole suivra fidèlement l'esprit de sa mission, s'il guide l'homme par la raison à la révélation. Ségneri vient à l'appui de ce que j'avance par les paroles suivantes, qui terminent l'exorde de son vingtième sermon : « Figurez-vous donc pour un moment que vous soutenez le parti de nos adversaires ; et moi, de mon côté, je tâcherai, tantôt en vous provoquant à un rude combat, tantôt en me défendant moi-même sur mon propre terrain, de vous faire connaître tout l'avantage qu'ont les vérités promulguées par l'Évangile sur les folies adoptées par les autres sectes. J'ai dit : *je tâcherai*, car vous devez observer que dans ce combat je ne puis pas me servir de toutes sortes d'armes, puisque, supposant la lutte engagée avec un adversaire qui n'admet pas l'autorité de l'Ecriture et des Pères, je suis obligé de laisser de côté ce qui ferait ma force principale, de ne point citer l'Ecriture (du moins comme preuve), de ne point citer les Pères, mais, à l'exemple des soldats de Gédéon, de combattre la lampe en main, ce qui veut dire combattre avec la seule

ıre que la nature a mise dans l'intelli-
de chaque homme. » Ségneri n'est
e seul orateur qui nous fournisse la
e de ce que nous avançons. Ecoutez
llon, au commencement de son sermon
vérité de la foi. « Commençons par
nir d'abord, mes frères, que c'est la
non pas la raison, qui fait les chrétiens,
e la première démarche qu'on exige
disciple de Jésus-Christ est de captiver
sprit et de croire ce qu'il ne peut com-
dre. Cependant je dis que c'est la rai-
elle-même qui nous conduit à cette
ission; que plus même nos lumières
supérieures, plus elles nous font sentir
cessité de nous soumettre; et que le
de l'incrédulité, loin d'être le parti de
ce d'esprit et de la raison, est celui de
ement et de la faiblesse. La raison a
ses usages dans la foi, comme elle a
ornes ; et comme la loi, bonne et sainte
le-même, ne servait pourtant qu'à con-
les hommes à Jésus-Christ, et s'arrê-
là comme à son terme ; de même la
n, bonne et juste en elle-même, puis-
le est un don de Dieu et une participa-
de la raison souveraine, ne doit servir
nous est donnée que pour nous frayer
emin à la foi. Elle devient téméraire et
des bornes de sa propre institution, si
eut aller au delà de ces bornes sacrées. »
e saurait exprimer plus clairement l'u-
qu'il est permis à l'orateur, aussi bien
l'auditeur, de faire de la raison. J'ajou-
seulement que, outre qu'elle doit être
ectueuse, et conduire l'homme jusque
e seuil de la révélation, pour l'abandon-
ensuite en toute confiance entre les
s de la foi, elle doit encore briller sur
èvres de l'orateur d'une lumière pure,
nphante, divine, ne laissant point de re-
à l'auditeur qu'il ne soit convaincu, per-
é, et, s'il est nécessaire, enlevé et in-
uit dans le divin sanctuaire de la révé-
n. Toute autre raison qui ne serait pas
d'elle-même et de son triomphe, doit
r le combat ; car ne pas triompher
plétement, ce serait augmenter la har-
se de l'incrédule, et mettre un obstacle
lus aux progrès de la religion.
autre cas où l'on peut user utilement de
ison, c'est quand on doit inculquer les
tés naturelles. En effet, n'oublions ja-
cette grande vérité, c'est-à-dire que la
re de l'homme est faite pour la vertu,
ue le péché n'est qu'une infirmité acci-
elle, une dégradation de son être, que
aison condamne et que son cœur déteste.
oudre qui, dès le commencement, frappa
nature humaine ne fut pas assez vio-
e pour y effacer entièrement l'impres-
du doigt de Dieu, pour arracher de son
sa céleste image, et Dieu put encore
mer aux hommes cet ordre impérieux :
ite, prævaricatores, ad cor (*Isa.* XLVI).
exemple de Dieu, nous pouvons dire
s aussi : « Consultez, ô pécheurs, la loi
otre raison ; sa voix est la voix de la di-
té ; si elle vous absout, Dieu vous ab-
sout ; si elle vous condamne, Dieu vous condamne. Or, ne vous condamne-t-elle pas solennellement, cette raison, ô luxurieux, lorsque vous abandonnez la vie des anges pour mener celle des brutes ? Ne vous condamne-t-elle pas, ô hommes de fange, lorsque vous mettez votre félicité dans les biens méprisables de cet exil, et que vous n'élevez jamais votre esprit aux joies pures de la patrie, qui est l'éternité ? Ne vous condamne-t-elle pas, quand vous traitez les autres avec un orgueil, une dureté, une infidélité, une injustice, dont vous ne voudriez pas vous-mêmes être l'objet ? Revenez, revenez, ô prévaricateurs, à la loi de votre raison. Gardons-nous pourtant de nous en tenir à ces motifs humains. Elevons plus haut nos regards ; confirmons par la souveraine autorité de la reine les ordres de la servante ; donnons par l'invincible autorité de la révélation, plus de valeur aux lumières de la raison ; en un mot, assurons à toutes nos leçons la vénération des fidèles par la divine sanction de l'Evangile et de l'Eglise. Jésus-Christ lui-même nous en donne l'exemple dans toute sa prédication. Veut-il mettre tout entier entre les mains de la Providence le cœur de ses disciples ? *Voyez*, leur dit-il, *les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ils ne cultivent pas, ne moissonnent pas ;* mais bientôt il ajoute : *Cependant votre Père céleste les nourrit.* Il raisonne de même au sujet des vêtements ; de l'exemple des lis il conclut : *Votre Père sait bien que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc en premier lieu le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* (*Matth.* VI). N'est-ce pas là user des leçons de la raison ? et quelle raison ? simple à la vérité, afin de se mettre à la portée des intelligences de ceux qui l'écoutaient ; mais il sut aussi la rendre profonde, convaincante, divine, dans ses paraboles et dans toute sa prédication. Examinez et vous verrez qu'aucun philosophe n'employa avec plus d'art les lumières de la raison, soit en enseignant ses disciples, soit en réfutant les accusations insensées des méchants. Mais il ne s'en tenait jamais à la raison seule, il en appelait aux prophètes, il en appelait à son Père, pour donner une forme toute céleste à sa doctrine. Voilà notre modèle.

Voy. Audisio, t. I, p. 223 ; Besplas, 47 ; du Jarry, p. 161.

RAISONNEMENT. — Un prédicateur doit avoir fait une étude approfondie de la science du raisonnement, afin de donner à ses preuves toute la force dont elles sont susceptibles. Cela supposé, nous nous contenterons de donner ici quelques règles qui peuvent aider à raisonner juste.

1° Remontez toujours au principe sur lequel repose la vérité que vous voulez démontrer. Un discours sans principes serait un édifice sans fondement, dit le P. Gaichiez. (*Voy.* PRINCIPES.) M. Combalot veut prouver que Marie a reçu plus de grâces que tous les saints et les anges, et pour cela il remonte à ce principe de saint Tho-

mas : ***Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur.*** Il est logique d'en conclure que la très-sainte Vierge, ayant été prédestinée à la maternité divine, a reçu une plénitude de grâces au-dessus de toutes celles qui ont été accordées à tous les justes et à tous les esprits célestes. 2° Que vos principes ne soient pas seulement certains, mais qu'ils soient admis comme tels par tous ceux de vos auditeurs qui ont du bon sens : quelque fondée que soit une opinion, il ne faut pas la donner pour règle si elle peut être contestée. 3° Voulez-vous trouver des principes justes, qui ne vous trompent pas, cherchez les causes naturelles de la chose que vous voulez prouver sans autre guide que le bon sens et la raison. 4° Rendez sensible la liaison de vos principes avec vos conséquences. Dans un raisonnement exact, ces deux choses tiennent tellement l'une à l'autre, que, le principe une fois admis, il faut nécessairement accorder la conséquence. Evitez toutefois de trop longs raisonnements : si, d'un côté, un raisonnement trop concis est obscur et embarrassé, de l'autre, un long raisonnement qui enchaîne plusieurs propositions dont chacune attend sa preuve, fatigue l'auditeur qui a trop de chemin à faire. L'art cherche un milieu.

RECUEILS. — Quand on étudie pendant quelques années, dit M. Vètu, et qu'on a lu un certain nombre de bons auteurs, il faut, en même temps qu'on s'exerce et qu'on acquiert de l'expérience, rédiger des cahiers et faire ses provisions. Sans cette précaution, la mémoire échappera bien des choses, et il ne restera dans l'esprit que des idées vagues et confuses. Chacun doit se faire, par des recueils particuliers, une sorte de bibliothèque manuscrite spéciale, qui renferme tout ce dont on a le plus besoin dans l'exercice du saint ministère et dans la position où la Providence a placé. Si l'on se borne aux livres sans rien rédiger, on ne saura jamais bien les choses, et on risquera de se trouver plus d'une fois dans l'embarras quand les occasions de parler ou de décider se présenteront.

Le premier recueil qu'on doit faire est un *abrégé de la théologie*, surtout de la morale, dont l'usage est si fréquent et l'application si variée. Le second doit contenir les principaux passages de l'*Ecriture sainte*, qui se rapportent au dogme et à la morale. Quoique je sache bien qu'on ne manque pas de bons ouvrages qui les présentent avec ordre, je conseille néanmoins de faire un travail particulier sur cette matière. C'est un moyen excellent d'étudier avec fruit les livres saints et de se rendre familiers les endroits les plus notables. Il est bon aussi que l'orateur sacré rédige pour son propre usage un recueil des *principes* essentiels *de la littérature* chétienne, afin qu'ayant sans cesse sous les yeux les règles du bon goût, il ne s'en écarte pas.

Ce qui doit l'occuper surtout, c'est la composition d'un *cours de prônes et d'instructions familières, de conférences et d'exhortations*, qui le mette à même d'instruire solidement et de disposer convenablement ceux dont il est chargé. C'est là ce que Dieu demande de lui avant tout. Il pourra après cela s'occuper de *sermons* plus en règle pour les fêtes, les stations et autres circonstances solennelles.

Comme on ne peut pas avoir des instructions et des sermons sur tous les points, et qu'il convient de borner le choix des sujets qu'on traite à ce que demande l'accomplissement du devoir dans la position particulière où l'on est, il serait très-utile d'avoir, pour les occasions qui peuvent se présenter, un recueil qui contiendrait, par ordre alphabétique, les matériaux nécessaires sur les matières principales qui font l'objet de l'instruction chrétienne.

Voici ce que dit Grenade sur ce sujet : « Il est important et même nécessaire d'avoir une espèce de registre où toutes les choses qui sont des sujets propres à la prédication soient intitulées séparément et par ordre au haut de divers feuillets en blanc, comme autant de chefs sous lesquels on puisse ranger tout ce qu'on a trouvé de considérable sur chacune ; il est bon aussi d'écrire les remarques les plus belles et les plus édifiantes que l'on pourra faire sur plusieurs choses qui regardent les évangiles que l'Eglise lit aux fidèles les dimanches et les jours de fêtes (1). Pour moi, je suis d'avis que ces sortes de lieux propres et singuliers sont très-utiles et très-nécessaires à un prédicateur, afin que, dans les occasions où il doit parler, par exemple, de l'humilité, de l'amour de Dieu et du prochain, de la patience, de l'abstinence, de l'exercice de la prière, ou, au contraire, de l'orgueil, de l'avarice et de la dureté envers les pauvres, il n'ait qu'à consulter son recueil sur chacun de ces sujets, et en prendre et choisir, comme d'un amas de provisions, tout ce qui lui semblera le plus avantageux au sujet qu'il doit traiter.

« L'orateur chrétien ne doit pas se contenter de recueillir le fruit de ses lectures ; il faut encore qu'il ne néglige rien de ce qui se dit de fort et de touchant, soit par d'autres prédicateurs, ou par des hommes habiles, de quelque état ou condition qu'ils soient ; qu'il ne perde pas non plus ce qui lui vient dans l'esprit pendant qu'il est occupé à autre chose, et qui a quelque force et quelque poids pour son ministère, mais qu'il écrive aussitôt le tout succinctement sur ses tablettes ou sur quelque petit papier, pour le placer ensuite à loisir en son rang dans son recueil : car nous tournons et manions avec bien plus de force et d'adresse,

(1) Pour répondre au vœu du P. Grenade et en faciliter l'exécution, M. l'abbé Migne a édité un *Manuel ecclésiastique* ou *Répertoire* offrant, par ordre alphabétique et en plus de 640 pages blanches à 2 colonnes, tout autant de titres avec divisions et sous-divisions, sur le dogme, la morale et la discipline ; ouvrage à l'aide duquel il est impossible de perdre désormais une seule bonne pensée, soit qu'elle survienne en classe, à l'église, en voyage, dans le monde, la conversation, la lecture, etc. 1 vol. bien relié, petit in-fol., prix 6 fr. Nous en recommandons vivement l'usage

ec une plus heureuse fécondité dans
iscours, les choses qui sont ainsi à
comme étant des armes plus propor-
ées à nos forces et à notre corps. La
ion que nous en faisons par ce soin
te exactitude, augmentant peu à peu
es jours, se trouve, après quelques
s, devenue un trésor presque inépui-
de preuves et de pensées excellentes
isies sur toutes sortes de sujets. »
nous dira qu'il existe déjà des ouvra-
e ce genre, tels que ceux du P. Hou-
de Montargon et de M. l'abbé Das-
A cela nous répondrons que, l'expé-
ayant fait voir qu'il est très-utile aux
ateurs de faire eux-mêmes une collec-
qui soit le fruit de leurs veilles et de
travaux, l'existence des ouvrages dont
nt de parler n'est pas une raison de
ver des avantages attachés à la rédac-
es recueils particuliers.
. Vêtu, t. I, p. 166; t. III, p. 517:

FUTATION.—La réfutation est cette par-
discours qui, par des raisons solides,
de l'esprit des auditeurs les difficultés
urraient le faire pencher vers le parti
ire, ou au moins ralentir l'effet de la
mation. De toutes les parties de l'orai-
lle est la plus difficile, et celle où bril-
'un plus vif éclat tous les talents et
les ressources de l'orateur.

docteur Audisio rapporte à trois chefs
les règles qu'on peut tracer sur cette
re : le premier est la place que la réfu-
doit occuper; le second, ce sont les
és qu'elle exige dans l'orateur; le troi-
, ce sont les conditions de la réfuta-
lle-même.

lace de la réfutation. — On ne peut
er exclusivement aucune place déter-
à la réfutation; il n'appartient qu'à
souveraine raison qui brille dans les
s orateurs d'appeler devant elle la to-
des matériaux qui doivent composer le
urs, d'en examiner attentivement les
nts divers, et de juger où les objec-
devront naître spontanément et comme
s-mêmes dans l'esprit des auditeurs.
sera donc la première règle que devra
oser l'orateur : Attendre que les objec-
à réfuter naissent naturellement. La
de sera celle-ci : Réfuter les objections
ou après la confirmation, selon que la
tion pourra jeter de la lumière ou de
ce sur les preuves. En effet, il arrive
uefois que, par le fait même du déve-
ment des preuves de la proposition, les
ions se dissipent comme d'elles-mêmes
s aucun effort, tandis que autrement
eussent exigé une longue et difficile so-
, c'est alors évidemment le cas de les
après la confirmation; d'autres fois,
ve que les difficultés arrêtées d'avance
l'esprit de l'auditeur sont comme un
qui enveloppe la raison et ne laisse-
as arriver jusqu'à elle toute la lumière
s démonstrations; alors on doit placer
jections avant la confirmation.
peut dire pourtant que, en thèse géné-
rale, la réfutation doit être ordinairement placée après la confirmation, parce que l'auditeur saisira rarement la force de la difficulté et de la réponse, si auparavant on ne lui a bien fait connaître l'état de la question, et c'est ce qui constitue l'objet de la confirmation. Il ne faudrait pas non plus entendre la règle précédente en ce sens que dans tout discours la réfutation ne doit avoir qu'une seule place; car elle peut se placer et avant et après la confirmation, ou même s'intercaler à diverses reprises entre les différents membres. Mais on conçoit qu'ici on ne peut fixer des règles invariables : le discernement et le goût de l'orateur sont juges de ce qu'il y a de mieux à faire.

2° Les qualités de l'orateur, par rapport à la réfutation, sont au nombre de trois, dit le docteur Audisio : vérité, dextérité, urbanité. La première est la vérité. La vérité est un rayon de la divine essence : la souiller par l'ombre même d'un mensonge serait une sacrilége profanation. L'orateur profane la dissimule quelquefois, mais l'orateur sacré ne connaît pas cette règle, il a horreur des subterfuges, il expose sa doctrine avec franchise, il ne traite que des sujets qui ne peuvent recevoir aucune atteinte, ni d'une vérité opposée, ni d'aucune circonstance. Telle est la franchise et la candeur que montre Frayssinous dans sa *Conférence sur les maximes de l'Eglise catholique, relativement au salut des hommes*. Nous invitons les jeunes prédicateurs à lire cette conférence, ils y verront combien une telle franchise dans l'orateur témoigne puissamment de l'empire des vérités qu'il annonce. La seconde qualité nécessaire pour bien réfuter, c'est la dextérité. Nous venons de dire que l'orateur chrétien n'a pas besoin de cet art, qui jette de l'ombre sur les vérités et sur les faits contraires à son but. Il a besoin pourtant d'une certaine sagacité et de cette prestesse d'esprit qui sait frapper l'adversaire à l'improviste, et le faire tomber vaincu au moment où il se croit vainqueur. Y a-t-il quelque moyen d'acquérir cette dextérité dans la réfutation? Ceci est un don de la nature, c'est une qualité qui exige une grande pénétration d'esprit, beaucoup de vivacité, de naturel et de grâce; c'est une qualité qu'il est plus facile de sentir que de décrire, et que l'on n'acquiert jamais si l'on n'en possède le fondement dans sa propre nature.

L'urbanité couronne les deux qualités précédentes : c'est la vertu qui rend plus cher et plus profitable notre ministère, et forme l'ornement de la charité évangélique. Que si nous devons l'employer dans toutes les circonstances, à plus forte raison le devons-nous quand il s'agit de nous poser en contradicteurs des opinions d'autrui, opinions défendues souvent par la séductrice éloquence des passions : alors il faut tenter tous les moyens de gagner les cœurs; il faut user de toutes les manières par lesquelles une âme bien née et cultivée sait concilier la bienveillance à ses paroles aussi bien qu'à sa personne.

3° Conditions qui touchent à la nature même de la réfutation. — Il y a dans la réfutation deux parties, l'objection et la réponse. Voici comment doivent être présentées l'une et l'autre.

L'objection sera, autant que possible, mise dans la bouche de l'auditeur; exposée avec force et énergie, elle respirera les sentiments, parlera le langage, revêtira les formes qu'elle recevrait de l'auditeur lui-même. — Chaque membre de cette règle a pour but d'attirer sur l'objection toute l'attention des auditeurs, et l'attention accordée à l'objection est une préparation de l'esprit et un efficace aiguillon qui tient en haleine l'attention elle-même et la dispose à goûter la réponse; or, vous captiverez certainement l'attention des auditeurs, quand ils verront que vous vous mettez à leur place et parlez leur langage; et plus encore quand ils verront l'objection exposée avec cette énergie qui enchaîne la curiosité, et avec cette force qui la fait paraître insoluble. Telle est la méthode de M. Lacordaire dans ses *Conférences*. La réponse peut se faire de diverses manières: la première est d'accorder toute l'objection pour l'imprimer plus profondément dans l'esprit des auditeurs, et en faire ressortir la vérité qu'elle confirme en paraissant l'attaquer; la seconde, c'est d'accorder le principe et de nier la conséquence; cette pratique est d'un fréquent usage: car souvent d'une proposition vraie le vulgaire déduit une fausse conclusion, et cela arrive dès que l'on perd de vue la relation qui unit les prémisses avec la conséquence. Cependant, comme le devoir de l'orateur est de porter la conviction aussi loin qu'elle puisse aller, il saura distinguer si, après avoir accordé la première partie de l'argument, il ne serait point quelque cas où elle pût raisonnablement être niée; alors à la première réponse il en ajoute une seconde, et l'auditeur est placé dans une position ambiguë où, soit qu'il veuille que le principe de son argumentation soit vrai ou faux, il restera toujours battu. La troisième manière, c'est de nier ou en totalité ou en partie le principe fondamental de l'argumentation. On le niera tout entier quand il n'a pas de force vraie; on le niera en partie, quand il a comme deux faces, l'une vraie et l'autre fausse. Il est néanmoins besoin d'un grand discernement pour distinguer, et d'une grande précision de paroles pour exprimer la relation de convenance qu'a l'objection avec le sujet, et que nous appelons vraie, et celle de disconvenance, et que nous appelons fausse. Cette méthode, qui consiste à diviser l'objection en deux parties, pour en accorder une à l'auditeur, en nous montrant disposés à lui tout accorder si les intérêts de la vérité et de la conscience le permettaient, est une garantie de loyauté de notre part, et amène tout doucement l'auditeur à passer condamnation sur la partie que nous devons nier. La quatrième manière serait de percer l'adversaire avec ses propres armes, et de le réfuter en tournant contre lui ses propres raisons: c'est ce qu'on appelle l'argument *ad hominem*. Enfin la cinquième, c'est d'attaquer l'auditeur sur divers points d'une façon vive et incisive, de réunir en un faisceau plusieurs objections et de les repousser, non point avec de longues réponses, mais avec des pointes courtes et fortes, avec des traits brefs et lumineux. On en trouve un bel exemple dans Massillon, sermon *sur le mélange des bons et des méchants*: « Les bons ôtent à l'iniquité toutes les excuses..... »

Observons en finissant que nous n'avons pu énumérer ici toutes les manières possibles de conduire sagement la réfutation. Nous avons indiqué les principales. Pour les autres, on les tirera de la nature spéciale des sujets que l'on aura à traiter, on les puisera surtout dans l'imitation des grands orateurs. Rien ne fera mieux comprendre, que la nature du sujet, les limites dans lesquelles on doit circonscrire la réfutation; car il est besoin quelquefois de la restreindre, d'autres fois de la développer; tantôt de lui imprimer une marche rapide, tantôt de la faire marcher plus modérément; tantôt de la voiler, tantôt de la découvrir. L'imitation attentive des orateurs classiques donnera ensuite à l'esprit cette agilité et cette aisance, et aux réponses cette vivacité, cette précision, cette force et cette popularité que jamais aucun précepte ne pourrait enseigner.

Audisio, t. I, p. 307; *Pastoral de Limoges*, 513; Grenade, t. I, p. 393; Papon, 149; Andrieux, 275; Arnaud, 386; Girard, 185; Gibert, 98; Gaichiez, 162; Vêtu, t. I, p. 354; t. II, p. 262; Colin, 88; Drioux, 136; Leclerc, 128; Géruzez, 106.

RÈGLES ou PRÉCEPTES. — Il est des règles pour diriger ceux qui sont appelés au sublime ministère de la prédication. Les Pères de l'Eglise, dit M. Hamon, les ont tracées, dès les premiers siècles, avec une sagesse et une profondeur de vues remarquables, en particulier saint Augustin, dans son admirable traité *de Doctrina christiana*, où ce grand homme applique à la prédication les règles de l'éloquence qu'il connaissait à fond, et qu'il avait longtemps enseignée avec succès; saint Jean Chrysostome, dans son traité non moins admirable *de Sacerdotio*, où, aux IV° et V° livres, il explique si bien l'obligation de prêcher et la préparation que demande ce ministère; saint Grégoire le Grand, dans son beau livre *de Cura pastorali*, et ailleurs. Dans les trois derniers siècles, nous retrouvons les mêmes principes développés, avec la même sagesse et avec des observations d'expérience du plus haut intérêt, par saint François-Xavier, saint Charles Borromée, saint Ignace, saint François de Borgia, le P. Aquaviva, saint François de Sales dans sa lettre à l'archevêque de Bourges; par le P. Louis de Grenade, dans sa *Rhétorique ecclésiastique*; l'auteur du *Pastoral de Limoges*, le P. Albert de Paris, le P. Gaichiez et beaucoup d'autres. A ces auteurs ecclésiastiques nous pourrions joindre les auteurs profanes, Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, qui ont écrit d'avance tout ce qu'on peut écrire de plus parfait sur l'art oratoire; et parmi

modernes, mais à une grande distance
anciens, Rollin, Campbell, Blair, Girard
itres rhéteurs estimés; car leurs précep-
ont autorité, même dans la chaire. La
n en est que le discours sacré et le dis-
s profane, quoique bien différents sous
de rapports, se ressemblent par leur fin
édiate, qui est de convaincre et de per-
er les auditeurs : or, ces grands hommes
onnu à fond l'art de convaincre et de
uader, parce qu'ils ont fait une étude
iale de l'âme humaine, des moyens par
iels elle se gagne et des ressorts par les-
s elle se meut.

iis si la chaire a ses règles incontesta-
, tracées à la fois par les auteurs ecclé-
iques et les auteurs profanes, c'est un
ir pour le prédicateur d'en faire une
e sérieuse, d'en acquérir une connais-
e exacte. En effet, si l'art de bien dire
servir à persuader le vrai et le faux, le
et le mal, peut-on penser qu'il soit per-
d'en laisser le monopole au mensonge
l'iniquité, sans employer les mêmes
ens à la défense de la vérité et de la
1? *Quis ita desipiat ut hoc sapiat*, dit
Augustin, *cum in medio posita sit fa-
s eloquii, cur non bonorum studio com-
tur ut militet veritati, si eam mali in
iniquitatis et erroris usurpant?* Ce se-
un crime de négliger, pour sauver les
mes, les ressources que d'autres em-
ent pour les égarer ou les perdre; et,
is qu'une parole de vice ou d'erreur se
tre souvent si belle, si entraînante, de
enter la parole de Dieu sans grâce, sans
rêt et sans couleur, souvent même sous
enveloppe difforme, propre à en dégoû-
es peuples. Le prédicateur, au témoi-
e de saint Paul, ne doit rien négliger
se mettre en état d'annoncer dignement
arole de vérité : *Sollicite cura teipsum
abilem exhibere Deo, operarium inconfu-
em recte tractantem verbum veritatis.* Or,
que talent naturel qu'il puisse avoir reçu
a nature, quelque connaissance même
ait de la théologie et des sciences ec-
astiques, il ne prêchera que médiocre-
t, souvent même inutilement, s'il ne
naît pas les règles de la prédication : car
our réussir dans quelque art que ce soit,
ut auparavant en étudier et en posséder
règles, combien plus le faut-il pour
sir dans l'art si sublime de parler au
de Dieu, de développer les mystères du
, d'arracher les pécheurs aux passions
les tyrannisent et de les gagner à la vertu?
it vrai que la nature contribue plus que
à former l'orateur, et qu'il n'y a de
e éloquence que là où elle en a déposé le
ne heureux (car nous sommes loin de
ager l'avis de celui qui disait : *Nascuntur
æ, fiunt oratores*) ; mais il n'en est pas
ns certain que la nature, abandonnée à
seule, ne ferait jamais que des orateurs
mplets : dans les uns, elle a besoin d'être
igée, parce qu'elle se produit ou avec
s, déployant son énergie sans discrétion,
contre-temps, plaçant mal ce qui, dit à
propos et en son lieu, eût été parfait; dans
les autres, elle a besoin d'être aidée, parce
qu'elle ne se montre qu'à moitié; elle laisse
voir le germe du talent, mais ce germe, il
faut que l'art le développe; dans d'autres,
enfin, elle ne paraît aucunement, elle sem-
ble muette; mais si l'art la scrute, l'inter-
roge, il la trouve, la saisit et la fait parler.
La nature, c'est une terre qui a besoin d'être
cultivée, et qui, abandonnée à elle seule,
produirait indistinctement de bonnes et de
mauvaises herbes; ou, si on l'aime mieux,
c'est une aveugle qui ne sait où elle va, si
l'art ne la conduit. Il faut donc que l'une et
l'autre marchent toujours ensemble ; leur al-
liance est la condition du succès. C'est ce
que Montaigne a voulu dire par ce mot de sa
façon : *Il faut que la nature s'artialise;* elle
ne peut que par là atteindre au développe-
ment pour lequel elle est faite.

Au reste, l'expérience démontre tous les
jours cette vérité. D'où vient que les chaires
chrétiennes retentissent si souvent de dis-
cours défectueux, qui ne produisent aucun
fruit, soulèvent la critique des moins mal-
veillants, provoquent l'ennui, et sont quel-
quefois même ridicules? c'est que les au-
teurs de ces discours ignorent les bonnes
règles de la prédication. Sans doute, les rè-
gles seules n'eussent pas fait d'eux de grands
orateurs, car rien ne supplée la nature; mais
du moins elles eussent formé leur goût, di-
minué ou peut-être corrigé tout à fait leurs
défauts naturels, et en eussent fait des pré-
dicateurs utiles, sinon brillants. D'où vient
que les sermons de Bossuet lui-même, mal-
gré les beautés sublimes dont ils étincellent,
laissent tant à désirer pour être des œuvres
complètes, au jugement de Laharpe et du
cardinal Maury? N'est-ce point qu'il la com-
posa à un âge où la réflexion et le travail
n'avaient point encore corrigé les écarts de
la nature abandonnée à elle-même? D'où
vient que Bourdaloue, malgré la merveil-
leuse solidité de ses discours, est quelque-
fois monotone, froid, sec dans l'exposé de
ses preuves, et de mauvais goût dans ses
compliments? Il est difficile de penser qu'il
fût tombé si souvent dans ces défauts, s'il
eût plus réfléchi sur certaines règles de l'art
et se fût étudié à les mettre en pratique. Or,
si les plus beaux génies sont sujets à de
grands écarts, souvent même à des défauts
choquants, lorsqu'ils ne joignent pas au ta-
lent naturel l'étude et la connaissance des
règles, combien cette étude et cette connais-
sance sont-elles nécessaires à ceux qui n'ont
que des talents médiocres, c'est-à-dire, pour
parler avec vérité, au plus grand nombre de
ceux que leur vocation oblige à annoncer la
parole de Dieu?

Il est donc certain que tout prêtre, avant
d'exercer le ministère de la prédication, est
tenu d'en apprendre les règles ; mais quelle
est la gravité de cette obligation ? Deux con-
sidérations le feront comprendre : 1° Plus un
ministère est excellent, sublime et sacré,
plus est coupable celui qui, sans en connaî-
tre les règles, s'y ingère aveuglément, le

traite sans honneur et le rend méprisable au peuple : or, quoi de plus excellent, de plus sublime, de plus sacré que le ministère de la prédication ? 2° L'obligation de posséder les règles d'un art qu'on veut exercer est en proportion avec la gravité des intérêts qui s'y rattachent : ainsi, un homme qui, se donnant pour médecin, traiterait les malades sans connaître les règles de la thérapeutique, commettrait un crime égal à l'homicide, par la raison évidente que son ignorance mettrait en péril la vie des citoyens : or, à la prédication se rattachent des intérêts plus grands que tous les intérêts temporels et que la vie même; il y va du ciel ou de l'enfer pour les auditeurs, selon que le prêtre chargé de les instruire remplira bien ou mal son ministère. Celui qui prêche selon les bonnes règles éclaire, touche et souvent convertit ; celui qui ne le fait pas laisse les pécheurs croupir dans l'ignorance et le désordre, les dégoûte de la parole de Dieu et la leur rend inutile ; d'où nous pouvons conclure, avec le P. Louis de Grenade, « qu'il n'y a rien de plus coupable que cette témérité avec laquelle on entre dans un emploi si grand, si important, si nécessaire à l'Église, et le plus difficile de tous, sans s'instruire auparavant des règles et méthodes sûres par lesquelles on pourra s'en acquitter dignement et avec fruit. »

Et qu'on ne pense pas que les règles que donne la rhétorique puissent suffire : ces notions élémentaires, puisées au collége, ne sont en quelque sorte que le fondement sur lequel s'élèvent les règles de la prédication, règles bien plus hautes et plus étendues, qui commencent, pour ainsi dire, là où les autres finissent, et qui ont d'ailleurs un tout autre caractère : car, chargées de diriger l'éloquence dans les régions de la foi, on sent que, comme l'atmosphère où elles doivent se développer est différente, elles doivent aussi avoir leur spécialité. L'esprit de l'Evangile, le génie de l'apostolat, les observations qu'a fournies l'expérience à ceux qui ont parcouru la carrière de la chaire avec succès, doivent y dominer plus encore que tout l'art des rhéteurs. Nous sommes loin de rejeter cet art; nous le proclamons essentiel, comme nous l'avons déjà observé ; mais, pour le rendre plus utile à la prédication, il faut le *christianiser*, si je puis ainsi dire.

Hamon, 2; Andrieux, 12; Pérennès, 24, 38; Girard, 4; Gibert, 38, 594 ; Audisio, t. I, p. 31 ; Vètu, t. I, p. 14 ; Marmontel, t. VII, p. 146. Rollin, t. II, p. 1, p. 476 ; Crevier, t. I, p. 22; Albert, 5-12; Mallet, 42 ; Colin, 4 ; Leclerc, 2.

RÉPÉTITION. — Il y a trois sortes de répétitions : les unes sont *nécessaires*, les autres *vicieuses*, les autres enfin *élégantes*.

Il y a des répétitions si nécessaires, qu'on ne saurait les omettre sans faire une mauvaise construction; exemple : *Le fruit qu'on tire de la retraite est de se connaître et de connaître tous ses défauts.* Si l'on disait simplement : *Le fruit de la retraite est de se connaître et tous ses défauts*, on parlerait mal, car *se connaître* ne serait pas bien construit avec *tous ses défauts.*

Il y a d'autres répétitions nécessaires pour la régularité du style ou pour la netteté : *D'où vous viennent tous vos troubles et vos peines d'esprit ? Tous* ne se construit pas avec peines ; il faut dire : *et toutes vos peines d'esprit*. Voici un exemple pour la netteté : *Faites état d'acquérir une grande patience, plutôt qu'une grande paix ; vous la trouverez, cette paix, non pas sur la terre, mais dans le ciel.* Sans la répétition du mot *paix*, le pronom *la* pourrait se rapporter à *patience.*

Les répétitions vicieuses sont celles qui sont inutiles et qui n'ont point de grâces. Exemple : *La probité et la bonne foi sont aussi nécessaires dans le commerce* que *la prudence et la pénétration sont nécessaires dans les négociations.*

Les répétitions élégantes sont celles qui contribuent à l'ornement du discours : elles sont comprises parmi les figures de rhétorique, et sont propres à exprimer le caractère des passions vives, qui, s'occupant toujours du même objet, se rappellent souvent les termes qui le représentent.

On nomme *anaphore* la répétition d'un même mot qui recommence une phrase. La définition du monde par Massillon en offre un bel exemple : « Qu'est-ce que le monde? Le monde, c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi.... Le monde, c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur les passions les plus violentes.... Le monde, c'est un lieu où l'espérance même rend tous les hommes malheureux.... Le monde,... etc.

On nomme *complexion* la répétition dans laquelle on finit par les mêmes paroles : « Tout l'univers, dit Bourdaloue, est rempli de l'esprit du monde ; on juge selon l'esprit du monde; on agit et l'on se gouverne selon l'esprit du monde. Le dirai-je ? On voudrait même servir Dieu selon l'esprit du monde. »

La répétition est d'un grand usage pour insister sur une vérité qu'on veut démontrer. Quelquefois on ne répète pas les mêmes mots, mais bien la même pensée sous des ornements différents qui tendent au même but. Une pensée importante qui passe comme un éclair n'est guère aperçue si on la répète sans art ; elle n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire? Il faut la présenter plusieurs fois avec des expressions différentes, de manière que l'âme, occupée par cette espèce de prestige, s'arrête avec plaisir sur le même objet et en reçoive toute l'impression que l'orateur voudra lui communiquer; mais il faut prendre garde de ne pas abuser de cette licence.

Sabatier, art. *Répétitions;* Arnaud, p. 19; Girard, p. 280 ; Rollin, t. II, p. 207.

RHÉTORIQUE. — Le prédicateur doit connaître les préceptes de la rhétorique et les règles de la saine littérature, conserver toujours présente dans son esprit une idée générale des lieux communs où l'invention puise ses ressources, de la disposition et de

différentes parties, de l'élocution et des
res qui donnent de la grâce et de l'éner-
au discours. Il y aura toujours profit
r lui, dit M. Hamon, à repasser de loin
oin ces matières, surtout s'il y ajoute
ecture des bons auteurs. L'étude des hu-
ités rend le goût plus fin et plus exquis,
re l'esprit, apprend à sentir et à bien
dre ce qu'on sent. D'ailleurs les règles
a rhétorique et les principes de la saine
rature doivent diriger toute bonne pré-
tion. (*Voy.* Règles.)
u surplus, pour se convaincre de l'utilité
a rhétorique, il suffit de connaître quelle
son origine et comment elle s'est for-
. Tous les auteurs conviennent que la
torique est née de l'éloquence. Certains
mes faisaient un meilleur usage que
lques autres du don de la parole; ils
taient mieux leurs matières; ils se fai-
nt écouter plus volontiers, ils réussis-
nt plus sûrement à persuader. Des es-
s intelligents et bons observateurs ont
arqué cette différence, et ils en ont cher-
la cause : ils ont examiné en quoi con-
ait le mérite supérieur des uns et le
ut des autres; ce qui plaisait dans ceux-
ce qui rebutait dans ceux-là. La collec-
de ces observations, comparées avec les
cipes du raisonnement et avec la con-
sance du cœur humain, est la rhétorique.
lais si l'art est né de l'éloquence, on voit
rement, par sa définition même, qu'il
à perfectionner l'éloquence à son tour.
ment des réflexions faites par d'habiles
s, judicieuses, fondées sur les faits, ne
ient-elles pas utiles pour guider l'ora-
, pour lui montrer ce qu'il doit éviter,
u'il doit observer, à quel but il doit ten-
et quelles voies l'y conduiront plus sû-
ent. L'art ne donne point de talent sans
te, mais il l'étend d'une part et le per-
ionne de l'autre.
n lit souvent dans les auteurs du dernier
le, notamment dans l'abbé du Jarry, que
ude de la rhétorique est peu utile aux
es prédicateurs; nous nous contente-
s de répondre que saint Augustin com-
ce son IVe livre *de Doctrina christiana*
recommander précisément cette étude
ministres de la parole de Dieu; car « l'art
a rhétorique, dit-il, pouvant être em-
é à persuader la vérité et la fausseté,
it-il juste que le mensonge s'en servant
r combattre la vérité, la vérité aussi ne
servît pas pour se défendre contre le
songe? » Saint Augustin reconnaît donc
me une chose indubitable que la rhéto-
e qu'il avait enseignée, et par consé-
nt l'éloquence humaine que cet art en-
ne, convient aux prédicateurs. Il dit, à
érité, dans son admirable ouvrage *de
trina christiana*, qu'on ne doit pas s'at-
dre qu'il y donne des préceptes de l'élo-
nce qu'il avait apprise et enseignée dans
écoles séculières, non qu'ils ne soient
es, mais parce que c'est ailleurs qu'on
les apprendre. Mais pour montrer que
e éloquence qu'enseigne la rhétorique
convient à un prédicateur de l'Evangile, il
dit encore, à la fin d'un beau discours sur
ce sujet : « L'art de parler éloquemment est
tel qu'on en peut bien ou mal user, parce
qu'il peut beaucoup servir à persuader le
vrai et le faux : pourquoi donc les gens de
bien ne travailleraient-ils pas à l'acquérir
pour l'employer à la défense de la vérité, si
les méchants en tirent tant d'avantages pour
obtenir ce que leurs injustes passions leur
font désirer?

Hamon, p. 247; Crevier, t. I, p. 24; Brulart de Sillery, p. 138, 140; Andrieux, p. 4, 9; Girard, p. 2; Gibert, p. 28; Géruzez, p. 69; Drioux, p. 9.

ROMANTISME dans la prédication. — Nous n'avons rien lu de plus satisfaisant sur cette grave question du romantisme qu'une courte dissertation de M. l'abbé Maynard, dans son livre intitulé : *Etudes sur la littérature contemporaine.* « On parle beaucoup depuis un certain temps, dit-il, de discours, de prédicateurs romantiques. S'entend-on bien à cet égard? Nous en doutons profondément. Toujours est-il que nous avons eu besoin de longtemps réfléchir pour formuler les éléments qui constitueraient, selon nous, ce qu'on veut appeler le genre romantique dans l'éloquence sacrée.

Au premier coup d'œil, on ne voit pas trop quel rapport peut exister entre la prédication chrétienne et la discussion sur le laid et le grotesque, et la prétention romantique de renfermer dans le drame toute notre littérature, et la querelle intentée aux auteurs du grand siècle pour leur amour excessif de la mythologie. On n'entend pas sans doute que nos orateurs dits romantiques jettent dans leurs prédications quelques types monstrueux, fassent de la chaire un théâtre et du discours un drame, et que les orateurs dits classiques, dans leur belle admiration pour l'antiquité, parent leurs sermons des charmes de la théogonie païenne.

Néanmoins, après un ample examen, on comprend que la révolution romantique, si vaste, si générale, si inhérente aux entrailles de l'art, puisse étendre son influence non-seulement sur la poésie et la littérature profane, mais encore sur l'éloquence religieuse.

Pour nous, si nous avons bien saisi le sens des critiques que nous avons maintes fois entendues, nous verrions dans le romantisme de la chaire, comme en tout le reste, deux questions bien distinctes, la question du fond et celle de la forme, la question de l'idée et celle du style.

L'éloquence chrétienne s'est toujours conformée aux besoins des époques et des hommes auxquels elle s'adressait. Au siècle des apôtres, elle était bien simple, cette éloquence, ou plutôt sa force résidait moins dans les paroles qui tombaient de la bouche des hommes inspirés, que dans les actes miraculeux qui accompagnaient leurs discours. Jésus-Christ avait enseigné à ses disciples cette merveilleuse rhétorique qui ne consistait pas *dans les accents persuasifs de l'humaine sagesse*, mais dans l'action de la toute-

puissance divine. Car si le Sauveur dévoilait aux Juifs sa mission céleste, s'il leur annonçait sa doctrine, il ajoutait toujours : Vous ne voulez pas croire à mes paroles, *croyez à mes œuvres;* et la péroraison de tous ses discours était un prodige.

Les apôtres, investis du pouvoir de leur maître, se montrèrent donc les envoyés du ciel en commandant à la nature. Et cependant, comme leurs discours étaient admirablement diversifiés, suivant les hommes auxquels ils prêchaient l'Evangile ! Saint Paul développait aux Juifs la suite, l'économie et le terme de la religion mosaïque, en s'appuyant sur les Écritures dont ils étaient dépositaires, et dont ils confessaient l'inspiration divine. Et en même temps, il faisait voir aux Romains la vanité, la corruption de la philosophie; il annonçait aux Athéniens ce Dieu inconnu dont il avait lu le nom mystérieux sur le fronton d'un de leurs temples ; et pour leur prouver notre céleste origine, il invoquait le témoignage de leurs poëtes.

Quand fut écoulée l'ère des miracles destinée à l'établissement de la religion chrétienne, les Pères, les grands génies que suscita la Providence, se prêtèrent, pour la défendre, à toutes les exigences de leurs siècles. Rien de beau comme le spectacle que présente leur éloquence ! Ils ne refusaient aucune sorte de combat; ils descendaient sur tous les champs de bataille où ils étaient provoqués, pour y lutter avec des armes diverses, avec les armes de la philosophie, de la science, de l'histoire, suivant la nature des ennemis qui avaient donné le signal de l'attaque. Aux calomnies des païens contre la doctrine et la morale de Jésus-Christ, ils opposaient la turpitude infâme des divinités mythologiques et le tableau si pur des mœurs chrétiennes. Ils répondaient aux Juifs et aux hérétiques en leur faisant lire Jésus-Christ et la doctrine catholique dans les livres sacrés qu'ils retenaient encore. Contre les écoles d'Alexandrie et de Constantinople, ils prouvaient la supériorité du dogme chrétien sur les idées philosophiques, et montraient que le divin Platon ne brillait que d'un reflet anticipé du christianisme. Devant les fidèles, ils exposaient dans sa plénitude cette doctrine que la loi du secret les forçait de voiler encore aux yeux du monde païen ; ils les soutenaient dans les persécutions, soulageaient leurs misères, consolaient leurs souffrances, élevaient leur courage jusqu'à l'héroïsme du martyre. Enfin, quand vinrent les invasions barbares, quand le christianisme fut accusé des maux de l'empire, saint Augustin, déroulant aux regards des maîtres de l'univers la suite de leur histoire, leur y montra les malheurs qui avaient accompagné le culte de leurs idoles : il les fit rougir des crimes de l'Olympe ; il leur prouva la frivolité et le ridicule de ces dieux qui n'avaient pu se soustraire eux-mêmes aux mains sacriléges, et leur laissa entrevoir l'origine et les destinées merveilleuses de la cité divine. Jetant dans cet ouvrage toute la science de son temps, il éleva ce monument, le plus colossal que l'antiquité chrétienne puisse opposer au plus grand monument de l'antiquité païenne, la *république* de Platon (1).

Voici venir le moyen-âge avec sa scholastique à la fois et sa vive imagination. Les docteurs se servent, pour établir la doctrine de l'Eglise, de ces formes aristotéliques qui recouvraient alors tous les travaux de la science, en même temps que les orateurs parlent au peuple une langue familière et simple, calomniée par la philosophie et le purisme, qui ne l'ont jamais comprise ; racontent les apologues ingénieux où l'on trouve déjà notre La Fontaine, et des légendes pleines de la plus gracieuse poésie; adressent aux âmes d'élite le langage amoureux de l'extase, et font retentir dans les assemblées des croisades la grande voix de l'éloquence populaire et pathétique.

Au siècle de Louis XIV, siècle de foi et de science religieuse, mais aussi de brillante immoralité, Bossuet se plongeait dans les mystères de la théologie; Bourdaloue développait, dans sa majestueuse simplicité, l'ensemble du christianisme, et donnait un cours complet de religion ; Massillon soulevait ces voiles magnifiques qui souvent cachaient tant d'horreurs, et pénétrait dans les abîmes du cœur humain. Alors que les *Provinciales*, dont notre siècle ne comprendrait que la fine et mordante ironie, se trouvaient sur la toilette des dames ; alors que le grand Condé, abandonnant le champ de ses victoires, venait ouvrir devant Bossuet cette carrière qu'il devait fermer par sa mort, et voulait disputer au jeune licencié les triomphes de la théologie ; alors que l'immoralité, se mêlant au culte religieux, s'appuyait sur de trop augustes exemples et se revêtait du manteau royal ; alors, disons-nous, ces trois orateurs étaient bien ce qu'ils devaient être: Massillon défendait les droits sacrés de la morale, Bourdaloue conservait dans sa grande unité la science religieuse, dont Bossuet reculait de plus en plus les bornes dans les profondeurs de Dieu et de l'éternité.

Vint ensuite pour l'éloquence de la chaire une fatale décadence. La foi s'endormait et se noyait dans la boue de la régence, et Massillon ne l'y réveillait pas ; il ne la retirait pas de ce cloaque immonde. La philosophie, armant ses mains du marteau d'une science destructive, ruinait l'édifice majestueux du dogme catholique. Pour la première fois, l'éloquence chrétienne fut infidèle à sa mission. Elle entra dans cette voie riante que lui avait ouverte Massillon, et dans laquelle la poussaient encore les éloges trompeurs et perfides de la secte philosophique. Elle abandonna le dogme pour ne s'attacher qu'à la morale. Oubliant le conseil prophétique que lui avait donné Bossuet, dans son prodigieux sermon sur *l'unité de l'Eglise*, elle ne songeait pas qu'une morale sans dogme est une morale illusoire, et elle

(1) Fr. Schlegel, *Hist. de la Littérature*

upait à élever un monument dont la
sophie sapait en même temps les bases.
philosophie, tout entière à son œuvre,
que personne vint contrarier son tra-
de destruction, eut bientôt accompli sa
infernale. Le sol se couvrait de ruines,
révolution vint tout abîmer dans ses
es.

christianisme voguait dans l'arche de
ovidence. Quand on vint lui apporter
ier de paix, Châteaubriand, qui faisait
e de l'ambassade, eut soin, avant de le
uire aux regards du monde, de le cou-
er de son éternelle et divine beauté. Ce
vec les mêmes charmes que la chaire le
senta d'abord à la France, en emprun-
ce qu'avait dit l'illustre auteur de ses
nonies, de ses missions et de ses bien-

is alors une philosophie nouvelle com-
ait ses recherches; la science entrepre-
l'immenses travaux de géologie et d'an-
tés. Toutes deux, hostiles, ou du moins
férentes, furent étonnées de trouver le
tianisme au terme de leurs labeurs. Ce
tat inattendu les réconcilia avec lui, et
ors elles cessèrent d'arborer le pavillon
incrédulité. Elles furent les premières
clamer la véracité des récits mosaï-
qu'on retrouvait tracés dans les en-
es du globe, dans les annales du ciel,
les révolutions des continents et des
les ; à reconnaître l'influence du chris-
sme sur les sociétés modernes, la pro-
ur de ses dogmes et leur harmonie
l'âme humaine, la sublimité de sa mo-
Elles ne se firent pas chrétiennes néan-
s. Un rationalisme orgueilleux les ar-
sur le seuil du temple ; elles ne pénè-
nt pas dans le sanctuaire pour y voir
r le feu divin ; elles méconnurent la
ition céleste du christianisme, et se mi-
à dire seulement qu'il était le plus beau
nonuments philosophiques. Bientôt le
tianisme, comme un système humain,
s'absorber dans le gouffre de l'éclec-
. La statue de Jésus-Christ fut placée à
de celles de Platon, de Socrate et des
s sages, dans ce nouveau Panthéon.

loquence chrétienne s'empara des aveux
science et de la philosophie, et s'em-
a de publier leur retour vers les idées
ieuses. Il y avait du vrai dans ce chant
iomphe : nous le confessons plein de
t d'espérance. Mais afin d'attirer da-
ge le siècle à la religion, elle se teignit
ouleurs de la philosophie, et, sans dis-
on d'auditoire, en prit constamment le
ge. Transigeant avec le goût du temps,
uence du XVIIIe siècle n'avait parlé que
le ; par suite d'une transaction sembla-
l'éloquence du XIXe siècle ne parlait que
sophie. On n'entendait retentir dans la
e que les grands mots d'influence du
tianisme sur la civilisation, d'affran-
ement de la femme et des esclaves par
ristianisme. On donnait pour base aux
gies, non plus les prophéties et les mi-
racles, mais les bienfaits temporels de la
religion et sa métaphysique. C'est-à-dire
qu'on faisait une démonstration toute hu-
maine d'une doctrine divine.

Chose plus déplorable encore ! l'éloquence
parut quelquefois rougir de l'Evangile et de
son Dieu. Pour ne pas effaroucher certaines
délicatesses, certaines susceptibilités, elle
disait *le Christ* comme elle eût dit Socrate
ou Pythagore, répandait sur certaines par-
ties de la doctrine chrétienne un vernis pro-
fane, n'annonçait jamais les mystères terri-
bles, taisait les dogmes accablants pour l'or-
gueil, ou n'en présentait que les côtés ac-
cessibles à la raison humaine. Aujourd'hui
que le christianisme est apparent comme le
soleil, ce n'est plus le temps de voiler quel-
que chose de son symbole. A quoi bon, du
reste ? Dieu merci, il n'a rien à craindre des
regards scrutateurs. D'ailleurs, sous l'em-
pire même de la loi du secret, ce n'est pas
ainsi qu'ont agi les Pères, nos maîtres et
nos modèles en tout. S'ils taisaient certains
dogmes, ils ne les dénaturaient pas; et sitôt
que la prudence leur permettait de parler,
avec quelle sainte fierté ne prêchaient-ils
pas Jésus-Christ et sa croix ! Dès le IIe siècle,
au temps où la sagesse de l'Eglise craignait
encore d'éloigner d'elle les païens, il faut
voir avec quelle audace Tertullien se plai-
sait à étourdir une raison orgueilleuse, et
jetait à la face du monde romain ses subli-
mes paradoxes.

Personne ne peut poser à la religion *d'au-
tre fondement que celui qui a été posé.* Il faut
donc l'établir d'abord sur la révélation, et
cette révélation, la prouver par les moyens
que nous a donnés la Providence. Faites voir
ensuite tant que vous voudrez les harmonies
du christianisme avec la raison humaine ;
proclamez ses bienfaits, déroulez le tableau
de ses grands hommes, montrez qu'*il a les
promesses de la vie présente comme celles de la
vie future*, étalez ses magnificences, faites
briller les fleurs de sa poésie : rien de mieux :
ainsi ont toujours procédé les Pères et les
docteurs catholiques ; mais cette démons-
tration ne sera jamais que secondaire.

Nous irons plus loin pourtant dans nos
concessions, car nous ne voulons rien exa-
gérer. A certaines époques, il y a des ren-
versements de logique dans les esprits, qui
doivent introduire un désordre semblable
dans l'éloquence. Car l'éloquence, ne nous
lassons pas de le répéter, doit se mettre en
rapport avec les hommes pour les dominer
et les conduire ensuite à ses fins. Il peut
arriver, et il arrive vraiment de nos jours,
que ses preuves humaines du christianisme
fassent plus d'impression sur certains audi-
toires que ces preuves divines, et qu'au seul
énoncé de celles-ci les épaules se soulèvent
et les talons se tournent. Rien n'empêche
alors que vous n'exposiez d'abord à ces au-
diteurs, qui s'intitulent la partie intelligente
de la société, la philosophie, la poésie du
christianisme. Par là vous ferez comme une
préparation évangélique. Ainsi ont encore

fait souvent les Pères ; et c'est pour cela que plus haut nous avons indiqué les modes divers qu'ils employaient dans la défense de la religion. Mais ensuite vous irez plus loin. Après avoir admiré les dehors de l'édifice, vous y pénétrerez pour faire tomber vos auditeurs aux pieds de Jésus-Christ.

Il est bien clair qu'on ne doit recourir à ce genre de prédication que dans quelques circonstances exceptionnelles et devant un auditoire choisi. Ainsi, que dans la vaste basilique de Notre-Dame un Lacordaire attire par ce moyen une multitude avide de l'entendre; que dans les grandes cités, à certains temps de l'année, on présente sous ce jour la religion ; que des conférences philosophiques réconcilient avec nos dogmes la jeunesse des écoles, nous applaudirons, nous prodiguerons de grand cœur toutes nos sympathies. Mais que partout et toujours, sans distinction d'auditoire, au risque de n'être pas compris des trois quarts et demi des fidèles, on fasse de ces expositions humaines du christianisme, voilà ce que nous ne saurions approuver.

Et voilà pourtant ce que font les prédicateurs dits romantiques : joignez à cela ce que nous disions tout à l'heure sur la manière profane, fausse quelquefois, lâchement timide de présenter la religion, et vous comprendrez, il nous semble, ce qu'est le romantisme dans l'éloquence sous le rapport du fond et de l'idée. Pour conclure d'un seul mot, le romantisme de la chaire serait donc une sorte de rationalisme introduit dans la prédication.

Exagération dans les mouvements oratoires, phrases à effet, luxe d'ornements et d'images, langage chargé de néologismes, tantôt guindé, tantôt d'une simplicité familière et souvent triviale, tels en seraient les éléments sous le rapport de la forme et du style.

Nous pourrions bien ajouter encore l'inégalité, le défaut d'ordonnance et de proportion dans le discours, le manque d'unité et de suite dans les pensées, les digressions, une sorte d'indépendance générale, la négligence affectée de certaines formules, de certains modes consacrés jusqu'ici dans la prédication ; mais outre que ces défauts ne sont guère qu'une conséquence des précédents, et ne sont pas tous particuliers au romantisme, ils ne suffisent pas pour constituer un genre. Nous nous contenterons de dire que la proportion et l'unité, que la suite de l'idée, forment la solidité, la beauté principale d'une œuvre oratoire ; que l'orateur doit respecter les usages consacrés, quelque singuliers qu'ils puissent être quelquefois, s'ils ne contrarient pas trop sa marche. Ce sont comme les convenances et la politesse de la chaire. Leur mépris affecté offense certaines gens et peut beaucoup nuire à l'effet du discours.

Nous ne parlerons pas non plus de l'absence de divisions dans les sermons romantiques. Quoique nous soyons loin de vouloir en proscrire la méthode, nous ne croyons pas qu'elles soient toujours rigoureusement nécessaires. L'ordonnance générale et la conduite des pensées sont seules obligatoires. Bien plus, leur emploi excessif, comme il arrive de temps en temps dans nos meilleurs sermonnaires, donne au discours quelque chose de lourd et de peu naturel. Enfin, nous sommes effrayé de l'autorité de Fénelon, qui en condamnait l'usage. Il est bien vrai que le grand évêque avait des idées assez larges en littérature ainsi qu'en politique. On peut le voir dans sa correspondance, dans son *Télémaque*, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, dans sa lettre à l'Académie française. Louis XIV ne l'appelait qu'un bel esprit chimérique, et ce fut là une des causes de sa disgrâce. Aussi nous croyons bien que s'il eût vécu de nos jours, il eût embrassé la plupart des idées nouvelles ; seulement la pureté exquise de goût l'eût préservé de tout excès.

Laissons de côté toutes ces querelles frivoles, indignes d'arrêter des esprits raisonnables, et revenons aux choses plus essentielles.

L'exagération dans les mouvements, la poursuite des effets oratoires, tiennent bien intimement au genre romantique. Nous avons dit que la plupart des auteurs de l'école nouvelle outraient presque toujours la nature et visaient constamment aux émotions. Cette exagération est triste, mais elle est en partie nécessaire. Ce naturel charmant, cette belle simplicité que nous admirons dans les grandes périodes littéraires, deviennent plus tard à peu près impossibles. Tout siècle de décadence ou venant après un siècle de littérature parfaite, répandra toujours quelque affectation sur les œuvres de l'esprit. Aux siècles de dégradation, la chose se conçoit aisément : le goût se corrompt, les bonnes traditions se perdent, l'art languit et meurt. Alors Sénèque suivra Cicéron ; Perse, Horace ; Lucain, Virgile ; et si quelques génies conservent encore le culte du vrai beau, ils seront néanmoins exagérés : témoin Tacite. Mais aux siècles de rénovation, sans qu'il y ait décadence, aux siècles qui suivent une époque de perfection littéraire, le même phénomène se présente. On ne veut pas ramper bassement sur les traces des devanciers, se traîner dans leurs voies, imiter leurs formes, en faire un timide pastiche ; on veut être soi, conserver son originalité, s'ouvrir une carrière nouvelle. Et comme tous les genres ont été à peu près épuisés, qu'il est difficile d'être neuf, on cherche à tout rajeunir sous des dehors grandioses. Les écrivains les plus purs obéissent à ce besoin impérieux. Ouvrez au hazard Châteaubriand, et vous verrez toujours quelque membre à effet à la fin de ses principales périodes. Mais alors voilà ce qui arrive : pour un écrivain parfait vous en aurez vingt faux et ridicules.

Cette nécessité du siècle présent devait peser sur l'éloquence et lui imposer ses lois fatales. Ici nous expliquons sans justifier ; car nous pensons que l'orateur en général, l'orateur sacré surtout, doit se gar-

avec l'attention la plus scrupuleuse de
te exagération. Tout mouvement exagéré
era incontestablement les masses, mais
produira pas d'impression intime et
le. Pour arriver au cœur, il faut entrer
s les voies de la nature. Evidemment le
iétique affecté, se trouvant en dehors de
tes les conditions ordinaires du senti-
it, ne saurait exciter ces commotions
ssantes qui arrachent les larmes, triom-
nt des passions, et font tomber l'audi-
e aux pieds de l'orateur. Il faudrait des
s exaltées par avance pour goûter ce
gage extatique; et tout le monde sait que
auditeurs qui entourent une chaire sa-
sont presque toujours froids et indiffé-
s.

oyez donc simples et naturels si vous
lez vous emparer des âmes. Les scènes,
traits les plus sublimes de sentiment
nous conserve l'histoire de la littéra-
, sont toujours revêtus de la plus grande
plicité. Conseil important pour les ora-
s sacrés, qui ont pour but sans doute
lairer l'intelligence, mais qui doivent se
oser avant tout de toucher le cœur,
que dans le cœur se trouvent les plus
ds obstacles à l'adoption de la vérité
gieuse.

e conseil s'adresse en particulier à cer-
es natures qui voient plus loin, qui sen-
plus fortement que le commun des
mes. Elles doivent se tenir constam-
t sur leurs gardes pour ne pas tomber
l'exagération.

t ici se présente à nous un grand nom,
ien illustre exemple. Un problème pour
a toujours été d'expliquer le silence
iècle de Louis XIV sur la prodigieuse
uence de Bossuet. Mme de Sévigné n'en
e pas dans ses lettres, journal de l'épo-
: c'est qu'apparemment on n'en parlait
à cette cour de Versailles, dans ce
de dont elle était l'écho si fidèle. Elle
va *en Bourdaloue*, elle raconte l'empres-
ent de la foule autour de la chaire du
re prédicateur; elle ne dit rien de sem-
le de Bossuet. Toutes les interprétations
iées pour résoudre ce problème litté-
nous ont toujours paru insuffisantes.
l'éloquent historien du grand homme
dise que Bossuet était placé par la vé-
tion de son siècle en dehors de toute
paraison, qu'il était regardé par avance
ne un Père de l'Eglise, et qu'il assis-
déjà à son immortalité : nous ne voyons
ela qu'une formule d'admiration. Dus-
tranche la difficulté en disant que les
ons de Bossuet sont médiocres. Dus-
partageait quelques-uns des préjugés
aires du XVIIIe siècle, qui n'avait jamais
ris ces œuvres admirables. Et puis Mme
évigné ne parle pas davantage des orai-
funèbres, que le critique regarde avec
les littérateurs comme le plus beau mo-
ent de l'éloquence française. Oserons-
dire que le grand siècle ne goûtait
-être pas les discours de Bossuet, parce
n'y avait pas dans cette éloquence quel-
que chose d'assez sympathique; parce que
cet aigle majestueux, toujours porté sur les
nuages, planait dans des régions inconnues,
du haut desquelles il laissait tomber des ac-
cents que la foule ne comprenait pas ; parce
qu'en présence des visions sublimes qui
brillaient à ses regards, il entrait dans des
transports que ne pouvait partager l'audi-
toire ?... Ce n'est qu'en tremblant que nous
hasardons cette idée, tant est grande notre
vénération pour cet homme, qui est à nos
yeux le plus grand génie dont puissent se
glorifier les lettres françaises.

Le luxe d'ornements et d'images produit
en éloquence des effets analogues à ceux de
l'exagération : il détruit le sentiment et com-
prime le mouvement oratoire. Jamais, en
procédant par images recherchées, vous ne
parviendrez au pathétique. Vous caresserez
les imaginations, vous les bercerez sur une
couche fleurie, mais le cœur demeurera in-
sensible. Et si, au milieu d'un élan vraiment
passionné, vous vous arrêtez tout à coup
pour colorer et parfumer des périodes, soyez
sûrs que l'effet atteint déjà se dissipera aus-
sitôt avec l'éclat et le parfum de vos fleurs.
Nous l'avons mille fois éprouvé, et d'autres
l'ont éprouvé comme nous. Il vaudrait beau-
coup mieux pour l'effet oratoire ne pas se-
mer d'images sur le discours, que de les y
répandre avec profusion. C'est que cette at-
tention coquette à parer le style indique
souvent un esprit puéril, un travail froid et
calme, incompatible avec la vraie passion.
Lorsqu'on est ému fortement, on ne court
pas ainsi après les ornements du langage. Si
vous êtes entraînés par le cours du fleuve,
vous ne vous amusez pas à cueillir les fleurs
de la rive. Le torrent trop gonflé qui se dé-
borde se répandra aussi bien sur un lit de
rochers qu'à travers une campagne riante.

La théorie du beau et du laid, du sublime
et du grotesque, peut avoir enfanté ce lan-
gage inégal, ce mélange de style noble et de
style trivial, qui se font remarquer dans quel-
ques prédicateurs modernes. Nous avons
déjà suffisamment parlé du néologisme.

Il y a souvent en cela un peu d'affectation,
et rappelons-nous toujours que l'affectation
est destructive des effets oratoires. Cette re-
cherche frivole de contrastes est indigne de
la chaire, donne à l'éloquence sacrée une
couleur profane, conduit au mauvais goût et
peut compromettre l'unité du discours.

Les improvisateurs tomberont de temps
en temps dans ces défauts, quelque surveil-
lance qu'ils exercent sur eux-mêmes. Dans
une exposition rapide de pensées, dans l'en-
traînement du mouvement oratoire, il leur
échappera quelquefois des expressions tri-
viales ; et quand cessera l'inspiration, mal-
gré eux, quelques développements contraste-
ront par leur faiblesse avec la force et l'éner-
gie qu'ils auront précédemment déployées.
Mais ces inconvénients sont bien rachetés
par les immenses avantages qui ressortent
de l'improvisation. Ici donc nous ne condam-
nons pas ; nous déplorons seulement ces né-
cessités fatales de l'infirmité humaine.

Mais, dans les discours même soigneusement préparés, nous ne voudrions pas proscrire certaines négligences gracieuses, certaines inégalités de bon goût, pourvu qu'elles découlent d'une manière toute naturelle de la situation d'esprit de l'orateur qui compose, et ne proviennent ni de l'affectation ni d'un calcul puéril. C'est là comme un temps d'arrêt et de repos d'où l'on part ensuite pour s'élever plus facilement vers les hautes pensées et les grands mouvements oratoires. Le discours en reçoit une aimable variété, une allure plus libre et plus franche, et peut parvenir ainsi jusqu'aux effets de l'improvisation. Nous ne cacherons pas nos prédilections : nous préférons les négligences de Bossuet à tout l'art de Fléchier. Oui, nous aimons ce grand style si étranger à toute recherche de rhéteur ; ce style qui, comme un large fleuve, promène d'abord ses ondes paisibles et majestueuses, puis, rencontrant un obstacle, écume et roule avec fracas, monte et se précipite dans sa marche irrégulière ; nous aimons ces phrases qui se heurtent comme pour indiquer le travail intérieur du génie, qui se brisent parce qu'elles ne peuvent contenir la pensée ; ces périodes qui s'élèvent jusqu'à une prodigieuse hauteur et retombent tout à coup comme de désespoir de n'avoir pu atteindre l'infini ; cette grande harmonie qui ne consiste pas dans l'arrangement mélodieux des syllabes, mais dans le rapport avec l'idée et le sentiment. Nous aimons, le dirons-nous, jusqu'aux inégalités et aux faiblesses de cet homme. S'il tombe de temps en temps, l'aigle superbe, c'est qu'apparemment il s'était élevé bien haut ; s'il s'arrête de lassitude, le coursier sublime, c'est qu'apparemment sa course avait été rapide et impétueuse. Que la médiocrité se guinde et se farde, nous aimons cette charmante familiarité du génie qui ne craint pas de se faire approcher pour laisser voir ses habitudes les plus simples. Lorsqu'il se perd dans des régions lointaines, nous ne pouvons que le suivre du regard : nous voulons quelquefois marcher avec lui, nous asseoir à ses côtés, lui parler notre simple langage.

Ce n'est pas pourtant que nous voulions proposer pour modèle le style de Bossuet. Ce style est trop original, trop à lui, trop lié à sa mâle pensée ; on se gâterait le goût en cherchant à l'imiter sans avoir son génie. Mais nous voulons dire seulement que nous aimerions un discours écrit d'une manière analogue, si l'orateur n'avait suivi que l'impulsion de son propre talent. Tout ce qui cessent le style académique nous paraît détestable. Ce style est sans doute pur, clair, limpide ; mais que voulez-vous ? nous préférons les orages de l'Océan à la limpidité du ruisseau. Ce style est pur, mais il est froid ; il est correct, mais il n'a ni énergie ni pittoresque.

Ajoutons encore ici quelques observations de M. Boyer déplorant la funeste influence du système philosophique inventé par M. de la Mennais, système tellement tombé aujourd'hui, qu'on dirait qu'il y a plusieurs siècles qu'il a passé.

Des hommes que le monde ne connaît pas, dit le docte directeur de Saint-Sulpice, osent bien s'ériger en régulateurs de la chaire, et ne manquent pas de convertir en art leur mauvaise manière : on les entend dire que les prédicateurs doivent marcher avec le siècle ; que le genre humain, dans ses formes *grandissantes et générales*, est arrivé à la maturité de l'âge ; que les prédicateurs, pour se mettre au niveau de ces lumières, doivent entrer dans la région plus haute de cette philosophie élevée dont M. de la Mennais est le créateur et le père ; que, la philosophie étant une sorte de maîtresse dont la littérature n'est que la suivante, la littérature du siècle d'Auguste est aujourd'hui abâtardie ; que celle du siècle de Louis XIV, esclave de la philosophie des Descartes, n'est pas moins surannée. On conclut de là que la chaire française doit avoir aujourd'hui une autre langue que celle des Bossuet, des Pascal, des Massillon et des Bourdaloue, pour n'être pas comme une étrangère qui n'entend pas la langue du pays où elle est arrivée ; que les grands orateurs et les grands écrivains du siècle de Louis XIV peuvent bien avoir quelques beautés bibliques et communes à tous les temps, mais qu'au fond ils cherchent le type du beau dans des formes vicieuses ; que leurs productions sont infectées de l'*élément rationaliste en philosophie et païen en littérature ;* que M. de la Mennais vient d'ouvrir de nouvelles sources où il faut aller puiser ; que celui-là ne peut plus espérer d'être orateur, écrivain ou philosophe distingué, qui n'a pas appris la philosophie et formé son style sur ce type unique du beau et du vrai. Et ces prétendus législateurs semblent dire à tous les prédicateurs de notre temps cette parole d'Horace relative à la littérature grecque : « Lisez les livres de M. de la Mennais, et ne vous lassez pas de les lire ; qu'ils soient dans vos mains le jour, qu'ils y soient encore durant vos veilles de la nuit : » *Exemplaria græca nocturna versate manu, versate diurna.* Ces conseils sont suivis. La chaire française, viciée dans son fond et dans sa forme, s'étonne d'entendre d'étranges discours ; elle gémit de voir ses orateurs rougir de l'Evangile, aller puiser leurs sujets, non pas dans les dogmes, les mystères du christianisme, les vertus ou les vices contraires ou conformes à sa morale, mais dans les spéculations d'une philosophie fausse, d'une politique oiseuse ; estimer la perfection de leur art divin, non pas de montrer dans le christianisme la source unique du vrai et du bien, mais *le principe générateur du beau dans les arts, dans la civilisation*, parler beaucoup de ces choses à des âmes pieuses venues dans leur église pour s'y édifier, pour méditer sur les fins dernières de l'homme. Ces sujets, étrangers à l'Evangile, ne sont pas plus chrétiens que le style dont on les revêt et les développements qu'on y donne. Des orateurs chrétiens, jaloux de l'honneur du saint

istère, viennent nous apporter, à nous
nts en quelque sorte par nécessité, des
ions, prêchés à Paris et dans les provin-
où se trouvent des choses si opposées
qualités d'un discours évangélique, sous
ipport du plan, des développements et
formes du style, que cette réflexion vient
tre esprit; mais si le satirique Boileau
t connu tout cela, peut-être qu'il eût cédé
plaisir malin de placer le nom de ces
mes dans ses beaux vers et d'en faire le
d'une rime incisive et meurtrière; et
sait si Molière n'aurait pas succombé à
ntation de former sur leur modèle un
onnage de sa scène comique, ou du
is de mettre quelques-unes de leurs lo-
ns dans la bouche de ses *Précieuses*, de-
es à tout jamais le type du ridicule?
gens de bien en auraient gémi, en se
olant peut-être tout bas dans la pensée
cet oubli des égards et des bienséances
à la gravité et à la sainteté de notre mi-
re aurait peut-être le bon effet de cor-
un abus si funeste dans ses suites.

mauvais goût est un mal dont la con-
n est, dit-on, grande, et voici, ce me
le, les causes de sa propagation rapide:
oire et la renommée. Ces deux brillantes
ières entraînent dans cette voie de jeunes
icateurs qui ne sont pas toujours sans
; on veut obtenir une vogue qu'on
ime pas sans intérêt pour la gloire de
, et ce mauvais genre est une voie
pte et plus facile qui y mène. Le goût
té et corrompu du public apprécie ce
outré, exagéré, chargé d'ornements
itieux, plus que celui qui est simple et
rel. C'est ainsi qu'un vin généreux
es substances dont l'apprêt est sobre et
éré, plaisent moins à des palais usés et
s estomacs blasés, que les liqueurs fortes
es aliments dénaturés par la surcharge
oivre et des épices. Et pour surcroît de
ieur, avec ce mauvais genre plus produc-
n louanges, on s'affranchit de l'énorme
ulté qu'il y a à être beau en suivant les
es règles.

discours bâti sur un plan original et
lier, divisé selon la bonne méthode,
de doctrine, nourri de vérités graves,
uses, grandes, élevées, et tout à la fois
antes, utiles, pratiques; un corps de
ns justes, convaincantes, bien choisies,
appropriées au génie, au caractère de
à qui on parle, et qui, par le bel ordre
les lie et les enchaîne, se prêtent une
velle force; une marche rapide, pressée,
ée, où l'on arrive à la conviction par une
gradation d'idées et de lumières; et
les tours heureux, les figures animées,
ression tour à tour noble, élégante,
e, et toute cette belle élocution par où la
té de l'esprit passe dans le cœur, par la
e insinuation du sentiment et le plaisir
imagination; ajoutez à cela les éclats,
foudres et les éclairs de l'éloquence,
atterer la volonté qui résiste et achever
iomphe de la vérité; une production
blable coûte beaucoup de travail à l'hom-
me de génie que l'art et la nature ont formé
pour l'éloquence; et, pour tout dire en
moins de mots, un de ces discours dont
parle Fénelon, où tout est nerf, vie et subs-
tance, où il n'y a rien de lâche, de faible, de
diffus: un discours semblable n'est pas aisé;
j'ose même dire qu'il est d'une difficulté qui
n'a été vaincue jusqu'ici que par les Bour-
daloue, les Bossuet, les Massillon, ces trois
grands hommes qui semblent avoir posé
parmi nous les bornes de la chaire.

Le genre préconisé par nos nouveaux
maîtres est bien plus aisé. Il est difficile de
circonscrire un sujet avec discernement, et
puis de ne pas sortir du cercle qu'on s'est
tracé, de n'invoquer que les raisons et les
raisonnements qui sortent du fond de la
question, comme les branches du tronc de
l'arbre: cela est plus difficile qu'il ne l'est
d'embrasser une matière immense, de courir
dans cette vaste campagne. Et puis, dans la
petite sphère du savoir que l'on a, choisir des
moyens quelconques, les ramener au sujet
de gré ou de force, bien qu'il s'étonnent de
se voir appelés en cause; et après cela les
entasser pêle-mêle, en faire comme un amas
d'où sortent bien plus la confusion et le
chaos que l'ordre et la lumière; tout cela,
dis-je, est aisé. Et pour ce qui est du style,
il est plus facile d'être enflé, boursouflé,
que d'être fort et énergique; d'être tendu
et uniforme, que varié et naturel. Il est
plus difficile d'être sublime en termes sim-
ples, par la seule force des pensées; comme
ce géant qui est grand sans effort, et qui,
pour le paraître, n'a qu'à se lever et déployer
les proportions de sa haute stature: cela est
difficile. Mais il est aisé d'exhausser de
petites idées sur de grands mots, comme ce
nain qui monte sur des échasses. Et voilà
donc ce qui entraîne les prédicateurs dans
la voie large et corrompue du mauvais goût:
le désir mal justifié par la piété, d'attirer à
soi un nombreux auditoire, et la facilité
qu'il offre à la médiocrité d'arriver à la
célébrité.

Je l'ai dit, et cela est vrai, il y a une
grande difficulté à vaincre pour composer
un excellent discours dans le genre classi-
que; elle est grande, mais elle n'est pas
invincible: non, les matières de la chaire
ne sont pas tellement rebattues, les formes
du beau style ne sont pas tellement épuisées,
qu'un vrai talent ne puisse trouver de nou-
velles richesses dans cette mine intarissable,
et puiser de nouvelles beautés à cette source
toujours pleine. Il y a un moyen de rajeunir
ce qui est vieux, de donner aux vieilles
choses un air de fraîcheur et de jeunesse:
le christianisme est la vérité de Dieu, et
dans cette vérité, infinie comme Dieu, le
génie découvrira toujours des aperçus et
des points de vue nouveaux. Les passions
et les travers des hommes prennent dans
tous les temps des formes et une physiono-
mie nouvelles, et le génie y trouvera toujours
des détails nouveaux, qui ne demandent que
la connaissance du monde et des hommes,
et le talent d'écrire, pour fournir de nou-

velles beautés à l'expression et à la pensée. Et, après tout, les Frayssinous et les Mac-Carthy ont bien résolu le difficile problème de faire agréer à un nombreux auditoire, dont les plus beaux esprits de Paris faisaient partie, l'austère morale du christianisme, sa controverse sèche et aride, sous les formes du style classique. Ces hommes se méfient de la parole de la croix, prêchée par douze pauvres pêcheurs. Elle a converti l'univers, et sous les formes de l'éloquence grave, sérieuse, austère des Origène, des Athanase, des Basile et des Chrysostome, elle en a imposé aux Celse, aux Porphyre, aux Libanius et à tout ce faste de la philosophie païenne.

Mais ne faut-il pas approprier la parole divine aux mœurs du temps, et le grand intérêt de la religion n'est-il pas d'attirer par tous les appâts possibles les mécréants dans le temple du Seigneur, pour les y prendre au filet de la divine parole ? Faible excuse d'une mauvaise cause ; car, outre que la solidité des preuves et la bonne dialectique sont de tous les temps, est-ce bien la parole divine que vous prêchez, ou bien les profanes nouveautés de la philosophie humaine? Vous attirez la foule en dénaturant le vrai genre de la chaire, sous prétexte de zèle, et vous vous autorisez ensuite de l'affluence des curieux pour justifier une manière de prêcher qui est un abus de la parole et une profanation de la chaire sacrée. Un vaste et nombreux auditoire est à vos yeux un argument auquel il est impossible de répondre. Là, dites-vous, est le public vrai juge de la matière ; c'est là qu'il prononce ses jugements et qu'il dispense avec impartialité la louange ou le blâme : suivre un orateur, assister trois fois la semaine à ses discours, avec une assiduité qui ne se dément jamais dans la longue station d'un avent ou d'un carême, n'est-ce pas là émettre son suffrage d'une manière plus solennelle que si la main le déposait dans l'urne ou l'écrivait sur un scrutin ? Et il vous semble que vous avez autant de défenseurs de votre genre que d'auditeurs de vos discours. Je vois une grande illusion dans ce nombreux auditoire dont vous me parlez. La distance est grande, immense même, entre ce fait posé comme principe : *Ce prédicateur est beaucoup suivi, il tire après lui un nombreux auditoire*, et cette conséquence : *donc il est vraiment éloquent, et ses discours, bâtis sur les bonnes règles, brillent des véritables beautés de l'art oratoire*. Et d'abord, c'est une vérité que l'expérience nous apprend, que ce n'est pas seulement le vrai talent qui attire la foule, mais que souvent la nouveauté suffit pour produire le même effet. Ensuite il n'est que trop vrai qu'il y a des temps où, le goût étant dépravé, un genre qui s'y conforme sera toujours sûr de plaire à la multitude. Mais ce qui distinguera toujours un vrai prédicateur de celui qui n'en a que les apparences, c'est que le premier aura l'assentiment du clergé éclairé, et acquerra une célébrité solide et durable, tandis que le second ne plaira qu'aux jeunes littérateurs du jour, et n'aura qu'une vogue passagère.

Après avoir signalé le mal, il convient d'en indiquer le remède. Je ne le vois que dans les supérieurs ecclésiastiques séculiers et réguliers, et dans MM. les curés des villes. « J'oserai, dit M. Boyer, appeler ici l'attention de nos prélats sur nos écoles ecclésiastiques, connues sous le nom de *petits séminaires ;* les prier de considérer dans leur sagesse s'il ne serait pas expédient de ne jamais accorder la haute tenue et l'enseignement des classes supérieures de ces maisons à des ecclésiastiques qui ne seraient pas fortement prononcés contre ce mauvais genre ; de leur recommander de le surveiller avec sévérité dans les compositions des clercs humanistes. On ne saurait croire combien ces premières impressions reçues sont profondes et durables. » Pour les supérieurs réguliers, il leur est facile de bannir de leur société ce genre nouveau qui ne convient nullement à des hommes apostoliques. MM. les curés des villes ont dans leurs mains, contre cet abus, des moyens efficaces. C'est de s'élever au-dessus d'un calcul d'argent bien misérable, comparé à un si grand dommage fait à la religion, et de n'appeler, pour leurs grandes stations de l'avent et du carême, que des prédicateurs propres, par leur éloquence grave et sérieuse, à édifier la charité, sans nourrir l'orgueil et la curiosité. Ils doivent à leurs peuples une nourriture solide, et les orateurs à la mode qu'ils élèveraient sur leurs chaires à leur place sont du nombre de ces faux prophètes que l'esprit de Dieu a signalés par ce triste caractère: *Leurs mamelles sont arides et leurs entrailles sont stériles.* C'est la parole de la croix pleine de la force et de la vertu de Dieu qui engendre les élus à la vie de la grâce : *Genuit nos verbo veritatis.* Et la parole de ces hommes est un germe corrompu, qui n'y produit autre chose que les fruits stériles de l'admiration ou les vains applaudissements de la louange, enfants bâtards de la vanité humaine : *adulterantes verbum Dei.*

Ministres de l'Evangile, si nous sommes encore éblouis dans notre grave et saint ministère de cette gloire de l'esprit dont la piété est quelquefois lente à se détacher, appelons à notre secours les considérations humaines, abordons de près ce fantôme de la renommée pour en voir le creux, le vide et le néant ; et, en songeant à quel prix le monde donne cette vaine fumée, nous comprendrons qu'il faut travailler pour d'autres vues, attendre notre récompense de ce juste appréciateur du mérite, dont le jugement, réglé par son infinie sagesse, n'est pas égaré par les aberrations de l'opinion.

Jeunes orateurs chrétiens, qui courez la brillante et périlleuse carrière de l'éloquence de la chaire, voulez-vous répudier le riche héritage que vous ont laissé les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fénelon? Leurs chefs-d'œuvre oratoires sont des trésors inestimables de savoir, de piété et de

ine : de plus, ils sont la gloire de notre
ce et l'honneur de sa littérature ; voulez-
renoncer à ce magnifique héritage ?.....
z les yeux vers le ciel, regardez la ré-
ıense qui vous est promise : c'est cette
ruptible couronne que saint Paul
dait au bout de sa carrière; c'est un
immense de gloire sur lequel s'élève
auréole brillante de lumière réservée
uvriers évangéliques qui ont prêché la
e parole ; elle sera surtout accordée à
umble pasteur qui n'a pas dédaigné de
crer un talent distingué, capable de
r sur les chaires d'une grande cité,
se dévouer à l'enseignement du pauvre
une obscure campagne ; mais elle ne
pas refusée aux orateurs chrétiens que
issance et une volonté éprouvée auront
portés à évangéliser la justice avec l'éloquence grave, majestueuse des Grégoire, des Chrysostome et des grands maîtres de la chaire française.

Si, sur le fondement qui est Jésus-Christ, et sa parole sainte, vous élevez des doctrines humaines, les spéculations oiseuses ou abstraites de la philosophie ou de la politique, le faste de l'érudition, la pompe et ses ornements faux et ambitieux de la parole, craignez les rigueurs de la justice divine et le compte terrible qu'elle demandera aux prédicateurs mondains et frivoles qui auront préféré leur propre gloire à celle de Dieu et au salut des âmes.

Maynard, p. 182 ; Vêtu, t. I, p. 79 ; Andrieux, 509 ; Audisio, t. II, p 321, 468, 499; Pérennès, 329, 353.

S

CREMENTS. — Nous empruntons à
lamon tout ce que nous avons à dire
a manière de prêcher sur les sacrements.
bien traiter une matière si importante,
it connaître, 1° les considérations géné-
dont elle est susceptible ; 2° la forme
nner aux instructions sur ces graves su-

CLE Ier. *Des considérations générales qu'on peut faire sur les sacrements.*

s considérations ont pour objet de faire
rtir, 1° l'excellence du sacrement ; 2° sa
ssité ; 3° ses avantages ; 4° les disposi-
qu'on y doit apporter et les défauts
n y doit éviter ; 5° les obligations qu'il
se ; 6° le sens des cérémonies par les-
les il se confère.

. *De la manière de faire ressortir l'excellence du sacrement.*

fait ressortir l'excellence du sacrement
ontrant, 1° que ce n'est point une chose
stitution humaine comme les autres cé-
nies de l'Eglise, si vénérables à tant
tres ; qu'il vient du ciel même et a Dieu
auteur ; 2° que c'est le canal par lequel
s-Christ nous communique les mérites
on sang, et répand sa grâce dans nos
s ; 3° que la manière dont le sacrement
e est digne d'une éternelle admiration :
eu d'eau, d'huile ou de pain, quelques
les, et, par l'application de ces éléments
imples, si communs, l'âme qui n'y met
t d'obstacle est infailliblement purifiée,
lles que soient ses souillures. Digne de
fer et esclave hideuse du démon avant
paroles sacramentelles, elle apparaît tout
up, dès qu'elles sont prononcées, digne
ciel, belle aux yeux de Dieu et de ses
s ; ou, si déjà elle était juste auparavant,
devient plus pure, riche d'un nouveau
é de grâce en ce monde et de l'espé-
e d'un nouveau degré de gloire dans
tre. Quoi de plus merveilleux ? Outre ces
s d'excellence communs à tous les sacre-
ts, chacun a les siens propres : par exem-
le baptême, la confirmation et l'ordre
impriment dans l'âme un caractère ineffaçable, lequel sera pendant toute l'éternité comme une décoration magnifique, un insigne de gloire qui brillera au milieu des spendeurs du ciel, si la sainteté de la vie y a correspondu. Et que dire des titres d'excellence de l'eucharistie, sacrement ineffable, qui renferme un monde de miracles, sacrement permanent, par lequel un Dieu demeure avec nous et nous donne non-seulement sa grâce, mais l'auteur même de la grâce, qui choisit nos cœurs pour son paradis en terre, de sorte qu'autour de celui qui a communié, des légions d'anges sont prosternées adorant leur Dieu dans ce nouveau ciel où son amour se plaît à habiter. Quelle riche matière à l'éloquence du prédicateur, et qu'il y a là un beau champ pour faire ressortir la bonté, l'amour, la miséricorde de Dieu, qui met à des conditions si faciles le pardon des plus horribles offenses, qui verse si abondamment sa grâce dans les âmes, et enfin se donne tout entier lui-même.

§ 2. *Comment expliquer la nécessité des sacrements.*

On peut distinguer ici trois sortes de nécessités : la nécessité de moyen, la nécessité de précepte et la nécessité que j'appellerai accidentelle. Un sacrement nécessaire de nécessité de moyen est celui qui, d'après l'institution divine, est le seul moyen que nous ayons d'arriver à la justification quand nous sommes en état de péché : c'est la planche du salut qui reste au naufragé ; il serait bien coupable, bien ennemi de lui-même, s'il n'en profitait pas, et justement on lui appliquerait les paroles du prophète : *Perditio tua ex te, Israel !* C'est la considération que doit développer le prédicateur en traitant le sacrement de pénitence, l'obligation de faire baptiser les enfants le plus tôt possible après la naissance, et même l'extrême-onction, puisque, établie par Jésus-Christ comme supplément du sacrement de pénitence, elle a la vertu de remettre les péchés mortels qui n'auraient pas été remis par ce sacrement, soit qu'on n'eût pas pu le recevoir, soit qu'on l'eût reçu invalidement, soit

qu'après l'avoir bien reçu on eût commis un péché mortel dont on ne songerait pas à se confesser. Le prédicateur doit, en second lieu, faire ressortir la nécessité de précepte, en montrant, 1° que la bonté de Dieu ne se borne pas à nous offrir ses trésors : son amour est si grand qu'il nous fait une loi de les recevoir ; quelle ingratitude, si nous les refusons ! 2° qu'en désobéissant à Dieu dans un précepte si aimable, nous l'outrageons de la manière la plus sensible, nous le blessons au cœur, si l'on peut ainsi dire ; et son amour, converti en colère par notre malice, nous infligerait des châtiments éternels. Enfin, le prédicateur fera ressortir la nécessité accidentelle des sacrements, en montrant qu'ils sont pour plusieurs un secours nécessaire pour vaincre leurs mauvaises habitudes, résister aux tentations et opérer leur salut : combien se soutiendraient dans la vertu, s'ils voulaient se confesser souvent, communier de temps en temps ! Mais en se privant de ce secours, abandonnés à leur propre faiblesse, ils sont incapables de prendre le dessus sur le démon, sur eux-mêmes et les tentations qui les assiégent.

§ 3. *Comment expliquer les avantages que les sacrements confèrent à l'âme.*

Il est très-important d'exposer ces avantages, afin de porter les âmes à l'amour de nos sacrements. Bourdaloue, dans son sermon pour le 13e dimanche après la Pentecôte, se plaint en particulier de ce qu'on parle trop peu aux fidèles des trésors inestimables que renferme le sacrement de pénitence ; et, en conséquence, il s'attache à prouver que la confession est à la fois le remède du péché, et le préservatif contre la rechute. Conformément à l'exemple et au conseil de ce roi des prédicateurs, on ne saurait trop expliquer aux fidèles les avantages des sacrements. Il en est deux principaux : ils confèrent à l'âme qui les reçoit dignement, la grâce sanctifiante et la grâce sacramentelle.

Pour faire ressortir les avantages de la grâce sanctifiante, le prédicateur pourra exposer d'abord l'excellence de cette grâce, don surnaturel qui nous élève à la participation de la sainteté divine, qui vaut le ciel même, puisque Dieu ne peut pas le lui refuser, qui est le prix du sang de Jésus-Christ, qui nous fait l'ami de Dieu, l'héritier de son royaume, le temple de son Saint-Esprit. Puis il montrera cette grâce comme source de tous les mérites : Avant de la posséder, les actions les plus héroïques de l'homme ne pouvaient lui être d'aucun mérite pour le ciel ; mais une fois qu'il l'a possède, ses œuvres les plus communes, faites en vue de Dieu, lui valent un poids immense de gloire, et les moindres souffrances d'ici-bas auront pour compensation des jouissances éternelles. Enfin le prédicateur exposera le bonheur d'une âme réconciliée avec Dieu par les sacrements, la paix et la joie de la bonne conscience, qui se puisent dans ces vives sources de la grâce.

Pour faire ressortir ensuite les avantages de la grâce sacramentelle, il fera admirer l'infinie bonté de Dieu, qui a ménagé dans chaque sacrement un secours spécial relatif aux diverses obligations de l'homme sur la terre. Si par le baptême nous contractons l'obligation de croire et de vivre en chrétien, ce sacrement nous confère, avec les vertus infuses de foi, d'espérance et de charité, le droit aux grâces dont nous aurons besoin plus tard pour remplir tous les devoirs du christianisme. Si, par la confirmation, nous nous engageons à professer hautement la religion, nous recevons, en même temps, une grâce de force contre le respect humain, contre nous-mêmes et contre le démon ; la pénitence aide notre ferme propos par une grâce spéciale contre la rechute ; l'eucharistie soutient notre âme par son céleste aliment, amortit le foyer de la concupiscence, et dépose en nos corps le germe de l'immortalité ; l'ordre et le mariage donnent les grâces pour vivre saintement dans les états difficiles où ils nous placent ; et enfin l'extrême-onction nous fortifie contre les épreuves de la maladie, contre les terreurs de la mort, prépare au dernier passage ou rend la santé, si elle est utile au bien de l'âme. Or, quoi de plus intéressant que le développement de ces consolantes vérités, et combien ne sont-elles pas propres à faire sentir les avantages des sacrements ?

§ 4. *Des dispositions qu'il faut apporter à la réception des sacrements, et des défauts qu'il y faut éviter.*

Le prédicateur s'attachera à faire ressortir l'importance des dispositions requises pour s'approcher des sacrements, en montrant que sans elles la réception du sacrement serait un sacrilége, et nous ferait puiser la mort dans les sources même de la vie ; que la mesure des dispositions est la mesure des grâces qu'on reçoit, le sacrement opérant plus ou moins selon qu'on est plus ou moins disposé ; et qu'ainsi celui qui n'apporte que des dispositions médiocres se prive d'une partie des fruits que Dieu a attachés à la réception de ce sacrement.

Après avoir traité l'importance des dispositions, il dira en quoi elles consistent ; et là il exposera avec soin et précision les dispositions éloignées et les dispositions prochaines, les dispositions absolument nécessaires et les dispositions utiles et plus parfaites sans être nécessaires ; il dira en quoi consiste chaque disposition particulière, les moyens de l'acquérir, les défauts qui empêcheraient entièrement le fruit du sacrement, et ceux qui ne feraient que le rendre moindre.

Le détail de tous ces points nous mènerait trop loin ; l'énoncé seul les fait assez comprendre.

§ 5. *Des obligations qu'on contracte par la réception des sacrements.*

Tous les sacrements portent avec eux des obligations particulières : la première est celle de la reconnaissance pour un si grand bienfait ; la seconde est de conserver pré-

cieusement la grâce reçue, en veillant sur son cœur pour ne pas la laisser enlever par le péché; la troisième est de la faire fructifier par une correspondance exacte aux vues que Dieu s'est proposées en nous la donnant; la quatrième est de remplir parfaitement les devoirs de l'état pour lequel le sacrement nous a été conféré. Le prédicateur doit développer toutes ces obligations et les faire ressortir avec force, en montrant qu'il nous faudra rendre un compte rigoureux de toutes les grâces, et que si nous les laissons stériles en nous, elles tourneront à notre perte; les bienfaits même de Dieu deviendront les sujets de notre condamnation.

§ 6. *Des cérémonies des sacrements.*

Ces cérémonies sont une des matières de prédication les plus utiles; elles ont toutes un sens moral très-instructif pour qui sait les comprendre; le devoir du prédicateur est de les expliquer aux fidèles, de développer tout ce qu'elles ont de pieux, de touchant, de propre à exciter la foi et la dévotion, et de montrer comment elles donnent l'intelligence du sens caché des sacrements, rappellent les bienfaits de Dieu, honorent ses grandeurs et relèvent son culte. Cette instruction sera reçue avec d'autant plus de plaisir, qu'elle rattachera à des signes sensibles que les fidèles s'estimeront heureux de comprendre, et qu'elle leur enseignera d'une manière plus facile à retenir tous les devoirs que le sacrement leur impose.

ARTICLE II. *De la forme à donner aux instructions sur les sacrements.*

Les instructions sur les sacrements s'adressent tantôt au public du haut de la chaire, tantôt aux particuliers dans l'administration même du sacrement. Nous allons traiter séparément de ces deux cas.

§ 1er. *Des instructions publiques sur les sacrements.*

1° Si l'on n'a qu'une seule instruction à faire sur un sacrement, on peut diviser ainsi son sujet : *Excellence du sacrement*, premier point; et sous cet énoncé on comprend son excellence proprement dite, sa nécessité et ses avantages; *dispositions qu'il demande*, second point; *obligations qu'il impose*, troisième point; et en traitant ces deux derniers points, on expose les cérémonies comme développements et comme preuves de la doctrine.

2° Si l'on a plusieurs instructions à faire sur le même sacrement, les six paragraphes indiqués dans l'article précédent fournissent matière à six instructions, et plus encore. Ainsi, par exemple, si je veux traiter le sacrement de pénitence, je puis facilement faire six instructions : la première traiterait du précepte divin de la confession, des avantages d'une bonne confession, du crime de ceux qui ne se confessent pas ou qui se confessent mal; la seconde traiterait de l'examen de conscience, et là j'en ferais voir l'importance, j'en dirais les qualités, et j'exposerais la manière de le faire. La troisième traiterait de la contrition; et là encore j'en montrerais l'importance, j'en expliquerais les conditions, et j'enseignerais la manière de la former dans son cœur. La quatrième traiterait du ferme propos et en ferait connaître la nature et la nécessité, les caractères et les marques. La cinquième traiterait de la confession, en développerait les qualités et exposerait la manière de se confesser. La sixième enfin traiterait de la satisfaction ou de la pénitence à laquelle nous sommes obligés, même pour les péchés pardonnés; et là, réunissant avec la pénitence sacramentelle la pénitence laissée à notre discrétion, j'exposerais son importance, sa rigueur et la manière de la faire. — Si je veux traiter l'eucharistie, que de matières à instructions ne s'offrent pas à la pensée! On pourrait, dans un premier discours, montrer l'obligation de communier et tout ce que cette obligation a de doux et d'aimable; dans un second discours, faire ressortir l'outrage que la communion indigne fait à Jésus-Christ, et les maux qu'elle fait à l'homme; dans un troisième, exposer les avantages de la bonne communion et les dispositions pour bien communier; dans un quatrième, enfin, traiter la communion fréquente et exposer sa nécessité pour plusieurs, ses avantages pour tous, et ses conditions.

3° Pour remplir tous ces canevas ou autres semblables, on trouvera d'excellents matériaux dans les principaux auteurs de sermons ou de prônes, dans les catéchismes de Couturier, de M. de Lantages, et surtout du concile de Trente.

§ 2. *Des instructions à adresser aux particuliers dans l'administration des sacrements.*

Nous n'avons point à parler ici de la confirmation et de l'ordre : ceux qui seront un jour les ministres vénérés de ces deux sacrements sauront, mieux que nous ne pourrions l'indiquer, ce qu'il convient de dire en les administrant. Il s'agit donc uniquement ici des instructions que doit adresser le prêtre dans l'administration des sacrements de baptême, de mariage, de pénitence, à une première communion, en donnant le viatique et l'extrême-onction. Une allocution instructive et pieuse est, dans ces cas, de la plus grande importance; les Rituels de presque tous les diocèses la prescrivent; le prêtre ne peut avoir d'occasion plus favorable d'annoncer la parole de Dieu : ce sont même souvent les seuls cas où il puisse faire entendre des paroles de foi et de salut à plusieurs qui ne viennent jamais à l'église hors de ces circonstances; et où serait en lui le zèle du salut des âmes, s'il manquait une occasion qui peut-être ne se représentera plus? Enfin, dans ces moments si graves, on est mieux disposé à entendre parler de Dieu, si j'en excepte le mariage, où le prêtre, par la gravité du langage, doit suppléer à l'imperfection des dispositions.

Mais pour que ces instructions soient utiles, il faut d'abord qu'elles soient courtes, et fortes de choses en proportion de leur briè-

veté; elles ne doivent guère dépasser cinq à six minutes, excepté à la première communion, où l'on peut parler pendant dix minutes avant et dix minutes après. Il faut, en second lieu, qu'elles soient bien appropriées à la circonstance, et pour faciliter au prêtre l'accomplissement de cette condition, nous allons parcourir les différents cas.

I. Pour un baptême, il faut commencer par rappeler au recueillement l'esprit peut-être dissipé des auditeurs, en leur montrant le profond respect dû au sacrement et les grandes choses qui vont s'opérer dans l'enfant qu'on présente. D'esclave de Satan il va devenir enfant de Dieu et de l'Eglise, héritier du ciel, temple du Saint-Esprit, pur comme un ange, plus grand que les anges par sa dignité de chrétien et son union avec Jésus-Christ. Mais aussi, et c'est là la seconde réflexion, que de grandes obligations vont lui être imposées! Obligation de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres, obligation de vivre de la vie de Jésus-Christ: *Quicunque baptizati estis, Christum induistis.* Troisièmement, il faut ici faire rentrer les auditeurs en eux-mêmes, pour qu'ils jugent comment ils ont porté ce beau titre de chrétien et en ont rempli les obligations, les inviter ensuite à renouveler les promesses de leur baptême, avec la résolution d'y être plus fidèles, et rappeler aux parrains et marraines qu'ils y sont spécialement tenus, puisqu'ils vont faire haute profession de la foi au nom de l'enfant, promettre à Dieu qu'il exécutera les engagements qu'ils vont prendre en son nom, et s'obliger à y veiller.

II. Pour le mariage, il faut, 1° faire ressortir combien c'est un grand sacrement, tant parce qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, que parce qu'il décide du bonheur de la vie entière, et même souvent de la vie éternelle, en unissant les destinées des deux époux par des liens indissolubles : quoi de plus grave, de plus digne de sérieuses réflexions? 2° Il faut expliquer ce que les deux époux se doivent l'un à l'autre : le mari doit aimer son épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, l'honorer comme une partie de lui-même, et avoir pour elle une bonté compatissante. L'épouse doit avoir pour son mari l'amitié et la complaisance, le respect et la soumission de l'Eglise pour Jésus-Christ : tous deux doivent ne faire qu'un cœur et qu'une âme, s'assister dans leurs besoins, se supporter dans leurs faiblesses ou leurs défauts, s'édifier par de bons exemples, s'aider par de bons avis, et être l'un pour l'autre comme un nouvel ange gardien. 3° Il faut ajouter que si le ciel bénit leur mariage, ils devront élever leurs enfants dans la pratique et l'amour de la religion; que c'est là une obligation dont ils sont redevables à Dieu, à l'Eglise, à la société, à eux-mêmes, puisque leur bonheur en dépend.

III. Pour la pénitence, il faut une exhortation courte, pleine de charité, qui ne contienne aucun reproche pénible à l'amour-propre, qui soit appropriée à l'intelligence, au caractère, aux besoins du pénitent, et réunisse le langage de la confiance à celui de la crainte. Cette exhortation doit contenir, sinon toujours, au moins le plus souvent, 1° des avis sur la nécessité de se corriger des fautes accusées, et d'entrer dans une vie meilleure; 2° les moyens et les pratiques les plus propres à réformer les défauts du pénitent et à lui acquérir les vertus, comme la fuite des occasions, la fidélité aux exercices de piété, etc.... 3° les motifs de contrition. — On se sert utilement, pour cette allocution, de la considération du mystère ou de la fête qu'on célèbre ou qu'on se prépare à célébrer.

IV. L'exhortation d'avant la première communion doit contenir les actes préparatoires à la réception du sacrement, c'est-à-dire, les actes de foi, d'humilité et de contrition, d'amour et de désir : il faut les présenter avec clarté et simplicité, pour qu'ils soient à la portée des enfants, mais en même temps avec l'onction et la chaleur d'une âme fortement pénétrée. Après la communion, l'exhortation doit contenir, 1° une adoration humble mêlée d'admiration et d'amour pour le Dieu qui est en leur poitrine; 2° des remerciments pour une si grande grâce; 3° la demande de tous leurs besoins : c'est là le moment favorable; 4° l'offrande de toute leur personne pour ne plus vivre que d'amour et selon le bon plaisir de ce Dieu si prodigue de lui-même; 5° la résolution de continuer à fréquenter les sacrements, à assister aux instructions, à fuir les occasions et compagnies dangereuses; et ici on fait une apostrophe aux parents pour leur dire que ces enfants, si purs aujourd'hui, sont un trésor que l'Eglise leur confie; qu'ils en répondront devant le tribunal de Dieu, s'ils ne veillent pas à sa garde, et surtout s'ils allaient détourner ces chers enfants de la vertu par leurs discours ou leurs exemples.

V. Pour le viatique, l'exhortation d'avant et d'après doit contenir à peu près les mêmes actes dont nous venons de parler. On ajoute seulement auparavant quelques réflexions touchantes sur la bonté de Notre-Seigneur, qui vient en personne visiter le malade, le consoler, le fortifier, nourrir son âme de sa chair et de son sang; et après la communion, on l'engage à se tenir uni à Jésus souffrant sur la croix, à lui offrir sa maladie, à s'abandonner à la Providence, à lui redire souvent du fond du cœur : *Fiat voluntas tua.*

VI. Enfin, pour l'extrême-onction, il faut 1° faire admirer la bonté de Notre-Seigneur, qui a établi pour les malades un sacrement spécial, lequel a la vertu d'effacer ce qui pourrait rester encore des péchés de la vie passée, de fortifier contre les tentations, de donner grâce et courage pour souffrir avec patience et mérite les douleurs de la maladie, et même de rendre la santé, si cela est utile au salut : quel amour, quel tendre intérêt de la part de Jésus-Christ pour ses membres souffrants, et avec quelle reconnaissance, quel bonheur ne doit-on pas recevoir un sacrement si précieux! 2° Il faut inspirer au ma-

l'esprit de pénitence et de componction,
iter à demander à Dieu, pendant l'onc-
de chaque sens, pardon des fautes qu'il
nmises par ce même sens; et tout à la
l'engager à concevoir une grande con-
e dans les mérites de Jésus-Christ qui
lui être appliqués par la vertu du sacre-
t.

amon, p. 412; *Pastoral de Limoges*, 151,
Vêtu, t. III, p. 498....

IENCE NÉCESSAIRE AU PRÉDICATEUR. —
remarqué en bien des occasions, dit Fé-
n, que ce qui manque le plus à certains
eurs, qui ont d'ailleurs beaucoup de ta-
, c'est le *fonds de science*. Leur esprit
it vide. On voit qu'ils ont eu bien de
eine à trouver de quoi remplir leurs
ours : il semble même qu'ils ne par-
pas parce qu'ils sont remplis de véri-
mais qu'ils cherchent les vérités à me-
qu'ils veulent parler. C'est ce que
ron appelle des gens qui vivent au jour
ournée, sans nulle provision : malgré
leurs efforts, leurs discours paraissent
ours maigres et affamés. Il n'est pas
ps de se préparer trois mois avant que
aire un discours public : ces préparations
iculières, quelque pénibles qu'elles
nt, sont nécessairement très-imparfaites,
n habile homme en remarque bientôt le
le; il faut avoir passé plusieurs années
ire un fonds abondant. Après cette prépa-
on générale, les préparations particuliè-
coûtent peu : au lieu que, quand on ne
plique qu'à des actions détachées, on est
uit à payer de phrases et d'antithèses;
ne traite que des lieux communs; on ne
rien que de vague; on coud des lambeaux
ne sont point faits les uns pour les au-
; on ne montre point les vrais principes
choses : on se borne à des raisons su-
ficielles et souvent fausses; on n'est pas
able de montrer l'étendue des vérités,
ce que toutes les vérités générales ont
enchaînement nécessaire, et qu'il faut
connaître presque toutes pour en traiter
idement une en particulier; on ne peut
n dire avec force, on n'est sûr de rien;
t a un air d'emprunt et de pièces rappor-
s; rien ne coule de source; on se fait
nd tort à soi-même d'avoir tant d'impa-
nce de se produire.

On rapporte de M. de Boulogne que, s'é-
t livré à la prédication plus tôt qu'il n'a-
t projeté, il témoignait dans la suite re-
tter vivement de s'être si fort pressé, et
n'avoir pas donné à son talent le temps
se mûrir par une étude sérieuse et par
travail assidu.

Dans la notice qu'il a rédigée sur M. de
auvais, il s'exprime ainsi sur ce prédica-
ir, qui s'était aussi trop pressé de paraî-
: « On ne peut disconvenir, dit-il, qu'il
ût réussi davantage et fait de plus grands
ogrès s'il avait débuté plus tard, et s'il eût
ssé mûrir son talent par une étude plus ap-
ofondie des hommes et des bons modèles.
tait, en général, ce défaut de la précipi-
tation qu'on remarquait dans les ecclésiasti-
ques à talents, lesquels, avides de succès
ou trop impatients de suivre les premières
impressions de leur zèle, abrégeaient trop
souvent le temps des épreuves et des tra-
vaux préliminaires qu'exige la perfection
d'un art auquel suffit à peine la vie tout en-
tière d'un homme. »

Vous ne faites que perdre et dissiper inu-
tilement le fruit de votre travail, dit saint
Bernard, si, n'étant encore qu'à demi plein,
vous vous hâtez de vous répandre avant
d'être entièrement rempli : ***Quod tuum est spargis et perdis, si priusquam infundaris tu totus, semiplenus festines effundere*** (Serm. 18,
in Cant., n° 2). De même que tout ce que
portent les plantes et les animaux avant le
temps ne vient jamais à bien, ainsi le fruit
du travail d'un prédicateur qui se produit
avant le temps est bien souvent de se rendre
inutile aux autres et nuisible à lui-même.
« Que ceux, dit saint Grégoire le Grand,
que leur âge, leur insuffisance ou quelque
autre défaut éloigne de ce saint emploi, et
qui néanmoins s'y portent avec précipita-
tion, prennent bien garde qu'en se char-
geant si promptement et avec tant de pré-
somption d'une fonction si importante, ils ne
s'ôtent à eux-mêmes les moyens de pouvoir
mieux s'en acquitter dans la suite, et
qu'en s'ingérant avant le temps dans un
exercice qui passe leurs forces, ils ne se ren-
dent incapables de le remplir aussi digne-
ment qu'ils auraient pu le faire s'ils avaient
attendu un temps plus propre; qu'ils crai-
gnent de ressembler aux petits des oiseaux
qui, voulant prendre leur vol trop haut avant
d'avoir des ailes assez fortes, tombent à terre,
ou à une femme enceinte qui produit son
fruit avant qu'il soit formé, et ne remplit
qu'un tombeau au lieu d'augmenter sa mai-
son. » (*Past.* liv. III, chap. 25.)

Saint Grégoire de Nazianze, saint Basile,
saint Chrysostome, avant de commencer à
prêcher, se tinrent renfermés durant plusieurs
années dans la retraite, uniquement occupés
à la méditation et à l'étude; et quand Valère,
évêque d'Hippone, voulut charger saint Au-
gustin du ministère de la prédication, celui-
ci, effrayé d'une fonction qui demande tant
de lumières, et ne trouvant ni dans ses ta-
lents naturels, ni dans le fonds de science
qu'il possédait déjà, un motif de se rassurer,
demanda avec les plus vives instances le
temps de s'y préparer par l'étude, la prière
et les larmes. « Si vous ne voulez pas, disait-
il à Valère, me donner le temps d'acquérir
ce que je vois qui me manque, vous voulez
donc que je périsse? Valère, mon cher père,
où est donc votre charité? Car qu'aurai-je à
répondre au Seigneur quand il me jugera?
Lui dirai-je qu'étant déjà engagé dans les
emplois ecclésiastiques, il ne m'a plus été
possible de m'instruire de ce qui m'était
nécessaire pour m'en bien acquitter.... ? »

Remarquons que quand saint Augustin
parlait ainsi, il avait déjà fait plusieurs sa-
vants ouvrages pour la défense de la religion.
Il avait donc ce qu'il fallait, et plus qu'il ne

fallait; mais ce grand homme avait une si haute idée du ministère de la parole, il pensait qu'une étude si profonde et si longue devait l'avoir précédé, qu'il regardait comme rien tout ce qu'il avait fait. A cet exemple, le jeune prêtre, au sortir du séminaire, doit étudier longtemps avant de s'établir prédicateur; qu'il fasse les instructions qui sont dans l'ordre de ses devoirs indispensables, à la bonne heure; mais qu'il attende, pour se lancer plus avant, que ses provisions de science soient faites.

Le but de la prédication étant d'instruire les hommes des vérités nécessaires, et de les porter à la pratique des vertus chrétiennes pour leur salut, il faut que l'orateur sacré connaisse à fond la religion et tout ce qui peut le rendre capable de bien remplir l'auguste ministère qui lui est confié. Ainsi la théologie dogmatique et morale, l'Ecriture sainte et les saints Pères, tels sont les trois objets principaux qui doivent faire la matière de ses études. Il doit y ajouter l'histoire, bien savoir sa langue, connaître les règles de la saine littérature et s'être familiarisé avec les bons modèles, c'est-à-dire avec les auteurs qui se sont le plus distingués dans la chaire. Nous avons traité ces divers sujets en plusieurs articles de ce *Dictionnaire*.

Voy. ***Pastoral de Limoges***, **p. 106; Vêtu, t. I, p. 95; Drioux, p. 241; Andrieux, 14, 186; Baudri, 7; Gaichiez, 19; Rollin, 425; Blair, t. II, p. 216; du Jarry, p. 332; Hamon, 244; Fénelon, *passim*.**

SENSIBILITÉ. — La sensibilité est cette disposition du cœur qui fait que nous recevons aisément les impressions diverses de la joie, de la tristesse, de la pitié, etc. Cette qualité est essentielle à l'orateur et ne peut se suppléer d'aucune manière. Avec beaucoup d'intelligence et de talent, un orateur pourra parvenir à faire un discours solide, bien raisonné, parfaitement régulier dans la disposition de ses parties, d'un style savant et correct; sa parole sera instructive et agréable; mais elle ne produira aucune émotion. Elle excitera peut-être l'admiration de l'auditoire, elle en obtiendra des applaudissements, mais elle ne touchera personne, elle ne fera verser aucune larme.

Soyons donc sensibles à tout ce qui peut faire quelque impression sur des âmes honnêtes, et laissons-nous toucher d'abord à la beauté de la vérité et de la vertu; lorsque leur image auguste s'offre à nos regards, qui de nous pourrait ne pas éprouver une forte émotion? Laissons-nous toucher aussi à la beauté de la nature. Les cieux et leur admirable structure, la terre et tout ce qu'elle présente à notre avide curiosité, tout, pour les belles âmes, est une source intarissable de sentiment. Mais l'humanité surtout doit intéresser nos cœurs. Qui ne s'attendrirait pas au spectacle touchant des infortunes, des revers, des afflictions, des dangers, des chaînes, des prisons, des maladies, des tourments, etc., enfin de tous les maux auxquels les hommes sont exposés? C'est du sentiment profond de ces objets divers que naissent ces élans pathétiques qui mettent les auditeurs comme hors d'eux-mêmes.

Nul orateur n'a peut-être possédé cette qualité à un degré plus éminent que Massillon. La plupart de ses discours, surtout dans les péroraisons, sont empreints de la sensibilité la plus douce et la plus touchante. Le P. Cheminais, et, presque de nos jours, l'abbé Legris-Duval et M. de Mac-Carthy ont aussi excellé dans ce genre. Si l'on veut se faire une idée des beaux mouvements que peut inspirer à l'orateur un sentiment profond des beautés de la nature, qu'on lise la péroraison remarquable par laquelle M. Frayssinous a terminé sa cinquième conférence. (*Voy.* Mouvements oratoires, Pathétique, Onction, etc.)

SERMON. — On appelle *sermons* les discours réguliers sur quelque mystère de la religion ou sur quelque vérité morale, pour l'édification des fidèles; ces discours sont composés selon les règles de l'art oratoire: ils ont lieu dans toutes les occasions solennelles et lorsque les circonstances permettent de développer convenablement les matières. Nous avons traité des différentes parties du sermon dans plusieurs articles de ce *Dictionnaire*.

SERMONNAIRES. — Quel usage peut-on faire des sermons imprimés? Certes, il serait bien regrettable qu'on ne pût légitimement user du travail d'autrui; car alors, dit M. Dieulin, le passé ne profiterait pas à l'avenir, et le génie de chaque homme se consumerait dans le cercle étroit de l'individualité, au lieu de composer un trésor commun où viendraient puiser les moins enrichis des dons de Dieu.

Heureusement il n'en est point ainsi dans les lettres, les sciences, les arts, ni dans tout ce qui se rattache à la religion. Lors donc qu'un prédicateur a reçu en partage tous les éléments de succès, et qu'il a été investi d'une sorte de royauté dans la carrière oratoire, ce n'est pas seulement pour lui-même et ses contemporains, mais c'est encore pour ceux qui lui survivront. — Les orateurs célèbres peuvent être utilisés de bien des manières : ils servent d'abord comme types d'imitation; car, en fait d'éloquence, les bons modèles sont toujours plus efficaces que les beaux préceptes. C'est à ce foyer que la plupart des prédicateurs vont s'embraser du feu sacré de l'inspiration; c'est-à-dire, puiser les saines traditions sur l'art de bien dire appliqué à la chaire chrétienne. Sans doute, nous avons en ce genre des maîtres qui, jamais surpassés, ne seront que bien rarement égalés; mais la beauté idéale nous déterminerait-elle à faire aucun effort, si elle ne dépassait la portée ordinaire?

Par cette étude générale, le prêtre s'initie aux splendeurs de l'éloquence et perfectionne son goût; les chefs-d'œuvre des orateurs sacrés lui procurent en outre l'avantage de le familiariser avec l'esprit de méthode

et d'analyse, par la nécessité même de se rendre compte de l'ensemble et des détails : en sorte que, après un certain temps passé dans la compagnie des grands auteurs, il éprouvera le besoin de classer convenablement les produits de son travail. C'est là un immense résultat, car un esprit net et logique est la première des conditions dans l'homme qui se propose de parler en public.

D'ailleurs, quelle foule innombrable d'idées religieuses et morales nos orateurs n'ont-ils pas remuées! que de plans ingénieux n'ont-ils pas enfantés! que de beautés semées dans leurs magnifiques compositions! C'est la mine la plus riche à exploiter pour se former soi-même au talent de la parole; c'est une vaste prairie dont les fleurs offrent le miel de leur calice à l'abeille laborieuse qui saura le recueillir. Ici se présente à nous un fonds inépuisable de matériaux à mettre en œuvre, je veux dire, des pensées fécondes et sublimes, en un mot, ce que les anciens nommaient *silvam rerum;* quelle précieuse ressource pour notre stérilité! Là, nous trouvons, avec les secrets de l'art, cette noble simplicité, cette grandeur, cet éclat, cette harmonie de style, qui charment, entraînent, et semblent nous inviter nous-mêmes à prendre la plume pour essayer de suivre dans leur essor ces aigles d'éloquence. Ailleurs dominent le pathétique et les passions oratoires, mises en jeu avec une véhémence toujours tempérée par la sagesse. Où rencontrer une meilleure école que celle de ces hommes éminents qui ont fourni la carrière avec tant de gloire? N'en retirât-on d'abord d'autre fruit que l'intime satisfaction de les lire et de les admirer, ce serait déjà, selon la judicieuse remarque de Quintilien, le signe d'un progrès véritable : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.* Mais il est impossible qu'avec le temps on n'en devienne pas soi-même plus capable de penser et d'écrire, pour peu qu'on joigne d'aptitude intellectuelle au sentiment du beau.

Après avoir nourri longtemps votre esprit de ces lectures substantielles et vous en être assimilé le fond par la méditation et de fréquentes analyses, faites un essai de vos propres forces, exercez-vous beaucoup à concevoir, à combiner les plans, c'est spécialement en ce point que se montre le talent et même le génie; confiez ensuite à la plume le fruit de vos inspirations. Il faut écrire beaucoup pour apprendre à bien parler. Cela fait, confrontez votre rédaction avec celle d'un orateur distingué, que vous apprécierez mieux encore quand vous aurez travaillé sur un sujet identique. Rencontrez-vous, dans les modèles de la chaire, quelque passage parfaitement adapté à votre but, ornez-en un prône ou un sermon, en vous persuadant que vous ne pouvez dire aussi bien; pourquoi serait-il défendu de s'assimiler ces trésors devenus propriété publique? Parce que une instruction éloquente et solide a dû produire, en son temps, de grands et salutaires effets, serait-ce une raison de la condamner à un éternel oubli? N'est-ce pas plutôt un motif de l'employer de nouveau, comme on va prendre dans un arsenal des armes éprouvées?

Toutefois, sans s'astreindre à une reproduction littérale, on peut se saisir de la pensée et lui donner soi-même les développements qu'elle comporte. Souvent on a vu des esprits supérieurs reprendre ainsi en sous-œuvre le travail de leurs devanciers, dont ils s'appropriaient les richesses en leur donnant une forme plus heureuse. Dans la république des lettres, c'est un principe reconnu que le fonds appartient à celui qui le fait le mieux valoir, et quand on dit : Cette pensée est de tel auteur, cela signifie non pas qu'il l'a mise au jour pour la première fois, mais qu'en l'empruntant peut-être à un autre écrivain ou au domaine de l'intelligence publique, il a su, avant de la remettre en circulation, lui imprimer le sceau de son originalité ou de son génie.

Voy. Collet, 238; Colin, 46; Dieulin, t. II, p. 176; Dinouart, 89.

SÉVÉRITÉ. — Si l'orateur chrétien, dit le P. Gisbert, doit respecter le public à qui il parle, la parole de Dieu qu'il annonce, son caractère, dont il doit soutenir la grandeur, j'ose le dire, il doit encore plus respecter la vérité, dont il est le dépositaire. Une de ses premières obligations est de connaître parfaitement toute vérité chrétienne et évangélique, d'en savoir toute l'étendue et d'en pénétrer toutes les conséquences.

Quiconque ignore la vérité et s'amuse à courir après des opinions, ne fera jamais, au sentiment d'un grand maître en l'art de bien dire, que des discours également faibles et ridicules. Puisez cette connaissance dans les sources, je veux dire, dans les Pères, dans les conciles, dans les divines Ecritures. Ne vous contentez pas de quelques ruisseaux écartés que vous rencontrerez sur vos pas; prenez pour vous cet avis que les Pharisiens donnaient à un docteur de la loi : *Scrutare Scripturas.* Dévorez, comme un autre Ezéchiel, ce volume divin, par une méditation assidue, et le Seigneur vous en donnera l'intelligence : une réputation d'habileté et de probité bien établie doit être le solide fondement de la confiance que l'auditeur doit avoir en vous. Il faut qu'il vous croie assez habile pour ne vous tromper pas, et assez homme de bien pour ne vouloir pas le tromper.

Ne détruisez pas cette confiance, sans laquelle on ne gagne rien sur l'esprit de l'auditeur, par une certaine envie d'aller au delà de la vérité, dans tout ce qu'on dit, à laquelle on voit tous les jours bien des gens se laisser entraîner : car c'est assez la mode, au siècle où nous sommes, de vouloir se faire par ce moyen la réputation de prédicateur sévère. On croit que cela fait honneur, qu'on en est plus favorablement écouté; on se flatte que plus on paraît sévère, plus on en est cru homme de bien; on s'accommode même en cela au goût des auditeurs. Plus ils sont gâtés et corrompus dans leurs

mœurs, plus ils aiment, plus ils prennent plaisir qu'on porte loin la sévérité de la morale : par la raison qu'ils sont bien aises qu'on la leur représente si sévère, qu'elle leur paraisse impossible; cela les rassure dans leur libertinage. Sommes-nous si coupables, disent-ils, si nous ne pratiquons pas ce qu'on nous dit être si difficile et presque impossible de pratiquer? Le prédicateur, à son tour, y trouve son compte : prêcher la sévérité de la morale, et en même temps mener une vie austère, serait un peu trop; que fait-il? il se réserve la vie douce pour lui, la sévérité de la morale pour le public.

Prêchez la sévérité de la morale dans toute sa rigueur, mais ne l'outrez pas. Les maximes de l'Evangile sont assez sévères d'elles-mêmes et de leur nature, sans qu'il soit besoin que vous y ajoutiez des degrés de sévérité que Jésus-Christ ne leur a pas donnés. Sachez seulement les bien expliquer, en faire sentir l'étendue et l'obligation, vous paraîtrez toujours sévère, et vous ne laisserez pourtant pas d'être toujours vrai. Pourquoi avoir recours au mensonge pour se faire une réputation de sévérité? S'il n'est pas permis d'élargir les voies du ciel, sera-t-il permis de les rétrécir? Si c'est un crime d'ôter de dessus les épaules des hommes des fardeaux que Jésus-Christ leur a imposés, n'en est-ce pas un de vouloir les charger de ceux dont Jésus-Christ les a déchargés? Ne soyez jamais sévère aux dépens de la vérité. Un prédicateur outré effraye, alarme, trouble les consciences, mais il ne convertit pas. Ne flattez jamais vos auditeurs, mais aussi ne les désespérez pas.

« Veuille le Seigneur, s'écriait saint Augustin, détourner de son Eglise le malheur que déplorait autrefois le prophète Jérémie, en ces termes : *Un objet d'étonnement, une espèce de prodige a paru sur la terre. Des prophètes prophétisaient le mensonge, et le peuple aimait à les entendre; les prêtres même leur applaudissaient. Que deviendront à la fin ces séducteurs du peuple et ceux qu'ils séduisent?* Pour nous, continue ce Père, disons, j'y consens, des choses moins intelligibles; disons-en de moins agréables et de moins touchantes; mais n'en disons jamais que de vraies, et que le peuple, moins encore les ministres du Seigneur, ne donnent jamais dans une si criminelle folie, que de prêter une attention favorable à l'iniquité et au mensonge. »

Bien loin que l'orateur chrétien doive révolter ses auditeurs par une sévérité outrée, il doit, au contraire, les attirer par une charitable condescendance : il est de son devoir de s'accommoder à leurs faiblesses, autant que son caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ peut le lui permettre : rien n'est si propre à gagner l'esprit et le cœur. Nous trouvons dans saint Chrysostome un exemple de cette condescendance évangélique. C'est dans son 30e discours sur saint Matthieu, où il fait voir la sagesse et la douceur avec laquelle un homme engagé dans le mariage doit porter sa femme à fuir la vanité et à vivre chrétiennement.

Rien de plus aimable, de plus charmant et en même temps de plus persuasif, que cette condescendance ménagée aussi à propos qu'elle l'est en cet endroit de saint Chrysostome, que nous engageons les prédicateurs à consulter. Cela s'appelle être faible avec les faibles, à l'exemple de saint Paul, qui savait, dit saint Grégoire le Grand, lorsqu'il avait à parler à Dieu, s'élever au-dessus de lui-même par la plus sublime contemplation; et, lorsqu'il avait à parler à ses auditeurs, s'accommoder à eux par une sage et charitable condescendance. Un prédicateur qui d'abord exige trop de ses auditeurs, je dis trop, non par rapport aux obligations du christianisme, mais trop par rapport aux dispositions de leur cœur, risque fort de n'en rien obtenir. C'est l'effet d'un grand art, aussi bien que d'une charité toute évangélique, de faire semblant de s'abaisser jusqu'à eux, pour les élever ensuite plus facilement jusqu'à nous, et quelquefois au-dessus de nous.

Non-seulement le faux, l'incertain, le douteux, le probable, le vrai même, s'il n'est vrai d'une vérité plus qu'humaine, ne doit jamais sortir de la bouche de l'orateur chrétien. Elle n'est faite que pour servir d'organe à la vérité souveraine, éternelle et immuable. Qu'aucun respect humain, que nulle considération mondaine ne vous porte jamais à cacher, à déguiser, à dissimuler une vérité évangélique propre à toucher, propre à convertir. Quelle consolation pour vous, si, à la fin de votre pénible carrière, à l'heure de la mort, prenant tous vos auditeurs à témoin, vous pouvez vous rendre ce témoignage que saint Paul se rendait à lui-même : *Je vous déclare que je suis pur et innocent du sang de vous tous, parce que je n'ai point hésité à vous annoncer toutes les volontés de Dieu!* Je ne sais quelle noble hardiesse, que la modestie tempère et que la sagesse conduit, sied bien à quiconque parle de la part de Dieu.

Gisbert, p. 358, 367.

STYLE. — Le style est la manière dont on exprime, par le moyen du langage, ce que l'on a conçu par le raisonnement : c'est le tableau fidèle de nos idées et de l'ordre dans lequel elles se sont liées dans notre esprit. Quand on dit d'un auteur que son style est bon, on veut dire qu'il exprime bien ses pensées. Un de nos écrivains a dit : « Presque toutes les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit; car les hommes ont à peu près les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde. Le style fait toute la différence; il rend singulières les choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples. Sans le style, il est impossible qu'il y ait un seul bon ouvrage en aucun genre. »

On donne au style beaucoup de qualités, mais il doit en avoir principalement cinq :

monie, la pureté, la clarté, la dignité et nvenance. Nous avons parlé des trois ières en trois articles distincts. La té résulte de l'heureux emploi des ms (*Voy.* ce mot); il nous reste à parler la convenance du style.

style doit convenir au sujet que l'on Que sert, en effet, que les mots soient , élégants, significatifs, harmonieux s'ils ne répondent ni aux choses que traitons, ni aux sentiments que nous ms inspirer? Le véritable orateur est , comme dit Cicéron, celui qui sait rimer en style simple sur les sujets aires, traiter avec dignité les grands , et ne s'élever qu'à la hauteur conle dans les sujets médiocres. C'est ce appelle assortir le style aux pensées. là la plupart des rhéteurs anciens et rnes ont distingué trois genres de qui répondent aux trois devoirs de ur : le *simple*, destiné à instruire; le e, à toucher ; le *tempéré*, à plaire. Le er paraît convenir plus particulièrelà la narration et à la preuve : son cae est la clarté, la pureté, la précision. cond, tout différent du premier, est , riche, abondant, magnifique ; il met ge tout ce que l'éloquence a de plus , de plus fort, de plus frappant : la sse des pensées, la richesse des exons, la hardiesse des figures, la vivales mouvements ; c'est un fleuve imx qui entraîne et renverse tout ce i résiste. Enfin il y a un troisième qui tient le milieu entre les deux , qui n'a ni la simplicité du premier, force du second. Il admet tous les orits de l'art, la beauté des figures, le t des pensées, l'harmonie du nombre. lle doucement, semblable, dit Quinà une belle rivière dont l'eau est et pure, et que de vertes forêts omit des deux côtés. L'orateur doit emr tous ces genres, et son habileté cont savoir les employer à propos, selon érence des matières qu'il traite, de u'il puisse les tempérer l'un par l'aumêler tantôt la force à la douceur, et la douceur à la force. (*Voy.* Orne-.)

lques auteurs modernes, en parlant onvenance du style, ont traité cette e sur un plan tout différent. Voici, sumé, les moyens qu'ils indiquent tablir un parfait accord entre le style idées. Avant tout, il faut bien penbien *sentir*, c'est-à-dire, avoir de l'*es*de l'*âme ;* puis il faut bien *rendre*, -dire, avoir du *goût*. Le goût s'éclaire minant la nature du sujet qu'on a à , c'est-à-dire en examinant à quel de cause, à quelle espèce d'éloquence artient; à quelle faculté de l'âme il rapporter, ensuite quels en sont les , c'est-à-dire, quelles passions il faut ier, quelle action il faut décrire, quelle particulière il faut peindre, enfin quels ients ou quelles pensées il faut rendre ; car de toutes ces choses bien méditées naissent les différents styles et les nuances infinies qui les caractérisent.

Après ces observations générales, nous dirons quelques mots sur le style qui convient le mieux à la chaire. Voici les conseils que M. Vêtu donne sur ce sujet aux prédicateurs :

Dans le discours religieux, dit-il, il vaut beaucoup mieux pencher du côté de la simplicité que du côté de l'élégance. Les sujets que l'orateur sacré doit traiter sont si graves et intéressent si fort les auditeurs, qu'il suffit de les exposer pour être écouté avec attention. Il faut prendre garde seulement de ne pas dégrader par sa faute la parole de Dieu, en la prêchant d'une manière triviale, ridicule et rebutante. La religion, qui condamne la vanité des prédicateurs mondains qui cherchent trop les ornements du style, condamne également les ministres téméraires qui ne respectent pas assez la dignité de la chaire chrétienne et le public qui les écoute. (*Voy.* Simplicité.)

Il faut donc préparer ses discours et soigner son style *par respect pour la parole de Dieu*, et pour ne pas rebuter les auditeurs. C'est un devoir pour l'orateur sacré; mais ce soin, relativement au style, doit être très-modéré. Comme il est facile de se méprendre ici, expliquons-nous clairement. Établissons d'abord une distinction essentielle. L'*éloquence* et l'*élégance*, comme nous l'avons déjà observé par occasion, ne sont pas synonymes. La première peut exister sans la seconde : ceci est incontestable. On sait, et tous les maîtres l'enseignent, que l'éloquence est plus dans les choses que dans les mots. C'est le contraire pour l'élégance. Un homme du peuple qui n'a pas fait d'études, un étranger qui ne sait pas assez la langue du pays, peuvent être éloquents, quoiqu'ils fassent beaucoup de fautes soit dans les termes, soit dans les constructions, ou dans la prononciation. (*Voy.* Élégance, Romantisme.)

En nous élevant contre les abus des ornements oratoires dans les sermons, nous ne blâmons pas un soin modéré de son style. Il est temps d'exposer les règles qui doivent diriger sur cet article. Nous nous bornerons aux plus essentielles, et nous aurons soin de joindre à chacune d'elles les avis particuliers qui s'y rapportent, afin qu'on puisse plus facilement les appliquer.

La première règle concernant le style est celle de la *variété*. Il faut que le style d'un discours soit analogue à la matière qu'on traite ; qu'il se montre tour à tour simple dans les principes, précis et coulant dans les récits, nerveux et serré dans les preuves, vif et rapide dans les mouvements, orné dans les descriptions, *sans vaine parure, sans jeux de mots, sans images outrées, sans recherche de bel-esprit, et surtout sans bouffissure* qui ne fut et ne sera jamais le symbole de la force.

« Tout discours, dit Fénelon, doit avoir

mœurs, plus ils aiment, plus ils prennent plaisir qu'on porte loin la sévérité de la morale : par la raison qu'ils sont bien aises qu'on la leur représente si sévère, qu'elle leur paraisse impossible; cela les rassure dans leur libertinage. Sommes-nous si coupables, disent-ils, si nous ne pratiquons pas ce qu'on nous dit être si difficile et presque impossible de pratiquer? Le prédicateur, à son tour, y trouve son compte : prêcher la sévérité de la morale, et en même temps mener une vie austère, serait un peu trop; que fait-il? il se réserve la vie douce pour lui, la sévérité de la morale pour le public.

Prêchez la sévérité de la morale dans toute sa rigueur, mais ne l'outrez pas. Les maximes de l'Evangile sont assez sévères d'elles-mêmes et de leur nature, sans qu'il soit besoin que vous y ajoutiez des degrés de sévérité que Jésus-Christ ne leur a pas donnés. Sachez seulement les bien expliquer, en faire sentir l'étendue et l'obligation, vous paraîtrez toujours sévère, et vous ne laisserez pourtant pas d'être toujours vrai. Pourquoi avoir recours au mensonge pour se faire une réputation de sévérité? S'il n'est pas permis d'élargir les voies du ciel, sera-t-il permis de les rétrécir? Si c'est un crime d'ôter de dessus les épaules des hommes des fardeaux que Jésus-Christ leur a imposés, n'en est-ce pas un de vouloir les charger de ceux dont Jésus-Christ les a déchargés? Ne soyez jamais sévère aux dépens de la vérité. Un prédicateur outré effraye, alarme, trouble les consciences, mais il ne convertit pas. Ne flattez jamais vos auditeurs, mais aussi ne les désespérez pas.

« Veuille le Seigneur, s'écriait saint Augustin, détourner de son Eglise le malheur que déplorait autrefois le prophète Jérémie, en ces termes : *Un objet d'étonnement, une espèce de prodige a paru sur la terre. Des prophètes prophétisaient le mensonge, et le peuple aimait à les entendre; les prêtres même leur applaudissaient. Que deviendront à la fin ces séducteurs du peuple et ceux qu'ils séduisent?* Pour nous, continue ce Père, disons, j'y consens, des choses moins intelligibles; disons-en de moins agréables et de moins touchantes; mais n'en disons jamais que de vraies, et que le peuple, moins encore les ministres du Seigneur, ne donnent jamais dans une si criminelle folie, que de prêter une attention favorable à l'iniquité et au mensonge. »

Bien loin que l'orateur chrétien doive révolter ses auditeurs par une sévérité outrée, il doit, au contraire, les attirer par une charitable condescendance : il est de son devoir de s'accommoder à leurs faiblesses, autant que son caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ peut le lui permettre : rien n'est si propre à gagner l'esprit et le cœur. Nous trouvons dans saint Chrysostome un exemple de cette condescendance évangélique. C'est dans son 30e discours sur saint Matthieu, où il fait voir la sagesse et la douceur avec laquelle un homme engagé dans le mariage doit porter sa femme à fuir la vanité et à vivre chrétiennement.

Rien de plus aimable, de plus charmant et en même temps de plus persuasif, que cette condescendance ménagée aussi à propos qu'elle l'est en cet endroit de saint Chrysostome, que nous engageons les prédicateurs à consulter. Cela s'appelle être faible avec les faibles, à l'exemple de saint Paul, qui savait, dit saint Grégoire le Grand, lorsqu'il avait à parler à Dieu, s'élever au-dessus de lui-même par la plus sublime contemplation; et, lorsqu'il avait à parler à ses auditeurs, s'accommoder à eux par une sage et charitable condescendance. Un prédicateur qui d'abord exige trop de ses auditeurs, je dis trop, non par rapport aux obligations du christianisme, mais trop par rapport aux dispositions de leur cœur, risque fort de n'en rien obtenir. C'est l'effet d'un grand art, aussi bien que d'une charité toute évangélique, de faire semblant de s'abaisser jusqu'à eux, pour les élever ensuite plus facilement jusqu'à nous, et quelquefois au-dessus de nous.

Non-seulement le faux, l'incertain, le douteux, le probable, le vrai même, s'il n'est vrai d'une vérité plus qu'humaine, ne doit jamais sortir de la bouche de l'orateur chrétien. Elle n'est faite que pour servir d'organe à la vérité souveraine, éternelle et immuable. Qu'aucun respect humain, que nulle considération mondaine ne vous porte jamais à cacher, à déguiser, à dissimuler une vérité évangélique propre à toucher, propre à convertir. Quelle consolation pour vous, si, à la fin de votre pénible carrière, à l'heure de la mort, prenant tous vos auditeurs à témoin, vous pouvez vous rendre ce témoignage que saint Paul se rendait à lui-même : *Je vous déclare que je suis pur et innocent du sang de vous tous, parce que je n'ai point hésité à vous annoncer toutes les volontés de Dieu!* Je ne sais quelle noble hardiesse, que la modestie tempère et que la sagesse conduit, sied bien à quiconque parle de la part de Dieu.

Gisbert, p. 358, 367.

STYLE. — Le style est la manière dont on exprime, par le moyen du langage, ce que l'on a conçu par le raisonnement : c'est le tableau fidèle de nos idées et de l'ordre dans lequel elles se sont liées dans notre esprit. Quand on dit d'un auteur que son style est bon, on veut dire qu'il exprime bien ses pensées. Un de nos écrivains a dit : « Presque toutes les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit; car les hommes ont à peu près les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde. Le style fait toute la différence; il rend singulières les choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples. Sans le style, il est impossible qu'il y ait un seul bon ouvrage en aucun genre. »

On donne au style beaucoup de qualités, mais il doit en avoir principalement cinq:

l'harmonie, la pureté, la clarté, la dignité et la convenance. Nous avons parlé des trois premières en trois articles distincts. La dignité résulte de l'heureux emploi des FIGURES (*Voy.* ce mot); il nous reste à parler ici de la convenance du style.

Le style doit convenir au sujet que l'on traite. Que sert, en effet, que les mots soient purs, élégants, significatifs, harmonieux même, s'ils ne répondent ni aux choses que nous traitons, ni aux sentiments que nous voulons inspirer? Le véritable orateur est donc, comme dit Cicéron, celui qui sait s'exprimer en style simple sur les sujets ordinaires, traiter avec dignité les grands sujets, et ne s'élever qu'à la hauteur convenable dans les sujets médiocres. C'est ce qu'on appelle assortir le style aux pensées.

De là la plupart des rhéteurs anciens et modernes ont distingué trois genres de style qui répondent aux trois devoirs de l'orateur : le *simple*, destiné à instruire; le *sublime*, à toucher; le *tempéré*, à plaire. Le premier paraît convenir plus particulièrement à la narration et à la preuve : son caractère est la clarté, la pureté, la précision. Le second, tout différent du premier, est noble, riche, abondant, magnifique; il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus frappant : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvements; c'est un fleuve impétueux qui entraîne et renverse tout ce qui lui résiste. Enfin il y a un troisième genre qui tient le milieu entre les deux autres, qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second. Il admet tous les ornements de l'art, la beauté des figures, le brillant des pensées, l'harmonie du nombre. Il coule doucement, semblable, dit Quintilien, à une belle rivière dont l'eau est claire et pure, et que de vertes forêts ombragent des deux côtés. L'orateur doit embrasser tous ces genres, et son habileté consiste à savoir les employer à propos, selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, et mêler tantôt la force à la douceur, et tantôt la douceur à la force. (*Voy.* ORNEMENTS.)

Quelques auteurs modernes, en parlant de la convenance du style, ont traité cette matière sur un plan tout différent. Voici, en résumé, les moyens qu'ils indiquent pour établir un parfait accord entre le style et les idées. Avant tout, il faut bien *penser* et bien *sentir*, c'est-à-dire, avoir de l'*esprit* et de l'*âme*; puis il faut bien *rendre*, c'est-à-dire, avoir du *goût*. Le goût s'éclaire en examinant la nature du sujet qu'on a à traiter, c'est-à-dire en examinant à quel genre de cause, à quelle espèce d'éloquence il appartient; à quelle faculté de l'âme il faut le rapporter, ensuite quels en sont les détails, c'est-à-dire, quelles passions il faut exprimer, quelle action il faut décrire, quelle chose particulière il faut peindre, enfin quels sentiments ou quelles pensées il faut rendre; car de toutes ces choses bien méditées naissent les différents styles et les nuances infinies qui les caractérisent.

Après ces observations générales, nous dirons quelques mots sur le style qui convient le mieux à la chaire. Voici les conseils que M. Vêtu donne sur ce sujet aux prédicateurs :

Dans le discours religieux, dit-il, il vaut beaucoup mieux pencher du côté de la simplicité que du côté de l'élégance. Les sujets que l'orateur sacré doit traiter sont si graves et intéressent si fort les auditeurs, qu'il suffit de les exposer pour être écouté avec attention. Il faut prendre garde seulement de ne pas dégrader par sa faute la parole de Dieu, en la prêchant d'une manière triviale, ridicule et rebutante. La religion, qui condamne la vanité des prédicateurs mondains qui cherchent trop les ornements du style, condamne également les ministres téméraires qui ne respectent pas assez la dignité de la chaire chrétienne et le public qui les écoute. (*Voy.* SIMPLICITÉ.)

Il faut donc préparer ses discours et soigner son style *par respect pour la parole de Dieu*, et pour ne pas rebuter les auditeurs. C'est un devoir pour l'orateur sacré; mais ce soin, relativement au style, doit être très-modéré. Comme il est facile de se méprendre ici, expliquons-nous clairement. Etablissons d'abord une distinction essentielle. L'*éloquence* et l'*élégance*, comme nous l'avons déjà observé par occasion, ne sont pas synonymes. La première peut exister sans la seconde : ceci est incontestable. On sait, et tous les maîtres l'enseignent, que l'éloquence est plus dans les choses que dans les mots. C'est le contraire pour l'élégance. Un homme du peuple qui n'a pas fait d'études, un étranger qui ne sait pas assez la langue du pays, peuvent être éloquents, quoiqu'ils fassent beaucoup de fautes soit dans les termes, soit dans les constructions, ou dans la prononciation. (*Voy.* ELÉGANCE, ROMANTISME.)

En nous élevant contre les abus des ornements oratoires dans les sermons, nous ne blâmons pas un soin modéré de son style. Il est temps d'exposer les règles qui doivent diriger sur cet article. Nous nous bornerons aux plus essentielles, et nous aurons soin de joindre à chacune d'elles les avis particuliers qui s'y rapportent, afin qu'on puisse plus facilement les appliquer.

La première règle concernant le style est celle de la *variété*. Il faut que le style d'un discours soit analogue à la matière qu'on traite; qu'il se montre tour à tour simple dans les principes, précis et coulant dans les récits, nerveux et serré dans les preuves, vif et rapide dans les mouvements, orné dans les descriptions, ***sans vaine parure, sans jeux de mots, sans images outrées, sans recherche de bel-esprit, et surtout sans bouffissure*** qui ne fut et ne sera jamais le symbole de la force.

« Tout discours, dit Fénelon, doit avoir

ses inégalités. Il faut être grand dans les grandes choses; il faut être simple, sans être bas, dans les petites; il faut tantôt de la douceur, tantôt de la véhémence. » Le style doit s'élever ou s'abaisser selon les choses. La plupart de ceux qui veulent faire un bon discours cherchent sans choix tout ce qui leur paraît relevé. Ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils aient réuni un grand nombre de locutions recherchées. « Ils ne songent, dit encore Fénelon, qu'à charger leurs discours d'ornements; semblables aux mauvais cuisiniers qui ne savent rien assaisonner avec justesse, et qui croient donner un goût exquis aux viandes en y mettant beaucoup de sel et de poivre. La véritable éloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux; elle se modère et se proportionne aux sujets qu'elle traite et aux gens qu'elle instruit; elle n'est grande et sublime que quand il faut l'être. » Selon Maury, les sermons de l'abbé Poulle se distinguent surtout par cette variété si essentielle à l'éloquence, et paraissent dignes d'être cités comme des modèles sous ce rapport de l'art oratoire.

Comme dans les matières tout se tient, se lie par des nœuds secrets, il faut aussi que tout se tienne et se lie dans les styles. Par conséquent, il faut y ménager les passages, les liaisons, affaiblir ou fortifier insensiblement les teintes; en un mot, suivre la nature des choses et ne pas changer trop brusquement.

Quelque varié que soit le style du discours, il ne doit jamais cesser d'être *oratoire*, ce qui s'entend même du style simple. Il doit tenir du style didactique par sa simplicité, et du style poétique par son élévation, sans être ni l'un ni l'autre. Quand nous disons qu'il doit tenir du style poétique, nous voulons parler surtout du genre poétique de l'Ecriture sainte qu'il faut imiter, à l'exemple de Bossuet.

Le style simple qui doit se trouver dans certaines parties du discours, par exemple, dans l'exposition des principes et dans les raisonnements, ne doit pas être didactique. Expliquons-nous. Il y a une grande différence entre le style simple, qui doit être dans les sermons, et le style didactique, qui ne convient nullement à la chaire. Le style simple de la prédication a encore quelque noblesse dans sa simplicité. « La simplicité avec laquelle la parole de Dieu doit être annoncée, dit l'abbé du Jarry, n'a rien de contraire à la véritable grandeur, et, comme les esprits les plus élevés peuvent joindre la simplicité de l'Evangile avec la grandeur d'âme, les prédicateurs les plus éloquents peuvent joindre la simplicité de l'élocution avec la majesté de l'éloquence. La simplicité du style n'est pas moins éloignée de la grossièreté et de la bassesse, que la simplicité de l'esprit et des mœurs est différente de la stupidité et de l'ignorance. *S'exprimer simplement*, autant que je le conçois, *c'est dire les choses de la manière dont elles doivent être dites*. Celui qui ferait une description avec négligence ne s'éloignerait pas moins de la simplicité, que celui qui affecterait beaucoup d'ornements dans une preuve. C'est proprement dans ce sens que l'on peut dire que le style de la sainte Ecriture est simple; car on ne saurait nier qu'il ne soit majestueux, élevé, riche, pur et orné dans une infinité d'endroits, selon les matières qui tombaient sous la plume des auteurs canoniques. C'est pour cela qu'ils nous représentent si vivement toutes les choses qu'ils écrivent. Ces vives images qui s'offrent à notre esprit en lisant les écrivains sacrés, ont une propriété de termes qui convient parfaitement aux choses qu'ils expriment. Il ne faut pas s'en étonner, puisque, le Saint-Esprit les inspirant, leurs pensées se manifestaient avec les expressions qui leur étaient propres. »

Un prédicateur ne doit pas parler comme un théologien ou comme un professeur de philosophie. Un sermon n'est pas une dissertation, ni une leçon d'école. « Il est certain, dit le P. Albert, qu'on ne doit prêcher que la théologie, qui est la dépositaire de tout ce que Dieu a révélé; mais si l'on ne propose ces vérités qu'avec des termes et dans une méthode que les seuls savants peuvent comprendre, on ne persuadera jamais rien au peuple; et ce n'est point faire injure à la doctrine, ni aux docteurs, de dire qu'un habile théologien et un savant casuiste sont souvent de fort mauvais prédicateurs, quoiqu'ils disent les mêmes choses qui sont annoncées par ceux qui excellent dans la prédication. Mais parce que les uns s'énoncent bien à propos pour insinuer leurs pensées, et que les autres parlent grossièrement (et en style de classe), on n'est point touché de ce que disent ceux-ci, et on l'est de ce que disent ceux-là. »

Pour faire sentir la différence du style ordinaire et du style oratoire, donnons des exemples. On sait que l'histoire demande un style simple. Il suffit qu'un historien expose les faits avec vérité et clarté et qu'il écrive correctement. Un orateur peut orner un peu son récit, l'animer et y mêler des mouvements et des détails pour le rendre plus intéressant et plus efficace. Montrons cette différence par deux narrations du même fait, celui du scandale causé par Nestorius en prêchant ses erreurs sur le culte de la sainte Vierge, et sa condamnation dans le concile général d'Ephèse.

« Au commencement du ve siècle, Nestorius, dont la foi n'était pas encore suspecte, gouvernait en paix l'Eglise de Constantinople, dont il était patriarche. Bientôt il se fit connaître en prêchant l'erreur. Il soutint qu'on ne devait pas appeler Marie *mère de Dieu*, de peur d'imiter les païens, qui donnent des mères à leurs dieux. A cette déclaration, le clergé et le peuple crient au blasphème; les évêques s'assemblent. L'erreur est d'abord condamnée par le pape Célestin et les évêques d'Italie, puis par un concile général convoqué à Ephèse. L'hérésiarque est déposé. A cette nouvelle, les habitants

d'Ephèse se livrent à la joie. On félicite les évêques. L'anathème porté contre Nestorius est répété par toute la chrétienté, et le culte de Marie se propage de plus en plus. »

Voici la même narration en style oratoire Elle est tirée du sermon du P. de Mac-Carthy *sur la dévotion à Marie.*

« Le IVe siècle venait de finir; Nestorius était monté sur le siége de Constantinople, et, sa foi n'étant point encore suspecte, il gouvernait en paix cet immense troupeau, que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostome avaient nourri du lait de la plus saine doctrine. Tout à coup l'hérésiarque, caché sous la peau de brebis, se décèle du haut de sa chaire épiscopale; et, dans le temple du Seigneur, Nestorius fait entendre ces étranges paroles : *Ne disons pas que Marie est la mère de Dieu, de peur que nous ne paraissions faire de cette vierge une déesse, ou que nous ressemblions aux païens qui donnent des mères à leurs dieux.* A ces mots, l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper, éclate en murmures; une voix courageuse accuse hautement l'évêque impie de blasphème; les prêtres et le peuple sortent en foule du lieu saint, et le troupeau abandonne le pasteur; Constantinople est dans le trouble et l'alarme, comme dans les calamités publiques. Bientôt, le bruit de l'outrage fait à Marie se répandant au loin, tout le monde chrétien s'ébranle : l'Afrique, avec le grand Cyrille d'Alexandrie, pousse un cri d'indignation; l'Asie et l'Europe y répondent; le saint pape Célestin assemble les évêques d'Italie, et, à leur tête, foudroie l'hérésie naissante et son auteur. Ce n'est pas assez : un concile général est convoqué à Ephèse; les chefs des Eglises y accourent de toutes parts; et là, dans cette basilique fameuse qui déjà portait le nom de *Sainte-Marie*, deux cents évêques, présidés par les légats du saint-siége, représentant la catholicité entière, invoquant la doctrine de tous leurs prédécesseurs depuis les apôtres, prononcent l'anathème et la sentence de déposition contre l'audacieux novateur qui ose attenter à la gloire de la mère de Dieu. L'assemblée ne se sépare que bien avant dans la nuit. Mais, ô zèle! ô foi vive de ces premiers temps! tout le peuple veillait aux portes de la basilique, dans l'attente d'un jugement qui lui paraissait devoir décider de toute la religion. A peine la victoire de Marie est-elle proclamée, que la ville retentit d'applaudissements et de cantiques d'allégresse; les Pères du concile sont reconduits chez eux en triomphe; on brûle des parfums sur leur passage; des feux et d'innombrables flambeaux allumés attestent la joie universelle, et donnent à cette nuit mémorable l'éclat d'un beau jour. Qu'ajouterai-je enfin? L'anathème porté contre Nestorius fut répété aussitôt par toutes les Eglises de la chrétienté, comme il l'a été depuis par tous les siècles; des temples magnifiques s'élevèrent et furent dédiés sous l'invocation de la divine Mère; les fêtes déjà nombreuses, qui se célébraient en son honneur, se multiplièrent encore, et la piété envers elle devint le signe distinctif auquel on reconnut les vrais fidèles... »

Ceux-là s'abusent étrangement qui croient être simples en tombant dans la trivialité et la bassesse. C'est un défaut qui dégrade la parole de Dieu et rebute les auditeurs. Il faut donc l'éviter. Toutes les pensées et toutes les expressions ne sont pas bonnes pour la chaire. On tolère dans une conversation l'irrégularité, l'abandon du style, l'incorrection, les plaisanteries hasardées : mais un discours n'est pas une conversation. Il faut, lorsqu'on parle à une assemblée, plus de retenue et plus de respect que dans un simple entretien. C'est donc une nécessité de garder alors certaines convenances imposées par la bienséance, c'est-à-dire, d'être plus poli, et de parler sur un ton plus solennel qu'en particulier. Il faut donc bannir du discours chrétien les pensées, les expressions et les mots, les tournures et les manières de parler, les comparaisons et les images qui ne sont en usage que dans le commerce ordinaire de la vie et parmi le bas peuple. Il faut même éviter, autant que possible, certaines locutions qui, pour être moins triviales et moins grossières, parce qu'on ne s'en sert que dans la bonne société, sont cependant trop familières pour la chaire. Il y a assez d'autres expressions qui sont à la portée de tout le monde et qui n'ont rien de bas et d'inconvenant. Il faut s'en servir.

Le style simple oratoire, d'après ce que nous avons exposé, est celui qui, sans être bas et didactique, met si bien les choses à la portée de tout le monde, qu'on les fait comprendre et saisir par les hommes les plus grossiers. Pour le trouver, il faut que l'orateur se figure qu'il ne parle qu'à des particuliers qui n'ont pas fait d'études et dont l'esprit n'est pas cultivé, ou bien qu'il se représente un bon père de famille qui, voulant corriger ses enfants, leur parle avec tendresse et dignité, ou un ami qui veut éclairer son ami. Alors il sentira mieux ce qu'il faut dire et comment il faut l'exprimer. Puis, se rappelant les règles que nous avons établies précédemment pour éviter le langage de l'école et celui de la rue, il gardera cette juste mesure qui est le point de la perfection.

Il y a des prédicateurs qui, paraissant en chaire devant des personnes dont l'esprit est cultivé, annoncent d'avance qu'ils vont parler avec simplicité, ou, ce qui est la même chose, qu'ils vont faire un simple *entretien* ou une *conférence familière*, comme s'ils craignaient qu'on ne jugeât de leur capacité par ce qu'ils vont dire, ou qu'ils voulussent faire penser qu'ils peuvent faire encore mieux que ce qu'on va entendre. Ces annonces sur la simplicité du style qu'on va employer et sur le genre familier du discours qu'on va faire, ces excuses sur le peu de temps qu'on a eu pour se préparer, sur la surprise qu'on éprouve, etc., sont ordinai-

rement inspirées par l'amour-propre. On ressemble à ces orateurs profanes qui parlent de leurs clients devant des magistrats en qui réside l'autorité, ou à des écoliers qui paraissent à un concours pour être jugés sur leur composition et leur aptitude. Que c'est peu connaître ou peu sentir la dignité de son ministère ! Quelle pitié de voir celui qui est revêtu de la puissance du Très-Haut, dont il est l'ambassadeur et le représentant, jouer un rôle qui répond si peu à la majesté de son maître ! Orateurs chrétiens, n'oubliez jamais que vous êtes les envoyés du Roi des rois, et que vous parlez avec son autorité. Ne regardez donc jamais ceux qui vous écoutent comme vos juges. Si vous les considérez comme tels, vous vous dégradez. C'est une faiblesse, c'est une bassesse que de réclamer leur indulgence, ou de s'humilier devant eux comme si on craignait leur censure. N'ayez d'autre crainte que celle de déplaire à Dieu, et mettez-vous peu en peine des vains jugements des hommes.

Le style oratoire doit être noble sans être poétique. S'il y a de la trivialité à parler en chaire d'une manière trop commune, il y a de la pédanterie à y parler d'une manière trop relevée. Le discours n'est pas un poëme. Il serait ridicule de se permettre dans un sermon les inversions, les licences, les tournures, les épithètes, les périphrases, les images et les figures qu'on emploie dans une pièce lyrique. La prose n'en use qu'avec modération, et c'est dans la chaire, plus qu'ailleurs, qu'on doit en être sobre. Il y faut une élocution grave et modeste qui exclut tout ce qui sent le luxe et la parure. Les ornements oratoires sont le vêtement du discours. Ce vêtement doit répondre à la nature de ce qu'il couvre. Les objets que nous traitons sont si importants, qu'il suffit de les présenter naturellement pour intéresser. Et, comme nous l'avons dit, l'orateur doit craindre, en les ornant trop, de les cacher, ou du moins de porter l'attention des auditeurs plutôt sur la parure que sur le fond. D'ailleurs, il faut que chaque genre ait ce qui lui convient. C'est en cela que consiste le beau. On s'en éloigne donc en les confondant.

S'il est inconvenant de transporter dans la chaire le style poétique, il l'est encore davantage d'y employer un style affecté ou de mode qui ne convient nulle part. Au lieu d'embellir le discours, il le défigure ; au lieu d'éclairer les choses pour les mettre à la portée du plus grand nombre, il les obscurcit et les embrouille. « Un beau sermon, disait ironiquement La Bruyère, est un discours oratoire qui est dans toutes les règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornements de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une seule pensée ; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se promène, comme dans toutes les évolutions où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple. » Et cependant c'est le peuple qui forme la masse de l'auditoire. Il se compose en grande partie de gens simples. Si vous offrez à ce peuple des maximes trop abstraites, des réflexions trop subtiles, des termes trop recherchés, quel bien pouvez-vous faire à des hommes qui ne vous entendent pas ? Votre discours leur sera inutile. « Ceux-là s'éloignent donc des règles de la véritable éloquence, dit saint Liguori, qui, au lieu de se mettre au niveau de la faible conception de la plus grande partie de leurs auditeurs, semblent ne vouloir être compris que par les savants, comme s'ils avaient honte d'être entendus par le peuple, qui pourtant n'a pas moins de droit que les savants à la parole divine. » L'orateur chrétien est obligé de parler pour instruire et édifier sans exception. Celui qui ne se met pas à la portée de tous, en voulant trop bien parler, manque à son devoir et répondra à Dieu du bien qu'il ne fait pas. « A quoi sert, dit saint Augustin, l'exactitude de votre expression quand l'auditeur ne la comprend pas ? » *Quid prodest dictionis integritas, quam non sequitur intellectus audientis ?* Il ne suffit pas d'être compris par quelques-uns, il faut l'être par tous.

Ceci est trop important pour ne pas insister en présentant encore quelques observations. L'expression la plus vraie, la plus juste, est en même temps la plus simple, la plus naturelle, celle qui est la plus facile à trouver. Mais, par un travers bizarre, il y a des orateurs qui dédaignent le naturel et la simplicité, et qui rougiraient de parler comme les autres. Ce travers est surtout celui des *prédicateurs romantiques*. Il semble qu'ils prennent à tâche de rejeter toutes les expressions dont on a coutume de se servir pour désigner les choses, quoique ces expressions n'aient rien de bas. On dirait qu'ils ont pour principe de dédaigner certains termes et certaines locutions, précisément parce qu'ils sont consacrés par l'usage, et que c'est là tout le secret de leurs singulières compositions. Ainsi, ils diront le *fait divin* pour éviter d'employer le mot usité de *révélation*, qui n'est cependant pas indigne de la chaire. Il faut avouer que c'est une bien pauvre ressource pour donner à ses discours un air de nouveauté, que de confondre ainsi le langage. Je vois dans ce genre bien peu de dignité. Les prédicateurs qui croient par là produire des fruits de salut parmi la foule que la singularité de leur genre attire, se font grandement illusion : ils ne font que l'amuser. Les désœuvrés vont les entendre plus pour la forme qui les divertit, que pour le fond dont ils s'embarrassent fort peu. Aussi ne voit-on aucun résultat solide de cet empressement qu'on fait tant valoir. Cet apparent succès n'est qu'une vogue qui passera promptement. On se dégoûtera de ce nouveau genre, comme on se dégoûte d'une mode pour courir après une autre, s'il se trouve des prédicateurs assez complaisants pour s'occuper d'en in-

ter un pour satisfaire les amateurs. nd Dieu ! quel avilissement d'un minis- si sublime ! Travestir la parole de Dieu prétexte de la faire goûter à des gens s'en moquent ! N'est-elle pas assez belle elle-même, et croit-on l'embellir en la gurant pour plaire à un monde frivole ? se trouve des prédicateurs assez aveu- pour se croire du mérite et du talent e qu'ils savent se distinguer des ora- s communs par un genre aussi bizarre : érité, une telle vanité est digne de pi- Est-il donc si difficile d'être ridicule ? t-il pas plus facile de gâter ce qui est orme au bon sens que de faire un dis- s selon les règles du bon goût? Qu'on uise un discours romantique en mettant ermes et les locutions ordinaires à la e de toutes les expressions nouvelles on amuse un certain public, et on trou- que le fond se réduit à bien peu de e, et que ce qu'on dit a été beaucoup ıx traité par une foule d'orateurs plus és, qu'on méprise parce qu'ils parlent être entendus et pour convertir.

y. Vêtu, t. II, 267; *Pastoral de Limoges*, Grenade, t. II, 169, 192..... etc.; La- e, t. VII, 358; Andrieux, 290; Arnaud, Baudri, 61; Girard, 332; Gaichiez, 166; ry, 134; Marmontel, t. I, 273, t. VII, Crevier, t. I, 233; Blair, t. I, 207, 423, Besplas, 206; du Jarry, 286; Lamy, 247- Albert, 264; Géruzez, 120; Leclerc, 152; ux, 160.

JBDIVISIONS. — Le corps du discours mence par une introduction qui doit ner si naturellement la subdivision, que diteur puisse penser que le prédicateur subdivisé que par nécessité, pour expli- plus clairement, ou telle raison qui t plusieurs membres, ou tel passage de riture et des Pères qui ne pouvait s'é- cir autrement. Si les subdivisions pa- sent étudiées, si l'artifice s'y montre, diteur ne voit plus dans le prédicateur n homme qui parle par art et non par viction, qui a cherché des subdivisions r remplir une tâche et avoir de quoi dire; ès lors il est impossible que le sermon he et persuade.

n'est pas nécessaire d'annoncer d'avance subdivisions, il suffit de les énoncer à ure qu'elles arrivent; cette méthode pro- même beaucoup plus d'effet lorsque les divisions enchérissent l'une sur l'autre. endant il est toujours permis, et même vent utile, de les annoncer, pourvu que e soit jamais dans l'exorde, mais bien au mencement de chaque point; il faut seu- ent éviter d'en annoncer un trop grand bre. Trop multipliées, les subdivisions aient aux mouvements oratoires, et ren- ent le discours sec et trop didactique. erait toujours dans les énoncés, et rien erait poussé ni développé; elles ennuie- nt l'auditeur et embarrasseraient sa mé- re, rapetisseraient le sujet au lieu de andir, l'obscurciraient au lieu de l'éclair- cir, et amèneraient les inconvénients qu'on veut prévenir en divisant. Enfin, tant de subdivisions ôteraient au sermon sa force et sa majesté : ce qu'on hache trop se réduit à rien, et ces parties tant subdivisées ne seraient plus les membres entiers d'un corps de discours fort et vigoureux, ce n'en serait plus que des morceaux coupés et comme disséqués. Le prédicateur ne doit donc énoncer qu'un petit nombre de subdivisions, et, sans indiquer les autres qui semblent naître de son sujet, il doit tâcher de les fondre dans son discours comme preuves ou appendices de subdivisions énoncées, ou, si la chose n'est pas possible, les omettre tout à fait.

Voy. *Pastoral de Limoges*, 511; Vêtu, t. III, 589; Besplas, 21.

SUBLIME. — On appelle ***sublime*** un genre de parler ou d'écrire qui exprime de grandes idées ou de grands sentiments; de là vient, dit M. Vêtu, à qui nous empruntons tout ce ce qu'on va lire sur cette question, qu'on distingue en général deux sortes de sublime, celui d'idée et celui de sentiment. Le sublime d'images se rapporte au premier, celui de circonstance tient à l'un ou à l'autre. Il en est de même de celui qu'on nomme sublime d'expression.

Le sublime a sa source dans tout ce qui est au-dessus des conceptions ordinaires et des sentiments communs. Il est d'abord dans de grandes idées exprimées avec une simplicité précise, qui fait pénétrer plus avant les pensées dans l'âme. Il ne tient pas à l'abondance des détails, mais plutôt au choix et à la force des traits. Une phrase, un mot suffit pour le produire, et alors il ressemble à l'éclair qui jaillit des nues et disparaît à l'instant. Il élève notre esprit au-dessus de sa sphère ordinaire et le transporte dans les régions élevées de l'intelligence. C'est une sorte de ***vision subite qui ravit***. Elle nous fait apercevoir ce que notre vue ordinaire n'aperçoit pas. Elle nous fait sentir si vivement les choses que nous ne pouvons nous empêcher d'en être étonnés. C'est ce qui produit notre admiration.

Le sublime est aussi dans de grands tableaux. Comme, dans notre état présent, notre intelligence dépend beaucoup des sens, c'est surtout par le moyen des images et des grands tableaux que présente la nature qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, pour saisir par comparaison ce qu'elle ne comprendrait pas sans ce moyen. La nature physique est une représentation fidèle de la nature intellectuelle. C'est dans le monde intelligent que se trouve le type, le modèle, ou, si l'on veut, la figure originale du monde physique. Ainsi, tout ce qui dans la nature présente de grands tableaux, produit aussi en nous de grandes idées; et, quand nous en sommes frappés, notre esprit, étonné de sortir de ses idées habituelles, est saisi d'un sentiment subit qui le transporte.

Il est dans la nature, dit M. Pérennès, certains objets dont la grandeur ou la force est tellement hors de proportion avec nos

organes, que nous ne pouvons la mesurer, et que notre âme, après avoir vainement cherché à les embrasser dans leur ensemble, retombe sur elle-même, frappée d'un sentiment profond de surprise, d'admiration ou de crainte : ce sont les objets sublimes. Telle est la vue d'une vaste et sombre forêt, dont les arbres supposent des siècles de végétation; d'une mer immense, dont la surface se confond à l'horizon avec les nuages; d'une chaîne de montagnes couronnée de neiges éternelles et hérissée de rochers dont les anfractuosités forment d'effrayants abîmes. L'aspect de ces objets ébranle l'imagination, émeut l'âme tout entière, et lui fait éprouver ce trouble que cause le sentiment de l'infini. Le propre des spectacles sublimes est de nous arracher à nos idées habituelles pour nous absorber dans un sentiment unique, et en quelque sorte surhumain.

Les caractères qui, réunis ou séparés, nous semblent distinguer les objets sublimes dans la nature physique, peuvent se réduire à quatre : 1° L'*étendue* dans toutes ses dimensions. C'est le caractère qui nous frappe dans une plaine dont notre œil ne peut atteindre les bornes, ou dans une montagne dont le sommet se perd dans les nues; le sentiment qu'elle inspire est l'*étonnement*. 2° *La magnificence*. Elle résulte de la grandeur unie à la richesse, et elle fait naître en nous l'*admiration*. C'est l'impression que produit la vue d'un ciel resplendissant d'étoiles, ou l'aspect général de la nature. 3° *La majesté*. Elle naît de la grandeur unie au calme et à la sérénité. Supposez le soleil se levant dans un ciel pur, et répandant de toutes parts la lumière et la vie, ou une solennité religieuse, célébrée dans une vaste basilique, avec tout l'appareil que peut déployer le culte chrétien, vous aurez l'idée d'un spectacle sublime par sa majesté. Le sentiment qu'il excite dans l'âme est *le respect*. 4° *La puissance*, qui est produite par l'union de la force et de l'étendue. C'est le caractère que nous présentent les phénomènes les plus terribles de la nature, une tempête, un vaste incendie; et le sentiment qui y correspond est *la terreur*.

Ces quatre caractères se trouvent souvent réunis dans la nature, et il y a une grande analogie entre les idées et les sentiments qu'ils font naître.

Outre les sentiments dont nous venons de parler, qui sont l'effet des grandes idées et des grands tableaux, il y en a qui n'ont point ces causes, et qui néanmoins nous étonnent et nous ravissent par leur sublimité et leur grandeur. L'homme déploie quelquefois, dit le même auteur, une grandeur immense, une puissance qui paraît surpasser les forces de l'humanité, et devant laquelle nous demeurons saisis d'étonnement et d'admiration. Ainsi, c'est un spectacle sublime que celui d'un homme supérieur à tous les coups de la fortune, supportant tous les malheurs, affrontant tous les périls avec un calme inaltérable. Régulus, pour demeurer fidèle à son serment, quitte sa famille et sa patrie, et va sans hésiter se livrer aux tortures qui l'attendent à Carthage; Marius, prisonnier, désarme d'un mot l'esclave cimbre qui vient pour l'égorger; d'Assas se dévoue à la mort pour l'armée française; une femme de Florence, pour sauver son enfant qu'une lionne va dévorer, se précipite vers l'animal et l'attendrit par ses cris : tous ces traits révèlent une puissance morale, une force de sentiment que nous ne pouvons calculer; ils sont sublimes. L'histoire sacrée surtout offre un grand nombre d'actions qui présentent le même caractère. Cette mère des Machabées, qui, pour demeurer fidèle au culte de ses pères, voit ses sept enfants expirer l'un après l'autre, sous ses yeux, dans d'horribles tortures, et qui, loin d'être abattue par la vue de leurs souffrances, les encourage au martyre, et reçoit elle-même la mort avec une inébranlable fermeté, n'offre-t-elle pas un degré de force morale qui étonne et confond l'imagination?

Aussi la religion est-elle la source la plus abondante du sublime, parce que tout y est mystérieux et infini, et qu'elle inspire tout à la fois et les grandes idées et les grands sentiments. Il suffit de la connaître pour être frappé de l'étonnante grandeur qui s'y montre de toutes parts. Par son enseignement, et par tout ce qui la constitue, elle élève l'homme au-dessus de lui-même. Rien de plus relevé que les considérations qu'elle lui présente, et rien de plus sublime que les sentiments qu'elle lui inspire.

Ce que nous venons d'exposer sera mieux compris par des exemples. Nous allons en donner sur les différents genres de sublime. Commençons par le sublime d'idée.

Le debut simple de la Genèse est sublime: *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

Les historiens vulgaires auraient fait ici de grands préambules. L'orateur sacré entre de suite en matière, et annonce en peu de mots le premier et le plus grand des événements, *la création de l'univers*.

Moïse donne une grande idée de la toute-puissance de Dieu lorsqu'il rapporte ainsi la création de la lumière : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.* Dieu donne une grande idée de son être, lorsqu'il dit de lui-même : Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum*. Ce sont aussi des idées sublimes que celles qui désignent le souverain Etre dans ces expressions : *le Roi des rois*, *le Seigneur des seigneurs*, *le Dieu des dieux*, comme dans ce passage : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé* (*Psal.* XLIX, 1).

Bossuet nous fait vivement sentir la généralité et le crime de l'idolâtrie, lorsqu'il dit ces paroles : « Tout était Dieu, excepté Dieu même. »

Il y a de beaux exemples du sublime d'image. L'Ecriture sainte en renferme un grand nombre; citons-en quelques-uns :

« Celui qui transporte les montagnes..... qui change la terre de place, qui ébranle ses colonnes, qui commande au soleil, et il s'arrête; qui tient les étoiles comme sous le sceau, qui seul étend les cieux, et qui mar-

sur les flots de la mer. » (*Job*, IX, 5-8.)
Dis-moi, où étais-tu quand je posais les
lements de la terre ?... Et apprends-moi
a mesuré ses limites, si tu en as con-
sance ?... Sur quoi ses bases sont-
appuyées ?... J'ai dit à la mer : Tu vien-
jusqu'ici... et tu briseras là l'orgueil de
lots... As-tu pénétré jusqu'au fond de la
, et t'es-tu promené dans ses plus pro-
s abîmes ?... Dis-moi si tu sais où la
ière habite, et où est le lieu des ténè-
?... Qui a marqué le cours aux orages,
i a tracé la voie au bruyant tonnerre ?...
rais-tu réunir les brillantes étoiles des
ides ? » (*Job*, XXXVIII.)
J'ai vu l'impie exalté; il était élevé com-
es cèdres du Liban : je n'ai fait que pas-
il n'était déjà plus. Je l'ai cherché, et
ai pas même trouvé le lieu où il était. »
. XXXVI, 35, 36.)
cine a rendu ainsi la première partie
passage :

i vu l'impie adoré sur la terre;
eil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
blait, à son gré, gouverner le tonnerre;
lait aux pieds ses ennemis vaincus.
i fait que passer, il n'était déjà plus.

ssuet présente une image sublime quand,
arlant de la chute des empires, il dit
s s'écroulent avec fracas.
sont des images sublimes que celles
omposent le tableau du jugement der-
dans le poëme de *la Religion :*

j'entends des mers mugir les flots troublés;
e vois pâlir les astres ébranlés;
u vengeur s'allume, et le son des trom-
[pettes
veiller les morts dans leurs sombres retraites.
r est le dernier des jours de l'univers;
ite devant lui tous les peuples divers;
ur en séparer les saints, son héritage,
religion vient consommer l'ouvrage.
re, le soleil, le temps, tout va périr,
l'éternité les portes vont s'ouvrir;
'ouvrent : ce Dieu si longtemps invisible,
ce, précédé de sa gloire terrible;
ré du tonnerre, au milieu des éclairs,
ône étincelant s'élève dans les airs.
nd rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
ureux qui pour lors commence à le con-
[naître !
ges ont partout fait entendre leur voix;
rtant de la poudre une seconde fois,
re humain, tremblant, sans appui, sans re-
[fuge,
it plus de grandeur que celle de son juge.

a du sublime dans ces vers où Horace
l'impassible fermeté du juste écrasé
les ruines du monde :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

ici comment M. de Lamartine les a imi-
en y joignant de beaux développe-
s :

moi, quand je verrais, dans les célestes
[plaines,
tres s'écartant de leurs routes certaines,
es champs de l'éther, l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme dé-
[truit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout; seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore.

Les morceaux suivants inspirent l'effroi, la terreur et le saisissement, par un certain degré de vague et d'obscurité si bien ménagé, qu'en donnant l'essor à l'imagination il rend le sublime plus terrible et plus imposant :

« Une parole secrète m'a été dite, et mon oreille l'a reçue furtivement comme le bruit d'un souffle léger qui murmure en se faisant un secret passage. Dans l'horreur d'une vision nocturne, lorsque les hommes sont ensevelis dans un profond sommeil, la terreur m'a saisi, et je l'ai éprouvée jusque dans mes os; le poil même de ma chair s'est hérissé par l'effet du saisissement que j'ai ressenti quand l'esprit a passé devant moi. Quelqu'un m'est apparu dont je ne connaissais pas le visage; il s'est présenté comme un fantôme devant mes yeux, et j'ai entendu une voix semblable à un vent léger : L'homme sera-t-il trouvé juste si on le compare à Dieu, et sera-t-il plus innocent que celui qui l'a fait (*Job*, IV, 12-17) ? »

Un voyageur raconte ainsi l'effet d'une tempête qu'il essuya pendant la nuit :

« Au milieu d'une mer orageuse, nous aperçûmes, à la lueur des éclairs, un autre vaisseau qui, comme nous, luttait contre la tempête; tout à coup, dans l'obscurité, nous entendîmes un cri épouvantable, et puis, après, nous n'entendîmes plus rien que le bruit des vents et des flots. » La description la plus détaillée eût été au-dessous de ce récit.

Donnons maintenant des exemples du sublime de sentiment et de circonstance. Lorsqu'on vient annoncer au vieil Horace que deux de ses fils ont été tués, et que le troisième, se voyant hors d'état de résister contre trois, a pris la fuite, il s'indigne de la lâcheté de ce dernier. Une sœur du jeune Horace dit à son père : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* Le vieil Horace s'écrie : *Qu'il mourût !* Ces derniers mots, qui expriment si vivement l'idée que ce Romain avait du courage et de l'honneur, sont sublimes.

Le dernier vers de ce passage de Racine renferme un sentiment sublime :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
[*crainte.*

Ces paroles de l'un des défenseurs de Louis XVI (Desèze) aux conventionnels : *Je cherche parmi vous des juges, et je ne trouve que des accusateurs*, sont sublimes en ce qu'elles montrent une hardiesse et un cou-

rage étonnants dans de pareilles circonstances.

Auguste a découvert que Cinna conspire contre lui; il l'a convaincu de son crime; il peut se venger, ordonner de sa vie, et il lui dit :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Cette déclaration inattendue est un trait sublime qui enlève l'admiration pour la clémence de l'offensé.

C'est un trait sublime que celui que nous avons rapporté de Massillon, qui, à la vue des trophées de la mort, et après un silence de quelques instants, commence son *Oraison funèbre de Louis XIV* par ces mots : *Dieu seul est grand, mes frères!*

Il y a aussi du sublime dans cette apostrophe qui termine la supposition du même orateur, dans son sermon *sur le petit nombre des élus : O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?*

Le sublime est moins dans les mots que dans les choses : « Vous aurez beau accumuler les expressions les plus nobles, les phrases les plus pompeuses, dit M. Pérennès, vous n'atteindrez jamais au sublime s'il n'y a dans les choses que vous exprimez une force réelle, une véritable grandeur. Bien plus, les mots les plus communs, les plus simples, les plus familiers peuvent devenir sublimes par les circonstances dans lesquelles ils sont prononcés. Malesherbes, condamné à mort pendant la révolution, fait un faux pas en sortant de la prison pour marcher au supplice : *Ceci*, dit-il, *est de mauvais augure; un Romain serait rentré chez lui*. Ce mot, dans une situation ordinaire, serait une plaisanterie commune; mais dans la bouche d'un homme qui va porter sa tête sur l'échafaud, il indique une prodigieuse fermeté d'âme : il est sublime. Les premiers fidèles qui, en présence de la mort et des horribles tortures, prononçaient ces seuls mots : *Je suis chrétien!* déployaient une force et un courage surnaturels, qui seront, dans tous les siècles, l'objet de l'admiration des hommes.

« Ainsi des paroles communes peuvent recevoir des circonstances où elles sont prononcées un caractère de grandeur qui peut aller jusqu'au sublime. Mais aussi le contraire a lieu fréquemment : des mots sublimes, appliqués à une circonstance vulgaire, perdent toute leur grandeur et toute leur force. La puissance de l'homme tient toujours par quelque côté de la faiblesse et de la misère, et *le sublime*, comme on l'a souvent dit, *est voisin du ridicule*. »

« Tous les extrêmes se touchent, dit Maury, et entre un trait sublime et un trait burlesque il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme d'un grand talent monte si haut qu'on le perd de vue; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat, et plus son vol était hardi, plus sa chute est profonde; au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abîmes par l'immensité des espaces intermédiaires qui, en l'éloignant de la région du génie, le préservent nécessairement de ses écarts; et de même qu'il s'élève sans devenir grand, il déchoit sans se trouver fort au-dessous des lieux communs qui forment son élément ordinaire. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, et surtout les plus beaux endroits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime; changez-en une seule, substituez même, dans une phrase, un mot à une autre expression synonyme en apparence, mais sans noblesse et sans harmonie, l'enflure, l'exagération, le ridicule vont frapper tous les esprits; et vous rirez du même trait qui enlevait votre admiration ou qui vous arrachait des larmes. »

Il y a des choses qui sont sublimes et qui ne le sont qu'une fois. Ordinairement les traits sublimes sont imprévus. Ceux qui veulent imiter les originaux tombent assez souvent dans le ridicule. Qu'un prédicateur, par exemple, se mette à représenter le trait de Massillon dans son début de l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, il se rendra ridicule. Il en serait de même de beaucoup d'autres traits. En général, le sublime dans le même genre reste original, surtout quand il tient aux circonstances.

Ce n'est point l'art qui apprend à être sublime : ceux qui l'ont été, l'ont été sans y penser. « Quelques rhéteurs, dit M. Pérennès, ont prétendu que le sublime résultait de l'amplification des figures, du choix et de l'arrangement des mots. C'est là une grande erreur. Le sublime, comme nous l'avons vu, étant dans les choses, la première condition pour le produire est d'appliquer son esprit aux grandes et nobles idées. Mais l'esprit est soumis à l'influence du caractère et des habitudes morales. *L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur*, a dit Boileau; il est donc nécessaire, pour produire le sublime, d'avoir une âme élevée. « Il est impossible, dit Longin, qu'un esprit rabaissé vers de petits objets produise quelque chose qui soit digne d'admiration et fait pour la postérité. On ne met dans ses écrits que ce que l'on puise en soi-même, et le sublime est, pour ainsi dire, le son que rend une grande âme. » Cette opinion est confirmée par l'expérience. Les hommes renommés pour la grandeur de leurs conceptions ont été des hommes célèbres par l'élévation de leur esprit et la noblesse de leur âme. C'est parce qu'il était dévoué à sa patrie, et enflammé d'une généreuse ardeur pour la gloire et la liberté d'Athènes, que Démosthènes s'élevait jusqu'au sublime, quand, développant cette maxime si morale, que l'homme doit accomplir ses devoirs sans considérer ce qu'il en peut advenir, il jurait, par les mânes des citoyens morts à Marathon, à Salamine et à Platée, que les Athéniens n'avaient point failli en défendant, à leur propre péril, l'indépendance de la Grèce. Si Bossuet remuait si profondément ses auditeurs, et les frappait à la fois de terreur et

d'admiration, quand il montrait sur le cercueil d'un grand de la terre la vanité et le néant de toutes les grandeurs humaines, c'est que la religion, dont son âme était pénétrée, l'élevait et le soutenait à cette hauteur, que le génie humain, livré à ses propres forces, n'eût jamais pu atteindre. C'est aussi aux inspirations d'une âme pieuse et tout évangélique que Massillon devait ces traits hardis qui enlevaient tout son auditoire, et le faisaient tressaillir d'effroi à la pensée des jugements de Dieu. » A leur exemple, l'orateur chrétien deviendra sublime sans y penser, s'il a soin de nourrir son esprit et son cœur des grandes vérités de la foi, et surtout si, en y joignant une grande vertu, il sait, à l'imitation de Bossuet, se rendre familier l'usage des livres saints

Voy. Vêtu, t. II, 429; Grenade, t. II, 240; Papon, 326-336; Arnaud, 124, 142; Gisbert, 311, 580; Marmontel, t. V, 313; Rollin, t. II, 84; Longin, 3, 15, 27, 42, etc.; Blair, t. I, 49; Besplas, 62; Mallet, 47-74; Leclerc, 190, 211; Laharpe, t. VII, 317; Pérennès, 192.

SUPPOSITION. — La *supposition* ou *hypothèse* est une figure qui consiste à supposer une chose possible ou impossible, de laquelle on tire des conséquences que l'auditeur est obligé d'admettre. On y feint une situation de choses vraisemblable et concluante. Supposé qu'instruit de vos désordres, dit le prédicateur, il me fût permis de vous les reprocher, quelle honte, quelle consternation! Telle, au jugement de Dieu... etc. Supposé qu'un apôtre fût envoyé de Dieu pour vous prêcher un Evangile opposé à celui de Jésus-Christ, Evangile d'immortification et de mollesse, vous faudrait-il changer de vie pour vous y conformer? etc.

Bossuet a fait un usage admirable de cette figure dans son *Oraison funèbre de Le Tellier*. « Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si, quelques générations, que dis-je! si, quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne point voir votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis et dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce donc là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil? »

Bourdaloue a fait une supposition très-frappante dans son sermon *sur le jugement dernier* : « Si donc, au moment où je vous parle, Dieu, par un trait de sa lumière, me découvrait ce qu'il y a dans chacun de vous..., etc.» Tout le monde connaît celle de Massillon, dans son sermon *sur le petit nombre des élus*.

Les suppositions oratoires réussissent toujours et font un merveilleux effet dans la chaire, quand elles sont bien faites. C'est l'une des parties les plus brillantes de l'abbé Poulle, qui s'enrichissait à propos de ces hypothèses si favorables aux orateurs. Entre autres exemples de son art et de ses succès dans l'heureux emploi de cette figure, on peut voir, dit Maury, dans son sermon *sur la parole de Dieu*, le parti qu'il sait en tirer, en se demandant à lui-même, et en développant ce que pourrait penser du ministère évangélique un sauvage à qui notre religion et notre langue seraient inconnues, et qui entrerait tout à coup dans le temple, s'il voulait deviner l'objet du discours par l'émotion du prédicateur et par l'indifférence de l'auditoire. « Cet infidèle, dit-il, ne s'imaginerait-il pas, en voyant le prédicateur si ému et les auditeurs si tranquilles, que c'est ici un criminel déjà condamné, qui tâche, par toutes sortes de moyens, d'attendrir et de fléchir une multitude de juges insensibles à son infortune? » Cet apologue, rendu en quelque sorte magique par l'action, excitait une commotion d'enthousiasme dans l'assemblée.

Voy. Vêtu, t. II, p. 108; Gaichiez, 132; Besplas, 92.

SUSPENSION. — La suspension est une figure qui sert à tenir l'auditeur dans l'incertitude, pour lui montrer ensuite un tout autre objet que celui qu'il attendait. Bossuet emploie ce tour à la fin de l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* : « Combien de fois, dit-il, a-t-elle remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une de l'avoir faite chrétienne; l'autre....., Messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi, son fils? Non; c'est de l'avoir faite reine malheureuse.» On sent quelle force la suspension donne ici au discours, combien elle rend les auditeurs attentifs et contribue à faire naître dans les cœurs la surprise et l'admiration.

Leclerc, p. 295.

SYLLOGISME. — Syllogisme signifie assemblage de plusieurs propositions rapprochées, comparées, prises ensemble. On sait qu'il est, en effet, composé de trois propositions tellement liées, que les deux premières étant vraies, la troisième qui en découle doit l'être nécessairement. Ainsi le syllogisme consiste à déduire explicitement une proposition d'une autre proposition, par l'entremise d'une troisième. La majeure est une proposition fondamentale qui ne peut souffrir de contestation; elle renferme ordinairement un axiome de morale, de droit, de politique, ou une opinion qu'on établit comme règle : c'est le principe qui sert à prouver. La conclusion est la proposition douteuse dont on cherche la vérité ou la fausseté. Pour que le syllogisme soit concluant, il faut que la majeure contienne la conclusion et que la mineure énonce et montre ce contenu, voilà la règle fondamentale. Les raisonnements faux pèchent rarement par la fausseté de la conséquence, mais presque toujours par celle des prémisses; c'est là que le sophiste glisse adroitement l'erreur et qu'il la cache avec art. On doit donc, dans la discussion, porter son attention surtout sur les prémisses.

Il faut remarquer que cette manière de discourir par syllogismes n'est point employée dans la conversation familière, ni dans les discours oratoires, sauf dans quelques cas particuliers. (*Voy.* ARGUMENTATION.)

En effet, les orateurs emploient le syllogisme autrement que les philosophes : ils prennent chaque prémisse en particulier et l'étendent ; ils joignent à chacune ou à l'une d'elles seulement, si l'autre n'a pas besoin d'être développée, étant assez claire par elle-même, la preuve qui l'établit ; puis ils en viennent à la conclusion. Souvent ils présentent les trois propositions dans un ordre différent de celui des logiciens : tantôt ils placent la mineure avant la majeure, séparent l'une de l'autre par d'assez grands intervalles, et renvoient la conclusion après de longues explications ; tantôt, et c'est ce qui arrive le plus souvent, ils commencent par la conclusion, qu'ils annoncent d'abord et qu'ils s'engagent de prouver. Ici ils se contentent de poser le principe, laissant à l'auditeur le soin de conclure lui-même ; là ils aiment à sous-entendre une ou plusieurs propositions. Ils amplifient, ils exagèrent, ils ne disent les choses qu'à demi ; c'est au but qu'ils se proposent, à l'intérêt du moment, à leur indiquer ce qui convient le mieux à cet égard.

En général, pour donner au raisonnement plus de vivacité, plus de grâces et de cette légèreté que n'a point l'école et que désire le monde, on le modifie de mille manières différentes, on le développe, on l'anime par les peintures, les mouvements oratoires, on le revêt des ornements du style figuré, harmonieux, sensible.

Massillon, voulant prouver aux grands qu'ils sont obligés de faire part de leurs richesses aux pauvres, leur fait un raisonnement qui se réduit à ces trois propositions : Si Dieu ne vous a pas donné les biens que vous possédez pour vous faciliter le luxe, les passions, les plaisirs, vous devez les partager avec les pauvres ; or, Dieu ne vous a pas donné tant de biens pour... etc. ; donc vous devez les partager... etc.

Voici comment il expose et amplifie ce syllogisme : « Si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre ? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne ? Sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère ? Si cela est, c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence. Jouissez-en, à la bonne heure ! Faites-vous, si vous le pouvez, une juste félicité sur la terre ; vivez comme si tout était fait pour vous ; multipliez vos plaisirs. Hâtez vous de jouir ; le temps est court ; n'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement ; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

« Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous ; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même ; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible. Ils ont droit de vous réclamer et de vous exposer leurs besoins. Vos biens sont leurs biens, et vos largesses, le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre. »

Cet exemple prouve combien cet argument a de force, combien il est imposant et oratoire lorsqu'il est heureusement employé.

Voy. Audisio, t. I, p. 292 ; Leclerc, 13 ; Andrieux.

T

TALENT DE LA CHAIRE. — La science et la méthode peuvent former des prédicateurs ; mais ils ne seront que médiocres s'ils manquent de talents naturels, et ces talents deviendront surnaturels s'ils sont maniés par le zèle.

Quels dons ne faut-il pas pour forcer la sagesse mondaine à renoncer à ses préjugés, à croire des vérités qui confondent ses lumières ? Quels dons pour réduire le cœur à mépriser ce qui lui paraît un bonheur réel et présent ?

Dans le cours ordinaire, Dieu opère les effets par des causes qui y sont propres ; s'il éclaire par la lumière, s'il nourrit par les aliments, il instruit par la doctrine, il persuade par l'éloquence. Quelquefois aussi il donne à la simplicité la même force qu'à la science et à l'éloquence, pour la conversion des incrédules et des endurcis.

Moïse s'excuse envers Dieu de porter la parole, sur ce qu'il a de la peine à parler. Au contraire, plusieurs prennent pour talent la démangeaison de se produire.

Le talent de la chaire est un assemblage de différentes qualités propres à se faire écouter, à persuader et à toucher. Cet assemblage est rare ; le nombre des prédicateurs n'en est pourtant pas moins grand ; c'est que plusieurs, contents d'eux-mêmes, croient contenter l'auditeur.

A la capacité, à la piété, au zèle, joindre de l'esprit, du bon sens, une imagination vive, une mémoire fidèle, une assurance modeste, un dehors agréable, un geste aisé, une voix nette et sonore, une véhémence qui touche et qui émeut, c'est réunir les talents de la chaire.

Le concours de ces talents fait admirer le ministre ; mais il n'atteint pas toujours la fin de son ministère ; souvent on convertit par la seule onction. Comme c'est Jésus-Christ qui baptise, c'est aussi Jésus-Christ qui prêche.

Les talents sont partagés : l'un réussit à parler sur-le-champ, et l'autre a besoin de préparation ; celui-ci attendrit, celui là épouvante, un troisième convainc. Il est des pré-

eurs pour les ignorants, il en est pour
ivants ; il en faut pour les esprits déli-
et il en faut pour les esprits du com-

s derniers ne sont pas, dans un audi-
, le plus petit nombre. Il est utile à la
ion qu'il y ait des prédicateurs qui leur
iennent ; il ne serait ni aisé ni avanta-
de leur faire changer leur manière, il
que leur doctrine soit orthodoxe.
bénédiction que Dieu répand sur les
urs de certains hommes apostoliques
oit pas donner envie d'imiter leur style
gé ; elle ne doit pas non plus porter
qui sont édifiés de cette simplicité à
amner les ornements d'une éloquence
recherchée. Le talent de la chaire a
emps consisté dans la facilité de par-
n demande aujourd'hui plus d'art. La
ion mérite bien qu'on se prépare à l'en-
ier. Cette facilité est un défaut quand
e sait pas la régler.
zèle est le premier talent, il met en
e tous les autres. Est-il ardent ? est-u
re ? il fait rejaillir le merveilleux de
ngile sur l'air, sur la voix, sur le geste.
cet extérieur annonce l'envoyé du ciel
épare la conversion.
des talents trop brillants nuisent à la
ministère, le zèle en tempère l'éclat ;
pprime les grâces du discours, il né-
la régularité du geste et les agréments
voix, s'il ne peut les consacrer.
trouve toujours du talent dans celui qui
onvainc et qui me touche ; dès lors je
nsulte plus l'approbation publique, je
uis plus la foule : le fruit règle mon

tempérament a beaucoup de part aux
ents ca actères de l'éloquence. L'hu-
critique corrige les mœurs par des
piquants ; l'humeur sévère répand la
té sur le discours ; la douceur s'insinue
es mouvements affectifs. Le jugement
piété doivent régler le tempérament.
n'y a presque point de sujet dans l'E-
qui n'ait quelque talent pour prêcher ;
ui s'en croit incapable, manque plutôt
urage ou d'application que de moyens.
n'être pas du premier ordre, il ne faut
e rebuter. Dieu n'attache pas le succès
parole à des talents rares et difficiles
ssembler. Les médiocres, animés d'un
zèle, sont les plus utiles ; les plus bril-
donnent de l'éclat au ministre et of-
ient le ministère.
and on prêche bien, qu'importe de prê-
mieux ? Ce mieux fait, à la vérité, la
ction au goût de la vanité ; il donne
gue, il distingue les excellents prédi-
rs des médiocres ; mais le fruit n'en
as grand. Quel que soit le prédicateur,
lu talent s'il se fait suivre et s'il rend
iteur attentif. L'attention est une servi-
, on n'y retient que ceux qu'on a su
dre.
ur bien prêcher, il ne suffit pas d'en
capable ; il en faut aimer la fonction,
laire, travailler, saisir les occasions qui
se présentent, prévenir les dégoûts ou les
surmonter.

On doit pardonner des défauts au prédicateur qui convertit. Pourvu qu'il arrive à sa fin, il n'importe par quelle voie : l'art le plus efficace est toujours le meilleur.

Usant des talents, il faut craindre d'en abuser. Saint Paul déclare que la sagesse humaine anéantit le mystère de la croix : la sagesse des hommes dégrade l'œuvre de Dieu, si elle croit en être l'appui.

Le prédicateur ne connaît bien ce qui convient à la chaire qu'après quelques années d'exercice.

Gaichiez, p. 5.

TÊTE. — Quand le prédicateur est en chaire, sa position doit être la plus décente : rien ne contribue mieux au succès du discours que la dignité de son front ; son recueillement, une sorte de frayeur religieuse exprimée dans toute sa contenance, annoncent la grandeur du ministère qu'il va remplir. Qu'il porte sa tête sans affectation : trop haute, elle lui donnerait un air d'orgueil ; trop basse, elle imprimerait à ses paroles un air de timidité ; penchée, elle annoncerait de la nonchalance, peut-être un faux air dévot ; qu'elle reste donc dans un juste milieu, dans une position libre et naturelle. Certains orateurs la remuent beaucoup, et ces mouvements désordonnés choquent extrêmement l'auditoire. La tête, étant le siége de l'âme, indique par ces mouvements violents et précipités un trouble que la majesté de la divine parole réprouve. Cependant les divers mouvements de la tête, pourvu qu'ils ne soient pas trop multipliés, expriment merveilleusement les différentes passions. Elevée, elle admire ; tournée vers la gauche, elle craint ou s'indigne ; portée vers la droite et accompagnée d'un geste de la main gauche dirigée dans un sens contraire, elle refuse, elle rejette et méprise ; médiocrement inclinée, elle compatit, elle prie, elle conjure, elle sollicite ; ferme et immobile, elle affirme, elle exhorte, elle confond.

L'usage est d'avoir la tête couverte en chaire, sauf pendant l'exorde et la péroraison. On se découvre lorsqu'on prononce le nom de Jésus-Christ ou celui de Marie. Il est aussi convenable de quitter la barrette lorsqu'on se tient debout ; cependant quelques prédicateurs n'observent pas cette règle, et ne croient pas blesser les bienséances de la chaire.

Voy. Dinouart, 236 ; Besplas, 283 ; Andrieux, 568 ; Grenade, t. II, p. 306.

THÉOLOGIE. — Un prédicateur doit être un bon théologien. Qu'est-ce, en effet, qu'un bon théologien ? C'est un homme destiné par sa profession à parler de Dieu et de ses attributs ; à exposer toutes les vérités de la religion ; à en développer tous les mystères ; à séparer ce qui est de la foi de ce qui n'est qu'opinion ; à combattre toutes les erreurs ; à faire connaître la nature et l'essence de toutes les vertus et de tous les vices. C'est un homme à qui il est presque aussi fami-

lier de lire les divines Ecritures que de respirer; qui en pénètre les véritables sens; qui du fond de ce trésor immense sait tirer des preuves de tout ce qu'il dit; pour qui toute l'antiquité sacrée n'a rien de caché, ainsi que l'histoire de l'Eglise, les Pères, les conciles; c'est là sans doute l'habile théologien. Mais n'est-ce pas là en même temps ce que doit être le prédicateur, dit le P. Gisbert, et l'idée de celui-là ne se trouve-t-elle pas clairement renfermée dans l'idée de celui-ci? Il est vrai que cette communication d'idée n'est pas mutuelle; je veux dire que, si l'idée du théologien convient au prédicateur, il ne s'ensuit pas que l'idée du prédicateur convienne au théologien. On peut être grand théologien sans être prédicateur; mais on ne sera jamais prédicateur sans être bon théologien.

Je dis bien plus : le prédicateur doit être plus théologien que le théologien même. Cette proposition paraît d'abord sentir le paradoxe; cependant rien de plus vrai; car à qui le théologien a-t-il à parler de Dieu et de ses attributs, à expliquer nos dogmes, à développer nos mystères? A un certain nombre de personnes, à peu près de même âge et de même profession, qui se destinent aux mêmes emplois; qui, en qualité de disciples, se rassemblent à certaines heures du jour pour se rendre attentifs à la voix d'un maître qui les instruit; disciples dociles, qui ne composent pas un auditoire fort nombreux, et qui se trouvent communément l'esprit et le cœur libres de tout ce qui pourrait s'opposer à un acquiescement parfait aux vérités qu'on a dessein de leur insinuer. C'est là le théâtre où le théologien exerce ses talents et étale toute l'étendue de son érudition. Mais à qui le prédicateur est-il engagé par son ministère de faire connaître Dieu, et de donner une haute idée de cet Etre infiniment parfait, d'annoncer les vérités de la foi, et de déployer tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime et de plus profond dans nos mystères? A un monde de personnes de tout état, de toute profession, de tout âge, de tout sexe, aux grands et aux petits, aux pauvres et aux riches, aux savants et aux ignorants, aux gens de bien et aux méchants, au fidèle et à l'incrédule; également redevable, comme saint Paul, aux Grecs et aux barbares, aux sages et à ceux qui ne le sont pas. N'est-ce pas là le théâtre où le prédicateur, exposé aux yeux du public, sert de spectacle, selon le langage du grand Apôtre, au ciel et à la terre?

Sur cette différence de théâtre, c'est-à-dire sur la différence des personnes à qui le prédicateur et le théologien ont à parler, je fonde l'absolue nécessité qu'a le prédicateur d'être plus théologien que le théologien même, de posséder plus parfaitement la science de la religion, et de savoir la manier avec plus de force et d'adresse : car il ne s'agit pas d'exposer nos vérités chrétiennes d'une manière abstraite et peu intelligible, ou du moins intelligible à peu de gens, d'une manière qui demande toute l'application et toute l'attention d'un esprit accoutumé à apercevoir les êtres les plus déliés et les plus subtils : c'est là la manière du théologien. Il s'agit de les exposer d'une manière sensible et populaire, d'une manière qui soit à la portée de tout le monde, d'une manière proportionnée aux idées et et aux sentiments communs; les exposer de telle sorte que l'homme de qualité et l'artisan, le savant et l'ignorant, le peuple et le grand monde les comprennent; les exposer de sorte que le libertin demeure dans le respect, et que l'incrédule en soit frappé; il ne suffit pas de les exposer de la sorte, il faut encore les faire sentir, en convaincre l'esprit, le persuader, et déterminer enfin la volonté. à changer et à agir. Or, pour parvenir à réduire nos vérités de la foi à ce point de proportion, d'ajustement, de condescendance, de persuasion et de conviction que demande le ministère évangélique, ne faut-il pas que le prédicateur soit en état de les tourner en cent manières différentes, de les présenter à ses auditeurs par toutes les faces qu'elles peuvent avoir et par tous les rapports qu'elles ont, ou à leur cœur, ou à leur esprit, ou à leurs mœurs; de les épuiser, s'il était possible, de les mettre dans un si grand jour qu'elles portent la lumière dans tous les esprits, en même temps qu'il leur imprime je ne sais quel feu qui embrase toutes les volontés? Et ne faut-il pas pour cela que le prédicateur ait une idée presque intuitive des grandes vérités de la religion, qu'il les pénètre à fond; que, par la profondeur de ses méditations, il les domine et en soit absolument le maître pour les manier à son gré et leur faire prendre sans peine toutes les figures qu'il lui plaît de leur donner? Mais tout cela ne prouve-t-il pas que le prédicateur doit être plus théologien que le théologien même?

Quelle abondance de paroles l'éloquence de la chaire ne veut-elle pas! Quelle vivacité de mouvements! Quelle fécondité d'expressions et d'images! Quelle variété de tours et de figures! Quelle facilité de pensées! Quelle véhémence d'action! Cependant, au milieu de tout cela, et malgré tout cela, il est du devoir du prédicateur de ne rien laisser échapper de sa bouche qui ne soit exactement vrai et parfaitement conforme aux invariables règles de la foi. Mais remplira-t-il constamment cet indispensable devoir, s'il n'a une connaissance exacte et profonde de la religion, et si à la solidité d'un esprit qui n'aime et ne cherche que le vrai, il n'a su joindre une justesse et une précision de pensées et de paroles qui ne se démentent jamais?

S'agit-il de parler de nos mystères? n'imitez pas ces prédicateurs qui n'osent approcher de ces abîmes sacrés, qui dans leurs discours prennent le parti de les laisser à l'écart, aimant mieux s'attacher à quelque point de morale, souvent amené de loin. S'ils se flattent de satisfaire à leur devoir et à l'attente du public, ils se trompent : vous devez au peuple l'exposition de nos mystères, non pas une exposition qui sente la gêne,

roid et la sécheresse de l'école; mais la
rté, le feu et l'embonpoint, si j'ose parler
i, de la chaire. Sachez distinguer, en
théologien, ce qui est de la foi de ce qui
est pas; gardez-vous bien de mêler et
onfondre le sûr et l'infaillible avec l'in-
ain et le douteux; n'allez jamais, par en-
de faire le théologien, vous engager dans
nanière dont on tâche d'expliquer nos
tères; souvenez-vous que *le comment* est
t aux contestations et aux disputes. Dieu,
est véritable, m'est témoin, disait saint
, qu'il n'y a point eu de oui et de non
la parole que je vous ai annoncée : cha-
prédicateur doit pouvoir en dire autant
nt Dieu et devant les hommes. Il ne faut
euple que ce que la foi nous apprend.
tentons-nous d'adorer ce qu'il a plu au
neur de nous cacher, et ne parlons que
e qu'il a jugé à propos de nous révéler;
de ce que la révélation nous découvre,
ions-nous à en déduire toutes les con-
ences qui vont ou à régler les mœurs,
faire connaître les devoirs essentiels de
ligion. Quelle ample matière de mo-
s'ouvre au prédicateur par cet endroit!
. Bourdaloue est un des grands modèles
e point, dans ses inimitables sermons
es mystères, où l'on voit le prédicateur
théologien réunis ensemble par cette
irable union qui convient au ministre
Evangile.
agit-il de combattre un vice et de le faire
? Comment vous y prendrez-vous? Vous
rez des portraits qui le rendront haïs-
: c'est la bonne manière. Mais comment
erez-vous ces portraits, si, en bon théo-
n, vous n'avez une connaissance exacte
a nature de ce vice, des caractères qui
ont propres, de ses différents degrés de
ce, de ses suites, de ses effets, etc. ? Il
st de même d'une vertu dont vous vou-
inspirer l'amour et la pratique. Pré-
ez-vous réussir à ces peintures dignes
orateur chrétien? Lisez, et ne vous las-
as de le lire, l'excellent traité du doc-
angélique saint Thomas, sur les vertus
r les vices; c'est là où vous trouverez
ond inépuisable de couleurs naturelles
faire de la vertu et du vice des por-
s les plus achevés.
agit-il encore d'expliquer un précepte
loi, de déterminer son étendue et ses
ations; de distinguer ce qui n'est que
erfection de ce qui est de nécessité? at-
ez-vous à tout confondre et à faire mille
es grossières, si la théologie, comme un
beau qui doit vous éclairer, ne conduit
pas. Tantôt, de votre propre autorité,
imposerez à vos auditeurs des fardeaux
pportables; tantôt vous les déchargerez
eux que la loi leur impose. Craignez
thème du Seigneur, qui tombe égale-
t, et sur celui qui ajoute à la parole, et
celui qui en retranche.
ourquoi donc, lorsqu'un prédicateur, s'a-
donnant à un zèle qui n'est pas selon la
nce, va au delà des bornes de la vérité
vance témérairement des propositions
outrées, pourquoi, dis-je, alors a-t-on cou-
tume de dire que le prédicateur en cet en-
droit *a parlé en prédicateur*, qu'il a dit telle
et telle chose *à la manière des prédicateurs?*
Il est évident qu'un pareil langage ne peut
venir que d'une fausse idée qu'on s'est
faite de l'éloquence de la chaire; mais il est
important que le public comprenne que le
prédicateur n'a point d'autre manière de dire
les choses que de les dire toujours dans toute
l'exactitude de la vérité la plus incontestable,
et que, lorsqu'il vient à s'écarter le moins
du monde de cette règle, qui doit être pour
lui une règle sacrée et inviolable, bien loin
de parler alors en prédicateur, il cesse de
l'être, parce qu'il cesse de parler de la part
de Dieu; car Dieu étant la première et essen-
tielle vérité, il est essentiel à quiconque
parle de sa part de parler toujours vrai.

Mais si vous devez être théologien, n'affec-
tez jamais de le paraître. Soyez théologien
en chaire tant qu'il vous plaira, mais n'y
faites pas le théologien; que si l'on vient
quelquefois jusqu'à entrevoir le théologien
en vous, que ce soit toujours à travers l'ora-
teur et presque malgré vous.

Ne dites jamais sans nécessité ce que cer-
tains prédicateurs disent avec affectation:
*La théologie m'apprend; les théologiens enten-
dent ce que je dis*, etc. Prêchez ce que la
théologie vous apprend, mais quelle néces-
sité y a-t-il d'en avertir le public? C'est son-
ner de la trompette devant vous, c'est lui dire
que vous êtes théologien et que vous voulez
être regardé sur ce pied-là; laissez-lui le soin
de le deviner: tous ces retours sur soi-même
ont un air de vanité insupportable dans le
prédicateur. Si ce que vous dites ne peut
être entendu que des théologiens, pourquoi
le dites-vous? Car dès lors ce que vous dites
n'est plus bon à être prêché, puisqu'il faut
que tout ce que vous prêchez, tout le monde
puisse l'entendre.

Vous donc à qui le ciel a donné quelque
talent pour la chaire, commencez par une
étude sérieuse de la théologie, dont nous
parlons; je veux dire de cette science qui
apprend à connaître en détail tout ce qu'il y
a à savoir touchant les objets de la foi; à
penser et à raisonner sur ces objets de la ma-
nière dont un chrétien savant et habile doit
en penser et en raisonner, selon les infailli-
bles règles de l'Ecriture, de l'Eglise, des Pè-
res, de la tradition, des conciles, et persua-
dez-vous que c'est là le solide fondement
sur lequel vous devez bâtir et élever le grand
édifice de l'éloquence chrétienne.

Et ce serait une très-mauvaise raison, pour
vous dispenser de cette importante et abso-
lument nécessaire étude, que de dire qu'on
y mêle souvent bien des questions inutiles
ou peu nécessaires. Cela peut être, mais
devez-vous trouver étrange que dans un
vaste champ semé de fleurs il croisse de loin
en loin quelques épines? Passez légèrement
sur les épines et sur les ronces, et ne pen-
sez qu'à cueillir les fleurs.

Oh! que je plains ces jeunes gens qui aspi-
rent au ministère évangélique, et qui s'ima-

ginent que, pour paraître en chaire avec honneur, il leur suffit de lire les ouvrages des habiles prédicateurs, d'en recueillir les pensées, les expressions, les tours, les citations des Pères et de l'Ecriture, les applications savantes et heureuses qu'ils en font, etc., le tout soutenu par quelque connaissance du monde et par une agréable facilité de langage! Selon eux, cela s'appelle imiter les grands hommes; au jugement du public, c'est les voler : que si c'est les imiter, ce n'est que de cette espèce d'imitation basse et servile qui ne fit jamais que de très-mauvaises copies des plus excellents originaux. Il est utile, j'en conviens, de se nourrir de la lecture de nos excellents maîtres, pourvu toutefois que le fruit de cette lecture se réduise à prendre leur esprit, leur génie, leur manière de concevoir les choses et de les exprimer; car hors de là il n'est point de bonne ni de louable imitation. Mais enfin, si, dégoûtés, ou du moins ne se contentant plus des ruisseaux, l'envie leur prend d'aller eux-mêmes puiser dans les sources de l'éloquence, que deviendront-ils, et quelle sera leur destinée? Dépourvus du secours de la théologie, semblables à des vaisseaux sans pilote et sans gouvernail, ils erreront à l'aventure sur cette mer immense de l'Ecriture et des Pères, où ils iront infailliblement se briser et faire naufrage.

Voy. Gisbert, p. 179.

TIMIDITÉ. — Parmi les obstacles que les prédicateurs ont à surmonter dans l'exercice de leur ministère, il faut comprendre la timidité. Ce sentiment gêne et vicie l'action oratoire, et quelquefois il est si vif qu'il ferme la bouche à l'orateur et le déroute complétement. Que s'il est assez heureux pour oser du moins se produire en public, on voit bientôt qu'il n'est plus maître de soi, qu'il est distrait et troublé, qu'il ne s'applique qu'à demi soit à ce qu'il dit, soit à la manière de le dire. Sa timidité lui ôte le sentiment, l'aisance et le naturel, et tant qu'il ne l'a pas surmontée, il lui est impossible de réussir. Voici, d'après M. Hamon, les moyens de vaincre cette difficulté.

La timidité, dit-il, n'est point un obstacle insurmontable : il faut d'abord concevoir une volonté ferme d'en triompher, en considérant le compte terrible que le souverain juge nous demandera de nos ouailles et que ne pourra couvrir cette mauvaise excuse : Je n'ai pas osé les instruire. Cette volonté une fois arrêtée, il faut, pour la mettre à exécution, 1° envisager avec une foi vive l'autorité et la grandeur de notre ministère. En chaire, nous sommes les ambassadeurs de Dieu et les représentants de Jésus-Christ; c'est à l'auditeur à trembler devant nous. Nous sommes ses juges, c'est notre parole qui le jugera. Nous sommes ses maîtres, nous avons droit de le reprendre et de l'enseigner. Il faut, 2° avoir une intention droite et pure. Le prédicateur qui n'a que Dieu en vue ne s'inquiète pas de l'opinion des hommes et ne craint point la confusion que lui attirerait une infidélité de mémoire. Il dit comme l'Apôtre : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die.* Il faut, 3° se faire une idée juste de son auditoire : partout la plupart des auditeurs sont peu capables d'apprécier un discours, et sont même disposés à le trouver bon, pourvu qu'il soit clair, pieux, bien ordonné, et qu'on le prononce d'un ton ferme et sans s'arrêter. 4° Enfin il faut essayer et se lancer. Plus l'on retarde, plus la timidité croît, et plus tôt on commence, plus tôt on en triomphe. Prêchez souvent, disait saint François de Sales, il n'y a que cela pour devenir maître : hardiment, Monsieur, et courage, pour l'amour de Dieu! Dites quatre mots, et puis huit, et puis douze, jusqu'à demi-heure; montez en chaire, il n'est rien d'impossible à l'amour.

Hamon, p. 47, 48, 346.

TRANSITIONS. — Lorsqu'on a construit toutes les parties d'un discours, il faut les unir de telle sorte qu'elles ne forment qu'un seul tout. Les transitions en sont les points de réunion; elles mettent de l'enchaînement entre les différentes preuves et les différentes parties du discours qui, liées entre elles, semblent s'appuyer mutuellement et concourir toutes à démontrer une même vérité. Elles sont aux parties du discours ce que les articulations et les jointures sont aux membres du corps; elles facilitent les mouvements, donnent de la souplesse et de la vigueur par les nœuds qu'elles forment.

On entend donc par transitions les expressions, les tours, les pensées dont l'orateur se sert pour passer d'un objet à un autre.

Cet art des transitions, dit Maury, est aussi difficile à soumettre à des règles qu'à réduire en pratique. On cite avec raison, comme un chef-d'œuvre dans cette partie du talent d'écrire, l'*Histoire des variations*, où le grand Bossuet réunit toutes les branches divergentes de son sujet par le seul lien de sa logique, et rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites et les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, et qui consistent uniquement dans une liaison apparente entre le dernier mot du paragraphe qui finit et le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochements forcés.

Les véritables transitions oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du sentiment, sans contrainte, avec assez d'art pour ne montrer aucun effort, et dont l'auditeur n'aperçoit point la liaison; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phrases les unes aux autres; celles qui enchaînent tout le discours et dispensent le prédicateur de faire un nouvel exorde à chaque sous-division que lui présente son plan; celles que le développement des idées fournit et place, pour ainsi dire, à l'insu de l'orateur, avec ordre et méthode; celles qui s'appellent et se correspondent par une connexion naturelle

on par une rencontre imprévue ; celles n que la méditation engendre en inspi- de suite et presque à la fois plusieurs ides pensées, et non pas celles que la plu- fait coïncider en saisissant des rapports binés. Des idées nettes et précises se ent mutuellement à des transitions faciles eureuses. Les pierres bien taillées, dit ron, s'unissent d'elles-mêmes, sans le urs du ciment.

imagination des anciens brille ainsi avec nt d'éclat que de mesure jusque dans dité du genre didactique. Quintilien nous nit aussi, sur la même matière, d'admira- imitations de cette méthode qu'il avait ise à l'école de Cicéron. Boileau est celui ous les modernes qui se montre à cet d le plus digne rival de l'antiquité, en entant sans cesse, avec le goût le plus nieux, dans son immortel *Art poétique*, les préceptes de chaque genre en exem- et en images.

Les pensées ingénieuses trop multi- s, dit Quintilien, rendent aussi le dis- s trop coupé ; car toute sentence ren- e un sens complet, après lequel un sens commence ; d'où il résulte que rage paraît décousu, plutôt formé de es et de morceaux que composé de plu- s membres analogues ; il manque alors aison, parce qu'il en est de ces traits rit isolés comme des corps de figure e, qui ne peuvent jamais, quelque ef- qu'on fasse, s'emboîter parfaitement et er juste les uns avec les autres. Nos , ajoute Quintilien, doivent non-seu- nt être placées avec beaucoup d'ordre, encore être si bien liées ensemble qu'on démêle point la jointure : en sorte lles forment un seul corps, et non pas lement des membres épars. »

Cette lumineuse doctrine des anciens sur les transitions du style se retrouve en action et au degré le plus parfait dans les discours de Massillon. Jamais orateur n'a mieux et même si bien justifié le bel emblème sous lequel les anciens ont peint la marche de l'éloquence, qu'ils comparent au cours non interrompu d'un ruisseau.

Il n'emploie aucun de ces mouvements brusques, aucun de ces tours forcés, aucune de ces transitions artificielles qu'on imagine pour couvrir le vide ou pour masquer la discordance des idées. La connexion et l'unité de sa composition sont le triomphe de son grand talent dans l'art d'écrire ; mais que dis-je ? il semble n'y avoir point d'art, point d'efforts, point de prétention à l'esprit dans la liaison, disons mieux, dans l'effusion continue de ses sentiments ou de ses pensées, qui se rencontrent et s'enchaînent aussitôt sans avoir besoin d'aucune combinaison pour s'allier sur leur route, où elles tendent et se poussent vers le même but en suivant la pente de la progression oratoire, et en obéissant au mouvement rapide qui les réunit et les entraîne. Rien n'est isolé et vague dans sa composition: une pensée ne s'y montre que pour en engendrer une autre ; ses idées semblent s'appeler et se répondre, se suivre au lieu de se chercher. Chaque alinéa y forme autant de tableaux ; et ses sermons, où ils se trouvent tous placés à leur plus beau point de vue comme dans une riche galerie, présentent à notre admiration sans cesse renaissante une suite continue de propositions oratoires qu'il développe sans s'arrêter, sans hésiter, et surtout sans divaguer jamais.

Voy. Andrieux, 285 ; Arnaud, 83 ; Girard, 154 ; Gaichiez, 97 ; Maury, 164 ; Vêtu, t. 1, p. 464 ; du Jarry, 187 ; Albert, 229-235 ; Leclerc, 120 ; Drioux, 124.

U

NITÉ. — L'unité est un des caractères atiels de la prédication. Nous montre- d'abord la nécessité de cette condition, suite la manière d'y satisfaire.

unité en fait de composition littéraire, I. Hamon, consiste en deux choses : l'u- de vue et l'unité de moyens. 1° L'unité ue, lorsque tout, dans le discours, tend e fin commune qui est comme le centre out aboutit, le foyer où tout converge ; u'il n'est pas une phrase qui n'aille à ut, qui ne soit nécessaire ou utile pour nduire l'auditeur ; lorsque enfin de ce comme d'un point central, vous voyez seul coup d'œil le sermon tout entier, nême que de la place publique d'une on voit dans toute leur longueur toutes ues qui y aboutissent, quand elles sont tes et en symétrie. L'unité de vue donne discours cette propriété remarquable se réduit à une seule proposition mise lus grand jour sur des tours variés, ou t, comme dit Fénelon, il est la propo- n développée, et la proposition est le discours en abrégé. 2° Il y a unité de moyens lorsque toutes les parties du discours sont coordonnées, liées et assorties de manière à ce qu'on avance toujours sur une même ligne de conceptions progressives : c'est un tissu de pensées et de sentiments qui se suivent et s'engendrent, s'appellent et s'enchaînent, et forment un tout régulier. Chaque chose est placée en son lieu, chaque vérité prépare, amène, appuie une autre vérité qui a besoin de son secours, et toutes, conspirant à conduire l'auditeur au but, l'y mènent par une liaison de pensées telle qu'on ne peut rien en ôter sans rompre la marche, rien en déplacer sans affaiblir, obscurcir ou déranger soit l'harmonie, soit la force du discours. Voilà ce qu'on appelle l'*unité*, ce caractère si essentiel à tout ouvrage d'art.

Or, disons-nous, cette unité est requise pour toute bonne prédication ; et d'abord, l'unité de vue est nécessaire, car tout ce qui, dans un discours, ne va pas au but et ne fait rien au dessein que le prédicateur a dû se proposer est un hors-d'œuvre qui dérange

l'économie des pensées, nuit à l'ensemble et déparerait les plus beaux morceaux d'éloquence. Les productions même du génie, placées ainsi à contre-temps, ressembleraient, dit Horace, à des bandes de pourpre cousues à la suite les unes des autres, sans harmonie avec le tout. Mais ce manque d'unité a un inconvénient bien plus grave encore que la violation des règles de l'art ou du goût : c'est qu'il nuit à l'effet du sermon : ces pensées disparates qui ne vont pas au but distraient l'auditeur de ce qui devrait l'occuper uniquement; il s'offense, pour peu qu'il ait d'intelligence, de ce qu'on lui fait perdre de vue le sujet principal ; et, mécontent d'entendre ce qu'il sent qu'on ne devrait pas lui dire, ne voyant plus dans le prédicateur qu'un voyageur hors de sa route, qui oublie où il veut aller, il n'écoute plus avec intérêt ; le fruit du discours est manqué.

De plus, quand même ce qu'on dirait se rapporterait au but du sermon, cela ne suffirait pas encore ; il faut de plus l'unité de moyens, dans le sens que nous l'avons expliqué. En effet, ce qui fait un bel édifice, ce n'est ni un grand amas de pierres et de matériaux, ni même la collection de plusieurs petites maisons rapprochées sans vue d'ensemble : c'est la juste proportion de divers bâtiments en rapport les uns avec les autres, et disposés dans le même dessein pour former un tout régulier. Il en est de même du discours : ce qui fait sa force comme sa beauté, ce ne sont pas de belles tirades sans liaison, c'est le rapport intime et la convenance de chaque partie entre elles et avec le tout; c'est le placement bien entendu de chaque preuve, de chaque mouvement, de chaque pensée ; c'est la suite et l'enchaînement des idées, qui se tiennent et se lient si bien les unes aux autres, qu'on ne peut rien retrancher sans faire une lacune ; c'est, en un mot, le bon ordre, et plus il y a d'ordre, plus le discours est parfait. Quiconque ne voit pas la grâce et la force de ce bel ensemble n'a encore rien vu au grand jour, dit Fénelon. Si, au contraire, chaque vérité n'est pas mise à sa place, si l'orateur dit au commencement ce qu'il ne devrait dire qu'au milieu ou à la fin, ou s'il finit par où il devrait commencer, s'il n'y a point de suite dans les idées, point d'ensemble, point de marche régulière, c'est un discours essentiellement mauvais ; il manque d'ordre, et sans l'ordre tout n'est que ténèbres et confusion ; il manque d'unité, et l'unité, dit saint Augustin, est le principe et la forme de tout ce qui est beau.

Disons maintenant de quelle manière il faut s'y prendre pour donner de l'unité à la prédication. Pour faire une instruction qui réunisse l'unité de vue et l'unité de moyens, il faut : 1° se proposer une fin bien précise et nettement désignée ; 2° y diriger clairement toutes ses pensées ; 3° les lier ensemble par des transitions naturelles.

1° Il faut se proposer une fin bien précise. Plusieurs prédicateurs seraient bien embarrassés pour répondre, si on leur demandait quel est le but où tend leur sermon ; ils se sont proposé de remplir leur tâche, de composer un discours quelconque, et n'ont pas eu d'autre but. De là il résulte qu'ils errent à l'aventure, qu'ils parlent à tort et à travers, et l'auditeur, ne voyant pas où tend cette instruction et où l'on veut le mener, écoute sans intérêt et sans fruit. « Il faut donc, dit saint François de Sales, bien se garder d'entrer jamais en chaire sans avoir un dessein particulier d'édifier quelque coin des murailles de Jérusalem, » c'est-à-dire qu'il faut toujours se proposer une fin utile au salut des auditeurs, comme l'extirpation d'un vice, la pratique d'une vertu, l'abolition d'un abus, l'établissement d'une bonne œuvre, et se dire à soi-même, pour mieux préciser cette fin : Qu'est-ce que je veux obtenir de mes auditeurs? Quelles sont les réformes, les pratiques pieuses, et la vertu spéciale que j'aspire à leur inculquer? Quelles dispositions, quelles résolutions désiré-je qu'ils remportent de mon discours? Et il faut que la réponse à ces questions soit bien nette dans l'esprit, car si elle est vague et confuse, on sera comme le voyageur qui se met en route sans savoir où il va.

M. de Belley rapporte que saint François de Sales lui demandait souvent, après l'avoir entendu, quel avait été son but particulier dans son sermon; et il lui recommandait de ne pas se borner au dessein général de convertir les pécheurs et de sanctifier les justes, mais d'avoir toujours un but particulier. « Vous ne sauriez croire, ajoute M. de Belley, jusqu'à quel point cet avis est important, et combien de sermons bien travaillés sont inutiles, faute de tendre à un but particulier ; mais quand on n'a qu'un but et que toutes les raisons et tous les mouvements frappent là, l'impression est puissante et de nature à amollir les cœurs les plus durs. » On doit tenir pour certain, dit le P. Albert, qu'on ne fera jamais un bon sermon, si on ne se dit à soi-même, avant de le commencer : Il faut que je persuade telle vérité ; cette intention est comme un cordeau qui conduit les preuves en ligne droite, et empêche qu'on ne s'égare en choses inutiles.

2° La fin de la prédication étant bien précisée, il faut chercher les raisons par lesquelles on peut plus efficacement y faire arriver l'auditeur, et n'admettre dans son discours que les pensées qui se dirigent clairement vers ce but. A mesure qu'elles se présentent à l'esprit dans la méditation préparatoire du sujet, il faut, si je puis ainsi dire, leur demander ce qu'elles feront pour la fin qu'on se propose, et si elles ne vont pas au but, ou n'y vont que par des voies détournées et tortueuses, obscures et difficiles à suivre, il faut les rejeter sans pitié. Si, au contraire, elles semblent convenir, il faut en prendre note, afin de les conserver; ce sont pièces de bon aloi. Le prédicateur continue ainsi son travail, toujours les yeux fixés sur la fin qu'il se propose pour y ajuster tout son discours. Si le sermon a plusieurs parties, l'orateur ne dira rien dans la première qui se rapporte à la seconde, et *vice versa*.

Ce n'est pas assez que toutes les pen-
illent au but, il faut encore les coordon-
nsemble. Une pensée placée après telle
qui y prépare les esprits, et lui ménage
elque sorte bon accueil, fera un excel-
ffet ; la même pensée, jetée tout à coup
diteur, sans aucune précaution, sera
venue ; une preuve qui, dite d'abord,
ait paru rien, deviendra décisive si
la réservez pour un autre endroit ; sou-
même un mot qui trouve heureusement
ce, y met la vérité dans tout son jour.
pour déterminer ainsi la place précise
aque chose, il faut être bien maître de
tière, avoir tout vu, tout pénétré, tout
embrassé, de sorte que toutes les preuves et tous les sentiments s'entr'aident pour faire impression, que le discours aille toujours croissant, et que l'auditeur sente de plus en plus le poids de la vérité. L'ordre même dans lequel on remue les passions n'est pas indifférent. (*Voy.* MOUVEMENTS ORATOIRES.)

Les diverses parties du discours ainsi coordonnées, il faut les lier entre elles par des transitions naturelles, sans quoi le discours paraît décousu. (*Voy.* TRANSITIONS.)

Voy. Hamon, p. 207 ; Vêtu, t. I, p. 442 ; t. III, p. 562 ; Crevier, t. I, p. 362 ; Blair, t. I, p. 242 ; t. II, p. 74 ; Besplas, 87 ; Dieulin, t. II, p. 211 ; Albert, 169.

V

RIÉTÉ. — L'éloquence, dit le P. Gis-
est parfaitement ressemblante à la na-
: ôtez à la nature sa variété, vous lui
n même temps toute sa beauté, tout son
ent. Nos yeux aiment à se répandre
ifférents objets ; le même ne saurait les
longtemps. Il en est de même de notre
t : si vous avez sans cesse de nouveaux
à lui présenter, vous l'occupez agréa-
ent ; si vous l'arrêtez trop sur le même,
be dans le dégoût, dans l'ennui. Com-
a reçu du ciel une avidité infinie de
ître, cette avidité est en quelque façon
aite par la multiplicité des objets dont
repaît.

ulez-vous donc plaire ? Voulez-vous à
sûr prévenir l'ennui de vos auditeurs ?
anquez jamais de donner à vos discours
agréable variété que la nature elle-mê-
eut que vous leur donniez.

iez votre style. Un style varié et un
différent sont deux choses : un dis-
de différent style est un fort mauvais
urs. Quelque varié que soit votre style,
t être toujours le même, c'est-à-dire
tre toujours sorti d'une même main,
même plume, et conserver toujours,
ainsi dire, la couleur de la source d'où
oule.

grand fleuve n'est-il pas toujours le
fleuve ? Cependant quelle variété ne
que-t-on pas dans sa course ? Ici on le
couler dans un lit large et spacieux, là
un lit plus étroit et plus resserré ; en
ndroit il va lentement, dans cet autre
rapidité ; quelquefois il roule ses eaux
uillement et sans bruit, tantôt on en-
ses flots murmurer parmi des rochers
emblent s'opposer à son passage. Les
qu'il arrose ne sont pas tous également
bles et fertiles ; à mesure qu'il s'appro-
le la mer, il précipite sa course, etc.
le modèle, ou plutôt une fidèle image
ette variété dont vous devez embellir
style.

e votre style soit tantôt grand, noble,
; tantôt humble, abaissé, presque à fleur
rre ; jamais rampant ; quelquefois com-
, mesuré, chatouillant l'oreille harmo-
ement : mais prenez garde, dit saint
Augustin, qu'en voulant donner de la douceur et de l'harmonie à votre style, vous ne lui ôtiez de sa gravité et de sa force. Il doit être quelquefois déconcerté, sans ordre, sans nombre, sans mesure ; en certains endroits, serré, précis ; en d'autres, plus étendu et plus diffus ; qu'ici quelques fleurs naissent sur ses pas, là quelques épines : cela veut dire qu'il ne soit pas toujours fleuri. Après avoir entraîné tout par sa véhémence, qu'il soit doux, modéré, tranquille ; qu'il se soutienne toujours, qu'il ne tombe jamais ; jamais languissant, toujours vif et animé, quelque caractère que vous lui donniez ; pour l'ordinaire, grave et sévère ; de temps en temps, un peu plus radouci et plus serein ; faites en sorte qu'il aille toujours croissant, et à mesure que vous tendrez vers la fin du discours, imprimez-lui quelques nouveaux degrés de rapidité et de force ; en un mot, conformez votre style aux choses que vous avez à dire, et une agréable variété sera son partage.

L'uniformité du style est une source inépuisable d'ennui ; à peine ai-je lu deux pages de certains discours que je commence à m'ennuyer ; mais le style en est toujours beau, toujours brillant, toujours pompeux, toujours harmonieux : c'est cela même qui m'ennuie.

Je ne vois rien de si ennuyeux qu'un discours dont la première période est le moule de toutes les autres. Loin de l'éloquence ces esprits roides et inflexibles qui ne savent se donner qu'une seule figure ! L'éloquence veut des esprits aisément pliables. Il faut pouvoir dire de l'esprit d'un orateur ce que les philosophes disent de la matière, qu'elle est propre à recevoir toutes sortes de formes.

Variez vos pensées : qu'il y ait, s'il se peut, dans votre discours autant de pensées que de phrases. Ne vous arrêtez pas trop sur la même pensée, c'est une marque de stérilité : quand vous l'aurez mise dans tout son jour, que vous l'aurez fait sentir autant qu'elle le mérite, hâtez-vous de passer à une autre ; c'est amuser l'auditeur, c'est le dégoûter, c'est s'en défier, que de lui remettre si souvent la même pensée sous les yeux.

Je connais des prédicateurs à qui il n'en coûte que deux ou trois pensées pour faire un discours : ils les étendent, ils les amplifient : ce qui pourrait se dire en trois mots ils le disent en cent; ils cherchent à suppléer au défaut des pensées par l'abondance des paroles. C'est qu'il est plus aisé de parler que de penser. On est bien pauvre en éloquence quand on n'a que des paroles à donner.

Ne peut-on pas donner différents tours à une même pensée ? On le peut, pourvu qu'ils y ajoutent quelque chose de nouveau, une nouvelle force, un nouvel éclat : car s'ils n'y ajoutent rien, c'est amplification pure, c'est verbiage.

Mon intention n'est pas que l'orateur chrétien soit pauvre en paroles ; je souhaite au contraire qu'il soit riche par cet endroit, pourvu que ce ne soit pas le seul endroit par où il soit riche. La richesse et l'abondance des paroles est nécessaire pour donner un nouveau jour et un nouveau poids aux idées qu'elles forment. Figurons-nous que nos pensées entrent dans l'esprit de l'auditeur comme le fer entre dans un corps solide : un seul coup ne suffit pas, il faut redoubler, et celui qui, par un amour du style laconique, ne dit pas ce qu'il est dangereux d'omettre, ne trace que légèrement ce qu'il faut imprimer, ne dit qu'à demi ce qui ne peut être trop rebattu, et se rend coupable d'une véritable prévarication dans le ministère de la parole. Lorsqu'il s'agit de mêler le feu des éclairs aux éclats du tonnerre, d'ébranler, de renverser, de détruire, croyez-moi, ce n'est pas l'ouvrage d'un discours concis et serré : c'est à faire à un discours abondant, soutenu, majestueux et sublime. Lorsqu'il s'agit de persuader et de convaincre, de s'insinuer dans les esprits et de s'en rendre maître, encore un coup, ce n'est pas l'ouvrage de peu de paroles ni de peu de moments. Ce fameux orateur sur les lèvres duquel la déesse de la persuasion faisait sa demeure, laissait toujours un aiguillon dans le cœur de ses auditeurs : c'est là ce que tout bon prédicateur doit faire. Mais comment laissera-t-il un aiguillon dans les cœurs, s'il ne l'enfonce ? Et comment l'enfoncera-t-il, si ce n'est à force de paroles ?

Il y a en cela une juste mesure à garder, je l'avoue ; mais, à votre avis, celui qui ne la remplit pas est-il plus estimable que celui qui la passe ? Vaut-il mieux ne pas dire assez que de dire trop ? On reproche tous les jours à l'un d'être stérile, sec et languissant; on reproche à l'autre d'être diffus, abondant et vif à l'excès ; on dit de celui-ci qu'il s'emporte au delà de son sujet ; on dit de celui-là qu'il n'y peut atteindre : tous deux pèchent également, mais l'un a trop de force et l'autre en manque. Les sermons de l'un pèchent par trop d'embonpoint, s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; les sermons de l'autre par trop de maigreur. Si cette fécondité ne marque pas tant de justesse, elle marque en récompense beaucoup plus de génie. Si j'avais à prendre parti, je me déclarerais volontiers pour cette abondance de paroles, qui *tombent comme la neige en hiver*, selon l'expression d'un ancien ; je veux dire pour cette éloquence rapide, abondante et étendue; car c'est elle qui me paraît toute céleste et presque divine, puisque c'est à elle que le souverain empire des cœurs est réservé.

Mais, dira-t-on, cette abondance conduit à la longueur, écueil qu'il faut éviter : car un discours moins long plaît davantage à la plupart des auditeurs. Je le sais, il en est parmi eux d'indolents et de délicats. Si vous les consultez, non-seulement vous parlerez peu, mais vous ne parlerez point. A un orateur véritablement éloquent, on lui fait aisément grâce sur sa longueur : j'ose même dire que, malgré toute sa longueur, il ne laisse pas de jouir des avantages de la brièveté. Le plaisir qu'on a de l'entendre charme l'esprit, et l'esprit, charmé par le plaisir, ne s'avise guère de compter les heures et les moments.

Un prédicateur qui veut réussir doit être court ou le paraître. Au moment que l'auditeur commence à sentir que le prédicateur est long, il commence à s'ennuyer, et l'ennui est un des plus grands obstacles à la persuasion : d'où il faut conclure qu'il n'est permis qu'aux excellents orateurs d'être longs, parce qu'à eux seuls le ciel a donné de pouvoir être longs et paraître courts.

Quel moyen, après tout, direz-vous, de traiter à fond son sujet, et de n'être pas long? Soyez long, je vous le permets, pourvu que vous ne le paraissiez pas. Mais voulez-vous que je vous apprenne le moyen infaillible de traiter vos sujets à fond et d'être réellement court? Retranchez de vos discours tout préambule inutile, retranchez-en tout ce qui ne va pas directement à votre but. Quel temps ne perd-on pas en vains préliminaires et en pompeuses superfluités? Le grand secret pour n'être jamais long est de ne rien dire que de nécessaire. Dès que vous ouvrez la bouche, que ce soit pour entrer dans votre sujet, et quand une fois vous y êtes entré, n'en sortez jamais pour vous amuser à courir dans des sentiers écartés. Vous direz tout ce qu'il y a à dire ; vous le direz avec cette abondance de choses et de paroles sans laquelle il ne saurait y avoir de vraie éloquence, et malgré tout cela, vous serez court. C'est, encore une fois, qu'on n'est jamais long quand on ne sort jamais de son sujet, et qu'on l'est toujours quand on s'en écarte.

Variez vos expressions, ne vous contentez pas de dire de différentes choses, dites-les encore différemment; qu'elles soient tantôt simples, quelquefois figurées. La métaphore bien ménagée est d'un secours merveilleux pour diversifier les expressions : on trouve dans la diversité des objets que la nature nous présente une diversité d'expressions presque infinie.

N'ayez jamais aucune expression qu'on puisse appeler votre expression favorite : il y aurait en cela de l'affectation. Que la même

expression, surtout quand elle se fait remarquer par sa beauté et par son brillant, ne revienne jamais deux fois dans le même discours. L'auditeur soupçonnerait que vous cherchez à briller et que vous courez avec trop d'empressement après le beau. Le simple soupçon en ce point est à éviter.

Le meilleur parti pour un orateur chrétien est de faire un divorce éternel avec toute expression brillante : la gravité, la grandeur, la majesté de son ministère, exigent de lui ce divorce. Quand on a à parler de la part de Dieu, le brillant sied très-mal : si quelquefois il s'oublie jusqu'à s'en servir, que ce ne soit jamais sans un correctif, que ce soit toujours avec peine et comme par force ; que l'expression paraisse lui avoir échappé par mégarde et malgré lui ; qu'enfin l'auditeur puisse juger que c'est l'expression brillante qui est venue chercher le prédicateur, et non pas le prédicateur l'expression brillante.

Si un orateur chrétien ne brille jamais, il ne faut pas que cela vienne de ce qu'il ne le peut pas, il faut que ce soit parce qu'il ne le veut pas. Saint Augustin, après avoir rapporté un endroit de saint Cyprien des plus brillants et des plus fleuris, fait cette réflexion : « Ce saint homme, dit-il, a voulu faire voir qu'il pouvait s'exprimer de la sorte, parce qu'il l'a fait une fois, et qu'il ne le voulait pas, parce qu'il ne l'a plus fait. »

Que penser et que dire de ces prédicateurs qui courent incessamment après tout ce qui peut donner un air brillant à leurs discours? Nous penserons et nous dirons d'eux qu'ils courent en vain, qu'ils se fatiguent beaucoup, qu'ils ne gagnent rien, qu'ils avilissent leur caractère, qu'ils n'ont jamais su ce que c'est que de prêcher.

Est-ce par des expressions brillantes qu'on touche, qu'on convertit ? J'ai à annoncer au peuple des vérités aussi sublimes et aussi terribles que celles que le christianisme m'apprend, et je chercherais à briller? Quelle serait ma faiblesse, pour ne pas dire, ma folie !

A quoi bon une clef d'or (dit saint Augustin) si elle est incapable d'ouvrir ? Mais qu'importe qu'elle soit de bois, pourvu qu'elle ouvre? J'aimerais infiniment mieux des expressions sombres et grossières qui me toucheraient, que les plus fines et les plus brillantes qui ne feraient que me plaire.

Variez vos tours et vos figures : je ne suis pas de l'avis de ceux qui voudraient bannir les figures des discours chrétiens, sous prétexte qu'elles sentent trop l'artifice et qu'elles ne conviennent qu'au déclamateur et au sophiste : ils voudraient des discours tout simples et tout unis, des discours qui eussent l'air d'une conversation, tout au plus d'une instruction familière. Les figures leur paraissent peu séantes au caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ. Nos vérités, disent ils, sont assez grandes pour se soutenir par elles-mêmes et pour n'avoir pas besoin du secours de l'art et de tous les ornements de la rhétorique.

J'avoue qu'il faut faire une différence infinie de l'orateur chrétien au déclamateur et au sophiste ; j'avoue que les ornements dont ceux-ci se parent ne servent qu'à défigurer celui-là. Mais quelle conséquence tire-t-on de ce principe ? Qu'il faut que l'orateur chrétien renonce aux tours et aux figures du déclamateur et du sophiste ? J'en conviens. Aux tours et aux figures du véritable orateur chrétien ? Je n'en conviens pas.

Qu'on chasse de la chaire chrétienne les déclamateurs et les sophistes : je ne puis les y souffrir, et peu s'en faut que je ne veuille du mal à ces auditeurs d'un très-mauvais goût, ou d'une complaisance outrée, qui leur applaudissent. Mais qu'on y respecte l'orateur chrétien, et qu'on se donne bien de garde de le confondre avec ces corrupteurs de l'éloquence.

Bannir des discours chrétiens les tours et les figures, c'est en bannir l'éloquence ; elle ne peut se soutenir sans leur secours. S'il ne s'agissait que d'exposer simplement nos vérités chrétiennes, peut-être pourraient-elles s'en passer. Une simple exposition n'en demande guère, mais il s'agit de les faire sentir, de les faire goûter : il s'agit de toucher les cœurs, de remuer les consciences, d'arracher le pécheur des bras de la volupté, de lui inspirer l'amour de la vertu, l'horreur du vice, etc. Que de tours, que de figures ne faut-il pas mettre en œuvre pour cela !

Ne confondons point le prédicateur avec le catéchiste ; celui-ci n'en a que faire, le prédicateur en a besoin. Interdire aux ministres de l'Evangile les tours et les figures, c'est les dégrader. Si on les juge indignes du caractère d'ambassadeur de Jésus-Christ, pourquoi saint Paul, pourquoi saint Chrysostome, pourquoi les prophètes s'en sont-ils servis ?

« Qui êtes vous, et que faites-vous en ce lieu, ministre du Seigneur ? (c'est le prophète Isaïe qui parle ainsi à un des principaux prêtres du temple.) Mais je me trompe, vous n'en êtes qu'un vain fantôme. Dans le dessein d'immortaliser votre nom, vous vous êtes bâti un superbe et magnifique tombeau, ou plutôt un tabernacle que vous vous êtes dressé ; mais vous ne reposerez jamais dans ce monument de votre vanité et de votre luxe : car le Seigneur va vous arracher du milieu du sanctuaire ; il vous enlèvera comme un oiseau qu'on emporte, ou comme un manteau qu'on enveloppe. Au lieu de ce diadème qui vous ceint le front, une couronne de tribulation sera votre partage. Il vous jettera dans une terre étrangère, où vous serez errant et vagabond : c'est là où vous mourrez. O la honte de la maison du Seigneur ! Et c'est là où le char de votre gloire ira se briser. » Peut-on représenter par des figures plus nobles et plus vives la vanité et l'ambition, et en même temps la chute d'un ministre des autels ?

Mais quelle abondance et quelle variété de figures ne trouve-t-on pas dans saint Chrysostome ? Tous ses discours en sont

remplis. En voici un bel exemple pris de l'homélie sixième sur l'Epître aux Romains, où il veut inspirer la crainte du dernier jugement et l'amour de Dieu.

« Ce jugement, mes frères, sera épouvantable; ce tribunal sera terrible, et l'exacte discussion qui s'y fera des moindres choses nous saisira de frayeur. La seule pensée de ce fleuve de feu qui emportera les méchants dans ses abîmes profonds nous fait sécher de crainte. Que sera-ce donc si nous y tombons? Qui d'entre les hommes nous pourra sauver? On tremble, quand on voit en divers endroits de l'Evangile, tantôt que les vierges folles sont bannies pour jamais de la chambre de l'époux; tantôt que les méchants sont entraînés dans les fournaises éternelles. Nous ne pouvons nous représenter la crainte dont les consciences seront frappées. Si quelqu'un de nous se sentait maintenant coupable de quelque grand crime, n'aimerait-il pas mille fois mieux mourir que de le voir révéler dans cette assemblée, et d'avoir autant de témoins de son impiété qu'il y a ici de personnes? Que deviendrons-nous donc, lorsque notre vie sera exposée aux yeux de tous les hommes? Mais, hélas! je parle des hommes qui connaîtraient notre vie, et de la confusion que nous aurions devant eux. C'est Dieu, mes frères, c'est sa lumière, ce sont ses yeux pénétrants, c'est sa présence que nous devons craindre. Que deviendra alors un pécheur lorsqu'on l'arrachera par force du fond de ces ténèbres qu'il avait toujours recherchées, pour le représenter à Dieu? Comment souffrira-t-il le visage de ce juge? Où se cachera-t-il pour fuir les éclairs de ses yeux? L'enfer avec ses feux paraîtra doux, en comparaison de cette vue d'un Dieu en colère. Mais comme Dieu connaît notre faiblesse, et qu'il sait que cette considération ferait peu d'effet sur nous, il ne nous en dit rien, et il se contente de nous menacer d'un feu éternel. Je ne crains pourtant point de dire que ce n'est pas le moment auquel Dieu nous punira que nous devons craindre, mais celui dans lequel nous l'offensons: c'est lorsque nous péchons contre Dieu que nous devons nous affliger, et non pas lorsque Dieu se venge. Saint Paul gémit pour des péchés qui lui étaient pardonnés et dont il ne devait plus rien craindre. David, quoique assuré pour sa personne, ne laisse pas de s'écrier, dans le souvenir d'avoir offensé Dieu: ***Tournez, Seigneur, tournez votre main contre moi et contre la maison de mon père;*** car il n'y a point de supplice dont la douleur puisse égaler celle d'avoir offensé Dieu. Mais nous sommes si durs, et dans une disposition si insensible, que, si l'on ne nous proposait les feux de l'enfer pour nous intimider, il serait impossible de nous retenir dans la violence de nos passions, et j'ose dire que quand nous n'aurions fait autre chose qui méritât l'enfer, cela seul nous en rendrait dignes, puisque c'est craindre plus l'enfer que Jésus-Christ même. Saint Paul avait des sentiments bien différents; si nous aimions le Seigneur autant qu'il l'aimait, le péché nous serait comme à lui plus insupportable que l'enfer; mais nous n'avons point d'amour, et c'est là, mes frères, le sujet de ma douleur continuelle, c'est ce qui me fait verser des larmes. Cependant, qu'est-ce que Dieu n'a point fait pour se faire aimer de nous? Quelles inventions de tendresse et de charité n'a-t-il point trouvées? ou qu'a-t-il omis de tout ce qui pouvait lui attirer notre amour? Nous l'avons déshonoré lorsqu'il nous comblait de biens; nous l'avons fui lorsqu'il nous appelait; nous nous sommes comme arrachés de lui lorsqu'il s'efforçait de nous retenir; nous l'avons quitté pour aller servir le démon. Il nous a envoyé ses prophètes pour nous rappeler à lui; il s'est servi de ses patriarches; il a même employé ses anges; et nous avons été sourds et insensibles à tout: il ne s'est point rebuté, il a voulu surmonter notre malice par sa bonté, il a fait ce que font les personnes qui aiment le plus tendrement lorsqu'on les méprise, il s'est adressé au ciel et à la terre pour s'en plaindre, il a pris tout le monde à témoin de notre ingratitude; il fait ses plaintes, tantôt à un prophète, tantôt à l'autre, non pour nous accuser de notre dureté mais comme pour se justifier lui-même. Il offre de rendre raison de sa conduite, et on lui ferme l'oreille. ***Mon peuple, que vous ai-je fait?*** dit-il; ***répondez-moi, en quoi vous ai-je offensé?*** Et nous ne laissons pas de le mépriser; nous rejetons, nous lapidons ceux qui nous parlent de sa part. Qu'a donc fait cette patience invincible? Quel dessein a pris cette charité sans bornes? Il n'a plus envoyé ses prophètes ni ses anges, mais son propre Fils; il est venu, et nous l'avons fait mourir. Ce déicide n'a point encore refroidi son amour, il l'a rallumé davantage. Saint Paul nous crie dans toute l'ardeur de son zèle: ***Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu;*** et personne ne pense à faire promptement cette réconciliation. Que fera le Seigneur après cela? Nous abandonnera-t-il? Il ne le fait pas encore, il continue à travailler à notre salut, il nous intimide, il nous encourage, il use de menaces, il fait des promesses, il nous montre le ciel et l'enfer, les délices de l'un et les tourments de l'autre, et nous demeurons insensibles. Qui croirait cette dureté, si on ne la voyait de ses yeux? Si un homme nous avait autant aimés, que ne ferions-nous point pour lui? Et parce que Dieu abaisse sa grandeur jusqu'à nous, nous nous éloignons de lui. O douleur! O ingratitude! Nous péchons tous les jours, notre vie n'est qu'un enchaînement de péchés. Si nous faisons le moindre bien, nous sommes comme ces lâches serviteurs qui ont l'esprit rempli d'un petit service qu'ils ont rendu à leur maître, et de la récompense qu'ils se flattent d'en recevoir. Oh! que notre récompense serait bien plus grande, si nous n'attendions point de récompense! Il faut tout faire et tout souffrir pour Jésus-Christ que l'on aime: aimons-

.e, et nous éprouverons que c'est dans cet amour même que l'on trouve sa plus grande récompense. Je ne sais comment je me suis emporté dans ce discours, et je ne comprends pas comment, en parlant à des personnes qui ne voudraient pas même mépriser pour Jésus-Christ la gloire du monde, je prétends les porter à mépriser pour son amour la gloire même des cieux. »

Ces figures, dira-t-on, sont bien différentes de celles que la plupart des prédicateurs mettent en usage : c'est un saint zèle, c'est l'esprit de Dieu qui les a inspirées, et nullement l'art, l'étude, l'affectation. J'en tombe d'accord, et je reconnais en ces grands modèles de l'éloquence sacrée la main du Seigneur. Mais n'est-ce pas là aussi ce que je prétends? Car que veux-je autre chose, sinon que les tours et les figures dont l'orateur chrétien doit se servir soient l'ouvrage du zèle, de l'esprit de Dieu, et nullement de l'art, de l'étude et de l'affectation ?

Je désapprouve en l'orateur chrétien ces tours et ces figures où l'art, l'étude, l'affectation fait mal aux yeux ; je veux des figures simples et naturelles : pour être telles, il faut qu'elles partent d'un cœur animé d'un véritable zèle et non pas d'un esprit occupé du désir de plaire, et incessamment attentif à tout ce qui peut éblouir la multitude.

C'est à l'abondance du cœur, et non pas au raffinement de l'esprit, qu'il faut que les figures de l'orateur chrétien soient redevables de toute leur beauté, de tout leur éclat et de toute leur force.

Lorsque le prédicateur n'aura en vue que le salut de ses auditeurs, que l'esprit de Dieu le fera agir, le fera parler, qu'un zèle ardent de la maison du Seigneur le dévorera, il se tournera en tout sens, en toutes manières : il prendra toute sorte de formes pour faire impression; et alors mille figures sortiront en foule de sa bouche, comme autant de traits embrasés qui, après avoir été formés et aiguisés dans son cœur, passeront dans celui de ses auditeurs : elles seront vives et animées, elles porteront le feu partout, parce qu'elles se ressentiront de leur origine; elles seront variées et multipliées presque à l'infini, parce qu'elles suivront les différents mouvements d'ardeur et de zèle dont l'esprit du prédicateur est animé.

Fut-il jamais rien de plus insipide, rien de plus languissant que ces figures que le prédicateur froid et tranquille conçoit à force d'art et de réflexion? Il les ajuste, il les arrange sous les plus beaux termes du monde, s'étudiant à leur donner un éclat qui frappe et qui éblouisse : bientôt il est épuisé par un si pénible travail : son esprit suffit à peine à produire cinq ou six figures de ce caractère. Il a beau le mettre à la gêne, une demi-douzaine de ces figures éclatantes fait tout son fonds, toute sa richesse; il les étale pompeusement, on les voit reparaître dans tous ses discours, on les retrouve partout.

Ce sont là ces figures qui sont indignes de l'orateur chrétien, qui siéent mal à son caractère; fuyez-les comme des écueils de la bonne éloquence; elles n'ont d'autre éclat que celui d'un visage fardé : l'artifice y est trop sensible pour ne pas gâter tout le fruit que vous devez vous proposer dans l'exercice de votre ministère.

Si nous étions armés, dit saint Chrysostome, du glaive de l'esprit et du bouclier de la parole, jusqu'à ce point que de faire des miracles, nous pourrions, en ce cas-là, renoncer aux tours et aux figures, et nous passer de tous les secours de l'art de bien dire. Un aveugle à qui un prédicateur rendrait la vue, un mort qu'il ressusciterait au milieu de son auditoire, serait, je l'avoue, un grand supplément au défaut de son éloquence, et remplacerait avantageusement les figures les plus pathétiques, les tours les plus touchants : quoique même alors, ajoute saint Chrysostome, nous ne devrions pas tout à fait la négliger, puisque le bienheureux Paul, tout miraculeux qu'il était, ne la négligeait pas; Paul, dis-je, à qui les Lycaoniens, charmés de ses discours autant que frappés de ses miracles, furent sur le point de sacrifier comme à Mercure, qu'ils reconnaissaient pour le dieu de l'éloquence.

Variez vos sentiments; je l'ai déjà dit, un cœur qui ne sait pas sentir n'est nullement propre pour l'éloquence. Je me confirme de plus en plus dans ma pensée, et j'ajoute qu'un cœur qui ne sait pas se revêtir de tous les sentiments proportionnés aux objets qui se présentent à lui, n'est pas le cœur d'un orateur chrétien.

Il y a des prédicateurs qui, quelque sujet qu'ils traitent, ont toujours les mêmes sentiments : ils sentent toujours de même, cela veut dire qu'ils ne sentent rien. J'aimerais autant un cœur insensible à tout qu'un cœur qui sent partout la même chose. Il est des cœurs, en fait d'éloquence comme en fait de morale, également durs et insensibles à l'égard de l'une et de l'autre.

L'orateur chrétien doit sentir sur chaque chose ce qu'il y a à sentir, et le sentir comme il le faut. S'il y a quelque chose de grand, qu'il le sente noblement; s'il y a quelque chose de vif, qu'il le sente vivement; s'il y a quelque chose de tendre et de délicat, qu'il le sente tendrement, délicatement. Je veux, en l'orateur chrétien, une sensibilité et une délicatesse de cœur à qui rien n'échappe.

Je ne sais si je m'explique assez, je vais m'expliquer encore mieux. Ne commencez jamais à travailler sur un sujet chrétien, sans vous sonder auparavant vous-même, pour reconnaître si les différents objets qui entrent dans votre sujets font sur vous les impressions qu'ils doivent naturellement faire sur une âme bien née. Cet objet doit produire une impression de grandeur et d'élévation, voyez si vous sentez votre cœur s'élever et s'agrandir; cet autre une impression de tendresse, le sentez-vous s'attendrir et ainsi des autres? Si vous êtes assez heureux que de pouvoir vous mettre dans cette situation si favorable à la bonne éloquence, travaillez : à mesure que votre sujet se développera, ces différentes impressions, qui

se succéderont les unes aux autres, se développeront aussi. De votre cœur elles passeront sur le papier, vous les y tracerez, vous leur donnerez, pour ainsi dire, du corps et de la couleur, et votre éloquente plume ne se remuera qu'à leur gré.

Quels beaux et aimables discours couleront d'une plume conduite de la sorte! Mille différents sentiments s'y feront remarquer tour à tour : les uns véhéments, les autres plus doux; ceux-ci nobles et élevés, ceux-là tendres et délicats. L'auditeur les sentira, les goûtera tous, un plaisir secret et victorieux se répandra dans son cœur, et à la faveur de ce plaisir, comme d'une chaîne invincible, vous le tournerez comme il vous plaira, vous le mènerez là où vous voudrez; vous le captiverez, vous en triompherez. Ce n'est qu'à force de sentiments qu'on triomphe du cœur.

Une règle infaillible pour juger de la bonté et de la beauté d'un discours chrétien, c'est d'en juger par les impressions qu'il fait sur le cœur; il faut en juger par sentiment et non par idée

Un discours chrétien, qui ne fait que charmer l'esprit, est, à mon sens, un discours bien imparfait; s'il charme le cœur, je prononce sans balancer que c'est un chef-d'œuvre.

On a dit d'un ancien que tout ce qu'il avait écrit, il l'avait écrit avec une plume trempée dans le bon sens. Pour moi, je voudrais que l'on pût dire de l'orateur chrétien que tout ce qu'il écrit, c'est avec une plume trempée dans le bon cœur qu'il l'écrit : le bon cœur est celui qui sent tout ce qu'il faut sentir, et qui le sent de la manière dont il le faut sentir.

L'Ecriture sainte, au sentiment de saint Chrysostome, ressemble à une prairie semée de mille différentes fleurs; nous pouvons dire la même chose de ses discours : cette charmante variété dont nous parlons ne manque jamais d'en faire un des plus beaux ornements; vous en jugerez par le discours que je vais vous mettre devant les yeux, où il propose l'amour que Dieu a pour nous comme la règle de celui que nous devons avoir pour nos frères.

« Aimons-nous les uns les autres, mes frères, puisque cet amour que nous avons pour le prochain rejaillit sur Dieu qui nous aime si tendrement : il n'agit pas en ce point comme les hommes qui sont jaloux, qui ne veulent pas qu'on aime les personnes qu'ils aiment. Dieu partage avec vous l'amour que vous avez pour un autre homme. Il entre en quelque sorte en société avec vous, et il a même de l'aversion pour vous, si vous ne vous unissez pour aimer avec lui ceux qu'il aime : car l'amour des hommes, comme nous l'avons déjà dit, est toujours jaloux; celui de Dieu ne l'est jamais. Aimez avec moi cette personne, nous dit-il, et je vous en aimerai encore plus. Si vous aimez ceux que j'aime, alors je croirai que vous m'aimez. Peut-on témoigner un amour plus ardent? Mais qui s'en étonnera, s'il considère la soif ardente qu'il a de notre salut? Voyez ce qu'il dit au commencement du monde : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance;* et ensuite : *Faisons-lui une aide, car il n'est pas bon que l'homme demeure seul.* Lorsqu'il eut péché, avec quelle douceur le reprit-il de sa faute? Il ne lui dit pas avec aigreur : Méchant, ingrat, perfide, après tant de biens, vous ne croyez pas ce que je vous dis, pour croire ce que mon ennemi vous inspire : vous abandonnez Dieu, votre créateur, pour vous livrer au démon. Il lui dit simplement : *Adam, comment avez-vous vu que vous étiez nu? N'est-ce pas parce que vous avez mangé du fruit où je vous défendais de toucher?* Ne parlait-il pas comme un père, qui, ayant défendu à son enfant de toucher à une épée, lui dirait après qu'il s'en serait blessé : D'où vient cette blessure, sinon de ce que vous ne m'avez pas obéi? Ne sont-ce pas là plutôt les plaintes d'un ami que les reproches d'un maître? Ne sont-ce pas les paroles d'un ami méprisé, mais qui ne veut pas cesser d'aimer? Imitons cette conduite, et si nous sommes forcés de faire quelque plainte, gardons-y cette douceur. Il traite aussi Eve avec la même bonté : on ne peut pas appeler un reproche ou une plainte ce qu'il leur disait, mais un avis et une précaution pour l'avenir. Que s'il les chasse du paradis, s'il maudit la terre, s'il les condamne au travail, il faut en concevoir un nouveau sentiment pour sa bonté : comme c'est par les délices qu'ils étaient tombés, il les leur retranche, afin que la misère fût à l'avenir comme un mur qu'ils opposassent au relâchement, et qu'ils retournassent véritablement à Dieu. Comment se conduisit-il ensuite à l'égard de Caïn? N'eut-il pas pour lui la même douceur? Après qu'il lui eut répondu d'une manière offensante, il ne se rebute point · il oppose sa bonté à sa malice; il lui dit comme en se plaignant : *Pourquoi votre visage paraît-il si abattu?* Mais puisque vous avez fait une faute, tenez-vous-en là, et n'ajoutez point crime sur crime. *Il aura toujours les yeux tournés sur vous, et vous le dominerez,* parlant d'Abel à son frère; si vous craignez que son sacrifice qui m'a plu ne vous fasse perdre votre droit d'aînesse, soyez en repos, je vous donne tout pouvoir sur lui, corrigez-vous seulement, et aimez un frère qui ne vous a fait aucun tort. Je vous aime tous deux tendrement, et je souhaite de vous voir unis ensemble. On voit donc en cette rencontre que son amour égale la tendresse d'une mère, et qu'il n'y a rien qu'il ne tente pour empêcher que l'un ne se divise de l'autre. Mais après que ce parricide eut commis son crime, Dieu ne continua-t-il pas d'en avoir soin? ne lui demanda-t-il pas avec sa douceur ordinaire : *Où est votre frère Abel?* afin de l'obliger au moins à lui avouer sa faute. Caïn n'est point touché de cette modération, et il répond avec audace. Dieu ne se rebute point encore; il dissimule cette brutalité, et il dit d'un air touchant : *La voix du sang de votre frère Abel se fait entendre à mes oreilles.* La malédiction qu'il prononça contre la terre était encore un effet de son amour : il imitait ceux qui pleu-

les malheurs de leurs amis, comme Da- autrefois, pleurant la mort de Saül, fit imprécations sur les montagnes où ce ce était tombé mort. *Montagnes de Gel-* s'écria-t-il, *que la rosée ni la pluie ne bent jamais sur vous, parce que c'est en que les boucliers du brave ont été par terre.* Ce sont en quelque sorte mêmes plaintes que Dieu faisait lors- l disait : *La voix du sang de votre Abel se fait entendre à mes oreilles, et serez à l'avenir maudit sur la terre,* qu'elle a ouvert son sein pour recevoir le de votre frère. Il disait cela pour apai- la colère de Caïn encore bouillante, et le porter à aimer son frère au moins s sa mort. Vous avez éteint la vie de e frère, lui dit-il, que n'éteigniez-vous sa vie la haine que vous lui portez? ez de le haïr, lorsqu'il cesse de vivre; sa mort mette enfin les bornes à votre itié, que sa vie n'y a pu mettre. Que vait-on désirer davantage de la bonté de ? il aimait ces deux frères, parce qu'il vait créés. Que fera-t-il donc? Laissera- ce meurtrier impuni? cette impunité rait servi qu'à le rendre plus méchant. comment le punira-t-il, lui qui est plus re que le plus doux père du monde? cette extrémité, que peut-il faire au- hose, sinon de punir le coupable d'une ière qui fasse voir son amour? Il ne le pas mourir, il lui donne le temps de se iger, il se contente de jeter la frayeur son âme, afin qu'en reconnaissant com- Dieu l'épargnait, il reprît de nouveaux iments d'amour, et que, l'aimant, il t aussi son frère, parce qu'il ne voulait qu'il sortît de ce monde ayant la haine el toute vivante dans son cœur : c'est que font tous ceux qui aiment. Lors- n est insensible à leurs bons offices, sont contraints malgré eux de parler force, afin de tâcher par cette der- e voie de fléchir la dureté de ceux méprisaient leur douceur. Cet amour doute a de la sévérité, mais il ne laisse le consoler ceux qu'on traite de la sorte, e qu'ils sont persuadés que ce traite- t vient d'amour, et que cette rigueur rente a pour fondement une charité qui niâtre à surmonter tous les obstacles se présentent : il n'y a que ceux qui ne ettent pas en peine qu'on les aime ou n les haïsse, qui soient indifférents à r ceux qui ne les aiment pas, et dont ouhaitent peu d'être aimés. *Si je vous ste,* dit saint Paul aux Corinthiens, *qui lui qui me réjouira, sinon celui qui aura ttristé par moi?* Plus celui qui aime se en colère, plus il témoigne son amour. femme impudique qui aimait le chaste ph se mettait d'autant plus en colère re lui qu'elle l'aimait avec plus d'ardeur. fait pour le bien ce que cette Egyp- e faisait pour le mal : il fait par le mou- nt d'un pur amour ce qu'elle faisait par ansports d'un amour impur; il use des es termes dont les hommes expriment leurs violentes passions, et il s'appelle un *Dieu jaloux.* Aimons donc, mes frères, aimons ce Dieu qui nous aime tant; aimons ce Dieu qui regarde comme un grand avantage l'amour que nous lui portons, qui nous le demande lorsque nous le lui refusons, et qui nous châtie si nous continuons de ne l'aimer pas, dans l'espérance de nous convertir à lui par ce châtiment même, qui est comme la dernière invention de sa charité et comme le dernier remède qu'il trouve à notre endurcissement. Il dit dans Ezéchiel à une ville qu'il aimait, mais qui n'avait pour lui que du mépris : *Je vous ferai poursuivre par ceux que vous aimez; je vous livrerai entre leurs mains; il vous lapideront, ils vous feront mourir, et je satisferai ainsi cet amour de jalousie que j'ai pour vous.* Que pourrait dire de plus fort l'amour le plus transporté, s'il se voyait méprisé de la personne qu'il aime? Cependant Dieu ne laisse pas de concevoir un nouvel amour pour cette ville ingrate, car c'est toujours sa conduite : il fait tout ce qu'il peut pour se faire aimer de nous; il a livré son propre Fils, et cependant nous sommes insensibles envers lui et impitoyables envers nous-mêmes. Jusqu'à quand demeurerons-nous dans cet endurcissement? Que ne devenons-nous enfin plus sensibles? Aimons Dieu comme il mérite d'être aimé, afin que nous trouvions nos délices à jouir de lui. Si un mari souffre tous les jours tant de rebuts d'une femme qu'il aime avec tendresse, sans qu'il s'en afflige ou qu'il y fasse même réflexion, dans quels transports doit entrer celui qui conçoit un amour tout pur et tout céleste pour Dieu! Je ne puis rien dire moins de cet état, sinon que c'est le bonheur du paradis même, la félicité du ciel et le comble de tous les biens. Quelques termes que l'on cherche, on n'en trouve point qui expriment le bonheur de cet amour; il n'y a que l'expérience qui nous l'apprenne : *Goûtez et voyez,* dit le prophète, *combien le Seigneur est doux.* Désirons, mes frères, d'être persuadés de cette douceur par notre propre expérience; trouvons nos délices dans l'amour de Dieu, nous commencerons ainsi à voir le royaume du ciel et à vivre de la vie des anges, et quoique nous soyons sur la terre, nous n'aurons rien de moins que ceux qui sont dans le ciel. »

Les yeux ne sont pas plus agréablement frappés à la vue d'une campagne où mille objets différents se présentent d'abord, que l'est l'esprit de l'auditeur par cette variété de pensées, de sentiments, de tours, de figures, d'expressions, d'endroits de l'Ecriture, appliqués et développés à propos, qui occupe toujours et n'ennuie jamais. Mais le cœur se trouve encore plus satisfait que l'esprit; ce passage d'un sentiment à l'autre ne le laisse jamais languir, il fait sur lui des impressions douces qui le remuent, l'entraînent, le persuadent : quelle différence de cette variété inséparable de l'éloquence à une certaine bigarrure de discours qui consiste en un assemblage arbitraire de plusieurs pièces, que le prédicateur quelque-

fois s'efforce d'ajuster le plus proprement qu'il lui est possible !

Variez votre morale; j'appelle morale tout ce qui appartient aux mœurs des personnes à qui l'on parle, soit qu'il faille, ou les représenter, ou les corriger, ou les perfectionner.

Ne donnez pas dans l'erreur de certaines gens qui s'imaginent que la morale est comme une partie du discours séparée de toutes les autres, qu'elle fait bande à part: ils se trompent. La morale doit se trouver répandue dans toute la suite d'un discours chrétien; car un discours chrétien est un discours tout moral, c'est-à-dire que tout y doit tendre ou à représenter, ou à corriger, ou à perfectionner les mœurs : tout ce qui ne tend pas à ce but est hors d'œuvre et mérite d'être retranché. Que veulent donc dire ces prédicateurs qui, après avoir parlé une heure entière, s'avisent de nous dire : Je viens à ma morale ?

Quelle stérilité de morale n'est-ce pas de revenir et de rouler toujours sur la même ? C'est contre l'ambitieux, contre le voluptueux, contre l'avare qu'on crie sans cesse, et quand on a crié contre ces trois sortes de gens, la morale tombe, on est à sec, on n'a plus rien à dire.

D'où vient cette grande disette de morale en plusieurs prédicateurs ? Elle vient de ce qu'ils ne connaissent pas assez les mœurs; ils ne se sont jamais donné la peine d'étudier le cœur de l'homme : d'ailleurs, ils ne savent guère comment on vit dans le monde : la retraite, la solitude, dont la plupart font profession, leur en dérobe la connaissance.

C'est dans le cœur de l'homme bien approfondi que l'on trouve un fond de morale inépuisable ; la science du monde n'en est pas un champ moins fertile.

Je pardonne à un prédicateur de ne savoir pas le monde par le commerce, cela ne convient pas à son caractère ; mais je ne saurais lui pardonner de ne le savoir pas par réflexion : quand on veut se mêler de prêcher, il faut que la réflexion supplée au commerce.

Vous avez à parler aux gens du monde, et vous ne savez pas le monde ? Vous risquez beaucoup, car vous risquez de dire ce qu'il faudrait taire, de taire ce qu'il faudrait dire, ou de le dire comme il ne faudrait pas.

Ce n'est pas assez à un homme qui se destine à parler en public de savoir comment on vit dans le monde, il faut qu'il sache encore comment on y parle. Soyez également instruit, et de la vie qu'on y mène et du langage qu'on y tient, je veux dire de la signification que les gens du monde donnent aux termes qui sont en usage parmi eux.

Cette science des termes ne fut jamais plus nécessaire aux prédicateurs qu'elle l'est dans le siècle où nous sommes; la corruption et le libertinage se font tous les jours un plaisir d'attacher à des termes innocents des significations très-criminelles : je vais tout simplement, je marche sur la bonne foi de nos pères, j'insinue dans mon discours un de ces termes empoisonnés. Qu'arrive-t-il ? Je fais rire les uns, je fais rougir les autres, et je perds tout le fruit de mon discours. Ne négligez rien, si vous prétendez réussir ; un rien est capable de gâter tout.

Mais un prédicateur est-il excusable de ne connaître pas le cœur de l'homme ? A quoi tient-il qu'il ne le connaisse ? Il n'a besoin pour cela que de lui-même et de ses réflexions. Que ne réfléchit-il ? Que ne s'étudie-t-il ? Les cœurs des hommes se ressemblent. Qui connaît bien son propre cœur connaît celui de tous les autres.

Il y a de la peine à cette étude : on aime mieux sortir hors de soi-même, courir de livre en livre, parcourir de gros volumes, y recueillir quelques fleurs, faire un amas confus de ce que les autres ont dit ou pensé. Cependant que pense votre esprit ? Que dit votre cœur ? Vous n'en savez rien, et vous vous embarrassez peu de le savoir.

L'étude du cœur est une étude difficile, je le sais. Etre attentif à ses mouvements, en démêler les ressorts secrets, en reconnaître les plis et les replis, cela est fatigant, mais cela est nécessaire. Ou renoncez à votre métier ou résolvez-vous à la peine qu'il y a à bien connaître votre cœur.

Soutenez-vous dans cette étude par la lecture constante des Ecritures : si vous les lisez avec attention, tous les sentiments que vous aurez aperçus dans votre cœur, vous les trouverez peints d'après nature dans ces livres sacrés. Celui qui a fait le cœur de l'homme, et qui en est le scrutateur, a pris soin de les y peindre lui-même de sa propre main.

Lire avec assiduité les saints Livres, et en les lisant réfléchir sur ce qui se passe en nous, c'est le moyen le plus sûr de parvenir bientôt à une connaissance parfaite du cœur de l'homme. Quand une fois on est parvenu à cette connaissance, quel fonds de morale pour tous les discours chrétiens n'y trouve-t-on pas ?

Rendez-vous justice à vous-même : si vous êtes si stérile en morale, si vous la variez si peu, si vous revenez presque toujours aux mêmes choses, c'est que vous n'entrez pas assez dans le fond de votre sujet, vous vous contentez de l'effleurer : ne vous attachant qu'au dehors, vous êtes obligé de recourir ailleurs, et votre esprit n'étant pas soutenu par la matière que vous traitez, c'est une nécessité qu'il tombe bientôt et qu'il s'épuise.

Chaque sujet a ses vérités, et chaque vérité fournit une morale qui lui est propre: si vous avez l'habileté de les découvrir, un vaste champ de morale ne manquera jamais de s'ouvrir à vous.

Quelque sujet que vous traitiez, traitez-le à fond, et vous ne vous retrouverez jamais: vous direz des choses toujours nouvelles et toujours vraies.

Je m'aperçois, disait Cicéron, parlant de lui-même, que je dis souvent bien des choses qui paraissent nouvelles, quoiqu'elles soient très-anciennes. Pourquoi ? parce que

la plupart des gens ne les ont jamais ouï dire.

Voulez-vous que vos auditeurs disent : Cet homme nous dit des choses dont nous n'avions jamais ouï parler, dites-leur ce qu'il y a à dire dans chaque sujet, par la raison que rarement dit-on ce qu'il y a à dire, presque toujours ce que les autres ont dit.

Suivez constamment cette méthode, et vous ne vous verrez jamais réduit à la nécessité de faire reparaître sur la scène les mêmes personnages, à l'exemple de ces prédicateurs qui, après avoir étalé dans leurs discours quelques portraits de certains vices, de certaines passions, s'imaginent avoir attrapé le plus fin et le plus beau de la morale, peut-être même de l'éloquence chrétienne.

Grâce au ciel, la mode des portraits commence à passer ; et plût à Dieu qu'elle eût passé depuis longtemps ! Jamais mode ne fut d'un plus mauvais goût.

Voy. Gisbert, 110-152 ; Grenade, t. II, p. 257 ; Papon, 344 ; Andrieux, 251, 354 ; Maury, 174 ; Vêtu, t. I, p. 444 ; t. II, p. 308 ; Fénelon, 18, 75.

VÉHÉMENCE. — Rien de si contraire à la fin de l'orateur chrétien, dit le P. Gisbert, qu'une prononciation violente et emportée ; elle fatigue, elle accable, elle étourdit et celui qui parle et celui qui écoute. Avec cela, comment persuader ? Ce n'est pas à force de bras, de mouvements et d'agitations que la vérité entre dans l'esprit de l'auditeur, surtout la vérité chrétienne, qui d'elle-même est grave et majestueuse. La majesté et la gravité, toujours si bienséantes à celui qui parle de la part de Dieu, ne s'accordent pas avec l'emportement et la violence.

Que votre discours sorte de votre bouche non comme un torrent qui ravage, mais comme une douce pluie qui s'insinue. Ne confondez pas la force et la véhémence avec la violence et l'emportement : Démosthènes est toujours fort et véhément, jamais violent et emporté.

L'action du prédicateur doit être toujours animée, toujours pleine de feu ; sans cela, l'attention de l'auditeur ne saurait se soutenir ; mais il faut que ce soit un feu tranquille qui l'anime. Cette tranquillité toujours vive et animée me paraît ce qu'il y a de plus beau et en même temps de plus difficile dans l'action oratoire. Ce n'est pas un petit ouvrage que d'en venir à ce point toujours animé et toujours tranquille. Il est donné à bien peu d'orateurs de conserver cette tranquillité, malgré le feu que la prononciation demande ; leur imagination les emporte, ils n'en sont plus les maîtres : c'est un char que des chevaux fougueux entraînent ; c'est un vaisseau que les vents agitent à leur gré. De là ces cris, ces efforts, ces contorsions, cette foule de gestes mal concertés.

Un général d'armée ne paraît jamais plus grand, jamais plus digne de commander, que lorsqu'en un jour de bataille, dans le fort de l'action, parmi le sang et le carnage, paraissant partout, ordonnant tout, animant tout, il ne perd pourtant rien de cet air tranquille qu'il n'appartient, dans ces fameuses journées, qu'aux seuls véritables héros de se donner. Disons la même chose de l'orateur chrétien : il ne paraît jamais plus orateur que lorsque, parmi le plus grand feu de son éloquence et au milieu des foudres, pour ainsi dire, qu'il lance de toutes parts, il conserve je ne sais quel air tranquille qui fait entrevoir qu'il ne se laisse pas dominer par son sujet, qu'il est le maître absolu de toutes les puissances de son âme, et qu'il est aussi élevé au-dessus de ses auditeurs par la force de son génie que par la situation du lieu d'où il leur parle.

Nous trouvons un modèle de cette prononciation animée et tranquille en la personne de ce fameux orateur romain dont Cicéron fait l'éloge dans son livre des Orateurs célèbres. Lorsqu'il devait haranguer, tout le monde était dans l'attente, et à peine avait-il commencé de parler qu'on jugeait aisément qu'il était digne de l'attente de tout le monde. On ne remarquait point en lui une grande agitation de corps ; rarement il battait du pied, et jamais il ne changeait de place. Son discours était véhément, quelquefois animé de colère et plein d'une juste indignation.

Plus le discours est rempli de grandes et bonnes choses, conçues d'une manière vive et animée, moins il doit y avoir de feu et de vivacité dans l'action du prédicateur, pour deux raisons : la première, parce que le grand feu de la prononciation empêche l'auditeur de goûter, autant qu'il le faut, la bonté et la beauté des choses qu'on lui met devant les yeux ; la seconde, parce que, si au grand feu de la composition, vous joignez le grand feu de la prononciation, de ces deux feux joints ensemble il se forme une espèce d'embrasement que ni les yeux ni l'esprit de vos auditeurs ne pourront soutenir.

Les prédicateurs qui ont peu de bonnes choses à dire sont, pour l'ordinaire, ceux qui s'agitent davantage : plus ils sont stériles en raisons, plus ils sont abondants en gestes ; ils s'imaginent, par le grand feu de leur action, donner du poids à ce qui n'en a pas et du prix à ce qui vaut très-peu : ils crient, ils déclament, c'est tout leur mérite.

Cependant il faut parler en chaire, et non déclamer : car l'éloquence est l'art de bien dire, l'art de bien parler. Nous voyons peu de prédicateurs qui parlent, beaucoup qui crient, qui déclament ; c'est de quoi l'orateur romain se plaignait de son temps, lorsqu'il disait : *Latrant jam quidem oratores, non loquuntur*. Ce n'est pas faire un petit éloge d'un prédicateur que de dire de lui : *Ce prédicateur parle.*

VERTUS ET VICES. — Le prédicateur, dit Grenade, doit se représenter ses auditeurs comme cette multitude de malades qui se tenaient autrefois couchés autour de la piscine, afin d'être guéris de leurs maladies (*Joan.* v, 3), et il doit se considérer lui-même comme l'ange qui en remuait l'eau, étant envoyé de Dieu pour procurer la gué-

rison, non de quelqu'un, mais de tous, par les divers remèdes de sa parole. Qu'il se figure donc qu'il y a dans cette assemblée beaucoup de boiteux, c'est-à-dire de ceux qui connaissent bien la voie de la vérité, mais que la paresse, la lâcheté et la crainte du travail retiennent et empêchent d'y marcher; qu'il y en a d'autres qui ont les membres desséchés, c'est-à-dire qui n'ont nulle bonté, nulle douceur, nulle onction, ni piété, ni tendresse, ni charité, et qu'il y a aussi des aveugles, c'est-à-dire des personnes qui, n'étant éclairées d'aucune connaissance des choses divines, marchent dans les ténèbres, et tombent à toute occasion.

« Il y a encore d'autres sortes de vices, ou de maladies spirituelles, dont le prédicateur évangélique et vraiment pieux déplore souvent les malheureux effets; car il voit avec douleur que les uns, enflammés d'une avarice et d'une ambition ardente, font leur dieu de l'argent et des vains honneurs du monde, et que les autres sont misérablement desséchés par la malignité de l'envie et d'une cruelle jalousie qui les dévore. Il voit que les uns, enflés de l'esprit d'orgueil, s'élèvent au-dessus des autres et les traitent avec mépris, et que d'autres, brûlant d'une ardeur impure et brutale, se perdent dans la dissolution de l'impureté. Il voit enfin que ceux-ci, se laissant aller aux emportements de la colère, chargent inconsidérément leurs frères d'injures et d'outrages; que ceux-là au contraire, par un esprit servile, se glissent comme en rampant auprès de ceux qui sont au-dessus d'eux, par de honteuses flatteries et par de lâches complaisances, et que d'autres encore ont une âme vénale comme Judas, et sont prêts en toute occasion à sacrifier leur honneur et leur conscience à des intérêts honteux, contre ce qu'ils doivent à l'amour de la vérité et de la justice.

« Que dirai-je de ces pécheurs endurcis, dont l'âme est comme saisie d'une paralysie qui la rend insensible à toutes les choses spirituelles et divines, en sorte qu'ils pèchent sans aucun sentiment de douleur, qu'*ils se réjouissent même lorsqu'ils ont fait le mal, et qu'ils triomphent dans les choses les plus criminelles* (*Prov.* II, 14)? ou bien de *ceux qui font leur dieu de leur ventre* (*Philipp.* III, 19), qui ne songent qu'à faire bonne chère, et qui rapportent tous les soins de la vie présente à la mollesse et au plaisir du corps, sans penser ni à leur âme, ni à la vie future, comme si tout devait finir avec celle-ci, et qu'il n'y en ait point d'autre à espérer?

« Que le prédicateur pense donc que la plupart de ceux qui l'entendent sont frappés de ces diverses maladies qui aboutissent toutes à la mort éternelle; et que, dans cette vue, il reconnaisse qu'il n'y a rien de plus indigne d'un ministre de la parole de Dieu, destiné pour guérir de si grands et de si dangereux maux, que de s'amuser à poursuivre en quelque sorte des mouches qui voltigent dans l'air, dans le temps qu'il s'agit d'appliquer les remèdes salutaires à des maladies si multipliées.

« Et, comme il est de la prudence d'un habile médecin, non-seulement de traiter avec soin les malades, mais aussi de donner à ceux qui jouissent de la santé des régimes et des ordonnances pour la conserver, le prédicateur se fera de même un devoir d'imiter en cela le soin et la prudence du médecin, vu principalement que, pour la parfaite justice, il ne suffit pas de se détourner du mal, si l'on ne fait aussi le bien. Il doit donc, et détourner du mal, et exhorter aux bonnes œuvres, c'est-à-dire à tous les devoirs de vertu, puisqu'on ne peut bien surmonter les vices que par des actions de vertu contraires; mais il aura soin pour cela d'exciter surtout à celles qui sont non-seulement excellentes en elles-mêmes, mais encore d'un grand secours pour l'acquisition des autres. Les premières et les principales en ce genre sont l'assiduité à la prière, la méditation journalière sur le mystère de la passion et la mort de notre Sauveur, et sur les autres inestimables bienfaits de notre rédemption; le fréquent usage des sacrements; la lecture des livres de piété; l'application constante et soigneuse à se mortifier, c'est-à-dire à réprimer les désirs de la chair, à veiller à la garde de son cœur, à régler ses sens extérieurs, et principalement ses yeux et sa langue, et toutes ces œuvres de miséricorde, soit corporelles, soit spirituelles, que la charité veut que l'on exerce envers le prochain.

« Enfin le prédicateur évangélique, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, doit *se faire tout à tous, pour les sauver tous* (*I Cor.* IX, 22). Il doit en imposer aux uns, inspirer la confiance aux autres, et consoler particulièrement ceux qui sont dans la misère et dans la souffrance. Et puisque, comme dit le même apôtre, *tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation que les Ecritures nous donnent* (*Rom.* XV, 4), il faut que celui qui dispense cette divine parole affermisse de plus en plus ceux qui sont debout et fermes dans la foi et la piété; qu'il relève ceux qui sont tombés, qu'il encourage et fortifie les faibles; qu'il anime et qu'il pique de l'éperon, pour ainsi dire, ceux qui courent dans la carrière de la vie spirituelle; qu'il frappe par la terreur des jugements de Dieu ceux qui sont endurcis dans leurs crimes; en un mot, il faut qu'il adapte si bien tout son discours aux divers états et aux différents devoirs de toutes sortes de professions, que chacun y trouve les remèdes convenables et proportionnés à son état.

« C'est ce que saint Paul avait coutume de faire à la fin de ses Epîtres, où nous voyons qu'il ne donne pas seulement des préceptes pour vivre chrétiennement dans toutes sortes de conditions, mais qu'il prescrit même soigneusement en particulier aux maîtres et aux serviteurs, aux pères et aux mères, aux enfants, aux maris et aux fem-

, aux veuves, aux riches et aux puis-
s du siècle, ce que doit faire chacun
; sa condition. C'est aussi, comme nous
ıs dans l'Evangile, ce qu'a fait saint
ı-Baptiste, lorsque, le peuple venant à
en troupes, il leur donnait diverses ins-
tions pour leur conduite, à chacun selon
état et sa profession (*Luc.* III, 10). C'est
: aussi à quoi doit tendre tout notre
ail dans la prédication, si nous voulons
enser fidèlement, et avec une prudente
, le pain de la divine parole à ceux qui
faim, plutôt que de chercher à nous at-
· l'estime et les applaudissements du
ıle; quoique, à dire vrai, quiconque
hera de cette sorte, ne manquera point
e écouté avec satisfaction : car c'est une
e dont l'expérience ne permet pas de
er, qu'il n'y a rien qui gagne plus l'es-
du peuple, ni qu'il écoute avec plus
ention, que ce qui tend plus directe-
t à guérir ses plaies. »
ırès ces observations générales du P.
ıade, nous devons exposer ici la mé-
e qu'il faut suivre pour prêcher conve-
ement sur les vertus et sur les vices.
y a diverses choses à considérer dans
iscours sur cette matière importante.
· bien la traiter il faut, 1° expliquer
ement en quoi consistent la nature et le
, les actes et les degrés des vertus et
vices ; 2° présenter les motifs ou les ar-
ents les plus propres pour nous porter
vertu et pour nous détourner du vice ;
diquer les moyens d'acquérir la vertu
s remèdes du vice ; 4° bien diviser son
·uction.

Ier. *De la nature du vice ou de la vertu.*

n peut, dit le *Pastoral de Limoges*, con-
re à fond une vertu ou un vice par dif-
ntes voies : 1° par sa définition et sa
sion ; 2° par ses marques ; 3° par ses
litions et ses qualités ; 4° par ses prati-
; et par ses degrés.
ı définition, qui renferme le genre et la
rence essentielle d'une chose, nous en
uvre la nature, comme quand je dis :
ıilitas est virtus qua homo ex verissima cognitione sibi ipsi vilescit. On la con-
encore par la description qui explique
ıose par ses propriétés, par ses effets,
ses qualités. (*Voy.* DÉFINITION, DESCRIP-
.) C'est ainsi que saint Paul fait une
ription de la foi lorsqu'il dit qu'elle est
ıse et l'appui de ce que nous devons es-
r et la conviction des choses qui ne pa-
sent pas. Mais quand il s'agit de la des-
tion d'un vice, il faut y procéder avec
lence ; on doit alors éviter soigneuse-
t ce qui peut devenir un piége ou une
ation pour l'auditeur. Il n'est pas conve-
e de décrire les agréments et les char-
des vices, ce serait les faire aimer au
d'en détourner. « L'orateur, dit La
yère, fait de si belles images de cer-
s désordres, et y fait entrer des circons-
es si délicates, met tant d'esprit, de
et de raffinement dans celui qui pè-
che, que, si je n'ai pas de pente à vouloir
ressembler à ces portraits, j'ai besoin du
moins que quelque apôtre, avec un style
plus chrétien, me dégoûte des vices dont on
m'avait fait une peinture si agréable. »
Ainsi, s'il y a des vices dont on fait le ta-
bleau pour en inspirer de l'horreur, il y en
a qu'il est dangereux de représenter. « Il
est des matières, dit Gaichiez, sur lesquelles
on dit toujours trop : certains crimes veu-
lent le silence et l'oubli. »

La division qui marque les parties d'une chose sert aussi à la faire connaître : ainsi je connais mieux la nature de la charité si l'on me dit qu'il y en a de deux sortes, une qui nous fait aimer Dieu pour lui-même et une autre qui nous fait aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Ainsi de la contrition, etc.

On reconnaît aussi la vertu en considérant quelles sont ses marques. C'est ainsi que saint Paul fait connaître la charité en disant qu'elle est patiente, bienfaisante, qu'elle n'est ni envieuse, ni orgueilleuse, ni ambitieuse, ni intéressée, etc.

C'est en cette manière que saint Grégoire nous dit qu'il n'y a qu'à examiner nos pensées, nos paroles et nos œuvres pour voir si nous aimons Dieu...

On ne peut aussi douter que les conditions ou les qualités qui doivent accompagner une vertu ne contribuent encore beaucoup à la mettre en son jour. C'est ainsi que saint Bonaventure explique la vertu d'obéissance lorsqu'il dit qu'elle doit être prompte, volontaire, généreuse, universelle. De même je ferai connaître l'orgueil en en signalant les caractères ou les marques qui sont la complaisance en soi-même, la bonne opinion de son mérite, l'attache à ses idées, l'obstination, la présomption, la vanité, etc.

Il est encore très-certain que les pratiques d'une vertu contribuent aussi à la faire connaître. On dit, par exemple, que l'on pratique la charité du prochain dans l'esprit, ayant pour lui une grand estime ; dans le cœur, en lui voulant du bien ; dans les paroles, n'en disant que d'obligeantes et priant Dieu pour lui ; et enfin par les actions, en lui rendant toutes sortes de bons offices.

Il est encore important de marquer les différents degrés d'une vertu. C'est ainsi que saint Bernard nous désigne les degrés de la patience, qui nous fait porter patiemment, de bon cœur, avec joie et fort agréablement les maux qui nous arrivent. Il faut, à proportion, dire la même chose des vices.

Toutes ces choses sont très-utiles dans les sermons, et le prédicateur qui les remarquera trouvera un vaste champ pour parler utilement des vertus ou des vices.

On peut consulter saint Thomas dans la seconde partie de sa *Somme* sur tout ce que nous venons de dire.

§ 2. *Des motifs propres à nous porter à la vertu et à nous détourner du vice.*

Pour engager les hommes à pratiquer une vertu ou à fuir un vice, il faut leur montrer, 1° qu'il y a nécessité et justice à le faire ; 2° qu'il y a utilité et sûreté ; 3° qu'il y a plaisir ; 4° qu'il y a gloire ; 5° qu'il y a possibilité et même facilité.

1er *Chef de preuve :* Il y a nécessité et justice. — On le prouve par la loi naturelle, par la loi divine ancienne et nouvelle, quelquefois même par la loi humaine, soit ecclésiastique, soit civile, et enfin par les conséquences déplorables qu'entraînerait l'absence de cette vertu ou la présence de ce vice.

2e *Chef de preuve :* Il y a utilité et sûreté. — On le prouve en montrant que la vertu nous préserve des plus grands maux pour cette vie et pour l'autre. Au contraire, on fait voir que le vice a les suites les plus funestes et pour le temps et pour l'éternité.

3e *Chef de preuve :* Il y a plaisir à être vertueux. — On le prouve en montrant que la vertu fait goûter un bonheur solide, qu'elle bannit les troubles et les remords, qu'elle donne la paix et adoucit les souffrances. Au contraire, dans combien de chagrins est plongé le cœur de l'homme vicieux : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum*

4e *Chef de preuve :* Il y a gloire à pratiquer la vertu. — On le prouve en faisant ressortir sa beauté, son excellence, sa conformité à la droite raison, sa supériorité sur toutes les choses d'ici-bas ; combien elle honore, élève et enrichit le chrétien, qu'elle rend semblable à Jésus-Christ et à qui elle mérite l'approbation de Dieu, des anges et des hommes. On fait voir, au contraire, que le vice est honteux en soi, comme opposé à la droite raison, qu'il dégrade et avilit, que Dieu et les hommes l'ont en exécration, etc.

5e *Chef de preuve :* Il est possible et facile de pratiquer la vertu et de fuir le vice. — On le prouve 1° par la bonté de Dieu et le secours de la grâce ; 2° par sa justice, qui doit donner les moyens d'accomplir ce qu'elle commande ; 3° par les exemples des saints ; 4° par les promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Jugum meum suave est... ;* 5° par les fatigues et les peines que se donne le monde pour des biens périssables : Dieu n'en demande pas tant pour le ciel ; 6° par l'énergie qu'inspirent l'amour, la grâce, l'espérance de la récompense, lesquels rendent tout facile, et font braver toutes les difficultés.

Tous ces motifs de pratiquer la vertu et de fuir le vice se lisent au chapitre VIIe de la Sagesse, au Ier de l'*Ecclésiastique* et en mille autres endroits de l'Ecriture et des Pères. On les trouvera développés avec une rare perfection dans le *Guide des pécheurs* par Grenade, et exposés en substance dans le sermon du P. Cheminais *sur la sainteté.*

§ 3. *Moyens d'acquérir la vertu et de se préserver du vice.*

Ces moyens sont généraux ou particuliers Les moyens généraux, c'est-à-dire, également utiles par l'acquisition de toutes les vertus et la réforme de tous les vices, sont la prière, la fréquentation des sacrements, les lectures pieuses, l'examen de conscience, la vigilance, la fuite des occasions, la fidélité à repousser les premières pensées du mal, la considération des exemples de Notre-Seigneur, des vertus des saints, la correspondance à la grâce, etc. Les moyens particuliers, c'est-à-dire propres pour chaque vertu ou contre chaque vice, ou adoptés spécialement à certaines positions dans lesquelles se trouvent les auditeurs, varient selon les circonstances, et c'est à la prudence du prédicateur à les désigner. La retenue des regards et la mortification des sens sont un moyen d'acquérir et de conserver la chasteté ; l'aumône un moyen d'extirper l'avarice, etc.

§ 4. *Comment diviser les instructions sur les vertus ou les vices.*

La manière la plus utile est de diviser son instruction en trois points : 1° en quoi consiste la vertu ou le vice ; 2° les motifs d'embrasser cette vertu ou de fuir ce vice ; 3° les moyens d'y réussir. Si l'on veut réduire la division à deux points, et dire : *Importance de cette vertu*, premier point ; *moyens de l'acquérir*, second point, il faut traiter accessoirement dans le corps du discours la partie qui a été omise.

Cette méthode est la plus claire, la plus facile et la plus utile ; elle est préférable à toutes les autres : c'était celle de saint François de Sales.

On peut faire plusieurs instructions sur une même vertu en traitant séparément chacun des trois points énoncés plus haut ; on peut aussi très-utilement consacrer une instruction à réfuter les mauvais prétextes ou les vaines excuses par lesquels les pécheurs essayent de justifier leurs vices. On peut voir un modèle de ce genre dans le discours de Massillon *sur le délai de la conversion.*

Voy. *Pastoral de Limoges*, p. 370, t. II ; Hamon, p. 401 : Grenade, t. Ier, p. 277 ; t. II, p. 397 ; Vêtu, t. Ier, p. 301 ; t. III, p. 483.

VIE EXEMPLAIRE. — Quel que soit le talent qu'on ait reçu de la nature, quelque étendue que soit la science qu'on ait acquise par l'étude, les effets de l'éloquence seront toujours faibles, incertains et passagers, si les paroles de l'orateur sont démenties par sa vie ; et ici se fait sentir la nécessité de certaines qualités morales qui donnent du poids aux discours, et leur communiquent l'autorité de la vertu. Une vie intègre, un cœur droit, une probité à toute épreuve, voilà les plus puissants auxiliaires du génie de l'orateur, et les plus sûrs moyens d'obtenir la confiance publique. L'estime et le respect qu'inspire un homme

n préparent la persuasion, et la répu-
d'intégrité qui le précède fraye pour
lire à ses paroles la route des cœurs.
ia, malgré son éloquence naturelle,
'il entrait dans le sénat, faisait recu-
iorreur tous les membres de ce corps
:e. Fénelon paraissant à la tribune sa-
ıspirait, par sa seule présence, un res-
ux recueillement, qui préparait déjà
liteurs à l'émotion religieuse que de-
produire ses discours. Remarquons,
urs, que le propre du vice est d'abais-
de rétrécir l'âme, comme l'effet de la
est de l'épurer et de l'agrandir. Ce
ıas sans raison qu'on a dit que la ver-
ifie le génie; car toutes les grandes
s, tous les nobles sentiments tien-
la vertu, comme toutes les idées bas-
s sentiments étroits découlent du vice.
st, en effet, le principe du vice ? L'é-
avec tout ce qu'il a de vil et de hon-
Celui de la vertu, au contraire, c'est
ouement, c'est le sacrifice, avec tout
l a de noble et de généreux. Et re-
ons qu'il y a dans les hommes réunis
nscience publique qui ne se trompe
'est en vain qu'on essayerait de leur
par les idées qui dérivent du vice; on
duirait ainsi que le dégoût et le mé-
Pour plaire aux hommes rassemblés,
es émouvoir, pour les entraîner, pour
alter jusqu'à l'enthousiasme, il faut de
s et nobles idées, de généreux senti-
. C'est à la religion, au courage, au
éressement, à la générosité, au dé-
ient qu'il appartient de faire battre
urs d'une vive et sympatique émo-
et, dans tous les temps, ceux qui ont
à conduire les peuples par la parole
é obligés de se donner les apparences
vertu.

beaux discours n'ont point d'autorité
convertir, quand ils ne sont pas soute-
ır de bons exemples. Un prédicateur
vit pas conformément à ce qu'il en-
ne produit point d'effet. S'il montre
ent, on le regarde comme un homme
ue bien une espèce de comédie : « On
bien plus, dit Fénelon, ce qu'il fait
e qu'il dit : il est intéressé, ambitieux,
attaché à une vie molle; il ne quitte
e des choses qu'il dit qu'il faut quit-
on le laisse dire pour la cérémonie,
on croit, on fait comme lui. Ce qu'il
pis, est qu'on s'accoutume par là à
que cette sorte de gens ne parle pas
nne foi; cela décrie leur ministère; et,
d'autres parlent après eux avec un
sincère, on ne peut se persuader que
oit vrai. »

dis que la mauvaise vie affaiblit le ta-
que le mauvais exemple empêche le
u discours, la bonne vie, au contraire,
une force singulière à l'orateur. Avec
ent médiocre, l'homme solidement ver-
fera des merveilles. Il paraît, et tout
uple, qui doit l'écouter, est déjà ému
nme persuadé par sa présence. Le dis-
qu'il va prononcer fera le reste. On rapporte de saint François de Borgia que le jour qu'il dit pour la première fois la messe en public, voyant qu'un peuple innombrable y assistait, il se tourna vers eux, et leur fit un discours si touchant, que tous ceux qui l'entendaient fondaient en larmes. Ceux qui ne pouvaient l'entendre parce qu'ils étaient trop éloignés de la chaire, ne laissaient pas de pleurer comme les autres. Lorsqu'on leur en demandait la raison, ces bonnes gens répondaient qu'ils étaient touchés de douleur de leurs péchés et du désir de mener une meilleure vie quand ils voyaient ce saint prédicateur, et que l'amour de Dieu, peint sur son visage et dans tous ses gestes, leur faisait une impression qui allait jusqu'au fond de leur cœur.

L'exemple de ses vertus donnait une force merveilleuse à ses paroles. On a vu des seigneurs distingués à la cour, tellement touchés de ses sermons, qu'ils ont commencé dès lors à mener une vie toute chrétienne; et, quand on leur en demandait la raison, ils répondaient que les vertus du P. François, ses austérités, son humilité, ôtaient tout prétexte à la lâcheté, et qu'on ne pouvait refuser de faire ce qu'il demandait, puisqu'il en faisait lui-même beaucoup plus. (*Voy.* Prédicateur.

Voy. Vêtu, t. I, p. 171; *Pastoral de Limoges*, 126; Grenade, t. I, p. 50; t. II, p. 362; Baudry, 25, 106, 148; Fénelon, 12, 87; Hamon, 225; Dinouart, 310; Dieulin, t. II, p. 119.

VISAGE. — Le visage est souvent ce que l'auditeur observe le plus dans l'action. Toutes les passions y jouent leur rôle; il est de tout pays et de toute langue; les plus ignorants y savent lire; ils y reconnaissent la dévotion, la dissipation, la joie, la tristesse, la colère, la compassion. Il doit s'ajuster au sujet ou faire sentir et deviner les mouvements de l'âme. Il parle quelquefois plus efficacement que le discours le plus éloquent. Il prévient en faveur de l'orateur ou contre lui, selon la première impression que l'auditeur en reçoit. Heureux celui qui a une physionomie noble et spirituelle! il a déjà obtenu une partie du succès qu'il peut attendre. Image de l'esprit et du cœur, le visage peint en grand toutes les passions; il est comme une toile sur laquelle la nature exprime les sentiments de l'âme.

Un visage qui a un air de probité et qui porte le caractère de la modestie gravé sur le front nous concilie le respect et l'attention. L'orateur intelligent l'accommode à toutes les affections qu'il ressent et qu'il doit exprimer. Dans les panégyriques, les traits en sont assez uniformes et constants; alors il prend un air grand, plein d'une joie prudente et modérée. Dans les sujets tristes, il paraît comme obscurci par la douleur; dans la répréhension des vices, il est vif, animé et comme en feu; dans les mystères, il est noble, majestueux. Toujours doux, affable et tranquille au commencement du discours, il ne s'anime que par degrés, loin

d'imiter l'impétuosité de quelques orateurs qui ne paraissent jamais qu'en menaçant et avec un air terrible. Il ne faut en chaire ni un air trop sévère, ni un visage impérieux comme celui d'un philosophe. Je sais que le prédicateur a droit de me reprendre, de m'instruire, mais je ne veux pas qu'il me fasse sentir son autorité jusque dans son air et dans ses manières. C'est à moi de savoir ce qu'il est à mon égard, et non pas à lui à me le dire. Il peut avoir un visage de prophète, menaçant et terrible quand il invective contre le crime, qu'il s'élève contre les profanations de la loi; mais au milieu de cet air fulminant, il doit lui échapper de ces traits qui, en intimidant le pécheur, lui montrent l'espérance du pardon, et lui inspirent, avec la crainte des jugements de Dieu, la confiance en sa miséricorde.

Se rider le front pour affecter un certain ton de sévérité, c'est donner dans le ridicule; se le frotter avec les doigts pour rappeler dans sa mémoire un mot fugitif, c'est puérilité. Dans la chaleur de l'action, on blesserait la politesse en essuyant son visage avec la manche du surplis ou avec les doigts, comme le font quelques prédicateurs.

Voy. Dinouart, p. 241; Grenade, t. II, p. 307; Andrieux, 569; Audisio, t. I, p. 452; Marmontel, t. III, p. 26; Hamon, 366.

VOIX. — La voix joue un grand rôle dans la prédication; mais de tous les dons départis à l'orateur, c'est celui qui dépend le moins de sa volonté. Il y a des voix fortes, sonores et vibrantes, qui remuent l'auditeur jusqu'au fond des entrailles; il s'en trouve de moins puissantes, mais qui, douces et chaleureuses, ou aiguës et incisives, pénètrent comme un trait dans les âmes et les tiennent suspendues à la parole sainte. Elles offrent tant de variétés et de nuances agréables ou fâcheuses, qu'il serait difficile de déterminer, théoriquement et *a priori*, quelles sont les meilleures pour l'éloquence. Le sens de l'ouïe reste législateur et juge suprême en ce point. Heureux ici, dit M. l'abbé Dieulin, le privilégié de la nature! Avec moins de capacité intellectuelle, il aura toujours sur les peuples plus d'ascendant et de succès. On accuse les hommes de partialité à cet égard. La vogue, il est vrai, se porte souvent du côté d'un orateur à bel organe, tandis qu'un profond penseur, un écrivain éloquent est laissé dans l'oubli; mais en cela point d'injustice absolue, car ils ne font que subir cette irrésistible influence déjà signalée, obéissant avec ou sans réflexion à la loi instinctive de l'harmonie.

Néanmoins, pour n'être pas aussi favorisé de ce côté, on ne doit point se laisser abattre par le découragement. Dans la catégorie des voix comme dans celle des esprits, médiocrité n'est pas absence de mérite; si l'on rachète ce désavantage par la capacité et le travail, on réussira souvent mieux que ceux dont la puissance oratoire siégerait principalement dans la vigueur des poumons ou la mélodie du langage. Avis à tous de travailler, soit pour utiliser une nature heureuse, soit pour dompter une nature ingrate. Avouons-le, du reste, il y a des organes tellement disgracieux, sombres, voilés, glapissants, aigres, nazillards, etc., qu'il faut renoncer à les modifier ou à les vaincre. Celui qui en est réduit là n'est pas né orateur, assurément; mais il pourra encore suffire à l'instruction d'un auditoire vulgaire ou restreint, habitué à l'entendre.

Si la voix en elle-même est fort importante, la manière de la diriger ne l'est pas moins.

Toutes les émotions de l'âme ont un langage à elles propre; il n'en est pas une seule à laquelle la nature n'ait attaché une inflexion particulière. Ce ton est destiné à faire passer dans les auditeurs les impressions dont l'orateur est lui-même pénétré. Tantôt pathétique et plaintif, tantôt doux et sensible, ou effrayant et lugubre, le ton est subordonné au genre de sentiment qu'il s'agit d'exprimer. La voix, en écho fidèle, devra représenter, par des modulations variées, les diverses nuances des sensations qu'éprouve l'orateur; cela est tellement de rigueur, que la fausser, surtout dans les émotions fortes, c'est prêter à rire aux assistants. Il faut donc fuir la soporifique monotonie du *recto tono*, cette insipide variante qui se borne à monter et à descendre la gamme sur la même échelle, sans quoi l'on prouverait qu'on n'a pas la moindre étincelle du feu sacré, qu'on manque de naturel et de sentiment; évitons encore les détonations, dont la brusque dissonance fait cruellement souffrir les auditeurs et cause aux femmes des spasmes nerveux.

N'allons pas surtout imiter ces hommes violents qui ne sauraient pérorer sans crier ou mugir, et que Cicéron vouait au ridicule en disant : ***Latrant jam quidem, non loquuntur oratores.***

Ce n'est pas dans la force des poumons ni dans la sonorité de la poitrine que gît l'éloquence, et le prêtre en chaire ne doit point faire assaut de puissance vocale avec le roi du désert. Des sermons ainsi vociférés, loin d'attendrir les assistants, n'ont d'autre effet que de les étourdir. Comme l'eau minérale, en jaillissant à la surface, porte avec elle des molécules de la substance qu'elle a traversée sous terre, de même si votre voix passe par votre cœur, elle se produira au dehors saturée des émotions les plus vives et les plus pénétrantes; vous serez véritablement un prédicateur onctueux : autrement on vous trouvera toujours sec et froid, même au milieu de la plus grande agitation; car il n'y a que ce qui sort du cœur qui aille au cœur; le reste, qu'on nous pardonne l'expression technique, se perd et s'absorbe dans les cavités de l'appareil auditif.

La nature du discours déterminera le genre de l'action vocale : dans les controverses, par exemple, elle sera calme et mo-

ée comme la discussion elle-même; s les sujets grands et terribles, solen-e, animée, chaleureuse, foudroyante; n douce, gracieuse, sympathique dans matières où l'on veut attendrir et char-, telles que la piété, la charité, l'espé-ce, etc. Étaler de la sensibilité au mi-d'une dissertation théologique, dépein-les horreurs de l'enfer ou du vice d'un impassible ou serein, les joies du para-l'un ton déclamatoire ou courroucé, en not, déployer de la véhémence là où il faudrait qu'une attrayante onction, se trer de glace quand on devrait être de et *vice versa*, n'est-ce pas évidemment her à rebours du sens commun?

outons encore ici quelques mots sur ensité ou la force de la voix. Toutes voix ont trois tons, le haut, le moyen bas. Le haut est celui dont on se sert appeler quelqu'un et lui parler quand t éloigné; le moyen est le ton de la con-ation ordinaire; le bas s'emploie pour er à l'oreille. C'est du moyen qu'il faut ir pour monter graduellement aux tons plus élevés. Cette méthode est tout à la utile et agréable. Quand on parle trop dès le commencement, le larynx s'é-ffe tout à coup, et on n'a bientôt plus à isposition qu'un aigre fausset extrême-t désagréable pour l'auditoire. Si l'on a soin, au contraire, de ne monter que uellement, cette ascension continue for-la voix, du reste toujours pleine et en-; les sons qu'elle produit sont parfaite-t soutenus; et c'est alors que, arrivée à plus haut degré de force et d'intensité, peut se passionner et rendre les accents plus animés.

pendant, dans les notes élevées de la , il est un dernier point voisin des sons s, auquel il ne faut jamais arriver; rien plus désagréable pour les auditeurs que cris perçants; on se sent porté, pour r la peine qu'ils causent, à se boucher reilles. La voix, en s'abaissant, trouve des sons graves qui déplaisent parce s ont quelque chose de sourd et de voilé ne permet guère d'entendre ce qu'on l est donc bien important, quand on devant une assemblée, de saisir le dia-n, de ne prendre ni trop haut, ni trop Il faut se régler sur le nombre des au-rs, comme nous l'avons déjà dit, sur le où l'on parle, et sur les forces natu-s de son propre organe. Nous avons fait observer qu'un excellent moyen rencontrer de suite le son le meilleur, de fixer les personnes les plus éloi-s, et de parler comme si l'on s'adressait tement à elles. Nous avons tellement itude, quand nous parlons à quelqu'un, onner à notre voix le degré d'intensité ssaire pour être entendu, que nous nes sûrs de ne nous tromper presque is.

bel organe, un timbre harmonieux, ce ouchant qui va au cœur, est sans doute on naturel que l'art ne saurait commu-niquer; mais il est des moyens de prévenir ou de corriger les défauts de cet organe, et d'améliorer ou de perfectionner ce qu'il a de bon: on sait ce que fit Démosthènes pour rendre sa prononciation douce et agréable; or, si l'amour de la gloire a pu inspirer tant d'industrie et de courage à un orateur pro-fane, comment le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes n'engagerait-il pas le prêtre à soigner en lui un organe si utile à son ministère. Voici les moyens qui pour-ront lui servir à cette fin : 1° Il faut se tenir en garde, dès sa jeunesse, contre les moin-dres défauts de prononciation; 2° étudier les règles d'une parfaite prononciation, et nulle part, ce nous semble, on ne les trouvera mieux présentées que dans le livre de Du-broca intitulé : *L'art de lire à haute voix*. Une fois qu'on les possède, il faut les mettre en pratique et s'exercer souvent en son par-ticulier à prononcer quelque morceau ora-toire, comme si l'on parlait en public, à ar-ticuler distinctement tous les mots et toutes les syllabes, à faire prendre à sa voix toutes les inflexions, depuis les sons les plus aigus jusqu'aux plus graves, et surtout à saisir sur-le-champ le ton convenable et à passer d'un ton à l'autre sans blesser l'oreille.

L'exercice particulier, dit l'abbé Dinouart, a de grands avantages : il est même utile à la santé. Etes-vous sujet à bredouiller, prononcez posément et distinctement, dans vos lectures particulières, tous les mots et toutes les syllabes. Se rencontre-t-il des en-droits où il vous est plus difficile d'éviter ce défaut, changez quelque chose dans l'ordre des mots, ou substituez un synonyme au mot contre lequel votre langue échoue. Un gosier bien disposé, net, flexible, coulant, est d'un grand avantage, parce qu'il commu-nique à la voix ses propres dispositions. Enflé, il l'étrangle; épais, il l'obscurcit; maigre, il l'écorche; inégal, il la coupe; trop humide, il l'embarrasse; trop sec, il l'éteint.

Les Grecs avaient des maîtres qui les for-maient par l'exercice dont nous venons de parler : ils les appelaient *vociferarii, vocales, edomatores vocis;* selon Tertullien, Octave-Auguste les consultait assidûment. Quelque soin que demande la voix, il ne faut pas ce-pendant l'énerver par des délicatesses et un soin trop étudié. 3° Il faut ménager sa voix et ne la fatiguer ni en chaire par des cris trop violents, des prédications trop longues, ni hors de la chaire par des conversations inutiles, des chants de pur amusement, des contestations et des disputes. 4° Les méde-cins indiquent comme moyens de conserver sa voix un régime alimentaire adoucissant et fortifiant, le coucher de bonne heure, la modération dans l'étude, la frugalité, la pro-menade prise à propos, mais doucement et sans excès. Les Grecs défendaient aux ora-teurs les fruits et les figues : ils croyaient que les pommes, les poires, les noix, l'eau froide, en diminuaient la douceur; on peut en dire autant du fromage.

Voy. Dinouart, p. 126-220; Hamon, p. 360;

Grenade, t. II, p. 278; Andrieux, p. 548; Gaichiez, p. 54; Audisio, t. I, p. 435; Blair, t. II, p. 186; Albert, p. 283; Drioux, p. 175; Dieulin, t. II, p. 236.

Z

ZÈLE. — C'est dans une ardente charité, dit M. Vêtu, et dans un grand zèle pour le salut des âmes que l'orateur sacré trouvera les vrais moyens d'exercer dignement son ministère. Le zèle est un grand maître dans l'art oratoire. Toutes les écoles de rhéteurs ensemble et tous leurs préceptes ne seront jamais d'un aussi grand secours aux prédicateurs pour les aider dans les fonctions de leur ministère, que ce saint zèle qui doit être l'âme de leur sublime profession. C'est lui seul qui leur fournit presque tous les moyens et toutes les manières de parler utilement pour leurs auditeurs et pour eux-mêmes; c'est lui qui les porte à négliger ce qui sert plus à chatouiller les oreilles par le son et la cadence des paroles, ou à plaire à l'esprit par des tours fins et par des rencontres heureuses, qu'à instruire l'auditeur et à le guérir des plaies du péché; c'est lui qui leur fait trouver mille moyens de persuader, et employer tous les tours et les adresses les plus insinuantes du discours, pour faire goûter la science du salut aux pécheurs, pour les remplir de la crainte du Seigneur et d'une sincère aversion de leur vie criminelle; c'est lui qui, à toute occasion qui s'en présente dans le cours du discours, leur suggère des expressions et des figures véhémentes pour donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, et pour arrêter ceux qui en ont trop; c'est lui, enfin, qui fait qu'en diversifiant leurs paroles selon les besoins de leurs auditeurs, ils emploient tantôt les exclamations fortes, tantôt les supplications, tantôt les reproches et les réprimandes sévères; qu'ils réveillent les morts et interrogent les absents, qu'ils implorent le secours de Dieu, qu'ils remuent le ciel et la terre, et que, poussés par un saint enthousiasme, ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes et transportent leur auditoire.

Quand le cœur est embrasé par le zèle, c'est une fournaise ardente qui répand l'abondance de ses feux au dehors par les flammes de la parole. Alors il communique partout la chaleur et embrase tout. Le feu du zèle se montre dans toute la personne de l'homme apostolique, dans sa voix, ses gestes, ses regards et ses expressions. Son style est fort et véhément. Il ne court point après l'éloquence, mais l'éloquence le suit. C'est une éloquence vraie et naturelle à laquelle l'art n'a aucune part. Elle se soutient et s'élève par l'impulsion de la charité. C'est une sorte d'inspiration.

Comment un prédicateur qui connaît les vérités de la foi et qui en est intimement pénétré, qui sait ce que c'est que le salut et l'éternité, ne serait-il pas comme hors de lui-même lorsqu'il voit les déréglements et l'impiété de la plupart des hommes, le mépris qu'ils font de la religion, l'aveuglement de leur esprit, l'endurcissement et l'insensibilité de leur cœur, et le danger extrême où tant d'âmes sont exposées? Lorsqu'il considère la situation périlleuse de tant d'aveugles qui ont déjà, en quelque sorte, un pied dans l'abîme éternel, comment ne ferait-il pas tous ses efforts pour les tirer d'un danger aussi pressant, d'un danger d'autant plus redoutable que les infortunés qui y sont exposés ne le voient point, et qu'ils périssent en foule et sans retour?

Peut-on manquer de zèle quand on voit ce que Dieu, Jésus-Christ son Fils, et les saints ont fait pour le salut des âmes? Le feu sacré du zèle est sorti du cœur de Dieu même, qui a donné son Fils au monde pour le sauver. Il est sorti du cœur du Verbe éternel, qui s'est offert volontairement comme victime pour racheter les hommes de la damnation. Oui, c'est le désir de notre salut qui a fait descendre le Fils de Dieu des splendeurs du ciel sur la terre pour venir s'incarner et mourir sur une croix. Et ce feu de la charité, qui a une origine si noble, s'est répandu comme un torrent jusqu'aux extrémités du monde. C'est Jésus-Christ qui l'a communiqué, et son désir est qu'il s'enflamme de plus en plus. *Je suis venu*, disait-il, *apporter le feu sur la terre, et quelle est mon intention, sinon qu'il soit allumé* (*Luc.* XII, 49)? Il a fait passer ce feu divin dans le cœur de ses apôtres, et leur a donné la charge de le répandre par toute la terre. Voyez avec quelle ardeur ces saints et illustres personnages l'ont porté, l'ont allumé, l'ont propagé dans toutes les nations. Ministres du Tout-Puissant, qui succédez aux apôtres, lesquels eux-mêmes avaient remplacé Jésus-Christ, c'est maintenant à vous qu'est confiée cette importante et sublime fonction. L'édifice que votre divin maître et vos premiers prédécesseurs ont élevé et cimenté de leur sang, vous est remis pour que vous l'entreteniez. Vous êtes chargés de conserver à Jésus-Christ les âmes qu'il s'est acquises par sa mort, et que ses apôtres lui ont conquises par leurs travaux. Ce grand ouvrage qu'ils ont opéré dans le monde, vous êtes tenus de le continuer, de le maintenir, de le perpétuer, de le perfectionner s'il est possible. Vous vous glorifieriez vainement d'être les héritiers de leur ministère, si vous ne l'êtes aussi du zèle avec lequel ils l'ont exercé. Comment ferez-vous passer dans les autres ce feu divin, si vous n'en êtes pas embrasés vous-mêmes? C'est le feu qui allume le feu. Malheur à vous, ministres indolents, qui voyez périr les âmes avec indifférence! Si vous ne brûlez pas du feu de la charité, craignez de brûler un jour dans le feu allumé par la colère divine.

C'était le zèle du bien des âmes qui embrasait saint Paul, lorsque, s'adressant aux

ns, il s'écriait : *Qui est faible, qui sans que je m'affaiblisse ou que je avec lui* (*II Cor.* xi, 29)? *Mes en-* ivait-il aux Galates, *pour qui je sens ns les douleurs de l'enfantement, jus-* ie *Jésus-Christ soit formé dans vous,* re l'extrême douleur dont mon pressé à cause de votre chute (ils etombés dans le judaïsme), me fait er avec ardeur tous mes efforts pour inter de nouveau et vous rendre à rist. C'est aussi du feu intérieur arité, qui le consumait, que sont es étonnantes paroles que nous li- l'Epître aux Romains : *Je suis saisi stesse profonde, et mon cœur est ns cesse d'une douleur violente, au s'il eût été possible, j'eusse désiré oi-même anathème à l'égard de Jé- t pour mes frères* (*Rom.* ix, 2, 3). soif du salut des âmes qui a porté s les siècles des hommes apostoli- ut quitter, leurs biens, leurs pa- urs amis, leur patrie, pour aller l'Evangile à des peuples barbares. aversé l'immensité des mers, ils se osés à tous les dangers et se sont és à toutes les privations, pour les peuples assis à l'ombre de la plupart ont scellé de leur sang les u'ils annonçaient. C'est à ces di- esseurs des apôtres que nous som- evables de la foi. Ce sont eux qui nos pères des ténèbres de l'infidé- t à leur zèle que nous devons le d'être chrétiens. Ayons, nous que eur a honorés de son ministère, ur nos frères qui s'égarent la même u'on a eue pour nous dans la per- nos ancêtres. Rendons aux autres service qu'on nous a rendu. Et quel lus important que celui d'appren- ter un malheur éternel ?

être que le zèle anime peut rendre services à l'Eglise que cent autres nt dépourvus, ou, du moins, qui en Entre une foule d'exemples, citons- ues-uns qui sont plus rapprochés temps. Le premier est celui de ançois-Xavier. Il s'est donné des ncroyables pour la conversion des Il est difficile, dit son historien, ter tous ses voyages de mer et de si l'on voulait en prendre la peine, ait qu'il n'a eu le temps que de Ceux qui l'ont pratiqué le plus di- lui ce que saint Chrysostome disait Paul, qu'il a parcouru des contrées s avec une vitesse incroyable, et n volant, non sans travailler, ni sans uit, mais prêchant, baptisant, con- disputant contre les gentils, déraci- olâtrie, réformant les mœurs, et éta- partout la piété chrétienne. Ses tra- ostoliques étaient accompagnés de s incommodités de la vie ; et si l'on les gens qui l'ont observé de près, n miracle continuel qu'il pût vivre ; t le plus grand miracle de Xavier n'était pas d'avoir ressuscité des morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue pendant dix ans.

« Son zèle seul le soutenait ; mais, quelque pénibles que fussent les fonctions de son ministère, il s'en acquittait avec tant d'inclination et tant de joie, qu'au rapport du P. Melchior Nugnez, il semblait faire naturellement tout ce qu'il faisait. Voici les propres paroles de Nugnez : *Le Père maître François, en travaillant au salut des Sarrasins et des idolâtres, paraissait agir, non par une vertu infinie ou acquise, mais par un mouvement naturel ; car il ne pouvait vivre, ni prendre de plaisir que dans les occupations évangéliques : il y trouvait même son repos, et pour lui ce n'était pas travailler que de conduire les âmes à la connaissance et à l'amour de son Dieu.*

« Aussi, dès qu'il y avait la moindre apparence que la foi pût être plantée dans quelque nouveau royaume de gentils, il y volait, malgré toutes les difficultés qui se présentaient. On ne peut pas dire au vrai le nombre des infidèles qu'il a convertis ; l'opinion commune est que ce nombre passe sept cent mille ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il les instruisît légèrement. Avant de les baptiser, il leur enseignait à fond les principes de la foi ; selon la différence des états, ses instructions étaient différentes : il en avait de propres pour les jeunes personnes, pour les femmes mariées, pour les veuves, pour les serviteurs et pour les maîtres.

« Il ne passait pas d'un lieu à un autre, que la foi ne fût assez établie pour se maintenir d'elle-même. En effet, de tous les pays qu'il fit chrétiens, on n'en sait aucun qui soit retombé dans l'idolâtrie, hors la ville de Tolo ; encore ne fut-ce que pour peu de temps : mais on sait bien que des peuples qui, depuis quinze ou seize ans, n'avaient vu ni prêtre, ni chrétien étranger, se sont trouvés instruits dans la religion, et fervents dans la pratique des bonnes œuvres, comme s'ils n'eussent fait que de recevoir le baptême. Nous savons que quelques-uns, ayant été faits esclaves par les païens, ont conservé leur foi pure au milieu du paganisme, et ont mieux aimé perdre la vie dans les tourments que de renoncer à Jésus-Christ.

« Il avait coutume de demander tous les jours instamment à Dieu, dans le sacrifice de l'autel, la conversion des gentils, et il disait pour cela une prière qu'il avait composée en latin. La voici :

Æterne rerum omnium effector Deus, memento abs te animas infidelium esse procreatas, easque ad imaginem et similitudinem tuam conditas. Ecce, Domine, in opprobrium tuum his ipsis infernus impletur. Memento Jesum Filium tuum pro illorum salute atrocissimam subiisse necem. Noli, quæso, Domine, ultra permittere ut Filius tuus ab infidelibus contemnatur ; sed precibus sanctorum tuorum, et sanctissimæ Ecclesiæ ejusdem Filii tui sponsæ placatus, recordare misericordiæ tuæ, et oblitus idololatriæ et infidelitatis eorum, effice ut et ipsi tandem agnoscant quem misisti,

Dominum nostrum Jesum Christum, in quo est salus, vita, et resurrectio nostra, per quem salvati et liberati sumus, cui sit gloria per infinita sæcula sæculorum. Amen.

« Comme il ne pouvait pas prêcher toujours, ni en tous les lieux, il écrivit plusieurs instructions touchant la foi et les mœurs, les unes plus amples, les autres plus courtes, toutes dans la langue des nations converties ; et c'était sur ces instructions écrites que les enfants apprenaient à lire. Le saint composa aussi des cantiques, et mit en chant l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, et le Symbole des apôtres. Il bannit par là toutes les chansons impudiques que les nouveaux chrétiens savaient avant leur baptême ; car les cantiques de Xavier plaisaient tant qu'on les chantait généralement dans les maisons et à la campagne.

« Quelque chose qu'il fît, il ne regardait cela que comme un essai ; et il écrivit, l'an 1549, que, si le ciel lui donnait encore dix ans de vie, il espérait que ces petits commencements auraient des suites plus heureuses. Ce désir ardent d'étendre toujours davantage le royaume de Jésus-Christ lui faisait écrire des lettres pressantes au roi de Portugal et au P. Ignace, pour avoir un grand nombre de missionnaires : il promettait, dans ses lettres, de leur adoucir les fatigues des missions en les servant tous et en les aimant plus que lui-même.

« L'année qu'il mourut, il écrivit que, lorsqu'il aurait soumis l'empire de la Chine et celui des Tartares au joug de la foi, il prétendait retourner en Europe par le Septentrion, pour travailler à la réduction des hérétiques et au rétablissement de la discipline des mœurs ; qu'après, il avait le dessein de passer en Afrique ou de repasser en Asie, pour chercher de nouveaux royaumes où il annonçât Jésus-Christ. Au reste, quoiqu'il formât de nouvelles entreprises comme s'il eût dû vivre plus d'un siècle, il travaillait comme s'il n'eût eu que le jour présent; et il s'attachait quelquefois tellement à l'ouvrage qu'il avait entre les mains, qu'il se passait deux ou trois jours sans qu'il songeât à prendre nulle nourriture. »

C'était avec une profonde douleur qu'il pensait aux prêtres coupables qui, par défaut de zèle, se rendent inutiles à l'Eglise et laissent périr les âmes qu'ils pourraient sauver. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet aux Pères de la compagnie de Jésus : « Une multitude prodigieuse de peuples ne sont ici plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie que faute d'apôtres. Que de fois il m'est venu dans l'idée de me transporter en Europe, dussé-je y passer pour fou, et de parcourir les académies, et surtout celle de Paris, de crier à tous ces savants, qui ont plus de doctrine que de charité : *C'est par votre faute qu'une multitude épouvantable d'âmes sont exclues du royaume des cieux et sont plongées dans les abîmes éternels!* Ah ! plût à Dieu, me suis-je dit maintes fois à moi-même, que ces docteurs apportassent au salut des âmes la même ardeur qu'ils mettent dans la recherche des sciences humaines ! Quel compte n'auront-ils pas un jour à rendre, et de la science qu'ils ont acquise, et des talents qui leur ont été confiés ? Peut-être cette réflexion les ébranlerait-elle ; peut-être livreraient-ils quelques instants à l'oraison; peut-être entendraient-ils la voix de Dieu ; peut-être que, faisant un effort sur eux-mêmes, ils s'arracheraient à leurs cupidités charnelles, à leurs habitudes terrestres, pour se mettre tout entiers à la disposition et à la volonté de Dieu, et s'écrieraient-ils : *Seigneur, me voici ; je suis à vous, tout à vous: envoyez-moi où vous voudrez, fût-ce même dans les Indes !* Grand Dieu ! quelle vie plus heureuse ne mèneraient-ils pas ! quelle plus grande tranquillité d'âme n'éprouveraient-ils pas ! avec quelle confiance, avec quelle assurance ne se présenteraient-ils pas au jugement du Dieu vivant, auquel personne ne pourra se soustraire ? C'est alors qu'ils diraient un jour avec joie, comme le serviteur de l'Evangile : *Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, et voilà que j'en ai gagné cinq autres.* S'ils apportaient le même zèle à cultiver le véritable arbre de la science, qu'ils apportent nuit et jour à approfondir lss sciences du siècle ; s'ils consacraient à instruire les ignorants, sur ce qui est nécessaire au salut, le temps qu'ils emploient à creuser des sciences inutiles, ne leur serait-il pas plus facile de répondre un jour au Seigneur, lorsqu'il viendra tout à coup leur dire : *Rendez-moi compte de votre gestion?*

« Ah ! je crains bien que tous ceux qui, dans les universités, se livrent avec tant d'ardeur à l'étude des belles-lettres, n'aient bien plutôt pour but les honneurs, les dignités du sacerdoce, que les charges et les devoirs qui y sont attachés ! Je vois que les choses en sont venues au point que ceux-là mêmes qui se livrent avec le plus de zèle aux études, conviennent que c'est plutôt pour s'emparer des dignités ecclésiastiques, que pour consacrer leurs veilles, leurs peines, leurs talents à Jésus-Christ et à son Eglise. Mais quelle erreur ces misérables, qui détournent à leur profit particulier des talents et des études qui devraient être employés à la chose publique, ne font-ils pas dans leur calcul ! Comme s'ils craignaient que Dieu ne fût sourd à leur ambition, ils n'osent lui abandonner la direction et la réussite de leurs projets. Je prends Dieu à témoin que j'ai eu dessein, ne pouvant retourner en Europe, d'écrire à l'université de Paris, et surtout à nos docteurs Corne et Picard, pour leur faire voir que de milliers de barbares on pourrait amener à la connaissance du Christ, si les hommes s'occupaient moins d'eux-mêmes que de sa gloire. Priez donc, mes frères bien-aimés, priez le Maître de la moisson, pour qu'il envoie des ouvriers dans son champ. »

Un autre exemple de zèle est celui de saint Vincent de Paul. Il suffit de prononcer son nom pour rappeler ce que peut le zèle d'un prêtre pour le bien de l'Eglise et de la société. Sans entrer dans le détail de ses œu-

vres, que tout le monde connaît, sans parler de tous les établissements qu'il a fondés, et que nous voyons encore aujourd'hui, ne citons qu'un fait qui suffira seul pour donner une idée de la puissance de sa charité.

« Lorsque Vincent de Paul vint à Paris, dit Maury, on vendait les enfants trouvés, dans la rue Saint-Landry, comme un vil bétail. Ces infortunés, que le gouvernement abandonnait à la pitié, ou plutôt à la barbarie publique, périssaient presque en totalité; et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient quelquefois introduits furtivement, par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes. Vincent de Paul donna l'exemple de la charité en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux enfants : bientôt son zèle obtint du soulagement à tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais, cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Le père nourricier des orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer, dans son église de Saint-Lazare, un très-grand nombre de ces pauvres enfants prêts à expirer, entre les bras des filles de la Charité; et, montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, cette allocution pleine d'âme, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle, et que je vais transcrire de l'histoire de sa vie, composée par Abelly, évêque de Rhodez.

« Or sus, Mesdames, la compassion et la « charité vous ont fait adopter ces petites « créatures pour vos enfants. Vous avez été « leurs mères selon la grâce, depuis que leurs « mères selon la nature les ont abandonnées. « Voyez maintenant si vous voulez aussi les « abandonner pour toujours. Cessez à pré- « sent d'être leurs mères, pour devenir leurs « juges; leur vie et leur mort sont entre vos « mains. Je m'en vais donc, sans délibérer, « prendre les voix et les suffrages. Il est « temps de prononcer leur arrêt, et de dé- « cider irrévocablement si vous ne voulez « plus avoir pour eux des entrailles de mi- « séricorde. Les voilà devant vous! Ils vi- « vront, si vous continuez d'en prendre un « soin charitable; et, je vous le déclare « devant Dieu, ils seront tous morts demain « si vous les délaissez. »

« On ne devait répondre, on ne répondit à cette pathétique exhortation que par des pleurs et des largesses; et le même jour, au même instant, dans la même église, l'hôpital des Enfants-Trouvés de Paris fut fondé par acclamation et doté de quarante mille livres de rente.»

En parlant du zèle de saint Vincent de Paul, pouvons-nous oublier celui d'un autre saint qui vécut dans le même temps? Le nom de François de Sales se présente ici à tous les esprits. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il parut un homme rempli de l'esprit apostolique et tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Il prêchait rarement dans la ville, où il craignait que l'applaudissement des hommes ne lui enlevât le fruit de ses prédications; mais il allait dans les bourgs et les villages instruire les gens de la campagne, dont plusieurs vivaient dans une profonde ignorance de la religion. Ses grands travaux pour le service de l'Église, et la bénédiction que Dieu y répandait lui attirèrent une marque d'estime de son prince : il le fit presser d'accepter une charge dans le sénat de Chambéry; mais François de Sales la refusa constamment, disant qu'on ne connaissait pas l'étendue du ministère ecclésiastique, si l'on croyait qu'il n'eût pas de quoi occuper un homme tout entier.

Le duc de Savoie, après être rentré en possession du duché de Chablais et de quelques autres pays, pensa à faire instruire de la religion catholique les peuples de ces cantons, que l'hérésie avait entièrement infectés. Tout le monde fût effrayé à la vue des périls et des fatigues d'une telle mission; mais François s'offrit à l'entreprendre avec un chanoine de ses parents, nommé Louis de Sales, le seul qui se présenta pour l'accompagner. Lorsqu'il fut près d'entrer dans le Chablais, il se jeta à genoux, et fit sa prière à Dieu avec beaucoup de larmes; puis il dit à Louis de Sales, en l'embrassant tendrement : « Nous entrons dans ce pays pour y faire la fonction des apôtres. Si nous voulons y réussir, il faut les imiter. Renvoyons nos chevaux, marchons à pied, et contentons-nous comme eux du nécessaire. » Ils le firent, et, depuis ce moment, François, suivi d'un seul domestique, et ayant pour tout équipage un sac où il y avait une bible et un bréviaire, qu'il portait assez souvent lui-même, marchait à pied, un bâton à la main, dans un pays où les chemins étaient très-rudes. Il essuya, dans l'exercice de son ministère, des fatigues, des contradictions, des persécutions incroyables. On lui fermait les hôtelleries, et il était obligé de coucher à l'air; on lui refusait tout, et le pain même pour de l'argent; on le traitait de magicien et de sorcier. Le dépit et la fureur des ministres calvinistes allèrent jusqu'à aposter plusieurs fois des gens pour l'assassiner. Rien ne fut capable de le rebuter; et ce que ses discours n'avaient pu faire d'abord, sa douceur, sa persévérance et les exemples admirables de sa vie le firent peu à peu. Les hérétiques les plus aveuglés et les plus endurcis se laissèrent enfin gagner et revinrent à l'Église. En peu d'années on vit dans tout le Chablais, et dans la plus grande partie du diocèse de Genève, une résurrection miraculeuse de la religion catholique. L'exercice en fut rétabli, et les difficultés ayant été une fois aplanies par la patience et les travaux de notre saint, on envoya des ouvriers évangéliques pour l'aider à achever ce grand ouvrage.

Il suffit d'écouter la voix de la nature pour se porter à secourir son prochain. Et quand

il s'agit d'un intérêt aussi grave que celui de l'éternité, le chrétien n'a qu'à suivre l'inspiration de sa foi pour se sentir porté à essayer de tirer de la voie de la perdition ceux de ses semblables qu'il y voit engagés. On a vu des royaumes entiers convertis à la religion chrétienne par de simples fidèles et par de pieuses femmes. Dans les missions étrangères, les catéchistes convertissent autant d'infidèles que les missionnaires eux-mêmes. Ce sont eux qui, le plus souvent, les instruisent pour les préparer à la réception des sacrements. Le zèle de ces pieux fidèles pour le salut des âmes doit faire rougir les prêtres qui, étant obligés par devoir de s'en occuper, négligent cependant d'y travailler.

Voy. Vêtu, t. I, p. 197; Grenade, *passim;* du Jarry, p. 164; Hamon, p. 232.

FIN DU DICTIONNAIRE.

Premier Appendice.

LA RHÉTORIQUE DU PRÉDICATEUR

COMPOSÉE PAR L'ORDRE DE SAINT CHARLES BORROMÉE POUR ÊTRE ENSEIGNÉE AUX JEUNES CLERCS DANS LES SÉMINAIRES ;

Traduite du latin d'Augustin VALERIO, évêque de Vérone et cardinal,

PAR M. L'ABBÉ DINOUART.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Augustin Valerio (que d'autres nomment Valiero, ou Vallier), naquit à Venise le 7 avril 1531, d'une famille des plus considérables de cette ville. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il alla, à l'âge de seize ans, à Padoue étudier les belles-lettres sous Lazare Bonamico; il fit ensuite sa philosophie sous Bassiano Lando, et sous Marc-Antoine Genua. Ses progrès furent si grands, qu'on jugea bientôt qu'il deviendrait un grand homme. A l'âge de vingt ans il composa l'oraison funèbre de son maître Bonamico, étudia aussi en théologie et en droit canon, parce qu'il se destinait à l'état ecclésiastique. Il se fit recevoir docteur en l'une et l'autre faculté.

De retour à Venise, il alla à Rome avec les ambassadeurs que le sénat envoya au pape Paul IV, en 1555, pour le féliciter de son exaltation au pontificat. A l'âge de vingt-cinq ans, qui est l'âge nécessaire pour pouvoir avoir place parmi les *sages des ordres*, il songea à faire les poursuites nécessaires pour cela. Ces *sages des ordres* sont cinq jeunes gens de la première qualité à qui on donne entrée au collége, où se traitent les affaires de la république, afin qu'ils se forment auparavant. Il obtint ce qu'il demandait, sans que personne sollicitât pour lui; mais les écrits qu'il avait déjà fait paraître parlaient en sa faveur. Jacques Foscarini, qui professait la philosophie à Venise, ayant été fait en 1558 avocat général, le sénat, à qui il appartient de nommer à cet emploi, et qui choisit toujours un noble Vénitien, lui donna pour successeur Valerio. Il n'avait alors que vingt-huit ans; mais, malgré sa jeunesse, il s'acquitta de sa charge avec distinction, et donna de nouvelles preuves de son savoir, en publiant de nouveaux ouvrages sur des matières philosophiques. C'était principalement la morale qu'il avait à enseigner, et c'est sur ce sujet que roulent ces ouvrages dont quelques-uns seulement ont été donnés au public. En 1565 il prit l'habit ecclésiastique; son oncle Bernard Naugerio, que le pape Pie IV avait fait évêque de Vérone avant son départ pour le concile de Trente, en étant revenu, et se trouvant accablé d'infirmités, lui procura deux mois après son évêché. Le cardinal ne survécut pas longtemps à sa démission, car il mourut le 27 mai, avant que d'avoir appris la nomination de son neveu, dont la nouvelle arriva quelques heures après sa mort.

Rien n'est plus édifiant que la conduite de Valerio dans l'épiscopat. Il ne se contenta pas d'instruire son peuple par sa conduite régulière, il voulut le faire aussi par ses discours. Il trouvait un obstacle dans la difficulté qu'il avait à parler. Car, quoiqu'il s'exprimât fort aisément en latin, et avec une élégance et une pureté peu communes, il n'en était pas de même quand il fallait parler italien. Il semblait que ce fût pour lui une langue étrangère. Cette difficulté ne lui

fit cependant pas abandonner la prédication qu'il regardait comme une fonction essentielle de son ministère. Le remède à cela était de composer ses sermons, et de les apprendre exactement.

Je ne parlerai point ici de sa charité et de toutes ses autres vertus que ceux qui ont parlé de lui relèvent avec tant d'éloges. Ce sont des choses étrangères à mon sujet. L'estime que saint Charles a toujours témoignée pour lui, et l'amitié qui les unissait ensemble suffisent pour faire de lui l'éloge le plus parfait.

Il ne songeait qu'à s'acquitter de ses devoirs, lorsque le pape Grégoire XIII le fit cardinal du titre de Saint-Marc, au mois de décembre 1583. Ce pontife le fit venir à Rome et le mit à la tête de plusieurs congrégations. L'interdit que Paul V jeta sur sa patrie lui donna un chagrin si sensible qu'il lui causa la mort. Il mourut à Rome le 24 mai 1606, âgé de soixante-quinze ans. Son corps fut d'abord enterré dans cette ville, d'où il fut transporté dans la cathédrale de Vérone.

Il a prodigieusement composé, et presque toute sa vie s'est passée à écrire. Il compte lui-même 81 opuscules de sa façon, dans un livre intitulé : *De cautione adhibenda in edendis libris*, et Jean-Antoine Volpi, qui l'a donné au public, y en ajoute encore trente-sept qu'il a faits depuis. La plus grande partie n'est point imprimée ; il n'a pas même voulu qu'elle le fût.

De tous ses ouvrages le plus élégant, le plus utile, le plus parfait, est cette *Rhétorique* que nous présentons au public. Elle a été imprimée en latin jusqu'à huit fois, du vivant de Valerio ; on dirait qu'elle n'est jamais sortie de l'Italie, tant est petit le nombre des vrais savants qui la connaissent. On peut cependant assurer que de toutes les rhétoriques que nous avons, nulle n'est comparable à celle-ci par rapport à l'objet qu'elle embrasse. Saint Charles, qui ne cherchait qu'à former des ministres pieux et éclairés, conçut le premier le dessein de cette Rhétorique ecclésiastique ; il en coucha même le plan sur le papier, mais comme il ne pouvait l'exécuter à cause de ses occupations continuelles, il engagea son ami Valerio à entreprendre ce travail. Il ne fallait pas moins qu'un homme aussi habile que lui pour remplir ce dessein. La difficulté était grande, tant du côté des préceptes qu'il fallait donner, que du côté de la matière où il fallait les appliquer. A l'égard des préceptes il fallait prendre son parti dans ce grand nombre de maîtres dont les uns sont si longs, les autres si courts, et qui se contredisent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui se contredisent eux-mêmes, ou qui paraissent se contredire parce qu'ils traitent tout d'une manière problématique.

A l'égard de la matière pour y bien appliquer les règles de l'art, il fallait savoir parfaitement la morale, les mystères de la religion; peut-être même la controverse. Tous ces obstacles ne rebutèrent point Valerio. En effet il avait la science de l'Ecriture et des Pères, il était fort versé dans la rhétorique et dans les belles-lettres. Enfin sa réputation pouvait rendre son ouvrage aussi recommandable que le sont les tableaux des plus excellents maîtres.

A l'exemple de saint Augustin, en suivant les principes d'Aristote, il a recueilli tout ce qui pouvait servir à l'orateur sacré. Il a tout mis dans un bel ordre, il est court dans l'expression. Il paraît tout plein de sens. Il traite toutes choses, non pas comme un interprète, mais comme un auteur original; en sorte que chaque précepte est la matière d'une grande méditation et d'un long usage. Quelle obligation ne lui a-t-on pas d'avoir fait revivre l'éloquence des Pères !

Ne refusons pas à ce prélat la gloire qu'il a encore méritée en réduisant son ouvrage en table, d'une manière également courte et méthodique, pour la facilité de ses disciples (1). Il y a joint trois *Discours* qu'il a prononcés dans son séminaire. Dans le dernier, il leur expose les qualités que doit avoir un maître pour enseigner l'éloquence à de jeunes ecclésiastiques, et quoiqu'il n'y parle pas de lui-même, on voit aisément que ce sont les qualités qu'il possédait. Dans le second, il expose la méthode qu'il a suivie dans son ouvrage, qui est celle d'Aristote. Dans le premier il leur recommande la prière, l'innocence de la vie, l'étude et l'exercice. S'il y dit que la rhétorique qu'il donne n'est ni cette fausse rhétorique blâmée par Platon, ni même la véritable que ce philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent, ce serait se tromper de croire qu'il le dise par vanité; rien n'est plus éloigné de son caractère. Il ne parle ainsi que par rapport à la dignité de la matière qui met le prédicateur fort au-dessus de l'orateur ordinaire. S'il ne veut pas que l'on traduise le titre de son livre par celui de *La Rhétorique du prédicateur*, parce qu'il n'a pas prétendu donner des règles à ceux qui sont dans l'exercice de la prédication, on peut croire que c'est un trait de modestie, lequel n'empêche pas que son ouvrage ne soit en effet *La Rhétorique du prédicateur*, puisqu'il peut, et corriger ceux qui manqueraient dans leur ministère, et former ceux qui veulent se rendre capables de prêcher.

Valerio, enchérissant sur Quintilien, ne reconnaît pas de véritables orateurs hors de la religion chrétienne, dépositaire de la vérité et de la vertu. Loin des visions bizarres de ceux qui voudraient bannir l'éloquence de la chaire, il en établit la nécessité et la prouve sans peine; puisque l'éloquence sacrée est l'art de traiter des choses du salut, que son devoir est d'inspirer la religion et la piété, que sa fin est de conduire l'homme à la béatitude céleste. Il soutient avec raison que la perfection de l'orateur sacré ne dépend pas du succès. En effet le grand succès du prédicateur est que ceux qui l'enten-

(1) Nous donnons cette table à la fin du premier appendice.

dent disent comme les Juifs qui avaient entendu les apôtres, *Que faut-il que nous fassions?* et c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Le travail et l'exercice sont néanmoins nécessaires au prédicateur, aussi bien que la prière. Il doit surtout s'attacher à prendre un style populaire, tel que saint Augustin le prescrit, c'est-à-dire intelligible, agréable, plein de grands mouvements.

La matière des prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut faire ou éviter, espérer ou craindre, rechercher ou fuir, louer ou blâmer. En traitant ces grands sujets, on peut tomber dans de grands abus. Valerio les fait connaître. Il ne veut point qu'on loue trop les vivants. Il défend de suivre sans réserve ce que les païens ont prescrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui-même. Il explique la dialectique par des exemples de l'Ecriture et des Pères. Il ne veut, comme Aristote, que l'enthymème et l'exemple dans les preuves de son orateur. On ne peut nier que tout ce qu'il dit dans son premier livre sur tous ces points, ne soit très-utile au prédicateur, et pour le fond et pour la forme de ses discours, et ne lui indique les sources où il doit puiser, qui sont en général les connaissances divines et humaines, et plus particulièrement l'Ecriture, la tradition, les conciles, les Pères et tous les bons écrivains catholiques.

Les mouvements ou les passions sont la matière du second livre : l'auteur y suit la doctrine d'Aristote, de Cicéron, de saint Augustin ; il veut que le prédicateur soit intérieurement touché, et pour cela qu'il soit plein de son sujet; qu'il lise des discours forts et pathétiques, tels que sont les livres des prophètes, et qu'il invoque l'Esprit-Saint, l'auteur de tout don. Il réfute les stoïciens, qui ne voulaient pas de passions, et établit que la source de tous les bons mouvements dans le discours ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour réglé de soi-même, et l'amour du prochain qui comprend l'amour réciproque des parents, des enfants, des époux, de tous les hommes qui sont frères.

Sur tout cela, notre auteur conserve partout un caractère d'homme grave, habile dans la connaissance de l'art, savant dans les matières que le prédicateur doit traiter, qui aime et veut faire aimer le jeûne, la miséricorde, la crainte de Dieu, la retenue, les joies et les consolations saintes, l'attachement à son état. Il touche tous ces articles dans sa *Rhétorique*, et il y entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une manière qui leur soit propre. Ainsi, ou l'on peut le suivre, ou sur ses idées se faire aisément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'est pas sans raison qu'on a présenté cette *Rhétorique* comme un ouvrage du caractère de ceux de Thucydide, c'est-à-dire comme un ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots.

Dans le troisième livre, il s'agit de l'élocution. Il en montre l'importance, ensuite les défauts où les prédicateurs peuvent tomber, faute d'esprit, de prudence ou d'habileté. Il en veut surtout à la présomption qui fait oublier l'invocation du Saint-Esprit. Il en veut au défaut d'action qui rend l'orateur insupportable. Il conseille d'avoir un maître pour s'y former, et en général de consulter d'habiles gens pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage et encore plus la clarté; un usage prudent des métaphores et des autres figures, sans cependant trop s'assujettir au nombre du discours. Il ne fait pas le dénombrement de toutes les figures qu'il veut qu'on apprenne par l'usage. Il ne laisse pas d'en fournir des exemples qu'il tire de l'Ecriture et des Pères. Il propose l'imitation des discours éloquents comme un moyen de devenir orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il les fait trop consister dans un extérieur qui réponde à la doctrine ; c'est dans le discours même que ces mœurs doivent paraître. Il veut un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour ne point flatter, pour ne choquer personne, pour traiter chaque genre d'instruction selon son caractère. Il recommande au prédicateur de bien connaître les mœurs du pays, et de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien et de Cornificius dans sa *Rhétorique* à Hérennius. Enfin il touche en maître tout ce qui est capable d'orner, de fortifier la diction, et il le touche toujours d'une manière convenable au ministre de l'Evangile.

Dans cette analyse vous voyez le jugement que Gibert en a porté au nom de tous les savants. Nous ne pouvions mieux faire que de copier cet habile rhétoricien, qui en parle lui-même en maître. Ce qu'il en dit vous donne l'idée la plus exacte et la plus précise d'un ouvrage qu'on ne peut trop estimer.

Il est juste de rendre compte au public de ma traduction. Nous connaissons depuis longtemps la bonté de cet ouvrage ; mais ce que nous avons lu dans l'abbé Goujet (*Bibliot. Franc.* c. 2) nous a décidé à le traduire. « Si la *Rhétorique* d'Augustin Valerio était, dit-il, traduite en français, il faudrait en conseiller la lecture. » Nous avons répondu au désir de ce savant aimable.

Comme Valerio donnait au professeur sa *Rhétorique* à mesure qu'il la composait, il omettait bien des choses qu'il lui laissait à expliquer, à développer à ses disciples : telles sont les définitions des figures, des lieux oratoires, des passions, des parties du discours, etc., que nous avons cru devoir insérer dans la traduction. Nous avons changé certaines expressions dans les exemples de quelques figures, dont la beauté, qui ne consiste que dans le latin, ne peut être rendue en français, comme sont les diminutifs, les allusions, etc. Nous avons omis quelques exemples qui ne convenaient qu'à des événements particuliers de son temps, comme

à la guerre contre les Turcs, ou qui ne sont cités que par certaines raisons qui ne seraient pas du goût de notre siècle, comme sont les Croisades. Nous avons changé certaines expressions latines que la délicatesse de notre langue ne pourrait souffrir. Nous avons corrigé ce qu'il disait sur l'exorde et sur la péroraison qu'il ne croit pas nécessaires. Nous avons éclairci le chapitre où il parle des mœurs oratoires, que Gibert lui reproche avec raison de n'avoir pas assez bien expliquées. Nous avons quelquefois amplifié les préceptes et les exemples pour en faire mieux sentir la beauté, et pour la rendre plus sensible ; tel est le chapitre *des Images*. Nous avons alors emprunté de nos plus habiles maîtres les additions. Plusieurs préceptes sont rendus plus conformes à l'éloquence française. Nous avons fait ces changements, additions et omissions, dans le corps même de la traduction, pour ne pas distraire nos lecteurs par des notes mises à la marge ou au bas des pages.

Nous avons renvoyé les chapitres 12, 13, 14, 15, 16 du troisième livre aux chapitres 45 et suivants, où il traite à fond les matières dont il ne rapportait que des exemples dans les premiers. Les deux chapitres *sur la proposition*, qui étaient interrompus par d'autres, qui leur étaient étrangers, nous les avons réduits à un seul. Nous avons ôté ce qui était du chapitre 32 du troisième livre sur la digression pour en former aussi un seul chapitre avec ce qu'il en disait au chapitre 50 du même livre. Nous avons transféré les chapitres qui concernent les interprétations différentes de l'Ecriture après celui *de la péroraison*, pour ne pas interrompre ce qu'il a écrit sur les parties du discours. Nous en avons agi ainsi pour mettre plus d'ordre, et pour présenter dans un même chapitre ce qui regarde la même matière. Comme il ne cite presque point les livres des Pères d'où il tire ses exemples, nous nous en sommes également exempté. On ne peut imposer cette obligation à un traducteur. Ce que nous avons vérifié, c'est qu'ils sont tous tirés de leurs ouvrages. Il nous reste à prouver la nécessité d'entrer dans les vues du grand saint Charles Borromée, en admettant cette *Rhétorique* dans les séminaires. Tout ce qui vient de la part de ce saint cardinal est trop respecté du clergé de France pour ne pas présumer que nosseigneurs les évêques ne conçoivent l'utilité de cet ouvrage pour former les jeunes clercs dans l'éloquence ecclésiastique. C'est le but qu'il s'est proposé en la faisant composer par Valerio. Nous avons beaucoup de rhétoriques. Plusieurs sont excellentes, mais il n'en est pas une seule qui se propose précisément pour objet le ministère de la chaire. Les jeunes gens apprennent ordinairement la rhétorique vers l'âge de quinze à seize ans. Leur jugement n'est point encore formé ; ils n'ont aucune idée de la dialectique qui leur serait cependant nécessaire. Entrés dans la philosophie, les épines du syllogisme, l'obscurité des matières, un vain fatras de questions inintelligibles et inutiles les occupent et leur font perdre ce premier goût pour l'éloquence que leur esprit seul avait saisie auparavant. La théologie suit après, on la continue dans les séminaires, on parvient enfin au sacerdoce. Heureux celui qui a retenu les premiers principes de sa rhétorique ! Plus heureux celui qui a eu assez de force de sentiment pour s'en occuper dans le particulier, et nourrir en lui ses préceptes par la lecture des bons livres ! Mais rien n'est si rare, et c'est ainsi que les choses se passent pour le plus grand nombre, surtout dans les provinces.

Un théologien même habile ne peut avoir un grand succès dans la prédication sans rhétorique, parce qu'on ne peut persuader ses auditeurs qu'autant qu'on sait plaire à l'esprit et intéresser le cœur, ce qui est l'effet de l'éloquence. Il dira de bonnes choses, je l'avoue ; mais il les dira sans figures dans le style, sans vivacité dans l'expression, sans savoir émouvoir les passions ; et il les dira mal, parce qu'il ne les dira pas d'une manière propre à persuader. C'est un airain sonnant, qui ne frappe que l'oreille. L'esprit pourra être persuadé des vérités qu'il proposera, mais le cœur ne sera point convaincu. Il ne produira donc aucun fruit.

La plupart des prêtres étant destinés à instruire les gens de la campagne, ont-ils donc tant besoin de rhétorique ? Oui, sans doute, et plus les auditeurs sont grossiers, moins ils ont d'éducation et de sentiments, plus ils sont difficiles à toucher, et plus l'art d'émouvoir les passions devient utile et nécessaire.

Les évêques se plaignent souvent avec raison du grand nombre de curés qui ne prêchent jamais ou qui prêchent mal. Plusieurs s'engraissent dans une honteuse indolence, et croient ne devoir plus rien à Dieu et au prochain, quand ils ont célébré une messe à la hâte et qu'ils se sont déchargés du soin d'instruire sur un magister qui s'en acquitte par un simple catéchisme. Chez la plupart, c'est défaut de n'avoir pas été élevés dans l'amour de l'étude de leur état, et dans la connaissance des belles-lettres. D'autres prêchent, disons mieux, récitent un sermon qu'ils ont appris ou pillé, souvent sans ordre, sans choix, sans méthode ; que l'auditeur soit instruit, ou non ; que leur importe ? Ils se sont acquittés de leur ministère extérieur, ce sont des écoliers qui ont dit leur leçon. Eh ! combien d'ignorants et de paresseux ne fait pas la *Bibliothèque des prédicateurs*, quoiqu'elle ait son mérite ? Elle peut être utile à des pasteurs chargés le long d'une semaine du détail d'une grande paroisse ; mais combien de pasteurs oisifs ou dans les plaisirs se hâtent, le samedi, de coudre un prône presqu'aussi froidement débité qu'il est souvent mal appris !

Ceux que Dieu établit les maîtres du monde doivent imiter sa providence dans le gouvernement des hommes. L'ambition conduit la plupart des mortels ; et ils pourraient à son exemple faire servir un mal particulier au bien public. Les places du ministère ne

devraient être accordées qu'à ceux qui se seraient distingués dans la Prédication, à proportion des talents que Dieu leur aurait confiés. L'émulation a fait naître de grands hommes dans tous les temps.

Que conclure de ces réflexions? Qu'il est nécessaire de mettre cette *Rhétorique* entre les mains des jeunes clercs qui sont dans les séminaires. Le professeur qui serait chargé de l'enseigner se conformerait à ces préceptes, il les expliquerait avec exactitude, il amplifierait, il confirmerait par de nouveaux exemples ceux qui y sont rapportés. il se préparerait lui-même en lisant assidûment l'ingénieuse traduction des livres de l'*Orateur* de Cicéron, celle de l'*Institution* de Quintilien par l'abbé Gédoyn, la *Rhétorique* d'Aristote par Cassandre; le *Traité des Etudes* de Rollin, la *Rhétorique* de Gibert et les jugements des savants, qui ont écrit sur la rhétorique. Celles d'Esrame, de Vossius, du P. Caussin, de Grenade, du P. Gisbert, le traité du P. Jouvenci *De ratione studiorum*, Bretteville et plusieurs autres écrivains lui fourniront de nouvelles connaissances, pour instruire ses disciples. La lecture des Pères, des plus célèbres académiens et prédicateurs français, des extraits faits des plus beaux endroits de leurs ouvrages, et rapportés à propos donneront une nouvelle grâce, une force nouvelle à ses instructions.

Il ne s'agit pas précisément de former dans un prêtre, un théologien, un casuiste, un homme dévot. Obligé d'annoncer la loi comme les prophètes et les apôtres, il doit parler avec feu, avec cette énergie qui enlève dans leurs écrits. Il est l'ambassadeur du Dieu vivant, il doit donc parler d'une manière digne du caractère dont il est revêtu. Il doit donc être nécessairement orateur. Un prêtre qui n'a que la piété pour partage n'a jamais eu qu'une demi-vocation. Il est *lucerna ardens, et non lucens.*

Le Sauveur n'a pas seulement commandé aux apôtres, de prier, de confesser, de célébrer le saint sacrifice; mais il leur a encore dit : *Allez, prêchez, annoncez ma loi à toutes les nations,* ITE, DOCETE. Un ministre n'est pas prêtre pour lui-même, mais pour le public.

Il me paraît démontré que les prêtres doivent être orateurs du plus ou du moins. Or c'est dans les séminaires où on peut les instruire solidement. Ils ont alors le raisonnement formé par la logique, instruit par la théologie qui est le fondement de l'éloquence chrétienne, et par conséquent ils sont plus propres à profiter des leçons de l'art oratoire. On pourrait sans interrompre le cours des exercices ordinaires, donner une heure marquée les dimanches, les fêtes, et les jours même de récréation à l'explication de cette *Rhétorique*. Là le maître ferait rendre compte aux jeunes clercs de ce qu'ils auraient dû apprendre, il leur expliquerait les préceptes, et les appliquerait aux exemples. Il leur proposerait la matière d'un discours d'un quart d'heure dont il pourrait tirer le fond du Catéchisme du concile de Trente : il examinerait les précédents discours de ses disciples, il leur en montrerait les défauts soit du côté des preuves, des figures, soit du côté de la diction. Il ferait quelquefois parler dans l'assemblée, ou pendant le temps du réfectoire quelqu'un de ceux qui auraient réussi. Alors les jeunes clercs prendraient goût pour la véritable éloquence et deviendraient de bons orateurs. On pourrait dans un tel exercice faire lire les plus beaux morceaux des saints Pères, des académiciens, des prédicateurs modernes qui auraient quelque rapport aux figures, aux exemples dont on traiterait. Cette lecture leur formerait le style, les apprendrait à écrire purement, à composer avec éloquence, et à produire avec méthode ce qu'ils auraient trouvé dans les saints Pères de plus propre à leur sujet. Car les ouvrages de ces docteurs sont des sources où ils doivent puiser sans cesse. Les ministres éloquents sont rares parce qu'on ne lit que les nouveaux sermonnaires qui sont la plupart féconds en esprit, mais stériles en raisonnement. On les copie, on les suit servilement, et on s'apprend à ne penser, à n'écrire que d'après eux.

Ce que nous avons dit ici des jeunes clercs dans les séminaires, peut s'appliquer aux jeunes profès des monastères pendant les études du noviciat.

Nous souhaitons que le Seigneur répande sa bénédiction sur cet ouvrage, entrepris pour sa gloire et pour l'instruction des prêtres. Qu'il donne aux premiers pasteurs de son Eglise la volonté de suivre en cela l'esprit du grand saint Charles Borromée, qui, comme le premier auteur de cette *Rhétorique*, l'a introduite le premier dans les séminaires de son diocèse. Ce respectable archevêque était très-convaincu de la nécessité où sont les prêtres d'être instruits pour instruire les autres; et la meilleure réponse que je pourrais donner à ceux qui pensent que l'éloquence est de peu d'utilité dans un ministre, serait l'exemple de saint Charles qui ne croyait pas qu'une éloquence ordinaire, c'est-à-dire un peu de théologie et de sens commun, fussent seuls suffisants dans un prêtre.

DISCOURS PRÉLIMINAIRES

D'AUGUSTIN VALERIO, ÉVÊQUE DE VÉRONE,

rononcés devant les clercs de son diocèse pour leur apprendre la méthode d'étudier et d'enseigner avec fruit la rhétorique.

DISCOURS PREMIER.

désordre et la confusion qui règnent les différentes conditions de la vie, ent de ce que les hommes oublient la our laquelle ils sont nés, et celle qu'ils nt se proposer dans leurs études. Cet funeste fait que les prêtres vertueux vants que nous souhaiterions trouver la conduite des âmes, et qui seraient ires à notre diocèse, sont cependant si . La gloire de l'Eglise, le salut de mon le, mon amour pour vous, et l'obliga- où je suis de vous instruire sont autant iissants motifs qui m'engagent à éloi- de vous cette ignorance honteuse au doce. Connaissez la fin que Dieu veut vous vous proposiez dans vos actions ns l'étude propre à votre état. L'Eglise nourrit de ses biens, répondez aux ins qu'elle a sur vous : Elle veut for- en vous ses ministres; vous serez un les défenseurs de ses autels, les ambas- rs du Dieu vivant, les médiateurs en- ciel et la terre, et mes coadjuteurs la conduite des peuples que la Provi- a confiés à mes soins. Quel état plus ! Quelles fonctions plus augustes ! Vou- ous répondre à votre vocation ? Formez jeunesse dans l'étude des belles-lettres, la discipline de l'Eglise. Intéressez le à vous communiquer ses lumières. âge ne vous permet pas encore de rer le plus saint de nos mystères, mais nquez jamais à y assister chaque jour; n'avez pas encore de caractère qui permette d'instruire les peuples dans se, mais comme vous remplirez un cette fonction, travaillez dès à présent us rendre capables d'annoncer publi- ent la parole de Dieu. Souvenez-vous e Saint-Esprit est le Dieu des sciences; pense les talents, il souffle où il lui et il n'accorde la sagesse et l'intelli- qu'à la ferveur de la prière, qu'à la é du cœur qui l'invoque. S'il éclaire me, il exige de lui qu'il employe ses res pour avancer dans les sciences. vez fidèlement les règles que je vous ris ici; je me suis fait jusqu'à présent voir d'y être fidèle. Animez-vous, et ez avec ardeur dans cette pénible car- qui se présente : que l'exemple de nos les chanoines qui sont ici présents, votre vertu naissante; puissiez-vous leur amour pour les sciences. Vous un jour obligés d'enseigner, de corri- s peuples qui vous seront confiés, de communiquer la doctrine sainte dont vous serez remplis les premiers; appliquez-vous donc à cette partie de la théologie la plus nécessaire dans notre ministère. C'est pour vous conduire dans cette étude, vous enseigner la scolastique, cette science qui confond les erreurs, qui défend avec tant de force les vérités catholiques, que je vous donne des maîtres. Vous vous destinez au sacerdoce; vous serez les pasteurs des peuples. Le devoir d'un pasteur est d'instruire, et c'est cet art si nécessaire qu'on appelle la rhétorique. Le désir que j'ai de former en vous des ministres savants, des anges du Seigneur, de dignes successeurs des grands hommes qui nous ont précédés dans l'Eglise, m'engage à vous instruire moi-même. Je reprends aujourd'hui la fonction de maître que j'ai abandonnée depuis plusieurs années. Je viens vous donner des instructions utiles proportionnées à votre âge. Je vous expliquerai en premier lieu ce que j'entends par le titre de cet ouvrage, que j'intitule la *Rhétorique des clercs :* je vous exposerai le but que je me propose : je parlerai ensuite de la méthode qu'elle renferme, des livres qui la composent, vous jugerez par là de son utilité. Je traiterai enfin des devoirs du maître et du disciple, et je vous montrerai l'usage que vous devez faire des préceptes de cette Rhétorique. Je serai court et clair autant qu'une matière si vaste peut le permettre. Je renfermerai toutes ces instructions dans trois discours, les occupations de ma charge m'empêchant de parler avec plus d'étendue.

Que signifie ce mot, *rhétorique?* La parole et la raison distinguent l'homme des animaux; la rhétorique a été inventée afin que l'homme qui diffère des animaux par la parole, se distinguât aussi par elle entre ses semblables, et leur devînt utile. Les savants la définissent, *un art qui considère en chaque sujet ce qui est capable de persuader, un art qui nous conduit dans les discours ordinaires de la vie, quoiqu'il n'arrive pas toujours à la fin qui lui est propre.* La fin de l'orateur est de persuader : s'il ne persuade pas quelquefois, il n'en mérite pas moins le nom d'orateur. Lisez la table que je vous propose, confiez-la à votre mémoire, elle vous fera connaître que la rhétorique est véritablement *un art qui nous apprend à bien dire.* Cette table, qui renferme toutes les sciences, vous montrera le rapport qu'elles ont entre elles, et ce qui les distingue (1). Cette distinction utile vous fera apprécier

(1) *Voy.* cette table à la fin du premier appendice.

le mérite de la science qui est si estimable quand elle a pour base l'humilité.

Platon, ce grand philosophe, distingue différentes rhétoriques ; il appelle l'une philosophique, elle conduit les hommes à la pratique du bien, et il en fait l'éloge. Il nomme l'autre une rhétorique vile et méprisable, qui, par les faux agréments d'une éloquence vaine et fardée, séduit les peuples. Il distingue encore quatre arts différents : deux qui regardent le corps, et deux autres ont l'esprit pour objet. Il appelle un art légal celui qui conduit l'esprit, quoique strictement il puisse l'appeler science : il nomme art judiciaire la science qui le dirige dans ses pensées. La lutte, les exercices du corps, sont selon lui des arts qui conservent la santé du corps. La médecine guérit les maladies par le moyen de la pharmacie et de la chirurgie et particulièrement par la diète qu'elle propose comme le remède le plus efficace. Ce philosophe admet encore différents arts abjects, trompeurs et sophistiques. Les sophistes, en effet, sont des hommes vains, ils affectent le nom de sages, qu'ils sont indignes de porter, eux qui corrompent ceux qu'ils infectent de leur doctrine. Platon trouve un art oratoire qui se couvre du nom d'art judiciaire, et c'est celui de ces orateurs qui ont voulu se donner le titre glorieux de pères de la patrie; hommes orgueilleux qui dans leurs siècles ont excité des séditions, et troublé l'union des républiques. Il appelle trompeur et fardé, cet art que plusieurs emploient pour cacher leur faiblesse sous un extérieur étudié, déguiser leurs défauts et se donner un air capable de soutenir les exercices les plus pénibles ; c'est là le vice ordinaire des femmes qui empruntent de l'art un masque de beauté pour plaire, souvent même aux dépens de leur propre santé. Le quatrième art, selon lui, est vil et méprisable, c'est l'art de faire la cuisine ; uniquement occupé de ce qui flatte le goût, il énerve les corps par la sensualité ; c'est à cause de cette distinction que Socrate disait en badinant, qu'il y avait une analogie entre l'art de la rhétorique et celui de la cuisine. Ainsi pensait Cicéron, qui regardait Socrate comme le plus capable de tourner les orateurs en ridicule. On ne vous enseignera pas les arts dont se servaient les anciens philosophes pour séduire les peuples, et fomenter le feu de la révolte ; on ne vous parlera point ni de cette rhétorique philosophique qui ne traite que des vertus morales. C'est la rhétorique ecclésiastique dont je vous expliquerai les règles. Elle vous apprendra l'art d'inspirer aux peuples la connaissance et l'amour de la vertu, et de leur découvrir le chemin qui conduit à la béatitude ; par elle vous étendrez le royaume de Dieu, vous détruirez l'empire du démon, et vous procurerez la gloire de l'Eglise. Je nomme cette rhétorique *ecclésiastique*, pour vous faire comprendre que ce qu'elle renferme est appuyé sur l'autorité de l'Eglise qui est l'école de la vérité. Ses principes et ses maximes ont pour fondement l'Ecriture sainte et les écrits des pères. Le titre de *Rhétorique*, que je donne à cet ouvrage, ne doit pas vous surprendre ; Platon lui-même a admis une rhétorique qui règle les mœurs, qui enseigne la pratique des vertus morales, différente en cela de celle que je vous présente ; si je n'emploie pas le nom de prédicateur ou de docteur, mais celui d'orateur, c'est que je n'écris pas pour les hommes versés dans les sciences, connus par les fonctions qu'ils exercent avec honneur : je veux former des ministres, leur fournir assez de connaissances et de lumières pour composer avec fruit ces discours familiers qu'un pasteur doit prononcer à la messe paroissiale, ou dans les lieux particuliers où les chrétiens s'assemblent pour satisfaire leur zèle, et la dévotion qui les anime. Qu'est-ce donc, à mon sentiment, qu'un orateur ecclésiastique ? Est-ce précisément, comme le définit Quintilien, un homme de probité qui est éloquent ? C'est un homme de probité, éloquent, respectable par l'intégrité de ses mœurs, revêtu de l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, ou des évêques, dévoré de zèle de la maison de Dieu ; il ne cherche pas sa gloire mais celle du maître qui l'envoie. Il nourrit avec soin les fidèles du pain de la parole, il leur dispense les vérités et les grâces dont il est l'oracle et le canal; toujours disposé à sacrifier ses biens et sa vie pour le salut des peuples. Que je serais heureux si je pouvais former en vous de tels ministres, vous rendre savants dans l'art de la parole, former en vous des sujets capables de partager avec moi les charges de l'épiscopat, et de travailler en commun à la sanctification de ce diocèse ! Voilà la fin que je me propose en composant cet ouvrage. Voulez-vous que je vous explique encore plus clairement mon dessein ? Rappelez-vous les paroles du saint archevêque de Prague (Dom Barthélemy des Martyrs) dans son livre de *l'Aiguillon des pasteurs*. Il est écrit, dit-il, de saint Jean-Baptiste qu'il était la voix du Verbe, c'est aussi ce que vous devez être, vous qui serez un jour ses ministres. L'Esprit-Saint, source féconde de lumières, les dispense quand il lui plaît ; il instruit quelquefois l'homme par lui-même, il lui communique la science des saints, et le rend habile dans l'éloquence humaine. Mais ces grâces ne sont pas également accordées à tous, il faut marcher par les voies ordinaires que la Providence nous prescrit, et étudier avec soin. Saint Dominique, interrogé dans quel livre il puisait cette éloquence qui charmait ses auditeurs, répondait que c'était dans le livre de la charité, c'est-à-dire que l'amour de Dieu la lui inspirait. Quel maître que la charité ! heureux le disciple attentif à profiter de ses leçons ! N'est-ce pas elle qui nous anime, qui répand dans nos discours ce feu sacré, cette lumière divine qui échauffe, qui éclaire, qui triomphe de l'esprit et du cœur ? « C'est peu d'éclairer, il faut encore brûler, disait saint Bernard. » Il faut allier la science avec

la charité. Le travail immense, les difficultés qu'il faut vaincre dans l'étude des sciences, sont les effets de la miséricorde de Dieu qui a voulu par cet exercice pénible réprimer notre orgueil, et nous avertir de recourir à lui pour qu'il nous éclaire, et qu'il nous enseigne l'humilité, en nous apprenant à rapporter à lui seul le fruit de nos succès dont il est l'auteur et le principe. Entrez donc avec ardeur dans la carrière de l'éloquence. J'aurai peut-être un jour la douce consolation de me louer d'avoir consacré à votre avancement une partie de mes travaux. *Si j'ai mangé les fruits de la terre sans les payer*, disait Job, *qu'elle produise pour moi des ronces et des épines* (*Job*. XXXI). Qu'est-ce que manger les fruits de la terre sans les payer ? demande saint Grégoire : n'est-ce pas recevoir les fruits d'un bénéfice sans en remplir les fonctions, sans exercer le ministère de la parole? Un prêtre qui vit de l'autel, doit servir à l'autel. De savants hommes ont écrit avant moi sur l'éloquence, la multitude des préceptes qu'ils ont donnés et des exemples qu'ils rapportent pourrait vous distraire, et vous être de peu d'utilité dans vos fonctions. J'ai profité de leurs lumières, j'ai fait un choix de ce qu'ils ont écrit, et cet ouvrage n'est qu'une collection de leurs préceptes. Le capital de cette *Rhétorique* n'est pas de cacher l'art, comme disait Cicéron, mais de pratiquer, et de justifier par vos exemples la vérité de ces préceptes. Souvenez-vous de ces maximes suivantes du Démosthènes chrétien, saint Grégoire de Nazianze : purifiez-vous pour purifier les autres. Devenez, par l'éclat de votre sagesse, des lumières capables d'éclairer les autres dans le sentier de la vertu. Soyez sages les premiers, si vous voulez enseigner la sagesse. Approchez souvent de Dieu par la prière pour y conduire les autres. Sanctifiez-vous, ayez les mains pures pour sanctifier, et ramener dans le bercail ceux qui s'égarent. N'oubliez pas le reproche de saint Augustin ; puisse-t-il ne jamais tomber sur vous ! « Prédicateurs insensés, conducteurs aveugles, quel fruit vous promettez-vous de recueillir ? Votre éloquence charme et transporte, mais de quel front annoncerez-vous la vérité avec un cœur hypocrite et corrompu ? Il est plus facile d'enseigner que de pratiquer ce qu'on enseigne. Les actions ont plus de poids sur mon esprit que les paroles. Je respecte plus un ministre qui m'édifie par l'air modeste avec lequel il se produit, que celui qui n'a pour tout mérite qu'une éloquence fastueuse qui me le fait admirer. » Votre discours sera méprisé, dit saint Grégoire, si votre vie est méprisable. C'est aux clercs qui ont l'esprit de leur état que je parle. Puissé-je vous être utile dans vos études, et procurer par là la gloire de l'Eglise, et le salut des peuples, et l'unique récompense dont je souhaite que Dieu couronne mes travaux ! Je termine ici le discours peut-être trop diffus pour que vous l'imprimiez facilement dans votre mémoire ; une matière aussi vaste que je ne divise qu'en trois parties, demande de moi une aussi longue discussion.

SECOND DISCOURS.

La méthode et la division des livres qui composent cette *Rhétorique* seront la matière de ce discours. L'ordre qui règne dans un ouvrage en fait la beauté ; il est, selon Platon, l'âme des arts et des sciences. Soyez attentifs à l'explication que je donnerai de cette méthode ; je développerai avec toute la précision et la clarté nécessaires, ces préceptes qui m'ont coûté beaucoup de temps et de soin à recueillir ; ils vous seront utiles pour l'intelligence des règles qui y ont un rapport essentiel. Et qu'appellerons-nous méthode ? C'est, selon Philopone, interprète d'Aristote, une manière d'instruire courte et facile, et conforme en tout à la raison. Tout homme qui emploie des moyens propres à démontrer la vérité d'une proposition ; qui traite avec ordre des arts et des sciences, possède la méthode la plus propre pour instruire ; on peut lui donner le nom d'homme méthodique. C'est par la méthode que l'orateur distingue les sujets qu'il traite, l'état et le caractère des personnes dont il parle.

On explique différemment les sciences. Les mathématiques ont la forme pour objet. L'étude des choses naturelles renferme toutes les causes et particulièrement la matière. La philosophie règle les mœurs, on explique les arts par leur cause finale, c'est-à-dire, la fin qu'ils se proposent. Un maître qui, voulant enseigner les mathématiques, oublierait la forme pour parler d'autres causes, ou qui traitant de la morale ne l'enseignerait pas conformément à l'objet qu'elle a pour fin, cette homme manquerait de méthode. Parmi les auditeurs, les uns sont touchés par les exemples, les autres sont convaincus par la solidité des preuves. Un prédicateur qui emploierait dans ses discours cette éloquence curieuse et affectée que nous condamnons, pécherait par le défaut de méthode. Je distingue quatre manières différentes d'enseigner les arts et les sciences. Si je veux expliquer l'essence d'une chose, ou prouver qu'elle a quelque propriété, c'est par la définition que j'en expose l'essence et la nature. La définition est composée du genre et de la différence ; le genre se fait connaître par la *résolution*, et la différence par la division. C'est en ce sens qu'on dit que la division et la résolution servent à éclaircir la définition. On fait connaître par la démonstration la propriété du sujet. Rendons ceci plus sensible par des exemples pris de la morale. Je définis la vertu, *une habitude qui consiste dans la médiocrité*, ce terme fait l'essence de la vertu, et celui d'habitude en est le genre ; je m'explique ainsi par le moyen de la résolution : celui qui se conduit par vertu n'est ni téméraire ni inconstant ; un homme juste rend justice avec discernement, et il évite toute injustice ; il agit donc par l'habitude qu'il a contractée de cette vertu. La prudence, la

justice, la force, la tempérance sont des vertus et différentes espèces de vertu ; j'appelle *genre* ce qu'elles ont de commun et qui peut leur être également attribué ; j'entends par *habitude*, la facilité de faire une chose, qu'on a acquise par des actes réitérés. Si je veux connaître ce qui distingue ces vertus, j'userai ainsi de la division : des habitudes de l'esprit, les unes regardent l'entendement, et les autres l'action. Les dernières consistent dans l'excès, le défaut, ou la médiocrité ; la vertu est une habitude qui ne connaît ni excès ni défaut qui sont autant de vices, comme l'avarice et la prodigalité, mais elle consiste dans un juste milieu comme la libéralité ; je raisonne ainsi pour démontrer cette propriété : il faut pratiquer la vertu parce qu'elle est bonne et aimable ; j'en donne la preuve ; on doit aimer et pratiquer ce qui est essentiellement bon. La vertu est essentiellement bonne, on la doit donc pratiquer. Ces exemples suffisent pour vous montrer dans une définition ce qui en fait le *genre* et la *différence*. L'ordre consiste non-seulement dans la distinction qu'on doit faire des choses et des personnes, ou dans la manière de traiter les questions qu'on propose, mais encore dans la manière de distribuer la matière que l'on traite ; cet ordre qu'il faut garder dans la disposition et le rapport que différentes parties ont entre elles ; ce rapport, cette disposition se trouvent ou dans des parties simples à l'égard de parties plus composées, ou dans des parties composées à l'égard de parties simples, ou dans la réduction des parties à un seul point, ce qui forme trois ordres différents que j'appelle résolutifs, compositifs et définitifs. Le premier est pour l'invention, et c'est l'art de résoudre les questions et les objections qu'on se propose. Le second, propre à instruire, c'est la disposition et la division des parties. Le troisième regarde la mémoire et c'est la définition. Aristote dans sa logique s'est servi de l'ordre compositif ; c'est par lui qu'il traite du genre des choses, c'est-à-dire des prédicaments, de la proposition, du syllogisme et de ses différents genres, le dialectique, le sophistique, etc. Il s'en sert aussi dans la philosophie naturelle, où des principes, il passe aux corps simples et aux composés. C'est ce même ordre que vous remarquerez dans les traités de théologie que de savants auteurs ont mis au jour. Le Maître des Sentences est le premier des théologiens latins qui a imité en ce point saint Jean Damascène. Il traite premièrement des attributs de Dieu, il descend ensuite aux créatures, il traite du Verbe incarné, des sacrements et de la vertu. Les savants appellent cet ordre compositif, *l'ordre de la nature*. Si Aristote avait commencé sa logique par le syllogisme, ou que dans sa philosophie naturelle il eût parlé premièrement des animaux, et expliqué ses principes en dernier lieu, il aurait employé l'ordre résolutif ; il est en effet plus utile pour l'invention que pour instruire. On use de l'ordre définitif quand dès le commencement d'un ouvrage on propose une définition qu'on ne fait qu'expliquer et développer dans la suite. Gallien s'en est servi dans sa médecine, et c'est celui que nous employons ici. Je définis la rhétorique ecclésiastique *l'art de trouver, de ranger et d'énoncer tout ce qui regarde le salut des âmes, en enseignant, en touchant, en se conciliant les esprits pour les convaincre de la nécessité de pratiquer la loi de Dieu, étendre par-là le règne de la religion et détruire l'empire du démon.* (Je ne répète ici ce que je vous ai déjà dit, que pour vous faire observer ma méthode.) J'explique ensuite de quelle manière on doit instruire et disposer les matières qu'on traite. Ces règles sont appuyées sur des exemples pris des écrits des Pères, exemples populaires, et proportionnés à l'intelligence des peuples. Je vous présente dans cet ouvrage les différentes manières dont je viens de parler. Je me sers de la division en distinguant la loi, en traitant des vertus et des péchés. L'ordre résolutif ne m'est pas inutile dans l'usage des lieux communs. Vous apprendrez les différentes définitions des vertus et des péchés ; vous y lirez des démonstrations tirées des effets quand je prouve *que personne n'est offensé que par soi-même*, parce que le péché est simplement un mal : quand je montre que le sage est humble parce qu'il se connaît ; j'emploie l'ordre définitif d'une manière proportionnée à votre mémoire, pour vous marquer comment vous devez apprendre ces préceptes, et vous en faciliter la pratique par l'exercice. Je n'exige pas que vous consacriez tout votre temps à cette étude ; un prêtre a différents devoirs à remplir, il doit surtout instruire et c'est moins de ces préceptes que de la simplicité de ses mœurs et de l'exemple de ses vertus qu'il doit attendre le succès de ses discours. Je divise, comme Aristote, cette *Rhétorique* en trois parties qui contiennent l'art d'instruire, de toucher et de persuader. Je vous rappelle la division de cet ouvrage dans une table que j'ai dressée pour vous soulager dans vos études, et vous procurer un moyen facile d'avoir toujours ces règles présentes à l'esprit. C'est ainsi que ces préceptes vous paraîtront moins nouveaux quand on vous les expliquera.

L'utilité de cette Rhétorique doit vous porter à l'avoir continuellement entre les mains. *Veillez sur vous-mêmes et sur l'instruction des autres*, disait l'Apôtre à Timothée ; *en agissant ainsi vous vous sauverez et ceux qui vous écoutent.* Si un prêtre éloquent, qui possède l'art de la parole, se sauve en sauvant les autres, concevez donc l'utilité de cette *Rhétorique.* Saint Grégoire nous dit que c'est en instruisant les peuples, qu'un ministre obtient plus facilement le pardon de ses fautes.

Qu'il me soit permis d'appliquer aux curés ce que le saint archevêque de Prague dit des évêques : un curé doit être comme le soleil de sa paroisse, c'est-à-dire un homme tout de feu par sa charité et de lumière par sa

science, uniquement occupé du salut des âmes; prêchant encore plus par exemples que par paroles, comme saint Jean-Baptiste. Vous trouverez dans cette *Rhétorique* les moyens propres pour y réussir. Ah! si vous connaissiez le prix d'une âme rachetée au prix du sang d'un Dieu, et le gain qu'on fait en n'en sauvant même qu'une seule! Cette conversion opérée par notre ministère, fait la joie des anges et des saints. Dans combien de provinces les prédicateurs de l'Evangile n'ont-ils pas porté le flambeau de la religion? Ils ont dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, apaisé les troubles et les séditions par les lois saintes qu'ils ont prescrites. Que leurs travaux ont été agréables aux yeux de Dieu, et utiles à la religion! En vain vous rapporterais-je de nouveaux exemples pour vous prouver la nécessité de l'éloquence; votre amour pour la gloire de votre état vous porte à vous y appliquer avec ardeur.

On loue les auteurs pour nous exciter à lire leurs ouvrages. C'est pour nous inviter à parcourir les écrits d'Aristote, que ses interprètes nous le vantent comme le prince des philosophes et l'écrivain le plus judicieux. C'est par ce motif qu'on relève avec tant d'éloge, Platon, Cicéron, le Maître des Sentences, et saint Thomas. Que vous dirai-je de l'auteur de cette *Rhétorique?* Il n'est pas facile d'en fixer le nom. J'en suis l'auteur sans que je puisse me l'approprier entièrement. Charles Borromée, ce grand cardinal, dont l'humilité ne pourrait souffrir l'hommage que je rends à sa vertu, s'il était ici présent; ce prélat d'une piété si respectable, que Dieu a donné à son Eglise pour lui rendre sa première beauté; cet homme attentif à procurer la gloire de l'Eglise de Milan, à exciter les évêques qu'il aime comme ses frères, à entrer dans les vues que son zèle lui inspire; c'est lui qui a conçu le dessein de cette *Rhétorique*, malgré les difficultés que j'ai trouvées à en remplir l'exécution : j'en ai tracé le plan, j'y ai travaillé pendant plusieurs mois avec autant d'application que les devoirs de l'épiscopat me l'ont permis. Jérôme Vielmius, évêque de Citta-Nova (1), que j'ai eu pour maître dans la théologie qu'il professa à Rome, avec tant de succès, m'a aidé de ses lumières. Plusieurs Pères de la compagnie de Jésus (que je regarde comme l'honneur de l'Eglise et une académie de sciences divines) ont travaillé de concert avec moi. Vous avez au milieu de vous des hommes versés dans les saintes Ecritures, dans la lecture des Pères, qui suppléeront à mes leçons par leurs lumières. Charles Borromée, le père de cette *Rhétorique*, engagera les professeurs qu'il entretient lui-même, à perfectionner cet ouvrage. Quand cette *Rhétorique* aura acquis la perfection que vous devez vous promettre, si vous la regardez comme l'ouvrage de ce sage cardinal, croyez que l'Esprit-Saint en est l'auteur; c'est lui qui est son maître et qu'il consulte en tout. Si vous me l'appropriez, parce que j'en ai donné le plan, vous tirerez quelque utilité du travail et de l'industrie de votre père. Les préceptes d'un père font plus d'impression sur l'esprit des enfants, que ceux des autres. L'exemple et l'éducation domestique instruisent beaucoup mieux qu'une éducation étrangère.

TROISIÈME DISCOURS.

J'ai promis de parler des devoirs d'un maître de rhétorique et des obligations d'un disciple studieux; j'acquitte ma parole. Je ne prétends pas donner ici des leçons au professeur qui vous enseigne; rendons-lui justice, il possède les talents nécessaires pour vous instruire. Mais plusieurs d'entre nous, comme je l'espère, enseigneront un jour la rhétorique; je veux former en eux des maîtres capables de transmettre cette science à ceux qui leur succéderont. Un maître qui enseigne un art en est ordinairement instruit le premier. Qui manque de connaissance n'est pas en état d'en communiquer aux autres. Rien de plus grand, de plus noble que la fonction de maître. Celui qui enseigne, exerce une sorte d'empire sur les esprits, il les conduit comme il lui plaît. Qu'il est honteux pour l'humanité de trouver des hommes qui méprisent une profession si utile, ou qui envient la gloire qui l'accompagne, et se font un plaisir malin de la décrier! S'il est honorable d'étudier les sciences, ne l'est-il pas davantage de les enseigner aux autres? Si les maîtres ne sont pas aussi respectés qu'ils le méritent, ils doivent peut-être l'imputer à eux-mêmes, parce que plusieurs n'exercent une fonction si noble que par un esprit sordide. Qui mérite plus notre estime, que ces grammairiens laborieux qui se sacrifient pour apprendre aux enfants les éléments d'un art si sec et si rebutant? N'exercent-ils pas la charité, cette vertu si aimable, si nécessaire? La profession de maître est sainte, on doit donc la remplir d'une manière sainte et vertueuse. Un maître d'éloquence tel que nous le désirons, doit avoir le jugement clair et solide, posséder la rhétorique, la dialectique, être versé dans les écrits des Pères, humble et modeste dans la dispute. Un homme d'esprit appelait le jugement, le *sel de la prudence*, parce qu'il consiste à faire un choix judicieux de ce qui peut éclaircir la matière que l'on traite, à renvoyer à une autre occasion ce qui est étranger à son sujet, et à donner à chaque question la solution qui lui est propre. C'est là le sentiment d'Horace, dans son *Art poétique*. L'orgueil, ce vice si commun, fait que les hommes d'un bon jugement sont si rares. Les maîtres veulent passer pour savants, et ils croient en mériter le nom, en traitant les sujets les plus obscurs, les questions les plus abstraites qui n'ont souvent aucun rapport à la science qu'ils professent. Ce sont peut-être des matières curieuses, des sujets éloquents. Mais ils ne savent pas en faire un choix judicieux, ni les traiter dans les lieux qui leur con-

(1) Dans l'Istrie, sous le patriarcat d'Aquilée.

viennent. Le Seigneur dispense ce jugement comme les autres biens, on doit le lui demander. Ces génies supérieurs à qui la nature l'a accordé, le cultivent avec soin par l'exercice et par le commerce qu'ils entretiennent avec les savants. Un maître de rhétorique doit fuir une éloquence curieuse et affectée; sa méthode doit être courte et facile; qu'il ne cherche pas à paraître savant, mais exact et précis dans ses leçons, qu'il doit proportionner à la capacité de ses disciples. Il se rendra familière la lecture des ouvrages d'Aristote à Théodecte que nous avons pris pour modèle. Les commentaires de ces ouvrages lui seront utiles.

La grammaire est la nourrice des arts et des sciences. C'est avec peine que nous en voyons plusieurs qui n'ont pas été nourris de ce lait entrer dans la carrière des sciences les plus sublimes. Cet abus est assez commun dans les collèges. Un maître savant fera ses leçons dans un latin pur et correct. Comme la rhétorique et la dialectique ont un rapport intime, il sera dialecticien pour définir clairement les différents genres d'argument, l'enthymème, les exemples et les lieux communs. Les écrits des Pères seront sa lecture ordinaire, pour amplifier les passages rapportés dans cette *Rhétorique*, éclaircir les préceptes par des exemples tirés de leurs écrits, et rendre ainsi ses leçons plus utiles, en attendant que j'aie mis la dernière main à cet ouvrage. La modestie et l'humilité lui conviennent; il vous apprendra par ses vertus à ne pas étudier précisément pour paraître savants; il vous empêchera de corrompre par un orgueil naissant, par de vaines subtilités les semences du jugement que Dieu vous a donné. C'est sur ce principe que saint Grégoire de Nazianze, dans son livre de la modération que l'on doit garder dans la dispute, donne des règles utiles pour acquérir ces vertus. « Ce n'est pas seulement celui qui parle peu de lui-même, et devant peu de personnes, qui traite avec douceur ceux qui sont plus faibles que lui, que nous appelons humble et modeste, dit ce Père, ce nom convient encore à celui qui donne la liberté de parler à ceux qui en ont le droit, et qui avoue qu'il ignore ce qu'il ne sait pas parfaitement. J'aimerais mieux être ignorant (continue ce Père) que curieux, et stupide que hardi à décider. » Vous qui disputez avec tant d'indiscrétion et de chaleur sur toutes sortes de matières, profitez des réflexions de ce docteur. Souvenez-vous de ce qu'il dit dans son livre de la Théologie : « qu'il n'appartient pas indifféremment à toute sorte de personnes de parler en tous lieux et en tout temps des choses divines. » Platon avait pensé de même avant lui; il défendait, dans le livre VII de sa *République*, de permettre aux jeunes gens de disputer sur un sujet pour et contre. Il craint qu'on ne paraisse les instruire par affectation, ou qu'on ne corrompe leur jugement. C'est dans la théologie scolastique qu'on doit observer ces règles. On ne devrait jamais permettre aux jeunes gens de disputer, comme on l'a sagement établi dans plusieurs congrégations, qu'en présence de personnes capables de les contenir, et de décider leurs disputes. Un maître d'éloquence, modeste, ennemi de l'affectation, parlera peu et rarement de lui-même; il cherchera moins à paraître savant dans la dispute qu'à instruire et à former l'esprit de ses disciples. J'exige de lui l'humilité : cette vertu est la sœur de la sagesse. Qu'il ne croie pas qu'il soit peu honorable pour un homme doué de ces talents d'interpréter cette Rhétorique qu'on lui met entre les mains; son amour-propre n'en souffrira pas, s'il ne consulte que la gloire de Dieu et l'avancement de ses disciples Des devoirs du maître passons à ceux du disciple.

Un esprit médiocre suffit pour réussir dans l'étude de la rhétorique. Le Saint-Esprit, qui en est l'auteur, fuit les cœurs hypocrites et corrompus, parce qu'il est un Dieu de pureté; c'est cette vertu que je demande dans le disciple. Que la fin de vos études soit de vous rendre capables de conduire les âmes à Jésus-Christ. Pratiquez vous-mêmes ce que vous enseignerez aux autres; étudiez ces préceptes pour être un jour utiles à l'Eglise de Vérone, votre mère, pour partager avec moi, qui suis votre évêque et votre père, les obligations de l'épiscopat. Qu'il me soit permis de me plaindre ici de ces esprits ardents, pour ne rien dire de plus, qui font ma douleur; de ces clercs qui ne croient jamais avoir acquis assez de connaissances, et qui méprisent souvent les maîtres qui les instruisent. Peu contents de ce diocèse, ils courent en différents pays, toujours indécis sur le parti qu'ils recherchent; enfants ingrats, qui abandonnent leur mère, qui se refusent à sa tendresse, comme s'ils pouvaient trouver ailleurs plusieurs pères, et une nourriture plus agréable, plus solide que le lait d'une mère qui les aime et qui les a nourris jusqu'à présent. Imprudents qu'ils sont! ils s'égarent dans leurs projets. Croyez-moi, tous ne font pas fortune à Rome; on ne dispense pas indifféremment dans cette ville les places et les honneurs aux étrangers. Devrait-on les rechercher? Ceux qui les fuient les méritent, et les obtiennent. Pour vous, soyez plus reconnaissants et plus fidèles : regardez ce diocèse comme le seul lieu que vous devez habiter. Si ce diocèse vous a vus naître, s'il vous instruit avec tant de soin, n'est-ce pas pour faire un jour la consolation et la joie de cette Eglise votre mère, pour me secourir et me soulager, moi qui suis votre père.

Un disciple doit être diligent et aimer l'étude : en écrivant chaque jour une partie de cet ouvrage, vous vous l'imprimerez plus facilement dans l'esprit, et vous nourrirez ainsi votre diligence. Avant l'imprimerie, nous avions moins de savants; les sciences ne fleurissaient pas avec tant d'éclat qu'aujourd'hui, nous en avons la preuve dans ces grands hommes que nous possédons. Si Démosthènes écrivit huit fois les discours de Thucydide, pour se rendre capable de persuader le peuple athénien, un ministre de Jé-

sus-Christ, qui doit conduire les âmes qu'il lui a confiées, ferait-il moins paraître d'ardeur pour se perfectionner dans un art si nécessaire? Formez-vous des commentaires pour soulager votre mémoire : écrivez ce qu'on vous expliquera. Lire sans comprendre, c'est une chose honteuse; vous travailleriez également en vain, si vous écoutiez les leçons qu'on vous dicte, sans les retenir avec soin. Montrez votre diligence en interrogeant votre maître avec modestie, et les savants hommes que possède cette Eglise. Un jeune homme qui interroge avec esprit, et qui sait douter à propos, marque son amour pour l'étude et fait honneur à sa jeunesse. A la diligence, joignez l'humilité : j'en connais parmi vous qui réussiraient dans les sciences, s'ils n'étaient pas assez présomptueux pour croire qu'ils ont déjà fait des progrès supérieurs à ceux des autres. Plusieurs, qui étaient ici avant vous, ne manquaient pas de génie; ils eussent été de savants ministres, mais ils ont manqué à eux-mêmes : ils n'ont pas observé cette maxime : *Hâtez-vous lentement*. C'est dans cette vue que je voudrais qu'on mît à la porte de ce séminaire cette inscription : *Il n'est permis d'entrer ici qu'à ceux qui sont purs, humbles et diligents.*

Je finis par l'usage que vous devez faire des préceptes de la rhétorique : ce point seul demanderait un discours entier, si mes occupations me le permettaient. On apprend facilement les préceptes d'un art, mais il n'est pas aussi facile de les réduire à la pratique. La vie la plus longue suffit à peine pour rendre un homme parfait dialecticien, médecin, etc. « Un esprit vif et pénétrant profite plus, dit saint Augustin, par l'exercice et l'imitation des bons orateurs que par tous les préceptes de l'art. » Ce n'est pas que cette connaissance des préceptes soit inutile; elle conduit à la pratique qui perfectionne l'esprit. Voulez-vous mettre en usage les règles qu'on vous prescrit en parlant des articles que nous devons croire? Voulez-vous expliquer ces paroles du Sauveur à Madeleine : *Votre foi vous a sauvée?* Traitez de l'utilité de la foi; prouvez que la foi seule ne suffit pas pour le salut, qu'elle doit être fondée sur les œuvres; que les motifs qui nous portent à croire ce que Dieu a révélé sont sa bonté, sa véracité, sa puissance. Expliquez la définition de la foi que vous trouverez dans le chapitre où nous traitons des vertus; il vous fournira des arguments pour remplir votre discours. Prenez-vous la proposition suivante pour la matière d'une exhortation : *Si quelqu'un m'aime, il observera mes commandements?* vous montrerez que la vie chrétienne est la règle de l'amour que l'on a pour Dieu; que tous les maux qui nous accablent viennent de ce que nous jouissons des choses dont nous ne devons qu'user, et que nous usons de celles dont nous devons jouir; nous pervertissons l'ordre de l'amour en aimant ce que nous ne devons pas aimer. La preuve certaine qu'on aime Dieu, c'est l'observation de sa loi, parce que ses paroles sont autant de préceptes. Vous vous servirez des lieux propres à exciter votre auditeur à son amour : je les ai détaillés dans le IIe livre. Vous lirez dans le IIIe les différentes manières de parler : vous exhorterez, vous avertirez, vous reprendrez, vous menacerez, vous ferez connaître le vide et le crime de l'amour de ce monde, pour en éloigner les fidèles. Vous mettrez en pratique les règles qu'on dicte, si vous voulez travailler exactement ces discours que vous prononcez quelquefois en ma présence : si vous vous imposez la loi de ne rien écrire qui n'y soit conforme, vous composerez votre jugement. Vous réussirez, si vous citez avec soin les exemples dont vous vous servirez, si vous conférez ensemble sur vos discours avant que de les prononcer. Priez vos frères de corriger ce qu'ils y trouveront de répréhensible. C'est la marque d'un homme d'esprit et de jugement de profiter des avis qu'on lui donne, et de corriger ce qu'on lui montre de défectueux. Le P. Alexis Figlucius, votre directeur, peut vous servir utilement en ce point. J'exhorte nos frères les chanoines qui m'écoutent de suppléer à ma présence, quand mes occupations ne me permettront pas de vous instruire moi-même. Leur amour pour l'honneur de mon Eglise, votre mère commune et mon épouse, le désir qu'ils ont de procurer votre avancement, me font espérer qu'ils entreront volontiers dans mes vues et qu'ils seconderont mes desseins.

LA RHÉTORIQUE DU PRÉDICATEUR.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Il est une éloquence propre à la chaire.

L'homme qui emploie sa langue pour exprimer la vérité, pour parler de la beauté et des charmes de la vertu, et pour expliquer les attributs de l'Etre suprême, répond à la fin que Dieu s'est proposée en le douant du don de la parole, dit Lactance. S'il fait servir sa langue à exprimer le mensonge, il pervertit l'ordre et les desseins de Dieu. Les orateurs du siècle, par de faux arguments, par des éloges vils et flatteurs, séduisent l'esprit et corrompent le cœur : ils ne cherchent pas la gloire de Dieu dans leurs discours. Ces hommes fourbes, malins et cap-

tieux par de vains agréments prostituent l'éloquence, et ne méritent pas le nom d'orateurs. Cet abus honteux de la parole ne vient pas de l'art, mais de la dépravation de la nature. L'orateur digne de ce nom respectable unit la probité à l'éloquence. Les païens éloquents et vertueux qu'a produits l'antiquité n'ont jamais eu pour but de former des prosélytes de la religion, d'enseigner la vérité, de conduire à la félicité du ciel, qu'ils ne connaissaient pas. Nous pouvons leur appliquer ce qu'un philosophe disait dans un sens différent, qu'il avait entendu des hommes qui parlaient avec discernement, qui s'exprimaient avec facilité, mais qu'il n'en avait trouvé aucun qui fût vraiment éloquent. Cette qualité n'appartient avec justice qu'à ces orateurs qui, connaissant le vrai Dieu, éclairés par ses lumières, emploient cet art respectable à étendre son nom et sa religion parmi les peuples. Ce sont les préceptes qui enseignent cette divine éloquence que je réunis dans cet ouvrage. L'Eglise, cette chaste épouse de Jésus-Christ, qui donne seule des préceptes salutaires, nous dictera les règles qui composent cette rhétorique ecclésiastique. L'Esprit-Saint, source de toute lumière, communique quelquefois le don de l'éloquence à ces hommes choisis qu'il instruit par lui-même; mais cette grâce n'est pas accordée à tous : l'étude et l'exercice sont les voies ordinaires pour se former dans les sciences. Marchez sur les traces de ces hommes inspirés de l'esprit de Dieu, qui nous ont précédés; appliquez-vous avec la même ardeur à l'étude de l'éloquence, vous vous rendrez également utile à l'Eglise.

Chapitre II.

De l'utilité de la rhétorique ecclésiastique.

Qui pourrait refuser à l'éloquence l'utilité que nous lui attribuons? C'est elle qui défend la vérité; et ce qui prouve la corruption du cœur humain, c'est que sans son secours la vérité succomberait sous l'iniquité des jugements de tant d'hommes ignorants, et sous la malice de tant d'ennemis qui la combattent. Elle inspire des conseils salutaires dans les différentes occasions; elle rend à la vertu et lui fait rendre le respect qui lui est dû. Sa voix se fait-elle entendre au milieu d'un peuple rebelle et séditieux? Elle calme aussitôt les esprits, dissipe la sédition, et fait rentrer les citoyens dans leurs devoirs. Son utilité se fait connaître dans toutes les conditions de la vie. L'éloquence ecclésiastique produit non-seulement ces effets salutaires, mais ce qui la distingue, ce qui fait son mérite principal, c'est qu'elle fait connaître à l'homme la religion chrétienne; connaissance qui est pour nous la plus chère et la plus importante que Dieu puisse nous procurer. Elle établit, elle prouve la vérité de ses dogmes et la sainteté de sa doctrine; elle porte le flambeau de la religion chez tous les n

régions les

lés que l'Esprit-Saint y conduit. Voyez des royaumes entiers sortir des ténèbres de l'idolâtrie, ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, et l'embrasser avec amour. L'hérésie tremble et pâlit au son puissant de leur voix: ils en découvrent le venin, en en démontrant l'impiété. Par eux l'Eglise triomphe de ses ennemis; elle voit avec joie ces enfants ingrats et rebelles rentrer dans son sein, après avoir rompu le lien de l'unité. Ils parlent à des esprits séditieux, et la discorde disparaît, la paix et la tranquillité renaissent. Ils procurent le bonheur des peuples par la sagesse des lois qu'ils leur prescrivent. Maîtres des esprits et des cœurs, ils ne les conduisent que par amour. Qui pourrait être surpris de ces succès? Ces hommes sont les ministres de Dieu, ses ambassadeurs et ses anges. Noms magnifiques, titres pompeux qu'ont mérité les apôtres, et qui feront la gloire de tout orateur qui, ennemi du faste et de l'orgueil, n'emploiera comme eux que l'éloquence chrétienne pour convertir!

Chapitre III.

De la définition de la rhétorique ecclésiastique, des devoirs et de la fin de l'orateur.

La rhétorique ecclésiastique qui enseigne l'éloquence si nécessaire pour l'instruction des peuples, *est l'art de trouver, ranger et énoncer les moyens de persuader les chrétiens de ce qu'ils doivent croire et pratiquer pour être sauvés.* Cet art renferme trois parties, l'invention, l'ordre et l'élocution. Un orateur ecclésiastique doit annoncer la vérité, découvrir les desseins de Dieu sur l'homme, et soutenir ses préceptes par l'exemple de ses vertus. Il doit confondre les erreurs, combattre les superstitions, déraciner les mauvaises coutumes, porter ses auditeurs à la pratique de la loi par l'amour du souverain bien qui fait seul le bonheur de l'homme. La fin qu'il se propose en persuadant les esprits des vérités divines, est d'étendre le règne de Dieu, augmenter le nombre des vrais fidèles, amplifier la gloire de l'Eglise, et engager les chrétiens rachetés au prix du sang de Jésus-Christ, à obtenir par une vie sainte la béatitude qui leur est promise. Nous avons déjà parlé de cette fin dans nos discours préliminaires. La félicité éternelle, ce bien si beau, si estimable, la récompense de la vertu, consiste dans la vue et dans la possession de Dieu.

Quoique la mort décide de l'éternité de l'homme, et qu'avant ce moment on ne puisse dire de lui qu'il est heureux, cependant comme nous appelons heureux un voyageur qui, dégagé de tout ce qui pourrait l'embarrasser dans son chemin, touche au terme de son voyage, et un pilote qui après une longue navigation entre dans le port, nous pouvons également donner ce nom à ceux qui au milieu de cette mer orageuse du monde conservent l'humilité du cœur, et se soumettent en tout aux desseins de la Providence. Nous nommons heureux, les hommes doux qui sont constants dans l'ad-

versité, ceux qui pleurent, qui sont touchés d'une douleur sensible en voyant les pécheurs commettre tant d'iniquités, et mépriser le bien qu'ils devraient pratiquer. Nous appelons heureux ceux qui aiment la justice, qui cultivent la vertu, amie de l'innocence et de la bonté; ceux qui exercent la miséricorde, qui soulagent les affligés; ceux qui sont chastes et tempérants, qui toujours en garde contre la tyrannie des passions vivent comme des anges sur la terre pour mériter la possession de Dieu. Nous appelons heureux les pacifiques qui jouissent de la paix du cœur, cette paix si désirable et si rare parmi les hommes. Maîtres d'eux-mêmes, ils triomphent des ennemis qui nous accablent; enfants du Dieu de la paix, héritiers de son royaume, il partagera un jour avec eux sa gloire. Nous appelons heureux ceux que le monde méprise, qu'il opprime par la calomnie parce qu'ils se déclarent les amis de la vérité et de la loi, et qu'ils portent les autres à l'observer par leurs exemples. Ce sont là les hommes que Jésus-Christ, notre divin maître, a déclarés heureux. L'orateur qui expliquera les différentes sortes de béatitude, fera connaître que ce n'est ni dans les plaisirs, les richesses, les honneurs, la science, ni dans nos propres vertus que nous devons chercher notre félicité. Les vrais biens, les biens solides sont ceux qui rendent l'homme meilleur. Les biens du corps, la beauté, la santé; les biens extérieurs, la gloire et les richesses ne méritent ce nom qu'autant qu'on en fait un usage légitime.

Un médecin qui ne guérit pas toujours les malades qu'il traite, quoiqu'il emploie tous les secrets de son art, n'en est pas moins ordinairement versé dans la médecine qu'il professe; c'est ce qui arrive dans l'Eglise par la corruption du siècle et par la dépravation des mœurs. On entend d'habiles prédicateurs; ils combattent le vice avec zèle, ils effrayent par les vérités terribles qu'ils annoncent; si leur zèle est inutile, si leur parole frappe l'air, si le pécheur demeure obstiné dans son impénitence, en méritent-ils moins le nom d'orateurs? Heureux le prédicateur dont la grâce accompagne les paroles, dont les auditeurs pénétrés, convaincus, se demandent les uns aux autres, *que ferons-nous pour fléchir la colère de Dieu, et pour obtenir le pardon de nos fautes?* C'est alors qu'il parvient à la fin de l'éloquence, et qu'il doit attribuer au Seigneur le succès qu'il lui procure.

Nous distinguons dans toutes choses, quatre genres de causes. Les deux causes efficientes de l'homme, sont le soleil et l'homme même, selon Aristote; l'auteur parle selon les principes de l'ancienne philosophie. L'âme raisonnable est la forme, le corps est la matière; la félicité est la fin de l'homme. L'architecte est la cause efficiente d'une maison; la figure qu'il lui donne, en fait la forme, les pierres en sont la matière, et la fin qu'on se propose dans un bâtiment, est de se défendre de l'injure des saisons. Dans l'éloquence, l'Esprit-Saint est la cause efficiente de tout bien, il donne le succès à nos discours par la conversion des âmes, il forme en nous la parole et l'action, parce qu'il est la source de toute lumière. Nous parlons en vain, nous ne sommes que des cymbales retentissantes, s'il ne nous inspire. Saint Dominique en était convaincu; admiré de tous les peuples, il opérait les conversions les plus éclatantes; mais c'était, selon son aveu, dans le livre de la charité qu'il puisait cette éloquence si efficace.

Les causes prochaines efficientes de la rhétorique sont l'étude et l'exercice; la forme consiste à parler avec exactitude et d'une manière proportionnée à l'intelligence des auditeurs. On traite avec subtilité dans l'école, les questions les plus abstraites; mais quand il s'agit d'instruire, il faut étendre son discours, s'exprimer d'une manière claire et facile, ne rien dire qui ne contribue à leur édification et à leur salut, ne faire entrer dans son discours que des idées à la portée de tous les hommes, ne traiter que des matières que les gens même sans étude peuvent comprendre, et dont ils sont en état de parler. La forme du discours, la force de l'éloquence et la fin de tous les préceptes que nous prescrivons, sont renfermées dans cette maxime de saint Augustin: « Enoncez-vous clairement, parlez avec toute la force qu'inspire la vérité, employez avec art les agréments et les figures de l'éloquence, afin que l'auditeur conçoive ce que vous lui expliquez, qu'il vous entende avec plaisir, et que, persuadé des vérités que vous lui annoncez, il s'y soumette et les pratique avec amour. »

Chapitre IV.

De la matière de la rhétorique.

Je trouve deux sortes de matières propres à l'orateur ecclésiastique: l'une prochaine, et l'autre éloignée. La matière éloignée renferme les écrits des philosophes, des orateurs, des poëtes et des historiens; tout ce que l'orateur peut trouver d'utile dans leurs ouvrages pour instruire, il le revendique comme son propre bien, parce que toute vérité vient de Dieu. Par la matière prochaine, nous entendons trois genres de causes qui comprennent directement ou indirectement tous les sujets et tous les discours oratoires; ce sont le genre délibératif, le genre démonstratif et le genre judiciaire: on se sert du genre délibératif quand il s'agit de conseiller ou de dissuader l'auditeur de faire une chose comme bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable; l'utile est sa fin. Le genre démonstratif, qu'on nomme aussi théorique, fait connaître les bonnes ou les mauvaises qualités du sujet que l'on traite, pour le louer ou le blâmer; l'honnête est la fin qu'on s'y propose. On use du genre judiciaire quand il s'agit de la justice ou de l'injustice d'une chose faite, quand il faut défendre ou accuser quelqu'un; il a pour fin la justice. Nous ap-

pelons utile, dit saint Ambroise, la pratique des choses qui nous méritent la béatitude. L'honnête est l'amour de la vertu qui est essentiellement jointe à l'utile. La justice est une volonté constante et perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient; elle consiste particulièrement à reconnaître Dieu, pour le maître du ciel et de la terre, le rémunérateur de la vertu et le vengeur du crime; c'est elle qui nous rend fidèles à sa loi. Les rhéteurs séparent ordinairement l'utile de l'honnête, et nous distinguons comme eux ces différentes fins.

CHAPITRE V.

Du genre délibératif.

Le genre délibératif conseille la pratique du bien, ou dissuade de faire le mal; c'est la fin du prédicateur. Il fait connaître la difformité du vice à son auditeur, il l'en éloigne et lui conseille l'observation de la vertu. Les choses qu'il doit persuader se rapportent à cinq points de doctrine qui contiennent toute la théologie et la règle du christianisme; ce qu'il faut croire, espérer, craindre, éviter et pratiquer. Nous indiquerons ici légèrement les moyens propres à traiter ces différents points, pour ne pas répéter ce que de savants théologiens en ont écrit avant nous.

CHAPITRE VI.

Des choses que nous devons croire.

Le prédicateur prouvera au chrétien qu'il doit croire à la parole de Dieu écrite dans les saints livres, dont nous ferons bientôt connaître l'autorité. Comme les divines Ecritures ne contiennent pas tous les points de créance, il s'en instruira dans le savant ouvrage du cardinal Hosius; il proposera les douze articles du symbole, comme l'abrégé de la foi; le Catéchisme du concile de Trente lui en fournira des explications méthodiques. Qu'il ne propose jamais rien comme par manière de doute, en matière de foi. Plusieurs pèchent en cela plutôt par une ambition déréglée, que par ignorance ou par infidélité. Ces prédicateurs imprudents disputent sur la vérité d'une Providence, etc., et produisent des objections réfutées depuis plusieurs siècles; ils cherchent à paraître savants, mais cette manière de parler est dangereuse, et plus capable de scandaliser les faibles, d'autoriser les impies, que d'édifier le peuple. Un orateur discret et prudent démontre que le symbole est le fondement de la religion, que les articles qu'il contient sont certains et indubitables, et que les martyrs en ont scellé la vérité par l'effusion de leur sang. Il n'est permis qu'à l'insensé ou à l'impie de les combattre. Un chrétien doit croire ce que les apôtres, les organes de l'Esprit-Saint, nous ont transmis dans leurs écrits. Il doit admettre la tradition des choses qu'ils ont enseignées de vive voix aux fidèles de leur temps, et qui ont passé de bouche en bouche jusqu'à nous. Ces traditions sont autant de vérités également révélées par l'Esprit-Saint que nous adorons comme un Dieu égal au Père et au Fils. Un chrétien doit aimer l'Eglise comme sa mère, la respecter comme l'épouse de Jésus-Christ, et lui obéir comme à l'oracle visible de la vérité. Les décisions des conciles généraux font aussi une règle de foi. L'Esprit de Dieu préside à ces assemblées saintes, il en est l'âme, il en assure l'infaillibilité. Saint Grégoire le Grand voulait qu'on eût pour les conciles le même respect que pour l'Evangile. Les Pères qui nous ont laissé tant de savants ouvrages, ont beaucoup d'autorité dans l'Eglise, surtout dans les questions qu'ils décident d'un commun accord. Le démon, esprit des ténèbres, ennemi de la religion, répand quelquefois de nouveaux dogmes dans l'Eglise pour la corrompre. Les hérétiques, ses suppôts et ses ministres, violent la pureté de la foi, par leur doctrine hypocrite et captieuse; leurs maximes et leur conduite doivent inspirer de l'horreur aux amis de la vérité. Le vrai fidèle a pour principe en matière de foi, de ne jamais s'en rapporter à ses propres lumières, et de ne pas croire indifféremment aux décisions de tout esprit.

CHAPITRE VII.

Des biens que nous devons espérer.

L'espérance naît de la foi qu'elle anime et soutient dans ses actions. Dieu créateur de toutes choses, source infinie de tous les biens, est l'unique objet de notre béatitude; comme il peut seul nous la procurer, nous devons aussi l'attendre de lui seul. C'est un Dieu de miséricorde; il nous permet de l'appeler notre père; que ne devons-nous pas espérer de son amour? Jésus-Christ son Fils nous a rachetés au prix de son sang, de la tyrannie du démon; en montant au ciel il est devenu notre avocat auprès de son Père, il intercède pour nous. Quels puissants motifs d'obtenir par sa médiation l'éternelle félicité! Le prédicateur emploie ces motifs de confiance pour exciter la piété des fidèles; il les avertit en même temps de ne pas se tromper par une confiance téméraire; s'ils espèrent en la miséricorde de Dieu, ils doivent également craindre sa justice; la foi sans les actions est inutile pour le salut. Un chrétien désespère-t-il de la miséricorde du Sauveur? « Espérez, lui dirai-je, avec saint Augustin, espérez, ô vous qui êtes plongé dans l'iniquité, confiez-vous en la miséricorde d'un Dieu qui vous aime; si vous craignez les châtiments qu'il prépare au pécheur, voyez la récompense qu'il promet à l'homme pénitent. Il a plus de bonté que vous n'avez de malice; avouez votre ingratitude, détestez votre péché, humiliez-vous devant un Dieu contre qui vous vous êtes révolté par vos crimes. »

CHAPITRE VIII.

Des choses que nous devons craindre.

Nul homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Nous offensons en bien des points l'auteur de la nature. Le prédicateur propose la crainte de Dieu comme le com-

ncement de la sagesse ; sa parole peut
is faire rentrer dans le néant dont elle
is a tirés. Un chrétien doit appréhender
châtiments de sa justice, se représenter
lquefois ce jugement terrible qu'il fau-
subir, et ce feu de l'enfer qui ne s'étein-
jamais. *Dieu viendra*, dit le Prophète,
*u lui-même descendra pour nous juger, il
ipra le silence funeste qu'il garde à pré-
sur l'iniquité des hommes; le feu marchera
ant lui; il paraîtra environné des fou-
s et des tempêtes, il citera le ciel et la
e devant son tribunal, il séparera les in-
les des observateurs de sa loi.* La science
a noblesse seront alors inutiles, nous
iltrons tous devant lui. Il est à présent
r nous un Dieu de bonté, et alors il sera
re juge. Un prédicateur emploie avec
ernement ces idées terribles, capables
aire sortir le pécheur de cette léthargie
este où le plonge le péché. Il lui repré-
tera avec saint Augustin les pleurs, les
icements de dents, le désespoir des im-
, dans ce jour où la terre sera ébranlée
que dans ses fondements, où l'univers
er sera la proie des flammes dévoran-
où les éléments seront détruits par le
; où les cieux changeront, où le soleil,
ne et les étoiles annonceront par leur
te apparente, par leur ténébreuse obscu-
, cette nuit éternelle qui succédera à la
ière qui nous éclaire.
uoi de plus horrible que l'enfer, que ces
ments sans fin, et ce feu allumé, entre-
 par le souffle de la justice d'un Dieu
geur ! Abîme profond, lieu d'horreur et
onfusion, où le pécheur sans espoir de
lon, sans espérance de voir finir la du-
de ses peines, sera l'objet éternel de la
édiction d'un Dieu ! Ajoutez à la sévé-
, à l'éternité du feu, la séparation, la
ation éternelle de Dieu ; voilà le comble
tous les maux. Quel désespoir ! Quelle
rce de salutaires réflexions ! Quels moyens
aces le prédicateur ne trouve-t-il pas
s ces vérités pour intimider l'impéni-
e du pécheur ?

Chapitre IX.
Des choses qu'il faut éviter.

a sagesse et la perfection du christia-
ne consistent à fuir le mal et à pratiquer le
. La raison que donnera le prédicateur
r engager à fuir le péché, c'est qu'il nous
re de Dieu, l'objet de notre félicité. De-
us par le baptême ses enfants adoptifs,
fils de la lumière; le péché nous rend les
nts de l'esprit de ténèbres, il nous sé-
e de Jésus-Christ, la voie, la vérité et la
: il donne la mort à notre âme, et pro-
t ces maux funestes qui nous accablent
cette vie. Nous naissons tous coupables
a désobéissance de notre premier père,
s nous avons dans le baptême un sacre-
it qui efface pleinement la tache origi-
e, et qui nous réconcilie avec Dieu. Con-
nés à la mort dès le premier instant
otre vie, il a établi dans son Eglise ce
ède salutaire qui nous purifie, nous fait
ses enfants et ses héritiers. Cette insigne miséricorde doit nous rappeler sans cesse l'innocence originelle que nous avons perdue, et les maux funestes que la désobéissance d'Adam a produits. Ce sont autant de motifs propres à nous humilier, à nous pénétrer de reconnaissance envers l'infinie bonté de Dieu qui nous délivre, comme il nous choisit, sans trouver en nous aucun mérite.

Si le prédicateur traite des péchés mortels, il fera voir qu'on les appelle ainsi parce qu'ils donnent la mort à l'âme, en la privant de la grâce qui est le principe de sa vie. Il montrera que les péchés qui sont la source de tous les autres, sont au nombre de sept, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la luxure, la gourmandise, la colère et la paresse.

Chapitre X.
De l'orgueil.

L'orgueil est un amour déréglé de soi-même. Il fait que l'homme s'approprie les biens qu'il possède de la libéralité de Dieu, et qu'il se glorifie de ceux qu'il n'a pas. C'est là le caractère des hypocrites. Le prédicateur combattra ce vice parce qu'il est contraire à l'esprit de Dieu, et qu'il est le plus opposé à la nature de l'homme. La folie accompagne l'orgueil, et un homme qui se « glorifie de ses vertus est un insensé. Il trouve sa mort dans ce qui doit être sa vie, il change en poison, ce qui doit procurer la santé de son âme, et il trouve sa perte dans ce qui devrait être le remède à ses maux, » dit saint Grégoire. La faiblessse de notre nature corrompue, les différentes occasions de chute qui se présentent à chaque instant devraient réprimer notre orgueil, et nous faire aimer l'humilité, la base de toutes les vertus chrétiennes.

Chapitre XI.
De l'avarice.

Quel vice devrait nous inspirer plus d'horreur que l'avarice? L'avare, ennemi de son Dieu, de lui-même et des hommes, coule une vie malheureuse. Le prédicateur corrigera par les réflexions suivantes cette insatiable cupidité des biens de la terre. Le Seigneur est le maître de l'univers, il nous confie les biens qu'il renferme. Les richesses ne consistent pas dans la possession, il nous la refuse : mais dans l'usage qu'il nous en permet. Le riche doit se regarder comme le dispensateur et l'économe des biens que la Providence lui confie. S'il lui donne les moyens de les accumuler, c'est pour éprouver sa fidélité, lui donner l'occasion de les partager avec les indigents dont il lui recommande le soin. C'est pour acheter le ciel par l'abondance de ses aumônes. Le riche qui ne répond pas à ses desseins ne doit espérer que des supplices éternels. C'est à ces cœurs durs et insensibles aux misères du prochain que le prédicateur appliquera ces paroles de l'apôtre saint Jacques : *Pleurez, riches, tremblez à la vue des tourments dont la justice divine punira votre avarice.* « Malheur à à vous, dit saint Augustin, qui, occupés

uniquement à amasser des richesses périssables, perdez les trésors du ciel! »

CHAPITRE XII.

De l'envie.

L'envie est la fille de l'orgueil. Un envieux est un homme jaloux de la prospérité, des talents du prochain auquel il se préfère. Vice honteux et méprisable, dont l'unique bonté est de faire le tourment de celui qu'il possède. Le démon l'insinue dans l'âme pour la corrompre. Vice commun chez les savants. Il déguise la perfidie sous l'extérieur de la vertu, pervertit la raison et trouble la tranquillité de la vie : il enfante la médisance, la calomnie, la trahison, la fausse amitié, les noirs complots etc. et rend l'homme homicide. Un détracteur n'est-il pas un homicide? dit saint Chrysostome. Il ôte au prochain la vie civile, la réputation, qui est un bien plus cher que la vie même.

CHAPITRE XIII

De l'impureté.

L'impureté éteint la lumière de la raison et rend l'homme semblable aux animaux. La perte des biens, les maladies, les meurtres , les brigandages, l'extinction de la foi, l'aveuglement de l'esprit, l'insensibilité du cœur, l'infamie, l'athéisme, l'impénitence ou la mort dans le péché sont ordinairement les châtiments invisibles dont Dieu punit l'impudique dès cette vie. Le prédicateur consultera les auteurs de la morale chrétienne qui ont écrit sur ce sujet, il apprendra d'eux ce qu'il doit dire, et ce qu'il doit taire d'un péché si énorme, dont le nom même devrait être inconnu aux chrétiens.

CHAPITRE XIV.

De la gourmandise

La gourmandise, qu'on appelle l'intempérance, est un excès dans le boire et dans le manger. L'homme raisonnable mange pour vivre, mais il ne vit pas pour manger. La nature se contente de peu quand on ne consulte que ses besoins. La bonne chère en a plus tué que l'épée. La réplétion des viandes nuit plus au corps que la faim, comme le prouve saint Chrysostome. Elle produit l'incontinence, les maladies, les apoplexies, les morts subites. Ce vice, qui paraît nécessaire chez les grands, n'est que trop commun parmi le peuple, qui dissipe le salaire de son travail par la débauche, et périt souvent par l'indigence.

CHAPITRE XV.

De la colère.

Un homme sujet à la colère devient comme insensé, incapable d'écouter aucun conseil, capable de tout dire, et de tout faire dans le moment de sa fureur, il se prépare bien des occasions de repentir. Il fait naître et entretient la discorde et les inimitiés. « Un chrétien, dit saint Augustin, doit observer la modération dans la colère pour ne pas pécher. » C'est contre soi qu'il doit se fâcher. Qu'est-ce en effet qu'un homme pénitent? C'est un homme qui entre dans une sainte colère contre lui-même pour venger sur son corps les péchés qu'il fait commettre à son âme.

CHAPITRE XVI.

De la paresse.

Le prédicateur nommera la paresse, la mère de tous les vices, la source de la mollesse et de la corruption des mœurs. L'homme est né pour le travail, et pour l'action ; celui qui s'y refuse, n'en mérite pas le nom. L'oisiveté est dangereuse, elle donne au démon l'occasion de nous tenter et de nous perdre; il faut lire les auteurs ascétiques et moraux sur ces différents péchés. Ils vous fourniront des motifs et des preuves pour les connaître.

CHAPITRE XVII.

Des péchés des autres auxquels on participe.

Les péchés que les autres commettent, nuisent également à nous-mêmes quand nous y participons, et il faut les éviter. On se rend coupable des fautes du prochain, quand par son conseil, son commandement, son consentement, sa complaisance, les louanges, la flatterie, par son silence, ou par la défense que l'on prend d'une chose mauvaise, on excite, on porte, on permet aux autres de commettre le mal : on pèche par conseil, quand on conseille ou qu'on aide quelqu'un à faire une action défendue, comme Achitophel, qui fût l'auteur de la révolte d'Absalon contre son père; quand on exhorte quelqu'un à un combat singulier, quand on excite à venger les injures au mépris de la religion qui nous dit que rien n'est plus grand que de se vaincre soi-même; quand on engage les autres dans les sentiers funestes de la volupté. David, ce prince selon le cœur de Dieu, se rendit coupable de l'homicide d'Urie, pour jouir de son épouse. Pilate devint criminel en consentant à la mort du Sauveur. Combien de personnes qui, parce qu'elles s'abstiennent du crime, ne croient pas pécher en consentant aux actions mauvaises du prochain? Ils s'aveuglent et se trompent ces hommes imprudents qui disent avec une sécurité présomptueuse: *Cette affaire ne m'intéresse en rien : que celui qui s'y engage y prenne garde.* Le prédicateur prouvera que celui qui n'empêche pas le mal quand il le doit, ou qu'il le peut, s'en rend coupable. La femme de Job ne pécha-t-elle pas quand elle lui conseilla de maudire le Seigneur qui le visitait? Les railleries criminelles de cette femme insensée devraient instruire les esprits libertins et railleurs, qui doivent craindre les châtiments dont Dieu punit ceux qui se moquaient du prophète Elisée. La flatterie, qui est comme un doux poison qui corrompt l'âme, fait commettre bien des péchés. L'homme aime à être flatté; l'éloge de son mérite excite son amour-propre, il n'a pas assez de vertu pour désavouer les louanges dont il se reconnaît indigne. C'est dans les villes, dans les palais des grands, dans les assemblées publiques, que ce vice domine avec empire ; et plût à Dieu qu'on ne vît pas la flatterie répandre jusque

le sanctuaire un encens profane! qu'on
endit pas les ministres adulateurs, pro-
leur bouche consacrée à la vérité, par
louanges artificieuses et intéressées qu'ils
ent aux évêques dans le public! Ne
ient-ils pas supprimer ces éloges inu-
leur parler avec une liberté prudente
spectueuse, plutôt que de corrompre la
té de leur zèle par ces compliments
s et fastueux? Le silence nous rend cri-
ls, si nous nous taisons quand nous
ns reprendre, avertir ou corriger: *Criez,*
t le Seigneur au prophète, *faites enten-*
otre voix à mon peuple, découvrez-lui ses
ités. Ce passage regarde peut-être ceux
rêchent dans les synodes; mais il faut
liquer aux fidèles; leur apprendre à
dociles aux avis de leurs pasteurs, à ai-
ceux qui les corrigent, qui les avertis-
de leurs défauts. En rapportant ces pa-
du prophète, le prédicateur leur fera
aître qu'ils sont obligés de déclarer
qu'ils savent être infectés de la conta-
de l'hérésie, ou fomenter des commer-
l'iniquités, parce qu'ils seraient coupa-
s'ils les dissimulaient. Les supérieurs
siastiques, les magistrats qui se lais-
entraîner par le torrent de la coutume,
olèrent les désordres qu'ils peuvent ré-
er, deviennent criminels par cette lâche
lgence. Les parents et les maîtres trop
laisants se rendent aussi criminels. Il
les avertir de corriger leurs enfants,
veulent éviter le châtiment d'Héli. Nous
ons au nombre des pères, les précep-
s; ils doivent en avoir l'amour et la ten-
se pour leurs disciples: ils leur don-
, pour ainsi dire, une seconde naissance
ur enseignant les belles-lettres. On par-
e encore aux péchés des autres en se
iant à eux dans l'action; ainsi pécha
n, frère de Moïse, quand il permit aux
lites de fabriquer le veau d'or; ainsi
ent ces esprits inquiets et turbulents
excitent les révoltes et les séditions.
ndre des causes injustes par amitié ou
ntérêt, c'est participer à l'iniquité, c'est
r la vérité.

Chapitre XVIII.

péchés contre le Saint-Esprit, et de ceux qui crient vengeance au ciel.

ésespérer de la miséricorde de Dieu,
battre la vérité qu'on connaît, être en-
x du salut du prochain, mourir dans
énitence, ce sont là les péchés contre
aint-Esprit, et principalement la mort
le péché, dont on n'obtient le pardon
ans ce monde, ni dans l'autre. Le pré-
eur en découvrira l'énormité: il par-
de ces crimes qui demandent vengeance
iel, comme l'homicide, les péchés con-
nature, l'oppression de la veuve et de
helin, l'injuste détention du salaire de
rier. Il usera de prudence en traitant
pureté; nous lui prescrirons les règles
ette bienséance chrétienne en parlant de
cution. Il engagera ses auditeurs à évi-
es péchés les plus légers, autant que la
faiblesse humaine le permet, parce qu'ils
conduisent souvent à des chutes mortelles;
il les éloignera du commerce des méchants,
parce qu'il est difficile, selon l'expression du
Sage, *de toucher la poix sans en avoir les
mains souillées.* Il exhortera à fuir la curio-
sité, la sœur de l'impudence et la mère de la
vanité, à éviter les spectacles, les repas mon-
dains et profanes; on en sort souvent moins
innocent, moins tranquille qu'on y est entré.
Il montrera qu'on ne doit parler avantageu-
sement de soi-même, que quand la néces-
sité y oblige, à l'exemple de saint Paul, qui
disait aux Corinthiens, au sujet des séduc-
teurs transformés en apôtres: *Sont-ils les
ministres de Jésus-Christ? Quand je devrais
passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis
encore plus qu'eux.*

Chapitre XIX.

Des actions du chrétien.

Pratiquer le bien, éviter le péché, voilà
toute l'obligation du chrétien. Le prédica-
teur, en exhortant les fidèles à observer la
loi, expliquera l'étymologie de ce nom qui
vient, ou du verbe *choisir,* parce que par la
loi, l'homme choisit et discerne ce qu'il doit
faire; ou du verbe *lier,* parce que la loi est
comme un frein qui nous retient et qui ré-
prime l'impétuosité de nos passions. Il dis-
tinguera avec les scholastiques, les lois éter-
nelles, divines et humaines. La loi éter-
nelle est la souveraine raison selon laquelle
Dieu gouverne toutes les créatures, et à la-
quelle tous les hommes doivent être soumis
comme à une loi immuable; nous en con-
naissons les effets par la lumière de l'esprit
Il divisera la loi divine en naturelle et po-
sitive. La loi naturelle est celle qui, quoi-
qu'elle ne soit pas écrite, est née avec nous;
Dieu l'a inspirée à tous les hommes en l'im-
primant en l'âme de chacun d'eux; il la leur
fait connaître par un écoulement de la pre-
mière source de toute vérité, qui est lui-
même; elle est la rectitude de l'esprit, la
première règle de toutes nos actions: c'est
le témoignage de la conscience qui nous fait
discerner le bien du mal. Personne ne peut
être dispensé de lui obéir, par quelque au-
torité, ni sous quelque prétexte que ce soit.
*Ne faisons pas aux autres ce que nous ne
voulons pas qu'on nous fasse. Agissons avec
les autres comme nous souhaitons qu'on agisse
avec nous.* C'est là le premier principe de
toute justice que la nature a gravé dans nos
cœurs. Que l'homme est aveugle, quand la
passion obscurcit en lui cette lumière natu-
relle, quand il traite, par un caractère dur et
orgueilleux, ses semblables avec inhumanité!

Le prédicateur divisera la loi positive,
en loi ancienne et nouvelle. La loi positive
ancienne, est celle que Dieu donna à Moïse,
pour régler les préceptes cérémoniaux; elle
ne regardait que les Juifs, elle était l'ombre
de la vérité; portée contre les transgres-
seurs, elle faisait connaître le péché; ses
sacrements signifiaient la grâce qu'ils ne
conféraient pas. La loi positive nouvelle est
celle que Jésus-Christ nous a donnée lui-

même, qui oblige tous les chrétiens à se proposer pour objet dans leurs actions, le ciel qui leur est destiné. Cette loi de vérité, nous donne la grâce dans les sacrements, nous justifie, nous montre le mal, en fournit le remède et les moyens de l'éviter. L'Evangile est le fondement de la foi, la parole de la vérité, la science du salut, une lettre divine, le testament de notre père que nous devons toujours avoir entre les mains. Les sacrements guérissent les maladies de l'âme : ce sont autant de canaux par lesquels le Sauveur fait couler ses grâces sur nous, et nous applique le mérite de sa mort. Que celui qui les reçoit doit être pur! C'est par ces signes visibles de la grâce invisible, que nous sommes sanctifiés et unis à Jésus-Christ comme des membres à leur chef.

Dans l'ordre de la nature, l'homme naît, croît, se nourrit, recouvre sa santé par les remèdes, et trouve des moyens de réparer ses forces qui s'affaiblissent; de même dans l'ordre de la grâce, il renaît par le baptême; la confirmation lui donne un accroissement spirituel; l'eucharistie est pour son âme une excellente nourriture : la pénitence en guérit les maladies; l'extrême-onction soutient sa faiblesse, fortifie le corps et l'âme, et achève de le purifier pour le rendre digne d'entrer dans le ciel. Jésus-Christ, l'auteur du mariage, l'a institué pour sanctifier et tempérer l'ardeur de la concupiscence, augmenter le nombre des fidèles ; mais le sacrement de l'ordre, donne seul le pouvoir d'administrer aux peuples les autres sacrements. Rien n'est plus utile que la connaissance des effets qu'ils produisent, et de la fin pour laquelle ils sont établis : on ne saurait trop en instruire les fidèles, pour qu'ils les reçoivent avec le respect qu'ils exigent. C'est dans l'eucharistie particulièrement, que Dieu découvre les richesses immenses de sa miséricorde. C'est là le gage le plus précieux de son amour. Quel sujet pour nous de nous humilier devant sa puissance, quand, par des signes extérieurs, il nous comble de tant de grâces! Que de motifs qui doivent exciter notre reconnaissance en usant de ces moyens efficaces de salut, dont il a fait l'Eglise dépositaire! Trois de ces sacrements, le baptême, la confirmation et l'ordre, impriment dans l'âme un caractère ineffaçable : c'est un sacrilége de les réitérer et de les recevoir plus d'une fois.

Faibles et inconstants, nous commettons chaque jour de nouvelles fautes; notre âme s'affaiblit par des chutes continuelles. La miséricorde du Sauveur pourvoit à nos maux : il nous permet et nous ordonne, dans l'Ecriture sainte, l'usage fréquent de la pénitence et de l'eucharistie. Un chrétien qui connaît sa faiblesse et la fureur des ennemis qui ne respirent que sa perte, ne négligera jamais, dans la maladie, de recevoir l'extrême-onction. Ce sacrement lui rendra la santé du corps, si Dieu le juge expédient pour son salut : il lui servira de bouclier pour repousser les traits enflammés de l'ennemi, qui redouble ses artifices dans ce dernier moment qui décide de notre éternité. Quelle indifférence criminelle d'attendre qu'un malade ait perdu l'usage des sens et de la raison pour lui conférer ce remède, qui lui devient peut-être alors inutile! Le juste n'attend pas à l'extrémité pour le recevoir; plein d'amour pour son Dieu, il se prépare avec joie à ce voyage qui doit l'unir à lui pour toujours.

Quand le prédicateur parlera du mariage, il expliquera le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Il vaut mieux se marier que brûler.* Nous ne méprisons pas dans l'Eglise ceux qui, pour amortir le feu de la concupiscence, en régler les désirs, passent à des secondes et des troisièmes noces. On ne saurait trop blâmer, au contraire, ceux qui troublent la conscience des personnes qui usent légitimement de ce remède que le souverain médecin a établi. Le zèle indiscret de ces ministres scandalise avec raison les hommes justes et prudents. Nous louons, avec l'Apôtre, ceux qui se contentent d'un premier engagement, s'ils restent dans une chaste viduité, s'ils servent Dieu, s'ils honorent ses ministres. Un prédicateur peut traiter ces points de doctrine selon les temps, les lieux et les personnes qu'il doit instruire: il se servira utilement, en traitant les sacrements, leurs effets, les cérémonies, les obligations de ceux qui en approchent, des explications qu'en a faites le Catéchisme du concile de Trente. Les théologiens scolastiques lui offriront les sentiments des Pères sur ces matières. Qu'il n'oublie pas surtout la justice de Dieu en relevant sa miséricorde : s'il parle de la foi, qu'il démontre que la charité doit être le principe de nos actions. Il apprendra à l'homme à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme; à s'aimer soi-même selon son Dieu et le prochain pour Dieu; à observer le Décalogue comme l'abrégé du christianisme.

La loi positive humaine est ou ecclésiastique ou séculière, portée par l'Eglise ou par les princes. Le prédicateur prouvera l'autorité du pape, le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ; il recommandera l'obéissance aux canons, aux règlements de la discipline prononcés par les conciles, parce qu'ils sont fondés sur la loi divine; il exhortera les sujets à obéir aux lois de leurs princes quand elles sont conformes à la loi de Dieu, comme à la pratique des vertus dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

Du genre démonstratif et des vertus chrétiennes.

Le genre démonstratif fait connaître les bonnes ou les mauvaises qualités du sujet que l'on traite, pour le louer ou pour le blâmer. Les saints Pères l'ont souvent employé, ou pour célébrer la vertu des justes, publier la grandeur de Dieu, porter les peuples à imiter les bienheureux qu'ils honorent, ou pour détester la mémoire de ces hommes impies les ministres du démon, et

rcier Dieu d'avoir délivré l'Eglise de tyrannie. C'est l'usage qu'en fit saint oire de Nazianze contre Julien. Comme action qui a pour principe la gloire de ligion et l'amour de la piété mérite seule éloges, il faut définir ce que nous entons par la religion et par la piété, pour endre à en tirer des moyens et le font des louanges que nous voudrons ater à quelqu'un. Le nom de religion du verbe *lier*, parce qu'elle nous attapar Jésus-Christ comme par un lien inluble à Dieu le Père. La religion est le légitime que nous lui rendons par la l'espérance et la charité; c'est l'imitade Jésus-Christ, la justice parfaite et la certaine de notre amour. La piété est nmage et l'honneur que nous rendons à et à ceux à qui il communique sa puise, les prêtres, les rois, nos parents, nos res. Nous ne traitons ici que légèrement on en scolastiques les vertus chrétien La foi est un consentement ferme et inble que nous donnons aux vérités que nous a révélées et que l'Eglise nous ose. Cette vertu est le fondement de la ion, elle ouvre le ciel aux vrais fidèles. pérance est la ferme confiance avec lale nous espérons obtenir la vie éteret les moyens pour y arriver. Elle soule juste dans l'exercice laborieux d'une chrétienne; elle est son conseil et son i dans l'adversité. La charité est la fin ous les préceptes qu'elle renferme, la e des vertus, l'âme du christianisme : produit en nous la patience et l'humielle nous enseigne la pratique de toutes vertus. Par elle Dieu est descendu du au milieu de nous, par elle nous monà lui : sans elle nos vertus et nos acs sont vaines et infructueuses. On postous les biens quand on la possède. Un me qui a la charité dans le cœur est ridans le sein de l'indigence, parce qu'il eure en Dieu et que Dieu demeure en La prière nourrit la foi et l'espérance, accompagne la charité; c'est une élévade notre âme vers Dieu; par elle nous s entretenons avec lui, nous nous ouvrons el, nous trouvons des armes pour comre nos ennemis, vaincre les tentations et moyens de persévérer dans la justice. La tion est une volonté prompte et ardente le service de Dieu. Elle est la fille de eligion, elle produit l'exercice des acs chrétiennes et nous fait faire au Seir un sacrifice de notre volonté. La prue nous apprend à discerner les choses nous devons fuir ou rechercher; elle selon saint Grégoire, la mère de l'inrie, elle donne des avis salutaires à e qui la consulte. *Connaissez-vous vouse; observez un juste milieu dans vos ac; aimez la médiocrité qui produit la paix esprit et du cœur.* Voilà les maximes lle nous prescrit. La justice est une voé constante et perpétuelle de rendre à un ce qui lui est dû, l'adoration à Dieu, neur aux saints, le respect aux prêtres, l'obéissance aux princes, à nos superieurs, à nos parents, et à tous les hommes la charité. « Cette vertu, dit saint Ambroise, cherche moins ses intérêts que ceux des autres. » Elle renferme la libéralité et l'aumône par laquelle nous prêtons à Dieu et nous rachetons nos péchés. La force est une fermeté de l'âme dans les différents accidents de la vie. Une âme forte ne craint rien que ce qui peut la déshonorer; constante et inébranlable dans l'adversité, modeste dans la prospérité, elle méprise et affronte la mort même. La force anime et soutient la volonté, défend la vertu contre les ennemis, triomphe des vices, évite ou s'expose avec prudence aux dangers qui se présentent. On vit paraître avec éclat cette vertu dans les martyrs; elle les a rendus invincibles dans les tourments, et, en terminant leur vie, elle les a mis dans l'heureuse impuissance de ne pouvoir plus pécher; à leur exemple elle nous apprend à souffrir avec amour pour assurer notre salut. La tempérance est l'empire de la raison qui modère et réprime les appétits déréglés de l'âme, qui règle les mouvements de la cupidité; c'est un amour chaste qui nous conserve purs aux yeux de Dieu. Le jeûne soutient la tempérance, il soumet le corps à l'esprit, il procure la paix de l'âme en amortissant le feu des passions; c'est le bouclier dont se couvrent les hommes forts, il inspire du courage dans la guerre, comme il fait jouir des douceurs de la paix. Les saints Pères regardent la pudeur, la chasteté, la virginité comme les filles de la tempérance. « La pudeur, dit Tertullien, donne de l'éclat à l'intégrité des mœurs, relève la beauté du corps, conserve la pureté du sang qu'on nous transmet, assure la fidélité des alliances et est le principe de la chasteté. » La chasteté elle-même défend la piété du chrétien contre la séduction du monde; elle dénote la candeur d'esprit et la bonté du cœur. « La virginité, pour parler avec saint Cyprien, est l'honneur de l'Eglise, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, un ouvrage parfait et incorruptible, l'image de Dieu qui répond à la sainteté de Notre-Seigneur; elle forme enfin dans les vierges la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. »

La persévérance est comme la perfection de toutes les vertus, elle seule en fixe le mérite et les couronnes. La constance, la patience, la paix intérieure lui sont unies. La base et le fondement de l'édifice spirituel de toutes les vertus, c'est l'humilité : elle les rend utiles et propres à nous mériter le ciel; elle nous fait reconnaître notre bassesse devant la majesté suprême, nous inspire le mépris de nous-mêmes et des choses créées; elle nous apprend à nous estimer moins que les autres, à fuir la gloire humaine; elle nous fait aimer la sagesse, oublier les injures, mépriser le faste et la vanité. L'homme qui est humble mérite seul le nom de sage. Quelles actions plus dignes de nos éloges que celles qui ont ces différentes vertus pour objet! Plus elles nous rendent semblables à

Dieu et nous unissent à lui comme la miséricorde et la charité, plus elles amplifient sa gloire comme le martyre, plus elles méritent notre amour et nos respects.

Chapitre XXI.

Le prédicateur doit louer les vivants rarement et avec prudence. Quelles sont les sources d'où il doit tirer les arguments du genre démonstratif.

Un prédicateur doit louer rarement les personnes vivantes. Nous ignorons souvent si les hommes sont dignes de louanges, s'ils sont agréables aux yeux de Dieu. Combattus de puissants ennemis, en butte à la révolte de nos passions, le succès de notre combat est toujours incertain. Les louanges corrompent le cœur, excitent l'amour-propre, et dénotent souvent le caractère d'un flatteur dans celui qui les dispense trop librement.

Dans les oraisons funèbres nous avons pour modèles Platon, Périclès, Isocrate et le Démosthènes chrétien, saint Grégoire de Nazianze, dans les oraisons de saint Athanase, de saint Basile, etc. On fait le panégyrique ou l'oraison funèbre d'une personne en la considérant dans trois temps différents de la vie : celui qui a précédé la naissance, le temps de sa vie et celui qui a suivi sa mort; dans le premier on tire des motifs d'éloges de sa patrie, de ses parents, de ses aïeux; on traite de sa noblesse, de ses qualités personnelles, ou, si un homme est peu connu par ces endroits, on en relève avec art l'obscurité. On rapporte les oracles, les prophéties qui l'ont annoncé comme Isaac, Jacob et saint Jean-Baptiste, et plusieurs autres que Dieu a accordés aux prières de leurs parents, et dont la naissance a été précédée par des prodiges. Saint Grégoire loue élégamment saint Basile à cause de sa patrie. « Si je croyais, dit-il, qu'il fût touché de sa noblesse et de la splendeur de son nom, je ferais un long catalogue des héros de sa race, et je trouverais mille faits glorieux dans l'histoire de ses ancêtres qui ne le céderaient en rien à ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire. Le Pont me fournirait beaucoup d'actions mémorables que ses ancêtres du côté paternel ont faites, et qui effaceraient ce qu'on lit de plus merveilleux dans les poëtes. La Cappadoce, à qui je dois la naissance, et qui produit des hommes si illustres, nous donnerait des exemples de ce que nous chercherions, de sorte qu'il est également recommandable par ses parents et par sa patrie. »

Quand on considère le temps de la vie, on loue un homme à cause de ses vertus, de sa science, des charges publiques ou particulières qu'il a remplies, ses liaisons, ses amitiés, et surtout les dernières actions de sa vie et les sentiments qu'il a fait paraître à la mort. Il faut se servir de ce qui a quelque rapport avec les actions ou avec la personne qu'on loue. Le prédicateur fera voir que ses actions ont répondu à la gloire de sa patrie, à la réputation de ses ancêtres, à la sagesse de son éducation; qu'il a donné des exemples de vertus, qu'il n'a jamais cherché sa gloire, mais celle du Dieu qu'il servait, et que par son zèle il a édifié l'Eglise et diminué l'empire du démon. Il montrera ce qui a paru en lui d'extraordinaire et de supérieur à la condition humaine; en quoi il a surpassé l'idée avantageuse qu'on avait conçue de sa vertu; ce qu'on doit attribuer à lui seul ou les actions où il a eu quelque part. C'est par là que le Sauveur mérite nos respects : à lui seul convient le nom de Jésus, ce nom divin devant lequel le ciel, la terre et les enfers fléchissent le genou. Lui seul est né d'une vierge, est ressuscité par sa puissance pour ne jamais mourir. Quelle vaste matière ne présente pas l'éloge de Marie ! Mère d'un Dieu, vierge avant et après son enfantement, elle l'a conçu sans perdre sa virginité. Pleine de grâces, mère de miséricorde, reine du ciel et des anges, elle est notre avocate et notre refuge. S'il faut louer saint Jean l'Evangeliste, il est le seul que Jésus-Christ a honoré du nom de *bien-aimé*, qu'il a fait reposer sur son sein et à qui il a confié le soin de sa mère.

On ne peut pas dire d'un homme que lui seul a pratiqué telle vertu, puisque Jésus-Christ, Dieu et homme, nous a donné en sa personne des exemples de toutes les vertus chrétiennes. Peu de justes ont eu la charité de saint Etienne, qui a prié pour ses bourreaux. Peu ont abandonné la couronne pour se retirer dans la solitude ou abdiqué la papauté comme saint Pierre Célestin. Une humilité si rare est bien digne de nos éloges. Qu'ils sont aveugles, ces mondains ambitieux qui la méprisent, et qui recherchent avec tant d'ardeur ce vain fantôme des grandeurs humaines, que l'amour de son salut, et le désir de la gloire éternelle lui ont fait mépriser ! Il savait, ce pieux solitaire, qu'il est plus sûr d'obéir que de commander, et la fuite des honneurs du monde l'a conduit à la félicité des saints.

On rapporte en troisième lieu dans les éloges les honneurs qui ont été rendus après la mort de celui qu'on loue, les pleurs, les regrets qu'on a fait paraître. C'est ce que fait avec art saint Grégoire de Nazianze dans l'oraison de saint Basile. « On portait, dit-il, son corps au tombeau : de saints personnages lui rendaient ce dernier devoir. Tous faisaient des efforts pour approcher le cercueil, pour toucher son corps ou ses habits; car que pouvait-on trouver de plus saint ou de plus pur ? Ceux qui ne pouvaient en approcher souhaitaient au moins de le voir, espérant que cette vue leur serait utile. Les places publiques, les portiques étaient remplis. Plusieurs milliers de personnes qu'on n'avait jamais vues jusqu'alors se poussaient et se pressaient en foule. Leurs cris empêchaient d'entendre la psalmodie. La douleur était si vive qu'on ne pouvait la supporter avec patience. Il y avait une espèce de combat entre les chrétiens et les païens, les Juifs et les étrangers à qui pleureraient le plus et marqueraient un regret plus amer par leurs larmes. »

s Pères se sont encore servis de com-
sons dans leurs éloges. Le même doc-
compare saint Basile aux patriarches
leux Testaments, à saint Jean-Baptiste
ıx apôtres. Aristote conseille, quand
e trouve pas des vertus véritables ou
ices réels dans un sujet qu'on veut louer
lâmer, de lui en supposer; mais un
ur chrétien ne doit jamais employer
rtifice pour louer ce qui n'est pas loua-
Rien ne serait plus contraire à l'esprit
ı religion que le mensonge. Celui qui
llerait sage et prudent un homme ti-
; un fourbe et colère, un homme ou-
sincère, qui ne sait rien dissimuler,
nériterait pas le nom d'orateur, mais
de ministre du démon et de séducteur.
hilosophe croit qu'il importe beaucoup
uer ce qui paraît même peu estimable;
nous, nous pensons qu'on ne doit louer
ce que les hommes estiment en général
tous les lieux, parce que le monde
tien ne doit être que comme une seule
dont tous les citoyens ne doivent avoir
ne même idée du bien.

Chapitre XXII.

*ıanière dont un orateur chrétien doit am-
ifier son discours est différente de celle
s orateurs profanes.*

prédicateur doit avoir pour fin, dans
loges, d'exciter ses auditeurs à la pra-
e des vertus qu'il loue dans son sujet.
nplifiera la matière qu'il traite, non
donner à des choses communes et or-
ires un mérite qu'elles n'ont pas, comme
escrit Isocrate, mais pour faire connaître
ce qu'il loue, que ce qu'il estime, est
ble en lui-même et digne de nos res-
s. Il apprendra ainsi à ses auditeurs à
r sainement de tout. Amplifier, c'est
dre la matière, les propositions d'un
ours par la manière de s'exprimer,
le rapporter les actions en les présen-
d'une façon capable d'intéresser l'au-
ır. Les moyens d'amplifier et de louer
les mêmes. Telle est cette belle am-
cation de saint Bernard, dans son ou-
e au pape Eugène; il la prend de la
e qu'il occupe: « Vous êtes, lui dit-il,
and prêtre, le pontife par excellence,
rince des évêques, le successeur des
res; vous représentez Abel par votre
auté, Noé par votre gouvernement,
aham par votre patriarcat, Melchisédech,
otre ordre, Aaron par votre dignité, Moïse
votre autorité, Samuel par votre juri-
ion, Pierre par votre puissance et Jésus-
ist par votre onction. Les clefs du ciel
s ont été confiées. »
'est par l'amplification que saint Maxime
saint Jean-Baptiste. « Nous honorons
raison, dit-il, d'une manière plus dis-
uée, celui qui a été, par une grâce spé-
e, le précurseur du Messie. Il est le der-
des prophètes et le seul qui l'a vu et
oncé présent. Isaïe, inspiré par l'Esprit-
it, avait prédit sa mission. *On entend
le désert la voix de celui qui crie : Pré-
parez les voies du Seigneur ;* le nom de voix
lui convenait, il était le ministre et le témoin
de la divinité du Verbe. L'ange Gabriel an-
nonça sa naissance et lui imposa le nom qu'il
devait porter. Il déclara avant qu'il naquît
l'excellence de la mission qu'il devait exer-
cer. Il fut, au jugement de la vérité même,
le plus grand des enfants des hommes. »

Saint Chrysostome emploie l'amplification
pour célébrer la gloire des bienheureux apô-
tres Pierre et Paul. « J'avoue, dit cet excel-
lent orateur, que c'est la présence de ces
saints apôtres qui me fait aimer Rome autant
que je l'aime. Cette ville est louable par son
antiquité, la magnificence de ses bâtiments,
la multitude de son peuple, sa puissance,
ses richesses et ses armes; mais cette gran-
deur humaine ne me touche pas. Ce qui me
fait estimer les Romains, c'est l'amour que
Pierre et Paul ont pour eux, c'est qu'ils ont
demeuré, qu'ils sont morts au milieu d'eux;
voilà ce qui rend cette ville auguste. Ces
deux apôtres qui y reposent sont les deux
yeux de ce grand corps, et les deux colonnes
qui le soutiennent, comme elles soutiennent
l'Eglise. Le ciel ne jette pas tant de rayons
quand le soleil éclate en plein midi, que
cette ville sainte répand de lumière de toutes
parts par ces deux flambeaux célestes qu'elle
montre à tout le monde. C'est de là que saint
Paul sera un jour enlevé au-devant de Jésus-
Christ avec saint Pierre. Quel spectacle alors
de voir ces deux saints sortir de leurs tom-
beaux pour être emportés dans les airs, et
se joindre au Fils de Dieu quand il viendra
juger l'univers! Quel présent fera Rome
alors au Sauveur! Ah! s'il m'était permis à
présent de me prosterner aux pieds du bien-
heureux Paul, de demeurer attaché à son
sépulcre! Si je pouvais voir les cendres de
ce corps qui a accompli dans sa chair ce qui
manquait aux souffrances de Jésus-Christ,
qui a porté les stigmates de sa croix! »

Par la règle des contraires, on use de l'am-
plification pour mépriser le crime et le ren-
dre odieux. C'est ainsi que s'en sert le même
Père, en parlant de la mort de saint Jean-
Baptiste : Il n'est pas sur la terre de bête
comparable à une mauvaise femme. Quel
animal plus féroce que le lion, plus cruel
que le dragon parmi les serpents? Une femme
corrompue est encore plus féroce, plus cruelle;
elle cause de plus grands maux. Salomon
ne dit-il pas qu'*il vaut mieux demeurer avec
le lion et le dragon qu'avec une femme mé-
chante et babillarde? Il n'est pas de malice
et d'iniquité plus dangereuse que la sienne.*
Comme il n'y a rien, selon le Sage, de com-
parable à la sagesse de l'homme, il n'y a
rien aussi de comparable à la malice et à la
corruption de la femme. Oh! le plus grand
de tous les maux que la femme! Oh! l'ins-
trument le plus funeste que le démon puisse
employer pour perdre l'homme! C'est par
elle qu'il chassa Adam du paradis terrestre,
qu'il rendit David adultère, qu'il corrompit
le cœur de Salomon, qu'il rendit Samson
l'opprobre des Philistins, dont il était la ter-
reur. Par elle, il chargea de fers l'innocent

Joseph ; c'est par les artifices d'une femme qu'il fit condamner Jean-Baptiste à la mort. N'est-ce pas encore aujourd'hui par la beauté et les ruses de la femme qu'il fait tomber les anges du ciel, c'est-à-dire les justes qui marchent dans les voies du salut, qu'il couvre les hommes d'ignominie, dissipe des fortunes éclatantes, trouble la paix des familles, allume le flambeau de la discorde et répand la corruption dans les villes ? »

L'amplification est encore utile pour démontrer l'énormité du péché, et surtout des péchés que le peuple se fait moins scrupule de commettre, tels que la médisance, etc. Le prédicateur prouvera la grièveté du blasphème en ce qu'il attaque la majesté de Dieu, le maître du ciel et de la terre, le père des hommes qu'il a comblés de ses bienfaits. Il montrera que c'est un blasphème que d'attribuer à la fortune, au hasard, les effets d'une sage providence qui gouverne tout, parce qu'en parlant ainsi on ne reconnaît pas Dieu pour auteur de toutes choses, et qu'on désavoue sa sagesse. Les blasphémateurs sont des ingrats d'autant plus coupables qu'ils commettent par malice ce péché qui, loin de procurer aucun plaisir, révolte la nature. Je voudrais que le prédicateur, dans le genre démonstratif, se servît des lieux communs en parlant d'une mort sainte, du mépris des richesses, des accidents et des misères de la vie présente, et qu'il conclût en appelant heureux, ceux qui sont à présent dans le port, qui reposent dans le sein de Dieu, pour exciter ses auditeurs à marcher sur leurs traces, pour acquérir le même bonheur. S'il parle des anges, il les louera par leurs attributs, parce qu'ils voient Dieu, qu'ils sont ses ministres, et que délivrés des dangers qui nous menacent, ils sont assurés de leur félicité.

Chapitre XXIII.

Du genre judiciaire.

Les rhéteurs ont beaucoup écrit sur le genre judiciaire. Nous en parlerons en peu de mots, parce que les saints Pères s'en sont servis rarement, et que les orateurs ecclésiastiques ont rarement l'occasion d'en faire usage. On l'emploie quand il faut défendre ou accuser quelqu'un. Les ministres du Seigneur n'en usent pas pour accuser : ils connaissent la fragilité humaine, et l'infinie miséricorde du Sauveur. Ils ont pour fin dans leurs discours de corriger les mœurs, et non pas d'exercer la justice envers des coupables. C'est dans les conciles, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des peuples, qu'il leur est permis d'accuser et de parler contre les violateurs de la loi. Quand ils se déclarent les accusateurs de quelqu'un, ils ne doivent agir ni par haine, ni par orgueil ou par intérêt, mais par zèle pour l'honneur de Dieu et de la religion. Celui devant qui on parle pour accuser doit avoir l'autorité de juge, et celui qu'on accuse doit être un homme pervers, corrompu, qui séduise les autres par dépravation de sa doctrine. Ce n'est proprement qu'à l'égard des hérétiques que les ministres emploient le genre judiciaire, quoique ces sortes de procédures de la justice ecclésiastique soient aujourd'hui d'un usage peu commun dans l'Eglise, où l'on juge les causes des hérétiques sur le rapport des témoins, et de ceux qui ont quelque commerce avec eux. Un prédicateur obligé de parler dans un concile ou dans un synode provincial contre ceux qui débitent des opinions nouvelles et suspectes, montrera qu'en matière de doctrine on ne doit pas passer les bornes sacrées que l'antiquité nous a prescrites, qu'on doit s'attacher au sentiment de l'Eglise inspirée par le Saint-Esprit, qui la rend l'oracle et l'arbitre de la vérité, qui lui communique ses lumières pour discerner les erreurs, et la puissance pour les confondre. Il n'y a que l'impie ou l'insensé qui puisse combattre ses décisions, se refuser à son jugement et se soustraire à son obéissance. L'hérésie est un de ces péchés les plus énormes et les plus dangereux : elle cause la ruine des peuples qu'elle séduit, trouble la paix des royaumes, renverse les républiques les plus florissantes, ravage la vigne du Père de famille par les révoltes et les dissensions qu'elle excite.

De l'accusation, qui est la première partie du genre judiciaire, passons à la seconde, qui est la défense qu'on prend du sujet. Elle est d'un usage plus ordinaire dans l'Eglise, parce que les ministres sont obligés de justifier l'innocence, de défendre l'opprimé. Nous avons un exemple de ce genre dans les Actes des apôtres (Ch. xxiv). Saint Paul, accusé par l'orateur Tertullus d'être un séditieux, se défend en personne devant le juge, et prouve que le crime qu'on lui impute est faux. C'est en ce genre que Tertullien écrit son Apologétique des chrétiens contre les païens ; il prouve qu'ils ne doivent pas accuser les chrétiens, ni les regarder comme une nation perfide. « Le mal, leur dit-il, est toujours accompagné de la honte et d'une crainte qui lui est naturelle. Ceux qui commettent le crime aiment à se cacher : ils appréhendent d'être surpris. Sont-ils accusés ? ils nient le fait, et à peine peut-on leur faire avouer leurs crimes par les tortures les plus cruelles. Sont-ils condamnés ? ils gémissent, ils se désespèrent à la vue des châtiments qu'on leur prépare : ils imputent leurs fautes à l'influence des astres ou à la nécessité du destin. Ils refusent de reconnaître qu'ils sont tombés librement, parce qu'ils savent que leurs actions sont criminelles. Que voit-on de semblable dans un chrétien ? Il ne connaît ni la honte, ni le repentir. Est-il dénoncé devant les juges ? il s'en glorifie. L'accuse-t-on ? il ne se défend pas. Il répond aux interrogations qu'on lui fait subir, il remercie le Seigneur, quand on lui fait souffrir la mort. Que peut-on condamner dans cette conduite ! Un chrétien est-il coupable parce qu'il ne craint pas, qu'il ne se plaint pas ; mais qu'il se réjouit au contraire quand on l'accuse, qu'il regarde comme un bonheur d'être condamné à la mort ? »

Un ministre doit, à l'exemple de Tertul-

prendre la défense du prochain quand est juste, quand la gloire de Dieu et neur de la religion y sont intéressés. it défendre, au péril même de sa vie, la u'il professe, l'autorité du saint-siége, courir en tout lieu ceux qui sont oppri- par l'iniquité des hommes. Qu'il évite ndant de paraître défendre le prochain t par ambition que par amour pour la ce; qu'il élève son cœur vers Dieu par ière; qu'il le conjure de prendre la dé- de celui qu'on accuse, s'il a donné des ues de sa probité et de sa religion, et ce soit la première faute qu'il ait com-.

fendre quelqu'un, c'est réfuter le crime lui impute. Les hommes pauvres et tués de tout secours sont plus souvent tte à la malignité. C'est à ses ministres Dieu a confié la cause des pauvres qui ses enfants. Ils doivent la soutenir avec montrer qu'on ne les accuse que par t d'iniquité; qu'ils ne sont pas coupa- parce qu'on ne doit pas souffrir qu'un ien, fût-il dans l'indigence la plus ex-, soit injustement accusé.

ut ministre doit être attentif à ne jamais oyer les lumières et les connaissances a acquises par la voie des sacrements accuser ou pour défendre; il serait un ricateur si, pour justifier un homme ac- de trahison, il avançait que dans la con- n il ne l'a pas reconnu coupable, ou celui qui l'accuse est un calomniateur, qu'il connaît l'accusé pour un homme robité dont il dirige la conscience: en ainsi, ce serait rendre la confession se, en éloigner les fidèles, et ces té- nages ne seraient d'aucune utilité pour upable. Nous avons vu dans les trois s de cause la matière de la rhétorique, ns par quels moyens l'orateur peut ob- la fin que l'éloquence se propose.

Chapitre XXIV

De l'enthymème.

ur exercer un art et arriver à la fin qui t propre, il faut employer les moyens culiers qu'il nous prescrit. Le médecin rve et rétablit la santé par la diète, st la modération qu'on garde dans la té de la nourriture; ou il fait usage des des que lui fournit la médecine. Un ier qui manque des instruments de son e peut former aucun ouvrage. Il faut nner de même d'un orateur chrétien; est qu'en enseignant, en touchant, en adant qu'il arrive au but de l'élo- ce. Comme il emploie les preuves pour uire, nous en rapporterons les défini-.

rgument est un raisonnement par le- l'orateur prouve la proposition qu'il ce. Cicéron demande que l'argument propre à prouver la vérité d'une chose pourrait regarder comme probable. re ses preuves de l'enthymème et de mple. J'appelle ces deux sortes de preu- es instruments et les moyens que l'éloquence emploie pour triompher du cœur, et persuader l'esprit. L'enthymème est un syllogisme imparfait. Le syllogisme ou l'argument est composé de trois parties, la majeure, la mineure et la conclusion; quand on omet une de ces trois parties, l'argument qui n'est plus composé que de deux membres, s'appelle enthymème. Veut-on prouver que la libéralité est louable, parce qu'elle est une vertu? on sous-entend la proposition qui devrait être la majeure du syllogisme, on se sert de la mineure et de la conclusion pour former cet enthymème: la libéralité est une vertu, elle mérite donc nos éloges; par cette sorte d'argument l'orateur ennuie moins et fait honneur au jugement de ses auditeurs en leur laissant à suppléer la proposition qu'il sous-entend. Il forme ses propositions des causes et des principes qui démontrent nécessairement ce qu'il doit prouver: telles sont l'Ecriture sainte, la tradition, l'autorité de l'Eglise. Il emploie encore les raisons prises des signes certains ou apparents. J'appelle signes ou preuves certaines celles qui suivent nécessairement d'une chose: comme quand je dis que des hommes mortels qui gardent une haine immortelle n'ont pas la charité. Les preuves apparentes sont celles qui n'ont pas un rapport nécessaire avec le sujet, comme quand on dit que les chrétiens qui se livrent au plaisir, qui assistent rarement au saint sacrifice, qui fréquentent peu l'eucharistie, sont des infidèles. Ces désordres peuvent venir également de l'incontinence, etc., comme d'un esprit d'infidélité. Un prédicateur discret et prudent évite avec soin certaines formules injurieuses, communes à ces orateurs qui traitent indifféremment les avares, les ambitieux, etc., d'hommes sans réputation, sans probité.

Je regarde comme probable ce qui arrive ordinairement: comme il est ordinaire qu'un homme né de parents pieux et catholiques fuit le commerce des hérétiques: les saints Pères ont fait usage de ces deux sortes de preuves. Dans l'enthymème vous observerez les règles suivantes, de ne pas former des preuves trop éloignées du sujet, ou trop communes; vous montreriez par là un choix peu judicieux. Celui qui tombe dans ces défauts fait tort à sa réputation, il indispose contre lui l'esprit des auditeurs qui n'aiment pas qu'on les occupe de choses frivoles et communes.

Chapitre XXV.

De l'exemple.

L'induction ou l'exemple est un raisonnement par lequel on va de la connaissance de plusieurs choses particulières à la connaissance d'une vérité générale: c'est ce que ferait un orateur qui, par l'exemple de l'impiété de Mahomet, prouverait que l'impiété est la source de l'orgueil, de l'avarice, de toutes les passions et de tous les maux.

L'exemple a plus de force pour persuader que la parole. La vérité de cette maxime se fait connaître dans les discours publics. Le

prédicateur confirmera par des exemples rapportés avec méthode les propositions qu'il avance; il n'en produira aucun qui ne soit vrai et capable d'édifier; il évitera ces contes ridicules, ces histoires apocryphes répandues dans tant d'ouvrages; il prendra souvent ces exemples de la conduite de Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus. Il nous dit lui-même, ce divin Sauveur, qu'il nous a donné l'exemple le premier, pour que nous imitions sa conduite.

Que d'exemples ne trouve-t-on pas dans l'Ecriture sainte, pour convaincre les peuples des vérités qu'on leur annonce! C'est par l'exemple de leurs ancêtres que Judith relève le courage de ses concitoyens, assiégés dans leur ville, qu'elle anime leur confiance dans le Seigneur. Jésus-Christ lui-même nous exhorte à la patience par l'exemple des prophètes, à l'obéissance par la punition de la femme de Loth. A la vue des châtiments dont Dieu punit la fornication, les murmures, l'idolâtrie des Juifs, saint Paul nous inspire l'horreur de ces vices. L'exemple des apôtres, des martyrs, des vierges que l'Eglise honore, a beaucoup d'autorité sur l'esprit des peuples; ils sont édifiés quand ils entendent prononcer l'éloge de leurs vertus. De quel respect ne sont-ils pas pénétrés, quand le prédicateur rappelle les actions des saints évêques qui les premiers ont annoncé la religion et scellé par l'effusion de leur sang la foi qu'ils ont établie dans leurs provinces! Quelle impression sainte ne fait pas sur l'esprit des Milanais l'éloge du grand Ambroise! Quelle autorité n'a point sur les habitants de Vérone l'exemple de saint Zénon! Les vertus de ces premiers fondateurs du christianisme sont toujours chères à leurs enfants. L'Ecriture sainte cite quelquefois, mais rarement, l'exemple des païens; quand on sait en faire un choix prudent, on peut les appliquer à propos. C'est ce qu'on appelle un argument du moins au plus, dont se sert Jérémie : *Passez aux îles de la Méditerranée*, dit ce prophète aux Juifs, *voyez ce qui s'y fait. Envoyez chez les Arabes qui habitent en Cédar; considérez la conduite de ces peuples. Est-elle semblable à la vôtre? Ont-ils changé leurs dieux, qui certainement ne sont pas des dieux? Et cependant mon peuple a changé son Dieu, qui faisait toute sa gloire, en une idole dont il ne peut recevoir aucun secours.*

Le Sauveur confond l'incrédulité des Juifs par la conduite de la reine de Saba et par la pénitence des Ninivites; il leur apprend à mortifier leur orgueil, en leur disant que les païens faisaient les actions humaines dont ils se glorifiaient. *On voit*, leur disait saint Paul, *parmi vous un esprit de fornication inconnu parmi les gentils.* Saint Basile, écrivant aux enfants de son frère, leur montre comment l'exemple des païens, la conduite des animaux, nous excitent à la vertu. *Le bœuf*, dit Isaïe, *connaît celui à qui il appartient, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple a été sans entendement. Le milan*, dit Jérémie, *connaît par les changements qui arrivent dans le ciel quand son temps est venu: la tourterelle, l'hirondelle, la cigogne, savent discerner la saison de leur passage; mais mon peuple n'a pas connu le temps du jugement du Seigneur.* Le Sage envoie le paresseux à la fourmi pour s'instruire; et c'est par la comparaison du lis et des oiseaux que le Sauveur nous détache du trop grand soin des choses nécessaires à la vie.

Chapitre XXVI.

Des lieux oratoires.

Les lieux oratoires sont ou intérieurs, et ce sont ceux qui naissent de la nature et des propriétés du sujet; ou extérieurs, et ce sont ceux qui, sans être absolument étrangers au sujet, n'y ont qu'un rapport indirect et peu marqué : ces lieux ont leur utilité pour persuader. Les lieux intérieurs sont certains termes généraux qui conviennent à tous les êtres, qui sont également communs à toutes les hypothèses, et d'où l'on tire plusieurs sortes d'arguments. Les termes généraux sont la définition du sujet que l'on traite, sa division et ses parties, l'étymologie ou l'interprétation.

Les autres termes, dont les uns viennent de ce qui appartient au sujet, ou de ce qui a avec lui quelque rapport, sont les *termes dérivés, le genre, la forme, la similitude, dissimilitude, contraires, circonstances, antécédent, conséquence, répugnance, cause, effet; parallèle du plus grand, du moindre, de choses égales.* Ces différents termes sont appelés lieux communs : ce sont autant de faces sous lesquelles on peut considérer un sujet et en tirer des preuves; ils nous font souvenir de ce qu'il faut chercher pour établir ce qu'on veut prouver. Nous les expliquons légèrement, parce que, s'il est facile d'en donner beaucoup d'exemples, il serait inutile de les traiter avec plus d'étendue.

Chapitre XXVII.

De la définition.

La définition est un discours qui explique la nature d'une chose, et qui en donne une idée claire et distincte; pour être exacte, elle doit, selon les dialecticiens, contenir le genre, et la différence qui distingue la chose définie des autres formes qui ont rapport au même genre. Cette manière de définir convient aux logiciens; mais l'éloquence demande quelque chose de plus figuré. Les orateurs se servent plutôt de la description. Cette définition est moins exacte, mais elle est aussi plus noble et plus agréable; elle fait connaître la chose définie par les accidents qui lui sont propres, ses causes, ses effets. Le prédicateur se sert de définitions différentes, de l'opinion et du langage des peuples, mais conformes aux sentiments des hommes, et qui, exprimés avec force, persuadent plus facilement. Il les emploie pour confirmer ce qu'il avance ou réfuter ce qu'on lui objecte. Saint Jacques définit notre vie selon le sentiment que la nature nous en donne : *Qu'est-ce que notre vie? Une vapeur*

t pour un peu de temps, et qui dis-s'évanouit subitement. Il définit la *m feu capable de tout consumer et étruire;* il l'appelle *un monde d'ini-*intBasile, dans son discours contre forme un argument de la définition lonne, différente de l'idée du vul- prouve qu'un avare est injuste, 'il refuse aux pauvres son superflu, doit. Dans un autre discours, après cuté les prétextes des riches, il leur ar un argument pris de la défini- Vous dites que vous êtes pauvres ; be d'accord avec vous. Celui qui de beaucoup de choses qu'il désire blement pauvre : votre insatiable fait votre indigence. »

Chapitre XXVIII.

ision ou l'énumération des parties.

ision ou l'énumération des parties osent un sujet suit sa définition; ıtile pour prouver ou réfuter, pour amplifier le discours ; elle consiste uer différentes circonstances qui ent à une chose. Salomon en donne ple dans la preuve de cette proposi-*nité des vanités, tout n'est que vanité nonde.* Le prophète Jérémie, en fai-umération des choses dans lesquel-ıme met sa gloire, prouve qu'il ne lorifier qu'en Dieu seul : *Que le sage rifie pas dans sa sagesse, le fort dans le riche dans ses trésors; mais que se glorifie, dit le Seigneur, mette sa me connaître et à savoir que je suis ur qui fais miséricorde et qui exerce e sur la terre.* Le prédicateur traite- question, dont il doit souvent par- n ne doit pas craindre la mort? il les martyrs, que les saints n'ont t la mort violente, glorieuse ou in- ; que le Sauveur, pour obéir à son st soumis à une mort ignominieuse; a donc aucun genre de mort qu'on aindre, que la mort dans le péché.

Chapitre XXIX.

De l'étymologie.

oms des choses, ou sont tirés de leur ou déterminés par la loi et confirmés age; plusieurs ont été imposés par tion du Saint-Esprit. Chaque chose pport si étroit avec le nom qu'elle ue ses propriétés et sa nature sont que sorte exprimées par son nom. donc quelquefois des preuves utiles des choses. Saint Jérôme, dans sa Héliodore, se sert de cette preuve : êtes moine, lui dit-il; interprétez le e vous portez. Que faites-vous dans mblées du monde, vous qui devez l? » Par l'étymologie du mot *messe*, cateur pourra prouver la proposition : Les chrétiens fidèles se font un l'assister chaque jour à la messe; ce *se* signifie une chose envoyée, parce peuple, par le ministère du prêtre, it les fonctions de médiateur entre le ciel et la terre, fait monter ses vœux et ses prières jusqu'au trône de la majesté divine. On appelle encore *messe* ce sacrifice, parce qu'il représente Jésus-Christ envoyé dans le monde par son Père, ou par rapport à la fonction de l'ange que Dieu envoie pour lui offrir dans le ciel l'oblation que le prêtre fait sur la terre. C'est par ces différentes étymologies qu'il excitera la dévotion des chrétiens envers cet adorable sacrifice. L'assiduité à la sainte messe marque une éducation chrétienne, la crainte de Dieu dont on est pénétré, et la régularité des mœurs. Dieu y applique le fruit de sa mort, y communique ses grâces. Les jours qu'on y assiste, on sort de l'église avec un esprit de modération et de justice qui influe sur toutes nos actions et sur notre conduite. C'est par là que Dieu récompense la piété de ceux qui honorent dans le sacrifice le souvenir de sa passion, qu'il y renouvelle chaque jour.

Chapitre XXX.

Des termes dérivés.

J'appelle termes dérivés les termes qui dérivent d'un même mot, ont une analogie entre eux et sont employés en différents sens. L'usage en est fréquent dans le discours. « Si nous sommes chrétiens, vivons chrétiennement. » *Un insensé dit des choses extravagantes*, selon Isaïe. *Le premier homme terrestre vient de la terre*, dit saint Paul ; *le second homme descendu du ciel est céleste. Comme nous avons été la figure de l'homme terrestre, soyons à présent celle de l'homme céleste.*

Chapitre XXXI.

Du genre et de l'espèce.

On doit considérer dans un sujet ce qu'il a de commun avec les autres sujets semblables.

Je trouve un argument du genre dans saint Jean : *Celui qui commet le péché viole la loi, parce que le péché est un violement de la loi de Dieu.* Voici un autre exemple plus sensible : Il faut aimer la vertu, on doit donc aimer la charité; il faut aimer son prochain, on doit donc aimer ses ennemis, parce que, selon saint Léon, « nous devons comprendre sous le nom de prochain non-seulement nos parents, nos amis, mais tous les hommes, avec qui la nature nous est commune. » On prouve par l'espèce que le péché rend l'homme malheureux, parce que l'adultère, l'homicide, etc., séparent l'homme de Dieu, et que cette séparation est pour lui le plus grand de tous les maux.

Chapitre XXXII.

La similitude.

On emploie souvent la similitude dans le discours. Examinons la manière d'en former des arguments dans les exemples suivants : L'état d'un malade qui est insensible à ses maux est le plus dangereux; de même l'état d'un pécheur qui méprise le péché est l'état le plus funeste. Plus on charge d'aliments un estomac faible, plus on aigrit, on augmente son indisposition; de même ceux qui

approchent souvent de l'eucharistie avec une conscience impure augmentent la corruption de leur âme et deviennent plus mauvais. Isaïe nous offre une élégante similitude dans la comparaison qu'il fait de Dieu à un vigneron : Comme un vigneron plante sa vigne, la cultive, en recueille le fruit, Dieu cultive nos âmes par sa grâce; il nous défend, il nous corrige, il répand sur nous les rosées de sa miséricorde, pour nous faire porter des fruits dignes de lui. Le livre des Proverbes et l'Evangile sont remplis de ces comparaisons naturelles et sublimes : vouloir les rapporter toutes, ce serait affecter de paraître savant, et perdre le temps à démontrer une chose claire et facile. Saint Chrysostome, sur la prière, se sert de la similitude : « Une ville qui n'a pas de murailles et de forteresses pour sa défense est bientôt prise par les ennemis; il en est ainsi d'une âme qui néglige de chercher des armes dans la prière : le démon la séduit facilement et la rend son esclave. »

Chapitre XXXIII.

La dissimilitude.

La dissimilitude ou la différence est la contrariété qui se rencontre entre deux objets que l'on compare. Le livre des Proverbes en fournit des exemples. *Le sentier des justes*, dit le Sage, *est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait de l'éternité; la voie des méchants, au contraire, est pleine de ténèbres pendant leur vie, et ils ignorent où ils tombent à la mort.*

C'est le caractère des hérétiques de se séparer de la communion de l'Eglise, d'inventer de nouveaux dogmes, de mépriser les théologiens. Un catholique fait profession d'être enfant de l'Eglise; il l'écoute, il lui obéit comme à sa mère, il respecte les bornes que l'antiquité nous a marquées, il suit les sentiments des docteurs qui défendent la pureté de sa doctrine. Les sages du siècle ont vécu d'une manière différente de celle qu'ils prescrivaient aux autres; nous, qui sommes instruits dans la religion chrétienne, nous devons pratiquer les premiers ce que nous enseignons, et prouver la vérité de nos préceptes par la sainteté de notre conduite. Ces exemples suffisent pour connaître la dissimilitude.

Chapitre XXXIV.

L'opposition.

On appelle choses opposées celles qui ne peuvent subsister dans un même sujet, qui se combattent mutuellement. L'opposition a lieu quand on prouve ou qu'on réfute. Cicéron distingue quatre genres d'oppositions : les contraires, les privatifs, les relatifs et les contradictoires.

Les contraires sont les choses qui diffèrent entre elles, comme la vertu et le vice. Le prédicateur se sert de ce lieu selon les exemples suivants : L'orgueil est la mère de tous les vices, nous devons donc pratiquer l'humilité, qui est la source de toutes les vertus.

On ne peut pas conclure une paix honnête et assurée avec les Turcs : les princes chrétiens doivent donc être toujours en guerre avec eux. Considérez, dit saint Basile, comme le jeûne conduit à Dieu, et que la vie sensuelle détruit l'édifice du salut. Qu'est-ce qui a souillé Esaü et l'a rendu l'esclave de son frère? Un mets qu'il désirait, et pour lequel il a vendu son droit d'aînesse. N'est-ce pas au jeûne et à la prière de la mère de Samuel que ce saint enfant a été accordé? Chaque page de l'Ecriture fournit de pareils exemples.

Les privatifs consistent dans les formules suivantes : S'il n'y a rien que nous devions désirer avec plus d'ardeur que d'entrer dans le ciel, notre patrie, il n'y a rien que nous ne devions éviter avec plus de précaution que de tomber dans l'enfer. Le Seigneur promet de faire miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux : les chrétiens durs et insensibles ne doivent pas espérer de miséricorde. C'est ce qui fait dire à saint Chrysostome qu'on ne doit regarder comme malheureux que celui qui n'exerce pas la miséricorde envers le prochain.

Les relatifs sont les choses qui ont entre elles un rapport si essentiel, que l'une ne peut subsister sans l'autre, comme père et fils, maître et serviteur. En voici des exemples : Si on doit louer ceux qui s'instruisent des préceptes de la religion, ceux qui l'enseignent aux autres sont encore plus dignes de nos éloges. Un prédicateur amplifiera le lieu avec art quand il exhortera les parents à apprendre à leurs enfants les premiers éléments de la loi. Malachie nous donne un exemple des relatifs dans sa prophétie : *Le fils*, dit le Seigneur, *honore son père, le serviteur respecte son maître. Si je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez? Si je suis votre Seigneur, où est la crainte respectueuse que vous me devez?*

Les contradictoires sont deux choses, dont l'une nie et l'autre affirme sur un même sujet. Les Latins appellent contradictoires les choses qui se distinguent entre elles, qui sont différentes en quelque point, sans être absolument opposées : ce sont l'affirmation et la négation d'une même chose. Comme si je disais : Il est sage et il n'est pas sage; qui aime le Sauveur obéit à sa loi, qui n'y obéit pas ne l'aime pas; ceux qui reconnaissent Dieu pour leur père sont attentifs à sa parole, ceux qui ne sont pas ses enfants la méprisent; il préfère à l'instruction de ses ministres les spectacles et les divertissements du monde.

Chapitre XXXV

Des circonstances.

Les circonstances renferment tous les attributs qui conviennent aux choses ou aux personnes. Les circonstances qui regardent une action sont le temps, l'habillement, la compagnie, l'appareil, la conversation qu'on a tenue, la diligence avec laquelle on a mar-

ché, la vivacité qu'on a montrée, la pâleur, l'inquiétude qu'on a fait voir, etc., tout ce qui peut marquer la bonté ou le crime d'une action commise. Les circonstances qui regardent les personnes sont l'âge, le caractère, le tempérament, les inclinations, la fortune, l'esprit, les bonnes ou mauvaises qualités. Le lieu est utile pour amplifier et pour exposer la matière que l'on traite dans tout son jour. Le prédicateur veut-il reprendre ceux qui se comportent dans l'église comme dans un lieu public : Chrétiens téméraires, dira-t-il, quelle est votre conduite? Y pensez-vous? Vous faites de la maison de votre Dieu une maison profane; vous vous occupez ici de vos affaires, de vos plaisirs; vous vous promenez sans respect dans ce lieu saint; votre roi est ici présent, et vous affectez de le méconnaître; vous détournez les yeux de lui pour vous occuper des objets qui vous environnent. Le dimanche est le jour consacré à la gloire du Seigneur, pour vous rappeler les grâces dont il vous a comblés et exciter votre reconnaissance; ingrats, vous oubliez ses bienfaits, vous vous livrez, dans ce saint jour, aux plaisirs, au jeu, à la débauche! C'est par les circonstances que saint Basile relève le mérite du jeûne. « Un homme qui jeûne, dit ce Père, a l'air grave; on ne voit pas un rouge hardi répandu sur son visage; une pâleur modeste en tempère la vivacité. Ses yeux montrent sa douceur; sa marche est réglée; il parle avec modération et se livre à la joie avec réserve; son extérieur tranquille marque la paix dont son cœur jouit. » C'est encore par l'usage de ce lieu qu'il dépeint un homme en colère : « Un homme agité par la colère pourrait-il paraître beau? Il dépose la forme humaine pour prendre la forme et les mouvements d'un animal furieux. Agité par ses mouvements frénétiques, son âme paraît tomber en convulsion. Ses yeux sont troublés, égarés; on croirait voir sortir des traits de feu de son visage enflammé par la colère. » Saint Jérôme s'exprime de même quand il nous parle du jugement dernier : « Soit que je mange ou que je boive, soit que je repose ou que je travaille, j'entends retentir à mes oreilles ces terribles paroles : *Levez-vous, morts; venez au jugement.* »

Chapitre XXXVI.

Des antécédents.

Les antécédents sont des propositions qui, une fois admises, produisent certaines conséquences, comme celle-ci : *Le soleil luit, il est donc jour.* Ils diffèrent des circonstances en ce qu'ils précèdent les conséquences, de sorte qu'ils y sont nécessairement joints. Les circonstances, au contraire, n'ont pas avec les antécédents un rapport nécessaire. En voici des exemples : Jésus-Christ, le principe de notre résurrection, est ressuscité, nous ressusciterons aussi. Celui qui est charitable est doux et patient, il ne cherche donc pas sa gloire, mais celle du Seigneur.

Chapitre XXXVII.

De la conséquence.

L'usage qu'on fait de la conséquence paraît dans les exemples. Cet homme est prudent, il n'affirme donc rien qui soit incertain. Il est sage, il est donc humble. Nous avons un exemple remarquable de ce lieu dans saint Mathieu : Le Seigneur prouve par la conséquence que les pauvres d'esprit, c'est-à-dire les humbles, sont heureux, *parce que le royaume du ciel leur appartient* (*Matth.* v). Il appelle *heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont, non-seulement la terre que nous habitons, mais celle des vivants* (*Luc.* vi), qui est le ciel, comme l'explique saint Augustin. Ce sermon du Sauveur qui montre les différentes voies qui conduisent à la béatitude est le plus beau et le plus utile qu'on puisse expliquer aux chrétiens.

Chapitre XXXVIII.

De la répugnance.

Les choses qui répugnent sont celles qui ne diffèrent entre elles ni par aucune règle, ni par aucune disposition de leurs parties, et c'est là ce qui les distingue de l'opposition et de la dissimilitude. Les propositions suivantes feront connaître ce que nous appelons répugnance. Celui qui aime Dieu ne hait personne. Si le destin était l'arbitre de nos actions, nous ne serions plus libres; la récompense, le châtiment, la vertu, la gloire seraient de vains noms qui ne signifieraient rien. Cet homme est envieux du bien de son prochain, il n'a donc pas la charité. Le prédicateur emploie ce lieu quand il reproche aux fidèles de porter le nom de chrétien sans en faire les actions. Jésus-Christ, qui nous a mérité ce nom, nous a donné l'exemple de l'humilité, de la douceur, de toutes les vertus; et nous, loin de l'imiter, nous voulons paraître plus riches, plus savants que nous ne le sommes; nous croyons qu'il est honteux de pardonner les injures; nous ambitionnons de commander aux autres. On peut encore former par l'usage de ce lieu l'argument suivant : Celui qui aime le monde n'aime point Dieu, et quiconque, haïssant son prochain, dit qu'il aime Dieu, est un menteur. Saint Ambroise décrit ainsi la mort de saint Jean-Baptiste : « Au milieu d'un festin, dans les plaisirs de la table, ce qui faisait horreur à des peuples barbares, la passion pour assouvir sa vengeance prononce la sentence de mort contre Jean-Baptiste. Quel rapport de la cruauté aux plaisirs, de la volupté aux tourments? On conduit à la mort cet homme respectable dans le temps que les convives se réjouissent : il s'y soumet, il serait fâché que le tyran rétractât cet ordre impie. On lui tranche la tête, on la présente dans un plat. C'est là le mets réservé à la cruauté d'un prince barbare; sa passion féroce, peu satisfaite des délices d'une table voluptueuse, se repaît à la vue de cette tête qui nage dans son sang. »

Chapitre XXXIX.

De la cause.

La cause est ce qui produit l'effet. Dans toutes les causes de la nature et de l'art, il y a quatre genres de causes : la cause matérielle, la formelle, l'efficiente et la finale. J'appelle cause matérielle les différentes parties dont une chose est composée. On trouve dans l'Ecriture des arguments pris de la cause matérielle, propres à porter à l'humilité, comme ce qui est dit dans la Genèse, que *l'homme est formé du limon de la terre*, et que *Dieu condamna Adam à retourner dans la terre dont il était formé; vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.* On y voit l'humilité d'Abraham qui s'abaisse devant Dieu : *Puisque j'ai commencé*, dit-il, *à parler à mon Dieu, moi qui ne suis que cendre et poussière, je prendrai la liberté de lui parler encore.* C'est par ces sentiments humbles qu'on attire sur soi la miséricorde de Dieu, selon l'expression de David qui dit que *Dieu s'est ressouvenu que nous n'étions que poussière* (*Psal.* CII). C'est dans cet esprit d'humiliation que Job priait le Seigneur de se ressouvenir qu'*il le ferait rentrer dans la poussière dont il était sorti* (*Job.* X). *Seigneur*, disait Isaïe, *vous êtes notre père, et nous ne sommes que de l argile; c'est vous qui nous avez formés, et nous sommes tous l'ouvrage de vos mains ; n'allumez pas votre colère contre nous ; effacez de votre esprit le souvenir de nos crimes* (*Isai.* LXIV). Saint Basile confond l'orgueil de l'homme par ces paroles : « Vous vous glorifiez de votre beauté, de vos richesses, de la noblesse de vos ancêtres, de la renommée de votre patrie ; orgueilleux mortel, *souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière !* »

La cause formelle est la manière par laquelle une chose est telle et distinguée de toute autre. On forme ainsi des preuves de ce lieu : Notre âme est immortelle, pourquoi donc chercher notre bonheur dans des biens périssables ? « O âme formée à l'image de Dieu, s'écrie saint Bernard, rachetée au prix de son sang, vous vous êtes engagée à le servir par les promesses de votre baptême. Il vous a communiqué son esprit, il vous a destiné le ciel pour héritage, un jour vous y serez admise avec les anges; pourquoi donc entretenez-vous ce malheureux commerce avec la chair qui est votre ennemie ? » On use encore ainsi de ce lieu : La charité est la forme de toutes les vertus, elle doit donc être le principe de toutes nos actions.

La cause efficiente est celle qui produit un effet soit physique, soit moral. C'est par une preuve prise de ce lieu que le Prophète montre que Dieu a soin des choses humaines : *Celui qui a formé l'oreille de l'homme n'entendrait-il pas ses paroles? Celui qui a fait l'œil ne verrait-il pas ses injustices* (*Psal.* XIII) ? Le Seigneur, dans Isaïe, fait voir sa sagesse, sa puissance et sa bonté par la création du monde ; il promet aux Israélites de veiller sur eux parce qu'ils sont ses créatures. *Ecoutez-moi, maison de Jacob, vous qui je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles, je ne vous ai point été à charge comme ces faux dieux le sont à ceux qui les adorent ; je ne vous le serai pas encore. On les porte avec peine, mais moi je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, et je vous soutiendrai ; je vous porterai et je vous sauverai* (*Isai.* XLVI). C'est encore par l'usage de ce lieu qu'il déclare la vocation des gentils qu'il doit engendrer à son Eglise : *Est-ce que je n'enfanterai pas à mon tour, moi qui fais enfanter les autres ? Je donne la fécondité; serai-je donc seul stérile* (*Isai.* XLIX) ? Saint Paul parle de même quand il prouve la vertu du baptême, parce qu'il n'est pas institué par les hommes, mais par Jésus-Christ.

La cause finale est la fin qu'on se propose dans une action. Les exemples suivants montrent l'usage de ce lieu. L'homme est créé pour obtenir la vie éternelle ; il est donc un insensé de mettre sa félicité dans les plaisirs, dans les honneurs, etc. On étend cette preuve pour montrer que nous péchons, que nous sommes malheureux parce que nous oublions la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde, qui est pour le servir et obtenir par une vie chrétienne le bonheur qu'il nous promet. Le Prophète, en parlant de cette fin, nous découvre la voie qui y conduit. *Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle, ou qui reposera sur votre sainte montagne? Ce sera celui qui vit sans tache et qui pratique la justice*, etc. Le livre de l'Ecclésiastique est plein de ces exemples; le Saint-Esprit y explique quelle est la fin de l'homme, et les moyens qu'il doit employer pour y arriver. C'est par le motif de la récompense et la noblesse de notre fin que Dieu dans l'Ecriture nous porte à observer sa loi, à souffrir avec patience les adversités présentes. C'est par le même motif que saint Paul nous dit *que les souffrances de la vie présente n'ont pas de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous* (*Rom.* VIII).

Chapitre XL.

Les effets.

On connaît l'effet par la cause qui le produit. On distingue quatre genres d'effets comme de causes. On peut voir dans les exemples suivants la méthode de se servir de ce lieu. La foi nous fait les enfants de Dieu et l'infidélité les enfants du démon ; il faut donc avoir la foi, la prouver par ses actions et détester l'infidélité. Le repentir et la honte sont les fruits amers de la volupté : la tempérance entretient la santé du corps, l'honneur et la réputation l'accompagnent; il faut donc fuir la volupté et aimer la tempérance. On peut rapporter à ce lieu toutes les maximes que Dieu emploie dans l'Ecriture pour nous reprocher notre ingratitude à la vue des bienfaits dont il nous a comblés, ou pour inspirer l'obéissance à sa loi. *Suis-je devenu pour Israël*, dit-il dans Jérémie,

un désert stérile et une terre tardive? Pourquoi donc mon peuple a-t-il dit, Nous nous retirerons, nous ne viendrons plus à vous (*Jerem.* II). *Interrogez les siècles qui ont été avant vous, et considérez depuis le jour où le Seigneur créa l'homme sur la terre; jamais on n'a ouï dire qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu qui lui parlait au milieu des flammes, qu'un Dieu soit venu se choisir un peuple au milieu des nations*, etc. (*Jerem.* IV). C'est par les effets qu'il prouve qu'il est le bon pasteur, quand il dit qu'*un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (*Joan.* X). *La honte et la mort*, dit saint Paul, *sont les effets du péché. La mort est entrée dans le monde par le péché, et elle est le solde du péché. Quel fruit tiriez-vous alors des désordres dont vous rougissez maintenant* (*Rom.* VI). « L'Ecriture sainte nous apprend le mérite et la vertu de l'aumône, dit saint Léon, il est certain que nous procurons à notre âme un avantage considérable quand nous soulageons la misère du prochain. Si nous sommes bien convaincus que tout ce que nous donnons aux pauvres tourne à notre utilité, nous devons soulager le pauvre avec promptitude et avec joie. »

Chapitre XLI.

La comparaison

On appelle preuve de comparaison, le parallèle du plus grand, du moindre, de choses égales. Nous donnerons des exemples tirés de l'Ecriture pour rendre nos préceptes plus utiles. Saint Jérôme dans sa lettre à Héliodore où il fait l'éloge de la vie solitaire, se sert de la camparaison : « Le Fils de l'homme, lui dit-il, n'a pas où reposer sa tête, et vous, vous habitez des maisons vastes et superbes. » Le Seigneur (peut-on dire en parlant de la vengeance) nous pardonne les péchés que nous commettons tous les jours, et nous ne pouvons souffrir ni pardonner à nos frères les injures même les plus légères que nous en recevons.

Parallèle du moindre. — Le prédicateur forme ainsi la preuve du moindre au plus grand. Les laïques approchent de la sainte table les dimanches, pourquoi les prêtres n'en approcheraient-ils pas plus souvent? « La mer, dit saint Basile en parlant aux riches, respecte le terme que le doigt de Dieu lui a tracé sur le sable; la nuit ne passe pas l'étendue du temps qu'il lui donne à remplir selon les différentes saisons; mais l'avarice ne connaît pas de bornes, elle ne distingue pas les temps, elle ne relâche aucun de ses droits, c'est un feu violent qui consume tout, qui détruit tout.

Parallèle de choses égales.—La comparaison est l'égalité de deux choses entre elles. Les pasteurs prennent soin de leurs troupeaux, les rois veillent au bien de leurs peuples, les médecins traitent les malades; de même ceux qui sont établis les ministres des peuples doivent veiller sur eux, les défendre, les conduire, et procurer leur salut. Saint Augustin emploie cette preuve avec art : « Nous sommes tous, dit-il, les serviteurs d'un même maître; si nous vivons selon sa loi nous jouirons du même bonheur. Pourquoi donc le pauvre ne mangerait-il pas avec vous puisqu'il doit posséder le même royaume que vous? Pourquoi ne couvririez-vous pas sa nudité, puisqu'il doit recevoir avec vous la même étole de l'immortalité? Pourquoi refuseriez-vous de partager avec lui votre pain, puisqu'il doit participer un jour avec vous au festin des anges? »

Chapitre XLII.

Des lieux oratoires extérieurs, et 1° de l'Ecriture sainte.

Après avoir traité des lieux oratoires intérieurs, nous parlerons des lieux oratoires extérieurs d'où le prédicateur peut former des preuves utiles et solides. On les appelle lieux extérieurs parce qu'ils sont hors du sujet que l'on traite. Ce sont des sources communes d'où l'on tire des preuves et des moyens de persuader pour toute sorte de sujets. On en compte huit principaux pour le ministère de la chaire : l'Ecriture sainte, la tradition, l'autorité du saint-siége, les conciles, l'autorité des saints Pères, l'histoire ecclésiastique, la théologie scolastique et morale, et les maximes des philosophes. Plusieurs théologiens, et particulièrement Melchior Canus, évêque de Canarie, ont traité ces lieux avec méthode. Le prédicateur doit s'appuyer sur l'autorité de l'Ecriture, qui est la parole de Dieu; car si l'on croit y trouver quelque chose de contraire à cette divine parole, c'est qu'on n'en comprend pas le vrai sens. Elle est une source féconde qui contient tout ce qu'il y a de beau dans la religion, et tout ce qui est utile au salut. Il emploiera le témoignage de l'Ecriture pour exhorter les fidèles à fréquenter les sacrements, il confirmera les preuves qu'il tirera de la définition, de l'étymologie, de la fin et des effets de l'eucharistie par ces paroles de David : *J'ai été frappé, ô mon Dieu! par les fléaux de votre colère comme l'herbe par les rayons du soleil, et mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain* (*Psal.* CI). Il dira avec le Sage : *Venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé.* Il rapportera ce beau passage d'Isaïe, que saint Jérôme appelle le cinquième évangéliste; Dieu y promet un pain excellent à son peuple : *Je suis le pain de vie*, dira le prédicateur en parlant au nom de Jésus-Christ, *et le pain que je donne est ma chair que j'offre pour le salut du monde.* Il conclura par un reproche salutaire qu'il fera à ceux qui refusent de manger de ce pain, comne si leur âme pouvait trouver une nourriture plus excellente. Il s'élèvera contre ceux qui aiment mieux demeurer dans les ténèbres de la mort que de vivre de la vie spirituelle dont Jésus-Christ nous donne l'exemple et le moyen dans l'eucharistie. Quand il parlera du purgatoire, ce qu'il doit faire souvent pour exciter la piété des fidèles envers les morts, il expliquera ces paroles d'Isaïe. *Il y aura un sentier et une*

voie qui sera appelée sainte ; celui qui est impur n'y passera pas. Il appliquera à ce sujet ce que le même prophète dit dans un autre lieu : *Le Seigneur purifiera les souillures des filles de Sion ; il lavera Jérusalem du sang impur qui est au milieu d'elle, par un esprit de justice et par un esprit d'ardeur qu'il enverra pour consumer toutes ses iniquités.* Il ajoutera cette sentence de saint Jean : *Rien de souillé n'entrera dans le ciel ; car c'est une cité sainte.* Il confirmera ces textes par celui du Sauveur : *Celui qui parle contre le Saint-Esprit n'en recevra le pardon ni dans ce monde, ni dans l'autre.* Il prouvera l'existence du purgatoire où les âmes ne peuvent plus mériter ni démériter ; elles sont, à la vérité, assurées de leur félicité, mais elles n'en jouissent pas encore ; c'est par la prière, le jeûne, l'aumône, le sacrifice de la messe que nous pouvons les délivrer de leurs peines, et les faire entrer dans la possession de leur bonheur. Dieu récompensera les enfants qui emploieront ces moyens salutaires pour soulager les peines de leurs parents ; il inspirera à ceux qui les suivront de leur rendre les mêmes offices. Comme le ministère de prédicateur et celui d'interprète ont un rapport intime, le prédicateur en fait quelquefois la fonction dans la première partie de son discours. Nous traiterons de la manière d'interpréter les divines Ecritures dans le troisième livre en parlant de la disposition, parce qu'il est d'usage de prendre l'Evangile pour la matière de l'instruction que l'on fait au peuple. Il faut souvent rapporter les paroles du prophète-roi, cet homme selon le cœur de Dieu ; ce sont autant d'excellentes preuves des vérités chrétiennes : les similitudes, les métaphores et les autres figures dont les psaumes sont pleins, donneront beaucoup de grâce au discours.

Chapitre XLIII.

De la tradition.

Le second lieu oratoire extérieur consiste dans les traditions que Jésus-Christ et les apôtres nous ont laissées. Ce sont les rites, les cérémonies des sacrements et différentes pratiques de religion respectables par leur antiquité et par l'autorité de l'Eglise qui les adopte. On les appelle traditions, parce qu'elles ne sont pas écrites dans les livres saints, mais qu'elles nous ont été transmises de siècle en siècle par une succession de temps non interrompue. C'est ce que nous apprend saint Jean, qui nous dit que *Jésus-Christ a fait tant de choses que, si on les rapportait en détail, le monde ne pourrait contenir les livres qu'on en écrirait. Demeurez fermes,* dit saint Paul aux Thessaloniciens, *dans la foi que vous avez reçue ; conservez les traditions que vous avez apprises soit par nos paroles, soit par nos lettres.* Le prédicateur fera voir que beaucoup de choses qui regardent le culte de la religion ne sont pas moins respectables quoiqu'elles ne soient pas contenues dans l'Ecriture : comme la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, le baptême des enfants et plusieurs autres points de doctrine que l'Eglise nous propose, et qu'on ne peut nier sans tomber dans l'hérésie.

Le Seigneur nous a ordonné en général d'observer les traditions ecclésiastiques, lorsqu'il dit à ses disciples : *Comme mon Père m'a envoyé* pour opérer le salut des hommes, *je vous envoie de même* pour y travailler, et je vous fais part de mon autorité ; *celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise.* C'est pour trois raisons principales que plusieurs pratiques de religion n'ont pas été écrites, mais qu'elles nous ont été laissées par tradition, 1° pour cacher aux païens ce que nos mystères ont de plus saint, et ne pas les exposer à leur dérision ou au mépris du commun des fidèles. Ce qui nous est annoncé de vive voix a une énergie particulière qui imprime plus profondément dans l'esprit des disciples ce que le Maître leur enseigne de cette manière : « Il ne convenait pas, dit saint Jérôme, que l'Evangile, qui est une loi d'esprit et de vie, fût entièrement transmis par des lettres mortes, sans qu'on en eût confié aucune partie au cœur des fidèles. 2° La tradition distingue encore les enfants de Dieu des serviteurs et des esclaves. Il n'y a que des esclaves ou des hommes grossiers qui fassent telle action précisément parce qu'ils lisent tel précepte qui la leur commande. C'est pour cette raison que Dieu dit dans Jérémie : *J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs* (*Jerem.* XXXI). *Vous êtes la lettre de Jésus-Christ*, dit saint Paul aux Corinthiens, *dont nous avons été les secrétaires. Elle est écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont vos cœurs* (*II Cor.* III). Le Sauveur n'a pas écrit lui-même ce qu'il a fait ou enseigné, il ne l'a pas même commandé à ses apôtres. Quand il les a envoyés annoncer sa loi, il ne leur a point dit, écrivez, répandez des copies de ma loi chez tous les peuples ; mais plutôt : *Allez chez toutes les nations, prêchez l'Evangile.* Les apôtres n'ont écrit les préceptes de la religion qu'après les avoir longtemps enseignés de vive voix. Saint Cyprien nous marque le respect que nous devons à la tradition par ces paroles : « Comme le Saint-Esprit et Jésus-Christ ont une même autorité, leur puissance est égale dans les lois qu'ils imposent : les cérémonies, les règlements que les apôtres ont prescrits de vive voix par l'inspiration du Saint-Esprit, n'obligent pas moins un chrétien que les préceptes mêmes de Jésus-Christ »

Chapitre XLIV.

De l'autorité de l'Eglise.

Il faut insister sur l'autorité de l'Eglise quand le sujet le demande ; prouver par des raisonnements clairs et solides que l'autorité est nécessaire aux évêques et aux prêtres pour conduire les peuples. Il faut con-

firmer les chrétiens dans ce respect et dans cette créance, en leur montrant le vaisseau de Pierre, tranquille et immuable au milieu des flots et des tempêtes de l'hérésie qui l'ont agité dans tous les temps. On définit l'Eglise, une assemblée des fidèles unis par une même foi sous la conduite des pasteurs légitimes, et particulièrement du vicaire de Jésus-Christ. Elle est composée de bons et de mauvais. Le Seigneur nous l'a figurée par un *royaume*, par des *filets jetés dans la mer*, par ce *champ où le bon grain est confondu avec la zizanie*, par cette *aire qui contient la paille et le froment*, par ces *vierges folles et sages* (*Matth.* XIX *et* XXV). Elle est cette arche de Noé qui renfermait les animaux purs et immondes. Le Sauveur l'a choisie pour son amie, sa sœur et son unique épouse. Il l'a comblée de ses dons, il l'a rendue la colonne et le fondement de la vérité. On ne peut se refuser à ses décisions, parce qu'il lui a donné le caractère d'infaillibilité. Elle est *cette ville bâtie sur une montagne* que tous les peuples reconnaissent à sa grandeur et à son élévation. Jésus-Christ, son fidèle époux, lui est toujours présent, et son esprit demeurera avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Tout ce qu'elle enseigne est certain, elle ne peut se tromper en prononçant sur les dogmes de la foi, ni nous engager dans l'erreur; nous devons donc en tout l'obéissance et le respect. *L'Eglise*, selon saint Paul, *est le corps de Jésus-Christ, qui en est le chef;* il la règle, il la conduit. La preuve qu'elle est infaillible dans ses jugements, c'est la promesse de Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs : *Je prierai mon Père pour vous, et il vous donnera un autre consolateur afin qu'il demeure éternellement avec vous, et ce consolateur sera l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir* (*Joan.* IV), parce qu'étant tout charnel, il ne le connaît pas; mais vous le connaîtrez parce qu'il demeurera avec vous. Et pour nous montrer que ce n'est pas seulement aux apôtres qu'il parle, il ajoute : *Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leurs paroles* (*Ibid.*). Tous ces témoignages ne prouvent-ils pas que nous devons obéir à l'Eglise comme à Jésus-Christ?

En traitant des indulgences, on les appelle le trésor que Jésus-Christ a confié à l'Eglise; les mérites du sang du Sauveur dont une seule goutte suffisait pour racheter le genre humain, les mérites surabondants des martyrs et des autres saints, les prières de l'Eglise, composent le trésor des indulgences. C'est en vertu de ces mérites que la justice de Dieu nous remet les peines que nous devons souffrir pour nos péchés, après que le sacrement de pénitence les a remis quant à la coulpe, qu'il a effacé cette tache qu'ils impriment dans l'âme. Le pape, vicaire de Jésus-Christ, a droit de dispenser à tous les fidèles les richesses de ce trésor : il accorde les indulgences pour procurer la gloire de Dieu, le salut des peuples, et pour les porter à quelque action de religion. Pour gagner l'indulgence, il faut être exempt du péché mortel et remplir les conditions prescrites par la bulle. On accorde une indulgence plénière dans le jubilé pour fortifier la faiblesse humaine par la grâce abondante qu'il communique, conserver parmi les fidèles le respect dû au saint-siége, affermir la foi catholique et rappeler les pécheurs à la pénitence par l'espérance de la miséricorde de Dieu.

Chapitre XLV

De l'autorité du saint-siége

Les chrétiens doivent se soumettre aux décisions du saint-siége. Le pape, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre, a reçu la même puissance. Le Sauveur a prié pour lui quand il a demandé à son Père que la foi de Pierre *ne défaillît point*, et qu'*il a commandé à cet apôtre d'affermir ses frères.* Dans ce qui regarde la foi, le saint-siége prononçant avec un concile général ne peut errer. « Il ne rend aucun décret, dit saint Grégoire, qu'il ne consulte auparavant les plus savants hommes de l'Eglise. » Le prédicateur, pour confirmer ce point de doctrine, se servira de la comparaison suivante. Il n'y a point d'armée qui n'ait un général, de royaume qui n'ait un roi, de famille où il n'y ait un maître qui conduise tout; de même dans l'Eglise il y a un chef qui est le souverain pontife. L'erreur et l'hérésie ne naissent que parce que les membres se séparent de ce chef auquel ils doivent être intimement unis.

Chapitre XLVI.

De l'autorité des conciles.

La décision des évêques assemblés au nom du Saint-Esprit dans un concile fait règle de foi en matière de doctrine et de mœurs. Si les évêques, qui sont les colonnes de l'Eglise, les chefs auxquels les fidèles sont unis, pouvaient errer dans leurs décisions, toute l'Eglise tomberait dans l'erreur; on verrait renaître les hérésies qui ont été condamnées par les conciles. Le symbole de Nicée ne serait plus une règle certaine de notre créance; nous n'aurions aucun moyen sûr pour terminer les disputes et pour décider de la vérité des dogmes catholiques. Saint Augustin dit que « la décision d'un concile universel est la décision de toute l'Eglise. » Les apôtres n'ont pas cru trouver de moyen plus infaillible pour terminer les disputes des premiers chrétiens, que d'assembler le concile de Jérusalem (*Act.* XV). On est obligé d'obéir aux conciles. C'est dans cet esprit de soumission que saint Grégoire pape respectait les quatre premiers conciles généraux comme les quatre évangiles, parce que le Saint-Esprit a également présidé aux uns et aux autres. Quand le prédicateur parlera de la justification, il expliquera le sentiment du saint concile de Trente qui déclare, que « l'homme

devient juste par une justice inhérente, par la foi en Jésus-Christ, non historique ou morte, mais opérante par la charité (*Sess.* 6); » s'il parle dans un synode de la résidence, il prouvera par les conciles qu'un pasteur ne peut, sans péché mortel, s'absenter longtemps de son troupeau.

CHAPITRE XLVII.

De l'autorité des saints Pères.

L'autorité des Pères est d'un grand poids dans l'explication de l'Ecriture, et quand il faut prouver un point de doctrine. Le Saint-Esprit les a éclairés, il a conduit leur plume ; c'est par son secours qu'ils ont excellé dans l'interprétation des livres saints. Non-seulement ils n'ont point erré, mais ils n'ont tous qu'un même sentiment sur toutes les vérités de la foi. Les écrivains et les prédicateurs qui les ont suivis se sont toujours servis de leurs ouvrages pour instruire, parce que les peuples reçoivent toujours leurs sentiments avec respect. S'ils avaient erré dans la foi, l'Eglise qui confond les erreurs n'aurait pas marqué tant de respect pour leurs écrits, ou elle aurait fait en les adoptant le même naufrage : ce serait un crime de penser ainsi. Le Seigneur parle de ces docteurs quand il dit dans Jérémie : ***Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur; ils vous nourriront de la doctrine de la science et du salut*** (*Jerem.* III). Il nous fait connaître par ces paroles qu'après les prophètes, les apôtres et les évangélistes, il nous a donné pour guides ces saints Pères, dont nous devons suivre la doctrine et respecter l'autorité comme celle de l'Eglise. Un prédicateur prudent n'avancera jamais rien de contraire au sentiment des Pères, il ne découvrira jamais les fautes qui pourraient leur être échappées, il ne combattra pas leur sentiment comme font ces orateurs indiscrets qui parlant de la prédestination rejettent l'autorité de saint Augustin, ou qui condamnant le mensonge accusent en même temps saint Jérôme d'errer sur cette matière. Honorons les saints Pères, respectons leurs écrits, louons ces lumières de l'Eglise dans nos discours, et, par un silence prudent, ménageons leur mémoire; quand ils ont eu quelque opinion improbable, ne la découvrons jamais en parlant aux peuples.

L'autorité des docteurs scolastiques, et surtout celle de saint Thomas d'Aquin, est fort respectée dans l'Eglise. Quel éloge le concile de Trente n'a-il pas fait de sa doctrine ! Quel respect n'a-t-il pas marqué pour ses ouvrages ! Il a voulu nous montrer par là l'estime qu'il veut que nous ayons pour ses écrits. L'autorité des scolastiques est d'une grande utilité pour prouver les dogmes catholiques et pour réfuter l'erreur et le mensonge.

CHAPITRE XLVIII.

De l'autorité des philosophes.

Les ouvrages des philosophes qui non-seulement ont parlé de la nature et de ses effets, mais qui ont traité de la morale, peuvent être de quelque utilité. Quand le Seigneur dit dans saint Jean que ceux qui ont instruit les peuples avant lui *étaient des voleurs ;* ce n'est pas d'eux qu'il parle : le Sauveur, par ces paroles, combat l'iniquité des faux prophètes qui ont enseigné sans mission. C'est d'eux qu'il est dit dans Jérémie : ***Je ne les envoyais pas, et ils couraient d'eux-mêmes.*** « Si l'on peut appeler *voleurs* ces anciens philosophes, c'est, selon saint Clément d'Alexandrie, parce qu'ils ont pris des écrits de Moïse et des prophètes les principes de la sagesse qu'ils professent dans leurs écrits, et dont ils se vantent d'être les auteurs. » Platon, Pythagore et plusieurs autres ont conversé avec les Hébreux. Saint Ambroise assure que Pythagore était Hébreu et circoncis. Les saints Pères ne se sont pas fait scrupule de rapporter dans leurs écrits leur témoignage; l'usage qu'ils en ont fait nous montre qu'on peut tirer de leur morale des réflexions solides et convaincantes. Saint Jérôme, dans son second livre contre Jovinien, emploie l'autorité des philosophes ; il rapporte des exemples tirés de leurs commentaires sur la nature. Saint Epiphane, après avoir prouvé que la sainte Vierge avait conservé sa virginité après l'enfantement, confirme sa preuve par des exemples pris des philosophes qui ont traité des choses naturelles. « Selon les philosophes, dit ce Père, le lion ne produit qu'une seule fois et ne produit qu'un lion, » il rapporte la raison qu'ils en donnent, et il conclut que « la sainte Vierge qui a enfanté le lion de la tribu de Juda n'a jamais eu d'autre fils que le Sauveur. » Saint Paul cite ces paroles d'une tragédie de Ménandre: ***Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs*** (*I Cor.* XV); et dans l'Epître à Tite, cette sentence du philosophe Epiménide : ***Les Crétois sont toujours menteurs, ce sont de méchantes bêtes qui n'aiment qu'à manger et à ne rien faire*** (*Tit.* I). Le prédicateur, après avoir prouvé ce qu'il avance par l'autorité des Pères, pourra donc se servir utilement des maximes des philosophes s'il en sait faire un choix judicieux. Les sentiments de ces païens sont bien capables de confondre les chrétiens, de les faire rougir de leur faiblesse et de leur insensibilité à la vue de ces hommes qui, sans être éclairés par la religion, ont pardonné à leurs ennemis, méprisé les richesses et ce que la mort a de plus terrible. « Il vaut mieux recevoir une injure que la faire », disent Platon et Aristote, et des chrétiens n'ont pas honte d'être moins vertueux en ce point. « Je porte tous mes biens avec moi, » disait Bias en se sauvant des ruines de sa patrie ; et nous qui sommes nés pour le ciel, les frères du Roi des rois, nous sommes pauvres dans le sein même de l'abondance. Sénèque nous apprend à faire peu de cas du mépris des hommes, et nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise.

Chapitre XLIX.

De l'autorité de l'histoire.

Le témoignage des historiens de nom, et surtout des anciens qui n'ont point écrit par aucun motif d'ambition ou de haine, mais par amour pour la vérité, sert beaucoup à convaincre l'auditeur. L'histoire est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la mémoire de la vie, la règle de notre conduite : elle nous représente les siècles les plus éloignés ; nous devons croire ce qu'elle nous rapporte, nous instruire avec elle si nous ne voulons pas perdre le souvenir des choses passées, et vivre comme les animaux dans une stupide ignorance. Tout homme raisonnable regarde comme vrai ce qu'un homme de probité lui rapporte, et quand des historiens graves et connus conviennent d'un même fait, on tire de leur consentement une preuve certaine pour confirmer par la raison la vérité des dogmes catholiques. Tous les historiens avérés disent que saint Pierre, le premier apôtre, a établi son siége à Rome, qu'il y a souffert le martyre ; que le concile de Nicée a été convoqué par Silvestre, pape, du temps de Constantin : on peut conclure avec certitude de leurs témoignages que l'évêque de Rome est le successeur de saint Pierre, que les définitions du concile de Nicée sont autant d'oracles de la vérité divine, parce qu'un concile général porte un caractère d'infaillibilité auquel on ne peut se refuser. La connaissance de l'histoire ecclésiastique est nécessaire à un ministre pour convaincre les hérétiques, instruire les ignorants et édifier la piété des fidèles ; il faut rapporter ces exemples avec choix, et les citer à propos pour ne pas paraître affecter une mémoire heureuse. Il faut en user rarement, surtout quand l'Ecriture, les apôtres, la tradition, fournissent des preuves suffisantes pour confirmer ce que l'on avance. Après avoir traité de la manière d'instruire les peuples, de procurer la gloire de Dieu, d'étendre le règne de la religion, nous parlerons dans le livre suivant des moyens qu'on doit employer pour toucher et pour persuader ses auditeurs.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la disposition.

Les préceptes de l'éloquence profane que Cicéron donne dans ses ouvrages peuvent être appliqués à l'éloquence ecclésiastique, comme l'observe saint Augustin. Le premier devoir du prédicateur est d'instruire ; il peut chercher à plaire par les agréments d'un style brillant et fleuri ; mais quand il touche et persuade, quand il triomphe des cœurs par la force de ses discours, c'est alors qu'il est éloquent. Comme il parle au nom de Dieu dont il est le ministre, il doit prouver la vérité de sa religion, et montrer qu'elle nous prescrit seule ce que nous devons espérer, craindre, faire ou éviter. Il persuadera facilement ses auditeurs s'il les édifie par l'intégrité de ses mœurs, et s'il ne dément pas la vérité de ses paroles par l'hypocrisie de ses actions.

Quoiqu'il ne paraisse pas nécessaire de prouver à des chrétiens la nécessité où ils sont de remplir les devoirs du christianisme parce que leur propre intérêt les y engage et que leur salut en dépend, il faut cependant exciter leur foi, l'animer dans ce combat continuel qu'ils doivent soutenir contre les ennemis du salut, leur en découvrir les artifices, de crainte qu'ils ne tombent dans la servitude honteuse de leurs passions, et que, distraits par les occupations de la vie présente, ils oublient l'affaire importante de leur salut.

Chapitre II.

Des moyens propres à toucher l'auditeur.

Un prédicateur qui veut toucher et convaincre ses auditeurs doit paraître touché et convaincu des vérités qu'il leur annonce, montrer dans un extérieur modeste la componction d'un cœur mortifié par la pénitence, et pleurer le premier s'il prétend exciter leurs larmes. Exact observateur de la loi, s'il n'a pour objet que le salut des âmes, si la charité anime ses paroles, il fera aimer et pratiquer la loi, il réussira dans son ministère. Qu'il médite, qu'il approfondisse le sujet qu'il doit traiter en public. L'Ecriture et les prophètes lui en fourniront les preuves, ils sont les oracles du Saint-Esprit et les modèles qu'il doit suivre dans l'instruction des peuples. Faut-il inspirer la crainte des jugements de Dieu? qu'il rapporte ces paroles d'Isaïe, qui montrent la vengeance que Dieu tire des prévaricateurs de la religion. *Ils ont méprisé la loi du Seigneur, c'est pour cela que sa fureur s'est allumée contre son peuple, qu'il a étendu la main sur lui, qu'il l'a frappé*, etc. *Je me vengerai, et il n'y aura point d'homme qui me résiste. Je l'accablerai sous le poids de mon indignation et de ma fureur. Malheur à Assur! c'est lui qui est la verge et le bâton de ma fureur contre mon peuple. J'ai rendu sa main l'instrument de ma colère. Je l'enverrai à une nation perfide, je lui commanderai d'aller contre un peuple que je regarde avec indignation, afin qu'il en remporte les dépouilles, qu'il les mette au pillage et qu'il les foule aux pieds comme la boue qui est dans les rues.*

Le prédicateur se servira encore des paroles du Prophète dans les temps de guerre et de calamité, pour faire respecter la justice divine qui répand les fléaux de sa colère pour punir l'iniquité des peuples. Il inspirera l'horreur du péché par les exemples de la punition éclatante que Dieu en a tirée, et

[illegible]

CHAPITRE [illegible]

[illegible]

[illegible] ardeur dans les [illegible] de la justice; [illegible] cette passion nous porte à la [illegible], à la convoitise, elle [illegible] honteux, et l'homme [illegible] ne cherche plus sa félicité que dans les objets [illegible]. La colère est un mouvement de l'âme par lequel elle s'élève contre la cause du mal et de l'injure qu'elle ressent.

[illegible] connu que le nom.

CHAPITRE IV.

[illegible] passions; et l'amour [illegible] désordre. Comment [illegible] l'amour de Dieu [illegible] célestes dans le cœur [illegible] homme.

[illegible] de toutes les passions [illegible] actions; il en fait [illegible]. Quand il est sage et [illegible] a la connaissance [illegible] fait sa gloire et sa grandeur [illegible] participe en quelque [illegible] et à la grandeur de [illegible]. Dieu est la sagesse, la beauté [illegible] de tous les biens; patient [illegible]. Il dissimule nos péchés [illegible] le temps de satisfaire à sa [illegible] qui nous dispense [illegible] à la vie, veille sur nous [illegible]. Il nous a mérité le ciel au [illegible]. Que de puissants motifs de [illegible] et d'amour! Un ancien pro[illegible] *en puissance et en amour* [illegible]. On ne peut aimer [illegible] monde. Les réflexions suivantes [illegible] la vérité de cette maxime. [illegible] le désir des biens célestes. [illegible] le monde n'a point [illegible] les biens et des plaisirs de [illegible] ses jours dans une oisiveté [illegible], et prétendre être également [illegible] dans la vie future, c'est folie, c'est [illegible]. Il faut user de ce monde comme [illegible] pas. C'est un perfide qui perd ses [illegible] sous l'extérieur hypo[illegible] d'une félicité imaginaire des remords [illegible] réelle. Il séduit ceux [illegible] connaissent pas, et fait périr ceux [illegible] la vertu qui y rencontre des [illegible] et de chutes continuelles [illegible] funeste naufrage. Ses plaisirs et ses biens, dont nous nous promet[illegible] la jouissance, n'ont rien de flatteur [illegible] ne les possède pas; ils ne nous [illegible] dans le moment que nous [illegible] à leur mortelle douceur. [illegible] après eux le repentir et la [illegible]. Il passe, ce monde que nous aimons, dit saint Grégoire, et nous passons avec lui. C'est une ombre qui fuit devant nous et [illegible] échappe quand nous croyons la [illegible]. *[illegible], faites entendre votre voix.* [illegible] à Isaïe: *toute chair n'est que [illegible], et toute sa gloire est comme la fleur [illegible] champs: l'herbe s'est séchée, la fleur [illegible] parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.*

Le prédicateur, en rapportant [illegible], expliquera en détail les vérités [illegible]

renferment. Dieu commande à ses
es de crier parce qu'il a déjà fait en-
sa voix par différents prophètes;
on peuple est sourd et insensible,
e ne comprend pas qu'il est sembla-
ıt fleur que le même jour voit éclore
rir; que sa vie n'est qu'une *vapeur*
ève et qui se dissipe; une nuée que
du soleil résoudra en pluie. « O vie
nte et malheureuse! s'écrie saint
in, tu nous trompes et nous séduis;
s et tes plaisirs fuient comme l'om-
honneurs et tes biens faibles et fra-
dissipent comme la fumée. Les in-
te chérissent, mais le chrétien ne
u'à regret de ta lumière. » C'est par
les, ces sentiments des prophètes et
es, qu'il faut allumer le feu de l'a-
livin dans les cœurs, prouver que la
que nous professons n'est fondée
l'amour. Quand on aime les biens
de l'éternité, quand le Saint-Esprit
ommunique cet amour chaste et fi-
ne s'occupe que de la pratique des
chrétiennes, on craint le Seigneur, on
sa gloire, on satisfait par la péni-
sa justice offensée par le péché; on
avec soumission les adversités pré-
on ne travaille que pour mériter le
n cœur vide de cet amour divin est
du monde; esclave de sa cupidité,
impudique, ambitieux, les passions
ompent, le rendent insensible aux
s d'un Dieu vengeur. Funeste insen-
qui produit l'impénitence et le dés-
à la mort.

Chapitre V.

ıt on doit porter les hommes vertueux
mour d'eux-mêmes et du prochain.

rouve quelquefois parmi ceux qui
ablis pour gouverner les peuples, des
s d'une vertu éminente, ennemis
mêmes, qui par les exercices d'une
ce dure et rigide réduisent leur corps
vitude, et l'affaiblissent par des
és peu communes. Il faut modérer
our excessif des mortifications, leur
nnaître qu'ils sont obligés de ména-
r le bien des peuples que le ciel leur
la force et la santé qu'il leur donne.
ient criminels si, par des austérités
tes, ils se rendaient incapables de
les devoirs du ministère dont Dieu
hargés; il leur suffit de pratiquer les
propres à leur état pour se sanctifier
ndre aux desseins du Seigneur. Il faut
re le caractère et le génie de ceux à
parle, avant que de leur inspirer cet
prudent de la vie présente. Les hom-
y sont que trop attachés pour la plu-
s voudraient toujours vivre pour jouir
lement des richesses et des plaisirs.
licateur combattra cet amour déréglé
même par ces paroles du Sauveur :
ui aime son âme, qui se livre aux dé-
rrompus de son cœur, *la perd* et se
e la béatitude éternelle. Il faut aimer
le prochain, la nature même nous impose
cette obligation. Il ne suffit pas qu'on l'aime,
il faut prouver son amour par ses actions.
Il faut s'élever ici contre l'amour intéressé
des hommes qui font souvent un commerce
honteux de l'amitié, qui ne s'aiment qu'en
vue des richesses et des plaisirs qu'ils se
procurent. Des chrétiens doivent s'aimer
mutuellement, ils n'ont tous qu'un Père
commun qui les a rachetés au prix de son
sang; ils n'ont qu'un même Maître, le Saint-
Esprit, qui les instruit; une même Mère,
l'Eglise, qui les élève dans son sein, qui les
unit entre eux par la communion des biens
spirituels et des sacrements qu'elle leur dis-
pense également. Le ciel est leur patrie, ils
sont tous frères parce qu'ils sont les mem-
bres d'un même chef. Les avantages qu'ils
ont reçus du ciel dans l'ordre de la nature et
de la grâce, l'esprit, les richesses, l'auto-
rité, etc. Ils doivent les employer pour leur
utilité réciproque et pour le bien de la so-
ciété.

Chapitre VI.

De l'amour mutuel des parents et des enfants.

Les parents haïssent souvent leurs enfants
quand ils croient les aimer. L'amour exces-
sif qu'ils leur portent, les perd et les cor-
rompt dans le temps même qu'ils s'imaginent
les rendre heureux. Le prédicateur leur ap-
prendra à rendre leur amour utile à leurs
enfants, en leur procurant les biens réels et
solides, l'innocence, la probité, la crainte de
Dieu, et les portant à la pratique des vertus
chrétiennes. Est-ce donc aimer vos enfants,
leur dira-t-il, que les provoquer à la colère
par une humeur violente et farouche, de leur
inspirer l'attachement aux biens du siècle
par votre avarice; la volupté et la mollesse par
la vie oisive et sensuelle dont vous leur
donnez l'exemple? Est-ce les aimer que de
travailler à leur fortune par des voies sour-
des et suspectes, de les enrichir de biens ac-
quis par l'iniquité? N'est-ce pas plutôt les haïr
et les rendre malheureux? Vous faites de
vos enfants les idoles de votre cœur, vous
dissimulez leurs défauts, vous les autorisez
dans le mal. Votre indulgence criminelle les
rend vicieux, et leurs désordres seront la
cause de votre condamnation. En parlant
aux enfants, le prédicateur rapportera les
paroles de saint Thomas, qui dit que l'amour
est plus tendre et plus vif dans les pères que
dans les enfants, parce qu'il est plus cons-
tant et qu'ils sont plus certains de la proxi-
mité du sang qui les unit à eux comme le
fruit précieux de leur alliance. Il leur mon-
trera que c'est un crime énorme que d'être
ingrat envers ceux qui nous ont tant obligés,
et dont Dieu s'est servi pour nous donner
l'être. On ne saurait trop combattre l'in-
gratitude des enfants rebelles et indociles
qu'un Dieu vengeur punira un jour avec
sévérité.

Chapitre VII.

De l'amour qui doit régner entre les époux.

Comme la discorde trouble la paix des fa-

milles, on doit exhorter ceux qui sont engagés dans le mariage à vivre dans une sainte union. Dans les uns, l'amour est froid et languissant, il faut le ranimer, leur en faire connaître les avantages. D'autres aiment par passion : une complaisance lâche et servile leur fait sacrifier leurs intérêts et leur repos à la vanité d'une épouse orgueilleuse et mondaine. Il faut corriger ces défauts, leur apprendre à régler leur amour selon l'esprit de la religion. Une femme doit aimer son mari dans le Seigneur, lui garder la fidélité conjugale et procurer en tout son salut. Souvent, par une conduite douce et prudente, elle peut changer le cœur d'un mari infidèle, le rendre chaste et vertueux, comme nous lisons dans la vie de plusieurs saintes qui ont été la cause du salut de leurs époux.

Chapitre VIII.

De l'amour de la patrie.

Il est quelquefois nécessaire de porter ses auditeurs à l'amour de leur patrie. La plupart des hommes préfèrent leurs intérêts particuliers au bien public, et ne cherchent dans leurs actions que leur propre avantage. Aimer sa patrie, c'est contribuer à son bonheur et à sa gloire, souhaiter y voir régner la religion, la justice et la sagesse des lois. Ces citoyens orgueilleux qui prétendent se distinguer par un luxe fastueux qui confond l'ordre, détruit l'égalité, ces lâches adulateurs qui flattent les passions des grands pour mériter leur bienveillance, sont autant d'ennemis de la patrie.

Rome, qui renferme dans son sein le siége apostolique, est la patrie commune de tous les chrétiens, ils doivent aimer et respecter la chaire de Pierre; il est glorieux de mourir pour la défense du culte de ses autels. Le prédicateur doit user du même raisonnement à l'égard de ceux qui demeurent à la campagne ou dans les lieux particuliers; montrer qu'on reconnaît l'amour d'un homme pour la ville qui lui a donné la naissance ou pour le lieu qu'il habite, quand il recherche les avantages et le bien de ses concitoyens comme le sien propre; quand il fréquente sa paroisse et contribue à son ornement; quand il prend soin des enfants orphelins, qu'il cherche à former en eux comme dans ceux qui lui appartiennent, des amis constants, des citoyens fidèles; quand il gouverne avec sagesse et qu'il traite avec équité les affaires que le public lui confie. Si les Romains regardaient comme un devoir de mourir pour leur patrie, des chrétiens nés pour le ciel ne doivent-ils pas être toujours disposés à répandre leur sang pour la défense de la religion qu'ils professent? Quelle cause plus juste et plus glorieuse?

Chapitre IX.

Comment on doit entretenir l'amitié entre les amis.

On doit entretenir entre les personnes d'un même âge et d'un caractère égal qui se sont choisis pour amis, une union sage et constante. Ils doivent se regarder comme frères, agir entre eux dans l'esprit d'une sincérité cordiale, s'intéresser mutuellement à leur salut. Le nom de l'amitié est saint et respectable, et des amis chrétiens ne sont unis que pour se porter à la vertu, et pour marcher de concert dans la voie du salut. Des amis qui n'ont qu'une même volonté, mais pour le mal, livrés aux mêmes passions, complices des mêmes désordres, qui s'applaudissent dans leurs débauches ou qui craignent de se reprendre quand ils s'égarent, ne sont que de cruels ennemis qui se haïssent. L'abus d'un commerce aussi saint que celui de l'amitié doit animer le zèle du prédicateur. L'amitié, cette vertu si belle, si nécessaire, s'écriera-t-il dans l'amertume de son cœur, est comme exilée, proscrite du christianisme. Les chrétiens qui ne doivent avoir qu'un cœur et qu'un esprit, qui jouissent des mêmes biens, et participent aux mêmes sacrements, qui doivent se sanctifier par la prière et le jeûne, par l'étude de l'Ecriture et la pratique d'une même loi, ne s'aiment cependant que pour se perdre et pour cacher sous le masque d'une amitié hypocrite, la trahison, la perfidie, et pour entretenir les commerces les plus honteux.

Chapitre X.

Comment il faut exciter dans ses auditeurs le zèle de la gloire de Dieu, et la soumission à sa volonté.

Les chrétiens doivent se résigner en tout à la volonté de l'Être suprême qui les gouverne, et mettre en lui seul leur espérance. Si sa providence nourrit les oiseaux du ciel, sera-t-elle moins vigilante sur nos besoins, nous qui sommes ses frères, ses fils adoptifs et les cohéritiers de son royaume! L'âme qui est soumise à Dieu se confie en sa miséricorde, jouit de la paix intérieure, heureux fruit de son amour pour lui. Elle ne désire rien, ne craint rien dans ce monde, parce que ne cherchant que lui, elle s'occupe uniquement de ce qui peut la rendre agréable à ses yeux. On ne saurait trop faire connaître à des chrétiens les douceurs et la tranquillité que produit cette soumission parfaite. Ceux qui sont au service des princes s'efforcent de gagner leur bienveillance par la sagesse et la modestie de leur conduite; que ne doivent pas espérer de la bonté de Dieu ceux qui ne cherchent en tout que l'accomplissement de sa volonté? Il les prévient, il leur accorde souvent plus qu'ils n'osent demander. Il n'est pas donné à tous d'arriver à la perfection de l'amour divin, de goûter ces délices ineffables dont jouissent les justes dans ces ravissements où ils entrent en commerce avec Dieu; mais tous doivent l'aimer et procurer sa gloire. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, cette ardeur à le faire connaître, à étendre le règne de sa loi dans nous et dans le prochain, qui doit animer la piété des fidèles, du prêtre comme du peuple, des grands comme de leurs sujets. C'est le zèle de la maison de Dieu qui

évorer ceux qu'il a établis ses minis-
eur donner la force de s'élever con-
vice, de détruire l'empire du démon, et
iger sa loi contre la profanation des
ies sensuels et mondains. Ce zèle doit
ndre jaloux de sa gloire, vigilants à
ver les actions de ceux que la Provi-
a confiés à leurs soins, ardents à pro-
les pauvres, à proscrire l'erreur, l'in-
e et l'usure, à bannir des villes l'oisi-
le luxe et les plaisirs efféminés qui dé-
nt l'homme et déshonorent le chrétien.
prédicateur prouvera aux grands l'o-
ion que Dieu leur a imposée : il fera
en eux ce zèle prudent et discret
doivent avoir comme pères des peu-
u'il leur a soumis. Obligés de marcher
emiers dans la voie du salut, ils ré-
ont, dans le jour de sa colère, des
qu'ils auront corrompues par leurs
ais exemples. Qu'il doit être ardent
es prêtres, ce zèle de la maison du Sei-
! Quel amour ne doit-il pas leur ins-
pour leur troupeau ! Quel soin pour
endre, l'instruire et le corriger ! Quelle
itude à s'informer de leurs démarches, à
r secrètement sur leur conduite ! Si leur
ère les porte à la douceur, vertu digne
pasteur, la sévérité leur est aussi quel-
is nécessaire. Animés du même esprit
eur divin Maître qui chassa, le fouet
nain, les profanateurs du temple, ils
nt s'élever avec force contre ceux qui
fanent par leurs immodesties, qui né-
t d'y venir chercher le pain de la pa-
our nourrir leurs âmes, ou qui raillent
ité de ceux qui trouvent leur bonheur
la fréquentation des sacrements. Le
quand il s'agit des intérêts de Dieu,
fait mépriser les biens, les honneurs,
même. Nous traiterons des moyens
es à allumer dans les cœurs ce feu de
ur divin quand nous traiterons des
ents genres d'auditeurs.

Chapitre XI.

doit jamais faire naître la haine ou l'indignation dans les auditeurs.

ne rapporterai pas ici les préceptes que
hilosophes et les rhéteurs nous ont
és pour exciter la haine et l'indigna-
loin d'être utiles à un orateur chrétien,
ait dangereux de les mettre en pratique.
ient-il, en effet, je ne dis pas précisé-
à un chrétien, mais à l'homme même,
rter les autres à haïr le prochain ? N'est-
s comme nous l'image de Dieu, le fils
nême Père et l'héritier du même bien ?
ns le pécheur, haïssons en lui le pé-
Dieu ne peut-il pas lui rendre la jus-
qu'il a perdue, et se servir de lui pour
ner les autres à la pénitence ? L'état du
eur doit plutôt exciter en nous la dou-
que la peine. Gémissons sur son aveu-
ent, prions pour son salut parce qu'il
notre frère, et craignons de faire une
e encore plus funeste si Dieu nous aban-
ait également à nous-mêmes. L'indi-
ion est une douleur que l'on conçoit
du bien du prochain parce qu'on l'en croit
indigne. Cette passion est ordinaire à ces
hommes ambitieux qui croient mériter les
charges et les honneurs préférablement à
ceux qui les obtiennent. Ils regardent d'un
œil jaloux ceux que la fortune leur rend
égaux, ils ne se voient qu'avec chagrin pri-
vés des honneurs qu'elle dispense à ceux
qui ne le méritent pas. Ce sentiment de
l'âme jalouse et envieuse trouble le repos,
et il serait dangereux de le faire naître ou
de le louer dans ceux qui en sont agités.
Adorons les jugements de Dieu qui dispense
les biens de la terre comme il lui plaît, qui
fait servir à sa gloire la vertu des justes
comme l'iniquité des méchants. Un chrétien
humble pense toujours avantageusement des
autres qu'il estime plus vertueux que lui.
On voit quelquefois des hommes vicieux
changer quand ils sont en place, corriger
leurs mœurs et remplir avec honneur des
postes qu'ils n'avaient pas mérités. Un prédi-
cateur prudent ne doit condamner ni approu-
ver en public cette passion : si souvent elle
a la vertu pour principe, souvent aussi,
loin de rendre l'homme meilleur, elle le
rend dangereux à la société.

Chapitre XII.

Du zèle et de la douceur.

La colère que le zèle produit est une dou-
leur que l'âme conçoit à la vue d'un mal.
On doit exciter ce zèle dans tous les chré-
tiens, et lui donner toujours la gloire de
Dieu pour objet. David était pénétré de ce
sentiment quand il nous dit : ***Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas.*** Aristote définit la
colère un désir de vengeance, triste et mêlé
de déplaisir, dans la pensée que nous avons
qu'on nous a méprisés et traités indignement,
ou quelqu'un de ceux qui nous appartien-
nent. Le mépris est donc la principale cause
de la colère. L'homme, ce superbe animal,
loin de souffrir qu'on le méprise, cherche
toujours à se faire respecter de ses sembla-
bles, et à paraître ce qu'il n'est pas. Répri-
mons ce mouvement déréglé de l'amour-
propre. Un vrai chrétien se croit heureux
quand on le méprise et qu'on le persécute :
il corrige les sentiments de l'orgueil naturel
par le mépris de soi-même et par l'amour
des humiliations : il imite un Dieu qui, ex-
posé pendant sa vie aux calomnies et à la
fureur des pharisiens, a prié le premier
pour ses ennemis, et nous a donné l'exem-
ple de la douceur et du zèle qu'il exige de
nous. La colère digne d'un chrétien est celle
qui l'anime contre l'impiété de ceux qui
nient la Providence, qui refusent de recon-
naître l'Etre suprême qui nous gouverne,
qui condamnent le culte légitime que l'E-
glise rend à la sainte Vierge et aux saints.
C'est là le zèle des amis de Dieu, et dont
David était pénétré en considérant la pros-
périté des méchants : ***Je suis presque tombé dans l'incrédulité en voyant la bonté dont le Seigneur use envers les impies ; j'ai été touché d'un zèle d'indignation à la vue de la paix dont jouissent les pécheurs, et, plein d'ardeur***

pour la gloire du Tout-Puissant, je mettais à mort dès le matin les pécheurs qui demeuraient dans l'étendue de la terre soumise à mon empire.

Il faut inspirer aux peuples ce zèle prudent et réglé contre les hérétiques et les pécheurs publics et scandaleux, mais en leur rappelant toujours l'obligation où ils sont de prier pour eux, et de modérer la vivacité du zèle par la douceur, vertu si agréable au Seigneur et si digne des hommes qui sont selon le cœur de Dieu. La douceur est une modération de l'esprit qui réfléchit dans ses actions, qui tempère et qui règle les mouvements d'un cœur trop ardent dans ses desseins. Elle réprime tout sentiment de haine et de vengeance, nous concilie l'estime et l'amitié des autres; elle entretient l'union dans la société, rend le commerce de la vie utile et agréable, et fait la gloire de l'homme sage et vertueux. On ne saurait trop recommander la pratique de cette vertu, dans le monde où tout est plein de fourberie, où l'on trouve tant d'occasions de l'exercer. Oublions les injures ; ceux qui nous offensent ne sont-ils pas à plaindre en se rendant eux-mêmes coupables de péché, en violant les lois de la charité? Vaincre son ressentiment, pardonner à ses ennemis, les obliger par ses bienfaits, c'est être le disciple de Jésus-Christ, et marcher dans la voie la plus sûre pour mériter la gloire qu'il nous prépare.

CHAPITRE XIII.

Moyens propres à exciter des sentiments de pénitence dans les auditeurs.

Les malades expriment leur douleur par les plaintes et les soupirs. Et comme le péché est le plus funeste de tous les maux, parce qu'il est la maladie de l'âme qu'il prive de la grâce, seul principe de sa vie, la douleur volontaire que l'homme en conçoit lui est salutaire, et il doit la témoigner par ses actions. Il trouve dans la pénitence seule le remède efficace pour extirper le péché et guérir son âme. Quiconque meurt sans avoir expié ses fautes, est condamné à une mort éternelle. La pénitence, cette grâce de la conversion que Dieu accorde au pécheur dans sa miséricorde, détruit en lui le péché, lui donne des larmes de componction, ranime sa confiance, en lui faisant espérer de la bonté divine le pardon de ses crimes. L'adultère, le voluptueux, le médisant, le blasphémateur, l'idolâtre, l'impie, peuvent entrer dans la carrière de la pénitence, et par ces exercices mériter leur pardon : elle n'exclut personne, elle offre à tous des remèdes propres à leurs maux, elle leur donne les moyens de se réconcilier avec Dieu, elle ouvre enfin le ciel à tous les pécheurs.

Le péché est comme un fardeau qui accable l'âme, qui la courbe vers la terre. Zacharie le compare au plomb. *Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable.* Le prédicateur fera voir que la pénitence délivre l'âme de ce fardeau, et lui donne la force pour courir avec ardeur dans les voies du salut. *Faites pénitence*, disait le Sauveur, *car le royaume du ciel est proche. Faites de dignes fruits de pénitence*, s'écriait saint Jean-Baptiste dans le désert, *et le royaume de Dieu vous sera accordé.*

C'est la pénitence qui a ouvert le ciel au larron, qui a rétabli David adultère dans sa première sainteté; elle a purifié Manassès dans sa prison et l'a rendu agréable au Seigneur ; elle a mérité à saint Pierre le pardon de sa faute; elle a fait de saint Paul persécuteur l'apôtre des nations. Pénitence, vertu salutaire à l'homme, que vos effets sont efficaces ! Vous réconciliez le pécheur avec Dieu, vous lui ouvrez le ciel; vous guérissez les plaies profondes que le péché fait à l'âme, vous lui rendez la grâce, le principe de sa vie ; vous le rétablissez dans ses droits, vous faites sa consolation, vous l'animez par une sainte confiance, vous lui donnez de nouvelles forces pour réparer, par des actions saintes, ses iniquités passées ; vous brisez les liens de nos péchés, et vous nous rendez les mortifications douces et agréables; vous êtes la source des miséricordes du Sauveur. Vous nous enseignez la pratique des vertus chrétiennes, vous rendez la liberté aux coupables, vous relevez ceux qui sont tombés, vous ranimez notre espérance en nous donnant les moyens d'obtenir le pardon de nos fautes. Vous proscrivez l'avarice, l'envie, la médisance, la volupté, vous nous inspirez une sainte horreur pour tous les vices, vous réglez nos mœurs, et vous nous justifiez pleinement devant Dieu.

Le prédicateur en fera souvent connaître la nécessité et les avantages. Il montrera que rien n'est plus funeste que le péché. Un pécheur se sépare de Dieu ; c'est un soldat rebelle qui abandonne le service de son prince pour s'engager au service de son ennemi. C'est un ingrat qui se révolte contre le plus aimable de tous les pères. C'est un cruel qui, ennemi de lui-même, se prépare les châtiments les plus terribles. Né pour la vie éternelle, il renonce volontairement à l'héritage du ciel, pour se perdre éternellement. Quel fruit le pécheur retire-t-il de son iniquité ? l'infamie et le désespoir. Les pauvres et ceux qui languissent dans des infirmités continuelles ne sont pas si malheureux qu'ils le paraissent; une vie chrétienne, le témoignage d'une bonne conscience, adoucissent leurs peines et les sanctifient dans leurs afflictions. « Le pécheur est seul malheureux ; il se soustrait, dit saint Anselme, à l'obéissance du Tout-Puissant, et lui refuse l'honneur qu'il lui doit. »

L'homme est naturellement plus sensible aux maux dont il se voit accablé par son imprudence, qu'à ceux qu'une bizarre fortune ou que des accidents imprévus lui suscitent. On ne saurait trop répéter au pécheur ces paroles de l'Ecriture : *Votre perte, ô Israël, ne vient que de vous ! Combien de fois ai-je voulu vous rassembler dans mon sein, comme une poule rassemble ses petits sous ses*

ailes ; et vous ne l'avez pas voulu. Il faut faire voir la vérité de cette proposition de saint Paul, que *Dieu veut le salut de tous les hommes*, et s'élever contre les préjugés injustes de ceux qui s'imaginent que le destin ou les astres influent sur nos actions, et nous font tomber nécessairement dans certaines chutes qu'il nous est impossible d'éviter. « Consultons là-dessus notre conscience, dit saint Grégoire de Nazianze, c'est un témoin domestique, un juge intègre que nous portons en nous ; il nous condamne quand nous faisons mal, parce que nous le faisons librement et sans y être contraints. Le pécheur n'a point d'excuse, il devient même plus coupable devant Dieu, quand il prétend justifier ses fautes au tribunal de sa justice. » Loin de nous une présomption si funeste : accusons-nous nous-mêmes dans le sacrement de la pénitence ; détestons nos péchés et satisfaisons à la justice du Sauveur que nous avons offensé. Quel terrible châtiment que celui dont Dieu punira un jour le pécheur impénitent ! Si celui qui violait la loi de Moïse était condamné à mort sur le rapport de deux ou trois témoins, quel supplice ne doit pas attendre un chrétien qui a abusé de la miséricorde de son Dieu et profané son sang? La pénitence est l'arbre de vie, et c'est de ses fruits amers qu'il faut se nourrir quand on est tombé. Fuyons le péché comme l'ennemi le plus dangereux. C'est un serpent que nous nourrissons dans notre cœur; il y répand un poison funeste qui donne la mort à l'âme. Humilions-nous comme David ; imitons la pénitence de ce saint roi, qui disait que *ses genoux étaient affaiblis par le jeûne, et sa chair changée par les exercices de la pénitence.*

CHAPITRE XIV.

Comment on peut exciter les larmes de ses auditeurs.

Les larmes sont les filles de la douleur et de la pénitence ; elles font la gloire et le mérite du pécheur converti. Elles lui inspirent l'amour de la sagesse, nourrissent en lui le mépris des vanités du monde, et lui frayent le chemin de la béatitude. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !* Un maître doux et facile est sensible aux larmes d'un serviteur qui lui témoigne un regret sincère des fautes qu'il a commises contre son devoir ou contre le respect qu'il lui doit ; il en est ainsi de Dieu à l'égard du pécheur. Lui dit-il d'un cœur contrit et humilié comme l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre vous* je suis un ingrat, un coupable? ce Dieu de miséricorde, attendri par ses larmes, reconnait ce fils rebelle, le rétablit dans ses droits, et lui rend son amour.

Considérez la miséricorde de Dieu, dira le prédicateur ; il a voulu que la peine qu'il a prononcée contre Eve prévaricatrice: *Vous enfanterez dans la douleur*, fût un sujet de mérite pour le genre humain. Semblable à un ver qui s'engendre dans le bois, le ronge et le détruit, le péché est la cause de cette douleur, et cette douleur, soufferte avec patience, expie et détruit le péché qui l'a fait naître. Il faut exhorter les pécheurs à prévenir la justice de Dieu en se jugeant les premiers par les exercices d'une rigoureuse pénitence. Qu'ils éteignent par leurs larmes le feu préparé pour punir leurs iniquités. Quelque terrible que soit le châtiment qui les attend, quelque grands que soient leurs crimes, les larmes d'une pénitence sincère auront la force de les soustraire au bras d'un Dieu vengeur. Il faut donc pleurer ses péchés et les pleurer amèrement, comme saint Pierre ; crier vers le Seigneur du fond de l'abîme, comme David, pour fléchir sa colère irritée et mériter qu'il se ressouvienne dans sa miséricorde de ces paroles si consolantes : *Je ne demande pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.* Quelle source ! quels motifs de pleurs et de gémissements pour nous ! si nous considérions que l'amour de nous-mêmes et l'ignorance de nos obligations sont la cause de nos crimes. Nous vivons sur la terre comme si nous ne devions jamais mourir. Nous oublions le Seigneur pour ne nous occuper que de nous. Nous défigurons par le péché ce caractère auguste que la Divinité a imprimé dans notre âme. Nous faisons de ce monde notre patrie. Nous renonçons volontiers à l'héritage céleste qui nous est promis, à la qualité d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ rachetés par son sang, pour devenir par notre faute les esclaves du prince des ténèbres. Cendre et poussière par notre nature, nous affectons l'orgueil et l'indépendance ; nous mettons notre confiance dans les créatures faciles à se tromper, et toujours disposées à nous séduire. Jaloux les uns des autres, nous n'avons ni charité ni patience. Attachés à une vie malheureuse, rebelles aux ordres de la Providence, avides de louanges, nous perdons le temps qui nous est donné pour mériter l'éternité. Distraits par des inutilités, par des sciences vaines et frivoles, ignorant la véritable science, qui est celle du salut, nous ne connaissons d'autres lois que l'usage et la coutume. Semblables à des frénétiques, ennemis de nous-mêmes, nous aimons nos maladies, et nous refusons les remèdes que la religion nous présente. Nous nous oublions dans la prospérité, et nous montrons dans l'adversité la vanité de notre esprit et la faiblesse de notre cœur.

Un chrétien qui aime son Dieu peut-il retenir ses larmes et ne pas toujours craindre, quand il se voit sur cette mer du monde agité par les vents contraires des tentations et des tribulations de la vie présente? Toujours dans le danger de faire naufrage, de se co rompre, de céder au torrent du mauvais exemple, incertain de persévérer dans le b en jusqu'à la mort, de mourir dans la paix de son Dieu. Lâches dans le service de notre prince, nous l'abandonnons, ou nous ne combattons que faiblement sous ses étendards. Quelle tristesse! quelle douleur ! de se voir obligé de vivre au milieu d'un monde aveugle et corrompu, où l'innocence est op-

primée, la fidélité violée, la probité proscrite, le vice accrédité par le nombre et la qualité de ses esclaves, la vertu humiliée dans le mépris, et le crime applaudi, honoré; l'unité de l'Eglise rompue par le schisme et par l'hérésie; la cruauté, l'impiété, l'impureté, le luxe, tous les vices enfin triomphants dans le sein de la religion. A la vue de tant de maux, qui pourrait ne pas s'écrier, comme Jérémie : *Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer* nuit et jour la chute éternelle de tant de chrétiens qui se fatiguent, qui se perdent dans les voies de l'iniquité? Non, ce ne sont pas les morts qu'il faut pleurer: prions plutôt pour eux. Le moyen de ne pas gémir ici-bas dans cette vallée de misères! Qu'est-ce donc que la vie dont nous jouissons et que nous aimons tant? Un songe qui nous amuse, un jeu qui nous distrait; inconstante comme le vent, elle disparaît comme la trace d'un vaisseau au milieu de la mer. C'est une vapeur qui se dissipe, une rosée que la chaleur dessèche, une fleur qui brille au matin et que le même jour voit éclore et mourir. Ah! que la mort est bien plus désirable! elle est le terme d'un si pénible voyage, la fin de nos maux; elle nous met dans l'impuissance heureuse de ne pouvoir plus pécher, et elle nous fait entrer dans le port d'une glorieuse éternité.

Chapitre XV.

Comment il faut persuader à ses auditeurs la pratique du jeûne.

Le jeûne nourrit la vertu et fait le mérite de la pénitence. Le prédicateur montrera par l'Ecriture quelle en est l'efficacité. Il fléchit la colère de Dieu, expie le péché, nous obtient les grâces et les faveurs du ciel. *Encore trois jours, et Ninive sera détruite*, criait Jonas. Les Ninivites se revêtent de sacs, se couvrent la tête de cendre, s'imposent un jeûne rigoureux, et leur ville est délivrée de la ruine dont elle était menacée. Moïse et Elie voulaient-ils consulter le Seigneur? ils se purifiaient par le jeûne pour mériter qu'il se communiquât à eux. C'est par le jeûne que Daniel fut délivré de la fureur des lions, que les trois enfants se promenant dans la fournaise, en sortirent avec une beauté plus éclatante. Leurs corps, fortifiés par le jeûne, furent préservés de la violence du feu. Le prédicateur donnera par l'interrogation un nouveau jour à ce trait d'histoire. Vous venez d'entendre, dira-t-il, le combat des trois enfants de Babylone qui triomphèrent de la cruauté du tyran et de l'activité des flammes. Un prodige aussi inouï vous a frappé. Admirez donc, mes frères, la vertu du jeûne, et pratiquez-le avec joie. Il fut un secours efficace qui préserva l'un de la férocité des lions, et les autres de la fournaise. Il met également en fuite les démons, et nous défend contre leurs artifices. Il oblige le Seigneur à révoquer les jugements qu'il prononce dans sa justice contre nous; il nous procure la paix et la tranquillité. Si Dieu, en créant l'homme dans le paradis terrestre, lui imposa la loi du jeûne pour le retenir dans l'obéissance, quand il lui permit de manger de tous les fruits à l'exception de ceux de l'arbre de la science du bien et du mal, de quelle nécessité ne doit-il pas être dans notre chute? Un remède utile avant la maladie le serait-il moins dans le temps de la maladie? Si l'homme avait besoin d'armes dans le temps même qu'il n'avait pas de combats à soutenir, pourrait-il négliger de s'en servir affaibli de tous côtés par les plaisirs des sens et par les démons, ennemis furieux et conjurés pour le perdre? De quel intérêt n'est-il pas pour nous de chercher notre force et notre défense dans un jeûne prudent et chrétien? Si Adam eût observé avec fidélité le jeûne que le Seigneur lui avait prescrit, il n'aurait pas entendu cette funeste sentence prononcée contre lui et contre sa postérité : *Vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.*

Chapitre XVI.

Comment on peut exciter dans les auditeurs des sentiments de miséricorde et de compassion pour le prochain.

La miséricorde est une sorte de douleur qu'excitent en nous la vue et le sentiment de l'état malheureux où se trouve le prochain.

Comme plusieurs, pour pallier la dureté de leur cœur, osent avancer que ceux qui sont malheureux ou indigents le sont par leur faute, le prédicateur répondra à ces hommes insensibles en insinuant dans son discours qu'il n'est personne qui ne soit pécheur, et que ceux qui parlent ainsi se rendent criminels, parce qu'ils s'approprient le droit de juger des autres, qui n'appartient qu'à Dieu seul. « Nous sommes tous pauvres, nous sommes tous dans l'indigence, » dit saint Grégoire de Nazianze, dans l'exorde de son discours sur l'amour des pauvres. Saint Chrysostome prouve dans un discours particulier qu'il ne faut pas trop rechercher scrupuleusement si les pauvres que nous assistons sont vertueux ou non. C'est dans cette vue qu'un homme de probité avait coutume de dire qu'il aimait mieux quelquefois donner à des hommes méchants, parce qu'il pouvait arriver qu'en se connaissant intérieurement indignes du bien qu'on leur faisait, ils en remerciassent le Seigneur, et conçussent des sentiments de pénitence à cause des dons qu'il permettait qu'on leur fît.

Que de discours les Pères n'ont-ils pas écrits pour porter les chrétiens à faire l'aumône aux pauvres! Leurs raisons principales sont que nous sommes tous des pauvres qui avons besoin de la miséricorde de Dieu; qu'il n'y a de malheureux que ceux qui n'exercent pas la miséricorde envers les autres. L'aumône, disent-ils, est le moyen le plus sûr pour s'enrichir. C'est une usure sainte que l'on exerce avec Dieu. Les riches avares sont des fourbes qui retiennent injustement le bien des pauvres. Un père qui a une nombreuse famille, loin de se dispenser de l'aumône, doit mettre Jésus-Christ,

dans la personne des pauvres, au nombre de ses enfants pour attirer la bénédiction du ciel sur sa maison. C'est ainsi que pensaient saint Augustin et saint Cyprien. « Si vous ne secourez pas l'indigent et qu'il périsse, vous êtes coupable de sa mort, » dit saint Ambroise. *Le Seigneur a confié à chacun de nous le soin de son prochain.* La terre et ce qu'elle renferme, les créatures qui l'habitent appartiennent à lui seul. Les riches sont les économes de la Providence : ils doivent regarder leurs richesses comme des biens que Dieu a mis en dépôt entre leurs mains, et sur lesquels l'indigent a ses droits. *L'aumône efface le péché comme l'eau éteint le feu.* Heureux ceux qui peuvent l'exercer! c'est une grâce que Dieu leur fait que de leur présenter un moyen aussi salutaire et aussi efficace pour obtenir le pardon de leurs fautes.

Chapitre XVII.

Comment il faut animer la piété des chrétiens envers les morts.

Les âmes des défunts qui sont détenues dans le purgatoire sont dignes de notre compassion. Elles achèvent d'expier dans un feu divin les fautes pour lesquelles elles n'ont pas entièrement satisfait à la justice de Dieu pendant leur vie. C'est à l'égard de ces âmes qu'il faut animer la piété des fidèles : ils doivent non-seulement s'intéresser à leur propre salut et à celui de ceux qui vivent avec eux, mais ils le doivent encore davantage à l'égard des défunts qui ne peuvent plus mériter pour eux-mêmes, et qui attendent de nous leur délivrance. Il faut donc offrir pour eux au Seigneur des prières efficaces, employer le jeûne et l'aumône ; faire offrir par les mains des prêtres le saint sacrifice de nos autels pour obtenir leur soulagement ou leur délivrance. Si nous connaissions les peines qu'ils souffrent au milieu des flammes, la douleur qu'ils y ressentent de se voir pour un temps éloignés du souverain bien l'objet de leur amour, nous ne serions pas si indifférents à leur procurer un bonheur que Dieu nous permet de leur obtenir par des moyens si faciles et si dignes de nous. Le prédicateur trouvera l'occasion de traiter ce sujet le jour de la Commémoration des morts; il pourra, pour toucher ses auditeurs, mettre dans la bouche des parents de ceux qui l'entendent ces paroles de Job, qu'il paraphrasera avec onction : *Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé.*

Chapitre XVIII.

Comment il faut faire naître la crainte de Dieu dans ses auditeurs.

La crainte est un sentiment de douleur que la vue d'un mal qui nous menace excite en nous, et ceux qui ne craignent pas le Seigneur sont menacés de tous les maux.

« Craindre Dieu, c'est obéir exactement à ses lois, » dit saint Grégoire. Les motifs qui nous portent à le craindre sont sa justice, sa toute-puissance, l'autorité qu'il a sur nous. Il est tout-puissant, et il a créé d'une seule parole cet univers qu'il conserve par sa providence. Juste, il ne peut souffrir qu'on viole l'ordre qu'il a établi, qu'on lui refuse l'honneur qu'il exige. Il fait éclater sa justice en détruisant les villes et les provinces, pour punir l'iniquité des peuples. Nous devons le craindre parce qu'il est notre maître, notre souverain. C'est ce nom dont il est si jaloux et qu'il répète si souvent dans l'Ecriture, pour intimider les prévaricateurs de sa loi, quand il dit : *Je suis le Seigneur. Le Seigneur est un Dieu saint, puissant et jaloux*, disent les prophètes ; *il ne laissera pas vos crimes impunis. Si vous l'abandonnez pour servir les idoles, pour servir à vos passions, il vous affligera, il vous détruira, il vous dissipera.* Quelles expressions plus capables d'effrayer les pécheurs que celles d'Isaïe, de Joël et d'Osée! *Filles de Babylone, poussez des cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est proche, le jour dans lequel le Tout-Puissant viendra pour tout perdre. Que tous les habitants de la terre soient dans l'épouvante, parce que le jour du Seigneur va venir : jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes. Ecoutez la parole du Seigneur, enfants d'Israël ; le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de la terre où vous demeurez, pour les faire tous périr, parce qu'il n'y a point de vérité, de miséricorde, de connaissance de Dieu sur la terre que vous habitez. Le mensonge, l'homicide, le larcin, l'adultère s'y sont répandus comme un déluge, et l'on y a commis meurtres sur meurtres; c'est pourquoi la terre d'Israël sera désolée, et tous ceux qui y habitent tomberont dans la langueur, jusqu'aux bêtes de la campagne et aux oiseaux du ciel. Les poissons mêmes de la mer seront enveloppés dans cette ruine.*

« Que ferons-nous dans ce jour du jugement dernier, dit saint Grégoire de Nazianze, quand nos péchés s'élèveront contre nous pour nous accuser, quand on nous reprochera les grâces et les bienfaits que nous aurons reçus, et tant de péchés commis? Quel compte rigoureux ! Quel sévère examen que celui qu'il faudra subir alors ! Nous serons obligés d'avouer, de reconnaître, mais trop tard, notre aveuglement. Nous n'aurons pas la consolation qui reste aux innocents, de dire que nous sommes injustement condamnés; mais devenus nos accusateurs et nos juges, nous reconnaîtrons la justice de sa sentence qui sera prononcée contre nous, et nous serons les coupables victimes de la vengeance éternelle. Alors, continue le même Père, l'Ancien des jours, l'Eternel paraîtra sur son trône ; on ouvrira les livres où sont renfermées les actions des hommes, un fleuve de feu sortira de devant sa face! D'un côté paraîtra un lieu brillant, éclatant de lumière; de l'autre, les ténèbres, la confusion et l'horreur. »

On ne saurait trop effrayer le pécheur dans son insensibilité, et lui répéter que c'est en vain qu'il se flatte que personne ne

peut se soustraire à la justice divine. Plus le Seigneur dissimule les péchés des hommes pour leur donner le temps de faire pénitence, plus sa miséricorde lassée, irritée, punira d'une manière terrible leur impénitence. La brièveté de la vie, les morts subites et imprévues que nous voyons tous les jours, doivent nous instruire et nous faire craindre une mort malheureuse. Les maladies, les calamités que Dieu envoie quelquefois sur la terre, les ennemis qui nous attaquent sans cesse doivent nous pénétrer d'une crainte salutaire qui nous rende attentifs sur nos actions. Combien ne devons-nous pas redouter les artifices du démon qui, comme un lion rugissant, tourne autour de nous pour nous perdre et nous séduire! Cet esprit de ténèbres, ennemi de son Dieu, est devenu le nôtre. On l'appelle *Satan*, parce qu'il s'oppose à sa gloire et à notre bonheur. C'est dans ce sens que ce nom est employé dans les trois livres des Rois. Esprit fourbe, il nous porte au péché pour nous porter ensuite au désespoir. Il se réjouit de notre perte et cherche toujours à nous corrompre, à nous engager dans le mal par les mauvais exemples qu'il nous présente.

Chapitre XIX.

Il faut inspirer la crainte des jugements de Dieu à ceux qui sont dans la prospérité.

On ne saurait trop inspirer cette crainte à ceux qui se glorifient des avantages d'une brillante prospérité. « Un calme trop grand est dangereux, dit saint Jérôme ; il annonce souvent une tempête prochaine. » Un chrétien doit d'autant plus craindre les ennemis de son salut, qu'il jouit d'une paix plus profonde et qu'il ne ressent point leurs attaques. Un malade insensible à son mal est souvent dans un état mortel. La prospérité produit l'orgueil et l'oubli de Dieu. David en est un exemple bien sensible. Persécuté par Saül, accablé d'injures, obligé de fuir dans les déserts pour échapper à sa jalouse fureur, il demeure innocent et fidèle à son Dieu. *Je suis dans la tribulation*, s'écrie-t-il, *mais je trouve ma force en invoquant le nom du Seigneur*. Devenu roi d'Israël, victorieux de ses ennemis, il devient adultère et homicide. Que c'est avec raison qu'il nous avertit *de ne pas porter envie à celui qui est heureux dans sa mauvaise voie !*

Les sages du paganisme, instruits de cette vérité, priaient les dieux de modérer les douceurs de leur prospérité. C'est ce que doivent imiter les vrais chrétiens, dont le caractère est la douceur, la libéralité, l'oubli des injures. Ils ont à combattre contre des ennemis dangereux, ils ne peuvent mériter la couronne que par un combat continuel; ils doivent donc toujours marcher avec crainte dans les voies du salut. Etrangers sur la terre, ils ne doivent avoir d'autres sollicitudes que celle d'arriver heureusement dans leur patrie. Grands de la terre, dira le prédicateur, souvenez-vous, dans votre abondance, de la fragilité et de l'inconstance des choses de ce monde. Songez à la mort qui doit vous dépouiller de tout ; elle est peut-être plus proche que vous ne pensez. Reconnaissez et adorez humblement le Dieu de votre prospérité, de qui vous tenez vos richesses. Voyez ces hommes savants et vertueux qui, loin d'oublier le Seigneur dans l'éclat de leur fortune, sont sans cesse occupés à reconnaître sa main libérale. Scrupuleux dans l'observation de sa loi, ils se font gloire de le servir, de fréquenter les sacrements et de professer hautement la religion. C'est de ces hommes dont parle le Prophète quand il dit : *Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec un saint tremblement*. « La joie, reprend saint Augustin, nous porte à lui rendre des actions de grâces ; la crainte nous rend attentifs sur nous-mêmes pour ne pas tomber de l'état où nous sommes et faire une chute funeste à notre salut. »

Chapitre XX.

De la pudeur et de la bienséance qui doivent accompagner les actions du chrétien.

La pudeur ou la retenue, qui a beaucoup d'affinité avec la crainte, est un certain scrupule de l'esprit qui craint de subir quelque infamie causée par un mal présent, passé ou à venir. Ce sentiment, qu'inspire une honnête honte, est digne d'un chrétien. Il faut en faire connaître la bonté par des arguments pris des contraires, parce qu'il n'est rien de plus opposé à la religion que l'impudence, fille de l'orgueil ; elle nous fait mépriser les choses saintes, nous rend hardis à commettre le crime, nous porte à violer les lois, et produit souvent les maux les plus funestes. Ce sont là des excès qu'évite avec soin tout homme timoré et retenu. Quoi de plus honteux que d'abandonner l'étendard du christianisme, pour s'engager sans honte sous celui du démon? de se dégrader de la dignité de chrétien en se prostituant à l'amour des plaisirs sensuels ? de renoncer à la loi de ses pères et de s'éloigner des sacrements, qui sont la nourriture et la force de notre âme, pour vivre dans le sein de l'Eglise comme un infidèle !

Chapitre XXI.

De la joie spirituelle que l'on doit recommander à ses auditeurs.

La joie est le sentiment du plaisir qu'excite dans l'âme la possession de quelque bien. On doit la faire naître dans ses auditeurs par le souvenir des bienfaits que nous avons reçus de Dieu. Les fêtes solennelles en sont une occasion favorable, parce que ces jours saints nous rappellent quelque bienfait particulier de la miséricorde du Sauveur. *Réjouissez-vous*, dit saint Paul aux Thessaloniciens, *réjouissez-vous dans le Seigneur ; priez sans cesse, rendez-lui vos actions de grâces*. La joie et la prière, l'action de grâces doivent donc être unies, dit saint Basile en expliquant ces paroles. Réjouissons-nous en considérant que Dieu nous a tirés du néant, formés à son image, doués de la

raison, capables de le connaître, de l'aimer, d'admirer sa providence et sa sagesse dont nous éprouvons les effets ; il a mis dans nos cœurs une lumière naturelle qui nous apprend à discerner le bien d'avec le mal, à pratiquer l'un et à éviter l'autre. Eloignés de Dieu par le péché, nous avons été rachetés au prix du sang de Jésus-Christ et délivrés de l'esclavage du démon, et nous espérons un jour jouir de sa gloire dans la compagnie des anges. Enfants du même Père, l'Eglise est notre Mère commune, et le ciel notre commun héritage. Que de motifs d'actions de grâces qui doivent exciter notre joie ! Que tout chrétien se réjouisse donc dans le Seigneur. La joie est la marque d'un cœur sage et content. C'est dans l'adversité comme dans la prospérité qu'il faut se réjouir, parce que les châtiments que Dieu nous envoie sont les effets de son amour pour notre salut. Quelle joie pour un chrétien souffrant et dans les travaux de la vie présente, de penser que Jésus-Christ est pour lui comme un médecin charitable qui lui présente les remèdes et les secours les plus efficaces pour supporter ses maux et en obtenir la délivrance ! Dans la voie difficile du monde, il est la *lumière* qui nous montre la route qu'il faut tenir au milieu des erreurs et des préjugés qui nous séduisent, il est la *vérité* qui nous apprend ce qu'il faut fuir ou pratiquer. Nous marchons ici-bas dans la région de la mort ; il est notre force et *notre vie*. « Vainqueur du démon par les armes qu'il nous fournit dans la prière, dit saint Hilaire, par elle nous montons au ciel, nous commerçons avec Dieu dont la providence veille sans cesse sur nos besoins. » Peut-on penser sérieusement à tant de bienfaits qu'il nous accorde chaque jour, sans se réjouir dans la miséricorde d'un Dieu si bon, d'un père si tendre? *Voici la parole du Seigneur*, disait Jérémie, pour porter l'Eglise à se réjouir : *Dans ce lieu qui est désert, on entendra des cris de joie, des chants de réjouissance, des cantiques de l'époux et de l'épouse, mêlés aux voix de ceux qui diront : Bénissez le Seigneur des armées, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Quittez, ô Jérusalem! les vêtements de votre deuil et de votre affliction*, dit Baruch, *parez-vous de l'éclat et de la majesté de cette gloire éternelle qui vous vient de Dieu. Le Seigneur vous revêtira de justice comme d'un double vêtement, il vous mettra sur la tête un diadème d'éternelle gloire. Dieu fera luire aux yeux de tous les hommes qui sont sous le ciel la lumière éclatante qu'il mettra dans vous.*

Le prédicateur, en parlant de la fréquentation des sacrements, exhortera les fidèles à en approcher dans une joie sainte. L'eucharistie, leur dira-t-il, est le pain de vie descendu du ciel ; l'âme qui usera de cette nourriture ne périra point éternellement. Quelle joie pour nous de pouvoir nous unir à Jésus-Christ dans ce sacrement ! de pouvoir user de ce pain quotidien dont le fréquent usage procure la paix de l'esprit et du cœur !

Quand il s'agit d'annoncer au peuple un jubilé que les souverains pontifes accordent toujours pour d'importantes raisons, c'est alors que le prédicateur fera naître dans le cœur des fidèles une joie vive à la vue de cette faveur que l'Eglise leur dispense, lorsque après tant de péchés que Dieu leur remet dans le sacrement de la pénitence, le pape, son vicaire et le chef de l'Eglise, nous remet encore la peine que nous devrions subir, en nous appliquant les mérites de Jésus-Christ, en nous communiquant les mérites surabondants de la sainte Vierge et de tous les saints. Il n'y a que ceux qui ont obtenu par la pénitence dans le sacrement le pardon de leurs fautes, qui par le changement de leur vie se sont rendus dignes de participer à l'eucharistie, qui doivent se réjouir du bienfait de l'indulgence, parce que Dieu ne la dispense qu'aux pécheurs convertis et pénitents.

CHAPITRE XXII.

Comment il faut consoler ceux qui sont dans l'adversité.

L'homme faible, exposé pendant sa vie à beaucoup de maux et d'accidents particuliers capables de le troubler et de l'abattre, a souvent besoin d'être consolé dans ses disgrâces pour les supporter en chrétien. Il doit attendre de Dieu seul la consolation qu'il demande, entrer dans les desseins de sa justice, s'animer à la vue de la providence de ce Père miséricordieux qui veille sur nous, et qui ne nous châtie que parce qu'il nous aime. Quelle gloire n'a point procuré à Joseph la trahison de ses frères ! Dieu se sert de leur perfidie pour l'élever au gouvernement de l'Egypte. Plus Pharaon opprime et détruit les Israélites, plus ils se multiplient dans l'esclavage où il les réduit. Dieu découvre les mystères des siècles futurs à Ezéchiel, exilé dans la Chaldée.

L'orgueilleux Nabuchodonosor méconnaît le Dieu qui lui a mis le sceptre en main ; devenu tout à coup semblable aux bêtes, condamné à vivre avec elles loin du commerce des hommes, ce châtiment humiliant est pour lui la voix d'un Dieu irrité qui lui parle ; il le reconnaît, il tremble, il gémit, il adore par l'aveu de son néant celui qu'il avait oublié dans sa prospérité. Ainsi le Seigneur ne nous afflige que pour nous corriger ou pour nous éprouver. Il nous tente par les adversités, par les lois qu'il nous impose, comme il tenta Abraham ; il veut connaître si nous l'aimons. Les châtiments de sa justice rappellent l'homme à lui-même, ils lui enseignent l'humilité, la patience et la prudence. Il réduit le riche à l'indigence, il humilie l'homme heureux pour l'empêcher de se corrompre dans le sein de la prospérité. L'adversité nous apprend à le craindre, elle nous découvre le faux brillant des vanités du monde, elle nous inspire le dégoût de ses plaisirs et l'horreur du vice.

Je suis avec le chrétien dans le temps de l'affliction, nous dit le Seigneur, *je le sauve-*

rai, je le comblerai de bien. Je suis proche de ceux dont le cœur est affligé; les justes crieront vers moi, je les exaucerai, je les délivrerai de toutes leurs peines. Il ne nous arrive aucun mal que nous ne puissions faire servir à notre salut et à notre gloire. « Il vous arrive quelque disgrâce, vous souffrez, dit saint Chrysostome, rendez-en grâces au Seigneur, adorez les desseins de sa providence, et ce mal deviendra pour vous la source d'un bien réel. » David agissait par cet esprit de soumission. *Je vous bénirai chaque jour, ô Seigneur! je louerai votre nom dans les siècles présents et dans les siècles des siècles.*

Les maux qui nous arrivent sont souvent les suites de nos péchés. C'est ainsi que saint Grégoire de Nazianze s'expliquait devant son peuple au sujet de la grêle qui avait ravagé leur pays : Les grands oppriment le pauvre, ils étendent par fraude, par injustice, leurs possessions, ils augmentent leurs biens et leurs terres aux dépens de l'indigent qu'ils accablent par leur puissance, comme s'ils devaient seuls habiter toute la terre. Les uns par l'usure ruinent le pauvre, recueillent où ils n'ont point semé, ils élèvent l'édifice de leur grandeur sur les débris de l'infortune du malheureux. Les autres, ingrats envers Dieu dont la providence répand sur eux tant de bienfaits, lui refusent la dîme des biens qu'ils lui doivent dans la personne de ses ministres. Que d'orphelins, de veuves affligées qui languissent dans la disette, qui demandent aux mauvais riches, comme le Lazare, les miettes qui tombent de leurs tables, et qui en sont traités avec inhumanité! Ces riches de la terre oublient le Seigneur et croient ne devoir qu'à eux-mêmes leur grandeur et leur fortune. Attentifs à profiter de la misère publique, ils ne remplissent leurs greniers que pour vendre plus cher aux pauvres le moyen de subsister. Envieux, jaloux les uns des autres, conduits par l'orgueil, les hommes se détruisent mutuellement et souffrent avec peine qu'on leur reproche leurs défauts. Ces crimes communs, ces désordres, ces scandales qui déshonorent l'humanité, qui offensent la religion, allument le feu de la justice divine, ils provoquent la colère de l'Eternel, produisent les dérèglements des saisons, les tremblements de la terre, les tempêtes, les inondations, la guerre, la peste, la famine, ces fléaux terribles de la vengeance céleste que Dieu répand sur nous pour punir nos iniquités et pour nous rappeler à lui. Quel malheur pour l'homme, quand il y est insensible!

Le feu qui purifie l'or consume la paille. Les afflictions qui éprouvent le juste, qui rendent sa vertu plus pure et plus précieuse, ne servent souvent qu'à aveugler, qu'à endurcir le pécheur. L'insensé met son espérance et son bonheur dans les biens fragiles de ce monde. Son amour-propre le séduit et le perd; il méconnaît les desseins d'un Dieu qui le punit; il ne sait pas qu'il vaut mieux être éprouvé ici-bas par le feu des tribulations que d'y jouir du bonheur funeste de la paix perfide que ses passions lui procurent, et qui produit l'impénitence et la réprobation. Un chrétien se regarde heureux quand le Seigneur l'afflige, quand il le visite dans sa miséricorde par les maux de cette vie : il considère ces châtiments comme une marque de son amour, selon qu'il l'a dit lui-même. Il se console dans la promesse qu'il a faite de ne pas permettre que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il ne craint rien tant que d'être insensible à ses châtiments, et de n'en pas profiter pour répondre à la voix d'un Dieu qui, dans sa justice, n'oublie jamais sa miséricorde.

Chapitre XXIII.

Comment il faut faire naître et soutenir la vertu d'espérance dans ses auditeurs.

La possession du souverain bien est l'unique objet de l'espérance du chrétien. La bonté de Dieu, les souffrances de Jésus-Christ, l'heureuse mort de tant de martyrs qui sont entrés dans la gloire promise aux élus, sont autant de motifs qui l'engagent à espérer le même bonheur. Rien de plus beau que les paroles de saint Grégoire de Nazianze sur le texte de Joël : *Qui sait si le Seigneur ne se retournera pas vers nous? S'il ne nous pardonnera pas? Si, après nous avoir affligés, il ne nous comblera pas de bénédictions?* « Je le sais, répond ce Père, j'ose même vous répondre de sa miséricorde, rien de plus opposé à sa bonté que sa justice. Nous pouvons par nos prières et par nos actions mériter sa miséricorde, qui lui est propre et comme naturelle. »

Les grandes fêtes offrent au prédicateur, dans les mystères qu'on y célèbre, des motifs bien capables d'animer la confiance des fidèles. Traite-t-il le mystère de la naissance du Sauveur? Le Seigneur n'est venu au monde, dira-t-il, que pour nous ouvrir le ciel, qui nous était fermé par le péché. Il s'est fait homme pour nous élever pour ainsi dire à la qualité de Dieu; il a divinisé en quelque sorte l'humanité dont il s'est revêtu. Jour heureux où le Fils de l'Eternel descend du ciel pour racheter l'homme, réparer sa nature, le rétablir dans ses droits, le rendre héritier de son royaume! Il est cette lumière divine qui dissipe les ténèbres de notre ignorance, le souverain médecin qui guérit nos blessures. C'est un roi puissant qui vient détruire l'empire du démon notre ennemi et vaincre la mort en mourant pour nous, etc.

Le prédicateur, en relevant l'espérance de ses auditeurs, doit éviter de faire naître en eux une fausse confiance qui est la source de bien des maux. Le Seigneur naît pour nous sanctifier, pour nous racheter, ajoutera-t-il, mais n'espérez pas participer aux fruits de sa naissance, si, rebelles à ses ordres, vous méprisez les moyens de salut qu'il vous présente. S'il est le Sauveur de tous les hommes, il ne le sera pas de ces pécheurs qui n'obéissent qu'à la voix de leurs passions, etc.

Dans les temps de calamités où le peuple, intimidé par les fléaux de sa justice, tremble sous la main puissante qui l'humilie, c'est alors que le prédicateur doit élever sa voix comme celle des prophètes, parler leur langage, troubler la fausse sécurité des pécheurs, confirmer la foi des justes et animer leur espérance dans le Seigneur.

Chapitre XXIV.

L'Eglise est un corps composé de différentes parties. Il faut exhorter les fidèles à remplir avec fidélité leur vocation.

La religion est l'âme du monde chrétien, dont les différents peuples, qui en sont les membres, forment le corps. Les membres les plus respectables sont les ministres du Dieu vivant. Distingués entre eux par différents degrés, ils sont tous subordonnés au vicaire de Jésus-Christ, qu'ils regardent comme leur chef. Les empereurs, les rois et les princes sont les défenseurs du souverain pontife, d'autant plus respectables qu'ils reconnaissent dans leur grandeur la soumission spirituelle qu'ils doivent au sacerdoce, et qu'ils en soutiennent les droits par leurs conseils et par leur autorité.

L'orateur développera cette idée du gouvernement et du corps de l'Eglise pour affermir le peuple dans la religion qu'il professe. S'il est difficile de commander à soi-même, d'être le maître de ses passions, leur dira-t-il, combien plus doit-il l'être de gouverner les autres et de conduire la multitude? Loin de regarder d'un œil jaloux l'état du sacerdoce, comme le plus tranquille ou le plus heureux, d'envier aux puissances leur grandeur et leur autorité, ils doivent plutôt prier pour eux, afin qu'ils soient les sages dépositaires de la puissance que Dieu leur a confiée, les secourir de leurs conseils, de leur fortune, et rendre une exacte obéissance à leurs ordres. Que le mondain se trompe quand il croit que les évêques et les prêtres, les rois et les princes sont les mortels les plus heureux! Il ne considère que l'extérieur brillant de leur condition, mais il ignore à combien de sollicitudes, de dangers et de peines leur vie est exposée quand ils remplissent avec honneur leurs obligations. De quels respects ne sont-ils pas dignes, ces ministres fidèles, ces rois chrétiens! Et de quel crime ne se rend pas coupable tout homme qui les détracte par ses paroles, ou qui affecte l'indépendance par ses actions? Toujours occupés du soin des peuples, ils consacrent à leur bonheur leurs biens et leur repos; ils deviennent par leurs soins les serviteurs de ceux dont ils sont les maîtres par leur autorité. Heureux l'homme qui, content de l'état où le ciel l'a placé, connaît tous les agréments d'une vie privée! Il aime sa dépendance, il vit pour lui-même, et n'aspire qu'à la possession de la félicité promise à la vertu. Soumis à l'Eglise, qu'il regarde comme sa mère, tranquille dans sa condition, charitable envers ses frères, disposé à tous les événements et les caprices du monde, il ne lui arrive aucune disgrâce dont il ne sache tirer quelque avantage pour son salut.

Les mauvais princes sont entre les mains de Dieu comme des instruments dont il se sert pour exercer la vertu de son peuple, ou pour punir ses désordres; mais aussi cruels, aussi impies qu'ils puissent être, nous ne leur devons pas moins le respect et l'obéissance. Dieu, plein de miséricorde pour un peuple fidèle à ses lois, change souvent le cœur des princes injustes et leur fait trouver dans celui qui était auparavant un tyran, un père plein d'amour pour ses sujets. On ne saurait donc trop inculquer cette maxime, *que toute puissance vient de Dieu;* qu'un fidèle doit le respect et l'obéissance au souverain pontife, aux évêques et aux pasteurs, comme étant les ministres de sa miséricorde et de sa justice. Il la doit également aux rois et à ceux à qui ils confient le gouvernement de leurs provinces. Quoiqu'il arrive souvent que les hommes les moins dignes et les moins vertueux soient établis nos chefs et nos maîtres, nous ne leur devons pas moins être soumis

Le prédicateur touchera ce dernier article sans entrer dans de trop grands détails. Il insistera plutôt sur les peines inséparables de toute supériorité, pour détromper ceux à qui la jalousie et l'ambition font désirer les grandeurs de la terre. Il expliquera avec soin ces raisonnements que nous venons de rapporter pour exciter les peuples à remplir leurs devoirs envers les ministres et les souverains, à demander pour eux l'esprit de sagesse et d'intelligence, afin qu'ils n'aient rien de plus à cœur que le salut et le bonheur de ceux qui leur sont confiés.

Chapitre XXV.

On peut distinguer différents genres d'auditeurs. En quoi consiste cette différence.

Nous croyons devoir distinguer différents genres d'auditeurs, pour mettre l'orateur plus en état de parler utilement et d'une manière propre à les instruire. Les uns diffèrent par la nature, comme les hommes et les femmes, les pères et les enfants, les vieillards et les jeunes gens; les autres par leur condition, comme les maîtres et les disciples, etc.; ceux-là par une volonté libre, comme ceux qui se choisissent des amis qui leur sont égaux par l'âge et par les mœurs, etc.; les derniers ne diffèrent des autres que par un secret jugement de Dieu. Nous nous exprimons ainsi en dernier lieu, pour ne pas admettre cette distinction fondée précisément sur la fortune que les hommes religieux ont toujours méprisée. Ainsi sont distingués les riches et les pauvres, les rois et les sujets, les nobles et les roturiers.

Un orateur habile parle différemment à ses différents auditeurs. Il sait se prêter à leur manière de penser; et c'est ici le grand art de la rhétorique, d'observer la bienséance, qui veut que l'élocution convienne au sujet, à la personne, aux mœurs, aux passions, et

au genre de cause que l'on traite. Les hommes nés pour le gouvernement ont plus de jugement et de force que les femmes, mais il faut les précautionner contre les sentiments que l'amour-propre leur inspire au sujet d'un sexe que, loin de mépriser, ils doivent honorer et soutenir en tout. Membres de la religion comme les hommes, que d'exemples de justice, de chasteté et de force jusque dans les tourments les plus cruels ce sexe ne nous a-t-il pas donnés! Aussi agréable au Créateur que le nôtre, il l'a également racheté; nous en avons vu sortir la sainte Vierge, ce modèle parfait des vertus que nous devons tous imiter.

Il faut exhorter les femmes à régler les sentiments de leur cœur et à ne pas être si violentes dans leurs désirs, comme elles sont extrêmes dans leurs passions, naturellement tendres et sensibles; il faut les porter à donner pour objet à leurs passions, l'amour de la religion et du Dieu qui en est l'auteur.

Le mariage et le célibat distinguent les créatures dans leurs différents états; montrez la supériorité de l'un sur l'autre. Dites que la virginité lui est préférable, qu'elle est plus excellente. Louez-la comme une vertu divine qui nous rend semblables aux anges, qui nous délivre de tous les maux qui suivent l'amour profane; mais représentez en même temps à ceux qui sont dans le célibat qu'ils prennent garde de condamner ceux qui vivent dans le mariage. Avertissez-les de marcher avec attention dans la voie lubrique du monde. Dites-leur que la chute est facile au milieu des périls qui les environnent, que ce n'est que par la fuite des plaisirs, la mortification des sens, une prière assidue, une charité fervente, qu'ils peuvent conserver l'innocence de leur cœur.

Parlez-vous aux hommes qui désirent prendre une compagne? Montrez-leur qu'ils doivent consulter le Seigneur pour qu'il leur fasse connaître celle qu'il leur destine, et non pas en faire le choix par intérêt ni par passion; qu'ils la reçoivent avec crainte de ses mains, qu'ils s'associent à elle non par cupidité, mais par désir de donner à Dieu des enfants qui le glorifient. *Vous êtes les enfants des Saints*, leur direz-vous, *vous ne devez donc pas vous marier dans le même esprit que les païens qui ignorent le nom de Dieu.* Que les peines et les sollicitudes de cet état ne vous effrayent point, vous pouvez y vivre dans la vertu. La grâce que confère ce sacrement vous donne la force de remplir vos obligations, elle modère les fougues de la concupiscence, la retient dans les règles prescrites, et vous inspire l'horreur de l'infidélité. *Mari, aimez votre épouse; vous n'êtes plus avec elle qu'une même chair;* tout est commun entre vous, n'ayez donc qu'un même cœur. *Aimez-la comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise.* Devenu son roi, son époux par l'union qu'il a contractée avec notre nature, il veille sans cesse sur ses besoins, il la soutient, il la conserve comme le prix de son sang, et l'objet de son amour. Voilà votre modèle. Aimez votre femme comme votre compagne, et votre égale. Croyez-la capable de penser et de raisonner aussi sensément que vous. Souffrez qu'elle vous interroge, qu'elle s'instruise avec vous, et inspirez-lui par vos actions la modestie, l'économie, la propreté, et le soin du domestique. Faut-il la reprendre quand elle s'oublie? faites-le avec modération et comme ami. Habitez confidemment avec elle, et respectez-la comme étant votre cohéritière dans la possession du ciel qui vous est promis. Mais, hélas! où trouver des personnes fidèles à ces maximes? Cherche-t-on Dieu dans les mariages? On marie l'argent avec l'argent. On regarde à la fortune, à la beauté, aux alliances qu'on se procure, et on compte pour rien la vertu. Combien qui, loin de s'instruire mutuellement de leurs devoirs, ignorent la religion qu'ils professent! Que d'hommes durs et féroces, ou trop indulgents! Que d'ingrats et d'infidèles qui méprisent leurs épouses, et donnent à des étrangères le tribut de l'amour qu'ils leurs doivent!

Les femmes ne sont pas moins redevables à leurs maris. Les obligations sont égales de part et d'autre; n'oubliez donc pas de les expliquer. Elles doivent les aimer seuls et s'intéresser à leur salut, leur rendre toute soumission respectueuse comme un ami à son ami. Qu'elles se proposent l'exemple de Sara, qui appelait Abraham *son seigneur;* qu'elles évitent avec soin tout esprit de domination. Quelle honte de voir des épouses orgueilleuses traiter avec hauteur un époux parce qu'il leur doit sa fortune, et se croire autorisées, en vertu de la dot qu'elles auront apportée, d'affecter l'indépendance, ou d'abuser de son amour et de sa complaisance pour le traiter en esclave!

Le prédicateur insistera beaucoup sur ces points, qui sont d'une conséquence infinie, rien n'étant plus vrai que ce que l'on a dit des Lacédémoniens, qu'une ville n'est heureuse qu'en partie quand les femmes oublient leur dépendance et leur condition.

CHAPITRE XXVI.

Comment il faut exhorter le sexe à pratiquer la vertu.

La pureté est le principal ornement du sexe, mais le luxe qui la corrompt lui fait perdre son éclat et sa beauté. On doit toujours recommander aux personnes du sexe l'amour de cette vertu, lui inspirer l'horreur du vice qui lui est contraire. Vous rapporterez à ce sujet les paroles de Tertullien dans son *Traité de l'habillement des femmes et du voile des vierges;* « Ce luxe et cette pompe extérieure que vous affectez dans vos parures, leur dit-il, inspire la mollesse, et excite dans ceux qui vous voient les mouvements d'une passion déréglée. Frappé de l'éclat de votre beauté, l'homme sent naître dans son cœur des désirs sensuels. Il se plaît dans l'idée voluptueuse d'une possession imaginaire. Vous devenez ainsi l'occasion de sa perte, et vous portez par votre luxe le

coup mortel à son âme. Pourquoi vous parer avec tant de soin, si vous devenez par là la cause de la chute de vos frères? Songez-vous à ce grand précepte de la loi qui vous ordonne d'aimer Dieu et votre prochain comme vous-mêmes? Quoique la beauté ne soit pas un mal, mais une perfection du corps et un ornement extérieur digne de la noblesse de l'âme dont Dieu a voulu honorer son ouvrage, vous devez toujours craindre les désordres qu'elle peut causer, et ne pas la relever avec faste, ni affecter dans vos habillements un air mondain et galant. La beauté dont le Ciel vous a douées vous déplaît donc? Vous faites paraître du dégoût pour un ouvrage de la main de Dieu Parer vos corps avec ce fard et ces modes si étudiées, n'est-ce pas reprendre celui qui les a formés? N'est-ce pas accuser un ouvrier d'ignorance que de corriger son ouvrage? N'est-ce pas le noter d'imperfection, que de prétendre perfectionner ce qu'il a fait? et de qui peut-on dire qu'une femme tienne ses prétendus attraits dont elle croit s'embellir, si ce n'est du démon qui se plaît à défigurer les images vivantes de la Divinité? Peut-on croire que vous observiez les commandements de Dieu, quand on voit altérer en vous les traits de son ouvrage? Jésus-Christ demande dans l'Evangile : *Qui d'entre vous peut faire que des cheveux noirs deviennent blancs, ou des cheveux blancs deviennent noirs?* Les femmes de ce siècle ne croient pas que ce soit une chose impossible. Quelle témérité de vouloir ainsi disputer contre Dieu ! Ah ! plutôt que la simplicité de vos mœurs vous serve de blanc, que la pudeur vous serve de vermillon; que la modestie compose vos regards. Ne faites point servir vos oreilles à la vanité, mais à écouter la parole de Dieu. Recevez avec humilité le joug de Jésus-Christ. Soyez soumises à vos maris, ce sont là des vertus propres à donner à votre beauté l'agrément le plus flatteur. Que l'innocence et la pudeur vous tiennent lieu de pourpre et de soie. C'est alors que vous serez heureuses, parce que vous deviendrez l'objet de l'amour de votre Dieu. »

L'Eglise regarde le sexe comme la portion la plus précieuse de son troupeau. On ne saurait trop les exhorter à exercer l'hospitalité chrétienne, à pratiquer les vertus de la religion, l'aumône, le soin des infirmes et des malheureux. Proposez-leur les différents exemples de ces femmes illustres dont parle l'Ecriture. Parlez de cette Sunamite qui prépara chez elle un logement à Elisée; de cette veuve qui donna à Elie le peu d'huile et de farine qu'elle possédait, et qui reçut de ce prophète la récompense de son hospitalité.

J'assistai un jour au discours que le grand Charles Borromée fit aux dames de Milan, pour les porter à former entre elles une sosiété pour le secours des pauvres. Il leur proposait l'exemple de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. « L'ardeur avec laquelle elle s'empressa de trouver la croix de Jésus-Christ, voilà votre modèle, leur disait ce saint archevêque; ce n'est plus la croix du Sauveur, mais Jésus-Christ lui-même que vous devez chercher à présent dans les pauvres qui sont ses membres, les nourrir, les sustenter dans leurs infirmités. » Il leur parla avec ce zèle divin qui lui attirait les cœurs, et j'ai vu ces femmes pieuses, enflammées par les paroles de ce respectable cardinal, suivre ses conseils et se consacrer au service des indigents.

Telles sont les actions dignes des femmes que leur fortune met en état de secourir le pauvre : occupation digne particulièrement des personnes veuves qui, par leur condition et leur viduité, disposent de leur temps et de leur liberté. Il faut les exhorter à une prière fréquente, selon les conseils de l'Apôtre. Ainsi Anne la prophétesse fut-elle assidue dans le temple jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, occupée nuit et jour à la prière, dans le jeûne, la mortification et dans la pratique de la loi.

« Soyez saintes, dit saint Augustin dans le livre qu'il adresse aux vierges, humbles, pacifiques. Qu'on vous voie sans relâche appliquées aux actions de la miséricorde et de la justice chrétienne. Méprisez les railleries et le respect humain d'un monde qui est l'ennemi de Dieu, à qui seul vous devez plaire. Méditez sans cesse sa loi sainte, et qu'on vous trouve toujours dans la prière ou dans la lecture des livres saints. »

Il faut exhorter les vierges à la retraite et au silence, parce que, selon les Proverbes : *Celui qui garde sa langue avec soin, évite à son âme les maux ordinaires que l'indiscrétion et l'imprudence attirent après elles.* Qu'elles soient humbles, parce que le Seigneur répand ses bénédictions sur les humbles de cœur, et qu'il a regardé dans la sainte Vierge la bassesse de sa servante. Expliquez les avantages de la chasteté de l'esprit et du corps, qui fait que celles qui sont dans le célibat ne sont occupées que de Dieu. Exigez d'elles la modestie, de crainte qu'étant par leur état les filles et les épouses de Jésus-Christ et semblables aux anges, elles ne tombent par indiscrétion dans les piéges de l'ennemi du salut. Quel exemple plus puissant et plus capable de porter les femmes à la vertu que celui de Marie, la mère du Sauveur, la reine du ciel et de la terre, notre avocate auprès de Dieu ! Rapportez pour les instruire les paroles de saint Ambroise, dans son livre *de la Virginité.*

« La vie de Marie, nous dit-il, est le modèle non-seulement des femmes, mais de tout le genre humain. Vierge de corps et d'esprit, humble de cœur, grave dans ses démarches, prudente dans ses paroles, plus curieuse de nourrir son âme par la lecture que de se distraire par des conversations inutiles, elle mettait sa confiance, non dans les biens présents, mais dans la prière du pauvre. Attentive à l'unique affaire de son salut, elle ne fut ni critique, ni jalouse, ni ambitieuse. La raison réglait ses actions, dont la vertu était l'objet. Amie de la retraite, elle ne sortait de chez elle que pour

aller au temple, et toujours dans la compagnie de ses parents. »

Vous comparerez les mœurs du sexe avec les vertus de Marie, vous en tirerez le sujet d'une exhortation salutaire qui les portera à imiter cette Vierge sainte, qu'elles respectent, qu'elles implorent avec tant d'ardeur; elle qui, par son humilité et par sa pureté, a effacé l'opprobre de son sexe.

Chapitre XXVII.

La manière d'instruire les pères et les enfants.

Si le fils du sage est la gloire de son père, le fils imprudent et débauché est le déshonneur et la ruine de sa famille. Il faut donc exhorter les enfants à se souvenir de ce qu'ils ont reçu de leurs parents, des travaux qu'ils ont soufferts pour eux. Ils doivent les aimer et leur obéir en tout ce qui convient à leur avantage et à leur salut, écouter leurs avis et recevoir leurs corrections comme des marques de leur amour. Ils ne sauraient avoir trop de reconnaissance et de respect pour eux. Qu'ils se rappellent sans cesse ces paroles remarquables de Tobie : *Vous honorerez toujours votre mère*, disait ce tendre père à son fils ; *vous devez vous ressouvenir des incommodités et des dangers qu'elle a courus pendant qu'elle vous portait dans son sein.* — *N'oubliez pas les gémissements et les douleurs de votre mère*, dit Salomon, *celui qui abandonne son père est un ingrat, et celui qui se moque de sa mère est maudit de Dieu.* Il faut secourir ses parents dans leurs besoins, ne leur donner aucun sujet de peines. Malheur à ceux qui les méprisent et qui forment des alliances étrangères sans leur consentement! Dieu, pour les punir de leur conduite criminelle, permet quelquefois que ces mariages soient suivis des maux les plus amers et de l'infamie la plus honteuse.

Le prédicateur, en combattant la corruption de la jeunesse, doit faire sentir aux parents que Dieu souffre souvent les déréglements de leurs enfants pour les punir de l'amour aveugle qu'ils leur portent, et de leur faiblesse à réprimer leurs défauts. Ce sont autant d'avertissements salutaires qui doivent les rendre plus attentifs sur leur conduite. Il leur expliquera les maximes suivantes des Proverbes : *Celui qui aime son fils l'instruit avec soin.* La nature a imprimé dans le cœur des parents cet amour qui les porte à les nourrir, à les secourir en tout ; mais la religion, dans laquelle ils sont nés, leur ordonne de leur inspirer l'horreur du vice, de leur donner une éducation vertueuse, et de les corriger quand ils le méritent. *L'imprudence et la folie sont dans le cœur des enfants, et la correction les en chasse. Celui qui épargne le châtiment à son fils criminel ne l'aime point.* Combien de parents sont tombés dans l'indigence ou dans les plus grandes infortunes parce qu'ils ont négligé de corriger leurs enfants, que leur trop d'indulgence a rendus mauvais et indociles ? Ils doivent donc leur inspirer des sentiments de religion. *Celui qui donne une éducation chrétienne à son fils meurt avec joie; il laisse après lui un héritier de ses vertus qui rend sa mémoire précieuse aux yeux des hommes. Le fils sage est la consolation de son père, et le fils déréglé cause à sa mère la douleur la plus sensible.*

Que de réflexions ces différents passages ne fournissent-ils pas au prédicateur pour s'élever contre l'indolence des parents! Combien qui, par leur mauvais exemple, engagent leurs enfants dans le crime ! Ils les rendent malheureux en leur transmettant comme par héritage leurs défauts, leur haine et leurs passions, en leur apprenant l'art de tromper par des trafics honteux, d'accabler le pauvre par des usures. Combien qui, par leur dureté, leur mauvaise humeur, séduits par les mauvais conseils d'une belle-mère ou aveuglés par des amours étrangers, oublient qu'ils sont pères et provoquent leurs enfants à la colère, les portent au désespoir ! Tous les désordres qui naissent de ces différentes causes méritent d'être développés. On ne peut trop condamner ces parents qui absorbent par leur débauche le patrimoine qu'ils ont reçu et qu'ils sont obligés de transmettre à leurs enfants.

Chapitre XXVIII.

Comment il faut instruire les vieillards.

La vieillesse, qui a l'usage et la connaissance du monde, craint toujours d'être trompée et aime assez à tromper les autres. Elle est ordinairement défiante, timide, avare, quelquefois même effrontée. Le prédicateur fera connaître aux vieillards que ce qu'ils doivent craindre le plus est d'être leurs propres ennemis, de s'ignorer eux-mêmes, de trop se flatter et de porter un faux jugement des choses de ce monde. Les honneurs, les biens de la terre qu'ils recherchent avec tant d'avidité leur doivent être suspects. Ils doivent changer cette timidité, que la faiblesse de l'âge produit en eux, en une humilité prudente. Qu'ils mettent leur confiance dans le Seigneur, qui ne trompe jamais ceux qui espèrent en lui. Ils ne doivent point tant estimer la prudence qu'ils ont acquise par l'usage, et qui doit leur faire connaître combien l'espérance de l'homme est vaine, et ses projets incertains, qu'ils mesurent pour cela les promesses et la libéralité de Dieu avec les promesses d'un monde hypocrite et trompeur. Loin d'être jaloux de l'estime ou inquiets du mépris des autres, qu'ils craignent plutôt Dieu qui voit tout, qui connaît tout, et qui juge de tout. Qu'ils exercent la miséricorde à laquelle leur âge paraît les rendre plus enclins. Qu'ils aident la jeunesse de leurs conseils, qu'ils l'instruisent par leurs lumières et par l'usage qu'ils ont du monde; qu'ils regardent les enfants des autres comme les leurs, et qu'ils aient pour eux le même amour et le même soin. Sont-ils riches ? qu'ils communiquent leurs richesses avec d'autant plus de libéralité, qu'ils doivent bientôt les abandonner. Délivrés par leur caducité des mouvements de la cupidité, qu'ils secouent également le joug de l'ambition et de l'ava-

; instruits comme ils le sont de l'in-
stance humaine, loin d'assurer l'événe-
it des choses, qu'ils l'attendent avec pa-
ce et sans murmure. Entendent-ils mé-
, décrier le prochain, qu'ils représentent
ours que ce que l'on dit n'est peut-être
lé que sur de faux rapports. Modérés
s leurs actions, qu'ils le soient aussi dans
echerche des honneurs et dans l'amour
irel de la vie. Qu'ils écoutent l'Apôtre
leur parle dans son Epître à Tite : *Soyez
es, chastes et prudents ; conservez-vous
dans la foi, dans la charité et dans la pa-
ce; et vous, femmes avancées en âge, faites
dans votre extérieur une sainte modestie.
oyez ni médisantes, ni sujettes au vin, pour
voir servir d'exemple à celles qui vous
ent.*
renez garde, en adressant la parole aux
llards, d'affecter un air dur ou un style
sévère. Exhortez-les comme vos pères;
ez aux jeunes gens comme à des enfants
vous appartiennent; aux femmes comme
s mères, aux jeunes filles comme à des
rs, avec toute la retenue et la modestie
ssaire à votre ministère. Montrez-leur
l importe peu d'être jeune par les mœurs
par l'âge, et que nul homme n'est plus
laindre qu'un vieillard sensuel et vo-
ueux.

Chapitre XXIX.

ment il faut instruire la jeunesse et les personnes d'un moyen âge.

es jeunes gens sont ordinairement pré-
ptueux : ils n'ont aucun usage du monde,
vivacité de leur tempérament les ex-
à beaucoup de fautes. Il faut leur mon-
que les choses de ce monde sont fragiles
nconstantes, qu'il est dangereux de trop
umer de la miséricorde divine. Prodi-
s de ce qu'ils possèdent, parce qu'ils
rent avec quelle peine on acquiert les
esses, ils les dissipent facilement; prou-
-leur que la prodigalité est la source de
des vices, et que celui qui dérobe à ses
nts se rend coupable d'un grand crime.
ffectent beaucoup de grandeur d'âme et
ourage, mais ils ignorent que la vérita-
grandeur consiste à être maître de ses
ions, et à pardonner les injures. Comme
âge ne les rend point défiants, ni assez
autionnés contre ce qui pourrait les
ompre, ils doivent veiller sur eux-mê-
, ne pas se livrer aux plaisirs qui les
ent, mais regarder le monde comme l'en-
i le plus dangereux qui peut les sur-
dre, les engager dans des habitudes vi-
ses, et leur faire profaner la religion
te qu'il professent. Naturellement ten-
et compatisants, qu'ils prennent un
particulier du salut de leurs âmes, et
ls évitent les dangers auquels la jeunesse
sans cesse exposée. Que la pudeur et la
nue accompagnent toutes leurs actions,
ls respectent les hommes vertueux, et par-
us tout l'Etre suprême. Sujets à des pas-
s souvent contraires, et toujours dange-
reuses, ils doivent comprendre que l'homme
est malheureux quand loin de suivre le sen-
timent de sa raison, il devient l'esclave des
passions qui le dominent. *Abstenez*-vous, dit
saint Pierre, *de tous les désirs charnels qui
combattent contre l'âme.* Légers, inconstants,
faciles à se laisser séduire, qu'ils suivent le
conseil de saint Jean, qui nous avertit *de ne
pas croire à tout esprit, mais d'éprouver si
les esprits sont de Dieu.* Qu'ils ne fassent in-
jure à personne soit par leurs paroles, soit
par leurs actions, parce que ceux qui agis-
sent ainsi se chargent de la haine publique
et s'attirent bien des maux. Avides de la
gloire, ils aiment à passer pour ce qu'ils ne
sont pas. Il faut leur dire que le monde en-
nemi de la vérité nous rend méprisables, et
leur recommander d'éviter en tout l'excès,
et de se conduire par la prudence. S'ils se
confient trop sur un âge florissant, sur la vi-
gueur d'un tempérament fort et robuste,
qu'ils fassent réflexion que la vie la plus
longue n'a que l'éclat et la fragilité de la
fleur; qu'on ne doit pas différer sa pénitence,
ni renvoyer la vertu à un âge plus avancé,
parce que la mort les attend, et les surpren-
dra peut-être dans un repos voluptueux.
Attentifs à se sanctifier, qu'ils répriment la
fougue des passions, le feu de l'âge ou du
tempérament par de pieux exercices, par
quelque occupation qui les distraye, par la
fréquentation des hommes vertueux dont
l'exemple puisse leur inspirer de la conduite
et des mœurs, et leur persuader que la jeu-
nesse est un âge bien critique, et sujet à
commettre des fautes souvent irréparables.

Le prédicateur représentera à ceux qui
sont dans un âge plus avancé, que plus ils
connaissent en eux d'expérience et de juge-
ment, plus ils doivent les faire servir à leur
propre sanctification et à celle de leurs sem-
blables, se rendre habiles dans la profession
qu'ils ont embrassée dès leur jeunesse,
l'exercer avec probité et sans orgueil, fré-
quenter les vieillards pour apprendre d'eux
la politique des affaires et la prudence du
salut, et pour se rendre eux-mêmes capables
d'instruire les jeunes gens par la modestie
de leurs paroles et par la sagesse de leurs
actions.

Chapitre XXX

Les maîtres et les disciples, les prêtres et les séculiers sont distingués entre eux par état. — Les prêtres sont les maîtres de la loi, les successeurs de Jésus-Christ, dont ils ensei-gnent les maximes. Comment doit-on les instruire?

Les auditeurs diffèrent encore par état :
les uns sont maîtres et les autres disciples.
Les premiers sont maîtres ou dans les scien-
ces divines ou dans les sciences profanes,
distinction qui regarde les hommes comme
les femmes, si ce n'est en ce seul point,
qu'il est défendu à celles-ci d'enseigner pu-
bliquement dans l'église. On ne saurait trop
réprimer l'excès où se portent les veuves
curieuses, désœuvrées et intrigantes, tou-
jours distraites et répandues dans les diffé-

rentes assemblées d'une ville. Représentez-leur que la modération convient à leur état, qu'elles doivent s'appliquer à la prière, au soin de leur famille, fréquenter les églises, pratiquer toute sorte de bonnes œuvres, et observer en tout le silence et la modestie chrétienne.

Jésus-Christ est le maître qu'il faut écouter. Il a enseigné en peu de temps des choses utiles à l'homme, et il a pratiqué sa loi le premier. Vous pourrez développer ces vérités principalement dans les synodes, et dans les conférences ecclésiastiques. Si vous avez occasion, en prêchant l'Evangile, de traiter ces maximes, faites-le avec modestie; avouez même votre insuffisance, et engagez le peuple à prier le Seigneur qu'il envoie des ministres capables de l'instruire. Jésus-Christ, leur direz-vous, est le vrai Maître qu'il faut écouter. Les apôtres, et les évêques leurs successeurs, sont ses ministres, et les maîtres qui enseignent sous lui. Le démon est un maître qu'il ne faut point écouter, parce qu'il ne suggère que des choses contraires au salut. Il trompe les saints sous l'apparence de la vertu, il apprend à feindre ceux qui le croient, c'est-à-dire à vivre différemment de ce qu'ils enseignent.

Quand vous parlerez aux prêtres, montrez leur à quoi les engage le caractère sublime dont ils sont honorés. Parlez leur comme de la part de Dieu, le langage des prophètes. *O prêtres! si vous ne voulez pas m'écouter*, dit le Seigneur des armées, *si vous ne voulez-pas appliquer votre cœur à ce que je vous dis pour rendre gloire à mon nom en observant tout ce que je vous ai ordonné; j'enverrai l'indigence parmi vous, je maudirai vos bénédictions, et je les maudirai parce que vous n'avez pas imprimé mes paroles dans vos cœurs. Je vous jetterai au visage l'épaule de vos victimes et les ordures de vos sacrifices solennels; elles s'attacheront à vous et vous couvriront entièrement*, etc.

Prenez garde, en parlant ainsi en public aux ministres, de diminuer le respect du peuple envers eux. Mettez-vous toujours le premier du nombre de ceux à qui ces paroles sont adressées, en rapportant, par exemple, ce passage de Malachie : C'est nous tous, ministres du Seigneur, vous écrierez-vous, que ces paroles regardent. Qui d'entre nous pourrait les rapporter ou les entendre sans en être touché? Chrétiens qui entendez ces menaces formidables, nous ne les prononçons devant vous que pour vous faire comprendre combien notre ministère est difficile à remplir, et pour vous engager à prier le ciel qu'il nous comble de ses grâces, et qu'il nous éclaire dans nos fonctions.

Observez qu'il est de la prudence et de l'honneur du ministre de ne pas adresser la parole aux prêtres devant le peuple; mais quand vous serez chargé de prêcher dans un synode ou dans des conférences ecclésiastiques, alors parlez avec liberté devant vos confrères. Fortifiez votre discours par l'autorité de l'Ecriture et des Pères; développez cette pensée de saint Chrysostome : « Nous voyons beaucoup de prêtres, et cependant il y en a peu. Ce n'est pas la place ou le rang qui fait le ministre, mais c'est le ministre qui fait la grandeur et la gloire de la place qu'il occupe. » *Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde*, dit le Sauveur. On demande de vous la bonté, la sobriété, la chasteté, et la science. Vous pourrez prouver au long la nécessité de ces vertus par les textes suivants : *que les Prêtres se revêtent de la justice* (*Ps.* CXXXI). *Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur* (*Isai.* LII). *Vous ne boirez point de vin, ni d'aucune liqueur capable d'enivrer quand vous entrerez dans le tabernacle du témoignage, de peur que vous ne soyez punis de mort* (*Lev.* X). *Soyez sobre; conservez-vous chaste dans vos actions; ne donnez à personne aucune occasion de reproches, afin de ne pas exposer votre ministère au mépris, mais montrez-vous en tout les vrais ministres de Dieu.* (*S. Paul, II Tim.* IV; *II Cor.* VI). Il faut insister beaucoup sur la nécessité de la science. *Les lèvres du prêtre*, dit Malachie, *seront les dépositaires de la science. C'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur, son ambassadeur envers les hommes, et l'interprète de ses volontés* (*Malach.* II). *O vous qui rejetez la science, qui négligez de vous instruire dans ma loi, je vous rejetterai aussi et je ne souffrirai pas que vous exerciez les fonctions du sacerdoce* (*Osée*, IV)! David, pénétré de crainte à la vue de ces menaces, demandait à Dieu les grâces de son état quand il disait : *Enseignez-moi, Seigneur, la bonté, la discipline, et la science qui me sont nécessaires* (*Psal.* CXVIII).

L'esprit d'intérêt et l'avarice sont des vices honteux, et cependant trop communs dans le sacerdoce. Découvrez-en toute l'horreur et les suites funestes. Exaltez le désintéressement des saints prêtres, des Grégoire pape, des Martin, des Dominique et de tant d'autres dont l'histoire parle avec éloge. Combattez ces vices par les Prophètes. *Les princes*, dit Michée, *rendent des arrêts pour des présents; les prêtres enseignent pour de l'intérêt; les prophètes devinent pour de l'argent, et après ils se reposent sur le Seigneur, et comptent de l'avoir pour protecteur, en disant : Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? C'est pour cela même que vous serez cause que Sion sera labourée comme un champ, que Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, et que la montagne où le temple est bâti deviendra une forêt.*

CHAPITRE XXXI.

Comment il faut inspirer aux peuples le respect pour les prêtres, et les prédicateurs.

Quand vous parlerez de la dignité des prêtres et de l'honneur qu'on leur doit, combattez ce faux préjugé du peuple qui s'imagine pouvoir se conformer en tout à leur exemple, et qui se croit dispensé de pratiquer la loi quand il voit qu'ils la violent les premiers. *Pratiquez le bien qu'ils vous ensei-*

, *et ne faites pas le mal qu'ils commettent,* Sauveur. Montrez aux fidèles que, loin épriser les prêtres à cause de leurs dé- , ils doivent plutôt en gémir et prier la conversion de ces ministres indignes ır caractère et qui provoquent la colère e. Excitez vos auditeurs, disciples des es et des prêtres, à retenir avec soin érités qu'on leur enseigne, *de crainte ne soient du nombre de ceux qui ap- ent toujours, et qui n'arrivent jamais 'à la connaissance de la vérité.*

us ne disons rien ici de la manière ruire les religieux, parce que les es séculiers n'ont point occasion de leur gner leurs obligations. Ils sont assez s dans les sciences divines et profanes s'instruire mutuellement.

Chapitre XXXII.

la manière d'instruire les religieuses.

s évêques chargent quelquefois les ec- istiques de parler en leur nom aux euses qui leur sont soumises. Quand serez chargé de cette commission, va- selon que vous le jugerez à propos, la re de vos discours. Inspirez-leur tour à la crainte de Dieu, son amour, la con- e en lui, etc. Traitez toutes les vertus iennes ; rappelez-leur la fin qu'elles û se proposer en entrant dans un cou- Elles se sont engagées, en renonçant rs parents et à toutes les choses de ce le, à l'observation des préceptes comme e des conseils évangéliques qui consis- lans une pauvreté volontaire, une chas- perpétuelle, et une obéissance entière. ux qui entrent dans le bain, dit saint , se dépouillent de leurs habits, » de e en entrant dans un monastère elles dû renoncer à toute possession, à tout charnel, à leur propre sentiment, et se uiller de leur propre volonté. Fidèles à engagements, qu'elles se souviennent s paroles : *Lorsque vous aurez fait un au Seigneur, vous ne différerez pas de mplir, parce que le Seigneur votre Dieu en demandera compte* (*Deut.* XXIII). *tez, ma fille,* dit le Saint-Esprit, *ouvrez eux pour contempler la gloire de celui ous avez choisi pour Epoux ; ayez l'o- attentive aux paroles qui sortent de sa he. Oubliez la maison de votre père, et il vra pour vous un amour qui vous com- d'honneur.*

vous ai fiancée à cet unique Epoux, qui ésus-Christ, continue saint Paul, *conser- ous dans la pureté de la foi que vous reçue pour vous présenter à lui comme ierges pures et saintes* (*II Cor.* XI). vous désirez les porter à une joie sainte vue de la tranquillité qu'elles goûtent leur état, dites-leur avec le Prophète : *que c'est une bonne chose et agréable que e ainsi unies ensemble ! car c'est là que le ieur répand sa bénédiction.* Vous êtes ne autant des sœurs réunies dans un e lieu où il ne règne qu'une même vo- lonté, une même religion, une même amitié, où tout est commun. Quelle paix ! quelle joie de vivre ainsi toute la vie dans la maison du Seigneur ! Là, dans une prière fervente et commune, vous conversez familièrement avec votre Dieu, et vous commencez sur la terre à jouir de l'avant-goût de l'éternité. Quand la concorde et l'union règnent entre vous, votre demeure a pour vous les douceurs d'un paradis terrestre ; mais elle deviendrait semblable à l'enfer, un lieu d'horreur et de gémissements, si la discorde et la désunion en bannissaient la charité. Quel état si grand qui puisse mériter d'être comparé avec le vôtre. Le monde dans son plus grand éclat n'est point heureux. C'est dans l'humilité du cloître qu'on trouve le solide bonheur que produit en vous la paix du cœur. Concevez tous ces précieux avantages dont vous jouissez. Voyez les incommodités et les dangers dont la Providence vous a délivrées. Vous ignorez les embarras du siècle, les sollicitudes domestiques On ne voit pas les noirs chagrins voltiger autour de votre retraite ; on n'y entend pas le bruit confus des passions. Vous n'êtes distraites ni par le soin d'une famille, ni par la nécessité de pourvoir à vos besoins. Loin du commerce corrompu des enfants du siècle, vous parlez librement à Dieu, et votre cœur ne soupire qu'après la possession du ciel qu'il vous prépare.

Chapitre XXXIII.

Comment il faut parler aux gens de lettres.

Vous engagerez les hommes de littérature à communiquer aux autres les connaissances qu'ils ont acquises. Ils tiennent du Dieu des sciences les talents qu'ils possèdent, et ils doivent en faire part aux autres ; ils doivent employer la méthode la plus courte et la plus facile pour instruire leurs disciples, et faire servir tous les arts à la gloire de la théologie, qui est la reine de toutes les sciences. Loin d'être intéressés, qu'ils se prêtent plus volontiers à l'instruction des pauvres qu'à celle des riches, ils exerceront ainsi une espèce d'aumône la plus noble et la plus agréable aux yeux de Dieu.

Avertissez les orateurs profanes de ne pas enseigner aux jeunes gens cette éloquence sophistique et captieuse si capable de les séduire, et de les rendre hardis et turbulents. Défendez aux maîtres de philosophie de disputer avec trop de curiosité sur l'éternité du monde et l'immortalité de l'âme selon les principes des anciens philosophes. La curiosité imprudente dans ces sortes de matières est souvent suivie de l'incrédulité. Qu'ils évitent de traiter avec affectation ces questions différentes dont les conciles ont défendu de parler dans les écoles : elles ne sont propres qu'à séduire l'esprit et à corrompre le cœur.

Exhortez les avocats, les médecins à exercer leur profession dans la crainte du Seigneur. Menacez de la colère divine les médecins qui par négligence laissent mourir les malades sans recevoir les sacrements. Appe-

lez au jugement d'un Dieu vengeur les juges iniques ou ignorants, qui par leur faute fomentent les inimitiés, prolongent les procès, et oppriment par l'injustice la veuve et l'orphelin.

Chapitre XXXIV.

Des mœurs des amis, et de leurs différents genres.

Nous avons admis un troisième genre d'auditeurs, qui ne sont distingués des autres que par le libre choix de leur volonté. Plusieurs sont liés entre eux par l'amitié ; les autres, quoiqu'ils ne soient pas ennemis, cependant, parce qu'ils ne se connaissent pas familièrement, ne peuvent pas être honorés du nom d'ami. Quand l'occasion se présentera de prêcher sur ce sujet, vous ferez voir aux fidèles que tous les chrétiens sont amis parce que Dieu a rendu tout commun entre eux, le ciel, la terre, le sang du Rédempteur, les sacrements, les prières de l'Eglise.

On peut particulièrement appeler du nom d'amis ceux qui vivent sous une même règle, dans les mêmes exercices, dans l'attente de la félicité, comme ceux qu'on nomme *frères*, ou *confrères*, qui forment entre eux plusieurs sociétés chrétiennes, dont les unes se consacrent à l'instruction des enfants, les autres à la prière, à la fréquentation des sacrements. Ceux-là passent les jours dans la pratique d'une laborieuse pénitence : les derniers assistent à la mort les criminels. Tous, unis entre eux, observent ces différents devoirs selon que l'Esprit de Dieu les inspire.

Vous louerez ces divers genres de sociétés d'amis qui s'unissent ainsi, non par intérêt ou par plaisir, mais par goût pour la piété, dans la vue de procurer le bien du prochain et la gloire de Dieu. Vous exhorterez ces saintes assemblées d'hommes et de femmes à la persévérance. Représentez-leur que, la voie de ce monde étant si dangereuse, si difficile, le Sage avait raison de s'écrier : *Malheur à celui qui est seul !* Nous avons tous besoin du secours les uns des autres pour nous soutenir dans un chemin si glissant et pour arriver sans danger dans notre céleste patrie. Les vraies amitiés sont celles qui sont fondées sur l'amour de Dieu et sur l'esprit de la religion; elles ont le mérite d'être stables et permanentes. Il faut les cimenter par une charité tendre et mutuelle, pour éviter les désordres, les dissensions que l'ennemi du salut aime quelquefois à répandre dans les plus saintes sociétés. Il faut pour cela demander le secours du ciel, et chercher dans l'usage des sacrements les forces et les grâces pour connaître et éviter ses artifices, supporter les défauts les uns des autres, ne rien dire ou faire qu'après l'invocation du Saint-Esprit, et, s'il naît quelque contestation, s'en rapporter au jugement de son évêque ou de son curé.

Chapitre XXXV.

Comment on doit instruire les soldats.

Comme la vie est exposée à des événements fâcheux qui troublent la paix et la tranquillité des royaumes, la guerre devient souvent nécessaire pour les éviter. On choisit pour défendre la religion et la patrie des hommes courageux qui se présentent d'eux-mêmes pour servir et qu'on instruit dans l'art militaire. Selon Aristote, les villes sont divisées en trois différents ordres, la noblesse, les roturiers et le peuple, et c'est dans le premier rang et parmi les défenseurs de la patrie qu'il faut placer le soldats.

Si vous aviez à traiter cette matière, comme il pourrait arriver dans un temps de guerre, vous montrerez que la défense de la religion regarde tous les fidèles. Ils doivent combattre, mourir même s'il le faut pour la liberté de l'Eglise, la gloire de Dieu et pour le salut des hommes qui sont le prix de son sang. Des soldats chrétiens doivent être les protecteurs de la justice et de ceux qui sont injustement opprimés. Il est honteux pour eux de n'avoir d'autre dessein que celui de s'enrichir par la rapine, de vivre dans la licence, de savoir vaincre l'ennemi et de ne pas savoir se vaincre eux-mêmes. Expliquez-leur ces paroles de Joab à Abisaï : *Agissez en homme de cœur, combattez pour notre peuple et pour la cité de notre Dieu*. S'il s'agit d'une guerre sainte, exhortez-les à combattre généreusement pour l'honneur de l'Eglise et de ses maximes, et pour la liberté chrétienne; qu'excités par vos discours, ils prennent avec joie les armes contre l'ennemi du nom chrétien, le ministre du démon, le fauteur de tous les hommes impies. Combattre contre un tel ennemi, c'est être assuré de vaincre parce qu'il est glorieux de mourir ou de tomber dans la captivité pour une cause si belle. Suivez, leur direz-vous, les conseils du grand Jean-Baptiste : que repondait-il aux soldats qui venaient l'interroger sur leurs obligations? *N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye*. Les généraux et les soldats qui abusent de l'autorité ou de la force qu'ils ont en main pour opprimer leurs semblables ou l'ennemi même qu'ils doivent traiter avec générosité, qui dépouillent injustement leurs concitoyens, déshonorent leur profession et ne méritent pas de porter le nom de soldats chrétiens.

Il faut passer légèrement sur ces points de morale, à moins que ce ne soit entre des royaumes chrétiens que le feu de la guerre soit allumé ; car ce serait alors qu'il faudrait développer ces maximes dans toute leur étendue, et inspirer aux soldats des sentiments d'humanité même envers leurs ennemis.

Chapitre XXXVI.

Comment il faut instruire ceux qui sont dans le commerce.

Les hommes riches et qui n'attendent pas après le commerce pour vivre, ne devraient pas, au jugement des gens sages, s'y engager, s'ils ne se proposent une fin louable,

telle que celle d'en employer le profit à placer plus avantageusement leurs enfants, à faire des aumônes plus abondantes et à secourir leur patrie. Le commerce est louable et digne de faire l'occupation d'un honnête homme. Que d'avantages ne procure-t-il pas à la société! il rend les citoyens industrieux, il éloigne la paresse et l'oisiveté, qui sont la source des désordres qui règnent dans les villes. On ne doit condamner que ces trafics intéressés qu'exerce l'avarice pour s'enrichir aux dépens du malheureux. *Celui qui trafique évitera difficilement de commettre quelques fautes.* Il faut donc éviter avec soin la fraude et le mensonge, qui sont des vices assez ordinaires aux commerçants. Le trafic le plus glorieux est celui qu'on pratique en attirant des âmes à Dieu par ses discours et par ses actions, en exerçant par l'aumône une sainte usure avec Dieu qui rend toujours au centuple par la récompense éternelle qu'il nous procure.

Chapitre XXXVII.

Les princes et les sujets, les nobles et les pauvres, forment différents genres d'auditeurs distingués entre eux par un secret jugement de Dieu.

La quatrième distinction que nous admettons ici est fondée, selon le peuple, sur la fortune, qu'il croit aveugle, inconstante et téméraire. Nous rejetons cette dénomination : tout ce qu'on appelle *hasard, fortune,* n'est qu'un être de raison, parce que tout ce qu'on lui attribue est l'effet d'une sage providence dont la conduite nous est inconnue. Elle élève les uns au gouvernement, elle soumet les autres à leur autorité; elle fait les riches et les pauvres, elle les rend malades ou vigoureux; elle permet que ceux qui devraient obéir commandent quelquefois et abusent de leur puissance; que plusieurs excellents génies soient inconnus et restent dans la poussière; que les riches dissipent leurs biens dans la débauche, qu'ils soient les chefs des familles opulentes, pendant qu'ils auraient eux-mêmes besoin de tuteurs; qu'on voie dans l'obscurité des campagnes des hommes nés pour commander, et qui meurent dans la servitude.

Vous traiterez cette matière d'une manière noble et sublime. Dieu conduit l'univers, il dispose de tout selon les lois de sa sagesse; il faut donc se soumettre aux ordres de ce Père vigilant. Tous les hommes sont rois s'ils savent commander à leurs passions. Ils sont tout-puissants, parce que, aidés de la grâce, ils peuvent acquérir toutes les vertus. Ils sont également nobles, étant tous formés à l'image de la Divinité, les frères de Jésus-Christ, rachetés par son sang, cohéritiers du ciel. Ils sont tous riches, parce qu'ils participent tous aux biens de la grâce et aux richesses de celui qui est le souverain maître du ciel et de la terre et la source de tous les biens.

Chapitre XXXVIII.

Comment les prêtres doivent se conduire quand ils parlent devant les princes et les peuples.

Les clercs pour qui nous écrivons n'auront peut-être jamais, ou au moins rarement, occasion de prêcher à la cour; il convient cependant de les instruire des bienséances qu'ils doivent observer, si un jour ils prêchaient devant les rois et les princes. O vous qui serez appelé pour remplir cette auguste fonction, évitez de faire le personnage vil et honteux de flatteur : ne louez pas les rois et les princes en leur présence; ce serait indécence dans un ministre de Jésus-Christ; ne les reprenez pas non plus devant leurs peuples et leurs sujets : la crainte ou l'ambition ne doivent pas vous imposer ce silence, mais c'est pour empêcher qu'on ne vous soupçonne de porter le peuple à la révolte ou de chercher sa faveur aux dépens de l'autorité du prince.

Si, dans les explications de l'Evangile ou des Epîtres de saint Paul, votre sujet vous présente l'occasion de parler, expliquez en général les vertus qui font un grand roi : il est religieux, juste, doux, courageux et tempérant; père de ses sujets, il préfère leur bien à ses propres intérêts; il conduit par l'exemple, il gouverne par l'autorité, la récompense ou par la peine, les hommes formés à l'image de l'Etre suprême; il les porte à la pratique des vertus, et leur montre la voie du ciel par la sagesse de ses actions. Maître de lui-même, il commande à ses passions; vertu héroïque que les philosophes regardent comme la plus nécessaire dans un roi.

Après avoir exposé ces choses avec précision dans le style orné, vous représenterez plus au long au peuple qui vous écoute qu'il convient à des sujets bien nés d'aimer leur roi ou leur prince, d'interpréter toujours en bonne part leurs ordres et leurs actions, de leur obéir fidèlement comme ayant reçu leur autorité de Dieu; de les aider en tout par leurs conseils, leurs biens, aux dépens même de leur propre vie.

Chapitre XXXIX.

Comment il faut parler aux magistrats et à ceux qui gouvernent les villes sous l'autorité du prince.

Parmi ceux qui entendent la parole de Dieu, on voit quelquefois les ministres et les magistrats qui gouvernent les villes. Le prédicateur peut traiter de leurs obligations avec d'autant plus de liberté qu'il a moins à craindre de faire naître aucun soupçon contre eux, parce qu'ils ne sont pas toujours en place et que leurs fonctions changent au gré du prince. Il leur montrera l'utilité des vertus politiques qui ont la religion pour objet, la nécessité où ils sont d'aimer la vérité, et d'éviter envers ceux dont ils dépendent ces flatteries intéressées qu'on affecte si souvent en leur adressant la parole. Il emploiera la méthode de saint Chrysostome quand il par-

lait aux grands d'Antioche: il les portera à proscrire les jurements, les mensonges, les parjures, moyens dangereux dont se servent les citoyens pour gagner la faveur des bons et des méchants qui composent une république. Ils doivent agir en tout pour le bien public, croire qu'ils sont redevables de la religion et de la paix dont ils jouissent à l'Etat ou à la république dont ils sont les chefs, et à qui Dieu n'accorde tant de bienfaits, du côté de la grandeur et des richesses, que pour procurer à leurs concitoyens la liberté et la tranquillité, et non pas précisément pour vivre pour eux-mêmes comme particuliers. Ce soin, cette agitation continuelle, qu'ils font paraître pour augmenter leurs biens et leur crédit, devraient avoir un objet plus digne, qui est la défense de la religion, l'observation des lois, le soutien des autres par la force de leur autorité et par la sagesse de leurs conseils.

En parlant aux nobles, qui sont naturellement courageux et pleins d'ambition, il leur fera connaître que toute grandeur qui n'est pas fondée sur l'humilité n'est qu'une fausse vertu qui se dément. Ils doivent soutenir la gloire de leurs ancêtres, et ne pas en dégénérer par leurs vices ou par leur oisiveté. S'ils se font honneur de leur noblesse, qu'ils estiment encore plus le nom de chrétien qu'ils portent, et qui est plus noble et plus respectable.

Le prédicateur montrera aux peuples que si la vraie noblesse consiste dans la vertu et dans la pratique exacte des devoirs de la religion, ils ne doivent pas pour cela mépriser les nobles, ni s'estimer autant qu'eux. Nés d'ancêtres illustres, recommandables par l'antiquité et la fortune brillante de leur famille, il est juste que ceux qui leur sont inférieurs les respectent.

Chapitre XL.

Comment il faut instruire les pères de famille.

Ils sont établis de Dieu pour gouverner, corriger, consoler ceux qui composent leurs maisons; ils doivent donc par leur exemple contribuer à leur sanctification, comme devant rendre compte du soin qu'ils en auront pris. Le prédicateur reprendra ces maîtres durs qui abusent de leur autorité. *Ne soyez pas comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques et opprimant ceux qui vous sont soumis.* Tous les hommes sont également frères selon la loi chrétienne qui ordonne la charité, la condescendance et l'humilité. Rien de plus criminel que les injures, les invectives, les grossièretés qui sortent de la bouche de ces hommes esclaves de leurs passions. *Maîtres*, dit saint Paul, *témoignez de l'affection à vos serviteurs; ne les traitez point avec rudesse et avec menace, mais comme vous souhaiteriez être traités si vous étiez dans leur condition.*

On peut ainsi développer cette maxime en style d'orateur: Souvenez-vous que vos serviteurs sont vos frères, qu'ils ont avec vous un Maître commun dans le ciel, qui est votre Père comme le leur, et qui vous jugera comme eux dans le jour de ses vengeances. *Il se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres.* Ne les accablez donc pas par des travaux pénibles, donnez-leur ce qui est nécessaire pour la vie et pour le vêtement. Payez leur exactement ce dont vous êtes convenus ensemble. Rendez-les plus habiles, plus vertueux qu'ils n'étaient en entrant dans votre service. Prenez garde qu'ils ne deviennent fiers et impérieux par une trop grande familiarité ou par la communication trop libre de vos affaires, etc.

Le prédicateur s'élèvera ici avec zèle contre ces maîtres qui traitent comme des esclaves leurs serviteurs, qui les conduisent en tyrans, ou qui les rendent les ministres de leurs passions et les instruments dont ils se servent pour corrompre leurs enfants. Des chrétiens ne doivent jamais souffrir des serviteurs corrompus, ni retenir une multitude de serviteurs inutiles qui ne font qu'augmenter le trouble et la dissipation des familles. S'ils possèdent des richesses immenses, qu'ils les emploient à des usages plus utiles, comme à nourrir les pauvres; qu'ils se souviennent qu'on a vu des familles opulentes se déshonorer et tomber dans la dernière indigence par leur peu d'économie, par la débauche des maîtres, ou par l'autorité que les serviteurs avaient insolemment usurpée. Combien d'illustres maisons ainsi déchues! Que d'adultères, d'incestes, d'homicides et de maux n'a-t-on pas vus naître dans des familles par la négligence, la dissipation des maîtres, ou par l'indépendance des serviteurs!

Chapitre XLI.

De l'instruction des serviteurs.

Après avoir instruit les maîtres, le prédicateur adressera la parole aux serviteurs, et leur expliquera au long ces paroles de saint Paul: *Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ; ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais conduisez-vous comme étant les serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu qui vous a mis dans cet état, et qui demande de vous cette obéissance et cette soumission. Servez-les donc avec affection, sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait, soit qu'il soit esclave, soit qu'il soit libre.*

Il faut inculquer souvent ces maximes, parce que la plupart des serviteurs ne servent qu'à l'œil et par intérêt, ce qui est assez ordinaire à ceux qui sont à la suite des grands. Excitez-les à remplir leur devoir dans la vue de Dieu, à obéir à leurs maîtres en tout ce qui n'est pas contraire à la loi. Reprenez ceux qui font le caractère de flatteur,

qui appellent bien ce qui est mauvais et mauvais ce qui est bien ; qui, par cette conduite, ne songent qu'à s'insinuer dans l'esprit de leurs maîtres pour faire fortune et usurper dans les familles une espèce de domination. Ces lâches serviteurs méprisent souvent et blâment secrètement ces maîtres qu'ils trompent par leurs flatteries et qu'ils ne servent que par intérêt. Ce sont autant de ministres d'iniquité, de serviteurs infidèles, d'ennemis domestiques doubles et inconstants : ils sont la peste de la vie civile. Leur fourberie et leur dissimulation ne peuvent être toujours inconnues, elles les trahissent, et Dieu punira sévèrement ces serviteurs ingrats et méchants envers ceux qu'ils devaient servir fidèlement ; ils devaient attendre de lui seul leur récompense, loin de se la procurer eux-mêmes dans ce monde.

Chapitre XLII.

Comment il faut instruire les habitants de la campagne.

Comme la plupart des clercs pour qui nous écrivons auront un jour la direction des peuples qui habitent les campagnes, il est nécessaire de parler ici de leurs mœurs et de la manière de les instruire. Ils sont ordinairement curieux, jaloux de ceux qui demeurent dans les villes, qu'ils regardent comme plus tranquilles et plus heureux. Faites-leur concevoir qu'ils se trompent, par la comparaison de leur séjour et de celui des villes : là les jalousies de profession, la médisance, la calomnie, le luxe, la volupté, la licence, l'agitation, le tumulte, règnent de toute part. Que de soins, d'inquiétudes, de chagrins, dans les places les plus honorables ! Les plaisirs, la tranquillité des campagnes ont des douceurs beaucoup plus pures et plus agréables. La noblesse et le mérite du travail qu'on y exerce n'offrent rien de vil qu'aux yeux des âmes lâches et voluptueuses. Adam, dit saint Augustin, travailla et cultiva la terre dans le paradis terrestre : ce n'était pas pour lui un travail de mercenaire, mais un exercice utile qui l'occupait agréablement.

La campagne est comme un théâtre qui nous offre le spectacle des ouvrages de la sagesse et de la puissance divine. Là les semences de différents grains confiées à la terre, et qui produisent d'abondantes moissons, la fertilité des arbres, la fécondité de la vigne, nous montrent combien la Providence est attentive au bien de l'homme. Elle nous avertit, par l'abondance ou par la stérilité qu'elle envoie, que *celui qui plante, qui arrose, n'est rien*, *mais* que *c'est Dieu seul qui donne l'accroissement*, qui est tout, et qui nous dispense les biens ou les maux dans sa miséricorde ou dans sa justice. Ceux qui refusent à l'Eglise la dîme qu'ils lui doivent attirent sur leurs propres biens la malédiction de Dieu ; il punit les hommes injustes, mais il répand sa bénédiction sur ceux qui soutiennent leur famille par leur industrie et par leurs travaux.

Dans vos discours servez-vous de la comparaison prise de la campagne, des arbres, de l'agriculture : toutes ces figures sont à leur portée et les persuadent aisément. Vous leur direz, par exemple : Comme on connaît l'arbre par la qualité de ses fruits, de même on connaît l'homme par ses œuvres ; de même que le bon grain est mêlé avec l'ivraie, ainsi parmi les bons on trouve des méchants.

Vous emploierez dans vos discours ce que vous trouverez de plus fort dans les prophètes et dans l'Evangile contre les pécheurs, pour les effrayer salutairement, parce que la plupart sont menteurs, profanent la sainteté des dimanches, sont libres dans leurs paroles, opiniâtres dans leurs sentiments, vindicatifs, médisants et portés à usurper le bien d'autrui. Il s'en trouve, à la vérité, qui ne donnent pas dans ces excès : plus sages et plus chrétiens que ceux qui sont dans les villes, ils vivent contents du patrimoine que la Providence leur a accordé ; assidus à l'église, ils s'exercent dans la pratique des vertus. Il faut faire connaître à ces derniers combien ils sont redevables à la miséricorde de Dieu des bienfaits qu'il leur accorde, et de l'esprit de religion qu'il leur inspire ; dites-leur que le vrai riche est celui qui, content du peu qu'il possède, ne désire rien, et que le riche qui désire toujours est le seul pauvre, le seul indigent.

Il serait utile qu'un pasteur zélé établît dans sa paroisse des sociétés en l'honneur de l'auguste sacrement de nos autels, de la sainte Vierge, et pour le soulagement des pauvres et des infirmes. Il exhorterait les confrères à approcher des sacrements au moins les principales fêtes, à conduire eux-mêmes les enfants aux instructions publiques, et à prendre soin de leur éducation comme s'ils en étaient les propres parents.

Chapitre XLIII.

De l'usage des exemples.

Les exemples font beaucoup d'impression sur l'esprit des auditeurs. Il faut en faire un choix prudent dans l'histoire, les rapporter à propos, les proportionner à la capacité, à l'âge et aux différentes conditions de ceux que vous instruisez. Vous les puiserez dans l'étude de l'histoire ecclésiastique. Parlez-vous du mépris de la mort, proposez les exemples de saint Etienne, de saint Laurent et de plusieurs autres qui en ont tant bravé l'horreur, qui ont souffert avec joie les tourments les plus cruels. Rapportez ces paroles du saint diacre au pape saint Sixte, que l'on conduisait au martyre : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? etc., » et celles-ci de la mère des Machabées, tirées du discours de saint Grégoire de Nazianze : « Courage, mes enfants, s'écriait-elle, combattez, soldats généreux et qui sentez à peine les faiblesses corporelles. Vous êtes l'appui et le soutien de la loi, de ma vieillesse et de la patrie à qui vous devez la vie et qui vous a inspiré une vertu si héroïque. Résistez encore un moment, et nous avons vaincu. Les

bourreaux sont déjà las et fatigués ; voilà ce que j'appréhende plus que leur fureur. Dans un moment je serai la plus heureuse de toutes les mères, et vous serez les plus heureux de tous les enfants. Peut-être êtes-vous touchés du regret de me perdre ? je vous aime trop, mes chers enfants, pour vous abandonner. »

Le même saint, après leur martyre, lui fait rendre grâces à Dieu dans ces termes qu'on ne peut entendre sans verser des larmes : « Je vous rends grâces, ô Père céleste ! à vous, loi sacrée, qui êtes notre règle, et à vous, fortuné père Eléazar, qui avez montré à vos enfants le chemin de la victoire : vous avez reçu le fruit des douleurs que j'ai souffertes en enfantant. Je n'ai rien réservé pour le monde, j'ai donné à Dieu tout ce que je possédais, mes trésors et l'espérance de ma vieillesse. Qu'elle est glorieuse et digne d'envie ! quel bonheur pour moi ! Je suis payée, mes enfants, des soins que votre éducation m'a coûtés. Je regarde vos bourreaux comme mes bienfaiteurs ; je suis prête à être immolée après vous. Plût à Dieu que je souffre tous les tourments que vous avez soufferts, qu'on mêle mon sang avec le vôtre ! Mères qui me survivrez, je vous dis le dernier adieu, élevez vos enfants dans les mêmes sentiments que les miens. Nous avons donné de beaux exemples ; combattez avec un courage égal au nôtre. »

Traitez-vous du pardon des ennemis ? citez saint Etienne, qui pria pour ses bourreaux, à l'exemple de son divin Maître, qui pria son Père de pardonner à ceux qui le crucifiaient. Saint Nicolas, saint Jean l'Aumônier, évêque d'Alexandrie, seront pour vous des modèles de charité. Mais rien n'est plus puissant pour porter au bien que les exemples domestiques, comme ceux des évêques, des martyrs, qui ont enseigné la foi ou qui sont morts pour sa défense, dans les lieux mêmes où vous parlez.

En citant les exemples des saints, prenez garde de rapporter les fautes ou les erreurs qui peuvent leur être échappées, comme, en parlant de David, son adultère ; de Salomon, son incontinence. Plusieurs en pourraient peut-être prendre occasion de scandale, et prétendre excuser leur conduite criminelle par les mauvaises actions de ces grands hommes. Il ne faut citer ces traits que légèrement, et pour prouver la faiblesse de l'homme, ranimer dans les plus grands pécheurs la confiance en la miséricorde de Dieu.

Chapitre XLIV.

De l'usage des sentences.

La sentence est une proposition qui affirme en général d'une chose qu'elle est bonne ou mauvaise, à fuir ou à rechercher ; par exemple : *Il convient de vivre selon les lois de la vertu. Des hommes mortels ne doivent pas conserver une haine immortelle.*

Il y a deux sortes de sentences : les unes simples, qu'on allègue sans rien ajouter ; les autres, qu'on ne saurait rapporter sans preuves et sans donner une raison, soit implicite soit explicite, de ce qu'elles contiennent. Si la sentence contient la raison explicite de ce qu'elle avance, elle *fait partie d'enthymème* ; si la preuve est implicite, on l'appelle *enthymème*, selon Aristote. Une sentence simple est celle-ci : *La Religion chrétienne est bonne* ; elle n'a pas besoin de preuve, parce qu'elle avance une chose dont l'auditeur est déjà persuadé, et qu'elle est si claire qu'il ne faut être qu'attentif, quand on la prononce, pour en demeurer d'accord. Celle qui fait partie d'enthymème est cette autre : *Il ne faut pas se réjouir de la mort de son ennemi, parce qu'il pouvait se convertir au Seigneur.* La raison pour laquelle il ne faut pas se réjouir est parce qu'il pouvait devenir meilleur et servir Dieu. Cette sorte de sentence est la plus estimée, parce qu'elle contient la raison de ce qu'elle avance, comme l'on voit encore dans celle-ci : *Mortel, ne garde point une haine immortelle* ; car de dire seulement qu'il ne faut pas toujours tenir sa colère, c'est une sentence toute simple, mais d'y ajouter le mot de *mortel*, alors cela augmente le sens, et montre pourquoi la chose ne doit point être faite. La plupart des maximes du livre de Salomon peuvent être regardées comme des parties d'enthymème. *Ne dites pas : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux?* Il en rend cette raison : *Car le Très-Haut, est lent à punir les crimes, mais il les punira avec d'autant plus de rigueur qu'il les aura plus longtemps supportés.* Il explique par là pourquoi on ne doit pas se flatter de se soustraire à la vengeance divine. Il ne faut donc pas se promettre l'impunité dans le péché.

Comme les enthymèmes sont souvent autant de syllogismes, il s'ensuit que les conclusions des enthymèmes et les propositions qui leur servent de fondement (la forme du syllogisme en étant séparée) sont autant de sentences. Voici une sentence enthymématique : *N'ayez rien à démêler avec un homme puissant*, dit le Sage ; comme s'il disait : N'attaquez pas un homme riche, parce qu'il se servira de ses richesses et de son autorité pour vous accabler, pour vous opprimer et pour vous perdre ; il faut donc éviter d'avoir des démêlés avec lui. Cette raison ajoutée à la sentence forme un enthymème. L'Ecriture sainte est féconde en ces sortes de sentences : il faut en faire un choix prudent et qui convienne au sujet que l'on traite. On en trouve de fort judicieuses dans les livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique et des Psaumes de David. Les plus belles et qui ont le plus d'énergie sont celles du Sauveur rapportées dans l'Evangile : on doit les proposer d'une manière à inspirer aux peuples tout le respect qu'elles méritent ; on choisira celles-ci, entre les autres de l'Ecriture. *Souvenez-vous de votre dernière fin*, etc. *N'approfondissez pas avec trop de curiosité ce qui est au-dessus de vous. Craignez Dieu et observez sa loi, c'est là tout l'homme. On ne peut servir ensemble deux maîtres, Dieu et l'argent. Celui qui aime son âme la perdra. Celui qui m'aime gardera mes com-*

mandements. Celui qui veut me suivre doit renoncer à soi-même et porter sa croix.

L'orateur judicieux pourra ainsi utilement en répandre quelques-unes dans ses discours. Quoique Aristote dise qu'il ne convient qu'aux vieillards de parler par sentences, les prêtres, qui doivent avoir la prudence et la gravité des vieillards, quoiqu'ils n'en aient pas l'âge, peuvent également s'en servir. Je leur conseille de ne pas mépriser le précepte du philosophe, qui les avertit de plutôt traiter à fond la matière sur laquelle ils parlent, que s'occuper à amasser sentence sur sentence; ce qui est un travail facile et d'une utilité assez médiocre.

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de l'enthymème. Conclusion du second livre.

Nous avons beaucoup parlé des exemples et des sentences; nous dirons peu de chose de l'enthymème. Les enthymèmes sont formés de propositions certaines, et de preuves claires et prises du fond même de la chose pour persuader plus facilement les hommes peu instruits. Les saints Pères s'en sont ainsi servis. Des enthymèmes, les uns affirment, les autres nient; mais on se sert beaucoup des premiers dans les pays catholiques. Réfutez-vous quelque erreur, ou les faux préjugés du peuple, qui pense que le plaisir est le souverain bien, que les riches sont heureux, qu'il faut satisfaire ses passions, que la mort est le plus grand de tous les maux, qu'il faut dissimuler et se déguiser dans le monde, qu'il est permis de fréquenter les spectacles? il faut pour combattre ces désordres, tirer des raisons fortes et puissantes de l'Ecriture, de la tradition, de l'autorité de l'Eglise et des Pères. Les lieux communs, la définition, l'antécédent, le conséquent, et les causes, vous fourniront de bons arguments.

Après avoir parlé de la matière des différents genres de preuves de la rhétorique ecclésiastique, et de la manière de toucher et de persuader les esprits par l'invention et par la disposition qui sont les deux premières parties, nous passons à la troisième, qui est l'élocution. Avant de finir, nous avertissons les clercs qui parleront au peuple de ne pas s'engager imprudemment dans les matières contestées par les hérétiques, de ne pas rapporter les arguments qu'ils nous opposent, de crainte qu'on ne les soupçonne de le faire par ostentation, ou que les simples et les scrupuleux ne s'en scandalisent. Il diront en général, en parlant des hérétiques, qu'ils sont à plaindre d'avoir abandonné le camp de Jésus-Christ, pour se réfugier sous l'étendard du démon, que celui qui n'a pas l'Eglise pour mère ne peut avoir Dieu pour père; que toute nouveauté est suspecte, et ne doit pas être préférée à l'antiquité de la tradition; qu'il faut suivre l'Eglise et ses lois, qui sont cimentées par le sang des martyrs, défendues par les écrits des Pères; que les hérétiques ont abandonné l'Eglise pour devenir les perturbateurs de sa tranquillité, exciter des séditions, troubler les Etats et se rendre les fauteurs de la corruption et de l'indépendance. Ces invectives cependant ne doivent jamais être prononcées dans des lieux où il peut se rencontrer des hérétiques. Il y aurait alors un zèle indiscret de s'exprimer de cette manière, plus capable de les aigrir que de les convaincre de leurs erreurs. Il ne conviendrait pas plus de les nommer dans des assemblées catholiques. Je crois même plus prudent de passer sous silence leurs faux dogmes, si souvent combattus avec succès par de savants auteurs, et d'employer le temps de ses discours à expliquer au peuple la loi de Dieu, à le porter à lui rendre grâces des biens qu'il en reçoit, et à l'exhorter à mériter par la pénitence et par des actions saintes la béatitude éternelle.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'élocution : en quoi elle consiste.

Pour comprendre plus facilement ce que nous dirons dans le troisième livre, il faut se rappeler ici la définition de la rhétorique ecclésiastique : *C'est l'art de trouver, ranger et énoncer les moyens de persuader les chrétiens de ce qu'ils doivent croire et pratiquer pour être sauvés.* Comme nous avons parlé des choses qui concernent la gloire de Dieu et le salut des âmes, de la méthode et des lieux d'où il faut tirer ses preuves pour instruire et toucher, il nous reste à traiter de l'élocution qui est l'âme de l'éloquence. La rhétorique se sert d'arguments comme la dialectique, la philosophie et la théologie; mais parler d'une manière propre à convaincre le peuple, c'est là ce qui la distingue et qui lui est propre.

L'éloquence chrétienne consiste dans les points suivants : Celui qui la possède, après avoir invoqué le secours de l'Esprit-Saint, qui *rend diserte la langue des enfants*, qui *met dans la bouche de ses prédicateurs des paroles pleines de sagesse et d'onction* doit parler d'une manière qui convienne, c'est-à-dire que le discours qu'il prononce doit être réfléchi, méthodique, écrit dans toute la pureté de la langue, exprimé avec clarté, confié à sa mémoire, et énoncé d'une manière propre à toucher et à persuader, Toutes ces qualités sont nécessaires pour mériter le titre d'homme éloquent.

CHAPITRE II.

Il est utile de connaître en quoi consiste une élocution vicieuse, pour savoir discerner celle qui est selon les règles.

Il est facile de concevoir ce que nous pro-

posons. En rapportant les défauts dans lesquels tombent les orateurs, on connaîtra mieux les règles. Le prédicateur qui parle sans avoir imploré le secours divin est un imprudent. Pensez de même de ceux qui négligent les bienséances qu'ils doivent observer par rapport aux lieux, au temps, aux personnes et par rapport à eux-mêmes. Je range dans ce nombre ceux qui, les jours les plus solennels, se plaisent à débiter de longues fables, et souvent leurs propres délires, qui fatiguent l'attention par de longs discours, de longues digressions, et qui, comme s'ils craignaient de mourir le lendemain et de ne pas avoir le temps de paraître savants, débitent dans un seul discours tout ce qu'ils ont de science et de lecture. On les entend traiter ces opinions oubliées de l'antique philosophie, sur le destin; parler dans des termes abstraits de la Providence, de la liberté, des passions. On les voit suer inutilement pour les réfuter, s'échauffer comme s'ils étaient sur les bancs, entasser argument sur argument, s'énoncer d'un style sententieux pour affecter de ne rien dire de vain, et voulant parler ainsi avec précision, ils deviennent obscurs. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est qu'en rapportant les anciennes hérésies condamnées, quoiqu'ils évitent d'avancer des choses faibles et communes, leurs discours sont infructueux et souvent très-dangereux pour ceux qui les entendent. Il vaut mieux suivre le précepte que saint François impose à ses frères : ennemis de toute gloire, il veut qu'ils ne parlent à leurs auditeurs que de la pratique des vertus, de la fuite du péché, de la récompense promise aux bons, de l'éternité des peines réservées aux méchants. Ces matières même, selon lui, doivent être traitées en peu de mots et d'une manière vive et pathétique.

Chapitre III.

Des défauts qui rendent le discours froid et languissant

Le défaut de feu et de vigueur dans un discours provient quelquefois de la stupidité ou du ridicule de l'esprit. On y voit souvent tomber ces orateurs hardis à forger des mots, à charger d'une bizarre variété de figures leurs discours qui n'ont ni ordre ni méthode. Ce défaut est ordinaire à ces hommes qui, par une fade ostentation des langues hébraïques et grecques qu'ils connaissent, aiment à exprimer une même chose de trois différentes manières, et perdent ainsi, par un style froid et ennuyeux, le fruit de leurs travaux. Les épithètes inutiles et affectées énervent également la force du discours; telles sont celles-ci : *Une douceur affable*, *une prudence vigilante*. Ainsi péchait certain prédicateur qui ne citait jamais saint Paul qu'il ne l'appelât citoyen de Tarse. La nature nous inspire du dégoût pour tout ce qui est inutile et superflu dans l'éloquence. Il faut exprimer clairement nos pensées, et nous servir de la parole comme d'un moyen que Dieu nous a accordé pour instruire les autres. Comme l'extérieur languissant de l'orateur ôte quelquefois à son discours le feu et la vigueur dont l'éloquence est susceptible, il faut nous instruire sur ce sujet.

Chapitre IV.

Le prédicateur qui manque d'action n'est pas propre à parler en public.

L'action est si importante qu'elle l'emporte sur tout ce qui entre dans l'éloquence. On a vu par son moyen des hommes sans étude, sans préparation, se faire une réputation supérieure à celle des personnes véritablement éloquentes.

Démosthènes, interrogé quelle était la première, la seconde et la troisième qualité qu'il jugeait la plus nécessaire dans l'orateur, répondit que c'était l'action. L'action comprend la prononciation, le geste, etc.; la prononciation consiste dans le ton et dans l'inflexion de la voix ; le geste est le mouvement réglé des bras, des mains, de la tête, des yeux, du visage et de tout le corps. La voix doit être vive et pressée quand il faut inspirer le zèle de la gloire de Dieu ; douce et pleine de tendresse quand il faut consoler le pécheur frappé de la crainte divine et du repentir de ses fautes ; pleine et coulante pour exprimer la joie; languissante et craintive, et même interrompue pour exprimer la douleur. Les yeux sont l'âme de la prononciation : selon qu'on les lève ou qu'on les baisse, qu'ils sont tristes ou gais, leurs différents mouvements représentent les passions qu'on exprime. C'est donc avec raison qu'un ancien a appelé l'action *l'éloquence du corps*, dans le sens qu'on dit par analyse que la peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture animée.

Il faut régler l'air et le changement du visage suivant les sujets que l'on traite. Ceux qui agissent autrement s'exposent souvent à la risée du public. Le geste des mains contribue beaucoup à émouvoir dans les grands sujets. Les mouvements des différentes parties du corps concilient l'attention et la bienveillance de l'auditeur : quoiqu'ils ne doivent pas être le seul objet des soins du prédicateur, il ne saurait cependant les régler avec trop d'exactitude. Il doit éviter la monotonie et accommoder sa voix et ses gestes au sujet qu'il traite, fuir ces agitations du corps, ces cris immodérés, ces longues apostrophes qui rendent le discours ennuyeux. Il serait utile aux jeunes orateurs d'avoir un maître capable de les former dans cet exercice, car ceux qui se produisent dans le public sans avoir été exercés dans le particulier ont souvent l'action lente et très-faible.

On voit quelquefois des hommes disgraciés de la nature : ils ont le visage difforme, la voix rude, la langue peu libre. Quoique l'histoire nous rapporte que plusieurs ont corrigé ces défauts par l'art, nous leur conseillons de ne parler en public que quand ils y seront obligés par le devoir de leur charge ; peut-être même feraient-ils mieux de confier le ministère de la parole à quel-

qu'un plus habile qui l'exercerait en leur nom. Destitués des talents qui rendent l'orateur éloquent, ils doivent s'instruire davantage des règles de l'art, et demander à Dieu par la prière qu'il leur accorde le don de la parole et les lumières de l'Esprit-Saint pour prêcher avec fruit.

Chapitre V.

On ne peut parler éloquemment sans le secours de Dieu.

Il faut chercher la première source de l'éloquence dans la prière. Qui peut parler dignement de Dieu, si Dieu ne l'inspire? Qui peut traiter avec succès les choses divines sans la grâce du Tout-Puissant? Ne soyez jamais assez téméraire pour annoncer sa parole sans avoir imploré auparavant son assistance, de crainte que s'il vous abandonne à vous-même, vous ne déshonoriez un si grand ministère. N'exercez pas une fonction si auguste sans approcher des saints mystères le jour que vous devez parler, pour mériter que Dieu vous ouvre la bouche et purifie vos lèvres pour discourir dignement de sa loi; sans cette préparation, vous parlerez en vain. Joignez à la prière une étude assidue des livres saints: si vous n'êtes versé dans les divines Ecritures, vous parlerez peu sagement de la religion, et vous avancerez sans le savoir des propositions fausses ou erronées. Consultez les hommes savants, qui vous apprendront ce que vous devez dire, le temps et la manière de le dire.

Chapitre VI.

Qu'est-ce que parler correctement?

La pureté de la langue est une des premières parties de l'élocution. Fuyez ces expressions impropres qui pèchent contre l'exactitude de la langue que vous parlez, si vous voulez éviter la raillerie et le mépris de vos auditeurs. Enoncez-vous correctement; sachez à fond votre langue; changez ou corrigez les termes qui peuvent être odieux; prenez garde d'en négliger la pureté pour vous appliquer à d'autres, et n'en changez pas sans raison les modes, les accents et la prononciation; c'est une affectation vicieuse dans laquelle plusieurs tombent ordinairement. J'ai connu des hommes éloquents qui, n'ayant jamais changé la manière de parler dans laquelle ils ont été élevés, ont cependant acquis la réputation de grands orateurs; mais ces exemples ne tirent point à conséquence, et ne doivent inspirer aucun sentiment de présomption.

La fécondité de la matière fournit mille manières de parler également éloquentes, et l'expression ne vous manquera point, si vous êtes plein de votre sujet. La première chose nécessaire pour bien écrire c'est de faire provision de bon sens: rien de plus ridicule que cette vaine éloquence qui consiste précisément dans les mots, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Si vous ne voulez pas paraître vain et ambitieux, évitez une composition trop étudiée où l'art se montre avec affectation. Pour vouloir parler trop élégamment, on parle obscurément. « J'aime mieux que les grammairiens me reprennent que de me rendre inintelligible par trop d'art, disait saint Augustin. J'aime mieux pécher contre les règles que de n'être pas entendu par mes auditeurs avec toute mon éloquence. »

Chapitre VII.

De la clarté dans le discours.

La clarté est nécessaire à l'orateur: il ne peut en effet persuader ses auditeurs, s'ils ne comprennent pas ce qu'il leur annonce. La clarté consiste dans le choix des mots propres, des pensées judicieuses: plus le choix sera simple et naturel, moins il paraîtra d'art dans le discours. Il faut se servir des termes communs et usités qui expriment ce que l'on veut faire entendre, si ce n'est quand il s'agit de représenter des choses capables d'effrayer ou de blesser la pudeur. On doit se servir alors de périphrases, et ne jamais appeler ces péchés infâmes, ces actions lubriques par leurs propres noms.

Chapitre VIII.

De l'utilité des métaphores.

La métaphore est une figure par laquelle on transporte un mot de sa signification propre et naturelle, pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie, comme celle-ci: *La charité est l'âme des vertus. La grâce est la source de la vie. Les fleuves battront des mains*, etc.

Comme le prédicateur n'a pour fin que la gloire de Dieu et le salut des âmes, il ne se servira de cette figure que quand elle lui sera nécessaire pour imprimer plus fortement une vérité dans le cœur des fidèles. Il appellera Jésus-Christ l'*Agneau sans tache*, pour leur insinuer la douceur; il comparera les martyrs aux athlètes, pour représenter plus vivement leurs victoires et pour animer les chrétiens à combattre contre les ennemis domestiques de la foi; il leur dira qu'ils sont autant de soldats, pour les porter à braver les horreurs de la mort. La prière deviendra chez lui, la *clef du ciel*, et la charité, le *feu de l'amour divin*.

Il faut user prudemment de la métaphore, ne pas admettre des termes impropres, comme si l'on disait de Jésus-Christ: *Sa Majesté nous dit*, etc., parce qu'il est roi et qu'on se sert de ce nom en parlant des rois de la terre. La métaphore ne doit pas non plus présenter des idées odieuses et qui révoltent, comme si on appelait Dieu le Père, le *bourreau de son Fils*. Quoiqu'il ait ordonné qu'il mourût pour satisfaire à sa justice: ce nom serait injurieux et renfermerait une espèce de blasphème. Les métaphores agréables et faites avec le jugement qui est le sel de la prudence, donnent une nouvelle grâce aux discours. Les saints Pères, et particulièrement les Grecs, y ont excellé.

La métaphore et la comparaison diffèren. seulement en ce que la première, contenue en peu de mots, exprime la même chose sans conjonction, comme celle-ci : *Le diable est un lion;* mais si vous dites : *Le diable est comme un lion rugissant*, alors c'est une comparaison.

Vous userez sobrement de cette figure, qui nuit toujours à la solidité du discours quand elle y est trop souvent répétée; c'est un défaut assez ordinaire et qu'il faut éviter.

CHAPITRE IX.

Des mots qui ont la même terminaison, et des diminutifs.

Les mots qui, finissant par la même syllabe, forment un même son, donnent quelquefois de l'agrément au discours; mais il faut admettre rarement cette figure dans la langue française : elle peut à peine se souffrir dans le latin. On en trouve un exemple dans saint Bernard : « Le monde crie, Je périrai; la chair, Je me corromprai. Le démon crie, Je blesserai; le Sauveur, Je guérirai. »

Les diminutifs servent beaucoup pour fortifier ce que l'on avance. Il faut laisser aux sophistes l'équivoque, qui est la mère de l'obscurité et de l'erreur, et aux poëtes les synonymes. Celui-là se trompe qui croit par une multitude de synonymes pouvoir plaire et mériter le titre d'homme éloquent.

Les mots anciens et qui ne sont plus du bel usage ne font point honneur à l'orateur, quand même ils seraient plus énergiques.

CHAPITRE X.

De la métonymie et de la synecdoche.

La métonymie donne le nom de la cause à l'effet, à une partie celui du tout, et prend ce qui est contenu pour le contenant. Ainsi dit-on *le ciel* pour marquer ceux qui l'habitent; *la terre*, pour signifier les hommes. *Terre, terre*, dit le Prophète, *écoutez la parole du Seigneur*. On trouve quelquefois dans l'Ecriture, la synecdoche, et surtout celle qui exprime quelque événement par le changement qui arrive aux choses mêmes, comme celle-ci d'Isaïe : *Ils forgeront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances des faux;* ce qui est l'effet de la paix que ce changement annonce.

Nous passons sous silence cette multitude de figures dont se servent les orateurs, et qu'ils regardent comme l'ornement du discours. Leur connaissance est du ressort des grammairiens, et il serait difficile de les rendre dans notre langue. Vous donc qui vous disposez à l'éloquence, étudiez avec soin la grammaire, elle vous est d'une grande utilité. Rappelez-vous ces préceptes que vous avez étudiés dans votre jeunesse, mais ne soyez pas esclave des règles qu'elle vous donne. Servez-vous-en avec discernement pour exprimer vos pensées. Lisez les bons orateurs, formez votre style, qui est le grand point de l'éloquence, par la composition et par l'imitation des meilleurs auteurs. Nous ne parlons pas du nombre et de l'harmonie si nécessaires dans le discours. Un ministre interprète de la volonté divine doit être occupé de la grandeur des sujets qu'il traite, et ne pas toujours être servilement scrupuleux sur l'observation des règles les moins importantes. Il ne doit cependant pas négliger l'harmonie, mais consulter le jugement de l'oreille, dont le sentiment est si délicat, éviter tout ce qui est rude dans l'expression et qui peut nuire en ce point. Qu'il prenne garde d'affecter une diction trop mesurée, des phrases trop nombreuses, une cadence trop harmonieuse dans les expressions; les mots artistement placés montrent une éloquence puérile et fardée. De tels orateurs semblent plutôt chanter que parler au peuple. On peut dire à ces hommes : *Si vous parlez, vous chantez; et si vous chantez, vous chantez mal.*

CHAPITRE XI.

Des figures qui consistent dans les pensées.

Les rhéteurs distinguent deux sortes de figures : les figures des mots et des paroles, les figures des choses et des pensées; celles des mots consistent dans un certain jeu de paroles qui peut être agréable et utile quand on s'en sert à propos. Les figures des choses renferment une pensée sublime, exprimée d'une manière nouvelle qui frappe et qui surprend. Après avoir traité des premières, nous parlerons de celles-ci, qui constituent principalement l'art de bien dire. Cette matière nous est d'autant moins étrangère, que ces figures peuvent être également employées dans toutes les langues. Ce que l'on appelle caractères de discours et genres d'éloquence n'est qu'une même chose. On les réduit à trois sur ce que l'on conçoit communément, l'une de ces trois qualités dans le discours, qui sont la simplicité, l'agrément et l'élévation. De là naissent trois genres d'éloquence : le *simple*, l'*orné* ou le *médiocre*, et le *sublime*. Il y a donc trois sortes de styles, ou trois genres d'éloquence, parce que le discours peut avoir l'un de ces trois caractères, tous les sujets que l'on traite n'étant pas égaux. L'orateur doit instruire, plaire et émouvoir : le premier est de nécessité, car si les auditeurs ne sont pas instruits, il faut les instruire. Quoique l'instruction qu'on leur donne puisse plaire quelquefois par elle-même, on peut cependant l'enrichir de certains agréments : c'est à quoi l'orateur est obligé par le second point, qui est de plaire. Le dernier devoir est d'émouvoir, et c'est en y satisfaisant qu'il atteint le but de l'éloquence la plus parfaite, en triomphant de ses auditeurs. Les trois genres d'éloquence se rapportent à ces trois obligations : le style simple est pour instruire; le style orné est pour plaire, et le sublime est pour émouvoir.

Dans les différents sujets que vous avez à traiter, voulez-vous parler d'une manière propre à persuader? commencez par bien méditer votre matière, et considérez-la dans tous ses points. Exposez-la avec grâce dans tout son jour. Définissez, divisez, distin-

guez-en à propos toutes les parties. Etablissez-les sur de bonnes preuves, et ne perdez jamais de vue votre principal objet. Ornez-le d'exemples et de comparaisons. Si vous faites quelque digression, qu'elle soit courte et qu'elle vous ramène à votre sujet; vous conclurez par des arguments pris du fond de la cause que vous traitez; vous les récapitulerez ensemble pour leur donner plus de force; vous parlerez quelquefois par périodes, par membres, par incises, où vous mêlerez les incises et les membres, selon que l'exige le style que vous employez. Quand vous louerez les vertus chrétiennes et que vous condamnerez les vices qui y sont opposés, faites un usage prudent des figures; que le choix des mots, la gravité des sentences, la majesté de la diction donnent de l'éclat et de la dignité à vos discours. Exprimez de la manière la plus vive et la plus naturelle votre sujet; que l'on croie voir ce que vous représentez. Peignez les mœurs telles qu'elles sont, mais observez-y comme dans vos portraits, les bienséances qu'exige votre ministère. Que les métaphores, les hyperboles donnent à votre éloquence le mouvement et l'action. Réunissez quelquefois ensemble toutes les preuves qui forment le fond de votre sujet. Les antithèses, les périphrases, la dénomination, les pensées ingénieuses, les sentences, l'interruption, la correction, la dubitation, la réticence, la répétition, la communication, la gradation, l'amplification, l'énumération, la description, la prosopopée, etc., toutes ces figures, placées en leurs lieux, donnent de la vivacité et de la force au discours. Que votre diction soit exacte, coulante, riche, pleine d'harmonie, composée de mots soit dans le sens propre, soit dans le sens figuré. Que de qualités requises dans celui qui veut toucher son auditeur, le convaincre de la nécessité de renoncer au péché! Tantôt il exhorte, il avertit, il condamne, il menace, il se plaint; tantôt il découvre les vices et les fausses excuses des pécheurs, il offre des remèdes salutaires à leurs maux, il loue, il promet, il conjure, il reproche à l'homme coupable ses désordres; il l'intimide, il témoigne de l'horreur, il ordonne, il corrige; il prononce anathème contre la prospérité des impies; il paraît, pour les effrayer, leur ôter tout motif d'espérance. Dans une autre occasion il semble tout accorder à ses auditeurs, les abandonner à eux-mêmes, comme s'il n'attendait plus rien; il paraît être effrayé de leur insensibilité, il les prend à témoin qu'il n'a rien à se reprocher, mais qu'ils sont la cause de leur perte; bientôt après il donne des marques de sa confiance dans le Tout-Puissant, il console, il anime ceux qui espèrent en lui. Il loue les hommes vertueux, les confirme dans le bien, et les donne aux autres pour exemple. Quelquefois il parle avec liberté et avec véhémence, il fait paraître un désir ardent du salut de ses auditeurs, il se met à leur place, rapporte leurs objections, les examine, les réfute; il les interroge sur la qualité des vices qui les dominent, il leur demande les raisons qui les retiennent dans cet état, et dissimule ensuite quelles sont leurs pensées et leurs sentiments.

Il serait peut-être inutile de décrire ici toutes les différentes figures : on les apprendra plutôt par la pratique que par les préceptes. Nous rapportons quelques exemples de celles qui sont propres à notre sujet, afin que les jeunes clercs en connaissent l'usage et apprennent à les employer avec choix.

Chapitre XII.

Exemples de la transition et de la répétition.

La répétition se fait quand on répète plusieurs fois le même mot et le même tour pour lui donner plus de force et pour frapper plus vivement les esprits.

Saint Chrysostome, après avoir montré que la prière a la force d'expier le péché, passe par la transition à une autre preuve. « Non-seulement, dit-il, elle efface le péché, mais elle préserve des plus grands dangers. » Ce qu'il confirme par des exemples, et après une longue explication, il passe aux preuves tirées de l'Evangile : « Ce que j'ai avancé suffit pour vous prouver le mérite et la force de la prière; mais ouvrons les livres saints; écoutons Jésus-Christ, il nous apprendra lui-même les biens et les grâces qu'elle nous procure. »

Le prédicateur parle-t-il de la curiosité que nous avons nommée la fille de l'oisiveté? après avoir démontré que les gens curieux perdent le temps, qui est si précieux, et sèment la discorde, il ajoutera qu'ils s'attirent encore la haine du public, et que leurs rapports et leurs médisances ont souvent pour eux des suites bien funestes.

Voici des exemples de la répétition. Nous sommes chrétiens, et nous méprisons nos frères, qui sont comme nous les membres de Jésus-Christ; nous sommes chrétiens, et nous suivons l'étendard du démon; nous sommes chrétiens, et par nos péchés nous crucifions une seconde fois le Sauveur, qui qui est mort pour nous mériter ce nom et pour nous ouvrir le ciel.

Voulez-vous un moyen de racheter vos péchés? faites l'aumône; voulez-vous exercer avec Dieu une sainte usure? faites l'aumône; voulez-vous devenir riches et amasser des biens qui ne périront jamais? faites l'aumône : c'est par elle que nous obtenons les grâces qui nous sont nécessaires, et que nous méritons que Dieu nous fasse miséricorde, après l'avoir exercée envers le prochain.

Chapitre XIII.

Des figures que l'on emploie dans le style tempéré. De l'exposition et de la vive représentation du sujet que l'on traite.

Saint Basile nous en présente une image bien vive, quant il veut effrayer l'avare par la crainte des jugements de Dieu.

« Ne sortirez-vous jamais de cette ivresse des sens dans laquelle vous êtes plongé?

Ne serez-vous jamais content de votre abondance? N'écouterez-vous jamais la raison qui vous condamne? Oublierez-vous toujours que vous devez paraître devant le tribunal de Dieu? Quelle raison apporterez-vous alors pour vous justifier, quand ceux que vous aurez traités inhumainement vous accuseront, quand ils demanderont à ce souverain juge qu'il les venge de vos injustices et de vos cruautés? A quoi vous serviront alors ces biens qui vous perdent? Trouverez-vous par votre argent quelqu'un qui vous défende, ou des témoins qui vous justifient? Comment pourrez-vous éluder ce jugement terrible qui sera prononcé contre vous par ce juge que l'on ne peut tromper? Il n'y aura point là d'orateur capable de le séduire par son éloquence. Que vous serviront, dans cet instant fatal, ces flatteurs qui vous environnent, ces biens et ces honneurs qui vous distinguent? Abandonné de vos amis, sans protecteur, confus, honteux, tremblant, sans avoir la liberté de vous plaindre, vous écouterez la sentence de votre jugement. De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous y verrez vos iniquités. Vous entendrez les larmes de l'orphelin et les gémissements de la veuve que vous opprimez, les cris des pauvres que vous accablez avec inhumanité. Vos serviteurs maltraités, vos voisins dépouillés, vos voluptés, vos usures, déposeront, demanderont vengeance contre vous et l'obtiendront, etc. »

Saint Ambroise s'exprime ainsi à l'occasion de sainte Thècle exposée sur l'amphithéâtre :

« Vous eussiez vu l'animal lancé contre elle, lui baiser les pieds et lui témoigner par ses caresses qu'il la respectait. Cette bête, oubliant sa férocité, condamnait par sa douceur la cruauté des persécuteurs. Quel spectacle digne d'admiration! Ils l'animaient contre elle, mais cet animal qui la flattait semblait les instruire et leur reprocher leur barbare fureur. Voyez quel est le mérite de la virginité! Les animaux les plus féroces la respectent; la faim ne leur fait pas dévorer la proie qu'on leur présente : ils inspirent des sentiments de religion, par la vénération qu'ils lui portent; ils donnent des leçons de chasteté en se contentant de lui lécher les pieds et en tenant les yeux baissés, comme s'ils craignaient de regarder le corps nu de cette vierge. »

Cette figure est d'usage dans le genre démonstratif : on peut s'en servir de la manière suivante, pour exposer le triste état de l'Eglise en parlant du mépris du monde.

« Parcourez toutes les nations de la terre; la plus grande partie gémit sous l'esclavage honteux de la religion de Mahomet, etc. Si vous considérez les peuples qui adorent Jésus-Christ comme Dieu, quelle variété d'opinions parmi eux! que de sentiments qui les divisent! que d'erreurs et d'hérésies les corrompent! Nous qui faisons profession de suivre l'Eglise, qui sommes dans la véritable religion, en justifions-nous la sainteté par nos actions? Trouve-t-on chez nous la sincérité, la pudeur et toutes les autres vertus qu'elle nous ordonne de pratiquer, etc.? »

CHAPITRE XIV.

Comment il faut s'exprimer dans les sujets tristes et tragiques.

Il faut employer toute la pompe et toute la force du style sublime, quand on veut représenter des sujets tristes, décrire des calamités publiques, pour enlever l'âme et la toucher d'une manière plus sensible. C'est ainsi que s'exprime saint Basile sur le martyre de saint Gordien :

« Toute la ville est dans le trouble. L'horreur et la discorde règnent de toutes parts, on enlève, on dépouille les chrétiens, on déchire leur corps; on traîne au milieu des rues les femmes les plus illustres; on ne respecte ni les enfants ni les vieillards. Des hommes innocents sont condamnés à subir les tourments des plus infâmes scélérats. Les prisons les plus vastes ne peuvent contenir la multitude que l'on y conduit; les familles les plus florissantes sont forcées de se dérober à la fureur du tyran. Les déserts sont remplis de ces malheureux exilés, etc. »

On trouvera beaucoup d'exemples dans les saints Pères de cette manière de s'exprimer dans les occasions où il faut porter les peuples à recourir au Seigneur. C'est alors qu'il faut les toucher par la vive peinture des maux qui les affligent

CHAPITRE XV.

De l'expression ou imitation des mœurs.

Les mœurs, dit Cicéron, sont une image du naturel et de la vie des hommes. Répandues dans le discours, elles sont comme un miroir qui représente les bonnes ou mauvaises qualités des personnes dont parle l'orateur. Saint Basile, en finissant son discours contre les riches, exprime leurs mœurs quand il fait parler ceux qui ravissent la dépouille des morts et qui refusent par avarice de leur procurer les honneurs des funérailles.

« Si vous êtes si avares de vos richesses, ne les laissez pas en héritage à ceux qui vous suivent; emportez vos biens avec vous. Savez-vous si ceux qui vous survivront ne vous enseveliront pas avec précipitation pour épargner les frais d'une sépulture honorable? Ils se joindront à vos héritiers pour mériter leurs faveurs; ils appelleront sagesse, cette conduite. C'est une folie, leur diront-ils, de faire tant de dépense pour des morts, d'inhumer avec tant de magnificence des corps destitués de tout sentiment. Ne convient-il pas mieux que ceux qui survivent au défunt se fassent honneur de ses biens plutôt que d'envelopper son corps dans des linceuls précieux pour pourrir avec lui dans la terre? Quel avantage revient-il de ces funérailles pompeuses et de ces monuments superbes que l'on élève? la dépense qu'on y fait ne serait-elle pas mieux employée aux besoins de la vie? Tel sera le langage de ces hommes flatteurs qui trouveront le moyen de se venger de votre avarice et de se concilier l'estime de vos héritiers. Prévenez donc ces

ırares; réglez dès à présent ce qui con-
ıe votre sépulture, dont le plus bel orne-
ıt est la piété. Détachez-vous de tout ce
est terrestre et périssable : faites en
e d'avoir avec vous tout ce qui vous est
ıssaire pour ce passage. » .
ıint Chrysostome, sur la première Epître
Corinthiens, où il est parlé de l'eucha-
e, conseille au chrétien de s'interroger
i lui-même à l'occasion de ce mystère :
Lorsque vous voyez que l'on présente
tre adoration le corps de Jésus-Christ,
par lui, devez-vous dire, que je ne suis
terre, mais que je deviens immortel. Il
lélivre de la captivité du démon et me
ure la liberté des enfants de Dieu. En
cevant, je reçois le gage précieux de la
e future ; je suis assuré de posséder les
s celestes, d'être un jour associé aux
s et éternellement heureux avec lui.
s l'eucharistie, je trouve son même corps
ı été attaché à la croix. Le soleil éclipsa
ımière par respect pour son corps, qui
nu ; le voile du temple se déchira, les
ers se brisèrent, la terre trembla, tous
léments reconnurent sa divinité. C'est là
ırps dont le côté, percé par la lance, ré-
lit cette source salutaire de sang et
ı, etc. »
prédicateur pourra se servir de cette
e en traitant le pardon des ennemis :
gez les injures que vous avez reçues,
s mourir celui qui vous a offensé, laissez
enfants les héritiers de votre haine,
loyez vos richesses à détruire votre en-
i, traduisez-le au tribunal de la justice ;
s en sorte que l'on vous regarde comme
ıme le plus implacable ; j'y consens ;
après toutes ces poursuites et ces ven-
ces réitérées, interrogez-vous vous-
ıe, voyez si vous avez agi avec raison,
ıel fruit vous avez retiré de votre haine.
tte imitation des mœurs a beaucoup de
pour persuader ou pour dissuader l'au-
ır.

Chapitre XVI.

emples de la métaphore et de l'allégorie.

ı définit la métaphore un trope par le-
, au lieu d'un nom propre, on admet un
étranger que l'on emprunte d'une chose
blable à celle dont on parle.

allégorie est une continuation de plu-
rs métaphores : elle se fait lorsqu'en
ınt on semble dire tout autre chose que
dit en effet, comme le marque l'étymo-
de ce mot.

Le Seigneur, dit saint Cyprien, nous a
ınné d'être prudents, de veiller sur nous-
ıes, de crainte que notre adversaire, qui
attentif qu'à dresser des embûches pour
perdre, ne se glisse imperceptiblement
notre cœur pour former des incendies
ı moindre étincelle de la passion, nous
ıger dans des habitudes criminelles, et par
artifices nous faire faire naufrage dans la
et nous perdre éternellement. »

Respectez, dit saint Basile, la vieillesse du jeûne, il est aussi ancien que le monde. Que chacun de nous, avant la fin de sa vie, abandonne ce qui lui est inutile ou dangereux. Il faut décharger son vaisseau pour l'empêcher d'être submergé, en ôter tout ce que nous avons acquis par l'injustice. Voyez les nautonniers au milieu de la tempête : quand leur vaisseau est menacé d'un prochain naufrage, ils jettent dans la mer une partie de la marchandise pour se dérober à la fureur des flots. Imitons leur conduite, n'attendons pas que nous soyons en danger de mort, abandonnons avant ce moment ce qui nous est inutile, déchargeons notre vaisseau, ôtons-en tout ce que nous avons acquis par l'iniquité, si nous voulons éviter les maux dont nous serons alors menacés. »

Il faut se servir sobrement de cette figure, pour ne pas répandre l'obscurité dans son discours. Nous donnerons quelques avis à ce sujet quand nous expliquerons la manière d'interpréter l'Ecriture.

Chapitre XVII

Images.

Une source des plus ordinaires beautés du discours consiste à donner, pour ainsi dire, du corps et de la réalité aux choses dont on parle, et à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination et qui montrent un objet sensible. Cette manière a du rapport avec l'hypotypose. Consultez les exemples suivants :

Levez l'étendard sur Babylone, que la multitude des maisons et la hauteur de ses tours font paraître comme une montagne couverte de nuages. Haussez la voix pour appeler ses ennemis. Etendez la main pour leur faire signe de venir promptement, et que les princes qui doivent la détruire entrent dans ses portes. J'ai donné mes ordres, j'ai fait venir mes guerriers, qui sont les ministres de ma fureur, et qui travaillent avec joie pour ma gloire. Déjà les montagnes retentissent des cris différents de ces instruments de ma colère. . . Filles de Babylone, poussez des cris et des hurlements. Ville infortunée, tous les bras qui devraient te défendre sont languissants et sans force, et tous les cœurs de tes habitants se fondront comme la cire. Ils seront agités de convulsions et de douleur ; ils souffriront des maux comme une femme qui est en travail, et leurs visages seront désséchés comme s'ils avaient été brûlés par le feu, etc.

J'irai trouver les princes du peuple, je leur parlerai. Mais ils ont conspiré tous ensemble à briser le joug du Seigneur. C'est pourquoi le lion de la forêt les dévorera, le loup qui cherche sa proie sur le soir les dévorera. . . Ils sont devenus semblables à des chevaux. . . Ils dressent des embûches à leurs frères, comme on en dresse aux oiseaux. Ils tendent des filets pour surprendre les hommes. Leurs maisons sont pleines des fruits de leur tromperie. C'est ainsi qu'ils deviennent gras et qu'ils s'enrichissent, etc.

CHAPITRE XVIII.

Exemples des similitudes ou comparaisons qui donnent de la grâce au discours.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre la similitude et la comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée. On s'en sert pour donner de la force et de l'agrément au discours, et on les met au nombre des figures de pensée. Saint Basile, dans un sermon contre les avares, en introduit un qui parle ainsi : « A qui fais-je tort, si je conserve mon bien pour moi seul ? Mais, dites-moi, répond ce Père, ces biens vous appartiennent-ils ? D'où les avez-vous reçus en naissant ? Vous vous les appropriez comme si vous en étiez le maître absolu. Vous ressemblez à un homme qui, s'emparant de la première place du théâtre, voudrait en défendre l'entrée à ceux qui se présentent, parce qu'il voudrait s'approprier à lui seul le droit d'assister au spectacle qui se donne également pour tous. »

Saint Chrysostome se sert de la même figure au sujet de l'Eucharistie : « Ce mystère vous fait jouir sur la terre de la gloire du ciel. Entrez en esprit dans le ciel, pénétrez jusqu'au tribunal de la majesté suprême, et vous connaîtrez la verité de ce que j'avance. Je vous montrerai également sur nos autels ce que vous pourriez voir de plus admirable. Ce ne sont pas la richesse des lambris, la magnificence des ornements qui forment ce qu'il y a de plus superbe dans le palais des rois, mais le roi lui-même placé sur son trône. Il en est de même du ciel : c'est Dieu qui en fait la grandeur et la gloire, et son corps adorable est également ici. Vous pouvez l'y voir, l'y admirer. Je ne vous invite pas précisément à considérer tous les archanges et les esprits célestes, mais c'est Dieu lui-même que je vous présente. Vous possédez donc sur la terre ce qu'il y a de plus admirable dans le ciel ; vous pouvez le regarder, le toucher, le prendre en nourriture et retourner en paix chez vous dans la possession d'un si grand bien. Purifiez donc votre esprit et votre cœur pour participer aux saints mystères. Si vous deviez recevoir le roi dans votre maison, avec quel soin ne vous prépareriez-vous pas pour répondre à un si grand honneur ? Ici ce n'est pas seulement un roi, mais le Fils unique de Dieu que vous recevez. Quel mépris sa présence ne doit-elle pas vous inspirer pour les choses d'ici bas ! Quelle doit être votre reconnaissance pour ce bienfait ! Mais, hélas ! quel est plutôt votre aveuglement ? Le luxe, les plaisirs, les biens de la terre possèdent seuls votre cœur : vous les préférez à la grâce de votre Dieu. Quelle raison peut justifier votre ingratitude ou vous en mériter le pardon ! »

Les comparaisons servent beaucoup pour instruire, il en faut faire le choix avec discernement. Elles ne doivent avoir rien de vil ni d'immodeste, ni être trop fréquentes, pour ne pas paraître plus poëte qu'orateur

CHAPITRE XIX.

Exemple de l'hyperbole.

L'hyperbole est un trope qui représente les choses ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont dans la vérité.

« La terre, la mer, l'air, le ciel et tous les éléments sont renfermés dans leurs bornes, dit saint Augustin, l'avarice seule n'en a point. O avare ! si l'on accordait toute la terre à vos désirs, vous voudriez y ajouter encore les richesses de la mer ; si vous possédiez l'une et l'autre, vous souhaiteriez être le maître de la région de l'air. Vous accordât-on tous ces biens, la cupidité vous ferait ambitionner le ciel ; mais en fussiez-vous le seul maître, votre avarice ne serait pas satisfaite, si elle ne vous faisait chercher à vous rendre semblable ou supérieur à Dieu même. »

L'usage de cette figure doit être rare ; on l'emploie quand il faut toucher, ou témoigner de l'horreur du vice.

CHAPITRE XX.

De la prosopopée.

La prosopopée est une figure qui consiste à faire parler une personne morte ou vivante, absente ou présente, à donner la parole et le sentiment aux choses inanimées, comme les vertus et les vices, les villes, etc. Saint Basile, en parlant aux riches qui disent que leurs biens ne suffiraient pas s'il fallait faire l'aumône à tous ceux qui la demandent, emploie cette figure : « Vous refusez l'aumône à un pauvre, vous jurez que vous n'avez pas de quoi le soulager : et ce diamant, et cette bague précieuse que vous portez au doigt démentent votre langue et vous accusent de mensonge et d'inhumanité. Demandez à Samson ce qui l'a rendu invincible ? Le jeûne, vous répondra-t-il, a concouru à ma conception, il m'a porté dans le sein de ma mère, il m'a nourri par elle, il a fait ma force et mon courage.

« Donnez quelque relâche à votre corps. Qu'il fasse une alliance de quelques jours avec le jeûne, pour l'observer avec nous. Ne sentez-vous pas combien il est insatiable, toujours sujet à de nouveaux besoins ? Est-il rempli, il oublie presque aussitôt qu'il est rassasié. Plongé dans la débauche, plein de cette mortelle variété de mets que vous lui présentez, il parle en philosophe de la tempérance, il la comble d'éloges dont il ne se souvient plus dès que la faim le tourmente. »

Vous dites que vous n'avez point de superflu, objectera le prédicateur : ce luxe dont vous êtes chargé, ces habits superbes, ces équipages magnifiques, ces festins somptueux ne déposent-ils pas contre vous ? ne vous reprochent-ils pas votre insensibilité pour les pauvres ? Vous qui sacrifiez à vos plaisirs le superflu même que vous leur devez, etc.

On peut encore se servir ainsi de cette figure : « N'entendez-vous pas, chrétiens, la voix de tant de villes et de lieux saints qui

laignent de la captivité honteuse sous elle ils gémissent? Venez, vous crient-, armez-vous pour notre defense, com-z avec ardeur; faites-nous rentrer sous étendards de Jésus-Christ. Reparaissez a terre, vous tous, respectables évê- qui fûtes autrefois notre force et notre e; voyez l'état affreux où nous sommes ites. Périsse sous vos coups cet ennemi om de Dieu qui nous rend depuis tant ècles le théâtre de ses erreurs et de ses uches! » Cette figure peut beaucoup d il faut exciter ses auditeurs à soute- a religion de leurs pères.

CHAPITRE XXIII.

De la figure nommée congeries.

tte figure, que les rhéteurs appellent en *congeries*, et à laquelle plusieurs ont é le nom de multiplication, a beaucoup rce dans le discours : elle consiste à sser dans une période plusieurs pen-, plusieurs raisonnements serrés qui ainquent l'esprit de l'auditeur. Saint oire de Nazianze s'en sert dans l'éloge hilosophe Héron : « Vous soutenez les s de la piété et de la religion, vous com-z pour leur défense, et l'impiété vous avec fureur vous armer contre elle. Elle ève, elle anime ses partisans contre vous ur fait jurer votre perte. Après tant de bats que vous avez soutenus, de dan- auxquels vous vous êtes exposé en ins- ant, en reprenant les princes et les peu-, dans le public, en particulier, dans es sortes de circonstances et de lieux, ous arrête, on vous conduit dans les ns, et un magistrat inique vous con- ne à la peine du fouet, etc. »

prédicateur pourra s'exprimer de mê- dans des temps de guerre. C'est par ste jugement de Dieu que nous gémis- sous le poids d'une guerre cruelle. Que nemis qui nous environnent de toutes, et qui ne cherchent qu'à nous rendre istes victimes de leur fureur! Ennemis ieurs qu'il faut repousser avec force, mis domestiques, encore plus terribles, faut vaincre, et qui nous attaquent sans re- : le démon, le monde et la chair, source ste de tous nos maux. Puissent nos pé- et la discorde qui règnent de toutes parts r de demander à Dieu vengeance con- ous! Quel remède nous reste-t-il dans nte des malheurs dont nous sommes icés? prosternons-nous devant Dieu com- es coupables, avouons nos crimes, pu- ns-nous nous-mêmes, lavons-nous de autes dans la piscine de la pénitence, njurons-le de se réconcilier avec nous.

CHAPITRE XXII.

éthode de lier les preuves du sujet que l'on traite avec le sujet même.

nt Basile nous en fournit l'exemple sui- : « Les femmes mondaines, oubliant crainte de Dieu et des supplices éter- réservés aux infracteurs de sa loi, dé- nt la modestie et la pudeur qui convien- nent à leur sexe. On les voit, chargées d'un luxe fastueux, ornées de tout ce qui peut inspirer de l'amour, paraître dans nos temples sans respect pour Dieu et pour ses anges, dans tout l'éclat d'un faste voluptueux ; on les voit, dans les compagnies, rire et badiner avec une liberté indécente, en la présence même de leurs maris, et chercher dans les yeux des autres des signes qui leur répondent. Elles s'exercent dans les bals par des danses efféminées ; une molle langueur répandue sur leur visage fait transpirer l'amour par tous les sens et allume dans le cœur d'une jeunesse licencieuse le feu secret d'une passion qui la consume. Mais ce qui rend leur conduite plus criminelle, c'est qu'elles ne se livrent à de tels excès que les jours consacrés au Seigneur, jours saints qu'elles devraient passer dans la prière, se rappeler la résurrection d'un Dieu, se représenter ce jour terrible où il descendra du ciel pour nous juger; où les vivants et les morts paraîtront devant son tribunal pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs actions. Ce sont là les objets dignes de la méditation d'un chrétien qui devraient les occuper, exciter en elles une sainte componction de leurs péchés, et les porter à se disposer par une sérieuse pénitence à la venue de ce souverain juge. »

Le prédicateur peut admettre cette figure en parlant les jours solennels, comme le jour de Noël, dont la plupart passent les fêtes dans les plaisirs et dans la licence des festins mutuels. Dans les lieux où règne l'esprit de la débauche. Que faites-vous? (pourra-t-il dire) vous donnez impudemment dans les excès de la table ; toujours dans les repas les plus exquis, à peine laissez-vous à votre estomac le temps de faire ses fonctions. Ne sentez-vous pas que la bonne chère est la cause de toutes les maladies qui vous affligent? La débauche dans laquelle vous vous plongez abrége vos jours, avance votre vieillesse, absorbe votre patrimoine. Insensés! pourquoi vous précipiter en aveugles dans le tombeau? Pourquoi courir à grands pas à la damnation éternelle?

On se sert fort à propos de cette manière de s'exprimer pour persuader ou pour dissuader l'auditeur.

CHAPITRE XXIII.

De l'antithèse et de la périphrase.

L'antithèse signifie une certaine opposition de paroles et de pensées qui produit un effet admirable dans le discours. Il faut user rarement de cette figure, dont la trop grande affectation est un grand défaut.

La périphrase ou la circonlocution consiste à exprimer en plusieurs mots ce que l'on peut dire en un seul; on s'en sert, pour ainsi dire, pour dire les choses d'une manière qui frappe, et par là elle contribue au sublime.

Saint Cyprien, dans son livre sur la patience, forme de belles antithèses en parlant de Jésus-Christ : « Le Fils de Dieu s'est fait enfant de l'homme, afin de nous faire enfants

de Dieu. Il a été blessé pour guérir nos plaies; il s'est fait esclave pour nous rendre libres. Dans le temps de sa passion, avant qu'il mourût pour nous faire vivre, que d'outrages n'a-t-il pas essuyés de la part des Juifs? Il a souffert qu'ils lui crachassent au visage, lui qui avec la salive avait ouvert les yeux de l'aveugle-né. Le démon est tourmenté, chassé en son nom par ses ministres, et il a voulu souffrir de la main des hommes. Il est couronné d'épines, lui qui couronne les martyrs de fleurs immortelles; on le dépouille de ses habits, lui qui revêt les autres de l'immortalité; on lui donne du fiel pour nourriture, lui qui donne à ses sujets une nourriture céleste; on lui présente du vinaigre dans sa soif, lui qui vient d'instituer, dans la dernière cène, un calice de salut et de bénédiction, etc. »

« Jésus-Christ n'habite pas dans le barreau ni dans les places publiques, dit saint Ambroise : il est la paix, et il n'y règne que la dissension et la discorde; il est la charité, et on n'y entend que la médisance et la calomnie. »

Le prédicateur peut aussi, par antithèse, représenter les avantages d'une vie chrétienne. Les plaisirs des sens affaiblissent le corps, la joie spirituelle augmente la vigueur et la force de l'esprit : ceux-là sont suivis du repentir, ceux-ci d'un contentement parfait; les uns produisent la honte et l'infamie, les autres nous font aimer de Dieu et des hommes

La périphrase ou la circonlocution, qui consiste à exprimer en plusieurs paroles ce que l'on pourrait dire en un mot, est aussi quelquefois un détour que l'on prend pour éviter certains mots qui ont des idées choquantes, et pour ne pas dire certaines choses qui produiraient un mauvais effet, ou qui blesseraient la bienséance. Saint Grégoire de Nazianze, dans le panégyrique d'Héron, nous en donne un exemple : « Puisque nous avons le bonheur de vous revoir, comme il était juste, et que Dieu, qui exalte ceux qui le glorifient, qui augmente le zèle de ceux qui le servent avec ferveur, qui a de la complaisance pour ceux qui le craignent, qui ressuscite les morts, et qui, après quatre ans d'absence, vous a rappelé contre toute espérance comme il ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours; qui, selon la vision d'Ézéchiel, unit les os aux os, les jointures aux jointures, et qui a rempli nos désirs et les vôtres en nous rapprochant, puisque nous sommes au comble de nos désirs en vous possédant, continuez de parler avec la même liberté; persévérez dans les mêmes occupations; ne vous laissez point abattre par vos malheurs, de crainte que l'on ne vous accuse de soutenir peu noblement le caractère de philosophe, et de trahir lâchement la philosophie. »

Le même Père, dans l'oraison funèbre de saint Athanase, le compare à tous les prophètes : « Cette voix qui a précédé le Verbe, ce flambeau qui a paru devant la lumière, ce médiateur de l'Ancien et du Nouveau Testament, Jean-Baptiste, qui a annoncé le Messie, etc. »

A l'imitation de ces exemples, le prédicateur peut employer la périphrase suivante: Celui qui élève ses partisans au faîte des grandeurs pour les perdre par la prospérité, qui, sous un masque de vertu, cache les vices qu'il dérobe au public, qui séduit et trompe ceux qui lui sont le plus attachés, qui se raille de l'innocence et de la probité, qui apprend à être fourbe et dissimulé, qui regarde la grandeur et les richesses comme la source du vrai bonheur, qui fournit aux passions mille moyens de se satisfaire, qui corrompt, par la licence des plaisirs, les cœurs les plus purs, qui séduit, par de faux raisonnements, les esprits les plus philosophes, c'est celui-là, chrétiens, que vous aimez si ardemment, à qui vous obéissez si fidèlement. Quelle idée vous formez-vous du monde, qu'en pensez-vous? C'est lui que je viens de vous dépeindre. Pourriez-vous ne pas le reconnaître à des traits si marqués?

CHAPITRE XXIV.

De la paronomase et de l'interrogation.

La paronomase est une répétition du même mot, mais après y avoir fait quelque changement, soit en ajoutant, soit en retranchant.

L'interrogation par subjection consiste à s'interroger et à se répondre et à prévenir les fausses raisons que l'on peut objecter, et à les réfuter.

Saint Basile se sert de la première en expliquant ces paroles, *Je détruirai mes greniers*, etc. « Riches, vous avez des greniers tout construits que la Providence vous présente : ce sont les pauvres, » etc. « Faites Dieu votre débiteur, dit saint Chrysostome, et demandez-lui ce que vous souhaitez. Commencez par lui prêter avec usure, pour recevoir ensuite l'intérêt de ce que vous lui aurez donné. Elevez non-seulement vos mains au ciel par la prière, mais portez-les à celles des pauvres pour leur communiquer vos largesses. C'est par là que vous obtiendrez le ciel, car celui qui y réside reçoit lui-même l'aumône que vous donnez à l'indigent. Si vous la refusez, il vous refusera ces bienfaits. »

« Marie, dit saint Ambroise, ne cherchait pas la compagnie des femmes. Son esprit plein de l'idée de Dieu, lui procurait les moyens de s'entretenir plus avantageusement avec lui. »

Le prédicateur se servira de la paronomase pour consoler les pauvres. Le croiriez-vous? beaucoup entre les pauvres sont riches : riches en grâce, en humilité, etc. Mais parmi les riches, que l'on en trouve qui sont plus indigents que les premiers! Ils sont pauvres aux yeux de Dieu; ils n'ont ni humilité, ni charité; ils sont dénués des vertus chrétiennes. Que cette pauvreté est plus à plaindre, qu'elle est plus funeste que la vôtre!

Les exemples de l'interrogation sont fréquents chez les saints Pères. Nous nous contenterons de rapporter le suivant de saint

›roise, qui propose les actions de la sainte
·ge à imiter : « Vit-on jamais Marie déso-
à ses parents, les chagriner par les ca-
es d'une humeur légère et inconstante?
posa-t-elle à la volonté de ses proches?
-elle du mépris pour le faible et le mal-
·eux? Refusa-t-elle de soulager l'indi-
? Fréquenta-t-elle d'autres hommes que
: que la charité et la modestie lui per-
aient de voir? Elle n'avait rien de fier
le regard, de libre dans ses discours,
lécent dans ses actions.... Sa sagesse
rieure était l'image parfaite de la vertu
›n cœur, etc. »
tte figure peut être admise dans tous les
es d'éloquence : elle contribue à la clarté
iscours, et elle est propre pour instruire.
eut ainsi l'employer : Pensez-vous, chré-
, que Dieu vous a formés à son image,
vous a racheté au prix de son sang?
ez-vous aux engagements que vous avez
·actés dans le baptême par la bouche de
parrains? Eh! qui croirait que vous
; réflexion à ces importantes vérités,
d on vous voit vivre d'une manière si
:hrétienne, qu'il semble que vous ayez
ié les bienfaits de Dieu et l'excellence
›tre nature?

Chapitre XXV.

: figure nommée percunctatio, *de l'apostrophe et de la dubitation.*

›n n'est plus commun que d'interroger
e questionner : ces deux termes s'expri-
indifféremment dans notre langue.
e marque une simple envie de savoir
jue chose, et l'autre un dessein formé
barrasser une personne. En ce dernier
l'interrogation est plus figurée, parce
le ne se propose pas tant d'interroger,
le presser celui à qui elle s'adresse. Les
is lui donnent le nom de *percunctatio*.
z-la dans saint Grégoire de Nazianze,
d il représente Césaire exposé à la
ité de Julien : « Dans ce récit que vous
z d'entendre des persécutions que cet
·reur suscita contre lui, n'avez-vous pas
t que Césaire fît quelque démarche in-
› de la grandeur de son courage? Ras-
:-vous, la victoire est du côté de Jésus-
it, qui a vaincu le monde, etc. »
: démontre par cette figure la vérité d'une
› dont l'on pourrait douter. On peut
›loyer ainsi en parlant au peuple :
ez-vous donc qu'il y ait un seul chré-
qui soit dispensé de porter sa croix?
·ois, les princes, tous les hommes, quels
; soient, la portent également, et ceux
·ous vous imaginez être les plus heu-
en portent souvent de plus pénibles que
ıtres.
ıpostrophe est une figure par laquelle
iterrompt tout à coup son discours pour
esser ou à quelque personne présente
›sente, vivante ou morte, ou à quelques
ures animées ou inanimées. Saint Gré-
: de Nazianze, dans le même discours,
sse la parole à son frère Césaire : « Voilà,
ıı frère Césaire! les devoirs funèbres
que je vous rends. Je vous consacre les prémices de mes discours. Vous vous êtes plaint souvent que je tenais mon talent caché, je le découvre en votre considération. Je n'ai point d'autre mausolée à vous dresser, etc. »

Le prédicateur exhortera par cette figure les chrétiens à pratiquer la vertu : Je vous ai fait connaître la volonté de Dieu, ce qu'il demande de vous; je vous ai montré toutes vos obligations renfermées dans l'Evangile. Efforcez-vous donc de prouver par la sainteté de vos actions que ce n'est pas en vain que vous écoutez la parole de Dieu, etc.

La dubitation est une figure qui donne plus de créance à l'orateur, quand, pour marquer son embarras, il feint de ne savoir par où commencer ni par où finir ce qu'il doit dire ni ce qu'il doit taire. On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui on parle de considérer les vérités auxquelles ils ne font point attention. « Dans ces désordres qui règnent, dit saint Basile, en parlant contre les ivrognes, je ne sais quel parti prendre. Si je prêche contre vos débauches, vous êtes insensibles à mes reproches, et mes paroles frappent l'air; si je me tais, si je dissimule, mon silence produira de plus grands maux; manquerais-je à une de mes plus grandes obligations envers vous qui êtes confiés à mes soins? ma négligence me rendrait coupable, et vous plus criminels. Elèverai-je ma voix contre ces hommes intempérants? Mais c'est parler à des morts, etc. »

La dubitation s'emploie ainsi en style d'orateur pour instruire et pour plaire : Parlé-je à des sourds? Sont-ce des fables que je viens vous débiter? Ah! quelle serait ma douleur s'il en était ainsi, etc. Ou de cette manière : Je ne sais si je m'explique assez clairement. Je crains que vous ne trouviez de l'obscurité dans mes paroles, que vous ne compreniez pas les vérités que je vous annonce, quand je vois vos actions si contraires à ce que la loi vous prescrit

Chapitre XXVI.

De la correction, de l'omission, de l'allusion.

La correction se fait lorsque les mots que l'orateur emploie, ne lui paraissant pas assez exprimer ce qu'il souhaite, il condamne ses premières expressions comme trop faibles, et corrige son discours en y ajoutant des termes plus forts. « Quel est le plus avantageux pour le corps, dit saint Basile (*Discours 2 sur le jeûne*), ou de passer agréablement la nuit quand il est rempli modérément, ou de se trouver absorbé, abruti, quand il est chargé avec excès? Non-seulement il est alors abruti, mais dans un état violent et convulsif par des révolutions intérieures, par des douleurs aiguës qui le déchirent. Prétendriez-vous donc qu'il serait plus facile de conserver au milieu des dangers de la mer un vaisseau plus rempli de marchandises qu'il n'en doit contenir, qu'un vaisseau léger et chargé selon sa capacité? »

Le prédicateur reprend ainsi par cette figure : Que de personnes qui s'aiment ou plutôt qui se haïssent aveuglément jusqu'au

point de rechercher des flatteurs qui les séduisent, loin d'écouter un ami fidèle qui les avertit de leurs défauts !

La paralipse ou l'omission est une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais cette feinte est naturelle. Telle est celle-ci de saint Grégoire de Nazianze, dans son *Apologie*. Après avoir fait une longue énumération des peines et des sollicitudes d'un pasteur, il finit ainsi : « On trouve tant d'erreurs, d'illusions dans les esprits, tant de différents sentiments dans la doctrine, tant d'inquiétudes, de chagrins pour celui qui a la conduite des âmes, que je les passe sous silence pour ne pas prolonger mon discours. »

L'allusion, qui consiste dans un certain jeu de mots, donne de la grâce au discours quand elle n'est ni puérile ni trop recherchée ; mais comme cette figure n'a de beauté que dans le latin, et qu'il est peu d'occasions où l'on puisse s'en servir dans la langue française, nous n'en proposerons pas d'exemple.

Chapitre XXVII.

De la gradation et de la description.

La gradation est une figure par laquelle l'orateur commence une période ou un membre de période par quelque chose de moindre, en s'élevant comme par degrés de pensées en pensées qui aillent toujours en augmentant. Elle tient de la répétition, puisqu'on y répète plusieurs choses et que l'on ne passe à ce qui suit qu'en reprenant une partie de ce qui a précédé. Mais l'art s'y fait un peu trop connaître, c'est pourquoi il en faut user rarement.

Nous nous glorifions, dit saint Paul, *dans l'affliction, parce que nous savons que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que l'espérance n'est jamais confondue.*

La description est d'une grande étendue dans l'éloquence. Il y en a de différentes espèces, et qui ont différents noms : les unes regardent les personnes dont on veut dépeindre le caractère ; les autres regardent les lieux et le temps ; les dernières concernent les faits et les actions. On en trouve des plus vives et des plus sublimes dans tous ces genres chez les saints Pères. Saint Grégoire de Nazianze, dans l'éloge funèbre de Césaire, décrit un tremblement de terre ; dans celui de saint Athanase, la vie et les mœurs d'un certain Grégoire de Cappadoce. Il peint la piété, la pénitence des anachorètes de l'Egypte, à l'occasion d'un certain commerce que ce saint docteur avait entretenu avec eux. Il fait une peinture agréable de la vie pastorale dans son *Apologie*, etc.

Saint Basile explique par des raisons physiques combien grande fut la douleur des quarante martyrs, qui dans la rigueur du froid furent précipités dans un étang.

On emploie les descriptions dans le genre démonstratif, quand il s'agit d'instruire et de toucher.

Le prédicateur peut, dans un temps de stérilité, en faire une vive description, pour exciter ses auditeurs à l'aumône et à la pénitence. Il faut seulement éviter de faire usage de cette figure pour faire paraître son éloquence et pour se concilier l'estime du public

Chapitre XXVIII

Des figures usitées dans le genre sublime. Comment le prédicateur doit s'exprimer pour instruire et pour exhorter.

Nous ne rapporterons que quelques exemples du style sublime, pour donner aux jeunes clercs une idée de ce genre d'éloquence. L'Apôtre nous apprend comment il faut parler pour instruire et exhorter les chrétiens à remplir leurs devoirs.

Mes frères, ne soyez point enfants pour n'avoir pas de sagesse et pour ne savoir pas juger du véritable prix des choses : mais soyez enfants pour être sans malice, et soyez sages comme des hommes parfaits, dans le goût que vous avez pour les choses et dans le jugement que vous en portez.

Et dans une autre Epître : *Je ne vous dis pas ceci pour vous causer de la honte, mais je vous avertis de votre devoir comme mes chers enfants : car quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en lui par l'Evangile que je vous ai annoncé le premier*

Saint Léon s'exprime de même dans le 1er sermon sur la Nativité : « Reconnaissez, ô chrétiens ! votre dignité, et puisque vous participez à la nature divine, ne retombez plus dans votre ancienne bassesse par des actions qui puissent vous déshonorer. Souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes les membres ; souvenez-vous que vous avez été délivrés de la tyrannie du prince des ténèbres pour avoir part au royaume et à la lumière de Dieu. »

A l'imitation des exemples précédents, le prédicateur, après l'explication de l'épître ou de l'évangile du jour, représentera aux peuples qu'il n'a décrit tous les désordres dont ils sont coupables que pour gémir avec eux sur les maux qui les affligent et qui en sont les suites, afin que l'image qu'il en fait et la douleur qu'il leur en inspire les excitent à embrasser la pénitence.

L'exhortation consiste à presser dans un même mouvement plusieurs pensées pathétiques qui convainquent le pécheur et qui l'engagent à faire pénitence. On l'appelle en latin *obsecratio*. Saint Paul, écrivant aux Ephésiens, s'exprime en ce sens : *Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière digne de l'état auquel vous êtes appelés*, etc.

Le prédicateur pourra s'exprimer de même après avoir expliqué aux fidèles leurs devoirs : Je vous conjure, mes chers enfants, vous que Jésus-Christ a confiés à mes soins, que je chéris plus que moi-même, que je m'efforce de conduire dans les voies du salut, d'être attentifs, vigilants sur vos actions, de réfléchir sur ce que vous êtes, sous les étendards

de qui vous combattez, et de penser à ce que vous deviendrez un jour.

CHAPITRE XXIX.

Comment on peut témoigner de l'exécration et du mépris.

Saint Cyprien charge de malédictions ceux qui avaient renoncé à la religion : « Qu'ils périssent, puisqu'ils le veulent ! Qu'ils demeurent seuls hors du sein de l'Eglise, puisqu'ils s'en sont retirés ! Qu'ils soient seuls opposés aux évêques, puisqu'ils ont secoué le joug de l'obéissance qu'ils leur doivent ! qu'ils portent la peine due à leur rébellion ! etc. »

L'usage de cette figure doit être sobre : on peut l'admettre contre les usuriers et les adultères, etc. Après avoir exposé les maux qu'ils causent, on peut témoigner l'horreur pour les pécheurs par ces paroles : Qu'on chasse du sein de l'Eglise ces malheureux qui accablent, qui dévorent la substance du prochain par l'usure ; ces profanes voluptueux qui violent la sainteté du mariage, qui oppriment la veuve et l'orphelin, etc.

On peut témoigner, comme saint Paul, du mépris pour les choses du monde : *Tout me semble une perte au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses; je les regarde comme ce qu'il y a de plus vil, pour gagner Jésus-Christ.* (Philip. III.)

Après avoir déclamé contre les vices, pour inspirer le mépris du monde : Je méprise tout, dira le prédicateur, et j'abandonnerais tout volontiers pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Malheur à moi si je ne retire que des louanges de mes discours, si je dissimule vos désordres, si par ma faiblesse ou par mon silence vous devenez plus coupables ! Oui, je méprise tout, vos éloges, les honneurs, et les biens de la vie pour vous. Rien ne m'est si cher que votre salut.

CHAPITRE XXX.

Exemples de la détestation, du reproche, de l'imprécation, de la répréhension et de la dérision.

Dieu déteste les orgueilleux par la bouche du prophète Amos : *Le Seigneur Dieu a juré par lui-même, le Seigneur le Dieu des armées a dit : Je déteste l'orgueil de Jacob ; je hais ses maisons superbes, et je livrerai leur ville avec ses habitants entre les mains de leurs ennemis.*

Le prédicateur détestera de même les mœurs corrompues des chrétiens, et particulièrement de ceux qui seront soumis à son ministère.

Saint Paul reproche aux Galates leur peu de fermeté dans la foi. *O Galates insensés ! qui vous a ensorcelés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité?*

Est-ce ainsi, peuple insensé, dit Moïse, *que vous témoignez votre reconnaissance envers le Seigneur qui vous a comblés de tant de bienfaits?*

Nous lisons dans Jérémie une imprécation terrible. *Seigneur, vous qui voyez leur injustice, ne laissez pas leurs crimes impunis. Abandonnez leurs enfants à la famine, et faites-les passer par le fil de l'épée ! Que leurs femmes perdent leurs enfants, et qu'elles deviennent veuves ! Que leurs maris soient mis à mort ! Que ceux qui sont jeunes parmi eux soient percés de coups dans le combat !*

Il n'appartient qu'à un zèle inspiré de Dieu d'employer cette figure qui pourrait compromettre le ministère du prédicateur, comme la charité nous défend de souhaiter du mal à nos frères. Il faut, après une imprécation contre les pécheurs, revenir à soi et les conjurer de détourner ce malheur par la pénitence, ou prier le Seigneur de les rappeler à lui, comme saint Chrysostome le fait par ces paroles : « Puissiez-vous à jamais périr, vous qui outragez le Saint des saints ! Mais, que dis-je ? puissiez-vous plutôt recourir à la miséricorde de Dieu et faire pénitence ! »

Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours de la modération dans les disputes, reprend ceux d'entre le peuple qui voulaient par ambition entrer dans les fonctions du sanctuaire : Pourquoi, vous qui êtes du nombre du troupeau, usurpez-vous la fonction du pasteur ? Pourquoi, n'étant que serviteur, voulez-vous devenir maître ? Pourquoi, n'étant que soldat, voulez-vous entreprendre la conduite d'une armée ? »

« Quoi ! vous êtes sensible à la douleur, dit saint Basile aux envieux, vous qui n'avez reçu aucune injure ? Pourquoi être si fortement irrités contre ceux que la fortune favorise ? Vous ont-ils causé quelque injustice ? ont-ils dérobé votre bien ?

Le prédicateur pourra suivre ces exemples : Aveugles que vous êtes, exilés pour un temps sur la terre, chrétiens, vous ne pensez pas à votre patrie. Vous vivez sans inquiétude pour l'avenir comme si vous ne deviez jamais mourir. Oubliez-vous donc que vous êtes les fils adoptifs de Dieu, les frères de Jésus-Christ, et les cohéritiers de sa gloire ? Vous amuserez-vous toujours comme des enfants, à la bagatelle ? N'aurez-vous de sentiments que pour la terre que vous devez abandonner un jour ?

Isaïe nous fournit un exemple de dérision : *Prince superbe*, en parlant de Pharaon, *où sont maintenant vos sages ? qu'ils vous annoncent à present, qu'ils vous prédisent ce que le Seigneur des armées a résolu de faire à l'Egypte*, etc.

Où sont ces hommes corrompus qui sont encore aujourd'hui le scandale du peuple ? dira le prédicateur. Où sont ces hommes vindicatifs et calomniateurs qui ont troublé tant de familles ? etc. La plupart sont morts, ou vivent malheureux, les remords de leur conscience leur font trouver un enfer anticipé. Chrétiens qui m'écoutez, ne les imitez pas dans leur conduite, si vous ne voulez pas être les déplorables compagnons de leur malheur.

Cette figure est utile quand on inspire la fuite de quelque vice.

CHAPITRE XXXII.

Comment on doit témoigner sa joie, exprimer sa douleur et menacer.

Saint Grégoire de Nazianze, dans son second discours contre Julien, présente un modèle du premier. Après avoir exposé plusieurs actions des prophètes, « Qu'est-il besoin, dit-il, de remonter si haut ? je ne veux pas perdre de vue l'histoire de notre temps. Nos ennemis ne profaneront plus nos temples par leurs regards; ils ne souilleront plus avec un sang impur nos autels, qui sont destinés à un sacrifice si saint; ils ne déshonoreront plus les lieux sacrés en érigeant des autels au démon, etc, »

Le prédicateur ornera son discours de cette figure, principalement les jours où les chrétiens approchent de l'eucharistie : Qu'à présent l'ennemi de nos âmes s'éloigne de nous ! qu'il n'ose entreprendre de nous attaquer désormais ! Oserait-il combattre contre Dieu que nous avons reçu, et avec qui nous sommes unis par la foi ? nous le vaincrons, nous en triompherons, parce que Jésus-Christ est le souverain roi et le souverain victorieux.

On emploie avec avantage cette figure quand on parle devant certaines sociétés chrétiennes. On peut s'exprimer de cette sorte : *Glorifions-nous dans le Seigneur.* C'est lui qui nous fait la grâce de mépriser ce que les gens du monde estiment tant; C'est par lui que nous sommes unis ensemble, et que nous portons à son exemple notre croix avec joie.

Le prédicateur marque aussi quelquefois sa douleur, pour montrer sa charité et son grand amour pour le salut des fidèles : Hélas ! après tant de veilles, de travaux, de prédications, de sacrifices et de prières, qu'ai-je encore obtenu de vous ? C'est donc en vain que je travaille à votre salut ? que je vous représente les terribles châtiments préparés aux pécheurs ? Qui d'entre vous se corrige et devient docile à ma voix ? Après tant de remontrances, après vous en avoir conjurés si souvent, avez-vous renoncé à ces assemblées dangereuses, à ces danses indécentes, où le démon vous attire pour vous séduire par des plaisirs funestes à vos âmes ? etc.

On usera de la même méthode à l'égard des autres désordres à proportion de leur énormité.

Nous lisons beaucoup de menaces dans les livres des prophètes. *Malheur à vous,* s'écrie Isaïe, *malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table, et pour boire jusqu'au soir, jusqu'à ce que le vin vous échauffe par ses fumées !* etc.

Le prédicateur emploiera à propos les menaces, s'il rapporte des événements fâcheux qu'il prévoit, ou dont la mémoire, quoiqu'ils soient passés, effraye encore le peuple. Si nous ne nous convertissons, dira-t-il, le Seigneur tirera une terrible mais juste vengeance de nos iniquités. Craignons les tremblements de la terre, les inondations, la guerre, la peste, la famine, ces fléaux de sa justice qu'il répand sur nous dans sa colère. On peut parler ainsi dans certaines occasions, comme dans le temps du jubilé, des processions publiques ordonnées pour quelque calamité.

CHAPITRE XXXII.

Comment il faut inspirer la terreur, marquer son admiration. — De la figure nommée optation.

Le prédicateur inspirera des sentiments de terreur s'il exprime avec feu, selon les circonstances, les effets funestes des fléaux publics dont Dieu punit le péché. Cette manière d'effrayer convient surtout à l'égard des habitants des campagnes. On peut leur parler ainsi : Vous ne recueillerez pas vos moissons; vos enfants tomberont sous les coups d'une mort immaturée; vous serez accablés d'affreuses calamités, parce que vous oubliez le Seigneur, que vous blasphémez son saint nom, et que vous refusez à ses ministres le droit qu'il leur a accordé sur vos biens.

On a quelquefois sujet de témoigner son admiration, et l'on en prend occasion d'en rendre des actions de grâces au Seigneur, quand on rencontre, par exemple, une église superbement ornée ou magnifique par sa structure, quelque illustre confraternité établie pour l'utilité du prochain, ou que l'on apprend quelque conversion éclatante. Il faut cependant user rarement de cette figure, pour ne pas paraître flatteur; mais elle peut être très-utile aux évêques dans la visite de leurs diocèses.

La figure appelée en latin *optatio*, touche beaucoup. Par elle on fait paraître un désir véhément du bien de ceux à qui l'on parle, ou de qui l'on parle. *Oh ! si vous vous fussiez appliqué à mes préceptes,* dit le Seigneur à Israël, *votre paix serait comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer.*

Le ministre qui prêchera par mission ou par devoir admettra souvent cette formule, pour marquer les sentiments de sa charité. Obligé d'aimer comme un père ceux qu'il instruit, il leur souhaitera du côté de l'âme tous les avantages que les parents souhaitent à leurs enfants du côté de la fortune. Dans cette vue, après avoir expliqué à ses auditeurs leurs obligations, il pourra, en appelant par son nom le lieu où il parle, développer de cette manière les désirs de sa charité : Lieu respectable, ville célèbre dans laquelle j'ai l'honneur de parler, ah ! si tu marchais dans les sentiers de la sagesse ? Si tu comprenais les maux funestes qui suivront tes désordres ! si tu prévoyais quelle sera la fin malheureuse qui terminera tes prévarications ! Plaise à Dieu que tu deviennes enfin fidèle à sa voix, et que tu fasses ton unique affaire de ton éternité !

On peut étendre cette figure selon la matière et les lieux où l'on parle.

Chapitre XXXIII.

[illegible] communication et de l'exclamation.

[illegible] communication se fait quand on com[illegible]que familièrement ses raisons à ses [illegible]es adversaires, délibérant avec eux, [illegible]ndant leurs sentiments et les faisant ju[illegible]ux-mêmes de ce que l'on avance.

[illegible]nt Grégoire de Nazianze, dans l'orai[illegible]unèbre de son frère Césaire : « Le dis[illegible] que je fais me tiendra lieu de présent [illegible]re. Peut-être passera-t-il jusqu'aux siè[illegible]uturs pour conserver la mémoire du [illegible] que nous pleurons : ce sera un monu[illegible] plus durable, plus expressif que les [illegible]ures et les statues les plus animées.

[illegible]u'ai-je dû vous faire et que je n'aie point [illegible] dira quelquefois le prédicateur avec [illegible] Ambroise ; je n'ai jamais été long[illegible]s absent de vous : je vous ai dis[illegible] les sacrements, expliqué la parole [illegible]e ; j'ai secouru les pauvres autant qu'il [illegible] en moi ; j'ai toujours eu pour vous la [illegible]esse d'un père ; et vous, chrétiens, [illegible]st votre reconnaissance ? Mon exacti[illegible] à remplir mon ministère est donc inu[illegible] Elle est même funeste à plusieurs qui [illegible]euvent souffrir que je reprenne leurs [illegible]rdres, et qui, comme des frénétiques, [illegible]isent l'avis du médecin qui peut les [illegible]ir. » Il faut user sobrement de cette [illegible]e.

[illegible]xclamation est une figure par laquelle, [illegible] avoir fortement prouvé ce que l'on [illegible]ce, on éclate tout à coup comme indi[illegible]le ce que l'on ne se rend pas à la vérité [illegible]ue. On élève alors sa voix avec un [illegible]vement qui doit d'autant moins durer [illegible] doit être plus violent. « Nous dégui[illegible] nos désordres, dit saint Grégoire de [illegible]anze, dans son *Apologie*, d'une manière [illegible] et servile, et nous les enfermons dans [illegible]létours de notre cœur comme une ma[illegible] honteuse que l'on n'ose découvrir ; ou [illegible] inventons des prétextes pour les ex[illegible]r ; ou enfin, je parle de ceux qui sont [illegible]enus au dernier degré de l'insolence, [illegible] péchons tête levée, et nous nous aban[illegible]ions au crime sans rougir de nos désor[illegible]. Quel endurcissement ! Quelle ef[illegible]nte stupidité ! pour ne pas donner un [illegible] encore plus odieux à un dérèglement de [illegible] nature. »

[illegible] même Père, dans l'éloge d'Héron : [illegible]ndant que vous exposez votre personne, [illegible]vous instruisez en public et en particu[illegible] le peuple et les grands, vous tombez [illegible]e les mains d'un magistrat furieux qui [illegible]t juré votre perte. Disgrâce illustre ! [illegible]s honorables ! On vous déchire à coups [illegible]uet, et vous paraissez aussi insensibles [illegible]si vous assistiez au supplice d'un autre. »

[illegible] prédicateur peut aussi par la même [illegible]e s'écrier quelquefois : O temps ! ô [illegible]rs, ô perverses coutumes ! Siècle mal[illegible]eux ! que l'esprit des hommes est cor[illegible]pu ! Quels gémissements ne doit pas [illegible]ter en nous le triste état où la religion [illegible]éduite !

Il faut placer à propos ces sortes d'exclamations, et surtout après avoir combattu les désordres publics, comme quand les peuples sont rebelles à l'Eglise, divisés de leurs évêques, ou qu'ils ont commis quelque faute scandaleuse.

Observez que des exclamations de ce genre, mal appliquées, avilissent l'autorité du ministre et le respect dû à sa parole.

Chapitre XXXIV.

De la concession, de l'interrogation qui sert de preuve, et de l'ironie.

La concession ou la permission vient à peu près du même principe que la communication. Nous usons de la première quand en apparence nous laissons nos auditeurs les maîtres de faire ou de croire ce qu'ils voudront sur certaines choses, pour ensuite en tirer avantage. C'est dans ce sens que, dans les Actes des apôtres, Pierre et Jean répondent aux Juifs : *Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu* (*Act.* XIV).

« Voulez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze (*Discours sur la modération dans les disputes*), raconter vous-mêmes la cause des divisions qui règnent parmi vous ? ou voulez-vous que je fasse l'office de médecin, que je découvre le mal, que je cherche le remède ? Je suis également prêt à parler et à écouter. Mais je ne doute nullement que vous ne me laissiez parler, persuadé que je ne suis pas entièrement ignorant sur ces matières, et que je connais les remèdes propres à guérir les infirmités de l'âme. »

C'est par cette figure que, pour toucher quelqu'un et lui donner horreur des crimes qu'il veut commettre, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire.

Le prédicateur peut user de cette figure de la manière suivante : Faut-il louer les enfants qui abandonnent leurs pères ? Faut-il louer les pères qui provoquent leurs enfants à la colère ? Epouses orgueilleuses, approuverai-je cette espèce de tyrannie que vous exercez envers vos époux ? Epoux infidèles, applaudirai-je aux désordres de votre conduite ? Jugez-en vous-mêmes, chrétiens ; je ne parle ainsi qu'avec douleur : je ne montre tant de modération dans mes paroles que pour ne pas vous couvrir de honte par l'exposition entière de vos dérèglements.

Cette figure frappe beaucoup et peut inspirer des sentiments de componction.

L'interrogation consiste à faire quelques demandes à ses auditeurs pour rendre ensuite son discours plus véhément. Cette figure est propre à rendre l'esprit plus attentif à la vérité que l'on veut lui faire comprendre : elle sert à marquer l'indignation et à rendre plus odieux celui à qui nous adressons la parole.

Saint Basile fait cette vive interrogation à un riche : « N'aurez-vous pas, comme les autres, trois pieds de terre pour votre sépulture ? Le poids d'une pierre, aussi petite qu'elle soit, ne suffira-t-il pas pour sceller votre tombeau, couvrir votre corps ? Pour-

quoi donc vous fatiguer? pourquoi travailler nuit et jour, violer les lois de la religion et de l'humanité, pour acquérir ces biens immenses, si vous devez être réduit, au moment de la mort, à n'avoir besoin que de si peu de choses? »

Appellerez-vous chrétiens, dit le prédicateur, ceux qui croient qu'il est indigne d'eux de pardonner à leurs ennemis? Les chrétiens de ce siècle sont-ils donc comparables à ceux de la primitive Eglise? Imitez-vous la piété, la tempérance, la modération de vos ancêtres? Si vous êtes les héritiers de leurs biens, montrez qu'ils ont également transmis en vous la religion et la douceur dont ils se faisaient honneur.

Cette figure plaît quand elle est rare, mais elle donne du dégoût pour le discours quand elle y est trop commune.

L'ironie est un trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on pense, comme quand on appelle homme de bien un homme dont les vices sont connus. Elle fait sentir au pécheur, par une raillerie fine et noble, la vanité de ses attachements et de ses plaisirs. Le ton de voix avec lequel on prononce l'ironie fait connaître la pensée de celui qui parle. Son effet est de faire faire attention à la bassesse de celui que l'on veut rendre méprisable en lui donnant des louanges qui ne lui conviennent pas. Cette figure a introduit ce que l'on appelle *contre-vérité :* vous en lirez un bel exemple dans le discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien : « Les sciences et les belles-lettres appartiennent de droit à tous les hommes raisonnables; cependant Julien en défendait l'usage aux chrétiens, comme s'il eût voulu se les approprier. Ce génie sublime, qui se flattait d'avoir plus de raison que tout le genre humain, raisonnait si mal sur les sciences. Son édit nous défend de parler élégamment, poliment, mais il ne saurait nous empêcher de dire la vérité... Voilà ce que fait ce sage empereur, ce législateur habile... cet homme si prudent, cet homme le plus capable de gouverner l'empire. »

Le prédicateur peut quelquefois parler ainsi : Oui, chrétiens, on voit bien par votre conduite que vous êtes les disciples de Jésus-Christ, le peuple de Dieu, les auditeurs dociles des ministres qu'il vous envoie, etc.

On sent assez que cette manière de s'exprimer par ironie fait impression; mais comme cette figure révolte l'amour-propre, il faut beaucoup d'adresse pour saisir les occasions qui lui sont propres.

Nous terminons ici ce qui regarde les figures, pour traiter de ce qui forme la beauté du discours.

Chapitre XXXV.

L'élégance et la beauté du discours consistent dans l'observation des préceptes qui concernent les passions et les mœurs.

L'observation des préceptes qui concernent les passions et les mœurs donne de la beauté et de l'élégance au discours. Les passions sont dans l'éloquence ce que le sang est dans le corps humain, et les mœurs en sont comme l'âme. Le discours sera plein de sentiments, si, en censurant quelque vice, ou une mauvaise coutume, vous faites sentir que l'amour de Dieu vous anime contre les défauts qui règnent, et si vous donnez à chaque chose le caractère qui lui convient. Quand, animé par un saint zèle, vous donnez à vos paroles le feu et la vivacité d'un homme qui s'exprime dans la colère, alors certaines expressions peuvent convenir, comme celle-ci de saint Jérôme, qui appelle l'hérétique Vigilantius, *Dormitantius.*

Un discours où l'on observe les mœurs est celui où l'on emploie les arguments et les signes propres à prouver ce que l'on avance : c'est ce qui rend les exhortations de certains religieux, dont la vie est austère, si touchantes et si pathétiques, parce qu'on croit que leurs actions sont conformes à la sévérité de l'Evangile qu'ils annoncent. Un prédicateur, dans un habillement pompeux, avec un visage plein et qui ne respire que la joie, touche souvent moins que ces personnes dont l'extérieur respire la pénitence.

Il faut donc, pour que votre discours soit selon les mœurs et pour acquérir une certaine autorité sur vos auditeurs, que vos actions montrent que vous avez été instruit par le Saint-Esprit et qu'il vous a appelé pour être le prédicateur de sa loi. Il faut avoir reçu de lui sa mission pour faire quelques succès : Jonas, Moïse, Elie, Jérémie, parlèrent par son ordre; Jean-Baptiste passa plusieurs années dans le désert, avant que de paraître en public; Jésus-Christ fut envoyé par son Père, et les apôtres ne prêchèrent qu'après avoir entendu ces paroles du Sauveur : *Partez, enseignez toutes les nations.*

Pour donner plus de poids à vos paroles, faites connaître que votre place, ou la volonté de votre évêque, vous oblige à annoncer l'Evangile. Evitez que l'ambition paraisse avoir part dans vos discours.

L'orateur persuade à l'occasion de ses mœurs, lorsqu'il parle de manière qu'il se rend digne de foi, c'est-à-dire en homme sage et vertueux; car la vertu est si puissante que nous ajoutons plus de foi aux gens de bien qu'aux autres, surtout dans les matières douteuses, et où l'esprit de part et d'autre ne voit pas de raison qu'il puisse suivre avec sûreté. Ce crédit doit venir de l'adresse de notre discours, et non simplement de ce que l'auditeur avait cette bonne opinion de nous avant que de nous écouter.

Ayez soin non-seulement de rapporter de bonnes raisons et de prouver ce que vous dites, mais donnez encore une bonne opinion de vous en parlant. Paraissez en même temps habile homme, homme d'honneur et porté pour le bien de ceux qui vous écoutent. Que votre caractère soit la sincérité, la probité, le zèle, la modestie, la modération, le désintéressement.

Comme les mœurs sont les inclinations

ıme, ce qui marque les inclinations
e discours y marque aussi les mœurs.
l nous faisons entendre que ce que
disons ou ce que nous faisons, ou que
tions et les paroles de ceux dont nous
ıs procèdent de l'inclination malgré les
ıs qui s'y opposent, nous exprimons
ıœurs et celles des autres. Il faut con-
r la fin d'une action et la faire connaî-
our faire connaître les mœurs. Les
its ne sont que des descriptions que
ait des mœurs des auditeurs; mais,
ue beaux qu'ils soient, ils ne doivent
être faits d'imagination, ni trop fré-
s.
observant les règles des mœurs à l'é-
de vos auditeurs, vous parlerez quel-
is par interrogation de cette manière :
gnore que la volupté fait naître bien
ıaux, que les hérétiques sont vains et
ieux? Qui ne sait que la Providence
rne tout, qu'elle n'abandonne jamais
te? Cette façon de s'exprimer a beau-
de force, parce qu'elle suppose des
urs instruits.
passions rendent le discours véhé-
: par elle l'orateur exerce un empire
u sur ses auditeurs, il leur inspire tel
nent qu'il lui plaît; il profite de la dis-
on favorable qu'il trouve dans les es-
ou il surmonte leur résistance par la
de son discours, et les oblige de se
e comme malgré eux. Le plus impor-
le tous les préceptes sur cet article est
pour toucher les autres, il faut être
é soi-même, et pour l'être il faut se
pénétrer du sujet que l'on traite, en
pleinement convaincu, se représenter
ge des choses dont on se sert pour
voir, en faire des peintures vives et
antes, soutenues par la vivacité et le
ement animé du geste et des yeux.
seront telles si l'on a soin d'étudier la
e et de la prendre pour guide.
r exprimer la passion dans le discours
sert du genre sublime ou du genre
éré, quelquefois même du simple, selon
atières que l'on traite et les personnes
l'on parle. Vous trouverez des exem-
dans les Pères que vous devez imiter,
us voulez être véritablement éloquent.

Chapitre XXXVI.

ıt chercher dans l'étude des saints Pères l'élégance et la beauté du discours.

yez assidu dans la lecture de saint Paul,
xcellent prédicateur instruit par l'esprit
ieu. Joignez-y les commentaires que
eurs savants ont donnés sur ses Épî-
Lisez avec attention les Pères grecs et
, saint Chrysostome, saint Basile, saint
oire de Nazianze, saint Grégoire de
e, saint Augustin, saint Ambroise, saint
ne, saint Grégoire pape, saint Léon,
Bernard. Faites des extraits des plus
x endroits de leurs ouvrages et confiez-
votre mémoire.
el feu, quelle véhémence dans les orai-
sons de saint Grégoire de Nazianze, et surtout dans celles sur l'amour des pauvres, et à l'occasion d'une grêle qui avait fait de grands ravages, dans laquelle il établit si bien la Providence! Quelle force, quelle majesté dans les discours de saint Basile de la vigilance sur soi-même, contre la colère, l'avarice, l'orgueil, l'impureté, et dans celui où il traite de la reconnaissance due aux bienfaits de Dieu!

Quel docteur plus éloquent et plus populaire que saint Chrysostome! Quelle abondance, quelle variété dans ses homélies! Quelle lumière ne répand-il pas sur tous les sujets qu'il embrasse! Il doit être pour vous le Démosthènes chrétien. Faites une table des principales matières qui sont dans ses Commentaires sur l'Evangile et sur saint Paul : elle vous servira à remplir vos discours et à leur donner plus de force et d'énergie. Lisez avec discernement et avec beaucoup de précaution les écrits de saint Augustin; il est si profond, si subtil dans les matières qu'il traite, que des hommes d'une intelligence médiocre sont souvent tombés dans l'erreur pour ne l'avoir pas bien compris. De tous ses livres, parcourez plus souvent ceux *de la Doctrine chrétienne, de la Correction et de la Grâce*, et les sermons qu'il a prononcés devant son peuple. Quelques-uns qui approuvent les livres des *Offices* de saint Ambroise, et qui conseillent de les apprendre, ne croient pas cependant qu'on doive proposer ce Père aux jeunes clercs comme un modèle d'imitation, parce qu'ils trouvent ses écrits obscurs et difficiles à comprendre; pour nous, nous souhaitons qu'on les étudie avec attention.

Saint Jérôme, dont le style est vif, impétueux, brillant et varié par la beauté des figures, peut être regardé comme le disciple de saint Grégoire de Nazianze.

Considérez saint Chrysostome et saint Grégoire pape, comme des modèles que vous pouvez imiter avec succès. Ils sont pleins de maximes, et ils ont observé les passions et les mœurs. Saint Léon est un orateur grave, sa diction est noble et majestueuse; saint Bernard est doux, coulant, plein d'onction, et l'âme trouve dans la lecture de ses ouvrages un plaisir indicible.

Ayez soin de ne rien prononcer en public de ce que vous aurez extrait de ces différents Pères, que vous ne l'examiniez auparavant et le compariez avec le sentiment de quelque habile scolastique, tel, entre tous, que saint Thomas d'Aquin, ce fils aîné de l'Eglise, dont il a si exactement expliqué la doctrine.

Choisissez pour modèle celui d'entre les Pères qui vous paraîtra le plus conforme à votre génie. Plusieurs sont devenus habiles par l'exercice et par une imitation assidue des meilleurs orateurs; d'autres ont pris de ceux qu'ils imitaient les défauts les plus sensibles, et n'ayant ni leur fécondité, ni leur vivacité, ils n'ont pu mériter les éloges accordés aux premiers. Il faut choisir avec jugement l'orateur que l'on veut imiter,

beaucoup lire les anciens et les lire avec discernement, sans perdre son temps à feuilleter sans choix tous les sermonnaires imprimés. Préparez votre sujet, méditez-le dans toutes ses parties, écrivez ensuite et même plusieurs fois ce que vous devez prononcer. En apprenant votre discours, ne vous faites pas une loi rigoureuse de le réciter tel que vous l'avez écrit; mais étudiez-le dans le silence, et pour ne pas être esclave des mots, substituez-en d'autres à ceux qui ne se présenteront point à votre mémoire; avant d'écrire, apprenez même les lieux que vous aurez bien médités, et mettez-les ensuite sur le papier.

La Grèce a autrefois admiré l'éloquence douce d'Isocrate, la subtilité de Lysias, le style concis et impétueux de Démosthènes, la diction vive et éclatante d'Eschine, l'abondance de Platon. On trouve une brillante fécondité dans Crassus; César écrit dans un style simple et léger; Hortensius est beaucoup plus figuré; Caton conserve dans ses écrits la gravité majestueuse d'un sénateur; Cicéron renferme tous ces grands hommes; mais ce n'est pas ici le lieu de parler plus au long de ces fameux orateurs, il suffit de vous les avoir indiqués. Imitez l'éloquence mâle de saint Grégoire de Nazianze, la subtilité de saint Grégoire de Nysse, le style fécond et populaire de saint Chrysostome, la gravité de saint Basile. Parmi les Latins, Tertullien a beaucoup de feu dans ses expressions; mais il est dur et obscur; saint Cyprien écrit avec une abondance fleurie et une harmonie qui vous charme; saint Jérôme a une composition vive et ardente, saint Augustin excelle dans la méthode qu'il emploie pour combattre l'erreur; saint Léon est plus grand, plus nombreux; saint Grégoire, pape, est plein de sentences agréables et judicieuses; saint Bernard, concis et doux, vous inspire la vraie religion.

Les Pères latins ont imité les Grecs, et ont formé leur diction sur ceux qui leur plaisaient le plus. Ceux qui les ont suivis ont tenu la même route : saint Fulgence écrit, comme Tertullien, dans un style pressé et obscur; Innocent a imité saint Basile; le bienheureux Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, a copié le style de saint Bernard. Voulez-vous être éloquent, faites comme eux. On vous propose la lecture et l'imitation de ces Pères, parce que vous n'avez pas de meilleurs modèles; mais en lisant leurs ouvrages, souvenez-vous d'imiter leurs mœurs, vous en deviendrez plus savant et plus saint.

Chapitre XXXVII.

Des règles qu'il faut suivre pour donner de la grâce au discours et pour y observer les bienséances.

La première loi que le prédicateur doit s'imposer est de ne rien avancer de faux et d'apocryphe, quand il espérerait par là pouvoir toucher plus facilement ses auditeurs. Dieu n'a pas besoin de nos fictions pour soutenir sa religion : il ne doit jamais faire le personnage d'adulateur, rien n'est plus méprisable dans un ministre. Qu'il évite d'imiter ces hommes qui affectent d'appeler leurs auditeurs du nom de leur patrie, qui ne citent jamais leur ville sans la relever par différentes épithètes, pour s'insinuer par là dans l'estime du peuple. On ne doit s'exprimer de la sorte que dans les circonstances où la religion et la bienséance nous y autorisent. On entend quelquefois des prédicateurs apostropher la ville dans laquelle ils prêchent : ville illustre, ville célèbre, nobles, généreux, respectables auditeurs; ce sont là leurs expressions communes; il convient mieux, en parlant aux fidèles, de les appeler *mes chers frères, mes chères sœurs, âmes chrétiennes, peuple de Dieu.*

Quand on loue, on doit composer ses éloges de manière qu'ils renferment toujours une censure secrète des désordres dont vos auditeurs sont coupables, et les motifs propres à leur inspirer la reconnaissance des bienfaits de Dieu. Saint Paul nous en donne un exemple : *Je vous loue*, dit-il aux Corinthiens; *mais cependant je ne puis vous louer en une chose que je vais vous dire.*

Je vous loue, chrétiens, peut dire le prédicateur, de ce que vous détestez les faux dogmes des hérétiques; je vous loue de conserver le précieux dépôt de la foi, etc.; mais je ne vous loue pas de ne point confirmer, par la sagesse de vos actions, les vérités qu'elle vous enseigne, etc.

Il ne faut jamais parler de la prédestination qu'on ne dise en même temps quelque chose du libre arbitre, ni condamner la mauvaise conduite de certains ministres, que l'on n'ait fait sentir auparavant combien leur caractère est respectable. On ne vantera jamais la sainteté du mariage qu'on ne dise que la virginité lui est préférable.

Loin des prédicateurs cet amour-propre qui engage plusieurs à se louer ou leurs ouvrages, à exagérer ce qu'ils vont dire comme quelque chose de sublime qui leur a mérité l'admiration de tous ceux qui l'ont entendu; à combattre enfin les opinions des autres pour se donner un ton de supériorité. Ces expressions, que l'orgueil inspire, sont toujours suivies du mépris ou de la jalousie publique.

Un ministre doit témoigner dans ses discours un respect profond pour le corps des évêques, le souverain pontife et pour les puissances séculières; agir autrement, c'est la marque d'un caractère séditieux qui cherche, aux dépens de l'autorité, l'estime du peuple qui doit être soumis. Tel est le génie des hérétiques, qui séduisent les faibles et les ignorants par les satires énormes qu'ils débitent contre le sacerdoce. Qu'on se souvienne de renoncer à l'esprit de vanité dans ses fonctions, de fuir toutes paroles inutiles, et de ne pas fatiguer l'auditeur par de trop longs discours. L'abondance de nourriture suffoque; mais présentée en petite quantité,

l'estomac la reçoit avec plus de plaisir, et elle lui devient plus salutaire.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'homélie.

L'homélie est un entretien, un colloque sur les choses de la religion. Nous appelons ainsi les sermons des évêques et des prêtres, parce qu'ils doivent parler aux peuples comme un père parle à ses enfants, c'est-à-dire que leurs discours ordinaires doivent avoir l'air d'une conversation familière, et être pleins des sentiments de tendresse qu'inspire la charité. Les anciens Pères, qui ont employé ce genre d'écrire, étaient fort précis dans leurs instructions, et ils ont ignoré l'art de diviser un sermon en deux ou trois parties.

L'homélie est une explication, une paraphrase de l'Evangile ou de l'Epître du jour : elle renferme le sens littéral du texte, le sens spirituel, les réflexions morales tirées des circonstances, des paroles, des choses que l'on explique ; on la conclut enfin par une exhortation pathétique : saint Chrysostome, sur saint Matthieu, en est un excellent modèle. On s'en sert pour les prônes, et cette manière de prêcher convient fort aux pasteurs : elle leur donne occasion d'entrer dans un certain détail populaire qui paraîtrait bas dans un sermon régulier. On ne peut conseiller à tous de prêcher également par homélies, chacun doit suivre son goût. Beaucoup qui font du fruit par des sermons méthodiques, ne réussiraient pas dans l'homélie. Il y a l'éloquence des prophètes, la science des docteurs, etc. Dieu dispense différemment les talents et les dons de sa grâce ; c'est lui qu'il faut consulter.

CHAPITRE XXXIX.

Le jugement est nécessaire pour parler avec fruit.

Le prédicateur remplira facilement les règles qu'on lui prescrit, s'il parle avec ce discernement judicieux, qui est comme le sel du discours et de toutes nos actions. Qu'il s'imagine que saint Jérôme lui adresse ces paroles, dont il se sert pour louer un orateur chrétien : « Il ne ressemble point, dit-il, à ces médecins ignorants qui n'ont qu'un remède pour tous les maux, mais il varie ses remèdes selon la qualité de la maladie et le tempérament du malade; il parle selon l'exigence du temps, des personnes et des lieux. »

On observera les règles que saint Antonin prescrit sur ce sujet. Il faut examiner avec soin quels sont les vices les plus communs dans le lieu où l'on doit prêcher. Parmi les hommes, les uns sont plus enclins à la volupté, les autres à l'avarice ; on voit de même régner dans une ville l'esprit de vengeance, le luxe dans une autre, etc. ; il ne faut donc pas se servir indistinctement du même remède en tout lieu, ni prononcer toujours ses sermons mot pour mot ; mais, en conservant le fond, on doit varier les sujets, les caractères, les applications, etc. La diversité des temps et des lieux fournit toujours quelque chose de nouveau à un orateur qui a du jugement.

CHAPITRE XL.

De la disposition du discours.

L'ordre est la convenance et l'arrangement des parties ; par lui tout est beau, tout est animé dans la nature ; sans lui tout languit, tout n'est que trouble et confusion. Le corps de l'homme est un ouvrage admirable, parce que tous les membres sont liés entre eux par le rapport le plus parfait. Il en est de même d'un discours : il est beau quand toutes les parties qui le composent sont dans un ordre et dans une proportion régulière.

Vous devez donc faire votre principale étude d'acquérir cet ordre qui est si utile à la mémoire, et qui est le principe de la solide éloquence. Excellez tant qu'il vous plaira dans tous les autres points ; si vous manquez dans celui-ci, vous parlerez en vain.

Les rhéteurs appellent parties du discours l'exorde, la proposition, la division, la narration, la preuve ou confirmation, qui contient la réponse aux objections, l'amplification et la péroraison. Ces différentes parties ne sont pas également nécessaires dans toutes les matières que l'on traite ; la narration n'est admise que dans le genre démonstratif ; la confirmation et la réfutation sont jointes à la preuve qui les renferme, et celui qui se sert de la comparaison ou de l'amplification paraît en quelque sorte prouver son sujet. L'exorde, parlant en rigueur, pourrait s'omettre quelquefois, puisqu'on ne l'admet que pour avertir l'auditeur et pour lui donner plus d'intelligence du sujet, ce qui peut devenir inutile dans les matières faciles et connues. Il y a au moins deux parties nécessaires dans un sermon : la division et la preuve ; mais comme toutes ces parties sont en usage, nous en parlerons successivement.

CHAPITRE XLI.

L'exorde, ses qualités et sa fin.

L'exorde est dans le discours ordinaire ce que la préface est dans la poésie : chez les poëtes, l'exorde n'a pas toujours de rapport avec le sujet, comme nous le voyons dans l'éloge d'Hélène par Isocrate. Un orateur chrétien, obligé de rendre compte à Dieu de son ministère, doit éviter ce défaut et ne jamais parler précisément pour paraître savant. L'exorde est établi pour se concilier l'esprit des auditeurs et les rendre attentifs : c'est ce qu'on écoute avec plus de tranquillité, et c'est par là que l'on commence à juger du mérite de l'orateur. Vous rendrez vos auditeurs dociles à votre parole, si vous leur promettez, dès l'entrée du discours, de parler avec ordre et d'éviter toute question

inutile. Vous mériterez leur attention si vous leur faites connaître que vous ne traiterez que ce qui regarde leur salut, et que ce n'est pas la science des hommes, si faciles à se tromper, mais celle de Dieu écrite dans l'Evangile, que vous devez leur expliquer. Vous obtiendrez leur confiance s'ils s'aperçoivent que vous n'êtes conduit ni par l'intérêt ni par l'ambition, mais que la gloire de Dieu et l'amour de leur salut sont les seuls motifs qui vous animent.

L'exorde doit être modeste, grave, court et propre au sujet. Il se fait quelquefois sans préparer l'auditeur, lorsqu'on entre tout à coup dans son sujet par quelque mouvement prompt et imprévu, pour le frapper davantage. Les exordes les plus beaux et les plus naturels sont tirés de la nature du sujet, du temps, du lieu, des préjugés, des circonstances, des similitudes, de quelque sentence de l'Ecriture, des figures de l'Ancien Testament, des personnes qui écoutent. Les écrits des Pères vous en fourniront des exemples, nous vous en présenterons quelques modèles dans les chapitres suivants.

Chapitre XLII.

De la modestie de l'exorde.

Saint Grégoire de Nazianze montre beaucoup de modestie dans ses exordes. Voyez son discours sur l'élection d'Eulalius, évêque de Doare : « Recevez, mes frères, le discours que je viens faire, quoiqu'il soit court et peu proportionné à la dignité du sujet. Dieu nous dispense sa miséricorde avec une bonté infinie, etc. » Et dans un discours fait à l'occasion d'une grêle, quelle simplicité ne montre-t-il pas quand il exhorte son père, qui était présent, à parler lui-même pour consoler le peuple ! Vous pourrez l'imiter quand vous parlerez devant un évêque ou dans une assemblée composée des premiers ministres.

Pour que votre exorde soit modeste, n'y avancez jamais rien qui vous regarde, ou si vous y êtes obligé, ne sortez point des règles de la bienséance. La louange que se donne l'orateur l'avilit et lui fait perdre une partie de la confiance de ses auditeurs. Paraissez en chaire dans un air humble, sans cependant être affecté ; mais prenez garde de vous avilir par une humilité mal entendue. « Malheur à moi, disait saint Bernard, non parce que je me suis tu comme le prophète, mais parce que j'ai parlé ! Hélas ! quelle est ma confusion quand je me rappelle tant de paroles vaines, fausses, indécentes, qui sont sorties de cette bouche qui vous annonce aujourd'hui l'Evangile ! Que j'ai lieu de craindre que Dieu ne m'adresse ces paroles : *Pourquoi racontez-vous mes justices, et pourquoi avez-vous mon alliance dans la bouche, vous qui avez hai la discipline ?* etc. »

Ces sortes d'exordes ne conviennent qu'à des hommes d'une réputation et d'une sainteté parfaitement connues.

Chapitre XLIII.

De la gravité et de la brièveté de l'exorde.

L'exorde doit être grave, orné de quelques sentences remarquables ; les termes en doivent être corrects, propres au sujet et placés à propos ; il ne doit contenir que ce qui regarde la matière que l'on veut traiter et que l'on doit annoncer d'une manière claire et facile. Tel est celui de Tertullien dans son *Traité de l'habillement des femmes :* « Si l'on avait autant de foi sur la terre que l'on en attend de récompense dans le ciel, je suis persuadé qu'il n'y en aurait point un seul parmi vous qui, après avoir connu Dieu et fait réflexion sur sa propre misère, voulût faire paraître un certain air de vanité, pour ne pas dire d'orgueil, dans ses habits. »

Soyez court dans vos exordes : comme les sujets que vous traitez regardent le salut et le bonheur de vos auditeurs, ils sont assez disposés à vous entendre favorablement : rien ne plaît davantage qu'un prédicateur qui parle avec clarté et avec précision, il évite par ce moyen tout soupçon de vanité.

Ainsi s'exprime saint Chrysostome en parlant du jugement dernier : « Que chacun de nous, mes frères, sonde sa conscience, qu'il examine les péchés dont il est coupable, qu'il prévienne par une sérieuse pénitence le jugement de Dieu, pour n'être pas condamné dans le jour de ses vengeances. »

Il y a des sujets qui souffrent un exorde plus long, comme nous le voyons dans le premier discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien, où il s'applique beaucoup à se concilier l'attention de ses auditeurs. « Peuples, dit-il, écoutez mes paroles : je vous appelle tous comme d'un lieu éminent, d'où je voudrais que ma voix se portât aux deux extrémités de la terre, » etc. Cet exorde, pour être long, n'en est pas moins dans les règles, parce qu'il n'a d'autre fin que d'exciter les fidèles à remercier Dieu de les avoir délivrés de la persécution de ce tyran.

L'exorde que fait saint Cyprien, dans son discours sur la mortalité dont Dieu se sert pour corriger son peuple, convient parfaitement à son sujet : il rend les chrétiens attentifs par les louanges qu'il leur donne à propos. « Quoique la plupart d'entre vous, leur dit-il, aient l'esprit constant, une foi inébranlable et une vertu à l'épreuve de tout événement, supérieure à tous les dangers et capable de soutenir avec la fermeté d'un rocher les flots orageux de cette mer du monde, cependant j'en remarque plusieurs parmi le peuple qui, par faiblesse, par amour de la vie présente, par la fragilité de leur sexe, par ignorance de la vérité et faute d'avoir la foi, succombent sous le poids des adversités. Je n'ai pas cru pouvoir vous dissimuler la grandeur des maux qui vous affligent, afin de vous inspirer, par la lecture des paroles de l'Evangile, plus de force, combattre votre lâcheté et rendre dignes serviteurs de Jésus-Christ ceux qui, étant ses

créatures, ont été jusqu'à présent rebelles à sa loi. »

Ce petit éloge placé à propos lui attire la bienveillance de ses auditeurs; la distinction qu'il fait entre ceux qui supportent par différents motifs leurs calamités, les rend dociles, et en disant qu'il ne doit pas leur cacher la grandeur de leurs maux, il les rend attentifs au discours qu'il va prononcer.

Chapitre XLIV.

De l'exorde ex abrupto.

Il arrive quelquefois que l'orateur entre sans préparation dans son discours, pour frapper davantage dans les sujets extraordinaires dont l'auditeur est déjà prévenu. Cet exorde brusque convient aux passions violentes et aux grands événements. C'est ainsi que saint Chrysostome commence son discours sur la mort de saint Jean-Baptiste : « Je ne sais que vous dire, ni par où commencer mon discours. Je ne suis pas le seul saisi, frappé d'étonnement; vous tous qui venez d'entendre lire l'Evangile, admirez comme moi la constance de Jean, la légèreté d'Hérode et la fureur impie de ces femmes prostituées qui demandent sa mort. Que vient-on de nous lire? *Hérode ayant fait prendre Jean-Baptiste le renferma dans une prison.* Pourquoi donc? Quel crime a-t-il commis? A cause d'Hérodiade, la femme de son frère, etc. »

On doit user rarement de ces exordes, qui demandent beaucoup d'art et une éloquence bien soutenue.

Chapitre XLV.

De la proposition : elle doit être catholique et populaire.

L'exorde est suivi de la proposition, qui doit être unique, c'est-à-dire n'embrasser qu'un seul objet. Elle est une exposition simple, courte et naturelle de ce que l'on doit traiter; elle doit être catholique et populaire; rien n'étant plus opposé à la clarté que l'obscurité et la confusion, il arrive souvent qu'en traitant plusieurs matières dans un même discours, on accable plutôt l'esprit des auditeurs qu'on ne l'instruit. Les auteurs du Catéchisme du concile de Trente avertissent sagement les pasteurs sur ce point.

« Toutes les fois, disent-ils, qu'ils se trouveront obligés d'expliquer quelque lieu de l'Evangile ou de l'Ecriture, ils doivent être persuadés que cet endroit, quel qu'il soit, se peut rapporter à l'un des quatre chefs de la doctrine de l'Eglise selon laquelle il faut expliquer toutes choses, comme les sacrements, les articles du Symbole, les préceptes de la loi, etc. Ainsi, quelque matière qu'ils enseignent, soit qu'elle soit tirée de l Evangile, soit des Epîtres de saint Paul ou des Psaumes, ils doivent la réduire à un seul objet. »

Voulez-vous expliquer l'Evangile du jour de la Toussaint? proposez pour votre sujet en quoi consiste le bonheur de l'homme; développez d'abord ce qui lui est opposé, montrez ensuite l'insuffisance du bonheur de la vie présente; expliquez en dernier lieu les différentes béatitudes renfermées dans l'Evangile, qui sont pour nous autant de chemins qui conduisent au vrai bonheur.

Saint Chrysostome nous donne cet exemple de la proposition : « La prière est la source de tout bien. » Il le montre ensuite parce qu'elle nous procure les grâces nécessaires pour opérer notre salut, et nous obtient le ciel par les bonnes œuvres qu'elle nous fait pratiquer. « Nous traiterons, dit-il, cette matière pour engager ceux qui vivent chrétiennement à prier encore avec plus de ferveur, et pour faire connaître à ceux qui ont jusqu'à présent négligé ce moyen de salut, et privé leurs âmes d'un secours si utile, combien il leur importe de réparer ce temps perdu dans une inaction criminelle, et de ne rien faire, pendant le reste de leur vie, qui puisse les exclure de la béatitude. »

Ce même Père réduit souvent ses homélies à une seule proposition. Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, et chez les Latins, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Bernard, ont suivi cet exemple.

La proposition catholique est celle qui explique une maxime conforme à la doctrine de l'Eglise. On en reconnaît la vérité par son antiquité et par sa conformité avec le sentiment des Pères. Comme toutes sortes de propositions ne sont pas également claires et connues (telles sont celles qui concerneraient les anges, les prophéties, l'Apocalypse), elles doivent être intelligibles par elles-mêmes ou proposées d'une manière proportionnée à la capacité du peuple. C'est ce que saint Grégoire pape nous fait remarquer dans l'Evangile où saint Luc dit que Jésus-Christ monta dans la barque de Pierre, et le pria d'approcher du rivage pour se faire entendre plus facilement des peuples : « Il n'était pas sur la terre, il n'en était pas éloigné, observe ce Père, pour nous apprendre que nous devons, dans toutes nos instructions, ne proposer que des choses qui regardent le salut de nos auditeurs, et qui soient à leur portée. »

Que vos propositions renferment des matières qui tendent à conserver la religion ou à accroître la foi, animer l'espérance, nourrir la charité, maintenir les lois, conserver la paix dans les royaumes et dans les familles; telles sont celles-ci : Il ne faut offenser personne; il est plus avantageux à un chrétien de souffrir une injure que de la faire; le bonheur du chrétien ici-bas consiste à se connaître et à vivre d'une manière digne de la noblesse de son nom. Dieu gouverne tout par sa providence, etc.

Ne soyez jamais assez téméraire pour proposer des choses capables de révolter les esprits. En reprenant la dureté des avares, reprenez en même temps l'envie que leur portent les pauvres, qui ne savent pas que la pauvreté est pour eux un moyen d'acquérir

toutes les vertus : n'est-elle pas en effet la mère de la sobriété, la gardienne des vertus, quand on sait la supporter en esprit de religion ?

L'Eglise vous met entre les mains les Epîtres, les Evangiles, les Psaumes, comme autant de sources où vous pouvez choisir différents sujets. Choisissez donc selon votre goût et conformément au besoin d'instructions qu'auront vos peuples. Nous approuvons ceux qui joignent, selon l'esprit de l'Eglise, l'explication de l'Epître à celle de l'Evangile, quand l'une a quelque rapport avec l'autre, et qu'ils y trouvent de part et d'autre l'unité de matière que l'on puisse traiter avec ordre.

Chapitre XLVI.

De la division et de la confirmation.

La division développe la proposition dans ses parties; elle se prend de la nature du sujet, de ses causes, de ses effets, des circonstances, de l'énumération des parties, des similitudes et des comparaisons. En voici les règles : 1° Qu'elle soit entière, c'est-à-dire que les membres de la division comprennent toute l'étendue du terme que l'on divise ; 2° que les membres de la division aient entre eux quelque opposition, de sorte cependant qu'ils soient liés comme partant du même principe et tendant au même but ; 3° que l'un des membres ne soit pas tellement renfermé dans l'autre, que le premier en puisse être affirmé.

Pour ce qui concerne les subdivisions, il ne faut ni les rechercher, ni les éviter, mais fuir un certain arrangement qui fait qu'elles se répondent dans tous les points du discours : c'est une affectation puérile.

Saint Grégoire de Nazianze se sert ainsi de la division pour montrer la difficulté de remplir les fonctions de l'épiscopat : « Il est difficile de composer un discours qui plaise et qui instruise également tous les hommes ; cette difficulté vient de trois choses, qui sont nécessaires pour cette fin : il faut avoir de l'esprit, écrire éloquemment, et parler à des auditeurs dociles. Il arrive souvent qu'en possédant l'un on manque par le défaut de l'autre : ou l'esprit n'est pas éclairé par la lumière divine, ou le discours est froid et languissant, ou le cœur du pécheur qui n'est pas préparé par la grâce, ne peut recevoir et goûter vos avis. Si l'une de ces trois conditions vous manque, les autres vous sont inutiles, et vous travaillez en vain. »

Il y a une espèce de division qui est plutôt une énumération des parties, comme celle de Salomon, au commencement de l'Ecclésiaste. Le prédicateur se sert de la division pour rendre son discours méthodique, mais elle doit aussi servir à le rendre plus intelligible et à soulager la mémoire. Il faut diviser son sujet selon les différentes parties qu'il contient, et ne pas le couper en pièces par des divisions trop multipliées : quelque sujet que vous traitiez, ne divisez jamais votre sermon qu'en trois points, et même le plus rarement que vous pourrez. Prenez-vous ce texte : *Heureux ceux qui craignent le Seigneur?* expliquez ce que c'est que la béatitude et la crainte du Seigneur, et montrez que l'homme s'égare s'il ne cherche son bonheur dans cette crainte. Prenez-vous cet autre texte : *Si quelqu'un m'aime, il observera mes commandements?* divisez votre discours, en montrant ce que c'est que l'amour de Dieu, qu'en lui consiste la perfection du chrétien, et que ceux qui ne l'aiment pas sont malheureux ; tels sont ceux qui n'observent pas sa loi.

On ne peut condamner la coutume établie de faire plusieurs points dans un sermon : ce sont autant de pauses qui soulagent la mémoire du prédicateur et l'attention de l'auditeur; on ne doit pas non plus blâmer ceux qui prêchent par homélies, comme les saints Pères : cette manière de traiter l'Evangile paraît convenir aux prônes. Nous avons connu des hommes respectables qui pratiquaient cette méthode.

Si, parmi les clercs que nous instruisons, quelques-uns parvenaient à l'épiscopat, je leur conseillerais de ne point ambitionner le titre de célèbre prédicateur : il leur serait plus avantageux d'imiter la conduite des Pères dans leurs homélies : cette méthode est plus apostolique, plus digne d'un pasteur qui doit parler avec simplicité, instruire et corriger son peuple avec amour. Un évêque doit seulement avoir l'attention de choisir, pour prêcher dans son diocèse, les prédicateurs les plus éloquents et les plus pathétiques.

La confirmation du discours est la preuve des parties de la division et l'arrangement naturel des raisons dans un ordre qui contribue à persuader l'auditeur : on les tire de l'autorité de l'Ecriture et des Pères, de la raison, des exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, du détail des désordres des pécheurs, pour faire voir l'opposition de leur vie à la religion. Les preuves doivent être bien liées, et dans les règles de la bonne logique. Saint Grégoire de Nazianze, dans l'éloge d'Héron, prouve ainsi qu'il était un véritable défenseur de la religion. « Vous voyez dans ce philosophe l'ami sincère de la vérité. L'impiété lui livrait de rudes combats, et il défendait avec chaleur les intérêts du Verbe, l'unité d'un Dieu en trois personnes. Il instruisait en public et en particulier ; tombé entre les mains de ses ennemis furieux, conjurés pour le perdre, il a souffert l'exil et les tourments ; il a triomphé, par sa patience et par sa douceur, de leur barbarie. Ce sont les armes victorieuses dont se sert un soldat chrétien. »

Le prédicateur peut quelquefois admettre la preuve suivante : Voulez-vous savoir la cause de tant de maux qui vous affligent? pourquoi les vrais chrétiens sont souvent enlevés par une mort prématurée, pendant que les méchants leur survivent pour vous persécuter? Ignorez-vous le principe de ces maladies, de ces fléaux dont Dieu vous accable? C'est que vous lui êtes infidèle; vous

violez sa loi, vous exercez la fourberie et l'injustice envers le prochain.

Saint Ambroise, pour prouver qu'il faut suivre Jésus-Christ, apporte cette distinction : « Voulez-vous guérir vos blessures? il est le souverain médecin. Etes-vous dévoré par les fièvres ardentes des passions ? il est une source d'eau vive qui en tempérera l'ardeur. Etes-vous dans l'iniquité? il est la justice même. Avez-vous besoin de secours? il est la force par excellence. Craignez-vous la mort? il est la vie, etc. »

Chapitre XLVII.

De la digression.

Quoique la digression ne soit pas nécessaire dans tous les discours, il est cependant utile de la connaître pour savoir l'usage qu'on doit en faire et quand on peut l'admettre avec succès.

La digression est une partie ajoutée contre l'ordre naturel du discours, laquelle traite un point étranger, mais néanmoins utile à la cause. Ainsi on appelle digression les endroits où l'on traite des choses qui ne vont pas au but du discours, mais qui vont cependant au but de l'orateur. Il y en a de deux sortes : l'une est tout à fait hors de la cause, l'autre s'en écarte seulement et n'en sort point; alors elle sert d'ornement ou d'appui aux endroits où elle se détache. La dernière est du bel usage dans le genre tempéré.

Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours de l'amour des pauvres, après avoir dit que l'on doit avoir un soin particulier des lépreux et de ceux qui sont attaqués de maladies honteuses, fait cette admirable digression à l'occasion du corps qu'il venait de nommer : « Je ne comprends pas le mystère de l'union de l'âme et du corps, ni comment je roule dans la fange, étant l'image de Dieu. Si le corps se porte bien, il me fait la guerre; s'il est malade, je languis. Je l'aime comme mon compagnon, je le hais comme mon ennemi. Je le fuis comme une prison, et je le respecte comme cohéritier. Si je l'affaiblis avec excès, je me rends incapable de rien entreprendre de grand, quoique je sache parfaitement pour quelle fin j'ai été créé. Si je flatte mon corps, si je le traite mollement, il me révoltera, et je ne pourrai plus le réduire. Je serai attaché à la terre par des liens qu'il me sera impossible de rompre, et qui m'éloigneront de Dieu. C'est un ennemi agréable et un ami perfide. Quelle union! quelle division! On la craint, on l'aime. On se réconcilie avant que la guerre soit commencée, on rompt la trêve avant que la paix soit faite. Par quelle sagesse, par quel secret motif l'homme a-t-il été composé de la sorte? etc. (Il rentre ensuite dans son sujet.) Ceux qui voudront approfondir davantage cette matière peuvent le faire. Peut-être parlerons-nous plus amplement dans un temps plus commode. Ce que j'ai commencé de vous dire, mes frères, c'est que nous devons remédier à nos maux et à notre faiblesse personnelle par la compassion que nous aurons pour nos frères et par l'empressement que nous apporterons pour les soulager. »

Le même Père, dans son *Apologie*, après avoir exposé que les fonctions du sacerdoce regardent la réconciliation et le salut des hommes, développe les miracles, la naissance, la passion, la résurrection du Sauveur, et, revenant à son sujet : « Nous sommes, dit-il, les ministres de cette rédemption, les dispensateurs des grâces qu'elle vous a méritées, etc. »

Quelques digressions que vous fassiez, ne perdez jamais de vue votre sujet, mais qu'elles y aient un rapport secret ; n'en faites point d'inutiles et de vagues, mais placez-les de manière à donner plus de clarté ou plus de force à votre discours. Evitez qu'elles soient forcées ou étrangères à votre sujet, et surtout ne les faites ni longues ni fréquentes. Après une digression, vous pouvez rentrer dans votre discours par cette formule : Je me suis écarté sans y penser; je me suis abandonné à l'esprit de Dieu ; je souhaite que ce soit pour votre instruction; reprenons notre matière, etc.

Saint Chrysostome, dans plusieurs homélies, sort tout à coup de son sujet, il le renvoie même à un autre temps, pour parler des choses qui lui sont étrangères. L'Esprit-Saint inspirait sans doute ce grand homme, mais prenez garde de l'imiter en ce point. Nous n'approuvons pas plus ces prédicateurs qui, comme s'ils devaient avoir toujours les mêmes auditeurs, ne traitent que deux ou trois fois dans une année ce qui regarde l'instruction des enfants, la fuite des vices, les mauvaises coutumes, etc. Croient-ils, par un seul discours, guérir dans un moment les âmes qui leur sont confiées? Peut-être que ceux qui ont le plus besoin d'être instruits sur certains chefs ne sont pas présents quand ils les traitent, ou un premier discours aura pu les toucher, mais il en faudrait un second sur la même matière pour achever de les convaincre et de les convertir. Il faut, à l'imitation des saints Pères, répéter souvent certaines maximes particulières qui ont besoin d'être inculquées, et cela quand l'Epître ou l'Evangile que vous expliquez vous en présentent l'occasion.

Quoi que vous traitiez dans des sermons particuliers des vertus et des vices, vous pouvez cependant dans d'autres sujets en dire quelque chose en général par manière de digressions. La fuite des spectacles, les danses, les plaisirs de la volupté, peuvent être traités de cette manière. Vous comparerez, comme saint Chrysostome, ceux qui sortent du théâtre à ceux qui s'éloignent d'une prison ou d'une maison qui est dans les pleurs et dans l'affliction. Vous pourrez agir ainsi, principalement dans les jours de joie et de dissipation publique, dans un temps de guerre, de famine, etc. Faites quelques digressions sur les effets terribles de la colère divine, sur les dangers d'une fausse tranquillité, sur nos désordres qui sont cause des maux que le ciel nous envoie. Comme la langue, ce membre si noble dans ses fonc-

tions, et que Dieu n'a donnée à l'homme que pour le louer, est cependant la source de bien des péchés, saisissez l'occasion, quand elle se présentera, pour faire connaître les suites funestes de l'abus que l'on en fait. Montrez avec saint Jacques que la langue est un mal inquiet, plein d'un poison mortel, qu'elle est comme un feu violent qui consume tout, qu'elle a renversé des royaumes et des villes, etc.

Dans une digression contre les blasphémateurs, appelez-les des monstres d'iniquité, les suppôts de l'esprit de ténèbres plus mauvais que les juifs, que les hérétiques, que les animaux mêmes. Ces derniers connaissent leurs maîtres et les respectent; les juifs ont crucifié le Sauveur qu'ils ne connaissaient pas; les hérétiques, croyant que leurs erreurs sont préférables aux vérités catholiques, s'éloignent de l'Eglise par présomption, mais un blasphémateur attaque le souverain maître du ciel et de la terre, il outrage celui qu'il sait être Dieu, il viole la mémoire et les noms de ceux qu'il sait être saints; ajoutez, pour en inspirer plus d'horreur, la punition que Dieu en tirait dans l'ancienne loi, quand il dit à Moïse : *Conduisez hors du camp l'homme qui a blasphémé; que ceux qui ont entendu son blasphème posent leurs mains sur sa tête, et que tout le peuple le lapide.* C'est un grand péché que de souffrir ces impies qui doivent être proscrits de la société. Les maisons publiques où l'on joue sont les temples du démon, puisqu'il y règne en souverain et que les libertins le reconnaissent pour leur maître.

Elevez-vous aussi quelquefois contre les parjures, qui sont les perturbateurs du commerce, les corrupteurs de la justice, la cause des disputes et des inimitiés. Vous représenterez également les détracteurs comme des hommes semblables au serpent qui marche par des détours, et qui vous darde sa langue sans faire aucun bruit. Un médisant parle mal des autres dans le secret, il loue quelques bonnes qualités de celui qu'il décrie pour le déchirer plus impunément. Il flatte en sa présence celui qu'il a détracté pendant son absence; il couvre sa fourberie du motif spécieux de la charité; il ôte la réputation au prochain qui est son frère, créé comme lui à l'image de Dieu. Ce vice n'est que trop commun, même parmi ceux qui se glorifient d'avoir de la probité. *Rejetez de vous la bouche maligne, que les lèvres médisantes soient loin de vous. Bouchez-vous les oreilles avec des épines, et n'écoutez pas la méchante langue.* Rien ne trouble et ne rend l'esprit aussi léger et inconstant que la facilité à croire tout ce que l'on entend rapporter des autres. On gagne beaucoup du côté de la paix de l'esprit et de la pureté des mœurs quand on évite d'écouter les rapports et d'y ajouter foi trop légèrement. Les amis flatteurs font tomber les autres dans le piége, les trompent par la malignité de leurs discours, et rendent insensés les imprudents qu'ils ont séduits. *Malheur à vous, qui dites que le mal est bien et que le bien est mal! Mon peuple, ceux qui vous appellent heureux vous trompent.* C'est le propre d'un esprit faible d'aimer à être flatté. Comme la médisance est universelle, qu'elle règne dans le sanctuaire, dans les palais des grands, dans les sociétés, dans les familles, répétez souvent cette maxime de saint Paul : *Les médisants seront exclus du royaume de Dieu.* Il n'y a que l'homme cruel et méchant qui puisse rendre publique la mauvaise conduite des autres. Ne conviendrait-il pas plutôt de prier le Seigneur pour eux? Si l'on ne doit point parler mal du démon même, parce qu'il est une créature de Dieu, bonne par sa nature, mauvaise par sa volonté, n'est-ce pas un plus grand crime de noircir la réputation de nos frères, qui sont nos cohéritiers de la gloire céleste? C'est ingratitude dans des enfants de tomber dans cette faute à l'égard de leurs parents; ils ne sauraient trop appréhender leur malédiction.

Tout homme chrétien et raisonnable fuit la raillerie, qui est la marque d'un esprit imprudent et dangereux. Elle a des suites fâcheuses, et celui qui s'accoutume à dire tout ce qui lui plaît est souvent exposé à entendre aussi ce qui ne lui plaît pas. Le démon sème parmi les chrétiens cet esprit de mensonge pour attaquer l'auteur de la lumière et de la vérité. Les menteurs sont ses disciples, hommes infâmes et turbulents. Les mensonges qui conduisent à quelque erreur contraire à la religion sont abominables. Jugez de même de ceux qui violent la justice et qui font tort au prochain. Il faut donc s'abstenir de tout mensonge, aussi léger qu'il soit, parce qu'il rend coupable celui qui le profère, et qu'un homme reconnu menteur perd son honneur et son crédit dans le commerce du monde.

Vous pouvez représenter, à l'égard des parjures, que beaucoup de jugements étant injustes par de faux témoignages, il n'y a que des impies qui puissent employer le nom adorable de la Vérité suprême pour se parjurer. Plus coupables que les juifs déicides, parce qu'ils semblent vouloir rendre Dieu, qu'ils prennent en témoignage, complice de leur iniquité, ils font voir par là qu'ils ont de cet Etre infini, des sentiments détestables que le démon même désavouerait.

Parlez fortement contre ceux qui sèment la discorde. Ils offensent Dieu, l'auteur de la paix. C'est ce qu'il exprime dans les Proverbes: *Il y a six choses que le Seigneur hait, et son âme déteste la septième : les yeux altiers, la langue amie du mensonge, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui forme de noirs desseins, les pieds prompts et légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui assure des mensonges, et celui qui répand la dissension entre les frères.*

Détruisez les causes différentes des dissensions et des procès. Ceux qui ne se plaisent que dans les procédures de la chicane ressemblent à ces esprits de ténèbres qui ne peuvent jamais être en paix entre eux. C'est le caractère d'un esprit doux et aimable de fuir toutes disputes : un serviteur de Dieu ne doit être en procès contre ses frères que

malgré lui, parce qu'ils sont la source de tristes événements. On a vu tomber des familles opulentes dont la chicane avait dévoré la substance.

Corrigez aussi par de justes digressions ces hommes orgueilleux, pleins d'eux-mêmes, louant avec faste leurs paroles et leurs actions. Aveugles qu'ils sont ! ils ne voient pas que le démon leur inspire cette ridicule vanité : ils perdent par là tout le mérite du bien qu'ils peuvent opérer pour leur salut. Dans toutes ces différentes digressions, consultez l'utilité de vos auditeurs ; mais, nous le répétons, qu'elles soient courtes, qu'elles aient quelque rapport avec votre sujet, et qu'elles vous y fassent rentrer naturellement.

Si vous jugez à propos de vous servir des lieux communs, accommodez-les aux vérités de la religion ; vous pourrez amplifier dans l'occasion les maximes suivantes : On juge de la vie du chrétien par la fin qui la couronne. Judas, l'un des douze apôtres, avait bien commencé, mais le dernier moment de sa vie fut un acte de désespoir. Saint Paul persécuta l'Eglise, il devint ensuite un vase d'élection et il obtint la gloire du martyre. Rien ne peut nuire à un chrétien malgré lui. Les seuls chrétiens sont riches, sages, heureux et héritiers d'un bonheur éternel. La vraie philosophie consiste dans la fuite des moindres fautes et dans la charité envers le prochain. Cette vie est un exil pour nous. La seule servitude est l'esclavage du péché, comme la véritable liberté est dans la pratique du bien. La noblesse que Dieu estime est celle que produit la vertu. Il faut supporter avec patience les peines de ce voyage, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous appeler dans notre patrie, qui doit être l'unique objet de nos désirs. Envoyons-y devant nous nos aumônes, donnons aux pauvres à proportion de notre condition. Pardonnons les injures, instruisons, consolons, soulageons ceux qui ont besoin de notre secours.

Chapitre XLVIII.

De la péroraison.

La péroraison ou la conclusion du discours doit renfermer tout le sublime de l'éloquence ; c'est dans cette partie que l'on connaît celui qui est véritablement orateur, parce qu'il sait y réunir tout ce qu'il y a de plus fort, de plus vif pour remuer les passions et enlever le cœur. Le feu de la péroraison consiste à animer le juste, à faire trembler le pécheur, à lui inspirer la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, l'amour de la félicité éternelle et la pratique des vertus.

Saint Basile, dans son discours aux riches, conclut ainsi : « Pourquoi donc différez-vous à faire le bien, vous qui ne pouvez pas vous promettre d'avoir un seul moment la présence d'esprit et la volonté nécessaire pour le faire ? »

Tout le but que je me propose, dira le prédicateur, c'est de vous rendre les fidèles serviteurs de notre Dieu, pour mériter d'obtenir l'héritage céleste qu'il vous a promis. Je désire que vous soyez ma joie et ma couronne, que vous méprisiez toutes les choses terrestres pour ne soupirer que pour le ciel. Il est utile de s'exprimer ainsi dans les campagnes.

Tantôt le prédicateur prie le Seigneur au nom du peuple ; tantôt il le conjure avec larmes, par une prière courte et fervente, de jeter un regard favorable sur ses enfants. Il faut agir ainsi avec discernement, parce qu'il arrive souvent qu'en voulant toucher, on fait le contraire par un zèle indiscret.

Vous pourriez dans l'occasion approprier à votre sujet ces paroles de saint Grégoire de Nazianze, que nous avons un peu amplifiées : Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous sommes, ô mon Dieu ! des prévaricateurs de votre loi. Nous nous sommes égarés de la voie de vos commandements. Nous n'avons eu que de l'ingratitude pour vous, qui avez tant souffert pour nous. Loin d'imiter votre charité, votre humilité, votre soumission dans les souffrances, nous vous avons abandonné, vous qui êtes la source d'eau vive, pour nous creuser des citernes étrangères. Le mensonge et l'erreur ont banni d'entre nous la justice. Nous avons arrêté par nos crimes le cours ordinaire de vos miséricordes. Vous êtes bon, Seigneur, et nous sommes méchants. Vous êtes terrible dans vos vengeances. Eh ! qui pourra se soustraire à votre colère, qui ébranle la terre jusque dans ses fondements ? Si vous fermez le ciel, qui pourra nous l'ouvrir ? Suspendez les effets formidables de votre justice. Oubliez nos iniquités. Ne nous punissez pas pour nous faire servir d'exemple aux autres, nous qui devons être pleins de reconnaissance des faveurs dont vous nous comblez, et que vous refusez à ces nations malheureuses qui ne vous connaissent point. Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes votre peuple, votre héritage et le prix de votre sang. Frappez-nous dans votre miséricorde, pour nous rappeler à vous. Vous êtes notre Père, ne perdez pas des enfants qui vous sont si chers, mais rendez-nous fidèles à votre loi, purifiez-nous de nos fautes, et rendez-nous dignes de vous dans le temps et dans l'éternité.

On peut imiter ces sortes de conclusions quand il faut implorer la miséricorde de Dieu dans des temps d'affliction.

Chapitre XLIX.

Comment il faut interpréter l'Ecriture. Cette connaissance est nécessaire aux prédicateurs.

Comme la fonction du prédicateur a beaucoup de rapport avec celle d'interprète de l'Ecriture, et qu'il doit même quelquefois en remplir le ministère, il convient d'en parler ici. Saint Jérôme et saint Augustin nous en ont laissé des règles, comme plusieurs d'entre les modernes. Nous en extrairons ce qu'ils ont dit de plus utile.

Il est premièrement nécessaire, dans l'explication de l'Ecriture, de connaître les dif-

férentes interprétations que l'on emploie selon que l'exige le sujet.

Il y a quatre sortes de sens : l'historique ou littéral, le tropologique ou moral, l'allégorique et l'anagogique. Le sens littéral consiste dans une explication nette, sincère des paroles selon le sens qu'elles ont dans la langue originale, soit que l'expression soit propre ou métaphorique. *Lion, homme*, ces mots sont entendus dans leur signification grammaticale; mais métaphoriquement, on entend Jésus-Christ sous les noms *d'Agneau, de Lion*, etc. Le sens spirituel ou moral consiste dans certaines applications, réflexions, instructions morales tirées des paroles ou des fai s rapportés dans l'Ecriture. Le sens allégorique montre que tout ce qui est arrivé dans les premiers temps figurait et annonçait ce qui devait se passer dans la loi nouvelle. Par le sens anagogique on rapporte tout ce qui s'est fait autrefois, au temps de Jésus-Christ et à la céleste patrie. Par exemple, ce qui concerne la terre promise, on l'applique au ciel, à la Jérusalem céleste, dont la terrestre était la figure. Osée, qui épouse une prostituée, annonce la vocation des gentils et Jésus-Christ, qui épousa l'Eglise. Le serpent d'airain représentait le Sauveur sur la croix.

Nous trouvons ces différents sens exprimés par l'eau. Par ce mot pris littéralement on entend un des quatre éléments; on l'interprète ainsi dans ces paroles : *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu* (*Genes.* I). Dans le sens moral, l'eau signifie les tribulations de la vie : *Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduits dans un lieu de rafraîchissement.* Dans le sens allégorique, l'eau désigne le baptême. *Je répandrai sur vous de l'eau pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures* (*Ezech.* XXXVI). Dans le sens anagogique, la béatitude éternelle est exprimée par l'eau : *Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive* (*Jerem.* II). Comme le Seigneur s'est servi des trois premiers sens, il est inutile d'en chercher d'autres exemples. Nous verrons bientôt le sens anagogique développé dans saint Paul.

Le Seigneur explique aux Juifs dans un sens historique la loi de Moïse quand il leur dit : *Moïse vous a permis à cause de la dureté de votre cœur, de répudier vos femmes* (*Deut.* XXIV), *mais il n'en a pas été ainsi dès le commencement; et moi je vous dis que celui qui la renvoie pour tout autre sujet que pour l'adultère, et en épouse une autre, devient lui-même adultère; et celui qui épouse celle qui est répudiée se rend coupable du même crime* (*Matth.* V). Le Sauveur emploie encore le sens moral lorsque, rapportant l'histoire des Ninivites et l'arrivée de la reine du Midi, il s'en sert pour reprocher aux juifs leur incrédulité et la corruption de leurs mœurs. *Les Ninivites s'élèveront contre eux au jour du jugement, ils les condamneront parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas* (*Jon.* III); *cependant celui qui est ici, et dont ils méprisent les paroles, est plus que Jonas. La reine du Midi s'élèvera aussi contre eux, elle les condamnera, parce qu'elle est venue des confins de la terre pour admirer la sagesse de Salomon, et cependant celui qui leur parle, et qu'ils refusent d'écouter est plus sage que Salomon* (*Matth.* XII). Il explique le sens allégorique lorsque, parlant aux juifs de Jean-Baptiste, il leur dit : *Elie doit venir, il rétablira toutes choses, mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu* (*Matth.* XVII). Il marquait par ces paroles qu'Elie, dans l'Ancien Testament, avait été la figure de Jean-Baptiste, qui vint dans l'esprit et la vertu de ce prophète, dès l'aurore de la loi nouvelle.

Saint Paul nous présente une explication du sens anagogique dans l'Epître aux Hébreux, où il entend le ciel par la terre promise à nos pères. *C'est par la foi qu'Abraham obéit à Dieu en allant dans la terre qu'il devait recevoir par héritage, et qu'il partit de son pays sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes.... Car il attendait cette cité bâtie sur un fondement dont Dieu même est le fondateur et l'architecte* (*Hebr.* IX). Ainsi il se mettait peu en peine de s'établir dans la terre de Chanaan, qui n'en était que la figure.

Chapitre L.

De l'usage des différents sens de l'Ecriture.

Si vous vous arrêtez trop scrupuleusement à la lettre de l'Ecriture sainte, vous ne serez qu'un interprète froid et languissant. Evitez également ce défaut commun aux jeunes gens naturellement vifs et impétueux, qui oublient les maximes les plus propres à instruire, qui sont contenues dans le sens littéral, pour ne parler que par allégories et produire leurs propres idées. Rien n'est plus facile que de s'exprimer de la sorte, selon saint Augustin et saint Jérôme. « Lorsque j'étais enfant, dit le dernier, dans sa préface sur Abdias, je parlais, j'agissais, je pensais en enfant; mais, arrivé à un âge parfait, j'ai renoncé à tout ce qui sentait la puérilité et l'enfance. » Ce docteur, entendant louer ce qu'il avait écrit allégoriquement sur ce prophète : On me loue, répondit-il, et moi j'en rougis. Saint Augustin avoue qu'après avoir expliqué sans peine la Genèse en style allégorique, il tenta de commenter ensuite ce même livre littéralement.

Il est donc nécessaire de savoir expliquer le sens historique. Si vous le négligez, vous tomberez facilement dans l'erreur. Il faut être imprudent, dit saint Augustin, pour vouloir interpréter le sens allégorique sans avoir des preuves évidentes qui vous servent comme d'un flambeau, qui vous empêchent de vous égarer dans son obscurité. L'exposition littérale est donc comme la base des autres. Il faut développer l'Ecriture d'une manière exacte, claire et méthodique. Prenez garde, par une ignorance honteuse, de faire violence à la lettre et de recourir sans

raison à quelques allégories étrangères à votre sujet. Ne vous servez que rarement et par nécessité de l'allégorie et de l'anagogie. Expliquez brièvement les choses même les plus difficiles, ainsi en use saint Chrysostome, en expliquant ce fameux passage de l'Apôtre : *Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde... Ainsi cela ne dépend pas de celui qui veut, mais de Dieu qui fait miséricorde* (*Rom.* IX). Cet homme admirable résout en un seul mot une si grande difficulté. « Le salut, reprend-il, ne dépend pas seulement de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde; et Dieu l'a établi ainsi pour faire connaître à l'homme combien il est faible par lui-même, et combien la miséricorde de Dieu est toute gratuite et toute puissante. »

Si vous traitez quelque question qu'il ne vous soit pas libre de rester dans le silence, avant que d'entrer dans la solution, faites comprendre que vous ne l'avez cherchée ni saisie par esprit de chicane, mais que vous vous y trouvez engagé par la mauvaise foi des hérétiques ou par quelque autre raison également plausible.

Appropriez le sens historique à ce qui concerne les mœurs. S'agit-il du récit de la mort de Jean-Baptiste, montrez dans Hérode les excès de l'ivresse et de l'impureté ; dans saint Pierre qui pleure amèrement, vantez les effets salutaires des larmes de la pénitence. Saint Bernard les appelle les délices des anges ; un autre les nomme un bain salutaire dans lequel le pécheur se purifie de ses iniquités, et recouvre la glorieuse qualité d'ami de Jésus-Christ. Pour ce qui est des allégories, faites voir que la nécessité et l'utilité les ont fait admettre. La nécessité en est fondée sur plusieurs raisons : si vous ne recourez à l'allégorie, plusieurs passages vous paraîtront renfermer des erreurs. Prenez-vous toujours les mots dans leur sens grammatical, ils vous paraîtront renfermer des obscurités. Quand le sens grammatical semble être opposé à la vérité de la doctrine, soit dans l'un, soit dans l'autre Testament, vous devez croire alors que le texte dont il s'agit est allégorique.

Expliquez avec soin l'allégorie, quand même les paroles qui la composent ne paraîtraient avoir aucune utilité étant prises historiquement. Ce n'est qu'en suivant ces règles que vous pouvez à présent interpréter ce qui est écrit dant l'Ancien Testament, de la circoncision, des sacrifices des animaux, de l'agneau pascal. Ne sont-ce pas là autant d'allégories ? Comment parler d'une manière propre à édifier d'Abraham, qui eut deux femmes et deux fils, si vous ne le rapportez à Jésus-Christ, à l'occasion des deux Testaments et des deux peuples qu'il s'est choisis? C'est aussi l'interprétation de saint Paul. Soyez très-réservés en public à l'égard de ces allégories ; il y a de l'inutilité, souvent de l'imprudence, quelquefois du danger à les produire. Porphyre, cet ennemi du nom chrétien, en a pris occasion de diffamer la religion. Si vous en admettez quelques-unes, qu'elles renferment toujours une maxime qui, dans un autre endroit de votre discours, soit conçue dans les mêmes mots. Appropriez-les à des lieux communs, comme la Providence, la pratique de la vertu, la fuite du péché, etc. Faites-le avec précision, d'une manière spirituelle et propre à exciter l'attention qui languit dans un discours long et sérieux. Souvenez-vous de ne jamais les débiter que par nécessité, par utilité, pour instruire, corriger, et ne vous en servez jamais pour confirmer aucun dogme, à moins que vous n'en ayez établi auparavant la vérité par des preuves bien solides.

CHAPITRE LI.

Des figures de l'Ancien Testament.

Le type et l'allégorie diffèrent en quelque sorte, quoiqu'on puisse à peine les séparer. On appelle type ou figure tout ce qui, dans l'ancienne loi, exprime ce qui a été fait ou qui doit s'accomplir dans l'Église. Presque toutes les figures, les cérémonies de la loi des juifs regardent le Messie, sa passion, sa résurrection, etc., ou elles représentent l'Église, ses différents états, la promulgation, les progrès de l'Evangile. L'allégorie, au contraire, soit qu'on la tire de l'un ou de l'autre Testament, exprime toute autre chose que ce qui est désigné par les paroles qui la composent ; elle sert beaucoup plus pour l'instruction.

Le même texte renferme quelquefois une figure et une allégorie : tel est le combat entre David et Goliath ; c'est la figure de la victoire que Jésus-Christ a remportée sur le démon. Si vous l'appliquez aux chrétiens en leur disant que, comme David a combattu le géant, ils doivent aussi combattre contre leurs ennemis domestiques, le démon, le monde et la chair, alors cette histoire deviendra une allégorie.

On trouve dans l'Ecriture des figures admirables. Joseph vendu par ses frères, c'est Jésus-Christ trahi par les siens. Jonas pendant trois jours dans le ventre d'une baleine représente Jésus-Christ dans le tombeau et ressuscité. Il en est de même du serpent d'airain et de Samson. Je me souviens d'avoir entendu un savant prédicateur qui, dans l'application pathétique qu'il fit de l'histoire de Joseph à Jésus-Christ, excita les larmes de ses auditeurs.

Il vous serait avantageux de confier à votre mémoire les figures les plus remarquables pour en faire l'application juste selon la matière que vous traiterez, comme dans les jours où l'on célèbre quelque mystère de la loi nouvelle. Plusieurs prédicateurs commencent leur exorde par une figure de l'Ancien Testament ; je ne les condamne pas, quand elle revient au sujet qu'ils se proposent.

Que les pensées et les figures répandent par leur variété de l'agrément dans vos discours. L'auditeur ainsi flatté en devient plus attentif et plus facile à persuader. Ne per-

dez pas, dans une trop longue explication des figures, un temps que vous devez plutôt donner à l'instruction des fidèles et à la correction des mœurs.

CHAPITRE LII.

Des autres genres d'interprétations peu usitées.

On compte encore trois genres d'interprétations, mais qui ne sont d'aucun usage dans la prédication : ce sont l'élémentaire, le physique et le prophétique. N'entrez jamais dans ces disputes infructueuses de la signification des nombres, des éléments, qui sont autant de questions obscures et ridicules. C'est abuser de l'éloquence et profaner le ministère de la parole, que de comparer les choses divines avec la disposition des astres, des corps naturels, etc. Ne faites point en chaire le personnage téméraire et dangereux de prophète, en voulant prédire les événements futurs. Que l'exemple de Jérôme Savonarole vous apprenne à être plus prudent et plus discret. Je ne vous rapporterai pas le jugement qu'en ont porté les hommes judicieux, parce que je ne crois pas qu'on doive imiter en ce point l'orateur même le plus célèbre.

CHAPITRE LIII.

Des différentes interprétations du sens historique.

Après l'explication des différents sens dont l'Ecriture sainte est susceptible, nous parlerons des diverses parties du sens littéral. La science qui apprend à connaître le sens historique a différentes parties. La première enseigne les tropes, les locutions, les propriétés, les figures. Les jeunes clercs ne sauraient trop s'appliquer à ces connaissances dès leurs premières études. La deuxième est composée des descriptions particulières des provinces, des royaumes, des mers, des montagnes, des forêts, des villes et autres lieux dont l'Ecriture fait mention. Vous ne devez pas vous étendre sur cette partie, ni chercher à montrer vainement votre érudition. La troisième, qui regarde le temps, explique la suite, les successions, le dénombrement des années, des siècles, des olympiades, des semaines, des générations qui y sont contenues pour lever les obscurités ou les difficultés qui se rencontrent dans l'histoire. Il faut les produire avec discernement, pour ne pas paraître révoquer en doute ce qui est certain. La quatrième, qui consiste dans la connaissance des choses naturelles, renferme la connaissance des histoires, des propriétés, des forces principales des choses naturelles, comme sont les cieux, les éléments, les animaux, les plantes, dont la description se rencontre dans l'Ecriture. La cinquième partie donne des règles pour expliquer ce qui a rapport à la géométrie, à l'astronomie, à l'arithmétique, à la musique, dont on ne doit faire aucune mention dans un discours évangélique. La sixième découvre les sens spirituels les plus sublimes, l'allégorique, l'anagogique, le tropologique, dont nous avons décrit les règles. La septième, enfin, a pour objet l'interprétation littérale des paroles.

Que votre premier soin soit d'établir le fondement de la doctrine, d'expliquer ce que signifient les paroles de l'Ecriture que vous emploierez, de les annoncer d'une manière propre à former les mœurs à l'exemple de saint Paul, de saint Chrysostome, de saint Léon et des autres Pères. Pour les autres genres d'interprétations, ne vous en servez jamais sans y être autorisé par l'utilité de vos auditeurs.

CHAPITRE LIV.

De la mémoire et de l'éloquence extérieure.

La mémoire, si nécessaire à l'orateur, est un don de Dieu ; on peut cependant avec son secours l'acquérir, la conserver par l'exercice et par la composition. Rien ne la forme mieux que la méthode et l'ordre répandus dans un discours. Comme la beauté du style est la première source de la véritable éloquence, il faut, quand on commence à paraître en public, écrire et apprendre mot à mot les discours que l'on veut prononcer. Quand on les répète dans le particulier, il ne faut plus alors se rendre esclave de son papier, ni s'arrêter pour un mot que la mémoire ne fournirait pas sur-le-champ ; substituez-en un autre, pour vous apprendre à vous comporter de même dans le public et à ne pas hésiter. L'orateur qui tombe dans ce défaut trouble l'auditeur, se trouble soi-même, et affaiblit le respect dû à son ministère. Réglez, en prêchant, votre visage, vos yeux, votre voix, vos gestes : rien ne contribue plus à la persuasion que cette éloquence extérieure. Soyez modeste et propre dans vos habits ; évitez toute parure mondaine, comme toute négligence qui pourrait choquer l'auditoire. Les ornements et la magnificence ne conviennent aux ministres qu'à l'autel. Que votre air et vos paroles respirent la gravité et la sagesse des apôtres. Fuyez la vanité et l'approbation des peuples : la gloire de Dieu et le salut des fidèles, voilà votre objet. Dieu seul est la fin qu'il faut se proposer dans l'éloquence, comme dans l'étude de toutes les sciences et dans tous les arts.

FIN DU PREMIER APPENDICE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER APPENDICE.

A RHETORIQUE DU PRÉDICATEUR.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER APPENDICE.

Second Appendice.

LE PRÉDICATEUR,

OU

EXAMEN, D'APRÈS L'ÉCRITURE, LES CONCILES ET LES SAINTS PÈRES, DE CE QU'IL DOIT ÊTRE ET DE CE QU'IL DOIT DIRE;

DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,

Par M. l'abbé MOREL,

Ancien théologal de Paris, ancien archiprêtre de Notre-Dame, et ancien curé de Saint-Roch.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS (M. DE QUÉLEN).

Monseigneur,

En permettant à cet ouvrage de paraître sous vos auspices, c'est lui assurer le succès. On voudra lire un livre appliqué tout entier à établir la nécessité pour les prédicateurs de se nourrir continuellement des Ecritures, afin d'en faire passer les enseignements et les paroles dans leurs sermons, quand on le saura agréable à un évêque dont les écrits, les discours et les entretiens exhalent toujours, avec tant d'abondance et de grâce, le céleste parfum des livres sacrés.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

MOREL.

PRÉFACE.

Depuis longtemps je voulais résumer mes idées et mes lectures sur *la bonne manière de prêcher*, et me donner à moi-même comme un *code de prédication*. En m'occupant de ces pensées, j'ai rencontré les *Loci communes* du P. Balinghem (1). Dans une introduction il prouve que la connaissance des Ecritures est indispensable au prédicateur. Comme j'avais les mêmes vues, je me suis mis à le traduire, afin de mieux pénétrer ses raisons et de graver davantage en ma mémoire les citations dont il est si riche. N'ayant pas dessein de lui faire précisément les honneurs d'une traduction, mais de transcrire pour mon avantage, car on n'apprend rien quand on n'écrit pas, et de mettre en circulation pour les autres des avis salutaires et essentiels, relégués dans l'interminable préface d'un énorme et vieux livre en latin, je ne me suis pas gêné pour ajouter, retrancher et changer quand je l'ai cru bon.

Il importe fort peu sans doute aux prêtres

(1) Ces *Loci communes* du P. Balinghem, de la Compagnie de Jésus, sont un répertoire, un trésor, un dictionnaire comme plusieurs en ont fait et en font encore, où par ordre alphabétique sont rassemblés les textes d'Ecriture sainte propres à un sujet. Ces sortes d'ouvrages sont infiniment utiles à ceux qui les composent, parce qu'il y a pour eux nécessité de voir, de revoir et de raisonner leur Bible, en s'appliquant à en coordonner les diverses parties; mais ils sont de peu de secours aux prédicateurs qui ne possèdent point déjà à fond les Ecritures. Pour peu que l'on soit exercé on reconnaîtra au premier abord un prédicateur qui ne cite et n'emploie l'Ecriture qu'au moyen de ces dictionnaires, et on le distinguera sur-le-champ de l'homme versé dans l'étude et la méditation des livres saints. Celui-ci en répandra dans son discours les lumières et la grâce avec surabondance, comme un réservoir trop plein qui se déborde. Tout sera *scripturaire* en lui, et le fond et la forme, tandis que l'autre ne jettera à ses auditeurs que quelques mots de la Bible, lieux communs et rebattus qui traînent dans tous les sermonnaires, et qu'il aura ajustés tant bien que mal à son discours. — On ne fait pas plus avec ces livres un bon sermon qu'on ne fait de bons vers et de bonnes versions à coups de dictionnaire.

Voici le titre du livre du P. Balinghem : *Scriptura sacra in locos communes, cum interpretatione difficiliorum, digesta.* — MDCLIX.

qui me liront que ce soit Balinghem ou moi qui leur parle. Quelque chose de solide et d'éminemment sacerdotal, voilà ce qu'ils cherchent, et ils ont raison; mais il m'importait à moi de faire ces observations, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient, au pieux et docte religieux le fond, la marche du discours, avec l'honneur des recherches, et à moi, de ne pas me donner les grands airs d'auteur, gloriole dont au reste je ne me mets nullement en souci, pourvu que je sois utile à mes frères dans le sacerdoce et à mes maîtres dans la parole.

La foi a été répandue dans l'univers par la prédication de la parole de Dieu; elle y est conservée, elle y porte des fruits de salut par la prédication de la même parole. « Allez, disait Jésus-Christ à ses apôtres et en leurs personnes à tous leurs successeurs légitimes, allez, enseignez toutes les nations; dites-leur tout ce que je vous ai enseigné : » *Euntes docete omnes gentes. Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis..... Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.* XXVIII.) « La foi est par l'ouïe, dit saint Paul..... Mais comment entendront-ils si on ne leur prêche pas ?... et comment leur prêchera-t-on si l'on n'est pas envoyé ?... » *Quomodo credent ei quem non audierunt; quomodo audient sine prædicante ?... Quomodo prædicabunt nisi mittantur ?...* (*Rom.* X, 14.) Par ces passages des Ecritures et par mille autres est établie la nécessité de la prédication pour la foi et le salut des fidèles. Combien donc la charge de prédicateur est essentielle et honorable dans l'Eglise ! aussi tous les vrais pasteurs, dans les temps anciens et maintenant, s'y sont appliqués et s'y appliquent avec un zèle infatigable. Quelle persévérance à instruire les fidèles dans les Augustin, les Chrysostome, les Grégoire, les Léon, les Charles Borromée, les François de Sales, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres dont la mémoire est en bénédiction dans l'Eglise ! Ils instruisaient, ils exhortaient; mais ils avaient commencé par s'instruire et s'exhorter eux-mêmes. A quelle école ? A celle de Dieu dans les Ecritures, et ce n'est qu'après s'en être remplis par l'étude et la prière qu'ils venaient répandre sur les peuples, comme une pluie, les paroles non pas de leur sagesse, mais de la sagesse de Dieu ; aussi les fruits de leurs discours étaient lumière dans les esprits et conversion dans les cœurs.

Nous avons encore à présent beaucoup de prédicateurs et de prédications ; mais la vraie lumière de la foi est-elle largement répandue sur les peuples, et la convertissante doctrine de la piété ramène-t-elle à Dieu bien des égarés, et fait-elle avancer bien des âmes de vertus en vertus ? Je l'ignore, ou plutôt je ne l'ignore pas. La manière dont on prêche généralement aujourd'hui n'est pas du tout le moyen d'opérer ces merveilles uniquement désirables. Où sont les hommes de méditation, de prière et d'Ecritures ! Où sont ceux qui vont chercher l'instruction pour eux-mêmes et pour les autres dans les sources divines des livres sacrés ? Au discours d'un homme vous connaissez tout de suite qui sont ceux qu'il fréquente, les sciences qu'il étudie et les livres qu'il aime. Ce qu'il dit en porte nécessairement l'odeur, comme un vase vide du parfum qu'il a renfermé longtemps en garde encore et en répand au loin les émanations. Or, puisque dans les discours débités dans les églises nous ne sentons ni ce goût ni ce parfum des Ecritures, il est manifeste que nos prédicateurs à la mode ne s'en nourrissent pas. Ce n'est donc pas la parole de Dieu, mais leur propre parole ou la parole d'hommes comme eux, une parole philosophique, scientifique, vaniteuse et inutile, qu'ils nous donnent. Aussi quel fruit de tant de sermons ? Aucun. On les fait pour se prêcher soi-même, par orgueil et par intérêt ; on les écoute par coutume, par flatterie, par engouement ; et pas l'ombre de changement ni de désir de changement dans la conduite et dans les mœurs. La chose n'est pas étonnante. C'est la parole de Dieu qui est utile, nous dit saint Paul, pour instruire et disposer à toute bonne œuvre ; c'est elle, et elle seule, qui renverse les cèdres, c'est-à-dire l'orgueil des âmes hautaines et raisonneuses; c'est elle qui va retentir dans les déserts et y porter l'épouvante, c'est-à-dire troubler utilement les cœurs vides de toute vertu, en y faisant entendre le bruit du tonnerre des jugements de Dieu. Or, la parole de nos prédicateurs n'étant nullement semblable à celle des saints Pères et des autres hommes de Dieu, qui ne disaient rien autre chose que ce qu'ont dit les prophètes et les apôtres, comment voulez-vous qu'ils fassent les miracles qu'ont faits par leurs paroles les prophètes, les apôtres et les autres serviteurs de Dieu ?

Saint Paul prend à témoin les fidèles qu'il ne s'est ménagé en rien pour leur salut. Vous savez, dit-il, que je ne vous ai rien caché de ce que vous devez savoir; que je vous en ai avertis publiquement et en particulier. *Publice et per domos.* (*Act.* XX, 20.) Voilà tout l'office du prêtre ; il parle et doit parler en *public* et en *particulier*. En public c'est la chaire, en particulier c'est le confessionnal; c'est là surtout, dans cette intimité, dans ce céleste tête-à-tête que le ministère de la parole est essentiel et fructueux, s'il est bien rempli; mais encore un coup, et en *public* et en *particulier*, ce ministère n'est utile aux âmes qu'autant que celui qui le remplit est un homme d'Ecriture ; autrement dans la chaire c'est un philosophe, un déclamateur, un comédien; et, au tribunal de la pénitence, un causeur inutile, un guide sans lumière et sans onction, et quelquefois un bavard dangereux.

J'ai donc voulu tracer aux prêtres, et premièrement à moi-même, le caractère du parfait prédicateur ; ce qu'il doit être, ce qu'il doit dire, et comment il le doit dire. On voit bien que mon dessein n'est point de faire un livre qui présente les règles de l'art de bien dire, à prendre le mot dans l'acception ordinaire et classique. Ces livres-là ne

manquent pas. Nous avons des essais, des principes d'éloquence et des recueils de modèles. Si les ouvrages de ce genre pouvaient jamais former un éloquent et saint prédicateur, l'Eglise de France en fourmillerait. Nos vues sont différentes. Nous estimons beaucoup ces livres et leurs auteurs; et c'est précisément parce que nous croyons qu'il est impossible de dire, d'écrire et de choisir mieux qu'eux, que nous nous garderons bien de nous engager dans la même carrière. Notre but, à nous, c'est d'entrer plus à fond dans l'étude du ministère et de l'office du prédicateur. Ici c'est un *livre de piété*, si l'on veut; mais qu'on entende bien ce mot. Il ne s'agit ni de pratiques qu'on peut embrasser ou laisser, comme on voudra, ni de chaleureuses élévations et effusions d'une imagination attendrie; il s'agit du salut et de celui qui parle et de ceux qui écoutent; il s'agit du fond de la piété, il s'agit de la foi, il s'agit des mœurs, il s'agit du renouvellement de l'Eglise, il s'agit de l'éternité. Tout cela est dans la prédication, et en sort ou y est tué selon que les prédicateurs sont bons ou mauvais dans eux-mêmes et dans leurs discours.

Or comment faire *ce livre de piété*, ce manuel du prédicateur? Pour le bien faire, pour le faire bon et utile, il ne faut le faire qu'avec les Ecritures.

C'est donc l'Ecriture, développée par elle-même et exposée par les saints, qui va nous tracer le portrait du prédicateur, nous dire quelle doit être sa vie, et quels doivent être ses discours pour le fond et pour la forme. Pourquoi chercher ailleurs les enseignements de la vérité et de la sagesse que dans les Ecritures? et pour nous en donner le goût et l'augmenter, considérons un moment l'estime qu'elles méritent. C'est la parole de Dieu; c'est Dieu qui nous y parle, c'est à dire le dominateur des cieux; il daigne instruire les faibles mortels, leur parler comme un maître à ses disciples, plus souvent comme un ami parle à son ami, toujours pour les rendre heureux et parfaits. S'il effraye, c'est afin de retenir dans le bien ou pour arracher au mal. C'est une mère qui menace l'enfant indocile, afin qu'il ne périsse pas.

Dans les Ecritures je ne crains ni l'erreur ni le mensonge, parce que leur auteur c'est Dieu; et Dieu c'est la vérité. Sa parole donc, comme une belle rivière qui, sortie d'une source pure, offre toujours dans son cours des eaux limpides, ne saurait rouler ni erreur ni mensonge. Il n'en est pas ainsi des plus beaux écrits des profanes. Beaucoup de choses pernicieuses infectent leurs ouvrages, parce qu'ils ne sont que des hommes, par conséquent sujets aux erreurs et aux passions de toute espèce. Aussi voyez les philosophes les plus vantés; comme ils s'égarent et égarent les autres sur les vérités les plus essentielles; et quel chaos informe, quel pêle-mêle épouvantable et funeste de bien et de mal, de bon et de mauvais! Voilà pourquoi l'univers, éclairé à la fin par l'admirable lumière de Jésus-Christ, a salué avec transport et embrassé avec enthousiasme, malgré la fureur des bourreaux et l'astuce des sophistes, les Ecritures sacrées, dépôt divin de tout ce qu'il faut croire, espérer et faire pour être parfait et heureux.

C'était cette persuasion qui portait les premiers chrétiens à mourir avec joie plutôt que de livrer les livres sacrés aux persécuteurs qui voulaient les anéantir.

Dieu lui-même s'est plu souvent à manifester l'excellence de sa parole écrite et l'honneur qu'il lui porte, en faisant par elle et pour elle des prodiges célèbres, établis par des monuments historiques d'une autorité irréfragable.

Après cela nous étonnerons-nous de voir les saints en faire leurs délices, les méditer nuit et jour, les lire les genoux en terre, comme faisait saint Charles Borromée, et l'Eglise leur rendre les plus grands honneurs? Dans les conciles généraux le livre des Evangiles était posé sur un trône, au milieu de l'assemblée des évêques.

Mais il me faudrait faire un livre entier et d'une vaste étendue pour dire toutes les excellences des Ecritures. Ce peu de mots sur des vérités si considérables, que j'aurai occasion de développer, suffit pour animer le prêtre à s'occuper nuit et jour des Ecritures, afin d'apprendre ce qu'il doit être, ce qu'il doit dire, comment il le doit dire pour mériter par là cette belle louange du Saint-Esprit : La parole du sage est comme des pommes d'or dans un panier d'argent. *Mala aurea in lectis argenteis qui loquitur verbum in tempore suo.* (*Prov.* xxv, 11).

LE PRÉDICATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Tiré des seules paroles de l'Ecriture.

Ce que doit être le prédicateur. — Ce qu'il doit dire. — Comment il le doit dire. — 1° Le prédicateur doit être envoyé. — 2° Il doit être un saint. — 3° Il doit prêcher sans acception des personnes les vérités et les vertus chrétiennes. — 4° Il ne doit avoir en vue que Dieu.

§ 1er. *Le prédicateur doit être envoyé.*

Le Seigneur dit à Moïse : Venez, et je vous enverrai à Pharaon, afin que vous fassiez sortir de l'Egypte les enfants d'Israël, qui sont mon peuple. Et Moïse dit à Dieu : Que suis-je moi pour aller vers Pharaon et pour faire sortir les enfants d'Israël. Et Dieu lui répondit : Je serai avec vous. (*Exod.* III, 10.)

Moïse dit : Seigneur, écoutez-moi, je vous prie : je n'ai point la facilité de parler, je ne l'ai jamais eue, et depuis même que

vous avez commencé à parler à votre serviteur, j'ai la langue encore moins libre et plus embarrassée. Et le Seigneur lui répondit : Qui a fait la bouche de l'homme? Qui a formé le muet et le sourd? celui qui voit, et celui qui ne voit pas? N'est-ce pas moi? Allez donc, je serai dans votre bouche, et je vous apprendrai ce que vous aurez à dire. (*Exod.* IV, 10.)

Jésus envoya les douze après leur avoir donné ses instructions. (*Matth.* X, 5.)

Allez, ensignez toutes les nations... Dites à tous les hommes ce que je vous ai commandé... car comment croiront-ils s'ils n'entendent point parler? et comment entendront-ils si personne ne leur prêche? et comment les prédicateurs leur prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés selon qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de la paix, qui annoncent les vrais biens!... Voilà que leur voix a retenti par toute la terre, et que leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. (*Rom.* X, 13.)

§ 2. *Il doit être un saint.*

Malheur à moi, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple souillé! Et j'ai vu le roi, le Dieu des armées, de mes propres yeux. En même temps l'un des Séraphins vola vers moi, tenant un charbon de feu qu'il avait pris sur l'autel, et m'en ayant touché la bouche il me dit : Ce charbon a touché vos lèvres; votre iniquité sera effacée, et vous serez purifié de votre péché. J'entendis ensuite le Seigneur qui dit : Qui enverrai-je et qui ira porter nos paroles? Me voici, dis-je alors : envoyez-moi; et le Seigneur me dit : Allez, et dites au peuple : Ecoutez. (*Isaïe*, VI, 5.)

Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes et de parler de mon alliance, toi qui hais la discipline et qui rejettes mes paroles avec mépris? Lorsque tu as trouvé un méchant tu cours avec lui; tu as ta part avec les cœurs gâtés, tu as livré ta bouche au mal, et ta langue concerte des discours de tromperie; tu t'assieds pour parler contre ton frère, et tu dresses des embûches au fils de ta mère. Tu as fait toutes ces choses, et parce que je me suis tenu dans le silence, tu as cru que je ne valais pas mieux que toi; mais je ne me tairai pas toujours, et je te mettrai sous les yeux tous tes crimes, ô toi, pécheur, qui te mêles d'annoncer mes préceptes et de parler de mon alliance. (*Psal.* XLIX.)

§ 3. *Que doit-il prêcher?*

Parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que ses maux sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, et qu'elle a reçu sa grâce de la main du Seigneur. — Une voix m'a dit : Criez, et j'ai dit : Que crierai-je? Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. Le peuple est vraiment de l'herbe. L'herbe sèche et la fleur tombe; mais la parole de Dieu demeure éternellement. Montez sur la montagne, vous qui annoncez l'Evangile en Sion; élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'Evangile à Jérusalem, et dites : Voici le Seigneur votre Dieu qui vient dans sa puissance... Il porte avec lui ses récompenses. (*Isaïe*, XL, 2.)

Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les crimes qu'elle a commis. (*Isaïe*, LVIII, 1.)

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, pour avoir soin de ceux de Sion qui sont dans les larmes, pour leur donner une couronne au lieu de cendres, l'huile de joie au lieu des pleurs, et un manteau de gloire au lieu d'un esprit affligé. (*Isaïe*, LXI.)

Pour moi, selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai posé le fondement comme fait un sage architecte; un autre bâtit dessus; mais que chacun prenne garde comment il bâtit, car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, qui est Jésus-Christ. (*I Cor.* II.)

Pour moi, je ne crois point que je doive savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et que Jésus-Christ crucifié.

Le temps est court; ainsi que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas; que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas; que ceux qui sont dans la joie soient comme n'y étant pas; que ceux qui usent de ce monde soient comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe. (*I Cor.* VII, 19.)

Car qu'est-ce que notre vie? une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite. (*Jacq.* IV, 14.)

Comme Paul parlait de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, Félix en fut effrayé, et lui dit : C'est assez pour cette heure; retirez-vous : quand j'aurai le temps je vous manderai. (*Act.* XXIV, 24.)

§ 4. *Il ne doit avoir que Dieu en vue.*

J'ai mis mes paroles en votre bouche; je vous ai établi aujourd'hui sur les nations et les royaumes, afin que vous arrachiez et que vous détruisiez, que vous édifiiez et que vous plantiez. Ceignez vos reins et levez-vous; dites au peuple tout ce que je vous commande de dire; ne les craignez point, car je ferai que leur présence ne vous sera point redoutable. Je vous ai établi devant toutes les puissances et tous les peuples, devant les rois, devant les princes et devant les prêtres, comme une forteresse bien munie et bien défendue, comme une colonne de fer et comme une tour d'airain : ils vous feront la guerre; n'ayez pas peur, je suis avec vous. (*Jérém.* I, 4.)

Annoncez la parole, pressez-les tous à temps et à contre-temps; reprenez, menacez, suppliez, sans vous lasser jamais et sans cesser de les instruire; car il viendra un temps où ils ne souffriront pas même la

sainte doctrine, et où, ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils courront aux faux docteurs. Pour vous, veillez, souffrez, parlez, combattez; faites la charge de prédicateur de l'Evangile, remplissez votre ministère. (*II Tim.* IV.)

Vous nourrissant des paroles de la foi et de la bonne doctrine, fuyez les fables profanes, inutiles comme des contes de vieilles; reprenez-les avec sévérité, afin qu'ils ne s'arrêtent point à des ordonnances et des idées de personnes qui tournent le dos à la vérité. (*Tit.* I, 13.)

Celui qui parle une langue inconnue, de quelle utilité est-il au peuple, puisque personne ne l'entend? Mes frères, quand je viendrais vous parler en des langues inconnues, quelle utilité vous apporterais-je? Je ne puis vous être utile qu'en vous instruisant par la science, par la prophétie, par la doctrine des mœurs.—Si je ne comprends pas ce qu'on me dit, je serai barbare à celui qui parle, et celui qui me parle me sera barbare. (*II Cor.* 14.)

Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur. Quant à nous, nous nous regardons comme vos serviteurs pour Jésus. (*II Cor.* IV, 1.)

Nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu; mais nous vous parlons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu et dans la personne de Jésus-Christ. (*II Cor.* IV.)

Pour moi, lorsque je suis venu parmi vous, j'y suis venu pour vous annoncer les vérités attestées par Jésus-Christ, sans y employer les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine. Je n'ai pas usé des discours persuasifs du monde, mais des effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu, afin que votre foi ne fût pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. (*I Cor.* II.)

Nous prêchons la sagesse aux parfaits, non point la sagesse du monde ni des princes de ce monde, ni avec les paroles arrangées du monde, mais la sagesse de Dieu, renfermée dans son mystère, cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée et préparée avant tous les siècles pour notre gloire, que nul des princes de ce monde n'a connue, et de laquelle il est écrit: Que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais pu concevoir ce que Dieu a préparé à ses amis. Pour nous, Dieu nous l'a révélé par son esprit... et nous connaissons les dons que Dieu nous a faits, et nous les annonçons non avec les discours de la sagesse humaine, mais avec ceux du Saint-Esprit, traitant spirituellement les choses spirituelles. (*I Cor.* II.)

Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit... Celui qui me juge c'est le Seigneur. (*I Cor.* IV, 1.)

Ne savez-vous pas que quand on court dans la carrière tous courent, mais un seul remporte le prix. Courez donc de telle sorte que vous emportiez la couronne. Or les athlètes gardent en toutes choses une exacte tempérance, et cependant ce n'est que pour une couronne corruptible, au lieu que nous nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours, et non au hasard; je combats, et je ne donne pas des coups en l'air; mais je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne sois moi-même réprouvé. (*I Cor.* IX.)

Tous ceux qui se conduiront d'après ces règles auront la miséricorde et la paix. (*Gal.* VI, 16.)

Tous ceux qui en auront instruit plusieurs brilleront comme des étoiles dans les éternités perpétuelles... *Docti qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (*Dan.* XII.)

CHAPITRE II.

La vie du prédicateur doit être irréprochable. — La bonne vie fortifie le discours. — La mauvaise le détruit, et même le rend impossible.

Saint Paul, donnant à Tite et à Timothée les préceptes convenables à des pasteurs, et traçant le caractère du ministre fidèle, leur dit entre autres choses: Soyez l'exemple et le modèle des peuples dans la parole, dans la conduite, dans la charité, dans la foi, dans la modestie. Montrez-vous tellement irrépréhensibles qu'il soit impossible à vos ennemis de trouver quelque chose à dire contre vous. (*Tit.* II, 7; *II Tim.* IV, 13.)

Personne n'ignore que parmi les principales fonctions et les devoirs les plus essentiels des évêques il faut mettre en tête la prédication de la parole de Dieu; c'était le grand office des évêques de la primitive Église. Il faut donc que les prédicateurs s'appliquent à eux-mêmes ce que l'apôtre prescrit aux évêques, puisqu'ils en exercent continuellement la charge principale. Or, saint Paul exige des évêques le bon exemple sur tous les points de la vie chrétienne; il veut qu'ils brillent comme des flambeaux par la sainteté de leurs actions, que le sel de la sagesse et de la prudence assaisonne leurs entretiens, que la charité et la douceur s'exhalent de leur personne comme un parfum qui attire, comme un baume qui guérit, et qui les rende les délices de Dieu et des hommes. Il veut que leur foi l ferme et inébranlable comme une colonne, les tienne toujours disposés à la défense de Dieu et de ses lois, jusqu'à mourir même s'il était nécessaire. Il faut que le prédicateur soit devant les peuples comme un tableau élevé, qu'il suffise de regarder pour que chacun sache ce qu'il a à faire, comme une loi vivante qui se publie elle-même et se coule puissamment dans les cœurs, et les entraîne à la suivre. Saint Augustin (*de Doct. ch.*, IV, 16) remarque, et il est manifeste, que saint Paul dans ses lettres à Tite et à Timothée a dit tout ce qu'il fallait pour l'instruction des évêques, des prédicateurs, des prêtres, et généralement de tous ceux qui ont la charge

d'instruire. Voyez donc et considérez à quoi vous êtes obligés, ô vous qui avez reçu du ciel le redoutable ministère de la parole de Dieu. Vous êtes à une distance énorme de la vérité et du devoir, si vous vous contentez d'une vertu commune, et si vous croyez qu'il vous suffise d'être comme l'une des brebis du troupeau. Souvenez-vous que vous êtes la lumière et le conducteur du peuple chrétien, que par conséquent vous devez briller parmi vos frères comme le soleil parmi les étoiles, et que vous êtes cette ville placée sur le haut de la montagne vers laquelle tous les yeux sont tournés, attendant de vous, comme d'une cité bien fournie, non seulement la rosée salutaire et les eaux abondantes des saints discours, mais surtout le froment nourricier et fortifiant des exemples de toutes les vertus ; car si vous n'êtes pas irrépréhensible en tout, vous manquez à votre vocation et à votre devoir. En donnant aux peuples occasion de mal parler de vous, vous tuez dans les cœurs le bien commencé par vos paroles, et Dieu vous demandera compte de ces âmes que la tiédeur et le scandale de votre vie auront excitées à laisser vos discours pour croire à vos œuvres et imiter vos actions.

Non-seulement les apôtres, mais aussi, et surtout leur chef et leur guide, Jésus-Christ, fait aux prédicateurs de sa parole un précepte de la vie sainte et de l'éclat du bon exemple : « Vous êtes, dit-il à ses apôtres et à tous les héritiers de leur charge (*Matth.* v, 4), vous êtes la lumière du monde ; » comme s'il eût dit : Votre office c'est celui d'une lampe allumée dans un lieu obscur, ou plutôt du soleil qui éclaire tout. Eclairez par votre conduite éminemment sainte les fidèles, qui n'auront qu'à regarder vos actions pour rendre les leurs saintes et parfaites. Eclairez par la solidité, la netteté de votre doctrine ; qu'on n'ait qu'à vous entendre pour voir se dissiper les nuages de l'erreur et de l'ignorance, et briller de tous côtés les rayons de la vérité ; et tout cela « afin que votre père qui est dans les cieux en reçoive gloire et honneur. » Je vous ai établis les maîtres et les docteurs du monde ; je vous ai mis en haut lieu par l'éclat indispensable de votre ministère, afin que votre sainteté, n'étant cachée pour personne, excitât tout le monde au bien, comme celui qui allume le flambeau ne prétend pas le mettre sous le boisseau, mais l'élever et le tenir découvert pour qu'il guide ceux qui l'environnent dans leurs travaux et leur route.

Ce dessein de Jésus-Christ est si manifeste et si essentiellement inhérent à la charge d'évangéliste qu'il l'inculque par d'autres paroles aussi vives et aussi énergiques que les précédentes. (*Matth*, v, 13.) « Vous êtes, dit-il, le sel de la terre. » Le sel préserve de la corruption ; hé bien, que les hommes, qui sont sans cesse exposés à se corrompre par les passions et les mauvais exemples, soient maintenus dans la santé de l'âme, qui est la sagesse et la vertu, par le sel préservateur de vos exemples et de vos discours : qu'on ne s'approche jamais de vous sans sentir qu'on en devient meilleur et plus fortifié contre cet air malsain et ces exhalaisons morbides dont le monde est infecté. Mais si le « sel lui-même est affadi » et sans force, s'il a perdu sa propriété conservatrice et purifiante, que deviendra le peuple chrétien ? Si votre doctrine et vos mœurs sont pernicieuses, qu'arrivera-t-il, ou plutôt que n'arrivera-t-il pas ? Quelle décadence et quelle ruine parmi les âmes ? Quelle corruption dans tous les états et tous les âges ! Si les conducteurs sont aveugles, que deviendront les aveugles eux-mêmes ? Si le docteur lui-même erre, qui l'enseignera ? Nous en reviendrons donc encore à notre comparaison : Prédicateur, vous êtes nécessairement dans l'Eglise ce qu'est le soleil dans la nature : il éclaire, il vivifie tout par ses rayons ; de même il vous est essentiel d'éclairer par vos discours et de vivifier par votre sainteté ; autrement vous tuez les âmes, et Dieu redemandera leur sang de vos mains.

De là je conclus que de tout temps il y a eu grande disette de vrais prédicateurs. Saint Chrysostome disait : Il y a beaucoup de prêtres, et il y a peu de prêtres. Je dirai également : Il y a beaucoup de prédicateurs, et il y en a peu. Beaucoup, si vous les comptez, peu, si vous les pesez, si vous examinez la manière dont ils s'acquittent de leur charge. Peu s'appliquent sérieusement à la vertu ; un plus petit nombre s'applique à un avancement continuel, un infiniment plus petit nombre encore montre dans l'Eglise de Dieu cette plénitude de sainteté que suppose leur ministère, et qui est exigée par les apôtres et par Jésus-Christ, leur maître et leur modèle ; car qui d'entre eux oserait s'appliquer cette parole du Fils de Dieu : « Je vous « ai donné l'exemple afin que vous fassiez « comme j'ai fait ? » (*Joan.* XIII, 15.) Qui d'entre eux aurait l'assurance de dire avec saint Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le « suis moi-même de Jésus-Christ ? » (*I Cor.* XI.) Et encore : « Imitez-moi, mes frères, et aussi « ceux qui s'appliquent à nous prendre pour « modèle. » Qui d'entre eux oserait se reconnaître dans ces paroles de l'Apôtre : « Que « tout ce qui est vrai, que tout ce qui est pur, « juste, saint, aimable, de bonne réputation, « enfin que tout ce que vous avez vu et « connu en moi reluise en vous, et le Dieu « de la paix sera avec vous..? » (*Phil.* III, 17.) Quel prédicateur osera jamais dire aux fidèles cette parole de Gédéon à ses soldats : « Ce « que vous me verrez faire, faites-le ? » (*Judic.* VII, 17.) *Quod me facere videritis, hoc facite.* Ah ! qu'il serait à craindre qu'un cri terrible de la conscience ne nous arrêtât, et nous fit baisser le front tout rouge de confusion, parce que tout au plus marchons-nous d'un pas lent et tardif dans le chemin rigoureux des préceptes, si encore nous ne nous déshonorons point par une vie tiède, mondaine et scandaleuse, sujet de ruine et d'opprobre pour l'Eglise et pour les âmes accomplissant cette terrible parole d'un prophète : « Le prêtre ne vaut pas mieux que le peu-

ple. » *Sicut populus, sic et sacerdos.* (*Osée*, IV, 9.)

Si le prédicateur marche par cette route de lâcheté et de scandale, qu'il se souvienne bien qu'il ne sera jamais qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. O prêtre! vous rendrez des sons comme la trompette dans laquelle souffle le soldat; mais ce ne sera qu'un cri aigre, insignifiant, inutile et même pernicieux; car peut-il y avoir quelque chose de plus funeste que d'entendre un homme sur qui tombe d'aplomb cette sentence de Jésus-Christ contre les Scribes et les Pharisiens: « Ils disent et ne font pas. » *Dicunt et non faciunt.* (*Matth.* XXIII, 4.) Et à qui le fidèle a droit de dire: Pourquoi tes œuvres contrarient-elles tes discours? Maître lâche et indigne, dit saint Jérôme (*Ep.* 2, *ad Nepot.*), tu nous parles de jeûnes et de pénitence avec un ventre plein et un visage rebondi; tu parles contre l'avarice, et tu ne penses qu'à thésauriser. Tout dans le prêtre de Jésus-Christ doit s'harmoniser, la langue, le cœur et la conduite. Et comme la trompette à force de sonner se détériore, s'use et est jetée au rebut, ainsi le prédicateur sans vertu, qui la prêche par le discours et la détruit par ses actions, qui se présente comme médecin et qui donne du poison, se consume en efforts misérables et funestes, et arrive à une mort déplorable. Dieu le met au rebut souvent dès ce monde; car après avoir fait un peu de bruit, il s'éclipse dans l'oubli et le mépris des hommes, et le ciel irrité le punira plus tard de sa vanité et de ses scandales dans le lieu des pleurs et des grincements de dents, où il aura sa part avec les infidèles, les hypocrites et les scélérats.

Quel espoir raisonnable de fruit et de salut des âmes peut avoir celui qui n'apporte au ministère de la parole sainte que des dispositions, des vues et une conduite en opposition flagrante avec le dessein manifeste de Jésus-Christ, qui ne l'envoie que pour être par sa doctrine et sa sainteté *la lumière du monde et le sel de la terre?* Le semblable engendre son semblable; le feu produit le feu, le froid produit le froid, l'homme produit l'homme: tel est l'ordre et la marche de la nature. Quand est-ce que le vautour a produit la colombe? quand est-ce que le serpent a été le père du ramier? Vous voulez nous inspirer la haine du monde, et vous en êtes l'admirateur et l'esclave! vous nous exhortez à l'humilité, et vous êtes plein de vous-même, et l'ambition vous dévore! vous parlez de vie sévère et dure, et vous vous plongez dans la mollesse et les plaisirs! vous lancez contre les autres les foudres des menaces divines, et vous ne voyez pas que leurs coups les plus brûlants tombent d'abord sur vous! Vous annoncez les feux de l'enfer aux pécheurs, et toute votre vie vous annonce que vous les méritez plus que personne! Comment pouvez-vous entendre sans trembler cette parole de saint Paul parlant aux prédicateurs: « Nous remplissons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, c'est Dieu qui exhorte par nous; nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. » (*II Cor.* III, 20.) Oh! le singulier ambassadeur qui se tient en guerre ouverte avec le prince qui l'envoie! Oh! le plus insensé et le plus coupable des mortels! quelle réconciliation prétendez-vous exercer en faveur des hommes auprès de celui que vous irritez par les violements les plus audacieux de sa volonté?

Enfin, avec quelle confianee, quel courag vous mettrez-vous à exhorter à temps et à contre-temps les autres à travailler à leur salut avec crainte et tremblement, si votre propre salut est la chose qui vous occupe le moins? votre conscience elle-même ne vous engagera-t-elle pas à éloigner de votre pensée des choses fatigantes, parce qu'elle les condamnera et parce qu'elle sentira que les hommes seront en droit de vous jeter au visage ce mot terrible: « Médecin, guéris-toi toi-même. » (*Luc*, IV, 23.) Et quand même la méchanceté de votre vie serait cachée sous les plus épaisses ténèbres, toujours la conscience que vous aurez de votre indignité arrêtera vos discours et fera retentir à vos oreilles ces paroles de saint Paul: « Toi qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même; toi qui dis, ne volez pas, tu voles; ne commettez point d'action contre la modestie, tu en commets; toi qui as en horreur les idoles, tu fais des sacriléges; toi qui te glorifies de la loi de Dieu, tu la déshonores; toi qui mets sur les autres des fardeaux insupportables, tu ne veux pas même les toucher du bout du doigt. » (*Rom.* II, 31.) Tu exhortes à la paix, et il n'y a rien de commun entre toi et la paix (*Matth.* XXIII, 4); tu fais à Dieu et aux hommes une guerre continuelle. Quelle est ton arrogance et ta témérité de publier la justice de Dieu, toi qui méprises la discipline et qui foules aux pieds ses lois... Ainsi la conscience, ce prédicateur intérieur, ce juge, ce bourreau du dedans que chacun porte avec soi, par de tels discours et par d'autres, comme par autant de coups de verges, blessera, fatiguera, arrêtera le mauvais prédicateur, c'est-à-dire celui dont la vie contredira les enseignements; d'où il suit que pour éviter les aiguillons du remords il se jettera dans ces vains discours qui ne sont bons qu'à exciter les applaudissements, et évitera les instructions utiles, qui vont à la réforme des mœurs, parce qu'il y verrait comme dans un miroir les difformités de sa conduite, et qu'un tel spectacle lui serait un supplice insupportable. Mais admettons que ce prédicateur, avec un courage aussi inutile que funeste, n'hésite pas à se condamner lui-même en parlant comme il convient aux fidèles des vices et des vertus; eh bien, je dis encore qu'il ne produira aucun bien réel, qu'il ne fera que courir à l'aventure, que de donner des coups en l'air, et que tous ses efforts seront en pure perte, parce que son discours ne pénétrera point le cœur de l'auditeur. Le discours prend son nerf et sa force dans le cœur et la conscience de celui qui parle; mais si cette conscience est mauvaise et bourrelée,

que voulez-vous qu'il en sorte qu'un discours sec et mal assuré ? On criera, on gesticulera tant que vous voudrez ; mais la parole n'aura point ce ton de conviction, ce son pénétrant qu'on ne saurait contrefaire. Le discours sera une flèche, mais une flèche de paille et de laine; une épée, mais émoussée; un feu, mais en peinture ; un corps, mais sans âme, une réalité ; non, mais un simulacre et un spectre, ou tout au plus une chose morte, inerte et tout à fait inutile.

Oh ! quelle différence de force et d'énergie entre le discours du prédicateur d'une vie inutile et mauvaise et du prédicateur d'une vie sainte et parfaite ! La parole de celui-ci est celle du maître à qui appartient l'autorité ; « elle est vive et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants. » (*Hebr.* IV, 12.) La parole de l'autre est comme un vent faible et mou qui touche à peine l'oreille de l'auditeur. C'est un faiseur de coussins et d'oreillers qui les pose le plus doucement qu'il peut sous les coudes et la tête des pécheurs (*Ez.* XIII, 18); qui ne demande que les caresses et les flatteries de ceux qui l'écoutent, qui les entretient dans leurs péchés, qui les trompe et les séduit en leur parlant de paix et de tranquillité là où il devrait les effrayer par le tonnerre des menaces divines. La parole au contraire du saint prédicateur est un feu qui dévore, un marteau qui brise la pierre, qui étonne et terrasse le pécheur; c'est une rosée céleste, une pluie fertilisante (*Deut.* XXXII, 2) qui coule du ciel avec abondance, qui féconde la terre qui la reçoit, et qui lui fait porter des fruits excellents; enfin cette parole merveilleuse dont parle David quand il dit : « La voix de Dieu est pleine de force et de magnificence; elle ébranle les cèdres, elle retentit dans les déserts, elle fait bondir les montagnes, elle précipite les cerfs dans leur course et met à nu la profondeur des forêts. » (*Psal.* XXVIII.)

Que la parole du prédicateur qui n'est pas un saint est différente ! il y a peut-être du bruit, mais rien davantage. C'est une rosée qui dessèche, c'est une pluie qui fait couler sur la terre de la fange et du limon, qui ne saurait féconder la plaine, ou plutôt c'est une poussière fétide, une cendre obscurcissante, si bien que ceux qui écoutent sont sous cette malédiction de Dieu, qui disait à son peuple par son serviteur Moïse : « Dieu à ton pays pour pluie donnera de la poussière; tu ne recevras du haut du ciel que de la cendre. » (*Deut.* XXVIII, 24.) De même les discours des prédicateurs sans vertus ne portent pour fruit dans les esprits que l'obscurcissement, le trouble et le dégoût, et dans la conduite que lâcheté et que péché.

Plût à Dieu que ces vérités incontestables fussent profondément gravées dans le cœur des prédicateurs ! alors ils commenceraient par se persuader à eux-mêmes ce qu'ils voudraient persuader aux autres, surtout ils le pratiqueraient ; alors ils seraient pressants dans leurs discours, parce qu'on verrait en eux-mêmes la pratique de leurs enseignements. Les hommes en croient bien plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles. Si tu veux me faire pleurer, disait le poëte, commence toi-même par pleurer. (*Hor.*) En parlant des édits des rois, un autre disait : La vie et l'exemple du prince ont plus d'empire que ses décrets. (*Claud.*) Or cette sentence s'applique parfaitement aux prédicateurs.

Saint Chrysostome remarque fort à propos (*Hom.* 10 *in Matth.*) que Jésus-Christ, traçant à ses apôtres les principaux caractères de leur charge, leur dit premièrement qu'ils doivent être le sel de la terre, puis la lumière du monde. Ils sont d'abord le sel de la terre, parce que la sainteté de leur exemple doit préparer les peuples en les préservant de corruption et de mauvais levain, pour ensuite y jeter la semence de la parole, laquelle tombant alors dans une terre bien préparée portera des fruits au centuple. La première nécessité pour le prédicateur, c'est donc de bien vivre, la deuxième de bien enseigner; voilà le bien pour le prêtre et pour les fidèles. De la bonne vie on monte facilement et promptement au bon enseignement ; mais je ne sais si d'ordinaire on passe de la science et du grand enseignement à la sainte vie. Nous voyons beaucoup de savants sans crainte de Dieu, beaucoup de beaux discoureurs sans vertus; nous n'en voyons pas qui craignent Dieu parmi les prêtres et les prédicateurs sans qu'ils soient aptes à enseigner avec fruit par la parole publique ou privée. La puissance de la sainte vie est telle dans le prêtre que sans une parole il maintient et fait avancer les saints ; qu'il arrête et souvent convertit, ou au moins touche de repentir les méchants, tandis que le prédicateur sans vertu et d'une vie condamnable, malgré tous ses discours et même par ses discours quelque excellents qu'ils soient, trouble les saints, affermit les méchants, et travaille à la ruine de tous.

Cette parole d'un ancien (*Sen.*, *Ep.* 6) est pleine de vérité: « La route par les préceptes est longue, celle des exemples est courte et efficace. » Rien ne frappe la multitude, et en ceci tout le monde est peuple, rien ne nous entraîne comme une vie sainte. C'est un maître qui, tout muet qu'il est, parle plus haut que les plus brillants orateurs. On saisit mieux les actions que les paroles ; celles-ci se dissipent dans l'air, on les a aussitôt oubliées qu'entendues; les exemples demeurent, l'esprit qui les voit souvent les fait descendre et les enferme dans le cœur, qui les convertit en œuvres par la noble émulation du bien. Tout le monde sait ce trait de la vie de saint François d'Assise : Un jour qu'il sortait avec un des frères pour aller prêcher, sa démarche était grave, ses yeux étaient baissés, tout enfin respirait la sainteté. Ayant ainsi parcouru toute la ville, il se retira avec son compagnon sans avoir dit une seule parole. Celui-ci étonné lui dit : Mais vous n'avez pas prêché. Pardon, mon frère, répondit le saint: nous avons prêché; le bon exemple est plus puissant sur les cœurs que les plus brillants discours.

« Les enseignements des œuvres, dit saint Chrysostome (*Hom.* 13 *in Gen.*), ont plus de retentissement que le bruit des trompettes ; une vie pure et parfaite a plus d'éclat et de portée que le soleil en son midi. » Rien, dit le saint concile de Trente (*Sess.* XXII, 1 *de ref.*), ne porte tant les fidèles à la piété envers Dieu comme le bon exemple des ministres sacrés ; car étant placés par leur vocation dans un lieu élevé, ils y sont comme des flambeaux et des miroirs sur lesquels les fidèles n'ont qu'à jeter les yeux pour régler leur conduite ; c'est pourquoi il est essentiel que ceux que Dieu a choisis pour lui, et qui eux-mêmes l'ont choisi pour eux, marchent d'une manière si parfaite en toutes choses qu'il n'y ait rien en eux que de grave et de plein de religion. Si le concile exige cela de tous les membres du clergé en général, à combien plus forte raison du prédicateur de l'Evangile, du docteur du maître de l'enseignement ! si la sainteté lui manque, qu'il parle tant bellement qu'il voudra, son discours sera à pure perte, parce qu'on dédaigne toujours la parole de celui dont on méprise la conduite.

J'ajouterai comme motif de sainteté pour le prédicateur que la bonne vie donne les bons et beaux discours. La mauvaise vie est antipathique à la véritable éloquence; écoutez Quintilien (*L.* XII, 3) : « Celui-là persuadera le mieux qui aura commencé par se persuader lui-même, car il ne sentira jamais cette hésitation qu'éprouve nécessairement celui qui sent son cœur en opposition avec ce qu'il dit ; d'où résultent nécessairement la froideur, la timidité, ou une véhémence forcée et contre nature, qui fatigue et contrarie l'auditeur. Un discours utile et persuasif ne manquera jamais à l'homme de bonne vie : la prudence présidera à ses entretiens, et, sans le secours des ornements ni des mouvements affectés, il convaincra et touchera.» Enfin, la sainteté dans le prédicateur, jointe à l'enseignement, rend heureux lui-même et ceux qui l'écoutent. C'est par ce motif que saint Paul animait Timothée à remplir son devoir d'évêque en lui écrivant : « Appliquez-vous à vous rendre parfait et à enseigner. (*I Tit.* IV, 16.) *Attende tibi et doctrinæ;* car en faisant ces deux choses vous vous sauverez et ceux qui vous écouteront. » Je ne pense pas qu'il soit possible de trouver et d'exposer un motif plus pressant; car qu'y a-t-il de plus désirable que la béatitude éternelle ? qu'y a-t-il de plus essentiel que le salut ?

CHAPITRE III.

L'étude des Ecritures est utile à la sainteté de la vie ; elle perfectionne l'homme, le console et le guérit.

Saint Paul, ravi au troisième ciel, d'où il a rapporté les connaissances les plus sublimes, nous parle des avantages à tirer des Ecritures par ces paroles à son disciple Timothée. « Toute l'Ecriture, qui est divinement inspirée, est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, pour former dans la justice et la sainteté, de sorte que l'homme de Dieu est parfait, étant propre et merveilleusement disposé à tout bien. » Il est manifeste par ce beau passage de l'Apôtre que l'Ecriture méditée est le moyen le plus puissant, ou plutôt indispensable, pour être parfait dans la vie chrétienne; et cela n'est pas difficile à prouver : 1° N'est-il pas vrai que la perfection exige un cœur pur, libre de toute tache de péché ? mais qui peut procurer cet avantage plus sûrement que la lecture des livres sacrés ? ne sont-ils pas comparables à ces grands bassins que Moïse avait placés dans le tabernacle où se purifiaient Aaron et ses enfants avant d'entrer dans le Saint des saints? 2° Rien n'est plus opposé à la perfection que les passions brutales et les voluptés grossières ; mais si vous aimez les Ecritures, si vous en faites vos délices, vous aurez horreur des plaisirs de la chair, et comme une pluie abondante elles éteindront ces incendies de l'enfer. L'homme parfait, nourri, élevé dans les paroles de la foi, ne saurait rien avoir de commun avec le siècle. Blésille, cette illustre dame romaine, après avoir lu et médité les livres de Salomon, ne regarda plus le monde que comme du fumier et de la boue, et ne songea plus qu'à chercher, à aimer et à imiter Jésus-Christ. Qui est-ce qui ramena Augustin, sous les étendards de Jésus-Christ? qui lui fit embrasser la continence, dire un éternel adieu aux plaisirs de la terre, et n'avoir plus que du mépris pour tout ce qu'il avait aimé dans le monde ? la lecture de l'Ecriture sainte. Mais écoutons-le parler lui-même. Après avoir raconté combien il avait longtemps éprouvé en lui-même le combat de la chair, contre l'esprit et les divers mouvements intérieurs qui l'attiraient au bien, il ajoute : « Je sentais bien que j'étais retenu par mes passions, et c'est ce qui me faisait dire avec une voix lamentable : Jusqu'à quand, jusqu'à quand dirai-je donc toujours demain ! demain ! pourquoi pas dès cette heure, pourquoi ne pas mettre fin dès maintenant à mes turpitudes ! Comme je parlais de la sorte et pleurais très-amèrement dans une profonde affliction de mon cœur, j'entendis sortir de la maison la plus proche une voix comme d'un jeune garçon ou d'une fille, qui disait et répétait souvent en chantant : « Prends et lis, prends et lis. » Je changeai soudain de visage, et commençai à penser en moi-même si les enfants ont accoutumé de chanter en certains jeux quelque chose de semblable, et il ne me souvint point de l'avoir jamais remarqué. J'arrêtai donc le cours de mes larmes, et me levai sans pouvoir penser à autre chose sinon que Dieu me recommandait d'ouvrir le livre des Ecritures et de lire le premier endroit que je trouverais ; je pris donc le livre des Epîtres de saint Paul, je l'ouvris, et dans le premier endroit que je rencontrai je lus tout bas ces paroles sur lesquelles je jetai les yeux d'abord : Ne vivez pas dans les festins et dans l'escroquerie, ni dans l'impudicité et les débauches, ni dans les contentions et les envies ; mais revêtez-

vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre cœur selon les désirs de votre sensualité. « Je n'en voulus pas lire davantage ; aussi n'en était-il pas besoin, puisque je n'eus pas plutôt achevé de lire ce peu de lignes qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui le mit dans un plein repos, et qui dissipa toutes les ténèbres de mes doutes. »

Qui ne sera pas ravi d'admiration en voyant quelques mots des Ecritures avoir plus de force pour vaincre et amollir son cœur de fer que tant de mouvements intérieurs et célestes qui n'avaient pu pendant tant d'années triompher de ses résistances ! Il ouvre le livre des Ecritures, et la rouille affreuse des péchés se dissipe, son âme brille de l'éclat et de l'amour de la vérité et de la vertu. Les voluptés qui faisaient ses délices lui sont en horreur : le rude adversaire rend les armes; et pour cette victoire il n'a fallu que quelques caractères muets de saint Paul ! Voilà l'efficace, voilà la puissance des Ecritures pour la perfection et le salut des hommes !

De plus, remarquez qu'il n'y a pour nous nulle perfection possible et recevable devant Dieu qu'autant que nous possédons ces trois vertus, qui font le chrétien et le prédestiné, la foi, l'espérance et la charité. Or c'est l'Ecriture qui les forme et les nourrit.

L'homme parfait tend tous les jours à se débarrasser des soins extérieurs pour rentrer dans son intérieur, de peur qu'en se laissant dominer par les distractions et les occupations du dehors il ne mette en oubli ou du moins ne néglige la grande affaire, le salut. Or il n'y a point de plus sûr garant contre ce péril que la lecture et la méditation des Ecritures; car la parole divine, comme un bruyant tonnerre, tient l'âme éveillée, l'empêche de s'endormir dans la joie et les affaires mondaines, et l'applique au souvenir de la loi de Dieu, de l'incertitude du jour de la mort, de la rigueur du jugement à venir, de telle sorte qu'elle ne se mêle pas avec ce qui s'écoule et qui passe, dans le péril de passer avec ces choses périssables, mais ne fait que s'y prêter dans l'ordre de la Providence, tenant ses regards toujours attachés sur l'éternité et les moyens de se la rendre heureuse. L'Ecriture est ce livre volant qui fut montré à Zacharie, car il tient toujours l'esprit élevé vers les choses célestes, et nous attirant vers ces hautes régions il nous fait oublier et mépriser la terre et tout ce qu'elle contient, le monde et tout ce qu'il recherche, les sens et tout ce qu'ils estiment. *Video volumen volans.* (*Zac.*, III, 1.) Saint Chrysostome disait à son peuple (*Hom.* XXXV *in Gen.*) : « C'est le plus grand des biens, mes frères, que la lecture et l'amour des livres saints ; elle orne l'âme de mœurs parfaites, elle transporte et établit l'esprit dans le ciel; elle fait que nous n'avons que du dédain pour les choses de ce siècle et que nous ne pensons qu'à la récompense que Dieu promet à ses amis. Alors nous embrassons avec joie et vigueur les travaux de la vertu, trouvant tout léger et agréable à cause du terme et du couronnement. »

C'est là ce qui a tant animé cette admirable dame romaine sainte Paule (*Hieron.*, *in ejus Epit.*) à avoir l'esprit et le cœur tellement remplis de Dieu et des choses célestes qu'elle était toujours la même dans tous les événements heureux ou malheureux. Elle voyait Dieu partout, dans tout ce qui l'affligeait comme dans ce qui lui donnait de la joie, parce qu'elle avait appris des Ecritures que Dieu est auteur de tout, et qu'il sait toujours en tirer sa gloire et le bien de ses serviteurs, faisant servir à ses desseins les crimes mêmes et la malice des méchants, lui qui est tellement attentif à tout qu'un passereau ne tombe pas à terre, qu'une feuille n'est pas emportée par le vent, sans qu'il le sache et le veuille. La méditation continuelle des Ecritures lui avait donné des ailes qui la tenaient sans cesse supendue dans les hauteurs des cieux. Dans les dangers et les peines elle se souvenait de cette sentence du Seigneur : Celui qui veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. Lorsqu'on lui annonça la perte totale de son patrimoine, qui était immense, elle ne dit que ces paroles : Je suis sortie nue du sein de ma mère ! Dans ses fréquentes maladies elle disait : Nous portons notre trésor dans un vase d'argile jusqu'à ce que notre mortalité ait revêtu l'immortalité. Dans ses chagrins elle chantait : Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ? espère au Seigneur ton Dieu. Lorsqu'on la traitait d'exaltée et qu'on trouvait qu'elle poussait les vertus chrétiennes à l'excès, elle se rappelait cette parole de saint Paul : Voilà que nous sommes un spectacle au monde, aux anges et aux hommes. A cause de Jésus-Christ on nous regarde comme des fous et des insensés. L'on peut voir dans son éloge par saint Jérôme comment cette femme incomparable trouvait dans les Ecritures les degrés qui l'élevaient jusqu'au plus haut du ciel, et cette force qui la soutenait dans les événements les plus accablants.

Et pour rassembler en peu de paroles tous les biens qui reviennent à l'âme de la méditation assidue des Ecritures, je dirai qu'elle excite à tendre à Dieu, à aimer Dieu ; de plus elle éclaire le cœur, elle purifie la langue, elle sanctifie la conscience, elle fortifie la foi, elle chasse le démon, elle donne horreur du péché, elle réchauffe les âmes tièdes, elle donne la lumière de la vraie science, elle chasse les ténèbres de l'erreur, elle dissipe la tristesse du siècle et donne la joie du Saint-Esprit ; des fous elle en fait des sages, des derniers les premiers ; elle élève à la vraie noblesse ceux qui étaient les plus abaissés; elle bride la nature, arrête la légèreté, tempère la douleur, fortifie l'espérance; elle couronne le vieillard et enseigne le jeune homme, elle instruit les errants, elle fortifie les faibles, guérit les malades, elle ressuscite les morts. C'est par ces belles paroles que saint Augustin nous anime à nous nourrir sans cesse des Ecritures. (*Serm.* 38 *ad frat.*)

Saint Chrysostome fait la même exhortation à son peuple, en lui disant (*Hom.* 7, *de Pænit.*) que sitôt qu'il est débarrassé des occupations et des affaires il ait soin de nourrir son cœur par la lecture et la méditation des saintes lettres. Il y excite ses auditeurs par la comparaison des nautoniers qui, après une longue et périlleuse navigation, sitôt qu'ils sont arrivés au port, plient les voiles, jettent les rames, sautent à terre, se mettent à table, se livrent au sommeil, afin que par ce repos ils refassent leur santé, et acquièrent de nouvelles forces pour un nouveau voyage et de nouvelles fatigues. Eh bien, dit-il, imitons-les sitôt que nous sommes libres de ces flots d'affaires qui nous ont agités durant le jour; abordons avec joie au port salutaire de la lecture des livres saints: nos âmes y trouveront le repos et la force. C'est un port où l'agitation des vagues ne se fait pas sentir, c'est une tour inébranlable, c'est le réservoir de la paix, de la lumière et du bonheur. L'Ecriture chasse la tristesse et conserve la joie; elle éteint le feu des passions, elle les arrache du cœur, dont elle fait une terre pure et fertile, dans le sein de laquelle le grain céleste des bonnes inspirations germe, monte et grandit en moisson abondante de toutes sortes de vertus. Saint Chrysostome dans ces vives exhortations à lire l'Ecriture sainte ne parlait qu'à la multitude des fidèles: quelle n'aurait pas été la force et la véhémence de son discours s'il eût parlé à des prêtres, à des prédicateurs, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas de simples passagers sur le vaisseau de l'Eglise, mais à ceux qui sont les pilotes de ce noble navire sans cesse agité par les flots et les tempêtes que soulèvent les hérésies et les passions des hommes! S'il fait un si grand devoir aux simples soldats de se revêtir des armes spirituelles, qui sont la parole de Dieu, combien plus l'impose-t-il aux capitaines et aux généraux, c'est-à-dire aux chefs de la parole, qui sont les évêques et ceux qui les aident et les remplacent dans le ministère de la prédication! Après avoir rapporté l'exemple de l'eunuque de la reine d'Ethiopie, que ni la longueur du chemin, ni l'agitation du char toujours en mouvement ne peut détourner de la lecture d'Isaïe: « Songez à ce modèle, ô vous qu'on ne peut déterminer à méditer les Ecritures dans le repos de vos maisons. Parce que vous avez une femme et des enfants, des affaires et des embarras de famille, parce que vous portez l'épée et habitez les camps, vous nous dites que cette lecture ne vous regarde pas, que cette occupation n'est pas faite pour vous; et voilà qu'un homme de cour, un homme de finances, un homme qui ne connaît pas Jésus-Christ, un homme en voyage, surmonte toutes les difficultés et tous les obstacles pour nourrir son esprit et son cœur de la lecture des livres sacrés. » (*Hom.* 35, *in Gen.*)

Plût à Dieu que les prêtres voulussent écouter l'exhortation de saint Chrysostome! O hommes de Dieu, un riche du monde, un ministre d'Etat, un chargé d'affaires du siècle, en voyage et parmi les fatigues d'une longue course, lit et médite les prophètes; et vous dans le repos et souvent l'oisiveté de vos maisons, vous ne faites rien, vous ne lisez rien, ou si vous lisez, hélas! ces livres ne sont pas la Bible! ce sont ces livres nouveaux qui nous inondent, qui pervertissent l'esprit, qui souillent le cœur; ce sont ces compositions fantastiques qui effacent le goût de la vérité, qui rendent insupportable ce qui est grave et sérieux. Vous les connaissez tous, vous les savez par cœur, et vous ne pouvez tirer de votre mémoire un seul verset de l'Ecriture (1)! Aussi le prophète et le prêtre sont comme le peuple, c'est-à-dire souillés; et Dieu se plaint que le mal se rencontre et regorge dans sa maison. De là tant d'exemples pernicieux, tant de langueur, tant de scandales dans la vie des prêtres, qui sont pour les fidèles bons ou méchants un sujet de ruine et de mort, tellement que ceux dont le devoir était de tirer les âmes des filets du démon deviennent eux-mêmes les piéges les plus funestes où se prennent et périssent ceux pour qui Jésus-Christ est mort; et que Dieu n'a pas de plus grands ennemis que ceux qu'il avait appelés à être ses ambassadeurs et ses remplaçants auprès des âmes. Cette vérité terrible pour tous les prêtres l'est davantage encore pour les prédicateurs, qui sont les hérauts de la volonté de Dieu, qui détruisent par leurs actions ce qu'ils établissent par leurs discours. Là-dessus saint Grégoire le Grand est singulièrement éner-

(1) Sans doute le prêtre, comme guide et conducteur des âmes, doit se mettre en tout au courant de son siècle pour être à même de donner des avis quand on l'interroge sur les lectures à faire ou à s'interdire; par conséquent il faut qu'il connaisse suffisamment les livres dont on lui parle; mais est-il nécessaire pour cela qu'il feuillette, sans en passer une page et une ligne, ces romans et ces poésies que chaque matin voit éclore? Par exemple, faudra-t-il, pour donner mon avis sur tel et tel ouvrage de Victor Hugo, et sur les productions informes de tous ces jeunes gens et de ces femmes qui, à peine nés, se mettent, en marchant sur ses traces, à régenter le monde, à former, ou plutôt à *déformer* les mœurs, et à décider de tout dans ce qu'ils appellent *romans de mœurs, romans historiques;* faudrat-il que je lise ces volumes du commencement à la fin? A Dieu ne plaise! le temps et la patience me manqueraient. D'ailleurs le cœur me bondirait s'il fallait nager dans cette bave infectante de la littérature d'aujourd'hui, et qui ne laisse pas que d'avoir toujours son danger quand on est jeune et même quand on est vieux; car ce qui est mauvais en nous ne vieillit jamais.

La connaissance que donnent de ces livres certaines revues estimables, et même les articles des journaux qui les louangent m'éclaireront assez pour pouvoir dire oui ou non, avec connaissance de cause, à ceux qui me demanderont s'ils peuvent ou ne peuvent pas les lire. Avoir sur ces lectures un autre sentiment est une erreur qui a déjà égaré plus d'un jeune prêtre qui, sans parler de sa conduite à lui, y a puisé des idées, un style, et pour les autres des avis et des conseils que le bon goût réprouve, que la conscience désavoue et que le ciel abhorre. — Je n'avais jamais entendu dire que, pour avertir qu'un tel breuvage était du poison, il fallait en vider la coupe jusqu'à la lie.

gique, et c'est en ces termes qu'il témoigne sa douleur et son indignation : « Ne voyez-vous pas les malheurs qui pèsent sur le monde entier? partout le glaive et le sang, les villes détruites, les peuples moissonnés par la mort, les églises abattues, les monastères démolis : eh bien, c'est notre faute, et en punition de nos péchés et de nos scandales. Nos péchés ont excité les hommes à vivre dans l'oubli et la haine de Dieu, et Dieu dans sa colère les a frappés par l'épée des barbares. Les âmes des hommes sont comme la nourriture dont Dieu fait ses délices quand elles sont pures et saintes ; les prêtres sont comme le sel qui doit les assaisonner et les rendre incorruptibles ; mais parce que nous avons oublié la prière et les Ecritures, nous avons oublié d'être le sel des âmes, ou plutôt nous avons été un sel corrupteur. Les âmes ont été gâtées par nos exemples, et devenues dégoûtantes pour Dieu. Dieu n'a pu que les rejeter et les poursuivre dans son indignation. » (*Hom.* 17 *in Ez.*)

Ensuite le saint pape exhorte les prêtres à rentrer en eux-mêmes, et à se demander sérieusement si jamais par leurs prédications ils ont tiré une seule âme de la voie large qui mène à la mort, pour la faire entrer dans la voie étroite qui conduit à la vie. Où est le libertin, où est l'avare, où est l'orgueilleux qu'ils ont guéris? Dieu leur avait donné le ministère de la parole comme un talent à faire fructifier : où est le profit qu'ils en ont tiré? Quelles âmes gagnées au bien peuvent-ils présenter à Dieu? « A la fin des temps, au jugement dernier, lorsqu'il sera rendu à chacun selon ses œuvres, là apparaîtra Pierre avec toute la Judée, Paul avec presque tout l'univers sa conquête, André avec l'Achaïe, Jean avec l'Asie, Thomas avec l'Inde, et tous les autres avec les provinces, les royaumes et les âmes conquises à Jésus-Christ. On verra les vrais pasteurs à la tête des nombreux troupeaux qu'ils ont nourris sur la terre de la parole de vérité, et qu'ils auront par la sainteté de leur vie amenés avec eux vers l'héritage des enfants de Dieu. Mais lorsque nous verrons tant de pasteurs parfaits environner avec des transports de joie le grand pasteur des brebis, Jésus-Christ, leur modèle et leur récompense, que dirons-nous, nous autres misérables, qui avons porté le nom de pasteurs, et qui n'avons ni brebis ni troupeaux à présenter, et peut-être les dépouilles funestes de quelques brebis que nous avons fait mourir? Que si quelques-uns entrent dans la vie par le moyen de notre ministère et malgré nos exemples, nous serons poussés avec indignation dans l'enfer, comme les eaux qui servent au baptême en ouvrant le ciel aux enfants se perdent après dans le sein de la terre, et disparaissent pour toujours. »

Quel remède à de si grands maux? la lecture et la méditation continuelle des Ecritures. C'est dans cette source, et là seulement que le prêtre, pour lui comme [illegible] les autres, puise le mépris du siècle [illegible] du ciel, la haine des plaisirs, le [illegible] âmes, tout enfin; car l'amour de l'Ecriture, dit saint Chrysostome (*Hom.* 3 *in Laz.*), est la forteresse et la défense contre tous les péchés; et le dédain et le mépris qu'on en fait est un abîme où celui qui s'y plonge rencontre tous les maux et tous les malheurs.

Voulez-vous apaiser la soif de l'or, éteindre l'embrasement des passions, vous donner une âme forte et un cœur invincible? allez aux Ecritures. Il se plaint amèrement, dans son exposition des Epîtres de saint Paul, de ce que la négligence des fidèles est si incroyable à les méditer que plusieurs ne savent pas même le nombre des lettres de l'Apôtre! Qu'aurait dit saint Chrysostome s'il eût pu penser qu'il y a des prêtres, des prédicateurs qui ne sont pas plus avancés là-dessus que les gens de Constantinople, et qui ne feuillettent jamais saint Paul, ni les autres apôtres, ni aucun livre des Ecritures!

Je ferais des volumes sans fin si je voulais transcrire tout ce que ce grand homme a dit en l'honneur des Ecritures, et pour exciter à les étudier. Je ne puis cependant passer sous silence une chose qu'il a dite, et qui paraît un paradoxe, quoique ce soit une vérité très-utile à connaître; c'est que la seule possession, la seule vue des livres saints dans une bibliothèque fait sauver le démon, chasse le péché et dompte les passions. (*Hom. in Laz.*) « Car de même, dit-il, que dans la maison du roi, bien fournie d'armes et de munitions, quoiqu'il n'y ait personne pour les mettre en œuvre, ceux qui y habitent ne laissent pas de se sentir tranquilles, parce que les voleurs, les ennemis et les brigands qui rôdent au dehors savent qu'il y a de quoi les mal recevoir dans l'intérieur du palais : ainsi la seule présence des Ecritures effraye l'enfer et apporte secours et consolation aux hommes; elle attiédit l'ardeur à pécher, si nous avons péché. En rentrant à la maison, la Bible, l'Evangile est comme un éclair qui frappe et épouvante la conscience. Si nous sommes mauvais elle nous excite à devenir bons; si nous sommes bons, à devenir meilleurs. » Toutefois, en parlant de la lecture des Ecritures et de la méditation des livres saints, je ne parle pas d'une lecture telle quelle, ni d'une méditation de savant, mais d'une lecture et d'une méditation pleines d'assiduité, de foi et de piété.

Chapitre IV.

Assiduité à lire les Ecritures.

Cassien dans ses Conférences, au c. 10e de la 14e, nous exhorte à mettre de côté tout autre soin et toute autre sollicitude, pour nous appliquer tellement à la lecture des livres saints qu'une méditation continuelle de la parole de Dieu fasse de notre cœur comme une nouvelle arche où soient déposées les deux tables, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament, et l'urne d'or contenant la manne incorrup[illegible]t la verge toujours fleurie d'Aaron. Il [illegible]que notre esprit soit rempli de la con-

naissance et du goût des Ecritures, à tel point qu'il ressemble à l'habit, au vêtement, totalement imbibé de la couleur que lui a donnée le teinturier, si bien qu'il n'y a point le moindre petit fil qui n'en soit tout à fait imprégné. Il assigne ces deux avantages de cette application : 1° l'esprit qui y est attaché n'a pas le temps d'être tourmenté par les mauvaises pensées; 2° ce qui n'a pas été compris pendant la rapidité de la lecture, revenant en mémoire pendant le silence et le repos de la nuit, se développe par une sorte d'illumination soudaine et divine. Que si nous autres, esprits pesants et peu habitués aux communications célestes, nous ne pouvons pas expérimenter ce second avantage de la lecture continuelle des Ecritures, nous aurons toujours au moins le premier, qui est d'une grande importance pour la sainteté de la vie.

Saint Grégoire veut la même assiduité du prêtre et du prédicateur, afin, dit-il dans son Pastoral (2 *p. c.* 11), que ce que les rapports indispensables avec le monde apportent de mal à l'âme soit contre-balancé et détruit par les salutaires avis des livres saints, et que ce qui nous ramène sans cesse à la vie d'Adam soit paralysé par le désir des choses célestes que donne cette lecture, comme la bonne odeur des parfums se répand et embaume quand on ouvre le vase précieux qui les renferme. C'était le conseil que donnait saint Paul à Timothée quand il lui écrivait : « Jusqu'à ce que j'arrive, appliquez-vous à la lecture. » (*I Tim.* IV.) A laquelle? A la lecture des Ecritures auxquelles vous vous êtes adonné dès votre enfance. Vous les connaissez, il est vrai ; n'importe, recommencez avec une assiduité toujours nouvelle. David a chanté : « O Seigneur, combien j'aime votre loi ! je la médite nuit et jour. » (*Psal.* CXVIII.)

Voici ce que dit saint Grégoire sur cet ordre de Dieu à Moïse (*Exod.* 25) : « Vous ferez quatre anneaux d'or que vous placerez aux quatre angles de l'arche; vous ferez quatre leviers de bois de setim, vous les revêtirez d'or, vous les introduirez dans les anneaux des quatre coins : ils y demeureront toujours, et c'est par ce moyen qu'on portera l'arche. » L'arche est l'emblème de l'Eglise; les quatre anneaux d'or aux quatre coins ce sont les quatre Evangiles au moyen desquels l'Eglise est portée par la prédication dans tout l'univers. Les leviers de bois de setim, bois incorruptible, représentent le courage des prédicateurs, dont la vie incorruptible est inaccessible au mal, et qui, par une méditation continuelle des Ecritures, sont toujours attachés et inhérents à la parole de Dieu, comme les leviers de Moïse aux anneaux de l'arche. Ces leviers intelligents, c'est des prédicateurs que je parle, sont revêtus d'or, parce que tandis qu'ils retentissent par leurs enseignements, ainsi que l'or qui sonne quand on le frappe, ils brillent en même temps comme lui par leurs bons exemples. Jamais ils ne sont retirés des anneaux de l'arche, parce qu'il est nécessaire que les prédicateurs, s'ils veulent remplir leur charge d'une manière agréable à Dieu et utile aux âmes, reposent nuit et jour dans la méditation et l'amour des Ecritures, et qu'il serait honteux au pasteur au moment où il est interrogé d'être forcé de répondre : Attendez, il faut que je cherche par l'étude de la loi de Dieu la solution de la difficulté que vous me proposez (1).

(1) Il arrive souvent aux saints Pères, surtout à Origène, à S. Augustin, à S. Grégoire, à S. Bernard, d'allégoriser, c'est-à-dire d'offrir sous le sens littéral un autre sens, une instruction étrangère. Là-dessus on s'est mis à crier fortement contre eux. Pour se débarrasser de ces invincibles athlètes dans les questions de la foi, où personne autant qu'eux n'a exposé les Ecritures dans le sens rigoureux, les sectaires, les hérétiques de tous les temps et tous les ennemis outrageux de l'Eglise se sont évertués à les faire passer pour des rêveurs, des têtes faibles, des imaginations échauffées, qui ne s'occupaient à voir dans les Ecritures, du moins très-souvent, que ce qui n'y était pas. Bien des catholiques, et même des prêtres, frappés par le ton magistral et solennel des adversaires du catholicisme, les ont crus sur paroles ; et sitôt que dans les Pères ou ailleurs un passage des Ecritures est allégorisé, vite ils se détournent et sourient de pitié, comme s'il ne pouvait y avoir là autre chose qu'une bêtise.

Ceux qui connaissent par eux-mêmes les saints Pères savent très-bien que penser de ces superbes dédains, et que tous ces puissants censeurs, tout en se rengorgeant à cause de leur grec, de leur hébreu, de leur arabe, et de toutes les autres langues du monde qu'ils savent on ne peut mieux, ne répandront jamais plus de lumière sur les Ecritures, sur les vérités et les vertus chrétiennes que les Origène, les Jérôme, les Augustin. Je dirai de ces grands hommes que s'ils ont allégorisé, ils ont aussi autant et mieux que personne exposé les Ecritures dans le sens rigoureux. — Quant au sens allégorique, ils ont pris cette méthode, parce qu'elle était du goût de leur temps; et ils s'en servaient dans des discours et des ouvrages où il ne s'agissait pas de former des savants, et de donner des preuves directes et positives par les Ecritures, mais de former des chrétiens et des saints. Or les chrétiens et les saints de ces temps heureux faisant leurs délices des Ecritures : les Pères jugèrent bon, et ils avaient raison, d'encadrer leurs enseignements dans certaines histoires, dans certains passages des livres saints, afin que l'amour pour le cadre qu'on ne pouvait se lasser de regarder fît regarder aussi, et par conséquent conserver dans la mémoire, goûter et pratiquer la vérité qu'ils voulaient inculquer.

Avaient-ils tort? jugeons-en par les fruits. Nous avons force remarques grammaticales, historiques, philosophiques, géologiques, etc., etc., pour expliquer les livres saints : en devenons-nous meilleurs? D'ailleurs quel simple fidèle aurait l'intrépidité de s'embarquer sur cette mer? et quand il mettrait à la voile, à quel rivage arriverait-il? Au contraire, que je me mette à lire une allégorie, même de mauvais goût, même insupportable tout à fait, car je ne nie pas qu'il s'en rencontre quelquefois de cette espèce dans les Pères, eh bien! j'en tirerai une instruction douce et encourageante à la vertu : cela vaut bien de la géologie ou de l'archéologie. Je ferai comme un connaisseur sensé. Une belle statue a été couverte d'un voile désagréable ; je lèverai le voile, je jetterai bas le manteau, et mes yeux s'enivreront de la contemplation du chef-d'œuvre. Tout laisser, parce que l'allégorie est de mauvais goût, c'est être sage à la manière de celui qui,

Ecoutons à présent saint Augustin (*Serm.* 112 *de Temp.*) : Les Ecritures sont la nourriture et le repas de l'âme. Le corps de l'homme a besoin de manger pour vivre, les aliments terrestres le soutiennent; il ne saurait s'en passer. La vie de l'homme intérieur et spirituel, c'est l'Ecriture. David l'a chanté en ces termes (*Ps.* CXVIII) : « O Dieu ! vos paroles sont plus douces à mon palais que le miel. » De même donc que nous sommes obligés de réparer régulièrement la chaleur intérieure qui s'épuise par les aliments qui la renouvellent, de même, et plus essentiellement encore pour soutenir la force de l'âme qui s'altère, il faut la fortifier par le froment des Ecritures, et la rafraîchir par les eaux de la vraie sagesse, parce que le feu de la concupiscence et des passions souvent la dessèche, et quelquefois la consume.

Le livre des Ecritures est donc par excellence le livre sacerdotal. C'est ainsi que l'appelle saint Ambroise (*De Fide*, l. III, 1, 7) : « Qui de nous, dit le saint docteur, osera négliger ce livre consacré par le sang des martyrs et l'amour de tous les amis de Dieu! »

« L'Ecriture, dit saint Denis l'aréopagite, est la substance de notre sacerdoce. » (*Hier. de eccl. Scrip.* 1.) Mais puisque le sacerdoce n'est pas compréhensible sans l'Ecriture, quelle ne doit pas être l'ardeur du prêtre et surtout du prédicateur à s'en nourrir! Un prêtre, un prédicateur sans l'Ecriture est un

mourant de soif, aimerait mieux périr que de boire de l'eau d'une fraîche fontaine, parce qu'on ne la lui présenterait que dans un vase de terre ou d'étain.

Par ces observations je suis bien loin de vouloir ôter à certaines études, dans les séminaires et ailleurs, les éloges et les encouragements qu'elles méritent, et que l'Eglise elle-même leur donne; mais je ne voudrais pas non plus qu'un orgueil accompagné de jactance, fort prompt à naître et à grandir dans une tête meublée d'un peu de grec et d'hébreu, fît regarder en pitié des études dont les fruits pour le plus grand nombre des jeunes gens des séminaires, et plus tard pour la totalité des fidèles, sont infiniment plus décisifs et plus avantageux; je veux dire l'étude des Ecritures à la manière des saints Pères. Quand nous sommes dans les paroisses nous ne montons pas en chaire pour parler, ni même pour nous servir des élucubrations de Grotius ou de Rosen Müller, mais pour faire connaître et servir Dieu. Or pour arriver là suivons le chemin tracé par les saints Pères; c'est le meilleur, c'est l'unique. Mais pour prendre leur chemin il faut les connaître eux; et pour les connaître il faut les désirer, et pour les désirer il faut les estimer.

Est-ce à dire qu'il faut sans cesse allégoriser? à Dieu ne plaise! c'est une affaire de goût. Mais ne faut-il le faire jamais? faut-il avoir peur de faire usage des allégories des saints Pères? Je déclare, pour moi, que lorsqu'une allégorie tirée des saints Pères me semblera belle, aisée, entrant de plein pied dans mon discours, propre à mettre en relief la vérité, et capable d'attirer l'attention des auditeurs, je m'en servirai. Cette manière est familière aux Orientaux, et tout ce qui vient de chez eux n'est pas mauvais, je pense. Les discours de Notre-Seigneur ne sont-ils pas remplis d'allégories? quelles instructions n'en déduit-il pas? quels attraits ces ornements ne donnent-ils pas à ses entretiens? Quelquefois même, si ce n'était pas lui qui les eût inventées, on appellerait leur auteur un homme de mauvais goût; par exemple, quand il dit dans la parabole de la semence : Le grain, c'est la parole; les oiseaux, ce sont les démons; le champ, c'est le monde; les épines, ce sont les richesses, etc., etc. Sur cet Evangile S. Grégoire fait cette remarque pleine de sens, et qui est pour lui-même une excellente excuse, s'il en a besoin, car il allégorise plus que personne : « Mes frères, dit-il (*Hom.* 15 *in Ev.*), si je vous avais exposé la parabole de cette manière, vous vous seriez moqués de moi; jamais vous n'auriez voulu me croire..... Apprenez par là à ne pas tant vous étonner des sens pieux et utiles que nous cherchons à tirer des passages des livres sacrés qu'il n'a pas plu au Seigneur d'exposer lui-même. »

Toute l'Ecriture n'est-elle pas pleine d'allégories, et puisque l'Ecriture est la parole de Dieu que nous devons prêcher, pourquoi dédaigner de nous en servir telle qu'elle est, et d'en prendre la manière? Y a-t-il plus belle allégorie sous le soleil que le livre entier du Cantique des cantiques? Celui qui l'a composé était-il de mauvais goût? c'est l'Esprit saint, l'inspirateur des David et des Isaïe. Comment l'entendre et l'exposer sans recourir sans cesse à l'allégorie? Je ne connais point d'exposition de ce livre plus élevée, plus suave, plus poétique, plus mélodieuse, plus utile, que celle de Bossuet. L'aigle de Meaux ne pensait donc pas perdre son temps, ni abaisser son vol, en composant son ouvrage de tout le miel le plus exquis qu'il a recueilli chez les anciens qui avaient exposé ce livre avant lui.

Enfin l'allégorie est du domaine de la poésie, et de la plus haute poésie. Or, l'orateur chrétien, sans jamais chercher à être poëte, l'est souvent à cause de la grandeur des intérêts qu'il traite, des moyens qu'il a pour cela, et qui sont si poétiques, les Ecritures; et enfin, parce que son cœur doit toujours être dévoré de zèle et d'un saint enthousiasme pour Dieu et ses frères; et c'est l'enthousiasme qui fait le poëte. Dès lors pourquoi lui interdire un moyen d'attirer, de toucher et d'enlever, souvent plus impérieux que tous les syllogismes de l'école.

Certaines gens seront bien étonnés, en criant si fort et en levant si haut les épaules contre l'allégorie, de condamner et de juger comme pauvre d'esprit et de goût la plus grande réputation poétique de ce temps, M. de Lamartine. En lisant son *Discours sur les destinées de la poésie*, j'ai remarqué surtout cet endroit où il raconte ce qui lui vint en pensée en voyant une jeune veuve turque prosternée sur un tombeau, des négresses qui berçaient un enfant en murmurant des airs de leur pays, des soldats arabes qui chantaient en chœur, et les merveilles du ciel, du site et des ruines colossales de Balbeck mêlées aux chants monotones des religieux du désert. « Cette scène, dit-il, me présenta les destinées et les phases complètes de la poésie : les trois esclaves noires berçant l'enfant avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instinctive de l'enfance des nations, la jeune turque collée sur une tombe, et pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur; les mukres arabes récitant en cadence des fragments belliqueux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples conquérants; les moines grecs chantant des psaumes, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme..... » Il y a bien là, je crois, de l'allégorie, ou je n'y entends rien.

Mais je me surprends à écrire en courant une note sans fin. Je la laisse telle qu'elle m'échappe, parce qu'elle me paraît utile, et je me prends à sourire en voyant M. de Lamartine venir en aide à l'Ecriture et aux saints Pères. Il en est digne, lui dont le génie s'est plusieurs fois si superbement allumé au feu des livres sacrés.

corps sans âme : c'est un cadavre. Vous êtes trop occupé, vous n'avez pas le temps de rien lire. Pour les autres livres je l'accorde, pour l'Ecriture, jamais... Il faut toujours avoir le temps; on a toujours le temps d'être ce que l'on est. Or le prêtre sans l'Ecriture est une chose qui ne se conçoit pas. L'Ecriture est votre substance, votre essence. Conçoit-on les choses sans leur essence? Donc il n'y a jamais de raison pour vous de délaisser l'Ecriture, ou vous cessez d'être prêtre.

Si nous consultons à présent les Ecritures sur leur propre compte, voyez et admirez avec quel zèle elles ordonnent qu'on les lise et qu'on les médite sans relâche. Moïse de la part de Dieu ordonne au roi, quand il y en aura dans Israël, qu'aussitôt son intronisation il transcrive de sa main la loi de Dieu, c'est-à-dire les saintes lettres, du moins les cinq livres de la loi, et qu'il en fasse une lecture assidue, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, qu'il garde et fasse garder ses préceptes et ses cérémonies. (*Deut.* XVII.)

Le même ordre est donné au successeur de Moïse : « Que le livre de la loi, dit Dieu à Josué, ne s'éloigne jamais de toi; médite-le nuit et jour, afin de garder et d'accomplir tout ce qui y est écrit; alors ta voie sera droite et tu auras la véritable et utile intelligence. » (*Jos.* I, 8.)

Les grands princes se sont fait une règle de méditer les Ecritures. Là est la grande et parfaite politique, comme Bossuet l'a fait si bien voir dans sa *Politique sacrée*. Charlemagne, l'un des hommes et des rois les plus extraordinaires qui aient jamais paru sous le soleil, s'appliquait à la prière, à l'aumône, à la science et à la méditation des Ecritures; il les étudiait avec tant d'application et de soin qu'il avait confronté avec le grec et corrigé avec beaucoup d'intelligence les quatre Evangiles. C'est de cette source sans doute que ce célèbre empereur a tiré cette vie si pleine de sainteté, de sagesse, de force et de lumière, qui le fera paraître à toute la suite des siècles comme le plus beau idéal du prince, du législateur, du guerrier et du chrétien.

Si des princes et des rois s'appliquent tant à l'Ecriture, que ne doit pas faire le prêtre et le prédicateur ! Il est l'ambassadeur de Dieu auprès des princes et des peuples. Qu'il apprenne donc de la bouche de Dieu ce qu'il a à leur dire et la manière de le leur dire. Or c'est dans les livres saints que Dieu parle.

Ce n'est pas seulement aux puissants que Moïse et les auteurs inspirés ordonnent de lire et de méditer les saintes lettres, mais encore à tout le monde indistinctement. (*Deut.* VI.) Mettez, nous disent-ils, toute l'application de votre esprit dans les préceptes et la loi de Dieu, faites-en votre méditation assidue, et vous y trouverez un cœur parfait, et un désir toujours croissant de la vérité et de la sagesse. Liez en faisceau les préceptes de Dieu pour les porter dans vos mains, mettez-les en rouleau sur votre front et entre vos yeux, écrivez-les sur le seuil et les poteaux de votre maison : apprenez à vos enfants à les méditer chez vous, méditez-les avec eux dans le repos, dans les voyages et partout : « Conservez-les dans votre cœur, dit Salomon (*Prov.* VI) ; mettez-les comme un collier d'or à votre cou; quand vous marchez qu'ils marchent avec vous ; quand vous dormez qu'ils reposent à vos côtés, et qu'ils vous gardent ; quand vous êtes éveillés, entretenez-vous avec eux. » Les auteurs sacrés parlent de la loi et des préceptes, parce que c'est la partie la plus essentielle des Ecritures ; mais ce qu'ils disent des préceptes s'applique également à toutes les parties de la Bible.

Personne ne sera étonné de cette persistance de Dieu, à recommander, à ordonner la lecture et la méditation des Ecritures, si l'on considère ce qu'elles sont en elles-mêmes. « Le commandement de Dieu, dit Salomon (*Prov.* VI), est une lampe, une loi, une lumière ; c'est le chemin de la vie et l'avertissement de la sagesse. » Saint Pierre (*II Petr.* I), parlant des prophètes, et sa parole va à toutes les Ecritures, dit : « Elle est une lampe qui luit dans un lieu ténébreux jusqu'à ce que le plein jour paraisse et que l'étoile du matin brille dans nos cœurs. » Les louanges que le Saint-Esprit donne aux paraboles de Salomon conviennent à tout le corps des Ecritures. (*Prov.* I.) Les paraboles de Salomon, fils de David, roi d'Israël, sont utiles pour connaître la sagesse et la discipline, pour recevoir les instructions de la doctrine, la justice et l'équité ; pour donner la discrétion aux simples, la science et la prudence aux jeunes gens : le sage les écoutera, et il en deviendra plus éclairé. » Or puisque tous ces biens sont toujours le partage de ceux qui s'appliquent aux Ecritures avec assiduité, foi et piété, il n'est pas étonnant que Dieu ait si fort insisté à recommander ou plutôt à commander aux hommes d'en faire leur nourriture et leurs délices. Je dis leurs délices, car rien n'est doux, rien n'est délectable comme l'étude et la méditation des Ecritures. C'est la manne cachée, disait saint Jérôme ; elle a tous les goûts, et porte dans l'âme toutes les consolations du ciel. « Je vous en conjure, écrit-il à Paulin, vivez continuellement au milieu des livres saints ; et méditez-les, ne cherchez qu'eux, ne connaissez qu'eux, et vous verrez que c'est goûter sur la terre quelque chose d'ineffable qui ressemble à la joie du ciel. »

Donc, ô prêtres, appelés à l'honneur de nourrir vos frères de la parole de Dieu, commencez par vous nourrir vous-mêmes des saintes délices des Ecritures ; mangez sans rassasiement le lait et le miel que l'Eglise vous présente. Sucez le lait de ses mamelles, qui distillent abondamment la doctrine et la piété. Les fruits en sont la force, la joie, la lumière et la joie de l'âme. Buvez les eaux pures de la citerne qui est à vous, et que le ciel remplit incessamment de sa rosée salutaire. Que les autres, que les gens du siècle, que les mauvais prêtres, se désal-

tèrent aux eaux de leurs citernes bourbeuses; qu'ils se troublent et se corrompent dans les livres des impies et des libertins, ou bien qu'ils cherchent à grande peine quelques vérités vulgaires dans les écrits vaniteux des philosophes et des rhéteurs; pour vous, laissez, laissez ces fleuves de Babylone, et désaltérez-vous sur les rivages des eaux limpides et vivifiantes de la doctrine de Jésus-Christ et des saints hommes conduits dans leurs discours et leurs écrits par l'Esprit saint, comme la plume docile est conduite et dirigée par l'écrivain rapide dont elle ne fait que nous transmettre les pensées. Buvez donc, ô prêtres, ô prédicateurs, buvez de l'eau de votre citerne pour répandre ensuite comme une pluie les paroles de votre sagesse. Je dis de votre citerne, parce que l'Ecriture est votre bien, votre essence; c'est le livre sacerdotal par excellence, c'est la substance même du sacerdoce. Je dis votre citerne, parce que c'est le don que vous a fait l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, et qu'elle veut par les eaux saintes qui y sont renfermées, et dont vous êtes les distributeurs, rafraîchir, éclairer, purifier et sauver les peuples confiés à vos soins.

Chapitre V.

L'assiduité à étudier les Ecritures n'est pas fatigante : elles offrent des attraits toujours nouveaux.

Si nous craignons que l'application continuelle à la lecture et à la méditation des Ecritures nous donne de l'ennui et du dégoût, pour obvier à ce danger écoutons ce que dit Cassien des entretiens spirituels. Les conseils qu'il donne, prenons-les pour l'étude des saintes lettres; alors nous saurons tout ce qu'il faut savoir et pratiquer. « Si vous voulez fortifier en vous, dit-il (*Conf.* xiv, 13), les connaissances spirituelles, ne vous contentez pas de recevoir nos entretiens comme ces bonnes odeurs qui réjouissent mais qui passent vite, mais enfermez-en, pour ainsi dire, soigneusement le souvenir dans votre mémoire pour le repasser; et parce que vous aurez déjà entendu parler sur un sujet, ne dédaignez pas d'écouter encore lorsqu'on vous en parle de nouveau; au contraire prêtez une attention plus grande. C'est la marque d'une âme peu amatrice de la vérité que de se rebuter facilement, parce qu'on a déjà entendu et goûté un peu une instruction. Cette âme est mal portante; c'est un estomac gâté et malade, qui rejette la nourriture saine et confortante, que les personnes en bonne santé recherchent préférablement et prennent toujours avec profit. L'âme pure, amie de Dieu, de la vérité et de la sagesse, est insatiable; elle demande toujours, elle recherche, elle reçoit toujours, parce que la vérité est toujours désirable, toujours utile et toujours agréable. »

Saint Grégoire (*Moral.* i, 20, c. 1) nous fait remarquer que les Ecritures ont cela de particulier que non-seulement leur fréquente lecture pour les âmes bien disposées n'engendre point le dégoût, mais qu'au contraire elle leur fait éprouver une ardeur toujours nouvelle; et nous devons dire d'elles ce que la sagesse dit d'elle-même au livre de Salomon : Ceux qui se nourrissent de moi auront encore faim, *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient.* (*Eccli.* xxiv.) Nous en avons pour preuve tous les siècles chrétiens. Que d'hommes célèbres par leur science et leur sainteté ont consumé leur vie à lire et à relire, à transcrire, à commenter les Ecritures ! et ce leur était un bonheur toujours nouveau.

Ce qui doit encore faire évanouir l'ennui que l'on peut craindre en lisant toujours le même livre c'est que ceux qui se sont le plus appliqués à l'étude des Ecritures, et les hommes du génie le plus élevé, ont trouvé qu'il y a toujours quelque chose de nouveau et d'inconnu à y découvrir. Oh! qu'elle est pitoyable, ou plutôt qu'elle est coupable, la légèreté de ces esprits qui croient avoir compris et médité la Bible, parce qu'ils ont voltigé sur ses feuilles comme les papillons sur les fleurs! qu'ils écoutent saint Augustin parlant de lui-même, et qu'ils soient confondus (*Ep.* iii) : La profondeur des lettres sacrées est telle que je reconnais qu'il y a tous les jours quelque chose de nouveau à y apprendre, et que, quand je m'y serais appliqué dès l'enfance, et que je poursuivrais sans relâche jusqu'à la dernière vieillesse, ce serait toujours de nouvelles lumières qui m'apparaîtraient, et que les abîmes des mers n'égalent pas dans leur profondeur les sens cachés et multipliés que présentent aux esprits attentifs et aux cœurs purs les Ecritures; si bien qu'à cette étude plus qu'à aucune autre nous devons appliquer cette parole du sage : « Lorsque l'homme a achevé, qu'il reconnaisse qu'il ne fait encore que commencer. *Cum consummaverit homo, tunc incipiet.* » (*Eccli.* xxxiv, 8.) L'Ecriture est semblable au torrent d'Ezéchiel que le prophète ne put franchir, parce que ses eaux allaient toujours s'enflant. (*Ezech.* xxxvii.) Elle est ce puits profond qu'on ne peut parvenir à sonder, et qui faisait dire à saint Augustin dans ses Confessions : Que la profondeur de vos Ecritures est admirable ! leur surface, comme pour nous inviter à les lire, se présente agréablement à nous, qui ne sommes que des enfants en ce qui regarde leur intelligence; mais leur profondeur, mon Dieu ! est tout à fait merveilleuse. Je ne saurais la considérer qu'avec effroi, mais un effroi de respect et un tremblement d'amour : *Horror honoris, et tremor amoris.* (*Conf.* xii, 14.)

Saint Grégoire (*In Ezech. hom.* 9) nous assure, ce qui n'est pas difficile à croire, que l'Ecriture renferme plusieurs choses si profondes, si élevées, que nous ne pourrons en avoir l'intelligence que dans le ciel. Si nous faisons attention à la faiblesse de notre esprit, même dans l'étude des choses simplement naturelles, nous serons forcés de reconnaître qu'il n'y a pour nous que nuit et obscurité dans celles d'une sphère plus élevée. Tout ce que Dieu a fait, dit Salomon, est bon. Il a livré le monde aux recherches des

hommes, et l'homme ne peut trouver les raisons des ouvrages de Dieu ; et cette occupation pénible, le ciel la leur a donnée pour humilier leur orgueil. (*Eccl.* III, 11.) Il dit encore : J'ai reconnu que toutes les œuvres de Dieu ont des causes si cachées que l'homme ne peut trouver la raison de ce qui se fait sous le soleil, et que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. Quand même le sage dira qu'il a cette connaissance, il ne la pourra trouver. (*Eccl.* VIII, 17.)

Les saintes Ecritures sont pleines de passages qui traitent de leur propre profondeur et de l'insuffisance de l'esprit humain pour les sonder. Le livre des Ecritures est un livre scellé : si celui qui a la clef de David qui ouvre sans que personne puisse fermer, qui ferme sans que personne puisse ouvrir ; si Dieu lui-même ne daigne en donner l'intelligence, l'homme n'y peut rien entendre.

Il faut donc que le prédicateur s'applique sans relâche, en esprit d'humilité et de prière, à recueillir dans ce vaste océan les richesses qu'il contient, et qu'il n'accorde qu'aux infatigables plongeurs qui ne craignent pas de descendre sans cesse dans ses abîmes ; et, après beaucoup d'années de peines, il aura encore à dire ce mot de saint Augustin : Il y a dans l'Ecriture beaucoup plus de choses que je ne sais pas qu'il y en a que je sais : *Ego in sanctis Scripturis multo plura nescio quam scio.* (*Ep.* 119.)

Les saints et les grands hommes de l'antiquité ne balançaient pas à recommander d'apprendre par cœur les Ecritures, et leur commandement ils le pratiquaient eux-mêmes. Eh quoi ! ne voyons-nous pas tous les jours les jurisconsultes, les rhéteurs, les grammairiens, etc., apprendre et faire apprendre leurs leçons ? et le prédicateur se fera une peine d'apprendre l'Ecriture ! N'est-ce pas là son code, son rudiment ? Avec quel zèle les saints Pères gravaient dans leur mémoire la parole sainte ! en lisant leurs discours et leurs ouvrages, ne voyez-vous pas que c'est l'Ecriture qui ruisselle continuellement de leur bouche et de leur plume ? non-seulement ils en citent à tous moments les passages, mais la phrase de l'Ecriture fait la leur, et on dirait que l'Esprit saint a parlé tout exprès pour exprimer leurs pensées. Aucun Père n'est admirable en cela à l'égal de saint Bernard. Il fallait donc qu'il eût l'Ecriture dans sa mémoire comme nous y avons l'Oraison dominicale (1).

Oh ! qu'il est honteux aux prédicateurs, aux prêtres catholiques d'être surpassés en cela par les Juifs et par les hérétiques ! Combien de Juifs, au premier mot des Ecritures qu'on leur dira, sauront en dire la suite, en rappeler ce qui précède, en dire le livre, le verset et presque la page !

Chez les hérétiques, surtout dans la ferveur de la réforme (1), il n'y avait pas jusqu'aux gens du plus bas étage, aux cordonniers, aux tisserands, aux femmelettes, aux filles d'auberge, qui ne sussent par cœur des livres entiers de l'Ecriture, et surtout le Nouveau Testament, et dans le Nouveau Testament les Epîtres de saint Paul. Ainsi les enfants de lumière sont moins ardents que les enfants de ténèbres ! ainsi l'Eglise catholique est déshonorée par ceux qui devraient faire sa force et sa gloire ! Donc, ô prêtres ! ô prédicateurs ! ôtez cette tache de dessus le front de l'Eglise ; feuilletez et refeuilletez les livres saints, vivez et mourez sur eux. Vous dirai-je de vous adonner à certains livres particuliers de la Bible ? Non, le prédicateur doit les remuer tous sans cesse. Sans doute ne veuillez pas tout étudier, ni tout savoir à la fois ; mais soyez bien certains que les livres sacrés se prêtent un mutuel et continuel secours, et que le meilleur de tous les commentaires, c'est la connaissance universelle et sans cesse renouvelée de toute la Bible en esprit d'humilité et de prière. Prenons pour nous ce que disait l'ange à saint Jean : « Reçois ce livre et dévore-le. » (*Apoc.* X.) Dévorons la Bible par la lecture, confions-la, si je puis dire ainsi, à l'estomac de l'esprit, c'est-à-dire à la mémoire, d'où elle passera en nourriture succulente pour nous et pour les autres dans notre intelligence, dans notre cœur et nos discours.

CHAPITRE VI.

La parole de Dieu est la nourriture de l'âme. — Pour les fidèles. — Pour le prédicateur.

Que l'Ecriture sainte soit la nourriture de l'âme, c'est le sentiment, c'est le dire de tous les Pères. C'est en ce sens que saint Grégoire prend cette sentence de Jésus-Christ : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (*Matth.* IV.) Il prend dans le même sens ces paroles de la Sagesse : Vos enfants reconnaissent, ô Seigneur, que ce ne sont point les fruits que produit la terre qui nourrissent les hommes, mais que c'est votre parole qui conserve ceux qui croient en vous. (XVI, 26.)

Ici vient également la parole de Dieu donnant cet ordre à son prophète Ezéchiel : Mange ce que tu trouveras, mange ce livre et va parler à la maison d'Israël. En même

(1) « Saupoudrons à présent le discours d'Écriture sainte. » C'était le mot que disait un jour le cardinal Maury après avoir dicté le mandement pour la prise et l'incendie de Moscou à son secrétaire de qui je le tiens. Ce mot, tout à la fois spirituel et léger, rend bien la manière d'employer l'Ecriture de tant de prêtres. Ils croient que tout est fait, et bien fait, parce qu'ils auront jeté à travers leurs phrases quelques mots, quelques textes qui reviennent tant bien que mal à ce qu'ils disent. S'ils savaient les Ecritures, ils se montreraient autre chose que d'inhabiles *saupoudreurs !*

(1) Encore maintenant quel zèle à imprimer et à répandre la Bible ! Dieu sait dans quelle intention, et combien sont pernicieuses des traductions infidèles et tronquées jetées témérairement aux peuples, et jusqu'aux extrémités du monde, où cette manie biblique vient d'exciter une persécution dans la Chine ! (*Annal. de la Propag. de la foi*, n. 52, p. 466.)

temps j ouvris la bouche, et il me fit manger ce livre, et il me dit : Fils de l'homme, nourris-toi de ce livre que je te donne, et que tes entrailles en soient remplies. Et je mangeai ce livre, et il fut doux à ma bouche comme le miel. (III, 1.)

La menace de Dieu en colère contre le peuple, et qu'il réitère souvent dans ses prophètes, est une preuve que l'Ecriture est la nourriture de l'âme ; car il dit à Israël par leur bouche : J'enverrai la famine sur la terre, non la famine et la privation de pain et d'eau, mais la famine de la parole de Dieu ; on ne la rencontrera, on ne l'entendra nulle part. (*Amos*, VIII.)

Pourquoi l'Ecriture est-elle appelée tantôt nourriture et tantôt breuvage? Saint Grégoire (*Mor.* l. I, c. 21) nous en donne cette raison : c'est qu'elle est tantôt obscure et tantôt facile. Dans les endroits difficiles, il est besoin d'étude et de fatigue ; c'est comme le broiement qu'exige le pain. Dans les endroits clairs et faciles on la comprend sans peine ; c'est alors une eau pure, une douce liqueur, qui se prend sans fatigue et avec plaisir. Les livres sacrés, dit saint Ambroise, (*Ps.* CXVIII), sont les pâturages des brebis du Seigneur : nous y paissons par la lecture de tous les jours ; nous nous y désaltérons dans les eaux fraîches et claires de la vérité, qui y coule abondante et facile. Lorsque la vérité devient difficile et âpre, nous la broyons sous la dent de l'intelligence par une méditation qui se fatigue, et qui profite en travaillant. Souvent, dit saint Augustin, les pâturages des Ecritures sont pour nous comme des vallées profondes et cachées ; il n'est pas facile de les trouver. Le sens des paroles divines est d'une difficile intelligence. Pourquoi? c'est que Dieu a voulu qu'elles ne devinssent ni méprisables, ni méprisées, à cause de la facilité à les saisir ; l'homme faisant ordinairement peu de cas de ce qui ne lui coûte rien, et mettant au contraire un grand prix à ce qui a exigé beaucoup de travail de sa part. (*Psal.* CXL.)

Quoique cette nourriture et ce breuvage soient très-excellents, Dieu n'a pas voulu n'en faire le partage que des rois, des princes et des puissants. Il y appelle tous les hommes indistinctement. Entendez-vous comme il crie à tous, aux pauvres comme aux riches, aux savants comme aux ignorants : Venez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé ; mangez, enivrez-vous, mes très-chers? (*Prov.* IX, 5.) O vous tous qui avez soif, venez à la source des eaux salutaires. Vous qui êtes pauvres et sans argent, ne craignez pas, venez, achetez, buvez et mangez ; achetez sans argent le vin de la vérité et le lait de la paix et du bonheur. (*Is.* XXXV, 1.) Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, dit Jésus-Christ. (*Joan.* VII, 37.)

C'est ce qui a donné lieu à Cassien, dans sa 8e conférence, de comparer l'Ecriture sainte à un champ abondant et fertile qui produit beaucoup de fruits, que les hommes peuvent et doivent manger tels qu'ils naissent et mûrissent ; plusieurs cependant doivent être préparés et passés par le feu.

Ainsi, dit-il, beaucoup de passages des Ecritures sont d'une intelligence si facile et si nette qu'il n'y a qu'à les prendre comme ils sont pour en recevoir une abondante nourriture de vérité et de sainteté ; par exemple, ce grand précepte : « Ecoute, ô Israël ! le Seigneur ton Dieu est un seul Dieu ; tu l'aimeras de tout ton cœur et de toutes tes forces. » Beaucoup d'autres passages, si vous ne les préparez pas pour ainsi dire sur le feu de la méditation et de la pieuse allégorie, ne serviront à rien pour la nourriture et la réforme de l'homme intérieur et spirituel ; au contraire ils pourront devenir une occasion de scandale et de ruine pour certains esprits et certains cœurs animaux et mal disposés.

De plus le champ des Ecritures renferme et produit beaucoup de choses communes, simples et ordinaires pour le fond comme pour la forme, parce que devant être le pâturage d'une multitude d'âmes ordinaires et de peu d'élévation, il fallait leur donner de quoi cependant se nourrir et se sauver. Or elles le trouvent dans le récit simple et familier des faits, et dans les préceptes de sagesse et de conduite tracés dans le style le plus naturel qu'il soit possible d'imaginer. C'est ce que fait remarquer Origène dans ses livres contre Celse, lorsqu'il lui dit (*Lib.* VII) que les écrivains sacrés ont adopté d'ordinaire un style simple et facile, afin d'être à la portée de tous, et que les actions et la vie de Jésus-Christ, d'un style populaire, ont opéré plus de bien au monde que toute l'éloquence et le beau langage de Platon, quoique pourtant les écrivains sacrés ne manquent pas non plus d'éloquence.

Tel est aussi le sentiment de saint Grégoire, qu'il développe à l'occasion du livre d'Ezéchiel, écrit dedans et dehors, sur lequel il allégorise utilement selon son usage. (*Hom.* 9 *in Ez.*) « Le livre des Ecritures, dit-il, est écrit dedans et dehors, parce que dans ce livre il y a des choses élevées et profondes capables de nourrir et d'exercer les esprits les plus forts ; et d'autres faciles et utiles, accessibles aux plus minces intelligences ; voilà pourquoi il est écrit : Les montagnes élevées sont pour les cerfs agiles, et les trous des rochers pour donner refuge aux pauvres hérissons. Que les âmes élevées et habituées aux contemplations divines demeurent comme des cerfs sur les hauteurs des considérations les plus sublimes ; pour nous, humbles et pauvres hérissons par la petitesse de nos conceptions et le peu d'élévation habituelle de nos pensées, restons dans le bas des rochers et dans les trous des pierres, c'est-à-dire nourrissons-nous des vérités simples et familières ; et leur pratique, jointe à une foi ferme en Jésus-Christ, nous sauvera. » Voilà pourquoi encore la doctrine des Ecritures est appelée le lait des enfants : « Comme des enfants nouvellement nés, dit saint Pierre, désirez le lait de la doctrine et de la simplicité chrétienne ; »

« vous considérant comme des nouveaux-nés en Jésus-Christ, je vous ai donné du lait et non une nourriture forte, dit saint Paul aux Corinthiens : *Lac vobis potum dedi, non escam.* » (*Cor.* III, 2.) Par cette nourriture forte il faut entendre le développement des hauts et profonds mystères que l'Apôtre n'a pas jugé à propos de porter de suite à la connaissance, ni de proposer à la méditation des nouveaux fidèles ; mais il s'est contenté, comme une mère sage qui mesure la qualité de la nourriture de son enfant sur son âge et son tempérament, de leur enseigner les éléments de la foi et de la vie chrétienne, justement comparés au lait, nourriture des petits enfants. « A qui enseignerai-je la science, à qui dirai-je les choses élevées, s'écrie Isaïe : *Quem docebit scientiam* (XXVIII, 9) ? et il répond, à ceux qui sont sevrés et qui ne se nourrissent plus de lait : *Ablactatos a lacte.* » A ceux qui sont forts et d'une intelligence plus ouverte disons des choses plus développées et plus difficiles ; et, après leur avoir donné le lait de la doctrine, c'est-à-dire les premiers rudiments de la foi et de la piété, donnons-leur ce qu'il y a de plus profond dans l'un et dans l'autre, et que nous comparons au vin à cause de sa générosité et des forces qu'il donne.

Mais à qui appartient-il de distribuer au peuple fidèle le vin et le lait sacré, si ce n'est au prédicateur ? C'est lui que le ciel a établi le dispensateur prudent et fidèle, qui doit donner en son temps à la famille des enfants de Dieu le froment des élus et le vin des vierges. Saint Paul disait aux fidèles : « Je vous ai donné le lait pour breuvage ; » ce que saint Grégoire (*Past.* III, c. 5) entend des enseignements simples et faciles que les pasteurs doivent donner aux âmes ordinaires et d'une intelligence bornée, ne leur exposant de l'Ecriture que ce qu'elles sont capables de goûter et de porter. Saint Pierre n'exhorte-t-il pas les prédicateurs quand il dit (*I Petr.* V, 2) : « Faites paître le troupeau de Dieu au milieu duquel vous êtes ? » N'est-ce pas à eux que s'adresse cette autre parole de Jésus-Christ (*Joan.* XXI, 17) : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis ? » et enfin cette autre parole de saint Paul que j'ai déjà rapportée : il parle à son disciple Timothée (*II Tim.* IV, 2) : « Jusqu'à ce que je vienne appliquez-vous à enseigner, reprenez à temps et à contre-temps, remplissez votre charge d'évangéliste ; » et encore cet autre passage du même apôtre : « Veillez sur vous et sur tout le troupeau que Dieu vous a donné à conduire. » Cette merveilleuse multiplication des pains, où les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ auprès du peuple à qui ils distribuent le pain et les poissons, était une image de cette distribution de la nourriture spirituelle que les apôtres leurs successeurs devaient faire dans le monde par la prédication de la parole sainte. Les plus grands docteurs aiment à voir ce sens sous l'écorce de la lettre et du miracle matériel. Les anciens Pères se sont plu à en être la preuve vivante et continuelle dans l'Eglise, car que faisaient les anciens évêques des beaux siècles de l'Eglise ? que disaient-ils, et de quoi se composaient leurs discours ? Nous avons leurs homélies. Voyez saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire : c'est une explication continuelle de l'Ecriture. Ils en développent les histoires, ils en tirent des sens pieux, ils en expliquent les difficultés, ils en appliquent à la vie chrétienne les admirables enseignements ; et c'est par l'Ecriture elle-même qu'ils expliquent et développent l'Ecriture.

Voyez les Pères grecs, les Chrysostome, les Basile, etc., etc. Ils prennent pour sujet de discours un passage, un trait des Ecritures ; ils l'expliquent. S'il s'agit d'une vertu ou d'un vice, c'est dans l'Ecriture qu'ils puisent les motifs qui doivent porter à éviter l'un et à rechercher l'autre. On voit que l'Ecriture est le fonds inépuisable d'où ils tirent incessamment toutes leurs richesses. La preuve que c'était là la manière d'instruire des Pères, c'est que saint Chrysostome disait à son peuple d'avoir soin, avant de venir à l'église l'entendre, de préparer au moins par la lecture réfléchie à la maison et en famille, les passages sur lesquels il devait parler (*Hom. 3 de Lazar.*), tant les saints Pères étaient persuadés que leur devoir était de nourrir les fidèles par le développement continuel des Ecritures, parce qu'autrement ils auraient encouru la malédiction portée contre ceux qui ne rompent point le pain aux enfants qui le demandent avec instance, et qui périssent faute de nourriture, et qu'ils périraient eux-mêmes devant Dieu, le pasteur devant se nourrir le premier de ce qu'il doit donner aux autres ; comme il est nécessaire que la nourrice ait soin d'elle pour donner la vie et la santé à l'enfant : autrement tout périt, le pasteur et l'agneau, l'enfant et la mère, selon cette parole du prophète : Les puissants sont morts de faim et la soif a tué la multitude : *Nobiles interierunt fame, et multitudo siti exaruit.* (*Is.* V, 8.)

Je ne me lasserai point d'exciter les prédicateurs à considérer que les petits, c'est-à-dire la multitude des fidèles, leur demandent du pain pour croître et se fortifier dans le Seigneur, et non point la paille légère des vains discours ou le chaume desséché des dissertations philosophiques ; c'est du pain, et le pain du ciel qu'il faut aux âmes, le pain de vie, le vin de la sagesse qui a en lui le goût des choses célestes, et qui le donne. Ce pain, manne plus douce que le lait et le miel, voilà ce qu'attendent, ce que demandent à grands cris les petits, ces abandonnés par leur mère, et dont parle le prophète. Mais où est ce froment, ce vin sacré, et quand nous donnera-t-on la vraie nourriture de vie ? jusques à quand mêlera-t-on de la paille et de vaines écorces au pur froment de la parole de Dieu ? Pourquoi donc, ô dispensateurs infidèles ! privez-vous vos frères de la céleste nourriture ? pourquoi, au lieu de froment, leur donnez-vous de l'ivraie ? pourquoi êtes-vous de ces pères meurtriers

qui donnent à leurs enfants affamés, au lieu de pain, des pierres et des scorpions? Ce que vous donnez peut-il produire autre chose que la mort? car quel est celui qui, après vous avoir écouté, a remplacé la volupté par la modestie, la colère par la douceur, le vice par la vertu? Si ce que vous dites ne porte jamais de fruit, ce n'est donc point du pain pour l'auditeur, mais une pierre et un scorpion; c'est un venin qui donne la mort, et la mort éternelle. Si c'est ainsi que vous prêchez, croyez-moi, laissez ce ministère, et ayez la sagesse de vous appliquer ce passage d'Isaïe : « Je ne puis remédier à vos maux; je ne suis pas médecin, je n'ai point de pain dans ma maison (*Isai.*, III, 7). » Il n'y a en moi aucune doctrine solide : je ne suis qu'un vain discoureur, je n'ai que la paille et le foin de la science et des connaissances humaines. Je ne suis donc pas capable d'être prince et docteur parmi les enfants de Dieu ; ou bien au moins laissez-moi me retirer dans la solitude et le silence jusqu'à ce que je me sois nourri des paroles de la foi, afin de pouvoir ensuite en nourrir les autres. Imitez en cela le grand Augustin. Sitôt qu'il eut été fait prêtre par Valère, évêque d'Hippone, le vieillard voulut le charger du ministère de la parole. Le saint le conjura dans les termes les plus pressants de ne pas mettre sur ses épaules un fardeau si redoutable, à lui si peu versé dans la connaissance des Ecritures. Il est impossible de n'être pas touché et confondu en entendant saint Augustin, qui se croyait tout à fait ignorant des Ecritures, dire à l'évêque (*Ep.* 148): « O mon père, vous voulez donc que je périsse! Où est votre amitié pour moi? certainement vous m'aimez, vous aimez l'Eglise dans laquelle vous voulez m'employer. Vous croyez que je suis propre au ministère que vous me destinez ; mais moi je me connais, et voici ce que je dis à votre paternité qui m'interroge sur ma capacité ; vous me dites : Que manque-t-il à votre instruction? Que lui manque-t-il? Tout, ô mon Père ! il me reste tout à apprendre. Que le compte de ce que je sais serait bientôt fait en comparaison de celui que j'aurais à faire de ce qui me reste à savoir! Enfin, saint vieillard, ô Père très-vénéré, je vous en conjure par la bonté et la sévérité de Jésus-Christ, par sa miséricorde et son jugement, par celui qui vous a inspiré tant d'amitié pour moi, ayez pitié de moi, et ne vous obstinez pas à me donner une charge qui serait un péril pour mon âme, pour les autres et pour vous. »

En lisant de telles paroles, qui ne croirait qu'elles viennent d'un homme tout à fait ignorant des saintes lettres, et qui n'aurait pas eu la première teinture de la théologie chrétienne? et pourtant c'est de saint Augustin qu'il s'agit, lui qui a déjà fait plusieurs savants ouvrages pour la défense et la gloire de la religion. Déjà il avait écrit contre les philosophes et les hérétiques, contre les académiciens et les manichéens; il avait fait ses beaux livres de l'*Ordre*, de l'*Immortalité de l'âme*, du *Libre arbitre*, du *Maître*, de la *Vraie religion*, etc., etc. Or comment un homme qui avait déjà donné tant de preuves de sa science, et qui avait déjà tant servi l'Eglise, pouvait-il croire n'avoir pas le suffisant pour instruire convenablement? Sans doute il avait ce qu'il fallait et plus qu'il ne fallait; mais ce grand homme avait une idée si haute du ministère de la parole, il pensait qu'une étude si profonde et si longue de l'Ecriture devait l'avoir précédé, qu'il regardait comme rien tout ce qu'il avait fait; et aujourd'hui des jeunes gens qui ont à peine fait je ne sais quel cours de théologie, qui n'ont pas seulement lu la Bible en entier une fois dans leur vie, se mettent à enseigner les fidèles, à gesticuler, à crier dans les chaires. S'ils se préparent, c'est dans les livres profanes; et qu'en tirent-ils? Peuple de Dieu, que tu es malheureux d'avoir de tels pasteurs! mais tremble, et souviens-toi que c'est là d'ordinaire le plus terrible fléau que le ciel envoie dans sa colère pour punir les hommes de leurs péchés. « J'enverrai parmi vous, dit Dieu par son prophète Amos (c. VIII), j'enverrai parmi vous la faim, non de pain, la soif, non d'eau; mais la faim et la soif de ma parole. » Privation d'autant plus terrible que l'âme est plus que le corps. Otez le pain matériel, le corps meurt; mais cette mort, qu'est-ce en comparaison de l'âme, qui périt aussi, mais d'une mort éternelle, si elle n'est pas nourrie du pain qui la fait vivre éternellement? Or ce pain, c'est la parole de Dieu; et ce pain, qui le donne? Les prédicateurs. Mais si ces hommes ne donnent que leurs discours philosophiques, académiques, vaniteux et ridicules, qui ne vont à rien pour faire craindre et servir Dieu, ni pour remuer les consciences et régler les mœurs, ces gens-là donnent-ils la nourriture de la parole de Dieu? Non, c'est la parole humaine ; ce n'est que du vent et de la fumée, ce n'est qu'un vain bruit, qu'un airain sonnant. Or l'âme ne vit ni de son, ni de bruit, ni de fleurs de rhétorique, mais de la parole de Dieu. La parole de Dieu n'est que dans l'Ecriture, d'où elle doit passer par le cœur et la bouche du prédicateur pour arriver toute préparée au cœur fidèle, de telle sorte qu'il en profite, comme la colombe prépare et amollit le grain avant de le donner en nourriture à sa couvée. Quelle honte ! quel malheur! quel crime n'est-ce pas de perdre le fidèle par un ministère établi précisément pour le sauver! Il faut donc que le prédicateur nourrisse son peuple de la parole de l'Ecriture : mais qu'il se souvienne de commencer par s'en nourrir lui-même le premier. Et quand je dis s'en nourrir, c'est-à-dire d'en faire la règle de sa vie ; car comment serait bon aux autres celui qui serait méchant à lui-même, et qui, en nourrissant les autres du froment des élus, ne voudrait pas s'en nourrir lui-même ? Qu'on me permette de comparer ces insensés aux cuisiniers des riches : ils font des plats délicats et exquis, ils les placent sur de belles tables pour les maîtres ; mais ils n'y touchent

pas. Les saints et les sages conseillent ou plutôt ordonnent aux prédicateurs de commencer par se nourrir eux-mêmes abondamment des mets qu'ils ont dessein de présenter aux fidèles dans leurs discours, et saint Grégoire leur rappelle cette parole de Dieu à Ezéchiel : « Mange le livre, et ensuite va parler aux enfants d'Israël. » Comme s'il eût dit : Mange et rassasie-toi, et aie soin de ne donner aux autres que de ta surcharge et de ton trop plein, s'il est pardonnable d'employer ces expressions : *Comede volumen istud, et vadens loquere ad filios Israel* (cap. 3). « Après que j'eus mangé le volume, dit le prophète, mes entrailles en furent remplies, et il devint dans ma bouche comme un miel. » Ainsi, dit saint Grégoire, si le prédicateur est fidèle à faire pénétrer dans l'intime de son âme la parole de l'Ecriture par une fidélité constante à en faire la règle de sa conduite, elle revient toute chargée en miel sur sa langue, pour se transformer en ces discours lumineux et touchants qui portent toujours la lumière, l'onction et le salut dans les auditeurs. N'espérez pas de vous un discours utile et sanctifiant pour les autres, si vous n'êtes vous-même un saint. La lutte de la conscience mauvaise avec un enseignement utile et selon Dieu est trop pénible. Pour s'ôter cette épine, on se livre aux vaines spéculations des philosophes ou aux brillantes inutilités d'une composition fleurie, parce qu'alors nous ne nous sentons pas frappés du terrible *tu es ille vir*, qui retentit toujours au fond du cœur de celui qui se condamne lui-même par ses discours, comme je l'ai dit plus au long ailleurs. Il est donc indispensable que le prédicateur prenne d'abord pour lui-même dans les Ecritures, et pratique ce qu'il veut y puiser pour les autres ; car, encore une fois, dans ce ministère la bonne conscience et l'amour de Dieu font mille fois plus que l'étude et que l'éclat du discours.

Dans ses Morales sur Job, saint Grégoire (XXI, *Mor.* c. 8) applique au prédicateur qui détruit par sa conduite ce qu'il établit par ses discours ce passage : « Ma race sera déracinée : *Progenies mea eradicabitur.* » Oui, dit-il, la race de l'enseignant est déracinée quand celui qu'il fait naître par la parole, il le tue par l'exemple. Il trouve encore une similitude de ce crime dans l'histoire de cette femme jugée par Salomon, laquelle avait allaité son enfant tandis qu'elle veillait, et qu'elle avait étouffé en dormant. « Les docteurs, dit-il, veillent par la parole ; par la lâcheté de leur vie ils dorment. Ils nourrissent leurs auditeurs dans les veilles de la prédication ; mais ils les tuent et le étouffent sous le poids de leur vie tiède et scandaleuse. Mais quels châtiments sont réservés à ces docteurs homicides ? Celui que Job (20-14) dénonce aux hypocrites. » Leur pain dans leurs entrailles se changera, dit-il, en fiel d'aspic. Ainsi l'Ecriture, la parole de Dieu, pain des élus, dont s'était nourri le prédicateur pour en nourrir les autres, parce qu'il ne s'en était nourri que de mémoire et non pour en devenir meilleur, ce pain se changera pour lui en fiel et en amertume ; ce breuvage de vie lui deviendra un poison, et il sera réprouvé par cela même qui lui ouvrait la route du ciel, et semblait lui en assurer la possession.

Souvent d'ailleurs le docteur qui étudie sans le zèle de devenir meilleur, égaré par l'orgueil du savoir et par un redoutable jugement de Dieu, prend mal la parole de l'Ecriture, s'attache opiniâtrément à son sens particulier, méprise l'Eglise, et tombe ainsi dans l'hérésie, ou tout au moins dans des opinions hardies et téméraires ; sans compter que, ne tournant jamais l'Ecriture vers la pratique, il se dessèche de plus en plus au milieu de ces eaux vives de l'intelligence et du salut qui jaillissent toujours à la vie éternelle pour les humbles et pour les cœurs droits. Donc, ô prédicateurs, ô pasteurs, tremblez de trouver pour vous la mort là où vous cherchez la vie pour les autres, et commencez toujours par obéir aux préceptes des Écritures que vous étudiez et méditez, avant de vous efforcer d'y faire obéir les autres par vos discours.

CHAPITRE VII.

L'Ecriture est le remède des âmes ; le prédicateur est leur médecin.

Si le prédicateur doit s'appliquer avec tant de soin aux Ecritures, parce qu'elles sont la nourriture de l'âme, il doit apporter une ardeur égale à l'étude de la Bible, parce qu'elle est le remède universel des âmes, et que lui-même par sa vocation en est le médecin. Que l'Ecriture soit le remède des maux de l'âme, rien n'est plus facile à prouver. Le Sage, parlant dans ses livres de la guérison miraculeuse des Hébreux qui avaient été mordus des serpents dans le désert, dit : « Ce n'est point une herbe ou quelque autre chose appliquée sur leur mal qui les a guéris, mais c'est votre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choses. » (*Sap.* XVI, 12.)

L'Ecriture n'est pas un remède particulier propre à guérir seulement telle ou telle espèce de maladie ; mais elle a la propriété, la puissance de les guérir toutes sans exception. Ecoutons là-dessus saint Chrysostome. « Les divines Ecritures, dit-il, sont le trésor de tous les remèdes pour tous les maux. Faut-il abattre l'orgueil, dissiper la folie, apaiser, régler les passions, éteindre l'avarice, mépriser la douleur, vaincre les difficultés quelles qu'elles soient ? l'Ecriture nous fait venir à bout de toutes les choses. (*Hom.* 6, *in Joan.*) Saint Basile compare la Bible au magasin d'un pharmacien où il y a des remèdes pour toutes les maladies de l'âme ; ils y sont si abondants et si variés qu'il y en a pour tous les temps, tous les lieux et toutes les personnes, et qu'ils sont capables de détruire toutes les difficultés, d'apporter tous les biens, d'éloigner toutes les erreurs, de planter, de faire croître toutes les vertus, et de déraciner tous les vices. Il est facile de le reconnaître lorsque l'on fait

attention que c'est dans l'Ecriture que l'Eglise a puisé sa constance au temps de ses héros, c'est-à-dire de ses martyrs, et sa lumière dans celui de ses docteurs : dans l'âge orageux des hérésies, c'est là qu'elle a trouvé ces armes victorieuses de tous les sophismes et de toutes les ruses. Dans les jours d'affliction, elle y a trouvé la patience et la paix; dans les jours de gloire, la modestie et l'humilité; et parce que avec le temps tout dépérit, et que ceux qui brillaient autrefois par le rang, la science et les vertus dégénèrent de leurs aïeux, c'est dans l'Ecriture que l'Eglise trouve les moyens d'ôter de dessus son visage ces taches et ces rides, et de revenir à sa première beauté; si bien qu'il n'y a aucun bien qui ne lui vienne par l'Ecriture, aucun mal dont elle ne se délivre par l'Ecriture, qui est cette merveilleuse piscine de l'Evangile, où celui qui descendait après que l'eau avait été remuée par l'ange de Dieu était guéri, quelle qu'ait été sa maladie.

Origène reconnaissait toutes ces propriétés de l'Ecriture, et il aimait à la comparer à la manne du désert. Si vous recevez, dit-il, la parole de Dieu avec foi et piété, elle sera pour vous tout ce que vous souhaiterez. Si vous êtes affligé, elle vous consolera en vous disant : Le Seigneur ne méprise point le cœur contrit et humilié ; si vous êtes dans la joie, elle vous dira : Réjouissez-vous, mais que ce soit dans le Seigneur. Si la colère essaye d'agiter votre cœur, entendez-la vous dire : Mettez fin à la colère et fuyez l'emportement. Si vous êtes dans les souffrances, elle vous soulage par ces paroles : Le Seigneur guérira toutes vos langueurs. Êtes-vous pauvre, entendez cette consolation et espérez : Le Seigneur tirera le pauvre de la poussière. (*Hom.* 17 *in Exod.*)

Saint Grégoire compare encore fort bien les Ecritures à des eaux bienfaisantes qui arrosent et qui rendent fertile; c'est à l'occasion de ce mot de Job : « Quel est celui qui arrose d'eaux toute la terre ? » (VI *Mor.*, *c.* 7.) Par le mot de tout, *universa*, nous pouvons, dit-il, entendre cette étrange diversité de mœurs et de conduite qui paraît dans le monde : celui-ci est enflé par l'orgueil, celui-là abattu par la crainte ; celui-ci est dévoré du feu des passions, celui-là desséché d'avarice ; celui-ci bouillonne de colère, cet autre languit dans la lâcheté. Mais l'Ecriture lue et goûtée donne au superbe l'humilité, au timide le courage ; elle tempère, elle éteint les feux du vice, elle fait aimer et pratiquer la miséricorde et l'aumône, elle donne la douceur et la mansuétude. Ainsi l'Ecriture comme une pluie bénigne, universelle et intelligente, porte dans tous les esprits, dans tous les cœurs le rafraîchissement, la paix, l'abondance et la force. *Quis irrigat aquis universa?* (*Job.* V, 10.)

C'était pour cela que saint Augustin exhortait par ses lettres à l'étude continuelle des Ecritures Volusien, homme puissant et illustre, gouverneur d'Afrique. Parce que les affaires multipliées de cet homme d'état ne lui permettaient pas de donner un temps suffisant à la lecture méditée de tout le livre des Ecritures, le saint évêque lui en composa un recueil de ce qui allait plus directement à la réforme et à la conduite de la vie chrétienne, et que pour cela il appelle *le Miroir*, parce qu'il suffisait de jeter les yeux sur ce livre pour reconnaître de suite comment se conduire, ce qui manquait à l'âme, quelle tache la déparait et quel remède apporter à ses maladies; car telle est l'Ecriture qu'elle nous montre ce qui nous manque, et nous donne ce qui nous est nécessaire.

Saint Bonaventure a fait la même chose que saint Augustin dans son livre appelé la *Bible des pauvres*. Il y a recueilli les sentiments, les maximes et les histoires de l'Ecriture les plus capables de planter les vertus et de déraciner les vices, pour ceux qui n'auraient pas le temps de lire toute la Bible.

L'Ecriture n'est pas seulement un remède qui guérit toutes les maladies; elle a un pouvoir bien plus excellent encore. Quel remède sur la terre est capable de ressusciter les morts? Il n'y en a point assurément. Eh bien ! l'Ecriture opère cette merveille en faisant passer les hommes des ombres de la mort spirituelle, c'est-à-dire du péché et de la haine de Dieu, dans la région de la vérité, de la paix, de la grâce et de la gloire. « Celui qui gardera ma parole, dit Jésus-Christ, ne verra point la mort éternelle. » Qui pourrait compter le nombre de ceux qui ont été convertis par la lecture des saintes lettres? Souvenez-vous de saint Augustin. Rappelons en notre mémoire saint Vincent Ferrier, qui vivait vers 1400 ; il remplit du fruit de sa parole évangélique l'Espagne, l'Italie, la Savoie, la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Ecosse, convertit plus de deux mille cinq cents Juifs, plus de huit mille Sarrasins, et ramena à une vie sainte plus de cent mille chrétiens. Où puisait-il ses discours et son zèle? Dans la Bible; il suivait en cela les exhortations de saint Dominique, qui avait vivement recommandé à ses disciples de méditer sans cesse les Ecritures, et c'était de cette source inépuisable de lumière et de salut qu'ils tiraient les prodiges de leurs prédications.

Si nos prédicateurs d'aujourd'hui revenaient à cette méthode de leurs pères et de leurs modèles, on verrait renaître la beauté des anciens jours, et la puissance du démon défaillir. Mais bien loin de déclarer la guerre à l'ennemi des âmes, et d'arracher les armes à ce fort armé, les prédicateurs ont l'air de s'entendre avec lui, puisque par des discours inutiles ou vaniteux ils ne présentent au fidèle aucun moyen de revenir à Dieu, et qu'ils ne parlent que comme pour se débarrasser d'une besogne qui les ennuie, ou pour s'attirer de vains applaudissements qui sont l'objet de leurs veilles et de leurs efforts.

Oh ! que l'état de l'Eglise est déplorable, et que les âmes sont à plaindre ! Ce n'est que plaie depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête ! et à tant de blessures

les prédicateurs ne veulent pas appliquer le remède souverain des Ecritures! Ils n'apportent qu'un vain son qui se perd dans l'air; ils n'ont ni l'huile qui adoucit, ni le vin qui fortifie le blessé; il n'apportent que de la poussière et de la cendre qui enflamme la plaie et tue le malade! Est-ce ainsi que le prédicateur, qui est le médecin des âmes, doit exercer son art divin?

Saint Grégoire appelle saint Paul le plus habile de tous les médecins spirituels. « Voyez, dit-il, avant de reprendre les Corinthiens l'Apôtre commence par les louer. Il caresse en quelque sorte par un toucher paternel ce qui est sain et bien portant, afin d'arriver plus aisément à appliquer le fer et le feu à ce qui est malade, et qu'il faut nécessairement brûler ou amputer. » (Lib. 4, *Mor.* 23.)

La parole et la conduite de saint Paul apprennent au prédicateur qu'il ne doit pas seulement donner aux malades, comme les médecins du corps, ce qui adoucit, et ce qui peut leur être agréable, mais encore ce qui leur est utile et salutaire, dût le malade le trouver amer et insupportable. Egalement les auditeurs sont prévenus de se soumettre aux traitements les plus sévères. Il faut supporter dans les blessures le vin mordant de la correction avec l'huile douce de la consolation. Il faut donc que le médecin ait de l'amitié pour son malade; mais pas de cette amitié molle qui ménage et qui tue. Il la faut soutenir par une vigueur et une détermination qui opèrent avec sévérité, sans exaspérer toutefois le patient; il faut se conduire de telle sorte que le malade reconnaisse aisément que toute l'application du médecin c'est de le guérir et de le sauver. Prédicateur, souvenez-vous d'être ce qu'était l'arche de Moïse : elle contenait les tables de la loi, la verge d'Aaron et la manne. Ainsi ayez en vous-même ces trois choses : 1° les tables de la loi, c'est-à-dire la connaissance des Ecritures; 2° la verge, c'est-à-dire la fermeté du zèle et la vigueur de la correction; 3° la manne, c'est-à-dire la douceur compatissante envers les âmes. Enfin saint Paul nous prévient qu'il ne faut pas seulement proposer aux fidèles les passages doux et agréables des Ecritures, mais encore ceux qui parlent des supplices des méchants, parce qu'ils jettent dans l'âme cette crainte salutaire, commencement de la sagesse et de la réforme sérieuse de la vie. De là se tire encore une nouvelle raison pour le prédicateur de lire sans cesse l'Ecriture; car où puisera-t-il la connaissance des jugements de Dieu, et des châtiments des méchants? Sera-ce dans Cicéron, dans Sénèque, dans Virgile, ou dans nos philosophes et dans tous ces livres nouveaux qui nous inondent et nous perdent? Sera-ce là que le médecin des âmes apprendra quand et comment il faut porter le fer et le feu dans les plaies de l'esprit et du cœur? Hélas! il ne trouverait pour lui et pour les autres qu'incertitude, et un vain étalage de prescriptions téméraires ou funestes; et nous pousserons cette plainte que faisait entendre autrefois Jérémie contre les faux prophètes qui trompaient le peuple et le perdaient : « Ils prétendaient guérir la fille de mon peuple, et ils ne faisaient qu'aggraver ses maux, car ils lui disaient : La paix, la paix, tandis qu'il n'y avait point de paix pour elle. *Sanabant contritionem filiæ populi mei ad ignominiam dicentes : Pax, pax, cum non esset pax* (VIII, 11.) » Mais y a-t-il une plaie plus terrible et plus funeste que celle du péché? On la guérit, ou plutôt on l'aggrave par une fausse guérison lorsque les docteurs de la loi endorment par leurs vains discours les pécheurs dans une sécurité funeste, qu'ils ne parlent au riche voluptueux et puissant que d'un Dieu clément et bon, tandis qu'ils devraient bien davantage l'effrayer en lui montrant un Dieu sévère et redoutable envers celui qui a reçu ses biens dès cette vie sans se mettre en peine d'une conduite pure et sévère. Cette plaie devient funeste pour le médecin lui-même, en ce qu'elle arme contre lui la colère de Dieu, qui lui demandera compte un jour des âmes trompées et perdues par ses discours de mensonge et de lâcheté.

Et plût au ciel que ces lâches et ces trompeurs ne cherchassent pas à ébranler dans les fidèles la confiance envers les médecins véritables qui ne flattent point les pécheurs dans leurs désordres, en disant que ces prédicateurs de vérités rigides portent les choses à l'excès et rendent la vertu impraticable; comme si le maître n'avait pas dit que la porte est étroite et la voie difficile et que peu y marchent, et que la voie large mène à la mort et qu'elle est encombrée d'une foule qui se renouvelle incessamment; comme s'il n'était pas plus sûr de retenir les rênes que de les lâcher, quand il s'agit de diriger une multitude pétulante et emportée par les passions! Qu'ils sachent, les insensés, que l'esprit de Dieu n'est pas un esprit de mollesse, mais un esprit de force et de victoire; et s'ils ne le savent pas, qu'ils l'apprennent en méditant les Ecritures et non en perdant leur temps, leur esprit, leur cœur, leur conscience et leur éternité dans des lectures que la vérité dédaigne, que la sagesse repousse et que la modestie redoute.

Le médecin habile et intelligent présente les remèdes tantôt comme nourriture solide et tantôt comme breuvage. Le médecin des âmes doit mettre la même variété dans ses traitements, en considérant la diversité des maladies et des tempéraments; offrir une nourriture forte, c'est-à-dire les enseignements sévères et élevés des Ecritures quand l'état de l'âme le comporte; d'autres fois le lait est le breuvage, c'est-à-dire les vérités élémentaires et faciles aux âmes simples et faibles. Vous rencontrez des prédicateurs qui ne s'occupent devant l'assemblée des fidèles qu'à présenter des choses difficiles et au-dessus de l'intelligence de leur auditoire. Ils peuvent bien faire briller par là leur savoir, afficher leurs études, mais ils

ne guérissent pas leur malade. Qu'ils se souviennent de cette parole de saint Paul aux Hébreux (xv, 12) : « Il est encore nécessaire qu'on vous apprenne les premiers éléments de la parole de Dieu ; vous êtes tels qu'il vous faut du lait plutôt qu'une nourriture solide. Donnez à un enfant ce qui est bon pour un homme de trente ans, vous le tuez. »

Que les prédicateurs se souviennent surtout qu'il ne s'agit pas de la guérison d'un homme en particulier, mais que leur charge est de veiller à la santé du corps de Jésus-Christ même : ils sont les médecins de l'Église. Or si le médecin du roi, le médecin de la reine, sont les hommes les plus renommés en science et s'exercent continuellement à devenir meilleurs pour être plus dignes de leur charge, quel soin, quelle application ne devons-nous pas apporter afin de donner aux divers membres d'un si noble corps les secours qu'il réclame !

Je crois que cette dernière considération, présentée par saint Chrysostome au livre IV du *Sacerdoce*, suffit à elle seule pour animer les prédicateurs à se rendre dignes, par leurs efforts, de l'office infiniment élevé que le ciel leur a confié ; car comment un prêtre pourra-t-il être lâche et négligent s'il se dit souvent à lui-même : Le corps de Jésus-Christ même m'est confié ; c'est à moi à guérir les langueurs et les blessures du corps pour lequel Jésus-Christ a versé tout son sang ; c'est moi qui ai la charge d'en conserver les membres intacts, sains et purs, avec la fraîcheur et la grâce d'une santé florissante : si quelqu'un d'eux dépérit ou est rompu, je suis appelé à le restituer dans sa première forme et à le mettre en harmonie parfaite avec la tête, qui est Jésus-Christ Fils de Dieu. Voilà ce que Dieu exige de moi. Eh bien ! mon âme, qu'en penses-tu ? qu'en dis-tu ? es-tu capable d'un tel office ? et bien loin de t'y ingérer pour ta ruine et celle des autres, ne dois-tu pas plutôt fuir avec épouvante un si sublime mais si formidable office, en disant à Dieu et aux hommes cette parole d'Isaie : « Laissez-moi, laissez-moi, je ne suis point médecin ; je n'ai dans ma maison ni remèdes pour guérir, ni pain pour nourrir. *Non sum medicus, et in domo non est panis.* » (III, 7.)

Beaucoup d'habiles médecins ne veulent pas se hasarder à donner leurs soins à certains rois d'Orient, parce qu'ils savent que s'ils ne réussissent pas ils sont en danger de payer de leur tête ; mais combien le corps de Jésus-Christ, combien Jésus-Christ lui-même ne doit-il pas plus peser dans la balance que les rois et les empereurs ! et combien les suites, si nous manquons la cure par notre faute, ne sont-elles pas plus redoutables pour nous que pour le médecin d'un despote ! « Si tu n'as pas annoncé ma justice à l'impie, dit le Seigneur, il mourra dans son péché. Mais je te redemanderai à toi, médecin inhabile, pasteur mercenaire et chien muet, je te redemanderai son âme. *Ipse in impietate sua morietur, et sanguinem ejus de manu tua requiram.* » (*Ez.* III, 18.)

Ce qu'il y a de plus terrible dans la charge de prédicateur c'est que ce médecin n'a pas à guérir les corps, mais les âmes dont les maladies sont bien plus variées, bien plus difficiles que celles du corps. Dans celles du corps les malades ne demandent pas mieux que de guérir ; dans celles de l'âme c'est presque toujours le contraire. Le plus difficile pour le médecin c'est de faire vouloir son malade, qui se réjouit d'ordinaire dans sa maladie, ou qui du moins ne veut s'aider en rien, ou désespère tout à fait. De plus, mille rencontres heureuses peuvent déterminer la guérison du corps ; c'est un changement de temps, c'est un beau soleil, c'est un plein repos de la nuit. Ces secours de la nature viennent merveilleusement en aide au médecin ; mais le soleil ou le sommeil, ou la pluie, ou le beau temps n'ont pas coutume d'être les auxiliaires du prédicateur et du prêtre. Le médecin spirituel n'a d'autres secours extérieurs que la doctrine, les maximes et les exemples de l'Écriture. Il faut qu'il sache, dit saint Chrysostome, en faire un soleil pour réchauffer son malade, un rafraîchissement qui le récrée, un lait qui l'adoucit, une nourriture qui le fortifie, et aussi, lorsqu'il y a nécessité, le fer purificateur qui retranche ce qui est gâté et le feu qui cautérise la plaie. L'Écriture est tout pour le médecin des âmes, s'il veut et s'il sait s'en servir. Qu'il laisse donc là, ou du moins qu'il ne les touche qu'en passant, tous ces vains discoureurs, tous ces philosophes bavards qui parlent beaucoup et ne disent rien ; qu'il cherche les remèdes de l'âme où ils sont, dans la Bible. Là Dieu lui-même les a rassemblés, et malheur au prêtre qui, négligeant ces célestes richesses, perd son temps, son âme et celles des autres dans l'étude curieuse et vide de ces hommes qui ne nous sèment que du vent, et qui ne font recueillir à leurs lecteurs que le doute, l'incertitude et l'orgueil !

O prêtres ! vous à qui Dieu a confié les âmes pour les guérir, voilà déjà beaucoup de temps peut-être que vous exercez le ministère de la parole. Pour vous juger vous-mêmes et votre habileté dans votre art, et de quelle manière vous employez le remède des Écritures, examinez les cures que vous avez faites, comptez-les, dites-les. Quel voluptueux a cessé sa vie dissolue après vos discours ? quel injuste a réparé ses rapines ? quel ambitieux est devenu humble ? quel arrogant a déposé son faste ? quel avare a nourri les pauvres ? quelles haines ont été remplacées par l'amitié ? Et puisque la force de la parole de Dieu se manifeste non-seulement par la guérison des malades, mais encore par la résurrection des morts, que les prédicateurs regardent autour d'eux, qu'ils comptent, et qu'ils nous disent les morts spirituels qu'ils ont tirés des antres du péché et des profondeurs de l'enfer. Nous avons vu les serviteurs de Dieu, pleins de la parole sacrée, guérir des malades et ressus-

citer des morts en nombre innombrable. A peine pouvons-nous ajouter foi aux récits des historiens les plus intègres et les plus graves, tant ce qu'ils racontent est prodigieux ! Ainsi, pour en revenir à ce célèbre dominicain dont j'ai déjà parlé, il n'avait pas sitôt mis le pied quelque part, il n'avait pas sitôt ouvert la bouche que tout changeait comme par enchantement. Plus de libertinage, plus d'ivrognerie, plus de débauches, plus de haines. Devant lui les jeux, même innocents, disparaissaient comme les nuages et les ténèbres devant le soleil. A sa suite venaient le recueillement, la paix, la douceur, l'innocence, la justice, le zèle des choses éternelles ; et non-seulement durant sa présence, mais encore longtemps après son départ. La beauté des temps apostoliques semblait être revenue sur la terre ; et ces merveilles éclataient dans les villages et les hameaux comme dans les cités, car cet homme incomparable, à l'exemple de Jésus-Christ son maître, visitait avec un soin égal les bourgades et les villes.

Telle est la puissance de la parole de Dieu, je veux parler de l'Ecriture sainte, lorsqu'elle est employée par les saints. C'est un remède qui guérit les malades et qui ressuscite les morts. Mais si le prédicateur, dont l'office est d'être le médecin des esprits et des cœurs, ne se sert point du remède des Ecritures, l'ignore ou le dédaigne, pour employer je ne sais quels sots et impuissants remèdes mendiés à la raison et à la jactance des philosophes et des moralistes humains, que fera-t-il ? Pauvres malades, et vous morts de quatre jours, et de six et de vingt ans, que deviendrez-vous ? O prêtre, que deviendras-tu quand Dieu te dira du haut de son tribunal : « Quoi donc, est-ce qu'il n'y avait en Galaad ni remède ni médecin ? pourquoi la plaie de la fille de mon peuple n'a-t-elle pas été guérie ? (*Jér.* VIII, 22.) Est-ce qu'il n'y avait pas dans mon Eglise le remède des Ecritures que j'y avais déposé afin que tu t'en servisses pour les autres et pour toi, ô médecin digne de mon aversion et de ma haine ! Pourquoi tant de maladies, tant d'épidémies, tant de plaies béantes ? Je t'avais confié ces orgueilleux, ces voluptueux, ces avares, ces ennemis pour les guérir, et l'enflure les défigure, la putridité les consume, la haine les enflamme, et l'avidité les dessèche. Pourquoi n'as-tu pas voulu te servir pour eux du remède que j'avais préparé ? Tout dans mon peuple est malade et languissant : depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'y a rien de sain en lui. Les chefs sont sans foi, les compagnons des voleurs, et participants de tous les crimes ; la cause de la veuve est abandonnée, et les pupilles et les orphelins sont foulés aux pieds. Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous font leur dieu de l'argent. La fraude et l'injustice se rencontrent dans le prophète et dans le prêtre : ce n'est que licence et dissolution de tous côtés. Quel spectacle ! l'Eglise est surchargée d'âmes malades, blessées et mortes ; comme en un jour de bataille, la terre est jonchée de cadavres. Qu'on ne parle point du manque de remèdes, et qu'ils ont perdu de leur efficacité. N'y a-t-il pas les Ecritures ? Ne sont-elles pas toujours ce qu'elles ont été, la parole vive, efficace et ressuscitante ? Mais, ô prêtre, tu n'as pas voulu t'en servir ; médecin coupable, tu n'as pas voulu employer les moyens que j'avais mis dans tes mains. Les âmes ont péri, mais c'est ta faute ; maintenant il faut que tu payes pour elles : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* » Que pourra répondre le prédicateur à cette interpellation foudroyante ? baisser la tête, s'accuser, s'avouer coupable, et se précipiter dans les enfers.

CHAPITRE VIII.

Le prédicateur doit méditer continuellement les Ecritures, parce que sa charge est d'annoncer la parole de Dieu qu'elles contiennent.

Ce qui est dit à Ezéchiel sur le point de parler de la part de Dieu à son peuple : Fils de l'homme, va à la maison d'Israël et dis-lui ces paroles, *et loqueris verba mea ad eos* (Cap. III), regarde également tous ceux qui, dans l'Eglise de Dieu, exercent l'auguste ministère de la prédication. Leur charge c'est de dire, non leur parole, mais la parole de Dieu : ils ne sont, ils ne doivent être que le porte-voix de Dieu instruisant le monde. Qu'ils se souviennent, dit saint Grégoire, de ne rien dire autre chose que ce qu'ils ont d'abord entendu au dedans ; autrement ils seront passibles de la malédiction de Dieu contre les faux prophètes qui ne disaient que des choses vaines d'après les visions de leur cœur, et que la multitude aveugle et ignorante recevait comme venant de Dieu, et écoutait avec enthousiasme, parce qu'elles les amusaient.

Plût au ciel que l'Eglise de Dieu n'eût pas encore maintenant de ces faux prophètes qui nous donnent les songes creux de leur imagination, ou les stériles élucubrations de leur philosophie orgueilleuse pour la parole de Dieu, et qui donnent une pâture d'amusement aux fidèles, qui ne trouvent en les écoutant qu'assoupissement dans leurs fautes, parmi tous ces beaux discours qui seront l'objet d'un terrible jugement pour leurs auteurs !

Que vient faire le fidèle dans nos églises ? il vient chercher la parole de Dieu : c'est là la science que Jésus-Christ a promis de déposer dans son Eglise, et qu'on y trouvera toujours. Bienheureux ceux qui entendent cette parole et qui la conservent ! Ceux qui sont de Dieu entendent sa parole. Les apôtres annonçaient la parole de Dieu avec assurance : « Il n'est pas raisonnable, disent-ils, que nous laissions le ministère de la parole de Dieu pour celui des tables. Ayant reçu de nous la prédication de la parole de Dieu, vous ne l'avez pas reçue comme la parole de l'homme ; mais (et c'est ce qu'elle est) comme la parole de Dieu lui-même

vous parlant. » En cent endroits de l'Ecriture nous voyons le même langage; d'où il résulte que c'est tromper impudemment le fidèle lorsque le prédicateur orgueilleux, ignorant ou imbécile lui débite sa parole, sa pensée, au mépris de la parole de Dieu lui-même, qu'il néglige ou qu'il dédaigne d'employer et de communiquer. Cet homme est un menteur et un traître : il n'est pas le porte-voix de Dieu, puisqu'il ne dit rien de ce que Dieu dit et veut qu'il dise à son peuple.

Mais que voulez-vous donc, me dira quelqu'un? Comment le discours du prêtre pourra-t-il être la parole, la voix de Dieu? Faudra-t-il que Dieu suggère à chacun ce qu'il aura à dire? faudra-t-il entre Dieu et les prédicateurs de ces communications intimes qui existaient entre lui, Moïse et les prophètes? faudra-t-il que toujours, à l'exemple de ces hommes inspirés, il ait la certitude de pouvoir dire comme les prophètes : Voici ce que dit le Seigneur?

Ecoutez : l'inspiration directe et spéciale n'est pas le seul moyen de connaître la parole de Dieu et d'entendre sa voix. Il n'est pas nécessaire que Dieu s'entretienne avec chaque prédicateur en particulier. Ne peut-il pas trouver quelque autre route pour faire arriver sûrement sa voix jusqu'à nous? Oui, et ce chemin ravissant c'est la Bible. Là sont toutes les paroles révélées de Dieu pour la consolation et la lumière des générations humaines jusqu'à la fin des temps. « Toute l'Ecriture, dit saint Paul, qui est divinement inspirée, est utile. Elle est inspirée, c'est-à-dire dictée aux auteurs sacrés qui ne nous ont pas transmis leurs pensées, mais les pensées de Dieu. Ainsi la source, la cause des Ecritures sacrées ce n'est pas l'homme, mais Dieu. »

Certainement, celui qui est l'auteur d'une lettre est celui qui la dicte. Or c'est Dieu qui a dicté l'Ecriture. « Ce n'a point été par la volonté des hommes, dit saint Pierre, que la prophétie nous a été apportée; mais ça été par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé. » Or ce que dit l'apôtre des prophéties regarde également toutes les autres parties de l'Ecriture dont saint Paul dit en général : Toute l'Ecriture est divinement inspirée. Autrefois, dit saint Paul, Dieu a parlé en plusieurs manières à nos Pères. Donc les auteurs sacrés n'ont été que les organes de Dieu, les secrétaires et la plume agile du Saint-Esprit. « C'est pourquoi, dit saint Grégoire, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous inquiéter de savoir quel est l'homme qui a écrit tel ou tel livre des Ecritures. L'homme n'est que la plume; et de même que celui qui, ayant reçu la lettre d'un grand roi, userait son temps et son intelligence pour savoir de quelle plume, ou même de quel secrétaire le prince se serait servi, serait un sot; de même ce serait être ridicule et insensé de tellement nous occuper de l'écrivain dans la parole de Dieu que nous ne pensions ni à l'auteur, ni à ce qu'il dit, ni à ce qu'il veut, » etc., etc. Pourtant, combien de grands et savants docteurs de notre temps ne font pas autre chose! Ils s'occupent de la plume, de l'instrument, du secrétaire, et ils ne pensent point à celui qui dicte!

Donc l'Ecriture sainte n'est point la parole de l'homme; et puisque la charge du prédicateur est de porter au peuple fidèle, non la parole de l'homme, mais la parole de Dieu, la conclusion rigoureuse est qu'il doit lire et relire nuit et jour les livres sacrés; et que de même que le berger ramène au bercail les brebis égarées dans la plaine par le son suave de quelque doux instrument, il doit faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ les âmes errantes et vagabondes par les chants harmonieux des Ecritures. La voix de l'homme ne saurait les sauver, c'est la voix de Dieu qui peut seule faire cette merveille. Le ministère des prédicateurs, c'est celui des apôtres. Notre devoir, disent-ils, c'est de nous consumer dans la prédication de la parole et dans la prière : *Orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Prêtres, offrez donc aux fidèles la parole de Dieu, non la parole des philosophes; la parole de Jésus-Christ, des prophètes et des apôtres, non celle des orateurs et des poëtes. Souvenez-vous de cet ordre de saint Paul à Timothée : *Prædica verbum;* la parole. Ce mot, laissé tout seul, veut dire la parole par excellence, c'est-à-dire la parole de Dieu, parole qui par sa vérité, sa sainteté, sa force, laisse à mille lieues derrière elle toutes les autres paroles. N'oubliez jamais, vous dit encore saint Paul, que vous remplissez la charge d'ambassadeur pour Jésus-Christ. Servez-vous donc des paroles de votre prince pour exposer ses affaires; prétendez-vous mieux comprendre et expliquer ses affaires que lui-même? Faites la charge d'évangéliste. Or que fait l'évangéliste? Il raconte les faits et rapporte les discours.

Mais est-ce faire cette charge que de publier autre chose que la parole de Dieu, que de parler d'autre chose que ce que l'Evangile raconte et développe? Il nous faut proclamer la ruine du péché par le sang de Jésus-Christ, la paix entre le ciel et la terre par sa croix, le ciel ouvert aux hommes de bonne volonté. Où irons-nous chercher ces enseignements ailleurs que dans la Bible? Est-ce Platon qui nous en instruira? Cicéron nous exposera-t-il ces mystères? Homère et Virgile les ont-ils chantés? Ah! je le sais, eux et bien d'autres ont aussi leurs mystères et leurs enseignements; mais que disent-ils sur Dieu, sur l'homme, sur les vices et les vertus? Que d'erreurs et souvent de choses licencieuses! et puis s'ils parlent à l'esprit, s'ils chatouillent l'oreille par une harmonie qui passe, que peuvent-ils sur le cœur? Rien pour le bien, tout le mal. Bien insensés donc et bien coupables les prédicateurs qui remplissent leurs journées, leur esprit et leurs discours des pensées de ces enfants de ténèbres, et qui méprisent les clartés célestes des Ecritures!

Chapitre IX.

Le prédicateur doit lire et méditer les Ecritures parce que sa charge est, 1° de prêcher les mystères de la foi; 2° de les défendre; 3° de faire connaître la volonté de Dieu.

Ces trois chefs sont importants à examiner, et l'étude que nous allons en faire nous fera comprendre combien la connaissance des Ecritures est nécessaire au prédicateur. Et d'abord il est plus clair que le jour qu'il faut la connaissance des Ecritures pour publier les mystères devant les fidèles. Les mystères surpassent par leur élévation les forces de notre esprit : abandonnés à nos seules conceptions nous ne pouvons même les soupçonner; il faut donc qu'ils nous soient communiqués par un autre. Mais par qui, si ce n'est par celui qui est le maître, le docteur de la foi et des mystères? S'il s'agit des simples fidèles, ce maître c'est le prêtre qui l'enseigne; s'il s'agit du prédicateur, c'est l'autorité des pasteurs, et, pour aller toujours en remontant, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu. Or où Dieu parle-t-il à nous autres chargés d'enseigner? Dans l'Ecriture qui est la parole confiée à l'Eglise qui en est la dépositaire et l'interprète. C'est donc dans l'Ecriture que le prêtre doit aller chercher la connaissance des mystères ; et, comme il doit être toujours prêt à en faire part aux fidèles, il faut qu'il se plonge sans cesse dans les sources vives qui les contiennent, afin d'en être tout ruisselant, comme un homme plongé dans l'eau parfumée n'en sort point sans être tout humide, et sans répandre au loin l'odeur des parfums, qui l'ont pénétré. Certainement ce ne peut être ailleurs qu'il trouvera la connaissance utile pour les autres et pour lui des mystères : donc cette parole de saint Paul que toute l'Ecriture qui est inspirée est utile pour reprendre, l'est surtout pour enseigner les dogmes et les mystères.

Prêcher les mystères aux croyants n'est pas la seule obligation du prédicateur; il doit encore défendre la foi et les mystères contre les hérétiques et les incrédules. Mais où trouvera-t-il ses preuves et ses démonstrations si ce n'est surtout dans les Ecritures? La Bible est son arsenal : là est son armure, là sont ses armes. Soldat de Dieu, défenseur de l'Eglise ; il ne saurait trouver ailleurs de quoi attaquer, terrasser l'ennemi, et abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Les raisonnements humains et l'éloquence de la terre sont des machines trop faibles pour renverser les remparts de l'hérésie et de l'incrédulité; il faut une autre artillerie, il faut cette parole tonnante et victorieuse que David a chantée en ces termes : La voix de Dieu est pleine de force et de magnificence ; elle fait bondir les montagnes, elle met à nu les profondeurs des déserts, elle fait voir le faible de tous ces raisonnements en apparence si profonds, et fait fuir comme les cerfs ces esprits arrogants déconcertés par l'ascendant souverain de sa divinité.

Il me semble voir une belle image des fonctions et de la force des prédicateurs de l'Eglise fidèles à se servir du glaive de la parole sainte, dans ce beau passage du *Cantique des cantiques* (III, 7) : « Voici le lit de Salomon, environné de soixante hommes des plus vaillants d'entre les forts d'Israël ; ils ont toujours l'épée à la main de peur des embûches de la nuit. » Le ministre de la parole est mis en sentinelle pour défendre les âmes contre les attaques de l'ennemi du salut : il faut donc qu'il soit sans cesse sous les armes pour les conserver dans la paix. Or pour cela il faut que le zèle de Dieu le dévore et le couvre comme une cuirasse brillante et polie; il faut que l'étude continuelle des Ecritures le fasse jeter de tous côtés des lumières étincelantes qui éclairent le fidèle, et un feu brûlant qui éloigne et consume au besoin les impies et les ennemis du salut. Soldat infatigable, il faut veiller et combattre jusqu'à la mort autour du lit d'honneur, du trône du véritable Salomon, c'est-à-dire de l'Eglise de Jésus-Christ. Les soldats se font hacher plutôt que de laisser arriver l'ennemi jusqu'au drapeau, et les canonniers se font tuer sur leurs pièces : voilà les exemples d'énergie et de courage que les enfants de ténèbres donnent aux enfants de lumières. Ne soyons pas moins vaillants qu'eux ; accomplissons tous les jours la parole de saint Paul à Timothée : Travaille, combats comme un bon soldat de Jésus-Christ, en prêchant intrépidement la vérité sans la farder ni l'affaiblir, et sans laisser par notre silence ou nos mollesses l'ennemi envahir la place, et faire des prisonniers ou des victimes en ébranlant ou en ruinant tout à fait la foi et la piété des fidèles.

Je n'ai pas besoin d'insister pour dire que cette épée que tiennent à la main les forts d'Israël c'est la parole de Dieu dans la bouche du prédicateur. Ce n'est pas assez pour nous ; il faut la porter en trois manières : 1° dans la main, c'est-à-dire par les œuvres ; 2° dans le cœur par la méditation ; 3° dans la bouche par la prédication. Si nous ne faisons que la prêcher, cette parole, sans la pratiquer nous-mêmes, nous ferons comme ces misérables dont parle saint Paul : « Ils confessent Dieu de bouche et le nient par leurs œuvres. » Le glaive de la parole est inutile alors dans nos mains, car Dieu n'a pas dans ses usages de donner des succès de salut aux prédicateurs qui ne savent que parler. On peut les comparer à des soldats qui tireraient l'épée, et qui feraient contre l'ennemi toutes les gesticulations de l'escrime sans jamais lui porter un coup ni le blesser. Vous diriez : Ce soldat s'amuse, et vous auriez raison. De même ce prédicateur insensé et coupable ne doit être réputé qu'un baladin et un farceur qui se donne en spectacle aux autres pour les amuser, à lui-même pour s'enfler, et à Dieu pour s'attirer un effroyable jugement.

Il est dit au *Cantique des cantiques* que ces

vaillants rangés autour du lit, ou plutôt du trône de Salomon, sont très-expérimentés dans le métier de la guerre, *ad bella doctissimi*; c'est-à-dire qu'ils savent de quelle manière il faut approcher de l'ennemi ; ils examinent la force, le nombre, la tactique des adversaires, afin de les attaquer à leur avantage pour les abattre plus sûrement. De même le prédicateur doit étudier de longue main ses ennemis, s'exercer dans le silence de l'étude et de la prière au maniement de ses armes, afin qu'une fois entré en champ clos il ne raconte ses combats que par ses victoires.

Le prédicateur n'est pas seulement établi pour combattre, mais encore pour guider les autres. Or de même qu'il faut une connaissance bien plus profonde de la tactique aux colonels et aux généraux qu'aux simples soldats, il faut une grande application de la part des prédicateurs à la théorie des manœuvres des combats de Dieu, et à l'exercice du maniement des armes sacrées, afin de savoir s'en servir, et de dresser les autres à s'en servir chacun selon sa portée et son rang.

Combien ne serait-il pas dommageable aux peuples que des ignorants s'ingérassent dans un ministère et dans un emploi dont ils ignoreraient les premiers éléments! Combien ne serait-il pas malheureux et funeste de voir monter à la tribune sainte des hommes à qui, à cause de leur ignorance et de leur orgueil, il faudrait crier : Téméraires, descendez! vous voulez enseigner, commencez par apprendre; vous voulez combattre et vous ne connaissez pas l'ennemi! où sont vos armes? C'est l'Ecriture qui est l'arsenal de Dieu; et vous n'y entrez jamais, vous le méprisez! et vous allez chercher des armes; où? dans les magasins du siècle, et vous y trouvez des épées sans pointe, des traits de laine et de coton. Retirez-vous donc! Saint Paul ne voulait pas qu'on élevât à l'épiscopat un néophyte inhabile encore dans les combats de Dieu, de peur que sa vanité ne le perdît lui et les autres, et qu'il ne tombât dans les filets du diable dont il ne saurait pas discerner les ruses. Prédicateur ignorant des Ecritures, cette défense te regarde. Tout vieux chrétien que tu es, tu n'es qu'un néophyte, si tu ne connais, ni ne goûtes, ni ne pratiques l'Ecriture. Donc tais-toi.

Ces craintes de la nuit, ces embûches des ténèbres contre lesquelles les vaillants de Salomon faisaient une garde si vigilante autour du trône, du lit du roi, représentent ces périls continuels des âmes de la part du démon, et de la malice des hommes, et surtout de l'astuce des hérétiques. Il faut donc que les prédicateurs, comme des sentinelles, des vedettes infatigables, toujours armés de toutes pièces, soient prêts à repousser toutes les attaques de Satan, d'autant plus dangereux qu'il se transforme souvent en ange de lumière, s'armant des sophismes d'une raison pointilleuse et de l'Ecriture prise dans le sens particulier.

Encore un coup les armes du prédicateur ne peuvent être que l'Ecriture méditée et développée dans le sens de l'Eglise, et selon l'autorité et la manière des saints docteurs. Ce n'est qu'avec elle et par elle qu'ils peuvent se défendre, attaquer et vaincre. Elle est cette tour de David bâtie avec des tourelles et des bastions; mille boucliers, armes des forts, y sont suspendus. Or nos armes, dit saint Paul, ne sont pas corporelles et massives; elles ne seraient bonnes à rien pour la destruction des murailles qu'on nous oppose, ni des troupes qui nous tiennent tête; mais c'est la puissance de Dieu même qui réside en sa parole, et qui réduit en poudre tous les raisonnements, toute l'éloquence, tout le vain étalage des philosophes, des impies et des hérétiques qui se sont opposés aux apôtres, et qui s'opposeront à leurs successeurs dans toute la suite des âges. L'Evangile n'a-t-il pas renversé tous les efforts de la prudence humaine, cachée sous les voiles artistement brodés des discoureurs de Rome et d'Athènes, et aussi toute la fureur et la puissance des faisceaux romains qui soutenaient par le sang répandu à torrents les paroles impuissantes des philosophes? C'est par ces armes et non par d'autres, dit saint Paul (*II Cor.* x, 4), que nous avons courbé toutes les têtes sous le joug de la foi en Jésus-Christ : *Consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi*. Voulez-vous faire ce qu'a fait saint Paul? Prenez ses armes, et commencez d'abord par apprendre à vous en servir en méditant longtemps les Ecritures dans la retraite, et en les traduisant en œuvres dans chacune de vos actions, de vos paroles et de vos pensées. Tout cède toujours tôt ou tard à la parole de Dieu et à la force de l'Ecriture prêchée comme elle doit l'être. C'est une lumière qui chasse la nuit, un torrent qui emporte tout ce qui s'oppose à son passage.

J'ai dit : quand cette parole est prêchée comme elle doit l'être, c'est-à-dire quand à la prédication s'unit la sainteté de la vie, le zèle des âmes, la ferveur de l'esprit, l'oraison et la pureté d'un cœur qui ne cherche que Dieu et sa gloire, et qu'aucune pensée d'avarice et de vaine gloire ne vient mêler son limon aux pensées célestes qui doivent uniquement agiter le cœur du prêtre, et le pousser dans la carrière de la prédication. Donnez-moi le prédicateur que je viens de dépeindre, et il n'y aura pas de pécheur si obstiné qui ne cède. Ce prédicateur transportera les montagnes, pénétrera les abîmes des mers, desséchera les torrents, renversera les cèdres; les rois baiseront la poussière de ses pieds, et leur majesté s'abaissera volontiers sous son autorité.

Prenez-moi les philosophes les plus vantés, glanez dans leurs plus beaux livres, débitez-nous leurs plus belles maximes, et nous verrons qui deviendra meilleur d'entre ceux qui vous auront écouté.

Prêtres, cessez d'user votre temps et votre esprit sur des lectures d'où vous ne pouvez tirer presque rien ; ayez quelque connaissance de ces hommes tant et trop vantés, à la bonne heure ; mais ne prétendez pas y trouver les armes qui vous sont nécessaires contre les ennemis de Dieu et du salut des âmes. Prenez, prenez les armes que le ciel lui-même a façonnées pour vous, la parole de Dieu, l'Ecriture sainte. Souvenez-vous du jour de votre consécration à Dieu. Le pontife en vous revêtant du sacerdoce vous a dit, parlant des Ecritures : Reçois, ô mon fils, le glaive saint comme le présent que Dieu te fait ; avec lui tu détruiras les ennemis d'Israël. *Accipe sanctum gladium munus a Deo, in quo dejicies adversarios* (*II Mac.* xv, 16). Avec ce glaive extermine l'hydre des hérésies et des mauvaises doctrines, frappe à droite et à gauche, terrasse le démon des mauvaises mœurs, n'épargne ni erreur ni péché ; et souviens-toi qu'il est maudit de Dieu le prêtre qui ayant reçu ce glaive sacré de la parole sainte le laisse reposer dans le fourreau, et ne le fait pas sans cesse s'enivrer du sang du démon et du péché. Plein de tendresse pour le pécheur, poursuis le péché avec une colère incessante.

La charge du prédicateur c'est encore, comme nous avons dit, de faire savoir au monde la volonté de Dieu. Il est l'ange du Dieu des armées, son envoyé auprès des peuples, l'ambassadeur de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul. Or que doit faire un ambassadeur ? expliquer les affaires dont il est chargé selon les instructions et, autant que possible, avec les paroles mêmes de son prince. Pour nous autres prêtres, la parole de notre prince c'est l'Ecriture ; car qu'est-ce que la Bible ? c'est le livre des préceptes de Dieu, *liber mandatorum Dei*, le livre de vie, le testament du Très-Haut, la manifestation de la vérité : *liber vitæ, testamentum Altissimi, agnitio veritatis*. L'Ecriture, dit saint Grégoire, c'est la lettre du Tout-Puissant à sa créature ; et voici comme il exhortait à la lire un nommé Théodore, médecin : « Si vous aviez reçu une lettre de l'empereur, vous seriez toujours à la lire et à la relire, et vous n'auriez point de cesse que vous n'eussiez pris une connaissance parfaite de ce que voudrait de vous le prince. Eh bien ! l'empereur du ciel, le Seigneur souverain des hommes et des anges, vous a écrit des lettres où il est question de vos intérêts les plus chers, et vous négligez de les lire ! » Voilà ce que disait saint Grégoire à un médecin dont la charge n'est pas assurément de faire connaître aux hommes la volonté de Dieu. Que n'aurait-il pas dit aux prédicateurs, eux qui sont établis sur la terre pour le salut du monde ! Saint Augustin (*in psal.* 90) pense et parle comme saint Grégoire ; car après avoir dit que nous sommes les concitoyens des anges et les citoyens du ciel, quoique encore voyageurs sur la terre, il ajoute : Des lettres nous ont été envoyées de la cité d'en haut pour nous tenir en relation avec elle ; ces lettres ce sont les Ecritures qui nous exhortent sans cesse à bien vivre. Ailleurs (*Serm.* 55 *ad fratres in erem.*) il les appelle des lettres d'invitation que Dieu nous écrit par les prophètes et les apôtres, pour nous donner droit et moyen d'entrer dans la patrie céleste ; ce saint docteur gourmande avec véhémence ceux qui négligent de s'y appliquer, et il les compare à un mauvais homme d'affaires qui non-seulement n'obéirait pas aux ordres de son maître, mais encore qui ne daignerait pas même ouvrir et lire les lettres qu'il en recevrait.

Donc que le prédicateur qui ne veut pas manquer à son office lise et relise les lettres de son prince, c'est-à-dire la parole de Dieu. Là il apprendra ce que son maître veut de lui et des autres ; car c'est particulièrement au ministre de la parole sainte que s'adresse le prophète qui dit : « Les lèvres du prêtre garderont la science, et c'est de sa bouche que découlera sur les peuples la connaissance de la loi. »

Chapitre X.

Le prédicateur doit étudier l'Ecriture, parce que sa charge est d'enseigner ce qui est bon, de détourner de ce qui est mal, de semer les vertus et d'extirper les vices.

Saint Augustin, dans son excellent livre de la doctrine chrétienne (Lib. iv, c. 4), dit que le docteur et le maître de la vraie foi doit enseigner ce qui est bon, détourner de ce qui est mal, animer les lâches, réunir les divisés, éclairer les ignorants, à tous rappeler leurs destinées futures. Ces paroles du saint docteur rappellent celles-ci de Dieu à Jérémie. « J'ai mis mes paroles en ta bouche, et je t'ai établi aujourd'hui sur les nations et les royaumes, afin que tu arraches et que tu détruises pour ensuite édifier et planter. » (*Jerem.* xix, 10.) Voilà l'office et la charge du prédicateur. Il doit arracher jusqu'aux dernières racines du péché dans les cœurs pour y faire croître ensuite les vertus chrétiennes.

Mais pour enseigner les vertus et faire germer cette céleste semence dans les cœurs, il faut commencer par les avoir soi-même, et avoir puisé ce grain divin là où il est mis en dépôt. Or où est-il ? dans les Ecritures. Là sont mis en réserve les vrais et purs enseignements. Saint Grégoire, sur ce passage du psaume, « Dieu a étendu les cieux comme un immense manteau, » dit (*Hom.* 10 *in Ez.*) que c'est l'image de l'Ecriture, laquelle comme un ciel vaste et sans limites contient le soleil de la vraie sagesse, la lumière de la science sainte et les étoiles brillantes des exemples des saints ; et que de ces célestes hauteurs descendent sans cesse sur nous, surtout si nous ouvrons notre cœur, comme la terre attire la rosée, les bénignes influences de la grâce et du salut.

Elle plante la semence des vertus par la perfection de ses enseignements ; elle est pour l'homme un vêtement d'honneur et de force : c'est une tunique d'une merveilleuse variété. Si vous cherchez la vraie sagesse,

elle enseigne, elle donne cette sagesse qui vient d'en haut ; sagesse qui est pure et modeste, facile à persuader, qui se plaît dans la compagnie des bons, qui est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres. Cherchez-vous la clémence, la douceur et la paix ? L'Ecriture enseigne et donne cette sagesse qui met sur les lèvres une loi de bénignité, et qui nous mérite toutes sortes de louanges.

Enfin quoi que ce soit de bien que vous vouliez acquérir, l'Ecriture vous le procure : elle est comme ces vaisseaux des marchands qui apportent les choses les plus précieuses des extrémités de la terre. Tout est dans ce céleste navire pour construire ou pour relever. Etes-vous dans le péché ? les lamentations, les pleurs, les menaces des prophètes et des apôtres jettent dans votre âme de salutaires terreurs. La crainte, commencement de la sagesse, s'empare-t-elle de vous ? des paroles de consolation et de paix tempèrent vos frayeurs, et règlent vos regrets en les dirigeant comme il convient. Les chants sacrés, tout remplis des espérances éternelles, viennent raffermir votre cœur, le rendre capable des rudes travaux de la pénitence, et le faire courir comme un ardent coursier dans la route des vertus chrétiennes. Or le prédicateur devant être prêt à diriger sans cesse les hommes dans ces différentes voies, il faut donc qu'il s'applique à la méditation de l'Ecriture, nuée lumineuse qui éclaire le peuple de Dieu dans le désert ténébreux de cette vie.

Quoique toutes les vertus doivent être pratiquées par les chrétiens, il n'en est aucune néanmoins qui soit d'une pratique plus recommandée et plus continuelle que l'amour de Dieu avec l'amour du prochain, parce que ces deux préceptes, qui n'en font qu'un, renferment tous les autres. Voilà pourquoi les Ecritures y reviennent sans cesse avec une autorité toujours plus forte, des prescriptions et des exhortations toujours plus véhémentes. Par conséquent le prédicateur, qui doit prendre pour règle et pour moyen de prédication la parole de Dieu, doit par-dessus tout, et à peu près constamment, prêcher l'amour de Dieu et du prochain, et en aller chercher l'enseignement dans sa source, c'est-à-dire dans la Bible.

Tout donc pour le prédicateur est dans les Ecritures. Le prêtre doit arracher et planter : la Bible lui montre ce qu'il faut déraciner et ce qu'il faut consolider ; non-seulement elle le lui montre, mais encore elle lui donne les moyens, les instruments pour faire l'un et l'autre. On ne peut revenir de son étonnement quand on réfléchit que ce livre à lui tout seul contient et donne tout ce qu'il faut pour éclairer, conduire, consoler et sauver tous les hommes sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, de condition politique, civile, religieuse ou privée. Pontifes, pasteurs, prêtres, rois, généraux, juges, magistrats, maîtres, serviteurs, docteurs, cultivateurs, riches, pauvres, marchands, acheteurs, tous peuvent apprendre leurs devoirs de l'Ecriture. L'Ecriture est une lampe céleste qui offre sa clarté secourable et sûre aux sages et aux insensés, aux gens du peuple et aux puissants ; qu'ils la suivent, et leurs pieds marcheront toujours dans les routes de la prudence. Il vaut mieux appeler l'Ecriture un soleil brillant, car sa lumière s'épanche partout. Il n'est aucun lieu qui se dérobe à sa chaleur : elle porte dans tous les esprits et tous les cœurs la clarté et la vie. Il n'est nation si éloignée, peuple si barbare, qui ne soit illuminé des rayons de l'Evangile de Jésus-Christ.

CHAPITRE XI.

Les saintes Ecritures suffisent au prédicateur pour établir et développer la doctrine des mœurs. — Il doit les préférer aux enseignements des profanes.

Je me félicite d'avoir pour guide dans la carrière que m'ouvre ce chapitre des hommes et des maîtres qu'il m'est si doux et si glorieux de suivre toujours et en tout ; je vais les laisser parler eux-mêmes. Si l'on m'objecte que les profanes nous ont légué une riche moisson d'enseignements précieux, et qu'il est utile pour le bien des hommes de les méditer et de les reproduire, voici mes réponses, ou plutôt celles des saints et des docteurs de l'Eglise de Jésus-Christ.

« Autant, dit saint Augustin dans son livre de la Doctrine chrétienne (Liv. II, ch. dernier), autant est petite la quantité d'or et de vêtements emportée d'Egypte par le peuple de Dieu lorsqu'il en sortit, comparée aux richesses de Salomon ; autant les connaissances acquises dans les livres des profanes, dont je ne veux pas nier toutefois l'utilité, n'est rien en comparaison de celles que nous donne l'Ecriture ; car tout ce que l'on peut apprendre de nuisible hors de la Bible y est condamné, et tout ce qu'on peut apprendre d'utile dans les autres y est. En ayant dans la parole de Dieu ce que les autres peuvent nous apprendre, nous y trouvons de plus très-abondamment ce que nous ne pouvons trouver nulle part ailleurs ; tandis que l'Ecriture nous l'offre avec une sublimité de pensées et de langage qui se joint pourtant à une simplicité ineffable. » Remarquez les paroles de saint Augustin ; il indique trois choses considérables à méditer : 1° le peu de connaissances à tirer des profanes si nous les comparons aux auteurs sacrés ; 2° l'avantage de l'Ecriture, qui contient tout ce qu'il est utile de connaître, si bien que nous n'avons nul besoin de nous fatiguer en cherchant ailleurs ; et 3° qu'elle nous apprend ce que nous ne pourrions rencontrer nulle part.

De plus, saint Augustin ne craint pas d'affirmer que les philosophes, et surtout Platon, ont pillé ce qu'ils ont de bon dans les livres saints. Qu'est-ce que Platon, dit-il ? c'est Moïse habillé à la grecque : *Quid est*

Plato nisi Moïses atticizans? (*De Civ. Dei*, I, c. 2). (1) Tertullien pense et parle comme saint Augustin : Quel poète, dit-il, dans son *Apologétique* (c. 17), quel philosophe n'a pas bu à la source des prophètes ? c'est là qu'ils ont enivré leur génie. Saint Clément, saint Cyrille, Théodoret, et avant eux tous Justin, parlaient de la même manière aux gentils, qui n'osaient point dire le contraire ; et tout ce que ces hommes, dit Tertullien, avaient volé aux Ecritures, ils le corrompirent ou l'entendirent mal.

De combien d'erreurs et de mensonges ne sont pas pleins les écrits de ces hommes tant vantés ! La simple raison les condamne ; en donner des preuves détaillées serait immense, et n'est pas mon affaire. Mais on peut et l'on doit leur appliquer à tous, même aux plus célèbres comme Platon, Cicéron, Plutarque et Sénèque, ce qu'un d'entre eux disait des historiens : Il n'en est pas un seul qui ne nous ait donné quelque mensonge et quelque fait controuvé. Nous pouvons dire également qu'il n'est pas un seul d'entre ces grands philosophes qui n'ait failli, et même menti sciemment sur quelque point de la doctrine des mœurs et des vérités plus essentielles, comme Dieu, l'homme et ses destinées. L'Ecriture seule est libre de toute erreur et de toute tromperie sur ces points capitaux : elle est la parole, elle est la voix de celui qui est la vérité même, de celui qui ne peut pas plus mentir que se renier lui-même, de Dieu enfin. Dieu n'est pas comme l'homme sujet à faillir ; d'où il suit que l'Ecriture est la vérité même. O Dieu ! vos préceptes sont vérité, votre loi vérité, vos voies vérité. *Omnes viæ tuæ veritas.*

L'Esprit-Saint appelle l'Ecriture une parole chaste et pure. Il la compare à l'argent épuré par le feu, c'est-à-dire que de même que l'argent qui a passé par le feu est purifié de tout alliage, ainsi la parole inspirée est pure de tout mensonge, de toute erreur ; il n'y a que la vérité, et toute la vérité, tandis que David, parlant de la parole et des compositions des hommes, a chanté (*Ps.* 11) : « Toutes les vérités sont diminuées, incomplètes parmi les enfants des hommes. Chacun ne conte que des choses vaines à son frère. » Pourquoi ne disent-ils que des choses vaines ? Parce qu'ils n'ont que les choses vaines et incertaines de l'esprit et de la raison abandonnés à eux-mêmes, dégradés et corrompus par le péché. Ainsi ce Platon, qu'on appelle quelquefois divin, en dit lui-même d'incroyables et de révoltantes sur bien des points. Quand il parle bien c'est un voleur ; et puisque nous possédons la source où il vole, pourquoi tant l'exalter ! Allons à la source, et méprisons le voleur qui veut avoir l'air d'être la source.

C'est cette vérité pleine et divine résidant dans les Ecritures qui fait que c'est en elles qu'il faut aller chercher la règle de la croyance et de la conduite ; c'est elle qui est la lumière et la force de l'Eglise. Voilà pourquoi, comme je l'ai déjà fait observer, dans les conciles on place l'Evangile sur un trône élevé au milieu de l'assemblée, pour déclarer que c'est Jésus-Christ parlant par l'Ecriture qui est le président, le moteur et le guide de l'assemblée des pasteurs, qui ne veulent être que les canaux vivants et *explicateurs* de sa parole divine. C'est alors que s'accomplit magnifiquement cette parole du psaume : Dieu a pris sa séance parmi les dieux, et il s'est assis au milieu des juges. *Deus stetit in synagoga deorum, in medio dijudicat.* (*Ps.* LXXXI, 1.)

Cette persuasion, cette foi que la Bible est la vérité même, lui a toujours donné une telle autorité auprès des esprits élevés et fidèles du christianisme qu'aucun autre livre, quel que soit son auteur, ses caractères et sa perfection, ne peut obtenir d'eux une confiance égale. « Je vous dirai, dit saint Augustin dans sa lettre dix-neuvième, que je ne sais et ne puis et ne veux donner une croyance et une confiance entière et sans réserve qu'aux livres de l'Ecriture qui sont dans le canon, et reconnus pour divins par l'Eglise. Je suis sûr que dans ceux-là l'auteur n'a pas erré ; pour les autres, quelle que soit la beauté, l'excellence de la doctrine, je n'y donne pas un assentiment sans réserve, et je ne veux pas affirmer que tout ce qui y est écrit soit la vérité. »

Enfin la vérité divine, qui vit et qui respire sous l'écorce des lettres de la Bible, fait que les saints docteurs ont coutume de l'appeler des noms les plus magnifiques : « Les livres de l'Ecriture, dit saint Augustin, sont la règle de la foi et des mœurs ; leur autorité éclate dans toutes les Eglises. Leur excellence est telle qu'il n'est aucun esprit solide, pieux et fidèle qui ne s'abaisse devant eux : ce sont des oracles divins ; enfin aucune autorité ne peut égaler la leur. » (*Ep.* 19 et 104.)

Puis donc que tout ce qu'il y a d'utile chez les profanes est contenu dans les Ecritures, et que sur beaucoup d'autres choses que dit admirablement la Bible ces messieurs gardent un profond silence, par la raison décisive qu'ils n'y voient rien ; de plus, puisque souvent ils mentent, en imposent, se trompent volontairement et involontairement ; que ce qu'ils donnent de bon, c'est aux li-

(1) On a prétendu infirmer les assertions des Pères en disant qu'il était impossible que les anciens philosophes grecs, et Platon surtout, eussent pu avoir connaissance des livres saints composés en langue hébraïque, et dont la première traduction grecque n'a paru qu'après leur mort ; mais cette affirmation est détruite par les faits. Aristobule dans un livre adressé à Ptolomée et dont un fragment nous a été conservé par saint Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée, dit qu'une partie considérable des livres saints avait été traduite en grec avant le temps d'Alexandre, avant même la domination perse en Egypte. Cette assertion est appuyée par le précis du Deutéronome donné par Hécatée de Milet (il vivait du temps de Cyrus et de Cambyse) nécessairement d'après une version intelligible pour lui : précis dont un fragment, inséré par Diodore au quarantième livre de son histoire, nous a été conservé par Photius.

vres saints qu'ils le doivent, ou tout au plus certains préceptes ordinaires, familiers à la raison la plus étroite, pourquoi nous fatiguer à remuer leurs livres? Tandis que nous avons chez nous et à nous une table couverte de mets excellents et abondants, pourquoi aller ailleurs chercher une nourriture vide et creuse? Est-ce que vous trouvez du goût au pain du mensonge? est-ce que des eaux détournées et bourbeuses chez les étrangers vous semblent meilleures qu'une rivière abondante et limpide à vous appartenant? est-ce que le champ de votre voisin vous semble meilleur précisément parce qu'il n'est pas à vous, quoique le vôtre soit couvert de bon grain, tandis que l'autre n'a que de la paille?

Il nous faut donc reconnaître avec tous les Pères qu'il n'y a pour l'intelligence aucun champ plus fertile ni plus riche que l'Ecriture. Crassus dans Cicéron, en parlant des douze tables, disait : « Quand tout le monde devrait s'en irriter, je dirai hardiment ce que je pense : les douze tables valent mieux à elles seules que tous les livres des philosophes; leur autorité et leur utilité l'emportent de beaucoup sur tous les discoureurs. » (Lib. I *de Orat.*) Certainement il y a de l'exagération dans l'orateur romain; mais ce qu'il dit est d'une vérité rigoureuse en l'appliquant aux Ecritures. Là la lumière, là la persuasion, la douceur et l'attrait; et tout cela d'une manière mille fois supérieure à tout ce que nous pouvons rencontrer dans les livres des philosophes. C'est ce que dit continuellement saint Augustin, et particulièrement dans sa lettre troisième à Volusien : « En saluant, dit-il, votre noblesse, je vous engagerai toujours de toutes mes forces à vous appliquer à la méditation des saintes lettres. Rien n'est plus utile, ni plus raisonnable, ni plus solide. Ce n'est point une vaine harmonie de paroles qui amusent; mais l'esprit y trouve une nourriture abondante, sans langage fardé, sans pompeuses niaiseries. La Bible soutient et pousse dans le bien par la sagesse de ses prescriptions, l'attrait de ses récompenses et la sainte terreur de ses menaces. »

Tous les avantages de l'Ecriture sur les livres des philosophes doivent exciter le prédicateur à s'en nourrir nuit et jour pour se rendre capable d'instruire et d'émouvoir les hommes. « Si vous proposez quelque chose, dit saint Chrysostome (*in Ps.* 95), sans l'Ecriture, vos auditeurs demeurent flottants. Tantôt le discours leur semble frivole, tantôt il leur paraît assez bon, toujours ils s'en réservent le jugement; mais sitôt que l'Ecriture en est la base et la forme, alors paraît une autorité souveraine devant laquelle ils plient sans raisonner, et qui donne au prédicateur une force irrésistible pour établir et pour convaincre. »

Ne voyons-nous pas tous les jours les médecins s'étayer de l'autorité d'Hippocrate, les philosophes de celle de Platon, les jurisconsultes des articles des lois? Enfin tout est dit d'ordinaire quand on a invoqué les grands noms ou les livres fondamentaux dans chaque science; à moins d'être un insensé l'orateur sacré doit faire la même chose, c'est-à dire invoquer l'autorité de ses maîtres et de ses livres, qui sont les auteurs inspirés et leurs écrits. En entendant leurs noms les fidèles baissent la tête avec amour et respect, comme dans les écoles les disciples en entendant celui des maîtres anciens. Les fidèles le font avec d'autant plus d'assurance qu'il ne s'agit point d'un maître sujet à faillir, mais de Dieu même qui parle, et qui nous parle par son ambassadeur qui ne fait que nous réciter sa parole. Prédicateur, ne vaut-il pas bien mieux faire cela que de nous apporter des lambeaux des philosophes ou des vers des poëtes?

J'ai dit que nous rencontrions dans les Ecritures la science des choses naturelles. Où trouverez-vous si bien et si sûrement exposée ailleurs la première origine des choses? Avec quelle précision, avec quel éclat vous en parlent la Genèse, l'Ecclésiaste et Job? On y met à découvert avec lumière et majesté les causes et les effets. Si l'étude de la morale fait vos délices, lisez les Proverbes, la Sagesse et l'Ecclésiastique; et là vous trouverez pour vous et pour les autres beaucoup plus de moyens pour devenir meilleurs que dans tous les discours des Platon, des Sénèque et des Plutarque. Voulez-vous vous élever dans le sein de Dieu, et planer jusque dans les plus hautes régions de la métaphysique? Ouvrez Job encore, et prêtez une oreille ravie à la harpe de David. Vous serez transporté de joie par la méditation des attributs de Dieu et de ses perfections, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de son immensité. Si vous aimez l'histoire, ce témoin incorruptible des temps, cette lumière de la vérité, cette maîtresse de la vie, cette trompette des choses anciennes; si vous aimez à vous enfoncer dans la suite des siècles, et à assister aux catastrophes des nations, prenez la Bible. Nulle part vous ne trouverez une histoire plus certaine, plus variée, plus attrayante, plus remplie d'événements inopinés. Voyez la Genèse, l'Exode, Josué, les Juges, les Rois, Esdras, les Machabées, les Evangiles et les Actes. Voulez-vous de la géométrie, de l'architecture? Voyez les livres qui traitent du tabernacle et du temple; lisez Ezéchiel. Voulez-vous de la politique? relisez les livres historiques et Salomon, lisez *la Politique sacrée* de Bossuet....

Tout n'est-il pas renfermé dans l'amour de Dieu et du prochain? sans doute. Eh bien! où mieux connaître Dieu et le prochain avec ce que nous leur devons que dans l'Ecriture, Dieu créateur, législateur, sauveur, modèle, vengeur et rémunérateur; le prochain, frère, membre, etc., etc.? où mieux connaître le culte dû à Dieu, le motif, la règle des mœurs, la paix, l'union des familles, des cités et des états? L'Ecriture nous instruit sur tout cela; donc dans les Ecritures nous avons tout pour les autres

et pour nous; donc la Bible nous suffit, et rien ne peut ni l'égaler, ni la remplacer pour la prédication.

CHAPITRE XII.

Le prédicateur doit étudier l'Ecriture parce qu'elle donne un attrait admirable au discours.

Parmi les buts que doit se proposer l'orateur il faut qu'il cherche à attirer. Sans doute ce doit être le moins essentiel chez les orateurs profanes et sacrés; cependant il ne faut pas les négliger, car l'orateur doit chercher à soutenir l'attention de l'assemblée, parce que si on l'écoute avec dégoût, bientôt on ne viendra plus l'entendre. Il est donc indispensable qu'une grâce majestueuse et douce dans le discours fasse trouver le temps trop court. D'ailleurs le plaisir à écouter ouvre facilement la porte à la persuasion et à la conviction. « Vous ne pouvez rien faire, dit saint Augustin, de celui que vous ennuyez. Vous ferez tout ce que vous voudrez de celui que le plaisir suspend à votre bouche. *Illum qui est delectatione affectus facile quo volueris duces, nemo flectitur, si moleste audit.*» (*Lib.* IV, *de Doct., christ.*, c. 25.)

L'orateur ne doit chercher à plaire que pour arriver à captiver l'attention de l'auditeur, afin de l'éclairer et de l'émouvoir. Celui qui chercherait à plaire pour plaire serait condamnable. Combien cependant le font, même dans l'Eglise de Dieu! Ce sont des pensées ambitieuses, des phrases brillantes, des mots magnifiques. « A Dieu ne plaise, dit saint Augustin, que nous nous arrêtions à de telles misères! Pourtant nous ne négligeons pas de plaire, mais c'est pour exciter au bien; et parce que les hommes sont tellement faits qu'il faut les prendre par le plaisir pour les conduire au bien, nous tâchons de leur être agréable, non pas pour en demeurer là, mais pour les entraîner au but que nous nous proposons, leur réforme et leur salut. Ainsi les médecins donnent dans des vases d'or ou d'argent dont les bords sont emmiellés les boissons amères qui doivent guérir les malades. Les médecins n'ont pas pour but d'amuser leurs malades, c'est à peine s'ils y pensent; ils ne regardent que le dessein ultérieur, qui est de détruire la maladie par le remède. Ils emploient l'or, l'argent ou le miel; ce n'est que comme moyen d'arriver à leur fin. »

Mais où faut-il que le prédicateur aille chercher ces célestes attraits du discours sacré? On pense bien qu'il ne s'agit pas ici d'historiettes, de facéties ni d'autre choses de cette espèce, ni de broderies affectées, bonnes pour les romanciers et les poëtes; il s'agit d'agréments dignes de Dieu, de la vertu et des grands intérêts que traite le prédicateur. Or ces agréments sont les histoires saintes, les plus belles figures de l'Ancien Testament, les comparaisons, les images gracieuses et sublimes dont l'Ecriture regorge : encore le bel ordre, la sage disposition du discours, chaque chose arrivant de soi-même en son lieu et place; et enfin lorsque tout cela est couronné ou plutôt accompagné du poids et de la majesté des maximes saintes, exprimée avec la phrase même des Ecritures. S'il faut délecter l'esprit, qu'y a-t-il de plus capable de le faire que la parole de Dieu? Le prophète ne disait-il pas : « Seigneur, j'ai aimé vos préceptes plus que l'or et les pierreries! » et encore : « Vos commandements sont plus doux à mon cœur que le miel à ma bouche. » Les paroles de l'Ecriture, récitées dans toute leur simplicité, portent l'allégresse dans le cœur, la sérénité dans l'esprit. Quelle variété dans les histoires de la Bible, quelle élévation, quel charme dans ses poésies! Placez chaque chose comme il convient dans votre discours, et il sera, dans la mémoire des auditeurs, semblable à une pierre précieuse enchâssée dans l'or et dans l'argent.

Ecoutons là-dessus les saints Pères. Saint Ambroise, expliquant ce verset du psaume CXVIII, « O Dieu, vos préceptes me sont plus doux que le miel,» dit : « Oui certainement ce sont des paroles bien douces que celles qui annoncent la rémission des péchés, l'éternité de la vie, la résurrection des morts. Ces biens sont si magnifiques qu'aucun autre ne saurait leur être comparé, et celui qui les annonce devient nécessairement pour les auditeurs comme un concert agréable. »

Le saint docteur expose la même pensée sur ce mot du *Cantique des cantiques :* « O mon épouse, le miel coule de vos lèvres. *Favus distillans labia tua, mel et lac sub lingua tua.* (*C.* IV, 11.) Enseignez vous-même, dit-il, ô Salomon, quel est ce rayon de miel. Vous nous l'expliquez quand vous nous dites que le miel désirable sont les bons discours. Or le miel dont l'Eglise se nourrit, pour en nourrir ensuite ses enfants par la bouche des prédicateurs, ce sont les écrits des prophètes et des apôtres, ces abeilles célestes, qui ayant recueilli leur miel sur l'Esprit saint lui-même l'ont mis en dépôt pour le salut des hommes dans la ruche fidèle de l'Eglise, colonne et interprète de la vérité. »

Saint Ambroise dit encore qu'il y a dans l'Eglise le pain, le lait et le vin, si bien que nous pouvons dire cette parole : J'ai mangé mon pain avec mon miel : *Manducavi panem meum cum melle mea.* L'Eglise a du pain pour ses enfants, car la parole de l'Ecriture est un pain mystique qui fortifie l'âme mieux que le pain matériel ne soutient le corps; elle a du lait aussi, parce que l'onction douce et entrante des Ecritures fait pénétrer dans l'âme la vérité et la componction, et change en délices les amertumes de la pénitence. Enfin elle a du vin, car l'Ecriture, comme un vin généreux, remplit d'une sainte ardeur, et fait entreprendre et exécuter en chantant les plus pénibles travaux.

Saint Augustin demande (*In psal.* XXXVIII) comment il se fait qu'on rencontre sur cette terre des mourants et des morts des joies spirituelles; et il dit que la source en est l'Ecriture, qui répand dans le cœur de celui

qui la médite et la scrute un contentement inexprimable lorsque son travail est couronné de l'apparition de quelque vérité sainte, de quelque affection céleste. « Là, dit-il, et non pas ailleurs, sont les vrais plaisirs. Ils ne sont ni dans les richesses, ni dans les repas, ni dans les débauches, ni à la chasse, ni à la pêche, ni au théâtre, ni dans les honneurs. Mais dans les livres sacrés l'âme est tellement possédée d'une joie noble et divine, que passant d'un seul bond par-dessus toutes les choses terrestres elle les regarde avec dédain, et s'écrie : « Les méchants m'ont conté leurs fables et leurs folies, mais il n'y a rien de comparable à la loi du Seigneur. *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* »

O prédicateur vaniteux, qui ne songez qu'à vous faire applaudir pour la finesse de vos pensées et le clinquant de vos phrases, souvenez-vous que le fidèle, rentrant chez lui après vous avoir entendu, dit le verset de David : Cet homme m'a dit de jolies choses, *narraverunt mihi fabulationes iniqui;* mais ce n'est pas la loi de Dieu, que son devoir pourtant est de m'annoncer, *sed non ut lex tua.* Si le fidèle ne le dit pas tout haut, il le dit tout bas dans son cœur; et s'il ne le dit pas, il devrait le dire. Après avoir entendu il reste le même, indifférent pour Dieu, faible dans les tentations et couché dans ses péchés. Voilà, voilà, ô prédicateur! les beaux fruits de vos veilles. Quant aux vrais chrétiens, ils gémissent et pleurent sur cette plaie de l'Eglise. Vains prédicateurs, il me semble que vous parlez à ces âmes comme les enfants des places publiques dans l'Evangile : « Nous avons chanté devant vous, et vous n'avez pas dansé. » Nous avons fait tout notre possible par nos beaux discours pour vous agréer et vous réjouir, ô chrétiens sombres et farouches, et nous n'avons pu réussir à vous plaire, ni à mériter vos louanges. Je le crois bien : des esprits solides et des cœurs amateurs de la vraie piété ne cherchent dans les discours que la gloire de Dieu, avec la lumière et la réforme de l'âme. Et vous, ô prédicateur coupable, vous ne leur offrez rien de cela, et ce que vous dites ne plaît qu'aux esprits légers et vains comme vous, aux malades qui veulent demeurer malades, qui redoutent qu'on porte le fer et le feu sur leurs plaies, et qui ne désirent rien autre chose que ce qui les amuse et les perd.

Ne vous imaginez pas qu'il n'y a que les simples et les esprits ordinaires qui se réjouissent en entendant dans les discours sacrés, en lisant dans les livres la parole de Dieu et la phrase de l'Ecriture; c'est au contraire tout ce que les plus grands génies aiment le plus : « Au moyen des Ecritures, dit saint Augustin (*Ep.* II), les esprits répréhensibles sont corrigés utilement, les faibles sont fortifiés, et les forts sont comblés de joie : *His salubriter et prava corriguntur, et parva nutriuntur, et magna oblectantur ingenia.* » Au re[illegible] cette vérité est si évidente et si reco[illegible] partir des premiers temps de l'Eglise, qu'il serait superflu de m'arrêter à la prouver. Quels hommes que les Origène, les Basile, les Grégoire de Nysse, les Ephrem, les Chrysostome, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, etc.! Or leurs délices c'était de se nourrir nuit et jour des Ecritures et d'en nourrir les autres, comme leurs ouvrages et les annales de l'Eglise en font foi. « C'est un esprit ennemi de la doctrine de la vérité, dit saint Augustin, que celui qui, au milieu des obscurités de l'erreur, ne veut pas y chercher la lumière; c'est un esprit qui hait la guérison et la santé que celui qui ne veut pas y chercher le remède à ses maladies. »

Interrogeons un moment d'autres saints Pères. Saint Grégoire de Nysse compare les Ecritures à un pré fleuri dont les fleurs innombrables réjouissent par leur variété et leurs belles couleurs la foule des spectateurs. Chaque sentence est une fleur, chaque livre un parterre. C'est ce qui faisait dire à saint Charles Borromée qu'un évêque n'avait pas besoin d'un jardin; que son jardin c'était la Bible, où il devait se promener sans cesse comme dans un paradis. Le saint archevêque avait tant de respect pour l'Ecriture qu'il ne la lisait jamais qu'à genoux et tête nue. Saint Jean Chrysostome (*Hom.* **31** *in Joan.*) nous assure qu'on goûte plus de plaisir à lire, à écouter, à méditer les Ecritures qu'à assister aux plus beaux spectacles; ou plutôt l'Ecriture elle-même est un spectacle magnifique, car y a-t-il au monde quelque chose de plus attrayant, de plus magnifique à voir que l'homme combattant avec l'homme ou même avec le démon? l'homme mortel et faible avec un esprit puissant et malicieux, et remportant la victoire? Qu'y a-t-il de plus magnifique que de voir le démon, les mains liées derrière le dos, être mené en triomphe par un faible mortel? Eh bien, ces sortes de spectacles nous sont sans cesse offerts par les Ecritures : nous y voyons les piéges, les embûches, les attaques, les fureurs de Satan; et ensuite la sagesse, la prudence et la force du juste qui le surmonte et le terrasse. Dieu et ses anges assistent à ces spectacles avec empressement. Qu'il nous est donc glorieux d'y assister avec eux! qu'il nous est honorable d'être nous-mêmes dans la lutte sous leurs yeux! tandis que les spectacles du siècle, spectacles sensuels et sanglants, n'ont pour spectateurs que les démons et les insensés qui les écoutent et les imitent.

Saint Grégoire a un passage aussi remarquable que celui de saint Chrysostome sur les attraits de l'Ecriture à l'occasion des spectacles. (Lib. *de Spec.*) Après avoir fortement exhorté les fidèles à s'éloigner des spectacles, il ajoute : « Le chrétien a de plus beaux spectacles s'il veut : qu'il ouvre, qu'il médite les Ecritures, et sa foi le ravira par les merveilles qu'elle lui présentera. Il verra Dieu contemplant et dirigeant du haut de son trône le monde qu'il a fait; il verra l'univers dans ses péchés, les naufrages des pécheurs, les récompenses des justes et le châtiment des

impies. Il verra tout un peuple passer la mer à pied sec, une fontaine jaillir d'un rocher, une douce moisson tomber chaque matin du ciel dans le désert. Il verra les fleuves faire remonter leurs flots en arrière, comme une armée docile qui se replie à l'ordre de son général. Il verra le feu obéir aux hommes, les lions oublier leur férocité, devenir doux comme des agneaux. Il verra des morts sortir de leurs tombeaux. Il verra quelque chose de plus merveilleux encore, le démon, ce fort armé, qui avait surmonté l'univers, étendu pâle et tremblant sous les pieds victorieux de Jésus-Christ. Mes frères, y a-t-il spectacles comparables à ceux que je vous propose? » C'est avec cette magnificence et cette énergie que le saint évêque parle des attraits des Ecritures.

Saint Grégoire applique aux délices de l'Ecriture ce passage du *Cantique des cantiques :* « Quelle est celle-ci qui monte du désert inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé? Si l'épouse sainte n'eût été tout enivrée des délices de la parole de Dieu, elle n'aurait pu s'élever du fond du désert de cette vie vers les hauteurs du ciel. Elle abonde donc de délices et elle monte, parce que, soulevée en quelque sorte de dessus la terre par la force des paroles sacrées, elle s'en sert comme d'ailes de feu pour pénétrer dans les choses divines et dans les demeures de Dieu. » Il accommode encore aux attraits de la parole sainte ce passage du psaume : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* La nuit de la vie présente, dit le saint docteur, devient une lumière pleine de douceurs pour l'âme fidèle qui met ses délices à méditer les Ecritures.

Les autres saints Pères, en mille endroits parlent comme ceux que je viens de citer. Nous devons d'autant plus les écouter et les imiter, qu'ils parlaient d'après une longue expérience, et que ce n'est qu'après s'être plongés dans le fleuve délicieux des Ecritures, et y avoir plongé les autres, qu'ils nous excitent à en faire nous-mêmes nos délices nuit et jour.

L'Ecriture est ce cellier délicieux et abondant du *Cantique des cantiques* où ce qu'il y a de plus exquis se trouve renfermé. Là l'esprit et le cœur sont enivrés de l'abondance de la maison de Dieu et des torrents de voluptés divines qui y affluent sans s'épuiser jamais. Là l'on goûte cette ambroisie, ce nectar du ciel qu'il suffit d'approcher de ses lèvres pour n'avoir plus que du dégoût de toutes les joies du siècle et de tout ce que le monde estime. L'Ecriture est pour nous ce livre que Dieu ordonne à saint Jean de dévorer, et qui devient, nous dit le prophète, plus doux dans la bouche qu'un rayon de miel. L'on peut dire de toute l'Ecriture ce que Jérémie disait des paroles que Dieu venait de lui faire entendre : « J'ai entendu son discours et je m'en suis nourri, et votre parole a été la joie et les délices de mon cœur. *Inventi sunt sermones tui, et comedi eos, et factum est mihi verbum tuum in gaudium, et in lætitiam cordis mei* »(Cap. xv, v. 16.)

Pour comprendre toujours davantage quelle indicible suavité il y a dans la lecture des Ecritures, rappelez-vous les paroles que le grand prêtre Jonathas, d'accord avec tout le peuple, écrivit aux Spartiates qui leur avaient offert leur secours. Les Juifs leur envoyèrent une ambassade; mais c'était seulement pour entretenir amitié; et voici comme ils leur parlent, se reconnaissant libres de toute terreur d'ennemis, parce qu'ils étaient sûrs du secours d'en haut : « Nous n'avons besoin d'aucune assistance, parce que nous avons pour notre consolation et notre appui les livres sacrés, nous envoyons néanmoins vers vous pour renouveler et conserver amitié. *Nos cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris, maluimus mittere ad vos renovare fraternitatem.* »(*Matth.* xii, 9.) Comme s'ils eussent dit : « Ce n'est point par nécessité et pour demander secours contre nos ennemis que nous avons fait alliance avec vous autrefois, et que nous la renouvelons aujourd'hui. Notre secours, notre force est dans les livres saints, dont la lecture nous fortifie dans les calamités, nous anime dans la guerre, en nous rappelant l'assistance du Dieu de nos pères, qui donne la victoire à qui il lui plaît, sans se soucier du nombre des chevaux ou des soldats, et nous fait nous souvenir que Dieu ne délaisse jamais que ceux qui commencent à l'abandonner les premiers. Les Ecritures nous apprennent cela et bien d'autres choses encore; vos secours ne nous sont pas nécessaires. Mais de peur que vous ne nous regardiez comme des ingrats, et que vous ne vous tourniez contre nous, nous vous envoyons nos ambassadeurs. » O noble et généreux Jonathas! vous ne pouviez plus dignement faire connaître votre grandeur d'âme qu'en montrant votre dédain pour les secours de la terre et votre pleine confiance dans l'assistance du ciel, dont vous trouviez le motif et la garantie dans les livres saints! Mais si Jonathas pouvait parler de la sorte sous l'ancienne loi, quelle ne doit pas être notre confiance, à nous, enfants de la nouvelle alliance! Si sous un ministère de mort, gravé sur la pierre, l'Ecriture était une si grande consolation, combien ne doit-elle pas l'être davantage sous un ministère de grâce et d'amour! Sans doute Moïse était un ministre fidèle dans la maison de Dieu; mais pourtant il n'était qu'un serviteur et un domestique dans la maison de son maître; il parlait au nom de son maître, ils transmettait ses ordres; et nous, nous sommes dans la maison du fils: c'est lui-même que nous entendons, c'est sa bouche adorable qui nous instruit et nous encourage. Ce n'est plus par les prophètes que Dieu nous parle, comme il faisait autrefois; mais il nous parle par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses et par qui il a créé les siècles, et ce Fils est le docteur de la vérité au milieu de son Eglise.

Tout ce que je viens de dire des délices de la lecture des Ecritures convient évidemment à leur audition ; et même il y a quelque chose de plus dans le plaisir d'entendre. Il y a dans la voix humaine, dans le geste de celui qui parle, un je ne sais quoi qui fait vibrer en nous certaines cordes qui portent dans l'âme une agitation délicieuse que la simple lecture ne produit pas d'ordinaire. Si donc l'orateur chrétien veut, comme il le doit, délecter utilement son auditoire, afin d'arriver à le pousser au bien, qu'il nourrisse et fasse affluer son discours des paroles de l'Ecriture ; que sa phrase soit faite par l'Ecriture même, ainsi que nous le voyons dans S. Bernard, chez qui l'on dirait à chaque ligne que le Saint-Esprit a parlé tout exprès pour lui, tant cet admirable Père ne sait parlé que par l'Ecriture ! L'Ecriture est plus douce que le miel, plus suave que la manne, plus enivrante, plus fortifiante que le vin ; et c'est bien avec raison que saint Paul a dit d'elle : « Tout ce qui est écrit l'a été pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation que les Ecritures nous donnent, nous conservions l'espérance. » (*Rom.* xv, 9.)

Saint Augustin recommande au prédicateur qui n'est pas éloquent de parler au moins avec sagesse et utilité, et pour cela de se servir souvent de l'Ecriture. « Plus, dit-il (Lib. IV *Doct. Christ.*, c. 4), vous reconnaissez que vous êtes pauvres par vous-même, plus il faut vous faire riche par les Ecritures, vous appliquant à prouver par elles les vérités que vous établissez ; et tâcher de plaire par la solidité si vous ne le pouvez par les agréments. Ce n'est pas assez que vos pensées soient tirées des Ecritures, exprimez-les avec la parole même de la Bible tant que vous pourrez. Rien ne rend le discours riche et agréable comme cette manière, car cette paraole est celle de l'Esprit-Saint lui-même. Or sa voix est douce, le lait découle de ses lèvres pleines de grâce et de vérité, son élocution est suave, et les hommes en sont enchantés, comme d'un concert de musique au milieu d'un festin. »

Chapitre XIII.

Le prédicateur a dans les Ecritures un grand moyen pour émouvoir les esprits.

Il y a des prédicateurs qui croient avoir amené leurs auditeurs au bien, parce qu'ils leur auront exposé avec méthode et solidité ce qui regarde la pratique ; comme s'il suffisait de montrer la route aux hommes pour les animer à y marcher. C'est là une grande erreur. En éclairant l'esprit vous convainquez ; mais il y a loin dans l'auditeur de la conviction de l'esprit à l'ébranlement du cœur, qui détermine à agir : il y a moins de distance entre le ciel et la terre. Vous n'avez donc encore à peu près rien fait tant que vous n'avez parlé qu'à l'esprit. Le prédicateur utile est celui qui attaque, qui tourmente, qui entraîne la volonté, et qui pousse irrésistiblement l'auditeur à fuir ce qu'il lui montre être haïssable, et à poursuivre ce qu'il lui montre être désirable. Ecoutons là-dessus saint Augustin (Lib. I *de Doctr.*, 3, 12) : « L'auditeur est ému lorsque la volonté est inclinée à aimer ce que vous promettez, à craindre ce dont vous menacez, à haïr ce que vous condamnez, à embrasser ce que vous recommandez, à s'apitoyer sur ce que vous déplorez, à se réjouir de ce que vous estimez et aimez, à plaindre ceux que vous montrez dignes de compassion, à fuir ceux que vous dénoncez comme dangereux. Commencez par leur apprendre ce qu'il faut faire, et ensuite poussez-les à le faire. »

« Tout l'effort de l'orateur, dit Cicéron (Lib. I *de Orat.*), doit tendre à ébranler et à entraîner l'auditeur. Il doit s'appliquer à connaître les facultés et les passions que la nature a données aux hommes, afin de savoir les exciter et les modérer comme il convient. »

« Oui, c'est à ce but que doit tendre particulièrement l'orateur, dit Quintilien (Lib. VI, c. 2, *Orat.*), autrement tout le reste se réduit à néant dans le discours. L'âme du discours, c'est d'émouvoir. » Donc l'orateur qui éclaire et qui plaît, mais qui n'émeut point, manque, selon ce maître, de ce qui est l'esprit et l'âme de l'éloquence. C'est un cadavre sans vie, une statue belle, mais froide. Le prédicateur doit d'autant plus s'appliquer à émouvoir, que les âmes périssent beaucoup moins par ignorance que par lâcheté dans la victoire sur les passions. Il faut donc chasser les mauvaises affections par de bonnes, et cela à force ouverte, comme vous poussez un clou en le chassant par un autre que vous enfoncez avec le marteau, et en frappant à coups redoublés. C'est pourquoi, selon le sage enseignement de saint Augustin, nous devons nous appliquer principalement à réveiller les âmes de leur langueur par les prières, les menaces, les supplications, enfin par tous les moyens de l'éloquence du cœur, et non pas seulement en leur remettant sans cesse devant les yeux des lumières et des clartés qu'elles connaissent, mais qu'elles ne veulent pas suivre parce qu'elles sont engourdies.

Ici je crois devoir m'élever contre l'erreur de beaucoup de prédicateurs, qui pensent que c'est assez de chercher à émouvoir dans la péroraison. Ils ont tort. Semez les exhortations dans tout le corps de votre discours ; gardez les plus vives pour la fin, vous avez raison ; mais ne vous imaginez pas devoir laisser toutes les autres parties froides et décharnées. Que dès l'exorde on sente le feu qui vous brûle, et que de temps en temps des étincelles et des charbons brûlants aillent au fond des cœurs préparer le vaste incendie que vous méditez pour la fin. Lisez les saints Pères, parcourez leurs homélies et leurs discours, voyez comme ils mêlent perpétuellement la doctrine qui éclaire et l'éloquence passionnée qui entraîne. Ils savaient qu'il faut toujours attaquer ensemble l'esprit et le cœur, si l'on veut venir à bout des hommes ; qu'on n'obtient rien quand on

ne parle qu'à l'esprit, et que la volonté ne vient pas le pousser et le contraindre.

Mais dans quelle source le prédicateur ira-t-il puiser ces mouvements entraînants, ces exhortations pathétiques et irrésistibles qui le rendront maître de son auditoire? C'est l'Ecriture qui lui donnera ces paroles enflammées, ces sentiments énergiques qui le feront régner en maître sur les esprits et les cœurs. Elle présente une moisson intarissable de sentiments de joie, d'espérance, de douleur, d'amour de Dieu et des hommes, de haine du péché, et enfin de tous les mouvements d'une éloquence passionnée à laquelle rien au monde ne saurait résister. Salomon, nous parlant de la force et de l'efficace de la parole de Dieu, dit : Son discours est plein de puissance : *Sermo ejus potestate plenus est.* (*Eccl.* VIII. 5.) Nos armes, dit saint Paul (parlant des merveilles de la prédication apostolique), nos armes ne sont point terrestres, mais c'est la puissance de Dieu même pour détruire tout rempart et toute hauteur qui s'élève contre lui, et pour mettre à la raison et à la chaîne tout esprit réduit en servitude sous l'obéissance de la foi en Jésus-Christ. J'ai déjà exposé ce passage (*II Cor.* x, 4). Moïse appelle la loi de Dieu une loi de feu. *In dextera ejus ignea lex.* (*Deut.* XXXIII, 2.) Mes paroles, dit Dieu dans Jérémie, ne sont-elles pas ardentes comme le feu et écrasantes comme le marteau qui pulvérise la pierre ? *Nunquid-non verba mea sunt quasi ignis, et quasi malleus conterens petram* (Cap. XXIII, 2, 9)? C'est à dire que de même que le feu consume et transforme en lui-même tout ce dont il s'empare, ainsi la parole de Dieu dévore, détruit la rouille du péché, change, transforme les passions des hommes, leurs mœurs, leurs désirs, de telle sorte que ceux qui étaient auparavant froids comme la glace et immobiles comme la pierre, deviennent ardents comme le feu dans l'amour de Dieu, et plus agiles que des cerfs dans la voie des commandements et des conseils.

Que cela ne nous étonne pas. N'est-il pas vrai que la simple lecture de la parole de Dieu faite ou entendue, sans les inflexions de la voix oratoire, sans les gestes et sans la mobilité de la physionomie, toutes choses qui influent singulièrement sur l'âme, n'est-il pas vrai, dis-je, que la simple lecture de la parole de Dieu nous émeut? Que sera-ce donc si elle est animée par tous les moyens de l'éloquence du corps ! Vous savez ce que saint Augustin nous dit de saint Antoine. J'avais entendu raconter, dit le saint évêque, que le bienheureux Antoine, ayant entendu réciter ce passage de l'Evangile : « Va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et ensuite viens et suis-moi », se convertit aussitôt. Quoi de plus simple en apparence que ce mot entendu comme par hasard? et voyez pourtant quels en ont été les effets ! Saint Antoine se donne à Dieu ; et à sa suite des milliers d'anges du désert, la gloire et l'orgueil de l'Eglise. Souvenez-vous d'un saint Bernard et de tant d'autres. Telle est la puissance de la parole de Dieu, qu'une fois entrée dans un cœur elle le pénètre, le bouleverse, le change et le transforme, comme le fer dans le feu devient pareil au feu lui-même.

« La parole de Dieu, chante David, convertit les âmes. » Elle est un feu, un flambeau ardent. C'est ainsi que l'Esprit saint dépeint la parole d'Elie. A bien plus forte raison cela convient-il à la parole du maître, lui qui est un feu consumant ! C'est un dard, un aiguillon, un éperon qui pique, qui excite, qui pousse dans la voie du bien ; c'est un glaive à deux tranchants à la pointe duquel rien ne peut résister ; nerfs, os, moelle, tendons, dernières profondeurs du cœur, tout est soumis à ses atteintes. Il exerce partout le ravage ; mais un ravage infiniment salutaire, puisqu'en détruisant sans pitié tous les ennemis de l'âme, l'orgueil, le mauvais amour, et cette armée de passions furieuses qui dominent dans presque tous les cœurs, il y introduit ce qui est pur, honnête, saint et parfait. O bon glaive, ô épée chérie que la parole de Dieu ! s'écrie éloquemment saint Ambroise. La parole de Dieu blesse, mais sa blessure est un bien ; elle blesse, mais elle ne fait pas d'ulcère ; c'est une blessure qui donne la sainteté et l'amour des choses divines. C'est pourquoi l'épouse disait d'une voix si douce et si heureuse : Je suis blessée d'amour : *Bonus gladius qui bonum vulnus facit. Vulnerat Dei verbum, sed non ulcerat ; est vulnus boni amoris, sunt vulnera charitatis. Ideoque dicit sponsa. Vulnerata charitate ego sum.* (*De Virg.* IV, 3.) :

Dites-moi, je vous prie, vous qui dédaignez tout à fait l'Ecriture, ou qui n'y jetez qu'un demi regard, et qui vous tuez à dévorer les livres des profanes, êtes-vous jamais venu à bout avec ces armes d'abattre les hauteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu? Avez-vous pu réduire un seul esprit sous le joug de la foi? Quel pécheur engourdi par le froid du péché avez-vous réchauffé et délivré par la chaleur de la foi et de la piété? quelle pierre avez-vous brisée? quelles mauvaises habitudes avez-vous fait cesser? enfin quel bien avez-vous fait dans les âmes? répondez.

Mais à quoi bon vous tenir sur la sellette, et vous faire subir une sorte d'interrogatoire? On le sait bien, et vous le savez bien vous-mêmes, vos jolies phrases, vos pensées philosophiques sont des machines trop faibles contre les hauts remparts des passions et de l'incrédulité : elles sont d'un poids trop léger pour briser les consciences coupables. Il faut d'autres marteaux pour les pulvériser : ce marteau c'est la parole de Dieu ; tout ce qui n'est pas elle ne peut rien sur les cœurs des hommes quand il est question de salut et de sainteté. Il faut du fer et du feu contre le péché et le démon ; ce fer et ce feu c'est la parole de Dieu. La parole de l'homme c'est une flèche d'enfant et une épée de coton.

Voilà pourquoi l'enfer détourne partout les moyens d'entendre et de lire la parole de Dieu ; voilà pourquoi il en éloigne surtout les prêtres et les prédicateurs. Il a peur, ce

vieux homicide, que si les prédicateurs s'en servent ils ne lui enlèvent toutes ses conquêtes. C'est la remarque que fait saint Grégoire le Grand sur cette parole de Job : *Erit omnipotens contra hostes tuos, et argentum coacervabit tibi.* Y a-t-il, dit ce Père, des ennemis plus acharnés contre nous que les démons ? ils assiégent notre esprit et s'emparent de nos pensées pour mettre toute notre âme sous le joug. La parole de Dieu est cet argent très-pur que le ciel nous donne en présent ; mais lorsque nous voulons y attacher les yeux de notre attention, Satan nous jette à l'esprit mille distractions comme de la poussière pour nous empêcher de lire et de goûter les pensées et les exhortations de Dieu. C'est ce qu'éprouvait le Psalmiste lui-même quand il chantait (*Psal.* CXVIII) : « Eloignez-vous de moi, ô esprits méchants, et je scruterai les ordonnances de mon Dieu. » Nous lisons dans la Genèse (*Cap.* XXVI) que Jacob avait creusé des puits pour ses troupeaux. Les gens du pays, jaloux de sa prospérité, les comblèrent en y jetant de la terre. Et nous aussi, nous creusons des puits pour y puiser l'eau de la sagesse et de l'intelligence quand nous nous mettons à approfondir les Ecritures; mais les malins esprits font des efforts incroyables pour rendre nos efforts inutiles en jetant dans ces puits célestes la terre et la boue des pensées mauvaises. L'histoire de l'Eglise nous rend témoignage de la haine de l'enfer contre les Ecritures en nous racontant la fureur des persécuteurs et l'horreur des supplices sous Dioclétien pour forcer les fidèles à livrer les Ecritures.

C'est, le démon qui avait mis au cœur d'un Celse, d'un Porphyre, d'un Julien, la haine des Ecritures que ces hommes s'efforçaient de rendre odieuses par toutes les accusations et toutes les faussetés imaginables. Mais leurs efforts furent vains ; ils sont passés, et les Ecritures demeurent.

« Voyez, dit saint Augustin (*Ep.* III), la puissance de la parole de Dieu dans les apôtres. Remplis du Saint-Esprit, ces hommes sans lettres annoncent la vérité de Dieu. Ils exhortent à la pénitence, ils annoncent le pardon des péchés, la promesse de la grâce et du salut. Toute la gentilité furieuse se dresse contre eux : ils supportent les maux annoncés, ils espèrent les biens promis, ils annoncent la loi. Ces douze hommes se partagent l'univers, et ils convertissent les peuples avec une promptitude prodigieuse. Les persécutions multiplient le nombre de leurs disciples; ils soumettent à Jésus-Christ les génies les plus élevés, les esprits les plus disputeurs, et l'univers est fait chrétien. »

Encore un coup considérez ces hommes : petits en nombre, sans l'étude de l'éloquence et de la sagesse humaine, sans autorité, sans pouvoir humain, les derniers des hommes, ils entraînent à leur suite toutes les nations, ils les font entrer et demeurer sous le joug de la foi en Jésus-Christ, ils arrachent des cœurs les plus corrompus ces vices chéris qui déshonorent l'âme et le corps, pour mettre à la place des vertus angéliques. Qui les pousse à une telle entreprise ? l'appât de la gloire, des récompenses humaines? ils n'ont à espérer que des supplices. Et que promettent-ils à leurs auditeurs ? des souffrances, des peines et la mort même, s'ils veulent être fidèles à leur Dieu ; et tout réussit, et les apôtres et la multitude des fidèles convertis courent aux supplices comme on court à un festin.

D'où venait cette vigueur aux discours des apôtres ? de ce que leur parole était la parole de Dieu même, qui est le maître souverain des cœurs, et qui sait quelle fibre toucher pour les déterminer au bien, quelque obstacle que puisse présenter la nature, le monde et l'enfer. Cette puissance, Dieu la donne à sa parole lue, mais surtout entendue, pour faire connaître sa supériorité sur toute autre parole, même sur celle des livres les plus pieux et les plus saints.

Cette émotion que fait sentir la parole de Dieu à celui qui la lit ou l'écoute vient encore, ce me semble, de ce que Dieu est singulièrement honoré et content lorsque nous lisons ou écoutons son propre discours. Alors il nous en témoigne sa reconnaissance en répendant dans notre cœur une grâce plus vive et plus pressante. En cela Dieu se montre comme l'homme, ou plutôt l'homme est comme Dieu. N'est-il pas vrai que nous nous sentons une inclination plus vive envers une personne que nous voyons lire avec soin nos lettres et écouter avec empressement nos discours ? cela nous flatte, et nous porte à lui vouloir et à lui faire du bien. Soyez sûr, dit saint Athanase, que les saints, David, par exemple, et les autres prophètes, sont plus animés à intercéder pour nous dans le ciel quand ils nous voient et nous entendent lire ou réciter leurs hymnes. Or ce sentiment si raisonnable doit être encore bien plus dans Dieu que dans ses saints, et sa reconnaissance pour notre zèle à nous occuper de sa parole se transforme en grâces abondantes. Voilà d'où vient qu'on sent son âme plus émue par l'Ecriture que par tout autre livre.

Donc tout prédicateur qui veut remplir sa charge en conscience et avec fruit doit s'appliquer à avoir un langage tout *scripturaire*, et tout emprunter, pensées, images, paroles aux livres sacrés ; les prophètes surtout lui seront d'un grand secours pour émouvoir et entraîner. Y a-t-il un prédicateur plus pathétique, plus passionné que Jérémie ? Quelle abondance, quelle véhémence d'images et d'expressions pour peindre la colère de Dieu contre les débordements des hommes ! Si le prédicateur est un saint et un homme familiarisé avec les Ecritures, il sera dans la main de Dieu un arc puissant, par lequel Jésus-Christ lancera les flèches de sa parole dans les cœurs des hommes avec une telle impétuosité qu'ils ne pourront se soustraire à sa domination. Son discours sera l'épée triomphante du victorieux qui s'est élancé pour combattre et pour vaincre, et qui a vaincu : *exiit vincens ut vinceret.* En-

fin ce prêtre méritera le beau nom que Jésus-Christ a donné aux enfants de Zébédée en les appelant enfants du tonnerre, puisque, faisant sans cesse rouler avec fracas sur l'esprit et le cœur des hommes la foudre menaçante des jugements de Dieu, il leur inspirera cette salutaire terreur qui leur fera noyer dans un déluge de larmes les iniquités de leur vie. Les prêtres doivent d'autant plus prendre cette manière de composer et de prêcher qu'elle est plus rare aujourd'hui. Aussi que voyons-nous ? qu'entendons nous ? Beaucoup de prédicateurs, beaucoup de sermons. Peu ou plutôt point de fruits de salut.

L'on voit encore certains prédicateurs courus, certaines églises fréquentées ; mais parmi les auditeurs où sont les convertis ? Ils restent toujours comme auparavant froids, sans sentiments de Dieu ni des choses célestes. Mais pourquoi nous étonner ? Quel prédicateur leur parle des jugements de Dieu et de la colère à venir ? de cette mort inopinée si funeste à l'impie et au lâche ? de cette éternité de supplices qui est réservée à celui qui n'est pas prêt au moment du départ? Où entendez-vous dans les chaires cet enfant du tonnerre qui fait frissonner et trembler ? Vous ne voyez, vous n'entendez que des musiciens délicats, qui amusent les oreilles par un plaisir qui passe. Sans doute il faut prêcher la miséricorde et la clémence; mais pour faire marcher le cœur de l'homme il faut toucher deux cordes, la crainte et l'espérance et d'autant plus celle de la crainte que l'âme est plus tiède et plus gâtée : or est-ce là ce que l'on fait ? A peine ose-t-on prêcher les vérités terribles ; même les consolantes,on ne les prêche guère. C'est une manière philosophique, académique, puérile. Aussi le fleuve affreux du péché roule et entraîne toutes les âmes dans l'abîme; et vous en répondrez, ô prédicateurs qu'Isaïe appelle *canes muti non volentes latrare ;* car vous vous taisez quand vous devriez annoncer le loup. Oui, c'est vous taire que de ne point instruire sur les périls du monde, sur les exigences rigoureuses et imprescriptibles de la loi de Dieu. Quel bien reviendra-t-il aux hommes de vos théories, de vos vues philosophiques, de votre style affecté, ou négligé, ou altier, ou tout à la fois ? Ce ne sont point les âmes que vous cherchez, mais leurs applaudissements ; c'est vous-même et non Jésus-Christ que vous prêchez. Savez-vous ce qu'il faut crier sur les toits ? Ecoutez Dieu dans Isaïe. « Ne cesse point de crier, élève la voix comme une trompette, et dénonce à mon peuple ses péchés et ma colère. (Cap. LVIII). Prédicateurs, prêtez l'oreille à saint Augustin (*Serm.*, 106 *de Temp.*) : « Dieu vous ordonne de crier et de crier avec véhémence. N'épargnez point l'iniquité du pécheur, de peur qu'en vous taisant vous ne périssiez vous-même, et qu'en l'épargnant mal à propos vous ne le tuiez. N'augmentez point les ulcères lorsqu'en parlant haut vous pouvez faire disparaître les plaies. » Il nous est donc ordonné de crier et de crier bien haut, afin que personne ne puisse dire qu'il n'a pas entendu. « Elevez la voix comme une trompette, dit Isaïe. » Vous savez que le son de la trompette n'est pas tant pour donner du plaisir que pour exciter au combat. Soyez donc pour le pécheur une trompette qui non-seulement frappe l'oreille, mais encore ébranle et saisisse le cœur. Que notre voix ne soit pas une musique qui amuse, mais un son pénétrant qui corrige, qui excite les bons à devenir meilleurs, et qui effraye les pécheurs et les lâches pour les pousser à se convertir.

Donc tout prêtre qui voudra remplir convenablement la charge de prédicateur criera, éclatera comme ces trompettes contre les ennemis de Dieu et des âmes. Or ce n'est que dans l'Ecriture qu'il trouvera ces éclairs, ces tonnerres et ces foudres qui porteront dans les cœurs la crainte, la sagesse et l'ardeur du salut. Il commencera par se pénétrer lui-même dans l'oraison des sentiments exprimés par la parole sacrée, et alors elle débordera de son cœur comme un fleuve de feu qui courra embraser et changer ses auditeurs. Je fais cette dernière remarque, parce qu'il ne faut pas s'imaginer que pour émouvoir c'est assez de crier, de s'agiter, d'être comme un énergumène dans sa chaire. Ce sont là des moyens de saltimbanque et de charlatan qui frappent les sots, mais qui font pitié aux sages. La voix qui enlève et qui convertit est celle qui sort pénétrée et pénétrante d'un cœur continuellement occupé de la méditation des jugements de Dieu, et dont la conversation est sans cesse dans le ciel (1). Alors elle a un je ne sais quoi de mélancolique, de pathétique et de vibrant, que les gens qui parlent haut et qui crient ne connaissent pas et n'ont jamais. L'auditoire se sent saisi et dominé ; il est suspendu et sans haleine en présence de l'homme de Dieu. O Dieu, où sont ces hommes ! Donnez-nous des saints, et nous aurons de vrais prédicateurs.

(1) L'un des hommes les plus recommandables de ces derniers temps que je puis citer en preuve de ce que j'avance c'est assurément M. de Mac-Carthy. Tous ceux qui l'ont entendu, qui l'ont vu à Paris, à Toulouse, à Lyon, à Strasbourg, à Nancy et dans d'autres villes se rappellent sans doute avec bonheur ces discours solides, nourris d'Ecriture, et sans phrases prétentieuses, cette action grave et modeste, ces gestes peu nombreux et sans art, cette voix un peu voilée, comme l'est toujours celle qui part d'un cœur ému et plein de Dieu : enfin cette puissance de sa parole sur son auditoire immobile. J'aime à me rappeler les attraits, le doux abandon de sa conversation, et avec quelle humilité pleine de grâce et de naturel il consultait, sur la manière d'interpréter les Ecritures et de s'en servir, des personnes qui certainement en savaient beaucoup moins que lui.

Il me semble que c'est le peindre d'après nature que de lui appliquer ces paroles de Judas Macchabée sur Onias : *Virum bonum et benignum, verecundum visu, modestum moribus, eloquio decorum, et a puero in virtutibus exercitatum* (*II Mac.* xv, 18).

Chapitre XIV.

La véritable et parfaite éloquence est dans l'Ecriture, et vient de l'Ecriture.

L'homme véritablement éloquent est celui qui, eu égard aux temps, aux lieux, aux auditeurs et à sa propre personne, établit et conduit tellement son discours qu'il arrive toujours à la fin qu'il se propose, ou n'en est empêché que par des obstacles dans lesquels n'entre pour rien l'omission d'une seule des conditions que je viens d'énumérer. Il est certain que la véritable habileté c'est d'arriver au but par les moyens convenables; et tout art, quel qu'il soit, s'il produit ce que l'ouvrier a en vue, est réputé parfait dans ses moyens. Si donc quelqu'un dans son discours choisit des preuves, des motifs, un style, une élocution tels que ce qu'il dit mène ceux qui l'écoutent à ce qu'il veut, ou les éloigne de ce dont il tend à les arracher, très-certainement cet homme est éloquent quand bien même il n'emploierait pas tous les ornements d'un style pompeux. Pourvu qu'il parle comme il convient a chacun, au villageois comme il convient au villageois, à l'enfant comme il convient a l'enfant, il est vraiment éloquent; ou plutôt il ne le serait pas s'il parlait aux paysans et aux simples comme devant une académie, parce qu'il manquerait à une condition essentielle de l'éloquence, qui est de se mettre à la portée de son auditoire. « Il ne s'agit pas de savoir ni de chercher, disait très-bien Cicéron, ce que c'est que de parler comme les Grecs, mais ce que c'est que de bien parler. » Pour la véritable éloquence il importe peu de parler comme à Athènes ou à Rome, comme Démosthène ou Cicéron ; il s'agit de parler bien, c'est-à-dire de mettre le discours en harmonie avec le sujet, les temps et les personnes. Alors l'orateur presque toujours tient attentive l'assemblée ; il domine les volontés, et fait des hommes ce qu'il veut. Voilà la véritable éloquence.

La chose étant ainsi, comme il est incontestable, il en résulte que l'Ecriture est très-éloquente, parce que ou elle atteint toujours le but qu'elle se propose, ou au moins elle emploie pour cela tout ce qu'il faut, et n'en est empêchée que par des causes indépendantes d'elle. Sa fin est Dieu et l'homme, la gloire du premier et le salut du second; c'est de faire connaître, adorer, aimer et servir le créateur du ciel et de la terre, c'est de porter les hommes à la pratique des vertus, au mépris des choses passagères et à l'amour des éternelles. Or l'Ecriture parvient tous les jours à ces nobles buts, comme l'expérience quotidienne en fait foi : donc elle est vraiment éloquente et la source de la véritable éloquence. Si vous voulez absolument trouver dans la Bible les ornements et cette pompe que vous rencontrez dans les poëtes, les philosophes et les orateurs profanes, et n'accorder aux Ecritures l'honneur d'être éloquentes qu'à condition que vous trouverez chez elles les richesses de l'imagination, nous ne repousserons pas vos exigences, et nous vous dirons : Vous voulez pour l'éloquence des fleurs et de la pompe : regardez, feuilletez les livres saints, et voyez si elles manquent de magnificence et d'ornement. Au reste cela devait être ainsi. Les formes brillantes, délicates, attachantes des poëtes et des orateurs étaient le fruit de leur génie; mais leur génie, qui en était la source et le créateur? Dieu. Or il est sans doute plus riche et plus abondant qu'eux. Le fleuve possède plus d'eau que les rivières et les canaux qu'il fournit. De même Dieu aura plus de richesses littéraires que ceux à qui il en aura réparti des parcelles. Aussi examinez la Bible à la manière des rhéteurs, et trouvez, si vous pouvez, poëte et orateur aussi brillants qu'elle. « Ne regardez seulement, dit saint Augustin, qu'Amos, ce simple berger, ce conducteur de troupeaux ; entendez-le crier: Malheur à vous, riches de Sion, et qui vous confiez dans la montagne de Samarie, chefs orgueilleux qui marchez avec tout l'attirail du luxe et du commandement (*Amos*, VI). Ceux qui reprochent tant à nos prophètes leur inélégance, qu'ils nous disent s'ils voudraient et pourraient parler autrement. Où trouver un langage plus noble, plus riche? Voyez par quelle apostrophe véhémente Amos réveille les pécheurs endormis : « Malheur à vous, riches ! » Saint Augustin examine une à une les paroles du prophète ; il en fait sentir l'éloquence, et reconnaît qu'il y en a encore bien plus qu'il n'en fait remarquer.

Que dirai-je d'Isaïe ? C'est lui qui, sous tous les rapports, tient parmi les prophètes le sceptre de l'éloquence. Sa haute naissance, car il tenait à la famille royale, lui donne un discours élevé et poli. Il s'ajuste merveilleusement à ses sujets, et il se montre si habile sous tous les rapports, que, même regardé à travers le voile des traductions, il efface la gloire de tous les orateurs les plus vantés d'Athènes et de Rome, et que pas un poëte profane ne peut lui disputer la couronne.

David a enlevé et enlèvera toujours l'admiration de ceux qui sont nés pour goûter les charmes de la poésie. Les esprits les plus élevés, les poëtes les plus habiles ont célébré et imité à l'envi ses cantiques. Qui de nous n'a pas lu avec bonheur ce qu'en ont écrit Bossuet et La Harpe (1) ? Je doute que parmi les modernes il y ait quelque chose de mieux ou plutôt d'aussi fortement pensé et dit

(1) Les *Leçons sur la poésie des Hébreux*, par le docteur Lowth, sont le livre le plus capable de donner le goût de la littérature sacrée. C'est un vrai service rendu à la plupart des prêtres, ou plutôt à tous les fidèles, que la traduction qui en a été faite. Ces leçons, si justement célèbres, demeuraient néanmoins dans l'oubli, parce qu'elles étaient inabordables au torrent des lecteurs, si ce n'est à cause du latin dans lequel elles sont rédigées, au moins à cause de l'hébreu, de l'arabe, etc., etc., dont elles sont hérissées. L'auteur de la traduction française, homme judicieux et maniant bien sa langue, en élaguant ce qui demandait des connaissances étrangères à la plupart des lecteurs, a fait de cet ouvrage un livre utile et délicieux pour tous.

sur les psaumes de David que ce que nous en a laissé dans ses *Soirées*, au septième entretien, l'éloquent comte de Maistre : « Lisez, dit-il, et relisez sans cesse les psaumes...... Lorsque l'aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil mesurera toujours au-dessous de lui plus d'air, plus d'espace que n'en voyait jadis Horace sous le cygne de Dircée...... Voyez comme David peint, comme il parle et comme il prie.....A ces flammes chastes de l'amour divin, à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme de Pindare : le goût a bientôt décidé, même sans le concours de la vertu. » Je ne puis citer tout le morceau de M. de Maistre sur les psaumes. Les quinze ou vingt pages qu'il y emploie sont dignes d'être lues et méditées profondément par tous ceux qui aiment les Ecritures. Sa manière originale et hardie de traduire, ses vues neuves, ses interprétations heureuses ravissent le lecteur.

Parlerai-je de saint Paul? Qui ne sait par cœur les louanges qu'à dites de lui saint Chrysostome? Il nous le montre comme le roi des orateurs, soit par sa méthode, soit par la profondeur de ses pensées, soit par l'énergie de ses expressions, soit par la majesté de l'élocution. Et quand saint Chrysostome n'en aurait rien dit, l'univers entier est là pour nous en rendre témoignage. Le monde converti, l'idolâtrie abattue, les hérésies vaincues, le péché renversé, Jésus-Christ adoré, connu sur toute la terre malgré toutes les fureurs des hommes et de l'enfer; voilà les fruits de l'éloquence de saint Paul, et saint Jérôme avait bien raison d'appeler son discours non une voix, mais un tonnerre : *Non mihi verba, sed tonitrua audire videtur.* (*Ep. ad Pamm.*)

Après tant et de si illustres témoignages en faveur de l'éloquence et des attraits des Ecritures, dont il me serait si facile et si agréable d'augmenter la liste, que penser des déclamations et des dédains de ces ignorants contempteurs de la prétendue simplicité des livres saints et de tous ces louangeurs exagérés des écrits des profanes.

Donc, s'il le veut, le prédicateur a une source surabondante de véritable et parfaite éloquence dans l'Ecriture. Par conséquent qu'il laisse là les profanes, ou qu'il les touche à peine, pour feuilleter nuit et jour la Bible. En se livrant à cette étude, sans songer à devenir éloquent il le deviendra; il prend peu à peu la manière des hommes inspirés, surtout s'il joint à l'étude la transcription, la composition et la parole publique. Saint Augustin nous avertit très-sensément que quand on veut devenir éloquent on n'a guère besoin des préceptes des rhéteurs, et qu'il suffit de se nourrir des ouvrages des maîtres et des orateurs, comme l'enfant apprend à parler non à l'aide des grammairiens, mais en entendant parler ses parents.

CHAPITRE XV.

Condamnation par l'Ecriture des prédicateurs qui n'emploient pas la parole de Dieu.

Jusqu'ici nous avons reconnu la nécessité qu'il y a pour le prédicateur de se nourrir des Ecritures s'il veut être à la hauteur de son ministère. Il sera bien plus excité encore à en faire son étude continuelle non-seulement afin d'être ce qu'il doit être, et d'enseigner ce qu'il doit enseigner, mais encore afin de le dire de la manière convenable, en considérant la rigueur avec laquelle l'Ecriture, les conciles, les Pères et tous les saints traitent ceux qui oublient ou qui dédaignent les Ecritures dans l'exercice de la prédication, pour se livrer à un discours philosophique, scientifique, académique, où tout se trouve en fait d'érudition, de politique, de progrès social, de littérature et de rhétorique, et rien ou à peu près rien touchant la connaissance de Jésus-Christ et de sa loi, des devoirs et des espérances du chrétien. C'est par les prescriptions et les répréhensions sévères de Dieu et de son Eglise que je vais poursuivre le cours de cet ouvrage, et conclure en montrant qu'il est de devoir et de nécessité pour les évêques d'être en cela autant et plus qu'en tout le reste la forme et le modèle de leurs coopérateurs dans le ministère du salut des âmes, et les censeurs austères et inflexibles des prêtres qui compromettraient à ce point leur éternité et celle des fidèles que de ne remplir les églises et les chaires que d'une parole qui ne serait point la parole de Dieu, mais la parole inutile et sans fruit de l'homme et de sa vanité.

Rien n'est plus fréquent dans les Ecritures que le blâme sur ces sortes de prédicateurs. Peut-il y en avoir un plus énergique et plus continuel que la prédication de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ et des apôtres? Lisez les prophètes, que disaient-ils au peuple? qu'écrivaient-ils? Sans doute ils sont pompeux, éloquents, sublimes; mais disent-ils un seul mot d'eux-mêmes? Non, c'est l'esprit de Dieu qui les fait parler. Ils sont une lyre qui n'est pas mélodieuse par elle-même, mais seulement lorsque le musicien l'anime. Ils commencent toujours par nous dire, et ils le rappellent souvent dans la suite du discours, que c'est Dieu qui parle par eux, qu'ils ne font que répéter sa parole. Leurs discours étant d'ordinaire des exhortations au bien et des encouragements à fuir le mal, puisque la charge des prédicateurs est la même, ceux-ci devraient, comme les prophètes, ne s'appliquer qu'à réciter les paroles de Dieu même. Voyez, écoutez saint Jean-Baptiste; que fait-il? que dit-il? Il rapporte les prédictions d'Isaïe sur son propre compte, et il exhorte par les paroles vigoureuses et précises du même prophète les Juifs à préparer les voies dans leurs cœurs au nouveau roi. Vous savez comment, après avoir marqué avec netteté la route aux âmes simples et fidèles, il s'élève avec énergie contre les pharisiens. Race de vipères, leur

dit-il, comment pourrez-vous échapper à la colère à venir? Le maître tient en main le van pour vanner; il va purger son aire; il rassemblera le bon grain dans son grenier, et la paille il la jettera dans un feu inextinguible.

Souvenez-vous de Jésus-Christ. Que dit-il? « Les paroles que je dis ne viennent pas de moi-même : *verba quæ ego loquor a meipso non loquor.* » Je dis ce que j'ai vu dans mon Père, je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père. Tout ce que disait Jésus-Christ portait tellement l'empreinte de la grandeur et de la majesté de son Père que jamais homme n'avait été imposant comme lui dans le discours, et que ses ennemis disaient : Il parle avec une souveraine autorité; les scribes ne font pas ainsi; son discours est plein de puissance. *Sermo illius potestate plenus.*

Combien était céleste, divine, salutaire et utile la doctrine qu'il annonçait! Son discours allait toujours à établir les mystères, à prêcher les vertus, surtout la pénitence, l'humilité, la douceur, la charité, l'aumône, le pardon des injures, la haine du péché, le zèle de la perfection, la proximité de la mort, la crainte du jugement et de l'enfer, la beauté et le désir du royaume du ciel.

Les apôtres dans leurs prédications ont suivi avec un soin scrupuleux les vestiges et les pas de Jésus-Christ. « Ce que nous avons entendu de nos oreilles, disent-ils, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains au sujet de la personne adorable du fils de Dieu, c'est ce que nous vous annonçons. » Ainsi s'exprime saint Jean (*I Joan.* II). Saint Pierre dit la même chose. Voici sa réponse aux princes des prêtres dans l'assemblée où on veut l'obliger à se taire : « Jugez vous-mêmes s'il est juste et raisonnable en présence de Dieu que nous vous écoutions plutôt que Dieu. Nous ne pouvons ne pas dire ce que nous avons entendu et vu. » *Quæ audivimus et quæ vidimus non possumus non loqui* (*Act.* IV, 19). Saint Paul, écrivant aux Galates, s'explique en ces termes sur la doctrine évangélique : Je vous déclare, mes frères, que l'Evangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme, car je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ lui-même : *Notum vobis facio, fratres, Evangelium, quod evangelizatum est a me, quia non est secundum hominem, neque enim ego ab homine accepi illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi* (*Gal.* II, 11).

Voulez-vous savoir comment les apôtres prêchaient; lisez leurs lettres et leur histoire. Ne parlons que d'un seul, de saint Paul, cette trompette évangélique, ce tonnerre des nations, ce rugissement du lion, comme l'appelle saint Jérôme. Voyez cet ambassadeur de Jésus-Christ devant l'aréopage d'Athènes. Avec quel maintien plein d'assurance il se tient devant les ennemis de la foi et devant tous ces superbes philosophes! avec quelle majesté de paroles et quelle gravité de sentences il parle à tous ces sages! comme il foudroie sans pitié toute leur vaine sagesse! Il ne s'amuse pas à traiter les questions d'apparat qui leur plaisent, qui les occupent, et dont le but n'est que la satisfaction d'une fausse science; il leur parle de la pénitence, du jugement dernier, de la résurrection des morts, choses toutes neuves pour eux, et qu'il prévoyait bien devoir leur paraître de la folie et du radotage. Cela ne l'empêche pas le moins du monde de ne leur parler que de ces vérités, parce qu'elles sont nécessaires pour la conversion, la perfection, le salut et le bonheur des hommes.

Voyez avec quelle ardeur, quelle autorité, quelle abondance il parle devant le président Félix de la sainteté, de la pureté, du jugement à venir, jusque là qu'il le fait trembler sur son tribunal, et le force à lui imposer silence, abusant de son autorité pour cacher son trouble et son effroi. C'est assez, dit Félix, c'est assez; retirez-vous : je vous entendrai une autre fois.

Par ces exemples et par beaucoup d'autres, le divin Paul a enseigné aux prédicateurs le choix qu'ils devaient faire des matières à traiter devant les assemblées chrétiennes; savoir : les vertus et les vices; car très-certainement en parlant de la justice et de la chasteté, il n'a pas pu ne pas parler des vices opposés, et en traitant de la résurrection et du jugement à venir, il aura fait voir ce feu qui ne s'éteint pas, où iront les méchants, et cette vie éternelle dans laquelle entreront les justes.

Non-seulement saint Paul indique la matière des discours sacrés, mais encore il donne le précepte et la manière de les traiter. « Mon discours, dit-il, n'est pas revêtu des paroles persuasives et affectées de la sagesse humaine; il s'appuie sur les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu. Je n'ai pas suivi la méthode ni pris la manière des orateurs du monde, les ornements de l'élocution, l'élégance des paroles, un discours peigné et poli avec art; mais je me suis laissé emporter au zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes, et à cette ardeur d'esprit qui produit au dehors avec impétuosité les choses profondes et sublimes non selon le sens humain, mais selon le sens divin; et, aidé de la puissance des miracles, j'ai semé l'Evangile et proclamé Dieu et son fils Jésus-Christ, depuis l'Illyrie jusqu'à Jérusalem. »

Que le prédicateur se mette bien dans l'esprit que cette impétuosité de zèle et d'amour est le moyen le plus sûr et le plus court de prouver, de persuader et d'entraîner. Parmi nous autres, dans l'Eglise de Dieu, dit Origène, il y a une démonstration qui nous est particulière, et que l'apôtre appelle une démonstration par l'esprit et puissance : *In ostensione spiritus virtutis.*

L'apôtre, après avoir établi que Dieu n'a pas voulu se servir des moyens de la sagesse humaine pour annoncer la croix et la mort de Jésus-Christ, mais qu'il a voulu sauver les croyants par la folie de la prédication, déclare hautement qu'il s'est appliqué à rejeter cette sagesse humaine et cet éclat

de discours que le monde estime et recherche. « Mes frères, dit-il (*I Cor.* II, 1), en venant parmi vous j'y suis venu pour vous prêcher les vérités attestées par Jésus-Christ, et vous savez que je n'y ai pas employé les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine; car j'ai jugé que je ne devais savoir autre chose parmi vous que Jésus, et Jésus crucifié; c'est-à-dire j'ai agi comme s'il n'y avait aucune autre science et connaissance utile que celle de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié. Je me suis comporté au milieu de vous comme un homme entièrement ignorant et incultivé dans les sciences humaines et dans les moyens de l'éloquence; et cependant vous savez que j'ai passé ma jeunesse à m'instruire aux pieds de Gamaliel. Mais je n'ai point voulu mêler la paille avec le froment, ni une parole vaine et menteuse avec la parole de la vérité, de peur qu'en prêchant avec la parole recherchée de la sagesse humaine la puissance de la croix de Jésus-Christ ne disparaisse. » Ceux donc qui affectent et recherchent les pensées et les ornements humains, ceux-là détruisent la force et la vertu de la croix.

Contre cette manière d'éloquence du siècle, qui envahit la chaire de vérité, et dessèche la piété dans les cœurs, je puis apporter encore ces paroles de saint Paul contre les faux apôtres de son temps, et auxquels il se glorifie de ne pas ressembler : Nous ne sommes pas, dit-il, comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu; mais nous parlons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en présence de Dieu, et dans la personne de Jésus-Christ (*II Cor.* II, 17). Mais qu'est-ce donc que corrompre, frelater la parole de Dieu ? C'est faire comme les cabaretiers, qui mêlent de mauvaises drogues à leurs vins qu'ils vendent, afin de grossir leurs profits. Ainsi ces prédicateurs répréhensibles, par vanité, pour s'attirer les applaudissements, par un amour dangereux de nouveautés qu'ils veulent mêler à la majesté des enseignements sacrés, surchargent leur discours des pensées des philosophes et des recherches des rhéteurs. Mais de même que les vins frelatés ne font aucun bien, et presque toujours font du mal à ceux qui s'en servent, ainsi ces discours sont inutiles, et souvent plus qu'inutiles à ceux qui les entendent. Il n'y a rien ordinairement pour le bien de l'âme. Elle s'endort, et tout le fruit se réduit à quelques vaines louanges pour le beau parleur. Misérable, tu frelates le vin de la parole de Dieu pour un peu d'argent ou d'éloges; mais que répondras-tu un jour au maître de la vigne, qui ne t'avait pas confié les raisins vivifiants de sa parole pour en composer du poison, mais pour en fortifier les âmes en le leur offrant naturel et tel qu'il l'avait préparé lui-même dans le jardin abondant des Ecritures ? Et l'on peut t'appliquer cette parole d'Isaïe : Dieu avait droit d'attendre de toi du bon vin, et tu n'en as produit que de mauvais et de sauvage. *Exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas* (*Is.* IV, 2).

Nous connaissons bien les exemples et les enseignements de saint Paul. Il apprend à ses disciples Tite et Timothée à faire de même; et dans leur personne il trace la règle du discours apostolique à tous les prédicateurs. « Prêche la parole, » écrit-il à Timothée. J'ai déjà expliqué le sens profond et peu compris de cette parole : *prædica verbum*, ne fais que réciter la parole inspirée de Dieu, l'Ecriture, qui est par excellence la parole de la justice et de la vérité, la parole de la vie éternelle. Lui prescrit-il de dire des choses jolies, profanes, curieuses ? Ne lui dit-il pas au contraire : Evite les profanes nouveautés de paroles : *Devitans profanas vocum novitates.* Saint Paul exhorte Timothée à demeurer dans ce qu'il a appris; or qu'a-t-il appris dans son enfance ? les lettres sacrées. Voilà donc ce qu'il faut qu'il répande étant évêque, puisque saint Paul veut qu'il y demeure et qu'il évite les nouveautés et les curiosités, qu'il prêche la parole par excellence, c'est-à-dire la parole de Dieu, l'Ecriture sainte : *Prædica verbum, permane in his quæ ab infantia didicisti.*

Qu'est-il besoin de redire, et à qui faudra-t-il apprendre que l'Ecriture sainte est utile pour enseigner, pour reprendre et pour corriger, pour former à la sainteté et rendre l'homme de Dieu parfait en tout ? Si c'est là et là seulement que saint Paul ordonne d'aller chercher ses instructions à un évêque rempli de l'esprit de Dieu, lui interdisant toutes les recherches de son génie particulier, combien plus est-ce une interdiction rigoureuse pour nous, misérables que nous sommes ! C'est donc une témérité et un crime au prédicateur d'aller chercher ailleurs que dans l'Ecriture de quoi enseigner, reprendre et corriger, comme si Dieu n'avait su ni assez trouver ni assez dire pour éclairer, pour sanctifier et sauver les hommes.

Jusqu'ici je n'ai guère tiré mes preuves que du Nouveau Testament, et tout le monde reconnaîtra que j'ai eu raison. C'est principalement à Jésus-Christ et aux apôtres que le prédicateur devait demander des règles et des exemples de discours. Toutefois jetons un coup d'œil sur l'Ancien Testament; il ne vous viendra pas moins en aide que le Nouveau pour soutenir la thèse établie. Je laisse de côté les vives exhortations des prophètes, où il leur est ordonné d'élever la voix plus haut, de gourmander le peuple. Lisez, lisez ces discours brûlants dans les prophètes mêmes; méditez-les, et vous verrez si c'est leur parole ou celle de Dieu qu'ils parlent. Méditez-les, et imitez-les.

Je veux m'attacher principalement aux emblèmes et aux figures; il en jaillira pour nous de brillantes instructions. Le Seigneur dit par Isaïe (Cap. XLV) : Je commanderai à mes nues de ne pleuvoir plus sur vous : *Mandabo nubibus ne pluant super eam imbrem.* Par ces nuées, dit Origène (*Hom.* 5 *in Jer.*), entendons le prédicateur, et par la pluie la doctrine du salut. Dieu a fait venir ces nuées intelligentes et favorables des extrémités de la terre. Le monde a vu les

apôtres et les saints disciples sortis non du milieu des princes, des magistrats, des riches et des savants, mais du milieu des pauvres; et de ces profondeurs de la bassesse, selon le siècle, ils sont montés comme des nuées abondantes sur le monde, et y ont répandu les eaux pures et nourrissantes de la vérité et de la foi.

Saint Grégoire le Grand, sur ce mot de Job : Le froment a besoin des pluies, *Frumentum desiderat nubes*, dit : Les élus sont le froment de Dieu destiné à être recueilli dans ses greniers éternels. Mais ce froment, pour arriver à la maturité de la récolte, a besoin de l'eau des nuées. C'est par la parole de la prédication que les cœurs fidèles reçoivent les influences de la grâce, que l'ardeur du mal est desséchée dans l'âme, et que le feu de l'amour divin y est allumé.

Mais ces prédicateurs peuvent-ils être appelés les nuées de Dieu, eux qui négligent d'arroser les cœurs des eaux de la sagesse qui sont les Ecritures sacrées? Si les nuées sont pleines d'eau, dit Isaïe, elles répandront la pluie : *Si impletæ fuerint nubes pluviam effundent* (Cap. I). Mais si ces nuées sont vides de la doctrine salutaire, si ces prédicateurs ignorent ou dédaignent les Ecritures sacrées, pour ne jeter aux oreilles et aux cœurs des fidèles que les sentences des philosophes et les broderies des orateurs profanes, ce ne sont plus des influences salutaires et fertilisantes qu'ils répandent, mais des flots de cendre inutiles et pernicieux qui aveuglent et qui brûlent. Ces hommes sont des nuées sans eau qui recèlent la tempête, et des météores errants qui amusent et qui égarent.

O prêtres, vous serez véritablement les nuées bienfaisantes de Dieu si, pour répondre à la sublimité de votre vocation, vous vous faites un devoir et une règle d'avoir toujours sous les yeux, dans les mains et dans le cœur les Écritures sacrées. Moïse commence son beau cantique en disant : « Que les vérités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'épaissit dans les nuées; que mes paroles se répandent comme la rosée, comme la pluie qui se répand sur les plantes, comme les gouttes de l'eau du ciel qui se répand sur l'herbe qui ne commence qu'à pousser. Puisse le prêtre pouvoir dire la même chose! c'est-à-dire être si plein de Dieu et de sa parole qu'il ne soit plus que comme une nuée trop pleine, que comme une nourrice trop abondante qui ne demande qu'à se décharger. Nous serons ainsi si nous sommes fidèles à nous inonder des Ecritures par une application continuelle en esprit de prières et de foi. Alors la terre, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles, sera tout humectée d'une rosée céleste, une riche moisson se préparera, et la plus abondante récolte de toutes sortes de vertus réjouira le père de famille, c'est-à-dire Dieu; et les ouvriers du champ, c'est-à-dire le prédicateur

Voici dans les Ecritures un autre emblème du prédicateur, qu'il nous faut examiner et méditer. Dans une de ses visions, Zacharie (Cap. II) vit un chandelier d'or : à droite et à gauche montaient deux oliviers chargés de fruits. Tout au haut de ces arbres les olives étaient rassemblées en épis. Ecoutez l'interprétation des saints. Ce chandelier d'or, c'est l'Eglise; les oliviers fructueux qui l'environnent, ce sont les saints prédicateurs, dont les uns défendent la foi contre les hérétiques et les infidèles, en soutenant et en développant les vérités et les dogmes catholiques; et les autres exposent les préceptes pour faire avancer dans la pratique du bien les fidèles de Jésus-Christ. Ces oliviers sont chargés d'olives si nombreuses, qu'elles forment comme des épis de blé et des grappes de raisin, parce que par l'abondance des lumières que ces saints hommes répandent, ils ramènent à la vérité, et font avancer dans la sainteté une multitude infinie de personnes; enfin, ils sont ces oliviers fructueux, dans la maison de Dieu, que David a chantés quand il a dit : *Ego sicut oliva fructifera in domo Dei* (*Psal.* LI). Mais le prêtre qui ne porte aucun fruit ni dans lui-même, ni dans les autres, parce qu'il ne se nourrit point des Ecritures, peut-il être cet olivier? Non, certainement, ou bien il n'est qu'un olivier infructueux, et cet arbre que Jésus-Christ a maudit, et dont il a dit : Coupez-le, et jetez-le au feu; car pourquoi occuperait-il plus longtemps la terre?

Je n'ai dit que peu de paroles au sujet des oliviers et des nuées, qui sont les images des prédicateurs. Mais qui est-ce qui ne sait pas qu'il y a mille passages dans les Ecritures où sont loués et caractérisés les parfaits prédicateurs? Ici ce sont des soldats, des gardes que Dieu a mis autour de sa maison, c'est-à-dire son Eglise, pour la défendre contre les incursions de l'ennemi. Là ce sont des flambeaux et des feux pour allumer les flammes de la charité dans les cœurs. Ailleurs, ce sont les amis de l'époux qui l'accompagnent, qui le suivent, qui se réjouissent, parce qu'ils entendent sa parole, et la conservent dans leur cœur, pour ensuite la répandre dans le cœur des autres, afin qu'ils aient la vie, et l'aient abondamment. Ici ce sont les princes et les conseillers du monde, pour éclairer et guider les peuples dans la guerre contre les passions et dans la conquête du royaume céleste. Enfin, ils sont appelés du nom de cieux, de soleil et d'étoiles. Cieux, parce que par leurs prières ils protègent; soleil, parce que par leurs discours ils éclairent; étoiles, parce que les points nets et précis de la doctrine sacrée qu'ils exposent au pécheur lui montrent où il doit tendre, comme l'étoile guide le nautonier sur les flots au milieu des ténèbres de la nuit. Ils sont appelés les portes de Sion, parce que par leurs discours, ainsi que par des ouvertures, les fidèles apercevaient quelque chose de ce qui est dans la cité sainte. On les appelle anges, parce qu'ils annoncent la bonne nouvelle, et encore amis et négociants. Y a-t-il de meilleurs amis que ceux qui nous éclairent dans nos ténèbres, et qui nous guérissent dans nos maladies? Or,

c'est ce que fait le prédicateur par la parole. Ils sont appelés négociants, marchands. Et que vendent-ils? la vérité; et comment la vendent-ils? en demandant seulement en échange, échange qui encore est tout au profit de l'acheteur, l'attention qui reçoit, qui conserve dans le cœur, et l'obéissance qui met à exécution les avis et les préceptes.

J'ai dit quelques-uns des titres honorables et sublimes dont l'Ecriture décore les prédicateurs, qui sont les ambassadeurs de Jésus-Christ; mais ils ne sauraient convenir aux passions, qui ne montrent dans leurs discours que la vanité des pensées et des phrases, qui ne cherchent que les applaudissements, et qui sont vides de l'esprit de Dieu. Ces nobles noms de l'Ecriture ne leur conviennent pas plus que si nous appelions roi un mendiant, pierre précieuse un peu de verre, ou un peu de cuivre, lumière les ténèbres, et homme vivant un cadavre.

Enfin, pour percer à mort ces insensés, vient comme une flèche contre eux ce mot de l'*Ecclésiaste* (XII, 11): *Verba sapientium sicut stimuli, et quasi clavi in altum defexi.* Les paroles des sages sont comme des aiguillons et comme des clous enfoncés profondément. Reconnaissez par ces paroles si vous êtes oui ou non le prédicateur et le docteur sage et habile dans le royaume de Dieu. Votre discours est-il vif, pénètre-t-il dans le cœur, le blesse-t-il d'une blessure heureuse qui amène la conversion, demeure-t-il bien avant comme un clou brûlant dans le bois, porte-t-il dans l'âme la crainte, la componction, la sainteté? alors, réjouissez-vous dans le Seigneur. Mais si vous ne faites qu'amuser votre auditeur et le faire applaudir, s'il ne s'en va point avec le désir et le moyen de devenir meilleur, tremblez! vous n'êtes qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante et ces musiques agréables qu'on écoute en passant, et qu'on oublie tout de suite; mais Dieu ne l'oubliera pas au jour de votre mort! Que votre discours soit un éperon qui pique, un clou de fer qui blesse, ou taisez-vous. Certes, c'était un rude aiguillon que le discours de saint Jean-Baptiste quand il disait: « Race de vipères, comment éviterez-vous la colère à venir? » Et celui-ci de saint Etienne: « Têtes dures, vous résisterez donc toujours au Saint-Esprit! » Et celui-ci de saint Paul: « O Galates insensés, qui vous a donc ensorcelés? »

« S'il y a des fautes et des usages pernicieux parmi les peuples chrétiens, dit saint Ambroise (*Ep.* XLIV), que votre discours, par son ardeur, pique et blesse comme l'éperon et la pointe de la lance. Ne voyez-vous pas Jésus-Christ presser par l'aiguillon Saul persécuteur? et combien cette dureté ne fut-elle pas salutaire? Saint Paul vit qu'il n'y avait pas moyen de regimber contre l'aiguillon, et il se convertit. » Sans doute c'est une chose quelquefois bien amère que de s'armer de ce zèle qui flagelle le pécheur avec le fouet d'un discours qui pique et qui brûle; mais cela est nécessaire. C'est le père qui est contraint à en venir aux voies de rigueur avec un enfant indocile et incorrigible. Il lui en coûte; cependant il le fait, parce qu'il aime cet enfant. Ainsi doit agir le prédicateur qui est le père des âmes.

Enfin, je ferai cette remarque en terminant ce chapitre, et elle m'est suggérée par la comparaison du clou. *Verba sapientis quasi clavi.* D'ordinaire le clou n'est enfoncé dans une muraille ou dans une pièce de bois que pour y joindre, y coller une autre pièce de bois, ou que pour y être comme une cheville destinée à porter un fardeau qui y sera suspendu. Eh bien! voilà ce que doit être, ce que doit faire le discours du prédicateur: joindre, unir l'âme à Dieu, enlever l'esprit et le cœur des basses régions de la terre pour les fixer dans les hauteurs des choses célestes. Mais le prédicateur viendra t-il à bout de cela avec les raisonnements, les maximes des philosophes, le verbiage et les pompons des littérateurs, des rhéteurs et des poëtes profanes? Non, non certainement; ce sont là des machines trop faibles pour enlever et soutenir suspendues au ciel des masses aussi lourdes que nos âmes enfoncées dans les profondeurs des sens, des péchés, des plaisirs et des affaires. Il n'y a que les Ecritures, qu'un discours et qu'un homme plein de l'esprit de Dieu qui puissent opérer ces merveilles. A l'œuvre donc, ô prédicateurs! consumez vos jours et vos nuits à lire, à méditer les Ecritures, ou bien gardez un éternel silence pour la gloire de Dieu, le bien des peuples et votre salut.

Chapitre XVI.

Condamnation par les conciles des prédicateurs qui n'emploient pas l'Ecriture.

Les conciles généraux et particuliers ne sont pas moins sévères que les Ecritures. Un concile de Valence, dans les Gaules, en 854, chap. 4, parle ainsi: « Que chacun de nous (il s'agit des évêques), par lui-même ou par d'autres ministres de l'Eglise, hommes savants et pieux, annonce tellement la parole de la prédication à ceux de la ville et de la campagne que des exhortations salutaires ne manquent à personne; car où la parole de Dieu manque, la vie manque aux fidèles. » Or, la parole de la prédication, l'exhortation salutaire, enfin la parole de Dieu, comme l'entend le concile, ce n'est pas assurément la parole de ces prédicateurs, amateurs d'eux-mêmes et de la gloire humaine, qui ne songent nullement à la vie des âmes.

Un concile de Ravenne, sous Clément V, en 1311, veut qu'on n'admette au ministère de la prédication que des hommes instruits, graves par leur âge, leurs mœurs et leurs discours. Il défend d'y laisser ou d'y faire entrer quiconque deviendrait un scandale et un écueil aux âmes. Or, je vous le demande, où est la gravité des mœurs et de la vie, où est le zèle des âmes dans ces esprits frivoles et ces parleurs vaniteux qui ne cherchent qu'eux-mêmes? Quel est le zèle de la gloire de Dieu dans ces hommes qui non-seule-

ment n'y pensent pas, mais qui, au contraire, n'exploitent leur ministère qu'à leur profit? Ils sont des écueils pour les fidèles, qui ne sont ni instruits ni entraînés à la vertu, et qui ne sont qu'amusés, endormis ou ennuyés.

Le second concile œcuménique de Latran, en 1512, sess. 11, ne permet de confier le ministère de la parole qu'à des hommes d'âge, de gravité, de science, de prudence et de sainteté. Il veut qu'ils s'appliquent à développer les Ecritures, et surtout l'Evangile, en excitant les fidèles à fuir le péché, et à pratiquer la vertu. Ce n'est donc pas assez, selon le sens du concile, d'être savant dans l'Ecriture, d'y être capable de grec et d'hébreu, si on n'emploie cette science à pousser les fidèles au bien et à les arracher du vice.

Un concile de Trèves, en 1549, sous Paul III, recommande de choisir pour la prédicat on non pas tant des hommes sublimes et éloquents que des hommes vraiment capables et désireux de nourrir pieusement et saintement les fidèles de la saine doctrine. Il recommande même de se défier des hommes à grands talents, parce que souvent l'orgueil les emporte, et qu'ils peuvent nuire et tromper beaucoup. Ensuite il donne de sages conseils aux prédicateurs; il leur dit de s'appliquer à traiter la parole de vérité avec bonne foi et simplicité de cœur, se ressouvenant qu'ils sont les dispensateurs de la grâce de Dieu. C'est pourquoi ils doivent rejeter tout ce qui s'éloigne de la pureté de l'Évangile, ne point toucher des questions vaines, oiseuses et curieuses, ou qui par une élévation de science surpassent ceux à qui on s'adresse. A quoi bon parler aux gens s'ils ne comprennent pas, et dans ce siècle surtout, où souvent les plus grands esprits sont peuple et enfant quand il s'agit des vérités du salut? Que les prêtres s'appliquent donc à exhorter à la pénitence; qu'ils parlent de Dieu et de Jésus-Christ, de leurs grandeurs, de leurs bienfaits, de leurs préceptes et de leurs menaces, du péché et de ses suites, de la vertu, de sa pratique et de ses récompenses; qu'ils effrayent les pécheurs endurcis, qu'ils animent les lâches et relèvent les découragés; qu'ils disent aux voluptueux et aux amateurs de la vie présente ce qui les attend dans l'autre; qu'ils leur peignent avec énergie la brièveté du temps, l'éternité des supplices des méchants, la nécessité d'assurer leur élection par les bonnes œuvres, la prière, la pénitence et l'accomplissement des devoirs d'état.

Voici la règle que trace au prédicateur un concile de Cologne tenu, en 1536, sous Paul III (III *part.*, c. 2.) Il évitera tout ce qui est profane et vain, c'est-à-dire cette parlerie et cette loquacité pédante par laquelle plusieurs, au moyen d'un certain et facile étalage de science, se font une réputation de savant et de grand orateur. Souvenez-vous tous de cette parole de saint Paul à son disciple Timothée: « O Timothée! gardez le dépôt qui vous a été confié, fuyant les profanes nouveautés des paroles et toute doctrine qui porte faussement le nom de science, dont quelques-uns faisant profession et la débitant, se sont égarés de la foi. »

Lisez le concile de Trente (Sess. 24, c. 4.) Après avoir rappelé aux évêques que leur principale fonction c'est de prêcher, ou de se faire remplacer dans ce ministère s'ils en sont légitimement empêchés, il leur dit que leurs discours ne doivent offrir aux peuples que les saintes Ecritures et la loi divine. Or, comment obéissent à ce décret ceux qui nous prêchent toute autre chose que l'Ecriture et la loi de Dieu, qui ne sont en chaire que des philosophes, des rhéteurs et des romantiques?

Voyez encore ce concile dans sa cinquième session (Chap. 4 *de la Réformation*); il recommande instamment aux évêques de ne choisir pour le ministère de la prédication que des hommes capables de le remplir salutairement pour les fidèles. Or ces gens-là le remplissent-ils salutairement pour les fidèles qui ne pensent pas plus au salut des âmes qu'à la gloire de Dieu, et qui n'ont en vue que la réputation ou l'argent?

Passons aux conciles de Milan sous le grand saint Charles Borromée (1). Dans le premier il recommande aux prédicateurs de dire au peuple des choses selon la portée de son intelligence. Mais des subtilités d'école, des utopies politiques ou morales, des dissertations scientifiques, un jargon romantique, est-ce là quelque chose d'utile et à la portée des malheureux fidèles? Leur âme y trouvera-t-elle quelque nourriture de salut?

De plus il avertit de présenter sans cesse l'Ecriture, et de la développer selon le sens de l'Eglise et de la tradition. Il ne veut point qu'on entre dans des expositions difficiles et peu profitables pour la réforme des âmes, qui ne servent qu'à faire briller l'esprit, l'étude, les recherches et l'éloquence du prédicateur, qui a alors l'air de se prêcher bien plus lui-même que Jésus-Christ. Il prescrit ce qu'il faut dire et enseigner; les vertus pour les faire pratiquer, les motifs d'éviter les vices pour les faire haïr et fuir. Je serais trop long si je voulais transcrire les avis pleins de sagesse du saint cardinal.

Il revient sur ce point de la dernière importance dans son troisième concile (Ch. 3).

Dans son quatrième concile, au titre de la prédication, il donne des avis et des règles si dignes de méditation, que je crois devoir les rappeler ici en peu de paroles. Il veut que le prédicateur s'applique, comme

(1) Un choix d'avis, de règlements, d'instructions et de discours de saint Charles Borromée vient d'être donné aux prêtres par monseigneur l'évêque de Soissons. Ce recueil, disposé dans un ordre parfait, est le manuel sacerdotal le plus complet et de la plus grande autorité qui puisse être mis dans les mains du clergé. Les *Instructions aux prédicateurs* disent avec une sagesse, une précision et une onction remarquables ce que doit être, ce que doit dire, et comment doit parler le ministre de la parole sainte. — Le titre du livre est ainsi : *Sancti Caroli Borromæi monitiones et institutiones selectæ*. — LETELLE, Caen, Adr. Leclerc, 1857.

saint Paul, à donner à chaque condition, à chaque état, les règles de conduite qui lui conviennent, aux enfants, aux parents, aux serviteurs, aux maîtres, aux maris, aux femmes, aux jeunes gens, aux vieillards, afin que chacun pratique toutes les vertus, et spécialement celle de son âge et de sa condition; tous la vigilance, la charité, la prière et l'accomplissement de la loi de Dieu, l'amour de la vertu et la haine du vice. Pour cela le saint archevêque veut que le prêtre emploie continuellement l'Ecriture et les saints Pères. Il est incontestable qu'un homme de Dieu qui parlera de cette sorte, repoussant avec mépris les suggestions de Satan, de la gloriole et de l'intérêt, fera nécessairement tôt ou tard de grands fruits dans l'Eglise. Qu'un homme de ce noble et saint caractère revienne souvent sur les mêmes sujets jusqu'à ce qu'il ait déraciné tel vice et fait aimer la vertu, comme un vaillant guerrier qui ne cesse point le combat qu'il n'ait renversé son ennemi, et il rendra à l'Eglise, du moins à la portion de fidèles qu'il nourrit de la vérité, la beauté des anciens jours. C'est ce que faisaient les grands évêques des premiers temps, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome. Ils ne se mettaient point en peine de l'unité du discours; à temps et à contre temps, ils mettaient dans leurs discours, presque quotidiens, des invectives contre les vices dominants, comme saint Chysostome, qui parle sans cesse dans ses discours tantôt contre le jurement, parce que l'habitude en était fréquente, tantôt pour exciter à des vertus que l'on semblait oublier, comme l'aumône dont les motifs tiennent une si grande place dans ses homélies. Pour arriver à ce bien, le concile veut que le prédicateur s'enquière de l'évêque ou du curé du lieu, quels sont les vices dominants des fidèles auxquels il annonce la parole de Dieu, afin d'adapter ses discours aux nécessités de leurs âmes (1).

Enfin, le concile d'Aquilée, tenu en 1596 au temps de Clément VIII, après avoir averti par les paroles les plus sérieuses les évêques que leur devoir spécial était la prédication,

(1) Je remarque que l'Eglise demande toujours à celui qui enseigne les fidèles la gravité, la sagesse, la vue du salut des âmes et le développement de l'Ecriture dans le discours.

Il existe un genre d'instruction qu'on appelle conférence. Il y a un prêtre qui défend la verité, et un autre qui l'attaque devant l'assemblée. A mon avis rien n'est difficile et dangereux comme cette manière, surtout si l'on pense à quel auditoire il est réservé d'ordinaire. Ce sont en général des personnes d'une piété peu éclairée et d'un esprit peu ou point cultivé. Or il est très à craindre que ces sortes de chrétiens ne saisissent beaucoup mieux l'objection que la réponse. L'homme, et surtout celui qui est borné et peu habitué à démêler par le raisonnement et par des connaissances antérieures le vrai du faux, donne volontiers du côté du sophisme et de ce qui favorise les passions; et les objections ne sont et ne font que cela. De plus l'objection a encore presque toujours l'attrait du gai et du plaisant. Dès lors la réponse n'est pas écoutée; elle ennuie, sans compter qu'elle n'est pas toujours précise et victorieuse. Ainsi la vérité est compromise, l'esprit de religion disparaît de l'assemblée, la maison de Dieu est une salle de récréation, et l'on y vient comme à des réunions joyeuses pour rire et se divertir. Voilà pourquoi il y a foule à ces conférences, surtout quand celui qui présente les difficultés a la réputation d'homme d'esprit; et la multitude juge tel celui qui n'est qu'un mauvais plaisant. Toutes les fois que j'ai assisté à ces sortes d'instructions j'ai plaint Dieu et les fidèles, et j'ai pensé que ce genre d'enseigner ne devait être confié qu'à des hommes très-forts et très-graves, et d'ordinaire c'est le contraire; d'où je conclus que les curés, et surtout les évêques, doivent le surveiller grandement s'ils ne jugent pas meilleur de le supprimer tout à fait.

Il y a un autre genre d'instruire qu'on appelle conférence encore. Le prêtre est seul devant l'auditoire. Il s'applique à discuter et à disputer sur certains points. Cette manière a ses avantages et ses inconvénients.

1° *Ses avantages.* C'est la mode aujourd'hui de dire que les prêtres sont étrangers à leur siècle, ignorants de la science et de ses progrès, enfin que le clergé est arriéré. Les hommes forts et de talent qui se livrent à des discussions religieuses publiques, où ils se montrent à la hauteur de la science de notre temps avec l'applaudissement universel, donnent le démenti le plus complet à ces dédains et à ces outrages, que la vanité d'un siècle bien plus remarquable par ses vanteries que par la réalité, l'utilité et la variété de ses lumières nous prodigue, et qui d'ailleurs n'exige tant des prêtres la connaissance et la publication de certaines vérités philosophiques et scientifiques, plus ou moins sujettes à contestations, que parce qu'il redoute les vérités du catholicisme qui le troubleraient dans son indifférence. Ces prêtres habiles, en côtoyant les connaissances humaines pour en profiter, et les erreurs de leur temps pour les réfuter, montrent que les ennemis de Dieu et du clergé se trompent ou veulent tromper.

Que si le monde prétend que tous les prêtres doivent se livrer de tous côtés à des discussions où la science moderne domine, nous répondrons que cette prétention est insoutenable et ridicule; et à cette occasion je signalerai aux prêtres les inconvénients et les dangers de ce genre d'instruire, afin que leur sagesse et leur foi se prémunissent contre eux.

2° *Inconvénients des conférences* : 1° Cette manière d'enseigner fait naître et nourrit dans les auditeurs l'esprit de dispute et de curiosité. Or est-ce bien là l'esprit de Dieu et de l'Eglise? L'Eglise envoie les ministres de la parole sainte aux fidèles non pas pour disputer avec eux, ni pour leur présenter des maximes et des lois qu'il soit loisible d'accepter ou de rejeter, mais pour promulguer des dogmes, faire connaître des préceptes, donner des avis, encourager, reprendre et conjurer comme faisait Jésus-Christ, dont nous sommes les ambassadeurs, qui ne disputait ni ne contestait, mais qui parlait avec l'autorité d'un souverain, ordonnant à ses apôtres et à leurs successeurs de dire ce qu'il leur avait recommandé. Voilà ce qui distinguera toujours l'enseignement public catholique de tous les autres, qui n'ont et ne peuvent avoir pour fondement que la raison individuelle, et qui dès lors ouvrent le champ aux discussions de toutes sortes. C'était bien ainsi que S. Paul entendait la manière d'enseigner les fidèles quand il disait : « Si quelqu'un aime à contester, qu'il sache que ce n'est point là notre coutume ni celle des Eglises de Dieu (*I Cor.* xi, 15). » Il ne me paraît donc pas que les conférences soient vraiment la parole de Dieu si on les tient enfermées dans une philosophie, une métaphysique plus ou moins élevées. Qui dit parole de Dieu : dit Ecriture sainte formant le fond et la forme du discours, in-

et qu'en s'en abstenant, sans les raisons les plus majeures, ils encourraient l'indignation de Dieu et des hommes, veut qu'au moins quand ils en sont légitimement empêchés, ils ne choisissent pour parler à leur place que des hommes capables de donner la nourriture spirituelle à leur peuple. Mais quelle est cette nourriture spirituelle? L'Eglise n'en connaît point d'autre que l'Ecriture, ses maximes, ses conseils, ses menaces et ses exemples, d'où, comme d'une fontaine sans cesse jaillissante, découlent la vérité et la vie sur les âmes des hommes.

Et voici comme le même concile parle des prédicateurs oublieux ou contempteurs des Ecritures : « Au sujet des prédicateurs qui font de leur office un moyen de vaine gloire, de vanité et d'ostentation de leur esprit et de leur éloquence mondaine, nous prévenons les évêques, nos collègues, qu'ils aient, à la fin de chaque synode, à donner des avis et des règles sur la vraie manière de prêcher, à faire des répréhensions à qui les méritent, afin que tous se souviennent de ne parler que pour exalter Dieu, sauver les âmes, et jamais pour se faire valoir en traitant des questions plus curieuses qu'utiles, et en se livrant à une vaine pompe de paroles qui amusent les oreilles par un plaisir qui passe, oubliant, les insensés, cette parole de

terprétée dans le sens de la tradition. Voilà pourquoi la chaire, dans nos églises, est appelée chaire de vérité; autrement elle ne mériterait pas plus ce nom que celles de la Sorbonne et du collége de France, si elle ne portait qu'un dissertateur plus ou moins habile, qui cherche, qui tâtonne. Elle ment donc à son nom si on la transforme en tribune où l'on conteste, où l'on argumente sans le secours et sans l'appui des Ecritures, et où, tout entier à la science, on ne parle ni de Dieu, ni de Jésus-Christ, ni du salut. Jésus-Christ, la veille de sa mort, disait : « O mon Père, la vie éternelle c'est de vous connaître et de me connaître. » Or pour connaître l'un et l'autre il faut qu'on les annonce continuellement. Aussi voyez ce qu'ont fait les prophètes, Jésus-Christ, les apôtres et les Pères. Toujours ils s'occupent de Jésus-Christ à venir ou venu. C'est donc s'éloigner de l'esprit de l'antiquité, ou plutôt de tous les âges de l'Eglise, que de transformer la chaire en tribune de philosophie tant chrétienne qu'il vous plaira, mais qui enfin ne présente que la parole de l'homme toujours plus ou moins sujette à contestation.

Il ne faut pas croire que ce genre soit tellement nécessaire qu'il manque quelque chose à l'Eglise si on ne l'y établit point. Rien n'est aisé à un homme de foi, d'étude et de sens, comme de battre en ruine les systèmes erronés de son temps sans changer les allures de la vraie parole de Dieu, et sans se donner les airs d'un disputeur et d'un philosophe. Saint François de Sales, qui s'y entendait, je pense, et qui vivait dans un temps de dispute, ne voulait point qu'on employât cette manière dans l'enseignement public de la religion. Il recommandait aux prédicateurs de mettre toujours en preuves dans le corps du discours les réponses aux objections, de sorte que l'erreur se trouvât battue sans l'aigreur du combat. C'est ainsi que faisait dans ses sermons le plus grand prédicateur de l'Eglise de France, Bossuet.

Je dis en outre que beaucoup de questions doivent être élaguées tout à fait de la chaire, parce que ce n'est pas leur place. Développez-les dans des réunions d'étude, dans des livres, dans de bons articles, à la bonne heure. Là livrez-vous à des développements qui peuvent être suivis et jugés. Si l'on a besoin d'éclaircissements on vous les demandera, vous les donnerez; tandis que dans la chaire, à l'église, les discussions sont toujours étriquées, que l'on ne doit ni ne peut vous interroger, que la plupart de ceux qui vous écoutent ne peuvent ni vous suivre, ni vous comprendre, et qu'ainsi vous vous donnez gratuitement les airs de triomphateur. Je conclus de là que tout conférencier, homme de Dieu, arrivera promptement à donner à son discours la teinte que doit toujours avoir le discours du prêtre dans l'Eglise, c'est à dire qu'il sera *scripturaire* dans le fond et dans la forme; d'autant plus, comme je l'ai déjà observé, que la discussion philosophique nourrit dans les amateurs des conférences l'esprit de dispute et d'orgueil, qui leur fait dédaigner les instructions ordinaires des prêtres qui, selon leur mission, ne s'appliquent directement qu'à enseigner Dieu et Jésus-Christ. Cet inconvénient est manifeste, et je l'ai remarqué cent fois. Une foule de jeunes étourdis et de vieux ignorants, qui ne savent pas leur catéchisme, se rassasieront de métaphysique et de science, soit qu'ils comprennent ou ne comprennent pas, et se retireront avec mépris, ou plutôt se moqueront du prêtre qui parlera de Jésus-Christ. Conférencier saint et habile, profitez de votre ascendant, et par une heureuse tromperie arrivez à parler du salut et de l'éternité, et cela promptement, à ceux qui ne viennent à vous que pour entendre du neuf et du scientifique, c'est à dire pour perdre le temps. Saint Paul n'a pas philosophé longtemps avec ceux d'Athènes; dès la première conférence il a parlé de la présence de Dieu, de la résurrection des morts, etc., etc.

3° Un autre inconvénient des conférences, que je crois bon de signaler, afin que les prêtres se prémunissent contre lui, c'est que la réputation qu'ont acquise et qu'acquièrent encore dans ce genre des hommes remarquables aiguillonne de jeunes talents, qui ne résisteront pas à la tentation de se jeter dans une voie où ils espèreront rencontrer aussi ce bruit flatteur de voix confuses qu'on appelle la gloire, comme dit Bossuet; et parce qu'on ne peut faire partout des conférences, ils en porteront au moins la manière dans leurs instructions aux fidèles. Ce ne sera plus la parole de Dieu, l'Ecriture, mais des dissertations philosophiques plus ou moins bien arrangées, plus ou moins inutiles, qu'on entendra dans les chaires chrétiennes. Et comme la recherche de la gloire ne suppose pas nécessairement le talent, des téméraires et des ignorants sans connaissance des Ecritures et de la théologie, qui ne doivent jamais être mises de côté quand on parle dans l'Eglise, par des discours où il ne paraît guère autre chose qu'une fatuité et une jactance insupportables, attireront sur la chaire et la parole de Dieu une défaveur méritée jusqu'à un certain point de la part des vrais fidèles, qui souffrent de ne rien rencontrer de ce qu'ils cherchent au pied de la chaire, et de la part même des mécréants et des raisonneurs, qui trouveront toujours bien des côtés faibles à tout cet échafaudage philosophico-religieux, qui n'est pas plus le catholicisme qu'un épais brouillard n'est la sérénité d'un beau jour.

Enfin je dirai aux prédicateurs : Appelez vos discours comme il vous plaira, conférences, sermons, homélies, prônes, instructions, etc., etc. Le nom n'y fait rien, pourvu que vous vous souveniez toujours que dans l'Eglise de Dieu le prêtre fausse son ministère s'il oublie une seule fois ces paroles de Jésus-Christ : *Vita æterna hæc est ut cognoscant te Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.*

saint Paul, que nous ne devons savoir, que nous ne devons prêcher autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, qui est la force et la sagesse de Dieu. Que les discussions des bancs, les arguties des écoles se fassent sur les bancs et dans les écoles; mais qu'on ne les amène jamais dans l'assemblée des fidèles réunis dans l'église de Dieu pour apprendre à pratiquer la vertu, à éviter, à haïr le vice, à marcher dans la voie des saints, et à conquérir le ciel par leurs efforts avec l'aide de Dieu, et non pour se nourrir et s'enfler d'une vaine science. » Ainsi parle le concile. Je ne connais point de parole plus grave, plus sévère ni plus juste contre la témérité, la légèreté, la vanité, l'inutilité et le danger des discours de certains prédicateurs de notre temps.

Chapitre XVII.

Condamnation par les Pères grecs des prédicateurs qui n'emploient pas l'Ecriture sainte.

Saint Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates* (Lib. I), soutient, contre ceux qui, dans leurs discours publics ou privés, recherchent les ornements affectés, que la vie vraiment chrétienne exige la simplicité en tout, qu'elle n'a pas besoin de l'appareil de l'éloquence humaine pour manifester ce qu'elle pense et ce qu'elle fait. « Que m'importe, dit-il, de quels mots je me sers pour secourir mes frères : l'important c'est de les éclairer et de les sauver, et non pas de telle ou telle phrase plus ou moins agréable dont je me serai servi pour cela. »

Et, en vérité, n'est-ce pas une chose indigne et insupportable de voir nos prédicateurs plus occupés de leurs phrases, de leurs mots et de leurs gestes que du salut des âmes. Quoi! des milliers d'âmes pourrissent dans leurs péchés, comme des animaux malades sur leur fumier; elles vont tomber dans les mains de la justice de Dieu, vous pourriez les sauver en leur inspirant une crainte salutaire, en leur disant, comme Dieu nous les a racontées lui-même dans ses livres, les rigueurs de sa justice et de sa colère à venir; et plutôt que de faire cela vous les amusez et vous vous amusez avec elles à philosopher et à tuer le temps! Vous êtes le médecin coupable qui, plutôt que d'accourir auprès du malade qu'on pourrait encore sauver, perdrait le temps à se promener dans son jardin pour en admirer les fleurs, ou bien dans une pharmacie, ou plutôt dans une parfumerie pour en humer les bonnes odeurs. Vous êtes ce chirurgien insensé qui, plutôt que de se hâter de faire une opération décisive à un pauvre malade, qui en guérirait si on s'y prenait à temps, consumerait les heures à préparer des bandelettes magnifiques, les roulerait et les roulerait encore dans ses doigts, et inviterait les autres à les regarder et à le regarder lui-même; et pendant ce temps-là le malade mourrait! Si le feu est à la maison de votre voisin et la dévore, n'accourez-vous pas avec empressement de peur que l'incendie ne gagne votre demeure? Songez-vous à prendre vos plus beaux habits? vous occupez-vous si l'eau ou la boue les tachera? Ah! certes vous n'y pensez pas, et vous avez bien raison. Eh bien! croyez-moi, ce feu, cet incendie, c'est le péché. C'est un feu qui dévore tout, qui tend à tout détruire; et, au lieu de courir de toutes vos forces pour l'éteindre, vous perdez votre temps à vous ajuster, à vous pomponner. Vous avez de l'eau à votre disposition, c'est la parole de Dieu; et, au lieu de la jeter avec une sainte énergie, vous voulez y mêler des eaux fabriquées, ou plutôt ne pas vous en servir du tout; et, tandis que vous différez ainsi, le feu brûle et dévore les cèdres et tous les arbres, et jusqu'aux plus petites plantes; le péché dévore toutes les âmes, et l'incendie s'étend sans mesure.

« Méprisez les ornements du discours et le vain étalage de la science. Ne vous étendez pas en beaucoup de paroles, dit l'Ecriture : *Ne multum verseris in verbis* (*Jer.* IX, 3). La parole est aux vérités ce que sont les vêtements au corps : le principal c'est le corps. Le vêtement est pour le corps, et non le corps pour le vêtement. L'homme sage et sensé n'a donc pour vêtement que ce qui est utile et convenable. Il faut dire la même chose de la nourriture. L'homme de bon sens n'emploie de celle-ci que ce qui est nécessaire pour son soutien; le trop lui semble indigne d'une âme raisonnable et chrétienne. Il en doit être de même dans le discours. Le principal c'est la vérité; la façon de l'exprimer ce n'est que l'habit, que la nourriture. Qu'il y ait modération, et non point cette recherche, ce luxe, cette profusion et cette ampleur qui viennent d'orgueil et de vanité, non de nécessité ni d'utilité. Cela nuit à celui qui parle et à celui qui écoute, comme le trop dans la nourriture fatigue et détruit l'estomac, comme le trop dans les vêtements dénote l'arrogance et les recherches de la vanité. » On ne peut pas mieux reprendre nos vains discoureurs que ne le fait saint Clément par ces paroles.

Saint Chrysostome lui-même, si pompeux, mais toujours d'une manière naturelle, et répandant ses fleurs sur un fond riche de vérité et d'utilité, et toujours appuyé sur les Ecritures, saint Chrysostome reprend plus d'une fois ceux qui ne cherchent que la vaine réputation d'orateur. Sur cette parole de saint Paul à Timothée (*I Tim.* v, 17) : « Qu'on fournisse abondamment aux besoins des prêtres qui gouvernent bien, principalement de ceux qui travaillent à la prédication de la parole et à l'instruction des peuples. » Ne croyez pas qu'il s'agisse ici, dit le saint docteur (*Hom.* 15) de ces discours fastueux qui ne sont que pour la gloire du discoureur, mais de ces discours qui sont remplis véritablement d'une doctrine salutaire et utile au peuple de Dieu.

Dans sa vingtième homélie sur les Actes, le saint dit que les Eglises sont bouleversées et dépérissent, parce que les chrétiens courent après les discours non qui touchent, qui

éclairent et convertissent, mais après ceux qui amusent. Les prédicateurs leur sont comme des joueurs de harpe. Ceux qui jouent le mieux, qui font entendre à leurs oreilles une harmonie plus agréable par l'attrait des images et des mots, voilà ce qu'ils veulent, et il ne veulent que cela. Et combien de prêtres vaniteux servent le monde selon son goût dépravé. Hélas ! que faisons-nous, continue-t-il, nous semons les fleurs des belles paroles, nous courons après l'harmonie des périodes, nous chantons devant le peuple, nous songeons à lui plaire, non à lui être utile ; à nous faire applaudir, non à l'instruire ; à être loués, non à sauver les âmes et à faire connaître et servir Dieu.

Ecoutons saint Grégoire le théologie : «La vraie sagesse c'est de compter pour rien cette vaine sagesse toute chargée et chamarrée d'arguments difficiles et inutiles, de discussions oiseuses, de paroles pompeuses et ambitieuses. Lorsque florissaient les beaux temps de la religion chrétienne on ne permettait pas même la plus petite entrée à ces vanités dans le divin bercail et dans les saintes assemblées des enfants de Dieu.» (*Or. de Plag. grand.*)

Ailleurs (*Hom.* 20 *in Act.*) il se plaint de voir que la piété chrétienne, autrefois si simple et exempte d'art et d'apprêts affectés, se soit revêtue de la pompe et de l'ambition des théâtres. « Maintenant, dit-il, il y a deux théâtres, deux scènes : la différence qui les sépare et les caractérise c'est que dans les uns tout le monde peut y aller (je veux parler des théâtres publics); dans les autres il n'y a qu'un certain genre de personnes : ce sont les chrétiens réunis dans leurs assemblées. Des deux côtés vous voyez des hommes qui gesticulent, qui modulent des paroles, qui s'emportent, qui s'apaisent, et qui en tout semblent dire : Regardez-moi, suis-je à votre goût ? vous amusé-je bien ? » Je souhaiterais être un insensé, un exagéré digne de blâme en écrivant ces paroles ; mais l'Eglise de Dieu, comme je l'ai déjà tant de fois dit, est désolée d'une désolation extrême, parce que beaucoup ne cherchent dans la prédication que la réputation et la gloire humaine.

Chapitre XVIII.

Condamnation par les Pères de l'Eglise latine des prédicateurs qui n'emploient pas l'Ecriture sainte.

Les païens, et plus tard beaucoup de chrétiens, plus amateurs d'une vaine littérature que de la vérité, reprochaient à l'Ecriture la simplicité de son style, ses barbarismes et ses solécismes. Voici comme Arnobe leur répond dans son livre Ier contre les gentils : « Cette pompe et cette recherche de la phrase, cette soumission scrupuleuse aux règles des rhéteurs, nous la laissons aux tribunaux et aux avocats. Qu'ils s'appliquent tant qu'ils voudront à séduire par le style et l'harmonie. Quand il s'agit des choses de la religion, ce n'est pas de la manière de dire qu'il faut s'occuper, mais du fond des choses ; et ce n'est que de cela que nous nous mettons en peine. Nous voulons parler non pas à l'oreille de l'auditeur, mais à son cœur. Ne savez-vous pas que de graves philosophes ont dédaigné et proscrit la pompe des mots, pour ne faire usage que d'un style simple et familier, de peur de corrompre et de déshonorer la gravité sévère de la vérité et de la sagesse par la recherche et l'ambition des phrases? C'est le propre d'un insensé de chercher le plaisir dans les choses sérieuses, et ce serait un étrange médecin celui qui, venant chez ses malades, se mettrait à faire de la musique pour l'amusement de leurs oreilles plutôt que de prescrire les médicaments et de faire les opérations nécessitées par leur état. » Or est-il que le prêtre doit considérer le monde comme un vaste hôpital, où il y a toutes sortes de malades qui viennent à la consultation, non pas pour qu'on leur fasse de la musique, mais pour qu'on les guérisse. Celui-ci est dévoré par la fièvre de l'orgueil, celui-là par celle de la colère ; l'un par l'avarice, l'autre par les passions bestiales ; celui-ci est vindicatif, celui-là est haineux : tous sont très-malades. Quels hôtels-Dieu que nos églises ! Prêtres, sitôt que vous y mettez le pied, songez que vous entrez non pour pincer de la harpe ou donner du cor, mais pour soulager, guérir des malades, conforter des convalescents. Pour cela il faut venir avec de la nourriture convenable, des médicaments, du fer et du feu. A celui à qui la nourriture ne convient pas donnez le médicament. Pour sonder cette plaie employez le fer; pour devenir maître de ce chancre appliquez le feu. Donc il est plus loin de son devoir que la terre ne l'est du ciel le prédicateur qui ne songe et ne s'occupe qu'à offrir des phrases jolies et sonores, des pensées délicates et des images poétiques, là où il faut distribuer le pain solide des maximes et des enseignements de l'Ecriture, et employer quelquefois le fer et le feu de ses menaces.

Saint Jérôme poursuit d'une manière plus véhémente encore ces sortes de prédicateurs, dans sa préface sur l'Epître aux Galates (*Tom. III*). Les prêtres, dit-il, ont oublié la divine simplicité des apôtres; ils ne montent plus dans les chaires que pour quêter des applaudissements, et leur parole de rhéteur se présente comme une je ne sais quelle espèce de prostituée qui agace et attire la faveur par la mélodie coupable de ses chants ; et l'on peut dire d'eux ce que Dieu dit de son prophète Ezéchiel, que les Juifs écoutaient sans se convertir, et au grand chagrin de l'homme de Dieu: « Tu n'as été pour eux, dit le Seigneur, que la voix d'une belle harpe. Ils t'ont écouté, et n'ont rien fait. » Voilà ce que sont, ou du moins ce que cherchent à être une foule de prédicateurs d'aujourd'hui. Dédaignant la simplicité de la parole des apôtres, la forme et le fond habituel de leurs instructions, vous les voyez, ou plutôt vous les entendez se perdre et s'égarer en de vaines spéculations, revêtues d'un style plus ou moins pompeux ; et la

foule d'accourir et d'applaudir avec d'autant plus d'empressement que ces discours ne vont à rien pour la réforme, par conséquent ne coûtent rien aux passions, et qu'en y assistant on s'imagine faire un acte de religion. Voyez ces assemblées : on s'y fait des signes d'approbation ; on en sort non pas en se disant tout seul à part soi : je vais me convertir, mais : l'habile homme ! le grand orateur ! et voilà tout ! O prédicateur, écoutez encore saint Jérôme ; il parle à Népotien (*Ep.* 2 *de Vit. cleric.*) : « Quand vous enseignez dans l'Eglise, excitez non les applaudissements, mais les gémissements. Que les larmes de vos auditeurs soient vos louanges. Je ne veux pas que vous soyez un fastueux déclamateur, mais un homme instruit et profond dans les mystères et les préceptes de Dieu. Un discours qui se précipite et qui roule avec fracas fait admirer le vulgaire ; mais ce n'est que l'œuvre d'un sot. »

Ecoutez saint Ambroise ; sa parole est brève, mais singulièrement énergique. *Quod luxuriat in flore sermonis, tenuatur et hebetatur in fructu.* Le discours est faible ou nul pour les fruits, à proportion qu'il surabonde en fleurs et en ornements Pourquoi ? Parce que rien n'est opposé aux vives émotions du cœur et aux sentiments passionnés de l'âme comme la recherche et l'afféterie des phrases. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint a repoussé l'affectation du langage des rhéteurs dans les Ecritures ; car que fait-il autre chose dans les prophètes, et surtout dans le Nouveau Testament, que d'animer à la guerre et que de sonner la charge pour exciter contre l'ennemi du salut ? Or ses airs et ses chants guerriers sont le retentissement et le tonnerre des grandes vérités, la mort, le jugement et les supplices de l'enfer, parce qu'on ne sonne point le combat avec des lyres et des harpes, mais avec l'airain criard et la cymbale entraînante. Puisque le prédicateur ne vient que pour continuer et perpétuer l'œuvre du Saint-Esprit, qu'a-t-il autre chose à faire que de parler comme lui, d'annoncer les vérités qu'il a inspirées avec les paroles qu'il a dictées aux écrivains sacrés ? Qu'il laisse donc avec dédain ces discours léchés, et ces phrases brodées, et ces mots déliés et mignards qui ne sont bons que pour l'amusement des oisifs. Ce sont là des ornements de jeune fille qui ne songe qu'à se faire regarder. L'ornement du général et du capitaine qui mène sa troupe à l'ennemi c'est une allocution brève, une lourde épée, un visage assuré et une allure prompte et décidée.

Je sais bien que les prédicateurs que je poursuis parlent quelquefois aux fidèles du péché et de la pénitence, de Dieu, de sa justice et des châtiments des pécheurs ; mais comment le font-ils ? En n'osant à peine y toucher, avec des images et des mots d'une vanité et d'une faiblesse ridicules. On ne sent chez eux ni l'accent du zèle, ni la persuasion de la foi qui tremble, gémit et conjure, qui s'enflamme et s'indigne. Aussi les auditeurs restent froids et insensibles ; et parce que les traits de l'orateur étaient sans pointe et sans force, les vérités saintes n'ont fait qu'effleurer l'âme des fidèles, qui n'ont pensé à retirer aucun fruit du discours entendu. Par la faute du prédicateur qui recherche la louange, et qui ne travaille que pour elle, par la malice du démon qui détourne l'esprit du fond des vérités, pour ne l'arrêter que sur la manière dont on les traite, l'assemblée ne s'occupe que de l'éloquence du parleur, et laisse dans un profond oubli Dieu et le salut. On recueille toutes les belles fleurs du discours, et personne ne se met en peine de produire des fruits de réforme. Ainsi s'accomplit la terrible parole de saint Ambroise, que je disais tout à l'heure : Plus le discours présente de belles fleurs, moins il produira de fruits : *Quod luxuriat in flore sermonis, hebetatur et tenuatur in fructu.* Voyez avec quelle sévérité saint Augustin traite ces prédicateurs. Il dit expressément que tout discours où il y a de vains ornements de paroles, où elles sont plus abondantes qu'il ne convient à la gravité de l'orateur et du sujet, est l'œuvre d'un sophiste, et qu'un sophiste, c'est-à-dire un parleur vaniteux, est odieux au Saint-Esprit comme l'affirme l'Ecriture (Liv. II *de Doct. chr.*, c. 31).

Dans un autre endroit du même livre (L. IV, c. 5), il dit qu'il faut d'autant plus s'éloigner d'un homme éloquent qui dit des choses inutiles qu'il y attache davantage, et que souvent l'auditeur trompé et ravi perd son temps, croyant entendre des choses utiles. Le saint docteur ne donne le nom d'éloquence sensée et de discours d'un homme sage qu'aux entretiens de ceux qui se servent pour l'instruction des fidèles des pensées et des expressions de l'Ecriture ; de sorte que d'après lui on s'éloigne ou l'on s'approche de la vraie sagesse dans le discours selon qu'on s'approche ou s'éloigne plus ou moins des Ecritures. Donc, selon saint Augustin, tout prédicateur qui néglige dans ses discours l'Ecriture est un insensé qui parle insensément. Il s'appuie sur l'autorité de Cicéron, qui affirme qu'une éloquence sans sagesse et sans but d'utilité est plus pernicieuse qu'avantageuse aux citoyens. Voilà pourquoi, conclut saint Augustin, l'Esprit-Saint n'a point dit que la multitude des orateurs, mais que la multitude des sages était la santé des nations : ***Multitudo sapientium sanitas orbis terrarum.***

Saint Grégoire donne des enseignements admirables aux prédicateurs ; recueillons-les. Voici comment au XXIe livre de ses *Morales* (Cap. 1) il reprend les prédicateurs qui proposent des idées subtiles et difficiles à la multitude, à l'occasion de ce passage de Job : *Super illos stillabat eloquium meum* (Cap. XIX, v. 22). Que veut dire cette distillation, cette rosée de paroles, sinon la juste mesure des pensées et des paroles appropriées à l'auditeur dans la prédication ? Il faut que le prédicateur sache s'accommoder à la force ou la faiblesse du peuple fidèle qui l'écoute, et qu'il fasse comme le prophète qui s'étend sur

le jeune mort, s'ajuste à sa taille pour le ressusciter. A quoi servent les choses sublimes à de pauvres esprits qui ne peuvent atteindre que les petites et les ordinaires ? quel profit en peuvent-ils tirer? et s'ils n'en peuvent profiter, pourquoi les leur débiter? ce n'est alors que de la vanité. Le prêtre qui aime vraiment les âmes doit donc ajuster son discours, pour le fond comme pour la forme, de manière à procurer, autant que possible, le salut de ceux qui l'écoutent.

C'est encore pour donner cette instruction utile aux prédicateurs que saint Grégoire développe en cette manière le passage de Job, où il dit : Qui a donné au coq l'intelligence? *Quis gallo dedit intelligentiam* (Cap. XXXVIII)? « Le coq a reçu du ciel l'intelligence nécessaire pour distinguer l'approche du matin; de même le prédicateur homme de Dieu commence par chercher dans ses auditeurs quelles sont leurs qualités, il étudie leurs dispositions, et ensuite il se met à parler et à dire ce qui convient. Cette intelligence c'est Dieu et non la vanité qui la donne. » Le prédicateur de Dieu a donc pour les âmes, comme le coq pour la matinée, le don du discernement, afin de savoir quand et comment il faut élever la voix. Le saint docteur, poursuivant la similitude et l'allégorie, dit que de même que le coq pousse au milieu des ténèbres une voix forte et sonore qui retentit au loin, de même le saint prédicateur, au milieu des ténèbres fatales des affaires et des péchés qui engourdissent les hommes pour les choses du salut, fait éclater la voix retentissante et terrible des jugements de Dieu et de la colère à venir, qui comme un tonnerre éveille les plus endormis. Combien sont éloignés d'accomplir les avertissements du saint pape ces prédicateurs qui ne discernent point ce qu'ils doivent dire, et qui n'élèvent point une voix puissante au milieu des ténèbres du monde et du péché pour éveiller et frapper les pécheurs ; qui font leurs discours non pour l'utilité des fidèles, mais pour les intérêts de leur vanité ? Ce ne sont point des cris de détresse et d'alarme qu'ils font entendre, mais des chansons et des complaintes qu'ils chantent à l'applaudissement des oisifs et des insensés.

Le saint pape poursuit avec une véhémence remarquable tous ces prêtres qui ne prêchent qu'eux-mêmes (*Past.* p. 4, c. 5). « Ayez soin, dit-il au prédicateur, de ne pas dire à l'auditeur des choses au-dessus de sa portée. Vous courez risque de fausser et de briser son intelligence ; comme le musicien qui tend trop fort la corde de son instrument la rompt, et n'en peut plus tirer aucun son. C'est l'enseignement de la vérité même, car il est écrit : Quel est le dispensateur fidèle et prudent que le maître établit sur sa famille pour distribuer la mesure de froment convenable? Ce dispensateur prudent qui donne la mesure convenable c'est le prédicateur sage et pieux, qui ajuste la mesure des idées et la manière de les rendre à la capacité de l'intelligence des écoutants, de peur qu'en versant trop de nourriture elle ne s'épanche et se perde, ce qui est une prodigalité et une vanité. »

Voici ce que le même saint dit, dans son Homélie II sur Ezéchiel, aux prédicateurs à l'occasion de ce passage, *si, lorsque je déclare à l'impie qu'il mourra, vous ne le lui annoncez pas, je vous redemanderai son sang.* « Donc celui qui s'occupe d'autre chose dans ses prédications que du salut des âmes à qui il parle, celui-là est coupable de leur ruine éternelle, et il en répondra. »

Que les prêtres apprennent encore de lui (*Hom.* II *in Ezech.*) à qui convient le nom et le titre de bon et de grand prédicateur. « Celui-là, dit-il, est dans l'Eglise un bon et grand prédicateur qui sait dire des choses neuves et attachantes sur la beauté du royaume de Dieu, et des choses anciennes et terribles sur les supplices éternels, de sorte que ceux qui ne sont pas attirés par la récompense soient poussés au bien par la crainte du châtiment. Dites tout ce qui attire au royaume, et tout ce qui détourne du chemin qui mène à l'étang de soufre et de feu. Alors vous aurez sauvé votre âme en disant aux autres tout ce qui est capable de les exciter à travailler à leur salut. Allez aux sources du Sauveur, puisez dans les eaux de la vérité, c'est-à-dire des Ecritures, et laissez-là les citernes des philosophes et des orateurs du siècle, d'où vous ne pouvez tirer que des eaux incapables de désaltérer les brebis du grand pasteur des âmes. »

Saint Bernard, dans son livre *de la Considération*, donne au pape Eugène des avis qui vont bien à tous les prédicateurs. « Prenez, dit-il (Lib. IV), le glaive de la parole de Dieu que le ciel vous a mis en main pour frapper les pécheurs. Blessez-les pour les guérir, sinon tous, sinon un grand nombre, du moins quelques-uns. Insistez, importunez, qu'on veuille vous écouter ou qu'on ne veuille pas, reprenez à temps et à contre-temps ; criez et ne cessez point de crier, annoncez au peuple de Dieu ses crimes et les châtiments qu'il mérite. Si la maison de Jacob s'est fait un front inflexible et un cœur qui ne cède point, je vous donnerai un visage encore plus assuré que le leur et une âme plus déterminée. »

Dans son cinquante-huitième sermon sur le *Cantique des cantiques*, il nous dit que Jésus-Christ invite les prédicateurs à travailler à sa vigne, c'est-à-dire au salut des âmes ; surtout à retrancher les sarments inutiles, à brûler les mauvaises herbes, et à couper les branches superflues. « Le temps de la coupe est venu, dit-il : *Tempus putationis advenit.* » Mais pour les mauvais prédicateurs le temps de la coupe n'arrive jamais. Jamais ils n'attaquent les vices, jamais le fer à la main ils ne s'approchent des âmes avec ces saintes rigueurs qui abattent les superbes et effrayent les méchants. C'est là ce qui s'appelle, dit saint Bernard, émonder la vigne. Mais pour cela faire il ne faut pas chercher à plaire aux hommes, il ne faut avoir

en vue que le salut de ses frères, la gloire de Dieu et de son Eglise, l'accroissement des fruits de la justice de Dieu dans les autres et dans nous-mêmes. Or que cherchent et que font les vains discoureurs ? Hélas ! on le sent bien, et nous l'avons dit assez de fois.

Dans son cinquante-neuvième sermon sur le *Cantique des cantiques*, le saint docteur dit, à l'occasion de cette parole : « La voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre, » La voix de la tourterelle c'est celle du prédicateur. La colombe gémit plutôt qu'elle ne chante ; voilà ce que doit faire le prêtre. J'écoute volontiers, dit saint Bernard, un prédicateur qui excite en moi non pas l'applaudissement pour lui, mais la componction et les regrets pour moi. O prêtres, vous vous montrez véritablement la tourterelle de Dieu si vous m'apprenez à gémir devant Dieu ; et souvenez-vous que si vous voulez me persuader vous le ferez beaucoup plus en gémissant qu'en déclamant. Belles paroles de saint Bernard ! Puissions-nous les avoir toujours présentes ! —*Illius doctoris libenter audio vocem qui non sibi plausum, sed mihi planctum moveat. Vere turturem exhibes si gemere doceas, et si persuadere vis, gemendo id magis quam declamando facere studeas oportebit.*

Chapitre XIX.

Condamnation par les saints instituteurs d'ordres des prédicateurs qui ne se servent point des Ecritures.

Ce sont des hommes d'un grand poids dans l'Eglise de Dieu que les saints instituteurs d'ordres ; et plusieurs parmi les chefs venus après eux ont répandu aussi un grand éclat par leur sagesse et leur sainteté. Les constitutions et les règles de ces sociétés si regrettables, où se formaient toujours des hommes supérieurs par la science, l'éloquence et la sainteté, ces constitutions, dis-je, et ces règles portent au plus haut degré le cachet de l'esprit de Dieu. Eh bien ! si nous les parcourons, si nous les interrogeons sur la bonne et vraie manière de prêcher, nous reconnaîtrons sur-le-champ leur aversion pour ces prédicateurs vains et ambitieux qui, par une éloquence toute mondaine et qui méprise les pensées et les paroles de l'Ecriture, cherchent l'approbation de la foule et la célébrité parmi les gens du siècle.

Afin d'éviter les longueurs et les redites, je ne m'attacherai qu'à un seul ordre, à la compagnie de Jésus, cette intelligente et brillante abeille, qui a composé le trésor de ses constitutions admirables et de ses règles parfaites de tout ce qu'il y avait de plus utile, de plus sage et de plus rempli de l'esprit de Dieu dans les associations saintes et savantes qui l'avaient précédée. Or cette célèbre société, à qui ce serait assez de son Bourdaloue pour éterniser sa gloire sous le rapport de la véritable éloquence de la chaire, et qui a encore pourtant des noms aussi beaux que nombreux à citer jusqu'au père de Mac-Carthy inclusivement, qu'exige-t-elle de ses prédicateurs ? elle a jusqu'à vingt-quatre règles qui les regardent spécialement. J'en extrairai ce qui va directement à la question que je traite.

La seconde dit : « Que les prédicateurs se souviennent qu'ils sont appelés à ramener les âmes à leur Créateur. Or, cette entreprise étant la plus difficile et la plus importante qu'on puisse imaginer, il faut qu'ils emploient tous les moyens les plus capables, avec l'aide de Dieu, de les faire arriver à leur fin. Ces moyens sont toutes les vertus, mais surtout la charité, la pureté d'intention, le goût et la pratique de l'oraison, la fidélité aux exercices de piété, le zèle des âmes et de la plus grande gloire de Dieu. »

Mais, en vérité, ont-ils ces dispositions saintes ces prédicateurs qui ne cherchent que les applaudissements de la foule et les fades congratulations de salon ? ces hommes qui pour plaire au monde parlent son langage au mépris de la langue et des pensées de Dieu, qui sont les Ecritures sacrées ? ces hommes qui se prêchent eux-mêmes, et non pas Jésus-Christ.

Le P. Aquaviva, cet illustre général de la Compagnie, dit que l'un des plus grands empêchements à la bonne prédication c'est le manque de droiture d'intention, qui non-seulement diminue, et souvent détruit tout à fait le mérite pour le ciel, mais encore qui fait qu'en se trompant coupablement sur la fin on se trompe aussi sur les moyens. Que si ces prédicateurs, par les grâces de leur diction, l'originalité de leurs compositions et les charmes de leur débit, attirent la foule et les applaudissements du monde, ils deviennent de plus en plus vains, arrogants, tenaces à leurs idées et à leur manière, et il est impossible de les corriger. Que s'ils ne réussissent pas, vous les voyez tomber dans le découragement et la mélancolie ; ils ne travaillent plus, ils ne veulent plus rien faire.

Il en est bien autrement de ceux qui agissent avec une intention droite et un cœur pur. Quels que soient leurs talents, grands ou petits, ils les consacrent gaîment, résolument, saintement, et surtout utilement pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu, au rude ministère de la parole, quand on les en charge. Plus ils travaillent, plus ils sont contents ; et d'ordinaire Dieu couronne leurs efforts d'une moisson abondante de conversions et de progrès dans les âmes, et même quelquefois de réputation devant les hommes ; mais réputation exprimée non par de vaines flatteries, mais établie sur leur zèle, leur sainte vie, leur application unique à être utile en répétant aux fidèles les paroles et les instructions de Dieu, de Jésus-Christ et des apôtres.

La quatrième règle dit : Qu'ils s'appliquent surtout à l'étude de l'Ecriture et des Pères ; qu'ils donnent une application particulière

à l'Evangile ; qu'ils le méditent une fois chaque année, en mettant par écrit ce qui pourra leur être plus utile dans leurs compositions ; qu'ils se fassent un *compendium*, un recueil abrégé et raisonné des choses nécessaires à la foi et à la piété chrétienne ; qu'ils se fassent un répertoire où ils rassembleront, sous des titres particuliers, les passages de l'Ecriture et des Pères qu'ils trouveront, dans leurs lectures, les plus aptes à donner l'amour du bien et l'horreur du mal.

Or dans ces règles je ne trouve pas un mot qui parle des profanes ni de leurs livres. Je ne vois là ni philosophes, ni médecins, ni jurisconsultes, ni orateurs, ni poëtes, ni rien de tout ce fatras de choses mondaines et vaines dont certains prédicateurs encombrent leur répertoire, si tant est qu'ils en fassent, plutôt que de le remplir de passages de l'Ecriture et des Pères, pour y puiser, comme dans une source, au moment où ils composent ou parlent.

Mais je m'étendrai davantage là-dessus en traitant plus bas de la variété à répandre dans le discours, et dont les prêtres que je combats se font une raison et un motif pour farcir leurs discours de toutes sortes de choses, afin, disent-ils, d'aiguillonner et de soutenir l'attention de leurs auditeurs. Misérables prétextes qui ne sont que la couverture de leur orgueil et de leur vanité, car ils ne songent qu'à une chose, qu'à se faire une renommée d'érudit et d'éloquent. Ce n'est pas ainsi certes qu'on l'entend dans la compagnie de Jésus : elle veut que ses sujets, après leur théologie, emploient encore deux ans à ne s'occuper que de l'étude de l'Ecriture et des Pères, sans compter qu'ils doivent continuer à en faire leur méditation et leur lecture habituelle toujours.

Cette lecture ne doit pas être rapide et superficielle; mais il la faut faire la plume à la main, et recueillir avec intelligence et patience ce qui peut ou pourra être utile. C'est une grande erreur dans plusieurs de ne feuilleter les Pères que pour y prendre à la volée, et à l'aide de la table des matières, quelques lambeaux pour embellir et confirmer autant que possible leurs grêles compositions. Il faut les étudier de telle sorte que ces grands hommes, avec leurs pensées, leurs idées et souvent leurs expressions, passent dans nos discours. C'est ainsi qu'a fait Bossuet. Ceux qui connaissent les Pères et Bossuet ne cessent de le reconnaître et de l'admirer. Les Pères ne sont jamais plus beaux que lorsqu'ils nous arrivent traduits, commentés par Bossuet.

Parce que plusieurs s'égarent et perdent leur temps à lire une armée de sermonnaires plutôt que les homélies et les discours des Pères, le P. Aquaviva s'élève avec force contre cet abus, et le donne comme un des plus grands obstacles à la formation des vrais prédicateurs dans sa compagnie. Qu'y trouve-t-on d'ordinaire? L'Ecriture mal employée, mal interprétée; des idées, des conceptions purement humaines et philosophiques, des imaginations outrées, des assertions quelquefois téméraires, un style mondain, des ornements affectés. Les jeunes prédicateurs, trompés par leur inexpérience et leur vanité, par la réputation éphémère de ces hommes du moment, dont ils lisent ou entendent les discours, se lancent dans la même route, et oublient les anciens Pères. Ils croiraient perdre leur temps que de les lire, parce qu'ils n'y trouvent ni ces hardiesses, ni ces fleurs, ni ces sottises que le monde insensé admire. Ignorants et malheureux, qui ne veulent pas reconnaître, par une étude patiente et sainte, que c'est chez les saints Pères et dans l'Ecriture qu'ils trouveront les lumières, cette puissance et ces mouvements sublimes qui, à la longue, les rendront les oracles et les sauveurs des peuples.

Les instructions aux prédicateurs de la compagnie de Jésus leur recommandent (*Reg.* IX) de ne proposer que des choses adaptées à l'intelligence et à l'utilité des auditeurs. Elles veulent qu'ils insistent surtout sur les règles de la vie chrétienne, sur les vertus et les vices pour extirper ceux-ci et planter celles-là, et qu'ils dédaignent et laissent les questions curieuses. Que nos prédicateurs, dit le P. Aquaviva, aient bien soin d'éviter la vaine pompe des paroles ou des recherches trop profondes dans les choses même utiles et saintes, mais qui outrepassent la portée ordinaire des esprits ; qu'ils aient toujours devant les yeux et dans le cœur, d'exciter les peuples à la pénitence et à la haine du péché; qu'ils se souviennent des exemples que nous a laissés saint Vincent Ferrier, et surtout qu'ils méditent ses écrits plutôt que les spéculations arides de certains écrivains. Rien n'apporte plus d'obstacle à cet esprit de zèle et de simplicité dans le discours des prédicateurs, qui ne devraient pourtant ne chercher que Dieu et les âmes, que trois choses déraisonnables que signale le P. Aquaviva : 1° De vouloir faire entrer à toute force dans son discours certaines choses, parce qu'elles sont belles et curieuses, soit qu'elles cadrent ou ne cadrent pas avec le sujet et avec la portée de l'esprit des fidèles qui écoutent, ni avec la sainteté du lieu et du temps où l'on parle. Cela est le fait d'un vaniteux; les gens sages s'en aperçoivent bien vite, et si la foule s'émerveille et applaudit, ils prennent le parleur pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un esprit faux, vain, de peu ou de point de sagesse (1).

2° Un autre obstacle c'est de parler sans savoir où l'on veut aller, sans disposer ses arguments et ses motifs dans un but net et déterminé, pour éclairer et émouvoir les auditeurs, mais de se mettre à dire à tout hasard ce qu'on a recueilli tant bien que mal

(1) Me pardonnera-t-on de comparer ces prédicateurs, qui à toute force veulent mettre en lumière dans leurs discours jusqu'à la dernière phrase ou dernier chiffon de leur portefeuille, à ces marchands de bric-à-brac, qui étalent tout ce qu'ils ont sans goût et sans ordre, et à la porte desquels les niais et les désœuvrés s'amusent et admirent ?

des Ecritures, des Pères et des pieux auteurs. Ce n'est pas tout de dire de bonnes choses, il faut les dire bien, c'est-à-dire avec ordre et en leur rang ; autrement c'est comme si on ne faisait rien, et la confusion des paroles du discoureur ne laisse que des ténèbres et que du vague dans l'esprit des auditeurs. Or que peut-on tirer de la nuit et des ténèbres pour le salut ? Rien du tout. Aussi le peuple chrétien demeure toujours avec ses péchés et ses ignorances, malgré cette multitude de prédicateurs qui nous assourdissent; avec eux nous ne savons ni comment il faut prier ni ce qu'il faut demander, ni que croire ni comment croire, ni que faire ni comment agir.

Le remède à ces maux c'est que le prédicateur réduise en deux ou trois chefs la matière qu'il doit traiter, et que là-dessus il partage ses preuves, ses motifs et sa pratique avec simplicité, lucidité, chaleur et onction.

Il faut encore que le prédicateur se préserve d'un défaut fort commun; c'est de ne pas croire qu'il a fait assez contre tel ou tel vice parce qu'il en aura parlé une ou deux fois avec lumière et vigueur : il faut souvent revenir sur la même chose, autrement vous ne produirez jamais aucun fruit solide. Nous avons là-dessus l'exemple de saint Chrysostome : en lisant ses homélies on est presque fatigué de le voir revenir sans cesse à tort et à travers sur le jurement, la licence des mœurs, etc., etc. C'est qu'il ne lâchait jamais prise qu'il ne fût arrivé à ses fins, comme un soldat acharné qui ne cesse de frapper son ennemi jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé.

Dans la dix-huitième règle il est dit : Que les prédicateurs évitent le faste et l'ostentation des pensées et de l'action; qu'ils montrent une modestie chrétienne et sacerdotale; qu'ils évitent, dit le P. Aquaviva, de faire montre de tours de force de mémoire par des citations longues et multipliées, surtout dans les histoires et les choses profanes, dont ils croient pouvoir tirer parti pour le bien des auditeurs.

La dix-neuvième règle est celle-ci : La forme du sermon doit être autre que celle des discussions de l'école. Il faut bien prendre garde de porter dans la chaire la manière scolastique. L'orateur chrétien doit composer, doit parler de manière à éclairer et à toucher. Pour parvenir à ce but le P. Aquaviva excite tant qu'il peut les prêtres de la Compagnie au zèle du salut des âmes, à la charité, à l'oraison et à une tendre piété. Ce sont de ces sources sacrées, et d'elles seulement, que découlent les fruits de conversion et de salut de la bouche du prêtre qui parle. La science et le talent ne sont que de minces auxiliaires : ils sont bons quand on les a, mais tout seuls ils ne peuvent rien ni d'utile ni de sanctifiant dans les fidèles, parce que l'œuvre du salut des âmes n'est pas une œuvre humaine, mais divine. Il faut donc être divin, divinisé pour l'opérer. Or, qu'est-ce qui nous divinise ? La sainteté : donc soyons des saints si nous voulons sanctifier nos frères, et sachons qu'on n'est saint que par l'oraison et la charité.

Pour parvenir à ce but le saint général fait la prescription à ses prédicateurs, avant leurs stations, de se mettre huit jours en retraite pour ranimer leur piété et leur zèle, afin d'en sortir tout embrasés, comme de nouveaux Elie, du désert où ils se sont entretenus bouche à bouche avec Dieu.

Un autre obstacle au bien dans la prédication, et que signale le P. Aquaviva, c'est le soin que prennent quelques-uns d'apprendre mot à mot leurs discours, et de ne dire que ce qu'ils ont appris, sans oser dire un mot de plus ou de moins ; car, pour parler utilement, comme le remarque saint Augustin, il faut être à même de voir l'effet du discours sur l'auditoire, afin d'appuyer plus ou moins, selon que les fidèles comprennent ou ne comprennent pas, sont touchés ou ne le sont pas. Or celui qui récite sa leçon comme un perroquet ne peut faire cette étude de son auditoire, ni profiter des circonstances. Il est tout entier au jeu de sa mémoire; il a toujours peur qu'un incident, qu'une mouche ne le déroute; et combien ne voyons-nous pas arriver cela à ces prédicateurs, écoliers de classe et de collége, qui restent court tout net au moindre trouble qui brouille les mots dans leur cervelle (1)?

(1) Tout le monde sait ce que pense Fénelon de la récitation mot à mot. Il ne l'approuve pas dans ses beaux dialogues ; et son sentiment là-dessus, il l'a mis en pratique toute sa vie. Bossuet faisait de même, et d'autres grands et saints prédicateurs. Outre les inconvénients graves de la récitation de mémoire, que je viens de signaler, il y a de plus la perte d'un temps immense dévoré par le fastidieux et mécanique exercice de répétailler cent fois la même chose dans son cabinet. De là il résulte que les prédicateurs de profession, n'ayant le loisir que de composer et d'apprendre leurs sermons, en général sont des hommes peu instruits, parce qu'ils n'étudient et ne peuvent étudier que cela, c'est à dire fort peu de chose.

Faudra-t-il donc en sortant du séminaire se mettre à parler sans avoir appris par cœur ? non. Quand je parle de prédicateur, je parle d'un homme exerçant ce ministère auguste avec l'ascendant de la science sainte, de la connaissance des hommes, et de l'âge. Or ce ne peut être le fait d'un tout jeune homme. Aussi Fénelon et tous les sages ne voudraient voir monter régulièrement et souvent en chaire qu'à un certain âge. Jusque-là parlez rarement en public, et alors apprenez, pour vous familiariser avec la langue oratoire ; autrement vous ne serez jamais qu'un causeur vulgaire. Mais une fois que de longues études, et des essais publics modérés vous auront fait pressentir, et surtout à de bons juges, que vous pourrez paraître avec fruit et avantage pour l'Eglise, parlez comme les saints ont parlé, et le ciel bénira vos travaux. Or, pour arriver à ce point d'étude et de talent qui permet de parler sans apprendre mot à mot, il faut avoir pâli dans la solitude sur les livres, sous les yeux de Dieu ; c'est à dire qu'un prêtre fait pour la chaire ne peut ni ne doit guère y paraître habituellement que vers trente-huit à quarante ans. M. Borderie et le P. de Mac-Carthy avaient plus de cinquante ans quand ils ont commencé. Et nous, que voyons-nous ? qu'entendons-nous ? en vérité, des enfants.

De plus cette récitation écolière fait toujours un triste effet sur les fidèles. Ce n'est plus pour eux ni un père, ni un maître, ni un médecin qui guide, qui éclaire, qui commande et qui guérit, que ce prêtre, mais un déclamateur qui vient débiter sa harangue, qu'elle soit utile ou non à ceux qui l'entendent. Par là la parole de Dieu perd tout ce qu'elle a de divin et de majestueux. Le P. Aquaviva ne veut pas non plus que le prédicateur fasse trop connaître en commençant la marche et la suite du discours, parce que tout cela sent trop l'apprêt et lui ôte le charme de la conversation et de la spontanéité. Laissez là l'esclavage de la mémoire, ô prédicateur! préparez-vous bien sans doute,

Combien de prédicateurs à trente-cinq ans sont des hommes usés d'esprit et de corps? Chargés de leur petit bagage de la première jeunesse, ils s'en vont colportant et récitant partout, avec une héroïque assurance, ce qu'ils savent comme leur *pater* depuis quatre ou cinq ans, sans se mettre en peine de voir si cela convient aux solennités, aux temps, aux assemblées. Tout au plus une tête et une queue ajustées tant bien que mal à ces je ne sais quels discours font voir qu'ils ont pensé à n'être pas tout à fait étrangers aux lieux et aux personnes; ce qui n'empêche pas que leurs sermons ne soient des selles à tous chevaux. Aussi n'attendez d'eux ni ces à-propos, ni ces détails qui intéressent toujours si vivement l'auditoire, quand il voit que c'est directement de lui qu'on s'occupe. C'est pourquoi on les écoute sans plaisir et sans fruit, comme eux parlent sans âme et sans foi.

La méthode de Fénelon n'est elle pas sujette à ôter au discours cette pureté de diction et de composition qui fait les rhéteurs brillants et les orateurs vantés par les délicats de la terre? Oui, quelquefois des phrases incorrectes, inachevées, des redites, des inégalités se feront remarquer dans le discours de l'homme de Dieu; mais le prédicateur n'est pas en chaire pour faire le rôle d'académicien, je l'ai dit assez, il vient pour éclairer et pour sauver. D'ailleurs ce qu'il perd d'un côté il le gagne de l'autre, car il prend sur son auditoire un ascendant singulier, parce qu'on sent un homme maître de lui-même et de son sujet, un homme appliqué tout entier à bien autre chose qu'à l'harmonie des mots et des périodes, c'est-à-dire à la gloire de Dieu et au salut de ceux qui l'écoutent.

La méthode de Fénelon ne favorise-t-elle pas la paresse? Je dirai que la paresse est chose inconnue à un saint prêtre, qui sait avec quel respect et quelle préparation il faut traiter la parole de Dieu. — Je crois que même pour ceux qui n'apprennent pas, il est essentiel d'écrire le discours tout entier, comme s'ils devaient le réciter de mémoire. En s'astreignant à ce travail on répand plus d'Ecriture, plus d'ordre, plus de solidité dans sa composition, et on a l'immense avantage de conserver ses recherches: autrement à chaque fois ce sont de nouveaux frais, tandis qu'avec ce qui est déjà fait, souvent on ouvre à l'esprit de nouveaux chemins. Avec cette méthode on a presque tous les avantages de la récitation de mémoire; car on se souvient toujours facilement de ce qu'on vient de composer, et l'on n'en a pas les inconvénients, c'est-à-dire ce travail continuel de tête qui ôte toute liberté et tout mouvement spontané. Les simples canevas, à mon avis, sont trop maigres, c'était la manière de Fénelon, mais tout le monde n'est pas Fénelon. Bossuet écrivait tout, soit avant, soit après. Il y a beaucoup plus d'avantages pour le prédicateur et pour l'auditeur.

mais ne vous enchaînez pas à ce point au mot à mot, que vous fermiez la porte au Saint-Esprit s'il vous suggère, dans l'ardeur du débit, quelque chose de meilleur que ce que vous avez préparé dans le calme du cabinet.

Enfin la vingtième règle interdit aux prédicateurs l'afféterie et la prétention du langage, qui ôtent à la parole de Dieu sa gravité, sa sainte austérité, pour l'offrir aux fidèles sous les broderies et minauderies des romanciers. Là-dessus le P. Aquaviva parle énergiquement dans ses avertissements. Les chercheurs des vains ornements d'une diction affectée pèchent grièvement, dit-il, non-seulement contre le devoir et la sainteté de leur charge de prêtre, de ministre, d'ambassadeur de Jésus-Christ, mais encore contre les règles du bon sens et de la véritable éloquence; tous les maîtres anciens et modernes les condamnent. Qu'ils laissent donc les épithètes multipliées, les phrases, les tournures poétiques, les métaphores audacieuses, les circonlocutions pour faire connaître des choses qu'il vaut mieux presque toujours appeler par leur nom simple et vulgaire. Il y a des orateurs qui se croient d'autant plus admirables et plus admirés qu'on les entend moins, et il y a des auditeurs assez sots pour ne trouver beaux et admirables que les morceaux qu'ils ne comprennent pas. Mais aussi le contraire arrive souvent par un juste jugement de Dieu. On se moque de ces vaniteux parleurs, comme de ces hommes fous, affublés de morceaux de pourpre et de broderies incohérentes. « Pour nous, dit saint Augustin, nous aimons mieux plaire par le fond des choses que par les paroles, de peur de paraître être aux ordres des mots. Ce n'est pas nous, mais eux qui doivent obéir: *Ideo in ipso sermone mavult rebus placere quam verbis, nec doctor verbis serviat, sed verba doctori.* »

Le même général avertit les prédicateurs de se souvenir de leur rang, de leur dignité dans l'Eglise; de laisser là toute lutte puérile de gloire, de réputation entre eux, par conséquent toute recherche, toute affectation de composition et de manière, pour n'agir que dans la vue du salut des âmes. Il ordonne aux provinciaux de la compagnie d'éloigner du ministère de la chaire ceux des jésuites qui se livreraient à une manière de parler vaine et curieuse.

Pour ce qui regarde la lecture des ouvrages de littérature, il veut qu'on interdise ceux qui ne sont bons qu'à troubler l'esprit, qu'à chatouiller le cœur et à faire trébucher la pudeur. Il va plus loin, il ne veut pas qu'on les conserve dans les bibliothèques. Le P. Mutio Vitellesci, en 1617, donna le même ordre à toutes les maisons de la compagnie, de peur que les belles pensées, les gracieuses peintures puisées dans ces livres, ne ressemblent à une boisson toujours pernicieuse, si nous avons la témérité de la prendre et de la boire dans un vase empoisonné.

Ces livres sont des coupes d'or, je le veux

bien, mais ce qu'ils contiennent est du poison. Si la beauté de la coupe vous attire, que les suites pernicieuses du poison vous éloignent. Et que m'importent à moi les beaux vers, disait Origène dans son homélie deuxième sur Jérémie, s'ils troublent mon esprit par le vin de l'erreur? *Quo mihi verba, carmina, quæ quasi vasa electa mihi offerentur, si vinum in his propinatur erroris?*

Tels sont les enseignements pleins de sagesse et de sainteté que la compagnie de Jésus donne aux prédicateurs. Puissions-nous les méditer, les aimer et les mettre à profit!

Chapitre XX.

Les saints, par leur manière de prêcher, condamnent les prédicateurs qui ne se servent pas des Ecritures.

Non-seulement les saints instituteurs, les saints généraux d'ordres, se sont élevés par leurs réglements contre les prédicateurs que nous poursuivons, mais encore ils les ont condamnés par leurs exemples, car plusieurs d'entre eux se sont livrés au ministère de la parole avec des fruits admirables, aussi bien que plusieurs des saints prêtres qui ont servi Dieu sous leur conduite, et qui ont procuré le salut d'une infinité d'âmes pendant des siècles entiers. Je vais dire quelques mots de plusieurs.

Saint Dominique, père et modèle des *Frères Prêcheurs*, avait un discours de feu, et qui bouleversait toujours ses auditeurs. Des torrents de larmes coulaient à ses sermons; les hérétiques et les pécheurs se convertissaient par milliers. Or d'où lui venaient sa force et son onction? des Ecritures: il les savait par cœur. Vous qui ne dites que de belles phrases et qui ne songez qu'à la réputation d'orateurs, est-ce là l'effet que vous produisez? Souvenez-vous que ce n'est pas *orateurs* mais *laboureurs* que vous devez être. Faites-en donc la charge et remplissez-en l'office. Le laboureur commence par préparer la terre et par examiner le grain qu'il doit semer. La terre, la préparez-vous? Hélas! vous n'y pensez pas! Vous ne pensez qu'à vous et à votre réputation. Les fidèles et leur salut, c'est la dernière chose à laquelle vous songez, si tant est que vous y songiez. Quelle semence, quel grain préparez-vous, jetez-vous? Sont-ce des paroles capables d'éteindre les haines et les passions, d'allumer le flambeau de la vérité et le feu de la charité envers Dieu et vos frères? Ah! vous ne songez qu'à exciter les vaines et funestes lueurs, et les damnables bluettes d'une réputation humaine! Aussi où sont les fruits? où est la moisson? Quels avares, quels orgueilleux, quels haineux, quels voluptueux, ont changé de vie? Si rien de tout cela n'a lieu, à quoi bon tant de recherches, tant de travaux? Faut-il tant se fatiguer pour s'exposer à un danger imminent de damnation éternelle?

Saint Hilaire appelle les prédicateurs les semeurs, les planteurs de l'éternité: *æternitatis satores.* Cette parole est aussi vraie qu'elle est belle. Le prêtre, s'il répond à sa vocation et remplit bien sa charge, ne fait rien autre chose que de semer les germes de l'éternité dans les cœurs, en y allumant le désir des choses célestes, la crainte des châtiments éternels, et en traçant la route pour éviter ceux-ci et parvenir à celles-là. Mais, s'il s'imagine n'avoir à semer du haut de la chaire que des paroles pompeuses pour se faire une moisson de louanges et de réputation à lui-même, il occupe la place d'un autre qui aurait semé le salut dans les âmes des fidèles, et qui leur aurait fait produire des fruits de sainteté, à celles-ci trente, à celles-là cinquante, à d'autres cent. Or, que répondra le beau parleur quand il paraîtra devant Dieu, qui lui fera ces observations au jour de la mort?

Prononcer le nom de saint Vincent Ferrier, c'est nommer l'un des plus saints, des plus parfaits, des plus fructueux prédicateurs de l'Eglise, et rappeler l'une des plus belles gloires de l'ordre de Saint-Dominique; mais il est si connu et si célèbre que je ne m'y arrêterai pas.

Saint François disait, au témoignage de saint Bonaventure, qu'il fallait pleurer sur ces prédicateurs qui sont dépourvus de piété, qui, dans leurs discours, cherchent, non le salut, mais les applaudissements des hommes, ou qui détruisent par leur vie lâche et mondaine les vérités qu'ils annoncent; et qu'il faut leur préférer de beaucoup, et regarder comme beaucoup plus utile un frère ignorant et sans lettres, qui, sans dire une parole, excite au bien par la sainteté de sa conduite. Voici comme il expliquait cette parole du cantique de la mère de Samuel: Celle qui était stérile a eu beaucoup d'enfants: *Donec sterilis peperit plurimos.* (*I Reg.* III.) Cette stérile, c'est ce pauvre frère dont la charge n'est pas de donner des enfants à l'Eglise par la puissance de la parole; mais au jugement dernier il apparaîtra que cette stérile a pourtant plus enfanté à Dieu que cette troupe de beaux prédicateurs qui se prêchent eux-mêmes, parce que cet humble frère, par ses prières et ses bons exemples, aura attiré beaucoup d'âmes à la sainteté; et dans ce jour où le juste juge rendra à chacun selon ses œuvres, il proclamera les silencieuses victoires de ces conquérants inconnus, tandis qu'il couvrira de honte et réduira à néant tous ces superbes parleurs qui ne cherchent qu'eux-mêmes, ou qui s'attribuent la gloire de la conversion de certaines âmes, dont le salut aura été dû, non à leur éloquence, mais aux prières, aux pénitences, aux exemples de tel et tel chrétien caché, qui, peut-être, ou plutôt d'ordinaire, ne sait pas lui-même le bien qu'il fait, ni la gloire qu'il procure à Dieu.

Le même saint demandait au prédicateur bien plus les larmes de l'oraison et de la componction que les figures et le prestige de l'art oratoire, pour ébranler et toucher les cœurs. Pour lui il avait une parole, dit saint Bonaventure, qui était semblable à un feu. Il pénétrait comme la flamme au fond du

cœur, car ce n'était pas une préparation humaine, mais l'assistance divine et le souffle de l'Esprit-Saint lui-même qui l'animait, et qui le faisait triompher.

Un jour qu'il avait à parler devant le pape et les cardinaux, il lui sembla qu'il devait apporter plus de préparation que de coutume à son discours, à cause de la dignité de l'assemblée. Mais il reconnut bientôt qu'il avait eu tort de changer sa manière : alors il se livra comme de coutume à son entraînement, ou plutôt à celui de l'Esprit-Saint, et il remplit de recueillement et de componction l'esprit et le cœur de tous ces grands personnages. Il ne savait pas ce que c'était que flatter les pécheurs, il ne savait que les terrasser! Allant de contrée en contrée, il évangélisait les peuples en réduisant presque tous ses sermons à ces sentences, qu'il développait de mille façons: Le travail est court, la récompense n'aura point de fin. La joie en ce monde est de peu de durée, dans l'autre le châtiment est éternel. Beaucoup sont appelés, peu sont élus. A chacun sa rétribution selon sa vie.

Saint Antoine de Padoue, ce digne fils de saint François, est célèbre dans l'Eglise, surtout dans l'Italie, par les fruits admirables de ses prédications. Il convainquait les incrédules, il entraînait les pieux, il terrassait les impies, il disait à chacun ce qui convenait. Nul respect humain, nulle flatterie, nulle recherche d'une réputation populaire; mais selon la parole du prophète, semblable à un chariot tout neuf préparé pour triturer le blé, qui a des roues fortes, capables de tout écraser, et de pulvériser les montagnes, il emportait tout, renversait tout par sa divine éloquence, et, nouvel Elie, son discours était du feu, et le Saint-Esprit lui-même, parlant par sa bouche, éclairait, échauffait, transportait les cœurs les plus indifférents; et cet homme, qui ne cherchait que le salut des fidèles, a trouvé avec la multitude des âmes qu'il a sauvées une réputation qui l'a fait le prodige de son siècle, et qui le rendra illustre jusqu'à la fin des temps.

J'aurais bien d'autres exemples à rapporter sur la vraie manière de prêcher, en parlant de tant d'hommes, de tant de saints prédicateurs, qui ont peuplé le ciel par la ferveur de leurs prédications; mais je me hâte, et je ferme ce chapitre par les avis et les exemples de François Xavier (1).

Cet apôtre, dans ses lettres excellentes aux PP. Barzée, Rodriguez, Hérédia et Nugnez, avertit les prédicateurs de ne pas se prêcher eux-mêmes, mais Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, c'est-à-dire d'éviter les questions vaines et subtiles qui outrepassent l'intelligence commune des fidèles, et qui ne sont bonnes qu'à montrer le grand esprit et les études de l'orateur, et à attirer les applaudissements de la multitude ébahie. Il veut que les discours roulent d'ordinaire sur des points de morale, et encore faut-il les traiter avec simplicité et onction, en prenant tous les moyens de guérir les âmes malades, et non de les étonner ni de les amuser. C'est pourquoi ils doivent revenir souvent à montrer la laideur et la fétidité du péché, la gravité de l'injure qu'il fait à Dieu, les maux présents et futurs qu'il nous attire, la componction, la vie sainte et régulière qu'exige le christianisme et le salut, la mort, le ciel, l'enfer, la loi de Dieu, Jésus-Christ et son amour; voilà ce que les prédicateurs doivent prêcher et reprêcher.

Pour se préparer à prêcher, voici les moyens que le saint nous indique: L'oraison et la méditation régulière, dans laquelle le prêtre commencera par approfondir et goûter pour lui-même, afin surtout de pratiquer les vérités saintes qu'il se propose d'exposer aux autres. On trouve toujours une énorme différence entre le prédicateur qui ne fait que réciter les vérités saintes qu'il a apprises par cœur et celui qui les a méditées avec un esprit recueilli et un cœur affectueux devant Dieu.

Voyons surtout saint François Xavier dans la pratique. Dans ses prédications d'Italie, on croit voir, on croit entendre Jésus-Christ évangélisant les villes et les bourgades, faisant son sermon sur la montagne, et prêchant à tous la pénitence et le royaume de Dieu avec une simplicité et une énergie divines. A la moindre espérance de faire du bien dans une réunion, il y volait. Il affectionnait surtout les pauvres et les malheureux, et ceux qui étaient les plus privés d'instruction religieuse, afin que Dieu fût connu et aimé par ceux-mêmes qui ne le cherchent pas. On voyait donc ce grand homme prendre tout bonnement et tout hardiment une chaise ou un banc dans une auberge, et, montant sur cette estrade improvisée, il se mettait sans crainte à parler de Dieu aux oisifs et aux joueurs qu'il trouvait là. Beaucoup l'environnaient d'abord pour rire et se moquer de lui; mais bientôt la gravité, la sainteté, l'ardeur du saint prêtre et la force de la grâce touchaient les cœurs de ces hommes grossiers, et aux rires et aux railleries succédaient les larmes et la conversion.

Cette manière de prêcher sans apprêts, tout d'un coup, ôtait aux auditeurs cette idée d'exercice de mémoire qui affaiblit singulièrement l'effet de l'éloquence sur ceux qui écoutent. On ne voyait dans le prédicateur ni phrases à effets, ni fleurs artistement arrangées : c'était l'impétuosité du zèle qui se précipitait comme un fleuve, et emportait tous les obstacles qu'opposaient l'erreur, l'ignorance et le vice. L'action oratoire du saint, toute vive qu'elle était, n'en était ni moins humble, ni moins modeste; toute jactance lui faisait horreur; son air, ses yeux

(1) Les sentiments de saint François Xavier sont recueillis et transcrits tout au long dans un livre dont la lecture ne peut être que fort utile aux prédicateurs. Il est divisé en trois parties : la première contient la doctrine de saint François de Sales sur la prédication; la seconde celle de la compagnie de Jésus; la troisième celle de Benoît XIV. — Titre de l'ouvrage : *Guide de ceux qui annoncent la parole de Dieu*. Lyon, 1829.

et son maintien respiraient et inspiraient la piété, et l'on voyait bien que tout ce qu'il disait partait d'un cœur plein de Dieu. Aussi ses paroles étaient des traits de flamme, et l'on ne pouvait ni ne voulait résister à ses discours. Cet homme divin ne cherchait point la gloire humaine, mais uniquement la gloire de Dieu, et il ne songeait qu'à sanctifier les âmes, qu'à les arracher à l'enfer et à leur assurer le ciel : voilà pourquoi il ne parlait presque jamais que des fins dernières, auxquelles il rappelait souvent ses auditeurs. Aussi ses prédications eurent-elles un immense succès partout, dans les campagnes et dans les villes, à Padoue, à Bologne, à Rome; partout ce nouveau Paul faisait souvenir de l'ancien. Son zèle et celui de ses compagnons firent reluire à Rome la beauté des anciens jours du christianisme. Je ne dis rien de ses autres prédications chez les peuples des Indes, je me borne à ce qu'il a fait en Italie, parce que ce genre est plus adapté à celui de la prédication ordinaire dont je traite en ce livre, et je dis : O amateurs des vains et pompeux discours! regardez Xavier, rougissez, tremblez, et changez votre cœur, votre esprit, votre manière de penser, d'écrire et de dire; autrement malheur à vous devant Dieu!

La liste et le travail seraient sans fin si je voulais rapporter les préceptes et les exemples des saints prédicateurs que nous devons écouter et imiter. Tous nous apprennent par leurs discours avec quel zèle nous devons méditer, employer les Ecritures, chercher la gloire de Dieu et le salut des âmes, avec quelle horreur nous devons repousser les pensées, les questions inutiles, oiseuses, le luxe des idées et des mots, la recherche de la réputation, parce que tout cela est pernicieux aux âmes, injurieux à Dieu, de la parole duquel nous faisons alors un trafic adultère, pour nous procurer des louanges qui ne doivent être que pour lui.

Afin de détourner de plus en plus les prédicateurs de cette damnable conduite, je veux leur dire que rien n'est plus indigne d'un sage orateur, que rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que la vaine pompe des pensées et des mots. Je ne prendrai mes preuves que chez les anciens et les profanes. Nous rougirons à la fin peut-être de nous voir censurés et condamnés par les Platon, les Socrate, les Cicéron, les Quintilien et les autres grands hommes de l'antiquité païenne.

CHAPITRE XXI.

Condamnation de l'affectation et des vaines parures du discours par les anciens.

Ce que je vais dire aura d'autant plus de force contre les prédicateurs, répréhensibles que les écrivains d'où je tirerai mes citations n'ont pour guide que la seule raison, et ne donnent rien, ni à la foi, ni à l'autorité des Ecritures.

Platon, dans son *Gorgias*, dit qu'il y a une certaine rhétorique, fausse et digne de mépris, qui ne s'occupe qu'à amuser les auditeurs, et qui ne pense point à leur utilité. Il la compare à l'art des cuisiniers dont tout le talent est d'exciter l'appétit par des inventions presque toujours nuisibles à la santé, tandis que la rhétorique et l'éloquence devraient ressembler à l'art du médecin, qui n'a en vue que la santé à conserver ou à rétablir.

Dans sa Politique il dit : Ne vous occupez guère des mots mais des choses; votre sagesse n'en sera que plus grave et plus recherchée dans votre vieillesse.

Combien Socrate était ennemi de la vaine éloquence et de la pompe des phrases! Parlant pour sa défense devant les Athéniens, voici ce qu'il leur dit : « O Athéniens, c'est la vérité que je vais vous dire. Je ne vais pas vous faire un discours pompeux et fleuri, ni chercher à captiver vos esprits par la recherche des pensées et des mots : mon discours sera simple et ordinaire comme la conversation. Je crois devoir en agir de la sorte par respect pour la gravité des juges devant qui je parle, et à qui je croirais manquer si je leur parlais avec ces discours fleuris et imagés, bons pour amuser les jeunes gens. » Socrate croyait donc que les vaines parures de l'éloquence et de la rhétorique n'étaient bonnes que pour l'imagination des jeunes gens.

Ecoutons Cicéron, le prince des orateurs, dans son livre 1er *de Oratore :* il nous dit que là où il n'y a pas un grand fond de sciences et de choses la multitude de paroles est digne de moquerie. Il faut, dit-il, que le discours regorge et fleurisse non de mots, mais de choses. Cicéron tourne de cent manières la même pensée, tant il a à cœur de faire comprendre aux orateurs que le principal de leur affaire est le fond plutôt que la forme! Or n'est-ce pas là précisément le défaut d'une foule de prédicateurs, et surtout de jeunes prédicateurs, dont toute l'application n'est pas tant d'étudier pour se former un fond solide que d'ajuster des phrases plus ou moins vides et harmonieuses, de coudre à la suite les unes des autres des images plus ou moins hardies et ridicules, et de nous débiter tout cela avec une assurance désespérante?

« N'appelons pas ces gens orateurs, dit l'interlocuteur Crassus, dans Cicéron; c'est une espèce d'hommes dont le talent est d'agiter la langue. Personne n'est orateur s'il n'est sage et savant. » Je voudrais bien qu'on en pût dire autant de bien des prédicateurs; car ils n'ont certainement ni sagesse, ni science de ce qu'ils traitent, ces hommes qui parlent à leurs frères sans leur porter aucun intérêt réel, qui ne leur disent que des futilités, et qui ne songent qu'à s'acquérir une vaine réputation parmi les ignorants et les femmes. Quoi! il s'agit pour le peuple chrétien du salut et de l'éternité, de leur faire produire tous les fruits des bonnes œuvres, et vous ne vous occupez ni de les instruire, ni de les entraîner dans le bien et la sainteté! et vous ne songez qu'à vous présenter devant eux, comme ces arbres stériles qui ne produisent rien pour le

voyageur affamé que des feuilles et des fleurs inutiles! Qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus coupable que de n'employer la doctrine de Dieu que pour l'orner de parures mondaines afin qu'on nous loue, comme un joaillier cacherait une belle personne sous tous les bijoux de sa boutique, pour en faire étalage, faire admirer sa richesse et oublier le visage de la personne? Si ces prêtres comprenaient et leur devoir et la doctrine sainte, ils sauraient qu'elle est grave, sérieuse et modeste, et que l'affubler de toutes ces dentelles et de tous ces ornements, c'est la fatiguer, la déshonorer, et tromper les peuples sur son compte.

Parmi les orateurs sacrés l'on en voit encore qui savent joindre l'instruction à l'élégance, mais qui négligent ou qui oublient entièrement d'émouvoir. Cicéron va leur apprendre combien ils sont dans l'erreur sur le vrai et complet devoir de l'orateur.

« Il faut, dit-il, que l'orateur connaisse à fond les passions, les mouvements du cœur que le ciel a mis en l'homme, afin de savoir les exciter ou les apaiser par son discours, selon la nécessité ou le devoir.» Mais ceux qui ne s'appliquent à rien de ce qui peut ou apaiser ou diriger ces mouvements connaissent-ils cet organisme intérieur? ou s'ils le connaissent, à quoi leur sert cette connaissance, puisqu'ils ne la mettent point à profit pour l'utilité de ceux à qui ils parlent? Que font, que sont ces prédicateurs qui ne montrent ni les châtiments ni les récompenses de Dieu? qui ne s'occupent à exciter dans les auditeurs que l'admiration pour leur discours? Mais écoutons toujours Cicéron. « Le devoir et la vraie puissance, aussi bien que la véritable gloire de l'orateur, c'est d'attirer les cœurs et de pousser les volontés des auditeurs où il veut et comme il veut; d'allumer ou d'éteindre à son gré la colère ou l'amour des hommes; enfin, c'est de faire passer ses propres émotions dans ceux qui l'écoutent. » Voilà les règles de la véritable éloquence traitées par un orateur profane. Rougissons, nous autres prêtres, de n'avoir su, jusqu'à présent, ni les comprendre, ni les pratiquer. Cicéron veut qu'on les suive toujours, sous peine de manquer au devoir de l'orateur dans les affaires humaines : il n'avait pas à s'occuper d'autre chose, et nous, nous les oublions, et nous ne voulons pas les suivre quand il s'agit de parler au peuple de Dieu de ses plus chers intérêts! et nous ne nous occupons que de la misérable et coupable recherche de la réputation d'habile et brillant orateur! Insensés! Et nous ne voulons pas comprendre que devant les gens de sens et de goût nous ne méritons pas même le nom d'orateurs, la véritable éloquence étant antipathique à tous les vains ornements dans lesquels les ignorants et les jeunes gens la font consister, comme nous le disait tout à l'heure Cicéron lui-même. Mais que dire du prêtre qui se conduit de la sorte, puisqu'il oublie et compromet le salut d'une multitude d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, dont il néglige d'éclairer l'esprit et d'émouvoir le cœur vers le bien, pour ne chercher que les suffrages et les acclamations d'un peuple vain et flatteur?

Que ces hommes qui déshonorent et désolent l'Eglise de Dieu soient encore confondus par Cicéron : « J'ai divisé, dit-il, la philosophie en trois parties : *la physique*, qui s'applique à l'étude des merveilles et des secrets de la nature : *la logique*, qui s'exerce dans les finesses et les sinuosités du raisonnement et de la dispute; enfin *la morale*, qui traite des devoirs et des mœurs des hommes. Le véritable orateur laissera les deux premières parties, qui ne sont bonnes que pour ses études particulières, et ne traitera en public que de la troisième, autrement il faut qu'il renonce à être jamais orateur. Ce n'est que là qu'il trouvera ces mouvements véhéments à produire, ces lumières utiles à répandre, qui feront de lui le sauveur de ses concitoyens et la gloire de sa patrie. » C'est pourquoi Cicéron se livre ensuite, dans son *Orateur*, à l'étude des mœurs, qu'il veut voir d'abord reluire dans celui qui doit parler avant d'en instruire les autres.

Si Cicéron montre cette exigence sévère pour l'orateur profane, s'il lui trace cette route, combien plus doit s'y soumettre et y entrer l'orateur sacré s'il comprend son devoir et sa gloire? Prêtres, vous devez réformer les autres, ayez donc soin de leur en retracer les motifs et les règles; et pour réussir commencez par être vous-mêmes le modèle de ceux à qui vous parlez. Laissez là les vains et pompeux discours qui ne sont bons qu'à vous faire louer; autrement vous ne serez qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante, que ces mauvaises trompettes qui, ne sonnant point la charge comme il faut, sont jetées avec les rebuts pour être mises au feu.

Sénèque, ce rude censeur à qui l'on a droit de dire souvent, Médecin, guéris-toi toi-même, a laissé d'excellents avis qu'il est bon de remarquer, et surtout de suivre dans la pratique. Ecoutons-le : « Disons peu de mots, mais beaucoup de choses. Nos paroles ne sont pas pour amuser, mais pour être utiles. *Non delectent verba nostra, sed prosint* (*Ep.* 75). Le malade ne cherche pas un médecin beau diseur, mais guérisseur : *Non quærit æger medicum eloquentem, sed sanantem.* Pourquoi passez-vous le temps à chatouiller agréablement vos oreilles? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyez-vous? le chancre me ronge; hâtez-vous donc : je vais mourir si vous ne coupez et brûlez. *Quid delectas? Aliud agitur: urandus, secandus sum.*» Tel est votre office, votre charge. On vous a choisi, on vous a appelé pour guérir une maladie grave et invétérée. C'est avec des pestiférés que vous avez affaire; il ne s'agit pas de faire le beau parleur, mais d'agir promptement, énergiquement : *Curare debes morbum veterem et publicum, tantum negotium habes quantum in pestilentia medicus, et circa verba occupatus es?* »

Dans une autre de ses lettres (115) il revient

encore sur ce point important de la véritable éloquence. « Ne vous mettez guère en peine du style ni des mots ; faites attention plutôt à ce que vous traitez qu'à la manière dont vous le traitez ; soyez tout aux choses et peu à l'expression : elle vient toujours bonne quand on est plein du sujet. Toutes les fois qu'en lisant ou en écoutant vous sentez un discours poli et châtié avec recherche, soyez sûr qu'il vient d'un petit esprit.

« N'avez-vous pas vu, n'avez-vous pas entendu parler des jeunes gens bien frisés, bien parfumés ? Ce qu'ils disaient n'était que du clinquant. Il n'y avait ni solidité, ni grandeur dans leur discours ; il était puéril et efféminé comme leur personne. Le discours est le visage de l'âme : s'il est affecté et fardé, c'est le témoignage assuré d'un esprit vain et d'une âme faible. Est-il solide, simple et nerveux ? c'est la preuve d'un esprit nourri de longues études : *Nosti complures juvenes barba et coma nitidos, de capsula totos ; nihil ab eis speraveris forte nec solidum. Oratio vultus animi est ; si circumtonsa est et fucata, ostendit illum non esse sincerum, sed habere aliquid fracti. Non est ornamentum virile concinnitas.* »

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter tous les passages de Cicéron, de Sénèque et des autres anciens qui blâment les vaines recherches dans l'orateur ; je vais conclure cet article par Quintilien, ce célèbre maître de rhétorique, qui ne laisse pas échapper une occasion de blâmer la recherche des mots et des phrases. Il dit (*L.* XII, *ch.* 10) : « Si l'orateur écoute mes avis, il cherchera les choses et non les mots, l'utilité des auditeurs et non la renommée d'un déclamateur. Alors il comprend vraiment sa charge et l'usage qu'on doit toujours faire de la parole, qui est de parler utilement et pour parvenir au but légitime qu'on se propose. Tôt ou tard il arrivera à la vraie gloire, qui est de mériter ensemble les éloges des doctes, des sages et du peuple. Quant aux autres orateurs, ils se trompent grossièrement et funestement pour eux et pour les autres. Voyez-vous quelle hardiesse, quelle étrangeté, quelle puérilité, quelle trivialité quelquefois de pensées, d'images et de mots ! quelle enflure d'expression ! quelle exagération d'action ! quels cris ! quels gestes ! comme ils se démènent ! Ils veulent monter au sublime, et ils ne sont que ridicules et insensés ! ils prétendent s'affranchir de toutes lisières, et ce ne sont que des furieux et des fous ! Les ignorants et la foule qu'ils saisissent et qu'ils électrisent applaudissent, et ils croient avoir rencontré la véritable éloquence ! Mais que résulte-t-il de leur discours ? Le torrent a passé, son lit est desséché ; il n'a laissé aucune fécondation dans la plaine. Les mœurs sont les mêmes ; mêmes ténèbres dans les esprits, mêmes passions partout. Le torrent a fait du bruit, il a étourdi, il a étonné un moment. Il n'est plus, on n'y pense plus. Voilà l'image de l'inutilité de la fausse éloquence pour le vain parleur et pour ceux qui l'écoutent. » Prédicateurs, instruisez-vous à l'école des profanes. *Falluntur plurimi qui vitiosum et corruptum dicendi genus amplectuntur, quod aut verborum licentia resultat, aut puerilibus sententiolis lascivit, aut immodico tumore surgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris ; si leviter excutiantur, flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit, quia existimant id genus magis populare atque plausibile.*

En finissant ce chapitre de l'opinion des anciens, je ne puis m'empêcher d'y joindre ce passage remarquable du célèbre Muret, qui (*in ep.* 40 *Sen.*) avec le fouet sanglant de la satire, flagelle comme il faut certains prédicateurs de son temps, ou plutôt de tous les temps, et qu'il dépeint en ces termes : « Ces hommes qui ne devraient avoir qu'un discours sage, instructif, pénétrant, des manières graves et presque divines, vous les voyez frisés, pomponnés et musqués d'esprit et de corps ; leur langage, leurs phrases, leurs mots ressemblent à des globules parfumées à la suite les unes des autres, ou à des fleurs unies en guirlandes qui ondoient ; aussi l'on vient à eux et à leurs discours, non comme à des maîtres et à des docteurs du salut, mais comme à des comédiens et à des chanteurs ; et voyez comme ils s'en donnent la tournure et les airs ! les voilà debout ; ils ont frotté trois ou quatre fois leur front, et autant de fois caressé leur menton. Le silence s'établit, on les regarde ; c'est ce qui leur fait un plaisir infini. Alors ils ouvrent la bouche, et voilà que des mots cadencés, des phrases harmonieuses, des périodes bien comptées, bien arrondies, d'agréables antithèses tombent de leurs lèvres pincées comme des fleurs effeuillées des doigts entr'ouverts d'une précieuse. Ils arrivent à la division de leur discours ; ils en font sentir par cent détours, qui disent la même chose, la justesse et l'adresse. Pendant ce discours, ce sont des mines et des gesticulations sans fin ; ils ne savent pas ce que c'est que de laisser un seul moment leurs mains tranquilles ; c'est une variété de tons et de sons qui souvent porte à rire, un luxe de mémoire et une volubilité de langue qui terrasse d'admiration les sots, d'ennui et de dégoût les sages et les vrais chrétiens. »

Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, et dont le second surtout, devrait être médité nuit et jour par les prédicateurs, Fénelon s'élève avec force contre ces exagérations et ces excès du débit si fort en vogue. « Maintenant, dit-il, afin qu'un prédicateur ait bien fait, il faut qu'en sortant de chaire il soit tout en eau, hors d'haleine et incapable d'agir le reste du jour. Les sermons des Pères étaient courts, et leur action grave et modérée. »

J'en ai dit assez, ce me semble, ou plutôt non pas moi, mais les hommes les plus recommandables de l'antiquité profane et sacrée, contre la vanité et la frivolité des discoureurs qui ne cherchent que la pompe de la phrase et le suffrage du public.

Mais il y a encore un autre prétexte qui

éloigne certains prédicateurs de l'étude et de l'emploi des Ecritures dans leurs sermons : c'est, disent-ils, qu'il faut pour attirer l'attention des auditeurs une variété qui les saisisse, une nouveauté qui excite leur esprit. Si vous ne dites que ce que disent les Ecritures, c'est d'une monotonie assommante; aussi on abandonne nos chaires. Il faut donc ajuster notre manière au siècle; et, puisqu'il est savant et curieux, nous devons y faire monter les sciences et les connaissances modernes. Là-dessus certains prédicateurs se mettant en campagne parlent de tout : philosophie, physiologie, mathématiques, droit, médecine; et que ne disent-ils pas? Tout; ils n'oublient rien, excepté ce dont ils devraient parler, Jésus-Christ, les devoirs du chrétien, nos fins dernières. Aussi maintenant on ne prêche plus en chaire, on disserte à la manière des philosophes et des professeurs des écoles. Je vais montrer combien cette manière de prêcher est condamnable.

Chapitre XXII.

Le prédicateur ne doit pas traiter de toutes sortes de choses dans les sermons, sous prétexte d'y répandre de l'attrait et de la variété.

Ecoutons au sujet de la variété que quelques-uns croient devoir répandre dans leurs discours le P. Aquaviva : « Un grand obstacle à la bonne prédication c'est la persuasion où nous en voyons plusieurs, qui croient que pour attirer les peuples il faut faire montre dans le discours d'une grande variété de connaissances; de là leur ardeur à tout lire, à tout étudier et surtout à en faire montre en public. Histoire profane, poëtes, philosophes, mathématiciens, physiciens, et que sais-je? pas un seul genre de science dont ils ne fassent parade. Vanité que tout cela! Ils feraient bien mieux de méditer, et de donner la pure parole de Dieu. Alors il y aurait du bien dans les âmes. Que produisent leurs savants discours? du vent. L'auditeur s'amuse, l'orateur se damne. »

Quel secours peut tirer de tout ce vain étalage le peuple chrétien pour le salut de l'âme? Vient-il au pied de la chaire pour apprendre l'astronomie, la géométrie ou l'anatomie? et vous, est-ce pour cela que vous montez dans la tribune sainte? O prêtres, laissez, laissez ces choses étrangères à votre ministère; parlez des vertus et des vices, et d'une manière sainte et détaillée; parlez de Dieu et de Jésus-Christ, du ciel et de l'enfer, de la pénitence et du salut. Voilà le lot que Dieu vous a fait, et certes il est bien assez beau pour que vous n'alliez pas dans la moisson des autres. Laissez, laissez aux écoles leurs faiseurs, leurs diseurs de systèmes enflés et gonflés de mots vides et sonores. Prêtres et hérauts de la vérité, ne venez pas nous la présenter affublée des habits changeants de la science humaine, qui souvent rit et se moque le lendemain de ce qu'elle affirmait hier avec une assurance imperturbable être l'évidence et la vérité. Connaissez-la, étudiez-la, oui, afin de prendre ce qu'elle a de bon, de rejeter ce qu'elle a de mauvais et de pernicieux, mais non pour vous en faire les admirateurs et les prôneurs, là où vous n'avez à admirer, et à faire admirer, et à faire connaître que Dieu, ses lois, l'homme, ses devoirs et sa destinée. Quoi! le temps est court pour les autres et pour vous, il s'agit du salut et de l'éternité, et vous perdez vos jours et vos nuits à fabriquer, à apprendre un discours que vous ne croiriez pas bon s'il n'est semblable à un ouvrage de marqueterie, où l'on remarque mille petits morceaux de couleurs différentes qui forment un ensemble agréable à l'œil! Cela est bon pour amuser les oisifs, mais dans la chaire de vérité il s'agit d'autres choses. La belle avance pour les auditeurs et pour vous quand vous paraîtrez semblables dans l'Eglise à ces vaisseaux des marchands qui viennent de loin, chargés de choses curieuses peut-être, mais qui ne sont utiles à rien! Encore une fois, ô prédicateurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais d'éclairer ces esprits enténébrés, de réveiller ces consciences engourdies, d'exciter ces cœurs morts, enfin de sauver les pécheurs. Or en viendrez-vous à bout avec vos joujoux, ou avec vos lambeaux d'histoire, de philosophie, de physique, de géologie et de minéralogie, de phrénologie, d'archéologie, et de tout ce que vous voudrez? Non, certainement; mais avec l'Ecriture, ses enseignements et son langage. Elle seule est le glaive qui perce le cœur de componction, le marteau qui brise sa dureté, le feu qui l'échauffe et qui l'embrase pour Dieu. Donc lisez, méditez les Ecritures, et servez-vous-en, et ne vous servez que d'elles. Je l'ai déjà dit tant de fois! Nous avons raison de regarder comme des trompeurs, des voleurs, des empoisonneurs ceux qui frelatent leurs vins, c'est-à-dire qui avec un peu de bon vin en mêlent beaucoup de mauvais pour les faire passer. La conduite des prédicateurs dont je m'occupe est la même; elle est bien plus condamnable encore. Ces hommes ont la prétention de nous donner comme la parole de Dieu les pièces et les morceaux qu'ils ont volés aux poëtes, aux philosophes, aux savants. Si encore ils se servaient de ce qui peut s'y rencontrer de vraiment grave et utile! mais non, pourvu qu'ils brillent par les pilleries qu'ils ont faites, voilà tout ce qu'ils veulent! Ils mêlent la poussière avec l'or, la paille avec le bon grain, et ils disent aux fidèles : Voilà pour vous nourrir et vous enrichir! Insensés! puisque vous avez de l'or pur, pourquoi nous donner en place de la poussière et de la boue? puisque vous avez du pur froment, pourquoi nous donner de la paille? non-seulement la paille ne nourrit pas l'homme, mais elle peut le blesser et le tuer! Et vous êtes les envoyés, les prêtres de Dieu! non, mais les envoyés, les prêtres de l'enfer.

Rien n'est plus contraire à l'entraînement du cœur vers le bien auquel doit viser sans cesse le prédicateur, comme cette variété, cette diversité de choses étrangères qu'on

veut glisser dans le discours. Elle peut amuser, mais dès lors qu'on amuse il n'y a plus d'entraînement possible. Prédicateur, vous ne parlez pas pour amuser, mais pour sauver, ou bien vous êtes traître à Dieu et aux âmes.

Il ne faut pas que le prêtre croie satisfaire à son office parce que vers la fin du discours il jettera quelques phrases pour exciter les hommes aux vertus chrétiennes et à l'affaire du salut; cela ne suffit pas, ou plutôt ne sert à rien. Pourquoi? parce que c'est trop court, et surtout parce que celui qui parle, s'étant jusqu'alors occupé de toute autre chose, n'a pas et on ne lui trouve point bonne grâce à insinuer les affections pieuses qui ne sortent abondantes et persuasives que d'un cœur habitué à se nourrir de Dieu dans l'oraison. Voulez-vous mettre le feu à un monceau de bois? mettez-y du feu et des charbons. Si vous ne jetez dessus que de la boue et de l'eau, comment voulez-vous que le bois prenne? le feu même que vous y apporterez s'éteindra. Il en est tout à fait de même ici. Comment voulez-vous enflammer des choses du salut et de Dieu par les quelques paroles pieuses que vous direz à un auditoire que vous aurez occupé de toute autre chose pendant un discours entier, un auditoire que vous aurez amusé et peut-être fait rire? c'est impossible et contre nature.

Fuyez encore la manie de certains qui affectent de ne moraliser qu'avec et d'après les profanes. Puisque Dieu a dit, et beaucoup mieux qu'eux, par ses serviteurs inspirés, les mêmes vérités, pourquoi aller chercher vos enseignements et vos citations ailleurs que dans le livre de Dieu? Vous vous donnez à votre sens un certain relief de science et d'étude; cette vanité est sotte. Les gens de religion et de goût lèvent les épaules en vous entendant. Que s'il vous faut absolument des hommes, les Pères ne valent-ils pas Platon, Sénèque et Cicéron et tous les autres? Enfin votre parole doit être la parole de Dieu; or où Dieu parle-t-il? dans l'Ecriture. Donc allez à l'Ecriture, puisez dans l'Ecriture, ou taisez-vous.

N'écoutons donc plus ceux qui disent que s'ils recherchent et montrent cette variété dans leurs discours, ce n'est que pour attirer les hommes, qui sans cela ne viendraient pas. La réponse est aisée : le devoir principal de l'orateur c'est de convaincre et de porter l'auditeur au but qu'il se propose, et que nous supposons toujours légitime. Si pour y arriver, l'agrément dans le discours est permis, ce n'est que pour parvenir à la fin, qui est l'utilité. Mais si vous en restez à l'agrément, à l'amusement, vous renversez l'ordre, vous pervertissez les règles du bon sens, vous n'êtes plus qu'un sot orateur, dit Cicéron, c'est-à-dire que vous ne l'êtes pas du tout, mais un comédien, un saltimbanque qui occupe et fait rire le peuple du haut de ses tréteaux. Encore un coup, vous êtes médecin, vous êtes père; vous n'êtes ni musicien, ni jongleur. On attend de vous, non ce qui amuse, mais ce qui est utile; des larmes, non des chants; le salut, non du divertissement.

Or, pour de tels discours, il s'agit de voir, non pas ce que veut l'auditoire, mais ce qu'exige le devoir. Que voulaient de saint Paul les Juifs et les Grecs? Ceux-ci une éloquence brillante, et ceux-là des prodiges. *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt.* Que fait saint Paul? Il n'écoute ni les uns ni les autres; il dédaigne leur vaine curiosité. Pourtant il aurait pu se dire que cela attirerait à Jésus-Christ; point du tout, il prêche crûment Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, scandale aux Juifs et folie aux gentils, et cela à temps et à contre-temps. Dans notre siècle, ainsi que du temps des prophètes, combien de rois, de princes, et que de gens nous disent comme à Isaïe : Dites-nous donc des choses qui nous plaisent. *Loquimini nobis placentia;* mais toujours le vrai prêtre dira et fera comme saint Paul : *Judicavi nihil scire inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (1). Comment Jésus-Christ, le modèle des prédicateurs, s'est-il comporté chez les Juifs? Ils lui demandaient des signes et des prodiges semblables à ceux de Moïse; mais Jésus-Christ ne s'est pas soumis aux demandes des curieux et des désœuvrés. Le peuple ignorant, léger et matériel ne sait point ce qui est utile à l'âme, ni ce qui convient à l'esprit. Il n'a d'yeux et d'oreilles que pour les choses amusantes ou extraordinaires : or, il est indigne du ministre de Jésus-Christ de condescendre à des goûts pareils; la majesté de Dieu en est offensée, et celui qui y obtempère perd les autres et lui-même aussi.

Enfin cette variété, cette profusion, cet étalage de sciences et de connaissances dans le discours sacré, en emportant l'attention de l'auditeur tantôt à une chose, tantôt à une autre, lui ôte de sa force et de son énergie pour se porter au bien essentiel, unique, qui est le salut, et les moyens qui l'assurent, c'est-à-dire la connaissance, les motifs et les règles de la vie chrétienne, qui sont ce dont on l'entretient le moins. Qu'est-ce qui nous fait agir? la crainte et l'espérance. Et tous ces faiseurs

(1) Avant la grande révolution il arrivait très rarement aux prédicateurs de prononcer le nom de *Jésus-Christ* dans leurs sermons; c'était l'*Etre suprême*, c'était de la philosophie, c'était de la loi naturelle, c'était je ne sais quoi : il semblait que le nom de Jésus-Christ aurait déparé leurs compositions. Maintenant un autre usage a prévalu, et certainement il est préférable. Toutefois il me paraît mériter du blâme aussi; on entend très-souvent dans nos chaires le nom de *Christ* tout court. C'est toujours le *Christ*, et presque jamais *Jésus-Christ*. Pourquoi donc cela? il y a dans cette manière quelque chose de sec et de protestant qui fait mal à la foi et à la piété. Les Pères, les saints et nos prédicateurs dignes d'estime prononcent fréquemment, et tout du long, le nom adorable de *Jésus-Christ*. Presque toujours saint Paul le prononce tout entier avec la réitération, l'affectation et toute l'exaltation de l'amour. Faisons comme lui. C'est un bon prédicateur que celui-là : *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilum.* (Saint Bernard.)

de science ne nous parlent jamais, ou à peu près jamais, ni du ciel ni de l'enfer, ni de ces vérités capitales qui animeraient des pierres et en feraient des enfants d'Abraham si elles étaient exposées avec énergie et conviction par un prêtre tout rempli de Jésus-Christ et de son amour. Quand vous aurez disserté, philosophé à perte de vue sur la vertu, à la manière d'un professeur de cours public, ou que vous m'aurez promené jusqu'au fond des Indes, quel ébranlement en résultera-t-il dans vos auditeurs? Non, dit saint Augustin, ce n'est pas assez d'intéresser les pécheurs, ni de plaire aux cœurs durs, ce n'est pas tout de les amuser; l'homme véritablement éloquent ne doit employer ces deux moyens, la conviction et l'agrément, que pour arriver à la persuasion de ses auditeurs. Autrement à quoi sert le discours? qu'à attirer de vaines louanges au discoureur. Forcer par la solidité de ses preuves l'auditeur à dire, « Cette doctrine est vraie,»ce n'est avoir fait encore qu'une partie de la besogne. Après avoir dit ce qu'il faut faire, il faut parvenir à forcer ceux qui nous écoutent non-seulement à trouver que nous avons parlé solidement et d'une manière attrayante, mais encore à reconnaître qu'il faut se mettre à l'œuvre, et en venir à l'exécution et à la pratique sur-le-champ. Il faut donc que le prêtre touche et remue, qu'il attaque, qu'il triomphe, et qu'il entraîne comme le vainqueur chargé de dépouilles paraît avec les captifs. *Cum id docetur quod agendum est, et ideo docetur ut agatur, frustra persuadetur verum esse quod dicitur, frustra placet modus quo dicitur, si non ita discitur ut agatur. Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid agendum, non solum docere ut instruat, et delectare ut teneat, verum etiam flectere ut vincat* (Lib. IV *de Doct. christ.*, c. 12). Ne peut-on ni ne doit-on répandre aucune variété dans le discours sacré? Ce serait une erreur. Je vais dire quelle est la variété louable.

Chapitre XXIII.

Quelle variété est louable et permise dans le discours sacré.

En improuvant l'usage de plusieurs de se jeter sur les idées et les paroles des philosophes et des savants, à tel point qu'ils oublient ou dédaignent la parole sainte et les Ecritures dans le discours sacré, je ne veux pas dire qu'il ne soit permis et utile quelquefois de se servir de quelque sentence, de quelque histoire tirée des profanes. Nos pères et nos maîtres disent que cela peut être avantageux de temps en temps. Le P. Aquaviva en fait lui-même la remarque lorsqu'il traite de la manière de former les bons prédicateurs. « Vous le pouvez, dit-il, en le faisant avec prudence et beaucoup de modération, quand le passage que vous rapportez ou le trait que vous citez peut porter à la vertu en stimulant les auditeurs. »

Les saints Pères eux-mêmes nous sont en cela des modèles : écoutons leurs avis et suivons leurs exemples. Saint Basile le Grand veut que ceux qui s'appliquent à la lecture des profanes en retiennent avec soin ce qu'ils prévoient leur devoir être utile, en pouvant porter à la vertu et détourner du vice. Il veut qu'on laisse et qu'on oublie le reste.

Les abeilles, dit cet homme éloquent, ne se posent pas également sur toutes les fleurs, et ne tirent pas également de toutes le suc pour leur miel; elles ne prennent que ce qui leur convient. L'homme sage et prudent fait de même : il tire de ses lectures profanes ce qui est utile à la vérité et à la vertu, le reste il le laisse. Voilà ce que disait saint Basile à des jeunes gens appliqués à la littérature profane. Je crois qu'il aurait été plus sévère en parlant au prêtre, ambassadeur de Jésus-Christ, appelé à faire entendre sa parole au peuple fidèle. En tout cas, que les prêtres s'imposent la réserve demandée par saint Basile aux jeunes gens, et nous nous en contenterons. (*Hom. de saint Basile aux jeunes gens sur l'étude des auteurs profanes.*)

Théodoret est du même sentiment que saint Basile; il croit que l'étude des profanes n'est pas sans quelque utilité, pourvu qu'on mette de la prudence dans le choix des extraits. Du milieu des épines on tire des roses, du calice des fleurs du miel, et même des animaux et des serpents on tire des remèdes et des contre-poisons.

Le vénérable Bède remarque que saint Paul a cité quelques sentences des profanes; mais faisons cela comme lui, c'est-à-dire avec beaucoup de modération. Ainsi le prédicateur pourra, s'il traite du respect dû à Dieu dans les églises, citer avec avantage pour faire rougir les chrétiens de leur légèreté, parler de ce jeune homme qui, pendant un sacrifice offert en présence d'Alexandre, ayant reçu par mégarde un charbon sur la main, ne fit pas un mouvement pour le faire tomber, de peur de troubler la gravité de la cérémonie religieuse, aimant mieux se laisser brûler jusqu'à l'os. Voilà le respect pour le culte dans un jeune idolâtre; et nous, où en sommes-nous, s'écrie saint Ambroise qui le rapporte? (Lib. III, *de Virg.*)

Périclès supporta pendant tout un jour les injures que lui dit et les avanies que lui fit un homme furieux; sa patience ne se démentit point. Le soir étant venu, il prit un flambeau, et reconduisit poliment cet emporté jusque chez lui. L'histoire ancienne nous rapporte des traits admirables de patience d'Euclide de Mégare et de Socrate, également admirables; et voilà à quoi saint Basile exhorte les jeunes gens à faire attention pour apprendre la patience et le pardon des injures; exemples d'autant plus forts que, donnés par des païens, ils condamnent la plupart des chrétiens si colères et si haineux.

Le même saint Basile rappelle encore aux jeunes gens le profit qu'ils doivent tirer de ce trait de l'histoire de Cyrus, qui après

la défaite de Darius ne voulut pas regarder les filles de ce malheureux prince, qui étaient ses captives, de peur de se laisser vaincre par ses passions après avoir vaincu l'univers.

Si nous nous servons des exemples de vertu pris chez les profanes de cette manière utile, à la bonne heure; il n'y a plus rien à dire, pourvu toutefois qu'on n'en fasse pas profusion, car alors il y aurait une affectation païenne indigne du caractère sacerdotal, d'autant plus que l'histoire du peuple de Dieu et de l'Eglise nous en fournit bien davantage.

Ce que je dis des exemples tirés des profanes doit se dire également des sentences que l'on peut leur emprunter quelquefois. Certainement Sénèque, Plutarque, Epictète et d'autres ont dit des choses instructives pour la règle des mœurs, et le prédicateur qui saura s'en servir fera bien. Mais encore un coup qu'il prenne garde à lui, et ne s'en serve que rarement. Nous avons sur ce point un exemple décisif, saint Paul. Il s'est servi des sentences des auteurs profanes, mais il s'en est servi très-peu; et cependant il écrivait à des chrétiens nouvellement sortis du paganisme. Il aurait donc paru bon, pour les attirer en les flattant, de leur citer souvent leurs auteurs chéris; point du tout, saint Paul ne le fait que deux ou trois fois. Par exemple ce vers de Ménandre (*I Cor.* XV): « Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. » Or si saint Paul, qui parlait à des hommes qui avaient été nourris et élevés dans la connaissance unique des auteurs profanes, se sert néanmoins si peu des philosophes et des autres auteurs du paganisme, combien plus les prédicateurs qui parlent à des hommes dont les pères et les aïeux, depuis des siècles, ont été nourris et élevés avec les paroles de la foi chrétienne, et dont une infinité n'ont nulle connaissance des profanes, doivent-ils laisser ces citations et ces emprunts, qui ne sont que d'une utilité bien minime, si tant est qu'il y en ait!

Une autre raison plus grave d'être très-modéré dans ces emprunts, et que nous offre saint Basile lui-même, qui a commencé par nous dire qu'il y avait quelque profit à tirer des profanes, c'est que ce qu'ils peuvent nous prêter de bon se rencontre aussi bien pensé, souvent mieux développé, et surtout avec une bien autre autorité dans nos livres sacrés. Or, s'il en est ainsi, pourquoi tant se fatiguer et fatiguer les autres par ces affectations de citations profanes, qui ne vont à rien qu'à un vain étalage d'érudition, qui ennuient souvent l'auditeur, qui contentent la sotte vanité du prédicateur, qui *paganisent* l'enseignement sacré, et lui ôtent sa puissance mystérieuse et divine sur les âmes, qui ne voient plus dans le prêtre qu'un rhéteur, un savant, et point du tout un pasteur, ni un père, ni un envoyé de Dieu?

Quant à ce qui regarde la philosophie naturelle et les arts libéraux, je ne crois pas qu'il faille entièrement les bannir de la chaire. Je m'explique: quand nous pouvons en tirer quelque similitude agréable et instructive, quelque preuve palpable pour confirmer et faire saisir les vérités saintes que nous prêchons, servons-nous-en. Ce sont les dépouilles des Egyptiens, leur or et leur argent que nous employons à l'ornement du tabernacle. Mais encore une fois usons en cela de beaucoup de discrétion, et ne faisons pas de la chaire sacrée une chaire de professeur ou de droit, ou de physiologie, ou de phrénologie, ou de médecine.

Si les prêtres voulaient en ce point franchir les bornes posées par nos pères, nous leur rappellerions encore les exemples des apôtres et des saints docteurs. Je l'ai déjà dit, saint Paul n'a cité les profanes que trois fois; j'en ai rapporté une. Il y en a deux autres: c'est quand il parle devant l'aréopage (*Act.* XVII, 28): ***Ipsius enim et genus sumus:*** Nous sommes de la race de Dieu; citation du poëte Aratus. Et dans sa lettre à Tite (I, 12), parlant des Crétois, il les appelle menteurs et mauvaises bêtes: ***Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri;*** citation d'Epiménide. Mais qu'est-ce que cela si vous faites attention à la longueur des lettres de l'apôtre? Puis, dans son discours à Athènes, ne semblerait-il pas que pour intéresser ses auditeurs et les attirer il aurait pu et dû leur parler plus au long d'après leurs auteurs chéris? Mais non, une citation rapide, et rien davantage. S'il a été si modéré, combien devons-nous l'être davantage! mais j'en ai dit la raison, ce me semble, tout à l'heure.

Voyons à présent les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques. Se sont-ils beaucoup servis des profanes? les ont-ils cités beaucoup? Les Pères avaient à disputer souvent avec les païens de vive voix et par écrit. Il semble donc qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de les convaincre par leurs propres auteurs: c'était les tuer, ou plutôt leurs erreurs, avec leurs propres armes; car des témoignages pris, dit saint Basile, parmi les adversaires eux-mêmes ont un poids extraordinaire pour établir des vérités qu'on leur oppose; toutefois ils n'ôtent rien, tant s'en faut, aux témoignages divins que Dieu nous a donnés lui-même dans ses Ecritures. Auprès des païens les témoignages des profanes venaient merveilleusement corroborer dans leur esprit les vérités déjà établies divinement. Mais à quoi bon cet étalage d'érudition, et cette suite de preuves d'un ordre inférieur, à présent que la lumière de l'Evangile inonde depuis des siècles l'univers entier? Les Pères des premiers siècles, c'est-à-dire des quatre premiers, ont donc bien fait, alors que le paganisme était dans toute sa vigueur, ou au moins dans une agonie, une lutte violente, de se servir des profanes; c'était un bon moyen de victoire contre les faux dieux et leur culte. Aussi voyons-nous cette manière dans les apologistes Tertullien, Justin, Minutius Félix, Arnobe, saint Augustin dans

sa *Cité*. Mais ensuite la manière des Pères change : ainsi le voulaient le bon sens et la foi. Saint Grégoire, le vénérable Bède, saint Anselme, saint Bernard et les autres sont la preuve de mon assertion ; ils avaient raison, car c'était battre des morts avec des morts que de vouloir encore combattre avec les païens par les païens.

Ecoutons là-dessus saint Jérôme, c'est lui qui a droit d'être entendu : « Si quelquefois, dit-il, nous sommes obligés de nous souvenir des lettres profanes, et d'en rapporter quelque chose, c'est toujours contre notre volonté, et forcés par la nécessité, et parce qu'il le fallait absolument pour faire connaître par les seuls témoins des faits (or ces témoins n'étaient et ne pouvaient être que des écrivains grecs et latins), pour faire connaître, dis-je, par les témoins des faits la véracité des prophètes.» — *Siquando cogimur litterarum sæcularium recordari... non nostræ est voluntatis, sed gravissimæ necessitatis, ut probemus ea quæ a sanctis prophetis prædicta sunt... Litteris Latinorum, ac Græcorum et aliarum gentium contenta...* (*Hieron. in proph. Daniel.*)

Quelquefois les Pères se sont servis des profanes dans leurs discours, mais quand ? lorsqu'ils parlaient à de nouveaux convertis, et encore peu, et afin de ne pas les faire passer d'une manière trop brusque aux enseignements et à la manière des Ecritures sacrées.

Que si les partisans exagérés de l'usage qu'on peut faire des profanes veulent s'étayer des exemples d'Origène, de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Jérôme, nous leur répondrons : Oui, ils s'en servent dans leurs lettres et dans les traités adressés à des particuliers, comme saint Augustin dans sa *Cité* adressée à Marcellin. Les questions qu'ils traitaient le demandaient impérieusement, aussi bien que les personnes auxquelles les ouvrages étaient adressés ; et cette manière n'en était que plus propre à les convaincre, et à les amener à Jésus-Christ, ou à les y attacher davantage. Mais hors de là, c'est-à-dire dans le discours ordinaire et public au peuple assemblé (et c'est du sermon qu'il s'agit ici, puisque c'est aux prédicateurs que je parle) presque jamais les saints Pères ne se servaient des profanes. Tout au plus un mot, une phrase de loin en loin, et comme à la dérobée. La pure parole de Dieu découlait de leurs lèvres ; ils laissaient là les leçons vagues et emphatiques des Sénèque et de tous les autres, et ils avaient raison ; car que manque-t-il pour éclairer, pour plaire et pour persuader à celui qui a les prophètes, les apôtres et Jésus-Christ ?

Les saints Pères, bien loin d'user beaucoup et de conseiller d'user beaucoup des écrits des profanes, voulaient au contraire qu'on fût très-modéré dans leur lecture, de peur que l'habitude de nous en nourrir ne fît passer en nous les mœurs, ou du moins les pensées qui leur sont familières, pour de là faire irruption dans nos discours : saint Clément pape, dans les Constitutions apostoliques (Cap. 6 et 7) et dans son épître 5, saint Augustin dans sa Doctrine chrétienne (*L.* II), et saint Jérôme, qui nous raconte la flagellation qu'il lui sembla recevoir dans un délire, où il crut voir un ange qui le frappait en lui disant qu'il était plutôt cicéronien que chrétien. Saint Jérôme, dans sa lettre 22 à Eustochie, lui donne cet avertissement : « Laissez là l'étude et la lecture des profanes, ne vous nourrissez que des auteurs sacrés ; car quelle communication peut-il exister entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre Horace et David, entre les évangélistes et Virgile, entre les apôtres et Cicéron ? »

Par tout ce que je viens de dire on reconnaîtra bien sans doute que je ne prétends pas interdire au prédicateur toute étude et toute citation des profanes, pourvu que l'usage en soit rare et prudent, et qu'il aille toujours à inculquer la vertu, à éloigner du vice, à faire entrer davantage, à rendre moins effrayantes les vérités divines, et à piquer d'une sainte émulation les chrétiens, en leur montrant chez les profanes des sentences et des exemples qui l'emportent sur leurs pensées et leurs actions.

Mais que les prédicateurs se souviennent de donner toujours pour fond, pour corps à leurs discours l'Ecriture, les témoignages des Pères, les histoires saintes établies sur des monuments authentiques. Que de temps en temps ils fortifient dans un certain sens les vérités divines par des citations profanes, à la bonne heure, si ce n'est point dans un vain esprit d'ostentation littéraire, et pour la gloriole de savant et de rhéteur, mais pour offrir une excitation de plus à l'âme chrétienne engourdie. Enfin souvenons-nous toujours que les connaissances profanes ne doivent entrer dans nos discours que comme des servantes et des suivantes. Or il faut bien prendre garde que les rôles ne s'intervertissent, et que les suivantes et les domestiques ne prennent la place de la reine et de la maîtresse, qui est et doit être ici la parole de Dieu, c'est-à-dire l'Ecriture sainte avec ses préceptes, ses enseignements et ses exemples. Quel cœur chrétien ne serait pas scandalisé, impatienté, d'entendre un prêtre dans la chaire philosopher, bavarder sur les systèmes des philosophes, sur les plantes, sur la géologie, la linguistique, comme on dit à cette heure ; et ne nous rien dire sur les vertus à pratiquer, les vices à déraciner, l'enfer à éviter et le ciel à gagner ? Et que nous importent toutes les sciences humaines ? Nous ne venons pas à l'église pour en entendre parler ; c'est de Dieu, c'est de son service qu'il s'agit ; c'est de l'âme, c'est de la manière de la conduire qu'il est question. Prédicateur, faites donc votre charge ; et, pour réformer mon âme à moi chrétien, je ne vous demande pas les maximes et les enseignements de Platon, de Sénèque, de Cicéron ni des autres de leur espèce, anciens ou modernes, car je ne suis ni platonicien, ni cicéronien, mais les enseigne-

ments de Jésus-Christ, parce que c'est *chrétien* que je suis. D'ailleurs quelle comparaison à faire entre tous vos beaux parleurs de morale et Jésus-Christ, qui a pratiqué, et qui donne la grâce pour pratiquer aux hommes de bonne volonté; et qui de sa main, aussi puissante que douce, dépose dans leur cœur cette bonne volonté qui sanctifie et qui sauve! Enfin, pourquoi porter dans la chaire de vérité un genre de discours qui a été toujours inconnu et toujours condamné par les saints Pères, ces grands modèles de la vraie et sainte manière d'annoncer et de développer la parole de Dieu?

Si à toute force vous voulez de la variété, et moi aussi j'en veux, car

L'ennui naquit un jour de l'uniformité;

je vous dirai que la méditation et la connaissance parfaite des Ecritures vous en offriront abondamment les moyens : dogmes, mystères, ouvrages de Dieu, beautés de la nature, enseignements philosophiques, histoires, crimes, vertus, poésies de tous les genres, style gracieux, élevé, simple, pompeux, tout est en abondance dans l'Ecriture, vous le savez. Sachez mettre tout cela à profit, et vous ferez toujours des discours aussi enlevants qu'utiles et variés. Voyez les saints Pères : qui nous donnera de voir leur manière d'instruire revenir dans l'Eglise! Oui, il est vrai, nous sommes fatigués, impatientés des banalités, des trivialités de nos sermons, dont les fidèles eux-mêmes finissent d'avance le sens et les phrases avant le prêtre qui les prêche, tant ils sont habitués à entendre les mêmes choses quant au fond et presque quant aux mots! Ce sont toujours des discours généraux sur le salut, sur le péché, sur le bonheur, etc.; bienheureux quand ils sont si chrétiens, et que ce n'est point de la philosophie, et encore hors du besoin de l'époque, comme l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme! Les saints Pères, les grands et saints personnages, nourris nuit et jour des saintes lettres, variaient l'instruction avec un charme inexprimable. Qu'y a-t-il de plus attachant, de plus instructif de toutes manières que l'*Hexaméron*, par exemple, de saint Basile? Je mets en fait qu'un prédicateur qui donnerait des discours dans ce genre, y apportant modérément la science de son siècle, comme cela n'est pas difficile, ainsi qu'a fait le saint docteur pour celle de son temps, et y développant avec solidité et grâce les enseignements sacrés qui découlent naturellement de la contemplation des ouvrages de Dieu, ferait l'admiration et les délices des savants, des sages et des pieux (1). Surtout employez fréquemment et à propos les livres saints, chose beaucoup trop négligée, et dont le délicieux Massillon sait toujours tirer tant de parti dans ses admirables discours. Ces narrations, dont les saints Pères faisaient usage avec tant d'abondance et d'intelligence, donneront à vos compositions un attrait, et y feront trouver un profit remarquable. Ceci vaut la peine que j'en parle en particulier, c'est pourquoi je veux consacrer un chapitre entier à cette source de variétés utiles dans le discours sacré pour le prédicateur.

CHAPITRE XXIV.

Utilité et agrément des exemples tirés des Ecritures dans les sermons.

« L'orateur, dit Cicéron (Lib. II, *de Orat.*), doit connaître l'antiquité, les monuments des siècles passés, les ouvrages, les actions des grands hommes qui l'ont précédé; autrement il ne sera jamais qu'un enfant incapable de juger des événements, de donner des avis et des conseils, et de parler comme il convient : car rien n'embellit, rien ne fortifie le discours, rien n'ébranle, rien n'émeut comme des exemples bien choisis et bien présentés. »

Plutarque est du même sentiment dans son livre des Femmes célèbres : il dit que rien n'est agréable comme la variété des exemples. Elle attache le lecteur, et, ce qui

(1) Il y a encore une source intarissable de variétés catholiques pour le discours dans les usages, les cérémonies, les prières publiques de l'Eglise. Les ignorants et les impies les traitent de momeries, parce qu'ils n'y entendent rien; les vrais fidèles n'en tirent presque aucun avantage, parce qu'on ne leur en a jamais expliqué ni l'origine, ni l'antiquité, ni le sens. Qu'un homme de foi et de science ecclésiastique ouvre là-dessus une suite d'instructions, et vous verrez comme on aimera et suivra ses discours. La preuve en est les églises de Paris où cela se pratique; on écoute avec joie, utilité et bonheur. Ces nouveautés-là valent mieux que ce bruit, ce tintamare de je ne sais quelle musique qui de proche en proche gagne toutes les paroisses, pousse dehors avec mépris le chant grave et simple de nos pères, auquel nos oreilles et nos langues accoutumées dès le berceau se mêlaient avec contentement. La voix puissante et mélancolique de nos orgues ne paraît plus de saison; on les fait taire, ou ne dire que des nouveautés auxquelles elles ne savent comment faire pour se plier. — Ne dites pas : Mais notre musique est faite exprès pour l'église. Comme s'il suffisait de barbouiller des notes de musique sur des mots d'Ecriture sainte pour faire de la musique d'église. Il faut être autre chose que musicien et arrangeur de notes pour cela : il faut le goût et le sentiment de la foi. Elle seule sait faire sa musique, comme elle seule sait peindre pour l'église; car nos peintres qui peignent bien, mais chez qui ce sentiment ne paraît pas dominer, du moins à en juger par leurs ouvrages religieux, ne savent donner à nos églises nouvelles que l'air et le visage d'un salon, d'une exposition ou d'un boudoir.

On dit : Cette musique attire; voyez que de monde! — Oui, mais quel monde? Des amateurs, des oisifs, des habitués de théâtre, qui ne songent pas plus à Dieu dans vos églises qu'au bal et à l'Opéra. En voulez-vous la preuve? Reprenez demain la musique ordinaire mise de côté, et ils ne viendront plus : donc votre musique comme musique d'église ne vaut rien, puisque si Dieu et la piété s'y faisaient sentir ils vous tourneraient le dos. Vantez-nous après cela la multitude qui vous environne! La belle chose vraiment, quand on réfléchit en chrétien et en prêtre, devant Dieu et l'éternité!

est bien plus essentiel, il se sent plus convaincu des maximes de sagesse qu'on lui propose lorsqu'il les voit en action dans la vie de quelque personnage éclatant; il se sent animé à agir comme lui.

Sénèque dit excellemment (*Ep.* 6) : « Le chemin par les préceptes est long; il est bien plus court par les exemples : *Longum iter per præcepta, breve et efficax per exempla.* » De là ressort ce triple avantage de l'emploi des exemples : 1° ils instruisent; 2° ils font plaisir; 3° ils touchent. Or, si ces avantages se trouvent dans les exemples tirés des profanes, combien plus dans ceux des livres sacrés! Les saints Pères, dans leurs discours, se servent continuellement d'exemples tirés des Ecritures. Saint Basile, dans sa lettre à saint Grégoire, dit que les vies bienheureuses et les saintes actions des amis de Dieu sont comme des statues animées, dressées devant nos yeux pour nous exciter à marcher dans la même route d'innocence, de courage, de clémence, de componction et d'amour de Dieu. Ainsi Job nous enseigne la force et la pénitence; Joseph, la chasteté; David et Moïse, la magnanimité, la confiance en Dieu et le zèle pour sa gloire.

Saint Grégoire le Théologien nous dit (*Apol.* 1) que ce n'est pas sans raison que les écrivains sacrés ont conservé la mémoire des plus petites actions des saints; que c'était pour nous donner à tous des moyens faciles et abondants de perfection et de salut, en nous montrant dans les actions et les paroles de ces saints personnages des maximes à pratiquer et des actions parfaites à imiter.

Saint Grégoire le Grand (L. I *Mor.*) dit que l'Ecriture nous a transmis les exemples des saints pour exciter les cœurs des faibles à remporter la victoire contre les passions et le monde, en voyant les généreux efforts des amis de Dieu couronnés d'un succès complet.

Non-seulement l'Ecriture nous dit les belles actions et les triomphes des saints, mais même quelquefois leurs faiblesses et leurs fautes; et ces récits ne nous sont pas moins utiles que les autres. En les voyant si faibles, nous ne sommes plus étonnés ni découragés de nos misères; en les voyant se relever et revenir à Dieu, nous sommes encouragés, et nous apprenons à revenir comme eux.

Mais comment raconter les chutes des saints, et comment apprendre aux fidèles à en tirer profit, par exemple de la faute de David? Ecoutez là-dessus saint Augustin; au commencement du psaume 50 il dit : « Bethsabée était la femme d'un autre. Hélas! il faut le dire, et c'est avec douleur, puisque Dieu n'a pas voulu que cette honte de David fût cachée. Mes frères, je vous en parlerai, quoique je ne le veuille pas; mais j'y suis forcé pour expliquer l'histoire sainte et nos psaumes. Je vous en parlerai, non certes en vous exhortant à imiter une si déplorable action, qui fut ensuite si déplorée, mais pour vous avertir de craindre et de trembler sur vous-mêmes. Car si un homme comme David, si favorisé du ciel, tombe si lourdement, qui est-ce qui ne doit pas appréhender de faillir? »

Voilà comme il faut parler des fautes des saints : éviter les détails inutiles et fatigants, et tourner à l'avertissement et à la conversion de l'auditoire la chute du personnage, en montrant comment il s'en est humilié et relevé plus généreux au service de Dieu, plus défiant de ses forces, plus ennemi du monde et de lui-même. Il est facile de voir les avantages qu'un prédicateur habile peut tirer de l'histoire de David, en appuyant : 1° sur la défiance de soi-même; 2° sur la fuite de l'oisiveté; 3° sur la garde des sens; 4° sur l'aveu du péché; 5° sur la douleur de l'avoir commis; 6° sur la miséricorde de Dieu qui attend et qui pardonne.

Voici encore un passage intéressant du pape saint Grégoire sur l'avantage de l'étude des Ecritures à cause des exemples qu'elles présentent. Dans son homélie 15e sur Ezéchiel il dit : « Appliquez-vous à lire les Ecritures; elles réchauffent l'esprit, et l'empêchent de tomber dans l'engourdissement du péché. En voyant nos aïeux et nos pères agir avec une sainte énergie dans le bien, nous nous sentons animés à nous revêtir aussi de force et de vigueur. Les exemples des saints sont un feu qui embrase le lecteur; il voit ce qu'ils ont fait, et il s'indigne de n'en pas faire autant. »

Saint Jérôme (Lib. III, *in Matth.*, c. 8) remarque que ce qui entre difficilement par la discussion dans l'esprit s'y établit très-aisément par un exemple heureusement cité. D'après saint Chrysostome, rien ne porte dans le cœur une consolation solide comme l'exemple de ceux qui ont souffert autant et plus que nous. Aussi remarquez que David s'en sert au psaume CXLII : « *Memor fui dierum antiquorum :* Je me suis souvenu, dit-il, de ce qui s'est passé dans les temps anciens. » Ce n'est pas, dit le saint docteur, un petit moyen de consolation que de pouvoir unir dans sa mémoire le passé et le présent. En voyant les épreuves de nos pères, de quelle manière ils les ont portées, comment Dieu les a consolés, le profit qu'ils en ont tiré, tout cela nous anime à regarder Dieu dans nos peines, et à en profiter pour notre salut. Aussi David ne se contente pas de dire qu'il s'est *souvenu* des temps anciens, mais qu'il a médité sur ce que Dieu y a opéré; c'est-à-dire qu'il a tourné et retourné en cent manières dans son esprit et dans son cœur les événements passés. *Memor fui dierum antiquorum; in factis manuum tuarum meditabor.*

Théodoret (*Ep.* 83) dit à Dioscore, évêque d'Alexandrie : « Les Ecritures apportent à ceux qui sont sous le poids de la calomnie de grandes consolations par les beaux exemples de courage, de patience et de bénédictions divines qu'elles nous présentent dans les Joseph, les David et tant d'autres saints personnages. »

Les avantages des exemples de l'Ecriture sont si manifestes que je n'en dirai pas davantage là-dessus, seulement j'ajouterai cette remarque : il est dans la nature de l'homme d'être porté à faire ce qu'il voit faire aux autres; voilà pourquoi l'Eglise, parmi cent autres raisons, a établi les réunions chrétiennes dans nos temples. On prie, on chante les louanges de Dieu, parce que les autres le font : de là la connaissance, l'amour et la pratique de la loi de Dieu. Seul on languirait, on ne ferait rien. Voilà pourquoi les saints Pères, voilà pourquoi les auteurs sacrés insistent tant sur les exemples. Ainsi l'Ecclésiastique (c. II, v. 12) rappelle les temps anciens pour animer le peuple de Dieu à la confiance et à la fidélité. « Considérez, dit-il, considérez, ô mes enfants, tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne n'a espéré au Seigneur et a été confondu. Qui est l'homme qui soit demeuré ferme dans la crainte et les commandements de Dieu, et qui en ait été abandonné ? Qui est celui qui l'ait invoqué, et qui ait été méprisé de lui ? »

Et au livre de Judith (VIII, 22) : « Imitez vos pères; souvenez-vous qu'Abraham a été éprouvé et qu'ayant passé par beaucoup de peines et d'afflictions, étant demeuré fidèle, il est devenu l'ami de Dieu. »

Et le vaillant Mathathias disait (*I Mac.* II, 50): « Soyez de vrais zélateurs de la loi, donnez vos vies pour l'alliance de vos pères, souvenez-vous des actions qu'ont faites vos ancêtres chacun dans son temps, et vous recevrez une grande gloire et un nom éternel, etc. Ainsi considérez tous ce qui s'est passé de race en race, et comprenez que tous ceux qui espéreront en Dieu seront pleins de f rce. »

Voyez Judas Machabée (*I Mac.* IV, 9), avec quelle énergie il anime ses soldats en leur rappelant la confiance de leurs pères en Dieu, qui fit pour eux tant de miracles. « Ne craignez point, dit-il, cette multitude; souvenez-vous comment nos pères furent sauvés de la mer Rouge quand Pharaon les poursuivait avec une grande armée : crions donc au Seigneur... » Et les Juifs défirent Gorgias. Ecoutez Isaïe (LI, 1, 2); il excite en ces termes les Juifs à imiter la foi et la vie d'Abraham : « Vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur, rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés, cette carrière profonde d'où vous avez été tirés; jetez les yeux sur Abraham votre père. »

Ecoutez Jérémie (VI, 16) : « Voici ce que dit le Seigneur : Tenez-vous sur les chemins, considérez et demandez quels sont les anciens sentiers, et où est la bonne voie; marchez-y, et vous y trouverez le repos de vos âmes. » Bien plus, pour couvrir les Juifs d'une honte salutaire il leur donne pour modèle dans le service de Dieu la fidélité des païens, plus constants dans le service des idoles que le peuple de Dieu dans la pratique de la loi divine. « Passez, dit-il, aux îles de Céthim, allez à Cédar, et voyez ce qui s'y passe. Considérez si l'on s'y conduit comme vous. Y a-t-il quelque nation qui ait changé ses dieux qui certainement ne sont point des dieux ? et cependant mon peuple a changé sa gloire en de vaines idoles ! » (II, 10.)

Combien de fois Jésus-Christ dans ses discours et ses entretiens n'a-t-il pas rappelé les exemples et les usages de l'Ancien Testament ! Au sujet de ses disciples froissant les épis un jour de sabbat il cite l'exemple de David sous Abiathar; aux Juifs qui se glorifient d'être les enfants d'Abraham et de n'avoir jamais été esclaves de personne il dit : « Si vous êtes ses enfants, faites ses œuvres. » Jésus-Christ ne prend pas seulement dans l'Ancien Testament ses exemples et ses comparaisons, mais encore dans le temps même où il parle, dans des choses et parmi des personnes que ses auditeurs voyaient de leurs yeux, entendaient de leurs oreilles. Nous en voyons la preuve dans l'exemple du mauvais riche et du Lazare, événement arrivé du temps de Jésus-Christ, selon le sentiment d'habiles interprètes. Témoin encore la chute de la tour de Siloë, qui écrase dix-huit hommes, et la mort de ceux dont Pilate mêla le sang à celui de leur sacrifice; d'où Jésus-Christ tire de graves enseignements sur la nécessité de faire pénitence, à cause de la mort et de ses surprises (1).

(1) Si jamais quelqu'un pouvait politiquer, faire de la théorie sociale et civilisatrice avec droit et avantage dans la prédication, c'était bien certainement Jésus-Christ, la sagesse éternelle par qui règnent les rois, qui voit ce qui est caché dans les conseils les plus profonds et dans les ténèbres de l'avenir. Cependant il ne le fait jamais, quoiqu'il montre assez par un mot qui lui est échappé qu'il jugeait bien ce rusé Hérode, qu'il appelle un *renard*. Sa fermeté à couper court à tout développement, à toute curiosité politique et autre dans ses discours, trace la règle à ses ministres, s'ils ne veulent ni perdre le temps, ni s'égarer, ni dénaturer leur ministère, ni le rendre inutile, ni causer des embarras à l'Eglise. La pénitence, la foi, les vertus, l'éternité, voilà ce sur quoi Jésus-Christ appelle sans cesse l'attention de ses auditeurs. Ne croyez pas cependant qu'il ait oublié les devoirs, le perfectionnement et le bonheur des hommes et des peuples sur la terre : il y a travaillé plus et mieux que personne en s'appliquant à les rendre justes, bons et parfaits dans toutes leurs voies. Il a laissé à formuler sa doctrine sur cet article à son apôtre saint Paul en lui dictant ces mots, qui comprennent tout : « La connaissance pratique de la religion, car c'est là la vraie piété, le catholicisme enfin a les promesses de la vie présente et de la vie future. » *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* Elle tend donc directement, quoi qu'en disent nos philosophes et nos théoriciens en perfectionnement social, à rendre parfaits, à rendre heureux les hommes en *cette vie* même, et non pas seulement dans *l'autre*. D'où il suit que ce que dit Montesquieu dans ce passage tant cité et reproduit comme une merveille : « Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci, » est au moins très-inexact; car la religion à celui qui l'examine ne *semble* pas ne s'occuper que de la vie future, mais elle s'occupe très-directement

Saint Paul emprunte fréquemment des exemples aux livres de l'Ancien Testament. (*Voy.* ses Epîtres, et surtout celles aux Romains et aux Hébreux; voyez surtout les chap. IV, XI et XIII.)

Saint Jacques et saint Pierre font de même. Saint Jacques (V, 10), « Prenez, mes frères, pour exemple de patience dans les afflictions les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Vous savez quelle a été la patience de Job, et vous avez vu comment le Seigneur a terminé ses maux, car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. »

Et saint Pierre (II, 20) : « Quel sujet de gloire pour vous si vous endurez comme chrétiens de mauvais traitements! En souffrant avec fermeté vous êtes agréables à Dieu; et c'est à cela que vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ, qui vous a laissé l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas, a souffert pour vous, lui qui n'a point commis de péché, lui qui n'a point répondu par des injures à ceux qui lui faisaient du mal, mais qui a porté et expié nos péchés dans son corps sur la croix, afin qu'étant morts à tout péché nous ne vivions plus que pour la justice et la sainteté. »

Ce que Jésus-Christ, ce que ses apôtres, ce que les auteurs sacrés ont fait avec tant de soin et de persévérance, il est donc non-seulement permis, mais infiniment louable, disons mieux, tout à fait nécessaire que les prédicateurs le fassent dans le discours sacré. Aussi est-ce ce que recommandait singulièrement aux prédicateurs de sa compagnie le P. Aquaviva. (*Instruc.* 15, § 6.) « Rien, dit-il, n'éclaire les esprits et n'entraîne les cœurs comme les exemples. Souvent le meilleur discours, le plus fortement pensé, n'est presque point saisi du tout par la multitude. Apportez, citez à propos un exemple, vous êtes tout étonné que l'on vous comprend et qu'on se laisse emporter vers le but auquel vous tendez. » La preuve de ce que je dis est facile : interrogez les auditeurs, surtout ceux de la classe peu instruite (or dans les choses de Dieu il faut mettre en ce rang la presque totalité des chrétiens), qu'est-ce qui a frappé, qu'est-ce qui demeure dans la mémoire? ce que vous avez cité. C'est là ce qui grave dans le souvenir la vérité que vous avez prêchée, la vertu que vous avez inculquée, l'horreur du vice dont vous avez parlé. Des motifs et des raisons que vous aviez développés, n'en demandez nul compte; c'est comme si vous n'aviez pas parlé.

Après avoir établi par les Ecritures, par la manière de Jésus-Christ et des saints, et par la raison aussi, qu'il faut fortifier le discours sacré par des exemples, il est important de dire comment il le faut faire. Il ne faut pas tellement employer les exemples qu'on en remplisse le discours, et qu'on en fasse une espèce de vie de saints et de dictionnaire historique; au contraire, il en faut peu, mais bien choisir. Il faut laisser la principale et la plus large place aux vérités et aux pratiques qu'on en doit et veut déduire. D'ailleurs en tout la prodigalité est mère du dégoût; la profusion fait mal à l'esprit comme au corps. Quelquefois pourtant deux ou trois exemples apportés coup sur coup sont d'un grand effet, et triomphent de la résistance de l'esprit et du cœur. C'est à celui qui compose et qui parle à se déterminer sur la connaissance qu'il a ou doit avoir du temps, des lieux et des personnes. Une fois que le prédicateur se sera déterminé pour un exemple à citer, il s'appliquera à le raconter avec clarté; il en élaguera les circonstances inutiles pour bien mettre en relief ce qui sera propre à son dessein. Cela fait, il en exposera avec énergie les conséquences pratiques pour les auditeurs. Ainsi le prédicateur veut-il relever l'excellence de la pureté et la gloire de ceux et de celles qui la gardent au milieu des tentations et des périls, après s'être écrié, par exemple, ô vertu admirable! ô force héroïque! il rapportera l'histoire de Suzanne, comme Daniel la raconte, et dira : O femme forte, plus précieuse que les richesses apportées des extrémités du monde! vous avez surpassé non-seulement les femmes, mais même les hommes les plus invincibles. Vous n'avez redouté ni la honte de l'infamie, car on vous a menacée de vous déclarer coupable de crime, ni la mort qu'on vous montrait comme la conséquence inévitable de la calomnie dont on vous noircissait si vous n'écoutiez pas les sollicitations des indignes vieillards. Que d'autres célèbrent tant qu'ils voudront par leurs louanges l'ancienne Lucrèce, qui se tua elle-même pour ne pas survivre à l'infamie involontaire qu'elle avait subie par les outrages du fils de Tarquin; je ne saurais louer sa mort, car s'il n'y eut que son corps d'avili, mais non son âme, qui ne consentit point, il n'était pas juste de porter sur elle-même des mains homicides. Mais la louange de Suzanne est pure et exempte de toute tache; elle ne montra point cette faiblesse d'une femme qui ne peut soutenir un affront où elle n'est point coupable, et qui pour cela exécute sur elle-même un attentat que la raison et que la religion condamnent. Elle s'abandonne généreusement à la mort plutôt que de pécher. Après ce récit vif et animé que l'orateur mette en scène l'assemblée, et lui demande : Si vous vous trouviez dans le même péril, où il faudrait choisir entre le péché ou la mort, de quel côté vous tourneriez-vous? Hélas! hélas! mes frères, la plupart boivent l'iniquité comme l'eau, sans qu'on les y oblige sous peine de mort. Un attrait de plaisir, un rien, le contentement odieux et insolent d'outrager Dieu et de le braver, voilà souvent ce qui nous pousse, ce qui nous retient dans le mal. Après avoir repris avec vigueur l'apathie des hommes pour le bien, le prédicateur fera bien de conduire le pécheur au jugement, et là de lui faire dire par Suzanne

et très-clairement pour notre bonheur des deux vies, de la présente et de la future, de la terre et du ciel.

elle-même : Quoi donc, ô homme ! tu n'as pas pu ce qu'a pu une faible femme ? Jeune, timide, effrayée, j'ai terrassé l'ennemi ; et toi, esprit éclairé, cœur ferme, âme robuste, tu t'es laissé vaincre ! un rien t'a renversé, et moi je ne me suis pas laissée ébranler par le péril le plus évident de mort !..... Alors que le prédicateur continue et dise : Eh bien ! ô pécheur, que répondras-tu ? Cette jeune femme portait en elle un cœur d'homme, et toi, plus mou que la plus molle des femmes, tu te laisses vaincre non par la crainte et les menaces, mais par les plus viles, par les plus méprisables tentations ! Ne parle pas des occasions : quoi ! n'était-ce pas une occasion pour elle que les sollicitations de ces premiers magistrats, que la solitude et le secret, que la certitude de la mort et de la diffamation ? Et puis enfin elle était enfant d'Adam comme nous ; donc tout la portait au mal en ce moment terrible. Mais qu'a-t-elle fait ? elle a regardé le ciel, et, s'étant souvenue de Dieu qui voit tout, elle a pris sa résolution disant (*Dan.* XIII, 23) : « J'aime mieux tomber pure dans vos mains et mourir, ô hommes méchants, que de pécher en présence du Seigneur. » Si tu te comportais de la sorte, ô pécheur, si tu pensais toujours à ce regard de Dieu plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants, qui entre jusque dans les plis et les replis de l'âme et de l'esprit, jamais tu ne t'abandonnerais au péché ; mais parce que, semblable au cheval et au mulet, tu détournes tes yeux du ciel pour ne les tenir fixés que sur la terre, tu dis, au moins par ta conduite si ce n'est par la parole : Dieu habite au-dessus des nuées, il ne s'occupe pas de nous au milieu de ces profondes ténèbres, et il passe le temps à se promener dans le ciel d'un pôle à l'autre (*Job*, XXII, 12). Parce que les jugements de Dieu sont loin de ton souvenir et de tes regards, toutes tes voies sont mauvaises, et depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, rien n'est plus sain en toi ; ce n'est que souillure et fétidité.

Ce que je viens de dire au sujet de la pureté, on peut le faire également sur les autres vertus. Les saints Pères en ce genre de parler et d'écrire sont nos maîtres et nos modèles, saint Chrysostome surtout. Personne autant que lui n'est admirable à raconter une histoire des livres sacrés et à en tirer profit (1).

Le peu que je viens de dire des exemples cités et développés d'après les Ecritures montre combien cette manière peut jeter de variété dans les discours sacrés, combien par conséquent sont peu recevables ceux qui soutiennent qu'il faut farcir le sermon de toutes sortes de choses étrangères à la foi et à la piété chrétienne, afin, disent-ils, d'attirer les auditeurs et de soutenir leur attention. Je l'ai dit déjà plusieurs fois, c'est l'orgueil, c'est la vanité, c'est l'étalage d'un vain savoir qui fait prendre à plusieurs cette route inconnue à Jésus-Christ, aux apôtres et aux saints. N'y entrons donc pas si nous n'y sommes pas ; sortons-en si nous y sommes : c'est la voie des ténèbres et de la sécheresse pour les autres et pour nous. Entrons dans la route opposée ; c'est le chemin de la lumière, de la vérité et du salut pour nous et pour ceux qui nous écoutent. Afin de ne laisser aucun prétexte aux partisans de la mauvaise doctrine que je combats, il faut répondre à toutes leurs difficultés sans en omettre aucune. Ils se croient très-forts en disant qu'au moins leur manière de prêcher attire la foule, tandis qu'ailleurs les églises sont désertes, et que la présence et l'assentiment de la multitude est la preuve que leur genre est utile et bon. Le chapitre qui suit développera ce qu'il faut penser de cette raison.

Chapitre XXV.

La présence et l'assentiment de la foule ne sont point une preuve irréfragable de la bonté du genre adopté par le prédicateur.

La raison qui porte certains prédicateurs à dénaturer la parole de la chaire catholique, c'est que le genre qu'ils ont adopté attire la foule et fait affluer les fidèles à l'église.

Rien n'est pitoyable comme cette raison, qui établit les auditeurs, c'est-à-dire une assemblée composée en général d'aveugles et d'ignorants, qui établit, dis-je, les audi-

(1) Les exemples des saints et des héros de l'Eglise sont encore un moyen admirable de donner de la variété au discours sacré ; et le panégyrique traité saintement attire toujours. Pourquoi l'Eglise nous propose-t-elle si souvent les amis de Dieu à honorer ? c'est afin de nous exciter à les imiter. Pourquoi donc les prédicateurs entrent-ils si rarement dans l'esprit de l'Eglise en nous en parlant si peu ? presque jamais le saint qu'on honore n'est le sujet du discours. Après lui avoir donné l'exorde et la péroraison, et encore pas toujours, on nous débite un sermon sur quelque généralité rebattue. Pourquoi ? c'est qu'on ne veut pas se donner la peine de se mettre à l'ouvrage pour un discours spécial qu'on ne pourra point répétailler toujours. Certes les grands hommes de l'Eglise, les Pères, les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, les Senault, etc., ne pensaient pas, n'agissaient pas comme cela ; et puis faut-il donc se mettre tant à la torture pour faire un discours utile et saint ? s'agit-il pour le prêtre de ces compositions léchées de ces petits rhéteurs qui ne s'occupent que des mots et des phrases, et qui passent des semaines à ajuster une période ? Prédicateur, vous êtes l'homme de Dieu, comme je le suppose toujours, un homme d'oraison, d'étude et d'Ecriture, un homme né avec un beau naturel pour la parole, car sans cela il faut vous taire, la prédication n'est pas votre vocation. Eh bien ! il vous sera toujours facile, si vous voulez, de donner aux fidèles de ces compositions qui charment par leur à-propos ; vos souvenirs, vos lectures, les pensées, les images, les paroles des Ecritures et des Pères naîtront, voltigeront en multitude autour de vous, sans que vous songiez presque à les appeler, comme des aigles battant des ailes ; vous n'aurez que la peine de choisir, vous serez obligé d'en renvoyer beaucoup ; votre plume irritée d'entraver l'impétuosité de l'esprit brûlera le papier, et en vous lisant ou en vous entendant, on sentira le feu de l'inspiration qui vous aura saisi et emporté.

[illegible] juger de la manière dont tout leur parle le prédicateur. Rien n'est [illegible] comme de juger un discours par le nombre [illegible] qui y assistent.

Voyez comme on nous écoute, disent ces prédicateurs, quelle foule se presse autour de nous ! — Fort bien, mais l'on en fait autant autour des comédiens et des farceurs : et nous pouvons ici porter les plaintes de saint Léon (*In fest. SS. apost.*) : « Telle est la légèreté et la folie des hommes, qu'ils recherchent bien plus ardemment ce qui les amuse que ce qui leur est utile. Ils courent à des prédicateurs qui les charment par leurs belles phrases, et qui même quelquefois les font rire par leurs bons mots ; et nous voyons des prêtres nourrir par leur genre de parler ces désirs insensés du peuple, comme si l'église était une salle de spectacle, et la chaire des tréteaux de place publique. On ne vient pas les écouter pour aimer la vertu et haïr le vice, ils n'en parlent pas ; on vient comme on va à la tragédie, à un comédien, pour écouter la phrase, contempler le geste et la pose. Et vous pourriez, ô prêtres, participer à une telle dégradation de la parole sainte en vous ajustant à un goût si dépravé et si funeste ! »

Mais considérons un peu quel est l'esprit, le caractère, la conduite de ces hommes qui viennent écouter ces lamentables prédicateurs, qui les encouragent par leurs applaudissements, et qui font venir à certains prêtres l'envie de se les attirer aussi en se livrant au même genre. En général ce sont des hommes vains et légers, sans goût solide et surtout sans foi et sans christianisme : des hommes sans conduite et sans mœurs, qui ne recherchent point la vérité pour la pratiquer, mais les belles paroles pour s'amuser. Le vrai sage, dit Salomon, cherche la doctrine utile et solide ; les fous n'aiment à se nourrir que de sottises : *Cor sapientis quærit doctrinam, os stultorum pascitur imperitia.* (*Prov.* xv, 14.) Le vrai sage, le bon chrétien, s'il connaît un prédicateur nourri de la doctrine de l'Ecriture et des Pères, et qui la répand avec foi et piété, va l'écouter ; il conserve en sa mémoire les sages avis, les règles de conduite qu'il entend, et il en nourrit son âme comme un homme qui a faim prend avec empressement une nourriture solide sur une table bien fournie. L'homme léger, au contraire, qui pense à tout autre chose qu'à son salut, ne veut entendre que des choses qui l'amusent et le distraient. Essayez de lui dire des vérités utiles et qui troublent sa mauvaise conscience, il vous laissera là. C'est l'Esprit saint lui-même qui le dit : « Le pécheur évite d'être repris ; il ne cherche et ne veut des interprétations de la loi que selon son désir. Que le voluptueux entende une parole sage, elle lui déplaît, il la rejette : *Verbum sapiens audirit luxuriosus, projiciet illud post tergum suum.* (*Eccli.* xxi, 18.) »

Cette foule curieuse et légère n'est donc qu'un amas d'oisifs et d'impies, et leur réunion autour de votre chaire pour entendre vos vains discours, ô prédicateurs insensés, ne doit pas vous donner plus de joie ni plus de gloire que n'a sujet d'en retirer d'une famille nombreuse, mais insolente et perverse, le malheureux père qui lui a donné le jour. C'est la parole du Saint-Esprit : *Ne jucunderis in filiis impiis si multiplicentur, nec oblecteris super ipsos si non est timor Dei in illis ; melior est enim unus timens Deum quam mille filii impii.* (*Eccl.* xvi, 1.)

Voyez donc comme on nous écoute ! Quelle foule se presse autour de nous ! Eh bien, après ? Ne vous glorifiez pas tant de la foule : plus vous aurez eu de monde, plus vous aurez un jugement redoutable à soutenir, parce que Dieu vous reprochera de n'avoir pas semé sur ce vaste champ la bonne semence de sa vraie et pure parole. Cette multitude mourait de faim, et, plutôt que de lui donner le pain vivifiant de la vérité, qui est dans les Ecritures pétri et préparé par Jésus-Christ lui-même et ses apôtres, que lui avez-vous donné ? La cendre et la boue de vos théories, de vos fleurs et de votre vanité. Vous l'avez renvoyée mourant d'inanition ; votre devoir était de la nourrir, vous ne l'avez pas nourrie, donc vous l'avez tuée. Vous en répondrez au jugement, car en ce jour-là on ne vous demandera pas tant combien vous aviez d'auditeurs que combien vous en avez arraché au péché, soutenu, ranimé dans le bien, que de restitutions vous aurez fait faire, que d'orgueilleux, que d'ambitieux vous aurez fait descendre dans la route de l'humilité, que d'ennemis vous aurez réconciliés, que de haines vous aurez éteintes. Enfin, ô ouvriers envoyés dans la vigne par le père de famille, il vous demandera quelles mauvaises herbes vous aurez arrachées ? quels soins vous aurez donnés pour que la vigne portât des fruits ? Que direz-vous ? c'est à la récolte que le maître jugera l'ouvrier ; du reste il ne fera que s'en moquer.

Voyez donc comme on nous écoute, quelle foule autour de nous ! Notre manière fait honneur au clergé en montrant qu'il n'est pas ignorant des sciences et des progrès du jour (1). Et nous faisons venir dans l'église

(1) Depuis quelque temps on se plaint très-haut des études ecclésiastiques ; on dit qu'elles ne sont nullement en harmonie avec les besoins du siècle, ni à la hauteur des sciences de l'époque, et qu'il faudrait refaire l'enseignement des séminaires. — Ces plaintes et ces blâmes viennent d'ennemis déclarés de l'Eglise ou d'ignorants et imprudents amis. Les premiers, pour se faire un prétexte de ne rien croire ni pratiquer, disent que les défenseurs des vérités catholiques ne savent plus les soutenir, que leurs preuves ne sont plus de saison. Comme si la religion était semblable à tous ces systèmes humains qui dépendent des découvertes et des raisonnements des savants, aujourd'hui vantés comme des démonstrations pour être demain ridiculisés comme des sottises et des songes creux ; tandis que le ciel nous l'a faite un fait immense, palpable, toujours subsistant, une cité placée sur la montagne, que tout le monde voit, même ceux qui ne veulent pas voir. Les amis ignorants sont certains hommes qui se croient et s'intitulent chrétiens, parce qu'ils raf-

l'élite de la science, de la littérature, de la magistrature, du grand et du beau monde. C'est vrai. Toutefois sachez qûe vous avez faussé votre ministère, que vous n'avez rien fait, que vous avez fait du mal si vous n'avez fait qu'un discours brillant, savant, applaudi, et qui n'allait pas directement à rendre les gens meilleurs, c'est-à-dire chré-

folent d'ogives et de rosaces, de colonnes et de colonnettes, parce qu'ils croient à l'existence de Jésus-Christ sans se mettre en peine de sa divinité ni de ses lois; comme un fou s'imaginerait être citoyen de la république romaine, parce qu'il se souviendrait du forum et de la tribune aux harangues, de Marius et de Sylla. D'autres vrais chrétiens, mais trop engoués de la science et de son pouvoir, trop peu au fait de ce qu'est le ministère du prêtre parmi les hommes, voudraient qu'on introduisit dans les séminaires toutes les sciences imaginables, afin d'opposer chaque prêtre comme un homme universel, capable de tenir tête à tous les savants, et de les vaincre sur leur terrain et par leur propres armes. — Ces prétentions sont déraisonnables. Les séminaires sont des écoles fondées pour *l'éducation cléricale* autant et plus que pour *l'instruction cléricale.* Les grands hommes, les hommes de Dieu qui les ont élevés pour le renouvellement de l'Eglise, les Borromée, les Vincent de Paule, les Olier, les Bourdoise, avaient en vue deux choses : 1° la sainteté du prêtre ; 2° son instruction. Jamais ils n'ont voulu séparer ces deux choses, et même la première est évidemment la principale dans leur dessein. Or si vous voulez convertir les séminaires (j'entends les grands séminaires où l'on prépare les jeunes gens aux saints ordres) en je ne sais quelle université de toutes les sciences, vous étoufferez immanquablement l'esprit de piété en lui ôtant ce qui le fait naître et le fortifie, l'oraison et les autres exercices; en lui retranchant le temps qu'il exige, en bouleversant la tranquillité d'esprit qu'il réclame, en le mettant aux prises avec l'esprit d'orgueil qui l'aura bientôt consumé, car l'étude immodérée, même des sciences ecclésiastiques, et à bien plus forte raison des autres, enfle le cœur. La variété des connaissances, si l'on n'y prend garde, comme l'abondance des richesses, rend nécessaire cet avis que saint Paul ordonne à son disciple de donner aux riches : *Divitibus præcipe non sublime sapere.* C'est pourquoi je ne crains pas de dire à la science quelle qu'elle soit, ou profane ou sacrée : « Ne porte pas la tête si haut, je te prie ; au contraire, quand tu es seule, voile toujours ton front, car saint Paul l'a stygmatisé d'une manière terrible et indélébile quand il a écrit dessus : *Scientia inflat.* Cette tache originelle et funeste ne disparaît qu'autant que tu te trouves illuminée et couverte par les rayons de celle que tu dois toujours avoir pour guide et pour compagne, la piété. » — De plus, je dirai que les hommes universels en général ne savent rien solidement et ne sont que des fats et des bavards. — De plus, dans les séminaires comme dans toutes les autres réunions, le grand nombre, pour ne pas dire la presque totalité, sont des esprits fort ordinaires, dont vous ne pouvez exiger que la connaissance de la spécialité pour laquelle ils sont faits sous peine de les dégoûter et les empêcher d'acquérir le nécessaire. — De plus, car j'en reviendrai toujours là, les prêtres ne sont pas envoyés pour discuter avec tous les savants du monde sur toutes les sciences; mais pour amener les savants comme les ignorants à la science du salut, non pas par la voie brillante et hautaine du savoir, mais par la puissance de la vertu, de la prière et de la parole de Dieu. D'ailleurs ceux qui veulent (sans nuire à leurs études spéciales) être initiés aux sciences modernes, étant habitués, comme je le suppose, à la réflexion et à beaucoup d'étude, peuvent, sans qu'on leur en fasse des classes, se mettre au courant d'une manière suffisante en choisissant des ouvrages courts et d'un mérite reconnu sur ce qu'ils veulent apprendre, pour y étudier en peu d'heures ce qu'il importe de savoir. Je dis en peu d'heures, en peu de temps, car ils doivent toujours se rappeler leur vocation, qu'ils ne sont ni des botanistes, ni des anatomistes, ni tout le reste ; qu'ils ne sont pas destinés à être ces éternels chercheurs du siècle dont parle saint Paul, mais ces hommes de Dieu nourris des paroles de la foi, et qui doivent éviter les questions impertinentes, inutiles et vaines, sachant qu'elles sont une source de contestations qui entraînent souvent dans les piéges de Satan, en des désirs pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition.

Veux-je dire par ces observations qu'il faut repousser la science ou plutôt les sciences, et leur fermer la porte des séminaires? A Dieu ne plaise! et celui qui intenterait une telle action contre moi, je ne voudrais pas prendre la peine de lui répondre, tant il serait évidemment ou de mauvaise foi ou sans intelligence. Seulement je dis : Ne prétendez pas qu'il faille faire des séminaires ni une école polytechnique, ni un collége de France, ni y élever des chaires d'histoire naturelle, de géologie, d'archéologie, ni de toutes vos belles sciences baptisées de beaux noms; car il faudrait toute la vie d'un homme pour y suffire, et quand est-ce que vous auriez le temps d'apprendre à être prêtre, c'est-à-dire un homme saint et un homme habile dans l'Ecriture, le dogme et la morale?

Veux-je dire que tout est au mieux dans les séminaires, et qu'il n'y a aucun perfectionnement à apporter dans l'enseignement et dans les études? Si je le disais ce serait une flagornerie et des coups d'encensoirs que les chefs de ces maisons précieuses et essentielles à l'Eglise repousseraient, car ils savent très-bien que rien dans ce monde n'est parfait, et que tout, et surtout les études, est sujet à des réformes et à des améliorations. Je dirai donc mon avis sans doute avec infiniment de réserve et avec un profond respect pour les évêques et les compagnies qui gouvernent les séminaires, mais pourtant avec franchise et indépendance : il me paraîtrait bon et essentiel de donner à l'Ecriture sainte une bien autre place que celle qu'on lui donne dans ces maisons. Non, certainement ce n'est ni enseigner ni étudier l'Ecriture que de donner et d'avoir sur elle une ou deux conférences par semaine, sans préparation de la part des élèves, sans examen, comme sur le dogme et sur la morale. Les jeunes gens, voyant qu'on y donne si peu d'importance, n'y apportent nulle ardeur, nul soin. Ils viennent y bâiller et y causer, et c'est ainsi qu'on apprend l'Ecriture! Pourquoi les Ecritures n'auraient-elles pas les honneurs d'une classe aussi sérieuse, aussi fréquente que le traité de la justice ou des contrats? — Ne me dites pas : Les jeunes gens peuvent lire et étudier l'Ecriture en leur particulier ; vous savez bien qu'ils ne le font pas, et ne le peuvent pas faire, car les livres leur manquent. Qui a songé à rédiger des leçons d'Ecriture, comme nous en avons sur le dogme et la morale? D'ailleurs je vous en dirai tout autant pour les traités, et à meilleur droit; pourquoi ne pas les renvoyer à la lecture des théologiens? c'est que vous savez qu'ils ne les ouvriraient pas. Aussi avez-vous des classes et des examens, et vous faites bien. — Ne dites pas : Le dogme et la morale apprennent l'Ecriture, car nous y développons les textes que nous apportons en preuve, nous discutons ceux qu'on nous oppose. C'est

tiens, et chrétiens pratiquant. Platon dit que les plus célèbres dans l'art de bien dire parmi les Grecs n'étaient pas de vrais orateurs, parce qu'ils n'avaient encore fait produire à personne des fruits de vraie vertu. Tous les anciens pensaient et parlaient de même, et les grands orateurs de l'antiquité n'ont pas acquis cette renommée, parce qu'ils étaient environnés d'une multitude pressée et entassée, mais parce qu'ils parvenaient à persuader et à faire agir leurs auditeurs.

Voyez donc comme on nous écoute, quelle foule autour de nous? C'est vrai, mais sachez qu'à la longue il viendrait encore plus de monde vous entendre si vos discours plus solides et plus persuasifs sentaient l'esprit de Dieu, et s'ils étaient autre chose qu'une vaine musique. L'auditoire probablement ne serait pas le même; vous n'auriez ni ces jeunes étourdis ni ces femmes vaines et légères, mais ces hommes graves, ces femmes chrétiennes dont tout le désir est de se sauver; et cet auditoire-là en vaut bien un autre. J'ose vous promettre même que les étourdis et les légers finiront par venir vous écouter, entraînés qu'ils seront par les exemples puissants des hommes et des esprits distingués qui finissent par dominer et entraîner la foule; et enfin souvenez-vous que sur les légers comme sur les graves, sur les dissipés comme sur les pieux, le zèle, la ferveur, la vigueur du discours, l'esprit de Dieu, ont un attrait irrésistible. Oui, si vous êtes un saint éloquent, les villes, les provinces entières courront à vos sermons, et vous renouvellerez dans ces derniers temps les merveilles qu'ont vues nos pères au temps de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, de saint Vincent Ferrier et de plusieurs autres. Ces hommes divins ne pensaient ni aux progrès des lumières ni au perfectionnement social, ni aux fleurs de rhétorique, ni à flatter par des discours agréables; et pourtant on venait des heures entières avant le discours retenir ses places, et l'affluence était telle que les églises étant trop petites, il leur fallait prêcher en plein air, dans les places publiques et dans les champs.

Il y a bien encore deux autres raisons sur lesquelles les prédicateurs à la mode s'appuient pour se maintenir en possession de leur genre de parler dans nos Églises; ce sont les applaudissements qu'ils reçoivent tandis qu'ils parlent, ou dans le monde, ou dans les comptes-rendus des journaux.

Tristes et méprisables arguments que ceux-là! Je vous dis, moi, que ces applaudissements, ces comptes-rendus des gazettes sont une preuve que votre discours a été sans fruit, que vous n'êtes pas un homme de Dieu, mais un comédien et un baladin. Ne dites pas que je suis outré ni trop sévère, car c'est la réponse du philosophe Musonius; et sa parole vient d'autant mieux ici qu'ayant raison contre un orateur profane, qu'il blâme et qu'il ridiculise de se nourrir des vaines louanges de l'auditoire, nous l'avons cent fois davantage contre

se moquer du monde que de prétendre donner le goût des Écritures par l'usage qu'on en fait dans nos traités.

Ce n'est pas non plus enseigner les Écritures d'une manière glorieuse à la religion, utile aux prêtres et aux peuples que de se borner à l'étude des langues et aux disputes avec les Allemands. Cela est bon, nécessaire; oui, certainement. Aussi Dieu, qui n'a jamais manqué à son Église, saura toujours susciter des hommes qu'un goût décidé tournera vers ce genre de travaux; mais ce n'est pas tout; et je dirai hardiment que pour les dix-neuf vingtièmes et demi des jeunes gens des séminaires, ce genre d'enseignement et d'étude, s'il est seul, est sans attrait, sans utilité, et qu'ils en sentent un repoussement invincible dont ils font porter la peine à leur Bible, comme si elle en était la cause, en se promettant bien de ne l'ouvrir jamais un jour, et ils tiennent parole. Donnez-leur donc les réponses aux difficultés, sans doute; culbutez les prétentions des naturalistes, des rationalistes et de tous les autres, à merveille! mais donnez-leur aussi, et donnez-leur surtout une exposition des Écritures, nourrie des Pères, où la foi, la piété, la littérature nagent comme dans un océan de bonheur, et faites si bien votre compte que le séminariste, en sortant de chez vous, ne trouve point de livre plus délicieux, plus essentiel que sa Bible. Alors réjouissez-vous, car vous enverrez aux peuples des hommes qui feront connaître et chérir Dieu, l'Église et leurs personnes, parce que leur vie sera sainte et leurs discours enlevants.

Les efforts du clergé vers toutes les sciences, et surtout vers celles qui lui sont propres, les succès qui les couronnent ne sont ignorés de personne. Les hommes impartiaux se plaisent à le reconnaître et à le publier: néanmoins on dira toujours que nous sommes des ignorants. Travaillons et laissons dire. Le monde moqueur, et intéressé à repousser les enseignements des prêtres, dira toujours, pour s'autoriser tant bien que mal dans ses erreurs et ses passions, que nous sommes des arriérés; et parce que nous ne nous mettons pas à publier chaque matin quel cours de savant nous avons suivi la veille, quel livre allemand, arabe ou chinois nous avons déchiffré, il dira: Ce prêtre ne sait rien. Si vous parlez avec force et avec grâce, si vous montrez une habileté qui manifeste l'étendue de vos connaissances sans en faire étalage, vous n'en serez pas plus avancé pour cela. On sera étonné, on dira: Comment se fait-il que cet homme, qui n'a point étudié, que nous n'avons pas vu parmi nous à la suite de nos professeurs, parle si bien? ce n'est pourtant qu'un prêtre! un homme de rien! Prêtres, ne vous fâchez pas; réjouissez-vous au contraire. Le disciple est traité comme le maître. Les Juifs insolents disaient aussi en parlant de Jésus-Christ qu'ils venaient d'entendre: Comment cet homme-là, ce fils du charpentier, peut-il être si habile? il n'a pourtant point étudié. Et qu'en savaient-ils, et qui le leur avait dit? Ou bien n'y avait-il moyen de savoir quelque chose qu'en venant ramper aux pieds de ces arrogants Pharisiens? *Quomodo hic litteras scit cum non didicerit?* Mais le maître méprisant l'insulte versait la lumière et le salut sur ses contempteurs, et il a donné sa vie pour eux? O clergé de l'Église catholique, fais de même!

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

les orateurs sacrés dont les obligations et les devoirs sont bien plus considérables. « Lorsque vous entendez, dit ce philosophe, un orateur qui reprend, qui instruit, qui veut persuader, si ceux qui écoutent se mettent à applaudir, à gesticuler en signe de satisfaction, à battre des mains, etc., tenez pour certain que celui qui parle et que ceux qui écoutent sont des gens méprisables. C'est un musicien qui chante, un joueur de flûte qui amuse les enfants qui se divertissent à l'écouter. Si l'auditeur écoutait des paroles utiles, solides et pénétrantes avec un esprit sérieux, il ferait autre chose que de perdre son temps à faire des signes des mains, des yeux et de la voix ; se sentant percé par le discours dans ce qui le touche le plus, il réfléchirait pour se guérir. Rien donc n'est plus honteux pour l'orateur que les applaudissements ; c'est signe qu'il ne va pas au but où doit tendre tout esprit solide. » La marque du véritable orateur et du bon discours c'est le silence, le recueillement, l'immobilité, la gravité du maintien de l'assemblée, et ces émotions diverses d'un visage qui témoigne de l'agitation profonde que causent dans l'âme subjuguée les paroles pleines de raison et de motifs puissants présentés par un homme persuadé lui-même, et tout occupé non de soi, mais des autres. Voilà la bonne et la désirable louange, voilà la grande admiration. Ce qui est fort, ce qui est grand ne bavarde pas. Voyez les grandes douleurs, les grandes joies ; ni cri, ni agitation ; c'est une sorte de pétrification. Il en est de même sous l'influence de la parole des grands orateurs. On s'agite, on se retourne, on fait des signes quand vous parlez ; donc vous n'êtes pas un orateur; vous êtes un bavard et un comédien.

On applaudissait ainsi aux faux prophètes du temps de Jérémie, et voici comme le Seigneur s'en plaint : « Il se passe sur la terre des choses étranges et qu'on ne peut entendre qu'avec le dernier étonnement. Les prophètes débitent des mensonges comme des prophéties, et les prêtres leur applaudissent, et mon peuple y trouve du plaisir ! Qu'arrivera-t-il à la fin ? (v, 30.) »

Emu d'indignation, vous me dites : Moi je ne suis ni un comédien ni un prophète ! Cela est vrai : néanmoins tenez pour assuré que les applaudissements, même ceux qu'on ne cherche pas, empêchent tout le fruit du discours chrétien. Je vous donnerai pour témoin de cette triste vérité un orateur digne d'être entendu là-dessus ; c'est saint Chrysostome. Il nous dit : (*Hom. 20 in Act.*) que rentré chez lui après le sermon, et pensant devant Dieu aux applaudissements dont on l'avait fatigué, et qui avaient fait perdre toute l'envie de profiter des vérités qu'il avait annoncées, il pleurait et gémissait comme ayant perdu tout à fait son temps.

Voulez-vous savoir quels sont les applaudissements vraiment désirables ? Ce sont ceux qu'ambitionnaient les Chrysostome, les Augustin, les Ambroise, et tous les autres grands hommes de l'Eglise, dont nous admirons tous les écrits et les travaux fructueux ; c'était d'entendre les fidèles, non pas dire : c'est beau ! c'est sublime ! mais gémir et confesser leurs péchés.

On fait foule autour de vous ! mais encore un coup que prouve en votre faveur une multitude ignorante et légère ? Combien de saints évêques, combien de doctes et saints personnages ont prêché la parole de Dieu presque dans le désert ! Pour ne parler que d'un seul, saint Charles Borromée prêchait à Milan, et son auditoire était d'ordinaire beaucoup plus rétréci que celui d'autres prédicateurs auxquels on courait, et sur lesquels pourtant il l'emportait de beaucoup par la sainteté, par la solidité et par la gravité du débit. Mais le monde sera toujours le même ; il négligera toujours ce qui est utile pour courir à ce qui le divertit.

Enfin je vous dirai : Que vous ayez peu ou beaucoup d'auditeurs, il n'importe ; ce qui importe souverainement, c'est que vous, ô prédicateur, qui êtes le père et le médecin des âmes, vous leur prépariez une nourriture solide et des remèdes salutaires. Or où les trouver ? Dans l'Ecriture et dans les Pères, et pas ailleurs. Glanez donc au milieu de ces riches moissons, et apportez le fruit de vos sueurs aux fidèles ; appelez-les à la table du festin qui est la parole de Dieu. S'ils négligent vos invitations, celui-ci parce qu'il vient d'acheter une terre, celui-là parce qu'il vient de se marier, c'est-à-dire s'ils se laissent tellement emporter par les affaires et les plaisirs qu'ils négligent, ou qu'ils dédaignent de venir à vos instructions vraiment sacerdotales, c'est leur faute et non la vôtre. En serviteur fidèle, vous aviez tout préparé, la table et les mets selon les ordres du père de famille ; soyez tranquille, vous ne serez pas privé du prix de vos peines parce qu'ils n'auront pas voulu en profiter. Leur absence, leur négligence n'ôtent rien à votre travail ni à votre mérite devant Dieu. La recompense vous est assurée, la couronne vous est préparée, et l'une et l'autre d'autant plus riches et plus glorieuses que vous vous êtes fatigué, et que vous avez travaillé non pas en vue des applaudissements des hommes, puisque vous avez pris la route qui les éloigne, mais uniquement pour obéir à Dieu et pour sa gloire. Et de même qu'on n'exige pas de vous que vous persuadiez, mais que vous parliez de telle sorte que vous persuaderiez si on n'y mettait pas d'obstacle ; car ce qu'on exige du médecin, ce sont les soins savants et non pas la guérison, *cura exigitur non curatio*, dit saint Bernard dans son livre *de la Considération* ; de même on n'exige point de vous que vous parliez devant une immense assemblée, car ce n'est pas chose en votre pouvoir. Faites donc ce que vous pouvez, et ce que vous devez avec foi, étude et piété, et le reste, et surtout le grand et brillant auditoire, abandonnez-le à Dieu. Dieu par sa prescience sait ceux qui en vous entendant formeront en eux-mêmes des pensées de

salut; il sait quels cœurs endurcis céderont sous le marteau de votre parole; il vous les amènera quand et comme il voudra. Laissez-le faire, n'allez pas courir après des paroles indignes de la chaire de vérité. Ils viendront si Dieu le veut. Pour vous ne vous occupez que d'une chose, de ne mettre aucun obstacle à leur salut par la vanité du discours, mais au contraire de hâter leur conversion par la solidité du sermon et la sainteté de l'orateur; et gardez bien dans votre cœur, pour vous fortifier de plus en plus et vous consoler lorsqu'on vous déserte parce que vous ne plaisez pas au siècle, cet excellent mot de saint Bernard: *Cura, non curatio exigitur.*

Chapitre XXVI.

Les mauvaises dispositions des peuples sont la cause des mauvais prédicateurs.

Il y a deux causes évidentes et déplorables du petit nombre de prédicateurs parfaits dans l'Eglise de Dieu; elles sont dans le peuple chrétien: c'est sa mauvaise vie et la colère de Dieu, qui le punit en le privant, par un de ces redoutables jugements qu'il fait souvent peser sur les crimes des hommes, en le privant de ces prédicateurs pleins de l'Esprit saint, qui éclairent et ramènent les cœurs, pour ne lui donner que de ces hommes vains et inutiles auxquels la gloire de Dieu et le salut des âmes n'est rien, et qui ne pensent qu'à se prêcher eux-mêmes.

Saint Grégoire, dans ses *Morales*, sur ce passage de Job, *Qui præcipit soli, et non oritur, et stellas claudit quasi sub signaculo* (IX, 7): « Il commande au soleil, et le soleil ne se lève point; il tient les étoiles enfermées comme sous un sceau, » dit que le soleil et les étoiles représentent les prédicateurs établis pour être la lumière du monde; mais que pour punir le monde de sa malice et de sa corruption Dieu ferme la bouche aux vrais et saints prédicateurs. Alors il y a absence à peu près totale de ces clartés de la foi seules capables de guider les esprits et de convertir les cœurs.

Zacharie dans ses Révélations nous montre deux oliviers symboliques, l'un à droite, et l'autre à gauche du dominateur de toute la terre. (III, 4, 11.) Un savant et pieux interprète nous dit que ces oliviers représentent les ministres de la parole sainte. Cet emblème leur convient à merveille, car c'est la parole de la prédication qui par son onction et sa sève produit le fruit de la pénitence et du salut dans les âmes qui l'écoutent et la pratiquent. Mais si les hommes s'obstinent à fouler aux pieds la loi de Dieu, Dieu dans sa colère leur ôtera les saints prédicateurs, les oliviers fructueux, et ne plantera dans leurs terres de malédiction que de ces oliviers stériles sur lesquels se voient beaucoup de feuilles, mais pas de fruits; c'est-à-dire qu'il ne leur donnera que de ces prédicateurs à discours académiques, philosophiques et scientifiques où il n'y aura rien à prendre pour la sainteté et le salut. Ainsi s'accomplira sur le peuple chrétien la terrible menace de Dieu sur Israël quand il lui disait par son serviteur Moïse: Vous aurez des oliviers dans toutes vos terres, et ils ne vous donneront point d'huile, parce que tout coulera et périra: *Olivas habebis in omnibus terminis tuis, et non ungeris oleo, quia fluent et deperibunt.* (*Deut.* XXVIII, 40.)

Les oliviers ne manquent pas. Des prédicateurs, il y en a partout; mais cela n'empêche pas que l'huile manque, c'est-à-dire cette parole qui guérit et qui sauve. Ces arbres ont des feuilles, ces prédicateurs sont chargés de pensées élevées, de mots brillants; ils ont de quoi amuser et divertir, mais rien de quoi nourrir. Dieu a prononcé sur eux cet arrêt terrible de l'Evangile sur le figuier: « Que jamais tu ne portes de fruits, *Nunquam ex te fructus nascatur* (*Matth.* XXI). » Un sage interprète expose ainsi ce proverbe sacré: « Quand il n'y aura plus de prophètes le peuple périra: *Cum prophetia defecerit dissipabitur populus.* » Dieu, en punition des crimes des hommes, permettra que la pure et utile doctrine des Ecritures soit délaissée par les prédicateurs, qui ne feront plus que de se prêcher eux-mêmes en disant des choses curieuses, vaines, jolies, brillantes, mais sans solidité et sans fruits de salut pour les âmes. Alors que peut faire autre chose le peuple chrétien que de s'enfoncer toujours davantage dans les erreurs et les dérèglements de toute espèce? Voilà le plus terrible châtiment que Dieu envoie aux nations dans sa colère, des hommes qui ne traitent point droitement, comme dit saint Paul, la parole de la vérité, *Non recte tractantes verbum veritatis*, mais qui la déshonorent et en font un trafic pour acquérir de la réputation et de l'argent.

C'est cette famine de la parole dont Dieu menace son peuple infidèle. Non pas qu'il ne se trouvera plus de prédicateurs; il y en aura, et peut-être beaucoup; mais ce seront des hommes qui se prêcheront eux-mêmes et non pas Dieu. Alors aura lieu ce funeste prodige dont Dieu irrité parle par son prophète Isaïe: « Parce que ce peuple m'honore des lèvres et que son cœur est loin de moi, je vais faire une merveille qui épouvantera tout le monde: la sagesse de ses sages périra, et la prudence de ses hommes intelligents sera obscurcie (XXIX, 14). » La sagesse dont il est parlé ici n'est autre chose que la parole de Dieu contenue dans les Ecritures, telle qu'elle est entendue par la tradition dans l'Eglise de Jésus-Christ; et les sages dont parle Isaïe sont les prédicateurs dont le ministère est d'annoncer la vraie et pure doctrine de Dieu. Mais ces hommes ont oublié leur office; la divine sagesse n'est plus chez eux. Ils ne pensent qu'à la science, qu'à la gloire humaine; et ils disent au peuple tout autre chose que ces paroles pures et vivifiantes descendues du ciel, comme une rosée céleste, pour faire porter aux cœurs fidèles des fruits de sainteté et de salut. Ils ne disent à leurs auditeurs que des inutilités et des vanités; et cela par un terrible juge-

ment de Dieu, qui, en punition des crimes des pécheurs, leur envoie la famine de la parole : c'est toujours le prophète qui parle.

Une autre cause de ce grand nombre de mauvais prédicateurs qui affligent l'Eglise, c'est la faveur que leur accorde le peuple chrétien. Ils accourent à leurs sermons comme on se porte en foule au théâtre pour voir et entendre un acteur renommé. On court entendre des phrases sonores, admirer des images hardies ou gracieuses, une belle voix, de jolis gestes, une belle pose; c'est un divertissement, un amusement comme un autre. On n'y vient point pour profiter et se convertir, mais pour passer le temps, pour juger la phrase, applaudir ou blâmer; et malheureusement certains prédicateurs, voyant ce qui attire et ce qui retient la foule, sont assez insensés et assez coupables pour nourrir ces dispositions antichrétiennes, en servant leurs auditeurs selon leur goût. Isaïe trace à merveille le caractère de ces prédicateurs déplorables, quand il les appelle des femmes. « Des femmes, dit-il, viendront et les enseigneront : *Mulieres venientes et docentes eam.* » Et pourquoi des femmes? parce que, dit le prophète, mon peuple est dépourvu de sagesse. *Non est enim populus sapiens* (*Cap.* XXVII, 11). C'est-à-dire qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils n'aient que des docteurs vains et d'une pompe inutile? ils ne sont que des enfants. Leurs oreilles et leurs esprits ne recherchent que le plaisir d'une harmonie qui les amuse. Si le peuple de Dieu eût eu la vraie sagesse et l'esprit de conseil et de gravité, jamais il n'aurait souffert ces brillants bavards. Il est impossible de trouver de la différence entre ce goût funeste des Juifs, si vertement repris par le prophète, et la plupart des chrétiens de ce siècle. Je suis assuré qu'il y aurait bien moins de ces prédicateurs inutiles, qui fatiguent les chaires de leur poids, s'il y avait moins de ces auditeurs qui cherchent non pas ceux qui les frappent et les convertissent, mais ceux qui les divertissent et les endorment.

Mais écoutons avec tremblement la suite du discours d'Isaïe : C'est pour cela, dit le Seigneur, que je n'aurai point pitié de mon peuple, et que je serai sans miséricorde pour celui à qui j'ai montré toutes les tendresses d'une mère : *Propterea non miserebitur ejus qui fecit eum, et qui formavit eum non parcet ei.* Prenez donc garde, et appréhendez un semblable châtiment, ô vous qui délaissez les fontaines de la pure doctrine qui découle toujours des lèvres des saints prédicateurs, et qui allez à ces citernes où ne se trouvent et d'où ne découlent que ces eaux inutiles et empoisonnées des conceptions humaines, et des niaiseries d'une rhétorique vaniteuse ou d'une philosophie téméraire et pédante. Dieu se montre tellement irrité contre les chercheurs, les écoutants et les débitants de telles sottises, qu'il nous assure par son prophète qu'il abandonnera sans pitié ceux qu'il avait formés pour la vie éternelle, et qu'il avait rachetés d'un si grand prix : *Propterea non miserebitur ejus qui fecit eum, et qui formavit eum non parcet ei.*

Ce qui doit nous exciter encore à laisser et à fuir ces hommes, c'est que l'office du prédicateur est celui du médecin des âmes. Or puisqu'ils ne peuvent ni ne veulent sauver les malades, et qu'ils ne s'appliquent nullement à étudier l'art de guérir et d'employer les remèdes, à quoi bon aller à eux? Les auditeurs sont des malades; ils cherchent ou doivent chercher la santé; qu'ils aillent donc aux médecins, et qu'ils laissent là les baladins et les comédiens. Qu'y a-t-il de commun entre les phrases sonores d'un rhéteur et la guérison des âmes? Quel bien feront vos fleurs de rhétorique semées sur des blessures saignantes et invétérées? Il s'agit du fer et du feu à employer sur-le-champ. Le malade va mourir, et vous venez avec des mots et des images! Ce n'est pas sans une intention d'un sens très-profond que le Saint-Esprit a inspiré cette sentence à Salomon : « La multitude des sages est la santé de l'univers : *Multitudo sapientum sanitas orbis.* » Il n'a pas dit : La multitude des orateurs, des brillants parleurs, mais des sages, c'est-à-dire des hommes solides qui vont droit à l'utile, au nécessaire, au salut enfin. Quand vous êtes bien malade, cherchez-vous un médecin à belles phrases? Eh! qu'importe son langage! Vous cherchez un médecin habile et expérimenté dans son art; car ce n'est pas de s'amuser, mais de guérir et de vivre qu'il s'agit pour vous. La gangrène vous dévore, elle va vous tuer, et c'est de la musique qu'il vous faut!

Plutarque a raison d'avertir les hommes de ne pas écouter ces philosophes qui, comme des bouffons et des comédiens, n'ouvrent leurs écoles et n'attirent les auditeurs que pour les amuser par la vanité, l'inutilité de leurs enseignements et de leur débit; mais il veut qu'on s'empresse d'aller écouter ces maîtres graves qui enseignent comme il faut les devoirs de la vie, en s'appliquant à guérir nos âmes de leurs maladies. Il veut que chacun, après avoir entendu un discours, se recueille pour examiner et reconnaître s'il est plus maître de ses sens, plus porté au bien, enfin moins malade des maladies de l'esprit qu'il ne l'était auparavant; car si le discours n'est pas propre à produire ces bons effets, à quoi sert d'aller l'entendre? à quoi sert-il de prendre un bain si l'on n'en sort ni plus souple ni plus pur? Si ces graves observations sont si dignes d'être pesées et suivies, même seulement quand il est question des discours humains, à bien plus forte raison quand il s'agit de Dieu et des choses éternelles! Ne regardez pas les fleurs des discours ni les grâces du discoureur, dit toujours Plutarque, mais songez à tirer profit de ce qu'on vous dit; allez au fond, occupez-vous du fond. Ne soyez pas comme les jeunes filles qui consument leur temps à rassembler, à admirer, à tresser des fleurs; travail vain comme elles, et inutile comme leurs jour-

nées. Imitez plutôt les sages abeilles; voyez comme elles voltigent et bourdonnent dans ces plaines, ces jardins remplis de fleurs charmantes, comme la rose et l'œillet, d'une odeur si délicate! Cependant ce n'est pas sur elles qu'elles se posent, mais c'est sur le thym et sur d'autres herbes d'une odeur forte et moins suave, mais où elles trouvent un suc plus convenable pour faire leur miel. Ainsi, que l'auditeur sage et prudent laisse là les fleurs de l'orateur belles à voir, mais d'où l'on ne peut rien tirer d'utile, pour ne s'attacher qu'à ce qui peut être profitable. Quand on va pour entendre un orateur c'est pour devenir meilleur; quand on va au théâtre c'est pour s'amuser : voilà la différence.

Sénèque, dans sa 52ᵉ Lettre, parle comme Plutarque; et les réflexions de ces deux anciens condamnent hautement ces chrétiens insensés et sottement délicats qui cherchent non pas les prédicateurs hommes énergiques et solides qui éclairent, qui touchent et qui convertissent, mais ces hommes de parade et de vanité qui ne montent dans les chaires que pour se prêcher eux-mêmes, et faire admirer leur science, leur rhétorique et leur tournure; qui ne parlent jamais chrétiennement des vertus pour les faire rechercher, des péchés pour en donner horreur, ni de Dieu, ni du ciel, ni de l'enfer.

Le même Sénèque, dans sa 114ᵉ Lettre, fait cette remarque, que là où sont aimés les brillants et vains discours, là toujours les mœurs sont en dépérissement, de même que le luxe des tables et des vêtements est la marque d'une ville qui va se dissolvant. Ainsi, si l'on ne peut ni ne veut entendre, si l'on ne veut dire que des discours affectés et fleuris, c'est la preuve certaine que les auditeurs et les parleurs aussi vont en décadence et en ruine. Y a-t-il au monde preuve plus assurée de l'absence du bien dans un homme que de le voir s'éloigner d'un orateur parce que celui-ci, exerçant son office en conscience, cherche à faire entrer la vérité et la vertu dans les esprits et dans les cœurs par des discours graves et solides, tandis que cet auditeur vain et frivole courra assidûment à un orateur vain et frivole comme lui, qui n'est occupé qu'à déployer devant une multitude sottement ébahie les guirlandes fleuries de son éloquence sans solidité, sans zèle et sans fruits? « O chrétiens! dit saint Augustin, souvenez-vous de préférer les maximes et les avis aux mots et aux phrases, comme on estime plus l'âme que le corps. Préférez donc les prédicateurs solides à ceux qui ne sont que fleuris, comme vous faites plus d'estime d'un ami fidèle, quoique laid, que d'un ami joli, mais léger : *Præponendæ verbis sententiæ, ut animus corpori præponitur, ex quo fit ut ita malle debeant veriores quam disertiores audire sermones, sicut malle debent prudentiores quam formosiores amicos.* » (*De catech. rud.* 9.)

O vous qui cherchez les vains ornements dans le discours, quelle idée vous faites-vous de l'orateur chrétien? celle d'un comédien dont on approche pour être amusé par ses chants et ses mines. Considérez plutôt que celui qui monte dans la chaire sacrée ne s'y présente que pour traiter avec vous des affaires les plus essentielles, de l'unique, le salut. Or à quoi bon pour cela les pompons et les fleurs? Que viendra faire là un vaniteux et pimpant parleur? Il s'agit de guérir les malades, de sauver des gens qui se noient, de ressusciter des morts : donc c'est un médecin, un homme courageux, un Dieu qu'il faut. Que diriez-vous d'un avocat que vous auriez chargé de votre défense dans une affaire capitale, qui, sans s'occuper du fond, ne s'exercerait devant les juges qu'à faire de jolies phrases, afin qu'on l'admirât? Certes vous seriez outré, et, lui ôtant votre affaire, vous en prendriez un autre plus occupé du fond que de la forme, et vous auriez tout à fait raison. Or le prédicateur que fait-il? de quoi est-il chargé? De votre grande affaire : le salut. Et, insensé que vous êtes! vous voulez le voir s'amuser et vous amuser par le vain bruit de paroles brillantes et sonores, plutôt que de vous frapper d'une frayeur salutaire par le récit des jugements de Dieu, plutôt que d'en recevoir le règlement de votre vie par le développement de la loi divine, plutôt que de sentir son zèle lancer dans votre cœur les flèches sacrées de l'amour de Dieu!

Enfin, ô vous qui méprisez la simplicité évangélique, et qui ne pouvez souffrir un discours sacré s'il n'est surchargé de vains ornements, souvenez-vous des discours et des entretiens de Jésus-Christ! Se livrait-il à ces frivolités que vous recherchez uniquement? Prenez garde qu'il ne vous rejette avec indignation, vous et les prédicateurs qui parlent selon votre goût. Ce qui détermine souvent à aller à ces prédicateurs en vogue, c'est parce qu'il y a multitude. On ne prend pas la peine de raisonner sur cette affluence. Mais cette raison de l'affluence n'en est pas une, ou n'en est presque toujours qu'une ridicule, peu honorable, et pour celui qui parle et pour ceux qui écoutent. Bien que le chapitre précédent ait été employé à montrer combien c'est une règle fausse du mérite des prédications et des prédicateurs que celle qui nous les fait juger par la multitude applaudissante qui les écoute et les prône, j'y reviendrai encore un moment, parce que j'y suis ramené tout naturellement, et que je présenterai d'autres raisons qui feront toucher au doigt la sottise et l'ineptie de cette manière de juger. Je dis donc que l'on ne peut qu'errer lourdement en cette matière si l'on prend pour règle une multitude légère et incapable, qui ne comprend ni n'entend, qui applaudit et qui court parce qu'on applaudit et que l'on court : elle n'y voit pas plus loin. De même qu'elle laissera, méprisera un prédicateur saint et solide, en sera-t-il moins saint et moins solide pour cela? Non certainement. De même le parleur orgueilleux, vain et inutile, n'en sera ni moins vain ni moins inutile, quoiqu'il y ait foule.

D'ailleurs ne voyons-nous pas ces faveurs

populaires varier d'année en année ? Tel aux sermons duquel on se portait il y a peu de temps est maintenant déserté. Est-ce qu'il a changé de méthode ? Non, il fait autant de frais d'éloquence aujourd'hui qu'hier ; mais que voulez-vous ? on était habitué à l'entendre, on aime le changement. Un autre est venu ; il est prôné, il se prône lui-même, sa manière amuse, des journaux le trompettent, le branle se donne, la vogue commence, et voilà que tout le monde court à ses sermons : il n'y a plus personne aux autres. Et l'on juge les hommes, les hommes de Dieu là-dessus ! et les prêtres y font attention ! O misère ! ô ruine du sacerdoce et des fidèles ! voulez-vous porter un jugement sain sur les prédicateurs et les sermons, voyez ce que dit et comment dit le prêtre. Sa doctrine est-elle solide, est-elle utile, est-elle clairement exposée et déduite ? est-ce un homme de Dieu, qui ne songe qu'au salut des âmes et à la gloire de Jésus-Christ ? (et cela se connaît toujours facilement par sa manière de dire, par sa vie de retraite et de prières) alors soyez assuré, soit qu'il attire ou n'attire pas la foule, que ce prêtre est un homme de Dieu, qu'il remplit son devoir de prédicateur beaucoup mieux que ces brillants et courus parleurs qui attirent la foule, que les femmes et les gazettes célèbrent. Et tant s'en faut que celui qui fait foule doive être à ce seul titre réputé un bon orateur, qu'au contraire, s'il n'en a pas d'autres, prononcez sans craindre de vous tromper que c'est un méchant orateur, un prédicateur inutile et funeste, selon cette parole de Sénèque : « En tout il n'y a point de preuve ni d'argument moins concluant et plus méprisable que la foule, car dans les choses humaines souvenez-vous que ce n'est jamais ce qu'il y a de meilleur et de plus utile qui plaît au grand nombre. *Argumentum pessimi turba est, neque enim tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant.* (*De Beat. vit.* 2) (1). Pour s'autoriser dans la recherche de ces prédicateurs inutiles et en vogue il y en a qui nous disent : Mais dans cette multitude, dont vous méprisez si fort le jugement, nous voyons des hommes graves et habiles, élevés par leur rang et leur savoir : puisqu'ils assistent avec assiduité à ces discours tant courus, la manière de ces orateurs est donc bonne, et le zèle à les entendre et à les louer est donc digne d'approbation ?

« Cela est vrai, dit Sénèque (*Ep.* 11) ; mais dans cette multitude qui écoute ne jugez pas des gens sur l'habit. Les vêtements sont différents, mais les esprits et le jugement ne le sont pas toujours. » *Togis inter se isti, non judiciis distant.*

A cette réflexion sévère de Sénèque qui s'applique tout entière aux auditeurs, quelquefois choisis et ornés, de certains prédicateurs, j'ajouterai cette remarque : si l'on voit de ces personnages à ces sortes de discours et d'assemblées, ils y viennent souvent à contre-cœur, par une certaine bienséance, pour ne pas se faire remarquer, ou par flatterie pour la foule dont ils veulent se faire bien venir, ou enfin parce qu'ils ne veulent pas se donner l'air, quelquefois difficile à soutenir, de penser et d'agir autrement que les autres. Ce manque de courage et de fermeté n'est pas rare, et, malgré les maux qui s'ensuivent, et qu'ils ne peuvent ne pas voir, ils se laissent cependant entraîner au torrent par une condescendance déshonorante et coupable. Ecoutons encore le philosophe Sénèque, qui poursuit cette connivence au mal des hommes graves et élevés, non-seulement dans ce qui regarde les orateurs, mais encore dans toutes les autres choses de la vie. « Rien, dit-il, ne nous emporte dans de plus funestes écarts que de vouloir toujours nous ranger au goût de la multitude ; car toujours ce que recherche, ce qu'aime et ce que fait le grand nombre est opposé à la raison et à la vertu. »

Mettons-nous donc bien dans l'esprit que les personnes solides et distinguées qui par leur présence semblent autoriser ces prédicateurs, au fond ne les approuvent pas, mais au contraire, les condamnent. Seulement tel est l'entraînement de la multitude, et la lâche peur de contrarier tout haut ce que la foule admire, foule dont on est assez insensé pour vouloir s'attirer l'amitié en la cajolant, qu'on affermit par sa présence l'idée qu'elle se fait de l'excellence de son orateur. Enfin quelquefois une certaine défiance de soi-même fait que l'on craint à la fin de se tromper, de paraître et d'être un orgueilleux en condamnant presque seul tout ce que le monde admire ou a l'air d'admirer. Toutefois cette dernière raison n'est pas l'ordinaire, les précédentes sont les communes et les véritables.

Voulez-vous donc juger sainement les prédicateurs et les prédications, ne vous réglez nullement sur la foule et les applaudissements. Allez au fond des choses, étudiez l'homme, sa vie, ses enseignements et sa manière. Et ne fût-il écouté de personne, s'il est grave, s'il est saint, s'il enseigne bien Dieu et sa loi, tenez-le pour le seul véritablement éloquent, et tenez au contraire son concurrent à la mode, autour duquel on s'étouffe, pour un inutile et un comédien ; et votre jugement sera celui d'un sage. « Ne faites pas comme les moutons et les bœufs,

(1) J'oubliais une autre cause du mauvais goût et des mauvais prédicateurs ; je veux la signaler parce que je ne connais rien de plus déshonorant pour le clergé, et de plus capable de faire changer de manière, par une noble indignation, ceux que cette note regarde. Il n'est pas rare de faire attention dans les paroisses à ce que le sermon rapportera à l'église. Là-dessus la loueuse de chaises a voix au chapitre ; et tel fabricien, qui administre au mieux sa boutique ou son atelier, se croira un administrateur introuvable de sa paroisse parce qu'il saura faire venir l'eau au moulin, en parlant très-haut pour avoir, comme une bonne fortune, tel prédicateur en vogue. Dieu veuille que des prêtres en honneur ne soient pas du même avis et pour la même raison ! A présent, glorifiez-vous, ô prédicateurs fringants ! on vous appelle, mais est-ce à cause de votre mérite ? non, c'est à cause des chaises ! !...

dit Sénèque ; ils suivent la troupe qui les précède ; pourquoi ? parce qu'elle marche devant : voilà tout... Ils ne se mettent pas en peine de savoir où et pourquoi l'on marche. Aussi vont-ils aussi gaiement à la boucherie qu'au pâturage. En cela ils sont excusables, car un mouton n'est qu'une bête ; mais des hommes ! » ***Nihil magis præstandum quam ne pecorum ritu antecedentium gregem sequamur.*** Il ne s'agit donc pas pour un homme sensé de la mode, de la vogue ou de la coutume, mais du bon sens et de la vérité. La mode, l'engouement est d'ordinaire opposé à ce qui est vrai et utile. Eloignez-vous donc de la foule et de ses jugements; alors vous rencontrerez utilité et vérité.

Mais ne faut-il pas un certain courage, une certaine force d'esprit pour penser autrement que les autres, et pour aller entendre de préférence un prédicateur délaissé parce qu'il est saint et solide, et qu'il ne cherche qu'à instruire et à convertir ? Cela est vrai en un sens, et à n'en juger que selon les idées d'un monde frivole. Toutefois si le prédicateur que vous suivez est réellement un orateur sage, habile et chrétien, soyez sûr qu'il y aura toujours avec vous quelques personnes graves et solides. Or une personne de cette sorte pèse plus à elle seule dans la balance de la raison, de la religion et du bon goût que mille de ces insensés qui se pressent et s'étouffent autour de la chaire de l'homme à la mode ; par conséquent nous devons nous estimer plus sage et plus honoré d'être dans sa compagnie que dans cette foule ignorante et légère de gens sans instruction, sans vrai savoir et sans religion, ou que le respect humain enchaîne. Et ici je parle de tous sans exception, riches et pauvres, lettrés et non lettrés, hommes titrés, brodés et chamarrés. Les décorations ne font rien à l'affaire : ***Togis inter se isti, non judiciis distant.*** Cet ancien avait raison quand il disait : « Un seul me vaut tout un peuple, et tout un peuple ne me fait pas plus d'effet qu'un seul homme. » ***Unus mihi pro populo est, et populus pro uno.*** (Senec., *ep.* 7.) C'est-à-dire qu'un seul auditeur grave et capable de juger le contentait autant qu'une grande assemblée ; tandis que tout un peuple appliqué et ébahi en l'écoutant ne le satisfaisait pas plus qu'un seul auditeur, parce que d'ordinaire la multitude n'est qu'un assemblage d'ignorants et d'insensés, et qu'il n'y a pas de quoi se rengorger de son suffrage. Or si vous, que je suppose sage et sensé, en qui je vois la marque des bons esprits, qui est de faire attention dans le discours à la vérité et non aux paroles, parce que vous avez pensé qu'il ne sert de rien d'avoir une clef d'or ou dorée, si elle ne peut nous faire entrer où nous devons et voulons entrer, et qu'il importe peu qu'elle soit de bois ou de fer, pourvu qu'elle ouvre la porte uniquement désirable, c'est-à-dire le ciel, si, dis-je, vous qui êtes grave et sensé, vous portez à ce prédicateur selon Dieu, qui prêche Jésus-Christ et non pas lui-même, l'autorisation de votre présence, et si les hommes de votre sens font de même, vous lui donnerez petit à petit du renom et du retentissement, et par là vous le vengerez de la solitude dans laquelle on le laissait ; vous apprendrez aux chrétiens à chercher la vérité où elle est.

Chapitre XXVII.

Vigilance des évêques sur les prédicateurs. — Nécessité de la solitude pour les prêtres.

Il n'est point de prêtre qui ne sache qu'il est obligé d'avoir la permission de l'évêque pour annoncer la parole de Dieu : or nous avons assez vu dans les chapitres précédents combien l'Eglise a à cœur qu'on éloigne de la prédication ou qu'on corrige les prédicateurs répréhensibles dont il est parlé dans ce livre.

Les évêques fidèles à remplir leur charge annoncent eux-mêmes la parole sainte, car ils se souviennent de cette parole des apôtres dont ils sont les successeurs : ***Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.*** La vigilance sur les prêtres, les fidèles et les paroisses, la sollicitude de toutes les églises du diocèse, l'administration enfin demandent une application infatigable sans doute ; toutefois à ces rudes travaux il faut que l'évêque joigne l'exercice de la parole, parce que c'est son grand et principal devoir au témoignage du prince et du modèle des évêques, saint Pierre : ***Nos vero orationi et verbo instantes.***

Les exemples de tous les Pères, de tous les saints évêques anciens et modernes sont un encouragement irrésistible pour leurs successeurs. Elle est belle et énergique cette parole de ceux de Lystre, qui en entendant parler saint Paul, l'appelèrent le chef, le maître, le conducteur de la parole : ***Dux verbi.*** Le chef digne de ce nom et de cet honneur est à la tête des troupes ; c'est sur lui que se modèle son état-major. Il doit mieux que personne posséder les connaissances exigées pour le métier de la guerre, en instruire les autres, et au jour du combat, et surtout dans les occasions graves et décisives, payer de sa personne : enfin pouvoir dire comme Mathathias : « Vous qui avez le zèle de Dieu et de sa gloire, suivez-moi. » Ainsi l'évêque, à la tête de son clergé, pour la parole comme pour tout le reste, opérera toujours des merveilles. Rappelons-nous ces graves paroles du concile de Trente (*Sess.* 5, *c.* 4) : Parce que la prédication de l'Evangile n'est pas moins nécessaire que la lecture, et que cet office est l'office spécial et principal des évêques, le saint concile a statué et déclaré que tous les évêques, archevêques et autres prélats de l'Eglise sont tenus de prêcher eux-mêmes le saint Evangile de Jésus-Christ ; que s'il leur arrive d'en être légitimement empêchés, ils pourvoiront à ce qu'ils soient remplacés dans cette charge par des hommes capables, et qui puissent la remplir avec fruit. Si l'évêque néglige cette partie de son ministère, ou

si celui qu'il en charge s'en acquitte mal, les conciles généraux et particuliers sont remplis des peines et des châtiments à infliger aux coupables.

Saint Augustin disait à son peuple (Lib. I, *Hom.* 25) : « Je vous nourris de ce dont je suis nourri moi-même. Je suis le ministre, le distributeur de la parole de la vérité ; je n'en suis ni l'auteur ni le maître. Je vis moi-même des mets que je vous présente, je suis l'économe dans la maison du père de famille : il veut que j'ensemence et soigne son champ ; ce champ c'est vous. Si je ne semais pas la parole de la foi, si je conservais l'argent qui m'est confié sans le faire profiter, je serais condamné par l'Evangile. Ne pourrais-je pas me dire à moi-même : Pourquoi me fatiguer et m'attirer l'indignation des hommes en leur disant : Cessez de faire le mal, et faites le bien? J'ai appris ce qu'il fallait savoir et faire ; qu'ai-je besoin de l'enseigner aux autres, et de m'embarrasser de rendre compte un jour de mes frères? Certainement rien n'est si désirable que cette ravissante sécurité dans laquelle on scrute pour son propre compte, et dans le silence de la solitude, le trésor divin des Ecritures. Il n'y a ni douceur ni bonheur comparables ; tandis que prêcher, conjurer, reprendre, s'inquiéter pour l'âme de chacun de vous est un poids terrible. Qui est-ce qui n'évitera point par tous les moyens possibles un travail si formidable ? Mais voilà que l'Evangile m'épouvante en me parlant du serviteur qui cache avec soin le talent de son maître, et que son maître condamne ; et saint Paul me fait frissonner en poussant ce cri : *Væ mihi si non evangelizavero !* Tremblons donc tous, vous de peur de ne point profiter du pain de la vérité, moi de peur de ne le distribuer ni assez ni comme il faut. »

Jamais un évêque, en pensant au jour de la mort, ne se donnera pour excuse et pour raison de laisser le ministère de la parole pour la multitude des affaires : les évêques des premiers siècles en avaient autant et davantage. Les diocèses étaient bien moins grands sans doute ; mais les détails d'une administration excessivement maternelle ne laissaient pas aux évêques le temps de respirer : pères de leurs peuples, ils en étaient aussi les juges dans les affaires temporelles, et les plaideurs souvent étaient sans retenue. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin sur le verset 115 du CXVIII[e] psaume ces belles paroles : *Declinate a me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei :* Les hommes nous sont à charge, même quand ils nous honorent en se remettant à nous de leurs affaires ; souvent ils pressent les faibles d'apporter devant nous leurs différends, et nous n'osons leur dire cette parole du Sauveur : O homme ! qui m'a établi juge de tes intérêts ? car l'Apôtre nous dit que les anciens de l'Eglise doivent se prêter à ces sortes de choses, afin que les chrétiens n'aillent pas contester devant les tribunaux. C'est pourquoi nous disons à ceux qui demandent trop audacieusement le leur : Fuyez toute cupidité terrestre, et souvenez-vous de cet homme à qui il a été dit : Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme, et tout ce bien pour qui sera-t-il ? Nous avons beau dire cela, les gens du siècle ne s'éloignent point ; ils s'attroupent, ils nous pressent et nous conjurent ; ils nous forcent de nous occuper beaucoup plus de ce qu'ils aiment que des Ecritures de Dieu. Oh ! que c'est dans le sentiment d'un ennui profond, causé par les solliciteurs importuns, que le prophète s'écrie, et que je m'écrie avec lui : *Declinate a me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei !*

Voici avec quelle humilité et quelle grâce il s'excuse, dans un discours, à l'un des anniversaires de son sacre, d'avoir peut-être blessé quelqu'un sans le vouloir, au milieu du tourbillon des affaires : « Mes frères, s'il y a quelqu'un parmi vous que je n'aie pas écouté comme il l'aurait désiré, ou que mon regard distrait, froid ou sévère hors de propos aurait contristé ; si j'ai troublé un cœur affligé, si j'ai témoigné quelque impatience, si j'ai mal agi envers quelqu'un, pardonnez-moi, je confesse ma faute. Je suis votre débiteur à tous, mon cœur vous aime en toute sincérité. Je ne veux pas, pour que vous me pardonniez, rejeter la faute sur les occupations encombrantes que vous me donniez tous à la fois. Je confesse ma faute, je suis votre débiteur, et mon cœur vous aime en toute sincérité. Voyez la poule et ses petits : quand elle se trouve dans un lieu trop resserré, il lui arrive quelquefois de mettre le pied sur quelqu'un de ses poussins ; lorsque son abondante famille est sous ses ailes, si elle les blesse, c'est si peu que rien, car son pied était toujours soulevé. Mais le nouveau-né, si délicat, crie pour peu de chose, et sa mère, qui est toujours sa mère, ne l'aime pas moins que les autres, bien qu'elle l'ait froissé par mégarde. Un sanglot qu'elle fait entendre annonce son chagrin, quoiqu'elle soit bien sûre de ne l'avoir pas blessé sérieusement. Pardonnez-moi donc aussi, si je vous ai blessé ; ç'aura été par mégarde et sans le vouloir, ou plusieurs parce que je voulais les guérir et les mener au ciel ; car souvenez-vous que je ne veux pas être sauvé sans mon peuple. *Nolo salvus esse sine vobis.* »

Certainement, jamais aucun évêque n'a été tant et si diversement occupé sous le soleil que saint Augustin, et cependant aucun n'a jamais plus fidèlement que lui rompu à son peuple le pain de la parole sainte. Pour ne pas rester dans les siècles primitifs, et de peur de nous imaginer qu'avec les temps le devoir, l'office a changé, rapprochons-nous de notre époque. Quelle fidélité à remplir ce ministère principal et éminemment épiscopal dans les François de Sales, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres grands et saints évêques !

On n'attend pas des évêques ces discours soignés, méthodiques et longs qu'on exige des prédicateurs ordinaires. On sait qu'un évêque a bien d'autres choses à penser ; je dirai même qu'on serait choqué de le voir

faire attention aux minuties du discours. Il y a dans son rang une élévation, et dans sa consécration une puissance qui repoussent à mille lieues tout ce qui sentirait l'apprêt du rhéteur ; il y a dans sa parole une autorité surhumaine, qui fait sentir à tous la plénitude du pouvoir du maître de la parole. Aussi quelques courtes paroles d'un évêque font toujours merveille : les peuples en sont insatiables (1). La parole déléguée n'opère jamais un si grand effet, ni d'ordinaire tant de bien : cela est dans l'ordre ; le maître a plus d'autorité sur ses disciples que son suppléant, et le père plus de pouvoir sur ses enfants que le précepteur. Dieu et les hommes l'entendent ainsi. Donc que les évêques parlent avec foi et fréquemment, ce qui leur est toujours facile à cause de leurs longs travaux qui ont précédé leur épiscopat, à cause des dons naturels dont le ciel les a ornés, et surtout à cause de leur consécration ; qu'ils prêchent la parole, c'est-à-dire l'Ecriture dont ils se sont nourris surabondamment dès l'enfance, et ils opéreront des merveilles sur leurs peuples ravis d'entendre souvent leur évêque, et sur les prédicateurs en leur apprenant à parler.

Les évêques sont donc tenus de prêcher ; il leur est facile, et ils le font ; mais parce qu'ils ne le peuvent partout, ils doivent choisir des hommes capables de les suppléer, qui prêchent sous leur autorité la parole de Dieu, et non une parole humaine, ni ces subtilités métaphysiques auxquelles le peuple chrétien ne sait qu'entendre, ni ce pathos philosophique qui n'a jamais éclairé un esprit ni rendu meilleur un cœur, ni ces phrases recherchées des rhéteurs, des oisifs et des femmes, ni enfin ce vain étalage de connaissances et de sciences humaines qui n'étonne que les sots. Cette seule obligation, sans compter les autres, rend la charge des évêques infiniment redoutable, et doit les faire veiller nuit et jour avec tremblement, afin de ne donner aux fidèles que des prédicateurs qui accomplissent cette parole de saint Paul : Nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu, mais nous parlons avec une entière sincérité comme de la part de Dieu, en présence de Dieu, et dans la personne de Jésus-Christ. Si l'évêque était obligé sous peine de mort, dit un grave auteur, de nourrir de froment et de fleur de farine son peuple, croyez-vous qu'il aurait sujet de ne pas redouter la condamnation parce qu'en place de froment il aurait donné de la paille hachée ? Je ne le pense pas. Or ce n'est pas la peine de mort seulement qui pend comme un glaive sur la tête de l'évêque s'il néglige l'office de la prédication telle qu'elle doit être faite, mais la damnation éternelle ; car la parole de l'Evangile c'est le froment que Dieu a confié aux évêques pour la nourriture des peuples. S'ils ne le distribuent pas, s'ils ne le font pas distribuer, si tout cela se fait mal, les peuples périront : mais cette parole de Dieu ne périra point : « L'impie mourra, mais je te redemanderai son sang. *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* »

Un évêque qui ne fait pas tout ce qui dépend de lui pour s'opposer par la parole sainte à l'ignorance et au débordement des mœurs parmi son peuple répondra de tous les péchés de son diocèse. C'était la parole de Mgr Alain de Solminihac, ce saint évêque de Cahors, qui disait : Hélas ! au jour du jugement je demeurerai sur la sellette devant Dieu jusqu'à ce que tout mon diocèse ait été examiné ! Un général d'armée, un ministre veille à ce que tout soit en bon ordre dans son administration : autrement il est prévaricateur ; le prince le disgracie, et, selon qu'il le juge bon, le punit sévèrement. Croyez-vous que Dieu sera moins exigeant envers un évêque ? La charge n'est-elle pas d'une tout autre importance ? Quoi ! Jésus-Christ lui a confié ses propres brebis rachetées de tout son sang, et le gardien les laissera dévorer et périr sans pousser un cri ! Mais y a-t-il au ciel et sur la terre quelque chose qui puisse remplacer une âme morte par le péché et tombée dans l'enfer ? Non certes ; ni les richesses de l'Inde, ni tout l'or de l'univers, rien ne peut être mis en comparaison. Donc, combien les évêques qui sont chargés des âmes, s'ils veulent se sauver, doivent apporter de soin et d'attention dans le choix de ceux qu'ils autorisent à annoncer la parole de Dieu !

Je n'ai que faire d'indiquer ici à quelles marques les supérieurs connaîtront ceux qui sont dignes du ministère de la parole ; je l'ai assez dit, assez développé dans le cours de l'ouvrage. Ceux qu'il faut repousser, ceux qu'il faut arrêter sont ces hommes et ces jeunes gens qui ne nous apportent que des choses curieuses, vaines, inutiles au salut ; ceux qu'il faut accueillir, encourager, faire parler, sont ces hommes de Dieu qui cherchent dans la prière, dans l'étude de l'Ecriture, des Pères et des livres des saints ce qu'ils ont à exposer et à développer aux fidèles ; qui ne songent qu'à déraciner les vices, qu'à planter les vertus, qu'à développer les sens des mystères et des cérémonies sacrées, qu'à publier la mort, l'enfer, le jugement et le ciel, enfin toutes ces vérités graves, catholiques, déterminantes et souveraines pour le salut ; qui repoussent avec dédain ces flagorneries pour la foule et le siècle, et ces pompes et ces afféteries qui endorment les malades, mais ne les guériront jamais ; enfin qui ne se prêchent pas eux-mêmes, mais qui ne prêchent que Jésus-Christ, et que Jésus-Christ crucifié. « Que l'évêque, dit saint Denis, pape, à Sévère, ait toute sorte d'affection et d'estime pour le prédicateur dont la langue est la guérison

(1) Qui est-ce qui ne se souvient pas à Paris de ces discours solides, attachants, pleins d'un aimable et saint abandon, et surtout si *scripturaires*, que fit Monseigneur l'archevêque de Paris sur la passion de Jésus-Christ pendant plusieurs carêmes de suite ? Comme les prêtres et les fidèles accouraient à la vaste métropole, se pressaient autour de sa chaire, et recevaient avec avidité les paroles pleines de grâce et de vérité qui coulaient de ses lèvres !

des malades, l'aiguillon des lâches, le soutien des bons, l'effroi des méchants ; qui abaisse les superbes, qui adoucit les emportés, qui excite les endormis, qui ramène les égarés, et qui rend la paix aux désespérés. Au contraire, qu'il ne témoigne que de la sévérité et du mépris à celui qui, avec tout son beau langage, ne s'applique ni à corriger les vices, ni à perfectionner les mœurs, ni à rendre meilleurs et plus saints les chrétiens en leur prêchant Jésus-Christ et l'Evangile. *Magni faciat episcopus concionatorem cujus lingua bonis fomentum, malis aculeus, quique tumidos retundit, iratos mitigat, pigros exacuit, desides succendit, refugientibus suadet, asperis blanditur, denique desperatos consolatur.* »

Enfin, pour résumer en deux mots tout l'ouvrage, et montrer ce à quoi l'évêque doit regarder quand il s'agit de prédicateur, je dirai : Examinez deux choses : Quel est celui qui parle? est-ce un saint? commence-t-il par faire ce qu'il enseigne aux autres ? c'est toujours là le grand moyen de persuasion auprès des fidèles. Comment parle-t-il? son discours est-il simple, naturel, solide, *scripturaire?* S'il en est ainsi, évêque de l'Eglise de Dieu, poussez, élevez cet homme, il fera des merveilles ; il n'y a que les saints qui fassent un bien réel. La vie mauvaise, la vie lâche tue les beaux et bons discours : ils ne produisent aucun fruit, dit Tertullien. La vie parfaite centuple la force de la parole : *Dicta, factis deficientibus, crudescunt.* Saint Grégoire de Nazianze, parlant de son ami Basile, disait qu'il n'avait pas besoin de parler pour nourrir son peuple de la vérité, parce que sa sainte vie était le plus fort et le plus continuel de tous les discours ; que quelques mots de lui électrisaient tout son peuple, et que toujours son discours était un tonnerre terrassant, parce que sa vie était un éclair toujours resplendissant. *Tonitruum erat oratio, quia vita fulgur.* (*Lib. de Pœn., orat.* 20.)

Prêtres, prédicateurs qui me lirez, vous reconnaîtrez que ce que j'ai dit n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de Jésus-Christ, de son Eglise et de ses saints. Vous êtes les docteurs, les guides, les médecins, les pères des fidèles : c'est à tous ces titres que je vous conjure devant Dieu de faire une attention sérieuse et continuelle à être des hommes d'oraison, d'étude et d'Ecriture. Je ne vous ai proposé rien de nouveau, rien que vous ne sachiez déjà, rien que vous n'eussiez bien mieux rédigé que moi ; mais puisque la multitude de vos travaux vous a empêchés jusqu'ici de recueillir vos idées et vos lectures sur le ministère de la prédication, d'où dépend en grande partie le bonheur public et particulier et le salut de tous, jetez un regard sur ce travail, et méditez-en les paroles dans la solitude.

La solitude pour tous, mais surtout pour le prêtre, est la mère de la prière, de la science, de la connaissance des hommes, de la force d'âme et de la puissance du discours. Un prêtre sans oraison est un corps sans âme. L'oraison est le fruit béni du désert ; dans l'oraison nous parlons à Dieu, et il nous parle. Or ce n'est que dans le silence et la paix que Dieu parle au cœur, et que nous l'entendons. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Ce n'est pas au milieu des pétillements de la flamme, ni des éclats du tonnerre roulant dans l'étendue du désert, qu'Elie a vu le Seigneur, mais lorsqu'un vent léger, qui ébranlait à peine les feuilles presque immobiles, se fit sentir. Le règne de Dieu est au dedans de nous ; mais Dieu n'aime pas à habiter sous des pavillons qui flottent à tout vent ; il veut un siége ferme et stable ; autrement il s'en va. Or ce repos de l'oraison ne se trouve que dans la solitude ; aussi les saints en ont toujours fait leurs délices. Ils savaient au milieu des occupations les plus multipliées se faire, se donner des heures de recueillement, et ils disaient avec une vérité et une grâce charmantes que la solitude et le ciel sont frère et sœur. *Cella et cœli habitatio cognatæ sunt.* Que le prêtre se fasse donc des heures de silence chaque jour, qu'il aime la solitude s'il veut être homme de prière, et il doit l'être, surtout s'il annonce la parole de Dieu ; et quel est celui d'entre nous qui n'exerce ce ministère en public ou en particulier ? et, si vous voulez l'exercer avec fruit pour les autres et pour vous, souvenez-vous de l'accompagner, de le faire précéder de la prière et de l'oraison. Considérez que saint Pierre fait marcher la prière devant la parole : *Orationi et verbo.* C'est Dieu qui éclaire et qui touche ; nous ne sommes que son instrument. Commençons donc toujours par prier le céleste illuminateur des esprits et le dominateur des cœurs, autrement nos efforts ne seront que le bruit inutile d'une cymbale retentissante.

De plus considérez qu'outre la prière particulière et la méditation qui nous fait adorer Dieu, l'aimer et étudier sa loi, qui nous fait nous connaître avec nos misères et nos devoirs, il y a encore la prière publique dont le prêtre est le ministre, dans laquelle il parle à Dieu au nom de toute l'Eglise, le Bréviaire enfin. Or pour s'en acquitter bien il faut la solitude et l'esprit de retraite ; autrement on ne remplit cet office que comme une corvée dont on se débarrasse au plus vite, sans faire attention à la manière dont on le dit. Suffit-il donc pour obéir à Dieu et à l'Eglise de galoper sur des mots dont on ne se donne pas le temps de saisir la signification, et dont on joint le marmottage accéléré à une multitude de pensées, de souvenirs et d'images volontaires qui ne rappellent rien moins que Dieu, son amour, le ciel et l'éternité? Hélas ! les saints prêtres qui font leurs délices de la solitude et d'une oraison quotidienne, que rien au monde ne saurait faire omettre, se plaignent de la difficulté qu'ils éprouvent à captiver leur esprit et à maintenir leur imagination pendant la récitation des cantiques sacrés, qu'ils aiment pourtant avec tant de foi et de piété ! Ils ont peur que leur office soit l'un des articles les plus chargés dans leur examen au jour de la mort ! Que sera-ce donc de ces prêtres toujours répandus dans le monde, comme des eaux courantes, qui, rentrant

chez eux après des courses et des visites qui ont dévoré tout le jour et toute la soirée, disent au fond de la nuit la prière de l'Eglise pour le lever de l'aurore, au grand péril de ne pas avoir assez de temps pour finir l'office du jour avec minuit sonnant, quoiqu'ils soient plus expéditifs et plus prompts que l'hirondelle poursuivie qui fend les airs! Donc si vous voulez prier utilement, comme chrétien et comme prêtre, aimez la retraite, car la solitude est la mère de la prière.

La solitude est la mère et la gardienne de l'étude et du savoir. Un esprit amateur du monde hait les livres, ou ne peut se résoudre à en ouvrir que de frivoles. Etre seul lui est un supplice. Aussi n'y est-il jamais, ce sont des courses, des visites, des distractions toujours renaissantes; le temps lui pèse horriblement, il ne sait que faire pour le tuer; tandis que l'homme de retraite et d'étude ne se plaint que d'une chose, c'est qu'il est toujours infiniment trop court.

Ce n'est pas que le prêtre qui n'aime point la retraite ne sente souvent la nécessité d'étudier; au contraire, il en parle plus haut que les autres; mais parce que les travaux du ministère rompent et divisent le temps, et qu'il ne sait point mettre à profit chaque moment, ce lui est un prétexte pour ne rien faire du tout, vu qu'il ne vaut pas la peine, dit-il, de se mettre à l'ouvrage pour une heure ou deux; ainsi il remet toujours à une autre fois les études sérieuses, et par conséquent n'en fait jamais. « La *procrastination*, dit énergiquement un poëte anglais, est le filou du temps. » En nous amusant, en nous distrayant, elle nous dérobe, elle nous vole un moment, puis un autre, et de lendemain en lendemain elle nous pousse à la mort sans que nous ayons pris le temps de rien faire. De là le vide complet, le manque absolu de solidité dans le discours de ce prêtre, s'il en fait; vous y reconnaissez un pâle reflet de ses lectures d'amusement bien plus que le développement des préceptes de Jésus-Christ, qu'il ne médite jamais. Pourquoi cette cruelle humiliation de la chaire catholique? je viens de le dire; parce qu'on renvoie toujours à plus tard l'étude des Ecritures et de la théologie, sous prétexte que le temps est trop haché; on se contente de rabâcher continuellement des compositions de jeunesse qui ne méritent que le feu; ou bien, si l'on a de la facilité, on croit parler et instruire, parce qu'on ne s'arrête pas, et qu'on amuse peut-être les femmes et les désœuvrés, tandis qu'on fait souffrir les amis de Dieu et que l'on compromet les vérités saintes. O prêtres, sachez mettre à profit tous les moments pour les études sérieuses. « Le prêtre, dit Fleury dans son livre admirable de la Conduite des études, est un homme d'oraison et d'action. Quand il est fatigué, qu'il étudie l'Ecriture et l'histoire ecclésiastique, qu'il écoute un ami savant et pieux; voilà son divertissement et son repos. »

La solitude est la mère de la connaissance des hommes. Sitôt que l'on parle de solitude et de solitaires il y en a qui se figurent les forêts vierges de l'Amérique, laissant apparaître de temps en temps, comme un spectre, un Huron ou un Illinois. Non certainement, le prêtre ne doit pas être séparé du monde, comme un aigle dans son aire, loin des autres oiseaux que sa seule approche fait trembler. Le médecin, le docteur, le père doit se trouver avec ses malades, ses disciples et ses enfants, pour les élever, les instruire et les guérir. Mais y sont-ils toujours? Non, ils sont souvent retirés seuls, afin de méditer et de réfléchir pour préparer les leçons et les remèdes. Le médecin regarde son malade, puis il repasse dans le silence du cabinet les symptômes, et c'est là-dessus qu'il établit le traitement. De même le prêtre doit voir, car s'il ne voit pas, comment pourra-t-il avoir idée des maladies? Mais ce n'est pas dans l'action même de voir qu'il puisera l'habileté pour guérir, seule chose que désire le pauvre malade, c'est dans le silence de la solitude qu'on examine le caractère, les inclinations, les périls, et qu'alors sous l'œil de Dieu, à l'aide de sages, de savants et de saints amis (c'est de ses livres que je parle), on prépare ses moyens pour guérir et pour sauver. Si vous passez votre temps dans le monde, vous verrez toujours la même chose, beaucoup de folies et de superficies, et vous ne saurez jamais rien, car il n'y a que les gens qui réfléchissent qui sachent quelque chose, et dans l'étourdissement et l'inutilité des assemblées mondaines on ne songe pas même à réfléchir. A quoi peut penser un prêtre qu'on voit habituellement assis à ces tables, et sillonner ces salons où le monde étale ses délicatesses, ses vains discours, ses propos légers, ses joies bruyantes? Nous ne devons connaître le monde que pour le haïr, et apprendre aux autres à le haïr, car l'esprit du monde est opposé à l'esprit de Jésus-Christ, et le prêtre doit être constamment, sous peine de trahison, l'expression vivante de l'esprit de son maître. Mais s'il aime à se trouver avec le monde, à penser, à parler comme le monde, il l'aime donc, et s'il l'aime, il est traître à son devoir le plus sacré. En rentrant chez lui du milieu de cette troupe de jeunes étourdis et de femmes amollissantes, la tête pleine de ce qu'il aura vu et entendu, c'est-à-dire de causeries politiques, romantiques, artistiques et autres bagatelles, pourra-t-il songer à étudier ou à prier? La nuit sera trop avancée. Réfléchira-t-il? oui, peut-être, mais pour se dire: Demain nous recommencerons. Et cela en présence de son crucifix! Et c'est là une vie de prêtre! et l'on dira de ce prêtre qu'il apprend le monde! qu'il y fait du bien, parce qu'au moins il habitue le monde à ne pas s'effaroucher de notre approche! mais jamais ce jeune homme, ou cette femme mondaine que Dieu touche, ne songera à prendre pour guide ce prêtre flâneur et agréable qu'il voit dans les réunions du monde; il sait bien que ce n'est pas là l'homme de Dieu. Il cherchera ce prêtre inconnu qu'on ne voit qu'à l'autel, en chaire, au confes-

sionnal, au lit des malades, et quand il est question de consoler dans le malheur. Il sait bien que ce fainéant qui l'amuse par ses contes et son esprit ne connaît pas ces paroles du cœur, ou plutôt du ciel, qui soutiennent dans des démarches généreuses, et quand il parlerait bien, sa vie lâche dément ses discours. De plus, de quelle connaissance utile du monde s'agit-il pour le prêtre ? c'est surtout de la connaissance du fond de l'âme ; or les salons ne la donnent pas, c'est l'exercice réfléchi et pieux du ministère ; c'est au confessionnal que le prêtre connaît les hommes ; c'est dans l'étude qu'il en fait lorsqu'ils sont à ses pieds humiliés devant Dieu qu'il forme et recueille dans son esprit et dans son cœur ces avis sages et divins qui éclairent, qui soutiennent, qui ramènent et qui sauvent. Prenez deux prédicateurs à talents égaux ; l'un, tout entier à la composition de ses discours, ne s'occupe pas de la direction des fidèles ; l'autre au travail de ses sermons joint l'exercice si essentiel de la conduite des âmes ; écoutez-les tous les deux, vous verrez sur-le-champ la différence en chaire. Le premier fera des traités excellents, pleins de choses, des discours admirables, si vous voulez ; ce sera un orateur parfait ; mais il y aura toujours dans son discours quelque chose d'exagéré ou de trop raisonneur ; souvent sa morale sera outrée ou sans application possible ; tandis que l'autre, moins parfait peut-être comme orateur, parce qu'il ne consume pas tout son temps dans la composition, sera cependant plus attachant et plus utile, parce que, connaissant beaucoup mieux le cœur humain, il frappe toujours plus juste, et a généralement dans sa manière d'écrire et de dire quelque chose de plus paternel, parce qu'il est beaucoup plus en rapport avec les âmes faibles et malheureuses.

Si cette étude du cœur dans l'exercice du ministère est si essentielle pour le prédicateur, il faut de la sagesse et de la circonspection, afin de se réserver le temps de réfléchir, d'étudier et d'écrire. Evitez donc l'encombrement et la longueur. Le confessionnal n'est pas une chaire où l'on prêche, c'est le cabinet d'un médecin où l'on vient en consultation ; le malade dit son mal, le médecin son avis avec une parole courte et précise, et la place est à d'autres.

Défiez-vous donc de ces âmes insatiables d'exhortations. Par une brièveté sévère ou vous les éloignerez, et tant mieux pour vous, ce sera autant de temps de gagné, ou bien elles demeureront sous votre conduite, et alors vous leur serez utile, parce que dans vos rapports il n'y aura rien de la nature, mais tout de la grâce. Je voudrais que les prêtres fissent une attention sérieuse à cette maxime de Bossuet dans ses lettres de direction : « Conduisez de telle sorte qu'on puisse bientôt se passer de vous. » Avec ce principe les prêtres se ménageraient bien du temps, et éviteraient bien des misères ; ils connaîtraient sans péril et avec avantage les hommes, de manière à être utiles au monde tout en le haïssant et en chérissant la solitude.

Enfin la solitude est la mère de la force de l'âme et de la puissance de la parole. L'habitude et le goût d'être dans le monde donnent d'ordinaire une flexibilité qui n'est que de la mollesse. On tâche de ne blesser personne, d'être toujours de l'avis de tous pour s'attirer l'affection universelle, et se faire dire par tout le monde : Voyez donc comme il est aimable ! si bien qu'on n'a plus ni pensée ni volonté à soi. Etablissant ses jugements sur l'opinion des autres bien plus que sur les raisons puisées dans le fond des choses, on finit par être superficiel en tout. On n'a ni jugement ni volonté. Cette flexibilité, cette obséquiosité passe dans les manières et la physionomie. C'est toujours une parole emmiellée, un visage riant ; et rien ne me semble indigne et ne m'impatiente dans un prédicateur comme cette hilarité, cette face rieuse, cette voix flûtée, ces gestes minaudiers qu'il porte du salon, où il a fait le gracieux, dans la chaire, où il traite des plus grands intérêts de Dieu et des hommes. D'autres fois, et toujours par suite du goût du monde, c'est tout l'opposé, je veux dire une pétulance, un ton et des airs cavaliers en harmonie parfaite avec la jactance et les façons d'une foule de jeunes gens du jour que l'on porte dans la chaire et jusqu'à l'autel. Ces prêtres, qui affligent la foi et désolent la piété, font sérieusement penser qu'ils se sont trompés en choisissant la ceinture sacerdotale, et qu'ils auraient dû prendre le ceinturon militaire.

De plus la solitude étant insoutenable sans règlement, le prêtre qui s'y astreint règle sévèrement son lever, son oraison et son travail. Or rien ne rend l'âme forte comme de s'astreindre à une règle. Salomon a dit : L'homme qui se dompte lui-même est plus fort que celui qui prend des villes. Ce prince a raison. Certainement la force d'âme du soldat en un jour de bataille est admirable, et personne ne l'admire tant que moi. Toutefois on peut dire qu'elle est mise en action et exaltée par la gloire, la voix des chefs, le hennissement des chevaux, la multitude qui entraîne, l'enivrement de la poudre et le bruit du canon ; enfin elle n'exige que quelques heures. Mais se vaincre tous les jours dans le silence, sous l'œil de Dieu seul, dans les choses qui paraissent peu essentielles, c'est là ce qui donne à l'âme une vigueur et une énergie incroyables. Aussi rien n'est fort, rien n'est impétueux dans l'Eglise de Dieu comme une âme fortement trempée dans une solitude longue et inexorable. Que le ciel lui ouvre la carrière pour l'action, elle paraît, elle est d'autant plus forte et plus invincible qu'elle a été plus comprimée. C'est un ressort sur lequel a pesé longtemps un poids énorme. Otez-le, le ressort se dilate et renverse tout sur son passage. Rappelez-vous ces illustres évêques que l'antiquité allait chercher dans le secret de leurs monastères. Que de travaux ! que d'entreprises ! que de merveilles à la gloire de Dieu ! Donc donnez-moi un homme de solitude sacerdotale, et il

sera ferme dans son jugement et dans sa volonté, parce qu'il n'a pas fait le sot apprentissage de n'être jamais lui-même pour avoir le plaisir d'être toujours les autres, c'est-à-dire rien du tout. Il sera infatigable dans le travail ; il y aura dans son discours quelque chose de dominateur qui fera sentir aux auditeurs le Dieu qui l'agite et le presse. Son visage grave et majestueux, pour peu que la nature l'ait créé pour la parole, aura acquis par l'habitude de la retraite quelque chose d'élevé et de mélancolique qui inspirera un respect profond, et qui fera penser au ciel ; il n'aura pas encore ouvert la bouche, et déjà il sera maître de son auditoire. Tels étaient les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, les Massillon, les Mac-Carthy, parce qu'ils étaient des hommes de la solitude.

Donc, ô prêtres, ô prédicateurs, faisons nos délices de la solitude, et la face de l'Eglise sera renouvelée, parce que la solitude est la mère de l'oraison, de la connaissance des hommes, de la force d'âme, de la science sainte et de l'éloquence sacrée. Elle donne, elle entretient le mépris de ce qui se passe, et le goût des choses d'en haut, et je vois son caractère et son éloge tracés dans une de ces apparitions célestes qui frappèrent autrefois le bien-aimé disciple. Prenant ses paroles je les applique à la solitude comme la plus belle peinture qu'on puisse faire d'elle, et je dis : J'étais attentif, et je l'ai vue. Ses proportions étaient colossales, et pourtant attrayantes et gracieuses. Ses deux pieds touchaient, l'un la terre, l'autre la mer. Elle semblait les repousser avec dédain, parce qu'elle méprise tout ce qui doit périr. Un nuage léger, la couvrant tout entière, formait les plis flottants de son voile, et ne laissait arriver à elle les choses créées que comme des ombres confuses et imperceptibles. La main droite élevée vers le ciel, elle disait d'une voix puissante et avec serment : En vérité, en vérité, le monde va finir, tout ce qui est mortel n'est rien ; Dieu seul est grand et uniquement désirable ! ses yeux immobiles et enflammés étaient fixés sur l'éternité ; et sa tête dont les longs cheveux nageaient dans le vague de l'air, était couronnée de l'arc-en-ciel. Dans la main gauche elle avait un livre plus brillant que l'or, et qui exhalait au loin l'odeur de l'encens. C'était le livre des Ecritures ; et elle me dit : Prends et lis. Et je lus, et mon esprit et mon cœur en reçurent une joie plus douce que le lait, plus enivrante que le vin. Et je m'écriai : Oui, je ferai mes délices d'habiter avec elle tous les jours de ma vie ! O solitude, tu n'offres à tes amis que satisfaction et que joie. Il n'y a que plaisirs purs dans ton amitié, et que richesses inépuisables dans tes inspirations. L'intelligence est dans tes entretiens, et dans tes discours et tes embrassements, ô solitude, la lumière, la paix, le bonheur et la gloire. *Et vidi angelum fortem amictum nube, iris in capite ejus... stantem super mare et super terram. Levavit manum suam ad cœlum, et juravit per viventem quia tempus non erit amplius... et audivi vocem loquentem mecum et dicentem : Vade et accipe librum ; et erat in ori meo tanquam mel.* (*Ap.* x, 2.)

FIN DU SECOND ET DERNIER APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND APPENDICE.

LE PRÉDICATEUR

OU EXAMEN, D'APRÈS L'ÉCRITURE, LES CONCILES ET LES SAINTS PÈRES, DE CE QU'IL DOIT ÊTRE ET DE CE QU'IL DOIT DIRE.

FIN.

Paris. — Imprimerie MIGNE.



